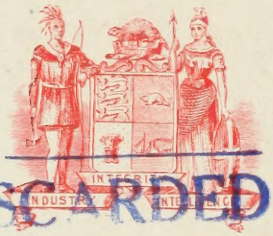
Shelf No. M010.5.P58



DISCARDED
By the
TORONTO PUBLIC LIBRARY.
TORONTO PUBLIC LIBRARY

Reference Department.

THIS BOOK MUST NOT BE TAKEN OUT OF THE ROOM.

MAY 22 1922

POLYBIBLION

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

JANVIER 1909. T. CXV. 1.

116

RENNES

IMPRIMERIE POLYGLOTTE FR. SIMON

114

POLYBIBLION

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PARAISSANT TOUS LES MOIS

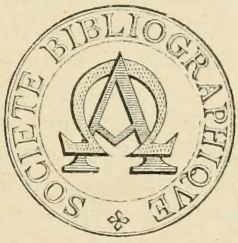
PARTIE LITTÉRAIRE

DEUXIÈME SÉRIE. — TOME SOIXANTE-NEUVIÈME

(CENT-QUINZIÈME DE LA COLLECTION)

115-116

554485
6-12-52



PARIS (7e)

AUX BUREAUX DU POLYBIBLION

5, RUE DE SAINT-SIMON, 5

1909

Z
1007
P73
t.115-
116

A865AL

TORONTO PUBLIC LIBRARY
REFERENCE.

MAY 22 1922

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

DERNIÈRES PUBLICATIONS ILLUSTRÉES

1. *La Côte d'Azur russe* (*Riviera du Caucase*), *voyage en Russie méridionale, au Caucase occidental et en Transcausasie* (*Mission du gouvernement russe*, 1903), par E. A. Martel. Paris, Delagrave, s.d. (1909), gr. in-8 de 358 p., avec 388 gravures, 34 plans et coupes et 1 carte en couleurs. Broché, 10 fr.; relié, 15 fr. — 2. *Autour de l'Afghanistan* (*aux Frontières interdites*), par le commandant de Bouillane de Lacoste. Paris, Hachette, 1908, gr. in-8 de xxvi-223 p., avec 120 illustr. hors texte et 5 cartes. Broché, 12 fr.; relié, 19 fr. — 3. *Sur les grandes routes de l'Asie Mineure. Les Parcours ferrés de la péninsule*, par Jean de Nettancourt-Vaubecourt. Paris, Leroux, 1908, gr. in-8 de 56 p., avec 40 planches offrant un choix des principales perspectives et 1 carte, 12 fr.— 4. *Les Microbes*, par le Dr P.-G. Charpentier. Paris, Vuibert et Nony, 1909, gr. in-8, de vi-355 p., contenant de nombreuses gravures. Broché, 10 fr.; relié toile, fers spéciaux, tr. dorées, 14 fr. — 5. *Au Pays des Binious*, par G. Sevrette. Paris, Colin, 1909, in-18 de 251 p., illustr. de José Roy; relié toile, tr. dorées (*Bibliothèque du « Petit Français »*), 3 fr. — 6. *Le Mois littéraire et pittoresque*. T. XIX et XX. 10e année. Paris, VIIIe, 5, rue Bayard, 1908, 2 vol. in-8 de chacun 768-192, plus des morceaux de musique paginés 1-96 et répartis par moitié dans chaque volume, illustré d'un nombre considérable de gravures. Brochés, France, 12 fr.; Étranger, 14 fr. Reliés toile, plaque spéciale, tr. dorées, 17 fr. — 7. *Les Veillées des chaumières, journal bi-hebdomadaire illustré*. 31e année (1907-1908). Paris, Henri Gautier, in-4 de 844 p., avec de nombreuses grav. Broché, 6 fr.; cartonné toile, 7 fr. 50. — 8. *La Poupée modèle. Revue des petites filles* (mensuelle). 45e année. Paris, 52, rue Saint-Georges, 1908, gr. in-8 de 292 p., avec de nombreuses gravures en noir dans le texte et des planches en couleurs et en noir. Paris, 7 fr.; Seine, 8 fr.; Province, 9 fr.; Union postale, 11 fr.

Fin d'étrennes : la fête passée, adieu le saint, dit-on. Mais les volumes retardataires que nous allons examiner conviennent à toutes fins. Donc, ne leur reprochons pas d'arriver au *Polybiblion* avec l'opportunité des carabiniers d'Offenbach.

1. — Invité à la fin de l'année 1902, par le ministre de l'agriculture et des domaines de Russie, M. A.-S. Yermoloff, à entreprendre au Caucase occidental un voyage d'études géographiques, et particulièrement de recherches hydrologiques relatives à la mise en valeur du littoral nord-oriental de la Mer Noire, M. E.-A. Martel a visité, du mois d'août au mois de novembre 1903, *la Côte d'Azur russe (Riviera du Caucase)*. Plus heureux que M. Jean Carol, qui, dans *les Deux routes du Caucase*, constatait naguère parcourir ce pays « quelques années trop tôt », M. Martel l'a vu à un moment particulièrement favorable, alors que les voies d'accès étaient créées, et que, cependant, il restait encore, en dépit des travaux des différents voyageurs, de véritables découvertes à effectuer. De là le caractère mixte du rapport que vient de publier l'auteur sous le titre que l'on a inscrit plus haut; ici, M. Martel, trouvant un travail bien fait par ses devanciers, s'est borné à contrôler les affirmations de ses prédécesseurs, à les complé-

ter s'il y avait lieu, à les rectifier à l'occasion; là, au contraire, où rien n'existait encore, il a vraiment exécuté œuvre d'explorateur, et non pas seulement de touriste intelligent, mais de véritable explorateur scientifique. Ainsi, nulle part, à proprement parler, *la Côte d'Azur russe* n'est une pure et simple compilation, et c'est très souvent un livre neuf et véritablement original, grâce aux observations recueillies par M. Martel au cours de sa mission d'études au Caucase. Peut-être un ouvrage de cette sorte semblera-t-il, à première vue, peu fait pour un autre public que le public spécial des géographes et des savants; ce serait mal connaître l'auteur que de s'arrêter longtemps à une telle pensée; dans sa description de la « riviera du Caucase », M. Martel a apporté les mêmes qualités de charme et de séduction, de poésie et de style que dans ses ouvrages sur *les Cévennes* et sur *l'Irlande et les Cavernes anglaises*, de telle sorte qu'on éprouve un plaisir extrême à le suivre dans les différentes étapes de son voyage à travers la Russie méridionale, le Caucase occidental et la Transcaucasie. Une énorme quantité d'excellentes gravures établies d'après les photographies recueillies en cours de route, des plans et des coupes, une belle carte en couleurs à l'échelle de 1 : 420.000e, (pourquoi n'avoir pas dressé une table de ce véritable album du Caucase occidental?) permettent au lecteur de suivre M. E.-A. Martel dans ses pérégrinations et de se faire une idée des pays qu'il a visités. Ainsi se trouve constitué, de manière très habile, un remarquable exposé général, très instructif et très attrayant, de cette contrée encore neuve, à laquelle M. Martel prédit un très brillant avenir. Ainsi *la Côte d'Azur russe* est ce que l'a voulu son auteur, un tableau d'ensemble de la région étudiée, « une mise au point générale, une condensation documentaire et, par places, un complément de ce qu'on a dit jusqu'à présent » ; mais c'est encore, — ce que ne dit pas M. Martel, — une œuvre géographique excellente, qui fait grand honneur à son auteur et à la science française, et qui restera.

2. — Comme l'Afrique, l'Asie a ses admirateurs, nous dirions même volontiers ses fanatiques, parmi lesquels il convient de placer le commandant de Bouillane de Lacoste. Cinq fois déjà ce voyageur a parcouru des contrées différentes de l'Asie, débutant (suivant une heureuse expression de M. Georges Leygues) par la tâter sur ses confins, en Indo-Chine, en Chine, en Mandchourie, en Sibérie, avant d'entreprendre l'étude de ses régions internes. Cette étude, c'est seulement dans son plus récent voyage, dans son excursion *Autour de l'Afghanistan*, qu'il l'a commencée. — Il est actuellement impossible, on le sait, de pénétrer sur les terres placées sous la dépendance de l'émir de Caboul et d'en faire une étude quelconque; c'est seulement en serrant d'aussi près que possible leurs frontières infranchissables (de là le

sous-titre du livre du commandant de Lacoste, « aux Frontières interdites ») qu'il a quelque chance de se renseigner sur cette contrée mystérieuse et attirante qui s'appelle l'Afghanistan. Recueillir des données nouvelles et précises sur la situation politique et économique des pays fermés à l'exploration européenne, voilà, plus encore sans doute que l'étude des régions qu'il traversait, ce dont s'est préoccupé le commandant de Lacoste, au cours du voyage qu'il a accompli du 19 mai 1906 au 11 janvier 1907, de Mesched à Mesched, en suivant la voie ferrée d'Askhabad à Andidjan, puis en traversant le Pamir, le petit Thibet et le Kachemir pour pénétrer dans le bassin de l'Indus, d'où, à travers le Béloutchistan et la Perse, il a regagné son point de départ. N'était-il pas naturel qu'il en fût ainsi? D'ailleurs nous aurions mauvaise grâce à nier qu'au point de vue géographique même le volume du commandant de Lacoste, accompagné de superbes illustrations gravées d'après les photographies du voyageur, présente de l'intérêt; mais c'est surtout et presque exclusivement un récit anecdotique du voyage.

3.— Entre la Mer Noire et la Méditerranée extrême-orientale, baignée du côté de l'ouest par les mers de Marmara et de l'Archipel, s'avance un des pays les plus chers aux amis de l'antiquité comme à ceux des aspects pittoresques et de l'exotisme, l'Anatolie. Le comte Jean de Nettancourt-Vaubecourt, à qui nous devons déjà un joli voyage *En zigzag de Singapour à Moscou*, a visité à son tour, après beaucoup d'autres, cette terre éminemment classique, et en a rapporté des notes, des impressions et de bonnes photographies dont il a formé un très bel album. *Sur les grandes routes de l'Asie Mineure*, — c'est-à-dire sur les parcours ferrés de la péninsule : lignes des chemins de fer « ottomans d'Anatolie » et « de Bagdad », « d'Aïdin » et de « Smyrne-Cassaba » — tel est le titre de cet intéressant recueil de vues très variées, les unes pittoresques, d'autres éminemment instructives au point de vue géographique, — d'autres encore ethnographiques ou archéologiques, que l'auteur a fait précéder d'une longue et excellente Introduction. Ce sont d'abord des notions précises sur les multiples aspects de la géographie physique de la péninsule, sur ses ressources naturelles, sur les races qui la peuplent et sur leur culture, « sur le passé du pays et sur les monuments qui en subsistent, enfin sur les voies ferrées en exploitation, sur la nécessité d'en accroître le nombre et sur les trajets de voiture ou de cheval susceptibles de compléter leur parcours. Ainsi se trouve constitué un ouvrage agréable et instructif tout à la fois, qu'on a plaisir à lire et à regarder.

4. — C'est un livre à l'usage des jeunes esprits curieux des choses de la science et se disposant à la carrière médicale, que celui du Dr Charpentier intitulé : *Les Microbes*. Il a semblé à l'auteur que dans

la série des livres destinés aux jeunes gens et leur racontant, les uns les découvertes de Pasteur, les autres la vie intime du savant, il n'en était pas qui leur montrât l'histoire de la microbiologie depuis son origine jusqu'à l'heure actuelle. Il a tenu à combler cette lacune. De là son ouvrage, dont il n'a point voulu, à la vérité, faire un véritable traité didactique; il a pris « à sa naissance, et même avant, chacune des découvertes qui ont trait aux microbes », pour la suivre dans toutes ses applications, ne faisant appel à la théorie que là où elle était absolument indispensable pour permettre de mieux saisir les phénomènes racontés, et évitant le plus possible les considérations arides. Autant de questions traitées, autant de chapitres groupés sous trois titres généraux : la science microbienne, les microbes bienfaisants, les microbes malfaisants. Chacune d'elles est étudiée avec soin depuis ses origines les plus reculées, à ce que prétend le Dr Charpentier. Mais, il faut le reconnaître, malgré tous les mérites de son travail, fort bien imprimé et copieusement illustré, d'ailleurs, on peut y constater maintes lacunes et même des erreurs : c'est que l'auteur s'est laissé entraîner par son enthousiasme pour les théories microbiennes et son admiration pour celui à qui on en attribue la paternité, et il a un peu trop négligé de remonter aux documents originaux. Il eût été tout au moins équitable, à propos de la fermentation, de parler de Béchamp qui fut, il est vrai, un adversaire de Pasteur, mais a contribué pour une bonne part à établir la théorie des zymases. C'est même lui qui, le premier, a fait une vérification expérimentale sérieuse de l'hypothèse qui avait servi à Spallanzani, pour combattre la génération spontanée. Les idées de Pasteur sur la matière, d'ailleurs, n'étaient pas, en 1858, ce qu'elles devinrent plus tard. Le Dr Charpentier accrédite en outre l'erreur qui attribue au Dr Lister la découverte de la méthode antiseptique. Nous ne voyons pas non plus ce que le nom de Pasteur vient faire dans ce chapitre. Le grand savant n'avait fait avant 1874 aucune recherche sur les affections chirurgicales, et même alors n'admit-il pas tout de suite les idées d'Alphonse Guérin sur la pathogénie des maladies. Si ce dernier est, à proprement parler, par son pansement ouaté, l'inventeur de la méthode aseptique, ce n'est point à Lister qu'il faut attribuer la méthode antiseptique, mais bien à un Français, aujourd'hui inconnu de la plupart des médecins, Lemaire. Il est incontestable que ce savant modeste contribua à affermir la croyance plus ou moins vague dans la pathologie *animée*, émise depuis plus de deux siècles, et fut, par son traité de l'acide phénique (publié en 1862), le véritable promoteur du pansement antiseptique. Ces réserves faites, on ne peut que recommander le beau livre de M. Charpentier. Il intéressera vivement à coup sûr les jeunes lecteurs auxquels il est destiné.

5.— *Au Pays des Binious* est le récit, écrit dans un style alerte, des vacances passées en Bretagne par une famille parisienne. Les types des paysans sont vivants, les aventures des jeunes touristes sont gaiment racontées et une couleur locale, très vécue, anime toutes les pages de ce joli volume. Rien de plus moral que le récit: il s'y mêle des leçons de charité, de bienfaisance et de dévouement, données sous une forme gaie et intéressante. Peut-être pourrait-on regretter que l'auteur n'ait pas établi une distinction plus nette entre la foi profonde et tenace des Bretons et les superstitions qui, dans certains cas, défigurent cette même foi. Cette légère critique n'empêche pas que ce joli volume ne soit un livre d'étrennes bon à donner aux jeunes lecteurs; il leur fera connaître des aspects et des usages qui, grâce à la circulation fiévreuse de notre siècle, tendent à disparaître.

6. — L'écrivain ou l'homme du monde qui possède la collection complète du *Mois littéraire et pittoresque* (vingt volumes ont paru) dispose vraiment de l'une des plus curieuses, des plus variées et des plus intéressantes du genre. Mais si chacun ne peut s'offrir d'un seul coup ce luxe bibliophilique, du moins le prix de l'abonnement à ce beau périodique est-il abordable pour la plupart des bourses. A l'usage des coquets en matière de livres, c'est-à-dire pour ceux qui aiment à caresser une jolie reliure en même temps qu'ils savourent un texte, la Maison de la Bonne Presse présente annuellement, en volumes gracieusement cartonnés, les deux derniers semestres écoulés. Remarquons à ce propos que la première feuille des couvertures des six livraisons de chaque semestre est conservée et placée en tête des volumes : idée excellente, car ces couvertures mensuelles sont des compositions artistiques qu'il serait fâcheux de négliger. Et puisque nous insistons en premier lieu sur le côté matériel de cette excellente revue, notons encore le beau papier sur lequel elle est tirée, son élégante impression, enfin — et surtout — admirons franchement l'abondante et magnifique illustration que l'on trouve à chaque page. *Le Mois littéraire et pittoresque* apparaît donc à la fois comme un album et comme un recueil de lectures utiles, agréables, reposantes, instructives et aussi édifiantes, car, ici, l'idée religieuse, la pensée chrétienne brillent d'un éclat indiscuté. Jetons à présent, un regard sur le contenu des deux volumes de l'année 1908. Nos lecteurs comprendront que le très important ensemble composant ces volumes échappe non pas à une analyse impossible, mais même à une simple mention générale. Nous devons, à regret, nous borner; et cependant que de sujets ont été traités en fait d'histoire, de littérature, de beaux-arts, de sciences, d'industrie, etc. ! Nous citerons tout d'abord un travail aussi attachant que vivant, de notre cher et très distingué collaborateur M. Geoffroy de Grandmaison, sur *la France d'il y a cent ans* : l'an dernier, il nous

avait déjà donné un article portant le même titre; mais aujourd'hui le tableau s'applique à l'année 1808, alors que précédemment il s'agissait de 1807. Il serait à souhaiter que M. de Grandmaison nous gratifiât tous les ans d'une étude analogue. Voici maintenant *la Cité fantôme. Venise à travers les âges*, par M. Léra; *Le Château de Chillon dans la poésie et dans l'histoire*, par M. J. Vézère; *Le Dauphin père de Louis XVI*, par M. le baron de Maricourt; *En 1815*, par M. E. Daudet; *Petite Novice*, par M. d'Escola; *Les Cloches de Pâques*, par M. J.-P. Heuzey; *Un Peintre à la Grande Armée. Le Général Lejeune*, par M. L. Sonolet; *Le Salon des refusés du siècle*, par M. G. Hue; *Le Graduel vatican et la Réforme du chant liturgique*, par M. A. Gastoué; *Au Pays des Khalifes*, par M. L. Bieser; *Londres au temps jadis; jeux et vieilles coutumes*, par M. J. Teincey; *En Pays hongrois*, par M. D. Netterlé; *La Révolution et les savants*, par M. A. Acloque; *Le Radium serait-il la pierre philosophale?*; *Allain et Vanna*, par M. Reynès-Monlaur; *Cour de Christmas*, par M. L. de Saint-Gall; *Québec et Montréal*, par M. N. Aymès; *Une Croisade au* XVIIe *siècle*, par le même; *Canrobert au camp de Châlons*, par M. G. Bapst; *Les Salons de* 1908, par M. E.-A.; *Gustave Doré, illustrateur*, par M. J. Bertaut; *Saint-Pierre de Rome*, par M. A. Fabre; *Le Canada d'aujourd'hui*, par M. J. Lionnet; *Versailles, ses jardins et ses eaux*, par M. d'Argyl ; *Un Séjour à l'île de Ré*, par M. P. Delage; *L'Ame de la guerre moderne*, par M. H. de Fournay; *Berceau de saint Vincent de Paul*, par M. L. Chollet; *Le Pays du négus Ménélik*, par M. V. Goedorp; *Dans une fromagerie moderne*, par M. J. Boyer; *Les Êtres géants de l'époque secondaire*, par M. l'abbé T. Moreux; *Les Etapes de l'aviation*, par M. L. de Saint-Fégor. Après cet extrait écourté, n'oublions pas de rappeler qu'en 1908, l' « Album musical » du *Mois littéraire et pittoresque* a été formé de plus de vingt morceaux.

7. — Tout le bien que nous avons dit le mois dernier (p. 506) du journal illustré *l'Ouvrier*, nous le pensons également des *Veillées des chaumières*. Les deux périodiques se ressemblent d'ailleurs beaucoup : ce sont deux frères. Romans, contes, nouvelles, variétés, articles de polémique, poésies, recettes et conseils pratiques se trouvent en si grand nombre dans *Les Veillées des chaumières* que nous sommes obligé de nous borner à citer les seuls romans importants donnés dans le volume de 1907-1908, qui vient de nous parvenir sous son cartonnage rouge habituel. A tout seigneur tout honneur. Voici d'abord *le Blé qui lève*, de M. René Bazin. Viennent après : *Chérie*, par M. Pierre du Château; *Le Collier*, par MM. M. Vrignault et R. Valdor; *L'Irrésistible Force*, par Mme Jeanne de Coulomb; *Le Journal de Madeleine*, par M. André Bruyère; *Veuve de quinze ans* et *le Mari de la veuve*, par Mme B. de Buxy; *Méprise*, par Mme M. Maryan ; *La Petite Beauté*, par M. d'Hauterive; *Trop cher*, par Mme Marie Le Mière et *Tâche*

reprise, par M. Mario Donal, un bien joli récit que nous espérons bien, quelque jour, pouvoir relire dans la collection des bons romans de la librairie Henri Gautier. Tout cela est d'ailleurs très bien illustré.

8. — Rue Saint-Georges, 52, à Paris, s'élaborent, à l'usage des dames, des demoiselles et même des fillettes, deux périodiques d'âge respectable qui s'appellent : le premier, *Journal des demoiselles et Petit Courrier des dames* (voyez ce qui en a été dit dans notre précédente livraison, p. 503-504), le deuxième, *la Poupée modèle*. C'est de ce dernier recueil (année 1908) que nous allons entretenir brièvement les papas et les mamans en quête d'abonnements à une revue pour fillettes. Croiriez-vous que ce gentil périodique mensuel se compose, tout comme le sérieux *Polybiblion*, qui sait rire cependant à ses heures, de deux parties, l'une littéraire, l'autre technique. Parfaitement. La partie littéraire offre aux petites lectrices de très jolis récits, nouvelles ou comédies, où l'idée religieuse s'exprime fréquemment, nette et franche. Citons, entre autres : *La Fée Linotte*, par M. Antoine Alhix; *Le Génie du vieux tilleul*, par Mme Léo ; *Mademoiselle*, par Mme Henriette Besançon; *Les Mésaventures d'Odette*, par Mme Mary Floran; *Du Rêve à la réalité*, par Mme Aigueperse; *La Guérison de Renée*, par M. de Harcoët, etc. On trouve là aussi des « Tableaux parlants » destinés, au moyen d'explications fournies dans un numéro suivant, à familiariser les jeunes esprits avec quelques points d'histoire; des poésies, des devinettes, des causeries, des recettes, des conseils. Quant à ce que nous appellerons la partie technique du recueil, elle consiste en « Annexes » (planches en couleurs et en noir, patrons en papier et en étoffe, etc.) accompagnées, dans chaque livraison, d'explications pour les divers travaux à exécuter. C'est intéressant, moral, chrétien, instructif, pratique. VISENOT.

ROMANS, CONTES ET NOUVELLES

ROMANS FANTAISISTES. — 1. *L'Ile des Pingouins*, par ANATOLE FRANCE. Paris, Calmann-Lévy (1908), in-18 de XV-419 p., 3 fr. 50. — 2. *Le Parasite*, par A. CONAN DOYLE; trad. par ALBERT SAVINE et GEORGES MICHEL. Paris, Stock, 1909, in-18 de 323 p., 3 fr. 50. — 3. *Monsieur Gendron va au peuple*, par RENÉ THIRY. Paris, Plon-Nourrit, 1908, in-16 de 319 p., 3 fr. 50. — 4. *Timandra, courtisane d'Athènes*, par le comte PAUL D'ABBES. Paris, Ambert, s. d. (1908), in-18 de 292 p., 3 fr. 50. — 5. *La Folle Aventure*, par ANDRÉ LICHTENBERGER. Paris, Calmann-Lévy, 1908. in-18 de 383 p., 3 fr. 50.

ROMANS-FEUILLETONS. — 6. *Après le divorce*, par MARIE-ANNE DE BOVET. Paris, Lemerre, 1908, in-18 de 304 p., 3 fr. 50. — 7. *La Jolie Princesse*, par MARIE-ANNE DE BOVET. Paris, Lemerre, 1908, in-18 de 297 p., 3 fr. 50. — 8. *Les Camp-Volantes de la Riviera*, par G. RÉVAL. Paris, Calmann-Lévy, s. d. (1908), in-18 de 353 p., 3 fr. 50. — 9. *Le Maître de la terre*, par ROBERT-HUGH BENSON; trad. de l'anglais par T. DE WYZEWA. Paris, Perrin, 1908, in-16 de VII-419 p., 3 fr. 50.

ROMANS DE MŒURS. — 10. *Chez les heureux du monde*, par EDITH WHARTON; trad. de CHARLES DU BOS. Paris, Plon-Nourrit, s. d. (1908), in-16 de XVI-431 p., 3 fr. 50.

— 11. *Terre fertile*, par Paul Samy. Paris, Calmann-Lévy; 1908, in-18 de 288 p., 3 fr. 50. — 12. *Les Trois Apôtres*, par Georges Beaume. Paris, Nouvelle Librairie nationale, s. d., 1908, in-18 de 332 p., 3 fr. 50. — 13. *La Vie lorraine. Contes de la route et de l'eau*, par Émile Moselly. Paris, Nouvelle Librairie nationale, s. d. (1908), in-18 de 179 p., 2 fr.— 14. *Les Routes de Gascogne, contes et croquis de chez moi*, par Armand Praviel. Paris, Nouvelle Librairie nationale, s. d. (1908), in-18 de 179 p., 2 fr. — 15. *Miguette de Cante-Cigale*, par Emmanuel Delbousquet. Paris, Nouvelle Librairie nationale, s. d. (1908), in-18 de 180 p., 2 fr. — 16. *Mémoires d'une vieille fille*, par René Bazin. Paris, Calmann-Lévy, 1908, in-18 de IV-338 p., 3 fr. 50.— 17. *Les « Pagès »*, par Énée Bouloc. Paris, Plon-Nourrit, s. d. (1908), in-16 de VII-292 p., 3 fr. 50.— 18. *Histoire d'une demoiselle de modes*, par Philippe Lautrey. Paris, Calmann-Lévy, s.d. (1908), in-18 de 453 p., 3 fr. 50.— 19. *Camille Frison*, par André Vernières. Paris, Plon-Nourrit, 1908, in-16 de X-306 p., 3 fr. 50. — 20. *Le Miracle de Courteville*, par Jacques Nayral. Paris, Gastein-Serge, 1908, in-12 de 357 p., 3 fr. 50.

Romans psychologiques. — 21. *Les Détours du cœur*, par Paul Bourget. Paris, Plon-Nourrit, s. d. (1908), in-16 de 383 p., 3 fr. 50. — 22. *Le Petit Jardin de dame Morel, ou l'Idole favorite*, par Louis Demonts. Paris, Lemerre, 1908, in-18 de 249 p., 3 fr. 50.— 23. *Au Cœur de la vie*, par Pierre de Coulevain. Paris, Calmann-Lévy, s. d. (1908), in-18 de 413 p., 3 fr. 50. — 24. *L'Épreuve de Julie Faurelle*, par Louis Riballier. Paris, Dujarric, 1908, in-18 de 243 p., 3 fr. 50. — 25. *La Vie secrète*, par Édouard Estaunié. Paris, Perrin, 1909, in-16 de 408 p., 3 fr. 50.

Romans fantaisistes. — 1. — *L'Ile des Pingouins* n'est pas une fantaisie très amusante, mais c'est une polissonnerie d'écolier; et comme il y a beaucoup d'écoliers en France (il y a tant d'écoles !) elle se vend beaucoup et peut-être elle se lit. — En voici donc d'abord l'analyse exacte — et impassible. Il y avait une fois un saint, qui n'y voyait pas plus loin que son nez. Il prit des oiseaux pour des hommes et les baptisa. Le baptême était-il valable? La question, posée par Dieu le Père à son conseil de Docteurs et de Clercs, ne put pas être élucidée. Pour se tirer d'embarras, le Seigneur décida de changer les oiseaux en hommes, et aussitôt la grâce du baptême opéra. Les nouveaux chrétiens s'entr'égorgèrent; les plus forts s'adjugèrent les femmes et les biens des plus faibles : et c'est ainsi que la civilisation commença, que la famille et la propriété furent fondées. La religion ne tarda pas à prospérer en conséquence : une patronne nationale fut choisie qui répandit les miracles à profusion sur son peuple : c'était la nommée Orberose, une courtisane, morte dans l'exercice de ses fonctions et dont le nom résume tous les mérites. Un philosophe très malin fit accepter une morale sévère; comme elle était contraire à la nature, personne ne la pratiqua; mais comme elle était conforme à l'égoïsme (elle promettait de magnifiques récompenses) et à la vanité (elle supposait la capacité des vertus qu'elle imposait) elle fut proclamée intangible, protégée par les gendarmes et enseignée par les prêtres d'Orberose. — Ainsi constituée, la nation pingouine évolua à travers les siècles. Dans les temps anciens, elle eut de grands capitaines, qui se faisaient battre aussi souvent qu'ils battaient les autres, et des rois magnanimes, qui s'assuraient le trône en égor-

geant toute leur famille. Pendant le moyen âge, elle eut des moines très savants, qui recherchaient tous les manuscrits grecs et latins pour les effacer et y transcrire les saintes Écritures, et des artistes très habiles — dits primitifs — qui reproduisaient la nature en l'enlaidissant, mais qui amélioraient les âmes et les faisaient retomber en enfance. La Renaissance remit la nature en honneur et donc rétablit la paix chez les Pingouins, sinon tout de suite, du moins, quelques siècles après, lorsque les élus de la nation, ayant proclamé que tous les hommes étaient frères, envoyaient à la guillotine quiconque se permettait d'en douter. Les temps modernes n'offrent rien d'intéressant que les deux affaires Chatillon et Pyrot. Chose curieuse, elles sont point par point pareilles aux affaires connues en France sous le nom de Boulanger et Dreyfus ! Et chose plus curieuse encore ! elles furent l'une et l'autre dirigées par les moines ! L'un de ces moines était le P. Agaric, pédagogue achalandé, conseiller recherché; il était le confesseur de toutes les dames du faubourg et de tous les officiers titrés; on le voyait souvent errer à travers les quartiers riches « coiffé d'un vaste chapeau noir dont les bords étaient pareils aux ailes de la nuit » (p. 260). Ce fut lui le directeur des deux affaires; un autre moine, le P. Cornemuse, distillateur et vendeur de la célèbre liqueur d'Orberose, en fut le caissier. Ils s'étaient proposé de renverser la République et avaient choisi, à cet effet, l'émiral Chatillon, un bel homme, qui avait une barbe blonde, un cheval blanc et pas une idée. Le choix était habile, les imbéciles étant, en politique, des instruments parfaits. Le complot n'en échoua pas moins, — par la faute des juifs, pensa le P. Agaric, qui aussitôt résolut de se venger. Il accusa donc le capitaine Pynot d'avoir vendu à l'étranger du foin d'État. L'accusation étant sans preuve fut accueillie avec enthousiasme; et naturellement elle fut combattue avec autant de passion et sans plus de preuves. La nation fut partagée en deux camps, les pyrotins et les anti-pyrotins, qui se déchirèrent l'un l'autre; à la faveur de quoi les socialistes poussèrent leurs affaires et préparèrent les Temps futurs, c'est-à-dire le « chambardement » général. Un des plus chauds défenseurs de Pyrot, l'académicien Bidaut-Coquille, celui qui mérita, après un éloquent discours, d'être embrassé publiquement par Mme Maniflore, « une vieille cocotte, hors d'usage, devenue grande citoyenne, qui se jeta à son cou, en lui criant : Vous êtes beau ! » (p. 275), n'a désormais plus d'illusions sur l'avenir. Le progrès matériel continuera sans doute, mais pour augmenter et armer la barbarie morale. Le machinisme issu de l'intelligence opprimera les intelligences; les trusts feront des milliardaires, trop riches pour jouir même de leur argent, et des pauvres plus envieux et plus révoltés que ceux d'aujourd'hui. Le suprême résultat de la civilisation sera la révolte

des ouvriers de cette civilisation : une pincée de la poudre X, — auprès de laquelle les anciennes dynamites, mélinites et poudres B, n'étaient que de la pommade — suffira à faire sauter une ville. Et toutes les villes sauteront en effet, et là où s'élevaient des Bourses, des Parlements, des Musées, les temples d'Orberose, l'herbe poussera. Il est vrai que les Pingouins feront passer la charrue sur ces ruines, et qu'ils les féconderont, et qu'ils élèveront des maisons nouvelles, et de nouvelles villes, et qu'ils recommenceront la même œuvre dite de civilisation pour la détruire quand elle sera achevée, et ainsi de suite, éternellement, tournant toujours dans le même cercle imbécile, car, au fond, ils sont des bêtes malfaisantes et stupides, mais immortelles ! — Telle est cette parodie du *Discours sur l'histoire universelle* et de *l'Esprit des lois*. Elle est un peu longue et un peu lourde : la réfutation, si on avait la naïveté de la tenter, en tiendrait plusieurs volumes. J'aime mieux en faire valoir les mérites, qui ne sont peut-être pas d'un ordre très relevé, mais qu'il faut savoir apprécier. — Qu'on ne dise pas que la forme allégorique en est *désuète* et scolaire, qu'elle n'a plus sa raison d'être, que si elle était excusable autrefois, au temps des Rabelais et des Voltaire, quand la liberté de la satire exposait à la *hart* ou à la Bastille, elle ne l'est plus aujourd'hui où l'on ne risque rien à tout dire, et où l'on peut appeler les successeurs des « tyrans » d'autrefois « dindons », « polichinelles », « traîtres », sans qu'ils paraissent seulement entendre ; ne dites pas cela, esprits frivoles ! La liberté de la parole et de la pensée n'est pas aussi complète que vous le croyez ; si elle ne fait pas courir les mêmes risques qu'autrefois, elle en fait courir d'autres que redoutent beaucoup les âmes sensibles. Un pli de dégoût aux lèvres d'une femme respectée peut donner « la petite mort » à un homme délicat. Le droit de tout dire, s'il n'est plus limité par les lois, l'est encore par les mœurs, dans une mesure, il est vrai, qui varie selon les milieux. Chez les rôdeurs de barrières ou chez les pitres forains, elle est moins étroite, je ne crains pas de le dire, que chez les académiciens. Certaines libertés de langage tolérées chez les uns, ne le sont pas chez les autres. Or, remarquez bien ceci : il peut arriver que quelques-unes de ces libertés soient très appréciées, pour toutes sortes de raisons, y compris même des raisons esthétiques, par ceux à qui nos mœurs les interdisent ; il peut arriver que le désir d'en user soit un jour irrésistible. Comment le satisfaire, sans trop risquer ? C'est très simple : il n'y a qu'à se déguiser soi-même en pitre, à mettre un masque. La littérature allégorique est une littérature masquée. Grâce à elle, M. Anatole France a pu, malgré sa délicatesse bien connue et la réserve dont il est coutumier, écrire, page 251, lignes 24 et 25, une phrase qu'il n'aurait pas osé hasarder dans le monde où il fréquente, — que vous ne me pardonneriez pas de reproduire ici —

et qui est admirablement propre à faire rire un ivrogne. Il a pu en écrire d'autres qui feront la joie des polissons de tout âge. Quelques-unes sont à l'adresse des lettrés; la facétie, que j'ai citée, sur le chapeau du P. Agaric a dû faire à l'auteur lui-même un plaisir extrême. Oh! écrire comme Eugène Sue, quand on est Anatole France! Oh! mettre une tête de veau sur son front d'académicien, et s'en aller à Bullier, en costume de carnaval, comme à vingt ans, la soixantaine sonnée! — Ce n'est pas tout. La littérature masquée permet de batifoler aux dépens des personnes, comme aux dépens de la morale et de l'art. Insulter, bafouer, calomnier même, de braves gens, — fussent-ils des vaincus sans défense, des religieux déjà expulsés et volés par les pouvoirs publics, — Arlequin le peut : il a tous les droits, et honny soit qui mal y pense! L'auteur des *Pingouins* a donc pu se mettre à l'aise plus que dans ses précédentes arlequinades, où, malgré quelque cynisme, on sentait encore un peu de gêne et comme un reste de pudeur (les délicats sont malheureux!). Il a eu ici toutes les audaces; il a eu, ou il a simulé toutes les fureurs d'un iconoclaste, d'un nihiliste, d'un anarchiste. Pas une idole qu'il n'ait outragée, pas un principe qu'il n'ait bafoué; rien de ce qui passe pour nécessaire à la vie des âmes ou des sociétés n'a été respecté. Sa raillerie ne vise pas toujours à être spirituelle, elle est souvent une négation brutale, haineuse, forcenée. « La nature est mauvaise; la morale est immorale; le progrès n'est qu'une forme perfectionnée de la barbarie; les religions sont des mensonges, les prêtres des exploiteurs, les savants des imbéciles, les dreyfusistes des farceurs, — mais oui! les dreyfusistes! La terre est inhabitable. Il reste une bonne action à accomplir: faire sauter cette planète : quand elle roulera par morceaux, une satisfaction sera donnée à la conscience universelle, qui d'ailleurs n'existe pas ». Est-ce M. Anatole France qui parle? Mais non, mais non, vous dis-je. Il n'oserait. C'est un Pingouin, c'est le docteur Obnubile, c'est Bidault-Coquille, que la Maniflore a détraqué; c'est Arlequin, c'est un masque. Mais est-ce le masque de l'auteur? Pense-t-il ce qu'il fait dire à ses personnages? Allez le lui demander; il se moquera de vous. Décidément la littérature masquée a du bon pour les écrivains qui n'aiment pas les responsabilités et qui n'ont pas la sotte et *désuète* prétention d'être des chevaliers. Et n'oublions pas d'autres avantages! Comme elle est la plus artificielle de toutes, elle est plus propre que les autres à donner une sensation « d'art » aux *snobs*. Comme elle permet l'étalage de tous les secrets du métier, elle permet à l'auteur de jouir de son propre esprit. Sans doute l'esprit de M. France a perdu de sa légèreté; son « sourire », dont on vantait autrefois la grâce et la sérénité, a les dents jaunes! Mais il n'a pas cessé de se complaire en lui-même. M. Anatole France rit — ou ricane — devant le miroir. « Cet

esprit est une fleur de l'esprit français », a dit un jour M. Jules Lemaître. Cette fleur un peu fanée est un Narcisse penché sur le courant d'une prose limpide qui lui renvoie sa propre image. M. France est le Narcisse du nihilisme et de l'anarchie. Et il n'y a plus pour comprendre et peut-être lui envier ses joies solitaires, que le pauvre Bidault-Coquille à qui personne ne dit plus : Vous êtes beau !

Post-scriptum. — Je demande pardon à nos lecteurs d'avoir pris tant de détours pour leur dire à quel point *l'Ile des Pingouins* est une œuvre misérable.

2. — Les traducteurs nous avertissent que le recueil publié sous ce titre : *Le Parasite*, est tout à fait nouveau, en ce sens que les cinq nouvelles « qui le composent n'ont jamais été réunies sous une même couverture » même en Angleterre. Les plus intéressantes, la première : *Le Parasite* et *le Coup gagnant*, nous transportent dans le domaine de l'hypnotisme, du suggestionisme et autres occultismes. Une vieille fille, laide, boiteuse, méchante, s'empare de l'esprit et de la liberté d'un homme, au point qu'à plusieurs kilomètres de distance, elle le gouverne et le dirige comme si elle tenait en mains sa volonté, tel un wattman manœuvrant le volant d'une machine électrique. En vain l'homme ferme-t-il sa porte à clef et jette-t-il la clef dehors, pour s'empêcher d'obéir à l'ordre de sortir que l'Autre lui envoie de loin; en vain s'enfonce-t-il dans son lit, les mains sur les deux oreilles, les yeux énergiquement fermés, les couvertures solidement bordées ; il voit, il entend, il est arraché de son lit, il saute par la fenêtre, il court où elle l'attend ; il ne s'appartient plus, il n'est plus maître chez lui, il est au Parasite installé chez lui et que d'ailleurs il méprise, déteste et exècre ! De temps en temps, quand ce Maître horrible dort ou est malade, l'esclave se reprend et s'épouvante à l'idée de ce qu'il est devenu et de ce qu'il a conscience qu'il va devenir. Et en effet, un jour, il se rend près de sa fiancée, une adorable et adorée jeune fille, pour la tuer ! Déjà il avance la main, quand soudain il s'arrête. Que s'est-il passé? Il ne sait; il s'enfuit, il court à travers la ville comme un échappé de l'enfer, et un passant lui apprend que l'exécrable Vampire vient de mourir, il y a cinq minutes. Il est sauvé ! — Dans *le Coup gagnant*, sous l'influence d'une puissance de même espèce, un jeune tireur tue son double, interposé entre la cible et lui, et tombe foudroyé, tout en ayant mis dans le mille ! Et ceci est un peu plus compliqué. — *Le Duel d'acteurs* nous ramène sur la terre ferme des réalités. Un vieil acteur, ayant appris que son gendre, acteur comme lui, est un coquin (la moindre de ses fautes fut d'être bigame) le transperce de son épée démouchetée au cours d'une représentation d'*Hamlet*. Fait divers sensationnel, mais point supernaturel, comme les précédents. — *La Grasse Sally* est un

fait divers maritime, un duel entre un vaisseau anglais et un vaisseau français, qui tourne à l'avantage du premier, grâce à l'intervention inattendue d'un corsaire — un troisième larron — qui se souvient qu'il est anglais. — Et il résulte de tout ceci que les éditeurs ont « réuni sous la même couverture » des nouvelles un peu disparates.

3. — *Monsieur Gendron va au peuple* est une œuvre humoristique, faite, elle aussi, d'éléments un peu disparates; la grosse charge y est associée à la romance sentimentale et à des vues d'économie sociale; le mélange non condamnable en soi (le roman de *Jérôme Paturot*, que M. R. Thiry connaît bien, en a donné, vers 1850, un exemple célèbre), ne paraît pas, en fait, assez bien réussi. Un ancien chartiste, archéologue fervent, M. Gendron, vient, à la suite de je ne sais quelle insolation, de renoncer à l'archéologie et de se consacrer à la sociologie. Dans une séance publique de la plus archéologique des sociétés savantes dont il était membre, il renie solennellement et scandaleusement ses fiches, ses collections, ses bouquins, toutes ses convictions et affections passées, pour mieux affirmer ses convictions présentes « Tout pour le peuple et par le peuple ! » Ce Polyeucte de la sociologie ne se contente pas de briser ses vieilles idoles; il injurie ses anciens confrères, tant et si fort qu'il se fait mettre à la porte à coups de poing et à coups de pied. Dans la rue il est assisté par un jeune homme, qui lui remet sa carte sur laquelle on lisait ces mots : Claude Farnèse, *chef de l'Ecole simpliste.* N'allez pas croire qu'il y ait un rapport quelconque entre cette école et celle où vient d'entrer M. Gendron; celle-ci se propose le bonheur du peuple, celle-là la restauration « des gilets à personnage et des pantalons à pont ! » Le plus simpliste des deux n'est pas celui qu'on pense. Ces deux détraqués deviennent une paire d'amis, et partent en province pour étudier ensemble les moyens de régénérer le peuple et le costume masculin. Inutile de vous apprendre, vous le devinez, que, dès les premières étapes du voyage, le peuple se révèle à son nouvel ami sous un aspect qu'il ne soupçonnait pas, et que le nouveau Jérôme Paturot sent, au contact des réalités sociales, se refroidir ses ardeurs sociologiques. Mais peut-être faut-il vous apprendre, pour que vous le sachiez, que le restaurateur des pantalons à pont s'enflamme pour la nièce de la belle-sœur de M. Gendron, dont le cousin avait un gendre qui était le frère... Les rapports entre M. Gendron et M. Farnèse deviennent de plus en plus étroits; mais le rapport entre leurs idées reste inaperçu. Et leur histoire paraît longue. Cet « os » doit recéler « une substantifique moelle », lui ausssi; mais il est trop volumineux et tient trop de place « Que d'os ! que d'os ! » comme dirait Claude Farnèse.

4. — *Timandra* pourrait prétendre à être classée sous une rubrique plus honorable, celle des *Romans historiques*, si l'élément historique en

était plus important, et si l'autre, l'élément romanesque, l'était moins. Comment Timandra, esclave d'un courtisane athénienne, devint l'égale de sa maîtresse, après avoir failli être sa victime, comment elle voulut se venger d'Alcibiade et organisa des machinations qui aboutirent à la rendre amoureuse de son ennemi, c'est ce que raconte M. d'Abbes avec une prodigalité de détails qui n'ont pas tous un intérêt ni une valeur historiques. Je dirais que la plupart font honneur à son imagination, plutôt qu'à son érudition, s'il était possible, en pareille matière, de parler d'honneur. Tout ce qu'on peut faire, c'est d'adresser à l'auteur des condoléances sincères pour l'emploi qu'il fait de ses dons d'écrivain.

5. — *La Folle Aventure* doit être une chose très drôle, du moins à en juger par le plaisir évident que l'auteur a pris à l'écrire et à tirer les ficelles des marionnettes archaïques qu'il met en scène : deux médecins du XVIIe siècle, un jeune seigneur, la douairière sa mère, son précepteur, débitant tous et toutes de solennelles âneries et de précieuses balourdises. On voit l'auteur qui se tord derrière la toile de ce guignol. Quel malheur que sa gaîté ne soit pas communicative ! c'est en vain qu'on essaye de la partager, qu'on reprend le livre après l'avoir quitté, qu'on le reprend deux fois, trois fois; au bout de quelques pages, il vous tombe des mains, et le sommeil vous gagne ! « Le sommeil est-il une opinion? » On l'a dit; mais vous êtes libre de ne pas le croire.

Romans-feuilletons. — 6 et 7. — Un mot suffira pour *Après le divorce*, histoire d'un mariage mal assorti et vite rompu, et aussi pour *la Jolie Princesse*, recueil de six nouvelles. « C'est de la bonne ouvrage », où il y a plus de métier que d'art, mais qui ne manque pas d'intérêt.

8. — Il y a, au contraire, trop d'art et pas assez de métier dans les *Camp-Volantes de la Riviera*. Vous y trouverez : 1° Une Anglaise millionnaire qui a épousé un Français pauvre mais malhonnête, et qui enlève son mari en auto pour le rendre fidèle, et qui se tue, désespérée d'avoir échoué, mais qui se tue de manière à faire croire qu'elle a été tuée par sa rivale; 2° une Espagnole, très intelligente et très pieuse, qui prend un amant et qui prend ensuite le voile pour expier sa faiblesse; 3° une petite Russe, qui a des convictions très fermes et des mœurs relâchées, nihiliste qui tuera les maîtres de la Russie, mais qui sera la maîtresse de qui lui plaît; 4° des Américains et des Américaines qui ont toutes les qualités et même des vertus; 5° deux Français qui ont l'âme faisandée, dont l'un dépense noblement — il est comte ! — l'argent de sa femme avec sa maîtresse, — et dont l'autre, qui est son ami et qui est baron, le dénonce à sa femme, moyennant finance ! Et sixièmement vous trouverez dans ce

méli-mélodrame le talent de l'auteur des *Sévriennes*, mais gâté par le succès qu'on lui a fait, et par des affectations de bel esprit. A entendre causer ces personnages, on se croirait par moments, non plus sur la Riviera, mais dans quelque hôtel de Rambouillet — un Rambouillet aussi précieux, quoique moins pudibond que celui de la marquise.

9. — On a dit que, par *le Maître de la terre*, M. R. H. Benson s'était affirmé » le Jules Verne de l'Apocalypse », un Jules Verne théologien, dont l'orthodoxie est aussi sûre que l'imagination puissante. Ce « roman d'aventures, » comme l'appelle l'auteur lui-même, est de ceux qui sont capables de rendre à un genre un peu discrédité, l'estime des lettrés et des penseurs. Le succès en a été presque aussi universel que celui de *Quo Vadis*? Et du reste c'est un *Quo Vadis*? prophétique; le premier nous montre les catacombes du passé; celui-ci nous ouvre les catacombes de l'avenir, — un avenir très prochain, amené par la crise religieuse, qui aboutira à la formation de deux camps opposés, « le camp du catholicisme et le camp de l'humanitarisme », celui-ci devant triompher momentanément, en attendant le triomphe définitif de l'autre. Quelles vont être les péripéties de la lutte, quelles armes et quelles ressources, fournies par la science moderne y seront employées de part et d'autre, sur quels trains aériens voyageront le dernier Pape et son ennemi, « le Maître de la terre », l'anti-Pape, par quels explosifs, en quelques secondes, une flotte d'aéroplanes, partie de Londres, anéantira la ville de Rome, comment le Sacré-Collège reconstitué, sera trahi par un de ses membres, quel ordre religieux nouveau se consacrera à la défense du Christ, et comment le Christ, qui règne et triomphe depuis deux mille ans, établira son règne final, tel est le sommaire de la partie extérieure de cette « histoire ». Quel sera l'état des âmes pendant le temps de cette « abomination » et de cette « désolation », comment la foi sera combattue et diminuée, comment ses adversaires pourront être des esprits sincères et des cœurs généreux, mais quels admirables génies et quels sublimes dévouements Dieu suscitera pour maintenir et accroître l'honneur de son Église, — c'en est la partie intérieure, philosophique et psychologique. On devine l'intérêt de l'une et de l'autre, ainsi que le nombre et la qualité des lecteurs assurés à cette « Vision ».

Romans de mœurs. — 10. — Quelle belle œuvre et quel drame poignant que *Chez les heureux de ce monde*, — malgré quelque préciosité dans le style (laquelle n'est pas imputable à la traduction, d'une fluidité et d'une aisance rare), et des longueurs dans le développement (comme il s'en trouve dans les romans toujours un peu touffus, qui nous viennent « de l'autre côté de l'eau »). C'est une peinture de la vie mondaine aux États-Unis, et l'histoire d'une des victimes de cette

vie, une jeune fille, qui en était la parure, — « un roman collectif par son effet d'ensemble, comme dit M. Paul Bourget, et particulier par ses effets de détail ». — Lily était belle, bonne et même vertueuse, quoique flirteuse très occupée et très hardie; elle traînait « tous les cœurs après soi ». Un seul lui aurait suffi qu'elle aurait pu fixer, si elle l'avait bien voulu. Mais elle voulait mal; le courage lui manquait d'abandonner la parade sociale à laquelle l'avait trop bien préparée son éducation. Restée orpheline et pauvre, après avoir vu dépenser des millions par ses parents, elle essaye de se maintenir dans son milieu natal, qui ne cesse pas de lui prodiguer des hommages, mais commence à lui témoigner moins de considération: les mères ont peur d'elle pour leurs fils et les femmes pour leurs maris. La délicatesse de sa conscience s'amoindrit de jour en jour dans cette lutte humiliante, dans la recherche du beau mariage, dans l'acceptation d'hospitalités équivoques et d'un demi-parasitisme dispendieux, et enfin dans l'acceptation de certains services d'argent, sur la nature desquels son entourage ne veut pas croire qu'elle puisse se faire illusion. Si bien que lorsqu'elle se révolte en face du paiement demandé — et quel paiement ! — elle semble avoir joué le rôle d'une intrigante. Une déchéance lente, mais fatale, la fait descendre peu à peu des sommets où avait brillé sa jeunesse et sa beauté; un jour même une brutale et féroce exécution, provoquée par la rancune d'une rivale, l'élimine définitivement de la société des « heureux du monde ». — Tel est le sommaire de cette tragédie mondaine, dont M. Paul Bourget, dans une *Préface*, que nous venons de reproduire en partie, nous assure que la publication à New York, produisit « voici trois ans, une sensation profonde d'une extrémité à l'autre du continent américain ».

11. — *Terre fertile* est un beau livre qui peut être rangé parmi les romans de mœurs, quoiqu'il soit, peut-être, dans la pensée de l'auteur, un roman à thèse. C'est que les mœurs y semblent moins artificielles que la thèse, — laquelle est trop vraie, trop facilement démontrable et surtout trop facilement démontrée. En voici « l'argument », comme disaient les thésistes d'autrefois. Les descendants des vieilles races n'ont pas besoin d'émigrer en Amérique pour être heureux; ils peuvent rester en France et y faire le bonheur des autres en même temps que leur propre bonheur; ils n'ont qu'à travailler, et s'ils rencontrent « quelque brave fille », de race moins vieille, ils peuvent l'épouser, « cette terre fertile de France » pouvant « être régénérée par cette fusion des souches qui entremêle les jeunes et souples rameaux aux branches des chênes séculaires ». — C'est, on le voit, la contre-partie de *l'Émigré*, à l'auteur duquel elle est respectueusement dédiée. Elle est du reste conduite avec la logique rectiligne et simpliste (malgré les complications et les *entortillements* de la

forme) que nous avons dû signaler souvent dans les démonstrations autrement dramatiques aussi de M. Paul Bourget. Le drame même est ingénu. C'est une idylle. L'héritier d'une très noble et très ancienne famille, le comte Henri de Vigné, conçoit le projet de dessécher et de fertiliser un coin de France, qui n'était qu'une sorte de marais; le château patrimonial en occupait le centre. Il doit acheter, par parcelles, toute une plaine. Quelques propriétaires voisins s'opposent à son projet, parmi lesquels M. Martoret, maire du village et candidat à la députation, démocrate gonflé et jaloux, qui se pose en adversaire du châtelain. Lutte entre les deux adversaires; ses diverses phases. Le comte de Vigné a de la volonté; le maire n'a que de la vanité; c'est donc le maire qui succombera et dans des conditions à la fois piteuses et honorables. Il a une fille, qui est aussi belle qu'il est bête, et aussi « distinguée » qu'il est grossier. Le comte l'aime et l'épouse. Et c'est ainsi que s'opère la « fusion des souches » sur « cette terre fertile » de France. L'opération est bien « machinée ». Mais si les *trucs* en sont trop visibles, les détails en sont intéressants, et l'impression qu'elle laisse est salubre, si j'ose dire. Le comte Henri assainit les marais; M. P. Samy assainit le roman.

12. — *Les Trois Apôtres* sont deux gredins et un imbécile, les premiers associés pour exploiter le dernier et y réussissant par les moyens qui auraient dû les faire échouer. L'imbécile a une cassette pleine d'or et une fille; les coquins essayent de lui enlever l'une et l'autre. Repoussés et à moitié assommés dans une première tentative contre la cassette, ils sont d'abord plus heureux avec l'enfant. Ils l'emportent, de nuit, ligottée et baillonnée, sur une barque de pêche et l'emmènent au large, décidés à l'abandonner sur un rivage désert; mais ils la perdent, ils ne savent où, pendant un orage. Et ils rentrent penauds, dans le port d'où ils sont partis; ils y rentrent en plein jour, accueillis par les railleries de leurs compatriotes, qui connaissent leur exploit. La fille rentre de son côté, ramenée par de braves gens; elle est sauvée ! Et ses ravisseurs ne sont pas perdus, le père n'osant pas se plaindre à la police, la police du pays étant sans doute aveugle et sourde, et le pays lui-même étant probablement peuplé de muets. — Ce qui est étonnant, attendu que nous sommes dans le Midi, à Meze (Hérault). On ne s'en douterait pas, n'étaient quelques indications géographiques, exactes d'ailleurs, comme celles d'un Baedeker, mal rédigé. Et c'est — je regrette d'avoir à le dire — tout ce qu'il y a d'exact et d'intéressant dans cette œuvre particulièrement mal venue parmi celles où il est impossible de trouver soit de l'observation, soit du style.

13, 14 et 15. — La valeur littéraire des trois œuvres suivantes, qui appartiennent, comme la précédente, à la « Collection des écrivains

régionaux », est de beaucoup supérieure. Si les dimensions, qui en sont très modestes (presque des plaquettes) ne nous permettent pas d'en parler longuement, et si nous devons nous borner aujourd'hui à en indiquer le titre et le sujet (*La Vie lorraine* contient six *contes de la route et de l'eau*; — *Les Routes de Gascogne*, douze *Croquis* et neuf *Contes*; — *Miguette de Cante-Cigale*, une *idylle landaise*); — nous pouvons les recommander sans remords à l'attention des « gourmets ». Les gourmands, tout court, n'y trouveront peut-être pas leur compte (sauf peut-être dans le troisième qui est à la fois une « histoire » et une œuvre d'art;) mais elles ont toutes le mérite d'être faites de « main d'ouvrier de lettres »; (il y en a tant d'autres qui le sont de main « de maçon »). Quant au mérite spécial des auteurs d'être des écrivains « régionaux » et des collaborateurs d'une vaste entreprise de décentralisation à la fois littéraire et sociale, on nous permettra d'en renvoyer l'appréciation — et l'éloge — à plus tard.

16. — Et nous pourrons être aussi bref sur les *Mémoires d'une vieille fille*. Nous avons si souvent parlé de l'auteur, si souvent essayé de caractériser son talent, que nous pourrons attendre pour recommencer un éloge tant de fois répété. L'occasion serait bien tentante cependant. Parmi les vingt-neuf morceaux de ce recueil (petites histoires, conversations, méditations, descriptions), il en est quelques-unes qui sont de purs chefs-d'œuvre. Je signalerai le XVe (*Les Étrennes*), à cause de l'actualité du titre et de la permanente utilité du renseignement qu'on y trouve, et le XXIXe (*Les Lectures*), pour ses conseils si délicats et si sûrs, et pour deux tableautins délicieux (Une Salle de concert et la Mère Liseuse) — qui sont d'un moraliste autant que d'un artiste. Et si quelqu'un me disait ici : « le meilleur de Bazin est là, dans ces petites miniatures; sa palette n'a pas assez de couleurs pour couvrir de larges toiles », je lui donnerais tort d'avoir raison. Pourquoi essayer de gâter mon plaisir?

17. — *Les « Pagès »* ont eu « une bonne presse » et ils la méritent par la consciencieuse application à faire vrai et à faire complet. C'est une étude de mœurs rurales dans une partie du Rouergue. L'auteur connaît admirablement son sujet, jusque dans les moindres détails. Et comme il n'en est pas un qui l'ait laissé indifférent il s'est efforcé de nous y intéresser nous-mêmes. L'effort est visible, mais il est parfois heureux, notamment au chapitre IV intitulé : *Les Taureaux*. Un souvenir classique (« Europe en eût été *amoureuse* ») (p.69), le retour d'un *leit-motiv* lyrique : « Au-dessus des pensers grossiers, dans les plaines radieuses du désir, l'âme de Mir s'était envolée » (p. 77) et : « dans les plaines du désir, s'envolait l'âme du bouvier » (p. 78), n'enlèvent rien — si même ils n'ajoutent pas quelque chose — à l'intérêt de cet épisode,

à la fois réaliste et poétique. C'est du reste le caractère de l'œuvre entière de chercher et de trouver tous ses effets poétiques dans la vérité réelle. Une idylle touchante (de chastes amours entre les enfants de deux « Pagès » rivaux) en forme le cadre et le lien; la matière principale en est « le Ménage agricole », comme disait Calemard de La Fayette (un autre peintre de la vie rurale, voisin du Rouergue); les objets les plus humbles et les plus prosaïques en apparence, sont observés avec passion et précision à la fois et comme tout pénétrés de l'âme de l'observateur. C'est cette âme qui anime tous les objets « inanimés », c'est elle « qui donne à tout un esprit, un visage », elle « qui s'attache à notre âme et la force d'aimer ! » et d'aimer tout, les taureaux, les vaches, la vacherie, y compris le vacher et le « patron » du vacher, tels qu'ils sont, ni embellis ou affadis à la Berquin, ni enlaidis à la Zola. A l'encontre de quelques-uns de ses confrères en « paysanneries », qui semblent s'inspirer du mot de Chamfort : « Il faut choisir d'aimer les hommes ou de les connaître », M. E. Bouloc aime les paysans quoiqu'il les connaisse, — peut-être parce qu'il les connaît. Son œuvre se termine par l'expression de ce vœu, qui résume tout ce qu'il sait de leur passé traditionnel et tout ce qu'il craint pour leur avenir : « Que Dieu conserve tous les foyers paysans ! » Et Dieu fasse que les « propriétaires » n'aient pas besoin d'être « poètes » pour s'associer tous à ce vœu !

18 et 19. — Cette *Histoire d'une demoiselle de modes* est le roman que rêvent beaucoup de modistes, filles de paysan ou de concierge : avoir pour amant un prince ! Celle-ci a trois amants, l'un après l'autre, d'ailleurs (car *on* est honnête, relativement), et tous les trois sont princes, le premier de la finance (un coulissier qui lui donne des chèques de cent mille francs, d'un coup, mais qui, hélas ! se ruine vite et se suicide) ; le second, un prince de la science, un grand médecin de Paris; et le troisième, un comte, un vrai, et qui l'épouse en justes noces ! (Musique !) — *Camille Frison*, qui a pour héroïne une « ouvrière de la couture », est conçue dans une autre esprit et rédigée d'une autre plume; ce n'est plus un feuilleton romanesque destiné à faire rêver de petites « oies » pas blanches; c'est de l'histoire et même de la statistique et de l'économie politique. Par sa documentation précise et par les idées générales qui s'en dégagent, l'œuvre échappe à ma compétence. Je la signale à mon éminent confrère, M. Rambaud, non sans la recommander aux lecteurs qui aiment les romans « penseurs » comme aurait dit Mme de Staël. Ils y verront à quels dangers est exposée la jeune ouvrière de Paris, et quelles mesures pourraient en diminuer le nombre et la gravité. Parmi ces mesures, les plus utiles seraient celles qui accroîtraient la valeur morale des *employées* et celle des *employeurs*. Comme la plupart des problèmes sociaux, celui-ci

est d'ordre moral et religieux, autant que d'ordre économique. L'auteur en a le sentiment très vif et il l'exprime avec une conviction pénétrante — et sans phrases. On peut beaucoup attendre de cet esprit, si net, et de ce cœur, si chaud.

20. — Mœurs politiques et électorales en province, dans une petite ville, c'est le sujet du *Miracle de Courteville* : Le sujet n'est pas nouveau, mais il est tellement actuel, qu'il est toujours intéressant quand il est traité par un observateur qui sait voir, et un artiste qui sait choisir. — M. Nayral a vu à Courteville des imbéciles ambitieux, des socialites arrivistes et jouisseurs. A-t-il bien vu? Je le voudrais. Mais comme il a vu en outre un jeune homme d'âme si délicate que la simple idée « du contact » avec les prêtres semblables à ceux de Courteville, l'empêche d'entrer au séminaire et de rester chrétien, je suis inquiet. J'ai peur que M. Nayral, s'il a de bons yeux, ne s'en serve mal, qu'il ne soit qu'un apprenti dans l'art de regarder et de juger, — « des organes mal servis par l'intelligence ! » comme n'a pas dit Bonald. Et je le dis, dussè-je faire plaisir aux socialistes et aux imbéciles de Courteville.

Romans psychologiques. — 21. — Nommons d'abord le maître, toujours magistral, et aussi toujours intéressant, même quand il se repose. Les douze nouvelles qui composent ce volume intitulé : *Les Détours du cœur* nous introduisent dans un labyrinthe, dont nous savons, dont tout le monde a dit que « M. Paul Bourget a le fil ». On n'y fait pas des découvertes nouvelles; mais la visite n'en est pas moins agréable, sauf peut-être un ou deux moments, où notre confiance dans le *cicerone* pourtant si expérimenté, hésite un peu. C'est ainsi que, dès le début, nous avons peine à trouver suffisants les motifs qui ont déterminé un mari trompé à faire le *Brutus*, à feindre des vices qu'il n'a pas mais que d'ailleurs (ceci est plus humain) il finira par contracter, le masque collant au visage.— Le héros de la troisième nouvelle, *Complicité*, met beaucoup de temps et éprouve trop d'angoisses à résoudre un cas de conscience assez simple : il a surpris, en flagrant délit d'infidélité, la femme de son meilleur ami. Doit-il parler pour n'être pas complice? Ce qui est étrange c'est qu'il hésite une seconde à répondre négativement. Et comme en outre il insiste, plus que de raison, sur des détails qui sont moins psychologiques que physiologiques, on se surprend à dire au guide du labyrinthe : Passons plus vite !— On a beaucoup loué, en revanche, *la Menace* par laquelle une bru répond aux observations de sa belle-mère sur un flirt imprudent : « Pardon, Madame, vous avez fait pire dans votre temps ! Si vous insistez, je le dirai à votre fils ». Ici la psychologie du personnage n'est pas *entortillée*; elle est claire, simple et nature; mais il y a une manière d'être simple avec force et *nature* avec « distinction »; et il

n'y a pas à vous apprendre que cette manière est celle de M. Paul Bourget, à ses bons moments. S'il me fallait donner la préférence à l'une de ces douze nouvelles, j'opterais pour la XIe, *l'Expert*, où l'on voit un médecin de génie pénétrer à la fois l'âme d'un criminel et celle d'un complice bien inattendu : un des internes qui l'assistent dans son expertise. L'idée de cette complicité, la manière dont elle est découverte et la manière aussi dont elle est punie (d'une peine médicinale, c'est le cas de le dire) font infiniment d'honneur à l'ingéniosité du conteur et à l'étendue des informations scientifiques de cet esprit si « curieux » et si ouvert qu'est M. P. Bourget.

22. — *Le Petit Jardin de dame Morel* n'est pas un jardin planté à la française, avec de belles allées droites, où il fait clair ; il n'y a même aucune espèce d'allées; ce n'est pas un jardin anglais, c'est un jardin vierge, si j'ose dire ! Dès l'entrée on enfonce dans les broussailles pleines d'ombres et d'épines : « Je... Moi... Je... Mon... Ma culture n'avance pas; je ne sens pas plus profond. La pente au sein des phénomènes disparates est une image qui m'est chère. Je vais où le vent me mène, comme la feuille d'Arnault. Mais ne se voir qu'à tel moment dans telle position, et ne pouvoir vraiment dessiner un schéma, une courbe de sa vie; être à chaque seconde à l'état statique et ne ne pas retrouver en soi la virtuosité dynamique que... » (p. 6). On demande de l'air et de la lumière, et donc on s'évade de ce fouillis. Et si on y revient, on se borne à le regarder de loin, et l'on peut deviner alors que dans ce Jardin se trouve un jeune jardinier qui se livre à la *culture du Moi*, c'est-à-dire à des exercices de narcissisme psychologique, contemplant et notant les phénomènes et les démarches de son *Moi* sur son journal intime. Ces démarches et phénomènes sont d'ailleurs très simples et ressemblent à ceux et à celles qu'on peut observer chez tous les jeunes *Moi*. Seul le vocabulaire du journal est extraordinaire, même un peu cryptographique. Passons.

23. — Il y a aussi beaucoup de Je... Moi... Mon... Ma... dans *Au Cœur de la vie*; l'auteur se regarde vivre et prend des notes. Seulement et on ne sait par quel mystère, ce Moi encombrant — (je maintiens encombrant) — n'est pas haïssable du tout, et même il est charmant ! Et au moment où on va dire : Ah ! non ! il y en a trop ! on se surprend à en demander encore. Soyons tranquilles, d'ailleurs, nous en aurons encore, la matière n'étant pas épuisée. — Et donc, comme dans *Sur la branche* et dans *l'Ile inconnue*, Mme P. de Coulevain rattache à un petit drame, dont elle est la machiniste (un mariage qu'elle prépare ou répare) une foule de confidences sur ses idées personnelles en matière de religion, philosophie, physiologie, théologie, sociologie et même pâtisserie ! Elle a quelques pages sur le café au lait aux châtaignes (p. 172-173) qui font venir

l'eau à la bouche ! et des théories sur la Genèse, qui sont « impayables » d'aplomb ! Et sa manière de dire : « Je crois que le cerveau avec ses millions de cellules est le générateur de l'âme, tout bonnement? (p. 332) ». Et des explications sur le rôle de la Providence dans les variations de la mode, des corsages et des chapeaux de femmes? (p. 273-276). Et sa démonstration de l'existence de Dieu? Et sa glose sur la pipe et la cigarette comparées? Et ses vues sur l'avenir du Vatican? Et son portrait de Pie X, dont la physionomie, paraît-il, exprime « plus d'entêtement que de volonté? » Et ses niches au *Catéchisme de Paris*, qu'elle surprend en flagrant délit de contradiction avec la Bible? Et ses aperçus sur les « radiances » et les « réflexes » physiologiques et psychiques,... et *cætera*, et *cætera*, et patati et patata? Je leur ai dû une soirée exquise. Je n'avais pas encore rencontré une Philaminte pareille. Celle de Molière est pincée, acide, vinaigrée; celle-ci est souriante, câline, confiante en son lecteur, autant qu'en elle-même; elle laisse tomber ses aphorismes d'un ton à la fois tranchant et suave. Elle est crispante et délicieuse. De vous expliquer cette contradiction (j'ai dit plus haut ce mystère) je ne l'essaierai pas. Je constate et j'admire ! Il y a ici un ouvrier supérieur à son œuvre, « une nature ,« un tempérament », une personnalité à qui l'on passe tout et l'on permet tout. « Contez, contez, princesse ». Philosophez, dogmatisez ! Conseillez le Pape et corrigez la Bible ! Vous ne parviendrez pas à n'être pas charmante ! — Le livre est divisé en cinq chapitres : *Baden*, *Saint-Gervais*, *Lausanne*, *Château du Mortin*, *Paris*; il contient, avec tout ce que j'ai déjà dit, et, avec, en outre, des descriptions géographiques, des dissertations ethniques, des parallèles entre la Vaudoise et la Genevoise, l'anecdote suivante, prise, quittée et reprise en cinquante endroits différents : l'auteur rencontre, au cours de ses voyages, une femme divorcée et son ex-mari; elle juge que leur divorce est l'effet d'un malentendu. Elle met fin à ce malentendu et remarie les deux divorcés — bien que, en soi, le divorce lui paraisse tout ce qu'il y a de plus légitime. « Je juge,... je pense,... je crois,... j'affirme... » Elle est délicieuse ! — *Post-Scriptum.* Est-il nécessaire d'ajouter que cette œuvre peut être très malfaisante pour les snobs et les « primaires », à qui d'ailleurs elle s'adresse?

24. — *L'Epreuve de Julie Faurelle* est destinée à prouver que le divorce est légitime. Julie avait épousé un épileptique; elle fut obligée de se séparer de lui, au risque de retomber dans la pauvreté d'où le mariage l'avait fait sortir. Elle se mit vaillamment à l'œuvre et parvint assez vite à gagner sa vie. Sa vaillance fut remarquée par un homme intelligent, qui lui demanda d'être sa femme, le mari vivant toujours. Elle s'informa si le divorce lui était permis; comme on lui répondit que non, elle se décida à se passer de permission, et,

ne pouvant être la femme, elle se décida à être la maîtresse. Son cas est très touchant (ou du moins il pourrait l'être, s'il était bien raconté); mais elle a eu tort de croire qu'il supprimait en sa faveur une loi générale. Si elle ne voit pas dans quelle mesure les intérêts particuliers doivent rester subordonnés à l'intérêt commun, son historien le sait — et s'il l'ignore, lui aussi, qu'il daigne prendre la peine de l'apprendre — et qu'en même temps il demande quelques leçons suplémentaires d' « écriture artiste ».

25.— Trois célibataires, un curé, une vieille fille, un vieux garçon habitant le même village, se voient tous les jours, passent ensemble quelques heures tous les jours, font une partie de whist tous les jours, et cependant ils ne se connaissent pas ! Chacun a une *Vie secrète* ignorée des deux autres; le meilleur de leur esprit et de leur cœur est absorbé par une passion devenue leur raison même d'exister; l'objet de cette passion venant à manquer, c'est pour eux la mort ou la folie. Pour le curé, cet objet est une sainte, la patronne de sa paroisse. Il lui a voué un culte où il entre, sans que le pauvre homme s'en doute, quelque alliage peu spirituel. Il est en train d'en écrire l'histoire, lorsqu'il apprend, d'un savant allemand, qu'elle n'a jamais existé ! A ce coup sa foi chancelle et même chavire. Il décide de quitter sa paroisse, de renoncer au ministère; déjà il est sur le point de partir, il est à la gare, il a pris son billet, lorsqu'on l'appelle pour un malade qui va mourir; et la charité le ramène à ses anciennes habitudes, sinon à ses croyances. Le malade qu'il va assister, c'est le partenaire du whist quotidien, le vieux garçon, qui venait d'être frappé d'apoplexie. — La vie secrète de celui-là avait été consacrée à l'étude des fourmis, étude qui lui avait donné : 1° la preuve que le progrès abolira « les lois, la religion la propriété, dans les nations civilisées »; 2° l'ambition d'être nommé membre de l'Institut. Qu'elle lui ait valu en outre un détraquement dans son mécanisme cérébral, c'est ce qui ne paraîtra pas étonnant. — Quant à la vieille fille, une austère dévote, une puritaine intransigeante, c'était un neveu, fils naturel d'un frère exclu de la famille, qui était sa passion cachée. Pour ce « bâtard », dont la naissance n'avait pas cessé d'être un sujet de honte, son cœur de vierge avait senti peu à peu s'éveiller une maternité, ardente, désordonnée, farouche, prête à la bataille contre quiconque, fût-ce l'Église, menacerait d'y toucher. Cette dévote cessera d'être chrétienne si on lui défend de tout accepter de ce neveu, même qu'il ait un « bâtard », lui aussi, et ne veuille pas le légitimer ! Elle le dit en face à son curé, juste à l'heure où celui-ci vient de renier l'Église dans son cœur ! — Je laisse de côté quelques autres vies secrètes, notamment celle d'un chemineau, amoureux platonique d'une bourgeoise, — et celle de cette jeune bourgeoise, fille d'un père athée, et qui reparaît dans ce roman,

à titre épisodique, après avoir été l'héroïne d'un autre roman, *l'Épave*, — et celle d'un capitaliste, qui fait du socialisme sincère, et en pâtit, — et celle d'un médecin, et celle du neveu susdit, — toutes réunies ici par un lien artificiel qui les laisse disjointes et disparates, et je me demande ce qui a pu valoir à cette œuvre incohérente, dont les trois principaux personnages sont des anormaux déjà fêlés avant que leur fêlure soit apparente — les éloges de certains critiques. L'un d'eux a dit qu'elle « ferait date dans le roman français ». En quoi? en ce qu'elle y introduirait les sujets de la Salpêtrière? Ils y étaient déjà. Ces trois joueurs de whist — des *whistitis*, comme disait une enfant moqueuse et spirituelle — ressemblent à beaucoup des animaux humains — dont a trop longtemps vécu le roman naturaliste. Ou bien a-t-on voulu dire qu'on ne soupçonnait pas encore le rôle de la vie secrète et que, le premier, M. Estaunié nous l'aurait révélé? J'espère que non. Avant les critiques et les romanciers, tout le monde, y compris M. de la Palisse, savait que, sous la vie extérieure, accessible au regard des voisins et des amis, chacun de nous a une vie cachée, un sanctuaire intérieur, où on ne laisse pénétrer personne et où s'entretiennent nos forces, nos ambitions et même nos passions, parmi lesquelles il en est d'ailleurs de très légitimes et de très raisonnables. C'est même là une des nécessités et des conditions de la vie sociale; on y voile les âmes comme les corps; on y observe la pudeur, qui empêche d'étaler nos secrets, et la discrétion qui empêche de fureter dans les secrets des autres. Et vous ne trouverez personne pour contester ces *truismes*. Il n'y a donc pas lieu d'en faire honneur à M. Estaunié. Il ne reste peut-être à son actif que de les avoir faussés et compromis, en donnant à la vie secrète de ses personnages un caractère équivoque et même maladif. C'est d'ailleurs à des personnages de ce genre, mal équilibrés, *hyperesthésiques*, dont la sensibilité, au contact des choses et des hommes, a des « réactions » et des dépressions anormales, que M. Estaunié a consacré tous ses romans, depuis *l'Empreinte* jusqu'à cette *Vie secrète*. Disons qu'il est un peintre de névrosés. Mais ajoutons qu'il l'est avec un talent non vulgaire, et que, pour manquer d'aisance et d'aménité, pour être un peu pincée, d'une gravité triste et quasi calviniste, sa *manière* n'en est pas moins, — n'en est peut-être que plus pénétrante. CHARLES ARNAUD.

ÉCONOMIE POLITIQUE ET SOCIALE

1. *Théorie du salaire et du travail salarié, par* CHRISTIAN CORNÉLISSEN. Paris, Giard et Brière, 1908, in-8 de 704 p., 14 francs. — 2. *Le Problème de la misère et les Phénomènes économiques naturels*, par J. NOVICOW. Paris, Alcan, 1908, in-8 de 413 p., 7 fr. 50. — 3. *Les Forces productives de la France*, conférences par P. BAUDIN, P. LEROY-BEAULIEU, MILLERAND, ROUME, J. THIERRY, E. ALLIX, J.-C. CHARPENTIER, H. DE PEYERIMHOFF, P. DE ROUSIERS, DANIEL ZOLLA. Paris, Alcan,

1909, in-16 de 252 p., 3 fr. 50. — 4. *Pourquoi et comment on fraude le fisc*, par Ch. Lescœur. Paris, Bloud, 1909, in-16 de 277 p., 3 fr. 50.— 5. *Le Socialisme agraire, ou le Collectivisme et l'évolution agricole*, par Émile Vandervelde. Paris, Giard et Brière, 1908, in-18 de 487 p., 5 francs.— 6. *Sociologie et Fouriérisme*, par F. Jollivet-Castelot. Paris, Daragon, 1908, in-18 de 233 p., 3 fr. 50. — 7. *Quelques écrits*, par Adhémar Schwitzguébel. Paris, Stock, 1908, in-18 de viii-172 p., 1 fr. 50. — 8. *La Démocratie vivante*, par Georges Deherme. Paris, Grasset, 1909, in-8 de 402 p., 4 fr. 50. — 9. *Les Colonies de vacances*, par Louis Delpérier. Paris, Lecoffre, Gabalda, 1908, in-12 de xxviii-184 p., 2 fr. — 10. *La Mutualité scolaire*, par Maurice Berteloot. Paris, Alcan, 1908, gr. in-8 de 224 p., 4 fr. — 11. *Library of Congress. Select List of books with references to periodicals relating to currency and banking*, compiled unter the direction of Appleton Prentiss Clark Griffin. Washington, Government printing Office, 1908, gr. in-8 de 93 p. — 12. *Library of Congress. List of more recent works on federal control of commerce and corporations*, compiled unter the direction of Appleton Prentiss Clark Griffin. Washington, Government printing Office, 1908, gr. in-8 de 16 p. — 13. *Library of Congress. List of books with references to periodicals relating to the eight hours working day and to limitation of working hours in general*, compiled unter the direction of Appleton Prentiss Clark Griffin. Washington, Government printing Office, 1908, gr. in-8 de 24 p. — 14. *Library of Congress. List of books relating to the first and second banks of the United States*, compiled unter the direction of Appleton Prentiss Clark Griffin. Washington, Government printing Office, 1908, gr. in-8 de 59 p.

1. — M. Christian Cornélissen, à qui nous devons sur la Valeur un ouvrage d'observations minutieuses et de jugements profonds, mais de raisonnements parfois subtils, poursuit ses travaux en publiant une *Théorie du salaire et du travail salarié*, où nous retrouvons les mêmes qualités. C'est très mûrement étudié, et les vues ingénieuses y abondent, tout autant que les conclusions solidement déduites. La lecture, toutefois, ne laisse pas d'être un peu pénible et certaines idées très communément répandues dans l'enseignement classique y sont parfois obscurcies plutôt qu'éclairées par la forme qu'elles revêtent. En tout cas, la Préface, à elle seule, m'avait déjà conquis, ne fût-ce que par une sage critique, soit de la méthode mathématique, soit de l'économie politique dite pure (pages 8, 11, etc.). M. Cornélissen rappelle d'abord que, dans sa *Théorie de la valeur*, il avait défini le travail : « l'énergie potentielle transformée par l'organisme humain en mouvement mécanique » et qu'il avait blâmé la substitution du mot force-travail au mot travail, que le marxisme avait imaginée (p. 21 et 36). Cette fois — et l'idée en était déjà dans son autre volume — il distingue pour le travail : 1° une « valeur d'usage », qui est ce que le patron trouve d'avantage à faire travailler l'ouvrier, sans quoi il n'achèterait pas le travail; 2° une « valeur de production », qui est le prix de revient de la force ouvrière entretenue et renouvelée; enfin 3° une « valeur d'échange », qui est le prix effectif du travail (p. 131, p. 37 en note, etc., etc.). Normalement la valeur d'échange ne peut être ni inférieure à la valeur de production, ni supérieure à la valeur d'usage, parce que, d'une part, si cette limite minimum n'était pas

atteinte, il n'y aurait plus d'ouvriers et que l'ouvrier doit pouvoir vivre de son travail, et parce que, d'autre part, « les hommes n'attachent en définitive une valeur au travail que parce qu'il pourra servir à la satisfaction de leurs besoins (p. 618) » : or, le travail dont la valeur d'échange excéderait la valeur d'usage, serait incapable de satisfaire aucun besoin de l'employeur. Mais comment cette valeur d'échange évoluera-t-elle entre ces deux limites? Tous les éléments qui concourent à la déterminer s'entrecroisent sans cesse dans leurs actions réciproques, de telle sorte qu'il y ait une concordance parfaite entre les lois qui régissent le prix du travail et celles qui régissent le prix des marchandises. — L'auteur discute à fond les théories scientifiques plus absolues qui ont régné dans les écoles : d'abord la loi du fonds des salaires; puis la vieille loi de l'offre et de la demande; puis la théorie utilitaire ou utilitariste déduite de la productivité du travail; enfin la loi du coût de production ou loi d'airain ou loi du salaire nécessaire, loi qui a perdu, comme l'on sait, toute la vogue momentanée que Lassalle et Mgr de Ketteler lui avaient fait conquérir, l'un chez les socialistes et l'autre chez les catholiques. Dans cette partie du volume nous avons trouvé tout particulièrement intéressante la discussion de la théorie utilitaire, à cause de la critique à laquelle sont soumises soit les formules de Fr. A. Walker et de Paul Leroy-Beaulieu, soit les systèmes de Thünen, de Bœhm-Bawerk et de Marshall (p. 110 et s.). — Les deux parties qui suivent sont moins théoriques. Il s'agit d'abord des conditions du travail, suivant les professions et les métiers, puis de certaines influences qui agissent sur le taux des salaires, telles que la législation ouvrière, les coalitions, les syndicats et les grèves. Cette fois c'est une étude d'observation. — Nous voudrions recommander cet ouvrage aux hommes studieux qui ont la capacité de le comprendre,et nous les y inviterons en leur signalant à la fin du volume une table alphabétique très détaillée de tous les sujets abordés, ne l'eussent-ils été que très incidemment. C'est ardu et profond, me dira-t-on peut-être. Mais après tout Karl Marx l'était bien autrement, et cependant on lui en a fait gloire, même et surtout quand on ne l'avait pas seulement ouvert.

2. — M. Novicow, professeur à l'Université d'Odessa et en sociologie l'un des défenseurs les plus actifs de l'école dite *organique* (par opposition à l'école *ethnographique*), se demande, dans son ouvrage : *Le Problème de la misère et les Phénomènes économiques naturels*, pourquoi la misère existe et comment on peut la faire disparaître. Pourquoi elle existe ? C'est bien simple. « Cet état lamentable, dit-il, vient de ce que l'on ne comprend pas encore la notion exacte de la richesse (p. 1) ». L'économie politique a manqué à sa mission; « les faits économiques sont exposés d'une façon défectueuse » : par conséquent « les hommes

se sont fourvoyés dans les sentiers de l'erreur (p. 2 et 3). »— Eh bien ! tout cela me met en défiance : je ne me livre pas volontiers aux gens qui me disent qu'avant eux l'on n'avait rien fait de bon. Mais écoutons M. Novicow : « Les hommes les plus instruits, dit-il, les hommes d'État et même des *économistes célèbres* (*sic*) ne comprennent pas la véritable essence de la richesse (p. 103) »; elle n'est « ni une chose, ni un état »; elle est « une possibilité de jouissance (p. 109) », ou mieux encore « l'adaptation du milieu réalisée dans le temps le plus court possible (p. 111) ». Elle n'est donc pas « une chose ou un ensemble de choses », mais un « état de choses » (ibid. p. 114, 117, etc.). Quoi ! un état de choses? mais justement on venait de nous dire qu'elle n'est pas un état ! Après cela, nous apprenons que la misère « vient actuellement de trois sources principales : le malheur, le vice et les conditions sociales (p. 156) »,et pour la guérir il faut combattre la spoliation sous toutes ses formes, y compris en elles les monopoles, le protectionnisme et l'exclusivisme national (p. 165). On obtiendra ce résultat, d'une part, par des réformes *politiques*,comme la fédération des États, la suppression des guerres et des conquêtes; d'autre part, par des réformes *économiques*, qui accroîtront de beaucoup la production. Ainsi « la misère n'est pas une affaire de répartition (p. 149) ; elle ne vient ni de la lutte pour l'existence ni de la concurrence; elle vient du vol sous toutes ses formes, depuis le mouchoir dérobé par le pickpocket jusqu'à la province conquise par les monarques (p. 404) ». Avec cela M. Novicow est un ennemi des socialistes, dont le règne ne pourrait qu'augmenter la misère; un ennemi aussi du christianisme, qui a « apporté dans le monde une masse de maux bien plus considérable que ceux qu'il prétendait guérir (p. 198) »; un ennemi par conséquent de M. Jaurès, qui est « l'allié du Pape (p. 199) ». Même la libre pensée lui paraît dangereuse par ses conséquences sociales : car celles-ci provoquent la réaction (*ibid.*), de même que « les socialistes prêtent un appui au militarisme et aux doctrines réactionnaires en religion, en politique et en philosophie (p. 200). » Alors qu'est donc M. Novicow? Eh bien, il croit à la biologie; et à ses yeux « le processus économique sera parallèle au processus biologique parce qu'il en est la continuation immédiate », en conduisant lui aussi les sociétés au mieux-être, comme l'autre les fait monter vers un organisme de plus en plus parfait (p. 390, 12, etc.). — Tout cela, dirons-nous, n'est pas bien intéressant, ni bien sérieux, et ce ne sont pas ces idées qui donneront du pain au pauvre monde.

3. — La Société des anciens élèves de l'École libre des sciences politiques a organisé des conférences dans lesquelles les sommités du monde économique prennent tour à tour la parole. C'est ce choix d'orateurs qui fait l'intérêt du volume intitulé aujourd'hui : *Les Forces*

productives de la France. M. D. Zolla a traité de la « Productivité de l'agriculture »; M. E. Allix, professeur à l'Université de Caen, a parlé de « la Concentration industrielle et de son influence sur le sort des classes ouvrières »; M. P. de Rousiers, secrétaire général du Comité central des armateurs de France, a entretenu de « la Marine marchande et des forces productives de la France »; M. J.-C. Charpentier, de « l'Organisation du commerce extérieur »; enfin M. de Peyerimhoff, des « Forces nouvelles en formation dans l'Afrique du nord ». On lit le volume avec fruit. En matière d'agriculture, par exemple, M. Zolla discute ou plutôt dissipe très heureusement certaines illusions : il montre que, pour calculer le produit de cette industrie, il faut bien se garder d'additionner, comme on a parfois essayé, les quantités ou valeurs de ses diverses récoltes et de compter séparément le foin et le bétail, la paille de cette année et le blé ou les pommes de terre de l'année prochaine. Pourquoi? C'est que l'agriculteur se fait à lui-même, très ordinairement, la matière première de son industrie, en utilisant son fourrage pour faire de la viande, et sa paille transformée en engrais, pour faire du grain. C'est bien clair : mais beaucoup de citadins qui se croient très forts, ont tout de même besoin de l'entendre dire. M. Paul Leroy-Beaulieu, qui avait présenté le conférencier, l'a justement félicité, et il a eu la malice de disséquer par la même occasion le fameux raisonnement de M. Jules Guesde, que puisque les machines à vapeur font en France un travail équivalent à celui de 30 millions d'êtres humains, il est mathématiquement certain que les 38 millions de Français peuvent bien se contenter de 2 heures 30 de travail et probablement même de 2 heures 20. — Parmi les présidents de ces réunions, je trouve encore MM. Baudin et Millerand, anciens ministres, M. Thierry, député de Marseille, et M. Roume. M. Baudin laisse percer son esprit socialiste : il accuse la bourgeoisie de manquer à son devoir. Quant à M. Thierry, sur la situation de la marine marchande, il la note moins favorable que ne la trouvait M. de Rousiers. On sait que nous sommes sur ce point beaucoup inférieurs aux autres peuples; mais est-ce donc une conséquence toute naturelle de la nature différente de nos articles d'exportation et d'importation, ou bien encore de la dissémination plus grande de nos ports de commerce? Nos lois, notre état social et le manque de suite de notre histoire à travers nos vicissitudes politiques n'ont-ils pas exercé leur action sur cette décadence sans doute inguérissable? Voilà ce que M. Thierry lui-même n'a pas assez dit, et M. de Rousiers encore bien moins.

4. — Quelques années après l'avènement de l'impôt progressif sur les successions et devant l'imminence de l'impôt progressif sur le revenu, à travers toutes les exagérations d'une fiscalité aussi rapace que malhonnête, M. Lescœur donne une étude d'une frappante

actualité : *Pourquoi et comment on fraude le fisc.* Cependant l'ouvrage ne comprend pas tout ce que son titre semble annoncer; il n'y est question que des deux sujets que nous venons de citer, les successions et le revenu. Là dessus, M. Lescœur discute avec soin tous les moyens imaginés, simulation de passifs, dissimulation de valeurs mobilières, dépôts à l'étranger, location de coffres-forts, transmissions de la main à la main, etc. Seulement, à tout prendre, je crois que les fraudes sont moins importantes que le fisc n'affecte de le croire, parce que « l'évasion fiscale », pour employer le mot nouveau, est gênée beaucoup par les situations juridiques des successibles, telles que les minorités, les tutelles et les reprises futures en vertu de contrats de mariage. Ce sont des questions très pratiques de droit civil que M. Lescœur n'a pas fait non plus entrer dans son plan. — Il finit en se demandant « si les déclarations inexactes et insuffisantes sont contraires à la loi morale ». Il répond affirmativement (p. 258), sans se dissimuler qu'il a contre lui l'unanimité de l'opinion commune et le sentiment de plusieurs moralistes. Et la solution à donner, demanderai-je, ne peut-elle pas être influencée aussi par le caractère plus ou moins spoliateur des lois fiscales et par le rôle plus ou moins malhonnête que l'Etat s'est donné suivant les situations et les époques? Car enfin la confiscation, si un temps venant il y a réellement atteinte au droit de propriété privée, s'impose-t-elle moralement à la conscience du confisqué?

5. — Passons au socialisme.

Peu de sujets sont aussi graves que sa diffusion dans les campagnes et la transformation ou la suppression de la propriété rurale. Aussi *le Socialisme agraire, ou le Collectivisme et l'évolution agricole*, de M. Vandervelde, est-il un volume fort instructif, encore que certaines descriptions qui s'y trouvent aient besoin d'être rectifiées ou complétées. M. Vandervelde, dont le socialisme est bien authentique et bien connu, se demande si les conditions préalables nécessaires à l'avènement du collectivisme existent dans l'industrie agricole ou si du moins elles sont en voie de s'y réaliser. Produit-on de plus en plus pour l'échange au lieu de produire pour la consommation? La propriété ou capital tend-elle à se séparer du travail? La petite production disparaît-elle devant la grande? M. Vandervelde répond affirmativement aux trois questions (p. 134 et s.), après de nombreuses citations qu'il emprunte à ses études diverses sur l'agriculture en Belgique, en France et en Angleterre, un peu même en Allemagne. Cependant il ne m'a aucunement convaincu, surtout sur l'évolution qui se ferait actuellement dans le sens d'une séparation toujours plus grande du travail et de la propriété. — Le volume renseigne aussi très heureusement sur la querelle qui a surgi entre les « orthodoxes » avec Kautsky, d'une part, et, d'autre part, les « revisionnistes » avec David. Kautsky,

qui voit dans l'avenir de vastes exploitations gérées par des associations de travailleurs agricoles (p. 89), ne croit pas qu'on puisse, au moins pour le moment, soutenir à la fois les intérêts contradictoires des paysans producteurs et des ouvriers consommateurs : on sacrifiera donc les premiers aux seconds (p. 220 et s.). David, au contraire, qui attend de « petites exploitations rurales en nombre croissant, associées entre elles pour l'achat des matières premières, la vente et la manutention des produits » (p. 89), réclame avec énergie, dès maintenant, toutes les mesures qui peuvent améliorer la condition des petits cultivateurs (p. 225 et s.).Avant de prendre parti, M. Vandervelde examine, selon le progamme d'Erfurt, les revendications communes aux prolétaires de l'industrie et à ceux de l'agriculture (p. 236), en plaçant parmi ces derniers les petits propriétaires cultivateurs. Bien entendu, « l'impôt progressif sur le revenu et les successions, le suffrage universel et l'allègement des charges militaires », en un mot ce que nous avons déjà ou allons avoir, forme la préface de ces revendications (p. 237). Mais il y en a aussi qui sont spéciales à la campagne : réglementation du travail agricole, réduction de sa durée, indemnité pour plus-values, etc. etc. Finalement c'est la nationalisation du sol qui est au bout, et le dernier chapitre de M. Vandervelde sur les colinsiens et les marxistes est fécond en renseignements très utiles pour l'histoire des idées (p. 435 et 447). — Tout cela se réalisera-t-il? Qui sait où nous allons et dans quelle révolte contre le bon sens, la morale et Dieu le monde est destiné à finir?

6. — Je sais franchement gré à M. Jollivet-Castelot de son petit volume : *Sociologie et Fouriérisme*. Dans certaines milieux universitaires on fait actuellement de tels efforts pour réhabiliter cette espèce de fou que Fourier a été, qu'il est bon de le voir exposé aux regards d'une façon aussi naïve et aussi complète, en un mot tel qu'il fut. Or, M. Jollivet-Castelot s'acquitte de ce soin avec toute la ferveur et toute la sincérité de son admiration. Au lieu de prendre çà et là certaines tirades sur la vertu de l'association ainsi que fait M. Gide, il décortique avec soin les ouvrages de son rêveur favori; après une biographie et un exposé général du système, il consacre des chapitres entiers à l'étude de la cosmogonie fouriériste, de l'immortalité de l'âme et de ses réincarnations, de l'attraction passionnelle, des groupes et des séries, du phalanstère enfin et de son fonctionnement économique. L'auteur est tellement de bonne foi qu'à bien des reprises il avoue qu'il se trouve en présence d'hallucinations incohérentes. « Nous ne continuerons point, n'est-ce pas? dit-il quelque part, le jeu de ces modulations plus originales que valables (la Terre, par copulation avec elle-même, sous l'action de ces deux atomes, le masculin issu du pôle nord et le féminin issu du pôle sud, a engendré le cerisier; copulant avec Mercure, elle a engendré la fraise, etc.)... Il

est singulier et regrettable que de tels écarts d'esprit viennent se combiner aux méditations si vastes, si logiques et si belles, d'allure parfois hautement mathématique, qui font de la cosmogonie entrevue par Fourier une sorte de Genèse flamboyante, apocalyptique et vertigineuse (p. 85 et 86; *item*, p. 118 et s.) ». Mais ces réserves sur le chapitre des rêveries cosmogoniques n'empêchent pas le panégyriste d'approuver les fantaisies les plus immorales et même d'y applaudir. Suppression du mariage et de la famille, polygamie et polyandrie, mœurs de haras et de chenil, tout cela est vanté comme un des côtés les plus moraux et les plus élevés du fouriérisme (p. 8 et s.; p. 125, 153 et s.). Prétendre que les pages de Fourier contre le mariage et sur les « neuf degrés du cocuage » sont « tracées de main de maître », voilà qui ne fait honneur ni au sens moral, ni au sens littéraire de l'écrivain. M. Jollivet-Castelot n'en conclut que plus résolument en faveur du fouriérisme, seul moyen d'améliorer pacifiquement la société en la transformant peu à peu, sans la jeter dans la Révolution; car l'auteur appartient encore à la race à peu près éteinte des socialistes idylliques. Aussi trouve-t-il que si les « Karl Marx, les Bebel, les Guesde, les Jaurès, les Viviani, les Briand ont démoli le capitalisme », il leur a pourtant manqué « jusqu'ici de construire une théorie séduisante et synthétique de l'ordre social de demain (p. 1 et 2) ». J'aime bien cette classification de nos grands hommes politiques : MM. Viviani et Briand collaborateurs et complices de Marx et de Jules Guesde, ce n'est pas moi qui le lui ai fait dire. — Le volume se termine par deux chapitres de conclusions, dont le premier nous présente une « journée harmonienne aux environs de l'an 2000 », avec les libertés peu chastement décrites de l'attraction sexuelle et avec l'application de toutes les découvertes scientifiques que nous avons faites depuis Fourier ou que nous sommes en voie de faire. L'autre de ces chapitres adapte le fouriérisme aux «problèmes sociaux actuels » : c'est la peinture de l'âge d'or, car l'« associationnisme » aura tôt fait de porter à 900 milliards la richesse de la France, qui n'est encore que de 200 milliards ou guère plus (p. 224).

7. — Adhémar Schwitzguébel, né en 1844, près de Saint-Imier, et mort à Bienne en 1895, avait été graveur de son métier. Il s'était enrôlé des tout premiers dans l'Internationale et pour ainsi dire dès sa fondation. Membre influent de divers congrès socialistes révolutionnaires, il fut un ardent apôtre de « l'organisation ouvrière générale » en lutte contre le patronat, dans la conviction que « les circonstances et la situation indiqueraient ensuite logiquement la tactique à suivre ». Il mérita ainsi les éloges du grand nihiliste russe, le prince Kropotkine. Sa mort remonte déjà à treize ans : mais une main amie vient de réunir quelques pages de genres très divers qu'il sema au cours de ses tournées de propagande, dans la courte période entre

1869 et 1876. Ces *Quelques écrits* renferment des morceaux variés, des manifestes, des articles pour l'*Almanach du peuple*, un dialogue pour démontrer que l'intérêt de l'ouvrier n'est pas de verser à la Caisse d'épargne, mais bien à des sociétés de résistance, enfin — et c'est le morceau le plus considérable — une conférence qu'il lut à Berne, à Saint-Imier, etc., sur « le radicalisme et le socialisme ». Les idées n'y tranchent pas avec ce qu'elles sont d'ordinaire dans les déclarations de ce genre : quant au ton, il est tout aussi affirmatif et brutal, sans être aussi déclamatoire qu'on le trouve souvent ailleurs. On sent bien que les haines sociales fermentent dans le cerveau de Schwitzguébel : mais il les exprime posément et froidement. Cela ne change rien à la conclusion. « La Révolution sociale est inévitable », dit-il. Il faut « que la Révolution, aux yeux de la masse populaire, devienne un but immédiat. Il suffit d'un bien faible effort dans ce sens : l'ouvrier, cessant d'envisager sa société de métier comme une simple société d'assurance mutuelle, doit la considérer comme le levier d'une nouvelle organisation sociale (p. 170) ». En voilà un qui avait bien déjà, il y a trente ans, une idée très claire du rôle que le syndicalisme était appelé à jouer plus tard dans la Confédération générale du travail. Mais je n'ai trouvé que cela d'intéressant dans le volume.

8. — Après le socialisme nous abordons les œuvres dites sociales. M. Georges Deherme, bien connu comme fondateur des « Universités populaires », vient de s'ouvrir tout entier dans son volume *la Démocratie vivante*. Il y est avec ses convictions, ses illusions et ses déceptions. Aussi je connais peu de livres qui fassent mieux toucher du doigt l'impuissance où se débattent éternellement tous les hommes qui veulent fonder une société sans point fixe et sans base, parce qu'ils la veulent fonder sans philosophie et sans Dieu. L'idéal, c'est l'éducation de la démocratie ; le patronage, c'est une préface de M. Clémenceau, parue il y a beau temps déjà dans le premier numéro de la *Coopération des idées*. Mais depuis, hélas ! « notre confiance ingénue en la démocratie — dit M. Deherme à sa première ligne — résiste mal à nos expériences... Les symptômes délétères se sont aggravés : aujourd'hui il nous semble que le souci de l'ordre doit l'emporter sur celui de la liberté » (p. 1). Le livre comprend trois parties : 1° la Démocratie par la liberté ou la Monarchie pour l'ordre ; 2° les Maladies sociales de la démocratie (alcoolisme, laideur et tristesse, féminisme, antimilitarisme et antipatriotisme, pessimisme et socialisme) ; enfin 3° l'Organisation de la démocratie. Le style est martelé, remarquable par son énergique concision ; il impressionne fortement le lecteur ; à chaque page se rencontrent des pensées profondes que l'on voudrait pouvoir se graver dans l'esprit comme on ferait d'une maxime de Pascal ou de La Bruyère. Ce sont généralement d'âpres critiques dirigées contre les tendances ou les faits contemporains. Par exemple « il sem-

blerait, dit M. Deherme, que les pupilles de la République n'aient appris à lire que pour les annonces alléchantes de « l'absinthe bienfaisante » et pour assurer une clientèle à la littérature fangeuse des feuilletons et des pornographes » (p. 236) ; ou bien : « le féminisme n'est qu'une forme de l'esprit du sectarisme ; le mot lui-même est une monstruosité... et en lisant les écrits féministes, nous avons été toujours frappé du ferment de décomposition sociale qui s'en dégage... On parle constamment des *droits*, jamais des *devoirs* (*sic*) (p. 144 et 145) ». En un mot, dans ces vœux incessants pour une éducation de la démocratie, tandis que M. Deherme, comme nous l'avons dit, ne cache point que les déceptions lui feraient « corriger bien des pages et peut-être des chapitres entiers s'il avait à récrire ce livre (p. 1) », on est frappé comme malgré soi par ce ton continu de découragement. M. Deherme a foi dans son idée, mais pas le moins du monde dans le succès de son idée. A quoi bon? « Les heureux, dit-il, ce sont les quiets qui mettent leur hygiène au-dessus de tout, ou ceux qui retournent aux vieux dogmes. Mais nous, les inquiets, que tant de mystères oppressent, où allons-nous? (p. 397) ». Voilà le cri de la fin et il résonne en accord parfait avec le cri du commencement : « Il n'y a pas de vérité absolue », disait-il au début de son œuvre. Et cela ne devait pas être, faut-il dire, une légère difficulté pour « reconstituer — ainsi qu'il se le proposait — la société dissoute par la critique révolutionnaire et la négation métaphysique, si le destin n'a pas marqué que la civilisation doit ainsi finir » (p. 9). Pourquoi donc M. Deherme, en niant qu'il y ait une vérité absolue, se fait-il à son tour complice de cette « négation métaphysique » qu'il accuse d'avoir dissous la société? Explique qui pourra ! Quoi qu'il en soit, on se sent pris d'une profonde pitié en voyant tant de bonne volonté et de talent qui se dépensent, absolument impuissants, à lutter contre le doute et la désespérance.

9. — On connaît toute l'importance que les institutions d'enfants à la montagne, de colonies scolaires, etc., ont prise en ces dernières années. Sous le titre : *Les Colonies de vacances*, M. Louis Delpérier donne un petit volume, infiniment substantiel, destiné certainement à devenir le manuel de tous les hommes qui se consacrent à cette œuvre excellente. M. Delpérier en raconte les premiers essais, sous l'inspiration de M. le pasteur Bion, de Zurich, en 1876; il décrit les rapides progrès de cette idée et il en fait toucher du doigt les heureux résultats au point de vue de la santé et du moral des enfants, d'après des statistiques minutieuses; enfin, après ce que j'appellerai la partie historique et descriptive, viennent les utiles discussions sur l'organisation d'une colonie, sur les avantages comparatifs du « placement familial » et de la « colonie collective », sur la responsabilité éventuelle des directeurs d'œuvres, etc. Tout cela est expliqué clairement et

sobrement, comme peut le faire un homme qui aime et qui connaît à fond ce dont il parle : aussi est-il difficile d'imaginer quelque chose de plus complet, au point de vue pédagogique comme au point de vue statistique. — M. Delpérier envisage ces colonies comme une puissante « œuvre de paix sociale », mais il le fait en dehors de toute préoccupation religieuse, et je ne sais pas s'il ne regrette point que des fondations catholiques qui s'en occupent y apportent un esprit « confessionnel » de moralisation et d'apostolat. La neutralité la plus absolue lui suffit ou lui agrée. C'est en ce sens qu'il blâme les œuvres municipales qui, en ne permettant pas à l'enfant de continuer l'exercice de ses pratiques religieuses, manquent à une « condition essentielle de la neutralité d'œuvres qui doivent s'appliquer à ne rien changer à cet égard à l'éducation familiale (p. 79) »; il désapprouve donc la commission de l'*Œuvre mutuelle des colonies de vacances* (Association des instituteurs), pour avoir voté, à la presque unanimité de ses membres, la formule suivante : « Les enfants ne seront pas conduits aux exercices du culte et ils ne seront pas autorisés à s'y rendre seuls (p. 71) ».— M. Cheysson a mis une Préface où il célèbre l'influence bienfaisante de la nature et de la campagne sous les points de vue les plus divers. C'est fort bien écrit et tout à fait capable de faire aimer les œuvres d'enfants à la montagne. Je regrette cependant, dans le sens de M. Delpérier, une phrase qui donnerait à penser que les calculs « religieux » sont contraires au « désintéressement de ceux qui vont au peuple (p. XXIII) ». Quoi ! lorsque l'on va au peuple, il faut donc au préalable se désintéresser de l'idée de Dieu? Est-ce que j'ai mal compris ou bien est-ce à dessein que la phrase de M. Cheysson était ambiguë?

10. — De son côté, et comme pour faire pendant aux colonies de vacances, mais avec un esprit évidemment différent de M. Delpérier, M. Bertheloot, inspecteur d'Académie, publie un volume sur *la Mutualité scolaire*, qui peut être un vrai manuel à l'usage des directeurs de ces intéressantes associations. L'histoire des mutuelles scolaires ou, comme on dit, des « petites Cavé », y est présentée avec beaucoup de détails, à travers les diverses lois sous lesquelles elles ont eu à vivre avant celle du 1er avril 1898. La statistique et la documentation sont tout ce qu'il est possible de désirer. Même les essais tentés dans les œuvres catholiques sont passés convenablement en revue. Bien entendu, il ne faudrait pas demander à M. Bertheloot le moindre atome d'esprit chrétien; il ne voit qu'à travers la Ligue de l'enseignement ou par les yeux de M. Édouard Petit. Il compte sur la mutualité scolaire pour être vraiment l'école modèle de la prévoyance et de la solidarité; « par la liberté dans l'égalité, elle enseignera la fraternité aux enfants de la République » (p. 199). Voilà, sans contredit, une jolie phrase de style pompier ! Aussi, quand M. Bertheloot a constaté

qu'une société de secours mutuels a existé à Paris, dès 1694 et qu'il s'y en est fondé douze au cours du XVIIIe siècle, il ajoute qu'elles « avaient un caractère corporatif et qu'elles subordonnaient leur action à l'autorité ecclésiastique, toute puissante dans l'ancien régime »; il trouve donc tout naturel que la Révolution « n'ait vu en elles que des foyers d'abus séculaires et ne leur ait pas été favorable (p. 3) ».

11, 12, 13 et 14. — Enfin, sous le titre : *Library of Congress*, travail dressé sous la direction de M. Appleton Prentiss Clark Griffin, *chief bibliographer*, et imprimé à Washington par l'imprimerie du gouvernement, on trouve les nomenclatures très riches de tout ce qui a paru en diverses langues, soit comme ouvrages, soit comme articles de revues sur les sujets suivants : *Currency and banking* (circulation et banque) au point de vue des conditions nouvelles de l'émission; *Federal controle of commerce and corporations ; The eight hours working-day* (la journée de travail de huit heures et généralement la limitation des heures de travail) ; puis *First and second banks of the United States*. Sur ce dernier point tout le monde sait que la circulation aux États-Unis a passé par les phases les plus diverses : une, puis deux banques seulement d'émission et par conséquent le régime du monopole; d'autres fois, la circulation régie par la législation particulière de chaque État, avant qu'on arrivât au régime de la législation fédérale avec la liberté d'émission pour tout le monde sous certaines conditions de cautionnement en fonds fédéraux.

J. Rambaud.

BEAUX-ARTS

(*Suite*)

13. *Histoire de l'art depuis les premiers temps chrétiens jusqu'à nos jours*, publiée sous la direction de André Michel. Tome III. *Le Réalisme. Les Débuts de la Renaissance.* Première partie. Paris, Armand Colin, 1907, in-4 de 464 p., avec 5 pl. hors texte et 257 grav., 15 fr. — 14. *Manuel d'archéologie préhistorique, celtique et gallo-romaine*, par Joseph Déchelette. I. *Archéologie préhistorique.* Paris, Alphonse Picard et fils, 1908, in-8 de XIX-747 p., avec 249 grav., 15 fr.— 15. *L'Art égyptien. Choix de documents accompagnés d'indications bibliographiques*, par Jean Capart. Paris, Guilmoto, 1909, in-8 de 31 p. et 100 planches en phototypie, 10 fr.— 16. *Supplementary papers of the American school of classical studies in Rome.* Vol. II. New York and London, Macmillan and Co, 1908, in-4 de IX-293 p., avec 41 gravures.— 17. *Le Forum romain et les forums impériaux*, par Henry Thédenat. Quatrième édition. Paris, Hachette, 1908, in-16 de XII-454 p., avec 3 grands plans, 62 grav. et 8 phototypies, cartonné, 5 fr.— 18. *La Villa d'Hadrien près de Tivoli. Guide et description, suivi d'un Catalogue des œuvres d'art*, par Pierre Gusman. Paris, Hachette, 1908, in-16 de III-171 p., avec 129 grav. et plans, et 1 plan en couleurs, cartonné, 5 fr. — 19. *L'Art religieux de la fin du moyen âge en France, étude sur l'iconographie du moyen âge et sur ses sources d'inspiration*, par Émile Male. Paris, Armand Colin, 1908, in-4 carré de XII-559 p., avec 250 grav., 25 fr. — 20. *La Vierge de Miséricorde, étude d'un thème iconographique*, par Paul Perdrizet. Paris, Fontemoing, 1908, in-8 de I-260 p., avec 31 planches hors texte et

4 grav., 18 fr. — 21. *Les Clouet, peintres officiels des rois de France*, par ÉTIENNE MOREAU-NÉLATON. Paris, Émile Lévy, 1908, in-4 de 72 p., avec 12 planches et 19 grav., 20 fr. — 22. *Les Frères Du Monstier, peintres de la reine Catherine de Médicis*, par ÉTIENNE MOREAU-NÉLATON. Paris, Émile Lévy, 1908, in-4 de 15 p., avec 12 planches, 10 fr. — 23. *Trois Églises et Trois Primitifs*, par J.-K. HUYSMANS. Paris, Plon-Nourrit, 1908, in-18 de 289 p., 3 fr. 50. — 24. *Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts. La Sculpture espagnole*, par Paul LAFOND. Paris, Alcide Picard, s. d. (1908), in-8 de 336 p., avec 120 grav., 3 fr. 50. — 25. *Künstler-Monographien. Auguste Rodin*, von OTTO GRAUTOFF. Bielefeld und Leipzig, Velhagen und Klæsing, 1908, in-4 de 104 p., avec 107 grav., 3 fr. 75.— 26. *Les Monuments nationaux en Allemagne*, par EUGÈNE POIRÉ. Paris, Plon-Nourrit, 1908, in-18 de XV-305 p., 3 fr. 50. — 27. *Les Anciens Artistes-Peintres et décorateurs mulhousiens jusqu'au* XIXe *siècle*, par ERNEST MEININGER. Mulhouse et Paris, Champion, 1908, in-8 de X-95 p., avec 12 planches en phototypie, 10 fr. — 28. *Souvenirs de Belgique et de Hollande. Un Dessin de Colyer Édouard*, par J. C.-ALFRED PROST. Paris, imp. Picquoin, 1908, in-18 carré de VI-100 p., 3 fr. — 29. *Les Maîtres de l'art. Ghirlandaio*, par HENRI HAUVETTE. Paris, Plon-Nourrit, s. d. (1908), in-8 de III-191 p., avec 24 planches, 3 fr. 50.— 30. *Petites Villes d'Italie*. II. *Emilie, Marches, Ombrie*, par ANDRÉ MAUREL. Paris, Hachette, 1908, in-16 de 340 p., 3 fr. 50.— 31. RUSKIN. *Pages choisies*, avec une Introduction de ROBERT DE LA SIZERANNE. Paris, Hachette, 1908, in-16 de XXXVI-266 p., avec un portrait, 3 fr. 50.— 32. *Le Repos de Saint-Marc. Histoire de Venise pour les rares voyageurs qui se soucient encore de ses monuments*, par RUSKIN; traduit de l'anglais par K. JOHNSTON. Paris, Hachette, 1908, in-16 de IX-272 p., 3 fr. — 33. *Nouvelles Études sur l'histoire de l'art*, par ÉMILE MICHEL. Paris, Hachette, 1908, in-16 de XIII-359 p., 3 fr. 50. — 34. *Les Doctrines d'art en France. Peintres, amateurs, critiques. De Poussin à Diderot*, par ANDRÉ FONTAINE. Paris, Laurens, 1909, in-8 de III-316 p., avec 12 planches, 9 fr. — 35. *Les Beaux-Arts et la Nation*, par CH.-M. COUYBA. Paris, Hachette, 1908, in-16 de VII-299 p., 3 fr. 50. — 36. *Les Idées et les formes. Rapport au public sur les beaux-arts*, par PÉLADAN. Paris, Sansot, 1908, petit in-12 de 67 p., 1 fr.

13. — La première partie du tome III de la grande *Histoire de l'art* publiée sous la direction de M. André Michel contient des chapitres particulièrement intéressants. Nous avons dit adieu à l'art gothique, que nous ne retrouverons plus désormais que modifié sous l'influence de l'art antique; nous sommes au début de ce que l'on est convenu d'appeler la Renaissance, et nous constatons le progrès toujours grandissant du réalisme. M. Enlart, poursuivant sa longue et minutieuse enquête architecturale, a étudié dans toute l'Europe l'évolution du style flamboyant : M. le comte Paul Durrieu, l'historien de la miniature française, a écrit sur la peinture en France, de la seconde moitié du XIVe siècle jusqu'aux premières années du XVe, une dissertation qui est un modèle de sagacité critique; M. de Fourcaud a raconté en excellents termes la merveilleuse histoire des frères Van Eyck, et décrit les œuvres de leurs contemporains et successeurs immédiats; M. Maurice Hamel, dans un texte revu et complété par M. André Michel, nous initie à la peinture allemande, aux écoles colonaise, franconienne, souabe et tyrolienne; M. Conrad de Mandach parle de la peinture suisse, et M. Henry Marcel des commencements, encore bien mystérieux, de la peinture anglaise. Le dernier travail du regretté Henri Bouchot se trouve dans ce volume : c'est une étude sur les origines de la gravure sur bois et en taille-douce, où sont discutées et

tranchées — un peu nettement peut-être, mais c'était la façon de travailler de notre ami Bouchot — des questions fort complexes de priorité et de filiation. M. Guiffrey a traité de la tapisserie aux XIVe et XVe siècles; et M. André Michel a continué, avec cette ampleur de vues et cette ardeur d'expression qui sont les dons précieux de sa critique, la longue et magistrale histoire de la sculpture française. Quelques pages intéressantes de M. Enlart sur la sculpture anglaise, et un petit traité de haute valeur de M. Maurice Prou sur l'art monétaire pendant la période gothique, terminent ce remarquable volume, où l'illustration, toujours plus abondante et plus variée, se maintient à la hauteur du texte.

14. — Lorsque MM. Alphonse et Auguste Picard entreprirent la belle collection de *Manuels d'archéologie*, où les ouvrages de M. Enlart et de MM. Saladin et Migeon tiennent déjà une place si honorable, il fut convenu que trois volumes seraient réservés à l'archéologie préhistorique, celtique et gallo-romaine, par les soins de M. Joseph Déchelette, conservateur du musée de Roanne, dont l'autorité en ces sortes de travaux est unanimement reconnue. Le premier des trois volumes : *L'Archéologie préhistorique*, a paru récemment; on peut dire, sans exagération, qu'il a une importance exceptionnelle. La préhistoire n'est entrée que depuis peu dans la science, qui ne cherche pas à dissimuler l'énormité de ce nouveau champ d'investigations. Tout récemment, la découverte de l'homme fossile de la Chapelle-aux-Saints ranimait les discussions, qui ne sont pas près de finir, sur les origines de l'humanité; et l'on peut prévoir que ces discussions deviendront toujours plus passionnantes, à mesure que se préciseront les données du problème. Nul livre n'est mieux fait que celui de M. Déchelette pour nous aider « à déterminer la date relative de l'apparition de l'homme par rapport aux âges géologiques, et à suivre cet homme primitif dans son acheminement à un degré plus élevé de culture ». Dans cette phase qui a précédé la connaissance des métaux, les silex taillés et polis, les os sculptés, les peintures et les graffites des cavernes, les dolmens sauvagement dressés dans les landes sont les premières œuvres d'art d'un pays auquel l'art gothique donnera un jour la plus splendide parure. M. Déchelette a divisé son étude en deux parties qui correspondent l'une à l'âge de la pierre taillée (paléolithique), l'autre à l'âge de la pierre polie (néolithique). Dans la première, après avoir seulement posé, de la façon la plus prudente et la plus discrète, le problème archéologique de l'homme tertiaire, il analyse les nombreuses traces qui subsistent de la race humaine, de son outillage et de son art durant l'ère quaternaire. Il y a là un classement fait en perfection et de la lecture la plus attachante. La seconde partie nous fait entrevoir les groupements humains en ateliers et en villages; elle commente les monuments mégalithiques et les sépultures ; elle

nous explique en ses moindres détails l'industrie, la céramique, et ce que l'on peut deviner du vêtement et des tissus. Deux grandes listes bibliographiques des cavernes et des stations terrestres ou ateliers, un index général des plus minutieux complètent ce travail de tout point remarquable, la meilleure Introduction que l'on puisse avoir à l'histoire de la civilisation en France.

15.— M. Jean Capart, conservateur-adjoint des antiquités égyptiennes aux Musées royaux de Bruxelles, après avoir publié, en de somptueux albums, des recueils photographiques reproduisant les principaux monuments égyptiens, a eu l'excellente idée de donner, en cent planches de format plus modeste, mais d'une exécution très satisfaisante, un choix de documents accompagnés d'indications bibliographiques qui constituent non pas une histoire de *l'Art égyptien*, mais la base solide de cette histoire. « Dix ans, écrit-il fort justement, sont à peine nécessaires pour qu'un livre d'archéologie égyptienne soit en majeure partie démodé, et pour que seules les illustrations et les références bibliographiques conservent encore de la valeur. » L'essentiel est donc de publier, le plus rapidement possible, et de rendre accessibles au grand public, par leur prix minime, tous les documents, groupés systématiquement, qu'il faut connaître. D'autres volumes suivront celui-ci, et une table générale permettra un classement facile de toutes les planches parues. Celles que nous avons sous les yeux sont infiniment variées. Temples et nécropoles, chapelles peintes, statues royales, sphinx, stèles et colonnes, bas-reliefs, cuillers et boîtes, pièces de bijouterie et d'orfèvrerie, ce sont toutes les manifestations d'un art merveilleux qui se succèdent devant nos regards, période par période, depuis les temps les plus archaïques jusqu'à l'époque gréco-romaine.

16. —L'École américaine d'archéologie, ou, plus exactement, d'études classiques à Rome, vient de publier le second volume de ses *Supplementary papers*. C'est, comme le volume de 1905, un ouvrage de belle et imposante érudition, dont l'exécution matérielle fait le plus grand honneur à la librairie Macmillan; elle a été, d'ailleurs, grandement facilitée, ainsi que nous l'apprend le comité de publication, par un don généreux de l'Institution Carnegie. Il se trouve, cette année-ci, que la partie la plus considérable du volume n'appartient pas à l'archéologie, mais bien à la philologie : elle est constituée par une transcription, véritable tour de force typographique, et par une étude analytique des plus minutieuses, dues, l'une et l'autre, à un des élèves de l'École, M. William Van Buren, du fameux palimpseste du *De Republica* de Cicéron, le *Vaticanus* 5757, dont la librairie Hoepli éditait tout récemment la reproduction en photogravure. Dans la partie qui vise plus spécialement notre compte rendu, voici une dissertation fort bien illustrée de M. Densmore Curtis sur les arcs de triomphe romains; elle ne groupe pas moins de soixante-seize de ces monu-

ments, chronologiquement classés, dont dix-sept sont reproduits dans le texte. La discussion initiale sur l'origine et l'explication de ce genre de construction est fort bien menée; on peut regretter seulement l'absence d'un index sommaire permettant d'apprécier la répartition des arcs de triomphe dans les pays de culture grecque et romaine; dans l'Afrique du nord je n'en compte pas moins de vingt-sept, la plupart d'époque assez tardive, et le chiffre est vraiment considérable. Un article de M. James Egbert sur des inscriptions nouvellement découvertes de Rome et de l'Italie centrale, accompagné de bonnes reproductions, nous révèle quelques formules intéressantes, entre autres l'épitaphe d'un dévot ou favori (*delicius*) de la Mater Matuta; c'est la première inscription romaine où la déesse soit mentionnée.

17 et 18. — J'ai eu occasion de louer ici même l'excellent manuel de M. l'abbé Thédenat : *Le Forum romain et les forums impériaux*. La librairie Hachette vient de nous en donner une quatrième édition mise au courant des dernières fouilles, et illustrée d'un grand nombre de plans et de gravures. C'est le meilleur guide que puissent emporter les voyageurs patients dont l'instruction aspire à dépasser les limites du Baedeker. — Quant au volume de M. Pierre Gusman sur *la Villa d'Hadrien*, il est l'œuvre charmante d'un érudit et d'un artiste à qui le sentiment du paysage n'est pas moins familier que l'histoire des ruines. En 1904, M. Gusman avait publié sur la ville impériale de Tibur une magnifique étude illustrée de reproductions de ses aquarelles, en même temps que d'anciennes gravures et de plans. Ce livre nouveau diffère de l'ancien en ce sens qu'il ne vise pas à autre chose que d'être une description sommaire et pratique, un guide fidèle, mais où le souci de l'érudition précise ne nuit jamais au goût du pittoresque. A côté des plans dont le texte est semé, une série considérable de phototypies d'après les clichés ou les dessins de l'auteur nous présente les aspects les plus variés de ces ruines immenses. Toute la dernière partie du volume se compose d'un catalogue descriptif, accompagné de gravures, des 303 objets d'art, peintures, mosaïques, marbres et bronzes de toute sorte qui ont été retirés anciennement de la villa d'Hadrien, et sont dispersés aujourd'hui dans les divers musées d'Europe.

19. — C'est à peine si j'ai eu le temps de parcourir le magnifique livre de M. Émile Mâle : *L'Art religieux de la fin du moyen âge en France*, qui m'est arrivé tout juste pour mes étrennes. A la vérité, j'en connaissais les principaux chapitres, et les lecteurs de la *Revue des Deux Mondes*, de la *Gazette des Beaux-Arts* et de la *Revue de l'Art ancien et moderne*, et les auditeurs de la Sorbonne qui ont, durant ces dernières années, suivi avec un vif intérêt les nouvelles études iconographiques professées en partie et publiées isolément par l'auteur, les retrouveront avec joie, groupées en majestueux ensemble dans ce second

volume, le compagnon, le frère jumeau d'un autre ouvrage consacré au XIIIe siècle, et déjà mieux que célèbre, classique. Heureux M. Mâle ! il a su accomplir une œuvre après laquelle plus d'un écrivain dirait son *Nunc dimittis*; et il est encore à l'âge des nobles ambitions et des vastes pensées. Ces deux volumes, qui portent l'un et l'autre comme sous-titre : *Etude sur l'iconographie du moyen âge et sur ses sources d'inspiration*, sont manifestement ce que l'érudition française a donné de meilleur et de plus solide en ces dernières années. Ils sont faits de main d'ouvrier, non seulement de belle architecture et de nobles proportions, mais aussi d'harmonieux et plaisant décor. Le plan de celui-ci ne pouvait continuer exactement le précédent; la matière était toute autre. Plus d'unité grandiose, plus d'encyclopédie religieuse; la cathédrale n'est plus l'unique centre et le sommaire de l'art chrétien. Cet art se disperse; il se mêle à la vie de chaque jour, il en reçoit son inspiration. Les ordres nouveaux, et tout particulièrement celui des franciscains, le marquent de leur empreinte. Le théâtre surtout, les représentations sacrées, mystères et moralités, qui sont le pain quotidien de la foule, ne peuvent manquer d'offrir aux artistes tout un décor nouveau d'une richesse extraordinaire; et c'est peut-être la partie la plus personnelle de ce livre si remarquable à tous égards que le chapitre où d'une série de rapprochements lumineux résulte cette conclusion indéniable. L'étude des nouvelles conceptions symboliques de la destinée humaine, des images du vice et de la vertu, surtout des images toujours plus fréquentes de la mort, infiniment diversifiées dans l'iconographie comme dans la littérature, se poursuit jusqu'à la fin du livre avec une logique admirable. Et voici que l'art du moyen âge, que l'art chrétien traditionnel a cessé d'exister; au moment où se réunit le concile de Trente, cet art n'a plus de raison d'être; une législation sévère supprime ses dernières attaches aux vieilles et naïves traditions ; et, comme le dit très justement M. Mâle : « Il n'y aura plus à l'avenir qu'une ressource pour l'artiste chrétien : se mettre en face de l'Évangile, et l'interpréter comme il le sent. » Lire ce grand travail, c'est encore s'instruire par les yeux : le choix parfait des illustrations, leur grand nombre et leur beauté ajoutent un mérite incontestable à un texte dont la haute valeur littéraire suffirait à elle seule pour conquérir les suffrages des délicats.

20. — Sans avoir la portée considérable de l'ouvrage de M. Mâle, un nouveau livre de M. Paul Perdrizet n'est guère moins précieux pour les historiens d'art. Ce livre, qu'on est un peu surpris, au premier abord, de rencontrer dans la « Bibliothèque des Ecoles françaises d'Athènes et de Rome », dont il forme le fascicule cent-unième, est intitulé : *La Vierge de Miséricorde, étude d'un thème iconographique*. Et l'origine n'en n'est nullement banale. M. Perdrizet, ancien membre de l'École d'Athènes, maître de conférences à l'Université de Nancy,

a regardé d'un œil curieux un vénérable ex-voto lorrain, souvenir de la défaite de Charles le Téméraire, la statue de la Vierge de Mansuy Gauvain, dans l'église de Notre-Dame de Bon-Secours; il a voulu connaître l'histoire de ce type singulier de la Vierge au manteau, et, comme il ne la trouvait nulle part, il a été conduit tout naturellement à l'écrire; son livre est à son tour une manière d'ex-voto. La démonstration des origines cisterciennes de l'image dévote est admirablement conduite, et l'on se sent en parfaite sécurité, lorsque, au sortir des récits de Césaire d'Heisterbach, on s'achemine, avec un guide d'une érudition aussi sagace et ingénieuse, dans le dédale des ordres religieux et des confréries. Une des plus jolies démonstrations de M. Perdrizet est celle de l'escamotage, si l'on peut dire, de la légende cistercienne au profit de l'ordre dominicain; les textes qu'il cite sont aussi probants que curieux. Un développement très riche et nouveau sur les Flèches de la colère divine permet de grouper et de comparer les nombreux tableaux votifs et bannières processionnelles où la Vierge miséricordieuse apparaît pour défendre son peuple de la peste; enfin voici que la chrétienté tout entière s'agenouille et se presse sous les plis du manteau protecteur; le type de la *Mater omnium*, de Notre-Dame de Bon-Secours est entré dans la grande iconographie. Un catalogue descriptif des plus abondants donne, comme il convenait, la première place à la Toscane et à l'Ombrie; puis viennent les diverses autres images d'Italie, celles d'Espagne, de France, des Flandres, des Pays-Bas et d'Allemagne. D'excellentes planches photographiques, dont un certain nombre reproduisent des clichés de l'auteur, nous font connaître les principaux parmi les monuments qu'il a si bien décrits et commentés.

21, 22. — Si nous commençons enfin à connaître la vie et l'œuvre des Clouet, ces peintres célèbres et mystérieux de la cour des Valois, c'est à M. Étienne Moreau-Nélaton que nous le devons. La longue enquête conduite à travers l'Europe, depuis des années, par ce vaillant et charmant artiste, qui est en même temps un admirable érudit, a eu déjà pour résultat la magnifique publication des dessins de Chantilly. D'autres suivront bientôt, mais le succès le plus extraordinaire, le plus triomphal, a été la découverte, à Vienne, dans une collection privée, d'un portrait daté, dédicacé et signé de François Clouet, qui est maintenant un des trésors de notre Louvre. Ce portrait d'un botaniste illustre en son temps et parfaitement oublié depuis, de nouveau identifié et reconnu, a fait surgir toute une littérature; mais à qui appartenait-il mieux de le commenter et de le mettre en lumière qu'au grand et modeste travailleur, son inventeur et père adoptif? Le précieux volume que voici : *Les Clouet, peintres officiels des rois de France*, coordonne et complète merveilleusement les recherches déjà tentées par des précurseurs comme Léon de Laborde et Henri Bou-

chot; il classe un certain nombre de dessins et de peintures qui peuvent enfin recevoir une attribution certaine. Il montre aussi de façon indiscutable quelle influence, trop longtemps niée, l'Italie a exercée sur ces artistes dont les chefs-d'œuvre ont pu être confondus parfois avec ceux d'un Holbein. De très belles reproductions, d'après les crayons de Jean et de François Clouet, ornent ces pages excellentes, dont on trouvera la continuation et la conclusion en une seconde brochure, non moins bien illustrée (d'après les précieux dessins conservés à l'Ermitage impérial de Saint-Pétersbourg), sur *les Frères Du Monstier, peintres de la reine Catherine de Médicis.*

23. — La librairie Plon, héritière des œuvres de J.-K. Huysmans, nous donne un dernier livre de l'auteur des *Foules de Lourdes*, *Trois Eglises et Trois Primitifs.* On y retrouvera les admirables qualités descriptives qui assurent à certaines pages de *la Cathédrale* une beauté presque parfaite, et cette acuité prodigieuse de la vision à laquelle n'échappe pas un relief de sculpture, pas un ton de peinture, si effacé soit-il. Les trois églises sont : Notre-Dame de Paris, Saint-Germain l'Auxerrois et Saint-Merry, auquelles Huysmans a consacré trois études isolées; les trois primitifs sont : Mathias Grünewald, le maître de Flémalle, et l'auteur inconnu de certain buste énigmatique de jeune fille qu'expose le Musée Staedel, à Francfort-sur-le-Mein. Mais cette partie du volume avait déjà été publiée isolément; ce qui apparaît comme vraiment nouveau, ce sont ces physionomies d'églises qui nous sont rendues si vivantes, avec leur atmosphère particulière, et même, ce qui ne surprendra point, avec leur odeur. On hume à Saint-Germain, nous dit Huysmans, « une senteur spéciale qui n'existe, semblable à Paris, que dans un autre sanctuaire, celui de l'Abbaye-aux-Bois de la rue de Sèvres, certains jours, — une senteur de salpêtre relevée par une très fine pointe de cire consumée et d'encens. » Mais, depuis que ces pages furent écrites, l'Abbaye-aux-Bois a disparu, et Huysmans n'est plus là pour retracer, comme seul il pouvait le faire, la transformation prodigieuse de tout un quartier dont il a si bien fait comprendre l'intimité pieuse.

24. — Lorsque M. Dieulafoy eut publié son magnifique travail sur *la Statuaire polychrome en Espagne*, lorsque, surtout, M. Emile Bertaux nous eut donné, dans la grande *Histoire de l'art* de la libraire Armand Colin, un chapitre des plus intéressants et neufs sur la Sculpture espagnole au XIVe siècle, nous pûmes espérer l'apparition d'un manuel enfin complet qui nous fît connaître, dans tout son développement historique, cet art si riche et si mal étudié encore. Le livre de M. Paul Lafond, conservateur du musée de Pau, sur *la Sculpture espagnole*, qui vient à son rang dans cette féconde « Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts », toujours active depuis plus de trente ans, a devancé les travaux similaires entrepris de l'autre côté des

Pyrénées. On y trouvera une grande abondance de renseignements nouveaux, un classement d'ensemble des monuments du moyen âge, beaucoup plus nombreux qu'on ne le soupçonne, et de courtes monographies aussi précises que possible des grands artistes de la Renaissance et des temps modernes. Une illustration nombreuse et uniquement formée de reproductions directes par la photographie, une bibliographie, un index alphabétique des noms d'artistes et surtout un index topographique des plus précieux, compris à la manière du Cicerone de Burckhardt, ajoutent grandement aux services que doit rendre cet excellent volume; et,après avoir félicité l'auteur, il convient de louer aussi l'éditeur, qui n'a rien épargné pour satisfaire la curiosité la plus exigeante.

25. — M. *Auguste Rodin* est entré depuis longtemps dans l'immortalité. Les volumes se multiplient sur l'artiste et sur l'œuvre; et ce grand sculpteur n'est pas moins prophète à l'étranger qu'en son pays. Tandis qu'un volume vraiment splendide s'annonçait en Belgique, un autre d'aspect plus simple,mais illustré de plus de cent gravures, paraissait en Allemagne, à Leipzig, dans la précieuse collection de monographies artistiques éditées par M. Knackfuss. Le texte de M. Grautoff est tout débordant de lyrisme, d'ailleurs fort bien renseigné, et faisant la part très belle aux nombreux biographes et critiques du maître; mais ce qu'on ne saurait trop admirer, c'est une illustration choisie et exécutée avec un raffinement qui est la perfection même. Évidemment la plupart de ces photographies, sinon toutes, ont été prises sous la direction de M. Rodin lui-même; elles sont toutes frémissantes de vie et de volupté. On sent trop souvent que l'art n'ira jamais plus loin, et l'on se demande non sans trouble si l'art doit aller aussi loin.

26. — Que l'on ne se méprenne pas au titre du livre de M. Eugène Poiré : *Les Monuments nationaux en Allemagne*. Il ne s'agit pas de l'Allemagne d'autrefois, mais bien de l'empire allemand tel que l'a fait la guerre de 1870, et des monuments par lesquels le pangermanisme a voulu célébrer son triomphe, et préparer son avenir. Trois de ces monuments, la Walhalla de Ratisbonne, la Bavaria et la Ruhmeshalle de Munich, sont consacrés à la glorification en bloc, si l'on peut dire, du génie allemand; le quatrième, la Befreiungshalle (temple de la Délivrance) de Kelheim, commémore notre défaite à Leipzig et le déclin de Napoléon; les autres, la statue d'Arminius, la colossale Germania, la colonne de la Victoire et le monument de Guillaume Ier à Berlin, enfin le monument de Frédéric III à Wœrth et la Gedenkhalle (temple du Souvenir) de Gravelotte, doivent leur raison d'être aux batailles de 1870. Il y a, pour des Français, à lire ce travail précis et scrupuleusement impartial,une émotion par endroits assez poi-

gnante et une leçon peut-être salutaire : l'iconographie guerrière a une vertu éducatrice qu'il serait dangereux de méconnaître.

27. — *Les Anciens Artistes-Peintres et décorateurs mulhousiens jusqu'au* XIXe *siècle* ont été étudiés et classés en une série de notes précieuses, trop modestement qualifiées de « matériaux pour servir à l'histoire de l'art à Mulhouse », par M. Ernest Meininger, un des érudits qui ont le mieux célébré les gloires alsaciennes, le maître imprimeur à qui est dû ce chef-d'œuvre de typographie somptueuse, l'édition toute récente du *Speculum humanae salvationis*. Le souvenir de la France est partout présent dans ces pages consacrées surtout à célébrer l'industrie et l'art français; et le nom d'Ernest Meininger demeurera inséparable de celui des Koechlin, des Dollfus, des Engelmann, enfants illustres de Mulhouse, et chers à notre pays. D'excellents tableaux généalogiques et historiques, des reproductions d'armoiries, de portraits et de compositions peintes ajoutent à la haute valeur documentaire de ce livre, pour lequel M. André Girodie, le savant et distingué directeur des *Notes d'art et d'archéologie*, a écrit une affectueuse et substantielle Préface.

28. — M. Alfred Prost a publié avec un luxe délicat et des soins de bibliophile le petit livre, tiré à cent exemplaires, où il nous raconte ses *Souvenirs de Belgique et de Hollande*, souvenirs de deux voyages, dont le second eut pour occasion la magnifique Exposition de la Toison d'Or, en 1907. Récit aimable mais trop sommaire, où j'aurais préféré ne point rencontrer, à propos de visites à des musées incontestablement très beaux, des allusions désobligeantes à l'adresse de notre Louvre, qui renferme tout de même assez de chefs-d'œuvre pour que nous puissions nous consoler de deux ou trois fâcheuses acquisitions. Un chapitre intitulé : *Petite Œuvre de grand maître*, analyse minutieusement un dessin d'un artiste hollandais presque inconnu, Colyer, qui vécut dans la seconde moitié du XVIIe siècle. Il paraît charmant ce dessin dont M. Prost est l'heureux possesseur; mais pourquoi n'en avoir pas joint à son texte une petite reproduction photographique ?

29. — Un très bon livre encore dans cette collection des *Maîtres de l'art*, qui n'en compte vraiment que de très bons. C'est le *Ghirlandaio* de M. Henri Hauvette, un de nos italianisants les plus distingués, que la Sorbonne a reçu de l'Université de Grenoble. Le grand précurseur de Raphaël n'avait pas encore obtenu des historiens d'art toute la justice à laquelle il a droit. Bien que M. Steinmann, l'historien de la chapelle Sixtine, lui eût consacré, il y a quelques années, un travail des plus estimables dans les *Künstler-Monographien* de Knackfuss,il nous manquait l'étude méthodique et vraiment critique, présentant dans son milieu, parmi ses protecteurs et ses amis, cet admirable

portraitiste de la riche bourgeoisie florentine, des Médicis et de leur clientèle. On trouvera dans les pages de M. Hauvette, avec une connaissance parfaite de l'histoire de Florence, de l'art et de l'humanisme dans la seconde moitié du xve siècle, un sentiment très sobre et très juste de l'œuvre décorative de Ghirlandaio, et de sa situation unique parmi les créations si différentes des artistes contemporains, d'un Verrocchio, d'un Botticelli, d'un Léonard. D'excellentes gravures reproduisent ce qu'il est indispensable d'avoir vu d'un artiste qu'on ne peut d'ailleurs connaître qu'à Florence, comme on ne connaît Raphaël qu'à Rome.

30. — Il me semble bien avoir parlé jadis, avec une sévérité un peu pédante, d'un livre de M. André Maurel : *Petites Villes d'Italie*. Un nouveau livre, qui continue le premier, me désarme; je l'ai lu avec une indignation joyeuse. Comment en vouloir à un pèlerin qui aime si frénétiquement ce pays-là, ce cher pays, notre seconde patrie en deuil? Mais, grands dieux, quelle façon d'aimer! quels élans, quels rugissements, quelles pâmoisons! C'est une critique d'art nouvelle, la critique pathologique. M. Maurel éclate de rire dans les rues de Parme, il palpite en pensant aux caresses de Pérouse, il traite Ravenne de Messaline, Ravenne! « Je suis ivre, éperdu, les membres brisés, la tête vide, à la fois exalté et morne, titubant et volant à ras de terre... Est-ce possible? Une telle magnificence fut-elle réalisée? (p. 123-124) ». Lisons encore les titres des chapitres : La Pariétaire, Le Labyrinthe, Le Vol nuptial, De ma barque légère, Les Muscles d'Hercule, L'Eléphant à la rose, Il faut laisser tomber les flots, Le Chant du Cygne... Cela signifie : Pavie, Plaisance, Parme, Modène, Bologne, Rimini, Terni, Orvieto... Et auprès de ces phrases épileptiques, et sous ces charades trop ingénieuses, il y a une vision nette et colorée des paysages, un sens très juste et très fin de l'histoire, un charme violent et singulier qui ne permettent point d'oublier ces descriptions. Rome s'entrevoit à la fin du voyage; Rome nous vaudra un troisième volume. Que sera-t-il? Je tremble!...

31 et 32. — Les titres étranges, mystérieux, attirants, Ruskin en eut, tout le premier, le secret. La librairie Hachette, qui vient de nous donner un admirable recueil de ses *Pages choisies*, recueil composé par M. Robert de la Sizeranne avec toute sa science et son goût le plus délicat, et qu'il faut souhaiter vraiment de voir dans toutes les mains, nous donnait en même temps un de ses derniers et de ses meilleurs livres : *Le Repos de Saint-Marc*, fort bien traduit par Mlle K. Johnston. C'est un Guide à Venise, mais un guide d'une poésie puissante et autoritaire. « Tout d'abord nous irons sur la Piazzetta; et là, à l'ombre, nous regarderons tout à notre aise les deux piliers de granit. » Telles sont les premières lignes de Ruskin. Et l'on obéit, et vous reconnaissez

là-bas ces groupes de misses et de ladies absorbées dans la contemplation, et qui méditent « le châtiment de Tyr ». Le chapitre suivant s'intitule : « Latrator Anubis », et vous y apprenez comment, dans un bloc de fromage de gruyère, vous pouvez ciseler un chapiteau byzantin. Et puis vous étudierez « Saint Jacques au profond courant », et « Saint Théodore, vendeur de chaises ». Mais il se trouve que, peu à peu, sous un flot d'éloquence âpre, originale, combative, et mêlée singulièrement des éclats de l'humour britannique, vous vous sentez pénétré par l'intelligence de Venise. Vous avez regardé, raisonné avec Ruskin, vous comprenez avec lui; et avec quelle ardeur, quelle magnificence, quelle générosité d'âme ne sait-il pas comprendre, lui qui, ayant écrit sur Venise son chef-d'œuvre de jeunesse, un livre où rayonne l'aube de son génie, est revenu désabusé, meurtri et douloureux, mais plein de sérénité, pour visiter encore la reine de l'Adriatique et nous la montrer une dernière fois étincelante sous les rayons plus dorés du couchant !

33. — Dans ses *Nouvelles Études sur l'histoire de l'art*, M. Émile Michel nous fait partager, une fois encore, avec une bonté toute simple et une autorité affectueuse, les gains et les joies de sa longue expérience d'artiste et de savant. Après nous avoir, en des livres splendides qui sont des modèles de méthode historique, initiés à la connaissance de deux des plus merveilleux génies qui aient illustré la peinture, Rubens et Rembrandt, il s'est proposé de nous conduire, pas à pas, le long des chemins qui mènent à l'intelligence de l'art. Sa grande étude sur la critique d'art et ses conditions actuelles peut être considérée, sous une forme absolument impersonnelle, comme une sorte de confession, le résumé d'une vie toute donnée aux beaux-arts. Les jeunes gens, un peu trop nombreux peut-être aujourd'hui, qui s'imaginent volontiers que pour avoir écrit quelques romans et quelques poésies, pour avoir pénétré dans quelques ateliers et fait un voyage d'Italie ou de Belgique, ils ont droit à leurs lettres de naturalisation dans la critique d'art, feront bien de méditer ces pages à la fois aimables et austères sur les devoirs et la conscience de l'historien. Le chapitre sur le Musée du Louvre, son organisation, ses richesses et ses lacunes, les progrès si faciles peut-être à réaliser avec un peu plus de méthode et de concorde, mériterait aussi de longues méditations. Plaidons tous avec M. Émile Michel contre la gratuité si faussement démocratique de notre grand Musée ! Deux des chapitres qui suivent, sur le Dessin chez Léonard de Vinci et sur les Paysagistes et l'étude d'après nature, nous offrent d'excellents exemples de cette critique dont nous étaient exposées tout à l'heure les conditions et les lois, ici plus savante, là plus familière. Enfin d'importants essais biographiques nous font connaître ces deux

illustres amateurs, Claude Fabri de Peiresc et Constantin Huygens, amis de Rubens et de Rembrandt, dont l'existence droite, active, si bien remplie, mérite d'être toujours imitée.

34. — Le très beau livre de M. André Fontaine sur *les Doctrines d'art en France, de Poussin à Diderot*, nous fait assister à l'évolution de l'art français durant un siècle et demi; mais au lieu de nous expliquer uniquement cette évolution, comme on le fait toujours, par les œuvres, c'est-à-dire par le dehors, il entreprend de l'expliquer par le dedans, par l'étude du milieu, des principes, des conceptions esthétiques de l'époque; étude qui doit permettre de rectifier et de compléter par endroits l'appréciation critique des œuvres. C'est un livre nouveau. Non seulement il repose sur les plus abondantes lectures et l'utilisation de textes pour la plupart ignorés ou négligés, mais il emploie un grand nombre de documents inédits, particulièrement tirés des correspondances d'artistes et d'amateurs. Les doctrines d'art, depuis longtemps cultivées en Italie, n'apparaissent en France qu'avec Poussin; encore ne sont-elles pas codifiées, et, en dehors des lettres de l'admirable artiste, il faut recourir, pour les connaître, au curieux poème latin du peintre Du Fresnoy, et aux *Entretiens* de Félibien, jusqu'au moment où commencent, en 1667, les premières conférences de l'Académie de peinture, où Le Brun ne tarde pas à prendre une influence prépondérante. Cette influence de Le Brun, puis la réaction contre son autorité trop exclusive, les attaques de Perrault contre les anciens, la critique libérale de Roger de Piles, dont se rapproche le goût classique de Mariette, les préoccupations esthétiques des amateurs et des théoriciens au début du XVIIIe siècle, enfin l'apparition des critiques des Salons, qui ouvrent une ère nouvelle, voilà, dans ce livre si nourri de faits et d'idées, les points essentiels traités. On goûtera particulièrement l'étude développée sur La Font de Saint-Yenne, premier en date des critiques d'art, et sur l'évolution du goût qui aboutit à la critique de Diderot. L'excellent éditeur M. Laurens, a donné au travail de M. Fontaine la parure d'une illustration documentaire, qui s'harmonise en perfection avec ce texte ingénieusement érudit.

35. — M. Couyba, rapporteur du budget des Beaux-Arts à la Chambre des députés, a repris et développé sous forme de livre toute la partie générale et durable de son Rapport. C'est un fort bon plaidoyer pour « l'art libre dans l'État protecteur. » Étrange illusion, n'est-ce pas, d'imaginer, en un temps où l'action de l'État se substitue toujours plus à l'initiative individuelle, que l'art échappera seul à la socialisation menaçante ! Mais les artistes sont les premiers à solliciter une protection, ce qui ne veut pas dire une direction, de l'État : et la solution de M. Couyba, largement libérale, serait parfaite si jamais

elle était appliquée dans les termes où il la propose. Tout ce qu'il nous dit de la décentralisation artistique et de la pédagogie esthétique ne peut qu'être approuvé par des esprits non prévenus; qu'il y ait des réformes indispensables à réaliser dans l'enseignement du dessin tel qu'il est donné au lycée, dans l'enseignement à l'École des beaux-arts et à la Villa Médicis, personne ne le niera; seulement il n'est pas très facile de s'entendre sur les points à réformer. Mais la Société nationale de l'art à l'école, fondée en 1907 par M. Couyba, ne manquera point de prospérer, parce que l'idée en est aussi simple qu'excellente. Si l'on n'apprend pas grand'chose de nouveau dans les chapitres consacrés au Conservatoire, aux théâtres et aux manufactures nationales, on lira certainement avec profit les pages où est traitée la question des musées de province et l'on s'associera de grand cœur aux sages déclarations finales sur la protection et la propriété artistique.

36. — C'est également un *Rapport au public sur les beaux-arts* qui fait l'objet de la nouvelle publication de M. Péladan; mais que l'on se rassure, ce rapport, sous forme de plaquette, n'a rien d'officiel, tout au contraire; ce qui ne signifie point que les conclusions en soient à dédaigner. Dans la querelle qui se continue toujours entre les anciens et les modernes, M. Péladan n'hésite pas : il est le champion des anciens; et l'on ne peut que l'applaudir lorsqu'il combat, avec des gestes parfois un peu solennels, contre nos petits barbouilleurs si satisfaits de leurs barbouillages, la lutte méritoire pour la discipline et pour l'idéal.

André Pératé.

OUVRAGES SUR LA MUSIQUE

1. *Graduale sacrosanctae Romanae Ecclesiae. De tempore et de Sanctis; S. S. D. N. Pii X. Pontificis maximi jussu restitutum et editum; cui addita sunt festa novissima.* Romae, typis Vaticanis, 1908, in-8 de 938 p. — 2. *Le Chant de la sainte Église. Histoire, théorie, pratique*, par L. D. S. Paris, Poussielgue; Namur, Wesmaël-Charlier, 1908, in-8 de x-272 p., 3 fr. — 3. *Grammatica di canto gregoriano ; primo corso, nozioni fondamentali e pratica delle melodie più facili*, da A. Minetti. Roma, typ. Vaticana, 1909, in-8 de 82 p. — 4. *Traité de prononciation romaine du latin*, par Un religieux bénédictin. Montréal (Canada), Granger, 1907, in-12 de 15 p — 5. *Les Subdivisions binaires et ternaires en rythmique grégorienne et la Musica sacra belge*, par l'auteur du « Psautier Vespéral 46 4 × 2. » Namur, Picard-Balon, 1907, in-16 de 70 p., 1 fr. — 6. *Organum comitans ad Cantus Gradualis O. Paer, necessarios pro diebus dominicis et festivis, necnon pro plurimis aliis diebus in quibus organum pulsari licet*, auctore P. Brunone M. Hespers. Ejusd. ord. Venlo (Hollande), in conventu « Trans Cedron », 1908, gr. in-8 de 224 p. — 7. *Carmina scripturarum, scilicet, antiphonas et responsoria ex sacro Scripturae fonte in libros liturgicos Sanctae Ecclesiae Romanae derivata*, edidit Carolus Marbach. Argentorati, X. Le Roux, 1907, gr. in-8 de 165*-596 p., 10 fr. — 8. *Cent Motets du* XIIIe *siècle, publiés d'après le ms. Ed. IV. 6. de Bamberg*, par Pierre Aubry. Reproduction phototypique de l'original, 64 folios. Paris, A. Rouart et Lerolle; Paul Geuthner, 1908, 150 fr.

1. — Le *Graduale* de l'édition vaticane vient de voir le jour. Les reproductions se font de tous côtés. Ont déjà paru les éditions des maisons Desclée, Pustet, Schwann, etc. Il faut nous borner à signaler celle des bénédictins de Solesmes avec signes rythmiques. Une *Note* ajoutée à l'édition typique fait remarquer la légitimité de ces adjonctions, et des nouveaux signes employés. Tous, en effet, sont détachés des notes. Un examen attentif nous autorise à croire que la même composition typographique a servi pour les deux éditions, sans signes et avec signes, sorties des presses de la maison Desclée; ce qui garantit l'observation parfaite du décret de la S. C. des Rites qui permet l'adjonction de signes.

2. — « Ouvrage très intéressant, écrit avec beaucoup de méthode, cachant une belle érudition sous une grande simplicité, et très propre à inspirer l'amour de notre sainte Liturgie. » Ainsi parle M. l'abbé O. Pierre, en rendant compte à Mgr de Namur du *Chant de la sainte Église*. On ne peut qu'applaudir à ce jugement. A proprement parler, il n'y a rien de nouveau dans ce livre, mais ce qui a été dit jusqu'ici sur l'*Histoire*, la *Théorie* et la *Pratique* du chant grégorien y est résumé simplement et suffisamment. L'auteur a beaucoup lu et bien lu; les sources principales où il a puisé sont indiquées à la fin de chaque chapitre. Puisse ce travail atteindre le but que se propose le pieux auteur : « Exécuter le chant de l'Église aussi parfaitement que possible, en fécondant notre étude par l'amour qui doit être notre premier mobile » !

3. — La *Grammatica di canto gregoriano* contiendra trois parties. Le premier cours, le seul paru, comprend solfège, lecture des notes, et application au texte. L'enseignement est simple, progressif; cependant il manque de précision et de netteté. Il faut attendre la fin de cette petite grammaire pour en porter un jugement définitif.

4. — Le petit *Traité de prononciation romaine du latin* est tout à fait pratique. En quinze pages, il donne la prononciation des voyelles, des diphtongues et des consonnes. Il nous vient du Canada; c'est dire qu'il s'adresse à des Français voulant parler le latin comme en Italie.

5. — *Les Subdivisions binaires et ternaires en rythmique grégorienne* existent-elles? Non, dit la *Musica sacra* de Namur, en attaquant l'école dite néo-solesmienne, qui enseigne, note et pratique ces subdivisions. Un vieil abonné de la *Musica* perd patience, et prend en main la cause de Solesmes. Le piquant de sa brochure, c'est qu'il démontre, au moyen de nombreux textes, que la *Musica* elle-même, et tous les amis qu'elle invoque pour soutenir sa thèse, ont toujours enseigné ces subdivisions, et que, par conséquent, ils sont, malgré eux, d'accord avec l'école qu'il condamnent. Alors, pourquoi cette

animation, cette guerre contre Solesmes? On peut voir la réponse de l'auteur dans son travail. En appendice, M. l'abbé P. ajoute un excellent article du R. P. Dom Waedenschwiller, paru dans la *Church Music* de Philadelphie, sur l'état présent du plain-chant en Europe. La théorie et la pratique du chant grégorien à Appuldurcombe-Solesmes y est appréciée avec les plus grands éloges.

6. — On sait que les dominicains ont un Graduel dont le chant s'écarte légèrement des mélodies traditionnelles de l'Église romaine. Le R. P. B. Hespers a essayé d'appliquer un accompagnement — *Organum comitans* — à quelques-uns de ces chants : *Alleluia*, *Tractus*, *Kyrie*, etc. La légèreté et la discrétion sont les qualités qui distinguent ce travail. Il y aurait de nombreuses réserves à faire au sujet du rythme.

7. — Depuis longtemps on désirait un répertoire fournissant l'origine exacte des différentes pièces liturgiques, antiennes, répons, versets, en usage dans nos offices; jusque-là cette indication n'était donnée que dans le Missel romain, et encore d'une manière très incomplète; les autres livres, Bréviaire, Rituel, Pontifical, ne contiennent là-dessus aucun renseignement. Les *Carmina Scripturarum* sont destinées à combler cette lacune. Ils nous donnent la source de toutes les pièces liturgiques chantées, tirées de la sainte Écriture, et, cela, dans l'ordre même des livres de l'Ancien et du Nouveau Testament. Une table alphabétique, placée à la fin du volume, offre la facilité de trouver en quelques instants le texte cherché. Une longue et intéressante Introduction se trouve en tête de l'ouvrage. L'auteur ne se contente pas de nous faire comprendre l'utilité de son œuvre et de nous en donner la clef; dans une suite de chapitres, il passe en revue les livres de la sainte Écriture mis à contribution, les variantes des textes liturgiques empruntés à l'ancienne italique; il fait remarquer les modifications qu'ils subissent soit à cause de leur adaptation à telle ou telle fête, soit afin de les rendre plus aptes à recevoir une mélodie et plus faciles à chanter. Partant de là, il n'a pas de peine à nous montrer la supériorité des anciens offices sur les nouveaux : les compositeurs récents paraissant ignorer qu'un office est fait, avant tout, pour être chanté, et mettant souvent à la torture ceux qui doivent adapter une mélodie à leurs textes. Puis chacune des pièces liturgiques — antiennes, versets, répons, traits — est étudiée séparément avec le rôle qu'elle joue à l'office ou à la messe; l'auteur nous trace le caractère de ces morceaux, leur vrai sens, ne craignant pas de faire justice des idées fausses qui ont cours à cet égard. Tout au plus pourrait-on contester une explication du rôle des versets : l'auteur voudrait souvent les rattacher, comme préparation aux prières qui les suivent, tandis qu'à notre avis, dans l'office monastique, les versets

qui suivent les capitules des Petites-Heures y jouent le même rôle que les répons, les graduels ou les traits après les leçons de matines ou les prophéties des messes des Quatre-Temps ou du Samedi saint. Un appendice contient les chants tirés des écrits des Pères de l'Eglise; et l'auteur nous laisse entrevoir la publication d'un supplément destiné aux chants tirés des Actes des saints. Nous ne pouvons qu'applaudir à la publication d'un tel ouvrage.

8. — L'ouvrage de M. P. Aubry est un livre de luxe dans lequel l'élégance de la forme ne nuit point à la solidité du fond. La musicologie médiévale est comme son domaine : on sent qu'il est chez lui et à l'aise. Il n'y a pas longtemps, il éditait du *Roman du Fauvel* les interpolations musicales contenues dans un manuscrit unique de la Bibliothèque nationale de Paris. Aujourd'hui, c'est le manuscrit Ed. IV. 6. de la Bibliothèque royale de Bamberg qui a les honneurs de l'impression. Tous ceux qui se sont occupés du *Motet* du moyen âge connaissaient ce fameux codex. On en a étudié le texte, mais le philologue est peu généralement doublé d'un musicien. M. Aubry prend le manuscrit et dans un premier fascicule nous en donne un fac-similé phototypique intégral :128 pages, grandeur de l'original, sans oublier même les deux plats de la reliure qui témoignent sans doute de l'entrée du manuscrit au Chapitre de Saint-Pierre de Bamberg en 1611 (ce sont évidemment les armes du donateur qui ornent le deuxième plat). Un second fascicule : c'est la transcription en notation moderne et la mise en partition des mélodies du manuscrit, quelque peu énigmatiques dans leur forme originale pour le lecteur non averti. L'auteur s'est tiré avec honneur des difficultés qui hérissent un tel travail, mais il a dû traverser, musicien, quelques heures pénibles. Car tout est loin d'être musical, au moins pour nos modernes oreilles, dans ces pièces qui ont pourtant joui, il y a sept siècles, de la vogue populaire, à en juger par les éloges décernés à certains de leurs auteurs par les contemporains. — Nous ferons ici une réserve au point de vue typographique : on n'a tenu, semble-t-il, aucun compte des exigences du texte généralement admises, lorsqu'il s'est agi de couper les mots pour les mettre sous leur musique : on a écrit o- bitum, transitum (p. 4), inte-ritum, prete-ritum(p. 17), i-nimicum (p. 97), etc. on n'a pas manqué une occasion de mal faire. Il y a aussi quelques erreurs : p. 16, on lit : *mens inmundicia* pour *in mundicia*; p. 25, à la partie de motet, nous relevons une correction qui est peut-être justifiable, mais n'est pas expliquée : *la douce blonde au vis cler*; le manuscrit porte : *la doucete au vis cler*; p. 40, le tenor *Portare* a été omis. Ce ne sont là que légères défaillances. Le troisième fascicule s'ouvre par une étude historique du motet, son origine et son développement. Puis, un à un,M. P. Aubry reprend tous ses textes,et nous donne en quel-

que sorte leur état-civil respectif : les éditions dont chacun a été l'objet, l'indication de sa tonalité (c'est souvent un casse-tête de la dégager dans des œuvres qui paraissent faire précisément état d'indécision tonale !), celle du mode rythmique, l'identification du ténor, et enfin les particularités qui ont frappé l'éditeur et que ses vastes connaissances du sujet lui ont permis à la fois de découvrir et de mettre en lumière. Voilà un livre qui ne sera pas à refaire mais que beaucoup trouveront un peu cher. O. M. B.

(*A suivre.*)

THÉOLOGIE

Enchiridion symbolorum, definitionum et declarationum de rebus fidei et morum, auctore HENRICO DENZINGER. Editio decima, emendata et aucta, quam paravit CLEMENS BANNWART, S. J. Friburgi Brisgoviae, Herder, 1908, in-8 de XXVII-628 p. — Prix : 6 fr. 25.

C'est en 1854 que Denzinger publia son *Enchiridion*. Sous une forme modeste, mais commode et pratique, c'était un répertoire des principaux documents dont les étudiants de théologie ont continuellement besoin : symboles de foi, définitions conciliaires, décisions dogmatiques des Papes et des congrégations romaines, c'était presque, avec bien des lacunes évidemment et des imperfections, l'ensemble des textes officiels, au moins les textes de valeur et de portée générale, ayant rapport à la foi et aux mœurs.

Aussi l'ouvrage eut-il un éclatant succès. Il devint classique dans l'enseignement de la théologie. Neuf éditions se succédèrent dans le cours d'un demi-siècle. Tant que l'auteur vécut, il ne cessa de travailler pour le mettre au point, en y insérant les décisions nouvelles, en perfectionnant çà et là le texte, en ajoutant quelques documents jusque-là négligés. Après sa mort, 19 juin 1883, le professeur Stahl prépara la septième édition, 1895. Il corrigea quelques erreurs, fit quelques améliorations, ajouta dans un supplément quelques pièces que Denzinger n'avait pas recueillies. Mais, dans la refonte, les fautes d'impression se multiplièrent, qu'on fit disparaître peu à peu dans les éditions subséquentes. L'ouvrage avait été publié à Wurzbourg, où Denzinger enseignait. La maison Herder, de Fribourg, maintenant célèbre dans le monde entier par ses belles et nombreuses publications théologiques, en acquit la propriété, il y a quelques années, et, Stahl étant mort à son tour, demanda au P. Clément Bannwart, de la Compagnie de Jésus, de préparer une édition mieux adaptée et plus au courant. C'est presque un nouveau livre que nous offre le nouvel éditeur; c'est du moins un livre d'aspect tout nouveau, moins élégant et plus massif, mais combien plus riche et plus savant, combien plus critique !

Dans le titre même, un mot a été ajouté, pour mieux faire entendre

que, avec des symboles et des définitions, il y a dans le livre des documents où il ne faut voir que des déclarations ou explications.

Le principal souci du nouvel éditeur a été de donner un texte sûr et correct. Il a donc collationné les textes avec les sources imprimées; il a comparé les éditions diverses; il indique avec soin où il a pris ses textes et, presque toujours, il indique plusieurs sources des plus connues, afin que les étudiants puissent facilement recourir au contexte.

Quelques documents ont été omis, soit qu'ils fussent d'origine ou de valeur douteuse, soit qu'ils eussent peu d'importance. On a notamment allégé le livre de ces longues explications sur les mariages mixtes, dont plusieurs faisaient double emploi. Mais il y a surtout des additions nombreuses. Il faut signaler en particulier les pages sur le symbole des apôtres, beaucoup plus précises et plus critiques que celles des précédentes éditions. On y trouve même les actes les plus récents de Pie X, jusqu'à l'encyclique sur le *Modernisme*.

Outre ce soin des textes, l'éditeur n'a rien négligé pour rendre l'ouvrage plus pratique et de maniement plus facile. Des titres courants indiquent, à gauche, les noms et dates des Papes et des Conciles, à droite le document. Les textes bibliques cités sont en italiques, et si la citation est textuellement conforme, à la Vulgate (ou aux Septante), ils sont entre guillemets. Les mots les plus importants sont en caractères espacés. Des renvois marginaux, fort bien combinés, permettent de se référer, à propos d'un texte, à tous les textes sur la même question. Enfin à la table systématique qui a été remaniée et rendue plus commode, a été jointe une table alphabétique que tout le monde regrettait de ne pas trouver dans les précédentes éditions. Le P. Bannwart demande à tous ceux qui profiteront de ce travail de remercier avec lui tous ceux qui l'ont aidé à le rendre plus utile. Nous commencerons par le remercier lui-même de n'avoir épargné ni temps ni peine pour nous mettre entre les mains un ouvrage si commode.

J.-V. Bainvel.

De gratia Christi. *In-1-2 partem Summae theologicae S. Thomae Aquinatis a q. CIX ad q. CXIV*, auctore Richardo Tabarelli. Romae, Bretschneider, 1908, in-8 de XII-533 p. — Prix : 7 fr. 50.

Bon traité de la grâce dont, sans doute, ont bénéficié tout d'abord les élèves du Séminaire pontifical, et qui peut rendre service à d'autres. C'est clair, c'est didactique avec divisions nettes, titres et numéros multipliés, marche uniforme : tout ce que l'on demande dans un manuel. L'auteur est très affectionné à saint Thomas, et le cite beaucoup. Mais il garde son allure à lui et son indépendance. Il ne s'inféode à aucun système; mais il expose les opinions, et dit modestement ses préférences. Il est ferme pourtant contre la prédétermina-

tion physique, qu'il tient pour incompatible avec la liberté. Sans blâmer la division, devenue commune, en grâce sanctifiante et grâce actuelle, il lui en préfère une autre, qui se rapproche davantage de saint Thomas, mais qui laisse trop dans l'ombre la distinction capitale entre l'*être* surnaturel et l'*acte* surnaturel. L'auteur n'est pas un penseur personnel, comme Schiffini ou Billot; mais c'est un bon professeur.

J.-V. Bainvel.

SCIENCES ET ARTS

Annuaire pour l'an 1909, publié par le Bureau des longitudes. Paris, Gauthier-Villars, in-16 de VI-710 + A 116 + B 57 + C 11 + D 47 ; en tout 947 p. — Prix : 1 fr. 50.

Le millésime étant impair, l'Annuaire des longitudes est muet cette année sur la physique et la chimie, mais contient, de plus qu'en 1908, les tableaux concernant la métrologie, les monnaies, la géographie et la statistique, la météorologie. Il donne également les tables pour le calcul des altitudes barométriques, les étoiles variables à période connue, les parallaxes d'étoiles, les étoiles doubles télescopiques et spectroscopiques, les mouvements propres, la spectroscopie stellaire. D'autre part la gnomonique, la physique solaire et le tableau des petites planètes ont été renvoyés à l'Annuaire pour 1910. — Une éclipse totale de lune, en partie visible à Paris, est prévue pour les 3 et 4 juin, et, pour les 17 et 18 du même mois, une éclipse totale de soleil, mais invisible à Paris.

Arrivons aux *Notices*.

Elles sont au nombre de trois, dont la dernière, C, très courte, est formée de la publication de deux discours prononcés aux funérailles de M. Jansen, l'un par M. Radau, au nom du Bureau des longitudes, l'autre par M. Deslandres au nom de l'Observatoire de Meudon et de la Société d'astronomie.

La notice A, due à M. Bigourdan, a pour objet *les Étoiles variables*. Il y en a de bien des sortes. Les unes sont temporaires; on les appelle souvent *Novæ*; d'autres sont à longue ou à courte période. Il en est qui sont dites *à fluctuation*, dont l'éclat varie fréquemment sans loi apparente, comme α d'Orion, α de Cassiopée. Enfin, certaines étoiles à éclat habituellement fixe, subissent périodiquement une extinction momentanée, une sorte d'éclipse : telle Abgol (β de Persée). Ces variations, de formes si différentes, tiennent aussi à des causes très diverses qu'on ne peut guère, jusqu'ici, que soupçonner. Cependant il en est, comme cette dernière, qui paraissent devoir leur variabilité aux passages devant elles d'un compagnon obscur de même volume, tournant comme elles autour de leur commun centre de gravité, et dans une orbite « dix fois plus étroite que celle de Mercure autour du Soleil ».

Il est d'autre cas où un astre lumineux gravite autour d'un astre relativement obscur, mais un peu plus grand, comme il arrive pour β de la Lyre. Parfois les causes de variation d'éclat sont intérieures à l'astre, provenant de révolutions ou de tourmentes dont il serait le théâtre, comme celles que révèlent les taches de notre soleil. Dans les *amas*, ces groupes de nombreuses étoiles très rapprochées, les variables sont particulièrement nombreuses. Beaucoup d'étoiles se révèlent avec une densité très faible, inférieure à celle de notre air atmosphérique. Il arrive même que ces soleils vaporeux et très rapprochés se compénètrent mutuellement, d'où des modifications profondes de leur éclat en des temps très courts ! L'auteur conclut que notre système solaire, comprenant un astre central avec des planètes, comparativement à lui minuscules et gravitant autour de lui en des orbites presque circulaires, est bien plutôt, dans l'univers, l'exception que la règle.

Dans la notice B., M. Ch. Lallemand s'occupe des *Mouvements et déformations de la croûte terrestre*, comprenant les *Marées de l'écorce*, les *exhaussements et affaissements séculaires du sol*, et les *altérations lentes du géoide*. — La double attraction du soleil et de la lune qui soulève les marées océaniques, exerce aussi son action, bien que d'une manière infiniment moins apparente, sur la partie solide de la superficie terrestre. Ces sortes de « marées du sol » se manifestent par les déviations et oscillations de la verticale que, à l'aide d'instruments d'une extrême précision, l'on parvient non seulement à constater mais à mesurer, et en précisant la part de l'action du soleil, celle de la lune, et celle, étrangère à cette double action, des massifs montagneux. — Les marées « de l'écorce » sont des mouvements périodiques; Notre globe est sujet en outre à des déformations permanentes produites par le lent refroidissement du noyau igné intérieur qui, du fait, se contracte, et que suit, dans ses retraits, l'écorce qu'il supporte. Or, par là même, et par la suite de longues séries de siècles, notre sphéroïde tend vers la forme d'un tétraèdre régulier, le solide qui comprend le plus petit volume sous une surface donnée. Ce tétraèdre aurait les trois sommets de sa base dans l'hémisphère boréal et son quatrième sommet au pôle austral. Aux faces du tétraèdre correspondraient les dépressions océaniques et celles de la mer arctique; à ses sommets, des points pris, en l'hémisphère nord, dans les massifs des Alpes, des Himalayas et des Montagnes Rocheuses, et le quatrième au continent polaire antarctique. Les différences dans la vitesse de rotation entre les protubérances boréales et les parties australes, ont déterminé une sorte de torsion par suite de laquelle les continents de l'hémisphère sud ont été rejetés vers l'est comparativement aux continents de l'hémisphère boréal, en même temps que se produisait

une brisure représentée aujourd'hui par ce qu'on appelle les fosses méditerranéennes (golfe du Mexique, mer Méditerranée, golfe Persique, mers de la Sonde, etc.).

Il va de soi que ces deux notices entrent dans tous les détails et les calculs que comportent les développements de ce qui n'est ici qu'indiqué, et dans lesquels ne saurait entrer un simple compte rendu.

C. DE KIRWAN.

LITTÉRATURE

Etymologisches Wörterbuch der französischen Sprache, von GUSTAV KÖRTING. Paderborn, F. Schöningh, 1908, in-8 de II-414 p. — Prix : 13 fr. 75.

M. Gustave Körting est un des meilleurs romanistes de l'Allemagne; et, parmi les langues romanes, le français a particulièrement attiré son attention. Voilà de longues années qu'il publie avec M. Koschwitz une *Zeitschrift für französische Sprache und Literatur*; il est également l'éditeur de *Französische Studien* généralement estimée. Le nouvel ouvrage qu'il nous donne et que nous annonçons ici est un nouveau titre à la reconnaissance de ceux qui étudient le français.

Ce dictionnaire étymologique de la langue française, dans lequel l'auteur a eu principalement en vue les mots de la langue moderne, n'est pas une œuvre de discussion scientifique comme le grand *Lateinisch romanisches Wörterbuch* dont le succès s'est affirmé récemment par une troisième édition. Ici, M. Körting, visant un but essentiellement pratique, s'est efforcé d'être concis, clair et précis et s'est interdit d'apporter la preuve des étymologies qu'il propose. Pour les cas qui lui ont paru plus délicats et plus propres à prêter matière à contestation, il renvoie simplement le lecteur au grand travail auquel nous venons de faire allusion. On trouvera donc ici simplement pour chaque mot français : d'abord sa traduction en allemand, puis son étymologie certaine, probable ou douteuse.

M. Körting déclare, dans un court Avant-propos, qu'il a écarté — et il a eu raison — étant donné le caractère purement pratique de son livre — les expressions dialectales, les termes d'argot, les vocables d'un usage purement scientifique. Peut-être aurait-il pu en écarter également des termes qui ne sont que la transcription pure et simple des mots latins et dont l'étymologie, par suite, ne saurait faire doute pour toute personne un peu cultivée, comme *pareatis*.

D'une autre part, tandis que l'on rencontre dans ce dictionnaire d'assez nombreux vocables d'un usage fort peu courant, l'on pourrait s'étonner de n'y point trouver d'autres mots que l'on est appelé à rencontrer plus fréquemment dans ses lectures. Cela n'empêchera pas le livre de M. Körting d'être consulté très utilement et nous

espérons bien que l'accueil qui lui sera fait par le public amènera l'auteur à nous donner bientôt une nouvelle édition, perfectionnée encore, de cet instrument d'étude fort commode.

Nous ne pouvons nous empêcher, en terminant, de regretter que nos romanistes français laissent à ceux d'Outre-Rhin la tâche d'exécuter de semblables travaux. E.-G. L.

Les Grands Écrivains de la France. Mémoires de SAINT-SIMON. Nouvelle édition collationnée sur le manuscrit autographe, etc., avec notes et appendices, par A. DE BOISLISLE et L. LECESTRE. T. XX. Paris, Hachette, 1908, in-8 de I-637 p. — Prix : 7 fr. 50.

On ne peut assez louer l'édition des *Mémoires* de Saint-Simon publiée par M. A. de Boislisle dans la collection des *Grands Écrivains*. C'est une véritable encyclopédie, un trésor de renseignements : il est, à l'heure actuelle, impossible de traiter quelque question que ce soit du XVIIe siècle, sans se reporter d'abord à cette publication. Nous en avons présentement le XXe volume (t. VIII de l'édition Chéruel) qui embrasse les années 1710 et 1711. Ce sera le dernier qui paraîtra sous le nom de M. de Boislisle : voici quelques mois qu'il a été enlevé, laissant une œuvre immense et malheureusement inachevée; il n'aura pas eu la joie de couronner l'entreprise à laquelle il avait consacré les dernières années de sa vie. La notice, placée en tête du tome XX des *Mémoires* de Saint-Simon, en même temps qu'elle déplore la mort d'un éditeur si savant et si consciencieux, annonce que son œuvre sera continuée. Depuis longtemps déjà, M. Lecestre était le collaborateur de M. de Boislisle; la publication sera reprise par lui dans le même esprit et avec la même méthode que lorsque M. de Boislisle y présidait lui-même. Son fils, M. Jean de Boislisle, archiviste paléographe, éditeur des *Journaux du Conseil* pour la Société de l'histoire de France, collaborera à l'entreprise : l'étonnant jeu de fiches, où l'éditeur de Saint-Simon avait fait, pour ainsi dire, entrer tout le XVIIe siècle, pourra ainsi être mis à profit.

Le tome XX des *Mémoires* de Saint-Simon ne le cède en rien aux précédents pour l'intérêt du texte, la documentation sûre et minutieuse des commentaires et des notes, le choix des appendices : on y trouvera des détails sur la rébellion du cardinal de Bouillon, sur la lettre insolente au Roi (à ce sujet Saint-Simon se livre à une discussion juridique du plus haut intérêt). Nous devons signaler aussi, comme particulièrement attachant, tout le récit, dramatique au plus haut point, des derniers événements de la guerre de succession d'Espagne : revers de Phillippe V, envoi du duc de Vendôme dans la péninsule, enfin victoire de Villa-Viciosa. Notons également les intrigues nouées à la Cour contre l'auteur, et, pour l'histoire intérieure du

royaume, les pages où Saint-Simon, traitant du nouvel impôt du dixième, se montre plus âpre et plus fougueux pamphlétaire que jamais.

Les Appendices sont, à l'ordinaire, aussi précieux que le texte même. On y peut trouver toutes les lettres de félicitations échangées entre les deux Cours, lors de la victoire : celles de la reine Marie-Louise d'Espagne, notamment, sont charmantes d'esprit et de grâce, sans apparat ni solennité. — A propos de l'impôt du dixième, nous signalons une histoire rétrospective de cet impôt nouveau qui souleva l'indignation générale; on retrouvera dans ces quelques pages la méthode sûre et l'érudition avertie du savant éditeur de la *Correspondance des contrôleurs généraux.* ROBERT BURNAND.

HISTOIRE

Histoire des conciles, *d'après les documents originaux,* par CHARLES-JOSEPH HEFELE. Trad. de l'allemand par Un religieux bénédictin de Saint-Michel de Farnborough. T. II. 1re partie. Paris, Letouzey et Ané, 1908, in-8 de 646 p. — Prix : 7 fr. 50.

La grande entreprise de la traduction de l'*Histoire des conciles* de Hefele se poursuit rapidement : en moins de deux ans, voici déjà la première partie du tome II, partie qui est à elle seule un gros volume. Elle comprend la période qui va du deuxième concile œcuménique (Constantinople, 381) inclus à la veille du concile de Chalcédoine. L'hérésie des pneumatomaques, le nestorianisme, les débuts de la querelle monophysite, en Orient, en Occident le pélagianisme et le développement de la hiérarchie et du droit canonique, tels sont les principaux problèmes abordés dans les assemblées conciliaires de cette période. La traduction est toujours fidèle et claire. Selon le plan antérieurement adopté, Dom Leclercq accompagne le texte d'Hefele, partout respecté, d'une très copieuse annotation qui le complète, l'explique, le contredit parfois, et en met à jour les indications bibliographiques. Quelques-unes de ces notes ont l'ampleur de petites dissertations. J.

Correspondance générale de CARNOT, publiée avec des notes historiques et biographiques par ÉTIENNE CHARAVAY. Tome IV. *Novembre 1793-Mars 1795.* Paris, Imp. nationale; Leroux, 1907, gr. in-8 de IX-853 p. — Prix : 12 fr.

Si le plan conçu par le regretté Ét. Charavay pour la publication de la *Correspondance de Carnot* et suivi par lui dans les premiers volumes parus, avait pu être exécuté, il nous aurait mis en possession d'un recueil de premier ordre, non seulement pour la biographie de L. Carnot, mais pour toute l'histoire militaire de la Révolution. Ce ne sont pas seulement les minutes de la main de Carnot, les arrêtés

du Comité de salut public, signés de lui qu'il publiait, mais toutes les lettres importantes des généraux ou des représentants du peuple en mission, adressées à Carnot, ou leurs réponses à ses ordres, ou la correspondance du ministre de la guerre. Un ordre chronologique rigoureux, des notes explicatives, des biographies très précises, rendaient la lecture du recueil aussi intéresssante que celle d'un livre sur ces campagnes.

Les 224 premières pages du volume IV contenant la correspondance de Carnot du 11 brumaire au 10 frimaire an II, préparée par Ét. Charavay et publiée telle qu'il avait l'intention de nous la donner, font encore plus regretter l'interruption de ses travaux. Elles ont trait, en effet, à la première réorganisation des armées, tentée par le Comité de salut public, à la mise en mouvement des armées du Nord, du Rhin et de la Moselle, à la correspondance avec leurs nouveaux chefs: Jourdan, Pichegru et Hoche, à l'importante affaire de Watignies, à l'échec de Kaiserslautern, et aussi à la tentative des Vendéens sur Granville (p. 149) et aux opérations du siège de Toulon (lettre de Marescot, p. 178).

L'on y remarque les détails les plus précis sur la misère des armées (p. 40, 53, 57, 59), sur leur indiscipline (p. 137. Hoche, p. 68), sur la faiblesse des effectifs réels (p. 201), sur l'impopularité des premiers aérostiers militaires (p. 24).

La correspondance de Hoche révèle déjà sa largeur de vue, le souci de défendre ses officiers calomniés (p. ex. Hédouville, p. 33). De même, celle de Turreau, général en chef de l'armée des Pyrénées orientales (p. ex. pour défendre Dagobert, p. 56), qui flétrit le rôle désorganisateur du représentant en mission Fabre (p. 59).

En revanche, jamais l'esprit sectaire du ministre de la guerre Bouchotte n'a été mieux démontré que par la publication de ses lettres où il dénonce tous les officiers ci-devant nobles (p. 75), où il reproche à Hoche de dire : « nos soldats » au lieu de dire les soldats de la nation (p. 85 et 105), où il réclame les « 10.000 paires de souliers des fainéants de Strasbourg » (p. 155), où il dénonce ou fait dénoncer des généraux (85, 205).

Parmi les notes explicatives, il y aurait à citer celle sur Saint-Just (p. 7), sur Augereau (p. 60).

Le successeur désigné pour continuer l'œuvre de Ét. Charavay, M.S. Mautouchet, publie dans les six cents dernières pages du volume, toute la correspondance de Carnot jusqu'à sa sortie du Comité de salut public, soit jusqu'au 15 ventose an III (5 mars 1795). Il a fallu, pour avancer aussi vite, renoncer au plan primitif, et restreindre la publication aux seules lettres du Comité de salut public se rapportant aux affaires militaires, écrites ou signées de la main de Carnot, et à

quelques autres lettres fort importantes adressées personnellement à Carnot. Encore lorsqu'il s'agit de la correspondance avec les représentants en mission, une très brève analyse supplée au texte intégral publié, il est vrai, dans le *Recueil des actes du Comité de salut public* de M. Aulard (T. XIII et XIV). Peu ou point de notes explicatives, plus de ces notices historiques ni biographiques qui eussent été si importantes pour cette période où les grands commandements sont changés, où les armées sont remaniées et prennent d'autres noms. Pourquoi appeler Jourdan, général en chef de l'armée de la Moselle, le 29 juin 1794, et ne parler de l'armée de Sambre-et-Meuse qu'à partir du 5 juillet? Qui se doutera des disgrâces momentanées de Hoche et de Jourdan?

Cependant, même ainsi réduit, le recueil ne mérite pas d'être classé avec ces fastidieuses publications des papiers des comités révolutionnaires dont le *Polybiblion* a fait depuis longtemps justice. Rien que les notes communiquées par la famille Carnot et publiées pour la première fois, plusieurs au moins, assureraient son intérêt (p. 496, vues sur la frontière au Nord; p. 617 : sur la situation de l'armée qui assiège Valenciennes; p. 716 : sur l'armée des Pyrénées occidentales, etc.). La suite de la correspondance de Carnot montre sa modération bien avant le 9 thermidor (mise en liberté de citoyens dénoncés p. 363, p. 377), respect de la religion des Belges (p. 506) et son esprit militaire intraitable sur la question de la discipline quelles que soient les influences révolutionnaires qui sollicitent de lui des faveurs (p. 362 : contre de soi-disant canonniers volontaires; p. 429 : refus de recevoir à l'École militaire, un jeune sans-culotte, prétendu sujet hors ligne; p. 435 : contre les nominations faites dans les états-majors par les représentants en mission; p. 656 : contre l'inconduite scandaleuse de Jacob et des officiers républicains dans l'Ouest).

M. Mautouchet a bien fait de publier à la fin de ce volume, la nomination de Lazare Carnot au grade de chef de bataillon, sous-directeur des fortifications, le 16 septembre 1795, six mois après sa sortie du Comité de salut public. Comme il était capitaine depuis 1783, cet avancement lui était très légitimement dû! J. Bernard.

L'Empire libéral, études, récits, souvenirs, par Émile Ollivier. T. XIII. *Le Guet-Apens Hohenzollern. Le Concile œcuménique. Le Plébiscite.* Paris, Garnier, 1908, in-18 de 670 p. — Prix : 3 fr. 50.

Comme on le peut deviner, l'intérêt qui s'attache à la longue histoire qu'écrit M. Émile Ollivier sur le second Empire s'accroît et grandit en proportion que ses « récits » deviennent des « souvenirs ». — Nous voici avec le XIIIe volume en plein dans son ministère et dans la période la plus captivante, au *summum* de son action, je

dirai de ses triomphes, à la veille de la grande catastrophe où va sombrer le gouvernement impérial dont il tient les rênes d'une main à la fois audacieuse, courageuse et prépondérante... On sent la très légitime préoccupation de l'auteur d'expliquer très à fond les prodromes secrets de la guerre franco-allemande, de rechercher de près, dans tous ses éléments, dans tous ses antécédents, le « guet-apens Hohenzollern»; il suit cette aventure (dès le mois de février 1870) à Berlin, à Madrid (envoi des officiers de Bismarck auprès de Prim; p. 49), à Ems (p. 555), à Varzin (p. 560); il en note les péripéties et souligne déjà les conséquences qui vont changer l'intrigue en tragédie.

Parallèlement, il narre avec force détails la politique intérieure du ministère du 2 janvier, son action au barreau, dans l'administration, à l'Académie (et c'est la candidature spontanément offerte, quasi unanimement votée en faveur d'Émile Ollivier lui-même, succédant au fauteuil de Lamartine; p. 221); les débats à la Chambre, l'opposition secrète au Sénat, la pétition assez singulière des princes d'Orléans demandant à rentrer en France (p. 527). C'est surtout la grosse affaire du plébiscite du 8 mai, qui sanctionne la nouvelle constitution « libérale ». Il nous est fourni des chiffres éloquents sur les votes, ceux de l'armée entre autres (l'idée de faire voter les troupes fut bien malheureuse), chiffres qui étaient connus, mais qui sont accompagnés de commentaires très intéressants. — A signaler aussi le récit de la façon dont le duc de Gramont fut appelé au ministère des affaires étrangères à la place de M. Daru, d'irritable caractère (p. 429); à signaler encore les éclaircissements sur la maladie de Napoléon III à l'été de 1870 (p. 615 et 653). Toutes ces pages méritent l'attention. M. Émile Ollivier demeure sans doute un optimiste de ses actes; mais il plaide, documents en main, avec une chaleur très éloquente.

Les chapitres les plus captivants sont ceux qu'il consacre au concile du Vatican. Son déjà vieil ouvrage : *L'Eglise et l'Etat au concile du Vatican*, paru il y a plus de trente ans, avait été une révélation du plus haut intérêt; il y revient, résume, condense ses affirmations et nous apporte des faits qui éclairent singulièrement bien l'histoire religieuse contemporaine; les portraits de Mgr Darboy, de Mgr Dupanloup, de Mgr Strossmayer, du P. Gratry demeurent définitifs; l'action de ces personnages célèbres est mise en pleine lumière; ce sont des éclaircissements que désormais aucun esprit loyal ne saurait oublier; on peut justifier les opinions de « l'opposition », on ne pourra plus défendre ses procédés: les faits montrent toutes les intrigues où s'agitaient des théologiens qui se croyaient surtout de grands politiques, et prouvent une fois de plus que les théoriciens adeptes du modérantisme sont, en pratique, des gens d'autorité qui, pour atteindre leur but, s'embarrassent assez peu de la vivacité des moyens. Cette

pression que les « libéraux » prétendaient exercer par le pouvoir civil, sur la liberté du concile est la condamnation nouvelle de leurs orgueilleuses menées, et, s'il en était besoin, la justification, par un contraste à leur avantage, des catholiques qui suivaient le Pape, avec modestie, confiance et respect. M. Émile Ollivier a raison de se faire honneur d'avoir, même contre ses collègues, peut-être même contre ses propres sentiments, voulu assurer l'indépendance du concile autant qu'il dépendait de lui.

G. DE G.

Mentalité du peuple souverain. Causes et remèdes, par J. SCHALL. Paris, Librairie des Saints-Pères, 1908, in-12 de 175 p. — Prix : 2 fr. 50.

La mentalité du peuple souverain, la mentalité de l'électeur est déplorable. Elle est empoisonnée par un mal que M. Schall appelle le laïcisme et qui consiste dans la croyance que la religion est affaire personnelle, doit se limiter au for intérieur et demeurer étrangère à la vie publique. De là le peu d'émotion causée, même dans les milieux bien pensants, par tant d'attentats commis depuis trente ans contre l'Église. L'état d'esprit dont nous souffrons est l'œuvre combinée de l'école et de la presse. Moins heureux que les catholiques allemands et belges, les catholiques français n'ont su ni barrer la route à la neutralité scolaire ni balancer l'influence des mauvais journaux par la création de feuilles populaires à large diffusion.

Au fond, leur action a été viciée par une erreur de tactique. Ils ont cru apaiser l'ennemi en subissant avec docilité toutes ses exigences. Je ne sais ce que vaut le système homéopathique en médecine; mais en politique, il ne se recommande guère par ses résultats. Au surplus il y avait-il quelque apparence que l'on désarmerait par des concessions, même sans mesure, une secte dont le but essentiel était moins le triomphe d'une forme définie de gouvernement que la destruction de l'idée chrétienne? C'est ce que note M. Schall, avec une discrétion qu'impose aux catholiques le respect de la haute autorité dont les conseils ont guidé leur conduite, tout en émettant le vœu que l'épiscopat, délivré des entraves du Concordat, imprime désormais une allure plus militante à la défense religieuse.

H. RUBAT DU MÉRAC.

Un État neutre sous la Révolution. La Chute de la république de Venise (1789-1797), par ANDRÉ BONNEFONS. Paris, Perrin, 1908, petit in-8 de xx-336 p. — Prix : 5 fr.

C'est une étude soigneusement faite, sans recherches de coloris dans l'exposition, d'après les meilleurs travaux imprimés et les sources manuscrites, tant de nos archives des Affaires étrangères que de l'*Archivio Veneto*; mais on ne saurait y trouver ni vues foncièrement

originales, ni faits complètement inédits. L'intérêt de ce sujet naît de deux contrastes : d'abord celui qui existait entre la République vénitienne, construite à l'ancienne mode, oligarchique, vouée à une immobilité désormais incurable et la République française, démocratique, se réclamant de l'ancienne Rome, toute en mouvement; ensuite celui du petit État vénitien s'efforçant de maintenir une neutralité impossible entre les deux grands États en lutte, en Italie aussi bien qu'en Allemagne. Ce double point de vue, surtout le second, est marqué dans les tableaux que M. Bonnefons nous présente dans ses huit chapitres.

Le premier nous offre un aperçu des institutions et des mœurs à Venise dans leur dernier état. Dans le second, nous voyons en face les uns des autres les représentants diplomatiques des deux pays, de 1789 à 1792. Les chapitres III et IV traitent le même sujet pour les périodes de la Convention et du Directoire et montrent à l'œuvre Noël et Lallemand à Venise, Querini à Paris. Bonaparte, le conquérant de l'Italie du nord, entre en scène. Il viole délibérément la neutralité vénitienne (ch. V); devant le mouvement de réaction attesté par les Pâques véronaises (ch. VI), il déclare la guerre, occupe Venise, renverse son gouvernement (ch. VII). Conclusion : à Campo Formio, malgré le Directoire, il livre cette conquête à l'Autriche, faible compensation de toutes les concessions qu'il lui a arrachées (ch. VIII). Tout le long de l'ouvrage se déroule épisodiquement l'odyssée des émigrés français, caractérisée par le séjour de leurs principaux représentants, le comte d'Artois, les Polignac, d'Antraigues à Venise, le comte de Provence à Vérone.

M. Bonnefons ne pousse pas plus loin son exposé et renvoie à un historien local les lecteurs désireux de connaître ce qu'on pourrait appeler la vie posthume de Venise. Il qualifie l'attentat qui a rayé cet État de la carte de l'Europe un des plus scandaleux des temps modernes. Scandaleux, soit; néanmoins inévitable et irréparable, car il a mis fin à un état de choses décrépit; ceux qui en ont été victimes n'ont jamais songé à renaître que confondus avec les autres Italiens dans la même indépendance nationale et sous le même régime monarchique. Il n'était peut-être pas inutile, en quelques pages de conclusion, de le constater. L. P.

Un Girondin, François Buzot, député de l'Eure à l'Assemblée constituante et à la Convention (1760-1791), par Jacques Hérissay. Paris, Perrin, 1907, in-8 de XIII-438 p. — Prix : 5 fr.

La légende a été fort indulgente pour les Girondins; l'histoire leur devient sévère. Tous les documents qui les concernent, tous les récits de leurs actions, toutes les études sur leur caractère ont prouvé,

prouvent et prouveront la lâcheté de leur cœur et l'orgueil de leur esprit. Ce contraste entre les vices politiques et les déclamations vertueuses de ces faux braves gens rend leur mémoire peu sympathique; ils sont responsables des pires crimes de la Révolution. Buzot fut l'un deux ; mais il n'offre pas sans doute le « type » le plus désagréable de ce groupe funeste; c'est un Girondin par ricochet, qui a porté la prudence calme et tranquille d'un Normand là où les méridionaux de Bordeaux déployaient leur faconde théâtrale et envieuse. Ce député de l'Eure aux États généraux et à la Convention a, du reste, payé sa dette par le châtiment que ses anciens amis lui infligèrent : la persécution, les outrages et la mort.

Petit avocat à Évreux, député du tiers, discoureur à l'Assemblée constituante, président du tribunal criminel de son département, membre de la Convention et du Comité de salut public, il fournit la mesure de son modérantisme en demandant la mort contre les émigrés, la mort contre quiconque proposera de rétablir la Royauté, en votant la mort du Roi. Sa liaison doublement adultère avec Mme Roland l'a rendu célèbre, on ne peut dire qu'elle le rende plus sympathique ou moins mésestimable ; sa fin affreuse quand, fugitif et proscrit, il se tue d'un coup de pistolet dans un bois où son cadavre est dévoré par les chiens et les loups, jette un renom sinistre et d'apparence shakespearienne sur sa mémoire.

Cependant l'homme est assez représentatif de son « groupe », et si à propos de lui on peint les mœurs politiques du temps, la vie provinciale à l'aurore de la Révolution, les scènes des Assemblées, on peut fournir à l'histoire générale, par les détails particuliers, une contribution précieuse.

M. Jacques Hérissay l'a fait avec une grande impartialité, un souci constant de la vérité, un sens exact des personnes et des choses; une prudence modeste, assez rare. Les tableaux qu'il donne de la vie sociale à Évreux, le résumé qu'il présente des discussions à la Convention offrent un intérêt très réel. Il y a des pages excellentes et des documents caractéristiques dans son récit des fêtes révolutionnaires en octobre 1791 (p. 145-147). La narration des derniers jours de Buzot est tout à fait tragique et présente un mouvement que l'on souhaiterait trouver dans les autres chapitres à qui l'on pourrait reprocher trop de froideur. Je signalerai comme devant être retenus un portrait de Danton par Buzot (p. 216), un portrait de Robespierre (p. 235), un tableau très vivant des montagnards (p. 296). — Aux « Appendices » on lit de curieux papiers de famille, toute une correspondance avec le conseil municipal d'Évreux, les procès-verbaux de la mort de Buzot et de la façon dont fut traité son cadavre. Un portrait, une gravure, une carte complètent bien

cette publication. Je remarquerai que Féron de la Ferronnaye (p. 33) doit s'écrire : Ferronnays; et Goupil de Préfelne (p. 135) : Préfeln.

Le manuscrit de cet ouvrage avait été couronné en 1905, par la Société libre des sciences et belles-lettres de l'Eure, qui lui avait décerné le prix « Lucien Fouché ». — Cette distinction était fort bien placée ; le public tout entier, admis aujourd'hui à lire ce livre de bonne foi et de patiente documentation, ratifiera cet éloge; et la critique, qui reconnaît, à certains détails, en M. Jacques Hérissay un débutant, lui prédira de bon cœur des succès prochains, car sa méthode est sage, son esprit pondéré et sa vue très lucide. Qu'il mette un peu plus de relief dans son dessin, un peu plus de couleur sur sa palette, qu'il étudie les bons modèles, et sa science déjà heureuse des documents lui promet de les mettre en œuvre de la façon qui fait les vrais historiens. G. DE G.

L'Égérie de Louis-Philippe. Adélaïde d'Orléans (1777-1847), d'après des documents inédits, par RAOUL ARNAUD. Paris, Perrin, 1903, in-8 de 375 p., avec portraits. — Prix : 5 fr.

A propos de cette fille de Philippe-Égalité, sœur de Louis-Philippe, on trouvera un récit des événements où elle a été mêlée « en son temps » et même des digressions où elle figure de façon assez épisodique. En dépit de l'attestation du titre « d'après des documents inédits », il semble bien que cette étude historique ait été uniquement composée avec des articles de journaux et des passages de Mémoires, éléments qu'il ne faut point dédaigner certes, mais dont l'emploi exclusif n'apporte pas de couleur et ne donne pas le relief que seul sait fournir le travail personnel puisé aux sources. C'est donc un livre banal, trop long par certains endroits, avec des hors-d'œuvre et aussi des lacunes. L'auteur s'est efforcé d'être impartial de façon louable; certains paragraphes relatifs au temps de la Restauration indiquent une science bien courte des choses religieuses; on eût aimé des éclaircissements plus complets sur le rôle exact du général Athalin dans la vie de Mme Adélaïde; il y avait toute une étude à faire (elle est à peine ébauchée) de l'influence pratique de la princesse d'Orléans pendant la monarchie de Juillet. Sur cette figure, somme toute peu sympathique, d'une ambition pleine d'égoïsme, d'une vertu assez douteuse, d'une intelligence très vive, mais très terre-à-terre, ce volume n'attirera pas de lumières nouvelles ; il donnera du moins un résumé d'ensemble d'une existence agitée à ses heures, mais heureuse dans ses calculs et satisfaite dans ses résultats. Une série de portraits de Mme Adélaïde, empruntés au Musée Condé, des collections de Chantilly, nous montre la princesse à ses différents âges et nous permet de suivre cette physionomie aux traits réguliers, aux yeux sans franchise, au maintien distingué. G.

Le Capitaine de vaisseau Rolland, général commandant la 7e division militaire et la place de Besançon en 1870-1871, par le Dr Challan de Belval. Marseille, imp. des Ateliers professionnels de Don Bosco, 1908, gr. in-8 de 287 p., avec portrait du général et trois planches reproduisant une série d'autres portraits.

J'étais là, j'ai vu. C'est donc comme témoin d'une partie — mettons d'une faible partie — des faits racontés par M. Challan de Belval, que je vais parler de son livre. A près de quarante ans d'intervalle, je vois encore Rolland et sa canne légendaire, — car ce général à titre auxiliaire, venu de la marine pour commander en chef dans la ville de guerre qu'est Besançon, ne sortait pas et même ne montait jamais à cheval qu'avec sa canne à la main : c'était l'un des nombreux traits originaux de son originale personnalité.

L'auteur, après avoir esquissé la vie de Rolland antérieurement à 1870, — de laquelle vie je ne dirai rien parce que, si honorable qu'elle soit, cette période me paraît relativement accessoire, — arrive à la nomination du capitaine de vaisseau à l'emploi de général commandant la subdivision de la Haute-Saône. Mais l'ennemi occupant déjà Vesoul, Rolland ne put, à son arrivée en Franche-Comté, que s'arrêter à Besançon où il se mit à la disposition du général de Prémonville, qu'il ne devait pas tarder à remplacer (novembre 1870).

C'est alors que commence l'action directe, ininterrompue du nouveau chef. Il fait exécuter autour de la place confiée à sa vigilance une série de fortifications. Intelligemment secondé par le colonel de Bigot, qui connaissait admirablement tout le pays, il est partout, pourvoyant à tout, rétablissant la discipline et payant de sa personne. On peut être sûr que si la ville eût été assiégée comme Belfort, Rolland ne se fût point tapi dans une casemate...

Besançon se trouvait donc, grâce à l'énergie du marin arraché à son navire et transporté dans cette région montagneuse, à l'abri d'un coup de main de l'ennemi — qui fut tenté, mais échoua — lorsque l'armée de Bourbaki, en pleine retraite (en Franche-Comté, on a toujours dit : déroute) passa à travers la ville pour gagner les hauts plateaux. M. Challan de Belval donne les détails les plus précis, les plus exacts, sur ce lamentable et suprême épisode de la guerre franco-allemande. Et l'on devine que Rolland, dans ces pénibles circonstances, ne resta pas les pieds sur les chenêts.

Ceux qui ont vécu les affreux jours ayant précédé et suivi cette « déroute de Bourbaki », ceux qui gardent la mémoire de la tentative de suicide du malheureux général et de l'émoi qu'elle occasionna, retrouveront, dans ces pages sincères, des souvenirs aigus, ineffaçables. Pour mon compte, je verrai jusqu'à mon dernier jour les allées et venues se succédant dans la maison rue Sainte-Anne, n° 2, à Besançon (actuellement rue du Général Lecourbe) où Bourbaki

était couché dans une chambre du deuxième étage, en face de la maison où j'habitais moi-même.

Egalement, je revois souvent, comme dans un cauchemar éveillé et obsédant, toute cette cavalerie, encore en bon état, de l'armée vaincue, gagnant la porte de Tarragnoz, pendant que l'infanterie, en cohue parfois, fuyait par la porte Rivote, du côté opposé de la presqu'île formée par le Doubs.

Le livre de M. Challan de Belval suit le martyrologe de notre armée de l'Est à travers ses luttes finales contre un ennemi qui n'avait pas hésité un instant à bénéficier déloyalement d'un malentendu trop connu pour que j'y insiste. Il fait aussi ressortir le rôle passif et particulièrement néfaste du podagre Garibaldi, à qui incombe, de l'avis de tous les écrivains militaires français, allemands, suisses et autres, la responsabilité du passage en Suisse. Un simple lieutenant intelligent et avisé eut certainement mieux compris la situation que ce général d'aventure subi, plutôt qu'agréé, par le gouvernement de la Défense nationale. La politique, déjà, nous étouffait.

La paix survint. Il eût été naturel, simplement juste, que Rolland, capitaine de vaisseau au début de la guerre, fût promu contre-amiral : il avait assez largement acquis des droits à cet avancement. Mais l'envie et le sectarisme veillaient : pas assez républicain, le général : il resta capitaine de vaisseau. On a dit que les rois étaient souvent ingrats; mais en citant l'exemple de Rolland, que pensera-t-on de la reconnaissance des peuples?

Certain jour, on eut l'idée, Rolland étant à la retraite, de le pousser à la députation. Il avait, après Dieu, empêché l'ennemi de s'emparer de Besançon; donc, on espérait que cette ville qui, de diverses manières, lui avait déjà témoigné sa vive sympathie et son admiration, le choisirait pour la représenter à la Chambre. Il n'en fut rien. Et là-dessus, j'aime mieux passer qu'entrer dans les détails. Depuis, le silence s'est fait autour de l'énergique commandant de la 7e division militaire, que la mort a enlevé dernièrement; le livre du Dr Challan de Belval arrive donc bien à propos pour faire revivre une mémoire, qui, en dépit des sottises de la politique, ne s'effacera jamais à Besançon. A l'hôtel de ville de la capitale de la province franc-comtoise le portrait de Rolland est placé dans la salle d'honneur, à côté de celui de Marulaz, le héros du blocus de 1815. Ce n'est que justice. Cette image rappellera aux générations futures les traits de l'organisateur de la défense de Besançon en 1870-71 ; mais pour bien connaître ses faits et gestes, il leur faudra recourir à l'excellent volume que nous présentons aujourd'hui à nos lecteurs.

E. Chapuis-Gaudot.

Les Maris de Marie-Louise, d'après des documents nouveaux ou inédits, par le docteur MAX BILLARD. Paris, Perrin, 1908, petit in-8 de 349 p., avec 35 grav. — Prix : 5 fr.

C'est évidemment une extraordinaire histoire et une étrange décadence que ces trois « mariages » successifs de l'archiduchesse d'Autriche avec l'empereur Napoléon, le général de Neipperg et le comte de Bombelles; le premier mari de la princesse est le conquérant de son pays, le second le chambellan de son père, le troisième un étranger arrivé à la cinquantaine et sans grande situation dans le monde. A tous les points de vue, Marie-Louise d'Autriche a eu une destinée singulière où elle paraît en même temps le jouet de la politique et de ses propres passions. Figure peu sympathique, âme médiocre, cœur insensible aux grandes choses et tantôt au-dessous des circonstances et tantôt au-dessus de ses alliances.

M. Billard raconte assez gracieusement, quoique dans une langue trop familière, les anecdotes qui la concernent; il donne avec exactitude les portraits de Neipperg et de Charles de Bombelles, a soin d'accompagner ses personnages de notices bibliographiques et son texte de références exactes; il l'agrémente de gravures. Il narre les événements avec impartialité, appuyé sur de bons documents dont plusieurs sont nouveaux ; sa méthode historique a certainement gagné depuis ses débuts. Avec lui, nous entrons fort avant dans la vie intime (extrêmement intime) de l'archiduchesse en sa principauté de Parme, de 1814 à 1847, date de sa mort. Les détails de santé tiennent une large place et le docteur Max Billard s'y trouve dans son élément. L'ensemble offre un travail de vulgarisation très facile à lire. G.

BULLETIN

Las Religiosas segun la disciplina vigente. *Comentarios canónico-morales*, por el R. P. JUAN B. FERRERES. Tercera edición corregida y aumentada. Madrid, *Razón y Fe*, 1908, in-16 de 309 p. — Prix : 2 fr. 50.

Comme les autres œuvres du P. Ferreres, ce traité des religieuses a d'abord vu le jour dans l'excellente revue *Razón y Fe*, puis a été publié à part. Le voici sous une forme encore améliorée, où, aux chapitres primitifs sur les confesseurs de religieuses, sur le compte de conscience, la clôture et les vœux simples qui doivent précéder les vœux solennels, le savant jésuite a ajouté un cinquième commentaire sur l'élection des supérieures. Suivant sa méthode habituelle, il a fait un usage très habile des plus récents décrets des S. S. congrégations et des consultations diverses qui lui ont fourni matière à des applications pratiques. Exacte appréciation des textes, connaissance approfondie de son délicat sujet, clarté d'exposition des points controversés, tels sont les mérites qu'un lecteur attentif reconnaîtra de plus en plus, à mesure qu'il étudiera de plus près ce remarquable travail. G. P.

Nova et vetera, par CLAUDE-CHARLES CHÂRAUX. Paris, Pedone, 1908, in-16 de 100 p. — Prix : 1 fr.

Le vénérable auteur de ce petit livre est mort depuis sa publication, en sorte qu'on peut bien dire que cette œuvre dernière est le testament philosophique et chrétien de celui qui l'a signé. Comme l'indique le titre, on y trouve de l'inédit et du déjà publié, *nova et vetera*, les unes et les autres pages écrites, comme un touchant sous-titre le dit, *avec l'âme entière*. L'auteur a voulu, dans ces dernières pages portant sa signature, exposer clairement et sans réticence, ce qu'il croyait de toute son âme, au point de vue philosophique et à celui de la foi religieuse. La partie nouvelle comprend deux morceaux, l'un: *Esprit et matière*, où s'exprime sa foi philosophique et spiritualiste; l'autre: *L'Eglise catholique à l'heure présente*, où se formulent sa foi et ses espérances chrétiennes. « L'Église catholique, écrit-il, qui n'a pas cessé d'être, depuis le jour de sa naissance, la grande persécutée, n'en n'est pas moins la grande,l'éternelle recommenceuse.C'est en elle-même, dans la double force de conservation et d'expansion propre à la vérité; c'est dans sa discipline, dans sa hiérarchie, sa doctrine, ses sacrements, ses mystères, que sont les sources de sa vie, de sa grandeur, de ses heureux recommencements. Or, ces sources, pour l'observateur attentif et impartial, sont aujourd'hui ce qu'elles étaient hier, inépuisées et inépuisables. »

Les *Vetera* comprennent divers morceaux déjà publiés ailleurs et où se condensent les pensées et les doctrines exposées dans d'autres livres de l'auteur: *Les Eléments primitifs de la pensée*; *Une Loi de l'histoire*; *Du Beau*; *De l'Expression « Lumière intérieure »*; *Jeunes Philosophes*.

On retrouve partout, dans cette brochure si précieuse, la manière fluide de l'auteur et son élégance toute classique, enveloppe charmante d'une pensée fermement chrétienne. J'ai loué maintes fois l'auteur de son vivant; c'est un devoir très doux pour moi de déposer ce dernier hommage sur sa tombe.

ÉDOUARD PONTAL.

La Guillotine en 1793, d'après des documents inédits des Archives nationales, par HECTOR FLEISCHMANN. Paris, Librairie des Publications modernes, 1908, in-18 de 316 p., avec 150 illustrations documentaires. — Prix : 3 fr. 50.

Ce volume est une compilation intéressante et judicieusement faite; on y trouvera l'histoire de Guillotin et de sa machine : on verra quelle pensée humanitaire avait porté ce médecin à substituer aux supplices variés de l'ancien régime l'institution égalitaire et philanthropique dont la Constituante décréta l'adoption et dont la Convention fit l'usage que nous savons. Après l'instrument, M. Fleischmann étudie ceux qui avaient à s'en servir, les bourreaux, et particulièrement la famille des Sanson. Puis l'auteur s'occupe de ceux qui ont expérimenté le « rasoir national » et les range par catégories : le Roi, la Reine, les conventionnels, les généraux, les femmes; j'aurais désiré trouver une rubrique concernant les prêtres, mais, sur ce point, il n'y a à peu près rien, bien que la matière soit abondante. La documentation est curieuse, non pas qu'elle ajoute grand'chose à ce que nous avons vu ailleurs, mais parce que la réunion de mille menus détails facilite les vues d'ensemble. Naturellement, je ne me porterai pas garant de l'authenticité de certaines anecdotes, et je trouve que M. Fleischmann est sorti de son ordinaire impartialité quand il a eu à parler de Marie-Antoinette, la seule victime qu'il n'ait pas l'air de plaindre. On pourrait aussi chicaner sur quelques points de détail : par exemple, à la page 63, parlant de l'habileté pro-

fessionnelle acquise par Sanson et ses aides ordinaires, l'auteur cite une réflexion de Prudhomme qui dit : « On croirait qu'ils ont pris des leçons de Comus », et en note, M. Fleischmann ajoute : « On sait que Comus était le dieu de la gastronomie » : mais qu'y avait-il de gastronomique dans le métier de Sanson? On ne voit pas le rapport. En fait, il y avait en 1793 un célèbre prestidigitateur, qui se faisait appeler Comus et dont le vrai nom était Ledru : c'était le grand-père de Ledru-Rollin. C'est à lui que Prudhomme fait allusion, sans avoir l'idée de traiter Sanson d'anthropophage.

P. Pisani.

La Iglesia y el obrero, por el P. E. Guitart, S. F. Barcelona, Gustavo Gili, 1908, in-12 de 296 p. — Prix : 2 fr. 50.

Cet ouvrage est à proprement parler une histoire de l'Église dans ses rapports avec les travailleurs. L'auteur expose d'abord la situation des esclaves sous le paganisme, il montre ce que l'Église a fait, prudemment mais avec persévérance, pour leur libération. Mais ce n'est pas tout d'affranchir les travailleurs, il fallait assurer leur existence. L'Église n'a pas failli à ce nouveau devoir. Sous son inspiration se sont formées les corporations du moyen âge détruites par la Révolution : depuis, ce sont encore les catholiques qui ont créé les nouvelles institutions favorables à l'ouvrier, en France, en Allemagne, en Italie, en Belgique. L'Église s'est intéressée au soulagement de toutes les misères ; et elle a inspiré aux gouvernements chrétiens la même sollicitude, vérifiant ainsi ce mot échappé à Louis Blanc en présence d'un membre de la Société de Saint Vincent-de-Paul : *Vous, catholiques, vous servez le peuple*; *nous autres, nous nous servons de lui.* D. V.

La Compilation de Bouhier et les Coutumiers bourguignons du XIVe siècle. Le Coutumier bourguignon de Montpellier, par Ernest Champeaux. Paris, A. Picard et fils ; Dijon, Nourry, 1907, in-8 de 111 p.

Comme le dit M. Champeaux, le président Bouhier fut bien mal inspiré quand, pour faire connaître à ses contemporains le droit ancien de la Bourgogne, il eut l'idée de fondre en une seule série d'articles quatre coutumiers différents de texte et de date. De cet amalgame de textes, il résultait que la législation bourguignonne offrait bien des incohérences et des contradictions ; incohérences et contradictions que l'on chercha vainement à expliquer jusqu'alors, aucun juriste n'ayant pu encore réussir à démêler les fils de l'écheveau formé par Bouhier. Comme, jusqu'alors, on ne retrouvait pas les manuscrits qui avaient servi à former cette compilation, on accusait la compilation du président Bouhier d'avoir été la cause de leur disparition. Cependant M. Champeaux, mis en éveil par la découverte de l'un d'eux faite par Giraud vers 1843, s'attacha à retrouver les autres en recherchant surtout dans quels dépôts pouvaient subsister des épaves de sa fameuse bibliothèque. Ces recherches furent couronnées de succès, car toutes les sources de l'œuvre de Bouhier furent retrouvées à Beaune, à Troyes, à Dijon et à Montpellier et en plus encore deux autres manuscrits. M. Champeaux donne une description très détaillée de ces manuscrits et, à l'aide d'un tableau, montre l'ordre suivi par le compilateur pour la composition du texte qu'il fit connaître au public. Ce volume, qui sera des plus utiles à consulter pour l'étude des anciennes coutumes de notre pays, se termine par la publication du coutumier bourguignon de Montpellier, faite d'après le manuscrit H. 386 de la Bibliothèque universitaire de cette ville et par une bonne table de ce coutumier. J. Viard.

The Elizabethan parish in its ecclesiastical and financial aspects, by SEDLEY LYNCH WARE. Baltimore, the John Hopkins Press, 1908, in-8 de 93 p.

L'Université « John Hopkins », de Baltimore, figure au premier rang des corporations américaines qui ont bien mérité de la science historique. Dès 1882, cette Université inaugurait, sous la direction de M. Herbert B. Adams, une collection destinée à recevoir les travaux originaux des maîtres et des meilleurs étudiants : *Studies in historical and political science.* L'exemple fut peu à peu suivi par les diverses Universités d'Amérique. Le fascicule que nous signalons ici appartient au vingt-sixième volume de la collection de « John Hopkins » (p. 311 à 395). Ce sont deux chapitres d'un ouvrage que M. Sedley Lynch Ware, *fellow* (ou agrégé) d'histoire, prépare actuellement sur le régime paroissial dans l'anglicanisme, depuis le règne d'Élisabeth. Premier chapitre : *Gouvernement ecclésiastique de la paroisse.* Autre chapitre : *Finances paroissiales.*

L'importance qu'avait alors le cadre paroissial, l'étroitesse des liens sociaux qui en résultaient, donnent à ce problème un très haut intérêt pour l'histoire des mœurs et de la civilisation en Angleterre. Bien documenté, M. Sedley Lynch Ware traite son sujet d'une manière attachante : avec ordre, avec clarté, avec le souci du détail concret. L'auteur est un de ces doctes Américains qui savent apporter, dans les études historiques, les meilleures qualités d'une race d'hommes d'affaires. YVES DE LA BRIÈRE.

Muses romantiques. Hortense Allart de Méritens dans ses rapports avec Chateaubriand, Béranger, Lamennais, Sainte-Beuve, G. Sand, Mme d'Agoult. Documents inédits publiés, par LÉON SÉCHÉ. Paris, Mercure de France, 1908, in-18 de 315 p. — Prix : 3 fr. 50.

HORTENSE ALLART DE MÉRITENS. **Lettres inédites à Sainte-Beuve (1841-1848),** avec une Introduction et des notes par LÉON SÉCHÉ. Paris, Mercure de France, 1908, in-18 de 341 p. — Prix : 3 fr. 50.

Longtemps on voulut croire que « l'héroïne » des *Enchantements de Prudence* avait imaginé cette intrigue avec Chateaubriand. Aujourd'hui, il convient de reconnaître les relations ultra intimes de cette jeune personne avec *René*, vieilli. La publication de M. Séché nous révèle toutes les aventures galantes de cette Hortense Allart, plus tard mariée à un M. de Méritens, et qui « flirta » avec tant de gens, depuis le comte de Sampayo, un inconnu, jusqu'à l'illustre Chateaubriand, et peut-être Bérenger, et sûrement Sainte-Beuve. Les chapitres de ce curieux volume nous font entrer dans le vif de ces épisodes, documents à l'appui ; on voit passer en tout bien tout honneur, la figure de Lamennais défroqué, de Libri, le voleur de livres, et aussi de Madame d'Agoult. Bas-bleu, ainsi mêlée au mouvement des lettres de l'époque romantique, Hortense écrivit des romans qui ne semblent pas meilleurs que ceux qu'elle vécut ; elle mourut à soixante-dix-huit ans, en 1879.

— Ses *Lettres inédites à Sainte-Beuve* ne laissent pas de doutes sur la faiblesse réciproque de ces deux « littérateurs » ; ici, la femme a poursuivi, entraîné l'homme. Cette correspondance, dont la contre-partie sous la plume de l'ami de *Port-Royal* eût été si curieuse, manifeste de la passion vulgaire, de l'esprit gaulois, le goût de la poésie, et une absence de sens moral qui explique comment en Hortense Allart, athée et anticatholique, on peut reconnaître (en exagérant la note) une « muse romantique », mais surtout le type anticipé de ces femmes de lettres actuelles, de talent mince et de plus mince vertu.

M. Séché a mis beaucoup de patience et beaucoup de zèle à suivre sa trace, à identifier ses entours, à recueillir ses travaux ; ces tristes révélations ont leur importance, elles n'ajouteront pas à la gloire des hommes célèbres qui ont traîné leur lyre en ce mauvais lieu. G.

CHRONIQUE

Nécrologie. — L'Institut de France vient de perdre un de ses membres les plus distingués, le Dr Hamy, l'anthropologiste universellement connu, mort à Paris, le 18 novembre, à 66 ans. Né à Boulogne-sur-Mer (Pas-de-Calais), le 22 juin 1842, M. Théodore-Jules-Ernest Hamy vint faire ses études médicales à Paris et fut reçu docteur en 1868. Il débuta comme préparateur à l'Ecole des hautes études et fut nommé, en 1872, aide-naturaliste pour l'anthropologie au Muséum d'histoire naturelle. Cet établissement le chargeait, en 1874, d'une mission dans les pays scandinaves, puis le ministère de l'instruction publique se faisait représenter par lui au Congrès ethnographique de Moscou, en 1879, et à celui de Vienne, en 1881, puis, en 1897, il l'envoyait en mission en Tunisie. En 1892 il fut chargé du cours d'anthropologie au Muséum : à cette fonction il joignait celle de conservateur du musée ethnographique du Trocadéro, qui lui avait été confiée en 1880. Enfin, le 24 janvier 1890, il avait été élu membre libre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, en remplacement du général Faidherbe, et quelques années plus tard il entrait à l'Académie de médecine. Il était en outre membre de diverses sociétés savantes, entre autres de la Société de géographie et de la Société d'anthropologie. Le Dr Hamy a publié de très importants ouvrages. Voici les titres d'un certain nombre : *Etude sur les terrains quaternaires du Boulonnais et sur les débris d'industrie humaine qu'ils renferment* (Paris, 1866, in-8), avec M. Émile Sauvage ; — *L'Os intermaxillaire de l'homme à l'état normal et pathologique* (Paris, 1868, in-8), thèse de doctorat ; — *Précis de paléontologie humaine* (Paris, 1870, in-8) ; — *Crania ethnica. Les Crânes des races humaines décrits d'après les collections du Muséum d'histoire naturelle de Paris, de la Société d'anthropologie de Paris, et les principales collections de la France et de l'étranger* (Paris, 1875-1882, gr. in-4), avec A. de Quatrefages ; — *Note sur les figures et les inscriptions gravées dans la roche à El Hadj Mimoun, près Figuig* (Paris, 1882, in-8) ; — *Les Origines du Musée d'ethnographie. Histoire et documents* (Paris, 1890, gr. in-8) ; — *Hommage à la mémoire de M. de Quatrefages de Bréau. Discours prononcé à l'ouverture du cours d'anthropologie du Muséum d'histoire naturelle le 31 mai 1892* (Paris, 1892, in-8) ; — *Congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistoriques. 10e session, Paris. 1889* (Paris, 1892, in-8) ; — *Etudes historiques et géographiques* (Paris, 1896, in-8) ; — *Décades américaines ; Mémoire d'archéologie et d'ethnographie américaines. 1re et 2e décades* (Paris, 1896, in-8) ; — *Galerie américaine du Musée d'ethnographie du Trocadéro. Choix de pièces archéologiques et ethnographiques* (Paris, 1897, in-fol.) ; — *Le Muséum d'histoire naturelle il y a un siècle ; description de cet établissement d'après les peintures inédites de J.-B. Hilair (1794)* (Paris, 1896, in-4). Le Dr Hamy a rédigé, de plus, pour la *Mission scientifique au Mexique et dans l'Amérique centrale* la partie relative à l'*Anthropologie du Mexique*.

— Mgr Blampignon, protonotaire apostolique, théologien connu, est mort à Vannes, au milieu d'octobre, à 79 ans. Né à Proverville (Aube), le

15 novembre 1830, Émile-Antoine Blampignon entra dans les ordres et obtint les diplômes de docteur en théologie en 1850, puis de docteur ès-lettres en 1862. Ayant la vocation du professorat plus que celle du ministère ecclésiastique, il fit toute sa carrière dans l'enseignement. C'est ainsi qu'il fut chargé d'un cours de philosophie successivement à l'École des Carmes, au grand séminaire de Troyes et au lycée d'Angoulême. Nommé plus tard aumônier du lycée de Vannes, il fut chargé en 1872 du cours de droit ecclésiastique à la Faculté de théologie de Paris et devint titulaire de cette chaire en 1876. Lors de la suppression des Facultés de théologie il prit sa retraite avec le titre de professeur honoraire. L'abbé Blampignon laisse un certain nombre d'ouvrages d'histoire ecclésiastique, parmi lesquels nous citerons : *Histoire de sainte Germaine, vierge et martyre, patronne de Bar-sur-Aube, d'après les documents, la plupart inédits, de la Bibliothèque impériale et des archives de l'Aube* (Troyes, 1855, in-12); — *De l'Esprit des sermons de saint Bernard* (Paris, 1858, in-8), thèse de doctorat; — *De Sancto Cypriano et de primaeva Carthaginiensi Ecclesia disquisitio historica atque philosophica. Cui subest Metaphrastae hagiographia hactenus inedita* (Paris, 1862, in-8), thèse de doctorat; — *Etude sur Malebranche, d'après des documents manuscrits, suivie d'une Correspondance inédite* (Paris, 1861, in-8); — *Les Facultés de théologie de France* (Paris, 1872, in-8); — *Massillon d'après des documents inédits* (Paris, 1879, in-12); — *L'Episcopat de Massillon d'après des documents inédits, suivi de sa Correspondonce* (Paris 1884, in-12); — *Fleurs et fruits de saint François de Sales. Pensées recueillies dans ses œuvres* (Paris, 1889, in-16); — *Parfum de première communion. Avant, pendant, après* (Paris, 1891, in-32); — *Massillon, Supplément à son histoire et à sa Correspondance* (Paris, 1891, in-12); — *Etude sur Bourdaloue, avec quelques documents inédits* (Paris, 1891, in-8); — *Etudes critiques et littéraires* (Paris, 1897, in-12). L'abbé Blampignon a donné, en outre, une édition des *Œuvres complètes de Massillon*, avec notes, variantes et notices (Bar-le-Duc, 1865-1867, 3 vol. in-4) et une autre du *Petit Carême de Massillon, suivi de sermons choisis de l'Avent et du Grand Carême* (Paris, 1882, in-12).

— M. Gaudry, l'éminent paléontologue et le doyen de l'Académie des sciences, est mort à Paris, le 27 novembre, à 81 ans. M. Jean-Albert Gaudry était né à Saint-Germain-en-Laye, le 16 septembre 1827. Après avoir terminé ses études secondaires au collège Stanislas, il suivit les cours de la Faculté des sciences et fut reçu docteur. En 1853 il entreprit un voyage en Orient et visita surtout l'île de Chypre, puis, en 1855, il se rendit en Grèce où il devait rester cinq ans. A son retour en France, il fut nommé aide-naturaliste pour la paléontologie au Muséum d'histoire naturelle, puis, en 1872, professeur de cette science dans le même établissement. Le 16 janvier 1882, il était élu membre de l'Académie des sciences en remplacement de Sainte-Claire Deville et, le 16 décembre, 1883, il devenait membre associé de l'Académie royale de Belgique. Enfin il obtint pour ses travaux, de la Société géologique de Londres la médaille Wollaston. Pendant ses voyages, M. Gaudry avait amassé de nombreux matériaux, à l'aide desquels il a rédigé d'importantes études géologiques, telles que : *Recherches scientifiques en Orient* (Paris, 1855, gr. in-8); — *Contemporanéité de l'espèce humaine et de diverses espèces animales aujourd'hui éteintes* (Paris, 1861, in-6); — *Géologie de l'île de Chypre* (Paris, 1862, in-4); — *Considérations générales sur les animaux fossiles de Pikermi* (Paris, 1866, in-8); — *Animaux fossiles et géologie de l'Attique* (Paris, 1862-1867, gr. in-4); — *Animaux fossiles*

du Mont-Lébéron (Paris, 1873, in-4), avec MM. Fischer et Tournouër; — *Matériaux pour l'histoire des temps quaternaires* (Paris, 1876-1888, in-4); — *Les Enchaînements du monde animal dans les temps géologiques* (Paris, 1878-1890, 3 vol. in-8), l'un des ouvrages les plus complets sur les fossiles; — *Les Ancêtres de nos animaux dans les temps géologiques* (Paris, 1888, in-16); — *Le Dryapithèque* (Paris, 1890, in-4).

— On annonce encore la mort de MM.; Charles Baltet, horticulteur très connu par ses ouvrages concernant l'art de l'horticulture et du pépiniériste, mort à Troyes, en novembre, à l'âge de 79 ans; — Raoul Baron, professeur de zootechnie à l'Ecole nationale vétérinaire d'Alfort, mort au commencement d'octobre, à Nogent-le-Rotrou, à 47 ans; — Prosper de Boutarel, homme de lettres, mort à Paris, vers la fin de novembre dernier, à l'âge de 77 ans; — le Dr Albert Carrier, ancien professeur agrégé de la Faculté de médecine de Lyon, mort en cette ville, vers le milieu de novembre dernier, à l'âge de 68 ans; — Georges Chazeaud, directeur de l'*Agence française* et de l'*Echo des ministères*, mort à Paris, à 42 ans, au milieu de décembre; — le Dr Ernest Delbet, député, fondateur et directeur du Collège libre des sciences sociales, où il enseignait les doctrines sociologiques de l'école positiviste, mort à Paris, à 77 ans, le 9 décembre;—Frère Edmond, directeur de l'importante institution Saint-Nicolas, mort dernièrement à 50 ans; — Henri Genevois, rédacteur à *l'Aurore*, membre de l'Association des journalistes républicains, mort à Paris, au milieu de décembre, à 56 ans, lequel laisse divers ouvrages de droit et d'histoire militaire, entre autres : *La Vérité sur les finances égyptiennes et le Crédit foncier de France* (Paris, 1876, in-8); *La Nouvelle Législation des marchés à terme* (Paris, 1885, in-8); *Les Coups de main pendant la guerre. Ablis, Châtillon-sur-Seine, Châteauneuf, Ham, Fontenoy* (Paris, 1896, in-8); *La Défense nationale jugée par l'Allemagne* (Paris, 1897, in-12); — Dr Geoffroy, professeur à la Faculté de médecine de Paris, mort en cette ville, à la fin de novembre dernier;— Marc Legrand, journaliste parisien et poète distingué, qui avait fondé la *Revue du bien*, mort au commencement de décembre, à 43 ans; — Hippolyte Lemaire, secrétaire-rédacteur à la Chambre des députés et lecteur-examinateur à la Comédie-Française, auteur d'une Comédie en prose : *Le Mariage d'André*, jouée en 1885, ancien critique dramatique du *Monde illustré*, revue à laquelle il avait donné quelques nouvelles, mort à Paris au commencement de décembre, à 59 ans; — le marquis de Lordat, ancien député de l'Aude, qui, avec le chanoine Charpentier, a récemment publié un important ouvrage intitulé : *Un Page de Louis XV. Lettres de Marie-Joseph de Lordat à son oncle Louis, comte de Lordat, baron de Bram, brigadiér des armées du roi* (1740-1747) (Paris, 1908, in-8), mort au château de Sainte-Gemme, le 26 octobre dernier; — Albert Maron, rédacteur au journal l'*Univers*, mort en novembre dernier; — Paul Padovani, collaborateur au *Figaro*, mort à Nicé, à 43 ans, au milieu de décembre; — Abel Patoux, ancien avoué à Saint-Quentin, écrivain d'art, mort le 15 décembre, à Saint-Quentin, lequel avait publié des études sur les graveur Adolphe Lalauze et le peintre Francis Tattegrain, ainsi que des notices et introductions pour des rééditions d'ouvrages du dix-huitième siècle; — Perchet, principal du collège d'Eu, ancien directeur des collèges de Sézanne et de Nogent-le-Rotrou, mort à la fin de novembre ; — Edmond Stapfer, pasteur et doyen de la Faculté de théologie protestante de Paris, mort en cette ville, le 14 décembre, à 64 ans, lequel avait publié: *Les Idées religieuses en Palestine à l'époque de Jésus-Christ* (Paris, 1876, in-18); *La*

Palestine au temps de Jésus-Christ (Paris, 1884, in-8), ainsi qu'une traduction critique du *Nouveau Testament* (Paris, 1888, gr. in-8) ; — Emile Vanpoulle, rédacteur à l'*Univers*, et qui avait collaboré précédemment au *Journal de Roubaix* et au *Télégramme de Boulogne*, mort à 25 ans, à Paris, au milieu de décembre; — Saturnin Vidal, avocat, ancien doyen de la Faculté libre de droit de Toulouse, mort à 89 ans au milieu de décembre;

— A l'étranger on annonce la mort de MM. Arthur Azevedo, auteur humoristique brésilien, mort à Rio de Janeiro, à la fin d'octobre, à 58 ans; — Georges Alonzo Bartlett, ancien professeur de langue allemande à Cambridge, mort le 25 novembre; — Gustav Bruns, éditeur allemand, mort le 3 décembre, à Minden, en Westphalie, à 60 ans; — Dr Giuseppe Ciscato, savant astronome italien, attaché à l'Observatoire de Padoue, mort au commencement de décembre, à 30 ans, lequel avait publié des études sur l'usage du micromètre et sur les formules fondamentales de la trigonométrie sphérique;— Dr. Cylkov, hébraïsant polonais, mort à Varsovie, au mois de décembre; — Albert Hermann Dietrich, compositeur allemand de mérite, mort au commencement de décembre;— Dr. Hermann Guttmann, écrivain allemand, auteur d'ouvrages sur la gymnastique, mort à Berlin, le 21 novembre, à 60 ans; — Dr. Karl Theodor von Inama-Sternegg, professeur de sciences politiques à l'Université de Vienne, président de la Commission centrale de statistique, mort à Innsbruck, le 30 novembre, à 66 ans, auquel on doit, entre autres ouvrages: *Deutsche Wirtschaftsgeschichte* (Leipzig, 1890-91, 2 vol. in-8) et *Die persönlichen Verhaeltnisse der Wiener Armen. Statistisch dargestelt nach den Materialen des Vereines gegen Verarmung und Bettelei* (Vienne, 1892, in-8); — Joseph Koch, éditeur autrichien, mort à Prague, le 4 décembre; — Dr. William Ireland Knapp, ancien professeur de philologie aux Universités américaines de Colgate, de Chicago et de Yale, auteur d'une intéressante biographie : *Life of Borrow* (1899) et de divers ouvrages philologiques relatifs à la littérature espagnole mort le 8 décembre, à Paris, à 73 ans; — l'abbé Arthur Lefebvre, ancien professeur à l'Ecole normale de Bonne-Espérance (Belgique), mort à Jumet-Gohisart (Belgique), en novembre dernier; — Mme Levin-Akunian, femme de lettres allemande, plus connue sous le pseudonyme d'Ilse Frapan, morte accidentellement à Genève, le 5 décembre, à 57 ans, laquelle a écrit de nombreux romans, dont certains, qui décrivent la vie des habitants de Hambourg, ont obtenu un vif succès, entre autres : *Bekannte Gesichter* (Berlin, 1893, in-12) et *Zu Wasser und zu Lande* (Berlin, 1894, in-8); — Hermann Lüders, peintre et écrivain allemand, mort à la fin de novembre, à Gross-Lichterfelde, à 72 ans, lequel a publié entre autres volumes : *Soldatenleben in Krieg und Frieden. Mit Illustration vom Verfasser* (Suttgart, 1887, in-8); — Alexander Makowsky, professeur de géologie à l'Ecole supérieure technique de Brünn, mort en cette ville, au commencement de décembre, à 73 ans, auquel on doit des ouvrages tels que : *Lössfunde bei Brünn und der diluviale Mensch. Erwiderung auf die kritische Studie der Herrn Karl Maska* (Vienne, 1889, in-4); — le Frère Marusis, sous-directeur de la Maison des Frères des Écoles chrétiennes de Tournai, mort à Lommel (Belgique), au milieu de novembre dernier, à l'âge de 76 ans; — Oscar Pyfferoen, professeur à l'Université de Gand, auteur de divers travaux et études tels que : *Réformes communales*; *L'Electorat politique et administratif en Europe*; *Le Sénat en France et dans les Pays-Bas*, et qui a, en outre, collaboré à diverses revues françaises et belges, entre autres la *Réforme*

sociale, la *Revue générale*, la *Revue des questions scientifiques*, mort à Gand, à la fin de novembre, à l'âge de 40 ans; — Dr. Georg von Rindfleisch, professeur d'anatomie pathologique à l'Université de Wurzbourg, mort en cette ville, le 6 décembre, à 72 ans; — Dr. Friedrich Schmidt, géologue botaniste et paléontologue russe, membre de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg, mort en cette ville, le 20 novembre, à 77 ans; — Dr. Isidor Schnabel, professeur de thérapeutique pour les maladies des yeux à Vienne, mort en cette ville, le 4 décembre, à 66 ans; — Joseph-Zacharie-Balthazar Schneuwly, archiviste de l'État de Fribourg (Suisse), qui laisse, entre autres publications : *Les Seigneurs de Mézières* (1891); *Die deutsche Seelsorge in der Staat Freiburg* (1893); *Jean de Saint-Thomas et Hermann de Mayence* (1906) et a collaboré au *Fribourg artistique*, aux *Recès fédéraux*, etc., mort à Fribourg, le 4 octobre dernier, à l'âge de 70 ans; — Dr. Eduard Schulte, philologue et historien allemand, mort dernièrement à Freienwalde, à 67 ans, auquel on doit : *Erinnerungen an das acte Joachimsthal'sche Gymnasium zu Berlin* (Freienwalde, 1889, in-4); — Eugène Truyts, musicien et compositeur de valeur, mort au château de Jabbeke (Belgique), en novembre dernier; — l'abbé Albert Vico, qui, avant d'être curé à Bois-d'Haine, puis à Anderlues, a été, pendant 17 ans, professeur aux collèges de Binche et de Soignies, mort à Bruxelles, à la fin de novembre, à l'âge de 53 ans; — John-Henry Wright, professeur de langue et de littérature grecques à Cambridge, mort en cette ville, le 25 novembre.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles lettres. — Le 18 décembre. M. Salomon Reinach lit une note de M. Seymour de Ricci relative à des objets découverts en Egypte. — M. Holleaux présente un rapport sur les travaux de l'Ecole d'Athènes. — Le 23, M. Heuzey lit une notice sur une stèle de Goudéa, découverte par le commandant Gros.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Le 12 décembre, en séance publique, M. de Foville parle de l'histoire de l'Institut de France, rappelle le souvenir de M. Achille Luchaire, de son œuvre capitale, *Innocent III*. Puis il signale l'utilité des prix Carnot, Audiffred et Corbay. — M. G. Picot lit une notice historique sur les travaux et la vie de M. le comte Duchatel. — M. F. Rocquain présente le rapport sur le prix Audiffred. — Le 19, M. Levasseur lit le début d'un ouvrage sur Law et son système financier. — Le 26, M. Levasseur achève sa lecture. — M. Espinas lit un travail sur M. Mentré, philosophe chrétien.

Prix. — Le 11 décembre dernier, à Stockholm, a eu lieu la distribution solennelle des prix Nobel. Ces prix, s'élevant chacun à la somme de 192,827 fr. 24, ont été décernés comme suit : Prix de chimie au professeur Ernest Rutherford, de l'Université de Manchester; — Prix de physique au professeur G. Lippmann, de Paris; — Prix de médecine, partagé entre le professeur E. Metchnikoff, de Paris, et le professeur Paul Ehrlich, de Francfort-sur-le-Mein; — Prix de littérature au professeur Rudolf Euken, d'Iéna; — Prix pour la paix à M. Baju, Danois, et à M. K. V. Arnoldson, Suédois.

Mélanges Godefroid Kurth. — Il y a deux ans, par une retraite volontaire, notre éminent collaborateur, M. Godefroid Kurth quittait la chaire de l'Université de Liège, qu'il a illustrée pendant trente-cinq années par un enseignement aussi fécond que brillant. La reconnaissance que lui ont vouée les générations d'étudiants qu'il a formés aux méthodes de l'érudition moderne, l'estime et l'admiration que lui ont accordées les collègues qu'il a eus dans son enseignement et les nombreux amis qu'il s'est acquis de

tous côtés ont voulu s'exprimer à cette occasion par la publication d'un recueil de Mélanges en son honneur. Plus de deux cent cinquante sous-cripteurs ont répondu à l'appel du comité ; quatre-vingt-six érudits ont collaboré aux *Mélanges* répartis en deux volumes (Liège, imp. Vaillant-Carmanne; Paris, H. Champion, 1908, 2 vol. gr. in-8 de 466 et 460 p., plus LXXXIX p. communes aux deux volumes). C'est M. Karl Hanquet qui a été chargé d'apprécier l'œuvre du maître, tandis que la bibliographie, fort complète, de ses œuvres (504 articles) était dressée par MM. J. Closon et J. P. Waltzing. La place nous fait défaut pour analyser ici, et même pour simplement énumérer les quatre-vingt-six mémoires qui composent ces deux volumes. Nous avons parlé déjà de ceux de MM. P. Allard et M. Sepet. Nous nous contenterons de relever ici encore quelques titres des mémoires qui nous ont paru les plus intéressants : dans le t. I, *la Translatio S. Mercurii Beneventum*, par le P. J. Delahaye (p. 16-24); — *la Vie la plus ancienne de S. Lezin, évêque d'Angers, et les vies de S. Arnulphe et de S. Lambert*, par J. Demarteau (p. 25-39); — *Un Diplôme de Charles le Gros*, par L. Lahaye (p. 53-60); — *Godefroy de Bouillon et l'armerie du S. Sépulcre*, par Ch. Mœller (p. 73-83); — *Vie ancienne de Guillaume de S. Thierry*, par le P. Poncelet (p. 85-96); — *Les Événements politiques liégeois pendant les années* 1229-1230, par J. Closon (p. 137-148); — *L'Abolition des guerres privées au pays de Liège, une ordonnance inédite du 24 septembre* 1334, par E. Fairon (p. 157-170); — Dom U. Berlière, *La Commende aux Pays Bas* (p. 185-201); — V. Van der Haeghen, *Les Députés de Tournai auprès de Louis XI et d'Olivier le Dain en juillet* 1477 (p. 207-212); — A. Fayen, *Une Supplique du* XVIe *siècle pour la création d'un collège belge à Rome* (p. 233-239); — P. Fredericq, *Les Placards du* 14 *octobre et du* 31 *décembre* 1529 *contre les protestants des Pays Bas* (p. 255-260); — R. Van Bastelaer, *Sur l'origine de la dénomination des Gueux* (p. 261-271); — A. Cauchie, *Relation d'un Père jésuite réfugié en Flandre sur la situation de la France au début de* 1595 (p. 279-293); — C. de Smedt, *Les Fondateurs du bollandisme* (p. 295-303); — H. Lonchay, *Les États généraux* de 1619-1620 (p. 321-329); — H. Van Houtte, *Un Colbert belge, Jean de Brouchhoven, comte de Bergeyck* (1644-1725) (p. 343-354). — E. Hubert, *Le Protestantisme dans le duché de Luxembourg à la fin de l'ancien régime* (p. 355-360); — F. Magnette, *Les Premières Relations entre les patriotes liégeois et l'Assemblée constituante* (p. 391-409); — P. Poullet, *Un Conseil d'arrondissement sous le consulat et l'Empire* (p. 411-423); — dans le t. II : H. Francotte, *Les Taxes du* 20e *et du* 10e *dans la ligue de Délos* (p. 1-5); — J.-E. Demarteau, *Le Vase planétaire de Jupille* (p. 15-25); A. Audollent, *Sur le temple du Puy de Dôme* (p. 27-40); — P. Lejay, *Les Origines de l'Église d'Afrique et l'Église romaine* (p. 41-47) ; — P. Ladeuze, *Cours de Rome, le seul aloge connu* (p. 49-60); — M. Laurent, *Christus belliger insignis* (p. 103-111); — Baron F. Béthune, *De quelques points de contact entre la poésie narrative du midi de la France et celle du nord* (p. 155-172); — G. Doutrepont, *Jason et Gédéon, patrons de la Toison d'Or* (p. 191-208); — J.-P. Waltzing, *Un Humaniste arlonais, Petrus Jacobi Arlunensis* (p. 209-231); — Bon de Béthune, *Le Théâtre dans les anciens collèges de Belgique* (p. 251-266); — A. Grégoire, *Une Question de méthode en linguistique* (p. 267-287); — A. Counson, *De la légende de Kant chez les romantiques français* (p. 327-334); — G. Legrand, *Joseph de Maistre et l'ancien régime* (p. 335-340); — H. Bischoff, *Erlebnis und Dichtung bei Lenau* (p. 385-396); — H. Fierens-Gevaert, *Le Clair-obscur dans la peinture des* XVe, XVIe *et* XVIIe *siècles* (p. 439-447).

Paris. — La librairie Garnier frères vient d'achever la nouvelle édition qu'elle avait entreprise, dans le format in-18, des *Œuvres complètes d'Alfred de Musset*. Déjà, le *Polybiblion* en a présenté à ses lecteurs les quatre premiers tomes concernant exclusivement la poésie et le théâtre, savoir : tomes I et II, *Premières Poésies* (1829-1835) et *Poésies nouvelles* (1835-1852), en août 1907 (t. CX, p. 112) et tomes III et IV, *Comédies et Proverbes*, en février 1908 (t. CXII, p. 117). Aujourd'hui nous devons annoncer les tomes V à IX, qui comprennent : t. V. *Nouvelles* (391 p.), t. VI. *Contes* (381 p.), t. VII. *Confession d'un enfant du siècle* (362 p.), t. VIII et IX. *Mélanges de littérature et de critique* (2 vol. de 302 et 231 p.). Imprimée avec soin sur bon papier, orné de 26 remarquables héliogravures, exécutées d'après les dessins d'un premier grand prix de Rome, M. Maillart, cette édition acquiert en outre une valeur particulière par ce motif que le regretté Edmond Biré l'a non seulement revue, corrigée et augmentée de documents inédits, mais aussi et surtout l'a enrichie de notes fort intéressantes et à la fois historiques, littéraires, philologiques. Les œuvres d'Alfred de Musset, qui ne sont pas toujours — il s'en faut — des modèles de moralité, sont trop connues pour que nous ayions à en faire ressortir ici les bons et les mauvais côtés. Bornons-nous, en signalant l'édition in-18 illustrée, du prix de 3 fr. 50 le volume, à noter qu'une édition semblable, mais sans gravures, ne coûte que 3 francs le volume, alors qu'une troisième édition (cette dernière de luxe, in-8 avec gravures) se vend 6 francs le volume. Le tome I, rappelons-le, s'ouvre par une notice biographique sur Musset écrite par M. E. Biré avec la conscience dont il était coutumier.

— Dans l'*Annuaire-Bulletin de la Société de l'histoire de France, année* 1907, qui vient seulement d'être mis en distribution (T. XLIV. Paris, Laurens, in-8 de 259-xviii p.), nous remarquons d'abord une *Lecture* de M. le comte Durrieu sur *la légende et l'histoire de Jean Foucquet* (p. 111-126); puis un *Supplément aux lettres de Charles VIII*, publié par M. B. de Mandrot. Ce supplément est le troisième qui voit le jour depuis l'apparition du tome V et dernier de l'édition des *Lettres de Charles VIII* préparée par feu M. P. Pélicier pour la Société de l'histoire de France. Le premier supplément était formé de 78 lettres, le second de 15 lettres; celui qui a trouvé place dans ce tome XLIV de l'*Annuaire-Bulletin* n'en renferme pas moins de 53, allant du 11 juin 1484 au 27 mars 1498 (p. 185-249). Enfin nous mentionnerons *Quelques lettres inédites du cardinal de Richelieu provenant de la collection de M. Gordon-Bennett*, publiées par M. Robert Lavollée (8 août 1630-17 septembre 1641) (p. 250-258).

— De l'article qu'il avait publié dans le *Correspondant* du 10 novembre 1908, M. l'abbé Pisani a fait faire un tirage à part (Paris, imp. de Soye, in-8 de 30 p.). Ce sera un excellent résumé du rôle et de la vie des *Derniers Evêques de l'ancien régime* depuis l'ouverture des États généraux en 1789 jusqu'à la mort de leur suprême représentant : Mgr de Bovet, évêque de Sisteron sous Louis XVI, archevêque de Toulouse jusqu'en 1822, mort à Paris, en 1838, à l'âge de 91 ans. A son habitude, M. Pisani a multiplié les dates, les chiffres qui éclairent une question et en rendent les conclusions inattaquables. Elles apportent aussi bien des renseignements nouveaux et jettent un jour singulièrement heureux sur cette histoire si diversifiée et une époque si troublée.

— M. Paul Marmottan a tiré à part de la *Revue historique* son travail sur *les Débuts d'un grand diplomate, Jérôme Lucchesini à Rome, en Pologne et à Sistow* (1786-1792) (Paris, 1908, in-8 de 30 p.). Lucchesini, Italien émigré

en Prusse, représenta son pays d'adoption en France sous le Consulat. Il se fit remarquer à Paris par son compliment à Bonaparte lors de son entrée en fonctions, compliment qu'il crut spirituel de prononcer dans *leur* langue maternelle. Il devait finir en courtisan de la famille, dans sa patrie, à Lucques, auprès d'Elisa Bacciochi. A-t-il vraiment été, au cours de sa carrière exotique, un « grand » diplomate ? Pour résoudre cette question, il eût fallu le juger par ses œuvres, en d'autres termes, d'après sa correspondance. M. Marmottan n'a pas eu cette prétention; il s'est contenté de rechercher dans les dépêches de Bernis, notre ambassadeur à Rome, et dans un livre paru récemment en Pologne, la trace de ce gentilhomme cosmopolite. Aux renseignements qu'il en a extraits il a joint trois documents inédits recueillis par lui dans les collections d'autographes du *British Museum*, ayant trait aux affaires européennes en 1790 et 1791.

— Plus brillant que jamais, le *Grand Almanach du monde catholique pour l'an de grâce* 1909 nous arrive sous un cartonnage toile avec plaque spéciale or et argent, représentant de façon vraiment artistique les douze signes du zodiaque avec le soleil au centre (Lille, Paris, Lyon, Bruges, Bruxelles, Rome, etc., Société Saint-Augustin, Desclée et de Brouwer, in-4 de 164 p.). Les illustrations dans le texte et hors texte sont aussi nombreuses que soignées ; on admirera notamment 7 grandes chromolithographies parmi lesquelles un portrait de Pie X. Le texte, très varié, est aussi remarquable qu'attachant. Citons seulement : *Pour Notre-Dame et pour le Pape*, par M. Roger de Condé; *La Moralité dans l'art*, par le P. M.-S. Gillet; *Au Mont-Athos*, par XX***; *Visions brugeoises*, par M. Joseph Boubée; *Lacs d'Écosse*, par M. Léon Goudallier ; *La Bienheureuse Madeleine-Sophie Barat, fondatrice de la Société du Sacré-Cœur de Jésus*; *La Littérature d'aujourd'hui*, par M. C. Lecigne; *Lérins*, par Dom Lucien David; *La Littérature chez les noirs du Centre africain*, par M. H. Trilles; *Un Pélerinage à travers quelques champs de bataille*, par M. A. Charaux.

— *L'Agenda de l'école libre pour l'année scolaire* 1908-1909 a tout dernièrement paru (3e année, Lyon et Paris, E. Vitte, petit in-18 de 264 p., relié toile. — Prix : 1 fr. 50.) De format très commode (135 × 95 millimètres), il offre, à côté d'ingénieuses dispositions pour l'inscription journalière et mensuelle de notes, mémentos et comptes divers, une quantité de renseignements précieux. Il mentionne les sociétés, ligues, associations scolaires, syndicats, mutualités, créés pour la défense, l'organisation et le soutien de l'éducation chrétienne, donne les noms des directeurs diocésains des écoles libres, une liste d'ouvrages à recommander, les tarifs postaux, etc. Enfin, les pensées morales que l'on rencontre à chaque page sont de nature à fournir des sujets à méditer ou à développer en public. Cet agenda ne sera pas moins utile aux prêtres et aux catholiques d'action qu'aux membres de l'enseignement. — Une correction à faire dans la prochaine édition : au chapitre des *Bibliothèques circulantes*, nous voyons naturellement figurer la Société bibliographique. Mais nous voyons aussi que la cotisation annuelle de 10 francs payée par ses membres est réduite à 5 francs pour les prêtres. C'est là une erreur : la cotisation de 10 francs s'applique invariablement à tous les membres de la Société.

— Que dire de l'*Agenda agricole et viticole* que nous offre M. V. Vermorel pour l'année 1909? Rien d'autre que ce que nous avons plusieurs fois répété, à savoir que tous les intéressés y trouveront les renseignements les plus utiles et les plus pratiques (24e année. Paris, Béranger; Montpellier et Villefranche, aux bureaux du *Progrès agricole*, petit in-16 de 329 p., y

compris le « Calendrier des agriculteurs et viticulteurs »; cartonné toile, tr. rouges. — Prix : 1 fr. 50).

— Le même M. V. Vermorel nous adresse deux brochures qui méritent une mention favorable : la première, signée par lui, a pour titre : *Les Ennemis de nos jardins. Procédés de lutte contre les parasites du poirier et du pommier* (Villefranche du Rhône et Montpellier, librairie du *Progrès agricole et viticole*, s. d. (1909), in-18 de 52 p., avec fig. — Prix : 2 francs). « Dans cette brochure, toute pratique, déclare l'auteur dans sa Préface, nous nous occuperons seulement des parasites qu'on peut atteindre facilement, économiquement et surtout de l'un d'eux, le principal, le carpocapse, qui fait nos fruits véreux et qu'on verrait disparaître si chacun voulait bien se donner la peine de ramasser et de détruire les fruits qui tombent au pied des arbres. » Voilà certes un traitement à la portée du plus parfait débutant en fait d'horticulture; mais le présent travail renferme bien d'autres choses intéressantes. — Le deuxième opuscule est anonyme. Titre : *Les Ennemis des arbres fruitiers et des plantes cultivées. Procédés et matériel de destruction* (Villefranche du Rhône, V. Vermorel, 1909, in-18 de 64 p., avec fig. — Prix : 0 fr. 50). Ce formulaire « facilitera aux agriculteurs la défense qu'ils doivent nécessairement entreprendre contre les ennemis des plantes ». Il est ainsi divisé : 1° Nomenclature des plantes avec, pour chaque plante, la liste de ses ennemis; 2° Table alphabétique des maladies et parasites; 3° Formules (dans l'ordre alphabétique) des insecticides et fongicides; 4° Instruments et appareils de défense.

— C'est avec plaisir que nous signalons la nouvelle édition, au prix très réduit de 1 franc, du très intéressant roman de M. Ernest Daudet : *Dans la tourmente* (Paris, Maison de la Bonne Presse, s. d. (1909), gr. in-8 de 138 p. sur 2 colonnes, illustr. de M. Lecoultre). Précédemment (janvier 1902, t. XCIV, p. 6-7) le *Polybiblion* a rendu compte de cet excellent ouvrage. Nous n'avons rien à ajouter à cet article, si ce n'est que le volume convient à merveille pour les bibliothèques populaires.

— Nous recevons de la librairie Hetzel un volume des plus curieux et des plus attachants : *Le Château des merveilles* (in-16 de 348 p., illustré par Destez. — Prix 3 fr.). On croirait lire du Jules Verne; aussi les jeunes gens de 13 à 14 ans (et mêmes de plus âgés) y prendront un plaisir extrême, car à travers des aventures de toutes sortes, ils s'initieront à beaucoup de choses instructives sur l'automobilisme, l'électricité, la navigation sous-marine, etc. Le *Polybiblion* de décembre 1899 (t. LXXXVI, p. 503) a d'ailleurs rendu compte en détail de cet ouvrage dans l'édition gr. in-8 à 7 fr. broché et 10 fr. relié. Nous y renvoyons nos lecteurs.

Anjou. — De M. l'abbé Uzureau, signalons quelques brochures dans lesquelles il reproduit des documents intéressant son pays : *Les Eaux minérales en Maine-et-Loire, en* 1802, d'après un rapport du préfet (Paris, Imp. nationale, 1807, in-8 de 8 p. Extrait du *Bulletin des sciences économiques et sociales du Comité des travaux historiques et scientifiques*, année 1906). Outre les eaux de Jouanet à Chevagnes, on y parle de sources abandonnées à peu près aujourd'hui à S. Silvin, Chalonnes, Quincé, Chaumont, Écuillé, Feneu, Pouancé, S. Laurent du Motay et Montjean. Une statistique de l'hygiène locale est jointe à ce rapport.

— Des *Mémoires de la Société d'agriculture, sciences et arts d'Angers* (1907) (Angers, imp. Grassin), sont encore extraits les documents suivants, reproduits par M. Uzureau : *Les Chouans dans le Craonnais* (1794-196) (gr. in-8 de 54 p.). Rapports officiels naturellement peu favorables aux chouans, du

district de Segré, « l'un des théâtres les plus sanglants des guerres ». — Les *Divisions administratives de la province d'Anjou et du département de Maine-et-Loire* (gr. in-8 de 61 p.); — *Le Présidial d'Angers, les dernières rentrées publiques » avant la Révolution* (gr. in-8 de 22 p.), d'après *les Affiches d'Angers*, « l'unique journal angevin d'alors », qui fut l'origine du *Journal de Maine-et-Loire*. — *Une Page de l'histoire littéraire de l'Anjou* (gr. in-8 de 57 p.). C'est l'*Histoire de l'établissement de l'Académie royale des sciences et belles-lettres d'Angers* (en 1685), par l'érudit Jacques Rangeard, qui fut élu plus tard député aux États généraux et laissa sur sa province de très bons travaux, comme celui qu'a eu la bonne idée de reproduire M. l'abbé Uzureau. En manière d'Introduction, Rangeard passe en revue, avec de précieuses notes, les célébrités angevines du XVIe siècle, qu'il appelle le siècle des Cossé, des Maillé, des Scépeaux, des du Bellay, des Robin du Faux, de Jean-Antoine et Lazare de Baïf, citant encore d'Aubigné, Errault de Chemans, Poyet, Grimaudet, Bodin, Chopin, Gourreau, Louet, Ayrault, Lesrat, Le Loyer, Boylesves, de la Morousière, — et oubliant cependant, comme presque tous les historiens et critiques, parmi les plus dignes de la célébrité, *les Œuvres de Germain Colin Bucher* (ressuscité en 1890 par le beau livre de notre collaborateur M. Joseph Denais), soit parce que G. Colin avait mal fini, soit parce que toutes ses œuvres furent perdues pendant trois siècles.

Boulonnais. — La Société académique de l'arrondissement de Boulogne-sur-Mer, si nous en jugeons par le tome VII de ses *Mémoires*, ne manifeste pas souvent son existence en dehors de ses réunions particulières, mais quand le fait se produit, c'est sous la forme d'un gros volume, tel celui que nous venons de recevoir et qui porte les dates 1904-1907 (Boulogne-sur-Mer, imp. Hamain, in-8 de 781 p., avec fig. dans le texte et un portrait et une planche hors texte. Là ont été groupés un grand nombre d'articles, dont beaucoup nous apparaissent un peu trop comme une poussière. Nous n'aurons garde cependant de dire qu'ils manquent d'intérêt; leur variété est d'ailleurs très réelle et certains retiendront l'attention des travailleurs. Quelques-uns même sont fort remarquables. Nous allons citer : *Les Jésuites anglais expulsés de Boulogne en* 1752, par M. Alfred Hamy (p. 12-65); — *Mémoire sur Tingry et Hucqueliers vers* 1641, par M. A. de Rosny (p. 72-91); — *Découverte de strobiles de Sequoia et de Pin dans le portlandien des environs de Boulogne-sur-Mer*, par MM. R. Zeiller et P. Fliche (p. 92-96); — *Lettres de confirmation des privilèges, franchises et exemptions de la ville de Desvres, en Boulonnais*, par M. Alph. Lefebvre (p. 99-110); — *Deux Combats sur mer devant Boulogne, épisodes de la campagne navale de* 1666, par M. E.-T. Hamy (p. 111-123); — *Lettre de M. J. de Courteville, s^r de Cormont, de la Bussière et de Preurelle, sur les fiançailles de François Ier et de Claude de France*, publiée par M. A. de Rosny (p. 125-137); — *Faramus de Boulogne. La Famille de Bolonia en Angleterre. Descendance des comtes de Boulogne*, par M. A. de Rosny (p. 148-185) ; — *Le Hareng du Boulonnais*, par M. A. Giard; (p. 186-189); — *Nouveau Catalogue des poissons des formations secondaires du Boulonnais*, par M. H.-E. Sauvage (190-212); — *Le Premier Maître de Sainte-Beuve, Louis Blériot* (1813-1818), par M. E.-T. Hamy (p. 222-226); — *Sépultures franques et carolingiennes du Boulonnais*, par M. H.-E. Sauvage (p. 229-253); — *Sur une florule portlandienne des environs de Boulogne-sur-Mer*, par MM. P. Fliche et R. Zeiller (p. 254-256); — *Séance des citoyens de Boulogne réunis en la salle de la Société populaire le* 25 *thermidor*, 2e *année républicaine une et indivisible* — et *Séance du* 26 *thermidor*, publication de M. Camille

Enlart (p. 256-274); — *Le Lieutenant de vaisseau Eugène Marescot-Duthilleul* (1809-1839), par M. E.-T. Hamy (p. 275-296, avec portrait) ; — *Notes éthologiques sur le hareng des côtes du Boulonnais*, par M. Alfred Giard (p. 303-308); — *Les Figurines en terre cuite gallo-romaine du musée de Boulogne-sur-Mer*, par M. H. E. Sauvage (p. 309-320, avec fig.) ; — *Sur quelques monnaies de Carausius et d'Alectus*, par le même (p. 321-324); — *Le Corps médical de Boulogne-sur-Mer en l'an II de la République, médecins, chirurgiens, pharmaciens, apothicaires, élèves en chirurgie et pharmacie, avec les notes de conduite morale et politique, patriotisme et capacité données par le Conseil général de la commune*, par M. le Dr E.-T. Hamy (p. 325-333); — *L'Advis de la qualité de ceulx qui sont dedans Boullongne* (1559), par M. V.-J. Vaillant (p. 334-355); — *Documents intéressant le Boulonnais*, communiqués par M. le vicomte J. de Beaufort (p. 356-363); — *Notice sur les travaux historiques et archéologiques de M. J.-V. Vaillant*, suivie de la *Bibliographie de ses œuvres*, par M. Camille Enlart (p. 364-385); — *Le « Gulo borealis » dans la grotte de la Grande-Chambre à Rinxent (Pas-de-Calais)*, par M. E.-T. Hamy (p. 386-388); — *Le Siège de Boulogne*, d'après Francis Godwin, traduit en français par le sr de Loigny (p. 392-402); — *La Galerie égyptienne du Musée de Boulogne-sur-Mer*, par M. H.-E. Sauvage (p. 403-407); — *Notice sur quelques monuments égyptiens du musée de Boulogne-sur-Mer*, par M. Valdémar Schmidt (p. 407-419); — *La Fontaine et Bernier*, par M. le Dr E.-T. Hamy (p. 425-433);— *Conférence pour la paix entre l'Angleterre et l'Espagne tenue à Boulogne en 1600, étude historique suivie d'un choix de lettres relatives à cet événement*, par le Dr E.-T. Hamy (p. 434-460); — *L'Apothéose du poète de Belloy par le peintre Jollain et les Critiques de l'historien de Calais, Jacques-Barthélemy Lefebvre* (1765), par le Dr E.-T. Hamy (p. 464-473); — *De Belloy et Morel-Disque. « Le Siège de Calais » et le Tableau de Robert-Edge Pine*, par M. le Dr E.-T. Hamy (p. 474-478); — *Un Document inédit sur l'aéronaute Pilatre de Rozier*, par M. A. Lefebvre (p. 479-485); — *Note sur le genre Pélorosaure*, par M. H.-E. Sauvage (p. 493-498); — *Notes numismatiques*, par le même (p. 499-509); — *Observations sur quelques mollusques terrestres et d'eau douce du Boulonnais*, par M. Bouchard-Chantereaux (p. 510-514); — *Une Emeute à Samer le 10 mai 1793. Condamnation du notable Lefebvre à la déportation à vie*, par M. A. Lefebvre (p. 521-529); — *Les Sigles figulins de la flotte de Bretagne*, par le Dr E.-T. Hamy (p. 530-562, avec fig.);— *De la présence d'un Cypraea vinosa Gmelin dans une sépulture franco-mérovingienne*, par M. P. Dautzenberg (p. 563-567, avec une planche); — *De la Confiance que mérite Lambert d'Ardres*, par M. Rigaux (p. 573-582); — *Note sur des débris d'origine romaine trouvés dans une fouille faite en 1898 sur la plage ouest de Boulogne-sur-Mer*, par M. J. Voisin (p. 583-588); — *Charte de l'abbaye de Beaulieu*, publiée par M. R. Rodière (p. 589-592); — *Livre de raison des Frest ou Fret, sieurs d'Imbretun*, par le Dr E. Dutertre (p. 596-608); — *Une Lettre de marque sous Louis XV pour le corsaire boulonnais Jacques Coilliot*, par M. A. Lefebvre (p. 609-617);— *Extraits de la Correspondance de Maugiron relatifs à l'expulsion des Anglais du Boulonnais* (1545-1549), par M. E.-T. Hamy (p. 618-635); — *Documents inédits relatifs à la domination bourguignonne dans le Boulonnais* (1419-1478), recueillis et publiés par M. A. Hamy (p. 636-652); — *Antiquités gallo-romaines recueillies dans le Boulonnais et récemment entrées au Musée de Boulogne-sur-Mer*, par M. le Dr H.-E. Sauvage (p. 653-680, avec fig.); — *Les Vases en verre gallo-romains avec inscription trouvés dans le Boulonnais*, par M. le Dr E. Sauvage (p. 681-690);

— *Souvenirs d'une visite à l'Exposition de la Toison d'Or, à Bruges*, par M. E.-H. Hamy (p. 692-704); — *Le Capitaine de vaisseau G.-B.- M. Moras*, (1771-1824), par M. E.-T. Hamy (p. 705-719); — *La Jeunesse de Georges Mareschal, de Calais, chirurgien de Louis XIV*, par M. E.-T. Hamy (p. 720-725); — *Découverte de monnaies du* XVe *siècle à Marquise (Pas-de-Calais)*, par M. le Dr E. Dutertre (p. 727-758). Ce volume est complété non seulement par une table des matières où tous les articles et études sont classés dans un ordre méthodique, mais aussi d'une table des noms de lieux et d'une autre des noms de personnes.

Dauphiné.—Le *Bulletin de la Société dauphinoise d'ethnologie et d'anthropologie* paraît avec un retard d'une année. Du tome XIVe, le n° 4 (décembre 1907) vient seulement de nous arriver (Grenoble, imp. Allier, in-8, paginé 207-309). La majeure partie de ce fascicule (p. 207-257) est occupée par un travail de M. E. Chabrand sur *l'Occultisme en thérapeutique*, qui, examiné en détail, motiverait plus d'une réserve sérieuse. — Un sujet moins brûlant est traité ensuite par M. le lieutenant-colonel Pansard, sous le titre de : *Céramique romaine. Poteries anciennes provenant de Tébessa (Algérie)* (p. 259-295),avec 2 fig. dans le texte et 3 planches). A noter enfin un article de M. L. Jacquot : *Notes d'édilité saharienne. Comment on numérote les maisons dans les ksour* (p. 296-298).

Franche-Comté. — Des *Mémoires de la Société d'émulation du Jura*, M. Émile Longin a extrait des *Notes sur le régiment de la Verne* (XVIIe *siècle*) (Lons-le-Saunier, imp. Declume, 1908, in-8 de 45 p.). Pour rédiger ces « Notes » aussi érudites que curieuses, l'auteur a utilisé des documents, au nombre de huit, reproduits à la fin de la brochure comme *Pièces justificatives*. Tout d'abord, il rappelle l'historique de ce « terce », mis sur pied dans l'été de 1634 et qui, deux ans plus tard, devait s'illustrer en prenant une large part à la victorieuse résistance de Dole aux efforts de l'armée du prince Henri de Condé. Or, cet historique est assez bref : il consiste dans la défense, à peu près pour la forme, de la ville de Porrentruy, où la Verne et ses soldats s'étaient jetés sur l'ordre de Charles IV de Lorraine. L'armée française, commandée par le maréchal de la Force, ayant ouvert le feu contre les murailles de cette place et y ayant pratiqué une brèche, les Comtois la rendirent et obtinrent de se retirer avec les honneurs de la guerre (juin 1635). Ce qui est ici particulièrement intéressant ce sont les détails fournis sur la composition de ce régiment en hommes de troupe, sous-officiers et soldats, leurs attributions respectives et leur solde, choses très généralement ignorées.

— Le même M. Émile Longin a tiré à part des *Mémoires de la Société d'émulation du Jura* une *Relation lorraine de la bataille de Poligny* (19 *juin* 1638), l'un des épisodes les plus importants de la guerre de Trente ans en Franche-Comté (Lons-le-Saunier, imp. Declume, 1908, in-8 de 16 p.). Imprimée à Bruxelles, en 1638, par Velpius (in-4 de 10 p.), cette pièce est un peu longuement intitulée : *Relation faite à Son Altesse Royale le Sérénissime Cardinal Infant par le sieur de Rommécourt, gentilhomme envoyé par son Altesse de Lorraine : du combat fait en la Comté de Bourgogne, le* 19 *du mois de juin dernier, entre l'armée de sadicte Altesse de Lorraine, et celle de France commandée par le duc de Longueville.* A ce propos, dans la notice, amplement annotée, dont il a fait précéder son intéresante publication, M. Longin donne les indications suivantes : « Je l'avais inutilement cherchée [cette relation] à Madrid, à Bruxelles et à Paris; l'insuccès de mes démarches me

portait à la croire perdue, comme bon nombre d'autres feuilles volantes, quand le hasard me l'a fait découvrir à la bibliothèque de Besançon, reliée avec divers avis à la main du temps. Elle n'ajoute pas grand'chose à ce qu'on savait déjà de la rencontre après laquelle l'armée française recula jusqu'à Château-Chalon; le vaillant marquis de Saint-Martin y est à peine nommé; en revanche, elle est la seule qui mentionne le rôle du régiment de nouvelle levée du sieur d'Antorpe; elle explique comment, indignés de la barbare pendaison des commandants de Chaussin, de Rahon et de Frontenay, les Lorrains ne firent point de quartier, et il importe de la remettre au jour à cause de son extrême rareté. » Ce document, si heureusement trouvé par M. Longin, pourra être curieusement rapproché du récit que M. Julien Feuvrier a fait de cette même bataille de Poligny dans une brochure parue à Dole, chez Krugell, en 1895, et qui a été signalée à cette place (t. LXXIV, p. 89, livr. de juillet 1895).

— Signalons encore deux tirages à part des *Mémoires de la Société d'émulation du Jura* que nous envoie M. Julien Feuvrier. Le premier a trait à une *Tête de Mercure gallo-romain en bronze trouvée à Samery (Côte-d'Or)* (Dole, Ledun, 1908, in-8 de 5 p., avec vignette). Cette pièce, qui fait aujourd'hui partie du musée archéologique de Dole, décrite avec beaucoup de soin, ornait, selon les déductions de l'auteur, un objet qui semble avoir été un récipient quelconque. — La deuxième plaquette a pour titre : *La Ville d'Haibe, au territoire de Rochefort (Jura)* (Dole, Ledun, 1908, in-8 de 12 p. avec vignette et petit plan dans le texte). Il faut traduire ici *ville* par *villa*, Après un court exposé historique et critique, M. J. Feuvrier conclut que l'on est à Haibe « en présence d'une *villa rustica* » fort ordinaire. Toutefois il y eut en ce lieu une chapelle devenue « centre d'une paroisse qui engloba toutes les petites localités d'alentour et les fermes éparses ». Cette chapelle, tombant en ruines, finit par disparaître à une époque incertaine. L'auteur a pratiqué sur une partie de son emplacement et sur l'emplacement du cimetière qui l'entourait des fouilles qui, n'étant pas les premières exécutées, n'ont produit que d'assez modestes résultats : les objets exhumés sont allés cependant accroître le musée archéologique de Dole, dont M. Feuvrier est depuis longtemps, si l'on peut dire, l'un des principaux fournisseurs attitrés.

— Les empoisonneurs patentés, grands et petits, ne chanteront pas les louanges du Dr Eug. Ledoux. On ne saurait douter d'ailleurs que M. Ledoux n'a pas le moins du monde cherché à leur plaire. Il vise plus haut. Dans une brochure très documentée, intitulée: *L'Absinthe et l'absinthisme* (Besançon, imp. Dodivers, 1908, in-8 de 34 p., avec 2 tableaux et 2 cartes. — Prix : 0 fr. 50), l'auteur mène contre la malfaisante « fée verte » une campagne scientifique fort vigoureuse. Il étudie successivement : 1° la composition de l'absinthe (l'absinthe, boisson alcoolique; les alcools de l'absinthe; les essences de l'absinthe); 2° la symptomatologie de l'absinthe (absinthisme aigu; absinthisme chronique; absinthisme héréditaire; la psychologie de l'absinthique; les prédispositions morbides de l'absinthisme); 3° la démographie de l'absinthisme, un peu pour la France en général et beaucoup plus pour le département du Doubs, qui renferme de nombreuses usines ou fabriques d'absinthe; 4° les moyens de combattre le fléau. — La tuberculose et l'aliénation mentale, M. le Dr Ledoux le démontre de la plus indiscutable façon, sévissent parmi nos populations en raison directe de l'importance de la consommation de l'alcool. Il serait vraiment désirable que tous nos députés et tous nos sénateurs pussent méditer ce travail : ceux

que n'aveuglent pas leurs intérêts électoraux n'en deviendraient que plus ardents à soutenir le projet de loi prohibitif de l'absinthe, présenté le 22 juin dernier par 112 membres du Sénat, qui n'ont pas hésité à déclarer que « l'absinthe rend fou et criminel; qu'elle provoque l'épilepsie et la tuberculose; qu'elle tue chaque année des milliers de Français, qu'elle fait de l'homme une bête, de la femme une martyre, de l'enfant un dégénéré ».

Languedoc.— Il n'y a guère que deux études offrant un intérêt sérieux dans la 2e livraison du tome VII de la troisième série du *Bulletin de la Société archéologique, scientifique et littéraire de Béziers* (Béziers, imp. générale Barthe, Soueix, Bourdou et Rul, 1908, in-8 paginé 189-344, avec 3 pl.), savoir: *Les Moulins de Bagnols*, par M. A. Soucaille (p. 189-249) et *Clément de Bonsi et la Révolte de* 1632, *d'après des documents inédits*, par Mme Mathilde Bellaud-Dessalles (p. 261-284). Le reste se compose surtout de rapports sur des concours divers. Cependant nous pouvons noter spécialement encore la *Chronique numismatique* de M. le Dr L. Tarrieux (p. 250-254) et la *Chronique archéologique* de M. J. Dardé (p. 285-288, avec 3 planches).

Marche. — Un intéressant mémoire de M. Raoul Mortier met hors de doute la possession, pendant quelques années, de la Basse-Marche par le duc de Berry, à titre de seigneur apanagiste : *Le Duc Jean de Berry, seigneur de la Basse-Marche* (1390-1397). (Extrait des *Mémoires de la Société des antiquaires du centre*, t. XXIX. Bourges, typ. Tardy-Pigelet, in-8 de 41 p., avec une carte et 1 tableau généalogique). C'est le mariage de son fils, le comte de Montpensier, avec Anne de Bourbon qui fit tomber entre ses mains la seigneurie de ce pays qu'elle avait reçu en dot; la mort du jeune prince, sans enfants, obligea le beau-père de restituer la Basse-Marche à sa bru, qui alla la porter en secondes noces à Louis de Bavière.

Alsace. — M. Gass a publié une contribution à l'histoire des dominicaines de Strasbourg sous le titre : *Ein Beitrag zur Geschichte von St. Margaretha* (Strasbourg, Le Roux. 1907, in-8 de 15 p., avec la reproduction d'un curieux dessin représentant les 25 religieuses qui composaient a communauté en 1688.

— Mentionnons aussi les ouvrages suivants : Koehler : *Das Elsass und sein Theater* (Strasbourg, Schleser et Schweickardt, in-8 de 300 p. — Prix : 6 fr. 25); — Ziegler : *Die Politik der Stadt Strasburg im Bischöfs, kriege* (1592-93) (Strasbourg. Herder. in-8 de 113 p. — Prix : 2 fr. 25); — Schonemann : *Das Elsass und die Elsässer von den ältesten Zeiten bis zum Jahre* 610 (Strasbourg, Heitz, in-8 de 204 p.— Prix : 4 fr. 35), encore un livre à tendances chauvines extrêmes. — Muller : *Die elsässischen Landstande. Ein Beitrag zur Geschichte des Elsasses* (Strasbourg, Schleser et Schweickhardt. 5 fr. 50); — Heitz : *Eine Abbildung der Hohkönigsburg aus der ersten Hälfte des* 16. *Jahrhunderts* (Strasbourg, Heitz, in-8 de 12 p. — Prix : 2 fr. 50). La découverte de cette ancienne gravure montre que la restauration récente du château est toute de fantaisie. — Après cette éclosion d'ouvrages en langue allemande, qui témoignent des efforts de germanisation par lesquels la constance des Alsaciens envers la France est soumise à un rude épreuve, il nous plaît de retrouver les ouvrages suivants en langue française : Clarac *Proverbes et curiosités du dialecte strasbourgeois* (Paris, Didier),in-18 de VII-170 p.), recueil original des locutions les plus savoureuses de ce dialecte où l'on trouve, à côté de savants commentaires linguistiques, d'agréables documents sur le passé, l'esprit, les mœurs et le coutumes de l'Alsace; — *Le 4e Bataillon de la mobile du Haut-Rhin. Journal d'un sous-officier* (Mul-

house, Meininger, 1908, in-8 de 150 p.). Remarquable par la sincérité de la narration et la poignante émotion qui s'en dégage, ce récit est dû à un Mulhousien qui fit, comme mobile, la terrible campagne de 1870-1871. — Enfin nous recevons un très beau volume : *Histoire du collège libre de Colmar-La Chapelle*, par M. A.-M.-P. Ingold (Colmar, Jung, 1908, in-8 de 350 p.), où l'on trouvera des documents de valeur sur cette excellente école, ses professeurs et la pléiade d'Alsaciens remarquables qu'elle a produits.

Allemagne. — Jean Sébastien Bach, l'un des plus féconds et des plus grands musiciens classiques de l'Allemagne, jouit depuis quelques années d'un regain de faveur qui s'est manifestée en France comme dans son pays natal. La Nouvelle Société Bach, qui a tenu récemment ses assises solennelles à Chemnitz, ne compte pas moins de 731 membres, et le musée qu'elle entretient à Eisenach dans la maison du vieux maître a reçu dans la dernière année la visite de plus de 3.700 personnes. Parmi les décisions prises dans l'assemblée de Chemnitz celle qui intéresse de plus près le *Polybiblion* est la résolution de procéder à une revision de la grande et monumentale édition des œuvres de Bach. Les résultats de ce travail paraîtront dans l'Annuaire de la Société (*Bachjahrbuch*) et seront tirés également de manière à pouvoir s'intercaler dans les feuillets de l'édition.

Angleterre. — L'on sait quelle est l'importance du manuscrit (IVe siècle), connu aujourd'hui sous le nom de *Codex sinaiticus petropolitanus*, que Tischendorf découvrit en 1844 dans un couvent du Mont Sinaï et qui est entré une vingtaine d'années plus tard dans la Bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg. C'est surtout pour l'histoire du texte grec du Nouveau Testament que ce manuscrit est précieux; et c'est justement de cette partie des saintes Écritures que l'Université d'Oxford va nous donner une reproduction photographique sous le titre de *Novum Testamentum sinaiticum petropolitanum*. Le volume qui sera publié en 1909 comprendra une préface de M. Kirsopp Lake et une notice chronologique sur les correcteurs du manuscrit, par M. Papadopoulo Kerameus. Le prix de souscription est de 160 fr.

Espagne. — Les pèlerins français qui affluent à Lourdes n'ont que l'embarras du choix entre les divers *Guides* et *Manuels* qui leur fournissent les renseignements dont ils ont besoin pour se rendre dans cette ville et y séjourner. Les pèlerins espagnols, qui, en assez grand nombre, visitent le célèbre sanctuaire, n'en avaient pas encore. Cette lacune est maintenant comblée grâce à la publication de l'opuscule : *Historia y Guia de Lourdes. Manual del peregrino*, por D. Rosendo Fortunet y Busquets (Barcelona, E. Subirana, 1908 in-16). Ce petit volume, d'un aspect élégant et bien illustré, contient, à la suite d'une excellente notice historique sur Lourdes, toutes les indications pratiques que le voyageur transpyrénéen peut désirer, indications dont la sécheresse est corrigée par de nombreuses descriptions pleines de charme, telles que celle, par exemple, qui est intitulée : «Actual fisionomía de Lourdes.»

Hongrie. — M. Emile Horn est un auteur très apprécié pour ses savantes études sur l'histoire de la Hongrie. *Sainte Elisabeth* et son *François Rakoczi, prince de Transylvanie* ont été couronnés par l'Académie française. Sa récente brochure : *Une Nièce de sainte Elisabeth, la Bienheureuse Marguerite de Hongrie* (XIIIe siècle) (Paris, Librairie des Saints-Pères, 1908, in-8 de 61 p. — Prix : 1 fr. 50) fixera l'attention des hagiographes soucieux du document sûr mis en œuvre dans une parfaite composition et avec une littérature

choisie. L'auteur suit Marguerite de Hongrie dans son enfance et dans sa vie religieuse. Et, à cette occasion, situant la Bienheureuse, il nous décrit le cloître où elle vécut et mourut, foyer où l'on conservait les belles-lettres en les étudiant. Puis il s'occupe de la vie posthume de la B. Élisabeth, nièce et fille de rois, et des diverses destinées du monastère, qui gardait sa tombe. Sous le titre : *Bibliothèque de moniales*, M. Horn énumère et accompagne de notes précieuses un certain nombre de mss. d'une grande valeur qui appartenaient aux religieuses du monastère de la B. Élisabeth et furent sauvés plus tard des mains des commissaires impériaux chargés de les inventorier par les clarisses occupant alors l'antique monastère par elles relevé de ses ruines.

Italie. — La *Miscellanea di storia italiana* (série III, t. XII. Torino, Bocca, in-4 de xix-400 p., avec 5 planches), parue en 1907, contient trois publications d'intérêt divers et inégal : M. Ugo G. Oxilia y donne la *Storia italiana* (1525-1546), de Migliore Cresci demeurée inédite. Ce Cresci, petit-fils du poète florentin de ce nom, né en 1494, fut priore en 1531 ou 1534 et mourut après 1546. Il a composé, outre son histoire, un traité sur les devoirs du Prince; il a des idées politiques plus proches de Nardi que de Guichardin. Son histoire n'est plus la sèche et confuse chronique du moyen âge, c'est une narration d'imitation classique, mais fortement imprégnée de souvenirs personnels, en somme un document de haute valeur pour l'histoire générale du xvie siècle. M. Oxilia décrit en détail les dix manuscrits de cette œuvre historique (p. 31-41), puis vient le texte (p. 45-200) divisé en dix livres et suivi de quelques pièces justificatives, mais dépourvu de tout commentaire historique, discrétion trop modeste, car ce texte paraît apporter sur bien des points des détails curieux et nouveaux. — Mme Sopetto a étudié *Margherita di Savoia, marchesa di Monferrato* (1295-1313), princesse mal connue, et dont elle n'éclaircit que très imparfaitement la biographie. Le sujet primitif du mémoire était le gouvernement de Cirié, ville dotale de Margherita : il a été abondamment documenté au moyen des comptes de châtellenies, mais aussi augmenté sans ordre et élargi sans plan d'ensemble. — Le mémoire de M. Bollea sur l'*Assedio di Bricherasio dato da Carlo Emanuele I, duca di Savoia* (18 sept-23 oct. 1594) fait connaître à fond un épisode, insignifiant en soi, mais fort important quand on le situe à son heure dans les relations franco et hispano-savoisiennes. Capital dans l'histoire des rapports de Charles-Emmanuel avec Lesdiguières, il est encore plus symptômatique comme acte d'indépendance du gendre de Philippe II envers son beau-père. Ce mémoire exhaustif est fort utile à l'histoire diplomatique et militaire du xvie siècle.

Publications nouvelles. — *Les Prédécesseurs de Daniel*, par E. Dujardin (in-12, Fischbacher). — *Le Messianisme chez les Juifs* (150 *avant J.-C. à* 200 *ap. J.-C.*). par le P. M.-J. Lagrange (gr. in-8, Lecoffre, Gabalda). — *De Bethléem à Nazareth. Etude historique sur l'enfance et la jeunesse du Rédempteur*, par le R. P. M.-J. Ollivier (in-12, Lethielleux). — *L'Apocalypse interprétée par l'Ecriture*, par M. Passama (in-8, Savaète). — *Traduction et commentaire des grandes antiennes ou O de l'Avent et de l'office de Noël*, par les bénédictines du Temple (in-16, Oudin). — *La Foi catholique*, par H. Lesêtre (in-16, Beauchesne). — *Tractatus de vera religione*, auctore J. Muncunill (gr. in-8, Barcinone, G. Gili). — « *Credo* ». *I. Je crois en Dieu*, par l'abbé Lemoine (petit in-8, Lethielleux). — *Exposition de la morale catholique. VI. Le Vice et le péché. II. Leurs effets, leurs formes, leurs remèdes.*

Conférences et Retraite. Carême 1908, par E. Janvier (petit in-8, Lethielleux). — *Histoire des commandements de l'Eglise*, par A. Villien (in-12, Lecoffre, Gabalda). — *Le Sens catholique*, par H. Couget (in-12, Bloud). — *Dieu et Science*, par J. de la Perrière (2 vol. in-16, Lyon et Paris, Vitte). — *Jésus. Lectures évangéliques pour l'Avent et le temps de Noël*, par l'abbé A. Dard (in-12, Lecoffre, Gabalda). — *Triduum eucharistique et instructions sur la communion quotidienne, d'après les décrets de Sa Sainteté Pie X*, par le P. J. Lintelo (in-8, Tournai et Paris, Casterman). — *Fragments eucharistiques*, extraits des œuvres de Mgr C. Gay (in-32, Oudin). — *Correspondance de Monseigneur Gay, évêque d'Anthédon, auxiliaire de Son Eminence le cardinal Pie. Lettres de direction spirituelle.* 4e série (in-8, Oudin). — *La Virilité chrétienne*, par P. Gillet (in-12, Desclée, de Brouwer). — *Les Modernistes*, par le P. Maumus (in-16, Beauchesne). — *Lettres sur les études ecclésiastiques*, par Mgr Mignot (in-12, Lecoffre, Gabalda). — *Traité de droit public belge. Droit constitutionnel. Droit administratif*, par P. Errera (in-8, Giard et Brière). — *Traité de droit civil comparé*, par E. Roguin. *Les Successions.* I et II (in-8, Librairie générale de droit et de jurisprudence). — *Précis théorique et pratique de procédure civile*, par E. Glasson, avec le concours, au point de vue pratique, de P. Colmet-Daage. 2e édition mise au courant de la législation et de la jurisprudence par A. Tissier. T. II (in-8, Librairie générale de droit et de jurisprudence). — *Le Mariage et le divorce de demain*, par H. Coulon et R. de Chavagnes (in-18, Flammarion). — *L'Impôt progressif en théorie et en pratique*, par E. R. A. Seligman; trad. par A. Marcaggi (in-8, Giard et Brière). — *Les Principales Théories de la logique contemporaine*, par P. Hermont et A. Van de Waele (in-8, Alcan). — *Les Problèmes de la science et la Logique*, par F. Enriques; trad. de l'italien par J. Dubois (in-8, Alcan). — *Pragmatisme et Modernisme*, par J. Bourdeau (in-16, Alcan). — *Le Déterminisme économique de Karl Marx. Recherches sur l'origine et l'évolution des idées de justice, du bien, de l'âme et de Dieu*, par P. Lafargue (in-18, Giard et Brière). — *Leçons de philosophie et plans de dissertations*, par l'abbé J.-B. Domecq. I. *Psychologie* (in-8, cartonné, Tours, Cattier). — *L'Idéal du* XIXe *siècle*, par M.-A. Leblond (in-8, Alcan). — *Erreurs sociales et maladies morales*, par le Dr C. Fiessinger (in-18, Perrin). — *Nicole. Le Prisme, etc.* Introd. par H. Bremond (in-12, Bloud). — *Guide pour le choix d'une profession à l'usage des jeunes filles et des dames*, par F. de Donville. Nouvelle édition entièrement revue, mise à jour et augmentée, avec une Préface par G. Broquelet (in-18, Garnier). — *Leçons de pédagogie*, par A. Mathieu et E. Blanguernon (in-8, Alcide Picard). — *Au Cœur du féminisme*, par T. Joran (in-8, Savaète). — *La France économique et sociale à la veille de la Révolution. I. Les Campagnes*, par M. Kovalewsky (in-8, Giard et Brière). — *Lettre à un professeur d'anthropologie (A much abused Letter)*, par G. Tyrrell (in-12, E. Nourry). — *Mœurs intimes du passé*, par le Dr Cabanès (petit in-8 carré, A. Michel). — *L'Hygiène des dyspeptiques*, par le Dr R. Gaultier (in-18 carré, Delagrave). — *Neurasthénie et névrose. Leur guérison définitive en cure libre*, par le Dr P.-E. Lévy (in-16, Alcan). — *Contribution apportée à la notion d'hystérie par l'étude de l'hypnose spécialement considérée dans son histoire, dans son essence, dans ses effets*, par le Dr R. Van der Elst (gr. in-8, Vigot). — *Un Miracle d'aujourd'hui, discussion scientifique*, par G. Bertrin (in-12, Lecoffre, Gabalda). — *Histoire du développement de la chimie, depuis Lavoisier jusqu'à nos jours*; par A. Ladenburg; trad. sur la 4e édition allemande par A. Corvisy (gr. in-8, Hermann). — *Le Norfolk-Breton. Au Pays de Cornouaille*, par le comte

H. de Robien (gr. in-8, Laveur). — *Le Porc, races, élevage, maladies*, par H.-L.-A. Blanchon (in-12, Laveur). — *Culture des plantes oléagineuses et textiles*, par J. Fritsch (in-12, Laveur). — *Les Plantes oléagineuses. Colza, navette, œillette*, etc., par L. Malpeaux (in-16, cartonné, Hachette). — *Les Gazons*, par J.-C.-N. Forestier (in-12 carré, Laveur). — *Conseils pratiques sur la viticulture*, par J.-M. Guillon (in-16, Hachette). — *Cours d'arithmétique, classe de cinquième B*, par C.-A. Laisant et E. Perrin (in-18, H. Paulin). — *Leçons d'algèbre*, par L. Zoretti (in-18, H. Paulin). — *Leçons sur les fonctions définies par les équations différentielles du premier ordre, professées au Collège de France*, par P. Boutroux (gr. in-8, Gauthier-Villars). — *Cours d'astronomie*, par H. Andoyer. Seconde partie. *Astronomie pratique* (gr. in-8, Hermann). — *De la Restitution du plan au moyen de la téléphotographie en ballon*, par L. Pezet (in-8, Berger-Levrault). — *Torpilles et projectiles automobiles*, par H. Noalhat (gr. in-8, Berger-Levrault). — *Le Service de renseignements militaires en temps de paix, en temps de guerre*, par le lieutenant-colonel Rollin (in-18, Nouvelle Librairie nationale). — *La Crise navale*, par C. Chaumet (in-12, Chapelot). — *L'Art égyptien, choix de documents accompagnés d'indications bibliographiques*, par J. Capart (in-4, Bruxelles, Vromant; Paris, Guilmoto). — *Les Catacombes de Rome*, par M. Besnier (in-18, Leroux). — *L'Art religieux de la fin du moyen âge en France, étude sur l'iconographie du moyen âge et sur ses sources d'inspiration*, par E. Mâle (gr. in-4, Colin). — *L'Esthétique des villes*, par E. Magne (in-18, Mercure de France). — *La Sculpture espagnole*, par P. Lafond (in-4, Alcide Picard). — *Souvenirs de Belgique et de Hollande. Un Dessin de Colyer Edouard* (in-18 carré, imp. Picquoin). — *Correspondance de Bory de Saint-Vincent*, publiée et annotée par P. Lauzun (gr. in-8, Agen, Maison d'édition et Imprimerie moderne). — *Comment on construit une automobile*, par M. Zerolo. T. II et III (2 vol. in-12, cartonnés, Garnier). — *Science ou roman?* par John-Gérard; trad. de J. d'Orlyé (in-8, Savaète). — *La Langue française d'aujourd'hui. Evolution. Problèmes actuels*, par A. Dauzat (in-18, Colin). — *Massillon, sa prédication sous Louis XIV et sous Louis XV. Les Maîtres de la prédication en France*, par l'abbé L. Pauthe (in-8, Lecoffre, Gabalda). — *L'Elite de la Révolution. Discours et rapports de Robespierre, avec une Introduction et des notes* par C. Vellay (in-12, Fasquelle). — *Selected Poems of Pierre de Ronsard*, chosen by St. J. Lucas (petit in-12, Oxford, Clarendon Press). — *Quelques vers*, par H. des Portes de la Fosse (in-12, Lemerre). — *Près du foyer et dans les champs*, par E. Pinçon (in-18, Lemerre). — *Du Grave au doux*, par A. Collin (in-18, Lemerre). — *Heures de brume*, par A. Barratin (in-18, Lemerre). — *Le Sentier sonore*, par R. de Faÿ (in-16, Plon-Nourrit). — *La Rose entr'ouverte*, par R. Turpin (in-16, Plon-Nourrit). — *Le Prisme des heures*, par L. Maigue (in-18, Société française d'imprimerie et de librairie). — *Par ces longues nuits d'hiver*, par R. Gaubert-Saint-Martial (petit in-8, Éditions de l'Abbaye). — *Le Voyage d'Afrique*, par G. Demnia (in-18, Gastein-Serge). — *Les Voix de la forêt*, par Mlle M. Berthet (in-12, Bibliothèque générale d'édition). — *Dans les brumes des cités*, par M. Berthet (in-18, Bibliothèque générale d'édition). — *Au Caprice des heures*, par J. Mauclère (in-12, Rousseau). — *Le Chemin qui monte*, par N. Beauduin (in-18, Sansot). — *Mis Canciones, obras poéticas*, por P. R. del Valle Ruiz (petit in-8, Barcelona, Gustavo Gili). — *Ménandre. L'Arbitrage, édition critique, accompagnée de notes explicatives et d'une traduction*, par M. Croiset (in-8, Leroux). — *Alkestis*, pièce en cinq actes, en vers d'après Euripide, par B. Vadier (in-18, Lemerre). — *La Route infinie*, pièce en 2 actes, par

L.-M. Trémanlys (in-12, Jouve). — *Le Fantôme du passé*, par Deledda; trad. de l'italien par G. Hérelle (in-18, Calmann-Lévy). — *Immortelle Pologne!* par G. Dauchot (in-16, Perrin). — *Jean-Luc persécuté*, par C.-F. Ramuz (in-16, Perrin). — *Le Don de soi*, par A. Delacour (in-16, Plon-Nourrit). — *L'Ame libre*, par Brada (in-16, Plon-Nourrit). — *Haine de femme*, par M. Crawford (in-16, Hachette). — *Le Trèfle rouge. Le Secret du capitaine*, par N. Sevestre (in-16, Hachette). — *Le Voueur*, par C. Géniaux (in-16, Hachette). — *Criminelle par amour*, par A. Clavering Gunter; trad. de l'anglais par Mlle L. Zeys (in-16, Hachette). — *Le Petit Faune*, par G. Hue (in-18, Société française d'imprimerie et de librairie). — *La Race qui revit*, par le vicomte du Motey (in-12, Librairie des Saints-Pères). — *Au Blanc et Noir*, par R. Kipling; trad. d'A. Savine (in-18, Stock). — *Paysages passionnés*, par G. Faure (in-18 carré, Sansot). — *Le Miracle de Courteville*, par J. Nayral (in-12, Gastein-Serge). — *Histoires de tous les jours*, par L. Dupont (in-12, Bloud). — *Aventures de Bécot*, par P. Leclercq (in-12, Éditions de la « Vie parisienne »). — *La plus forte Chaîne*, par M.-T. Alem (in-18, Orsoni). — *L'Anneau fatal*, par C. Foley (in-12, Tours, Mame). — *Jean Chouan*, par R. Duguet et J. Rochebonne (in-16, Maison de la Bonne Presse). — *Au temps de l'Empereur*, par E. Daudet (gr. in-8, Maison de la Bonne Presse. — *En* 1815. *Récits d'une grand'mère*, par E. Daudet (gr. in-8, Maison de la Bonne Presse). — *Par le dur chemin*, par J. Ducluseau (in-16, Maison de la Bonne Presse). — *Le Franc-Maçon de la Vierge*, par F. Bouhours (in-16, Maison de la Bonne Presse). — *Au But*, par M. Thiéry (in-12, Abbeville, Paillart). — *Le Clergé à l'Académie. Silhouettes et portraits*, par Mgr de Moucheron (petit in-8, Perrin). — *Les Bonaparte littérateurs. Essai bibliographique*, par G. Davois (in-8, Edition bibliographique). — *H. Taine*, par C. Picard (in-12, Perrin). — *Sur Mérimée, notes bibliographiques et critiques*, par L. Pinvert (in-8, Leclerc). — *Du Dilettantisme à l'action, études contemporaines*, par C. Lecigne, 1re série (in-12, Lethielleux). — *Pages choisies des grands écrivains. Emerson*; trad. et Introd. par M. Dugard (in-18, Colin). — *La Perse d'aujourd'hui. Iran, Mésopotamie*, par E. Aubin (in-18, Colin). — *L'Ile de France contemporaine*, par H. de Rauville (in-18, Nouvelle Librairie nationale). — *São Paulo du Brésil, notes d'un colon français*, par L. Casabona (in-18 carré, Guilmoto). — *Au temps des Pharaons*, par A. Moret (in-18, Colin). — *Les Idées et les formes. Antiquité orientale*, par Péladan (in-18, Mercure de France). — *Vue générale de l'histoire de la civilisation*, par E. Driault (2 vol. in-16, Alcan). — *Le Monde actuel. Tableau politique et économique*, par E. Driault (in-8, Alcan). — *Les Martyrs. VIII. La Réforme*, 1573-1642, par le R. P. Dom H. Leclercq (petit in-8, Oudin). — *Les Livres de saint Patrice, apôtre de l'Irlande.* Introd., trad. et notes, par G. Dottin (in-12, Bloud). — *Vida de santa Teresa de Jesús*, por el P. F. de Ribera; nueva edición aumentada con una introducción copiosas notas y apendices por el P. J. Pons (gr. in-8, Barcelona, G. Gili). — *Autour d'une brochure. Sept lettres à M. Arthur Savaète, directeur de la « Revue du Monde catholique » sur le prétendu mariage de Bossuet, avec un article posthume de Mgr Justin Fèvre* (in-8, Savaète).— *Lettres de Louis XI, roi de France, publiées d'après les originaux pour la Société de l'histoire de France*, par J. Vaesen et E. Charavay. T. X. *Lettres de Louis XI*, 1482-1483, *et Supplément*, publiées par J. Vaesen et B. de Mandrot (in-8, Laurens). — *Œuvres inédites de l'abbé de Bonneval sur la Révolution*, publiées par l'abbé E. Griselle (in-8, Savaète). — *Autour de Bonaparte. Journal du comte P.-L. Rœderer, ministre et conseiller d'Etat. Notes intimes et politiques d'un familier*

des Tuileries. Introduction et notes par M. Vitrac (in-8, Daragon). — *La Jeunesse libérale de* 1830. *Lettres d'Alphonse d'Herbelot à Charles de Montalembert et à Léon Cornudet* (1828-1830), publiées pour la Société d'histoire contemporaine par ses petits-neveux (in-8, A. Picard et fils). — *Duchesse de Dino, puis duchesse de Talleyrand et de Sagan. Chronique de* 1831 *à* 1862, *publiée avec des annotations et un Index bibliographique*, par la princesse Radziwill, née de Castellane. I. 1831-1835 (in-8, Plon-Nourrit). — *Histoire de la France contemparaine* (1871-1900), par G.Hanotaux. T. IV. *La République parlementaire* (gr. in-8, Société d'édition contemporaine). — *La Religion au temps du duc de Saint-Simon, d'après ses écrits rapprochés de documents anciens ou récents, avec un commentaire et des notes*, par E. Pilastre (in-8, Alcan). — *Père et fille. Philippe de Champagne et sœur Catherine de Sainte-Suzanne à Port-Royal*, par C. Gailly de Taurines (In-16, Hachette). — *Les Intendants de province sous Louis XVI*, par P. Ardascheff; trad. du russe par L. Jousserandot (gr. in-8, Alcan). — *Lettres à un ami* (1845-1880), par E. Rousse (2 vol. in-16, Hachette). — *Mémoires de Martin et Guillaume du Bellay, publiés pour la Société de l'histoire de France*, t. Ier, par V.-L. Bourrilly et Vindry (in-8, Laurens). — *Souvenirs d'une mission à Berlin en* 1848, par A. de Circourt; *publiés paur la Société d'histoire contemporaine* par G. Bourgin (in-8, A. Picard et fils). — *La France et les Alliances. La Lutte pour l'équilibre*, par A. Tardieu (in-16, Alcan). — *La Guerre en province. Campagnes de la Loire et du Mans*, 1870-71, par E. Gay (in-8, Ducrocq). *France et Angleterre. Cent années de rivalité coloniale*, par J. Darcy. *L'Affaire de Madagascar* (in-8, Perrin). — *Les Comptes du roi René*, publiés d'après les originaux inédits conservés aux archives des Bouches-du-Rhône, par l'abbé G. Arnaud d'Agnel. T. I. (gr. in-8, A. Picard et fils). — *Histoire de l'abbaye royale et de l'ordre des chanoines réguliers de Saint-Victor de Paris.* 2e période. (1500-1791), par F. Bonnard. T. II. (gr. in-8, chez l'auteur, au Tremblay-sur-Mauldre, par Montfort-l'Amaury (S.et.-O.). — *Paris sous Napoléon. Assistance et bienfaisance. Approvisionnement*, par L. de Lanzac de Laborie (petit in-8, Plon-Nourrit). — *Abrégé de l'histoire de Port-Royal*, par J.-B. Racine, avec un Avant-propos, un appendice, des notes et un Essai bibliographique, par A. Gazier (in-18, Société française d'imprimerie et de librairie). — *Régions naturelles et Noms de pays. Etude sur la région parisienne*, par L. Gallois (in-8, Colin). — *Notes historiques. Châtillon-sur-Loing (Loiret), sa seigneurie et ses anciennes institutions religieuses*,par E. Tonnellier (gr. in-8, Champion). — *Les Disciplines de la France*, par P. Adam (in-18, Vuibert et Nony). — *La Presse contre l'Eglise*, par L.-C. Delfour (in-12, Lethielleux). — *La Tolérance protestante*!!! par E. Camut (in-8, Librairie Saint-Paul). — *La Conjuration juive contre le monde chrétien*, par Copin-Albancelli (in-16, Lyon et Paris, Vitte). — *Geschichte der Hohenstaufen und ihrer Zeit*, von H. Gerdes (in-8, Leipzig, Dunker und Humblot). — *Marie-Louise et la Cour d'Autriche entre les deux abdicâtions* (1814-1815), par le baron de Méneval (in-8, Emile-Paul). — *Les Tournaisieus et le Roi de Bourges*, par M. Houtart (in-8, Tournai, Casterman). — *La Hongrie au* XXe *siècle. Etude économique et sociale*, par R. Gonnard (in-18, Colin). — *Joachim Murat, roi de Naples. La Dernière Année de règne (mai* 1814-*mai* 1815), par le comt M.-H. Weil. T.I. *Les Préliminaires du Congrès de Vienne (mai-novembre* 1814) (in-8, Fontemoing). — *L'Expiation. L'Escadre de Port-Arthur, carnet de notes du capitaine de frégate W. Sémenoff*, préparé par le commandant de Balincourt (in-18 carré, Challamel). — *Basile Ier, empereur de Byzance*(867-886) *et la Civilisation byzantine à la fin du* IXe *siècle*,

par A. Vogt (gr. in-8, A. Picard et fils). — *Le Maroc d'aujourd'hui et demain. Rabat. Etudes sociales*, par le Dr Mauran (in-16, Paulin). — *L'Enseignement au Maroc*, par C. René-Leclerc (in-8, Alger, imp. S. Léon). — *Canada et Canadiens*, par Dr A. Loir (in-8, Guilmoto). — *Descartes, la princesse Elisabeth et la reine Christine*, par le comte Foucher de Careil (in-8, Alcan). — *Un Missionnaire de 93. Marc-Antoine Baudot, député de Saône-et-Loire à la Législative et à la Convention*, par A. Trimoulier (in-8, Dorbon aîné). — *Le Vrai Baron de Batz. Rectifications historiques, d'après des documents inédits*, par C. de Batz-Trenquelléon (gr. in-8, Bordeaux, Feret; Paris, Mulot). — *Le P. Lacordaire, apôtre et directeur des jeunes gens*, par le R. P. H.-D. Noble (in-12, Lethielleux). — *M. l'Abbé de Préville et les Œuvres de jeunesse*, par l'abbé E. Occre (in-16, Lyon et Paris, Vitte). — *L'Abbé Beraud, ancien curé de Blanzy et de Montceau-les-Mines, fondateur d'orphelinats*, par l'abbé J.-B. Chaillet (in-18, Lyon et Paris, Vitte). — *Figures de femmes. Marie Jenna intime*, par Mlle M. Pesnel (in-12, Librairie des Saints-Pères).— *Une belle Vie. Histoire intime de Jean de Rochevieille*, par H. Cahiat. 2e éd. (gr. in-8, Tours, Cattier). — *Les Grands Hommes de l'Eglise au* XIXe *siècle. Windthorst*, par J. Lespinasse-Fonsegrive (in-12, Librairie des Saints-Pères). — *An alphabetical subject index and index Encyclopaedia to periodical articles on religion* 1890-1899, by E. C. Richardson (in-8 cartonné, New York, Scribner's Sons).— *Bibliografia de la guerra de la Independencia*, por el teniente coronel I. Marín (gr. in-8, Madrid imp. de la « Revista ténica de Infa y Caba).

VISENOT.

Le Gérant CHAPUIS.

Imprimerie polyglotte FR. SIMON, Rennes.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

OUVRAGES D'ENSEIGNEMENT CHRÉTIEN ET DE PIÉTÉ

ENSEIGNEMENT. — 1. *Catéchistes et catéchismes, ou Traité théorique et pratique de pédagogie catéchistique*, par le chanoine F. FINOT. Paris, Lecoffre, Gabalda, 1908, petit in-8 de XI-498 p., 4 fr. — 2. *Le Catéchisme et sa pédagogie, ou Nouvelle Méthode pratique d'enseignement sûre et rapide de la doctrine*, par l'abbé LOUIS REIGNAT. Paris, Haton, petit in-12 oblong de VIII-VI 160 p., 2 fr. — 3. *L'Essentiel de la religion catholique, directoire pour les catéchistes d'adultes*, par l'abbé P. COQUERET. Paris, Lethielleux, s. d., in-12 de 167 p., 1 fr. 50.— 4. *Credo*. I. *Je crois en Dieu*, par l'abbé LEMOINE. Paris, Lethielleux, s. d., petit in-8 de VIII-290 p., 3 fr. — 5. *Les Péchés capitaux. Quinze discours pour prônes, sermons, conférences d'hommes*, par PH.-G. LABORIE. Paris, Téqui, 1908, in-12 de VIII-248 p., 1 fr. — 6. *Les Fêtes sociales, ou les Fêtes chrétiennes au point de vue social*, par l'abbé L. DE CASAMAJOR. Lille et Paris, Société Saint-Augustin, s, d., in-8 de VIII-280 p., avec grav., 2 fr. 50. — 7. *Instructions sur les fêtes de l'année*, par l'abbé MORISOT. Paris, Téqui, 1908, 2 vol. in-12 de 379 et 421 p., 4 fr.

PRÉDICATION. — 8. *La Práctica del Pulpito. Estudios homiléticos*, por A. MEYENBERG; trad. de la quinta edición alemane por el D. RAMON RUIZ AMADO. Madrid, « Razon y Fe », 1908, in-8 de XV-660 p.,8 fr. — 9. *Œuvres oratoires* du P. HENRI CHAMBELLAN. T. II. *Retraite ecclésiastique. Conférences sur l'éducation. Retraite pascale.* Paris, Beauchesne, 1908, in-8 de XII-725 p., 4 fr. — 10. *Le Prédicateur de la doctrine chrétienne*, par l'abbé J. SABOURET. T. III. Belley, Chaduc, 1907, in-16 de 395 p., 3 fr. 50. 11.— *La Virilité chrétienne. Conférences universitaires*, par le P. GILLET. Lille, Desclée, de Brouwer, 1909, in-12 de VI-442 p., 3 fr. 50.—12. *Pour le peuple, conférences dialoguées*, par JOSEPH et PAUL GABOREAU. Paris, Beauchesne, 1908, in-16 de XVI-297p., 3 fr.

JÉSUS-MARIE. — 13. *La Bible des fidèles. La Lettre et l'esprit. Le Saint Évangile de Jésus-Christ selon S. Mathieu, S. Marc, S. Luc et S. Jean. Commentaire traditionnel extrait des SS. Pères, d'après la « Chaîne d'or » de S. Thomas d'Aquin*, par l'abbé CLAUDE-EUGÈNE BOUVIER. Lyon et Paris, Vitte, 1908, petit in-8 de IV-751p., 7 fr. — 14. *Jésus. Lectures évangéliques pour l'Avent et le temps de Noel*, par l'abbé A. DARD. Paris, Lecoffre, Gabalda, s. d., in-12 de X-267 p., 2 fr. 50. — 15. *La Royauté de Jésus-Christ*, par le R. P. FÉLIX. Œuvre posthume. *Huitième Retraite de Notre-Dame de Paris.* Paris, Téqui, 1908, in-12 de VII-331 p., 3 fr. — 16. *Marie, reine de France, par droit d'héritage, par droit de conquête, par droit d'élection*, par l'abbé FUZIER. Paris et Lyon, Vitte, s. d., petit in-8 de 368 p., 2 fr. 50.

EUCHARISTIE-SACERDOCE. — 17. *Méditations sur l'Eucharistie*, par BOSSUET. Édition par l'abbé MAX CARON. Paris, Haton, 1908, in-18 de X-324 p., 2 fr.—18. *Fragments eucharistiques extraits des Œuvres de* Mgr CHARLES GAY. Paris, Oudin, 1908, in-32 de XVI-366 p., 2 fr. 50. — 19. *Le Décret sur la communion quotidienne et son application aux fidèles*, par le R. P. J.-M. LAMBERT. Paris, Beauchesne, 1908, in-16 de 190 p., 2 fr. — 20. *Triduum eucharistique et instructions sur la communion quotidienne, d'après les décrets de S. S. Pie X*, par le P. JULES LINTELO. Tournai, Casterman, 1908, in-8 de 125 p., 0 fr. 75. — 21. *Vers la vie eucharistique*, par P. LEJEUNE. Paris, Lethielleux, 1908, in-32 de 92 p., 0 fr. 30. — 22. *Le Sacerdoce et le Sacrifice de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, par J. GRIMAL. Paris, Beauchesne, 1908, in-18 de XXII-405 p., 3 fr. 50. — 23. *Ce que sera le prêtre au* XXe *siècle*, par Mgr HENRY BOLO. Paris, Haton, s. d., in-18 de 354 p., 2 fr. 50.

SPIRITUALITÉ. — 24. *Œuvres de saint François de Sales, évêque et prince de Genève et docteur de l'Église.* Édition complète publiée par les soins de religieuses de la Visitation du premier monastère d'Annecy. T. XV. *Lettres.* Vol. V. Paris et Lyon, Vitte, 1908, gr. in-8 de XIII-468 p., 8 fr. — 25. *Méditations sur les évangiles du dimanche à la portée des simples fidèles pour tous les jours de l'année*, par le chanoine

François Fournier. Paris, Haton, s. d., in-12 de 602 p., 3 fr. — 26. *Méditations du soir, tirées de nos saints Livres, pouvant servir pour la méditation, la lecture spirituelle, etc.*, par le R. P. André Prévot. Paris et Tournai, Casterman, s. d., in-18 de VIII-748 p., 3 fr. 50. — 27. *La Bondad divina*, por José M. de Jésus Portugal. Barcelona, Subirana, 1908, in-18 cartonné de 258 p.

Piété-Dévotions. — 28. *Marie et les Mystères de Jésus. Un Mot sur chaque mystère du Rosaire.* Extraits des écrits de Mgr Charles Gay. Paris, Oudin, 1908, in-32 de 90 p., 1 fr. 50. — 29. *Dialogue sur l'esclavage de la Sainte Vierge, d'après le B. Louis-Marie Grignion de Montfort*, par Un ancien Aumônier. Paris et Lyon, Vitte, 1909, in-32 de 63 p., 0 fr. 25. — 30. *Oficio de la Santisima Virgen Maria y de difuntos.* 9e edic. Barcelona, Subirana, 1908, in-32 cartonné de 171 p. — 31. *Ancora de Salvación ó devocionario*, por el R. P. José Mach. Barcelona, Subirana, 1908, in-18 cartonné de 690 p., avec grav.

Enseignement. — 1 à 7. — La science de la religion devient de plus en plus nécessaire et il importe beaucoup qu'elle puisse être sérieusement enseignée. A cette œuvre éminemment opportune M. le chanoine Finot collaborera très efficacement par son livre : *Catéchistes et catéchismes.* Dans son « Avant-propos » il expose brièvement, mais avec une vive clarté, l'urgence d'une instruction religieuse en rapport avec les besoins contemporains; il indique en deux mots la division de son ouvrage en deux grandes parties, dont l'une sera consacrée aux qualités, aux aptitudes, aux vertus du catéchiste, et l'autre traitera des lois, des industries, des secrets distincts de la personne même. D'où le sous-titre du volume : *Traité théorique et pratique de pédagogie catéchistique.* L'auteur a su ne rien omettre de ce qui incombait à sa mission; son travail témoigne d'un esprit judicieux et surtout d'une grande expérience. Qui sera catéchiste? Excellence et utilité de cette tâche; instruction, foi et dévouement nécessaires aux catéchistes; le but à atteindre et les moyens; méthode d'enseignement et enfin nécessité de favoriser la persévérance. Voilà ce que doit s'efforcer de faire le catéchiste; tel est son apostolat. L'auteur passe ensuite à l'histoire du catéchisme dans l'église; il expose les lois pédagogiques, les modes, les formes, les procédés d'enseignement, la préparation des leçons, l'organisation des cours suivant les âges; l'instruction religieuse dans les cercles d'études; la pratique des sacrements et des exercices spirituels au catéchisme. Ce livre est un vrai *traité* de pédagogie catéchistique, comme l'appelle l'auteur; l'œuvre justifie pleinement le titre et il ne nous reste plus qu'à nous en servir.

— Avec *le Catéchisme et sa pédagogie*, M. l'abbé Reignat complète le livre de M. le chanoine Finot; il a sa *Méthode pratique, sûre et rapide*, mais il montre qu'on peut très bien réaliser ce que suggère et conseille l'ouvrage précédent. L'examinateur chargé du rapport sur cette innovation pédagogique se plaît à constater que ce travail est « d'une extrême clarté pour l'étude ». A ne le considérer même que sous le rapport typographique « les questions sont placées en « manchettes », les mots les plus importants sont mis les uns en relief, les autres en

accolades; le jeune étudiant aime davantage son livre, travaille avec plus de facilité, apprend mieux et plus vite ce qui a frappé ses yeux d'une manière particulière ». Pour exposer ainsi la doctrine, la faire comprendre et la graver dans la mémoire, il faut la posséder soi-même pleinement et dans toute sa lumineuse clarté. C'est ce qu'on se hâte de constater en parcourant les pages ou les tableaux de ce livre, qui est en quelque sorte un album ou un panorama de la doctrine. On soupçonne de quelle utilité il peut être pour le catéchiste, qui saura d'ailleurs se conformer aux conseils si judicieux de l'auteur.

— C'est d'après une méthode particulière et, dans le bon sens, très originale, que M. l'abbé Coqueret expose aux adultes ce qu'il appelle : *L'Essentiel de la religion catholique*. Cette méthode consiste d'abord à faire connaître aussi brièvement que possible ce qu'il est absolument *nécessaire* de savoir ou ce qui est *essentiel*; puis à y ajouter ce qui est utile à apprendre pour tout chrétien soucieux de raisonner sa foi, ou qui est de nature à l'intéresser; à proposer enfin quelques exercices destinés à exciter un raisonnement capable de fixer la connaissance. Le livre est divisé en 18 articles qui comprennent en effet toute la substance même de la doctrine : 1° Dieu, les anges et l'univers; 2° l'homme, l'âme, et la tache originelle; 3° Notre-Seigneur Jésus-Christ; 4° la vraie religion; 5° les enseignements de Jésus-Christ; 6° Commandements; 7° la piété; 8°-18° la grâce, la prière et les sacrements. Sur Dieu, par exemple, l'auteur résume la doctrine de l'Église en une petite page ; il fait suivre les explications succinctes de ce résumé; puis il groupe les mots de cet exercice qui doivent s'expliquer et enfin il condense le tout en quelques lignes. Un questionnaire très détaillé permet au catéchiste d'interroger son catéchumène sur l'enseignement qui vient de lui être donné. Et ainsi pour chacun des articles que nous avons indiqués. Évidemment cette méthode ne peut être que très utile; l'auteur nous dit qu'il en a obtenu le meilleur résultat et nous le croyons sur parole.

— Dans son *Credo*, M. l'abbé Lemoine nous promet de plus longs développements, et il le faut bien pour satisfaire le désir des esprits sérieux, avides d'approfondir la vérité religieuse. Il développera, l'un après l'autre, les douze articles du symbole et il commence aujourd'hui par l'explication de ces mots : *Je crois en Dieu*, dont il fait le titre de son premier opuscule. Une Introduction magistrale traite de la préparation à la foi par l'humilité, l'effort moral, la prière, et la parole de Dieu. Entrant ensuite dans son sujet, il démontre l'existence de Dieu; il nous révèle la vie intime de Dieu; il parle de la création du ciel et de la terre, d'Adam et Ève. Dans de remarquables appendices, il étudie les preuves thomistes de l'existence de Dieu, en particulier la preuve du premier moteur; il traite des créations

soudaines en général et de la liberté de l'homme. Nous sommes d'avis que ce livre est « d'une lecture tout à fait attachante, dont toutes les pages sont bien méditées et substantielles, doctrinales et lumineuses ». Mgr Baunard dit à son tour : « J'ai rarement lu quelque chose qui m'ait autant satisfait, fond et forme, et qui m'ait plus entièrement conquis, esprit et cœur ».

— Le livre de M. l'abbé Laborie sur *les Péchés capitaux* aurait été toujours opportun ; il l'est encore mieux à notre époque contemporaine, où le vice semble vouloir prendre la première place et s'étaler au grand jour. L'auteur s'applique, d'abord, à préciser la notion même du péché ; il le considère dans ses causes, dans ses variétés, dans ses pénalités. Il donne ensuite des considérations judicieuses sur le nom et le nombre des péchés capitaux. Et alors abordant de front son sujet, il développe la doctrine de l'Église sur chacun de ces péchés, l'étudiant dans sa nature, sa gravité, et en indiquant le remède. Quelques notes terminent l'ouvrage de M. l'abbé Laborie, insistant sur les conséquences des péchés capitaux et énumérant quelques conseils pratiques pour les combattre et les vaincre. L'auteur nous assure qu'il a fait passer dans son travail « le plus de doctrine possible », doctrine qu'il a recueillie, non sans peine, et recherchée dans de nombreux auteurs ». C'est bien, en effet, l'impression que produit sur le lecteur cette étude si substantielle sur les péchés capitaux: on y trouve, selon le vœu bien légitime de l'auteur, « la doctrine nécessaire qui sait instruire et convaincre, console et fortifie ».

— Avec *les Fêtes sociales* de M. l'abbé de Casamajor, nous passons du grave au doux, sans rompre toutefois avec le grave. C'est même cet heureux mélange qui fait le mérite de cet ouvrage, où *les Fêtes chrétiennes* sont considérées *au point de vue social*. Ces titres ne pouvaient, ne devaient que plaire aux regards et aux goûts du lecteur contemporain ; il faut, à cette heure que tout se réduise à une question *sociale* : pourquoi n'y aurait-on pas ramené la question des fêtes religieuses puisque l'avantage incontestable de ces fêtes est d'être en harmonie avec notre nature, nos besoins, nos aspirations? Vous le constaterez en lisant les pages si intéressantes de M. l'abbé Casamajor. Il y a, en outre, dans son livre un parfum de piété qui embaume l'âme, des considérations élevées qui plaisent à l'intelligence et l'éclairent. C'est court, mais c'est complet, c'est clair. Ajoutez encore à ces avantages celui d'une illustration très choisie, distribuée avec autant de discernement que de prodigalité. Quelle bonne fortune pour un livre de nos jours d'être ainsi privilégié, en réunissant tout ce qui mérite et prépare le succès !

— M. l'abbé Morisot se propose le même but. Ses *Instructions sur les fêtes de l'année* en sont à leur deuxième édition. N'est-ce pas assez

dire quelle faveur ont obtenue ces considérations à la fois si doctrinales et si intéressantes? Elles ont subi avec honneur l'épreuve de la publicité et il devait en être ainsi. Cette œuvre est remarquable sous tous les rapports : elle a surtout cet avantage de révéler aux fidèles le sens ou la signification des fêtes et les enseignements qu'elles donnent. Il y a là comme un traité de morale et de spiritualité, sous une forme plus attrayante et la leçon peut se faire accepter plus aisément. On ne saurait trop populariser ces ouvrages où le peuple chrétien se forme à l'étude et à la connaissance de nos fêtes religieuses; étant mieux instruit, il prend plus d'intérêt aux cérémonies du culte et cet attrait, qui n'est pas fait seulement de vaine curiosité, le porte à fréquenter davantage les églises et à tirer un excellent profit des enseignements qu'ils voient se traduire pour ainsi dire en actes.

Prédication. — 8 à 12. — *La Práctica del Pulpito*, du professeur Meyenberg, est en faveur au sein du clergé allemand, et le R. P. Amado a voulu, en la traduisant, la faire connaître au clergé espagnol. Nous aimons à espérer que notre clergé français pourra bientôt, à son tour, avoir sa traduction et profiter d'un ouvrage qui est à juste titre si apprécié. *La Civilta cattolica*, organe autorisé de la critique catholique, a publié, à l'occasion de la cinquième édition allemande de ce livre, un article remarquable où elle loue « ce manuel si neuf, si fécond, si suggestif, par conséquent très utile aux jeunes ecclésiastiques et aux prêtres qui se destinent à l'apostolat de la prédication ». Elle analyse ensuite l'œuvre et termine en exprimant le vœu — que nous formions tout à l'heure pour la France — de voir un traducteur sérieux et intelligent doter l'Italie de cet auxiliaire si utile pour la prédication et pour la formation du jeune clergé dans la mission d'annoncer dignement et avec fruit la parole de Dieu. L'ouvrage est divisé en trois livres. Le premier traite de l'essence même de l'éloquence sacrée et de ses suprêmes règles. Dans le deuxième livre, l'auteur énumère les sources de l'éloquence sacrée : l'Écriture sainte, la liturgie, etc. Au troisième livre se trouvent indiqués les moyens qu'emploie l'éloquence sacrée, ses divers genres, la forme extérieure du discours sacré. Ce traité, bien complet, clairement développé, se termine par la lettre-circulaire sur la prédication sacrée, émanant, par ordre de S. S. Léon XIII, de la Congrégation des évêques et une table alphabétique parfaitement comprise.

— Après les règles de l'éloquence, le modèle. C'est avec ce qualificatif que le R. P. Longhaye nous présente dans une « Préface » critique les *Œuvres oratoires* du P. Henri Chambellan. « Étant ce qu'ils sont, dit-il, je n'ose prétendre que ses sermons s'élèvent au rang des grands maîtres de la chaire. Au moins les peut-on prendre pour modèles, et parfois excellents, du genre, tel que l'entendront toujours le

zèle pur et la foi conséquente avec elle-même. » Les Œuvres oratoires du P. Chambellan (tome II) consistent en une retraite ecclésiastique, en plusieurs conférences sur l'éducation, en une retraite pascale. Ce volume s'adresse donc à une catégorie spéciale de lecteurs,aux prêtres, qui pourront y trouver des considérations bien adaptées à leurs sublimes fonctions et à leurs obligations. Il n'omet rien de ce qui ressort de la dignité du sacerdoce, de la vie de prière, de dévoument, de sacrifice qui est la vie du pasteur des âmes; il a une trop haute idée du ministère qu'il remplit auprès de ses vénérés confrères pour ne pas apporter dans l'accomplissement de cette tâche toute la sollicitude et tout le zèle qu'elle réclame. Quant à la forme, il n'y attache qu'une importance secondaire; elle est ce que la fait la pensée. « A ce religieux très grave et très humble, ne demandez pas de vous amuser en cherchant la poésie ou l'émotion pour elles-mêmes; il n'en sera, dans l'occasion, ni moins coloré ni moins chaleureux. N'attendez pas davantage qu'il coure après l'originalité ». Les quelques sermons de la retraite pascale que renferme ce volume ont trait aux grandes vérités, à la divinité de Jésus-Christ, à la confession et à la communion. Quelques-uns sont de véritables chefs-d'œuvre : à la simple lecture, on éprouve encore une vive et profonde émotion que la voix de l'orateur devait accroître pour assurer dans les cœurs le triomphe de la grâce.

— Le troisième volume de l'Œuvre de M. l'abbé Sabouret : *Le Prédicateur de la doctrine chrétienne*, contient de courtes instructions sur la troisième partie du catéchisme ou les moyens de sanctification : la grâce, la prière, les sacrements. Le reste du livre, c'est-à-dire la plus grosse part, contient plusieurs suppléments : instructions pour la première communion, sur la révélation, la messe, les commandements de Dieu, pour des missions et des retraites, sur la confirmation, les fruits du Saint-Esprit, les Sacramentaux, pour la plupart des associations et des confréries paroissiales; il se termine par le décret sur le communion quotidienne et quelques instructions pour le Carême. C'est donc bien le « Manuel du prédicateur » de la doctrine chrétienne. Il y a là une matière inépuisable et pour toutes les circonstances de la vie pastorale; l'ouvrage a fait ses preuves et sera de plus en plus apprécié.

— Aux jeunes gens, M. l'abbé Gillet offre ses conférences sur *la Virilité chrétienne*; elles ont pour but et doivent réaliser la formation du cœur et de l'esprit selon les préceptes de la morale évangélique. Dans une première partie sont réunies onze conférences où l'auteur établit un saisissant parallèle entre l'idéal chrétien et l'éducation chrétienne du caractère. La deuxième partie contient neuf conférences sur les vertus ou sur l'action intérieure de l'éducation chrétienne et à la troisième partie appartiennent les six dernières, traitant de

l'action extérieure de cette éducation ou du culte et des œuvres. Cet ouvrage nous paraît de la plus incontestable opportunité : ce qui manque surtout à notre société contemporaine, même à nos chrétiens, à nos catholiques pratiquants, c'est le caractère, c'est la virilité. Il ne faut plus se contenter d'un christianisme d'habitude, de routine, de tradition : il est nécessaire d'avoir une conviction personnelle et profonde et c'est là l'état d'âme qu'il convient de former dans la jeune génération. « Alors, dit l'auteur, alors seulement l'homme pourra songer à devenir un chrétien de caractère et à construire solidement sur le roc des énergies humaines l'édifice imposant de la grâce ». La doctrine n'a rien à redouter d'une étude approfondie et elle n'a pas non plus à s'effrayer de la tâche qu'elle est appelée à remplir de nos jours; elle est de tous les temps, elle a été en harmonie avec tous les besoins des sociétés auxquelles elle a été mêlée. La piété est utile à tout, dit l'apôtre. On peut en dire autant de la doctrine catholique : elle est utile à tout et doit suffire à tout. Que nos jeunes gens se pénètrent donc de l'enseignement de M. l'abbé Gillet et ils ne pourront que s'applaudir de s'être laissés former à la vérité chrétienne.

— *Pour le peuple* : ce sont surtout des conférences dialoguées qui conviennent le mieux et qui sont bien à la portée de l'auditoire. M. le chanoine Crosnier nous les présente en les recommandant à notre attention. Il nous fait connaître gentiment les deux auteurs, Joseph et Paul Gaboreau, deux frères, prêtres du diocèse d'Angers qui ont très bien réussi dans ce genre de prédication. Modestes autant que zélés et intelligents, ils n'attribuent pas ce succès flatteur à leurs qualités personnelles, à leur propre éloquence; ils en reportent tout le mérite — après Dieu — à la forme même de leur apostolat. Il y a beaucoup d'objections contre leur assertion, bien des préjugés contre ces conférences dialoguées. L'auteur de la Préface s'est fait fort de dissiper ces préjugés et de réfuter victorieusement ces objections. Nous ajouterons que son plaidoyer nous paraît d'une documentation sérieuse et qu'il pourrait bien faire triompher cette cause. Comme de nouveaux apôtres vont surgir naturellement pour mettre en œuvre ce mode d'enseignement, M. le chanoine Crosnier se hâte, et avec raison, de leur donner quelques conseils pratiques, recommandés particulièrement par les deux frères conférenciers. Les sujets traités sont l'indifférence religieuse, le péché mortel, la sanctification du dimanche, la divinité de Jésus-Christ, la résurrection, la confession, etc. Les *conférences dialoguées pour le peuple* sont un vrai modèle du genre; nous conseillons aux prêtres de les imiter, d'en profiter même largement pour la prochaine station du carême, ou pour une mission : ils seront étonnés des résultats qu'ils obtiendront.

Jésus.—Marie.— 13 à 16.— Le code de notre morale est contenu

dans l'Évangile : il nous vient de Jésus-Christ lui-même et c'est à le connaître que doivent tendre tous nos efforts. M. l'abbé Bouvier a voulu nous faciliter cette tâche en nous offrant un commentaire du *Saint Évangile de Jésus-Christ*, commentaire qu'il appelle *traditionnel*, parce qu'il est extrait des saints Pères d'après « la Chaîne d'or » de saint Thomas d'Aquin. Nous le félicitons de son œuvre qui contribuera si heureusement à vulgariser parmi les fidèles la connaissance, hélas ! si négligée et si rare de nos saintes Écritures. Dans ce nouveau commentaire, la traduction littérale du texte est suivie d'une explication spirituelle empruntée aux œuvres des Pères de l'Église, explication brève, mais suffisante pour aider le lecteur à bien pénétrer le sens de la parole divine. Chaque évangile vient à son tour rappeler les enseignements du Christ et les faits principaux de sa vie, et le livre constitue bien en effet ce que l'auteur appelle : « La Bible des fidèles ». Nous en augurons le plus grand bien pour les âmes et nous croyons que ce livre ne manquera pas d'avoir sa place de choix dans tous les foyers chrétiens, où il est destiné à opérer un réveil merveilleux en faveur de nos saintes Lettres en nous ramenant à la pratique des siècles chrétiens : la lecture de la sainte Bible expliquée par la Tradition.

— Les *Lectures évangéliques*, de M. l'abbé Dard, ont encore pour objet notre divin *Jésus*, mais seulement considéré *pour le temps de l'Avent et le temps de Noël*, c'est-à-dire Jésus annoncé et venant au monde. Le travail de l'auteur s'ouvre par la méditation et le commentaire du premier chapitre de l'Évangile selon S. Jean, où Jésus entre en scène avec son caractère de Verbe de Dieu. Au chapitre deuxième, Jean-Baptiste fait son apparition et nous assistons à son ministère de précurseur. Le troisième, le quatrième et le cinquième chapitres nous rappellent les mystères de l'Annonciation et de la Visitation. Au chapitre sixième, c'est la naissance de Jésus, l'Enfant-Dieu que des bergers viennent adorer (chapitre septième); les Mages leur succèdent aux chapitres huitième et neuvième. Les cinq derniers chapitres nous racontent la fuite en Égypte, le massacre des Innocents, le retour de l'exil, la vie à Nazareth. M. l'abbé Dard nous offre ces divers épisodes de l'enfance de Jésus, en nous recommandant de les lire, comme il convient, « avec humilité, simplicité et persévérance », non pas avec le désir de satisfaire une curiosité, d'ailleurs assez légitime, mais cherchant seulement ce qui peut nous être occasion de profit spirituel. Il veut aussi nous aider à saisir le vrai sens de ces pages inspirées, car l'Évangile n'est pas seulement une histoire, elle est aussi et surtout une doctrine : « interprétée par les saints Pères ou les exégètes autorisés, elle sera mieux comprise et mettra notre pensée et notre cœur en contact avec la pensée et le cœur même de Dieu ». En tête du livre se trouve une carte de la Judée au temps de N.-S. J.-C.

— Dans sa huitième retraite de Notre-Dame, le R. P. Félix traite *ex professo* de la *Royauté de Jésus-Christ*; il en établit l'existence et en énumère les caractères; mais comme le Christ est un signe de contradiction, sa royauté a rencontré et rencontre encore une opposition, souvent puissante, opposition judaïque dès le début, puis opposition païenne et césarienne, opposition hérétique et schismatique, opposition révolutionnaire et de la libre pensée. A nous de garder notre foi au Christ, de reconnaître toujours sa souveraineté, et de remplir nos devoirs de bons et loyaux sujets, ceux de croire à sa parole, d'obéir à ses lois et de l'aimer. Mieux encore, il faut que nous donnions à notre Christ-Roi un dévouement absolu pour le suivre contre Satan et pour vaincre cet ennemi qui est le nôtre comme le sien. Ce dévouement doit aller jusqu'à l'imitation aussi complète que possible des vertus de notre roi; il est notre modèle surtout par l'humilité et la charité et ce qui nous aidera très efficacement à l'imiter, c'est l'amour que nous devons avoir pour lui. Aussi bien n'est-ce pas par l'amour qu'il veut régner lui-même sur nous? Nous répondrons ainsi fidèlement à ses désirs; nous rendrons notre obéissance plus facile et plus douce; nous mériterons plus sûrement les bienfaits de ce règne du Christ sur nous et en nous. Lisons avec ces sentiments les instructions du P. Félix, qui continue ainsi, après sa mort, un apostolat fécond en fruits si précieux : elles nous aideront à aimer notre Christ-Roi et à le faire aimer autour de nous.

— Et Marie sa mère est notre reine : *Marie, reine de France par droit d'héritage, par droit de conquête et par droit d'élection*. Le titre du livre de M. l'abbé Fuzier est parfaitement justifié au cours des 35 chapitres dont se compose ce travail que nous pourrions qualifier de « patriotique ». Aidé par tous les documents qu'il a pu trouver et puisant abondamment aux sources les plus autorisées, l'auteur étudie le culte de Marie en France avant l'ère chrétienne et depuis l'origine du christianisme dans les Gaules, en s'arrêtant à chaque siècle et dans chaque contrée : c'est le royaume de Marie par droit d'héritage. Le second livre nous montre Marie répondant par des bienfaits au culte de vénération et de confiance filiale que lui rend la France et méritant ainsi d'être notre reine par droit de conquête; elle nous délivre de tous nos ennemis soit dans l'ordre temporel, soit dans l'ordre spirituel. Dans le troisième livre nous voyons Marie se plaire à choisir la France comme sa nation privilégiée et à lui témoigner le plus maternel amour : apparition à Paris en 1830, en 1846 à La Salette, en 1858 à Lourdes, en 1870 à Pontmain, elle affecte de s'affirmer notre reine et ne cesse, par ses prévenances, de provoquer notre amour, notre gratitude, notre union indissoluble. Un prêtre français félicitait un de ses confrères italiens de posséder à Lorette la maison même de la Sainte Vierge.

« Oui, certes, répondit l'Italien, nous avons bien sa maison, mais Elle n'y est jamais; elle vient toujours chez vous, en France ». Cette prédilection témoigne bien de l'amour que Marie a pour nous; mais elle nous oblige d'autre part à lui prouver notre fidélité et notre confiance inébranlables. Il dépend de nous que le royaume de France soit toujours le royaume de Marie.

Eucharistie. — Sacerdoce. — 17 à 23. — Les *Méditations sur l'Eucharistie*, par Bossuet, sont des considérations extraites des œuvres complètes de l'illustre évêque de Meaux et mises en ordre par M. l'abbé Max Caron. Elles en sont à une deuxième édition : ce qui prouve bien que ce petit livre a été apprécié et goûté. Il fallait s'y attendre. Le pieux et judicieux éditeur a réparti en cinquante méditations tout ce qui est relatif au divin mystère de l'autel : l'institution de la sainte Eucharistie avec toutes les circonstances qui la précèdent, l'accompagnent ou la suivent; l'essence même du Sacrement, les dispositions qu'il réclame, les bienfaits qu'il apporte, les sentiments qu'il suggère, l'utilité qu'il convient d'en retirer, l'action de grâces. Chaque méditation ou chapitre se subdivise en un certain nombre d'alinéas qui servent à saisir plus facilement le sens du texte évangélique qui est commenté; à la fin se trouvent « une prière et une résolution qui résument les pensées et condensent les sentiments ».

— Un autre maître de la vie spirituelle, mais notre contemporain, Mgr Gay, nous offre à son tour ses *Fragments eucharistiques*, où la doctrine est la même que dans l'opuscule précédent, mais exposée et développée d'après une autre méthode. La première partie considère l'amour de Dieu comme source de l'Eucharistie et nous fait connaître nos devoirs envers elle. Avec la deuxième partie nous pénétrons dans le Cénacle, et, à l'heure que Jésus se plaît à appeler son heure, tout en méditant à l'immolation mystique du Sauveur, nous nous réjouissons de l'universalité et de la perpétuité du don de l'Eucharistie. La vie de Jésus-Christ dans l'Eucharistie fait l'objet de la troisième partie : il y est traité des actes principaux de Jésus dans son état eucharistique, de la triple vie céleste, terrestre et divine de Jésus, de notre gratitude envers Dieu pour ce don si excellent. Dans la quatrième partie nous apparaissent les trois aspects de la divine Eucharistie : Jésus y est l'hostie de Dieu son Père, notre pain vivant, l'hôte fidèle et perpétuel de l'Église. Voici maintenant le sacrifice eucharistique, le même que celui de la croix, véritable sacrifice, festin de Dieu et de l'Église : c'est la cinquième partie. La sixième est consacrée à la communion eucharistique; la septième à la visite au Saint-Sacrement et la huitième et dernière à Notre-Dame du T.-S. Sacrement, Mère et modèle des adorateurs.

— Nous arrivons ainsi préparés, logiquement, à la réception de la

divine Eucharistie, réception que le décret du 20 décembre 1905 nous presse de rendre quotidienne. L'opuscule du R. P. Lambert sur ce document pontifical nous instruit pertinemment de tout ce qui se rapporte à cette pratique. Il a pour titre : *Le Décret sur la communion quotidienne et son application aux fidèles.* Divisé en neuf entretiens, il développe la raison qui justifie la communion fréquente, même quotidienne et traite ensuite de la communion pour tous et de la communion à travers les siècles, des dispositions soit de nécessité, soit de convenance pour communier, du contrôle du confesseur, de la préparation et de l'action de grâces, de l'idée de communion, de la communion et du purgatoire. Dans l'appendice qui termine le travail sont réunis le texte latin du décret et de la lettre de la Sacrée Congrégation à l'épiscopat ainsi que d'autres pièces relatives à la communion quotidienne. Le rapport des censeurs appelle ce travail « un guide sûr et pratique, une bonne œuvre », à laquelle il présage le plus flatteur succès.

— Le *Triduum eucharistique* du P. Jules Lintelo développe le même enseignement en quelques *Instructions sur la communion quotidienne* d'après les décrets de S. S. Pie X. C'est le complément de l'ouvrage qui précède. La lecteur y trouvera beaucoup à prendre pour sa propre direction, et, s'il est prêtre, pour la direction des âmes pieuses. Au début, les documents, décret, lettre, appel aux prêtres; puis, industries propres à assurer le succès du triduum, mot d'ordre de Rome. Dans le corps de l'ouvrage, instructions sur le désir de N.-S. J.-C., les besoins de la vie surnaturelle, les dispositions requises, la communion des enfants, la communion fréquente pour les hommes, la communion réparatrice, etc. En terminant : triduum et la communion quotidienne dans les maisons d'éducation, abstention d'un jour par semaine.

— En fréquentant ainsi la sainte Table nous nous acheminerons *Vers la vie eucharistique* que vient nous faire connaître et aimer M. le chanoine Lejeune. Cette petite brochure devrait être entre les mains de tous les fidèles. Dix chapitres les renseigneront exactement sur la notion de la vie eucharistique, son utilité, sa source, sa pratique et ses œuvres; ils leur donneront une réponse à l'objection contre la fréquente communion et quelques conseils pour la visite au saint Sacrement, sur la vie d'union avec Jésus-Hostie.

— Le dogme de l'Eucharistie est considéré d'un point de vue plus élevé et plus étendu dans le livre de M. J. Grimal : *Le Sacerdoce et le Sacrifice de Notre-Seigneur Jésus-Christ.* Dans une lettre, qui sert d'Introduction, Mgr l'évêque de Nevers fait l'analyse de ce travail et confirme la doctrine du savant théologien : le portrait du prêtre saint y est tracé en raccourci, mais de main de maître. Ainsi introduit

chez l'auteur, on peut parcourir avec utilité et agrément les pages d'un livre si plein d'une doctrine élevée, puisée aux meilleures sources, exposée et développée dans une langue facile, claire, parfois élégante, toujours exacte et précise, qui exprime facilement les pensées même les plus abstraites. La première partie — la préparation — considère Jésus-Christ comme prêtre et victime, figuré et présagé par le sacerdoce et le sacrifice antiques; la deuxième nous montre la réalisation de cette figure et de cette prophétie dans Jésus-Christ, constitué le prêtre par excellence qui offre sur l'autel de la Croix le sacrifice infini dont la sainte messe est la reproduction ou la commémoraison. La troisième partie nous invite à assister, au Ciel, à la consommation du sacrifice qui est comme la confirmation et la conséquence nécessaires de son efficacité. Dans la quatrième partie nous voyons Jésus souverain Prêtre « renouveler jusqu'à la fin des temps l'Eucharistie d'oblation de la croix qui doit donner à son Église le sacrifice parfait pour faire communier les chrétiens à l'hostie qui les conduit à la consommation du ciel en les incorporant à la mort du Calvaire ». L'auteur appelle cela « le prolongement eucharistique »; il invite alors les fidèles à acquérir l'intelligence de la messe et à pratiquer la communion, source de grâce et de vie qui doit entretenir et développer en nous les germes de la sainteté. Les prêtres tireront le plus grand avantage de la lecture et de la méditation de ce remarquable ouvrage.

— Il serait alors facile de présager : *Ce que sera le prêtre au* XXe *siècle.* Mgr Bolo nous fait du prêtre contemporain un portrait qui est loin d'être flatté. A-t-il complètement raison de lui adresser maints et maints reproches sur son attitude, sur ses procédés, sur ses relations avec le pouvoir, etc? Sans doute, il y a le côté humain, même dans le sacerdoce, et il peut y avoir ici ou là par trop d'accentuation. Mais il ne faut pas transformer l'exception en règle générale. Un fait capital suffit à juger le clergé français actuel : c'est l'unanimité, c'est l'empressement désintéressé avec lesquels évêques et prêtres ont répondu à la direction du Pape condamnant la loi de séparation et du même coup exposant la France catholique au dépouillement complet, à la détresse; c'est ce beau geste, qui fait l'admiration du monde et qui a jeté nos ennemis dans le désarroi. Ils se faisaient de nos prêtres une idée qui leur permettait d'espérer une humble soumission : que ne ferait pas le clergé pour conserver ses trésors? Et par son attitude digne, généreuse, noble, disons même héroïque, il a prouvé que sa fidélité à l'Église, son attachement à la hiérarchie, à la discipline, lui tenaient plus à cœur que les richesses temporelles. Cette réserve faite, nous sommes d'avis qu'il faut harmoniser les méthodes d'enseignement et d'action avec les besoins de l'époque contemporaine et c'est ce que l'Église a fait à toutes les époques de son histoire; ce qui se traduit

dans cette formule : *Non nova, sed nove.* Entendu dans ce sens, le livre de Mgr Bolo pourra être utile; on y trouvera des conseils à suivre, des procédés à étudier et à mettre en pratique, et alors le prêtre au xxe siècle sera toujours le prêtre selon la tradition, le vrai prêtre de Jésus-Christ, se faisant tout à tous, au xxe siècle comme dans chaque siècle.

Spiritualité. — 24 à 27. — Donnons dans cette série la première place à qui la mérite : au nouveau tome des *Œuvres complètes de saint François de Sales.* C'est le cinquième volume des *Lettres* de l'évêque de Genève, écrites au cours des années 1611 à avril 1613. « L'ensemble de cette correspondance, dit l'érudit éditeur, le R. P. Navatel, peut fournir de précieux documents sur la vie pastorale de l'évêque, mais surtout les lettres adressées à la Mère de Chantal sont des pages incomparables qui nous livrent naïvement les plus touchantes confidences de sa vie intime et surnaturelle ». Les lettres de ce volume sont au nombre de près de quatre cents; elles ont été revues avec soin, et, souvent, accompagnées de notes qui en éclairent le texte. Un appendice renferme: 1° quelques lettres adressées à saint François de Sales, 2° des pièces diverses, parmi lesquelles les grands pardons d'Annecy; suit un glossaire des locutions et des mots surannés. Puis vient un index des correspondants par ordre alphabétique et enfin la table des lettres de ce volume avec quelques indications sommaires. C'est une œuvre soigneusement faite et qui est digne de l'éminent évêque dont la radieuse figure nous apparaît ainsi entourée d'une auréole encore plus éclatante.

— Les *Méditations sur les Évangiles du dimanche* sont destinées à l'usage des simples fidèles et mises à leur portée pour tous les jours de l'année. « C'est une œuvre louable, écrit Mgr l'évêque de Digne, à l'auteur de ce travail, M. le chanoine Fournier, de faciliter le saint exercice de la méditation aux âmes qui veulent s'y livrer ». Et chaque méditation se déroule, développée selon le même plan. Le sujet, comme l'indique le titre du livre,est l'évangile même du dimanche, divisé pour suffire aux sept jours de la semaine. Et le commentaire embrasse ainsi, dans tous le cours de l'année, l'ensemble de la doctrine évangélique et de tous nos devoirs. Cette méthode est, semble-t-il, plus favorable pour la pratique de ce pieux exercice. Chaque méditation, ainsi que le dit justement l'auteur, est *substantielle* quant au fond, tout en étant *onctueuse* quant à la forme; elle est assez courte, en évitant de rendre les sujets trop abstraits et trop arides; elle est suffisamment longue pour développer comme il convient le sujet qui s'offre à la réflexion sans grossir le volume démesurément. « Nous les offrons, dit l'auteur, à tout le monde, mais particulièrement à la classe laborieuse et peu éclairée des campagnes et des villages ». Plaise à Dieu que ce livre se propage pour le plus grand bien de ces familles !

— Le psalmiste aurait voulu méditer tout le jour. Sans nous inviter à suivre cet exemple, le R. P. Prévot veut au moins nous faire aimer et pratiquer les *Méditations du soir*, pouvant servir à double fin, ou à une méditation ordinaire, ou à une simple lecture spirituelle. Ces *Méditations du soir* sont rédigées d'après une méthode autre que celle du précédent auteur. Le but du P. Prévot est « d'aider les âmes à mieux entrer dans l'esprit de l'Église selon les différents temps de l'année, à devenir des âmes *liturgiques* » et alors il s'applique à suivre les pensées du saint office. Ce sont des méditations courtes, doctrinales, mystiques, dirigées principalement « en vue de venir en aide aux âmes de plus en plus nombreuses qui sentent le besoin de s'animer de l'esprit de supplication et de réparation pour la sainte Église, en union avec Marie réparatrice ». Ce sera là, pour ces âmes généreuses, un stimulant tout-puissant de la vie d'amour et de sacrifice qui ne se sépare pas de la vie d'amour, de paix et de joïe.

— A méditer encore avec le plus grand fruit *la Bondad divina*, de Mgr M. de Jésus Portugal. Le pieux auteur consacre dix-huit chapitres à considérer la bonté de Dieu dans son principe, sa nature et ses manifestations : Dieu est bon, il est la bonté même, le souverain bien, la bonté la plus aimable, qui s'est manifestée dans l'œuvre de la création, dans l'Incarnation, dans la Passion, dans l'Eucharistie, soit envers les pécheurs, soit envers nous. Quelle doit être alors notre disposition à l'égard de cette divine Bonté, sinon de la désirer d'un grand désir et d'exalter ses bienfaits? Il est seulement à regretter que cet excellent opuscule n'ait pas trouvé encore un traducteur qui puisse nous le faire lire en notre langue. Espérons que nous ne tarderons pas à jouir de cet avantage, et ce sera pour nos pieux fidèles une bonne fortune de pouvoir goûter ces pages si remplies de belles considérations et de touchantes exhortations.

Piété. — Dévotions. — 28 à 31. — Nous ne dirons qu'un mot sur les quatre opuscules qui forment cette petite catégorie. Serait-il, aussi bien, nécessaire d'insister pour recommander *Marie et les Mystères de Jésus*, courtes méditations sur chaque mystère du Rosaire, extraites des écrits de Mgr Gay? Il suffit de les annoncer pour les faire rechercher. Les mêmes sympathies sont acquises au *Dialogue sur l'esclavage de la Sainte Vierge*, d'après la doctrine du B. Grignion de Montfort. Les lecteurs aimeront cet exposé qui s'appuie sur la tradition de l'Église, d'après Bossuet et l'enseignement officiel : ils seront surpris de l'intérêt et du charme qu'ils y trouveront. — Le petit livre intitulé : *Oficio de la Santisima Virgen Maria y de difuntos, segun el rito romano* n'a de l'espagnol que le titre et les premières pages où sont rappelées les rubriques et les indulgences propres à la récitation de l'office ; le reste est dans la langue liturgique, en latin. Le livre se compose de

l'office de la Sainte Vierge, de l'office des morts, des sept psaumes de la pénitence, des litanies des saints, des prières pour le voyage et de quelques hymnes. — Enfin le R. P. José Mach offre aux âmes pieuses son livre : *Ancora de Salvacion*, ou *Manuel de dévotion* qui enseigne aux âmes dévotes de nombreux moyens pour suivre la voie de la perfection et aux pasteurs qui doivent les diriger d'abondants secours pour sanctifier leurs paroisses. Cet opuscule est riche de pratiques de piété, de prières, de lectures spirituelles. Mais encore, il nous faut exprimer le même désir que plus haut, celui de voir cet opuscule espagnol passer en notre langue : fidèles et prêtres de France y trouveront grand profit. F. CHAPOT.

POÉSIE — THÉATRE

1. *Les Muses françaises. Anthologie des femmes-poètes* (1200 *à* 1891). Morceaux choisis accompagnés de notices biographiques et bibliographiques par ALPHONSE SÉCHÉ. T. I. Paris, Louis-Michaud, s. d., in-12 de 400 p., avec portraits, 3 fr. 50. — 2. *Le Prisme des heures*, par LOUIS MAIGUE. Paris, Société française d'imprimerie et de librairie, 1908, in-18 de 147 p., 3 fr. 50. — 3. *Près du foyer et dans les champs*, par E. PINÇON. Paris, Lemerre, 1908, in-18 de IV-106 p., 3 fr. — 4. *A la Source d'eau vive*, par ANDRÉ BESSON. Lille, Société Saint-Augustin, 1908, in-12 de 47 p., 1 fr. — 5. *L'Année mystique*, par le même. Même éditeur, 1908, in-12 de 16 p., 0 fr. 50. — 6. *Du Grave au doux*, par PAUL COLLIN. Paris, Lemerre, 1908, in-18 de 206 p., 3 fr. — 7. *Comme au temps joli des marquises*, par HENRI ALLORGE. Paris, Plon-Nourrit, 1908, petit in-8 de 62 p., 1 fr. 50. — 8. *Au Caprice des heures*, par JEAN MAUCLÈRE. Paris, Rousseau, 1909, in-12 du 163 p., 3 fr. 50. — 9. *Le Don de soi*, par ANDRÉ DELACOUR. Paris, Plon-Nourrit, s. d., in-16 de 171 p., 3 fr. 50. — 10. *Quelques vers*, par H. DES PORTES DE LA FOSSE. Paris, Lemerre, 1908, in-18 de 415 p., 3 fr. — 11. *Heures de brume*, par A. BARRATIN. Paris, Lemerre, 1908, in-18 de XII-259 p., 3 fr. 50. — 12. *Au Jardin des roses mourantes*, par R. CHRISTIAN-FROGÉ. Paris, Sansot, 1908, in de 177 p., 3 fr. 50. — 13. *Poésies*, par A. COUVREUR. Paris, Henry Paulin, 1908, petit in-16 carré de 109 p., 2 fr. — 14. *Le Chemin solitaire*, par BLANCHE SAHUQUÉ. Paris, Sansot, 1908, in-12 de 173 p., 3 fr. 50. — 15. *Dans les brumes de scités*, par MARGUERITE BERTHET. Paris, Bibliothèque générale d'édition, 1909, in-18 de 221 p., 3 fr. 50. — 16. *Les Voix de la forêt*, par la même. Même éditeur, 1907, in-18 de 164 p., 3 fr. 50. — 17. *L'Essor*, par la baronne ANTOINE DE BRIMONT. Paris, Plon-Nourrit, 1908, in-16 de 135 p., 3 fr. 50. — 18. *Le Chemin qui monte*, par NICOLAS BEAUDUIN. Paris, Sansot, 1909, in-8 de 164 p., 3 fr. 50. — 19. *Le Voyage d'Afrique*, par G. DEMNIA. Paris, Gastein-Serge, 1908, in-18 de 206 p., 3 fr. — 20. *Le Sentier sonore*, par ROBERT DE FAY. Paris, Plon-Nourrit, s. d., in-16 de 181 p., 3 fr. 50. — 21. *La Rose entr'ouverte*, par RENÉ TURPIN. Paris, Plon-Nourrit, 1908, in-16 de 148 p., 3 fr. 50. — 22. *Les Iles fortunées*, par GASTON BEAUVAIS. Paris, Société générale d'éditions, s. d., in-12 de 112 p., 2 fr. — 23. *Le Cantique des Cantiques*, par GUY D'AVELINE (Mme GAZALA). Paris, Vic et Amat, 1908, in-12 de 244 p., 3 fr. 50. — 24. *Les Fardeaux chéris, pantoums*, par I. R.-G. Paris, Lemerre, 1908, in-18 de 220 p., 3 fr. — 25. *Pauca Paucis*, par RAYMOND DARSILES. Fougerolles, imp. Reuchet-Ougier, 1907, in-8 de 172 p. — 26. *Poèmes*, par ARCHAG TCHOBANIAN (traduction française). Paris, Mercure de France, 1908, in-12 de XII-263 p. 3 fr. 50. — 27. *Rêves païens*, par C. PSYCHA. Paris, imp. de Vaugirard, s. d., in-8 de 100 p.

THÉATRE. — 1. *Un Divorce*, pièce en trois actes, par PAUL BOURGET et ANDRÉ CURY. Paris, Plon-Nourrit, 1908, in-16 de XXIV-205 p., 3 fr. 50. — 2. *Alkestis*, pièce en cinq actes en vers, d'après Euripide, par BERTHE VADIER. Paris, Lemerre, 1908, in-18 de 82 p., 2 fr. — 3. *Théâtre* de LÉON DUVAUCHEL. Paris, Lemerre, 1908, in-18

de 245 p., 3 fr. 50. — 4. *La Bonne Lorraine, chronique nationale*, par JULES DE MARTHOLD. Paris, Daragon, 1908, in-16 de 87 p. — 5. *L'Aube sur Béthanie*, poème dramatique en un acte, par JULES LEROUX. Roubaix, Édition du Beffroi, 1908, in-12 de 33 p., 0 fr. 75. — 6. *La Route infinie*, pièce en un acte, par L.-M. THÉMANLYS. Paris, Jouve, 1908, in-12 de 84 p., 1 fr.

POÉSIE. — 1. — M. Alphonse Séché a réuni sous ce titre : *Les Muses françaises*, une *Anthologie des femmes poètes*. Cinquante-cinq noms figurent dans ce recueil, qui va du douzième siècle jusqu'à nos jours. On y rencontre donc toutes les muses célèbres, et même quelques autres, dont on n'avait guère entendu parler. Il est vrai que les inconnues font parfois de jolies choses. Mais peut-être aurait-on besoin d'une autre petite anthologie pour réduire encore à sa quintessence celle de M. Alphonse Séché. — Chaque femme poète a sa notice. Beaucoup de ces notices rendent le lecteur mélancolique. La proportion des égarées et des dévoyées est malheureusement forte, plus forte dans le monde des dixièmes muses que dans la société ordinaire. Dans les poésies citées, l'amour élégiaque tient une place un peu encombrante. Un peu, c'est bien, mais il y en a trop. M. Séché observe d'ailleurs avec raison que « la femme excelle dans la narration douloureuse de ses peines ». Mais cette « excellence » n'exclut pas la monotonie. On voudrait plus de muses dans le genre de Mme Anaïs Ségalas, qui a si gentiment écrit pour les enfants. C'est encore une spécialité où les femmes excelleraient, si elles le voulaient bien. Dans l'ensemble, le recueil est intéressant et représente un travail des plus méritoires.

2. — A ceux qui goûtent la vraie poésie, la poésie sincère, sérieuse, profonde, pénétrée, nous pouvons signaler sans crainte *le Prisme des heures*, de M. Louis Maigue. La critique austère, après avoir blâmé quelque recherche de modernisme dans les expressions, noté quelques accès de subtilité psychologique et fait ses réserves sur l'emploi, rare d'ailleurs, de l'hiatus, peut louer sans réserves la fraîcheur de l'inspiration, la sincérité du sentiment et, très souvent, la cadence des strophes. M. Louis Maigue n'est pas sans analogie avec Sully-Prudhomme, qu'il aime, mais il est franchement chrétien, et sa profondeur est vivifiante. L'amour n'est pas absent, mais revêt une forme noble, voilée, discrète, qui n'enlève aucun charme à son expression. Des pièces comme *Revoir*, *Sagesse*, *la Maison de province*, *J'ai dit à ma douleur*... sont des bijoux que les amateurs sauront apprécier. L'auteur a un éloge original de *la Poussière*. Il faudrait de trop longues citations pour faire apprécier dignement le talent du poète. Voici toutefois les deux strophes par lesquelles débute *Revoir* :

Je l'ai revue après deux ans,
Celle à qui je songeais sans cesse :
Elle avait rempli ma jeunesse,
Et ses yeux chers m'étaient présents.

Je l'ai revue un soir d'automne,
Sous des cieux froids et dépouillés...
Nos cœurs étaient dépareillés,
Et je n'ai retrouvé personne.

M. Louis Maigue dit des choses intimes dans une note contenue, et des choses graves sur un ton qui n'est pas celui du prêche. Il évoque avec une émotion communicative les souvenirs du passé. Vers la fin du volume il descend de plus en plus dans les profondeurs de la vie intérieure, et y projette la lueur de beaux vers qui obligent le lecteur à penser.

3. — On savoure aussi de beaux vers, sonores, bien frappés, rythmiques, dans le recueil vraiment remarquable de M. E. Pinçon : *Près du foyer et dans les champs*. Que les sujets soient bien originaux on peut le contester, et la banalité trouve en quelques pages son petit coin. Les petits vers de six syllabes sont parfois insignifiants. Mais, cette part faite à la critique, nous avouons avoir été charmé à la lecture de ce volume, où les sentiments les plus délicats sont traduits dans une langue harmonieuse, animée d'un vrai lyrisme comme on n'en voit plus beaucoup aujourd'hui. Voici une fin de pièce :

Soyez béni, Seigneur, dans vos soleils superbes,
Dans l'insecte qui dort caché parmi les herbes,
Dans les chênes altiers, dans les fleurs du sillon !
Qu'ils chantent votre nom, l'oiseau sous la ramure,
La fleur, l'étoile d'or et toute la nature !
Seigneur vous êtes grand ! Seigneur vous êtes bon !

Les souvenirs d'enfance, les veillées au coin du feu, la vieille maison qu'on démolit, le nuage qui passe, le sous-bois mystérieux, la lampe fidèle, inspirent le poète. — Voici maintenant le chrétien qui se relève après un instant de « lassitude » :

Mais d'un robuste effort il relève la tête,
Et, vaillant, le front haut, bravant l'âpre tempête,
De l'enfer déchaîné, des passions en feu,
Sans laisser s'égarer son regard en arrière,
Sans laisser sa charrue échouer dans l'ornière,
Il poursuit son labeur dans le grand champ de Dieu.

M. Pinçon atteint donc par moments la grande poésie. Il a le coup d'aile, et nous l'en complimentons.

4. — Le court recueil de M. André Besson : *A la Source d'eau vive*, ne respire pas seulement la piété la plus pure et la plus ardente; il brille encore par la spontanéité du mouvement, le pittoresque du coloris et, si l'on nous passe l'expression, par une naïveté courageuse qui n'est pas sans charme. Le poète parle avec élan et simplicité à la fois.

Je viens souffrir vers vous, mon Dieu, j'ai de la peine.

et sa foi confiante lui dicte de beaux vers d'une forme achevée.

Il dit encore à Dieu :

Je baise votre main qui frappe ma misère,
Plus vous m'aurez meurtri, plus je vous bénirai.
Je sais, ô mon bourreau, que vous êtes mon père;
S'il vous plaît que je souffre encor, je veux le faire,
Et je vous remercie, ô mon maître adoré.

M. André Besson imagine, quand il veut, des rythmes ingénieux et sait vaincre des difficultés qu'il a recherchées en artiste. On peut lui reprocher, çà et là, un peu de décousu, d'où résulte quelque obscurité, mais, en somme, c'est assez rare.

5. — La plaquette encore plus courte du même auteur, intitulée *L'Année mystique*, se recommande par les mêmes qualités d'édification et d'entrain à la fois poétique et mystique. On y rencontre des vers bien frappés comme ceux-ci :

Tout homme a son Carême et sa Semaine sainte...
Avoir peur de souffrir, c'est avoir peur de Dieu...
Jésus-Christ n'est pas mort sur une croix d'argent...
Pour contempler la mort il faut être à genoux.

Aussi mâle que pieux : telle est la formule qui peut définir le talent de M. Besson.

6. — La facilité est une des qualités maîtresses de M. Paul Collin. C'est ce qui lui permet de passer *Du Grave au doux*. Hâtons-nous d'ajouter qu'il réussit mieux dans le doux que dans le grave, bien qu'une pointe de mélancolie et d'attendrissement léger conviennent tout à fait à son talent. Cette facilité a le tort de se doubler parfois de prolixité, mais des strophes gracieuses arrivent bien vite pour plaider la cause du poète. Certains passages, nuancés de mièvrerie, rappellent Charles d'Orléans. Comme le royal trouvère, M. Collin aime à mettre en relief la nature, le côté *joli*. Du reste, il a du bon sens, n'oublie pas la note chrétienne et, dans ses poésies amoureuses, respecte le lecteur. La langue est assez pure, et c'est par exception qu'on rencontre des mots comme « introublé ».

L'espace nous manque pour citer un *Sonnet mélancolique* et *Dieu nous aime*, qui sont des pages d'exceptionnelle valeur. Bornons-nous à la bluette suivante, intitulée : *Trop d'obéissance* :

Quand j'avais huit ans, elle en avait quatre.
Pour bien affirmer mes droits de garçon,
Je me permettais souvent, sans la battre,
De la rudoyer de belle façon.

Alors elle allait chercher sa famille
Pour qu'à ma colère on mît le holà.
« Monsieur, embrassez la petite fille,
Dit un jour son père, et puis, aimez-la ! »

L'aimer?... J'obéis quand on me commande;
Docile à l'aimer je me résolus,
Oui; mais à présent, la petite est grande;
Ce sont les parents qui ne veulent plus.

M. Collin pourrait faire d'autres jolies choses dans ce genre... s'il savait plus souvent être court.

7. — Plusieurs fois déjà nous avons remarqué l'originalité et l'ingéniosité de M. Henri Allorge. Son nouveau recueil : *Comme au temps joli des marquises*, orné de gracieuses vignettes, mérite l'intérêt des amateurs. C'est une série, très courte d'ailleurs, de madrigaux, rondeaux, ballades, pastichant artistement la galanterie du grand siècle. L'ensemble est gentil et amusant. Voici un sonnet où l'auteur imite jusqu'aux inversions d'autrefois :

Cupidon, l'enfant rieur,
D'une sayette acérée
A mon âme déchirée,
Dont j'ai cuisante douleur.

Belle dame au ris moqueur,
Pour quelle cause ignorée,
L'ardent fils de Cythérée
Épargna-t-il votre cœur?

Cette injustice est extrême!
Qui résoudra ce problème?
Hélas! je viens d'y penser.

Marquise, la chose est claire :
C'est qu'il n'osa vous percer,
Vous ayant pris pour sa mère.

« Pris » pour « prise ». La licence grammaticale peut-elle passer même en un pastiche?

8. — M. Jean Mauclère est un courageux. Il ose faire des « odes », de véritables odes comme on en faisait autrefois, et son recueil *Au Caprice des heures*, en renferme quelques-unes qui ne sont pas mal tournées. Nous aimons l'ode sur *la Comète*, celle sur *la Petite Ville*. En revanche, le morceau sur *Sodome* est écrasé par la comparaison avec le *Feu du Ciel*, des *Orientales*. Du reste, ces odes sont entremêlées de pièces de diverse nature qui témoignent d'un talent souple et alerte. Le mouvement et la facilité sont deux qualités notoires chez M. Mauclère.

Voici un assez joli sonnet sur *Mon Chat* :

C'est encore un enfant : son petit nez froncé
Surmonte drôlement sa fine bouche rose;
A le voir, par moments, on jurerait qu'il pose,
Tellement il est grave, austère et compassé.

Appuyé sur le bord de son panier tressé
Il nous regarde tous d'un air digne et morose;
Peut-être il réfléchit à la métempsycose,
Considérant s'il fut un homme, au temps passé;

Ou peut-être qu'il songe aux peines de la vie,
Aux chagrins, aux douleurs, par qui fut assombrie
La destinée humaine... et celle aussi des chats.

Non, son souci présent est plus proche et plus grave :
Un papillon voltige, et Minet, pas très brave,
Se demande, anxieux, s'il ne s'enfuira pas.

Détail grammatical : M. Mauclère écrit quelque part : « pour ne pas qu'il s'attriste ». Rappelons-lui doucement que ce n'est pas français.

9. — Un spiritualisme ardent est la note dominante dans *le Don de soi*, de M. André Delacour. Ce « don de soi », lui apparaît surtout sous deux formes, l'amour et la pitié. L'auteur a des emportements platoniques, mais il ne réussit pas toujours à planer et le remords arrive. Il se repent et dit, très orthodoxe :

L'amour n'est pas heureux qui n'est pas l'amour juste,
Reconnu par le Droit et sublime par Dieu,
Haut comme les clochers, pur comme le Saint-Lieu,
Et qui fonde un foyer sur une base auguste.

M. Delacour plaint ensuite les douleurs humaines, les misères du peuple, les tristesses des isolés. Il célèbre le dévouement des sauveteurs, salue les Vendéens :

Vous êtes les héros d'une ardente épopée
Où l'amour et la foi brandissaient seuls l'épée,
Lui donnant des lueurs d'éclair;
Car, n'ayant pas souci d'intérêt et de gloire,
Vous ne faisiez la guerre et vouliez la victoire
Que pour un but splendide et fier.

L'auteur a du souffle, de l'éloquence, de la noblesse. Il regarde constamment en haut. Beaucoup de pièces se terminent par le mot « Dieu ». Son vers est correct et appliqué, mais le prosaïsme et les chevilles n'en sont pas toujours exclus. Il arrive à M. Delacour de glisser dans le genre nébuleux, et même dans le genre ennuyeux. Mais il lui arrive aussi de trouver des vers splendides.

10. — Sous ce titre modeste : *Quelques vers*, M. H. des Portes de la Fosse, diplomate de profession et poète à ses heures, publie un recueil d'une allure franche et pittoresque où un petit grain de rêverie ne nuit pas à de sobres et nettes descriptions. Il a, de ses voyages, rapporté des impressions diverses; mais nous préférons encore ce début de sonnet, rapporté du *Bois de Boulogne (Tour du lac)*.

Passez dans vos landaus et vos automobiles,
O mondains, affublés de vos plus beaux atours,
Montrez le dernier cri des couturiers habiles,
Étalez votre faste et faites mille tours;

Avalez à longs traits le sable et la poussière,
Échangez cent propos d'intérêt dépourvus;
Votre âme n'en sera plus haute ni plus fière,
Mais vous serez heureux, car Paris vous a vus.

M. des Portes de la Fosse laisse passer des négligences, comme il convient à un poète amateur et quasi grand seigneur. Certaines pages sont faibles et insignifiantes. Mais plus d'une strophe, çà et là, est joliment travaillée et l'auteur connaît l'art des chutes harmonieuses.

11. — Mme A. Barratin a déjà écrit plusieurs recueils de pensées dont quelques-unes témoignent d'une âme vraiment profonde. Cette profondeur de sentiments nous apparaît dans les *Heures de brume*. La moitié du volume est l'écho d'un deuil récent qui a bouleversé l'âme de l'auteur. Puis viennent des pièces de fantaisie, qui prouvent la variété de son talent. A travers un certain vague qui se confond avec la « brume » du titre, on entrevoit une âme élevée, généreuse, conduite au détachement par la douleur. Certaines pages apparaissent au lecteur dénuées d'intérêt, bien qu'elles en aient sans doute beaucoup pour l'auteur. Voici, en revanche, un morceau pénétrant intitulé : *Oubli* :

Je n'ai jamais voulu, dans mes heures terribles,
Invoquer ton secours, oubli que je maudis;
J'aime mieux les regrets, même les plus sensibles,
Que ton souffle glacé qu'on nomme un paradis.

J'aime mieux trop sentir que de sentir à peine;
J'aime mieux trop souffrir que de souffrir trop peu;
Pour ma douleur je sens plus d'amour que de haine,
Et la garder toujours est mon plus tendre vœu.

Oubli ! crime du cœur, tombe sans fleur aimable,
Sans soupirs, sans oiseaux, sans le moindre frisson,
Plus froide que la mort et plus abominable,
Je n'applaudirai pas ta cynique chanson.

Les deux premiers vers de la deuxième strophe sont dignes des plus grand poètes. On en trouve çà et là d'aussi beaux. Ailleurs, les *Heures de brume* pèchent par des négligences et des prosaïsmes, mais c'est peut-être la rançon d'une qualité, l'absence de recherche, qui distingue heureusement Mme Barratin.

12. — Le souffle poétique ne manque pas *Au Jardin des roses mourantes*. L'imagination y touche à l'exubérance, et l'exubérance verse dans l'égarement. D'autre part, peu de poètes, parmi les jeunes, connaissent mieux que M. Christian-Frogé l'art de balancer mélodieusement une strophe et d'imprimer à une pièce un mouvement continu. Ce qui est fâcheux, c'est l'emploi qui est fait de ce talent. L'auteur revendique « le droit au blasphème ». Il chante la débauche avec frénésie; puis, par une réaction bien connue, conçoit pour la femme une haine furieuse. Il laisse entrevoir que certaines de ses poésies sont

écrites sous l'influence de l'opium ou de l'éther. Il rime une *Prière à Satan* qui commence ainsi :

Satan, je suis à toi ! Prends ma vie et mon âme !

Parfois ce sont des cris à la Musset, mais avec un accent plus âpre. Les vers suivants donnent à la fois une idée de l'état d'âme désolant du poète et de sa manière harmonieuse, qu'il faut bien constater :

Oh ! quel que soit le but où le Destin m'entraîne,
Quel que soit le néant qui me reprenne un jour,
Je saurai bien pleurer, en secouant ma chaîne,
Le deuil de l'espérance et le deuil de l'amour.
Nous avons tant souffert que nous pouvons maudire.
Mes malédictions se pressent sur ma lyre,
Car Dieu méconnut l'Homme après l'avoir créé.
Niant la Providence en ma douleur sublime
Mes larmes de Damné ruissellent dans l'abîme
Comme un reproche amer à la divinité !

Beau talent, mais âme malade pour la guérison de laquelle nous faisons des vœux.

13. — Sous le simple titre de *Poésies*, Mme A. Couvreur a rassemblé ce qu'on peut appeler les impressions d'une « intellectuelle » moderne, notamment celles qu'elle a rapportées de l'École normale de Sèvres, où elle fut professeur. Son état d'âme témoigne de ce que devient le christianisme en passant par le laminoir du lycée de filles perfectionné. Mme Couvreur est une stoïcienne, au style discret et contenu, maniant le vers avec une certaine vigueur, plutôt virile. Çà et là perce l'érudition de l'universitaire qui a pioché ses programmes. Elle met Hegel à côté de Platon. Ailleurs, elle compare le même Platon à Kant, que d'ailleurs, et avec raison, elle trouve rébarbatif :

Dans les brouillards lointains du Nord,
L'impératif catégorique
Surgit, spectre frigorifique
Qui nous congèle tout d'abord.

Et les froides Antinomies,
Qu'un démon polaire évoqua,
Tour à tour pour « Nein » et pour « Ia »
Ouvrent leurs lèvres de momies.

Sur les glacis de Kœnisberg,
Le phénomène et le Noumène
Dressent leur statue inhumaine
Comme un gigantesque iceberg.

Toutefois, c'est l'alexandrin qui est le vers préféré du poète, qu'en use d'une façon parfois un peu poncive, mais dans un rythme généralement large et harmonieux.

14. — *Le Chemin solitaire* où se promène Mme Blanche Sahuqué

n'a pas sur la promeneuse une influence calmante. Il y a beaucoup d'exaltation dans ce recueil. Il est vrai que c'est de l'exaltation esthétique. Voici le début d'un sonnet intitulé *Nuances* :

En tons et demi-tons, mon cœur blasé s'invite,
En frissons nuancés, il bat sur l'Infini;
L'achevé le déçoit. Il esquisse à demi
L'informulé latent, vague espoir qui l'entraîne.

Autre définition du cœur de l'auteur :

Mon cœur, mystique épave où veille un ostensoir.

Cela n'empêche pas Mme Sahuqué d'être plus païenne que chrétienne. Sa manière généralement alambiquée vise parfois à la grandeur :

Et notre amour grondait en nous comme la mer.

Mme Blanche Sahuqué ne manque pas de flamme poétique. Mais elle aurait surtout besoin de pondération et parfois aussi de grammaire.

15. — C'est *Dans les brumes des cités* que Mlle Marguerite Berthet recueille ses inspirations. On ne peut donc s'étonner que sa poésie en demeure un peu brumeuse. Sans doute ce n'est pas l'imagination qui manque à l'auteur, mais cette imagination se perd dans le vague, dans le bizarre, dans l'abstrait. Mlle Berthet a des pages attendries sur la misère et des aspirations vers un idéal qu'atteindra plus tard l'humanité. On ne peut que louer certaines effusions charitables :

Nous vivons isolés, rêvant d'œuvres fécondes;
Nous passons dans la foule, ignorants et distraits;
Nous heurtons sans les voir les détresses profondes;
Lorsque nous les voyons, nous ne sommes pas prêts.

Malgré tout il y a dans ce volume plus de rêveries humanitaires que de sens chrétien. La forme n'a aucun relief spécial. Elle dénote toutefois chez l'auteur une réelle habitude de la versification.

16. — Un autre recueil de Mlle Berthet : *Les Voix de la forêt*, a été honoré d'une lettre-préface de M. Sully-Prudhomme, qui probablement reconnaissait quelque chose de sa manière dans ce symbolisme un peu pâle et ces aspirations philosophiques vers un lointain idéal. Mlle Berthet décrit un peu sa forêt, mais elle se livre surtout à des méditations à propos de la dite forêt. A un moment surtout, elle éprouve le besoin de dire son mot contre le moyen âge, la féodalité et les moines. En un mot, on voit bien l' « intellectuelle » moderne. S'il faut l'en croire,

La fleur naît de la fange
Et l'harmonie est fleur des révolutions.

Hâtons-nous d'ajouter que Mlle Berthet déploie, dans ce recueil

comme dans l'autre, ses qualités de versificatrice exercée et son ardeur enthousiaste. Voici un exemple de ce qu'elle sait faire avec le vers de neuf syllabes. C'est tiré du *Semeur de perles* :

Entends-tu, dans les bois, le grelot
Qui tinte, très grêle?
Quand tout dort, oiseaux bleus, sur le flot
La tête sous l'aile.

C'est le pas très léger d'un lutin
Qui sème des perles,
Et qui fuit comme un trait au matin,
Aux rires des merles.

Ces rythmes peuvent être discutés, mais l'effort est méritoire et les résultats gracieux.

17. — Il n'y a pas beaucoup de mouvement dans *l'Essor*, de Mme la baronne Antoine de Brimont. Mais il s'y trouve de la délicatesse et un certain raffinement dans le tracé des contours. Ce sont tantôt des tableautins antiques, tantôt des rêveries familières où la ciselure ne perd pas ses droits. Certaines images sont d'une hardiesse païenne un peu risquée, surtout si l'on considère le sexe et le nom de l'auteur; mais, d'une façon générale, il y a de la modération, et le ton est celui d'un virtuose. Nous reproduisons les deux quatrains d'un sonnet sur *le Bonnet* :

L'aïeule du village est là, tirant l'aiguille
Malgré ses mauvais yeux et ses quatre-vingts ans.
Fidèle, elle a posé — blanc sur ses cheveux blancs —
Le bonnet de linon qu'a renié sa fille.

O Bonnet qui s'en va, blanc Bonnet qu'émoustille
La ruche de dentelle aux retroussis galants,
Pourquoi vous préférer des chapeaux désolants,
D'affreux chapeaux couverts de fleurs de pacotille ?

Les bluettes de *l'Essor* sont souvent jolies, mais, sauf exception, les chutes manquent de nerf et de piquant.

18.— M. Nicolas Beauduin est plus que grave, il est sombre; il est plus que triste, il est pessimiste. Telle est du moins la note qui domine dans une bonne partie du *Chemin qui monte*. L'auteur nous apparaît d'abord sous les traits d'un stoïcien véhément, et même violent, qui anathématise tout autour de lui. Puis, sous ce stoïcien, perce un chrétien qui implore Dieu avec une énergie désespérée, déteste ses fautes, se débat contre le doute, aspire à la lumière, tient le langage d'un ascète. Vers la fin du recueil, c'est un hymne enflammé à l'amour divin, d'un style vibrant, soutenu, et même tendu, où passe un souffle ardemment lyrique. La langue de M. Beauduin est éloquente, farouche, parfois énergiquement triviale. Voici une constatation sociale :

Les ventres creux font équilibre aux ventres pleins.

On sent dans ce livre comme un écho lointain du livre de Job. Il y a d'ailleurs des redites. Les strophes suivantes donneront une idée du ton général :

Ne plus crier, ne plus souffrir, ne plus se plaindre,
Ne plus chercher l'amour qui ment, l'amour trompeur,
Être calme, être sage, être grand, ne plus craindre,
Et regarder l'amour sans angoisse et sans peur !

N'attendre rien du jour décevant qui se lève,
Illusoire et stérile en son vain appareil,
Se dire qu'en la vie atroce qu'on achève,
A ce jour mensonger demain sera pareil.

Que rien ne changera la destinée amère,
Que tout est vain, que tout est faux, que tout nous ment.
Et que tout ce qui vit en ce monde éphémère
Comme une fleur d'avril ne dure qu'un moment.

Mais le poète serait plus poignant s'il n'abusait pas de cette corde.

19. — L'Algérie continue à inspirer de temps en temps les poètes. M. G. Demnia, qui a fait *le Voyage d'Afrique*, nous en rapporte des impressions pittoresques, avec beaucoup de couleur locale et de sincérité. La note dominante est gaie et légère.

Le sonnet suivant, sur *Constantine*, donnera une idée assez approximative de sa manière :

L'âpre rocher se dresse en haute citadelle,
Nid d'aigles qui domine un horizon lointain,
Sûr repaire où les Beys entassaient leur butin,
A l'abri du ravin d'où s'élève un bruit d'ailes.

Le torrent qui s'attarde en claires cascatelles
A ciselé le roc au cœur du travertin,
En un fort où, longtemps, leur cortège hautain,
Méprisant sa menace, a ri de l'infidèle.

Vertigineux, l'abîme emprisonne ce bloc
Dont la fauve paroi semble éventrée au choc
Héroïque ou divin, d'une lame géante.

Et l'Étranger, du bord où pendent des lambeaux
De verdures, s'étonne, en la faille béante,
De voir planer sous lui tout un vol de corbeaux.

Comme on le voit, M. Demnia manie habilement la rime, et cultive le coloris. On peut lui reprocher de ne pas toujours choisir, dans les mœurs arabes, ce qu'il y a de plus décent.

20. — Il y a dans M. Robert de Fay un romantique et un éclectique. Une émotion assez sincère, l'amour du pittoresque, l'accompagnent dans *le Sentier sonore*. Ce sentier nous promène un peu partout, en Algérie, en Italie, dans l'antiquité, à travers des paysages où l'auteur rêve. Certaines pages sont imprégnées d'une ingénuité douce. Ailleurs éclate l'entrain, et les rimes rares, les noms propres, les mots à effets

arrivent à la rescousse. La banalité aussi a sa place. Notons, par exemple, quelques vieux lieux communs sur les Borgia. Certaines expressions sont plutôt bizarres. L'auteur aime, à Tunis,

Voir la lune apparaître *habile* et gigantesque.

Pourquoi habile? On peut critiquer aussi l'entrelacement des vers qui ne distingue pas les rimes masculines des rimes féminines. Le lecteur n'en rencontre pas moins de belles strophes, celle-ci, notamment, qui prêche l'optimisme :

Car nous voyons parmi nos plus mauvais chemins
Où se blessent nos fronts et s'écorchent nos mains,
Des minutes si belles,
Qu'elles ont à nos yeux un prestige sacré,
Et qu'il faut quelquefois avoir su les pleurer
Pour les rendre éternelles.

21. — *La Rose entr'ouverte* est l'œuvre d'un jeune, et cela se voit, tant par la fougue de la sensualité que par l'empressement à imiter dans les expressions, certains tics à la mode. La décence est peu respectée, et, à chaque instant, *hanche* vient rimer avec *blanche*. La grammaire aurait aussi quelque droit de se plaindre.

Nous nous étions causé toute une après-dinée.

Causé quoi? Des désagréments? Peut-être, car

J'ai respiré l'amour, son parfum est amer.

Déjà? C'est que l'amour, pour n'être pas amer, a besoin d'être approuvé par la morale. M. R. Turpin nous brosse d'ailleurs des paysages d'un coloris qui tient à ne pas être banal :

Dans le ciel ardoisé monte la lune rouge.

Si la lune est rouge, les gazons sont « noirs ». Bien entendu, le bleu a sa place d'honneur sur la palette :

Le clair de lune est bleu, mais, s'il ne l'était pas,
Je le dirais quand même.

A la bonne heure, voilà de la franchise, et, si les Philistins ne sont pas contents, tant pis pour eux !

22. — M. Gaston Beauvais est de ceux qui ont cru trouver le bonheur dans le plaisir. Aussi s'est-il embarqué pour *les Iles fortunées*, et a-t-il chanté l'amour avec un lyrisme sensuel et fougueux. Puis, comme toujours en pareil cas, le dégoût est venu, et le poète, dans les dernières pages de son volume, nous confie qu'il est horriblement triste. Il aurait pu s'y attendre, et nous concevons fort bien que « la Muse de l'Ennui » le laisse

Le cerveau sans pensée et le cœur sans amour.

Il dit encore :

Pourquoi nos cœurs sont-ils comme des arbres nus?

Tous les libertins éprouvent quelque chose de ce genre, et, si nous le mentionnons, c'est que cela influe sur leur poésie, qui tourne alors au maladif.

23. — Nous voudrions être galant pour M. Guy d'Aveline, qui trahit son vrai nom de Mme Gazala. En fait, il y a de jolies choses dans son *Cantique des Cantiques* et dans les *Poésies* qui y font suite dans le même volume, finement illustré. L'auteur a souvent le « sens artiste ». Elle a des descriptions gracieuses et léchées, des répétitions agréables et ingénieuses. Puis, ce sont des banalités de ce genre : « Si j'étais papillon... Si j'étais le ruisseau... si j'étais l'oiselet... » ou des strophes comme celle-ci :

Le voilà revenu, ce joli mois des roses !
Ce mois du clair soleil, ce mois du grand ciel bleu !
Où l'oiseau dit tout bas les plus charmantes choses
A l'aubépine en fleur qui reçoit son aveu.

Cela est gentil, mais pas trop neuf. Dans les morceaux épiques, l'auteur est plus faible encore, et les pièces de circonstances sont surtout pavées de bonne intentions. C'est déjà beaucoup, et, pour terminer par un éloge, nous féliciterons Guy d'Aveline de la hauteur de ses aspirations morales.

24. — L'auteur des *Fardeaux chéris* (sous-titre bizarre : *Pantoums)* est une femme qui signe I. R.-G. Toutes ses pièces, sauf quelques « rondels » sont de seize vers et construits sur le type de l' « Avant-propos » suivant, qui donne la note de l'ensemble :

Dans un monde qui n'est qu'embûches et que pièges,
Dans un monde où chacun est avide et jaloux,
Ce livre est d'une femme, au cœur faible entre tous,
Qui frissonne à l'appel de l'hiver et des neiges.

Dans un monde où chacun est avide et jaloux,
Ce livre est d'une femme, hélas ! qui ne désire,
Pour parer son front pur, ni perle, ni bijoux;
Plus rien de ce qu'on veut même sans se le dire.

Ce livre est d'une femme au cœur faible entre tous,
Qui demande pardon de ses regards moroses,
Dont l'azur n'était fait que pour sourire aux roses,
Et voir de blancs agneaux à la place des loups !

Qui frissonne à l'appel de l'hiver et des neiges,
Mais qui comprend pourtant les grands cœurs éperdus,
Harcelés, près du sien, sur nos sentiers ardus,
Dans un monde qui n'est qu'embûches et que pièges.

Il y a des vers gracieux (relire le onzième ci-dessus) mais on voit le système. Le premier quatrain fournit le thème, et, en même

temps, les vers initiaux des trois autres. Le dernier vers répète le premier. Il en résulte à la longue, pour le lecteur, une insupportable impression de monotonie. Malgré le mérite de la difficulté vaincue, il y a là une erreur fondamentale qui gâte tout le volume, et le rend lourd.

25. — Il est relativement heureux que *Pauca Paucis*, de M. Raymond Darsiles, ne s'adresse qu'à peu de lecteurs. Le volume a quelque chose de morbide et de pervers. Le poète chante l'antiquité païenne, pastiche le moyen âge, passe d'une crise de sensualité à un élan de prière décadente. La langue, pas trop maltraitée en certains endroits, admet ailleurs des « luisures d'yeux », des « fronts irrorés », des parfums « doux fleurants », des « pensers obsolètes », des « tristesses nuiteuses ». Le diable préoccupe l'auteur :

Satan, je voudrais être Toi !

ou encore :

O mes frères et sœurs en Satan, je vous plains !

Mais tout compte fait, il y a plus d'enfantillage que de blasphème. Il y a aussi une vague teinture de socialisme. Parfois, l'auteur essaye de la subtilité :

Il ne faut pas m'aimer, ô mes aimées...
Ne m'aimez pas, je vous aimerai toutes.

Mais le lecteur rit. Et il rit encore plus fort devant tel trait d'éloquence macabre :

N'est-ce pas qu'il est doux d'être en proie aux helminthes?

Après cet exemple on nous excusera de n'avoir pas cité des strophes et de nous êtres contentés de ... vers solitaires.

26. — M. Archag Tchobanian est un poète arménien qui a souffert pour la cause de ses compatriotes et que l'exil a amené à Paris. Lettré intensif, il a composé en arménien, puis traduit en français, des poèmes qui ne sont pour le lecteur français que des lignes de prose découpées comme des vers. Mais on voit que l'imagination, un peu fantastique parfois, est vraiment d'un poète. M. Archag Tchobanian est pessimiste, ce qui comporte dans sa situation des circonstances atténuantes. Quoique représentant d'une race chrétienne, M. Tchobanian, au contact des livres d'Occident sans doute, nous apparaît comme ayant perdu la foi. Il a des passages amers sur « le sinistre Jéhovah » et « l'absurde création ». Cette note fâcheuse est d'ailleurs rare. Ce qu'il a de mieux, ce sont ses morceaux lyrico-descriptifs sur la mer. Citons la bluette saisissante intitulée : *Le Couteau.*

Sous la lune claire qui resplendit,
Un voilier passe d'un vol rapide,
Dressant sous les eaux teintes de lumière
Sa longue aile sombre et pointue.

Et cette aile, dont le corps reste invisible,
Semble un couteau énorme, levé dans l'air.
Et qui court terrible sur la face de la mer,
Sous la lune claire qui resplendît.

Ce morceau prouve que l'on voit bien les paysages à travers un prisme intérieur.

27. — Les *Rêves païens*, publiés sous la signature C. Psycha, sont des poésies en prose, mais d'une prose qui ne justifie pas ses prétentions poétiques. Ce sont de vagues évocations, moitié récits, moitié rêveries, mettant en scène des dieux ou des personnages antiques, mais peu intéressantes dans le fond et sans qualités saillantes de forme. L'auteur vise à la simplicité dans le style. Peut-être, du reste, plaira-t-il à certains amateurs qui trouvent du charme à ces « tranches de mythologie » découpées par l'intellectualisme moderne. Le volume est illustré de vignettes assorties.

Théatre. — 1.— La presse a déjà longuement parlé d'*Un Divorce*, pièce tirée du roman de M. Paul Bourget, par M. Bourget lui-même et M. André Cury. On sait le sujet : M. Darras a épousé une femme divorcée, Gabrielle, qui a un fils, Lucien. Celui-ci s'éprend d'une étudiante, Berthe Planat, libre penseuse absolue, qui ne reconnaît que l'union libre. Quand Darras semonce Lucien, celui-ci riposte par des discours qui peuvent se résumer dans cette formule : « Et vous? » Sur ce, Gabrielle, revenue à la foi, éprouve des remords, qui éclatent dans ce cri : « Et nous non plus, nous ne sommes pas mariés ! » Le premier mari vient à mourir et l'épouse devenue libre voudrait bien régulariser sa situation par un mariage religieux. Refus de Darras. Trouble complet au foyer. Lucien est parti. Gabrielle voudrait partir aussi; mais Darras a menacé d'élever sa fille en libre penseuse si ce départ a lieu, et un religieux, le P. Euvrard, est le premier à représenter à la fugitive que son devoir est de rester.

Cette œuvre est la plus forte de celles qui, depuis quelque temps, ont mis en relief les conséquences antisociales du divorce. Au point de vue du style, on y retrouve les qualités de M. Paul Bourget, c'est-à-dire qu'il y a peut-être plus de psychologie que de drame proprement dit, bien que l'action soit réelle et vraiment tragique. L'exposition renferme des longueurs. Le caractère de Darras est d'une conception vigoureuse, mais un peu factice. M. Bourget, du reste, en a fait exprès un homme « de conscience » pour rendre le plus de points possible à ses adversaires et ne pas encourir le reproche de mauvaise foi. A la dernière scène, nous eussions préféré, au point de vue littéraire, quelque procédé autre que l'apparition de Darras venant écouter sans être vu. Mais ce sont là des détails et l'œuvre, dans son ensemble, mérite le succès qu'elle a obtenu dans l'élite du public.

2. — Mme Berthe Vadier n'a pas mal réussi, dans son *Alkestis*, à nous donner une impression « antique ». Il règne dans cette pièce une simplicité et une brièveté grandioses. L'auteur a su faire passer dans ses dialogues, parfois saisissants, quelque chose du pathétique d'Euripide. Certains vers reproduisent les allures sentencieuses du théâtre ancien. En un mot, l'antiquité est serrée de très près — de trop près peut-être — car tous les détails du drame d'alors n'ont plus aujourd'hui leur raison d'être. On peut discuter sur l'utilité des chœurs. On peut également noter un soupçon d'affectation dans l'emploi des noms propres grecs. Nous avons goûté spécialement les interrogations d'Admète à ses proches et à ses amis pour savoir qui s'est dévoué, ainsi que les adieux d'Alceste à ses esclaves. Il y a là des scènes pleines de nuances délicates. Voici un extrait de la tirade dans laquelle Phérès, père d'Admète, s'excuse de ne pas s'être dévoué pour son fils :

L'oracle m'a promis de nombreuses années;
Devais-je donc changer l'ordre des destinées?
Jeune, épris de périls, un héros cher aux dieux
Préfère à de longs jours un trépas glorieux;
Mais une illustre mort plus tard fait moins d'envie,
Et plus on a vécu plus on tient à la vie.
La vie ! oh ! oui, mon fils, tu sauras quelque jour
Qu'un vieillard la chérit d'un véhément amour,
Le noir penser d'Hadès est de ceux qu'il repousse.
A ses yeux affaiblis la lumière est si douce !
Si fraîches à son front les brises du printemps !...
L'homme vit toujours peu, mourût-il à cent ans.

Ce couplet seul suffirait à montrer combien Mme Berthe Vadier s'est sincèrement pénétrée de la poésie des grands dramaturges grecs et avec quel talent elle l'interprète.

3. — Le *Théâtre* de L. Duvauchel, publication posthume, comprend une pièce en cinq actes et en vers : *Jean Sauvegrain*, épisode de la Fronde, deux comédies en un acte et en vers : *Le Chapeau bleu*, *Mademoiselle Molière* et une comédie en prose, en un acte : *l'Absente*. Jean Sauvegrain est un paysan qui défend les villageois contre les déprédations des militaires, conquiert ainsi le cœur d'une jeune châtelaine et meurt au moment où celle-ci consent à l'épouser. Il y a de l'entrain, mais aussi des longueurs et des lieux communs de philanthropie agricole. *Le Chapeau bleu* est une piécette nettement immorale. L'héroïne, *tentée* de fuir des liens illégitimes pour se marier honnêtement, résiste à cette honnête tentation et se réconcilie avec son séducteur. Dans *Mademoiselle Molière*, l'auteur évoque la mélancolie du grand comique et son amour malheureux pour Armande Béjart. *L'Absente* est une analyse psychologique du cœur de deux amoureux qui se revoient après vingt-cinq ans de séparation. Au point de vue littéraire, peu de défauts bien saillants, mais aussi peu

de qualités saillantes. Pas de vers brillants à citer. Nous en mentionnerons un qui fait plutôt l'effet d'un anachronisme. Ce sont des paysans qui crient :

A bas les exploiteurs du peuple !

Plus loin une paysanne dit qu'elle a eu jadis « des plats de vieille porcelaine ». Quoi ! sous la Fronde?

4.— La pièce de M. Jules de Marthold : *La Bonne Lorraine*, semble se ressentir d'une certaine imitation de Shakespeare. Ce sont des scènes extrêmement courtes et très nombreuses dont le décor change à chaque instant. Il est vrai que l'auteur intitule cela « chronique nationale ». C'est une quintessence de chronique en action. Les vers sont variés, plus souvent courts que longs, et les chants lyriques s'entremêlent au dialogue. L'ensemble est légèrement bizarre et l'on regrette dans les vers l'absence de qualités bien spéciales, si l'on en excepte la brièveté qui a, il est vrai, son mérite.

5. — *L'Aube sur Béthanie*, de M. Jules Leroux, est moins un « poème dramatique en un acte », comme le dit le titre, qu'un dialogue mystico-philosophique où Jésus apparait un peu comme un rêveur. La pensée demeure vague et les alexandrins du poète, où l'alternance des rimes masculines et féminines n'est pas observée, ne sont pas faits pour diminuer le caractère languissant de l'ensemble. On rencontre néanmoins, à certaines pages, quelques beaux fragments de descriptions qui jettent sur les dissertations un certain reflet pittoresque.

6. — *La Route infinie*, de M. L.-M. Thémanlys, appartient franchement au genre ennuyeux. Les deux actes de la pièce ne sont qu'une série de dialogues fantaisistes où l'abstraction le dispute à l'exaltation. Une jeune fille émancipée y parle de « devenir », de « collectivité amorphe », de « conception latente », de « cité fossilisée », de « tribu régressante ». Elle rompt en visière avec les préjugés du monde et épouse un poète qui rompt lui-même avec ses parents. Le poète réussit, chose facile dans les livres. Puis survient un autre monsieur qui, aux yeux de la jeune toquée, représente encore mieux la Vie, l'Idéal, la Lumière et tout le tremblement. Madame est sur le point de lâcher son poète pour ce nouveau venu qui lui permettra de mieux perfectionner son être, etc., quand le mari, à la suite d'une conversation où il est question de Gœthe et de Nietzsche, se convertit à l'idéal de l'autre monsieur. Sur quoi celui-ci revient, et, tout attendri, donne aux époux sa bénédiction. L'incohérence du style est à la hauteur de la cocasserie du sujet.

GABRIEL D'AZAMBUJA.

HISTOIRE, ART ET SCIENCES MILITAIRES

1. *Vers la Bérésina* (1812), *d'après des documents nouveaux*, par le général-major B. R. F. Van Vlijmen. Paris, Plon-Nourrit, 1908, petit in-8 de VI-328 p., avec 2 cartes, 5 fr. — 2. *Waterloo* (1815), par le général Albert Pollio; trad. de l'italien par le général Goiran. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 640 p., 12 fr. 50. — 3. *Anglais et Français. Les Anglais au combat. Fontenoy, Ligny et Waterloo*, par le général Zurlinden. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 154 p., 3 fr. 50 — 4. *La Intervención francesa en México segun el archivo del mariscal Bazaine. Textos español y francés. Cuarta y quinta partes*, publicados por Genaro Garcia. México, Viuda de Ch. Bouret, 1908, 2 vol. petit in-8 de 275 et 270 p., 10 fr. — 5. *Souvenirs du second Empire. Les Étapes douloureuses. L'Empereur, de Metz à Sedan*, par le baron Albert Verly. Paris, Daragon, 1908, in-8 de 274 p., avec 6 planches, 6 fr. — 6. *Le Haut Commandement des armées allemandes en* 1870 (d'après des documents allemands), par le lieutenant-colonel Rousset. Paris, Plon-Nourrit, 1908, in-16 de X-336 p., avec carte, 3 fr. 50. — 7. *Une Campagne dans le Haut-Tonkin* (*janvier-mai* 1896, par le capitaine Bernard. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., 1908 in-8 de 178 p., 5 fr. — 8. *L'Éducation patriotique du soldat*, par le lieutenant M. Roland. Paris, Perrin, 1908, in-16 de XVIII-261 p., 3 fr. 50. — 9. *Honneur militaire. Italie*, 1859. *Cochinchine*, 1862. *France*, 1870, par ***. Paris, Plon-Nourrit, 1908, in-16 de XV-245 p., 3 fr. 50. — 10. *Vers la fusion. Conférences faites en* 1907-1908 *à Saint-Maixent*. Paris, Charles-Lavauzelle, s.d., in-8 de 496 p., 6 fr. — 11. *Lettres à un sous-officier*, par le commandant Roche. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-16 de 80 p., 1 fr. — 12. *Vieille Routine*, par le général Devaureix. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-16 de 70 p., 1 fr. 50. — 13. *Réalité. Études tactiques*, par le commandant Passarga. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 120 p., 3 fr. — 14. *L'Artillerie de campagne en liaison avec les autres armes* par le général H. Langlois. Paris, Chapelot, 1908, 2 vol. in-8 de IV-477 et 383 p., avec 6 cartes hors texte, 15 fr.

1. — Le passage de la Bérésina fut-il, comme l'écrit le général hollandais Van Vlijmen, un chef-d'œuvre de tactique; condense-t-il, comme il le dit encore, toute la campagne de Russie? Tout le monde ne sera pas sans doute d'accord en ce point avec l'éminent écrivain. Quoi qu'il en soit à cet égard, le nouveau volume sur la campagne de 1812 : *Vers la Bérésina*, que nous avons sous les yeux, n'en demeure pas moins un livre intéressant; mais il est inexact de dire qu'il est écrit avec des documents nouveaux, comme l'indique le titre, puisqu'il est composé presque uniquement avec les Mémoires des contemporains, dont certains sont publiés déjà depuis fort longtemps, tels ceux de Roguet, Gourgaud, Fain, Marco-Saint-Hilaire, Gouvion Saint-Cyr, Las Cases, La Baume, etc. Et, à cet égard nous dirons qu'on est étonné de ne pas trouver dans la bibliographie citée par l'auteur des ouvrages classiques comme celui du marquis de Chambray, par exemple, qui demeure, sur la campagne de Russie, l'étude d'ensemble la meilleure et la plus sûre qu'on possède. Quant aux sources manuscrites, tels les Mémoires inédits du général Du Monceau, ceux du général List, du colonel d'Auzon de Boisminart, du général Geisweit, etc., ils ne paraissent pas avoir fourni à l'auteur des renseignements de grande importance. On n'en lira pas moins avec profit ce nouveau résumé d'un événement qui tient trop de place dans notre histoire nationale pour nous laisser jamais indifférents. En le feuilletant, on

devra se souvenir que les proposde Fain, de Gourgaud, de Marco-Saint-Hilaire, de Las Cases, etc., sont sujets à caution, leurs auteurs étant des admirateurs de l'Empereur qui n'admettaient chez lui ni une faute ni même une défaillance. Quant au roman écrit par le sergent Bourgogne, nous nous étonnons que le général Van Vlijmen lui attache une importance quelconque.

2. — Le *Waterloo* que vient de traduire le général Goiran est encore une œuvre due à une plume étrangère, celle de M. le général italien Albert Pollio. C'est une entreprise bien délicate que d'écrire aujourd'hui quelque chose sur Waterloo, journée à propos de laquelle ont coulé depuis bien près de cent ans des flots et des flots d'encre. En admettant que les contemporains comme Grouchy, Gourgaud, Gérard, Duruette, etc., n'aient pas dit tout ce qu'ils savaient ou aient même dissimulé une partie de la vérité, des écrivains récents comme Houssaye, Lettow-Vorbeck, le colonel Grouard ont apporté une telle lumière sur la journée du 18 juin 1815 qu'il reste bien peu de nouveau à trouver et à dire. A la vérité M. le général Pollio ne nous paraît pas avoir une telle prétention, et son travail a été plutôt rédigé, ce nous semble, pour offrir aux officiers, ses compatriotes, dans sa langue mère, une œuvre de vulgarisation composée surtout avec des documents connus. Il existe pourtant, à propos de Waterloo, un fait qui n'est pas élucidé, dont ni Lettow, ni Houssaye, ni Grouard n'ont donné la clé : c'est la conduite du corps de d'Erlon le 16, la question de savoir qui lui a porté l'ordre de venir à Ligny, en quel endroit ce messager a rencontré d'Erlon, etc., etc. Ce qui reste à expliquer encore, c'est que Napoléon, quand on lui signala l'approche d'une masse considérable sur sa gauche, n'ait pas immédiatement conclu que c'était le corps de d'Erlon, puisqu'il l'avait appelé. Ce qui est incompréhensible, c'est qu'il n'ait pas envoyé un officier d'état-major reconnaître ces nouveaux arrivants et presser leur venue. Tout cela, comme nous venons de le dire, demeure jusqu'ici un mystère, le seul qui plane encore sur la journée de Waterloo. A vrai dire, quand nous avons ouvert le livre de M. le général Pollio, nous avons couru tout de suite à la table et en voyant l'en-tête du chapitre XIX: « La Fausse Manœuvre de d'Erlon », nous avons éprouvé un sentiment de joie, nous disant : « Enfin, voilà peut-être la clé de l'énigme ». Hélas ! après avoir lu ce chapitre, nous n'avons pas été plus éclairé qu'auparavant et nous avons terminé notre lecture en désespérant de connaître jamais la vérité. Au fond, nous sommes d'accord avec M. le général Pollio à peu près sur toutes les causes qui amenèrent le désastre du 18 juin: nous eussions désiré néanmoins qu'il insistât davantage sur ce point que la défaite finale était sinon nécessairement obligatoire, tout au moins probable. Sans doute, au point de vue intellectuel, Napoléon

est encore en 1815 le Napoléon des grands jours; mais, que de fautes, d'erreurs commises, dont beaucoup pouvaient être évitées! L'une d'elles, irrémédiable, était l'affaissement physique de l'Empereur, constaté par Pelet, par de Monthyon, Thiébault et quantité d'autres, mais que dire du choix des généraux, de l'affectation donnée à chacun d'eux! En 1815, Napoléon a vu beaucoup de ses anciens lieutenants se détacher de lui. Il lui reste cependant deux commandants de corps d'armée, peut-être les meilleurs qu'il ait jamais eus : il crée l'un ministre de la guerre (Davout); il fait de l'autre son chef d'état-major (Soult)! Jamais il n'eût été aussi nécessaire d'appliquer le proverbe anglais : *The right man at the right place*; Napoléon fait tout juste le contraire. Et il paie cher son erreur. Avec Davout à la tête de l'aile gauche, l'engagement des Quatre-Bras eût probablement été une victoire et les Anglais battus le 16 c'était le désastre du 18 certainement évité. Comme l'écrit très justement M. Pollio, l'intervention de la Providence est manifeste dans la campagne de 1815 : Dieu avait dit de tout temps : Tu n'iras pas plus loin, et les événements, quoique pût faire l'Empereur, devaient concourir nécessairement à sa chute.

3.— C'est de Fontenoy, mais aussi et surtout de Ligny et de Waterloo que nous entretient le général Zurlinden dans son travail: *Anglais et Français*. L'éminent écrivain a jugé le moment venu de faire le récit des rivalités qui pendant huit siècles ont mis aux prises les deux grands peuples de l'Europe pour les amener, par les nécessités de la politique, à se donner aujourd'hui la main. L'étude relative à Fontenoy est écrite non seulement d'après le récit de Voltaire, mais surtout avec la relation de la bataille que nous a donnée le duc de Broglie dans la *Revue des Deux Mondes* d'abord (15 juin 1887), puis dans son beau livre *Marie-Thérèse impératrice*, paru en 1890. Le général Zurlinden y défend vaillamment le maréchal de Saxe et il a peut-être raison. Toutefois la chose n'est pas certaine. Où que soit la vérité, son influence à Fontenoy fut décisive et M. Zurlinden la met bien en évidence. Quant à la deuxième partie d'*Anglais et Français*, elle est surtout l'analyse des journées des 16 et 18 juin 1815, telles que les a marquées, dans un livre récent, un écrivain allemand de valeur : le général Lettow-Vorbeck. Là encore, rien sur d'Erlon ou des appréciations, des hypothèses, au lieu de faits concrets.

4. — Du premier Empire nous passons au second avec les deux nouveaux volumes de M. Genaro Garcia, directeur de ce qu'on pourrait appeler le « Collège de France » de Mexico : *La Intervención francesa en México segun el archivo del mariscal Bazaine*. Ces deux volumes forment les tomes quatrième et cinquième de cette publication importante, dont nous avons signalé déjà l'apparition aux lecteurs du *Polybiblion*. Ces deux derniers venus nous donnent les événements du

26 février au 15 avril 1864. Nous sommes là en pleine occupation et, bien que la funeste influence de Bazaine n'apparaisse pas encore aussi nettement qu'on la verra se produire à la fin de la campagne, on la devine, on la sent poindre, même on peut déjà en découvrir des traces. Cependant le futur maréchal prend encore à cette époque certaines mesures qui sont de nature à lui faire honneur, comme celle par laquelle il institue une Commission scientifique, artistique, littéraire, chargée de reconnaître et classer tout ce qui pourrait appartenir à ces trois branches des connaissances humaines dans le Mexique ancien ou moderne. Malheureusement d'autres prescriptions font oublier l'esprit libéral qui avait dicté les premières. Parmi celles-là,il faut citer la destruction par le feu de villes où avaient été commis des vols et des assassinats (Thacolulam) comme si cette malheureuse cité aurait dû être rendue responsable d'excès auquels elle n'avait pris aucune part. Le tome cinquième comprend d'intéressantes lettres inédites de Napoléon, des ministres Drouyn de Lhuis et Chasseloup-Laubat et de quantité de personnages importants du Mexique. Plus nous allons, plus la publication de M. Garcia s'annonce comme ayant de l'intérêt. Nous la signalons encore avec plaisir à l'attention des érudits.

5. — Nous ne quittons pas le second Empire avec le livre du baron Albert Verly : *Les Étapes douloureuses. L'Empereur, de Metz à Sedan*, hommage rendu au souverain tombé à Sedan, par un de ses partisans les plus dévoués. Les convictions d'un honnête homme sont toujours respectables,et encore que nous ne soyons pas d'accord avec l'écrivain sur sa façon d'apprécier le régime qui a fait l'unité de l'Italie et la guerre du Mexique, qui a laissé faire Sadowa et par suite l'unité actuelle de l'Allemagne — sans compter 1870 — nous avons lu avec intérêt *les Étapes douloureuses* et elles méritent d'être signalées. Le livre a d'ailleurs,en plus d'une de ses pages, la valeur d'un document. On y lit, en effet, de nombreuses lettres du baron Jacques Albert Verly, colonel des Cent-Gardes, qui accompagna l'Empereur dans toute la campagne et qui fut à même de voir bien des choses ignorées. Ces lettres — et d'autres tout aussi inédites — jettent un jour nouveau sur plusieurs points mal connus du début de la guerre. D'autres documents permettent de réfuter définitivement certaines inepties dont, après le 4 septembre, quelques ennemis de l'Empire gratifièrent trop gratuitement le souverain déchu. De très jolies phototypies donnent à la publication du baron Verly un cachet artistique qui ajoute encore à l'intérêt du texte même.

6. — Il est certain qu'à quarante ans bientôt de distance nous ne jugeons déjà plus les responsabilités du second Empire avec la même sévérité que le firent les contemporains. D'autre part, des documents

récents de source allemande, témoignent chaque jour davantage du peu qu'il s'en est fallu que la lutte eût une autre issue, et, comme le dit le colonel Rousset dans son livre sur *le Haut Commandement des armées allemandes en* 1870, si ces constatations ravivent nos regrets, elles fortifient aussi nos espoirs. On sait aujourd'hui pertinemment que la Relation officielle de la guerre de 1870-71, publiée en une vingtaine de volumes par le grand état-major allemand, fourmille d'erreurs voulues, que notamment cette Relation décrit les événements comme ayant été méthodiquement prévus et de longue main par de Moltke, alors que ceux-ci naquirent très souvent, sinon le plus souvent de situations absolument imprévues par le chef d'état-major général. Et ce ne sont pas des Français qui ont fait cette découverte, ce ne sont point des Français qui ont révélé cette vérité, ce sont des Allemands, des Prussiens de bonne marque, le colonel Verdy du Vernois, le colonel Cardinal von Widdern, le capitaine F. Hœnig, tous militaires appréciés et historiens de talent. Le colonel Rousset, bien connu par son *Histoire de la guerre franco-allemande*, a entrepris de vulgariser chez nous ces révélations qui paraîtront nouvelles à beaucoup de lecteurs. Son livre, extrêmement intéressant, analyse toutes les grandes rencontres de l'armée de Metz et les fait voir sous un jour entièrement inattendu. C'est une étude à lire, une étude qui donne confiance en l'avenir.

7. — *Une Campagne dans le Haut-Tonkin*, du capitaine d'infanterie coloniale Bernard, est le récit des opérations qui se déroulèrent au nord du Fleuve Rouge, entre Bac-Quang et Tuyen-Quang, de janvier à mai 1896. Ce n'est pas là, comme le précédent volume, de la grande tactique ou de la stratégie, c'est au contraire de la tactique de petites unités, non moins instructive et plus souvent usitée que sa sœur aînée. Ce livre a d'ailleurs un autre mérite que de montrer à nos jeunes officiers la façon dont on doit conduire une petite colonne en pays ennemi. En racontant l'expédition peu connue dont il nous dit les détails, en montrant la façon modeste mais résolue, presque héroïque, dont sont tombés là quantité de nos officiers, le commandant Bernard combat à sa façon le pacifisme, travaille à réveiller notre énergie, à raviver par l'exemple ce culte de la patrie que tant d'inconscients ou de criminels tendent à détruire de nos jours.

8. — Et comment les théories des Hervé et consorts ne feraient-elles pas de progrès dans un pays qui oublie de plus en plus son passé, qui fait fi de ses gloires nationales les plus pures ! Voici un livre : *L'Éducation patriotique du soldat*, dû à la plume d'un officier de notre armée, le lieutenant Roland, qui, sous ce rapport, est bien tristement instructif. M. Roland a eu la constance d'interroger pendant cinq ou six années de suite les recrues arrivant à sa compagnie et il a cons-

taté chez ces jeunes gens une ignorance tellement extraordinaire en fait d'histoire nationale, qu'elle dépasse tout ce qu'on peut imaginer. Sur cent de ces recrues : 63 pour cent ignoraient ce qu'a été Louis XIV; 56, ce qu'a été Bayard; 55, ce qu'a été Napoléon Ier; 42 ce qu'est l'Alsace-Lorraine; 36, ce qu'a été la guerre de 1870; 32, ce qu'a été la Révolution française; 25, ce qu'a été Jeanne d'Arc. Et avant de synthétiser les résultats de son enquête, M. Roland nous cite des réponses qui seraient bien comiques si elles n'étaient aussi attristantes. Pour l'un de ces conscrits, Napoléon vivait en 1870, il a été tué au pont de Montereau, après avoir été livré aux Prussiens par Bazaine; pour l'autre, l'amiral Courbet vivait sous le premier Empire, Gambetta était un grand général vivant en 1789; pour celui-là, Iéna est un grand général, Victor Hugo a inventé la vaccine, etc. Et il y a, comme cela, des pages et des pages d'âneries monumentales. On se demande comment, dans un pays qui a dépensé pour son instruction primaire les sommes que l'on sait depuis trente ans, une ignorance semblable peut être constatée. Que font donc nos instituteurs, si trente-neuf ans après 1870, 36 pour cent de leurs élèves ignorent ce qu'a été la guerre franco-allemande, si 42 pour cent ne connaissent même pas de nom l'Alsace-Lorraine. Comment cette situation lamentable n'attire-t-elle pas l'attention des pouvoirs publics? Espérons que le livre de M. Roland, que le cri d'alarme qu'il pousse trop justement sera entendu non seulement du public mais avant tout et surtout des pouvoirs qui sont en mesure de remédier à un état de choses aussi lamentable. Il y va, en vérité, de la valeur morale de notre armée, c'est-à-dire du salut même de notre pays.

9. — Existe-t-il un *Honneur militaire*? Au premier abord, il semble que l'on soit tenté de répondre par la négative, d'assurer que l'honneur est le même, qu'il soit civil ou qu'il porte l'uniforme. C'est toujours et partout ce sentiment qui pousse l'homme à se conduire avec cette dignité, cette intégrité, cette délicatesse, cette hauteur de vues qui constituaient le *vir probus* des anciens. Il est cependant bien vrai que chez les militaires, dans l'armée, l'honneur revêt une caractéristique spéciale, très souvent celle de la foi chrétienne et toujours celle du dévouement, du désintéressement, partant, du culte envers la patrie. L'expression honneur militaire est donc bien, au fond, une appellation qui représente à l'esprit quelque chose de distinct, de particulier, la synthèse la plus élevée d'un sentiment déjà sublime par lui-même. Ces réflexions nous venaient à l'esprit en lisant un livre que vient de publier un écrivain qui a voulu conserver l'anonyme, un livre dans lequel une main filiale a rendu un hommage mérité à trois soldats jadis tombés sur le champ de bataille, trois soldats qui lui appartenaient par les liens les plus étroits du sang : un père, deux frères. —

Le commandant Lesèble, du 72e régiment d'infanterie, était à Dieppe avec un bataillon détaché, quand, le 23 avril 1859, vers minuit, il reçut une dépêche officielle. On lui annonçait que son régiment était désigné pour prendre part à la campagne d'Italie, que le 72e était attaché au 1er corps (Baraguey d'Hilliers), que le bataillon de Dieppe devait s'embarquer pour Paris le 24, à 6 heures du matin. Il avait donc six heures pour faire ses préparatifs. Le jour du départ était le jour de Pâques : Lesèble entend à *quatre* heures du matin une messe dite par l'abbé Pillaud, celui qui devint plus tard évêque de Carcassonne, va à la gare, serre dans ses bras sa femme et sa fille, et part. De ses deux autres enfants, l'un est officier en Algérie, l'autre est au *Borda* : il ne pourra les voir ni l'un ni l'autre ; peut-être a-t-il l'espoir d'en retrouver un en Lombardie. Le désire-t-il, le craint-il, on ne sait. Six heures ! la machine souffle, le train s'ébranle au milieu des vivats de la population, des adieux bruyants des soldats, et sur le quai deux femmes, seules au milieu de la foule qui les entoure, muettes, regardent encore le convoi qui disparaît peu à peu à l'horizon, comprimant l'angoisse qui étreint leur poitrine, n'osant se dire leurs craintes, leurs pressentiments. Quelques semaines après on se battait en Italie ; nous étions vainqueurs à Montebello, à Palestro, à Magenta, et la campagne s'annonçait comme une suite de triomphes. Le commandant Lesèble écrivait de temps en temps à sa femme et à ses enfants : il exprimait l'espoir que tout cela finirait bientôt, qu'il reverrait à brève échéance les deux êtres aimés dont il devinait les tortures morales, et leurs inquiétudes, car ce vaillant n'aimait pas la guerre pour elle, il la faisait en brave, en en comprenant les conséquences souvent désastreuses, en en redoutant les horreurs. D'ailleurs son cœur de père subissait d'autres atteintes. Dans cette même plaine lombarde, à quelques lieues de lui dans un autre corps d'armée, son fils Jean, âgé de vingt ans, combattait comme lui, et, comme lui aussi, pouvait disparaître. Il espérait que cette souffrance lui serait épargnée. Il l'espérait en vain. Le 24 juin 1859, le commandant Lesèble tombait sur le champ de bataille, à Solférino, l'épaule fracassée par une balle. A quelques pas de là à l'assaut de Cavriana, Jean s'affaissait à son tour, frappé de deux balles, l'une au front, l'autre au cœur. Le père, mutilé, impropre désormais à tout service actif, devait cependant guérir — quelle guérison !— de son horrible blessure ; quant au fils, il était tombé pour ne plus se relever. A l'heure où, en Italie, se passaient ces tristes événements, le second fils du commandant Lesèble était au *Borda*, comme nous le disions un peu plus haut. C'est là qu'il apprit l'amputation subie par son père, la mort de son frère aîné. Ni l'une ni l'autre de ces catastrophes ne l'empêchèrent de poursuivre une carrière qui paraissait si implacable pour sa famille ; il s'y montra digne des siens, devint un

brillant marin, mais, grièvement blessé lui-même en 1870, achevé quelques années plus tard par le climat de la Guyane, il mourut comme son père et son frère, victime du devoir militaire. Mlle Lessèble, seule survivante aujourd'hui de cette famille éprouvée, garde précieusement les lettres écrites par son père, le journal de marche de son frère Jean, la correspondance plus nombreuse de son second frère, le marin. C'est à l'aide de ces documents qu'elle a écrit *Honneur militaire*, et bien qu'ils ne constituent que des pages détachées, n'ayant entre elles qu'une liaison à peine sensible, elle a su le relier par un commentaire si habile et si touchant tout ensemble que son livre est un des plus intéressants, parfois des plus poignants qu'on puisse lire. A voir la façon dont sa plume retrace les angoisses passées, on sent qu'elles ont laissé dans son cœur des traces qui ne sont point fermées encore. A un autre point de vue, *Honneur militaire* a une valeur qui dépasse celle d'une œuvre littéraire remarquable. En un temps où l'antimilitarisme, l'antipatriotisme affecte les allures provocatrices que l'on sait, l'exemple de ces trois soldats sacrifiant sans compter leur vie à leur pays est une leçon qui doit donner des fruits. Un sentiment qui produit de tels sacrifices est le plus puissant élément de grandeur qu'une nation soit capable d'entretenir : du jour où il n'existera plus en France, c'en sera fait de notre patrie.

10. — En 1908, le lieutenant-colonel Lavisse, directeur de l'École d'infanterie de Saint-Maixent, lui-même ancien saint-maixentais, a introduit dans sa maison des conférences sur des sujets d'intérêt général faites depuis quelques années à Saint-Cyr, et ce sont ces conférences dont il nous donne aujourd'hui les principales. Il les a fait précéder d'un Avant-propos destiné à détruire les idées erronées qu'ont encore certaines gens sur la composition de Saint-Maixent, et le colonel Lavisse a parfaitement raison de vouloir qu'on sache la vérité sur son école. Quant à son argumentation sur la nécessité de fusionner Saint-Maixent avec Saint-Cyr — *Vers la fusion* — elle ne nous a pas paru avoir la même raison d'être, là tout au moins. Cette seconde partie est un commentaire du projet déposé sur le bureau de la Chambre des députés par le ministre de la guerre actuel, mais ce projet ne sera sans doute pas accepté par tout le monde sans contestation, et il faut s'attendre à le voir vivement critiqué. La raison d'être du volume est d'ailleurs bien moins dans la Préface du colonel Lavisse que dans les conférences mêmes dont certaines sont intéressantes. Celle de M. Lapie sur *la Pédagogie contemporaine et l'Éducation du soldat* nous a paru tout à fait remarquable.

11. — *Les Lettres à un sous-officier*, du commandant Roche, contiennent une série d'indications législatives et réglementaires qui seront fort utiles au public spécial auquel elles s'adressent. L'écri-

vain a partagé son travail en dix-sept chapitres dans lesquels il examine les diverses fonctions du sous-officier dans les corps de troupe et dit la façon dont ce rouage si important dans la composition d'une armée, doit fonctionner pour donner son maximum d'effet. Ouvrage d'envergure modeste, mais d'une utilité pratique très certaine.

12. — De prétentions plus élevées apparait la petite brochure de M. le général Devaureix : *Vieille Routine*. Ce résumé des procédés employés dans l'armée du second Empire aussi bien pour l'instruction que pour le combat, nous a paru renfermer beaucoup de vérités et un certain nombre d'exagérations. Là où, en particulier, l'écrivain nous semble aller trop loin, c'est quand il donne à supposer que nous étions, avant 1870, la seule armée à user de procédés aussi éloignés de la réalité qu'étaient à cette époque les nôtres, alors que partout en Europe, y compris l'Allemagne, on suivait ces méthodes ou des méthodes identiques. En réalité, dans beaucoup de régiments actuels, on est encore aussi routinier que sous l'Empire et, sous l'Empire, des colonels de la valeur d'un Trochu, d'un Ducrot, d'un Ardant du Picq, avaient en main des régiments aussi entraînés que les meilleurs régiments d'aujourd'hui. Comme nous le disait naguère le général Dragomiroff, tous les règlements d'exercice actuels sont bons; il suffit d'en entendre l'esprit et de savoir les appliquer : un esprit ingénieux tirera de bons effets d'un mauvais règlement, tandis qu'un officier inintelligent appliquera mal les meilleures théories. Il y a eu des routiniers dans tous les temps et il y en aura toujours : nous n'en possédons que trop aujourd'hui encore.

13. — Sous le titre : *Réalité*, titre un peu étrange pour le sujet, M. le commandant Passarga nous donne une étude intéressante dans laquelle il développe cette thèse, peut-être risquée, que la victoire n'est pas la conséquence de la destruction des forces matérielles de l'ennemi, mais bien celle de la destruction de ses forces morales. Or, il semble évident que la destruction de forces matérielles entraîne généralement la destruction de la force morale, comme cela s'est vu après Iéna, et plus récemment chez les Boërs. Le chapitre sur les armes à tir rapide, sur les effets matériels du tir du combat, sur le tir de guerre, etc., etc., sont moins sujets à controverse; on ne les lira pas sans profit.

14. — Le livre du général Langlois sur *l'Artillerie de campagne en liaison avec les autres armes* était, croyons-nous, épuisé depuis longtemps. L'auteur nous en donne aujourd'hui une deuxième édition, réimpression textuelle — sauf la suppression de courts passages un peu trop vieillis aujourd'hui — de l'édition principale parue en 1892. Pour expliquer qu'après seize ans passés son livre n'ait point besoin de remaniements, l'écrivain nous cite une appréciation du colonel Belaieff, de l'artillerie russe; cependant, cette manière de voir,

estimable sans doute, n'émane pas d'une autorité telle qu'elle puisse s'imposer sans réserve. Nous croyons savoir que beaucoup d'artilleurs pensent le contraire et il est en effet bien difficile d'admettre que, depuis l'époque où a paru le livre dont nous nous occupons, il n'y ait rien de nouveau à dire sur l'artillerie. Ne serait-ce que la question du canon extra rapide, du *pom-pom* comme on l'a baptisé, nous eussions aimé voir le général Langlois la traiter à fond. Sa haute compétence lui eût permis de nous dire sur ce chapitre des choses intéressantes, et l'annexe de six pages dans laquelle il en parle paraîtra à beaucoup insuffisante. Peut-être le général se réserve-t-il d'étudier cette question à part et de lui consacrer un volume spécial; tous les amis de l'armée font le vœu que nous émettons nous-même à cet égard. En dépit de ces réserves, *l'Artillerie de campagne en liaison avec les autres armes* demeure ce qu'elle était auparavant, un œuvre d'indiscutable valeur.

COMTE DE SÉRIGNAN.

OUVRAGES SUR LA MUSIQUE

(*Suite*)

9. *Les Maîtres de la musique. Rameau*, par LOUIS LALOY. Paris, Alcan, 1908, petit in-8 de 247 p., 3 fr. 50. — 10. *Les Maîtres de la musique. Haydn*, par MICHEL BRENET. Paris, Alcan, 1909, petit in-8 de 208 p., 3 fr. 50. — 11. *Les Maîtres de la musique. Moussorgsky*, par M.-D. CALVOCORESSI. Paris, Alcan, 1908, petit in-8 de 245 p., 3 fr. 50. — 12. *Vies des hommes illustres. Beethoven*, par ROMAIN ROLLAND. Paris, Hachette, 1907, in-16 de VIII-159 p., 2 francs. — 13. *Un Romantique sous Louis-Philippe. Hector Berlioz*, 1831-1842, par ADOLPHE BOSCHOT. Paris, Plon-Nourrit, 1908, in-16 de 673 p., avec portraits, 5 francs. — 14. *Œuvres en prose de* RICHARD WAGNER; trad. par L.-G. PROD'HOMME et Dr phil. F. HOLL. T. II des *Gesammelte Schriften*. Paris, Delagrave, s. d. (1908), in-12 de VI-233 p., 3 fr. 50. — 15. *Musiciens d'aujourd'hui*, par ROMAIN ROLLAND. Paris, Hachette, 1908, in-16 de 281 p., 3 fr. 50. — 16. *La Main et l'âme au piano, d'après Schiffmacher*, par Mme ALINE TASSET. Paris, Delagrave, s. d. (1908), petit in-4 de 88 p., 3 fr. 50. — 17. *Répertoire encyclopédique du pianiste, analyse raisonnée d'œuvres choisies pour le piano*. T. II (*Auteurs modernes*), par Hortense PARENT. Paris, Hachette, s. d. (1907), in-12 de XXXI-351 p., 3 fr. 50. — 18. *La Sonate pour clavier avant Beethoven* (*Introduction à l'étude des sonates pour piano de Beethoven*), par HENRI MICHEL. Paris, Fischbacher, 1908, in-8 de 127 p., 4 francs. — 19. *Le Livre de l'évolution. L'Homme* (*Psychologie musicale des civilisations*), par RICCIOTTO CANUDO. Paris, Sansot, 1907, in-18 de 326 p., 3 fr. 50. — 20. *Esquisse d'une esthétique musicale scientifique*, par CHARLES LALO. Paris, Alcan, 1908, in-8 de 326 p., 5 fr.

9. — Pour écrire la vie de *Rameau*, analyser ses œuvres, en dire la genèse, l'esprit et le développement, il fallait à la fois un historien, un artiste, doublé d'un mathématicien. M. Laloy est tout cela et, de plus, un écrivain de premier ordre; aussi son *Rameau* est-il absolument réussi. La vie de Rameau reste assez calme, malgré les combats qu'il eut à soutenir. Dans la maison paternelle, à Dijon, il commence ses études musicales. A dix-huit ans, il erre çà et là, violoniste, organiste; enfin il se fixe à Paris. Il travaille, il approfondit les règles de

son art, il tente d'en pénétrer les lois. « L'effort de toute sa vie sera de faire régner dans la musique entière et, particulièrement dans l'harmonie, l'ordre et la clarté dont témoignent... la géométrie, par exemple, ou la physique... Rien de nouveau dans cette conception; mais pour arriver au but qu'il se propose, il suit un chemin qu'il s'est tracé et où toute l'harmonie moderne a passé après lui. » Ce dernier trait est un magnifique éloge. Cependant le savant ne fera-t-il pas tort à l'artiste? Non. M. Laloy nous montre comment le profond penseur « créa l'artiste », comment l'intelligence claire des lois de la mélodie, de l'harmonie, a mené le compositeur à une expression de plus en plus parfaite de la beauté musicale. En 1722, Rameau publie son premier livre : *Traité de l'harmonie*. Le succès ne se dessine pas. En 1726, nouveau volume. Cette fois les polémiques commencent; elles ne cesseront qu'avec sa vie. En même temps, il s'essaie à la composition : quelques pièces de clavecin et cantates voient le jour. Mais la musique dramatique l'attire, il cherche un poème. A cinquante ans, il n'a encore produit que des « bagatelles ». Enfin il trouve *Hippolyte* et *Aricie*. Son premier opéra est représenté en 1733; le succès, disputé d'abord, devient bientôt incontestable. Dès lors, les écrits théoriques et les œuvres musicales se succèdent rapidement. Chacun de ses ouvrages est l'occasion de combats qui finissent presque toujours par la victoire des *Ramoneurs*. Chacun est aussi une marche progressive de son intelligence et de son génie vers des hauteurs artistiques que personne, avant lui, n'avait encore atteintes. M. Laloy le suit pas à pas dans cette marche, et nous décrit les découvertes harmoniques du chercheur, avec la sûreté d'un harmoniste consommé, et les applications pratiques du compositeur, avec la finesse du critique le plus délicat. Rameau est avant tout un symphoniste. Les paroles le gênent; dans le chant il est inférieur. Si « la voix n'assume qu'un rôle décoratif, dans les airs de danse, par exemple, Rameau retrouve pour eux toute sa grâce, sa verve et sa poésie. » En réalité ces airs font partie de la symphonie. Il réussit mieux les chœurs que les airs de chant et mieux encore la symphonie. « La clarté, la précision, le relief, continue M. Laloy, voilà ce qui saute aux yeux dans la symphonie de Rameau. Pour peindre, elle est sans rivale; il suffit qu'elle paraisse, et d'un coup tout le tableau se dessine : sommeil de Dardanus, enchanté de songes heureux; héroïsme vainqueur des compagnons de Pollux, douceur des ombres heureuses, mélancolique et voilée de lumière... etc. » Harmonie, mélodie, tonalité, rythme, tout est analysé par M. Laloy. Il faudrait tout citer. Encore ceci pour finir. « A mesure que Rameau vieillit, sa manière s'élargit; dans ses dernières œuvres, après 1745, on voit poindre un nouveau sentiment d'harmonie... Il écrit des pages « où l'harmonie en sa simplicité candide

et la mélodie au frais sourire » font « songer à Mozart ». Il s'élève plus haut encore, « jusqu'à la cime d'où se découvre un avenir plus lointain.» Beethoven? Oui, ce que Rameau rencontre dans ses ouvertures, « c'est la symphonie classique ». Il ne lui a pas été donné d'aller au delà. C'est le dernier sommet : plus loin, « la nuit froide commence avec ses œuvres pâlissantes.» Mais avant d'y descendre, il a vu « les premières lueurs d'une grande aurore. »

10. — Le centième anniversaire de la mort d'Haydn (1809), qui sera célébré à Vienne au mois de mai, l'année prochaine, nous faisait espérer de nouveaux travaux sur la vie et les œuvres de cet aimable et gracieux compositeur, et voici que, déjà, l'*Haydn* de M. Michel Brenet remplit cet espoir. Haydn ! c'est avec lui que les musiciens nés dans la première partie du XIXe siècle, ont commencé de prendre contact avec la musique classique, par les trios, les quatuors, les symphonies qui réjouirent leur jeunesse. Aujourd'hui « les contemporains relèguent volontiers Haydn parmi les classiques de l'enfance, et pensent que pour l'aimer il faut être très jeune. » Ce livre a ravivé en moi l'affection pour Haydn; je l'ai lu avec l'intérêt ému et respectueux d'un fils qui s'attendrit aux récits des hauts faits d'un ancêtre. Tout est simple, charmant dans cette vie. Il naît sous le chaume, passe à l'école rurale. Là, un recruteur d'enfants l'engage pour le chœur de la cathédrale à Vienne. Il est enjoué, taquin, rieur. La voix mue, il faut partir. A dix-sept ans, sur le pavé de Vienne, que faire? Un chantre de paroisse le loge. Pour gagner quelques sous, il se joint à de petits orchestres et bat avec eux le pavé de la ville, un violon à l'épaule ! Pas toujours gaie, cette vie ! Il songe à la quitter pour entrer dans l'ordre des servites; il apprécie surtout « dans cette vocation » la certitude « d'avoir à manger tous les jours. » Enfin il s'installe chez lui. Il compose; peu à peu on le connaît, on l'apprécie, et bientôt il entre au service du prince Esterhazy. Vers cette époque il se marie. Sa femme, fantasque, sèche, querelleuse, « bête infernale » qui ne s'occupe de lui que pour le « faire enrager » et de ses œuvres que pour en découper les feuillets en papillotes et en moules à pâtés ». Haydn, doux et patient, se résigne. Trente ans il reste au service du prince. Il se lève à l'aube pour écrire les œuvres nouvelles qui doivent être exécutées le soir pour le plaisir du maître, et ensuite entassées dans les armoires de musique. La mort du prince l'allège un peu; il reste attaché à son fils avec une pension et l'entière liberté de son temps et de son talent. A ce moment commence pour Haydn le triomphe public . Deux voyages en Angleterre le portent au faîte de la gloire De retour à Vienne, il s'éteint paisiblement dans une vieillesse honorée. Les œuvres de Haydn sont ensuite analysées par M. Michel Brenet. Ses opéras ne présentent rien de bien saillant. Sa musique... religieuse

ne l'est guère, et « l'impropriété de ses messes est aussi incontestable que l'intégrité de sa croyance ». Ses oratorios, il suffit de nommer *la Création* et *les Saisons*, pour rappeler les deux immortels chefs-d'œuvre de sa vieillesse. La musique instrumentale, là, Haydn est chez lui, là, il triomphe. La lecture de l'*Haydn* de M. Brenet est aussi attrayante que le héros lui-même. M. Brenet fait aimer l'homme et les œuvres : l'homme, à cause de sa bonhomie et de sa douceur; les œuvres, « pour leur sincérité, leur probité, voire leur douce naïveté, autant que pour leur saine et heureuse vigueur, leur constante sérénité. »

11. — Déjà plusieurs écrivains avaient appris aux lecteurs français la « douceur intime » et la « rudesse atroce » de *Moussorgsky*, le plus indépendant des musiciens russes; à son tour, M. Calvocoressi nous fait connaître plus à fond ce maître. Né dans un village au centre de la Russie, il fait à Saint-Pétersbourg des études qui le conduisent au régiment. Jeune et brillant officier, il compose pour ses camarades. Bientôt le joug lui pèse, il veut plus de liberté, donne sa démission et se rapproche du peuple pour chanter les inconnus, les pauvres, les désespérés. Hélas! dit M. Bellaigue, il allait connaître de pires servitudes que la servitude militaire : celles de la maladie et de la pauvreté. Après une triste vie, presque sans gloire, il mourut dans un hôpital militaire, à quarante-deux ans. Son éducation musicale est incomplète, mais le génie y supplée. Le fil conducteur à travers les œuvres de Moussorgsky c'est le réalisme; aussi le livre de M. Calvocoressi n'est-il qu'un long traité du réalisme en musique, appliqué à la manière du compositeur russe. A l'encontre de Rameau et de Haydn, Moussorgsky ne réussit pas dans le musique pure, instrumentale. Pour éveiller sa verve, il lui faut des paroles, et alors son procédé c'est l'équivalence exacte de sa musique avec le langage parlé. Pour arriver à ce but, Moussorgsky prend toutes les libertés : liberté dans la tonalité, il ne craint pas les modulations les plus inattendues, les duretés les plus « atroces » et ne se gêne pas pour terminer une pièce dans un ton éloigné de celui où elle a commencé; liberté dans le rythme, les changements de mesure sont fréquents, tel morceau de cinquante-trois mesures renferme quarante-trois changements. La forme générale est régulière ou irrégulière, selon les sujets. Ainsi l'exige le réalisme. En somme, cette musique ne ressemble à rien de ce qui a été écrit jusqu'à ce jour, et c'est dans les mélodies de Moussorgsky, une quarantaine, qu'on reconnaît son génie. M. Calvocoressi les repasse une à une et en fait ressortir les beautés de tout genre. Il s'étend avec plus de complaisance encore sur l'œuvre dramatique de Moussorgsky, *Boris Godounov*, son chef-d'œuvre, qui vient de paraître sur notre première scène avec un réel succès. L'étude de M. Calvocoressi sera, elle aussi, bien accueillie du public, car elle

fait connaître un musicien de génie qui, jusqu'ici, lui était presque inconnu.

12. — La *Vie de Beethoven*, par M. R. Rolland, a été publiée pour la première fois, en janvier 1903, aux « Cahiers de la Quinzaine ». Elle devient aujourd'hui le premier volume d'une collection des *Vies des hommes illustres* entreprise par le même auteur. Il dédie ces *Vies* à ceux qui fléchissent dans ce triste monde sous leur peine, à ceux qui souffrent, aux malheureux. Il veut leur offrir « le baume de la souffrance sacrée ». Bonne et généreuse pensée ! C'est aussi ce que voulait faire François Coppée dans son livre si touchant de *la Bonne Souffrance* ». Je crois que le poète a mieux réussi que M. Rolland parce que, devenu catholique, il a offert aux malheureux le baume de la souffrance chrétienne, le seul qui console et fortifie. Quoi qu'il en soit, M. Rolland veut ressusciter le peuple des héros, de ceux qui furent grands par le cœur. En tête de cette légion, l'auteur place Beethoven. La vie et les œuvres de ce génie qui a si cruellement souffert sont retracées avec une plume émue et respectueuse. Fidèle à son but, M. Rolland en fait ressortir plus la force héroïque que la grandeur artistique : Beethoven est à ses yeux « le plus grand et le meilleur ami de ceux qui souffrent et qui luttent ». Le plus grand? le meilleur? Pour soutenir cette affirmation, il faudrait oublier Celui qui a dit : *Venite ad me omnes qui laboratis et onerati estis, et ego reficiam vos.* Je forme sincèrement le vœu que le nouveau Plutarque fasse un choix judicieux et ne nous présente que des hommes vraiment grands, forts, dignes de servir de modèle et de consolation aux malheureux.

13. — M. Boschot publie son second volume de la vie de H. Berlioz, sous ce titre : *Un Romantique sous Louis-Philippe.* J'ai déjà dit, en analysant ici le premier volume (Cf. *Polybiblion* janvier 1907, p. 37) la manière précise et empoignante avec laquelle l'auteur met en scène son héros. Mêmes qualités, même intérêt, même animation dans le récit de ce drame ou plutôt de cette comédie qui est l'existence de Berlioz; car on le plaint, on souffre, on triomphe avec lui, mais, souvent aussi, on ne peut s'empêcher de rire devant les excentricités, les folies de ce grand enfant de génie. Ce volume nous conduit du faux suicide de Berlioz, en 1831, à sa fuite de Paris en 1842, après son échec à l'Institut. Le troisième et dernier : *Le Crépuscule d'un romantique,* terminera le travail de M. Boschot qui restera fondamental et même définitif.

14. — Le 2e volume des *Œuvres en prose de Richard Wagner*, traduites en français par MM. Prod'homme et Holl, correspond au tome second des *Gesammelte Schriften und Dichtungen* et contient les écrits contemporains de *Thannhäuser* (1844), *Lohengrin* (1846), et la *Mort de*

Siegfried (1848); ils se rapportent au séjour de Wagner à Dresde en qualité de kapellmeister de la Cour. Après un compte rendu de la translation des cendres de Weber, et une autre notice à propos d'une exécution de la 9e symphonie de Beethoven, vient une étude du mythe des *Nibelungen* interprété par l'histoire, curieuse fantaisie de l'imagination de Wagner. Les lecteurs français verront avec intérêt dans ce document, non seulement les raisons qui portèrent Wagner à puiser ses sujets dans la légende, mais aussi l'exposé fait par le poète lui-même des idées politiques, sociales et mystiques qu'il y découvrait et devait développer dans ses futurs drames. Cette étude est suivie d'une rapide esquisse des *Nibelungen* comme thème qui servira plus tard. Enfin, nous trouvons encore dans le présent volume, à côté d'un toast et d'un discours politique, un plan d'organisation d'un théâtre national en Saxe, où se dessine déjà l'idée de Bayreuth.

15. — Les études qui composent le nouveau volume de M. R. Rolland : *Musiciens d'aujourd'hui*, ont paru d'abord, séparément, dans diverses revues; les voici réunies, pour la plus grande commodité des lecteurs. Je n'ai qu'à les énumérer brièvement. Berlioz vient en tête de ces pages : c'est une esquisse brillante de ce génie, « qui, malgré ses défauts, a ouvert à l'art de magnifiques chemins ». Wagner est ensuite étudié, en quelques pages seulement, à propos de Siegfried et de Tristan. Voici M. Saint-Saëns, qui a « la gloire très rare de se voir devenu, de son propre vivant, classique ». Vincent d'Indy, l'artiste à l'intelligence ouverte et richement cultivée, dont la marque essentielle est le caractère moral et presque religieux de sa personnalité; il a la foi, foi en Dieu, foi en l'art, il se fait éducateur pour le communiquer; Richard Strauss, poète et musicien, pour lequel M. Rolland professe une grande admiration ; le malheureux Hugo Wolf, compositeur de lieder, « tous d'une individualité admirable, » qui meurt fou ! Enfin, Don Perosi, le jeune prêtre, auteur d'oratorios qui « suffisent pour le mettre au premier rang de la musique contemporaine ». L'article qui suit : *Musique française et Musique allemande* est le récit et la critique du premier *Musikfest* qui eut lieu à Strasbourg en 1905, et où les deux nationalités furent mises en présence. Suit une étude sur Pelléas et Mélisandre, de Cl. Debussy; sans être un debussyste, M. Rolland rend hommage à un grand artiste dans des pages d'analyses fines et délicates qui rappellent celles de M. Laloy sur le même sujet. Enfin, sous ce titre : *Le Renouveau*, le brillant historien nous raconte brièvement le mouvement musical à Paris depuis 1870 : c'est un réveil, une poussée de foi et d'énergie qui a recréé la musique française. Dans toutes ces études, la critique de M. Rolland est forte, ferme, faite d'objectivité et de droiture. Qu'il parle de compositeurs allemands ou français, d'incroyants comme

Berlioz et Saint-Saëns, ou de croyants comme V. d'Indy et Perosi, il se met simplement en face de leurs œuvres, et s'efforce de les juger avec la plus grande impartialité.

16. — Schiffmacher est un pianiste né à Strasbourg en 1827. Les notes qui nous sont restées de lui ont permis de dévoiler aux pianistes une technique originale et des procédés mécaniques intelligents par lesquels les exécutions deviennent poétiques et colorées. C'est ce que s'est proposé de faire Mme Aline Tasset dans son livre : *La Main et l'âme au piano, d'après Schiffmacher.* Schiffmacher se porte de préférence à ce qu'il y a de plus rude dans le travail; comme la perfection, l'effort l'attire. Les musiciens dont le talent influença ses études ne lui donnèrent jamais de direction suivie; un maître infaillible — la nature — a inspiré son enseignement. Dans la nature, l'intensité des vibrations sonores est en rapport direct avec la force impulsive qui les émet; de là quelques principes sur lesquels repose l'art de la sonorité au piano. C'est par la force et par les gestes qu'on amène la variété dans un même timbre et que se trouve rompue la monotone sécheresse de l'instrument. Le son est un effet dont le geste est la cause, et le geste, c'est le mouvement, la force. Donc, pour jouer, il faut bouger. Si vous voulez varier les sons, variez les gestes. — Mais comment se mouvoir? Ici encore, la nature intervient. Sur le terrain, il y a deux manières de franchir une distance : le pas ou le saut. De même au piano. Le clavier est une piste. Les pas, ce sont les petites articulations régulières, serrées, adhérentes, ne quittant pas plus le clavier que nos pieds ne quittent la terre. Les sauts ce sont les élans pris comme à pieds joints. A l'imitation du violoniste qui modifie ses coups d'archets, le pianiste doit modifier ses articulations et ses gestes. Ainsi les notes mélodiques libres et souples seront émises par un geste spécial, le lancé; les finales faibles des rythmes, par le retiré; le lancé, qui accentue, amplifie le son; le retiré qui l'efface, l'éteint. Du mélange de ces articulations longues et courtes naissent les accentuations, les contrastes de sonorités qui favorisent l'imitation des voix et de l'orchestre. Les notes recevant le lancé seront : toutes les notes mélodiques graves ou hautes; chaque première note des coulés de deux notes; certains accents, soit rythmiques, soit pathétiques; les notes syncopées, les bonnes notes des accords et les retards; en général tous les sons accusant certaines parties du dessin et rompant l'uniformité du décor. Toutes les finales faibles des phrases et des rythmes, au contraire, toutes les dernières notes des coulés de deux notes, et certains sons effacés, murmurés, recevront le geste du retiré. La classification des notes sans geste comprend tous les groupes de son formant l'accompagnement, le remplissage, et en général, ce qui est au second plan. Guidés par Schiffmacher, les pianistes arriveront

à un langage musical juste, simple et vrai. Ils reconnaîtront dans ses découvertes des moyens précieux répondant à de légitimes besoins; des principes enfin et une direction.

17. — Dans son second volume du *Répertoire encyclopédique du pianiste*, qui est la première partie du Répertoire moderne, Mme Hortense Parent donne les œuvres classées par noms d'auteurs, un volume nouveau devant contenir ces œuvres classées par degrés de difficultés et genres de compositions. Le but de ce travail est avant tout de présenter aux professeurs et aux amateurs de piano les compositeurs qui ont écrit spécialement pour cet instrument; ensuite les grands compositeurs qui, sans être spécialistes, ont cependant écrit pour le piano quelques œuvres de premier ordre; puis les compositeurs dont les œuvres dramatiques ou symphoniques ont donné lieu à des transcriptions qui sont de véritables morceaux de piano; — les symphonistes surtout qui exercent une grande influence sur la composition pianistique; — puis les compositeurs, professeurs, novateurs, dont la carrière offre un intérêt historique, un enseignement. Une large place y est faite à la musique étrangère, allemande surtout, dont on ignore en France la force du mouvement musical. Chaque nom d'auteur est suivi d'une notice retraçant les événements marquants de la vie du compositeur, les grandes lignes de sa carrière et les titres de ses principales œuvres. Souvent on nous fait connaître le nom du maître de chaque compositeur. De nombreuses citations de critiques musicaux autorisés apprécient le génie ou le talent des compositeurs présentés dans cet ouvrage. Les tableaux d'œuvres sont divisées en œuvres originales et en œuvres transcrites — et cela par ordre alphabétique. En retraçant brièvement la vie de tant de grands artistes, l'auteur a voulu non seulement les faire connaître, mais les faire admirer, assurant que si, comme l'a dit Joubert, « la multitude des affections élargit le cœur », la multitude des admirations élargit l'esprit; — il faut avoir, au début de la vie, un trop plein d'enthousiasme, pour qu'il en reste quelques parcelles dans la maturité de l'âge.

18. — Dans une suite de cinq conférences, réunies en un volume intitulé : *La Sonate pour clavier avant Beethoven*, M. Henri Michel a donné une histoire sommaire de la sonate avant Beethoven. L'origine de la sonate se confond avec celle de la musique instrumentale. Primitivement, dans le moyen âge, la musique instrumentale est toujours associée, soit au chant, soit à la danse. A partir du XVIe siècle, nous remarquons une substitution ad libitum de la musique instrumentale à la musique vocale et à la danse; séparation qui laisse prévoir une séparation définitive. La musique instrumentale, séparée du chant religieux, devient la sonate d'église dont les premiers essais

atteignent la perfection, grâce à son origine; car elle héritait de toute la technique riche et complexe d'un art déjà vieux de plusieurs siècles. Séparée de la danse, elle devient d'abord simplement un air de danse que l'on écoute sans danser; puis une suite composée de différents airs de danses, qu'on nomme partita ou suite; enfin parallèlement à la sonate d'église, la sonate de chambre, toutes deux se faisant des emprunts continuels. Le plan de la sonate consistait uniquement dans l'alternance de deux mouvements lents et de deux mouvements rapides. — Un siècle s'écoule avant qu'il ne soit question de la sonate pour clavier; n'ayant d'abord d'autre rôle que de soutenir les voix, on s'avisa que le clavecin était un instrument complet, une sorte d'orchestre; la première sonate confiée au clavecin fut composée en 1695 par Jean Kuhnau, de Leipzig. Prédécesseur de Bach et de Haendel, qui subirent son influence, il annonce dans ses sonates bibliques, un siècle à l'avance, le style véhément de Beethoven et son inspiration passionnée. Un demi-siècle après Kuhnau, Emmanuel Bach marque une ère nouvelle de la musique. Dans ses sonates pour clavecin, il a fixé la forme classique que Haydn et Mozart imposeront encore après lui à la symphonie et au quatuor. A la méthode harmonique il substitue celle du contrepoint, offre une organisation plus complexe et plus symétrique, tant au point de vue de la tonalité qu'à celui de la coupe du discours musical et du traitement des thèmes; et enfin recherche les effets expressifs et d'un style dramatique et coloré. A la sonate ébauchée au XVIIe siècle, puis modelée presque à souhait par les mains d'Emmanuel Bach, il ne manquait que la vie; or c'est précisément à ce moment que la musique va prendre son plus grand essor. Haydn et Mozart, héritiers de la tradition allemande et italienne, n'en conserveront que la part la meilleure; ils y ajouteront l'inattendu qu'apporte toujours le génie. Avec eux, peu de changements au plan de la sonate classique, il leur suffira de quelques traits légers pour en parfaire le dessin; c'est la beauté des choses vivantes que la sonate va recevoir d'eux.

19. — Il est impossible d'analyser *le Livre de l'évolution. L'Homme*, de M. Ricciotto Canudo; il faut laisser la parole à l'auteur : « Dans ce livre de l'*évolution* je présente une métaphysique musicale des civilisations... Je suivrai l'Homme , manifestation suprême et mobile de la Nature, dans sa marche dite de l'Orient vers l'Occident, et j'expliquerai l'âme et l'ordre de ce mouvement, en prenant comme paradigme de la vie, la musique... Le style de ce livre est fait particulièrement de visions, d'intuitions positives et de reconstructions lyriques ». L'auteur entre dans son sujet en décrivant, à sa manière, l'origine de la danse et du chant. C'est au milieu d'un orage effroyable, qui mit en mouvement et en hurlement toute la nature, que « tout

d'un coup les animaux se mirent à hurler » et que l'homme et la femme barbares trouvèrent la danse, le rythme et la voix « en répétant avec leurs corps furieux le mouvement des arbres... et en surpassant de leurs cris tous les cris de la nature... C'est ainsi que l'homme connut la nécessité de se mouvoir et de hurler selon les rythmes de l'orage ». Telle est la première vision. L'auteur suit, dans le cours de l'histoire, l'Homme dansant et chantant depuis Adam jusqu'à Debussy. Quant à l'avenir, M. Canudo y plonge son regard, il y voit un Homme nouveau, une Musique qui sera la Religion, un Théâtre qui sera le Temple. Ainsi finit ce livre étrange où l'imagination, et non la meilleure, la vision, le rêve l'emportent toujours sur la science solide d'une saine philosophie de l'art.

20. — Les systèmes d'esthétique sont restés jusqu'ici trop partiels et subjectifs. Le plus souvent ils n'ont qu'une valeur littéraire : aussi ces œuvres d'art pour l'art tombent d'elles-mêmes. M. Ch. Lalo, qui fait ces remarques en nous présentant son *Esquisse d'une esthétique musicale scientifique*, se place au point de vue philosophique pour soutenir l'application au problème musical de la méthode synthétique expérimentale, appuyée sur les faits concrets. Sa thèse se réclame de la critique et de la connaissance. Les divers ordres de réalités accessibles à la science sont irréductibles, et subordonnés dans une hiérarchie où le supérieur ne contient l'inférieur que pour y surajouter une nouveauté particulière qui ne saurait lui être réduite. Ce processus va grandissant de l'abstrait au concret. Les éléments les plus abstraits des faits esthétiques nous sont fournis par la science des nombres : ils présentent l'œuvre d'art comme l'unité d'une multiplicité. A l'aide de la psycho-physiologie, cette unité du multiple apparaît sous la forme plus concrète de l'agrément. Le point de vue psychologique précise davantage : il montre l'art comme une activité de jeu, c'est-à-dire désintéressée. Cette donnée est toute négative. Enfin la valeur positive est atteinte avec la sociologie, qui introduit une discipline dans l'ordre esthétique. Cette discipline, c'est la technique. En elle réside l'essence de l'art, car elle fournit les éléments les plus concrets, partant le point de vue le plus scientifique et définitif pour établir les lois des faits esthétiques. La science musicale a d'ailleurs suivi cette progression dans son évolution historique. Elle fut presque uniquement arithmétique dans l'antiquité et le moyen âge; avec Descartes, Mersenne, Sauveur, Rameau, le P. André, elle devint à la fois physique et mathématique; Helmholtz ne l'appuie plus que sur la psycho-physiologie; elle est rendue essentiellement psychologique par Stumpf, Lipps, H. Riemann; enfin de nos jours on commence à entrevoir la réalité sociale. M. Lalo développe sa thèse en discutant la valeur de ces divers systèmes. En chacun il fait ressortir

l'erreur commune d'avoir érigé en absolu les résultats d'une étude partielle. Ainsi, par exemple, les théories mathématiques sont très exactes, à la condition de rester dans l'indétermination qui les caractérise. Appliqué à un ordre de réalités plus concret, le système ne vaut plus. L'octave théoriquement pure 2/1 sonne positivement faux; tandis qu'un rapport physiologiquement simple se trouve être arithmétiquement très complexe. Toute cette partie de discussion technique est très riche d'informations et traitée avec beaucoup de savoir. Enfin la critique étant terminée, M. Lalo se décide à bâtir sur le terrain de la sociologie. Parcourant les quatre grandes périodes de l'histoire musicale en Occident, il retrouve en chacune d'elles la série des mêmes états esthétiques : pré-classique, classique, post-classique. Ses aperçus sont vraiment intéressants et surtout suggestifs. Cependant les résultats réels n'offrent pas la précision qu'une si rigoureuse méthode pouvait faire espérer. M. Lalo s'attendait bien à des objections; il répond d'avance que la méthode importe plus que le résultat : elle pourra être reprise. Souhaitons-le avec lui, car il importe d'étudier les faits esthétiques par la méthode d'induction qui convient pour découvrir les lois de tous les faits. Le travail de M. Lalo contribuera à ramener la question sur un terrain plus sûr. On le fera peut-être avec moins de métaphysique, et ce sera plus séduisant. Mais le mérite reste à l'étude présente d'avoir ouvert des voies nouvelles et fécondes. O. M. B.

THÉOLOGIE

Dictionnaire de théologie catholique, publié sous la direction de l'abbé MANGENOT. Fasc. XXV, XXVI et XXVII (T. III, col. 2.209 à 2.584 et T. IV, col. 1 à 640. Paris, Letouzey et Ané, 1908, gr. in-8. — Prix de chaque fascicule : 5 fr.

Les fascicules XXV, XXVI et XXVII du *Dictionnaire de théologie* qui ont paru au cour de l'année 1908 ne contiennent pas beaucoup d'articles relatifs au dogme proprement dit et à la théologie sacramentaire. Je signalerai cependant : *Descente de Jésus aux Enfers* (Quillet), *Démon* (90 colonnes, de M. Mangenot), *Dépôt de la foi* (Dublanchy), et surtout les 100 colonnes du P. Gardeil sur la *Crédibilité*. La morale est mieux partagée : je citerai les articles *Décalogue* et *Désespoir* (Dublanchy), *Crémation*, *Crime* (Valton), *Délectation* et *Désir* (Moureau), *Dépôt* (Antoine). L'article *Danse*, par le P. Ortolan, est excellent; l'auteur fait preuve d'une érudition (je n'ose dire d'une expérience) chorégraphique qui n'est pas commune dans le clergé et ses décisions prudentes et solidement démontrées me remettent en mémoire les solutions absolues, assises sur des assertions gratuites, du saint prêtre qui nous faisait le cours de diaconales. Le P. Schwalm

consacre 90 colonnes au mot *Démocratie* et M. Constantin expose avec talent et compétence la question de la *Déclaration* de 1682. Dans l'article *Déisme*, M. Forgel saute un peu vite de l'ancien régime à la Restauration; j'aurais aimé qu'il dise quelque chose de ce que Robespierre fit pour établir le culte déiste de l'Être suprême. M. Mangenot a défini avec beaucoup de précision les caractères de la vraie *Critique*. La notion générale du *Culte* est bien analysée par M. Chollet, et M. Quillet a écrit des pages fort instructives sur le *Culte rendu à la Vraie Croix*. M. Vacandard a traité magistralement la question de la *Déposition et dégradation des clercs* (70 colonnes). Dans l'article *Curés*, M. Dolhagaray a vigoureusement réfuté la thèse gallicane sur l'origine divine des bénéfices curiaux; le reste de son étude est un modèle de clarté et d'exactitude. Pour l'Écriture sainte, il y a l'article *Daniel* (45 colonnes) de M. Bigot. Pour la Patrologie : *Saint Cyrille d'Alexandrie* (Mahé), *Saint Cyrille de Jérusalem* (Le Bachelet), *Saint Cyprien* (Godel) et ce dernier collaborateur a démontré victorieusement le caractère apocryphe des œuvres de *saint Denis l'Aréopagiste*. Parmi les très nombreuses biographies de théologiens, philosophes et autres écrivains, je n'en ai pas trouvé de plus complète que celle de *Descartes* dont M. Chollet étudie successivement (30 colonnes) la Théodicée, l'Anthropologie et la Morale. P. Pisani.

Modernisme et tradition catholique en France, par Ch. Guignebert. Paris, Collection de la *Grande Revue*, 1908, in-8 de III-189 p. — Prix : 3 fr.

Simple réimpression ou tiré à part des articles publiés dans la *Grande Revue*, d'octobre 1907 à janvier 1908. On a relevé de tous côtés les bévues, les erreurs, les ignorances du professeur improvisé d'histoire du christianisme; on lui a montré qu'il ne savait pas mieux l'état vrai du catholicisme actuel que son histoire dans le passé; dans la *Revue pratique d'apologétique*, notamment, une série d'articles ont paru, où l'on prouve à l'évidence que l'auteur, pour employer le mot de M. Touzard, dont la compétence est connue et le langage toujours si mesuré, au lieu d'un travail de professeur, a fait « un essai qu'un bon élève... n'eût pas voulu signer. » Mais M. Guignebert ignore ou semble ignorer ces articles, et peut-être se flatte-t-il dans son cœur d'avoir fait une œuvre très forte. J.-V. Bainvel.

SCIENCES ET ARTS

L'Homme selon la science, *son présent, son passé, son avenir*, par le docteur Louis Büchner ; traduit de l'allemand par le Dr Ch. Letourneau. Paris, Schleicher, s. d., petit in-8 de 440 p., avec 37 grav. — Prix : 2 fr.

Les Croyances religieuses et la Science de la nature. par I. Guibert. Paris, Beauchesne, 1908, in-16 de 320 p. — Prix : 3 fr.

Le premier de ces deux ouvrages se résume en la soi-disant réponse à ces trois questions, rubriques de ses trois divisions : « D'où venons-nous? » — Qui sommes-nous? » — « Où allons-nous? »

D'où nous venons? D'une extrême antiquité remontant jusqu'au pliocène, peut-être jusqu'au miocène, où nous nous distinguions à peine de l'animalité. — *Qui nous sommes?* Un animal perfectionné qui, ayant pu franchir, dans le lointain des âges, la faible distance entre l'instinct et l'intelligence, s'est élevé peu à peu à une civilisation de plus en plus développée. — *Où allons-nous?* Vers une organisation sociale bien supérieure où l'État étant seul détenteur de la richesse publique, en répartira la jouissance également à chacun; où la femme, devenue l'égale de l'homme, ne sera plus assujettie, par un mariage indissoluble, au despotisme du sexe fort; où l'éducation des enfants sera l'œuvre exclusive de l'État; où la morale sera fondée sur la science à l'exclusion de toute religion et même de toute philosophie, et où l'humanité réalisera ainsi, sur terre, la seule fin à laquelle elle puisse atteindre.

Matérialisme, athéisme et socialisme résument, commme on le voit, toute la pensée de ce livre. Les notions d'anthropologie, de paléontologie et de biologie qui y sont mises en œuvre, sont interprétées et dirigées exclusivement dans ce sens, et cela au moyen d'arguments et de considérations d'autant plus souvent réfutées que le volume, qui ne porte pas de millésime, n'est que la traduction ou la réimpression d'un ouvrage remontant à une quarantaine d'années. D'ailleurs, abstraction faite des éléments scientifiques qui y sont mis en œuvre et de l'esprit qui y règne, la composition de l'ouvrage prête à la critique : les subdivisions y sont insuffisamment indiquées; un grand nombre d'observations rejetées dans un *Appendice* de 45 pages de petit texte, eussent été mieux à leur place dans le cours du texte principal. Enfin l'exécution matérielle elle-même laisse à désirer; le papier est commun, l'impression un peu floue.

— Le nouveau volume de M. l'abbé Guibert se trouve être une réfutation complète et victorieuse de l'ouvrage (exhumé de l'an 1869) de Louis Büchner, comme au surplus de toute son école.

L'auteur examine d'abord la nature et les causes de ce qu'il appelle « le conflit », c'est-à-dire le désaccord apparent entre les vérités de la foi et les constatations de la science; il en montre l'inexistence lorsque l'on va au fond des choses et que l'on place la discussion sur son vrai terrain. A propos des « Commencements », il s'appuie peut-être un peu trop sur le principe de la conservation et de la dégradation de l'énergie, fort contesté depuis quelques années en tant que s'appli-

quant à l'ensemble de l'univers. Mais sur la cause première, sur l'origine de la vie, l'ordre du monde, l'auteur a des pages excellentes. Excellente aussi son exposition sur la théorie de l'évolution, laquelle, si elle n'est pas donnée comme un procédé de création dont se serait servi l'Intelligence souveraine, n'explique ni l'ordre ni l'origine du monde.

Pas plus que l'évolution, la biologie ne résout le problème de la vie humaine, n'en explique tous les phénomènes et surtout ne rend compte ni de la pensée ni du sens moral.

Dissertation très développée sur le déterminisme en général et sur la part, d'ailleurs considérable, qui lui revient dans les actions humaines, mais tempérée, dans une plus ou moins forte proportion, suivant les cas et les personnes, par le libre arbitre; celui-ci, malgré tout, ne fait jamais entièrement défaut chez l'homme sain et normal.

Le chapitre sur les origines de l'homme constitue une réfutation éclatante des rêveries pseudo-scientifiques de l'auteur du précédent ouvrage, et montre comment l'homme, doué de raison, est plus que la brute, et comment le développement de l'humanité ne peut provenir d'une évolution animale.

Sur l'étude comparée de la Bible par rapport aux sciences de la nature qui contient d'ailleurs d'excellents choses, l'auteur ne repousse-t-il pas d'une manière trop absolue les systèmes appelés *concordisme et idéalisme*? Sa « Théorie des emprunts scientifiques » est-elle suffisamment claire et résout-elle vraiment toutes les difficultés? Sans doute, pris exclusivement et absolument, le concordisme et l'idéalisme soulèvent chacun de très grosses objections. Mais il y a, dans l'une et l'autre théories, certaines données qui, sagement combinées et judicieusement appliquées, semblent suffire à tout. L'espace nous manque ici pour développer ce point de vue.

Au résumé, malgré les deux petites réserves que nous nous sommes permis d'exprimer, et dont la seconde nous est exclusivement personnelle, le nouvel ouvrage du savant abbé Guibert vient à son heure pour venger la vérité et remettre chaque chose à sa place. Les leçons d'apologétique qu'il représente, ne peuvent que faire honneur à l'auteur et à l'Institut catholique de Paris, où elles ont été données dans le second semestre de l'année scolaire 1906-1907. C. DE KIRWAN.

Lettres à ma petite-fille, par le marquis DE CHARNACÉ Paris, Émile-Paul, 1908, in-8 de 418 p., avec portrait. — Prix : 5 fr.

Si l'auteur ne l'écrivait pas quelque part, non sans quelque coquetterie peut-être, on ne croirait pas, à lire son livre, qu'il était, quand il le publia, âgé de quatre-vingt-six ans. Le volume tout entier garde en effet un grand air de jeunesse : jeune par l'enthousiasme et l'ar-

deur des convictions, jeune aussi par le style, d'un tour élégant et souple, aisé et coulant; on peut dire de lui ce que disait Louis Veuillot, je crois, d'un grand poète classique : c'est le bon sens qui parle bon français. Après une longue carrière littéraire, fort bien remplie, ma foi ! si j'en juge par la longue liste de ses œuvres, et qui a mis son auréole de notoriété de bon aloi autour de ce beau nom de gentilhomme de grande race, le marquis a comme écrit son testament, où il résume, au profit de sa petite-fille, Mme Claude de Charnacé, vicomtesse de Saint-Priest, son œuvre d'éducation française et chrétienne, commencée dès le berceau et dont profiteront ainsi les nouvelles générations qui recueilleront son héritage.

Mais, pour être un livre d'éducation, ce n'est pas un livre de pédagogie, et il n'a rien de ce pédantisme qui est trop souvent la marque des ouvrages d'enseignement. Au gré des événements de tout ordre qui se déroulent sous ses yeux, l'auteur nous fait, en des pages familières, sa profession de foi littéraire, artistique, religieuse, politique, et même mondaine, et à ce point de vue, son volume a la valeur et aussi le charme d'un témoignage. Sur certains points, et ce n'est pas la politique et la religion que je vise, car là les principes ne changent pas, le livre porte avec lui sa date, l'auteur étant resté très, d'autres diront trop fidèle à ses amours de jeunesse, et ne jugeant pas avec assez d'impartialité les générations nouvelles qui se sont écartées de son chemin. En art et en littérature, il a raison sans doute de défendre contre les injustices d'aujourd'hui ses admirations d'autrefois, mais il a tort, c'est du moins mon avis, de méconnaître la valeur de certains nouveaux maîtres qui ont à la fois fait sortir de l'ombre quelques grandes figures du passé injustement oubliées et ajouté quelques pages nouvelles et fort belles, à l'histoire de l'art français. César Franck n'est pas nommé, si je ne me trompe, et c'est un tort, et d'Indy y est fort maltraité, et c'est injuste. N'est-il pas aussi un peu sévère pour René Bazin, dont, il est vrai, *l'Isolée* n'est pas le meilleur livre. Donc, sans insister sur les détails, je ne suis pas toujours d'accord avec l'auteur, mais je me suis volontiers laissé prendre par le charme de beaucoup de très belles pages, poétiques, émues, vigoureuses, qui donnent une excellente idée du lettré fervent qu'est resté M. de Charnacé et de l'admirable grand-père qu'il est devenu. Je recommande son livre à tous ceux qui aspirent à bien connaître et à bien pratiquer le bel « art d'être grand-père », Mais je lui souhaite aussi, car il le mérite, beaucoup d'autres lecteurs.

ÉDOUARD PONTAL.

LITTÉRATURE

Glossaire étymologique et historique des patois et des parlers de l'Anjou, *comprenant... des dialogues, contes, récits et nouvelles en patois, le folk-lore de la province*, par A.-J. Verrier et R. Onillon. Angers, Germain et Grassin, 1908, 2 vol. gr. in-8 de xxxii-529 et 587 p. sur 2 colonnes. — Prix : 25 fr.

Un vocabulaire n'étant jamais trop riche, il est à souhaiter qu'on fasse un inventaire minutieux des mots et des expressions usitées dans la langue populaire. On y trouvera du déchet, mais on y retrouvera certainement aussi des manières d'exprimer les diverses nuances de la pensée, sans avoir recours, comme on le fait trop souvent, à des idiomes étrangers qui ont, chez nous, des équivalences absolues. C'est presque innover que s'inspirer des anciens textes, reproduire Lacurne de Sainte-Palaye et Godefroy, ou répéter ce jargon des campagnards, en ce qu'il a de littéraire ou de pittoresque, et l'on peut citer déjà, en ce sens, les utiles travaux du comte Jaubert, du Dr Bos, de MM. Dottin, Éveillé, Favre, Guillemaut, Lepaire, Moisy, etc., sur les parlers du Nivernais, du Bas-Maine, de la Saintonge, du Poitou, de la Bresse ou du Berry; sans oublier, pour les villes, les dictionnaires de l'argot et de la langue verte, parfois plus riches qu'on ne le croirait.

Aussi nous devons féliciter MM. Verrier et Onillon, qui n'ont pas craint d'employer trente années à collectionner, classer, définir, rapprocher et interpréter, en Anjou, tout ce qu'ils ont lu et tout ce qu'ils ont entendu de la bouche des « patoisants ». Ils peuvent être assurés de n'avoir pas perdu leur temps. Les disciples du regretté Gaston Pâris ne seront pas seuls à en témoigner et leur œuvre sera sans doute encore plus appréciée dans le nord de l'Europe, et partout où l'on s'intéresse à notre langue, que dans leur province elle-même, malgré l'excellente faveur qui l'accueillit.

Pour donner une idée de l'importance de l'ouvrage, il suffit d'emprunter à la Préface quelques chiffres : les deux volumes comprennent 2.194 colonnes, 145.057 lignes, lesquelles, mises bout à bout, auraient presque un myriamètre de longueur; ils renferment 18.293 mots sans compter les chapitres spéciaux consacrés aux noms propres, aux sobriquets (seigneuries), les dialogues, contes, récits et nouvelles (en patois, parfois même en patois assez... gaulois), les chansons et rondes, coutumes, pratiques et remèdes populaires, proverbes, adages, dictons, formulettes, légendes et croyances superstitieuses, qui offriront de curieux matériaux aux folk-loristes, et c'est là encore un des mérites de ce travail qui ne paraît avoir, comme importance, aucun équivalent en France.

Peut-être, pourrait-on reprocher aux auteurs, si c'est un reproche, d'avoir été trop consciencieux, trop gourmands, d'avoir étendu leurs

recherches jusqu'aux variétés indéfinies, de n'avoir dédaigné aucune de ces altérations orthographiques dues à toutes les fantaisies de l'oreille et de la bouche les moins lettrées. Ainsi était-il indispensable de noter que l'on prononce *influenza*, *filanza*, ou *flute en l'ar? Géranium*, *Geromion*, *Girômion*, *Gerômiom* et *Giroiniom*? Qu'on dit *manifique*, pour *magnifique*, comme certaines illettrées maniérées, qui chantent aux vêpres le *Manifica*? tandis que des superstitieuses voient la *Chasse-Alequin*, ou d'autres disent la *Chasse-Hannequin*?... Sans doute, comme il était fort malaisé d'opérer une sélection, valait-il mieux, en somme, pour ne rien omettre, tout relever et tout prendre. Et c'est, peut-être, aussi ce qui a décidé les auteurs du *Glossaire*, à mentionner des mots et des locutions qui ne sont pas spécialement angevines, voire des néologismes parisiens, bien vite colportés partout, comme *automaboule* et *entolage*, ou des expressions déjà anciennes, comme *affiquet*, objet *usagé*, *Philippine*, *chic*, *rococo*, par exemple; et encore, « travailler pour le roi de Prusse ». Partout aussi l'on connaît les chansons : « Quand Biron voulut danser », « Mon père m'a donné un mari, » etc.; mais il peut y avoir des variantes non sans intérêt, et je ne crois pas qu'on se plaigne d'une trop riche documentation. Au contraire, les folk-loristes seraient sans doute plus satisfaits, si le chapitre des us et coutumes traditionnels était sans lacunes; pur rêve, évidemment... Je me permettrai toutefois, de regretter que les auteurs n'aient pas poussé davantage leurs recherches de ce côté : les revues et collections angevines, les ordonnances synodales, les chroniques locales, fourniraient, à qui les voudrait interroger nombre de renseignements à ajouter à ceux déjà très copieux qu'on peut y lire : ainsi sur « la Jetée des Pelotes » à Beaufort, jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, le « Repas de Corné », la « platée d'abelettes du roi René », « les veillées et érussées », etc. D'autre part, est-il bien nécessaire de donner *in extenso* des documents de rédaction prolixe et qui n'ajoutent rien à l'intérêt, comme pour la « Boîte des Trépassés » (II, p. 425), qui n'est pas du fameux abbé Bernier mais, comme il était facile de s'en convaincre, de Urbain Besnier, curé de Chalonnes jusqu'à la Révolution.

A part ces remarques, nous avons plaisir à louer grandement les auteurs du *Glossaire* de la peine, fort méritoire qu'ils ont prise de définir, aussi clairement et aussi sobrement que possible, les parlers de leurs contemporains, en même temps que le vocabulaire des anciens poètes et prosateurs, des XVIe et XVIIe siècles, notamment de Rabelais, le moine de la Baumette, près Angers, de Charles de Bourdigné, le narrateur de la *Légende de Pierre Faifeu* et de son frère, le naïf chroniqueur Jean de Bourdigné, de Noël du Fail (dont le nom a été omis), l'auteur des *Contes d'Eutrapel*, qui, certainement, fut élève à l'Uni-

versité d'Angers, de Ronsard, qui avait des parents en Anjou, de Germain Colin Bucher, dont le signataire de ces lignes a eu la bonne fortune de retrouver et de publier en 1890, les œuvres perdues depuis trois siècles. Que de mots, aujourd'hui abandonnés, ont été conservés dans le patois angevin ! M. Ménière avait recueilli dans celui-ci tout un dictionnaire emprunté à *Gargantua* et à *Pantagruel*. Sur le terrain circonscrit qui nous occupe, la prononciation, les mots eux-mêmes changent parfois de village à village : dans le nord-est de la province, on ne prononcera jamais « Mossieu le *cureu* », comme dans certaines localités du sud-ouest; ici, l'*eau* devient *lieau*, et, là-bas, *léou*; *mouman* et *moumin* (pour maman). Il faut donc savoir gré au *Glossaire* de nous indiquer la provenance des mots.

Pour les étymologies, les difficultés étaient bien autres : on a souvent cité ironiquement : « le cheval vient *d'equus* sans doute ». Je me souviens avoir rappelé à l'érudit Célestin Port que la prée d'*Alloyau* (près d'Angers), venait du latin *Lupellus*. Je ne pus l'en convaincre qu'en ouvrant son propre *Dictionnaire* : avec les textes qu'il cite, on peut suivre les métamorphoses de cette étymologie, dans la bouche et dans les écrits des générations successives, par altération, transformation, suppression et permutation (ou, comme diraient les linguistes, par aphérèse, matathèse, prostèse, syncope et apocope), du XIe au XVIIe siècle, *Lupellus* devient successivement *Luel*, puis *Loheal*, *Loiheiau* et *Loyeau*, *Loyau*, enfin *prée Daloyau*. Cet exemple, qui a échappé à MM. Verrier et Onillon, est assez caractéristique pour qu'on me pardonne de l'avoir évoqué. Les auteurs du *Glossaire d'Anjou* n'ont pas eu souvent de pareilles généalogies écrites, pour les mots de patois : c'est avec de plus grands efforts qu'ils ont essayé de les retrouver, et j'ai remarqué qu'en l'espèce, ils auraient pu arriver presque au même résultat, rien que par leurs propres observations mentionnées au tome I, p. 2, 303, 465, et tome II, p. 305, 306, etc.

Tel qu'il est, l'excellent *Glossaire* de MM. Verrier et Onillon est indispensable aux philologues qui s'intéressent à la langue française. Et c'est justice de joindre, dans nos éloges, aux noms de ces auteurs, celui de M. G. Grassin, le maître imprimeur angevin, au désintéressement de qui l'on doit, en grande partie, la publication de ces deux volumes, appelés à rendre de réels services à la littérature contemporaine et à honorer la petite patrie angevine. JOSEPH DENAIS.

Dictionnaire du patois valdôtain, *précédé de la Petite Grammaire*, par l'abbé JEAN-BAPTISTE CERLOGNE. Aoste, Imprimerie catholique, 1907, gr. in-8 de 316 p., avec portrait. — Prix : 5 fr.

La vallée d'Aoste est peu connue chez nous, quoique ce soit un pays de langue française et que son nom figure dans une œuvre connue

de Xavier de Maistre. C'est, au-delà du Petit Saint-Bernard, la haute vallée de la Doire, à peu près jusque vers Bard ou Ivrée; c'est un pays de langue française comme la Savoie dont il est la continuation ; mais depuis la cession de la Savoie à la France et depuis que la monarchie piémontaise s'est transformée en royaume d'Italie, la langue italienne y est devenue langue officielle, et l'italianisation y fait son œuvre par l'administration, par l'école, par l'armée et par toutes les influences de l'État moderne. C'est surtout parmi les habitants de cette vallée ou les Valdôtains (comme on dit par contraction), que se recrutent les bataillons alpins de l'Italie qui montent, contre nous, la garde sur la frontière.

Il y a cinquante ans, le français était la langue officielle en même temps que la langue courante du pays, mais recouvrant un patois roman peu ou point cultivé. Quelques dilettantes, là comme ailleurs avec les dialectes populaires, l'écrivaient dans des poésies, par patriotisme local. Un de ces rares amateurs d'Aoste était — et est encore, nous l'espérons — M. l'abbé Cerlogne, auteur du livre que nous annonçons et âgé déjà de 82 ans en 1907. Avant que sa langue maternelle s'altère par l'influence du piémontais voisin et de l'italien officiel, M. Cerlogne a voulu en fixer le dictionnaire ; pour être complet, il a réimprimé en tête du volume une grammaire qu'il avait antérieurement publiée.

Un glossaire patois est toujours intéressant pour la comparaison lexicologique, et celui de M. l'abbé Cerlogne est d'autant plus intéressant qu'il nous arrive d'une région peu étudiée et peu accessible aux recherches de Français que le gouvernement italien, très soupçonneux, sur la frontière, prendrait sans doute pour des espions. C'est donc un glossaire de plus à mettre sur la liste de nos glossaires gallo-romans. Mais nous sommes étonné de voir que certaine classe de termes y est pauvrement représentée, ceux qui ont rapport à la nature, aux animaux, aux plantes, aux minéraux, les termes de la vie rurale, de l'agriculture, etc. L'auteur nous dit dans sa Préface que pour dresser son Dictionnaire il a consulté des dictionnaires français, latin et italien. C'est en effet ce que font le plus souvent les auteurs des dictionnaires patois, et cette lecture leur rappelle ou leur suggère des mots qui souvent sont du français *patoisé* : c'est ainsi que tous les termes de la langue abstraite, de la terminologie légale ou administrative se retrouvent dans les glossaires patois, quand ils ne sont pas vraiment patois, je veux dire locaux et traditionnels.

Un langage populaire, par cela seul qu'il n'est pas fixé dans une littérature, n'est pas partout semblable à lui-même et il se subdivise en sous-dialectes. Notre auteur a adopté pour son dictionnaire le parler de la Haute Vallée, mais dans sa grammaire il distingue en somme trois

dialectes, ceux de la Haute Vallée, de la Basse Vallée, et du centre avec la ville d'Aoste. Quoique cette grammaire ne soit pas dressée d'après la méthode actuelle des linguistes de profession (nous le mentionnons sans en faire une critique à l'auteur), elle permet de se rendre compte des particularités du patois, et les romanistes en tireront profit.

M. l'abbé J.-B. Cerlogne avait, plus que personne, autorité pour écrire ce livre, car le langage décrit par lui est celui de son enfance, celui dans lequel il a écrit des poésies et des opuscules humouristiques. Nous croyons volontiers ce qu'un de ses confrères dans le sacerdoce nous dit au cours d'une Préface, que M. Cerlogne « est le premier écrivain du patois... et peut-être aussi le dernier... Malheureusement, non seulement le français , mais même le patois tend à disparaître de chez nous...» Dans la Basse Vallée, le patois se corrompt au contact du piémontais, et partout l'italien littéraire tend à supplanter le patois du même coup que le français. M. l'abbé Cerlogne aura donc fait une œuvre utile et les philologues lui en sauront gré comme ses compatriotes.

H. Gaidoz.

Le Théâtre contemporain, par J. Barbey d'Aurevilly (*1866-1868*)-(*1868-1869*). Paris, Stock, 1908, 2 vol. in-18 de xxiii-300 p. et 318 p. — Prix du vol. : 3 fr. 50.

L'Esprit de J. Barbey d'Aurevilly. *Dictionnaire de pensées, traits, portraits et jugements tirés de son œuvre critique.* Préface par Octave Uzanne. Paris, Mercure de France, 1908, in-18 de 354 p. — Prix : 3 fr. 50.

« Les plus hautes justices, avait dit le fier et solitaire auteur des *Prophètes du passé*, ce sont les justices lentes à venir. » Et, se campant avec orgueil dans son originalité, se raidissant dans son indépendance, il renouvela souvent cette profession de foi qui, caractère et style, le peint presque tout entier : « Ce n'est pas pour moi une mauvaise note d'être obscur. Par ce temps de ruée vers une publicité insolente, il y a quelque chose de virginal dans l'obscurité que je ne puis m'empêcher d'aimer... Les absurdes gloires qu'on nous fait en quatre jours avec les trompes (et les tromperies !) des journaux, me la font trouver une chose charmante, — comme un bandeau noir sur des cheveux blonds. Seulement il faut que les cheveux soient très blonds, et que le talent ait l'éclat de l'or, dans son ombre... »

L'éclat de l'or était vraiment dans le sien; et voici qu'après qu'il a payé d'un isolement, qui lui fut plus douloureux, je crois, qu'il ne disait, la quadruple originalité qu'il eut, et qu'il entretint amoureusement en lui, de rester au milieu de la grande saturnale parisienne, un catholique violent, sans peur d'aucune idée, sinon sans reproche, un romantique à tous crins, un provincial un peu sauvage et excentrique, mais aussi, un écrivain incorruptible, d'une franchise de pen-

sée et de plume intrépide, voici, pour parler dans sa manière trop facilement contagieuse, que la gloire tire dans la lumière et agite cette chevelure rutilante, crinière du lion mort qui n'est plus à craindre...

Si l'avenir ne devait vraiment une réparation à l'injustice, au parti-pris d'étouffement dont tout franc-tireur de l'idée catholique dans notre âge est victime, je serais même tenté de trouver que peut-être on exagère. On lui dresse un monument à Valognes : il y a tous les droits. On le réimprime : cela devenait nécessaire. On écrit sur lui des thèses de doctorat : tant mieux, cela peut-être apprendra à M. Lanson et aux universitaires qui l'ignorent le nom de ce maître écrivain. La ferveur de quelques fanatiques — ce Don Quichotte en a dans tous les partis — et la belle piété de Mlle Louise Read, qui s'est consacrée à sa mémoire comme Mlle de Gournay à celle de Montaigne, entreprennent même une *Édition du centenaire* : soit. Mais j'aurais osé, moi, voir, il me semble, que dans toute œuvre de journaliste il y a des choses d'un jour et qui n'ont pas droit à l'éternité; que dans le tas énorme de ces feuilletons il gît des feuilles mortes; et peut-être eût-on mieux servi la cause de Barbey d'Aurevilly en réduisant à un petit nombre les soixante ou quatre-vingts volumes dont il y a peu de bibliothèques, même publiques, qui puissent s'offrir le luxe et l'embarras. Je n'aurais même pas cru sacrilège de réunir tous ces membres en désordre d'une pensée qui ne fut dispersée que par force; et, s'il s'agit de théâtre, par exemple, de mettre bout à bout tout ce qui fut écrit au cours de vingt ans de critique théâtrale, à la gloire de Shakespeare, à la honte de Ponsard, de Scribe ou de M. Sardou. Tandis qu'un tas de « squelettes tirés du charnier des imbéciles et pendillant au vent de l'oubli », — c'est lui qui parle ainsi — des vaudevilles, des mélos, des féeries, des revues, des *Mesdames de Montanbrèche*, des *Crimes de Faverne*, des *Château à Toto* ou des *Paris tohu-bohu* font une ombre fâcheuse aux articles toujours très curieux, souvent très clairvoyants en leur férocité, sur les auteurs, Mallefille, Dumas père, Dumas fils, Augier, Sardou, Meilhac et Halévy, voire Frédéric Soulié ou Anicet Bourgeois, dont l'œuvre, après trente ans, ou tout au moins le nom, ne sont pas encore morts tout à fait...

Il est vrai que Barbey va là dedans tout comme Don Quichotte à travers les marionnettes. C'est un simple massacre. Pas de danger qu'il s'attarde à nous raconter les imbroglios de ces pièces éphémères : presque jamais il n'analyse; il juge, ou mieux, il exécute. Car il croit, avec raison, à mon sens, l'art dramatique un art inférieur, un art grossier, un art *mendiant*, « valet du succès à tout prix », et il lui en veut du tort qu'il fait de plus en plus à la littérature vraie, celle du livre. Il hait, comme un trait de décadence, *l'histrionisme* de notre âge, et il a beau jeu de mettre en lambeaux le *scribisme*, le *ponsardisme* et

le matérialisme, qui, l'un ou l'autre, gâtent les œuvres les moins mauvaises. Il est vrai aussi qu'il n'ennuie jamais, qu'il est toujours savoureux dans ses boutades, amusant dans sa hardiesse à déshabiller les actrices pour glorifier lyriquement leur beauté ou pour donner vertement le fouet à leur insuffisance; et il a des phrases éclatantes, des paradoxes pétillants, des mots précieux, voire des calembours, qu'il est d'autant plus juste de lui garder qu'un tas de filous du journalisme dans l'ombre les lui volent...

— Mais, précisément, un recueil comme celui qu'a inspiré et préfacé M. Octave Uzanne : *L'Esprit de Barbey d'Aurevilly*, aurait pu servir de magasin pour toute cette mitraille d'esprit des articles qu'on n'eût pas conservés. Il a été conçu dans une pensée plus ambitieuse, celle de donner la quintessence de son génie, non pas seulement des traits de sa verve, mais, en courts fragments ou en formules flamboyantes, le résumé même de ses jugements sur les hommes et les œuvres, de toutes ses idées. Or chacun, sans doute, conçoit un tel livre à sa manière, Mais il me semble que l'homme d'esprit, le causeur prestigieux que fut Barbey pouvait suffire à le remplir; et j'ai peur que beaucoup pour le connaître s'en tiennent à cette poussière de phrases : poussière diamantée, mais poussière.

J'aurais aussi préféré un autre ordre, et séparé plutôt — comme on l'a un peu fait dans l'index — les *portraits* qui ne sont généralement que des traits littéraires, ou historiques, des pensées sur l'art, sur la morale, la philosophie, la politique, au lieu que, suivant l'alphabet, une phrase de deux lignes sur *Jeanne d'Arc* se trouve entre une page sur *Jules Janin* et « un mot » sur le *jeu;* qu'une variation sur *Ninon de Lenclos* tombe entre une définition du *Naturalisme* et une poétique déclaration de tendresse à la *Normandie.*

Tel quel, le livre, outre qu'il est commode, trop commode aux collectionneurs d' « expressions », est d'une variété amusante. D'ailleurs, il donne du Barbey d'Aurevilly tranchant, à l'emporte-pièce, une idée qui n'est point fausse. On voit bien sa manière de penser qui fut, en tous sujets, rapide, sans retours et sans nuances, comme de quelqu'un qui a du coup d'œil plus que de la finesse, qui est sûr de ses principes et trop sûr de lui-même. Mieux encore peut-on déjà connaître son style qui, tout à l'opposé du français limpide et souple de Voltaire, de Sainte-Beuve ou de M. Jules Lemaître, fut un grand orgueilleux de style romantique à panache et à traîne, en la façon de Chateaubriand, de Victor Hugo et de Paul de Saint-Victor... Mais, ni tout le critique n'est là (que de noms manquent au dictionnaire ! et comme ces arrêts mutilés rendent mal les libres bonds de sa pensée et les beaux éclats de son indépendante justice); ni le moraliste non plus qui, pour être entraîné par son tempérament et sa rage d' « emmuré »,

à crier fort, à frapper dur, ne manquait cependant ni de pénétration ni de tendresse. GABRIEL AUDIAT.

HISTOIRE

Voyage de deux bénédictins aux monastères du Mont Athos, par D. PLACIDE DE MEESTER. Paris et Lille, Desclée, de Brouwer, 1908, petit in-8 carré de VI-321 p. — Prix : 4 fr. 50.

Deux religieux bénédictins du collège grec de Saint-Athanase à Rome ont entrepris un voyage à la sainte montagne d'Athos. L'un d'eux, le P. Placide de Meester, bien connu pour ses travaux d'érudition, livre au public ses notes de voyage. Disons tout de suite qu'il aurait pu opérer un tri plus rigoureux. La description de la Puszta danubienne ou celle de Belgrade n'ont rien à voir avec l'Athos; quant aux chicanes de douaniers et aux irrégularités des caboteurs helléniques, elles ne présentent aucun intérêt. Pour le style, il est trop souvent barbare. Nous ne savons si, en Belgique, des expressions comme *dare-dare* sont reçues dans la langue de la bonne société. Dit-on aussi *un* auberge ? Et que signifie : *en déans*? La syntaxe du Révérend Père est parfois embrouillée, au point de rendre certaines phrases absolument incompréhensibles. De telles imperfections, beaucoup trop nombreuses, choquent et blessent le lecteur français. Ces critiques énoncées, nous n'en sommes que plus à l'aise pour dire que l'ouvrage du P. de Meester sera très utile à consulter. Les deux bénédictins n'ont rien découvert, et ne se flattent pas d'avoir découvert quoi que ce soit. Mais ils ont bien regardé et bien décrit les monastères athonites, leurs églises, leurs bibliothèques, leurs offices, leurs règles religieuses. Ils étaient préparés à cette exploration par leur connaissance approfondie de la liturgie et du chant grecs, et aussi par la pratique de la vie monastique. A travers toutes ces observations circule comme un courant de chaude sympathie pour l'ascétisme hèllénique, qui n'étonne pas de la part d'hommes occupés par vocation à la régénération du clergé oriental de rite grec. Nous souhaiterions que le P. de Meester condensât le livre qu'il vient de nous donner en un opuscule plus serré et plus documenté, qui pourrait devenir la meilleure et la plus pratique des introductions à l'étude du monachisme athonite.

J. LABOURT.

La Frontière de l'Euphrate, de Pompée à la conquête arabe, par VICTOR CHAPOT. Paris, Fontemoing, 1907, gr. in-8 de XV-408 p., avec 22 illustr. et une carte hors texte. — Prix : 12 fr. 50.

Ce n'est nullement une histoire des guerres qui, durant plusieurs siècles, ont presque sans interruption ensanglanté la frontière orientale de l'empire que s'est proposé d'écrire M. V. Chapot. Tout autre

est son dessein. C'est la frontière elle-même qu'il étudie, et avec la frontière, les moyens de défense. On peut donc dire que ce livre comprend en somme deux études d'ordres bien distincts : l'une militaire et administrative, l'autre purement géographique. Celle-ci, la plus ardue et la plus importante, intéresse surtout les spécialistes. Bien entendu l'auteur a parcouru lui-même les lieux qu'il s'efforce d'identifier; il connaît d'ailleurs parfaitement la bibliographie de son sujet et a tiré bon parti des travaux des explorateurs qui se sont risqués avant lui dans la région de l'Euphrate, mais il insiste surtout, et avec raison, sur les résultats de ses observations personnelles. Cette seconde partie de son ouvrage présente donc l'aspect d'une contribution plutôt que d'un tableau d'ensemble embrassant tous les détails avec des développements proportionnés à leur importance. Il passe ainsi en revue les rives syriennes de l'Euphrate, la Mésopotamie, la Syrie et ses ressources défensives, de deuxième ligne, l'Euphrate supérieure et la Petite-Arménie, la Grande-Arménie, enfin les régions caucasiques, s'efforçant de compléter la connaissance des voies romaines, de relever les traces des forteresses et des villes, d'identifier celles-ci au moyen de la topographie et de l'onomastique, tâche particulièrement délicate dont il s'acquitte avec prudence et perspicacité. Nous manquons de la compétence nécessaire pour dire jusqu'à quel point il a réussi, mais il nous paraît certain que son travail devra désormais être consulté par les historiens qui s'occuperont de la domination romaine et byzantine en Orient.

Les chapitres qui précèdent cette étude surtout géographique présentent au contraire un intérêt plus général en ce qu'ils complètent très heureusement nos connaissances sur l'organisation et la tactique des armées romaines. Ils pourront, à cet égard, être rapprochés du beau livre de M. Cagnat sur *l'Armée romaine d'Afrique.*

C'est d'abord une très vivante description des divers peuples alliés, sujets ou ennemis qui occupèrent la région frontière, Arméniens, Arabes, Juifs, Parthes et Perses, caractérisés surtout sous le rapport de leurs aptitudes et de leurs mœurs militaires. Puis, vient l'armée romaine, légions, alliés, auxiliaires, milices locales, en temps de paix et en temps de guerre; analyse de la tactique; attaque et défense des places, etc., le tout en tenant compte des différences chronologiques qui ne manquent pas de se manifester au cours d'une longue suite de siècles. L'auteur ne craint pas d'entrer dans le détail. C'est ainsi qu'il nous présente les espions, les transfuges, qu'il décrit la discipline, et aussi indique la fréquence des trahisons parmi ces populations peu sûres, s'inquiète des approvisionnements, du culte, des travaux publics, comme aussi du service sanitaire. Tout cela très précis, très documenté, très vivant.

L'impression qui ressort de tout cela est une admiration raisonnée pour la merveilleuse souplesse avec laquelle les Romains, puis leurs disciples les Byzantins, savaient adapter leur formation, leur armement, leur tactique, leur poliorcétique à toutes les nécessités locales. Un des résultats curieux de cette interminable lutte avec les Perses, et que l'auteur ne manque pas de signaler, est la quasi identité dans les moyens d'attaque et de défense qui finit par s'établir entre les belligérants, équilibrer leurs forces et balancer leurs succès.

André Baudrillart.

Le P. Lacordaire, apôtre et directeur des jeunes gens, par le P. Henri-Dominique Noble, O. P. Paris, Lethielleux, s. d. (1908), in-16 de xi-367 p., avec portraits. — Prix : 3 fr.

L'action que Lacordaire a exercée sur ses contemporains fut considérable : la jeunesse et l'âge mûr, les hommes et les femmes, les classes les plus diverses de la société ont subi son influence salutaire et cédé à l'attrait de sa parole éloquente. Mais on peut dire que dans son enseignement doctrinal, ce sont les hommes surtout qu'il a eus en vue, et parmi les hommes les jeunes gens. C'est à ce point de vue spécial que le R. P. Noble étudie la vie et l'œuvre de Lacordaire dans un beau livre dont nous ne saurions recommander trop vivement la lecture.

La prédilection que Lacordaire manifesta aux jeunes gens, les raisons de cette affection, les raisons aussi qui le firent payer de retour par la jeunesse nous sont exposées avec beaucoup de justesse.

Le P. Noble insiste surtout sur l'admirable jeunesse d'âme qui fut une des caractéristiques du grand prédicateur. Il passe ensuite en revue les caractères généraux de sa direction et les principales vertus qu'il essaya d'inculquer à ses dirigés et qui peuvent se résumer dans une grandeur d'âme inspirée et soutenue par le culte de Jésus-Christ.

En même temps qu'il nous expose les principes de Lacordaire, l'auteur nous le montre appliquant ces principes dans sa propre vie et donnant ainsi l'exemple avec le précepte. En sorte que son livre n'est pas seulement un aperçu de la doctrine spirituelle de l'illustre dominicain, mais aussi une étude de sa vie à un point de vue particulier. Il insiste sur des traits qui, dans une biographie générale, sont naturellement laissés plus ou moins dans l'ombre ou qui, dispersés çà et là, ne sauraient frapper autant l'esprit du lecteur.

C'est pourquoi son volume nous paraît aider à mieux comprendre, partant à mieux aimer le saint restaurateur en France de l'ordre des frères prêcheurs.

L'ouvrage, qu'illustrent un portrait de Montalembert, un de Perreyve et plusieurs de Lacordaire lui-même, se termine par deux

appendices. Le premier, qui, à notre avis, aurait été mieux placé en tête du livre comme Introduction, est une notice brève, mais intéressante sur Lacordaire; le second est une visite à l'école de Sorèze, si pleine des souvenirs de son zèle apostolique pour les jeunes gens au milieu desquels il a passé les dernières années d'une existence bien remplie. E.-G. Ledos.

Taine, historien de la Révolution française, par A. Aulard. Paris, Colin, 1907, in-18 de XI-333 p. — Prix : 3 fr. 50.

Œuvres inédites de l'abbé de Bonneval **sur la Révolution**, publiées par l'abbé Eugène Griselle. Paris, Savaète, s. d., in-8 de 204 p. — Prix : 3 fr. 50.

Quand il s'agit de signaler et d'apprécier un ouvrage de M. Aulard, le bon point de vue est, croyons-nous, celui-ci : l'auteur a, d'une façon générale, consacré son talent en premier lieu à l'apologie systématique de la Révolution et, en second lieu seulement, à son histoire. Selon que le premier objet laisse plus ou moins de place au second, la valeur historique et critique de tel ou tel de ses travaux augmente ou diminue dans la même proportion. Celui que nous avons sous les yeux se rattache principalement au premier, à l'apologétique de parti pris. Le dessein de M. Aulard est de diminuer autant que possible, au profit de la Révolution, la réputation acquise à Taine par son grand ouvrage: *Les Origines de la France contemporaine*. Du haut de la chaire dressée pour lui en Sorbonne dans une intention prédéterminée, il a, vigilant inquisiteur, soumis le célèbre écrivain à une sévère et pointilleuse censure. « Cette étude sur *Taine historien de la Révolution française*, nous dit-il, est le résumé d'un cours public que j'ai fait à la Sorbonne pendant les années scolaires 1905-1906 et 1906-1907. » Après un chapitre d'introduction sur l'éducation littéraire et historique de Taine, les tendances et dispositions générales ou spéciales de son esprit, le projet, la préparation et la rédaction du livre des *Origines*, M. Aulard en examine les diverses parties relatives à l'histoire de la Révolution, savoir : Chapitre II. L'Ancien Régime; III. L'Assemblée constituante; IV. La Conquête jacobine : première étape; V. La Conquête jacobine : seconde étape; VI. L'Établissement du gouvernement révolutionnaire; VII. Le Gouvernement révolutionnaire : le programme jacobin; VIII. Le Gouvernement révolutionnaire : les gouvernants, les gouvernés; IX. La Fin du gouvernement révolutionnaire. — La méthode du censeur, dans cette revue critique, tient à la fois du régent de collège et de l'avocat chicanier; elle se complaît en remarques et reproches de détail, pas toujours parfaitement exacts, souvent sans réelle signification, mais dont l'accumulation, et c'en est le but, ne laisse pas de produire un certain effet sur l'auditeur ou sur le lecteur naïf. Les vraies qualités du livre de Taine en sortent, selon nous, indemnes aux yeux

de toute personne suffisamment informée et de sens rassis. La critique très peu impartiale de M. Aulard ne laisse pas pourtant d'avoir quelque utilité en ce qui touche aux défauts du même ouvrage, sur lesquels une admiration bien naturelle, mais inspirée quelquefois par des sentiments un peu trop étrangers à la raison historique et à la méthode critique, induit un certain nombre d'esprits, même de bons esprits, à fermer les yeux. Le second caractère général, celui-là historique, des travaux de M. Aulard, n'est pas d'ailleurs tout à fait absent, quoique rarement sensible, en celui-ci. Nous y avons remarqué, par exemple, et goûté, toute déduction faite, le résumé des événements entre le 10 août 1792 et le 31 mai 1793 (p. 169 et suiv.), et il y a de fort justes observations dans la page consacrée à Robespierre (p. 262-263). Cela nous fait d'autant plus regretter que, chez M. Aulard, la fonction officielle et la passion personnelle d'apologiste et de censeur révolutionnaire nuisent au point qu'elles le font à ses dons très réels d'érudit et d'historien.

— Ce serait un grand progrès de la science historique, si ceux qui la cultivent s'attachaient moins à imposer leur propre état intellectuel aux faits et aux personnages qu'ils étudient ou qu'ils exposent, et davantage à bien connaître et à bien rendre celui des auteurs et des spectateurs de ces faits et des contemporains de ces personnages. C'est à quoi pourra beaucoup servir une branche peu développée de cette science, savoir l'histoire des idées en général, et en particulier l'histoire des opinions et des systèmes politiques. M. le chanoine Griselle y apporte une intéressante contribution par la publication qu'il a entreprise des *Œuvres inédites de l'abbé de Bonneval sur la Révolution*. L'abbé de Bonneval, chanoine de Notre-Dame de Paris, député du clergé aux États généraux de 1789, émigra dès l'année 1790 et ne revint plus jamais en France. Son exil finit avec sa vie, à Vienne, en Autriche, le 1er mars 1820. Mais il ne cessa de considérer avec un vif intérêt la destinée de sa patrie et de prodiguer d'une plume féconde, au sujet des événements qui s'y déroulaient, ses observations, ses avis, ses vues de théologien et d'homme politique. C'est en même temps une intelligence originale, quoique de valeur secondaire, et un curieux échantillon de toute une famille d'esprits, qui n'a pas laissé d'avoir son influence dans la période dont il s'agit, et dont on pourrait signaler encore l'existence et l'importance, peut-être la filiation, à une époque plus récente. Les écrits de Bonneval publiés ici par M. le chanoine Griselle sont les suivants : 1. Observations sommaires adressées à la Cour de Rome sur les entreprises de l'Assemblée dite nationale contre la religion catholique en France (15 décembre 1790); 2. Mémoire contre les prêtres jureurs, composé à Rome en octobre 1793, et qui, en raison de certains passages, (c'est l'auteur lui-même qui nous l'apprend,

déplut au Saint-Père; 3. Point de serment à la prétendue République (avril 1795); 4. De l'acte de soumission aux lois de la République. A Messieurs les prêtres français émigrés rentrés en France (décembre 1795); 5. Observations sur la décision du Conseil d'administration du diocèse de Paris, permettant l'acte de soumission à la police extérieure du culte (1796); 6. Mémoire sommaire sur la restitution des biens du clergé (7 novembre 1814); 7. Observations sommaires sur la note remise par le Lord Castlereagh relativement aux objets d'art enlevés par la Révolution française et sur celle adressée, le 20 novembre 1815, à M. le duc de Richelieu, par les quatre ministres des puissances alliées (décembre 1815). — Les commentaires et notes que M. le chanoine Griselle a joints aux textes publiés par lui ajoutent beaucoup à l'intérêt de cette publication, qu'ils éclaircissent par des remarques judicieuses, conçues dans un esprit véritablement historique, et par des rapprochements empruntés à des publications du même temps, inspirées par des opinions différentes. Un éloge particulier est dû ici aux indications bibliographiques diligemment recueillies sur certains points par M. Griselle (la presse religieuse sous le Directoire, le Consulat et l'Empire, p. 83 et suiv., 142.). Le docte chanoine n'a pas épuisé son sujet dans ce volume. Il se propose de nous faire connaître, dans une publication ultérieure, une autre série de traités inédits de l'abbé de Bonneval, qui se rapportent surtout à l'histoire du premier Empire et de la Restauration. M. S.

Quinze ans à la rue des Postes (1880-1895). Souvenirs, par l'abbé Léon Joly. Paris, Lecoffre, Gabalda, 1908, in-12 de 285 p. — Prix : 3 fr.

Quand les Pères jésuites furent expulsés, en 1880, l'autorité ecclésiastique fit appel au clergé séculier pour les remplacer dans leurs collèges ou pour servir d'auxiliaires aux quelques religieux dont les inspecteurs toléraient encore la présence dans les établissements qu'ils avaient fondés. C'est ainsi que M. Joly s'est trouvé amené à vivre dans l'intimité de quelques jésuites restés à la rue des Postes : les ayant vus de près, il n'a pu se défendre de les admirer. Que ce fussent des hommes éminents, comme le P. Joubert, le P. Mazelier ou le P. Cosson, que ce fussent simplement de bons religieux, un peu originaux, comme le P. Auguste ou le P. Montazeau, ils avaient tous cette caractéristique que, sous la loi de l'obéissance, ils s'étaient dévoués tout entiers à l'œuvre de l'École Sainte-Geneviève, et qu'ils donnèrent à la formation chrétienne des futurs officiers toutes les forces, tous les talents et toutes les vertus dont la Providence les avait largement pourvus.

Tel est l'hommage que M. Joly leur rend dans son livre. Ce ne sont

pas précisément des biographies, moins encore des panégyriques. c'est la déposition sincère et parfois émue d'un témoin qui raconte ce qu'il a vu. Or, la puissance de la vérité fait que ces notices sans apprêt ont autant de portée que la plus pompeuse des oraisons funèbres.

P. Pisani.

An alphabetical subject index and index encyclopaedia to periodical articles on religion, 1890-1899 compiled and edited by Ernest Cushing Richardson, with the cooperation of Charles S. Thayer, William C. Hanks, Paul Martin and members of the Faculty of the Hartford theological seminary, and some help from A. D. Savage. New York, Charles Scribner's son, 1907, in-8 de xlii-1168 p. — Prix : 52 fr. 50.

L'énorme multiplication des périodiques, surtout depuis quelques années, rend de plus en plus difficile la tâche de ceux qui veulent se tenir au courant de ce qui a été publié sur tel ou tel sujet. Il faut donc savoir gré à ceux qui, comme M. Richardson et ses collaborateurs, s'imposent le labeur ardu et considérable de mettre à la disposition du public érudit une table d'un certain nombre de ces recueils.

On jugera de l'ampleur de ce répertoire quand on saura que plus de quinze cents périodiques ont été dépouillés pour le dresser, périodiques de tous pays presque et de toutes les langues : allemands, anglais, danois, espagnols, français, italiens, néerlandais, suédois, suisses tchèques, voire orientaux et japonais. Les dépouillements n'ont pas toujours été faits de première main et, par là même, n'offrent pas toujours toutes les garanties d'exactitude; mais on a eu soin d'indiquer les périodiques pour lesquels on a dû ainsi recourir à un dépouillement de seconde main; et dans ces conditions l'on ne saurait blâmer M. Richardson d'avoir essayé de rendre de cette manière son répertoire plus complet.

Le nombre des périodiques dépouillés suffit à montrer qu'il ne s'agit pas seulement d'un index des revues traitant habituellement et par programme de matières religieuses; les recueils les plus divers ont été examinés : mémoires de sociétés, revues religieuses, historiques, philosophiques, littéraires, etc. De même le mot « religion » a été compris dans un sens fort large, et nul ne contestera la vérité de ce qu'affirme M. Richardson dans sa Préface quand il dit que cet index sera aussi précieux pour ceux qui étudient l'histoire et les sciences sociales que pour ceux qui étudient la théologie.

Les articles sont ici classés par ordre alphabétique de matières. Chaque rubrique est accompagnée d'une courte définition, indiquant par exemple pour les personnages leurs dates de naissance et de mort et disant d'un mot ce qu'ils ont été (Bossuet, Jacques-Bénigne, 1627-1708. French Bishop, orator and historian), puis de références aux

encyclopédies qui, le cas échéant, pourraient fournir aux lecteurs des éclaircissements supplémentaires.

Quand une rubrique est considérable (*Jésus-Christ*, par exemple), elle est subdivisée en plusieurs sous-rubriques. Naturellement le même article peut se trouver répété sous plusieurs rubriques. C'est ainsi qu'un article de M. Lefebvre de Behaine sur Léon XIII et M. de Bismarck se trouve à la fois mentionné à ces deux noms. Mais la règle n'est pas toujours rigoureusement appliquée : c'est ainsi qu'on ne trouve qu'à *Haeckel* et non pas à *Hamann* l'article de Dennert, *Hamann contra Haeckel*; de même à *Eunomius* on trouve relevé l'article de Funk, *Zwei Bücher des Basilius des Grossen gegen Eunomius* et point celui de Diekamp, *Ein angebliches Brief des hl. Basilius gegen Eunomius*, bien que l'un et l'autre figurent à l'article *Basilius Magnus*; on ne voit pas pourquoi la rubrique *Clericalism* figure un article *Klerikalismus und Antisemitismus in Oesterreich*, et point un article du P. Martin *le Cléricalisme et l'armée devant la Chambre*, qui est mentionné à la rubrique France; il est vrai que par compensation le premier de ces articles n'est relevé ni à *Austria* ni à *Antisemitism*.

Les exemples de pareilles défectuosités pourraient être multipliés.

On ne voit pas non plus toujours très nettement les raisons qui ont fait classer un article sous telle ou telle rubrique. Jésus-Christ, par exemple, comporte une sous-rubrique *Art representation* où figure, entre autres, un article sur un tableau représentant le baptême du Christ; on ne voit pas pourquoi c'est à *Baptism* qu'a été classé l'article de Mgr de Waal sur les représentations du même événement dans les catacombes; pourquoi l'on a créé une sous-rubrique *carrying the cross* pour le seul tableau d'Andrea Solario *Le Christ portant la croix*. On s'étonnera de même de ne pas rencontrer à la sous-rubrique *Jesus-Christ (coins and medals)* des articles sur les médailles à l'effigie du Christ relevées à la rubrique *Numismatics*; il est vrai qu'on y trouve, en revanche, un article sur une monnaie d'évêque des Innocents, dont ce n'était peut-être pas la place, et qui ne figure, je crois, nulle part ailleurs. Pourquoi encore un article sur l'histoire de la monarchie de Juillet, de Thureau-Dangin, figure-t-il à France, sous la rubrique *Revolution*?

Une faute, heureusement plus rare, est le double emploi d'un même article; un des exemples les plus caractéristiques se rencontre à la rubrique *Manning*, où le même article de M. Hemmer est mentionné deux fois de suite.

Nous ne voulons point nous attarder outre mesure sur ces taches fâcheuses. Elles n'empêcheront pas le répertoire de M. Richardson d'être fort utile, fort consulté. Nous ne pouvons que souhaiter que l'accueil fait à ce volume l'encourage à lui donner une suite pour la période 1900-1909. E.-G. L.

3500 ex-libris italiani. *illustrati con 755 figure e da oltre 2000 motti, sentenze e devise che si leggono sugli stemmi e sugli ex-libris, con 840 incisioni*, da JACOPO GELLI. Milano, Hoepli, 1908, in-12 cartonné de XII-535 p. — Prix : 9 fr.

Le catalogue d'ex-libris que donne M. Gelli est le plus riche qui ait été composé en Italie. Il surpasse notablement en abondance le beau livre de MM. Bertarelli et Prior qui a paru il y a quelques années. Pour arriver au chiffre prestigieux de 3.500 numéros, l'auteur a joint aux ex-libris des collectionneurs, des étiquettes de libraires et de relieurs, et des marques de livres de prix.

Autant que possible, il identifie les pièces qu'il décrit en donnant non seulement les noms et prénoms des propriétaires avec les dates extrêmes de leur vie, mais encore en faisant connaître les phases principales de leur existence. Ce n'était pas inutile pour expliquer la présence, parmi les Italiens, de quelques étrangers, comme les Français Gueulette (et non Guculette) et Floncel, auxquels M. Gelli a accordé droit de cité en raison de leur dévouement aux lettres italiennes. D'autres de nos compatriotes se retrouvent ici à cause des séjours prolongés qu'ils firent dans la péninsule : Seroux d'Agincourt, Hugues de Bassville, le cardinal Dupont, le maréchal Junot. Les ex-libris de Murat et de la reine Caroline, celui de la duchesse de Berry intéressent la France autant, au moins, que l'Italie.

Les très nombreuses reproductions qui illustrent l'ouvrage, sont malheureusement de dimensions si réduites qu'elles ne permettent pas d'apprécier exactement les caractères et les mérites des gravures originales. On peut cependant se rendre compte de l'heureuse composition de bon nombre d'entre elles. Les ex-libris d'Ottavio Coleschi, d'Ignazio Gigli, de Giacomo Gabriel, de la Biblioteca Marciana de Venise, de la Zecca de Milan, sont tout à fait remarquables.

M. Gelli a fait précéder son travail de conseils aux collectionneurs, ses confrères, qu'il met en garde contre les procédés des faussaires. A la suite du catalogue, il expose quelques données de blason; et il termine le volume par une série de tables fort utiles. Celle des devises a été particulièrement soignée; elle rendra service non seulement aux amateurs d'ex-libris, mais encore à tous ceux qui s'intéressent aux objets d'art anciens. Il est regrettable que l'auteur n'ait pas jugé à propos de donner une table des meubles et pièces héraldiques. C'est un instrument de recherche absolument nécessaire pour l'identification des ex-libris anonymes.

MAX PRINET.

BULLETIN

Les Vierges mères et les Naissances miraculeuses, *Essai de mythologie comparée*, par P. SAINTYVES. Paris, Émile Nourry, 1908, in-16 de 280 p. — Prix : 3 fr. 50.

Livre où, sous prétexte de folk-lore et de mythologie comparée, on accumule faits et textes de toute provenance et de toute valeur, sans ordre, sans critique, sans discernement, pour amener à conclure, sans autre souci de l'histoire, que la naissance de Jésus et la maternité virginale de Marie ne sont qu'un cas, analogue à tant d'autres, de légendes populaires et de vieux mythes rajeunis et adaptés. Il est bien à sa place dans la « Bibliothèque de critique religieuse », sous le pseudonyme de Saintyves, à la « librairie critique » d'Émile Nourry. On en verra l'esprit par la dernière page : « Des légendes comme celles de la naissance de Jésus chez les chrétiens, ou comme celles de la naissance de Baptiste chez les Sabéens, sont les dernières fleurs d'une longue et intense culture... La première s'est trouvée associée à l'une des manifestations les plus hautes de l'effort humain vers la Sainteté, ou, comme eussent dit les Grecs, vers la Sagesse. Elle vit encore de la pleine existence des croyances vivantes... Et beaucoup sont persuadés que le sort de la moralité est indissolublement lié à cette légende merveilleuse. Je serais désolé que, si l'un de ceux-là me lisait, il considérât mon livre comme l'attaque méprisante d'un sceptique. Persuadé que la moralité a des liens effectifs avec la religion, je suis non moins assuré qu'elle est indépendante de l'acceptation d'un récit légendaire. Et je souhaiterais qu'eux-mêmes pussent s'en persuader... Même découronné de sa divinité, du moins au sens scolastique du vieil enseignement chrétien, ils continueraient de l'aimer et d'adorer le Père céleste, qui fut son Père et qui demeure le nôtre, véritable lien des esprits et source idéale de la fraternité des générations humaines ». Renan eût mieux dit; mais qu'importe? J.-V. BAINVEL.

Le Modernisme dans la religion. *Étude sur le roman « Il Santo »*, de Fogazzaro, par l'abbé J.-A. CHOLLET. Paris, Lethielleux, s. d. (1907). in-18 de 112 p. — Prix : 0 fr. 60.

Étude et critique des idées et théories religieuses du fameux roman. La mise à l'Index et l'encyclique *Pascendi* ont pleinement donné raison à M. Chollet. J.-V. BAINVEL.

Figures de pères et de mères chrétiens, par l'abbé H. BELS, 1re série. Paris, Téqui, 1908, in-16 de 286 p. — Prix : 2 fr.

La pensée qui a présidé à la composition de ce bon et suggestif livre est celle-ci : si l'homme tient de ses parents la vie naturelle et s'il reçoit au baptême la vie surnaturelle, l'homme et le chrétien, en grandissant, se façonnent principalement et prennent leur physionomie intellectuelle, morale et religieuse par l'éducation, par les paroles entendues, les actes vus et les habitudes contractées au foyer de famille. C'est ce que prouve l'auteur, faisant autant œuvre d'apologétique que d'instruction et d'édification. Sa thèse se dégage, se développe et se confirme, sans avoir même à l'énoncer, par les traits habilement choisis autant que présentés d'une façon attrayante, dans ces pages où apparaissent, en une glorieuse galerie, les figures suivantes qui appartiennent, pour la plupart, à l'histoire chrétienne : Le Père et la mère de Pie X— la Mère de saint Jean Chrysostome

—Sainte Monique — la mère de saint Dominique — Saint Louis, père de famille — le père de saint Pierre Fourier — Sainte Jeanne de Chantal — le père de Mlle Le Gras — la mère de saint Alphonse de Liguori — la reine Marie Leczinska — la mère de dom Bosco — la mère de Mgr de Ségur — la mère de Mgr Berteaud — la mère de Mgr Gerbet — la mère de Mgr de la Bouillerie — la mère de Gounod — la mère de Mgr Bougaud — la mère de Mgr Pie — Formation familiale de Lacordaire — de Ravignan — de Mgr Plantier — de Lamartine — de Mgr Mermillod — de Mgr Dupanloup — du maréchal Bosquet — du cardinal de Bonald — du président Bonjean, etc.

A voir ces transmissions de l'âme du père et de la mère dans tant de grands et saints personnages on sentira grandir en soi le culte de la famille.

LOUIS ROBERT.

Regards en arrière. Les Préfaces de « la Quinzaine », par G. FONSEGRIVE. Paris, Bloud, 1908, in-16 de IX 345 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce livre est simplement le recueil des Préfaces écrites chaque année par l'auteur pour *la Quinzaine*, de 1897 à 1907, époque de la disparition de cette revue.

Nous ne dirons pas que, composé de pièces détachées, cet ouvrage se lit cependant avec plaisir, qu'il est écrit d'un style très intéressant, et que l'unité de vues remédie à la dispersion des matériaux. Ce serait un éloge trop banal pour l'excellent écrivain qu'est M. Fonsegrive. Nous dirons que presque toutes les vues nous en paraissent justes, qu'il a parfaitement raison de pousser les catholiques à être de leur temps, à se livrer aux œuvres sociales, à n'avoir point peur de la démocratie.

Pourquoi donc n'avons-nous pu faire cette lecture sans un sentiment d'inquiétude? Ah ! c'est que si les principes sont justes, on sent que l'application en est parfois imprudente. Sans doute si les principes sont bons, il faut en pousser les conséquences jusqu'au bout; mais ce bout est marqué par la rencontre d'autres principes également justes. Nous sommes d'accord qu'il faut satisfaire aux tendances légitimes des masses; nous ne serions peut-être pas toujours d'accord sur celles qui sont légitimes. Nous sommes d'accord sur la nécessité d'abandonner facilement ce qui ne touche pas à l'intégralité du dogme; nous ne serions pas toujours d'accord sur les notions que l'on peut abandonner sans danger. Il est surtout un point où nous ne serons point d'accord avec M. Fonsegrive. Il regarde la philosophie enseignée de nos jours dans l'Université comme un progrès: nous la regardons comme un péril et un recul. Nous reconnaissons que la bonne foi de l'auteur est parfaite, que son sentiment est profondément chrétien; nous regrettons seulement que son éducation universitaire ait introduit une tare dans sa mentalité si catholique d'ailleurs.

D. V.

Études sur l'histoire financière d'Athènes au Ve siècle. Le Trésor d'Athènes de 480 à 404, par E. CAVAIGNAC. Paris, Fontemoing, 1908, in-8 de LXXV-192 p., avec 29 illustr. dans le texte et 3 planches.

Ce travail a pour objet de rectifier sur quelques points importants les recherches du dernier historien des finances athéniennes, M. Edmond Meyer: Antiquité du trésor de l'Acropole et ses ressources à l'époque des guerres médiques (selon M. Cavaignac, il n'y avait pas de trésor monnayé d'Athéna à cette date); réserves du trésor fédéral transporté sur l'Acropole en 454; richesse du trésor d'Athéna au temps de Périclès (M. Cavaignac établit que

les grands travaux furent beaucoup moins onéreux qu'on ne le dit communément); état du trésor avant l'expédition de Sicile.

L'auteur se défend de toute intention polémique à l'égard d'un savant pour lequel il professe la plus haute admiration. Son propre travail ne doit être considéré que comme une série d'*errata* à un ouvrage général qui doit être pris comme point de départ des recherches qu'on est amené à faire à propos d'un document nouveau ou sur un point spécial. A. B.

CHRONIQUE

Nécrologie. — Le doyen des musiciens français, l'illustre compositeur Ernest Reyer, est mort au Lavandou (Var), le 16 janvier, à 86 ans. Louis-Etienne-Ernest Rey, dit Reyer, était né à Marseille le 1er décembre 1823. Envoyé, à seize ans, dans les bureaux de l'administration à Alger, bien que sa vocation l'attirât vers la musique, il consacra ses loisirs à composer quelques mélodies et même une messe solennelle qui fut chantée devant le duc d'Aumale. Dès qu'il put se soustraire à des fonctions qui répugnaient à sa nature, il vint à Paris, auprès d'une de ses tantes, Mme Farrenc, pianiste de grand talent, qui dirigea dès lors ses études musicales. Il n'eut pas d'autre maître, et ce fut regrettable, car l'insuffisance de cette éducation première s'est fait sentir jusque dans les plus remarquables de ses œuvres. En 1850, Théophile Gautier écrivit pour lui le *Sélam*, ode symphonique avec chœurs, qui fut exécutée avec succès au Théâtre italien. Quatre ans plus tard, il fit ses débuts sur la scène avec *Maître Wolfram*, opéra en un acte, paroles de Méry, qui fut joué au Théâtre lyrique et a passé au répertoire de l'Opéra-Comique. En 1858 il donna à l'Opéra un ballet, *Sakountala*, dont le livret avait été rédigé par Théophile Gautier, et qui fut bien accueilli. L'œuvre la plus importante qu'il eût encore composée, *la Statue*, opéra en trois actes, fut représentée trois ans plus tard au Théâtre lyrique et obtint un succès mérité. Un autre opéra en deux actes, *Érostrate*, qu'il fit jouer à Bade en 1862, et à l'Opéra en 1871, après l'avoir développé en cinq actes, ne réussit pas. C'était le début d'une disgrâce qui devait durer de longues années. M. Reyer avait composé, avec MM. Du Locle et Blum comme collaborateurs pour les paroles, son opéra de *Sigurd*, d'après l'*Edda* et les *Niebelungen*. Mais l'étrangeté du sujet et le wagnérisme que l'on reprochait à l'auteur firent fermer à cette œuvre les portes des théâtres français. Celle-ci, portée sur la scène de la Monnaie, à Bruxelles, puis sur celle de Covent Garden à Londres, en 1884, acquit une telle notoriété qu'elle força enfin l'entrée de l'Opéra en 1885, et l'on sait quel extraordinaire succès elle obtint. Le sort de *Salammbô*, opéra en cinq actes tiré du roman de Gustave Flaubert, fut en tout semblable. Joué d'abord au théâtre de la Monnaie de Bruxelles en 1890, il ne revint à Paris, pour être représenté à l'Opéra, qu'en 1892. Après ces deux grandes œuvres qui ont placé M. Reyer au premier rang parmi les compositeurs, celui-ci crut que l'âge de la retraite était venu pour lui. En effet, il n'a plus rien produit après *Salammbô*. Toutefois on peut citer encore de lui quelques œuvres de moindre importance, telles qu'une scène dramatique, *Madeleine au désert*, et des chœurs à quatre voix : *Hymne du Rhin*, *les Buveurs*, *Chant de paysans*, *les Assiégés*, etc. M. Ernest Reyer a présenté la défense de ses théories musicales dans un certain nombre d'articles donnés à la *Revue française*, à la *Presse*, au *Courrier de Paris* et au *Moniteur*, et, en 1866, il avait remplacé, mais pour

peu de temps, M. Berlioz au *Journal des Débats* comme chroniqueur musical. Enfin, en 1875, il avait réuni quelques-unes de ses chroniques en un volume, sous le titre : *Notes de musique* (Paris, in-12). Il fut pendant un certain temps bibliothécaire de l'Opéra et, en 1876, il avait été élu membre de l'Académie des beaux-arts, en remplacement de Félicien David.

— M. Gabriel Marcel, conservateur-adjoint à la Bibliothèque nationale et chef de la section géographique de cet établissement, est mort le 27 janvier, à 66 ans, à Paris, où il était né en 1843. La perte de cet infatigable travailleur sera vivement ressentie dans le monde des géographes, non seulement de France, mais encore de l'étranger. M. Marcel s'était en effet attiré une réputation universelle par d'admirables travaux, dont nous citerons seulement les principaux : *Cartographie de la Nouvelle-France, supplément à l'ouvrage de M. Harrisse, publié avec des documents inédits* (Paris, 1885, in-8); — *Factum du procès entre Jean de Biencourt, s^r de Pontrincourt, et les PP. Biard et Massé, jésuites, publié avec une Introduction* (Paris, 1887, in-4); — *Une Expédition oubliée à la recherche de Lapérouse* (Paris, 1888, in-8); — *Lapérouse; récit de son voyage; expédition envoyée à sa recherche; le capitaine Dillon; Dumont d'Urville; reliques de l'expédition. Edition du centenaire* (Paris, 1888, in-12); — *Quatrième centenaire de la découverte de l'Amérique. Catalogue des documents géographiques exposés à la Section des cartes et plans de la Bibliothèque nationale* (Paris, 1892, in-12); — *Les Fuégiens à la fin du* XVIIe *siècle, d'après des documents français inédits* (Paris, 1892, in-8); — *Reproduction de cartes et de globes, relatifs à la découverte de l'Amérique, du* XVIe *au* XVIIIe *siècle, avec texte explicatif* (Paris, 1894, in-4 et atlas in-fol.), ouvrage couronné par l'Institut; — *Choix de cartes et de mappemondes des* XIVe *et* XVe *siècles* (Paris, 1896, gr. in-fol.). En outre, M. Marcel a traduit de l'anglais et publié : *La Vie et les voyages de Livingstone* (Paris, 1875, in-16); *Autour du monde* de A. D. Carlisle (Paris, 1877, in-12), et il a donné une édition de *Un Français en Birmanie* du comte de Mahé de la Bourdonnais (Paris, 1884, in-12) et de *Mémoire en requête de Champlain pour la continuation du paiement de sa pension* (Paris, 1888, in-12).

— Le célèbre acteur Coquelin aîné est mort le 27 janvier, dans la maison de retraite de Pont-aux-Dames (Seine-et-Oise), à 68 ans. M. Benoît-Constant Coquelin était né le 23 janvier 1845 à Boulogne-sur-Mer. Destiné à suivre la profession de son père, qui était boulanger, il fut bientôt entraîné vers le théâtre par une vocation irrésistible. Venu à Paris, il fut admis au Conservatoire en 1859 et y devint un brillant élève. Ayant obtenu l'année suivante le second prix de comédien, il débuta peu après au Théâtre-Français et y obtint un succès qui ne cessa dès lors de s'accroître. Nous n'avons pas à retracer ici la carrière de comédie de M. Coquelin, mais nous devons rappeler qu'il est l'auteur d'un certain nombre d'ouvrages se rapportant en général à la poésie et à l'art dramatique, tels que : *L'Art et le Comédien* (Paris, 1880, in-16); — *L'Arnolphe de Molière* (Paris, 1882, in-16); — *Molière et le Misanthrope* (Paris, 1881, in-16); — *Un Poète du foyer. Eugène Manuel* (Paris, 1881, in-16); — *Un Poète philosophe. Sully Prudhomme* (Paris, 1882, in-16); — *Tartuffe* (Paris, 1884, in-16); — *L'Art de dire le monologue* (Paris, 1884, in-12), avec son frère Coquelin cadet; — *Scène tirée de « Démocrite », de Regnard* (Paris, 1887, in-18); — *L'Art du comédien* (Paris, 1894, in-16)

— La Belgique a perdu un compositeur et un musicologue de très grand talent, M. Gevaërt, mort dernièrement à Bruxelles, à 81 ans. M. François-

Auguste Gevaërt était né à Huysse, près Gand, le 31 juillet 1828. Fils d'un cultivateur, il composait d'instinct, tout en se livrant aux travaux des champs. Bien conseillé, heureusement, son père réussit à le faire entrer au Conservatoire de Gand et en peu de temps le jeune Gevaërt obtenait le premier prix d'harmonie et celui de contrepoint; puis le prix de Rome au Conservatoire de Bruxelles. Il n'avait alors que 18 ans. Peu de temps après, il débutait en faisant jouer au théâtre de Gand un opéra-comique en un acte, *la Comédie à la ville*, et un opéra en trois actes, *Hugues de Zonnerghem*. De 1849 à 1853, il parcourut, aux frais du gouvernement belge, la France, l'Italie, l'Espagne et l'Allemagne, puis il vint se fixer à Paris, où il écrivit *Georgette*, pièce bouffe (Théâtre lyrique, 1853); *Le Billet de Marguerite*, partition en trois actes (Théâtre lyrique, 1854); *Les Lavandières de Santarem*, opéra en trois actes (1856); *Quentin-Durward* (Opéra-Comique, 1857); *Le Diable au moulin*, en un acte (1859); *Château-Trompette* (1860); *Le Capitaine Henriot* (1864), joués également à l'Opéra-Comique, etc. En 1867, il fut nommé directeur de la musique à l'Opéra. Mais en 1870, lorsque Paris fut menacé par les Allemands, il quitta la France et retourna dans son pays natal. L'année suivante, à la mort de Fétis, il fut nommé directeur du Conservatoire de Bruxelles et maître de chapelle du roi des Belges. En 1872, il devenait membre de l'Académie de Belgique et, le 18 janvier 1873, il était élu associé étranger de notre Académie des beaux-arts, en remplacement de Mercadante. M. Gevaërt, qui était dans le domaine de la musique un érudit de premier ordre, a publié un certain nombre d'ouvrages dont plusieurs jouissent d'une très grande estime dans le monde savant et font autorité. En voici les titres : *Traité général d'instrumentation* (Gand, 1864, gr. in-8); — *Traité de composition, les gloires de l'Italie, chefs-d'œuvre de la musique vocale italienne* (Gand, 1868, in-8); — *Histoire et théorie de la musique de l'antiquité* (Gand, 1875-1881, 2 vol. gr. in-8), ouvrage capital, où tous les documents concernant la théorie musicale des Grecs anciens sont magistralement exposés; — *Nouveau Traité d'instrumentation* (Paris, 1886, in-4); — *Cours méthodique d'orchestration* (Paris, 1890, in-4); —*Les Origines du chant liturgique de l'Église latine. Étude d'histoire musicale* (Paris, 1890, in-4); — *La Mélopée antique dans le chant de l'Église latine* (Paris, 1895-96, gr. in-8); — *La Musique, l'Art du* XIXe *siècle* (Gand, 1896, in-4); — *Les Problèmes musicaux d'Aristote* (Gand, 1899-1903, in-8), avec J.-C. Vollgraff.

— Un des plus remarquables poètes, romanciers et auteurs dramatiques de l'Allemagne, M. de Wildenbruch, est mort à Berlin, le 15 janvier, à 64 ans. M. Ernst Adam von Wildenbruch était né le 3 février 1845, à Beyrouth (Syrie), où son père était consul général de Prusse. Appartenant à la famille des Hohenzollern par son grand-père paternel, le prince Louis-Ferdinand de Prusse, fils lui-même de Frédéric-Guillaume II, il était par conséquent un cousin de l'empereur Guillaume II. Après avoir suivi son père dans ses différents postes, par exemple à Athènes et à Constantinople, il vint en Allemagne à l'âge de douze ans et fit ses études à Halle, à Berlin et à l'École des cadets de Potsdam. Officier dans l'armée prussienne, il fit les campagnes de 1866 et de 1870. Mais, utilisant les études de droit que, dans l'intervalle, il avait faites à Berlin, il abandonna la carrière militaire et fut successivement juge et attaché au ministère des affaires étrangères. Il renonça enfin à toute fonction pour se livrer exclusivement à la littérature. L'œuvre de M. de Wildenbruch, dans le domaine de la poésie, du roman et du théâtre, est considérable. C'est ainsi qu'on lui doit les volumes de vers et les nouvelles dont voici les titres : *Die Philologen am Parnasse* (Berlin, 1868, in-8); — *Die*

Söhne der Sibyllen und Nornen (Berlin, 1872, in-8); — *Vionville* (Berlin, 1874, in-8); — *Sedan* (Francfort, 1875, in-8); — *Lyrische Gedichte* (Berlin, 1877, in-8); — *Der Meister von Tanagra* (Berlin, 1885, in-8); — *Novellen* (Berlin, 1883, in-8); — *Dichtungen und Balladen* (Berlin, 1884, in-8); — *Kinderthraenen* (Berlin, 1884, in-8); — *Das neue Gebot* (Berlin, 1886, in-8);— *Humoresken und anderes* (Berlin, 1886, in-8); etc. Parmi les pièces qu'il a données au théâtre, nous citerons : *Auf der Hohenschule*, drame (1874); — *Harold*, drame (1883); — *Opfer und Opfer*, tragédie (1883); — *Generalfeldoberst*, tragédie (1883); — *Die Haubenlerche* (1890); — *Der Neue Herr*, drame historique et politique (1891); — *Das Heilige Lachen* (1892), etc. Son dernier succès a été la *Rabensteinerin*, dont une traduction doit être jouée, paraît-il, prochainement à Paris.

— On annonce encore la mort de MM. le général Victor-Joseph Altmayer, qui a publié, entre autres ouvrages, un *Manuel de connaissances militaires* (1873) et une *Étude sur le service des troupes en marche*(1876), mort à Limoges, où il commandait le 12e corps d'armée, le 1er décembre dernier, à l'âge de 64 ans; — le Dr Audouin, médecin principal de la marine en retraite, bibliothécaire de la ville de Rochefort, mort au commencement de janvier, à 67 ans; — Jules Berranger, doyen de la presse départementale, connu comme critique musical, mort à Rennes, à la fin de novembre, à l'âge de 86 ans;— Mme Camille Bias, doyenne des femmes de lettres, morte en décembre, à l'âge de 85 ans; — Armand Billard, éditeur parisien, mort à Paris, au commencement de janvier, à 70 ans; — Fernand Bournon, ancien archiviste du département de Loir-et-Cher et de la ville de Saint-Denis (Seine), collaborateur du *Journal des Débats*, co-directeur, avec M. Mareuse, de la *Correspondance historique et archéologique*, auquel on doit divers ouvrages, notamment : *Paris. Histoire*; *Monuments*; *Administration*; *Environs de Paris* (Paris, 1887, in-8), et *Petite Histoire de Paris, à l'usage de l'enseignement primaire* (Paris, 1888, in-12), et qui a rédigé, en 1893, la *Table analytique* de la nouvelle édition de l'*Histoire de la ville et du diocèse de Paris*, de l'abbé Lebeuf; — Delaroy, le doyen de la presse landaise, directeur du *Journal des Landes*, à l'aide duquel, pendant près d'un demi-siècle, il a vigoureusement combattu pour l'Église et pour la France, mort à Mont-de-Marsan, au commencement de janvier; — Henri Demesse, mort dernièrement à 55 ans, lequel a collaboré à divers journaux parisiens et publié un grand nombre de ces romans et pièces de théâtre qui n'ont eu qu'un succès transitoire, tels que : *Gant-de-fer* (Paris, 1883, in-12); *Partie troublée*, comédie en un acte (Paris, 1884, in-12); *Les Vices de M. Benoît* (Paris, 1884, in-12); *La Vénus de bronze* (Paris, 1887, in-12); *Les Mères rivales*, drame en cinq actes (Paris, 1889, in-12); — Dréolle, ancien rédacteur au *Journal des Débats*, mort au Chesnay, près Versailles, à la fin de décembre, à l'âge de 81 ans; — le Dr Georges-Marie Félizet, secrétaire général de la Société de chirurgie, à qui l'on doit notamment un ouvrage sur *le Mécanisme des fractures du crâne* (1873) et des *Études de chirurgie infantile* (1894), mort à Paris, le 19 novembre dernier, dans sa 64e année;— Émile Hornez, le poète et chansonnier lillois, mort à Lille, au milieu de janvier, à 69 ans;— Célestin Hy, auteur du *Calendrier perpétuel*, mort à Angers, au milieu de janvier, à 81 ans; — Alphonse Legoux, ancien doyen de la Faculté des sciences de Toulouse, mort au milieu de janvier, à 63 ans; — le Dr Justin Lemaitre, correspondant de l'Académie de médecine, mort à Limoges, au milieu de décembre; — René Le Parquier, censeur honoraire des études au lycée de Coutances, mort dans cette ville, au commencement de janvier, à 76 ans;

— Albert Mérat, sous-bibliothécaire du palais du Luxembourg, mort à Paris, dans le courant de janvier, à 67 ans, lequel a collaboré au livre de Verlaine : *Avril, mai, juin* (Paris, 1863) et a publié lui-même quelques volumes, tels que : *Les Chimères. Sonnets. Le Livre de l'année. Tableau de voyage. Fleurs de Bohême* (Paris, 1866, in-12) et *les Villes de marbre, poèmes* (Paris, 1869, in-12); — Perceval de Loriol Le Fort, connu par ses publications géologiques et paléontologiques, mort à la fin de décembre; — Charles Sandoz, qui a raconté, comme officier de mobiles, ses souvenirs de guerre dans une brochure intitulée : *Opérations militaires dans les montagnes du Haut-Doubs, pendant la campagne* 1870-1871 (Besançon, 1895, in-12) et a publié une fort intéressante étude sur *les Horloges et les maîtres horlogeurs à Besançon, du* XVe *siècle à la Révolution française* (Besançon, 1905, in-8), mort à Besançon, le 20 décembre, à l'âge de 61 ans; — Saturnin Vidal, ancien doyen de la Faculté catholique de droit, mort à Toulouse, au milieu de décembre, à 89 ans;

— A l'étranger on annonce la mort de MM. : T. H. Aschehoug, juriste, économiste, journaliste et homme politique norvégien, mort le 20 janvier, à 86 ans, lequel a publié divers ouvrages de droit et d'économie politique très estimés; — Henri Banning, qui, ayant dirigé pendant un certain nombre d'années l'*Illustration catholique* de Bois-le-Duc, avait la réputation d'être le plus grand des romanciers des Pays-Bas, mort à Vught-lez-Bois-le-Duc, le 10 janvier, à l'âge de 90 ans; — John L. Bashford, journaliste anglais, professeur à l'Université de Berlin, correspondant des journaux *The Westminster Gazette* et *The Daily Telegraph*, mort à Bridport, à la fin de décembre; — Dr. Adam Belcikowski, professeur au gymnase de Varsovie, chargé de cours à l'Université de Cracovie, auteur de divers ouvrages et d'articles sur la littérature polonaise parus dans l'*Athenaeum* de Londres, mort le 12 janvier, à 69 ans; — le P. Béringer, de la Compagnie de Jésus, originaire de Mayence, dont le célèbre *Traité des indulgences* a eu quatorze éditions en Allemagne, et quatre dans la version française, mort au milieu de janvier, au collège germanique de Rome, à 71 ans; — Théophile Bormans, jurisconsulte belge, qui a publié, entre autres ouvrages, un *Commentaire de la loi sur la compétence civile*, un *Répertoire des constructions* et a aussi écrit plusieurs pièces en langue wallonne, mort en janvier; — Dr. C. Brusa, professeur de droit criminel à l'Université de Turin, mort à Rome, le 14 décembre, à 65 ans; — Anton Semjonovitch Budilovitch, professeur de philologie slave à Saint-Pétersbourg, mort en cette ville, le 25 décembre, à 63 ans; — A.-G. Butler, professeur au collège anglais de Rugby, mort en janvier, lequel laisse : *The Three Friends : a Story of Rugby in the Forties, The Choice of Achilles, and other Poems*, ainsi que deux drames historiques; — Emil Egli, professeur d'histoire de l'Église à Zurich, mort en cette ville, le 31 décembre, à 60 ans, lequel est l'auteur d'ouvrages appréciés, tels que : *Kirchengeschichte der Schweiz bis auf Karl den Grossen* (Zurich, 1893, in-8) et *Zwingli's Tod nach seiner Bedeutung für Kirche und Vaterland* (Zurich, 1893, in-8); — Reginald S. Faber, bibliographe anglais, ancien secrétaire de la « Huguenot Society », mort le 18 décembre, à 60 ans; — Robert-Jean Fabri, sculpteur, professeur à l'École industrielle d'Anvers, mort en cette ville, au commencement de janvier, à l'âge de 70 ans; — Jean-Baptiste du Fief, professeur honoraire à l'Athénée royal de Bruxelles, secrétaire général de la Société royale belge de géographie, dont les traités de géographie ont été adoptés dans l'enseignement en Belgique, mort à Bruxelles, le 13 décembre, à l'âge de 80 ans; — Syed Mahomed Abdul Ghafur, plus connu sous

le nom de professeur Shahbaz, écrivain hindou des plus distingués, mort dernièrement à Calcutta, lequel a publié plusieurs ouvrages fort estimés et éditait le premier journal hindou, *Darul-Sultanut*; — Dr. Wolcott GIBBS, l'éminent professeur de chimie de l'Université Harvard, aux États-Unis, connu pour les remarquables travaux par lesquelles il a fait progresser la chimie analytique, mort au commencement de janvier; — Ludwig HABICHT, nouvelliste allemand, mort dernièrement à Amalfi, en Italie, à 79 ans, lequel laisse divers romans, tels que : *Zum schein. Erzaehlung aus dem Volksleben* (Leipzig, 1886, in-8) et *Am Gardasee* (Leipzig, 1890, in-8); — George Washington HOUGH, astronome américain de grand renom, professeur d'astronomie à l'Université du Nord-Ouest d'Evanston, près Chicago, et directeur de l'Observatoire Dearborn de la même ville, auteur de nombreux mémoires parus dans l'*Astronomical Journal* de Boston, dans le Bulletin de la Société astronomique de Chicago et dans les *Monthly Notices* de la Société royale astronomique de Londres, mort dernièrement, à 73 ans; — Hermann IAHNKE, fondateur et président de l'Association allemande des auteurs de livres d'enseignement scolaire, qui laisse un certain nombre d'ouvrages écrits en bas-allemand et un volume sur Bismarck, qui a eu beaucoup de succès, mort à Poetscha, près de Wehlen, en décembre, à 63 ans; — le P. Arnold JANSSEN, originaire de Goch, dans le duché de Clèves, ancien professeur au collège ecclésiastique de Bocholt en Westphalie, lequel avait fondé, en plein Kulturkampf, à Steyl en Hollande, une société de missionnaires allemands, mort dernièrement en cette ville, à 72 ans; — Nikolaï Nikolaïevitch KARASIN, dessinateur et écrivain russe de valeur, mort à Saint-Pétersbourg, le 19 décembre, à 67 ans, lequel avait fourni de nombreuses illustrations à diverses revues russes et laisse plusieurs récits d'aventures dont les sujets sont empruntés aux conquêtes des Russes dans l'Asie centrale; — Georg KRUSE, auteur dramatique allemand, ancien directeur du Théâtre national de Berlin, mort en cette ville, en décembre, à 79 ans, auquel on doit diverses pièces de théâtre, publiées sous le pseudonyme de Silesius, notamment *Sie weint* (Berlin, 1891, in-8) et *Sie ist stumm* (Berlin, 1894, in-8); — Dr. LINDEMANN, directeur de l'École de commerce d'Osnabruck en Westphalie, mort en cette ville, le 21 décembre; — J. G. LOERSCHER, missionnaire connu comme sinologue, mort à Bâle, en décembre; — le T. R. P. Henri-M. LUCQ, , prieur des dominicains de Bruxelles, provincial, à deux reprises, de son ordre pour la Belgique, à qui l'on doit une *Histoire du Très Saint Sacrement de miracle, de Bruxelles*, mort à Bruxelles, en janvier, dans sa 72e année; — Thomas MCKIE, écrivain anglais, qui fut l'ami de Carlyle et qui a publié, entre autres volumes : *Lyrics and Sonnets* et *Summer Rambles*, mort le 22 décembre, à Édimbourg, à 78 ans; — l'abbé MÉVIS, professeur au petit séminaire de Malines, mort le 3 janvier, à l'âge de 36 ans; — Dr. Hermann MINKOWSKI, professeur de mathématiques à l'Université de Goettingue, mort dernièrement en cette ville; — Donald G. MITCHELL, écrivain américain, ancien consul des États-Unis à Venise, mort dernièrement à 86 ans, lequel, continuant la tradition de Washington Irving, avait publié quelques volumes dans le genre sentimental, tels que *Dream Life* et *Reveries of a Bachelor*; — le major anglais Percy B. MOLESWORTH, astronome, connu par les observations planétaires qu'il a faites à Trikomali, dans l'île de Ceylan, où il était en garnison, mort dernièrement à 42 ans; — Dr. Josef PERNTER, professeur de météorologie à l'Université de Vienne, mort à Arco, dans le courant de décembre, à 61 ans; — Ugo PESCI, journaliste et écrivain italien, qui avait joué un rôle politique

important vers 1870 et a publié plusieurs volumes intéressants, tels que *Firenze Capitale* et *Roma Capitale*, mort dernièrement à Bologne; — Dr. Franz von Preuschen von Liebenstein, professeur de gynécologie à l'Université de Greifswald, mort en cette ville, au commencement de janvier, à 64 ans; — Karl Rethwisch, poète allemand, mort à Altona, le 14 janvier, à 70 ans, lequel laisse plusieurs volumes écrits en bas-allemand, parmi lesquels les plus connus sont : *Knospen* et *Weinachtsbilder*; — Wilhelm Schaefer, ancien professeur d'économie politique à l'École technique supérieure de Hanovre, mort en cette ville, le 16 décembre, à 75 ans, lequel laisse plusieurs ouvrages, notamment : *Lehrbuch der Milchwirtschaft. Ein Leitfaden für den Unterricht an milchwirtschaftlichen und landwirtschaftlichen Lehranstalten* (Stuttgart, 1892, in-8), et *Lehrbuch der Hauswirtschaft. Ein Leitfaden für den Unterricht an Hausaltungsschulen un zweckverwandten Lehranstalten* (Stuttgart, 1893, in-8); — Dr. Gustav-Heinrich Schneideck, écrivain allemand, mort dernièrement à Berlin, lequel a publié un certain nombre de poèmes et de romans, entre autres : *Neue Berliner Maerchen* (Leipzig, 1892, in-8), *Im Osten Berlins. Ein zozialistiches Roman* (Leipzig, 1892, in-8) et *Berliner Tracumereien* (Berlin, 1893, in-8); — Harry Govier Seeley, ancien professeur de géologie au « King's College » de Londres et au « Royal Indian Engineering College » de Cooper's Hill, dont les nombreux ouvrages de géologie, principalement sur les fossiles, sont très estimés, mort dernièrement à Londres, à 70 ans; — Friedrich Schütz, journaliste viennois, qui pendant de longues années fut un des principaux rédacteurs de la *Neue Freie Presse*, mort dernièrement à Vienne, à 63 ans; — Charles Tardieu, un des membres les plus en vue de la presse belge, directeur de l'*Indépendance belge* jusqu'en 1903, ancien directeur de la revue parisienne l'*Art*, ancien correspondant du *Temps* à Bruxelles, membre de l'Académie royale de Belgique, mort à Bruxelles, le 17 janvier, à 71 ans; — le comte Salias de Tournemir, romancier russe, mort à Moscou, le 17 décembre, à 66 ans; — Karl Vollers, orientaliste allemand, professeur de philologie à l'Université d'Iéna, mort en cette ville le 5 janvier, à 51 ans, lequel laisse les volumes suivants : *Volkssprache und Schriftsprache im alten Arabien* (Strasbourg, 1906, in-8) et *Katalog der islamischen christlich-orientalischen, judischen und samaritanischen Handschriften der Universitäts-Bibliothek zu Leipzig* (Leipzig, 1906, in-8); — Aloïs Walgraeve, artiste peintre, qui s'est fait une place dans les lettres flamandes en publiant une série de romans qui comptent parmi les meilleurs ouvrages populaires, mort à Heyst-sur-Mer, au commencement de janvier.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Le 18 janvier, M. Besnier lit un rapport, accompagné de photographies, sur des nécropoles romaines découvertes auprès de Tanger. — M. Pinart lit un rapport de M. le docteur Vaillant au sujet des fouilles de MM. Pelliot et Nonetti en Asie centrale. — M. Loth parle d'un calendrier gaulois trouvé à Coligny. — Le 11, M. Cordier prononce l'éloge de M. de Boislisle, récemment décédé. — M. Bouché-Leclercq lit une note exposant la méthode employée par M. Foucart dans la composition de son ouvrage sur *l'Histoire des religions*. — Le 22, M. Cagnat explique, au nom de M. de Merlin, des inscriptions découvertes sur le chemin de Ghadames, et relatives à un fortin établi au temps de Septime Sévère. — M. M. Roy établit que le *Livre de fortune* publié par M. Lalanne, est l'œuvre du second des Cousin. — M. S. Reinach lit un travail de MM. Piroutet et Déchelette au sujet des fouilles pratiquées à Salins dans le Jura.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Le 9 janvier, MM. de Foville et Stourm prononcent les allocutions d'usage lors du changement de président. — Le 16, M. Maurice Bellom lit un mémoire sur *le Juste Salaire* qui, sous les auspices de la liberté, doit résulter, d'après lui, de la pratique de l'indépendance des contrats par une combinaison de l'assurance des ouvriers contre le chômage et des patrons contre la grève. — Le 23, M. d'Haussonville lit un mémoire sur le travail des femmes à domicile. — Le 30, MM. Paul Leroy-Beaulieu et Passy discutent les conclusions de M. le comte d'Haussonville.

Concours. — La Faculté juridique et économique de l'Université de Fribourg en Brisgau met au concours, pour le prix Rudolf Schleiden (1.250 fr.), une étude sur l'influence exercée par la philosophie classique de l'Allemagne sur la science économique au XIXe siècle.

Prix. — Voici la liste des prix décernés le 26 novembre 1908, au cours de la séance publique de l'Académie française.

Prix d'éloquence (4.000 francs). — Sujet : *Un Discours sur Taine.* Prix de 3.000 francs à M. Charles Picard et un prix de 1.000 francs à M. A. Ferey. — Une mention à M. Codorniu.

Prix Montyon (19.500 francs). — Quatre prix de 1.000 francs : *L'Alerte* par M. Pierre Baudin; — *Christian Garnier* (1872-1898), par Dom Paul Denis; — *Neuf ans à Madagascar*, par M. le général Galliéni; — *Explorations au Maroc*, par M. Louis Gentil.

Trente et un prix de 500 francs : *Le Désir de vivre*, par M. Paul Acker; — *Le Lieutenant de Trémazan. Un Officier de l'Est*, par M. Pierre d'Aulnoye; — *Londres et la vie à Londres*, par M. F. de Bernhardt; — *L'Invasion*, par M. Louis Bertrand; — *Isographie de l'Académie française*, par M. R. Bonnet; — *Gréard. Un moraliste éducateur*, par Mlle P. Bourgain; — *Le Pardon du grand-père*, par Mlle Julie Borius; — *Une Amoureuse*, par Mlle Bouyer-Karr; — *De Port-Arthur à Tsou-Chima*, par M. Marc des Courtis; — *Sous le ciel gris*, par M. Simon Davaujour; — *Maître Josias*, par Mlle Marie Diemer; — *Vie de William Hazlitt l'essayiste*, par M. Jules Douady; — *Heures d'Ombrie*, par M. Gabriel Faure; — *Souvenirs et impressions de* 1870-1871, par M. Gustave Fautras; — *Un Soldat. Le Lieutenant Burtin* (1874-1905), par le commandant de Fonclare; — *Sur quelques idéalistes* par M. Gaillard de Champris; — *Espagne, impressions de voyage et d'art*, par M. H. Guerlin; — *Souvenirs d'hier. Rome. Gascogne*, par M. Fernand Laudet; — *La Grande Ile de Madagascar*, par M. Marius Ary-Leblond; — *Frère et sœur*, par M. Victor Lesté; — *Ames de soldats*, par le commandant Le Tersec; — *Quarante bêtes*, par M. Pierre Louit; — *Les Vies nécessaires*, par M. Georges Maze-Sencier; — *Étude sur la pensée scientifique chez les Grecs et chez les modernes*, par M. G. Milhaud; — *Fantasias*, par M. Max de Nansouty; — *Souvenirs d'un engagé volontaire (Belfort*, 1870-1871) par M. Marcel Poilay; — *La Marquise de Lage de Volude* (1764-1842), par Mme de Reinach-Foussemagne; — *Pour nos soldats*, par le capitaine Romain; — *L'Évolution du théâtre contemporain*, par MM. Alphonse Séché et Jules Berthaut; — *Les Sentiers de l'amour*, par M. Abert-Émile Sorel; — *Une Française au Maroc*, par Mme Mathilde Zeys.

Prix Juteau-Duvigneaux (2.000 francs). — Un prix de 1.000 francs. *Le Cœur et ses richesses*, par M. le chanoine Lenfant; — Deux prix de 500 francs chacun : *L'Abbé Camille Rambaud, de Lyon*, par M. Joseph Buche; — *Saint-Martin* (316-397), par M. Adolphe Regnier.

Prix Sobrier-Arnould (2.000 francs). — Un prix de 1.000 francs à M.

Albert Cim, pour : *Le Livre.* — Deux prix de 500 francs chacun : *Robinsons sous-marins*, par le capitaine Danrit; — *Le Théâtre au collège, du moyen âge à nos jours*, par M. L.-V. Gofflot.

Prix Furtado (de Bayonne) (1.000 francs). — Deux prix de 500 francs chacun : à M. de Maricourt : *Madame de Souza et sa famille*; — à M. Aloys de Molin : *Les Procès de M. de Montyon dans le canton de Vaud.*

Prix Fabien (3.200 francs). — Deux prix de 600 francs chacun : *La Vie à la campagne*, par M. Cunisset-Carnot; — *La Chine novatrice et guerrière*, par M. le capitaine d'Ollone.— Quatre prix de 500 francs chacun : *L'Aurore australe*, par M. Biard d'Aunet. — *Le Pérou contemporain*, par M. Garcia Calderon; — *Histoire de la commune du Tronquay*, par M. L. Legras. — *Le Pérou économique*, par M. Walle.

Prix Charles Blanc (1.800 francs). — Un prix de 800 francs à M. Jules Combarieu : *La Musique, ses lois, son évolution.* — Deux prix de 500 francs chacun : *Un Romantique sous Louis-Philippe, Hector Berlioz* (1831-1842), par M. Adolphe Boschot; — *Raphaël*, par M. Louis Gillet.

Prix Gobert (10.000 francs). — Le grand prix à M. Camille Jullian : *Histoire de la Gaule*; — le second prix à M. Paul Courteault : *Blaise de Montluc, historien.*

Prix Thérouanne (4.000 francs). — Deux prix de 1.000 francs chacun : *La Russie et le Saint-Siège (études diplomatiques)*, par M. l'abbé Pierling; — *Règne de Charles III d'Espagne* (1759-1788), par M. François Rousseau. — Quatre prix de 500 francs chacun : *L'Architrésorier Lebrun, gouverneur de la Hollande* (1810-1813), par M. de Caumont La Force; — *Mandrin*, par M. Funck-Brentano; — *Paul Ier de Russie avant l'avènement* (1754-1796), par M. Pierre Morane; — *L'Europe et la Résurrection de la Serbie* (1804-1834), par M. Grégoire Yakschitch.

Prix Halphen (2.000 francs). — Quatre prix de 500 francs chacun : *William Blake, mysticisme et poésie*, par M. P. Berger; — *Littérature italienne*, par M. Henri Hauvette; — *Un Poète réaliste anglais. George Crabbe* (1754-1832), par M. R. Huchon; — *Un Évêque assermenté* (1790-1802), *Le Coz, évêque d'Ille-et-Vilaine*, par M. l'abbé Roussel.

Prix Bordin (3.000 francs). — Un prix de 1.000 francs à M. Louis Delaruelle : *Guillaume Budé.* — Quatre prix de 500 francs chacun : *La Théorie de l'art pour l'art*, par M. Albert Cassagne; — *La Poésie amoureuse de la Renaissance italienne*, par M. de Gubernatis; — *Molière et l'Espagne*, par M. Guillaume Huszar; — *Les Philosophes grecs. Socrate. Aristote. Platon*, par M. Clodius Piat.

Prix Marcelin Guérin (5.000 francs). — Un prix de 1.000 francs à M. Christian Maréchal : *Lamennais et Victor-Hugo. Lamennais et Lamartine.* — Huit prix de 500 francs chacun : *La Comtesse de Mirabeau* (1752-1800), par M. Dauphin Meunier; — *La Légende de Don Juan*, par M. Gendarme de Bévotte; — *La Louisiane sous la Compagnie des Indes* (1717-1731), par M. Pierre Heinrich; — *La Manœuvre de Lutzen* (1813), par M. le colonel Lanrezac; — *Théodore de Neuhoff, roi de Corse*, par M. André Le Glay; — *La Bérénice de Racine*, par M. G. Michaut; — *La Philosophie de l'impérialisme*, par M. Ernest Seillière; — *Le Conseiller François Tronchin et ses amis*, par M. Henry Tronchin.

Prix Guizot (3.000 francs). — Un prix de 1.000 francs à M. Étienne Dejean : *Un Préfet du Consulat, Jacques-Claude Beugnot.* — Quatre prix de 500 francs chacun : *Ralph-Waldo Emerson, sa vie et son œuvre*, par Mlle Dugard; — *Psychologie de deux Messies positivistes : Saint-Simon et*

Auguste Comte, par M. Georges Dumas; — *Le Poète J.-F. Regnard en son chasteau de Grillon*, par M. Joseph Guyot; — *Venise au dix-huitième siècle*, par M. Philippe Monnier.

Prix Langlois (2.000 francs). — Un prix de 800 francs : *La Reine Victoria (Correspondance inédite)*, traduit par M. Jacques Bardoux. — Un prix de 700 francs : *Newman. Grammaire de l'assentiment*, traduit par Mme Gaston Paris. — Un prix de 500 francs : *Johan Bojer. La Puissance du mensonge*, traduit par M. Guy-Charles Cros.

Prix Saintour (3.000 francs). — Deux prix de 1.000 francs cha un : *Petit Glossaire des classiques français du dix-septième siècle*, par M. Edmond Huguet; — *Recherches sur la syntaxe de la conjonction « que » dans l'ancien français*, par M. Graème Ritchie. — Deux prix de 500 francs chacun : *Œuvres de Tristan l'Hermite*, par M. Edmond Girard; — *Lexique de la langue de Bossuet*, par M. l'abbé J.-A. Quillacq.

Prix Jules Janin (2.500 francs). — Deux prix de 1.000 francs chacun : *Tertullien*, par M. Pierre de Labriolle; — *Les Drames d'Eschyle, de Sophocle, d'Euripide*, par M. Martinon. — Un prix de 500 francs à M. l'abbé C. Albin de Cigala : *L'Imitation de Jésus-Christ*.

Prix Archon-Despérouses (2.500 francs). — Un prix de 1.000 francs : *Le Chemin de la mer*, par M. Émile Poirier. — Trois prix de 500 francs chacun : *Les Lauriers de l'Olympe*, par M. Pierre de Bouchaud; — *Jeunesse*, par Mme Fernand Grech; — *Celles qui attendent*, par Mme Jane Perdriel-Vaissière.

Prix Capuran (1.600 francs). — Un prix de 600 francs à M. Théodore Botrel : *Notre-Dame Guesclin*. — Deux prix de 500 francs chacun : *Estelle*, par Mlle Eugénie Houchard; *Bayard*, par M. de Wils.

Prix Lefèvre-Deumier (1.000 francs). — *Les Bouffons*, poésies, par M. Miguel Zamacoïs.

Prix Toirac (4.000 francs). — Également partagé entre MM. de Caillavet et de Flers : *L'Amour veille*, pièce représentée en 1908 au Théâtre-Français.

Prix Émile Augier (5.000 francs). — Deux prix de 2.000 francs à M. Émile Fabre : *Les Ventres-dorés*, pièce représentée au théâtre de l'Odéon, en 1905; — à M. Catulle Mendès : *Glatigny*, pièce représentée au théâtre de l'Odéon, en 1905. — Un prix de 1.000 francs à MM. Bouchinet et Guinon : *Son Père*, pièce représentée au théâtre de l'Odéon en 1907.

Prix Kastner-Boursault (2.000 francs). — Décerné à M. Maurice Maindron.

Prix Née (3.500 francs). — Décerné à M. Le Goffic.

Prix Vitet (2.500 francs). — Décerné à M. Georges Goyau.

Prix Maillé-Latour-Landry (1.200 francs). — Décerné à M. Georges d'Esparbès.

Prix Lambert (1.600 francs). — Décerné à M. Paul Gaulot.

Prix Xavier Marmier (850 francs). — Décerné à M. Léon Barracand.

— Pour le tome Ier de son importante *Bibliographie française*, 1900-1904, que le *Polybiblion* a présenté à ses lecteurs (juin 1908, t. CXII, p. 530-532), M. H. le Soudier, proclamé lauréat de la Société d'encouragement dans sa séance du 22 janvier dernier, a obtenu comme tel, une médaille de vermeil : très juste distinction dont nous félicitons sincèrement le bénéficiaire.

Index. — La S. Congrégation de l'Index vient de condamner les ouvrages suivants : *La Fin du catholicisme*, par Jehan de Bonnefoy; *Vers l'unité de la croyance*, par le même; *Le Catholicisme de demain* par le même; *L'Autorité des Évangiles*, par Henri Loriaux; *Les Ephémérides de la Papauté*, par Jean Vrai; *The Christ founded order on the secular priesthood*, par S. Vaudry; *I problemi dell' Italia contemporanea*, par R. Murri; *Éléments de psychologie concrète et métaphysique*, par Melchior Canal.

Paris. — Le dimanche 14 février courant a eu lieu, au Restaurant des Sociétés savantes, le 4e déjeuner des rédacteurs et collaborateurs du *Polybiblion*. Le 5e se fera en mai prochain, à une date qui sera ultérieurement fixée.

— Signalons la récente apparition du tome X des *Lettres de Louis XI, roi de France*, publiés d'après les originaux pour la Société de l'histoire de France (Paris, Laurens, 1908, in-8 de 502 p. — Prix : 9 francs). Dans ce volume dont la préparation est due à MM. Joseph Vaesen et B. de Mandrot, ont été réunies des lettres du Roi (numérotées MDCCCX à MDCCCCXIV) allant du 14 octobre 1482 au 19 août 1483, plus un *Supplément* (1445-1473) composé de pièces numérotées MDCCCCV à MMCLXIV. Rappelons que chaque lettre est précédée d'une brève analyse, avec indication des sources et que l'annotation, très soignée, est copieuse.

— Il faut rendre justice aux intentions de M. Jules Bertaut : en sa ferveur balzacienne, il a voulu donner sur l'auteur de *la Comédie humaine* deux petits volumes qu'il s'est efforcé de rendre intéressants — qui le sont, en effet, pour les « débutants » — mais qui n'échappent pas à la critique. Le premier a pour titre : *Honoré de Balzac. La Femme et l'Amour, pensées et observations recueillies et précédées d'une Introduction* (Paris, Sansot, 1908, petit in-12 de 85 p. — Prix : 1 fr.). M. J. Bertaut ne semble pas se douter que longtemps avant lui (en 1866), Alphonse Pagès avait publié chez Michel Lévy un très compact volume intitulé : *Balzac moraliste. Pensées de Balzac extraites de la « Comédie humaine », mises en regard des Maximes de Pascal, La Bruyère, La Rochefoucauld, Vauvenargues*. Or, on trouve là non seulement tout ce que M. Bertaut a puisé lui-même dans l'œuvre de Balzac, mais beaucoup d'autres choses en plus, c'est-à-dire les pensées que le maître a exprimées sur l'homme, la femme, l'amour, la société, etc. Donc, le travail de M. J. Bertaut ne peut être considéré que comme un simple abrégé de celui de son devancier.— Si, ensuite, nous examinons le second volume : *Balzac anecdotique. Choix d'anecdotes recueillies et précédées d'une Introduction* (Même librairie, 1908, in-12 de 94 p. — Prix : 1 fr.), nous aurons alors à dire que le compilateur a un peu trop écourté le sujet. Il nous répondra, il est vrai, que la collection dans laquelle figure son recueil exigeait qu'il en fût ainsi. — Soit; mais aussitôt nous ferons observer que les anecdotes citées manquent de références précises : inscrire à la fin de la plupart d'entre elles un nom d'auteur (Lamartine, Gozlan, Théophile Gautier, Werdet, etc.) ou un titre de périodique (par exemple : *Gazette anecdotique*) ne nous paraît nullement suffisant : il eût été nécessaire de donner le titre du livre d'où l'anecdote a été tirée et même la page où l'on peut la retrouver; également, quand il s'agit d'une revue, le titre seul est une trop vague mention : la date et aussi la page de la livraison étaient indispensables. Ce qu'il y a de mieux dans ces deux brochures, c'est l'Introduction, brève, nette, et d'ailleurs bien écrite.

— Dans le quarante et unième fascicule du *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines* (Paris, Hachette, gr. in-8. — Prix : 5 fr.), récemment paru, entre un grand nombre d'articles de droit et de religion au bas desquels nous retrouvons les noms de MM. Saglio, Lafage, Toutain, Liermann, Gauckler, Thédenat, etc., nous signalerons plus particulièrement une magistrale étude sur la *Romanorum respublica*, la constitution de Rome aux diverses époques, sous une signature qui démontre quelle prévoyante sollicitude M. Saglio a toujours apportée à la rédaction de son magnifique monument, la signature de Fustel de Coulanges. Mentionnons aussi l'article *Rustica res*, un véritable traité qui ne compte pas moins de cinquante-six colonnes, par M. Sorlin-Dorigny.

— A tout dernièrement paru le fascicule II du tome II de la *Bibliographie annuelle des travaux historiques et archéologiques publiés par les Sociétés savantes de la France*, pour les années 1905-1906 (1906 surtout) (Paris, Imp. nationale; Leroux, 1908, in-4 de 202 p.). MM. Robert de Lasteyrie et Alexandre Vidier ont apporté à ce dépouillement tout le soin désirable, toute la science qu'on leur connaît. Sous les n° 18687 à 22764, ils ont inventorié les productions si nombreuses des sociétés de la France proprement dite, rangées par ordre alphabétique des départements. Ils ont accompli la même besogne pour les colonies et les instituts français à l'étranger (n° 22765 à 22990).

Anjou. — Dans la *Revue de l'Anjou* de 1908, à noter, parmi les œuvres d'histoire angevine, la suite de l'étude sur *la Justice révolutionnaire en Maine-et-Loire* (1793-1794), par M. Queruau-Lamerie; *Un Rempart régionnaire en Anjou*, avec vestiges reconnus sur une longueur de 5 kilom. environ, à Livré dans le Craonnais, par le commandant A. Pommerais; *Les Écoles libres laïques à Angers, pendant le* XIXe *siècle*, par feu M.F.-L. La Bessière; le commencement des *Recherches historiques sur l'enseignement primaire en Anjou, depuis les origines*, par M. B. Bois, qui a voulu reprendre aux sources et continuer les recherches faites sur cette question si intéressante par MM. Célestin Port, Jules Spal et M. le chanoine Ch. Urseau. L'auteur s'occupe, dans cette première partie de son travail, du moyen âge, et, en « accusant principalement l'organisation politique et sociale », plus propre à la construction des châteaux-forts que des écoles », il tient à « rendre justice à l'Église d'avoir maintenu dans ces temps de demi-barbarie quelque trace d'instruction » et à « ramener à de justes proportions l'appréciation optimiste, à son avis, de M. Urseau, sur l'état florissant de l'instruction primaire en Anjou au moyen âge. » Dans la suite de son *Portefeuille d'un curieux*, M. Joseph Denais reproduit le texte à peu près inconnu de *la Carmagnole de la Vendée*, chantée en 1793 par les Bleus, plusieurs documents sur le château de Beaufort sous Louis XIII, et de curieux documents sur *les Francs-Maçons* de la loge de Beaufort à la fin du XVIIIe siècle, et sur leurs rapports avec les autres loges, notamment celle de Lille, également disparue.

Beauvaisis. — Si le *Bulletin de la Société archéologique et historique de Clermont-de-l'Oise* pour l'année 1907 n'est pas très gros (Abbeville, impr. Paillart, 1908, in-8 de 147 p., avec 21 planches et figures), on devra cependant constater qu'il est aussi intéressant par les sujets traités que gracieux par son impression soignée et son illustration abondante. La plus importante des études que l'on trouve ici est celle que M. le chanoine L. Marsaux a composée sur *l'Église de Maignelay* (p. 16-61, avec 14 planches et 4 fig.). — M. E. Laurain donne ensuite un travail plus court sur *Une Pierre tombale dans l'église de Maignelay* (p. 62-71, avec une reproduction hors texte). — Nous mentionnerons encore : *Bornes seigneuriales des environs de Clermont* (p. 76-80);— *Une Lettre autographe de l'abbé Tondu, curé de Neuilly-sous-Clermont* (1776-1790), publiée avec une notice historique par M. Amédée Beaudry (p. 88-97); — *Documents pour servir à l'histoire des mœurs clermontoises*, publiés par M. E. Laurain (p. 105-107); — *Intailles et monnaies romaines trouvées à Vendeuil-Caply*, par M. Paul Binant (p. 131-135, avec une planche).

Bourgogne. — Trois ouvrages ont suffi pour former le tome XXIV des *Mémoires de la Société bourguignonne de géographie et d'histoire* (Dijon, imp. Jacquot et Floret, 1908, in-8 de LI-531 p.). Le premier est une étude

biographique très érudite et non moins passionnante sur *Hugues Aubriot* (p. 2-249), par M. Arsène Perier. L'auteur a divisé cette étude en deux parties. Dans la première, assez courte par rapport à la seconde (p. 2-48), il parle de la famille et des débuts de son personnage, puis de son rôle comme bailli de Dijon. La seconde partie, sensiblement plus importante (p. 49-248), raconte en détail les faits et gestes de Hugues Aubriot comme prévôt de Paris sous Charles V, jusqu'à sa chute lamentable après la mort de ce prince et à ses dernières années. « Nous essayons, dit M. Périer, de retracer la vie d'un homme qui fut pour ses contemporains l'objet d'opinions, de sentiments, de passions les plus opposés et dont la carrière, marquée par les étapes d'une fortune toujours croissante, s'est abîmée dans la plus effroyable chute; nous voudrions retrouver les traits puissants d'une figure, dont le relief effacé dans le lointain du passé, fut une des plus caractérisées d'un siècle troublé, rechercher les pièces d'un procès, reviser une sentence, sur lesquels la génération qui y a concouru et les siècles suivants ne sont pas tombés d'accord ». Ce travail est parfaitement présenté et documenté; on eût aimé cependant à y trouver joint un portrait d'Aubriot et surtout à le voir complété par une table onomastique.— Nous avons eu déjà l'occasion, à propos d'un tirage à part, d'analyser la très intéressante publication faite par C. Oursel de *Deux Livres de raison bourguignons. Le Livre de Dominique de Cuny, chronique dijonnaise du temps de la Ligue et le Livre de la famille Robert, notes sur le village de Couchery*, qui occupe dans le présent volume les pages 253 à 387 : nous renvoyons nos lecteurs à cette notice (*Polybiblion* de juillet dernier, t. CXIII, p. 88-89). — Le troisième et dernier mémoire a pour auteur M. le vicomte d'Avout et pour titre : *Quatre Capitales au-delà du Rhin* (1907) (p. 391-531). Nous n'avons là encore que la première partie de cette relation dont l'intitulé n'est pas tout à fait exact. M. d'Avout avait « primitivement restreint son récit aux quatre grandes villes, Berlin, Dresde, Vienne et Budapest ». Mais, réflexion faite, il a beaucoup élargi son cadre et ceux qui liront son travail ne s'en plaindront pas.

Champagne. — Ne cherchez pas la quantité dans le tome XI (années 1907-1908) des *Mémoires de la Société des lettres, des sciences, des arts, de l'agriculture et de l'industrie de Saint-Dizier* (Saint-Dizier, imp. Brulliard, 1908, in-8 de VIII-417 p., avec de nombr. grav.). Ce volume, en effet, ne renferme que trois mémoires d'importance assez inégale, mais qui méritent d'être spécialement mentionnés ici, et tous trois avec éloges. En premier lieu, M. Émile Humblot donne une très artistique étude sur *la Chapelle Sainte-Anne au cimetière de Joinville (Haute-Marne)* (p. 3-85, avec plans croquis et photographies); — M. l'abbé Mettrier nous parle ensuite de *l'Église Notre-Dame de Saint-Dizier* (p. 89-124, avec fig.); — enfin M. l'abbé Eugène Humblot consacre à *la Vallée du Cul-du-Cerf, ses établissements civils, religieux et métallurgiques* (p. 127-358) un travail fort complet, ainsi divisé : I. Les Origines d'Orquevaux. II. La Paroisse d'Orquevaux. III. La Seigneurie d'Orquevaux. IV. Établissements métallurgiques. V. La Commune d'Orquevaux. VI. La Période révolutionnaire. VII. Orquevaux au XIXe siècle. Cette monographie, appuyée de six pièces justificatives, se termine par un index bibliographique, une table onomastique et une table des matières.

Franche-Comté. — Sous les auspices de la Société d'émulation du Jura, M. Émile Monot, professeur au lycée de Lons-le-Saunier, a publié récemment une nouvelle traduction de l'œuvre de Gilbert Cousin (qui fut pendant un temps secrétaire d'Érasme), œuvre écrite en latin et intitulée : *Brevis*

ac dilucida superioris Burgundiae quae Comitatus nomine censetur descriptio. M. Monot s'est servi des deux éditions de cette espèce de relation, parues en 1552 et en 1562, pour sa traduction, qui porte le titre suivant: *La Franche-Comté au milieu du* XVIe *siècle, ou Description de la Haute-Bourgogne connue sous le nom de Comté, par Gilbert Cousin, de Nozeroy* (Lons-le-Saunier, imp. L. Declume, 1907, in-8 de VII-309 p., avec un portrait de G. Cousin, et vues anciennes et une reproduction du titre de l'édition de 1562). La première traduction française de cet ouvrage a été donnée en 1863, déjà aux frais de la Société d'émulation du Jura, par le Dr A. Chereau, a qui l'on pouvait reprocher d'assez nombreuses inexactitudes et même quelques grosses erreurs d'interprétation. Il en coûte visiblement à M. Monot de le constater; encore fallait-il qu'il justifiât la nécessité de cette nouvelle traduction. Il a d'ailleurs beaucoup relevé le mérite de son travail en le complétant par des notes nombreuses et érudites, lesquelles ne sont pas seulement historiques, biographiques et géographiques, mais aussi judicieusement critiques à de multiples points de vue. En somme, ces notes donnent à l'œuvre de Cousin, rajeunie et par suite plus compréhensible, une vie qui manquait à l'édition Chereau. « J'ai fait suivre ma traduction du texte latin, dit M. É. Monot, dans son *Introduction.* Cousin en a donné deux éditions : en 1552 (à Bâle, chez Jean Oporin) et en 1562, dans ses *Opera multifarii argumenti.* La deuxième est plus complète que la première et elle offre plusieurs remaniements. J'ai suivi la deuxième, que j'ai collationnée sur l'exemplaire des Archives du Doubs, en donnant en note les variantes de la première, que possède la Bibliothèque de Lons-le-Saunier, et en signalant les fautes d'impression du texte de Chereau... Voici donc l'œuvre de Cousin. Le lecteur va y trouver bien du bavardage, une érudition ridiculement déplacée et des étymologies enfantines... Mais quoi ! si Cousin manquait de goût, il a fait une œuvre bien utile et qui reste intéressante ».— Ce qui manque ici, c'est une biographie de Cousin; celle dont Chereau avait fait précéder sa traduction a évidemment besoin d'être refaite et M. Monot l'a bien senti; mais comme M. P.-A. Pidoux en prépare une, et que cet érudit doit être particulièrement bien documenté sur le personnage, il a cru devoir s'abstenir. Cela ne nous empêchera nullement de proclamer bien haut que M. Monot a fait une œuvre remarquable à tous égards, laquelle ne peut manquer d'être recherchée par les amateurs de livres instructifs et curieux sur nos anciennes provinces.

— Très régulièrement, la Société d'émulation du Jura nous adresse ses travaux et nous sommes toujours heureux de les mentionner ici. Ces jours derniers, elle nous a fait parvenir le deuxième volume de la huitième série de ses *Mémoires* (Lons-le-Saunier, imp. L. Declume, 1908, in-8 de 441 p.). C'est M. P.-A. Pidoux qui ouvre le volume par des *Notes sur l'ancienne liturgie bisontine. II. Le Sacramentaire de l'archevêque Hugues le Grand, étude sur le plus ancien manuscrit liturgique bisontin* (1030) (p. 3-49). — Nous citerons ensuite : *Les Lacs du Jura dans le passé et dans l'avenir*, par M. l'abbé Bourgeat (p. 53-64); — *Note complémentaire sur quelques pointes à crans latéraux*, par M. L. Lebrun (p. 67-71, avec une planche); — *Danaé, scène préhistorique* (p. 91-118) et *Lendemain de bataille* (p. 119-123), par M. P. Guichard, poète de mérite, qui a peut-être tort de ne pas chanter sa province;— *Huit Jours à Rome* (*Pâques* 1908), *simples notes de voyage*, par M. Émile Monot (p. 127-242). « Notes sans prétention », dit l'auteur. Mais, ajouterons-nous, assurément pas sans esprit ni humour. Tant de gens se croient obligés, quand ils ont vu Rome, de nous en parler de façon lamentablement banale, que

lorsque se présente une relation de ce genre, on la salue comme reposante et à la fois instructive « sans prétention »; — *Tête de Mercure gallo-romain en bronze, trouvée à Samery (Côte-d'Or)*(p. 245-247, avec une fig.) et *La Ville d'Haibe au territoire de Rochefort (Jura)* (p. 251-260), par M. Julien Feuvrier. Ces deux notices ont été examinées à cette place dans notre précédente livraison (p. 88); — *Relation lorraine de la bataille de Poligny* (19 juin 1638) (p. 275-288) et *Notes sur le régiment de la Verne* (XVIIe siècle) (p. 291-333), par M. Émile Longin. Dans notre livraison de janvier dernier (p. 87-88) il a été question spécialement de ces deux travaux de M. Longin; — *Contribution à l'étude de l'électromagnétisme*, par M. Clémençot (p. 337-416); — *Deux Visites à Alise-Sainte-Reine* (p. 76-88) et *Une Excursion à Alaise* (p. 263-272), par M. Émile Monot. Le docte traducteur de Gilbert Cousin semble s'être assez amusé dans ses trois « pèlerinages », mais ce n'est pas lui qui prendra feu pour la fameuse question du véritable emplacement de l'oppidum gaulois. Il penche à peine pour Alise-Sainte-Reine; mais il déclare aux archéologues qu'il ne s'égarera pas sur leur champ de bataille. « Pour moi, dit-il non sans gaîté, Alesia sera où vous la placerez, à Alise, à Alaise, à Aluze, ou même, si vous y tenez, à Alièze, au bailliage d'Orgelet. »

— A défaut de M. Monot, voici M. Noël Amaudru qui, lui, est parfaitement décidé à se mettre à la recherche de la véritable Alesia. D'abord, il ne croit pas qu'Alise Sainte-Reine soit Alesia. Dans sa brochure : *La Position actuelle de la question d'Alesia* (Paris,Plon-Nourrit, 1908, in-18 de 24 p. — Prix : 0 fr. 75), il donne ses raisons, parfois sur un ton très comique. Et il conclut : « Je persiste à entrevoir une Alesia vers l'Est, dans une direction qui pourrait être, mais qui n'est pas forcément, je le reconnais, celle d'Alaise, et, sans négliger l'argument péniblement emprunté à quelques débris toujours contestables, à quelques pièces de métal qui ne suffisent pas à situer un événement, je ne veux accorder ma confiance qu'à un faisceau de preuves parfaitement concordantes » (p. 14). Et comme les paroles, sans les actes, s'évaporent, qu'a fait M. Amaudru? Il a formé un groupe déjà important dont la raison sociale est : *Alesia. Comité d'études et de recherches historiques.* Quant au siège, il se trouve 22, avenue de l'Observatoire, à Paris.— Voilà, du moins, une initiative résolue et convaincue. Nous attendons à l'œuvre M. Amaudru et ses amis, et nous leur souhaitons tous les succès.

— Philippe Chifflet qui, en son temps (XVIIe siècle), fut abbé de Balerne et vicaire général du diocèse de Besançon,avait réuni quantité de documents dans le but d'écrire la vie de l'infante Isabelle-Claire-Eugénie, gouvernante des Pays-Bas et du Comté de Bourgogne pour le roi d'Espagne. Mais son projet ne fut pas mis à exécution et les documents dont il s'agit se trouvent aujourd'hui à la Bibliothèque de Besançon où M. Émile Longin les a consultés et desquels il a tiré le sujet de sa *Contribution à l'histoire de l'infante Isabelle-Claire-Eugénie* (Vesoul, imp. L. Bon, 1909, petit in-8 de 30 p.). Ce que l'auteur fait ressortir surtout c'est la générosité de cette princesse « à laquelle la Franche-Comté dut de longues années de paix avant d'être désolée par la guerre ». On est, en effet, frappé de la richesse des cadeaux de toutes sortes qu'elle aimait à offrir à certains souverains, aux dignitaires de l'Église, aux sanctuaires, aux grands personnages avec qui elle entretint des relations et aussi à son entourage. L'énumération de ces beaux présents et la description de plusieurs d'entre eux peuvent autant servir à l'histoire de l'art qu'à celle des mœurs dans la première moitié du XVIIe siècle.

— Deux curés de campagne, M. l'abbé V. Tissot, curé de Boussières, et M. l'abbé L. Gauthier, curé de Grand'Combe-des-Bois, dans le but d'en-

rayer la décadence des fruitières (autrement dit fabriques de fromages) de leur région, ont rédigé en collaboration une plaquette extrêmement intéressante : *Les Fruitières des Monts-Jura. Crise et remèdes* (Besançon, Lanquetin; et chez les auteurs, s. d. (1908), in-16 de 34 p. — Prix : 0 fr. 35). En six chapitres, les auteurs retracent l'historique des fruitières depuis les origines, leur organisation passée et présente, ainsi que les causes de la crise qu'elles traversent en Franche-Comté. Puis ils font le tableau de l'aménagement du chalet de fabrication, de l'outillage qu'il comporte et des qualités requises pour faire un fromager accompli; enfin ils exposent les moyens par lesquels les intéressés peuvent tirer le meilleur parti de l'exploitation. Tout cela, certes, est fort louable, et chacun reconnaîtra que les deux ecclésiastiques ont bien mérité de leurs compatriotes. Mais, il y a un mais — et un gros — il faut compter avec les imperfections de la nature humaine, c'est-à-dire « les jalousies, les rancunes de village, les rivalités de famille et mille petites misères qui sont la plaie des œuvres de mutualité ». Cette brochure mérite d'être grandement propagée dans les pays où l'on fabrique les fromages dits de Gruyère : même si elle ne donne que de médiocres résultats, elle restera tout à l'honneur des deux curés comtois, esprits avisés, observateurs et pratiques.

—Toujours spirituel, le *Diairi, almanach montbéliardais pour* 1909 (Montbéliard, imp. Barbier, in-4 de 94 p., illustré), toujours curieux sous le rapport du patois local, mais aussi toujours bien mal inspiré avec ses plaisanteries de mauvais goût sur les « tiuries » (curés). Pourquoi donc s'attaquer ainsi avec persistance au clergé catholique? Est-ce parce que nous sommes là en pays protestant? Il nous semble que la verve patoise du *Diairi* aurait pu infiniment mieux égayer son public en visant un plus gros gibier... N'insistons pas. Dans cet almanach, point du tout banal, on peut lire, en français, des poésies, un peu fortement réalistes, d'un vrai poète, l'horloger Duplain, de Besançon, et quelques notices historiques intéressantes sur le pays de Montbéliard.

Vermandois. — La *Société académique des sciences, arts, belles-lettres, agriculture et industrie de Saint-Quentin* ne compte assurément pas parmi les plus anciennes de la France ni parmi celles ayant le plus produit; et cependant il convient de la donner en exemple, sur un point nullement négligeable, à la grande majorité de ses sœurs les plus cotées dans le monde savant de nos provinces. Nous nous expliquerons tout à l'heure. Commençons par inventorier les travaux dont se compose le dernier volume, remarquablement imprimé (tome XV de la 4e série de la collection. Années 1901 à 1904), publié par la Société académique de Saint-Quentin (Saint-Quentin, imp. du « Guetteur », 1907, in-8 de 428 p., avec 2 portraits, 5 planches et un plan). Après un bref discours du président, M. Damoiy (p. 5-8), viennent trois rapports sur des concours, dont le premier (*Histoire locale*) est présenté par M. l'abbé Léon Delorme et les deux autres (*Biographie* et *Poésie*), par M. Élie Fleury. — A ces rapports succède, sous le titre : *A un Ruisseau*, une poésie de 21 « douzains », de M. Edmond Henvaux. — M. Élie Fleury conte ensuite, avec humour, une histoire intitulée : *Comment maître Wimy perdit son procès* (p. 49-65). Est-ce une histoire « arrivée » ou une spirituelle fantaisie? Seuls peuvent le savoir les Saint-Quentinois au courant de ce qui se passait en leur ville vers la fin du premier Empire et au commencement de la Restauration. Ces pages, dans tous les cas, sont bien amusantes. A signaler enfin : *Anatole Vély*, biographie, par M. Abel Patoux (p. 61-91), avec portrait); — *Ronssoy, commune du canton de Roisel* (*Somme*), par M. Maurice

Thiéry (p. 92-104); — *Vase funéraire carolingien trouvé à Monceau-le-Neuf*, par M. Jules Pilloy (p. 105-111, avec 1 pl.); — *Une Exécution capitale à Saint-Quentin en* 1754, par M. Théophile Eck (p. 112-132); — *La Fin d'un monastère* (l'abbaye de Fervaques), par M. André Fleury (p. 133-151, avec 3 planches); — *Un Reclus* à *Nointel pendant la Terreur. Lettres du citoyen Éloy Fouquier, ex-procureur du Roi à Saint-Quentin, et de sa femme*, publiées par M. Abel Patoux (p. 152-216, avec portrait); — *Pierre-Louis Gosseu, écrivain patoisant picard; sa vie et ses œuvres*, par M. Maurice Thiéry (p. 217-236); — *Une Émeute populaire à Saint-Quentin au* XIVe *siècle*, par M. Emmanuel Lemaire (p. 240-243); — *Découverte d'une inscription relatant la pose de la première pierre de la chapelle de l'abbaye de Saint-Quentin-en-l'Isle, en* 1758, par le même (p. 244-248); — *Note sur l'accent saint-quentinois*, par M. Henri Chatelain (p. 249-271); — *Une Page de la bienfaisance à Saint-Quentin, aperçu historique sur l'œuvre des Filles de la Charité* (1650-1899), par M. l'abbé Léon Delorme (p. 272-300); — *Les Voies antiques du Vermandois*, par M. Alfred Bondeville (p. 301-324, avec un plan); — *Un Épisode du siège de Saint-Quentin en* 1557 (p. 329-332); — *Le Monument de la bataille du* 10 *août* 1557 *à Montescourt* (p. 357-360); — *Résumés d'observations météorologiques faites à Saint-Quentin pendant les années* 1889-1896, par MM. Casse et Vivien (p. 361-398). — Voici maintenant ce en quoi la Société académique de Saint-Quentin mérite d'être louée. Combien sont-elles les sociétés savantes françaises qui s'abritent sous leur toit, sont installées dans un hôtel leur appartenant? Presque toujours, les municipalités leur accordent un gîte dont la stabilité est loin d'être garantie. La compagnie qui nous occupe en sait quelque chose, car, nous apprend son président, elle fut souvent « vagabonde... quant à son siège. » Or, un beau jour — ce jour fut, en effet, très beau — la Société obtint, à la date du 8 août 1901, un décret l'autorisant à acquérir un terrain et à y faire construire « un immeuble destiné à lui servir de siège » (style administratif spécial). On se mit à l'œuvre, et les travaux furent terminés en seize mois. Puis l'on songea à inaugurer l' « immeuble destiné à servir de siège », c'est-à-dire d'hôtel, cérémonie qui eut lieu le 14 décembre 1902 et de laquelle M. Élie Fleury a dressé procès-verbal, si l'on peut dire, car les pages 333-353, relatives à l'*Inauguration de l'hôtel de la Société académique de Saint-Quentin*, nous donnent, avec les indications d'usage dans le cas particulier : 1° le discours obligé du président; 2° une pièce de vers due au « talent original de M. Charles Tournel » (original est ici une épithète justifiée); 3° une causerie charmante et très littéraire de M. Maurice Thiéry sur le langage picard. — En félicitant la Société académique de Saint-Quentin d'avoir pu, par ses seuls moyens, s'installler « chez elle », nous souhaitons pareille fortune à toutes les autres sociétés savantes de France. — N'y aurait-il pas à ce sujet, quand les ressources sociales font défaut (ce qui est le cas général) un joli rôle à jouer par les Mécènes locaux? Il en existe encore : le principal est de les savoir prendre. Est-ce que ce ne serait pas pour eux, d'ailleurs, une façon de devenir « immortels » plus sûrement — sans vouloir médire de personne — que nombre d'écrivains vite oubliés?

Algérie. — Nous ferons le meilleur accueil au 41e volume (année 1907) du *Recueil des notices et mémoires de la Société archéologique du département de Constantine*, qui correspond au tome X de la 4e série de la collection (Constantine, imp. Braham, 1908, in-8 de XVI-276-32 p., avec plans, planches et figures). Il se compose comme suit : *Nouveau Document relatif à A. Larcius Priscus, légat de Numidie*, par M. R. Cagnat (p. 3-9); — *Notice archéologique*

sur Henchir-Oumkif (cercle de Khenchela), par M. André Bigeard (p. 11-19, avec une planche et 2 fig.); — *Pièces d'or de l'époque berbère, trouvées à Bougie*, par M. J. Maguelonne (p. 21-27, avec une planche); — *Notice sur un tombeau à Bougie (Algérie)*, par M. A. Debruge (p. 29-32, avec une planche); — *Les Voies romaines de la région de Sétif*, par M. L. Jacquot (p. 33-170, avec plan hors texte et 2 fig.); — *La Station préhistorique de Châteaudun-du-Rhumel*, par M. Gustave Mercier (p. 171-182, avec 2 planches); — *Découverte à Sétif d'un château d'eau et de citernes remontant à l'époque romaine*, par M. J. Maguelonne (p. 183-184, avec 2 grands plans). Ces deux simples pages se bornent à annoncer la découverte de cet important monument « qui était enfoui sous trois mètres de terre », place Barral. L'auteur nous promet, pour l'an prochain, une notice complète; attendons-là; — *Études palethnologiques dans la commune mixte des Maadid*, par M. A. Robert (p. 185-219, avec 2 planches); — *Mosaïque tombale de Chabersas*, par M. U. Hinglais (p. 221-225); — *Vestiges antiques découverts dans la commune mixte des Maadid*, par M. A. Robert (p. 227-229); — *Découverte d'une basilique chrétienne à Tocqueville*, par M. Joseph Gauthier, curé de la localité (p. 231-235, avec une figure); — *Inscriptions inédites recueillies pendant l'année* 1907, par M. Auguste Vel (p. 243-263). Pour terminer, ne négligeons pas de mentionner la *Chronique archéologique* de M. J. Maguelonne (p. 263-274).

Allemagne. — Dans un aperçu net et rapide, M. Frédéric Clément-Simon précise quelle a été la *Politique de la Prusse en Orient de* 1763 *à* 1871 (Extr. de la *Revue d'histoire diplomatique*. Paris, Plon-Nourrit, 1908, in-8 de 33 p.). C'est la mort d'Auguste III, roi de Pologne, en 1763, qui amena la Prusse à s'introduire dans les affaires orientales. Comme il le montre excellemment, cette politique « n'eut jamais en elle-même son propre objectif, elle fut une matière d'échange, un moyen de pression ou de séduction que les diplomates prussiens utilisèrent au mieux des intérêts européens de leur patrie ». C'est ainsi que Bismarck sut obtenir de la Russie qu'elle laissât la Prusse agir à sa guise en Occident en paraissant prêt à rendre la pareille à l'empire des Tsars; mais, selon le joli mot de Benedetti, si « la Russie » était « une carte dans son jeu », il n'entendait pas « devenir lui-même une carte dans le jeu du cabinet de Saint-Pétersbourg. »

Angleterre. — Les 117 *Chartes originales de Henri II, roi d'Angleterre et duc de Normandie, recueillies en Angleterre et photographiées par le Rév. H. Salter*, que nous fait connaître M. Léopold Delisle, auquel elles avaient été libéralement communiquées par l'érudit anglais (Extrait de la *Bibliothèque de l'École des chartes*, t. LXIX. Paris; Nogent-le-Rotrou, impr. de Daupeley-Gouverneur, 1908, in-8 de 43 p.) confirment pleinement la thèse de l'illustre académicien français sur la chronologie des actes de Henri II et sur l'emploi par ce prince de la formule *gratia Dei*. M. Delisle nous fait connaître par la même occasion vingt actes émanés d'autres souverains ou de prélats anglais, dont le Rév. Salter lui avait également adressé la photographie.

Belgique. — La *Société des sciences, des arts et des lettres du Hainaut* vient de distribuer le tome IX de la VIe série de ses *Mémoires et Publications*, qui forme le 59e volume de la collection (Mons, imp. Duquesne-Masquillier, 1908, in-8 avec pagination spéciale pour chaque mémoire et 16 planches. — Prix : 5 fr.). Ce volume comprend les travaux ci-après : *Notes sur la géologie du Mayombe occidental*, par M. Jules Cornet (42 p.); — *Études*

sur l'évolution des cours d'eau du Boulonnais (51 p., avec 2 planches); — *Les Curiosités atmosphériques de* 1906, par M. A. Bracke (96 p., avec 4 planches); — *Essai d'économie politique formulée. Seconde partie. Notions sur la force de travail, sa représentation graphique et les éléments qui lui afférent*, par M. Arthur Xhignesse (31 p.); — *Inventaires sommaires de petites archives : Attre et Rebaix*, par M. J. Dewert. *Marcq*, par M. Ernest Matthieu. *Chimay*, par M. Émile Dony (ensemble 19 p.); — *Notes de géométrie synthétique*, par M. L. Godeaux (10 p.); — *Sur deux modes de génération de la surface cubique*, par le même (3 p.); — *Sur quelques congruences particulières de droites*, par le même (7 p.); — *Les Hospices civils d Mons depuis cinquante ans* (1857-1907), par M. Paul Heupgen (50 p., avec 10 planches).

— Nous recevons deux opuscules anonymes sur lesquels il convient d'attirer l'attention : 1° *Jeunes gens on vous trompe... Voulez-vous être robustes? Soyez purs* (Grammont, Œuvre de Saint-Charles, s. d. (1909), in-32 de 63 p. — Prix : 0 fr. 05); 2° *Les Meurtriers inconscients des âmes parmi les parents, les éducateurs et tous ceux qui s'occupent de la jeunesse. Quelques réflexions sur l'éducation de la pureté d'après l'abbé Timon-David* (Grammont, Œuvre de Saint-Charles, s. d. (1909), in-32 de 72 p. — Prix : 0 fr. 25). Cette dernière brochure porte deux avis : du premier, il résulte qu'elle « ne se vend qu'au clergé, aux éducateurs de la jeunesse, aux pères et mères de famille »; le second recommande de « ne pas laisser tomber le volume entre les mains des enfants et des adolescents ».

— A signaler également : *Le Prêtre et la Situation actuelle de l'Église*, par l'auteur du *Renouvellement dans la vie chrétienne* (Grammont, Œuvre de Saint-Charles, s. d. (1909), in-32 de 128 p.). Cet excellent petit livre en est aujourd'hui à sa vingtième édition, laquelle a été revue et augmentée.

Espagne. — Signalons l'excellente traduction espagnole de l'opuscule de S. E. le cardinal-archevêque de Malines, à ajouter à la bibliographie déjà importante des ouvrages dirigés contre le modernisme : *El Modernismo, su posición respecto de la ciencia; su condenación por el papa Pio X*, por S. E. el cardenal Mercier. Traducción y prólogo de Juan Zaragüeta (Barcelona, Luis Gili, 1908, in-12 de 56 p. — Prix : 0 fr. 50). Il serait surannés de donner, ou plutôt de répéter ici, l'analyse du travail de Mgr Mercier. Le traducteur castillan est professeur de philosophie supérieure au séminaire de Madrid, et sa publication paraît avec la haute approbation de l'Ordinaire. C'est tout dire pour en recommander la lecture sans aucune restriction.

— Le P. Juan-Ma Sola publie aussi une *Solemne Profesión de fe contra las errores modernos* (Barcelona, Subirana, 1908, in-32 de 64 p., avec portrait), où est condensé, sous une forme populaire et précise, le dogme catholique en face des hérésies contemporaines.

États-Unis. — L' *Annual Report of the board of regents of the Smithsonian Institution showing the operations, expenditures and conditions of the institution for the year ending June* 30, 1908. (Washington, Government printing Office, in-8 cartonné de 548 p., avec carte et gravures), contient, comme les précédents volumes, en plus des rapports des secrétaires de l'institution, une série d'articles scientifiques, œuvres de savants américains ou européens. Ces derniers sont soigneusement traduits en anglais. Parmi ces travaux, au nombre de 26, il y a lieu de remarquer ceux de savants français. Ce sont les suivants : Théories modernes de l'électricité et de la matière, par Mme Curie (13 pages). — L'Éruption du Vésuve en avril 1906, par M. A. Lacroix (26 pages, 1 carte et 26 gravures). — L'Hérédité, par M. L. Cuénot.

— Zoologie et médecine, par M. R. Blanchard. — Le Rôle de la chimie dans les tableaux, par M. E. Lemaire. On voit que nos savants sont bien partagés. Les Américains ont fourni quelques travaux non moins intéressants; il convient de citer en première ligne l'article de M. Abbot sur les Récents Progrès des recherches astronomiques. Celui tout aussi remarquable de J. Tierman Kemp sur le Problème des veines métallifères. La Géologie des districts diamantifères de Bahia au Brésil, par M. Orville Derly, nous montre que cette gemme se trouve dans les grès et les conglomérats gréseux et non dans le granit comme on l'a dit à Rio-de-Janeiro. L'Italie n'est pas oubliée et un long article de M. G. Marconi nous met au courant des derniers progrès de la télégraphie sans fil. Les savants russes ont également leur part, ainsi que les Allemands, les Norvégiens et même les Islandais, témoin la très curieuse monographie de l'Islande, par M. Jon Stefannsson; le Pôle magnétique nord et le Passage du Nord-Ouest, par M. le capitaine norvégien Roal Amundsen; les Bisons du Caucase, par M. A. Yermolov, ancien ministre de l'agriculture de Russie ; une étude sur la Morphologie du mammouth, par M. E. Pfizenmayer, etc.

Publications nouvelles. — *La Vie liturgique*, par E. Chipier. 6e éd. (in-16, Lyon et Paris, Vitte). — *Du Connu à l'inconnu. Simple Catéchisme*, par l'auteur du *Catéchisme expliqué sans maître* (in-32, Lethielleux). — *Dieu et l'Agnosticisme contemporain*, par G. Michelet (in-12, Lecoffre, Gabalda). — *L'Immacolata Concezione di Maria Vergine e la Chiesa greca ortodossa dissidente*, da N. Marini (in-8, Roma, Salviucci). — *L'Église et le Progrès du monde*, par C. S. Devas; trad. de l'anglais par le P. J.-D. Folghera (in-12, Lecoffre, Gabalda). — *La Montée du Calvaire*, par P.-L. Perroy (in-12, Lethielleux). — *Le Grand Devoir de la prière, enseigné aux enfants du catéchisme*, par l'abbé J. Millot (in-32, Lethielleux). — *La Religion des primitifs*, par Mgr A. Le Roy (in-16, Beauchesne). — *Mélanges d'histoire des religions*, par H. Hubert et M. Mauss (in-8, Alcan). — *Supplément au Dictionnaire de philosophie ancienne, moderne et contemporaine* (*années* 1906, 1907, 1908), par l'abbé E. Blanc (in-4, Lethielleux). — *Études et controverses philosophiques*, par l'abbé E. Lanusse (in-12, Roger et Chernoviz). — *L'Anthropologie de Maine de Biran, ou la Science de l'homme intérieur, suivie de la note de Maine de Biran de* 1824 *sur l'idée de l'existence* (*aperception immédiale*, édition Cousin), par P. Tisserand (in-8, Alcan). — *Anti-Pragmatisme, examen des droits respectifs de l'aristocratie intellectuelle et de la démocratie sociale*, par A. Schinz (in-8, Alcan). — *Der angebliche exzessive Realismus des Duns Scotus*, von P. P. Minges (*Beitrpge zur Geschichte der Philosophie des Mittelalters*) (in-8, Münster, Aschendorff). — *Nicolaus von Autrecourt. Sein Leben, seine Philosophie, seine Schriften*, von J. Lappe (*Beiträge zur Geschichte der Philosophie des Mittelalters*) (in-8, Münster, Aschendorff). — *Witelo, ein Philosoph und Naturforscher des XIII. Jahrhunderts*, von C. Baeumker (*Beiträge zur Geschichte der Philosophie des Mittelalters*) (in-8, Münster, Aschendorff). — *Geschichte der gottesbeweise im Mittelalter bis zum Ausgang der Hochscholastik*. Nach der Quellen dargestellt von Dr. G. Grunwald (*Beiträge zur Geschichte der Philosophie. des Mittelalters*) (in-8, Münster, Aschendorff). — *Les Grands Philosophes. Rosmini*, par F. Palhoriès (in-8, Alcan). — *Aimez-les. Lettres entre directrices de patronage*, par F. Henry (in-12, Lethielleux). — *Manuel d'économie politique*, par V. Pareto; trad. de l'italien par A. Bonnet (in-8, Giard et Brière). — *Ma Vocation sociale. Souvenirs de la fondation de l'Œuvre des cercles catholiques d'ouvriers* (1871-1875), par le comte A. de Mun (petit in-8,

Lethielleux). — *Le Droit de grève. Leçons professées à l'École des hautes études sociales*, par Ch. Gide, H. Berthélemy, P. Bureau, A. Keufer, C. Perreau, Ch. Picquenard, A.-E. Sayous, F. Fagnot, E. Vandervelde (in-8, cartonné toile, Alcan). — *La Lutte contre la prostitution*, par R. Decante (in-18, Giard et Brière). — *La Maternité et la Défense nationale contre la dépopulation*, par le Dr Sicard de Plauzoles (in-18, Giard et Brière). — *L'Hygiène infantile. Allaitement maternel et artificiel, sevrage*, par le Dr G. Variot (in-16, Hachette). — *L'Hygiène du logement*, par P. Juillerat (in-12, carré, Delagrave). — *Précis de stomatologie*, par J. Redier. T. Ier (in-18, cartonné toile, Rudeval). — *Cours de physique conforme aux programmes des certificats et de l'agrégation de physique*, par H. Bouasse. 4e partie. *Optique. Étude des instruments* (in-8, Delagrave). — *La Télégraphie sans fil et les applications pratiques des ondes électriques*, par A. Turpain. 2e éd. (in-8, Gauthier-Villars). — *L'Électricité industrielle*, par C. Lebois. 2e partie. *Études complémentaires des courants continus; courants alternatifs; applications* (in-12 cartonné toile, Delagrave). — *Thermodynamique*, par H. Poincaré (in-8, Gauthier-Villars). — *Initiation chimique, ouvrage étranger à tout programme*, dédié aux amis de l'enfance, par G. Darzens (in-16, Hachette). — *Le Blé, la farine, le pain, étude pratique de la meunerie et de la boulangerie*, par E. Rabaté (in-16 cartonné, Hachette). — *La Distillerie agricole*, par D. Sidersky (in-12, Amat). — *Constructions rurales. Matériaux. Habitations des gens, logements des animaux et des récoltes*, par Paul et Pierre Blancarnoux (in-12, Laveur). — *Exercices et leçons d'analyse*, par R. d'Adhémar (in-8, Gauthier-Villars). — *Arithmétique commerciale et algèbre financière*, par H. Fuzet et L. Reclus (in-12, Delagrave). — *Mathématiques, commerce, comptabilité agricoles, à l'usage de l'enseignement de l'agriculteur*, par J.-P. Wagner et M. Büchler (in-8, Amat). — Σωζεῖν τα φαινόμενα, *essai sur la notion de théorie physique de Platon à Galilée*, par P. Duhem (gr. in-8, Hermann). — *Gros et petits Poissons (récits de pêches)*, par E. Maison (petit in-8, Colin). — *Les Maîtres de l'art. Chardin*, par E. Pilon (in-8 carré, Plon-Nourrit). — *Bagatelle et quelques visages*, par J.-F. Merlet (in-12, Édition libre). — *Italica : Impressions et souvenirs. Milan, Venise, Bologne, Florence*, par J. L'Hôpital (in-18, Perrin). — *Musique ancienne. Style. Interprétation. Instruments. Artistes*, par W. Landowska (in-18, Mercure de France). — *La Musique et la Magie, étude sur les origines populaires de l'art musical, son influence et sa fonction dans les sociétés*, par J. Combarieu (gr. in-8, A. Picard et fils). — *Ordinaire de la messe avec les chants des funérailles en notation musicale moderne, d'après l'édition vaticane, suivi des messes de Du Mont les plus usitées (Version authentique)*; transcription exécutée par les soins de A. Gastoué (petit in-18, Lethielleux). — *Les Poètes du terroir du* XVe *siècle au* XXe *siècle, textes choisis, accompagnés de notices bibliographiques, d'une biographie et de cartes des anciens pays de France*, par A. Van Bever (in-12, Delagrave). — *Le Livre des chats*, par A. Ruffin (in-18, Lemerre). — *Les Synthèses, poèmes philosophiques*, par J. Brû d'Esquille (in-18, Lemerre). — *Les Soirs*, par L. Chevalet (in-18, Perrin). — *Théâtre de la Révolution. Le 14 juillet. Danton. Les Loups*, par R. Rolland (in-16, Hachette). — *La Folle Histoire de Fridoline*, par G. Chantepleure (in-18, Calmann-Lévy). — *Le Cadet*, par C. Nisson (in-16, Plon-Nourrit). — *Ceux de chez nous, contes de terroir*, par L. Boulé (in-16, Plon-Nourrit). — *Vers plus de joie, roman de l'année* 1995, par A. Godard (in-12, Perrin). — *Carrière d'artiste*, par Mme H. Ward; trad. de l'anglais par T. Bentzon et A. Fliche (in-8, Hachette). — *La Dame au diamant*, par K. Green;

trad. par Mme J. Heywood (in-16, Hachette). — *La Déroute*, par G. Erastoff; trad. de M. Redgar et I. Karmor (in-18, E. Nourry). — *Œuvres choisies* de R. Kipling, avec une notice de M. Epuy (in-12, Delagrave). — *Par dessus les vieux murs*, par C. Mancey (in-12, Lethielleux). — *En Passant*, par Y. d'Isnée (in-12, Lethielleux). — *Méprise*, par M. Maryan (in-12, Henri Gautier). — *L'Irrésistible Force*, par J. de Coulomb (in-18, Henri Gautier). — *Veuve de quinze ans*, par B. de Buxy (in-12, Henri Gautier). — *Sainte-Beuve et Champfleury. Lettres de Champfleury à sa mère, à son frère et à divers*, par J. Troubat (in-18, Mercure de France). — *Tibulle et les auteurs du « Corpus Tibullianum »*, texte etabli par A. Cartault (in-8,Colin).— *Histoire de la littérature française classique*, 1515-1830, par F. Brunetière. T. I. *De Marot à Montaigne* (1515-1595) (petit in-8, Delagrave). — *Les Grands Écrivains français. Molière*, par G. Lafenestre (in-16, Hachette). — *La Bretagne à l'Académie française au* XIXe *siècle, d'après des documents inédits* par R. Kerviler (in-8, Champion). — *Les Paysans de la Normandie orientale. Pays de Caux, Bray, Vexin normand, Vallée de la Seine*, par J. Sion. *Étude géographique* (in-8, Colin). — *Indo-Chine et Japon, journal de voyage*, par M. et Mme E. Jottrand (in-16, Plon-Nourrit). — *Le Ruwenzori, voyage d'exploration et premières ascensions des plus hautes cîmes de la chaîne neigeuse située entre les grands lacs équatoriaux de l'Afrique centrale*, de S. A. R. le prince Louis-Amédée de Savoie; relation du Dr F. de Filippi; trad. par A. Poizat (gr. in-8, Plon-Nourrit).— *Trois Années de chasse au Mozambique*, par G. Vasse (in-16, Hachette). — *Mes Croisières dans la mer de Behring, nouvelles chasses et nouveaux voyages*, par P. Niedieck; trad. de l'allemand par L. Roustan (in-8, Plon-Nourrit). — *Les Grandes Antilles. Étude de géographie économique*, par D. Bellet (in-8, Guilmoto). — *Le Brésil au* XXe *siècle*, par P. Denis (in-18, Colin). — *Saint Thomas Becket* (1117-1170), par Mgr Demimuid (Collection *Les Saints* (in-18, Lecoffre, Gabalda). — *Crépuscule d'ancien régime*, par le vicomte de Guichen (petit in-8, Perrin). — *Claude Fauchet, évêque constitutionnel du Calvados, député à l'Assemblée législative et à la Convention* (1744-1793), par J. Charrier (2 vol. gr. in-8, Champion). — *Lettres de François-Joseph Bouchette* (1735-1810), *avocat à Bergues, membre de l'Assemblée nationale constituante*, publiées avec une Introduction et des notes par le chanoine C. Looten (in-8, Champion). — *La Mort de Pichegru. Biville, Paris, le Temple*, 1804, par F. Barbey (in-16, Perrin). — *Histoire des conciles d'après les documents originaux*, par C. J. Hefele T. II. 2e partie; nouvelle trad. française faite sur la 2e édition allemande, corrigée et augmentée de notes critiques et bibliographiques par Dom H. Leclercq (gr. in-8, Letouzey et Ané). — *Le Célèbre Miracle de saint Janvier à Naples et à Pouzzoles, examiné au double point de vue historique et scientifique, avec une Introduction sur le miracle en général*, par L. Cavène (in-8, Beauchesne). — *Le Pèlerinage de Port-Royal*, par A. Hallays (in-8, Perrin). — *Histoire des corporations de métiers, depuis leurs origines jusqu'à leur suppression en* 1791, *suivie d'une Étude sur l'évolution de l'idée corporative de* 1791 *à nos jours et sur le mouvement syndical contemporain*, par E. Martin Saint-Léon (in-8, Alcan). — *Correspondance du comte de la Forest, ambassadeur de France en Espagne* ,1808-1813 , publiée pour la Société d'histoire contemporaine par Geoffroy de Grandmaison. T. III. *Octobre* 1809-*juin* 1810 (in-8, A. Picard et fils). — *Lettres et documents pour servir à l'histoire de Joachim Murat* (1767-1815), publiés par son S. A. le prince Murat ; avec une Introduction et des notes par P. Le Brethon. T. II. *Armée d'observation du Midi* (suite). *République cisalpine, République italienne* : 1801-

1803 (in-8, Plon-Nourrit).— *Mémoires du général Griois*, 1792-1822, publiés par son petit-neveu, avec Introduction et notes par A. Chuquet. T. Ier (in-8, Plon-Nourrit). — *Soldats de Napoléon. Journal de route du capitaine Robinaux*, 1803-1832, publié par G. Schlumberger (in-16, Plon-Nourrit). — *Soldats de Napoléon. Lettres du commandant Coudreux à son frère*, 1804-1815, publiées par G. Schlumberger (in-16, Plon-Nourrit). — *La France à Madagascar, histoire politique et religieuse d'une colonisation*, par P. Suau (in-8, Perrin). — *Histoire de Bourgogne*, par A. Kleinclausz (in-8 carré, Hachette). — *Au pays de Jean de la Fontaine. Notes d'histoire sur Château-Thierry, du* XVIe *au* XIXe *siècle*, par E. Deraine (in-8, A. Picard et fils). — *Diaire de Joseph Guillaudeau, sieur de Beaupréau* (1584-1643) (*Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis*. T. XXXVIII) (in-8, Paris, A. Picard ; Saintes, Prévost).— *L'Évolution d'un village frontière de Provence. Saint-Jeannet* (*Alpes-Maritimes*), par J.-E. Malaussène (in-8, A. Picard et fils). — *La Question d'Orient, depuis ses origines jusqu'à nos jours*, par E. Driault (in-8, Alcan). — *La Franc-Maçonnerie en France des origines à* 1815, par G. Bord. T. Ier. *Les Ouvriers de l'idée révolutionnaire*, 1688-1771 (in-8, Nouvelle Librairie nationale). — *Études contemporaines. L'Église de France devant le gouvernement et la démocratie*, par P. Barbier (in-12, Lethielleux). — *Études contemporaines. La Crise intime de l'Église de France. Les Prêtres démocrates, le Sillon, les hypercritiques*, par P. Barbier (in-12, Lethielleux). — *L'Action française et l'Idée chrétienne, étude critique*, par A. Lugan (in-16, Bloud). — *Une Semaine à Londres. Impressions d'un congressiste*, par le chanoine A. Morigny (petit in-8, Lyon et Paris, Vitte). — *Le Catholicisme en Angleterre au* XIXe *siècle*, par P. Thureau-Dangin (in-16, Bloud). — *Un Cadet de Gascogne au* XVIe *siècle. Blaise de Montluc*, par P. Courteault (in-12, A. Picard et fils). — *Trois Familiers du grand Condé. L'Abbé Bourdelot, le Père Talon, le Père Tixier*, par J. Lemoine et A. Lichtenberger (petit in-8 carré, Champion). — *Une Vie de femme au* XVIIIe *siècle. Madame de Tencin* (1682-1749), par P.-M. Masson (in-16, Hachette).— *Victor Hugo à vingt ans, glanes romantiques*, par P. Dufay (in-16, Mercure de France). — *Profils de reines*, par E. Rossier (in-12, Alcan). — *Apologétique vivante. Une Anglaise convertie*, par le P. H. d'Arras (in-16, Beauchesne). VISENOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

Imprimerie polyglotte Fr. Simon, Rennes.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PUBLICATIONS RÉCENTES SUR L'ÉCRITURE SAINTE ET LA LITTÉRATURE ORIENTALE

1. *Alte und neue Angriffe auf das Alte Testament. Ein Rückblick und Ausblick*, von Johannes Nikel (*Biblische Zeitfragen*, fasc. 1). 2e édit. Münster in Westfalen, Aschendorff, 1908, in-8 de 47 p., 0 fr. 75.— 2. *Die Glaubwürdigkeit des Alten Testamentes im Lichte der Inspirationslehre und Literarkritik*, von Johannes Nikel (même collection, fasc. 8). Ibid., in-8 de 48 p., 0 fr. 75. — 3. *Der Ursprung des alttestamentlichen Gottesglaubens*, von Johannes Nikel (même collection, fasc. 2). 3e édit. Ibid., in-8 de 43 p., 0 fr. 75. — 4. *L'Histoire et les histoires dans la Bible*, par M. Landrieux. 2e édit. Paris, Lethielleux, s. d. (1908), in-12 de 96 p., 0 fr. 50. — 5. *Doppelberichte im Pentateuch. Ein Beitrag zur Einleitung in das Alte Testament*, von A. Schulz (*Biblische Studien*, t. XIII, fasc. 1). Freiburg im Breisgau, Herder, 1908, in-8 de vii-96 p., 3 fr. 50. — 6. *Die Amarnazeit. Palästina und Ägypten in der Zeit israelitischer Wanderung und Siedelung*, von Karl Miketta (*Biblische Zeitfragen*, fasc. 10). Münster in Westfalen, Aschendorff, 1908, in-8 de 48 p., 0 fr. 75. — 7. *Das Hohelied, übersetzt und erklärt*, von Joseph Hontheim (*Biblische Studien*, t. XIII, fasc. 4). Freiburg im Breisgau, Herder, 1908, in-8 de 111 p., 3 fr. 50. — 8. *Le Livre d'Amos*, par J. Touzard. Paris, Bloud, 1909, in-12 de lxxxv-119 p., 3 fr. — 9. *Les Prédécesseurs de Daniel*, par Édouard Dujardin. Paris, Fischbacher, 1908, in-12 de 107 p., 2 fr. 50. — 10. *Die Griechische Philosophie im Buche der Weisheit*, von Paul Heinisch (*Alttestamentliche Abhandlungen*, t. I, fasc. 4). Münster i. W. Aschendorff, 1908, in-8 de iv-158 p., 5 fr. 25. — 11. *Hieronymi graeca in Psalmos fragmenta*, von Joh. Joseph Klem. Waldis (même collection, t. I, fasc. 3). Ibid., in-8 de 80 p., 2 fr. 65.—12. *Histoire et Sagesse d'Ahikar l'Assyrien (fils d'Anael, neveu de Tobie)*. Traduction des versions syriaques avec les principales différences des versions arabes, arménienne, grecque, néo-syriaque, slave et roumaine, par F. Nau (*Documents pour l'étude de la Bible*). Paris, Letouzey et Ané, 1909, in-8 de 308 p., 5 fr. — 13. *Le Messianisme chez les Juifs (150 av. Jésus-Christ à 200 après Jésus-Christ)*, par le P. M.-J. Lagrange (*Études bibliques*). Paris, Lecoffre, Gabalda, 1909, in-8 de viii-349 p., 10 fr. — 14. *Histoire du canon de l'Ancien Testament dans l'Église grecque et l'Église russe*, par M. Jugie (*Études de théologie orientale*). Paris, Beauchesne, 1909, in-12 de 140 p., 1 fr. 50. — 15. *Der Kanon des Neuen Testaments*, von P. Dausch (*Biblische Zeitfragen*, fasc. 5). 2e édit. Münster i. W., Aschendorff, 1908, in-8 de 43 p., 0 fr. 75. — 16. *Kardinal Wilhelm Sirlets Annotationen zum Neuen Testament. Eine Verteidigung der Vulgata gegen Valla und Erasmus*, nach ungedruckten Quellen bearbeitet von P. Hildebrand Hpföl (*Biblische Studien*, t. XIII, fasc. 2). Freiburg im Bresgau, Herder, 1908, in-8, de x-126 p., 4 fr. 25. — 17. *Les Théories de M. Loisy. Exposé et Critique*, par M. Lepin. Paris, Beauchesne, 1908, in-12 de 379 p., 3 fr. 50.—18. *M. Loisy et la critique des Évangiles*, par F. Jubaru. Paris, Lethielleux, s. d. (1908), in-12 de 99 p., 0 fr. 60.— 19. *Jésus-Christ. Réponse à M. Renan*, par A. Gratry. Nouv. édit. Paris, Téqui, 1908, in-12 de xi-139 p., 1 fr. — 20. *Der Vernichtungskampf gegen das biblische Christusbild*, von Ignaz Rohr (*Biblische Zeitfragen*, fasc. 3). 2e édit. Münster i. W., Aschendorff, 1908, in-8 de 40 p., 0 fr. 75. — 21. *Ersatzversuche für das biblische Christusbild*, von Ignaz Rohr (même collection, fasc. 4). Ibid., in-8 de 51 p., 0 fr. 75. — 22. *Christus und Bhudda*, von O. Wecker (même collection, fasc. 9). Ibid., in-8 de 51 p., 0 fr. 75 — 23. *St. Augustins Schrift De consensu evangelistarum unter vornehmlicher Berücksichtigung hrer harmonistischen Anschauungen. Eine biblisch-patristische Studie*, von Heinrich Joseph Vogels (*Biblische Studien*, t. XIII, fasc. 5). Freiburg im Breisgau, Herder, 1908, in-8 de iv-148 p., 5 fr. — 24. *De Bethléem à Nazareth. Étude historique sur l'enfance et la jeunesse du Rédempteur*, par le P. M.-J. Ollivier. Paris, Lethiel-

leux, s. d. (1908), in-12 de XXXII-536 p., 4 fr. — 25. *Die Dauer der öffentlichen Wirksamkeit Jesu. Eine patristisch-exegetische Studie*, von WILHELM HOMANNER (*Biblische Studien*, t. XIII, fasc. 3). Freiburg im Breisgau, Herder, 1908, in-8 de VII-123 p., 3 fr. 75. — 26. *Kamel und Nadelöhr. Eine kritisch- exegetische Studie über Mt.* 19, 24 *und Parallelen*, von GEORG AICHER (*Neutestamentliche Abhandlungen*, fasc. 5). Münster i. W., Aschendorff, 1908, in-8 de VII-64 p., 2 fr. 25. — 27. *Jésus-Christ, sa vie, son temps*, par le P. HIPPOLYTE LEROY (*Leçons d'Écriture sainte prêchées aux Gesù de Paris et de Bruxelles*). *Année* 1908. Paris, Beauchesne, 1908, in-12 de 346 p., 3 fr. — 28. *Die Auferstehung Jesu Christi nach den Berichten des Neuen Testaments*, von E. DENTLER (*Biblische Zeitfragen*, fasc. 6). 2e édit. Münster i. W., in-8 de 64 p., 0 fr. 75. — *Die Apostelgeschichte*, von JOH. BELSER (même collection, fasc. 7). Ibid., in-8 de 32 p., 0 fr. 75. — 30. *Manuel biblique, ou Cours d'Écriture sainte à l'usage des séminaires*. T. IV. *Nouveau Testament*, par A. BRASSAC. 12e édit. Paris, Roger et Chernoviz, 1909, in-12 de XI-743 p., 3 fr. 50. — 31. *Histoire des livres du Nouveau Testament*, par E. JACQUIER. T. III et IV. Paris, Lecoffre, Gabalda, 1908. 2 vol. in-12 de 346 et 422 p., 7 fr. — 32. *L'Apocalypse interprétée par l'Écriture*, par MARC PASSAMA. Paris, Savaète, s. d. (1908), in-8 de 107 p., 2 fr.

Nous avons à présenter pour la première fois au public français quelques ouvrages de trois nouvelles collections bibliques, éditées chez M. Aschendorff, à Münster en Westphalie. Deux d'entre elles comprennent des dissertations scientifiques sur l'Ancien ou le Nouveau Testament. Les *Alttestamentliche Abhandlungen* sont dirigées par M. Nikel, professeur à Breslau, et les *Neutestamentliche Abhandlungen*, par M. Bludau, naguère professeur à Münster et évêque élu d'Ermeland. La troisième collection, sous le titre de *Biblische Zeitfragen*, forme une série de brochures de vulgarisation sur l'Ancien Testament avec M. Nikel pour directeur, ou le Nouveau sous la responsabilité de M. Rohr, professeur à Strasbourg. Avec les *Biblische Studien* et la *Biblische Zeitschrift*, qui continuent à paraître à Fribourg en Brisgau, chez M. Herder, ces collections témoignent d'une grande activité de la part des catholiques allemands dans le domaine biblique et apportent d'utiles contributions à l'étude scientifique de la Bible.

1. — M. Nikel a inauguré les *Biblische Zeitfragen*, qu'il dirige, en jetant un coup d'œil rétrospectif sur les attaques anciennes et nouvelles contre le Vieux Testament, *Alte und neue Angriffe auf das Alte Testament*. Les adversaires de l'Ancien Testament ont changé de front et de méthode au cours du XIXe siècle. Ils ont comparé Israël et sa religion aux autres nations et aux autres religions. Les uns ont prétendu que ce peuple n'avait pas été dirigé dans son histoire par une providence spéciale de Dieu et que sa religion était le produit d'un développement purement naturel des idées. Les autres ont admis l'influence divine en Israël par le moyen des prophètes, en la réduisant toutefois à l'action directe de ces envoyés de Dieu, et ne l'étendant pas à la rédaction même des Livres saints, qui ne sont pas ainsi eux-mêmes inspirés par Dieu, mais reflètent seulement les idées des prophètes inspirés. Les catholiques ont donc à prouver et la vocation surna-

turelle du peuple d'Israël et l'inspiration des écrits de l'Ancien Testament. M. Nikel expose avec beaucoup d'à-propos la méthode à suivre pour démontrer ces deux vérités, en se plaçant sur le terrain des adversaires et avec leurs propres armes, l'étude comparée des religions. Signalons les applications de la méthode faite au monothéisme hébraïque, au récit de la création, à l'histoire des patriarches, aux lois du Pentateuque, à la croyance aux anges et aux démons, et aux idées eschatologiques. L'inspiration des livres de l'ancienne Alliance est attaquée au sujet des contradictions qu'on relève entre eux, de l'idée de Dieu, du sentiment moral, des sciences de la nature, de l'histoire profane, de la critique littéraire et textuelle. Sur chacun de ces points d'attaque, l'apologiste moderne doit prendre nettement position pour montrer comment l'inspiration des Livres saints n'est pas diminuée.

2. — Dans la brochure : *Die Glaubwürdigkeit des Alten Testamentes im Lichte der Inspirationslehre und der Literarkritik*, le même auteur a étudié quelle autorité il faut accorder à l'Ancien Testament sous le rapport de l'inspiration et de la critique littéraire. Il a exposé d'abord quelles sont la nature et l'étendue de l'inspiration, puis comment il faut entendre l'inerrance biblique. A ce sujet , il a résumé l'interprétation que les exégètes catholiques, qui se disent progressistes, ont donnée à l'encyclique *Providentissimus Deus*, sans en faire la critique et en paraissant leur accorder son assentiment. Seules les vues des exégètes conservateurs sont discutées. Pourtant on ne peut admettre simultanément les idées parfois assez divergentes, émises par les Pères de Hummelauer, Lagrange, Prat, et MM. Holzhey, Peters, von Scholz; il faudrait choisir et adopter celles qui paraissent les meilleures. Il faudrait décider si les deux premiers ont exactement interprété la célèbre transition de l'encyclique *Providentissimus* : *Haec ipsa deinde ad cognotas disciplinas, ad historiam praesertim juvabit transferre*, et il ne suffit pas de dire que Léon XIII n'est plus là pour expliquer sa pensée. Il est de notoriété publique, du reste, que si l'autorité ecclésiastique n'a pas condamné ces vues nouvelles, elle en tient quelques-unes en suspicion. En tout cas, il est inexact de ranger M. Vigouroux au nombre des exégètes modernes qui n'admettent pas le caractère historique du livre de Tobie (p. 27). Le Français M. Dufour, nommé p. 32, doit être M. Dufourcq, qui n'est pas exégète. Au sujet de la critique littéraire, M. Nikel résume aussi les théories du P. de Hummelauer, sans marquer que certains genres littéraires sont des créations du célèbre jésuite. Comme lui encore, il reconnaît que, même avec les nouvelles théories, les livres historiques de l'Ancien Testament ne perdent rien de leur autorité naturelle et historique.

3. — Le même auteur avait étudié dans une brochure précédente l'origine du monothéisme hébraïque : *Der Ursprung des alttestament-*

lichen Gottesglaubens. Il a clairement montré que ce monothéisme, unique en son genre parmi les religions de l'antiquité, n'est ni une propriété des races sémitiques (contre Renan et Ottley), ni le produit de la réflexion (contre Renan et Hitzig), ni le dernier terme de l'évolution religieuse, partant du totémisme, du culte des ancêtres ou du fétichisme, ni un emprunt aux Babyloniens ou aux autres peuples voisins. Cette brochure est excellente; l'auteur est très au courant des systèmes modernes, et il les réfute par de solides raisons.

4. — Dans une conférence à des dames, M. Landrieux distingue très judicieusement *l'Histoire et les histoires dans la Bible.* Au lieu de n'y rechercher que les épisodes merveilleux, il faut y voir l'histoire sainte elle-même, l'idée providentielle qui relie les événements, à savoir la préparation de la venue du Messie. Pour aider les mères chrétiennes, qui veulent enseigner cette histoire sainte à leurs enfants, le conférencier expose sommairement, mais avec clarté et précision, les principes catholiques de l'exégèse biblique, puis il signale, dans les faits principaux de cette histoire, la marche progressive de l'action divine, préparant par la révélation juive la manifestation de Notre-Seigneur. Je n'ai relevé qu'une seule inexactitude (p. 63) : M. Landrieux parle à l'époque des Juges de l'idolâtrie syrienne (Baal, Moloch, Astarté), qui n'a été introduite en Israël que par Achab; il fallait parler de l'idolâtrie chananéenne. La lecture de cette brillante conférence sera utile à tous les laïques, chargés d'expliquer l'histoire sainte; elle leur fera éviter des écueils, contre lesquels beaucoup de personnes de bonne volonté ont sombré, au grand détriment des jeunes intelligences.

5. — En vue d'apporter quelques précisions de fait à l'étude de la composition du Pentateuque, M. Schulz a examiné les doubles récits de ce livre, *Doppelberichte im Pentateuch.* Il n'a pas eu l'intention d'épuiser le sujet, et il s'est borné à quelques exemples. Il n'a pas seulement étudié les doubles traditions sur la création, le déluge, l'âge d'Ismaël quand il fut chassé avec sa mère, la préservation de Lot, et certains doublets de l'histoire de Jacob et de Joseph dans la Genèse. Il a poursuivi son enquête dans l'Exode et les Nombres, et il a trouvé deux récits de la sortie d'Égypte, de l'envoi des espions au pays de Chanaan et de la révolte de Coré, Dathan et Abiron. Il n'a rien dit de neuf sur la question; tous ces exemples avaient été proposés par les critiques non catholiques. Tout son effort a tendu à montrer que les explications, données par les exégètes conservateurs, n'étaient pas acceptables. Il a maintenu seulement contre Gunkel et Happel l'unité du récit concernant la tour de Babel. Il estime que cette constatation ne nuit pas à la valeur historique du Pentateuque, puisque au lieu d'un seul témoignage sur un fait, on en a deux. Mais, s'ils sont contradictoires,

ces deux témoignages, loin de se confirmer, se détruisent. Or, M. Schulz a bien montré leurs divergences, mais pas leur accord, sinon sur le fait brut. De son étude il ne tire, au sujet de la composition du Pentateuque, que cette seule conclusion : Si Moïse est l'auteur de la législation hébraïque, les récits de son histoire ont pu être écrits par d'autres. Elle se concilie fort bien avec la récente décision de la Commission biblique. Cette décision, en effet, n'a pas interdit aux catholiques de faire des travaux critiques sur l'origine du Pentateuque. Elle a réglé seulement la direction qu'ils doivent suivre. Quelques recenseurs de l'opuscule de M. Schulz en ont conclu assez inconsidérément que les catholiques pouvaient rivaliser de zèle avec les rationalistes pour prouver que Moïse n'a pas rédigé le Pentateuque. M. Schulz est bien plus modéré, parce qu'il est mieux instruit.

6. — A Amarna en Égypte, on a découvert, en 1888, 310 tablettes cunéiformes, qui contiennent des lettres adressées aux Pharaons d'Égypte, Aménophis III et IV, par les rois de Babylone ou d'Assyrie, par une princesse babylonienne et par des gouverneurs phéniciens et chananéens. Après avoir décrit le lieu de la découverte, raconté l'histoire de cette découverte, caractérisé la langue dans laquelle ces lettres sont écrites, indiqué quels étaient les destinataires et les expéditionnaires et résumé leur contenu, M. Miketta, dans sa brochure : *Die Amarnazeit*, étudie successivement, d'après cette correspondance, quel était l'état de l'Égypte, de la Syrie et de la Palestine à cette époque, c'est-à-dire à l'époque de l'entrée des Israélites en ce dernier pays. Dans une quatrième section, il traite des rapports que ces tablettes peuvent avoir avec la Bible. Il reconnaît les Hébreux dans les Chabiru et les Sa-Gas de cette correspondance, et il place les événements mentionnés au début de l'époque des Juges, quand les Israélites tentaient d'affermir et d'étendre leur conquête au nord de la Palestine. Il maintient aussi ses précédentes conclusions sur la chronologie biblique et sur la date de la sortie d'Égypte, sous Aménophis II (1461-1436). Le P. Vincent, *Canaan*, p. 458, note, n'admet pas ces conclusions.

7. — L'opuscule du P. Hontheim sur le Cantique, *Das Hohelied*, comprend des prolégomènes, un commentaire et la traduction allemande de ce livre inspiré. Les prolégomènes traitent les questions d'introduction. Tout en admettant le caractère allégorique du Cantique, l'auteur n'en considère que le sens matériel, base de l'allégorie, et il y voit la description de l'amour idéal dans le mariage. Les deux personnages principaux sont l'époux et l'épouse, déjà mariés; ils chantent l'union des âmes dans le mariage et font abstraction de la génération et de l'éducation des enfants. Ils remontent à l'éclosion de leur amour avant le mariage dès leur première rencontre et le décrivent

jusqu'au jour de leurs noces, dans six entretiens dans lesquels ils se considèrent, par fiction poétique, comme n'étant encore que fiancés. Ces six dialogues correspondent aux six jours de noces, tels qu'ils se célébraient en Orient. L'époux est le roi Salomon et l'épouse la Sulamith (simple nom féminin de Salomon). Le Cantique ne répond donc à aucune occasion historique, pas plus au mariage de Salomon avec la fille de Pharaon qu'avec la Sunanite Abisag. Les circonstances de la parenté et de la demeure de l'époux sont purement fictives et ne répondent à aucune réalité. Le P. Hontheim analyse les six chants, tels qu'il les comprend, puis détermine leur structure strophique d'après la théorie du P. Zenner. Le texte hébreu non vocalisé est très bien conservé (l'auteur n'a noté que cinq fautes), et la vocalisation massorétique n'a besoin d'être corrigée qu'en quelques cas. Le P. Hontheim propose une seule transposition et la répétition de quelques versets. Il ne connaît aucune preuve solide pour ne pas attribuer le Cantique à Salomon, et il n'a aucune raison de se prononcer pour ou contre cette attribution. Le nom de l'auteur pourrait être un pseudonyme, et les Pères, en acceptant le titre, n'ont pas donné un enseignement ecclésiastique définitif. La question d'auteur ne change rien à la signification du livre inspiré et n'enlève rien à sa beauté naturelle et surnaturelle. Le commentaire est à trois étages successifs : le premier est alloué à la critique textuelle, le deuxième à l'explication et le troisième à l'analyse détaillée de chaque chant. Cette méthode favorise l'étude scientifique du texte; elle n'est pas d'une lecture courante, et elle partage l'attention. La traduction allemande divise le livre en chants, en strophes et en vers. Elle permet aux lecteurs qui ne savent pas l'hébreu de saisir les beautés poétiques de l'original.

8. — Par *le Livre d'Amos*, M. Touzard inaugure brillamment une nouvelle série de commentaires bibliques dans la *Bibliothèque de l'enseignement scripturaire*. On ne se borne plus à joindre quelques notes à une simple traduction du livre sacré. On donne un commentaire complet, quoique succinct, du texte entier, dans lequel on traite avec concision et précision les questions critiques, exégétiques, archéologiques et historiques afférentes. Une Introduction détaillée fait connaître le milieu historique et politique dans lequel vécut le prophète, la personne d'Amos avant sa vocation et pendant son ministère prophétique, le livre lui-même, son contenu, sa forme littéraire, son style, son texte, son authenticité, enfin la doctrine du prophète, synthétisée et appliquée au présent et à l'avenir d'Israël. M. Touzard a lu les travaux des critiques ses devanciers; il en est tributaire sans en être dépendant; il leur a emprunté les résultats positifs, en laissant leurs théories aventureuses et en réfutant leurs conclusions les plus spécieuses. Il se meut à l'aise dans ce fouillis d'hypothèses, il fait très

librement et très judicieusement le choix des meilleurs matériaux et les met en œuvre dans une exposition personnelle, qui est à la portée des lecteurs les moins initiés aux problèmes de la critique moderne. Ce petit commentaire est donc un écrit de vulgarisation scientifique, qui concourra pour sa part à la diffusion des bonnes méthodes exégétiques dans le grand public chrétien. Des tables analytiques développées facilitent l'emploi de l'ouvrage et permettent de retrouver rapidement le détail qui a frappé à la lecture et que l'on veut utiliser plus tard. Il est à désirer que la nouvelle collection contienne beaucoup de volumes aussi bien faits et obtiennent une très large diffusion.

9. — A cet enseignement scientifique, donné au séminaire de Saint-Sulpice ou à l'Institut catholique de Paris, il faut opposer par contraste celui qui est distribué sur la même littérature prophétique d'Israël à l'École des Hautes-Études. Toute personne tant soit peu au courant verra du premier coup d'œil de quel côté on fait de la science et on emploie les bonnes méthodes. Voici une thèse qui a été soutenue à cette École en 1906 et qui a valu à M. Dujardin le diplôme spécial : *Les Prédécesseurs de Daniel.* Avec son maître, M. Maurice Vernes, et sans plus de raison que lui, M. Dujardin rabaisse la littérature prophétique qui s'échelonne entre le VIIIe siècle et la fin du Ve, aux environs de 350 et de 165. Il place donc les pseudo-Osée et Amos quelques années avant l'entrée d'Alexandre le Grand en Judée. Continuant son travail pseudo-critique, il recherche ici la trace de faits et d'idées, datant de la fin du IIIe siècle et du commencement du IIe, dans les prophéties d'Habacuc, de Sophonie, d'Aggée, de Zacharie et de Malachie. Il prend comme terme de comparaison l'histoire de cette époque, telle que Josèphe la raconte, les idées et la langue de la majeure partie des Psaumes, de l'Ecclésiastique et du livre de Daniel, qu'il rapporte à cette date. Il analyse ensuite les petits prophètes, qui sont l'objet de son étude, et il croit y retrouver des allusions à l'histoire juive du IIIe et du IIe siècle. Indiquons quelques spécimens de cette nouvelle exégèse. M. Dujardin voit dans Habacuc, II, 9-12, 17, des traits qui visent Hyrcan, fils de Joseph ben Tobia. Sophonie ressemble au Second Isaïe, qui est du IIIe siècle; il lui est donc postérieur. Et si le Second Isaïe n'est pas du IIIe siècle, la démonstration croule. Le livre d'Aggée dépend des documents qui ont servi à la composition du livre d'Esdras, et son explication de la cessation des travaux du temple « apparaît comme une hypothèse inventée en vue de fournir un argument à la vieille doctrine prophétique (p. 59) ». Pour trouver dans Zacharie et dans Malachie des indices du IIe siècle, le jeune diplômé fait de singulières considérations, fondées exclusivement sur de pures hypothèses. En acceptant une pareille « thèse », le jury de l'École des

Hautes-Études fait preuve de conceptions toutes spéciales sur l'histoire d'Israël. Ajoutons qu'elles ne sont admises nulle part ailleurs, même en France, où elles ont été émises par deux ou trois hommes sans autorité critique et sans influence.

10. — Comme travail préparatoire à un commentaire du livre de la Sagesse, M. Heinisch publie une monographie fort savante sur l'influence de la philosophie grecque sur l'auteur de ce livre : *Die Griechische Philosophie im Buche der Weisheit*. Bien que cet écrivain soit un juif d'Alexandrie, il ne cherche pas, comme Philon, à mêler la foi des pères à la philosophie grecque ; il est, au contraire, un partisan enthousiaste de sa religion. M. Heinisch discute successivement les rapprochements qu'on a tentés entre le livre de la Sagesse et les philosophes grecs ; il étudie séparément les doctrines de l'un et des autres, qu'on a voulu apparenter, et il en fait voir les différences, qui sont telles que l'emprunt apparaît impossible. Cette méthode comparative est appliquée à la philosophie grecque antésocratique, aux doctrines d'Héraclite, d'Anaxagore et de Xénophon, puis à Platon au sujet de la sagesse, de la matière, des rapports du corps et de l'âme, de l'immortalité et de la préexistence des âmes, ensuite au stoïcisme (sur la sagesse, la providence et les vertus cardinales) et à l'épicuréisme, enfin à la philosophie judéo-grecque, au sujet de Dieu, de la sagesse, des idées morales et de l'allégorisme. Un appendice est consacré à l'essénisme. La conclusion générale de cette enquête, qui est fort bien menée, est que l'auteur de la Sagesse n'avait qu'une connaissance très superficielle de la philosophie grecque. Il ne s'était rallié à aucun système, pas même à celui de la philosophie judéo-alexandrine, et n'avait lu aucun livre de la philosophie classique. Le seul emprunt qu'il ait fait à cette philosophie consiste en quelques mots, tels que προνοία pour exprimer la providence divine, conçue à la façon juive, ou des tournures, qui avaient passé des écoles dans le grand public. Demeuré fidèle à la foi juive, il a seulement, sous l'inspiration divine, développé la spéculation hébraïque sur la sagesse et l'eschatologie, en se servant d'expressions philosophiques, mais en restant toujours dans la ligne de la révélation de l'ancienne Alliance. Il y a donc à réformer bien des idées courantes au sujet de la place tenue par la philosophie grecque dans le livre de la Sagesse.

11. — Dans les mêmes *Alttestamentliche Abhandlungen*, M. Waldis a étudié les 29 fragments grecs sur les Psaumes, que Dom Morin avait tirés d'un manuscrit de Turin, maintenant brûlé, et édités dans ses *Anecdota Maredsolana*, t. III, 3e partie, p. 122-128, comme pouvant provenir en partie de saint Jérôme lui-même, *Hieronymi graeca in Psalmos fragmenta*. Aucun d'eux n'a cette origine. Ils proviennent tous d'une Chaîne écrite à la marge d'un Psautier. Pour en retrouver

les sources, M. Waldis les a minutieusement comparés aux autres Chaînes du Psautier. Le texte de chacun d'eux est reproduit, puis traduit en allemand, enfin rapproché des textes parallèles. Cette comparaison a fait découvrir des extraits d'Origène, d'Eusèbe de Césarée, de saint Athanase, de saint Basile, de saint Grégoire de Nysse, de Didyme l'aveugle et de Théodoret. Tous n'ont pu être identifiés. Cependant aucun ne peut être attribué à Jérôme de Jérusalem qui vivait au VIIIe siècle et à qui le manuscrit de Turin semble les rapporter tous. Jérôme n'est probablement pas non plus l'auteur de la Chaîne. Le texte grec des Psaumes, qui a été ainsi glosé, est celui des Septante de la recension hexaplaire. Cette Chaîne qui est postérieure au Ve siècle et antérieure au XIe, nous renseigne sur la méthode exégétique, suivie à l'époque de sa composition : l'interprétation est tantôt littérale, tantôt allégorique, et, comme dans les autres Chaînes, elle est empruntée généralement aux commentateurs grecs du IVe et du Ve siècle. A la page 64, il faut lire « de la Rue » et non pas « de la Rues ». Le travail de M. Waldis pourra être complété sur quelques points demeurés indécis; ses conclusions fermes sont acquises.

12. — *Histoire et Sagesse d'Ahikar l'Assyrien*, de M. Nau, n'a pas la même importance que *le Livre d'Hénoch*, paru dans la collection de M. F. Martin. Cet apocryphe a cependant bien des relations avec la Bible, qui nous le rendent intéressant. Du reste, depuis vingt ans, il a été, dans tous les pays du monde, l'objet d'éditions partielles et de multiples études. Il convenait que les Français aient ce livre dans leur langue et ne soient pas entièrement tributaires de l'étranger. Il se trouve maintenant que, grâce au labeur de M. Nau, nous le possédons dans son état le plus complet, sinon le plus primitif, puisque nous avons la première traduction du manuscrit syriaque de Berlin (Sachau 336). Or, le texte syriaque représente le mieux l'original, qui est perdu, et a servi, immédiatement ou médiatement, de source aux autres versions conservées. A sa traduction, M. Nau a ajouté, en une première série de notes, les variantes du manuscrit de Cambridge, édité par M. Rendel Harris, et en une seconde série, les principales différences des autres versions arabes, arménienne, grecque, néo-syriaque et slave. Ces variantes permettent de comparer les textes et de rechercher quelles leçons paraissent le mieux rendre l'original. Une troisième série de notes fournit les explications philologiques et exégétiques nécessaires. Des appendices reproduisent les maximes et comparaisons propres aux versions grecque, arménienne, slave et roumaine. Une longue introduction renseigne sur l'histoire du livre et de ses versions, expose sa doctrine, résume les divers travaux qui lui ont été consacrés, et établit les rapports de l'apocryphe avec Tobie, l'Ecclésiastique et Daniel, et avec les fabulistes des anciennes

littératures. M. Nau pense que Ahikar a été un personnage historique, juif transporté en Assyrie et neveu de Tobie, qui a rempli des fonctions publiques à la cour de Sennachérib et d'Asar-Addon, et qui est l'auteur de maximes morales et de paraboles. Selon lui, l'Histoire et la Sagesse d'Ahikar forment un livre unique, rédigé au ve et au IVe siècle avant notre ère en araméen, combinant déjà la Sagesse, la légende et l'histoire d'Ahikar et ayant servi de prototype à la version syriaque. L'auteur juif, écrivant dans un milieu babylonien, se serait inspiré des Proverbes et des Psaumes, mais aurait été une des sources de l'Ecclésiastique. La ressemblance de ce livre avec la parabole du mauvais serviteur, n'est pas directe mais purement fortuite. Quoi qu'il en soit de ces problèmes, qui ne sont pas tous encore définitivement résolus, on ne peut nier l'antiquité de cet écrit, depuis qu'on a découvert, à Éléphantine en Égypte, des papyrus araméens du ve siècle avant notre ère, qui contiennent une partie de la légende et des maximes d'Ahikar. Je m'aperçois que je n'ai pas analysé la légende d'Ahikar. Je laisse aux lecteurs le plaisir de la lire dans l'ouvrage.

13. — Étant donné le sentiment de M. Loisy sur le royaume eschatologique, dont Jésus aurait prêché l'imminence, il est d'une extrême importance d'étudier en lui-même, comme vient de le faire le P. Lagrange, *le Messianisme chez les Juifs*, dans les siècles qui ont précédé et suivi le commencement de notre ère. Sans s'astreindre à l'ordre chronologique des documents, l'auteur, tenant compte et du caractère des sources et de l'évolution des idées et de leur mise en œuvre par l'action, a divisé son travail en quatre parties, dans lesquelles il étudie le messianisme : 1° d'après les écrivains juifs hellénistiques, Josèphe et Philon; 2° d'après les Apocalypses apocryphes; 3° d'après le pharisaïsme rabbinique; 4° en action. Il est impossible d'indiquer ici toutes les variétés d'opinion, émises par les Juifs sur l'avenir messianique de leur nation et sur les fins dernières. Il suffira d'énoncer quelques observations critiques. Notons d'abord le lapsus de la p. 10, où la prise de Jérusalem par Pompée est rapportée à 63 après (lisez : avant) Jésus-Christ. La seconde partie concernant les Apocalypses remonte le plus haut dans l'ordre des temps; elle est donc la plus importante. Après des généralités sur leur genre littéraire et leurs doctrines générales, l'auteur aborde spécialement leur enseignement sur les fins dernières et le Messie, en se proposant d'insister sur leur révolution et leur influence. Or, selon lui, leur évolution a passé par trois étapes, qui sont partiellement simultanées : 1° eschatologie cosmique temporelle, ou bien transcendante, mais sans Messie; 2° eschatologie messianique, historique ou transcendante; 3° eschatologie cosmique transcendante avec un Messie historique moins transcendant. Cette classification paraît factice et arbitraire. Elle ne

résulte pas d'une étude critique des documents et des couches superposées de rédaction, qu'on découvre en quelques-uns. Elle semble faite *a priori*; elle enregistre des conceptions divergentes, sans s'occuper de leur origine. Par suite, elle n'est pas critique; elle influe même trop visiblement sur la caractéristique appliquée aux doctrines qui ne rentrent pas exactement dans le cadre de la théorie. Elle montre au moins la variété des vues eschatologiques parmi les Juifs avant Jésus et après lui. Il n'y avait donc pas une unité de doctrines qui s'imposait pour ainsi dire à l'esprit de Jésus et l'obligeait, s'il voulait se faire reconnaître pour Messie, de les accepter et d'en continuer la tradition. La plupart des auteurs d'Apocalypses étaient des Pharisiens. Les divers courants messianiques de leurs œuvres ne se sont pas perpétués dans le rabbinisme. La pensée des rabbins a pris une orientation nouvelle, sinon sur les fins dernières, du moins sur le Messie et le règne de Dieu. Les divergences et les ressemblances sont groupées aux pages 257-265. Dans la quatrième partie l'auteur examine, dans les actes et les faits de l'histoire, l'attitude du judaïsme envers les gentils et envers le christianisme, enfin les déceptions messianiques après la ruine de Jérusalem jusqu'en 250. Deux textes sont reproduits en appendice; ils sont suivis de la table des tannaïtes et des amoras cités et de la table analytique des matières. L'ouvrage, destiné aux débutants, n'est pas d'une lecture courante; c'est un livre d'étude. Il contient de très nombreux matériaux, bien choisis. La seconde partie est plus enchevêtrée que les autres. Les lecteurs que l'effort de la réflexion ne rebutera pas y trouveront partout beaucoup à apprendre et tireront de tout l'ouvrage un utile profit, dûssent-ils, après coup, différer de l'auteur pour quelques conclusions de détail.

14. — Le P. Jugie s'étonne qu'on lui ait laissé le soin d'écrire son livre : *Histoire du canon de l'Ancien Testament dans l'Église grecque et l'Église russe.* Si le travail eût été fait, il n'eût pas eu lui-même le plaisir et le mérite de le composer. Il s'en exagère d'ailleurs la portée. Qu'un nombre plus ou moins grand de théologiens grecs et russes aient pu, au cours du XVIIIe et du XIXe siècle, avec l'assentiment explicite ou tacite des autorités officielles, accepter les idées fausses des protestants sur les deutérocanoniques de l'Ancien Testament comme Gerganos, Critopoulos et Cyrille Lucar l'avaient fait au XVIIe, c'est important au point de vue de la polémique actuelle avec les orthodoxes, mais cela ne change rien à l'histoire du canon, qui est définitive. Le P. Jugie, en voulant rectifier ses devanciers, a assez mal compris la position des canonistes grecs. Il ne faut tenir compte que de leurs commentaires, qui sont plus ou moins exacts; le texte du canon 47e du concile du Carthage, qu'ils n'ont pas tous bien expliqué, ne prouve rien au sujet de leur sentiment personnel. Quant à

Mathieu Blastarès, il commente explicitement les mêmes canons que ses prédécesseurs, B, 11, col. 1140-1141. Trompé par une faute d'impression, le P. Jugie ne s'est pas suffisamment reporté aux sources et quand il relève les incorrections d'autrui, il lui en échappe à lui-même. Zahn lui eût fourni des renseignements très précis sur la stichométrie de saint Nicéphore et sur le catalogue des 60 livres. Nonobstant ces lacunes, le livre du P. Jugie est intéressant, et il devra être consulté.

15. — Sur l'histoire de la collection canonique du Nouveau Tesment, M. Dausch, *Der Kanon des Neuen Testaments*, expose successivement les vues principales des critiques rationalistes, des exégètes catholiques et des théologiens protestants. Il s'arrête plus longuement sur les idées des catholiques, et il joint aux considérations générales de principes l'histoire sommaire et précise du Canon du Nouveau Testament. Avec beaucoup de théologiens catholiques allemands, il regarde l'origine apostolique d'un livre comme le critère principal de l'inspiration et de la canonicité du Nouveau Testament. Il n'est pas prouvé que les apôtres étaient nécessairement inspirés dans tous leurs écrits, et les Évangiles de saint Marc et de saint Luc ne sont pas d'origine apostolique. L'origine apostolique ne me paraît pas l'indice certain et principal de l'inspiration d'un livre. A la page 34, Rufin est placé à tort après saint Augustin et saint Innocent Ier. La brochure constitue dans l'ensemble un bon résumé de l'histoire du Canon du Nouveau Testament.

16. — Le P. Höpfl nous apprend du nouveau sur un ouvrage que le cardinal Sirlet a composé lorsqu'il était encore custode de la bibliothèque vaticane, *Kardinal Wilhelm Sirlets Annotationen zum Neuen Testament*. L'ouvrage entrepris pour défendre la Vulgate contre les attaques d'Érasme et de Laurent Valla, est demeuré manuscrit. Avant de l'éditer, le P. Höpfl nous en fait connaître la composition, le but, le plan et le caractère général. Il expose avec plus de détails les principes critiques et les ressources de l'auteur, la position qu'il prend dans les questions d'introduction et au sujet de l'intégrité du Nouveau Testament, sa polémique contre Érasme, les corrections qu'il fait au texte sacré et des spécimens de ses annotations. S'il exagérait la valeur de la Vulgate, qu'il préférait ordinairement aux manuscrits grecs, Sirlet recourait cependant à ces manuscrits, notamment au *Vaticanus* et au fameux *Codex Bezae*, dont il avait relevé toutes les variantes. Dans le choix des leçons, il a le plus souvent raison contre Érasme, et sa critique, imparfaite encore en beaucoup de points, est supérieure à celle du célèbre humaniste qu'il combattait. Dom Höpfl a découvert un écrit important, qui montre qu'au XVIe siècle les études critiques étaient plus avancées que l'on ne croyait chez les théologiens qui ont travaillé à la correction de la Vulgate latine.

17. — Des dernières *Théories de M. Loisy*, à partir de 1902, M. Lepin a voulu donner un *exposé* précis et exact pour en marquer la relation avec les articles essentiels de la foi, et en faire une *critique* au point de vue strictement scientifique. Dans l'exposé, qui comprend cinq chapitres il parcourt successivement : *L'Évangile et l'Église*; *Autour d'un petit livre*; les *Lettres* pour raconter les faits postérieurs à la condamnation des précédents écrits; les *Simples Réflexions* et *les Évangiles synoptiques*. Si développé que soit cet exposé, au point qu'il a épouvanté *la Croix*, il est cependant incomplet. Dans l'histoire de la manifestation des idées de M. Loisy, M. Lepin a mis au second rang la critique des Évangiles. Non seulement il ne parle pas du *Quatrième Évangile*; il a encore perdu de vue le nouveau chapitre sur *les Sources évangéliques* de la seconde édition de *l'Évangile et l'Église* (cf. *Autour d'un petit livre*, p. 72 sq.) et l'article sur *le Second Évangile*, dont le début a paru, en 1903, dans la *Revue d'histoire et de littérature religieuses*, et qui se trouve presque textuellement reproduit dans *les Évangiles synoptiques*, t. I, p. 85-92. Aussi, quand il arrive à ce dernier écrit, il n'accorde, p. 219-226, qu'une attention insuffisante aux théories de l'auteur sur l'origine des Évangiles, leur caractère et la formation de la tradition qu'ils reproduisent. Du reste, l'analyse critique de ces deux gros volumes est la partie la plus faible de l'écrit. M. Lepin n'a pas saisi la pensée définitive de M. Loisy dans sa trame réelle. La critique contenue dans le chapitre VIe n'est pas seulement courte et sommaire; elle ne serre pas d'assez près l'adversaire et ne porte pas sur sa pensée spécifique et ne le déloge pas de ses positions. Bien qu'elle présente de fort justes observations, elle est insuffisamment développée et n'est pas assez directe. Il faudrait la reprendre sur une base plus large et lui donner plus d'étendue et de vigueur. Une précision à apporter aux renseignements biographiques de la page II, c'est qu'en 1881 M. Loisy était pour la seconde fois élève à l'Institut catholique. A partir du mois de décembre, pendant le congé du professeur, il fit à ses condisciples le cours d'hébreu, et il n'en fut chargé définitivement, à titre de répétiteur, qu'à la rentrée de 1882. Il avait passé son examen de licence en théologie au mois de juin 1882.

18. — Plus insuffisante encore est la brochure du P. Jubaru : *M. Loisy et la Critique des Évangiles*. Reproduction en français de deux articles de la *Civiltà cattolica* du 20 juin et du 4 juillet 1908, elle laisse dans l'ombre les points les plus graves du système de M. Loisy et touche rapidement et superficiellement à quelques questions : le règne de Dieu dans l'Évangile, le quatrième Évangile, les discours de Jésus et les principaux faits de sa vie dans les Synoptiques, la composition des trois premiers Évangiles. La seule partie intéressante de la brochure est la piquante application de la critique loisyste à l'apparition

de la Sainte Vierge à Lourdes. Une note supplémentaire apprend que le R. P. a fait une précédente étude sur l'attribution du *Magnificat*, non à Élisabeth, mais à Marie.

19. — Mgr l'évêque de Nevers réédite *Jésus-Christ*, une *Réponse* du P. Gratry *à M. Renan*, publiée pour la première fois en 1864 après l'apparition de la *Vie de Jésus*. Il l'offre aux jeunes gens à l'âme haute et droite et il pense qu'il est bon à lire en face du modernisme qui nous présente un Christ différent de celui de l'histoire et de celui de l'Évangile interprété par toute la tradition chrétienne. Gratry détruit, dans une première partie, la fausse image de Jésus tracée par Renan. Il y a dans ces sept chapitres des coups bien frappés, mais la plupart des considérations sur les sophistes et sur la sophistique, sur la disjonction des caractères, etc., n'étaient pas et ne sont pas encore à la portée du peuple, auquel la réfutation était adressée. Le vrai tableau de la vie de Jésus, de la seconde partie, emprunté à Ewald, reste juste, sans doute, mais ne répond plus guère aux théories des exégètes allemands de nos jours et ne résout pas leurs difficultés. La conclusion sur l'expérience de Dieu et du Christ est du pur Gratry; elle contient des conseils pratiques, qui sont de tous les temps et qui conviennent parfaitement aux jeunes gens de nos jours, trop étrangers à la méditation de l'Évangile.

20. — M. Rohr donne un exposé sommaire et précis des théories négatives émises au sujet du Christ depuis Reimarus jusqu'à Bruno Bauer et ses adhérents, *Der Vernichtungskampf gegen das biblische Christusbild*. Cette critique destructive s'attaque à la personne du Christ autant qu'à son œuvre; elle nie que Jésus ait été réellement ce que l'Évangile le fait être, et elle ne remplace pas le portrait qu'elle démolit. On trouvera donc ici un résumé des idées de Reimarus, l'auteur des fragments de Wolfenbüttel, des premiers rationalistes, qui nient les miracles, de Strauss avec son système mythique, de B. Bauer, de Kalthoff et de W. B. Smith qui, appuyés sur les conclusions de la critique la plus radicale des Évangiles, ont fait de Jésus la personnification de diverses tendances de son époque.

21. — Dans un autre fascicule des *Biblische Zeitfragen*, le même auteur, continuant ce sujet, aborde une autre série de critiques, ceux qui ne se bornent pas à détruire, mais qui refont un Christ de leur façon, un Christ différent du Christ de l'Évangile, *Ersatzversuche für das biblische Christusbild*. Il nous présente trois types de ces essais de reconstruction : le Christ « libéral » de Renan, de Strauss (seconde manière), d'Hermann, de Fressen et de Rosegger dans deux romans que M. Fillion nous a fait connaître; le Christ « eschatologique » de Jean Weiss, à qui, parmi nous, M. Loisy s'est rallié; le Christ des critiques qui suivent divers courants de la culture moderne, des socia-

listes, de Tolstoï, des pessimistes, des apôtres de la tempérance et des végétariens, enfin des admirateurs fanatiques des races germaines qui, comme Chamberlain, rapprochent Jésus de Wodan. L'exposé du système de Renan est incomplet et, par suite, sa critique inopérante. M. Rohr aurait pu consulter G. Sorel, *le Système historique de Renan*, III, p. 209-336.

22. — M. Wecker oppose, dans la même collection, le Christ à Bouddha, *Christus und Buddha*. On a fait, de nos jours, de leurs rapports et de la comparaison du christianisme avec le bouddhisme une question religieuse, voire une question biblique. Après avoir présenté de sages observations sur la méthode à suivre et fourni d'utiles indications sur l'âge des traditions bouddhistes, l'auteur expose et critique les principaux rapprochements qui ont été établis entre le Christ et Bouddha, au sujet des récits parallèles de leur naissance, de leur présentation à un vieillard, de leur venue au temple, de leur hésitation à se faire baptiser, de leur tentation, de leur bénédiction par une femme du peuple et de divers autres épisodes de leur vie publique. L'examen comparatif des sources montre clairement que les rapprochements sont très superficiels et n'atteignent pas la substance des faits mis en parallèle. Il examine ensuite les hypothèses d'un emprunt fait au bouddhisme, en étudiant l'histoire des rapports entre l'Inde et les contrées situées à l'est et en critiquant les systèmes de Seydel et de Van den Bergh. Cette brochure est fort claire en même temps que très précise et bien au point.

23. — Dans le dernier fascicule des *Biblische Studien* de 1908, M. Vogels a publié une monographie très savante et très intéressante sur un ouvrage de saint Augustin, *St Augustins Schrift De consensu evangelistarum*. L'Introduction nous fait connaître le but du livre (défendre les Évangiles contre ceux qui les accusaient de se contredire), les adversaires visés (les néoplatoniciens, disciples de Porphyre), la date (seconde moitié de 399 ou première de 400), le texte latin des Évangiles, sur lequel l'ouvrage est composé (la *vetus latina*, et non pas la Vulgate de saint Jérôme : point important, définitivement établi), les sources (aucune de la littérature patristique connue, sinon le commentaire de saint Ambroise sur saint Luc qui dépend d'Origène), le plan et le contenu du livre. Dans une première partie, l'auteur étudie les principes d'harmonistique de saint Augustin : l'idée qu'il a de l'inspiration et les rapports de dépendance qu'il reconnaît entre les Évangiles. C'est un chapitre important de la doctrine scripturaire de l'évêque d'Hippone. Dans une seconde partie, M. Vogels retrace les vues harmonistiques de l'auteur du livre. Celui-ci n'admet aucune contradiction dans les Évangiles. Ses essais de conciliation portent sur trois sortes de différences : 1° celles des mots et des paroles; 2° celles des récits;

3° celles de la chronologie des faits. La première classe s'explique par cette considération générale que les évangélistes disent les mêmes choses en termes différents. Dans la seconde rentrent les récits de faits réellement distincts et des récits différents du même fait; les circonstances de temps et de lieu servent à identifier les événements, diversement racontés, et les différences ne vont pas jusqu'à la contradiction et n'empêchent pas l'identité, chaque narrateur faisant ressortir les circonstances qu'il connaissait. Sur la chronologie des faits, saint Augustin n'a posé aucune question de principe et s'est contenté d'une solution provisoire, la théorie de l'anticipation des récits relativement à la suite chronologique des événements. L'œuvre de saint Augustin a exercé une grande influence, et ses principes d'harmonisation ont été suivis jusqu'à Dom Calmet.

24.— Sous le titre: *De Bethléem à Nazareth*, le P. Ollivier présente au public une *Étude historique sur l'enfance et la jeunesse du Rédempteur.* Il a voulu éclairer par l'histoire la vie cachée de Jésus et s'initier à sa vie d'âme d'enfant et de jeune homme, en le replaçant dans son milieu politique et social. Décrivant dans un livre premier la fin des temps, il remonte jusqu'aux Asmonéens, redescend par les Romains et les Hérodes pour dire ce qu'était la postérité de David, dans laquelle le Sauveur a pris naissance. Le livre II: le Partage des temps, raconte l'enfance de Jésus depuis la nativité jusqu'au retour d'Égypte. Le livre III : l'Aurore des temps nouveaux, décrit les premières années de Jésus, sa présence parmi les docteurs, sa vie cachée, son baptême et son assistance aux noces de Cana. Neuf appendices contiennent des généalogies et l'explication de quelques points traités au cours de l'ouvrage. L'histoire profane, l'archéologie, l'exégèse sont tour à tour ou simultanément employées pour éclairer les circonstances merveilleuses de l'apparition du Verbe incarné en Palestine à ce grand tournant qu'elle a produit. Or, pour mener ce grand travail à terme, le P. Ollivier n'est ni historien, ni archéologue, ni exégète. Il n'a pas la formation scientifique nécessaire pour puiser aux sources; il est réduit à des ouvrages de seconde main, et il n'a pas consulté le travail si complet de Schürer, tandis que Schuré est pour lui «un savant », qu'il prend la peine de réfuter. Il est donc à la merci de ses lectures qu'il combine plus ou moins heureusement, acceptant, sans s'en douter, des explications divergentes qui ne se raccordent guère. Il se défie de l'hypercritique, qu'il ne sait pas distinguer de la critique sans épithète, et il fait grand usage des Évangiles apocryphes, sans autre critère que son propre caprice pour trier les renseignements, qu'il rejette ou adopte. Aussi fait-il preuve de la plus grande crédulité, jointe à une indifférence qui tend au scepticisme. Il met de la pédanterie à étaler des connaissances variées, sur l'Inde par exemple, à propos des essé-

niens, et à renvoyer au Talmud qu'il n'a pas consulté. Beaucoup de ses références sont mal transcrites et témoignent de sa confiance aveugle en des sources de pacotille. Malgré l'amnistie qu'il a demandée, p. 511, je ne puis reconnaître de valeur sérieuse à son œuvre; je la tiens plutôt comme malheureuse à cause des fausses notions qu'elle répandra dans le public. Je pourrais citer beaucoup de détails pour justifier la sévérité de mon jugement. Je me borne à signaler, comme spécimens, quelques erreurs. P. IX, les Synoptiques ont d'abord été écrits pour les Galiléens; p. 8, des incidents, racontés au l. II des Machabées, sont mal datés, et le jugement sur ce livre manque de pondération; p. 125, on rappelle une opinion de saint Jean Damascène, « à laquelle se sont ralliés saint Augustin, Eusèbe et le vénérable Bède »; p. 141, Nicéphore a emprunté le portrait de Marie « aux contemporains du Christ » ; p. 232, 271, 280, on fait revenir et demeurer Joseph et Marie à l'étable après la présentation; p. 239-269, longue dissertation pour faire venir les mages de l'Inde; p. 303, le texte de Macrobe sur Hérode est mal traduit; p. 374, ce qui est dit du 13 nisan comme jour férié n'est vrai que du 14; *parasceve* signifiait vendredi, et pas le 14 nisan; p. 378, les agneaux étaient immolés le 14 et pas le 15 nisan; p. 387, Jonathan-ben-Uzziel a traduit les Septante en chaldéen. C'est une vraie perle; les plus jeunes séminaristes savent que ce Jonathan a fait le targum des prophètes sur le texte hébreu.

25. — La durée du ministère public de Jésus continue à préoccuper les catholiques allemands depuis dix ans. Articles de revues et monographies se sont multipliés et ont défendu tous les avis (un an, deux ans, trois ans et quelques mois). M. Homanner vient de reprendre le sujet, *Die Dauer der öffentlichen Wirksamkeit Jesu*. Dans le ch. Ier, il considère les Évangiles comme des œuvres historiques et examine la nature de leurs données chronologiques. Le ch. II est consacré à l'exposé des vues divergentes des Pères, qui ne proposent pas une tradition, mais de simples opinions exégétiques. Il a montré que celle d'une année était, dans l'antiquité, d'origine gnostique. Dans le ch. III, l'auteur cherche dans les Évangiles la solution du problème. Il rejette la théorie d'une seule année proposée par Van Bebber et Belser, et il ne laisse le choix qu'entre les théories de deux ou trois années. Sa préférence est pour trois années. Toutefois, il n'appuie pas son sentiment sur les quatre Pâques qui seraient énoncées dans le quatrième Évangile. Pour lui, la fête indiquée, Joa., V, 1, est plus probablement la Pentecôte, mais, comme l'a montré Stawars, celle de la seconde année du ministère public et non celle de la première. D'où, avec la Pâque de Joa., VI, 4 (les mots τὸ πάσχα étant authentiques), on aboutit à trois années et demi de prédication. Dans le ch. IV, il étudie ce que les Allemands appellent la chronologie absolue, c'est-à-dire la date de la

mort de Jésus d'après les années de Rome, et il aboutit à la fixer au 3 avril 786, en 33 de notre ère. Cette date n'est pas absolument sûre, puisqu'elle dépend de la durée de trois ans et demi pour le ministère public, qui n'est qu'une opinion, et d'autres données, qui restent discutables. Le mémoire de M. Homanner est bien composé et contient, sinon une solution définitive, qui est impossible, du moins d'excellents matériaux, bien ordonnés et bien élaborés.

26. — M. George Aicher a écrit une monographie sur le chameau et le trou de l'aiguille, Math., XIX, 24, *Kamel und Nadelöhr*. Il rappelle les diverses explications qui ont été données de la parole de Notre-Seigneur, et il en fait la critique. Les essais d'interprétation, par lesquels on a vu dans le chameau un câble ou dans le trou de l'aiguille une poterne de Jérusalem, ne sont pas fondés. D'autre part, l'exégèse qui entend la sentence au sens propre soulève cette difficulté que le riche ne peut pas être exclu du royaume, par le seul fait qu'il est riche; Jésus n'a pas condamné les richesses. Il faut donc chercher une autre voie. M. Aicher suppose que le texte original, qui selon lui était hébreu, a été mal transcrit et que l'erreur de copiste a donné lieu à la traduction grecque actuelle. Sa reconstruction du texte primitif aboutit à cette leçon : « Il est plus facile d'entrer dans un lieu aussi petit qu'un trou d'aiguille que d'entrer dans le royaume des cieux. » Cette reconstitution est très ingénieuse; mais elle ne s'impose pas, et peu de personnes l'admettront. Elle n'est même pas nécessaire, et la signification naturelle du texte actuel ne fait aucune difficulté, si, comme on le pense généralement, Notre-Seigneur n'a voulu parler que du riche injuste, du mauvais riche.

27. — Le R. P. Leroy a continué en 1908 ses intéressantes *Leçons d'Écriture sainte*, prêchées au Gesù de Bruxelles, et il les a publiées au nombre de dix sous le titre : *Jésus-Christ, sa vie, son temps*. Elles commentent les discours tenus le mardi saint (A quand la fin du monde? la règle, l'usage, le terme, la faillite de la vie, la mort, source de vie, l'obstacle à la vie), puis les faits du même jour et du jeudi (la trahison de Judas, la Pâque des Juifs et celle du Christ). En raison de la nature des sujets traités, il y a plus de considérations dogmatiques et morales que dans les volumes précédents. L'exégèse pourtant y a encore sa bonne part. On y trouvera une solution de la question eschatologique à propos de ce que l'on appelle l'Apocalypse synoptique. Au sujet de la connaissance humaine que Jésus avait de la date de la fin du monde, l'orateur aurait pu dire que son explication n'est pas unique. Il a trop insisté sur les païens, que Philippe et André ont amenés à Jésus, puisqu'il est bien plus probable que c'étaient des prosélytes. En parlant de la Pâque, il s'est toujours exprimé selon notre manière de compter les jours. Il en est résulté quelques confusions fâcheuses.

Pour concilier les Synoptiques et saint Jean relativement au jour de la Pâque, il s'est rallié à l'interprétation de Chwolson, qui n'est qu'une hypothèse ingénieuse, sans preuve et dont il n'a pris qu'une partie. Aussi toute sa description de la Pâque juive convient au 14 nisan (et non au 13), suivant notre comput actuel. La réalité a ainsi repris ses droits sur l'hypothèse. Il déclare que les coupes étaient passées à la ronde, alors que chaque convive avait son verre. Si Jésus a présenté ainsi une première coupe à ses apôtres, c'est en modifiant le rite traditionnel, en vue de la coupe eucharistique. Le texte du Deutéronome, XVI, 11, ne recommande pas de faire l'aumône aux pauvres, aux jours de fêtes (p. 342), mais de les faire participer aux repas qui suivaient les sacrifices de ces jours-là.

28. — M. Dentler résout brièvement, mais solidement, les principales difficultés qu'on multiplie de nos jours contre un dogme fondamental de la foi chrétienne : la résurrection de Jésus, *Die Auferstehung Jesu Christi nach den Berichten des Neuen Testaments.* Il prend avec raison comme point de départ le récit de saint Paul, I Cor., XV, 3-8; il y joint le témoignage des Actes des apôtres; il étudie enfin plus longuement les récits des Évangiles. Il discute la distinction établie entre les apparitions galiléennes et les apparitions hiérosolymitaines, et il montre que les récits sont partiels et incomplets, mais non inconciliables; chaque évangéliste ne relatait que les faits qui allaient à son but, sans nier pour cela ceux qu'il omettait. Quant au récit du tombeau vide, ce n'est ni une légende, ni une addition postérieure; c'est le récit historique d'un fait réel. En terminant, l'auteur résume les résultats de son étude, en marquant l'accord de divers récits combinés ensemble.

29. — M. Belser a résumé, en les précisant, dans une courte brochure, *Die Apostelgeschichte*, les résultats de ses précédents travaux sur les Actes des apôtres. L'auteur du livre est le médecin Luc, le compagnon de Paul et le troisième évangéliste. La date de la composition est fixée à l'année 63, un peu avant la solution du procès de saint Paul. La valeur historique des récits et des discours, examinée séparément, ressort de plus en plus des travaux les plus récents sur les Actes des apôtres, sur leurs sources et sur la rédaction de saint Luc. Ce livre nous fournit donc les renseignements les plus précieux et les plus sûrs au sujet de l'Église primitive et de sa constitution. Les données chronologiques sont rares et imprécises, au moins dans la première partie. On peut néanmoins, à leur aide, établir la suite des principaux événements. Le texte nous est parvenu en deux recensions, dites l'une orientale, l'autre occidentale. M. Belser avait pensé autrefois qu'elles représentaient deux éditions différentes, dues à saint Luc lui-même. Aujourd'hui il conclut seulement, avec plus de raison, que le texte

occidental contient probablement dans ses leçons spéciales des particularités vraiment originales. Dans la première ligne, il y a à relever une inexactitude : saint Justin n'est pas témoin direct de l'attribution des Actes à saint Luc.

30. — Le tome IV du *Manuel biblique*, comprenant les Actes, les Épîtres et l'Apocalypse, termine la refonte, entreprise par M. Brassac, des deux volumes de M. Bacuez sur le Nouveau Testament. C'est réellement plus qu'une refonte; c'est un ouvrage nouveau par l'esprit et la méthode plus encore que par les détails. Bien que la partie qui concerne les Épîtres catholiques et l'Apocalypse n'ait pu encore être remaniée à fond, le tome IV est en progrès notable sur le tome III. Les matières y sont mieux distribuées et l'exposition plus satisfaisante. L'analyse détaillée des Actes présente l'avantage de fournir une notice complète sur saint Paul, avant d'aborder l'étude des Épîtres de cet apôtre. Celles-ci au lieu d'être rangées selon l'ordre de la Vulgate, sont disposées par ordre de date et replacées dans leur milieu historique. Deux innovations heureuses sont : l'Introduction générale aux Épîtres de saint Paul et la synthèse de la théologie du même apôtre. Sur chacun des 23 livres du Nouveau Testament, dont traite ce volume, les maîtres et les élèves de nos séminaires trouveront l'essentiel des questions critiques d'introduction et les éléments d'un commentaire dans l'analyse développée du contenu. Au point de vue pédagogique, le livre paraît facile à étudier; l'exposé est simple, clair et précis, les divisions sont logiques et frappent l'œil par l'emploi des caractères gras. La bibliographie est abondante, peut-être à l'excès, par exemple les ouvrages généraux indiqués à la page 38. L'illustration est moins réussie. La figure 63, p. 466, donnée comme représentant l'imposition des mains, est à retrancher; c'est une scène de jugement. Je signale à l'auteur quelques inexactitudes, pour qu'il les corrige dans la prochaine édition. Ce qui est dit, p. 41, de N.-S. emmenant enchaînés ses ennemis ne correspond pas au commentaire plus exact qu'on donne, p. 407. Il est parlé de la communion, p. 50, en style de lecture spirituelle, et plus bas de la caisse « richement dotée » de la pauvre Église de Jérusalem. Le renseignement sur Eusèbe, évêque de Césarée, est du ressort du professeur d'histoire. Le témoignage de l'*Ambrosiaster*, qui dépend des prologues marcionites découverts par Dom de Bruyne, pourrait se concilier avec ce qui est rapporté, p. 319, 322, des débuts de l'Église de Rome. Sur la différence entre lettres et épîtres, il faudrait, p. 171, renvoyer à l'étude originale de Deissmann. On affirme à tort, p. 450, qu'il y avait, avant 150, plusieurs versions syriaques des Épîtres. Le nom : Dieu vivant, se trouve en dehors des Épîtres de saint Paul; ainsi Matth., XXVI, 63; Act., XIV, 14; I Pet., I, 23; Apoc., VII, 2, etc. Sur la question du *comma Johanneum*, il y a plusieurs corrections à

faire. Priscillien ne le cite pas dans le même sens (p. 648) que saint Cyprien, mais bien en faveur de son hérésie de l'union des trois personnes en Jésus-Christ. L'Italique n'avait pas ce verset (p. 651). On pourrait ajouter que le texte présente des indices d'interpolation : le Verbe (et non le Fils) est opposé au Père; il n'est pas précédé de καὶ, etc. Je ne crois pas, pour mon compte, que Priscillien soit l'interpolateur du verset; il en est le plus ancien garant connu; il l'a trouvé et l'a adapté à ses erreurs. Le décret du Saint-Office prétendait trancher la discussion critique; mais comme il n'a pas une valeur doctrinale, on a pu soutenir à l'encontre la non-authenticité du verset : on ne peut pas douter que Caïus attribuait l'Apocalypse à Cérinthe (p. 672), depuis qu'on a découvert cinq fragments syriaques de la réplique de saint Hippolyte contre lui. Saint Denys d'Alexandrie n'attribuait pas ce livre au prêtre Jean qu'il ne nomme pas (p. 674), mais à un Jean autre que l'apôtre. Je n'estime pas fondé qu'il y ait deux sens, l'un littéral, l'autre plus éloigné (?), dans l'Apocalypse (p. 204).

31. — M. Jacquier vient de publier coup sur coup les tomes III et IV de son *Histoire des livres du Nouveau Testament*. Le tome III est consacré aux Actes et aux Épîtres catholiques, sauf celles de saint Jean, et le tome IV aux écrits johanniques. L'ouvrage du professeur de Lyon diffère du *Manuel biblique* : c'est une Introduction historique et littéraire au Nouveau Testament, dans laquelle l'auteur expose, pour chacun des livres, les circonstances de sa composition, l'analyse de son contenu et l'état du texte qui nous est parvenu. Il servirait difficilement (j'en ai fait l'expérience), de livre de classe : la disposition peu logique des matières, l'exposition sèche et fruste des questions déroutent les étudiants. Mais c'est un excellent livre du maître et un ouvrage de science, que tout le monde consultera avec grand profit. L'Introduction aux Actes comprend 184 pages. L'authenticité de ce livre est fortement établie et par le témoignage de la tradition et par l'étude interne (ici, selon la méthode de Harnack). La date est placée après la libération de Paul, dans la période de 62 à 67. Au sujet des sources de saint Luc, M. Jacquier est très réservé; il expose avec complaisance les récentes conclusions de Harnack. Il prouve fortement la valeur historique des récits et des discours, et ces derniers lui paraissent authentiques dans leur substance, quoiqu'ils portent l'empreinte du style de saint Luc. Cependant, il aurait fallu considérer p. 127) le discours de saint Étienne plutôt comme une citation de *dicta aliorum* que comme une œuvre directement inspirée, et il n'y avait pas lieu de poser le canon assez large en matière d'histoire, et de s'abriter derrière l'autorité du P. Knabenbauer, qui n'a pas à s'appliquer ici. On y revient, p. 170-171. Si la recension orientale du texte représente le mieux l'original, la forme occidentale contient cependant de bonne

leçons, qu'il est nécessaire de prendre en considération. L'ouvrage de B. Weiss, *Der Codex D in der Apostelgeschichte*, (Leipzig, 1897), n'est pas mentionné. La doctrine des Actes est aussi exposée exactement et avec intérêt. Sur les Épîtres catholiques, M. Jacquier maintient toutes les positions traditionnelles. Saint Jacques est l'apôtre de ce nom; la date de sa lettre n'est pas établie d'une façon fixe et on laisse le choix entre deux solutions. La IIe Épître de saint Pierre, écrite entre 64 et 67, est du prince des apôtres aussi bien que la Ire, rédigée à Rome de 62 à 64. Les rapports entre elle et l'Épître de saint Jude sont bien indiqués; mais la question de priorité ne semble pas résolue encore. Cette dernière Épître est placée dans la seconde moitié du premier siècle. La liste des *errata* aurait pu être allongée; les références bibliques ont besoin d'être vérifiées, les noms et les dates sont estropiés dans plusieurs notes. Pourquoi écrire tantôt Barnabas, tantôt Barnabé? P. 102, XVIIe siècle est mis pour XVIIIe (1741, 1755). P. 231, il est parlé du texte des Septante pour le IIe livre des Machabées, qui a été rédigé en grec. P. 40, les Juifs de tous pays, témoins de la Pentecôte chrétienne, habitaient Jérusalem; p. 234, et t. IV, p. 335, ils sont les apôtres de leur contrée. Deux appendices traitent de la langue du Nouveau Testament d'après les études récentes de Deissmann, etc. (la question est renouvelée) et d'un nouveau manuscrit majuscule des Évangiles du Ve siècle. Elles seraient mieux placées dans les rééditions du tome II. L'édition des papyrus bibliques de la *Patrologia orientalis* de Mgr Graffin n'est pas citée.

Dans le tome IV, M. Jacquier prouve, au chapitre Ier, l'unité littéraire de tous les écrits johanniques et l'identité d'auteur. Les quatre autres chapitres concernent successivement chacun de ces écrits. L'origine johannique du quatrième Évangile est longuement et solidement établie; tous les arguments donnés pour réfuter les adversaires de l'historicité n'ont pas la même valeur, et quelques-uns ne me semblent pas résoudre la difficulté; il eût fallu les pousser plus loin. Les Épîtres et l'Apocalypse ont reçu un traitement moins avantageux, et je connais un critique très compétent, que la lecture du chapitre v a désappointé. Tout l'exposé paraît étriqué, notamment ce qui concerne les sources, la composition, l'histoire littéraire et l'histoire de l'interprétation de l'Apocalypse. On aurait pu faire de meilleurs emprunts à Bossuet et à Swete. Nombreuses sont les fautes d'impression et les inexactitudes de références (voir par exemple p. 121, 212). Signalons encore quelques lacunes ou inadvertances. P. 33, Hengstenberg a publié son commentaire sur saint Jean de 1861 à 1863. P. 41, Kreyenbühl a mis au jour un second volume en 1905. Pour les citations des *Actus Petri*, p. 60, il eût fallu recourir directement à l'édition de Lipsius, et non à Camerlynck, dont les fautes d'impression sont

reproduites. P. 314, le pseudo-Dorothée n'est pas de la fin du IIIe siècle. Ce qui est dit du prêtre romain Caïus p. 323 (Gaïus, p. 404) est incomplet et faux, depuis la découverte non signalée des *Capita adversus Caium* de saint Hippolyte. P. 351, des fragments de copies de l'Apocalypse d'Élie ont été publiés et traduits en allemand par Steindorff, et des fragments coptes de celle de Sophonie, découverts, publiés et traduits en français par M. Bouriant. P. 407, Œcuménius n'est pas du VIe siècle (cf. t. III, p. 187), mais du XIe, il n'est donc pas le premier commentateur grec de l'Apocalypse.

32. — Dans *l'Apocalypse interprétée par l'Écriture*, M. Passama propose une interprétation tout à fait nouvelle de ce livre prophétique qui cesse d'être un « logogriphe indéchiffrable ». C'est par l'Écriture, dont elle est le résumé, qu'il explique les chapitres IV-XXI. Mais avant de recourir à l'Écriture et pour l'utiliser, il faut avoir le sens des symboles, employés par saint Jean en raison de la discipline du « secret», qui régnait déjà à son époque. M. Passama a retrouvé ce sens, il ne dit pas par quelle voie, et il l'expose au préalable comme clair, certain, indiscutable et nécessaire (à sa théorie du moins). Ce qui caractérise ces symboles, dit-il (p. 6), c'est leur enchaînement logique, leur simplicité et leur grandeur. Avec cette clef, le livre scellé de sept sceaux est ouvert et devient très intelligible. Au lieu d'être une prophétie de l'avenir, c'est plutôt un résumé symbolique de l'histoire sainte d'Israël, mêlée à l'histoire du christianisme naissant, sans dépasser la persécution de Néron. Toutefois, comme l'Apocalypse a été écrite sous Claude, la persécution de Néron et la destruction du peuple juif sont les deux seuls faits prophétisés dans l'Apocalypse. Cette histoire est décrite en tableaux apocalyptiques, et sauf quelques *diachronismes* (à travers temps), elle suit l'ordre chronologique à partir de la création de l'homme. Telle est l'idée générale que je puis donner de ce commentaire nouveau, tellement nouveau qu'il n'a absolument rien de commun avec ceux qui ont paru jusqu'ici. Sa nouveauté si exclusive crée un grave préjugé contre lui, car il me paraît tout à fait invraisemblable que nul dans l'Église n'ait rien compris à l'Apocalypse avant M. Passama. En outre, la singularité intrinsèque des symboles, proposés *a priori*, l'étrangeté des résultats, dont quelques-uns sont fondés sur des impossibilités exégétiques, telles que Abaddon signifiant « aïeul d'Addon » l'aïeul, d'Asar-Addon (p. 32), feront reléguer l'essai de M. Passama dans le monde des rêveries apocalyptiques. Enfin, sur un point particulier, la nouvelle interprétation du *Crescite et multiplicamini* de la Genèse, I, 28, est contraire à la doctrine commune reçue dans l'Église. Sous la première loi de grâce, il s'agissait de la multiplication surnaturelle du genre humain, remplacée après le péché originel par la multiplication naturelle de la chair. L'homme fait à

l'image et à la ressemblance de Dieu, ne pouvait se rabaisser en assujettissant sa race à la loi de l'animal, Gen., I, 22, et en le faisant, il serait arrivé à commettre ce péché, qui n'était propre qu'à lui, de faire violence à Dieu pour le mettre en demeure de créer une âme. La multiplication naturelle était donc défendue à l'homme comme ne lui étant pas destinée. Le péché d'Adam consista à violer cette défense. La nécessité de la multiplication naturelle fut la conséquence de ce péché (p. 14-18). Le sacrement de mariage permet aux enfants de la chair de renaître enfants de Dieu, en puisant dans les eaux du baptême la sève de la régénération (p. 94). Il nous semble qu'il était du devoir du censeur d'exiger la suppression de ces erreurs, avant de délivrer le *Nihil obstat*. E. MANGENOT.

GÉOGRAPHIE — VOYAGES

1. *Atlas universel de géographie*. Ouvrage commencé par VIVIEN DE SAINT-MARTIN et continué par F. SCHRADER. N° 75. *États-Unis, feuille Sud-Ouest*. Paris, Hachette, s. d. (1909), une feuille in-folio, 2 fr. — 2. *L'Année cartographique*. Supplément annuel à toutes les publications de géographie et de cartographie dressé et rédigé sous la direction de F. SCHRADER. Paris, Hachette, 1908, une livraison de 3 feuilles in-folio, 3 fr. — 3. *Villes et solitudes. Croquis d'Europe et d'Afrique*, par P.-LOUIS RIVIÈRE. Paris, Plon-Nourrit, 1908, in-12 de X-283 p., 3 fr. 50. — 4. *Les Paysans de la Normandie orientale (Pays de Caux, Bray, Vexin normand, Vallée de la Seine). Étude géographique*, par JULES SION. Paris, Colin, 1909, in-8 de VIII-544 p., avec 14 fig. et cartes et 8 planches, 12 fr. — 5. *Régions naturelles et noms de pays. Étude sur la région parisienne*, par LUCIEN GALLOIS. Paris, Colin, 1908, in-8 de 356 p., avec cartes, 8 fr. — 6. *Étude sur la vallée lorraine de la Meuse*, par J. VIDAL DE LA BLACHE. Paris, Colin, 1908, in-8 de 189 p., avec 13 fig., 8 cartes et planches, 4 fr. — 7. *Le Berry. Contribution à l'étude géographique d'une région française*, par ANTOINE VACHER. Paris, Colin, 1908, in-8 de 548 p., avec 48 fig. et cartes dans le texte, 32 photogr. et 4 planches hors texte, 15 fr. — 8. *Esquisse toponymique sur la vallée de Cauterets (Hautes-Pyrénées)*, par ALPHONSE MEILLON. Cauterets, Cazaux, 1908, in-8 de 396 p., avec carte. — 9. *Nos Frères de Bohême. Le Vieil Alsacien chez les Tchèques*, par JEANNE et FRÉDÉRIC RÉGAMY. Paris, Nouvelle Librairie nationale, s. d. (1908), petit in-8 de 329 p., avec grav., 5 fr. — 10. *Le Maroc d'aujourd'hui et de demain. Rabat. Études sociales*, par le Dr MAURAN. Paris, Henry Paulin, 1909, in-16 de XII-210 p., avec croquis, 2 fr. 50. — 11. *Sur la Côte ouest du Maroc*, par E. POBÉGUIN. Paris, Comité du Maroc, 1908, in-8 de 59 p. avec croquis, 1 fr. — 12. *Trois Années de chasse au Mozambique*, par GUILLAUME VASSE. Paris, Hachette, 1909, in-16 de 191 p., avec carte et 55 grav., 4 fr. — 13. S. A. R. le PRINCE LOUIS-AMÉDÉE DE SAVOIE, DUC DES ABRUZZES. *Le Ruwenzori. Voyage d'exploration et premières ascensions des plus hautes cîmes de la chaîne neigeuse située entre les grands lacs équatoriaux de l'Afrique centrale*. Relation du Dr FILIPPO DE FILIPPI; traduite par ALFRED POIZAT. Paris, Plon-Nourrit, 1909, gr. in-8 de 356 p., avec 180 illustr., 24 planches, 5 panoramas et 5 cartes, 20 fr. — 14. *Indo-Chine et Japon. Journal de voyage*, par M. et Mme ÉMILE JOTTRAND. Paris, Plon-Nourrit, 1909, in-16 de 348 p., avec 3 cartes, 4 fr. — 15. *La Sainte Vierge au Liban*, par JOSEPH GOUDARD, S. J. Paris, Maison de la Bonne-Bresse, s. d. (1908), in-8 de VIII-536 p., avec de nombreuses photographies et une carte, 7 fr. 50. — 16. *La Perse d'aujourd'hui (Iran, Mésopotamie)*, par EUGÈNE AUBIN. Paris, Colin, 1908, in-18 de VIII-442 p., avec carte, 5 fr. — 17. *Mes Croisières dans la Mer de Behring. Nouvelles Chasses, nouveaux voyages*, par PAUL NIEDIECK; traduit de l'allemand par L. ROUSTAN. Paris, Plon-Nourrit, 1908, in-8 de II-296 p., avec 132 grav. et une carte, 10 fr.

— 18. *Canada et Canadiens*, par le Dr Adrien Loir. Paris, Guilmoto, 1909, in-8 de 371 p., 6 fr. — 19. *Les Grandes Antilles. Étude de géographie économique*, par Daniel Bellet. Paris, Guilmoto, 1909, in-8 de xii-315 p., avec carte, 6 fr. — 20. *Le Brésil au* xxe *siècle*, par Pierre Denis. Paris, Colin, 1909, in-18 de 312 p., 3 fr. 50. — 21. *São Paulo du Brésil. Notes d'un colon français*, par Louis Casabona. Paris, Guilmoto, s. d. (1909), in-18 carré de iv-232 p. avec grav., 3 fr. — 22. *Atlas général* Vidal-Lablache. Paris, Colin, 1909, in-folio, 420 cartes et cartons, index alphabétique de 46.000 noms en 43 p. sur 7 colonnes, cartonné toile, 30 fr.

1. — La publication de l'*Atlas universel de géographie*, commencé par feu Vivien de Saint-Martin et continué par F. Schrader, se poursuit avec une remarquable régularité; chaque année, deux ou trois feuilles de cette excellente compilation voient le jour, et il ne se passe pas de semestre où nous n'ayons à signaler ici même l'apparition de quelque planche nouvelle de ce bel atlas. Voici plusieurs fois déjà que notre attention est retenue par M. Schrader et par son habile collaborateur M. V. Huot sur la géographie des *États-Unis;* il en est de même aujourd'hui encore, car, continuant la publication de leur carte de la grande république américaine à l'échelle du 1 : 5.000.000e, ces deux habiles géographes viennent d'en distribuer la feuille Sud-Ouest qu'ils ont (comme il est naturel) établie à l'aide des documents émanés du Geological Survey. Est-il besoin d'insister sur le puissant intérêt que présente cette carte? Il suffit d'indiquer brièvement les phénomènes physiques qui y sont représentés: — les plateaux, «tables» ou « mesas » de l'Utah et du Colorado, les « llanos » du Texas, le pittoresque, l'admirable « grand cañon » du rio Colorado, — pour qu'on en comprenne la valeur éducative; ajoutons qu'elle présente un intérêt ethnographique de premier ordre puisqu'on y trouve indiquées les limites des « réserves » d'Indiens, et tracées les vallées naguère habitées par les Cliff Dwellers et conservant aujourd'hui encore les curieux restes de leurs anciens établissements. Sur sa carte, M. Huot a eu soin aussi d'indiquer par une tache bleue sans contours précis ce singulier lac Salton, qu'a récemment formé la rupture des travaux d'irrigation de la rive droite du Colorado. C'est donc un véritable document d'étude que cette feuille 75 de l'*Atlas universel de géographie*, où l'on a pris soin de placer, dans les intervalles disponibles, deux excellents cartouches à l'échelle de 1 : 200.000e, consacrés à New York et à ses environs, à San Francisco et à ses environs.

2. — Ce sont également des matériaux d'études que nous trouvons dans le dernier fascicule annuel de *l'Année cartographique*, contenant les modifications géographiques et politiques de l'année 1907 ; M. Schrader et ses collaborateurs, MM. D. Aïtoff, Ch. Bonnesseur, M. Chesneau et V. Huot y groupent une foule d'itinéraires, de levés, de délimitations de frontières dont l'examen est éminemment instructif, et dont un commentaire explicatif fait mieux encore apprécier l'intérêt.

Ce qui, toutefois, dans ce 18e fascicule de *l'Année cartographique*, nous a paru particulièrement digne d'attention, ce sont les synthèses cartographiques de toute une région, faites à l'aide des documents les plus récents, par l'un ou l'autre des habiles cartographes dont nous avons tout à l'heure rappelé le nom. Une carte telle que l'essai d'hypsométrie de l'Asie Mineure à l'échelle du 1:5.000.000e, dressée en courbes de niveau par M. Bonnesseur d'après la carte en 24 feuilles de Richard Kiepert, présente à tous égards un intérêt indiscutable, en dépit de son caractère provisoire; et que dire des cartes établies à la même échelle du Sahara méridional (d'après le lieutenant Cortier) et des régions occidentales du Congo français qu'a signées M. Chesneau? Que dire encore de la carte (à 1:7.000.000e) de l'Orient péruvien, dressée par M. Huot d'après les plus récentes explorations péruviennes? Pour étudier le versant amazonien du Pérou, naguère si mal connu, et ses rapports avec le Brésil et la Bolivie, voilà la carte d'ensemble qu'il convient de consulter. Documents de première valeur et synthèses cartographiques se groupent donc de la manière la plus heureuse dans le nouveau fascicule de cette *Année cartographique*, dont la collection constitue un des plus précieux recueils que puisse consulter pour ses études le géographe aussi bien que le cartographe.

3. — Si maintenant, après avoir donné à des œuvres aussi méritoires et aussi utiles que les cartes dont nous venons de parler les éloges qui leur sont légitimement dûs, nous en venons aux livres, nous nous trouvons en présence de volumes de prétentions et aussi de science très inégales; à côté de simples notes de touriste, agréablement troussées, voici des études de géographie scientifique très approfondie. Passons en revue les unes et les autres, en nous efforçant de mettre en valeur les mérites de tous ces livres et de rendre à chaque auteur la justice qui lui est due. Les « croquis d'Europe et d'Afrique », de M. P.-Louis Rivière, n'ont rien de scientifique; combien d'ailleurs il serait injuste de demander à de simples touristes d'examiner en géographes les soulèvements alpestres, ou les « cagnons » des Causses! Ni en France, ni dans les pays voisins, ni dans l'Afrique du nord, M. Rivière ne s'est donc préoccupé de géomorphogénie; une fois en vacances, en effet, ce consciencieux avocat, qui a rempli de son mieux les charges de sa profession, se contente de se reposer, mais il le fait en travaillant, je veux dire en notant à l'aide du pinceau et aussi de la plume les impressions ressenties au cours de voyages préparés avec amour. Quelle valeur ont ses tableaux? je ne puis le dire; mais je sais que très réel est le mérite de ses « croquis d'Europe et d'Afrique ». M. Henri Barboux, dans une jolie préface mise en tête de *Villes et solitudes*, s'en est déjà porté garant; nous aurions mauvaise grâce à le refaire après lui, mais du moins pouvons-nous indiquer quel plaisir

nous avons pris à suivre M. Rivière à Londres et à Oxford, en Zélande et en Espagne, en Tunisie et à Tanger. Si nous nous refusons à souscrire à son jugement sur Nuremberg, — que d'ailleurs nous n'avons pas revue depuis plus de vingt ans, et où nous ne connaissons pas d'église « Saint-Lebold » (p. 103), mais une église Saint-Sebald, — nous lui sommes reconnaissants d'avoir signalé Rothenburg à notre attention; M. Rivière voit si bien d'ordinaire et sait si bien rendre ce qu'il a vu que nous n'hésitons pas à noter Rothenburg comme une localité à visiter au cours de notre premier voyage en Allemagne.

4. — Quittons maintenant, tout au moins pour un temps, les notes prises au cours de simples excursions d'agrément pour nous occuper de travaux approfondis, de véritables études d'érudition. Il en a,depuis un certain nombre d'années, été publié plusieurs et d'une incontestable valeur : *La Picardie et les régions voisines*, de M. Albert Demangeon, *la Flandre*, de M. Raoul Blanchard, entre autres; à la même série appartient le volume de M. Jules Sion sur *les Paysans de la Normandie orientale*, c'est-à-dire du pays de Caux, de ce pays de Bray, dont le regretté A. de Lapparent a naguère si bien exposé la géologie, du Vexin normand et de la Vallée de la Seine. Le but de l'auteur, dans ce gros volume de plus de 500 pages, est de montrer comment le cultivateur de ces contrées gagne sa vie et comment, par suite du renouvellement incessant des adaptations de l'activité humaine aux lois naturelles, par suite de leurs variations selon l'état de la civilisation, la vie matérielle du paysan normand a été très différente de ce qu'elle est actuellement. Après avoir, par conséquent, débuté par déterminer les bases mêmes de son étude en définissant les conditions géographiques, variant avec les pays, du milieu naturel et les éléments qui ont constitué la population de la Normandie orientale, M. Sion prend le paysan de cette partie de la France à trois moments différents de son existence séculaire (au XIIIe siècle, c'est-à-dire en plein cœur du moyen âge, puis au XVIIIe siècle, enfin à l'époque contemporaine) et montre, en analysant les conditions géographiques de la vie rurale à chacune de ces époques, comment y correspond une adaptation différente de l'activité humaine au milieu physique; le paysan, après avoir subsisté surtout grâce aux droits d'usage et de vaine pâture au XIIIe siècle, recourt, à la fin des temps modernes, pour vivre, à l'agriculture, et en même temps à l'industrie textile, qui s'est répandue dans tous les villages; actuellement, il ne vit plus que du produit de ses champs et de ses prairies, après avoir donné à l'agriculture un caractère à demi-pastoral qu'elle n'avait pas autrefois. Ainsi se trouve démontrée une fois de plus, à l'aide de documents de toute nature mis à contribution d'une manière très heureuse, l'étroitesse des rapports liant tous les organismes et, en particulier, l'homme au milieu phy-

sique; peu de livres mettent ces rapports en plus complète évidence que l'ouvrage, très systématique et très étudié de M. Jules Sion sur *les Paysans de la Normandie orientale.*

5. — Dans ses études sur la région parisienne, depuis la Loire jusqu'à Laon, depuis les confins de la Champagne jusqu'à ceux de la Normandie, ce n'est pas l'étroitesse des rapports liant l'homme au milieu physique que M. Lucien Gallois a voulu mettre en évidence, mais l'intelligence avec laquelle l'homme est parvenu à distinguer différentes régions naturelles et à leur donner des noms particuliers qui sont les « noms de pays ». La démonstration était délicate, par suite des complications qui, dans les pays de vieille civilisation, viennent en accroître la difficulté; il fallait des qualités multiples : érudition étendue, observation patiente et minutieuse, finesse et pénétration, analyse et synthèse, pour la faire complète et vraiment probante. En lisant *Régions naturelles et noms de pays*, en étudiant les différentes monographies qui en constituent la partie analytique (ch. III à X), on se rendra compte que M. Lucien Gallois (qui a débuté par montrer comment est née la notion de région naturelle et par poser très nettement les questions à résoudre) est vraiment en droit de conclure comme il le fait et d'insister, dans les dernières lignes de son chapitre XII, sur l'étroite corrélation existante entre les régions naturelles et les véritables noms de pays (p. 235). — Mais il convient de faire une grande attention et de ne pas prendre pour de vrais noms de pays des dénominations faussement prétendues telles, comme on en trouve au sud de Paris (ch. VI) ou encore dans le département de l'Eure (appendice I), et c'est là aussi ce dont M. Gallois a fourni la preuve dans ce livre très instructif et très neuf, que complète une cartographie très soignée et très minutieuse (comportant 73 numéros) de la région parisienne jusqu'à la carte de Cassini.

6. — Dans les nombreux appendices que M. Gallois a ajoutés à ses *Régions naturelles et noms de pays* figurent deux études relatives, l'une aux régions lorraines de la Woëvre et de la Haye (appendice III), l'autre au Bassigny (appendice II). A la dernière de ces monographies, comme à beaucoup d'autres travaux de détail, le capitaine J. Vidal de la Blache a eu recours, et plus encore à l'observation attentive du terrain, pour rédiger son *Étude sur la vallée lorraine de la Meuse*, c'est-à-dire sur les 250 premiers kilomètres de la Meuse, sur sa traversée des plateaux jurassiques qui constituent la partie occidentale du plateau lorrain. Cette monographie, très sérieusement faite, se divise en deux parties : la première, qui est une étude de géomorphogénie toute imprégnée des idées de W. Davis, traite des conditions anciennes de la vallée et de l'ancienne extension de ce bassin de la Meuse, aujourd'hui réduit à un corridor extrêmement étroit; elle montre comment

ce fleuve, privé des eaux de la Moselle, de celles de l'Aire, des cours d'eau de la Woëvre et de la Haye, tronqué du côté du bassin de la Saône, a, dans une vallée, en apparence trop large pour la rivière qui s'y traîne, le secret de sa survie. Dans un aperçu sur la population et la circulation de la vallée lorraine de la Meuse (seconde partie), M. J. Vidal de la Blache a mis en pleine lumière la capture économique de la vallée de la Meuse au profit de la Lorraine mosellane. Plusieurs planches de cartes tirées des feuilles publiées par le service géographique de l'armée, une planche donnant quelques hauteurs d'eau de la Meuse à Commercy accompagnent cet excellent mémoire.

7. — Avec le capitaine J. Vidal de la Blache, nous avons gagné les extrêmes confins orientaux de cette région parisienne, dont s'est surtout occupé M. L. Gallois; avec M. Antoine Vacher, nous descendons plus au sud, et ce sont les frontières de la même région parisienne, au nord du Massif central, qui sollicitent notre attention. Entre la Lorraine, dont le travail précédent étudiait si soigneusement une partie, et le Berry, que M. Vacher a choisi comme champ de recherches, il existe de véritables ressemblances géologiques; là, comme ici, les terrains secondaires affleuraient, disposés en auréoles. Gardons-nous, toutefois, de ne voir que les similitudes; il existe aussi des différences, et on les trouvera indiquées de la manière la plus précise dans l'ouvrage de notre jeune géographe. On y trouvera aussi autre chose : une étude très minutieuse, très fine, de tous les traits dont l'ensemble constitue la géographie physique de cette vieille province française, du modelé du sol, du réseau hydrographique, du climat. Sans doute, malgré tous ses efforts, M. Vacher n'est pas arrivé à une égale précision sur tous les points; lui-même le reconnaît de très bonne grâce et est le premier à déclarer qu'il se borne parfois à poser les questions, à tracer un programme de recherches (cf. les chapitres IX et X, relatifs au régime des eaux d'infiltration et au régime des eaux courantes). Il n'en est pas moins vrai que, à lire avec toute l'attention qu'il mérite *le Berry* de M. Vacher, on en arrive à se laisser convaincre que, « par une adaptation progressive des ressources naturelles à ses besoins, l'homme a fait disparaître de la surface du sol les obstacles qui formaient une sorte de cadre au territoire du pays, c'est-à-dire cette zone d'isolement (forêts, landes, étangs) qui existait, dès l'origine de l'histoire du Berry autour de la Champagne berrichonne; et, par là même, on ne fait plus difficulté à donner à cette partie de la France l'extension que lui attribue l'auteur dans son premier chapitre. Étayé sur une minutieuse étude du sol lui-même, des cartes anciennes et modernes et des documents d'archives, empreint d'un esprit critique tout à fait remarquable, *le Berry* est, au total, un excellent ouvrage, vraiment digne de prendre place à côté des monographies dont, tout à l'heure, à pro-

pos du livre de M. Jules Sion, nous nous plaisions à évoquer le souvenir.

8. — A l'extrémité méridionale de la France, un laborieux érudit, adaptant les excellentes idées de M. Émile Belloc, a entrepris de rectifier les orthographes défectueuses qui, pour tant de noms de lieux, peuvent se lire sur nos cartes, et de restituer à chaque dénomination son aspect original et son véritable sens. Tel est le but de cette intéressante *Esquisse toponymique sur la vallée de Cauterets (Hautes-Pyrénées)*, qu'a couronnée l'Escole Gaston Fébus; on y trouvera une foule de rectifications orthographiques et de traductions exactes, faites grâce à un travail minutieux sans lequel il eût été impossible de découvrir, sous son enveloppe moderne, le nom original. Un tel travail ne s'analyse pas ; du moins convient-il de louer M. Alphonse Meillon d'en avoir compris l'intérêt, puis de l'avoir entrepris, puis de l'avoir mené à bonne fin. Il serait à souhaiter que de nombreux pyrénéisants imitassent cet excellent exemple, mais en ayant soin d'ajouter à leur nomenclature ce qui manque à celle de notre auteur, autrement dit une carte. Malgré son intérêt, en effet, la mappemonde du XIe siècle insérée à la page 69 est loin de présenter l'utilité qu'eût offerte, annexée au travail de M. Meillon, une esquisse topographique de la vallée de Cauterets.

9. — Avec ces travaux si minutieux, présentant tous un même indéniable caractère d'érudition, contraste le livre intitulé : *Nos Frères de Bohême*. C'est le récit du voyage accompli en 1907 par Mme Jeanne et M. Frédéric Régamey chez les Tchèques, à l'occasion des grandes fêtes organisées alors par les Sokols. Et ce récit est intéressant à deux points de vue différents : non seulement, en effet, il fait connaître les Tchèques de Bohême, leurs sympathies françaises et leurs antipathies allemandes, mais il montre en même temps combien vivace est, chez le « vieil Alsacien », l'amour de la patrie française et avec quelle perspicacité on peut, en le voulant, trouver des points faibles dans l'organisation de nos voisins, — qui sont toujours nos ennemis, — et percer à jour un « bluff » admirablement monté. Pour être, à notre avis, les deux aspects les plus intéressants de ce volume, très joliment illustré, ces points de vue ne sont nullement les seuls qui méritent d'être signalés dans *Nos Frères de Bohême*; on y trouvera aussi, sur la lutte des nationalités en Bohême, sur le rôle que pourraient jouer les Français, et en particulier les négociants français dans ce pays, bien des renseignements utiles. Puisse M. Régamey, plus heureux que beaucoup d'autres, parvenir à secouer la torpeur de quelques-uns de nos compatriotes et les décider à surmonter, pour se rendre en Bohême, les difficultés de la quarantaine allemande ! Ce sera incontestablement un service qu'il aura rendu à la France.

10. — C'est avec une certaine inquiétude que nous ouvrons maintenant les ouvrages qui nous arrivent sur le Maroc. Que nous apprendront-ils de nouveau? Que nous diront-ils qui ne nous ait été déjà exposé avec plus de détails et dans de meilleurs termes? A quoi bon accroître une bibliographie déjà considérable, s'il s'agit de répéter simplement et avec une note dépourvue de toute originalité, des considérations déjà énoncées? Ces craintes, nous les avions en ouvrant le livre du Dr Mauran sur *le Maroc d'aujourd'hui et de demain*, mais elles ont été rapidement dissipées. C'est que cet auteur, envoyé à Rabat par le ministère des affaires étrangères, a su bien voir ce qui se passait sous ses yeux; c'est aussi qu'après l'avoir observé pendant trois ans avec un sens très affiné, il a eu le talent de le rendre avec beaucoup de couleur et de vie, c'est, enfin, que les heures passent et que (comme le dit très bien le Dr Mauran) le Maroc d'Eugène Aubin « n'est déjà plus que le Maroc d'hier ». Pour toutes ces excellentes raisons, les études sociales réunies dans ce volume méritent d'être lues avec soin. — Elles se divisent en deux parties, dont la première est beaucoup plus générale que la seconde; à côté d'une description colorée des deux vieilles cités makhzen que sont Rabat et Salé, voici des esquisses très poussées sur les bourgeois, les marchands, les artisans, sur la société juive, sur la médecine et sur l'hygiène. Les coins de vie marocaine décrits par le Dr Mauran dans sa seconde partie sont peut-être, à certains points de vue tout au moins, encore plus dignes d'attention; quels aperçus ouverts sur l'âme marocaine par les chapitres sur les Hamatcha, la mort sous la babouche!... Si nous regrettons que les épreuves du *Maroc d'aujourd'hui et de demain* n'aient pas toujours été bien corrigées (on y lit, par exemple, « Douthée » pour « Douttée » à la p. 13), nous n'en reconnaissons par moins très volontiers dans ce petit livre, fort agréable à lire par surcroît, un ouvrage vraiment digne d'attention et des idées dont il convient de tenir compte.

11. — Des études de détail, on en trouvera dans la brochure que M. Em. Pobéguin, l'ingénieur de la mission hydrographique du Maroc dirigée par le lieutenant de vaisseau A.-H. Dyé, a publiée sous un titre tout à fait significatif : *Sur la côte ouest du Maroc*. Au cours des reconnaissances effectuées par la mission dont il faisait partie le long du littoral atlantique du Maghreb-el-Aksa, M. Pobéguin a pu recueillir des observations intéressantes et précises sur les falaises, sur les dunes, sur les barres qui rendent si difficile l'accès des ports; au cours de l'exploration du Sebou, il lui a été donné d'étudier comment ce fleuve se comporte dans sa plaine alluviale. Très précis, très clair et en même temps très intéressant, le résumé de ces observations et de ces études mérite d'être recommandé aux spécialistes; quant à ceux qui ne cherchent dans les récits de voyage que le côté pitto-

resque, ils auront plaisir à lire les extraits du carnet de route de M. Poboguin par lequel se termine cette jolie plaquette.

12. — C'est surtout aux amateurs de pittoresque et d'aventures, ainsi qu'aux fervents disciples de Saint-Hubert, que s'adressent par contre les *Trois Années de chasse au Mozambique* de M. Guillaume Vasse. Sans doute les géographes pourront y glaner plus d'un trait dont ils feront leur profit, plus d'une indication précieuse, en particulier au point de vue de la faune du pays où M. Vasse accomplit ses exploits cynégétiques; mais ils ne tarderont pas,eux aussi, à oublier leurs préoccupations habituelles pour ne plus songer qu'aux merveilleux coups de fusil tirés par l'auteur au cours de son long séjour, à partir du milieu de 1904, dans un pays giboyeux entre tous. M. Guillaume Vasse n'a d'ailleurs pas été seul à chasser les grands animaux et même les grands fauves, les oiseaux et les reptiles dans les pays situés sur la rive droite du Zambèze; aussi ardente et intrépide que son mari, Mme Vasse l'a accompagné dans ses expéditions et n'a pas craint de s'attaquer, elle aussi, aux léopards, aux hyènes, aux chats sauvages. Comment deux Nemrods si convaincus eussent-ils pu prendre le temps d'étudier à loisir les pays qu'ils visitaient? Uniquement préoccupés de leur sport favori, ils ne les ont vus que superficiellement, ramenant tout à un point de vue spécial; de là, sur une foule de points dignes d'attention, la sécheresse et le laconisme de *Trois Années de chasse au Mozambique.*

13. — Si le livre de M. Guillaume Vasse s'adresse surtout aux chasseurs, c'est spécialement aux alpinistes, serait-on tenté de croire d'abord,que s'adresse le récit des ascensions du prince Louis-Amédée de Savoie dans le massif du Ruwenzori. Mais si cet ouvrage relate les premières asscensions des plus hautes cimes de la chaîne neigeuse située entre les grands lacs équatoriaux de l'Afrique centrale, il contient bien d'autres faits encore et est à proprement parler un livre de géographie scientifique au premier chef. Dissertations d'histoire de la géographie, discussions d'identifications, aperçus d'ensemble sur les régions visitées et en particulier sur la chaîne dont l'étude était le but de la nouvelle expédition entreprise par le duc des Abruzzes, voilà, en effet, ce que l'on trouvera, en même temps qu'une relation très fidèle et très vivante de la vie quotidienne des explorateurs italiens, dans *le Ruwenzori* du Dr Filippo de Filippi. Mais le lecteur soucieux d'approfondir ne se contentera pas de se pénétrer de la première partie du texte de ce beau volume ni d'en étudier ces admirables photographies documentaires signées de Vittorio Sella,grâce auxquelles on se rend si bien compte des contrastes existants entre la végétation tropicale des pentes du Ruwenzori et le monde glacé des sommets hauts de plus de 4.000 mètres; il ne négligera pas l'étude des appen-

dices scientifiques, grâce auxquels il est possible d'entrevoir le régime climatique de la région au moment où la visita l'expédition du duc des Abruzzes. Qu'il prenne également connaissance de la curieuse dissertation du Dr L. Hugues sur les « monts de la Lune de la Géographie de Ptolémée » (appendice A), et surtout qu'il recoure sans cesse aux cartes qui accompagnent la relation de la plus récente exploration entreprise par le duc des Abruzzes. Ainsi se convaincra-t-il davantage encore de l'intérêt de ce beau voyage, dont les résultats géologiques et minéralogiques, botaniques et zoologiques, n'ont pas encore été publiés; c'est là une expédition aussi fructueuse que les expéditions antérieurement dirigées par le prince Louis-Amédée de Savoie dans l'Alaska ou au nord de la Terre François-Joseph.

14. — La Mer Rouge est la voie qui conduit sur la côte orientale de l'Afrique aussi bien que dans les pays de l'Extrême-Orient; le duc des Abruzzes l'a descendue pour se rendre dans le district le plus montagneux de l'Afrique équatoriale proprement dite; M. et Mme Jottrand ont fait de même pour gagner le Siam sur lequel ils nous ont donné récemment un livre fort intéressant, plein de fines observations, de vues très justes et d'humour (*Polybiblion*, septembre 1905, t. CIV, p. 224-225). Ces mêmes qualités par lesquelles se recommandait naguère *Au Siam*, nous les avons retrouvées dans *Indo-Chine et Japon*, c'est-à-dire dans le journal de voyage tenu par nos deux touristes, alors que, après un séjour de près de quatre années à Bangkok, où M. Jottrand avait rempli les fonctions de conseiller juridique auprès du gouvernement siamois, ils revenaient en Europe, en achevant leur tour du monde. Faut-il dire que, parfois, nous avons souffert en lisant les appréciations plutôt sévères portées par les auteurs sur l'œuvre de la colonisation française en Indo-Chine? Oui, puisque telle est la vérité. Nous n'avons pas moins souffert en voyant M. et Mme Jottrand se faire les échos (p. 181) de ceux au rapport de qui, en 1900, les missionnaires « conduisaient personnellement les soldats aux bonnes places et le lendemain achetaient dans le butin ce qui leur plaisait, à vil prix. » — Cela dit, convenons qu'il y a plaisir à voyager en Extrême-Orient avec M. et Mme Jottrand; qu'ils ont, pour faire comprendre la beauté d'Angkor Wat, trouvé des termes extrêmement heureux, et que l'expérience acquise par eux, durant leur séjour au Siam, en faisait des voyageurs particulièrement bien préparés à saisir les nuances — invisibles pour des touristes trop pressés — qui séparent les uns des autres les peuples des différentes contrées de l'Extrême-Orient.

15. — Avant même que M. et Mme Jottrand fussent arrivés à Bangkok, que de pays intéressants le voyageur laisse derrière lui ! L'Égypte d'un côté, la Terre-Sainte de l'autre, constituent toujours

des contrées vers lesquelles, plus particulièrement, tendent les aspirations des lettrés. Ne nous arrêtons pas aujourd'hui en Égypte, mais insistons au contraire sur les pays qui, pour les chrétiens, constituent une terre aimée entre toutes, celle qui a vu le Christ et qui a été parcourue par Lui. A deux reprises différentes, en 1898 et en 1902, le P. Joseph Goudard, S. J., a visité la Palestine et le Liban avec une intention particulière : il s'agissait pour lui de connaître tous les sanctuaires consacrés à la Sainte Vierge dans ces contrées, et non seulement d'y prier, mais de les étudier. Quel merveilleux sujet d'observation ! En effet, comme le dit fort bien le P. Goudard, « rendez-vous de tous les besoins et de tous les espoirs, de toutes les formes de la dévotion, rites officiels et rites populaires, rendez-vous du présent et du passé, — car le lieu saint en Orient est toujours gardé et ne se perd jamais — le sanctuaire est le foyer où l'œil doit se placer pour saisir tous les rayonnements de la dévotion. » Voilà précisément ce qu'a fait l'auteur de *la Sainte Vierge au Liban* et ce qui constitue le très vif intérêt de son ouvrage. Il y passe successivement en revue les pèlerinages des confins de Tyr et de Sidon, du Liban druse, du Kasrouan, etc. et ceux de la Cœlésyrie et de la Damascène, avant de résumer dans une vigoureuse synthèse d'ensemble l'impression qui se dégage de ses monographies savantes, pleines de faits réunis par le feu P. Pierre Martin, S. J., et par l'auteur même et accompagnées de précieuses bibliographies. Ajoutons qu'à la valeur du fond se joint l'attrait de nombreuses illustrations, variées et originales, constituant un véritable album de la vie en Orient.

16. — Bien plus que le Liban, — dont d'ailleurs le P. J. Goudard ne s'est occupé qu'au point de vue religieux, et même à un point de vue plus spécial encore : la vénération dont la Sainte Vierge est l'objet de la part des montagnards de ces contrées, — la Perse est actuellement un champ de convoitises et de luttes, dont différentes puissances européennes se disputent les lambeaux; c'est en même temps un champ d'expériences politiques, dont on ne peut comprendre les conditions un peu particulières qu'en ayant des notions précises sur le pays lui-même, et plus encore sur les populations, leurs croyances religieuses, leurs aspirations, etc. Voilà précisément ce que M. Eugène Aubin indique très soigneusement dans *la Perse d'aujourd'hui*, qui, sous une forme tout à fait différente de celle de son *Maroc d'aujourd'hui*, ne présente pas moins d'intérêt et n'est pas moins instructive. Au cours du voyage qu'il a effectué dans les pays de l'Orient moyen en 1906-1907, en effet, M. Aubin a réuni une foule de renseignements des plus précieux sur les événements qui se déroulaient sous ses yeux, et sur l'état d'esprit des populations qu'il visitait; s'il ne les a pas groupés, comme il l'avait fait naguère, sous une forme systématique, s'il

s'est contenté d'exposer les faits au jour le jour, à mesure qu'il les recueillait et qu'il les enregistrait, notre voyageur n'en a pas moins atteint son but, et a su, selon son intention, « faire ressortir, à la lumière des incidents de chaque jour, le caractère durable, avec les tendances actuelles de l'Iran ». Il a su également, au sujet de la révolution persane, et de l'invasion de l'esprit nouveau, se montrer bon prophète, et on trouve dans son ouvrage, à côté de chapitres d'histoire intérieure et d'histoire diplomatique, une foule de curieux renseignements sur les croyances religieuses, sur les mœurs et les usages, sur les villes saintes de l'Iran. Aussi, convient-il de recommander à tous ceux qui s'intéressent à l'évolution actuelle de l'Asie antérieure *la Perse d'aujourd'hui*, de M. Eugène Aubin, comme une source de première importance et qui, au mérite d'une abondante documentation, joint celui d'une exposition remarquable par sa précision, sa lucidité et son agrément.

17. — Plus encore que M. Guillaume Vasse, M. Paul Niedieck est un grand chasseur devant l'Éternel; c'est ce dont fournit la preuve le volume, si bien illustré, dans lequel ce Nemrod allemand a naguère raconté ses chasses dans les cinq parties du monde, et voilà encore ce dont témoigne le récit de nouveaux voyages et de nouvelles chasses intitulé : *Mes Croisières dans la Mer de Behring*. M. Niedieck ne s'est pas borné, dans ce volume, à raconter ses pérégrinations le long du littoral Kamtchadal à la poursuite des ours, des mouflons et des morses; il y parle, non moins longuement, de ses expéditions dans l'Alaska à la recherche des élans, et, non content de relater ses exploits cynégétiques, il insiste, ici sur les mœurs des Kamtchadales et des Korakes, là sur celles des habitants primitifs de l'Alaska. Mais ce n'est même pas là encore tout ce que contient ce second volume de M. Niedieck, traduit de l'allemand par M. Roustan avec autant de fidélité et d'élégance que *Mes Chasses dans les cinq parties du monde*; sur l'évolution économique et coloniale de l'Alaska, sur l'exploitation minière de ce pays, on y rencontre des indications tout à fait précises. Ainsi devient-il possible, en rapprochant cet ouvrage, plein de superbes gravures, des livres antérieurs de MM. Auzias-Turenne, Léon Boillot, etc., de se rendre compte avec précision des progrès du pays et d'en suivre à peu près au jour le jour la rapide transformation.

18. — Si, durant son séjour au Canada, M. le Dr Adrien Loir a visité certains points des États-Unis, il ne s'est jamais rendu dans l'extrême Nord-Ouest et n'a jamais pénétré ni dans le Klondyke, ni dans l'Alaska; du moins peut-on le conjecturer par le silence qu'il garde sur ces pays dans son récent volume intitulé : *Canada et Canadiens*. Le savant professeur de la Faculté de médecine de Montréal y fait bénéficier ses

compatriotes de l'expérience qu'il a acquise au contact des Canadiens français; il y dépeint leurs mœurs, leurs coutumes, leurs usages, y montre la survivance d'anciennes traditions et aussi de vieilles locutions françaises, et s'efforce d'y prémunir les Français venant dans le Dominion soit en passant soit surtout avec l'intention d'y demeurer, contre des imprudences de toute nature qui seraient susceptibles de leur nuire. Telles sont quelques-unes des matières abordées par le Dr Loir dans cet excellent ouvrage, mais ce ne sont nullement les seules; sur les questions qui intéressent particulièrement l'auteur, sur l'histoire de la médecine dans la province de Québec (ch. VIII), sur différentes maladies dont souffraient les chevaux du pays, sur l'hygiène, nous avons trouvé dans *Canada et Canadiens* une foule de renseignements que jamais encore nous n'avions rencontrés nulle part; à signaler encore d'excellents chapitres sur les Peaux-Rouges du Dominion, et aussi sur les Mormons, les Doukhobors, les Japonais, enfin les juifs au Canada. Il y a là, au total, un ouvrage qu'il convient de rapprocher de celui de M. Siegfried dont nous avons naguère rendu compte, un ouvrage qui le complète et le rectifie; pourquoi y trouve-t-on, aux p. 11-12 et 46, quelques fâcheux lapsus historiques, impressionnant, tout au moins un moment, défavorablement le lecteur?

19. — Aussi utile, pour celui qui s'occupe des Antilles, que le volume du Dr Loir sur le Canada pour celui qui s'intéresse au Dominion, est le livre que M. Daniel Bellet vient de publier sur *les Grandes Antilles* : Cuba, Porto-Rico, Haïti, Saint-Domingue et la Jamaïque. C'est un travail bourré de faits et de chiffres, et, d'un très grand intérêt économique; mais est-ce vraiment, comme le croit son auteur, une « étude de géographie économique » ? Nous ne le pensons pas, car nous ne saurions considérer comme telle une monographie où la géographie n'occupe qu'une place restreinte, — au début, — et disparaît ensuite complètement. Or, c'est ainsi que procède M. Daniel Bellet : au commencement de chacune des cinq parties entre lesquelles est divisé son livre, voici un paragraphe esquissant les principaux traits de la géographie physique; puis il n'en est plus question, de telle sorte que les indéniables rapports existant entre le sol et le sous-sol et les richesses économiques et la mise en valeur ne sont jamais indiqués. Qualifions donc simplement d'« études économiques » les différentes monographies réunies par M. Daniel Bellet dans ce volume, et reconnaissons que, comme telles, ces monographies sont capables de rendre de très grands services aux géographes; ils y trouveront réunies, en effet, de fort nombreuses indications dont ils sauront tirer parti pour mettre en pleine lumière les étroits rapports unissant la terre et l'homme, pour montrer la géographie à la base de toute exploitation et de toute mise en valeur, pour faire, enfin, cette

étude de géographie économique que n'est pas, malgré son indéniable mérite, le livre de M. Daniel Bellet.

20. — D'une valeur géographique beaucoup plus grande est, à notre avis, le volume de M. Pierre Denis sur *le Brésil au début du* XXe *siècle.* Ce n'est pas seulement dans son cabinet que l'auteur de cet excellent petit livre a étudié l'ancienne colonie portugaise de l'Amérique du sud; il a visité un certain nombre de ses provinces, et s'est efforcé de comprendre les caractères de sa société et de sa civilisation, dont il a parfaitement mis l'ancienneté relative en relief dans les premières pages de son ouvrage. Mais à côté des Portugais, les autres Européens: Allemands, Italiens, et aussi les noirs ont également retenu l'attention de M. Pierre Denis, qui, durant ses pérégrinations à travers le Brésil, a toujours eu soin d'étudier la terre en même temps que l'homme, et de faire, par conséquent, œuvre de géographe, et non pas seulement de sociologue ou d'économiste. C'est ce que l'on remarque d'un bout à l'autre de son livre, aussi bien dans l'esquisse générale des États-Unis du Brésil placée au début du volume (ch. I à V) que dans les chapitres consacrés à l'État de São Paulo, au Parana, au Rio Grande, au Ceara, ou que dans les dernières pages du volume, montrant quel admirable champ de colonisation demeure cette Amazonie, dont le développement économique commence à peine... Aussi faisons-nous grand cas du *Brésil au début du* XXe *siècle.*

21.— Des quatre chapitres consacrés par M. Pierre Denis à l'Etat de São Paulo (ch. VI-IX), on rapprochera avec fruit les notes « d'un colon français » relatives à cette même partie du Brésil. Pour constituer un appel manifeste aux cultivateurs qui songeraient à quitter le sol natal, le *São Paulo du Brésil*, de M. Louis Casabona, n'en contient pas moins des données très intéressantes et que le professeur et l'économiste utiliseront avec profit. De fort bonnes gravures accompagnent cette étude, très optimiste, mais pleine de chiffres, pleine de faits et mettant entièrement en valeur les intelligentes initiatives du gouvernement de l'État.

22. — Notre tour du monde est terminé. Il semble donc que nous n'ayons plus rien à dire, et cependant il nous faut encore parler d'une publication bien digne d'attention et que, si nous ne l'avions reçue au moment où notre manuscrit était déjà envoyé à l'impression, il eût convenu de signaler au début même de cet article. Lorsque parut en 1894, l'*Atlas général Vidal-Lablache*, le regretté comte de Bizemont en indiqua dans le *Polybiblion* (t. LXXI, p. 484-485) les indiscutables mérites, en fit ressortir la nouveauté et le très heureux agencement, en montra le remarquable caractère pédagogique et la conception philosophique. Sans doute, çà et là, l'exécution n'avait pas été à la hauteur de la conception; mais l'œuvre n'en existait pas moins

avec tous ses mérites, qui subsisteraient, tandis que, peu à peu, les faiblesses disparaîtraient. C'est là, en effet, ce qui s'est produit, et ce qu'il est facile de constater en comparant avec l'édition originale de l'*Atlas général Vidal-Lablache* celle qui est datée de 1909. Même dans la partie historique, on peut relever d'heureuses corrections, telle en particulier, à la pl. 38, la suppression d'une bataille *du* Saint-Gothard, en 1664, marquée dans l'édition de 1894 concurremment avec la bataille *de* Saint-Gothard de la même date. Mais c'est surtout, comme il fallait s'y attendre, dans la partie géographique qu'abondent les modifications: non seulement les cartes de l'Atlas ont été très soigneusement tenues au courant des plus récentes découvertes, — comme on peut, notamment, s'en rendre compte par l'examen des planches relatives à l'Asie et à l'Afrique, — des dernières modifications territoriales et du développement des voies ferrées, mais les diagrammes ont été modifiés et pour leur établissement on a tenu compte des plus récentes données statistiques. On a fait plus et mieux encore: au point de vue de la représentation du relief du sol, un effort très sérieux a permis de donner partout une plus grande vigueur au figuré de cette partie si importante de la géographie physique; fréquemment des teintes nouvelles ont été ajoutées et sont venues fournir des indications plus nombreuses et plus précises sur la bathymétrie et sur l'hypsométrie (voir, par exemple, les cartes de la France physique, pl. 62-63, et du Bassin de la Méditerranée, pl. 84-85). Parfois aussi les cartes ont été entièrement remaniées, et tel est le cas pour celles de l'Australie (pl. 109) et de Madagascar (pl. 125 *b*). Parfois encore, grâce à une meilleure disposition des cartons et des figures accessoires, l'échelle de la carte principale a été agrandie; c'est ainsi que la carte physique de la péninsule ibérique est maintenant dressée à l'échelle du 1 : 5.000.000e, tandis qu'elle l'était précédemment à celle du 1 : 7.500.000e (pl. 88). A côté de tant d'améliorations incontestables portant sur les cartes générales, que de modifications de détail il conviendrait de signaler dans les cartons et dans les figures distribuées à profusion à travers l'*Atlas général Vidal-Lablache !* Notons, comme d'un intérêt tout spécial, à la planche 65, — dont le planisphère des principales cultures d'alimentation a été si profondément remanié, — une intéressante figure représentant les époques différentes de la récolte du blé dans l'hémisphère nord et dans l'hémisphère sud; à la planche 68, où la carte des bassins houillers exploités en Europe est devenue une carte beaucoup plus claire des principaux bassins houillers de l'Europe occidentale, — un carton des régions métallurgiques de la Lorraine aux planches 80-81, une refonte complète des cartes des colonies françaises. Les deux planisphères de l'ancienne édition ont été fusionnés en un seul dans l'édition de 1909, d'où ont disparu les cartes de la Martinique,

de la Guadeloupe et du N. de Madagascar au bénéfice des cartes d'ensemble de l'Afrique occidentale française, du Congo français, de Madagascar et de l'Indo-Chine française. Ailleurs encore (pl. 104), la carte des mines, de l'industrie et du commerce dans les États scandinaves a été tracée à plus grande échelle, et nous pourrions multiplier de tels exemples. — De quelques cartons supprimés ici ou là, nous regrettons la disparition : de la carte des possessions italiennes en Afrique qui se trouvait autrefois sur la pl. 92, — du croquis des divisions géologiques des Alpes qui figurait sur la pl. 93 *a*, — du carton donnant la proportion de la longueur du réseau ferré à la surface des Etats placé sur la pl. 108 *g* ; mais ni ces suppressions ni le fait que la carte du Pôle nord (pl. 53) ne mentionne pas la latitude atteinte récemment par Peary ne nous empêchent de saluer avec joie l'apparition de cette nouvelle édition de l'*Atlas général Vidal-Lablache* et de proclamer que l'effort réalisé par l'auteur et par ses collaborateurs pour améliorer l'œuvre commune a été heureux et couronné d'un plein succès. Plus que jamais, cet atlas mérite d'être considéré comme un excellent instrument de travail, auquel on recourra toujours avec profit. HENRI FROIDEVAUX.

THÉOLOGIE

Le Mystère chrétien et les Mystères antiques, par RUDOLF STEINER ; trad. de l'allemand et précédé d'une Introduction par ÉDOUARD SCHURÉ. Paris, Perrin, 1908, in-8 de 259 p., avec portrait. — Prix : 3 fr. 50.

Voici un livre difficile à lire et à comprendre pour un Français, pour un catholique, pour un théologien intellectualiste : il est conçu et tout entier écrit dans la mentalité allemande, protestante et panthéiste.

Il a pour but, après tant d'autres, d'expliquer l'origine et la portée du christianisme. D'après l'auteur, si nous l'avons bien compris, le christianisme primitif est sorti des mystères païens, avec lesquels il a un fond commun, qu'il a personnifié en Jésus-Christ, et qu'il a généralisé.

Ce fond commun, c'est l'initiation antique ou plutôt l'objet de cette initiation, et cet objet c'est la prise de possession et le dégagement progressif par la conscience de chacun, à l'aide de méthodes appropriées, du divin éternel qui existe au fond de chaque personnalité et au fond de tout l'univers. C'est à cela que tendaient non seulement les philosophes antiques, grecs, égyptiens, indiens, par cette partie de leur sagesse qui affectait des allures mystiques, mais encore et plus profondément, comme plus pratiquement, les prêtres des différentes religions secrètes, ou mystères, du paganisme. C'était cela le but de toutes les initiations si fameuses, avec leurs rituels et leurs obser-

vances. Jésus-Christ lui-même, comme Bouddha, à qui on le compare, n'est qu'un successeur des grands initiateurs des temps passés et le grand initiateur des temps nouveaux. Sa vie, telle que la représentent les Évangiles, est un tissu de faits mystiques d'initiation, que l'on a présentés comme faits historiques, mais dont l'historicité réelle, ou non, importe peu. « Pour la communauté chrétienne, la sagesse des mystères est indissolublement rattachée à la personne de Jésus. Ce que précédemment on voulait atteindre par les mystères (à savoir le divin et l'éternel) fut remplacé par la foi en ce fait que le Christ (l'initié d'une grandeur unique et suprême) avait vécu sur la terre et que ses fidèles lui appartenaient ». « Les mystères transmettaient par la tradition les moyens d'arriver à la vérité; la communauté chrétienne a la prétention de transplanter par elle-même cette vérité de génération en génération. La confiance dans les forces mystiques qui s'éveillent dans l'intérieur de l'homme par l'initiation devait être remplacée par la confiance en l'Unique, en l'Initiateur primordial. Les mystes cherchaient leur propre divinisation : ils voulaient la voie. Jésus était divinisé, nous devons nous en tenir à lui : alors, nous participons à sa divinité dans la communauté fondée par lui; cela devient le Credo chrétien. Ce qu'on divinise pour Jésus est divinisé pour toute la communauté (p. 179 et 180). »

Les Évangiles doivent être entendus, non pas d'une façon historique, mais d'une façon mystique : « ce qu'ils veulent donner, c'est une vie typique (intérieure) d'un fils de Dieu selon les traditions des mystères, appliquée à la personne et à la vie (extérieure) de Jésus » : ils ont puisé en diverses traditions mystiques, ce qui explique suffisamment leurs divergences. Le quatrième Évangile a surtout emprunté à la tradition de Philon ».

Partant de ces différents points de vue, qu'il n'étaye d'ailleurs sur aucune preuve, l'auteur explique à sa façon les paraboles, les miracles évangéliques et spécialement le miracle de Lazare (p. 192), de même que l'Apocalypse de saint Jean (p. 206). On devine quelles contorsions il leur impose. Ce sont, d'après lui, des actes d'initiation du grand initié Jésus qui, ayant révélé en lui le divin, comme l'avait fait Bouddha, divinise en sa personne toute la communauté de ceux qui s'unissent en lui par la foi.

Comment les secrets de l'initiation sont-ils venus jusqu'à lui? C'est bien simple : il y avait dans toutes les religions une sagesse sacerdotale qui, sous des apparences dissemblables, cachait le même noyau. Jésus la rencontra chez les esséniens et les thérapentes; et chez les Juifs en général, il trouve la pensée de rendre les mystères ou l'initiation, non plus secrète et réservée, mais accessible à toutes les âmes et cela par la foi et l'unité dans l'Église.

Il modifia sans doute l'ancienne pensée des mystiques. La divinisation ne fut plus le travail personnel de chaque âme; mais, ramassée en Jésus-Christ, elle fut attribuée à chacun de ceux qui crurent en lui. Elle ne fut donc plus de source interne, mais d'origine externe. Elle ne s'appréhenda plus par la pensée, la volonté, la vie, la conscience individuelle, agissant sur l'âme directement et immédiatement, mais par la science de Jésus-Christ et la confiance en son être supérieur. On ne sentit plus Dieu en soi : on dut le chercher au dehors. Et c'est de là, dit notre auteur (p. 235), qu'est venu le divorce entre la connaissance d'un Dieu qui est au dessus de l'homme, et le sentiment religieux qui ne le saisit qu'au dedans : car le Dieu qui est au dessus de l'homme, le dépasse infiniment, échappe à son intelligence et devient incompréhensible. La science ne l'atteint plus dans son essence : seule la foi monte jusqu'à lui, à travers les ténèbres d'une révélation imparfaite. C'est pourquoi ces deux facultés sont en lutte. Pour les réconcilier, il faudrait revenir à l'initiation graduée et hiérarchique d'autrefois : avec ses méthodes expérimentales et occultistes, elle révélerait au monde toute la profondeur du christianisme, et rendrait à celui-ci toute la vie que l'Église lui a enlevée depuis le IVe siècle (p. 257).

Telle est, semble-t-il, la pensée de cet ouvrage. Quoiqu'en dise M. Édouard Schuré dans son Introduction, il est difficile de voir autre chose dans toutes ces élucubrations que les rêves d'un cerveau pétri par le kantisme et le protestantisme et l'indouisme. Tous ces rapprochements, disons mieux, ces synthèses du christianisme avec les philosophies païennes ne sont fondées que sur des analogies lointaines et des similitudes imprécises. Il est bien singulier, ce cerveau allemand; ou il se plaît dans une érudition indigeste, exclusive de toute idée générale, ou, s'il veut entrer dans le monde des systèmes, il s'affranchit de l'histoire, et s'envole dans la région des songes; il ne sait pas s'élever dans les hauteurs tout en conservant un point d'appui sur la terre solide : ou il rase de trop près le sol, ou il s'aventure dans les planètes.

La biographie de Rudolf Steiner, à la fois mystique et occultiste, est intéressante. Dès sa jeunesse il avait, paraît-il, « une vue directe et involontaire des choses : il avait la sensation irréfragable de puissances occultes qui agissaient derrière lui et à travers lui pour le diriger. Il écoutait cette force et suivait ses avertissements. Car il se sentait en accord parfait avec elle » (p. 13). Il vécut d'abord solitaire, puis il rencontra, à dix-neuf ans, son Maître dans les Mystères. On le trouve à Vienne de 1881 à 1891, à Weimar de 1891 à 1901, à Berlin de 1901 à 1907; il a 46 ans. Il connut Frédéric Nietzsche, le surhomme, et Ernest Hæckel, le naturaliste, mais ne les suivit pas. Il entra

dans la Socis théosophique, fondée en 1875 par Mme Hélène Blaswatzki et le colonel Olcott et s'occupa de l'ésotérisme chrétien occidental et plus spécialement de l'initiation rose-crucienne. La tradition ésotérique, dont l'essence est l'initiation individuelle (p. 32), aurait passé de Manes aux cathares, aux templiers, aux frères de Saint-Jean de Jérusalem, aux cabalistes, aux alchimistes, et finalement elle aurait été recueillie par Christian Rosenkrentz qui se rendit en Égypte et dans l'Inde pour chercher une synthèse entre l'initiation orientale et l'occidentale. Rudolf Steiner se fit rose-croix, et voulut aussi fondre la tradition hindoue et la tradition ésotérique chrétienne. C'est à cela que tendent tous ses travaux, et spécialement le livre que nous avons analysé. But chimérique, dont la grandeur est faite de vague et d'indécis, et pour lequel on regrette de voir s'user tant d'efforts, au fond généreux, uniquement parce que l'on ne veut pas accepter que l'Évangile soit un document historique, précis, éternel, et que l'Église, dépositaire de l'Évangile, en soit l'interprète infaillible et immuable. La pensée protestante et panthéiste crée dans les âmes un préjugé vraiment peu favorable à l'étude exacte des choses religieuses. A. Clerval.

Iglesia y Estado, por el P. Fr. Paulino Alvarez. Barcelona, Luis Gili, 1908, in-12 de 334 p. — Prix : 3 fr.

Ce volume, dédié à sainte Rose de Lima, contient les six conférences données pendant le carême de 1906, dans l'église de Saint-Dominique de Lima, par le R. P. Paulin Alvarez. L'éminent prédicateur y expose la doctrine de la sainte Église catholique, spécialement les enseignements de Pie X dans sa lettre apostolique du 11 février 1906 à l'épiscopat et au peuple de France, enseignements qui vont à l'encontre des hérésies formulées par l'auteur du *Dictionnaire de la législation péruvienne*. Voici d'ailleurs les principales propositions développées par le R. P. Paulin : 1° l'Église catholique est une société parfaite, car elle possède les quatre éléments constitutifs de toute société, savoir : le nombre, l'union, la fin commune et les moyens; 2° les droits de l'Église sont parfaitement établis, ce sont des droits d'existence; d'enseignement, de législation, etc.; 3° l'État a également des droits dans l'ordre législatif, exécutif ou judiciaire, mais ces droits ne peuvent porter atteinte à ceux de l'Église; 4° la société chrétienne est supérieure à la société civile, non seulement à cause de la dignité suprême de son divin Fondateur, mais en raison même de ses éléments constitutifs; 5° la séparation de l'Église et de l'État est une apostasie, une injustice et une ruine; 6° l'État laïque, c'est-à-dire athée, est immoral, irrationel et monstrueux. Telles sont les thèses éloquemment développées par le R. P. Paulin. Elles sont applicables,

comme on le voit, à la France contemporaine, à laquelle fait fréquemment allusion l'orateur dominicain, notamment dans la quatrième conférence, dont la péroraison, vibrante de foi et de noble fierté, mériterait d'être citée ici tout entière. Espérons que le livre, dont nous venons de donner une si sèche analyse, ne tardera pas à être traduit en français, pour le réconfort des âmes catholiques de notre pays.

G. Bernard.

JURISPRUDENCE

Les Régimes politiques au XXe siècle. Les Républiques parlementaires. La République démocratique, par Albert Soubies et Ernest Carette. Paris, Flammarion, 1906 et 1907, 2 vol. in-8 de xii-220 p. et xii-226 p. — Prix : 12 fr.

Ces volumes sont les deux premiers d'une série à laquelle leurs auteurs donnent le titre collectif de : *Les Régimes politiques au* xxe *siècle*. Nous avons rendu compte, en son temps, de la première édition du premier volume (*Polybiblion* de décembre 1903, t. XCVIII, p. 526). Il est consacré à l'étude des constitutions des cinq républiques parlementaires : France, Chili, Vénézuéla, Haïti et Saint-Domingue. La seconde édition a été rendue nécessaire par des changements profonds apportés dans la constitution du Vénézuéla. On apprendra avec curiosité que le président Castro était théoriquement le placide président d'une république bien et dûment parlementaire où la responsabilité des ministres devant le Parlement était minutieusement organisée.

La République démocratique est un autre type constitutionnel. MM. Soubies et Carette en donnent pour caractéristique l'exercice d'une partie des fonctions du gouvernement ou des assemblées par le peuple lui-même. — L'unique constitution qui admette cette forme de pouvoir est la République helvétique. Le volume qui lui est consacré est aussi important que le précédent et nous ajouterons volontiers qu'il le dépasse en intérêt : la Suisse nous touche de trop près pour nous laisser jamais indifférents, et ses institutions politiques sont tellement différentes des nôtres que leur étude provoque une véritable curiosité. Les auteurs ont divisé leur étude en cinq chapitres qui forment une analyse complète de la constitution en vigueur : chap. I, le Gouvernement; chap. II, les Assemblées : Chambre fédérale représentant les cantons et Chambre unitaire élue par le suffrage universel et direct; chap. III, la Cour souveraine; chap. IV, le Referendum; chap. V, les Réformes constitutionnelles.

Un résumé de leur œuvre est impossible. Quiconque en France désire connaître la constitution suisse devra le lire et y trouvera plus d'un enseignement utile sur les conditions nécessaires de l'existence honnête d'un Etat démocratique. La haute compétence de MM. Sou-

bies et Carette en matière de droit constitutionnel leur a permis de faire avec les constitutions des autres États une quantité de rapprochements qui donnent à leur œuvre un caractère tout à fait particulier et singulièrement vivant. Un index alphabétique termine le volume et offre la possibilité de trouver sans peine la solution donnée par le peuple suisse aux questions si multiples soulevées par les nécessités quotidiennes de la vie d'une nation essentiellement démocratique. C'est donc une étude très précise de droit constitutionnel en même temps qu'une œuvre de philosophie politique qui fait le plus grand honneur à ceux qui l'ont conçue et exécutée, et qui est de nature à causer plus d'une déception à ceux qui rêvent d'appliquer à un grand État centralisé comme la France des institutions analogues à celles de la Suisse.

EUGÈNE GODEFROY.

SCIENCES ET ARTS

Les Meilleures Pages des écrivains pédagogiques de Rabelais au XXe siècle. Extraits avec un Avant-propos et des notes par EDMOND PARISOT et FÉLIX HENRY. Paris, Colin, 1908, in-12 de XII-364 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce volume est précédé d'une Préface de M. Jules Payot, dont je n'ai rien à dire, car elle se borne à indiquer la division et la marche du livre, en y ajoutant, sur l'insuffisance de la mémoire pour s'incorporer les pensées d'autrui, des observations qui ne sortent pas de l'ordinaire banalité.

Les *Extraits* qui viennent ensuite sont groupés sous les huit rubriques suivantes : I. Éducation générale; II. Les Méthodes; III. Psychologie de l'enfant; IV. Éducation morale; V. Éducation esthétique; VI. Éducation physique; VII. La Destinée de la femme; VIII. Rôle social de l'instituteur et de l'école.

Trois parties sont précédées de petites Préfaces particulières signées E. P. La première développe cette idée qu'aujourd'hui le moindre instituteur de hameau obtient des résultats bien supérieurs à ceux des « maîtres d'écoles » et « régents » de l'ancien temps. Je ne suis pas aussi sûr que l'auteur de cette affirmation péremptoire et intéressée.

La seconde prône l'utilité des méthodes de pédagogie, dont on avoue d'ailleurs le caractère toujours provisoire.

La troisième et dernière expose — et cela n'est pas très neuf — que « l'éducation doit former avant tout des être moraux », c'est-à-dire « des êtres sociaux habitués à suivre uniquement les sublimes enseignements de leur conscience, éclairée et affranchie ». Affranchie de quoi? L'auteur n'en dit rien ici, mais les extraits qui suivent montrent

assez qu'il s'agit des vérités et des préceptes qui sont précisément les meilleurs et les plus solides fondements de la moralité.

Des *Extraits* qui composent le livre, très peu sont empruntés aux auteurs antérieurs au XIXe siècle : je n'en trouve pas d'autres que Condorcet, Fénelon, Fichte, Lakanal (qui est d'ailleurs un peu du XIXe siècle), Lemaistre de Sacy, Locke, Mme de Maintenon, Montaigne, Necker, de Saussure, Pestalozzi, Rabelais, Rollin, Rousseau, La Bruyère. Les contemporains sont beaucoup plus nombreux, une soixantaine au moins, entre lesquels je relève les noms de Léon Bourgeois, de Ferdinand Buisson, de Jules Ferry, d'Anatole France, de Guyau, de Pauline Kergomard, de Lavisse, de Liard, de Paul et Victor Margueritte, de Jules Payot, dont les extraits sont particulièrement agressifs contre les idées chrétiennes, de Félix Pécaut, de Jules Steeg, enfin d'Émile Zola. Il en est de beaucoup moins connus, et parmi eux M. Dessez, qui promulgue, en un discours qui a fait sans doute plus de mal que de bruit, le *Décalogue de l'instituteur*. Le premier article de ce décalogue est celui-ci : *Portez-vous bien*. Le cinquième est ainsi formulé : *Nous formerons de bons républicains*. Et je crois que c'est à cela, à peu près, que peut se ramener l'esprit du livre tout entier. Comme instrument d'éducation morale j'estime tout de même que les commandements de Dieu, bien démodés aujourd'hui, étaient plus efficaces pour former des honnêtes gens.

En résumé, livre très mêlé, où des pages intéressantes, écrites par de braves gens, voisinent avec des pages très fâcheuses, parfois même très mauvaises et nettement antichrétiennes. Qu'il soit très bien adapté aux exigences pédagogiques d'aujourd hui, je veux bien le croire, puisqu'on l'affirme : mais cela même ne fait que confirmer la mauvaise opinion que nous avons déjà de l'école que le libéralisme de nos maîtres prétend imposer à la France chrétienne. A ce point de vue, la lecture de ce volume peut n être pas inutile pour nous ; c'est d'ailleurs le seul profit que nous en puissions tirer.

ÉDOUARD PONTAL.

Notre Budget, *études critiques et plan de réorganisation de notre système financier*, par LÉON FOUCRIÈRE. Paris, Rousseau, 1908, in-8 de 197 p. — Prix : 5 fr.

Dans cet ouvrage, dédié à l'ancien premier Président de la Cour de comptes, M. le sénateur Boulenger, l'auteur qui connaît pratiquement ce dont il parle, puisqu'il a été contrôleur de l'Administration de l'armée, ne se contente pas de critiquer nos mœurs financières, de montrer l'inefficacité du contrôle parlementaire au moment du vote des crédits et encore plus au moment du règlement des comptes, les lacunes de la comptabilité-matière, l'insuffisance du contrôle et

des pouvoirs de la Cour des comptes. Il indique des remèdes : extension des attributions de la Cour des comptes, qui serait appelée non seulement à contrôler plus exactement les comptes, mais encore associée, dans une certaine mesure, à l'exécution du budget, puisqu'elle autoriserait les virements de crédits, de chapitre à chapitre, en cours d'exercice, établissement moins arbitraire des budgets, les projets devant prendre pour base les dépenses de la pénultième année, comme on fait pour les recettes. En exerçant une surveillance plus vigilante sur l'emploi des ressources publiques, sans réduire nos forces militaires, que l'auteur juge nécessaire de maintenir, parce qu'il ne croit pas aux théories des pacifistes, il estime que l'on pourrait économiser annuellement 300 millions sur notre budget de dépenses et il propose en outre de demander 100 millions de plus aux droits sur les héritages qui ne sont pas transmis en ligne directe. On aurait ainsi de quoi consacrer par an 100 millions à l'amortissement de notre dette colossale, 100 millions à des dégrèvements de taxes frappant trop lourdement les pauvres, et 200 millions pour les retraites ouvrières.

BARON J. ANGOT DES ROTOURS.

Tout ce qu'il faut savoir *en mathématiques et physique, chimie, minéralogie, cristallographie, botanique, zoologie, science médicale, hygiène.* Nouvelle Encyclopédie publiée sous la direction de F. DAMÉ. T. II. Paris, Delagrave, s. d., gr. in-8 de 329 p., avec 19 planches et 901 fig. — Prix : 5 fr.

Le tome Ier de cet ouvrage a paru en 1907 et nous en avons rendu compte ici-même en septembre de ladite année. Le tome second ne comporte aucune des réserves sur certaines assertions et certaines tendances que nous avions dû faire en archéologie préhistorique et en histoire. La chose est facile à expliquer. Dans le tome Ier, où l'on allait « de la nature à l'homme », c'est-à-dire de l'astronomie, la géologie, la géographie, la paléontologie, la météorologie à l'ethnologie, l'histoire proprement dite, les religions et la philosophie, — ces derniers ordres de connaissances touchaient à des questions brûlantes. Dans le tome second, l'ordre logique de l'enchaînement des sciences est substitué à l'ordre chronologique adopté pour le précédent.

Or, en mathématiques, en physique et chimie, en cristallographie, en botanique et zoologie, voire en médecine et en hygiène, il est facile, en se cantonnant dans le domaine de chacune de ces sciences, sans empiéter ailleurs, de n'émettre aucune proposition pouvant être malsonnante pour qui que ce soit. Aussi pouvons-nous recommander ce volume sans restriction.

C'est un *compendium*, un abrégé détaillé de toutes les sciences mentionnées, excellent pour remémorer ce qu'on a su autrefois ou

pour donner un aperçu des connaissances qu'un esprit d'ailleurs préalablement cultivé ne posséderait pas encore. Mais il ne paraît pas qu'un écolier puisse y trouver ce qui lui serait nécessaire pour apprendre ce qui lui serait tout à fait étranger. En mathématiques, par exemple, on donne, en chacune des branches de cette science, depuis l'arithmétique jusqu'au calcul différentiel et intégral, les définitions et les règles pratiques de chaque proposition, de chaque théorème, mais sans en développer la démonstration. Il en est de même un peu partout. Ce sont des exposés très clairs et généralement très complets des résultats acquis, et c'est tout. Il est même donné, sous la rubrique: « Mathématiques supérieures », un aperçu de la géométrie générale ou *Pangéométrie*, celle dont la géométrie courante ou euclidienne ne serait qu'un cas particulier, envisagée pour un espace à trois dimensions seulement, sans aucune allusion à un *hyperespace* possible.

De grands développements sont donnés, en physique, à l'électricité tant statique que dynamique, dont l'emploi occupe aujourd'hui une place de plus en plus étendue dans les applications de la vie pratique. Sur certains points, l'on peut relever quelques lacunes ; ainsi, en géométrie, la définition des parallèles est donnée sans faire mention du plan : or, deux lignes ne sont pas parallèles par cela seul qu'elles ne se rencontrent pas; en optique, il n'est parlé ni de la diffraction ni de la polarisation de la lumière. Sur d'autres, quelques erreurs : à la planche II, p. 239, un rameau d'épicéa est représenté avec le cône érigé, or, celui-ci est essentiellement pendant; l'araucaria excelsa de l'île de Norfolk y est donné comme un pin : or, le genre *pinus* appartient à l'ordre des abiétinées, tandis que l'ordre des araucariées avoisine celui des cupressinées.

Ce sont là des taches minimes. En somme, cette petite encyclopédie des sciences mathématiques, physiques et naturelles forme un précieux groupement de matières à consulter dans chacun de ces ordres de connaissances, et les innombrables figures qui émaillent le texte ou l'accompagnent, lui sont un auxiliaire inappréciable. Tout ce qui concerne la structure du corps humain (à la suite de la zoologie) est exposé, texte et figures, avec une convenance parfaite.

Au résumé, ce volume nous paraît, dans son ensemble, supérieur à celui qui l'a précédé.

C. DE KIRWAN.

La Science seismologique. Les Tremblements de terre, par le comte DE MONTESSUS DE BALLORE. Paris, Colin, 1907, in-8 de VII-579 p., avec 222 fig. et cartes dans le texte et hors texte. — Prix : 16 fr.

Le comte de Montessus de Ballore s'est fait une spécialité de l'étude des tremblements de terre. Après en avoir, dans un ouvrage remar-

quable dont nous avons rendu compte (*Polybiblion* de juin 1907, t. CIX, p. 512), déterminé la géographie et montré la connexion étroite avec la formation du relief terrestre et la surrection des chaînes de montagnes, voici qu'il entreprend de présenter, dans *la Science seismologique*, l'ensemble de ce que l'on sait actuellement sur les tremblements de terre et de faire connaître les résultats obtenus par les deux catégories de savants qui les étudient, par les géologues et par les physiciens. En agissant ainsi, M. de Montessus de Ballore rend un service dont on ne saurait trop faire ressortir l'importance; par suite, en effet, de cette lamentable tendance à la spécialisation à outrance, qui va s'accentuant de plus en plus, tandis que les géologues scrutent les couches terrestres des régions les plus ébranlées par les séismes ou sismes, pour tâcher d'y lire les causes de leurs dérangements, sans se préoccuper de ce que deviennent les ondes seismiques propagées au loin, les physiciens étudient les diagrammes sur lesquels sont enregistrés les mouvements de l'écorce terrestre, sans se préoccuper outre mesure de la cause des tremblements de terre. Voilà donc deux branches d'une même science, la seismologie tectonique et la seismologie physique, qui tendent à s'écarter de plus en plus l'une de l'autre, pour le malheur de la seismologie, dont l'étude vraiment scientifique et complète ne peut être réalisée que par une judicieuse combinaison des méthodes géologiques et des méthodes physiques. Ramener à cette conception les savants qui s'occupent des tremblements de terre, montrer dans la seismologie un ensemble dont il convient d'envisager successivement tous les aspects, tel avait déjà été le but poursuivi par l'auteur dans sa *Géographie seismologique* et tel est le but qu'il pousuit encore dans *la Science seismologique*, dont l'idée maîtresse — mise en pleine lumière d'un bout à l'autre du volume — est l'influence des circonstances géologiques sur le mouvement seismique lui-même; aussi bien à l'origine des tremblements de terre que tout le long des chemins dans lesquels s'engagent ses ondes, les différences de constitution tectonique ne jouent-elles pas, en effet, un rôle de première importance? C'est là une des leçons qui se dégagent de *la Science seismologique*; en voici une autre : à l'ancienne conception de l'épicentre, c'est-à-dire du point de la surface terrestre d'où semble émaner le tremblement de terre, — conception qui n'est plus valable que pour les ébranlements dûs aux explosions volcaniques — se substitue la conception de mouvements d'ensemble de portion souvent considérables de l'écorce terrestre, de déplacements ou de dérangements, d'origine tectonique, de tout un voussoir plus ou moins étendu. Une telle conception explique admirablement (est-il besoin de le dire?) ces épouvantables catastrophes dont l'Italie méridionale vient d'être le théâtre, et qui ajoutent à la portée scientifique de l'ouvrage de

M. de Montessus de Ballore un incontestable intérêt d'actualité. Non content d'avoir, dans son livre, exposé l'état présent et les méthodes de la science seismologique, l'auteur a eu soin d'y ajouter plusieurs chapitres de « seismologie appliquée », dont la lecture fera comprendre pourquoi l'on a songé à abandonner plusieurs des villes siciliennes récemment dévastées. Des cartes, des gravures, des tableaux, complètent l'excellent travail de M. de Montessus, dans lequel nous nous plaisons à saluer ce manuel de seismologie qui manquait encore à la science française.

HENRI FROIDEVAUX.

Le Problème de l'aviation et sa solution par l'aéroplane, par ARMENGAUD jeune. Paris, Delagrave, 1908, gr. in-8 de VII-86 p. — Prix : 2 fr. 50.

Le 16 février 1908, M. Armengaud faisait, au Conservatoire national des arts et métiers, une conférence sur l'aviation. Bien que la salle fut comble, un nombre forcément restreint d'auditeurs avait pu suivre le captivant exposé fait par l'habile orateur sur un sujet de si grande actualité; aussi était-il nécessaire d'éditer cette conférence, afin d'en faire profiter tout le public; c'est là l'origine du volume si intéressant que nous avons sous les yeux. Les divers systèmes d'aéroplanes expérimentés jusqu'à ce jour sont successivement passés en revue, ainsi que les théories qui ont déterminé leur construction. Les développements mathématiques, qui ne faisaient pas partie de la conférence orale, sont précédés par la théorie élémentaire de l'aéroplane; ils n'exigent du lecteur que les connaissances de la trigonométrie. Ils sont exposés avec la plus grande clarté et permettent d'avoir une idée très nette et suffisamment complète des essais si passionnants qui se déroulent chaque jour sous nos yeux. On peut toutefois regretter que la date de la conférence faite par M. Armengaud ait été antérieure aux vols de W. Wright, dont, par suite, l'aéroplane n'est pas étudié. Des schémas accompagnent la description des appareils et facilitent leur répartition dans les différents types.

Toutes les parties de cette remarquable brochure mériteraient d'être successivement analysées, ce qui nous ferait sortir des limites de ce compte rendu; qu'il nous soit au moins permis de signaler les quelques pages consacrées au vol et au planement des oiseaux et celles relatives au rôle probable de l'électricité atmosphérique dans le vol. Le lecteur y trouvera maintes idées originales et fécondes, ainsi que dans le paragraphe où sont indiqués les perfectionnements à apporter aux aéroplanes.

En terminant, nous émettrons seulement le regret que la forme de la conférence orale ait été respectée et qu'il soit fait allusion, par exemple, aux vues cinématographiques qui ont dû charmer les audi-

teurs, mais dont les lecteurs sont forcément privés. Par contre, nous sommes heureux de signaler le soin apporté par l'éditeur à l'exécution matérielle de cette brochure déjà si remarquable à tant d'égards.

J. C. T.

LITTÉRATURE

Alt-Celtischer Sprachschatz, von Alfred Holder. 18te Liefernag (Vesontio-Zusema). Leipzig, Teubner, 1908, gr. in-8, col. 257–512.

On aurait pu croire que cette 18e livraison achèverait le répertoire de l'ancien celtique entrepris par M. Holder; mais l'auteur a tant fait de recherches et il a tant paru dans ce domaine depuis le début de sa publication, qu'après le nom hypothétiquement celtique de *Zusema* (affluent bavarois du Danube), il commence l'impression d'un supplément considérable. On connaît la méthode de M. Holder : d'abord *favores ampliandi*, c'est-à-dire donner, dans le doute, des noms anciens qui pourraient être autre chose que celtiques, par exemple dans cette livraison le nom d'homme *Viriatos*, chef des Lusitaniens, qui est peut-être ibérique; le nom de fleuve *Visurgis*, le Weser, qui pourrait être ligure; puis donner, outre les conjectures étymologiques, tous les textes d'écrivains et d'inscriptions qui contiennent un nom, de sorte qu'on pourrait rédiger l'histoire ancienne d'une localité avec les textes patiemment réunis par M. Holder : tel serait, aujourd'hui, le cas de *Vesontio*, Besançon; de *Vienna* ou *Vianna* ou *Viana*, Vienne en Dauphiné, sans compter ses homonymes actuels *Vincenna*, la rivière Vienne, et *Vindobona*, Vienne en Autriche. Le nom du peuple gaulois les *Volce* est important, parce que, passé chez les peuples germaniques sous la forme de *Walah*, il a, par des transpositions historiques, donné naissance aux noms des Welches, des Wallons, des Valaques, des Gallois, etc. — Nous avons déjà regretté que le savant auteur, si bon latiniste, ait donné, en allemand et non en latin, les quelques abréviations ou explications nécessaires, si sobres qu'elles soient. Au moins ferait-il bien de ne pas donner des termes de jargon linguistique, comme le sanscrit *tatpurusha* de la colonne 344, terme qui ne signifiera rien pour la plupart de ses lecteurs.

H. Gaidoz.

Grammaire et vocabulaire du grec vulgaire, par Girolamo Germano, publiés d'après l'édition de 1622, par Hubert Pernot, thèse complémentaire présentée à la Faculté des lettres de l'Université de Paris (*Collection de monuments pour servir à l'étude de la langue et de la littérature néohelléniques.* 3e série, no 7.). Fontenay-sous-Bois, chez l'auteur, 7, rue du Clos-d'Orléans, 1907, in-8 de 320 p.

Répétiteur de grec moderne à l'École des langues orientales et l'un de nos meilleurs néohellénistes, M. Hubert Pernot inaugure une nou-

velle série de la *Collection de monuments*, fondée jadis par le regretté Émile Legrand, par la réimpression d'un ouvrage d'une importance considérable dans l'histoire de la lexicographie néohellénique. Girolano Germano était un jésuite qui, ayant passé de longues années dans les missions de Chio et de l'archipel grec, avait recueilli pour son usage tout ce qu'il avait pu d'éléments grammaticaux et lexicographiques de la langue parlée par les indigènes. Le profit que pouvaient retirer de son expérience ses confrères et tous ceux qui avaient affaire dans ce pays, le décida à publier en 1622 l'ouvrage que nous redonne aujourd'hui M. H. Pernot. Son livre est d'autant plus intéressant que, comme le dit l'éditeur, c'est lui en réalité « qui ouvre la série de dictionnaires romaïques proprement dits » et que la grammaire par laquelle il débute « constitue la première grammaire du grec vulgaire qui ait eu les honneurs de l'impression ».

Le long séjour du P. Germano dans l'île de Chio explique la prédominance dans son ouvrage des formes chiotes; et ce caractère de son livre explique à son tour l'intérêt particulier qu'y a pris M. Hubert Pernot, à qui nous sommes redevables de précieux travaux sur l'île de Chio et qui poursuit depuis des années l'étude de la langue et de la littérature chiotes.

En préparant l'édition de ce précieux *Vocabolario*, assez rare pour avoir échappé pendant un temps aux recherches d'Émile Legrand, M. H. Pernot a été amené à étudier les œuvres analogues écrites dans les XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles. Il nous en donne dans sa Préface une liste intéressante. Cette enquête qu'il a menée l'a conduit à une conclusion assez inattendue : il montre, en effet, que le dictionnaire et la grammaire du grec moderne, publiés respectivement en 1635 et 1638 par Simon Portius, ouvrages assez loués à l'époque et dont le second a eu, en 1889, les honneurs d'une réimpression, ne sont qu'un plagiat et un démarquage de l'œuvre de Germano. Si l'œuvre de Portius est remplie de dialectismes c'est qu'il les a empruntés à son prédécesseur; loin d'être une preuve qu'il soit natif de Chio, ces dialectismes, par la servilité même avec laquelle Portius les a empruntés à son modèle reproduisant des fautes grossières excusables chez un étranger mais inexplicables de la part d'un indigène, parlent plutôt contre cette origine prétendue.

On voit tout l'intérêt que la publication de M. Pernot présente non seulement au point de vue de l'histoire du langage, mais au point de vue de l'histoire littéraire. On regrettera peut-être que cette œuvre importante n'ait point été accompagnée d'un commentaire. M. Pernot explique cette lacune par cette raison que les observations qu'il aurait pu faire ont pris place déjà ou prendront place bientôt dans ses *Études de linguistique néohellénique*. E.-G. LEDOS.

Aux Sources de l'éloquence. *Lectures commentées*, par MARC SANGNIER. Paris, Bloud, 1908, petit in-8 de 401 p. — Prix : 4 fr.

Presque tous les volumes qui portent le nom de M. Marc Sangnier ont quelque chose à la fois d'ingénu et de cavalier, qui est très caractéristique. Ils ont l'air, ou de l'album d'un écolier pressé de se produire, ou du carnet-journal d'un vieil homme de lettres devenu complaisant à ses moindres fragments d'idées et aux notes quelconques de ses fonds de tiroir. Pas un d'eux qui soit un livre, un livre fait, pensé, mûri, écrit. Et ce qu'ils ont de décousu, de désordonné, d'impersonnel et d'insuffisant vous mettrait de mauvaise humeur, si la critique n'était désarmée par l'aveu, tout de même un peu hautain, du sans-façon avec lequel ils furent improvisés. « Peu nous importe que le choix de ces pages semble arbitraire, qu'il le soit en effet... Nous ne nous proposons nullement ici une œuvre d'érudition historique ou de critique littéraire... Notre dessein a été seulement de recueillir, *presque au hasard*, quelques-uns des plus nobles et des plus pathétiques accents de la parole humaine, non pas tant pour instruire que pour soutenir et réconforter ceux qui liront ce recueil... »

A cet aristocratique argument du « bon plaisir », du « *sit pro ratione voluntas* », il n'y a rien à répondre.

Encore qu'on ne voie pas ce que le « réconfort » y perdrait, si le choix avait été plus éclairé et plus juste, si le livre était moins fouillis, on n'a plus le droit de s'étonner que, derrière les orateurs de la Grèce, Démosthène, Eschine, Platon... et Antigone, il n'y ait pas eu la plus petite place pour les Romains, ces maîtres du genre oratoire, ces éloquents diseurs de la vertu patriotique et républicaine, ni que toute l'éloquence religieuse du XIXe siècle soit ici représentée par Lacordaire et Mgr d'Hulst, et toute l'éloquence laïque par Lamartine, Gambetta, Waldeck-Rousseau, Millerand, Clemenceau, Jaurès, Brunetière et M. de Mun. Ne songez même pas à regretter Chateaubriand, Victor Hugo, Royer-Collard, Casimir Périer, Benjamin Constant, Berryer, Montalembert, Ravignan, Dupanloup, Guizot, Dufaure, de Broglie, Jules Simon, etc., etc., ni à vous plaindre que tantôt les morceaux cités soient trop longs et trop connus, comme le *Sermon sur la mort* de Bossuet, l'oraison funèbre d'Henriette de France, tantôt et plus souvent coupés trop menu, remplacés quelquefois même par le récit des scènes violentes qui, dans la réalité, empêchèrent les discours et en tinrent lieu. Ainsi Déroulède, qui prononça tant de belles choses, ne fût-ce qu'à Champigny et à Buzenval, n'est représenté que par un article de Barrès qui raconte cette héroïque soirée de la salle Chaynes où toute l'éloquence du tribun fut de crier « Vive la France ! » au milieu de la meute hurlante des sans-patrie. Ainsi encore avons-nous, entre autres spécimens de l'éloquence de la Révolution, la scène de l'arrestation

des Girondins, celle de Robespierre, ou l'envahissement, au 19 brumaire, de la salle de Saint-Cloud par les soldats de Leclerc. Mais si c'est la fantaisie de M. Marc Sangnier de trouver là plutôt qu'ailleurs les sources de son éloquence?... Craignez, si vous insistez, qu'il ne vous réponde qu'un geste est parfois plus éloquent qu'un discours. Ne discutez pas non plus la boursouflure et le mauvais goût de telles ou telles harangues. Ne dites pas qu'à côté de tel fragment d'un médiocre intérêt, il y avait à prendre une page admirable sur quelque grande idée immortelle. Du moment que tout cela a été recueilli *presque au hasard*, il n'y a, en notant que le commentaire annoncé se réduit à quelques phrases d'admiration exclamative, qu'à constater que n'importe qui peut, avec la collaboration du même hasard, en faire tout autant, et que, dans ce genre de « *Conciones* » français, on avait fait déjà beaucoup mieux. GABRIEL AUDIAT.

Le Clergé à l'Académie, *silhouettes et portraits* par Mgr DE MOUCHERON. Paris, Perrin, 1909, petit in-8 de 383 p., avec une gravure. — Prix : 5 fr.

Sur cent dix-sept hommes d'église qui furent de l'Académie française, l'auteur en élimine neuf, tels que Delille, Sieyès ou Feletz, qu'il ne juge pas assez ecclésiastiques. Il consacre aux autres des notices sommaires, mais généralement exactes. Il n'aurait pu, dans un aussi petit nombre de pages, insérer de vraies biographies, et moins encore des études de critique littéraire : le lecteur trouvera donc le livre un peu court, et c'est là une critique dont plus d'un auteur serait flatté.

Le style est agréable, les anecdotes bien choisies et bien contées; la note générale est cet optimisme bienveillant qui caractérise la prose ecclésiastique. Il y aurait quelques points à discuter et même quelques opinions à contester : j'aime mieux dire que, dans son ensemble, l'ouvrage répond à ce qu'on était en droit d'en attendre et qu'il sera consulté avec profit par tous ceux qui s'intéressent à l'histoire du clergé français. P. PISANI.

HISTOIRE

Saint Ambroise, par P. DE LABRIOLLE. Paris, Bloud, 1908, in-16 de 329 p. (Collection *La Pensée chrétienne*). — Prix : 3 fr. 50.

M. de Labriolle vient de donner à *la Pensée chrétienne* un bon volume sur saint Ambroise. L'homme et l'évêque, dans Ambroise, sont plus intéressants que l'écrivain. M. de Labriolle le sait, et, avec beaucoup d'art, il a encadré les textes dans des études et des notices bien documentées et fort instructives. Dans une *Introduction* sobre et nourrie (p. 1-31), il nous dit la vie et le rôle d'Ambroise, il nous fait connaître

les principa es éditions de ses œuvres et les travaux généraux dont il a été l'objet Les autres indications historiques et bibliographiques sont données à leur place dans le cours du volume. Suivent les extraits d'Ambroise groupés sous quatre titres et encadrés en autant d'études sur le politique (35-162), l'exégète (163-208), le moraliste (209-253), les sermons et les traités dogmatiques. On devine bien que les pages les plus intéressantes sont celles qui nous présentent le politique et le moraliste; quelques-unes, comme celles sur les luttes ariennes (p. 70-95), sont on ne peut plus vivantes et dramatiques. Mais ces pages viennent-elles bien sous la rubrique *Politique*? Ce sont là essentiellement des questions religieuses, et si la politique s'en est mêlée, qui, plus qu'Ambroise, a fait entendre à l'autorité civile qu'elle n'avait rien à y voir? Et nulle part, à vrai dire, Ambroise n'est « politique ». Il est évêque, rien qu'évêque. M. de Labriolle est le premier à le reconnaître et la question n'est peut-être qu'une question de mot. J'ai peur que, sur un autre point, la doctrine ne soit un peu compromise, au moins indirectement. Tout d'abord, M. de Labriolle affecte de séparer Ambroise de ses collègues catholiques dans la lutte contre Priscillien. Il y a eu, je le veux bien, quelques malentendus sur les faits et quelques divergences de vue sur les procédés à employer. Mais il est visible qu'Ambroise admettait, tout comme les autres, la poursuite jusqu'à extinction de l'hérésie et des hérétiques. Ce qui suffirait à le montrer, c'est la lettre à Théodose contre la reconstruction de la synagogue juive que des chrétiens avaient brûlée. Cette lettre scandalise M. de Labriolle. Bien à tort; car elle est inattaquable, en bonne théologie... et M. de Labriolle devrait le reconnaître, s'il admet, suivant la formule de Léon XIII, que les catholiques ont dans le *Syllabus* une règle sûre de pensée et de conduite.

Dans l'ensemble, on eût attendu, dans un volume de *la Pensée chrétienne*, une part plus grande pour la doctrine et pour la piété. Et du même point de vue, la longue lettre sur l'affaire de la vierge Indicia ne me paraît pas être ici à sa place. Je ne vois pas non plus de quel droit on relègue dans la légende ou la poésie un fait attesté de façon très précise par les contemporains, pour cela seul qu'il est extraordinaire ou miraculeux, comme on le fait, par exemple, p. 255.

On pourrait signaler quelques inexactitudes d'interprétation, par exemple, la parenthèse « de l'arche » (p. 278); certains néologismes à la Huysmans, comme « immine » et détails semblables. Mais peut-être ai-je déjà trop insisté sur la critique; car le livre est digne qu'on en dise surtout du bien.

J.-V. Bainvel.

Lamennais. Sa Vie et ses doctrines, par l'abbé CHARLES BOUTARD. II. *Le Catholicisme libéral (1828-1834)*. Paris, Perrin, 1908, in-8 de VI-409 p. — Prix : 5 fr.

1828-1834 : les dates disent ici que, dans l'histoire de La Mennais, elles encadrent la période de la « crise »; crise malheureuse qui se dénoua par la chute du prêtre infidèle à sa mission et à sa foi. Il y a donc un très particulier et très triste intérêt à lire les pages fort sages et impartiales de M. l'abbé Boutard sur cet épisode tragique.

Les dernières années de la Restauration sont marquées chez La Mennais par une grande activité intellectuelle; il devient, avec son frère Jean-Marie, « fondateur d'ordre », chef de la « congrégation de Saint-Pierre », dont le noviciat, la maison de formation est à Malestroit (près de Ploërmel) et le centre intellectuel à la Chesnaie (près Dinan). Les deux chapitres consacrés à cette narration sont pleins de détails curieux et s'appuient sur les révélations précédemment faites par le P. Laveille, dans sa biographie de l'abbé Jean-Marie de La Mennais.

Déjà Féli, entouré de jeunes disciples, rompt avec l'ancien clergé, gallican à ses yeux, dans la personne d'un de ses représentants les plus autorisés : l'archevêque de Paris, Mgr de Quélen, à qui il adresse ses deux « Lettres » fameuses (mars et avril 1829). Quand vient le bouleversement de la révolution de 1830, il est tout préparé à une marche en avant, sans regret pour le gouvernement qui vient de tomber. C'est donc la formation de *l'Avenir*, la création d'une *Association pour la défense de la religion catholique*, d'une *Agence générale pour la défense de la liberté religieuse*.

Époque de fermentation dans les esprits, de généreuse espérance dans les actes, de sincère dévouement. L'analyse détaillée et la synthèse que donne M. Boutard de ces articles de *l'Avenir*, non seulement sortis de la plume de La Mennais mais de ses lieutenants, Lacordaire et Montalembert, soulignent justement la verve, le talent, l'imprévoyance aussi, mais le sens catholique toujours aigu de cette brillante phalange. La loyauté de La Mennais ne saurait être en cause; c'est dans ses lettres, d'un ton si violent, qu'il faut aller chercher le fond de sa pensée; elles sont injurieuses au-delà de ce que l'on peut admettre envers les personnes. Le fameux voyage à Rome, afin de « forcer » le Pape à parler, les vivacités de langage, l'impatience du retour, tout manifeste clairement l'emploi de moyens fâcheusement orgueilleux pour faire prématurément aboutir des idées heureuses. M. Boutard raconte à son tour, mais avec beaucoup de calme, les phases de ces jours agités; il sème son récit de remarques justes, il blâme à raison cette précipitation qui a reculé l'épanouissement des thèses ultramontaines de La Mennais dans ce qu'elles avaient d'orthodoxe et d'approprié au temps, et qui a prêté le flanc aux oppositions systématiques des

« gallicans», puis à leurs mauvais procédés dans l'apparente victoire d'un jour. Sage, raisonnable, Rome ne condamnait que l'excès des théories; elles demeuraient intactes pour s'épanouir cinquante ans plus tard à l'heure venue.

Incompréhensible au premier abord, tant elle choque la logique et les affirmations de sa vie précédente, la défection de La Mennais, se retournant contre l'Église, se conçoit mieux si l'on accepte cette double remarque : il avait rêvé de faire une monarchie théocratique; il rêva de faire une théocratie républicaine. Il marcha donc toujours à l'extrême avant-garde des armées, où il s'enrôla et poussa les aventures avec autant de génie que d'indiscipline. C'est ainsi que l'on compromet les causes que l'on croit servir.

Les lecteurs de M. Boutard, après avoir pris grand plaisir à voir résumer clairement une histoire très délicate par un prêtre soucieux de l'impartialité, auront le droit de regretter des observations sans aménité contre l'abbé Combalot et Lacordaire; des sous-entendus (toujours un peu naïfs) contre les jésuites, des égratignures au passage contre l'abbé Jean, et pour désigner le Souverain Pontife, les cardinaux, les évêques, cette appellation un peu arrogante de la « Hiérarchie », que La Mennais employait lui-même dans un sens aussi prétentieux que malveillant. On donne tort à la « Hiérarchie » d'une façon impersonnelle, quand on n'ose tout haut se dérober à un ordre du Pape, ou critiquer les décisions de telle congrégation, le mandement de tel évêque en chair et en os; c'est commode plus que loyal. La Mennais avait inventé cette expression nuageuse pour faire la transition entre son orthodoxie et son apostasie. J'aimerais que ce mot ne fût plus employé dans ce sens fâcheux. Toujours avec mélancolie l'on relit ce drame de notre histoire religieuse contemporaine, mais aussi avec un poignant intérêt. M. Boutard compte parmi les historiens qui ont le mieux analysé les intentions et les faits de l'École mennaisienne et ajouté à la curiosité passionnante du sujet l'agrément heureux des commentaires.

G. DE G.

La Duchesse de Bourgogne et l'Alliance savoyarde sous Louis XIV, par le comte D'HAUSSONVILLE. T. IV. Paris, Calmann-Lévy, 1908. in-8 de 682 p. — Prix : 7 fr. 50.

La fin de ce grand travail est triste comme le sujet lui-même qu'il raconte; ce sont les morts foudroyantes des enfants et petits-enfants du grand Roi; morts terribles qui jetèrent la France dans l'épouvante, mais auxquelles M. d'Haussonville, sur les rapports de la science moderne, ne pense pas qu'il faille attribuer (comme le firent les contemporains) des caractères mystérieux et criminels. De 1709 à 1711, nous assistons donc à la mort de Monseigneur, à celle de la duchesse de

Bourgogne, à celle du duc, devenu le Dauphin. Autour de ces scènes lugubres, qu'il retrace d'après les meilleurs témoignages, l'auteur rapporte tous les détails de cérémonial et d'étiquette. Puis il relie les différentes parties de son sujet par des études très fouillées sur les événements caractéristiques de la Cour et du temps; le « grand hiver» de 1709; le procès de filiation et de préséance des Rohan, etc.; il étudie surtout les idées politiques de ce duc de Bourgogne sur qui les gens de bien fondaient tant de légitimes espérances; les maximes de ses conseillers, le *petit troupeau*, comme les appelle Saint-Simon, c'est-à-dire les anciens amis de Fénelon devenus les fidèles du prince : les ducs de Chevreuse et de Beauvilliers; il montre le rôle joué par le duc de Bourgogne au Conseil; il scrute les manuscrits de Saint-Simon, les papiers du Dauphin lui-même, ses projets en matière financière ou religieuse; et ces pages (257-351) sont les plus graves, les plus intéressantes de ce volume.

Bien informé, avec un esprit clair, une plume nette, un sens parfait des nuances et la délicatesse d'un cœur pondéré, M. d'Haussonville est très impartial dans un récit auquel on ne saurait peut-être reprocher qu'un peu de froideur, à cause sans doute de cette impartialité même. Il a dessiné autour de la figure de son héroïne, une vue d'ensemble des dernières années de Louis XIV. Ses références sont exactes, ses notes précises. — Une table analytique très complète, très détaillée de deux cents pages, est infiniment précieuse et facilite les recherches dans un vaste ouvrage dont chaque partie se lit avec un rare agrément. G.

L'Église de Paris et la Révolution, par P. Pisani. T. I (1789-1792). Paris, Alphonse Picard et fils, 1908, in-12 de 350 p. — Prix : 3 fr. 60.

Personne n'était mieux préparé que M. le chanoine Pisani à traiter un semblable sujet. Ceux qui connaissent son *Répertoire biographique de l'Épiscopat constitutionnel* savent avec quel soin il s'est documenté de longue date sur l'Église de France pendant la Révolution. Sur les dix chapitres qui composent son nouveau volume, les trois premiers se rapportent bien à l'Église parisienne, mais nous la présentent dans son organisation, dans son chef, dans son esprit et son action à la date de 1789. Les trois suivants, s'ils sont exactement placés au point de vue de la chronologie, constituent une sorte d'Introduction générale à l'histoire des rapports entre l'Église et l'État à cette époque. L'exposé de la législation religieuse de la Constituante, tant à l'égard du clergé régulier que du clergé séculier, condense et éclaire tout ce qui a été écrit jusqu'ici à ce sujet.

Outre les généralités du sujet, ce volume assez mince, mais très

substantiel et que deux autres au moins suivront sans doute, contient le récit des événements d'ordre religieux à Paris de 1789 à 1792. A côté des dates, des chiffres, des détails topographiques, les détails biographiques abondent, et quiconque a marqué dans la lutte entre les Églises réfractaire et constitutionnelle est caractérisé suivant son importance en quelques lignes ou en quelques mots. L'auteur a consulté avec fruit aussi bien les brochures et les écrits de l'époque que les dossiers des Archives nationales. Son dernier chapitre est consacré aux Massacres de septembre, mais il s'est bien gardé de raconter une fois de plus les scènes tragiques dont on a déjà lu les épisodes dans tant d'ouvrages; il se contente de constater que les victimes furent frappées sous prétexte de complicité avec l'étranger, en réalité pour refus de complicité avec le schisme. Une série de cinq appendices met à la portée des lecteurs quelques-unes des curiosités du sujet.

Il serait superflu de rechercher les menues erreurs qui ont pu échapper, dans une étude aussi complexe, au savant chanoine. P. 227 (note) je lis que le curé constitutionnel Demoÿ devint sous l'Empire « professeur suppléant, doyen et recteur » dans une Faculté des lettres. Il faudrait lire : professeur, suppléant du recteur qui était lui-même doyen. Si je relève cette petite inexactitude, c'est à seule fin de rappeler que le mieux informé ne réussit pas encore à l'être infailliblement partout.

L. P.

Saint-Domingue (1629-1789). La Société et la vie créoles sous l'ancien régime, par Pierre de Vaissière. Paris, Perrin, 1909, in-8 de VIII-386 p., avec planches. — Prix : 7 fr. 50.

M. Pierre de Vaissière est un habile et persévérant chercheur. Il a entrepris d'étudier la vieille noblesse française et son rôle, et déjà il nous l'a montrée, en deux volumes dont le succès n'est pas oublié, dans ses antiques manoirs de campagne, et dans la crise révolutionnaire où a sombré son pouvoir. A vrai dire, ce pouvoir était déjà singulièrement restreint par le développement de l'autorité royale, et M. de Vaissière estime que c'est en partie pour en sauver quelques débris que la noblesse s'est portée aux colonies. Là du moins elle échappait un peu au pouvoir central de Richelieu et de Louis XIV, et elle avait encore quelque prestige; en face des populations indigènes à demi sauvages et des aventuriers à demi sauvages aussi, parmi lesquels se recrutèrent les premier colons, la noblesse militaire, avec ses habitudes de commandement et de discipline, pouvait seule maintenir quelque régularité et quelque ordre. Mais là aussi elle ne tarda pas à avoir à lutter contre les intendants autoritaires, toujours épris de centralisation, et dont plusieurs, pour assurer leur prédominance, n'hésitèrent

pas à faire appel aux plus mauvaises passions et à s'appuyer sur les pires éléments; dans cette lutte inégale, la noblesse succomba et ce ne fut pas pour le bien de la colonie.

M. de Vaissière avait d'abord songé à étendre son étude à toutes les colonies françaises; mais en voyant à quelle masse énorme de documents, concentrés dans les archives des ministères, il avait affaire, il s'est résigné à se restreindre et à prendre commesujet celle des anciennes colonies de la France qui en reste le type idéal et qui conserve encore le prestige de la société la plus polie et la plus heureuse évoluant dans le cadre le plus enchanteur,Saint-Domingue. Il semble que,dans cette île véritablement fortunée, la vie était charmante et les jours perpétuellement tissés d'or et de soie. Dans la réalité, il faut bien rabattre de ce rêve : cette société, si belle à voir de loin, l'est beaucoup moins à voir de près. Et ce qui a fait son mal, ce qui l'a perdue, c'est précisément la facilité de sa vie, et, tout spécialement, ce qui permettait aux créoles un *farniente* sans réserve : l'esclavage. Tout le travail étant accompli par les noirs, les maîtres étaient naturellement livrés à toutes les séductions et à tous les vices de l'oisiveté; ils ne s'occupaient même pas de leurs esclaves et laissaient le soin de les diriger à des *commandeurs* qui en abusaient indignement, et ne songeaient même pas à leur donner, nous ne dirons pas une instruction ou une éducation, mais une moralité quelconque. Il faut lire dans le très attachant volume de M. de Vaissière, les chapitres consacrés au *Monde noir* à la *Vie* et aux *Mœurs créoles*. C'est un spectacle attristant et l'on comprend, en le voyant, qu'une société ainsi pourrie devait aboutir où a abouti Saint-Domingue, à la révolution qui a supprimé à peu près les blancs et ramené les noirs à la barbarie. MAX. DE LA ROCHETERIE.

Inventaire sommaire de la collection Bucquet-aux-Cousteaux, comprenant 95 volumes de documents manuscrits et imprimés rassemblés au XVIIIe siècle, sur Beauvais et le Beauvaisis, par le Dr VICTOR LEBLOND. Paris, Champion, s. d., gr. in-8 de XXII-360 p. — Prix : 8 fr.

La collection Bucquet-aux-Cousteaux, donnée au mois de janvier 1906 à la Bibliothèque municipale de Beauvais par M. l'abbé Renet, est certainement l'ensemble de matériaux le plus important qui ait été réuni sur la ville de Beauvais et le Beauvaisis. Trois érudits de la fin du XVIIIe siècle, Danse, Borel et Bucquet, ayant formé le projet d'écrire une histoire de Beauvais, avaient amassé une quantité de documents considérable. De ces trois collections, seule la dernière, dont nous signalons l'inventaire, est entrée dans un dépôt public; celle du chanoine Danse étant maintenant au château de Troussures, près Auneuil, et celle de Borel au château du Vieux-Rouen (Seine-Infé-

rieure). La collection Bucquet fut conservée par sa fille, Mme Aux Cousteaux de Marquerie, et resta dans la famille Aux Cousteaux pendant tout le cours du XIXe siècle, d'où le nom de *Collection Aux Cousteaux* que lui donna M. Labande dans son *Histoire de Beauvais*.

Parmi les documents les plus remarquables de cette collection, qui renferme de nombreux originaux, il faut signaler des extraits de l'ancien *Livre velu*, cartulaire de Beauvais aujourd'hui perdu, des copies des *Registres des délibérations municipales du* XVe *siècle*, des extraits des anciens *Registres des plaids*, aujourd'hui disparus, des copies des anciennes *Archives de l'évêché* qui n'existent plus qu'en partie, des extraits des *Registres capitulaires*. On peut encore signaler des obituaires d'églises et d'abbayes, vingt-trois lettres autographes de Bossuet, enfin une nombreuse correspondance de Bucquet avec différents érudits religieux ou laïques. Une table générale placée à la fin de cet inventaire permet de consulter et de mettre facilement à profit les richesses qu'il signale. J. VIARD.

Les Costentin, seigneurs de Tourville et autres lieux (Coutainville, Vauville, Saint-Germain-le-Vicomte, etc.), par E. SAROT. Coutances, Daireaux, 1907-1908, 2 vol. in-8 de 101 et 273 p., avec 1 planche et 1 tableau généalogique. — Prix : 15 fr.

Les généalogies qui paraissent de nos jours sont le plus souvent des panégyriques. On n'assume guère la tâche ingrate d'établir degré par degré la filiation d'une race que dans le but de satisfaire la vanité nobiliaire d'autrui, ou la sienne propre. Cependant, il se trouve encore, Dieu merci, des généalogistes désintéressés. M. Sarot est de ceux-là; je me plais à l'en féliciter.

Dès les premières pages de son livre, il manifeste le plus complet détachement quant à l'antiquité de la famille dont il écrit l'histoire. Pour les siècles antérieurs au XVIIe, il se contente, à peu près, de transcrire ce qu'ont dit des Costentin le P. Anselme, Moréri et La Chenaye des Bois. J'ai peine à croire qu'il lui ait été impossible de contrôler, par des recherches personnelles, les dires de ces trois auteurs. Sans doute, les Archives départementales de la Manche renferment des chartes qui mentionnent des Costentin à une époque ancienne; et je connais à la Bibliothèque nationale (Pièces originales, vol. 871; Dossiers bleus, vol. 243), nombre de pièces dont l'auteur aurait pu tirer parti. Je suis surpris que M. Sarot ait négligé des sources d'information aussi banales, alors qu'il a su atteindre des documents d'accès difficile, dispersés dans les études des notaires et dans les chartriers des familles normandes. Il semble avoir eu hâte d'arriver au règne de Louis XIV, qui est le temps où le nom de Costentin est parvenu à une large notoriété, — glorieusement, grâce à l'amiral de Tourville, un cadet, — scandaleusement, par la faute des aînés de la maison.

De la carrière de l'amiral, l'auteur ne nous dit presque rien. Il se contente de renvoyer en bloc aux livres qui en ont parlé. Il aurait bien fait de donner, sinon une nouvelle biographie de cet illustre marin, du moins l'indication des ouvrages importants qui ont été consacrés à sa mémoire.

En revanche, il s'étend sur les faits et gestes des Costentin de la branche aînée; il y trouve l'occasion de relever de curieux traits de mœurs. La mésintelligence de François-César de Costentin et de sa femme, Jeanne Le Sauvage, forme le point de départ de toute une série d'événements fâcheux. Un fils de Jeanne Le Sauvage, Jean-Michel, né à une époque et dans des circonstances qui rendaient sa légitimité invraisemblable, arrive, ensuite de longs procès, à se faire reconnaître comme l'héritier du mari de sa mère. Son frère, Jean-Baptiste, mécontent du bailli de Périers qu'il accuse d'avoir favorisé Jean-Michel à ses dépens, se venge en l'assassinant. Condamné à mort, il se réfugie à Jersey et finit par obtenir sa grâce.

L'auteur poursuit la généalogie de cette branche jusque dans sa descendance féminine, et il y rencontre « la Vaubadon », femme divorcée d'un ancien conseiller au Parlement de Rouen, qui, ruinée par une vie de désordres, consent, moyennant un prêt de 60.000 francs, à se faire la complice de Fouché, attire dans un guet-apens le jeune d'Aché, agitateur royaliste, redouté du gouvernement, et le livre aux policiers qui le mettent à mort sur le champ.

Dans le second volume de son ouvrage, M. Sarot étudie en détail la destinée des terres, disséminées dans l'étendue des élections de Coutances, de Carentan, de Valognes, de Bayeux et de Caen, qui ont appartenu aux Costentin. Par là, il apporte une utile contribution à la géographie féodale de la Basse-Normandie. MAX PRINET.

Sainte-Suzanne (Mayenne), son histoire et ses fortifications, par ROBERT TRIGER. Étude publiée pour l'histoire féodale, avec la collaboration du marquis DE BEAUCHESNE. Le Mans, au siège de la Société historique et archéologique du Maine, 1907, in-8 de VIII-271 p. et 18 plans ou gravures.

Qui douterait de l'importance de l'histoire locale, traitée selon la véritable et saine méthode, non seulement pour elle-même, mais pour l'histoire générale, n'aurait qu'à feuilleter pour se convaincre les travaux en ce genre de M. Robert Triger. La preuve vient d'en être faite par lui une fois de plus dans sa remarquable monographie de la ville de Sainte-Suzanne (Mayenne), entreprise et menée à bonne fin avec l'utile collaboration de M. le marquis de Beauchesne. L'ouvrage est ainsi partagé : *Histoire militaire*. I Sainte-Suzanne au XIe siècle. II. Sainte-Suzanne aux XIVe et XVe siècles. III. Sainte-Suzanne pendant

dant les guerres de religion. IV. Les Fortifications. — *Histoire féodale.* Les Seigneurs et la baronnie de Sainte-Suzanne. — *Histoire religieuse et civile.* I. Avant la Révolution. II. Sainte-Suzanne au début de la Révolution et pendant l'invasion vendéenne. III. La Chouannerie dans le canton de Sainte-Suzanne. IV. Sainte-Suzanne depuis la Révolution. — Les notions indicatives ou mêmes rectificatives qui en résultent sur les événements, les institutions, les coutumes, les mœurs, les idées aux divers âges de notre histoire, donnent à ce livre un prix notable, même pour les lecteurs tout à fait étrangers au Maine. Nous y avons relevé, dans une lecture que nous aurions voulu moins hâtive, nombre de détails intéressants, suggestifs. Signalons, à titre d'exemples, ceux qui ont trait à l'art militaire au XIe siècle (siège de Sainte-Suzanne par Guillaume le Conquérant, p. 1 et suiv.); aux premiers emplois de l'artillerie à feu (p. 14); aux *sauvegardes* ou *appatis* pendant l'occupation anglaise du XVe siècle (p. 23); au système de fortification du moyen âge (p. 42 et suiv.); à l'organisation et à la gestion paroissiales et aux mœurs religieuses du XVIIIe siècle (p. 132 et suiv.); aux élections locales et aux assemblées primaires sous la Révolution (p. 148, 151-152); aux volontaires de 1793 (p. 163); à l'insurrection vendéenne (p. 162 et suiv.); à la Terreur (p. 175 et suiv.) et à la chouannerie (p. 179); à la reprise du culte après le concordat (p. 234, 235); à la guerre de 1870-1871, d'après le journal inédit du chanoine Monguillon (p. 251 et suiv.). Et quels types significatifs de la période moderne, révolutionnaire ou contemporaine : le curé Ducastel (p. 132); le citoyen Biard (p. 163); le citoyen Besnard (p. 183 et suiv., 206, 207); le *blanc* Bouteloup (p. 248); etc. — Nous ne cédons pas à notre vieille amitié pour M. Robert Triger, mais à une conviction raisonnée, quand nous présentons ici sa monographie de Sainte-Suzanne au Maine comme un modèle à suivre par tous nos travailleurs provinciaux. M. S.

La Provence à travers les siècles, par ÉMILE CAMAU. Paris, Lechevalier, 1908, in-8 de XI-481 p. — Prix : 7 fr. 50.

Ce volumineux livre sur la Provence n'est que la première partie de l'ouvrage. Déjà l'auteur nous annonce la prochaine publication de la deuxième, sous le titre : *Les Invasions barbares en Provence.* Beaucoup de matériaux sont là luxueusement entassés et peuvent être d'utilité à ceux qui s'occupent de la province du Soleil et de la Côte d'Azur. A considérer le sous-titre de ce volume on voit que M. Camau veut faire grand et épuiser la matière. Aussi commence-t-il par nous exposer la géographie ancienne de la Provence, à savoir même la géologie, description de la structure de la terre, tandis que la géographie proprement dite a pour objet la surface du globe. Et il

nous entretient des différents terrains sous-jacents, de leurs contenus naturels ou fossiles.

La partie : « Géographie ancienne » considère la Provence avant l'homme; — la Provence après la création de l'homme; — la Provence depuis l'ère chrétienne. Celle des « Premiers Peuples » embrasse l'homme des cavernes; — les tribus celto-ligures; — les Massaliotes ; la « Domination romaine » s'étend à la conquête, aux mœurs et institutions, aux travaux et monuments, et la « Civilisation chrétienne » s'occupe de la propagation de l'Évangile, des persécutions et du triomphe du christianisme.

L'auteur mérite les plus grands éloges pour l'honnêteté et le bon esprit, le long et consciencieux labeur de son ouvrage. Beaucoup de références, de notes, d'immenses lectures. Mais les livres ou les revues consultés qu'il nous indique sont-ils de premier ordre? Est-il bien au courant de la partie bibliographique récente se rapportant à son sujet? Nous avons le regret de ne pouvoir l'affirmer. De plus, la bibliographie n'est pas établie d'après la méthode et la rigueur aujourd'hui exigées dans tout travail historique sérieux. Ainsi peut-on actuellement apporter comme une autorité l'*Histoire ecclésiastique* de Darras? M. Camau n'a-t-il pas trop souvent consulté les sources de seconde ou de troisième main?

Les recherches spéciales aux diverses régions provençales fréquemment n'ont pas été assez utilisées. Il est juste de reconnaître que M. Camau n'a pas entendu faire œuvre érudite : « Notre travail, confesse-t-il modestement, et c'est là certainement le seul mérite de ce livre, a consisté à chercher à bien poser et à bien tasser les matériaux amenés par d'autres à pied d'œuvre (p. VIII) »....« Au fait, qu'avons-nous voulu, sinon vulgariser, mettre ce qu'il y a dans des milliers de livres à la portée de tous ceux qui n'ont ni les connaissances nécessaires, ni le loisir, ni la commodité de lire tant d'ouvrages ». Et il a suivi la méthode de A. Thierry dans ses *Récits mérovingiens* (p. X), en circonscrivant son histoire de la Provence, sa petite patrie, non seulement au pays s'étendant de la Durance à la mer, mais aussi aux terres auxquelles la Méditerranée fait, avec le Rhône et les Alpes, une incomparable ceinture. — En dépit de nos précédentes réserves, nous pouvons assurer que ce travail, d'un style très pur, même séduisant, est une importante contribution à l'histoire provençale.

LOUIS ROBERT.

L'Idéal moderne, par PAUL GAULTIER. Paris, Hachette, 1908, in-16 de VIII-358 p. — Prix : 3 fr. 50.

Livre très riche d'idées et qui contient de très belles pages. Il aborde de haut, ce qui veut dire, non pas superficiellement, mais

avec une hauteur de vues vraiment philosophique, les questions dominantes de l'heure présente : question morale, question sociale, question religieuse. Il établit en somme — et ce témoignage très autorisé, très impartial a le plus grand poids — qu'il n'y a nullement incompatibilité entre l'idéal moderne, sinon celui qui règne réellement, du moins celui que semblent devoir accepter toutes les âmes droites d'aujourd'hui, et l'idéal chrétien. C'est une thèse que j'ai tenté de défendre moi-même dans mon livre intitulé : *Aube de siècle* et qui me tient trop au cœur pour que je n'applaudisse pas avec joie à ce magistral ouvrage. Je ne relèverai donc pas les rares passages qui pourraient soit appeler discussion, soit prêter, pour des lecteurs malveillants ou peu éclairés, à interprétation fâcheuse. A propos de la question sociale, j'aime fort l'apologie très opportune de la charité, et la confiance témoignée (p. 239) dans l'association volontaire que j'aurais voulu voir davantage encore mettre en honneur et présenter comme le vrai moyen d'échapper au socialisme. Même avec ce commentaire *plus d'égalité pour plus de liberté* je n'apprécie guère l'expression de *socialisme libéral* que propose M. Paul Gaultier, essayant ainsi de faire une synthèse de ce qui vraiment n'est pas conciliable. — Mais c'est surtout lorsqu'il nous parle de la question religieuse que ses observations sont intéressantes, méritent d'être retenues et méditées. Il fait apercevoir combien sont vaines les tentatives pour fonder la morale sur les sciences de la nature ou de la société, et qu'il ne faut pas sacrifier à une sorte de renaissance de l'idéal antique l'idéal chrétien bien compris, et qu'il faut se garder d'outrer la réaction antiindividualiste qui risque de méconnaître l'éminente dignité de la personne humaine, et que la morale, postulant un Être suprême, mène à la religion, la soutient et est soutenue par elle, et que l'on n'a le droit d'opposer ni la science à la foi chrétienne, ni les exigences de l'esprit moderne à l'autorité d'une religion organisée, c'est-à-dire — bien que notre auteur n'emploie pas ce mot — à l'Église. Ces trop rapides indications montreront du moins quels problèmes capitaux sont abordés par M. Paul Gaultier et avec quelle largeur d'âme.

BARON J. ANGOT DES ROTOURS.

Études de diplomatique anglaise, de l'avènement d'Édouard Ier à celui de Henri VII (1272-1485), par EUGÈNE DÉPREZ. I. *Le Sceau privé, le Sceau secret, le Signet.* Paris, Champion, 1908, in-16 de 127 p. — Prix : 5 fr.

Les archives anglaises sont, pour notre histoire au moyen âge, une des sources de renseignements les plus abondants et les plus précis. Pendant longtemps, en effet, l'Angleterre occupa une partie de notre pays, et c'est en outre une des puissances avec laquelle la France eut

le plus de relations. Un travail sur la diplomatique anglaise pendant cette période ne peut donc que rendre de grands services aux érudits appelés à faire des recherches dans les innombrables séries du *Record Office*.

La diplomatique anglaise du moyen âge se divise en deux grandes périodes, la période anglo-saxonne et la période anglaise proprement dite. Cette dernière se subdivise également en deux : la première qui va de l'avènement de Guillaume le Conquérant en 1066 jusqu'à la mort de Henri III en 1272; la seconde qui commence à l'avènement d'Édouard Ier pour finir à la mort de Richard III, en 1485. C'est cette période seule que M. Déprez a voulu étudier. De plus, dans cet opuscule, qui semble n'être qu'une étape pour un travail plus complet, il ne s'est occupé que des lettres de sceau privé et des lettres secrètes. Il fait connaître et passe en revue neuf sortes de lettres de sceau privé: les brefs de sceau privé, les lettres patentes, les lettres closes, les billets royaux, les protections, les sauf-conduits, les commissions, les congés et enfin les rôles de sceaux privés et trois sortes de lettres secrètes : les mandements sous sceau secret, les mandements sous le sceau du griffon, les mandements sous le signet. Le volume se termine par quelques chapitres sur les pétitions et les suppliques, les lettres des gardiens d'Angleterre, les brefs de sceau privé des rois d'Angleterre, comte de Ponthieu et de Montreuil et enfin par une bonne table des noms de personnes et de lieux. Ce travail témoigne que son auteur connaît parfaitement les archives anglaises et fait bien augurer des publications de textes qu'il annonce. J. Viard.

Pierre le Grand et le Premier Traité franco-russe (1682 à 1717), par le vicomte de Guichen. Paris, Perrin, 1908, petit in-8 de viii-299 p., avec 5 portraits. — Prix : 5 fr.

C'est un ancien diplomate qui a écrit ce premier chapitre d'une histoire des rapports diplomatiques entre la France et la Russie pendant les temps modernes. Il n'a pas eu la prétention de consulter toutes les sources ni d'épuiser son sujet. Je ne vois cités ni les dossiers des Archives de Moscou ni le t. XIII du grand recueil de Martens qui contient le récit, par une plume autorisée entre toutes, des négociations de 1717. Les documents de nos Archives des Affaires étrangères ne sont cités qu'une fois. Ce réserves faites, on constate que l'auteur a beaucoup lu, qu'il ne s'est pas borné à consulter les ouvrages français de l'époque, qu'il a relevé plus d'une pièce intéressante aux Archives nationales, qu'il a usé des sources imprimées russes, allemandes et anglaises.

Son travail se compose d'une Introduction et de cinq chapitres. Dans

l'Introduction il esquisse le tableau des relations franco-russes antérieures au XVIIe siècle. Le chapitre I montre ces mêmes relations s'affirmant, tout en restant intermittentes, à partir de l'avènement de Pierre Ier. Le chapitre II, le plus original de tous, explique au milieu de quelles négociations d'ordre général le rapprochement définitif eut lieu. Le rôle de la Prusse sous Frédéric-Guillaume Ier, au point de vue des projets d'alliance continentale ébauchés alors contre l'Angleterre, est particulièrement étudié. Le chapitre III expose à nouveau les événements les plus connus, c'est-à-dire le voyage du Tsar en France. Le chapitre IV est consacré au traité du 15 août 1717. On aimerait à trouver, dans la conclusion un peu écourtée de cet intéressant ouvrage, quelques pages de plus sur les circonstances qui empêchèrent ce traité de produire toutes ses conséquences.

Cinq portraits figurent en tête des chapitres. On remarquera surtout celui de Frédéric-Guillaume Ier. Il témoigne surtout pour les années de sa jeunesse. A première vue, on hésitera à reconnaître dans ce poupard en perruque poudrée le roi-sergent, l'habitué des tabagies et des corps-de-garde dont nous ont surtout entretenus les historiens.

L. P.

Lettres et papiers du chancelier comte DE NESSELRODE. **1760-1850**. Extraits de ses archives, publiés avec une Introduction par le comte A. DE NESSELRODE. T. V (*1813-1818*) ; t. VI (*1819-1827*). Paris, Lahure, s. d., 2 vol. in-8 de III-305 et III-302 p., avec 2 portraits et un autographe. — Prix : 15 fr.

Les dates de ce tome V indiquent que les correspondances se réfèrent à l'époque du grand effort de l'Europe contre Napoléon, après les désastres de la campagne de Russie. Aussi donc, le ministre du Tsar, qui le suit d'étape en étape pour les négociations, manifeste la plus vive animosité contre l'Empereur, et tous ses correspondants également. Ses billets à sa femme et ceux que lui adresse la comtesse de Nesselrode ont un ton d'enjouement et de franchise: les très longues lettres à Frédéric de Gentz, le diplomate autrichien, éclairent la politique de la Cour de Vienne et le caractère de son « grand chef » le prince de Metternich; Gentz informe le cabinet de Pétersbourg des fluctuations de sa Cour, qui est disposée, dès nos premiers revers, à entrer avantageusement pour elle dans la coalition contre la France. La première invasion, l'arrivée des alliés en France, leur installation à Paris, reçoivent, de tous ces documents, une lumière nouvelle. Plusieurs lettres de personnages considérables, recueillies dans les archives de M. de Nesselrode, bien que ne lui étant pas adressées, offrent un particulier intérêt; à signaler une missive amoureuse bien caractéristique de la mentalité de Berthier, envoyée par lui à sa maîtresse : Mme Visconti (décembre 1813); une lettre capitale de Talleyrand à

l'empereur Alexandre (13 juin 1814); une lettre de Pozzo, après la bataille de Waterloo (19 juin 1815); des lettres de la reine Hortense à l'empereur Alexandre et au prince Eugène, qui ne laissent pas que d'être instructives sur le retour de l'île d'Elbe, qu'elle se défend d'avoir préparé à Paris ni même connu à l'avance.

La période (1819-1827) du tome VI ne nous intéresse pas moins, car Mme de Nesselrode fait séjour en France et écrit à son mari, demeuré à Saint-Pétersbourg, à la tête de la diplomatie de son pays. Très légitimiste, en relations journalières avec la plus haute société de Paris, la comtesse de Nesselrode fréquente les hommes politiques les plus marquants de l'époque; elle ne dissimule point son antipathie pour les libéraux et c'est le cas de dire qu'elle se montre plus royaliste que le Roi, car elle tient en peu d'estime Louis XVIII, « prince rabougri qui est sur son trône comme un magot ». Elle aime passionnément les Français et considère la France « comme sa seconde patrie ». Éloignée de Russie sans qu'on sache bien pourquoi, nous la voyons aux eaux de Carlsbad, d'où elle envoie une série de lettres, été de 1823 et de 1824; à Rome, à l'époque du Jubilé de 1825. Elle reçoit des correspondances pleines de vivacité de la princesse de Talmont, fille aînée de la duchesse de Duras. Elle est en relations affectueuses avec Mme Swetchine. — A côté de ses propres missives, on a placé, à leur date, quelques dépêches diplomatiques, quelques papiers d'État, dont le plus important (p. 180-212) est un très curieux mémoire envoyé (23 novembre 1824) à l'empereur Alexandre, par son frère, le grand-duc Constantin, sur ce qu'il a vu pendant son voyage en Allemagne, à Coblentz, Dresde, etc. Cette série de documents s'arrête au moment de l'avènement de Nicolas Ier.

Les noms cités sont accompagnés d'une courte notice biographique très généralement exacte et précise. Malheureusement c'est là la seule annotation et il y a trop souvent des passages épistolaires, des allusions que le lecteur a le droit d'ignorer et qui auraient nécessité des explications complémentaires. Cela sans doute eût nécessité un tout autre travail, une mise au point beaucoup plus laborieuse et longue, mais au lieu d'une publication intéressante, on aurait eu un ouvrage de premier ordre. On a le droit de le regretter. Ainsi, (c'est un exemple sur vingt cas), quand la princesse de Talmont envoie à son amie la comtesse de Nesselrode « un livre sur l'indifférence qui n'a aucun rapport avec elle» (VII, p. 98), tout le monde n'ira pas deviner qu'à cette date d'octobre 1819, il s'agit vraisemblablement de l'*Essai sur l'Indifférence* de La Mennais, paru en 1818. — Chaque tome est suivi d'un Index alphabétique, et, en tête du tome V, deux miniatures d'Isabey représentant le prince de Metternich et le chevalier de Gentz offrent une illustration agréable.

G. DE G.

Histoire de la Turquie, par YOUSSOUF FEHMI. Paris, Perrin, 1909, petit in-8 de XVIII-360 p., avec portrait. — Prix : 5 fr.

Les Relations de la France et de la Turquie au XVIIe siècle, par LOUIS ROUSSEAU. T. Ier (*1700-1716*). Paris, F.-R. de Rudeval, 1908, in-18 de XVI-396 p. — Prix : 3 fr. 50.

L'auteur de l'*Histoire de la Turquie* réside depuis de longues années en France; il s'y est familiarisé avec notre langue, qu'il écrit avec une grande pureté; il s'y est aussi pénétré des idées à la mode, comme il convient à un « jeune Turc ». Admirateur d'Auguste Comte, il a demandé une préface à un positiviste de marque, M. Baumann, et, dans sa conclusion, il reproduit en se les appropriant, quelques passages du fameux rapport de M. Charlot. Très libéré de scrupules religieux, il reste cependant attaché à l'islamisme, qu'il considère comme le lien civil qui assure la cohésion du bloc ottoman. Il professe un grand mépris pour les chrétiens d'Orient et n'a pas beaucoup plus de considération pour ceux d'Occident : il trouve (et en cela il n'a pas toujours tort) que la conduite des puissances européennes explique et légitime les procédés dont les Sultans ont usé par réciprocité. Son livre est donc un mémoire justificatif dans lequel l'accusé ne craint pas de prendre l'offensive.

Ces réserves posées, je dois reconnaître que le livre est bien fait : un court chapitre est consacré à chaque Sultan, avec un résumé très clair des principaux événements de son règne. Naturellement, les chapitres s'allongent à mesure que nous nous rapprochons des temps modernes, et l'auteur étudie avec une particulière complaisance les révolutions tentées ou accomplies sous les prédécesseurs d'Abdul Hamid; il y voit la préparation de plus en plus prochaine de la révolution du 24 juillet dernier, que, dans son épilogue, il salue avec un enthousiasme qui rappelle celui des honnêtes constituants de 1790.

Dans un temps où Grecs, Roumains, Bulgares, Serbes et autres frères ennemis publient des ouvrages destinés à établir leurs prétentions rivales, il était désirable qu'un membre du parti jeune-turc prît la parole à son tour pour exposer, à sa manière, la question d'Orient. Je ne sais pas s'il arrivera à convaincre tous les lecteurs, je crains même que certaines de ses thèses paraissent quelque peu paradoxales, mais tous ceux qui veulent se former une opinion raisonnée doivent écouter ce témoin et retenir quelque chose de ses dires. Grâce, en partie, au talent avec lequel ils sont exposés, ils ne manqueront pas de faire impression.

— Le volume de M. Rousseau, premier d'une série qui pourra bien en compter cinq ou six, est relatif à la période qui va de 1700 à 1716. Deux ambassadeurs ont représenté la France à Constantinople pendant ces seize années : le marquis de Ferriol et le comte des Alleurs. Le premier, espèce de soldat de fortune, ne paraît avoir possédé aucune

des qualités qui font le bon diplomate : dès son arrivée, il souleva, à propos de questions puériles d'étiquettes, des conflits qui le disqualifièrent pour toujours aux yeux des Turcs. Violent dans ses paroles autant que dans ses actes, il sut se mettre dans son tort même quand il avait le bon droit pour lui; sa vanité le ridiculisa, son peu d'application au travail l'empêcha de traiter avec suite les affaires qui lui étaient confiées; au bout de dix ans, la Porte demanda son rappel et son départ fut unanimement salué par un soupir de soulagement. Il eût pu cependant servir utilement son pays : l'Europe entière était coalisée contre Louis XIV à l'occasion de la succession d'Espagne, et l'entrée d'une armée turque en Hongrie eût obligé l'Empereur à réduire les forces qui menaçaient nos frontières. Ferriol ne sut pas provoquer cette diversion; peut-être, faute de savoir s'y prendre, détourna-t-il même le Sultan de venir en aide à la France.

M. des Alleurs, qui succéda à M. de Ferriol, avait résidé pendant plusieurs années auprès de Rakoczy, chef de l'insurrection hongroise. Quand il arriva à Constantinople, Charles XII, battu par Pierre-le-Grand, venait de se réfugier à Bender. Des Alleurs essaya d'amener une entente entre le Sultan et le roi de Suède, et, s'il n'y réussit que trop tard, c'est que les exigences du fier vaincu de Poltava étaient inacceptables. Par sa droiture, sa souplesse et sa patience, il ne tarda pas à reconquérir les bonnes grâces des Turcs et à faire oublier les insignes maladresses de son prédécesseur.

On voit combien est intéressant le sujet choisi par M. Rousseau. Il y avait des pages bien attachantes à écrire; elles le seraient plus encore si l'auteur, en se condamnant à une méthode strictement chronologique, ne s'était mis dans l'impossibilité de traiter à fond et avec suite les vastes problèmes qu'il avait à étudier. Le récit paraît décousu et l'intérêt s'émiette. De plus, cet ouvrage se trouve dépourvu d'utilité pour les historiens de profession par suite de l'absence systématique de notes. M. Rousseau cite un grand nombre de documents importants, mais il se garde de dire où il les a pris; il est donc impossible de s'y reporter, et, dans plus d'un cas, cela eût été nécessaire, car ces documents ont été mal lus. Par l'inattention ou l'inexpérience du copiste, les noms sont continuellement estropiés. On sait, par exemple, que dans l'écriture du XVIIe siècle, la lettre « *u* » s'identifiait avec la lettre « *v* » : on écrivait : « *auec*, *pouuoir* » et comme, d'autre part, l' « *u* » mal écrit se confond facilement avec l' « *n* », il en résulte que M. Rousseau nous parle du « Cap Spartinento » du hongrois « Hornath » (pour Horvath), et du patriarche arménien « Anedik ». Or, Avedik, pour qui a un peu étudié l'histoire de l'Orient, n'est pas un personnage quelconque : pendant l'ambassade de M. de Ferriol, il joua un rôle très important : tour à tour partisan de Rome et fau-

teur de schisme, déposé et rétabli, il joua des deux partis jusqu'au jour où, par un des procédés qui lui étaient familiers, Ferriol le fit enlever et conduire en France: il y fut détenu et quelques écrivains ont cru pouvoir l'identifier avec le « Masque de fer ». M. Rousseau, qui paraît ignorer cette légende, nous dit qu'Avedik fut incarcéré à Messine, dans la prison de l'Office (probablement du Saint-Office), mais il ne nous indique pas ses sources, et je le regrette.

Tous ces défauts n'empêchent pas le livre de M. Rousseau de contenir une foule d'histoires amusantes, sinon authentiques, qui feront passer des moments agréables à des lecteurs indifférents aux questions de méthode sur lesquelles je m'excuse d'avoir un peu longuement insisté.

P. Pisani.

Le Conventionnel Goujon (1766-1793), par L. Thénard et R. Guyot. Paris, Alcan, 1908, in-8 de XVIII-243 p. — Prix : 5 fr.

Le héros de cette biographie en quatorze chapitres, Goujon, n'a pas manqué de panégyristes, même longtemps après sa mort. Dès l'an VIII, son beau-frère Tissot lui consacrait une notice pathétique intitulée: *Souvenirs de prairial*. Bien plus tard, il était loué sur le mode lyrique par M. Claretie dans *les Derniers montagnards*, par Michelet dans sa *Révolution*. De nos jours, deux hommes également sympathiques à sa mémoire, ont voulu, preuves en main, expliquer l'enthousiasme de leurs devanciers. Il n'y a pas eu collaboration, mais travail successif, partiel de l'un et de l'autre. M. Thénard a réuni les matériaux des sept premiers chapitres et d'une publication documentaire qui n'a pas abouti. Après sa mort, M. Guyot a rédigé lesdits chapitres et les a complétés par sept autres, fruit de ses études personnelles; mais, à la suite d'une de ces interventions féminines que connaissent trop bien tous les chercheurs d'histoire moderne, il n'a pu citer textuellement une partie des documents réunis par M. Thénard. L'œuvre est donc hybride et néanmoins intéressante.

Goujon y apparaît sous son vrai jour. C'est le jacobin sans épithète, disciple aveugle de Rousseau, fanatique de vertu et par surcroît d'irréligion. Il a quêté comme son maître, mais sans succès, les couronnes de l'Académie de Dijon (p. 8, 12-15) et il restera versificateur jusqu'au pied de la guillotine (p. 182-184). Ce Bressan, déraciné en Seine-et-Oise, y devint procureur général syndic au Conseil général et inaugura le baptême civil à la mairie de Versailles (p. 56). Entré à la Commission des subsistances de la République (ch. VIII) et, pendant trois jours, chargé des ministères réunis de l'intérieur et des affaires étrangères (p. 100), il siégea ensuite à la Convention comme remplaçant d'Hérault-Séchelles, sans jouer, sous le règne de Robespierre aucun rôle, si ce n'est par sa mission aux armées du Rhin et

de la Moselle. Là, il se distingua surtout par des inventaires dans les couvents de Trèves, prétendant tirer de ces établissements deux milliards au profit de la République (p. 127), ainsi que par un arrêté contre les prêtres, une des plus brutales violations de la justice et des droits de l'homme qui aient été commises à cette époque (p. 118-121). Ce n'en était pas moins « l'âme la moins cruelle et la plus sensible qui fût », nous dit son biographe, par allusion sans doute à son idylle matrimoniale avec Lise Connéry, assez semblable à celle de Camille Desmoulins et de Lucile.

Les chapitres XI, XII et XIII appartiennent vraiment à l'histoire générale. M. Guyot y a raconté de nouveau, sur pièces, avec soin, l'épisode le plus tragique de la Terreur thermidorienne. Il n'a pu (ce qui est presque impossible dans une biographie de conventionnel) séparer Goujon de ses collègues, les victimes du 1er prairial. On voit là, en traits saisissants, comment les jacobins de l'an III immolèrent les jacobins de l'an II, vengeant ainsi sans le vouloir les jacobins de la Gironde frappés le 31 mai. Goujon périt sous les coups d'une commission militaire, par la même procédure que les émigrés pris les armes à la main. Son biographe a reproduit, d'après Tissot, ses dernières lettres à sa femme : elles sont touchantes. Sa lettre d'adieux à sa mère (p. 211-212) laisse une impression plus mélangée ; on y sent l'homme qui joue au stoïcien antique et qui, avant de mourir comme Caton, a rédigé lui-même, afin de pouvoir la connaître, son oraison funèbre. L. P.

Lettres du prince de Metternich à la comtesse de Lieven, 1818-1819, publiées avec une Introduction, une Conclusion et des notes, par JEAN HANOTEAU. Paris, Plon-Nourrit. 1909, in-8 de a-j et LXXIII-421 p. — Prix : 7 fr. 50.

La comtesse, puis princesse de Lieven (1785-1854), fille et femme de généraux russes, dont le second fut ambassadeur à Londres, de 1812 à 1834, avait été célèbre en son temps parmi le monde diplomatique pour le salon politique qu'elle présidait et l'esprit de curiosité et d'intrigue qu'elle déployait. Sur deux terrains différents, elle avait joué un véritable rôle : en Angleterre, pendant que son mari représentait la Russie ; en France, à partir de 1837, où, sans caractère officiel cette fois, mais dans une intimité étroite avec M. Guizot, elle reçoit les diplomates, les hommes politiques et les hommes d'État. Elle n'était point belle, si l'on en croit le pinceau des peintres et la plume des contemporains, mais son activité d'esprit et son aisance de conversation rendaient ce salon très couru et sa langue très redoutée. D'elle, M. Ernest Daudet a écrit, il y a cinq ou six ans, une très agréable biographie : *Une vie d'ambassadrice au siècle dernier*. Elle avait une renommée de galanterie assez marquée ; on citait des noms

illustres, même le roi Georges IV. Aujourd'hui des documents prouvent péremptoirement une liaison amoureuse avec le prince de Metternich.

Dans ses *Mémoires d'outre-tombe* (tome IV), Chateaubriand l'avait dit avec une pointe de malice. M. Daudet écrivait (*Revue hebdomadaire*, juillet 1899), un article très suggestif et très piquant intitulé : *Un Roman du prince de Metternich*, composé avec des fragments de lettres de Mme de Lieven. Cette aventure galante, qui commence en coup de foudre (l'ambassadrice, qui ne connaissait pas de vue le prince le 18 octobre 1818, a succombé, dans un moment de fièvre, le 14 novembre), se termine en 1829, très atténuée par l'absence presque constante des deux amants. Ce sont, en partie, les lettres de Metternich que publie aujourd'hui M. Jean Hanoteau, celles qui, échangées sous le couvert de la valise diplomatique de Londres à Viennne, vont du mois d'octobre 1818 à la fin d'avril 1819.

Les amateurs de révélations scandaleuses n'auront rien à glaner là; car le ton, malgré le tutoiement très vif, est toujours retenu et les sujets abordés sont, avec la politique, des dissertations philosophiques sur la tendresse du prince. Metternich raisonne, disserte sur lui principalement, avec une complaisance, une vanité très caractéristiques. C'est ici un portrait moral tout à fait curieux du célèbre diplomate. Pas d'anecdotes, peu de faits historiques, seulement le récit intéressant et agréable de son voyage en Italie (p. 234) de février à avril 1819, où il accompagne l'empereur d'Autriche à Florence, Rome et Naples. Il y a là beaucoup de traits à retenir. La correspondance s'arrête brusquement. Les manuscrits retrouvés ne vont pas plus loin.

M. Jean Hanoteau, qui a eu la bonne fortune de les découvrir, les a publiés avec un soin extrême et une méthode historique excellente. Il serait difficile de mieux « éditer » un texte. Il l'accompagne d'une Introduction et d'une Conclusion où il dit par le détail les précédents de ses personnages et la fin de leur histoire. Chaque nom cité est identifié avec la plus minutieuse exactitude, selon les références bibliographiques les mieux vérifiées. M. Jean Hanoteau sera payé de sa peine par le plaisir qu'il donne à son lecteur, par la confiance qu'il lui inspire. Ce sont là de ces livres que l'on a profit à consulter pour leur sujet, mais surtout pour la valeur de leur mise au point. C'est, dit-on, un début : il est heureux, et digne de tout éloge.

Il manque seulement deux portraits de Metternich et de Mme de Lieven, qui eussent bien illustré ce volume si attrayant et si recommandable.

GEOFFROY DE GRANDMAISON.

BULLETIN

El Santo Evangelio de Nuestro Señor Jesucristo i los Hechos de los Apóstoles, por PRIMITIVO SANMARTÍ. Barcelona, Luis Gili, 1908, in-12 de 415 p., illustré. — Prix, cartonné toile, fers spéciaux : 2 fr. 50.

Ce livre peut servir d'histoire du Nouveau Testament à l'usage des enfants et des pères de famille. Le récit des quatre Évangélistes y est harmonisé d'une façon très simple et conformément à l'interprétation la plus autorisée des exégètes. Il est divisé en petits paragraphes fort clairs, rédigés dans le style qui convient à un sujet de cette nature, c'est-à-dire se rapprochant aussi scrupuleusement que possible du style évangélique. Il est certain que si, suivant le louable désir qu'en exprime l'auteur, on lisait tous les jours quelques pages en commun dans les foyers chrétiens, de la Vie de Notre-Seigneur et des actes des Apôtres, on vivrait plus saintement et l'on pratiquerait avec plus de courage les vertus chrétiennes. G. BERNARD.

Le Pallium, par JULES BAUDOT. Paris, Bloud, 1909, in-16 de 64 p. — (Collection *Science et Religion*). — Prix : 0 fr. 60.

La série liturgique publiée sous la direction du RR. Dom Cabrol continue à s'enrichir. *Le Pallium* nous apporte une excellente monographie où nous voyons cet ornement dans ses origines les plus lointaines. Dès le troisième siècle avant Jésus-Christ, en usage chez les Romains, il n'a guère alors que le nom de commun avec ce qu'il sera plus tard. Au quatrième siècle de notre ère il est devenu un signe honorifique qui appartient de droit au Souverain Pontife. Au dixième siècle il a sa forme définitive. Bande étroite de laine blanche, posée sur les épaules en manière de collier d'où se détachent deux pendants, l'un par devant, l'autre par derrière. Cette bande est ornée de huit croix noires. Le Pape donne cet insigne aux archevêques et à quelques évêques. A partir du huitième siècle, il devient un signe de juridiction. On a plaisir et profit à suivre avec Dom Baudot les péripéties de cette histoire. La deuxième partie liturgique nous fait assister à la préparation et à l'imposition du pallium; on en dit les usages; on en explique le symbolisme. Il est regrettable de voir répété que le pallium est envoyé *du tombeau des saints apôtres*, alors que tous les textes disent : *de corpore B. Petri sumptum*. Et c'est sûrement la pensée de l'auteur. A. VIGOUREL.

Le Sens catholique, par HENRI COUZET. Paris, Bloud, 1909, in-12 de 128 p. (Collection *Science et Religion*). — Prix : 1 fr. 20.

L'auteur a résumé en quelques pages les instructions données par lui dans la chapelle de l'Institut catholique de Paris pendant le Carême 1908. Le but qu'il s'est proposé est de bien remettre les catholiques en face de leur devoir actuel. Ce devoir c'est d'être vraiment catholiques non pas seulement dans leurs traditions et dans quelques habitudes, mais dans tout leur être et dans toute leur vie. Il s'agit donc de penser et de sentir en catholiques, de former leur conscience d'après les principes imprescriptibles du catholicisme; d'agir en catholiques, d'obéir à l'Église en catholiques; d'être apôtres catholiques. Ces vérités si utiles sont clairement et pratiquement rappelées. Travail réconfortant pour ceux qui gémissent de voir trop souvent le sens catholique méconnu et oublié. Il sera profitable à certaines âmes qui associent trop aisément, et pour leur plus grand préjudice, l'esprit du monde au vrai esprit de l'Église. A. C.

Quelques Pages sur le mouvement catholique chez les femmes en Angleterre, par L. de Beauriez. Paris, Perrin, 1908, in-16 de 165 p. — Prix : 2 fr. 50.

Ces *Quelques Pages* émanent d'un observateur qui a su voir et qui sait raconter. C'est avec maint détail savoureux que Mme de Beauriez décrit l'hôpital français de Londres, tenu par des religieuses de Versailles, les Servantes du Sacré-Cœur de Jésus (p. 22-26) et surtout le cercle pour femmes pauvres (*settlement*), dirigé par Mme la duchesse douairière de Newcastle en personne (p. 39-58). Elle énumère avec sympathie plusieurs des nombreuses femmes distinguées, qui, par leur plume et leur talent, ont créé, en Angleterre, une fort intéressante littérature catholique (p. 91-108). Mme de Beauriez « cause » avec l'aimable aisance d'une personne de bonne compagnie, et son ouvrage, tout sommaire qu'il puisse être, sera grandement utile aux gens du monde.

On comprend peu la raison d'être d'un long appendice (p. 115-164), parfaitement étranger au sujet du volume. D'autre part, l'auteur donne au premier roi chrétien du Kent le nom d'*Ethebred*, là où il faudrait écrire *Ethelbert* (p. 12). Yves de la Brière.

Apologétique vivante. Un chrétien. *Journal d'un néo-converti*, par Lucien Roure. Paris, Beauchesne, 1908, in-16 de vi-83 p. — Prix : 1 fr.

Le présent opuscule n'est pas une auto-biographie, bien qu'il en ait la forme; mais, sous la fiction de certains faits matériels et la fusion en un personnage d'éléments d'origines diverses, il ne raconte que des choses vraies, vécues, et l'on peut dire, à ce point de vue, que, sous une forme arrangée, c'est bien un livre d'« apologétique vivante ». Un jeune docteur se convertit par la méditation du fait de l'Église, dont il ne peut trouver l'explication raisonnable que dans son caractère divin. Converti, il ne cesse de poursuivre son mouvement d'ascension chrétienne, à travers les obstacles, les épreuves, les traverses de toutes sortes qui ne manquent jamais à une vie chrétienne, même à celles, qui, de loin, paraissent les plus heureuses. Victime et martyr de ses convictions, — l'on conviendra que rien n'est plus commun aujourd'hui, — il a tout juste le temps de tremper ses lèvres dans la coupe du bonheur chrétien et de connaître les nobles joies d'un amour béni de Dieu. A l'appel du devoir, il va, il court, sans regarder derrière lui, où le danger se montre, et il meurt victime de son devoir professionnel, le sourire illuminé par les espérances chrétiennes, qui lui montrent par delà la tombe le séjour où l'attendent tous ceux qu'il a le plus aimés. Sa mort fut saluée par ce cri touchant, qui est la plus belle des oraisons funèbres : « Le saint de notre ville est mort ». Voilà toute l'histoire du néo-converti. Elle est à la fois très touchante et pleine d'excellentes leçons, et très bien adaptée aux besoins des âmes inquiètes d'aujourd'hui. En l'écrivant, M. Lucien Roure, qui est un philosophe distingué, a vraiment écrit un excellent livre, et ce qui est mieux encore, un livre bienfaisant. Édouard Pontal.

Catalogue de livres choisis pour une famille chrétienne. par Un Père de la Compagnie de Jésus. 1re et 2e parties. Paris, Retaux, 1907-1908, 2 vol. in-12 de 93 et de 117 p. — Prix : 2 fr. 50.

C'est une très heureuse idée de dresser un catalogue de livres choisis pour les familles chrétiennes. On devine en effet, sans qu'il soit nécessaire d'insister, les services qu'on peut attendre d'une pareille publication : il en existe déjà de similaires; mais comme ces catalogues ne sont jamais

et ne peuvent pas être complets, et que, dans tous, subsistent des lacunes, il est utile d'en avoir plusieurs à sa disposition, car ils se complètent les uns par les autres.

Le nouveau catalogue que je présente à nos lecteurs comprendra trois parties : la première, *Historique, hagiographique et géographique*; la seconde, *Scripturaire, apologétique et ascétique* : ces deux parties sont publiées. La troisième, qui est en préparation, sera *scientifique, littéraire et artistique*. En l'absence de cette troisième partie, il m'est difficile de donner une appréciation définitive et juste des deux premières, où je pourrais relever des lacunes qui seront peut-être comblées par la troisième. Je me contenterai donc de préciser la composition des deux premières parties.

Voici la division de la première : I. *Histoire ecclésiastique*. 1° Généralités; 2° ouvrages spéciaux, monographies; 3° Hagiographie : A. Généralités; B. Monographies.

II. *Histoire profane*. 1° Généralités. 2° Histoire de France : A. Avant 1789 B. Depuis 1789. 3° Histoire étrangère. — Sans entrer dans les détails, cette partie *historique* est tellement brève qu'elle ne peut pas ne pas être forcément très incomplète.

III. *Biographie*. 1° Généralités. 2° Monographies : A. Hommes. B. Femmes. — J'avoue que je ne vois pas bien pourquoi la partie *Biographie* est distincte de la partie *Histoire*, dont elle ne devrait former qu'un chapitre spécial. Nous notons qu'on y trouve plusieurs biographies de Louis XVII et de Madame Élisabeth, lesquelles n'ont pas plus de titre à y figurer que celle de Jeanne d'Arc, qui n'y est pas.

IV. *Géographie et voyages*. 1° Généralités; 2° Monographies.

V. *Revues et journaux*. En appendice, une liste alphabétique des saints, bienheureux et vénérables, puis des autres personnages avec les numéros correspondants du catalogue.

Après la première partie *Historique, biographique et géographique*, qui comprend aussi les *Revues et Journaux*, la seconde partie *Scripturaire, apologétique* et *ascétique*, se divise ainsi qu'il suit :

I. *Écriture sainte*. II. *Catéchisme*. III. *Apologétique*. IV. *Liturgie*. V. *Sermonnaires*. VI. *Paroissiens, Livres de piété*, etc. VII. *Méditations*. VIII. *Vie chrétienne dans le monde. Ascétisme*. Dans cette partie sont indiquées les *Lettres d'Ozanam* et de *Mgr d'Hulst* : pourquoi pas celles de Mgr Dupanloup et celles de Louis Veuillot, sans parler de quelques autres ? IX. *Dévotions*, subdivisées en huit chapitres. X. *Préparation à la mort* : maladies, afflictions, persécutions. XI. *Préparation au sacerdoce et à la vie religieuse*. Enfin une liste alphabétique des auteurs. Je note que, sous la première rubrique ne figurent pas les vies de *Jésus-Christ*, de Louis Veuillot, et de Mgr Dupanloup, qui pourtant ne dépareraient pas la collection.

Ce catalogue étant principalement destiné aux personnes du monde, il me semble que la partie ascétique est trop abondante et trop longue, peut-être un peu aux dépens des autres. Malgré tout, voilà deux excellents petits livres, pleins de précieuses indications. ÉDOUARD PONTAL.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — Nous avons appris avec un bien vif regret que le marquis COSTA DE BEAUREGARD, ce gentilhomme, qui fut un grand chrétien, un ardent patriote et un remarquable écrivain, est mort à Paris, presque subitement, le 16 février. Après avoir brillamment combattu sur divers champs

de bataille en 1870, à la tête des mobiles de la Savoie, sa province natale, il était venu siéger à l'Assemblée nationale de Bordeaux. Mais, en 1876, il abandonna la politique active pour défendre, par la plume, les traditions auxquelles il était attaché. Les livres qu'il a publiés et qui lui ont ouvert les portes de l'Académie française, où il a remplacé, en 1896, M. Camille Doucet, sont l'œuvre d'un profond penseur et d'un fin lettré. En voici les titres : *Un Homme d'autrefois, souvenirs recueillis par son arrière-petit-fils* (Paris, 1877, in-12), ouvrage couronné par l'Académie française et plusieurs fois réédité; — *Prologue d'un règne. La Jeunesse du roi Charles-Albert* (Paris, 1888, in-8); — *Épilogue d'un règne. Milan, Navarre et Oporto. Les Dernières Années du roi Charles-Albert* (Paris, 1888, in-8); — *Le Roman d'un royaliste sous la Révolution. Souvenirs du comte de Virieu* (Paris, 1892, in-8); — *La Charité sociale en Angleterre* (Paris, 1896, in-8); — *Prédestinée* (Paris, 1896, in-8), ouvrage qui avait paru d'abord sous le voile de l'anonymat; — *En Émigration. Souvenirs tirés des papiers du comte A. de la Ferronnays*, 1777-1814 (Paris, 1900, in-8); — *Courtes Pages* (Paris, 1902, in-8); — *Liberté, égalité, fraternité* (Paris, 1904, in-12). M. Costa de Beauregard a écrit en outre dans divers journaux, particulièrement dans *Le Gaulois*, auquel il a fourni une collaboration régulière.

— Un autre écrivain, non moins ardent patriote et de plus un zélé défenseur de l'Église, M. Émile Keller, est mort à Paris, le 21 février, à 81 ans. Sa disparition cause un grand vide chez les catholiques français. Né à Belfort le 8 octobre 1828, M. Émile Keller fit de brillantes études et fut admis à l'École polytechnique en 1847. Toutefois, il n'y entra pas et préféra s'adonner à des études d'histoire et de philosophie religieuse. Élu en 1857 au Corps législatif avec l'appui du gouvernement, il se sépara bientôt de la politique impériale au sujet des affaires d'Italie et se montra un des plus énergiques défenseurs de la puissance temporelle des Papes. Réélu plus tard, cette fois malgré l'opposition que lui fit l'Administration, il protesta vivement contre l'annexion de l'Alsace et de la Lorraine et porta la parole avec autorité dans presque toutes les discussions importantes. Il échoua aux élections de 1881, mais fut élu de nouveau en 1885. Il ne se représenta pas de nouveau au scrutin de 1889, mais ne cessa point pour cela de lutter pour la Papauté et pour la France. Personne, en notre temps, n'a plus intimement allié le patriotisme et la religion. Jusqu'à sa dernière heure il a su mériter l'admiration reconnaissante des catholiques et forcer l'estime respectueuse de leurs ennemis. M. Émile Keller laisse un certain nombre d'ouvrages admirablement écrits, dont l'influence a été considérable. Ce sont les suivants : *Histoire de France* (Paris, 1852, 2 vol. in-12); — *Influence pacifique de la charité chrétienne sur la société moderne* (Paris, 1856, in-8); — *L'Encyclique et les libertés de l'Église gallicane* (Paris, 1860, in-8); — *Les Budgets de* 1863, 1864 *et* 1865 (Paris, 1864, in 8); — *L'Encyclique du* 8 *décembre* 1864 *et les Principes de* 1789, *ou l'Église, l'État et la Liberté* (Paris, 1865, in-8); — *Dix années de déficit, de* 1859 *à* 1869 (Paris, 1869, in-8); — *Le Général de Lamoricière, sa vie militaire, politique et religieuse* (Paris, 1873, 2 vol. in-8); — *Les Congrégations religieuses en France, leurs œuvres et leurs services* (Paris, 1880, gr. in-8), ouvrage qui fut honoré d'un bref particulier du Pape ; — *La Vie de Jeanne d'Arc* (Paris, 1894, in-16); — *L'Ouvrier libre* (Paris, 1898, in-18). Quelques-uns de ces ouvrages ont été plusieurs fois réimprimés.

— Le Tout-Paris qui raffole du théâtre, du roman et de la littérature légère, a été mis en émoi le 7 février en apprenant que M. Catulle Mendès venait de mourir d'une façon tragique, à Saint-Germain-en-Laye, à l'âge

de 68 ans. Fils d'un père israélite et d'une mère catholique, M. Catulle Mendès était né à Bordeaux le 22 mai 1841. Après avoir suivi ses parents en Italie et en Allemagne, il vint, jeune encore à Paris, et immédiatement se jeta avec ardeur dans la littérature, s'efforçant d'attirer l'attention par l'étrangeté de la forme et par la hardiesse scabreuse des tableaux. Il avait dix-huit ans seulement lorsqu'il fonda la *Revue fantaisiste*, qui fit grand bruit dans le monde littéraire, et devint l'organe du groupe des « Parnassiens. » C'est dans cette revue qu'il inséra une pièce de vers : *Le Roman d'une nuit*, qui lui valut une condamnation à un mois de prison et 500 francs d'amende. Poète, romancier, dramaturge et chroniqueur, M. Catulle Mendès a écrit une foule de choses qu'on ne peut ni lire ni entendre. Aussi sa puissance de travail, son érudition étendue et les diverses autres qualités qu'il faut lui reconnaître, ne peuvent-elles faire oublier qu'il fut un grand corrupteur. Il a abordé successivement la poésie, le roman et le théâtre, et dans chacun de ces genres sa principale préoccupation est de produire des excitations malsaines et des effets littéraires étranges. Nous ne citerons qu'un petit nombre de ses œuvres : il en est trop parmi elles dont nous ne saurions même rappeler les titres. Comme poète il a donné : *Philomela* (Paris, 1864, in-18) ; — *Hesperus* (Paris, 1869, in-8) ; — *Contes épiques* (Paris, 1870, in-8) ; — *Odelette guerrière* (Paris, 1871, in-18), etc. Parmi ses romans, ceux parus avec des titres convenables sont : *La Vie et la mort d'un clown* (Paris, 1879, in-18) ; — *Le Crime du vieux Blas* (Paris, 1882, in-18) ; — *Monstres parisiens* (Paris, 1882, in-18); *Le Rose et le Noir* (Paris, 1883, in-18) ; — *Mephistophela* (Paris, 1890, in-18). Sous la forme dramatique, il a composé les ouvrages suivants qui n'ont pas tous été joués : *La Part du Roi*, comédie en un acte (Paris, 1872, in-16); — *Le Capitaine Fracasse*, opéra comique en 3 actes (Opéra-Comique, 1870) ; — *Les Mères ennemies*, drame en 3 actes (Ambigu-Comique, 1882) ; — *Le Châtiment*, drame en une scène, en vers, (1887) ; — *Gwendoline*, opéra en deux actes (1886) ; — *La Femme de Tabarin* (Théâtre libre, 1887); — *Isoline*, féerie en trois actes (Renaissance, 1888); — *Fiammette*, drame en 6 actes, en vers (Théâtre libre, 1889); — *Médée* (1905); *Ariane*, opéra (1906) ; — *La Vierge d'Avila* (1906), pièce où l'auteur s'est permis de mettre sur la scène sainte Thérèse, etc. M. Catulle Mendès avait écrit aussi quelques volumes de critique littéraire et musicale, entre autres plusieurs ouvrages relatifs au mouvement wagnérien dont il avait été un des premiers initiateurs et défenseurs en France, ainsi qu'un rapport publié à l'occasion de la dernière Exposition universelle de Paris : *Le Mouvement poétique de* 1867 *à* 1900. Enfin, depuis 1893, il était chargé au *Journal* de la critique dramatique et musicale.

— M. Émile-Honoré Cazelles, médecin, administrateur et écrivain connu, est mort dernièrement à Paris, à 78 ans, Né à Nîmes le 31 octobre 1831, il étudia la médecine, fut reçu interne des hôpitaux en 1857 et docteur en 1860 avec une thèse sur *le Traitement de l'ectropion cicatriciel*. Mais, entraîné par son goût pour l'étude de la philosophie, il se retira à Saint-Gilles, dans le Gard, et s'y livra à la traduction d'ouvrages étrangers. En 1870, il quitta sa retraite pour entrer dans l'Administration et fut successivement secrétaire général de la préfecture du Gard, préfet de la Creuse, puis de l'Hérault, directeur du service pénitentiaire au ministère de l'intérieur, directeur de la sûreté générale, préfet de Meurthe-et-Moselle, puis des Bouches-du-Rhône, et, enfin, membre du Conseil d'État. Au milieu de toutes ces absorbantes fonctions, M. Cazelles a trouvé le temps nécessaire pour continuer ses traductions d'ouvrages anglais et allemands, dont nous

citerons les suivantes : *L'Assujetissement des femmes*, de Stuart Mill (Paris, 1867, in-8); — *La Philosophie de Hamilton*, du même (Paris, 1869, in-8); — *Les Premiers Principes*, de Herbert Spencer (Paris, 1871, in-8); — *Les Sens et l'intelligence*, d'Al. Bain (Paris, 1873, in-8); — *Les Mémoires de Stuart Mill* (Paris, 1874, in-8); — *La Religion naturelle*, de Georges Grote (Paris, 1873, in-18); — *Principes de biologie*, de Herbert Spencer (Paris, 1878, 2 vol. in-8); — *Principes de sociologie*, du même (Paris, 1879-1883, 3 vol. in-8); — *La Circulation de la vie*, de Moleschott.

— Un homme de lettres distingué, le marquis DE SAINT-YVES, né à Paris, en 1842, est mort subitement à Pau, au milieu de février, à 67 ans. Il laisse quelques ouvrages publiés sous le nom de Saint-Yves d'Alveydre. Voici les titres de ceux qui nous sont connus : *Mission actuelle des souverains, par l'un d'eux* (Paris, 1882, in-8); — *Mission actuelle des ouvriers* (Paris, 1883, in-8); — *Mission des Juifs* (Paris, 1884, in-8); — *La France vraie. Mission des Français* (Paris, 1887, in-12); — *Le Poème de la Reine* (Paris, 1885, in-16); — *L'Empereur Alexandre III, épopée russe* (Paris, 1889, in-16); — *Maternité royale et Mariages royaux. Danemark, Suède, Angleterre, Grèce, Russie, Hanovre, France*, poème (Paris, 1889, in-16) ; — *Jeanne d'Arc victorieuse, épopée nationale dédiée à l'armée française* (Paris, 1890, in-8).

— M. Édouard-François-Louis FÉTIS, historien d'art belge fort connu, fils du célèbre musicologue et compositeur, est mort le 1er février à Bruxelles, à 96 ans. Né à Bouvignes, dans la province de Namur, le 12 mai 1816, il fit ses études au lycée Bourbon, à Paris, puis suivit son père en Belgique, où il fut nommé, en 1838, conservateur de la Bibliothèque royale de Bruxelles. Quelques années plus tard, il était élu membre de l'Académie royale des sciences, lettres et arts, où, en plus, il devenait professeur d'esthétique. M. Édouard Fétis a publié : *Légende de saint Hubert précédée d'une préface bibliographique et d'une introduction historique* (Bruxelles, 1846, in-12); — *Histoire des musiciens belges* (Bruxelles, 1849, 2 vol. in-12 — *Catalogue descriptif et historique du musée royal de Belgique, précédé d'une notice historique sur sa formation et sur ses accroissements* (Bruxelles, 1864, in-8); — *Les Artistes belges à l'étranger. Études biographiques, historiques et critiques* (Bruxelles, 1857-1865, 2 vol. in-8); — *Catalogue de la bibliothèque de F.-J. Fétis acquise par l'État belge* (Bruxelles, 1877, in-8) ; — *La Bible de Pierre-Paul Rubens. Sujets de l'Ancien et du Nouveau Testament, gravés au burin par les maîtres flamands et reproduits par l'héliotypie* (Bruxelles, 1877, in-fol.).

— On annonce encore la mort de MM. : AUMERAT, publiciste, doyen des journalistes algériens, qui avait fondé la première feuille périodique publiée en 1845 à Alger, mort dernièrement en cette ville, à 92 ans; — Louis BLOCH, rédacteur au *Petit Journal*, membre de l'Association des journalistes parisiens et de l'Association des secrétaires de rédaction, mort à Paris, à la fin de février, à 61 ans; — Robert CHARLIE, trésorier de l'Association des journalistes parisiens et du Comité général des Associations de presse, ancien secrétaire de rédaction du *Mot d'ordre*, ancien rédacteur en chef de la *République française*, fondateur du journal spécial *le Brasseur français*, mort à Paris, au commencement de février, à 59 ans; — Henri COXS, recteur de l'Académie de Poitiers, ancien professeur de géographie à la Faculté des Lettres de Lille, mort à Poitiers, au commencement de février, à 70 ans; — Ernest-Alexandre-Honoré COQUELIN, dit Coquelin cadet, le célèbre acteur, qui a collaboré au journal *le Tintamarre* et a publié quelques volumes tels que : *Le Monologue moderne* (Paris, 1881, in-16) ; *La Vie humoristique* (Paris, 1883, in-12) et *le Rire* (Paris, 1887, in-12),

mort dans la maison de santé où il avait dû être interné, le 8 février, à 61 ans; — le Dr J.-M.-L. Dejeanne, l'un des principaux représentants de la littérature gasconne et de la philologie romane, qui a collaboré à diverses revues du Midi et aussi à la *Romania* et a publié, entre autres œuvres patoises, sous le voile de l'anonyme : *Caoucos Fablos de J. de la Fontaine en rimos bigourdanos* (2e éd., Bagnères-de-Bigorre, 1899, in-12); — le comte Joseph-Louis-Adolphe de Dion, président de la Société archéologique de Rambouillet, mort à Montfort-l'Amaury, le 14 février, à 86 ans; — Gavouyère, qui avait donné sa démission de professeur à la Faculté de droit de Rennes, pour devenir en 1875 doyen de la Faculté libre de droit d'Angers, mort au milieu de février; — Jumentié, professeur honoraire au lycée Janson-de-Sailly, mort à Paris, le 1er février; — Adolphe Pieyre, collaborateur de nombreux journaux de province, qui, entre autres ouvrages, a publié une *Histoire de Nîmes*, mort à la fin de février, à Montblanc (Hérault); — Edmond Plauchut, collaborateur du *Temps*, ancien secrétaire de George Sand, mort à Biarritz, au commencement de février; — Remy Sans, directeur du journal *la Dépêche de Toulouse*, mort à la fin de février, à Monte-Carlo; — le capitaine Sisson, tué dans la catastrophe de Puyoo (Basses-Pyrénées), au commencement de janvier, lequel avait publié, sous le pseudonyme de Michel Antar, deux volumes qui eurent un certain succès : *En Smala* (Paris, 1897, in-12) et *les Larbal. Un Ménage d'officier dans le Sud-algérien* (Paris, 1901, in-12).

— A l'étranger, on annonce la mort de MM. : Adolphe Beiling, ancien professeur de langue française et d'histoire à Vienne, en Autriche, mort au milieu de février; — Dr. Heinrich Brat, mort dernièrement à Méran, à 42 ans, lequel laisse divers ouvrages sur l'hygiène, notamment : *Ueber Erfolge der Sauerstofftherapie unter besonderer Berücksicht der in den gewerbebetrieben gewonnenen Erfahrüngen bei gewerblichen Verfigtungen* (Iéna, 1905, in-8); — Édouard de Brauwer-Stock, fondateur et directeur du journal flamand *Landbouwer*, créé pour défendre la cause catholique en Belgique, mort à Roulers, en février, dans sa 86e année; — Jacopo Capponi, président d'honneur de l'Association syndicale de la presse étrangère à Paris, mort à San-Remo, au milieu de février, à 77 ans; — Joseph Collin, qui a collaboré pendant plusieurs années à *la Voix du Luxembourg*, auteur de divers ouvrages, mort à Uccle, le 4 février, à l'âge de 61 ans; — Oswald Crawfurd, écrivain anglais distingué, mort le 31 janvier, à Montreux (Suisse), à 74 ans, lequel laisse des romans, tels que : *The New Order*, *In Green Fields* et *The Mystery of Myrtle Cottage*, ainsi que plusieurs pièces de théâtre, notamment : *Two Masques* et *The Sin of Prince Eladane*; — Eugène Van Cuyck, éditeur-rédacteur du journal flamand *De Dixmudenaar*, mort à Dixmude, en février, à l'âge de 61 ans; — Dr. John Duns, ancien professeur au « Free Church New College » d'Edimbourg, directeur de la *North British Review* et auteur de divers ouvrages, tels que : *Things New and Old* (1857); *Science and Christian Thought* (1866) et *Memoir of Sir James Simpson*, mort au commencement de février, à 89 ans; — Dr. Emil Erlenmeyer, ancien professeur de chimie à l'École technique supérieure de Munich, mort dernièrement en cette ville, à 83 ans; — le R. P. Fulbus, de la Compagnie de Jésus, géologue très connu, mort accidentellement en janvier, près de Oribuela province de Valence (Espagne); — Garagnoni, correspondant de l'agence italienne Stefani et du journal le *Corriere della Sera*, mort à Paris, à la fin de février; — le doyen Édouard de Gryse, successivement professeur aux séminaires de Roulers et de Bruges, puis doyen de Courtrai, qui a collaboré à diverses revues scientifiques et a pu-

blié, entre autres ouvrages : *Notre Droit national et la Révolution* (2 vol.); *Éléments de philosophie* et, en flamand, *Voyages en Espagne et en Orient* (1908, 2 vol.), mort à Courtrai, au milieu de février, à l'âge de 61 ans; — Wilfrid H. Hudleston, ornithologiste et géologue anglais de réputation, mort dernièrement à 81 ans, lequel avait réuni de magnifiques collections au cours de nombreux voyages scientifiques et dont les publications antérieures à 1867 sont signées : Simpson, c'est-à-dire de son vrai nom de famille, qu'il abandonna à cette date; — Dr Johann von Kelle, professeur de langue et de littérature allemandes à l'Université de Prague, mort en cette ville, le 30 janvier, à 80 ans; — Guillaume Lambert, éminent ingénieur belge, qui a professé longtemps à l'École spéciale du génie civil et des mines, auteur, entre autres, d'un ouvrage fort remarqué : *Le Grand Bassin houiller et les richesses minérales du nord de la Belgique* (1876), mort à Bruxelles, le 22 février, à l'âge de 91 ans; — le chanoine Louis Le Roy, président du séminaire de Liège, auteur de divers ouvrages en latin et en français, sur la dévotion au Sacré-Cœur, mort à Liège, en février, à l'âge de 65 ans; — Junino Massan, ingénieur et mathématicien belge, fort connu, professeur à l'Université de Gand, mort en cette ville au milieu de février; — Mme Sophie Meller, née Vergi, femme de lettres polonaise, auteur d'un certain nombre de pièces de théâtre, morte dernièrement à Varsovie, à 61 ans; — James L. Molloy, compositeur anglais, auteur de quelques opérettes et d'un certain nombre de chants, dont quelques-uns sont devenus populaires, tels que : *Love's Old Sweet Song* et *Thady O'Flynn*, mort dernièrement à 71 ans; — Friedrich Pernetti, écrivain autrichien, mort dernièrement à Vienne, à 78 ans; — Henry Russell, le célèbre alpiniste et pyrénéiste, membre de la Société de géographie de France et écrivain remarquable, mort dernièrement à Biarritz; — Ivan Egorovitch Sabelin, historien russe, vice-directeur du Musée historique de Moscou, mort dernièrement en cette ville, à 88 ans; — John Gilmer Speed, ingénieur civil américain devenu journaliste et écrivain, mort dernièrement dans sa résidence de Mendham (New Jersey), lequel avait dirigé successivement, pendant un certain nombre d'années, *The New York Herald*, *The American Magazine* et *Leslie's Weekly*, et publié un volume : *The Gilmers in America*; — Dr Adolf Sprung, directeur de l'Observatoire météorologique de Potsdam, mort dernièrement en cette ville, à 61 ans; — le pasteur Adolphe Stocker, écrivain allemand, ancien prédicateur de la Cour de Prusse, mort à Bozen-Gries (Tyrol), le 8 février, à l'âge de 73 ans; — Albert Sturm, directeur de la *Budapester Correspondenz* et membre de la Société littéraire de Budapest, mort dans cette ville, au commencement de février, à 58 ans; — abbé G. Sunaert, curé de Ressegem, ancien professeur au collège épiscopal d'Eecloo et à l'institut Saint-Liévin, à Gand, mort à Ressegem, le 25 février, à l'âge de 56 ans; — Hans Julius Thomsen, président de l'Académie des sciences de Danemark, ancien professeur de chimie à l'Université de Copenhague, directeur de l'Institut technique de cette ville, qui a réuni de nombreux mémoires et articles en un seul volume intitulé *Recherches thermodynamiques*, mort en février, à 83 ans; — Dr Hermann Tischler, qui fut pendant de longues années le rédacteur en chef du périodique *Gartenlaube*, mort dernièrement à Berlin, à 64 ans; — Christian Ulrich, ancien professeur d'architecture à l'École technique supérieure de Vienne, mort récemment en cette ville; — Dr. Julius Varga, professeur de droit criminel à l'Université autrichienne de Gratz, mort dernièrement en cette ville, à 67 ans; — Dr. Karl Walcker, professeur de sciences politiques à Leipzig, mort en cette ville, le 21 janvier, à 70 ans.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Le 5 février, M. Perrot lit un mémoire du docteur Vercoutre relatif à l'identification de Sylphium en Cyrénaïque. — Le 12, M. le secrétaire perpétuel lit et explique une lettre de Mgr Duchesne, qui traite des fouilles entreprises au Palatin, par M. Gauckler. — Le 19, M. Dieulafoy signale les analogies qui existent entre le plan d'un édifice retrouvé à Rome par M. Gauckler et des monuments religieux mazdéens. — M. S. Reinach parle des fouilles faites à Vinca sur le Danube par le directeur du musée de Belgrade. Il commente la découverte d'une feuille de diplôme militaire acquise par le musée de Belgrade et remontant à l'époque d'Hadrien. — M. Archambault lit un travail sur les inscriptions rupestres en Nouvelle-Calédonie. — M. J. Maurice parle de Constantin après sa conversion et de sa tolérance envers les sectateurs du paganisme. — M. S. Reinach commente une inscription grecque du xe siècle découverte en Égypte.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Le 6 février, M. Stourm prononce l'éloge de M. Aschebourg, de Christiania, correspondant de l'Académie dans la section de législation. — M. F. Voisin lit une notice sur la vie et les œuvres de son prédécesseur, M. Doniol. — M. d'Haussonville, parlant du travail des femmes à domicile, et du salaire minimum, déplore l'exode de la population rurale vers les villes, et préconise le mouvement syndical comme remède à la pénurie des salaires. — M. Levasseur répond à ces observations. — Le 13, M. Boutroux lit un travail sur le but de la Fondation Thiers et les moyens dont elle dispose. — Le 27, M. Cheysson termine l'exposé de ses observations sur le travail des femmes à domicile et déclare sa préférence pour les moyens libéraux dans l'application des remèdes à cette plaie sociale. — M. Levasseur lit des fragments de son livre : *Salariat et salaire.* — M. d'Haussonville et M. Cheysson obtiennent que M. Lefébure et M. Ch. Honnoré viennent exposer à l'Académie les méthodes qu'ils emploient pour améliorer les conditions du travail féminin.

Concours. — La Ligue d'Action française vient de mettre au concours un *Manuel de l'histoire de France.* Les conditions exigées pour la rédaction de ce Manuel sont indiquées en détail dans un programme que l'on peut demander au siège de la Ligue. — Les manuscrits devront être adressés à M. Pierre Garnier, aux bureaux de l'*Action française*, 3, Chaussée d'Antin, à Paris, IXe arr., avant le 1er mai 1910. Ils devront pouvoir former un volume de format in-16 d'environ 350 pages. Une somme de 9.500 francs est affectée à récompenser ou à indemniser les auteurs des manuscrits qui auront été retenus, laquelle somme sera ainsi répartie : un prix de 3.000 francs et six indemnités, la première de 1.500 francs, les autres de 1.000 francs. Cette répartition n'est d'ailleurs qu'approximative, la Commission se réservant le droit de la modifier suivant les résultats donnés par le concours. Le manuscrit couronné sera cédé en toute propriété. Des droits d'auteur pourront cependant être servis, autant que le permettront les mesures qui seront prises ultérieurement, pour la propagande de cet ouvrage. Les concurrents ne devront pas se faire connnaître; ils se borneront à marquer leur manuscrit d'une devise ou d'un numéro reproduit sur une enveloppe cachetée qui contiendra leur nom et leur adresse.

Prix. — Le 20 novembre 1908, l'Académie des inscriptions et belles-lettres a décerné les prix suivants :

Antiquités de la France. — Quatre médailles attribuées : 1re médaille de 1.500 fr. : M. le commandant Espérandieu : *Recueil général des bas-*

reliefs de la Gaule romaine, tome 1er; — 2e médaille de 1.000 francs : M. Jacques Laurent : *Cartulaire de l'abbaye de Molesme*, tome 1er; — 3e médaille de 500 fr. : M. Frédéric Sœhnée : *Catalogue des actes d'Henri Ier, roi de France* ; — 4e médaille de 500 fr. : Mlle Louise Pillion : *Les Portails latéraux de la cathédrale de Rouen.* — Mentions honorables attribuées : 1re mention : M. le marquis de Ripert-Monclar : *Cartulaire de la commanderie de Richerenches de l'ordre du Temple*, 1136-1214; — 2e mention : MM. Soyer, Trouillard et de Croy : *Cartulaire de la ville de Blois*; — 3e mention : M. Jean Guiraud : *Cartulaire de Notre-Dame de Prouille*; — 4e mention : M. l'abbé G. Mollat : *Études et documents sur l'histoire de Bretagne*, XIIIe-XVIe *siècles*; — 5e mention : Mlle Marguerite Bondois : *La Translation des saints Marcellin et Pierre*; — 6e mention : M. Pierre Champion : 1° *Chronique Martiniane*; 2° *Le Manuscrit autographe des poésies de Charles d'Orléans*; — 7e mention : M. l'abbé Edm. Albe : *Les Miracles de Notre-Dame de Roc-Amadour au* XIIe *siècle*, texte et traduction.

Prix de numismatique (Veuve Duchalais) (1.000 fr.). — Décerné à M. A. Dieudonné : *Table générale de la « Revue de numismatique »*.

Prix Gobert (1.000 fr.). — Premier prix à M. Ferdinand Chalandon : *Histoire de la domination normande en Italie et en Sicile*, t. I et II. Le second prix à M. Samaran : *La Maison d'Armagnac au* XVe *siècle et les Dernières Luttes féodales dans le Midi de la France.*

Prix Bordin (3.000 fr.). — 1.000 fr. à M. Gustave Lefebvre : *Fragments d'un manuscrit de Ménandre*; — 500 fr. à M. Henri Bornecque : *Les Clausules métriques latines*; — 500 fr. à M. Victor Chapot : *La Frontière de l'Euphrate, de Pompée à la conquête arabe*; — 500 fr. à M. Henri Legras : *La Table latine d'Héraclé*; — 500 fr. à M. Léon Robin : *La Théorie platonicienne des idées et des nombres, d'après Aristote.*

Prix Louis Fould (5.000 fr.). — Partagé entre M. Georges Foucard : *Histoire de la sculpture égyptienne*, et M. Henri Saladin : *Manuel de l'art musulman.*

Prix La Fons-Mélicocq (1.800 fr.). — Une récompense de 500 fr. à M. Georges Bourgin : *Guibert de Nogent, histoire de sa vie* (1053-1124); — Récompense de 500 fr. à M. Georges de Lhomel : Première partie du *Journal de la Révolution à Montreuil-sur-Mer* et *Recueil de documents pour servir à l'histoire de Montreuil-sur-Mer* (1000-1464); — Récompense de 400 fr. à M. l'abbé Le Sueur : *Le Clergé picard et la Révolution*; — Récompense de 400 fr. à M. Léon Jacob : *Essai manuscrit sur l'Histoire de la révolte du Boulonnais en* 1662; — Enfin, mention honorable à M. le docteur Victor Leblond : *Inventaire sommaire de la collection Bucquet-aux-Cousteaux.*

Prix Stanislas Julien (1.500 fr.). — Partagé entre M. Édouard Huber; traduction en français de la version chinoise du *Sûtralamkra*, et M. Alfred Forke : traduction en anglais du *Lun-Hêng* de Wan-Ch'ung.

Prix Delalande Guérineau (1.000 fr.). — Partagé entre M. Émile Vernier : *La Bijouterie et la joaillerie égyptiennes*, et M. Schwab : *Rapport sur les inscriptions hébraïques.*

Prix de la Grange (1.000 fr.). Décerné à la Société des anciens textes français.

Fondation Garnier (15.000 fr.). — Subvention de 3.000 fr. à M. Vuillet, chef de la mission forestière de l'Afrique occidentale française pour des fouilles à exécuter dans une grotte de Moriabougou entre Kita et Bamako. Subvention de 10.000 fr. à M. Prins, ancien administrateur des colonies, pour une exploration dans l'intérieur de l'Afrique, dans la zone inexplorée

du Congo français, vers le Ouadaï et le Darfour; — Subvention de 2.000 fr. à M. Pelliot, pour mission archéologique au Turkestan.

Fondation Piot (17.000 fr.).— 3.000 fr. au R. P. Delattre, pour la continuation de ses fouilles à Carthage; — 600 fr. à M. J. Zeiller, ancien membre de l'École française de Rome, pour aider M. Hébrard dans ses recherches pour la resauration à Spalato, en Dalmatie, du palais de Dioclétien. — 4.000 fr. à la direction des antiquités de Tunisie, pour entreprendre des fouilles sous-marines au large de Madia. — 2.000 fr. à M. A. Thiers, architecte, pour aider M. Ebersolt, à Constantinople, dans ses relevés d'églises byzantines.

Prix Joseph Saintour (3.500 fr.). — Récompense de 1.000 fr. à M. Max Bruchet : *Le Château de Ripaille*; — Quatre récompenses de 500 fr. chacune à MM. Eugène Deprez : *Étude de diplomatique anglaise*; l'abbé Villetard : *Office de Pierre de Corbeil, improprement appelé Office des fous*; le P. J. Thibaut : *Origine byzantine de la notation neumatique*; Amédée Gastoué : *Les Origines du chant romain.*

Prix Gabriel-Auguste Prost (1.200 fr.). — Récompense de 800 fr. à M. Paul Marichal : *Cartulaire de l'évêché de Metz*; — Récompense de 400 fr. à *l'Austrasie, revue du pays Messin et de Lorraine*; — Mention à M. Émile Huber : *Recueil de documents sur Sarreguemines au* XVIIe *siècle.*

Prix Jean-Jacques Berger (15.000 fr.). — Partagé en trois récompenses de 3.000 fr. à chacun des auteurs suivants : M. Coyecque : *Recueil d'actes notariés relatifs à l'histoire de Paris et ses environs au* XVIe *siècle*; — M. Lacombe : *Livres d'heures imprimés au* XVe *et au* XVIe *siècles, conservés dans les bibliothèques publiques de Paris*; — M. Henri Martin : *Les Miniaturistes français.* — Et le solde de 6.000 fr. à la Société de l'histoire de Paris et de l'Ile-de-France.

Prix Lefèvre-Deumier (20.000 fr.). — 12.000 fr. à M. Guimet pour toutes les initiatives heureuses qu'il a prises dans le domaine de l'étude des religions; — 8.000 fr. à M. Franz Cumont : travaux sur Mithra et les religions orientales.

Annuaire pontifical catholique pour 1909. — Sous les apparences trop modestes d'un almanach, Mgr Albert Battandier publie depuis douze ans une véritable encyclopédie ecclésiastique. L'*Annuaire pontifical catholique pour* 1909 (Paris, Maison de la Bonne Presse, petit in-8 de 609 p. — Prix : 5 fr.), contient, comme les précédents, la liste des cardinaux, évêques et prélats, avec des notices de plus en plus complètes sur les personnes et des satistiques aussi exactes que possible sur les diocèses. Cette année, il donne d'excellents portraits des évêques français morts ou nommés en 1908. Il ajoute à cette partie essentielle des articles historiques, liturgiques, artistiques, archéologiques et canoniques, desquels nous ne saurions essayer l'énumération. Nous avons particulièrement remarqué cette fois la description de l'office pontifical grec célébré à Saint-Pierre par S. S. Pie X pour le centenaire de saint Jean Chrysostome; les spécialistes y trouveront le texte grec et la notation musicale de quelques-uns des chants. La liste des causes de canonisation en cours d'examen, avec les notices des nouveaux Bienheureux. Une étude sur les chanoinesses séculières qui subsistent encore en Autriche, institution mal connue, qui est décrite avec une grande richesse d'informations. Le palais apostolique de Viterbe, fameux dans l'histoire des conclaves. La chapelle de la comtesse Mathilde au Vatican avec la description des merveilleuses tapisseries qui la décorent. Les anciens collèges ecclésiastiques de Rome et les Insti-

tuts historiques récemment fondés par la France en 1873, l'Autriche en 1880, la Prusse en 1883, l'Angleterre en 1901, la Belgique en 1902, et la *Gœrres-Gesellschaft* en 1888. C'est là que de jeunes savants vont se former sous la direction d'hommes éminents qui s'appellent Duchesne, Pastor, Fraknoi, Sybel, Kurth, et mettre à profit les trésors des archives pontificales. Les missions fournissent la matière de nombreux articles historiques et statistiques. — Mais la partie capitale de l'*Annuaire* est, cette année, l'analyse et le commentaire de la bulle : *Sapienti Consilio* qui a profondément modifié et modernisé l'administration centrale de l'Église; nul n'était mieux qualifié pour entreprendre ce travail qu'un prélat rompu depuis de longues années, comme l'est Mgr Battandier, à la pratique des Congrégations romaines. Son étude rendra de signalés services à tous ceux qui ont à recourir aux *Dicastères, tribunaux et offices* restaurés ou réorganisés en 1908. A ce titre seul, l'*Annuaire pontifical* mériterait de se trouver dans toutes les chancelleries épiscopales et entre les mains de quiconque a le désir de savoir avec quelle sagesse et quel souci de la justice fonctionne cette immense administration qui a pour ressort toute la chrétienté.

Une Vieille Histoire qui se rajeunit. — La Question d'Alesia et la Question d'Alaise. — « On croyait morte la question d'Alesia, elle n'était qu'endormie, elle se réveille. » Ainsi s'exprime M. René Bouton à la page 19 de l'étude qu'il vient de tirer à part des *Mémoires de la Société d'émulation du Doubs* et qui a pour titre : *La Question d'Alesia et la Question d'Alaise* (Besançon, imp. Dodivers, 1909, in-8 de 43 p.). Sortie tout armée du cerveau en ébullition de l'architecte bisontin Delacroix, en l'an 1855, Alaise du Doubs devint aussitôt la grande rivale d'Alise Sainte-Reine : des deux localités, laquelle était la véritable Alesia de César et de Vercingétorix, le célèbre oppidum dont la chute décida du sort de la Gaule ? — Des années durant, les mémoires succédèrent aux mémoires : la vieille rivalité des Éduens et des Séquanes recommençait au XIXe siècle. Bourguignons et Comtois (les uns et les autres recrutant des alliés tels que l'empereur Napoléon III, le duc d'Aumale, Quicherat, Henri Martin, etc.), se ruèrent dans une mêlée curieuse, furieuse, où l'encre, à défaut de sang, ruissela... Finalement, Napoléon III, « en un jour archéologique » (le mot est de Castan, si nous avons bonne souvenance), ayant décrété que l'Alesia litigieuse était bien Alise Sainte-Reine, s'imagina avoir clos la discussion en campant sur le Mont Auxois un Vercingétorix « vêtu d'anachronismes, » comme dit joliment M. R. Bouton. Le tumulte, en effet, s'apaisa peu à peu, et, sauf quelques irréductibles, personne ne souffla plus mot : la cause semblait entendue. — Aujourd'hui, cependant, après un sommeil semi-séculaire, la question renaît. Alaise du Doubs garde, du moins provisoirement, l'expectative. Les adversaires actuels, actifs, de l'Alesia du Mont Auxois, sont Izernore, de l'Ain,— une vieille connaissance, — et Aluze, de Saône-et-Loire, une nouvelle venue dans l'arène. Attendons-nous donc à de nouveaux combats de plume, que nous sommes prêts à enregistrer, impartialement. Ces combats, on a déjà pu les pressentir par ce que nous avons dit le mois dernier (p. 184), à propos d'un opuscule de M. Noël Amaudru. — Dans sa brochure, M. R. Bouton, après avoir exposé les origines de la question, nous fait assister à la « découverte » de Delacroix et à ses luttes épiques contre ses contradicteurs. Il envisage ensuite les choses telles qu'elles se présentent de nos jours et résume les prétentions d'Alise, d'Izernore et d'Aluze, non, parfois, sans une gaîté communicative, un

humour de bon aloi. Mais ne croyez pas qu'il prenne parti : « Alise? Izernore? Novalaise? Aluze? Combe Julienne, près d'Alais (Gard)? Allerey? Alaise?, s'écrie-t-il (p. 34), lequel de ces pays est l'Alesia des *Commentaires*? Aucun peut-être ! » Et il donne ses raisons. Toutes ces plaideuses ou concurrentes étant ainsi renvoyées dos à dos, M. R. Bouton, en quelques pages judicieuses (35 à 43), arrive au point pratique, — si l'on peut dire — qui le préoccupe d'une façon plus particulière. « Quittons, déclare-t-il nettement, l'incertain pour le certain : laissons pendante la question d'Alesia. Posons la question d'Alaise. — Nous y voilà ! — Secrétaire de la Commission des fouilles d'Alaise, créée récemment par l'active Société d'émulation du Doubs, — cette Société-là même qui prêta si largement son appui aux Delacroix, aux Castan, etc., lors de « grande guerre » d'Alaise contre Alise, — M. René Bouton a voulu donner à ses compatriotes instruits une idée du haut intérêt archéologique, historique, peut-être même préhistorique, que ne peuvent manquer d'exciter dans le monde savant les fouilles à pratiquer dans le sol d'Alaise et de ses environs. Et, en vérité, il s'exprime, à ce propos, de la manière la plus suggestive. Jugez-en plutôt : « En nul autre pays, affirme-t-il (et nous le croyons), ne se rencontre peut-être un tel ensemble de curiosités archéologiques : les abords et les remparts de Chataillon, les fonds de cabanes, les mardelles signalés aux Petites Montfordes, les voies celtiques maintes fois aperçues tant au Pré de l'Oye que dans la Languetine et sur Chataillon, les tombelles éparses dans les forêts, les gros tumulus de Saraz, est-ce que tout cela n'offre pas un champ d'études plein de promesses, digne de tenter la curiosité, d'inspirer l'activité d'archéologues attentifs?... Il n'est plus question, pour l'instant, d'Alesia, de César et de Vercingétorix; il s'agit simplement d'Alaise. Nous ne voulons point imposer à ce pays un rôle déterminé, nous lui demandons au contraire quel rôle il a joué au cours des âges. » Ainsi donc, la Commission des fouilles d'Alaise va opérer sans idées préconçues; elle cherchera simplement à porter la lumière en ces lieux mystérieux où les ténèbres seules s'étendent à l'heure actuelle. — L'auteur termine sa très intéressante brochure par un appel fin et spirituel à la bourse de ses confrères et de ses compatriotes en général, afin de pouvoir commencer les travaux. Et comme l'œuvre scientifique que se propose d'accomplir la Société d'émulation du Doubs est tout aussi nationale que provinciale, en raison de son importance et des résultats qu'elle peut donner, nous considérons comme un devoir d'engager ceux de nos lecteurs qu'intéressent un tel projet à l'encourager généreusement en envoyant leurs souscriptions à la Société d'émulation du Doubs, à Besançon.

Paris. — Un peu tardivement nous sommes mis à même de parler des deux beaux volumes du *Noël* de 1908. Cette excellente « revue hebdomadaire pour l'enfance et la jeunesse, » a achevé la quatorzième année de son existence (Paris, Maison de la Bonne Presse, 2 vol. gr. in-8 de chacun 832 p., illustré d'un grand nombre de grav. en noir et en couleurs. Brochés, France, 10 fr. Etranger, 12 fr. Reliés toile, plaque spéciale, 13 fr.). La multitude des sujets traités se groupe sous un certain nombre de rubriques : d'abord une série de chroniques d'actualité : *Fêtes et réunions noëlistes*; — Puis : *Piété, Morale*, récits édifiants, pleins d'intérêt et de vie; — *A travers le monde catholique*, esquisses historiques fort bien présentées; — *Célébrités contemporaines*, choix de biographies de personnalités célèbres à divers titres; — *A travers le monde de la science et de l'industrie*, suite d'articles très instructifs, tout à fait à la portée des jeunes intelligences pour lesquelles ils ont été écrits; — des *Romans, nouvelles et légendes*, parmi lesquelles on peut citer

Fine-Lame, par M. Charles Vincent; *Jehan, épisode de la commune d'Amiens*, par M. Nalim et aussi, nous dirons même surtout, *le Violon du tzigane*, de M. Nelly, véritable bijou littéraire qui plaira à tous les âges: — *Poésies*, fragments de poètes vivants ou morts : de ceux-ci beaucoup plus que de ceux-là; — de très nombreux morceaux de *Musique*; — des *Comédies et monologues*; — quelques *Causeries* d'un vieil instituteur, etc.; — des variétés scientifiques réunies sous les rubriques *Noël-Foyer*, *Noël-Amateur Noël-Labeur*, *Noël-Musica*; enfin de charmantes choses, dont la religion fait presque tous les frais, rassemblées sous le titre de : *Noël-Souvenir*. L'esprit, la gaîté, le bon goût, la morale et le sentiment chrétien très vif trouvent ici un perpétuel écho. Quant à l'illustration, reconnaissons que sa qualité équivaut à sa quantité, et celle-ci est des plus considérables. — Ne cherchez par mieux pour vos enfants.

— M. Gustave Servois, le savant éditeur de La Bruyère, dans la *Collection des grands écrivains*, et l'homme à coup sûr le mieux au courant de tout ce qui intéresse l'illustre auteur des *Caractères*, a consacré, dans le *Bibliographe moderne* (1908, nos 1-3), une curieuse étude aux *Editions belges des « Caractères » de La Bruyère* (1688-1697) (Tirage à part. Besançon, imp. de Jacquin, 1909, in-8 de 31 p.). Pourquoi Léonard, le libraire bruxellois auquel elles sont dues, après s'être contenté d'insérer le privilège accordé par le roi de France à Michallet, crut-il devoir en solliciter un du roi d'Espagne? Quelles raisons politiques amenèrent des coupures et des cartons dans certains passages? Quelle connaissance La Bruyère a-t-il eu de ces éditions? Autant de questions que l'on trouvera discutées avec sagacité dans le mémoire de M. Servois.

— M. Charles Vellay publie *le Numéro VII du « Vieux Cordelier »* (Le Puy, imp. Peyriller, Rouchon et Gamon, 1908, in-8 de 19 p.). Il s'agit ici d'une de ces restitutions de textes si fort à la mode aujourd'hui, par lesquelles on essaie de déterminer de plus près, après coup, la pensée d'un auteur. On sait qun Camille Desmoulins, dans son *Vieux Cordelier*, essaya de provoquer un mouvement d'opinion contre la Terreur; mais il fut arrêté dès le début. On brisa sa plume avant de lui couper la tête; le dernier numéro (VII), déjà composé, fut confisqué avant sa publication. Des fragments inédits que nous ont fait connaître depuis Panis, Matton, MM. Carteron et Claretie, appartenaient-ils à ce numéro ou étaient-ils destinés aux numéros subséquents? M. Vellay a essayé, par cet article extrait de la revue *Annales révolutionnaires*, de mettre un peu de lumière dans ce chaos, sans se dissimuler qu'il sera difficile d'arriver à une solution définitive. Il a traité Camille Desmoulins comme un critique littéraire traiterait un écrivain classique. Sa dissertation pourra intéresser ceux qui ne trouvent dans les années sanglantes de la Révolution rien d'inutile pour l'histoire.

— Dans une brochure intitulée : *Le Féminisme spiritualiste* (gr. in-8 de 7 p., s. l. n. d.), Mme O. de Bézobrazow annonce qu'elle va tracer le programme d'un nouveau féminisme « et de son but éducatif dans la régénération religieuse ». Mais l'auteur reste dans le vague; nous apprenons seulement par son programme que la femme éclairée sera désormais « libérée des préjugés sectaires cléricaux et anticléricaux », et qu'elle saura enseigner à ses enfants « une doctrine de lumière, de chaleur et de vie, substituant à la lettre usée du dogme suranné l'esprit neuf du spiritualisme scientifique ». Simple explication : la brochure de Mme de Bézobrazow est un extrait de la *Revue spirite*.

— Une idée très intéressante est en train de se réaliser. La librairie Didier

(6, rue de la Sorbonne) commence la publication d'une collection de cartes postales illustrées qui a pour titre d'ensemble : *La Littérature par l'image*. Chaque mois paraîtra une série de 12 cartes réunies dans une pochette (Prix : 1 fr.) et consacrées à un même écrivain ou à une même question. Les images sont imprimées en phototypie sur simili-japon; chacune est accompagnée d'une courte notice explicative. « Le soin de choisir les gravures et de rédiger les notices,déclare le programme que nous avons sous les yeux, a été confié à un groupe de spécialistes, de professeurs, d'artistes, d'érudits, etc., sous la direction de M. Paul Crouzet, professeur, agrégé de lettres au collège Rollin. » L'illustration promet d'être on ne peut plus variée : « portraits authentiques, estampes des diverses époques, gravures des éditions originales ou des éditions célèbres, frontispices, caricatures, fac-similés des manuscrits, autographes, enluminures, lieux de séjour des grands écrivains, tableaux de maîtres, ou sculptures inspirées par les grandes œuvres, scènes et souvenirs de toutes sortes, etc. » Les trois premières séries de la nouvelle publication viennent d'être mises en vente : la première est relative à *Molière*; la seconde concerne *Victor Hugo*; la troisième a pour objet *l'Ancien Théâtre en images (avant Corneille)*. Les sujets sont bien choisis et l'exécution presque toujours parfaite; ils répondent d'ailleurs exactement, consciencieusement, au programme adopté.

Anjou. — M. F. Uzureau vient de publier, à part, deux extraits des *Mémoires de la Société nationale d'agriculture, sciences et arts d'Angers* (1908), comprenant, l'un, *les Divisions judiciaires de la province d'Anjou et du département de Maine-et-Loire* (gr. in-8 de 19 p.), sénéchaussées, présidiaux, tribunaux et lieux de leur ressort;— l'autre, un *Document inédit sur la guerre de Vendée* (1795) est une réponse (gr. in-8 de 42 p.) que Joseph Clémenceau, né en 1767, à Saint-Florent-le-Vieil, entreprit de faire, au nom des « patriotes, et républicains » au manifeste (imprimé ici) et que l'abbé Bernier, « commissaire général des armées catholiques et royales, » fit publier en forme de protestation, pour expliquer comment les Vendéens allaient rompre le traité de la pacification de la Jaunaie et de la Mabilais, à l'heure où Charette et Stofflet reprenaient les armes.

— M. F. Uzureau a publié aussi, dans les *Questions ecclésiastiques* (Lille, novembre 1908, et à part, in-8 de 26 p.) une notice historique sur *le Denier du culte dans un grand diocèse, il y a cent ans*. Il s'agit du diocèse d'Angers, du Concordat à la séparation de l'Église et de l'État.

Berry. — Vient de paraître le 22e volume de la 4e série des *Mémoires de la Société historique, littéraire et scientifique du Cher* (1908). (Bourges, Renaud; Paris, Lechevalier, gr. in-8 de xviii-355 p.). Remarquablement imprimé, ce volume renferme les études suivantes, d'importance variable, savoir : *Monographie de Chalivoy-Milon*, par MM. les abbés C. Lelièvre et C. Vilaire (p. 1-123). Nous n'avons là que la première partie de cette monographie, qui méritera un tirage à part, où l'on aimera à trouver quelques planches et surtout une table onomastique; — *Sur la présence de « Rosa glauca » en Berry*, par M. Lambert (p. 125-127) ; — *Notes sur les « Nasturtium » et « Roripa » hybrides récoltés dans le Cher*, par le même (p. 129-136); — *Le Musée de Bourges, notes, documents et souvenirs, sur sa fondation et son histoire* (2e partie), par M. Daniel Mater (p. 137-237); — *Études sur le moyen âge. Le Mal des Ardents*, par MM. U. Cazal et Mortier (p. 239-317); — *Les Échinides de l'Argovien du Berry* (p. 319-330); — *La Vie et l'œuvre de Guy de Maupassant, d'après le livre de M. Maynial*, par M. Marcel Mornet (p. 331-337); — *Le Sentiment de la nature en France. De J.-J. Rous-*

seau à Bernardin de Saint-Pierre, thèse pour le doctorat de M. Daniel Mornet, par M. Édouard Maynial (p. 339-351).

Bourgogne. — Le tome II de la 2e série des *Mémoires de la Société d'histoire et d'archéologie de Chalon-sur-Saône*, qui correspond au tome X de la collection, se divise en deux parties (Chalon-sur-Saône, imp. E. Bertrand, 1907-1908, 2 fasc. in-8, ensemble de 393 p., avec 8 planches et plans). La première partie (1907) s'ouvre par un discours du président M. Ch. Gindriez (p. 1-10) où, entre autres choses, il parle de l'identification possible du village d'Aluze avec l'Alesia de César et de Vercingétorix, et cela d'après un travail, qui nous est inconnu, de M. Bonneau. — Signalons ensuite : *Notice historique sur le village de Laives, d'après les archives antérieures à* 1790, par M. J.-Louis Bazin (p. 11-159, avec 4 plans et planches), monographie consciencieuse, mais qui eût gagné à être complétée par une table des matières et une table des noms de lieux et de personnes; — *Tentative en* 1700 *pour faire cesser la mendicité à Chalon-sur-Saône*, par M. P.-J. Gauthier (p. 161-172); — *Notes sur Saint-Loup-de-Varennes*, par M. Alexandre Dubois (p. 174-214, avec 2 planches). — Quant à la deuxième partie de ce tome (1908), elle est occupée presque en totalité par une monographie aussi importante qu'intéressante : *Histoire de Mouthier-en-Bresse*, par M. Albert Rebouillat (p. 217-375, avec une planche et un plan). A la vérité, cette monographie n'est pas terminée; la suite sera donnée dans le tome suivant sans doute. Nous espérons que l'étude de M. A. Rebouillat ne présentera pas les inconvénients de celle de M. J.-L. Bazin et que les deux tables obligatoires, en pareil cas (table des matières et table onomastique) ne seront pas oubliées; — *Le Puits symbolique d'Ishangy*, par M. Francis Pérot (p. 377-381, avec une planche); — *Lettre adressée par M. Navarre, membre de la Société, à M. le docteur Simon, président de la Société des sciences de Semur (Côte-d'Or), sur l'identité d'Aluze avec Alesia* (p. 386-392). Epître curieuse, pleine de modération et de netteté, où le travail de M. Bonneau est encore cité, bien que M. Navarre prenne la discussion à son propre compte. Voilà donc les Bourguignons divisés; les Comtois, de leur côté, pourraient bien faire quelque retour offensif; car un des leurs, M. Noël Amandru, semble vouloir préparer quelque chose en ce sens, ainsi que nous l'avons noté dans notre dernière livraison (p. 184).

Flandre. — On peut être un « jeune » et néanmoins avoir déjà son biographe. Ce bonheur arrive à M. Philéas Lebesgue, auquel M. P.-M. Gahisto vient de consacrer une étude d'ensemble,psychologique et littéraire (*Phileas Lebesgue*, édition du Beffroi, Roubaix, 1908, in-12 de 80 p. Prix : 2 fr.). Le biographe passe en revue les différentes œuvres de son auteur : ses vers (*Décidément*, *Les Folles Verveines*); son théâtre (la *Tragédie du Grand Ferré*); ses romans (*Le Sang de l'Autre*, *l'Ame du Destin*), ses livres de critique. Un de ces derniers : *L'Au-delà des grammaires*, recueil d'observations curieuses et originales sur les mots, le style, la langue, etc., a été justement remarqué en 1904. On eût su gré à M. Gahisto d'insister davantage sur ce volume intéressant, plutôt que sur la philosophie des romans de M. Lebesgue, qui est d'un intérêt moins général.

Franche-Comté. — Si la Franche-Comté n'eut pas à souffrir de la longue rivalité de François Ier et de Charles-Quint, ce fut grâce au traité de neutralité dont elle bénéficiait. Cependant, à deux reprises, en 1521 et en 1536, le roi de France songea à l'envahir, car les Comtois ne respectaient pas sérieusement le traité. Il est vrai que les Français ne se gênaient guère plus pour l'enfreindre, à l'occasion. Échange de bons procédés. Et si de

graves événements ne se produisirent point alors, on le dut à l'intervention des Suisses. Cet état de choses n'empêchait nullement, du reste, François Ier de se montrer bienveillant à l'égard des Comtois établis dans son royaume : il daignait les considérer comme des sujets ravis à sa sollicitude et les traitait comme tels, à moins qu'il n'appliquât à l'héritage important de certains d'entre eux (par exemple de Claude de Vaudrey et de Claude et Marc de Cusance) le droit d' « aubaine, » c'est-à-dire la saisie. D'autre part, un certain nombre de châteaux comtois étaient en la possession de seigneurs français qui y entretenaient une garnison composée naturellement de compatriotes : situation peu rassurante pour la province en cas d'hostilités. Tel est, en raccourci, le tableau que nous présente M. Max Prinet dans son étude intitulée : *François Ier et le Comté de Bourgogne* (Besançon, imp. Jacquin, 1908, in-8 de 67 p. Extrait des *Mémoires de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Besançon)*, étude complétée par le *Catalogue des lettres patentes de François Ier, relatives au comté de Bourgogne*, analyse brève mais très précise de 102 pièces allant de 1515 à 1547. Une annotation considérable et une table onomastique de 15 pages à 2 colonnes, précieuse pour les recherches, donnent au travail de M. Prinet une valeur toute particulière aux yeux des érudits.

— M. Paulin Teste a récemment publié une brochure intitulée : *Le Cardinal de Granvelle* (Paris, imp. contemporaine, 1908, in-8 de 14 p.). L'auteur s'est borné à résumer la vie du célèbre ministre de Charles-Quint et de Philippe II jusqu'à l'époque où, forcé de se retirer des Pays-Bas, Granvelle alla se reposer en Franche-Comté. Mais ce n'est qu'une étape dans la vie mouvementée du cardinal et nous ne nous expliquons pas pour quel motif M. P. Teste s'est ainsi arrêté court. Nous demanderons à l'auteur la permission de lui rappeler que Nicolas Perrenot de Granvelle, père du cardinal, — pas plus que celui-ci, d'ailleurs, — ne porta le titre de chancelier, mais bien celui de garde des sceaux. En effet, le dernier chancelier de Charles-Quint fut Mercurin Arborio de Gattinara, celui-là même qui, avant d'être promu à la dignité de président du Parlement de Dole et alors qu'il n'était que professeur à l'Université de cette ville, s'intéressa particulièrement à son élève Nicolas Perrenot et l'aida à se pousser dans la carrière quand il fut devenu lui-même le plus haut personnage de la monarchie « où le soleil ne couchait jamais ». M. Teste a fait suivre cette fraction de biographie, de « documents inédits » sans liens avec elle : ce sont des pièces établissant que certains ancêtres de l'auteur ont acquis, en 1791, des biens nationaux dans la ville d'Ornans, (pays d'origine de Nicolas Perrenot). Quant à la poésie qui termine l'opuscule et que l'on attribue, paraît-il, au cardinal de Granvelle, il est surprenant que M. Teste n'ait point remarqué que sa facture ne permet en rien de la faire remonter au XVIe siècle : c'est du XIXe tout pur.

— M. Léopold Reverchon a publié dans le *Cosmos* du 2 janvier 1909 (p. 9 à 13) la description d'une *Curieuse Installation électrique dans le Jura*, œuvre de l'Union électrique de Saint-Claude. L'usine, construite sur la rivière d'Ain, au Saut-Mortier, envoie le courant sur environ 200 kilomètres de lignes, de Saint-Claude à Arinthod et de Moirans, dans le Jura, à Tenay (Ain), sans compter nombre de villages situés à proximité de ses grandes lignes et qu'elle alimente en lumière. Très intéressante notice, dont la parfaite compréhension est facilitée par 4 gravures, 3 schémas et un plan.

— L'on ne saurait trop féliciter les Sociétés savantes qui font imprimer les tables générales de leurs travaux ou mémoires. Nous avons déjà signalé

avec empressement plusieurs de ces instruments de recherches si précieux pour les érudits. Et voici que nous arrive la *Table analytique et centennale des publications de la Société d'agriculture, lettres, sciences et arts du département de la Haute-Saône*, due à MM. Gaston Letonnelier, et Charles Godard (Vesoul, Louis Bon 1908, in-8 de 76 p.). En la parcourant, on verra que pendant assez longtemps, cette société s'est occupée surtout de choses agricoles; mais, depuis un certain nombre d'années, l'histoire et même la littérature ont pris dans son *Bulletin* une place de plus en plus importante. Cette table est partagée en six divisions : I. Administration de la Société; II. Agriculture; III. Belles Lettres et sciences diverses; IV. Sciences historiques; V. Table des noms de personnes; VI. Table des noms de lieux. Ces deux dernières divisions facilitent beaucoup les recherches dans les quatre précédentes. Tout en exprimant le regret de n'avoir point trouvé ici la nomenclature détaillée des *Mémoires de la Commission archéologique de la Haute-Saône* (1839, puis 1854 à 1867, 4 vol. in-8), nous n'aurons garde de méconnaître, en dépit de quelques regrettables fautes d'impression, la réelle utilité de la présente table.

Gascogne. — Les amis et biographes de Montaigne liront avec intérêt et profit deux articles qu'un médecin lettré de Bagnères-de-Bigorre, M. le Dr P. Gandy, vient de publier sur ce sujet dans deux périodiques du Midi. Le premier dans les *Explorations pyrénéennes* ou *Bulletin de la Société Ramond* (1908, n° 2), a trait surtout à Bagnères-de-Bigorre, dont Montaigne fait grand éloge « aménité de lieu, commodité de logis, de vie et de compagnie, » et il s'étend avec malice sur l'utilité des cures thermales et surtout celle de « se laver le corps tous les jours. » M. Gandy note que le développement sur la médecine thermale, plus étendu dans la première et incomplète édition des *Essais* de 1580, a été remanié et abrégé de quelques détails médicaux dans l'édition définitive. C'est en 1578 ou 1579 que Montaigne doit être allé à Bagnères. M. le Dr Gandy est revenu sur ce sujet : *M. de Montaigne et les eaux thermales des Pyrénées* dans le *Bulletin de la Société médicale de Pau* (1908, n° 1). De l'étude du journal de voyage de Montaigne, il résulte que celui-ci a connu aussi les eaux de Barbotan et de Préchacq, « mais rien ne nous autorise à penser qu'il y ait fait une cure véritable ». Montaigne souffrait de la gravelle et il a fait grand usage de bains et d'eaux.

Languedoc. — La Commission archéologique de Narbonne nous adresse le fascicule du 1er semestre 1909 de son *Bulletin*, qui appartient au tome X de la collection (Narbonne, imp. Caillard, in-8 paginé LIX-LXIX et 329 à 519), lequel fascicule renferme les travaux ci-après : *Un Cas de surfrappe instructif*, par M. G. Amardel (p. 329-352); — *Notes sur Jacques Gamelin* (suite), par M. J. Yché (p. 353-366); — *Amauri II, vicomte de Narbonne* (1260-1328), 2e partie, par M. J. Régné (p. 367-465); — *Encore le Crocodile de Nîmes*, par M. G. Amardel (p. 466-484); — *Recherches sur les Ibères du Roussillon*, par M. F. P. Thiers (p. 485-508); — *La Danse de noce de Pieter Bruegel*, par M. L. Berthomieu (p. 509-519).

Normandie. — On sait que chaque volume des *Mémoires de l'Académie nationale des sciences, arts et belles-lettres de Caen* est formé d'une série de travaux invariablement pourvus d'un titre particulier et d'une pagination spéciale, placée dans le haut du texte, alors qu'au bas court une pagination d'ensemble. Le volume portant la date de 1908 vient de nous parvenir (Caen, imp. Delesques, in-8 de 326-344 p.). Divisé en trois sections : *Partie scientifique*, *Partie littéraire*, *Documents*, les études dont il se compose se

présentent comme suit : *Partie scientifique* : *Comment est mort Jésus?* par M. le Dr Vigot (18 p.). — *Partie littéraire* : *En Afrique du Sud il y a vingt ans*, par M. A. Le Page (31 p.); — *L'Émigration en Normandie. Le comte et la Comtesse G. de Manneville, d'après leur correspondance et des documents inédits* (1791-1798), par M. Gabriel Vanel (136 p.), contribution intéressante et très documentée à l'histoire de l'émigration; — *Jules Tessier, notice biographique et bibliographique*, par M. Henri Prentout (44 p.); — *Mon Jardin. Les Divagations d'un horticulteur nonogénaire*, par M. Emmanuel Chauvet, fantaisie sans la moindre prétention académique, mais bien amusante (18 p.); — *La Constitution intérieure de l'Université de Caen au* XVIIIe *siècle*, par M. C. Pouthas (96 p.); — *Documents* : *Daniel Huet. Quelques faits de sa vie* (1689-1701), par M. l'abbé A. Tougard (14 p.); — *Notes sur les textes narratifs provenus du prieuré de Sainte-Barbe-en-Auge*, par M. R-N. Sauvage (15 p.). On est un peu surpris de ne pas trouver dans un volume aussi bien imprimé, au moins quelques portraits qui eussent donné à l'ensemble un aspect plus riche encore.

Vendômois. — Le tome XLII du *Bulletin de la Société archéologique, scientifique et littéraire du Vendômois* vient de nous parvenir (Vendôme, imp. Launay, 1908, gr. in-8 de 260 p.). Il est ainsi composé : *Biographie vendômoise. Sur un projet de continuation de la biographie vendômoise du marquis de Rochambeau*, par M. R. de Saint-Venant (p. 13-28), projet dont la réalisation ne peut manquer d'être bien accueillie de tous les travailleurs; — *Notes inédites sur le procès des babouvistes devant la Haute-Cour de Vendôme*, par M. G. Bonhoure (p. 29-53); — *Deux notes à propos du château de Vendôme*, par M. l'abbé Gabriel Plat (p. 54-57); — *Dépenses de quatre Vendômois témoins à Paris en* 1643, par M. Jean Martellière (p. 58-60); — *Précis de la formation de la ville de Vendôme*, par le même. *Seconde partie. Période historique* (p. 91-110); — *Note sur une fouille de la plaine d'Arènes*, par M. G. Renault (p. 111-120); — *Une Trouvaille de monnaies du* XIVe *siècle à Autainville et l'Invasion anglaise de* 1380, par M. L. Letessier (p. 121-126); — *Le Sceau de Magdeleine de Vendôme, abbesse de Soissons*, par M. l'abbé Métais (p. 127-133); — *Le Grand Bâtiment de l'abbaye de Vendôme (à propos de l'incendie de mai* 1908), par M. l'abbé Gabriel Plat (p. 135-139); — *Note sur le lieu de l'Épinay ou Lepinet, commune de Danzé*, par M. Jean Martellière (p. 157-169); — *Histoire du collège de Vendôme* (suite), par M. G. Bonhoure (p. 171-185 et p. 233-253); — *Note sur une station néolithique campignienne aux Ruisselets, près Sougé*, par M. G. Renault (p. 187-189); — *Les Anciens Titres de la paroisse des Roches-l'Évesque*, par M. R. de Saint-Venant (p. 202-223); — *Les Pierres-aux-Fées, le coteau du Dué et la fontaine Auduée*, par M. Georges Renault (p. 224-232); — *Sur les Synchronismes crétacés par les bryozoaires. La Craie de Vendôme*, par M. Marius Filliozat (p. 254-257).

Belgique. — Il ne nous semble pas inutile de signaler ici la création à Bruxelles, sous la présidence de M. Le Jeune, ministre d'État, d'une association pour le développement et la culture de la langue française. Déjà, sur divers points du territoire belge, des associations analogues existent : à Liège notamment, à Mons, à Arlon. La nouvelle association organisera des conférences françaises dans les villes de province; des cours de langue française dans les quartiers populaires de Bruxelles et dans les communes. Une création de ce genre n'est assurément pas inopportune à une époque où le mouvement flamingant a pris l'extension et les allures intolérantes que l'on sait.

— Le R. P. Jean Schul, S. J. nous envoie deux brochures. La première :

Étude sur les assurances-vie. Calcul des primes suivant la notation universelle des actuaires (Bruxelles, Polleunis et Ceuterik, 1906, in-8 de VIII-69 p. — Prix : 2 fr. 50) nous fait rapidement connaître le problème de l'assurance-vie et les risques que courent la compagnie ; puis, avec tous les détails nécessaires, elle nous enseigne à résoudre le calcul de la prime dans tous les cas qui peuvent se présenter. L'auteur, professeur d'algèbre financière à l'École supérieure de commerce Saint-Ignace, à Anvers, veut initier ses lecteurs aux premiers problèmes d'assurances ; sa précision et sa netteté lui assurent le succès. — La seconde : *Caisse de pension à rente variable* (Anvers, Librairie néerlandaise, 1908, in-8 de 37 p. — Prix : 1 fr. 50) expose et solutionne un problème du plus haut intérêt. Il s'agit d'une solution très pratique de la question des retraites ouvrières : limiter les versements de l'ouvrier à la partie la plus féconde de son existence, lui servir une rente à un âge relativement jeune, mais assez avancé pour que, sa force productive ayant diminué et son salaire risquant d'être réduit, il soit possible d'augmenter cette rente au fur et à mesure que l'âge s'accroît. Telle est la question exposée par le R. P. Schul. Les tontines avaient essayé autrefois de satisfaire aux desiderata précédents ; mais les derniers survivants d'une tontine touchaient des revenus par trop excessifs. L'auteur, en imposant une limite raisonnable à l'accroissement de la rente, nous montre, par ses calculs, qu'il est facile d'établir des Sociétés sérieuses, répondant à un besoin social réel. Les solutions exposées envisagent les deux cas où le capital est soit réservé, soit aliéné. Brochure à propager dans tous les milieux mutualistes.

Espagne. — La dévotion à saint Joseph, particulièrement celle qui consiste à lui consacrer sept dimanches consécutifs — dévotion enrichie de précieuses indulgences — a inspiré à D. Cayetano Soler, prêtre catalan, la composition d'un petit livre de piété : *Los Siete domingos de San José* (Barcelona, Subirana, 1908, in-32 de 192 p., avec une grav.) destiné à favoriser cette pieuse pratique. L'exercice des sept dimanches est suivi d'un triduum, de prières pour le 19 de chaque mois et de la messe de la fête et du patronage du saint Patriarche. Avec permission et imprimatur de l'Ordinaire.

— La maison éditoriale Juan Gili, de Barcelone, vient de publier plusieurs ouvrages importants que nous nous plaisons à signaler ici. C'est d'abord le 2e vol. de *la Vida espiritual*, du R. P. André Meynard, traduit sur la troisième édition française par le P. Castaño (in-12 de 534 p. — Prix : 4 fr.), excellent traité de théologie mystique, dont l'éloge n'est plus à faire. — C'est ensuite les *Meditaciones para todos los dias del año*, ouvrage composé à la fin du XVIIIe siècle par le moine bénédictin B. Uría et réimprimé par les soins du P. Nebreda, du monastère de Silos (in-12 de 342 p. — Prix : 3 fr.) : ces méditations très courtes se recommandent par leur simplicité et leur sens pratique.— Mentionnons encore le premier volume des Origines *du christianisme*, par Mgr Le Camus, évêque de la Rochelle, traduit en élégant castillan par D. J. B. Codina y Formosa : l'ouvrage complet comprendra deux parties, de chacune 3 volumes ; le volume qui vient de paraître contient le commencement de la vie de N.-S. Jésus-Christ (in-8 de XII-470 p. — Prix : 6 fr.).

Italie. — Le *Calendario della basilica pontificia del santissimo rosario in valle di Pompei* pour l'année 1909 (Valle di Pompei, Scuola tipogr. pontificia pei figli dei carcerati, 1909, in-16 de 224-112 p.) nous apporte, comme ses aînés, des renseignements généraux sur le mouvement et les progrès des deux œuvres excellentes fondées par l'avocat Bartolo Longo : hospice pour les orphelines, hospice éducatif pour les fils de condamnés. Et comme

toujours aussi il nous relate quelques histoires touchantes des enfants ainsi recueillis sous le patronage de la Reine immaculée du rosaire : Madeleine l'orpheline russe; Maria Rosaria Custode, malheureuse fillette, dont la sauvagerie, exaspérée par les traitements cruels qu'avait subis son enfance, mit longtemps à s'apprivoiser sous les caresses de ses compagnes et de ses maîtresses; Giuseppe Martini, dont la mort angélique fit l'édification de ceux qui l'entouraient.

Suisse. — MM. A. Bistrzycki et L. Mauron donnent dans les *Mémoires de la Société fribourgeoise des sciences naturelles* (Fribourg, imp. Fragnière, 1907, gr. in-8 de 65 p. — Prix : 1 franc) un important mémoire intitulé : *Ueber die Abspaltung von Kohlenmonoxyd aus tertiären Sauren mittels konzentrierter Schwefeläure.* C'est une importante contribution à l'étude des substitutions qui se produisent dans les composés organiques : l'acide sulfurique concentré produit l'élimination du protoxyde de carbone des acides tertiaires. Ce mémoire comprend l'historique de la question et l'exposé des expériences faites par les auteurs. Ils étudient d'abord la constitution chimique des corps sur lesquels ils ont opéré, puis les décompositions auxquelles ils sont parvenus; les quantités d'oxyde de carbone sont mesurées dans chaque expérience et le poids obtenu est comparé au poids théorique.

Brésil. — Le *Manual de estatistica* publié à Rio-de-Janeiro par l'office de statistique (1908, in-16 cartonné de xviii-172 p.) est la traduction en portugais d'un ouvrage italien de M. Filippo Virgilii, professeur à l'Université de Sienne. Dans la dernière langue, ce travail a eu quatre éditions en moins de huit ans. Travail de premier ordre dont nous regrettons vivement de ne point connaître une traduction française. Partant de la définition des mots spéciaux employés en statistique, l'auteur détermine très clairement l'objet, la méthode et les divisions de cette science, et fait un cours résumé de son histoire. Il aborde ensuite le fond de son sujet : une première partie s'occupe de la statistique en général : comment doit-on recueillir les données, en faire la critique, en déterminer la valeur mathématique et enfin exposer les résultats. Si l'auteur a une méthode propre qui est excellente, il n'hésite cependant pas à citer d'autres procédés classiques et, s'il y a lieu, il discute l'avantage relatif de chacun d'eux. Une seconde partie est l'application de la première à quelques grandes questions : la démographie, la vie économique, la vie intellectuelle, la vie morale, la vie politique. Si tous les statisticiens suivaient rigoureusement les méthodes exposées dans ce livre, rapidement la statistique verrait décupler les services qu'elle rend.

États-Unis. — *The Medical library and historical journal,* qui avait cessé sa publication à la fin de 1907, renaît sous le titre de *The Aesculapian* et sous la direction de M. Albert Trany Huntington (Brooklyn, N. Y., 1313 Bedford Avenue, 12 fr. 50 par an). L'histoire, la littérature et l'art médicaux ont également place dans ce recueil trimestriel.

Publications nouvelles. — *Histoire du canon de l'Ancien Testament dans l'Eglise grecque et l'Eglise russe*, par M. Jugie (in-18, Beauchesne). — *Jésus-Christ, sa vie, son temps*, par le P. H. Le Roy (in-18, Beauchesne). — *Les Fêtes de l'Église. Élévation sur les hymnes*, par J.-D. Folghera (in-18, Téqui). — *La Théologie scolastique et la Transcendance du surnaturel*, par H. Ligeard (in-16, Beauchesne). — *La Religion et les Religions*, par l'abbé Broussolle. Seconde partie : *Les Religions* (in-18, Téqui). — *Art et Apologétique*, par A.-D. Sertillanges (in-16, Bloud). — *La Passion de Jésus-Christ. Courtes Méditations pour chaque jour du Carême*, par le R. P. R. Clarke; trad.

de l'anglais, par J. Reymond in-32, Avignon, Aubanel). — *Aux Catholiques persecutés. Lettres sur l'épitre de saint Paul aux Hébreux*, par Mgr G. Laperrine d'Hautpoul (in-12, Lecoffre, Gabalda). — *L'Espérance, conférences pour les hommes, faites en la paroisse de Saint-Pierre de Chaillot*, par P. Girodon (in-16, Plon-Nourrit). — *I presupposti Filosofici della nozione del diritto*, da G. del Vecchio (gr. in-8, Bologna, Zanichelli). — *Le Journal. Sa Vie juridique, ses responsabilités civiles*, par G. Duplat (in-8, Paris, Pedone; Bruxelles, Dewit). — *Code Manuel du chasseur*, par G. Lecouffe (in-18, Giard et Brière). — *Code Manuel du cycliste*, par G. Lecouffe (in-18, Giard et Brière). — *Cours de philosophie positive*, par A. Comte. T. V. (in-8, Schleicher). — *La Philosophie générale de John Locke*, par H. Ollion (in-8, Alcan). — *Leibniz, avec de nombreux textes inédits*, par J. Baruzi (in-16, Bloud). — *La Théorie idéologique de Galluppi dans ses rapports avec la philosophie de Kant*, par F. Palhoriès (in-8, Alcan). — *Le Rationalisme comme hypothèse méthodologique*, par F. Maugé (in-8, Alcan). — *Aux Jeunes du* XXe *siècle, Un Paquet de lettres religieuses et philosophiques*, par l'abbé E. Dessiaux (in-18, Téqui). — *La Sensibilité individualiste*, par G. Palante (in-16, Alcan). — *La Morale de l'ironie*, par F. Paulhan (in-16, Alcan). — *Le Premier Éveil intellectuel de l'enfant*, par E. Cramaussel (in-16, Alcan). — *Les Vieilles Filles, leur caractère, leurs défauts, leurs qualités*, par l'abbé L. Muzat (in-12, Librairie des Saints-Pères). — *La Morale de Plutarque*, par Mme J. Favre (in-8, H. Paulin). — *L'Expérience morale*, par F. Rauh (in-8, Alcan). — *Leçons de logique et de morale*, par H. Hourticq (in-12, H. Paulin). — *Morales et Religions. Leçons professées à l'École des hautes études sociales*, par R. Allier, G. Belot, le baron Carra de Vaux, F. Challaye, A. Croiset, L. Dorison, E. Ehrhardt, E. de Faye, Ad. Lods, W. Monod et A. Puech (in-8, cart. toile, Alcan). — *El Positivismo, su historia y sus errores*, por J. M. de Jesùs Portugal (in-12, Barcelona, Subirana). — *Principes d'économie politique*, par A. Marshall. T. II; trad. par F. Sauvaire-Jourdan et F.-S. Bouissy (in-8, Giard et Brière). — *Histoire d'une pièce de cinq francs et d'une feuille de papier*, par F. Passy (in-8, Alcan). — *Le Chômage*, par P. de Las Cases (in-12, Lecoffre, Gabalda). — *Le Problème des retraites ouvrières*, par G. Olphe Galliard (in-16, Bloud). — *Esquisses de morale et de sociologie*, par E. Leroy (in-16, Paulin). — *Vers la lumière et la beauté. Essai d'esthétique sociale*, par E. Pierret (in-16, Renaissance française). — *La Crise du transformisme*, par F. Le Dantec (in-16, Alcan). — *Le Cheval au Congo français*, par le lieutenant Tournier (gr. in-8, Laveur). — *L'Agriculture moderne*, par V. Sébastian (in-8, Larousse). — *Prairies et paturages (Praticulture moderne)*, par H. Compain (in-8, Larousse). — *Arboriculture fruitière en images*, par J. Vercier (in-8, Larousse). — *Les Planètes et leur origine*, par C. André (gr. in-8, Gauthier-Villars). — *John Ruskin* (1819-1900), par F. Harrison; trad. par L. Baraduc (in-18, Mercure de France). — *La Pensée de Ruskin*, par A. Chevrillon (in-16, Hachette). — *Les Musiciens célèbres. Rameau*, par L. de la Laurencie (in-8, Laurens). — *Les Musiciens célèbres. Schubert*, par L.-A. Bourgault-Ducoudray (in-8, Laurens). — *Les Musiciens célèbres. Boïeldieu*, par L. Augé de Lassus (in-8, Laurens). — *L'Idée de Dieu dans les sciences contemporaines. I. Le Firmament, l'atome, le monde végétal*, par les Drs L. et P. Murat (petit in-8, Téqui). — *Actualités scientifiques*, par M. de Nansouty. 5e année (petit in-8, Schleicher). — *Essai d'une sémantique intégrale*, par R. de la Grasserie (2 vol. in-12, Leroux). — *Récréations grammaticales et littéraires*, par J. Stapfer (in-18, Colin). — *Rêves épars*, par E. Maguier, (in-18, Lemerre). — *Le Chapelet d'ambre*, par Chatir Bey (in-18,

Messein). — *Les Ailes de cire*, par M. Pays (in-18, Messein). — *Le Mage sans étoile*, 1902-1908, par R. Arvor (in-18, Messein). — *Nouveaux Rondels païens*, 1907-1908. *Rondels lyriques. Rondels plastiques*, par F. Lovio (in-18, Messein). — *Le Vent dans les arbres*, par A. de Bary (in-18, Stock). — *Chants d'avant l'aube*, par A. C. Swinburne; trad. par G. Mourey (in-12, Stock). — *Chants d'adolescence*, par A. Morand (in-18, Société générale d'éditions). — *Théâtre* d'O. Wilde; trad. d'A. Savine. *I. Les Drames* (in-18, Stock). — *Dialogues des vivants*, par J. de la Grèze (in-18, Lemerre). — *L'Otage*, par H. Buteau (in-16, Plon-Nourrit). — *Leur Victime*, par J.-P. Heuzey (in-16, Perrin). — *La Vie intérieure*, par Mme R. Waltz (in-16, Perrin). — *Sœurette*, par P. Lacour (in-16, Perrin). — *L'Ascension d'une âme. Marcienne de Flüe, journal de la vie d'une femme*, par I. Kaiser (in-16, Perrin). — *Le Reste est silence...*, par E. Jaloux (in-12, Stock). — *La Grande Ombre*, par A. Conan Doyle (in-18, Stock). — *Un Début en médecine*, par A. Conan Doyle; trad. de l'anglais par A. Savine (in-18, Stock). — *Une Leçon de vie*, par L. Evrard (in-18, Mercure de France). — *Par quelle autorité?*, par R.-H. Benson; trad. de H. Frilley (in-12, Lethielleux). — *A l'ombre de l'Acropole*, par H. Guerlin (in-12, Mame). — *Les Défenseurs (histoires lorraines)*, par J. Tanet (in-16 carré, Bloud). — *La Force cachée*, par J. Thiéry (in-18, Henri Gautier). — *Rosèle, souvenirs d'une marraine*, par M. d'Arvisy (in-12, Librairie des Saints-Pères). — *Les Grands Écrivains de la France. Correspondance de Bossuet, nouvelle édition augmentée de lettres inédites et publiée avec des notes et des appendices sous le patronage de l'Académie française*, par C. Urbain et E. Levesque (in-8, Hachette). — *Pages françaises*, par P. Déroulède (in-16, Bloud). — *La Poésie latine. (De Livius Andronicus à Rutilius Namatianus)*, par F. Plessis (in-8, C. Klincksieck). — *Études critiques sur la tradition littéraire en France*, par M. Wilmotte (in-18, Champion). — *Molière, Florian et la littérature espagnole*, par F. Vézinet (in-16, Hachette). — *Le Théâtre contemporain* (1869-1870), par J. Barbey d'Aurevilly. T. III. (in-12, Stock). — *Journal d'un spahi du Soudan*, 1897-1899, par le lieutenant G. Lautour; publié par J. Hérissay (in-16, Perrin). — *Les Petites Antilles, étude sur leur évolution économique*, par P. Chemin Dupontès (in-8, Guilmoto). — *Les Ibères. Étude d'histoire, d'archéologie et de linguistique*, par E. Philipon (in-18, Champion). — *Université de Paris. Bibliothèque de la Faculté des lettres. XXV. Mélanges d'histoire ancienne* (in-8, Alcan). — *Le Principe d'équilibre et le Concert européen, de la paix de Westphalie à l'acte d'Algésiras*, par C. Dupuis (in-8, Perrin). — *Histoire des maîtres généraux de l'ordre des frères prêcheurs*, par le R. P. Mortier. T. IV. (gr. in-8, A. Picard et fils). — *Vie de saint Euthyme le Grand* (377-473). *Les Moines et l'Eglise en Palestine au* ve *siècle*, par le R. P. F.-R. Génier (in-12, Lecoffre, Gabalda). — « *Les Saints.* » *La Vénérable Anne-Marie Javouhey, fondatrice de la congrégation de Saint-Joseph de Cluny* (1779-1851), par le chanoine V. Caillard (in-12, Lecoffre, Gabalda). — *Lamennais à la Chênaie, supérieur général de la congrégation de Saint-Pierre*, 1828-1833. *Le Père, l'apôtre, le moraliste;* par A. Roussel (in-18, Téqui). — *Une Religieuse réformatrice. La Mère Marie du Sacré-Cœur, de* 1895 *à* 1901, par la vicomtesse d'Adhémar (in-8, Bloud). — *Les Papiers des Assemblées de la Révolution aux Archives nationales*, par A. Tuetey (in-8, Cornély). — *La Fin de deux légendes. L'Affaire Léonard. Le Baron de Batz*, par G. Bord (in-8, Daragon). — *L'Épopée du sacre*, 1804-1805, par G. d'Esparbès et H. Fleischmann (in-18, Méricant). — *Souvenirs* (1825-1907), par la princesse de Sayn-Wittgenstein (petit in-8, Lethielleux). — *Derniers Mélanges, pages*

d'histoire contemporaine (1873-1877), par L. Veuillot. T. II, 1874-1875 et t. III, 1876-1877 (2 vol. in-8, Lethielleux). — *La Diplomatie secrète au* XVIIIe *siècle*. I. *Le Secret du Régent et la Politique de l'abbé Dubois (triple et quadruple alliances)* (1716-1718), par E. Bourgeois (gr. in-8, Colin). — *Le Maréchal Canrobert, souvenirs d'un siècle*, par G. Bapst. T. IV (in-8, Plon-Nourrit). — *La Plus grande France, bilan de la France coloniale*, par H. Vast (in-8, Garnier). — *La Faculté de théologie de Paris et ses docteurs les plus célèbres*, par l'abbé P. Feret. T. VI. XVIIIe *siècle. Phases historiques* (in-8, A. Picard et fils). — *L'Empire du soleil*, par A. Praviel (in-18, Nouvelle Librairie nationale). — *Précis de l'affaire Dreyfus*, par H. Dutrait-Crozon (in-16, Nouvelle Librairie nationale). — *Les Fléaux nationaux. Dépopulation. Pornographie. Alcoolisme. Affaissement moral*, par R. Lavollée (in-12, Alcan). — *L'Église de France et la Séparation. La Lutte du sacerdoce et de la République française*, par P. Barbier (petit in-12, Lethielleux). — *Suis-je catholique? Examen de conscience d'un moderniste*, par G. Tyrrell (in-12, Nourry). — *La Grèce éternelle*, par E. Gomez-Carillo (in-16, Perrin). — *Renaissance italienne. Pérouse et les Baglioni, étude historique d'après les chroniqueurs, les historiens et les archives*, par le comte L. de Baglion (in-8, Emile-Paul). — *Le Campagne di guerra in Piemonte* (1703-1708) *e l'Assedio di Torino* (1706). Vol. IV et VIII (2 vol. in-8, Torino, Bocca). — *Les Origines de la Russie moderne. Le Berceau d'une dynastie. Les Premiers Romanov* (1613-1682), par K. Waliszewski (in-8, Plon-Nourrit). — *L'Escadre de Rodjestvenskky (octobre* 1904-*mai* 1905). *Sur le chemin du sacrifice, carnet de notes du capitaine de frégate W. Sémenoff*, présenté par le commandant de Balincourt (in-16 carré, Challamel). — *La Révolution turque*, par V. Bérard (in-18, Colin). — *La Colombie britannique, étude sur la colonisation au Canada*, par A. Métin (in-8, Colin). — *Les Demoiselles de Saint-Cyr* (1686-1793), par F. Vindry (in-8, Champion). — *Deux Jurés du tribunal révolutionnaire, Vilate « le Petit Maître »; Trinchard « l'Homme de la Nature, »* par A. Dunoyer (petit in-8, Perrin). — *Une Victime de la Révolution. Sœur Marguerite Rutan, fille de la Charité*, par P. Coste (in-12, Lille et Paris, Desclée, de Brouwer). — *Barbey d Aurevilly (de sa naissance à* 1909), par F. Clerget (in-18, Falque). — *Lettres de jeunesse de Eugène Fromentin. Biographie et notes*, par P. Blanchon (in-16, Plon-Nourrit). — *Manuel bibliographique de la littérature française moderne* (1500-1900), par G. Lanson. Fasc. I. *Seizième siècle* (in-8, Hachette). VISENOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

Imprimerie polyglotte FR. SIMON, Rennes.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

ROMANS, CONTES ET NOUVELLES

ROMANS FANTAISISTES. — *Les Aventures de Bécot*, par PAUL LECLERCQ. Paris, Éditions de la « Vie parisienne », 1909, in-12 de 236 p., 3 fr. 50. — 2. *Un Début en médecine*, par CONAN DOYLE; trad. de l'anglais par ALBERT SAVINE. Paris, Stock, 1909, in-18 de 333 p., 3 fr. 50. — 3. *La Folle Histoire de Fridoline*, par GUY CHANTEPLEURE. Paris, Calmann-Lévy, s. d., in-18 de 369 p., 3 fr. 50.

ROMANS-FEUILLETONS. — 4. *La Femme au diamant*, par KATHERINE GREEN; trad. par Mme J. HEYWOD. Paris, Hachette, 1908, in-16 de 279 p., 1 fr. — 5. *Le Petit Faune*, par GUSTAVE HUE. Paris, Société française d'imprimerie et de librairie, 1909, in-18 de 315 p., 3 fr. 50. — 6. *Clo*, par SIMONE BODÈVE. Paris, Jouve, s. d., in-18 de 349 p., 3 fr. 50.

ROMANS PSYCHOLOGIQUES. — 7. *La plus forte Chaîne*, par MARIE-THÉRÈSE ALEM. Paris, Orsoni, s. d., in-18 de 238 p., 2 fr. — 8. *La Grande Déesse*, par HENRI DORIS. Paris, Plon-Nourrit, 1909, in-18 de 329 p., 3 fr. 50. — 9. *Illusion masculine*, par JEAN DE LA BRÈTE. Paris, Plon-Nourrit, 1909, in-16 de 340 p., 3 fr. 50. — 10. *La Couronne de roses*, par EDGY. Paris, Plon-Nourrit, 1909, in-16 de 309 p., 3 fr. 50. — 11. *L'Ame libre*, par BRADA. Paris, Plon-Nourrit, s. d., in-18 de 319 p., 3 fr. 50. — 12. *Carrière d'artiste*, par Mme HUMPHRY WARD ; trad. de l'anglais par TH. BENTZON et A. FLICHE. Paris, Hachette, 1909, in-16 de 351 p., 3 fr. 50. — 13. *Le Cadet*, par C. NISSON. Paris, Plon-Nourrit, 1909, in-18 de 311 p., 3 fr. 50. — *L'Oraison dominicale*, par GABRIELLE ZAPOLSKA; trad. du polonais par PAUL CAZIN. Paris, Sansot, 1908, in-18 de 230 p., 3 fr. 50. — 15. *L'Immolé*, par ÉMILE BAUMANN. Paris, Grasset, 1909, in-16 de 365 p., 3 fr.50.

ROMANS DE MŒURS. — 16. *Les Confessions. Récits populaires*, par LÉON TOLSTOÏ. Tome XIX des *Œuvres complètes* ; trad. de J.-W. BIENSTOCK. Paris, Stock, 1908, in-18 de 456 p., 2 fr. 50. — 17. *Le Chat maltais*, par RUDYARD KIPLING; trad. de LOUIS FABULET et ARTHUR-AUSTIN JACKSON. Paris, Mercure de France, 1908, in-18 de 306 p., 3 fr. 50. — 18. *Au Blanc et Noir*, par RUDYARD KIPLING; trad. d'ALBERT SAVINE. Paris, Stock, 1909, in-18 de 320 p., 3 fr. 50. — 19. *Œuvres choisies*, de RUDYARD KIPLING, avec une Notice par Michel Epuy. Paris, Delagrave, s. d., in-12 de 409 p. et portrait, 3 fr. 50. — 20. *La Grande Ombre*, par ARTHUR CONAN DOYLE; trad. d'ALBERT SAVINE. Paris, Stock, 1909, in-18 de IX-264 p., 3 fr. 50. — 21. *Henri d'Ofterdingen*, par NOVALIS; traduit par GEORGES POLTI et PAUL MORISSE. Paris, Mercure de France, 1908, in-18 de XV-294 p., 3 fr. 50. — 22. *Terre d'Oc*, par ÉMILE POUVILLON. Paris, Plon-Nourrit, 1908, in-16 de 246 p., 3 fr. 50. — 23. *Les Fronts têtus, contes du pays d'Arvor*, par SIMON DAVAUGOUR. Paris, Nouvelle Librairie nationale, s. d. in-18 de 177 p., 2 fr. — 24. *Ceux de chez nous*, par LOUIS BOULÉ. Paris, Plon-Nourrit, s. d., in-18 de VII-310 p., 3 fr. 50. — 25. *Jean-Luc persécuté*, par C.-F. RAMUZ. Paris, Perrin, 1909, in-16 de 265 p., 3 fr. 50. — 26. *Rêve de lumière*, par JEAN BLAIZE. Paris, Plon, Nourrit, s. d., in-18 de 311 p., 3 fr. 50. — 27. *Au temps de la jeunesse*, par ROBERT DE TRAZ. Paris, Plon-Nourrit, 1909, in-18 de 280 p., 3 fr. 50. — 28. *La Vie intérieure*, par Mme RENÉ WALTZ. Paris, Perrin, 1909, in-16 de 335 p., 3 fr. 50. — 29. *Le Fantôme du passé*, par GRAZZIA DELEDDA ; trad de l'italien par G. HÉRELLE. Paris, Calmann-Lévy, 1908, in-18 de 352 p., 3 fr. 50.

ROMANS FANTAISISTES. — 1. — La fantaisie des *Aventures de Bécot* est d'une bonne volonté éperdue. Elle s'affirme jusque dans le nom du héros, qui peut s'écrire « de quatre cent quarante-huit façons différentes, Bécot, Bekkot, Bhéko, Bébaykhaud, etc., etc... » Et elle

s'avère d'une qualité pareille à travers les trente chapitres de cette mirifique histoire, où l'on voit un petit Gargantua sécher le sein de sa mère, avoir peur de la lune, enlever une île, la transporter à travers les océans, et finalement s'élever lui-même dans les airs et y disparaître pour jamais.

2. — Ce *Début en médecine* de l'heureux auteur de *Sherlock Holmes* ne trouvera qu'un demi-succès « de ce côté-ci de l'eau ». La fantaisie y est un peu lourde, et le récit y est coupé d'interminables dissertations philosophiques, dans lesquelles l'habile feuilletoniste qu'a été Conan Doyle se montre un logicien médiocre : « La religion est-elle le seul terrain de l'intelligence inaccessible au progrès et doit-elle se reporter sans cesse à un type qui a été fixé il y a deux mille ans? Un cerveau à demi formé se fait un Dieu à demi formé, et est-on bien certain que nos cerveaux soient seulement à demi formés maintenant? » Quel que soit l'état de nos cerveaux, l'objet extérieur perçu par lui reste le même et ne peut pas « progresser, » à moins de croire qu'il n'existe pas en dehors de notre perception. Et M. Conan Doyle est peut-être un *subjectiviste* effréné. J'aimerais mieux qu'il fût un fantaisiste un peu plus accessible à notre goût français, et que les deux médecins, dont il nous raconte ici les débuts, fussent un peu moins Anglais et plus humains, si tant est qu'ils soient Anglais.

3. — *La Folle Histoire de Fridoline* nous montre une jeune femme jouant sans le savoir à cache-cache avec son mari; elle l'a épousé par surprise; elle l'a quitté par innocence; elle lui est infidèle en imagination, puisqu'elle s'éprend de l'auteur d'un recueil poétique, oh! si poétique! avec qui elle entre en correspondance; elle le retrouve, sans le reconnaître, caché qu'il est, dissimulé, travesti, transformé par un lorgnon bleu! Elle apprend d'abord que le porteur de lorgnon est son poète : « Ah! quel malheur que je ne sois pas libre!» lui dit-elle. « Ah! quel dommage que je sois marié, lui dit-il, et que j'aime ma femme! » Ce petit jeu dure un bon bout de temps; l'homme s'y amuse beaucoup; il n'y met fin que lorsque, ayant conquis tout à fait sa femme, comme poète, il réussit à la reprendre en tant que mari. « Et tout ceci n'est pas impossible! » Sans doute! mais il y fallait toute la bonne grâce et la bonne humeur de l'auteur pour le rendre acceptable.

Romans-feuilletons. — 4. — *La Femme au diamant* a été tuée dans un bal, et son diamant a disparu. Quel est l'assassin? Quel est le voleur? On ferme toutes les portes de l'hôtel où se donne le bal, on fouille tous les danseurs, et l'on trouve le diamant dans le petit sac à main d'une danseuse, fiancée d'un expert en bijoux, lequel avait été vu s'approchant de la victime quelques secondes avant la découverte du meurtre! Alors? c'est lui le meurtrier? Il avoue qu'il a reçu le dia-

mant des mains de la dame, qu'il l'a glissé dans le sac de sa fiancée, mais qu'il n'est pour rien dans le crime. On ne l'arrête pas moins et on instruit l'affaire. Tout l'accable, tous l'accusent, tous, excepté sa fiancée, qui croit à son innocence, se jure de la prouver, parvient à faire pénétrer sa conviction dans l'âme du juge d'instruction, et s'associe à lui pour la découverte du coupable — lequel n'est pas, en effet, le bijoutier arrêté d'abord, ni un lord anglais *filé* par elle, ni un domestique soupçonné par la police, ni le régisseur du mari divorcé de la victime, mais le mari lui-même qui était déguisé en domestique et avait frappé en offrant une glace ! — Ce méli-mélodrame est bien exposé; les premières scènes en sont captivantes; les suivantes laissent un peu se refroidir la curiosité.

5. — *Le Petit Faune* est l'histoire d'un autre crime, avec un peu plus de psychologie autour. — Une ville de province, sous Napoléon III; quelques silhouettes provinciales, parmi lesquelles Mlle Fritz, une vieille institutrice, vaniteuse, aigre, mauvaise langue, détestée de tout le monde, reçue toutefois chez les d'Auribeau, — vieille famille, vieille souche, qur effleurit en deux charmantes enfants : une fille, Henriette, une nièce, Marthe. Un magistrat érudit trouve que celle-ci ressemble au « petit Faune du Vatican ». Le procureur impérial, un bel homme, est de son avis et regarde de très près le petit Faune, ce dont enragent et Mlle Henriette, qui ressemblait à Minerve, et Mlle Fritz, qui rappelle vaguement le profil d'une vieille Parque. Le mariage entre le procureur et le petit Faune est décidé, il va être célébré, lorsque la fiancée meurt empoisonnée. Qui a versé le poison? La Parque ! répond la voix publique, laquelle ne parut jamais autant être la voix de Dieu. Une perquisition opérée chez elle amène, en effet, la découverte 1° d'un paquet d'arsenic, 2° d'un volume auquel manquait une page, laquelle page avait enveloppé le poison versé dans le lait de Mlle Marthe. Preuves accablantes, sous lesquelles succombe la malheureuse Fritz; elle passe en Cour d'assises, est condamnée aux travaux forcés, et meurt folle quelques jours après. La conscience publique était vengée ! Mais le beau procureur impérial reste triste et semble inconsolable; la belle Henriette entreprend de le consoler et réussit en partie; leur mariage est décidé, il est célébré, et alors... alors la vérité éclate, brusquement, par suite d'un incident inattendu : l'empoisonneuse, ce ne fut pas Fritz, ce fut Henriette ! Elle avoue, elle se suicide, et son mari se fait moine.

6. — C'est un grand honneur pour *Clo* de figurer à côté du volume précédent, qui est écrit en français. Il y est question d'ouvrières qui tournent mal, et notamment d'une nommée Clotilde Minot, qui commence par l'avortement, et qui finit par une union libre, *au sein de*

laquelle elle trouve la réhabilitation et le bonheur, ainsi que l'explique un certain docteur Foster qui lui porte envie : il aurait bien voulu ne pas se marier, lui; mais les exigences de la clientèle lui ont imposé ce sacrifice à un usage désuet et d'ailleurs immoral, puisque, sans lui, il n'y aurait pas un seul adultère ! C'est évident !

Romans psychologiques. — 7. — C'est l'auteur même de *la plus forte Chaîne* qui sous-intitule son œuvre : « roman psychologique. » L'est-il? Il est du moins honnête et animé des meilleures intentions. Il raconte le mariage de la fille d'un magistrat provincial, — au provincialisme digne et correct, — avec un officier aimable et chevaleresque. Ce n'est pas sans avoir traversé mille épreuves que ce couple intéressant arrive au bonheur; mais il ne l'apprécie que mieux, et n'en est que mieux préparé à remplir les devoirs qui en sont et la rançon et la récompense. « Ils auront dans leur cerveau l'impression ineffaçable du sentiment de la patrie, et le tour de leur imagination sera celui de Traditionnalistes comme vous... Qu'importe le mélange des provinces et des races quand ce mélange produit des unions faisant ce qui devrait toujours être : la force et le bonheur par de bons Français. » C'est la belle-mère provinciale qui s'exprime en ces termes; — à quoi, le préfacier, qui est Parisien, je crois, fait écho — d'avance, — quand il dit que, par les sentiments qu'il exprime « le roman se hausse d'un ton au dessus de l'ordinaire et domine de plus haut le sol national, tout en s'y enracinant avec plus de solidité. Il a plus de tête *(sic)* parce qu'il a plus de racines ! » Saperlipopette, que c'est beau ! — Heureusement que « Roger et Simone seront heureux ! » N'en doutez pas !

8. — La Sainte Vierge guérit une jeune fille infirme, un curé guérit un musicien aveugle, et *la Grande Déesse* les rend heureux l'un et l'autre, l'un par l'autre ! Qui est la grande Déesse? C'est la Pauvreté, avec un grand P; et c'est aussi la Douleur, avec un grand D. Et toute cette histoire est mirifique quoique un peu longue : Richard d'Argentel avait du génie; il ne l'aurait jamais su, s'il n'avait pas été ruiné par ses auteurs. Heureusement il fut obligé de travailler pour vivre; plus heureusement encore, il fut malade; grâce à quoi son génie prit son essor; il fit de la belle musique, il gagna beaucoup d'argent, il racheta le château de ses pères, et il épousa celle qu'il aimait.

9. — Il y avait une fois un homme, un ingénieur, un ancien élève de l'École polytechnique, qui avait la naïveté de croire qu'un homme intelligent n'a pas besoin d'épouser une femme intelligente : « Je serai intelligent pour deux ! » disait ce nigaud savant. C'était là son illusion, que l'auteur appelle l'*Illusion masculine*, comme si c'était celle de tous les hommes... à marier (car les autres, ils sont fixés !). Quoi qu'il en soit, ce polytechnicien, plus naïf qu'on ne l'est à l'École,

aurait pu payer cher son illusion; elle ne lui coûta rien, ou plutôt elle ne lui coûta qu'une déception, dont il ne mit pas longtemps à dire : « Heureuse déception, qui m'a valu une telle compensation ! » Il était épris d'une « oie blanche, » et il allait l'épouser, quand il s'aperçut qu'il allait faire une sottise, ou plutôt quand l'oie elle-même, qui n'aimait pas les hommes intelligents (elle s'était éprise d'un militaire ! dirait M. Anatole France), lui donna congé et le sauva de la sottise. Il pleura de chagrin, l'ingénieur ! Mais, comme vous le savez, des yeux qui pleurent sont des yeux qui s'ouvrent : il s'aperçut alors d'une autre chose qu'il n'avait pas soupçonnée jusqu'alors, c'est à savoir qu'il avait près de lui, dans sa maison, sous sa tutelle, une jeune fille adorablement bonne, dévouée, généreuse, courageuse, et, de plus, très jolie, et, en outre, très éprise de son tuteur ! Elle avait un défaut, un seul : elle était fort intelligente ! De vous dire s'il le lui pardonna, et de quel cœur, « non, je ne l'essaierai pas ! »

10. — *La Couronne en roses* est, semble-t-il, d'une autre inspiration que les précédents romans du même auteur; c'est une histoire un peu grosse, qui a pour dénouement un meurtre, — presque un mélodrame, quoi ! Il est vrai qu'il y a des caractères » et des « descriptions, » mais qui donnent la sensation du « déjà vu ». La scène se passe à Florence et à Fiesole, que je crois *que* vous connaissez; y a-t-il dans le pays un coin sur lequel les peintres n'aient pas déjà fait rage ? Quant aux *caractères*, ils sont modelés sur un type depuis longtemps fixé : l'ingénuité dans la violence. — Quoi qu'il en soit, Gina et Pietro s'aiment à l'italienne, c'est-à-dire ingénûment, violemment, et sans fidélité, du moins Gina : car elle aime aussi Andréa, qu'elle enlève à une modiste de ses amies, tout en continuant à aimer Pietro. Et l'histoire finit aussi à l'italienne, par un coup de couteau de Pietro à Gina, laquelle a juste le temps de baiser la main qui la frappe ! Beau sujet de livret pour la musique de M. Léoncavallo !

11. — *L'Ame libre* est un des mieux venus parmi les récits déjà nombreux de Brada. Si les précédents dénotaient déjà une certaine science du métier, l'art d'exciter et de soutenir la curiosité, celui-ci révèle, ou manifeste avec plus d'éclat, des mérites d'un autre ordre. L'intérêt n'y languit pas certes, le fond du sujet étant une de ces *histoires d'héritage*, dont l'effet reste toujours sûr, quoiqu'il ait si souvent servi; mais il est l'occasion de peintures de mœurs, qui sont d'un observateur, et d'une « étude d'âme, » qui est d'un moraliste idéaliste. Des gens du monde besogneux (ils n'ont que trente mille francs de revenus) passent une partie de l'année chez un vieil oncle célibataire, lequel, lui, a un million et demi de revenu. Ils sont les héritiers présomptifs, et donc, engagent, sans trop d'angoisses, leurs capitaux dans des spéculations de bourse, qui leur permettent de soutenir un train de

maison proportionné à leurs ressources futures. Ils s'y ruinent, et ils en sont informés juste à l'heure où l'oncle à héritage installe chez lui, à côté d'eux, un jeune médecin, qu'il ne va pas tarder à reconnaître pour son fils. Tout est donc perdu? Pas entièrement; leur fille, Nicole, peut les sauver, si elle accepte le plan imaginé par le vieil original, et qui n'est autre qu'un mariage avec l'intrus. Mais Nicole est une « âme libre, » affranchie des soucis et des besoins qui font l'infériorité des gens de son monde; elle n'aime pas l'argent! Et si elle aime ses parents plus qu'elle-même, elle ne peut pas leur sacrifier sa conscience; or, sa conscience lui défend d'épouser le docteur qu'elle sait être un homme méprisable. Elle refuse donc, et se condamne, elle et les siens, à la pauvreté! Personne, autour d'elle, ne l'approuve, jusqu'au jour où l'on a la preuve que le « bâtard » de l'oncle n'est qu'un coquin, et que l'oncle lui-même n'a pas été aussi cruel pour elle qu'on l'a cru, puisque, en mourant, il lui a donné un petit bureau, lequel contenait un double fond, lequel recélait une petite fortune en billets de banque! Grâce à quoi l'héroïne de ce joli conte peut épouser son ami d'enfance, aussi libre d'âme et aussi noble qu'elle.

12. — Voici une autre étude d'âmes un peu moins conventionnelle, mais moins claire et moins simple : une *Carrière d'artiste* nous fait faire connaissance avec une « sœur de Charité » d'une qualité un peu spéciale, telle que peut la concevoir le mysticisme anglican. C'est une femme du grand monde londonien, dont la vie est consacrée, de fait et sans vœux préalable, à l'« accomplissement du devoir envers nos égaux, le plus difficile de tous », comme le disait un prédicateur d'Oxford, et qui, un moment, pour obéir à son besoin de dévouement et pour se distraire de chagrins intimes, a pris à cœur la formation et le succès d'un jeune peintre génial et sauvage. La scène du premier dîner auquel prend part chez elle ce « paysan du Nord, » les fautes de tact qu'il y commet et qui vont compromettre son avenir, l'habileté souriante avec laquelle elle intervient et opère son sauvetage, est une des plus jolies choses que je connaisse de l'éminente romancière qu'est Mme Humphry Ward. Son talent de moraliste, son si vif sentiment de toutes les délicatesses de la vie sociale, s'y manifestent avec un rare bonheur. Quant à l'histoire de ce peintre lui-même, elle paraîtra peut-être moins intéressante que celle de sa pure et angélique protectrice; elle est un peu mélodramatique, — ce qui ne l'empêche pas d'avoir des « dessous » psychologiques très solides et très étudiés. C'est celle d'un homme qui s'acharne à se nuire, tout en s'élevant progressivement, par un travail acharné aussi; il compromet, par les violences de son caractère, le résultat de ses efforts, des efforts de ses amis, et ses succès mêmes. Comment il a presque mérité (presque seulement) d'être abandonné par sa femme, com-

ment et pourquoi il a caché sa situation d'homme marié, comment il est amené à rechercher la fugitive, après combien d'années il la retrouve, et comment il retrouvera aussi auprès d'elle et de la fille qu'elle lui ramène sa santé et son talent perdus, c'est le sujet principal de ce roman, — mais non le sujet le plus intéressant. Encore une fois, c'est l'épisode de « la sœur de Charité » et la peinture de la haute société londonienne qui en semble la partie la plus originale.

13. — S'il y a quelques réserves à faire sur *le Cadet*, je les ferai à contre-cœur, tant l'œuvre est intéressante, tant elle est simple, quoique complexe, tant la langue en est claire, souple, ferme, tant les détails en sont réels et même réalistes, et tant l'inspiration cependant en est élevée et même idéaliste, puisque c'est une idée qui en est le sujet et presque le personnage principal ! — Un jeune officier, Jean de Mondastruc, cadet d'une grande famille à moitié ruinée, renonce à sa carrière, renonce à l'amour qui s'offre à lui (deux fois et même trois fois), pour se constituer, avec une abnégation douloureuse et hautaine, le chevalier et la victime du devoir légué par les siècles, et rejeté par ses autres frères : le devoir de maintenir la tradition familiale. Il se charge, au refus de son aîné, de l'héritage d'un vieux château et de ses dépendances. Il sait que la charge est onéreuse, qu'elle sera écrasante, qu'il n'a pas les ressources nécessaires au relèvement et à l'exploitation fructueuse du domaine; n'importe ! Il ne veut pas « laisser vendre ». Il ne veut pas que sa mère soit obligée de quitter la maison », de rompre avec un long passé, de renoncer à son indépendance, à ses charités, à ses prodigalités. Depuis des siècles, — sept exactement, — chaque année, le 10 décembre, pour célébrer un anniversaire familial, « largesse était faite à tous les miséreux qui se présentaient. Et il s'en présentait des bataillons, venant de tous les coins du pays et passant la nuit à faire la queue à la grille du château ; les vingt-cinq premiers arrivés recevaient un vêtement complet, un pain de six livres et un louis d'or ! Les autres étaient hospitalisés et hébergés. Ces largesses, le dernier des Mondastruc veut les continuer malgré la baisse des fermages, malgré les roueries de ses métayers, malgré la « mévente » du vin, malgré les « soultes » qu'il a dû verser à ses frères et qui ont vidé son portefeuille. Il les continue, non sans être obligé de les réduire cependant : une année, le louis d'or devient un demi-louis ! Les miséreux ne sont pas contents : « Si c'est pour çà qu'on nous fait faire trois jours de marche ! » grogne l'un d'eux. Mais la mère n'entend pas ces grognements; elle n'a vu de sa chambre, où la retiennent l'âge et la maladie, que le défilé traditionnel, et elle peut croire que la famille, quoique appauvrie, n'a pas dégénéré. Sans doute elle a aperçu quelques changements dans les mœurs du pays : on est moins empressé et même moins res-

pectueux pour elle et pour son fils. Mais elle en accuse « la politique », qui, sans doute, n'y est pas étrangère; elle peut ignorer, ou feindre d'ignorer, que les pauvres respectent surtout la fortune (c'est même leur grande pauvreté !). Et elle meurt en bénissant son fils pour les consolations et les illusions qu'il lui a données. Et lui, il continue sa lutte contre l'adversité croissante; ses revenus agricoles devenant décidément insuffisants, il se fait industriel. Il fabrique des pâtés de foie ! Et comme il les fabrique très bien, il impose « sa marque » aux charcutiers et aux épiciers. De plus, il impose le respect aux bourgeois qui auraient été tentés de l'accuser de dérogeance ! » Mais s'il a sauvé « sa maison, » il a perdu le bonheur. Il a perdu Floriane, il a perdu Marie-Josèphe, il a perdu surtout Isaure ! Car elles étaient trois à l'aimer et qui ne purent pas l'épouser : — Floriane, parce qu'elle dut obéir à son père, le marquis d'Arjac, effrayé par les charges qu'avait acceptées Jean; — Marie-Josèphe, parce qu'elle avait gardé son secret trop pudiquement, au plus profond de son cœur, et parce que, étant la propre sœur de Floriane, elle avait laissé Jean s'habituer à ne voir en elle qu'une sœur, « l'ingrat ! il l'appelait sa sœur ! » — Isaure enfin, parce qu'elle n'avait que dix-huit ans alors qu'il en avait trente-cinq, et que, de plus et en outre, elle était sa nièce, la fille de l'égoïste Aîné !

Sentez-vous venir les réserves annoncées? La première porterait sur la « triplicité » de ces amours, la seconde sur le caractère de l'amoureux, la troisième sur la nature du troisième amour. Mais après les avoir formulées par acquit de conscience, je plaiderai et signerai un recours contre elles. Car d'abord le « triplicité » de ces amours n'empêche pas l'unité de l'action, attendu que cette unité résulte d'un quatrième amour, celui de Jean pour la « Maison », pour la tradition qu'elle représente, pour cette Idée, dont j'ai déjà dit qu'elle était la véritable fiancée et l'épouse ! Et, sans doute, Jean apporte dans sa fidélité héroïque et mélancolique quelque chose d'un peu passif; sa volonté ne réagit pas assez virilement sur les volontés d'autrui et ne sait pas commander aux circonstances, il est un héros « aboulique, » plus résigné qu'agissant, mais combien « sympathique » et combien digne de l'amour d'Isaure ! Cet amour, veuillez le remarquer, n'a pas le caractère inquiétant et suspect que nous avons dû si souvent signaler ici dans les amours de certaines Agnès pour les « vieillards de quarante-trois ans », comme on disait du temps de Molière. D'abord Jean n'est pas encore arrivé à cette « vieillesse, » qui n'est parfois que la seconde jeunesse (quand elle n'est pas la seconde enfance), des Arnolphes contemporains; il n'a que trente-cinq ans ! S'il est un peu mûr, il ne le montre que par la gravité de son attitude, la générosité de son sacrifice et l'autorité, agissante,

cette fois, qui impose un sacrifice égal à sa nièce. Et, quant à celle-ci elle a l'innocence, la grâce, l'espièglerie, les tendresses audacieuses des meilleures héroïnes de Pailleron (voyez ici, si vous voulez, une quatrième réserve !). Mais si elle est un peu « livresque » et conventionnelle, elle n'a pas ce je ne sais quoi de « faisandé » qui se mêle à l'ingénuité des Agnès de roman ou de théâtre. Même lorsqu'elle arrive chez son oncle, à onze heures de la nuit, après s'être évadée de chez son père, lorsqu'elle lui dit qu'elle sait très bien qu'elle fait une énormité, elle reste, on le sent, une très petite fille,— inconsidérée, certes, et un peu folle. Oui ! oui ! Mademoiselle ! vous êtes une petite écervelée, et je suis obligé de faire la grosse voix et de vous gronder ! — tout en répétant, à la cantonade : Elle est exquise !

14. — *L'Oraison dominicale* est un recueil de neuf nouvelles, dont chacune a un titre emprunté à une des paroles du *Pater*. L'esprit n'en est pas très sûr. La huitième nouvelle : *Ne nous laissez pas succomber à la tentation,* nous raconte l'aventure d'une pauvre servante, induite en tentation de charité par la lecture d'une vie de saint, et donnant à un mendiant qui passe, la fourrure de son maître; un ange viendra la lui rendre comme elle l'a lu dans le pieux livre. Mais au lieu d'un ange, c'est un gendarme qui vient et qui la mène en prison ! — C'est « traduit du polonais », mais d'un polonais au lyrisme titubant. N'allez pas y chercher de l'édification !

15. — L'édification, vous la trouverez plutôt dans *l'Immolé*, d'une inspiration plus chrétienne, — tout à fait chrétienne sans doute; Les théologiens auront à décider ce dernier point; je m'en rapporte à eux. C'est d'ailleurs pour eux que semble écrit ce roman. Il ne l'est pas pour les petites filles, qui n'y comprendraient rien ou qui seraient scandalisées de ce qu'elles comprendraient; les jeunes gens, fussent-ils sillonnistes, le trouveront trop long, trop lent, surtout trop triste; mais les professeurs de grand séminaire, les chanoines, les archiprêtres y trouveront peut-être « un plaisir extrême » — adéquat à leurs goûts, bien entendu, et conciliable avec leurs plus austères habitudes d'esprit, puisqu'il leur donnera l'occasion d'agiter les plus graves problèmes de la vie chrétienne et celle, aussi, de faire « des objections » et des réserves ! Rien que pour avoir essayé, — ou plutôt avoir mérité — de conquérir une pareille clientèle, au roman contemporain, l'auteur aurait droit à toutes nos félicitations. Son œuvre n'est rien moins, en effet, que l'histoire d'un jeune homme qui comprend le prix de la souffrance chrétienne, et qui accepte de souffrir pour s'associer à la Rédemption du Christ, pour accroître le trésor de la communion des saints, pour exercer la charité surnaturelle à l'égard de ses frères morts ou vivants, et enfin, pour expier les péchés des hommes, les siens compris et ceux de sa famille. Car il

pèche donc, et même il rechute, mais il se relève. Son père ne s'était pas relevé, il s'était suicidé, après avoir volé vingt-cinq mille francs dans la caisse dont il avait la garde (détails macabres sur ce suicide, la recherche, la découverte du cadavre dans les eaux du Rhône; tout un chapitre, intitulé : *Ce que pèse un mort*). Le mobile du vol était d'ordre « passionnel », comme disent les avocats d'assises : il était plutôt d'ordre crapuleux; les exigences d'une femme qui lui avait vendu sa fille et la lui avait livrée chloroformée ! Daniel supporte vaillamment l'horrible épreuve et il aide sa mère déjà infirme (elle est atteinte d'une coxalgie tuberculeuse) à n'y pas succomber. Sa tâche lui est d'abord facilitée par de bonnes voisines qui veillent la malade la nuit, lui tiennent compagnie le jour, pendant que lui va gagner son pain (il est professeur à l'école libre des jésuites). Mais bientôt ce qui avait paru un secours devient une pierre de scandale; l'une de ces femmes est jeune, jolie, dépourvue de sens moral; elle entraîne Daniel au péché. Or, devinez quelle était cette « jeune personne? » Celle pour qui le caissier s'était suicidé ! L'épouvantable découverte jette Daniel au repentir le plus violent, à la pratique de tous les sacrements. L'homme surnaturel se dégage peu à peu chez lui de tout ce qui le retenait dans la médiocrité morale. Il devient plus patient avec ses élèves, ceux-là mêmes qui l'insultent et écrivent le nom de son père sur le tableau noir; il supporte sans trop d'amertume les habiletés des RR. PP. jésuites, qui voudraient se débarrasser d'un collaborateur compromettant; il leur pardonne leur « habitude » de « déformer le Christ par des artifices de séduction pauvrement humains » (p. 184); Il rend visite aux Frères prêcheurs, et ne remarque pas trop douloureusement « le retroussis orgueilleux de la lèvre, propre au type dominicain (p. 295) ! » Il prend part à des conférences contradictoires et se permet de rappeler à la justice et au bon sens un professeur de Faculté qui lui répond par une grossière injure (le rappel du crime paternel). Bref, il mérite d'obtenir pour sa mère un signe éclatant de la faveur céleste, vainement demandé jusqu'à ce jour. Le 8 décembre, après le Viatique reçu, la malade, déjà agonisante, se dresse sur sa couche, elle est guérie. La plaie tuberculeuse est fermée, la jambe fonctionne, les forces et la santé sont revenues. C'est alors qu'il rechute, lui ! Une rencontre de hasard, qui lui fait atrocement sentir sa misère, et plus ardemment éprouver le besoin de l'expiation par l'immolation. L'occasion de s'immoler «en esprit » se présente assez vite : la maladie de sa mère recommence ! Un second miracle, qu'ils vont ensemble demander à Lourdes, leur est refusé ! Il accepte cet échec, il accepte même la mort de sa mère d'un cœur ferme et fidèle. Il est prêt pour d'autres sacrifices, celui même de sa vie, s'il lui est demandé. Il se trouve seul un jour en

face d'une bande d'apaches du gouvernement qui essaient d'envahir une église; il se place sur le seuil, résiste à l'assaut furieux, essuie une grêle de coups, est blessé à la tête et à la poitirne, et finalement a la main clouée contre la porte par un coup de couteau ! C'est une des plaies de la Crucifixion et en l'honneur du Christ, en compagnie du Christ ! Est-ce tout? L'immolation est-elle achevée? Pas encore : il va guérir, il va vivre, il pourra donc souffrir de nouveau. Recueilli dans une famille chrétienne, où l'on panse et où l'on ferme ses blessures, il inspire une passion chaste, mais violente, à la fille de la maison; lui-même, avec cette acuité de sensibilité propre aux convalescents, il ne laisse pas de remarquer « la taille », le « teint », le « nez », le « menton », et autres objets de l'aimable personne. Mais il priait, il regardait le Rhône « qui n'était plus le même Rhône qui avait charrié le cadavre de son père, mais le fleuve d'En haut, baptismal, se ruant du ciel et des cîmes inviolées. A respirer son souffle, il se rénovait le sang au voisinage des sources éternelles, ses espoirs se revigoraient », (p. 360) et le courage de fuir lui venait. Il part donc, non sans avoir prononcé quelques belles phrases sur « la Communion des Morts » et sur sa propre personne qu'il compare à « un de ces météores silencieux qui pendent comme un glaive sur des horizons tristes et font le ciel vide autour d'eux; les êtres tels que moi n'apparaissent qu'à la fin ou à l'approche des cataclysmes !» Ce qu'entendant, la jeune fille est guérie net. Et Daniel disparaît, faisant un grand signe d'au-revoir : ses longues mains pâles se déployèrent élancées vers l'azur qu'elles, emplissaient ! ! !» Ou va-t-il? Il va écrire quelque « livre lent, profond » qui « fertilisera les âmes » « de même que ce fleuve engraisse en passant la plaine inhabitée !...» —Pour être « fertilisant », ce livre futur devra avoir quelques qualités de plus que celui-ci. Il devra être moins « lent », plus simple, d'une « écriture » moins romantique. Si la matière en reste la même — à savoir la vie intérieure d'une âme chrétienne, ses tentations, ses chutes, ses contritions, son perfectionnement progressif — elle devra être traitée d'une main plus experte et plus prudente. Il n'y a peut-être pas de « matière à mettre en roman » qui exige une plus grande maîtrise; il n'y en a pas qui expose à offenser de plus délicates convenances. L'âme a, comme le corps, ses *pudenda* qui ne sont pas montrables, ai-je dit bien souvent déjà, et il est aussi difficile pour un chrétien de parler sans incongruité de ses confessions, contritions et immolations, que pour un homme bien élevé de sa brosse à dents, de sa cuvette ou de son bain de pieds. Et il ne sert de rien d'y employer un langage tendu, frénétique, presque apocalyptique comme ici; ce n'est au contraire que plus gênant.

Ce Daniel est gênant ! Et on a bien souvent envie de l'inviter à aller « se pouiller l'âme » plus loin. Il y a dans son « catholicisme »

quelque chose d'indiscret, d'outrancier, d'anormal, d'hystérique, — ne lisez pas hérétique ! C'est un malade. Sans doute, il est victime de l'hérédité; il est fils d'un suicidé et d'une tuberculeuse; mais il est victime aussi de l'auteur, lequel a volontairement ajouté à ses tares, par une logique trop « livresque », conforme peut-être aux lois du raisonnement, mais contraire aux lois de la vie. Ce qui n'empêche pas qu'on ne surprenne çà et là quelques contradictions; il se plaint, par exemple, de la manie qu'ont certains bons catholiques de se tirer dessus les uns les autres; pourquoi tire-t-il lui-même sur les jésuites et les dominicains, ou, du moins, leur décoche-t-il des épigrammes qui, en outre du tort d'être « désuètes, » ont celui d'être particulièrement inopportunes? Je terminerai en citant le passage suivant, où l'on peut voir comme un résumé des mérites et des défauts de l'œuvre; les sentiments exprimés y sont admirables; un détail de l'expression y est bizarre. « Tu pensais, mon enfant, dit à Daniel sa mère redevenue infirme, qu'il vaut mieux agir que souffrir. Eh bien ! non ! vois-tu? pour moi, il n'y a rien de meilleur que de m'immoler. Je *porte* en moi *les douleurs et les péchés de trop d'âmes*; *je souffrirai bien peu pour les expier*. Et même quand je pâtirais dans ma chair, tout ce que les martyrs ensemble ont pâti, même si le Sauveur penchait vers moi son calice et le vidait en mon sang, ce serait encore très peu auprès... » Auprès de quoi? Vous attendez, le sens général du passage vous oblige à attendre un mot relatif aux *péchés* et aux *expiations*; mais vous avez la surprise de lire ceci : « auprès de ce qu'il me donne, tous les matins dans l'Hostie ! » Le livre entier est fait un peu sur le modèle de cette phrase : de beaux élans, qui ravissent, et, brusquement, des faux-pas, des sautes de sens, qui donnent des surprises désagréables. La composition est « pleine de trous, » comme dit un Petdeloup de ma connaissance, et l'impression qu'elle laisse est ambiguë, — sauf, toutefois, en ce qui concerne le talent de l'auteur, qu'il n'y a pas moyen de nier. Le jour où ce talent aura plus de confiance en soi, qu'il s'évertuera moins et qu'il sera plus simple, il donnera l'œuvre limpide, saine et « profonde » que celle-ci permet, malgré tout, d'espérer.

Romans de mœurs. — 16, 17, 18, 19, 20 et 21. — Soyons courtois et faisons place aux étrangers, à l'illustre Tolstoï d'abord et à ce XIXe tome de ses œuvres complètes, traduites par J.-W. Bienstock, lequel tome comprend : *Les Confessions* (1879-81); *Récits populaires* (1881-86); *Légendes pour l'Imagerie* (1885) et *Légendes populaires* (1886) dont il a été parlé à la date de la première publication. Répétons une fois de plus que le traducteur écrit un bon français, — ce qui n'est pas un mérite banal chez les traducteurs.—Voici deux Kipling, l'auteur favori de l'Angleterre, l'écrivain que son éditeur paie

« à tant le mot » : *Le Chat maltais*, recueil de neuf nouvelles, avec une préface lyrique, de l'un des traducteurs, — et *Au Blanc et Noir*, recueil de vingt-deux nouvelles. La scène se passe toujours dans les Indes, et les héros sont des indigènes ou des soldats anglais, peints avec le même humour britannique — tellement britannique qu'il ne paraît pas toujours humain — et la même puissance créatrice de vie, un peu évaporée en arrivant sur notre continent. M. Fabulet, l'auteur de la préface admiratrice et exclamatrice susdite, s'exclamera peut-être devant ces réserves timides. « Ah ! dira-t-il, Oh ! cet homme qui a tout vu, qui tout connaît, qui de tout a tiré un jugement sûr et droit, qui tout expose avec loyauté ! » Ne pas comprendre cet homme ! « Regardez l'œil de Rudyard Kipling ! Regardez l'homme sourire ! » Il a vu ce sourire, lui, il a vu cet œil, à telle date, à tel endroit de tel village, distant de *tant* de telle ville, et « sur la falaise anglaise », encore ! Il en est resté tout ébloui ! Nous, qui n'avons vu que les points d'interjection de M. Fabulet, on comprend que nous soyons moins émus ! — Nous n'en sommes que plus reconnaissants à l'intelligent éditeur qui a publié ce joli volume des *Œuvres choisies* de Rudyard Kipling, avec une notice de M. Michel Epuy. Le nom de l'écrivain anglais, récent lauréat du prix Nobel, appartient désormais à la littérature universelle ; son œuvre, traduite dans toutes les langues, est cependant difficilement accessible à tous les esprits ; elle déconcerte nos habitudes et nos goûts. Un recueil comme celui-ci est tout à fait propre à nous préparer à l'intelligence d'un talent aussi profondément distinct de ceux que nous comprenons : — et *toto penitus divisos orbe Britannos !* — Il est composé des morceaux les moins étranges et les plus humains de cette œuvre si diverse et si inégale ; il est accompagné de quelques indications brèves, mais indispensables. C'est un livre à mettre dans les bibliothèques de tous les lettrés. — *La Grande Ombre* est un roman historique de l'auteur de *Sherlock-Holmes*. Le titre désigne Napoléon Ier que l'un des personnages se représente comme une ombre pesant sur l'Europe. Il y a un récit de la bataille de Waterloo par un jeune soldat anglais, où sont relevés les petits côtés d'un des plus grands faits de l'histoire, qui fait penser — vaguement — à celui de Stendhal dans *la Chartreuse de Parme*. — *Henri d'Ofterdingen* nous ramène à plus d'un siècle en arrière, avec cette réédition, dont le besoin ne se faisait peut-être pas bien sentir, de ce fragment de roman qui fut l'œuvre capitale de Novalis. Dans une courte préface, élégante et précise, M. Henri Albert rappelle tout ce que les lettrés d'aujourd'hui doivent savoir encore d'un poète mort en 1801, et qui fut beaucoup lu par nos premiers romantiques.

22. — *Terre d'Oc* n'est pas un roman ; c'est un recueil de « causeries »

sur le Midi, écrites pour un journal radical-socialiste de Toulouse, par un romancier délicat qui s'oublia parfois et qui s'oublie ici, çà et là, à être un policitien fort vulgaire. Voilà ce qu'oublient trop nos jeunes poètes et «esthètes» des Revues méridionales, et quelques snobs, rédacteurs des journaux les plus cléricaux de Montpellier et de Toulouse qui sollicitent notre admiration pour ce « régionaliste » et notre souscription pour sa statue. Je voudrais qu'on lût à la cérémonie d'inauguration, une page de lui, d'un lyrisme frénétique, tout à fait digne d'un Homais de sous-préfecture en délire, sur... « la courte-pointe du lit de Mme de Warens ! ! » Les régionalistes les plus dévots à Rousseau et à son Initiatrice en rougiraient de honte. En attendant, je les invite, ou du moins j'invite les jeunes monarchistes de là-bas à lire les pages 76 et 77 du présent recueil sur la cathédrale d'Albi et la Verrerie ouvrière comparées ! — la cathédrale, nécropole d'un passé aboli, édifice ruiné par « la critique scientifique, sonnant creux aujourd'hui, décor illusoire porté sur le néant » — et la Verrerie ouvrière, « berceau d'une humanité meilleure » vers lequel afflueront plus tard « des cortèges, des processions de pèlerins ! » En attendant, c'est le cortège des huissiers qui s'est dirigé vers ce berceau, et c'est une procession d'ouvriers déçus — qui ne pouvaient vivre seulement de phrases creuses, — qui en est sortie ! — Que dites-vous de ces phrases, mes petits snobs de Terre d'Oc?

23. — *Les Fronts têtus*, qui font partie de la « collection des Écrivains régionaux » contiennent cinq nouvelles, d'une inégale étendue, mais d'une valeur égale : le récit y est intéressant, d'une bonne langue, pas « régionale, » bien française, mais qui a su traduire les sentiments particuliers, les affections et même les superstitions de l'âme bretonne.

24. — *Ceux de chez nous* ont un goût de terroir plus prononcé, peut-être un peu plus qu'il ne conviendrait. Le récit y est plus lent et moins prenant ; mais l'auteur a moins visé à être un conteur qu'un peintre, le peintre du haut Berry, dont l'âme, dit-il, vibre dans son âme et qu'il a voulu faire passer — « palpiter » — dans « ces pages loyales ». « A cet effet, » ajoute-t-il, « j'ai dû étudier notre idiome berrichon ». L'a-t-il au moins transposé dans la langue française, puisqu'enfin c'est à tous les Français qu'il s'adresse? Il semble que oui : tout le monde comprendra que « blaude » veut dire « blouse, » quand le sens général du contexte y aidera ; mais que « blaude » ait *plus d'âme* que « blouse, » c'est peut-être moins facile à saisir. — Quoi qu'il en soit, le *Joueur de vielle*, par où débute ce recueil de nouvelles berrichonnes, est l'histoire d'un petit berger qui se laisse mourir d'amour pour la Zélie, une paysanne riche, à qui il n'a jamais rien avoué ! Si l'auteur ne nous assurait pas que ce petit vielleux est

du Berry, « j'aurais cru qu'il fût » de l'Arcadie ou du pays de l'Astrée !

25. — *Jean Luc persécuté* est l'histoire d'un nigaud qui devient fou. On en a loué « l'écriture » et les « mœurs ». Les mœurs y sont plates, et l'écriture est idoine aux mœurs; elle a pourtant une singularité : le pronom, sujet du verbe, y est souvent supprimé ! Vous allez voir comme c'est intéressant : Jean Luc avait pris femme; fut vite trompé; elle, belle; lui, bête; s'en aperçut pourtant; pardonna une fois, deux fois, puis se fâcha; mit l'infidèle à la porte; ne s'en consola pas. Fut triste, fut mélancolique, devint neurasthénique, puis dément. Trouva un jour sa femme près d'une meule; l'y attacha, y mit le feu; après quoi, se noya. Il y a 228 pages sur ce sujet — et de ce style. — Style nègre, mais commode !

26. — *Rêve de lumière* est un rêve socialiste. Olivier s'est promis de transformer la société. Il s'est préparé à cette œuvre en ayant trois maîtresses à la fois (s'il n'avait pas été « vicieux, » il n'aurait pas eu l'occasion de se repentir, comme il le dit lui-même p. 226.) Son repentir et son apostolat s'exercent d'abord à domicile : il convertit sa femme à ses idées, il lui fait prendre en dégout les formes actuelles de la société, et la décide à se faire avec lui l'organisateur de la société future. Ils renoncent à la fortune, ils quittent leur bel appartement, se logent à un 5e, comme des ouvriers. Cela fait, Olivier fonde un journal où « il ressuscite la critique » — (car il paraît qu'il n'y a pas en France un seul journal où la critique soit libre); — il songe aussi à fonder une usine, comme il n'y en a pas encore une au monde, où les patrons et les ouvriers seront désintéressés les uns et les autres et aussi laborieux que désintéressés, lorsqu'un accident arrive, qui l'empêche de réaliser son rêve. Il avait un beau-frère, un aristocrate, qui avait des maîtresses, comme lui, mais n'était pas arrivé à la vertu par le chemin du vice, comme lui; il était arrivé à être un coquin. Ce coquin assassine ce rêveur ! — La cité future perd un de ses ouvriers les plus utiles. — J'avertis l'auteur, qui a du style, qu'il n'a que du style, — ce qui peut-être ne suffira pas toujours à faire prendre un écrivain au sérieux dans notre pays d'écoliers !

27. — C'est sur la foi d'un prospectus que je place ici *Au temps de la jeunesse* parmi les romans de mœurs; on y assurait que ce livre « fournit de précieuses inductions sur les *formations* des jeunes gens de ce temps-ci, sur leurs pensées familières, leurs préférences intimes, l'orientation habituelle de leur mentalité, l'évolution... etc. » ; Si bien, ajoutait-on, que l'œuvre est à la fois « agréable et nourrissante ! » Là-dessus j'ouvre cette œuvre; elle est divisée en sept chapitres, contenant des « Dialogues imaginaires », (dont le premier avec la flamme de la lampe et la Femme inconnue), des Réflexions, des Méditations, des Nouvelles. Je lis la nouvelle intitulée *Amitié*. Deux

jeunes coqs vivaient en paix; une poule survint; que croyez-vous qu'il arriva? Le premier favorisé des deux coqs enseigna à l'autre l'art d'être favorisé à son tour! Vous voilà renseigné sur les formations des jeunes gens; ils se déforment les uns les autres! « Je le savais Ascagno! »

28.— *La Vie intérieure* est un titre trompeur, à moins que ce ne soit une impropriété verbale désignant l'illusion où vivent successivement deux jeunes filles, éprises l'une et l'autre d'un même jeune homme qui ne pense ni à l'une ni à l'autre. La première des deux amoureuses meurt de s'être trompée (et aussi d'avoir contracté la fièvre typhoïde chez un pâtissier, en compagnie de sa bonne). La seconde en guérit lorsqu'elle a épousé un autre jeune homme. A cela près, la vie extérieure de ces deux sœurs tient beaucoup de place dans cette histoire, qui est aussi celle de leur père, qui s'était marié deux fois, — et celle de la première et de la seconde femme, — et celle des amis de leur père, notamment d'un banquier, père du jeune homme inattentif aux *yeux blancs* des deux sœurs, — et celle des deux amis de ce jeune homme, — et celle de la sœur de l'un de ces amis, laquelle ne voulut pas épouser l'autre ami (vous suivez?), lequel épousa une autre personne, de laquelle il eut une fille, de laquelle devint amoureux le fils de la jeune fille qui n'était pas morte, laquelle s'appelait (j'allais l'oublier!) Catherine! De sorte que cette *Vie intérieure* est une sorte de bazar où sont entassées pêle-mêle, une demi-douzaine de biographies individuelles et de monographies familiales, parmi lesquelles celle de Catherine, laquelle « naquit un matin de septembre, » au commencement du volume, et devient grand'mère à la fin! — Je dois dire que si le roman est aussi mal composé que possible, il est d'une moralité irréprochable, d'une austérité un peu triste même, presque calviniste!

29. — *Le Fantôme du passé* est encore un titre trompeur, attendu que le sujet ne comporte l'apparition d'aucun fantôme et que le passé dont il s'agit n'a pas dix ans. C'est peut-être une faute de traduction? Le texte italien porte : *L'Ombra del passato*, ce qui est moins mélodramatique, mais reste encore un peu trop métaphorique pour la circonstance, puisqu'il s'agit de désigner un phénomène psychologique très simple et très ordinaire. Un jeune homme est entre deux jeunes filles; l'une pauvre, qui est sa fiancée; l'autre, riche, qui ne demande qu'à devenir sa femme et attend une parole définitive. Il laisse voir un peu d'hésitation; l'*ombre de sa fiancée*, c'est-à-dire son souvenir se dresse devant lui et le fait balbutier. L'occasion et la tentation de trahir ne se renouvellent plus, il revient à sa fiancée et il l'épouse. Tel est le canevas du nouveau roman de Mme Grazzia Deledda; on devine que l'intérêt principal en est ailleurs, c'est-

à-dire dans l'histoire minutieuse des personnages, — les deux fiancés d'abord, Adone et Catarina, presque des orphelins, le premier mal élevé par des parents de moralité suspecte, s'élevant peu à peu jusqu'à la demi-culture qui lui permet de prendre rang dans la société régulière et de devenir instituteur; la seconde, une pauvrette, rencontrée sur la route près de la charrette où agonise sa mère, et en qui, avec les années, s'épanouissent la « beauté du diable » et le sens moral de la femme; — Maddalena, la rivale riche, sèche, laide, avec des yeux ardents, qui regardent beaucoup Adone et le troublent, avec un caractère impérieux, qui ne peut souffrir de retard dans l'obéissance à son vouloir; — les parents des uns et des autres, mères, tantes, oncles, cousins. Les détails sont innombrables, pris à même de la vie réelle rigoureusement observée et transcrite. Ce réalisme italien pourra paraître un peu brutal à notre goût français : le vin de Chianti doit se consommer sur place.

CHARLES ARNAUD.

SCIENCES BIOLOGIQUES

1. *Mœurs intimes du passé*, par le Dr CABANÈS. Paris, Albin Michel, s. d., petit in-8 carré de XII-463 p., avec 68 grav. hors texte, 3 fr. 50. — 2. *L'Origine de la vie*, par J.-M. PARGAME. Paris, Schleicher, s. d., petit in-8 de XIII-194 p., avec 69 fig., 1 fr. 50. — 3. *La Crise du transformisme*, par FÉLIX LE DANTEC. Paris, Alcan, 1909, in-16 de VI-288 p., 3 fr. 50. — 4. *Un Miracle d'aujourd'hui ; discussion scientifique*, par GEORGES BERTRIN. Paris, Lecoffre, Gabalda, 1909, in-12 de 158 p., avec une radiographie, 1 fr. 50. — 5. *Études de psychologie sexuelle, la pudeur, la périodicité sexuelle, l'auto-érotisme*, par HAVELOCK ELLIS; trad. de l'anglais par A. VAN GENNEP. Paris, Mercure de France, 1908, in-8 de 407 p., 5 fr. — 6. *L'Audition morbide*, par le Dr A. MARIE. Paris, Bloud, 1908, in-16 de IV-147 p., 1 fr. 50. — 7. *Les Préjugés sur la folie*, par la princesse LUBOMIRSKA. Paris, Bloud, 1908, in-16 de IV-88 p., 1 fr. 50. — 8. *La Pathologie de l'attention*, par N. VASCHIDE et RAYMOND MEUNIER. Paris, Bloud, 1908, in-16 de IV-116 p., 1 fr. 50. — 9. *Neurasthénie et névroses; leur guérison définitive en cure libre*, par le Dr P.-E. LÉVY. Paris, Alcan, 1909, in-16 de 407 p., 4 fr. — 10. *Contribution apportée à la notion d'hystérie par l'étude de l'hypnose, spécialement considérée dans son histoire, dans son essence, dans ses effets*, par le Dr ROBERT VAN DER ELST. Paris, Vigot, 1908, gr. in-8 de 209 p., 4 fr. — 11. *Histoire pharmacotechnique et pharmacologique du mercure à travers les siècles*, par ET. MICHELON. Tours, Deslis, gr. in-8 de XII-201 p., 4 fr. — 12. *Essais sur nos préparations galéniques, étude pharmacologique*, publiée sous la direction scientifique du Dr BRISSEMORET. Paris, Boulanger-Dausse, 1908, in-8 de XXIII-464-76-42-27 p., 7 fr. — 13. *La Maternité et la Défense nationale contre la dépopulation*, par le Dr SICARD DE PLAUZOLES. Paris, Giard et Brière, 1909, in-18 de 291 p., 4 fr. — 14. *La Lutte contre la prostitution*, par R. DECANTE. Paris, Giard et Brière, 1909, in-18 de V-334 p., 4 fr. — 15. *L'Hygiène infantile, allaitement maternel et artificiel, sevrage*, par le Dr G. VARIOT. Paris, Hachette, 1908, in-16 de 75 p., 1 fr. — 16. *L'Hygiène du logement*, par PAUL JUILLERAT. Paris, Delagrave, s. d., in-12 carré de 223 p., 1 fr. 50. — 17. *L'Hygiène des dyspeptiques*, par le Dr RENÉ GAULTIER. Paris, Delagrave, s. d., in-16 carré de VIII-248 p., 1 fr. 50. — 18. *Précis de stomatologie*, par J. REDIER. Tome Ier. Paris, F.-R. de Rudeval, 1909, in-18 cart., de 542 p., avec 151 fig., 9 fr.

1. — Le docteur Cabanès, après avoir exploré, à la lumière des sciences médicales, dans une série de publications fort remarquées, de nombreux problèmes historiques, nous montre aujourd'hui dans *Mœurs intimes du passé*, la manière dont nos pères s'accommodaient des petits désagréments de l'existence, et paraient à ses nécessités les plus intimes. Si le sujet est infiniment moins relevé, il n'en est pas moins plein d'intérêt, et il est, à coup sûr, beaucoup plus divertissant. Comment nos aïeux se garantissaient-ils du froid? Tel est le premier sujet traité, et le docteur Cabanès prouve, avec force documents à l'appui, que, jadis, l'on avait toutes les peines à se chauffer chez soi: le plus souvent on y gelait ou on était enfumé, et il faut arriver à la fin du XVIIIe siècle pour constater quelques progrès dans l'art du chauffage des habitations. Ceux qui seraient tentés de croire, même sur les assertions de certains archéologues, que le mouchoir remonte à la plus haute antiquité, verront tomber leurs illusions à cet égard, à la lecture du deuxième chapitre: Comment se mouchaient vos aïeules. Mais peut-être l'auteur exagère-t-il en disant qu'au XVIIe siècle, le mouchoir de poche fut un objet de grand luxe et par conséquent fort rare. Du moins Venette parle-t-il des Normandes de son temps qui avaient à leur « cotte » deux pochettes dont l'une renfermait le « mouche-nez. » Après la question du mouchoir, le docteur Cabanès a cru devoir faire une assez longue digression sur l'origine du dicton populaire : Dieu vous bénisse! puis il aborde l'histoire de l'origine du peigne, et des soins donnés à la chevelure dans les siècles passés. Les chapitres consacrés à la propreté de la bouche et à l'usage du cure-dents, à la propreté des mains et à l'antiquité de la fourchette sont aussi documentés que les précédents, et tout bourrés d'anecdotes les plus variées. La fin du volume, d'une lecture plus scabreuse, est consacrée presque tout entière à l'histoire de meubles d'usage tout à fait intime, crachoir, vas necessarium, etc. En appendice, un chapitre dans le même ordre d'idées, le règne de la chaise percée, où nous avons été surpris de ne point voir mentionné, à propos du meuble fait en forme de pile de livres, le fameux procès qui éclata entre les relieurs et les miroitiers, vers la fin du XVIIIe siècle. Enfin, la propreté de la rue et le service de la voirie, de l'antiquité à nos jours, font l'objet d'un dernier chapitre. En somme, malgré quelques imperfections ou omissions de peu d'importance, le dernier livre du docteur Cabanès ne manquera pas d'intéresser non seulement le public médical, mais tous les érudits curieux des choses du passé, et probablement plus d'un lecteur concluera que la vie d'aujourd'hui, si elle a ses déboires, présente une foule d'agréments et de commodités inconnus à nos pères.

2. — *L'Origine de la vie*, de M. Pargame, est le troisième volume de

l'Encyclopédie d'enseignement populaire supérieur entreprise par M. Lahy : « La vie, dit ce dernier, paraît conférer aux êtres qui la possèdent des caractères tels qu'ils se différencient du même coup de tous les autres objets de l'univers. Cela explique pourquoi, au cours de l'évolution historique, les hommes ont cru qu'ils faisaient partie d'un règne à part et qu'il n'y avait pas de lien possible entre les phénomènes vitaux et ceux de la matière. La science, grâce à ses découvertes successives, a ruiné cette croyance en des catégories de la nature, irréductibles, mais tous les esprits ne sont pas rendus à ses preuves. Les phénomènes de la vie ont été diversement expliqués par les savants et les philosophes; la cause de ces divergences d'interprétation est aisée à saisir. Comme entre les phénomènes cosmologiques et les phénomènes biologiques on n'aperçoit guère de continuité, on en conclut qu'un fossé les sépare et que l'explication qui vaut pour les uns ne peut valoir pour les autres. Ces groupes de faits sont déclarés irréductibles, et leur apparente hétérogénéité permet encore aux conceptions religieuses du monde de se construire sur des arguments superficiellement défendables. » De fait, l'ouvrage de M. Pargame est franchement matérialiste, mais sans pourtant adopter un système défini, se bornant à exposer, hors de toute théorie préconçue, le plus grand nombre de faits scientifiquement connus et de les utiliser pour une explication des phénomènes de la vie.

3. — On sait combien a été prodigieux parmi les spécialistes la théorie des mutations, dont on trouve l'exposé le plus complet dans l'ouvrage : *Espèces et variétés* de de Vries. A en croire M. Le Dantec, dans *la Crise du transformisme*, cette théorie, qui a pourtant la prétention d'apporter aux idées darwiniennes une démonstration expérimentale, saperait, au contraire, dans les fondements « cet admirable système philosophique » qu'est le transformisme. Aussi, a-t-il cru devoir pousser un cri d'alarme et mettre le public scientifique en garde contre l'hérésie nouvelle. Il insiste dans les différents chapitres de son livre, comme il l'a fait précédemment dans d'autres publications, sur la « nécessité absolue d'un langage scientifique approprié à la narration de tous les faits biologiques. » Dès qu'un problème se posera au savant, le premier soin de ce dernier devra être d'en traduire l'énoncé dans le langage scientifique. Ce n'est qu'après qu'il faudra résoudre par des raisonnements le problème ainsi posé; et, finalement, on s'adressera à l'expérience et à l'observation pour voir si la conclusion est juste. L'auteur ne désespère pas de voir un jour la biologie générale s'exposer « dans le langage du patrimoine héréditaire, comme la géométrie dans le langage algébrique. »

4. — L'ouvrage de M. Bertrin : *Un Miracle d'aujourd'hui, discussion scientifique*, est l'exposé des faits relatifs à une guérison obtenue

à Lourdes, exposé accompagné d'une discussion très serrée de toutes les raisons que l'on pourrait y opposer au nom de la science, et des pièces justificatives les plus essentielles. Bien que l'auteur ne soit point un médecin, on ne peut s'empêcher de convenir qu'il connaît à fond son sujet et qu'il n'a rien omis pour éviter toute erreur. Il pourra se flatter d'avoir accompli une œuvre utile, car le fait de la guérison relatée ne saurait, en aucune façon, être explicable au point de vue scientifique; et puis, des apologistes un peu trop enthousiastes de Lourdes nous avaient habitués au récit de tant de faits impossibles à classer comme miracles, quoique sortant plus ou moins de l'ordinaire, qu'on est heureux d'en trouver un, enfin, exposé avec tous les détails et l'argumentation nécessaires et ne laissant place à aucune critique.

5. — Dans ses *Études de psychologie sexuelle*, dont le premier volume vient de paraître : *La Pudeur, la périodicité sexuelle, l'auto-érotisme*, M. Havelock Ellis vise à faire œuvre de sociologue et point de théologien. Même prétend-il que les questions sexuelles ne sont pas du ressort des théologiens; bien mieux, il leur dénie toute compétence à cet égard. Il reconnaît pourtant que lorsque l'Église catholique se trouva à l'apogée de son pouvoir et de son influence, elle comprit pleinement l'ampleur des problèmes sexuels et prit un intérêt actif et précis à tous les détails de la sexualité normale et anormale; à ce point que, même de nos jours, il est des phénomènes d'ordre sexuel dont il est impossible de trouver une description exacte et suffisamment explicite ailleurs que dans certains vieux traités, tel que celui du P. Sanchez : *De matrimonio*. Tout y est dit avec clarté et concision, sans fausse prudence ou sentimentalité morbide, en un langage rigoureusement philosophique. La suite vraie des actes est indiquée dans tous les cas qui peuvent se présenter, en même temps qu'on dit où il y a péché véniel, où il y a péché mortel et ce qui est permis. Mais tout en déniant aux théologiens la compétence exclusive de ces questions, et en repoussant leur façon de les envisager, il adopte leur esprit et leur tempérament. Il estime qu'il faut entrer en possession des faits exacts et se baser sur eux pour déterminer ce qui est juste et ce qui est faux au point de vue de la physiologie, de la psychologie et de l'éthique. Il veut arriver à savoir ce qui est naturellement permis dans les circonstances directes de la vie sexuelle de l'homme, non pas en tant qu'être entaché du péché originel, mais comme « animal social ». Il veut « distinguer le péché véniel du péché mortel contre la nature ». Il convient que les réponses seront plus malaisées à formuler qu'elles ne le sont pour des théologiens; mais, au moins, lui paraît-il possible d'adopter l'attitude qui convient. C'est dans ces idées qu'il a abordé les trois études que renferme son

premier volume. Quoiqu'il convienne de faire les réserves les plus formelles sur la manière d'envisager les problèmes sexuels traités et les conclusions que l'auteur croit devoir formuler dans son travail, médecins et théologiens y trouveront une foule de détails intéressants et utiles à connaître. Et l'on ne tiendra pas trop rigueur à M. Ellis de l'interprétation exagérée donnée à certains faits.

6, 7 et 8. — La « Bibliothèque de psychologie expérimentale et de métapsychie, » qui s'adresse plus spécialement aux professeurs, aux médecins et au public cultivé, pour les renseigner sur les données acquises par la science contemporaine dans le domaine psychologique et psychique, vient de s'enrichir de trois volumes. L'un, *L'Audition morbide*, du Dr A. Marie, comme l'indique son titre, est consacré aux troubles de l'organe de l'ouïe. L'auteur les divise d'une manière générale en hypoacousie et hyperacousie. Ces troubles sont d'origine périphérique ou centrale, plus particulièrement physiologiques ou psychologiques, et accompagnent ou non les divers états morbides des fibres de conduction. Après l'étude détaillée de ces différents points, le Dr Marie cherche à les préciser. Il arrive à conclure que l'imperfection de l'audition semble moins tenir au mauvais état de l'organe périphérique acoustique qu'à l'insuffisance des centres d'association. Les dégénérés ont une audition amoindrie parce qu'il leur manque l'attention volontaire désirable. De même les apparentes hyperesthésies ne sont que des états de faiblesse irritable où l'acuité réelle du sens n'est nullement augmentée; mais ce sont les associations centrales qui sont plus actives et plus diverses, ou leurs irradiations plus variées, intenses ou insolites. Un copieux index bibliographique termine le volume. — Un autre volume, dû à la princesse Lubomirska, a également un titre suffisamment explicite : *Les Préjugés sur la folie*. Ce n'est pas d'aujourd'hui que ces préjugés existent. Jadis on attribuait à la folie une origine mystérieuse, surnaturelle même. La diffusion dans le public des découvertes scientifiques et de connaissances médicales insuffisantes ou fausses, a fait naître celui de l'incurabilité de la folie, et, peut-être, celui de sa contagiosité. La princesse Lubomirska s'est donné la tâche de les faire disparaître et de répandre des idées plus saines et plus justes à l'endroit des aliénés. — MM. N. Vaschide et R. Meunier ont visé par leur opuscule : *La Pathologie de l'attention*, à combler une lacune de la littérature psychologique. Il n'existait pas, en effet, de travail spécial sur la matière, en France du moins, et c'est à peine si les traités les plus récents sur la psychologie de l'attention y ont consacré un modeste chapitre. Les auteurs se sont placés uniquement sur le terrain expérimental et ont cherché à tirer de l'expérimentation les conclusions qu'elle comporte. « Ce n'est, disent-ils, que par l'application des

méthodes de la psychologie expérimentale à la psychiatrie que peut se constituer positivement la psychologie pathologique. Aussi ce travail, traitant de la psycho-pathologie de l'attention ne retiendra-t-il que les données fournies par les laboratoires ou par les méthodes employées dans les laboratoires. Telle doit être, à notre sens, la position du problème. » Après avoir passé successivement en revue les premières recherches expérimentales où se sont précisées peu à peu la méthodologie et les résultats; puis les données psychométriques de Rémond (de Nancy); les expériences et observations de MM. Raymond et Janet, qui devaient aboutir à la découverte des courbes paradoxales; enfin, les travaux les plus récents et les leurs propres, ils établissent un tableau synthétique des principaux résultats expérimentaux et posent leurs conclusions.

9 et 10. — Jusqu'à présent, la plupart des médecins adonnés à la cure des affections nerveuses, ont été partisans du repos prolongé et surtout de l'isolement des sujets atteints. Dans *Neurasthénie et névroses; leur guérison définitive en cure libre*, le Dr P.-E. Lévy s'élève vigoureusement contre la méthode classique, dont il proclame l'inutilité dans l'immense majorité des cas : « Je n'exagérerai pas, affirme-t-il, en disant qu'il est désolant, à l'heure actuelle, de constater avec quelle facilité est mise en œuvre, systématiquement, cette méthode d'isolement, dont l'observation impartiale me montre pourtant sans cesse qu'on peut fort bien se passer, et dont, bien plus, les malades eux-mêmes ne sont pas sans signaler, dans bien des cas, les inconvénients certains. Considéré autrefois comme ayant une valeur curative propre, on veut y voir surtout, aujourd'hui, une condition éminemment propice à l'emploi de la psychothérapie, dont l'importance primordiale n'est actuellement plus contestée. Et il n'est pas de cas, tant soit peu intense, ou même de gravité très moyenne, où l'on ne voie préalablement exigée, imposée, cette mesure quasi nécessaire, inéluctable de l'isolement. On isole pour quelques crises nerveuses, on isole pour des manifestations neurasthéniques, des phobies, des obsessions. Toujours et partout on proclame que le malade ne peut être utilement traité, s'il n'est séparé de son milieu habituel, si on ne lui fait perdre tout contact avec ses proches, s'il ne renonce à des affaires, à des occupations, malgré l'intérêt vital qui s'y attache pour lui. On va jusqu'à instituer systématiquement l'isolement pour de simples dyspepsies nerveuses ! » Le Dr Lévy a beau jeu contre les exagérations d'une méthode curative mise en honneur et défendue par le professeur Dubois, de Berne. Mais ne pourra-t-on lui reprocher, à son tour, d'être systématique dans un sens tout à fait opposé? En médecine, et tout particulièrement dans les applications thérapeutiques, il faut se garder des généralisations. Cette réserve

faite, il est hors de doute que la nouvelle méthode proposée ne soit susceptible de donner, dans bien des cas, d'excellents résultats. Elle sera même à essayer en premier lieu chez les malades pour lesquels l'abandon des occupations habituelles constituerait un vrai désastre. — C'est à l'étude d'une névrose des plus communes que le Dr Van der Elst vient de consacrer sa thèse inaugurale : *Contribution à la notion d'hystérie par l'étude de l'hypnose, spécialement considérée dans son histoire, dans son essence, dans ses effets.* Pour lui, on ne saurait commencer par une étude de faits un travail sur l'hystérie, avant que l'on ne se soit mis d'accord pour « rattacher les mêmes faits à la cause hystérique en vertu d'une définition ». La méthode naturelle doit consister, avant tout, à résumer les traditions du passé de peur de présenter comme neuve une vérité déjà acquise, comme pour éviter de s'aventurer dans des voies reconnues mauvaises; ensuite, à résumer ces traditions par les résultats observés, tout en les corrigeant par les objections tirées des faits eux-mêmes; enfin, à apporter à cette discussion, ses appréciations personnelles, afin de démêler dans le conflit des idées en cours le sens du progrès à venir. Les conclusions de l'auteur sont que l'hypnose, comme l'hystérie, est quelquefois déguisée, associée ou larvée, et, de même que l'hystérie est parfois essence, parfois fonction, parfois complication d'un mal, l'hypnose est aussi quelquefois substance, quelquefois fonction, quelquefois complication d'un traitement. Les recherches relatives à la notion des rapports entre l'hystérie et l'hypnose semblent destinées à montrer comme le passé, comme le présent, que l'hystérie seule est justiciable de la suggestion hypnotique. Notons en passant, au cours de cette étude (p. 144 à 148), une appréciation impartiale des guérisons de Lourdes.

11. — Le but que s'est proposé M. Michelon en retraçant l'*Histoire pharmacotechnique et pharmacologique du mercure à travers les siècles* n'a pas été de commenter et de discuter les idées des anciens mais de remettre sous les yeux les textes vrais des différents auteurs afin de donner l'image exacte de ce que fut la science (?) pharmaceutique à travers les siècles. Son travail comprend deux parties. La première est consacrée à l'histoire proprement dite des différents sels mercuriels. L'auteur prend, ou, du moins, croit prendre chacun d'eux, dès l'époque la plus reculée, et le suit dans ses transformations à travers les siècles, s'arrêtant à une époque, 1850, où l'abondance des revues et de la littérature pharmacologique et leur documentation suffisante rendent la poursuite des recherches tout au moins superflue. D'ailleurs, à cette époque, les transformations intéressantes n'existent plus la chimie est dégagée des formules compliquées introduites par les alchimistes, et ses préparations sont nettement définies. La biblio-

graphie elle-même du mercure et de ses composés aurait, d'autre part, par trop augmenté le volume du travail. Dans la deuxième partie sont étudiées et passées en revue les différentes préparations que les anciens faisaient avec le mercure. L'auteur insiste tout particulièrement sur celles qui ont survécu, et qui, inscrites au Codex, sont encore la base de la médication mercurielle. Bien que très incomplet, surtout au point de vue des usages du mercure au moyen âge, le travail de M. Michelon présente un assez grand intérêt. Il débute par la reproduction de l'erreur qui consiste à faire remonter la syphilis à la fin du xve siècle, époque de l'expédition de Charles VIII en Italie. Cette idée n'est plus soutenable aujourd'hui. On pourrait lui reprocher aussi d'avoir trop négligé les auteurs anciens de médecine qui auraient pu lui donner de précieux renseignements sur l'emploi du mercure, qui ne commença pas à jouer un rôle réel en thérapeutique à la même époque. Même l'effet nocif de la respiration, en trop grande quantité, des vapeurs mercurielles est signalé dans un auteur de la fin du xie siècle, Constantin l'Africain, qui n'est pas cité.

12. — La maison Boulanger-Dausse a été bien inspirée en faisant éditer à l'usage des médecins praticiens ses *Essais sur les préparations galéniques*, dont elle a confié la direction scientifique au Dr Brissemoret. Ce n'est pas une énumération sèche et rapide de ses différents produits; elle a cru préférable pour montrer les résultats thérapeutiques que peut obtenir le médecin, en prescrivant des médicaments galéniques bien préparés, de résumer la pharmacologie de chaque drogue qui a servi à les préparer. Le praticien se trouve embarrassé dans le choix des nombreuses formules de potion qu'il trouve dans les divers formulaires : trop souvent elles sont défectueuses, et beaucoup ont une saveur insupportable. Ici, aucune formule n'est donnée qu'elle n'ait été préalablement expérimentée, et l'on s'est attaché à les rendre, sinon bonnes au goût, tout au moins pas désagréables. En somme, excellent livre, qui, de l'aveu des auteurs, contient de nombreuses lacunes, mais que l'on est disposé à compléter ultérieurement, grâce au concours de tous, médecins et pharmaciens. Il a, tel qu'il est, sur tous les formulaires, un avantage précieux : c'est d'avoir trois parties supplémentaires, la première consacrée aux extraits officinaux des diverses pharmacopées, et à leur mode de préparation suivant les pays; la deuxième contenant un dictionnaire pharmaceutique latin français; la troisième traitant des incompatibilités médicamenteuses.

13 et 14. — Le volume que le Dr Sicard de Plauzoles vient, après tant d'autres auteurs, de consacrer au problème si palpitant d'intérêt qui préoccupe tous ceux qui ont le souci de l'avenir du pays : *La Maternité et la Défense nationale contre la dépopulation*, fait partie

de l' « Encyclopédie d'assistance, de prévoyance et d'hygiène sociale », fondée par le Dr A. Marie. C'est une étude de la dépopulation envisagée au point de vue de ses causes sociales : la limitation volontaire des naissances, résultant des difficultés économiques de l'existence et du développement de l'individualisme et de la prévoyance; la mortalité infantile, conséquence presque fatale de la misère des femmes appartenant aux classes laborieuses, obligées, pour gagner leur pain, de se soustraire à la maternité et de sacrifier leurs enfants. Pour l'auteur, le seul moyen de diminuer la mortalité infantile et de relever la natalité, est d'instituer une protection efficace de la maternité, organisée en service national, de telle sorte que la femme pauvre trouve la sécurité dans la maternité; que la collectivité assure à la femme enceinte, à la femme en couches, à la mère nourrice, le repos, les soins, les moyens d'existence nécessaires à la santé de la mère et à la vie de l'enfant; que la loi intervienne pour que l'enfant ne soit plus séparé de sa mère, ni privé de son lait, et que l'allaitement maternel soit obligatoire. Comme conséquence, il faut que la maternité soit considérée comme une fonction sociale, et rétribuée par la nation; que toute mère pauvre soit la nourrice payée de son propre enfant, que toute mère reçoive pour élever ses enfants un salaire de maternité proportionnel au nombre de ses enfants. Il faut créer un budget de la maternité aussi nécessaire à la défense nationale que les budgets de la guerre et de la marine. On voit, par cet exposé, que l'auteur de cette étude est un fervent adorateur du Dieu-Etat.C'est, en outre, un illusionné. Assurément, il y a d'excellentes choses dans son livre, mais il se trompe du tout au tout sur les causes de la dépopulation et les remèdes qu'il faudrait y appliquer. Le mal sévit, en effet, sur les familles aisées bien plus que chez les malheureuses, et il a pour cause essentielle une soif exagérée de jouissances matérielles. Et puis, comme l'a dit Joseph de Maistre, faire des enfants n'est que la partie matérielle et basse du mariage; faire de ces enfants des hommes est surtout la chose à laquelle doivent s'attacher les parents. Et ce n'est que par le retour aux idées religieuses qu'on atteindra le double but d'avoir des familles nombreuses et une population moralement saine. — *La Lutte contre la prostitution*, de M. R. Decante, appartient à la même collection que le précédent ouvrage. On sait en quoi consiste l'ancienne réglementation policière relative aux prostituées; fortement battue en brèche depuis quelques années, il semble qu'elle doive, à bref délai, être assez sensiblement modifiée. Pour l'auteur, la lutte contre le mal n'est plus enserrée dans la formule surannée qui reconnait simplement aux gouvernements le droit et le devoir de combattre l'influence du fléau, d'en limiter les ravages, de le restreindre aux proportions qu'indique la prudence, et surtout de ne pas le

laisser se propager publiquement, au détriment des bonnes mœurs et à la honte de l'humanité. Force lui est de convenir que cette tâche subsiste tout entière, mais il admet, comme beaucoup d'écrivains l'ont fait ces derniers temps, qu'à côté « de la morale, de l'utilité sociale, du salut public et de la raison d'État, il y a un autre morale à faire triompher, la morale rationnelle et juridique, celle du respect des droits et des libertés ». Pourtant, il s'est tenu en dehors des querelles d'école, se bornant à marquer les étapes de la lutte entre les réglementaristes et les abolitionnistes, et à indiquer sa tendance actuelle.

15. — C'est éminemment un opuscule de vulgarisation que l'*Hygiène infantile* du Dr Variot, qui pense devoir faire appel, pour la sauvegarde de la première enfance, « à toutes les bonnes volontés, et spécialement aux institutrices et aux maîtresses, pour l'aider à diffuser parmi les jeunes filles les notions de l'hygiène infantile. » L'auteur, contrairement à ce que pense le professeur Pinard, n'est point d'avis que la vulgarisation des notions d'hygiène de la première enfance doive être un enseignement scolaire. Il pense qu'on pourrait organiser des conférences d'éducation maternelle, ou bien le soir, ou bien les jours de congé, et y convier les jeunes filles, celles qui fréquentent les patronages, les œuvres post-scolaires, etc. Quoi qu'il en soit à cet égard, c'est un petit opuscule excellent et que toutes les jeunes mères ou les jeunes personnes se destinant au mariage liront avec le plus grand profit.

16 et 17. — Le petit livre de M. Juillerat : *L'Hygiène du logement*, n'a pas été écrit pour les hygiénistes professionnels. Il s'adresse à la foule de ceux qui, ayant à faire choix d'un logement, tiennent à s'assurer des conditions qu'il doit présenter au point de vue de l'habitabilité, conditions trop souvent négligées de la plupart. M. Juillerat n'est point médecin; néanmoins, la charge de chef de bureau des logements insalubres qu'il remplit depuis un nombre respectable d'années, l'a mis à même de saisir les rapports qui existent entre les dispositions des logis et les maladies et la mortalité des habitants. Ceux qui se donneront la peine de parcourir son travail ne tarderont pas à être convaincus que le choix et l'entretien d'un appartement ne sont point affaires négligeables, et que nombre d'affections plus ou moins graves ne tiennent trop souvent qu'à l'insalubrité des locaux habités. — Pas plus que le précédent ouvrage, *l'Hygiène des dyspeptiques* ne vise le public médical; il est écrit très simplement, dans un style débarrassé de tous les mots d'origine grecque et latine, qui désorienteraient les lecteurs auxquels il s'adresse.

18. — Le *Précis de stomatologie*, de M. J. Redier, ouvrage dont le premier tome a seul été publié jusqu'à présent, est destiné à être un

manuel pour ceux qui, médecins ou non, désirent se consacrer à la profession de dentiste. Cette première partie comprend des notions anatomiques étendues sur la constitution de la bouche et des dents, et leur mode de développement. La pathologie dentaire (accidents consécutifs à l'éruption dentaire et carie) surtout a été traitée avec une abondance assez grande de détails. Mais l'auteur a tort de ne faire remonter qu'à une trentaine d'années la connaissance des accidents provoqués par les dents de sagesse.

Dr L. de Sainte-Marie.

THÉOLOGIE

La Vie liturgique, *ou l'Ame se nourrissant, se consolant et tendant à sa destinée dans le service de Dieu par l'Église*, par Eugène Chipier. 6e éd. Lyon et Paris, Vitte, 1908, in-16 de xxii-434 p. — Prix : 3 fr.

Le succès de cet ouvrage, parvenu à la sixième édition, témoigne de la faveur dont jouit, auprès des âmes pieuses, toute œuvre capable de bien faire comprendre et aimer la liturgie catholique. Ici, la littérature, la poésie, la piété marchent de concert; elles marchent dans une gradation harmonieuse : la vie; la vie pour le service divin; le service divin par la liturgie; la liturgie par le sacrifice eucharistique; le sacrifice eucharistique s'accompagnant de notre louange et de nos souffrances; à l'image de la lampe du sanctuaire; puis le sacrifice de louange se continuant dans l'office de vêpres, de complies et dans tout l'office canonique; le chant, enfin, prêtant son concours à la prière.

Cette marche du chrétien en chacune de ses journées lui fait parcourir le cycle annuel des fêtes chrétiennes. Il puise dans les sacrements la vie qui l'anime, finalement, dans les circonstances présentes, si dures pour l'Église; il trouve dans la liturgie l'aliment nécessaire, la consolation qui encourage, la sécurité dans l'acheminement vers notre destinée éternelle.

Tel est l'ouvrage d'un prêtre zélé, qui nous livre le secret du succès de son action pastorale. Par la liturgie, il a instruit, consolé, vivifié ses paroissiens. Grâce à son « excellent livre »,— ainsi l'a appelé le P. Monsabré, — de nombreux prêtres et de nombreux fidèles connaîtront, aimeront, vivront la liturgie romaine et, ajoutons, romano-lyonnaise, car l'auteur n'a pas oublié qu'il appartient au clergé de Lyon.

Nous avons regretté qu'après avoir fait gravir à son lecteur les degrés de l'échelle de la vie humaine en son premier chapitre, l'auteur renvoyât au chapitre XIII : des Sacrements, le dernier échelon : la vie surnaturelle. N'est-il pas vrai que toute la liturgie catholique se meut à ce niveau supérieur? Sans doute, cela est supposé, mais pourquoi ne pas le proclamer tout d'abord?

A. Vigourel.

La Foi catholique, par l'abbé H. Lesêtre. 3e édition. Paris, Beauchesne, 1909, in-16 de x-497 p. — Prix : 3 fr. 50.

Paru il y a seulement quelques mois, ce livre a déjà eu grand succès. Il semble destiné à en avoir plus encore, et pour longtemps. Il répond, en effet, et très bien, à un désir vivement senti et qu'on entend exprimer à chaque instant. C'est, en une langue limpide et transparente, un exposé clair et précis de la foi catholique. Il existe déjà, comme le remarque l'auteur, beaucoup de ces exposés, « et dont plusieurs sont excellents ». « Il n'y en aura jamais trop, nous dit-il, car la religion aurait peu à craindre des pires hostilités, si celles-ci ne trouvaient une alliée docile dans l'ignorance du grand nombre. » Ajoutons qu'il n'y en a probablement pas d'aussi bon, ni qui réponde si bien aux besoins actuels. Après un *Avant-propos*, où sont indiqués la suite, l'ordre et le lien des questions, suit, en trente chapitres, l'exposé même des principales vérités de la foi. Les six premiers sont comme une Introduction. Ils ont pour objet le pouvoir et les limites de la raison, la révélation et la foi, le dépôt et la garde de la révélation, la mission et les prérogatives de l'Église enseignante. Viennent ensuite les vérités spéciales : Dieu et le monde; Jésus et son œuvre, et, à côté de lui, la Vierge Marie; l'Église, sa constitution et ses propriétés distinctives; la morale catholique; la vie surnaturelle, la grâce actuelle, la prière, les sacrements; le culte divin, la Providence, l'autre vie, l'éternité. Dans ce cadre souple et ferme se présentent tour à tour les principales vérités de notre foi, sans longs détails évidemment, mais aussi sans confusion ni raideur. Il était difficile de dire plus de choses en moins de mots, avec précision et clarté, sans sécheresse ni tension. Souvent l'expression est empruntée à l'Écriture ou au langage officiel de l'Église, définitions ou explications des conciles et des Papes. La justification du dogme se fait tout naturellement par l'exposé même, et les fondements scripturaires ou traditionnels de la croyance, aussi bien que les motifs de crédibilité, sont indiqués avec soin.

Je n'ai guère noté que deux ou trois points qui, à mes yeux, laissent à désirer :

1° Avec beaucoup d'apologistes populaires ou même de théologiens vulgarisateurs, l'auteur, p. 234, explique l'axiome *Hors de l'Église pas de salut*, en l'entendant de *l'âme de l'Église*, non de son *corps*; tel n'est pas le sens traditionnel de l'axiome et la question se repose toujours du rapport qu'il y a entre l'âme de l'Église et le corps de l'Église, et comment on peut être de l'âme de l'Église sans être de son corps.

2° Tout en reconnaissant, p. 174, que la science humaine du Christ « s'est certainement étendue à toutes les connaissances qui intéressaient

sa mission », l'auteur tient que Notre-Seigneur « se contentant de connaître ce qu'il lui fallait savoir pour instruire les hommes des choses du salut, voulut humblement ignorer tout le reste et n'apprit des choses de ce monde que ce qui lui venait par l'expérience quotidienne ». Même si l'opinion est défendable, en ces termes discrets et mesurés, et j'avoue que le silence de l'auteur sur la vision béatifique du Christ me laisse perplexe à cet égard, on ne peut donner cela comme acquis, l'opinion contraire étant et ayant toujours été beaucoup plus commune. Même remarque pour ce qui est dit, p. 471, du temps où doit finir le monde : « Le Fils même, dans son âme humaine, n'en a point connaissance, parce que c'est une question sur laquelle il n'a pas à faire de révélation », avec cette circonstance aggravante que l'on ne voit pas comment concilier cette assertion avec le principe formulé plus haut par l'auteur que la science humaine du Christ « s'est certainement étendue à toutes les connaissances qui intéressaient sa mission ».

3° Ma dernière réserve regarde ce qui touche à la résurrection. L'auteur, p. 473, formule parfaitement le dogme catholique, soit dans les termes officiels de l'Église : « Je crois la vraie résurrection de ce corps que j'ai maintenant »; soit en son propre nom : « Dieu veut que l'âme retrouve un jour son corps dans l'autre vie, afin que ce corps, qui a concouru à ses actes bons ou mauvais en ce monde, devienne pour elle un élément de bonheur ou de malheur dans l'éternité ». Mais je crains que ces formules ne paraissent un peu sacrifiées dans l'explication qui suit : « La nature des éléments qui le composeront *(le corps)* à la résurrection importe assez peu. L'âme animera ces éléments et en fera ainsi son vrai et propre corps, que les éléments aient tous fait partie ou non de ce corps terrestre ». Le petit mot *tous* apporte sans doute à la pensée une limitation importante; et je reconnais, d'autre part, que tel théologien en vue, le P. L. Billot, semble bien tenir, comme fait M. Lesêtre, que l'identité du corps « vient non de la matière changeante, mais de l'âme qui fait la vie de cette matière. » Mais quelles que puissent être à cet égard nos opinions métaphysiques, ce n'est pas à la philosophie, c'est à la foi que nous devons demander notre idée de la résurrection. Or, cette idée de la foi, telle que nous la trouvons chez les Pères, et telle qu'ils s'efforcent de la justifier contre les raisonnements trop humains, ne me paraît pas pleinement sauvegardée, si l'on ramène tout à l'union de notre âme avec une matière quelconque dont elle ferait son corps, en lui communiquant sa vie.

Nos réserves, on le voit, ne portent que sur quelques détails, et sur des détails relativement minimes. Mais on voudrait n'avoir pas à les faire quand il s'agit d'un ouvrage destiné à faire tant de bien et que

l'on se plaît soi-même à recommander en toute occasion comme le meilleur en ce genre. J.-V. BAINVEL.

Saint François de Sales, texte et études par FORTUNAT STROWSKI. Paris, Bloud, 1908, in-16 de 364 p. (Collection *La Pensée chrétienne*). — Prix : 3 fr. 50.

M. Strowski est un familier de saint François de Sales, autant presque que de Pascal ou de Montaigne. Dans son *Introduction à l'histoire du sentiment religieux en France au* XVIIe *siècle*, il a étudié de l'aimable saint le rôle historique et la physionomie. Ici il s'attache à analyser et à reproduire sa pensée « en témoin ou plutôt en traducteur. » Lui-même nous dit très bien ce qu'il aurait voulu faire et qu'il n'a pas fait. « En commençant ce livre, j'espérais donner un résumé net et méthodique de la pensée de saint François de Sales. Je n'avais certes pas l'illusion que je pourrais la réduire à une doctrine systématique : mais je comptais la dégager des « surcroissances », l'empêcher de s'épanouir en tous sens, la ramener à quelques directions rigoureuses et l'y enfermer étroitement. Je n'y ai pas réussi; je ne regrette pas de n'avoir pas réussi. Je n'ai pas réussi, parce qu'il n'y a pas une seule page de saint François de Sales, ni une seule idée dans ces pages, qui ne soit ample, subtile, étendue en tout sens, riche et bruissante comme un arbre dans une forêt. Je ne regrette pas de n'avoir pas réussi, car il serait bien ridicule de vouloir faire l'image d'un arbre et l'image d'une forêt si l'on ne tient compte ni des racines, ni des branches, ni des feuilles, ni des fruits. » Il y a trace, en effet, à travers le volume, dans les débuts surtout, d'un effort pour dégager les idées directrices, et cet effort n'aboutit pas. Peut-être ne pouvait-il pas aboutir; et, s'il le pouvait, peut-être n'était-ce pas désirable; car ce n'eût été sans doute qu'aux dépens de la vérité vivante et concrète, en appauvrissant et mutilant la riche et complexe réalité. C'est déjà beaucoup que M. Strowski nous aide à reconnaître « les aspects significatifs de la forêt, après en avoir surpris la vie ». Il le fait en nous offrant ces extraits et ces analyses, le tout entremêlé de réflexions justes et d'explications utiles. C'est surtout le psychologue que M. Strowski nous montre; mais ce psychologue est aussi un homme de doctrine, et il faut ajouter, un homme de Dieu, un saint et un apôtre. « La pensée de saint François de Sales, si voisine de Montaigne par le sens du réel et par l'observation précise des âmes, si voisine de Platon par le sens du divin et par la description du monde supérieur, a eu pour base l'enseignement de l'Église catholique. Parmi les penseurs chrétiens, l'auteur de l'*Introduction à la vie dévote* et du *Traité de l'amour de Dieu* est un des plus originaux et, pourtant, il y en a peu qui aient aussi fidèlement que lui représenté

la *Pensée chrétienne.* » Ceux qui voudront connaître la doctrine du saint et avoir sa direction, comme ceux qui en font leur « lecture spirituelle », devront continuer à lire dans le texte intégral l'*Introduction*, l'*Amour de Dieu*, les *Entretiens*, les *Sermons*, les *Lettres*. Mais qui ne veut que prendre un moment contact avec lui pour voir sa manière et se faire une idée de l'homme, de l'écrivain, et de ses principaux chefs-d'œuvre, trouvera en M. Strowski un excellent guide et dans ces extraits des spécimens exquis. J.-V. Bainvel.

La Question religieuse, enquête internationale, par Frédéric Charpin. Paris, Mercure de France, 1908, in-18 de 355 p. — Prix : 3 fr. 50.

La mode, dit-on, est aux enquêtes. Encore faudrait-il enquêter sur un objet qui en soit susceptible. On enquête pour découvrir un coupable; on enquête pour contrôler un fait; M. Caillaux enquête pour savoir ce qu'il y a dans nos bourses; mais nous comprenons mal une enquête sur l'avenir. Le sentiment religieux est-il en évolution ou en dissolution? C'est un sujet sur lequel les recherches n'ont aucune portée certaine. Chacun répond suivant son impression personnelle.

Le recueil de réponses publiées par M. Charpin n'a qu'un intérêt, c'est de faire connaître l'état d'esprit de gens très intelligents, quelques-uns même éminents. Il y a quelques bonnes réponses des catholiques, par exemple celle de Dom Besse et celle de l'abbé Wekerlé. M. de Mun, qui avait cru d'abord ne pas devoir répondre, s'est exécuté après coup dans une page magistrale. Tous ces messieurs sont unanimes à repousser l'idée d'une dissolution ou d'une transformation profonde du catholicisme. Mais ces réponses sont relativement peu nombreuses; M. Charpin le regrette lui-même; il aurait tort de s'en étonner, car la question qu'il a posée est de celles sur lesquelles les catholiques ne sauraient admettre aucun doute.

Il y a quelques réponses de sectaires décidés pour lesquels la religion est un cauchemar qui doit disparaître. Le plus grand nombre de lettres expriment plus ou moins l'idée que le sentiment religieux est indestructible, mais que la forme dans laquelle il s'incarne importe peu. Quelques imaginatifs tels que M. Minsky et M. Dimitry Merejkowsky se donnent l'innocent plaisir de décrire une forme future de religion. La plupart semblent assez disposés à admettre une religion purement intérieure pourvu qu'elle n'engage à rien.

Ce qui nous étonne, c'est le petit nombre de réponses, même parmi les catholiques, où l'on mette en avant le point de vue surnaturel. Ce point de vue est cependant fondamental pour notre foi. S'il ne s'agit que de morale et de sociologie, toute religion qui admet un Dieu et une autre vie peut se défendre.

C'est bien en effet le triste spectacle auquel nous assistons aujourd'hui, l'oubli par un grand nombre de nos destinées surnaturelles. A ce point de vue, le sentiment religieux subit dans les masses une évolution hautement regrettable. D. V.

La Religion des primitifs, par Mgr A. Le Roy. Paris, Beauchesne, 1909, in-16 de VII-518 p., avec cartes et grav. hors texte. — Prix : 4 fr.

Cette magistrale étude a fait l'objet de conférences données à l'Institut catholique par son auteur, du 21 décembre 1907 au 22 février 1908. Elle a l'inappréciable avantage d'être la synthèse, non de recherches seulement livresques, mais aussi et surtout d'enquêtes personnelles, multipliées, durant un séjour de vingt années et plus, au milieu de populations africaines données par la plupart des évolutionnistes antichrétiens comme des spécimens toujours vivants de l'état primitif de l'humanité. Or il arrive que ces prétendus primitifs sont le plus souvent les derniers tenants d'une civilisation assez décrépite, et que leur état présent est le résultat d'une déchéance progressive, plusieurs fois séculaire. Alors que leurs idées sont embryonnaires et leurs mœurs d'une brutalité choquante, ils parlent une langue remarquable par la richesse des expressions et ce que l'on pourrait appeler la correction grammaticale, s'il ne s'agissait de gens qui n'ont pas la moindre idée de la grammaire. Ils répètent invariablement et d'une façon impeccable, comme celle des perroquets, les mots qu'ils ont appris de leurs ancêtres. Ce contraste entre la perfection relative du langage et la rudesse, la grossièreté de tout le reste était un avertissement qui aurait dû guérir de leur manie les partisans du progrès continu, s'ils n'avaient pas eu leur siège fait. Que du moins ceux qui sont de bonne foi lisent l'exposé de cette multiple enquête, faite sur place, durant près d'un quart de siècle, par un observateur sagace, merveilleusement outillé pour la mener à bien, et ils sauront à quoi s'en tenir sur ces primitifs et, par là-même, sur le primitif. Je ne puis qu'indiquer les points traités par l'auteur, la place dont je dispose ici ne me permettant pas davantage.

Dans un premier chapitre, Mgr Le Roy déblaie le terrain et dit ce qu'il faut entendre par la science de l'histoire des religions appliquée aux primitifs; dans le second il étudie le primitif en face de la nature, tel que certains aiment à se le représenter, tel qu'il est, en réalité, du moins aujourd'hui, dans la race bantoue. Un troisième chapitre a pour objet le primitif et la famille, pages fort intéressantes sur le mariage et ses divers modes : monogamie, polyandrie, polygamie. L'hypothèse d'une promiscuité originelle est démentie par les faits. La famille est fortement constituée chez ces peuplades sauvages.

Le chapitre suivant traite un point également du plus haut intérêt, savoir, le primitif en présence, non plus de la nature, mais de l'extra-naturel, sinon du surnaturel; c'est-à-dire, en face du monde invisible; ce qu'il pense des esprits, du Grand-Esprit surtout, de l'âme et par suite de l'au-delà. Dans le chapitre cinquième, il est démontré que la morale, chez ces peuples, est étroitement liée à la religion, qui, d'ailleurs, lui fournit sa sanction : la morale indépendante leur est inconnue; les évolutionnistes la leur prêtent gratuitement. Le culte qui fait l'objet du chapitre sixième est un singulier mélange de rites religieux et de pratiques superstitieuses : le prêtre ne se distingue peut-être pas toujours du sorcier. En réalité, le vrai prêtre, c'est le chef de famille. La religion du primitif se traduit par la prière et le sacrifice qui s'adressent à la triple catégorie d'êtres surnaturels: Dieu, les Esprits, les Ancêtres. Négrilles et Bantous connaissent aussi la magie qui est bien plutôt une déformation de la religion, quand elle n'est pas son ennemie, que non pas sa devancière, sa mère, comme le veulent nos adversaires. L'homme fut religieux avant d'être superstitieux. Cette magie est étudiée dans le septième chapitre. Le huitième compare les religions des primitifs dans les diverses parties du monde, en s'aidant de l'histoire qui seule d'ailleurs peut éclairer la préhistoire. Le savant auteur termine son étude par une série de conclusions importantes qui s'imposent à tout esprit non prévenu. Ce livre, si abondamment et si excellemment documenté, est une solide réfutation du système évolutionniste, imaginé de toutes pièces par les rationalistes, uniquement pour combattre le surnaturel.

A. Roussel.

SCIENCES ET ARTS

Dieu et Science, par J. de la Perrière. Paris et Lyon, Vitte, 1909, 2 vol. in-16 de xii-344 et 369 p. — Prix : 7 fr.

De nombreuses questions sont traitées et élucidées dans cet ouvrage. On y trouve de l'ontologie, de la cosmologie, de la biologie, de l'anthropologie, de l'ethnographie, du préhistorique, de la psychologie (au sens ancien du terme), de la sociologie, de l'histoire ecclésiastique et de la théologie naturelle. Le tout manié de main de maître, on peut le dire, et appuyé sur une documentation des plus étendues, avec références non moins nombreuses.

Le premier volume débute par une dissertation de haute philosophie sur la nécessité de l'Être; l'auteur examine ensuite ce qu'il appelle les « Existences » : que sont la Matière, la Vie, l'Intelligence, la Raison, l'Instinct, la Société? et, en second lieu, les « Origines »; d'où viennent toutes ces existences? Il est ainsi amené à étudier la

question du transformisme qu'il examine sans préjugé ni parti pris, faisant valoir impartialement les arguments des deux partis favorable ou hostile, et aboutissant à cette conclusion que les faits établis jusqu'ici semblent indiquer une intervention créatrice répétée, suivie d'évolutions limitées.

Tandis que le tome Ier envisage surtout Dieu et la nature, le tome II a essentiellement pour sujet Dieu et l'homme. Sur les origines de celui-ci, sa nature, sa supériorité sur l'animalité, et son unité, sa répartition en races diverses, sa formation sociale, l'auteur a des pages qui ne le cèdent en rien comme philosophie, science, érudition, références, à celles dont se compose le premier volume. Au point de vue social, il faut signaler une dissertation, toute fondée sur les constatations historiques, où il est démontré que le progrès ne saurait être continu, puisque, à des civilisations qui s'éteignent succèdent des barbaries qui ne remontent que lentement et laborieusement les degrés de civilisations nouvelles, par l'incessante lutte de l'homme contre la nature qu'il domine peu à peu. Au contraire, le socialisme, qui est la lutte de l'homme contre l'homme et veut bouleverser l'ordre social sans tenir compte de l'élément inhérent à toutes choses humaines, le temps, le socialisme est la contradictoire même du progrès.

La seconde moitié de notre tome second a pour rubrique : *Les Miracles qui prouvent Dieu.* Il s'agit ici de ce que l'on peut appeler les miracles historiques. Le premier de tous est l'histoire de la vie et de la mort de Jésus-Christ. Le second réside dans la créance « en Jésus-Christ, » son extension et l'expansion du christianisme. La continuité et l'état de lutte où vit l'Église en tout temps, contre le paganisme, contre les hérésies, contre l'Empire... en dernier lieu, contre le laïcisme, — constitue le troisième miracle. Le quatrième est l'ensemble des ruines de Ninive et de Jérusalem prophétisées longtemps à l'avance et du salut de la France par Jeanne d'Arc. Enfin, se groupent, sous la désignation du « Quatrième miracle », les faits principaux historiquement constatés des grands thaumaturges; et à ce propos, est à signaler, page 353, une définition très précise et très nette de ce qui constitue essentiellement le miracle, au sens canonique du terme.

Nous n'avons fait, dans les lignes qui précèdent, qu'effleurer le sujet très varié et très complexe embrassé par M. de la Perrière. En indiquer tous les points de vue serait hors de proportion avec les limites d'un compte rendu. Ce que cet ouvrage implique, chez son auteur, de lecture, est véritablement effrayant. Philosophes, savants, historiens de tous les temps et de tous les pays, aussi bien de l'antiquité grecque et latine, de l'Orient, de l'Islamisme, que du moyen âge et des temps modernes, ont été consultés, cités, au besoin discutés.

La seule critique qu'il serait permis d'indiquer ici, c'est que l'ou-

vrage semble manquer un peu d'unité et de méthode. Telles et telles questions abordées dans le tome Ier reparaissent avec plus de détail dans le tome II. Le classement des matières, dans ce dernier volume, surtout, n'apparaît pas avec une logique rigoureuse. Mais ces défauts sont complètement rachetés par l'abondance et la sûreté des informations, la dialectique concise et serrée, la facilité donnée au lecteur de contrôler sur tous les points les enseignements donnés. L'apologiste trouvera dans ces deux volumes une mine inépuisable d'éléments de discussion et de réfutation de toute la somme, ou à peu près, des erreurs contemporaines. C. DE KIRWAN.

Amour et Foi, par le comte H. DE LACOMBE. Paris, Plon-Nourrit, 1909, in-8 de 327 p. — Prix : 5 fr.

Il n'y a guère plus d'un an que le comte Hilaire de Lacombe est arrivé au terme d'une vie de bon soldat, dévoué à ses chefs et à son drapeau, et sans ambition pour lui-même. Ceux qui n'ont pas eu la satisfaction de le connaître en personne, dans toute la vivacité d'une intelligence d'ailleurs très cultivée, dans toute la générosité modeste de son âme, savent, du moins, qu'élève du P. Gratry, il a été honoré ensuite d'illustres amitiés; que, catholique et royaliste d'éducation et de convictions, il n'a jamais cessé d'être un libéral tout aussi fidèle; que, pendant cinquante ans, à l'*Ami de la Religion* et au *Correspondant*, il a défendu sans relâche les causes et les mémoires qui lui étaient chères. Il a publié les procès-verbaux de la Commission qui prépara la loi de 1850 sur la liberté de l'enseignement; il a interprété les instructions de Léon XIII de la manière à la fois la plus agréable à ce grand Pape, et la plus propre à rassurer les consciences inquiètes. Des documents intéressants pour l'histoire politique de la seconde moitié du XIXe siècle sortiront peut-être un jour de ses archives, comme il en est sorti de celles de son frère, M. Charles de Lacombe. Mais le livre posthume déposé aujourd'hui sur sa tombe est tout à fait étranger à la politique; c'est une œuvre de moraliste chrétien très digne de figurer à côté des études écrites par lui, en ces dernières années, sur Bossuet.

Ce livre se compose de notes intimes rédigées par l'auteur à diverses époques de sa vie, et rassemblées par son fils, sans ordre chronologique. Ce n'est pas un journal; on y entrevoit seulement certaines circonstances de cette vie ayant laissé une trace profonde dans l'âme de l'auteur. Indiquées par lui avec discrétion, mais non sans charme, elles lui ont inspiré des réflexions d'une portée très générale et très haute, et d'une forme poétique qui ne nuit pas à la précision de la pensée, sur la puissance et la beauté des affections que la loi divine autorise et recommande, et sur les espérances nécessaires pour sauver ces affections d'une désespérante fragilité. Jamais on n'a parlé avec une déli-

catesse plus pénétrante de l'amour maternel (p. 1 à 5), des amitiés qui, « mêlées à notre vie, nous demeurent présentes dans la mort » (p. 315 à 319), de ce sentiment de l'honneur comparable à la voix du torrent dans la montagne, « voix grondante et menaçante qui ne veut jamais se taire, et qui, sans souci du soleil et de la fête, crie plus fort que tout le monde ». (p. 283.)

L'idée de la mort revient très souvent dans tout le livre, mais sans amertume ni découragement de l'action. Il faut, dit l'auteur, « faire sa paix avec la mort » (p. 306). Son extrême sensibilité même l'incline vers la mélancolie, et le tour très naturellement romantique de son imagination le porte à chercher les harmonies entre ses sentiments intérieurs et les spectacles de la nature. Quelques-unes de ses Méditations offrent ainsi, avec le *Journal de Maurice de Guérin* des ressemblances d'autant plus curieuses qu'elles n'ont pas été cherchées. Toutefois, son inspiration religieuse et morale est bien plus ferme, parce qu'elle n'est pas altérée par la souffrance physique; il se défend mieux par la foi contre le pessimisme, et reconnaît que le monde d'ici-bas est déjà « plein de bonheur perdu par mégarde, perdu par notre faute.» — «L'homme, ajoute M. de Lacombe, y trouverait plus de bonté s'il était meilleur lui-même. Il traîne après lui une ombre douloureuse, la sienne, qui, se projetant à l'entour, l'empêche de voir l'œuvre divine. » Aucune citation, mieux que celle-là, ne peut donner un exemple du charme et de l'originalité d'Hilaire de Lacombe comme penseur.

CH. DE LOMÉNIE.

La Voix professionnelle. *Leçons pratiques de physiologie appliquée aux carrières vocales (enseignement public, barreau, théâtre). Cours du Théâtre Réjane (1907-1908)*, par le Dr PIERRE BONNIER. Paris, Larousse, s. d. (1908), petit in-8 de 206 p., avec 39 fig. — Prix : 2 fr.

Cet ouvrage n'est pas une méthode, ce n'est pas non plus un exposé synthétique... « Je n'ai fait, dit le Dr Bonnier, que mettre un certain ordre pratique dans une foule de petites observations, de petites explications que j'ai eu souvent occasion de répéter à des professionnels en étudiant avec eux leurs voix dans ses performances et ses troubles. Tout ceci est de l'analyse sans aucun luxe de notions anecdotiques... »

Le volume se divise en deux grandes parties ou sections : I. *Théorie de la voix*. — II. *Pratique de la voix*, et un appendice, sorte de dictionnaire qui donne, en quelques mots, la définition des termes les plus employés. Dans la première section, l'auteur traite, d'une façon très scientifique et suffisamment détaillée, les sujets suivants : a) *Le Son*, sa nature, ses qualités, intensité, hauteur, timbre; sa propagation, sa production.— b) *Un Son voulu*. C'est le point le plus fouillé. L'auteur, un médecin, ne l'oublions pas — mais un médecin doublé d'un artiste

à la science profonde, étendue — étudie et décrit *con amore*, avec figures à l'appui, l'appareil vocal, le geste respiratoire, le geste vocal, etc. Cette partie, un peu aride pour les profanes, court le risque d'être lue trop superficiellement par ceux qui n'ont fait de la physiologie qu'une étude très imparfaite, sinon nulle. A notre avis, on aurait tort de ne pas s'y arrêter, même avec attention. Le simple chanteur y trouvera des notions à sa portée sur la constitution de l'appareil vocal, qui l'aideront à mieux s'assimiler les enseignements pratiques de la seconde partie. — c) *A une distance voulue.* Ce paragraphe est court mais très important. De fait, c'est la base théorique de tout l'ouvrage. L'auteur résume sa pensée dans ces quelques lignes : « Le but réel de la voix, c'est la mise en sonorité d'une partie définie de l'espace qui nous entoure, celle où se trouvent nos auditeurs... » Le chanteur, l'orateur doivent donc savoir où ils envoient leur parole, leur chant... l'ignorer est aussi absurde que de ne pas savoir où l'on tire quand on épaule son arme ...» Dès lors, importance de la *pose de la voix*, de la *portée de la voix*. Il y a dans ce paragraphe beaucoup à apprendre; d'aucuns y trouveront des aperçus très curieux qui seront matière à réflexion et à... conversion peut être!...

De la deuxième section : *Pratique de la voix*, il nous suffira d'énumérer les paragraphes pour en montrer l'importance : 1° *La Voix dès l'enfance.* Nécessité d'une éducation scientifique et d'une éducation physiologique; conseils à l'éducateur, au médecin; 2° *La Voix professionnelle.* L'auteur passe en revue tous ceux dont la voix est l'instrument, l'outil indispensable... Encore faut-il savoir en user!... 3° *Pratique de la voix chantée.* Données précises sur la respiration; pas de respiration dite abdominale. Ici, l'auteur revient pratiquement sur la pose de la voix : « La projection vocale est semblable à toute autre projection. Je dois entendre ma voix arriver à destination... savoir produire le maximum d'effet avec le *minimum d'effort*... » Plus loin : « Rien n'est plus méconnu que l'art de *poser la voix*; rien n'est plus utile cependant, car aucune voix ne tient si elle n'est posée. »

Les conseils du Dr Bonnier seront précieux à ceux qui ont à parler ou à chanter en public; sans doute la lecture de cet ouvrage ne remplace pas les cours pratiques si intéressants que fait l'auteur au théâtre Réjane, mais nous voulons espérer qu'un professeur de chant aura la bonne inspiration de puiser dans l'ouvrage du Dr Bonnier et de traduire cet enseignement sous une forme didactique avec exercices gradués; ce serait combler une lacune et sortir de l'ornière traditionnelle où sont enfoncées depuis si longtemps quantité de méthodes, ou vieillies ou incomplètes. Celle du Dr Bonnier aurait l'avantage de reposer sur des données physiologiques sérieuses et sérieusement étudiées.

C. Mégret.

Œuvres sociales des femmes, par Paul Acker. Paris, Plon-Nourrit, 1908, in-16 de x-290 p. — Prix : 3 fr. 50.

Entreprises sur le conseil de M. Brunetière, dont le souvenir est évoqué dans une Préface reconnaissante, ces études, parues à la *Revue des Deux Mondes*, méritaient d'être recueillies en volume. Le romancier, jeune, mais déjà fort apprécié, qui les a écrites, a bien observé les principales manifestations nouvelles de l'activité des femmes de France dans le domaine social. Il rappelle d'abord les efforts faits pour développer l'éducation sociale de la femme : les conférences données, en 1900, chez la baronne Piérard, rue d'Athènes; le groupement de l'*Action sociale de la femme* fondé par Mme Chenu; le centre de cours et d'enseignement organisé rue Vaneau, au *Foyer*, par Mme Thome. A la sollicitude pour l'enfant il rattache non seulement la *Ligue fraternelle des enfants de France*, œuvre de Mlle Lucie Félix-Faure, mais encore l'*Union familiale*, actuellement rue de Charonne, 172, dont Mlle Gahéry est l'âme, les maisons sociales, l'école ménagère normale installée avenue de Breteuil par Mme de Diesbach, les formes si intelligentes et si efficaces de charité que Mlle Chaptal pratique à Plaisance. Ce qui intéresse spécialement la jeune fille, ce sont *l'Aiguille*, très bel exemple de syndicat mixte qui doit tant au Père du Lac, les syndicats d'ouvrières lyonnaises de Mlle Rochebillard, les associations professionnelles de la rue de l'Abbaye, à Paris, la *Ligue sociale d'acheteurs*, dont Mme Jean Bruhes est l'initiatrice en France, l'*Œuvre catholique internationale de la protection de la jeune fille* fondée à Fribourg en 1897, l'*Œuvre des gares*, l'*Œuvre des maisons de famille*. Enfin, ce sont tous les membres de la famille qui profitent des *Jardins ouvriers*, du *Travail au foyer*, de la *Presse pour tous*, de la *Mutualité féminine*. — Voilà de beaux exemples donnés par les femmes françaises et qui devront à M. Paul Acker un plus large rayonnement bienfaisant.

Baron J. Angot des Rotours.

Correspondance d'Alexandre de Humboldt **avec François Arago (1809-1853)**, publiée avec une Préface et des notes par le Dr E.-T. Hamy. Guilmoto, s. d., in-18 de xvi-377 p. — Prix : 3 fr. 50.

Cent vingt-quatre lettres d'Alexandre de Humboldt dont cent quinze adressées à François Arago, et les neuf autres, après la mort du grand astronome français, aux membres de sa famille, telle est la substance de ce volume. L'expression d'une tendre amitié du savant prussien pour Arago et l'exposé de travaux et observations scientifiques divers, ont fait, durant une période de 44 ans, tout le fond de cette correspondance qui ne prit fin qu'après la mort de notre grand astronome, en 1853. — Comme le dit M. Hamy, dans la Pré-

face dont il fait précéder la publication de ces lettres, elles constituent « un volumineux dossier, d'un prix inestimable, pour l'histoire de la science et des savants de l'Allemagne et de la France », durant une part notable de la première moitié du XIXe siècle. Qu'il s'agisse du récit de trois ascensions au Vésuve, du résumé d'observations scientifiques faites à Metz ou à Francfort, d'une descente dans le tunnel alors en construction sous la Tamise, ou de grands voyages en Asie jusqu'à la Tartarie chinoise, en compagnie des savants Mitscherlich et Rose ; ou bien que soient abordées les questions de science pure qui ont toujours hanté l'esprit du grand explorateur, l'auteur du célèbre *Cosmos* assaisonne toujours ses lettres à l'auteur de l'*Astronomie populaire* d'un aimable enjouement ou des témoignages d'une amitié toute fraternelle. L'intimité vraie, — celle dans laquelle l'ami ouvre son cœur à son ami et lui confie ses peines et ses douleurs, ou bien prend sa défense quand il est attaqué — tient une place importante dans cette Correspondance. On peut dire que si la part de l'esprit, de la science, en occupe la place principale, la part du cœur y est presque aussi étendue. D'ailleurs, le côté scientifique s'y présente toujours d'une manière aimable et avec une clarté de bon aloi.

C. DE KIRWAN.

La Crise navale, par CHARLES CHAUMET. Paris, Chapelot, 1909, in-12 de 340 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Chaumet, qui fut, en 1908 et en 1909, rapporteur du budget de la marine, publie aujourd'hui ses deux rapports, vraiment remarquables, tels qu'ils ont été remis aux députés. Ces documents, auxquels ont été ajoutés les débats de la Chambre des députés, constituent un volume très intéressant ; mais ce ne sont là que les éléments d'un ouvrage. Ces travaux considérables auraient gagné à être fondus et amalgamés ; l'ensemble aurait été ainsi d'une lecture plus facile et plus impressionnante. Quoi qu'il en soit, ce volume vient bien à son heure, au moment où le ministre actuel de la marine est à la veille de déposer son bilan, selon l'expressoin consacrée. Si l'on en juge par les faits exposés dans la « Crise navale » et par les conclusions aussi lamentables qu'exactes que M. Chaumet en a tirées, on peut prévoir que ce bilan sera celui d'une faillite. En suivant page par page le député de la Gironde, qui a étudié en 1908 les divers rouages de la marine, et, en 1909, la flotte française, d'abord elle-même, puis, par rapport aux forces des différentes puissances, et enfin, en vue des économies à réaliser, il est navrant de constater à quel degré de faiblesse, d'anéantissement même le régime actuel a pu, en moins de trente ans, conduire la marine. Rien n'existe plus, tout est vicié et pourri et chaque année voit augmenter la distance qui sépare la flotte française de la flotte

allemande. L'argent que le Parlement n'a jamais refusé, est gaspillé et a un rendement infime, et cependant, tout le monde se plaît à le reconnaître, fonctionnaires et officiers de la marine sont d'une scrupuleuse honnêteté. Que serait-ce s'il en était autrement? Mais, ici comme partout, la critique est aisée et l'art est difficile. M. Chaumet préconise bien un remède : nommer une commission extra-parlementaire qui établira les bases d'une réforme organique... Hélas ! on a tant vu de commissions ne rien établir qu'on reste sceptique, d'autant plus que le mal est profond et la tâche bien lourde ! J. C. T.

Manuel pratique du conférencier-projectionniste, par G.-Michel Coissac. Paris, Maison de la Bonne Presse, s. d. (1908), petit in-8 de xv-218 p., avec fig. — Prix : 2 fr.

M. G.-Michel Coissac n'est pas un inconnu pour le *Polybiblion*, où tout le bien que nous pensons de son traité intitulé : *La Théorie et la pratique des projections* a déjà été dit. Aujourd'hui, il édite un « Manuel, » qu'il qualifie modestement de résumé de son traité, mais qui, réellement, est un livre nouveau. S'il suit pas à pas son aîné auquel il se réfère d'ailleurs fréquemment, il est cependant complet par lui-même et renferme mille détails pratiques, des trucs de métiers, des tours de main, des conseils précieux, qui ne se trouvaient pas dans le grand ouvrage. Il s'adresse donc non seulement aux conférenciers projectionnistes, dont il sera le très précieux compagnon, mais encore aux professionnels et aux amateurs déjà en possession du volumineux traité. Les uns et les autres y trouveront, pleinement exposé, après un court historique, tout ce qui concerne la lanterne, les sources lumineuses et les vues. Enfin, un dernier chapitre, non le moins intéressant, est consacré à la séance de projections elle-même. L'auteur y donne de minutieux conseils, tous bons à méditer et à suivre, et se livre même à de courts aperçus psychologiques sur la mentalité du conférencier et de ses auditeurs, qui ne sont les pages ni les moins attachantes ni les moins utiles. En résumé, ce manuel, pratique, portatif et, ce qui ne gâte rien, très bien édité, doit être le vade-mecum du professionnel comme de l'amateur. J. C. T.

LITTÉRATURE

L'Élite de la Révolution. Discours et rapports de Robespierre, avec une Introduction et des notes par Claude Vellay. Paris, Fasquelle, 1908, in-12 de xx-430 p. — Prix : 3 fr. 50.

L'entreprise de réhabilitation et de glorification des hommes de la Révolution continue. C'est un bloc intangible et malheur à qui y touche ! Il semble même que les plus répugnantes figures soient les plus adulées. Après Saint-Just, après Marat, c'est aujourd'hui le tour de

Robespierre. En attendant que M. Viviani lui élève une statue, M. Charles Vellay publie ses œuvres, ses discours et ses rapports, depuis le discours du 5 février 1791 sur l'organisation du jury, jusqu'à la suprême défense du 8 thermidor an II, en passant par le discours du 30 mai 1791 où l'homme qui devait couvrir la France d'échafauds et l'inonder de sang, réclamait l'abolition de la peine de mort.

C'est assurément l'un des plus tristes symptômes de l'aberration des esprits, en ce commencement de siècle, qu'on puisse présenter comme un héros l'homme qui a écrit que la terreur est une émanation « de la vertu. » R. M.

Au milieu du chemin de notre vie. Poèmes légendaires, symboliques et religieux, par Dom Bruno Destrée. Paris, Bloud, s. d., in-16 de xiv-278 p. — Prix : 3 fr.

C'est en méditant les vies des saints et les pieux récits de l'hagiographie que le P. Dom Bruno Destrée a été attiré du monde dans le cloître pour y mieux suivre la voie où tant de héros l'avaient précédé. Il a pensé que ses méditations et ses élévations d'autrefois pourraient faire du bien aux âmes et, qui sait? entraîner quelques-unes à sa suite dans le chemin où il a trouvé la joie et la paix, et tel est l'objet du charmant livre qu'il publie aujourd'hui sous le haut patronage du cardinal archevêque de Malines. Ce livre contient d'abord ce qu'il appelle des poèmes légendaires, consacrés à faire revivre les touchantes figures chrétiennes de sainte Dorothée de Cappadoce, de sainte Rose de Viterbe, de saint Jean Gualbert, enfin de saint Pierre. Puis vient un joli conte écrit en marge de l'Évangile sur les rois mages, malheureusement non terminé, enfin les poèmes symboliques et religieux, où les spectacles de la nature, embellis et vivifiés par l'imagination chrétienne, élèvent les âmes à Dieu. Toutes ces œuvres sont charmantes et poétiques, à ne les prendre même que du point de vue littéraire, mais elles sont surtout édifiantes, et créent autour des âmes comme une atmosphère de piété tendre bien propre à faire aimer et goûter les choses de Dieu. Le cardinal Mercier place l'auteur en compagnie de Manzoni, l'auteur des *Inni Sacri*, de Newman, l'auteur du *Dream of Gerontius*, de Guido Geselle, de Johannes Joergensen; il mérite vraiment cet honneur et son livre prouvera, après beaucoup d'autres, que la foi catholique, inspiratrice de tant de chefs-d'œuvre, « n'est pas moins capable d'élever les âmes croyantes à la poésie ». Édouard Pontal.

H. Taine. **Pages choisies**, avec une Introduction, des notices et des notes, par Victor Giraud. Paris, Hachette, 1909, in-16 de xv-383 p. — Prix : 3 fr. 50.

Excepté quand il s'agit d'écrivains qui ont cultivé l'air de bravoure

et ne valent que par leurs morceaux à effet, je n'aime pas beaucoup les *Pages choisies*. Je préférerais, d'ordinaire, les *Livres choisis*, et abrégés au besoin, émondés, mis au point pour la jeunesse, les gens du monde ou le populaire. Et si je n'ai pas le temps, moi, lettré, de lire plus de 400 pages de Taine, peut-être je le connaîtrai mieux, certainement je profiterai davantage à étudier posément un seul ou deux de ses volumes les meilleurs. Mais nous sommes en l'âge de « bluff » universel; et notre charlatanisme de « tout-savoir » rend nécessaires ces instruments d'information au rabais.

Le genre une fois admis de ce concassage, il faut se féliciter quand le *de cujus*, au lieu de tomber sous le marteau aveugle et les ciseaux rapides d'un débitant pressé, lui aussi, d'en finir et de toucher ses honoraires, échoit à un ami, depuis longtemps familier de sa pensée intime et qui, connaissant l'œuvre à fond et dans ses moindres recoins, sait en dégager l'essentiel, en détacher les maîtresses pages. Or, M. Victor Giraud, qui a déjà conquis le prix Bordin par son *Essai sur Taine*, qui a composé une *Bibliographie critique de Taine* très complète, très minutieuse, et qui est, en même temps, un historien des idées religieuses en France au XIXe siècle, avait une compétence presque unique pour choisir et disposer les textes, pour en marquer le sens et la portée, indiquer les rapprochements à faire et les contrastes, souligner d'avance d'un trait sobre mais sûr les idées hasardeuses ou les erreurs que le temps devait corriger, pour scander enfin les étapes qui, de la déclaration d'« affranchissement », datée de la vingtième année, ont mené Taine à ses fortes déclarations de guerre à l'idéologie meurtrière de la Révolution, de foi à la bienfaisance vitale de la tradition et de l'ordre, au rôle merveilleusement social du christianisme, « organe spirituel nécessaire à 400 millions de créatures humaines », « grande paire d'ailes indispensables pour soulever l'homme au-dessus de lui-même », seul pouvoir capable « d'empêcher notre race de rétrograder vers ses bas-fonds. »

Qu'on regrette çà et là ce qui n'est pas dans le volume, cela est inévitable; que du livre sur *La Fontaine* ou de l'*Essai sur Tite-Live* on ne nous donne pas de quoi savoir, en gros, ce que Taine pensait de La Fontaine ou de Tite-Live, c'est sans doute à dessein et pour que Taine seul soit ici l'objet de notre étude. Il suffit, pour que ce recueil remplisse notre attente, que tous les morceaux cités soient ou très beaux en eux-mêmes ou très caractéristiques, et par les notes et notices rendus très clairs; et ils le sont toujours. Non seulement il ne manque à l'appel aucune des pages célèbres sur le paysage et le tempérament français (*La Fontaine*); sur la race, le milieu et le moment, forces primordiales de l'histoire humaine (*Littérature anglaise*); sur l'analogie de l'histoire naturelle et de l'histoire humaine (*Essais de*

critique); sur la vertu et le vice, produits de certaines façons générales de penser et de sentir, comme le sucre et le vitriol sont produits d'éléments connus et d'opérations fixes; sur Racine, Saint-Simon, Balzac (*Essais* et *Nouveaux Essais*); sur la place de l'art dans la vie humaine et sur le caractère de bienfaisance qui assigne aux œuvres d'art leur rang dans l'échelle (*La Philosophie de l'art*); sur l'esprit classique et l'idéologie; sur l'anarchie spontanée de l'ancien régime à sa fin; sur l'esprit jacobin et le crocodile sacré de la Révolution, monstre mangeur d'hommes et devenu dieu; sur la psychologie de Napoléon, les besoins moraux de la France en 1800, les limites de l'État moderne et la malfaisance de l'école d'aujourd'hui (*Origines de la France contemporaine*) etc., etc. Mais à travers la correspondance, à travers les livres moins lus du grand public, les recueils d'articles, les *Derniers Essais*, le carnet de voyage, publiés depuis la mort, M. Giraud a butiné des fragments d'autobiographie, des impressions toutes vives (*Impressions sylvestres*, *Marine nocturne*, *sainte Odile*, *la Commune*, etc.) des pensées, maximes, esquisses, qui complètent le portrait de Taine et font plus lumineux le développement de son génie.

C'est donc un livre excellent, et en soi, parce qu'il est plein de bonnes choses, et parce qu'il conquerra à Taine des lecteurs déjà avertis, dressés à le comprendre dans son évolution et son repentir, à être, comme il faut être toujours, un peu au-dessus de leur lecture, à séparer en un mot, le sucre, d'avec le vitriol. GABRIEL AUDIAT.

Sur Mérimée, *notes bibliographiques et critiques*, par LUCIEN PINVERT. Paris, Henri Leclerc, 1908, in-8 de VIII-163 p., avec 7 grav. — Prix : 10 fr.

Mérimée, comme Stendhal, a ses idolâtres. La manie — ou la spéculation — bibliophilique aidant, cela permet à quelques « mériméistes » comme M. Félix Chambon de faire payer des prix fous, deux à trois cents francs, le moindre bouquet d'inédit qu'ils publient. C'est sans doute pour se tenir à la hauteur d'aussi luxueuses fantaisies que M. Lucien Pinvert édite en cet in-8 élégant, précieusement orné de belles gravures amusantes, fac-similés de dessins ou d'aquarelles de Mérimée, les cinq ou six articles par lesquels il a, au cours des années 1906-1908, tenu à jour dans le *Bulletin du bibliophile et du bibliothécaire* ce qu'on pourrait appeler la chronique mériméenne. Énumération et analyse des publications biographiques, ou iconographiques, de MM. Filon, Tourneux, de Lovenjoul, Georges Vicaire, des lettres données en séries par M. F. Chambon, M. C. Stryenski, la famille Lagrené, M. Arthur Chuquet, semées dans d'autres recueils et dans des revues, ou révélées seulement par des ventes d'autographes; — exposé et discussion — très intéressante, des divers procès gagnés et perdus par M. Chambon au sujet de la

propriété des lettres missives; compte rendu de la fête commémorative célébrée à Cannes en 1907, de la brochure *En l'honneur de Mérimée* et du volume *Pro Memoria*, édités par le *Journal des Débats*; relevé d'un certain nombre, d'un grand nombre d'éditions françaises ou étrangères, de traductions de fragments de Mérimée, omis par ses précédents historiens et critiques, ou d'articles de journaux le concernant: notes sur Mérimée cueillies dans des ouvrages récents, sur ses portraits, sur ses dessins, sur ses amours, sur Jenny Dacquin, « l'Inconnue », sur la part qu'il prit (rapport et discours) à l'affaire des serinettes au Sénat en 1866, et à la commission chargée de publier la Correspondance de Napoléon Ier en 1854-1858, et encore sur son père le peintre, professeur de dessin et chimiste, Léonor Mérimée : à quel point ne touche pas cette « chronique », agréablement présentée, sans pédanterie, sans sécheresse? sur lequel n'apporte-t-elle pas des *addenda* ou des *corrigenda* d'une précision exemplaire, d'une sollicitude plus digne peut-être d'un plus grand objet? GABRIEL AUDIAT.

Nos Femmes de lettres, par PAUL FLAT. Paris, Perrin, 1909, in-16 de XVI-239 p. — Prix : 3 fr. 50.

Il ne s'agit, bien entendu, que de celles qui ont « un réel souci d'art littéraire. » A chacune d'entre elles : Mme de Noailles, Mme Lucie Delarue-Mardrus, Mme Henri de Régnier, Mme Marcelle Tinayre, Mme Renée Vivien, l'auteur consacre une étude particulière, psychologique plus encore que littéraire, un peu abstraite peut-être, lorsqu'il s'agit de muses d'une séduction en vérité bien concrète, en tout cas avec un souci élevé de la tâche de l'écrivain. En chacune d'elles, il voit surtout ce qui la rapproche de ses pareilles; et toutes les parties du livre dirigent le lecteur vers le jugement général qui forme la conclusion : « Dès l'instant qu'elle (la femme de lettres) prend en main la plume, elle se révèle comme un ferment d'anarchie, si bien que nous la pouvons concevoir dans l'ordre privé excellente épouse, mère accomplie, puis, démentant comme de parti-pris, dans ses constructions imaginatives, la valeur des vertus dont, personnellement, elle donna l'exemple ». En vain M. P. Flat a subi comme tout le monde, le charme caressant de leur poésie et de leurs fictions, nettement il caractérise leurs faiblesses : leur cosmopolitisme, leur mol asservissement aux thèmes romantiques, leur glorification conventionnelle d'un amour dominateur, amer et cruel. Déjà vers 1904, dans ses belles études publiées à la revue *Minerva* et jointes plus tard à l'*Avenir de l'intelligence*, M. Charles Maurras avait vigoureusement dénoncé le *Romantisme féminin*, son origine étrangère, son goût pour le bizarre, ses aspirations anarchiques, son individualisme exalté, et le dessèchement auquel aboutissait finalement le culte exclusif de

la sensibilité. Tout de même, pour M. Paul Flat : « la femme littéraire est un monstre, au sens latin du mot » : parce qu'elle est antinaturelle, antisociale, et qu'elle concentre en elle tous « les ferments de dégénérescence qui travaillent le monde moderne ». Elle s'insurge ouvertement contre la fonction de la femme normale, qui est de « conserver et de créer ». Non seulement, dans ses œuvres, le souci de la moralité est absent, — elle est, comme on dit à présent, radicalement *amorale*; — mais encore au seul point de vue de la beauté littéraire, comme elle ne trouve rien à opposer à la toute-puissance des sens, elle se prive, par là, et nous prive, de ces « beaux conflits » entre les forces de l'instinct et ce qui les domine, de cette lutte entre le devoir et passion, sans lesquels on ne saurait trouver de noblesse aux poètes ou aux romanciers de l'amour. C'est au nom de l'art aussi bien que de la morale sociale que M. Paul Flat souhaiterait de voir ramenées vers une discipline plus ferme et plus saine ces âmes révoltées.

LOUIS COQUELIN.

Études allemandes, par ÉDOUARD DE MORSIER. Paris, Plon-Nourrit, 1908, in-16 de 277 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ces essais de critique littéraire allemande sont très variés et souvent nouveaux : ils traitent successivement de *Guillaume Tell*, de Schiller, de *H. Heine à Paris*, de *l'Idylle dans la littérature allemande*, de H. Grimm, de Max Nordau, de L. Boerne et du théâtre allemand au XIXe siècle. Tous ces articles n'offrent pas un égal intérêt. L'étude sur le caractère de Tell chez Schiller est un sujet classique, souvent traité; l'auteur y réfute les vieilles accusations de Boerne contre la pusillanimité de Tell, et il conclut que Tell est moins un héros national qu'un héros humain, un héros du foyer domestique. Beaucoup plus neuve et plus intéressante est l'étude sur *H. Heine à Paris*, grâce au jugement posthume de Boerne sur son contemporain et ami, que l'auteur sait mettre en bonne lumière. Les pages consacrées à l'*Idylle allemande* sont incomplètes au point de vue historique : il fallait évidemment remonter au-delà des pastorales, imitées du *Pastor fido* de Guarini ou de l'*Aminta* de Tasse; par contre on ne peut qu'applaudir l'auteur quand il parle de Gessner et de Voss : on rencontre là des vues fort justes et comme une intuition du caractère allemand. Peut-être M. de Morsier place-t-il trop haut le critique Hermann Grimm, qui doit une bonne partie de sa gloire au nom qu'il porte, à son père et à son oncle, Jakob Grimm, le vrai fondateur de la philologie germanique. H. Grimm a écrit avec distinction, il parle noblement de Gœthe, de Michel-Ange et de Raphaël; mais son style est trop distant et sa manière aristocratique n'empoignera jamais le grand public. Un des beaux morceaux de ce livre est l'étude

consacrée à Max Nordau, l'auteur des *Mensonges conventionnels* et de *Dégénérescence*. Max Nordau est à coup sûr un grand penseur et un maître écrivain, mais on rencontre souvent chez lui du parti pris, et il y a des réserves à faire à ses théories morales, qui ne sont pas loin d'être amorales, et M. de Morsier fait bien ressortir que cette vue, si perçante qu'elle soit, du penseur et du savant, du médecin des corps et des cerveaux, ne va jamais très loin, et que « derrière l'épais rideau de la matière, Nordau n'aperçoit pas toujours l'âme qui veille, la Psyché attentive qui, une lampe à la main, surprend l'amour et le mystère de la vie ».

J'ai lu avec grand intérêt la lumineuse et chaude étude sur *Louis Boerne*; on sent la sympathie du critique pour le caractère de Boerne, son style en est illuminé et tout l'article est d'une belle venue; je signale surtout à l'attention du lecteur la comparaison entre Heine et Boerne, où les deux grands écrivains, qui étaient aux antipodes l'un de l'autre, sont caractérisés par des traits justes et définitifs. L'étude sur *le Théâtre allemand au* XIXe *siècle* n'a pas la prétention d'être complète, elle se propose surtout de montrer la filiation entre le théâtre classique de Schiller et de Gœthe et le théâtre contemporain, et de montrer comment l'un est sorti de l'autre pour aboutir au réalisme de Sudermann et de Hauptmann. Je crains que M. de Morsier ne soit trop flatteur pour les Allemands, lorsqu'il croit reconnaître que Berlin est en train de devenir la capitale de l'art dramatique mondial : c'est beaucoup dire, et on ne le croira pas volontiers en France.

L. Mensch.

HISTOIRE

Les Deux Camps de la légion IIIe Auguste à Lambèse, d'après les fouilles récentes, par R. Cagnat. Paris, C. Klincksieck, 1908, gr. in-4 de 63 p., avec 5 fig. dans le texte et 5 planches. — Prix : 4 fr.

Depuis longtemps connu, le camp de la IIIe légion Auguste à Lambèse, ne fut longtemps que très imparfaitement exploré. Il l'a été avec suite et méthode au cours de ces dernières années, grâce à la tenace initiative de M. Cagnat. Dans le présent mémoire, les résultats de ces recherches sont exposées par le savant épigraphiste. Elles complètent et rectifient sur quelques points l'étude que lui-même avait consacrée au camp et à ses monuments dans son *Armée romaine d'Afrique*.

L'existence du camp provisoire, occupé d'abord par la IIIe légion, lors de son transfert à Lambèse est désormais établie et sur la plate-forme centrale, dont la base existe encore, était le monument sur

lequel avait été gravé le discours d'Hadrien, dont on a retrouvé quelques nouveaux fragments.

En ce qui concerne le grand camp, un fait important est que l'édifice bien connu sous le nom de *praetorium* n'est qu'une faible partie d'un ensemble de constructions disposées autour d'une large place entourée de portiques. Or, des recherches plus ou moins récentes ont démontré que la partie centrale de tous les camps permanents était occupée par des constructions analogues, dont le plan d'ensemble rappelle celui de la maison romaine. Le prétoire de Lambèse était composé de trois parties se faisant suite : une grande salle servant d'entrée et affectant les apparences d'un arc de triomphe à quatre faces (c'est le prétendu *praetorium*), une première cour terminée par une terrasse, enfin une esplanade, le tout entouré de portiques et de salles, dont la destination peut être fixée, au moins pour une partie, et c'est à quoi s'applique M. Cagnat.

Parmi les observations que suggère à l'auteur l'examen d'une autre portée de camp mise au jour, la *praetentura*, nous en relevons une qui peut avoir une partie générale. On sait que l'empereur Septime Sévère donna aux soldats le droit de cohabiter avec leurs femmes. On en tirait cette conséquence que le camp de Lambèse avait dû en être profondément modifié, et la partie affectée aux casernements très réduite. Or, du moins pour la partie explorée, et elle est considérable, il n'en est rien. Les casernements occupent un très vaste espace. Il est donc vraisemblable que la concession de Septime Sévère ne fit que régulariser une situation de fait. Le nombre des soldats habitant le camp ne fut pas assez réduit pour que l'ensemble des aménagements fût modifié. Il serait intéressant, autant que faire se peut, d'étendre à d'autres camps les observations sur ce point particulier.

André Baudrillart.

Le Culte de la Sainte Vierge en Afrique, d'après les monuments archéologiques, par le R. P. Delattre. Lille et Paris, Desclée, de Brouwer, 1903, in-8 de XII-233 p., avec de nombreuses grav. — Prix : 3 fr.

En 1858, Mgr Pavy, évêque d'Alger, publiait une *Histoire critique du culte de la Sainte Vierge en Afrique, depuis le commencement du christianisme* et s'excusait de ne donner à ses lecteurs qu'un travail des plus incomplets, les Arabes ayant fait disparaître tous les vestiges du culte de Marie. Mais, depuis un demi-siècle, de nombreux documents archéologiques ont été découverts, particulièrement à Carthage, et le P. Delattre, auquel la plupart de ces découvertes sont dues, a pu reprendre et perfectionner l'œuvre du savant évêque. Des bas-reliefs, des mosaïques, des vases, des statuettes, des médailles, etc.

se rapportant sûrement ou probablement au culte de la Sainte Vierge, ont été arrachés au sol où ils étaient enfouis et ont permis de prouver que la Mère du Sauveur a reçu les hommages des chrétiens en Afrique dès les premiers siècles. Tous ces précieux monuments, que de nombreuses illustrations mettent sous les yeux du lecteur, sont minutieusement décrits et expliqués par l'auteur. Est-ce à dire que le P. Delattre a toujours eu raison dans ses interprétations? Il est à craindre, ce nous semble, que certaines d'entre elles ne doivent être acceptées qu'avec une certaine réserve. Ainsi, lorsqu'il avance que le M qui figure sur un grand nombre de monnaies byzantines et qui n'est autre que le chiffre 40, a été choisi de préférence, parce qu'il est la première lettre du mot *Marie*, il émet une hypothèse à laquelle, je le crains, peu de numismates souscriront. D'un autre côté, est-il bien sûr que certaines statuettes kourophores, trouvées en Tunisie, représentent la Sainte Vierge et l'Enfant Jésus? Cette question des vierges-mères est loin d'être encore éclaircie, faute de documents précis. Très certainement beaucoup de ces statuettes représentaient Isis et Horus. Que le clergé, pour détruire le culte de ces divinités chez les nouveaux convertis, aient encouragé la fabrication de statuettes analogues figurant Marie et son Fils, c'est plus que probable. Et non moins probable est-il que quelques statuettes d'origine païenne, ont été christianisées, c'est-à-dire transformées en représentations de la Vierge et de l'Enfant Jésus. Mais enfin, lorsque nous sommes en présence de l'une de ces très anciennes figurines, est-il possible de dire exactement à laquelle de ces trois catégories elle appartient? L'auteur ne nous apprend-il pas lui-même qu'il a vu entre les mains d'une Maltaise de Tunisie une antique statuette, qu'elle vénérait comme une madone et qui, certainement, était une déesse Isis portant le dieu Horus? Mais, à côté de ces identifications douteuses, combien d'autres sont intéressantes et instructives ! Le chapitre sur les plombs de bulle est particulièrement à signaler. LÉON CLUGNET.

Histoire du concile du Vatican depuis sa première annonce jusqu'à sa prorogation, *d'après les documents authentiques*, ouvrage du P. THÉODORE GRANDERATH, S. J., édité par le P. CONRAD KIRCH. S. J. Trad. de l'allemand. Tome Ier. *Préliminaires du concile.* Bruxelles, Dewit, 1908, in-8 de XIII-588 p. — Prix : 10 fr.

Le P. Granderath qui, en 1890, fit paraître la collection *Acta et decreta Sacrosancti Œcumenici concilii Vaticani*, vint, en 1893, s'établir à Rome pour entreprendre une Histoire du concile même, et Léon XIII fit mettre à sa disposition les trésors des archives et tous les documents authentiques. Après un travail acharné autant que consciencieux de dix années, l'éminent religieux succomba à la peine, mais laissant

achevée la rédaction de son œuvre. Un autre membre de la Compagnie de Jésus, le P. Conrad Kirch, édita ce travail, avec un soin et une compétence également scientifiques. Cette histoire considérable par le fond et par la forme a été traduite de l'allemand en français. L'édition qui nous est donnée aujourd'hui comprendra six volumes. Nous possédons le tome premier : *Préliminaires du concile.*

Dès le début, le lecteur éprouve une grande sécurité en présence de la méthode impersonnelle, sage et réservée de l'auteur; on voit combien il possède son sujet, qu'il laisse parler les documents et que sa science théologique est admirablement orthodoxe. On a donc la sensation très heureuse de posséder une impartiale histoire de cette assemblée, la plus importante de toutes celles que l'Église catholique a tenue, depuis le XVIe siècle. — Ce souci de citer les textes n'offre qu'un léger défaut « littéraire » : c'est que la même question est reprise, sous des formes sensiblement analogues, plusieurs fois de suite; dans une lecture courante c'est un ennui, mais pour la consultation c'est peut-être un avantage qui met, à chaque instant et pour chaque épisode, le travailleur au point, sans l'obliger à multiplier ses recherches. Celles-ci sont facilitées par une table analytique des matières et des noms cités.

Ce récit des « préliminaires » est divisé en trois chapitres : 1° Motifs et annonce du concile; 2° Les Mouvements d'opinion après l'annonce du concile; 3° Préparation du concile. — On voit là quelles hautes raisons, quelles minutieuses précautions, quels scrupules de loyauté et de détails présidèrent à ce grand acte; la formation des commissions préparatoires, les qualités des personnages convoqués. La seconde partie est la plus intéressante, car elle raconte les polémiques nées à cette occasion : la publication du livre de Mgr Maret (p. 180), l'article de la *Civiltà* (199); le rôle scandaleux et perfide de Döllinger (p. 219); le manifeste du *Correspondant* (p. 321); l'attitude de Mgr Dupanloup (p. 331). Le chapitre où est dépeint l'accueil fait par les Églises orientales « non unies » à l'invitation de Pie IX est un des plus curieux et des plus instructifs (p. 361). A signaler aussi (p. 425) les dispositions des gouvernements. La dernière partie est un peu plus austère par les questions juridiques qu'elle traite; elle n'est pas moins très nécessaire à étudier pour bien comprendre le mécanisme des rouages du concile. — Ouvrage de la plus haute valeur et qui deviendra classique par l'abondance et la sûreté de sa documentation.

GEOFFROY DE GRANDMAISON.

Histoire de France, par ERNEST LAVISSE. T. VIII, 1re partie. *Louis XIV, la fin du règne (1685-1715)*, par A. DE SAINT-LÉGER, A. RÉBELLIAU, P. SAGNAC, C. LAVISSE. Paris, Hachette, 1908, in-4 de 484 p. — Prix : 6 fr.

Voici enfin, avec ce nouveau volume, la fin du règne de Louis XIV. M. Lavisse, qui avait assumé la lourde tâche de raconter toute la première partie du règne et avait rédigé sans collaboration le tome VII, s'était assuré, pour la suite du récit, le concours de MM. de Saint-Léger, Rébelliau et Sagnac. Se réservant pour lui-même le livre VII sur le Roi et la Cour, avec la conclusion générale sur le règne, soit une cinquantaine de pages, il a laissé M. de Saint-Léger nous exposer la politique et la guerre (livres I et II), tandis que M. Sagnac retraçait l'histoire économique (livres III et IV) et M. Rébelliau les affaires religieuses et le mouvement des idées (livres V et VI).

Cette collaboration n'a pas nui à l'harmonie de l'ensemble; elle a peut-être permis au tableau d'être plus complet et plus parfait.

Le jugement de M. de Saint-Léger sur la politique extérieure du Roi appellerait peut-être quelques réserves: l'attitude du Roi au début de la guerre de la succession d'Espagne nous paraît moins critiquable qu'à l'auteur: les mesures prises par Louis XIV pourraient aisément se justifier pour la plupart.

Je préfère les deux livres où M. Sagnac nous retrace l'évolution des institutions politiques et administratives, le mouvement économique, agricole, commercial et industriel. Les deux livres de M. Rébelliau, en dépit des divergences d'opinion et d'appréciation que l'on peut avoir sur tel ou tel point, sont du plus haut intérêt et méritent vraiment de retenir l'attention.

Quant au jugement final de M. Lavisse sur le grand Roi, il est dans l'ensemble assez juste et pondéré, bien que peut-être il soit un peu sévère d'accuser le prince de manquer de sincérité. E.-G. L.

Inventaire des archives des ducs de Crillon, conservées chez M. le marquis de Grammont, publié par JEAN CORDEY. Paris, Champion, 1908, in-8 de IX-309 p. et un fac-similé. — Prix : 10 fr.

Les archives des grandes familles offrent presque toujours des renseignements de premier ordre aux historiens. Les membres illustres de ces familles ayant souvent joué des rôles importants dans la gestion des affaires du pays, leur correspondance, en particulier, est une mine des plus fécondes. Aussi la publication de l'inventaire des archives des ducs de Crillon par M. Jean Cordey ne pourra-t-elle être accueillie que favorablement. Dans ce volume, est comprise seulement la partie des archives de la maison de Crillon qui se trouve maintenant en la possession du marquis Théodule de Grammont, au château de

Villersexel. L'autre partie, plus considérable, appartenant à M. le vicomte de Polignac, sera publiée ultérieurement par ses soins.

Le fonds de Grammont, qui va du XVIe au XIXe siècle, renferme peu de titres de propriété; la correspondance, au contraire, y joue un rôle capital, non seulement par le nombre de lettres qu'on y trouve, mais aussi par l'intérêt qu'elle présente. Comme M. Cordey a eu l'excellente idée de publier *in extenso* un certain nombre de ces lettres à la fin du volume et de donner de copieux extraits de quelques autres, son travail pourra rendre ainsi des services appréciables aux érudits qui étudient les XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles. Nous signalerons d'une façon toute particulière à leur attention quelques lettres du « brave » Crillon, de Henri IV, du connétable de Montmorency, du duc de Guise, de l'archevêque de Narbonne, de Louis III de Crillon, des nièces de Mazarin, du duc de Nevers, du cardinal Chigi, etc. Une annotation sobre mais suffisante et une bonne table permettent d'utiliser facilement cet inventaire. J. VIARD.

Le Tribunal révolutionnaire (1793-1795), par G. LENOTRE. Paris, Perrin, 1908, in-16 de III-371 p., avec grav. et plans. — Prix : 3 fr. 50.

On a beaucoup écrit sur le tribunal révolutionnaire : M. Campardon d'abord, M. Wallon ensuite, lui ont consacré des ouvrages considérables, véritables monuments de patience et d'impartialité. L'œuvre de M. G. Lenotre n'a pas d'aussi hautes prétentions ni des proportions si vastes. Elle ne comporte qu'un volume; mais c'est un substantiel et attachant résumé de cette affreuse période qui va de 1793 à 1795. L'auteur prend le sanguinaire tribunal à sa formation et le conduit jusqu'à sa suppression. Avec le souci d'exactitude et la passion de détails qui le caractérisent, il décrit minutieusement le lieu des séances — brutalement enlevé par Fouquier au tribunal de cassation — les corridors et les escaliers qui y conduisent, le mobilier qui le garnit, les sièges où s'assoient les accusés, un fauteuil d'abord quand il n'y a qu'un seul prévenu, des gradins plus tard, quand on arrive aux fournées. Il ne raconte pas toutes les affaires comme M. Wallon, mais il passe en revue les principales : le procès de la Reine, celui des Girondins, celui de Bailly et de Manuel, celui des carmélites de la rue de Grenelle, si bien résumé par l'une d'elles, la sœur Vitasse, le procès de Danton, les prétendues conspirations des prisons, etc. Il nomme les jurés et les juges. Il peint surtout l'homme qui a été l'inspirateur, le directeur, l'âme sanglante du tribunal, le sinistre Fouquier-Tinville. La sombre tyrannie s'aggrave de jour en jour. Au début, il y a encore un semblant de jugement et de discussion; il y a des interrogatoires, il y a des témoins, il y a des défenseurs. A la fin, il n'y a plus

rien et toutes les formes sont faussées, toutes les garanties supprimées. En une demi-heure, les Herman, les Coffinhal, les Dumas condamnent quarante, cinquante, soixante personnes à mort. On condamne tous les jours, sauf le décadi. On condamne le fils pour le père, Mme Mayet pour Mme de Maillé, des femmes paralysées, des octogénaires en enfance. « Les têtes tombent comme des ardoises », dit Fouquier. Le 9 thermidor seul peut arrêter cette tuerie. La chute de Robespierre entraîne celle de son abominable instrument de règne. Et par un juste retour des choses, Fouquier et ses complices viennent s'asseoir à leur tour sur les bancs où ils ont entassé tant de victimes. Cette fois les formes de la justice sont respectées : les débats sont publics, les interrogatoires prolongés, la défense libre. Inconscience ou cynisme, Fouquier déclare « qu'il n'a rien à se reprocher ». Mais les témoins l'accablent, les parents de ses victimes le maudissent, et c'est au milieu des huées et des applaudissements de la foule, bonne justicière, qu'il porte sa tête odieuse sur l'échafaud où il a fait couler tant de sang.

C'est aussi l'impression de soulagement et de satisfaction qu'éprouvent, en voyant la juste punition du monstre, ceux qui lisent le dramatique et attachant volume de M. Lenotre, dont une seizième édition atteste déjà l'éclatant et légitime succès.

MAX. DE LA ROCHETERIE.

Fraternité révolutionnaire : études et récits, *d'après des documents inédits*, par PIERRE BLIARD. Paris, Émile-Paul, 1908, in-8 de VIII-385 p. — Prix : 5 fr.

Est-il donc vrai que l'histoire est un perpétuel recommencement? On serait tenté de le penser, en lisant le très curieux ouvrage de M. Pierre Bliard. Prenez, par exemple, la première et plus longue étude du volume, l'histoire d'un club de province. En parcourant les séances du club de Vannes ne croirait-on pas assister aux réunions d'une loge du XXe siècle? Même phraséologie humanitaire et au fond même haine et même mépris de l'humanité. Mêmes dénonciations des suspects, même appel à la force contre les adversaires; même goût de la persécution, même horreur pour tout ce qui est religieux et catholique. Pour les prêtres, nulle pitié, nulle justice : qu'on les chasse, qu'on les emprisonne, qu'on les guillotine! Ne semble-t-il pas entendre la meute anticléricale de 1908 hurler contre les évêques, les fidèles et les sœurs? Et ce ne fut pas seulement aux prêtres fidèles qu'on s'en prit; après eux on s'en prit aux jureurs, témoin l'histoire du curé assermenté de Saint-Mard, en Seine-et-Marne.

Il y eut cependant une différence : en 1793 et 1794, on était plus franc et plus brutal. On dénonçait ouvertement. On ne se contentait pas

d'expulser et d'incarcérer. On guillotinait et on massacrait. L'histoire des arbres de la liberté est significative. A Amiens, l'arbre de la liberté ayant été abattu, le représentant André Dumont fit arrêter tous les prêtres. «J'ai fait lier deux à deux, écrivait-il, *cinq douzaines d'animaux, de bêtes noires* ». Dans le Bas-Rhin, pour un attentat du même genre, Hentz et Goujon firent jeter dans un cachot infect deux cent cinquante prêtres, huit pasteurs et six rabbins. « De la paille, c'est bon pour les animaux, disait le commandant de la prison, le jacobin prince de Hesse, mais des chiens de cette espèce peuvent coucher sur la terre.» A Bédouin ce fut plus atroce : soixante-trois malheureux, dont huit femmes, furent mis à mort, et le village fut livré aux flammes. L'auteur de ces atrocités, Maignet, fut applaudi par la Convention. Et ces gens-là osaient arborer comme devise la liberté et la fraternité ! Au milieu de toutes ces horreurs, racontées par M. Bliard à l'aide des documents les plus authentiques, il faut cependant relever un chapitre qui est consolant; c'est celui qui est intitulé : *Autour du procès de Louis XVI.* Il y a là d'éloquentes protestations contre le régicide et des dévouements admirables qui offrent d'abord, au péril de leurs jours, de défendre le Roi devant ses juges, puis, après la condamnation, de se substituer à la royale victime. M. Pierre Bliard a bien fait d'exhumer des archives ces pièces inédites, qui prouvent que dans ces tristes jours, comme il le dit justement, « l'âme noble et chevaleresque de la France n'était pas encore morte ».

MAX. DE LA ROCHETERIE.

Souvenirs d'un sexagénaire, par A.-V. ARNAULT. Nouvelle édition, avec une Préface et des notes, par AUGUSTE DIETRICH. Paris, Garnier, s. d., 2 vol. in-18 de LXXI-447 et 375 p. — Prix : 7 fr.

Né en 1766, l'académicien Arnault avait soixante-cinq ans lorsqu'il rédigea ses « Souvenirs », qu'il intitula pour cette raison : *Souvenirs d'un sexagénaire.* Ils parurent en 4 volumes petit in-8, à la librairie Dufey, rue des Marais-Saint-Germain, vers la fin de 1833. Malheureusement la rédaction n'en était pas terminée quand l'auteur mourut subitement en 1834; ils n'ont jamais été suivis d'un complément et sont même devenus fort rares; voici une réimpression qui rendra accessibles au public des «Souvenirs» très dignes d'être connus, appréciés et relus. « L'éditeur », M. Auguste Dietrich, a fait précéder le texte d'une longue et très précieuse Préface où il analyse bien la vie et les œuvres du secrétaire perpétuel de l'Académie française.

A mettre en valeur son talent politique, le mérite de ses épigrammes, de ses fables et aussi les qualités historiques qui le distinguent dans sa *Vie politique et militaire de Napoléon* (2 vol. in-folio publiés en 1822, au prix de 360 fr.), où les anecdotes de première main abondent, car

Arnault, beau-frère de Regnault de Saint-Jean d'Angely, avait été des familiers du Premier Consul et de l'Empereur, M. Dietrich parle avec esprit, dans un style facile et agréable, des hommes et des choses de ce temps-là; il a seulement tort de répéter le mensonge historique des cosaques ramenant dans « leurs fourgons » Louis XVIII, qu'il a aussi le mauvais goût de qualifier de « podagre royal »; il convient de ne point oublier que ce sont les Bourbons qui ont deux fois sauvé, par le fait même de leur retour, la France du démembrement, après les deux invasions causées par l'ambition de Napoléon. Toutes les phrases et toutes les épithètes, tous les sarcasmes et toutes les boutades ne tiennent pas devant cette simple et logique constatation. — Des notes nombreuses, exactes, bien faites, accompagnent heureusement le texte des Souvenirs et font de cette édition beaucoup mieux qu'une réimpression banale; elles donneront à ces volumes le mérite fort appréciable d'être un bon instrument de travail, que l'on pourra consulter avec sécurité sur cette période.

Le tome 1er commence avec l'année 1766 et se termine à la fin de 1792. Le tome second va jusqu'au moment où l'auteur part pour l'Italie avec le général Leclerc, futur beau-frère du général Bonaparte, au printemps de 1797. Ce sont donc les dernières années de la Cour de France (où le père d'Arnault était valet de chambre du comte de Provence), les premières de la Révolution, la Terreur, le Directoire qui sont l'objet de ces huit premiers livres ; il est impossible d'en préciser les mille détails; ils offrent un charme un peu pompeux, mais un intérêt toujours soutenu. G. DE G.

Mémoires de la comtesse DE BOIGNE, née D'OSMOND, publiés par CHARLES NICOULLAUD. IV. *1831-1866. Fragments.* Paris, Plon-Nourrit, 1908, in-8 de 547 p., avec portrait. — Prix : 7 fr. 50.

Ce sont des « fragments » qui terminent ces *Récits d'une tante*; sur chacun d'eux, on pourrait porter un jugement séparé et très différent. Le premier, le plus long, concerne la malheureuse expédition de Madame la duchesse de Berry en France en 1832, à Marseille d'abord, puis en Vendée, son arrestation à Nantes et son incarcération à Blaye. Cette triste page dans le fond et surtout dans les détails, l'une des plus honteuses du gouvernement de Juillet, est présentée par Mme de Boigne sous un jour véritablement odieux. Avec une insigne mauvaise foi, elle avance les calomnies les plus haineuses, les plus injurieuses sur la mère de Henri V; médisances que les documents d'archives ont aujourd'hui réduites à néant, à propos du mariage de cette princesse avec le comte Luchesi-Palli. Les rares « pièces justificatives » dont Mme de Boigne accompagne son roman contredisent les conclusions ajustées de son propre récit, et montrent comme elle exagère et brode méchamment.

Le second fragment concerne le séjour de la cour de Louis-Philippe à Fontainebleau (1834) et les efforts du prince pour rendre à son entourage, loin des émeutiers parisiens de 1830, les formes monarchiques. Le troisième fragment (mariage du duc d'Orléans en 1837) est assez banal; il apporte certains détails intéressants sur la princesse Hélène de Mecklembourg.

Les morceaux suivants offrent le récit de la mort de quatre personnages importants : le prince de Talleyrand (1838), la princesse Marie de Wurtemberg (1839), le duc d'Orléans (1842), Madame Adélaïde (1847). Le ton en est tout autre : sobre, modéré, élégant, dans un style très personnel et très persuasif; les attaques injustifiées et les colères contre les royalistes en semblent absentes, sauf une exception particulièrement regrettable où Mme de Boigne croit devoir porter sur le vénérable Mgr de Quelen les accusations les plus injurieuses (et les plus fausses). A propos de Talleyrand, rien de neuf; Mme de Dino ne s'y trouve pas épargnée, et l'intimité assez scandaleuse qui unissait précisément la comtesse de Boigne au baron Pasquier eût pu lui inspirer des appréciations plus charitables sur l'intérieur du prince de Bénévent et de sa nièce. Sur la princesse Marie d'Orléans, des aperçus nouveaux charmants, un portrait véridique, sincère, la peinture heureuse de son caractère, du sentiment personnel de cette jeune femme « artiste » et distinguée; un tableau de sa mort vraiment touchante. Pour la catastrophe qui termina la courte existence du duc d'Orléans, un récit extrêmement émouvant, dans sa simplicité même, de la douleur chrétienne de la Reine. L'intimité de Mme de Boigne avec Marie-Amélie lui a permis de bien voir, et ensuite elle a bien dit. Enfin, en un style excellent, elle décrit les impressions de la dernière année de la monarchie de Juillet à propos de la fin de Mme Adélaïde. L'exposé des faits garde une note piquante, aiguisée, correcte et qui nous instruit.

Un assez court chapitre sur la chute de Louis-Philippe corrobore ce que l'on savait des journées de février; les généraux Jacqueminot et Bedeau y sont drapés selon leur mérite; quelques détails relatifs au duc de Montpensier et à la duchesse d'Orléans ne laissent pas une impression très heureuse de leur cœur en ces circonstances critiques.

L'Histoire, avec un grand H, n'aura pas à recueillir beaucoup de ces *Mémoires*; les anecdotiers, au contraire, y puiseront à pleines mains, y cherchant, y trouvant du scandale : la passion, la rancune et comme un remords qui fait calomnier les gens que l'on abandonne avec ingratitude donnent à ces récits une allure très vive; la forme en est toujours celle d'une grande dame qui sait, entraîne et divertit; aussi cette publication est-elle, naturellement, un très gros succès de librairie.

G. DE G.

Une Paroisse parisienne avant la Révolution. Saint-Hippolyte. *Contribution à l'histoire religieuse et artistique de l'ancien Paris*, par l'abbé Jean Gaston. Paris, Librairie des Saints-Pères, 1908, in-8 de 207 p., avec 12 grav., plans et fig. — Prix : 7 fr. 50.

L'auteur de cette excellente monographie la dédie « aux amis du Vieux Paris, aux curieux de l'histoire de l'art français, à tous ceux qui ont quelque souci du passé religieux de la capitale »; c'est à juste titre qu'il prétend intéresser les uns et les autres, attirer leur attention et éveiller leur curiosité. Ajoutons que, le livre une fois fermé, celle-ci sera satisfaite. Je parle pour les simples lecteurs; mais les travailleurs y auront bien souvent recours, pour y retrouver la trace des nombreux documents mis en œuvre. De ces derniers, un grand nombre étaient dispersés dans les publications les plus variées : l'auteur a eu le mérite de les grouper; d'autres étaient inédits et il a eu le mérite de les découvrir.

Saint-Hippolyte n'avait, jusqu'à présent, été l'objet que de deux courtes notices publiées par Aglaüs Bouvenne, l'une en 1861, l'autre en 1866. Elle méritait mieux, et les archéologues sauront gré à M. l'abbé Gaston d'avoir retracé l'histoire d'une des églises disparues de ce quartier Saint-Marcel si riche en souvenirs historiques. Les amateurs de l'histoire de l'art auront aussi un intérêt particulier à lire cette étude. Ils y trouveront, en effet, l'histoire d'un monument qui fut jadis l'église paroissiale de la Manufacture royale des Gobelins et dont le peintre Lebrun fut un marguillier d'honneur. Un grand amateur, Jean de Julienne, a été le bienfaiteur insigne de Saint-Hippolyte; il avait groupé, pour la décorer, toute une pléiade de peintres estimés; enfin, tous les grands noms des Gobelins et d'une foule d'artistes célèbres figuraient sur les registres paroissiaux aujourd'hui disparus : le travail ne manquait pas à l'historien ; c'est tout ce passé qu'il s'est efforcé de faire revivre. L'auteur de l'histoire de Saint-Hippolyte n'a pas failli à sa tâche et il mérite d'en être loué sans réserves.

P. Lbe.

Loudun. Histoire civile et religieuse, par le chanoine A. Lerosey. Paris, Champion, 1908, in-8 de vii-448 p., avec 5 planches. — Prix : 3 fr. 50.

M. Lerosey, curé du Martray, à Loudun, a réuni dans ce volume, d'une lecture agréable, tout ce qu'il a pu glaner de renseignements dans les articles de M. Jovy, dans les travaux de M. Bleau et dans les inventaires des archives communales de Chauvineau. Il n'a pas négligé les autres sources d'information dont il disposait. L'histoire générale de la ville, avant et après les guerres de religion, pendant et après la Révolution, n'occupe guère que quatre chapitres; l'auteur s'étend davantage sur l'histoire des institutions, qui est de beaucoup

la plus intéressante. Le chapitre deuxième est consacré aux diverses juridictions, et le septième, à l'instruction publique. L'histoire des deux paroisses et des institutions religieuses qu'elles renfermaient remplit les chapitres de la seconde partie. Il y a une notice pour la collégiale de Sainte-Croix, les couvents des carmes, des capucins, des cordeliers, des ursulines, des visitandines, des calvairiennes, de l'Union chrétienne, pour les prieurés et les hôpitaux. Les curés dont M. Lerosey a pu retrouver les noms ont une courte biographie. Les lecteurs de ces sortes d'ouvrages s'intéressent plus particulièrement à tout ce qui touche l'histoire des familles; celles qui ont eu leur existence mêlée au passé de Loudun sont présentées dans un chapitre spécial; il y est, en outre, question de quelques saints personnages, qui ont passé ou vécu à Loudun ou dans les environs, tels que saint Maximin, saint Maixent, saint Mesme, saint Jouin, sainte Néomaye. Un copieux appendice est formé par toutes sortes de notices biographiques; la première est celle de saint Alleaume.

M. Lerosey n'a point fait une œuvre définitive; telle n'était pas son intention, et il y aurait mauvaise grâce à signaler les lacunes et les inexactitudes qui ont pu lui échapper. Sa monographie est un bon travail de vulgarisation : les hommes d'étude y trouveront à prendre, en attendant l'histoire définitive que quelque érudit du lieu nous donnera sans doute un jour. J.-M. Besse.

Lettres de Samuel Robert (*Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis*, t. XXXII), avec une Introduction de Georges Musset. Paris, A. Picard et fils, 1907, in-8 de XII-478 p. — Prix : 15 fr.

Samuel Robert, né à Saintes en 1610, était avocat. Il comptait dans cette ville parmi les principaux imposés, et y occupa des charges importantes obtenues non sans peine,car il était huguenot.Doué d'un esprit curieux, intelligent et ouvert, Robert suivit avec un très vif intérêt les événements qui se succédèrent pendant cette époque troublée qu'est la Fronde.Il notait avec soin tous les bruits qui couraient, lisait les gazettes et les libelles dès leur apparition, et nous a laissé un *Journal*(1639-1668) déjà édité, et une volumineuse correspondance que l'on publie aujourd'hui.

Elle comprend 342 lettres écrites du 21 juillet 1650 au 21 juillet 1652,et débute à peu près au moment où Robert partit de Saintonge pour Paris. Il tentait d'obtenir son établissement effectif dans l'office de lieutenant particulier aux élections de Saintes, que dans une lutte violente ses compatriotes catholiques s'efforçaient d'empêcher. De Paris, Robert, par des lettres fréquentes (il en écrivait parfois plusieurs le même jour) renseignait ses amis et parents sur les progrès de ses affaires et sur les difficultés qu'il rencontrait en chemin. Mais en dehors

de tout ce qui lui était personnel et peut intéresser ses biographes ou les historiens de la Saintonge et de l'Aunis, Robert ne manquait pas de recueillir jour après jour, pour ses correspondants, les nouvelles politiques les plus récentes, faisant accompagner ses lettres de l'envoi des gazettes.

On pourra donc utiliser pour l'histoire de la Fronde les lettres de Robert, pleines de renseignements d'où les détails pittoresques ne sont pas exclus. Désireux surtout d'informer sans retard, Robert ne prenait pas toujours le temps de vérifier ce que la rumeur publique lui apportait : il faut donc aujourd'hui contrôler ses récits.

Pour l'histoire de Paris, on peut relever dans cette publication des passages intéressants, comme celui de la crue de la Seine en janvier 1651 (p. 149), et, de loin en loin, des épisodes caractéristiques comme celui des caricatures suspendues à la Croix du Trahoir (p. 80 et 87).

Rentré en Saintonge, Robert n'en continua pas moins sa correspondance. Nous sommes dès lors renseignés par d'abondants et précieux détails sur la Fronde dans le sud-ouest et les horreurs qui marquèrent, là comme ailleurs, cette peu séduisante période de notre histoire. Certaines de ces lettres, comme celle du 1er février 1652 (nº 287, p. 381), forment un véritable journal, tenu avec soin au courant de tous les événements qui survenaient dans la région.

Notons enfin que Robert, étant huguenot, eut parfois l'occasion de nommer dans ces lettres certains ministres de la Religion ou même de correspondre avec eux. Pour l'histoire du protestantisme, cette publication n'est donc pas non plus négligeable.

Une table onomastique, qu'on voudrait un peu plus complète, termine l'ouvrage. JEAN CORDEY.

Études sociales et politiques. *Cercle Joseph de Maistre. 1re année, février-mars 1907.* Paris, Nouvelle Librairie nationale, s. d. (1908), in-8 de xx-268 p. — Prix : 3 fr. 50.

Huit conférences données à l'Institut d'action française en février et mars 1907 forment la matière de ce volume. Elles sont l'œuvre d'un groupe d'études qui, sous le patronage de Joseph de Maistre, « travaille à la restauration de l'ordre français », nous explique M. Jean Rivain dans la Préface du livre.

Trois de ces conférences ont un caractère historique : la politique de Catherine de Médicis, l'armée de l'ancien régime, le patriotisme révolutionnaire en ont fait les frais avec MM. François Renié, de Boisfleury et Robert Launay. La politique étrangère est représentée par la conférence de M. Gazeau sur l'impérialisme américain. Dans trois autres dissertations d'ordre plus particulièrement doctrinal, M. Jean Rivain a traité des socialistes antidémocrates, M. Pierre Gilbert a

examiné la valeur de la science sociale et M. de la Massüe a montré l'influence du suffrage universel sur la centralisation. Enfin, M. Raison du Cleuziou a exposé le but de l'*Action française*.

L'*Action française* est diversement comprise et appréciée dans les milieux où elle n'aurait dû, semble-t-il, trouver que des amis. Je ne chercherai pas, pour ma part, à dissimuler la sympathie qu'elle m'inspire. Son programme est magnifique: défaire l'œuvre de l'Encyclopédie. Chasser des cerveaux les sophismes qui y ont usurpé la place des idées traditionnelles et saines, c'est, sans comparaison, le plus grand et le plus urgent des services qu'on puisse rendre à notre malheureux pays; et les jeunes gens qui se sont groupés pour concourir à cette œuvre de salut public, sous l'invocation de Joseph de Maistre, ont été bien inspirés de choisir pour patron l'homme à l'esprit lucide, dont la haute sagesse a, dès le principe, jugé la Révolution à sa juste valeur, en proclamant les doctrines de ses adeptes aussi meurtrières que leurs actes.

H. Rubat du Mérac.

Rome au XXe siècle, par Denis Guibert. Paris, Savaète, s. d., in-16 de XII-381 p. — Prix : 3 fr. 50.

« Ce livre n'est ni un guide pour les voyageurs, ni un récit d'impressions de voyage, ni un essai d'esthétique ou d'archéologie, ni une dissertation sur l'histoire, ni enfin un *compendium* de réflexions politiques : il participe pourtant de tout cela ». C'est ainsi que M. Denis Guibert résume, d'ailleurs très exactement, le contenu de son ouvrage. Ayant vu Rome à diverses reprises, frappé de la transformation qui s'y accomplit présentement, il a voulu fixer le caractère de la ville avant 1870, sa physionomie actuelle et enfin son destin probable dans l'avenir.

Tous ceux qui connaissent Rome trouveront sans doute qu'il a réussi dans les deux premières parties de sa tâche. Quant à l'autre, elle était de nature trop hasardeuse pour comporter une solution propre à rallier l'unanimité des suffrages. Divers motifs font croire à M. Denis Guibert que la politique de Pie X prépare une réconciliation de la Papauté avec la Maison de Savoie. Il s'ensuivra pour le Souverain Pontife, dit-il, une situation intenable. Tôt ou tard il devra quitter Rome, dont les portes lui seront rouvertes par une invasion ou une révolution. Mais il y a place encore pour d'autres hypothèses, comme le remarque l'auteur; et chacun est libre de choisir entre elles, suivant ses goûts.

H. Rubat du Mérac.

Guillaume II et son peuple, par Un Pessimiste; trad. de l'allemand. Paris, Perrin, 1907, in-16 de 199 p. — Prix : 2 fr. 50.

L'auteur de ce livre, écrit quelque temps avant l'incident des let-

tres et des interwiews qui a porté un coup si grave au prestige et à la considération de l'empereur allemand, est un monarchiste et un patriote sincère. C'est en cette double qualité qu'il a publié ce volume dans lequel il critique amèrement la manière de gouverner de son souverain. On peut dire qu'il a été prophète, car la dernière page contient cette phrase : « Nous sommes à la veille d'une grande crise de confiance politique ». On sait du reste quelle est l'activité de l'empereur Guillaume et son souci de ne rien négliger pour accomplir avec conscience son rôle de souverain. Il ne le remplit que trop, pourrait-on dire; car il touche à tout avec une exubérante et une inlassable activité. Les neuf chapitres sont consacrés aux différentes manifestations de cette activité. Il est clair que bien faire tout ce que veut faire cet empereur exubérant est impossible à un homme. Aussi ne peut-il être que facile d'énumérer les conséquences mauvaises ou ridicules de cette agitation intellectuelle et physique. Une des plus lamentables est de livrer l'influence à une camarilla de courtisans sans valeur. Il doit en être ainsi; car le souverain voulant trop faire manque de temps pour rien approfondir, et, trop hanté de sa dignité impériale, écoute plus facilement les flatteurs que les gens sérieux.

L'auteur, qui est très probablement un Allemand du Sud, ne voit de remède que dans ce qu'il appelle « l'autre souveraineté ». Cette expression un peu nébuleuse (ce n'est d'ailleurs pas la seule, et il eût été difficile qu'il en fût autrement dans une production d'outre-Rhin) paraît désigner ce qui est dans la constitution allemande le contrepoids de l'impérialisme, c'est-à-dire la souveraineté des États autres que la Prusse. Il ne nous appartient pas d'en apprécier l'efficacité.

Comme Français, constamment attentifs par devoir à tout ce qui peut nous documenter sur les forces et les faiblesses de l'ennemi que nous avons à vaincre, nous ne pouvons lire sans plaisir cet ouvrage qui dépeint sans doute avec exactitude la situation de nos voisins. D'un autre point de vue, et s'il était permis d'oublier un instant le premier, on peut peut-être regretter les conséquences que peut avoir pour l'institution monarchique l'usage défectueux que fait Guillaume II de son pouvoir souverain et même de ses facultés personnelles, dont plusieurs sont, à coup sûr, sympathiques. Il donne des arguments de valeur aux adversaires de l'institution monarchique. Si le livre que nous analysons prenait la forme d'un manuel à l'usage des souverains, on pourrait bien lui donner comme sous-titre celui-ci : « Comment il ne faut pas gouverner ».

EUGÈNE GODEFROY.

Le Péril prussien, par le Dr D'OKVIETKO. Paris, Lethielleux, s. d., in-12 de 113 p. — Prix : 1 fr. 50.

L'auteur de cette brochure est un Polonais qui a conservé toute sa fidélité au souvenir de l'indépendance et de la gloire de sa patrie. Mais obligé, faute de dynastie nationale, de s'incliner devant les faits accomplis, il accepte loyalement la souveraineté de la dynastie moscovite, et lui demande de jouer vis-à-vis de la nation polonaise le rôle d'une véritable dynastie nationale en la protégeant contre la Prusse. Cette brochure est remplie d'aperçus historiques des plus intéressants et de réflexions d'ordre diplomatique d'une grande finesse. On y suivra avec beaucoup d'intérêt l'exposé de la question polonaise depuis l'insurrection de 1863 et des conséquences de l'indifférence de l'Europe et des fautes commises par la Russie à cette époque. L'auteur demande l'autonomie du royaume de Pologne qui, selon lui, « renforcerait la résistance des Polonais sous le joug prussien ».

Les lois odieuses d'expropriation par lesquelles la Prusse s'efforce de germaniser les provinces polonaises, ne justifient que trop la haine violente des Polonais contre la domination allemande et il est dans leur rôle de faire ressortir aux yeux des Français et des Anglais les avantages d'une collaboration des Slaves dans l'œuvre de la résistance à l'envahissement germanique. Le docteur d'Okvietko n'y manque pas et il insiste avec beaucoup d'âpreté sur la faute commise par les gouvernements occidentaux quand ils ont abandonné la Pologne. Mais la partie la plus intéressante de la brochure pour nous, Français, est le développement consacré à l'influence allemande à Saint-Pétersbourg, influence que l'alliance franco-russe n'a pas fait disparaître, et contre laquelle s'élève le défenseur de la cause polonaise.

EUGÈNE GODEFROY.

L'Angleterre chrétienne avant les Normands, par Dom FERNAND CABROL. Paris, Lecoffre, Gabalda, 1909, in-12 de XXIII-341 p. — Prix : 3 fr. 50.

On s'est beaucoup occupé en France, depuis quelques années, de la condition religieuse du pays d'Outre-Manche; mais les origines lointaines du christianisme chez nos voisins sont demeurées plus négligées. L'abbé de Farnborough a pensé fournir des lumières pour la connaissance de l'histoire contemporaine, et même des conditions politiques de l'avenir, en étudiant l'influence de l'Église dans le passé des Anglo-Saxons. C'est, à la fois, avec toute la délicatesse dont est capable un esprit distingué, conscient de ce qu'il doit à l'hospitalité d'un peuple généreux, et avec une précision documentaire du meilleur aloi, que l'érudit bénédictin a voulu traiter cette intéresssante question de l'introduction du christianisme en Angleterre. Tout son livre, fruit

d'une rare pondération et d'un sage discernement, tend à démontrer combien le christianisme a « donné sa marque à cette civilisation, a façonné ces peuples, a transformé leur caractère ». Celtes, Saxons, Anglais, nous apparaissent pendant cette période de sept siècles, pénétrés, modelés et fondus peu à peu, en une grande nation homogène, par l'influence bienfaisante de la religion. Dom Cabrol, après nous avoir décrit la Bretagne celtique et la Bretagne romaine, rappelle les légendes longtemps admises, et décrit les origines réelles de la chrétienté dans ce pays. L'organisation primitive de l'Angleterre chrétienne, la question des rites celtiques, les missions postérieures des moines romains et l'affermissement de la conquête religieuse, font l'objet de captivants chapitres au milieu desquels se meuvent les curieuses ou sympathiques figures des vieux saints Aidan, Oswald et Wilfrid, du moine Théodore, de l'ascète Cuthbert, du voyageur érudit Benoît Biscop. L'auteur redit, avec une compétence singulière, l'épanouissement de la civilisation et de la littérature chrétienne, ainsi que la rivalité d'ardeur... et parfois de sentiments, des moines celtes et des moines romains. Les invasions danoises du IXe au XIe siècle, la démoralisation qui en fut la conséquence, enfin la conquête, par Guillaume de Normandie, forment un ensemble de tragiques événements où Dom Cabrol démêle l'action prévoyante ou réparatrice de l'Église, avec un sens historique qui permet déjà d'entrevoir la grandeur du rôle qu'elle sera prochainement appelée à jouer. Aussi ne peut-on que souscrire aux conclusions de l'auteur quand il déplore la stérilité funeste qui fut la conséquence du schisme de l'Angleterre : « Avec ses qualités de sérieux, de ténacité, son esprit d'entreprise, ses aspirations sincèrement religieuses, sa puissance d'expansion, dit-il justement, quelle part lui eût été réservée dans l'histoire religieuse des temps modernes », si elle fût demeurée unie à Rome ! — Signalons, avant de clore ce compte rendu, la très riche bibliographie générale et les indications plus spéciales qui accompagnent chaque chapitre, ainsi que les savants appendices consacrés à la liturgie et au denier de Saint-Pierre. G. Péries.

Le Catholicisme en Angleterre au XXe siècle, par Paul Thureau-Dangin. Paris, Bloud, 1909, in-16 de 257 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Thureau-Dangin vient de réunir en volume les conférences qu'il a données, au printemps de 1908, à l'Institut catholique de Paris. C'est un clair et substantiel résumé de son grand et magnifique ouvrage sur la renaissance catholique en Angleterre au XIXe siècle. Trois hommes de haute valeur, trois grands hommes peut-on dire sans exagération, ont été les auteurs et les initiateurs de cette renaissance : Wiseman, Newman et Manning, tous trois cardinaux, tous trois de

caractère très différent, mais tous trois concourant au même but. C'est Newman qui commença le mouvement avec l'école d'Oxford; Manning ne vint qu'un peu plus tard; mais c'est Wiseman qui encouragea et coordonna leurs efforts, avec cette perspicacité et cette souplesse qui lui firent comprendre l'importance d'un état d'esprit que les catholiques anglais, enfermés dans leurs vieilles traditions de routine et de timidité, n'envisageaient pas sans méfiance. Et ce mouvement aboutit à des conversions éclatantes et au retour au bercail d'un grand nombre d'hommes distingués: le rapprochement, en effet, s'opérait surtout dans les classes élevées et intellectuelles, mais n'atteignait guère les classes populaires. Malheureusement, après la mort de Wiseman, les divergences qui s'étaient déjà manifestées de son vivant entre Manning et Newman, arrivèrent à l'état aigu. Newman, dénoncé à Rome par un prélat anglais fort intransigeant, Mgr Talbot, fut tenu en suspicion. Il en souffrit beaucoup, mais ne manqua aucune occasion de manifester son orthodoxie et de répondre aux attaques dont le catholicisme était l'objet de la part des protestants et de protestants de marque comme Gladstone. Manning, pendant ce temps, avec une grande intelligence des temps, s'occupait d'œuvres sociales, et son influence arrêtait la grève des dockers contre laquelle l'autorité du Lord maire avait été impuissante.

Tous deux, d'ailleurs, disparaissaient presque en même temps. Le mouvement dont ils avaient été les directeurs, sans s'arrêter, se transformait. Le tractarianisme devenait le ritualisme. Et des hommes comme Pusey rêvaient l'union de l'Église anglicane avec l'Église romaine. Dans beaucoup de temples on reprenait les rites et les cérémonies catholiques. C'était, malgré les persécutions auxquelles ces tentatives étaient en butte, un premier pas; mais le pas définitif ne fut pas franchi. Le sera-t-il? C'est le secret de l'avenir. Mais il est certain que les préjugés dont le catholicisme était l'objet sont tombés, et la meilleure preuve, c'est l'éclat incomparable qu'a eu cette année, à Londres, le Congrès eucharistique.

Ce n'est pas sans tristesse qu'on lit ces belles conférences de l'éminent secrétaire perpétuel de l'Académie française. Et comment ne pas faire de comparaison entre la liberté dont le catholicisme jouit maintenant en Angleterre, grâce aux Wiseman, aux Newman et aux Manning, et la persécution hypocrite qui sévit contre lui en France? Mais c'est aussi une leçon. C'est par l'étude, par la persévérance, par le dévouement, par l'union, que les catholiques anglais sont sortis de leur long abaissement de trois siècles. Faisons comme eux, et nous n'attendrons pas trois cents ans pour secouer le joug des tyrans de bas étage qui nous oppriment. MAX. DE LA ROCHETERIE.

L'Expiation. L'Escadre de Port-Arthur, *carnet de notes* du capitaine de frégate Sémenoff, présenté par le commandant de Balincourt. Paris, Challamel, 1909, in-18 carré de 496 p., avec 2 cartes. — Prix : 3 fr. 50.

Le capitaine de frégate Sémenoff est déjà connu des lecteurs du *Polybiblion* par les pages — les dernières — de son carnet de notes, publiées sous le titre de *l'Agonie d'un cuirassé*. Cette fois, ce sont les premières pages de ce carnet que nous présente le commandant de Balincourt : c'est la préface du drame dont nous avons déjà vu le dénouement. Cette inversion dans l'ordre chronologique ne diminue en rien l'intérêt de ce nouveau volume. Si nous n'y retrouvons pas à chaque page l'émotion si angoissante qui nous pénétrait en voyant se dérouler sous nos yeux l'agonie d'un cuirassé, nous y lisons un récit non moins vivant, non moins sincère, et peut-être, d'une façon générale, plus instructif, plus rempli d'enseignements, des heures douloureuses du début du siège de Port-Arthur. Et d'ailleurs, hâtons-nous de le dire, certaines pages, comme celle, par exemple, de la disparition du « Petropavlovsk », ne le cédent en rien aux passages les plus dramatiques, les plus émouvants, du récit de la bataille de Tsoushima.

Le commandant Sémenoff, arrivé à Port-Arthur peu de jours après l'attaque du 4 février, en est parti à bord de la « Diana » qui, à la suite du combat du 10 août, a été se réfugier à Saïgon. Pendant ces six mois, il a tout vu et tout noté, en marin actif et en observateur consciencieux. Nous avons ainsi une histoire des opérations maritimes, une série d'études psychologiques très fines sur l'état d'âme de ses compagnons d'armes, et de critiques, parfois un peu acerbes, mais toujours justifiées de ce qu'il voyait, de ce qu'il entendait. Et, dominant le tout, plane un profond sentiment de patriotisme, de douleur et de rage, qui fait ressortir de ce volume si complètement russe, des leçons à la portée vraiment universelle, profitables à tous et, en particulier, aux marins de toutes les nations.

Est-il nécessaire d'ajouter que la traduction est excellente et l'exécution typographique parfaite, selon les traditions de l'éditeur Challamel? J. C. T.

Correspondance entre Alexis de Tocqueville **et** Arthur de Gobineau *(1843-1859)*, publiée par L. Schemann. Paris, Plon-Nourrit, 1909, in-8 de vii-557 p. — Prix : 5 fr.

Lorsque ces lettres échangées entre deux hommes de grande valeur ont paru dans la *Revue des Deux Mondes*, elles ont offert un régal littéraire aux amis de l'histoire. M. de Tocqueville y apparaît avec sa verve incisive et malicieuse, son sens pénétrant, sa clarté d'esprit et de langage; le comte de Gobineau, dans la position naturellement dé-

férente envers celui qui lui a ouvert la carrière diplomatique et dont il a été le chef de cabinet, M. de Gobineau se montre travailleur acharné, penseur très personnel, un peu pessimiste et homme qui sait voir dans les pays où il séjourne. Il donne donc des appréciations curieuses sur la Suisse et sur la Perse, les deux nations si différentes où le conduisent ses fonctions de secrétaire d'ambassade. Mais il ne se borne pas à des renseignements fournis à son ancien ministre en des lettres qui ressemblent tout à fait à de longues dépêches de chancellerie : il expose des « systèmes » historiques qui lui ont valu une renommée posthume, et apporte des conclusions philosophiques, sociales, ethnographiques que Tocqueville n'accepte pas volontiers et combat avec une grande vivacité de riposte. Il y a là, de part et d'autre, des pages véritablement pleines de feu et qui sembleraient une conversation piquante si les deux interlocuteurs ne se trouvaient séparés par des centaines de lieues. Cette correspondance s'arrête seulement à la mort de Tocqueville, pour qui Gobineau professe une affection un peu jalouse.

M. Schemann a édité ces lettres avec une respectueuse admiration pour le comte de Gobineau, à qui les Allemands accordent une valeur de premier ordre. Nous regretterons l'absence totale de notes, d'éclaircissements, de tables, qui eussent été souvent nécessaires, toujours utiles. Le lecteur n'aura pas cet appui en ouvrant ces pages, mais il ne s'arrêtera pas en route, car ces lettres sont charmantes, instructives et très captivantes, fond et forme. G. DE G.

Un grand Marin. Tourville (1642-1701), par EMMANUEL DE BROGLIE. Paris, Plon-Nourrit, 1908, in-16 de VIII-313 p. — Prix : 3 fr. 50.

Si des esprits chagrins prétendent qu'il appartient à un marin seul d'écrire la biographie d'un homme de mer, qu'ils lisent l'ouvrage consacré par M. Emmanuel de Broglie à Tourville et ils seront contraints d'avouer que la règle qu'ils aiment à poser peut souffrir des exceptions. L'auteur n'a pas cherché à décrire les manœuvres des bâtiments en présence à Bévéziers ou à la Hougue, ou, s'il l'a fait, il s'est contenté de citer les lettres et les relations des acteurs eux-mêmes ou de leurs contemporains, mais il a jugé préférable de nous montrer en Tourville l'homme lui-même plutôt que le tacticien ou le manœuvrier. Cette tâche, M. de Broglie l'a remplie dans la perfection, et si la phrase n'était vraiment trop banale, on serait tenté de dire que cette vie de Tourville est intéressante et captivante comme un roman bien fait. La figure de l'illustre marin nous apparait en pleine lumière, avec toute sa rudesse, sa franchise, son courage civique aussi bien que militaire, et aussi, avec tout son charme et son entrain. Ce fut

vraiment un grand marin et un homme dans toute la force du terme que ce Tourville qui fit ses premières armes à l'âge de quinze ans sur les vaisseaux de Malte, passa au service du Roi, où il combattit Ruyter sous les ordres de d'Estrées et de Duquesne et enfin, se couvrit de gloire à la victoire de Bévéziers, au cours de la campagne du Large, peut-être son chef-d'œuvre, et enfin, à la bataille de la Hougue, défaite plus honorable que maintes victoires. Cette brillante carrière, qui se termina à la paix de Ryswick, peu après la victoire de Lagos, est peinte à grands traits, mais très exactement par M. de Broglie, qui a su, grâce en partie à de nombreux extraits de lettres et de Mémoires, faire revivre à nos yeux ce grand homme de guerre qui n'était pas un homme de cour et qui dut toute sa fortune à son mérite. L'existence de tels hommes, où apparaissent à chaque instant les plus mâles vertus de courage, de persévérance, de ténacité et de loyauté, est bonne à connaître et à méditer. A notre époque de veulerie, il est salutaire d'étudier de tels modèles, dont hélas ! les exemples sont trop souvent pour nous des reproches. J. C. T.

Voltaire mourant. *Enquête faite en 1778 sur les circonstances de sa dernière maladie*, publiée sur le manuscrit inédit et annotée par Frédéric Lachèvre, suivie de : *Les Quatrains du Déiste, ou l'Antibigot* et de *Voltaire et Des Barreaux*. Paris, Champion, 1908, gr. in-8 de xxxiii-208 p. — Prix : 7 fr. 50.

M. Lachèvre, auteur de maintes publications soigneusement éditées autant que curieusement commentées sur la littérature du xviie siècle, nous fait connaître, cette fois, une relation inédite des derniers jours et de la mort de Voltaire. Ce récit corrige celui de Wagnière, le dernier secrétaire de Voltaire : il confirme et complète celui de l'abbé Gaultier, ce prêtre qui entreprit avec persévérance la tâche ardue de confesser le philosophe mourant : il reproduit même les lettres de l'abbé Gaultier dans un état plus complet et probablement plus exact que l'abbé Gaultier ne l'a fait lui-même dans son propre mémoire. L'auteur de l'*Enquête*, demeuré inconnu, probablement ecclésiastique, fut à même de se bien renseigner. Son récit est vivant, avec un air de vérité, de réalité et une grande modération d'expression, en dépit des sentiments qu'il devait éprouver en racontant à un évêque (l'évêque d'Annecy) une mort aussi peu édifiante. Il expose avec détail les nombreuses et vaines tentatives de l'abbé Gaultier, confesseur volontaire, et du curé de Saint-Sulpice, pour obtenir de Voltaire la rétractation de ses écrits impies et sa réconciliation finale. L'arrivée de Voltaire à Paris, l'enthousiasme de l'Académie et du public lettré, l'apothéose du philosophe à la représentation d'*Irène*, et, en revanche, le délaissement d'un vieillard mal soigné et abandonné aux mains

des étrangers, les hésitations d'un mourant qui craint « d'aller à la voirie », mais qui a peur de démentir tout un passé d'irréligion, les diplomaties de son entourage, préoccupé de lui ménager une sépulture ecclésiastique, les fureurs délirantes de son agonie; enfin ce macabre voyage d'un cadavre qu'on a lié, habillé et assis dans un carrosse, et qui, rapidement et clandestinement, court se faire enterrer à l'abbaye de Scellières, dont l'abbé Mignot, neveu du défunt, était abbé commendataire : tout cela est un drame singulier où le comique et même le grotesque se mêlent au funèbre et à l'horrible; où il ne manque rien que l'affection, la dignité et le respect.

A la suite de cette relation, M. Lachèvre publie, pour la première fois intégralement, les 106 *Quatrains du Déiste, ou l'Antibigot*, connus seulement jusque-là par des citations fragmentaires, et par les réfutations des PP. Mersenne et Garasse, œuvre anonyme d'une versification très plate, mais exposé systématique et fort curieux du déisme des « libertins ». Enfin, M. Lachèvre discute une opinion de Voltaire qui voulait enlever à Des Barreaux, pour la donner à l'abbé Lavau, la paternité du fameux sonnet du *Pénitent*. L. C.

Mathieu de Montmorency et Madame de Staël, *d'après les lettres inédites de M. de Montmorency à Mme Necker de Saussure*, par Paul Gautier. Paris, Plon-Nourrit, 1908, in-16 de VII-311 p. avec portrait. — Prix : 3 fr. 50.

La très agréable et gracieuse figure de Mathieu de Montmorency, qui est aussi très vivante et très humaine, précisément par la variété de ses enthousiasmes successifs et l'ardeur logique de ses convictions, n'avait jamais encore été mieux présentée que dans ce petit livre. Il n'offre cependant pas une vue d'ensemble, car les documents employés par l'auteur ne commencent pas au début de la vie de M. de Montmorency, ne se poursuivent pas jusqu'à sa mort; ils vont de 1790 à 1817, c'est-à-dire qu'ils passent sous silence les vingt-trois premières et les dix dernières années de son existence. M. Paul Gautier a voulu limiter son sujet aux relations de son « héros » avec Mme de Staël : 1790-1817; il a utilisé une correspondance assez volumineuse échangée entre Mathieu et une cousine de son amie : Mme Necker de Saussure (la fille de l'illustre savant); et, par sélection, ne prendre dans cette correspondance que les seules lettres où il est question de Mme de Staël.

L'âme droite et candide, on dirait naïve, de Mathieu, se montre là tout entière. On peut regretter que le côté religieux de son esprit n'y soit pas un peu plus étudié, car ce sont ses sentiments catholiques, réveillés après les catastrophes publiques et domestiques de la Révolution, qui lui donnent la pondération, la sagesse, la loyauté, l'oubli

de soi-même qui manquent radicalement à toute la « société » de ses amis que nous voyons défiler sous nos yeux. Par sa piété, il plane au-dessus des misères de ces gens à religion fausse, à passions coupables, aux appétits déchaînés, aux colères jalouses et aux mensonges faciles. La figure de Benjamin Constant, l'une des plus mésestimables de cette époque de palinodies, est bien tracée par M. Gautier ou, pour mieux dire, par les documents qu'il produit loyalement (p. 23, 30, 57, 63, 157, 224, etc.). Le rôle de Mathieu est parfaitement compris et l'on voit comment son opposition à Napoléon, qui l'exila, fut suscitée par la persécution impériale elle-même, et pourquoi, logiquement, il se trouve dans les rangs des membres de la « Congrégation », des partisans des princes d'Espagne, de ceux qui secondent les Cardinaux noirs, qui portent une aide respectueuse à Pie VII prisonnier, de ceux à qui songe le général Malet lors de sa tentative téméraire, des Français qui saluent avec enthousiasme le retour du roi de France, qu'ils ont préparé.

M. Gautier cite des paroles charmantes de M. de Montmorency, des traits délicats d'un cœur tendre, d'un esprit distingué, d'une âme trop indulgente aux fautes de ceux qu'il aime, au point que sa vertu paraît la complice, certainement la dupe de leur malice. La situation « adverse » de Mme de Staël et de son vieil ami, à la restauration des Bourbons, est bien saisie, bien exposée (p. 283); les pages sur sa mort (14 juillet 1817) demeurent simples et touchantes. L'auteur a ajouté là tout un chapitre heureux, d'une allure rapide (je n'ose dire superficielle) aux études qu'il a entreprises avec sagacité sur Mme de Staël, éloigné du panégyrique et du dénigrement. Je regrette l'absence d'une table nominative à la fin du livre, je loue une jolie petite miniature de Mme Necker de Saussure qui en orne la première page.

GEOFFROY DE GRANDMAISON.

La Comtesse de Valon, Apollonie de la Rochelambert, *souvenirs de sa vie, sa famille, ses amis, ses correspondants*, par Gve CLÉMENT-SIMON. Paris, Plon-Nourrit, 1909, in-8 de v-404 p., avec portrait. — Prix : 7 fr. 50.

Descendant par ses origines paternelles d'une vieille famille d'Auvergne que le hasard d'un mariage avait conduit dans le Maine au XVIIIe siècle, apparentée par sa mère à de nobles maisons de Russie, mêlée dans son enfance aux jeux du comte de Chambord, élevée en Prusse où elle fréquenta les princes royaux et se créa de nombreuses amitiés, mariée à un Limousin, dont le père représenta longtemps à la Chambre son pays, Apollonie de la Rochelambert, comtesse de Valon, se vit appelée par les circonstances et par ses relations à jouer un certain rôle dans les affaires de notre pays.

Ce fut surtout pendant la guerre sanglante qui mit aux prises avec une patrie qu'elle aimait ardemment cette Allemagne où elle avait laissé de si chers souvenirs et de si précieuses amitiés que son action eut à s'exercer. Elle ne se contenta pas de donner à l'armée française ses deux fils, âgés, l'un de dix-sept et l'autre de dix-neuf ans; elle se dévoua encore avec une belle abnégation au soin des blessés et au soulagement des misères, sans se laisser atteindre par les soupçons odieux de connivence avec l'ennemi que lançait contre elle l'affolement d'une population rendue injuste par les revers et prompte à voir partout la trahison. Mais ce fut surtout pendant les négociations pour la paix et pendant l'occupation à laquelle devait mettre un terme le paiement de la lourde indemnité de guerre, que son action se manifesta bienfaisante; plus d'une fois le gouvernement où elle comptait un vieil ami dans la personne de Pouyer-Quertier fit appel à son intervention et mit à profit les relations qu'elle et sa mère avaient avec le vainqueur.

Royaliste ardente et convaincue, Mme de Valon fut aussi mêlée à l'essai de restauration monarchique.

On trouvera là-dessus plus d'un détail curieux et inédit dans le livre que consacre à sa mémoire M. Gustave Clément-Simon; longtemps honoré de l'amitié de cette noble femme, l'auteur n'a pas puisé seulement dans ses souvenirs personnels, mais aussi dans les papiers de famille, dans les correspondances largement mis à sa disposition. Les documents qu'il apporte éclairent plus d'un point de l'histoire contemporaine : le rôle de Pouyer-Quertier, par exemple, et aussi la sincérité du ralliement des princes d'Orléans au comte de Chambord.

On y trouvera encore plus d'un trait pour l'histoire de la société tant en Allemagne qu'en France, sous Louis-Philippe ou sous le second Empire.

Mais ce qu'a voulu faire surtout M. Clément-Simon, dans ce livre, primitivement destiné au seul cénacle de la famille et des amis, c'était de tracer un portrait fidèle de celle qu'il avait appris à connaître non seulement comme « une femme de tête, » mais surtout comme « une femme de cœur, une âme de bonté et de sentiment. »

Il a bien fait de céder aux instances de ceux qui lui demandaient d'agrandir le cercle de ses lecteurs. E.-G. Ledos.

Louis Bouilhet, son milieu, ses hérédités, l'amitié de Flaubert, par Étienne Frère. Paris, Société française d'imprimerie et de librairie, 1908, in-18 de 307 p. — Prix : 3 fr. 50.

L'auteur de ce volume, ayant eu communication de papiers de famille relatifs à L. Bouilhet, s'est proposé de nous montrer le poète

au milieu des siens et dans l'intimité de sa vie. Cette vie fut, du reste, des plus ordinaires: des études de médecine abandonnées pour la littérature, quelques séjours à Paris, acceptés plutôt que recherchés, le goût de la tranquillité provinciale, une liaison très bourgeoise dans son irrégularité, beaucoup de timidité, une grande facilité à se laisser influencer, des croyances religieuses d'enfance échangées contre les idées naturalistes à la mode dans le groupe littéraire dont Louis Bouilhet subit la marque : en voilà les principaux traits. Très brave homme, à ce qu'il semble, et qui aimait beaucoup sa famille. Bouilhet la scandalisa fort, parce qu'elle était provinciale, bourgeoise et pieuse, et qu'il était littérateur, païen, et grand ami de Flaubert, lequel haïssait le bourgeois et le prêtre avec une férocité truculente et naïve. Bouilhet eut la passion des lettres et de la poésie dès l'enfance et, pour ainsi dire, héréditairement, issu d'un père qui s'épancha dans des écrits abondants et pompeux, et d'une mère qui cultiva avec grâce le genre troubadour. Littérairement, l'influence de Bouilhet sur Flaubert, dont il tempérait la fougue, et qui l'appelait sa « conscience littéraire», et réciproquement l'influence de Flaubert sur Bouilhet, qui fit relire une partie de son œuvre par son illustre ami, tel est le point le plus intéressant de l'étude de M. Frère. Parmi les maîtres de Louis Bouilhet, il indique aussi, en passant, Théophile Gautier et Leconte de l'Isle. C'est qu'en effet, soit par sa richesse verbale, soit par son goût de l'exotisme, soit par certaines théories — celle par exemple de la mort des religions, qu'il a mise en œuvre dans sa pièce célèbre *la Colombe*, — Bouilhet, dans ses vers, trahit l'influence de l'auteur de *la Comédie de la Mort*, et au moins une communauté d'inspirations avec l'auteur des *Poèmes antiques*, et c'est ce que M. É. Frère aurait pu développer davantage, si son dessein n'avait pas été si exclusivement biographique. L. C.

Simples Souvenirs, 1859-1907, par le comte de Pimodan. Paris, Plon-Nourrit, 1908, in-16 de 386 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le comte Claude de Pimodan, second fils de l'illustre soldat catholique glorieusement tombé à Castelfidardo pour la défense du Saint-Siège, a voulu retracer les étapes de sa propre existence au lendemain du jour où lui-même a sacrifié sa carrière (comme son père avait offert sa vie) à ses convictions et à son sentiment de l'honneur. C'est une victime des « Inventaires », et il a brisé son épée voyant l'impossibilité de continuer, sans déchéance à ses yeux, une carrière militaire brillamment commencée.

Il reprend donc les *Simples souvenirs* de sa petite enfance, de sa jeunesse à Saint-Cyr, à Saumur, ses débuts au régiment, ses garnisons, sa mission au Japon (comme attaché militaire), son séjour en

Afrique (chef d'escadrons à Tlemcen), son passage aux bureaux de l'état-major de l'armée au ministère de la guerre; enfin la douloureuse matinée qui, en décembre 1906, vit l'expulsion policière du grand séminaire de Cambrai, à laquelle il dut assister en service commandé. La table des matières indique au lecteur les chapitres où sont relatés ces événements si divers tous retracés d'une plume alerte, vive et vibrante; notes jetées sur le papier au jour le jour avec une certaine nuance d'ironie et un esprit volontiers mordant. Ces souvenirs charmeront particulièrement la génération des hommes de cinquante ans qui retrouvera là cent passages des impressions qu'elle-même a reçues. Ils intéresseront aussi tous ceux qui ont le sentiment de l'honneur, le goût des choses militaires, le culte de la patrie. Petit livre facile, agréable, utile à lire; qui parle de bien des choses, même de l'affaire Dreyfus, car M. de Pimodan a coudoyé l'officier juif dans les bureaux de la guerre; et sur ce point délicat, triste (obsédant et ennuyeux surtout) il apporte une note très réservée, très sage, très neuve, éclairant peut-être toute cette triste histoire, du moins ses débuts, en soulignant la rivalité des commandants du Paty de Clam et Picquart. G.

Reflets du passé. Nouvelles Études d'âmes, par Em Terrade. Paris, Poussielgue, 1908, in-12 de VII-311 p. — Prix : 3 fr. 50.

On retrouvera dans ce volume la même abondance d'informations, la même ouverture de sympathie et le même charme que dans les *Études d'âmes* (Cf. *Polybiblion*, octobre 1907, t. CX, p. 359-360) dues au même auteur. Ces promenades à travers le meilleur du passé vont du baptême de Clovis et des sacres de rois à Reims, de Dante et de Pétrarque jusqu'aux romans de M. Sienkiewicz, rapprochés des *Martyrs* de Chateaubriand. Mais ce sont évidemment les âmes qui vécurent sous l'influence de ce fier génie, en une véritable époque de belle renaissance française, qui attirent le plus cet intelligent amateur de noblesse et de délicatesse. Il se complaît à recueillir les souvenirs de l'Abbaye-aux-Bois, à opposer Chateaubriand à Renan, à montrer Victor Hugo arraché par la lecture du *Génie du christianisme* à l'irréligion voltairienne de sa mère et préparé ainsi à devenir le pénitent de Lamennais. (A rapprocher la récente étude de M. Maurice Souriau : *Les Idées morales de Victor Hugo.*)

Attachantes figures de femmes que celles de Mme Yemeniz, une amie de Lamennais, et celle de la princesse de Condé, tante du duc d'Enghien, et qui finit ses jours parmi les bénédictines. Le seul reproche que l'on pourrait avoir la tentation d'adresser à un aussi charmant critique, c'est de voir ceux qu'il aime plus beaux que nature. A propos de ce qu'il dit (p. 113) de Chateaubriand, de Pétrarque et de la fon-

taine de Vaucluse, je n'ai pu m'empêcher de songer à une lettre du 5 novembre 1802, écrite à Fontanes par l'auteur du *Génie du christianisme* et publiée par M. René Kerviler (*Essai d'une bio-bibliographie de Chateaubriand*) : On y lit : « J'arrive de Vaucluse; je vous dirai ce que c'est. Cela vaut sa réputation. Quant à Laure, la bégueule, et à Pétrarque le bel esprit, ils m'ont gâté la fontaine ».

BARON J. ANGOT DES ROTOURS.

Portraits de financiers (*Ouvrard, Mollien, baron Louis, Gaudin, Corvetto, Laffite, de Villèle*), par ANDRÉ LIESSE. Paris, Alcan, 1908, in-16 de XVI-348 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Liesse a étudié l'action personnelle des hommes qui, à des titres divers, ont contribué à réorganiser les finances de la France dans la période comprise entre la fin du Directoire et la révolution de Juillet. Il n'a pas voulu faire œuvre d'historien (pourquoi, dans sa Préface, dit-il : « œuvre systématique d'historien? » On peut être historien sans suivre aveuglément un système); — mais il a simplement cherché à connaître quelle a été la formation de l'esprit et du caractère, l'origine des idées et des opinions des financiers dont les noms précédent. C'est là sans doute un côté technique, un peu spécial; M. Liesse, professeur au Conservatoire des arts et métiers et à l'École des sciences politiques, a mené cette enquête à bien, précisément parce qu'il parle en homme de métier parfaitement compétent et en pédagogue « émérite ». Son impartialité, un peu forcée parfois est grande; elle enlève la chaleur de style, mais précise l'idée et donne, du poids aux conclusions qui sont aussi modérées que possible.

A côté des fonctionnaires de l'Empereur : Gaudin (ministre des finances, c'est-à-dire des recettes) et Mollien (ministre du trésor, c'est-à-dire des dépenses), des ministres de la Restauration : Louis, Corvetto, Villèle, il esquisse, avec une certaine sympathie, la figure de deux banquiers qui sembleraient en mériter assez peu : Ouvrard et Jacques Laffite, le premier brasseur d'affaires, intelligent sans doute mais sans scrupules, le second, ridicule dans son personnage de « bourgeois libéral », encore plus grotesque qu'un bourgeois gentilhomme. Cependant les agissements d'Ouvrard sont intéressants à connaître. Il résulte de cette lecture que l'on voit comment les grandes entreprises de Napoléon avaient mis à mal, à la fin, les finances de la France, et quelle tâche douloureuse il léguait aux Bourbons sur ce terrain comme sur tant d'autres. Il ressort également combien la Restauration pacifia les esprits, amena la prospérité matérielle autant que la grandeur morale de notre pays, dans les conditions les plus délicates. M. Liesse, qui n'est certainement pas royaliste, en apporte loyalement la démonstration d'une façon précise et péremptoire; peut-être un peu à son

insu. Son livre, sous une forme modeste, est très important par sa clarté et sa compétence. Les portraits des ministres de l'Empereur sont tracés avec sobriété; dans les chapitres consacrés à Laffite et à M. de Villèle, on expose (p. 284 et p. 338) cette célèbre conversion du 5 % proposée en 1824 et qui amena une véritable crise politique; elle avait aussi, en partie, une origine politique et une portée sociale autant qu'économique. G.

Bibliographie raisonnée des Œuvres de Bossuet, par l'abbé V. Verlaque. Paris, A. Picard et fils, 1908, in-8 de VIII-141 p. — Prix : 5 fr.

M. l'abbé Verlaque, bossuétiste fervent et bien informé, a voulu combler la lacune signalée jadis par Brunetière, quand il disait que les œuvres de Bossuet n'ont jamais été l'objet d'une bibliographie raisonnée. Il a donc pris la question au point où l'avaient amenée ses prédécesseurs immédiats, M. l'abbé Bourseaud et M. l'abbé Ch. Urbain, et, profitant des recherches et des travaux plus récents, il a fait son livre, qui rendra des services non seulement aux bossuétistes, mais à tous ceux qui s'intéressent au génie français. Bien entendu, son volume n'est pas un livre de lecture, mais un instrument de travail. Il se divise en quatre parties : la première comprend les ouvrages publiés du vivant de Bossuet, depuis la thèse de Navarre, qui est de 1651, jusqu'à l'*Explication de la prophétie d'Isaïe*, qui porte la date de 1704. Chaque livre est accompagné d'une exacte description soit de l'édition originale soit des éditions qui l'ont suivie, ce qui permet d'en reconstituer l'histoire en quelque sorte extérieure. L'auteur a soin de signaler les traductions contemporaines en diverses langues et aussi, quand il y a lieu, les ouvrages qui ont été publiés pour y répondre.

La seconde partie comprend les ouvrages de Bossuet publiés isolément depuis sa mort, en second lieu les *Lettres de Bossuet*, enfin les ouvrages attribués à Bossuet.

La troisième partie est consacrée aux *Collections d'œuvres de Bossuet*, édition dite de Pérau ou de Paris (1734-1747); édition de Venise (1736-1757); édition des bénédictins : c'est l'édition de Dom Deforis (1772-1788), les collections diverses, enfin les *Extraits*.

La quatrième partie, c'est la bibliographie des documents sur Bossuet et ses œuvres : *Biographie*, *Bossuet et le Protestantisme*, *Bossuet et le Gallicanisme*, *Bossuet et le Quiétisme*, *Bossuet et le Jansénisme*, *Oraisons funèbres et Éloges académiques*, *Critiques et Histoire littéraire*, *Bibliographie*.

Tous les admirateurs de Bossuet, et les travailleurs surtout qui en ont fait l'objet de leurs études, seront reconnaissants à M. l'abbé Verlaque de leur avoir donné ce précieux et désormais indispensable instrument de travail. Édouard Pontal.

BULLETIN

La Dédicace des églises, par JULES BAUDOT. Paris, Bloud, 1909, in-16 de 64 p. — Prix : 0 fr. 60.

Le côté historique de ce rite devenu si solennel, est minutieusement traité dans cet opuscule. Le lecteur y trouvera tous les éléments d'une étude approfondie.

Le rite actuel est traité dans une deuxième partie, aux points de vue canonique, liturgique et symbolique. L'auteur excelle à débrouiller par d'heureuses subdivisions la marche assez compliquée de cette fonction pontificale. Dans une note, il invite le lecteur à suivre les explications en ayant sous les yeux le texte officiel.

Cette précaution permettra de rectifier le détail donné de la procession des reliques où la description est moins heureuse (page 51); et aussi de préciser la très intéressante cérémonie de la combustion des croix de cire et des grains d'encens sur les croix de la table d'autel. La phrase qui y fait allusion (page 55) paraît vraiment trop vague.

On ne peut que louer l'heureuse idée de grouper les détails du symbolisme en les rapprochant des rites du baptême et du mariage.

De telles études font comprendre les merveilleuses richesses d'instruction et d'édification que renferme la liturgie. A. VIGOUREL.

Les Idées mortes, par ALBERT BAYET. Paris, Cornély, 1908, petit in-8 de 220 p. = Prix : 3 fr. 50.

M. Bayet est l'un des prophètes de la loi nouvelle, cette loi très laïque que le régime actuel vise à rendre obligatoire, pour nous prouver son grand amour de la liberté. Pour M. Bayet, les idées mortes, ce sont celles auxquelles il ne croit pas, et les idées vivantes, ce sont les siennes. Il les professe d'ailleurs sans enthousiasme, étant persuadé, car c'est le fond de sa doctrine, — si l'on peut appeler cela une doctrine — que ce qui est vrai aujourd'hui peut être faux demain, et que le bien du présent a des chances de devenir le mal de l'avenir. Son livre est un manuel d'anarchie, mais d'anarchie bourgeoise et peureuse, où les idées baroques de Victor Hugo s'amalgament aux blasphèmes sucrés de Renan. Sur les dernières pages plane la figure réhabilitée de Judas. L'auteur a des lettres; je le plains d'en user si mal. Cela lui a d'ailleurs peu réussi. Son livre, d'un dilettantisme raffiné mais vieillot, où M. A. France lui-même, le maître du genre, ne se reconnaîtrait plus, abonde en propos dignes de Homais. Ouvrage de pure fantaisie, qui, en dépit du talent de l'auteur, n'arrive pas à se hausser au dessus du niveau d'un livre médiocre et d'un mauvais livre. ÉDOUARD PONTAL.

La Morale de la France, par PAUL ADAM. Paris, Bauche, s. d., in-16 de XXV-311 p. — Prix : 3 fr. 50.

Pourquoi ce volume est-il intitulé *la Morale de la France*? Je n'en sais rien. C'est un simple recueil d'articles de journaux ou de revues, et le soin que l'auteur a mis à dissimuler son procédé en supprimant le titre de chaque article pour y substituer une numérotation anonyme de chapitres, ne suffit pas à faire un livre de cette série de chroniques incohérentes. M. Paul Adam, qui me paraît dénué d'esprit critique, adopte, sans y regarder de près, toutes les conclusions du livre qu'il vient de lire, et proclame comme dogmes

intangibles toutes les théories scientifiques ou pseudo-scientifiques dont l'ensemble, d'ailleurs très variable, constitue le fond de la religion de la foule des primaires d'aujourd'hui. On peut, certes, y trouver de-ci, de-là, quelques bribes de vérités, mais noyées dans une masse d'extravagances, tout juste bonnes à servir un jour de pâture à l'ignorante curiosité des lecteurs de journaux. Lues une fois, ces chroniquettes, d'un style souvent vigoureux, mais lourd, ont rempli tout leur destin et ne méritent pas d'être fixées dans un livre. Comme il est question de tout dans *la Morale de la France*, sauf peut-être du sujet que le titre annonce, nos lecteurs comprendront que je me sois borné à en indiquer les tendances et le mode de composition, sans me mettre en peine de résumer un sujet qui n'existe pas : de sujets, l'auteur en traite bien une centaine, trois fois plus qu'il ne nous donne de chapitres, et franchement, c'est beaucoup trop pour un seul livre.

ÉDOUARD PONTAL.

Pensées d'harmonie, par M. DE MECK. Paris, Plon-Nourrit, 1908, in-16 de 175 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce livre est un recueil de pensées, de très inégale importance, et où il ne faut donc pas chercher l'ordre didactique d'un traité de philosophie ou de morale. L'auteur n'a même pas essayé d'introduire dans ses pensées un essai de classification quelconque qui guiderait un peu et aiderait à comprendre ce qu'il a voulu faire. A vrai dire, je trouve ce genre bien démodé et tout juste à la portée de ceux (je mets à part l'espèce très rare des écrivains de génie) qui aspirent à se faire imprimer mais ne visent pas à se faire lire.

Le livre de M. de Meck ne débute pas trop mal, par d'assez bonnes pages sur l'amitié, sur la mort, sur le dévouement, sur la souffrance chrétienne. Puis, à mesure qu'on avance, les idées deviennent de plus en plus contestables et bizarres, et l'on n'emporte de cette lecture qu'une impression très mêlée. Mettez dans un mortier un peu de Brahma, de Fogazzaro, de Spinoza, de Kant, peut-être de Sabatier et de Darmesteter, bien qu'ils ne soient pas nommés, broyez le tout et vous aurez un résidu peu consistant où se condense à peu près la religion de l'auteur, religion exempte de tout dogmatisme, c'est-à-dire, au fond, de toute vérité, et se résolvant en une vague religion de pure sentimentalité. C'est un appui bien peu consistant pour y fonder l'harmonie des âmes. Aspirations élevées, si l'on veut, mais posées simplement sur un piedestal de nuées, qui se dissoudront au premier souffle du vent.

Après beaucoup de pensées en prose, l'auteur a cru bon de nous donner des vers : il appelle cela *Poésies*, lesquelles valent beaucoup moins que sa prose, et il aurait mieux fait de se tenir à la première forme de ses pensées. L'art des vers lui est tout à fait étranger. Il y a là des vers de dix, douze, treize quatorze et quinze pieds, d'autres plus longs peut-être, car je ne les ai pas tous mesurés. L'auteur nous dit dans sa Préface qu'il est étranger : excuse insuffisante; car enfin rien ne l'obligeait à faire des vers français. *Ne sutor*... M. de Meck, dont je ne suspecte pas d'ailleurs les bonnes intentions, aurait été bien inspiré de s'en souvenir.

EDOUARD PONTAL.

Les Jaunes, par F.-Ferd. Cochet. Paris, Savaète, s. d., in-8 de 45 p. — Prix : 0 fr. 50.

L'Utopie jaune. La Nouvelle Monarchie, par Pierre Félix. Paris, Bonvalot-Jouve, 1908, in-18 de 88 p. — Prix : 1 fr.

On trouvera dans la brochure de M. F.-F. Cochet un rapide historique du mouvement des « jaunes » depuis leurs premières manifestations en 1899, et surtout depuis leur rénovation avec M. P. Biétry au début de 1904, après une sorte d'approbation de son programme par des hommes éminents de science et de foi. L'auteur refuse de souscrire aux allégations âprement malveillantes de M. Paul Bureau et de M. Marc Sangnier contre les Jaunes. Il leur est sympathique. Il veut être optimiste à leur endroit, mais sous condition. Il ne croit à leur avenir que s'ils se donnent plus activement et plus exclusivement à leur tâche de syndicat ouvrier, en considérant les autres syndiqués plutôt comme des recrues de l'avenir que comme d'irréductibles adversaires, en évitant toute solidarité compromettante avec les partis politiques, en se gardant surtout de sembler des agents ou des instruments des patrons.

— Écrite par ce franc-parleur, ce franc-penseur et ce franc-tireur à qui nous devons *la Contre-Révolution* et *l'Équivoque démocratique*, l'étude de M. P. Félix est vivement critique. Il reproche au programme de M. Biétry de n'être ni bien neuf ni précis, de n'offrir guère qu'un assemblage de formules creuses ou de promesses irréalisables. Le placement des épargnes des ouvriers dans l'établissement qui les occupe, et dont ils deviendraient ainsi co-propriétaires pour une parcelle, lui semble dangereux à recommander. L'auteur croit plus sage et plus utile d'affirmer qu'il y aura toujours des patrons et des ouvriers, les seconds subordonnés aux premiers, et que le devoir essentiel du patron est de faire prospérer son entreprise, et que l'effort des ouvriers doit simplement tendre, par l'organisation professionnelle, à faire monter leurs salaires et améliorer leurs conditions de travail. — En appendice, une critique très vive aussi de l'hérédité monarchique chère à M. Charles Maurras, M. P. Félix étant monarchiste, mais en laissant au chef de l'État le soin de désigner son successeur.

Baron J. Angot des Rotours.

Science ou Roman, par John-Gérard ; traduction de Jean d'Orlyé. Paris, Savaète, s. d., in-8 de 150 p. — Prix : 2 fr.

Les six articles de revue dont est formée cette brochure ont été écrits assurément dans d'excellentes intentions. C'est une réfutation du darwinisme avec une argumentation assez exacte, mais un peu vieillie, n'envisageant d'ailleurs qu'un seul côté de la question, ne tenant compte que des faits contraires à la théorie, sans examiner ni discuter les faits favorables, ni même tenir compte des nombreux amendements et modifications que ses partisans lui ont apportés en ces dernières années. D'autre part, les titres des articles, comme celui de la brochure elle-même, ne répondent pas toujours ou ne répondent que de loin aux sujets. Qui se douterait que, sous la rubrique générale : *Science ou Roman*, il s'agit de darwinisme et de positivisme? Le premier article, qui comprend l'exposé de la théorie d'évolution darwinienne, est intitulé : « Une Histoire embrouillée ». Un autre, désigné comme « Le Jeu de la spéculation, » est l'histoire d'ailleurs intéressante, voire amusante, des mœurs, ébats et habitudes du merle d'eau *(cinclus aquaticus)*. Dans ce chapitre se rencontre, au reste, le meilleur argument

opposé par l'auteur aux doctrines transformistes, celui de l'ignorance où nous sommes encore de la plus grande partie des secrets de la nature, nous faisant édifier des théories qui peuvent être renversées plus tard par les nouvelles connaissances acquises. Le chapitre intitulé : « La Nouvelle Genèse » est une bonne réfutation du matérialisme.

En examinant certaines références indiquées au bas des pages, et notamment la dernière ligne d'une courte Préface, on s'aperçoit que ces articles remontent à l'année 1891. Avons-nous affaire ici à une reproduction tardive d'articles de quelque revue anglaise, parus il y a 16 ou 17 ans, ou à une réimpression récente d'une traduction parue à cette époque? Le titre principal de la brochure ne portant aucune date, on ne peut répondre à cette question; mais de l'ensemble du texte il résulte que l'œuvre n'est pas précisément une nouveauté. CH. DE KIRWAN.

Le Secret des sourciers, par le Dr GEORGES-SURBLED. 2e édition, revue et augmentée. Paris, Amat, s. d., in-12 de 33 p. — Prix : 0 fr. 30.

L'auteur décrit cette faculté singulière, propre à certaines personnes seulement, qui leur permet, tenant en chaque main l'une des branches d'une petite fourche en bois (ordinairement en coudrier) ou même en metal, de constater la présence des eaux souterraines, par la torsion que la petite fourche fait subir aux mains qui la tiennent.

Après avoir examiné les diverses hypothèses proposées pour l'explication de ce bizarre phénomène, et avoir écarté toute intervention d'ordre extranaturel, l'auteur en trouve la cause efficiente dans cet élément encore peu connu de l'organisme qu'est le *fluide magnétique* ou *vital*, le même qui, à un degré beaucoup plus développé et sous une forme différente, agite les «mediums » quand ils sont ce qu'on appelle en *transe*. C. DE KIRWAN.

Les Pénates comtoises, par LÉON MONNIER. Paris, Vic et Amat ; Gray, G. Roux, 1908, in-12 de 188 p. — Prix : 2 fr. 50.

Avant d'écrire son petit volume, M. Léon Monnier semble bien l'avoir un peu rêvé. Dans une lettre servant de Préface, adressée à l'auteur par M. Étienne Lamy, de l'Académie française, nous relevons ces deux phrases : « Avez-vous eu dès l'abord la pensée de nouvelles en prose? Je me le demandais en commencant leur lecture; elle m'a prouvé que la prose elle-même peut être poésie. »

Bien jugé. — Mais, tout en ratifiant, j'engagerai M. L. Monnier à s'efforcer d'être un « provincialiste » plus original, plus vrai : il nage un peu trop dans le vague, dans le bleu, dans le mauve; bref, il est poète à l'excès ; voilà, certes, un reproche que la plupart des romanciers ou nouvellistes d'aujourd'hui, courtisans du réalisme brutal, ne risquent guère d'encourir.

M. L. Monnier est un jeune — cela se sent — qui a la foi, l'amour de la terre natale et qui semble s'être donné pour tâche d'exalter sa province dans une série de petits récits : s'il en est ainsi, véritablement, je vais lui offrir un conseil qui vaut son pesant de remerciements : qu'il prenne pour modèle son compatriote Georges Riat, si prématurément enlevé à la littérature, et qu'il lise plusieurs fois son volume paru en 1903 : *L'Ame du pays, mœurs comtoises* : au point de vue de la couleur locale, de l'esprit et de l'originalité dans l'observation, c'est, dans le genre « nouvelles, » l'un des plus remarquables que je connaisse. Et si M. L. Monnier, en travaillant, nous présente quelque jour un recueil de cette valeur, je serai vraiment heureux de le proclamer. E.-A. CHAPUIS.

CHRONIQUE

Nécrologie. — Le corps médical français a fait une grande perte en la personne du docteur Motet, mort à Paris, le 11 mars, à 76 ans. Né à La Flèche (Sarthe) en 1832, M. Auguste Motet, après de bonnes études secondaires, vint suivre les cours de médecine à Paris et fut brillamment reçu docteur en 1859, avec une thèse sur *les Effets toxiques produits sur l'homme par la liqueur d'absinthe*. Bientôt après, il fut nommé médecin de la Petite-Roquette, mais tout le temps qui n'était pas absorbé par cette fonction, fut consacré par lui à l'étude des maladies mentales. Il ne tarda pas à faire autorité pour tout ce qui concerne le côté médico-légal de l'aliénation mentale. Devenu expert près les cours et tribunaux de la Seine, il a rendu de grands services en cette qualité. Membre de la Société de médecine légale de France dès sa fondation, il en fut le secrétaire général en 1887 et le président en 1904. Il était, en outre, vice-président de l'Association centrale des médecins de France et, en 1895, il avait été élu membre de l'Académie de médecine. Outre de nombreux rapports sur l'organisation de la médecine légale, le tarif des expertises, etc., et des articles insérés dans des revues scientifiques, telles que les *Annales médico-psychologiques*, le Dr Motet laisse des ouvrages fort estimés, particulièrement sur les questions de psychiatrie médico-légale, entre autres : *Les Aliénés devant la loi* (Paris, 1866, in-8); — *Introduction à un cours d'hygiène* (Paris, 1866, in-12); — *Siège de Paris* (1870-1871). *L'Ambulance militaire de Reuilly, annexe du Val-de-Grâce* (Paris, 1872, in-8); — *Éloge de Morel, lu à la séance publique annuelle de la Société médico-psychologique* (Paris, 1875, in-8); — *Accès de somnambulisme spontané et provoqué : prévention d'outrage public à la pudeur. Relation médico-légale* (Paris, 1881, in-8).

— M. Alexandre Beaume, avocat à la Cour d'appel de Paris et l'un des doyens de l'ordre, est mort au commencement de mars, à l'âge de 82 ans. Il était né à Paris en 1827, et s'était fait inscrire au tableau des avocats le 24 novembre 1849. Il a publié, avec la collaboration de plusieurs de ses collègues, un certain nombre d'ouvrages concernant la jurisprudence et surtout les questions de propriété littéraire et artistique qu'il avait toujours étudiées avec prédilection. Les plus connus sont : *Code général de la propriété industrielle, littéraire et artistique, comprenant les législations de tous les pays et les traités internationaux sur les inventions brevetées, les œuvres de littérature, de musique, de théâtre, de peinture, de dessin, sculpture et gravure; les enseignes, les noms des commerçants, les marques et les dessins de fabrique* (Paris, 1854, in-8), avec Étienne Blanc; — *Dialogue des morts sur la propriété littéraire* (Paris, 1862, in-8), avec M. Huard; — *Recueil des actions possessoires, jurisprudence générale des cours et des tribunaux* (Paris, 1863, in-16), avec M. Laurent Jay. M. Beaume a donné en outre avec M. Ch. Million, une troisième édition de l'ouvrage de M. Laurent Jay : *Dictionnaire général et raisonné des justices de paix en matières civile, administrative, de simple police et d'instruction criminelle* (Paris, 1869, 5 vol. in-8). De plus, il avait fondé, toujours avec M. Million, les *Annales et journal spécial des justices de paix*, ainsi que le *Bulletin spécial des décisions des juges de paix*. Mais M. Beaume n'était pas tellement absorbé par ses graves occupations juridiques qu'il ne pût consacrer une partie de son temps à des travaux purement littéraires. C'est ainsi qu'il a écrit avec M. Ch. Nuitter plusieurs livrets d'opéras-comiques qu'il a signés du pseudonyme de Beaumont, et parmi lesquels nous citerons : *Une Nuit à Séville* (Paris, 1855,

in-12,); — *Abou-Hassan* (Paris, 1859, in-12); — *La Flûte enchantée* (Paris, 1865, in-12); — *Le Lion de Saint-Marc* (Paris, 1865, in-12); — *Macbeth* (Paris, 1865, in-12); — *Le Docteur Crispin* (Paris, 1866, in-12); — *Cardillac* (Paris, 1868, in-12); — *Le Vengeur* (Paris, 1869, in-12); — *Les Masques* (Paris, 1869, in-12); — *Le Dernier Jour de Pompéi* (Paris, 1869, in-12); — *Le Cœur et la main* (Paris, 1882, in-12), etc. Enfin il a composé quelques nouvelles, comme : *Le Legs du cousin Drack* (Paris, 1881, in-12) et *le Beau Colonel* (Paris, 1884, in-12).

— Vers le milieu de février, M. l'abbé Victor Verlaque, chanoine titulaire de la cathédrale de Fréjus, écrivain et érudit distingué, est mort à Tamaris-sur-Mer (Var), à 65 ans. Fils de l'illustre créateur des chantiers de la Seyne, il était né en 1844. Venu à Paris pour faire ses études ecclésiastiques au séminaire de Saint-Sulpice, il fut ordonné prêtre dans cette même ville et fut attaché comme professeur à l'École Bossuet au moment de sa fondation. Plus tard, il fut nommé aumônier de la marine, et enfin, étant rentré dans son diocèse d'origine, il devint un des membres du chapitre de la cathédrale de Fréjus, et consacra son temps désormais à la publication de savants ouvrages, principalement sur l'histoire hagiographique de la Provence. Voici les titres des principaux : *Histoire du cardinal de Fleury et de son administration* (Paris, 1877, in-12); — *Jean XXII, sa vie et ses œuvres d'après des documents inédits* (Paris, 1883, in-8); — *Saint Louis, prince royal, évêque de Toulouse, et la Famille d'Anjou au* XIIIe *siècle, d'après des documents inédits* (Paris, 1885, in-12) : — *Bibliograqhie raisonnée des Œuvres de Bossuet* (Paris, 1908, in-8). M. l'abbé Verlaque était membre correspondant de plusieurs sociétés savantes.

— La Hongrie vient de perdre un de ses meilleurs économistes, M. Jules Kautz, né à Györ, le 5 novembre 1829. Professeur à l'École de droit de Nagy-Vàrad, il publia d'abord : *Adam Smith et l'Économie politique moderne* (1854). Quelques années plus tard, il donnait : *La Statistique de la monarchie hongroise. L'Idée de l'État dans le développement de l'histoire universelle* (1862); — *Économie politique et finance* (1860-1863); — *Économie politique et Politique douanière*; — *Histoire du développement de l'idée économique et son influence, en Hongrie* (1874); — *La Politique ou l'administration de l'État* (1877); il avait aussi donné, en langue allemande : *Théorie et histoire de l'économie politique et sa littérature* (Vienne, 1858-1860), qui a été traduit en hongrois. M. Jules Kautz devint, en 1892, gouverneur de la Banque austro-hongroise. Il était membre de l'Académie hongroise depuis 1860 et a collaboré à de nombreuses revues spéciales.

— On annonce encore la mort de MM. : le Dr Bailleau, auteur de divers ouvrages d'archéologie, mort au commencement de mars, à Pierrefitte-sur-Loire (Allier), dans sa 79e année; — le Dr Barrette, chirurgien distingué et professeur à l'École de médecine de Paris, mort en cette ville, à la fin de mars, à 57 ans; — Louis-Vincent Bigot, ancien sous-préfet de Senlis et d'Étampes, ancien collaborateur du *Temps*, mort à Paris, au milieu de mars, à 77 ans; — Eugène Capé-Montrosier, critique d'art distingué, mort à Paris, à la fin de mars, à 69 ans; — Louis Cornu, secrétaire général de l'Association nationale de la meunerie française, directeur du *Marché français*, mort au milieu de mars, à Menton, à 59 ans; — Étienne Dubois de l'Estang, inspecteur général des finances, ancien professeur à l'École libre des sciences politiques, qui a collaboré au *Nouveau Dictionnaire d'économie politique* et a publié une étude sur *Turgot et la Famille royale*, mort à Paris, au commencement de mars, à l'âge de 58 ans; — Victor Egger,

professeur à la Faculté des lettres de Paris, fils d'Émile Egger, le célèbre helléniste, auteur de plusieurs ouvrages, entre autres d'une thèse de doctorat, qui souleva de nombreuses discussions lorsqu'elle fut publiée : *La Parole intérieure, essai de psychologie descriptive* (Paris, 1881, in-8), mort à Paris, au milieu de février, à 71 ans; — Charles Letort, conservateur à la Bibliothèque nationale, mort à Paris, à la fin de janvier, à l'âge de 63 ans; — Maurice Lévy, professeur de physique à Paris, mort dernièrement en cette ville, à 71 ans; — Alfred de Lostalot de Bachoué, un des plus anciens rédacteurs et le sous-directeur de la *Gazette des beaux-arts* et de *l'Illustration*, auteur de plusieurs ouvrages sur la peinture et la gravure, notamment de : *L'École française de Delacroix à Regnault* (Paris, 1891, in-4), de quelques œuvres dramatiques qui n'ont pas été représentées, et d'une traduction de la comédie allemande d'Henri de Kleist : *La Cruche cassée*, mort à Paris, le 2 mars, à 71 ans; — Mélard, qui pendant plusieurs années a dirigé la *Revue des eaux et forêts* et qui n'a cessé d'y collaborer activement, mort au commencement d'avril; — de Moidrey, ancien magistrat, rédacteur du journal *la Croix*, mort en mars, au château d'Hanoncelles; — le marquis Emmanuel-Henri-Victurnien de Noailles, ancien ambassadeur de France à Rome, à Constantinople et à Berlin, qui, entre autres études historiques, a publié : *Henri de Valois et la Pologne*, ouvrage couronné par l'Académie française, mort le 16 février, à l'âge de 79 ans ; — Emmanuel Poiré, plus connu sous le nom de Caran d'Ache, le célèbre dessinateur et caricaturiste, qui avait fourni une quantité énorme de dessins à diverses publications illustrées, le *Gil Blas*, *la Vie parisienne*, *la Caricature*, *le Figaro*, *l'Assiette au beurre*, etc., mort à Paris, le 26 février, à 51 ans; — Frédéric-Salomon Rauh, chargé de cours de philosophie à la Sorbonne et à l'École normale supérieure, mort à Paris, au milieu de février, à 48 ans, lequel a exercé une grande influence au point de vue antireligieux, par son enseignement et ses ouvrages, tels que : *De la méthode dans la psychologie des sentiments* (Paris, 1899, in-8) et *Essai sur le fondement métaphysique de la morale* (Paris, 1891, in-8); — le baron Edmond de Rivières, qui a collaboré très activement au *Bulletin monumental*, aux *Mémoires de la Société archéologique du midi de la France*, aux *Mémoires de la Société archéologique de Tarn-et-Garonne* et à la *Revue du Tarn*, mort le 13 janvier dernier, dans son château de Rivières, près Gaillac (Tarn), à l'âge de 73 ans; — Jules Roques, directeur du *Courrier français*, mort à Paris, au commencement de mars; — Antoine-Jean-Louis de Tardy, vicomte de Montravel, membre de nombreuses sociétés savantes françaises et étrangères, qui a publié dans la *Revue du Vivarais* quantité d'études et d'articles sur l'histoire et sur les familles de cette région, mort le 28 février, au château de Blou, à Thueyts (Ardèche), à l'âge de 86 ans; — Céleste Vénard, actrice très en vue sous le second Empire et connue sous le nom de « la Mogador, » morte dans le courant de février, à Paris, à 85 ans, laquelle, après avoir abandonné la scène, lors de son mariage en 1853 avec le comte de Chabrillan, écrivit un certain nombre de nouvelles, entre autres : *Sapho* et *les Voleurs d'or*, ainsi que 5 volumes de Mémoires dont la publication, plusieurs fois retardée, ne put avoir lieu qu'en 1876 sous ce titre : *Adieux au monde. Mémoires de Céleste Mogador*; — Auguste Voigt, ancien professeur de physique au lycée de Lyon, ancien membre du Conseil supérieur de l'instruction publique, mort le 11 mars, à Géanges (Saône-et-Loire), à 82 ans.

— A l'étranger on annonce la mort de MM. : H. O. Arnold-Forster, écrivain anglais, mort le 12 mars, à 54 ans, auquel on doit, entre autres

volumes : *The War Office, the Army and the Empire* (Londres, 1900, in-8), *The Army in* 1906; *a Policy and a vindication* (Londres, 1906, in-8) et *Military Needs and Military Policy* (Londres, 1908, in-8); — Dr Emile Aschkinass, professeur de physique à l'Université de Berlin, mort en cette ville, le 1er mars, à 36 ans; — Dr Alfr. Baldamus, historien et géographe allemand, professeur au gymnase du Roi Albert de Leipzig, mort en cette ville, à la fin de décembre, à 52 ans; — Édouard Blaes, auteur de plusieurs ouvrages sur la musique, mort à Gendbrugge (Belgique), le 14 mars, à l'âge de 63 ans; — Sir Rowland Blennerhassett, ancien inspecteur des écoles en Irlande, ancien directeur du « Queen's College, » de Cork, auteur de plusieurs ouvrages sur la politique étrangère, mort le 22 mars; — W. H. Bliss, représentant du « Public Record Office » de Londres à Rome et dans l'Italie centrale, mort à Rome, le 8 mars, à 74 ans, lequel avait édité, alors qu'il dirigeait la publication du catalogue de la Bibliothèque Bodléienne, le *Liber Regalis* et les quatre premiers volumes de la liste des bulles papales se rapportant aux Iles Britanniques; — Ruperto Chapi, compositeur espagnol, auteur de morceaux populaires, mort dans le courant de mars; — Dr Richard Engländer, professeur de constructions de machines à l'École technique supérieure de Vienne, mort en cette ville, à la fin de décembre, à 59 ans; — Frederick Gard Fleay, professeur et écrivain anglais, auteur d'ouvrages de valeur, tels que : *Life of Skakespeare, Chronicle of the English Stage* et *Biographical Chronicle of the English Drama*, mort au milieu de mars; — Gustav af Geijerstam, écrivain suédois, mort à Stockholm, le 6 mars, à 51 ans; — Mme Emmy Gordon, née von Beulwitz, femme de lettres allemande, morte dernièrement à Wurtzbourg, à laquelle on doit, entre autres volumes : *Praktischer Ratgeber für Erverb suchende Frauen und Maedchen aus besseren Staenden* (Leipzig, 1883, in-8) et *Die Pflichten eines Dienstmaedchens oder das A-B-C des Haushaltes* (Donauwerth, 1894, in-12); — Dr Rudolf von Gottschall, écrivain allemand, mort dernièrement à Leipzig, à 96 ans, lequel, étant étudiant, avait publié deux volumes de vers relatifs au mouvement libéral, ce qui lui valut d'être expulsé de Breslau, sa ville natale; — Dr van Heurck, savant belge, connu pour ses études sur les diatomées, directeur du Jardin zoologique d'Anvers, mort dernièrement en cette ville; — Dr Paul Horn, professeur de philologie orientale à l'Université de Strasbourg, mort en cette ville, dernièrement, à 46 ans, lequel laisse plusieurs ouvrages importants, tels que : *Die Denkwürdigkeiten Schah Thamasj's I von Persien* (1515-1576), *aus dem Original-Text zum ersten Male übersetzt und mit Erläuterungen versehen* (Strasbourg, 1891, in-8); *Das Heer und Kriegswesen der Grossmoghuls* (Leiden, 1874, in-8) et *Asadi's neupersisches Woerterbuch Lughat-i Furs* (Goettingue, 1897, in-4); — Ernst Hrusa, professeur de droit romain à l'Université autrichienne d'Innsbruck, mort en cette ville, le 1er mars, à 53 ans, lequel a publié : *Beitraege zur Geschichte des griechischen und roemischen Familienrechts* (Leipzig, 1892-1894, in-8); — Xaver Imfeld, géographe suisse, mort à Zurich, à la fin de février; — Dr Johann von Kelle, philologue allemand, ancien professeur de langue et de littérature allemandes à l'Université allemande de Prague, un des derniers élèves survivants des célèbres frères Grimm, auteur d'une *Geschichte der deutschen Literatur von der aeltesten Zeit bis zum dreizehnten Jahrhundert* et d'une excellente édition de l'*Evanglien-harmonie* d'Ottfried, mort dernièrement à Prague, à l'âge de 81 ans; — Mme Henriette Keller-Jordan, femme de lettres allemande, morte dernièrement à Munich, à 74 ans, dont nous citerons : *Natalie, Eine Erzeah-*

lung aus der Zeit Kaiser Maximilians in Mexico (Tubingue, 1885, in-8) et *Ausgewanderte. Roman* (Stuttgart, 1892, in-8); — Alexander Romanovitch Kreisberg, bibliothécaire de l'Université de Saint-Pétersbourg, mort en cette ville, le 9 février; — Dr. Simon S. Laurie, professeur d'histoire de l'éducation à Édimbourg, auteur de nombreux ouvrages sur la philosophie et les méthodes d'enseignement, tels que : *Philosophy of Ethics* (1866), *Primary Instruction in Education* (1867), *Life and Educational Writings of J. A. Comenius* (1881), plusieurs fois réimprimé, *Linguistic Method in Schools* (1890), etc., mort à Édimbourg, le 2 mars, à 80 ans; — Dr. H. M. Luckock, doyen de Lichfiel, ancien principal de l' « Ely Theological College, » auteur de : *After Death*, mort au milieu de mars; — Georg Nikolaus Marschall, professeur allemand, mort à Munich, le 15 février, à 83 ans, lequel laisse entre autres volumes : *Deutsches Sprachbuch* (Munich, 1883, in-8) et *Deutsches Lesebüch fur hoehere Lehranstalten* (Nuremberg, 1884, in-8); — Junius Massau, professeur de physique et de mathématiques à l'Université belge de Gand, mort dernièrement en cette ville, à 78 ans; — Hermann Julius Meyer, éditeur allemand connu, mort le 12 mars, à Leipzig, à 83 ans; — Dr Ludwig Oldenburg, écrivain allemand connu, mort à Berlin, le 15 mars, à 65 ans; — Ottomar Piltz, écrivain allemand, mort à la fin de décembre à Maderno, sur le lac de Garde, à 44 ans; — Gustav Pilz, professeur de médecine vétérinaire à Kœnigsberg (Prusse), mort en cette ville, à la fin de décembre; — Dr. Richard Pischel, professeur de sanscrit à l'Université de Berlin, mort à la fin de décembre, à Madras (Hindoustan), à 59 ans, lequel a publié plusieurs ouvrages, notamment : *Die Hofdichter des Laksmanasena* (Goetingue, 1893, in-4) et *Beitraege zur Kenntniss der deutschen Zigeuner* (Halle, 1894, in-4); — Frederick G. Hilton Price, banquier et archéologue anglais, directeur de la « Society of Antiquaries, » président de l' « Egypt Exploration Fund, » vice-président de la « Society of Biblical Archaeology, » membre de la « Geological Society » et de plusieurs autres sociétés savantes, auteur de quelques ouvrages estimés, tels que : *A Handbook of London Bankers*; *The Marygold*; *Signs of Lombard Street*; *Old Base Metal Spoons*, mort à Cannes, en France, le 20 mars; — Dr August Reifferscheid, professeur de philosophie à l'Université allemande de Greifwald, depuis 1877, mort en cette ville, le 11 février, à 62 ans, lequel laisse de nombreux et importants ouvrages, notamment : *Anecdotum Fulgentianum* (Breslau, 1883, in-8); *Quaestiones syntacticae. Schedae Basilicanae* (Breslau, 1885, in-4); *Marcus Evangelian Mart. Luther's. Nach dem Septemberbibel mit den Lesearten aller Orig. Ausgaben und Proben aus den hoch deutschen Nachrucken des* 16 *Jarhunderts herausgegeben* (Leipzig, 1889, in-8); — Ernest Rousseau, professeur de physique à l'Université libre de Bruxelles, mort à Paris, à la fin de décembre, à 77 ans; — Dr. Kar. Schaarschmidt, professeur d'histoire de la philosophie à l'Université allemande de Bonn, mort le 26 décembre, en cette ville, à 86 ans, auquel on doit entre autres publications : *Ueber den Unsterblichkeitsglauben. Ein Vortrag* (Heidelberg, 1883, in-8); — Dr. Ludwig Schiffner, professeur de droit romain et de droit civil autrichien à l'Université d'Innsbruck, mort en cette ville, le 3 janvier, à 63 ans, lequel a publié : *Der Vermaechtnissvertrag nach oesterreichischem Recht mit Berücksichtung des gemeinen Rechts wie der neueren Codificationen und Entwürfe, insbesondere auch des deutschen Entwurfs* (Leipzig, 1891, gr. in-8); — Dr. Alwin Schultz, écrivain allemand, auteur d'ouvrages sur l'histoire de l'art et de la civilisation, mort le 12 mars, à Munich, à 71 ans, auquel on doit : *Einführung in das Stu-*

dium der neueren Kunstgeschichte (Prague, 1886-1887, in-8); *Alltagsleben einer deutschen Frau im Anfgang des* 18 *Jahrhunderts* (Leipzig, 1890, in-8) etc.; — Dr. Karl Seggel, ophtalmologue allemand, mort le 2 mars, à Munich, à 72 ans, dont nous citerons : *Sehproben-Tafeln zur Prüfung des Lichtsinns* (Munich, 1888, in-8);— Dr. James Hutchison Stirling, médecin anglais, qui abandonna la pratique de son art pour s'occuper de philosophie et a publié un certain nombre d'ouvrages dont les plus connus sont : *The Secret of Hegel* (1865) réimprimé en 1893, et une traduction anglaise de l'*Histoire de la philosophie* de Schwegler, qui a eu douze éditions, mort le 19 mars, à 89 ans; — Julius Thomson, professeur de chimie à l'Université de Copenhague, mort en cette ville, le 13 février; — Dr. Albrecht Wagner, professeur de langue et de littérature anglaises à l'Université allemande de Halle, auteur d'ouvrages estimés, tels que : *Ueber den Mönch von Heilsbronn* et *Ueber die deutschen Namen der ältesten Freisinger Urkunden*, mort à Halle, le 16 février, à 60 ans; — Dr. Charles H. H. Wright, écrivain anglais, inspecteur de la « Protestant Reformation Society, » auteur d'une édition de l'Ancien Testament en hébreu (1859), de plusieurs ouvrages sur l'Écriture sainte, tels que : *Introduction to the Old Testament* (1898), plusieurs fois réimprimé, et d'un volume contre les catholiques : *Roman Catholicism in the Light of Scripture* (1903) qui a eu 3 éditions, mort au milieu de mars; — Dr. Carroll Davidson Wright, statisticien américain, directeur du « Clark College, » de Worcester dans le Massachusetts et président du Bureau de statistique de cet État, auteur d'un volume : *Outline of practical Sociology* (1899, in-8) et de plusieurs rapports, tels que : *The Factory System of the United States* (1880, in-8) et *The Industrial Evolution of the United States* (1887, in-8), mort dernièrement à 68 ans; — Nikolai A. Warpachowsyi, ichtyologue russe, directeur du Musée de l'industrie de la pêche d'Archangel, mort en cette ville, au commencement de mars, à 47 ans; — Joseph Xhénemont, écrivain belge, auteur de poésies wallonnes, mort le 4 mars, à Bruxelles, à 41 ans.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Le 3 mars, le secrétaire perpétuel décrit un document intéressant l'histoire de l'Académie offert par M. Adrien Blanchet. — M. H. Cordier fait un rapport sur la collection d'antiquités péruviennes déposées au Musée d'ethnographie du Trocadéro et recueillies par le capitaine Berthon. — M. de Mély lit un travail sur l'obligation qui fut imposée aux miniaturistes, par une ordonnance d'avril 1426, de signer leurs œuvres sous peine d'amende. — M. Ebersolt lit une communication au sujet de la colonne de Marcien et de quelques églises de Constantinople. — M. Chassignon entretient l'Académie du château militaire d'Al Oktadir, en Mésopotamie. — M. Dieulafoy fait remarquer l'analogie qui existe entre ce château et les constructions de la Perse. — Le 13 mars, M. Paul Foucart présente un travail sur la politique des Athéniens dans la Chersonèse de Thrace, au IVe siècle. — M. Th. Reinach commente une inscription découverte dans l'île d'Amorgos, relative à une véritable rente hypothécaire, aux intérêts de 10 %. — M. A. Thiers présente des dessins relatifs à l'architecture byzantine, illustrant la communication de M. J. Ebersolt. — Le 19 mars, M. Foucart achève sa lecture sur la politique athénienne. — M. J. Beck présente l'exposition de son système sur la notation musicale au moyen âge, qu'il prétend lire clairement. — MM. Th. Reinach, Havet et Ph. Berger font à ce système quelques objections. — Le 30, M. le secrétaire perpétuel fait un rapport sur la découverte au mont Janicule, par M. Gauckler, de deux tem-

ples superposés appartenant au culte syrien. — M. Clermont-Ganneau lit une communication au sujet de la découverte à Nazareth d'une église bâtie par les croisés au XIIe siècle. — M. de Lasteyrie expose son opinion sur l'ancienne cathédrale de Reims, bâtie par Ebbon au IXe siècle. — M. Paul Monceaux parle des inscriptions donatistes et antidonatistes découvertes dans l'Afrique du nord. — M. l'abbé H. Breuil lit un mémoire sur les peintures rupestres étudiées par lui à Cretas, province d'Aragon, et à Cogul, province de Lerida.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques — Le 6 mars, M. d'Eichtal présente ses observations sur les conclusions développées dans une séance précédente par MM. Cheysson et d'Haussonville, sur les syndicats féminins et leur heureuse influence. M. E. Seillière lit un travail qui met en relief l'influence de Taine sur le philosophe allemand Nietzsche à la fin de la carrière de celui-ci. — Le 13 mars, M. de Lanzac de Laborie expose à l'Académie que le commerce parisien subit une crise très grave au moment de la reprise des hostilités de la France avec l'Angleterre, de 1804 à 1806, et que cette crise, par suite des conseils donnés à Napoléon, par les financiers de son entourage, de la solutionner par le prohibitionnisme à outrance, joua un rôle important dans l'orientation de la politique extérieure du premier Empire. — Le 20, M. Louis Passy lit un mémoire relatif aux fondations de sociétés d'agriculture, au XVIIIe siècle, sous la protection du contrôleur général Bertin, et aux mesures prises par Louis XIV pour l'encouragement de cette industrie. — M. d'Eichtal lit un travail de M. Frédéric Passy, dans lequel celui-ci dégage la responsabilité de Malthus dans la diminution de la natalité.

Concours et prix. — Le 5 décembre 1908, l'Académie des sciences morales et politiques a décerné les prix suivants :

Prix Le Dissez de Penanrun. — 1.000 fr. à M. Paul Dubois : *L'Irlande contemporaine et la Question irlandaise*; — 500 fr. à M. Georges Fonsegrive : *Morale et Société* et 500 fr. à M. Émile Pierret : *Le Péril de la race.*

Prix Paul-Michel Perret. — 2.000 fr., partagés entre MM. le comte de Baglion de la Dufferie : *Histoire de la Maison de Baglion*, et André Lemaire : *Les Lois fondamentales de la monarchie française.* — Une mention très honorable à M. le prince Alexandre Sturdza : *Règne de Michel Sturdza, prince régnant de Moldavie* (1334-1349).

L'Académie met au concours, pour le prix Rossi à décerner en 1912 (4.000 fr.) : *Des divers éléments au moyen desquels peuvent être réglés les conflits internationaux.*

Paris. — M. l'abbé Auguste Delassus publie une brochure intitulée : *La Solution franciscaine de la question sociale* (Paris, Poussielgue, 1908, in-18 de IV-36 p.), dans laquelle il estime et expose avec une franchise un peu bien sévère que le clergé a fait souvent fausse route et besogne vaine, en abandonnant son domaine propre, son œuvre d'apostolat spirituel, pour s'occuper de philanthropie et de questions économiques. Il ne voit dans ces méthodes, dites nouvelles, que dangereux naturalisme. Point d'autre remède efficace que de faire œuvre vraiment évangélique. Et précisément la règle du tiers-ordre de Saint-François, qui a déjà, l'histoire l'atteste, été un si puissant agent de réforme sociale, n'a d'autre objet que la mise en action, intégralement, de l'Évangile.

— On peut dire que M. F. Jollivet-Castelot aura réussi la *Synthèse de l'or* s'il vend un nombre considérable d'exemplaires de sa brochure ainsi intitulée (Paris, Daragon, 1909, in-16 de 40 p. — Prix : 1 fr.). Les espérances

que le radium fait naître chez les alchimistes, quelques vues sur l'avenir de la chimie, deux comptes rendus d'ouvrages de M. Lebon ne sauraient nous engager à conseiller à nos lecteurs de transformer leur argent en une mine d'or pour l'auteur.

— Encore une de ces intéressantes brochurettes horticoles que M. Georges Gibault n'oublie jamais de nous envoyer : *La Bette-Poirée et la Betterave potagère, leur histoire* (Paris, Amat, 1909, petit in-12 de 28 p., avec vignettes). Le premier de ces légumes a eu son temps de faveur, mais aujourd'hui il n'en est plus de même. Cependant, l'auteur remarque que « le bon estomac des campagnards, qui ne craint pas les aliments un peu indigestes, fait toujours honneur à cette vieille plante potagère de nos pères, au moins dans l'est et l'ouest de la France. » Quant à la betterave potagère, elle est restée appréciée à peu près partout en Europe. « La betterave de table, en particulier, appartient, au point de vue culinaire, à la catégorie des salades; on la mange cuite, découpée en rondelles et associée à la mâche, à la barbe de capucin ou aux pommes de terre. » Elle offre beaucoup de variétés, dont M. G. Gibault nous raconte l'histoire avec autant d'érudition que d'agrément.

— L'opuscule dans lequel M. le chanoine Salembier donne la *Bibliographie des œuvres du cardinal Pierre d'Ailly, évêque de Cambrai* (1350-1420) (Besançon, imp. Jacquin, 1909, in-8 de 11 p. (Extrait du *Bibliographe moderne*) est une excellente contribution à l'histoire de ce personnage qui illustra la fin du XIVe siècle et le commencement du XVe, et joua un si grand rôle dans le schisme d'Occident. M. Salembier ne se contente pas de dresser la bibliographie la plus complète que l'on ait jusqu'alors des œuvres de Pierre d'Ailly (il signale 172 ouvrages); mais encore, dans une courte notice placée en tête, il rectifie les époques erronées de sa mort, et en fait connaître la date exacte : 9 août 1420.

— Les directeurs d'œuvres et de patronages, — du moins ceux qui l'ignorent, — apprendront avec plaisir que l'Union des Associations ouvrières catholiques (82, rue de l'Université, Paris, VIIe arr.) a dressé un *Catalogue théâtral analytique* (in-12 de 168 p. — Prix : 1 fr. 25) formé des pièces pouvant être jouées par des jeunes gens des deux sexes. On trouve là de nombreux drames, comédies, tragédies, saynètes, pastorales et mystères, opérettes, pantomimes, etc. D'abord, une table générale des matières, divisée par catégorie de pièces, avec renvoi à la page où est faite l'analyse du sujet. Ensuite l'ensemble des analyses. Enfin, une table alphabétique des titres. Catalogue vraiment commode et pratique.

Anjou.— Dans la 8e série de *Andegaviana* (Paris, A. Picard et fils; Angers, Siraudeau, 1909, gr. in-8 de 540 p. — Prix : 4 fr.), M. F. Uzureau continue la publication des documents angevins, puisés soit aux sources originales, soit dans les livres publiés et jusque dans les revues les plus récentes. Nous avons déjà dit combien il serait malaisé d'analyser ces *Miscellanées*; le 8e volume n'en contient pas moins de 66, allant, dans l'ordre chronologique, d'une étude de J. Rangeard, écrite au XVIIIe siècle, et avec les éléments dont l'auteur disposait alors, sur *l'Établissement du christianisme en Anjou* jusqu'à l'*Éloge* de Mgr Freppel, par le comte de Falloux, en 1872, et par réciprocité l'éloge de M. de Falloux par Mgr Freppel. L'histoire religieuse est représentée par des pièces et notes sur l'abbaye de Saint-Florent-le-Vieil, les bénédictins de la Congrégation de Saint-Maur, les paroisses d'Angers, Drain, Saint-Laurent-des-Autels, les cérémonies religieuses à Angers, avant la Révolution, les visitandines, le clergé de Beaupréau, de Doué, de

Chanzeau, Montjean, Châteaupanne, Villevêque, pendant la Révolution, le serment de liberté, égalité, des prêtres poitevins et tourangeaux guillotinés à Angers, les Sœurs de Sainte-Marie de Torfou; l'histoire civile parle de la Dive, de la Flèche et son élection, des voyages en Anjou, entre autres celui de Arthur Young en 1738, Champteussé, la rivalité de Beaupréau et Cholet, l'insurrection de Saint-Florent, les généraux républicains morts en Vendée, les chouans; divers documents sur la Révolution et depuis, concernant la poste, les ponts et chaussées, un journal de 1796, *l'Ami des principes*, les préfets de Maine-et-Loire jusqu'en 1908, les hôpitaux, les conseillers généraux, les émigrés, la sénatorerie du département, le lycée, les *Usages locaux*, le monument de Cathelineau à Saint-Florent (1858). Nous avons déjà dit le parti que les historiens, les curieux, peuvent tirer de ces archives, naturellement de valeur inégale, et nous ne pouvons que répéter ce que nous disions aussi, c'est que le complément indispensable des *Andegaviana* — l'auteur s'en préoccupe, sans doute, — c'est une table complète, alphabétique, de tous les noms propres et de toutes les matières.

Béarn. — Dans sa brochure sur *Ramond et Lomet* (Pau, Garet, 1908, in-8 de 19 p. avec 2 portraits), M. Lucien Briet fait connaître en Lomet, né à Château-Thierry le 6 novembre 1759, un de ceux qui, les premiers, importèrent la lithographie en France, et en Ramond, né à Strasbourg, le 4 janvier 1755, un des pyrénéistes les plus illustres du siècle dernier. Ils se rencontrèrent même tous deux dans les Pyrénées, où Lomet, envoyé en mission pour la réfection des établissements thermaux de cette région, sauva Ramond emprisonné, en 1794, sur la dénonciation de trois scélérats. La notice de M. Briet donne un bon nombre de renseignements biographiques et bibliographiques sur ces deux personnages à qui l'on doit quelques mémoires et publications sur la région pyrénéenne et ses stations thermales.

Bourgogne.— Depuis quelques années, les volumes du *Congrès archéologique de France* tendent à devenir énormes; encore un peu et il faudra de toute nécessité le partager en deux. Voici celui qu'a provoqué la LXXIVe *session tenue à Avallon en* 1907 *par la Société française d'archéologie* (Paris, A. Picard; Caen, H. Delesques, 1908, in-8 de LXXII-717 p., avec 255 planches ou figures. — Prix : 15 fr.). Ce magnifique volume s'ouvre, selon les habitudes du congrès, par un *Guide archéologique* (p. 4-234, avec 103 planches ou fig.) non seulement de la ville où le congrès s'est réuni, mais aussi de toute la région, c'est-à-dire d'Avallon en premier lieu, puis de Pontaubert, Saint-Père-sous-Vézelay, Flavigny, Semur-en-Auxois, Saint-Jean-les-Bons-Hommes, Montréal, Thizy, Saulieu, Vermenton, Clamecy, Druyes, Pentigny, et surtout, comme offrant des curiosités archéologiques plus nombreuses, Autun, Auxerre et Sens. — L'on passe ensuite aux mémoires : il y en a dix-huit dont voici les titres : *Les Études archéologiques dans l'Yonne au* XIXe *siècle*, par M. Charles Porée (p. 307-316); — *Tableau du préhistorique dans l'Yonne*, par M. l'abbé A. Parat (p. 317-328); — *La Vallée de la Cure aux époques gauloises, gallo-romaine et mérovingienne*, par le même (p. 329-338); — *Le Champ antique de Cora*, encore par M. l'abbé A. Parat (p. 339-353, avec un plan et une planche); — *Recherches sur les aqueducs romains en Gaule*, importante étude de M. Adrien Blanchet (p. 354-458, avec 14 pl.); — *Les Influences orientales dans l'architecture romane de la Bourgogne*, par M. le vicomte Pierre de Truchis (p. 459-500), avec 14 pl. ou fig.); — *L'Église romane de Bussy-le-Grand*, par le même (p. 501-512, avec 1 plan, 2 planches et 1 fig.); — *La Chapelle Saint-Nicolas d'Autun et l'église de Dompierre-en-Montagne*, par le même (p. 513-526, avec 5 pl.

ou fig.); — *Les Chapiteaux des pilastres de Saint-Martin d'Ainay à Lyon*, par M. le Dr J. Birot (p. 527-536, avec 5 planches); — *Le Ravissement de Marie-Madeleine au Musée d'Autun*, par M. Émile Male (p. 537-539, avec une planche); — *Saint-Jean-les-Bons-Hommes*, par M. Ernest Petit (p. 530-545); — *Les Caractères distinctifs des écoles gothiques de la Champagne et de la Bourgogne*, par M. E. Lefèvre-Pontalis (p. 546-558, avec 13 pl. et fig.); — *Les Architectes et la construction de la cathédrale de Sens*, par M. Charles Porée (p. 559-598, avec un plan); — *La Sculpture des portails de la cathédrale d'Auxerre, au* XIIIe *à la fin du* XIVe *siècle*, par M. C. Enlart (p. 599-626, avec 13 planches); — *L'Abbaye de Saint-Germain-d'Auxerre*, par M. Jules Tillet (p. 627-635, avec 16 planches, plans et fig.); — *L'Église de Villeneuve-sur-Yonne*, par M. E. Lefèvre-Pontalis (p. 654-674, avec 24 planches, plans et fig.); — *La Prière « Avete, omnes animae » au petit portail de Saint-Lazare d'Avallon*, par M. l'abbé Villetard (p. 675-690, avec 3 planches); — *Les Vestier* (artistes avallonnais), par M. Nizet (p. 691-701, avec 2 portraits).

Bretagne.—Comme brochure à répandre en faveur des droits des pères de famille sur l'éducation de leurs enfants, on ne saurait trouver mieux que celle que vient de publier M.C. Desbois, avocat à la Cour d'appel de Rennes : *L'Enfant confisqué par l'État* (Rennes, imp. Fr. Simon, 1909, in-12 de 38 p. — Prix : 0 fr. 50). L'enfant confisqué par l'État : c'est à quoi vise la franc-maçonnerie, qui peut aujourd'hui, mieux que ne le pouvait Louis XIV, dire : « L'État, c'est moi ». M. Desbois montre parfaitement que c'est à cette tyrannie odieuse qu'aboutiront les projets de loi préparés par M. Doumergue pour obliger, d'une part, les pères de famille à subir la loi des mauvais instituteurs et pour affranchir, d'autre part, les instituteurs de toute responsabilité envers les pères de famille. Vienne, après cela, le monopole de l'enseignement, et l'œuvre d'oppression sera complète : l'État fera des enfants ce qu'il voudra; les pères de famille n'auront plus d'autres droits que de payer et de se taire.

— Notre distingué collaborateur M. A. Roussel a fait tirer à part de la *Revue de Fribourg* une étude littéraire très curieuse sur *le Mystère de Noël à Saint-Méloir-des-Ondes (Ille-et-Vilaine) en* 1861-1862 (Fribourg, Suisse, imp. de l'Œuvre de Saint-Paul, 1908, in-8 de 37 p.). « Voici, dit l'auteur, presque un demi-siècle que se forma, dans la paroisse demi-agricole et demi-maritime de Saint-Méloir, voisine de Cancale, une association de jeunes gens, garçons et filles, pour jouer ce qu'ils appelaient *la Pastourelle*, c'est-à-dire le mystère de la Nativité, la Noël. Sans doute, ces artistes improvisés n'étaient point sortis du Conservatoire, et bien peu probablement eussent pu y entrer; mais ils étaient admirablement faits pour leur public et leur public pour eux. » M. Roussel décrit ensuite la salle de spectacle établie dans le cellier d'une maison importante de la localité; il esquisse la physionomie des « artistes, » enfin, il nous présente la foule des spectateurs, accourus de toutes les paroisses voisines. Autant de détails vivants, spirituels et comiques. Puis il passe à l'analyse de la pièce, due à un certain Frère Claude Macée, ermite de la province de Saint-Antoine, lequel, paraît-il, vivait au XVIIe siècle, mais dont l'œuvre, revue et corrigée, avait été éditée à Saint-Malo en 1819. Donc, cette *Pastourelle*, jouée en 1861-1862, fit fureur dans ce coin de campagne bretonne; « une reprise eut lieu beaucoup plus tard, dans la même paroisse, au hameau des Portes, mais sans grand succès : les premiers artistes n'étaient plus là ! » Aperçu aussi érudit qu'égayant sur ce que l'on pourrait peut-être appeler

le théâtre populaire en Bretagne au début de la seconde moitié du XIXe siècle, et dont il convient de remercier M. A. Roussel.

Champagne. — Charly-sur-Marne (Aisne) possède une église qui semble remonter à la fin du XIVe siècle. Il y a quelques années, le clocher qui la surmontait menaçant ruine, la commune en entreprit la restauration. C'est surtout l'histoire de cette restauration que nous donne M. Lucien Briet dans son travail intitulé : *Le Clocher de Charly-sur-Marne (Aisne)* (Château-Thierry, imprimerie moderne, 1908, in-8 de 56 p., avec 2 grav. et un plan. Extrait du *Bulletin de la Société historique et archéologique de Château-Thierry* (année 1907). Après avoir consacré quelques pages à l'église et à l'ancien clocher, il s'étend longuement sur les anciennes cloches et leurs inscriptions, sur toutes les délibérations du conseil municipal de Charly au sujet de la réfection du clocher et sur les différentes décisions qui furent prises. Enfin, l'opuscule se termine par la description des quatre nouvelles cloches replacées dans le clocher restauré et des cérémonies qui s'accomplirent à cette occasion.

Franche-Comté. — L'aviation, à l'heure actuelle, est devenue une préoccupation internationale obsédante. A qui mieux-mieux, des particuliers, des sociétés, les gouvernements rivalisent d'ardeur et d'audace : il s'agit de construire des « dirigeables » pouvant être pratiquement utilisés, au point de vue militaire surtout. Depuis l'expérience, restée fameuse, faite à Annonay, le 5 juin 1783, par les frères Montgolfier (voilà un siècle et un quart), les inventeurs n'ont cessé de perfectionner les engins primitifs. Et cependant, nous n'avons pas encore conquis sûrement le domaine aérien. En attendant que ce résultat, probablement lointain, soit obtenu, et que des flottes de guerre sillonnent l'espace, il est intéressant d'assister, rétrospectivement, aux premiers essais de lancement des ballons. A Besançon, comme en diverses autres villes, des expériences du genre se produisirent en 1783 et en 1784, et M. Georges Gazier, conservateur de la Bibliothèque de cette ville, nous les raconte très agréablement, d'après un petit journal bisontin du temps, dans un travail intitulé : *Les Premiers Ballons à Besançon* (Besançon, imp. Dodivers, 1909, in-8 de 14 p. Extrait des *Mémoires de la Société d'émulation du Doubs)*. Tout alla bien tant qu'il s'agit de simples aérostats non montés. Mais on avait l'ambition de faire mieux : un libraire du cru nommé Lepagnez « forma le projet d'une expérience beaucoup plus importante, d'un caractère vraiment scientifique cette fois, et qui devait être exécutée avec le concours des savants les plus estimés de la province.» Les fonds nécessaires ayant été recueillis, le ballon fut construit, et, juste au moment où il allait, par sa majestueuse ascension, émerveiller les spectateurs, il devint la proie des flammes. Et pour comble de misère, « une complainte courut les rues, tournant en ridicule le pauvre Lepagnez et se moquant des souscripteurs. » Il faut toujours réussir, sinon : *Væ victis !*

— M. Emmanuel Fallot, professeur à la Faculté des sciences de Bordeaux, a publié dans les *Mémoires de la Société d'émulation de Montbéliard* une *Notice sur Charles Contejean* (1842-1907) (Tirage à part. Montbéliard, Imp. montbéliardaise, 1908, in-8 de 13 p., avec portrait). Cette figure de savant aussi consciencieux que modeste est mise en parfaite lumière par M. E. Fallot, qui rappelle les débuts de Contejean, ses études incessantes, ses travaux, ses succès. Le biographe suit son personnage depuis la naissance de celui-ci, à Montbéliard, le 15 septembre 1824, jusqu'à la fin de sa carrière universitaire, en 1890 : Contejean occupait alors la chaire de géologie à la Faculté des sciences de Poitiers. Il ne mourut que longtemps après, à

Paris, le 13 septembre 1907, âgé de 82 ans. A la fois géologue, botaniste, archéologue, numismate et même philologue, Charles Contejean laisse un grand nombre d'ouvrages, de notices, et d'articles dont M. Fallot a dressé la liste avec soin. Il eût été désirable toutefois qu'au lieu de se borner à indiquer la page où commencent les articles insérés dans divers périodiques, il eût aussi marqué la page où ils se terminent, afin de fixer les intéressés sur l'étendue desdits articles. 92 titres sont ainsi mentionnés, et malgré l'observation qui précède, l'on ne peut que savoir beaucoup de gré à M. Fallot de nous avoir bien renseignés sur l'estimable savant montbéliardais.

— Vers la fin de novembre 1870, le comité auxiliaire de Mulhouse de la Société française de secours aux blessés avait chargé le docteur J. Ehrmann d'organiser pour l'armée de la Loire une ambulance dont le but plus spécial était de suivre la brigade dont feraient partie les bataillons des mobiles du Haut-Rhin. Mais cette ambulance, mise très vite en état, ne devait fonctionner, en réalité, qu'à la suite de l'armée que Bourbaki conduisait contre Belfort. Les faits et gestes du docteur Erhmann, un bien brave homme, et de ses adjoints à tous degrés sont enregistrés dans le petit volume que M. Henri Juillard, l'un des infirmiers, a dernièrement publié sous le titre de : *Guerre de* 1870-1871. *Notes journalières concernant l'ambulance de Mulhouse à l'armée de l'Est* (Paris, Fischbacher; Mulhouse, Meininger, 1908, petit in-8 de XII-155 p., avec 2 portraits, plan et 15 grav. ou croquis. — Prix : 5 fr.). L'auteur n'affiche pas la moindre prétention littéraire; nous avons là simplement ce que promet l'intitulé : des « notes » prises au jour le jour. Exposés par un non combattant, dont l'horizon est naturellement très limité, les détails bien particuliers qu'il consigne sur la terrible bataille de Villersexel sortent de la banalité. L'ambulance de Mulhouse, entraînée dans la retraite de l'armée de l'Est, se retira vers Besançon, qu'elle ne fit guère que traverser (un jour d'arrêt) et se dirigea vers les hauts plateaux du département du Doubs. Arrivée à Ornans, cependant, le 28 janvier 1871, elle s'immobilisa dans cette ville, bientôt occupée par l'ennemi, et y rendit de tels services que la municipalité, par une déclaration remise au Dr Ehrmann, les constata éloquemment. A cette date du 20 février, les Mulhousiens continuèrent leur route sur Pontarlier et pénétrèrent en Suisse par les Verrières; après quoi, la guerre étant finie, ils rentrèrent à Mulhouse. Nous avons le regret de relever dans cet attachant journal de fâcheuses « notes » visant le clergé d'Ornans. Toutefois, M. Juillard rend justice à l'excellent, au dévoué prêtre que fut l'abbé Suchet. Ajoutons que notre « infirmier » se plaint, de temps à autre, du mauvais accueil fait aux soldats français dans certains coins de Bourgogne ou de Franche-Comté, mais, d'autre part, il mentionne avec émotion la manière cordiale dont, dans ces mêmes régions, les populations se sont comportées.

— Dans le nº 11 du *Bulletin de la Société grayloise d'émulation*, qui vient de nous parvenir (Gray, G. Roux, 1908, in-8, de 175 p., avec un plan), nous trouvons : la fin de la relation de la *Mission confiée par la ville de Besançon à Jean-Baptiste d'Auxiron en* 1769 (p. 21-58). Les fragments précédents de cet intéressant compte-rendu ont été insérés dans les volumes nº 9 (1906) et nº 10 (1907) du présent *Bulletin*; — *Annales de Gray*, 1903-1908 (sorte d'éphémérides) et *Notices biographiques, supplément à « l'Histoire de la ville de Gray et de ses monuments,* » par M. Ch. Godard (p. 59-123). Cette *Histoire de la ville de Gray* a été publiée originairement par les abbés Gatin et Besson (ce dernier mort évêque de Nîmes) en 1851. En 1892,

M. Godard en a donné une édition revue et complétée, à laquelle il a jugé utile d'ajouter le très bon supplément que nous signalons : il y a là nombre de biographies qui ne figurent ni dans la première ni dans la nouvelle édition de l'*Histoire de la ville de Gray*; — *Les Bâtiments des cordeliers de Gray*, par le même M. Ch. Godard (p. 123-141), courte étude appuyée de pièces justificatives; — *Contribution à la connaissance de la faune des marnes à Creniceras Renggeri, dans la Franche-Comté septentrionale.* Première partie. *Le Callovien et l'oxfordien inférieur à Authoison* (*Haute-Saône)*, par M. V. Maire (p. 143-174).

Languedoc. — De la Société scientifique et littéraire d'Alais, nous devons signaler les *Mémoires et comptes rendus de l'année* 1907 (Alais, imp. J. Brabo, 1908, in-8 de 126 p., avec une planche, une carte et 2 portraits). Tout d'abord, nous citerons le travail de M. Euclide Carli : *De l'Adoption de l'esperanto comme langue auxiliaire internationale* (p. 37-47); puis *la Poste aux lettres dans le Gard au cours du* XIXe *siècle*, par M. E. Renard (p. 51-112). L'auteur, qui est « de la carrière, » nous fait observer que son étude « fait suite à sa petite publication (que nous ignorons) sur *la Poste aux lettres dans le Gard sous la Révolution* (1789-1795); après quoi il déclare que les pages qu'il nous offre actuellement ont « pour but de rechercher et de mettre un lumière les progrès accomplis, les améliorations réalisées, les facilités multiples données successivement au public, les résultats obtenus, l'importance colossale prise par le service des postes au cours du XIXe siècle. » Cette étude est bien présentée et intéressante; de même qu'elle a été précédée par une autre, nous lui voudrions voir une suite dont l'intitulé pourrait se rapprocher de celui-ci : *Les Postes dans le Gard au début du* XXe *siècle* (1901-1910) : entre autres choses, nous verrions, dans l'histoire de cette période, si le personnel des agents et sous-agents des postes, télégraphes et téléphones (des P. T. T., comme l'on écrit couramment à l'heure présente), a toujours gardé « la très grande sympathie du public, des corps élus et du gouvernement de la République... » (p. 105).—Viennent ensuite : *Éléments sur l'énergie psychique*, par le lieutenant Charles Parison (p. 113-126); et la première partie d'un « modeste récit de voyage » qui a pour titre : *De Marseille à Shanghaï* (p. 129-185), dont l'auteur, est M. Ernest Dadre, ancien chargé de mission en Indo-Chine. Sans nous arrêter sur d'autres points, qui ont cependant leur intérêt, nous insisterons plus particulièrement sur les renseignement suggestifs que M. Dadre fournit sur l'état de nos colonies d'Extrême-Orient. Une fois sa relation terminée, l'auteur jugera sans doute utile d'en faire un tirage à part.

Nivernais. — Tardivement nous recevons le 4e fascicule du tome XII de la 3e série (XXIIe de la collection) du *Bulletin de la Société nivernaise des lettres, sciences et arts* (Nevers, Mazeron, 1908, in-8 paginé 541-660, avec 3 planches). Outre les pages (647-657) qui renferment les *Chronique et Mélanges pour l'année* 1908, dues à M. René de Lespinasse, ce fascicule est entièrement rempli d'abord par le travail de M. l'abbé L. Charrault, intitulé : *La Chartreuse de Bellary* (1209-1793) (p. 541-632), puis par les *Notes et documents pour servir à l'histoire de Condate*, de M. J.-B.-H. Delort (p. 163-646, avec 3 pl.).

Allemagne. — Les recueils de contes populaires sont maintenant bien nombreux en Allemagne : peut-être, cependant, peut-on signaler, comme édition élégante, et recueil amusant, le volume de récits et de légendes de la province prussienne de Posnanie, qu'un vétéran du folk-lore, M. O. Knoop, vient de publier sous le titre : *Ostmaerkische Sagen, Märchen* (Lissa i. Pr.

Eulitz, 1909, petit in-8 de VI-193 p. — Prix : 2 fr. 25). Il contient 90 contes ou légendes locales, en langue allemande, mais qui peuvent être d'origine polonaise, aussi bien qu'allemande, car ils ont été recueillis au sein d'une population mêlée et quelquefois même en langue polonaise. Les récits sont courts et sobrement racontés; et ce joli volume pourrait servir de livre de lectures allemandes. Quant aux contes eux-mêmes, ce sont, comme on peut le penser, les mêmes qu'ailleurs en Europe, sauf avec quelques traits de mœurs ou d'usages qui sont un fait d'adaptation au milieu social. Nous y avons remarqué, par exemple, un conte de conseils (nº 72) qui rappelle le *Lai de l'oiselet*, étudié par Gaston Paris; le conte du moine sceptique sur les joies du Paradis qui revient à son couvent après trois siècles passés comme une heure (nº 22), etc.

— Les catalogues de libraires antiquaires — quand ils sont consacrés à une matière spéciale — peuvent tenir lieu parfois, dans une certaine mesure, de bibliographies. C'est à ce titre que nous signalons ici le catalogue nº 133 de la maison Ludwig Rosenthal de Munich, consacré à la Bavière. La première partie de ces *Bavarica* (München, Ludwig Rosenthal, 1909, in-8 de 258 p.) ne répertorie pas moins de 3.955 ouvrages rangés dans une seule liste alphabétique, de A à R, au nom des auteurs, des personnages, des localités ou au premier substantif du titre. Histoire, géographie, art et littérature sont également représentés dans cette riche collection, où les manuscrits se mêlent aux imprimés. Le mot Bavarica est d'ailleurs compris fort largement; sous le nº 809 nous trouvons une édition du Rhadamiste de Crébillon, faite à Munich en 1755 à l'occasion de la représentation de la pièce dans cette ville. Ce seul exemple suffira pour montrer l'abondance de renseignements variés que les curieux des choses bavaroises trouveront dans ce répertoire.

— Nous signalerons par la même occasion un catalogue (nº 363) de la librairie Karl W. Hiersemann de Leipzig, relatif à l'Amérique : *A Catalogue of a choice collection of scarce and valuable books, pamphlets, manuscripts and maps relating to Central and South America, the West-India and the Philippine Islands* (Leipzig, K. W. Hiersemann, 1909, in-8 de 222 p. Dire que les 2.166 numéros de ce catalogue englobent en partie les collections de deux érudits connus, W. Reiss et E. W. Middendorf, c'est dire les trésors que l'on peut y trouver. Voyez, à titre d'exemple, parmi les manuscrits, les nºs 32 (Journaux de bord de Rév. James H. Lang de 1850 à 1859 pour des croisières en Espagne, Portugal, Australie, Afrique, Indes, Amérique); 72 a, 903, 998, 1190 (Documents originaux sur l'ordre de la Merci en Mexique, Guatemala, Chili, Saint-Domingue, etc.), 141, 1210. (Papiers des inquisiteurs de Portugal et d'Espagne); 264 (Documents sur la conjuration de 1641 contre Jean IV de Portugal); 940 (Manuscrit autographe de J. A. de Bafaras sur l'origine, les coutumes et l'état des Mexicains, 1763); 997 (Procès-verbaux authentiques du concile provincial de México en 1585); 1062 (Documents sur les jésuites espagnols); 1479 (Journal du voyage du G. Perez de Alderete aux Philippines en 1772-1774); 1683 (Papiers de l'amiral George Cockburn). Parmi les cartes, portulans ou globes nous relevons les nºs 1482 (Derrotero general de J. B. Funes, 1700); 1609 (Mappemonde de Gastaldi, 1546); 1611 (Portulan méditerranéen de Freducci (1524); 1616 (globe terrestre de Hondius, 1618); 1624, 1628, 1636, (Portulans méditerranéens de Maiolo, 1512; de N. de Nicolo, 1470 ; de P. Rosellis, 1468; parmi les imprimés, les nºs 266 (Villegaignon, 1567), 891 (Actas y estatutos de reformacion del capitulo provincial de Guatemala, de la

Orden de la Merced, 1680), 1472 (Recueil de 110 cédules royales de Philippe V et Charles III); 1592 (Cosmographie d'Hylacomylas, 1507).

— M. August Schmarsow, qui est en Allemagne l'un des maîtres de l'histoire de l'art, et qui professe cette matière avec éclat à l'Université de Leipzig, vient de voir quelques-uns de ses disciples s'unir pour célébrer, par la publication d'un volume de mélanges en son honneur, le 50e semestre de son enseignement dans les Universités germaniques. Les *Kunstwissenschaftliche Beiträge August Schwarsow gewidmet*, qui inaugurent une série de *Beihefte der kunstgeschichtlichen Monographien* (Leipzig, K. W. Hiersemann, 1909, gr. in-4 de 179 p., avec 12 pl. et 43 fig.) comprennent les mémoires suivants : Oskar Wulff, *Die umgekehrte Perspektive und die Niedersicht, eine Raumanschauungsform der altbyzantinischen Kunst und ihre Fortbildung in der Renaissance* (p. 1-40); — Wilhelm Niemeyer, *Das Triforium* (p. 41-60); — Georg Graf Vitzthum, *Eine Miniaturhandschrift aus Weigelschem Besitz* (p. 61-72); — Rudolf Kautzsch, *Ein Beitrag zur Geschichte der deutschen Malerei in der ersten Hälfte des XIV. Jahrhunderts* (p. 73-94); — Max Semrau, *Donatello und der sog. Forzori-Altar* (p. 95-102); — Paul Schubring, *Matteo de Pasti* (p. 103-114); — James von Schmidt, *Pasquale da Caravaggio* (p. 115-128); — Aby Warburg, *Francesco Sassettis letztwillige Verfugung* (p. 129-152); — Heinrich Weizsäcker, *Der sog. Jabacheche Altar und die Dichtung des Buches Hiob* (p. 153-162); — Karl Simon, *Zwevischersche Grabplatten in der Provinz Posen* (p. 162-169); — Wilhelm Pinder, *Ein Gruppenbildnis Friedrich Tischbeins in Leipzig* (p. 170-178).

Belgique. — Dans une *Conférence sur Émile Verhaeren*, publiée sous forme de plaquette (Paris, Jouve, 1908, in-12 de 74 p., avec portrait et fac-similé d'écriture), M. Albert de Bersaucourt a bien mis en valeur les trois manières successives du poète belge. Dans ses premiers recueils : *Tendresses premières, les Petites Légendes, les Flamandes, les Moines*, Verhaeren se révèle un réaliste puissant, un descriptif qui excelle à rendre les aspects, les coloris les plus violents des choses. Puis l'influence d'une longue maladie et d'angoisses douloureuses se marque dans les volumes suivants : *Les Soirs, les Débacles, les Flambeaux noirs*, qui ont quelque chose de morbide et d'halluciné. Enfin, le retour à la santé physique, à l'espoir, à la joie, inspire des livres tels que : *Les Apparus dans mes chemins, les Campagnes hallucinées, les Villages illusoires, les Mois* et surtout ceux-ci qui tiennent une place essentielle dans l'œuvre de Verhaeren : *Les Villes tentaculaires, les Visages de la Vie, les Forces tumultueuses, la Multiple Splendeur*. Verhaeren sort de lui-même pour devenir un poète social, plein de tendresse humanitaire et panthéiste, de foi fervente dans la science, d'optimisme lyrique. Malgré tout ce que cet optimisme a de fragile et d' « anarchique » (cette juste épithète est du conférencier), cette poésie de tourmenté, de trepidant, d'exalté et de fiévreux, en dépit des réserves qu'on pourrait faire sur la versification disloquée qu'il adopta en dernier lieu, Verhaeren est un artiste vigoureux, essentiellement flamand par son abondance et son riche coloris, un peintre largement réaliste des campagnes et des villes de son pays.

— Le 31 décembre 1908, la *Revue tournaisienne* a accompli sa quatrième année d'existence. S'adressant au grand public, elle n'est pas une revue d'érudition. Mais, sous l'habile direction de M. A. Hocquet, le très distingué conservateur des archives et de la bibliothèque de la ville de Tournai, ses rédacteurs s'appliquent à faire de la vulgarisation scientifique. Par ce moyen, la *Revue tournaisienne* parvient à jouer un rôle excellent puisqu'elle apprend petit à petit aux Tournaisiens l'histoire vraie de leur ville. Parmi

les articles publiés en 1908 par la *Revue tournaisienne*, on peut signaler, à côté des nombreuses notes historiques et archéologiques du directeur, les précieuses généalogies du comte P. A. du Chastel, les notices de M. Wattier sur les dictons et expressions populaires du Tournaisis, les articles de M. A. d'Herbomez sur le Collège de Tournai à Paris et sur les fournisseurs tournaisiens de la Cour de France au temps de Charles VI, quelques notes intéressantes de M. le docteur F. Desmons sur les quais de l'Escaut, etc., etc.

Italie.—La librairie Loescher, de Rome, qui, depuis deux ans, publiait à intervalles irréguliers une *Bibliographia archaeologica*, catalogue assez complet des derniers ouvrages parus sur l'archéologie et l'histoire antique, entreprend aujourd'hui un répertoire analogue pour l'histoire de l'art. Sans être une véritable bibliographie, et bien qu'elle ne soit, à proprement parler, qu'un catalogue de librairie, la *Bibliographia artistica* « donnant une liste très complète des ouvrages sur l'histoire de l'art du moyen âge jusqu'à nos jours dernièrement parus et en vente chez *(sic)* la librairie Loescher », peut permettre à ceux qu'intéresse l'histoire de l'art de se tenir au courant des principales publications sur la matière, à en juger au moins par le nº 1 (mars 1909). Noms d'auteurs et d'artistes sont rangés dans une seule liste alphabétique.

États-Unis. — Un ouvrage destiné assurément à piquer la curiosité et qui provoquera probablement des controverses passionnées est celui dont M. William Stone Booth annonce la prochaine publication à la librairie Houghton, Mifflin and Cº., de Boston, sous le titre de : *Some acrostic signatures of Francis Bacon, baron Verulam of Verulam, Viscount St. Alban.* M. Booth prétend, en effet, prouver par des acrostiches qu'il a découvrés que c'est au célèbre écrivain et homme d'Etat qu'il faut attribuer, non seulement les ouvrages connus sous le nom de Shakespeare, mais d'autres encore parus sous les noms de ou attribués à Spenser, Marlowe, Ben Jonson, Milton, etc.

Publications nouvelles. — *Die Wiederkunft Christi nach den Paulinischen* von F. Tillmann *Briefen, (Biblische Studien)* (in-8, Freiburg im Breisgau, Herder). — *Der Verfasser der Eliu-Reden (Job Kap.* 32-37). *Eine kritische untersuchung*, von W. Posselt *(Biblische Studien)* (in-8, Freiburg im Breisgau, Herder) — *Jésus de Nazareth. Notes historiques et critiques*, par E. Giran (in-12, E. Nourry) — *Jésus historique*, par C. Piepenbring (in-12, E. Nourry). — *Petite Bible illustrée des écoles*, par J. Ecker. Edition française par Un Père de la Compagnie de Jésus (petit in- 8, cartonné, Bloud). — *Œuvres choisies, oratoires et pastorales*, par Mgr Touchet. T. V (in-12, Lethielleux). — *Sur les pas de Jésus.* 1re série. *Bethléem-Nazareth*, par P.-F. Moureau (in-12, Haton). — *L'Évangile du Sacré-Cœur. Les Mystères d'amour du Cœur de Jésus*, par l'abbé J. Vaudon (in-12, Poussielgue). — *La Maternité adoptive de la Très Sainte Vierge. Étude de théologie*, par A. Largent (in-12, Roger et Chernoviz). — *Joseph d'après l'Evangile*, par *l'abbé* M. Caron (petit in-12, Haton).— *Les Jeunes Filles de l'Évangile, notes d'une retraite de jeunes filles*, par Mgr H. Bolo (in-12, Haton). — *Aux dames et aux jeunes filles. La Ferveur*, par l'abbé de Gibergues (in-12, Poussielgue). — *Les Larmes consolées*, par P.-C. Laurent (in-12, Haton). — *Nos Devoirs envers le prochain, intructions d'ap logétique*, par L. Désers (in-12, Poussielgue). — *De la Croyance en Dieu*, par C. Piat, 2e éd. (in-18, Alcan). — *L'Etre et le Connaître*, par H. Espinasse (in-8, Leroux). — *L'Expérience esthétique et l'Idéal chrétien*, par A. Loisel (in-8, Bloud). — *Le Subjectivisme*, par H. Ryner (in-8 carré, Gastein-Serge). — *Éléments de la théorie des pro-*

babilités, par E. Borel (gr. in-8, Hermann).— *Auguste Comte et son œuvre. Le Positivisme*, par G. Deherme (in-18, Giard et Brière). — *Agnostiques français. Positivisme et anarchie. Auguste Comte, Littré, Taine*, par le comte P. Cottin (in-18, Alcan). — *Chez un philosophe. Deux interviews*, par C. Fondet (in-18, Giard et Brière).— *Les Théories individualistes dans la philosophie chinoise. Yan-Tchou*, par A. David (in-16, Giard et Brière). — *L'Évolution psychique de l'enfant*, par le Dr H. Bouquet (in-16, Bloud). — *Le Fondement psychologique de la morale*, par A. Joussain (in-16, Alcan). — *L'Éducation française. L'Individu et les diplômes*, par A. Faure (in-12, Stock). — *Les Principes de l'évolution sociale*, par D. Aslanian (in-8, Alcan). — *Le Socialisme conservateur ou municipal*, par A. Mater (in-18, Giard et Brière). — *Cosmopolitisme*, par S. Tornudd (in-18, Giard et Brière). — *Ce que les pauvres pensent des riches*, par F. Nicolaÿ (in-16, Perrin). — *Travail et folie, influences professionnelles sur l'étiologie psychopathique*, par les Dr A. Marie et R. Marital (in-16, Bloud). — *Le Hachich. Essai sur la psychologie des paradis éphémères*, par R. Meunier (in-16, Bloud). — *Cours de physique conforme aux programmes des certificats et de l'agrégation physique*, par H. Bouasse. 5e partie. *Électroptique. Ondes hertziennes* (in-8, Delagrave). — *Les Oscillations électromagnétiques et la Télégraphie sans fil*, par le professeur Dr J. Zenneck; trad. de l'allemand par P. Blanchin, G. Guérard, E. Picot (2 vol. gr. in-8, Gauthier-Villars). — *Machines-outils, outillages, vérification, notion pratiques*, par P. Gorgeu (gr. in-8, Gauthier-Villars). — *Les Céréales*, par A. Desriot (in-16 cartonné, Hachette). — *L'Aviation. Ses débuts, son développement*, par F. Ferber (in-8, Berger-Levrault). — *Dans les airs. Aérostation, aviation; étude aérostatique*, par G. de la Landelle (in-18, Vivien). — *Aéronef dirigeable plus lourd que l'air (Hélicoptère). Influence du vent sur la marche de l'aéronef*, par A. Micciollo (in-8, Vivien). — *Les Hélices aériennes. Théorie générale des propulseurs hélicoïdaux et méthode de calcul de ces propulseurs pour l'air*, par S. Drzewiecki (in-8, Vivien). — *Aviation. Comment l'oiseau vole. Comment l'homme volera*, par W. Kress; trad. par R. Chevreau (in-8, Vivien). — *Les Aéronautes et les colombophiles du siège de Paris*, par F. Mallet (in-18, Vivien). — *Histoire de l'aviation. Avions et aviateurs d'hier, d'aujourd'hui, de demain*, par Turgan (in-8, Geisler). — *L'Homme s'envole, le passé, le présent et l'avenir de l'aviation* par le capitaine Sazerac de Forge (in-8, Berger-Levrault). — *État actuel et avenir de l'aviation, par* R. Soreau (in-8, Vivien). — *Les Maîtres de la musique. Trouvères et troubadours*, par P. Aubry (petit in-8, Alcan). — *Le Grec et le latin. Notions élémentaires de grammaire comparée, phonétique et morphologie*, par l'abbé Cliquennois (in-8, Poussielgue). — *Vingt années de rectorat. Discours de rentrée et annexes*, par Mgr Baunard (in-8, Poussielgue). — *Les Muses françaises, anthologie des femmes-poètes (*XXe *siècle). Morceaux choisis accompagnés de notices biographiques et bibliographiques*, par A. Séché. T. II. (in-12, Michaud).— *Le Cénacle de la muse française*, 1823-1827, par L. Séché (in-18, Mercure de France). — *La Poésie de Jean Aicard, portrait littéraire et choix de poèmes*, par J. Calvet (in-12, Hatier). — *L'Amphore*, par J. Segrestaa (in-16, Perrin). — *Crépuscule d'amour*, par G. Batault (in-16, Bibliothèque de l'Occident). — *Jeanne d'Arc*, drame en cinq actes, pour jeunes gens, par J. Grech (in-12, Haton). — *Le Cœur de Jeanne d'Arc*, drame historique en trois actes et apothéose, pour jeunes filles, par J. Grech (in-12, Haton). — *La Bienheureuse Jeanne d'Arc*, drame historique en quatre actes et douze tableaux, par l'abbé J. Oger (in-8, Haton). — *Lourdes et Bernadette*, drame historique en un prologue, cinq actes et dix

tableaux, par l'abbé J. Oger (gr. in-8, Haton). — *Bernadette et Lourdes*, drame historique en un prologue, cinq actes et dix tableaux, par l'abbé J. Oger (in-12, Haton). — *Une Fille de Fra-Diavolo*, petit opéra-comique en trois actes, avec un prologue, par J. Grech (in-12, Haton). — *Villa du Doux-Repos*, comédie en un acte pour jeunes filles, par C. Le Roy-Villars (in-12, Haton). — *Le Prix de la vie*, par H. Davignon (in-16, Plon-Nourrit). *Marie-Rose au couvent*, par J. Leroy-Allais (in-12, Plon-Nourrit). — *Bourgeoises artistes. Le Préjugé*, par H. Bezançon (in-16, Plon-Nourrit). — *Les Deux Routes*, par P. Tany (in-16, Perrin). — *Mémoires d'une 50 H. P.*, par B. Arosa (in-18, Stock).— *Nicole à Marie*, par G. Bergeret (in-16, Hachette). — *Le Drame du « Korosko »*, par Conan Doyle; trad. de l'anglais par H. Evie (in-16, Hachette). — *Inferna*, par C. Lucius (in-18, Garnier). — *Nuevo Libro de los exemplos*, por A. Casañal Shakery (in-12, Zaragoza, Gasca). — *Las Caracolas*, cuentos aragones, por J. Blas y Ubide (in-12, Zaragoza, Gasca). — *Le Journal d'une fille d'honneur*, par H. de Zobeltitz; trad. de l'allemand par J. Ritt (in-18, Colin). — *Le Cottage fleuri*, par L. des Ages (in-12, Haton). — *Fidèle à Dieu*, par F. de Nocé (in-12, Haton). — *La Famille Ellis*, par M. Auvray (in-8, Haton). — *Lettres de jeunesse. Études littéraires et sociales* (1892-1900), par J.-A. Coulangheon (in-12, Paulin). — *Les plus jolies lettres d'amour* recueillies et publiées par A. de Pène (in-12, Messein).— *De la Poésie scientifique*, par R. Ghil (in-8, carré, Gastein-Serge). — *Les Origines de la littérature française. Jehan Bodel, avec des commentaires sur le « Congé » de Baude Fastoul*, par E. Langlade (gr. in-8, F.-R. de Rudeval). — *Pages choisies des grands écrivains. Fontenelle* (in-18, Colin). — *Dans le jardin de Sainte-Beuve. Essais*, par G. Grappe (in-12, Stock). — *Flaubert, sa vie, son caractère et ses idées avant* 1857, par R. Descharmes (gr. in-8, Ferroud). — *Un Ami de Flaubert. Alfred Le Poittevin. Œuvres inédites précédées d'une Introduction sur sa vie et son caractère*, par R. Descharmes (gr. in-8, Ferroud). — *La Chanson des Nibelunge*; traduite du moyen-haut-allemand, avec une Introduction et des notes par J. Firmery (in-18, Colin). — *Vie et œuvre du comte Léon Tolstoï. Mémoires, souvenirs, lettres, extraits du Journal intime, notes et documents biographiques*, réunis, coordonnés et annotés par P. Birukov; trad. par J.-W. Bienstock. T. III (in-18, Mercure de France). — *Bon an, mal an*, par H. Lavedan 2e série (in-16, Perrin). — *Revue de géographie annuelle*, publiée sous la direction de C. Vélain. T. II. Année 1908 (in-4, Delagrave). — *La France et ses colonies au début du* XXe *siècle*, por M. Fallex et A. Mairey (petit in-8, Delagrave). — *Le Morvan. Étude de géographie humaine*, par le capitaine J. Levainville (gr. in-8, Colin). — *Impressions de Corse*, par E. Spalikowski (in-12, Maloine). — *Les Régions du Moï du Sud indo-chinois. Le Plateau du Darlac*, par H. Maître (in-16, Plon-Nourrit). — *Histoire sanglante de l'humanité*, par F. *Nicolaï* (in-12, Téqui). — *Figures de moines*, par E. Dimnet (in-16, Perrin). — *Saint Gildas de Ruis et la Société bretonne au* VIe *siècle* (493-570), par J. Fonssagrives (in-12, Poussielgue). — *Une sainte Figure. Mgr Anger Billards, chapelain de Notre-Dame de la Délivrance, etc.*, par V. Féli (in-16, Poussielgue). — *La Bienheureuse Jeanne d'Arc, son vrai caractère*, par M. Sepet (in-12, Téqui). — *La Cour du Roi Soleil*, par A. Parmentier (petit in-8, Colin). — *Les Grands Écrivains de la France. Mémoires de Saint-Simon*, édités par A. de Boislisle. T. XXI (in-8, Hachette). — *Documents sur la Révolution dans le Vaucluse. Correspondance intime du conventionnel Rovère avec Goupilleau (de Montaigu) en mission dans le Midi après la Terreur* (1794-1975), publiée d'après les documents originaux inédits avec une Introduc-

tion et des notes, par M. Jouve et M. Giraud-Mangin (in-8, Nîmes, Debroas). — *Jean de Bry* (1760-1835). *Le Congrès de Rastadt. Une Préfecture sous le premier Empire*, par L. Pingaud (in-8, Plon-Nourrit).— *L'Exil et la mort du général Moreau*, par E. Daudet (in-16, Hachette). — *Les Projets de restauration monarchique et le Général Ducrot*, par le vicomte de Chalvet-Nastrac (in-8, A. Picard et fils). — *Un Séjour à Lourdes. Journal d'un pèlerinage à pied. Impressions d'un brancardier*, par A. Retté (in-18, Messein). — *Le Premier Ministre constitutionnel de la guerre. La Tour du Pin. Les Origines de l'armée nouvelle sous la Constituante*, par L. de Chilly (in-8, Perrin). — *Trois Héros. Bataille de Beaumont-en-Argonne et passage de vive force du Pont de Mouzon les 30 et 31 août 1870. Mme Bellavoine. Maréchal des logis Collignon. Colonel Demange*, par le général F. Canonge (in-18, Garnier). — *Le 17e Corps à Loigny, d'après des documents inédits et les récits des combattants*, par le commandant H. de Sonis (in-8, Berger-Levrault). — *Souvenirs d'un Parisien*, par H. Boucher. 2e série (1853-1862) (in-16, Perrin). — *Études contemporaines. La Crise intime de l'Église de France. Les Prêtres démocrates. Le Sillon. Les Hypercritiques*, par P. Barbier (in-12, Lethielleux). — *La Crise religieuse. Non Credo*, par Timothéon (in-12, Gastein-Serge). — *Traditionnalisme et Démocratie*, par D. Parodi (in-18, Colin). — *Quelques propos d'un contre-révolutionnaire*, par G. Chardonchamp (petit in-8, Lethielleux). — *Un Siècle de politique allemande. Mémoires du prince Clovis de Hohenlohe. T. I et II*; trad. de P. Budry (2 vol. in-8, Conard). — *La Condesa de Bureta Dª Maria Consolación de Azlor y Villavicencio y el Regente Don Pedro Mª Ric y Monserrat, episodios y documentos de los sitios de Zaragoza*, por M. de Pano y Ruata (in-8, Zaragoza, Escar). — *La Enseñanza en España*, por el P. T. Rodriguez (in-18, Madrid, Millán). — *La Hongrie rurale, sociale et politique*, par le comte J. de Mailáth (in-8, Alcan). — *Les Sforza et les arts en Milanais*, 1450-1530, par G. Clausse (gr. in-8, Leroux).— *Le Réveil de la Turquie*, par H. Diamantopulo (in-8, Le Soudier). — *La Turquie nouvelle et l'Ancien Régime*, par J. Denais (in-8, Rivière). — *Au Maroc avec le général d'Amade*, par R. Rankin; trad. de l'anglais (in-16, Plon-Nourrit). — *The self-reconstruction of Maryland*, 1864-1867, by W. Starr Myers (in-8, Baltimore, the Johns Hopkins Press). — *La Intervención francesa en México, segun el archivo del mariscal Bazaine. Sexta parte (textos español y frances)*, publicado por G. Garcia. T. XXII (petit in-8, México, Vda. Bouret). — *La Vie de F. Chopin dans son œuvre*, par E. Ganche (in-18, Société des auteurs-éditeurs). — *Les Ex-libris de médecins et de pharmaciens, ouvrage complété par les listes internationales des ex-libris et devises des membres de ces corporations, suivi d'une Étude sur les marques personnelles macabres*, par Henry-André (in-8, chez l'auteur, Paris, 3, faubourg Saint-Jacques).

VISENOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

Imprimerie polyglotte FR. SIMON, Rennes.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PHILOSOPHIE

PHILOSOPHIE GÉNÉRALE. — LOGIQUE. — 1. *Leçons de philosophie et Plans de dissertations*. I. *Psychologie*, par l'abbé J.-B. DOMECQ. Tours, Cattier, s. d. in-8 cart. de 389 p., 8 fr. — 2. *Supplément au Dictionnaire de philosophie ancienne, moderne et contemporaine* (années 1906, 1907, 1908), par l'abbé ÉLIE BLANC. Paris, Lethielleux, s. d., in-4 de VI-154 p., 2 fr. — 3. *Leçons de logique et de morale*, par R. HOURTICQ. Paris, H. Paulin, 1908, in-12 de 322 p., 3 fr. — 4. *Cours de philosophie positive*, par AUGUSTE COMTE. T. IV et V. Paris, Schleicher, 1908, 2 vol. petit in-8 de VIII-389 et 411 p., 4 fr. — 5. *Les Grands Écrivains de la France. Œuvres de* BLAISE PASCAL. T. I, II et III, publiés suivant l'ordre chronologique, avec documents complémentaires, Introduction et notes par LÉON BRUNSCHWIG et PIERRE BOUTROUX. Paris, Hachette, 1908, 3 vol. in-8 de LXV-406, 574 et 600 p. 22 fr. 50. — 6. *Les Problèmes de la science et la Logique*, par FRÉDÉRIC ENRIQUES; trad. de l'italien par JULIEN DUBOIS. Paris, Alcan, 1909, in-8 de 256 p., 3 fr. 75. — 7. *Les Principales Théories de la logique contemporaine*, par P. HERMANT et A. VAN DE WAELE. Paris, Alcan, 1909, in-8 de 303 p., 5 fr. — 8. *Insuffisance des philosophies de l'intuition*, par CLODIUS PIAT. Paris, Plon-Nourrit, 1908, petit in-8 de 319 p., 5 fr.

PSYCHOLOGIE. — 9. *La Psychologie quantitative*, par J.-J. VAN BIERVLIET. Paris, Alcan, 1907, in-8 de 219 p., 4 fr. — 10. *Psycho-Physiologie de la douleur*, par MMlles IOTEYKO et M. STEFANOWSKA. Paris, Alcan, 1909, in-8 de 251 p., 5 fr. — 11. *Le Premier Éveil intellectuel de l'enfant*, par EDMOND CRAMAUSSEL. Paris, Alcan, 1909, in-16 de 200 p., 2 fr. 50. — 12. *L'Adolescence, étude de psychologie et de pédagogie*, par GABRIEL COMPAYRÉ. Paris, Alcan, 1909, in-16 de 196 p., 2 fr. 50. — 13. *Le Cœur humain et les Lois de la psychologie positive*, par ANTOINE BAUMANN. Paris, Perrin, 1909, in-16 de VIII-350 p., 3 fr. 50.

MORALE ET SOCIOLOGIE. — 14. *Éthique, droit et politique*, par ARTHUR SCHOPENHAUER; trad. de l'allemand avec Préface et notes par AUGUSTE DIETRICH. Paris, Alcan, 1909, in-16 de 188 p., 2 fr. 50. — 15. *La Morale naturelle*, par J.-L. DE LANESSAN. Paris, Alcan, 1908, in-8 de 412 p., 7 fr. 50. — 16. *L'Expérience morale*, par F. RAUH. 2e éd. Paris, Alcan, 1909, in-8 de VI-236 p., 3 fr. 75. — 17. *Esquisses de morale et de sociologie*, par EUGÈNE LEROY. Paris, H. Paulin, 1909, in-16 de 175 p., 2 fr. — 18. *La Sensibilité individualiste*, par G. PALANTE. Paris, Alcan, 1909, in-16 de 140 p., 2 fr. 50. — 19. *La Morale de l'ironie*, par FR. PAULHAN. Paris, Alcan, 1909, in-16 de 170 p., 2 fr. 50.— 20. *Démocratie, patrie et humanité*, par J. GIROD. Paris, Alcan, 1908, in-16 de II-172 p., 2 fr. 50. — 21. *L'Idéal du* XIXe *siècle*, par MARIUS-ARY LEBLOND. Paris, Alcan, 1909, in-8 de X-328 p., 5 fr.

HISTOIRE ET CRITIQUE. — 22. *Pascal et son temps*, par FORTUNAT STROWSKI. 3e partie. *Les Provinciales et les Pensées*. Paris, Plon-Nourrit, 1908, in-16 de 419 p., 3 fr. 50. — 23. *La Philosophie de Leibniz, exposé critique*, par BERTRAND RUSSELL; trad. de l'anglais par JEAN et RENÉE-J. RAY. Paris, Alcan, 1908, in-8 de XVI-233 p., 3 fr. 75. — 24. *Leibniz, avec de nombreux textes inédits* et une Introduction par JEAN BARUZZI. (Collection *La Pensée chrétienne*). Paris, Bloud, 1909, in-16 de 386 p., 5 fr. — 25. *La Théorie idéologique de Galluppi dans ses rapports avec la philosophie de Kant*, par F. PALHORIÈS. Paris, Alcan, 1909, in-8 de 193 p., 4 fr. — 26. *Les Grands Philosophes. Rosmini*, par F. PALHORIÈS. Paris, Alcan, 1908, in-8 de XI-398 p., 7 fr. 50. — 27. *El Positivismo, su historia y sus errores*, por JOSÉ M. DE JESÚS PORTUGAL. Barcelona, Subirana, 1908, in-12 de 320 p., 2 fr. — 28. *Cournot et la Renaissance du probabilisme au* XIXe *siècle*, par F. MENTRÉ. Paris, Marcel Rivière, 1908, in-8 de VIII-651 p., 12 fr. — 29. *La Philosophie sociale de Renouvier*, par ROGER PICARD. Paris, Marcel Rivière, 1908, in-8 de 344 p., 7 fr. 50. — 30. *Le Déterminisme économique de Karl Marx. Recherches sur l'origine de l'évolution des idées de justice, du bien, de l'âme et de Dieu*, par PAUL LAFARGUE. Paris, Giard

et Brière, 1909, in-18 de 384 p., 4 fr. — 31. *Anti-Pragmatisme. Examen des droits respectifs de l'aristocratie intellectuelle et de la démocratie sociale*, par Albert Schinz. Paris, Alcan. 1909, in-8 de 309 p., 5 fr. — 32. *Pragmatisme et Modernisme*, par J. Bourdeau. Paris, Alcan, 1909, in-16 de vii-238 p., 2 fr. 50. — 33. *Revue des sciences philosophiques et théologiques*. 2e année, 1908. Le Saulchoir, à Kain (Belgique), gr. in-8 de 873 p., 12 fr. — 34. *Études et controverses philosophiques*, par l'abbé Eugène Lanusse. Paris, Roger et Chernoviz, 1909, in-12 de iv-323 p., 3 fr.

Philosophie générale. — Logique. — 1. — Aucun professeur de philosophie n'est satisfait du manuel qu'il recommande à ses élèves; cela est inévitable, le cerveau de chacun d'entre eux faisant subir une déviation à la pensée d'autrui, et cela est heureux puisqu'après quelques années d'enseignement et d'expérience, le maître conçoit toujours et accomplit quelquefois le projet de rédiger son cours et de l'offrir au public cultivé. C'est ainsi que M. J.-B. Domecq a publié ses *Leçons de philosophie et Plans de dissertations*. I. *Psychologie*. C'est un des meilleurs traités que nous connaissions : la doctrine est sûre, l'exposition nette et précise, les divisions excellentes. L'auteur s'entend à condenser les idées essentielles, sans inutiles développements. Chaque leçon est suivie d'un tableau analytique; enfin, les lectures recommandées et les ouvrages à consulter dirigeront et aideront les élèves et permettront aux mieux doués de compléter leur instruction philosophique.

2. — Mgr Élie Blanc, professeur à l'Université catholique de Lyon, vient d'ajouter à son *Dictionnaire de philosophie* un *Supplément* où sont indiqués les noms et les travaux mis en lumière pendant ces trois dernières années. On trouvera, résumés en 160 pages, quantité de renseignements intéressants et précieux, qu'on chercherait vainement ailleurs. Les articles : *Aristote*, *Bergson*, *W. James*, *Modernisme*, etc. témoignent des qualités d'information et d'appréciation judicieuse qui ont valu une place à part à Mgr Élie Blanc, parmi les penseurs catholiques contemporains.

3. — Faut-il répéter ce que nous avons écrit, ici même, il y a six mois à propos du livre de M. Hourticq : *Leçons de logique et de morale*? — C'est un manuel clair et parfois un peu trop concis, qui s'inspire beaucoup trop des idées de M. Durkheim, c'est à dire du positivisme sociologique.

4. — MM. Schleicher poursuivent la publication des *Cours de philosophie positive* d'Auguste Comte. Les tomes IV et V sont consacrés à la Physique sociale. On y trouve les considérations sur la statique et la dynamique sociales qui ont fait fortune, et aussi l'exposé de la loi des trois états : théologique, métaphysique et scientifique. Il est facile de se convaincre des emprunts que nos sociologues ont faits au fondateur du positivisme; son influence demeure considérable, continuelle et désastreuse.

5. — La collection des *Grands Écrivains de la France* vient de s'enrichir de trois volumes contenant les *Œuvres de Blaise Pascal* jusqu'en 1654, époque de ce qu'on a nommé sa seconde conversion. On y trouvera spécialement les écrits se rapportant à ses travaux de mathématiques et de physique, sa correspondance scientifique et aussi un grand nombre de lettres sur divers sujets. Le discours sur les Passions de l'Amour y est résolument attribué à Pascal. Mais ce qui fait le mérite exceptionnel de cette édition, c'est, avec sa netteté et son élégance typographiques, la série d'Introductions et de notes qui éclairent et interprètent les textes. M. Brunschwig, auquel nous devons plusieurs éditions des *Pensées*, s'est chargé de la partie littéraire; M. Pierre Boutroux, professeur au Collège de France, a commenté la partie scientifique. Tous deux ont heureusement appliqué les méthodes d'une critique judicieuse et pénétrante. Enfin, quantité d'opuscules, lettres ou biographies dus aux parents et amis de Pascal, complètent et expliquent son œuvre glorieuse. Tous ses admirateurs sauront gré à MM. Brunschwig et Boutroux de s'être si bien acquittés de leur tâche et attendent avec impatience les volumes qui restent encore à publier.

6. — Dans son livre : *Les Problèmes de la science et la Logique,* un professeur de l'Université de Bologne, M. F. Enriques, cherche à déterminer les lois de la Gnoséologie ou théorie générale de la science. Puisque celle-ci se compose de notions, fruits de nos opérations intellectuelles, on peut et on doit se demander comment ces notions se forment, à quels objets elles correspondent, de quelle manière elles s'accordent entre elles, quelle est leur origine et quelle est leur valeur. — Le sens de ces problèmes est établi dans une Introduction qui sert de premier chapitre; le second examine les faits et théories; le troisième résout les principaux problèmes de la logique formelle et de la logique réelle. La préoccupation dominante de l'auteur c'est d'exorciser le fantôme de l'absolu; à la fois positive et critique, sa méthode s'en tient d'une part aux phénomènes et à leurs rapports, de l'autre à leurs représentations, et distingue les éléments objectifs et subjectifs de la connaissance sans faire appel à la métaphysique. D'où une série de tours de force où s'avère la virtuosité d'un dialecticien raffiné mais qui nous donne l'impression d'un *sport* difficile, ingénieux et stérile.

7. — L'ouvrage de MM. Hermant et Van de Waele : *Les Principales Théories de la logique contemporaine*, est un exposé critique des systèmes imaginés et élaborés en Allemagne, en Angleterre et en France pour formuler un art d'arriver au vrai et définir le vrai lui-même. En Allemagne, Riehl et Wundt admettent ce principe : « Ce qui est perçu, est. » C'est le réalisme naïf.— Lasson et Michelet réduisent, avec Hégel, l'être à la pensée; c'est l'idéalisme absolu. Les néo-criticistes, tels que Lange et Volkelt, affirment l'existence des données expéri-

mentales, reçues dans les formes *a priori* de la sensibilité et organisées par l'application des catégories de l'entendement. Schuppe réduit la vérité à l'association et à la concordance universelle de tous les actes de la pensée; il fonde la théorie de l'immanence développée par de nombreux disciples. Plus indépendants, Lotze, Sigwart, Erdmann semblent plus ou moins rattacher, de diverses manières, l'existence du monde à l'existence du moi. Von Hartmann et Natorp relient notre connaissance à des lois de vérité objective, et font revivre une sorte de chose en soi, qui serait l'unité persistante sous la mobilité des apparences, analogue à la volonté, fond et source de l'être, de Schopenhauer. Opposés à ce réalisme transcendental, les empirio-criticistes tels que Mach et Avenarius, ne voient dans la conception philosophique qu'une évolution progressive de la connaissance vulgaire, une interprétation scientifique de l'expérience, une liaison de plus en plus parfaite et toujours provisoire de nos idées. Nous retrouverons, avec des variantes, ces diverses orientations de la pensée dans les écoles anglaises, réalistes avec Spencer et Sidgwick; idéalistes avec Green, Bradley, Hobbhouse et Bosanquet; pragmatistes avec l'Américain W. James et le professeur d'Oxford, Schiller, qui définissent la vérité en fonction d'utilité. L'École française est représentée par M. Lachelier, qui fait appel à la croyance pour atteindre l'être réel; par M. Fouillée qui n'attribue de réalité et de certitude immédiates qu'aux faits de conscience; par M. Weber qui, poussant l'idéalisme à ses conséquences extrêmes, ne reconnaît de réel que l'être logique, la pure et seule affirmation; par M. Liard qui exclut l'existence du domaine de la logique pour l'attribuer à la psychologie; par M. Thouverez, qui proclame et sauvegarde les droits du réalisme métaphysique. Enfin, quelques pages sont consacrées aux néo-scolastiques : Mgr Mercier, MM. de Wulf, Domet de Vorges, É. Blanc, qui maintiennent le réalisme « naïf » et le défendent par des preuves empruntées à Aristote et à saint Thomas. Naturellement, au cours de ces pages, sont relatées les opinions sur l'essence du jugement, la portée de l'induction, la valeur du syllogisme. Dans la conclusion, MM. Hermant et Van de Waele nous font connaître leur propre système, mixture d'éléments hétérogènes, où criticisme, évolutionnisme et empirisme se joignent comme ils peuvent, non sans se gêner. Considéré comme une revue et un recueil des travaux contemporains sur la logique, cet ouvrage est important et remarquable: lecture variée, érudition considérable, labeur persévérant et louable, tels sont ses mérites. Mais c'est un chef-d'œuvre de confusion, d'entassement indigeste, de disproportion. Le dédain que ces auteurs témoignent au réalisme est à la mode et tranche sommairement les questions les plus graves; mais il est injustifié et inintelligent.

8. — Quels sont les philosophes qui croient à l'existence du monde

extérieur, de Dieu, du devoir? On ne peut guère les considérer que comme des réalistes « naïfs ». M. Piat, aux yeux duquel l'univers est créé par un Être intelligent et pour une fin morale, dénonce une des principales raisons de l'idéalisme, de l'athéisme, de l'amoralisme dans son livre : *Insuffisance des philosophies de l'intuition*. L'intuition sert à tout et ne suffit à rien. C'est elle qui amène Stuart Mill à définir la matière : une possibilité permanente de sensations, Bergson à enfermer la perception extérieure dans la conscience, H. Spencer à n'admettre que des raisonnements relatifs; elle est impuissante à atteindre l'être sous les apparences. En théodicée, elle nous a valu la preuve ontologique de saint Anselme qui passe du logique au réel, la vision en Dieu de Malebranche et de Fénelon qui implique la confusion de l'indéfini et de l'infini, l'expérience du divin de W. James, qui est un mysticisme irrationnel et vide. En morale enfin, l'intuition ne conçoit pas l'idée vraie du devoir, n'explique pas la délibération, le souvenir, l'acte libre sans lesquels il n'y a pas de sujet moral, n'établit pas l'harmonie du devoir et du bonheur. Il faut que nous passions du « donné » à ce qui ne l'est pas pour posséder le réel, insaisissable en dehors de nos inférences rationnelles. Les concepts de notre esprit sont notre vrai trésor intellectuel : ils diffèrent de nos représentations sensibles et leur sont très supérieurs. Telle est la thèse affirmée, soutenue et développée par l'éminent professeur de l'Institut catholique de Paris, dont on connaît la vigueur et la souplesse dialectiques, la pénétration dans l'exposition, l'analyse et la critique des systèmes et le talent d'écrivain. Seules, les pages destinées à l'objectivisme d'Aristote nous paraissent discutables. Nous n'oserions dire que « sa doctrine ne répond pas à la critique aiguë qu'on a faite, en notre temps, des conditions de la connaissance humaine », car nous croyons qu'on ne peut échapper au scepticisme qu'en admettant, avec le philosophe de Stagyre l'objectivité de nos sensations.

Psychologie.— 9. — *La Psychologie quantitative*, de M. J.-J. Van Biervliet, se compose de trois études distinctes : la Psychophysique, la Psychophysiologie, la Psychologie expérimentale. — Il expose et critique dans la première, les travaux de Fechner, de Delbœuf, de Münstenberg pour corriger la loi de Weber destinée à mesurer les rapports entre la sensation et l'excitation. « Toute tentative de mensuration des sensations est actuellement impossible. » L'école de Leipzig fondée par Wundt détermine surtout la durée des processus conscients et s'attache à l'étude des courants nerveux. L'école expérimentale se dégage et se détache des problèmes métaphysiques, étudie les phénomènes sans se préoccuper de leur nature intime; elle a perfectionné les méthodes, multiplié les enquêtes pour étudier les variations de la perception, de la sensibilité, de la mémoire chez divers sujets.

MM. Binet, Bourdon, Toulouse, en des laboratoires bien outillés, ont institué des expériences intéressantes. Parmi ces chercheurs, M. Van Biervliet occupe un rang distingué par ses travaux laborieux, ingénieux et savants. Il est entendu que les psychologues empiriques ne font plus de métaphysique; mais, en ce cas, ont-ils le droit d'écrire : « L'homme plus intelligent, plus esthète, plus moral, est le produit de la culture de certains centres, particulièrement développés, sous l'action du milieu renforcée par celle de l'hérédité. » Cette phrase est une négation de la psychologie rationnelle, ce qui est une manière — mauvaise — de faire de la métaphysique.

10. — Nous ressentons tous la souffrance, mais nous serions assez embarrassés pour la définir; MM^lles^ Ioteyko et Stefanowska l'ont essayé dans le volume : *Psycho-Physiologie de la douleur*. La tâche est difficile et complexe, car les éléments de la douleur sont multiples et divers. Il faut déterminer ses causes, ses organes, ses signes, ses expressions, ses variétés, ses aspects; et c'est l'objet de nombreux détails aussi bien choisis que mal présentés et agencés. Avec les matériaux que renferment ces pages, on pourrait, en les classant, en les divisant, en les ordonnant, composer une utile et intéressante monographie. D'autant plus qu'aux observations des physiologistes et des psychologues, les deux doctoresses ont ajouté des théories nouvelles : par exemple sur l'asymétrie de la douleur : le côté gauche du corps est plus sensible que le côté droit; sur l'excitant de la douleur : elle est due à une intoxication des terminaisons nerveuses dolorifiques et produite par des substances algogènes nées au moment de l'excitation forte. Ce sont des interprétations, tout au moins vraisemblables, d'expériences bien conduites. On doit encore louer une très complète bibliographie et aussi des considérations justes et élevées sur le rôle de la douleur qui n'auraient besoin que d'être très peu perfectionnées pour fournir une justification chrétienne de la Providence.

11. — Ce n'est pas seulement dans un but pédagogique qu'il importe d'étudier la plante humaine dès son éclosion, mais aussi pour se rendre compte de son évolution psychologique, en marquer les étapes, les degrés et les progrès. *Le Premier Éveil intellectuel de l'enfant*, par M. E. Cramaussel, est un ouvrage destiné à exposer les divers aspects de la vie mentale, d'après des observations attentives et minutieuses, dont furent l'objet de jeunes sujets âgés de dix-huit à trente-deux mois. L'auteur cherche d'abord comment se forment les sensations, distinctes des impressions et réactions nerveuses; elles se groupent par l'association, se conservent dans la mémoire, se fixent au moyen de l'attention. Mais c'est l'intuition qui l'unit à une réalité consistante, avec une spontanéité, une fraîcheur, une vivacité qui s'émoussent au contact des choses et par l'effet de l'habitude. Nous assistons ensuite

à l'élaboration du langage avec ses hésitations, ses tâtonnements, ses inventions, ses trouvailles; puis vient le concept qui « peut être considéré comme résultant d'un ordre établi entre les intuitions ». (Nous croyons qu'il est plus et mieux que cela; il dépasse les données de l'intuition.) Enfin le jugement et le raisonnement complètent et ferment le cycle des opérations intellectuelles. — Ces pages, nettement et agréablement écrites, apportent une contribution intéressante à la psychologie infantile; les faits sont choisis et interprétés avec discernement.

12. — *L'Adolescence, étude de psychologie et de pédagogie*, par M. G. Compayré, continue le précédent ouvrage: âge de transition, âge ingrat, caractérisé physiologiquement par la puberté, cette époque de la vie présente des phénomènes qui lui sont propres. A la croissance physique, au développement des organes correspondent une activité mentale, un peu confuse mais féconde, une éclosion de sentiments plus ardents que mesurés, plus enthousiastes qu'ordonnés. Pour étudier cet état nous pouvons recourir aux Mémoires, journaux, confidences écrits avec prédilection, entre quatorze et dix-huit ans : la conception de la vie qui s'ébauche en ces jeunes cerveaux indique la direction qu'une sage éducation peut et doit leur donner. M. Compayré estime « que la psychologie du jeune homme et la psychologie de la jeune fille seront toujours distinctes ». Vérité fondamentale oubliée ou méconnue par un trop grand nombre d'éducateurs et de « faiseurs de programmes ». Ce petit livre qui donne à penser et résout, sans formules prétentieuses, beaucoup de problèmes de l'ordre pratique, est, dans l'ensemble, judicieux et attrayant. Il serait excellent s'il faisait une part à la vie religieuse des adolescents et indiquait l'influence des croyances sur leur pensée et sur leur vie.

13. — *Le Cœur humain et les Lois de la psychologie positive* comprend deux parties : I. Analyses et généralisations. Le cœur est la synthèse des penchants égoïstes et des penchants altruistes : leur combinaison subordonne les premiers aux seconds et établit l'équilibre moral, loi de notre existence. Cet état d'âme n'influe pas seulement sur notre vie affective et sur nos décisions, mais encore dirige et domine l'exercice de nos facultés intellectuelles; la science, l'art, la pensée n'acquièrent leur valeur et leur dignité que par l'altruisme. — II. Examen de quelques problèmes particuliers. Il s'agit d'appliquer à des cas particuliers les théorèmes généraux de la science morale. Les deux penchants altruistes : attachement et soumission, expliquent et justifient la plupart des anomalies apparentes de l'ordre intellectuel, moral, esthétique et social; surtout, ils se manifestent comme des normes suprêmes de l'existence. M. Baumann, l'auteur de ce livre, positiviste convaincu, déduit du système d'A. Comte des conséquences que le maître n'avait

pas prévues. Son langage, en dépit de la sécheresse rigide de ses principes, est souvent élevé et délicat et l'on est surpris que cet écrivain, qui ne croit ni à Dieu, ni à l'âme, ni au devoir, s'exprime parfois comme un disciple de Jouffroy ou de Cousin.

Morale et Sociologie. — 14. — M. A. Dietrich poursuit la traduction des Parerga et Paralipomena de Schopenhauer; le présent volume intitulé : *Éthique, droit et politique*, a pour objet les sciences morales : « Dire que le monde a purement une signification physique et non morale, c'est l'erreur la plus grande et la plus pernicieuse, l'erreur fondamentale, la véritable perversité d'opinion. » On ne saurait mieux dire; malheureusement, nous apprenons, dans le même essai, que « le *Liberum arbitrium indifferentiæ* sous le nom de liberté morale, est un délicieux jouet pour les professeurs de philosophie. Il faut le leur laisser à ces gens spirituels, honnêtes et de bonne foi. » Or, la morale sans la liberté est juste aussi réelle que la science sans intelligence. Il n'en reste pas moins que le philosophe de Francfort critique la morale formelle d'E. Kant. La politique emprunte à la morale les principes du droit déterminant les limites du juste et de l'injuste, et s'empresse de les violer. Cette thèse est développée sous la forme paradoxale et humoristique qui a fait la fortune de Schopenhauer, bien plus que la profondeur de sa pensée. Et on ne peut nier que cette verve ne soit amusante, qu'elle n'embellisse parfois une idée juste: « Chaque séparation donne un avant-goût de la mort et chaque nouvelle rencontre un avant-goût de la résurrection. » Mais elle est souvent inconvenante et imprégnée d'une saveur grossière d'impiété canaille.

15. — *La Morale naturelle*, de M. de Lanessan, est la suite et l'antithèse de sa *Morale des religions*. Le livre débute par l'examen et la condamnation sommaire des systèmes de morale, religieux, métaphysiques, hédonistes, utilitaires, évolutionnistes, etc. On regrettera quelques omissions, mais on sera dédommagé par l'exposé des idées géniales de MM. E. Véron, Letourneau et Yves Guyot. La morale n'est que l'organisation des besoins humains, spécialement des besoins de nutrition, de reproduction et d'activité. Sous leur double forme égoïste et altruiste, ils engendrent, par leurs combinaisons diverses et complexes, nos devoirs individuels, familiers et sociaux sans qu'il soit requis ou possible de faire intervenir des entités invisibles et chimériques. La morale plonge ses racines dans la biologie, dont elle dérive uniquement. N'objectez pas à l'auteur que, s'il en est ainsi, elle nous sera commune avec les animaux, car c'est précisément ce qu'il affirme. « Il n'est pas plus difficile de faire un honnête homme qu'un chien savant. » Vous trouverez, en ce livre, les procédés et recettes qu'il convient de mettre en œuvre et les portraits du citoyen idéal et de la citoyenne ai-

mable de la cité future. En attendant, ceux « qui tiennent absolument à avoir un libre arbitre, une âme et un Dieu » doivent en faire leur deuil. — Bien qu'il mette son orgueil à se donner pour un être purement matériel, M. de Lanessan n'est incapable ni d'intelligence ni de réflexion; mais en présence de l'édifice qu'il a voulu construire pour abriter les générations libre-penseuses, songeant qu'il prodigua jadis ses soins à la marine française, nous sommes tentés de lui appliquer les vers de Boileau :

> Vous êtes, je l'avoue, ignorant médecin,
> Mais non pas habile architecte.

16. — Très peu de temps avant sa mort, M. Rauh publiait une deuxième édition de son ouvrage : *L'Expérience morale*, mais qui est précédée d'une Préface nouvelle où il précise son idée maîtresse qui paraît bien être formulée dans cette phrase : « J'oserai presque dire que la morale commence par la science impersonnelle pour aboutir à la polémique, aux personnalités, et cela, non pas seulement pour adapter à des circonstances contingentes des principes établis par ailleurs, mais pour établir les principes mêmes de l'action. » La manière dont est développée cette théorie réduit la morale à un ensemble de règles empiriques essentiellement relatives, naturellement contingentes et principalement subjectives. D'autres expliquent de même les lois de la nature, et d'autres les lois de la pensée; mais quelques précautions qu'ils prennent et quelques réserves qu'ils énoncent, ils aboutissent, en fait et en droit, au scepticisme.

17. — Les *Esquisses de morale et de sociologie*, par M. Eugène Leroy, s'inspirent des idées de MM. Lévy-Brühl, Durkheim et Bourgeois. L'auteur nous montre la morale distincte de l'esthétique, indépendante de la métaphysique, unie au bonheur, positive, particulière, perfectible; elle repose sur la solidarité physiologique, économique, morale, dont les devoirs individuels (respect de la vie, de la pensée) sont des formes et les obligations sociales des conséquences. Ces brèves leçons se complètent par des extraits de divers ouvrages; l'idée serait excellente si ces fragments n'étaient trop souvent choisis en des livres pernicieux ou en des chroniques insignifiantes. Après tout, des « moralistes » tels que Zola, Jaurès ou A. France ne déparent pas les théories « laïques », au pire sens du mot, d'un philosophe, capable cependant de composer une œuvre meilleure, car il n'est pas dépourvu de cohérence dans les idées.

18. — M. G. Palante n'est pas dupe des sociologues, des solidaristes, des économistes, des syndicalistes et s'avère plutôt comme un partisan de l'individualisme, un apologiste de l'autonomie de la personne humaine, un fervent du culte du moi. L'attitude fière et lointaine d'un Benjamin Constant, d'un Vigny, d'un Stendhal lui semble un

signe de noblesse : le sentiment de la *différence* sépare un homme du troupeau social, où ses qualités spontanées et singulières s'émoussent et s'absorbent. L'amitié s'oppose par ses choix et ses préférences aux banales liaisons, aux promiscuités dégradantes qu'engendre la sociabilité. Aux isolés que la pression sociale gêne, offusque, meurtrit, l'ironie offre une reprise, une revanche, presque une délivrance. Mais l'individualisme cherche à secouer le joug de la morale et la déclare, suivant son tempérament, inefficace ou odieuse, vaine ou tyrannique. Cependant il ne faut pas confondre l'individualisme, l'impitoyable réalisme de ceux qui essaient de s'accommoder au déterminisme social, avec l'anarchisme, idéalisme exaspéré et fou qui se révolte et cherche à le briser. Les différentes études où sont développées ces idées, avec talent, dans un très bon style, sont réunies sous ce titre qui les explique et les résume : *La Sensibilité individualiste*. Si M. Palante était chrétien, il trouverait une conciliation des droits personnels et des devoirs sociaux dans la doctrine qui exalte la conscience, exige la justice et glorifie la charité.

19.—*La Morale de l'ironie* de M. F. Paulhan est un essai pour résoudre le conflit essentiel entre la nature et la condition humaines. La contradiction est le fonds de notre être puisque notre moi s'oppose au groupe où il doit vivre, par ses penchants égoïstes, et que, d'autre part, il ne peut se développer physiquement, intellectuellement et moralement sans lui. D'où le rôle de la morale qui règle notre activité afin de la rendre fructueuse pour la société, mais aussi, ses inévitables et perpétuels mensonges pour nous imposer les lois universelles, alors qu'elles sont relatives à notre situation dans le temps et dans l'espace, aux besoins divers et aux aspirations mobiles de chacun de nous. Ici encore, si nous sommes forcés d'obéir, nous ne serons pas dupes de notre soumission et nous revendiquerons et recouvrerons notre indépendance par l'ironie. Cette attitude désabusée nous permettra de nous dégager et témoignera que nous ne conservons pas d'illusion sur la valeur de nos actes et de nos sentiments. En somme, il ressort de ce livre que la morale est l'état d'équilibre instable auquel tend une espèce animale déséquilibrée que « le rire » élève au-dessus des autres. — Nous ne voyons pas pourquoi M. Paulhan, philosophe ingénieux et subtil, déploie tant d'esprit pour démontrer à l'homme qu'il n'est qu'une bête.

20. — M. Girod ressent pour la République un amour attentif, vigilant et fervent : c'est son droit. Il essaie de nous le faire partager par son livre : *Démocratie, patrie et humanité*. La démocratie est la meilleure des formes de gouvernement ; la famille, l'école, l'armée, la femme jouent dans sa constitution, sa formation, sa propagation, son embellissement, un rôle salutaire. Loin d'être hostile à l'idée de patrie,

elle la défend et l'exalte ; mais elle couronne toutes ses affections par le culte de l'humanité. « Les faits permettent de constater que, de plus en plus, la démocratie s'éclaire et s'élève en s'éclairant, et qu'elle tend à devenir vraiment une *aristocratie*, au sens exact du terme, c'est-à-dire un régime où les *meilleurs gouvernent* (c'est M. Girod qui souligne) parce que, de mieux en mieux la masse améliorée sait les discerner et les choisir, afin de se gouverner par eux. » — Et dire que l'auteur de ce livre, qui se montre parfois sensé et modéré, repousse le christianisme parce qu'il implique un acte de foi !...

21. — Nous voudrions bien savoir au juste ce que M. Marius-Ary Leblond a prétendu prouver dans son ouvrage : *L'Idéal du* XIXe *siècle*? Essayons de le résumer : I. L'Évolution de l'idée de l'âge d'or. Autrefois on l'imaginait dans le passé, à l'origine de l'humanité, on le figurait en des mythes paradisiaques. Au siècle dernier, on l'entrevoit dans l'avenir comme le terme d'une évolution, la perfection de notre activité, la réalisation de nos désirs. — II. Le Rêve du bonheur dans Rousseau et Bernardin, éducateurs du XIXe siècle. Rousseau est un esprit constructeur « dont les excès de bon sens touchent à la folie », et qui, par le sentiment de la nature, a indiqué et tracé la voie vers le bonheur, non, comme on l'a cru faussement et prétendu injustement, en ennemi de la société, mais en adversaire des principes abstraits et des conventions artificielles ; son disciple Bernardin a cherché dans l'exotisme des images pour figurer et faire désirer la réalisation de son optimisme. — III. L'élaboration du sentiment du bonheur. Le romantisme a mis en œuvre et singulièrement enrichi les éléments de notre idéal; culte de la force, individualisme, panthéisme scientifique, primitivisme chrétien, biblisme, hellénisme, hindouisme, beauté, silence et solitude, concourent à dessiner, à colorer, à animer le rêve qui nous enchante. — IV. Le couple, la famille, la société. Ce sont les réalisations des désirs de bonheur, des applications des idées optimistes. En somme, le socialisme sera esthétique ou il ne sera pas; il faut imprégner de beauté nos théories sociales et les vivifier pour l'art qui est l'anticipation et l'interprétation des réalités désirables et aimables. — Ces pages sont pleines d'indications, d'allusions, de suggestions, de suppositions... et d'illusions. Elles dénotent des lectures très nombreuses et variées, des réflexions pénétrantes renfermant des détails curieux, assez mal liés les uns aux autres et cherchent, sans y parvenir, à nous convaincre que l'homme peut être heureux sans croire à l'âme immortelle et au Dieu éternel.

Histoire et Critique. — 22. — M. Strowski poursuit avec une intelligence persévérante son *Histoire du sentiment religieux en France au* XVIIe *siècle*. Le dernier volume qu'il ait publié est intitulé : *Pascal et son temps. Les Provinciales et les Pensées*. Il n'est guère de

sujet plus fréquemment abordé par les historiens de notre littérature, mais il n'est pas épuisé, puisque M. Strowski trouve le moyen de le renouveler et de l'enrichir par des documents nouveaux, et surtout par l'interprétation judicieuse de textes ou d'événements ignorés ou négligés par de précédents critiques. Il défend la bonne foi du merveilleux écrivain auquel nous devons les *Petites Lettres*, mais il n'approuve pas toutes ses attaques contre les jésuites. Il est très facile de montrer que l'immortel pamphlétaire n'a rien compris à l'esprit et aux principes de la casuistique, qu'il a calomnié ses adversaires — inconsciemment, sans doute, mais réellement. Il a contribué largement à répandre le jansénisme, qui fut une hypocrite et redoutable hérésie. On pouvait aisément railler les puérilités et condamner le laxisme de certaines décisions, mais ces ridicules et ces excès ne prouvent rien contre le probabilisme, système chrétien et humain, qui concilie les exigences de la loi et les droits de la liberté. Nous serions donc plus sévère pour Pascal que ne l'a été M. Strowski qui a écrit un chapitre intéressant au sujet des apologies qui ont précédé les *Pensées*. Celles-ci offrent des problèmes à notre examen et à notre méditation. Profondes et sublimes, certes, elles ne laissent pas que de nous déconcerter parfois par leurs antinomies. On y trouverait, avec les éléments d'une démonstration classique de la crédibilité du christianisme, des anticipations et des germes des méthodes modernes, séduisantes et dangereuses, parce qu'elles font une part trop considérable au subjectivisme et discréditent cette raison dont elles sont pourtant obligées de se servir. C'est un des mérites de cet ouvrage de soulever tant de questions importantes qui passionnent et inquiètent les âmes humaines. La finesse et la fermeté, la délicatesse et la précision, la simplicité et l'élégance sont les traits caractéristiques de cet écrivain sincère et informé dont l'autorité grandit à mesure qu'il développe sa pensée, et qui sait trouver le moyen d'être à la fois personnel et objectif. Il s'est placé certainement par son talent et sa science au premier rang des historiens de notre littérature philosophique.

23. — *La Philosophie de Leibniz, exposé critique*, par M. Bertrand Russell, est un livre répandu en Angleterre, et il faut remercier Mme et M. Ray, les traducteurs qui l'ont fait connaître au public français. L'interprétation du professeur de Cambridge est très ingénieuse et très spéciale. D'après lui, l'immense et complexe construction métaphysique de l'auteur de la Théodicée, dérive de ses idées logiques et spécialement de ce qu'il n'admet que des jugements d'attribution, à l'exclusion des jugements de relation, d'où sa définition des substances, ses théories sur leur inactivité réciproque et leur harmonie préétablie, leurs relations avec Dieu, etc. Toutes les idées leibniziennes sont examinées par le logicien anglais; plusieurs sont justement

critiquées, d'autres ne sont pas atteintes par ses objections; il ne démontre pas, à notre gré, que les propositions arithmétiques et géométriques soient des jugements synthétiques, ni que les preuves de l'existence de Dieu soient inefficaces. Mais rien n'est vulgaire ou banal dans ce livre très vivant, pas même l'accusation portée contre Leibniz d'être resté « en ce qui concerne l'Église, le philosophe de l'ignorance et de l'obscurantisme ». Un penseur de la valeur de M. Russell se disqualifie en parlant comme Haeckel ou M. Le Dantec.

24. — Ce que les philosophes modernes pardonnent le moins à Leibniz, c'est d'être résolument substantialiste. Nous avons une preuve nouvelle de la fermeté de sa conviction dans le volume publié par M. Baruzzi dans la collection de *la Pensée chrétienne* : *Leibniz, avec de nombreux textes inédits*. Une Introduction remarquable est destinée à mettre en lumière le caractère religieux de ce philosophe et les préjugés de son pessimisme protestant. Elle insiste sur les tendances mystiques, parfois excessives, de ce grand esprit : elle est essentielle pour la connaissance de son système et indique, avec pénétration, la cohérence de ses idées. — Les fragments qui suivent sont importants, bien choisis, mais, à mon gré, insuffisamment ordonnés. Il en est de très importants et de très curieux sur la Prière et le Miracle, la Nature et la Grâce, la Transsubstantiation, l'Enfer, etc. Certains d'entre eux devraient être éclairés, expliqués ou rectifiés par quelques notes. Néanmoins, ce recueil rendra de grands services aux apologistes et aux historiens de la philosophie.

25. — M. l'abbé Palhoriès entreprend la tâche aussi utile qu'opportune de faire connaître au public français les philosophes célèbres d'Italie. Le premier de ses ouvrages a pour titre : *La Théorie idéologique de Galluppi dans ses rapports avec la philosophie de Kant*. Dans la première partie sont exposées les idées de Galluppi sur la conscience, la substance, le sujet et l'objet de la connaissance, la réalité du moi et du monde, les sensations et les idées, synthèse confuse et mal ordonnée des systèmes de Descartes, de Locke et de Reid. Mais voulant faire la théorie de l'expérience, il emprunte à Kant, qu'il interprète à sa façon et comprend à sa manière, les éléments *a priori* destinés à l'organiser et à l'unifier. Cette tentative est exposée dans la seconde partie : *Galluppi et Kant*. Malgré son engouement pour l'Allemagne, le philosophe italien n'adopte pas absolument les principes et les conclusions de l'auteur de la *Critique de la raison pure* et diffère de lui soit en assignant la matière et la forme de l'expérience, soit en décrivant le rôle de l'activité intellectuelle, soit en déterminant la valeur de la connaissance. Son œuvre, malgré des détails intéressants et des analyses pénétrantes, manque à la fois de logique et d'originalité. M. Palhoriès expose clairement, discute avec sagacité et apprécie avec

justesse la doctrine complexe et composite du précurseur de Rosmini et de Gioberti.

26. — *Rosmini*, par le même auteur, est consacré à un penseur d'une tout autre envergure que Galluppi. Partant de l'idée *d'être* donnée dans l'expérience psychologique, Rosmini en déduit la connaissance de l'être idéal, de l'être réel et de l'être moral : logique, métaphysique, cosmologie, psychologie, éthique, sont des déterminations de cette idée qui nous vient de Dieu et emprunte sa valeur et sa fécondité à son origine, car, en nous communiquant cette forme essentielle de notre entendement, Dieu constitue notre intelligence. L'idée intuitive, innée, immédiate, fonde notre certitude parce que l'être pensé est le vrai. L'expérience nous fournit la matière de nos connaissances, mais l'être en est la forme. L'âme est un *sentiment substance* dont nous prenons conscience en appliquant l'idée d'être au sentiment qui nous constitue. Une réalité quelconque n'existe que dans et par une intelligence, mais se manifeste comme étrangère à nous et indépendante de nous. L'être est bon et notre action doit réaliser cette bonté : la faute est un mensonge puisque c'est la négation de l'être tel qu'il existe et s'offre à notre entendement. L'être divin est la fin absolue et suprême des personnes et des choses. — Cette philosophie grandiose, dont les parties sont rigoureusement liées entre elles et déduites les unes des autres ouvre la voie au panthéisme dont Rosmini avait horreur. L'Église ne pouvait approuver ni tolérer des affirmations contraires à la théologie chrétienne. — M. Palhoriès nous donne une idée exacte et compréhensive de cette doctrine dont il analyse tous les éléments et dénonce les lacunes et les défauts avec une netteté et une fermeté dignes d'éloges. Il est un guide clairvoyant et sûr à travers les subtilités et les obscurités de ce système touffu qu'il était malaise de saisir sous tous ses aspects et de juger équitablement.

27. — Un évêque espagnol, Mgr de Jesús Portugal, nous offre dans un volume intitulé : *El Positivismo, su historia y sus errores*, un manuel substantiel et très bien composé où sont décrites exactement et péremptoirement réfutées les théories d'Auguste Comte et de son école. Nous avons spécialement noté les chapitres où sont étudiées les manifestations du positivisme en Angleterre et en Russie, aux États-Unis et au Mexique : il s'y imprègne de teintes diverses et y revêt des aspects singuliers. A l'exposé de la doctrine succède son analyse critique, et c'est l'occasion, pour le vénérable auteur, de définir des notions métaphysiques, et d'en montrer l'objectivité, la valeur et la certitude. Il analyse ensuite les diverses théories de la connaissance, établit la réalité de son objet : l'univers, l'âme, l'absolu, et décèle l'immoralisme et le scepticisme impliqués dans la négation des vérités éternelles, des causes et des lois. L'auteur est très informé des courants de la pensée

contemporaine, en indique les directions avec un discernement judicieux et montre comment ils doivent s'orienter vers le vrai et le bien.

28. — M. F. Mentré a voulu exposer un système auquel il attribue une influence considérable et donner sa vraie place à son auteur, envers lequel il a contracté une dette personnelle de reconnaissance; tel est l'objet de son livre : *Cournot et la Renaissance du probabilisme au* XIXe *siècle*. Après un chapitre biographique et un aperçu sur les travaux scientifiques de cet éminent mathématicien, M. Mentré recherche et indique les sources du probabilisme, définit et compare la probabilité mathématique et la probabilité scientifique et résume la doctrine de Cournot sur le hasard et sur l'ordre dont l'action combinée explique et organise l'univers. Il y a du hasard dès que s'entrecroisent deux séries de faits dus à des causes différentes, et cette rencontre modifie les lois qui gouvernent ces faits. D'autre part les choses sont dominées par leur raison d'être, et cette raison est la loi objective et subjective qui constitue la loi des choses et de notre esprit que nous appelons l'ordre. La philosophie des sciences est éclairée par ces deux principes qui nous permettent de les classer en sciences techniques, historiques, théoriques, celles-ci comprenant cinq groupes : sciences mathématiques, physiques, biologiques, zoologiques, politiques. S'il professe à l'égard de la métaphysique une défiance excessive, l'auteur de la *Théorie des chances* met la morale au premier rang des préoccupations humaines et célèbre la valeur et l'influence de la religion. M. Mentré cite de nombreux extraits de son œuvre si variée et si riche et montre les ressources qu'elle fournit aux mathématiciens, aux logiciens, aux apologistes. Son livre est une introduction essentielle à l'étude de ces théories dont les applications sont innombrables, et si l'on peut discuter quelques-unes de ses assertions, il ne faut pas moins rendre hommage à son labeur, à sa parfaite compréhension, à son esprit pénétrant et réfléchi.

29. — *La Philosophie sociale de Renouvier*, par M. Roger Picard, expose les idées du fondateur du néo-criticisme sur l'origine du droit; l'idée de l'État; les rapports des trois pouvoirs législatif, exécutif et judiciaire dans la démocratie; les problèmes économiques qui naissent de la propriété, de l'impôt, du crédit; les questions morales qui se rapportent à la famille, à l'Église, à l'éducation et les hypothèses religieuses qui s'accordent avec les divers éléments de son système. — M. Picard est ordinairement de l'avis de M. Renouvier et il introduit l'ordre et presque la lucidité en ce fouillis où quantité d'idées obscures se mêlent à des réflexions profondes et parfois ennuyeuses. M. Renouvier, qui veut fonder la société sur la justice, ne pratique guère cette vertu envers l'Église catholique dont il se montre l'adversaire opiniâtre et acharné.

30. — Disciple et gendre de Karl Marx, M. Paul Lafargue est qualifié pour nous faire connaître exactement les vues du socialiste allemand. Tel est l'objet du livre : *Le Déterminisme économique de Karl Marx*. Il s'agit de trouver dans le mode de production de la vie matérielle le développement de la vie sociale, politique et intellectuelle. Il faut donc établir la genèse des idées abstraites de la justice et du bien, exterminer Dieu et l'âme, pour chercher et trouver les causes, les moyens et les fins dans la matière. Comment s'y prend M. Lafargue ? En déployant une éloquence emphatique et fougueuse contre ce qu'il nomme « l'idéalisme ». Mais on aurait quelque droit de lui dire :

Les gens que vous tuez se portent assez bien.

Il n'y a pas une définition nette, un argument plausible, un raisonnement cohérent et spécieux dans ce fatras déclamatoire.

31. — Les articles réunis sous le titre de : *Pragmatisme et Modernisme* parurent dans le *Journal des Débats*. Elles initient le grand public aux discussions récentes des philosophes et décrivent les « nouvelles modes » de penser. Si quelques-uns d'entre eux n'apprennent pas grand' chose aux lecteurs avertis, sur Kant, Mérimée ou Ernest Haeckel, par exemple, d'autres sont intéressants et amusants : le rédacteur du *Leonardo*, M. Giovanni Papieri, est un iconoclaste divertissant; M. Prezzolini réhabilite les sophistes en des paradoxes suggestifs; la plupart sont graves et instructifs, sur Pascal, et l'inquiétude religieuse, sur la logique des sentiments, sur la crise du catholicisme. Du reste, M. Bourdeau est un type représentatif incarnant à merveille l'esprit de la maison où il écrit : lucidité des idées, convenance parfaite du ton, style élégant et approprié au sujet, information exacte; mais il a horreur des affirmations nettes et de la certitude. Son état d'âme paraîtra sans doute à plusieurs mesuré et distingué; nous le jugeons illogique et affligeant.

32. — M. Schinz s'en prend résolument et hardiment à M. James et à Schiller dans : *Anti-Pragmatisme, examen des droits respectifs de l'aristocratie intellectuelle et de la démocratie sociale*. L'ouvrage comprend trois parties : I. Pragmatisme et Intellectualisme. Il réfute les raisons sur lesquelles s'appuie la philosophie opportuniste et la convainc d'erreur par ses propres aveux. C'est une charge vive et à fond de train contre les principes proclamés par les professeurs d'Harvard et d'Oxford. La philosophie sera intellectualiste ou elle ne sera pas : nous adhérons pleinement à cette déclaration; il y a contradiction manifeste à concevoir un système de pensées qui ne soit un organisme construit par la raison. — II. Pragmatisme et Modernisme. M. Schinz étudie les phénomènes sociaux qui expliquent le pragmatisme. Actif, pratique, énergique, le peuple américain se

préoccupe de fournir un aliment approprié à ses penchants et favorable à ses progrès, d'inventer un frein moral et efficace qui le retienne sur la pente qui conduit aux abîmes; le pragmatisme est, à ses yeux, ce que fut pour Kant, la raison pratique; il restaure les ruines accumulées par la raison pure. Il remplit dans la société moderne le rôle que jouait la scolastique au moyen âge (!). — III. Pragmatisme et Vérité. Le pragmatisme triomphera, non parce qu'il est juste, mais parce qu'il est faux. La démocratie éclaterait si la vérité la pénétrait comme un explosif; la morale et la sociologie supposent des conceptions vulgaires et un peu basses de l'existence; l'élite ne s'en contentera pas, mais il est salutaire que la foule les adopte et les embrasse. Vivre et philosopher sont opposés l'un à l'autre. Parmi quelques vérités de détail librement exprimées en dehors des préjugés d'école et de secte, avec un réel talent, une verve attrayante, l'auteur prêche un divorce impie entre la pensée et la vie, la croyance et l'action, le vrai et le bien.

33. — La *Revue des sciences philosophiques et théologiques* (2e année, 1908) publie des articles importants d'exégèse, de dogmatique, d'histoire, de sciences. Nous avons remarqué, parmi les études philosophiques : *Intellectualisme et Liberté chez saint Thomas*, par M. Garrigou-Lagrange; *La Philosophie de la foi chez les disciples d'Abélard, les mystiques du* XIe *siècle et Albert le Grand*, par M. Th. Heitz; *La Nature de l'émotion*, par M. H. Noble; *L'Idée de la connaissance dans saint Thomas*, par M. Sertillanges; *La Théologie brahmanique*, par M. Roussel. Signalons encore des notes importantes du P. de Munnynck sur l'Allochirie des représentations et la paramnésie, et des « Bulletins » de philosophie informés et judicieux. Cet excellent recueil est écrit par des théologiens et des philosophes qui savent penser et écrire, allient l'orthodoxie la plus rigoureuse à la largeur d'esprit, et une fidélité intelligente à la doctrine thomiste au souci des préoccupations et des aspirations contemporaines.

34. — Sous le titre d'*Études et controverses philosophiques*, M. l'abbé Lanusse a réuni quelques dissertations dont la plus importante est un examen critique de *la Théodicée* de Kant; la plus actuelle, une appréciation du livre de M. Laberthonnière sur *le Réalisme chrétien et l'Idéalisme grec*; la plus psychologique, une détermination de l'élément formel de la vérité logique; la plus combative, une excellente défense du Molinisme; la plus mesurée sur l'expérience en mathématiques; la plus abstraite, sur la raison ontologique de la distinction des parties qui composent les substances. Il y fait montre d'une vigueur et d'une rigueur de raisonnement peu communes, y déploie un sens métaphysique très exercé, se meut avec aisance dans ces régions élevées et parfois obscures et résout avec netteté les problèmes les plus

ardus. Nous lui reprochons pourtant de ne pas toujours exposer avec assez de clarté l'état de la question. Quelques préambules et quelques conclusions ne seraient pas superflus. Mais les esprits avertis et réfléchis liront avec profit ces pages de haute spéculation philosophique.

L. MAISONNEUVE.

SCIENCES PHYSIQUES ET CHIMIQUES
SCIENCES MATHÉMATIQUES

PHYSIQUE. — 1. *Cours de physique conforme aux programmes des certificats et de l'agrégation de physique*, par H. BOUASSE. 4e partie. *Optique. Étude des instruments.* Paris, Delagrave, s. d., in-8 de 420 p. et 207 fig., 13 fr. — 5e partie. *Électroptique, ondes herziennes*, in-8 de XIX-458 p. et 192 fig., 14 fr. — 2. *Thermodynamique*, par H. POINCARÉ. 2e édition revue et corrigée. Paris, Gauthier-Villars, 1908, in-8 de XIX-458 p. et 41 fig., 16 fr. — 3. *International Catalogue of scientific Literature. C. Physics.* London, Harrison; Paris, Gauthier-Villars. 4e et 5e années. 1906-1907. 2 vol. in-8 de VIII-408 et VIII-617 p., 60 fr. — 4. *La Télégraphie sans fil et les applications pratiques des ondes électriques*, par ALBERT TURPAIN. 2e éd. Paris, Gauthier-Villars, 1908, in-8 de XI-396 p. et 220 fig., cartonné à l'anglaise, 12 fr. — 5. *L'Électricité industrielle*, par C. LEBOIS. Paris, Delagrave, 1909, 2 vol. in-12 de 387 p. et 265 fig. et 437 p. et 282 fig., cartonné, 3 et 4 fr.

CHIMIE.— 6. *Cours de chimie inorganique*, par FRÉD. SWARTS. Paris, Hermann, 1908, gr. in-8 de 706 p. et 79 fig., 15 fr. — 7. *Traité complet d'analyse chimique appliquée aux essais industriels*, par J. POST et B. NEUMANN; traduction d'après la 3e édition allemande et augmentée de nombreuses additions par le Dr L. GAUTIER. Paris, Hermann, 1908. T. I., fasc. 2, in-8 paginé 219-562, 10 fr. — 8. *Histoire du développement de la chimie depuis Lavoisier jusqu'à nos jours*, par A. LADENBURG; trad. sur la 4e édition allemande par A. CORVISY. Paris, Hermann, 1909, in-8 de II-388 p., 15 fr. — 9. *Initiation chimique, ouvrage étranger à tout programme, dédié aux amis de l'enfance*, par GEORGES DARZENS. Paris, Hachette, 1909, in-16 de XI-132 p. et 31 fig., 2 fr.

MATHÉMATIQUES. — 10. *Traité de mathématiques générales à l'usage des chimistes, physiciens, ingénieurs et des élèves des Facultés des sciences*, par E. FABRY. Paris, Hermann, 1909, gr. in-8 de X-440 p., 9 fr. — 11. *Leçons sur les fonctions définies par les équations différentielles du premier ordre*, par PIERRE BOUTROUX. Paris, Gauthier-Villars, 1908, gr. in-8 de 190 p., 6 fr. 50.— 12. *Exercices et leçons d'analyse*, par R. D'ADHÉMAR. Paris, Gauthier-Villars, 1908, in-8 de VIII-208 p., 6 fr. — 13. *Cours d'astronomie*, par H. ANDOYER. 2e partie. *Astronomie pratique.* Paris, Hermann, 1909, gr. in-8 de 304 p., 10 fr. — 14. *Cours d'arithmétique, classe de 5e B.*, par C.-A. LAISANT et ÉLIE PERRIN. Paris, H. Paulin, s. d., in-18 de VII-247 p. cartonné à l'anglaise, 2 fr. — 15. *Arithmétique commerciale et Algèbre financière*, par H. FUZET et L. RECLUS. Paris, Delagrave, s. d., in-12 de 396 p., cartonné. — 16. *Leçons d'algèbre, classes de mathématiques A et B*, par L. ZORETTI. Paris, H. Paulin, s. d., in-18 de III-464 p. et 71 fig., cartonné à l'anglaise, 6 fr.—17. *Précis de géométrie descriptive et de géométrie cotée*, par JOSEPH GIROD. Paris, Alcan, 1908-1909. 1re partie, in-8 de IV-200 p. et 152 fig., 2 fr. 50. — 2e partie, in-8 de IV-264 p. et 156 fig., 3 fr. 50. — 18. *Récréations mathématiques et Problèmes des temps anciens et modernes*, par W. ROUSE-BALL. 2e partie; trad. d'après la 4e édition anglaise et enrichie de nombreuses additions par FITZ PATRICK. Paris, Hermann, 1908, petit in-8 carré de 363 p., 5 fr.

INDUSTRIE. — 19. *Machines-outils, outillage, vérificateurs, notions pratiques*, par P. GORGEU. Paris, Gauthier-Villars, 1909, gr. in-8 de 232 p., avec 200 schémas 7 fr. 50. — 20. *Comment on construit une automobile*, par M. ZEROLO. Paris, Garnier, 1907-1908, in-12 cartonné toile. T. II de 404 p. et 84 fig.; t. III de 480 p. et 199 fig., 10 fr. — 21. *Actualités scientifiques*, par MAX DE NANSOUTY. 5e année. Paris, Schleicher, 1908, petit in-8 de 384 p., 3 fr. 50.

Physique. — 1. — Nous avons constaté (*Polybiblion* de novembre 1908, t. CXIII, p. 419-421) la joie des étudiants de posséder les premiers volumes du *Cours de physique* de M. Bouasse. Le quatrième volume, qui contient l'*Optique* et l'*Étude des instruments*, a conquis, par sa première partie, l'*Optique géométrique*, toute une nouvelle catégorie de lecteurs. On sait que cette branche de la physique s'occupe de l'ensemble des propositions qui se déduisent de l'hypothèse de rayons rectilignes se réfractant, dans des milieux isotropes, suivant les lois de Descartes. Le programme d'admission à l'École polytechnique propose l'étude de cette optique limitée. Aussi connaissons-nous plusieurs professeurs (il nous a été naturellement impossible de les interviewer tous) qui, dès cette année, se sont fortement servis du livre de M. Bouasse pour modifier et perfectionner leur enseignement. Jusqu'à présent, nous disait l'un deux, on n'avait pas été si au fond des choses. Quelques bons élèves de mathématiques spéciales ont, de leur côté, fortifié leurs connaissances en étudiant directement cet ouvrage. Pour en faire la lecture avec profit, il faut, certes, des connaissances assez étendues sur la théorie des surfaces; mais actuellement il n'est pas rare de voir un bon élève de spéciale les posséder. Incidemment, nous relevons le reproche que l'on fait à l'ouvrage d'être trop mathématique. Mais ce n'est pas de la faute de l'auteur : toute science de mesure ne pourra se synthétiser qu'en faisant appel à toutes les ressources de l'analyse. La physique a fait des progrès; il ne faut plus essayer de l'approfondir si l'on n'a que de vagues notions de calcul différentiel et intégral. Si l'optique géométrique n'embrasse qu'un nombre limité de phénomènes, son étude ne doit pas être négligée; pour s'en convaincre, il suffit de savoir que c'est avec son aide qu'Abbe et Zeiss ont renouvelé et perfectionné d'une façon si merveilleuse tous les instruments optiques. M. Bouasse nous fait connaître le résultat de leurs travaux. *L'Optique ondulatoire* s'occupe des questions classiques sur ce sujet, mais comme dans le reste de l'ouvrage tous les raisonnements sont serrés de plus près qu'ils ne l'étaient jusqu'ici. Ne pouvant tout citer, nous n'insistons pas.

Le tome V est consacré aux *ondes herziennes* et à *l'électroptique*. Un rapide coup d'œil jeté sur la table des matières ferait dire à une personne inexpérimentée : « Ce volume, c'est le chaos ». Erreur : c'est au contraire une très belle étude de synthèse scientifique. Après avoir établi les équations fondamentales des déplacements (sens Maxwell) dans un milieu isotrope, l'auteur étudie les ondes herziennes et leurs applications, comme la télégraphie sans fil. Il pose ensuite les hypothèses (p. 101) qu'il faut faire pour assimiler la lumière au déplacement électrique. Aux personnes qui voudraient étudier l'électroptique, nous conseillerons de lire avant toute chose cette page, puis d'aller un

peu plus loin (p. 109) pour y trouver l'idée directrice de M. Bouasse dans la rédaction de cet important travail : « la théorie électromagnétique est bonne, non parce qu'elle est vraie, ce qui n'a pas de sens, mais parce qu'elle concilie analytiquement un grand nombre de théories ». Chaque fois que, dans un calcul particulier, il introduit des simplifications particulières, il nous fait connaître si le résultat est conforme avec l'expérience. Il ne cite d'ailleurs que les expériences principales. Un bon travail au laboratoire doit compléter son enseignement. Il ne faut pas oublier qu'avant tout M. Bouasse cherche à développer l'étude théorique de la physique, et il fait œuvre utile.

2. — La seconde édition de la *Thermodynamique* de M. H. Poincaré diffère peu de celle parue en 1892. Si depuis cette époque les applications de la thermodynamique se sont grandement élargies, la théorie est restée presque invariable. Cet ouvrage a été très sérieusement revu et corrigé. D'assez nombreux alinéas rappellent que les lois exposées ne sont que partiellement vérifiables par l'expérience; par exemple : il n'existe pas pratiquement de cycles reversibles. Le n° 119 précise la définition théorique de la température absolue; le n° 130 donne ce théorème : un gaz qui obéit aux lois de Mariotte et de Gay-Lussac obéit également à celle de Joule; le n° 193 s'est subdivisé : au lieu de quelques lignes il occupe dix pages consacrées aux cycles représentables géométriquement et à la définition précise de l'entropie. Cette nouvelle édition va être très favorablement accueillie par les travailleurs qui ne pouvaient se procurer la première devenue presque introuvable.

3. — Le quatrième volume consacré à la *Physique* dans l'*International Catalogue of scientific Literature* contient les titres et indications bibliographiques reçus, de mai 1904 à mai 1905, sur toutes les branches de la physique. Le cinquième volume s'arrête aux documents parvenus en mai 1906. Nous avons déjà signalé (*Polybiblion* de mai 1906, t. CVI, p. 406) la haute valeur de cette publication et sa disposition particulièrement heureuse pour que les recherches soient faciles et rapides. Nous ne reviendrons pas sur ces points importants. Nous signalerons, avec plaisir, une autre qualité de tout premier ordre que possède également cette publication : elle est aussi complète que possible. Tous les journaux et revues de physique pure, aussi bien que ceux qui, consacrés habituellement à l'industrie, peuvent contenir des mémoires de physique, sont minutieusement dépouillés. Le but que l'on s'était proposé en fondant cette importante publication est donc parfaitement rempli : les travailleurs ont un instrument de recherches sur lequel ils peuvent compter.

4. — Les progrès de *la Télégraphie sans fil* sont incessants. Aussi M. Turpain a-t-il voulu refondre son ouvrage dont la première édition

est depuis longtemps épuisée (Cf. *Polybiblion* d'août 1902, t. XCV, p. 141-142). Les premiers chapitres ne contiennent, comme nouveauté, que deux interrupteurs inventés par l'auteur. Mais les suivants sont riches en éléments nouveaux. Du quatrième chapitre au huitième inclus nous apprenons à connaître les détails des dispositifs de la télégraphie sans fil, le calcul des longueurs d'ondes et les efforts faits pour produire leur amortissement; le délicat problème de la syntonie est minutieusement étudié; les résultats pratiques obtenus en télégraphie et en téléphonie sans fil sont exposés; malheureusement l'auteur a arrêté son exposition à l'état des travaux à la fin de 1907, ce qui nous prive de quelques détails fort intéressants. La commande à distance et l'étude des orages forment deux chapitres entièrement nouveaux. Par contre, l'auteur a, sans aucun inconvénient, supprimé la liste des brevets. Celle-ci s'est allongée sans limite, sans intérêt, et les brevets primitifs n'ont plus de raison d'être cités. Quoique nous regrettions le long temps qui s'est écoulé entre la rédaction et l'impression de cet ouvrage, nous pouvons affirmer qu'il aura un grand succès, car il est rédigé sous une forme essentiellement pratique. I

5. — La première partie de *l'Électricité industrielle*, de M. C. Lebois, est un cours élémentaire destiné aux écoles primaires supérieures et aux écoles professionnelles. Il contient, sous une forme simple et précise : les premières notions sur les courants électriques, en insistant particulièrement sur la chute du potentiel dans les différentes parties d'un circuit; les piles hydro-électriques; les actions chimiques des courants; les accumulateurs; d'excellentes notions sur les champs magnétiques qui sont la base des instruments de mesure; la production des courants par les champs magnétiques nous amène à l'étude des générateurs et des moteurs industriels; incidemment, toutes les applications pratiques sont, l'une après l'autre, décrites à leur place naturelle. La netteté de la rédaction et des gravures nous explique que ce livre soit arrivé rapidement à la quatrième édition. Nous regrettons seulement qu'il y soit fait appel à des comparaisons hydrauliques pour faire comprendre (?) certains phénomènes. Nous croyons que les élèves à qui l'on ne présente pas ces comparaisons comprennent mieux, car ils ne font pas de fausses assimilations. La seconde partie n'est qu'à sa deuxième édition. Elle n'est pas d'une moindre valeur, mais elle s'adresse à un public beaucoup plus restreint. Pour les courants continus, ce volume contient un supplément sur la construction des induits et quelques études théoriques sur la dynamo. Il aborde ensuite l'emploi des courants alternatifs, de la self induction, des alternateurs et des alternomoteurs. Quelques mots sur le transport de l'énergie et sur la télégraphie sans fil terminent cet excellent ouvrage d'enseignement. Dans son ensemble, ce cours est très bon; nous reprocherons

à l'auteur d'avoir voulu quelquefois, par des artifices de calcul, établir des formules dont la démonstration régulière dépend du calcul intégral. C'est un travail superflu : il vaut mieux, comme cela se fait couramment, adopter franchement, sans démonstration, une formule que de charger les mémoires de calculs qui ne conduisent qu'à des démonstrations truquées.

Chimie. — 6. — La partie descriptive, c'est-à dire celle qui s'occupe des propriétés des métalloïdes et des métaux ainsi que de la préparation des principaux composés est très bien exposée dans le *Cours de chimie inorganique* de M. Swarts. Les expériences qui offrent une valeur réelle et pratique actuellement ont, seules, été conservées. Nous n'insisterons pas sur ce point, parce que s'il fait de ce livre un excellent cours, ce n'est pas cela qui le met hors de pair. La chimie s'est complètement transformée, depuis quelques années, dans ses recherches purement théoriques, dans l'étude des lois qui président aux phénomènes. M. Swarts présente successivement les faits acquis par une méthode très logique : il attend qu'un fait expérimental de haute importance rende l'esprit attentif au développement purement théorique qui suit. Les premiers principes de chimie donnés, l'auteur aborde aussitôt la théorie cinétique des gaz, indispensable pour comprendre la composition moléculaire des corps. La théorie de la double décomposition des corps l'amène à énoncer le principe de Le Chatelier et celui du travail maximum. La dissolution, l'ébullition, la cryoscopie sont devenus des agents d'étude chimique. Il en est de même, mais à un plus haut degré, de l'ionisation. L'électrochimie ne saurait plus être séparée d'une étude générale de la chimie. Toutes ces questions sont abordées dans ce très intéressant ouvrage : elles sont réduites, il est vrai, à leurs premiers éléments, mais ceux-ci sont encore suffisamment étendus pour donner des idées très nettes sur les méthodes et leurs applications pratiques. Ce livre est à consulter non seulement par les élèves de l'enseignement supérieur, mais encore par ceux de l'enseignement secondaire. Pour ces derniers, quelques pages, à peine, faisant appel au calcul intégral, leur échapperont ; partout ailleurs, lorsque l'auteur a eu recours au calcul ou à la physique, il ne dépasse pas ce que doit connaître un bon élève. Nous rappelons que nous avons lu avec un très grand plaisir la *Chimie organique* du même auteur (Cf. *Polybiblion*, mai 1907, t. CIX, p. 404-405).

7. — Nous avons déjà eu le plaisir de signaler deux fascicules du *Traité complet d'analyse chimique appliquée aux essais industriels* (Cf. *Polybiblion* de mai 1908, t. CXII, p. 405-406) : aussi serons-nous bref pour ce troisième. Nous rappellerons cependant que chaque fascicule se vend séparément, qu'il forme un tout complet s'adressant à une classe spéciale de chimistes. Toutes les méthodes d'analyse

donnant des résultats pratiques sont minutieusement décrites, l'opérateur n'a qu'à suivre pas à pas les indications qui lui sont données. Ce volume contient : « Gaz d'éclairage », par M. J. Becker, comprenant l'analyse des gaz et des sous-produits, le pouvoir éclairant, le traducteur a ajouté la méthode suivie à Paris pour l'essai du pouvoir éclairant et de la bonne épuration du gaz; « Carbure de calcium et acétylène », par M. J.-H. Vogel, plus les conditions françaises pour être autorisé à produire de l'acétylène; « Pétrole, huiles de graissage, huiles de goudron, paraffine, cire minérale, ozocérite, asphalte, » par M. C. Engler et L. Ubbelohde; « Graisses et huiles grasses, glycérines, bougies, savons, » par M. W. Fahrion; les analyses et la recherche des fraudes dans les matières alimentaires de cette série sont particulièrement étudiées tant par les procédés allemands que par les méthodes suivies en France dans les laboratoires officiels. Tous les appareils spéciaux sont décrits avec grand soin, d'excellentes figures permettent soit de les construire, s'ils sont simples, soit de comprendre le détail de leur fonctionnement s'ils sont compliqués.

8.— Sauf en quelques points particuliers, l'*Histoire du développement de la chimie depuis Lavoisier jusqu'à nos jours*, de M. A. Ladenburg, pourrait ainsi s'intituler : « De l'influence de la balance sur la connaissance de la constitution chimique des corps ». Il était donc naturel que l'auteur prît pour point de départ l'époque de Lavoisier. Cependant il traite auparavant de la théorie du phlogistique et des idées successives qu'a engendrées le phénomène de combustion. Cette étude est très belle et très suggestive : elle nous montre comment on émet facilement des hypothèses, comment on les modifie, comment on torture les phénomènes pour les faire rentrer dans l'hypothèse, enfin, quels efforts il faut pour abattre les derniers retranchements où est cantonnée l'erreur. Cette histoire du passé est à méditer, car, nous aussi, nous avons peut-être notre phlogistique : que pensera-t-on plus tard des qualités contradictoires dont nous avons doté successivement l'éther? La chimie minérale s'est d'abord seule développée; nous avons pris le plus vif intérêt à voir comment se sont établies les lois que nous avons apprises dès le début de la chimie. Il est vrai que, par sa forte documentation, par son exposition claire, l'auteur nous fait ressortir l'enchaînement des idées chez les savants qui, par diverses voies, tendent au même but. N'est-il pas curieux de voir la théorie de Davy renaître après plus de soixante ans d'oubli? Avec la naissance de la chimie organique et son essor rapide les questions de notions d'équivalent, atome et molécule, qui paraissaient bien établies, subissent des assauts terribles. M. Ladenburg fait un historique bien complet de chacune de ces questions. Mais il y a une question spécialement

intéressante en chimie organique : c'est celle de l'organisation moléculaire. Il y a un intérêt considérable à voir comment, partie de la théorie des radicaux et des phénomènes de substitution par une suite de remarquables travaux, la chimie est arrivée à pouvoir formuler tous les groupements possibles. Les trois dernières leçons sont consacrées à la dissolution d'une part, puis à la termochimie et aux premières notions de chimie physique. Outre son grand mérite, cet ouvrage, dont la lecture est en grande partie à la portée de toute personne ayant fait un peu de chimie, est excellent pour former l'esprit à l'étude des sciences expérimentales.

9. — Après les deux volumes d'initiation consacrés à la mathématique et à l'astronomie, qui étaient susceptibles d'éveiller la curiosité et l'intelligence des enfants, est venu celui qui a pour titre : *Initiation chimique*. Le sujet se prêtait moins à une exposition séduisante. Aussi M. Darzens s'est-il contenté de composer un petit traité simple et élémentaire permettant de faire connaître aux enfants les principales propriétés des métalloïdes et de quelques corps, minéraux ou organiques, d'un usage courant. Le but principal de l'auteur a été de rendre l'expérience facile et attrayante quoique restant essentiellement scientifique. Un matériel de peu d'importance suffit pour répéter ces expériences. Il y a loin de ce petit livre aux indigestes leçons de choses dont on a tant abusé pour arriver à un résultat presque nul. L'auteur n'a cherché qu'à faire naître le goût de l'expérimentation et de l'observation : l'application rationnelle des conseils qu'il donne permet d'arriver à ce double résultat.

Mathématiques. — 10. — Avant de composer son *Traité de mathématiques générales à l'usage des chimistes, physiciens, ingénieurs, et des élèves des Facultés des sciences*, M. Fabry a fait une soigneuse enquête pour déterminer de la façon la plus précise les besoins de ses futurs lecteurs. Il suppose naturellement que ceux-ci possèdent d'une façon convenable tous les éléments scientifiques donnés dans l'enseignement secondaire, mais rien de plus. Partant de cette base, il a fixé les notions d'algèbre supérieure, de géométrie analytique, de calcul différentiel et intégral, de mécanique rationnelle qu'il lui fallait traiter, non seulement pour remplir le programme proposé, mais encore pour en faire un tout présentant un ensemble logique. Au lieu d'exécuter un simple travail de compilation ou plutôt de coupures dans des traités plus étendus, M. Fabry s'est donné la peine de reprendre une à une toutes les théories qu'il expose et d'en faire une rédaction spéciale : il en résulte une grande homogénéité dans son travail, qualité précieuse pour les lecteurs dont les mathématiques ne sont pas la principale occupation. Il a, autant que cela était possible, été rigoureux dans ses démonstrations. Mais, si la preuve précise d'un fait

était trop longue ou trop délicate à établir et que l'ensemble des théorèmes nécessaires n'eût aucune autre utilité dans le cours de l'ouvrage, M. Fabry n'hésite pas à donner le fait sans démonstration. Ce mode d'agir est d'ailleurs conforme à l'usage actuel de l'enseignement : on n'hésite plus à se servir d'une formule utile sous prétexte que l'on ne peut la démontrer, et surtout on répugne à donner des démonstrations incomplètes ou même fausses. L'ouvrage entier de M. Fabry est rédigé très sobrement : les principes et les propriétés sont énoncés avec une précision merveilleuse. Les calculs sont développés dans leurs parties principales, quelques intermédiaires facilement remplaçables sont omis. Les exemples et applications sont donnés d'après des méthodes simples et régulières, sans jamais employer d'artifices de calcul. Mais que le lecteur débutant y prenne bien garde : lorsque l'auteur a donné un théorème et une méthode au début d'un chapitre, dans l'application il écrit sans explication l'équation correspondante; il en résulte que si ce livre contient tout ce qui est nécessaire, sous une forme excellente, il demande à être étudié avec soin : pour aller de l'avant les parties antérieures doivent être bien possédées.

11. — D'après la méthode de Cauchy on n'étudie l'intégrale d'une équation différentielle que dans le voisinage d'un point; les remarquables travaux de M. Painlevé ont établi que les intégrales des équations différentielles du premier ordre, sauf un seul cas, étaient multiformes et présentaient des points jouissant de propriétés toutes particulières. M. Pierre Boutroux, dans des *Leçons sur les fonctions définies par les équations différentielles du premier ordre*, après avoir montré qu'il existe des points où la méthode de Cauchy n'est plus applicable pour l'étude des intégrales et rappelé les principaux résultats auxquels est parvenu M. Painlevé, s'occupe spécialement de deux types d'équations différentielles. Dans l'un la dérivée de la fonction égale le quotient de deux polynômes contenant la fonction et la variable; dans l'autre, cette dérivée égale un polynôme du quatrième degré par rapport à la fonction, les coefficients étant des polynômes par rapport à la variable. C'est surtout sur l'allure d'une branche d'intégrale lorsque la variable approche d'un point singulièrement transcendant, la classification de ces points, puis, par quel mécanisme les différentes branches de l'intégrale arrivent à se permuter entre elles que portent les efforts de l'auteur. Souvent la méthode employée par M. Boutroux ne donne que des résultats négatifs. On ne saurait lui en faire le reproche : il rend autant de services à la science en montrant les voies ouvertes que celles qui sont fermées. Cet ouvrage se termine par une importante note de M. Painlevé sur les équations différentielles du premier

ordre dont les intégrales n'ont qu'un nombre fini de branches. Nous rappelons que ce livre, comme les dix autres de la collection Émile Borel, est destiné à des lecteurs ayant de sérieuses connaissances mathématiques, mais il est indispensable pour faire des études sur la théorie des équations différentielles.

12. — Dès que l'on quitte le programme de la licence ordinaire pour étudier sérieusement les mathématiques, on ne tarde pas à s'apercevoir qu'une foule de questions vous sont absolument inconnues. Tels sont par exemple : les nombres de Bernoulli, les polynômes de Legendre, les fonctions de Bessel, etc. D'autre part, certaines questions préoccupent plus particulièrement les chercheurs, nous allions dire, sont plus à la mode. Si dans les cours classiques on a entendu parler de l'équation de Laplace, on ignore le problème de Dirichlet; les équations fonctionnelles de Fredholm et de Volterra sont totalement inconnues. M. d'Adhémar a voulu ouvrir quelques horizons sur ces diverses questions et sur bien d'autres dans ses *Exercices et leçons d'analyse*. Il n'a pas la prétention de traiter à fond aucun point particulier; son but principal a été d'attirer l'attention des étudiants sur diverses branches de l'analyse en signalant, en même temps que leur existence, quelques théorèmes importants. Une bibliographie assez copieuse permet de pousser plus loin l'étude ainsi amorcée. Nous trouvons en plus dans cet ouvrage toute une suite de problèmes qui, quoique élémentaires et correspondant au programme de licence, sont, en général, d'un niveau plus élevé que ceux contenus dans les autres recueils d'exercices.

13.— Différent de ses prédécesseurs à la Sorbonne, M. Andoyer a voulu, non plus donner des notions générales sur toute l'astronomie, mais amener ses auditeurs à avoir des notions précises sur quelques points choisis parmi les plus importants. S'il ne peut prétendre transformer tous ses élèves en astronomes, il leur met en main des éléments conformes à la pratique effective de l'astronomie. C'est pénétré de ces idées qu'il faut lire la seconde partie du *Cours d'astronomie*, encore plus que la première (Cf. *Polybiblion* de mai 1907, t. CIX, p. 405-406). Ce volume débute par les calculs; l'effort de l'auteur se porte particulièrement sur le calcul des erreurs et l'utilisation des mesures d'observations. Passant aux instruments, M. Andoyer fait connaître les éléments communs à tous les appareils astronomiques, il étudie à fond le théodolite, l'équatorial et l'appareil méridien; il ne s'attarde pas à décrire les divers appareils qui en dérivent, il signale les principaux; d'ailleurs ce qu'il dit suffit pour étudier en particulier tel appareil dont on aurait besoin de se servir. Pour la détermination des constantes fondamentales, l'auteur n'hésite pas à mettre très en évidence les hypothèses, parfois bien hasardées, sur lesquelles s'appuie

la théorie actuelle. Nous recommandons tout spécialement aux géographes et marins l'important chapitre consacré à l'astronomie géographique et nautique. Si cela n'avait pas l'air d'une critique pour le reste de l'ouvrage, ce qui est fort loin de notre pensée, nous dirions que ce chapitre est parfaitement clair et précis. Dans l'ensemble du volume les calculs sont plus détaillés que dans la première partie; certains débutants se sont plaints que trop d'intermédiaires étaient supprimés. Nous espérons qu'une prochaine édition de la première partie donnera satisfaction aux réclamants dont nous nous faisons l'écho parce qu'on ne saurait trop encourager ceux qui débutent dans l'étude d'une science.

14.— Un livre signé de M. C.-A. Laisant doit toujours être lu très attentivement, car il est d'un mathématicien doublé d'un psychologue. Dans le cas présent du *Cours d'arithmétique*, qui nous occupe, l'auteur s'est préparé à sa rédaction par de nombreuses expériences directes faites durant plusieurs années. Sans savoir exactement quelle part exacte dans ce livre il faut attribuer à M. C. A. Laisant ou à M. Élie Perrin, nous avons de fortes raisons pour faire surtout honneur au premier des deux collaborateurs de la partie la plus élémentaire, nous ne disons pas la plus simple, c'est-à-dire la pratique et la théorie des quatre opérations. Tout éducateur doit apprendre dans ce livre : comment il doit agir pour faire germer dans l'esprit de l'enfant la nécessité de chaque opération; comment on l'amène à désirer une définition et des règles précises; comment on peut exposer des théories parfaitement rigoureuses. Peut-être que sur ce dernier point le lecteur trouvera que les auteurs ont été un peu loin : un livre ne peut convenir à tous les cas particuliers. Ceux qui trouveront trop longues les pages consacrées à la divisibilité et aux nombres premiers n'ont qu'à couper. Nous attirons spécialement l'attention sur le choix des exercices : ils sont tout à fait pratiques et souvent leur texte seul éveillera la curiosité des enfants. Ajoutons encore que le livre entier est rédigé dans une langue d'une netteté et d'une correction parfaite, que la disposition typographique est excellente. Ces points sont trop souvent considérés comme négligeables; c'est un grand tort. Il faut rendre la science attrayante en tout : les auteurs y sont admirablement parvenus.

15. — C'est pour les écoles pratiques de commerce et d'industrie que MM. H. Fuzet et L. Reclus ont écrit : *Arithmétique commerciale et Algèbre financière*; mais en examinant ce livre nous nous sommes vite persuadé qu'il convenait à Monsieur Tout le Monde. Sauf sur quelques points très particuliers il suffit pour résoudre les problèmes qu'il traite des connaissances courantes que l'on acquiert dans

l'enseignement primaire supérieur ou secondaire. Que de fois nous a-t-on demandé un bon livre pour calculer les intérêts, l'escompte, le prix de revient d'une marchandise, le bénéfice réel, en un mot pour toutes les opérations qui se pratiquent dans le commerce du plus petit au plus grand. Quelle est la personne qui n'est pas intéressée à savoir quelles sont les opérations de la Bourse des valeurs et comment elles se traitent? Nous irons même plus loin : comment lire intelligemment son journal si on ignore ces questions? A côté de ces points d'intérêt général sont des problèmes particuliers qui s'adressent à un public plus limité : il s'agit des emprunts dont le remboursement se fait par annuités, les lecteurs ordinaires les laisseront aux spécialistes. Nous n'avons trouvé aucun reproche à faire aux auteurs tant sur la rédaction que sur la disposition matérielle de l'ouvrage. Aux intéressés de profiter de l'excellent manuel qui leur est offert.

16. — Les nouveaux programmes universitaires ont naturellement provoqué une floraison de livres classiques. M. Zoretti s'excuse presque d'en augmenter le nombre par ses *Leçons d'algèbre*. Il a tort, car il a produit un ouvrage qui rendra de nombreux services. Certes, l'idée de ramener à la théorie générale des fonctions celles d'entre elles qui font partie du programme de mathématiques élémentaires découle de l'esprit même qui a inspiré ce programme. Mais si ses prédécesseurs s'en sont pénétrés, M. Zoretti s'est particulièrement attaché à rendre son enseignement tout à la fois théorique et pratique. Il signale spécialement les points délicats qui peuvent gêner les élèves et leur donne d'excellents conseils pour sortir d'embarras. Nous trouvons chez M. Zoretti cette qualité rare : un professeur qui fait un bon cours et qui s'est donné la peine de le rédiger avec soin pour en faire un bon livre. Nous ne trouvons plus trace des anciens errements qui faisaient de l'algèbre élémentaire, un tout complètement différent de l'algèbre de spéciale; il s'ensuit que, pour les élèves qui poursuivront leurs études scientifiques, il n'y aura pas de brusque transition. Pour ceux qui s'arrêteront aux élémentaires, l'auteur a sur certains points légèrement dépassé le programme officiel, mais il l'a fait surtout dans un but pratique. Enfin il est entré sans réticence dans la voie moderne sur le fait des postulats : si un théorème utile n'est pas démontrable élémentairement, M. Zoretti ou l'admet simplement ou montre qu'il est vrai dans les cas particuliers qui l'intéressent, en faisant remarquer qu'il ne donne pas ainsi une démonstration.

17. — Sous le titre modeste de : *Précis de géométrie descriptive et de géométrie cotée*, M. J. Girod publie un excellent ouvrage classique. C'est le développement intégral des nouveaux programmes de l'enseignement secondaire. La première partie est à l'usage des classes de première C et D, la seconde est pour les classes de mathématiques

A et B. Nous ajoutons volontiers que l'ensemble forme un très bon traité de géométrie descriptive à l'usage de tous ceux qui ont besoin de connaître cette science, tout au moins dans ses parties élémentaires. M. Girod entend, en employant le mot *précis*, indiquer qu'il donne tout ce qu'il faut, sans hors-d'œuvre superflus, avec les détails nécessaires. Nous tenons à ce que nos lecteurs tiennent bien compte de cette signification. Pour le détail des matières traitées, nous renvoyons aux programmes officiels, nous ne parlerons que de la rédaction de l'ouvrage. Les méthodes fondamentales telles que changement de plan, rabattements et rotations sont tout d'abord exposées; chaque problème particulier, après avoir été étudié géométriquement, est résolu par la méthode la plus avantageuse; les exigences du programme ont amené à séparer des questions, partie dans ce volume, partie dans l'autre; il est toujours facile de réunir dans une étude finale ces diverses notions. Les épures sont particulièrement bien soignées, un grand nombre d'entre elles ont été empruntées à l'excellent ouvrage de M. Caron. Il ne faut pas voir dans ce fait une tentative d'économie de l'éditeur : M. Caron a établi des épures parfaites pour des problèmes classiques; si l'exposé théorique s'est modifié, le fait reste; il faut lui être reconnaissant d'avoir permis à son ancien élève M. Girod d'utiliser les belles figures qui faciliteront l'étude de la géométrie descriptive.

18. — La deuxième partie des *Récréations mathématiques et Problèmes des temps anciens et modernes* de M. W. Rouse-Ball ne le cède pas en intérêt à la première (Cf. *Polybiblion* de mai 1908, t. CXII, p. 411-412), mais, dans leur ensemble, le niveau est plus relevé, si nous osons nous exprimer ainsi, ce qui signifie que leur solution repose parfois sur des notions mathématiques qui ne sont pas connues de tout le monde. Hâtons-nous de dire que le simple curieux n'aura pas à regretter l'acquisition et la lecture de ce volume. Les divers jeux basés sur les combinaisons géométriques, sur les arrangements d'objets et les propriétés des nombres sont passés en revue dans les différents chapitres. Les quelques questions de mécanique nous font regretter que l'auteur ait, pour le moment, renoncé à nous exposer les curiosités physiques. L'histoire des trois fameux problèmes de géométrie : la duplication du cube, la trisection de l'angle, la quadrature du cercle avaient sa place marquée dans un tel recueil; il y a été joint celle de la résolution de l'équation du 3e degré. Nous avons eu un grand plaisir à lire ce livre, nous le conserverons; et nous sommes persuadé que tous ceux qui le connaîtront feront comme nous.

Industrie. — 19. — Si, n'ayant jamais visité une usine, vous désirez comprendre le fonctionnement des *Machines-outils, outillage et vérificateurs*, assimilez-vous au préalable l'ouvrage de M. Gorgeu.

Puis regardez, mais regardez intelligemment, et vous arriverez à vous rendre compte non seulement du travail effectué devant vous, mais encore si ce travail est effectué avec la machine qui convient le mieux et si le rendement est le meilleur possible. La première partie est consacrée aux dispositions employées pour transformer le mouvement du moteur central en les divers mouvements utilisés par les machines-outils. La seconde partie est d'une importance capitale. Les machines-outils sont séparément décrites schématiquement, les conditions de bon fonctionnement sont signalées, les avantages et inconvénients minutieusement relevés, enfin, la liste des travaux qu'il y a à faire exécuter de préférence par chacune d'elles est précisé avec un soin tout particulier. Pour l'outillage employé sur les machines, l'auteur attire l'attention sur les conditions variées que doit remplir un outil suivant le travail qu'on lui demande; il indique tous les soins à apporter au choix de l'acier et à la nature de la trempe; peut-être trouverons-nous qu'il se méfie un peu trop des aciers rapides, pourtant fort économiques lorsqu'ils sont judicieusement employés. Les quelques pages consacrées aux vérificateurs indiquent leur construction et leur mode d'emploi, l'auteur n'insiste pas assez sur ce fait : quelle que soit la fonction que l'on ait dans une usine, il faut d'abord acquérir une grande habileté manuelle avant de se servir des vérificateurs. L'enseignement théorique de M. P. Gorgeu est parfait; aux intéressés d'apprendre ensuite la pratique effective.

20. — Nous devons tout d'abord rappeler que le premier volume (Cf. *Polybiblion* de novembre 1906, t. CVII, p. 412-413) de l'ouvrage de M. Zérolo : *Comment on construit une automobile*, était consacré à l'aménagement général d'une usine. Mais le sujet n'était pas entièrement épuisé; l'auteur y revient à plusieurs reprises, en rapprochant des connaissances qui ont tout intérêt à être réunies. Dans le tome II qui a pour sous-titre : *Les Matières premières*, M. Zérolo étudie d'abord le choix des aciers employés à fabriquer les outils, leur trempe et leur forgeage. Il insiste longuement sur ce fait important que chaque métal a besoin d'un outil de qualité spéciale pour le bien travailler. Il aurait pu ajouter qu'un bon contremaître exerçant une surveillance constante est indispensable pour que les frais d'usure ne dépassent pas des limites raisonnables. Les matières premières employées sont les diverses fontes, les aciers et en particulier ceux à forte élasticité unie à une forte résistance, le cuivre et l'aluminium ainsi que leurs alliages. Les chapitres sur ces sujets auraient pu quelque peu être allégés sur la métallurgie générale et complétés sur les composés spéciaux. Pour utiliser ces divers métaux il faut les bien connaître, toutes les questions relatives aux essais et analyses sont bien traitées. Le tome III et dernier : *Procédé de fabrication*, traite d'abord de la préparation des

pièces qui se font à la fonderie et à la forge pour être finies, après le traçage, par le travail à la machine-outil. Revenant sur ce qu'il a dit de ces machines dans le premier volume, l'auteur insiste sur les précautions à prendre dans le tournage, le filetage, le fraisage et la taille des engrenages et il se préoccupe particulièrement d'obtenir de bons produits sans détériorer l'outil. Quelques mots sur le montage et le réglage ainsi que les essais de rendement du moteur terminent cet ouvrage rempli d'excellents conseils et de tours de main pratiques. Il ne faut pas faire erreur sur le but que s'est proposé l'auteur : il a voulu nous apprendre seulement la construction matérielle d'une automobile, supposant les lecteurs familiers avec les éléments qui la forment.

21. — Dans les 81 articles formant le 5e volume des *Actualités scientifiques*, M. Max de Nansouty a eu par trop recours au fonds commun des connaissances utiles et cela, quelque intérêt qu'il y ait, les couches de lecteurs se renouvelant, à rééditer des faits instructifs. Les conserves de poissons, l'apiculture, les champignons sont de l'actualité à la fois ancienne et moderne. Mais nous aimons mieux que l'auteur nous parle du radium, du béton armé, de la téléphonie sans fil et de beaucoup d'autres sujets qui rendent ce volume intéressant. Ce qui ne nous empêche pas de regretter qu'il n'y ait pas de nombreux articles sur l'aéroplane et un mot sympathique pour ce cher diplodocus.

É. Chailan.

HAGIOGRAPHIE ET BIOGRAPHIE ECCLÉSIASTIQUE

1. *Les Livres de saint Patrice, apôtre de l'Irlande.* Introduction, trad. et notes par Georges Dottin. Paris, Bloud., s. d., in-12 de 63 p., 0 fr. 60. — 2. *I Fioretti, les petites fleurs de la vie du Petit Pauvre de Jésus-Christ, saint François d'Assise.* Trad., Introduction et notes, par Arnold Goffin. Paris, Bloud, s. d., in-12 de 143 p., 1 fr. 20. — 3. *Saint Thomas Becket* (1117-1170), par Mgr Demimuid. (*Les Saints*). Paris, Lecoffre, Gabalda, 1909, in-12 de 207 p., 2 fr. — 4. *Vida de Santa Teresa de Jesús*, por el P. Francisco de Ribera. Nueva edición aumentada con una Introducción, copiosas notas y apendices por el P. Jaime Pons. Barcelona, Gustavo Gili, 1908, in-8 de xxxii-666 p. (avec un portrait, une vue et une carte, 8 fr.— 5. *Les Martyrs.* VIII. *La Réforme* (1573-1642), par le R.P. Dom H. Leclercq. Paris, Oudin, 1908, petit in-8 de 489 p., 3 fr. 50. — 6. *Une Victime de la Révolution. Sœur Marguerite Rutan, fille de la Charité*, par l'abbé Pierre Coste. Paris, Desclée, de Brouwer, s. d. (1908), in-16 de xxi-168 p., 1 fr. 75. — 7. *Vie de M. l'abbé Beulé, fondateur des Sœurs de l'Immaculée-Conception de Nogent-le-Rotrou*, par l'abbé Sainsot. Chartres, imp. Laffray, 1908, in-18 de xvii-568 p., avec portrait et grav. hors texte, 6 fr. — 8. *La Vénérable Anne-Marie Javouhey, fondatrice de la Congrégation de Saint-Joseph de Cluny* (1779-1851), par le chanoine V. Caillard (*Les Saints*). Paris, Lecoffre, Gabalda, 1909, in-12 de ii-223 p., 2 fr. — 9. *L'Abbé Béraud, ancien curé de Blanzy et de Montceau-les-Mines, fondateur d'orphelinats*, par l'abbé J.-B. Chaillet. Paris et Lyon, Vitte, 1909, in-18 de viii-451 p., 3 fr. 50. — 10. *M. l'abbé de Préville et les Œuvres de jeunesse*, par l'abbé E. Occre. Paris, Vitte, 1909, in-16 de 320 p., 3 fr. — 11. *Une Religieuse réformatrice. La Mère Marie du Sacré-Cœur, de* 1895 *à* 1901, par la vicomtesse d'Adhémar. Paris, Bloud, s. d., (1908), in-8 de xi-440 p., 5 fr. — 12. *Une Sainte Figure. Mgr Anger*

Billards, chapelain de Notre-Dame de la Délivrance, chanoine missionnaire apostolique, chorévêque d'Antioche, prélat mitré de Carthage, vicaire général de Césarée, etc., par VICTOR FÉLI. Paris, Poussielgue, 1909, in-16 de VII-226 p., avec grav., 2 fr. 50.

1. — La plaquette sur *les Livres de saint Patrice* est précédée d'une Introduction fouillée où l'auteur étudie la vie du saint irlandais, d'après l'excellent ouvrage de J.-B. Bury : *The life of St. Patrick and his place in history* (1905). Les notes et les commentaires dont il a accompagné la rigoureuse traduction des écrits de saint Patrice sont un chef-d'œuvre d'érudition critique, surtout au point de vue de la connaissance des sources anglaises. Ensuite, dans ladite Introduction, il s'occupe de l'état social et religieux de l'Irlande au Ve siècle, de l'histoire de l'illustre apôtre, déclarant toutefois que les détails biographiques que fournissent les ouvrages de saint Patrice sont insuffisants à retracer une image exacte et complète de sa vie, mais, dit-il, la « légende remplit et au delà les lacunes de l'histoire ». Les éléments de la légende utilisés ici sont exclusivement ceux qui semblent garder quelque trace d'histoire et touchent d'assez près les auteurs contemporains; comme tous les documents légendaires celle-ci s'est prodigieusement accrue au cours des siècles. « On attribue à l'apôtre patriote toutes sortes de miracles que l'on trouve dans les recueils hagiographiques : ainsi, il fit parler les animaux, changea les hommes en bêtes, guérit toutes espèces de malades, ressuscita même les morts et laissa en Irlande la réputation d'un des plus grands thaumaturges qui aient existé » (p. 23). Après l'Introduction, la traduction des livres de saint Patrice, sous ces divers titres : « Confession. — Epître. — Les dits de Patrice. — Hymne en l'honneur de saint Patrice. — Voilà certes de la solide hagiographie, sans l'ombre de phraséologie vague et diffuse.

2. — Comme le précédent, ce volume appartient à la très intéressante et très répandue collection : *Science et Religion* publiée par la librairie Bloud. Il renferme les *Fioretti, les petites fleurs de la vie du Petit Pauvre de Jésus-Christ, saint François d'Assise.* C'est une traduction avec Introduction et notes des « Fioretti » qui ont déjà une abondante littérature. Le traducteur a un tome II en préparation avec les appendices suivants : « Considérations sur les stigmates; Vie de frère Junipère; Vie et doctrine de frère Égide. » Cette première partie est remplie, comme le travail de M. Dottin, d'une critique de bon aloi. Elle met au point beaucoup de faits et de questions contemporaines du saint qui avaient plutôt pour but d'exalter la gloire du « Petit Pauvre » et d'exciter envers lui une sentimentale piété que de mettre en lumière la stricte et indiscutable vérité. C'était l'époque où fleurissait la légende franciscaine, « cette broderie de l'histoire ». M. Arnold Goffin essaie aussi de déterminer l'auteur des Fioretti en

ces termes : « C'était d'abord la vie même expressive et savoureuse, le grand charme des paroles et des actes; mais lorsqu'on en arrive aux frères de la Marche, les traits précis disparaissent, les physionomies cessent de se particulariser pour s'envelopper d'on ne sait quel rayonnement uniforme ». L'Introduction est une étude critique très consciencieuse : elle constitue sans conteste le plus utile et le plus beau portique du texte charmant des Fioretti; la traduction en est aussi fidèle qu'élégante.

3. — Le saint pauvre resplendit dans l'ombre de son humilité; *Saint Thomas Becket* illustra sa carrière d'homme d'État qu'il couronna par le martyre. Bien que né à Londres, il eut pour père un Normand d'origine et pour mère une des descendantes de la nation des Sarrasins. Contre l'opinion des érudits qui, de nos jours, en France et en Angleterre, n'ont vu dans l'origine sarrasine de la mère de Thomas Becket qu'une fable issue de chansons populaires bien postérieures à la mort du saint, Mgr Demimuid se range à la tradition opposée : « Elle est, assure-t-il, selon nous, tellement liée, identifiée avec l'histoire de l'enfance de Thomas que si l'on y renonce, cette histoire est tout entière à refaire ». La tradition que soutient l'auteur nous paraît, d'après les raisons par lesquelles il prétend l'établir, peu solidement assise. C'est du reste une question d'ordre secondaire qui n'importe guère à la glorieuse personnalité du héros, « le premier martyr de la discipline ecclésiastique ». Ces belles pages le suivent dans son éducation première, dans sa vie d'évêque, de chancelier d'Angleterre, dans ses doubles fonctions d'homme d'Église et d'homme d'État, sa courageuse rupture avec le roi Henri II, sa fuite en France, son exil, son retour en Angleterre et enfin son admirable martyre. Que ceux qui détiennent le pouvoir apprendraient d'utiles choses dans cette vie, pour le sage gouvernement des peuples ! Pour la bibliographie on ne paraît guère s'être servi que de la *Vita et Passio S. Thomae Cantuariensis*... de la collection Migne (t. CXC). Ce volume reproduit le recueil des sources de l'histoire de Thomas Becket publié à Oxford en 1845. Mgr Demimuid a bien aussi compulsé une autre collection plus récente et plus complète, croit-il, qui parut à Londres en 1878, sous le titre : *Materials of the history of Thomas Becket*, mais il cite constamment le volume de Migne « d'un usage plus facile et plus courant ». La méthode en honneur de nos jours nous semble plus exigeante pour les sources.

4. — Ce que fut saint Thomas Becket dans le gouvernement temporel d'un royaume, sainte Thérèse le réalisa dans la direction spirituelle des âmes : hauteur de pensées, pureté d'intention, inspiration théologique profonde, discernement affiné des esprits, tels sont les traits qui distinguent la « Doctoresse mystique » qu'est la grande

contemplative espagnole. Cette *Vida de santa Teresa de Jesús* du P. de Ribera est une réédition de celle du célèbre auteur qui naquit au diocèse de Ségovie (Espagne), vers le milieu du XVIe siècle (1537). Elle tient un des premiers rangs, sinon le tout premier, dans l'histoire thérésienne. Quiconque s'en occupe sera satisfait de cette nouvelle édition augmentée d'une longue et remarquable Introduction : I. Le R. P. Francisco de Ribera proto-biographe de sainte Thérèse; II. L'Autobiographie; III. La Biographie de sainte Thérèse (celle-ci bien complète); une « Étude préliminaire sur Thérèse de Jésus, Docteur mystique », par le R. P. Luis Martin, S. J. (p. 1-57). Puis c'est la vie proprement dite de la grande réformatrice du Carmel (p. 61-563); enfin quelques appendices fort intéressants tels que les suivants : Canonisation de sainte Thérèse et son patronage spécial à l'égard de l'Espagne: — Sainte Thérèse et la Compagnie de Jésus; — Lettre de saint Pierre d'Alcantara à sainte Thérèse; — Documents sur l'état actuel du cœur de Thérèse de Jésus. — Relation des prodiges opérés durant la guerre avec les Français par l'intercession de sainte Thérèse; — Déposition de la vénérée Mère Anne de Jésus relative à la béatification et à la canonisation de la V. Mère Thérèse de Jésus. (p. 569-619). En terminant, nous exprimons le vœu qu'un esprit courageux et compétent entreprenne bientôt la traduction de cet important ouvrage pour sa plus grande diffusion et pour la gloire de la séraphique vierge d'Avila.

5. — Ce sont *les Martyrs* du sang dont le R. P. Dom H. Leclercq a entrepris de raconter la vie, d'après les actes authentiques, depuis les origines jusqu'au XXe siècle et dont voici le huitième gros volume. Il embrasse la période de *la Réforme* (1573-1642) et comprend vingt-six biographies; presque toutes ont pour objet des saints étrangers, de nationalité anglaise, à quelques exceptions près. — Nous y rencontrerons, sans Préface cette fois, comme précédemment, même excellente méthode, même information étendue. Voici le sommaire du dernier tome paru : Le Martyre d'Edmond Campion. — Le Martyre de Margaret Clitherow. — Le Martyre de Marie Stuart. — Le Martyre de M. Lampton et Waterson. — Martyre d'un prêtre. — Le Martyre de J. Salez et G. Saultemouche. — Le Martyre de P. Abraham George. — Le Martyre de John Roberts. — La Captivité, le Martyre de Jean Ogilvie. — Le Martyre de Jean André Cargo. — Le Martyre des BB. Crisin, Pongracz et Grodecz. — Histoire véritable de la cruauté envers les capucins. — Le Martyre de Marguerite Powel. — Martyre d'un jeune Japonais. — Les Vingt-six Martyrs du Japon. — La Mort glorieuse de plusieurs prêtres anglais séculiers et religieux. — Le Martyre de Guillaume Webster-Ward, de sept prêtres religieux et séculiers. — Le Martyre d'Ambroise Barlo. — La Constance du

B. Jean Goodmon.— Le Martyre de Thomas Greene et d'Alban Roe.— Le Martyre d'Édouard Morgan. — Le Martyre de Jean Lockwode et Ed. Catterick. — Le Martyre de Hughes Greeve. — Le Martyre du B. Jean Baptiste de S. Bonaventure. — La Mort du B. Thomas Holland. — Les âmes françaises s'arrêteront particulièrement avec un intérêt ému au martyre de l'infortunée Marie Stuart.

6. — Avec la *Sœur Marguerite Rutan* nous arrivons aux martyrs de la Révolution. Sa vie entière d'obscur dévouement, d'absolue abnégation, d'énergie virile est une éloquente leçon pour les dégénérés de notre temps désemparé. La sœur Rutan n'avait pas encore une biographie détaillée puisée aux sources de première main. Celle-ci s'est principalement inspirée de ces dernières et «n'est pas l'œuvre d'un panégyriste à tout prix, uniquement préoccupé de faire de l'édification» (p. XI). Les sources ont été minutieusement examinées quant à leur provenance et à leur valeur critique. Sœur Marguerite Rutan est du nombre de ces guillotinés de la Terreur, dont le dossier est perdu. Où sont les papiers confisqués dans son bureau? Où se trouve le procès-verbal de son interrogatoire? Triste énigme. Peut-être l'ignorera-t-on toujours. Son existence eut un bien humble mais bien méritoire théâtre : l'hôpital de Dax où elle arriva au commencement de la tourmente révolutionnaire et eut des épreuves terribles à subir soit de la part du pouvoir civil, soit du côté du pouvoir religieux, en particulier de l'évêque constitutionnel et de l'aumônier schismatique de l'hôpital. Cette vie ravit le lecteur d'admiration, notamment le beau chapitre où sont décrits les jours de prison qu'avec ses sœurs elle endura à Dax, en attendant la gloire libératrice de l'échafaud. Les délits retenus contre elle méritent d'être relevés, tant ils sont d'invraisemblable sottise : appel à la désertion du drapeau de jeunes soldats soignés par elle; correspondance et relations suspectes avec un ci-devant prince de Lorraine; pamphlets aristocratiques et fanatiques (on dirait aujourd'hui cléricaux) trouvés dans ses papiers saisis. Or, ces prétendus écrits fanatiques n'étaient autres que des livres de la plus pure piété, des feuilles d'innocentes prières, comme les litanies du Sacré-Cœur.

7. — *L'Abbé Beulé* vécut également au milieu des ruines de la Révolution, mais n'en fut point la victime, comme sœur Rutan, et dès le commencement de son sacerdoce, il s'appliqua, pendant près d'un demi-siècle, à les restaurer dans le Christ. Cette vie fut dédiée par l'auteur à Mgr Foucault, évêque de Saint-Dié, son ami et condisciple, et le prélat lui écrivit la belle lettre suivante : « ...Très heureusement et très solidement documenté, selon votre habitude, vous vous êtes attaché aux pas de M. Beulé et vous l'avez suivi dans les voies, si différentes et parfois si épineuses, où la Providence se plut

à l'engager : son laborieux et fécond exil, son mystérieux voyage à Rome... les épreuves qui l'attendaient au retour et dont l'une surtout dut lui être si amère. Sa Congrégation fondée au prix de tant de soucis, son école de sourds-muets anéantie presque en naissant, un ministère évangélique mené de front avec les occupations les plus absorbantes, tout cela nous montre, dans vos pages aussi érudites qu'intéressantes, un prêtre à l'intelligence déliée, au cœur ardent, au zèle inépuisable, avec une assez forte dose d'originalité assaisonnée de fine bonhomie... Grâce à des femmes de foi et d'énergie... la Congrégation de l'Immaculée-Conception et l'Institut des sourds-muets renaissant de ses cendres ont connu de beaux jours et pourront affronter, je l'espère, les heures critiques présentes...» Entièrement nous souscrivons à cet élogieux jugement de Mgr Foucault et nous félicitons sincèrement M. Sainsot, dont l'ouvrage a mérité ce témoignage aussi autorisé que précieux.

8. — Pour cette même restauration de l'œuvre de Dieu, pendant la même période, *la Vénérable Anne-Marie Javouhey* fonda l'Institut de Saint-Joseph de Cluny, aujourd'hui fleurissant partout, et partout donnant d'abondants fruits de bénédiction, de régénération sociale. Le présent volume a trois parties : la première a pour objet la jeunesse et la vocation d'Anne-Marie; la fondation et l'épanouissement de son ordre. La deuxième, son développement aux colonies : Bourbon, le Sénégal, la Guyane, et les traverses que ces maisons-filles lui créèrent à leurs débuts agités et incertains. La troisième s'occupe des fondations diverses, des épreuves de la vénérable Mère, de ses dernières années remplies d'angoisses et de son beau portrait moral. Ces épreuves apostoliques d'une frêle femme donnent du ressort au zèle des âmes de charité pour travailler à étendre le règne terrestre de Dieu. L'ouvrage est composé avec des matériaux amples et sûrs : les *Annales historiques et religieuses de la Mère Léontine*; les deux gros volumes du P. Delaplace où sont mis « largement à contribution les paroles et les écrits de la vénérable Mère elle-même, quelques autres documents, des notes biographiques et les « Actes du procès informatif pour la béatification de la servante de Dieu, Anne-Marie Javouhey » complètent les sources énumérées, de tout premier ordre. D'une littérature sobre et agréable, d'une disposition harmonieuse, ce livre fait preuve d'une indépendance complète de jugement et de la plus intègre sincérité. Respect de la justice et de la vérité, telle fut la règle scrupuleusement suivie par le vicaire général de Tours. Certains hagiographes devraient bien, en conscience, l'imiter.

9. — Le constant idéal fut pareillement pour *l'Abbé Béraud*, dans son œuvre apostolique, le Divin Pasteur. Il fut, ce bon prêtre, l'homme d'œuvres dans un milieu spécial, essentiellement ouvrier : Blanzy,

Montceau-les-Mines. Il y fonda, à la grâce de Dieu, des orphelinats et des patronages qui ont conservé une partie saine et chrétienne dans des agglomérations considérables autant que corrompues. Peut-être quelques jeunes prêtres adonnés à cette sorte d'apo tolat dans nos immenses cités y découvriraient-ils quelques idées excellentes quoique de l' « ancien régime », comme on dit aujourd'hui, dans certaines couches ecclésiastiques : « Nova et vetera » doit être, croyons-nous, leur devise directrice. A l'occasion de son prix Montyon (20 novembre 1890), Léon Say, alors directeur de l'Académie française, disait de l'abbé Béraud : « Je ne sais pas si les exemples qu'il a donnés d'un dévouement absolu à tous ceux qui l'entouraient, d'une volonté très ferme où il puisait la force de se tirer de tout et de tout débrouiller, d'une modestie et d'une discrétion qu'on rencontre chez ceux-là seulement qui savent compter avant tout sur eux-mêmes, d'un travail coupé par quatre ou cinq heures de sommeil et poursuivi avec une bonne humeur et une énergie à faire honte aux gens qui demandent à la loi huit heures de *bon temps* sur ce qu'on appelle les « trois-huit » de la journée, si sa vie tout entière, en un mot, n'a pas fait et ne fera pas plus de bien que ses œuvres mêmes, et ne restera pas dans la mémoire des habitants de la région où il a vécu, comme un monument plus durable encore que les abris qu'il a construits pour ses orphelins. » — M. l'abbé Chaillet dédie de préférence son livre à la double jeunesse cléricale et laïque, qu'affectionnait particulièrement le bon curé : il leur fera aimer ce vrai prêtre et ils l'imiteront dans la mesure qui leur convient. Cette longue et bienfaisante vie sera pour tous une leçon d'énergie et d'action s'inspirant de l'amour de Dieu et des âmes adolescentes.

10. — Encore un apôtre de la jeunesse, *l'Abbé de Préville.* Le travail qui nous occupe est une réédition. Nous ne saurions mieux la caractériser qu'en recourant à l'appréciation de l'examinateur canonique de l'ouvrage : « Ces pages, dit-il, consacrées à sa mémoire constituent un attrayant récit où sont habilement mis en œuvre son journal intime et sa volumineuse correspondance, tous documents de premier ordre. Aussi la physionomie de cette grande âme faite de foi vive et d'abnégation, de bonté, d'intelligente charité et d'aimable condescendance s'y accuse trait par trait et s'y reflète avec une saisissante fidélité ». Cette édition a été augmentée d'une Introduction fort attachante où est démontrée la nécessité pressante des œuvres de jeunesse, ainsi que la connaissance parfaite de cette science nouvelle des œuvres post-scolaires dont fit preuve M. de Préville. Celui-ci, dans un douzième et dernier chapitre dont le volume s'est enrichi, nous apparaît conduisant avec de très spéciales aptitudes une retraite de jeunes gens. Les directeurs d'œuvres y recueilleront quantité de

détails éminemment pratiques et bien précieux. Ce livre sera lu avec plaisir, édification et profit, aussi bien par les prêtres que par les âmes zélées.

11. — La vicomtesse d'Adhémar, qui s'est tant occupée d'enseignement et d'éducation chrétienne, raconte en toute sincérité les efforts que tenta à la fin du XIXe siècle, une religieuse de l'ordre de Notre-Dame, connue par ses œuvres scolaires sous le nom de *la Mère Marie du Sacré-Cœur*, pour fonder une École normale supérieure congréganiste. Dès le principe, elle ne s'était point placée en dehors de l'autorité ecclésiastique. « Elle a agi, il faut qu'on le sache, avec la protection de son chef diocésain, l'archevêque d'Avignon, Mgr Sueur, à qui le S. Pontife, consulté par lui, au mois d'avril 1898, avait donné sa bénédiction et ses encouragements pour l'œuvre, avec le concours de dix-sept évêques, avec l'appui d'une haute élite de prêtres et de laïques, avec l'adhésion de cinq supérieures générales d'ordres et de neuf supérieures de communautés autonomes » (p. VIII). L'entreprise de cette intelligente et vaillante réformatrice, aussi vivement encouragée, d'une part, que violemment combattue, d'autre part, par des hommes également éminents et de bonne foi, échoua après plusieurs années de luttes. Ce sont ces efforts, ces encouragements et ces combats qu'expose Mme d'Adhémar dans un récit sincère autant qu'il est véridique et particulièrement animé, car cette histoire fut vécue par l'auteur. Il est en outre bien documenté avec la plus incontestable authenticité. Ayant combattu elle-même côte à côte avec la Mère Marie du Sacré-Cœur elle a été, après la mort de son amie, la dépositaire, en grande partie, des papiers qu'elle a laissés, aussi bien que de la correspondance considérable de la réformatrice. Il se termine par une conclusion d'actualité des plus intéressantes. « C'est, dit l'auteur, avec l'appui des adversaires et des partisans réconciliés de la Mère du Sacré-Cœur que Mme Daniélou, agrégée de l'Université, exécute aujourd'hui l'œuvre conçue en 1908 » (p. X). Nul doute que ce livre de grande sincérité n'éclaire une foule d'esprits sur une page demeurée obscure de l'histoire de l'Église contemporaine. On goûtera dans cet ouvrage le charme d'exposition et la pénétration de pensée qui ont valu aux précédents travaux de Mme d'Adhémar sur l'éducation des femmes d'être couronnés par l'Académie des sciences morales et par l'Académie française.

12. — La chamarrure de titres honorifiques qui figure en tête du livre de M. Victor Féli serait de nature à surprendre ceux qui ignoreraient que *Mgr Anger Billards* fut un humble, un saint, un apôtre de la parole, de l'exemple et de la plume, enfin un érudit et un littérateur de marque. Il ne voulut jamais être que le chapelain de Notre-Dame de la Délivrance au diocèse de Coutances, malgré des

offres brillantes et réitérées faites à l'incomparable professeur, à l'éblouissant journaliste. Cette âme brûlante de ferveur sacerdotale, d'intime piété, noua les relations les plus désirables dans le monde ecclésiastique et dans la société civile. Citons seulement quelques amitiés illustres et fidèles telles que celles du duc d'Aumale, du général de Sonis, de Bourbaki, général Estancelin, cardinal Lavigerie, François Coppée, Huysmans. Parmi ces cœurs qui vinrent à lui spontanément, attirés par sa haute sainteté et son grand esprit, l'ami particulièrement affectionné et dont il parla toujours jusqu'à la fin de sa longue vie, avec la plus vive tendresse, fut Barbey d'Aurevilly, avec lequel il entretint une copieuse correspondance. L'auteur envisage notamment l'aspect le plus saisissant et le plus édifiant de cette noble et vertueuse existence : celui des trente ans pendant lesquels Mgr Anger Billards fut avant tout « l'apôtre de Marie », comme chapelain de Notre-Dame de la Délivrance. Quiconque lira ces pages sera ému par le spectacle d'une si belle carrière sacerdotale toute à Dieu, autant que charmé par la grâce littéraire du biographe averti.

LOUIS ROBERT.

THÉOLOGIE

Histoire des commandements de l'Église, par A. VILLIEN. Paris, Lecoffre, Gabalda, 1909, in-12 de XII-357 p. — Prix : 3 fr. 50.

C'est bien, en effet, une histoire qui nous est ici racontée. Avec quel intérêt et quel charme le lecteur la suit, il faut en faire l'expérience ! C'est un conflit perpétuel entre deux adversaires. Tout d'abord voici l'Église qui proclame et défend les droits de Dieu à être honoré, le devoir qu'a l'homme de purifier sa conscience, de nourrir son âme par l'usage de l'adorable sacrement, et de mortifier sa mauvaise nature. Voici d'autre part, cette mauvaise nature elle-même avec ses faiblesses, ses lâchetés, et aussi, il faut bien l'ajouter, avec les difficultés qu'apportent de nouvelles mœurs, des travaux plus assujétissants et plus durs, des tempéraments où les nerfs excités prédominent sur des muscles affaiblis et des forces anémiées.

Il y a plaisir de voir l'Église, toujours mère aimante et prudente, affirmer énergiquement les principes d'une vraie vie chrétienne, tout en tenant compte du malheur des temps et des obstacles variables. Ses exigences maintiennent énergiquement l'essentiel et savent sacrifier l'accessoire qui, par les rigueurs de la pénitence, accablerait la nature, en les remplaçant par de véhémentes exhortations à puiser plus fréquemment et avec plus de ferveur aux sources de vie que nous offre l'Eucharistie.

Le premier chapitre sur l'énumération et la liste des comman-

dements prépare le lecteur, par l'intérêt qu'il y trouve, à l'étude plus aride de chacun de ces commandements.

Lorsqu'un résumé a été possible, l'auteur ne manque pas, à la fin de chaque chapitre, de montrer en raccourci les diverses phases des compromis entre les lois formulées et la coutume qui les interprète. Ce volume apporte une contribution importante à l'étude de ce que le droit canon nous dit de la vie chrétienne aux diverses époques de l'histoire de l'Église. Une lettre de M. Boudinhon à son ancien élève, devenu son collègue, sert de préface et donne remarquablement la philosophie de l'ouvrage. A. VIGOUREL.

Tesoro del Sacerdote, por el P. JOSE MACH. Decimotercera edicion notablemente aumentada y corregida, según los mas recientes decretos de las Sagradas Congregaciones romanas y las nuevas disposiciones del derecho civil por el P. JUAN B. FERRERES. Barcelona, Subirana, 2 vol. in-8 de XXIV-720 et X-925. — Prix : broché, 11 fr. ; relié, 13 fr. 50.

Il est superflu de redire en détail l'esprit sacerdotal et les vertus apostoliques du saint missionnaire que fut le P. Mach. L'Espagne, la France, la Belgique, et même l'Afrique du nord, l'ont connu tour à tour; mais ce furent surtout les villes et les villages de Catalogne, d'Aragon, de Valence et de Galicie qui eurent le bonheur d'être évangélisées par lui. C'est son expérience de confesseur, de prédicateur, d'homme d'oraison, de religieux angélique et mortifié, de véritable saint, qu'il a consignée dans ce « Trésor, » — le mot est bien choisi — et qu'apprécient tant tous les prêtres qui l'ont une fois approché. Mais, une œuvre si intimement connexe aux matières régies par le droit positif, tant civil que canonique, nécessite des retouches et mises au point. Depuis la disparition de l'auteur, de nombreuses constitutions ou décrets du Souverain Pontife, des actes importants émanés des SS. Congrégations, ont fait désirer cette treizième édition due aux soins de l'infatigable P. Ferreres. Le pieux auteur a consacré la première partie de son ouvrage au prêtre lui-même : sainteté de l'état sacerdotal, science, sanctification des œuvres ordinaires, oraison mentale, office divin et liturgie, Saint Sacrifice de la Messe, autres moyens d'avancer dans la vertu. Le tome II envisage le prêtre dans son œuvre de sanctification d'autrui : zèle pour les âmes, devoirs spéciaux des curés, ordre à faire régner dans la paroisse, son gouvernement spirituel, sollicitude envers les enfants et les malades, direction des âmes, sacrement de mariage, prédication, moyens extraordinaires pour faire du bien, missions, etc. — La librairie Subirana a imprimé cet excellent traité avec un soin qui lui fait honneur et qui le rend digne de l'auteur, de son savant éditeur et du vénérable clergé auquel il est destiné. G. P.

Mélanges d'histoire des religions, par H. Hubert et M. Mauss. Paris, Alcan, 1909, in-8 de XLII-236 p. — Prix : 5 fr.

Ce volume fait partie de la Bibliothèque de philosophie contemporaine. Les auteurs nous y présentent ce qu'ils appellent : *Quelques résultats de la sociologie religieuse*, concernant le sacrifice, l'origine des pouvoirs magiques, la représentation du temps. La première étude, qu'ils intitulent avec une modestie louable : *Essai sur la nature et la fonction du sacrifice*, est de beaucoup la plus considérable. Non contents de consulter les ouvrages des savants qui les ont devancés dans cette voie, ils sont allés aux sources mêmes et leurs références sont aussi nombreuses que bien choisies. Maintenant, que ces *quelques résultats* soient définitifs, ils ne le prétendent pas et ils auraient grand tort de le prétendre, car la science des religions, entendue comme on l'entend aujourd'hui, n'en est encore qu'à ses débuts, en dépit de la masse de matériaux accumulés et mis en œuvre. Procéder à la synthèse quand l'analyse est encore aussi incomplète, serait aventureux et nos jeunes auteurs (car je les crois jeunes encore) ont déjà assez de science et de prudence pour ne point le faire, ou ne le faire que dans la mesure où les autorise une enquête nécessairement limitée. Si j'osais leur faire une observation, je ne dis pas adresser un reproche, ce serait au sujet des rites et pratiques de l'Église. Étrangers l'un et l'autre, non seulement au catholicisme, mais encore au christianisme, si je ne me trompe, et je ne crois pas me tromper, ils ne pouvaient le comprendre et ne l'ont compris que par les dehors, et par là même superficiellement; c'était fatal. Ce qu'ils disent du sacrifice, d'un Dieu qui s'immole, c'est-à-dire suivant eux qui se suicide, et de ses résultats pour le sacrifiant, qu'il s'agisse d'un particulier ou d'une collection d'individus, d'une Église, appelle bien des réserves. La place dont je dispose ici ne me permet pas d'entrer dans les détails. En général, ceux qui s'occupent de la science des religions considèrent comme un grand avantage de n'avoir aucune religion. Je crois qu'ils se trompent, et que si, pratiquant une religion quelconque, ils s'appliquaient à la connaître à fond, cette connaissance préalable leur serait d'un grand secours pour entendre les autres et se rendre compte de leurs points de contact et de leurs différences. Les préjugés de secte dont ils parlent et qu'ils auraient à combattre seraient moins difficiles à vaincre que ceux d'un esprit fermé, sinon hostile à toute croyance. Il en est pour les religions comme pour les autres sciences. On ne s'avisera jamais, je pense, de dire que pour bien étudier celles-ci, il soit indispensable de n'en pratiquer aucune, et qu'un chirurgien, par exemple, soit moins qualifié pour comprendre la thérapeutique, que s'il ignorait la chirurgie. Or, tout se tient dans l'âme un peu comme dans le corps, et la religion, c'est l'hygiène de l'âme.

Une autre observation que je me permets de faire aux auteurs de cette étude, d'ailleurs si consciencieuse; elle concerne la forme. S'ils veulent m'en croire, qu'ils évitent les néologismes comme *héroisation*, *communiel*, *sacralisation*, *désacralisation*. Le français est assez riche pour qu'ils ne soient pas obligés de recourir à ces nouveaux venus, qui sont des étrangers mal venus, de vrais Barbares. A. Roussel.

SCIENCES ET ARTS

Les Socialistes et le Budget, par J.-L. Breton. Paris, Cornély, 1908, in-16 de 32 p. — Prix : 0 fr. 20.

Pour le Bloc, par J.-L. Breton. Paris, Cornély, 1908, in-16 de VII-427 p. — Prix : 3 fr. 50.

Nous réunissons ces deux volumes dont le premier n'est guère qu'un extrait du second. M. Breton s'y plaint qu'on veuille le mettre hors du socialisme parce qu'il a voté le budget. Querelle de ménage qui n'a pour nous aucun intérêt.

— Le second volume est un recueil d'articles publiés dans divers journaux sur des questions d'actualité. Il a un intérêt pour le lecteur impartial en ce qu'il montre bien l'état d'esprit des gens qui constituent ce qu'on appelle le Bloc.

M. Berteaux, vice-président de la Chambre des députés, est un radical décidé. La Préface qu'il a donnée au livre de son ami marque surtout la haine de la religion chrétienne. On prétend que les catholiques se sont perdus à se servir de la religion comme instrument de certaines préférences politiques. Les radicaux n'ont rien à leur reprocher à ce sujet : depuis quarante ans, en effet, ils font servir l'idée républicaine au triomphe de leur passion antireligieuse.

M. Breton, lui, nous paraît un brave homme, mais de ces braves gens qui donnent aveuglément dans des idées qui paraissent généreuses, sans se rendre compte des conséquences et des possibilités. M. Breton ne veut pas du sabotage, de l'antipatriotisme, des luttes de classe, du collectivisme, qui serait la tyrannie la plus effroyable qu'on ait jamais vue; mais il travaille à la suppression du salariat et du patronat sans réfléchir que le collectivisme est le seul moyen pratique d'y arriver. En effet, tant que le travail sera nécessaire à la vie, et tant que beaucoup de travaux ne pourront être exécutés que par le concours de plusieurs agents, il faudra quelqu'un qui fasse marcher d'accord ces agents, ce sera le patron, et quelqu'un qui fournisse les instruments de travail, ce sera le capitaliste. On pourra supprimer le patron privé et le riche capitaliste, mais alors il faudra les remplacer par l'État, seul patron et seul capitaliste, armé d'une nuée de fonctionnaires qui vivront aux dépens des travailleurs et soumettront toute vie humaine à leur pouvoir absolu.

Nos Chambres sont ainsi pleines de gens qui ne sont pas autrement pervers, mais suivent une opinion ou une autre, d'après une impression formée au hasard et sans aucune étude préalable et approfondie des questions, tandis que leurs préjugés les éloignent d'accepter le concours de l'Église catholique, l'institution du monde la plus démocratique, où le fils d'un petit paysan peut devenir le Chef souverain de deux cents millions d'âmes. D. V.

Constructions rurales, par JACQUES DANGUY. Paris, Baillière, 1908, in-16 de XII-506 p., avec 503 fig. (*Encyclopédie agricole*). — Prix : 5 fr.

Constructions rurales. *Matériaux, habitations des gens, logements des animaux et des récoltes*, par PAUL et PIERRE BLANCARNOUX. Paris, L. Laveur, s. d., in-12 de 269 p., avec 56 grav. (*L'Agriculture au XXe siècle*). — Prix : 2 fr.

Les anciennes constructions rurales laissaient en général beaucoup à désirer; d'ordinaire elles avaient été élevées par des ouvriers de peu de connaissances spéciales, dirigés, la plupart du temps, par des habitudes routinières et ne se préoccupant guère des nécessités de l'hygiène. Aujourd'hui, on est devenu plus habile et, partant, plus exigeant; chacun veut des guides sûrs et expérimentés. Les ouvrages de MM. Danguy et Blancarnoux répondent aux besoins actuels et présentent à quiconque veut construire ou faire construire, des traités vraiment utiles.

A des nuances près, tous deux suivent les mêmes divisions: principes généraux d'abord qui doivent présider à la confection de la maçonnerie, des charpentes, des couvertures et des travaux spéciaux qui complètent une construction pour la rendre vraiment utilisable à sa destination. Puis ils décrivent ce qui concerne spécialement les habitations destinées soit aux gens, soit aux animaux, soit aux diverses récoltes qui seront faites.

Les différences qui caractérisent ces deux excellents ouvrages proviennent surtout du point de vue auquel se sont placés les auteurs. Celui de M. Danguy est plus didactique, s'adresse à des esprits désireux d'approfondir les matières et d'apprendre ce qu'ils ignorent; l'ouvrage de MM. Blancarnoux résume plutôt des connaissances acquises sur le détail desquels il y a moins lieu de s'appesantir actuellement . Tous deux ont parfaitement accompli leur programme.

G. DE S.

L'Agriculture moderne, *encyclopédie de l'agriculteur*, par VICTOR SÉBASTIAN. 3e éd. Paris, Larousse, s. d., in-8 de 560 p., orné de 671 grav. — Prix : 5 fr.

Prairies et pâturages (*Praticulture moderne*), par H. COMPAIN. Paris, Larousse, s. d., in-8 de 286 p., avec 181 grav. — Prix : 2 fr.

Deux importants ouvrages viennent s'ajouter à ceux déjà parus

dans « la Bibliothèque rurale » qu'édite la librairie Larousse, et continuent la série de ses publications agricoles. Le premier traite d'une façon générale de l'agriculture en elle-même et de tout ce qui s'y rapporte; l'autre approfondit un sujet plus restreint, plus spécial : les prairies.

L'Agriculture moderne est donc un ensemble détaillé, fort complet et étendu de la matière. Après avoir étudié d'abord tout ce qui concerne la production végétale, les plantes en elles-mêmes, l'auteur s'occupe des différents agents qui contribuent à leur existence, à leur accroissement et à leur développement, sol, air, eau, engrais, irrigations, travaux divers, etc. Mais, sur les façons culturales, il ne s'appesantit pas avec autant de détails que sur d'autres parties qui sont proportionnellement plus développées. C'est ainsi que, dans la suite de l'ouvrage, il passe successivement en revue les plantes cultivées, céréales, légumineuses, plantes industrielles, fourragères, puis les cultures arborescentes, la vigne notamment. Enfin, il examine avec soin ce qui concerne le potager. Le livre se termine enfin par une dernière partie, fort importante d'ailleurs, occupant plus du quart du volume et qui, à première vue, ne paraîtrait pas rentrer sous le titre d'agriculture proprement dite. Elle est consacrée à la production animale de la ferme, bétail, basse-cour, produits divers, comme les abeilles par exemple, et ce qui s'y rattache. Aussi devons-nous dire, avec le sous-titre du volume, qu'il contient une véritable encyclopédie agricole, où l'on trouve réunis les renseignements et les notions utiles à l'homme de la campagne dans les différentes phases de son existence. Le texte est émaillé d'une foule de vignettes et de gravures, 671 exactement, qui facilitent les explications, les gravent mieux dans l'esprit du lecteur et ajoutent intérêt et valeur à cette importante publication.

— Le sujet des prairies, sommairement abordé dans l'ouvrage précédent, est au contraire soigneusement traité et développé dans celui-ci. Le titre en indique la division, prairies naturelles et prairies artificielles. Les unes, destinées à durer longtemps, les autres ne devant occuper le sol que pour les nécessités transitoires de l'exploitation. Dès lors, les règles de conduite du cultivateur à l'égard de chacune d'elles doivent varier nécessairement. Ce sont ces derniers points que M. Compain traite avec grande compétence. Il insiste sur l'importance du sol, du climat pour la création, l'entretien, le développement et l'exploitation des prairies. Mais les seules forces de la nature ne suffisent pas; il faut, en outre, que le travail de l'homme intervienne, et la présente étude en indique fort bien les moyens. Le rôle de l'aménagement des eaux est bien exposé; il faut aussi qu'on s'attache à l'étude et à la sélection des plantes qui composent les prairies, celles qu'il importe de développer, celles inutiles ou même mauvaises qu'il

faut éliminer ou tout au moins négliger. Au courant de son exposé l'auteur a réparti nombre de figures explicatives, 181 gravures. Comme le précédent ouvrage, celui-ci gagne par là en intérêt et en utilité.

G. DE SENNEVILLE.

Les Gazons, par J.-C.-N. FORESTIER. Paris, Laveur, 1908, in-12 carré de 129 p., orné de grav. et de plans. — Prix : 5 fr.

Cet ouvrage est imprimé avec très grand soin, comme pour un objet de luxe, car il s'occupe surtout des vastes gazons et pelouses en ce qu'ils forment les plus beaux ornements des somptueuses habitations de la campagne comme des palais princiers. Les pays étrangers, l'Angleterre surtout, ne le cèdent en rien à notre pays. Afin d'être parfaits, les gazons exigent des soins d'établissement et d'entretien qui demandent bien des connaissances spéciales et, pour être faits en grand, une habileté professionnelle consommée. Dans bien des cas, ce sera une recherche de grand seigneur. Bien que les observations et les conseils de l'auteur visent surtout les grands propriétaires, ils peuvent néanmoins être utiles à tous. Dans ce livre, orné de nombreuses planches photographiées qui augmentent son intérêt, sont étudiés les principes du choix des espèces d'herbes à semer pour l'établissement et le constant entretien des pelouses et des gazons.

G. DE S.

Les Stations lacustres d'Europe aux âges de la pierre et du bronze, par ROBERT MUNRO. Édition française par le Dr PAUL RODET. Paris, Schleicher, 1908, in-8 de 294 p., avec 81 fig. dans le texte, 35 planches et un frontispice. — Prix : 12 fr.

Voici un ouvrage précieux pour l'histoire de la civilisation européenne et qu'il n'eût pas été possible d'écrire à une époque peu éloignée. L'étude des premières stations lacustres a été faite par le Dr Keller au lac de Zurich dans l'hiver de 1853-1854. Depuis les découvertes ont été constantes dans les lacs qui se groupent autour des Alpes, mais il fallait en coordonner les résultats pour connaître cette curieuse phase de l'humanité. Toutes les stations sont cataloguées et décrites avec une abondante illustration. Dans un dernier chapitre, l'auteur reprend tous les résultats pour donner un tableau des mœurs et de l'état social des lacustres.

F. DE VILLENOISY.

LITTÉRATURE

Correspondance de BORY DE SAINT-VINCENT, publiée et annotée par PH. LAUZUN. Agen, Maison d'édition et imprimerie moderne, 1908, gr. in-8 de 358 p., avec 2 portraits. — Prix : 5 fr.

Le personnage dont M. Lauzun publie la correspondance fut un

soldat, un homme politique et un savant. Sans avoir occupé nulle part la première place et, précisément à cause de cela, il est bien représentatif du temps où il a vécu. Officier, plus par nécessité que par vocation, il guerroya pendant quinze ans aux quatre coins de l'Europe; il termina sa carrière avec le grade de colonel. Député en 1815 et en 1831, il fut l'ennemi acharné des Bourbons, ce qui lui valut cinq ans d'exil après les Cent-Jours et quelques faveurs officielles, après 1830; irréligieux comme beaucoup de ceux qui étaient arrivés à l'âge d'homme pendant la Révolution, il se montra particulièrement batailleur, ainsi que le voulait son tempérament, mais quand sa fille voulut se marier à l'église, il oublia ses animosités et étonna ses amis. De plus, il manquait d'esprit pratique, comme beaucoup des gens de sa trempe; il se ruina, et, sans le dévoûment de sa fille, il serait mort dans la misère. Enfin, et surtout, il était botaniste; je ne suis pas assez compétent pour dire s'il fut un grand savant, mais en tout cas, ce fut un botaniste passionné qui, au cours de ses campagnes, herborisa avec délices : il l'eût fait sous la mitraille en chargeant à la tête de ses dragons. Dans sa correspondance, il se montre bien plus fier de la découverte d'une fougère ou d'un champignon que d'une victoire remportée sur les Prussiens. Par ce côté sa figure apparaît comme un type de l'espèce un peu conventionnelle du savant que la science absorbe au point de lui faire perdre la notion des réalités. Quand il mourut, en 1846, il était membre de l'Académie des sciences.

Par leur spontanéité, leur décousu, la finesse des remarques et surtout par l'esprit frondeur et primesautier qui s'y révèlent, ces lettres forment une collection un peu incohérente, mais vivante, de faits et de jugements qui rendront service à l'historien qui les exploitera avec sagacité.

L'éditeur, M. Lauzun, secrétaire perpétuel de la Société des sciences, lettres et arts d'Agen, a, d'abord, eu le grand mérite de reconstituer cette collection éparpillée un peu partout. Il y a joint une excellente Introduction biographique et des notes fort soignées. En faisant revivre la figure curieuse de son compatriote, il a apporté une contribution fort estimable à l'histoire de la première moitié du XIXe siècle.

P. Pisani.

Le Roman sentimental avant « l'Astrée », par Gustave Reynier. Paris, Colin, 1908, in-8 de VIII-406 p. — Prix : 5 fr.

Sans doute il n'est pas mauvais que quelques professeurs de Sorbonne, parmi tant d'autres que dévorent le journalisme et les polémiques pédagogiques, politiques ou sociales, daignent encore s'occuper de ce qui fait la matière de leur enseignement. Sans cela,

l'Allemagne, déjà grande pourvoyeuse de travaux originaux de haute érudition, serait la seule bientôt à nous fournir nous-mêmes d'éditions et d'études de nos vieux textes français. M. Gustave Reynier est de ceux qui ont le bon goût de pousser dans le champ qu'ils ont choisi leur sillon. Et comme il a, je pense, connu l'ouvrage du baron de Waldberg: *Der empfindsame Roman in Frankreich*, il s'est mis, de son côté, à l'œuvre, et, se restreignant pour mieux étreindre, il a écrit cette histoire du *Roman sentimental avant l'Astrée*, qui peut, en face des plus copieux livres de Berlin, faire figure d'œuvre savante et fortement documentée.

Et d'abord, en 150 pages, il a étudié les origines du genre qu'il voyait s'épanouir à la fin du XVIe siècle. Rappelant sommairement — beaucoup trop sommairement à mon sens, — ce qu'il y a d'amour tendre ou de passion violente dans nos anciennes épopées courtoises et nos contes, nos chante-fables, et dans le *Roman de la Rose*, et les poésies romanesques d'Eustache Deschamps, Froissart ou Alain Chartier, il a, depuis le XVe siècle, noté, classé, analysé, jugé, quantité de belles histoires, celles-ci venues d'Italie, traduites ou imitées du *Filostrato*, du *Decameron*, de la *Fiammetta* de Boccace, ou d'autres œuvres d'Enéas Sylvius, de Caviceo, d'Alberti, les autres de source espagnole, ayant pour inventeurs des San Pedro, des Juan de Flores, des Juan de Segura, quelques-unes un peu plus françaises, comme les *Angoisses douloureuses* de Mme Hélisenne de Crenne, les *Contes amoureux* de Jeanne Flore, l'*Heptameron* de la reine de Navarre et *l'Amant ressuscité* de Pierre Boaistuau. Or, toutes les éditions de ces livres oubliés, perdus, sont comptées et décrites, comme par le plus minutieux des bibliographes; et cela, qui nous apprend la vogue et nous fait sonder l'influence de chacun, nous invite à philosopher sur l'éphémère destin de ces fictions toujours un peu pareilles, où s'amuse, en tournant ainsi qu'aux chevaux de bois, la très pauvre, en somme, et très puérile imagination des enfants des hommes. Mais, critique avisé en même temps qu'analyste et collectionneur de fiches, M. Reynier débrouille en ce fatras l'apport propre de chaque peuple; par exemple, plus de volupté triomphante chez les Italiens, plus de respect de la femme et plus de sentiment du « martyre d'amour » chez les Espagnols; et il note les couleurs et les nuances dont l'amour est peint, violent ici, et là sombre, sensuel, ou chevaleresque, ou platonique... Non, en vérité, c'est de toute histoire un peu fouillée l'éternelle conclusion. les romanciers modernes, en fait d'amour, ne pourront guère inventer.

Mais voici qu'à la fin du XVIe siècle, après les guerres civiles, à la faveur de la vie mondaine qui lui fait une atmosphère plus favorable, — sous le souffle aussi du paganisme de la Renaissance dont j'aurais aimé voir étudier l'influence et, en vis-à-vis, celle du christianisme

qui, sur un genre touchant au vif des mœurs, n'a pas pu ne pas marquer son empreinte... ou son anathème, — le roman sentimental épanouit sa riche floraison. De tous les livres qui appartiennent en propre au genre ou qui seulement y tiennent, M. Reynier a, en appendice, dressé une bibliographie, qui contient plus de 20 pages, plus de 100 numéros, puis un tableau chronologique qui met en parallèle, année par année, de 1593 à 1610, les romans chevaleresques et d'aventures, les histoires tragiques et les histoires sentimentales (c'est la colonne la plus riche). Et de tout cela qu'il a eu la patience de dépouiller, il a tiré, non pas seulement, comme on pouvait le croire, encore des contes et des contes d'amour, mais un certain nombre d'idées générales sur le progrès de l'esprit de société à cette époque, et le prestige des femmes, sur certaines tendances à purifier l'amour, dont il leur fait honneur ainsi qu'au platonisme et au pétrarquisme, sans tenir, je le répète, un compte suffisant du sentiment chrétien ; sur la politesse des manières et la préciosité du langage, qui, même avant Rambouillet, sévit terriblement dans cette littérature ; enfin il y relève, et cela est piquant, sinon des ébauches de thèses morales et sociales, du moins quelques propos et quelques gestes un peu vifs de l'amour contre la tyrannie des pères et la tyrannie de l'argent, contre les mariages imposés et les vocations forcées.

Le livre est docte et d'appareil un peu austère. Mais, outre qu'il est un chapitre d'histoire littéraire et un vrai répertoire utile à consulter pour qui touchera à cette époque, il porte en lui, telle une châtaigne savoureuse sous la bogue hérissée de piquants, la matière d'un article sur le roman d'amour et sur l'amour même au temps d'Henri IV, qui serait fort joli, assez instructif, et que tout le monde lirait avec plaisir.

GABRIEL AUDIAT.

Jean-Jacques Rousseau. De Genève à l'Hermitage (1712-1757), par LOUIS DUCROS. Paris, Fontemoing, 1908, gr. in-8 de 419 p.— Prix : 10 fr.

Gros livre de province, à couverture en grisaille, imprimé à Marseille (on ne le voit que trop aux fautes de typographie !), élaboré sans hâte, écrit sans trépidation, d'une encre un peu tiède, par un doyen de Faculté qui a, on le voit aussi, beaucoup de temps derrière et devant lui, lourd à la main et qui n'est pourtant qu'un commencement, qui a la maladresse, enfin, d'arriver à Paris après les conférences si acclamées, le volume si léger, si plein d'idées, si savoureux de M. Jules Lemaître .. Qu'on ne se hâte pas cependant de lui fermer, par lassitude ou dédain, la porte de la bibliothèque. Parce que M. Ducros est de province, parce qu'il a du temps et le sang calme, il a pu beaucoup lire. Il a tout lu de Rousseau d'abord, même ce qu'un professeur

de Paris ne lirait jamais, les premiers essais, les premiers vers, les comédies de *Narcisse*, et de *l'Engagement téméraire*, la *Dissertation sur la musique moderne*, *l'Allée de Sylvie* et *le Verger des Charmettes*, le premier et unique numéro de son journal *le Persifleur*, les extraits publiés de ses *Institutions chymiques*, etc.; or, même à qui ne veut raconter que le génie et l'âme de Rousseau, il y a en tout cela plus d'un pronostic intéressant à glaner. Il a lu, en même temps, à peu près tout ce qui a été écrit sur Rousseau, les gros ouvrages documentaires, les opuscules et articles de revues sur des points de détail. N'ayant point à Aix où chasser l'inédit, comme un candidat au doctorat ou un chartiste, mais ayant déjà travaillé sur le XVIIIe siècle, il a mis à profit « l'inédit » des autres, les *Annales de J.-J. Rousseau*, par exemple; il a recueilli, non seulement dans Diderot, Grimm, Marmontel, Mme d'Épinay, mais dans les ouvrages récents sur Mme de Warens, Mme d'Épinay, Mme Dupin, le comte de Montaigu, bien des textes et des traits permettant de compléter, éclairer ou rectifier les récits autobiographiques des *Confessions*. C'est besogne moins glorieuse, mais plus utile peut-être : et il y a chance que l'ouvrage de M. Ducros constitue, pour l'heure, l'histoire de la vie et des ouvrages de Rousseau la plus exacte. Car, sans voir le pourquoi de cet ajournement, je ne doute pas que telle question importante, comme l'abandon des enfants, qui n'est à sa date indiquée que d'un mot, et rappelée par voie d'allusion, ne soit reprise et traitée avec la même abondance que les chamailleries et tout le « tripotage » avec Mme d'Épinay, Mme d'Houdetot et leurs amis. J'espère, par contre, que M. Ducros sera un peu plus sobre d'analyse et de discussion d'idées, quand il en viendra à l'*Émile* ou au *Contrat social*, qu'il ne l'a été pour le *Discours sur les sciences et les arts* et le *Discours sur l'inégalité*. Tout intéressantes que soient ces deux études (et elles le sont surtout par l'histoire *extérieure* des deux discours, l'analyse des réponses faites à Jean-Jacques Rousseau et ses ripostes), elles ont l'inconvénient et d'être plus longues que les discours eux-mêmes, et de faire longueur dans un ouvrage où la biographie forme la matière essentielle... et suffisante.

Et l'esprit dans lequel ce livre est écrit? demanderez-vous.— Sans faire un mauvais et méchant jeu de mots, je dirai tout simplement qu'il n'y en a aucun . M. le doyen écrit — on peut le regretter au point de vue de l'art, — sans flamme et sans fièvre. Il a vraiment voulu, sans parti pris, savoir et écrire la vérité. Hélas ! cette vérité, plus on la tire du puits, n'apparaît favorable ni à Rousseau ni à ses ennemis. C'était un vilain être au milieu d'un vilain monde. Et M. Ducros, assez disposé d'abord à faire crédit au grand écrivain classique, au pontife sacré de la « pensée moderne » qu'est Jean-Jacques, et à le

préjuger sincère en ses actes comme en ses paroles, le découvre, *flagrante delicto*, chapitre par chapitre, plus sensuel, plus orgueilleux, plus égoïste, plus ingrat, plus « goujat », plus menteur et plus fourbe. Il est déjà tout près (p. 401 et 413) de souscrire aux formules de Diderot : « Il n'y a que le méchant qui soit seul. — Cet homme est un forcené, il me fait horreur; il est damné, cela est sûr, cela est sûr; *il me ferait croire aux diables et à l'enfer...* » Si, dans la suite, la pathologie de Rousseau — dont je trouve que c'est une lacune de n'avoir pas parlé déjà et fait état — si sa folie finale, qui est peut-être en effet un résultat et un châtiment de sa « méchanceté » plutôt qu'une cause et une excuse, ne viennent pas attendrir son nouveau biographe, l'ouvrage de M. Ducros pèsera plus lourd et plus dur sur sa mémoire que le livre de M. Jules Lemaître, où, avec des mots si narquois, si démolisseurs, il y avait encore tant de pitié.

GABRIEL AUDIAT.

Du Dilettantisme à l'action. *Études contemporaines*, par C. LECIGNE. 1re série. Paris, Lethielleux, s. d., gr. in-12 de 340 p. — Prix : 3 fr. 50.

Il nous faut saluer avec une grande sympathie ce brillant début d'un nouveau maître de la critique française. Maître chrétien, ai-je besoin de le dire, puisqu'il nous vient des Facultés catholiques de Lille, ce qui, sans rien lui enlever de ses grandes qualités littéraires, communique à sa critique plus d'élévation et d'autorité. Plus familier avec la vie intérieure, plus versé dans la connaissance des âmes, armé de principes très sûrs, le prêtre écrivain, pourvu du talent nécessaire et préparé par une forte éducation littéraire, est mieux placé que nul autre pour bien juger des œuvres et des hommes.

Le titre choisi pour son livre de début par M. l'abbé Lecigne n'est pas un titre de fantaisie. Sans être tous à proprement parler des dilettantes, au sens un peu spécial qu'on attache généralement à ce mot, tous les auteurs qu'il nous présente ont été d'abord, même ceux qui avaient l'esprit plutôt dogmatique, des curieux passionnés des choses intellectuelles, ardents à rechercher, à connaître, à expliquer, et se complaisant dans leurs conquêtes et s'en enorgueillissant, sans leur demander autre chose que les jouissances hautaines de la curiosité ou de l'orgueil satisfait. Comment, au contact de la vie ou aux leçons de l'expérience, ce dilettantisme est-il devenu de l'action, c'est ce que l'auteur nous montre fort bien en étudiant les œuvres et la vie d'Hippolyte Taine, de Ferdinand Brunetière, de Paul Bourget, de Jules Lemaître, de Maurice Barrès et d'Anatole France. Car tout le monde sait que ce dernier lui-même, qui fut si longtemps le type accompli du dilettante et qui semblait ne devoir jamais être autre chose, s'est aussi tourné vers l'action et avec une violence et une

passion qu'on n'aurait pu prévoir, si l'on n'avait déjà vu parfois monter de sa littérature de ces fumées grossières qui déforment souvent les meilleurs cerveaux. Donc, les cinq premiers, sous des formes d'ailleurs très différentes, ont été amenés à exercer une action morale féconde et salutaire et se sont transformés, d'hommes d'études et de littérature, en hommes de combat, se servant à la fois de l'épée pour défendre et de la truelle pour reconstruire l'édifice social, moral et religieux de l'avenir. M. France, au contraire, est devenu l'enragé destructeur de tout ce que les autres défendent. Malgré cette différence d'attitude, M. l'abbé Lecigne les juge tous avec impartialité, et même les égarements de M. France ne le décident pas à le traiter sans justice ni à méconnaître les restes de talent qui fleurissent encore dans ses ruines. Seule, l'étude sur M. Paul Bourget m'amènerait à formuler quelques réserves, si j'en avais la place et le temps. M. Lecigne, qui admire *l'Étape*, et même en approuve la thèse générale, lui fait des reproches de détail, qui, la plupart, ne me paraissent pas fondés. Est-il nécessaire d'y appuyer? Je ne le crois pas. Le livre de M. l'abbé Lecigne est vraiment un beau livre, plein d'idées, d'une bonne tenue littéraire, mieux que cela encore, un livre bienfaisant, et la réserve que j'ai cru devoir faire n'est pas de nature à diminuer la haute estime qu'en le lisant j'ai conçue de l'homme et de l'écrivain. Ce volume n'est que le premier d'une série que je souhaite longue, car elle montrera « que la puissance et la fécondité de l'action sont toujours en raison directe de la force des croyances, et que les plus belles œuvres sont encore celles où il y a le plus de foi exprimée et le plus d'amour répandu ».

ÉDOUARD PONTAL.

Les Pas sur la terre, par ADRIEN MITHOUARD. Paris, Stock, 1908, in-8 de 307 p. — Prix : 3 fr. 50.

Voilà un bon livre de plus, écrit avec la conscience artistique que l'auteur met dans toutes ses œuvres. M. Mithouard est à la fois un écrivain et un philosophe ; écrivain un peu trop appliqué et tendu, peut-être, en sorte qu'on ne peut le lire sans beaucoup d'attention et un peu de fatigue; philosophe pénétrant, mais dont la pensée se voile un peu sous le symbolisme des choses. Je crains, pour ces raisons, qu'il ne puisse être compris et goûté que par un petit nombre de lettrés, ceux qui sont capables de trouver la sève de la pensée sous l'écorce de la forme. Le style est d'un artiste, d'ailleurs, et la pensée, d'un philosophe chrétien, à la fois traditionnel et plein de ce bon sens aigu, qui est comme la fleur de l'âme française. Ni aérien ni souterrain, il conduit, tranquille, ses *Pas sur la terre*, et sur la terre chrétienne et française, parce que c'est vraiment là le domaine propre de l'homme qui a le bonheur d'être né chrétien et Français. Et il en décrit les

paysages, de façon savoureuse et vive, et il en célèbre les grandes œuvres, en homme qui s'y connaît et qui a d'autres soucis que celui des banales admirations, et il en rappelle les traditions, en philosophe qui sait de quel poids le passé pèse sur le présent et sur l'avenir, et il exerce sa verve mordante contre tous les destructeurs, que leur science ne sauve pas toujours du reproche de ne pas savoir ce qu'ils font et d'agir au rebours du plus simple bon sens et de nos plus chers intérêts. A tous les points de vue donc, ce livre est un bon livre, à qui ses qualités mêmes ne permettront pas sans doute de devenir populaire, mais qui sollicite l'attention des penseurs et des lettrés, c'est-à-dire d'une élite.

ÉDOUARD PONTAL.

La Bretagne à l'Académie française au XIXe siècle, d'après des documents inédits, par RENÉ KERVILER. Paris, Champion, 1908, in-8 de VIII-342 p., avec portrait. — Prix : 6 fr.

C'est la dernière série — malheureusement incomplète — des études que le très regretté René Kerviler ou René *de* Kerviler (les deux sont imprimés sur la couverture et dans la Préface) avait préparées pour faire suite à ses Académiciens bretons du XVIIe siècle et du XVIIIe. Et parce que les personnages dont il s'agit ici sont plus près de nous, et que les dictionnaires biographiques, les notices nécrologiques ou autres, les discours académiques fournissaient les principaux éléments tout réunis, le travail fut plus facile, moins personnel, les résultats aussi sont moins intéressants et surtout moins neufs. Je me plains même, doucement, que, par habitude, sans doute, et entraînement de librairie, on nous fasse une annonce de « documents inédits », que justifient très mal quelques lettres sans importance tirées du portefeuille de Louis de Carné. L'article sur *Chateaubriand*, le principal, ne vaut que pour être assez bien au courant des dernières publications de M. Biré, ou de l'abbé Paillhès. Celui sur *Bigot de Préameneu* est plus curieux, parce que la figure du vieux jurisconsulte ouvrier du code civil et ministre des cultes sous Napoléon est plus effacée, et parce que M. Kerviler a mis en œuvre des notes prises au *Moniteur universel* et dans la *Correspondance impériale*. On lit sans fatigue, comme ils furent écrits, d'une plume facile, et qui ne visait qu'à l'exactitude, point à l'art, les chapitres consacrés à *Alexandre Duval*, l'auteur comique, dont les *Préfaces* ont fourni quelques renseignements pour compléter les monographies; à *Mgr de Quélen*, dont on croit volontiers, avec M. Kerviler, que les pamphlets de 1830-1860 ont dénaturé le rôle et diffamé le caractère; au *comte de Sainte-Aulaire*, dont les Mémoires inédits n'ont pas été mis à contribution; et le *comte Louis de Carné*, qui s'était déjà raconté dans ses *Souvenirs de jeunesse* et qui avait été raconté par M. de Champagny en 1876.

Ce n'est pas que je critique, — je l'aime fort au contraire et la loue cordialement, — l'idée de grouper ainsi d'après leur origine et de vulgariser en leur pays les grands écrivains qui y sont si souvent oubliés. Mais, au nom même du régionalisme, on désirerait quelque chose de plus pénétrant, de plus intime, qui peignît ceux-ci dans leur vie bretonne, et révélât, fût-il tiré du fond très caché de leur talent et de leur âme, le caractère *breton* qui, sauf en Chateaubriand, n'apparaît en aucun d'eux.

GABRIEL AUDIAT.

The Shakespeare Apocrypha, being a collection of fourteen plays which have ben ascribed to Shakespeare, edited with introduction, notes and bibliography by G. C. F. TUCKER BROOKE. Oxford, Clarendon Press, 1908, in-8 de LVI-456 p. — Prix : 6 fr. 25.

On ne prête qu'aux riches, et le nombre des pièces anonymes ou d'auteur douteux qui ont été attribuées par tels ou tels à Shakespeare s'élève à quarante et davantage. Attributions insoutenables dans la plupart des cas; attributions plus ou moins dignes d'être discutées en ce qui concerne un quart, environ, de ces productions. De ce quart, soit exactement de quatorze pièces choisies, M. Tucker Brooke vient de nous donner une édition depuis longtemps désirée et d'autant plus utile que, sauf de rares exceptions, les textes ici réunis étaient ou bien presque introuvables ou bien incorrectement publiés.

C'est avec un soin infini que M. Tucker Brooke a collationné les éditions originales de ces pièces; il reproduit les meilleures, indiquant les variantes, proposant, en cas de nécessité, des corrections. Une excellente Introduction passe en revue l'histoire des attributions, classe les pièces suivant leurs dates, les étudie séparément et débat, au sujet de chacune, la part qui en peut revenir au grand poète. Cette part, si elle existe, ne peut être qu'extrêmement réduite. D'aucune des quatorze pièces Shakespeare ne peut être le principal auteur; à très peu il est, à la rigueur, possible, mais nullement démontré, qu'il ait collaboré. Il est à remarquer que M. Brooke, pour de fort bonnes raisons, rejette la collaboration, admise par beaucoup, de Shakespeare avec Fletcher dans *The Two Noble Kinsmen*; il verrait volontiers, en Massinger, le second auteur de la pièce. C'est dans quelques passages de *Sir Thomas More* qu'il retrouverait plutôt, s'il le fallait, la main de Shakespeare. Une connaissance étendue et approfondie du théâtre anglais sous Élisabeth et Jacques Ier permet à M. Brooke de faire des rapprochements ingénieux et nouveaux entre certaines de ces pièces anonymes et des œuvres d'auteurs connus; ces rapprochements tendraient à donner *Locrine* à Greene et *Edward III* à Peele. De quelque obscurité que soit enveloppée leur origine, plusieurs des drames ici réunis sont en tout ou en partie remarquables : ainsi

Arden of Feversham, *Edward III* et *Sir Thomas More*; les autres sont curieux à des titres divers. Il fallait jusqu'ici se résigner à n'en connaître la plupart que de seconde main, par des citations incomplètes; les voici remis à notre portée dans une édition accessible, sûre, pleine de renseignements et terminée par une excellente bibliographie.

A. Barbeau.

HISTOIRE

Abrégé de l'Histoire de Port-Royal, par Jean Racine, d'après un manuscrit préparé pour l'impression par Jean-Baptiste Racine, avec un Avant-propos, un appendice, des notes, un Essai bibliographique par A. Gazier. Paris, Société française d'imprimerie et de librairie, 1908, in-18 de XIII-324 p., avec 3 grav. — Prix : 3 fr. 50.

Il faut remercier M. Gazier de nous avoir donné cette nouvelle édition de l'*Abrégé de l'Histoire de Port-Royal*, établie d'après le manuscrit préparé en vue de l'impression par le fils aîné du poète. M. Gazier a complété ce texte par des notes et éclaircissements et un Essai bibliographique, les uns et les autres susceptibles de rendre service aux travailleurs. J'aurais aimé que l'éditeur joignît à l'*Abrégé* les deux lettres fameuses par lesquelles on peut dire que Racine lui-même y avait d'avance répondu. Outre que le charme littéraire en est grand, cela eût ajouté un peu de justice et d'impartialité à une histoire qui, malgré ses qualités, n'est en somme qu'un pamphlet. Pamphlet d'ailleurs amusant à lire, mais où il faut se garder de voir, en dépit de l'autorité de Boileau, « le plus parfait morceau d'histoire que nous ayons dans notre langue ». Même en prose, Racine a fait beaucoup mieux.

Éd. Pontal.

Le Grand Siècle intime. De Richelieu à Mazarin (1612-1641), par Émile Roca. Paris, Perrin, 1908, in-16 de VI-367 p. — Prix : 3 fr. 50.

Il n'est pas bien certain que le système d'écrire l'histoire d'une façon amusante ait tous les avantages que développe M. Roca dans son Avant-propos. Les anecdotes ont leur prix, et elles font connaître le temps et les personnages; mais elles ont beaucoup de chances de n'être pas toujours vraies. Nous n'avons pas de peine pourtant à reconnaître que ce second essai est peut-être supérieur au premier intitulé : *Le Règne de Richelieu*.

Ici, le cardinal Mazarin joue le rôle principal; mais son « règne » est expliqué par une foule de circonstances, très heureusement déduites et exposées. Le mécontentement général qui suivit la mort de Richelieu est un facteur important dans l'attitude que prendrait son successeur. Il devait suivre la même politique, ménageant les

grands seigneurs, qui pouvaient bien troubler parfois l'État, mais en faisaient cependant la principale force. Louis XIII se trouve ainsi rehaussé de toute sa clairvoyance politique; et, en même temps, ses vertus privées et sa mort admirable lui donnent une véritable auréole. La fameuse question d'Anne d'Autriche et de ses rapports avec son premier ministre est également traitée avec convenance et résolue très vraisemblablement par le mariage secret, qui, seul, pouvait rassurer leur conscience. Deux preuves nouvelles sont développées : la dureté rogue avec laquelle Mazarin traitait la Reine, et la docilité soumise que le jeune Louis XIV, qui connaissait sans doute la situation, montra vis-à-vis du cardinal, attendant respectueusement sa mort pour se déclarer Roi.

Enfin, M. E. Roca a utilisé heureusement deux recueils inédits et peu connus de la Bibliothèque nationale. L'un est une courte satire intitulée : *Les Contrevéritez* (Ms. fr. 19,145), qui contient le tableau, à l'envers, si on peut dire, de toute la société parisienne de 1642. L'auteur publie en appendice ces 78 versets; mais, auparavant, il a donné de chacun un intéressant et presque toujours exact commentaire, passant ainsi en revue nombre de personnages aujourd'hui assez inconnus, qui composaient le « Tout-Paris » de ce temps. L'Estoile, pour le XVIe siècle, a recueilli des pièces analogues. L'autre est un manuscrit dénommé *Mil vers*, déjà utilisé dans le volume de Richelieu. Tous les Mémoires du temps, Tallemant des Réaux en particulier, ont été aussi utilisés et on ne se prive point d'y puiser de nombreuses médisances. Elles ne sont dangereuses que pour la réputation très posthume des femmes de cour dont les héritiers, — s'il en est, — seront plus flattés que blessés. L'auteur, du reste, a prévenu loyalement ses lecteurs. Il leur a ménagé aussi une table analytique très précieuse et qui permettra à plus d'un écrivain de puiser quelque jour dans ce volume une citation ou un bon mot, que le public aura eu le temps d'oublier. M. Roca ne se choquera point de ce *parallélisme*, lui qui se déclare « très heureux d'obliger autrui ». G. Baguenault de Puchesse.

Récits des temps révolutionnaires, d'après des documents inédits, par Ernest Daudet. Paris, Hachette, 1908, in-16 de VII-292 p. Prix : 3 fr. 50.

Dans les très précieuses archives qui lui ont été ouvertes, outre les éléments de ses ouvrages de longue haleine, comme sa grande *Histoire de l'émigration*, M. Ernest Daudet a trouvé de nombreux documents où il a puisé le sujet d'intéressants récits, comme ceux qu'il publie aujourd'hui : ce ne sont que des épisodes, quelques-uns fugitifs, mais qui n'en jettent pas moins une curieuse lumière sur les temps de la Révolution. Le plus important, qui occupe presque la moitié du

volume, c'est le *Complot Coigny-Hyde de Neuville*. On verra là en œuvre la fâcheuse rivalité qui régnait entre le Comité royaliste fondé par Louis XVIII et l'Agence non moins royaliste qui recevait les ordres de Monsieur et de Londres; on y verra aussi l'impuissance à laquelle ces déplorables divisions avaient réduit les partisans des Bourbons. Mais comme dans les événements les plus graves la note comique se glisse toujours, nous y relèverons le curieux rapport de l'officier de gendarmerie chargé d'arrêter le beau-frère d'Hyde de Neuville, l'ancien représentant de la Rue, et son amusante stupéfaction quand il constate l'évasion de son prisonnier, malgré la présence des gendarmes auxquels il avait cependant ordonné « de ne pas le quitter, non plus que la chemise ». Sur *la Mort de Pichegru*, — dont le sujet vient d'être repris par M. Barbey — il n'y a que quelques pages; mais, après les avoir lues, il nous est bien difficile de croire au suicide. « Le cou, — du prétendu suicidé — dit l'auteur, est entouré d'une cravate de soie noire, large de deux doigts, fortement nouée, dans laquelle on a passé un bâton long de quarante-cinq centimètres et de cinq de pourtour, et dont on s'est servi comme d'un tourniquet. La *main qui s'en est servie a tourné jusqu'à strangulation complète* ». Et M. Daudet ajoute et nous ajoutons avec lui :«Est-ce celle de Pichegru?» Le chapitre sur la *Constitution civile du clergé* dépeint l'état d'âme de beaucoup de membres du clergé inférieur, que la menace et la peur ont réduits à prêter serment et même à se marier, et auxquels leur repentir a valu le pardon du Saint-Siège. Celui sur *le Comte de Provence et Mme de Balbi*, est emprunté, pour la plus grande partie, aux Mémoires de d'Avaray; il présente la favorite sous un jour très défavorable, malheureusement trop souvent vrai. Il est pourtant un point sur lequel les récentes recherches du vicomte de Reiset ont fait justice des insinuations de l'ami de Louis XVIII : la naissance en Hollande de deux jumelles, filles de Mme de Balbi et du bel Archambaud de Périgord, est une légende. Les lettres, nouvelles aussi, de *Louis XVIII et de Charette* apportent dans la correspondance de ce dernier, une preuve de plus à ceux qui ne croient point à l'évasion de Louis XVII. Et après avoir montré les bons rapports qui ont régné entre *les Émigrés et les généraux de Napoléon*, M. Daudet, dans *Autour de Hoche*, fait une attrayante description du musée réuni à Gaillefontaine par le petit-fils du héros républicain, le marquis des Roys; il lui emprunte plusieurs lettres, les unes charmantes, comme celles que le général envoyait à sa fiancée, les autres fâcheuses, comme celles qu'il adressait aux membres du Directoire après Fructidor. Et il conclut en regrettant que l'illustre capitaine ne fût pas mort quelques semaines plus tôt.

Notre souhait, à nous, est que M. Daudet ne s'en tienne pas là, et

que ce premier volume, qui offre tant d'intérêt, soit bientôt suivi de plusieurs autres empruntés aux mêmes archives.

MAX. DE LA ROCHETERIE.

Les Assemblées du clergé et le Jansénisme, par l'abbé J. BOURLON. Paris, Bloud, 1907, in-8 de 379 p. — Prix : 6 fr.

Les assemblées du clergé tiennent une très grande place dans l'histoire religieuse des XVIIe et XVIIIe siècles. L'action de ces assemblées périodiques, électives et délibérantes, se fait sentir dans toutes les questions mises à l'ordre du jour pendant deux cents ans, à propos de la vie catholique, morale et parfois politique de la France. M. l'abbé Bourlon, qui déjà a donné un petit résumé, une heureuse synthèse, de toute l'histoire de ces assemblées sous l'ancien régime, examine plus à fond leur rôle à propos du jansénisme « l'hérésie dissimulée et habile, dit-il, qui fit encore plus de mal à la religion catholique en France que le protestantisme ». Sa conclusion, c'est que les assemblées du clergé ne faillirent point à leur devoir; malgré les préjugés gallicans de l'époque, elles condamnèrent l'erreur et ses partisans à maintes reprises; elles n'eurent jamais « une défaillance doctrinale, comme en eurent les Parlements et même la Sorbonne ». Le sacerdoce et l'épiscopat français demeurèrent donc en majorité indemnes d'une hérésie dont les partisans s'agitaient sans doute beaucoup, mais ne furent en réalité « qu'une poignée de révoltés ».

Reprendre et exposer chacun des points traités avec beaucoup de soin par M. Bourlon serait écrire notre histoire religieuse pendant deux siècles; qu'il nous suffise de signaler au lecteur ce volume comme un bon résumé dominé par un sentiment très net de l'orthodoxie et un respect de la justice trop rare quand on aborde les persécutions dont fut victime la Compagnie de Jésus, par exemple; la nomenclature des XIII chapitres (auxquels il ne manque sans doute qu'une bibliographie plus complète et des références plus étendues) en dit l'importance: Condamnation des cinq propositions. — L'Affaire du cardinal de Retz et l'Assemblée de 1655. — L'Assemblée de 1655 et le Jansénisme. — De 1660 à la « paix Clémentine ». — Le Quesnellisme (je n'aime pas beaucoup ce néologisme) et l'Assemblée de 1700. — Le Cas de conscience et l'Assemblée de 1705. — La Bulle *Unigenitus*. — Le Jansénisme et les Assemblées jusqu'en 1725. — Les Appelants. — Les Billets de confession. — Les Jésuites. — Les « Actes du clergé » en 1765. — Les Dernières Assemblées.

G.

Essai historique sur les Expositions universelles de Paris, par ADOLPHE DÉMY. Paris, A. Picard et fils, 1907, gr. in-8 de II-1097 p. — Prix : 15 fr.

Il n'est pas trop tard pour dire quelques mots de l'ouvrage consi-

dérable dans lequel M. Adolphe Démy s'est efforcé de synthétiser l'histoire des Expositions universelles qui se sont succédé à Paris au cours de la seconde moitié du XIXe siècle, et a tenté d'en retracer les grandes lignes, de faire saisir le caractère général de chacune d'elles, d'esquisser la vie sociale de son époque, de raconter succinctement l'histoire de son temps. Ce programme, éminemment complexe, explique le développement pris par l'*Essai* de M. Adolphe Démy, et encore n'en trouve-t-on dans ce livre qu'une esquisse extrêmement sommaire. Comment pourrait-il en être autrement, puisque l'auteur, non content d'étudier les cinq Expositions universelles organisées à Paris de 1855 à 1900, a considéré chacune d'entre elles comme un « anneau de la chaîne sans fin des expositions cosmopolites » et a été ainsi amené à parler de toutes les « foires du monde » qui ont eu lieu à la surface du globe jusqu'en 1900? Ainsi s'expliquent à la fois l'ampleur et la brièveté, la prolixité et la sécheresse apparentes de cet *Essai historique sur les Expositions universelles*, dont l'aspect imposant décourage d'abord le lecteur, qui se trouve ensuite tenté, au cours de sa lecture, de reprocher à M. Démy d'être trop court. Que de renseignements utiles ou curieux, ou simplement pittoresques et amusants se trouvent dispersés dans ce gros volume de près de 1100 pages! Nous en avons, pour notre part, noté plusieurs qui nous paraissaient tout à fait dignes d'être relevés, et qui, de l'histoire des Expositions universelles, méritent d'être reportés dans l'histoire générale. Aussi ne saurions-nous mieux caractériser l'ouvrage de M. Démy qu'en le qualifiant d' « encyclopédie » des Expositions universelles; tel est bien en effet, grâce au copieux index alphabétique des p. 1041-1096, ce livre dont la conclusion est qu'il y a place et matière pour une nouvelle Exposition à Paris, et que « cette Exposition n'est pas seulement possible et utile, mais nécessaire ». Il est permis, sur ce point, de différer d'opinion avec M. Démy: du moins doit-on reconnaître qu'il invoque en faveur de sa conclusion des arguments qui seraient excellents si... l'expérience des précédentes Expositions universelles ne nous contraignait d'y voir plutôt des utopies. H. F.

La Franc-Maçonnerie en France, des origines à 1815, par GUSTAVE BORD. T. I. *Les Ouvriers de l'idée révolutionnaire (1688-1774)*. Paris, Nouvelle Librairie nationale, 1908, in-8 de XXVI-551 p., avec portraits et fac-similé. — Prix : 10 fr.

Voici un volume consciencieux et documenté comme tous ceux qu'écrit M. Gustave Bord. Et quelle somme de travail il a dû exiger pour fouiller aussi profondément ces archives de la franc-maçonnerie, si jalousement fermées aux profanes! Aux yeux du savant auteur, le principe fondamental de la franc-maçonnerie c'est l'idée *égalitaire*,

non pas l'idée égalitaire chrétienne, équitable et bienfaisante, mais une idée égalitaire envieuse et haineuse, qui détruit toute hiérarchie et engendre l'anarchie. Les prédécesseurs des francs-maçons, ce sont les alchimistes, les kabalistes, les sociniens, les disciples de Bayle et de Swedenborg. La secte n'est pas née spontanément ; elle ne remonte pas non plus, comme on l'a prétendu, aux temps antiques, à Salomon ou à Hiram, l'architecte du temple de Jérusalem. Il y avait, au moyen âge, des associations d'ouvriers pour construire les cathédrales gothiques. Lorsque la foi s'est refroidie et qu'on ne bâtit plus d'églises, ces associations n'eurent plus de raison d'être. Les adeptes des idées égalitaires s'y glissèrent insensiblement et s'en emparèrent ; la maçonnerie *corporative* devint la maçonnerie *spéculative*, dit M. Bord. C'est au XVIIe siècle qu'elle s'épanouit surtout, et d'abord en Écosse et en Angleterre, où elle se recruta parmi les partisans des Stuarts. On y retrouve les noms des Radclyffe, de Ramsay, de Fitz Gerald, des Lally, etc. C'est par eux, lorsque les Stuart furent expulsés, que la franc-maçonnerie s'introduisit en France ; le prétendant Charles-Édouard en devint le grand-maître et fonda à Arras, entre autres, une loge dont le vénérable était le père de Robespierre. Les premiers grands-maîtres français furent le duc d'Antin et le comte de Clermont, un des principaux propagateurs fut le duc de Bouillon. Les grands seigneurs, les bourgeois, les militaires entrèrent en grand nombre dans les loges, séduits par la nouveauté, par un certain air d'indépendance, par une apparence d'humanité. On en fonda de tous les côtés. M. Bord a retrouvé *cent cinquante-quatre loges* existant en France en 1771 ; il en donne la liste détaillée, avec les noms des principaux membres. Mais sous la grande-maîtrise du comte de Clermont, le lien qui les rattachait ensemble s'était relâché. Il y avait bien des variétés de francs-maçons, non seulement ceux du rite écossais — c'étaient les jacobistes — et ceux du rite anglais — c'étaient les orangistes — mais les Rose-Croix, les Réaux-Croix, les Illuminés théosophes, les Amis réunis, les Philalèthes, les Élus Cohens, la Grande Loge anglaise, la Mère Loge écossaise de Marseille, le Chapitre de Clermont, le Conseil des Empereurs d'Orient et d'Occident, l'Étoile flamboyante, etc., etc. L'auteur, dans des chapitres fort curieux, donne leurs règlements, décrit les cérémonies d'initiation, règlements impérieux, cérémonies grotesques. On en lira le détail avec le plus vif intérêt dans les chapitres VI et VIII. Nous recommandons aussi le chapitre IX, *Profils maçonniques*, où l'on verra défiler le maçon bienfaisant Puisieux, le maçon gai Procope, les maçons mystérieux comme Saint-Germain et Lavalète de Lange. Les volumes qui suivront nous en réservent bien d'autres.

MAX. DE LA ROCHETERIE.

La Faculté de Théologie de Paris et ses docteurs les plus célèbres, par l'abbé P. Féret. *Époque moderne.* T. VI, XVIIIe *siècle. Phases historiques.* Paris, A. Picard et fils, 1909, in-8 de 417 p. — Prix : 7 fr. 50.

Les phases historiques par lesquelles la Faculté de théologie de Paris passe au XVIIIe siècle sont dépeintes d'une façon intéressante par M. le chanoine Féret. Il nous fait assister d'abord à un réveil du jansénisme, puis aux discussions excitées par les thèses gallicanes ou des consultations épineuses adressées à la docte assemblée. Le grand public s'attachera sans doute davantage aux chapitres consacrés à la lutte contre le philosophisme. Citons, parmi les paragraphes les plus importants, les thèses des abbés de Prades et de Lomélie de Brienne, l'*Histoire naturelle* et *les Époques de la nature*, de Buffon, Montesquieu et son *Esprit des lois*, puis les *Essais* de Pope, d'Helvétius, l'*Émile* de J.-J. Rousseau et le *Bélisaire* de Marmontel. La Faculté s'associa aux condamnations portées à Rome ou en France par le Conseil du Roi et le Parlement, contre Voltaire, mais elle n'éleva la voix pour le flétrir directement qu'après la mort du philosophe, lorsqu'on entreprit l'édition complète de ses œuvres. Un dernier chapitre nous décrit la fin lamentable de l'Université et de la Faculté de théologie, amenée par le décret de la Convention du 1er septembre 1793. — Nous signalerons, parmi les appendices, le curieux mémoire des docteurs de Sorbonne, présenté à Pierre le Grand, pour la réunion de l'Église russe à l'Église latine.

Ce volume clôt dignement la vaste étude où l'activité et les luttes de la vénérable Faculté de théologie de Paris sont évoquées, depuis de nombreuses années déjà, avec un amour passionné, par l'un de ses plus fervents admirateurs. F. D'H.

Crouy-sur-Ourcq et Gesvres-le-Duc (Seine-et-Marne), par Georges Darney. Paris, Lechevalier, 1908, in-8 de 318 p., avec 5 dessins. — Prix : 10 fr.

Comme la plupart des monographies de petites localités, l'histoire de Crouy-sur-Ourcq (Seine-et-Marne, arrondissement de Meaux, canton de Lizy-sur-Ourcq) n'offre guère d'intérêt que pour la période révolutionnaire. Avant la Révolution, on ne possède sur un grand nombre de villages que des documents épars et bien disséminés à travers les siècles. Après les troubles qui agitèrent notre pays à la fin du XVIIIe siècle, tout rentre en général dans l'ordre et, comme les peuples heureux, beaucoup de ces petits bourgs n'ont plus d'histoire. C'est ce qui explique que, dans tous les travaux du genre de celui que nous signalons, les dix dernières années du XVIIIe siècle occupent une si grande place. Pour Crouy, plus de la moitié du volume lui est consacrée et cette partie n'est pas la moins intéressante, car elle nous fait saisir sur

le vif tout ce que de paisibles villages eurent à souffrir de la tyrannie jacobine. Dans la dernière partie du volume, on trouve des notices assez détaillées sur deux monastères, Notre-Dame du Chêne et Raroy qui, avant la Révolution, existaient sur son territoire, puis sur la seigneurie de Gesvres et les seigneurs de Gesvres. Avant 1790, Gesvres formait une paroisse indépendante dont l'église avait subsisté jusqu'en 1745. Au moment de la Révolution, le peu d'importance de Gesvres ne permettant pas à ses habitants de l'administrer eux-mêmes, ils demandèrent leur incorporation à Crouy, ce qui leur fut accordé par arrêté du 2 novembre 1790. Après quelques notices sur plusieurs membres de la famille Potier, qui furent les plus illustres seigneurs de Gesvres, sur les établissements de bienfaisance et sur les écarts de Brumier, Froide-Fontaine, Fussy, La Chaussée, La Tuilerie, M. Darney termine son ouvrage par la biographie d'un certain nombre de personnages remarquables de Crouy. J. Viard.

Mélanges d'histoire bretonne (VIe-XIe siècle), par Ferdinand Lot. Paris, Champion, 1907, in-8 de 478 p. — Prix : 20 fr.

Sous le titre de *Mélanges d'histoire bretonne*, M. Ferdinand Lot, érudit justement estimé, notamment pour ses beaux travaux sur les derniers temps carolingiens et sur le règne de Hugues Capet, a réuni une série de mémoires publiés antérieurement dans les *Annales de Bretagne* (1906 et 1907). Ces dissertations, d'une grande valeur critique, avec quelques excès de scrupule et de rigorisme hypercritique, sont au nombre de sept, savoir : I. Les *Gesta sanctorum Rotonensium*. Date de leur composition. L'auteur. II. Festien, *archevêque* de Dol. III. Nominoé, Erispoé et l'empereur Lothaire. IV. Nominoé et le monastère de Saint-Florent-le-Vieil. V. Le Schisme breton du IXe siècle. Étude sur les sources narratives : *Chronique de Nantes*, *Gesta sanctorum Rotonensium*, *Indiculus de episcoporum Brittonum depositione*. VI. Les Diverses Rédactions de la vie de saint Malo. VII. La Vie de saint Gildas. En appendice l'auteur a donné une édition nouvelle et critique des textes suivants : I. La plus ancienne Vie de saint Malo. II. La Vita Machutis, par Bili. III. Gildae Vita et Translatio. — C'est d'après le septième et dernier mémoire, celui qui a pour objet la Vie de saint Gildas, que nous avons pu apprécier, avec quelque connaissance de cause le mérite du présent volume, car nous avons nous-même naguère touché le sujet dans notre livre intitulé : *Saint Gildas de Ruis, aperçus d'histoire monastique* (Paris, Tequi, 1900, in-12). — Ce mérite est considérable et témoigne de qualités qui font honneur à la science française, en particulier d'une observation perspicace jointe à une rare patience et vaillance de labeur et à un souci d'exactitude jusque

dans les plus petits détails presque exagéré. A la vérité nous différons d'avis avec l'auteur sur quelques points. Mais ce n'est pas le lieu de signaler et de discuter ces divergences. D'une façon générale, la méthode employée ici est peut-être à la fois un peu trop timide et difficultueuse à certains égards, et à d'autres un peu trop hardie et conjecturale. Quoi qu'il en soit, ce livre, comme les précédents écrits de M. Lot, est de ceux qu'il n'est pas permis de négliger, et dont l'étude, un peu aride au premier abord, est instructive et féconde, dût-on conclure autrement sur tel ou tel des sujets traités. M. S.

Le Manuscrit du prieur de Sennely. Une Paroisse de Sologne au XVIIe siècle (1675-1710), par Émile Huet. Orléans, Herluison, 1908, in-8 de 82-ccxvii p., avec fac-similés et vignettes.

Ce volume se compose de deux parties : l'une, la seconde, est la reproduction littérale d'un manuscrit qui se trouve moitié à la Bibliothèque d'Orléans, moitié au presbytère de Sennely ; l'autre est une longue Introduction par l'auteur sur ce manuscrit.

Ce manuscrit est l'œuvre d'un curé de Sologne, nommé Sauvageon, de la Congrégation de France, né en 1639, profès en 1664, qui vint en la paroisse de Sennely en 1675 et y mourut en 1710. « Il a divisé son récit en quinze chapitres d'inégale longueur. Du troisième au neuvième, il traite successivement de la paroisse, de la justice, de l'église, de la fabrique de Sennely, puis des fondations et services, des titres et du mobilier de l'église et des réparations à faire au monument. L'administration des gagers occupe le dixième. Enfin, dans un ordre un peu fantaisiste, les cinq derniers exposent le cérémonial en usage dans la paroisse, la visite annuelle de l'évêque et de l'archidiacre, la liste des confréries, l'histoire du prieuré et des prieurs qui l'ont présidé, pour terminer par la description de la maison priorale et de ce qu'il conviendrait de faire pour la rendre parfaite. »

« C'est donc un traité complet de la vie d'un curé de campagne au XVIIe siècle » et d'un curé de Sologne. « Le prieur ne l'a point oublié et, en guise d'Introduction, il a écrit tout d'abord deux chapitres sous ces titres : De la Sologne en général, et des Solognos, de leur religion, de leur commerce et de leurs mœurs » (p. 13).

L'ensemble de ces chapitres est intéressant, car l'auteur avait une plume originale et un tour d'esprit caustique. Partout il a semé son récit de réflexions piquantes : c'était un bon prêtre, mais qui gardait sa liberté d'appréciation envers ses paroissiens et même envers ses supérieurs ; c'était un indépendant et un malin.

Très curieux, le parallèle entre les Solognos et les Beaucerons, où, après avoir balancé les vices et les vertus des uns et des autres, il donne

aux premiers, mais d'assez mauvaise grâce, la préférence. « Les Beaucerons sont durs et impitoyables envers les pauvres, les Solognos sont charitables et aumôniers, etc..., tous préfèrent la Sologne à la Bauce et les Solognos aux Beaucerons; mais, après tout cela, il ne faut pas conclure que les Solognos en soient plus recommandables, ainsi que l'allons voir dans le chapitre suivant. »

« Les Solognos, dit-il en commençant ce chapitre, sont en toutes choses, ainsi qu'ils le disent eux-mêmes, un chétif peuple». Au physique ils ont petite mine, des manières niaises et sont sujets à la fièvre et à la pleurésie. Au point de vue religieux, ils sont plus superstitieux que dévots; au point de vue social, ils sont rusés, méfiants et discrets à l'excès, ils écorchent les mots de la langue française, etc. Bref, il fait d'eux un portrait peu flatté.

Dans les détails qu'il donne sur la vie paroissiale de Sennely, il y aurait plus d'un trait intéressant à relever bien qu'ils s'appliquent à une localité spéciale : il énumère, en effet, les superstitions (en trois pages) du pays, les coutumes pieuses, les cérémonies propres à chaque fête, les devoirs des gagers, les revenus de la paroisse, les besoins de l'église : il fait en un mot une monographie complète de ses fonctions pastorales. Ce genre de travail est très utile pour apprécier le rôle et la situation du clergé dans les campagnes avant la Révolution.

M. Huet a très bien fait valoir la valeur documentaire et l'intérêt de ce manuscrit, il en a donné scrupuleusement le texte, il l'a complété par des pièces d'archives dont plusieurs lui ont été communiquées par M. E. Jarry, et par un index alphabétique et critique des noms cités : il l'a même orné de huit vignettes. En somme, il a fait un travail consciencieux et recommandable.

A propos des titres de la paroisse, qui ont disparu en grande partie à la Révolution, la tradition du pays, encore vivante, raconte ainsi cette destruction : « Il y avait alors au village un paysan, le père Minos, qui passait pour lettré, c'est-à-dire capable de déchiffrer l'écriture : « Lis, voir », lui disaient ceux qui étaient chargés de faire l'inventaire des titres. Il regardait sommairement — oh ! combien — et tout ce qu'il ne pouvait pas lire était jeté au feu. Que de richesses disparues ! »

En combien d'endroits cette même scène de barbarie ne s'est-elle pas reproduite, dans cette époque dévastatrice ! A. Clerval.

Les Comptes du roi René, publiés d'après les originaux inédits conservés dans les Archives des Bouches-du-Rhône, par l'abbé Arnaud d'Agnel. T. I. Paris, A. Picard et fils, 1908, gr. in-8 de xxviii-411 p. — Prix (avec le t. II) : 20 fr.

Afin de donner, en 1873, à la Société de l'École des chartes ses

intéressants *Extraits des comptes et mémoriaux du roi René*, pour servir à l'histoire des arts au XVe siècle, A. Lecoy de la Marche avait puisé ses documents aux Archives nationales, parmi les papiers subsistant encore de la Cour des comptes d'Angers. Il se contentait d'indiquer en sa Préface (p. VII) les précieux registres de la Cour des comptes d'Aix, où l'on devait trouver, disait-il, « un utile complément » à sa publication : le temps et la distance ne lui ayant pas permis de les mettre à profit. C'est ce second travail que vient d'entreprendre M. Arnaud d'Agnel, qui nous donne un premier volume excellent et nous annonce le second avec des tables détaillées qui permettront d'utiliser, selon les besoins et les recherches, toutes les indications relevées dans les pièces originales.

Nous nous contenterons pour aujourd'hui de donner les divisions admises par l'auteur en ses groupements. Après les *Bâtiments* et *Domaines de l'Anjou*, chapitre nécessairement assez court, concernant le château d'Angers, Saumur, les Ponts-de-Cé, Beaufort, la Rive de Chanzé, l'île Garreau, la Ménitré, la Baumette, viennent les *Édifices de Provence*, Aix, Avignon, Marseille, Peyrolles, Tarascon, Gardanne, le chapitre *Ménagerie et oisellerie*, René étant fort curieux de ces collections, celui de la *Batellerie*; puis les *objets d'art*, peinture et enluminure, sculpture, livres, tapisserie et broderie, orfèvrerie, armes et armures, verreries, en attendant les *Costumes, équipages*, les *Meubles, ustensiles, objets divers*, enfin la *Vie et les Mœurs*. Comme le remarque l'auteur, les classifications sont forcément un peu arbitraires, les notes concernant parfois plusieurs séries différentes : les tables compléteront et rectifieront au besoin les textes. Nous trouvons fort louable, en des ouvrages de ce genre, la pensée de M. l'abbé Arnaud d'Agnel, qui nous annonce ses *errata* à leur ordre alphabétique, dans la table même. Il nous permettra de lui signaler une erreur de lecture ou d'impression d'autant plus explicable, au reste, qu'il s'agit d'un nom propre; p. 7, art. 13, il est compté 71 sols 8 deniers, le 25 octobre 1452, « pour mettre soubz la première pierre de la Basinette »; la note au bas de la page fait une même confusion : il s'agit évidemment, non d'une « église de la Basinette », mais de la première pierre du couvent de « la Basmette » (XVe siècle) depuis appelé « la Baumette, » petit ermitage que le roi René fit rebâtir, tout près de son manoir de Chanzé, en 1451, et où Rabelais devait séjourner plus tard.

Les notes de M. l'abbé Arnaud d'Agnel paraissent fort judicieusement établies, c'est une raison de plus pour présenter ces courtes observations : ainsi, p. 342, la *cerge* de corail ne désignerait-elle pas un anneau ; une sorte de bague très haute et percée de trous, à la manière d'un dé à coudre, est encore appelée *cerge*, en Anjou. Assu-

rément, p. 345, les couteaux emmanchés de licorne, sont des couteaux aux manches d'ivoire; les pièces de « licorne, » auxquelles on attribuait des mérites fabuleux, n'étaient que des dents de narval, habitant la mer du Nord; Jeanne de Laval en possédait un morceau qu'elle confia avec ses bijoux à la cathédrale d'Angers. (Voir notre *Monographie de la cathédrale d'Angers*, p. 263.)

Faut-il ajouter qu'à la page 337, en note, nous sommes moins convaincu que l'auteur, de la « preuve décisive » que le roi René fit fondre des écus, de ce qu'il bailla un écu à certain fondeur; il pouvait, ce semble, le lui « bailler » pour le remercier ou pour lui faire don. Mais ces petites remarques ne diminueront pas le mérite de l'ouvrage de M. Arnaud d'Agnel; nous attendons le second volume avec impatience.

JOSEPH DENAIS.

Cartulaire de la commanderie de Richerenches de l'ordre du Temple (1136-1211), publié et annoté par le marquis DE RIPERT-MONCLAR. Avignon, Seguin; Paris, Champion, 1907, in-8 de CLXIV-307 p. — Prix : 8 fr.

Il n'est personne tant soit peu au courant des études relatives au moyen âge, qui ne sache quelle mine précieuse de renseignements historiques de toute sorte on trouve dans les cartulaires. On ne s'étonnera donc pas que la publication par M. le marquis de Ripert-Monclar du cartulaire de la commanderie de Richerenches, de l'ordre du Temple, ait été particulièrement distinguée par l'Académie des inscriptions et belles-lettres dans le concours des antiquités nationales. Elle forme le tome I de la série intitulée : *Documents inédits pour servir à l'histoire du département de Vaucluse* dans les *Mémoires de l'Academie de Vaucluse*. Elle comprend 262 pièces du douzième siècle et des premières années du treizième, auxquelles s'en ajoutent quelques autres, publiées en appendice. Une ample Introduction nous offre la moisson recueillie dans ces documents par la diligente érudition de M. de Monclar. Elle est divisée en onze chapitres : I. Description du manuscrit. Intérêt qu'il présente. II. Dignitaires ecclésiastiques. III. Les Suzerains. IV. Comté de Valentinois, V. Comtes d'Orange de la maison de Nice. VI. Le Pays des Baronnies. VII. Seigneurs indépendants de Montélimar. VIII. Coseigneurs de Saint-Paul-Trois-Châteaux. IX. Notes diverses sur la région. X. Renseignements sociaux : 1. État des personnes. 2. Notes économiques. 3. État des terres. Monographie d'une seigneurie sous le régime des partages successoraux. XI. Notes historiques sur l'ordre du Temple et la commanderie de Richerenches. — Cette simple énumération suffit à justifier cette assertion de M. de Monclar que le cartulaire de Richerenches « constitue, pour l'éclaircissement du marquisat de Provence pendant le

douzième siècle, un document de premier ordre ». Elle donne aussi quelque idée de la ferme et patiente énergie de travail du vaillant archiviste-paléographe, qui, après avoir longtemps servi, représenté la France au dehors, revenant aux études de sa jeunesse, se montre, aujourd'hui encore, le digne disciple de l'Ecole des chartes, d'où nous l'avons vu sortir, le 9 janvier 1865, le premier de sa promotion. M. S.

La Corse dans l'antiquité et dans le haut moyen âge, par Xavier Poli. *Des Origines à l'expulsion des Sarrazins*. Paris, Fontemoing, 1907, in-8 de XI-207 p. — Prix : 5 fr.

Jusqu'à présent, l'histoire des époques les plus reculées de la Corse n'avait pas été étudiée. Il faut reconnaître que cette histoire est difficile à écrire, car, pour une période qui s'étend sur un grand nombre de siècles, les documents sont bien rares et bien clairsemés. M. Poli n'hésita pas à se mettre à la recherche de tous ces témoignages du passé, et, grâce aux textes qu'il put recueillir et aux indications que les commentateurs de ces textes purent lui fournir, il put donner une étude intéressante sur ce sujet.

Les monuments mégalithiques (dolmens, menhirs, alignements, etc.) trouvés en divers endroits de l'île prouvent qu'elle fut habitée dès la plus haute antiquité. Les témoignages écrits, recueillis dans la suite, nous apprennent que la Corse fut occupée successivement par des Libyens, des Ibères, des Ligures, puis par les Phéniciens, les Étrusques, les Phocéens et les Carthaginois. Les traces laissées par ces différents peuples dans les coutumes et les noms de lieux permettent de se rendre compte de la durée et de l'importance approximative de leur occupation. Pour l'étude de cette période, jusqu'à la conquête romaine, l'historien est nécessairement obligé de se livrer à de nombreuses hypothèses. En ce qui concerne la domination romaine, on a les témoignages écrits de divers historiens, et, à partir de cette époque, les faits se précisent davantage. On n'a que fort peu de renseignements sur l'établissement du christianisme dans cette île ; mais les documents relatifs aux invasions des Barbares, aux relations de la Corse avec le Saint-Siège à partir du VIe siècle, et surtout aux incursions des Sarrazins, nous font connaître suffisamment l'état de l'île jusqu'à la fin du XIIe siècle. Quelques appendices terminent ce volume fait avec soin et à l'aide de bons travaux et de bons textes. J. Viard.

La Presse contre l'Église, par L.-Cl. Delfour. Paris, Lethielleux, s. d., in-12 de VIII-416 p. — Prix : 3 fr. 50.

Voici vraiment un bon livre, courageux et fort, et où les illusions libérales n'ont laissé, grâce à Dieu, aucune trace. M. Delfour dit

franchement la vérité à tous, même aux amis, mais il n'a aucune complaisance pour l'ennemi, et c'est de quoi il faut le louer bien haut, parce que c'est devenu aujourd'hui trop rare. Donc M. Delfour nous parle d'abord *De la Presse considérée comme un instrument de persécution ou tout au moins de propagande antireligieuse;* puis il dessine *Quelques types de journalistes*, les adversaires, puis les modérés; en troisième lieu, il nous montre *D'où la presse ennemie tire sa force*, et il nous fait voir que c'est de son intransigeance, de sa richesse, du secours que lui fournissent les journaux étrangers, de l'art supérieur avec lequel elle pratique l'offensive, enfin de sa doctrine; et de ces considérations, il fait jaillir des leçons dont nous devrons tirer profit, pourvu que nous ayons une claire conscience de nos devoirs. La lecture du livre de M. Delfour contribuera à nous la donner. La forme en est un peu rude peut-être, la composition un peu fragmentaire; mais le fond est solide et la documentation abondante, et aussi les idées nettes et sûres et l'accent d'une belle combativité. Le volume est intéressant et instructif; il peut et doit faire beaucoup de bien, pourvu seulement que nous voulions et sachions en tirer profit. L'auteur a bien rempli son devoir : faisons bien le nôtre.

Édouard Pontal.

Précis de l'affaire Dreyfus, par Henri Dutrait-Crozon. Paris, Nouvelle Librairie nationale, 1909, in-16 de xvi-812 p., reliure peau souple. — Prix : 6 fr.

La lecture de ce livre permet de mesurer la place qu'a tenue l'affaire Dreyfus dans notre vie politique. Même réduit à un simple exposé des faits, le récit de ce célèbre épisode d'histoire contemporaine suffit à remplir 650 pages d'un volume compact. Le procès de Paris, celui de Rennes, les deux procès de revision, les multiples incidents qui ont enchaîné ces quatre instances, ont défilé sous nos yeux dans les journaux quotidiens. Mais qui pourrait se flatter d'avoir retenu tous les détails de leurs péripéties, en dépit des passions qu'elles soulevèrent au fur et à mesure qu'elles se déroulaient?

M. Dutrait-Crozon s'est proposé de reconstituer la suite des faits tels qu'ils ont pu être connus du public par les informations de la presse. Comme il l'annonce, son livre est un précis. Il ne vise nullement à apporter des révélations sensationnelles, mais seulement à être exact : chacune de ses assertions est appuyée d'un renvoi aux sources, et presque toujours aux sources officielles. D'appréciations, il s'en abstient le plus possible, préférant avec raison laisser la parole aux faits. Je dois dire toutefois, pour indiquer les tendances de l'ouvrage, que l'auteur ne croit pas à l'innocence de Dreyfus et qu'il voit dans Esterhazy « l'homme de paille des juifs ».

Comme conclusion, il reproduit in extenso l'arrêt de cassation du 12 juillet 1906, dont il réfute les considérants, paragraphe par paragraphe. Vient enfin un index alphabétique, qui occupe 114 pages et contient les noms de plus de mille personnes ayant joué un rôle dans le drame, avec renvoi aux feuillets du volume où sont relatés les événements auxquels elles ont été mêlées.

Tel quel, ce livre, dont d'excellents juges ont loué la méthode et la limpidité parfaite, est susceptible de rendre de grands services aux lecteurs de toute opinion. Ajoutons que, par une originalité, qu'a peut-être suggérée un détail retentissant de l'Affaire, il est imprimé sur papier pelure : ce qui lui procure l'avantage de ne représenter, malgré le nombre considérable de ses pages, qu'un très modeste poids.

H. Rubat du Mérac.

The Edwardian inventories for Buckinghamshire, edited by F. C. Eeles, from transcripts by the Rev. J. E. Brown. London, Longmans, Green, 1908, in-8 cartonné de LII-157 p. — Prix : 26 fr. 25.

Ce volume, soigneusement édité, mais de prix peu abordable, contient la liste des objets confisqués au temps de la Réforme, dans chacune des églises ou chapelles du comté de Buckingham. Les inventaires, datant du règne d'Édouard VI, existaient en manuscrits au *British Museum* et au *Public Record Office* de Londres. C'est là que le Rev. Brown et M. Eeles ont été les transcrire et les collationner, pour les belles collections documentaires de l'*Alcuin Club*, où figuraient déjà des répertoires semblables sur le Bedfordshire et l'Huntingdonshire.

L'*Alcuin Club* comprend exclusivement des fidèles de l'Église anglicane. L'institution a pour but de promouvoir l'étude pratique du cérémonial liturgique, toujours en harmonie avec le *Book of Common Prayer*. De caractère *high-Church* et ritualiste, cette ligue croit trouver, dans l'anglicanisme, la continuation légitime de l'ancienne Église catholique d'Angleterre. Elle considère la Réforme comme un pur accident, d'ailleurs funeste et déplorable : elle consacre ses généreux efforts à en réparer les méfaits. Des documents comme ceux du présent volume lui offrent des ressources précieuses, dans son entreprise de résurrection des coutumes ecclésiastiques antérieures à la Réforme. Ce n'est pas sans émotion que le lecteur catholique constate, dès les premières pages de la Préface, avec quelle franche netteté plusieurs de nos frères séparés stigmatisent « l'œuvre de sacrilège et de confiscation » (*work of sacrilege and confiscation*, p. III), accomplie sous Henri VIII et sous Édouard VI.

Yves de la Brière.

La Hongrie au XXe siècle. Étude économique et sociale, par René Gonnard. Paris, Colin, 1908, in-18 de XII-400 p. — Prix : 4 fr.

Le titre paraîtrait ambitieux et les quatre cents pages du livre de M. Gonnard ne parviendraient guère qu'à effleurer le sujet, si l'auteur n'avait pas borné ses études aux seules questions agraires et économiques, et encore, comme il le fait remarquer lui-même, les économistes y trouveront bien des lacunes. Lacunes inséparables d'un aussi vaste sujet que celui de l'agriculture dans une nation comme la Hongrie, et dont on ne peut faire un grief à l'auteur qui a vraiment parcouru le pays, — au moins certaines régions, car pour la facilité de ses recherches, il laisse un assez grand nombre de comitats à l'écart, — a vu par lui-même, a étudié, a comparé et a pu tirer des conséquences, basées sur des faits.

Après avoir tracé le tableau des grandes régions de la Hongrie, pays où 68 pour 100 des habitants vivent de l'agriculture, M. Gonnard aborde la question des voies de communication de ce pays qui « semble prédestiné par la nature à posséder un magnifique réseau circulatoire ».

Dans le chapitre consacré aux populations, l'auteur fait remarquer que « le Hongrois, non seulement aime sa patrie, mais encore est fier d'elle. Il admire sa grande plaine et ne voit rien de plus pittoresque que les montagnes de la Tátra ou les rives du Balaton ». Le Hongrois, fier de sa race et de son histoire, ne cache pas ses antipathies, et c'est pourquoi M. Gonnard peut dire qu'il a constaté partout un état d'esprit qui lui permet d'affirmer que « le souvenir des luttes de 1849 est peut-être plus vif chez les Magyars que celui des malheurs de 1870 chez nous ».

L'État est le grand initiateur en matière d'agriculture ; il intervient le plus qu'il peut, sans se laisser arrêter par les arguments de l'économie libérale ou par les théories du droit naturel. C'est à Budapest (non Buda-Pesth), au Musée agricole, qu'est centralisé tout ce qui se rapporte à l'agriculture hongroise. L'enseignement agricole a atteint un haut degré de perfectionnement, et la Hongrie a peut-être devancé, à ce point de vue, la plupart des nations plus anciennement civilisées.

C'est à l'Université de Nagyszombat que les premiers essais d'enseignement agricole ont été faits dès 1630, et à l'École supérieure de Sárospatak, en 1650. Transférée plus tard à Buda, l'Université de Nagyszombat eut, jusqu'en 1814, une chaire d'agronomie à laquelle était annexé un champ d'expériences. En 1787, on y avait créé une chaire pour l'étude des épizooties. La plus digne de remarque parmi les anciennes institutions agronomiques fut l'École d'agriculture de Keszthely, créée par le comte Georges Festetics, en 1797 ; elle possédait un domaine superbe et un outillage remarquable.

D'une manière générale, dit l'auteur, pendant la première période de l'histoire de l'enseignement agronomique hongrois les bases de celui-ci ont été jetées par des particuliers : généralement par de grands seigneurs poursuivant à la fois leur intérêt propre et l'intérêt national.

L'enseignement ménager n'est pas oublié, et l'Institut ménager de Kassa, dirigé par les ursulines, est un établissement modèle dont les programmes sont compris de façon à former, pour les familles de la haute bourgeoisie, des femmes du monde et des ménagères sachant également tenir leur salon et diriger le département féminin d'un domaine agricole.

En des chapitres distincts, l'auteur traite des grands domaines qui, aujourd'hui, ne sont plus le monopole des seuls magnats, car quelques-uns ont déjà passé entre les mains d'immigrés allemands, ce qui alarme le parti national; de la propriété moyenne, puis de la petite propriété dont l'étendue ne dépasse pas le plus souvent soixante hectares.

Les questions relatives aux ouvriers agricoles, à l'émigration rurale, aux associations agricoles, sont traitées avec le développement nécessaire; de même le socialisme agraire qui ne remonte guère plus loin qu'à l'année 1890.

Ayant examiné ces questions, l'auteur passe aux produits du sol; les céréales, la vigne, les forêts, les jardins et les vergers, les cultures industrielles, etc., et il termine par la politique économique de ce pays qui cherche à se créer une industrie nationale. L'État, adaptant à notre époque la tradition de Colbert, crée des institutions spéciales, favorise l'établissement d'industries nouvelles en Hongrie, encourage les initiatives, accorde des exemptions d'impôts, des concessions, etc.

M. Gonnard, quittant le domaine des faits strictement économiques, essaie de fournir l'explication des grands faits politiques et il montre la désaffection des Hongrois pour les Allemands, leur résistance au germanisme et leur sympathie toujours croissante pour la France. Il a raison d'insister sur ce point dont ont pu se convaincre tous les Français qui ont visité la Hongrie. Son livre, bien documenté et d'une lecture attrayante malgré l'aridité des chiffres qu'il renferme, ne sera pas sans utilité s'il fait connaître, en France, ce sentiment intéressant à la fois les deux nations. E. H.

La Question d'Orient depuis ses origines jusqu'à nos jours, par Édouard Driault. 4e éd., refondue, Paris, Alcan, 1909, in-8 de xv-407 p. — Prix : 7 fr.

La Révolution turque, par Victor Bérard. Paris, Colin, 1909, in-18 de 353 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le Réveil de la Turquie, *études et croquis historiques*, par Her-

CULE DIAMANTOPULO. Alexandrie, della Rocca; Paris, Le Soudier, 1909, gr. in-8 de XIV-380 p., illustré de 35 grav. — Prix : 8 fr.

La Turquie nouvelle et l'ancien régime, par JOSEPH DENAIS. Paris, Rivière, 1909, in-8 de 96 p. — Prix : 2 fr. 50.

J'ai rendu compte (*Polybiblion*, t. LXXV, p. 150 et t. CIV, p. 258) des précédentes éditions de cet excellent ouvrage; j'ai dit tout le bien que j'en pensais alors, et que je continue à en penser, car le livre de M. Driault est de ceux qui ne vieillissent pas. La présente édition est refondue, mais il convient de dire que cette refonte ne porte que sur les vingt dernières pages. Depuis 1905, la question d'Orient a changé de face et une mise au point s'imposait. D'une main légère, l'auteur a fait passer du présent au passé quelques-unes de ses conclusions; il a atténué ses ardeurs franco-russes et supprimé les passages où il égratignait nos bons amis d'Outre-Manche. Pour ce qui concerne la révolution de Constantinople, M. Driault fait comme tous les hommes de sens et prend une attitude expectante, sympathiquement sceptique. Pendant qu'il imprimait, les événements ont encore marché: c'est de l'ouvrage sur la planche pour sa cinquième édition.

— M. Bérard a essayé, avec son indiscutable compétence, de rechercher les causes profondes de la révolution ottomane. Dans un premier chapitre, il remonte jusqu'aux origines de l'empire des sultans, où les influences mongole, musulmane et byzantine se combinent et constituent ce régime fait de violences soldatesques, de vénalité et de servilisme qui n'a pas encore achevé de disparaître. Il fait voir les essais de réforme de 1839 et de 1856 qui avortent et laissent subsister la corruption et, comme on dit en Orient, les « mangeries ». Au chapitre II nous entrons dans les temps modernes : après la révolution sanglante de 1875, Midhat-Pacha entreprend de nettoyer les écuries d'Augias; il échoue, s'exile, et, dupe d'une feinte réconciliation, il est étranglé en prison. La constitution qu'il a élaborée semble périr avec lui. Le chapitre III nous fait assister à la lutte de la Russie et de l'Autriche qui veulent, dans un zèle peu désintéressé, mettre fin aux abus, sauf à profiter de la situation nouvelle; leurs rivalités laissent Abd-ul-Hamid libre de gouverner par la terreur, et la guerre japonaise, en affaiblissant les Russes, fournit aux Autrichiens le moyen de regagner l'avance que le Tsar avait prise. Le dernier chapitre voit entrer en scène les autres pays : mais, grâce aux divergences de vues, aux jalousies, à certains compromis que M. Bérard stigmatise avec indignation, la situation ne se modifie pas : les réformes, toujours annoncées, ne se réalisent pas : ce n'est qu'un trompe-l'œil dont ne sont dupes que ceux qui tiennent à être dupés. Tout aboutit logiquement à la révolution du 24 juillet 1908, et c'est à cette date que M. Bérard s'arrête, jugeant que les événements postérieurs ne sont pas encore du domaine de l'histoire.

— Telle n'a pas été l'opinion de M. Diamantopulo qui nous raconte la révolution de Constantinople. L'auteur est un Hellène d'Alexandrie qui a été à même de savoir bien des choses et qui appuie son récit de nombreux documents dont plusieurs sont curieux. Les portraits qu'il esquisse des principaux personnages du drame sont très vivants, sans qu'il soit possible de dire si les uns ne sont pas flattés et les autres poussés à la charge; mais on ne peut en faire reproche à celui qui écrit dans l'émotion d'une victoire inespérée, surtout quand cette victoire est celle de la liberté contre la plus odieuse des tyrannies. Sans doute, certaines appréciations seront modifiées par les derniers événements (*derniers* au moment où j'écris, *avant-derniers* quand ces lignes seront imprimées) ,et il se peut que l'auteur soit amené à avouer qu'il a fait preuve de beaucoup d'optimisme.

— J'en dois dire autant de M. Joseph Denais. Sa conférence, donnée en novembre 1908, publiée avec des notes et des retouches en mars 1909, risque de ne plus être au courant dans quelques semaines. Les événements d'avril démentent lamentablement les considérations des pages 22 à 29, d'où il résulterait que « ni leur nature, ni leur religion, ni le Koran, ni la *Sonna* (je dirais *Sunna*) ne font des Turcs des fanatiques intolérants ». Après l'échec des essais de réforme tentés en 1839, 1856 et 1876, essais qui ont abouti à un retour de la plus sauvage barbarie, il paraît douteux que du jour au lendemain l'empire turc devienne l'État le mieux policé de l'Europe. Le Sultan, qui pendant trente-deux ans a régné par l'espionnage et la délation, les concussions et les corruptions, les tortures et les massacres, ne va pas, par la vertu magique de la constitution, devenir un autre saint Louis, et l'empressement avec lequel il a cédé devant la force donne à penser qu'il ne recule que pour mieux sauter... à la gorge des réformateurs. Il n'en est pas moins vrai que cette conférence contient des passages fort instructifs, en particulier quand elle laisse voir derrière les Jeunes-Turcs un autre parti libéral, jacobins se préparant à dépasser les girondins, dont l'action, encore mal définie, donne cependant à réfléchir, et il y a là des rivalités qui seront certainement exploitées; j'ai peur qu'elles ne présagent rien de bon pour la Nouvelle-Turquie.

P. Pisani.

Claude Fauchet, évêque constitutionnel du Calvados, député à l'Assemblée législative et à la Convention (1744-1793), par J. Charrier. Paris, Champion, 1909, 2 vol. gr. in-8 de xv-397 et 370 p., avec 16 grav. hors texte. — Prix : 15 fr.

Prédicateur de Cour, membre de la commune de Paris, évêque constitutionnel du Calvados, député à la Législative et à la Convention, guillotiné le 31 octobre 1793, l'abbé Fauchet fut victime de la Révolution après en avoir été l'un des ouvriers les plus bruyants : il faut

savoir gré à M. l'abbé Charrier d'avoir su préciser les traits de cette figure en quelque sorte symbolique.

C'était un homme de talent, instruit, maniant la parole avec une facilité dont il abusait et la plume avec une verve qui lui coûta cher. L'ancien régime eût fait de lui un évêque sans ses origines plébéiennes; c'est pour cela qu'il devint révolutionnaire, car il était ambitieux, vaniteux même et nous trouvons là l'explication des contradictions apparentes de sa vie. Le 14 juillet 1789, il fut envoyé en parlementaire à la Bastille : de là à s'imaginer que c'était lui qui avait pris la fameuse forteresse, il n'y avait qu'un pas; il le crut et arriva à le faire croire à pas mal de naïfs, comme on en trouvait beaucoup à cette époque. — Il fonde au Palais-Royal le *Club social* et cherche la régénération de la France dans une association de l'Église et de la Franc-Maçonnerie. Le club des jacobins, à qui il faisait concurrence, et qui alors était relativement modéré, s'effarouche de ses audaces et fait échouer douze fois sa candidature à un siège d'évêque constitutionnel (tome I, p. 214), notamment à Paris et à Nevers, son pays natal. Pour arriver à l'épiscopat, il fait la paix avec les jacobins et est élu à Bayeux. Mais alors le jacobinisme évoluait; Fauchet y contribua pour sa part et eut à ce sujet de retentissants démêlés avec les administrations encore royalistes du Calvados. Il quitte donc sans regret son diocèse pour aller siéger à la Législative, puis à la Convention. Dans la première de ces assemblées il est un des orateurs les plus écoutés de la gauche : républicain de la veille, il tonne contre le Roi et ses ministres et prononce des discours enflammés contre les prêtres insermentés. A la Convention il est dépassé; de plus violents que lui se font applaudir; lors du procès de Louis XVI il essaie vainement de sauver la tête du Roi; un mandement qu'il publie contre les prêtres mariés lui fait perdre le peu qui lui restait de popularité. Insulté, calomnié, on finit par le traiter de royaliste, on essaie de faire de lui un complice de Charlotte Corday, qui était sa diocésaine, mais qui le traitait d'intrus; finalement, on l'englobe dans le procès des girondins qu'il avait toujours combattus. Il va à la mort après avoir épanché dans le cœur de M. Émery l'aveu de ses désillusions et surtout de son repentir. Il avait péché surtout par inconscience : comme trop d'orateurs, il avait été dupe des belles phrases que lui suggérait une imagination surchauffée; étourdi par le spectacle des événements extraordinaires auxquels il s'était trouvé mêlé, il paya cher son emballement.

C'est un excellent ouvrage que M. l'abbé Charrier publie sur ce curieux personnage : admirablement documenté grâce à de patientes et judicieuses recherches, aussi éloigné de l'admiration que tout biographe est tenté d'éprouver pour son héros que de l'hostilité que pourrait inspirer une carrière en somme malfaisante, l'auteur a

dominé son sujet. Les esprits chagrins lui reprocheront son impartialité et son indulgence : d'autres trouveront que c'est précisément là la qualité maîtresse de son livre, et que c'est ainsi qu'il convient d'écrire l'histoire. P. Pisani.

CORRESPONDANCE

Nous recevons la lettre suivante :

14, Rue Jacques Taveau, Sens, le 5 mai 1909.

« Monsieur,

« On me communique le compte rendu qu'a fait de mon roman, l'*Immolé*, dans le *Polybiblion* d'avril, M. Ch. Arnaud.

Au cours de cet article, reproduction avec quelques variantes atténuées de celui auquel j'ai répondu dans l'*Univers* du 30 avril, M. Arnaud cite, en dénaturant d'une façon grave le texte et l'idée, une phrase ou plutôt un fragment de phrase qu'il emprunte à la p. 184 du livre. Il s'agit de la chapelle des jésuites à Lyon et de son faux luxe ornemental; le texte réel porte :

« *L'habitacle du Christ déformé par des artifices de séduction...*, M. Arnaud veut avoir lu : *L'habitude de déformer le Christ par...*

« Il m'attribue ainsi : 1° une platitude; 2° une opinion sur les jésuites vraiment monstrueuse dans un livre catholique.

« Je vous prie donc, Monsieur, en vertu du droit de réponse, d'insérer, à la même place que l'article de M. Arnaud, et dans le plus prochain numéro du *Polybiblion*, la présente rectification.

« Veuillez agréer l'expression de ma considération la plus distinguée.

Émile Baumann. »

M. Charles Arnaud, ayant eu communication de la lettre ci-dessus, nous écrit :

« ... Comment cette inexactitude a-t-elle pu se produire et surtout être répétée ? Je ne me l'explique pas !

... Je n'essaierai donc pas d'amoindrir, par un plaidoyer quelconque, la satisfaction qui est due à M. Baumann; mon seul regret est de ne pouvoir l'égaler à mon devoir. Mais M. Baumann a du talent; je l'ai dit, je le maintiens; je compte qu'il me fournira bientôt l'occasion d'une entière et complète réparation. »

BULLETIN

Au vingtième Siècle. Françaises selon l'Évangile, par la comtesse de Flavigny. Paris, Lethielleux, s. d., in-12 de 68 p. — Prix : 0 fr. 50.

Je recommande à nos lectrices cette belle méditation sur les malheurs de notre temps et sur les devoirs qui en résultent pour les femmes chrétiennes d'aujourd'hui. Dans un langage très élevé, l'auteur de tant d'excellents livres où se sont affermies et consolées la foi et la vertu de plu-

sieurs générations, recherche et montre « quelle sera au XXe siècle la manière de conformer nos mœurs à la morale évangélique et de la répandre, chacune selon son état et sa condition ». Le premier chapitre s'adresse spécialement aux filles et aux veuves chrétiennes, le second aux épouses et aux mères. Aux unes et aux autres, le pieux auteur enseigne l'art de rendre la vie meilleure, plus bienfaisante et plus vraiment féconde, et c'est aux sources chrétiennes qu'elle en trouve le secret. Il serait à souhaiter que beaucoup de mondaines lissent ce petit livre, et qu'elles y apprissent à se déprendre de tant de frivolités qui les détournent de la pratique des meilleurs et plus pressants devoirs. Ce livre, d'une inspiration supérieure, fera du bien aux âmes en qui il allumera ou ravivera la flamme de l'apostolat chrétien. Nous lui souhaitons beaucoup de lectrices. ÉDOUARD PONTAL.

La Solution des questions sociales, *ou le Décalogue connu et observé; son exposé clair, précis, complet, avec un texte exact et des tableaux parlants*, par l'abbé L. DE CASAMAJOR. Paris et Lille. Desclée, de Brouwer, 1908, in-18 carré de VIII-199 p. — Prix : 1 fr. 90.

Passant en revue les commandements de Dieu et les commandements de l'Église, l'auteur les accompagne, comme il le dit lui-même en sous-titre, d'un exposé clair, précis, complet. A l'énoncé des préceptes, il joint des anecdotes, qu'il a recueillies dans un but d'édification, et des illustrations nombreuses. Chaque chapitre se termine par une conclusion en forme de résolution. On voit que ce bon livre est à la portée des humbles. Mais M. l'abbé de Casamajor n'a pas tort d'espérer que ses enseignements peuvent être utiles aussi aux grands, et à beaucoup de savants.

J.-A. DES R.

L'Évaluation du revenu imposable des forêts, par A. ARNOULD. Paris, Laveur, 1908, in-8° de 60 p. — Prix : 1 fr. 75.

Il est unanimement reconnu que, d'une manière très générale, l'impôt pèse sur les forêts dans une proportion excessive, comparativement aux autres propriétés immobilières, au point que parfois la quotité de cet impôt dépasse le revenu même de la forêt. Des réclamations trop justifiées s'élèvent de toute part à ce sujet, et c'est pour permettre aux propriétaires forestiers de se rendre un compte exact du produit de leur domaine, de manière à prouver le bien fondé de leurs réclamations, que M. Arnould a publié le présent opuscule. Il a voulu, dit-il, « rendre claire une théorie quelque peu abstraite pour quiconque n'est pas familiarisé avec le calcul des intérêts composés et des annuités. »

Ce travail est divisé en trois chapitres. Dans la premier, *Principes généraux*, l'auteur présente quelques aperçus de données techniques sur les divers modes de culture forestière, qu'il appelle « parcelles types » (bois feuillus, bois résineux, taillis simples et composés, futaies pleines, sapinières jardinées, etc.) et s'étend principalement sur le calcul des annuités et le taux de placement, au moyen des calculs par les diverses appropriations de la formule classique $(1 + t)^n - 1$, dans laquelle t représente le taux de l'intérêt, et n le nombre d'années de la révolution.

L'application à l'*Évaluation du revenu foncier imposable des parcelles types* forme le chapitre second. Là est faite l'application des principes généraux aux différents cas de taillis simple, de taillis composé, de taillis fureté, de futaies feuillues (cas très rare chez les propriétaires autres que l'État), de futaies résineuses régulières ou pleines, de futaies résineuses jardinées, et enfin aux jeunes peuplements artificiellement obtenus (rebordements).

Le troisième chapitre, sous la rubrique : *Revenu du capital-bois*, examine le cas du revenu du capital représenté par le matériel sur pied d'une forêt ou d'un massif, indépendamment du sol qui le porte, et de la plus-value qu'acquiert ce capital par le fait de la croissance dudit matériel sur pied, comme aussi de l'augmentation de revenu pouvant résulter d'un judicieux aménagement.

Il n'est pas douteux que cet opuscule ne soit de nature à rendre éminemment service aux propriétaires de bois en état de le bien comprendre et de s'en pénétrer. On peut craindre, toutefois, que l'exécution n'ait pas entièrement répondu aux intentions de l'auteur quant à la clarté et à la mise à la portée des esprits peu coutumiers du calcul algébrique.

D'autre part, M. A. Arnould se réfère fréquemment au *Recueil méthodique des lois et réglements du cadastre*, qu'il semble supposer connu de ses lecteurs comme s'il s'agissait du code civil, par exemple. Or, qui connaît le *Recueil methodique*, surtout quelques cinquante ans après que le cadastre est terminé en France?

L'Évaluation du revenu imposable des forêts est incontestablement un savant et solide travail; nous craignons seulement qu'il n'oblige ses lecteurs à un effort intellectuel pouvant en rebuter quelques-uns.

C. DE KIRWAN.

Les Croisades, par ADRIEN FORTIN. Paris, Bloud, 1909, in-12 de 62 p. (Collection *Science et Religion*). — Prix : 0 fr. 60.

Tableau bien résumé des croisades. Après avoir fait connaître l'état de l'Orient au XIe siècle, l'auteur consacre un chapitre aux causes et aux préliminaires des croisades. Vient ensuite une histoire très succincte de chacune des croisades. M. Fortin expose d'une manière très claire combien les efforts des chrétiens pour conquérir le Saint-Sépulcre furent considérables et combien, hélas! ils furent inutiles, à cause des divisions trop souvent répandues dans l'armée chrétienne. Le dernier chapitre est réservé aux résultats des croisades. Si, au point de vue conquête, ils furent nuls, ils restèrent considérables au point de vue politique, économique et commercial. L'Orient et l'Occident se rapprochèrent et se comprirent mieux, et ce rapprochement fut une cause de grands progrès pour l'Occident. Avec les croisades aussi, le moyen âge prit fin, et à l'idéal religieux succédèrent les calculs politiques et commerciaux.

J. VIARD.

Histoire du catholicisme en Angleterre, par GABRIEL PLANQUE. Paris, Bloud, 1909, in 16 de 127 p. (Collection *Science et Religion*). — Prix : 1 fr. 20.

Ce petit volume, qui atteste chez son auteur une connaissance approfondie du sujet, est divisé en deux parties : la première s'arrête à Henri VIII; la seconde à l'année 1829, date du bill qui émancipe les catholiques anglais. Le chapitre le plus important est intitulé : « État des esprits à l'aurore du XVIe siècle; » c'est là que l'auteur essaie de caractériser les causes de la Réforme anglaise. Il n'admet pas que cette réforme « ait poussé dans une nuit comme un champignon » (p. 82); mais il se défie beaucoup des historiens « déterministes », auxquels il reproche « de plier trop souvent les événements à leur thèse » (p. 72). C'est entre ces deux extrêmes qu'il essaie de trouver une solution moyenne, et ses conclusions sont de nature à satisfaire les apologistes les plus exigeants.

P.

Les Convertis d'hier. *François Coppée, Ad. Retté, J.-K. Huysmans, Paul Bourget, Ferdinand Brunetière*, par ALEXIS CROSNIER. Paris, Beauchesne, 1908, in-16 de VIII-80 p. — Prix : 1 fr.

Ce petit livre fait partie de la collection *Apologétique vivante* et il y fait vraiment très bonne figure. L'apologétique vivante est, je ne dis pas la meilleure, mais probablement la plus efficace et la plus féconde de toutes les méthodes d'apologétique : tout au moins, plus facilement accessible à la généralité des âmes, elle entraîne, par l'évocation des bons exemples, les hommes très nombreux à qui ne suffiraient pas les bonnes raisons. Ce qui ne veut pas dire d'ailleurs que les bons exemples ne soient pas aussi dans une large mesure de très bonnes raisons. Que des hommes de la valeur intellectuelle de Coppée, de Retté, de Huysmans, de Bourget, de Brunetière, aient fini, après des années d'indifférence et même d'hostilité, par donner leur adhésion à la vérité catholique et à la prendre pour règle de leur vie, c'est un argument sérieux à l'appui de nos croyances qui se sont imposées à ces grandes âmes, c'est surtout un exemple bienfaisant, d'autant plus efficace qu'il nous vient de plus haut. Et voilà la leçon que M. l'abbé Crosnier a voulu tirer de ces conversions retentissantes, en analysant, avec autant de finesse que d'éloquence, les raisons déterminantes de chacune d'elles et en traçant comme leur courbe d'évolution, des inquiétudes du début aux certitudes et aux joies de la victoire. Sur son chemin l'auteur rencontre un mauvais livre fait précisément dans une intention contraire et ayant pour objet d'enlever toute valeur démonstrative à ces triomphes de la foi. Il le discute et le réfute avec autant de courtoisie que de vigueur et il conclut en remerciant Dieu « qui, des chemins de l'erreur où elles s'étaient égarées, ramène de hautes intelligences au chemin de la vérité, au foyer de l'Église catholique, pour être, à la fois, et un argument victorieux en sa faveur, et, dans le combat, de très précieux auxiliaires ». Je recommande bien volontiers cet excellent petit livre. ÉDOUARD PONTAL.

Une belle Ame. Histoire intime de Jean de Rochevieille, par HENRY CALHIAT. Tours, Cattier, s. d., gr. in-8 de 303 p., avec grav. — Prix : 2 fr. 50.

« Ce livre, dit l'auteur dans sa Préface, n'est pas autre chose que le portrait d'une âme, d'une âme naïve et chrétienne, qui, presque tous les jours, s'amuse à se peindre dans les pages de son journal. »

Le héros de ce beau livre mourut poitrinaire à vingt-cinq ans, vers 1880, dans le château de ses pères, en Quercy. Il était tout à la fois homme d'esprit et homme de cœur. LAPAR.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — M. Paschal Grousset, journaliste et écrivain, ancien membre de la Commune, député de la Seine, est mort à Saint-Mandé, le 10 avril, à 64 ans. Né à Corte, en Corse, le 7 avril 1845, M. Paschal GROUSSET vint étudier la médecine à Paris; mais, attiré par le journalisme, il débuta dans *l'Étendard*, feuille bonapartiste, par des articles scientifiques, puis passa au *Figaro*, où il publia des romans sous le nom de Léopold Virey, et des chroniques sous celui de Docteur Blasius. Cependant, l'opposition qu'il faisait à l'Empire le plaça bientôt aux côtés de M. de Rochefort, qui en fit le rédacteur en chef de *la Marseillaise* qu'il venait de fonder. Il

collaborait à la même époque au journal *la Revanche*. C'est à la suite d'une violente polémique entre cette feuille et *l'Avenir de la Corse*, organe du prince Pierre Bonaparte, qu'eut lieu ce fameux drame d'Auteuil qui se termina par la mort de Victor Noir, et dont les conséquences furent si considérables non seulement pour M. Paschal Grousset, qui avait provoqué le prince, mais aussi pour l'Empire qui vit s'accroître dès lors l'agitation républicaine. Après la révolution du 4 septembre, M. Grousset, qui avait pris la direction de *la Marseillaise*, fonda, au moment de l'insurrection du 18 mars, trois journaux éphémères, *l'Affranchi*, *la Bouche de fer* et *la Nouvelle République*, et devint un des membres les plus actifs de la Commune. Arrêté, après les succès de l'armée de Versailles, il fut condamné à la déportation dans la Nouvelle-Calédonie. Le 20 mars 1874, il s'évada, en compagnie de M. H. de Rochefort et réussit à gagner l'Angleterre, d'où il ne put rentrer en France qu'après l'amnistie de 1881. Aux élections législatives de la même année, il se porta candidat en Corse contre Emmanuel Arène, mais échoua. Ce n'est qu'en 1892 qu'il se présenta de nouveau devant les électeurs, et cette fois dans le département de la Seine. Il fut élu et son mandat lui fut renouvelé aux élections de 1898, 1902 et 1906. Il siégeait à la Chambre dans le groupe socialiste et fut un des promoteurs et un des soutiens de la politique du ministère Combes. En dehors de sa collaboration aux journaux mentionnés plus haut, M. Paschal Grousset avait publié sous l'Empire : *Le Bilan de l'année* 1868, *politique, littéraire, dramatique, artistique et scientifique* (Paris, 1869, in-12), avec MM. Ranc, Castagnary et F. Sarcey; — *La Conspiration du générat Malet, d'après les documents authentiques* (Paris, 1869, in-12); — *Les Origines d'une dynastie. Le coup d'État de brumaire an VIII. Étude historique* (Paris, 1869, in-12); — *La Régence de Décembrostein*, vaudeville politique en cinq actes (Paris, 1869, in-32); — *Le Rêve d'un irréconciliable* (Paris, 1869, in-18); — *Le* 26 *octobre* (Paris, 1869, in-18). Un seul de ses ouvrages, *les Condamnés politiques en Nouvelle-Calédonie, récit de deux évadés* (Genève, 1876, in-8), écrit en collaboration avec M. Jourde, rappelle le rôle qu'il a joué dans la Commune. Pendant son séjour en Angleterre, il avait envoyé au *Temps*, sous le nom de Philippe Daryl, d'abord des correspondances anglaises, puis des romans traduits de l'anglais, tels que *Polly*, *la Légende de Godiva*, *l'Enquête du Coroner*, en 1877, et *En Yacht*, en 1879, ce dernier publié plus tard en volume (Paris, 1890, in-4). Sous le même nom il a donné encore, après son retour en France, les volumes suivants : *La Vie partout (La Vie publique en Angleterre, les Anglais en Irlande, la Petite Lambton*, etc.) (Paris, 1884-1888, 4 vol. in-12); — *Histoire de deux enfants de Londres* (Paris, 1891, in-8), etc. Sous le pseudonyme de Tiburce Morazy, il a composé : *Un Ménage royal. Chronique d'Angleterre* (Paris, 1882, in-18), traduit de l'anglais, *Le Chef au bracelet d'or* du capitaine Mayne-Reid, et édité : *Les Lettres du général Gordon à sa sœur, écrites du Soudan, avec une notice historique et biographique* (Paris, 1884, in-18), etc. Enfin, M. Grousset qui, grand admirateur des mœurs anglaises, était devenu un des plus actifs promoteurs de la réforme de l'éducation physique par les jeux sportifs, a écrit sous le nouveau pseudonyme d'André Laurie, que lui avait imposé son éditeur, J. Hetzel, toute une série d'ouvrages relatifs à la vie scolaire et de romans d'aventures à l'usage de la jeunesse, parmi lesquels nous citerons : *Scènes de la vie de collège dans tous les pays* (Paris, 1881, in-8 et in-18); — *Mémoires d'un collégien* (Paris, 1882, in-8 et in-18); — *Une Année de collège à Paris* (Paris, 1883, in-8); — *Histoire d'un écolier hanovrien* (Paris,

1884, in-8); — *Tito le Florentin* (Paris, 1885, in-8); — *Autour d'un lycée japonais* (Paris, 1886, in-8); — *Le Bachelier de Séville* (Paris, 1887, in-8); — *Mémoires d'un collégien russe* (Paris, 1889, in-8); — *Axel Ebersen* (Paris, 1894, in-8); — *L'Héritier de Robinson* (Paris, 1884, in-4); — *L'Épave du Cynthia* (Paris, 1885, in-4), avec Jules Verne; — *Le Capitaine Trafalgar* (Paris, 1886, in-8); — *Les Exilés de la terre, Sélénè and Company limited* (Paris, 1888, in-8); — *De New York à Brest en sept heures* (Paris, 1889, in-8); — *Le Rubis du Grand Lama* (Paris, 1892, in-8); — *Atlantis* (Paris, 1895, in-12); — *Les Chercheurs d'or de l'Afrique orientale* (Paris, 1899, in-8).

— L'illustre romancier Marion Crawford est mort le 9 avril à Sant Agnello-di-Sorrente, en Italie, à l'âge de 55 ans. Frank Marion Crawford était né le 21 août 1854 à Bagni-di-Lucca, dans le duché de Lucques. Son père était un sculpteur américain de grand talent. Élevé en Amérique, puis en Angleterre, au Trinity College de Cambridge, il vint ensuite étudier le sanscrit à l'Université de Rome et partit pour les Indes où, de 1879 à 1881, il dirigea le journal l'*Indian Herald* d'Allahabad. Il se rendit ensuite de nouveau en Amérique, mais, en 1883, il termina cette vie errante en retournant en Italie, où il se fixa définitivement près de Sorrente, sur les bords du golfe de Naples. En dehors de son premier ouvrage, *M. Isaacs*, qui, publié en 1882, avait attiré sur lui l'attention, c'est là qu'il a écrit la plupart de ses romans, dont le nombre s'élève à une quarantaine environ, entre autres : *Le Docteur Claudius* (1883); — *L'Histoire d'une cure solitaire* (1886); — *Le Crucifix de Marzio* (1887); — *Paul Patoff* (1887), etc., etc. Marion Crawford avait composé également un drame, *Francesca da Rimini*, qui fut traduit en français par Marcel Schwob et joué en 1902 par Sarah Bernhardt.

— On annonce encore la mort de MM. l'abbé Félix Botton, chanoine honoraire de Lyon, ancien directeur de l'Institution des Chartreux, ancien supérieur du petit séminaire de l'Argentière, mort au commencement d'avril, à 83 ans; — Adolphe Bouit, administrateur du journal l'*Aurore* depuis sa fondation, ancien membre de la Commune, mort à Paris au milieu d'avril, à 73 ans; — Auguste Bourceret, rédacteur à l'*Action*, ancien rédacteur de la *Lanterne*, et du *Petit Méridional*, membre de l'Association des journalistes parisiens, mort à Paris, au commencement d'avril; — Eugène Carriot, inspecteur honoraire d'académie, directeur honoraire de l'enseignement primaire de la Seine, mort à Paris, à la fin d'avril, à 80 ans; — l'abbé Casabianca, curé de Notre-Dame de Bonne-Nouvelle, à Paris, qui a collaboré à la *Revue des questions historiques*, à la *Revue du Monde catholique*, à la *Revue des études historiques* et qui, indépendamment d'une *Histoire de Notre-Dame de Bonne-Nouvelle*, a publié une importante étude sur Christophe Colomb et divers ouvrages d'édification, mort à Arcachon (Gironde), le 25 mars, dans sa 67e année; — Gustave Clément-Simon, auteur d'un grand nombre de publications historiques, parmi lesquelles nous rappellerons seulement : *Un Conseiller du roi François Ier. Jean de Selves, premier président du Parlement de Paris, négociateur du traité de Madrid* (Paris, 1903, in-8. Extr. de la *Revue des questions historiques*); *Recherches de l'histoire civile et municipale de Tulle avant l'érection du Consulat* (Tulle, 1904, in-8); *Documents sur l'histoire du Limousin tirés des archives du château de Bach, près Tulle* (Brive, 1904, in-8) et *la Comtesse de Valon, Apollonie de la Rochelambert, souvenirs de sa vie, sa famille, ses amis, ses correspondants* (Paris, 1909, in-8), mort à Paris, le 1er février

dernier, à l'âge de 74 ans; — Crevaux, proviseur du lycée Hoche, à Versailles, mort en cette ville, le 22 avril; — Léon Derville, professeur de clinique médicale et de dermatologie à l'Université catholique de Lille, médecin à l'hôpital de la Charité, mort à Lille, le 24 avril, à 50 ans; — François-Escard, bibliothécaire du prince Roland Bonaparte, mort à Paris, vers le milieu d'avril; — l'abbé de Foville, ancien élève de l'École polytechnique, ancien directeur au séminaire d'Issy, directeur de l'École supérieure de théologie de Paris, qui a concouru à la fondation du séminaire de l'Institut catholique de Paris et de l'Université Laval de Montréal (Canada), mort à Paris, le 11 avril, dans sa 70e année; — Mme Marguerite Hébert, auteur d'ouvrages pédagogiques et notamment d'un traité de prononciation française, morte à Londres, à la fin d'avril, à 59 ans; — Georges Husson, auteur de trois pièces, dont l'une : *Aux souffles du printemps*, avait obtenu du succès sur la scène du Nouveau Théâtre d'Art, mort à Paris, le 24 avril, à l'âge de 29 ans; — B. Jacob, professeur aux Ecoles normales supérieures de Sèvres et de Fontenay-aux-Roses, mort à Paris, au commencement d'avril; — Pierre de Jonckheere, directeur du journal *le Kinéma*, organe des cinématographes, mort à Paris, au commencement d'avril, à 60 ans; — Georges Lefebvre, président de la Chambre de commerce de Paris, auteur de nombreux mémoires sur les questions de douanes et de voies de communication, mort à Cannes, le 25 avril, à 55 ans; — le R. P. Portalié, de la Compagnie de Jésus, professeur de théologie positive à l'Institut catholique de Toulouse, auteur de travaux remarquables sur saint Augustin, mort le 21 avril, à Amélie-les-Bains; — le chanoine Quinault, administrateur de *la Croix du Nivernais*, mort à l'âge de 70 ans; — Alfred Robaut, graveur distingué, qui avait publié quelques ouvrages sur des questions d'art, notamment : *L'Œuvre complet d'Eugène Delacroix Peintures, dessins, gravures, lithographies* (Paris, 1885, in-4), mort à Paris, dans le commencement d'avril, à 79 ans; — Rousselet, administrateur du journal *La Patrie*, mort au commencement d'avril; — Paul Soleilhac, rédacteur à l'*Express de Lyon*, ancien rédacteur en chef de la *Gazette d'Annonay*, mort à Vénissieux (Rhône), le 22 avril, dans sa 43e année; — Alexandre Vitalis, membre correspondant de la Société des antiquaires de France, mort à Lodève (Hérault), au commencement d'avril, à 53 ans, lequel a publié : *Une Page de l'histoire du diocèse de Lodève. Le Prieuré de Saint-Michel de Grandmont* (Montpellier, 1896, in-4).

— A l'étranger, on annonce la mort de MM. Emil Arleth, professeur de philosophie à l'Université autrichienne d'Innsbruck, mort en cette ville, le 9 mars, à 53 ans; — Eginhard von Barfus, ancien officier prussien, qui avait servi également dans l'armée que les Pays-Bas entretiennent dans les Indes, mort dernièrement à Munich, à 83 ans, lequel a consigné ses souvenirs de voyages dans un certain nombre de nouvelles telles que : *Vom Kap nach Deutsch-Afrika. Streifzüge nach einem Verschollenen. Der reiferen Jugend erzaehlt* (Stuttgart, 1886, in-8) et *Durch alle Meere. Denkwürdige Abenteuer einer jungen Matrosen auf seiner Erstlingreise* (Stuttgart, 1889, in-8); — Sir Rowland Blennerhassett, écrivain anglais, mort dernièrement à Londres, à 70 ans; — la baronne Frieda von Bulow, femme de lettres allemande, morte le 12 mars, à Iéna, à 55 ans, laquelle a laissé de nombreux romans, entre autres : *Einsame Frauen. Novellen* (Berlin, 1897, in-8); *Wir von heute. Zwei Erzählungen* (Dresde, 1898, in-8), et *Anna Stern Roman in 2 Büchern* (Dresde, 1898, in-8;) — Dr. Ernst Carlson, professeur d'histoire suédois, mort dernièrement à Stockholm; — l'abbé Victor

Demarteau, archéologue très distingué, ancien préfet de l'externat du collège Saint-Quirin, à Huy (Belgique), mort à Vivegnis, le 9 avril, à l'âge de 62 ans; — le comte Adalbert Dziedusvcki, écrivain allemand, auteur d'ouvrages sur l'esthétique et la philosophie de l'art, mort dernièrement à Vienne, à 61 ans; — Dr. Hermann Ebbinghaus, professeur de philosophie à l'Université allemande de Halle, mort en cette ville, le 26 février, à 59 ans, auquel on doit d'importants ouvrages, tels que : *Grundzüge der Psychologie* (Leipzig, 1897, in-8) et *Ueber eine neue Methode zur Prüfung geistlichen Fähigkeiten und ihre Anwendung bei Schulkindern* (Hambourg, 1897, in-8); — Friedrich Elbogen, écrivain autrichien, mort à Vienne, le 15 avril, à 55 ans, lequel a publié, entre autres ouvrages : *Ein Skizzenbuch* (Vienne, 1895, in-8); *Die neue Schule. Eine Gerichtssaalstudie* (Vienne, 1898, in-8); — le R. P. Fichelet, de la Compagnie de Jésus, qui a exercé les fonctions de régent et de professeur au collège Saint-Servais, à Liège, mort à Bruxelles, le 26 avril, à l'âge de 42 ans; — Dr. Persifor Frazer, géologue américain, mort dernièrement à Philadelphie, à 65 ans; — Wilhelm Frey, musicologue autrichien, mort à Vienne, le 16 avril, à 75 ans; — Arthur Gamgee, le distingué naturaliste anglais, auteur de : *Physiological Chemistry of the Animal Body* (1893), mort le 1er avril; — Rudolf von Gottschall, écrivain et romancier allemand, mort le 21 mars, à Leipzig, à 89 ans, lequel laisse un grand nombre de volumes, entre autres : *Bunte Blüthen. Gedichte* (Breslau, 1891, in-8); *Gedanken-Harmonie aus Goethe und Schiller. Leben und Weisheitssprüche aus den Werken* (Leipzig, 1893, in-8); *Eine diechterlicte. Erzaehlung* (Dresde, 1894, in-8), etc.; — Pierre Haeck, ancien directeur de l'École industrielle catholique de Turnhout (Belgique), professeur à l'École moyenne de cette ville, mort à Turnhout, le 26 avril; — Dr. Rudolf Haug, professeur de thérapeutique, pour les maladies des oreilles, à Munich, mort en cette ville, le 15 avril, à 49 ans, auquel on doit entre autres volumes : *Die Grundzüge einer hygienischen Prophylaxie der Ohrentzündungen unter besonderen Berücksicht der allgemeinen hygienischen Massnahmen* (Iéna, 1895, in-8) et *Ueber das Cholesteatom der Mittelohrräume. Ein Ueberblick ueber den gegenwaertigen Stand der Cholesteatomfrage nebst einen eigenen neuen Beobachtungen zur Genese dieser Bildung* (Iéna, 1895, in-8); — Dr. Julius von Hautz, vice-président de l'Académie hongroise, mort le 27 mars, à Budapest, à 79 ans; — Anton Hess, professeur de plastique à l'École technique supérieure de Munich, mort le 12 avril, en cette ville; — Frederick Edward Hulme, naturaliste et archéologue anglais, mort le 11 avril, à 68 ans, lequel laisse de nombreux ouvrages de vulgarisation, notamment : *Familiar Wild Flowers*; *Butterfly and Moths of the Country-Side*; *Natural History Lore and Legend*; *The Principles of Ornamental Art Instruction in England*; — Henry Holden ancien directeur de l'« Uppingham School » et de la « Durham Grammar School », qui a fait paraître, en 1849, *The Symbolical Teaching of the Sanctuary* et a contribué à la publication de la *Sabrinac Corolla*, mort le 2 avril, à 94 ans; — Dr. William Jones, explorateur américain, auteur de Mémoires relatifs à ses voyages, mort dernièrement dans les îles Philippines, à l'âge de 34 ans; — Dr. Kielmeyer, écrivain allemand, auteur d'ouvrages sur le droit, mort à Stuttgart, le 12 avril, à l'âge de 77 ans; — Ernst Klasing, éditeur allemand, mort dernièrement à Heidelberg, à 66 ans; — Stefan von Kotze, écrivain allemand, mort à Berlin, le 12 avril, à 40 ans, lequel a publié, entre autres ouvrages : *Fern im Süd, Australische Skizzen* (Berlin, 1902, in-8); *Der letzte Mann. Ein Cyklus* (Berlin, 1902, in-8); — Alexander Krakau, professeur d'électrochimie à Saint-

Pétersbourg, mort dernièrement en cette ville; — Dr. Edouard KUFFERATH, professeur de gynécologie à Bruxelles, mort en cette ville, le 4 avril, à 56 ans; — Guillaume LAMBERT, géologue belge, mort à Bruxelles, le 22 février, à 92 ans; — Mme Elinor Macartney LANE, femme de lettres américaine, qui a écrit quelques romans devenus populaires aux États-Unis : *Mills of God* (1901), *Nancy Stair* (1904), et récemment : *Katrine*, morte peu de temps après la publication de ce dernier volume; — Georg LAWERAU, archéologue allemand, mort dernièrement à Stettin; — David LEWIS, écrivain anglais, qui a consacré toute son énergie à lutter contre l'alcoolisme par la publication d'ouvrages tels que : *History of the Temperance Movement in Scotland*; *The Drink Problem*; *The Drink Trade*, etc., mort à Édimbourg, le 13 avril, à 87 ans; — Dr. E. LOVIAGIN, professeur de grec à Saint-Pétersbourg, mort en cette ville, le 9 avril, à 87 ans; — Dr. Richard MAHRENHOLZ, historien allemand, mort dernièrement à Dresde, à 60 ans, lequel laisse divers ouvrages la plupart sur des sujets d'histoire et de littérature françaises, notamment : *Geschichte der ersten franzoesischen Revolution. Ihre Entwickelung bis zur Auflosung des Convents*, 1789-1795 (Leipzig, 1888, in-8); *Jean-Jacques Rousseau. Leben, Geistesentwickelung und Hauptwerke* (Leipzig, 1889, in-8); *Jeanne Darc in Geschichte, Legende, Dichtung auf Grund neuerer Forschung* (Leipzig, 1890, in-8); — D. A. MANSFELD, auteur dramatique russe, mort dernièrement à Moscou; — Dr. Karl MAROLD, philologue allemand, mort à Koenigsberg (Prusse), le 18 mars, à 59 ans; — August MAU, archéologue allemand, ancien professeur du gymnase de Glückstadt, mort à Rome, le 6 mars, à 69 ans, lequel était attaché à l'Institut archéologique allemand de Rome, et s'était fait connaître par de nombreux et excellents ouvrages sur la ville de Pompéi, tels que : *Führer durch Pompeji* (Leipzig, 1898, in-12) et *Pompeji in Leben und Kunst* (Leipzig, 1900, in-8); — le R. P. Hector NIMAL, ancien professeur, à qui l'on doit diverses études historiques et hagiographiques, mort à Saint-Trond (Belgique), à l'âge de 59 ans; — Richard OWEN, poète écossais, mort dernièrement à Glasgow; — Alexandre PERROCHET, professeur de théologie, recteur de l'Académie de Nauenbourg (Suisse), mort dernièrement en cette ville, à 64 ans; — Alexander RAMSAY, journaliste et écrivain écossais, qui fut pendant 62 ans l'éditeur du *Banffshire Journal* et qui a publié divers ouvrages sur l'agriculture et l'élevage du bétail en Écosse, entre autres : *The Polled Herd Book*, mort au commencement d'avril, à 87 ans; — Dr. Karl VON REINHARDSTOETTNER, le distingué romaniste bavarois, professeur honoraire de langues romanes à l'École technique supérieure de Munich, auteur d'une grammaire portugaise et d'une excellente édition critique des œuvres de Camoens, mort à Munich, le 1er avril, à 62 ans; — Antonin REZEK, historien et homme d'État tchèque, à qui l'on doit, entre autres ouvrages : *L'Élection et le couronnement de Ferdinand Ier comme roi de Bohême* (1877); *Histoire de la Bohême et de la Moravie pendant la période moderne*, et qui a publié de nombreux articles dans diverses revues tchèques et allemandes, mort à Prague, le 4 février, à l'âge de 56 ans; — Ernst Otto RODNAGEL, musicologue allemand, mort dernièrement à Berlin, à 39 ans; — Dr. Fritz ROEMER, directeur du Musée d'histoire naturelle de Senckenberg, mort dernièrement à Francfort-sur-le-Mein; — Rentner Karl ROETTGEN, fondateur du Musée des antiquités de la région du Rhin, mort dernièrement à Bonn; — Dr. Paul VON STAELIN, directeur des archives royales du Wurtemberg, mort à Stuttgart, le 2 avril, à 68 ans; — Dr. Hermann VON STAHL, professeur de mathématiques à l'Université allemande de Tubingue, mort

en cette ville, le 6 avril, à 65 ans; — Karl STRAUP, directeur du théâtre d'Erfurth et auteur d'un certain nombre de comédies, mort le 14 mars, à 58 ans; — Frederick STRUTT, le plus jeune fils de feu Lord Belper, archéologue anglais, président de la « Derbyshire Archaeological and Natural History Society », auteur d'intéressants mémoires insérés dant le journal de cette société, mort dernièrement à 66 ans; — Caspar STÜRENBURG, rédacteur en chef de la *New Yorker Staatszeitung*, mort dernièrement à New York, à 66 ans; — Algernon Charles SWINBURNE, poète anglais, mort le 10 avril, à Putney (Londres), à 82 ans; — Charles DE THIER, administrateur du journal belge *la Meuse*, dont il dirigea longtemps la politique, mort à Spa, le 13 avril, dans sa 79e année; — Augustus TOETEBERG, bibliophile et écrivain américain, mort dernièrement à 85 ans; — l'abbé Édouard VAN CAUWENBERGHS, vice-président du cercle archéologique d'Enghien, à qui l'on doit plusieurs ouvrages historiques, mort à Hérinnes-lez-Enghien (Belgique), le 6 avril, à l'âge de 81 ans; — le R. P. Arthur VAN DEN BROECK, de la Compagnie de Jésus, ancien professeur à Bruxelles et à Alost, sa ville natale, fondateur du *Bourdon de Pâques (De Paaschklok)* qui avait pour mission de rappeler à leurs devoirs les chrétiens négligeants et se tirait à un nombre considérable d'exemplaires, mort à Alost, le 28 avril, à l'âge de 39 ans; — Dr. Ernst aus'm WEERTH, archéologue allemand, ancien directeur du Musée provincial rhénan, auteur d'ouvrages estimés, tels que : *Bad der roemischen Villa bei Allenz*; *Mosaikboden von St. Gereon zu Coeln*; *Wandmalereien des christlichen Mittelalters zu Coeln*, mort dernièrement à Bonn, à 80 ans; — le vice-amiral allemand Reinhold VON WERNER, auteur d'ouvrages se rapportant presque tous à la marine de guerre, tels que : *Deutsches Kriegsschiff in der Südsee* (Leipzig, 1889, in-8) et *Deutsches Kriegsschiffsleben und Seefahrkunst* (Leipzig, 1891, in-8), mort dernièrement à Charlottenburg, à 84 ans; — Dr. Friedrich WIEKHOFF, professeur d'histoire de l'art à l'Université de Vienne, auteur d'importants ouvrages dans lesquels il a montré quelle influence la littérature a eue sur l'inspiration des artistes de la Renaissance, mort à Venise, le 7 avril, à 56 ans.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — Le 2 avril, M. Héron de Villefosse décrit une inscription découverte par le R. P. Delattre en Tunisie et relative à un secrétaire du Sénat romain sous les empereurs. — M. Cordier entretient l'Académie, d'après une lettre du général de Beylié, du rétablissement du pèlerinage d'Angkor-Vat, dans le Cambodge. — M. Delisle parle d'un manuscrit de la Bibliothèque vaticane exécuté pour Blanche de France, fille de Philippe V, qui entra en religion à l'abbaye de Longchamps, en 1318. — M. Monceaux termine la lecture de son mémoire sur les donatistes. — M. H. Prost lit un mémoire sur la forme primitive de la coupole de Sainte-Sophie de Constantinople. — Le 7, M. G. Villain entretient l'Académie des falsifications que les religieux de Saint-Magloire firent subir à des documents royaux les concernant. — M. Ch. Berger, commentant une inscription punique relative à une prêtresse du nom d'Annibal, fait remarquer que l'aspiration qui commence ce nom est très adoucie quand il s'agit d'un nom de femme. — M. Bernier parle d'un manuscrit épigraphique provenant de la collection de l'intendant Foucault. — Le 15, M. Héron de Villefosse lit un rapport de M. le curé de Sousse, sur des fouilles pratiquées à Hadrumète dans des catacombes autrefois occupées par les chrétiens. — M. Cagnat donne lecture d'un mémoire de M. le docteur Carton sur une nécropole berbère découverte en Tunisie. — M. Millet entretient l'Académie de l'emploi de

la croix par les iconoclastes, et d'une inscription relevée en Cappadoce par M. Grégoire. — M. le comte Paul Durrieu lit une note sur la Bible carolingienne conservée à Saint-Paul hors les Murs. — Le 23, M. le chanoine Ulysse Chevalier lit un travail sur Claude Santeul, frère du poète Jean Santeul et poète lui-même. — Mgr Scheer parle du poète syriaque Joseph Khazaï et de ses œuvres littéraires retrouvées à Keert, dans la Turquie d'Asie. — M. Clermont-Ganneau lit un commentaire sur un monument élevé à Delos à Astarté Palaistine au IIe siècle av. Jésus-Christ. — M. Héron de Villefosse parle, d'après les travaux de M. Ringelmann, de la panification chez les anciens et démontre que le pain a dû être un objet de luxe tant qu'on n'a pas connu les moulins à grand rendement de farine tels que ceux découverts à Pompéi.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Le 7 avril, M. Boutroux analyse le livre offert par M. Jacques Bardoux et intitulé : *Silhouettes d'Outre-Manche.* — Le même M. Boutroux lit un chapitre de l'ouvrage de M. Frédéric Passy : *Pour la paix.* — M. Chuquet raconte la campagne de 1793 contre les Espagnols dans les Pyrénées-Orientales, sur le plateau de Peyres Tortes. — Le 24, M. Levasseur présente la statistique des batailles livrées depuis 1748 jusqu'à nos jours. — M. Frédéric Passy continue la lecture de son travail sur la création d'un ministère de l'agriculture au XVIIIe siècle et l'enquête faite à ce sujet par Vincent de Gournay, intendant du commerce.

Agenda et annuaire des bibliophiles. — Les bibliophiles feront bon accueil à l'agenda et à l'annuaire que M. G.-A.-E. Bogeng publie à leur intention. L'Agenda (*Taschenbuch des Bücherfreundes für 1909.* Nikolasse bei Berlin, Max Harrwitz, in-8 oblong de 159 p.) est un carnet destiné à recevoir au jour le jour la mention des livres acquis par le collectionneur. Ce carnet est précédé et suivi d'un double tableau 1° systématique; 2° statistique de la collection; le tableau systématique devant fournir l'état des livres relatifs à telle ou telle section dont se compose la collection (beaux-arts, Gœthe, etc.), le tableau statistique fournissant un relevé des livres, revues, etc. A la fin de chaque trimestre un feuillet est réservé pour dresser le bilan de la collection. Le carnet se termine par : 1° une liste d'adresse; 2° un état des reliures; 3° une liste de desiderata; 4° une autre des doubles; 5° et 6° un état des livres empruntés ou prêtés; 7° un état des suites; 8° un état des défets. Un appendice contient des renseignements pratiques (indication de livres d'adresses, de bibliographies, etc; notions sur le service postal, sur les monnaies, etc). — L'Annuaire (*Jahrbuch für Bücher-Kunde und - liebhaberei.* 1er Jahrg. 1906. Ibid., in-8 oblong de 140-XII p.) qui se présente comme un appendice (Beilage) à l'Agenda, comprend une courte notice de M. Fedor von Zobeltitz sur la Société des bibliophiles dont il est actuellement le président et une esquisse par M. G.-A.-E. Bogeng de la science bibliophilique. Cette esquisse, très clairement écrite, et dans laquelle sont condensées une masse de renseignements, avec de nombreuses références qui permettront à qui le voudra de se documenter plus à fond sur chaque matière, rendra les plus précieux services au collectionneur. Dans cinq chapitres, dont le premier (I) forme introduction, M. Bogeng expose tour à tour (II) les principes de la connaissance des livres; (III) le choix des livres; (IV) l'établissement et l'entretien d'une bibliothèque; (V) la reliure et les soins à donner aux livres. Le collectionneur trouvera là l'essentiel de ce qu'il lui faut savoir pour se diriger dans la formation et l'entretien de sa collec-

tion. Les termes employés dans le commerce des livres et dans l'industrie de la reliure sont donnés non seulement en allemand, mais en français et en anglais, et, à l'occasion, en italien; une règle pour la déterminations des formats que l'on peut détacher et coller sur carton, accompagne l'Annuaire, qu'orne un portrait de M. Fedor von Zobeltitz. L'impression faite en très petits caractères est néanmoins très nette et excellente, malgré quelques fautes typographiques (p. 52, *Assalineau* pour *Asselineau;* p. 89, *vermoude* pour *vermomde*; p. 90, *Anerard* pour *Quérard*, etc.). L'Annuaire de 1910 contiendra la suite du travail de M. Bogeng que nous recommandons une fois encore aux bibliophiles, non seulement de l'Allemagne, mais de tout pays.

Paris. — Le *Polybiblion* a rendu compte en décembre 1907 (t. CX, p. 484-485) de l'important ouvrage de M. André Marty : *L'Histoire de Jeanne d'Arc d'après les documents originaux et les œuvres d'art du* XVe *au* XVIe *siècle*. Ce recueil d'histoire et d'art était précédé et éclairé d'une remarquable *Introduction* de notre très distingué collaborateur M. Marius Sepet, dont quelques privilégiés seuls ont pu bénéficier jusqu'à présent. Il n'en sera plus ainsi; car la voilà lancée dans le grand public sous le titre : *La Bienheureuse Jeanne d'Arc, son vrai caractère* (Paris, Téqui, 1909, in-12 de 46 p. — Prix : 0 fr. 50). Nul ne connaît mieux l'héroïne française que M. Sepet. Son travail fait ressortir avec autant de vigueur que de logique les deux traits essentiels de la physionomie de Jeanne : sa réalité vivante et son caractère surnaturel. Passant en revue les points capitaux de son étonnante carrière, depuis sa mission jusqu'à son martyre, il nous la fait voir telle qu'elle est, incontestablement divine et profondément vraie. Il nous montre que tout en elle est historique et qu'il est absurde de parler ici de légende. D'inspiration chrétienne et patriotique, cette suggestive étude ne s'appuie que sur des faits certains et des textes authentiques. Il faut remercier M. Sepet d'avoir, grâce à son petit livre, mis à même les bons Français de pouvoir repousser en connaissance de cause, les théories perverses que certains écrivains ont récemment mises en avant à propos de la vierge lorraine, qui restera toujours la plus pure gloire de la France.

— Le R. P. Eymieu a prononcé sur la *Bienheureuse Sophie Barat*, trois panégyriques, à Montpellier, à Marseille, à Besançon, dans lesquels il a examiné avec une compétence profonde, un rare bonheur d'expression : la Fondatrice, la Protectrice, et le Modèle. Parmi tous les discours donnés au sujet des *Triduum* en l'honneur de la nouvelle « Bienheureuse » française, ceux-ci compteront parmi les meilleurs pour la forme et le fond. On n'en saurait trop recommander la lecture; on trouvera cette plaquette, au prix de 0 fr. 75, à Lyon, imprimerie Paquet (in-8 de 71 p.). — Pour le premier anniversaire de cette Béatification, le 25 mai, M. Geoffroy de Grandmaison donne au public une vie nouvelle de Madame Barat. Elle paraît à la librairie Lecoffre, dans la collection des *Saints*, et, pour aujourd'hui, nous nous bornons à l'annoncer. *La Bienheureuse Mère Barat* (1779-1865), présente un résumé complet et rapide de l'existence intime de cette grande religieuse; ce petit livre très attendu insiste sur son rôle d'éducatrice, et donne une synthèse vivante, tout à fait opportune, de l'éducation que les jeunes filles reçoivent dans les couvents du Sacré-Cœur. Ce tableau intéresse tous les catholiques et offre une réponse de premier ordre au problème du féminisme et de l'instruction de la femme. M. Geoffroy de Grandmaison a puisé les éléments de son étude dans les archives, les documents les plus probants du procès de béatification; il a étudié de très près les méthodes pédagogiques, les

livres, les papiers des religieuses du Sacré-Cœur et ses conclusions sont un hommage rendu à ces femmes admirables que la persécution chasse de France, mais qui ne se lassent pas de rouvrir des pensionnats; elles en ont aujourd'hui 141 dans le monde entier et comptent 6500 religieuses.

— La question d'une langue internationale n'est pas, semble-t-il, près de sa solution. Voici que les espérantistes, qui, jusqu'ici, avaient réuni les adhérents les plus nombreux, commencent à se déchirer entre eux. Un comité international, fondé en 1907, prétend imposer à l'esperanto des simplifications (suppression des lettres accentuées, suppression de quelques règles grammaticales, etc.). L'esperanto ainsi modifié s'appelle *linguo internaciona di la delegitaro* (*sistemo ido*). A ceux que ces questions peuvent intéresser, nous signalerons quelques tracts ou brochurettes : *Délégation pour l'adoption d'une langue internationale. Historique*, par MM. L. Couturat et L. Leau (Paris, imp. Chaix, 1909, in-8 de 4 p.); — *Apprenez la langue internationale!* (Ibid., 1908, in-8 de 2 p.); — *Linguo internaciona di delegitaro* (*sistemo ido*). *Franca guidlibreto*, par MM. Couturat et Leau (Ibid., 1908, in-18 de 20 p.). — *Enkhiridion o Manulibro di Epikteto*, traduit par C. S. Pearson et L. Couturat (Paris, Delagrave, 1909, in-12 de 24 p.).

Bretagne. — Mme Marie-René Le Fur a fait paraître chez Bloud, pour la *Bibliothèque régionaliste*, un charmant recueil de légendes bretonnes, intitulé : *Les Ames errantes* (in-16 carré de 103 p., avec quelques grav. — Prix : 1 fr.). Elles sont empruntées au folklore de la presqu'île de Quiberon. Toutes sont intéressantes par quelque endroit, surtout les deux dernières : *Kemeur* et *La Grande Côte*.

— Un Comité s'est formé à Saint-Brieuc pour provoquer et préparer la publication des monuments originaux du procès de canonisation de Charles de Blois, duc de Bretagne. L'enquête de 1371 est un des documents les plus précieux pour la connaissance de l'histoire politique, sociale et morale de la Bretagne au XIVe siècle. Et les Bretons, fidèles à la mémoire du bon duc, ne seront pas les seuls à se réjouir de cette publication. Pour la rendre accessible à un plus grand nombre de personnes on se propose d'accompagner les textes latins d'une traduction française en même temps que des notes biographiques, généalogiques et géographiques éclairciront les difficultés. Les souscriptions (30 francs) sont reçues chez M. Prudhomme, libraire à Saint-Brieuc.

— M. P. Hémon, qui a déjà publié d'importantes études sur *la Révolution en Bretagne*, vient de faire paraître une brochure intitulée : *Le Deist de Botidoux a-t-il trahi les députés Girondins proscrits?* (Saint-Brieuc, Guyon; Paris, Champion, 1909, in-8 de 51 p.). Il nous avertit que c'est là un fragment d'un ouvrage en préparation sur les députés Girondins proscrits en Bretagne. Accusé par Louvet de les avoir trahis, lui et ses collègues, Botidoux protesta, lors de l'apparition des Mémoires du fameux conventionnel, dans une sorte de mémoire justificatif demeuré longtemps inconnu et retrouvé dans la collection d'autographes de M. Gustave Bord. D'autre part, M. Hémon, s'autorisant d'une note de Louvet où le prétendu dénonciateur est désigné non plus par l'initiale B mais par un L, croit pouvoir affirmer qu'il s'agit d'un certain Allain-Launay, ou Launay tout court, dont il a découvert dans les archives du Finistère une lettre où il dénonce, en effet, les Girondins, au moment de leur passage dans les Côtes-du-Nord. Voici déchargée d'autant la mémoire de Botidoux, personnage assez insignifiant d'ailleurs.

Champagne. — L'Académie nationale de Reims nous envoie à la fois les

trois derniers volumes qu'elle a publiés de ses *Travaux*. Le premier (CXXe volume de la collection. Année 1905-1906. T. II. Reims, L. Michaud, 1907, in-8 de 397 p., avec 2 planches) ne renferme que trois mémoires et une notice biographique. C'est d'abord *la Paroisse de Saint-Jacques de Reims avant et pendant la Révolution*, par M. l'abbé Em. Bouchez. Cet important travail (p. 1-235) débute par une courte Introduction et un chapitre préliminaire sur les trois frères Savar (ecclésiastiques ayant vécu au XVIIe siècle) et dont l'aîné et le cadet furent tour à tour curés de Saint-Jacques. Puis il se divise en trois parties, savoir : I. La Paroisse de Saint-Jacques de Reims avant la Révolution. II. La Paroisse de Saint-Jacques de Reims pendant la Révolution. III. La Paroisse de Saint-Jacques de Reims après le Concordat. Outre des pièces justificatives, cette monographie comporte une table des matières et un Index alphabétique; — *Le Palais archiépiscopal de Reims, du* XIIIe *au* XXe *siècle*, par M. Henri Jadart : excellente étude, accompagnée de pièces justificatives et complétée par une table des matières (p. 237-320, avec 2 planches); — *L'Ancienne Abbaye de Saint-Denis de Reims (District, Grand Séminaire), ses bâtiments subsistants et leur intérêt au point de vue de l'histoire et de l'art*, par le même M. Henri Jadart (p. 321-357, avec table); — enfin une notice sur *Louis Pommery, membre titulaire de l'Académie nationale de Reims*, par M. Paul Pellot (p. 359-386). — Le volume suivant (CXXI. Année 1906-1907. T. Ier. Reims, L. Michaud, 1907, in-8 de 316 p.), s'ouvre par un curieux *Discours d'ouverture* prononcé par M. le Dr A. Bourgeois, président, sur « les rapports de la musique avec la médecine » (p. 1-18). Laissant de côté tout ce qui ne rentre pas dans la catégorie des mémoires proprement dits, nous signalerons : *Impressions d'un passant à Berlin*, de M. le Dr Colleville (p. 109-120); cette relation n'est pas longue, mais elle est particulièrement humoristique : on trouve là, entre autres choses gaies (p. 110), une recette de salade allemande, capable de révolter l'estomac français le plus complaisant; — *Un Essai de crédit populaire en Champagne*, par M. Paul Rozey (p. 121-142); — *Du Vagabondage des mineurs*, par M. A. Duval (p. 143-160); — *Les Dernières Nouvelles de la réforme orthographique*, par l'abbé Haudecœur (p. 161-173); — *Les « Georgiques » de Virgile et l'Agriculture moderne*, par M. Paul Marguet (p. 175-187); — *Une Figure rémoise (Abel le souffleur d'orgue)*, par M. E. Kalas (p. 189-190); — *Godefroy Kurth*, par M. Lefort (p. 191-224); — *Histoire du département des Forêts*, par M. Alfred Lefort, compte-rendu par M. l'abbé Haudecœur (p. 225-230); — *Deux Anciens Livrets de famille à Reims et à Château-Porcien* (1617 et 1748), par M. Henri Jadart (p. 231-257); — *Un Troisième Livret de famille rémois de* 1567 à 1753, publié par le même M. H. Jadart (p. 259-291); — *La Procession de la Résurrection fondée par le cardinal de Lorraine en l'église métropolitaine de Reims* (1549-1907), encore par M. H. Jadart (p. 393-314). — Du tome CXXI, nous passons au tome CXXIII des *Travaux de l'académie nationale de Reims*, par le motif que le tome CXXII, « destiné au *Répertoire archéologique du canton de Bourgogne*, ne sera publié qu'après les tomes CXXIII et CXXIV ». Et donc, ce tome CXXIII se compose comme il suit : *Assistance des vieillards et des infirmes*, par M. le Dr Colleville (p. 87-97); — *A propos d'un cours d'histoire de l'art*, par M. E. Kalas (p. 99-115); — *Le Trésor de l'abbaye de Saint-Pierre-les-Dames de Reims en* 1690, par M. H. Jadart (p. 117-128); — *Le Bosphore, de la pointe du Sérai à la Mer Noire* (p. 129-136); — *Chronique des bourdons et des cloches de Notre-Dame de Reims depuis un quart*

de siècle (1882-1908), par M. H. Jadart (p. 137-147, avec une figure); — *La Théorie et l'histoire du paysage de J.-B. Deperthes, Rémois, peintre, historien et critique d'art, d'après des documents inédits*, par M. Chamberland (p. 149-166); — *Rapport sur quelques ouvrages russes*, par M.-R. de Bovis (p. 166-173); — *Note sur une trouvaille de monnaies du* XVe *siècle faite à Reims, rue Brulée, près Saint-Marcoul*, par M. Ad. Bellevoie (p. 175-188); — *Alexandre-le-Grand sur le Danube, sa première rencontre avec les Gaulois*, par M. R. de Bovis (p. 189-233). — *Documents inédits. Extraits des autographes de la Bibliothèque de Reims, du* XVIe *au* XIXe *siècle*, annotés et publiés par M. Henri Jadart (p. 235-282).

Dauphiné. — La Société dauphinoise d'ethnologie et d'anthropologie commence la publication du tome XVe de son *Bulletin*. Nous recevons le fascicule n°s 1 et 2 de ce tome, lequel s'applique aux trimestres d'avril et de juillet 1908 (Grenoble, imp. Allier frères, in-8 de 181 p., avec vignettes et fac-simile d'écriture). A signaler : *Un Mot sur les pierres à sculptures préhistoriques*, par M. L. Jacquot (p. 5 à 7); — *Le Dauphiné inconnu. Les Semi-Troglodytes de Chantemerle (Drôme)*, par le même (p. 8-10); — *L'Oisans, son avenir agricole et industriel*, par M. Casimir Chalvin (p. 11-59, avec 6 vues dans le texte); — *Graphologie et psychophysique*, par M. le commandant Audebrand (p. 59-181), étude très importante, aussi intéressante que curieuse. L'auteur a joint à ce travail 20 pages de fac-similé de l'écriture de personnalités très diverses, connues ou célèbres, telles que la comtesse Dash, Maxime du Camp, Barbey d'Aurevilly, Alphonse Karr, Victor Hugo, Lamartine, A. Dumas fils, Cherbuliez, etc.

Franche-Comté. — Du 13 au 16 du présent mois de mai, un Congrès des Œuvres diocésaines se tiendra à Gray. Cette ville a été ainsi choisie parce que Mgr l'archevêque de Besançon, en vertu d'une autorisation personnelle et d'une délégation spéciale de N. S. Père le Pape, couronnera solennellement, le dimanche 16 mai, la statue vénérée de Notre-Dame de Gray. Cette imposante cérémonie religieuse et le Congrès qui l'accompagnera ont fait l'objet du mandement de carême de Mgr Fulbert Petit, archevêque de Besançon, formant supplément au n° du 20 février dernier de la *Semaine religieuse de Besançon* (Besançon, imp. Jacquin, 1909, petit in-8 de 32 p.). « Parmi les cités de Franche-Comté dévouées à l'Immaculée Vierge, dit Mgr Petit, la ville de Gray tient un rang d'honneur. Plusieurs chapelles dédiées à Notre-Dame s'élevaient, dès les premiers âges, autour de la ville.. L'image virginale décorait la façade d'un grand nombre de maisons et ornait beaucoup d'oratoires particuliers. Son sanctuaire de Notre-Dame des Capucins fut le plus renommé. L'origine de l'image que l'on vénère sous ce vocable n'est pas exempte de toute obscurité. Mais les récits contrôlés de la donatrice [Jeanne Bonnet, de Salins], une attestation officielle du notaire Morizot, de Bruxelles [1613], des témoignages nombreux et dignes de foi, une décision de l'archevêque de Besançon, Ferdinand de Rye, et, surtout, de nombreux et éclatants miracles accomplis par son intercession établissent son authenticité, sa glorieuse et bénigne influence. » Après ce préambule, Mgr Petit fait l'historique de la statuette de Notre-Dame de Gray et des miracles qui se produisirent, avec une telle précision dans les détails, que son mandement doit être considéré, au moins partiellement (p. 7 à 23), comme une excellente et très intéressante page de l'histoire du culte rendu à la Sainte Vierge en Franche-Comté.

Ile-de-France. — Nous mentionnerons ici avec autant de plaisir que d'empressement, le tome XX des *Mémoires de la Société archéologique de*

Rambouillet (Versailles, imp. Aubert, 1908, in-8 de 543 p., avec 15 planches). Un peu plus de la moitié de ce volume est consacrée aux *Élections à l'Assemblée législative de* 1791 *dans le département de Seine-et-Oise*, documents publiés par M. E. Coïard et F. Lorin (p. 1-277, avec carte). Cet ensemble est divisé en trois parties : dans la première ont été réunis les lois et documents administratifs; la deuxième comprend les procès-verbaux des assemblées primaires; la troisième se compose des pièces relatives à l'assemblée électorale de Versailles. Le tout se termine par une table des matières. — Viennent ensuite : *Notes sur Épernon* (XIXe *siècle)*, par M. E. Ledru (p. 278-315); — *Les Huitième, neuvième et dixième Pardons d'Anne de Bretagne à Montfort-l'Amaury (centenaire d'Emile Souvestre)*, intéressantes relations anonymes (p. 316-424, avec 9 planches). L'auteur débute en faisant remarquer que le « centenaire du Morlaisien Émile Souvestre n'a pas été célébré en Bretagne », et il ajoute, pour le contraste, évidemment, qu'« il a été célébré le 27 mai 1906, à Montfort-l'Amaury, où l'on fêta superbement la mémoire de l'auteur du *Foyer Breton* et des *Derniers Bretons* »; — *La Légende de saint Yves et les Peintres verriers*, par M. Lorin (p. 425-440, avec 3 pl.); — *La Porte du cimetière de Montfort-l'Amaury*, par le même (p. 441, avec 1 pl.); — *Limours, contribution à son histoire*, par le même (p. 444-484); — *Madame de Sévigné est-elle venue à Rambouillet?* par le même (p. 485-496); — *Une Œuvre présumée de Martin Claustre. La Statue d'Antoine de Poysieu à Sainte-Mesme*, par M. P. Beaufils (p. 497-501, avec 1 pl.); — *L'Arrivée des mérinos d'Espagne et de perdreaux à Rambouillet, sous Louis XVI*, par M. Lorin (p. 502-508).

Poitou. — Le *Dictionnaire historique et généalogique des familles du Poitou*, commencé par Henry Filleau, continue à paraître en deuxième édition, grâce à l'activité de MM. Beauchet-Filleau et Maurice de Gouttepagnon. Le premier fascicule du tome IV (Poitiers, Société française d'imprimerie et de librairie, 1909, gr. in-8 de 160 p.), qui vient de paraître, comprend une partie de la lettre G (articles : *Gauvain-Girard)*. Parmi les notices qui s'y trouvent, on remarquera particulièrement celles de la famille Gillier, issue de fonctionnaires financiers du XIVe siècle, qui se sont rendus célèbres par leurs concussions, — de Gilbert de la Porée, évêque de Poitiers, philosophe du XIIe siècle, — de Mgr Gay, théologien et orateur de nos jours, — de Denis Généroux, notaire et soldat, auteur d'un *Journal historique* (1567-1576), — des Gilbert de Voisins, magistrats distingués, — de Philippe Gentils de Langallerie (mort en 1717), général français passé au service de l'Autriche, — des Gigault de Bellefonds, dont un maréchal de France, — de Gigost d'Elbée, le malheureux généralissime de l'armée vendéenne. Dans la généalogie très détaillée qu'ils donnent de la famille Gazeau, les auteurs ont omis de rappeler que la comtesse de la Bouëre (née Le Duc), a laissé des *Souvenirs* sur la guerre de Vendée, qui ont été publiés. Autant que possible, le *Dictionnaire* donne les armoiries des familles dont il parle. Il est regrettable que les dessins héraldiques ne concordent pas toujours exactement avec les descriptions qu'ils accompagnent (Voir les articles Gélinard, Genty de la Borderie, Gérard de la Guerenne, Gilbert de Châteauneuf).

Savoie. — Il est regrettable que nous n'ayons pas plus fréquemment à signaler aux érudits les *Mémoires et documents publiés par la Société savoisienne d'histoire et d'archéologie*, dont le tome XXI de la 2e série, correspondant au tome XLVI de la collection, vient de nous parvenir (Chambéry, imp. Vve Ménard, 1908, in-8 de XXXIX-497 p., avec planches). En effet,

si l'on peut juger les publications de cette Société par le volume que nous avons sous les yeux, leur intérêt est réel. Il n'y a là que quatre titres, mais les sujets traités — les trois derniers surtout — ont de l'importance. Citons : *Michel Paccard et Jacques Balmat. Deux Portraits savoyards du* XVIII*e siècle, par un artiste alors savoisin, devenu général de l'Empire* (Bacler Dalbe, Louis-Albert Guislain), par M. J. Cochon (p. 1-18, avec 2 reproductions); — *Documents pour l'histoire de la Révolution en Savoie. Procès-verbaux de l'Assemblée générale des Allobroges. Procès-verbaux de la Commission provisoire d'administration des Allobroges*, publiés par MM. François Vermale et J. Blanchoz. T. I (p. 19-136). Il sera ultérieurement question de ce recueil, qui nous est parvenu complet en tirage à part; — *Le Prieuré d'Yenne, suivi de Nouveaux Documents inédits sur sa léproserie (maladrerie d'Entresaix)*, par M. Jean Laplanche (p. 139-242, avec 2 planches); — *Histoire de l'ancienne Chautagne depuis les temps les plus reculés jusqu'à la Révolution*, par M. Jules Masse. Première partie. *Les Origines, les suzerains, les seigneurs et les autres propriétaires du sol* (p. 245-484,) avec une planche et une carte).

Angleterre. — Le *Book prices current*, que la maison Elliot Stock, de Londres, si connue des bibliophiles, publie régulièrement chaque année, depuis 1887, est un répertoire précieux pour les collectionneurs, en leur permettant de se rendre compte des prix atteints dans les ventes par tel ou tel volume. Malheureusement les recherches dans une série de volumes annuels sont parfois longues et difficiles. C'est pour remédier à cet inconvénient que M. Stock avait publié un index général des dix premières années. Il nous donne aujourd'hui un répertoire analogue pour la période décennale suivante : *Index to the second ten volumes of book prices current*, 1897-1906 (1909, in-8 de xx-1053 p.). Noms d'auteurs, d'éditeurs, de traducteurs, d'artistes sont relevés dans cet index alphabétique; la date des ouvrages ou diverses éditions d'un ouvrage répertoriés dans le *Book prices current* est indiquée chaque fois que la chose est possible.

Belgique. — La publication faite par William Woodville Rockill en 1900, pour les seuls membres de l'Hakluyt Society, du voyage de Guillaume Rubrouck en Asie centrale, a inspiré à M. Henri Matrod l'excellente idée de rappeler les mérites de l'envoyé de saint Louis auprès du khan Mangou et de mettre en pleine lumière la valeur de sa relation. Il l'a fait, avec une véritable piété et un très grand luxe de preuves, dans un excellent mémoire inséré d'abord dans les *Études franciscaines* et ensuite tiré à part, où il montre quelle place il convient d'assigner, dans l'histoire de la géographie, à ce pieux et intelligent franciscain et avec quelle perspicacité, quel esprit de suite, cet apôtre, au cours de sa longue et périlleuse chevauchée de Constantinople à Karakoroum, sut obéir aux instructions du roi de France et mener à bien une véritable enquête scientifique. Aussi ne pourrait-on qu'applaudir à l'étude de M. Matrod, si on n'y relevait, dans les dernières pages, une appréciation quelque peu injuste; seuls, à l'en croire, les Anglais ont apprécié et apprécient les mérites de la relation de Guillaume de Rubrouck (p. 124). Pourquoi, dans ce cas, citer le texte original, le texte latin, de Guillaume de Rubrouck, d'après l'édition donnée en 1839 par les érudits Francisque Michel et Thomas Wright, dans le *Recueil de voyages et de Mémoires publiés par la Société de géographie* de Paris, « qui est, au témoignage même de M. Matrod (p. 9, note 1), *la meilleure* »? Cette légère contradiction ne retire d'ailleurs au travail de notre auteur aucun de ses mérites; aussi convient-il de recommander à tous ceux qui s'intéressent à l'histoire et

à l'ethnographie de l'Asie centrale *le Voyage de Fr. Guillaume de Rubrouck* (1253-1255) de M. Henri Matrod (Couvin, Maison Saint-Roch, 1909, in-8 de 127 p. — Prix : 2 fr.).

Espagne. — L'étude de M. Joaquim Miret y Sans, intitulée : *Viatges del Infant en Pere, fill de Jaime I ene els anys* 1268 *y* 1269 (Barcelona, tip. « l'Avenç », 1908, in-8 de 28 p.), vient à point pour compléter et rectifier un point de détail dans la vie de don Jaime *le Conquistador*, dont on a célébré récemment le septième centenaire. A vrai dire, elle n'intéresse directement que la Catalogne; cependant on sait que le midi de la France a voulu s'associer aux fêtes de l'Espagne, et les rapports étroits qui unirent jadis la Provence aux provinces ibériques voisines sont loin d'être oubliés chez nous. C'est à ce titre que nous aimons à signaler la brochure de M. Mire y Sans.

Italie. — La Bibliothèque universitaire de Catane, dans l'intention de faciliter, grâce aux prêts entre bibliothèques, l'utilisation des instruments de travail qu'elle possède, vient de publier une *Bibliografia sistematica delle pubblicazioni straniere pervenute alla R. Biblioteca universitaria di Catania* (1899-1908), dressée par M. N. D. Evola (Catania, stab. tipogr. S. di Mattei, 1909, in-8 de 37 p.). Les accroissements ne portent pas seulement sur les ouvrages parus pendant cette période de dix années, mais aussi sur des ouvrages plus anciens et qui manquaient à la bibliothèque. En parcourant cette liste, il nous a paru que les ouvrages ainsi acquis par la Bibliothèque de Catane étaient généralement bien choisis; l'on peut simplement regretter des lacunes imputables peut-être au peu d'élasticité du budget. Dans la section des revues, il semble que le côté purement scientifique soit représenté bien largement, au détriment des disciplines historiques : nous ne voyons pas mentionnée une seule grande revue historique, ni française, ni étrangère.

Suisse. — Le *Bulletin de la Société fribourgeoise des sciences naturelles Compte rendu* 1906-1907, vol. XV (Fribourg, 1907, in-8 de 136 p., avec 2 portraits et 2 graphiques) contient, avec les procès-verbaux des séances de 1906 et 1907, quelques articles intéressants, tels que : *Pour notre patrimoine hydraulique*, par le prof. J. Brunhes; — *La Fête du centenaire de L. Agassiz à Motier le* 25 *mai* 1907; — *Le Musée d'histoire naturelle de Fribourg en* 1907, par le prof. M. Mury; — *Das meteorologische Jahr* 1907, von prof. Dr. A. Gockel.

— Signalons aussi : *Mémoires de la Société fribourgeoise des sciences naturelles. Botanique.* III. *Contribution à l'étude de la flore cryptogamique fribourgeoise. Die Bacillariaceen von Freiburg und Umgebung*, 235 p., von Dr Ed. Motschi (Fribourg, imp. Fragnière, 1907, in-8 de 235 p.). Cette intéressante étude commence par un aperçu sur la faune des bacillariacæ de la Suisse et les caractéristiques des terrains explorés. Vient ensuite la liste des espèces trouvées avec leur description, quand cela est nécessaire.

Indo-Chine. — La section indo-chinoise de la Société de géographie commerciale a publié, il y a quelques mois, le second fascicule de ses *Annales*; on y trouvera, sur une partie de la Chine méridionale, sur la vallée du Si-Kiang, deux études très consciencieuses. L'une est un examen, entrepris au point de vue économique, de l'itinéraire Lang-Son-Canton, qui a été déjà maintes fois parcouru, mais dont le réseau des voies de communications n'avait pas encore été l'objet d'une investigation minutieuse; son auteur, M. Ch. B. Maybon, a mené à bien son programme et formulé sur les

trois voies qui relient à la mer la vallée du Si-Kiang, des conclusions tout à fait intéressantes; aussi convient-il de louer son excellent travail qu'accompagnent des vues et quelques plans. — Également digne d'attention est l'exposé, dû à M. H. Deseille, d'un projet de voie ferrée entre Dong-Dang et Na-Cham, puis Bin-Dao et la frontière chinoise, dans la direction de Longtcheou; par cette voie ferrée, le commerce français se trouverait définitivement implanté dans une zône qui doit lui revenir normalement, et que ses rivaux ont seuls exploitée jusqu'à présent. Une carte du bassin du Si-Kiang, à l'échelle du 1 : 2.000.000e, accompagne ce fascicule consacré à *la Vallée du Si-Kiang*, et contribue à en augmenter la valeur (Annales de la Société de géographie commerciale, section indo-chinoise : *La Vallée du Si-Kiang*, Hanoï, imp. d'Extrême-Orient, 1908, gr. in-8 de 48 p., cartes et gravures).

États-Unis. — Le Rev. Alfred Mortimer, recteur de l'église protestante épiscopalienne de Saint-Marc, à Philadelphie, connu aux États-Unis par certaines interviews retentissantes contre l'encyclique et le Syllabus de S. S. Pie X sur le Modernisme, a donné sur le même sujet une série de conférences, lors du dernier carême. L'auteur d'une brochure intitulée : *Religious unrest. The way out* (New York, International Catholic Truth Society, 1908, in-8 de 48 p.), M. James P. Lafferty, avocat au barreau de Philadelphie, assista à ces discours en qualité de reporter du *Catholic Standard and Times*. Ses articles, particulièrement appréciés, furent ensuite réunis en brochure. Il résume d'abord, en une page ou deux au plus, les grandes lignes de chaque conférence, met en relief les objections les plus outrageantes pour les catholiques, puis il y répond en un style nerveux, avec une compétence avertie, réfutant victorieusement les assertions imprudentes ou les erreurs de jugement dont le Dr Mortimer s'est rendu coupable. Excellente méthode, dont nous pourrions faire plus fréquemment notre profit dans des cas analogues.

— D'après un nouveau règlement datant de janvier 1907, le rapport annuel du Musée national des Etats-Unis, publié et relié à part depuis 1905, ne contient plus que le compte rendu des opérations administratives de l'institution smithsonienne. Les communications qui avaient jusqu'alors paru dans un même volume avec ce rapport et sous forme d'appendice sont depuis publiées dans d'autres séries. En conséquence, nous ne trouvons plus dans le rapport de l'année finissant au 30 juin 1907: *Report on the progress and condition of the U. S. national Museum for the year ending June* 30, 1907 (Washington, Government printing Office, 1907, in-8 cartonné), que des renseignements concernant l'administration, les constructions neuves, les dépenses, les objets ajoutés aux collections, leur exposition dans les galeries, les explorations entreprises avec les fonds de l'institution, la statistique des visiteurs, les noms des employés, celle des livres, brochures, etc., reçus ou expédiés, la liste des publications parues, etc., en tout 118 p. de texte parfaitement rédigées. Les publications scientifiques parues à part depuis janvier 1907 sont les suivantes : 1° *The barnacles (cirripedia) contained in the collections of the U. S. national Museum*, by Henry A. Pilsbry. *Bulletin* n° 60, in-8 de x-122 p., avec xi planches hors texte et 36 fig. dans le texte. C'est une description des cirripèdes de la collection du Musée national de Washington par le conservateur des mollusques de l'Académie des sciences naturelles de Philadelphia. La synonymie est soigneusement indiquée. Ce travail ne traite que des cirripèdes pédonculés et sessiles de la famille des Verrucidées. — 2° *Contributions from the United States National Herbarium.* Ce travail est publié dans le volume X et l'année 1907 a vu paraître les

parties des nos 4 et 5, l'année 1908 les parties 6 et 7. — Le fascicule 4 allant des pages 133 à 220 du vol. X est intitulé : *(a) The leguminosae of Porto Rico*, by J. Perkins. Ce travail est une revision des légumineuses de l'île de Porto-Rico, faite à Berlin par Mlle J.-R. Russell Perkins aux frais du département de l'agriculture des E. U. d'Amérique. Elle y décrit 67 genres de légumineuses donnant la synonymie. Il n'y a malheureusement ni figures ni planches dans ce travail pourtant fort utile et intéressant; — *(b) Report on the diatoms of the Albatross voyages in the Pacific Ocean*, 1888-1904, by Albert Mann. Ce rapport fait suite au précédent, allant de la page 221 à la page 442 du volume X dont il forme le fascicule V. Il donne : 1° un catalogue annoté des genres et espèces de diatomées recueillies par la mission scientifique embarquée sur l'*Albatros*; 2° une liste des endroits où elles furent recueillies et la date du jour; 3° enfin 26 pages de bibliographie complètent cet excellent travail, illustré d'ailleurs par 11 planches de similigravures des diatomées importantes vues au microscope avec en face l'explication et les dimensions; — *(c) The cyperaceae of Costa Rica*, by C. B. Clarke forment le fascicule 6 du volume X faisant suite au travail ci-dessus et allant de la page 443 à la page 472. C'est une description, sans planches ni même figures, de 46 genres de cyperacées provenant de Costa Rica, faite par M. C. B. Clarke en latin et traduite en anglais par le Dr E. L. Greene après la mort du premier. La synonymie est soigneusement notée; — *(d) Studies of tropical american ferns n° 1*, by William R. Maxon. Ce travail fait suite au précédent, allant de la page 473 à la page 508 du vol. X en question. Il décrit quelques fougères nouvelles de la collection du Museum de Washington, entre autres l'*Asplenium salicifolium*, le *Diplasium delitescens*, l'*Asplenium integerrimum* l'*A. sarcodes et l'Halodictyum finckii*. Les 4 premiers de Cuba le 5e du Mexique. Deux bonnes planches en similigravure ajoutent beaucoup à la valeur de ce travail qui doit être continué par les descriptions de fougères du Mexique, du Centre Amérique et des Indes occidentales.

Publications nouvelles. — *Le Cantique des cantiques. Commentaire philologique et exégétique*, par P. Joüon (in-8, Beauchesne). — *La Vraie Science des Écritures, ou les Erreurs de la scolastique et l'enseignement officiel de l'Église sur le vrai sens de la Bible*, par X (in-12, Annonay, Bonnard). — *Histoire des dogmes. II. De saint Athanase à saint Augustin* (318-430), par J. Tixeront (in-12, Lecoffre, Gabalda).— *La Prescience divine et la Liberté humaine. Réponses aux objections*, par J. Siméon (in-12, Poussielgue). — *De Modernistarum doctrinis; tractatus philosophico-theologicus ad cleri scholarumque penitiorem institutionem*, auctore C. Carbone (in-8, Romae, Desclée). — *El Corazon de Jesús y el modernismo*, por el P. J. M. Aicardo (in-8, Madrid, « Razon y Fe »). — *Abrégé de théologie sociale, d'après les grands auteurs*, par le R. P. Dom L. Hourcade (in-8, Amat).— *Asserta-moralia*, por M. M. Matharan, S. J. (in-18, Beauchesne). — *De Minusprobabilismo*, auctore L. Wouters (in-8, Lecoffre, Gabalda). — *La Forme idéaliste du sentiment religieux. Deux exemples : Saint Augustin et saint François de Sales*, par M. Hébert (in-12, E. Nourry). — *Les Miracles de Notre-Seigneur Jésus-Christ, exposés et médités avec un appendice sur les miracles en général*, par C. Lacouture (in-12, Beauchesne). — *Aux Hommes du monde. La Pratique de l'amour de Dieu*, par l'abbé de Gibergues (in-18, Poussielgue). — *Correspondance de Monseigneur Gay, évêque d'Anthédon, auxiliaire de Son Éminence le cardinal Pie. Lettres de direction spirituelle.* 4e série (in-8, Oudin). — *La Vierge Marie dans l'Évangile, lectures pour*

le mois de Marie, le mois du Rosaire et les fêtes de la Sainte Vierge, par Y. d'Isné (in-32, Lethielleux). — *Les Merveilles de Massabielle à Lourdes. Apparitions, miracles, pèlerinages* (in-32, Maison de la Bonne Presse). — *Voici votre Mère. Entretiens sur la Très Sainte Vierge pour les enfants qui se préparent à faire leur première communion*, par l'abbé J. Millot (in-32, Lethielleux). — *La Lumière du cœur. Les trois Moments de la vie. Les trois Morales*, par J. Serre (in-12, Lyon et Paris, Vitte). — *Retraite spirituelle*, par J. Guibert (in-12, Poussielgue). — *Vers les Cimes. Exhortations à un jeune homme chrétien*, par l'abbé Chabot (in-12, Beauchesne). — *En cheminant*, par A. Besson (in-32, Lille, Société Saint-Augustin). — *Maïa ou l'illusion de la pensée occidentale. Introduction à la Raison mystique*, par A. L. Tradens (in-18, Messein). — *Éléments et notions pratiques de droit*, par H. Michel (in-18, cartonné, Colin). — *Connaissances pratiques sur le droit rural et le cadastre, mises à la portée de tous les cultivateurs, fermiers, métayers, etc.*, par V. Cayasse et J.-N. Rabaté (in-18, Giard et Brière). — *Petit Dictionnaire de droit rural et usuel*, par L. Lesage (in-12, Librairie agricole de la Maison rustique).— *Les Éléments cartésiens de la doctrine spinoziste sur les rapports de la pensée et de son objet*, par A. Léon (gr. in-8, Alcan). — *La Philosophie religieuse de Schleiermacher*, par E. Cramaussel (in-8, Alcan). — *Théorie fondamentale de l'acte et de la puissance ou du mouvement, le devenir, sa causalité, sa finalité*, par Mgr A. Farges (gr. in-8, Berche et Tralin). — *Essais sur la connaissance*, par G. Fonsegrive (in-12, Lecoffre, Gabalda). — *Histoire de la création des êtres organisés, d'après les lois naturelles*, par E. Haeckel; trad. de l'allemand par le Dr C. Letourneau (in-8, Schleicher). — *Les Réflexions de Monsieur Houlette, notes sur l'éducation*, par F. de Witt-Guizot (in-16, Perrin). — *Causeries familières avec des jeunes filles de la campagne sur l'économie domestique, l'hygiène et l'éducation des enfants*, par de Lavaur de Laboisse (in-18 cartonné, Bloud).— *La Femme dans la société*, par L. Legavre (in-16, Mons et Paris, Édition de la « Société nouvelle »). — *La Revisión douanière*, par A. Huart (in-8, Giard et Brière). — *Le Marché financier américain et sa récente crise monétaire*, par H. Schumacher; trad. de l'allemand par J. Lescure (in-18, Giard et Brière). — *Une Étude sur l'apprentissage, d'après des documents toulousains. Essai de philosophie sociale*, par J. de Bonne (in-8, Paris, A. Picard et fils; Toulouse, Privat). — *La Vie sociale, la vie économique*, par P. Lassale (in-16, Lyon et Paris, Vitte). — *La Vie ouvrière, observations vécues*, par J. Valdour (in-18, Giard et Brière). — *Pourquoi nous sommes socialistes*, par J. Noël (in-16, Mons, Imp. générale). — *Les Idées du père Bontemps, journal d'un paysan*, par A. Noël (in-12, Mons, édition de la *Société nouvelle*). — *Le Socialisme à l'étranger. Angleterre, Allemagne, Autriche, Italie, Espagne, Hongrie, Russie, Japon, États-Unis*, par J. Bardoux, G. Gidel, Kinzo Goraï, G. Isambert, G. Louis-Jaray, A. Marvaud, da Motta de San Miguel, P. Quentin-Bauchart, M. Revon, A. Tardieu (in-16, Alcan).— *Essai sur la psychologie de la main*, par N. Vaschide (in-8, Rivière). — *La Magie dans l'Inde antique*, par V. Henry (in-12, E. Nourry.) — *Traité de physique*, par O. D. Chwolson; trad. sur les éditions russe et allemande par E. Davaux; édition revue et considérablement augmentée par l'auteur, suivie de *Notes sur la physique théorique*, par E. et F. Cosserat. T. II, 3e et 4e fasc. (gr. in-8, Hermann). — *Traité complet d'analyse chimique appliquée aux essais industriels*, par J. Post et B. Neumann (in-8, Hermann). — *Les Bovidés*, par S. Guéraud-de Laharpe (in-16, Laveur). — *Les Engrais*, par J. Fritsch. T. I et II (2 vol. in-16, Laveur). — *Mémento d'un jardinier-amateur*, par

L. Chevreau (in-12 cartonné, Librairie agricole de la Maison rustique). — *La Nation armée.* Leçons professées à l'École des hautes études sociales, par le gal Bazaine-Hayter, C. Bouglé, E. Bourgeois, le cne Bourguet, E. Boutroux, A. Croiset, G. Demenÿ, G. Lanson, L. Pineau, le cne Poter, F. Rauh (in-8 cartonné, Alcan). — *La Manœuvre de Lorlanges exécutée par le 13e corps, le 12 septembre* 1908, par le général Percin (in-8, Berger-Levrault).— *Le Costume en Provence*, par J. Charles-Roux (in-16, Bloud). — *Théâtre contre la guerre. Scènes de guerre de tous les temps*, par P. Lacombe (in-6, A. Messein). — *La Cage aux œufs d'or*, comédie en trois actes pour jeunes filles, par C. Leroy-Villars (in-12, Haton). — *La Dernière Farce de Marfailloux*, comédie en 3 actes pour jeunes gens, par C. Leroy-Villars (in-12, Haton). — *Nuit d'Égypte, poème. Esquisses*, par J. de Bère (in-16, Perrin). — *Clochettes et Bourdons*, par R. Huchard (in-16, Perrin). — *L'Écho des heures*, par la ctesse de Salorges (in-12, Lemerre). — *Moisson d'étoiles*, par T.-P. de Libertat (in-12, Lemerre). — *La Pâque des roses*, par Touny-Lerys (in-12, Mercure de France). — *Les Jardins de Bade, ballades des bords du Rhin*, par G. Philippe (in-12, édition du Beffroi). — *Les Demoiselles de la Poste*, par G. Bonhomme (in-16, Plon-Nourrit). — *Les Metteurs en scène*, par É. Wharton (in-16, Plon-Nourrit). — *Les Anxiétés de Thérèse Lesieure*, par E. Bricon (in-16, Plon-Nourrit). — *Sœur Marie-Odile*, par C. d'Ollone (in-16, Lemerre). — *Simone la romanesque*, par L. Trotignon (in-16, Perrin). — *La Double Confession*, par C. Le Goffic (in-16, Nouvelle Librairie nationale). — *La Caverne*, par Ray Nyst (in-8, Baillière). — *La Route choisie*, par M. Debrol (in-12, Lethielleux). — *Les Féodaux*, par Y. Le Febvre (in-12, Stock). — *Petite José*, par P. Perrault (in-18, Henri Gautier). — *Le Mari de la veuve*, par B. de Buxy (in-18, Henri Gautier).— *O Jeunesse !* par M. Aigueperse et R. Dombre (in-18, Henri Gautier). — *Déserteur?* par Florian-Parmentier (in-16, Gastein-Serge). — *Études sur l'humanisme*, par F. C. S. Schiller; trad. de l'anglais par le Dr J. Jankelevitch (in-8, Alcan). — *La Femme et l'amour au* XIIe *siècle, d'après les poèmes de Chrétien de Troyes*, par M. Borodine (in-8, A. Picard et fils). — *Stendhal et l'Angleterre*, par D. Gunnell (in-8, Bosse). — *Wir Katholiken und die deutsche Literatur*, von H. Falkenberg (in-8, Bonn, Georgi). — *Littérature anglaise*, par W. Thomas (petit in-8, Larousse). — *Régions et pays de France*, par J. Fèvre et H. Hauser (in-8, Alcan). — *Dictionnaire topographique du département du Pas-de-Calais comprenant les noms de lieu anciens et modernes*, rédigé par le comte de Loisne (in-4, Leroux).— *La France dans l'Océan indien. L'Afrique orientale française*, par E. Gallois (in-8, Paris, rue de Mézières, 6). — *Saint François d'Assise, sa vie et son œuvre*, par J. Joergensen; trad. du danois par T. de Wyzewa (in-8, Perrin). — *Vie du vénérable Jean Eudes, instituteur de la congrégation de Jésus et de Marie et de l'ordre de Notre-Dame-de-Charité*, par le P. D. Boulay. T. IV (gr. in-8, Haton). — *La Vénérable Anne-Marie Javouhey* (1779-1851). *Sa vie, ses travaux, ses épreuves*, par le chanoine I. Chaumont (in-8, Poussielgue). — *Jeanne d'Arc, d'après Anatole France*, par J. Bricout (in-12, Lethielleux). — *Les Amies de Jeanne d'Arc*, par V.-D. Artaud (in-12, Beauchesne). — *Les Reliques de Jehanne d'Arc. Ses lettres*, par le comte C. de Maleissye (in-12, Bloud). — *La Grande Révolution*, 1789-1793, par P. Kropotkine (in-12, Stock). — *Autour d'un problème. Réfutation du livre de M. Joseph Turquan sur Louis XVII*, par O. Friedrichs (in-18, Daragon). — *Napoléon au printemps de* 1807. *Un tableau historique*, par le comte H. zu Dohna; trad. de l'allemand par G. Douare (in-8, Champion). — *Lettres de l'empereur Napoléon, du*

1er *août au* 18 *octobre* 1813, *non insérées dans la Correspondance*, publiées par X... (in-8, Berger-Levrault). — *Trente-cinq ans d'épiscopat*, par Mgr de Cabrières (in-8, Plon-Nourrit). — *Les Écoles et l'enseignement de la théologie pendant la première moitié du* XIIe *siècle*, par G. Robert (in-8, Lecoffre, Gabalda). — *Étude sur les relations de la commune de Lyon avec Charles VII et Louis XI* (1417-1483), par L. Caillet (gr. in-8, Lyon, Rey; Paris, A. Picard et fils). — *Le Nivernais et les Contes de Nevers*, par R. de Lespinasse. T. I. (in-8, Champion). — *La Politique religieuse de la République française*, par A. Mater: publié par le Comité pour défendre à l'étranger la politique religieuse de la France (in-12, E. Nourry). — *Les Textes de la politique française en matière ecclésiastique*, 1905-1908, publiés par le Comité pour défendre à l'étranger la politique religieuse de la France (in-12, E. Nourry). — *Le Bilan de notre marine*, par J.-L. de Lanessan (in-16, Alcan). — *Sous les aigles autrichiennes. Souvenirs du chevalier de Grueber, officier de cavalerie autrichien* (1800-1820), publiés par son neveu, Fr. von St...; trad. de l'allemand avec une Préface et des notes par le capitaine de Maleissye-Melun (in-16, Perrin). — *En face du Soleil levant*, par Avesnes (in-16, Plon-Nourrit). — *The Development of the English law of conspiracy*, by J. Wallace Bryan (in-8, Baltimore, The Johns Hopkins Press). — *Le Roman de Lamartine*, par L. Séché (in-16, cartonné, Fayard). — *International Catalogue of scientific Literature*. Sixth annual issue. L. *General Biology* (in-8, London, Harrison: Paris, Gauthier-Villars). — *International Catalogue of scientific Literature*. Sixth annual issue. R. *Bacteriology* (in-8, London, Harrison; Paris, Gauthier-Villars). — *International Catalogue of scientific Literature*. Sixth annual issue. M. *Botany* (in-8, London, Harrison: Paris, Gauthier-Villars). — *International Catalogue of scientific Literature*. Sixth annual issue. C. *Physics* (in-8, London, Harrison: Paris, Gauthier-Villars). — *Bibliothèques. Essai sur le développement des bibliothèques publiques et de la librairie dans les deux mondes*, par E. Morel (2 vol. in-8, Mercure de France).

VISENOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

Imprimerie polyglotte Fr. SIMON, Rennes.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

JURISPRUDENCE

Mariage et Féminisme. — 1. *Le Mariage et le divorce de demain*, par Henri Coulon et René de Chavagnes. Paris, Flammarion, s. d., in-18 de viii-432 p., 3 fr. 50.— 2. *Au cœur du féminisme*, par Théodore Joran. Paris, Savaete, s. d., in-8 de xv-211 p., 3 fr. 50. — 3. *Féminisme et Christianisme*, par A.-D. Sertillanges. Paris, Lecoffre, Gabalda, 1908, in-12 de 343 p., 3 fr. 50. — 4. *Un Feminismo aceptable*, por el P. Julio Alarcòn y Meléndez. Madrid, « Razon y Fe, » 1908, in-16 de 327 p., 3 fr.

Droit civil et Procédure. — 5. *Traité de droit civil comparé*, par Ernest Roguin. *Les Successions*. Paris, Pichon et Durand-Auzias, 1908, 2 vol. in-8 de xxxi-503 et xiii-414 p., 20 fr. — 6. *Précis théorique et pratique de procédure civile*, par E. Glasson, avec le concours, au point de vue pratique, de P. Colmet-Daage. 2e éd., mise au courant de la législation et de la jurisprudence par Albert Tissier. T. II. Paris, Pichon et Durand-Auzias, 1908, gr. in-8 de 966 p., 25 fr. (les 2 vol.). — 7. *Petit Manuel pratique des vices rédhibitoires et maladies contagieuses dans les ventes d'animaux domestiques*, par Louis Malnoury. Paris, Giard et Brière, 1909, in-12 de viii-142 p., 1 fr. 50.

Droif public et administratif. — 8. *Traité de droit public belge. Droit constitutionnel. Droit administratif*, par Paul Errera. Paris, Giard et Brière, 1909, in-8 de xii-821 p., 12 fr. 50. — 9. *L'Impôt progressif en théorie et en pratique*, par Edwin R. A. Seligman; trad. par Ant. Marcaggi. Paris, Giard et Brière, 1909, in-8 de ix-345 p., 10 fr. — 10. *Guide pratique des impôts (vérification, comparaison et réclamations)*, par Henri Fayollet. Paris, Giard et Brière, 1909, in-18 de 100 p., 1 fr.

Droit international. — 11. *Curso elemental de derecho internacional publico é historia de los tratados*, por Luis Gestoso y Acosta. 2e éd. Valencia, Domenech, 1907, 2 vol. in-8 de 533 et 244 p., 12 fr. — 12. *Library of Congress. List of References on international arbitration*, compiled unter the direction of Appleton Prentiss Clark Griffin. Washington, Government printing Office, 1908, gr. in-8 de 151 p.

Ouvrages divers. — 13. *Le Journal, sa vie juridique, ses responsabilités civiles*, par Georges Duplat, avec Préface de Louis Coosemans. Paris, Pedone; Bruxelles, Dewit, 1909, in-8 de 414 p., 7 fr. — 14. *Code-manuel du chasseur*, par Gaston Lecouffe. Paris, Giard et Brière, 1909, in-12 de 192 p., 2 fr. — 15. *Code-manuel du cycliste*, par Gaston Lecouffe. Paris, Giard et Brière, 1909, in-12 de 191 p., 2 fr. — 16. *Le Cinématographe devant le droit*, par E. Maugras et M. Guégan. Paris, Giard et Brière, 1908, in-18 de 142 p., 1 fr. 50.

Mariage et Féminisme. — 1. — On a beaucoup parlé, ces années dernières, d'un « comité de réforme du mariage », qui s'était assigné la tâche de préparer un projet de loi modificatif du code civil sur tout ce qui regarde l'union conjugale. MM. Henri Coulon et René de Chavagnes, dans leur ouvrage : *Le Mariage et le divorce de demain*, nous offrent le résultat des travaux de ce comité. Le livre s'ouvre par un chapitre destiné à montrer « la faillite de la démagogie ». Les auteurs recommandent de ne pas omettre ce chapitre; ils ont raison : c'est la meilleure partie de leur ouvrage. Nous y relevons cette vue fort juste sur notre régime constitutionnel actuel : « Les

pouvoirs exécutif et législatif sont liés de telle sorte l'un à l'autre qu'il leur est également impossible d'échapper à l'oppression démagogique. Le pouvoir exécutif s'exerce dans la dépendance absolue du législatif, lequel est lui-même l'esclave du suffrage universel, lequel, à son tour est accaparé par les démagogues. Voilà le cercle affreusement vicieux, voilà l'abîme d'incohérence et d'aventures dans lequel nous nous débattons depuis trente ans. » Pour nous tirer de cet abîme, nos auteurs font appel à l'élite. Mais où est cette élite? Comment la découvrir? A cette question, on remarquera qu'ils ne font aucune réponse précise. Ils semblent seulement nous présenter l'œuvre du comité de réforme du mariage comme une intervention des intellectuels et des penseurs dans une des matières où une réforme législative leur paraît nécessaire. Ces intellectuels et ces penseurs qui apportèrent leur collaboration au comité sont tous cités et biographiés dans l'ouvrage. La plupart sont des écrivains, des romanciers, tels que MM. Paul Adam, Henry Bataille, Jules Bois, Armand Charpentier, Lucien Descaves, Pierre Louys, Maurice Mæterlinck, Paul et Victor Margueritte, Octave Mirbeau, Marcel Prévost, etc. Nous notons un avocat seulement, Me Le Foyer, et trois magistrats, l'illustre président Magnaud, son émule parisien M. Séré de Rivières et M. Sébastien-Charles Leconte, poète et président du tribunal de Dole, puis quelques femmes de lettres ou féministes, Mmes Avril de Sainte-Croix, Bertault-Séguin, Oddo-Deflou, Héra Mirtel, Jeanne Schmall et Séverine. Voilà certes une élite ! On ne nous donne malheureusement qu'une partie des délibérations du comité, et c'est dommage : par ce qu'on nous montre, nous pouvons juger de ce que nous perdons. Voici, par exemple, un petit dialogue qui a son prix :

M. Séré de Rivières. — La règle nouvelle doit être le mariage libre, et l'exception le mariage enregistré ou notarié. Point de célébration, point de consécration.

Mme Séverine. — Considérons l'enregistreur des mariages comme un distributeur automatique !

M. Lucien Le Foyer. — Oui, mais n'y mettons pas de mauvaises pièces, sans quoi nous commettrions une escroquerie. Il serait peu intéressant de favoriser des actes illégaux.

Quelques discussions furent orageuses, notamment celle où un membre du comité s'avisa de proposer d'établir, comme régime matrimonial, « une nouvelle forme de communauté où le mari serait simplement administrateur des biens ». « Cette proposition, dit le compte rendu, déchaîna une véritable tempête. Tous les représentants du sexe réputé fort protestèrent avec indignation contre cette nouvelle manière de perpétuer la puissance légale du mâle. » Le projet de loi proposé par le comité se trouve à la fin du volume. Hélas ! avouons-le, sa lecture a été pour nous une déception. De la collaboration de tous ces hommes d'esprit, de ces romanciers et de ces poè-

tes, est sorti le document le plus banal, le plus dépourvu d'idéal qui se puisse concevoir. Voici, à titre d'exemple, comment ce projet définit le mariage : « Le mariage est un engagement qui est formé par tout acte d'où résulte l'identité des contractants et leur volonté de s'unir. » Cela ne ressemble en rien à la belle définition du jurisconsulte romain : *consortium omnis vitae, divini et humani juris communicatio.* Quant à la manière dont le mariage se ferait, c'est presque à la lettre le système du distributeur automatique proposé par Mme Séverine : dans toutes les mairies, on délivrerait gratuitement des formules imprimées que les futurs époux n'auraient qu'à remplir !... Inutile d'insister. Si *le Mariage et le divorce de demain* est un livre d'apparence grave et sérieuse, on voit qu'il est aussi, par endroits, fort amusant.

2. — Dans son nouvel ouvrage : *Au Cœur du féminisme*, M. Théodore Joran nous dit que la plupart des membres du fameux comité de réforme du mariage avaient quelque raison personnelle de détester le mariage. Ils étaient dans la situation du renard qui voulait persuader à ses congénères de ne plus porter queue; on aurait pu leur dire, à eux aussi :

Eh ! tournez-vous, de grâce, et l'on vous répondra.

On pourrait le dire également à beaucoup de féministes. Daniel Stern en a déjà fait la remarque : « Les femmes qui ont été malheureuses en ménage demandent le divorce; celles qui aiment leur mari veulent l'indissolubilité du mariage : voilà toute leur logique. » M. Frédéric Masson, dans la belle Préface qu'il a écrite pour le livre de M. Joran, dit à son tour que le féminisme, dans ses origines, « ne dérive point d'idées, mais de passions, et de passions qui, pour galantes qu'elles sont, n'en sont pas plus avouables. » Notons aussi cette juste observation de l'éminent académicien : « Le féminisme n'est pas autre chose qu'une des formes de la doctrine anarchique, qui, sur toutes les classes, sur tous les êtres de la société française, sur toutes ses institutions, sur tout ce qui forme l'essentiel de la nation, s'étend avec la rapidité d'une épidémie. » Pour nous faire pénétrer « au cœur du féminisme », M. Théodore Joran expose et critique les idées de quelques féministes de marque, Mmes Cécile Renooz, Lydie Martial, Nelly Roussel, Avril de Sainte-Croix, Madeleine Pelletier. Il consacre aussi un chapitre à un précurseur du féminisme, Poulain de la Barre, qui a publié au XVIIe siècle un discours sur l'égalité des deux sexes. M. Théodore Joran avoue qu'il s'attache plutôt à dévoiler les tares du féminisme qu'à en montrer les côtés avantageux. Mais, dit-il, c'est exprès; il y a assez de gens, sans lui, pour en vanter les beautés !

3. — Au nombre de ces gens qui célèbrent le féminisme, on peut,

à la rigueur, ranger... M. l'abbé Sertillanges, professeur de philosophie morale à l'Institut catholique de Paris. Dans les belles conférences qu'il a publiées sous le titre : *Féminisme et Christianisme*, il se montre très manifestement sympathique au mouvement d'émancipation de la femme. Ce mot même d'émancipation ne lui fait pas peur. « Si l'on entend, dit-il, par féminisme : premièrement, une lutte des sexes; deuxièmement, un individualisme, un égoïsme pour femmes, et, enfin, une tendance à supprimer la division du travail humain en écartant la femme des rôles familiaux pour la jeter, *ex aequo* avec l'homme, dans la vie publique, alors nous ne sommes pas féministes. Mais si, par féminisme, on entend l'émancipation de plus en plus effective de la personne morale féminine, son développement en valeur, son application enrichie à toutes les occupations en rapport avec ses aptitudes et ses devoirs, dans toute l'ampleur que permettent ces devoirs et que rendent heureuses ces aptitudes, en ce cas, nous en sommes. » J'avoue que ce passage me laisse un peu d'inquiétude. Ce que M. l'abbé Sertillanges réprouve est très précis; ce qu'il admet est un peu vague, et, dans sa bienveillance pour ce qu'il appelle lui-même « le 8e féminin », il me paraît aller quelquefois un peu trop loin. Ainsi, il ne voit aucun obstacle à l'entrée des femmes dans les fonctions publiques. Il invoque ce texte : « En ces jours-là, Débora jugeait Israël. » Mais Débora était une prophétesse, et, en définitive, l'Écriture ne nous montre qu'une Débora. Parce que Jeanne d'Arc a conduit des armées, peut-on dire que toutes les femmes sont faites pour le métier des armes?... Sur leur accession aux droits politiques, M. Sertillanges ne se prononce pas très formellement. En théorie pure, il ne voit rien qui s'y oppose; il demande seulement qu'on tienne compte des contingences et de la résistance des mœurs, qu'on procède par étapes. En définitive, il y est favorable. Mais c'est surtout dans la grave question de l'organisation du foyer que l'éminent professeur nous paraît faire de bien grandes concessions aux idées féministes. Tout en reconnaissant que la famille doit être une, il admet qu'un temps pourra venir où l'autorité sera partagée entre le mari et la femme; chacun d'eux aura ses attributions. Comment alors le mari sera-t-il encore le chef de l'épouse, comme le veut saint Paul? Comment concilier cette nouvelle organisation de la famille avec le texte prescrivant aux femmes d'être soumises à leur mari « en toutes choses »? S'il y a désaccord et que chacun soit libre de faire à sa guise, où sera alors l'unité de la famille?... Telles sont les objections sérieuses que nous suggèrent quelques pages du livre de M. Sertillanges. Sauf cela, l'on ne doit pas hésiter à dire que ce livre est le plus beau, le plus éloquent, qui existe sur la question féministe. Dans un style à la fois familier et imagé, nerveux et plein de délicatesse, l'éminent orateur démêle

merveilleusement tous les difficiles problèmes que soulève la situation de la femme. Les deux dernières conférences surtout, consacrées à l'instruction et à l'éducation féminines, abondent en observations fines et judicieuses et en conseils éclairés; elles méritent d'être lues par toutes les personnes qui ont à élever des jeunes filles, et d'abord par les pères et mères de famille.

4. — Qu'il y ait quelque chose de bon dans le féminisme, le R. P. Alarcón y Meléndez, de la Compagnie de Jésus, l'admet lui-même, et le titre de son livre le proclame : *Un Feminismo aceptable.* Toutefois, le religieux espagnol est incontestablement plus rigide que M. l'abbé Sertillanges. Il estime que la femme ne doit pas pénétrer dans les magistratures, dans les offices publics; qu'elle ne doit pas être électeur. Sur ce dernier point, dans une note, le R. P. Alarcón cite l'opinion du Souverain Pontife actuel. Dans une audience accordée à Mme Camille Wiener, de Vienne, Pie X aurait dit : « Les femmes électeurs ! les femmes députés ! les femmes membres d'un Parlement ! Ah ! cela non ! Il ne nous manquerait plus que cela ! » Au féminisme révolutionnaire, qui prétend rendre la femme plus heureuse en l'assimilant à l'homme, le R. P. Alarcón oppose le féminisme rationnel et chrétien, qu'il formule ainsi : « La femme sera d'autant plus heureuse en cette vie et en l'autre qu'elle sera plus vraiment femme et moins homme. » C'est surtout, d'ailleurs, en se plaçant au point de vue espagnol, eu égard à la religion, aux traditions et aux mœurs de l'Espagne, que le P. Alarcón étudie et apprécie le féminisme. Il loue les écrits de Mme Concepción Arenal, qu'il appelle « une célébrité méconnue », mais réfute cependant quelques-unes des idées émises par elle, notamment celle de faire sortir les femmes de leur foyer pour les lancer dans un apostolat religieux et social. D'après le R. P. Alarcón, la seule politique qui convienne à la femme, c'est la politique du service de Dieu, dans la famille ou dans le cloître; sa véritable mission est celle de la charité; son meilleur apostolat est celui de la prière et du sacrifice. Ce féminisme-là est, sans contredit, le plus noble et le plus beau; mais j'ai peur que ce soit justement celui dont les féministes ne veulent plus !

Droit civil et Procédure. — 5. — M. Ernest Roguin invoque, avec juste raison, la haute portée sociale du droit de succession pour motiver l'étendue qu'il a donnée à l'étude de ce droit dans son remarquable *Traité de droit civil comparé.* Deux volumes sont consacrés par le savant professeur de Lausanne à la succession *ab intestat*; le troisième, non encore paru, traitera de la succession testamentaire ou contractuelle et des limites opposées à la liberté de tester. M. Roguin insiste à maintes reprises sur cette idée fort exacte que le droit d'héritage est un des liens les plus puissants de la famille, et il en

conclut naturellement que toute loi qui restreint ou relâche ce lien est antisociale et anarchique. « Les législateurs bourgeois, dit-il, ne se sont jamais opposés énergiquement, comme ils auraient dû le faire, à la confiscation de leurs successions. Au contraire, ils l'ont toujours admise plus facilement que l'élévation de l'impôt sur la fortune des vivants, préférant ainsi la ruine de leur classe à la restriction de leurs dépenses personnelles. La discussion de la dernière loi française sur la taxation des héritages n'a rien été en comparaison de celle du projet d'impôt sur les revenus, qui fait actuellement l'objet des délibérations des Chambres. Lorsque les membres d'un groupe dirigeant pratiquent une politique semblable, ils signent leur abdication et même leur arrêt de mort. » M. Roguin reproche même aux catholiques d'avoir pactisé sur ce point avec les socialistes. Il n'a peut-être pas tort pour quelques catholiques individuellement : on sait que certains moutons se plaisent à fréquenter avec les loups, sans prévoir le sort inévitable qui les attend. Mais il n'est pas exact, à notre avis, de dire que « le christianisme, religion éminemment égalitaire et considérant l'homme comme un individu porteur d'âme, non comme le membre d'un groupe naturel dont le principe d'union le plus énergique est la propriété, a toujours été et sera jusqu'à la fin l'ennemi de la famille »; que « le chrétien conséquent ne saurait être le défenseur de la propriété, et, en particulier, du droit de succession ». Entre le droit ancien, qui, trop souvent, sacrifiait l'individu à la famille, et le droit nouveau, qui paraît mettre son idéal dans l'union libre, le christianisme se place dans le juste milieu. Mais peut-on l'accuser d'être l'ennemi de la famille, lui qui proclame l'indissolubilité du mariage? Et, quant à l'héritage, M. Roguin ne sait-il pas que tous les docteurs chrétiens s'accordent pour affirmer qu'il est de droit naturel?... Cette boutade, un peu irréfléchie, du savant auteur ne doit pas nous empêcher de reconnaître en lui un homme à l'esprit supérieur, capable de s'élever au-dessus de préjugés anciens qui, par leur antiquité même, en imposent à un trop grand nombre de jurisconsultes. C'est ainsi qu'il proteste avec énergie contre certains aphorismes qui, trop longtemps, ont passé pour des axiomes, tels que l'impossibilité de faire un legs à une personne non conçue, de créer une fondation par le même acte testamentaire qui y affecte des biens déterminés; ces faux principes, on le sait, infestent encore notre droit français, au détriment de la liberté testamentaire.—L'étude systématique du droit successoral, comme le remarque M. Roguin, est fort difficile à ordonner. Les lois des différents peuples sur les successions sont très disparates, et, quand on les rapproche encore des lois anciennes, notamment de celles sur la dévolution des fiefs, qui eurent tant d'importance autrefois, l'incohérence paraît encore plus grande. Avant d'en-

trer dans le détail des différentes législations, M. Roguin a voulu rechercher de quels principes généraux elles ont pu s'inspirer. Jusqu'ici on se bornait à dire que la dévolution de la succession *ab intestat* était motivée sur l'affection présumée du défunt. M. Roguin pousse l'analyse plus loin; suivant lui, trois idées peuvent inspirer le législateur dans la réglementation des droits héréditaires : la communauté du sang, la proximité du degré de parenté et la représentation. « Un successeur quelconque, dit-il, ne saurait se rattacher au *de cujus* autrement qu'en vertu d'un de ces faits naturels et généraux, susceptibles d'être érigés en principes. » Cela est exact, et néanmoins il nous semble que l'affection présumée doit intervenir aussi pour expliquer certaines règles successorales, notamment la préférence donnée aux descendants sur les ascendants à degré égal. Un système successoral très en faveur aujourd'hui est celui dit « des parentèles » ; il consiste, comme on sait, à déférer la succession aux parents issus des ascendants les plus proches, d'abord aux descendants des père et mère, puis à ceux des grands-pères et grand'mères, et ainsi de suite. Ce système, combiné avec la représentation, est plus favorable aux jeunes générations. En revanche, il augmente le nombre des successibles et par suite le morcellement des fortunes. Il a été adopté, non sans d'importants tempéraments, par le code allemand et par le code suisse. Certains juristes allemands ont soutenu que le système parentélaire tirait son origine du vieux droit germanique. Dans une intéressante incursion sur le terrain historique, M. Roguin soutient que cette prétention, inspirée par le nationalisme, est bien loin d'être démontrée. Le deuxième volume débute par l'étude de quelques institutions particulières, notamment du « homesteadt » nord-américain et des « asiles de famille » organisés par le code suisse, mais dont le succès paraît fort problématique. Ensuite, sous le titre de « Droits des catégories naturelles de successeurs », l'auteur expose la manière dont la succession se répartit entre les différents groupes d'héritiers, soit dans le même groupe, soit entre héritiers de groupes différents. C'est cet exposé surtout qui permet de comparer les tendances diverses des législations de chaque peuple. Quant à une tendance générale, elle n'apparaît pas clairement. L'étude systématique des droits des parents légitimes est suivie de celle de la place faite aux enfants naturels. Ici M. Roguin constate une propension presque universelle à augmenter les droits de cette classe de successeurs. Quant à lui, il voit dans l'assimilation des enfants nés hors du mariage à ceux nés d'une union légitime « le comble de la déraison ». La discussion à laquelle se livre sur ce point M. Roguin est fort intéressante; le savant professeur réfute avec esprit toutes les considérations égalitaires, sentimentales, « lacrymatoires », invoquées en faveur des enfants na-

turels; il montre qu'elles ne doivent pas prévaloir contre l'intérêt moral et social qu'il y a à sauvegarder la famille légitime. Par une véritable contradiction, tandis qu'on affaiblit le lien du mariage, on tend à augmenter les droits héréditaires du conjoint survivant. M. Roguin est bien d'accord avec la plupart des jurisconsultes modernes pour approuver l'établissement entre époux de droits successoraux. Mais il préfère le système français, n'allouant au conjoint qu'un droit d'usufruit, à celui du code allemand qui lui fait une attribution de pleine propriété. Les dernières pages du volume sont consacrées à l'examen de la question de la limitation du droit de succéder : M. Roguin se retrouve ici en face des partis socialistes qui réclament la restriction et même la suppression complète de l'héritage. Il déplore les concessions que leur font trop souvent de pseudo-conservateurs.

6. — Nous avons déjà signalé la nouvelle édition donnée par M. Albert Tissier, professeur à la Faculté de droit de Paris, du *Précis théorique et pratique de procédure civile*, de M. Glasson (V. *Polybiblion*, T. CXIII, p. 398). C'est un livre de haut mérite scientifique et de grande utilité pratique. Le second volume, qui vient de paraître, traite des voies de recours, des voies d'exécution, y compris les procédures d'ordre et de distribution par contribution, des procédures spéciales et, en particulier, de celle relative aux accidents du travail, et, enfin, de l'arbitrage. Considérablement augmenté, mis au courant de la législation et de la jurisprudence, et complété par une table des matières très détaillée, l'ouvrage du regretté doyen de la Faculté de Paris, bien qu'il ait été composé en vue de l'enseignement, servira peut-être encore plus dorénavant aux hommes d'affaires qu'aux étudiants.

7. — Les questions de vices rédhibitoires et de maladies contagieuses peuvent causer bien des soucis aujourd'hui aux cultivateurs. Des lois nouvelles imposent des obligations rigoureuses : en cas de maladie contagieuse, une déclaration à la mairie et l'isolement de l'animal. La vente de cet animal est désormais interdite. Si elle a lieu, malgré la défense, elle est nulle; mais l'acheteur n'a que quarante-cinq jours pour en demander la nullité; trente jours même seulement quand la maladie est la tuberculose. Lorsqu'il s'agit d'un animal atteint seulement d'un vice rédhibitoire, le délai pour agir est encore plus court : neuf jours. Le juge compétent est tantôt le juge de paix, tantôt le tribunal civil, tantôt le tribunal de commerce, sans parler du tribunal correctionnel, qui a aussi son rôle. Bref, en cette matière, tout agriculteur, tout possesseur d'animaux domestiques a besoin d'être exactement renseigné; il le sera, s'il a soin de se munir du *Petit Manuel pratique des vices rédhibitoires et maladies contagieuses dans les ventes d'animaux domestiques*, de M. Louis Malnoury, qui

contient, outre les règles à suivre dans les diverses circonstances, les formules des actes de procédure auxquels il y a lieu de recourir.

Droit public et administratif. — 8. — « Liberté en tout et pour tous », telle est la devise dont s'inspira en Belgique le Congrès national qui, après 1830, élabora la constitution du nouveau royaume. « Liberté en tout et pour tous », cet adage peut encore être cité aujourd'hui comme caractéristique des institutions belges. En lisant le *Traité de droit public belge* que M. Paul Errera, professeur à l'Université de Bruxelles, vient de publier, on est parfois tenté d'y voir, non pas seulement l'exposé du régime gouvernemental d'une nation déterminée, mais le tableau idéal de la législation d'un pays libre. Comme le montre M. Errera, les auteurs de la constitution belge se sont appliqués à assurer, sous un régime monarchique, le plein exercice de la souveraineté nationale. Pour cela, ils n'ont pas jugé utile de proclamer de grands principes théoriques, comme l'avait fait la Constituante française de 1789; ils ont mieux aimé chercher la garantie des libertés publiques dans des dispositions précises et pratiques. Ils ont vu, notamment, dans la séparation des pouvoirs, bien comprise, une barrière sérieuse contre l'absolutisme, et ils se sont efforcés de donner au pouvoir judiciaire cette autorité qui lui a toujours fait défaut en France. S'il est vrai qu'en Belgique, comme chez nous, le pouvoir législatif est souverain dans son domaine, qu'il échappe à tout contrôle et que les juges ne peuvent refuser d'appliquer une loi comme inconstitutionnelle, du moins les tribunaux ont le pouvoir d'apprécier la légalité de tous les actes du pouvoir exécutif. Le respect des lois est ainsi imposé aux administrateurs non moins qu'aux simples particuliers. Estimant avec Montesquieu que « les lois qui établissent le droit de suffrage sont fondamentales, » les constituants belges avaient inséré ces lois dans la constitution. C'est pourquoi, en 1893, quand M. Bernaert voulut remplacer le régime électoral censitaire par le vote plural, la revision de la constitution fut nécessaire. Suivant M. Errera, le vote plural ne serait qu'un acheminement vers le suffrage universel pur et simple. Toutefois, bien que peu sympathique au parti catholique qui a introduit la représentation proportionnelle dans les élections politiques, le savant professeur considère cette innovation comme heureuse et comme devant être appliquée dans l'avenir à toutes les élections. A l'étude du droit constitutionnel, M. Errera ajoute celle du droit administratif, il traite encore notamment des impôts, de l'organisation de l'armée, des institutions provinciales et locales, de l'enseignement, des cultes, des voies et moyens de communication, du régime des eaux, du régime minier, de la législation sociale et de la propriété industrielle, littéraire et artistique. L'ouvrage se termine par un important appendice sur l'orga-

nisation de l'ancien État indépendant du Congo, récemment transformé en colonie belge.

9. — De tout temps les gouvernements ont cherché à augmenter les impôts. C'était déjà la principale préoccupation des seigneurs féodaux, et c'est encore plus aujourd'hui le but visé par tous les États démocratiques. Un procédé qui paraît tout simple et qui plaît surtout à la démocratie, c'est de taxer de plus en plus les riches et de demander de moins en moins aux pauvres. C'est le système de *l'Impôt progressif*. Que vaut ce système? M. Edwin Seligman, professeur d'économie politique à l'Université de Columbia (New York), a consacré tout un livre à ce problème, qu'il étudie *en théorie et en pratique*. Au moment où se discute en France l'établissement d'un impôt global et progressif sur le revenu, la traduction de ce livre, due à M. Marcaggi, juge suppléant au tribunal civil de Grenoble, présente une réelle opportunité. On y trouve d'abord l'histoire de l'impôt progressif depuis l'antiquité jusqu'aux dernières applications qui ont été faites de ce système par les nations modernes. L'auteur recherche ensuite sur quels arguments la progressivité peut se baser. Il distingue trois théories principales : la théorie socialiste, qui prétend employer l'impôt à corriger les inégalités sociales; la théorie compensatoire, qui voit dans l'impôt progressif un moyen de contrebalancer les avantages dont jouissent les riches, notamment dans la répartition des impôts de consommation; en troisième lieu, la théorie économique, qui est double : elle consiste, d'un côté, dans le système dit du bénéfice, d'après lequel le citoyen doit payer l'impôt en proportion des services que lui rend l'État, et il y a, d'un autre côté, la théorie des facultés, suivant laquelle chacun doit être imposé en égard à ses moyens ou à ses capacités contributives. Chose étrange : ces deux idées ont été adoptées tour à tour par les tenants de l'impôt proportionnel et par les défenseurs de l'impôt progressif; M. Edwin R. A. Seligman en donne la preuve dans des appendices où il relate les opinions des auteurs qui ont traité des contributions publiques dans les différentes nations. Pour conclure, il estime qu'en se plaçant au point de vue de la justice idéale, on est conduit à réclamer la progressivité, mais que les difficultés pratiques de son application sont presque insurmontables.

10. — En attendant que nous soyons dotés en France de l'impôt global et progressif, le *Guide pratique des impôts* de M. Henri Fayollet peut encore rendre des services aux contribuables. Ce petit livre indique pour chaque contribution et taxe les déclarations à faire à la mairie, les formalités à remplir pour les réclamations; il sera apprécié de tous ceux qui tiennent à se rendre compte de ce que contient leur feuille d'impôts, avant de passer chez le percepteur.

Droit international. — 11. — Sous le titre de *Curso elemental de derecho internacional publico é historia de los tratados*, M. Gestoso y Acosta, professeur à l'Université de Valence, a publié le cours de droit international qu'il fait déjà depuis de nombreuses années; il vient d'en donner une seconde édition, revue et augmentée. L'ouvrage, qui comprend deux volumes, est divisé en cinquante-six leçons. Il s'adresse, comme tout livre d'enseignement, principalement aux étudiants; mais on peut le citer comme un excellent résumé de l'état actuel du droit des gens, et il se distingue par des qualités qu'on ne trouve guère dans la plupart des traités du même genre que nous possédons. Le professeur, franchement catholique, ne perd jamais de vue que le droit international, comme toutes les autres branches de la science juridique, a sa source dans le droit naturel; il estime que le droit et la morale s'imposent, avec la même autorité, aux sociétés comme aux individus. Dès ses premières leçons, il établit la réalité d'une société internationale des peuples et démontre l'inexactitude de la théorie hégélienne qui ne veut admettre aucune autorité supérieure à la souveraineté de chaque État. L'idée de la société internationale est née du christianisme; M. Gestoso rappelle qu'elle a été affirmée par les docteurs de l'Église; il en montre le fondement dans l'ordre moral, dans l'ordre politique et dans l'ordre économique. Ayant établi les principes rationnels du droit international dans ses leçons préliminaires et d'Introduction, il expose ensuite, sous le titre de « Histoire externe », comment ce droit s'est formé et développé depuis l'antiquité jusqu'à nos jours. A partir de la Réforme, l'idée de la solidarité des nations chrétiennes a fait place à d'autres théories : celle de l'équilibre européen, celle des nationalités, dont l'influence a été grande sur les relations des peuples. M. Gestoso recherche les principes directeurs de ces relations jusqu'au moment actuel. Il consacre une leçon à l'extension coloniale des nations européennes et une autre à la politique des peuples américains. La suite de l'ouvrage est divisée en deux parties, l'une générale et l'autre spéciale. Dans la première, le professeur définit l'État et en détermine les conditions essentielles, les droits absolus : autonomie, souveraineté territoriale, droits de défense, de commerce, d'égalité, d'intervention. Il traite aussi de la responsabilité des États les uns envers les autres. Dans la partie spéciale, M. Gestoso se conforme à la méthode traditionnelle en traitant successivement des différentes espèces d'États et des autres personnes du droit international, notamment du Saint-Siège; puis des agents diplomatiques, ensuite des territoires et autres choses susceptibles d'être acquises et possédées par les États; en troisième lieu, des traités et autres contrats que peuvent faire les États entre eux; enfin, de la guerre et des moyens d'éviter ou d'apaiser les conflits entre les

peuples. En tête de l'ouvrage de M. Gestoso se trouve une Préface de M. Rodriguez de Cepeda, collègue de l'auteur à l'Université de Valence. Le *Cours de droit naturel* de M. de Cepeda jouit depuis longtemps d'une notoriété très justifiée, non seulement en Espagne, mais aussi en France et en Belgique, grâce à la traduction qui en a été faite par M. Onclair; le *Cours de droit international public* de M. Gestoso y Acosta peut être placé au même rang, et nous aimerions le voir aussi traduit en français.

12. — La question de l'arbitrage international est assez importante pour mériter une bibliographie spéciale. Ce travail utile vient d'être fait à Washington, sous la direction de M. A. P. C. Griffin; il est publié par l'imprimerie du gouvernement sous le titre de *List of References on international arbitration*. On y trouve particulièrement l'indication de tout ce qui a paru, tant en Europe qu'en Amérique, comme livres, brochures et articles de revues, sur les conférences de La Haye. Après une première partie consacrée aux ouvrages généraux, deux autres parties contiennent l'énumération des travaux concernant la limitation des armements et la responsabilité des États à raison des dommages soufferts par les étrangers. Accessoirement et en appendice, le volume contient encore la bibliographie des ouvrages relatifs aux relations des États-Unis et de la France pendant la guerre du Mexique, au conflit vénézuélien et à la question de Saint-Domingue.

Ouvrages divers. — 13. — Jusqu'ici, malgré l'immense développement qu'a pris le journalisme, les jurisconsultes ne s'en sont guère occupés que dans les traités généraux sur la presse. M. Georges Duprat, avocat à la cour d'appel de Bruxelles, a eu raison de penser que la presse périodique méritait bien d'être l'objet d'une étude spéciale. Son livre intitulé : *Le Journal, sa vie juridique, ses responsabilités civiles*, est un véritable manuel juridique du journaliste. Il s'adresse, du reste, aussi bien aux journalistes français qu'à ceux de Belgique, car l'auteur traite le sujet d'après les deux législations, française et belge, lesquelles, d'ailleurs, sont peu différentes. Un journal peut être considéré sous deux aspects : comme une œuvre intellectuelle et comme une valeur économique. C'est à ce double point de vue que M. Duprat, dans une première partie, étudie successivement les conditions auxquelles est soumise la fondation d'un journal, les lois qui en assurent la propriété, les rapports juridiques qui s'établissent entre propriétaires, directeurs et rédacteurs et enfin les règles de la publicité. D'innombrables et difficiles questions se présentent déjà dans cette première partie. Un journal est-il ou non une entreprise commerciale? Dans quelle mesure a-t-il le monopole de son titre, de ses informations? Les rédacteurs conservent-ils la propriété de leurs articles?

Jusqu'à quel point dépendent-ils du directeur ou du propriétaire? A quelles conditions peuvent-ils être congédiés? Lorsque la publicité est affermée, quel contrôle le directeur conserve-t-il sur les annonces?.. La seconde et la troisième parties de l'ouvrage de M. Duprat traitent de la responsabilité civile des journaux envers les tiers et du droit de réponse. C'est surtout la matière de la responsabilité qui soulève les questions les plus délicates. Dans le compte rendu des débats judiciaires, par exemple, jusqu'où va le droit du journaliste? Dans les polémiques électorales, que peut-il dire contre les candidats? Aujourd'hui, sous les régimes démocratiques, la presse se donne toutes les licences. Cependant, la jurisprudence pose en principe qu'il n'est pas permis d'attaquer la vie privée; elle refuse même le droit de divulguer les opinions philosophiques ou religieuses d'une personne en vue de lui nuire dans ses intérêts professionnels. Relativement au droit de réponse accordé par la loi à toute « personne nommée ou désignée dans un journal », des discussions se sont élevées sur le point de savoir s'il doit être admis même lorsque le journal n'a pas excédé son droit, s'il peut être exercé entre journalistes ou par un auteur à l'égard d'un critique. M. Duprat nous semble avoir une tendance, sur ces questions, à soutenir les décisions de la jurisprudence belge, qui sont généralement plus restrictives que celles des tribunaux français. A notre avis, c'est un tort; la presse est une puissance assez redoutable pour qu'on laisse à ceux qu'elle attaque toute latitude pour se défendre. Néanmoins, M. Duprat, en rapportant exactement les arguments dans les deux sens, fournit en ces matières tous les éléments d'appréciation dont on peut avoir besoin.

14. — M. Gaston Lecouffe, procureur de la République à Mamers, s'intéresse tout à la fois aux chasseurs et aux cyclistes. Son *Code-manuel du chasseur*, dont nous avons eu déjà l'occasion de parler, en est à sa troisième édition. Si nul ne doit ignorer la loi, le chasseur doit l'ignorer encore moins qu'un autre, car il est souvent exposé à la transgresser. C'est pour lui faire éviter tout faux pas que M. Lecouffe lui offre un traité simple, pratique, résumant d'une façon claire et concise la législation sur la chasse. Ajoutons que ce manuel peut être utile aussi aux gardes-chasse, qui sont les ennemis des braconniers, mais non point des chasseurs; il renseigne, en effet, non seulement sur les contraventions et délits de chasse, mais aussi sur la manière de les constater et d'en poursuivre la répression.

15. — Dans le *Code-manuel du cycliste*, M. Lecouffe explique et commente les arrêtés préfectoraux, identiques dans tous les départements de France, qui ont réglementé la circulation des vélocipèdes. Il traite ensuite des responsabilités que peuvent encourir les vélocipédistes

pour dommages causés par eux aux personnes, aux animaux, et aussi des recours qu'ils peuvent exercer lorsqu'ils sont victimes d'un accident par la faute d'un passant ou d'un animal, particulièrement d'un chien. Dans les fréquents conflits qui éclatent entre cyclistes et chiens, ce n'est pas toujours le chien qui a tort. Le juge doit apprécier quel est celui des deux qui a commis une imprudence; le *Code-manuel du cycliste* relate les décisions de jurisprudence intervenues dans un sens ou dans l'autre.

16. — MM. Maugras et Guégan étudient, en un petit volume, le *Cinématographe devant le droit*. S'il est vrai, comme le disent ces auteurs, que le cinématographe « fait la joie de tous les âges », il mérite bien que les jurisconsultes prennent souci de lui. Qui le croirait? Sa situation juridique met en jeu les plus graves problèmes : la cinématographie est-elle un art? Qu'est-ce que l'art? « Un effort de l'esprit vers l'idéal ». Eh bien, est-ce que le cinématographe ne sait pas « élever les âmes, grandir les caractères, peindre les hommes tels qu'il devraient être?... Quand les *films* nous représentent les traits d'héroïsme, de courage, d'abnégation, de dévouement, parmi un décor approprié, avec des personnages dont les gestes ont été minutieusement étudiés, n'y a-t-il pas là œuvre d'art...» Cette argumentation éloquente autorise sans conteste MM. Maugras et Guégan à conclure que la cinématographie est protégée par la loi de 1793 sur la propriété artistique, d'où il résulte que la contrefaçon des « films » peut être poursuivie civilement et même correctionnellement. MM. Maugras et Guégan développent ensuite les conséquences qu'il y a lieu de tirer de ces principes; ils citent les jugements et arrêts qui ont déjà été rendus en matière de cinématographie et ils recherchent, dans un dernier chapitre, comment le « film » peut obtenir d'être protégé en droit international.

MAURICE LAMBERT.

OUVRAGES POUR LA JEUNESSE

ROMANS, CONTES ET NOUVELLES. — 1. *Par quelle autorité?* par ROBERT HUGH BENSON; trad. par H. FRILLEY. Paris, Lethielleux, s. d., in-12 de 620 p., 3 fr. 50. — 2. *Le Barbier Gracchus, épisode de la Terreur lyonnaise*, par JEAN DRAULT. Paris, Nouvelle Librairie nationale, s. d., in-18 de 456 p., 3 fr. 50. — 3. *Au temps de l'Empereur*, par ERNEST DAUDET. Paris, Maison de la Bonne Presse, s. d., gr. in-8 de 124 p., illustr. de Lecoultre, 1 fr. — 4. *En 1815, récits d'une grand'mère*, par ERNEST DAUDET. Paris, Maison de la Bonne Presse, s. d., gr. in-8 de 119 p., illustr. de Lecoultre, 1 fr. — 5. *Les Aventures d'une bourgeoise de Paris*, par MYRIAM THELEN. Paris, Lethielleux, s. d., in-12 de 319 p., 3 fr. 50. — 6. *Haine de femme*, par MARION CRAWFORD; trad. de l'anglais. Paris, Hachette, in-18 de 453 p., s. d., illustr. d'après les dessins de Cassimacker, 3 fr. 50. — 7. *Par dessus les vieux murs*, par CLAUDE MANCEY. Paris, Lethielleux, s. d., in-12 de XI-369 p., 3 fr. 50. — 8. *La Brisure*, par PIERRE L'ERMITE. Paris, Maison de la Bonne Presse, s. d., gr. in-8 de 112 p., illustr. de H. Rousseau, 1 fr. — 9. *Ma Grande*, par PAUL MARGUERITTE. Paris, Hachette, s. d., in-16 allongé de 328 p., avec illustr. de Marold, 3 fr. 50. —

10. *La Romance de Joconde*, par MATHILDE ALANIC. Paris, Plon-Nourrit, s. d., in-16 de 319 p., 3 fr. 50. — 11. *Au but*, par MARIE THIÉRY. Abbeville, Paillart, s. d., in-12 de 276 p., 2 fr. 50. — 12. *Le Sequin d'or*, par ANNE OSMONT. Paris, Hachette, s. d., in-16 allongé de 247 p., illustr. d'après les dessins de M.-A. de Cassimacker, 3 fr. 50. — 13. *L'Anneau fatal*, par CHARLES FOLEY. Tours, Mame, s.d., in-12 de 319 p., illustr. de G. Dutriac, 3 fr. — 14. *La Race qui revit*, par le vicomte DU MOTEY. Paris, Librairie des Saints-Pères, 1908, in-12 de 323 p., 3 fr. 50. — 15. *Le Trèfle rouge. Le Secret du capitaine*, par NORBERT SEVESTRE. Paris, Hachette, s. d., in-16 de 296 p., avec illustrations d'après R. Wallace, 3 fr. 50. — 16. *Criminelle par amour*, par ARCH. CLAVERING GUNTER; trad. de l'anglais par Mlle L. ZEYS. Paris, Hachette, s. d., in-16 de 340 p., avec illustr. de Mahut, 3 fr. 50. — 17. *Le Voueur*, par CHARLES GÉNIAUX. Paris, Hachette, s. d., in-16 de 318 p., avec illustrations d'après de Cassimacker, 3 fr. 50. — 18. *Le Patrimoine*, par MARIE DE VIENNE. Paris, Maison de la Bonne Presse, s. d., in-12 de 300 p., avec illustr. de Girard 0 fr. 75. — 19. *Huguette, la fille de l'imagier*, par GEORGES THIERRY. Paris, Maison de la Bonne Presse, s. d., in-12 de 305 p., 0 fr. 75. — 20. *Le Moulin du Grand-Bé*, par RICHARD MANOIR. Paris, Maison de la Bonne Presse, s. d., in-12 de 343 p., 0 fr. 75. — 21. *Le Franc-Maçon de la Vierge*, par FL. BOUHOURS. Paris, Maison de la Bonne Presse, s. d., in-12 de 252 p., avec illustr. de H. Morin, 0 fr. 75. — 22. *Par le dur chemin*, par JEAN DUCLUSEAU. Paris, Maison de la Bonne Presse, s. d., in-12 de 280 p., 0 fr. 75. — 23. *Jean Chouan*, par ROGER DUGUET et J. ROCHEBONNE. Paris, Maison de la Bonne Presse, s. d., in-12 de 270 p., 0 fr. 75. — 24. *Les Divins Jongleurs, épisodes de l'épopée franciscaine*, par A. BAILLY. Paris, Plon-Nourrit, 1908, in-16 de 271 p., 3 fr. 50. — 25. *En Hiver*, par JEAN DES TOURELLES. Paris, Lethielleux, s. d., in-12 de 188 p., 1 fr. 50. — 26. *Histoires de tous les jours*, par LÉON DUPONT. Paris, Bloud, s. d., in-12 de 320 p., 2 fr. 50. — 27. *Méprise*, par M. MARYAN. Paris, Henri Gautier, s. d., in-12 de 319 p., 3 fr. — 28. *L'Ascension d'une âme. Marcienne de Flüe, journal de la vie d'une femme*, par ISABELLE KAISER. Paris, Perrin, 1909, in-16 de 223 p., 3 fr. 50. — 29. *L'Irrésistible Force*, par JEANNE DE COULOMB. Paris, Henri Gautier, s. d., in-12 de 337 p., 3 fr. — 30. *La Force cachée*, par JEAN THIÉRY. Paris, Henri Gautier, s. d., in-12 de 320 p., 3 fr. — 31. *Veuve de quinze ans*, par B. DE BUXY. Paris, Henri Gautier, s. d., in-12 de 320 p., 3 fr. — 32. *Nicole à Marie*, par GASTON BERGERET. Paris, Hachette, s. d., in-16 de 334 p., illustr. d'après H. Vogel, 3 fr. 50. — 33. *Le Journal d'une fille d'honneur*, par H. DE ZOBELTITZ; trad. de l'allemand par JOËL RITT. Paris, Colin, 1909, in-12 de 285 p., 3 fr. 50. — 34. *A l'Ombre de l'Acropole*, par HENRI GUERLIN. Tours, Mame, s. d., in-12 de 284 p., illustr. de G. Dutriac, 3 fr. — 35. *Rosèle, souvenirs d'une marraine*, par M. D'ARVISY. Paris, Librairie des Saints-Pères, s. d., in-12 de 132 p., 3 fr. — 36. *Marie-Rose au couvent*, par J. LEROY-ALLAIS. Paris, Plon-Nourrit, s. d., in-16 de 335 p., 2 fr. 50. — 37. *En passant*, par Y. D'ISNÉ. Paris, Lethielleux, s. d., in-12 de 98 p., 2 fr. 50.

PIÈCES DE THÉATRE. — 1. *Le Fiancé distrait*, comédie bouffe en un acte, par PAUL GABRIAC. Paris, Bricon et Lesot, 1908, in-16 de 32 p. 0 fr. 80. — 2. *Virgamelle et Patrouillot*, saynète militaire, par ARY-STÉPHANE. Paris, Bricon et Lesot, 1908, in-18 de 15 p., 0 fr. 50. — 3. *Le Jeune Homme du sixième*, comédie bouffe en un acte, par LOUIS DESCOMBES. Paris, Bricon et Lesot, 1908, in-16 de 60 p., 1 fr. — 4. *Le Retraité, scène de la vie de bureau*, saynète en un acte, par CHARLES-ALBERT JANOT. Paris, Bricon et Lesot, 1909, in-16 de 33 p., 0 fr. 80. — 5. *Décoré par téléphone, conversation téléphono-comique, sans fil*, à un seul personnage, par PAUL DEROYRE. Paris, Bricon et Lesot, 1908, in-18 de 8 p., 0 fr. 25. — 6. *Représentation gratuite*, monologue, par ÉDOUARD BIGOT. Paris, Bricon et Lesot, 1908, in-18 de 7 p., 0 fr. 25. — 7. *Voyage circulaire*, monologue, par ÉDOUARD BIGOT. Paris, Bricon et Lesot, 1908, in-18 de 8 p., 0 fr. 25.

ROMANS, CONTES ET NOUVELLES. — 1. — Voici un beau livre, qui a obtenu au-delà du détroit un grand et légitime succès, et qui, grâce à une traduction bien faite, garde, en français, beaucoup de son charme.

Si quelques-uns des personnages de *Par quelle autorité?* sont fictifs, leur état d'âme a été celui d'une quantité de personnages réels au temps troublé de la reine Élisabeth. L'auteur s'est documenté aux meilleures sources, le fond de ses récits est rigoureusement vrai et les lecteurs français, qui s'intéressent au développement du catholicisme dans l'ancienne Ile des saints, y verront au prix de quelles souffrances y ont été achetées les magnifiques conquêtes de la vérité. La figure complexe d'Élisabeth est bien celle que nous décrivent les Mémoires de l'époque, et le caractère de l'illustre jésuite Campion, avec les détails de son martyre, sont, en tous points, authentiques. L'auteur nous dépeint, avec une rare compréhension de l'époque dont il parle, la confusion d'idées, le choc des opinions, le mélange bizarre de catholicisme et de puritanisme, qui troublaient alors l'âme populaire, encore flottante entre ses croyances séculaires et la religion nouvelle. Certains types sont bien anglais : celui, par exemple, de Sir Nicolas Maxwell, gentilhomme religieux et loyal, mais dont, en d'autres temps, la vie se serait écoulée monotone et régulière dans son vieux manoir. Du jour au lendemain, ce pacifique devient un lutteur que couronne l'auréole des confesseurs. Il va à la prison avec une simplicité dont nous retrouvons maints exemples dans l'histoire des martyrs anglais. Signalons aussi le loyalisme des persécutés envers leur souveraine; encore un trait authentique de ce temps où les prisonniers catholiques, détenus pour la foi, demandaient à combattre les Espagnols, leurs soi-disant libérateurs. Ajoutons que si le volume est, comme la plupart des romans anglais, un peu touffu, l'intérêt n'y languit pas; les événements dramatiques, les péripéties tragiques y abondent, de plus, l'auteur y fait preuve, dans sa peinture des caractères, d'un sens psychologique qui donne à ses personnages une vie intense.

2. — Dans une Préface signée de M. J. Chavanon, élève de l'École des chartes, le nouveau volume de M. Jean Drault est qualifié de « bonne aubaine pour les amis de la vérité historique ». En effet, *le Barbier Gracchus*, sous la forme d'un roman, nous initie à l'un des épisodes les plus saisissants de la Révolution : celui de la Terreur lyonnaise, que les historiens francs-maçons et révolutionnaires ont dénaturé à plaisir. Se basant sur des données historiques parfaitement exactes, l'auteur a reconstitué l'histoire de la « Vendée du Midi » et il a dessiné d'après nature les chefs terroristes : Chalier, Riard et leurs complices. L'intrigue amoureuse du récit est toute d'imagination, mais elle se place dans un cadre vrai; aussi ce volume, rempli d'aventures dramatiques, pourra-t-il faire œuvre de propagande. Compris ainsi, le roman historique a son utilité et sa valeur; il sera lu par ceux qui redoutent l'austérité de l'histoire

pure et leur montrera, sous son jour véritable, une époque dont l'enseignement officiel veut dissimuler l'horreur. Les personnages du récit : Lumirski, la comtesse de Vérigny, Sylvie, la chanteuse, sont crayonnés avec verve. L'esprit excellent du livre, ses épisodes mouvementés, son mystère habilement voilé jusqu'aux dernières pages, assureront à l'œuvre de M. Jean Drault un légitime succès.

3. — Encore un roman historique, bien pensé et bien écrit, par M. Ernest Daudet : *Au temps de l'Empereur* fait suite à *Dans la tourmente*, que nous avons analysé en son temps; les mêmes personnages s'y retrouvent, mêlés à l'épopée impériale comme ils étaient mêlés jadis aux drames de la Terreur. Le siège de Saragosse, épisode à la fois héroïque et horrible, de la guerre d'Espagne, est peut-être le récit le plus saisissant du volume.

4. — *En 1815*, du même auteur, est l'histoire des mêmes personnages pendant les années troublées qui virent le retour éphémère de l'Empereur et l'avènement définitif des Bourbons. Ce « nouveau récit d'une grand'mère » ne dépare pas la série; il s'y joint, à l'intérêt des événements publics, l'épisode mystérieux du faux marquis de Retournac, épisode fictif, sans doute, mais qui n'a rien d'invraisemblable étant donnée l'époque troublée où se passe le récit. Les personnages historiques : Louis XVIII, Fouché et autres, qui traversent la scène, ont bien la physionomie que leur prêtent les Mémoires contemporains. En somme, ce *Récit d'une grand'mère*, de même que le volume précédent, fournira aux jeunes gens une lecture aussi intéressante au point de vue dramatique et mille fois plus saine, au point de vue moral, que les mièvres romans qui pullulent aujourd'hui et dont beaucoup n'ont guère que le mérite d'être incolores et, par là même, inoffensifs.

5. — *Les Aventures d'une bourgeoise de Paris* : c'est également un roman historique, mais qui nous reporte bien des années en arrière, au temps du bon roi saint Louis. Les aventures de Mahault de Fougères, veuve d'André Bonnard, orfèvre du Roi, ne sont pas banales. Veuve, riche et sans enfants, dame Mahault sert de mère à sa nièce orpheline, Jehanne de Fougères, fiancée à Hugues de Lusignan; puis elle part pour la croisade où elle soigne Louis IX malade, elle veille sur Marguerite de Provence restée seule à Damiette, et, par son dévouement personnel et ses largesses royales, sert efficacement la cause sainte. Finalement, elle ramène à Jehanne son fiancé, sur lequel a pesé une fausse accusation, dont, grâce à Mahault, il se justifie avec éclat. L'auteur, s'appuyant sur les récits de Joinville, a mis dans son volume de la couleur locale, du pittoresque et une foi naïve et chevaleresque, bien caractéristique de l'époque.

6. — Le nom de M. Marion Crawford, mort dernièrement à Sor-

rente, est très populaire au delà du détroit, où ses romans ont un succès légitime; il n'est pas non plus inconnu en France. Dans *Haine de femme*, l'auteur, nous transportant dans cette société italienne qui lui est si familière, nous raconte un drame terrible qui s'y déroule au milieu d'un décor moderne et mondain. La princesse Adèle Savelli, que sa haine pour sa demi-sœur, Laura Arden, pousse au crime, est la digne descendante de ces femmes du moyen âge, dont les passions, aussi violentes que les siennes, éclataient au grand jour; la nature anglo-saxonne de Laura, honnête et calme, contraste avec la personnalité complexe de l'Italienne. L'intérêt du livre est réel, il se soutient jusqu'à la fin, sans longueurs inutiles, avec une force grandissante et un style qui ne sent pas trop la traduction.

7. — Dans la Préface qu'il a écrite pour le volume : *Par dessus les vieux murs*, M. de Wyzewa, le critique si apprécié de la *Revue des Deux Mondes*, loue l'auteur d'avoir voulu offrir à ses lecteurs, non pas seulement la description, mais la « philosophie » de la vie de province. « Ce n'est pas, dit-il, la petitesse de vos villes qui vous étouffe, mais bien celle de vos âmes, celle des sentiments et des habitudes où vous vous complaisez... Accoutumez-vous à nourrir vos cerveaux et vos cœurs d'autre chose que des misérables curiosités et bavardages qui sont aujourd'hui leur unique aliment... Tout cela, c'est autant de vieux murs, où vous vous obstinez sottement à rester enfermés. » Ce discours, adressé à des provinciaux, est plein de sens : c'est, en effet, la noblesse des sentiments, la hauteur des pensées et la beauté des actes qui donnent à toute vie, quel que soit son cadre, sa vraie dignité. L'auteur décrit avec verve la société qui évolue derrière les « vieux murs » d'une petite ville : Mme Bargemol, mère de trois filles à marier, est un type amusant, et les tribulations amoureuses et politiques du percepteur, Marcel Duparc, de même que les agissements sournois et tyranniques des républicains sectaires, sont vivement contés. L'auteur a des idées très justes sur la nécessité de développer la volonté chez les jeunes gens; des deux héros du livre, Marcel Duparc, semble, à première vue, « un bon jeune homme », mais, sans idées personnelles, il tourne à tous les vents; Bernard Lestral, au contraire, élevé dans les mêmes principes, mais, avec une note plus vigoureuse, a été habitué à se diriger selon ses convictions, à dominer les influences au lieu de les subir; de là, sa supériorité et sa force.

8. — *La Brisure*, comme tous les livres de Pierre l'Ermite, est écrit avec verve et l'on y sent vibrer le zèle de l'apôtre, dont les idées souvent hardies, quelquefois ingénieuses, sont toujours inspirées par le désir d'atteindre l'âme populaire. L'abbé Bourgeois, curé des Herbiers, est un prêtre pieux et charitable, mais c'est aussi un sensitif, qui souffre de la malveillance de certains de ses paroissiens,

poussés par les loges. Un curé voisin, jeune et combatif, incarne un esprit plus hardi; il entreprend de remonter le moral de son confrère, à qui il voudrait un courage lui permettant de lutter corps à corps avec les difficultés et, sous la trivialité voulue de la forme, ses discours ne manquent pas d'une certaine noblesse. Autour de ces deux figures sacerdotales, se meuvent d'autres personnages : M. Franbois, conservateur, ami de son curé, mais aussi trop ami de ses aises pour se jeter franchement dans la mêlée; Pascale, sa fille, jeune, ardente, un peu volontaire, que l'échec et la contradiction indignent; Gillenormand, leur ami, sceptique élégant et égoïste, raffiné et raisonneur, qui, presque sans le vouloir, est entraîné dans la lutte, plus étonné que charmé d'y jouer le rôle de clérical à outrance. Le récit se termine par la mort de l'abbé Bourgeois, le « sensitif », qui, n'ayant pu conquérir ses paroissiens par ses efforts durant sa vie, les attire à lui par l'héroïsme de son trépas. Il succombe en sauvant un des « carriers », ses adversaires acharnés, et sur sa tombe l'on trace ces mots, qui expliquent le titre du livre : « L'amour a brisé la haine ». Une idée chère à l'auteur, est celle-ci : le prêtre, en France, est regardé comme un paria, tandis qu'en Angleterre et en Amérique c'est un citoyen, ayant, comme tous les autres, des droits et des devoirs; son ministère sacré ne l'empêche pas de prendre part à tout ce qui concerne le bien de son pays. Cette idée, qui est juste, aura besoin pour mûrir de l'action du temps; mais, dans les conditions nouvelles où se trouve l'Église de France, elle pourra plus facilement s'implanter dans l'esprit public. Peut-être pourrait-on reprocher à Pierre l'Ermite, de peindre trop volontiers les riches bien pensants comme des inutiles. Qu'ils le soient parfois, trop souvent même, c'est, hélas! incontestable; mais dans des volumes, excellents d'ailleurs, et appelés à être lus dans les milieux populaires, ne serait-il pas utile, pour garder le sens du respect, si oublié de nos jours, de faire vivre des types d'hommes et de femmes, — et il y en a, — à qui leur fortune impose un devoir social qu'ils remplissent avec conscience et générosité ?

9. — *Ma Grande*, par M. Paul Margueritte, est un récit très simple délicatement conté. Le professeur Noël Guislain s'éprend d'une jeune fille russe et l'épouse; sa sœur aînée, Marie-Anne, dite « Ma Grande », qui a servi de mère à son frère, a le dévouement exigeant et l'amour jaloux, si bien que l'essai d'un ménage à trois échoue d'une façon lamentable. Sonia, la jeune femme, met de la bonne volonté à gagner le cœur de sa belle-sœur, mais la situation devient tragique et Noël, ballotté entre deux femmes qui l'adorent, fait piètre figure. La seule solution possible est la mort de Marie-Anne, trop vieille pour transformer sa nature difficile; elle est soignée et

aimée par Noël et Sonia et meurt, ayant sur les lèvres des paroles de douceur. Ce récit d'un drame intime est agrémenté de jolies descriptions de la campagne, de réflexions psychologiques nuancées, avec une note un peu douloureuse ; « Ma Grande », dont les petites bassesses sont presque inconscientes, n'est pas sympathique, mais cette vieille fille, qui aime tant et si maladroitement, inspire la pitié.

10. — L'héroïne de *la Romance de Joconde* est une artiste, Claude Morgat. Dans une pension de famille des Ardennes, elle rencontre une jeune fille belge, Marcelle Desclays, qui lui donne toute sa confiance. Frêle, sensitive, menacée par des parents inconscients ou tyranniques, Marcelle s'appuie sur la personnalité vigoureuse de sa nouvelle amie et lui confie qu'elle est fiancée à Pascal Jousselin; or, il se trouve que ce Pascal, qui n'est en fin de compte qu'un vulgaire égoïste, a été longtemps l'unique affection de Claude; elle l'a attendu pendant des années et a cruellement souffert de son abandon. Quand Pascal paraît sur la scène, il est combattu entre la parole donnée à la dolente Marcelle et le charme prenant de Claude, et, symptôme plus étrange, celle-ci qu'on nous représente cependant comme fière et énergique, est reprise par un renouveau d'affection pour son ex-fiancé. Elle se ressaisit cependant et laisse à Marcelle, qui croit en lui, ce Pascal, pauvre et plat héros, bien indigne d'elle. Le style est aisé et l'auteur a décrit, avec un certain charme, les jolis paysages des Ardennes, l'aspect recueilli et triste de Bruges et l'intérieur, un peu bigarré, de la pension de famille.

11. — Marcelle de Givoire, jolie, noble, intelligente, s'éprend, elle aussi, d'un homme bien peu intéressant, Georges Nessyer. Le triste héros de : *Au but*, est tout simplement déplaisant; romancier d'origine obscure et de talent douteux, il épouse, malgré tous les obstacles, Marcelle, qui ne tarde pas à se trouver très malheureuse. Un affreux accident rend Georges infirme, mais guérit son âme en affligeant son corps; il écrira désormais des livres qui feront du bien, et sa vie, assombrie, sera féconde sinon heureuse. Récit très moral, un peu banal, écrit d'une façon assez ordinaire.

12. — *Le Sequin d'or* est l'histoire d'un talisman. Une gitane andalouse donne à une jeune veuve, qui vient la consulter, une monnaie rare en lui recommandant de n'épouser jamais que le possesseur d'une pièce absolument semblable. Grande est la perplexité de Mme Sarazin en découvrant que le second « sequin d'or » appartient à un illustre, mais très vieux savant, le Dr Flamel. Superstitieuse et imaginative, la jeune veuve hésite entre les amoureux qui aspirent à sa main, parmi lesquels elle préfère Jacques Ango, son camarade d'enfance, mais il n'est pas possesseur du « sequin d'or » et elle regarde sa destinée comme attachée à ce talisman. Malgré l'âge

du vieux savant, elle serait presque tentée de l'épouser, quand il meurt à point, laissant aux mains de Jacques Ango le mystérieux « sequin d'or », qui devient alors un porte-bonheur puisqu'il assure le mariage de la veuve avec celui qu'elle aime. Récit honnête, sans grande portée, écrit avec un peu trop d'emphase.

13. — L'héroïne de *l'Anneau fatal* est une Parisienne, Huguette Marsac, qui s'est installée pour passer l'été dans un château délabré près de Venise. Jeune, jolie et riche, Huguette a été séduite par le décor pittoresque du vieux manoir; mais elle a compté sans le propriétaire, Aldo Grimani, gentilhomme ruiné et peu scrupuleux, qui convoite la fortune de sa jolie locataire. Huguette est fiancée à un brave garçon qu'elle aime, mais elle est jeune, un peu coquette et elle accepte de l'Italien « l'anneau fatal », bijou mystérieux qui a servi jadis aux noces du doge avec la mer Adriatique. Elle ne se doute pas, l'imprudente, que les populations sauvages qui l'entourent la détestent parce qu'elle détient cet anneau et veulent à tout prix le lui enlever. De là, une série de péripéties, dans lesquelles Aldo Grimani joue un rôle équivoque et Huguette court un réel danger. L'arrivée de son fiancé, Hubert Varville, est le salut de la jeune fille, que la présence de sa tante, Mlle Flore, ne suffit pas pour protéger; la vieille demoiselle, essentiellement peureuse, n'est guère à son aise dans ces scènes de mélodrame. On connaît le style facile et l'imagination fertile de M. Charles Foley, dont les romans, si populaires, peuvent être mis entre toutes les mains; celui-ci a les mêmes qualités que ses devanciers.

14. — *La Race qui revit* résume l'histoire d'une famille du vingtième siècle, fidèle aux saines traditions religieuses et sociales. Le comte de Saint-Andréol est un châtelain modèle, maire de sa commune, qui, malgré la campagne menée contre lui par un instituteur sectaire, garde l'influence qu'il mérite. Son unique enfant, Geneviève, partage ses occupations et ses soucis, mais il lui manque un héritier mâle pour perpétuer sa race et ses traditions séculaires. Cet héritier se trouve d'une façon inespérée dans la personne de Jacques Thibault du Plessis, dont la famille a jadis habité une gentilhommière, aujourd'hui en ruines, à deux pas du château de Saint-Andréol. Des recherches généalogiques mettent en rapport les deux familles, issues du même sang, et, malgré une noire intrigue ourdie par des voisins jaloux, Geneviève et son lointain cousin se plaisent et s'épousent. Ce récit, écrit avec correction et une certaine élégance, touche à toutes les questions actuelles : laïcisation, sémitisme, franc-maçonnerie et les envisage à un point de vue profondément chrétien.

15. — La donnée du *Trèfle rouge* est, en apparence, très simple, mais le récit a cependant une couleur dramatique. Mrs. Porridge,

fruitière dans un pauvre quartier de Londres, abandonnée par son mari, s'est consacrée à son fils Joe, qu'elle aime avec passion. Arrivé à l'âge d'homme, Joe part pour l'Amérique afin de se créer une position; sa mère poursuit son existence mesquine et devient de plus en plus hargneuse et violente. Détestée de ses voisins, elle le leur rend bien; elle prend surtout à partie un jeune chimiste, Patrick Murphy, récemment établi dans son voisinage et qu'elle finit par dénoncer à la police comme faisant partie d'une société d'anarchistes. En effet, Patrick Murphy est un conspirateur, enrôlé dans la société secrète du « Trèfle rouge », et, dans son laboratoire de chimiste, il fabrique des engins destructeurs; mais, au moment même où elle le trahit, la vieille femme découvre que Patrick n'est autre que son fils Joe; désespérée, elle implore son pardon et, sur ses indications, fait sauter le laboratoire, où ils périssent tous deux. Il y a dans la description de la vieille Mrs. Porridge, dure et puritaine, une certaine puissance psychologique; mais aucun des personnages du récit n'est sympathique.

16. — *Criminelle par amour*, traduit de l'anglais, est une histoire mouvementée, surtout à son début. Lady Annerley, jeune veuve riche et belle, se trouve à Alexandrie au moment où la révolte des mahométans y met en péril la vie des Européens. Elle est sauvée par Charles Errol, jeune Australien, à qui elle doit faire une communication importante, qui réhabilitera Ralph Errol, le père de Charles, accusé d'un crime dont le véritable auteur est le père de la jeune veuve. Les événements dramatiques auxquels celle-ci est mêlée retardent d'abord cette communication pénible, puis, devenue très éprise d'Errol, Lady Annerley n'a plus le courage de lui dévoiler un secret qui l'éloignera d'elle. Son amour pour Errol la rend « criminelle » et, pour séparer celui-ci de la fiancée de son choix, elle ne recule pas devant les pires mensonges. Tout finit cependant par s'éclaircir et ce récit, où Australiens, Américains et Anglais jouent tour à tour un rôle, se termine le mieux du monde. Il ne faut pas y chercher une psychologie bien profonde, mais on y trouvera des types très divers, crayonnés avec aisance, dans un style coulant et un esprit parfaitement honnête.

17. — Dans *le Voueur*, l'histoire classique des Montaigu et des Capulet se poursuit, non plus à Vérone, mais au fond de la Bretagne. Les Penaryan, seigneurs de Cadoudal, sont les ennemis séculaires des Rohec, seigneurs de Keror. En dépit de tous les obstacles, les deux rejetons des familles rivales trouvent moyen, comme Roméo et Juliette, de se voir et de se plaire; ils entreprennent même de réconcilier leurs parents, entreprise impossible, car le sieur de Penaryan est un fou! Ce maniaque, qui n'est guère à sa place dans un siècle sceptique, croit que, par ses maléfices, il peut, de loin, exercer

sur le fils de son ennemi une influence malfaisante. L'auteur semble admettre qu'il en est ainsi et que les forces du jeune de Rohec déclinent sans cause apparente. Heureusement pour tout le monde, le sinistre « voueur », trouve la mort dans son laboratoire et un avenir plus lumineux se lève sur sa fille, libre désormais d'épouser Joël de Rohec. De jolies descriptions des landes bretonnes donnent à ce volume une couleur locale qui n'est pas sans charme; mais on pourrait désirer plus de vigueur dans le style et plus d'art dans l'agencement du récit.

18. — La donnée du *Patrimoine* est très simple : M. Georges Villa, riche banquier, est subitement ruiné et ses six enfants, très gâtés jusque-là, doivent gagner leur vie. Cette rude épreuve devient, après tout, une bénédiction : étroitement unis entre eux, les enfants se montrent courageux et dévoués, ils sauvegardent, à défaut de la fortune perdue, « l'honneur et la vertu du foyer, les traditions de travail persévérant, les exemples de dévouement joyeux ». Contrairement, hélas ! à ce qui arrive d'ordinaire, le désastre matériel est réparé et les enfants du banquier, mûris par l'épreuve, sauront mieux user de la fortune qui leur est revenue. Ce livre est écrit surtout pour les jeunes enfants; les sentiments, comme on le voit, en sont irréprochables, la note religieuse discrète.

19. — *Huguette, la fille de l'imagier*, appartient à la même série que le récit précédent; cette histoire se déroule, non plus au vingtième siècle, mais à l'époque tourmentée qui suivit la mort de Jeanne d'Arc. Au milieu des divisions intestines qui déchiraient alors le royaume, passent les hommes de guerre et les hommes d'Église, les prêtres et les soldats, les nobles et les bourgeois, les traîtres et les héros; la douce et pure figure d'Huguette contraste avec les types guerriers qui l'entourent et ses aventures périlleuses passionneront les jeunes lecteurs. Inutile d'ajouter que des sentiments irréprochables inspirent ce volume, comme tous ceux de cette série, populaire par excellence.

20. — *Le Moulin du Grand-Bé* est un épisode de la guerre de 1870, écrit avec une pensée patriotique et dans un style mouvementé et alerte. L'héroïne, Christelle, est un joli type de jeune Alsacienne.

21. — L'auteur du *Franc-Maçon de la Vierge* nous assure que son livre est écrit d'après des données vraies. Un jeune homme, élevé chrétiennement, est séduit par les francs-maçons, mais il n'en garde pas moins au fond du cœur un sentiment filial pour la Sainte Vierge, et, quand il est sommé d'insulter une de ses images, il brise avec la secte. Œuvre de foi plutôt que de littérature; mais les renseignements que donne l'auteur sur les francs-maçons, ennemis ténébreux et implacables du catholicisme, sont confirmés par des ouvrages sérieux publiés depuis quelques années.

22. — *Par le dur chemin* de la misère, Jean Sardière, ouvrier mécanicien, qui abandonne sa province pour se fixer à Paris, est, après bien des aventures, ramené à la foi de son enfance. Au contact de la grande ville, il devient incroyant et anarchiste, mais on l'accuse d'un assassinat dont il est innocent et il s'enfuit à travers la Beauce pour échapper à la police. L'influence heureuse d'un homme intelligent refait à l'ouvrier, assagi par la souffrance, une mentalité nouvelle et, à ce propos, l'auteur exprime des idées sociales utiles à répandre.

23. — *Jean Chouan* nous donne, sous la forme d'un roman, l'histoire véridique d'un héros, dont le nom est resté populaire dans les campagnes de l'Ouest. Certains détails, ajoutés pour l'agrément du récit, sont tout au moins vraisemblables et complètent la physionomie de ces rudes combattants, hommes de foi et de courage, que les excès de la Révolution forcèrent à prendre les armes.

24. — La figure du pénitent d'Assise, sublime, mystique et cependant animée d'un sens pratique des besoins de son époque, a tenté de nombreux écrivains. Dans *les Divins Jongleurs*, M. A. Bailly raconte l'histoire du « Poverello », qu'il aime et qu'il admire, mais auquel il a donné une physionomie quelque peu fantaisiste. Les relations de saint François avec sainte Claire, très correctes d'ailleurs, ont un cachet de sentimentalisme romanesque qui n'est pas exact, et sainte Claire, étant religieuse cloîtrée, n'a pu, l'histoire est là pour le prouver, assister à la mort de saint François. L'épisode d'Orlando et de Simonetta, de pure invention, manque de vraisemblance pour qui connaît les règles et les usages des religieux, même à l'époque, déjà lointaine, où le séraphique Patriarche d'Assise fonda son ordre.

25. — Dans ce nouveau volume, *En Hiver*, M. Jean des Tourelles nous raconte, dans un style alerte et sous une forme populaire, des histoires du temps présent. Il flagelle les compromissions des peureux, les méfaits des sectaires et prend ses exemples dans la vie des humbles, car ce sont eux qu'il s'agit d'éclairer sur leurs devoirs. Excellent livre à répandre dans les milieux populaires, où entrent tant de doctrines malfaisantes, qui y sèment le trouble et l'envie.

26. — *Les Histoires de tous les jours* sont écrites dans le même but par un auteur qui s'est occupé, de manière pratique, de la classe ouvrière. Il aime le peuple, non pas pour le flatter par des utopies trompeuses, mais pour lui montrer là où est son vrai bonheur.

27. — La *Méprise* de l'officier de marine Bertin de Champsautiers est de croire que la brillante Livia Valbrys est la femme qui lui convient. Par certains côtés, elle paraît supérieure à son milieu mondain; mais il y a entre elle et son fiancé trop de divergences d'origine et d'éducation pour qu'elle ne heurte pas, à chaque instant, les délicatesses d'âme de l'officier. Celui-ci, heureusement, reconnaît sa

« méprise » à temps. Livia trouve, pour l'épouser, un étranger qui voit ses défauts sans en être choqué et Bertin devient l'heureux fiancé d'une Alsacienne, France Wellser, qui continuera dignement la lignée des châtelaines de Champsautiers. Notons, au passage, la figure, finement crayonnée, de « Tante Hermine », héroïque sous ses dehors incolores et de jolies descriptions d'Einsiedeln, où l'auteur, cela se sent, est chez elle. Inutile d'ajouter, puisqu'il s'agit de Mme Maryan, que la note religieuse du volume est juste et discrète, et le style, aisé et agréable.

28. — Les lecteurs du *Correspondant* ont eu la primeur de l'œuvre délicate, un peu douloureuse, de Mlle Kaiser, appelée, avec raison, *l'Ascension d'une âme.* Comme toutes les ascensions, celle-ci s'accomplit à force de souffrances. Marcienne de Fluë, malade, incroyante, lasse de tout, meurtrie des mille heurts de l'existence, est ramenée à la vérité religieuse et à la paix morale par des années de solitude et de prière et aussi par l'exercice de la charité. Elle finit par trouver, sur les sommets qu'elle a atteints, un contentement qui est une forme de bonheur. Il y a dans ce volume plus de psychologie que d'événements, plus de luttes d'âme que de péripéties extérieures, et il nous semble convenir plutôt aux esprits déjà mûris et assagis par l'épreuve qu'aux très jeunes, souvent assoiffés de mouvement. La paysage grandiose où vit Marcienne n'est pas sans influer sur sa mentalité; l'auteur parle des montagnes comme quelqu'un qui les connaît et qui les aime et elle sait faire comprendre combien les aspects extérieurs ont sur certaines natures une véritable puissance colorant, pour ainsi dire, leurs pensées et s'harmonisant avec leurs sentiments.

29. — *L'Irrésistible Force* qui donne son titre à ce roman est la force bénie et sainte, faite du sentiment du devoir, de l'amour qui croit et qui pardonne, de la patience qui finit par triompher. Elle s'incarne dans la personne d'Aliénor de Vertadour à qui le testament bizarre d'un archéologue maniaque rend le domaine familial où les ancêtres ont vécu jusqu'à la Terreur. La famille d'Aliénor, grisée par cette fortune inattendue, n'en comprend pas, comme elle, tous les devoirs; mais, peu à peu, l'expérience aidant, un esprit meilleur vient animer l'ancien château, où, en face des flots grandissants de l'incroyance et de la révolte, ceux qui portent un beau nom sont appelés à soutenir le « bon combat ». Leurs armes ne sont pas celles dont se servaient leurs ancêtres; adaptées aux besoins nouveaux du vingtième siècle, elles exigent, de la part de ceux qui les manient, un courage plus patient peut-être que batailleur. Le livre de Mme Jeanne de Coulomb est écrit avec aisance; les personnages y sont nombreux et vivants; les sentiments élevés, et l'auteur, en touchant aux questions brûlantes qui agitent en ce moment les esprits, met dans son récit une note d'actualité.

30. — Dans les romans que nous venons d'analyser, c'est « la force » du bien qui triomphe; dans *la Force cachée*, par M. Jean Thiéry, c'est le contraire. Le volume a pour épigraphe ce passage de Sainte-Beuve : « Il y a je ne sais quelle force cachée qui semble se plaire à briser les choses humaines, à faire manquer d'un coup l'appareil établi de la puissance, et à déjouer la pièce juste au moment où elle promettait de mieux marcher. » M. Monti-Ville, richissime financier, jouit d'une fortune volée, mais nul ne le sait que la baronne de Mertens, dont les dénonciations sont traitées de folies et d'extravagances. Une affection profonde existe entre J. Monti-Ville, petit-fils du voleur et Suzanne de Mertens, descendante du gentilhomme béarnais qui a été dépouillé de sa fortune et dont les descendants sont dans la misère. Pour apaiser ses remords, M. Monti-Ville pousse son fils, qui ignore tout, à épouser Suzanne; mais, en face de la mort, il avoue le crime de son grand-père, dont il a profité. Cet aveu est la « force cachée » qui, au moment où leur union semble assurée, sépare, peut-être pour jamais, les deux jeunes gens : l'un s'éloigne par honte du crime paternel, et l'autre, par la terreur des malédictions dont sa mère a jadis accablé les détenteurs de la fortune des siens. Un jour peut-être Suzanne de Mertens, devenue riche et qui aime toujours celui sur lequel pèse la faute d'autrui, persuadera-t-elle à son fiancé de jadis de reprendre les projets brusquement renversés par la « force cachée ». L'on connaît le style mouvementé de M. Jean Thiéry; l'action est rapidement menée, les dialogues sont naturels et les sentiments, inutile de le dire, irréprochables.

31. — Les qualités et les lacunes qui caractérisent les œuvres de Mme B. de Buxy se retrouvent dans son nouveau roman : *Veuve de quinze ans*, savoir : une certaine originalité de conception, une imagination vive, une vraie poésie dans les descriptions de la nature qu'elle aime et qu'elle comprend, et aussi, ajoutons-le, quelque chose d'étrange et d'imprécis, qui donne à ses personnages un air plus fantasmagorique que réel. La « veuve de quinze ans » répond au nom bizarre de Calician, elle a été élevée dans un couvent d'Espagne, mariée en Écosse à Jean-Jacques Coronat, Français affilié aux sectes anarchistes. Il la quitte pour une mission lointaine et mystérieuse et l'envoie dans sa famille, qui habite un village de la Bresse, attendre son retour problématique. Calician, acceptée avec peine par ces gens paisibles et terre à terre, qui ignoraient le mariage de Jean-Jacques, se fait cependant une place à leur foyer, grâce à sa douceur, à sa jeunesse et à l'étrangeté même de sa position. Le volume se ferme sur le retour inopiné du mari, qu'elle a si peu connu; mais le lecteur demeure dans le vague sur le voyage mystérieux de Jean-Jacques, sur sa vraie nature, sur l'avenir qui s'ouvre devant celle qui n'est

plus maintenant la « veuve de quinze ans » et dont la figure imprécise et mystérieuse est un peu celle d'une princesse de légende.

32. — *Nicole à Marie*, comme ce titre l'indique, est un roman par correspondance. Nicole Garnier épouse Robert Morancey et raconte à son amie les hésitations qui ont précédé son mariage, la joie qui l'a accompagné et les difficultés qui l'ont suivi. Nous n'avons pas les réponses de « Marie », mais nous les devinons dans les lettres de Nicole, petite personne décidée, pratique, raisonnable, ayant, semble-t-il, plus de tête que de cœur. Son mari n'est pas un méchant homme, mais il n'est pas non plus un héros, et le milieu de province dans lequel est transportée la fine Parisienne, est, en somme, peu intéressant et peu sympathique. Elle s'y fait sa place en bataillant, se montre adroite, énergique, avec des idées très nettes sur ses droits et aussi, il convient de le constater, sur ses devoirs, une dose de raison, de bon sens et de volonté, rare chez une toute jeune femme. La fibre affectueuse, d'abord moins développée chez elle, se révèle tout à fait à la naissance de son fils et le volume se ferme sur une jolie page de joie maternelle. Il manquerait peut-être à ces lettres, écrites d'un style alerte et pleines d'idées pratiques, une note un peu plus élevée : celle qui donne à la vie un sens à la fois profond et surnaturel, aux épreuves, même légères, une valeur morale; aux événements quotidiens une certaine envolée, qui en fait oublier la vulgarité.

33. — *Le Journal d'une fille d'honneur* nous transporte dans une petite Cour allemande. La comtesse Édith Bruckay est attachée au service de la duchesse régnante, minée par un chagrin secret qui met une note tragique dans l'atmosphère monotone de Gerda. Ce chagrin vient de l'état moral du prince héritier, dont le physique magnifique cache une mentalité d'idiot. A force de dressage, on a fait du prince Maurice un automate, qui sait saluer son peuple et l'on a établi autour de lui une légende, destinée à voiler son infirmité, légende qui, du reste, ne disparaît pas après la mort violente de l'infortuné. Les divers personnages du récit ont de la vie : la princesse Marie surtout est une séduisante petite Altesse, qui n'a rien de protocolaire. Elle est si peu princesse qu'elle épousera un simple officier de cavalerie, frère de la « fille d'honneur »; et, chose plus extraordinaire, cette mésalliance est acceptée par ses parents. La traduction est bien faite et la lecture du volume facile et aisée, avec une certaine couleur locale qui semble exacte.

34. — Avec le volume de M. H. Guerlin : *A l'Ombre de l'Acropole*, nous revenons aux romans historiques. L'auteur de *la Petite Patricienne*, dont nos lecteurs se rappellent sans doute la touchante histoire, évoque, dans cette nouvelle œuvre, la Grèce ancienne avec

son culte pour la beauté, sa lumière et son ciel. A travers les foules livrées au culte des faux dieux, mais dont les erreurs se cachent sous un certain raffinement extérieur, passe l'austère figure de Paul de Tarse, l'apôtre du Christ : il prêche la doctrine nouvelle à ces Grecs, épris de la joie de vivre et ses leçons tombent dans le cœur sincère de Damaris, l'héroïne du récit, en qui s'incarne toute la beauté de sa race. Cette beauté même vaut à la jeune chrétienne la palme du martyre : le sculpteur Apollonidas, qui l'aime, l'a représentée sous les traits d'Artémis, la grande déesse, à laquelle les masses rendent un culte idolâtrique. Damaris, indignée de servir de prétexte à des manifestations qu'elle réprouve, brise la statue et expie, par une mort cruelle, son héroïque audace. L'auteur s'est pénétré des usages, des mœurs et des coutumes du temps et du pays qui servent de cadre à son héroïne, mais sa science historique n'alourdit pas son récit, elle donne seulement une base plus solide à cet épisode des premiers temps du christianisme. Cette époque a tenté un grand nombre d'écrivains de foi et de talent, et Damaris est bien la sœur cadette de Fabiola et de Callista.

35. — *Rosèle* ou Marie-Rose est une petite fille dont les joies et les chagrins sont racontés avec attendrissement par sa tante, qui est aussi sa marraine. On pourrait croire que dans une vie aussi courte que fut celle de Rosèle, il n'y ait place que pour la joie; mais, toute petite, Rosèle est déjà une sensitive et la cause de sa mort est moins la maladie que le chagrin causé par le second mariage de son père. Il est vrai de dire que sa future belle-mère est une intrigante dont la sécheresse de cœur a été devinée par l'enfant et la mort de celle-ci empêche l'accomplissement d'une union qui ne promettait que déceptions. Le volume est rempli d'émotion et la personnalité de Rosèle est étudiée avec amour. Cette petite âme d'enfant nous est présentée comme douée d'une profondeur rare à son âge, apanage, dit-on, de ceux qui meurent jeunes et que l'on redouterait de voir chez les siens.

36. — Encore une Marie-Rose, mais plus solide et moins mélancolique que sa frêle homonyme. L'auteur de *Marie-Rose au couvent* nous raconte les années passées par une petite orpheline dans une de ces maisons religieuses auxquelles les sectaires qui nous gouvernent font une guerre acharnée. Son livre est, par le fait, un plaidoyer pour les couvents; les petitesses et les imperfections, dont on parle tant, sont, dit-il, de bien légères taches, comparées à la somme de dévouement désintéressé dont font preuve celles qui y dirigent cette œuvre importante et délicate : la formation des âmes de jeunes filles. Marie-Rose n'est ni une victime ni une opprimée; malgré les ennuis qui se rencontrent au couvent comme ailleurs, elle

en franchit le seuil avec regret, à la fin de son éducation. Si tout n'y est pas parfait, l'atmosphère en est saine, l'esprit excellent, les religieuses maternelles, et certaines d'entre elles sont douées, dans la direction de leurs élèves, d'une perspicacité et d'une sagesse remarquables. L'auteur écrit comme quelqu'un qui, par expérience, connaît bien son sujet.

37. — Voici un excellent volume à répandre dans les milieux populaires. L'auteur de : *En passant* aborde, sous forme d'historiettes, les problèmes du temps présent et les sujets d'actualité comme les expulsions, la séparation, les hôpitaux et les écoles laïques. Il le fait d'une plume alerte, avec une bonne humeur, qui s'allie à une vive indignation contre tout ce qui est méchant, lâche ou injuste. Ses petites nouvelles sont éloquentes, plus que de longues argumentations. La Préface du volume, signée d'un nom connu : Jean de la Brête, exprime la pensée qu'un bon livre, comme celui-ci, réunissant l'excellence du fond à l'agrément de la forme, pourra exercer un véritable apostolat et réveiller dans des âmes de bonne volonté « des forces endormies ». C'est là une mission que remplira certainement *En passant*; l'auteur s'y montre souvent indigné, jamais larmoyant ni découragé.

Pièces de théâtre. — 1. — *Le Fiancé distrait* est une comédie bouffe en un acte, avec seulement deux personnages, le maître et son domestique; pièce un peu vulgaire, mais parfaitement inoffensive.

2. — *Virgamelle et Patrouillot*, saynète militaire, à deux personnages, l'un type du soldat campagnard, naïf et crédule, l'autre du gamin de Paris, loustic et moqueur. C'est un dialogue, d'un comique très simpliste.

3. — *Le Jeune Homme du sixième* est dans la même note. Comédie bouffe en un acte avec trois personnages.

4. — *Le Retraité*, saynète en un acte, est une scène de la vie de bureau, avec trois personnages, d'une ironie plus fine et d'un comique moins vulgaire que les précédentes.

5. — Le *Décoré par téléphone, conversation téléphono-comique, sans fil*, par M. Paul Deroyre, est un monologue de la conversation. On n'entend qu'un seul personnage.

6 et 7. — *Représentation gratuite* et *Voyage circulaire*, du même auteur, sont également des monologues comiques; et, comme les pièces précédentes, d'une honnêteté irréprochable.

Comtesse R. de Courson.

THÉOLOGIE

Essai sur la théologie d'Irénée. *Étude d'histoire des dogmes*, par P. Beuzart. Paris, Leroux, 1908, gr. in-8 de 180 p. — Prix : 4 fr.

Essai modeste et consciencieux, fruit d'une étude sérieuse du texte même d'Irénée, avec un effort méritoire pour être objectif et nous donner la pensée du saint évêque. L'auteur nous explique avec candeur comment, après son cours de théologie aux Facultés de Paris et de Lausanne, il a voulu compléter ses études en préparant une thèse, et comment, isolé dans un pastorat de campagne, il a été amené, au lieu des recherches érudites, à se contenter « d'un entretien prolongé avec le texte ». Il nous dit ce qu'il a appris dans cet entretien, et, malgré des traces d'inexpérience technique (dans le maniement des textes grecs, par exemple), la modestie de ses prétentions et la fidélité au document l'ont préservé le plus souvent des erreurs trop criantes. Mais le tableau est terne, l'ensemble manque de vie, et même, il faut le reconnaître, de vérité. Est-ce conséquence de ses croyances calvinistes, est-ce manque d'une culture générale assez profonde, d'intuition historique? Toujours est-il qu'il n'a vu son auteur que du dehors, et ne nous donne sa doctrine qu'en fragments tant bien que mal ajustés. Il traduit des textes et les groupe. Mais il n'a pas pris contact avec la réalité vivante où se retrempe sans cesse la pensée d'Irénée. De là vient qu'il ne saisit pas le lien intime des choses, et ne voit souvent qu'incohérence ou contradiction, là où quelqu'un qui se meut dans le même monde que le vieil évêque s'explique tout et comprend sans peine.

J.-V. Bainvel.

Le Dogme catholique devant la raison et la science, *la Trinité, les Anges, les Origines, l'Attente du Messie.* Conférences apologétiques faites aux étudiants par Louis Boucard. Paris, Beauchesne, 1908, in-12 de viii-315 p. — Prix : 3 fr.

Nous n'aimons guère ce titre, avouons-le bien simplement. Le dogme catholique *devant* la raison et la science : cela fait penser à un accusé qui comparaît devant ses juges pour se justifier, à un candidat qui paraît devant ses examinateurs pour obtenir un diplôme ou une approbation. N'oublions donc jamais que si le catholicisme a le droit de se défendre, il ne doit pas donner à sa défense l'apparence d'un plaidoyer. Cette petite restriction de forme établie, nous convenons bien volontiers que ce nouveau traité d'apologétique présenté par M. Louis Boucard continue logiquement et heureusement ses travaux passés. Après nous avoir montré les fondements et motifs de notre foi, il fallait en faire admirer l'édifice. L'auteur nous conduit en pleine révélation. Nous mettant à l'école de l'Église dont il expose l'infaillibilité doctrinale; plaçant entre nos mains les Écritures, dont il rappelle

les garanties divines, le docte conférencier nous engage d'un pas sûr dans les ombres lumineuses des mystères, dans la société même de Dieu et des anges. Il montre ensuite que la doctrine catholique n'a rien de commun avec les mensonges et les puérilités du spiritisme, rien de contraire aux données de la vraie science. Quelques aperçus sur les origines de l'humanité, la chute originelle et le monde mosaïque complètent utilement ce travail si solide, si documenté, si concluant.

A. C.

Histoire du dogme de la rédemption. *Essai historique et apologétique avec une Introduction sur le principes des développements théologiques*, par Henri E. Oxenham; trad. de l'anglais par Joseph Bruneau. Paris, Bloud, 1909, in-16 de 348 p. — Prix : 4 fr.

Après le beau livre de M. Rivière sur *le Dogme de la Rédemption* (1905), on ne se fût guère attendu à cette traduction d'une œuvre anglaise dont la première édition est de 1865 et la dernière de 1895. M. Bruneau, qui, je suppose, avait fait son travail avant que n'eût paru celui de M. Rivière, a cru qu'il y avait encore place pour lui maintenant. L'ouvrage anglais n'est plus tout à fait au point; il n'a ni l'exactitude ni la sûreté du livre français. Mais on y trouve des vues intéressantes, notamment dans l'Introduction et dans le chapitre des *Harmonies de la Rédemption*. Le traducteur a joint au texte quelques notes bibliographiques, quelques citations d'auteurs récents. On entrevoit où vont les préférences de celui-ci; mais on les devine plus qu'elles ne sont exprimées. Son silence même étonne en certains cas, quand, par exemple, il laisse passer des assertions comme celle-ci, page 73 : « Il peut y avoir eu des périodes, dans l'histoire de l'Église, où on a pu croire, en certains milieux, que la pureté, l'humilité et les autres grâces de l'Évangile pouvaient remplacer la franchise, la justice, la force de caractère et les autres vertus de l'ordre naturel »; comme celle-ci encore, page 193 : « que la théorie d'une rançon payée à Satan par la mort du Christ... avait prévalu dans l'Église pendant près de mille ans ». Çà et là, l'auteur semble avoir oublié de signer des notes qui doivent être de lui.

J.-V. Bainvel.

SCIENCES ET ARTS

L'Anthropologie de Maine de Biran, ou la Science de l'homme intérieur, *suivie de la Note de Maine de Biran de 1824 sur l'Idée d'existence* (*aperception immédiate*, édition Cousin), par Pierre Tisserand. Paris, Alcan, 1909, in-8 de xi-336+148 p. — Prix : 10 fr.

Ce volume contient en réalité deux thèses de doctorat, et une brève mention nous suffira pour la seconde, réimpression scrupuleu-

sement revisée d'une note assez étendue laissée manuscrite et inachevée par Maine de Biran à sa mort, en 1824, et publiée sans un soin suffisant par Cousin.

La première offre une indiscutable valeur, car nous n'avons de Maine de Biran (en qui Cousin saluait « le premier métaphysicien » de son temps) aucun ouvrage qui soit l'expression méthodique et complète de sa doctrine : tout au plus a-t-il indiqué en certains endroits les lignes essentielles de l'édifice philosophique qu'il se proposait de construire. Reprenant, à son point de vue, la célèbre distinction des trois ordres enseignée par Pascal, Biran considérait l'homme comme capable de trois modes d'activité : au degré le plus bas, la vie animale; au-dessus, la vie humaine proprement dite, et enfin, comme couronnement, la vie de l'esprit, qui nous élève à une sorte d'union constante avec Dieu. D'ailleurs, « chacune de ces vies est la manifestation d'une force propre : il n'y a pas de passage logique ou métaphysique de l'une à l'autre; on ne peut que constater leur existence, non l'expliquer » (p. 297). Pour connaître dans son originalité et sa pureté ce que Biran appelle « le fait primitif » (réalité psychologique, objet d'une aperception immédiate) « il faut — écrit M. Tisserand — pour ainsi dire, désobjectiver la conscience et la saisir dans son intimité : et, en ce sens, l'esprit de la philosophie de M. Bergson est tout à fait conforme aux tendances de la psychologie biranienne » (p. 26). Ici, ce qui domine tout, ce n'est pas, comme chez les cartésiens, l'idée de substance, c'est l'idée de *force* : la conscience s'identifie au sentiment de l'effort, c'est-à-dire de l'action personnelle. Nous sommes en présence d'un « dynamisme conscient et conséquent ».

Longtemps avant nos physiologistes contemporains, Biran avait approfondi la vie « inconsciente », pour lui synonyme de vie « organique » : il s'était préoccupé d'en décrire les éléments, les conditions et la nature. Mais ce qui l'intéressait tout particulièrement, c'est le développement de l'intuition intellectuelle, d'où toute science résulte. « La théorie biranienne de la vie réflexive a la beauté abstraite de la conception platonicienne et cartésienne du monde intelligible et soulève les mêmes difficultés ». L'homme nous apparaît ici essentiellement « libre dans ses pensées, quoique déterminé dans ses affections ».

Mais il peut s'élever plus haut encore. Son intelligence est capable du double concept de l'universel et de l'absolu, qui ne s'explique que par une faculté de croire, distincte de la faculté de connaître. Dans cette voie Biran est allé plus loin que les éclectiques ses contemporains: c'est qu'à ses yeux les croyances purement rationnelles ne suffisent pas pour dissiper le mystère qui nous enveloppe; aussi, désespérant de trouver Dieu par la voie du raisonnement, il l'a cherché au fond de lui-même, et son expérience personnelle de la vie l'a conduit

jusqu'à la religion où il voit une alliée bien plus qu'une ennemie de la philosophie. Cousin avait traité cette orientation nouvelle d' « inconséquence » ; M. Tisserand est moins sévère, mais dans un chapitre des plus piquants de son ouvrage (p. 210 et suiv.) il la rattache, autant qu'il est en lui, à des considérations physiologiques, ce qui nous vaut une analyse très pénétrante du tempérament de Biran. Que d'autres considérations, et d'un ordre très supérieur, aient dicté au philosophe cette évolution, c'est ce que son *Journal intime* met en pleine lumière : il a cédé avant tout au besoin de posséder un point d'appui et une suprême consolation dans un principe suprême de justice et de bonté. Pour rencontrer le vrai bonheur, il lui a paru que l'homme avait à sortir de lui-même, ce qui n'est possible que par l'aide d'En haut : l'œuvre ébauchée en nous par la volonté s'achève par l'action de la grâce. Et de sa plume émue est tombée une apologie vraiment admirable de la prière.

Jusqu'où Biran a-t-il poussé cette conversion? Ce point a été souvent discuté. « Il semble bien, écrit M. Tisserand (p. 287), qu'en vieillissant il se soit de plus en plus rendu compte de la nécessité d'un secours extérieur, et notamment des pratiques, pour déterminer en lui la vivacité de la foi et des sentiments religieux. » Un fait est certain : c'est qu'avant de mourir il reçut les derniers sacrements de l'Église.

Mais pour en revenir, avant de terminer, au philosophe, citons ce jugement de M. Tisserand dans sa *Conclusion* : « Aristote, Leibniz, Kant, tels sont les penseurs dont les doctrines se rapprochent le plus de celle de M. de Biran, si l'on considère les résultats auxquels elle aboutit. Si on en considère la méthode, M. de Biran procède de Descartes et des idéologues du XVIIIe siècle : néanmoins, il conserve son originalité... Que d'analyses délicates et fines, que de vues ingénieuses dans les études de psychologie qu'il nous a laissées ! » (p. 316 et 320).

C. Huit.

L'Éducation intellectuelle, morale et physique, par Herbert Spencer; trad. de l'anglais par Marcel Guymiot. Paris, Schleicher, 1908, petit in-8 de 265 p. — Prix : 2 fr.

Ce livre n'est pas nouveau, et, pour cette raison, n'a pas besoin d'être présenté longuement au lecteur. Le seul élément neuf, ici, c'est la traduction française, dont je ne suis pas à même de garantir l'exactitude, mais qui paraît bien faite, claire, facile à lire, pourvue de ces qualités qui gardent à un livre traduit la meilleure part de son intérêt. Quant au fond, les œuvres du philosophe anglais étant depuis longtemps connues de tous ceux qui sont un peu familiers avec les questions de philosophie et de pédagogie, il me semble un peu tard pour parler en détail de cet ouvrage presque cinquantenaire. Le phi-

losophe évolutionniste y étudie la façon dont l'éducation doit répondre aux besoins nés aux divers stades de l'évolution humaine. Comment traiter le corps? Comment traiter l'esprit? Comment faut-il diriger ses affaires? Comment faut-il élever sa famille? Comment faut-il se conduire en citoyen? De quelle façon utiliser les diverses sources de bonheur qui nous sont offertes par la nature? Comment faut-il employer toutes nos facultés pour notre plus grand avantage et pour celui des autres? Comment, en un mot, vivre d'une vie complète? Tel est le but de l'éducation, et l'on voit que la tâche n'est pas petite et qu'il ne serait pas trop de toute une vie pour faire l'éducation d'un homme complet. C'est peut-être rationnel, nous croyons que ce n'est guère raisonnable, et que toute cette pédagogie n'arrivera pas à former seulement un bon maître d'école. Bien entendu, les préoccupations chrétiennes n'ont aucune place dans le volume de Herbert Spencer. Pour ces raisons, on peut admirer, peut-être, l'ingéniosité du philosophe et du théoricien de l'éducation, mais on ne voit pas quel profit sérieux on peut tirer d'un livre dénué de tout caractère pratique, et qui ne m'apparaît que comme une simple méthode de dressage, contestable en plus d'un point, de l'animal humain. L'âme humaine a des besoins que Herbert Spencer n'a même pas soupçonnés, et c'est pourquoi son étude ne me semble guère avoir qu'une valeur de curiosité. Valait-il vraiment la peine de la traduire? J'en doute un peu, et les maîtres chrétiens, tout au moins, puisque c'est à eux surtout que je m'adresse, seront certainement de mon avis.

ÉDOUARD PONTAL.

Ketteler, par GEORGES GOYAU. (Collection *La Pensée chrétienne*). Paris, Bloud, 1907, in-16 de XLVIII-290 p. — Prix : 3 fr. 50.

Elles sont encore bien actuelles et elles peuvent encore apporter de la lumière à bien des esprits ces pages du célèbre évêque de Mayence, qui mourut en 1877, âgé de soixante-seize ans. Elles ont été choisies par l'homme de France, et je crois bien du monde entier, qui connaît le mieux l'Allemagne religieuse du XIXe siècle, M. Georges Goyau. Sa Préface, pénétrante et brillante, où l'érudition se fait aisée et lumineuse, doit être lue d'un bout à l'autre. Le corps de l'ouvrage se décompose en cinq parties. Dans *l'Église et les Temps nouveaux* se révèle un esprit très ouvert, certes, aux besoins du présent, mais qui ne rompt nullement avec la tradition, qui ne professe point à l'égard du passé un arrogant dédain, qui dégage et retient les idées toujours fécondes des formes qu'elles ont pu répéter et qui, parfois, ne subsistent plus que vides et mortes. — Dans *l'Église et les diverses variétés d'absolutisme*, Mgr de Ketteler se montre foncièrement libéral, au noble sens du mot, et il dévoile tout ce qu'il y a d'hypocrisie dans le

prétendu libéralisme de ceux qui refusent à l'Église la liberté d'administrer elle-même ses propres affaires sans autre sujétion que celle des lois générales. — *L'Église et le Droit de propriété*, c'est la réfutation du communisme d'une part, et, d'autre part, du droit de propriété, absolu jusqu'à l'abus, indépendant de la loi divine; c'est la défense de la charité libre, l'obligation légale de l'assistance n'étant admise que pour les cas d'*extrema necessitas*. On remarquera dans ces pages, écrites vers 1848, une défiance contre les interventions législatives que perdra plus tard l'évêque de Mayence. — La quatrième partie, la plus développée, a pour titre : *L'Église et la Question ouvrière*. Sous le nom de libéralisme Ketteler y refute un individualisme doctrinaire et destructeur de tous les groupements naturels, famille, corporation, patrie. Certaines pages exposent les espérances qu'il fonda, quelque temps, sur les sociétés coopératives de production, et les ouvertures qu'il fit à Lassalle pour les développer sans avoir recours aux fonds de l'État. Il oppose à la loi d'airain des salaires, affirmée avec trop d'assurance et trop de rigueur, l'association professionnelle pénétrée d'esprit chrétien. — Dans la cinquième partie : *Politique sociale*, on trouvera un programme proposé au centre allemand en 1873 et les dernières pages de Ketteler distinguant, dans les revendications socialistes, ce qui peut être accepté, ce qui doit être rejeté par les catholiques.

BARON J. ANGOT DES ROTOURS.

Ma Vocation sociale. *Souvenirs de la fondation de l'Œuvre des cercles catholiques d'ouvriers* (1871-1875), par le comte ALBERT DE MUN. Paris, Lethielleux, s. d., petit in-8 de 324 p. — Prix : 4 fr.

Ce volume reporte à des années qui se font lointaines, non seulement par la chronologie, mais par tous les changements survenus depuis. Quelle belle montée de vie, au sortir des tragiques épreuves de la guerre étrangère et de la Commune, quels beaux espoirs de régénération sociale et chrétienne ! De cette période si attachante, *l'Œuvre des cercles catholiques d'ouvriers* fut l'une des floraisons les plus caractéristiques. Et nul, certes, ne pouvait, mieux que le comte Albert de Mun, raconter comment elle est née et s'est épanouie. Il se plaît à indiquer ce qu'elle doit à tel livre d'Émile Keller, à l'initiation, pendant de longs mois de captivité, au mouvement catholique allemand dont Mgr de Ketteler fut l'un des chefs, aux admirables chrétiens rencontrés dans le cercle Montparnasse, à Lucien Brun et à Léon Gautier, à Léon Harmel ralliant, en quelque sorte, l'armée mobilisée au pèlerinage de Liesse, en août 1873, et tournant les sollicitudes vers les ouvriers de la grande industrie. Mais le lecteur sentira combien l'œuvre dut surtout à l'éloquent et vaillant officier de cavalerie qui en fut l'âme, avec son frère Robert

et avec le capitaine de la Tour du Pin. Il sentira de même ce que cette entreprise, aux ambitions très hardies et très vastes, à l'allure très militaire, avait d'entraînant et de superbe, ce qui en elle pouvait heurter certaines prudences et certaines habitudes, ce qu'elle jetait, même en d'autres sillons que le sien propre, de semences fécondes, dont beaucoup ont germé et grandi... Et ce livre charmant, qui garde et qui communique comme un souffle vivifiant de jeunesse, demeurera un document historique de premier ordre pour qui voudra étudier comment réagirent, d'abord, sous le coup des terribles chocs de 1870-1871, la société et l'âme françaises.

BARON J. ANGOT DES ROTOURS.

ΣΩΖΕΙΝ ΤΑ ΦΑΙΝΟΜΕΝΑ. Essai sur la notion de théorie physique de Platon à Galilée, par PIERRE DUHEM. Paris, Hermann, 1909, gr. in-8 de 144 p. — Prix : 5 fr.

Σώζειν τὰ φαινόμενα, sauver les phénomènes, autrement dit les apparences, tel était le but que, dans l'antiquité, au moyen âge et aux débuts de la Renaissance, se proposaient avant tout les savants en matière de sciences physiques, lesquelles se réduisaient à peu près à l'astronomie, ce que nous appelons aujourd'hui la physique ne se distinguant point alors de la métaphysique. Or, trouver des hypothèses expliquant les mouvements des astres et permettant de les calculer, sans se préoccuper de leur réalité ou même de leur vraisemblance, mais dans un but purement abstrait et théorique, cela suffisait à des géomètres comme Hipparque ou Ptolémée, pour ne nommer que les plus célèbres. Des philosophes, comme Platon ou Aristote et leurs successeurs, cherchaient à se rapprocher de la réalité, mais par d'autres voies, et en recourant à des considérations où se retrouvait la séparation étanche que l'on admettait entre la physique terrestre et celle des astres.

Tout le travail de M. Duhem consiste à exposer ces deux tendances chez les Grecs, les Juifs, les Arabes, les scolastiques et de Copernic à Galilée. Osiander, dans sa préface au magistral traité *De revolutionibus orbium caelestium* du chanoine de Frauenburg; Bellarmin, dans sa lettre à Foscarini, dont Galilée eut connaissance; le pape Urbain VIII, dans ses bienveillants conseils à l'astronome de Florence, étaient dans le vrai, selon M. Duhem, à l'encontre de Kepler et de Galilée, en persistant à considérer le système copernicien, au point de vue d'une spéculation abstraite, plus favorable que les autres à donner une explication théorique des phénomènes, à sauver les apparences, σώζειν τὰ φαινόμενα. — D'autre part, Kepler et Galilée ont contribué à montrer, à l'encontre des errements antérieurs, l'unité

des lois qui régissent la création sublunaire aussi bien que celle des astres : croyant renouveler Aristote, ils préparaient Newton.

Cette analyse, écourtée et incomplète, ne donne qu'un faible aperçu du prodigieux travail de science, d'érudition en même temps que d'humanisme condensés dans cette brochure. Elle eût mérité, au surplus, une disposition typographique meilleure, se réalisant en un volume plus dense sous un format moindre, avec intervalles de blancs entre les chapitres : quelques subdivisions de ces derniers eussent rendu plus facile la lecture de cette très savante dissertation.

C. DE KIRWAN.

LITTÉRATURE

Introduction to Early Welsh, by the late JOHN STRACHAN. Manchester, Sherratt and Hughes, 1909, in-8 de XVI-294 p.

Le titre indique déjà que l'on a ici l'œuvre posthume de M. Strachan « Professor of Greek and Lecturer in Celtic in the University of Manchester », double titre qui indique la double compétence du regretté philologue. Après avoir, par des études minutieuses, affirmé sa maîtrise dans la grammaire irlandaise, M. Strachan voulut s'annexer la grammaire galloise, et il avait fait un cours sur ce sujet à l'Université de Manchester pendant les deux années scolaires qui précédèrent sa mort (octobre 1907). On a jugé utile de publier le manuscrit de ces leçons, mais la critique ne doit pas oublier que l'auteur n'a pas vécu pour mettre la dernière main à son œuvre, et pour la faire profiter d'une plus longue expérience de cet enseignement.

Tel qu'il est pourtant, cet ouvrage remplit une lacune de la philologie celtique, car il permet d'aborder, dans l'ensemble et dans le détail, l'étude des textes gallois du moyen âge, ce qu'on appelle le gallois-moyen. Il est limité dans son cadre ; ce n'est pas l'histoire ancienne de la langue ni sa transformation récente : c'est le tableau de ce qu'elle a été du XIe au XVe siècle, telle qu'on la connaît par les textes de cette période. L'ouvrage se compose donc de deux parties, une grammaire et une chrestomathie avec glossaire. La grammaire, venant d'un grammairien de profession, est une œuvre de grande précision; mais le lecteur ne doit pas s'attendre à y trouver une extrême facilité d'abord : une certaine expérience grammaticale est supposée chez ceux qui étudieront le gallois avec ce livre pour guide; la syntaxe est présentée avec la morphologie (ou théorie des formes), comme cela est à sa place dans un enseignement oral : l'auteur, grammairien et helléniste, se laisse aller à l'emploi d'expressions pédantesques comme *apodosis*. Je note aussi qu'il n'eût

été que stricte justice de nommer feu Evander Evans comme auteur des articles de l'*Archaeologia Cambrensis* cités p. 83. *Cuique suum* ! Pour l'enseignement du gallois dans les cours d'Université, la grammaire de M. Strachan dispense à peu près de recourir à la *Grammatica celtica* de Zeuss, d'autant plus que lorsqu'on emploie cette dernière, il faut la compléter et la corriger par les travaux postérieurs. Mais plus encore que par sa section grammaticale, l'ouvrage de M. Strachan rendra service par la chrestomathie. Pour aborder l'étude du gallois du moyen âge, on n'avait jusqu'ici que l'édition de Peredur, publiée en 1887 à Leipzig par M. Kuno Meyer, texte de dimension restreinte. La chrestomathie de M. Strachan comprend : le roi Lear et ses filles, l'histoire d'Arthur, un autre texte légendaire, un texte de loi et plusieurs poésies, le tout accompagné d'un glossaire. Et comme la grammaire technique est suivie d'un index détaillé, il est aisé, par l'étude combinée des textes et de la grammaire, de mener à bonne fin un apprentissage jusqu'ici difficile.

Quoique le titre de ce livre porte seulement le nom de feu Strachan, il convient d'y joindre celui de son ami, collègue et confrère, M. Kuno Meyer, qui a revu l'ouvrage laissé en manuscrit, l'a retouché et complété et l'a mis en état de voir le jour, car le rôle bénévole d'éditeur d'une œuvre posthume a des difficultés que le public ne voit pas, et c'est chose aussi laborieuse que délicate. H. Gaidoz.

Flore populaire, ou Histoire naturelle des plantes dans leurs rapports avec la linguistique et le folklore. par Eugène Rolland. T. V et t. VI. Paris, chez l'auteur, 5 rue des Chantiers, 1904-1906, 2 vol. in-8 de 416 et 307 p. — Prix : 8 et 7 fr.

M. Eugène Rolland a terminé ce grand travail — je dis terminé, puisque le tome VII, formant supplément aux six premiers, est lui aussi paru, — qui est la plus considérable contribution qu'on ait donnée jusqu'à ce jour à la connaissance des rapports de l'homme et des plantes. L'intérêt qui s'attache à ces deux volumes n'est pas moins grand que celui que présentaient les autres. Il suffit de dire que le tome V est uniquement consacré aux Rosacées, pour qu'on devine quelle riche moisson a pu récolter l'auteur avec des végétaux qui, par la beauté de leurs fleurs ou la saveur de leurs fruits, jouent un si grand rôle dans la vie de l'homme. Il est certain que l'Églantier, le Poirier, le Cerisier, etc. devaient présenter à l'auteur une mine infinie de formes dialectales, de traditions, de coutumes singulières, de jeux et de superstitions qu'il a su mettre en valeur. Le tome VI, qui contient, entre autres familles, celles des Cucurbitacées, des Grossulariées, les Ombellifères avec le Persil et la Ciguë, les Loranthées,

avec le Gui, les Sambucées, avec le Sureau, n'offre pas un moindre intérêt. Au surplus, le champ était si vaste que M. Rolland a dû parfois renvoyer le lecteur aux rares monographies qui ont déjà été faites de certaines espèces au point de vue du folklore. De tels renvois bibliographiques augmentent encore la valeur de l'immense répertoire linguistique qu'est la *Flore populaire*. Et voilà complétée cette encyclopédie des relations de l'homme avec les êtres au milieu desquels il vit et dont il vit, que M. Rolland avait commencée avec sa *Faune*.

D.

Théâtre d'Oscar Wilde. I. *Les Drames*, avec une étude sur Oscar Wilde par Albert Savine. Paris, Stock, 1909, In-18 de 250 p. — Prix : 3 fr. 50.

Imprimés en Amérique, à un très petit nombre d'exemplaires, en 1882 et 1883, les deux drames d'Oscar Wilde que traduit aujourd'hui M. Savine sont fort peu connus, même dans les pays de langue anglaise. Le premier, *Véra*, repose sur une donnée bien invraisemblable (un tsarévitch nihiliste), et, sans souci des dates ni de l'histoire, nous fait voir des nihilistes en 1800, c'est-à-dire soixante ans avant que le nom même de cette secte eût été inventé par Tourguénef : inutile de dire qu'ils ont partout le beau rôle. L'action est rapide et bien menée, les personnages nettement quoique un peu sommairement dessinés, et le dialogue montre déjà ces qualités par où vaut surtout le théâtre de Wilde. Avec ses conventions et ses violences, la pièce produirait sans doute de l'effet à la scène. Dans *la Duchesse de Padoue*, qui est le second drame, l'imitation d'autres pièces et surtout de *Lorenzaccio* paraît évidente. Duc tyrannique et chargé de crimes, jeune conspirateur qui le sert pour l'assassiner et venger ainsi son père, duchesse belle et malheureuse, amour réciproque du conspirateur et de la duchesse, dialogues lyriques entre eux, voilà qui constitue un drame romantique suivant la formule et dans le cadre ordinaires. Ce qui est encore romantique, ce sont les sautes brusques de sentiment et les revirements mal expliqués qui amènent le jeune homme à renoncer à sa vengeance, la duchesse à poignarder son mari. Après diverses péripéties assez étranges, poignard et poison terminent congrûment par un double suicide ce mélodrame assez habilement fait, malgré des longueurs et les défauts d'une poétique surannée. La traduction de M. Savine se lit facilement et doit être fidèle ; pour en juger convenablement, il faudrait avoir sous les yeux les textes originaux, qu'on a peine à rencontrer. On cherche vainement dans le volume l'étude annoncée sur l'auteur ; cette étude se trouvera, paraît-il, en tête du tome II.

A. Barbeau.

Vingt années de rectorat. *Discours de rentrée et annexes*, par Mgr Baunard. Paris, Poussielgue, 1909, in-8 de XI-568 p.— Prix : 5 fr.

Par une excellente idée, Mgr Baunard, qui a été longtemps le recteur admirable de l'admirable Université de Lille, recueille ses discours et en forme un bouquet. C'est écrire l'histoire même de ces glorieuses Facultés libres et par la plume de celui qui a contribué le mieux à leur prospérité et à leur honneur. Professeurs, élèves, amis retrouveront là la trame de leurs annales domestiques et aimeront à en garder le vivant souvenir. Mais ce livre peut et doit avoir une portée plus étendue, il devient un monument catholique et national, qui intéresse l'enseignement libre tout entier.

Nous n'entrerons pas dans le détail des faits qu'il retrace et auxquels il se refère; il commence à la séance d'installation du nouveau recteur à l'automne de 1887, il prend fin à sa démission, à sa retraite, à son « remerciement » d'adieu le 25 octobre 1908. La composition du volume comporte pour chaque « année académique » le discours de rentrée, en « Annexes », l'allocution annuelle du recteur aux jeunes étudiants, les notices, paroles,articles relatifs aux événements retracés dans le rapport de la séance solennelle.

Au cours de ces vingt ans, Mgr Baunard a abordé bien des sujets de première importance et qui, chaque année, présentaient un intérêt spécial d'actualité; ainsi : l'Audience pontificale accordée à l'Université de Lille par Léon XIII en 1889; les Universités régionales, travail de l'idée religieuse (1891); l'Éducation aux Facultés (1894); les fonctions de l'Université (1897); les deux Frances (1900); l'Apostolat; les Expulsions (1903); L'Année funèbre de 1905; le Trentenaire de l'Université (1906); l'Encyclique *Pascendi* (1907). — Les allocutions plus intimes ont généralement trait aux œuvres charitables spéciales des étudiants : la Maternité Sainte-Anne, l'Hôpital des enfants, l'Asile des incurables, la Section des sciences morales, l'École des hautes études industrielles (1895), l'Enseignement supérieur des jeunes filles, le Pèlerinage eucharistique, le Congrès des jurisconsultes catholiques (1900), le Cercle des étudiants, le Médecin chrétien, le Carmel et l'Université, etc... Ces pages présentent tous les événements qui ont impressionné la vie intérieure et extérieure du grand établissement confié à la haute sagesse de Mgr Baunard; elles renferment aussi un Nécrologe des hommes éminents qui, pendant vingt ans, lui appartenant, ont disparu : M. Henri Bernard, M. Kolb Bernard, Mgr Thibaudier, le comte de Caulaincourt , le baron Raoul des Rotours, M. Philibert Vrau, M. de Margerie, le marquis de Vareilles, le comte de Nicolaÿ, M. Camille Féron-Vrau, etc. — On devine l'importance que ces notices éloquentes peuvent atteindre et combien elles resteront précieuses.

Mgr Baunard y a voulu déployer toute la reconnaissance de son cœur, toute l'affection de son esprit. Ce genre littéraire convenait à celui qui est l'un des premiers biographes catholiques du XIXe siècle ; en élevant un monument aux autres, l'éminent recteur a apporté, et placé et taillé les pierres qui serviront plus tard à la glorification de son œuvre, de son propre labeur et de sa mémoire respectée. G.

HISTOIRE

The Maid of France, being the story of the life and death of Jeanne d'Arc, by ANDREW LANG. London, Longmans, Green and Co., 1908, in-8 de XVI-379 p., avec portraits et cartes. — Prix : 15 fr. 65.

Jeanne d'Arc d'après M. Anatole France, par J. BRICOUT. Paris, Lethielleux, 1909, in-12 de 128 p. — Prix : 0 fr. 60.

Les Reliques de Jehanne d'Arc. Ses Lettres, par le comte C. DE MALEISSYE. Paris, Bloud, 1909, in-8 de 88 p., avec figures et fac-similés. — Prix : 2 fr.

Aux Jeunes Filles de France. Les Amies de Jeanne d'Arc, par V.-D. ARTAUD. Paris, Beauchesne, 1909, in-12 de VIII-297 p. — Prix : 2 fr. 50.

La Bienheureuse Jeanne d'Arc. Ses Vertus, d'après le témoignage des contemporains, par le P. MARIE-BERNARD. 3e éd. Paris, Poussielgue, 1909, in-32 de 64 p., avec figures. — Prix : 0 fr. 20.

Le nombre chaque jour croissant des publications nouvelles oblige le *Polybiblion* à ne rendre compte que de celles qui lui sont directement adressées : il peut à peine y suffire. Cette règle pourtant souffre quelques exceptions, parce qu'il y a des cas vraiment exceptionnels. Nous croyons devoir comptér parmi ceux-ci l'ouvrage de M. Andrew Lang : *La Vierge de France, histoire de la vie et de la mort de Jeanne d'Arc*, qui est venu entre nos mains au titre d'un autre recueil. Encore nous bornerons-nous à en signaler à nos lecteurs en peu de mots l'existence et l'importance. Par lui-même, c'est un des écrits sur l'héroïque vierge dont, au point de vue critique, il y a lieu de tenir compte. C'est, de plus, un éclatant témoignage de l'état actuel de l'opinion anglaise sur Jeanne d'Arc et un complément merveilleux de son triomphe. Le savant et vaillant auteur, qui s'est désormais acquis des deux côtés de la Manche un renom durable, a peut-être pris trop au sérieux la bruyante et vaine tentative de l'académicien sceptique, qui a cru, l'an dernier, ensevelir la gloire de Jeanne sous l'épaisseur de deux volumes, peu dignes même de son talent d'écrivain, et qu'il faut, malgré leur cadre bibliographique, renvoyer, sauf l'agrément qui leur manque, à la littérature de *l'Ile des Pingouins*. M. Lang s'est attaché d'une façon toute particulière à en réfuter les assertions et à faire ressortir le vide audacieux des preuves et le trompe-l'œil des

notes et renvois. Sa démonstration à cet égard est décisive et confirme l'étincelante exécution de ce même ouvrage, méprise énorme d'un homme d'esprit qu'aveugle sa passion sectaire, par M. Frantz Funck-Brentano dans la *Revue hebdomadaire* (4 juillet 1908), un petit chef-d'œuvre de verve scientifique et d'ironie vengeresse. Signalons sur le même sujet, puisque l'occasion s'en offre à nous, un récent et très bon article du P. Ayroles dans les *Études* (20 avril 1909). Il en résulte entre autres choses que l'écrivain académique, fils de Voltaire et de Renan, s'il sait le français, ignore terriblement le latin.

— Un prêtre très distingué, M. J. Bricout, directeur de la *Revue du clergé français*, a pris part, lui aussi, à la juste mais parfois un peu naïve levée de boucliers pour la défense de Jeanne d'Arc contre son prétentieux et subtil agresseur. Sous ce titre : *Jeanne d'Arc d'après M. Anatole France*, il nous donne aujourd'hui le texte français d'une étude publiée par lui dans un excellent recueil d'outre-mer, *The Catholic World*, de New York. Elle est divisée en trois chapitres : I. L'Église et Jeanne d'Arc. II. Examen critique des documents. III. Une Caricature de la Pucelle. En lisant ce travail avec le soin qu'il mérite, nous avons, pleinement d'accord avec l'auteur sur l'ensemble, regretté de ne pas toujours partager tout à fait son avis sur tel ou tel point particulier, par exemple sur l'usage qu'il convient de faire du *Procès de condamnation*, dont, selon nous, il rabaisse trop la valeur historique, et sur la célèbre *fiction de l'Ange*. Nous avons remarqué ses utiles observations sur la valeur doctrinale des procès de canonisation (p. 42 et suiv.) et sur la liberté laissée par l'Église en pareille matière à la critique catholique. Nous avons approuvé la loyauté, la courtoisie de M. Bricout dans la discussion et jugé même cette dernière un peu excessive. Il s'est, croyons-nous, fort exagéré le « bruyant succès de librairie » obtenu, dit-il, par son adversaire, et aussi ses qualités littéraires, du moins dans le cas présent. « Quel artiste que M. France ! » s'écrie-t-il (p. 18), entraîné par une opinion, par une mode quelque peu banale et conventionnelle. Artiste ailleurs, nous le voulons bien, mais pas ici. Qu'est-ce, en effet, qu'un peintre qui aboutit, comme le note M. Bricout lui-même en très justes termes, à faire du portrait de Jeanne d'Arc une caricature?

— C'est avec raison que M. le comte C. de Maleissye, l'un des membres de la descendance authentique de la famille de Jeanne, considère comme des reliques de la Bienheureuse, les seules que nous possédions, les lettres originales, revêtues de sa signature, qui sont venues jusqu'à nous. L'une d'elles est conservée aux archives de la ville de Riom. Deux autres sont le joyau des archives familiales de M. le marquis de Maleissye, chef actuel de la branche à laquelle appartient l'auteur de l'intéressante et utile publication intitulée : *Les Reliques*

de Jehanne d'Arc. Ses Lettres, qu'illustrent plusieurs fac-similés de ces documents précieux. Si le zèle de l'auteur trahit quelque inexpérience, il n'en est pas moins digne d'éloges. Ses observations sur la souscription de l'héroïque vierge sont judicieuses et méritent l'attention de la critique, bien qu'on ne puisse lui accorder que, dès son enfance, Jeanne avait « appris au moins à former sa signature » (p. 13). C'est une très juste remarque de M. de Maleissye (p. 55), que, « dans toutes ses lettres, on retrouve un esprit vif, alerte, telle que *Jehanne* s'est montrée devant la commission de Poitiers et telle qu'elle fut à Rouen devant ses juges. Elle va droit au but, sans exagération, d'une manière très personnelle et avec une finesse qui souvent étonne. » Nous n'aimons pas l'archaïsme *Jehanne* qu'un certain nombre de personnes essaient de mettre en faveur. Il est prétentieux et inutile.

— La béatification de Jeanne d'Arc va certainement redoubler la production, commencée déjà depuis quelque temps, de livres d'édification destinés à répandre l'exemple et l'imitation de ses vertus. Aussi nous proposons-nous de réserver désormais, à moins que l'histoire proprement dite n'y tienne une place notable, l'examen et l'appréciation des publications de ce genre à la compétence si distinguée de notre collaborateur spécial pour les ouvrages d'instruction chrétienne et de piété. Nous sommes heureux toutefois (l'histoire d'ailleurs y est fréquemment citée et invoquée) de signaler et de recommander à nos lecteurs l'excellent volume de M. l'abbé Artaud, curé de Beaune-la-Rolande, au diocèse d'Orléans : *Aux Jeunes filles de France. Les Amies de Jeanne d'Arc.* Recueil de conférences prêchées par l'auteur au patronage de jeunes filles de sa paroisse, il fait le plus grand honneur à la solidité d'esprit, au zèle éclairé, à l'instruction étendue, au sens pratique, au goût littéraire de M. l'abbé Artaud. Saint François de Sales, dont visiblement le docte et judicieux curé est un fervent disciple, aurait applaudi à cet ouvrage. Nos éloges sont impartiaux et tout spontanés, car M. le curé de Beaune-la-Rolande ne nous est connu que par son livre. Mais nous sommes convaincu qu'il y en a peu de meilleurs, même d'aussi bons et utiles en ce genre. Lecteurs et lectrices du *Polybiblion* feront œuvre méritoire en contribuant à son succès et à sa diffusion.

— C'est un élégant et gracieux « souvenir de béatification » que la plaquette, abondamment et richement illustrée, qu'offre au public ami de Jeanne un religieux exilé, le P. Marie-Bernard, sous ce titre : *La Bienheureuse Jeanne d'Arc. Ses vertus.* L'auteur y passe en revue, avec talent et avec onction, « la piété de Jeanne d'Arc; sa dévotion envers la Très Sainte Vierge; son obéissance; son horreur du blasphème; son humilité; son amour pour Jésus-Eucharistie; sa pureté; sa charité pour les pauvres et les affligés; sa foi chrétienne; son

courage; sa patience... Ce sera, dit-il, le faible hommage d'un frère-mineur capucin, se rappelant que si la Bienheureuse Jeanne d'Arc ne revêtit peut-être jamais l'habit du tiers-ordre, elle eut du moins souvent recours au ministère des enfants de saint François d'Assise et se plut à prier dans leurs pauvres églises. » M. S.

Marie-Louise et la Cour d'Autriche entre les deux abdications (1814-1815), par le baron DE MENNEVAL. Paris, Émile-Paul, 1909, in-8 de XIII-422 p., avec 2 portraits. — Prix : 5 fr.

Le nom de M. de Menneval, secrétaire du portefeuille de l'Empereur, se rattache étroitement aux choses intimes du premier Empire. Il a laissé des *Mémoires*, publiés il y a une quinzaine d'années, je crois; ils offrent un intérêt particulier et comptent parmi les bons documents de l'époque. C'est avec eux, et aussi avec divers papiers de famille, que le petit-fils de ce serviteur fidèle de Napoléon vient aujourd'hui retracer l'existence de Marie-Louise depuis son retour à la Cour d'Autriche (avril 1814) jusqu'au mois de juin 1815, que le congrès de Vienne lui concéda le duché de Parme. Il est si vrai même que l'usage de ces documents personnels fixe le dessein de M. de Menneval, qu'il arrête son récit à l'heure précise où son grand-père quitte à Vienne l'ex-impératrice (auprès de qui Napoléon l'avait placé) pour revenir en France au moment des Cent Jours (mai 1815). L'auteur a eu l'intention évidente de défendre la mémoire de son grand-père qu'il estime calomniée par les ouvrages de M. Frédéric Masson, dont il accuse la « partialité » peu dissimulée, les jugements passionnés et souvent injustes. Sa détermination semble avoir été prise surtout depuis la publication assez récente (en 1908) des « Souvenirs » du baron Fain, autre secrétaire de l'Empereur; ce livre était fort intéressant, rempli de détails curieux, topiques, d'apparence réservés et probants; M. de Menneval considère Fain comme coupable d'ingratitude, en certains passages, pour son ancien collègue Menneval, et afin de rectifier ces appréciations, de mettre le lecteur à même de les examiner à son tour, il proteste dans un Avant-propos assez vif et il écrit l'histoire du rôle de son aïeul auprès de Marie-Louise en 1814 et 1815.

Il nous montre donc la fille de l'empereur d'Autriche jouant le rôle auquel la condamne la politique paternelle; il garde toutes ses sévérités pour le prince de Metternich, qui tient les fils de l'intrigue et pour le fameux général Neipperg, qui s'en fait le complaisant instrument. M. de Menneval — le grand-père — représente auprès de Marie-Louise l'esprit français et les principes d'honneur que sa souveraine oublie si complètement, si promptement. Tous les détails de cette « Cour » en miniature sont tristement curieux. Ils étaient connus et ce récit nouveau n'y ajoute point grand'chose. Une

correspondance de M. de Menneval avec Mme de Menneval restée en France en fournit les meilleurs éléments.

M. le baron de Menneval aurait pu, aurait dû donner à son étude une forme plus historique, éviter des répétitions, écarter des inutilités, serrer davantage son récit, l'accompagner de notes sérieuses et de références précises; ces avantages extérieurs, bien nécessaires, manquent absolument. Il s'appuie aussi avec une complaisance trop confiante sur des « auteurs » qui ne sont point, par malheur, des autorités : passe pour les *Mémoires de la générale Durand*, qu'il cite très volontiers, encore qu'ils n'offrent qu'une valeur relative; mais prendre pour guide l'indigeste-travail de Vaulabelle (le nombre des volumes ne fait point qu'ils ne demeurent un pamphlet démodé), c'est s'abuser, comme aussi d'attacher beaucoup d'importance aux multiples petits livres de feu M. le baron Imbert de Saint-Arnaud. Il semble que l'auteur, en reprenant les rapports connus de Marie-Louise avec la Cour de Vienne, avait entre les mains, par ses propres papiers de famille, mieux que ces écrivains sans crédit; les meilleures pages de son propre livre sont les citations qu'il nous donne des lettres de son grand-père. On rencontre ainsi des traits fort curieux relatifs à la reine d'Angleterre Caroline de Brunswick (p. 152) et un passage très touchant sur l'infortuné petit Roi de Rome (p. 386). G.

Souvenirs d'un Parisien, par Henri Boucher. 2e série (1853-1862). Paris, Perrin, 1909, in-16 de 495 p., avec une photogr. — Prix : 3 fr. 50.

On aimerait que le titre de ce livre fût légèrement modifié pour être plus exact; ce seraient, par exemple, les impressions d'un bourgeois, de Paris ou d'ailleurs, qui raisonne facilement sans rien dire de bien nouveau, les réminiscences d'un esprit cultivé assez libre, d'un fonctionnaire du second Empire qui n'aime pas l'Empereur, d'un bureaucrate qui se grise de littérature, d'un brave citadin qui se plaît à être discrètement de l'opposition.

On trouvera çà et là quelques pensées heureuses en style lapidaire; quelques portraits dont les coups de crayon ne manquent pas de profondeur et de relief ; ainsi : la physionomie craintive, le regard terne, la tournure « d'homme à prétention » de Napoléon III (p. 249) sont bien rendus; — les funérailles aux Invalides du maréchal Saint-Arnaud (p. 99) semblent peut-être le tableau le plus saisissant qui nous soit donné; — les façons théâtrales du maréchal Canrobert aux obsèques de l'amiral Bruat (p. 202); la démarche de Rossini sur le boulevard (p. 253); la rentrée des troupes de Crimée, le 2 mars 1856 (p. 238); une amusante séance de l'Institut (p. 280). Les belles-lettres enthousiasmant notre « Parisien », il admire, un peu trop, les

théories humanitaires du *Tailleur de pierres de Saint-Point* (p. 148); pour Victor Hugo, il est feu et flammes. Toutefois, il sait dire des choses justes des *Châtiments* (p. 48), chef-d'œuvre « où tous les instruments ont prêté leur concours: de l'orgue au chapeau-chinois, du hautbois au clairon ». Il attend avec une émotion frémissante l'apparition des *Contemplations*, en 1856, et sa déception mal déguisée lui fait avouer qu'il ne peut suivre ces calembredaines ni relire ces vers incompréhensibles (p. 266). Il donne de jolis croquis de Jules Janin dans son chalet d'Auteuil (354-412), d'Auguste de Chatillon, poète dont il s'éprend tout à coup et qui aussi lui apporte certaines déceptions (p. 273); il dit nettement son avis sur *Madame Bovary*, « exécrable roman », sur la peinture « agressive » de Puvis de Chavannes, etc. Il garde à ses amis un culte très honorable, et il y a un certain Vuillemot, brave officier tué en Crimée, qui revient à chaque instant pour lui inspirer de nobles pensées.

Malgré tout cela, l'ensemble demeure terne, froid, et, tranchons le mot, ennuyeux; un lien eût été utile entre ces réflexions diverses et eût donné un attrait biographique à ces remarques jetées sans suite. Mais il n'y a pas une note, pas une explication, pas un éclaircissement; c'est publier un livre avec trop de sans-façon et faire que le lecteur ne peut prendre intérêt à des choses que ne savent pas lui rendre intéressantes ceux qui les lui apportent avec cette désinvolture assez peu adroite. G.

Souvenirs de l'Assemblée nationale (1871-1875), par Paul Bosq. Paris, Plon-Nourrit, 1908, in-8 de 341 p. — Prix : 7 fr. 50.

Une piquante série de portraits et d'anecdotes avec beaucoup d'esprit et de bon sens comme fil conducteur, tel est cet intéressant volume qui mérite de figurer à côté de ceux, dont le nombre s'accroît chaque jour, qui retracent l'histoire de la fondation de la troisième République. Il ne fait double emploi avec aucun, parce que son auteur n'a pas la prétention d'écrire l'histoire, encore moins de tirer des faits qu'il rencontre des conclusions politiques. M. Bosq est un journaliste qui se délasse du compte rendu des travaux parlementaires en racontant comment il les a vus s'accomplir; un Parisien qui, même dans les circonstances les plus sérieuses, ne manque jamais d'apercevoir les à-côtés ridicules ou plaisants des séances auxquelles il assiste; un philosophe qui ne croit guère aux vertus héroïques, mais ne croit pas plus facilement aux grands crimes ; et peut-être s'approche-t-il plus près que d'autres de la vérité historique si difficile à établir et tour à tour obscurcie par les passions mal éteintes, quand il s'agit d'événements récents, et par les ombres de l'éloignement, s'il s'agit d'événements anciens.

Mais M. Bosq a droit aussi à un éloge plus sérieux. S'il n'a pas eu la prétention d'écrire un livre d'histoire, au sens grave et élevé du mot, le lecteur avisé s'apercevra vite qu'il aurait pu le faire, et avec le plus grand intérêt. Dans les anecdotes qu'il raconte et dans les portraits, souvent un peu poussés à la charge, qu'il trace, règne, d'un bout à l'autre, la finesse la plus délicate et il n'est pas rare qu'un trait de lumière éclaire une situation politique et illumine l'obscurité d'une négociation. Certaines légendes en pâtiront; mais ceux qui cherchent avec passion dans l'histoire vraie du passé des enseignements pratiques en vue de l'avenir en resteront reconnaissants à l'auteur trop modeste d'un livre extrêmement agréable et dont il n'a pas dépendu de lui que la conclusion ou plutôt la fin (car M. Bosq n'avait pas à conclure) fût moins désolante.

EUGÈNE GODEFROY.

Histoire du diocèse de Troyes pendant la Révolution, par l'abbé A. PRÉVOST. T. II. Troyes, chez l'auteur, 25, cloître Saint-Étienne, 1909, in-8 de 707 p. — Prix : 7 fr. 50.

J'ai rendu compte (*Polybiblion* d'octobre 1908, t. CXIII, p. 346) du premier volume de M. l'abbé Prévost; j'ai dit alors mes réserves sur la méthode adoptée par l'auteur et je ne reviendrai pas sur mes critiques. Je reconnais d'autre part que peu de diocèses possèdent sur leur histoire révolutionnaire des études aussi richement documentées; toutefois, cette richesse a ses mauvais côtés et le lecteur s'égare dans le dédale des innombrables détails qui ne sont résumés nulle part. Qu'il s'agisse des jureurs, des rétractés, des exilés, des abdicataires ou des déportés, on aimerait à savoir en gros combien ils sont, et ne pas avoir à compulser tout un volume pour réunir les renseignements relatifs à un seul individu. M. Prévost annonce que son troisième et dernier volume se terminera par une table générale alphabétique : c'est un travail énorme qu'il s'impose, mais il doublera ainsi la valeur de son ouvrage.

Dans le présent volume, qui embrasse la période qui va de 1791 à 1794, je signalerai particulièrement les chapitres relatifs aux prêtres qui exerçaient pendant la Terreur un ministère qui suppose une intrépidité peu commune, et à ceux qui furent incarcérés ou déportés au cours de la persécution; on y trouvera des pages d'un intérêt puissant, et, à part les longueurs, le livre est excellent d'un bout à l'autre.

P. PISANI.

Correspondance du comte DE LA FOREST, **ambassadeur de France en Espagne (1808-1813)**, publiée par la Société d'histoire contemporaine, par GEOFFROY DE GRANDMAISON. T. II (*janvier-septembre* 1809). Paris. A. Picard et fils, 1908, in-8 de 470 p. — Prix : 8 fr.

Nous avons rendu compte dans le *Polybiblion* (t. CVI, p. 67) du premier volume de cette intéressante autant qu'importante correspondance. Le second volume, qui ne comprend que l'histoire diplomatique des neuf premiers mois de 1809, nous donne les détails de l'entrée et de l'installation du roi Joseph à Madrid (janvier-mars); il nous fait assister aux séances du Conseil d'État et aux luttes nouvelles auxquelles donne lieu le retour offensif des alliés (avril-juin); enfin, il raconte la campagne du roi Joseph au milieu des complications politiques que suscitent les événements de la guerre en Autriche et l'annexion des États pontificaux (juillet-septembre). Tous ces documents forment un véritable journal, où l'on suit pas à pas les faits contemporains et où se reflète parfaitement l'âme du peuple espagnol, soumis, mais non dompté, impatient sous le joug et toujours plein de préjugés et de préventions à l'égard du gouvernement qui lui a été imposé par Napoléon. Ce n'est pas seulement la question nationale qui est en jeu — et ce serait déjà beaucoup, étant donné le caractère espagnol; — mais il y a la question religieuse, les nobles exigences des catholiques qui réclament toute liberté à l'intérieur du royaume, et qui ne peuvent souffrir que le Pape soit esclave à Rome ou à Paris.

Le même ordre, très clair et très précis, que M. de Grandmaison a mis dans la rédaction du premier volume, est suivi ici scrupuleusement. Les documents sont publiés d'après leur date chronologique et avec les références ordinaires. Chacune des trois divisions dont se compose le livre porte en tête un sommaire historique, auquel l'auteur ajoute en italique la part prise aux événements par le comte de la Forest. On ne saurait nier l'immense importance de cette correspondance diplomatique, au point de vue de l'histoire déjà centenaire de ces faits, mis ainsi en relief par un témoin et un acteur contemporain digne de tout crédit. Des notes abondantes au bas des pages évitent au lecteur la peine de chercher ailleurs des éclaircissements sur certains points particuliers de la vie des personnages en jeu, ou sur quelques détails topographiques de la géographie du pays. Et, enfin, une table des noms propres ajoutée à la fin du volume permet de trouver sans difficulté la page où il faut se reporter pour avoir immédiatement la documentation relative à telle ou telle étude qu'on voudrait faire à part. En somme, la Société d'histoire contemporaine s'est honorée grandement en publiant l'édition si instructive, si complète et si parfaite que l'éminent écrivain M. Geoffroy de Grandmaison a faite de la *Correspondance* du comte de la Forest.

G. BERNARD.

Manuel bibliographique de la littérature française moderne, 1500-1900, par Gustave Lanson. I. *Seizième siècle.* Paris, Hachette, 1909, in-8 de xv-247 p. — Prix : 4 fr.

C'est un incontestable mérite à M. Gustave Lanson de n'avoir pas reculé devant le labeur assez ingrat d'un travail bibliographique. C'est pour avoir « souvent éprouvé que les jeunes gens qui, au sortir du lycée, voulaient étendre et approfondir leur connaissance de la littérature française, ne savaient où s'adresser »; que les manuels ou histoires de la littérature leur donnaient « les impressions, les jugements, les constructions de leurs auteurs, bien plus que les moyens d'aller eux-mêmes aux textes et documents »; c'est pour avoir reconnu ce besoin des étudiants d'être renseignés et la difficulté pour eux de le faire, que M. Lanson s'est déterminé à entreprendre le Manuel bibliographique dont nous annonçons ici le premier fascicule.

Consacré au xvie siècle, ce fascicule comprend d'abord une *Introduction* dans laquelle M. Lanson a groupé, à l'usage des étudiants, une liste assez considérable (496 articles) d'articles ou d'ouvrages d'un intérêt général, sous les rubriques suivantes : I. La Méthode de l'histoire littéraire; II. Catalogues et répertoires de manuscrits; III. Bibliographie rétrospective (y compris les dictionnaires biographiques, les encyclopédies, les histoires locales, etc.); IV. Bibliographie courante; V. Histoires générales de la littérature française; VI. Langue française; VII. Versification; enfin les collections.

Puis, en 17 chapitres, M. Lanson nous donne la bibliographie de la Renaissance en général; de Marot et de son école; de Marguerite de Navarre, du platonisme et de l'École lyonnaise; de Calvin et des écrivains religieux de la Réforme; de Rabelais et des conteurs; des traducteurs; de la pléiade (en 2 chapitres); des contemporains et principaux successeurs de Ronsard; des petits poètes; de l'histoire, des mémoires et des lettres; des écrits politiques, de l'éloquence et des pamphlets; de la philosophie, de l'érudition, de l'économie et des sciences; de Montaigne; des romans; du théâtre; enfin de la langue française au xvie siècle.

M. Lanson ne fournit à ses lecteurs aucune appréciation critique sur les ouvrages qu'il leur indique; mais il a soin, le cas échéant, de spécifier dans ces ouvrages les parties à consulter plus spécialement sur telle ou telle matière : par ex., au chapitre des traducteurs, sous le n° 976, il mentionne la *Bibliographie italico-française*, de Blanc, en notant les pages relatives aux traductions d'Horace, d'Ovide, de Virgile, d'auteurs italiens. De même, pour les ouvrages récents, il indique souvent les comptes rendus que l'on en trouve dans tel ou tel recueil. Le soin qu'il a pris de multiplier les références à des articles de périodiques, qui ont plus de chances que les livres d'échapper aux

recherches des curieux, ajoute à l'utilité pratique de ce *Manuel bibliographique*.

M. Lanson exprime l'espoir qu'il ne servira pas aux seuls étudiants, mais que les lettrés y trouveront aussi « quelque utilité ». Nous en sommes, quant à nous, convaincu; tous ceux qui s'intéressent au seizième siècle littéraire trouveront profit à consulter le travail de M. Lanson. Ce n'est pas qu'il soit sans lacunes ni sans défauts; l'auteur est le premier à en faire l'aveu; on pourra lui reprocher de n'avoir pas mentionné telle œuvre ou telle édition originale d'un écrivain; mais, outre que parfois ces lacunes ont pu être volontaires, il était bien difficile qu'il n'y en eût pas dans un travail de ce genre.

L'on ne voit pas bien pour quelles raisons l'auteur tantôt indique et tantôt supprime, dans ses descriptions bibliographiques, soit le lieu d'impression, soit le nom du libraire ou de l'imprimeur, soit le format; et cela tant pour les livres anciens que pour les livres modernes. Il y a là un manque d'uniformité quelque peu choquant.

Les références à un même ouvrage ne sont pas toujours faites de la même façon. Voici, par ex., aux n°s 103 et 534, un renvoi à Claudin, *Histoire de l'imprimerie en France*; ce n'est que sous le n° 534 que le titre est donné exactement : au n° 103, les mots *en France* manquent. Les titres sont parfois reproduits ainsi d'une manière incomplète qui en change le sens; nous en donnerons encore un exemple : au n° 328, le *Giornale storico della letteratura italiana* est mentionné sans ce dernier mot. Au n° 10, les *Manuscrits français de la Bibliothèque du roi*, de Paulin Paris; au n° 70, le *Cabinet des estampes de la Bibliothèque nationale*, de H. Bouchot, sont indiqués d'une manière complètement inexacte, sans grand inconvénient peut-être pour quelqu'un qui travaille à Paris; mais en ira-t-il de même pour un travailleur de province ou de l'étranger? Les mots étrangers — les allemands en particulier — sont trop souvent écorchés; nous citerons, un peu au hasard : n° 83, Grundriss *des* Geschichte, pour *der*; n° 615, novella *francesa* pour *francese*; n° 620, Halfte pour *Hälfte*; n° 1108, auf den *französische* Theater, pour *französischen*; n° 2474, *sein* Thätigkeit, pour *seine*; n° 2632, *Versucht* über die... *Archaïsmen*, pour *Versuch*, *Archäismen*; n° 2823, *jesuitico* pour *gesuitico*.

Ce ne sont là d'ailleurs que des vétilles, qui sont, en partie sans doute, du fait de l'imprimeur et sur lesquelles il ne convient pas d'insister. Elles n'empêcheront pas le *Manuel* de M. Lanson d'avoir le succès qu'il mérite et que nous lui souhaitons. E.-G. Ledos.

CORRESPONDANCE

L'insertion de la lettre suivante nous est demandée :

« Monsieur le Directeur,

« Dans votre n° de mai, M. Maisonneuve écrit, à propos de notre livre *L'Idéal du* XIXe *siècle* (1909, Alcan, éd.), après une analyse, d'ailleurs plutôt bienveillante, dont nous le remercions : « Ces pages cherchent à nous convaincre que l'homme peut être heureux sans croire à l'âme immortelle et au Dieu éternel ». Nous avons, au contraire, si peu cherché cela qu'une partie est consacrée au primitivisme chrétien, dont la littérature n'est pas très abondante. Le sujet de la croyance dans ses rapports avec le bonheur mérite d'ailleurs d'être beaucoup plus longuement traité dans un ouvrage sur le bonheur individuel que dans un ouvrage sur le bonheur social, comme le nôtre. Nous n'avons, en définitive, exprimé aucune opinion personnelle sur la croyance — dans ce livre qui a obtenu le prix annuel de la critique en ralliant les suffrages des croyants comme M. Charles Le Goffic.

« Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, l'assurance de nos sentiments les plus distingués. « Marius-Ary LEBLOND. »

M. Maisonneuve, à qui nous avons communiqué la protestation de M. M.-A. Leblond, y répond dans les termes ci-après :

« Mon cher Directeur,

« Je reconnais volontiers que M. Marius-Ary Leblond n'a « exprimé aucune opinion personnelle sur la croyance. »

« La « croyance » étant, à mon gré, un des éléments essentiels du problème du bonheur, cette omission m'avait paru équivalente à une négation. Je suis charmé de m'être trompé.

« Agréez, mon cher Directeur, l'expression de mes meilleurs sentiments. « L. MAISONNEUVE. »

BULLETIN

Traduction et commentaire des grandes antiennes ou O de l'Avent et de l'Office de Noël, par les bénédictines du Temple. Paris, Oudin, s. d., in-16 carré de IV-193 p., avec 2 grav. — Prix : 3 fr.

Précédées de lettres élogieuses de plusieurs évêques, ces pages sont des prémices. On ne pouvait mieux choisir pour inaugurer la traduction entière du Bréviaire. — Et, semble-t-il, nul n'était plus autorisé que des vierges vouées à la louange divine pour traduire et commenter les sentiments exprimés par l'Église dans les saints offices de l'attente et de la naissance de l'Enfant-Dieu. A lire ces développements lumineux, tout imprégnés de la plus pure poésie des livres saints, on sent qu'avant d'être exprimés ils ont

été vécus. Deux belles gravures de l'école de Beuron annoncent les mystères : l'Annonciation, ceux de l'Avent, la Nativité, celui de Noël.

Les âmes pieuses trouveront en cet ouvrage un aliment aussi substantiel que délicat. On y sent battre le cœur de l'Eglise notre Mère. « Votre travail, écrit Mgr de Cabrières aux auteurs, sera un digne pendant de cette *Année liturgique*, qui a assuré la renommée de Dom Guéranger. »

A. VIGOUREL.

Notions sur les religions de l'Inde. Le Védisme, par LOUIS DE LA VALLÉE-POUSSIN. Paris, Bloud, 1909, in-16 de 127 p. — Prix : 1 fr. 20.

Ce volume fait partie de la collection, déjà considérable, de l'Histoire des religions; il en est certainement l'un des mieux informés et par conséquent l'un des meilleurs. L'auteur, dans son Introduction, pose le problème des Indo-Européens et des Indo-Éraniens; il établit, par des exemples probants, que ce que l'on a pris parfois pour indo-éranien ou indo-européen était tout simplement de l'humain, les traditions que l'on estimait particulières à ces deux groupes se retrouvant partout. Après une description sommaire de la littérature védique, de son époque et de ses caractères, le savant indianiste étudie la divinité védique en général, et retrace rapidement, mais d'une main exercée, le portrait de certains dieux, tels que Dyaus, Varuna, Indra, Rudra, etc. Il consacre un chapitre, le quatrième, à Agni et à Soma, ce qui l'amène à étudier le sacrifice védique. Dans les trois derniers chapitres de cette courte mais substantielle étude, l'auteur examine : 1° les idées morales du védisme, découlant plus ou moins indirectement du principe qui se retrouve à la base même du sacrifice, *do ut des*, et se traduit, du moins dans la pensée de l'Hindou, par un échange de bons procédés entre le dieu et son fidèle; 2° les puissances malignes de la magie, ce parasite de la religion, et non son précurseur; 3° la mort, le paradis, les rites funéraires, autour desquels évolue tout un essaim de traditions plus superstitieuses les unes que les autres qui témoignent d'une décadence et non d'un progrès, l'histoire du vedisme et de tous les autres cultes naturels étant la condamnation formelle du système de l'évolution, tel qu'il est sorti tout armé du cerveau de nos mythologues, comme jadis Minerve de celui de Jupiter, mais plus mal venu.

A. ROUSSEL.

Conseils pratiques sur la viticulture. *Notes mensuelles de la station viticole de Cognac* (1903-1907), par J.-M. GUILLON. Paris, Hachette, 1908, in-16 de VI-122 p. — Prix : 1 fr. 50.

Comme son titre l'indique, on ne trouvera point ici un traité *ex-professo* de la culture de la vigne. Notes réunies, mais prises au fur et à mesure des événements culturaux, le mode même de sa composition ne porte l'auteur à étudier aucun sujet spécialement, mais, à l'occasion des faits météorologiques, culturaux, commerciaux même, qui surviennent, il les relate avec soin, les étudie, les compare et en tire les conclusions nécessaires. Cet intéressant opuscule est un résumé fort utile de la vie du vignoble charentais pendant cinq années consécutives, de 1903 à 1907; il sera fort apprécié des viticulteurs des diverses régions françaises. Tous sont soumis aux mêmes vicissitudes et il leur sera utile de savoir comment on les a subies à côté d'eux. Une table méthodique termine l'ouvrage et le rend plus pratique et plus usuel.

G. DE S.

Elementos de literatura preceptiva, por el Dr. D. Manuel Pereña y Puente. 4e edición. Barcelona, Juan Gili, 1908, in-16 de 140 p. — Prix : 1 fr. 50.

Ce qui distingue ce manuel classique de littérature des livres similaires, c'est la part donnée à la métrique latine, qu'il est toujours intéressant de comparer à la prosodie des langues romanes, parce qu'elle la fait mieux comprendre. Des nombreux manuels de littérature espagnole que nous avons eus en main, celui-ci nous a paru le plus complet et le plus concis tout à la fois. Aussi le conseillons-nous à tous ceux qui s'occupent de grammaire castillane, car il élucidera beaucoup de difficultés et donnera en peu de mots des notions claires et simples sur une multitude de points, toujours exposés d'une façon plus ou moins vague, sinon obscure, dans les autres ouvrages du même genre. G. Bernard.

Nuevo Libro de los enxemplos, por Alberto Casañal Spakery. Zaragoza, Gasca, 1909, in-12 de 148 p. — Prix : 2 fr.

Ce recueil de fableaux en langage archaïque est une imitation assez réussie de deux ouvrages castillans du xive siècle, je veux dire du *Conde Lucanor* (ou *Libro de Patronio*) de D. Juan Manuel, et du *Libro de enxemplos* de Clemente Sanchez. Il se lit avec beaucoup d'intérêt et prouve chez son auteur une connaissance profonde du style des anciens écrivains de l'Espagne. Relevons toutefois, entre autres fautes de philologie, la fausse orthographe des conditionnels analytiques « *serme-y-a* » pour *serme-ya* », *podervos-y-ades* » pour « *podervos-yades* », l'*y* (pour *i*) faisant substantiellement partie de la désinence empruntée à l'imparfait du verbe *haber*. Le glossaire qui est à la fin du volume aurait pu également être augmenté de plusieurs termes que les érudits seuls sont à même de comprendre sans difficulté. Oserons-nous ajouter que le style est un peu trop uniforme et qu'on y retrouve trop souvent les mêmes tournures de phrase et d'expression? G. Bernard.

Les Filles publiques sous la Terreur, *d'après les rapports de la police secrète, des documents nouveaux et des pièces inédites, tirées des Archives nationales*, par Hector Fleischmann. Paris, Méricant, s. d., in-16 de 324 p. avec 100 grav. — Prix : 3 fr. 50.

Est-il bien utile de raconter l'histoire des filles publiques pendant la Terreur? Et quel intérêt les admirateurs du Bloc ont-ils à établir ce tableau de la prostitution de Paris et à fournir eux-mêmes la preuve que le libertinage le plus éhonté n'a pas été moins florissant sous la Convention que pendant les temps les plus décriés de la Monarchie? La démonstration est là, dans ce livre, et elle n'est pas empruntée à des pamphlets réactionnaires et suspects. Elle sort des Archives nationales; elle est tirée de rapports de la police, de ce qu'on nommait pompeusement les observateurs de l'esprit public. Et il est bien certain que le peuple, affranchi de la tyrannie monarchique, débarrassé des scrupules religieux, et purifié par la Révolution, n'était pas devenu plus moral. Montesquieu avait écrit que la République est le règne de la vertu. On ne s'en apercevait guère en France en 1793 : c'est M. Fleischmann qui le dit et qui le prouve. R. M.

Voix canadiennes. Vers l'abîme [par Arthur Savaète]. Paris, Savaète, s. d. (1908), in-8 de 130 p. — Prix : 2 fr.

Par suite de l'orientation libérale qui lui a été donnée depuis plus de trente

ans, l'Église catholique du Canada court à sa perte. Voilà comment il est possible de résumer ce travail de M. Arthur Savaète, qui, pour arrêter le Canada sur une pente fatale, a entrepris d'informer l'opinion canadienne, « sincère, mais égarée », et de lui faire connaître le péril que court « la cause du catholicisme intégral » en approuvant l'orientation donnée aux affaires par Sir Wilfrid Laurier, « politicien aussi rusé qu'ambitieux, catholique de nom plutôt que de profession », et ses collaborateurs. Pour y parvenir, l'auteur a estimé que la meilleure manière de procéder était de publier un certain nombre de mémoires très importants, signés de personnages aussi éminents et respectés que Mgr Bourget et Mgr Laflèche, établissant nettement les responsabilités de chacun et montrant à la suite de quelles intrigues le Saint-Siège avait été amené à approuver une attitude qui devait être préjudiciable aux intérêts du catholicisme. C'est en s'inspirant des sages recommandations du pape Léon XIII sur la manière d'écrire l'histoire que M. Savaète a publié les documents inédits que contient *Vers l'abîme*; on y trouvera, sur l'histoire contemporaine du Canada, des indications intéressantes à plus d'un titre. H. F.

CHRONIQUE

Nécrologie. — Le monde médical français a perdu un de ses membres les plus distingués et les plus universellement connus en la personne du docteur Besnier, qui est mort à Paris le 16 mai, à 78 ans. Né à Honfleur, le 21 avril 1831, Ernest-Henri Besnier vint faire ses études médicales à Paris, devint interne des hôpitaux en 1853, fut reçu docteur en 1857 avec une thèse sur l'*Occlusion de l'intestin* et obtint au concours en 1863 le titre de médecin des hôpitaux. Pendant une dizaine d'années, il s'occupa de médecine générale, mais ayant été nommé, en 1872, médecin de l'hôpital Saint-Louis, il se consacra dès lors entièrement à l'étude de la dermatologie et fit dans cet établissement, sur cette branche de la médecine, un cours libre qui fut très suivi pendant de longues années. Le 29 mars 1885, il fut élu membre de l'Académie de médecine (section d'hygiène). En outre des nombreux mémoires qu'il a fait paraître dans le *Dictionnaire encyclopédique*, dans diverses revues spéciales et principalement dans les *Annales de dermatologie* qu'il avait fondées avec Doyon, le docteur Besnier a publié des volumes qui ont fait l'admiration du monde savant et parmi lesquels nous citerons : *Les Accidents, leurs causes et leurs effets. Moyen d'en atténuer les fâcheux résultats* (Paris, 1865, in-8); — *Comptes rendus mensuels de la commission des maladies régnantes faits à la Société médicale des hôpitaux de Paris* (Paris, 1875, in-8); — *Leçons sur les maladies de la peau de Kaposi. Traduction de l'allemand avec annotation* (Paris, 1881, 2 vol. in-8); — *De la Revaccination des jeunes sujets* (Paris, 1886, in-8); — *De la Typhlite stercorale chez les jeunes sujets en particulier et de la péritonite qui l'accompagne* (Paris, 1888, in-8); — *Musée de l'hôpital Saint-Louis. Iconographie des maladies cutanées et syphilitiques, avec texte explicatif* (Paris, 1897, in-4), avec MM. A. Fournier, Tenneson, Hallopeau, etc.; — *Sur la lèpre. Rôle étiologique. De l'hérédité. De la transmissibilité* (Paris, 1897, in-8).

— Un autre médecin parisien fort connu, le docteur Hippolyte Baraduc, qui était né à Hyères (Var) en 1850, est mort à Paris au commencement de mai, à 59 ans. Ce savant, qui s'était spécialisé dans l'étude des affections nerveuses et des phénomènes d'ordre psychique, laisse des travaux nombreux et appréciés, entre autres : *Des Ventouses vésicantes dans les congestions*

chroniques médullaires, travail lu au Congrès médical de Copenhague (Paris, 1886, in-8);— *Traitement des tumeurs fibreuses interstitielles par le drainage lympho-galvanique positif* (Paris, 1890, in-8); — *Précis des méthodes électrothérapiques spéciales aux affections du système nerveux, de la matrice, de l'estomac* (Paris, 1890, in-8); — *Du Lavage électrique et de la faradisation intra-stomacale dans la dilatation de l'estomac fonctionnelle (maladie de Bouchard)* (Paris, 1890, in-8); — *La Force vitale. Notre corps vital fluidique. Sa formule biométrique* (Paris, 1893, in-8); — *L'Ame humaine, ses mouvements, ses lumières et l'iconographie de l'invisible fluidique* (Paris, 1896, in-8); — *La Force courbe cosmique. Photographie des vibrations de l'éther* (Paris, 1897, in-8); — *Méthode de radiographie humaine* (Paris, 1877, in-8); — *Les Vibrations de la vitalité humaine. Méthode biométrique appliquée aux sensitifs et aux névrosés* (Paris, 1903, in-8).

— Un peintre et écrivain d'art distingué, M. François-Émile Michel, est mort à Paris le 24 mai, à 81 ans. Né à Metz le 19 juillet 1828, il avait fait ses études au lycée de sa ville natale. Venu à Paris pour suivre des cours de mathématiques, il ne tarda pas à retourner à Metz pour se consacrer à la peinture. Sa carrière artistique a été des plus brillantes et lui a valu d'être élu membre libre de l'Académie des beaux-arts, le 19 mars 1892, en remplacement du comte de Nieuwerkerke. Mais, maniant la plume avec autant d'habileté que le pinceau, M. Émile Michel s'est fait connaître aussi comme écrivain et critique d'art. Parmi les volumes qu'il a publiés, nous citerons : *Le Musée de Cologne, catalogue* (Paris, 1883, in-4); — *Les Musées d'Allemagne* (Paris, 1885, in-4); — *Rembrandt* (Paris, 1886, in-4); — *Hobbema et les paysagistes de son temps en Hollande* (Paris, 1890, in-4); — *Jacob Van Ruysdaël et les paysagistes de l'école de Haarlem* (Paris, 1890, in-4). M. Michel a donné en outre de nombreux et importants articles aux *Mémoires de l'Académie de Metz*, à la *Revue des Deux Mondes*, à l'*Art* et à la *Gazette des beaux-arts*.

— M. Jules-Ernest Naville, le philosophe protestant suisse qui s'était attiré une grande notoriété par son enseignement et ses publications il y a un demi-siècle, est mort à Genève, au milieu de mai, à l'âge de 93 ans. Il était né à Chancy, le 3 décembre 1816. Il professa la philosophie, de 1844 à 1848, et la théologie, de 1860 à 1861, à l'Université de Genève. Élu en 1865 correspondant de l'Institut de France (Académie des sciences morales et politiques), il en devint associé étranger, le 3 avril 1886, en remplacement de Mamiani. Parmi les publications de M. Ernest Naville, nous citerons les suivantes : *Maine de Biran, sa vie et ses pensées* (1857, in-18); — *La Vie éternelle, sept discours* (Genève, 1861, in-8); — *Madame Swetchine, esquisse biographique* (1864, in-8); — *Le Père céleste, sept discours* (Genève, 1865, in-8); — *La Patrie et les partis* (Genève, 1865, in-8); — *Le Problème du mal* (Genève, 1868, in-8); — *La Question électorale en Europe et en Amérique* (Genève, 1868, in-18); — *Les Adversaires de la philosophie* (Genève, 1869, in-8); — *Réforme électorale* (Genève, 1871, in-8); — *Les Progrès de la réforme électorale en* 1873 (Genève, 1874, in-8); — *Le Christ, sept discours* (Genève, 1878, in-8); — *L'Église romaine et la Liberté des cultes* (Genève, 1878, in-8); — *La Logique de l'hypothèse* (Genève, 1880, in-8); — *La Physique moderne, études historiques et philosophiques* (1883, in-8); etc. M. Ernest Naville a publié en outre, avec M. Marc Debrit, les *Œuvres inédites de Maine de Biran* (1859, 3 vol. in-8; nouvelle édition en 1874).

— La philologie celtique vient de perdre son doyen et son principal représentant en M. Whitley Stokes, né à Dublin le 28 février 1830, et mort

à Londres le 13 avril 1909. Il sortait d'une famille anglo-irlandaise qui a compté plusieurs personnalités éminentes, notamment son père le Dr W. Stokes (1804-1878), lequel a laissé son nom dans l'histoire des maladies de cœur après notre Laënnec, et aussi sa sœur l'archéologue, feue Mlle Marguerite Stokes. Son étude professionnelle était le droit : en 1862, il était parti pour l'Inde comme avocat ; il y devint en 1865 secrétaire du Conseil législatif ; plus tard, en 1877, membre du Conseil du gouvernement, jusqu'en mai 1882 quand il prit sa retraite et rentra en Europe. A cette première partie de sa vie appartient un certain nombre d'ouvrages de droit, notamment *The Anglo-Indian Codes* (2 vol. 1887 et 1888, avec des suppléments en 1889 et 1891). — Mais, dès avant son départ pour l'Inde, le jeune juriste était devenu un adepte de la grammaire comparée et il s'était aussitôt tourné vers l'irlandais et la philologie celtique. Son départ pour l'Inde ne diminua en rien son zèle, et il ne se passa guère d'année qu'il n'envoyât de l'Inde un nouveau volume, d'ordinaire publié à ses frais à petit nombre (*privately printed*). Toutes les branches de la famille celtique ont bénéficié de son activité, depuis l'ancien gaulois jusqu'à notre breton-armoricain. Mentionnons seulement à ce dernier égard : *Middle-Breton Hours, edited with a translation, and glossarial Index* (Calcutta, 1876, in-8) ; — *Old-Breton Glosses* (Calcutta, 1879) ; — *The Breton Glosses at Orléans* (Calcutta, 1880). — Revenu en Europe en 1882 et libre de toute occupation professionnelle, M. Stokes se consacra absolument à ses études préférées avec une activité merveilleuse et cela jusqu'à son dernier jour : éditions de textes avec traduction, commentaire et glossaire, mémoires de philologie et de linguistique dans les revues savantes des Iles Britanniques, de France et d'Allemagne, il menait tout de front, et avec une fécondité telle que nous devons laisser à une publication spéciale le soin d'en dresser la liste : ce sera fait sans doute dans la *Revue celtique*. Nous mentionnerons pourtant, à cause de son importance pour l'histoire et l'hagiographie de l'Irlande, la *Tripartite Life of Patrick* (London, 1887), qui forme deux volumes de la collection officielle du « Master of the Rolls ». Il nous faut bien aussi nommer le *Thesaurus palaeohibernicus*, en collaboration avec M. Strachan (Cambridge, 1901, 2 vol., in-4) qui renferme, édités avec traduction et commentaire, tous les documents en langue irlandaise antérieurs à l'an mille ou environ. Mais la simple énumération des œuvres de M. Stokes et l'appréciation des divers services qu'il a rendus à la philologie dépasserait les bornes de cette notice. On a justement fait remarquer dans l'*Athenæum* que M. Stokes a, par ses traductions, fait connaître une grande partie de l'ancienne littérature de l'Irlande, et cela en un anglais remarquable d'excellence. Il nous suffira de dire, pour terminer, que M. Stokes, élu correspondant de notre Académie des inscriptions et belles-lettres en 1879, en était devenu associé étranger en 1891.

— L'un de nos plus anciens collaborateurs, M. le marquis de Monclar nous adresse l'intéressante notice nécrologique dont le texte suit :

Le 18 avril dernier s'est éteint pieusement, à Santa Maria des Baléares (Ile de Majorque), Ulysse-François-Ange comte de Séguier, ancien officier, consul de France en retraite, né à Narbonne le 2 décembre 1830. Humaniste de premier ordre, à une époque où cette branche de l'érudition est de plus en plus délaissée aux professionnels de l'enseignement, son nom restera lié aux efforts que firent naguère encore nos plus illustres typographes, notamment MM. Didot et Quantin, pour ramener la faveur aux études classiques, tout au moins au moyen de traductions assez exquisement éditées pour les faire ardemment rechercher des bibliomanes.

Doué d'un sens poétique très fin et d'une remarquable aptitude au maniement de la langue, M. de Séguier, sans pour cela négliger les devoirs des carrières qu'il a successivement parcourues avec honneur, consacrait ses loisirs à l'étude de l'antiquité, s'appliquant sans relâche à reproduire en notre langue l'énergique concision des poètes latins et grecs. C'est ainsi qu'il parvint à cette faculté, à peu près unique, croyons-nous, dans les fastes de l'humanisme, de rendre en français vers pour vers, dans le même rythme, et sans suppressions, les chefs-d'œuvre de l'antiquité.

Entré à 18 ans dans l'armée, il prit part aux guerres de Crimée et d'Italie. Parvenu au grade de capitaine adjudant major, il donna sa démission et se rendit à Mexico auprès de l'empereur Maximilien, au cabinet duquel il fut attaché assez longtemps. Mais, désireux de mieux connaître un pays nouveau pour lui, il entreprit, accompagné de Mme la comtesse de Séguier, une étude méthodique de l'intérieur, au cours de laquelle le surprit la tragédie de Quérétaro. Tous deux savaient si bien se faire aimer de tous, riches et pauvres, qu'ils purent, nonobstant, y séjourner plusieurs années encore sans renier leur drapeau, et en rendant souvent service auprès des autorités à nos compatriotes alors privés de tout appui diplomatique ou consulaire. Aussi, à son retour, en 1877, M. de Séguier fut-il appelé par le duc Decazes au service de son Département. Successivement consul à Kœnigsberg, Dublin, Newport, la Corogne, détaché comme commissaire du gouvernement à Madagascar au début de l'occupation française, puis envoyé de nouveau à Sydney, à Batavia, c'est au cours d'une vie aussi active qu'il trouva le moyen, sans négliger en rien les devoirs de sa charge, d'acquérir une connaissance prodigieuse de l'antiquité.

La maison Quantin, au moment où il revenait du Mexique, commençait la publication de l'exquise série in-32 : « Petits Chefs-d'œuvres antiques. » Là parurent, en 1879, la traduction des *Amours d'Ovide*, et, en 1883, celle des *Odes et Epodes d'Horace*.

Un second volume devait compléter Horace. Mais cette collection n'ayant point été continuée, la maison Didot lui demanda la suite de ses travaux, et donna coup sur coup, en format in-12 carré avec vignettes à chaque page, en 1895, les *Œuvres complètes d'Horace*, et, en 1896, la traduction, également vers pour vers, de l'*Odyssée d'Homère*.

L'heure de la retraite avait alors sonné. Plus fait aux climats chauds qu'aux hivers de la France centrale où l'avaient rappelé des attaches familiales, M. de Séguier transporta sa résidence aux Baléares. Et ne pouvant plus surveiller de près l'impression de ces chers poèmes s'ils eussent été édités à Paris, il eut l'art de former à des publications dignes des bibliophiles les plus exigeants, l'imprimeur de la modeste petite ville de Felanitx, à Majorque, M. Bartolomé Reus. C'est ainsi qu'ont été donnés, en éditions petit in-8, impeccables de correction et d'élégance typographique, d'abord en 1906, *Les Argonautiques*, d'Apollonius de Rhodes, et en 1908, un 2e volume portant comme titre général : *De l'Hélicon au Calvaire*, et renfermant : *La Théogonie* d'Hésiode, *Le Rapt d'Hélène* par Coluthus, *La Prise de Troie* par Triphiodore, *Les Perses* d'Eschyle, et enfin *Le Christ Patient*, de saint Grégoire de Nazianze, drame en cinq actes, qui a été le prototype de tous les *mystères* religieux depuis les premiers temps de l'Église.

L'espace nous manque pour parler des poésies originales qu'il a semées aux vents des cinq parties du monde, bluettes souvent charmantes, mais dont il ne gardait même pas trace. Une seule composition a pris allure de poème : son *Épilogue à la Divine Comédie*. Cruellement atteint par les désastres de 1870, il exhala sa douleur, aussi bien que ses angoisses pour

l'avenir, en tercets dantesques. Ce livret fut imprimé à petit nombre en 1873, à Mexico; et déjà à cette date, dans une vigoureuse prosopopée faisant parler saint Paul aux gentils de notre temps, il dit ce que le luxe, la mauvaise presse, l'école sans Dieu, l'abolition de la peine de mort, la lutte contre la religion sous le masque de la tolérance, tous les maux dont nous souffrons, hélas! feront un jour de nous. Dieu veuille que ce grand chrétien ait vu également juste lorsqu'il prophétise ensuite aux Français, pour le jour où le malheur les aura rendus

..... un peu plus graves,
Un Judas Macchabée enfanté de leur sein.

— On annonce encore la mort de MM. : Frédéric Babled, professeur à la Faculté de droit d'Aix, mort au milieu de mai; — Henri Baumont, docteur ès lettres, proviseur du lycée de Beauvais, mort en cette ville, au commencement de mai, à 40 ans; — Raoul Biville, professeur à la Faculté de droit de Caen, mort en cette ville, à 46 ans, au commencement de mai, lequel a publié : *Les Conséquences de la mauvaise foi du second acquéreur d'un immeuble qui a transcrit son contrat avant le premier* (Paris, 1853, in-8); *La Participation des femmes aux élections paroissiales dans l'Église réformée de France, rapport présenté au synode de Normandie* (Vals-les-Bains, 1896, in-8); *Le Chrétien et les ligues morales et sociales* (Vals-les Bains, 1901, in-8), etc.; — Paul Cavaillon, professeur agrégé de la Faculté de médecine de Lyon, mort en cette ville, au commencement de mai, à 32 ans, lequel a publié : *Thérapeutique chirurgicale du cancer du gros intestin (rectum excepté)* (Paris, 1905, in-8); — Colomb, caricaturiste politique, connu sous le nom de Moloch, qui a fourni de très nombreuses compositions à divers journaux illustrés, mort à Paris au commencement de mai; — Emmanuel Delbousquet, poète et romancier, l'un des meilleurs écrivains bilingues du félibrige, mort dernièrement à 35 ans, lequel laisse des œuvres remarquables par les peintures qu'elles contiennent des traditions et mœurs locales ainsi que par leurs tendances catholiques, notamment : *Le Mazareilh* (Paris, 1902, in-12); *Margot* (Toulouse, 1903, in-12); *L'Écarteur* (Paris, 1904, in-12); *Le Chant de la race* (Paris, 1908, in-12); — Édouard Delsaud, éditeur catholique à Cahors, mort au milieu de mai; — François Ferrari, journaliste parisien qui était chargé au *Figaro* des informations mondaines, mort au milieu de mai; — Gruat, journaliste, correspondant de *l'Union catholique* de Rodez, mort accidentellement, au milieu d'avril, dans les gorges du Tarn; — Charles Hérissey, imprimeur à Évreux, ancien président de l'Union des imprimeurs de France, mort au commencement de mai; — Jules Hollier-Larousse, éditeur, mort à Paris, au milieu de mai, à 66 ans; — B. Jacob, qui, entre autres ouvrages, a publié : *Éléments intellectuels de la représentation*, des conférences intitulées : *Devoirs*, et a collaboré à divers périodiques tels que la *Revue de métaphysique et de morale* et *le Breton socialiste*, fondé par lui, en 1894, à Brest, mort dernièrement en cette ville, à 51 ans; — Antony Jannaris, inspecteur général de l'instruction publique, mort dernièrement à bord du « Majestic », en cours de route pour New York; — le P. Lodieil, de la Compagnie de Jésus, auteur de plusieurs ouvrages estimés, mort dernièrement à Saint-Hélier (Jersey); — Émile Mancel, collaborateur assidu de *l'Intermédiaire des chercheurs et curieux*, mort dernièrement au château de Tarperon (Côte-d'Or); — Papillaud, journaliste parisien, un des principaux collaborateurs de *la Libre Parole*, mort à Paris, au commencement de mai; — A.-Constant Poyard, professeur honoraire de l'Université, helléniste distingué, mort à Paris

au milieu de mai, à 83 ans, lequel avait publié : *Morceaux choisis d'Aristophane. Texte grec, avec des notices, des analyses et des notes* (Paris, 1866, in-18); *Morceaux choisis d'Aristophane. Traduction française* (Paris, 1867, in-12); *Œuvres complètes de Pindare. Traduction française* (Paris, 1881, in-12); — Amédée PROUVOST, poète de talent, qui, entre autres volumes, a publié : *L'Ame voyageuse* (Paris, 1904, in-18); *Le Poème du travail et du rêve* (Lille, 1905, in-18) et *Sonates au clair de lune* (Paris, 1905, in-18), mort à Roubaix, le 8 mai, à 31 ans; — l'abbé RIBET, du diocèse de Toulouse, auteur de savants ouvrages d'ascétique et de théologie mystique, mort dernièrement à 72 ans, à la Maison-Carrée, chez les Pères Blancs, en Algérie; — Louis-Laurent de SOYE, imprimeur parisien, directeur de la *Semaine religieuse de Paris*, mort à Paris au milieu de mai, à 70 ans.

— A l'étranger on annonce la mort de MM. : Émile AGNIEZ, professeur de la classe d'orchestre au Conservatoire royal de Bruxelles, à qui l'on doit de nombreuses compositions musicales très appréciées, mort à Bruxelles à la fin de mai;— Isaac ALBENIZ, pianiste et compositeur espagnol de talent, auteur d'œuvres qui ont eu un certain succès, telles que *Pepita Jimenez*, opéra qui fut joué à Bruxelles; *Catalogne*, rapsodie pour orchestre; *Iberia*, suite de morceaux pour piano, etc., mort au milieu de mai à Cambo-les-Bains, à 50 ans; — Dr Otto BIERMANN, professeur de mathématiques à l'Ecole technique supérieure de Brunn en Moravie, mort dernièrement en cette ville, à 51 ans; — Frieda DE BULOW, femme de lettres et romancière allemande, qui a raconté de nombreux épisodes de sa vie et de ses voyages, en Afrique orientale allemande surtout, dans des romans tels que : *Troppenkoller* et *Einsame Frauen*, morte au château de Dornburg, près d'Iéna, le 12 mars, à l'âge de 52 ans; — Dr Ferdinand EICHWEDE, ingénieur allemand, professeur d'architecture à l'École technique supérieure de Hanovre, mort dernièrement en cette ville, à 31 ans; — H. C. S. EVERARD, écrivain anglais, auteur de : *The Theory and Practice of Golf* et *History of the royal and ancient Golf Club*, mort dernièrement à St. Andrews; — Dr Richard FLEISCHER, ancien professeur d'histoire de la médecine à Erlangen, mort dernièrement en cette ville, à 60 ans; — Dr Christian GAENGE, professeur de chimie à l'Université allemande de Iéna, mort dernièrement en cette ville, à 77 ans; — Jacques GODENNE, imprimeur et éditeur catholique à Namur, mort en mai, à 57 ans; — A.-A. GRAINGER, avocat et écrivain écossais, éditeur du périodique *The Scots Law Times*, auquel on doit l'introduction et les notes de l'ouvrage : *The Portraits in the Hall of Parliament House*, mort accidentellement, au commencement de mai; — Dr Albert GUTTSTADT, écrivain allemand, auteur d'ouvrages sur la statistique médicale, mort le 4 mai à Berlin, à 70 ans; — Polydore HEMELSOET, l'un des plus anciens imprimeurs-éditeurs de Gand, mort en cette ville, au milieu de mai, à l'âge de 67 ans; — Julius HEY, musicien et compositeur allemand, qui, sur la recommandation de Wagner, avait été nommé, en 1867, professeur à l'École de chant de Munich et qui laisse une excellente méthode de chant publiée en 1886 : *Deutscher Gesangunterricht*, mort au commencement de mai, à 77 ans; — Dr Max IHM, professeur de philologie classique à l'Université de Halle-sur-la-Saale, mort en cette ville, à la fin d'avril, à 45 ans; — Johann KIELDSEN, explorateur et écrivain suédois, mort le 15 avril, à Tromsoe; — William Francis Henry KING, ancien « clergyman » de l'Église anglicane, qui s'est converti au catholicisme et a expliqué sa conversion dans un ouvrage : *The Church of my baptism*, auteur d'un excellent dictionnaire de *Classical and Foreign Quotations* (1904, in-8), collaborateur des *Notes and Queries*, mort le 31 mars;

— le Rév. John Marshall LANG, docteur en théologie, chancelier et principal de l'Université écossaise d'Aberdeen, auteur de quelques ouvrages, tels que : *Heaven and Home*; *Life, is it Worth Living*; *The Last Supper of Our Lord*; *Homileticsin St. Luke's Gospel*, mort à Aberdeen, le 2 mai, à 76 ans; — Albert LANGEN, publiciste allemand, fondateur et directeur de la revue comique *Simplicissimus*, mort le 30 avril, à 40 ans; — Dr Ludwig LAQUEUR, ancien professeur de thérapeutique pour les maladies des yeux à l'Université de Strasbourg, mort dernièrement à Sta Margherita, près de Nervi, à 70 ans; — Léon Julianovitch LAZAREVITCH-SZEPELEVITCH, professeur des littératures des pays occidentaux à l'Université russe de Charkov, mort en cette ville, à la fin d'avril, à 46 ans; — Miss L. M. LITTLE, femme de lettres bien connue dans les cercles littéraires de l'Irlande, auteur de deux volumes de vers : *Perséphone* et *Wild Myrtle* et de nombreux articles insérés dans les revues irlandaises, morte le 4 mai, à Bray, près de Dublin; — Léo MANKOWSKI, professeur de sanscrit à Cracovie, mort en cette ville, le 19 avril, à 51 ans; — Dr. Oskar-Emil MEYER, professeur de physique expérimentale à Breslau (Silésie), mort en cette ville, le 24 avril, à 74 ans; — Emilio MITRE, directeur du journal la *Nacion*, fils du général Mitre, ancien président de la République Argentine, mort dernièrement à Buenos-Ayres; — Mme Olive MORGAN, actrice américaine qui abandonna la scène pour le journalisme, morte dernièrement à Banstead, à 70 ans, laquelle a collaboré au *New York Herald*, à la *New York Tribune* et au *World* de Londres et a publié *Photographs of Paris Life*, son premier livre paru à Paris en 1861 et loué par Dumas fils dans le *Figaro*, ainsi que divers romans, tels que: *The Mimic World* et *Get thee bahindme, Satan*; — Dr. Bernhard NIEHUES, ancien professeur d'histoire à Munster en Westphalie, mort en cette ville, à la fin d'avril, à 78 ans; — Hans NYDEGGER, écrivain suisse, mort au milieu de mai, à Zurich, à 62 ans, lequel a écrit dans le dialecte allemand propre à la Suisse un certain nombre de romans historiques devenus populaires; — Dr. Hermann OSTHOFF, professeur de grammaire comparée des langues indo-européennes à l'Université allemande d'Heidelberg, mort en cette ville, le 7 mai, à 62 ans, à qui on doit de nombreux et importants travaux de linguistique, tels que : *Zur Geschichte des Perfects im Indogermanischen mit besonderer Berucksicht auf griechisch und lateinisch* (Strasbourg, 1884, in-8); *Die neueste Sprachforschung und die Erklärung des indogermanischen Ablautes. Antwort auf die gleichnamige Schrift von Hermann Collitz* (Heidelberg, 1886, in-8); *Morphologische Untersuchungen auf dem Gebiete der indogermanischen Sprachen* (Leipzig, 1890, in-8); — Dr Alfred PARTHEIL, professeur de chimie pharmaceutique à Kœnigsberg (Prusse), mort dernièrement en cette ville, à 44 ans; — le R. P. PAYA, ancien provincial des frères prêcheurs en Espagne, fondateur de l'Université dirigée par les religieux de son ordre au Japon et recteur de l'Université pontificale de Saint-Thomas, à Manille (îles Philippines), mort subitement en mars, à Louvain, où il était venu pour assister aux fêtes du jubilé de l' « Alma Mater »; — Dr. Heinrich VON RANKE, médecin allemand, neveu du grand historien de ce nom, ancien professeur de l'Université de Munich, mort dans le courant de mai, à Munich, à 79 ans, lequel a publié de nombreux travaux sur des questions d'hygiène principalement et quelques études sur des questions d'archéologie, notamment : *Arbeiten aus der koeniglichen Universitäts-Kinderklinik* (Munich, 1891-94, in-8) et *Ueber Hochäcker* (Munich, 1893, in-8); — Henri DE REDER, général et poète allemand, à qui l'on doit quelques volumes de vers et de nouvelles inspirés par ses souvenirs de campagnes, mort à Munich, le 17 février,

à l'âge de 85 ans; — l'abbé Schmit, ancien professeur au collège de Bellevue à Dinant, et professeur de religion à l'école normale des filles d'Arlon, mort en cette ville, à la fin de mai, à l'âge de 75 ans; — le chanoine Segers, vicaire général de Gand, ancien professeur au collège épiscopal d'Eecloo, ancien principal du collège de Grammont et, en dernier lieu, président du séminaire de Gand, mort à Gand, le 5 mai; — Adolf Spemann, éditeur allemand, mort le 19 avril, à Stuttgart, à 57 ans; — Charles Warren Stoddard, ancien acteur américain, devenu plus tard journaliste, écrivain et, à partir de 1889, professeur de littérature anglaise à l'Université catholique de Washington, mort dernièrement à 66 ans, lequel fut pendant plusieurs années correspondant du *San Francisco Chronicle* et a publié, outre quelques volumes de vers: *The Lepers of Molokai* (1885); *Lazy Letters from Low Latitudes* (1894); *A Cruise under the Crescent from Suez to San Marco* (1898) et *For the Pleasure of his Company* (1903); — le chanoine Swolfs, ancien professeur au petit séminaire de Malines, inspecteur de l'enseignement moyen en Belgique, membre de la Société scientifique de Bruxelles, à qui l'on doit, notamment, une *Histoire nationale* en usage dans les établissements de l'enseignement moyen belge et un volume sur *l'Œuvre des six jours*, mort le 2 mai;— Dr. Johann Szamosi, professeur de philologie classique à Klausenburg en Transylvanie, mort en cette ville, à la fin d'avril, à 69 ans; — Horace-Saint-George Voules, attaché à la librairie Cassel, de Londres, éditeur de *The Echo*, de 1868 à 1876, et, à partir de cette dernière année, du *Truth*, mort à Londres, au commencement de mai; — Philippe Weigand, botaniste allemand, mort au commencement de mai, à Bemberg, à 70 ans;— Dr. Gustav Weinberg, professeur de correspondance commerciale anglaise et française à l'Académie des sciences sociales et commerciales de Francfort-sur-le-Mein, mort en cette ville, le 26 avril, à 55 ans; — Mme Augusta-Jane-Evans Wilson, femme de lettres américaine, auteur d'une dizaine de romans, dont plusieurs ont passé par de nombreuses éditions, notamment : *Inez* (1856); *Beulah* (1859); *Macaria* (1864); *Infelice* (1875); *At the Mercy of Tiberius* (1887); *A Speckled Bird* (1902), morte dernièrement à Mobile (Alabama), à 74 ans; — le Rév. C. H. Thursfield Wood, ancien directeur de l'École de Scherborne, mort le 17 mai, à 40 ans.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Le 2 mai, M. S. Reinach parle de la découverte, par M. Seymour de Ricci, d'un passage de chronique relatif à la prise de Jeanne d'Arc à Compiègne. — M. P. Aubry donne lecture d'une note sur le rythme des chansonniers du XIIIe siècle. — M. Jullian entretient l'Académie de certains textes littéraires du moyen âge, dont on peut tirer parti pour l'histoire de la conquête romaine. — M. Pottier lit un mémoire sur des vases grecs à sujets homériques. — Le P. Scheil, au nom de M. J. Et. Gautier, présente à l'Académie les archives juridiques d'une famille originaire des environs de Babylone. — Le 3 mai, M. Dieulafoy montre et explique un bol en faïence décorée, remontant à une très haute antiquité, d'origine persane, dont le décor semble contenir une signification hermétique. — M. le comte Durrieu annonce à l'Académie qu'il a retrouvé à la Bibliothèque Vaticane une traduction manuscrite du *Decameron* de Boccace ayant appartenu à Jean-Sans-Peur et dont la trace était perdue. M. Pichon présente des observations sur le caractère magique des cérémonies décrites par Virgile dans le second chant de l'*Énéide*. — Des observations sont échangées à ce sujet entre divers membres de l'Académie. — Le 21 mai, M. le comte Durrieu montre des photographies démontrant l'exactitude des observations par lui soumises à l'Académie

dans une précédente séance. — M. H. Viollet étudie devant les membres de l'Académie certains monuments arabes de la vallée de l'Euphrate. — M. Dieulafoy signale l'intérêt de cette étude qui peut fournir des indications sur l'origine de certains procédés de la construction médiévale française. — M. Léopold Delisle offre à l'Académie la reproduction qu'il a dirigée du *Rouleau des morts* de Vital, abbé de Savigny, en la faisant précéder d'une Introduction. — Le 28 mai, M. le secrétaire perpétuel donne lecture d'une lettre de M. Cavvadias au sujet de fouilles très intéressantes faites dans l'île de Céphalonie. — M. P. Viollet parle d'un incident de la procédure qui concerne Jacques de Molay, le grand-maître des templiers.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Le 4 mai, M. Levasseur présente quelques observations supplémentaires sur le nombre des combattants en présence pendant les combats de 1870-1871. — M. Paul Robiquet lit un chapitre de son livre sur Philippe Buonarrotti, le démagogue condamné par la Haute Cour de Vendôme, en 1796. — Le 8 mai, M. Louis Passy achève la lecture de son travail sur les encouragements officiels donnés à l'agriculture en France au XVIIIe siècle. — Le 22 mai, M. Morizot-Thibault lit une notice sur la vie et les œuvres de son prédécesseur M. Glasson. — Le 29 mai, M. Morizot-Thibault termine la lecture de son travail sur la vie de M. Glasson.

Congrès. — Par l'initiative de l'Association des archivistes et bibliothécaires belges, un comité a été institué, sous la présidence de M. A. Gaillard et du R. P. Van den Gheyn, S. J., en vue de l'organisation d'un Congrès international des archivistes et des bibliothécaires, qui se tiendra en août 1910, à Bruxelles. La constitution, dans presque tous les pays, d'associations d'archivistes et de bibliothécaires, la nécessité qui se fait chaque jour plus vivement sentir de donner une solution aux questions multiples que soulèvent l'organisation et la règlementation des archives et des bibliothèques rendent opportune la réunion d'un semblable Congrès. Le Congrès comprendra quatre sections : une pour les archivistes, une pour les bibliothèques, une pour les collections annexées aux archives et aux bibliothèques (sceaux, estampes, médailles), une, enfin, pour les bibliothèques populaires. Les deux premières sections tiendront des séances complètement indépendantes, tandis que les deux autres ne pourront se réunir qu'en dehors des séances des deux premières sections. « Les membres du Congrès auront liberté absolue dans le choix de la langue qui leur conviendra le mieux », dit un article du règlement qui ne rendra peut-être pas les discussions bien faciles. Les actes du Congrès seront publiés en un volume que recevront tous les adhérents. Vingt et une questions sont mises à l'ordre du jour du Congrès pour les archives (relation à la construction des dépôts, à la conservation, au classement, à la restauration, à la destruction, etc. des archives); seize pour les bibliothèques (notamment sur le recrutement, sur le prêt, sur la vente et l'échange des doubles, sur le catalogage); douze pour la troisième section (presque toutes relatives aux sceaux); six pour la quatrième section (bibliothèque pour enfants, désinfection des livres, etc.). Les secrétaires de la commission d'organisation, auxquels on peut s'adresser pour toutes les communications et pour les adhésions au Congrès (cotisation 10 fr.), sont : MM. J. Cuvelier, sous-chef de section aux Archives du royaume de Belgique, pour les archives; M. L. Stainier, conservateur adjoint à la Bibliothèque royale de Bruxelles, pour les bibliothèques.

Institut international de technobibliographie. — Avec l'appui de l'Association des ingénieurs allemands et d'autres sociétés techniques,

il vient de se fonder à Berlin un Institut international, présidé par M. Kammerer, professeur à l'École technique supérieure, et destiné à dresser et à mettre à portée des intéressés, par la voie d'une revue mensuelle : la *Technische Auskunft*, le répertoire de la presse technologique. L'Institut se propose en outre de fournir sur demande des indications et des bibliographies sur des questions techniques déterminées.

Paris. — Le mercredi 12 mai dernier a eu lieu, au Restaurant des Sociétés savantes, rue Danton, 8, un dîner qui a réuni, pour la cinquième fois, un certain nombre de rédacteurs du *Polybiblion*.

— Dans *Épiscopat et presbytérat* (Paris, Savaète, 1908, in-8 de 34 p. — Prix : 0 fr. 50), M. G. Péries rappelle d'abord les différentes théories hétérodoxes et rationalistes sur l'origine de l'épiscopat et du presbytérat, surtout, semble-t-il, pour bien faire comprendre, par l'intérêt qu'on y a toujours attaché, l'importance théologique de la question. Il expose ensuite la solution catholique, qu'il justifie par des considérations empruntées en grande partie aux travaux de Mgr Duchesne.

— Une excellente réfutation des thèses fantastiques de la critique libre-penseuse à notre époque, c'est le savant et intéressant travail de M. Emmanuel Cosquin : *Le Prologue-cadre des Mille et une Nuits, les légendes pieuses et le livre d'Esther* (Paris, Lecoffre, Gabalda, 1909, in-8 de 80 p. Extrait de la *Revue biblique internationale*). — « Y aurait-il à s'étonner grandement, conclut avec esprit le docte folkloriste, si quelque jour un historien novateur allait découvrir qu'Esther serait... Esther? »

— Dans un temps comme le nôtre, où l'on tend de plus en plus à la spécialisation, où la division du travail semble de plus en plus une condition indispensable du progrès de la science, l'ornithologie n'avait pas encore d'organe particulier en France, où, cependant, elle a depuis longtemps passionné de nombreux amateurs. M. Louis Denise, bibliothécaire à la Bibliothèque nationale, a pensé qu'il y avait là une lacune à combler et il vient de lancer le premier numéro d'une *Revue française d'ornithologie scientifique et pratique* (14, rue Antoine-Roucher, Paris, XVI. Mensuelle. 7 fr. par an). M. Denise définit dans les termes suivants le programme et les espérances du nouveau recueil, auquel nous souhaitons le meilleur succès : « La *Revue française d'ornithologie* ne s'occupera que de l'oiseau, mais de tout ce qui est de l'oiseau : anatomie, classification, synonymie, descriptions techniques, faunes, d'une part; de l'autre, mœurs, migration, mues, modes de nidification, œufs, chants, et autres faits touchant à la biologie et à la psychologie. La place de l'élevage de luxe et d'observation y est ainsi toute marquée, parce que l'étude de l'oiseau captif est indispensable à la connaissance de la vie des espèces exotiques et doit rendre à la biologie et, par elle, à la systématique, d'inappréciables services. La *Revue française d'ornithologie* compte sur la collaboration efficace de tous ceux qui aiment cette science charmante et en font leur unique étude ou l'occupation de leurs loisirs : collaboration financière manifestée par de nombreux abonnements; collaboration intellectuelle surtout puisqu'elle n'existera que par les travaux et les communications qu'ils lui enverront. S'ils n'ont rien à dire, elle se taira. » La *Revue*, on le voit, ne s'adresse pas seulement aux savants et aux spécialistes, mais à tous les amateurs.

— Les *Notes de théâtre* de M. Robert Guillou (Paris, Albert Méricant, 1908, in-8 de 30 p. — Prix : 1 fr.) s'inspirent d'assez bons sentiments et contiennent d'assez bonnes observations. Mais l'auteur, absorbé, à ce qu'il semble, par la production prématurément hâtive de la presse quotidienne, ne s'est pas appliqué de façon suffisante à éclaircir sa pensée et à châtier

son style. On ne voit pas toujours bien ce qu'il veut dire et il ne sait pas manier sa langue. Il écrira, par exemple (p. 24) : « Il est bien difficile de donner une solution adéquate sur une opinion aussi scabreuse, sur laquelle il est très simple de rejeter, comme insuffisantes, les explications dont la tendance pourrait faire disparaître l'auréole artistique d'une grande partie des gens de théâtre. » S'imagine-t-il que ce soit là du français?

— La Société de l'histoire de France réimprime les *Mémoires de Martin et Guillaume du Bellay* (Paris, Laurens, 1908. T. I, in-8 de 362 p.). C'est, comme l'on sait, un document de premier ordre sur François Ier et les guerres d'Italie. Mais les éditions anciennes étaient presque dépourvues de notes et de références. Les éditeurs nouveaux, MM. V.-L. Bourrilly et F. Vindry sont préparés à leur tâche par de nombreux travaux estimés. Leur premier volume comprend les années 1513 à 1525; il sera suivi de deux autres.

— Le célèbre et spirituel opuscule de J.-B. Pérès : *Comme quoi Napoléon n'a jamais existé*, dirigé contre les fantaisies de la science de son temps, ne s'applique pas moins bien aux extravagances de celle du nôtre. La nouvelle édition qui vient d'en être donnée (Paris, l'Édition bibliographique, 1909, in-32 de 61 p.) est donc utile en elle-même. On louerait aussi les *Notes bio-bibliographiques*, que M. Gustave Davois y a jointes, si la rédaction et le ton n'en étaient bizarres.

— Le tome CXLII des *Mémoires publiés par la Société nationale d'agriculture de France*, qui vient de paraître (Paris, imp. Renouard, 1909, in-8 de 252-CLXVIII, avec une carte), mérite de fixer l'attention. Les sujets agricoles proprement dits qui ont été traités sont au nombre de quatre, savoir : *La Reconstitution des châtaigneraies*, par M. A. Prunet (p. 1-14); — *La Culture continue du blé aux points de vue pratique et chimique*, par MM. W. A. Prout et A. Voelcker; traduit de l'anglais par M. Robert Stanton (p. 15-41); — *Sur la Restauration des pâturages communaux*, par M. E. Cardot (p. 55-70); — enfin, en annexe (spécialement paginé I-CLXVIII), un très important *Rapport sur la situation agricole dans quelques parties de la France*, par M. Levasseur, qui renferme de précieux renseignements. — A mentionner aussi : *Notice sur Henri Marès*, par M. Prosper Gervais (p. 43-54), et *Notice sur la vie et les travaux de Henri de Lacaze-Duthiers*, par M. Joannès Chatin (p. 71-99). « L'Index chronologique des publications de M. de Lacaze-Duthiers », qui embrasse les années 1849 à 1902, ne compte pas moins de 256 numéros. — Mais ce que nous retenons plus particulièrement dans ce volume, c'est le consciencieux *Historique de l'organisation de l'ancienne poste aux chevaux en France*; son *influence sur les progrès agricoles*, par M. Eugène Anxionnat (p. 101 à 252, avec une carte). « Le but de cette étude, dit l'auteur dans son *Avant-propos*, n'est pas de recommencer l'histoire générale des postes; elle est plus modeste : elle se borne à suivre les postes à travers les siècles et à relever, sous chaque règne, ce qui a spécialement trait à la poste aux chevaux proprement dite, et de faire, depuis l'édit de Luxies (1464) jusqu'en 1873, date de la suppression du dernier relais, l'historique de la poste aux chevaux. » A la fin de son travail, M. Anxionnat donne une liste assez longue des ouvrages consultés. Si l'auteur se décide à faire un tirage à part de son *Historique*, nous l'engageons vivement à le compléter par une table des matières et une table onomastique qui rendront les recherches plus faciles.

— Sans parler de quelques pièces de poésie signées d'auteurs divers, nous n'avons que trois morceaux à signaler dans l'*Annuaire de la Société*

philotechnique (années 1905-1908. T. LXIII) (Paris, Fontemoing; Delagrave, 1909, in-8 de 110 p.). Citons donc : *Sur la psychologie du goût*, par M. le comte Léonce de Larmandie (p. 20-34); — *Le Théâtre comique au moyen âge* (anonyme) (p. 47-58); — *La Bonne Fortune de M. de Neuhof* (177...), par M. Élie de Biran (p. 80-88).

Champagne. — La Société académique d'agriculture, des sciences, arts et belles-lettres du département de l'Aube nous envoie, comme de coutume, son volume de *Mémoires* pour l'année 1908 (t. LXXII de la collection, t. XLV de la 3e série. Troyes, imp. Paul Nouel, gr. in-8 de 456 p., avec 4 planches). Ce volume est ainsi composé : *Notes sur Joinville* (*Haute-Marne*), par M. René Gillet (p. 9-116, avec 2 pl.). Neuf pièces justificatives et une importante bibliographie termine ce travail qui, en cas de tirage à part, gagnera à être complété par une table des matières et une table onomastique; — *Un Épisode de la vie de François Gentil* (1579), sculpteur troyen, par M. Boutillier du Retail (p. 117-125); — *L'Hymne aux Muses, traduit de Proclus*, par M. Charles des Guerrois (p. 127-134); — *Notes sur les oscillations et secousses des véhicules des chemins de fer et les moyens de les atténuer*, par M. E. Hallade (p. 136-148), avec une figure); — *Lafontaine et Boccace* (*Trois Contes*), par M. Julien Dubois (p. 149-169); — *La Champagne crayeuse. Étude de géographie botanique*, par M. P. Fliche (p. 171-277, avec 2 planches); — *Au Pays Ouargli*, très attachante relation due à M. le médecin-major Ed. Pigeon (p. 279-378).

— De même nous avons reçu de la Société d'agriculture, commerce, sciences et arts du département de la Marne (ancienne Académie de Châlons) le tome X de la 2e série de ses *Mémoires* pour 1906-1907 (Châlons-sur-Marne, imp. Martin frères, 1908, in-8 de 446 p., avec une carte). Là ont trouvé place les travaux ci-après : *Sermaize-les-Bains et la région environnante, Vitry-le-François, Saint-Dizier, Bar-le-Duc. Guide du touriste et du promeneur*, par M. Louis Brouillon (p. 75-174, avec une carte). Cette intéressante monographie est pourvue d'une table des matières et d'une autre relative aux noms de lieux; — *Simples Causeries sur la nature*, par M. Henry Gérard (p. 177-255); — *Lettres inédites de Louis XIV et Mazarin au sieur Jean de Seyron, sergent de bataille*, publiées avec une Introduction et des notes par M. l'abbé Lallement (p. 259-268); — *Étude sur les pierres branlantes et les superstitions qui s'y rattachent. La Pierre branlante de Montmirail*, par M. le Dr Grosjean (p. 271-307), curieuse étude d'archéologie et de folklore; — *Remarques sur les noms de famille. Les Noms régionaux, par* M. Octave Maurice (p. 311-359); — *Découverte d'une verrerie d'art gallo-romaine aux Houis, écart de Sainte-Menehould (Marne)*, 2e notice, par M. L. Mauget (p. 363-386).

Franche-Comté. — Dans notre dernière livraison (p. 472), nous avons annoncé le Congrès des Œuvres diocésaines qui s'est tenu à Gray (Haute-Saône) du 13 au 16 mai et nous avons signalé le mandement de carême de Mgr Fulbert Petit, archevêque de Besançon, qui renfermait un excellent historique de la statuette miraculeuse de Notre-Dame de Gray. Or, voici que nous arrive, sous forme de brochure, cette notice qui avait attiré notre attention. Titre : *Notre-Dame de Gray, le culte de la Très Sainte Vierge en Franche-Comté et le Couronnement de Notre-Dame de Gray*, par Mgr Fulbert Petit, archevêque de Besançon (Gray, Gilbert Roux, 1909, in-16 de 31 p., avec reproduction d'une vieille gravure). On ne saurait trop remercier le prélat d'avoir eu la bonne idée de mettre cette étude à la fois édifiante, intéressante et instructive, à la portée de tous ceux qui ne lisent pas d'ha-

titude la *Semaine religieuse de Besançon* où son texte avait d'abord paru comme faisant partie du mandement de carême de 1909.

— Également nous devons une mention à un opuscule sur le même sujet, dû à M. l'abbé O. Boillot, curé de Liesle (Doubs) : *Souvenir du congrès de Gray*, 13-16 *mai* 1909. *Notre-Dame de Gray* (Besançon, imp. catholique de l'Est, 1909, in-32 de 27 p.). Bien que l'auteur semble avoir voulu surtout faire œuvre de propagande, il convient de dire que son petit travail a été rédigé avec beaucoup de soin et de clarté et que, sans qu'il y paraisse, en raison de la rareté des références, nous sommes ici en présence d'une publication érudite qui pourra être utilement consultée.

— Par son testament, Xavier Marmier a légué à l'Académie de Besançon, dont il était membre, ses manuscrits inédits, qui se composent de 9 vol. in-8. « Ils seront, recommandait-il, renfermés dans une caisse qu'il ne sera permis d'ouvrir que quinze ans après ma mort : alors on pourra publier, si on le juge convenable, ceux de ces volumes qui n'auront pas encore été imprimés, notamment ceux où j'ai raconté diverses choses de mon temps... » Le délai ainsi fixé par le testateur — sa mort remontant au 8 octobre 1892, — expirait le 8 octobre 1907. En conséquence, les manuscrits dont il s'agit ont été remis à M. Maurice Lambert, notre distingué collaborateur en matière de jurisprudence, président annuel de l'Académie de Besançon, pour être examinés et faire l'objet d'un rapport paru sous ce titre : *Les Manuscrits inédits de Xavier Marmier* (Besançon, imp. Jacquin, 1909, in-8 de 24 p., avec une planche reproduisant deux portraits de Marmier datant de 1835 et de 1851. Extrait des *Mémoires de l'Académie de Besançon*). M. Lambert, avec un sens critique aiguisé et un goût parfait, nous donne un aperçu de ce que renferment les manuscrits en question. Ce sont surtout des impressions, semées d'anecdotes amusantes, sur les personnalités plus ou moins célèbres avec lesquelles Marmier s'est trouvé en relations et aussi sur les événements dont il a été témoin depuis 1848 jusqu'à une époque rapprochée de sa mort. Son très intéressant travail achevé, M. Lambert s'est demandé si l'Académie de Besançon devait publier les manuscrits qui lui ont été légués. « A cette question, déclare-t-il judicieusement, il me semble qu'on ne peut répondre que par une distinction. Pour les plus anciens, ceux qui remontent à 1848, rien ne s'opposerait, selon moi, à ce qu'on en tirât la matière d'un volume, qui pourrait encore être lu avec plaisir et profit, même après ce qui a déjà paru sur cette époque mouvementée, mêlée de joie et d'épouvante. Quant aux cahiers plus récents, à ceux surtout qui semblent avoir pour objet de dévoiler les scandales du temps du second Empire, les mœurs des personnages qui étaient le plus en vue sous ce régime, je suis loin de penser qu'il faille les supprimer ni même les condamner pour toujours au secret. Mais j'estime qu'avant de songer à leur publication, il faut attendre au moins que tous les hommes qui y sont nommés aient disparu, attendre que ce qui ressemblerait encore aujourd'hui à de la médisance et de la diffamation soit devenu de l'histoire. »

Autriche-Hongrie. — Franz Grillparzer est le plus grand poète que l'Autriche s'honore d'avoir produit. Le conseil municipal de Vienne, n'oubliant pas que c'est dans cette ville que le poète a vu le jour en 1791, se prépare à en célébrer la mémoire par une édition critique et définitive de ses œuvres complètes. C'est à un professeur de l'Université allemande de Prague, bien connu par ses recherches sur le poète, M. August Sauer, qu'a été confié le soin de préparer cette édition, qui doit se publier à la librairie Gerlacher Wiedling, de Vienne. Elle comprendra toutes les œuvres de Grillparzer, vers et prose, y compris sa correspondance et ses journaux

de voyage. On compte que cette nouvelle édition formera 25 volumes. M. Sauer fait appel à tous ceux qui peuvent aider à la rendre plus complète en lui communiquant des manuscrits de Grillparzer.

Irlande. — La littérature gnomique est chose ancienne, mais n'intéresse guère que quelques curieux d'histoire littéraire. Elle a de nombreuses ramifications, comme la littérature des proverbes: aussi est-ce indiquer de précieux documents aux amis de la littérature comparative que de leur signaler un vieux recueil irlandais que M. Kuno Meyer vient de publier, traduire et commenter sous ce titre : *The Instructions of King Cormac Mac Airt.* Cette brochure forme le fascicule XV de la *Todd Lecture Series.* (Dublin, Hodges, in-8 de XII-62 p.). C'est un texte du milieu du moyen âge et conservé dans de nombreux manuscrits; pour traduire un texte où le verbiage se mêle à la sagesse, avec une surabondance de répétitions, de termes oiseux et de mots rares, il ne fallait rien moins qu'un celtiste d'une habileté éprouvée. Il s'agit ici d'un genre littéraire que l'ancienne Irlande n'a pas inventé, mais où ses moralistes se sont complu en le développant à l'excès : en tout cas, ces « Instructions » attribuées à un vieux roi d'Irlande célèbre par sa sagesse sont un curieux document d'histoire littéraire.

Chine. — A force de s'accroître d'année en année depuis sa fondation, le *Calendrier-Annuaire de l'Observatoire de Zi-Ka-Wei* a triplé comme quantité et importance des matières. Parmi celles qui sont nouvelles dans le volume de 1909 (7e année), nous signalerons, page 43, une explication, sous ce titre : « Clair-de-Lune à Chang-Haï », des tableaux des phases de la Lune pour chaque mois de l'année, lesquels ont été renvoyés à la suite de la première partie de l'annuaire, suivis eux-mêmes de tableaux analogues pour Vénus, Mars, Jupiter et Saturne, donnant les heures de leurs levers et de leurs couchers dans le cours de l'année. — On sait qu'une éclipse de Soleil, *invisible à Paris*, devait avoir lieu le 18 juin et être visible en Chine : l'Annuaire en donne tous les éléments appuyés d'une carte où sont tracées les courbes de visibilité du phénomène sur toute la portion du globe terrestre qui en a été favorisée. — Signalons aussi la publication d'un « Code des signaux de l'Observatoire de Zi-Ka-Wei », signaux de l'heure, du temps, de la direction des vents, des tempêtes, etc.; plus loin l'explication nécessaire à la lecture astronomique de douze cartes du « Ciel étoilé à Chang-Haï » avec trajectoire des planètes en chacun des mois de l'année, ces cartes étant renvoyées à la suite des tableaux de visibiltié de la Lune et des quatre principales planètes. Elles sont elles-mêmes suivies de deux autres cartes, géographiques celle-là, donnant la Mappemonde rapportée à Chang-Haï comme centre et distances sphériques. — Un sommaire des événements généraux accomplis, mois par mois, de juillet 1907 à juin 1908, suivi d'un résumé analogue des principaux faits météorologiques arrivés, durant la même période, en Extrême-Orient, sont suivis, à la fin de la première partie, des tableaux des missions catholiques en Chine, Corée et Japon et de ceux, nominatifs, des évêques et vicaires apostoliques. Cette première partie est suivie d'un « Appendice » contenant, pour l'année courante, les mêmes données astronomiques, météorologiques mathémathiques et statistiques que les années précédentes. — On peut voir, par ce qui précède, que cet annuaire acquiert une importance scientifique de plus en plus grande, grâce au zèle éclairé et au dévouement de son très savant rédacteur, le R. P. de Moidrey (Chang-Haï, imp. de la Mission catholique, in-32 de 173 p., avec 32 pl. + 67 p.).

Publications nouvelles. — *Der Alttestamentliche Kanon der Anti-*

chenischen Schule. von Dr. L. Dennefeld (*Biblische Studien*) (in-8, Freiburg im Breisgau, Herder). — *Le Pays de l'Évangile*, par E.-N. Gaussens (in-12, Oudin). — *Cours supérieur d'instruction religieuse. Israël, Jésus-Christ, l'Église catholique*, par l'abbé J. Labourt (in-12, Lecoffre, Gabalda). — *Actes de S. S. Pie X, encycliques, motu proprio, brefs, allocutions, etc.* Texte latin avec traduction française en regard précédés d'une notice biographique, suivis d'une table générale alphabétique. T. III (in-12, Maison de la Bonne Presse). — *Desenvolvimiento del dogma*, por el cardenal J. H. Newman. Versión directa del inglés (gr. in-8, Barcelona, Luis Gili). — *Cor Jesu, historique, doctrine, pratique de la dévotion au Sacré Cœur de Jésus*, par l'abbé L. Poux (in-32, Maison de la Bonne Presse). — *Marie et le Symbolisme des pierres précieuses*, par l'abbé E. Valère (in-12, Oudin). — *Notes de pastorale pratique. Le Prêtre et les œuvres au point de vue paroissial* par Un Curé de Lyon, directeur d'Œuvres (in-12, Maison de la Bonne Presse). — *La Loi du 17 mars 1909 et la Loi du 1er avril 1909. De la Vente et du nantissement des fonds de commerce* par C. Marechal (in-8, Librairie générale de droit et de jurisprudence). — *Étude critique du casier judiciaire en France et dans les pays étrangers*, par G. Richard (in-8, Fontemoing). — *La Définition de l'être et la nature des idées dans le Sophiste de Platon*, par A. Diès (in-8, Alcan). — *Quellenbeiträge und Untersuchungen zur Geschichte der Gottesbeweise im dreizehnten Jahrhundert mit besonderer Berücksichtigung des Arguments im Proslogion des Hl. Anselm*, von P. A. Daniels (*Beiträge zur Geschichte der Philosophie des Mittelalters*) (in-8, Münster, Aschendorff). — *Les Systèmes de philosophie, ou les Philosophies affirmatives*, par E. Naville (in-8, Alcan). — *Essai historique sur les rapports entre la philosophie et la foi, de Béranger de Tours à S. Thomas d'Aquin*, par T. Heitz (gr. in-8, Lecoffre, Gabalda). — *Éléments de logique formelle*, par G.-H. Luquet (in-8, Alcan). — *Le Pluralisme, essai sur la discontinuité et l'hétérogénéité des phénomènes*, par J.-H. Boex-Borel [J.- H. Rosny aîné] (in-8, Alcan). — *Le Doute*, par le Dr P. Sollier (in-8, Alcan). — *Le Cycle mystique. La Divinité, origine et fin des existences individuelles dans la philosophie antésocratique*, par A. Diès (in-8, Alcan). — *Le Problème de l'action, la pratique morale*, par G. Rodrigues (in-8, Alcan). — *L'Année philosophique*, publiée sous la direction de F. Pillon. 19e année, 1908 (in-8 Alcan). — *L'Éducation morale rationnelle*, par A. Leclère (in-16, Hachette). — *Le Problème de l'éducation, essai de solution par la critique des doctrines pédagogiques*, par L. Dugas (in-8, Alcan). — *La Femme et son pouvoir*, par Mme A. Lampérière (in-12, Giard et Brière). — *La Théorie de l'économie politique*, par W. Stanley Jevons; trad. par H.-E. Barrault et M. Alfassa (in-8, Giard et Brière). — *Contribution à la critique de l'économie politique*, par K. Marx; trad. sur la 2e éd. allemande de K. Kautsky par L. Lafargue (in-18, Giard et Brière). — *Su la teoria del contratto sociale*, da G. del Vecchio (in-8, Bologna, Zanichelli). — *Pages sociales*, par E. d'Eichthal (in-16, Alcan). — *Le Lien social*, par Sully Prudhomme (in-8, Alcan). — *Les Riches depuis sept cents ans*, par le vicomte G. d'Avenel (in-18, Colin). — *La Pauvreté sa seule cause, son seul remède. Malthusianisme et néo-malthusianisme*, par le Dr G. Drysdale (in-12, Éditions néo-malthusiennes). — *La Criminalité dans l'adolescence. Causes et remèdes d'un mal social actuel*, par G.-L. Duprat (in-8 cartonné, Alcan). — *Animaux de nos pays*, par H. Coupin (in-18 cartonné toile, Colin). — *Faut-il devenir mage?* par F. Divoire (in-12, Falque). — *Études sur Léonard de Vinci, ceux qu'il a lus et ceux qui l'ont lu*, par P. Duhem, 1re et 2e séries (2 vol. gr. in-8, Hermann). — *La Grammaire des électriciens enseignée aux débutants par expériences et mesures*,

par E. Gossart. T. I. *Le Courant continu* (in-8, Vuibert et Nony). — *Les Découvertes modernes en physique*, par O. Manville. 2e éd. (in-8, Hermann). — *Théorie des corps déformables*, par E. et F. Cosserat (in-8, Hermann). — *L'Enseignement agricole et ses méthodes*, par P. de Vuyst (in-8, Amat). — *La Terre arable*, par J. Dumont (in-12, Amat). — *Terres antiques. La Sicile*, par A. Segard (in-16 Plon-Nourrit). — *La Normandie et ses peintres*, par J.- P. Heuzey (in-18, Nouvelle Librairie nationale). — *Les Maîtres de l'art. Charles Le Brun*, par P. Marcel (in-8, Plon-Nourrit). — *Reflets d'histoire*, par P. Gaultier (in-16, Hachette). — *Iter Hispanicum. Notices et extraits de manuscrits de musique ancienne conservés dans les bibliothèques d'Espagne* (gr. in-8, Geuthner). — *Musiciens d'autrefois*, par R. Rolland (in-16, Hachette). — *Traité de stylistique française*, par C. Bally. 1er vol. (in-18 cartonné, C. Klincksieck). — *Aucassin et Nicolette. Texte critique accompagné de paradigmes et d'un lexique*, par H. Suchier (in-8, Paderborn, Schœningh). — *Les Argonautiques d'Apollonius le Rhodien*: trad. pour la première fois en vers français (et vers pour vers), par le comte U. de Séguier (in-8, Félanitx (Majorque), imp. de B. Reus). — *Œuvres inédites*, de P.-J. de Béranger, préface et notes par L.-H. Lecomte (in-8, Daragon). — *L'Anthologie du félibrige. Morceaux choisis des grands poètes de la Renaissance méridionale au* XIXe *siècle*, par A. Praviel et J.-R. de Brousse (in-18, Nouvelle Librairie nationale. — *Au Soleil du rêve*, par G. Sorbets (in-12 Lemerre). — *Le Voile des choses*, par P.-L. Aubert (in-12, Lemerre). — *Le Sablier*, par P. Galland (in-12, Sansot). — *L'Ame inquiète*, par J. Noir (in-12, Édition du Beffroi). — *Trois Années, poésies*, 1905-1908, par F. Éon (in-12, Alençon, Édition du Divan). — *Études dramatiques*, par A. Môny. T. IV. *Le Déluge* (in-16, Plon-Nourrit). — *Mérovée*, drame historique en cinq actes, en vers, par B. Schnitzler (in-12, Lemerre). — *Lequel l'aimait?* par M. Floran (in-18, Calmann-Lévy). — *La Voie du mal*, par G. Deledda; trad. de l'italien par G. Hérelle (in-18, Calmann-Lévy). — *La Lanterne magique*, par P. Margueritte (in-16, Plon-Nourrit). — *La Mésangère*, par M. Thélen (in-16, Plon-Nourrit). — *La Voix de l'oiseau*, par H. Morane (in-16, Plon-Nourrit). — *Le Jardin délaissé, suivi de Ce qui ne ressuscite pas*, par J. Gallotti (in-16, Plon-Nourrit). — *L'Expiatrice*, par C. Nicoullaud (in-16, Perrin). — *La Course à l'abîme*, par E. Daudet (in-16, Roger et Chernoviz). — *Une Vie d'artiste*, par A. Schmitthenner: trad. de l'allemand par H. Heinecke (in-16, Hachette). — *Ames juives*, par S. Coubé (in-12, Lethielleux). — *A Tour de bras. Histoires du temps présent*, par J. des Tourelles (in-12, Lethielleux). — *Face au devoir*, par E. Coz (in-12, Maison de la Bonne Presse). — *Le Livre de la mort*, par E. Ganche (in-16, carré, Société des auteurs-éditeurs). — *La Légende de Jean-Jacques Rousseau, rectifiée d'après une nouvelle critique et des documents nouveaux*, par F. Macdonald; trad. de l'anglais par G. Roth (in-16, Hachette). — *George Sand. Dix conférences sur sa vie et son œuvre*, par R. Doumic (in-18, Perrin). — *Au Temps du Romantisme, études pittoresques et littéraires*, par A. Séché et J. Bertaut (in-18, Sansot). — *De tout un peu*, par A. Mézières (in-16, Hachette). — *La Littérature allemande d'aujourd'hui*, par M. Muret (in-16, Perrin). — *Histoires des littératures. Littérature allemande*, par A. Chuquet (in-8, Colin). — *Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques*, publié sous la direction de Mgr A. Baudrillart, M. A. Vogt et M. U. Rouzies, avec le concours d'un grand nombre de collaborateurs. Fasc. I. *Aachs-Achot* (gr. in-4, Letouzey et Ané). — *Missions au Sahara*, par E.-F. Gautier et R. Chudeau. T. II. *Sahara soudanais*, par R. Chudeau (gr. in-8, Colin). —

Le Génie de l'Amérique, par H. Van Dyke; trad. de l'anglais par E. Sainte-Marie Perrin (in-18, Calmann-Lévy). — *La Translation miraculeuse de la sainte Maison de Notre Mère à Lorette. IV. Preuves surabondantes de son authenticité*, par l'abbé J. Faurax (in-8, Lyon et Paris, Vitte). — *Le Quinzième Centenaire de S. Jean Chrysostome* (407-1907) *et ses conséquences, pour l'action catholique dans l'Orient gréco-slave*, par le P. C. Charon (in-8, Rome, Collège pontifical grec). — *Prêtres victimes de la Révolution dans le diocèse de Cambrai*, 1792-1799, par l'abbé J. Dehaut (in-8, Cambrai, O. Masson). — « *Les Saints* ». *La Bienheureuse Mère Barat* (1779-1865), par Geoffroy de Grandmaison (in-12, Lecoffre, Gabalda). — *Réponse à MM. Loyson et Houtin. Charles Perraud, Perreyre et Gratry, par quelques témoins de leur vie* (in-12, Bloud). — *Madame mère du Régent*, par A. Barine (in-16, Hachette). — *La Révolution, la Terreur, le Directoire*, 1791-1799, *d'après les Mémoires de Gaillard, ancien président du directoire exécutif de Seine-et-Marne, conseiller en Cassation*, par le baron Despatys (in-8, Plon-Nourrit). — *Napoléon et la Pologne* (1806-1807), par M. Handelsman (in-8, Alcan). — *Joachim Murat, roi de Naples. La Dernière Année de règne* (*mai* 1814-*mai* 1815), par le commandant M.-H. Weil. T. II (in-8, Fontemoing). — *Les Écoles et l'Enseignement de la théologie pendant la première moitié du* XIIe *siècle*, par G. Robert (in-8, Lecoffre, Gabalda). — *Histoire de la guerre de Vendée* (1793-1815), par J. Clemanceau, publié par les soins de l'abbé F. Uzureau (in-8, Nouvelle Librairie nationale). — *Un Voyage d'études militaires du duc d'Orléans*, 1809-1908. *Avec une lettre de Monseigneur le duc d'Orléans*, par le général Donop (in-12, Nouvelle Librairie nationale). — *Une Algérie nouvelle, quelques principes de colonisation pratique sur le propos du Maroc oriental et de Port-Say*, par J. Hess (in-18, Stock). — *La Politique française. Esquisse d'une politique française. Figures politiques et parlementaires*, par A. d'Espie (in-18, Cornély). — *A travers l'Angleterre contemporaine*, par P. Mantoux (in-16, Alcan). — *François Rački et la Renaissance scientifique et politique de la Croatie* (1828-1894), par V. Zagorsky (gr. in-8, Hachette). — *Biblioteca di Storia italiana recente* (1800-1850). Vol. II (*R. Deputazione sovra gli studi di storia patria per le antiche provincie e la Lombardia*) (in-4, Torino, Bocca). — *Institutions politiques de l'Europe contemporaine*, par E. Flandin. *T. IV. Pays-Bas, Luxembourg, Danemark, Suède, Norvège* (in-16, Le Soudier). — *Les Roumains. Histoire, état matériel et intellectuel*, par A.-D. Xenopol (in-18, Delagrave). — *La France et la Russie au* XVIIIe *siècle. Études d'histoire et de littérature franco-russe*, par C. de Larivière (in-16, Le Soudier). — *La Rénovation de l'Empire ottoman. Affaires de Turquie*, par P. Imbert (in-16, Perrin). — *Legislative and judicial History of the fifteenth amendment*, by J. Mabry Mathews (in-8, Baltimore, The Johns Hopkins Press). — *Les Indiscrétions de l'histoire*, par le Dr Cabanès. 6e série (in-16, Albin-Michel). — *Pages d'histoire contemporaine*, par P. de Coubertin (in-8, Plon-Nourrit). — *La Carrière d'un favori. Jacques d'Albon de Saint-André, maréchal de France* (1512-1562), par L. Romier (in-16, Perrin). — *Un Prélat indépendant au* XVIIe *siècle. Nicolas Pavillon, évêque d'Alet* (1637-1677), par E. Dejean (in-8, Plon-Nourrit). — *Turgot*, par G. Schelle (in-16, Alcan). — *Hippolyte Taine. Essai d'une biographie intellectuelle*, par A. Laborde-Milaã (in-16, Perrin).

VISENOT.

TABLE MÉTHODIQUE
DES OUVRAGES ANALYSÉS

THÉOLOGIE

Écriture sainte Exégèse. Alte und neue Angriffe auf das Alte Testament. Ein Rückblick und Ausblick (*Johannes Nikel*) 194
Die Glaubwürdigkeit des Alten Testamentes im Lichte der Inspirationslehre und Literarkritik (*Johannes Nikel*) 195
Der Ursprung des alttestamentlichen Gottesglaubens (*Johannes Nikel*) 195
L'Histoire et les histoires dans la Bible (*M. Landrieux*) 196
Doppelberichte im Pentateuch. Ein Beitrag zur Einleitung in das Alte Testament (*A. Schulz*) 196
Die Amarnazeit. Palästina und Ægypten in der Zeit israelitischer Wanderung und Siedelung (*Karl Miketta*) 197
Das Hohelied, übersetzt und erklärt (*Joseph Hontheim*) 197
Le Livre d'Amos (*J. Touzard*) 198
Les Prédécesseurs de Daniel (*Édouard Dujardin*) 199
Die griechische Philosophie im Buche der Weisheit (*Paul Heinisch*) 200
Hieronymi graeca in Psalmos fragmenta (*Joh. Joseph Klem. Waldis*) 200
Histoire et Sagesse d'Ahikar l'Assyrien (fils d'Anael, neveu de Tobie). Trad. des versions syriaques avec les principales différences des versions arabes, arménienne, grecque, néo-syriaque, slave et roumaine, par *F. Nau* 201
Le Messianisme chez les Juifs (150 av. Jésus-Christ à 200 après Jésus-Christ) (*le P. M.-J. Lagrange*) 202
Histoire du canon de l'Ancien Testament dans l'Église grecque et l'Église russe (*M. Jugie*) 203
Der Kanon des Neuen Testaments (*P. Dausch*) 204
Kardinal Wilhelm Sirlets Annotationen zum Neuen Testament. Eine Verteidigung der Vulgata gegen Valla und Erasmus (*P. Hildebrand Hpföl*) 204
Les Théories de M. Loisy. Exposé et Critique (*M. Lepin*) 205
M. Loisy et la critique des Évangiles (*F. Jubaru*) 205
Jésus-Christ. Réponse à M. Renan (*A. Gratry*) 206
Der Vernichtungskampf gegen das biblische Christusbild (*Ignaz Rohr*) 206
Ersatzversuche für das bibliche Christusbild (*Ignaz Rohr*) 206
Christus und Bhudda (*O. Wecker*) 207
St. Augustins Schrift De consensu evangelistarum unter vornehmlicher Berücksichtigung ihrer harmonitischen Anschauungen. Eine biblisch-patristische Studie (*Heinrich Joseph Vogels*) 207
De Bethléem à Nazareth. Étude historique sur l'enfance et la jeunesse du Rédempteur (*le P. M.-J. Ollivier*) 208
Die Dauer der öffentlichen Wirksamkeit Jesu. Eine patristisch-exegetische Studie (*Wilhelm Homanner*) 209
Kamel und Nadelöhr. Eine kritisch-exegetische Studie über Mt. 19, 24 und Parallelen (*Georg Aicher*) 210

Jésus-Christ, sa vie, son temps (*le P. Hippolyte Leroy*)..... 210
Die Auferstehung Jesu Christi nach den Berichten des Neuen Testaments (*E. Dentler*)..... 211
Die Apostelgeschichte (*Joh. Belser*)..... 211
Manuel biblique, ou Cours d'Écriture sainte à l'usage des séminaires. (*A. Brassac*). T. IV. Nouveau Testament..... 212
Histoire des livres du Nouveau Testament (*E. Jacquier*). T. III et IV..... 213
L'Apocalypse interprétée par l'Écriture (*Marc Passama*)..... 215

Liturgie. La Vie liturgique, ou l'âme se nourrissant, se consolant et tendant à sa destinée dans le service de Dieu par l'Église (*Eugène Chipier*)..... 315
Instructions sur les fêtes de l'année (*l'abbé Morisot*)..... 100
Les Fêtes sociales, ou les Fêtes chrétiennes au point de vue social (*l'abbé L. de Casamajor*)..... 100
La Dédicace des églises (*Jules Baudot*)..... 362
Le Pallium (*Jules Baudot*)..... 265
Traduction et commentaire des grandes antiennes en O de l'Avent et de l'Office de Noël (*les Bénédictines du Temple*)..... 531

Théologie dogmatique. Dictionnaire de théologie catholique, publié sous la direction de *l'abbé Mangenot*. Fasc. XXV, XXVI et XXVII..... 147
Essai sur la théologie d'Irénée. Étude d'histoire des dogmes (*P. Beuzart*)..... 510
Le Dogme catholique devant la raison et la science, la Trinité, les Anges, les Origines, l'attente du Messie. Conférences apologétiques faites aux étudiants (*Louis Boucard*)..... 510
Histoire du dogme de la Rédemption. Essai historique et apologétique avec une Introduction sur le principe des développements théologiques (*Henri E. Oxenham*) ; trad. de l'anglais par *Joseph Bruneau*..... 511
La Foi catholique (*l'abbé H. Lesêtre*)..... 316
De gratia Christi. In-1-2 partem Summae theologicae S. Thomae Aquinatis a q. CIX ad q. CXIV (*Richardo Tabarelli*)..... 57
Enchiridion symbolorum, definitionum et declarationum de rebus fidei et morum (*Henrico Denzinger*). Editio decima, emendata et aucta, quam paravit *Clemens Bannwart*..... 56
Tesoro del Sacerdote (*el P. Jose Mach*). Decimotercera edicion notablemente aumentada y corregida, según los mas recientes decretos de las Sagradas Congregaciones romanas y las nuevas disposiciones del derecho civil por el *P. Juan B. Ferreres*..... 424
Credo. I. Je crois en Dieu (*l'abbé Lemoine*)..... 99
Catéchistes et catéchismes, ou Traité théorique et pratique de pédagogie catéchistique (*le chanoine F. Finot*)..... 98
Le Catéchisme et sa pédagogie, ou Nouvelle Méthode pratique d'enseignement sûre et rapide de la doctrine (*l'abbé Louis Reignat*)..... 98
L'Essentiel de la religion catholique, directoire pour les catéchistes d'adultes (*l'abbé P. Coqueret*)..... 99

Théologie morale. Sermons. Le Sens catholique (*Henri Couzet*) 265
El santo Evangelio de Nuestro Señor Jesucristo i los Hechos de los Apóstoles (*Primitivo Sanmartí*)..... 265
Le Modernisme dans la religion. Étude sur le roman « Il Santo », de Fogazzaro (*l'abbé J.-A. Chollet*)..... 168
Œuvres de *saint François de Sales*, évêque et prince de Genève et docteur de l'Église. Édition complète publiée par les soins de religieuses de la Visitation du premier monastère d'Annecy. T. XV. Lettres. Vol. V..... 109

Saint François de Sales, texte et études (*Fortunat Strowski*). . . . 318
Péchés capitaux. Quinze discours pour prônes, sermons. conférences d'hommes (*Ph.-G. Laborie*) 100
La Pràtica del Pulpito. Estudios homiléticos (*A. Meyenberg*): trad. por *el P. Ramon Ruiz Amado* 101
Œuvres oratoires (*le P. Henri Chambellan*). T. II. Retraite ecclésiastique. Conférences sur l'éducation. Retraite pascale. 101
Le Prédicateur de la doctrine chrétienne (*l'abbé J. Sabouret*). T. III. 102
La Virilité chrétienne. Conférences universitaires (*le P. Gillet*). 102
Pour le peuple, conférences dialoguées (*Joseph* et *Paul Gaboreau*). 103
Histoire des commandements de l'Église (*A. Villien*) 423
Iglesia y Estado (*el P. Fr. Paulino Alvarez*) 234
Ce que sera le prêtre au XXe siècle (*Mgr Henry Bolo*) 108
Las Religiosas según la disciplina vigente. Comentarios canónico-morales (*el R. P. Juan B. Ferreres*) 72

Ascétisme et Piété. La Bible des fidèles. La Lettre et l'esprit. Le Saint Évangile de Jésus-Christ selon S. Matthieu, S. Marc, S. Luc et S. Jean. Commentaire traditionnel extrait des SS. Pères, d'après la « Chaîne d'or » de S. Thomas d'Aquin (*l'abbé Claude-Eugène Bouvier*) 103
Jésus. Lectures évangéliques pour l'Avent et le temps de Noël (*l'abbé Dard*) 104
La Royauté de Jésus-Christ (*le R. P. Félix*). Huitième Retraite de Notre-Dame de Paris 105
Méditations sur les évangiles du dimanche à la portée des simples fidèles pour tous les jours de l'année (*le chanoine François Fournier*) 109
Méditations sur l'Eucharistie (*Bossuet*). Édition par *l'abbé Max Caron* 106
Fragments eucharistiques extraits des Œuvres de *Mgr Charles Gay* 106
Le Décret sur la communion quotidienne et son application aux fidèles (*le R. P. J.-M. Lambert* 106
Triduum eucharistique et instructions sur la communion quotidienne, d'après les décrets de S. S. Pie X (*le P. Jules Lintelo*). 107
Vers la vie eucharistique (*P. Lejeune*) 107
Le Sacerdoce et le Sacrifice de Notre-Seigneur Jésus-Christ (*J. Grimal*) 107
La Bondad divina (*José M. de Jesús Portugal*) 110
Méditations du soir, tirées de nos saints Livres, pouvant servir pour la méditation, la lecture spirituelle, etc. (*le R. P. André Prévot* 110
Au vingtième siècle. Françaises selon l'Évangile (*la comtesse de Flavigny*) 458
Marie et les Mystères de Jésus. Un Mot sur chaque mystère du Rosaire. Extraits des écrits de *Mgr Charles Gay* 110
Marie, reine de France par droit d'héritage, par droit de conquête, par droit d'élection (*l'abbé Fuzier*) 105
Dialogue sur l'esclavage de la Sainte Vierge, d'après le B. Louis-Marie Grignion de Montfort (*Un ancien aumônier*) 110
Oficio de la Santissimá Virgen Maria y de difuntos 110
Ancora de Salvación ó devocionario (*el R. P. José Mach*) 111

Histoire des religions. La Religion des primitifs (*Mgr A. Le Roy*) 320
Mélanges d'histoire des religions (*H. Hubert* et *M. Mauss*) 425
La Question religieuse, enquête internationale (*Frédéric Charpin*). 319
Le Mystère chrétien et les Mystères antiques (*Rudolf Steiner*); trad. de l'allemand et précédé d'une Introduction par *Édouard Schuré*. 231

Hétérodoxie. Modernisme et tradition catholique en France (*Ch. Guignebert*)..... 148
Les Vierges mères et les Naissances miraculeuses. Essai de mythologie comparée (*P. Saintyves*)..... 168
Notions sur les religions de l'Inde. Le Védisme (*Louis de la Vallée-Poussin*)..... 532

JURISPRUDENCE

Droit international. Curso elemental de derecho internacional publico é historia de los tratados (*Luis Gestoso y Acosta*).... 491
Droit constitutionnel. Les Régimes politiques au XXe siècle. Les Républiques parlementaires. La République démocratique (*Albert Soubies* et *Ernest Carette*)..... 235
Droit public et administratif. Traité de droit public belge. Droit constitutionnel. Droit administratif (*Paul Errera*)..... 489
L'Impôt progressif en théorie et en pratique (*Edwin R. A. Seligman*; trad. par *Ant. Marcaggi*..... 490
Guide pratique des impôts (vérification, comparaison et réclamations) (*Henri Fayollet*)..... 490
Droit civil. Traité de droit civil comparé (*Ernest Roguin*). Les Successions..... 485
Le Mariage et le divorce de demain (*Henri Coulon* et *René de Chavagnes*)..... 481
Le Journal, sa vie juridique, ses responsabilités civiles (*Georges Duplat*)..... 492
Code-manuel du chasseur (*Gaston Lecouffe*)..... 493
Code-manuel du cycliste (*Gaston Lecouffe*)..... 493
Le Cinématographe devant le droit (*E. Maugras* et *M. Guégan*). 494
Procédure. Précis théorique et pratique de procédure civile (*E. Glasson, P. Colmet-Daage* et *Albert Tissier*). T. II..... 488
Petit Manuel pratique des vices rédhibitoires et maladies contagieuses dans les ventes d'animaux domestiques (*Louis Malnoury*) 488

SCIENCES ET ARTS

Philosophie. Généralités. Mélanges. Leçons de philosophie et Plans de dissertations. I. Psychologie (*l'abbé J.-B. Domecq*).. 386
Supplément au Dictionnaire de philosophie ancienne, moderne et contemporaine (années 1906, 1907, 1908) (*l'abbé Elie Blanc*). 386
Leçons de logique et de morale (*R. Hourticq*)..... 386
Cours de philosophie positive (*Auguste Comte*). T. IV et V..... 386
Les Problèmes de la science et la Logique (*Frédéric Enriques*); trad. de l'italien par *Julien Dubois*..... 387
Les Principales Théories de la logique contemporaine (*P. Hermant* et *A. Van de Waele*)..... 387
Insuffisance des philosophies de l'intuition (*Clodius Piat*)..... 388
Éthique, droit et politique (*Arthur Schopenhauer*); trad. de l'allemand avec Préface et notes par *Auguste Dietrich*..... 392
La Sensibilité individualiste (*G. Palante*)..... 393
El Positivismo, su historia y sus errores (*José M. de Jesús Portugal*)..... 398
La Philosophie sociale de Renouvier (*Roger Picard*)..... 399
Le Déterminisme économique de Karl Marx. Recherches sur l'origine de l'évolution des idées de justice, du bien, de l'âme et de Dieu (*Paul Lafargue*)..... 400
Pragmatisme et Modernisme (*J. Bourdeau*)..... 400
Anti-Pragmatisme. Examen des droits respectifs de l'aristocratie intellectuelle et de la démocratie sociale (*Albert Schinz*)..... 400

Études et controverses philosophiques (*l'abbé Eugène Lanusse*). 401
L'Homme selon la science, son présent, son passé, son avenir (*le docteur Louis Büchner*); trad. de l'allemand par *le Dr Ch. Letourneau*..... 148
Les Croyances religieuses et la Science de la nature (*I. Guibert*). 149
Nova et vetera (*Claude-Charles Charaux*)..... 73
Les Idées mortes (*Albert Bayet*)..... 362
Science ou Roman (*John-Gérard*); trad. de *Jean d'Orlyé*..... 364

Psychologie. La Psychologie quantitative (*J.-J. Van Biervliet*). 389
Psycho-Physiologie de la douleur (*Mlles Iotcyko* et *Stefanowska*). 390
Premier Éveil intellectuel de l'enfant (*Edmond Cramaussel*)..... 390
L'Adolescence, étude de psychologie et de pédagogie (*Gabriel Compayré*)..... 391
Le Cœur humain et les Lois de la psychologie positive (*Antoine Baumann*)..... 391

Morale. La Morale naturelle (*J.-L. de Lanessan*)..... 392
L'Expérience morale (*F. Rauh*)..... 393
Esquisses de morale et de sociologie (*Eugène Leroy*)..... 393
La Morale de l'ironie (*Fr. Paulhan*)..... 394
La Morale de la France (*Paul Adam*)..... 362
Amour et Foi (*le comte H. de Lacombe*)..... 323
Pensées d'harmonie (*M. de Meck*)..... 363

Histoire de la philosophie. Mélanges. Les Grands Écrivains de la France. Œuvres de *Blaise Pascal*. T. I, II et III, publiés suivant l'ordre chronologique, avec documents complémentaires, Introduction et notes par *Léon Brunschwig* et *Pierre Boutroux*..... 387
Pascal et son temps (*Fortunat Strowski*). 3e partie. Les Provinciales et les Pensées..... 395
L'Anthropologie de Maine de Biran, ou la Science de l'homme intérieur, suivie de la Note de Maine de Biran de 1824 sur l'Idée d'existence (aperception immédiate, édition Cousin) (*Pierre Tisserand*)..... 511
La Philosophie de Leibniz, exposé critique (*Bertrand Russell*); trad. de l'anglais par *Jean* et *Renée-J. Ray*..... 396
La Théorie idéologique de Galluppi dans ses rapports avec la philosophie de Kant (*F. Palhoriès*)..... 397
L'Idéal du XIXe siècle (*Marius-Ary Leblond*)..... 395
Leibniz, avec de nombreux textes inédits et une Introduction par *Jean Baruzzi*..... 397
Les Grands Philosophes. Rosmini (*F. Palhoriès*)..... 398
Cournot et la Renaissance du probabilisme au IXe siècle (*F. Mentré*)..... 399
Revue des sciences philosophiques et théologiques. 2e année, 1908..... 401

Éducation. Enseignement. Lettres à ma petite-fille (*le marquis de Charnacé*)..... 150
L'Éducation intellectuelle, morale et physique (*Herbert Spencer*); trad. de l'anglais par *Marcel Guymiot*..... 513
Les Meilleures Pages des écrivains pédagogiques de Rabelais au XXe *siècle*. Extraits avec un Avant-propos et des notes par *Edmond Parisot* et *Félix Henry*..... 236

Féminisme. Au cœur du féminisme (*Théodore Joran*)..... 483
Féminisme et christianisme (*A.-D. Sertillanges*)..... 483
Un Feminismo aceptable (*el P. Julio Alarcon y Meléndez*)..... 485

Sciences politiques, économiques et sociales. Théorie du salaire et du travail salarié (*Christian Cornélissen*)..... 29

Le Problème de la misère et les Phénomènes économiques naturels (*J. Novicow*) 30
Les Forces productives de la France (*P. Baudin, P. Leroy-Beaulieu, Millerand, Roume, J. Thierry, E. Allix, J.-C. Charpentier, H. de Peyerimhoff, P. de Rousiers, Daniel Zolla*) 31
Notre Budget, études critiques et plan de réorganisation de notre système financier (*Léon Foucrière*) 237
Les Socialistes et le Budget (*J.-L. Breton*) 426
Pourquoi et comment on fraude le fisc (*Ch. Lescœur*) 32
La Solution des questions sociales, ou le Décalogue connu et observé; son exposé clair, précis, complet, avec un texte exact et des tableaux parlants (*l'abbé L. de Casamajor*) 459
Ketteler (*Georges Goyau*) 514
Ma Vocation sociale. Souvenirs de la fondation de l'Œuvre des cercles catholiques d'ouvriers (1871-1875) (*le comte Albert de Mun*) 515
Le Socialisme agraire, ou le Collectivisme et l'évolution agricole (*Emile Vandervelde*) 33
Sociologie et Fouriérisme (*F. Jollivet-Castelot*) 34
Œuvres sociales des femmes (*Paul Acker*) 326
Les Jaunes (*F.-Ferd. Cochet*) 364
L'Utopie jaune. La Nouvelle Monarchie (*Pierre Félix*) 364
Quelques écrits (*Adhémar Schwitzguébel*) 35
La Démocratie vivante (*Georges Deherme*) 36
Démocratie, patrie et humanité (*J. Girod*) 394
Pour le Bloc (*J.-L. Breton*) 426
Les Colonies de vacances (*Louis Delpérier*) 37
La Mutualité scolaire (*Maurice Berteloot*) 38

Médecine. Histoire. Généralités Mœurs intimes du passé (*le Dr Cabanès*) 306
Histoire pharmacotechnique et pharmacologique du mercure à travers les siècles (*Et. Michelon*) 311
Essais sur nos préparations galéniques, étude pharmacologique publiée sous la direction scientifique du *Dr Brissemoret* 312
La Maternité et la Défense nationale contre la dépopulation (*le Dr Sicard de Plauzoles*) 312
La Lutte contre la prostitution (*R. Decante*) 313
Les Microbes (*le Dr P.-G. Charpentier*) 7

Biologie. L'Origine de la vie (*J.-M. Pargame*) 306
La Crise du transformisme (*Félix Le Dantec*) 307

Physiologie. La Voix professionnelle. Leçons pratiques de physiologie appliquée aux carrières vocales (enseignement public, barreau, théâtre). Cours du Théâtre Réjane (1907-1908) (*le Dr Pierre Bonnier*) 324

Hygiène. L'Hygiène infantile, allaitement maternel et artificiel, sevrage (*le Dr G. Variot*) 314
L'Hygiène des dyspeptiques (*le Dr René Gaultier*) 314
L'Hygiène du logement (*Paul Juillerat*) 314

Pathologie et Thérapeutique. L'Audition morbide (*le Dr A. Marie*) 309
Les Préjugés sur la folie (*la princesse Lubomirska*) 309
La Pathologie de l'attention (*N. Vaschide* et *Raymond Meunier*). 309
Neurasthénie et névroses; leur guérison définitive en cure libre (*le Dr P.-E. Lévy*) 310
Contribution apportée à la notion d'hystérie par l'étude de l'hypnose, spécialement considérée dans son histoire, dans son essence, dans ses effets (*le Dr Robert Van der Elst*) 311
Précis de stomatologie (*J. Redier*). T. Ier 314

Sciences psychiques. Un Miracle d'aujourd'hui; discussion scientifique (*Georges Bertrin*). 307
Études de psychologie sexuelle, la pudeur, la périodicité sexuelle, l'auto-érotisme (*Havelock Ellis*): trad. de l'anglais par *A. Van Gennep*..... 308

Sciences physiques et chimiques. Cours de physique conforme aux programmes des certificats et de l'agrégation de physique (*H. Bouasse*). 4e partie. Optique. Étude des instruments. 5e partie. Électroptique, ondes herziennes..... 403
Thermodynamique (*H. Poincaré*)..... 404
La Télégraphie sans fil et les applications pratiques des ondes électriques (*Albert Turpain*)..... 404
L'Électricité industrielle (*C. Lebois*)..... 405
Cours de chimie inorganique (*Fréd. Swarts*)..... 406
Traité complet d'analyse chimique appliquée aux essais industriels (*J. Post* et *B. Neumann*); trad. d'après la 3e éd. allemande et augmentée de nombreuses additions par le Dr *L. Gautier*. T. I., fasc. 2..... 406
Σώζειν τά φαινόμενα. Essai sur la notion de théorie physique de Platon à Galilée (*Pierre Duhem*)..... 516
Histoire du développement de la chimie depuis Lavoisier jusqu'à nos jours (*A. Ladenburg*); trad. sur la 4e éd. allemande, par *A. Corvisy*..... 407
Initiation chimique, ouvrage étranger à tout programme, dédié aux amis de l'enfance (*Georges Darzens*)..... 408

Sciences industrielles. Machines-outils, outillage, vérificateurs, notions pratiques (*P. Gorgeu*)..... 413
Comment on construit une automobile (*M. Zerolo*). T. II. et III. 414

Agriculture. Horticulture. Viticulture. L'Agriculture moderne, encyclopédie de l'agriculteur (*Victor Sébastian*).... 427
Prairies et pâturages (Praticulture moderne) (*H. Compain*)..... 428
Les Gazons (*J.-C.-N. Forestier*)..... 429
Constructions rurales (*Jacques Danguy*)..... 427
Constructions rurales. Matériaux, habitations des gens, logements des animaux et des récoltes (*Paul* et *Pierre Blancarnoux*). 427
Conseils pratiques sur la viticulture. Notes mensuelles de la station viticole de Cognac (1903-1907) (*J.-M. Guillon*)..... 532

Sylviculture. L'Évaluation du revenu imposable des forêts (*A. Arnould*)..... 459

Sciences mathématiques. Traité de mathématiques générales à l'usage des chimistes, physiciens, ingénieurs et des élèves des Facultés des sciences (*E. Fabry*)..... 408
Leçons sur les fonctions définies par les équations différentielles du premier ordre (*Pierre Boutroux*)..... 409
Exercices et leçons d'analyse (*R. d'Adhémar*)..... 410
Cours d'arithmétique, classe de 5e B (*C.-A. Laisant* et *Élie Perrin*)..... 411
Arithmétique commerciale et Algèbre financière (*H. Fuzet* et *L. Reclus*)..... 411
Leçons d'algèbre, classes de mathématiques A et B (*L. Zoretti*)... 412
Précis de géométrie descriptive et de géométrie cotée (*Joseph Girod*). 1re et 2e parties..... 412
Récréations mathématiques et Problèmes des temps anciens et modernes (*W. Rouse-Ball*). 2e partie; trad. d'après la 4e éd. anglaise et enrichie de nombreuses additions par *Fitz Patrick*.. 413

Astronomie. Cours d'astronomie (*H. Andoyer*). 2e partie. Astronomie pratique..... 410
Annuaire pour l'an 1909, publié par le Bureau des longitudes.... 58

Géologie. La Science séismologique. Les Tremblements de terre (*le comte de Montessus de Ballore*) 239

Aéronautique. Le Problème de l'aviation et sa solution par l'aéroplane (*Armengaud jeune*) 241

Sciences militaires. L'Éducation patriotique du soldat (*le lieutenant M. Roland*) 132
Vers la fusion. Conférences faites en 1907-1908 à Saint-Maixent... 135
Lettres à un sous-officier (*le commandant Roche*) 135
L'Artillerie de campagne en liaison avec les autres armes (*le général H. Langlois*) 136
Vieille Routine (*le général Devaureix*) 136
Réalité. Études tactiques (*le commandant Passarga*) 136

Marine. La Crise navale (*Charles Chaumet*) 327

Beaux-Arts. Biographies d'artistes. Histoire de l'art depuis les premiers temps chrétiens jusqu'à nos jours, publiée sous la direction de *André Michel*. T. III. Le Réalisme. Les Débuts de la Renaissance. Première partie 40
Nouvelles Études sur l'histoire de l'art (*Emile Michel*) 50
Manuel d'archéologie préhistorique, celtique et gallo-romaine (*Joseph Déchelette*). I. Archéologie préhistorique 41
L'Art égyptien. Choix de documents accompagnés d'indications bibliographiques (*Jean Capart*) 42
Supplementary papers of the American school of classical studies in Rome. Vol. II 42
Le Forum romain et les forums impériaux (*Henry Thédenat*)... 43
La Villa d'Hadrien près de Tivoli. Guide et description, suivi d'un Catalogue des œuvres d'art (*Pierre Gusman*) 43
L'Art religieux de la fin du moyen âge en France, étude sur l'iconographie du moyen âge et sur ses sources d'inspiration (*Emile Male*) 43
Les Doctrines d'art en France. Peintres, amateurs, critiques. De Poussin à Diderot (*André Fontaine*) 51
La Vierge de Miséricorde, étude d'un thème iconographique (*Paul Perdrizet*) 44
Les Maîtres de l'art. Ghirlandaio (*Henri Hauvette*) 48
Les Clouet, peintres officiels des rois de France (*Etienne Moreau-Nélaton*) 45
Les Frères Du Monstier, peintres de la reine Catherine de Médicis (*Etienne Moreau-Nélaton*) 46
Künstler-Monographien. Auguste Rodin (*Otto Grautoff*) 47
Trois Églises et Trois Primitifs (*J.-K. Huysmans*) 46
Les Anciens Artistes-Peintres et décorateurs mulhousiens jusqu'au XIXe siècle (*Ernest Meininger*) 48
Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts. La Sculpture espagnole (*Paul Lafond*) 46
Les Monuments nationaux en Allemagne (*Eugène Poiré*) 47
Souvenirs de Belgique et de Hollande. Un Dessin de Colyer Edouard (*J.-C.-Alfred Prost*) 48
Petites Villes d'Italie. II. Émilie, Marches, Ombrie (*André Maurel*) 49
Le Repos de Saint-Marc. Histoire de Venise pour les rares voyageurs qui se soucient encore de ses monuments (*Ruskin*); trad. de l'anglais par *K. Jonhston* 49
Ruskin. Pages choisies, avec une Introduction de *Robert de la Sizeranne* 49
Les Beaux-Arts et la Nation (*Ch.-M. Couyba*) 51
Les Idées et les formes. Rapport au public sur les beaux-arts (*Péladan*) 52

Musique. Biographies de musiciens. Graduale sacrosanctae Romanae Ecclesiae. De tempore et de Sanctis; S. S. D. N. Pii X. Pontificis maximi jussu restitutum et editum; cui addita sunt festa novissima..... 53
Le Chant de la sainte Église. Histoire, théorie, pratique (*L. D. S.*)..... 53
Grammatica di canto gregoriano; primo corso, nozioni fondamentali e paratica delle melodie più facili (*A. Minetti*)..... 53
Traité de prononciation romaine du latin (*Un religieux bénédictin*)..... 53
Les Subdivisions binaires et ternaires en rythmique grégorienne et la Musica sacra belge (*l'auteur du « Psautier Vespéral »*).... 53
Organum comitans and Cantus Gradualis O. Paer, necessarios pro diebus dominicis et festivis, necnon pro plurimis aliis diebus in quibus organum pulsari licet (*P. Brunone M. Hespers*)..... 54
Carmina scripturarum, scilicet, antiphonas et responsoria ex sacro Scripturae fonte in libros liturgicos Sanctae Ecclesiae Romanae derivata (*Carolus Marbach*)..... 54
Cent Motets du XIIIe siècle, publiés d'après le ms. Éd. IV. 6. de Bamberg, par *Pierre Aubry*..... 55
Les Maîtres de la musique. Rameau (*Louis Laloy*)..... 137
Les Maîtres de la musique. Haydn (*Michel Brenet*)..... 139
Les Maîtres de la musique. Moussorgsky (*M.-D. Calvocoressi*).. 140
Vies des hommes illustres. Beethoven (*Romain Rolland*)..... 141
Un Romantique sous Louis-Philippe. Hector Berlioz. 1831-1842 (*Adolphe Boschot*)..... 141
Œuvres en prose (*Richard Wagner*); trad. par *L.-G. Prod'homme* et *Dr phil. F. Holl*..... 141
Musiciens d'aujourd'hui (*Romain Rolland*)..... 142
La Main et l'âme au piano, d'après Schiffmacher (*Mme Aline Tasset*)..... 143
Répertoire encyclopédique du pianiste, analyse raisonnée d'œuvres choisies pour le piano. T. II (Auteurs modernes) (*Hortense Parent*)..... 144
La Sonate pour clavier avant Beethoven (Introduction à l'étude des sonates pour piano de Beethoven) (*Henri Michel*)..... 144
Le Livre de l'évolution. L'Homme (Psychologie musicale des civilisations) (*Ricciotto Canudo*)..... 145
Esquisse d'une esthétique musicale scientifique (*Charles Lalo*).. 146
Mélanges. Dieu et science (*J. de la Perrière*)..... 321
Les Stations lacustres d'Europe aux âges de la pierre et du bronze (*Robert Munro*). Édition française par le *Dr Paul Rodet*. 429
Tout ce qu'il faut savoir en mathématiques et physique, chimie, minéralogie, cristallographie, botanique, zoologie, science médicale, hygiène. Nouvelle Encyclopédie publiée sous la direction de *F. Damé*. T. II..... 238
Actualités scientifiques (*Max de Nansouty*). 5e année..... 415
Manuel pratique du conférencier-projectionniste (*G. Michel Coissac*)..... 328
Le Secret des sourciers (*le Dr Georges Surbled*)..... 365

LITTÉRATURE

Linguistique. Philologie. Grammaire et vocabulaire du grec vulgaire (*Girolamo Germano*), publiés d'après l'édition de 1622, par *Hubert Pernot*..... 242
Introduction to Early Welsh (*John Strachan*)..... 517
Alt-Celtischer Sprachschatz (*Alfred Holder*). 18te Liefernag (Vesontio-Zusema)..... 242

Etymologisches Wörterbuch der französischen Sprache (*Gustav Körting*) 60
Glossaire étymologique et historique des patois et des parlers de l'Anjou, comprenant... des dialogues, contes, récits et nouvelles en patois, le folk-lore de la province (*A.-J. Verrier* et *R. Onillon*) 152
Dictionnaire du patois valdôtain, précédé de la Petite Grammaire (*l'abbé Jean-Baptiste Cerlogne*) 154

Folk-Lore. Flore populaire, ou Histoire naturelle des plantes dans leurs rapports avec la linguistique et le folk-lore (*Eugène Rolland*). T. V. et VI 518

Éloquence. L'Élite de la Révolution. Discours et rapports de *Robespierre*, avec une Introduction et des notes par *Claude Vellay* 328
Vingt années de rectorat. Discours de rentrée et annexes (*Mgr Baunard*) 520

Poésie. Le Prisme des heures (*Louis Maigue*) 112
Près du foyer et dans les champs (*E. Pinçon*) 113
A la Source d'eau vive (*André Besson*) 113
L'Année mystique (*le même*) 114
Du Grave au doux (*Paul Collin*) 114
Comme au temps joli des marquises (*Henri Allorge*) 115
Au Caprice des heures (*Jean Mauclère*) 115
Le Don de soi (*André Delacour*) 116
Quelques vers (*H. des Portes de la Fosse*) 116
Heures de brume (*A. Barratin*) 117
Au Jardin des roses mourantes (*R. Christian-Frogé*) 117
Poésies (*A. Couvreur*) 118
Le Chemin solitaire (*Blanche Sahuqué*) 118
Dans les brumes des cités (*Marguerite Berthet*) 119
Les Voix de la forêt (*la même*) 119
L'Essor (*la baronne Antoine de Brimont*) 120
Le Chemin qui monte (*Nicolas Beauduin*) 120
Le Voyage d'Afrique (*G. Demnia*) 121
Le Sentier sonore (*Robert de Fay*) 121
La Rose entr'ouverte (*René Turpin*) 122
Les Iles fortunées (*Gaston Beauvais*) 122
Le Cantique des Cantiques (*Guy d'Aveline*) [*Mme Gazala*] 123
Les Fardeaux chéris, pantoums (*I. R.-G.*) 123
Pauca Paucis (*Raymond Darsilles*) 124
Poèmes (*Archag Tchobanian*) (trad. française) 124
Rêves païens (*C. Psycha*) 125
Les Muses françaises. Anthologie des femmes-poètes (1200 à 1891). Morceaux choisis accompagnés de notices biographiques et bibliographiques par *Alphonse Séché*. T. I 112

Théâtre. Un Divorce, pièce en trois actes (*Paul Bourget* et *André Cury*) 125
Théâtre d'*Oscar Wilde*. I. Les Drames, avec une étude sur Oscar Wilde, par *Albert Savine* 519
Alkestis, pièce en cinq actes en vers, d'après Euripide (*Berthe Vadier*) 126
Théâtre (*Léon Duvauchel*) 126
La Bonne Lorraine, chronique nationale (*Jules de Marthold*) ... 127
L'Aube sur Béthanie, poème dramatique en un acte (*Jules Leroux*) 127
La Route infinie, pièce en un acte (*L.-M. Thémanlys*) 127
Le Fiancé distrait, comédie bouffe en un acte (*Paul Gabriac*) 509
Virgamelle et Patrouillot, saynète militaire (*Ary-Stéphane*) 509

Le Jeune Homme du sixième, comédie bouffe en un acte (*Louis Descombes*) 509
Le Retraité, scène de la vie de bureau, saynète en un acte (*Charles-Albert Janot*) 509
Décoré par téléphone, conversation téléphono-comique, sans fil, à un seul personnage (*Paul Deroyre*) 509
Représentation gratuite, monologue (*Edouard Bigot*) 509
Voyage circulaire, monologue (*Edouard Bigot*) 509

Romans, contes et nouvelles. L'Ile des Pingouins (*Anatole France*) 12
Le Parasite (*A. Conan Doyle*); trad. par *Albert Savine* et *Georges Michel* 16
Monsieur Gendron va au peuple (*René Thiry*) 17
Timandra, courtisane d'Athènes (*le comte Paul d'Abbes*) 17
La Folle Aventure (*André Lichtenberger*) 18
Après le divorce (*Marie-Anne de Bovet*) 18
La Jolie Princesse (*Marie-Anne de Bovet*) 18
Les Camp-Volantes de la Riviera (*G. Réval*) 18
Le Maître de la terre (*Robert-Hugh Benson*); trad. de l'anglais par *T. de Wyzewa* 19
Chez les heureux du monde (*Edith Wharton*); trad. de *Charles du Bos* 19
Terre fertile (*Paul Samy*) 20
Les Trois Apôtres (*Georges Beaume*) 21
La Vie lorraine. Contes de la route et de l'eau (*Emile Moselly*) 21
Les Routes de Gascogne, contes et croquis de chez moi (*Armand Praviel*) 22
Miguette de Cante-Cigale (*Emmanuel Delbousquet*) 22
Mémoires d'une vieille fille (*René Bazin*) 22
Les « Pagès » (*Enée Bouloc*) 22
Histoire d'une demoiselle de modes (*Philippe Lautrey*) 23
Camille Frison (*André Vernières*) 23
Le Miracle de Courteville (*Jacques Nayral*) 24
Les Détours du Cœur (*Paul Bourget*) 24
Le Petit Jardin de dame Morel, ou l'Idole favorite (*Louis Demonts*) 25
Au Cœur de la vie (*Pierre de Coulevain*) 25
L'Épreuve de Julie Faurelle (*Louis Riballier*) 26
La Vie secrète (*Edouard Estaunié*) 27
Les Aventures de Bécot (*Paul Leclercq*) 289
Un Début en médecine (*Conan Doyle*); trad. de l'anglais par *Albert Savine* 290
La Folle Histoire de Fridoline (*Guy Chantepleure*) 290
La Femme au diamant (*Katherine Green*); trad. par *Mme J. Heywod* 290
Le Petit Faune (*Gustave Hue*) 291
Clo (*Simone Bodève*) 291
La plus forte Chaîne (*Marie-Thérèse Alem*) 292
La Grande Déesse (*Henri Doris*) 292
Illusion masculine (*Jean de la Brète*) 292
La Couronne de roses (*Edgy*) 293
L'Ame libre (*Brada*) 293
Carrière d'artiste (*Mme Humphry Ward*); trad. de l'anglais par *Th. Bentzon* et *A. Fliche*) 294
Le Cadet (*C. Nisson*) 295
L'Oraison dominicale (*Gabrielle Zapolska*); trad. du polonais par *Paul Cazin* 297
L'Immolé (*Emile Baumann*) 297

Les Confessions. Récits populaires (*Léon Tolstoï*); trad. de *J.-W. Bienstock* 300
Le Chat maltais (*Rudyard Kipling*); trad. de *Louis Fabulet* et *Arthur-Austin Jackson* 300
Au Blanc et Noir (*Rudyard Kipling*); trad. d'*Albert Savine* 300
Œuvres choisies (*Rudyard Kipling*) 301
La Grande Ombre (*Arthur Conan Doyle*); trad. d'*Albert Savine* 301
Henri d'Ofterdingen (*Novalis*); trad. par *Georges Polti* et *Paul Morisse* 301
Terre d'Oc (*Émile Pouvillon*) 301
Les Fronts têtus. contes du pays d'Arvor (*Simon Davaugour*) 302
Ceux de chez nous (*Louis Boulé*) 302
Jean Luc persécuté (*C.-F. Ramuz*) 303
Rêve de lumière (*Jean Blaize*) 303
Au temps de la jeunesse (*Robert de Traz*) 303
La Vie intérieure (*Mme René Waltz*) 304
Le Fantôme du passé (*Grazzia Deledda*); trad. de l'italien par *G. Hérelle* 304
Les Pénates comtoises (*Léon Monnier*) 365

Ouvrages pour la jeunesse. Par quelle autorité? (*Robert Hugh Benson*); trad. par *H. Frilley* 495
Le Barbier Gracchus, épisode de la Terreur lyonnaise (*Jean Drault*) 496
Au temps de l'Empereur (*Ernest Daudet*) 497
En 1815, récits d'une grand'mère (*Ernest Daudet*) 497
Les Aventures d'une bourgeoise de Paris (*Myriam Thelen*) 497
Haine de femme (*Marion Crawford*); trad. de l'anglais 497
Par dessus les vieux murs (*Claude Mancey*) 498
La Brisure (*Pierre l'Ermite*) 498
Ma Grande (*Paul Margueritte*) 499
La Romance de Joconde (*Mathilde Alanic*) 500
Au But (*Marie Thiéry*) 500
Le Sequin d'or (*Anne Osmont*) 500
L'Anneau fatal (*Charles Foley*) 501
La Race qui revit (*le vicomte du Motey*) 501
Le Trèfle rouge. Le Secret du capitaine (*Norbert Sevestre*) 501
Criminelle par amour (*Arch. Clavering Gunter*); trad. de l'anglais par *Mlle L. Zeys* 502
Le Voueur (*Charles Géniaux*) 502
Le Patrimoine (*Marie de Vienne*) 503
Huguette, la fille de l'imagier (*Georges Thierry*) 503
Le Moulin du Grand-Bé (*Richard Manoir*) 503
Le Franc-Maçon de la Vierge (*Fl. Bouhours*) 503
Par le dur chemin (*Jean Ducluseau*) 504
Jean Chouan (*Roger Duguet* et *J. Rochebonne*) 504
Les Divins Jongleurs, épisodes de l'épopée franciscaine (*A. Bailly*) 504
En Hiver (*Jean des Tourelles*) 504
Histoires de tous les jours (*Léon Dupont*) 504
Méprise (*M. Maryan*) 504
L'Ascension d'une âme. Marcienne de Flüe, journal de la vie d'une femme (*Isabelle Kaiser*) 505
L'Irrésistible Force (*Jeanne de Coulomb*) 505
La Force cachée (*Jean Thiéry*) 506
Veuve de quinze ans (*B. de Buxy*) 506
Nicole à Marie (*Gaston Bergeret*) 507
Le Journal d'une fille d'honneur (*H. de Zobeltitz*); trad. de l'allemand par *Joël Ritt* 507
A l'Ombre de l'Acropole (*Henri Guerlin*) 507
Rosèle, souvenirs d'une marraine (*M. d'Arvisy*) 508

Marie-Rose au couvent (*J. Leroy-Allais*) 508
En passant (*Y. d'Isné*) 509
Au Pays des Binious (*G. Sevrette*) 9

Périodiques illustrés et Albums. Le Mois littéraire et pittoresque 9
Les Veillées des chaumières, journal bi-hebdomadaire illustré... 10
La Poupée modèle. Revue des petites filles 11

Épistoliers. Correspondance d'*Alexandre de Humboldt* avec François Arago (1809-1853), publiée avec une Préface et des notes par le *Dr E.-T. Hamy* 326
Correspondance de *Bory de Saint-Vincent*, publiée et annotée par *Ph. Lauzun* 429

Littérature française. Le Roman sentimental avant « l'Astrée » (*Gustave Reynier*) 430
Jean-Jacques Rousseau. De Genève à l'Hermitage (1712-1757) (*Louis Ducros*) 432
Sur Mérimée, notes bibliographiques et critiques (*Lucien Pinvert*). 331
Le Théâtre contemporain (*J. Barbey d'Aurevilly*) (1866-1868)-(1868-1869) 156
L'Esprit de J. Barbey d'Aurevilly. Dictionnaire de pensées, traits, portraits et jugements tirés de son œuvre critique. Préface par *Octave Uzanne* 158
Aux Sources de l'éloquence. Lectures commentées (*Marc Sangnier*) 244
Du Dilettantisme à l'action. Études contemporaines (*C. Lecigne*). 1re série 434
Le Clergé à l'Académie, silhouettes et portraits (*Mgr de Moucheron*) 245
La Bretagne à l'Académie française au XIXe siècle, d'après des documents inédits (*René Kerviler*) 436
Nos Femmes de lettres (*Paul Flat*) 332

Littératures étrangères. Études allemandes (*Édouard de Morsier*) 333
The Shakespeare Apocrypha, being a collection of fourteen plays which have been ascribed to Shakespeare, edited with Introduction, notes and bibliography by *G. C. F. Tucker-Brooke* 437
Elementos de literatura preceptiva (*el Dr. D. Manuel Pereña y Puente*) 533
Nuevo Libro de los exemplos (*Alberto Casañal Spakery*) 533

Mélanges. Les Pas sur la terre (*Adrien Mithouard*) 435
H. Taine. Pages choisies, avec une Introduction, des notices et des notes, par *Victor Giraud* 329

HISTOIRE

Géographie et Voyages. Atlas général *Vidal-Lablache* 229
Atlas universel de géographie (*Vivien de Saint-Martin* et *F. Schrader*). No 75. États-Unis, feuille Sud-Ouest 217
L'Année cartographique. Supplément annuel à toutes les publications de géographie et de cartographie (*F. Schrader*) 217
Régions naturelles et noms de pays. Étude sur la région parisienne (*Lucien Gallois*) 220
Les Paysans de la Normandie orientale (Pays de Caux, Bray, Vexin normand, Vallée de la Seine). Étude géographique (*Jules Sion*) 219
Étude sur la vallée lorraine de la Meuse (*J. Vidal de la Blache*). 220
Le Berry. Contribution à l'étude géographique d'une région française (*Antoine Vacher*) 221

Esquisse toponymique sur la vallée de Cauterets (Hautes-Pyrénées) (*Alphonse Meillon*)..... 222
Nos Frères de Bohême. Le Vieil Alsacien chez les Tchèques (*Jeanne* et *Frédéric Régamey*)..... 222
La Côte d'Azur russe (Riviera du Caucase), voyage en Russie méridionale, au Caucase occidental et en Transcausasie (Mission du gouvernement russe, 1903) (*E.-A. Martel*)..... 5
Villes et solitudes. Croquis d'Europe et d'Afrique (*P.-Louis Rivière*)..... 218
Voyage de deux bénédictins aux monastères du Mont Athos (*D. Placide de Meester*)..... 159
La Sainte Vierge au Liban (*Joseph Goudard*)..... 225
Sur les grandes routes de l'Asie Mineure. Les Parcours ferrés de la péninsule (*Jean de Nettancourt-Vaubecourt*)..... 7
La Perse d'aujourd'hui (Iran, Mésopotamie) (*Eugène Aubin*).. 226
Autour de l'Afghanistan (aux Frontières interdites) (*le commandant de Bouillane de Lacoste*)..... 6
Indo-Chine et Japon. Journal de voyage (*M. et Mme Emile Jottrand*)..... 225
Le Maroc d'aujourd'hui et de demain. Rabat. Études sociales. (*le Dr Mauran*)..... 223
Sur la Côte ouest du Maroc (*E. Pobéguin*)..... 223
S. A. R. le prince Louis-Amédée de Savoie, duc des Abruzzes. Le Ruwenzori. Voyage d'exploration et premières ascensions des plus hautes cîmes de la chaîne neigeuse située entre les grands lacs équatoriaux de l'Afrique centrale. Relation du *Dr Filippo de Filippi*; trad. par *Alfred Poizat*..... 224
Trois Années de chasse au Mozambique (*Guillaume Vasse*).... 224
Mes Croisières dans la Mer de Behring. Nouvelles Chasses, nouveaux voyages (*Paul Niedieck*); trad. de l'allemand par *L. Roustan*..... 227
Canada et Canadiens (*le Dr Adrien Loir*)..... 227
Les Grandes Antilles. Étude de géographie économique (*Daniel Bellet*)..... 282
Le Brésil au XXe siècle (*Pierre Denis*)..... 229
São Paulo du Brésil. Notes d'un colon français (*Louis Casabona*) 9

Histoire ancienne Études sur l'histoire financière d'Athènes au Ve siècle. Le Trésor d'Athènes de 480 à 404 (*E. Cavaignac*)... 169
La Frontière de l'Euphrate, de Pompée à la conquête arabe (*Victor Chapot*)..... 159
Les Deux Camps de la légion IIIe Auguste à Lambèse, d'après les fouilles récentes (*R. Cagnat*)..... 334

Histoire de l'Église. Le Culte de la Sainte Vierge en Afrique, d'après les monuments archéologiques (*le R. P. Delattre*)..... 335
Histoire des conciles, d'après les documents originaux (*Charles-Joseph Hefele*). Trad. de l'allemand par un religieux bénédictin de Saint-Michel de Farnborough. T. II. 1re partie..... 62
Histoire du concile du Vatican depuis sa première annonce jusqu'à sa prorogation, d'après les documents authentiques, ouvrage du *P. Théodore Granderath, S. J.*, édité par le *P. Conrad Kirch, S. J.*; trad. de l'allemand. T. Ier. Préliminaires du concile..... 336
La Iglesia y el obrero (*el P. E. Guitart*)..... 74

Hagiographie. Biographie ecclésiastique. Saint Ambroise (*P. de Labriolle*)..... 245
Les Livres de saint Patrice, apôtre de l'Irlande. Trad., Introd. et notes, par *Georges Dottin*..... 416
I Fioretti, les petites fleurs de la vie du Petit Pauvre de Jésus-

Christ, saint François d'Assise. Trad., introd. et notes, par *Arnold Goffin* 416
Saint Thomas Becket (1117-1170) (*Mgr Demimuid*) (Les Saints). 417
Vida de santa Teresa de Jesús (*el P. Francisco de Ribera*). Nueva edición aumentada con una Introducción, copiosas notas y apendices por el *P. Jaime Pons* 417
Les Martyrs. VIII. La Réforme (1573-1642) (*le R. P. Dom H. Leclercq*) 418
Une Victime de la Révolution. Sœur Marguerite Rutan, fille de la Charité (*l'abbé Pierre Coste*) 419
La Vénérable Anne-Marie Javouhey, fondatrice de la Congrégation de Saint-Joseph de Cluny (1779-1851) (*le chanoine V. Caillard*) (Les Saints) 420
Vie de M. l'abbé Beulé, fondateur des Sœurs de l'Immaculée-Conception de Nogent-le-Rotrou (*l'abbé Sainsot*) 419
L'Abbé Béraud, ancien curé de Blanzy et de Montceau-les-Mines, fondateur d'orphelinats (*l'abbé J.-B. Chaillet*) 420
M. l'abbé de Préville et les Œuvres de jeunesse (*l'abbé E. Occre*) 421
Une Religieuse réformatrice. La Mère Marie du Sacré-Cœur, de 1895 à 1901 (*la vicomtesse d'Adhémar*) 422
Une Sainte Figure. Mgr Anger Billards, chapelain de Notre-Dame de la Délivrance, chanoine missionnaire apostolique, chorévêque d'Antioche, prélat mitré de Carthage, vicaire général de Césarée, etc. (*Victor Féli*) 422

Histoire du moyen âge. Les Croisades (*Adrien Fortin*) 460

Histoire de France. The Maid of France, being the story of the life and death of Jeanned'Arc (*Andrew Lang*) 521
Jeanne d'Arc d'après M. Anatole France (*J. Bricout*) 522
Les Reliques de Jeanne d'Arc. Ses lettres (*le comte C. de Maleissye*) 22
Aux Jeunes Filles de France. Les Amies de Jeanne d'Arc (*V.-D. Artaud*) 523
La Bienheureuse Jeanne d'Arc. Ses Vertus, d'après le témoignage des contemporains (*le P. Marie-Bernard*) 523
Inventaire des archives des ducs de Crillon, conservées chez M. le marquis de Grammont, publié par *Jean Cordey* 338
Le Grand Siècle intime. De Richelieu à Mazarin (1642-1644) (*Emile Roca*) 438
Les Grands Écrivains de la France. Mémoires de *Saint-Simon*. Nouvelle édition collationnée sur le manuscrit autographe, etc., avec notes et appendices (*A. de Boislisle et L. Lecestre*). T. XX 61
La Duchesse de Bourgogne et l'Alliance savoyarde sous Louis XIV (*le comte d'Haussonville*). T. IV 248
Histoire de France (*Ernest Lavisse*). T. VIII. 1re partie, Louis XIV, la fin du règne (1683-1715). (*A. de Saint-Léger, A. Rébelliau, P. Sagnac, C. Lavisse*) 338
Correspondance générale de *Carnot*, publiée avec des notes historiques et biographiques par *Etienne Charavay*. T. IV. Novembre 1793-mars 1795 62
Œuvres inédites de l'abbé *de Bonneval* sur la Révolution, publiées par *l'abbé Eugène Griselle* 163
Récits des temps révolutionnaires, d'après des documents inédits (*Ernest Daudet*) 439
Le Tribunal révolutionnaire (1793-1795) (*G. Lenotre*) 339
Fraternité révolutionnaire ; études et récits, d'après des documents inédits (*Pierre Bliard*) 840

La Guillotine en 1793, d'après des documents inédits des Archives nationales (*Hector Fleischmann*)..... 73
Marie-Louise et la Cour d'Autriche entre les deux abdications (1814-1815) (*le baron de Menneval*)..... 524
Souvenirs d'un sexagénaire (*A.-V. Arnault*). Nouvelle édition, avec une Préface et des notes (*Auguste Dietrich*) 341
Mémoires de la comtesse *de Boigne, née d'Osmond*, publiés par *Chartes Nicoullaud*. IV. 1831-1866. Fragments..... 342
L'Empire libéral, études, récits, souvenirs (*Emile Ollivier*). T. XIII. Le Guet-Apens Hohenzollern. Le Concile œcuménique. Le Plébiscite..... 64
Souvenirs de l'Assemblée nationale (1871-1875) (*Paul Bosq*).... 526

Histoire religieuse. Les Assemblées du clergé et le Jansénisme (*l'abbé J. Bourlon*)..... 441
L'Église de Paris et la Révolution (*P. Pisani*). T. I. (1789-1792) 249

Histoire de l'enseignement. Quinze ans à la rue des Postes (1880-1895). Souvenirs (*l'abbé Léon Jolly*)..... 164

Histoire des institutions et des mœurs. La Franc-Maçonnerie en France, des origines à 1815 (*Gustave Bord*). T. I. Les Ouvriers de l'idée révolutionnaire (1688-1771)..... 442
Les Filles publiques sous la Terreur, d'après les rapports de la police secrète, des documents nouveaux et des pièces inédites tirés des Archives nationales (*Hector Fleischmann*)..... 533
Souvenirs d'un Parisien (*Henri Boucher*). 2e série (1853-1862). 525
Essai historique sur les Expositions universelles de Paris (*Adolphe Démy*)..... 441

Histoire diplomatique et militaire. Correspondance du *comte de la Forest*, ambassadeur de France en Espagne (1808-1813), publiée par la Société d'histoire contemporaine, par *Geoffroy de Grandmaison*. T. II (janvier-septembre 1809).... 528
Correspondance entre *Alexis de Tocqueville* et *Arthur de Gobineau* (1843-1859), publiée par *L. Schemann*..... 352
Vers la Bérésina (1812), d'après des documents nouveaux (*le général-major B. R. F. Van Vlijmen*)..... 128
Waterloo (1815) (*le général Albert Pollio*); trad. de l'italien par *le général Goiran*..... 129
Anglais et Français. Les Anglais au combat. Fontenoy, Ligny et Waterloo (*le général Zurlinden*)..... 130
Honneur militaire. Italie, 1859. Cochinchine, 1882. France, 1870 (***)..... 133
La Intervención francesa en México segun el archivo del mariscal Bazaine. Textos español y francés. Cuarta y quinta partes, publicados por *Genaro Garcia*..... 130
Souvenirs du second Empire. Les Étapes douloureuses. L'Empereur, de Metz à Sedan (*le baron Albert Verly*)..... 131
Le Haut Commandement des armées allemandes en 1870 (d'après des documents allemands) (*le lieutenant-colonel Rousset*)..... 131
Une Campagne dans le Haut-Tonkin (janvier-mai 1896) (*le capitaine Bernard*)..... 132

Histoire maritime et coloniale. Saint-Domingue (1629-1789). La Société et la vie créoles sous l'ancien régime (*Pierre de Vaissière*)..... 250

Histoire monastique. Abrégé de l'Histoire de Port-Royal (*Jean Racine*), d'après un manuscrit préparé pour l'impression par Jean-Baptiste Racine, avec un Avant-propos, un appendice, des notes, un Essai bibliographique par *A. Gazier*..... 438

Histoire provinciale et locale. La Faculté de théologie de Paris et ses docteurs les plus célèbres (*l'abbé P. Féret*). Époque moderne. T. IV. XVIIIe siècle. Phases historiques..... 444
Une Paroisse parisienne avant la Révolution. Saint-Hippolyte. Contribution à l'histoire religieuse et artistique de l'ancien Paris (*l'abbé Jean Gaston*)..... 344
Crouy-sur-Ourcq et Gesvres-le-Duc (Seine-et-Marne) (*Georges Darney*)..... 444
Inventaire sommaire de la collection Bucquet-aux-Cousteaux, comprenant 95 volumes de documents manuscrits et imprimés rassemblés au XVIIIe siècle, sur Beauvais et le Beauvaisis (*le Dr Victor Leblond*)..... 251
Mélanges d'histoire bretonne (VIe-XIe siècle) (*Ferdinand Lot*).... 445
Les Costentin, seigneurs de Tourville et autres lieux (Coutainville, Vauville, Saint-Germain-le-Vicomte, etc.) (*E. Sarot*)..... 252
Histoire du diocèse de Troyes pendant la Révolution (*l'abbé A. Prévost*). T. II..... 527
La Compilation de Bouhier et les Coutumiers bourguignons du XIVe siècle. Le Coutumier bourguignon de Montpellier (*Ernest Champeaux*)..... 74
Le Manuscrit du prieur de Sennely. Une Paroisse de Sologne au XVIIe siècle (1675-1710) (*Emile Huet*)..... 446
Sainte-Suzanne (Mayenne), son histoire et ses fortifications (*Robert Triger*). Étude publiée pour l'histoire féodale, avec la collaboration du *marquis de Beauchesne*..... 253
Loudun. Histoire civile et religieuse (*le chanoine A. Lerosey*).... 344
Lettres de *Samuel Robert*, avec une Introduction de *Georges Musset*..... 345
Cartulaire de la commanderie de Richerenches de l'ordre du Temple (1136-1214), publié et annoté par *le marquis de Ripert-Monclar*..... 449
La Provence à travers les siècles (*Emile Camau*)..... 254
Les Comptes du roi René, publiés d'après les originaux inédits conservés dans les archives des Bouches-du-Rhône (*l'abbé Arnaud d'Agnel*). T. I..... 447
La Corse dans l'antiquité et dans le haut moyen âge (*Xavier Poli*). Des Origines à l'expulsion des Sarrazins..... 450

Questions du jour. La Presse contre l'Église (*L.-Cl. Delfour*). 450
Rome au XXe siècle (*Denis Guibert*)..... 347
L'Idéal moderne (*Paul Gaultier*)..... 255
Mentalité du peuple souverain. Causes et remèdes (*J. Schall*).... 66
Études sociales et politiques. Cercle Joseph de Maistre. 1re année, février, mars 1907..... 346
Précis de l'affaire Dreyfus (*Henri Dutrait-Crozon*)..... 451

Histoire étrangère. Guillaume II et son peuple (*Un Pessimiste*); trad. de l'allemand..... 347
Le Péril prussien (*le Dr d'Okvietko*)..... 349
L'Angleterre chrétienne avant les Normands (*Dom Fernand Cabrol*)..... 349
Histoire du catholicisme en Angleterre (*Gabriel Planque*)..... 460
Études de diplomatique anglaise, de l'avènement d'Édouard Ier à celui de Henri VII (1272-1485) (*Eugène Déprez*). I. Le Sceau privé, le Sceau secret, le Signet..... 256
The Edwardian inventories for Buckinghamshire, edited by *F. C. Eeles*, from transcripts by the Rev. *J. E. Brown*..... 452
The Elizabethan parish in its ecclesiastical and financial aspects (*Sedley Lynch Ware*)..... 75

Le Catholicisme en Angleterre au XXe siècle (*Paul Thureau-Dangin*)..... 350
Quelques Pages sur le mouvement catholique chez les femmes en Angleterre (*L. de Beauriez*)..... 266
La Hongrie au XXe siècle. Étude économique et sociale (*René Gonnard*)..... 453
Un État neutre sous la Révolution. La Chute de la république de Venise (1789-1797) (*André Bonnefons*)..... 66
Pierre le Grand et le Premier Traité franco-russe (1682 à 1717) (*le vicomte de Guichen*)..... 257
Lettres et papiers du chancelier comte *de Nesselrode*, 1760-1850. Extraits de ses archives, publiés avec une Introduction par *le comte A. de Nesselrode*. T. V (1813-1818); t. VI (1819-1827)..... 258
L'Expiation. L'Escadre de Port-Arthur, carnet de notes du capitaine de frégate *Sémenoff*, présenté par *le commandant de Balincourt*..... 352
La Question d'Orient depuis ses origines jusqu'à nos jours (*Edouard Driault*)..... 455
Histoire de la Turquie (*Youssouf Fehmi*)..... 260
Les Relations de la France et de la Turquie au XVIIe siècle (*Louis Rousseau*). T. Ier (1700-1716)..... 260
La Révolution turque (*Victor Bérard*)..... 455
Le Réveil de la Turquie, études et croquis historiques (*Hercule Diamantopulo*)..... 456
La Turquie nouvelle et l'ancien régime (*Joseph Denais*)..... 456
Voix canadiennes. Vers l'abîme (*Arthur Savaète*)..... 533

Biographie française. Un grand Marin. Tourville (1642-1701) (*Emmanuel de Broglie*)..... 353
Voltaire mourant. Enquête faite en 1778 sur les circonstances de sa dernière maladie, publiée sur le manuscrit inédit et annotée par *Frédéric Lachèvre*, suivie de : Les Quatrains du Déiste, ou l'Antibigot et de : Voltaire et Des Barreaux..... 354
Le Conventionnel Goujon (1766-1793) (*L. Thénard* et *R. Guyot*). 262
Claude Fauchet, évêque constitutionnel du Calvados, député à l'Assemblée législative et à la Convention (1744-1793) (*J. Charrier*)..... 456
Un Girondin, François Buzot, député de l'Eure à l'Assemblée constituante et à la Convention (1760-1794) (*Jacques Hérissay*). 67
L'Égérie de Louis-Philippe. Adélaïde d'Orléans (1777-1847), d'après des documents inédits (*Raoul Arnaud*)..... 69
Mathieu de Montmorency et Mme de Stael, d'après les lettres inédites de M. de Montmorency à Mme Necker de Saussure (*Paul Gautier*)..... 355
Lamennais. Sa Vie et ses doctrines (*l'abbé Charles Boutard*). II. Le Catholicisme libéral (1828-1834)..... 247
Muses romantiques. Hortense Allart de Méritens dans ses rapports avec Chateaubriand, Béranger, Lamennais, Sainte-Beuve, G. Sand, Mme d'Agoult. Documents inédits publiés par *Léon Séché*..... 75
Hortense Allart de Méritens. Lettres inédites à Sainte-Beuve (1841-1848), avec une Introduction et des notes par *Léon Séché*. 75
Taine, historien de la Révolution française (*A. Aulard*)..... 162
Le P. Lacordaire, apôtre et directeur des jeunes gens (*le P. Henri-Dominique Noble*)..... 161
Louis Bouilhet, son milieu, ses hérédités, l'amitié de Flaubert (*Etienne Frère*)..... 357
La Comtesse de Valon, Apollonie de la Rochelambert, souvenirs de sa vie, sa famille, ses amis, ses correspondants (*Gte Clément-Simon*)..... 356

Le Capitaine de vaisseau Rolland, général commandant la 7e division militaire et la place de Besançon en 1870-1871 (*le Dr Challan de Belval*) 70
Simples Souvenirs, 1859-1907 (*le comte de Pimodan*) 358
Portraits de financiers (Ouvrard, Mollien, baron Louis, Gaudin, Corvetto, Laffite, de Villèle) (*André Liesse*) 360
Apologétique vivante. Un chrétien. Journal d'un néo-converti (*Lucien Roure*) 266
Une belle Ame. Histoire intime de Jean de Rochevieille (*Henry Calhiat*) 461
Les Convertis d'hier. François Coppée, Ad. Retté, J.-K. Huysmans, Paul Bourget, Ferdinand Brunetière (*Alexis Crosnier*). 461
Reflets du passé. Nouvelles Études d'âmes (*Em. Terrade*) 359
Figures de pères et de mères chrétiens (*l'abbé H. Bels*). 1re série. 168

Biographie étrangère. Lettres du prince de Metternich à la comtesse de Lieven, 1818-1819, publiées avec une Introduction, une Conclusion et des notes, par *Jean Hanoteau* 263
Les Maris de Marie-Louise, d'après des documents nouveaux ou inédits (*le docteur Max Billard*) 72

Mélanges. Regards en arrière. Les Préfaces de « la Quinzaine (*G. Fonsegrive*) 169

Bibliographie. Ex-libris. Manuel bibliographique de la littérature française moderne, 1500-1900 (*Gustave Lanson*). I. Seizième siècle 529
Catalogue de livres choisis pour une famille chrétienne (*Un Père de la Compagnie de Jésus*). 1re et 2e parties 266
Bibliographie raisonnée des Œuvres de Bossuet (*l'abbé V. Verlaque*) 361
An alphabetical subject index and index encyclopaedia to periodicals articles on religion, 1890-1899, compiled and edited by *Ernest Cushing Richardson*, with the cooperation of *Charles S. Thayer*, *William C. Hanks*, *Paul Martin*, and some help from *A. D. Savage* 165
Library of Congress. List of References on international Arbitration, compiled unter the direction of *Appleton Prentiss Clark Griffin* 492
Library of Congress. List of books relating to the first and second banks of the United States (*Appleton Prentiss Clark Griffin*). 39
Library of Congress. List of more recent works on federal control of commerce and corporations (*Appleton Prentiss Clark Griffin*) 39
Library of Congress. Select List of books with references to periodicals relating to currency and banking (*Appleton Prentiss Clark Griffin*) 39
International Catalogue of scientific Literature. C. Physics 404
Library of Congress. List of books with references to periodicals relating to the eight hours working day and to limitation of working hours in general (*Appleton Prentiss Clark Griffin*) ... 39
3 500 ex-libris italiani, illustrati con 755 figure e da oltre 2 000 motti, sentenze e devise che si leggono sugli stemmi e sugli ex-libris, con 840 incisioni (*Jacopo Gelli*) 167

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS D'AUTEURS

Abbes (le comte Paul d') 17
Abruzzes (S. A. R le prince Louis-Amédée de Savoie, duc des) 224
Acker (Paul) 326
Acosta (Luis Gestoso y) 491
Adam (Paul) 362
Adhémar (R. d') 410
Adhémar (la vicomtesse d') .. 422
Agnel (l'abbé Arnaud d') ... 447
Aicher (Georg) 210
Alanic (Mathilde) 500
Alarcón y Meléndez (le P. Julio) 485
Alem (Marie Thérèse) 292
Allart de Méritens (Hortense) 75
Allix (E.) 31
Allorge (Henri) 115
Alvarez (le P. Fr. Paulino) .. 234
Amado (el P. Ramon Ruiz) .. 101
Andoyer (H.) 410
Armengaud (jeune) 241
Arnaud (Raoul) 69
Arnaud d'Agnel (l'abbé) 447
Arnault (A.-V.) 341
Arnould (A.) 459
Artaud (V. D.) 523
Arvisy (M. d') 508
Ary-Stephane 509
Aubin (Eugène) 226
Aubry (Pierre) 55
Aulard (A.) 162
Aurevilly (J. Barbey d'). 156, 156
Aveline (Guy d') 123

Bailly (A.) 504
Balincourt (le commandant de) 352
Ballore (le comte de Montessus de) 239
Bannwart (Clemens) 56
Barbey d'Aurevilly (J.). 156, 158
Barratin (A.) 117
Baruzzi (Jean) 397
Baudin (P.) 31
Baudot (Jules) 265, 362
Baumann (Antoine) 391
Baumann (Emile) 297
Baunard (Mgr) 520
Bayet (Albert) 362
Bazin (René) 22
Beauchesne (le marquis de). 253
Beauduin (Nicolas) 120
Beaume (Georges) 21
Beauriez (L. de) 266
Beauvais (Gaston) 122
Bels (l'abbé H.) 168
Belser (Joh.) 211
Bellet (Daniel) 228
Belval (le Dr Challan de) .. 70
Benson (Robert Hugh) ... 19, 495
Bentzon (Th.) 294
Bérard (Victor) 455
Bergeret (Gaston) 507
Bernard (le capitaine) 132
Berteloot (Maurice) 38
Berthet (Marguerite) 119
Bertrin (Georges) 307
Besson (André) 113, 114
Beuzart (P.) 510
Bienstock (J.-W.) 300
Bigot (Édouard) 509
Billard (le Dr Max) 72
Blaize (Jean) 303
Blanc (abbé Élie) 386
Blancarnoux (Paul) 427
Blancarnoux (Pierre) 427
Bliard (Pierre) 340
Bodève (Simone) 291
Boigne, née d'Osmond (Ctesse de) 342
Boislisle (A. de) 61
Bolo (Mgr Henry) 108
Bonnefons (André) 66
Bonneval (l'abbé de) 163
Bonnier (le Dr Pierre) 324
Bord (Gustave) 442
Bory de Saint-Vincent 429
Bos (Charles du) 19
Boschot (Adolphe) 141
Bosq (Paul) 526
Bossuet 106
Bouasse (H.) 403
Boucard (Louis) 510
Boucher (Henri) 525
Bouhours (Fl.) 503
Bouillane de Lacoste (le Comt de) 6
Boulé (Louis) 302

Bouloc (Énée)..... 22
Bourdeau (J.)..... 400
Bourget (Paul)..... 24, 125
Bourlon (l'abbé J.)..... 441
Boutard (l'abbé Charles).... 247
Boutroux (Pierre)..... 387, 409
Bouvier (l'abbé Claude-Eugène)..... 103
Bovet (Marie-Anne de)..... 18
Brada..... 293
Brassac (A.)..... 212
Brenet (Michel)..... 139
Breton (J.-L.)..... 426
Bricout (J.)..... 522
Brimont (la baronne Antoine de)..... 120
Brissemoret (le Dr)..... 312
Broglie (Emmanuel de)..... 353
Brooke (G. C. F. Tucker)... 437
Brown (J.-E.)..... 452
Bruneau (Joseph)..... 511
Brunschwig (Léon)..... 387
Büchner (Dr Louis)..... 148
Buxy (B. de)..... 506

Cabanès (le Dr)..... 306
Cabrol (Dom Fernand)..... 349
Cagnat (R.)..... 334
Caillard (le chanoine V.)..... 420
Calhiat (Henry)..... 461
Calvocoressi (M.-D.)..... 140
Camau (Emile)..... 254
Canudo (Ricciotto)..... 145
Capart (Jean)..... 42
Carette (Ernest)..... 235
Carnot..... 62
Caron (l'abbé Max)..... 106
Casabona (Louis)..... 229
Casamajor (l'abbé L. de). 100, 459
Cavaignac (E.)..... 169
Cazin (Paul)..... 297
Cerlogne (l'abbé Jean-Baptiste)..... 154
Chaillet (l'abbé J.-B.)..... 420
Challan de Belval (le Dr).. 70
Chambellan (le P. Henri).... 101
Champeaux (Ernest)..... 74
Chantepleure (Guy)..... 290
Chapot (Victor)..... 159
Charaux (Claude-Charles)... 73
Charavay (Etienne)..... 62
Charnacé (le marquis de).... 150
Charpentier (J.-C.)..... 31
Charpentier (le Dr P.-G.).... 7
Charpin (Frédéric)..... 319
Charrier (J.)..... 456
Chaumet (Charles)..... 327
Chavagnes (René de)..... 481
Chipier (Eugène)..... 315
Chollet (abbé J.-A.)..... 168
Christian-Frogé (R.)..... 117
Clément-Simon (Gve)..... 356
Cochet (F. Ferd.)..... 364
Coissac (G.-Michel)..... 328
Collin (Paul)..... 114
Colmet-Daage (P.)..... 488
Compain (H.)..... 428
Compayré (Gabriel)..... 391
Comte (Auguste)..... 386
Coqueret (l'abbé P.)..... 99
Cordey (Jean)..... 338
Cornélissen (Christian)..... 29
Corvisy (A.)..... 407
Coste (l'abbé Pierre)..... 419
Coulevain (Pierre de)..... 25
Coulomb (Jeanne de)..... 505
Coulon (Henri)..... 481
Couvreur (A.)..... 118
Couyba (Ch.-M.)..... 51
Couzet (Henri)..... 265
Cramaussel (Edmond)..... 390
Crawford (Marion)..... 497
Crosnier (Alexis)..... 461
Cury (André)..... 125

Damé (F.)..... 238
Danguy (Jacques)..... 427
Dard (l'abbé A.)..... 104
Darney (Georges)..... 444
Darsiles (Raymond)..... 124
Darzens (Georges)..... 408
Daudet (Ernest)..... 439, 497
Dausch (P.)..... 204
Davaugour (Simon)..... 302
Decante (R.)..... 313
Déchelette (Joseph)..... 41
Deherme (Georges)..... 36
Delacour (André)..... 116
Delattre (le R. P.)..... 335
Delbousquet (Emmanuel).. 22
Deledda (Grazzia)..... 304
Delfour (L.-Cl.)..... 450
Delpérier (Louis)..... 37
Demimuid (Mgr)..... 417
Demnia (G.)..... 121
Demonts (Louis)..... 25
Démy (Adolphe)..... 441
Denais (Joseph)..... 456
Denis (Pierre)..... 229
Dentler (E.)..... 211
Denzinger (Heinrich)..... 56
Déprez (Eugène)..... 256
Deroyre (Paul)..... 509
Descombes (Louis)..... 509
Destrée (Dom Bruno)..... 329
Devaureix (le général)..... 136
Diamantopulo (Hercule).... 456
Dietrich (Auguste)..... 341, 392

Domecq (l'abbé J.-B.)..... 386
Doris (Henri)..... 292
Dottin (Georges)..... 416
Doyle (Conan)..... 16, 290, 301
Drault (Jean)..... 496
Driault (Edouard)..... 455
Dubois (Julien)..... 387
Ducluseau (Jean)..... 504
Ducros (Louis)..... 432
Duguet (Roger)..... 504
Duhem (Pierre)..... 516
Dujardin (Edouard)..... 199
Duplat (Georges)..... 492
Dupont (Léon)..... 504
Dutrait-Crozon (Henri)..... 451
Duvauchel (Léon)..... 126

Edgy..... 293
Eeles (F. C.)..... 452
Ellis (Havelock)..... 308
Enriques (Frédéric)..... 387
Errera (Paul)..... 489
Estaunié (Édouard)..... 27

Fabry (E.)..... 408
Fabulet (Louis)..... 300
Fay (Robert de)..... 121
Fayollet (Henri)..... 490
Fehmi (Youssouf)..... 260
Féli (Victor)..... 422
Félix (le R. P.)..... 105
Félix (Pierre)..... 364
Féret (l'abbé P.)..... 444
Ferreres (el P. Juan B.)... 72, 424
Filippi (Dr Filippo de)..... 224
Finot (le chanoine F.)..... 98
Fitz Patrick..... 413
Flat (Paul)..... 332
Flavigny (la comtesse de)... 458
Fleischmann (Hector)... 73, 533
Fliche (A.)..... 294
Foleÿ (Charles)..... 501
Fonsegrive (G.)..... 169
Fontaine (André)..... 51
Forestier (J.-C.-N.)..... 429
Fortin (Adrien)..... 460
Foucrière (Léon)..... 237
Fournier (le chanoine François)..... 109
France (Anatole)..... 12
François de Sales (saint).. 109
Frère (Étienne)..... 357
Frilley (H.)..... 495
Fuzet (H.)..... 411
Fuzier (l'abbé)..... 105

Gaboreau (Joseph)..... 103
Gaboreau (Paul)..... 103
Gabriac (Paul)..... 509
Gallois (Lucien)..... 220
Garcia (Genaro)..... 130
Gaston (l'abbé Jean)..... 344
Gaultier (Paul)..... 255
Gaultier (le Dr René)..... 314
Gautier (Dr L.)..... 406
Gautier (Paul)..... 355
Gay (Mgr Charles)..... 106, 110
Gazala (Mme)..... 123
Gazier (A.)..... 438
Gelli (Jacopo)..... 167
Géniaux (Charles)..... 502
Geoffroy de Grandmaison. 528
Germano (Girolamo)..... 242
Gestoso y Acosta (Luis).... 491
Gillet (le P.)..... 102
Giraud (Victor)..... 329
Girod (J.)..... 394
Girod (Joseph)..... 412
Glasson (E.)..... 488
Gobineau (Arthur de)..... 352
Goffin (Arnold)..... 416
Goiran (le général)..... 129
Gonnard (René)..... 453
Gorgeu (P.)..... 413
Goudard (Joseph)..... 225
Goyau (Georges)..... 514
Granderath (le P. Théodore). 336
Grandmaison (Geoffroy de) 528
Gratry (A.)..... 206
Grautoff (Otto)..... 47
Green (Katherine)..... 290
Griffin (Appleton Prentiss Clark)..... 39, 492
Grimal (J.)..... 107
Griselle (l'abbé Eugène).... 163
Guégan (M.)..... 494
Guerlin (Henri)..... 507
Guibert (Denis)..... 347
Guibert (I.)..... 149
Guichen (le vicomte de)..... 257
Guignebert (Ch.)..... 148
Guillon (J.-M.)..... 532
Guitart (el P. E.)..... 74
Gunter (Arch. Clavering).... 502
Gusman (Pierre)..... 43
Guyot (R.)..... 262

Hamy (le Dr E.-T.)..... 326
Hanks (William C.)..... 165
Hanoteau (Jean)..... 263
Haussonville (le comte d')... 248
Hauvette (Henri)..... 48
Hefele (Charles-Joseph).... 62
Heinisch (Paul)..... 200
Henry (Félix)..... 236
Hérelle (G.)..... 304
Hérissay (Jacques)..... 67
Hermant (P.)..... 387
Hespers (P. Brunone M.)..... 54

Heywod (Mme J.) 290
Holder (Alfred) 242
Holl (F.) 141
Homanner (Wilhelm) 209
Hontheim (Joseph) 197
Hourticq (R.) 386
Hpföl (le P. Hildebrand) 204
Hubert (H.) 425
Hue (Gustave) 291
Huet (Émile) 446
Huysmans (J.-K.) 46

Ioteyko (Mlle) 390
Isné (Y. d') 509

Jackson (Arthur-Austin) 300
Jacquier (E.) 213
Janot (Charles-Albert) 509
John-Gérard 364
Joly (l'abbé Léon) 164
Jollivet-Castellot (F.) 34
Jonshton (K.) 49
Joran (Théodore) 483
Jottrand (Émile) 225
Jottrand (Mme Émile) 225
Jubaru (F.) 205
Jugie (M.) 203
Juillerat (Paul) 314

Kaiser (Isabelle) 505
Kerviler (René) 436
Kipling (Rudyard) 300, 301
Kirch (le P. Conrad) 336
Körting (Gustav) 60

La Blache (J. Vidal de) 220
Laborie (Ph.-G.) 100
La Brète (Jean de) 292
Labriolle (P. de) 245
Lachèvre (Frédéric) 354
Lacombe (le comte H. de) 323
Lacoste (le comt de Bouillane de) 6
Ladenburg (A.) 407
Lafargue (Paul) 400
Lafond (Paul) 46
La Forest (le comte de) 528
La Fosse (H. des Portes de) 116
Lagrange (le P. M.-J.) 202
Laisant (C.-A.) 411
Lalo (Charles) 146
Laloy (Louis) 137
Lambert (le R. P. J.-M.) 106
Landrieux (M.) 196
Lanessan (J.-L. de) 392
Lang (Andrew) 521
Langlois (le général) 136
Lanson (Gustave) 529
Lanusse (l'abbé Eugène) 401
La Perrière (J. de) 321
La Sizeranne (Robert de) 49

Lautrey (Philippe) 23
Lauzun (Ph.) 429
La Vallée-Poussin (Louis de) 532
Lavisse (C.) 338
Lavisse (Ernest) 338
Leblond (Marius-Ary) 395
Leblond (le Dr Victor) 251
Lebois (C.) 405
Lecestre (L.) 61
Lecigne (C.) 434
Leclercq (le R. P. Dom H.) 418
Leclercq (Paul) 289
Lecouffe (Gaston) 493
Le Dantec (Félix) 307
Lejeune (P.) 107
Lemoine (l'abbé) 99
Lenotre (G.) 339
Lepin (M.) 205
L'Ermite (Pierre) 498
Lerosey (le chanoine A.) 344
Leroux (Jules) 127
Le Roy (Mgr A.) 320
Leroy (Eugène) 393
Leroy (le P. Hippolyte) 210
Leroy-Allais (J.) 508
Leroy-Beaulieu (P.) 31
Lescœur (Ch.) 32
Lesêtre (l'abbé H.) 316
Letourneau (le Dr Ch.) 148
Lévy (le Dr P.-E.) 310
Lichtenberger (André) 18
Liesse (André) 360
Lintelo (le P. Jules) 107
Loir (le Dr Adrien) 227
Lot (Ferdinand) 445
Lubomirska (la princesse) 309

Mach (el P. José) 111, 424
Maigue (Louis) 112
Male (Emile) 43
Maleissye (le comte C. de) 522
Malnoury (Louis) 488
Mancey (Claude) 498
Mangenot (l'abbé) 147
Manoir (Richard) 503
Marbach (Carolus) 54
Marcaggi (Ant.) 490
Margueritte (Paul) 499
Marie (le Dr A.) 309
Marie-Bernard (le P.) 523
Martel (E.-A.) 5
Marthold (Jules de) 127
Martin (Paul) 165
Maryan (M.) 504
Mauclère (Jean) 115
Maugras (E.) 494
Mauran (le Dr) 223
Maurel (André) 49

Mauss (M.) 425
Meck (M. de) 363
Meester (D. Placide de) 159
Meillon (Alphonse) 222
Meininger (Ernest) 48
Menneval (le baron de) 524
Mentré (F.) 399
Méritens (Hortense Allart de) 75
Metternich (le prince de) ... 263
Meunier (Raymond) 309
Meyenberg (A.) 101
Michel (André) 40
Michel (Émile) 50
Michel (Georges) 16
Michel (Henri) 144
Michelon (Et.) 311
Miketta (Karl) 197
Millerand 31
Minetti (A.) 53
Mithouard (Adrien) 435
Monclar (le marquis de Ripert-) 449
Monnier (Léon) 365
Montessus de Ballore (le comte de) 239
Moreau-Nélaton (Étienne). 45, 46
Morisot (l'abbé) 100
Morisse (Paul) 301
Morsier (Édouard de) 333
Moselly (Émile) 21
Motey (le vicomte du) 501
Moucheron (Mgr de) 245
Mun (le comte Albert de) 515
Munro (Robert) 429
Musset (Georges) 345

Nansouty (Max de) 415
Nau (F.) 201
Nayral (Jacques) 24
Nesselrode (le comte de) 258
Nesselrode (le comte A. de). 258
Nettancourt - Vaubecourt (Jean de) 7
Neumann (B.) 406
Nicoullaud (Charles) 342
Niedieck (Paul) 227
Nikel (Johannes) 194, 195
Nisson (C.) 295
Noble (le P. Henri-Dominique) 161
Novalis 301
Novicow (J.) 30

Occre (l'abbé E.) 421
Okvietko (le Dr d') 349
Ollivier (Émile) 64
Ollivier (le P. M.-J.) 208
Onillon (R.) 152
Orlyé (Jean d') 364
Osmont (Anne) 500
Oxenham (Henri E.) 511

Palante (G.) 393
Palhoriès (F.) 397, 398
Parent (Hortense) 144
Pargame (J.-M.) 306
Parisot (Edmond) 236
Pascal (Blaise) 387
Passama (Marc) 215
Passarga (le commandant) .. 136
Paulhan (Fr.) 394
Péladan 52
Perdrizet (Paul) 44
Pereña y Puente (Manuel) .. 533
Pernot (Hubert) 242
Perrin (Élie) 411
Peyerimhoff (H. de) 31
Piat (Clodius) 388
Picard (Roger) 399
Pimodan (le comte de) 358
Pinçon (E.) 113
Pinvert (Lucien) 331
Pisani (P.) 249
Planque (Gabriel) 460
Plauzoles (le Dr Sicard de). 312
Pobéguin (E.) 223
Poincaré (H.) 404
Poiré (Eugène) 47
Poizat (Alfred) 224
Poli (Xavier) 450
Pollio (le général Albert) 129
Polti (Georges) 301
Pons (el P. Jaime) 417
Portes de la Fosse (H. des). 116
Portugal (José M. de Jesús). 110
Post (J.) 406
Pouvillon (Emile) 301
Praviel (Armand) 22
Prévost (l'abbé A.) 527
Prévot (le R. P. André) 110
Prod'homme (L.-G.) 141
Prost (J.-C.-Alfred) 48
Psycha (C.) 125
Puente (Manuel Pereña y) .. 533

Racine (Jean) 438
Ramuz (C.-F.) 303
Rauh (F.) 393
Ray (Jean) 396
Ray (Renée-J.) 396
Rébelliau (A.) 338
Reclus (L.) 411
Redier (J.) 314
Régamey (Frédéric) 222
Régamey (Jeanne) 222
Reignat (l'abbé Louis) 98
Réval (G.) 18
Reynier (Gustave) 430
Riballier (Louis) 26

Ribera (el P. Francisco de).. 417
Richardson (Ernest Cushing). 165
Ripert-Monclar (le marquis de)..... 449
Ritt (Joël)..... 507
Rivière (P.-Louis)..... 218
Robert (Samuel)..... 345
Robespierre..... 328
Roca (Emile)..... 438
Roche (le commandant)..... 135
Rochebonne (J.)..... 504
Rodet (Paul)..... 429
Roguin (Ernest)..... 485
Rohr (Ignaz)..... 206
Roland (le lieutenant M.).... 132
Rolland (Eugène)..... 518
Rolland (Romain)..... 141, 142
Roume 31
Roure (Lucien)..... 266
Rouse-Ball (W.)..... 413
Rousiers (P. de)..... 31
Rousseau (Louis)..... 260
Rousset (le lieutenant-colonel) 131
Roustan (L.)..... 227
Ruskin..... 49
Russell (Bertrand)..... 396

Sabouret (l'abbé J.)..... 102
Sagnac (P.)..... 338
Sahuqué (Blanche)..... 118
Saint-Léger (A. de)..... 338
Saint-Martin (Vivien de).... 217
Saint-Simon..... 61
Sainsot (l'abbé)..... 419
Saint-Vincent (Bory de).... 429
Saintyves (P.)..... 168
Sales (saint François de).... 109
Samy (Paul)..... 20
Sangnier (Marc)..... 244
Sanmarti (Primitivo)..... 265
Sarot (E.)..... 252
Savaète (Arthur)..... 533
Savage (A. D.)..... 165
Savine (Albert), 16, 290, 300, 301
..... 519
Savoie, duc des Abruzzes (S. A. R. le prince Louis-Amédée de)..... 224
Schall (J.)..... 66
Schemann (L.)..... 352
Schinz (Albert)..... 400
Schopenhauer (Arthur)..... 392
Schrader (F.)..... 217
Schulz (A.)..... 196
Schuré (Édouard)..... 231
Schwitzguébel (Adhémar)... 35
Sébastian (Victor)..... 427
Séché (Alphonse)..... 112
Séché (Léon)..... 75
Seligman (Edwin R. A.)..... 490
Sémenoff (le capitaine de frégate)..... 352
Sertillanges (A.-D.)..... 483
Sevestre (Norbert)..... 501
Sevrette (G.)..... 9
Sicard de Plauzoles (le Dr). 312
Sion (Jules)..... 219
Soubies (Albert)..... 235
Spakery (Alberto Casañal)... 533
Spencer (Herbert)..... 513
Stefanowska (Mlle M.)..... 390
Steiner (Rudolf)..... 231
Strachan (John)..... 517
Strowski (Fortunat).... 318, 395
Surbled (le Dr Georges)..... 365
Swarts (Fréd.)..... 406

Tabarelli (Richardo)..... 57
Taine (H.)..... 329
Tasset (Mme Aline)..... 143
Tchobanian (Archag)..... 124
Terrade (Em.)..... 359
Thayer (Charles S.)..... 165
Thédenat (Henry)..... 43
Thelen (Myriam)..... 497
Thémanlys (L.-M.)..... 127
Thénard (L.)..... 262
Thierry (Georges)..... 503
Thierry (J.)..... 31
Thiéry (Jean)..... 506
Thiéry (Marie)..... 500
Thiry (René)..... 17
Thureau-Dangin (Paul)..... 350
Tisserand (Pierre)..... 511
Tissier (Albert)..... 488
Tocqueville (Alexis de)..... 352
Tolstoï (Léon)..... 300
Tourelles (Jean des)..... 504
Touzard (J.)..... 198
Traz (Robert de)..... 303
Triger (Robert)..... 253
Turpain (Albert)..... 404
Turpin (René)..... 122

Uzanne (Octave)..... 158

Vacher (Antoine)..... 221
Vadier (Berthe)..... 126
Vaissière (Pierre de)..... 250
Van Biervliet (J.-J.)..... 389
Van de Waele (A.)..... 387
Van der Elst (le Dr Robert). 311
Vandervelde (Émile)..... 33
Van Gennep (A.)..... 308
Van Vlijmen (le général-major B. R. F.)..... 128
Variot (le Dr G.)..... 314
Vaschide (N.)..... 309
Vasse (Guillaume)..... 224

Vellay (Claude)..... 328
Verlaque (l'abbé V.)..... 361
Verly (le baron Albert)..... 131
Vernières (André)..... 23
Verrier (A.-J.)..... 152
Vidal de la Blache (J.). 220, 229
Vienne (Marie de)..... 503
Villien (A.)..... 423
Vogels (Heinrich Joseph).... 207

Wagner (Richard)..... 141
Waldis (Joh. Joseph Klem.). 200
Waltz (Mme René)..... 304
Ward (Mme Humphry)..... 294
Ware (Sedley Lynch)..... 75
Wecker (O.)..... 207
Wharton (Édith)..... 19
Wilde (Oscar)..... 519
Wyzewa (T. de)..... 19

Zapolska (Gabrielle)..... 297
Zerolo..... 414
Zeys (Mlle L.)..... 502
Zobeltitz (H. de)..... 507
Zolla (Daniel)..... 31
Zoretti (L.)..... 412
Zurlinden (le général)..... 130

TABLE DE LA CHRONIQUE

Nécrologie : Baraduc (le Dr Hippolyte), 534. — Beaume (Alexandre), 366. — Besnier (le Dr Ernest-Henri), 534. — Blampignon (Mgr Émile-Antoine). 76. — Cazelles (Émile-Honoré), 269. — Coquelin aîné (Benoît-Constant), 171. — Costa de Beauregard (le marquis), 267. — Crawford (Frank Marion), 463. — Fétis (Édouard-François-Louis), 270.— Gaudry (Jean-Albert), 77. — Gevaërt (François-Auguste),171. — Grousset (Paschal), 461. — Hamy(Théodore-Jules-Ernest),76. Kautz (Jules), 367. — Keller (Émile), 268. — Marcel (Gabriel), 171. — Mendès (Catulle), 268. — Michel (François-Émile), 535. — Motet (Auguste), 366. — Naville (Jules-Ernest), 535. — Reyer (Louis-Ernest Rey dit), 170. — Saint-Yves (le marquis de), 270. — Séguier (le comte Ulysse-François-Ange de), 536. — Stokes (Whitley), 535. — Verlaque (l'abbé Victor), 367. — Wildenbruch (Ernst Adam von), 172.

Lectures faites à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, 80, 176, 273, 371, 467, 541.

Lectures faites à l'Académie des sciences morales et politiques, 80, 177, 273, 372, 468, 542.

Concours et Prix, 273, 372.

Congrès, 542.

Correspondance, 458, 531.

Mélanges : Index, 179. — Institut international de technobibliographie, 542. — Annuaire pontifical catholique pour 1909, 275. — Agenda et annuaire des bibliophiles, 468. — Mélanges Godefroy Kurth, 80. — Une Vieille Histoire qui se rajeunit. La Question d'Alesia et la Question d'Alaise, 276.

Nouvelles : Paris, 82, 180, 277, 372, 469, 543. — Anjou, 84, 181, 279, 373. — Béarn, 374. — Beauvaisis, 181. — Berry, 279. — Boulonnais, 85. — Bourgogne, 181, 280, 374. — Bretagne, 375, — Champagne, 182, 376, 470, 545. — Dauphiné, 87, 472. — Flandre, 280. — Franche-Comté, 87, 182, 280, 376, 472, 545. — Gascogne, 282. — Ile-de-France, 472. — Languedoc, 89, 282, 378. — Marche, 89. — Nivernais, 378. — Normandie, 382. — Poitou, 473. — Savoie, 473. — Vendômois, 283. — Vermandois, 185. — Algérie, 186. — Alsace, 89. — Allemagne, 90, 187, 378. — Angleterre, 90, 187, 474. — Autriche-Hongrie, 546. — Belgique, 187, 283, 380, 474. — Espagne, 90, 188, 284, 475. — Hongrie, 90. — Irlande, 547. — Italie, 91, 284, 381, 475. — Suisse, 285, 475. — Chine, 547. — Indo-Chine, 475. — Brésil, 285. — États-Unis, 188, 285, 381, 476.

Publications nouvelles, 91, 189, 285, 381, 477, 547.

Imp. Fr. Simon, Rennes. *Le Gérant* : Chapuis.

POLYBIBLION

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

JUILLET 1909. T CXVI. 1.

POLYBIBLION

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PARAISSANT TOUS LES MOIS

PARTIE LITTÉRAIRE

DEUXIÈME SÉRIE. — TOME SOIXANTE-DIXIÈME

(CENT-SEIZIÈME DE LA COLLECTION)

PARIS (7e)

AUX BUREAUX DU POLYBIBLION

5, RUE DE SAINT-SIMON, 5

1909

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

ROMANS, CONTES ET NOUVELLES

Romans fantaisistes. — 1. *Mémoires d'une* 50 *H.-P.*, par Paul Arosa. Paris, Stock, 1909, in-18 de ix-336 p., 3 fr. 50. — 2. *Inferna*, par Ciéa Lucius. Paris, Garnier, 1909, in-18 de 282 p., 3 fr. 50. — 3. *Immortelle Pologne !* par Gabriel Dauchot. Paris, Perrin, 1909, in-16 de xviii-294 p., 3 fr. 50. — 4. *Le Drame du Korosko*, par Conan Doyle; traduit de l'anglais par Henry Evic. Paris, Hachette, 1909, in-16 de 244 p., 1 fr. — 5. *Vers plus de joie, roman de l'année* 1995, par André Godard. Paris, Perrin, 1909, in-16 de 348 p., 3 fr. 50.

Romans psychologiques. — 6. *Le Prix de la vie*, par Henri Davignon. Paris, Plon-Nourrit, 1909, in-16 de 343 p., 3 fr. 50. — 7. *Une Leçon de vie*, par Laurent Évrard. Paris, Mercure de France, 1909, in-18 de 239 p., 3 fr. 50. — 8. *Leur Victime*, par Jules-Philippe Heuzey. Paris, Perrin, 1909, in-16 de 277 p., 3 fr. 50. — 9. *Au bord de l'idylle*, par Prosper Dor. Paris, Sansot, 1908, in-18 de 288 p., 3 fr. 50. — 10. *L'Otage*, par Henry Buteau. Paris, Plon-Nourrit, 1909, in-18 de 303 p., 3 fr. 50. — 11. *Sœurette*, par Paul Lacour. Paris, Perrin, 1909, in-16 de 247 p., 3 fr. 50. — 12. *L'Été de Guillemette*, par Henri Ardel. Paris, Plon-Nourrit, 1909, in-16 de 314 p., 3 fr. 50. — 13. *Le Reste est silence...*, par Edmond Jaloux. Paris, Stock, 1909, in-12 de 257 p., 3 fr. 50.

Romans historiques. — 14. *Les Défenseurs* (*histoires lorraines*), par Jean Tanet. Paris, Bloud, 1909, in-16 carré de 137 p., avec grav., 1 fr. 50. — 15. *La Déroute*, par G. Erastoff; trad. de Marie Redgar et Iann Karmor. Paris, Émile Nourry, 1909, in-18 de xix-435 p., 3 fr. 50.

Romans de mœurs. — 16. *Les Demoiselles de la poste*, par Paul Bonhomme. Paris, Plon-Nourrit, 1909, in-16 de 326 p., 3 fr. 50. — 17. *Sœur Marie-Odile*, par Charles d'Ollone. Paris, Lemerre, 1909, in-18 de 265 p., 3 fr. 50. — 18. *Bourgeoises artistes*, par Henriette Bezançon. Paris, Plon-Nourrit, 1909, in-16 de 302 p., 3 fr. 50. — 19. *Les Deux Routes*, par Paul Tany. Paris, Perrin, 1909, in-16 de 269 p., 3 fr. 50. — 20. *Le Roi des milliards*, par Henry Gréville. Paris, Plon-Nourrit, 1909, in-16 de 383 p., 3 fr. 50. — 21. *L'Armoire au linge blanc*, par Armand Delmas. Paris, Plon-Nourrit, s. d., in-16 de 271 p., 3 fr. 50. — 22. *Les Pays de France. Passions celtes*, par Charles Le Goffic. Paris, Nouvelle Librairie nationale, s. d., in-16 de 179 p., 2 fr. — 23. *Trois Troupiers*, par Rudyard Kipling; trad. de Albert Savine. Paris, Stock, 1908, in-18 de 341 p., 3 fr. 50. — 24. *La Lanterne magique*, par Paul Margueritte. Paris, Plon-Nourrit, s. d., in-16 de 306 p., 3 fr. 50. — 25. *Colette Baudoche, histoire d'une jeune fille de Metz*, par Maurice Barrès. Paris, Juven, s. d., in-16 de vii-258 p., 3 fr. 50.

Romans fantaisistes. — 1. La poésie « prête à tout un esprit, un visage »; M. P. Arosa a prêté en outre « une plume, de l'encre, et tout ce qu'il faut pour écrire », à une voiture automobile; de là ces *Mémoires d'une* 50 *H.-P.*, qui a beaucoup vu, beaucoup retenu, très peu lu; le temps lui a manqué ! Elle est très douce, très souple, très astiquée, mais pas lettrée; elle a gagné des *Coupes* et des *Circuits*; elle aurait de la peine à gagner un prix de style. Ses aventures n'en sont pas moins intéressantes. Elle a eu plusieurs maîtres, dont un venait de se marier; plus attentif à sa compagne de route qu'à son volant, il s'écrabouilla, Lui, Elle et sa voiture. La voiture put être réparée; elle fit un long séjour à l'infirmerie, en compagnie d'autres éclopées,

avec qui elle causa et se disputa. Rendue à la circulation, elle fut volée, truquée, retrouvée. Elle aurait pu faire une longue carrière encore, sans l'Amour, qui la perdit ! Elle s'amouracha d'un canot automobile, amarré près d'elle; pendant la nuit, quand tout reposait, et que les chauffeurs étaient dans leur lit (du moins il faut le croire), elle s'échauffa au point de sauter sur le bien-aimé. Elle ignorait l'innocente, le sort qui les attendait, elle et lui : ils coulèrent à pic tous deux ! — La fantaisie est, elle aussi, innocente, — un peu plus que les treize autres petites nouvelles qui terminent le volume.

2. — Il y avait une fois un frère et une sœur qui étaient nés dans une étoile; ils y coulèrent des jours heureux. Mais un jour, le sort les condamna à renaître sur la terre, appelée *Inferna* par opposition au domicile supérieur qu'ils venaient de quitter; mais ils ne renaquirent pas dans la même famille, ni sur le même point de la planète inférieure; le caprice du sort, déjà nommé, fit de la sœur une Française et du frère un Anglais. Mais une bohémienne, pour laquelle le susdit sort n'avait pas de secrets, révéla aux deux intéressés qu'ils se retrouveraient. Et en effet ils se retrouvèrent, lui, uni librement à sa cuisinière, elle, mariée en justes noces à un brave homme, qui était fou. Ils recommençaient à couler, à recouler ensemble des jours heureux, lorsque le sort (quatre fois nommé) envoya une pleurésie à la sœur, dont elle mourut. Le frère voulut prouver au monde, l'inférieur comme le supérieur, que « la vie triomphe de la mort »: il eut un second enfant de sa cuisinière. — L'auteur me pardonnera d'avoir classé cette œuvre, qu'il semble, lui, prendre très au sérieux, parmi les fantaisies; c'était la seule manière d'en parler avec indulgence.

3. — Et de même pour *Immortelle Pologne* ! Comme étude de mœurs, elle est négligeable; la matière peut s'en retrouver toute dans des dictionnaires d'histoire et de géographie; mais le roman qu'il y ajoute est d'une fantaisie très personnelle, si personnelle qu'il convenait de le placer sous cette rubrique. — C'est un *Journal* intime, une suite de *Sensations*; en voici le résumé, dans le cadre même et le ton adoptés par l'auteur : « A peine au sortir de l'enfance, vingt ans à peine je comptais, Lola trahit ma confiance, Lola, la femme que j'aimais ! (Ces rimes ne sont peut-être pas de l'auteur, mais je garantis le sens). Lola était belle, vous le savez, quoique plus bête encore; mais je l'aimais, ah ! Sa trahison faillit me rendre fou. J'eus besoin de consolations, Oh ! Je les cherchais dans les prix doux; « je m'en fourrai jusque là », comme disait un académicien du second Empire. La plus consolante de toutes s'appelait Claudine. Elle était Polonaise, mais elle n'en disait rien, par respect pour Kosciusko. J'eus l'honneur de mériter sa confiance; elle me confia le secret de sa nationalité, en ajoutant : Chérimènemy ! Je compris qu'elle me demandait d'aller

voir sa patrie, avec elle. Docile, j'y allai, mais sans elle. Dès mon arrivée, j'y rencontrai Aniela ! Ah ! la délicieuse enfant ! Elle me fit voir du pays, je veux dire qu'elle me fit visiter et connaître la Pologne. Elle fit plus; elle me fit des confidences sur tous les capitaines, les hommes politiques, les poètes de son pays, conférences si remarquables que je les ai reproduites ici, sans y changer un mot, de la page 101 à la page 230; j'ai seulement pris soin de mettre ces pages entre guillemets, pour bien marquer que je n'en suis pas l'auteur; il faut rendre à Aniela ce qui est à Aniela. Quelle admirable jeune fille ! Quel génie ! Quel historien ! Quel esthéticien ! Quel critique ! Aussi ne fus-je pas étonné d'apprendre qu'elle allait épouser un berger, lequel d'ailleurs était un grand artiste lui aussi, attendu qu'il jouait supérieurement de la flûte ! Oh ! cette flûte ! Vous ne serez pas étonné d'apprendre, vous non plus, que je quittai la Pologne en proie à de nouveaux chagrins et avec le besoin de nouvelles consolations. Claudine étant encore disponible, je m'adressai à elle, et pour lui prouver ma reconnaissance, je l'installai chez moi, je la comblai de bonheur et de petits cadeaux. Elle en fut touchée, à ce point qu'elle se suicida. Vive la Pologne, Messieurs ! » — Je me permettrai d'ajouter à cette analyse, exacte et fidèle jusqu'au scrupule, le renseignement suivant : un des premiers chapitres (il y en a dix-sept) est intitulé : *Mystère d'alcôve* ! — et l'avant-dernier : *Mystère* ! Tout s'explique ! — Post-scriptum. Une préface de 18 pages précède cette composition peu banale; elle est de M. Teodor de Wyzewa; elle est donc exquise, pleine d'admiration pour la Pologne, et très discrète sur *Immortelle Pologne !*

4. — La fantaisie du *Drame du Korosko* est moins subjective, si l'on peut dire; les données en ont été empruntées à l'histoire, et l'auteur nous laisse libre de croire que « ceci n'est pas un conte ». La scène se passe en Égypte, dans le haut Nil, aux confins du pays des Derviches. « Est-ce qu'il y a seulement des derviches? » dit en ricanant un journaliste français à des touristes anglais, embarqués avec lui sur le Korosko et remontant le Nil; « c'est l'Angleterre qui les a inventés pour nous conter des blagues et nous faire admirer ses faux héros. » Il n'avait pas fini de ricaner, que la caravane, descendue à terre, fut enveloppée par une troupe de derviches armés jusqu'aux dents, montés sur des chevaux *rapides comme le vent* et emmenée prisonnière du côté de Khartoum. Quelles souffrances elle eut à endurer, quel héroïsme elle déploya, — en la personne principalement du journaliste gouailleur, — et comment finalement elle fut délivrée par des soldats de l'armée régulière, non sans avoir perdu quelques-uns de ses membres, tel est le drame très intéressant que nous raconte le célèbre fantaisiste anglais, et avec une *humour* qui rappelle la

verve — (ayons le courage de le dire) — de notre vieil Alexandre Dumas père; encore est-il que cette verve avait je ne sais quoi de plus léger, de plus spirituel, de plus français, quoi ! — Plaise à nos anglomanes de ne pas l'oublier !

5. — *Vers plus de joie* est une fantaisie logique. Étant donné ce qui est aujourd'hui, qu'est-ce qui sera en 1995? Et comment, d'ici là, préparer et conduire le monde vers plus de bonheur, les hommes vers plus d'humanité, les croyants vers plus de foi et surtout vers plus d'actes? Tel est l'espèce de problème que s'est imposé de résoudre M. Godard. Il l'a fait, inutile de le dire, avec la vigueur et l'élévation d'esprit qui caractérisent ses précédentes œuvres. Quelques-uns de ses jugements sur le passé, quelques-unes des mesures qu'il propose pour l'avenir prêteront peut-être à controverse; je remarque notamment ce résumé de notre histoire pédagogique : « La sombre éducation de l'ancienne France avait préparé des esprits trop durs, ou bien des âmes révoltées. Le caporalisme de l'Université impériale dessécha ensuite toute sève. Les jésuites surent à peu près seuls se faire les amis de leurs élèves; mais ils développèrent trop l'esprit de caste et oublièrent la nature. Le clergé séculier restaura les études classiques; mais cette besogne priva les paroisses de prêtres éclairés, car il n'a pas été dit : Allez, enseignez le grec et la rhétorique... » Tout n'est peut-être pas faux dans ces jugements sommaires : mais je vois d'ici quels lecteurs fronceront le sourcil et les trouveront un peu trop... sommaires et catégoriques. Il est vrai qu'en logique il n'existe pas de nuances; le *positiviste chrétien* qu'est M. A. Godard le sait très bien et il sait aussi ce que vaut la logique dans l'ordre des réalités positives, passées ou futures. Et alors? Alors le monde en 1995 sera peut-être différent de ce que le voit M. A. Godard; mais soyez sûr que s'il a « plus de joie » et plus de vertus, ce sera grâce aux efforts des « hommes de bonne volonté », parmi lesquels l'auteur de ce livre a déjà pris sa place et à un rang si honorable.

Romans psychologiques. — 6. — « Sachez-le, le prestige des familles comme les nôtres est fait de leur long contact avec la terre transmise de père en fils. Il déchoit, il s'en va en poussière, en vanité, si on le monnaie ou si on le troque contre des plaisirs mondains. Nous, nous n'avons pas à chercher ailleurs *le Prix de notre vie*; il est tout entier dans l'amour du sol et la continuation de ce qu'ont fait nos aïeux » (p. 120). Ces fortes paroles résument l'idée générale de ce roman sur *le Prix de la vie*; inutile d'en faire ressortir la haute portée. Voici maintenant les faits destinés à mettre cette idée en lumière, ou qui, du moins, reçoivent d'elle un surcroît d'intérêt. La fille d'un « terrien » ruiné avait épousé le fils d'un banquier; elle fut trompée par son mari et un peu plus ruinée par son beau-père, qui perdit

dans une dernière spéculation toute sa fortune et sa vie, par-dessus le marché. Or la malheureuse femme avait une consolation à sa portée, et la plus douce de toutes, au gré des âmes romanesques et de leurs historiographes, les romanciers : l'Amour ! — l'amour d'un honnête et loyal voisin, qu'elle avait elle-même toujours aimé, sans s'en douter. Mais elle sut s'en passer; elle fit plus ! Elle détourna d'elle cet amour et le dirigea vers une autre, vers une jeune fille, choisie par elle, et qu'elle lui fit épouser. Elle fit plus. Elle essaya d'aimer son mari, et si peut-être elle n'y parvint pas, elle le sauva de l'oisiveté et du déshonneur. Tout cela parce qu'elle était « terrienne? » Peut-être ! Mais surtout parce qu'elle était chrétienne et qu'elle avait pris de bonne heure l'habitude de placer « le prix de la vie » ailleurs que dans la recherche du bonheur. Il y a encore de par le monde des femmes d'employés, de pâtissiers, de boutiquiers, qui en sont là, sans être terriennes; et il y en aurait bien davantage et dans les boutiques, et dans les fermes et dans les châteaux, si les romans qu'on y lit étaient inspirés du même esprit que celui-ci et donnaient les mêmes leçons.

7. — *Une Leçon de vie* est d'un spiritualisme moins pur; mais le réalisme pratique n'en est pas négligeable. Une femme s'aperçoit que son mari la trompe, sans cesser pourtant de l'aimer; elle se résigne au partage, non sans avoir lutté longtemps pour le faire cesser. « Il faut savoir se contenter de peu ! » c'est la leçon que donne la vie à la pauvre femme. Si elle donne cette autre au mari : « On ne peut pas servir deux maîtres à la fois, » chacun aura sa part de morale; mais ni l'un ni l'autre n'aura une morale entière. Aussi bien, c'est moins la morale que la psychologie qui fait la valeur de cette double étude de l'infidélité repentante et presque amoureuse d'une part, de la jalousie furieuse et résignée d'autre part. Et c'est aussi la finesse de l'observation, à laquelle s'ajoute la finesse de l'expression. Que dites-vous de ceci, par exemple : « Dans certains milieux, on risque d'être inférieur à des gens d'esprit; chez les gens du monde, on est inférieur à des imbéciles »... quand on est « seul de son genre au milieu de personnages qui sont si forts de leur espèce ». L'explication est un peu alambiquée et vague; mais l'affirmation qui précède donne l'impression d'être juste, quoique insolente. Ce double caractère de préciosité vague et de justesse aiguë se retrouve presque à chaque page de cette œuvre distinguée.

8. — *Leur Victime* est une démonstration de ce qu'a de « fondé, en raison et en fait », comme disent les disputeurs d'école, le... devinez quoi? le neuvième commandement du Décalogue. La moralité du sujet est indiscutable; celle de la démonstration pourrait être discutée. L'auteur y a mis pourtant quelques-uns des « purifiants » et « dé-

sinfectants » recommandés par les théoriciens de jadis : des « sentences » vertueuses et même des tirades, et surtout un « dénouement vertueux » : le péché est puni à la fin de la démonstration, du moins dans la personne de la pécheresse, sinon dans celle du pécheur. — Sylvie (elle s'appelait Sylvie) perd le bonheur qu'elle avait cherché en dehors des joies légitimes et dans l'oubli de ses devoirs d'épouse ; elle perd même la vie, par un affreux suicide ! Et maintenant, pécheresses, ses sœurs, instruisez-vous, réfléchissez ! *Intelligite ! Erudimini !* Quant à vous qui n'avez pas péché et qui, espérons-le, ne pécherez jamais, inutile de vous instruire. Je ne veux pas même vous apprendre que Bernard (il s'appelait Bernard), le complice de Sylvie, continua paisiblement sa carrière de complice, et qu'il en est souvent ainsi de ses confrères ! Si vous tenez à réfléchir sur « les lenteurs de la justice divine », que ce soit à propos d'un autre sujet que ce... mauvais sujet.

9. — Le héros de *Au bord de l'idylle* fut un pécheur moins cynique. Il était mal marié, du moins à son sentiment, et il aurait bien voulu divorcer. Seulement sa femme était malade ; le divorce aurait pu la tuer. Que faire ? La guérir d'abord, décide-t-il, et la renvoyer ensuite. Pour la guérir, il voyage, en sa compagnie, lui prodiguant les remèdes les meilleurs et les soins les plus tendres. C'est à peine s'il quittait la malade pour aller prendre l'air, et se livrer, de temps à autres, à son sport favori, le tennis. Or le tennis est dangereux ; une balle égarée y vient frapper son cœur ! ! C'était la main de Luise, qui l'avait lancée, Luise, une juive, juive à faire damner un saint ! Il l'aima, elle l'aima : toutefois ils respectèrent le Décalogue (voir ci-dessus), en attendant le divorce. Mais hélas ! la femme malade, trop bien soignée, guérit, et la jeune fille, si belle et si bien portante, mourut. Ce que voyant, le joueur de tennis résolut de s'empoisonner ; il n'en eut pas le temps ; il mourut de la rupture d'un anévrisme. — Ce n'est pas un pharmacien qui a écrit ce volume, c'est un artiste, un vrai, et qui aura du talent quand il n'oubliera pas que l'art, le vrai, doit être « à base de bon sens », comme dit l'autre.

10. — *L'Otage* marque un progrès considérable sur les précédents romans de M. Buteau, où l'effort était plus visible que le résultat. Ici, la composition est plus aisée et plus sûre, et l'action plus simple, ce qui ne veut pas dire qu'elle soit banale ; l'auteur est exposé à manquer toujours de banalité ! Un mari, abandonné par sa femme, laquelle vit avec son amant et a eu de lui un enfant, arrive à reprendre ladite femme par le moyen que voici : il reconnaît l'enfant né hors du mariage, le fait enlever, le garde chez lui sous une surveillance très étroite, qui rend impossible un autre enlèvement ; mais il permet seulement à la mère de venir le visiter toutes les quinzaines. Il a calculé que la mère l'emporterait sur l'amante, et que les petites mains de

l'enfant finiraient par l'arracher à la vie irrégulière et par la fixer dans les voies légales. Ce calcul n'est pas trompé, grâce à un concours de circonstances très habilement aménagées par le conteur. C'est dans cet « aménagement » que M. Buteau révèle ses qualités de « dramatiste ». Quant à ses qualités de psychologue, réelles aussi, et qui s'affirment dans les caractères de la mère et du père réel de l'enfant (il en a fait deux très nobles âmes, malgré l'incorrection de leur situation), elles n'ont pas suffi à rendre acceptable le caractère du mari; cet homme qui se décide à couvrir de son nom le fruit de la trahison, et qui s'en sert pour y mettre fin, est peut-être un héros, mais c'est un héros de l'Ambigu, un Barbe-Bleue à rebours, plus théâtral qu'humain. — Pour montrer à M. H. Buteau avec quelle attention j'ai lu son œuvre, je lui soumettrai deux doutes, l'un d'ordre doctrinal, l'autre d'ordre littéraire. Croit-il vraiment que « des mariages peuvent être annulés en cour de Rome, lorsqu'ils sont restés stériles » (p. 47), et pour cette cause unique de stérilité? Et croit-il que la phrase suivante : « Tout, même leur vie d'exilés, lui était préférable *à ce qu'il connût leur retraite?* » (p. 56) est d'une bonne langue? Parce qu'on en trouve de pareilles chez bon nombre de ses confrères en roman, ce n'est pas une raison pour qu'il se les permette, lui.

11. — L'héroïsme de deux femmes, la veulerie d'un homme, c'est le sujet de *Sœurette*. Lui, il exercait la profession « d'homme de lettres », mais il avait surtout la vocation de l'amour, je veux dire du plaisir, comme tant d'autres hommes (de lettres ou sans lettres). Il aimait, depuis longtemps, une riche veuve; mais il aimait, en même temps, et la nièce de sa maîtresse, et une actrice de la Comédie française. L'actrice se moqua de lui, jusqu'au jour où elle s'aperçut qu'il se détachait d'elle; alors elle se vengea par « une rosserie » : elle « sabota » et fit échouer une pièce de lui, qu'elle représentait et dont il attendait honneur et profit. La veuve souffrit en silence, sans la moindre « scène », quand elle connut la double infidélité de son ami; la jeune fille tendit toutes ses forces à feindre d'ignorer l'amour qu'elle inspirait et qu'elle partageait, hélas ! Elle poussa l'abnégation jusqu'à refuser d'épouser, même avec le consentement de sa tante ! Oh ! la brave enfant ! « Le cœur des hommes doit être fait autrement que le nôtre ! » dit-elle, en retenant ses pleurs. — N'en doutez pas, Mademoiselle !

12. — *L'Été de Guillemette* nous raconte le roman, souvent conté depuis quelques anneés, de la jeune fille qui s'éprend d'un homme mûr, sans s'en douter ou du moins sans l'avouer. Vous connaissez, pour l'avoir beaucoup vu depuis Pailleron, ce type de l'Agnès moderne qui préfère Arnolphe au jeune Horace. Il est vrai que l'Arnolphe de ce roman est un homme de grand mérite et de grand cœur. Quand il s'aperçoit qu'il aime Guillemette, sa nièce, il s'enfuit, il fait

la cour à Nicole. Sans doute cette Nicole est une femme mariée, et un grand cœur aurait pu choisir un autre remède ! Mais rassurez-vous ! Cet Arnolphe, même quand il s'essaie à être malhonnête, reste bienfaisant; il dégage de la moralité et de l'honneur autour de lui. Il réconcilie Nicole avec son mari, il sauve le père de Guillemette de la ruine et du déshonneur, et s'il se permet d'être heureux pour son propre compte, c'est après avoir fait le bonheur de tous les siens. On comprend qu'un homme pareil gagne le cœur d'une jeune fille

. . . . . et là-dedans remue
Certain je ne sais quoi dont *elle* est tout émue !

Il faut ajouter qu'il parle aussi bien qu'il agit : M. Henri Ardel l'a doté de toutes les séductions... Et pourtant ! Pourtant je n'aime pas beaucoup les oncles qui séduisent leurs nièces, même pour le bon motif !

13. — Aimez-vous les enfants qui racontent les fautes de leur maman ? Si non, vous ne lirez pas *le Reste est silence*...(un titre emprunté à Shakespeare ! On nous le rappelle pour que nul n'en ignore !), journal autobiographique d'un enfant, dont le père était un jobard et la mère une coureuse. Le pauvre garçon servait à cette aimable dame de prétexte à courir; son mari ne la comprenant pas, ne l'appréciant pas, elle cherchait des consolations. Et quand elle en trouvait, surtout quand on rencontrait un certain monsieur, porteur d'une canne « dont la poignée avait une tête d'aigle », elle disait à son petit chaperon: Tu ne le diras pas à papa ! Il ne le dit pas à papa, mais il nous le dit à nous, avec des réticences, des mines discrètes, des airs ingénus qui ne trompent personne, pas même lui ! Oh ! le vilain petit bonhomme ! D'autant plus vilain, qu'il n'est plus petit, qu'il a de la barbe au menton, et qu'au moment où il écrit ses Mémoires, il est un homme, au moins pour l'âge. Car, pour le reste, et notamment pour le sens moral, il est encore un bébé inconscient. Son factum se termine par les lignes suivantes, tout à fait caractéristiques de son sens moral. Il vient d'enterrer sa mère, un an après son père; il a besoin de « se distraire un peu »; il entre dans un café-concert, et il aperçoit parmi les spectateurs, devinez qui? L'homme à la canne susdite, un peu vieilli sans doute, mais très reconnaissable encore. Il n'ose pas l'aborder, et le laisse sortir. « J'eus soudain, conclut-il, un grand regret de n'être pas allé vers lui et de ne pas avoir serré sa main, tout simplement, comme celle d'un vieil ami ! » — On ne peut pas juger « ça »; il y faudrait de trop gros mots. Je me reprocherais pourtant de ne pas ajouter que l'exécution de l'œuvre est digne de la conception : le sens littéraire y égale le sens moral.

Romans historiques. — 14. — *Les Défenseurs*, recueil de onze « histoires lorraines », font défiler devant nous, au pas accéléré,

quelques-unes des gloires militaires du pays de Jeanne d'Arc et de M. Barrès. Inutile de vous apprendre que M. Barrès y a mis une Préface. « Ce haut sentiment que les nôtres avaient de l'honneur, on le respire à pleins poumons dans les récits de Jean Tavet, digne camarade de... des... des... et d'une série indéfinie de soldats résolus, à la fois sages et braves, nos concitoyens, la fleur de notre duché. » Le premier de ces concitoyens et de ces camarades de l'auteur était un légionnaire romain, et s'appelait Publius Scarpon; le dernier était le clairon Pointat, qui fut tué par les Prussiens en 1870. Ils méritent tous les éloges du préfacier. Vingt gravures illustrent le texte et ne le font pas valoir, — je veux dire qu'il n'en était pas besoin pour le faire valoir. Il manque un peu de simplicité, mais il révèle un sens artistique « distingué ».

15. — *La Déroute* nous raconte le cauchemar de la récente guerre russo-japonaise, dans une forme appropriée : composition et style de cauchemar. Pas de plan suivi, des impressions, des sensations, qui se succèdent sans ordre mais qui toutes sont lugubres. L'œuvre a plutôt l'air d'un pamphlet que d'une histoire impartiale; elle est animée d'une sorte de rage contre les officiers russes, qui nous sont représentés comme des brutes ignorantes et malfaisantes, occupant à de basses débauches les loisirs que leur laisse la guerre. On n'ose pas croire, on proteste tout bas, sans pouvoir justifier cette protestation, pas plus que ne sont justifiées les accusations contre lesquelles on proteste. C'est très pénible, si pénible qu'on renonce à « lire plus avant » une œuvre qui vous met dans cet état, sans donner en échange un surcroît d'informations sûres. On ferme donc le livre tout en rendant hommage à la puissance de l'auteur. Il n'est pas donné à tout le monde de vous mettre au supplice. Cet Erastoff n'est peut-être pas un historien véridique, mais c'est un « tortionnaire » éminent.

Romans de mœurs. — 16. — Y a-t-il une étude de mœurs dans *les Demoiselles de la poste*? Il y en a quelques commencements; mais il y a surtout une histoire romanesque qui pourrait aussi bien se passer chez des modistes ou des employées de magasin. La receveuse des postes, à X..., un petit village peu gai, agrée les hommages d'un jeune peintre, fort honnête d'ailleurs et qui s'est épris pour le bon motif. Mais la tante — et aide assermentée — de la jeune receveuse s'oppose au mariage; elle a voué sa nièce au célibat ! Pour vaincre la résistance de la vieille fille il ne faudra rien moins qu'une tragédie ! Un jour qu'elle était de service, elle a remis une lettre chargée, dont le chargement avait disparu. Quel est le voleur? Les demoiselles de la poste sont responsables devant l'administration; elles sont accusées, elles seront peut-être condamnées ! La tante est au désespoir, lorsque le salut leur arrive par l'intermédiaire du jeune peintre, ou plutôt de son oncle,

le magistrat chargé d'instruire l'affaire. Il l'a instruite, et si bien qu'il a découvert le coupable, un employé du bureau qui avait expédié le chargement. Cette découverte faite, il met ses gants et va demander la main de la receveuse à la tante terrible, dont le malheur avait abattu la fierté ! « C'est une idylle et voilà tout ! »

17. — Autre idylle, *Sœur Marie-Odile*; mais celle-ci dans un cadre rural, et non plus dans un cadre administratif, et avec un dénouement ... j'allais dire plus triste, disons différent. L'héroïne épouse Dieu, celui qu'elle avait cru épouser ayant changé d'amour. Contrairement au livre précédent, celui-ci donne plus d'importance à l'étude des mœurs qu'à la fable. Ce que sont les âmes des « terriens », propriétaires ou ouvriers, dans un coin des Vosges, c'est ce que l'auteur a voulu nous montrer, c'est ce qu'il nous montre dans une suite de tableaux très soignés, un peu « léchés » même, et c'est aussi ce qu'il est à peu près impossible de faire passer dans une analyse. Il suffira de rendre hommage au talent de l'auteur, et à l'élévation de son inspiration, en lui souhaitant de s'abandonner un peu plus à sa verve et de la moins gêner par ses scrupules d'artiste.

18. — Des trois *Bourgeoises artistes* que l'auteur nous présente dans ce volume, une seule arrive au bonheur, une seconde l'attend encore, la troisième, en ayant désespéré, est tombée dans la basse galanterie. Et pourquoi ce « sort différent »? comme disait Henri de Bornier. Parce que la première était peintre et les deux autres écrivain et comédienne? Est-ce la profession qui a sauvegardé l'une et perdu les autres? On pourrait le croire, au moins pour la comédienne, dont la profession offre évidemment des périls particuliers. Mais les périls auxquels succombent les deux pauvres jeunes filles, c'est en elles-mêmes plutôt que dans leur « métier » qu'elles les ont rencontrés; c'est dans la croyance, si fausse, quoique si universellement répandue, que l'art confère aux artistes des privilèges et des dispenses en matière de morale traditionnelle ou simplement de conventions sociales. Et la preuve que cette croyance est fausse et dangereuse, c'est que la *peintresse*, qui a respecté ces traditions, n'a rien perdu de son talent, et que l'écrivain et la comédienne n'ont rien gagné à s'en affranchir; la plus artiste de ces *Bourgeoises artistes* a été celle qui est restée la plus bourgeoise. La valeur logique de cette « preuve » peut être contestée, mais non la valeur morale de la « leçon » qu'a voulu donner l'auteur, et qui peut se résumer dans ces deux affirmations : les besoins de l'art n'exigent pas le sacrifice de la morale, — et, dans tous les cas, ils ne peuvent pas exiger le sacrifice de la vie ! — entendez de la dignité, de l'honneur et de la sécurité de la vie, — puisqu'après tout la vie n'est pas faite pour l'art et que c'est l'art qui est fait pour la vie.

19. — Dans *les Deux Routes* il s'agit encore d'art et d'artistes, mais non pas de morale. Les artistes y sont opposés aux critiques et les critiques sacrifiés aux artistes. C'est une vieille querelle, qui n'est pas près de finir, et dans laquelle, je l'affirme, les artistes apportent plus de passion que les critiques, les premiers ne cessant de répéter sous toutes les formes, et avec toute sorte d'injures le mot de Lamartine : « La critique est la puissance des impuissants », — et les seconds répétant, avec plus au moins d'humilité, mais avec sincérité le mot de ce bourgeois à sa cuisinière : « Victoire, votre sauce est exécrable, quoique je sois incapable d'en faire autant. » — Le critique des *Deux Routes* a le tort de se croire capable de tout. Parce qu'il est expert en musique, en peinture, en style, il se croit musicien, peintre, écrivain. Il a imposé sa croyance à quelques imbéciles, notamment à un sous-secrétaire d'État, qui lui a donné une fonction officielle du haut de laquelle il régente le monde des arts. Seule, une femme d'esprit et de peu de préjugés a su le pénétrer, et si un jour elle lui dit : « Vous êtes un demi-dieu », c'est pour lui faire entendre qu'il n'est pas un dieu, c'est à dire un « auteur». Il n'entendait d'ailleurs pas. Mais il allait l'apprendre à son dam. Las de ses triomphes de critique, et en voulant connaître d'autres, il s'était retiré dans la solitude et se livrait à la composition. Son travail fut acharné, fiévreux; il essaya d'un opéra, d'un tableau, d'un livre; il entassait pages sur pages, toiles sur toiles, brûlant le lendemain ce qu'il avait écrit la veille (il jugeait ses propres productions avec le même sens critique que celles d'autrui), recommençant sa besogne sans se lasser, mais non sans gémir.

Parfois, contemplant seul, le front chargé d'ennuis,
Les clous de diamant sur le plafond des nuits,
Il invoquait les Muses, l'une
Ou l'autre, et leur disait :...
Ne m'inspirerez-vous aucun ouvrage ? Rien ?
Quoi ! pas même un nouveau système aérien,
Un livre sur l'architecture?
Un vaudeville grand de toute ma hauteur?
Ne deviendrai-je point ce qu'on nomme un AUTEUR
Dans les cabinets de lecture?

C'est le *scenario* tracé dans ces vers de Banville que l'auteur a developpé ici, un peu longuement. Il montre son héros s'obstinant pendant quatre mois dans ce travail, dans ce supplice, et en sortant sans la moindre petite toile, sans une phrase musicale, sans une page présentable, mais humilié, désespéré, malade, prêt à la folie; le demi-dieu n'est plus même un demi-homme, et il va finir dans une maison de santé. « Et pendant ce temps-là, » les artistes qu'il avait traités du haut de son orgueil, qu'il avait dénigrés et desservis, ont fait tranquillement leur chemin; ils ont continué à travailler et à

produire, et, peu à peu, de progrès en progrès, de production médiocre en production meilleure, ils sont devenus de vrais créateurs de vie et ils sont célèbres, et ils sont heureux, et ils se moquent des critiques. Car la route la meilleure (il faut bien expliquer le titre !) pour arriver à faire œuvre d'art, ce n'est pas la critique, c'est... la pratique directe de l'art. — Et cette « moralité » est un truisme, et il n'y a pas de critique qui ne soit prêt à la contresigner, au risque de passer pour un La Palisse. C'est à peine s'il s'en trouvera un, plus hardi et moins modeste que ses confrères, pour hasarder cet autre truisme, à savoir que la critique peut être un art, elle aussi ! En outre de ces vues esthétiques, sur lesquelles l'auteur sait bien qu'on pourrait le chicaner, il y a dans *les Deux Routes* une étude des milieux artistiques, qui semble assez bien documentée, mais qui semble aussi entachée de quelque snobisme; inutile d'ajouter qu'elle manque de sévérité pour les *privilèges* et *dispenses* d'ordre moral qu'on s'octroie si largement dans les dits milieux. — Mais il faut dire encore qu'elle marque un réel progrès sur le précédent roman de M. P. Tany (*Quelques Bandits*) et que donc elle est déjà d'un « auteur ».

20. — Je suis un peu en retard avec *le Roi des milliards* de la regrettée Henri Gréville, qui « contait si bien » et qui nous a conté tant de jolies histoires. Celle-ci est plutôt un roman-feuilleton; mais comme elle se passe parmi les brasseurs d'affaires du Nouveau Monde, et qu'elle nous fait connaître quelques fermes du Canada et quelques mines de pétrole (et aussi parce que je suis en retard avec elle), je la place sous la rubrique plus honorable « Romans de mœurs », tout en vous avertissant que je n'en garantis pas la documentation. Le héros est un nommé Bruce, lequel construit tant d'usines, élève tant de cheminées de fourneaux, découvre tant de sources de pétrole, fabrique de si beau papier, emprunte au Niagara tant de chevaux-vapeur, qu'il mérite d'être appelé non seulement le Roi, mais l'Imperator ! Dans l'intervalle de ses occupations, il trouve le moyen de marier deux nièces pauvres, qu'il avait fait venir d'Europe, de déjouer les manœuvres d'un traître, de faire le bonheur d'un brave jeune homme, de créer des orphelinats et des asiles pour jeunes filles aveugles, bref d'être plus et mieux qu'un grand homme d'affaires, c'est à savoir un homme de bien. — Œuvre à mettre à l'actif de la succession de la féconde romancière.

21. — *L'Armoire au linge blanc* est une étude de « la Province », étude à la fois cruelle et bienveillante. La Province y est représentée telle qu'elle est, ou du moins telle que l'a vue l'auteur, avec toutes ses étroitesses et ses mesquineries; rien n'en est dissimulé, quelques détails en sont peut-être un peu grossis. Et cependant cette Province si maussade, si grinchue, si potinière, si peu artistique, finit

par l'emporter sur Paris, dans le cœur d'un ancien Parisien, que le *sort y avait exilé*, comme on chante à l'Opéra-Comique. Et notez que ce Parisien était le plus convaincu, le plus intransigeant des Parisiens, puisqu'il était un ancien provincial; nul n'ignore en effet que c'est la province qui fournit Paris de ses dévots les plus fervents, les plus enivrés de ce *haschisch* spécial que Nestor Roqueplan appelait jadis *la Parisine*. Seulement, il faut tout dire : la Province ne triomphe pas toute seule. « Par quel charme, dis-moi, l'as-tu donc enchanté? » Par le charme éternel, toujours ancien et toujours nouveau, de l'amour. Une jeune fille parut, et même qui s'appelait Béatrice! Et aussitôt Aurillac (car c'est à Aurillac que l'auteur, aimant à jouer la difficulté, a placé le *lieu de la scène*) manifeste une beauté inaperçue, les cercles d'Aurillac ne sont plus peuplés de vieux garçons maniaques ou de marchands « fermés aux idées générales »; les salons d'Aurillac ne sentent plus le moisi, les vieilles dames y ont des sourires exquis, les vieilles dévotes n'y montrent plus leurs dents, les vieux curés y sont jeunes, au moins d'idées. « Un seul être apparaît, et tout est enchanté » et Paris est oublié. La Province a ressaisi son enfant ingrat!

22. — Je vous recommande les dix petites nouvelles réunies sous ce titre : *Les Passions celtes*. C'est de la « littérature régionale », sans doute; mais ne craignez pas d'y trouver seulement ce « bric à brac régionaliste » qui, aux yeux de quelques snobs (critiques ou auteurs), constitue le plus grand mérite de cette littérature; vous y trouverez en outre « de l'humanité », et un art très personnel, qui n'est ni breton, ni provençal, mais que les Provençaux peuvent apprécier comme les Bretons.

23. — Les douze récits qui composent les *Trois Troupiers* nous font retrouver les soldats Mulvaney, Octteris et Learoyd, — trois mousquetaires moins élégants que ceux du père Dumas, que l'auteur nous avait présentés dans les *Simples Contes des collines*. Nous avons eu plusieurs fois l'occasion d'apprécier l'humour de Rudyard Kipling, l'auteur le plus lu par ses compatriotes et le plus payé par ses éditeurs (un shelling le mot!) et nous avons dit que ses lecteurs du continent avaient parfois de la peine à en apprécier le mérite. Un Anglais doit très bien comprendre tout ce qu'il y a sans doute de drôle et de spirituel dans cette phrase de la *Préface* : « J'aurais réimprimé ici ces quatre récits (les *Contes de la colline*), mais Dinati dit qu'*arracher les tripes à un livre qui a une image sur le dos, rien que pour inspirer à Tchence un orgueil démesuré*, c'est du gaspillage; et Mulvaney, de son côté, dit qu'il préfère voir sa gloire répandue en plusieurs volumes. » Je ne comprends pas! Et vous? Ah! que nous sommes Français! — Il n'en faut pas moins remercier l'infatigable traducteur, M. A. Savine, de faire passer dans notre langue les œuvres d'un écrivain qui, malgré

ses qualités trop particulières, appartient pourtant à la littérature générale, et que les lettrés de tous les pays doivent connaître, en gardant le droit de ne pas toujours le comprendre.

24. — Cette *Lanterne magique* n'est pas faite pour les enfants; elle ne les intéresserait d'ailleurs pas. Les sujets (il y en a trente-trois), quand ils ne sont pas grivois, en sont insignifiants. L'auteur est de ceux qui professent la plus parfaite indifférence pour « le sujet » : toute matière leur est bonne, qui peut exercer leur art et faire valoir leur « outil ». Et l'outil de M. P. Margueritte est remarquable; c'est un burin, poli, brillant, et froid.

25. — On a dit tellement de bien de *Colette Baudoche* qu'il ne reste plus à en dire que... la vérité. L'inspiration en est très haute; elle est animée du plus pur et du plus généreux patriotisme, celui qui est fait à la fois d'instinct et de raison et où entrent tous les grands sentiments qui honorent l'homme : le culte des traditions, le respect des ancêtres, l'oubli de soi, l'esprit de sacrifice. M. Barrès en a fini, — depuis longtemps, — avec le paradoxe de « la culture du moi », il prêche désormais l'immolation du moi au non-moi, du moins à ce non-moi qu'est la famille nationale. J'ai dit qu'il prêche; mais j'ajoute qu'il prêche de manière à se faire écouter par ceux qui se refuseraient à écouter d'autres prédicateurs (pas plus *prédicatoires* toujours). Sa Colette va devenir la sainte de la religion dont il est le pontife, et elle aura une belle niche dans le temple où il officie. Elle est le type idéal — avec juste assez de chair et d'os pour n'être pas tout à fait une idée abstraite, — de la petite bourgeoise qui a gardé un grand cœur dans une vie consacrée aux petits devoirs et aux petits soucis. Elle est d'une de ces familles lorraines, annexées mais non oublieuses, et pour qui la France reste la patrie. Elle vit à Metz, avec sa mère, des minces profits que leur vaut leur aiguille et la location d'une partie de leur appartement. Leur locataire est un jeune professeur allemand, brave garçon, un peu lourd, mais sentimental, qui leur parle de sa fiancée, restée en Prusse, d'où elle lui envoie, pour Noël, un coussin bourré de ses cheveux, « ceux qui tombent quand elle fait sa toilette ! » Est-ce parce qu'il est ce fiancé, un peu ridicule, que Mme Baudoche le laisse pénétrer dans son intimité? Les mères françaises sont d'ordinaire plus prudentes. Ce qui devait arriver, arrive; au contact de « ces dames », le Teuton se francise et oublie sa fiancée. Colette, de son côté, ne rit plus de son locataire, et lorsqu'il la demande en mariage, elle ne dit pas non. Elle demande seulement à retarder sa réponse après les vacances. Mais dans l'intervalle, elle assiste à « la messe des soldats du siège », celle que les dames de Metz font célébrer chaque année, le 7 septembre. Or, au cours de cette cérémonie, elle s'aperçoit qu'entre elle et le professeur, « ce n'est pas une question personnelle, mais une

question française »; — « elle se sent toute soulevée vers quelque chose de plus vaste, de plus haut, et de plus constant, que sa modeste personne, » et, en sortant de l'église, elle dit simplement : « Monsieur, je ne peux pas vous épouser ! »

On voit la noblesse du thème. Il est traité avec gravité, avec componction et aussi avec une complaisance qui rappelle le Barrès d'antan. L'artiste ne s'y oublie pas assez; il manque d' « objectivité », ou plus clairement, de désintéressement personnel; il a des bizarreries d'« écriture », des longueurs dans les descriptions et les dissertations, des effusions lyriques, où il trouve sans doute son compte, mais qui ne donnent pas aux autres le plaisir qu'il a pu y prendre lui-même. Bref, l'exécution a nui au sujet; elle lui a fait perdre de la puissance et de l'intérêt. « C'est une belle narration, et bien amplifiée, où l'on voit aussi « qu'un Monsieur très sage s'est appliqué », me disait une lectrice de beaucoup d'esprit et surtout d'esprit très libre, affranchi de tous les snobismes, y compris les plus excusables. « On m'en avait vanté le pathétique, et je l'avais lue pour pleurer ! Or, je crois que j'ai baillé ! » Et elle ajoutait, avec un sourire : « Suis-je une mauvaise Française? » — La question, pour ironique qu'elle soit, ne laisse pas de faire honneur à M. Barrès; elle lui prouve que, si on ne fait pas bénéficier son roman de la sympathie et de la reconnaissance qui sont dues à son rôle politique, ce n'est pas sans quelque angoisse, presque sans quelque remords.

CHARLES ARNAUD.

ÉCONOMIE POLITIQUE ET SCIENCES SOCIALES

ÉCONOMIE POLITIQUE. — 1. *Cours d'économie politique*, par CHARLES GIDE. Paris, Larose et Tenin, 1909, in-8 de 796 p., 10 fr. — 2. *Principes d'économie politique*, par ALFRED MARSHALL; trad. par SAUVAIRE-JOURDAN et J. SAVINIEN BOUYSSY. T. II. Paris, Giard et Brière, 1909, in-8 de 661 p., 12 fr. — 3. *Manuel d'économie politique, par* VILFREDO PARETO; trad. de l'italien par ALFRED BONNET. Paris, Giard et Brière, 1909, in-8 de 695 p., 12 fr. 50. — 4. *Il Sesso dal punto di vista statistico*, da CORRADO GINI. Milano, Remo Sandron, s. d., in-12 de XXIX-519 p., 8 fr. — 5. *Les Trusts et les syndicats de producteurs*, par J. CHASTIN. Paris, Alcan, 1909, in-8 cartonné de VIII-304 p., 6 fr. — 6. *Le Marché financier américain et sa récente crise monétaire*, par HERMANN SCHUHMACHER; trad. de l'allemand par JEAN LESCURE. Paris, Giard et Brière, 1909, in-18 de 88 p., 1 fr. 50. — 7. *La Revision douanière*, par ALBIN HUART. Paris, Giard et Brière, 1909, in-8 de 78 p., 1 fr. 50. — 8. *Régime du travail*, par L. GARRIGUET. Paris, Bloud, 1908, 2 vol. in-18 de 342 et 290 p., 7 fr. — 9. *Le Chômage*, par PH. DE LAS CASES. Paris, Lecoffre, Gabalda, 1909, in-12 de XVI-191 p., 2 fr. — 10. *Beneficiary features of American trade-unions*, by JAMES B. KENNEDY. Baltimore, John Hopkins Press, 1908, in-8 de 128 p. — 11. *Le Problème des retraites ouvrières*, par G. OLPHE-GALLIARD. Paris, Bloud, 1909, in-16 de 354 p., 3 fr. 50. — 12. *Le Droit de grève*, par CH. GIDE, H. BERTHÉLEMY, P. BUREAU, A. KEUFER, C. PERREAU, CH. PICQUENARD, A.-E. SAYOUS, F. FAGNOT et VANDERVELDE. Paris, Alcan, 1909, in-8 cartonné de X-270 p., 6 fr. — 13. *Library of Congress. Select list of references on workingmen's insurance*, compiled under the direction of APPLETON PRENTISS CLARK GRIFFIN. Washington, Government printing Office, 1908, gr. in-8 de 28 p. — 14. *Library of Congress. List of works*

relating to government regulation of insurance, compiled under the direction of Appleton Prentiss Clark Griffin. Washington, Government printing Office, 1908, gr. in-8 de 67 p.

Histoire économique. — 15. *Histoire économique depuis l'antiquité jusqu'à nos jours*, par Louis André. Paris, Alcan, 1908, in-16 de II-200 p., 2 fr. — 16. *La France économique et sociale à la veille de la Révolution*, par Maxime Kovalewski. I. *Les Campagnes*. Paris, Giard et Brière, 1909, in-8 de 392 p., 8 fr. — 17. *Histoire des corporations de métiers depuis leurs origines jusqu'à leur suppression en 1791, suivie d'une Étude sur l'évolution de l'idée corporative de 1791 à nos jours et sur le mouvement syndical contemporain*, par Étienne Martin Saint-Léon. 2e édit., Paris, Alcan, 1909, in-8 de XXIII-795 p., 10 fr. — 18. *Une Étude sur l'apprentissage d'après des documents toulousains. Essai de philosophie sociale*, par Joseph de Bonne. Paris, A. Picard et fils; Toulouse, Privat, 1909, gr. in-8 de XLV-144 p., 4 fr.

Sociologie et Études sociales. — 19. *La Vie sociale, la vie économique, programme d'études*, par la Fédération régionale des groupes du Sud-Est. Lyon, Vitte, 1909, in-12 de 136 p., 1 fr. 25. — 20. *Le Travail sociologique. La Méthode*, par Pierre Méline. Paris, Bloud, 1909, in-12 de 124 p., 1 fr. 20. — 21. *Auguste Comte et son œuvre le positivisme*, par Georges Deherme. Paris, Giard et Brière, 1909, in-12 de 128 p., 2 fr. 50. — 22. *Agnostiques français. Positivisme et anarchie. Auguste Comte, Littré, Taine*, par le comte Paul Cottin. Paris, Alcan, 1908, in-12 de 79 p., 2 fr. — 23. *Les Fléaux nationaux. Dépopulation, pornographie, alcoolisme, affaissement moral*, par René Lavollée. Paris, Alcan, 1909, in-12 de 307 p., 3 fr. 50. — 24. *La Vie ouvrière, observations vécues*, par Jacques Valdour. Paris, Giard et Brière, 1909, in-18 de 278 p., 3 fr. 50. — 25. *Vers la lumière et la beauté, essai d'esthétique sociale*, par Émile Pierret. Paris, « la Renaissance française », s. d., in-16 de VIII-320 p., 3 fr. 50. — 26. *Verità, scorribande d'uno spregiudicato a traverso l'essere e il parere della vita sociale*, da X... [Lo Forte Rendi]. Palermo, Reber, 1909, in-12 de 312 p., 3 fr. 50.

Socialisme. — 27. *Le Socialisme conservateur ou municipal*, par André Mater. Paris, Giard et Brière, 1909, in-18 de 622 p., 6 fr. — 28. *Cosmopolitisme*, par Sigurd Tornudd. Paris, Giard et Brière, 1909, in-18 de 256 p., 3 fr. 50. — 29. *Le Socialisme à l'étranger. Angleterre, Allemagne, Autriche, Italie, Espagne, Hongrie, Russie, Japon, Etats-Unis*, par J. Bardoux, G. Gidel, Kinzo-Goraï, G. Isambert, G. Louis-Jaray, A. Marvaud, Da Motta de San Miguel, P. Quentin-Bauchart, M. Revon, A. Tardieu. Paris, Alcan, 1909, in-16 de VII-420 p., 3 fr. 50. — 30. *Syndicalisme révolutionnaire et Syndicalisme réformiste*, par Félicien Challaye. Paris, Alcan, 1909, in-16 de 156 p., 2 fr. 50. — 31. *Pourquoi nous sommes socialistes*, par Jules Noel. 2e édit. Mons, Imprimerie générale, 1906, in-16 de 126 p., 1 fr.

Économie politique. — 1. — Sous le titre : *Cours d'économie politique*, M. Gide a refondu et considérablement augmenté ses *Principes*, qui étaient parvenus à un nombre très élevé d'éditions et qui sont fort répandus dans le public des étudiants. Le nouveau volume est bien certainement le double de l'autre. Il renferme plusieurs chapitres tout nouveaux, que l'auteur a marqués par des astérisques. Sa division est la division ordinaire et classique en quatre parties : production, circulation, répartition et consommation; mais cette dernière partie est très écourtée, elle ne parle que de dépense et de placement (M. Gide n'avait jamais réédité, depuis la première édition des *Principes*, son chapitre odieux contre l'aumône sous ses formes quelconques) et elle omet complètement les consommations d'État, si considérables pourtant qu'elles soient aujourd'hui. L'esprit de l'ouvrage est celui qu'on connaît. — Une simple question. M. Gide, citant le texte si connu sur le rôle du prince en général, *minister Dei*

in bonum, croit avoir découvert que « cette parole, attribuée à Léon XIII, est de l'apôtre Paul » (p. 33). Où donc M. Gide avait-il trouvé cette bévue, qu'il se donne le trop facile mérite de corriger? Ne serait-ce pas lui-même qui aurait commis la confusion entre saint Paul et Léon XIII ?

2. — MM. Sauvaire-Jourdan et Savinien Bouyssy ont traduit de l'anglais le deuxième volume des *Principes d'économie politique* de M. Marshall. Celui-ci renferme les livres V et VI : le livre V traite de la « théorie de l'équilibre de l'offre et de la demande »; le livre VI, de la « valeur ou distribution et échange ». Ce n'est pas un livre d'étudiant, tant s'en faut : il faut être passé maître, presque même aussi en mathématiques, pour suivre M. Marshall. Quant à moi, tout en rendant pleinement hommage aux qualités de fond de l'auteur, je ne sais pas si certains défauts de plan et de méthode n'apparaissent pas ici beaucoup plus sensibles que dans le premier volume. Il ne faut pas trop de philosophie pour bien philosopher, et j'en dirais volontiers autant de l'économie politique. Est-ce que celle-ci se mettrait à subtiliser et à quintessencier comme fit la scolastique à son déclin? Ici, il y a de la longueur et des longueurs; parfois un phénomène élémentaire et usuel est obscurci plutôt qu'expliqué par les raisonnements qui en embrouillent l'exposition; enfin et surtout les parties et les chapitres, insuffisamment isolés les uns des autres, se compénètrent mutuellement. Par exemple, la rente inspire les chapitres VIII-XI du livre V non moins que le chapitre IX du livre VI. Dans le fond M. Marshall est purement ricardiste; sous ce rapport, il reste très anglais, à tel point qu'il ne se dégage pas de la confusion qu'Adam Smith et ses successeurs, presque même Stuart Mill, faisaient en étendant beaucoup trop le sens du mot « profits » et en parlant des « profits du capital » (entre autres, p. 126, 353, etc., etc.). — Mais il y a des choses fort intéressantes. Ainsi, dans ce volume (et c'est là un lien de plus avec le ricardisme) nous signalons la théorie très ingénieuse de la « quasi-rente » telle que la construit M. Marshall (l. V, ch. VI). Dans le revenu d'un instrument de production créé par l'homme, c'est-à-dire dans le revenu d'un capital non foncier, la « quasi-rente » serait toute la tranche supérieure qui aurait pour cause le monopole de la possession ou emploi de ce capital aussi longtemps que d'autres n'auraient pas construit en vue de la concurrence d'autres instruments semblables de production. La « quasi-rente » est donc essentiellement temporaire (p. 126, 132, etc.).

3. — Le *Manuel d'économie politique* de M. Vilfredo Pareto, qui vient d'être traduit par M. Alfred Bonnet, est encore bien autrement profond et ardu. En dépit de son titre, il n'a rien d'élémentaire; c'est un traité savant d'économie politique pure selon la méthode mathé-

matique : ne peuvent donc y être étudiées que les matières où l'emploi des mathématiques n'apparaît point déplacé et sans objet; aussi le côté éthique ou psychologique des problèmes est-il forcément laissé dans l'ombre. M. Pareto distingue trois branches en économie politique : une partie statique, qui étudie un équilibre actuel et réalisé et qui est « la partie la plus avancée » de la science; puis une première partie dynamique, qui « étudie des équilibres successifs » et où l'on n'a que « très peu de notions »; enfin une seconde partie dynamique, qui étudie le « mouvement du phénomène économique » et qui est tout entière à découvrir (p. 147). Avec cela, l'auteur écarte plus de questions qu'il n'en résout : par exemple, « ne fût-ce que parce que les éléments de cette étude lui font défaut », il « ne s'attarde pas à rechercher s'il est possible que la collectivité (sociale) subsiste et que la hiérarchie cependant disparaisse » (p. 380). Le problème de la population est également réduit à de purs calculs de chrématistique (p. 393 et s.), parce que tout facteur social autre qu'une quantité de richesses est dédaigné. Naturellement M. Vilfredo Pareto n'a que des expressions de mépris pour les économistes « littéraires » (p. 544, 546, 638, etc). Est-ce qu'il ne serait pas juste de lui rendre la pareille? Mais on aura du reste assez à faire à le comprendre d'abord, puis à continuer de travailler dans les innombrables domaines d'où sa méthode le tient forcément exclu.

4. — Si nous passons à des traités sur des matières spéciales, je place au premier rang le très remarquable ouvrage de M. Corrado Gini, *Il Sesso dal punto di vista statistico* (le Sexe au point de vue statistique). La proportion des naissances de chaque sexe n'est pas rigoureusement constante : en France notamment, nous constatons une tendance marquée vers une moindre supériorité des naissances masculines. Mais sans parler spécialement de la France, les écarts d'une année à l'autre s'expliquent-ils par de simples hasards? Ou si non, quelles sont les causes qui les déterminent? M. Gini fait d'abord un long exposé de la loi des grands nombres et des écarts plus ou moins considérables qu'elle comporte : ceci, c'est la partie mathématique de son œuvre, et elle est fort claire non moins que fort instructive. Vient ensuite la partie physiologique, et ici les observations des naturalistes sur les oiseaux, les insectes, les plantes dioïques, etc., fournissent des rapprochements du plus vif intérêt. Après avoir tout pesé, M. Gini admet volontiers que la proportion des sexes est un peu influencée par l'état *anabolique* (suralimentation, etc.), qui provoque un nombre un peu plus élevé de naissances féminines, et en sens contraire par l'état *catabolique* (sous-alimentation, épuisement, etc.), qui pousse aux naissances féminines. De même, chez certains animaux on a pu constater que l'endogamie ou consanguinité a une tendance à augmenter la proportion des êtres féminins. Par contre, M. Gini repousse l'opinion souvent

admise d'une influence du jeune âge de la femme en faveur des naissances féminines. Tout cela est présenté très clairement, avec une richesse de documentation et une netteté de discussion qui ne peuvent que très fortement impressionner. Voilà donc un livre qui ajoute réellement beaucoup à l'étude de ces mystérieux phénomènes des mouvements de la population. Il y a cependant un point que j'aurais aimé à voir élucider, mais il est très français. C'est celui-ci : pourquoi, en France, la proportion des naissances masculines est-elle toujours moindre parmi les naissances naturelles que parmi les naissances légitimes? Et pourquoi la supériorité des garçons, qui est moyennement constante hors mariage, à 103 garçons contre 100 filles, tend-elle à diminuer en mariage? Dans les naissances légitimes elle n'est plus maintenant que de 104 contre 100, tandis qu'elle a été autrefois beaucoup plus élevée. M. Gini, avec sa compétence indiscutable, aurait jeté peut-être quelque lumière sur ce curieux problème de démographie, qui pourrait bien se lier, pensons-nous, aux progrès du néo-malthusianisme pratique.

5. — M. Chastin donne une fort bonne étude sur *les Trusts et les syndicats de producteurs*, en distinguant très judicieusement à sa première page, les *ententes*, les *pools*, les *cartells*, les *trusts* et les *corners*, ce qui l'amène plus tard à une discussion très intéressante sur le *dumping* (p. 204 et s.). L'ouvrage est divisé en trois parties : 1° l'historique des syndicats de producteurs (on y trouvera de curieuses pages sur les anciens syndicats de l'industrie houillère, la Compagnie de la Loire et la formation des « quatre groupes ») (p. 13 et s.); 2° les syndicats au point de vue économique; 3° les syndicats au point de vue social. Partout règne un heureux mélange de documentation et de critique éclairée. Les appréciations sont toujours prudentes et judicieuses, et nous signalons particulièrement, à ce point de vue, les chapitres sur les prix, les salaires et l'influence effective que les syndicats exercent à leur égard. L'étude de cet ouvrage serait de nature à faire tomber beaucoup de préjugés, quoique d'ailleurs M. Chastin reconnaisse fort bien les dangers de l'évolution industrielle qui emporte vers les ententes à outrance certains pays plus particulièrement que les autres.

6.— On fait penser tout de suite à l'Amérique quand on parle trusts. Et la crise, donc, que les États-Unis viennent de traverser? Là-dessus M. Schuhmacher, professeur d'économie politique à l'Université de Bonn, nous donne *le Marché financier américain et sa récente crise monétaire*, que M. J. Lescure traduit fort à propos. Après une distinction judicieuse entre une crise de capital, une crise monétaire et une crise de crédit — triple phénomène qui, aux États-Unis, s'est produit et a évolué avec des origines et des vitesses différentes, — M. Schuhmacher

a des pages instructives sur l'organisation du crédit et de l'émission aux États-Unis. « La traite, dit-il, n'y joue aucun rôle dans le commerce intérieur : c'est le chèque qu'on emploie comme moyen de paiement. » De même, « c'est au moyen de *promissory notes* à une signature que le crédit personnel se réalise ». Suit un historique du billet de banque aux États-Unis et une description de la crise éprouvée.

7. — Qui prouve trop ne prouve rien, dit le proverbe. J'ai bien envie d'en dire autant de la brochure *la Revision douanière* par M. Albin Huart, avec Préface de M. Yves Guyot. Les coups de ciseaux dans les journaux y ont pris autant de part que la plume. M. Huart est un libre-échangiste intransigeant, qui ne recule pas même devant les affirmations les plus osées. A l'en croire, « le protectionnisme et le socialisme ont le même but » (p. 3). Mais j'aurais voulu, quant à moi, un peu plus d'analyse et de philosophie. Il ne suffit pas, pour prouver ce qu'on avance, de donner des tableaux statistiques sur le mouvement de notre commerce extérieur ou sur l'enchérissement des denrées depuis 1892 : car les phénomènes économiques ont rarement une seule cause, et ce n'est pas assurément le protectionnisme qui a fait monter le prix du café de 25 °/o, celui du charbon de 34 °/o et celui du poisson de 50 °/o, quoique M. Huart paraisse attacher une importance décisive à ces comparaisons-là.

8. — Peu à peu nous arrivons à des œuvres où les considérations d'économie sociale l'emportent sur celles d'économie politique. Je place dans cette catégorie le *Régime du travail*, de M. L. Garriguet. Il se recommande par la clarté de l'exposition : on y sent du premier coup la façon d'un maître qui a coutume d'enseigner. En sous-titre : « Traité de sociologie d'après les principes de la théologie catholique». Qu'est-ce que le contrat de travail? Et comment le travail doit-il être rémunéré? Tel est le plan en deux mots. Je regrette seulement que M. Garriguet ait quelques injustices à l'égard de l'économie politique libérale et beaucoup trop de sympathies pour la démocratie chrétienne dont il habite les confins. Il en cite avec faveur les opinions principales. Par exemple, il ne redoute rien du syndicalisme (p. 100), et il incline, quoique assez obscurément, vers la thèse qui, condamnée énergiquement en 1890 par Mgr Freppel, fait du salaire le prix de la renonciation de l'ouvrier à la propriété du produit. Il se borne à laisser ignorer, sans les critiquer, des formules excessives dont il n'oserait pas prendre la défense. M. Paul Bureau est l'auteur qu'il cite le plus volontiers et dont « les idées sociales, dit-il lui-même tout franchement, se rapprochent souvent des nôtres » (p. 69).

9. — L'ouvrage de M. de Las Cases sur *le Chômage* n'est pas le premier qui traite ce sujet, mais il nous paraît de beaucoup le plus judicieux et le plus complet. Après avoir fait sommairement une statistique du chômage, après avoir donné sa définition, expliqué sa nature

et écarté les incapables, les paresseux et les grévistes, tous gens qui ne sont pas de vrais chômeurs, M. de Las Cases étudie quels moyens peuvent être employés pour prévenir ou soulager le chômage. Il ne se fait aucune illusion sur la difficulté de l'assurer de la même façon que l'on assure les accidents (p. 49 et s.). L'assurance obligatoire, comme à Saint-Gall, n'a donné que des déceptions, à tel point que certains ouvriers préféraient aller se loger à de grandes distances pour ne pas avoir à en pâtir : inaugurée en 1895, elle fut condamnée dès 1897 par l'unanimité des suffrages (p. 79-83). Les caisses syndicales lui sont préférables. M. de Las Cases préconise en leur faveur les subventions des pouvoirs publics. Ce système fut employé à Limoges dès 1854, au début avec des sommes insignifiantes, puis avec des ressources plus sérieuses. A Dijon, il est vrai, il a donné des résultats déplorables ; mais la cause principale en a été que la subvention y était en raison directe de l'imprévoyance des syndicats et de la fainéantise des chômeurs (p. 137). C'est à Gand que la meilleure expression a été trouvée, avec le « fonds gantois » imaginé et inspiré par M. Varlez (p. 139 et s.). Finalement, dit M. de Las Cases, « le système de l'assurance contre le chômage par la mutualité subventionnée nous semble devoir être considéré provisoirement comme la meilleure solution du problème » (p. 185). — J'aurais bien quelques questions à poser ou quelques doutes à émettre ; mais l'ouvrage de M. de Las Cases est plus un exposé qu'une thèse, et je m'abstiens.

10. — Cette question particulière de l'assurance contre le chômage au moyen des mutualités m'amène tout naturellement à parler des *Beneficiary features of American trade-unions* dont a traité M. James Kennedy. Seulement ici le sujet est infiniment plus étendu. Comment les *trade-unions* aux États-Unis ont-elles collaboré à l'assurance ouvrière en général? M. Kennedy distingue trois périodes : dans la première, qui va jusqu'en 1830, les *trade-unions* mènent de front les assurances et la réglementation du métier; dans la seconde, de 1830 à 1880, les préoccupations purement professionnelles prennent le pas; enfin, un mouvement contraire se dessine après 1880. Mais il importe beaucoup de distinguer si ce sont les unions locales ou bien les fédérations nationales qui pratiquent l'assurance. Le plus généralement, ce sont les fédérations. Suivent des détails sur les divers cas d'assurances : mort, incapacité de travail, maladie, chômage, enfin vieillesse ou survie prolongée, dernière forme qui est encore peu pratiquée, mais qui paraît appelée à l'être beaucoup plus (p. 100 et s.). Tout cela est exposé très sobrement, avec une foule de citations et d'exemples, mais sans aucune vue générale ni aucune tentative d'appréciations en un sens quelconque. A ce dernier point de vue, l'œuvre entière est d'un terre-à-terre essentiellement américain.

11. — Il est difficile d'être neuf en matière d'organisation de retraites

ouvrières : au moins M. Olphe-Galliard, abordant ce sujet dans son *Problème des retraites ouvrières*, a le mérite d'être instructif et intéressant. Il expose les premières propositions faites en France; il étudie les régimes de l'initiative privée aux États-Unis et en Angleterre, de la « liberté subsidiée » en Belgique et en Italie, de la liberté encouragée en France, de l'assurance obligatoire en Allemagne et dans quelques cas particuliers de la législation française, enfin de la « pension complémentaire » en Danemark, Australasie et Angleterre. Cette dernière dénomination — « qui n'a pas encore été employée », nous dit l'auteur (p. 279) — désigne une pension servie à des individus qui sont dans certaines conditions déterminées de moralité et de besoin; ce complément va donc à des gens qui, rigoureusement parlant, n'auraient pas droit à l'assistance. Ce système a toutes les sympathies de l'auteur (p. 320 et s.), malgré les conditions d'arbitraire qui en sont inséparables. Du reste, M. Olphe-Galliard ne paraît guère porté à ce genre de soucis. Ainsi, il croit savoir que le régime de notre loi de 1905 sur l'assistance obligatoire, avec le pouvoir qu'elle donne aux autorités communales ou plus généralement aux autorités électives, « ne semble pas motiver jusqu'ici de réclamations (p. 345). On voit qu'il ignore les gabegies scandaleuses des Pyrénées-Orientales et d'ailleurs. Au demeurant, bon travail et assez impartial malgré certaines illusions. Évidemment aussi, le problème financier est complètement inconnu de M. Olphe-Galliard ou bien peu lui en chaut.

12. — L'École des hautes études sociales a organisé l'an dernier une série de conférences sur *le Droit de grève* ou plutôt en faveur du droit de grève. Je dis « en faveur », car les conférenciers prenaient nettement parti pour les grèves et les grévistes. Cependant le premier d'entre eux, M. Berthélemy, professeur à la Faculté de droit de Paris, refuse énergiquement les droits de coalition et de grève à tous les fonctionnaires, même chargés d'un simple service de gestion. Ses arguments sont plutôt faibles, ou bien ils feraient condamner toute grève qui serait assez générale pour compromettre l'ordre et la prospérité économique. Y pensez-vous donc? dirait M. Gide; interdire ou entraver des grèves, quelle folie, quelle utopie! Et M. Gide, dans une phrase à effet, conclut qu'il faut attendre du consommateur l'abolition ou l'apaisement des conflits entre le capital et le travail. M. Paul Bureau, professeur à la Faculté catholique de droit de Paris, est encore plus gréviste, passez-moi l'expression. Je suis, du reste, moins étonné que peiné de le trouver dans cette compagnie. Il renchérit sur les autres conférenciers, quand il étudie les conflits entre le droit de travailler des uns et le droit de faire grève des autres, et ce dernier droit peut bien être à ses yeux plus respectable que le premier. Voici en tout cas des jugements auxquels MM. Pataud et Grif-

fuebles souscriraient bien volontiers : « Le nombre est grand, dit M. Bureau, des ouvriers qui voudraient et devraient déclarer la grève et qui en sont empêchés par la veulerie plus ou moins égoïste de leurs camarades... Il semble que les injustices commises par les grévistes à l'égard des non grévistes auront toujours de la peine à égaler en nombre et en importance les injustices commises par les ouvriers égoïstes au détriment de leurs compagnons plus soucieux de la dignité ouvrière. Il faut avoir le courage de le dire, même à la suite des grèves brutales et révolutionnaires dont nous sommes trop souvent les témoins depuis huit années : beaucoup de grèves devraient être déclarées qui ne le sont pas; beaucoup de grèves surtout ont une issue que doit condamner une conscience équitable » (p. 60-61). Me sera-t-il permis de dire que cette conférence m'a attristé et pour le professeur qui l'a faite et pour le corps auquel il a l'honneur d'appartenir? — Passons aux autres. M. Perreau, professeur à la Faculté de droit de Paris, se demande quelle est la nature juridique de la grève au point de vue du contrat de travail; M. Keufer, bien connu, examine si tous les moyens sont bons; M. Sayous étudie les mesures défensives ou offensives auxquelles les patrons peuvent recourir; M. Fontaine analyse les résultats obtenus en gain ou en perte; enfin MM. Fagnot et Vandervelde cherchent à nous révéler l'avenir des grèves. Bien entendu, la situation officielle de M. Fagnot le rend optimiste, tandis que M. Vandervelde, le célèbre socialiste belge, se pose en apôtre et en prophète d'une grande révolution sociale que les grèves sont chargées d'accomplir. — Au demeurant, ce volume relève du socialisme autant et plus que de l'économie politique, et peut-être n'en ai-je pas mis l'analyse à sa bonne place.

13 et 14. — Nous avons eu à citer plusieurs fois la *Library of Congress* et les excellents catalogues bibliographiques dressés par les soins de M. Appleton Prentiss Clark Griffin. En voici encore deux très complets l'un et l'autre, : *List of works relating to government regulation of insurance*, et *Select list of references on workingmen's insurance*. Le premier se rapporte à l'assurance en général et tout spécialement à l'intervention du gouvernement dans les assurances sur la vie; le second, à l'assurance des accidents. Les publications non seulement américaines, mais anglaises, françaises, allemandes, etc., y sont passées en revue, et même un très grand nombre d'articles de périodiques.

Histoire économique. — 15. — Passons maintenant à l'histoire.

L'*Histoire économique depuis l'antiquité jusqu'à nos jours*, par M. Louis André, répond assez mal à son titre. C'est « l'histoire du commerce » qu'il aurait fallu dire. Assurément, dans ce petit volume, il y a beaucoup de choses, comme il convient à un manuel « à l'usage des écoles de commerce et des écoles professionnelles » ; mais ces

choses-là, dites en si peu de mots, sont-elles toutes justes? Beaucoup de jugements ne sont-ils pas trop absolus pour être vrais? Nous ne chicanerons pas M. André sur l'intransigeance de ses idées libre-échangistes ; mais nous pourrions bien lui reprocher de mettre toute l'économie politique dans la question de la protection et du libre-échange. Cela dit, relevons quelques erreurs. Il ne connaît les précurseurs que par l'ouvrage de Horn, *l'Économie politique avant les physiocrates*, paru en 1867 et vieux de plus de quarante ans; il en reste à l'opinion très inexacte que Daire a répandue sur les théories des physiocrates et même de Vauban en matière de commerce international; il attribue un livre : *la Physiocratie*, à Quesnay qui l'aurait écrit en 1768 (p. 83); il croit que la Banque de France « fut d'abord une entreprise privée » pour devenir en 1806 une « banque d'état » (p. 95) (apparemment, c'est « d'État » qu'il voulait dire, mais peu importe, il est clair que le sens technique du mot lui est inconnu); enfin il trouve que le traité de Francfort renfermait à l'égard de la France et de l'Allemagne réciproquement la clause de la nation la plus favorisée d'une manière générale et sans termes spéciaux de comparaison. Par ailleurs et pour le présent, M. André a tout l'optimisme courtisan que sa situation de fonctionnaire lui impose. Il serait bon cependant de comparer les autres pays avec la France et de noter chez nous l'état stationnaire et presque rétrograde de notre population. Or, à ses yeux, « pour la France la modération dans le progrès est presque un avantage », parce que « son état présent n'est pas à la merci de crises et de kracks analogues à ceux qui ont bouleversé plusieurs des pays dont le développement rapide étonne, mais paraît quelquefois instable » (p. 122).

15. — M. Maxime Kovalewski, professeur à l'Université de Saint-Pétersbourg, n'est pas le premier Russe qui étudie l'état social de la France à la fin du règne de Louis XV et sous celui de Louis XVI. Il a été précédé par Afanassiev, avec le *Commerce des céréales en France au* XVIIIe *siècle*, et par Kareiev, avec *les Paysans et la question paysanne en France dans le dernier quart du* XVIIIe *siècle*; mais, à mon avis, M. Kovalewski ne vaut ni l'un ni l'autre et surtout pas Afanassiev. Ce n'est pas que *la France économique et sociale à la veille de la Révolution*, dont le tome Ier est publié maintenant, ne contienne infiniment de choses : seulement, que M. Kovalewski me permette de le lui dire, il ne sait pas composer; il se perd volontiers dans les détails, il dispose mal ses matériaux et surtout il ne divise pas. Voilà un volume de près de 400 pages qui n'a que deux chapitres, l'un sur « les Ordres possesseurs et non-possesseurs » et l'autre sur « le Droit seigneurial »; ce dernier a 270 pages compactes, avec de rares subdivisions sans sous-titres, et il n'y a ni table des matières détaillée,

ni index alphabétique quelconque. Comment peut-on se retrouver là-dedans? Comment ne pas éprouver une sensation de continuelles redites? Notez aussi l'emploi de termes de vieux droit non expliqués ni définis; notez des polémiques contre certains professeurs russes, vastes digressions qui auraient dû être rejetées en appendice. Les noms propres enfin sont estropiés à chaque instant : de Berny pour de Bernis, Vèze pour Vaise (commune aux portes de Lyon), etc. Et quand l'auteur cite *l'Ami des hommes* (p. 19, etc., etc.), pourquoi ne nous dit-il pas quelle édition, puisqu'il y en a eu plusieurs et puisque entre les premières des parties entières ont été ajoutées à l'œuvre primitive. Je ne veux pas dire qu'il n'y ait pas beaucoup à prendre, par exemple dans les discussions contre Arthur Young et de Tocqueville, mais il y a aussi beaucoup à contrôler et l'ordonnancement général du livre le rend tout particulièrement difficile.

17. — L'éloge de l'*Histoire des corporations de métiers*, par M. Martin Saint-Léon, n'est plus à faire : par conséquent nous n'aurons pas à nous étendre sur la seconde édition qui vient d'en être publiée. Toutefois ceux qui lisent cet ouvrage sans connaître suffisamment par ailleurs l'histoire économique du moyen âge et de la Renaissance, en retirent facilement l'idée que la corporation était jadis le caractère essentiel et dominant du travail : or, ce serait une erreur, puisque le travail, dans son immense majorité, était alors rural, domestique et non corporatif.— L'ouvrage est maintenant mis à jour sur toutes les questions contemporaines, notamment sur les syndicats de fonctionnaires. M. Martin Saint-Léon se montre favorable à ceux-ci, qu'il croit moins dangereux que ne seraient des associations selon la loi de 1901 (p. 702 et s.). Avec cela, il regarde le syndicalisme avec sympathie; il le considère comme un « puissant agent de pacification sociale sainement entendue » (p. 767 et s.); il a des indulgences même pour MM. Jaurès et Georges Sorel (p. 782 et 783); le socialisme, en un mot, ne l'effraye guère, et s'il comble d'éloges M. Paul Boncour, il se garde bien, en citant les patrons de la grève générale, de se souvenir que le ministre actuel de la justice en fut un, et de beaucoup le plus illustre. Pourquoi cette omission? C'est que M. Martin Saint-Léon est un optimiste qui ne soupçonne rien d'une lutte de classes et d'idées, parce que l'éducation de la démocratie et l'intelligence de la classe ouvrière suffisent amplement, selon lui, à nous garantir de tous les dangers. Par contre, il est hostile à la participation aux bénéfices, et nous le trouvons plutôt sévère à l'égard des syndicats jaunes (p. 754 et s.). Cela, en effet, n'est pas le vrai syndicalisme comme il le conçoit.

18. — Sur le même sujet, *Une Étude sur l'apprentissage d'après des documents toulousains* est une monographie fort instructive. Je croyais n'y trouver que des recherches historiques et une simple érudition

de faits ou d'archives : j'y trouve bien cela sans doute, avec un parallèle très intéressant entre autrefois et aujourd'hui, mais j'y trouve aussi un *Essai de philosophie sociale* comme le sous-titre aurait dû me le faire penser plus tôt. Il y a là une longue Préface d'un sens philosophique et chrétien très profond, non pas pour condamner l'individualisme au nom du socialisme ou de la solidarité sociale, qui est un véhicule très ordinaire des idées socialistes, mais pour l'expliquer en démontrant que « toute doctrine qui ne vise pas au perfectionnement de l'individu est vaine intellectuellement » (p. XII). Là-dessus, M. J. de Bonne ne craint pas de dire quelques justes vérités au Sillon et à la démocratie chrétienne, pour se recommander au contraire des doctrines historiques et sociales de M. de la Tour-du-Pin. Finalement, après l'étude des faits, il conclut que, « tant au point de vue professionnel que moral, l'apprenti était, malgré des abus, protégé sous le régime corporatif, alors que notre régime individualiste l'abandonne au point qu'il tend à disparaître » (p. 117). Décidément ce mot « individualisme » est bien malheureux de signifier tant de choses à la fois, et j'aimais mieux l'étude approfondie que M. de Bonne en avait faite lui-même dans sa Préface, avec le désir très légitime de le réhabiliter (p. X).

Sociologie et Études sociales. — 19. — Il est possible qu'avec *la Vie sociale, la vie économique, programme d'études* rédigé par les groupes d'études sociales du Sud-Est, nous revenions aux confins de la sociologie, ne fût-ce que par le dédain de l'économie politique et les hautes prétentions de faire de la sociologie. C'est un cadre de développements à donner en vue de « l'éducation et formation sociale populaire ». Il s'agit de vulgariser les idées et les conceptions de la démocratie chrétienne. Évidemment le titre lui-même n'indique rien : cependant les index bibliographiques et les canevas de conférences n'ont pas de peine à révéler l'esprit de ceux qui les dressent. Par exemple, j'ai bien vu qu'il faut expliquer comment « par l'encyclique *Rerum novarum* Léon XIII précipite le mouvement » (p. 29); mais j'ai vainement cherché une mention quelconque, soit de son autre encyclique *Graves de communi*, qui est un post-scriptum inséparable de la première, soit du *motu proprio* de Pie X, du 18 décembre 1903. C'était cependant à signaler, à moins qu'on n'aimât mieux laisser ignorer ces documents comme gênants. L'index bibliographique n'a pas à lui seul moins de 47 pages, avec des renvois aux numéros du programme et une nomenclature très bien ordonnée de tous les volumes ou articles de revue des écrivains de cette école, Sangnier, Lemire, Ch. Boucaud, Naudet, de Pascal, Fonsegrive, etc., etc. Ils sont à peu près les seuls auteurs qui y figurent, ou bien, parmi les rares exceptions qui sont faites à cette règle, il faut citer celles dont

jouissent quelques universitaires plus ou moins teintés de socialisme, comme M. Gide que l'on y tient en grand honneur.

20. — Peut-être ne suis-je pas assez intelligent pour avoir compris *le Travail sociologique. La Méthode*, de M. Pierre Méline. D'abord j'ai le premier tort d'aimer la langue française dans ses mots : ainsi la « tessiture » d'une philosophie (p. 6) me déplaît autant que « l'étoile salvatrice » (p. 7). J'ai le second tort d'aimer la logique et la clarté de cette langue, et les incohérences me répugnent. Ainsi l'on me dit que « la détermination des buts vers lesquels il convient de diriger l'activité soit des collectivités soit des individus, demeure hors de la portée de nos sciences » (p. 5), et cela sent le scepticisme; mais ailleurs on me dit que « la révélation des fins intimes de l'humanité » doit être trouvée dans « l'étude minutieuse et d'abord objective dont les morts ont usé pour atteindre ces fins ». Que voulez-vous que je comprenne? On me dit aussi que la psychologie doit être fondée sur la sociologie au lieu de lui servir de base (p. 114 et 115). Quoi! vous étudierez donc la société avant de vous observer vous-même et de conclure au fait de votre propre conscience? Autre incohérence, selon moi. Je lis à la page 13 : « C'est par les résultats que les méthodes prouvent le mieux leur valeur. » Très bien! Mais par malheur je me souviens d'avoir lu à la page 10 : « Ses résultats actuels (de la science des phénomènes sociaux) sont pour la plupart contestables, divers selon les écoles, mélangés d'affirmations contraires, parfois faussés par des passions subjectives et des soucis étrangers.» Donc, me dis-je, si les résultats font juger les méthodes et si l'on n'a point eu de bons résultats, c'est que la science sociologique est tout simplement une bonne blague ou une outre pleine de vent. Cependant, à en croire M. Pierre Méline, il y a eu en France trois hommes qui « marquent l'ère positive de la sociologie ». Positive? Pardon, vous venez de dire qu'il n'y a point de résultats! Ces trois hommes sont Le Play (1806-1883), Tarde (1843-1904) et Durkheim. Trop dédaigneux du premier, M. Méline est trop flatteur pour les deux autres. Il ne voit pas ce qu'il y a chez eux d'ignorance du sens profond de l'histoire. Par exemple, il accepte sans critique des jugements *a priori* comme celui-ci de Durkheim : « Les représentations, émotions, tendances collectives, n'ont pas pour causes génératrices certains états de la conscience des particuliers, mais les conditions où se trouve le corps social dans l'ensemble » (p. 96). Eh bien! expliquez-moi donc sans la « conscience des particuliers » certains événements, certaines phases historiques, certains courants comme la pénétration du christianisme à travers les persécutions, comme l'épanouissement du régime monastique aux IVe et Ve siècles, comme l'éruption foudroyante de l'islamisme au VIIe, ou bien comme le mouvement des croisades! Les théories de

M. Méline ne sont donc, à tout prendre, ni plus vraies ni plus fausses que le fameux matérialisme historique de Karl Marx, et, ce disant, il doit être bien entendu que je ne prétends point faire un compliment à M. Méline.

21. — M. Georges Deherme, bien connu par son œuvre des « Universités populaires », est un positiviste intégral et convaincu, dont le dernier opuscule, *Auguste Comte et son œuvre le positivisme*, éclaire heureusement la pensée. Admirateur enthousiaste de Comte, il s'attache ici tout particulièrement à montrer en lui une unité de vie et de doctrine que l'on a coutume de briser. Ordinairement, en effet, si ses disciples célèbrent Comte comme le positiviste, adversaire de l'inconnaissable et de la métaphysique, ce n'est que pour oublier et dédaigner le fondateur d'une religion nouvelle de l'humanité; cette partie de son œuvre, ils la regardent, dit M. Deherme, comme « les pitoyables élucubrations d'un esprit que la sénilité fait régresser jusqu'au mysticisme » (p. 20) : il ne manquerait plus que de les expliquer par les trois périodes de dérangement cérébral que Comte a traversées. Voilà pourquoi le positivisme « n'a eu aucune influence sur l'action sociale » (p. 109); aussi bien Laffitte n'a pas continué le maître (p. 16) et Littré « a fait tout le mal qu'il pouvait » (p. 20). Au contraire, suivant M. Deherme, le positivisme est « la vraie religion » (p. 21); il est « une doctrine pour le peuple, et il sera bien mieux compris par le cœur que par l'intelligence » (p. 40). Il faut cependant distinguer deux dates et deux carrières, la carrière intellectuelle qui s'ouvre en 1822, et la carrière religieuse qui ne s'ouvrira qu'en 1845, après la liaison si vite brisée avec Clotilde de Vaux. Alors, en effet, Comte « sera saint Paul », comme auparavant il avait été Aristote (p. 10). — Ce petit volume est d'une lecture fort instructive, parce qu'il éclaire bien le rôle que les Universités populaires étaient appelées à jouer dans l'esprit de leur fondateur. Mais j'aime infiniment mieux l'œuvre puissante que *la Démocratie vivante* de M. Deherme nous était apparue : c'était alors une œuvre de critique, pour ne pas dire de démolition, et M. Deherme y était autrement fort que dans une œuvre de reconstruction, pour laquelle malheureusement il manque de bases.

22. — Assurément, dans son opuscule : *Positivisme et anarchie. Auguste Comte, Littré, Taine*, M. Paul Cottin ne songeait pas à M. Deherme, que sans doute il ignorait : mais il en a pris tout le contrepied. Il démontre que le positivisme, en niant toutes les notions abstraites de cause, de fin, de devoir, etc., ne peut logiquement aboutir qu'à l'anarchie dans la société ; les positivistes, selon lui, ne peuvent pas se soustraire au reproche « d'affirmer dans leurs théories sociales ce qu'ils ont nié et détruit par avance dans leur œuvre philosophique » (p. 53).

23. — Avant d'aborder le socialisme, il me reste à analyser certaines œuvres, certaines études de questions sociales que je suis fort embarrassé pour classer. Je mets parmi elles l'excellent livre de M. René Lavollée, les quatre *Fléaux nationaux* de la France : *la dépopulation, la pornographie, l'alcoolisme et l'affaissement moral.* Il les décrit « pour secouer l'indifférence dans laquelle nombre de nos contemporains sont portés à s'endormir » (p. 5). Sur la dépopulation, ce ne sont certes pas les documents ni les statistiques qui lui manquent : il a le mérite de les résumer très clairement et de tout faire pour dissiper des aveuglements trop réels. Il est plus neuf dans l'alcoolisme et je dirais aussi dans la pornographie, matière qu'il traite avec toute la délicatesse et la sobriété que comporte un sujet malheureusement si scabreux. L'affaissement moral est quelque chose de plus indéterminé, et ici les statistiques de faits matériels sont forcément muettes : mais M. Lavollée expose en penseur un phénomène général, « né, dit-il, de l'obscurcissement de l'idéal spiritualiste et de l'envahissement de plus en plus marqué de l'âme populaire par le matérialisme » (p. 218). Inutile d'en citer davantage pour faire apprécier à quel excellent point de vue M. Lavollée s'était placé pour traiter un sujet d'une actualité si angoissante. Nous devons souhaiter à ce livre, pour le bien de tous ceux qui le liront, tout le succès qu'il mérite.

24. — On a souvent loué l'ouvrier; on l'a flatté en littérature autant qu'adulé en politique. M. Jacques Valdour (qui est-il de son vrai nom?) n'a voulu dans *la Vie ouvrière, observations vécues*, que le peindre tel qu'il est — mieux que cela, le photographier sans chercher la pose, ni retoucher le cliché. — « Il s'est fait ouvrier, dit-il; il a rapporté dans leurs formes spontanées les conversations entendues, laissé les personnages dans le cadre où ils lui sont apparus » (p. 1). Le voilà donc qui s'embauche à Vierzon, passe à Montluçon, Saint-Éloi, Saint-Étienne, Roanne et enfin Lyon, avant de retourner à Paris, où il termine son odyssée par une étude de l'ouvrier au théâtre. C'est fortement réaliste : on y trouve, mais en une langue toujours sobre, de vrars relents d'*Assommoir*. Le pis est que toutes ces peintures m'ont paru d'une exactitude douloureuse. Avec cela, elles sont émaillées de vues justes et profondes. Ce photographe réaliste est assurément doublé d'un penseur et d'un philosophe, mieux encore, je crois, d'un chrétien. Voici, par exemple, quelques appréciations caractéristiques : «Jamais plus qu'en notre temps l'ignorance des foules n'a été grande, car elle a moins diminnué que la science ne s'est accrue (p. 213)... L'école de mensonge se coalise avec l'atelier de servitude pour compléter la déchéance (p.134)... Le discours était de Trarieux. Quelle différence entre l'argumentation de Trarieux et celle de mon demi-ivrogne? Le discours de Trarieux, c'est de l'incohérence mise en forme

de syllogisme et vêtue de littérature; la thèse de nos ivrognes, c'est de l'incohérence sans syllogisme, ni littérature » (p. 108). J'ai aussi noté avec un plaisir extrême — et je voudrais que l'on finît par le voir — j'ai noté, dis-je, l'antagonisme foncier du socialisme et de la religion, à tel point que « les feuilles socialistes sont encore plus anticléricales que socialistes » (p. 132). Cette remarque revient à plusieurs reprises et avec pièces à l'appui (p. 24), etc., particulièrement à propos du *Progrès* (de Lyon), qui « ne défend une politique radicale-socialiste que pour mieux faire triompher l'idée anticléricale » (p. 205).

25. — *Vers la lumière et la beauté, essai d'esthétique sociale...* J'attendais de l'auteur, M. Émile Pierret, quelque chose de philosophique dans le genre de Ruskin, mais je dois baisser le ton, quoique le style s'efforce d'avoir partout de la poésie et du lyrisme. Il s'agit simplement des habitations à bon marché, des cités-jardins ou *garden-cities* d'Angleterre et de Port-Sunlight en particulier, puis des jardins ouvriers, enfin de la conservation des paysages et du reboisement. C'est très intéressant par le côté des détails, avec une haute philosophie du confortable : mais de philosophie proprement dite, il n'y en a pas. Il semble que M. Pierret mette toute la morale dans le bien-être, ou du moins qu'il la tienne pour assurée et réalisée par lui tout seul et sans plus. « C'est l'honneur de notre époque, dit-il, d'avoir changé l'ancien point de vue... et de vouloir que chaque homme, dans une certaine mesure, sorte de la prison où le sort injuste l'a fait naître » (p. VI). On y arrivera par la lumière et la beauté. Tout le livre est là. M. Pierret ne voit pas plus loin dans l'institution maçonnique de la « Fête de l'Arbre » (p. 310). Par ce côté, donc, je ne peux pas m'empêcher de le trouver superficiel, si intéressant qu'il soit par ailleurs, comme aussi je le trouve bien crédule lorsqu'il croit, sur la foi de M. Méline et de son *Retour à la terre*, à une réaction de l'opinion publique vers les placements en immeubles ruraux (p. 11 en note).

26. — Il est difficile d'analyser *Verità*, de M. Lo Forte Rendi. Lui-même met en sous-titre : *scorribande d'uno spregiudicato a traverso l'essere e il parere della vita sociale* : et effectivement, c'est bien la course désordonnée d'un homme que les préjugés n'embarrassent guère. Cette indépendance de jugement, ce scepticisme universel, cette défiance ou cette égale hostilité à l'égard de toutes choses, de l'Église, du socialisme, de la franc-maçonnerie, du progrès et de je ne sais plus quoi encore, font le seul lien des vingt-deux chapitres du volume. Les peuples et même l'humanité ont une jeunesse, une maturité, puis une décrépitude qui les achemine au mystère de la mort : mais qu'importe, puisque la « nature » l'a voulu (p. 261 et s.) ? J'avais espéré trouver mieux dans le chapitre *Missione salvatrice della Chiesa catto-*

lica : je me trompais. L'idée est tout simplement qu'il faut une religion aux foules, qu'une religion est faite de rites et de cérémonies avec peu d'instruction répandue dans les masses, que les prêtres sont nécessaires pour entretenir cet extérieur religieux, et que l'Église, pour ce motif, a bien raison de se fermer avec intransigeance aux innovations du modernisme, parce que ce serait, sans cela, la fin de son règne. Donc un gouvernement doit faire respecter l'Église, et « vous verrez bientôt les effets horribles et terribles de la guerre déloyale et féroce que les flibustiers français, sans autre pourquoi que leur démence, font aux ordres religieux dans l'intention brigantesque de les dépouiller de leurs richesses » (p. 92). Néanmoins l'auteur répète à vingt reprises qu'il n'a aucun credo, que tous les prêtres sont des menteurs et que tous les dogmes sont faux, y compris celui de la vie future.

Socialisme. — 27. — Dans *le Socialisme conservateur ou municipal* de M. André Mater il y a deux choses : une histoire et une thèse. L'histoire, intéressante et bien documentée, c'est la peinture de l'ancienne vie municipale : villages d'origine domaniale ou d'origine paroissiale, villes franches ou villes neuves, régime démocratique ou régime oligarchique, services communaux, etc. La thèse, c'est la nécessité d'un socialisme municipal, qui ne serait, au dire de M. Mater, qu'un retour au régime du passé. Il ne se contente pas de réclamer la municipalisation des services : il demande encore la reprise de *l'unearned increment* au moyen de taxes municipales. Bien entendu, il ne s'agirait pas de jamais indemniser des moins-values. Tout cela est chez lui une théorie plus juridique que socialiste (voyez, notamment, p. 454). Mais ce chapitre, très riche en citations comme tous les autres, présente de graves lacunes au point de vue économique, soit que M. Mater se désintéresse des variations du pouvoir général de la monnaie, ainsi que de l'amortissement ou de la reconstitution des capitaux fixes, soit qu'il ne voie pas les impôts périodiques que nous avons en France sur les capitaux, je veux dire les droits de mutation après décès, impôts qui, à eux seuls, absorbent en un siècle le tiers de la valeur de la pleine propriété. N'y a-t-il pas là une large compensation à cette interception de *l'unearned increment* que réclame M. Mater? Le chapitre « Théories municipalistes et Socialisme municipal » (p. 474-539) contient, avec beaucoup de banalités historiques que donnent tous les traités d'histoire de doctrines économiques, certains détails intéressants sur les précurseurs des socialistes actuels, depuis Morus jusqu'à Owen et Fourier : malheureusement M. Mater, pour pouvoir trouver des autorités à invoquer dans son sens, ferme les yeux sur les monstruosités morales de ces systèmes, à tel point qu'il voit un modèle de socialisme municipal dans les orgies de Jean de Leyde pendant le siège de Munster (p. 482). Enfin, le grand défaut de cette

juxtaposition de l'histoire et de la thèse, c'est que M. Mater ne note rien des changements économiques, moraux et politiques survenus entre le moyen âge et le XXe siècle : l'apparition des grandes et très grandes villes, la mobilité des populations en contraste avec la fixité de fait et de droit de jadis, le caractère commun et non plus individuel ou domestique de la satisfaction des besoins, la division des manières de penser sur presque toutes choses et par conséquent le danger de l'oppression des minorités par les majorités, etc. M. Mater connaît bien les détails et même la jurisprudence du Conseil d'État, c'est entendu : mais il est plutôt faible dans les vues d'ensemble, qui chez lui sont fortement influencées par des inclinations vers le socialisme.

28. — *Cosmopolitisme*, de M. Sigurd Tornudd, livre sentencieux, mais superficiel, aussi peu intéressant que peu nouveau, pourrait être intitulé : « A la recherche d'un principe qui réalise le bonheur des individus et l'union des peuples. » Partant de l'idée d'Auguste Comte, que « si la réunion des esprits dans une même réunion de principes peut être une fois obtenue, les institutions convenables en découleront nécessairement », M. Tornudd développe sa thèse : le positivisme réalisera la félicité du genre humain. Seulement son positivisme à lui ne respire pas le mysticisme humanitaire du Comte des dernières années. Le sien est purement utilitaire. Il étudie tour à tour les garanties du droit, l'utilité et le droit. Pourquoi le droit, qui est un principe, est-il étudié seulement après ses garanties, qui sont des moyens? Mystère ! L'anarchie intellectuelle, « un des phénomènes les plus tristes de notre temps », disait Comte, « disparaîtra par un affranchissement radical de l'intelligence humaine de toute religion métaphysique (quel français !) (p. 79)... Il faut fonder des écoles et répandre l'instruction dans les rangs inférieurs » (p. 249), afin que les enfants soient formés d'avance à la prévoyance néomalthusienne, conséquence inévitable de l'instruction : je n'invente pas, tout cela y est.

29. — *Le Socialisme à l'étranger*, avec une Préface de M. Anatole Leroy-Beaulieu et une Introduction de M. Louis-Jaray, est un recueil d'études de MM. Bardoux, Isambert, Louis-Jaray, Gidel, Marvaud, Da Motta de San Miguel, Kinzo-Goraï, Tardieu, etc., sur le socialisme dans tous les grands pays, y compris le Japon. On y trouve quelques détails intéressants : mais quelle est bien la valeur de fond de cet ouvrage? En tout cas, l'optimisme y domine, et le côté philosophique ou moral de la question est complètement ignoré ou négligé. Même le côté économique est faible, notamment dans les conclusions de M. Quentin-Bauchart saluant d'avance « une époque d'organisation que tout fait prévoir une époque d'immobilité » (p. 397). Quoi ! il y aurait maintenant de l'immobilité dans l'histoire et, qui plus est, dans l'histoire de la Révolution? C'est que personne n'a vu d'un peu haut

son sujet, et M. Bourdeau, qui a rédigé les dernières pages du volume, trouve tout naturel que « nos formes de société, fondées sur la liberté, la propriété et la famille, telles que nous les entendons », soient « appelées à subir des transformations profondes » (p. 409).

30. — Comptez pour cela sur le syndicalisme ! M. Félicien Challaye, auteur de l'opuscule : *Syndicalisme révolutionnaire et Syndicalisme réformiste*, connaît bien la littérature de son sujet. Sa bibliographie est fort complète, en remontant jusqu'à la création de la Confédération générale du travail à la suite du congrès socialiste de Limoges en 1895, qui aurait décidé de former une « Fédération des fédérations nationales corporatives ». Peut-être bien M. Challaye exagère-t-il la distance qui sépare les réformistes des révolutionnaires. Surtout il n'étudie aucunement le syndicalisme comme véhicule du socialisme. Il se borne à conclure que « pour la transformation de la société, pour la libération du prolétariat, il est bon que syndicalisme révolutionnaire et syndicalisme réformiste se mêlent dans la conscience ouvrière » (p. 133). N'est-ce pas, n'en déplaise à M. Challaye, la meilleure preuve qu'il n'y a pas tant d'antagonisme ou d'antithèse entre les deux et que les débats entre Niel et Griffuehles, par exemple, sont affaire seulement de circonstance et d'opportunité, avec des rivalités temporaires de personnes et d'influences?

31. — *Pourquoi nous sommes socialistes ?* se demande M. Jules Noël. Parbleu ! parce que le monde est mal bâti ! L'anarchie originaire avait engendré par réaction la hiérarchie de la force; celle-ci a « inventé Dieu » pour se défendre (p. 5); puis il n'y eut plus rien, quand les encyclopédistes eurent « démontré que l'hypothèse religieuse est fausse » (p. 13). Alors il faut rebâtir contre le régime économique capitalistique qui règne depuis lors. Foin des statistiques ! elles ne peuvent rien prouver contre le raisonnement (p. 53). Comme procédés de réformes, on devra supprimer l'hérédité en ligne collatérale, frapper d'un impôt de 25 % l'hérédité en ligne directe, donner à bail aux travailleurs la terre et les instruments de production qui rentreront aux mains de l'État, enfin imputer les intérêts des dettes sur le capital jusqu'à l'amortissement intégral (p. 120-122). Ce n'est pas ingénieux, mais ce n'en est pas moins dangereux pour les esprits faibles. Quant à moi, je n'ai noté d'intéressant que la discussion sur l'incompatibilité du darwinisme et du socialisme (p. 107 et s.), à la suite de Colins qui, par suite de l'immatérialité de la raison chez l'homme, trouvait déjà dans la série des êtres vivants un hiatus entre ceux qui raisonnent et ceux qui ne raisonnent pas. Ce n'est pas le seul point de rapprochement que je remarque entre M. Noël, qui se dit collectiviste rationnel, et de Colins, qui avait inventé le mot même de collectivisme.

J. Rambaud.

AVIATION

1. *Dans les airs. Aérostation, aviation, études aérostatiques*, par G. DE LA LANDELLE. Paris, Vivien, s. d., 2e éd. in-18 de 288 p., 3 fr. 50. — 2. *Les Aéronautes et les colombophiles du siège de Paris*, par FRANÇOIS MALLET. Paris, Vivien, 1909, petit in-8 de 153 p., 3 fr. 50. — 3. *Histoire de l aviation. Avions et aviateurs d'hier, d'aujourd'hui de demain*, par TURGAN. Paris, Geisler, 1909, in-8 de 280 p., avec nombreuses photographies et figures, 5 fr. — 4. *L'Aviation, ses débuts, son développement*, par F. FERBER. Paris, Berger-Levrault, s. d., in-8 de XII-250 p., avec 115 fig., 5 fr.— 5. *L'Homme s'envole. Le Passé, le présent et l'avenir de l'aviation*, par le capitaine SAZERAC DE FORGE. Paris, Berger-Levrault, 1909, in-8 de VIII-93 p., avec 42 grav., 1 fr. 25 — 6. *État actuel et avenir de l'aviation*, par RODOLPHE SOREAU. Paris, Vivien, s. d., in-8 de 245 p. avec 50 fig. et 1 carte, 4 fr. — 7. *Aviation. Comment l'oiseau vole, comment l'homme volera*, par WILHELM KRESS; trad. par R. CHEVREAU. Paris, Vivien, 1909, in-8 de 93 p. avec 38 fig., 3 fr. 50. — 8. *Comparaison entre certaines théories relatives aux automobiles et aux machines à voler. Cent ans d'études*, par J.-J. BOURCART. Paris, Vivien, 1908, in-32 de 20 p., avec 2 fig. et 1 pl. 0 fr. 50.— 9. *L'Aéroplane des frères Wright*. Paris, Berger-Levrault, 1908, in-8 de 30 p., avec 1 pl. et dessins, 1 fr. — 10. *Aéronef dirigeable plus lourd que l'air (hélicoptère). Influence du vent sur la marche de l'aéronef*, par ALFRED MICCIOLLO. Paris, Vivien, 1908, in-8 de 61 p., avec 1 pl., 1 fr. 50. — 11. *Les Hélicoptères Paul Cornu*. Paris, Vivien, 1908, in-8 de 16 p., avec 2 fig. et 1 grav. hors-texte, 0 fr. 75. — 12. *De la Nécessité urgente de créer un laboratoire d'essais aérodynamiques, destiné à fournir aux aviateurs les éléments nécessaires à la construction des aéroplanes et de la manière d'organiser ce laboratoire*, par S. DRZEWIECKI. Paris, Vivien, 1909, in-8 de 15 p., 0 fr 75. — 13. *Des Hélices aériennes. Théorie générale des propulseurs hélicoïdaux et Méthode de calcul de ces propulseurs pour l'air*, par S. DRZEWIECKI. Paris, Vivien, 1909, in-8 de 62 p., avec grav., 2 fr. 50.

1. — Un volume déjà ancien — il date de 1884 — revêtu d'une couverture neuve, ne constitue pas, à proprement parler, la seconde édition d'un ouvrage. C'est là, cependant, semble-t-il, ce qui a été fait pour *Dans les airs. Aérostation, aviation, études aérostatiques*, de G. de la Landelle. Nous ne saurions toutefois nous en plaindre trop énergiquement, car il convenait que ce volume reparût à la devanture des libraires; nous eussions seulement souhaité qu'il eût été complété et mis au point. Cet ancêtre de la bibliographie aéronautique contemporaine contient en effet de fort intéressantes choses, des renseignements historiques qu'il serait difficile de rencontrer ailleurs. On y trouve mentionnés la plupart des précurseurs et des inventeurs qui se sont occupés d'aérostation ou d'aviation, et de multiples anecdotes rendent aussi agréable qu'instructive la lecture de ce livre, écrit pour le public, aussi bien que pour les savants ou les spécialistes.

2. — C'est encore l'histoire de l'aérostation qu'écrit M. François Mallet, mais limitée au chapitre le plus intéressant, le plus dramatique. L'auteur raconte en effet le rôle des aéronautes pendant le siège de Paris, et il est bon, principalement à notre époque, de remettre en lumière les prodiges d'audace, de dévouement et aussi de science que nos aînés ont su accomplir au service de la patrie et par amour pour elle. M. Mallet a pu puiser dans les documents officiels les détails de

ses récits, qui présentent ainsi mille traits peu connus. Des chapitres consacrés aux pigeons voyageurs, aux piétons messagers et aux actes de dévouement accomplis pendant la guerre par des télégraphistes complètent très heureusement ce volume intitulé : *Les Aéronautes et les colombophiles du siège de Paris.*

3. — Ce n'est plus une page d'histoire que nous donne M. Turgan, c'est l'*Histoire de l'aviation* tout entière. Ce sont en effet les avions et les aviateurs d'hier, d'aujourd'hui et même de demain, que l'auteur, dans une magistrale étude, a réussi à décrire. Ce volume est une mine de documents précieux, dont la réunion représente un travail considérable; on y trouve l'histoire de l'aviation, depuis les temps les plus reculés — Icare lui-même est mentionné ! — jusqu'aux aéroplanes dont les prouesses seront peut-être célèbres avant peu, mais qui, pour le moment, n'existent que sur le papier et peut-être même, uniquement dans l'imagination fertile des inventeurs. Tous les appareils connus sont décrits d'une façon très complète, toutes les expériences intéressantes et concluantes sont relatées, et ainsi, cette histoire de l'aviation détermine une sorte de point de départ extrêmement utile, qui évitera des redites oiseuses et des recherches très longues aux auteurs de demain. Un grand nombre de gravures et de photographies illustrent cet ouvrage, dont les premières pages renferment les si remarquables dessins de Léonard de Vinci sur le vol des oiseaux et sur des projets de machines volantes. Il est enfin de toute justice de signaler le soin remarquable avec lequel a été édité ce volume, qui fait le plus grand honneur à la maison Geisler. Le papier, les caractères et même la couverture concourent à faire de cette histoire de l'aviation une publication de luxe, aussi agréable à voir qu'intéressante à lire.

4. — Le capitaine Ferber, à qui nous devons *L'Aviation, ses débuts, son développement*, sort de Polytechnique; aussi ne craint-il pas d'appeler les formules à son secours, dans un chapitre d'ailleurs intitulé : *Les Calculs*, où il expose avec une netteté parfaite et la plus grande précision, la théorie générale de l'aéroplane dans l'espace. C'est la première fois, à notre connaissance, que cette étude ait été exposée aussi complètement et avec une méthode aussi scientifique et il était vraiment nécessaire que ce travail fût accompli. Ce chapitre, et en particulier la partie donnant la théorie de l'hélice propulsive, est d'un puissant intérêt; il termine dignement un volume remarquable, où le capitaine Ferber, après avoir défini les trois principales variétés d'appareils volants, les ornithoptères, les hélicoptères et les aéroplanes, fait l'historique des aviateurs qui, au cours des douze dernières années, se sont lancés à la conquête de l'air et ont obtenu les résultats que tout le monde connaît — plus ou moins exac-

tement. — Enfin, avant d'aborder les calculs, l'auteur, dans un résumé prophétique, expose par quelles étapes successives passera l'aéroplane dans un avenir prochain et quel sera l'usage de ce merveilleux appareil. Est-il nécessaire d'ajouter que ce volume, remarquable à tant de titres, est très bien édité, sur du beau papier et illustré de nombreuses et excellentes reproductions de photographies?

5. — Un autre officier, le capitaine Sazerac de Forge, a voulu, par une élégante brochure, contribuer également à l'étude de l'aviation. Moins scientifique que le capitaine Ferber, mais non moins intéressant, il a négligé complètement les x, pour parler un langage moins précis, mais qui sera compris par tous les lecteurs. *L'Homme s'envole. Le passé, le présent et l'avenir de l'aviation* est donc un ouvrage de vulgarisation, dont le style alerte, les descriptions très claires, doivent séduire les personnes les moins initiées. L'auteur, après un rapide exposé historique, dans un chapitre intitulé : *Hier et aujourd'hui*, étudie le problème de l'aviation dans ses différents aspects : l'air, le moteur, la stabilité, le départ et l'atterrissage. Enfin, dans un troisième chapitre, non le moins attachant, il cherche à concevoir l'avenir de l'aviation, dans son application à l'armée, au commerce, aux sports et aussi dans les transformations que ce nouveau mode de locomotion apportera à la vie sociale. Une annexe donne, à la fin du volume, les prix attribués à l'aviation.

6. — Avec le volume de l'ingénieur Rodolphe Soreau : *État actuel et avenir de l'aviation*, nous retrouvons les formules, sans lesquelles une science comme celle de l'aviation ne saurait songer à s'établir et, encore moins, à progresser. L'auteur, dans cette importante brochure, a suivi une méthode rigoureusement logique. Il a d'abord établi très complètement la technique de l'aéroplane, sans craindre de faire une digression sur le vol des oiseaux; puis il en a exposé l'historique, expliquant et critiquant les divers appareils décrits, au moyen des principes démontrés dans la première partie. L'étude de l'aéroplane Wright et de son fameux « gauchissement » est particulièrement intéressante. Enfin, dans une troisième partie, l'auteur étudie les perfectionnements que réclament les aéroplanes et prévoit l'avenir réservé à ces nouveaux moyens de locomotion. Un tel volume, qui constitue un ensemble logique, homogène, n'est pas susceptible d'une analyse, qui, si détaillée soit-elle, ne pourrait jamais en donner qu'une idée approximative. Qu'il nous suffise de dire l'intérêt très grand que nous avons trouvé à sa lecture et les enseignements que nous y avons puisés. Nous n'avons qu'à formuler une seule critique : pourquoi l'auteur ne s'est-il pas donné la peine de modifier la forme de « conférence » qu'il a maintenue à cet ouvrage? Celui-ci aurait beaucoup gagné à cette modifi-

cation, qui n'aurait eu aucun inconvénient si on avait pris soin de rappeler dans une note que cette magistrale étude avait primitivement été présentée à la Société des ingénieurs civils de France. — L'excellent éditeur Vivien a illustré ce volume de nombreuses gravures et a multiplié les tableaux numériques et les graphiques, particulièrement précieux pour les constructeurs.

7. — C'est encore chez Vivien qu'a été publiée la traduction française de l'ouvrage, remarquable à tant de titres, écrit en 1905 par l'ingénieur autrichien Kress, sous le titre : *Aviation. Comment l'homme vole, comment l'homme volera.* M. Kress a pris comme base de ses théories sur l'aviation l'étude approfondie et méthodique du vol des oiseaux, précédée par des considérations nouvelles et de la plus haute importance, sur l'influence du vent sur les corps qui volent librement dans les airs. Du vol des oiseaux, l'auteur passe tout naturellement au vol des hommes et est ainsi amené à décrire et à étudier les différentes tentatives faites pour s'élever dans les airs, entre autres celles du Dr Langley, peu connues en France. En terminant, l'ingénieur Wilhelm Kress établit les caractéristiques de l'aéroplane de l'avenir — un sixplans — susceptible de transporter cinq passagers. Cette brochure est écrite avec une netteté et une simplicité qui séduisent, qui charment et que n'a pas altérées l'élégante traduction de M. Chevreau.

8. — Quinze pages et un tableau d'ensemble résument *Cent ans d'études* par MM. J.-J. Bourcart, père, fils et petit-fils, et établissent une *Comparaison* curieuse et, d'après l'auteur, fertile en conséquences, *entre certaines théories relatives aux automobiles et aux machines à voler.* Cette plaquette qui, somme toute, fait honneur aux facultés d'observation de la famille Bourcart, apporte une très utile contribution à l'étude de l'aérodynamique. Malheureusement, imprimée en Alsace, elle fourmille de coquilles désagréables et bizarres.

9. — Il faut savoir beaucoup de gré aux éditeurs Berger-Levrault d'avoir réuni en une même brochure les documents qu'il est indispensable de connaître pour pouvoir se faire une opinion exacte et précise sur *l'Aéroplane des frères Wright*, si longtemps méconnu et méprisé et aujourd'hui si célèbre. On trouve ainsi successivement le le rapport présenté par les frères Wright, en 1908, à l'Aéro-Club d'Amérique et qui résume leurs expériences; une note du ministre de la guerre des États-Unis sur l'adjudication d'aéroplanes; la description des appareils des frères Wright d'après les brevets; enfin, quelques indications complémentaires sur l'appareil actuel. Des dessins, réunis sur une même planche et extraits des brevets, accompagnent les descriptions. Ces divers documents n'ont rien de confidentiel et chacun aurait pu, évidemment, les rechercher dans des publications

spéciales, en particulier dans la *Revue d'artillerie*; mais c'est là une besogne longue et fastidieuse, que beaucoup ne peuvent entreprendre; aussi est-ce avec une réelle satisfaction et un vif sentiment de reconnaissance que tous les aviateurs, théoriciens et praticiens, ainsi que le public, salueront l'apparition de cette plaquette.

10. — L'aéroplane Wright a une grande supériorité sur bien d'autres appareils : il existe et il vole. On n'en pourrait dire autant d'autres machines à voler, admirables, merveilleuses en projet, mais qui ont le tort de ne pas exister. Il en est ainsi de l'*Aéronef dirigeable plus lourd que l'air* (*hélicoptère*), que M. Alfred Micciollo a longuement étudié, dont il a établi scientifiquement, et à grand renfort de calculs et de formules, les principales caractéristiques, mais qui, on peut le craindre, ne verra jamais le jour. C'est vraiment regrettable, car il est rare que, dans une invention, il n'y ait pas quelque chose d'intéressant à glaner, et ici, en particulier, les hélices proposées mériteraient d'être étudiées. Quoi qu'il en soit, cette brochure est bien à sa place parmi les nombreux volumes concernant l'aviation qui portent le nom de l'éditeur Vivien.

11. — L'hélicoptère Cornu, s'il n'a pas volé, s'est cependant soulevé du sol; on peut en déduire qu'il y a dans cette conception de la machine à voler quelque chose de sérieux et de réalisable dans la pratique, au moins jusqu'à un certain point. L'éditeur Vivien a donc été bien inspiré en faisant figurer dans la collection des monographies d'aviation la description des *Hélicoptères Paul Cornu*. On trouve là, en effet, le fruit d'expériences longues et tenaces, riches de promesses et susceptibles de conduire à des résultats intéressants, quoiqu'il soit permis de croire que l'hélicoptère ne soit pas la solution probable du problème de l'aviation. On peut penser, justement, semble-t-il, que, dans l'avenir, les aéroplanes ne seront hélicoptères qu'au départ et à l'arrivée, afin de pouvoir atterrir ou s'envoler verticalement. Deux reproductions de photographies montrent les dispositions de l'hélicoptère et d'un appareil d'étude.

12. — Les quelques pages, courtes mais substantielles, de M. S. Drzewiecki sont un ardent plaidoyer sur *la Nécessité urgente de créer un laboratoire d'essais aérodynamiques*. Il semble vraiment que, depuis longtemps, un semblable établissement devrait être construit, mais il n'en est rien : on n'a pas d'argent ! Et cependant, que de tâtonnements dispendieux auraient été évités aux aviateurs s'ils avaient pu, au préalable, obtenir par l'expérience les éléments nécessaires à la construction de leurs appareils ! Il faut souhaiter que cet opuscule, qui met si parfaitement en lumière les services que l'on serait en droit d'attendre d'un tel établissement, et qui indique la manière d'organiser ce laboratoire, puisse en déterminer la construction et peut-être

même provoquer un acte généreux de la part d'un aviateur fortuné — et il doit s'en trouver !

13. — Il est évident que, pour l'aviation, la perfection des propulseurs est une question de tout premier ordre; aussi était-il indispensable de déterminer une méthode générale et scientifique permettant de pouvoir obtenir rapidement les caractéristiques de l'hélice dont on a besoin. C'est à exposer cette méthode, après toutefois l'avoir fait précéder de la théorie générale des propulseurs hélicoïdaux, que Mr. Drzewiecki a consacré une brochure telle qu'on pouvait l'attendre d'un ingénieur aussi compétent, aussi connu et estimé dans le monde maritime pour ses travaux sur les hélices destinées à la propulsion des bâtiments. Nous ne doutons pas que par ses publications actuelles, l'auteur de la remarquable étude : *Des Hélices aériennes* ne rende aux aviateurs des services comparables à ceux qu'ont rendus aux marins ses travaux antérieurs. J. C. T.

THÉOLOGIE

Tractatus de vera religione, auctore JOANNE MUNCUNILL. Barcelona, Gustavo Gili, 1909, gr. in-8 de VII-423 p. — Prix : 8 fr.

Le P. Muncunill nous donne ici un bon traité classique de la vraie religion. Il y a là un effort méritoire pour la mise au point et pour tenir compte des nécessités actuelles. L'auteur connaît les travaux français, et cite, parfois de première main, A. Sabatier, Loisy, et aussi Bougaud, Blondel; il utilise l'encyclique *Pascendi*. Le cadre est celui auquel nous sommes accoutumés, avec d'heureuses modifications de détail. Trois dissertations : la première, sur la révélation et ses critères, l'autorité des Évangiles et des Actes: la seconde, sur la vérité de la religion chrétienne : preuve des miracles, preuve des prophéties, preuves diverses (vie et autorité de Jésus-Christ, doctrine chrétienne, propagation rapide, effets, martyrs, conservation miraculeuse dans l'Église catholique); la troisième, sur les religions non chrétiennes : la vraie religion avant Jésus-Christ (religion primitive, révélation mosaïque), les fausses religions (polythéisme, bouddhisme, mahométisme). Cette troisième partie est très courte, vingt pages seulement.

On pourrait souhaiter, peut-être, sinon une attitude plus sympathique et plus accueillante, du moins, une curiosité plus éveillée et une pénétration plus intime, à l'égard de ce qu'on appelle la mentalité moderne. Tout n'est pas *modernisme* dans le mouvement actuel des études bibliques, philosophiques, historiques, et tous les problèmes d'apologétique ou d'histoire ne se ramènent pas à la seule question de vrai et de faux : ce n'est pas rien que le sens historique, le sens

spéciales, en particulier dans la *Revue d'artillerie*; mais c'est là une besogne longue et fastidieuse, que beaucoup ne peuvent entreprendre; aussi est-ce avec une réelle satisfaction et un vif sentiment de reconnaissance que tous les aviateurs, théoriciens et praticiens, ainsi que le public, salueront l'apparition de cette plaquette.

10. — L'aéroplane Wright a une grande supériorité sur bien d'autres appareils : il existe et il vole. On n'en pourrait dire autant d'autres machines à voler, admirables, merveilleuses en projet, mais qui ont le tort de ne pas exister. Il en est ainsi de l'*Aéronef dirigeable plus lourd que l'air* (*hélicoptère*), que M. Alfred Micciollo a longuement étudié, dont il a établi scientifiquement, et à grand renfort de calculs et de formules, les principales caractéristiques, mais qui, on peut le craindre, ne verra jamais le jour. C'est vraiment regrettable, car il est rare que, dans une invention, il n'y ait pas quelque chose d'intéressant à glaner, et ici, en particulier, les hélices proposées mériteraient d'être étudiées. Quoi qu'il en soit, cette brochure est bien à sa place parmi les nombreux volumes concernant l'aviation qui portent le nom de l'éditeur Vivien.

11. — L'hélicoptère Cornu, s'il n'a pas volé, s'est cependant soulevé du sol; on peut en déduire qu'il y a dans cette conception de la machine à voler quelque chose de sérieux et de réalisable dans la pratique, au moins jusqu'à un certain point. L'éditeur Vivien a donc été bien inspiré en faisant figurer dans la collection des monographies d'aviation la description des *Hélicoptères Paul Cornu*. On trouve là, en effet, le fruit d'expériences longues et tenaces, riches de promesses et susceptibles de conduire à des résultats intéressants, quoiqu'il soit permis de croire que l'hélicoptère ne soit pas la solution probable du problème de l'aviation. On peut penser, justement, semble-t-il, que, dans l'avenir, les aéroplanes ne seront hélicoptères qu'au départ et à l'arrivée, afin de pouvoir atterrir ou s'envoler verticalement. Deux reproductions de photographies montrent les dispositions de l'hélicoptère et d'un appareil d'étude.

12. — Les quelques pages, courtes mais substantielles, de M. S. Drzewiecki sont un ardent plaidoyer sur *la Nécessité urgente de créer un laboratoire d'essais aérodynamiques*. Il semble vraiment que, depuis longtemps, un semblable établissement devrait être construit, mais il n'en est rien : on n'a pas d'argent ! Et cependant, que de tâtonnements dispendieux auraient été évités aux aviateurs s'ils avaient pu, au préalable, obtenir par l'expérience les éléments nécessaires à la construction de leurs appareils ! Il faut souhaiter que cet opuscule, qui met si parfaitement en lumière les services que l'on serait en droit d'attendre d'un tel établissement, et qui indique la manière d'organiser ce laboratoire, puisse en déterminer la construction et peut-être

même provoquer un acte généreux de la part d'un aviateur fortuné — et il doit s'en trouver !

13. — Il est évident que, pour l'aviation, la perfection des propulseurs est une question de tout premier ordre; aussi était-il indispensable de déterminer une méthode générale et scientifique permettant de pouvoir obtenir rapidement les caractéristiques de l'hélice dont on a besoin. C'est à exposer cette méthode, après toutefois l'avoir fait précéder de la théorie générale des propulseurs hélicoïdaux, que Mr. Drzewiecki a consacré une brochure telle qu'on pouvait l'attendre d'un ingénieur aussi compétent, aussi connu et estimé dans le monde maritime pour ses travaux sur les hélices destinées à la propulsion des bâtiments. Nous ne doutons pas que par ses publications actuelles, l'auteur de la remarquable étude : *Des Hélices aériennes* ne rende aux aviateurs des services comparables à ceux qu'ont rendus aux marins ses travaux antérieurs. J. C. T.

THÉOLOGIE

Tractatus de vera religione, auctore Joanne Muncunill. Barcelona, Gustavo Gili, 1909, gr. in-8 de vii-423 p. — Prix : 8 fr.

Le P. Muncunill nous donne ici un bon traité classique de la vraie religion. Il y a là un effort méritoire pour la mise au point et pour tenir compte des nécessités actuelles. L'auteur connaît les travaux français, et cite, parfois de première main, A. Sabatier, Loisy, et aussi Bougaud, Blondel; il utilise l'encyclique *Pascendi*. Le cadre est celui auquel nous sommes accoutumés, avec d'heureuses modifications de détail. Trois dissertations : la première, sur la révélation et ses critères, l'autorité des Évangiles et des Actes: la seconde, sur la vérité de la religion chrétienne : preuve des miracles, preuve des prophéties, preuves diverses (vie et autorité de Jésus-Christ, doctrine chrétienne, propagation rapide, effets, martyrs, conservation miraculeuse dans l'Église catholique); la troisième, sur les religions non chrétiennes : la vraie religion avant Jésus-Christ (religion primitive, révélation mosaïque), les fausses religions (polythéisme, bouddhisme, mahométisme). Cette troisième partie est très courte, vingt pages seulement.

On pourrait souhaiter, peut-être, sinon une attitude plus sympathique et plus accueillante, du moins, une curiosité plus éveillée et une pénétration plus intime, à l'égard de ce qu'on appelle la mentalité moderne. Tout n'est pas *modernisme* dans le mouvement actuel des études bibliques, philosophiques, historiques, et tous les problèmes d'apologétique ou d'histoire ne se ramènent pas à la seule question de vrai et de faux : ce n'est pas rien que le sens historique, le sens

psychologique, le sens de l'effort et du devenir. Ce livre érudit, solide, sérieux, donne l'impression que la pensée théologique serait absolument étrangère à la pensée actuelle et vivante — chacune allant son chemin, l'une et l'autre se croisant parfois, mais sans se connaître — et cette impression est angoissante, de sentir qu'on possède la vérité, et qu'il n'y a personne pour la recevoir, comme de se sentir porteur des richesses divines et de n'avoir pas à qui les donner.

L'auteur eût pu, je crois, alléger son livre de discussions contre des systèmes périmés, à moins qu'elles n'aient encore leur utilité en Espagne. Il eût été bon aussi, puisqu'il s'agit ici de raisons et de faits, non d'autorité ni de théologie, de ne pas prendre pour acquises, en matière biblique notamment, des positions qui, même si elles s'imposaient à nous, catholiques, de par les principes de la foi et l'autorité de l'Église, sont scientifiquement incertaines et discutables pour des non croyants.

De ce chef, l'auteur n'aurait pas dû, par exemple, faire entrer dans son argument des prophéties messianiques des détails qui ne s'imposent qu'à la foi, comme la naissance virginale du Messie, puisque, même en supposant que la fameuse prophétie de l'Emmanuel doit scientifiquement s'entendre en ce sens, il reste que l'accomplissement n'est pas scientifiquement vérifiable, ce qui est cependant indiqué par le P. Muncunill lui-même comme nécessaire pour que l'argument soit valable. Même remarque pour la préexistence éternelle du Messie : il n'est pas sûr que Michée l'affirme au sens où l'entend le P. Muncunill, et quand il l'affirmerait, il ne s'ensuivrait pas que l'affirmation s'impose à la raison de l'incroyant. Un argument peut valoir en théologie, qui ne vaut pas en apologétique.

La remarque ne vaut pas que pour le P. Muncunill. Nous avons tous à nous surveiller sur ce point. J.-V. Bainvel.

La Notion du lieu théologique, par le P. A. Gardeil. Paris, Lecoffre, Gabalda; Kain (Belgique), 1908, in 8 de 86 p. — Prix : 1 fr. 50.

Question de méthodologie théologique. Partant du *De locis theologicis* de Melchior Cano, le P. Gardeil essaye, non pas de nous donner un nouveau traité des lieux théologiques, mais de préciser et de dégager l'idée qui est à la base du célèbre traité. Pour cela, il remonte aux *Topiques* d'Aristote, et il en expose le principe et le procédé fondamental. Il y a bien, à cause de la nature spéciale du donné théologique, certaines différences entre la dialectique de la théologie et celle des *Topiques*. Mais l'analogie est profonde. Appuyé sur cette analogie, il pousse plus loin qu'on n'avait fait jusqu'ici l'étude du lieu théologique, il nous en décrit le fonctionnement, il nous indique, enfin, ce qu'il y aurait à faire pour avoir une sorte d'*Ars magna* de la théologie, quelque chose comme ce que Leibniz

voulait réaliser dans sa *Caractéristique universelle*, un recueil méthodique, trié, préparé, prêt à l'usage de tout le donné théologique, avec la notation précise de la valeur dialectique de chaque proposition et du fondement de cette valeur.

On devine que ce n'est pas ici un travail de vulgarisation; c'est une étude « purement ésotérique », l'auteur lui-même nous en avertit. Ceux qui pourront le suivre y gagneront de mieux savoir ce qu'est la *Théologie*, et « ce que doit être le *De locis*, qui lui sert d'Introduction ».

J.-V. Bainvel.

La Foi et l'acte de foi, par J.-V. Bainvel. Nouvelle édition. Paris, Lethielleux, s. d., in 12 de 338 p. — Prix : 2 fr. 50.

Cette nouvelle édition qui suit de dix ans la première et la reproduit presque identiquement mérite de grands éloges, puisque les idées qu'elle renferme ont pu subir l'épreuve du temps sans avoir besoin d'être modifiées. Il fallait qu'elles fussent bien profondes et bien définitives pour traverser ainsi les tempêtes théologiques de ces dernières années. Les explications que donne M. Bainvel de l'acte de foi, de sa nature, de ses éléments sont peut-être difficiles à suivre pour d'autres que des théologiens de profession, mais elles sont aussi claires que le sujet le comporte. Leur simplicité ne nuit pas à leur finesse ou à leur solidité. Plusieurs appendices complètent heureusement toute l'exposition, soit en la résumant, soit en la confrontant avec les textes dogmatiques et théologiques les plus autorisés.

A. Clerval.

SCIENCES ET ARTS

Notre Œuvre d'éducatrices, par Une Religieuse des Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie. 2e éd. Paris, Beauchesne, 1908, in-18 de 282 p. — Prix : 2 fr. 50.

« Ce petit ouvrage n'est point une étude pédagogique. Il n'entre point dans la question des méthodes et des procédés d'enseignement; il ne traite pas non plus des divers aspects de l'éducation et des moyens particuliers qui conviennent à chacun d'eux... Il s'agit ici de ce qui est spécialement notre *œuvre*, en tant que nous sommes institutrices chrétiennes. » Ces lignes, empruntées à la Préface, précisent le but du livre, qui n'est pas un traité de pédagogie et s'adresse spécialement aux institutrices chrétiennes. Son sujet, c'est donc uniquement l'éducation chrétienne des jeunes filles et il n'y faut pas chercher autre chose. La première partie, c'est l'éducation chrétienne à l'école, œuvre capitale, très délicate, particulièrement méritoire, qui vise à la formation d'un tempérament chrétien, chrétien par l'esprit, par le cœur, par la conscience, conspirant ensemble pour la

métapsychie ». Cette bibliothèque, dirigée par M. Raymond Meunier, a pour but d'étudier les parties encore obscures de la psychophysiologie.

Dans le présent volume, le sixième de la collection, l'auteur, M. Henri Laures, étudie les synesthésies, c'est-à-dire ces associations de sensations s'appelant l'une l'autre, telle l'audition colorée éprouvée par certaines personnes chez qui le son d'une lettre ou même un son musical évoque immédiatement l'image d'une couleur. Chez un grand nombre, d'après M. Laures, ce phénomène dépend d'une analogie affective entre tel son et telle couleur. Mais il est des cas où l'auteur ne croit pas cette explication suffisante et où il faudrait recourir à une particularité de l'organisation du système nerveux. Cela semblerait d'autant plus problable que beaucoup d'enfants éprouvent des phénomènes d'audition colorée qui disparaissent avec l'âge. D. V.

Mutation et traumatismes, *étude sur l'évolution des formes végétales*, par L. Blaringhem. Paris, Alcan, 1908, gr. in-8 de 248 p., avec 8 planches. — Prix : 10 fr.

Fréquemment les agriculteurs, de même que les amateurs de jardins, se trouvent en présence de plantes ou de fleurs de nouvelles espèces, résultant de sélections naturelles ou d'artifices de culture. Ces nouveautés, disent les obtenteurs, sont de véritables « créations ». En fait, elles sont obtenues parfois dans la nature à la suite de certaines circonstances accidentelles dues au hasard, parfois produites par des spécialistes à la suite d'études et d'expériences de l'homme, qui arrive à diriger les effets d'accidents identiques et par suite certaines applications de règles normales du développement, des modifications ou de la reproduction des espèces. L'ouvrage de M. Blaringhem est consacré à ces études de l'évolution des formes végétales : il est des plus intéressants et des plus curieux.

« La théorie des mutations ou la variation créatrice d'espèces est encore inconnue », dit l'auteur, mais bien des faits sont acquis ; ils se renouvellent et sont déjà utilisés. Ils proviennent la plupart de mutilations et de blessures faites au végétal, de « traumatismes », suivant le nom qu'on leur a donné. Exposer les résultats des expériences reconnues, les rapprocher, est le but de ce mémoire rempli de faits intéressants qui pourront servir de guide aux spécialistes et aux esprits curieux. L'ouvrage se termine d'abord par un relevé bibliographique de toutes les publications se rapportant à la matière en France et à l'étranger, et ensuite par huit planches photographiques représentant cent-deux spécimens obtenus jusqu'ici. C'est un complément des plus instructifs. G. de S.

Torpilles et projectiles automobiles, par H. Noalhat. Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1908, in-8 de VII-110 p., avec 40 grav. — Prix : 2 fr. 50.

M. Noalhat est un spécialiste de la torpille automobile; il la connaît bien, ce qui lui permet de l'apprécier à sa juste valeur. Aussi n'a-t-il pas hésité, dans le premier chapitre de sa nouvelle étude, à affirmer, contrairement à l'opinion généralement admise, que cet engin n'avait joué, pendant la dernière guerre russo-japonaise, qu'un rôle tout à fait secondaire. C'est là d'ailleurs, il faut s'empresser de le reconnaître, l'expression de la stricte vérité, vérité d'autant plus pénible pour nous autres Français, que, suivant en cela les tendances de la « jeune marine », nous confions en grande partie aux torpilleurs — et, par suite, aux torpilles, — le soin de défendre l'intégrité de nos côtes.

Malgré cela, nous sommes à peu près impuissants à construire dans nos arsenaux cet engin, et ainsi nous trouvons-nous tributaires de la fabrique autrichienne de Fiume, en attendant, selon le fâcheux pronostic de M. Noalhat, que nous devenions tributaires des États-Unis, avec la nouvelle torpille Bliss-Leavitt. Celle-ci, annoncée depuis de longs mois à Toulon, ne paraît pas, *a priori*, avoir sur la Whitehead des avantages assez considérables pour compenser son prix, vraiment américain.

La torpille dirigeable complèterait utilement la torpille automobile, mais elle est encore à créer, et, d'ailleurs, c'est plutôt vers le projectile automobile sous-marin, robuste, simple, à grande vitesse et à faible prix de revient, qu'il conviendrait de diriger les recherches. C'est un projectile de ce genre que propose et décrit M. Noalhat, et nous reconnaissons volontiers que ses idées et ses projets sont exposés sous une forme très séduisante, bien faite pour inciter un ingénieur à mettre au point le nouvel engin.

Des annexes font connaître, avec de nombreux dessins à l'appui, les derniers perfectionnements apportés aux torpilles actuelles.

J. C. T.

LITTÉRATURE

La Parole humaine. Études de philologie nouvelle d'après une langue d'Amérique, par A. Berloin. Paris, Champion; Montréal, Beauchemin, 1908, gr. in-8 de 221 p. — Prix : 5 fr.

Il est un mérite qu'on ne saurait refuser à l'auteur du présent ouvrage. Ses recherches ont porté sur une branche encore assez peu explorée des études linguistiques. Les dialectes du groupe dit Algique, et spécialement le « cri », par lui considéré comme un des représentants les plus purs et les mieux conservés de toute la famille, ont spécialement attiré son attention.

Il nous fournit de curieux renseignements sur le mode de formation des mots dans cet idiome, notamment sur l'emploi de ce que nous pourrions qualifier d'infixes instrumentaux. Ainsi, l'intercalation de la diphthongue consonantique *sk* en cri, *ck* en algonkin indique une action faite au moyen du pied; Ex. (en cri), *Taku-sk-ew*, « il pose le pied sur; *taki-sk-awew*, « il la frappe du pied ». Cela ne nous rappelle-t-il pas quelque peu nos verbes français « maintenir », litt. « tenir avec la main »; « manœuvrer », litt. « ouvrager à la main »? Encore, avons-nous affaire, dans ces deux derniers termes, à de véritables composés, tandis que dans les langues du Nouveau Monde, on se trouve en présence d'un groupement de lettres dont l'origine première reste obscure et n'a plus, aujourd'hui du moins, de relation appréciable avec l'objet désigné.

Ajoutons à regret que l'ensemble du travail de M. Berloin laisse à désirer au point de vue de la méthode. Or, sans méthode, pas de salut, surtout en linguistique, observe Schleicher. L'auteur se montre, par suite, ce que nous pourrions appeler trop fantaisiste. Il s'épuise en recherches sur la valeur primordiale à attribuer à chaque son, à chaque lettre. Bien des essais ont déjà été faits dans ce sens, et depuis longtemps. Mais ils n'ont jamais amené, que nous sachions, à des résultats satisfaisants. Notre auteur veut que la voyelle *a* éveille une idée de grandeur. Est-ce pour cela qu'elle apparaît dans le latin *parvus*, l'hébreu *kathon*, « petit ».

Sans doute, nous ne contestons pas le rôle important joué par l'onomatopée dans le vocabulaire des populations primitives. Hésitera-t-on à admettre que le sanskrit *kokila*, « coucou », tout comme le latin *cucullus* ne soit tiré du cri même de l'oiseau? Même observation pour le latin *upupa*, notre français « huppe ». Nous reconnaîtrons également une certaine convenance phonétique entre l'allemand *brechen*, le latin *frangere* et l'idée de « briser ». Mais de là à admettre que l'esprit humain se soit plu à isoler chaque phonème pour lui assigner une valeur sémantique spéciale, il y a loin, ce semble.

Nous ne contestons pas qu'il n'existe certains éléments lexicographiques communs aux langues de l'Ancien et du Nouveau Monde. Est-ce que, suivant toute apparence, la race cuivrée n'a pas eu pour séjour primitif certaines régions de l'Asie orientale? On a même assez lieu de penser qu'elle n'a traversé le détroit de Behring qu'à une époque relativement récente et postérieure aux débuts de la période de la pierre polie. Le continent occidental mériterait donc à un double titre son nom de Nouveau Monde, et par l'époque tardive de la découverte et plus encore par celle où il a reçu ses premiers habitants. Les ancêtres des Indiens d'Amérique se sont

forcément, pendant une longue suite de siècles, trouvés en contact avec des populations de race caucasienne ou mongolique. Certains emprunts linguistiques ont dû résulter d'un tel état de choses.

En tout cas, rien ne prouve que le nombre de ces termes ait été considérable, et une étude approfondie apparaîtrait indispensable pour les déterminer.

A cet égard précisément, les rapprochements indiqués par M. Berloin ne semblent pas toujours fort concluants. Plusieurs d'entre eux pourraient bien n'être que le résultat du pur hasard. D'autres doivent être, *a priori*, tenus pour inadmissibles.

Nous nous refusons, par exemple, absolument, à supposer la moindre parenté entre les termes *Iyini*, *ilini*, « homme », dans divers dialectes algiques et le grec *hellen* et *ethnos*, entre l'algonkin *ikkwe*, « femme » et le grec *gyné* ou le latin *uxor*. Ce dernier terme, tiré de *ungere*, « oindre », signifie, au pied de la lettre, « celle qui oint ». En effet, la fiancée entrant dans la maison de son époux, devait frotter les portes avec de l'huile.

Nous pourrions multiplier les observations, mais ce que nous venons de dire suffit. L'on voit avec quelles précautions il convient d'avoir recours au travail de M. Berloin. On ne niera pas que l'auteur n'y déploie de réels trésors d'érudition, mais, vraiment, nous le trouvons trop homme à système. COMTE DE CHARENCEY.

Le XVIIe Siècle par les textes. *Morceaux choisis*, par GEORGES PELLISSIER. Paris, Delagrave, 1908, petit in 8 de 592 p. — Prix : 5 fr.

Ces lectures diffèrent heureusement de ces morceaux choisis trop répandus, que les élèves doivent se procurer chaque fois qu'ils changent de classe et où ils retrouvent perpétuellement les mêmes extraits. L'auteur a évité ces répétitions banales. Il a écarté de son volume les passages des chefs-d'œuvre que les élèves possèdent d'autre part en vertu des programmes : théâtres de Corneille et de Racine, *Pensées* et *Provinciales* de Pascal, *Fables* de La Fontaine, etc. Les textes qu'il a reproduits ne sont pas courants : ils n'en sont pas moins, pour la plupart, d'une grande importance littéraire, soit par la beauté de la forme, soit parce qu'ils résument ou caractérisent d'une manière frappante les idées d'un écrivain. Quel amateur de bonnes lettres ne lira pas avec plaisir, dans ce recueil, ce magnifique poème : *la Belle Vieille*, de Maynard, et les sonnets de Voiture et de Malleville à *la Belle Matineuse* et les poésies lyriques ou les fragments en prose de Corneille ou de Racine ? Tel passage de Pellisson ou telle lettre de Patru donne des renseignements intéressants sur les origines et les débuts de l'Académie française. Le discours de Pascal rapporté par son neveu, Étienne Périer, est aussi utile à connaître, pour l'histoire des *Pensées*,

que l'*Entretien avec M. de Sacy* qui est reproduit dans toutes les éditions. Des exemples de ce genre font voir la méthode qui a présidé au choix de ces morceaux. Des notes sobres éclaircissent les difficultés de langue, et — détail digne de mention — on y trouve reproduité de fins jugements de Sainte-Beuve sur les passages cités. L. C.

Pages choisies des grands écrivains. Emerson; traduction et Introduction par M. Dugard. Paris, Colin, 1908, in-18 de xlviii-377 p. — Prix : 3 fr. 50.

Il a été rendu compte ici même (t. CXIII, p. 328) du grand ouvrage de Mlle Dugard sur Emerson. Après nous avoir présenté et expliqué le philosophe américain dans cette étude biographique et critique, le même auteur traduit aujourd'hui en français quelques-unes de ses pages les plus originales et les plus significatives. Ces morceaux, quelquefois assez étendus, ont été choisis et groupés de façon à donner un aperçu des idées fondamentales d'Emerson : choix et groupement qui ne paraîtront nullement aisés à qui sait combien ses idées sont éparses et disséminées et combien l'accord en paraît tout d'abord impossible. De même que l'Introduction (résumé du grand ouvrage) reconstitue l'unité très peu apparente du système, de même, dans cette série bien ordonnée de fragments hétérogènes, on trouvera plus de logique que dans maints textes complets de l'écrivain américain. Philosophie, morale et religion; l'Homme et sa culture; la Société et les questions sociales; les Arts et les lettres; les Grands Hommes; Mélanges : telles sont les sections dans lesquelles Mlle Dugard a rangé une centaine d'extraits, fort bien traduits, où l'on pourra faire connaissance avec cet esprit à la foi puissant et infirme, avec ce « message » singulier, mélange d'idéalisme et d'esprit pratique, de mysticisme et de négation, où se confondent ou du moins se juxtaposent toutes les religions et toutes les philosophies, et où toutes les contradictions, sans chercher à se résoudre, semblent vivre côte à côte et faire bon ménage. A beaucoup de points de vue, on peut adresser à cette œuvre plus de reproches, et de plus graves, que n'en fait Mlle Dugard dans son intéressante Introduction : nul n'en niera toutefois la noblesse morale et la persuasive éloquence.

A. Barbeau.

Le Théâtre contemporain (1869-1870), par J. Barbey d'Aurevilly. T. III. Paris, Stock, 1909, in-12 de de 350 p. — Prix : 3 fr. 50.

Barbey d'Aurevilly (*De sa naissance à 1909*), par Fernand Clerget. Paris, Falque, 1909, in-18 de 346 p., avec un portrait et un autographe inédits. — Prix : 3 fr. 50.

J'ai déjà, en annonçant ici les deux premiers tomes du *Théâtre*

contemporain de Barbey d'Aurevilly, dit ce que je pensais de cette réédition : qu'au lieu de *tirer à la ligne* et de la diluer en nombreux volumes, il eût sans doute mieux valu, pour sa gloire et pour la revanche décisive que son œuvre mérite, l'alléger de tous ces feuilletons de remplissage qu'un chroniqueur à la semaine est forcé d'écrire, la condenser, en l'ordonnant, autour des seuls noms qui en valent la peine et nous intéressent encore. C'est bien assez que le vieux lion ait été ainsi contraint par le *res angusta domi* à faire le chien savant sur les tréteaux de l'actualité ! Il n'estimait pas très haut l'art dramatique en général; il avait une véritable horreur pour le bas, et sale et cupide histrionisme qui est le fond du théâtre contemporain : visiblement, il s'acquitte avec dégoût de cette besogne d'exécuteur de mélodrames mort-nés, de vaudevilles idiots, d'opérettes et de revues qui, déjà, il y a quarante ans, n'étaient qu'un pur néant. Et il est vrai que l'exécution est souvent rapide, et que devant ces « tragédies-cadavres » (*l'Affranchi de Pompée*), ces vieux « mélos décrépits » (*Une Histoire d'hier*, *les Cosaques*, *la Flava*, *le Passeur du Louvre*, etc...), ces « tissus d'absurdités » comme *la Fièvre du jour* ou *la Boule de neige*, ces « loques de plaisanterie usée » comme *le Ver rongeur*, ces « abominables bouillies » comme *Gilbert d'Anglars*, ou ces « hémorragies de bêtise », comme *les Turcs*, il se borne souvent à quelques cinglantes injures ou à « *un énorme* : *Pouah* ! »

Mais il lui faut pourtant aligner sa copie. Alors il s'en tire comme il peut, à force de facéties, de calembours, de libres propos sur les acteurs et les actrices dont il eut toujours une curiosité très vive, et de boutades d'une âcre drôlerie contre « la filature de coton » de la *Revue des Deux Mondes*, contre l'Académie, cette « morte qui a oublié de se faire enterrer », contre « les croque-morts de la critique », contre la Tragédie, « une hydropique qui a crevé dans son enflure et dans son eau », contre le Romantisme et ses vessies, contre les Parnassiens, « ces Jocrisses superbes de la poésie vide », contre « l'encanaillement de l'Histoire », contre toutes les bassesses et lâchetés d'un temps qui avilit tout, qui « fait *scie* de tout », et toujours contre le théâtre lui-même, où « toutes choses se dégradent à plaisir, passent au batelage, se précipitent en bas, se *démagogisent*, tombent dans la fange des farces malpropres et imbéciles ! »... Or, cela, grâce à son grand diable de style pittoresque et gesticulant, grâce à sa verve, à sa fougue, grâce aussi à sa belle droiture artistique et morale, ne cesse jamais d'être sympathique et amusant. Mais on a quelque peine à voir un génie, né pour de plus grandes choses que le journalisme, se répéter et s'user en ces jeux d'une escrime un peu vaine, devenir lui aussi, par la force des choses, un peu histrion, un peu clown. Pour ceux qui pensent — et je suis de ceux-là — que rien de ce qui est sorti d'une

telle plume ne devait être tout à fait perdu, il suffisait peut-être que ces feuilletons eussent été une première fois réunis en des volumes qui ne sont pas introuvables. A cette heure, quand il s'agit de conquérir le grand public et la jeunesse qui étudie à un écrivain si méconnu, le plus pressé était, à mon sens, de nous donner la fleur de sa critique si indépendante, si clairvoyante et si savoureuse. A cette fin, le présent volume aurait fourni, pour les joindre à d'autres traitant des mêmes hommes, de bien jolies et bien justes pages, sur *Regnard*, et sa gaîté jaillissante, mousseuse, innocente dans le cynisme à force d'être de la gaîté; — sur *Victor Hugo*, le « Corneille bossu », et l'emphase « sans âme ni flamme » de sa *Lucrèce Borgia;* — sur *George Sand*, la lourde rêveuse et prêcheuse à la Rousseau, avec « ses tendresses fondantes, ses gelées de sentiment transparentes qui tremblent à l'œil et engluent les esprits et les cœurs »; — sur *Dumas père*, ce « grand prolifique », ce « père malade et distrait de tous les drames qui sont venus après les siens »; — sur *Eugène Sue*, « le Restif de la Bretonne du romantisme expirant et du socialisme à son aurore », et X. de Montépin, le gentilhomme d'argent, qui fait « sa cuisine de mélo comme les émigrés tournaient la salade »; — sur *Ponsard*, « le faux grand homme », le poète Prudhomme du Juste Milieu, le « poète du cul par terre entre la poésie classique et la poésie romantique »; — sur *Octave Feuillet*, « le Bourgeois gentilhomme de la littérature », « le poète ambré et larmoyant des petites maîtresses », qui « fait très gentiment la babiole dramatique, la vertu ébréchée, mais pas trop... et qu'on peut recoller avec du lait doux, comme autrefois on recollait les porcelaines »; — sur *Sardou*, dit « l'Escamoteur », dit le « Renard subtil », la « Main de Velours », qui dépouillerait un mannequin à sonnettes sans en faire tinter une seule, le « virtuose qui pince des ficelles comme on pince de la harpe »; — sur *Meilhac et Halévy*, et leur *Froufrou*, ce « poème de la frivolité triomphante », « charmant, léger, svelte, élégant, marchant bien, filant comme une frégate sur la mer bleue pendant trois actes délicieux », puis sombrant, au 4e acte, dans le mélodrame, « minotaure qui dévore toutes les comédies d'à présent »; — sur *Dumas fils*, le seul alors, reconnaît Barbey d'Aurevilly, « qui ait la griffe du lion », « esprit puissant, mais trop tendu au tour de force, versant au public un vin violent, d'un goût âpre, fait pour les hommes qui savent boire et porter leur vin », « penseur dramatique qui tous les jours se christianise davantage et s'élève »... Mettons qu'on recueille aussi ses propos sur quelques *Minores*, sur *Théod. Barrière*, le pleurard et prosaïque *Eugène Manuel* qui est copieusement éreinté, *Villiers de l'Isle-Adam*, *Labiche et Gondinet*, *Verconsin* même... Mais il ne faudrait guère plus bas descendre,... à moins que, pour une fois, et à la fin du recueil on ne mît, afin de le faire tout entier connaître,

un peu de ses sourires de vieil enfant artiste aux féeries, aux ballets,... à « telles jambes dictatrices sortant d'un amoureux caleçon de satin gris bleu », etc...

— M. Fernand Clerget, qui a déjà écrit tout un volume sur M. Émile Blémont, un autre sur M. Paul Gourmand, et qui en annonce à la fois dix en préparation sur V. Hugo, G. Sand, Lamennais, Haraucourt, Thiaudière, Madeleine Lépine, etc., etc., nous donne, avec le présent livre, le secret de cette fécondité redoutable. Imaginez quelqu'un qui lit copieusement mais hâtivement, dévore les soixante volumes de Barbey d'Aurevilly, en prenant de chacun un sommaire et quelques traits, résume de même les biographies, notices et articles concernant son auteur, puis, n'ayant pour tout principe de composition que l'ordre chronologique, nous recopie bout à bout ses fiches suivant leurs dates, et entremêle ainsi à ses soixante sèches et monotones analyses les indications biographiques essentielles, et les coupures d'articles de journaux, et qui mène ce travail de compilation jusqu'à 1909; vous aurez l'idée de ce que ce volume a de consciencieux comme dossier, d'insuffisant comme étude critique, à la fois utile et illisible, exact sans doute à peu près,mais qui ne donne, en son éparpillement, aucune vive image ni de la vie, ni des idées, ni de l'âme et du talent de Barbey. Pourtant M. Clerget s'essaie, sur la fin, à une conclusion personnelle. Mais elle est faite encore presque exclusivement de citations. D'ailleurs, comme Barbey d'Aurevilly mit toujours toutes voiles dehors, et comme M. Clerget, l'ayant lu ou feuilleté tout entier, le connaît assez bien, j'estime que l'idée qu'il en donne, si elle est vague et incomplète, n'est point fausse. Et je lui saurais gré volontiers de son admiration pour l'auteur des *Prophètes du passé*, et de son idéalisme, et de son théisme très ardent (« Il faudra bien que la société revienne au principe religieux, si elle désire ne pas sombrer prochainement »). Mais d'où tire-t-il autorité pour mêler à cela un dédain tranquille — et suranné — « de ce qu'il y eut de trop étroit dans les croyances du moyen âge », de l'idée d'expiation, par exemple, ou des vœux du prêtre, ainsi qu'une confiance ingénue, et vieille aussi, en la renaissance religieuse, qu'il voit naître et germer à la minute où nous sommes, des cendres mêmes du catholicisme?...

GABRIEL AUDIAT.

H. Taine, par CHARLES PICARD. Paris, Perrin, 1909, in-16 de 99 p. — Prix : 1 fr.

En composant ce discours, qui a obtenu le prix d'éloquence décerné par l'Académie française en 1908, l'auteur a su résister à la tentation d'étudier Taine en lui appliquant sa propre méthode. Il a considéré successivement la structure de son esprit, la méthode qui s'impose

à cet esprit, la doctrine qui résulte de cette méthode, procédant en quelque sorte du dedans au dehors, au lieu de procéder à la façon de Taine, du dehors au dedans. Dans un corps de valétudinaire un esprit d'ascète qui a la passion de la vie spéculative, et, en même temps, l'admiration de tout ce qui vit avec énergie dans le monde, une volonté qui se manifeste dans le ton dogmatique de la démonstration et jusque dans le style : voilà Taine. Sa méthode résulte de la double faculté d'abstraire et de généraliser, d'une part, et, d'autre part, de saisir les faits particuliers et caractéristiques. Peu à peu, l'expérience et l'amour de la vérité aidant, l'observation l'emportera sur l'esprit de système. La doctrine, c'est que l'enchaînement des causes, que Taine ramène à une sorte de déterminisme logique, et, parallèlement, la nature avec ses formes variées sont les deux aspects de la vie; pour exprimer complètement la réalité, il faut être à la fois poète et logicien : c'est ce que Taine a souhaité d'être et ce qu'il a été. Il a voulu comprendre et faire comprendre : mais là ne s'est pas toujours bornée son activité. Si, au début de sa vie et de son œuvre, il n'a cure que de vérité scientifique, et a cherché le repos dans le seul exercice de son intelligence, il survient un moment de crise — d'ailleurs lentement préparé par un long travail intérieur — où il reconnaît l'insuffisance de l'intellectualisme pur. Déjà, dans sa *Philosophie de l'art*, il attribue un rôle important aux caractères « bienfaisants »; quand il aborde les *Origines de la France contemporaine*, c'est avec un souci pratique très évident. Il cherche dans le passé lointain les causes des fautes d'hier et des directions pour la conduite de la société de demain. Pénétré de cette vérité que la société se doit à elle-même de se conserver, il estime désormais à leur valeur toutes les forces conservatrices et salutaires de la tradition, par exemple la puissance organisatrice de l'Église, qu'il considère avec de tout autres sentiments que jadis. « N'est-il pas émouvant, dit M. Picard, qu'une existence, vouée tout d'abord aux spéculations impassibles, s'achève par un inquiet besoin de religiosité, par une morale d'appel à la conscience? »

Tel est, à peu près, l'ordre de ce discours, qui se recommande par la liberté et l'impartialité du jugement, l'ingéniosité de la méthode, la clarté de la composition et de la forme. L. Coquelin.

HISTOIRE

Manuel d'histoire ecclésiastique, adaptation de la seconde édition hollandaise du R. P. Albers, S. J., par le R. P. Hedde. Paris, Lecoffre, Gabalda, 1908, 2 vol. in-12 de xxxvi-636 et 622 p. — Prix : 8 fr.

Le présent ouvrage prendra certainement place parmi les meilleurs

manuels. Les divisions sont claires et bien conçues; tout au plus pourrait-on trouver un peu arbitraire la date de 692 adoptée comme terme de la deuxième période de la première époque. Le ton est scientifique; les conclusions, sur quelques « traditions » longtemps accréditées, nettes et franches; si quelques ombres ont parfois été un peu atténuées, si l'Inquisition, par exemple, ou la fiscalité pontificale au moyen âge, ont été excusées plus que de raison, ou présentées sous un jour un peu trop favorable, ce n'est que dans la mesure qui est peut-être inévitable. L'information est étendue et la bibliographie généralement au courant. Nous avons été surpris cependant de ne voir mentionnés, ni la *Geschichte des Königreichs Jerusalem* de Röhricht, ni le livre de M. Dodu sur les institutions politiques de ce royaume; ni la *Kulturgeschichte der Kreuzzüge* de Prutz; ni les travaux de Finke sur le concile de Constance, ni ceux de Gottlob sur les Décimes de croisade, et sur les communs services au XIIIe siècle, ni ceux de Kirsch sur les Annates et les collectories pontificales en Allemagne au XIVe siècle ; ni l'ouvrage de Baumgartner sur la *Camera collegii cardinalium*, ni celui de Göller sur la pénitencerie apostolique; ni les livres de Kirsch et de Mirot sur le retour des papes d'Avignon à Rome. Ces lacunes trahissent le défaut le plus grave que l'on pourrait reprocher à ce bon ouvrage; l'histoire des institutions y est un peu trop subordonnée à l'histoire extérieure de l'Église.

É. JORDAN.

Histoire de l'Inquisition en France, par TH. DE CAUZONS. Tome Ier. *Les Origines de l'Inquisition.* Paris, Bloud, 1909, in-8 de LV-499 p. — Prix : 7 fr.

Les travaux récents sur l'Inquisition sont légion. Celui dont nous présentons aujourd'hui le premier volume à nos lecteurs, traitera seulement de l'Inquisition en France, mais il aura, si nous ne nous trompons, une importance et une répercussion considérables. L'auteur, en effet, avec une indépendance de vues qui semblerait parfois tout près de devenir dangereuse (voir les notes des pages 135, 137, 251, 324, 403, 468, 472, 488), aborde les questions de si haut, qu'on est obligé de lui reconnaître une véritable maîtrise. Parmi les causes bien connues d'infériorité qu'il relève dans la situation prise par les apologistes chrétiens, il insiste surtout sur celle qu'il réussira à éviter, — sur l'hésitation trop explicable à aborder franchement le délicat problème. L'impartialité, voilà, certes, la note caractéristique que paraît ambitionner cet ouvrage, où le lecteur est constamment provoqué à prononcer lui-même. Impartialité vis-à-vis de l'Église, d'une part, impartialité aussi à l'égard des gouvernements et des hérétiques.

Un premier chapitre est consacré à la façon dont l'Église envisagea l'erreur dès ses origines et dans la suite. L'influence de la Bible sur l'Église et la mentalité spéciale qui en résulta expliquent dans une certaine mesure la sévérité montrée contre les transgresseurs de la loi nouvelle. L'auteur a, sur l'intransigeance des religions, des considérations qui démontrent un esprit de fine observation et des connaissances historiques étendues. « Le libéralisme sans limites, remarque-t-il justement, ne saurait se concilier avec l'existence sociale. » L'unité morale qui cimentait l'immense fédération enchevêtrée de peuples et de seigneuries au moyen âge, reposait sur le lien religieux; et, pour la conserver, la société chrétienne n'hésita pas à recourir à des peines qui nous paraissent odieuses : amendes, mutilation, prison, exil et mort. Ce n'est donc ni l'ambition, ni la cupidité, — M. de Cauzons l'établit ensuite, — mais l'esprit de préservation qui conduisit l'Église romaine à recourir aux mêmes moyens. Cette sévérité envers les hérétiques fit, au reste, toujours place à la doctrine de tolérance relativement aux infidèles. — Quels châtiments l'Église employa-t-elle pour réduire les révoltés? Aux pénitences canoniques, l'empire, devenu chrétien, ajouta sa législation pénale, et, peu à peu, l'idée d'employer la force finit par triompher. La sévérité des lois des Barbares amena l'introduction des supplices contre les hérétiques qui, de plus en plus, étaient traités en criminels. Les évêques et abbés, gros propriétaires territoriaux, se trouvaient placés dans une condition identique à celle des autres seigneurs. On ne saurait du moins leur reprocher de s'être servi de leur double pouvoir dans des vues égoïstes et basses. L'auteur montre par quels tâtonnements se fixa l'échelle des peines et quelles hésitations conduisirent jusqu'à la peine capitale et au bûcher imposé par les lois aux XIe et XIIe siècles. « Les preuves abondent que l'Église voyait d'un mauvais œil la peine de mort » (p. 279); alors même qu'elle l'admit avec Innocent IV (1243-1254), ce fut en livrant l'hérétique au bras séculier et en insérant dans sa sentence des clauses, au moins en apparence, miséricordieuses. — Le chapitre III nous fait assister au développement de la juridiction épiscopale, en montre les défauts et l'insuffisance, les abus des *jugements de Dieu*, l'imperfection des formes de la procédure. Ce manque d'organisation appelait le contrôle du Saint-Siège, et c'est de là que sortit l'Inquisition, basée sur l'accusation d'office. Les Papes, en effet, excitent les évêques à veiller avec plus de soin sur les hérétiques, envoient eux-mêmes des légats, dont les pouvoirs s'accrurent graduellement avec la diffusion de l'institution. La naissance des inquisiteurs, délégués pontificaux, remonterait ainsi à 1227. La combinaison des actions civile et religieuse et les appels de l'Église à la force de l'État laissent ordinairement distincts les rôles de l'un et de l'autre :

le pouvoir spirituel vérifie les doctrines, constate les égarements; le pouvoir temporel édicte les peines et les applique. — Tout cela est très net sous la plume de M. de Cauzons, et pourtant les jugements sont circonspects et mesurés. On peut éprouver certains heurts au cours de la lecture, mais partout on arrive à constater bonne foi et raison. Ce premier volume, qu'on discutera sans doute, fait désirer la prochaine apparition du second, dans lequel on étudiera l'Inquisition dans ses organes, sa procédure, son personnel et ses châtiments.

G. Péries.

Mémoriaux du Conseil de 1661, publiés pour la Société de l'histoire de France par Jean de Boislisle. *Introduction.* Paris, Laurens, 1907, in-8 de xcviii p.

Nous avons fait connaître aux lecteurs du *Polybiblion*, par la voie de notre *Chronique*, la publication de M. Jean de Boislisle: *Mémoriaux du Conseil de* 1661. L'*Introduction* que nous avons sous les yeux, destinée à prendre place en tête du tome Ier, n'a en réalité paru, comme il est souvent d'usage et comme il est naturel, qu'après l'achèvement du texte, en un fascicule spécial. Elle nous offre l'occasion d'insister sur l'intérêt historique des *Mémoriaux*, dont elle a pour objet de faire ressortir les résultats principaux pour une connaissance plus ample et plus nette des débuts du règne personnel de Louis XIV. M. de Boislisle nous y montre d'abord l'organisation des divers « conseils », et en particulier de ce « Conseil des Trois » ou « Conseil secret » qui fut le principal organe du gouvernement après que le jeune roi eut recueilli les rênes de l'État des mains du cardinal Mazarin, glacées par la mort. Il nous présente les « trois ministres », Le Tellier, Foucquet et Lionne, qui composaient ce conseil, et nous explique leurs rapports avec « les secrétaires d'État » et notamment avec les deux Brienne, père et fils. Il nous expose le caractère du « Mémorial de Chantilly », principal texte de sa publication, et les confirmations et compléments que lui ont fournis les « archives et documents ministériels », en particulier les « archives diplomatiques ». Il passe en revue les « affaires extérieures » dont le Conseil eut à s'occuper de mars à septembre 1661 et examine successivement les rapports de la France avec les puissances suivantes : Provinces-Unies, Espagne, Portugal, Autriche, Ligue du Rhin, Brandebourg, États du Nord, Pologne, Moscovie, Turquie, Rome, Italie, Venise, Savoie, Suisse, Malte, Afrique. Il aborde ensuite le « gouvernement intérieur » : religion, politique et administration, pays cédés ou conquis, justice et compagnies judiciaires, guerre et armées, finances, rôle de Colbert, marine, commerce. Il termine enfin cet intéressant et utile travail en le plaçant, par un pieux hommage, sous le patronage de son regretté père, sous les yeux et avec l'aide de qui fut menée à bien par lui la publication des *Mémoriaux*. M. S.

Crépuscule d'ancien régime, par le vicomte DE GUICHEN. Paris, Perrin, 1909, petit in-8 de 323 p., avec 3 portraits. — Prix : 5 fr.

De la gloire à la ruine, tel pourrait être le titre de cet intéressant volume de M. le vicomte de Guichen, et ce douloureux itinéraire est marqué par cinq étapes successives qui forment autant de chapitres. Au premier, Louis XIV est dans tout son éclat; l'Europe est à ses pieds. Irrité par les tergiversations de Gênes, qui a passé tour à tour de l'Espagne à la France et de la France à l'Autriche, il fait bombarder la ville, et malgré la constitution qui défend au Doge de quitter sa résidence, il force le premier magistrat de la superbe république à venir s'humilier devant lui. On connaît le mot du Doge, auquel on demande ce qui l'a le plus étonné à Versailles : « C'est de m'y voir. » Qui ne fut pas moins surpris de s'y voir, ce fut Jean Cavalier. Ce fils de paysans, sans naissance, sans extérieur, admis dans le palais et en présence du grand Roi ! Qui eût pu le prévoir? Ce fut une habileté de Villars d'avoir décidé le chef en qui s'incarnait la résistance des Camisards exaspérés par la tyrannie maladroite de Basville et de Montrevel, à se rendre à Versailles pour traiter avec les ministres. Flatté dans son amour-propre, Cavalier céda et la soumission du chef entraîna la pacification du pays. Mais après les succès, les revers allaient venir. La fin de Louis XIV fut triste, et si, dans ces dernières campagnes, le roi se montra peut-être plus réellement grand que dans ses prospérités, les deuils de famille, les revers, la misère du peuple, suite de tant de guerres, jettent une teinte singulièrement sombre sur ses dernières années. Et après la mort du Roi, la misère morale vient s'ajouter à la misère matérielle. Il y a un relâchement de mœurs, un débordement de licence véritablement effrayant. Le nom de la Régence est resté comme le symbole de cette décomposition de la société. Le tableau en est bien noir, et M. le vicomte de Guichen l'a peut-être chargé encore. Peut-être aussi les sources auxquelles il a puisé ne sont-elles pas toujours très sûres : les *Mémoires de Dubois*, entre autres, sont d'une authenticité très douteuse. Le long règne de Louis XV aggrave encore la situation, et après des débuts brillants dans la guerre de la Succession d'Autriche, la malheureuse guerre de Sept ans achève la ruine et la décomposition du pays.

Le chapitre le plus curieux de ce volume nous paraît être le dernier : *Franklin à Paris*. Il contient des détails fort curieux sur les agissements de l'envoyé des Américains, très fin diplomate sous son aspect rustique et qui n'avait d'un bonhomme que les apparences. Il y eut alors un engouement pour les insurgents, un entraînement des classes élevées qui jeta un dernier rayon de gloire sur la fin de l'ancien régime, mais qui en détermina la chute. Comme l'a dit un historien,

on croyait simplement encourager une révolte; on préparait une révolution. MAX. DE LA ROCHETERIE.

L'Assistance et l'État en France à la veille de la Révolution *(Généralités de Paris, Rouen, Alençon, Orléans, Chalons, Soissons, Amiens) (1764-179[illegible])*, par CAMILLE BLOCH. Paris, A. Picard et fils, 1908, gr. in-8 de LXIV-504 p. — Prix : 10 fr.

De cet important ouvrage, par lequel M. Camille Bloch, inspecteur général des bibliothèques et des archives, a obtenu, après une brillante soutenance, le titre de docteur ès lettres, on peut dire tout d'abord qu'il offre une excellente méthode et un précieux instrument de travail, par la bibliographie très complète qui lui sert d'Introduction, par la table alphabétique très détaillée qui le termine, par l'abondance et la précision de ses références. Ce n'est pas un mince mérite. L'auteur soumet ainsi aux lecteurs, loyalement, les pièces sur lesquelles il base ses conclusions. Et celles-ci sont nettement formulées. Reprenant, en matière d'assistance, la thèse qui, chez Tocqueville, apparut comme une découverte, et qui a été déclarée juste par Albert Sorel en matière de politique extérieure, il affirme que la Révolution contourna bien plus qu'elle ne renversa la tradition antérieure. Et c'est vrai dans une large mesure, surtout si l'on s'en tient aux plans de la Constituante, aux travaux du comité de mendicité. En poussant plus loin, et en s'aidant de l'instructif ouvrage de M. Léon Lallemand : *La Révolution et les pauvres*, on verrait que, du programme annoncé, de l'organisation de l'assistance comme service d'État, la Révolution a surtout réalisé la partie négative, qu'elle a su surtout désorganiser la charité libre, confisquer et proscrire. Et puis une partie des précédents notés par M. Camille Bloch prouve simplement que l'esprit révolutionnaire s'est formé et s'est manifesté avant 1789. On aurait pu y joindre une citation bien caractéristique d'Helvetius, le fils du médecin bienfaisant, dont le nom était connu dans les provinces par les envois de médicaments que faisait le Roi avec des affiches portant en grosses lettres : *Remèdes de M. Helvetius*, d'Helvetius qui écrivait dans le traité *De l'homme* (sect. I, 14) : « La puissance temporelle a le droit de se charger de l'administration des legs faits à l'indigence et de rentrer dans tous les fonds que les moines ont volés aux pauvres. » Les critiques amères qui, dans ce milieu, furent alors formulées contre les établissements existants de charité ne doivent-elles pas être quelque peu atténuées? Si les plaintes que l'on nous rapporte contre le service des religieuses dans les hôpitaux avaient été générales, ces religieuses auraient-elles été rappelées sous le Concordat avec un empressement dont rendent témoignage des préfets fort peu dévots? N'est-on pas surpris d'entendre un certain abbé de Récalde, vitu-

pérant les hôpitaux de France, leur opposer comme modèles les hôpitaux du paganisme? Où donc les a-t-il découverts? Quoi qu'il en soit, le livre de M. Camille Bloch offre un tableau d'ensemble, portant spécialement sur la généralité de Paris et sur les généralités voisines (Rouen, Alençon, Orléans, Soissons, Châlons et Amiens), un tableau qui nous manquait, et auquel il sera nécessaire de se reporter, du grand mouvement de bienfaisance qui s'est développé durant les vingt-cinq dernières années de l'ancien régime, qui animait toute la société française, gouvernants et gouvernés, reine et bourgeoises, hauts seigneurs, évêques et intendants, simples curés de campagne et grands ministres comme Turgot, qui occupe dans cette galerie une place d'honneur. BARON J. ANGOT DES ROTOURS.

Dictionnaire topographique du département de la Haute-Loire, *comprenant les noms de lieu anciens et modernes*, par AUGUSTIN CHASSAING, complété et publié par ANTOINE JACOTIN. Paris, Leroux, 1907, in-4 de XLIII-393 p. — Prix : 14 fr. 50.

Un premier titre avertit que cet ouvrage fait partie du *Dictionnaire topographique de la France*, publié par ordre du ministre de l'instruction publique et sous la direction du Comité des travaux historiques.

Ainsi donc le département de la Haute-Loire est doté d'un dictionnaire topographique de la plus rigoureuse exactitude. Le nom du commissaire responsable en est assurément la meilleure garantie. Cet ouvrage devient un instrument de travail indispensable à l'historien comme au bibliophile. L'un et l'autre trouveront, en consultant chaque nom de lieu, tout ce que l'on sait sur cette localité, soit ville, village, hameau, maison isolée, avec l'indication des établissements publics ; partout où l'érudition a trouvé accès, on a recueilli avec soin tout ce qui pouvait offrir un intérêt historique, archéologique, littéraire ou de toute autre nature.

Dans l'Introduction, remarquablement conçue, la liste alphabétique des principales sources où les renseignements ont été puisés est indiquée soigneusement ; elle comprend : 1° les manuscrits ; 2° les imprimés (p. XXXIX-XLII).

On prévient qu'il n'a été tenu aucun compte des deux ouvrages de topographie du département, parus l'un en 1820 et l'autre en 1888 : « œuvres déjà incomplètes au moment de leur apparition et contenant en outre de nombreuses inexactitudes, provenant de documents erronés ou d'une connaissance insuffisante des règles philologiques. »

L. PASCAL.

L'Empire du Soleil. Scènes et portraits félibréens, par Armand Praviel. Paris, Nouvelle Librairie nationale, s. d. (1909), in-18 de 168 p. — Prix : 2 fr.

M. Praviel est un ardent apôtre du régionalisme félibréen. Dans ce volume, il l'étudie avec un amour assombri par une ombre de tristesse. Il fait une sorte de bilan de la renaissance méridionale, du félibrige, depuis ses origines illustrées par Frédéric Mistral, Roumanille, Paul Giera, Aubanel, Jean Brunet, Anselme Mathieu et Alphonse Tavan, etc. Ce mouvement régionaliste eut pour théâtre le Midi, « l'empire du Soleil » et rayonna non seulement en Provence, mais aussi dans le pays pyrénéen, en Gascogne, en Périgord, en Limousin, en Languedoc, en Auvergne et en Rouergue. Il s'attache aux félibres de ces diverses provinces, à leurs actes, leurs fêtes, leurs écrits donnant l'élan à la renaissance régionaliste : l'amour ensoleillé de la petite patrie, qui n'amoindrit point celui de la grande :

« Ame moun vilatge mai que toun vilatge;
Ame ma Prouvenço mai que ta prouvinço;
Ame la France mai que tout ! » (Félix Gras).

« J'aime mon village plus que ton village;
J'aime ma Provence plus que ta province;
J'aime la France plus que tout !

Malgré bien des obstacles, des éléments de ruine, de centralisation à outrance, l'extension, le progrès félibréen se poursuit, l'amour du sol et de la race s'affirme de plus en plus. « Dans ces quelques croquis, dit M. Praviel, imparfaits et rapides (nous disons : charmants), nous espérons que l'on sentira la vie profonde des provinces du Midi — de l'empire du Soleil — et que les sceptiques eux-mêmes, se rendront compte que le félibrige, malgré toutes les critiques et tous les dénigrements, est plus que jamais, à l'heure où nous écrivons, quelque chose d'extrêmement vivant et sans cesse renouvelé; mieux encore peut-être, que les joueurs de guitare méridionale ont trouvé la clef de bien des questions angoissantes et de bien des problèmes obscurs » (p. 15). — L'ouvrage se termine par des conseils plus pratiques que sentimentaux pour accroître le mouvement félibréen, promouvoir la renaissance méridionale qui s'étend du Périgord aux Pyrénées et un Index bibliographique bien à jour. Il sera l'un des meilleurs de la « Collection des écrivains régionaux ». Louis Robert.

L'Église de France et la Séparation. La Lutte du Sacerdoce et de la République française, par Paul Barbier. Paris, Lethielleux, s. d. (1909), in-16 de 115 p. — Prix : 0 fr. 60.

Ce petit livre fait partie d'une collection publiée par M. l'abbé Barbier sur la crise religieuse contemporaine. La compétence de l'auteur s'est affirmée par d'assez nombreux travaux connexes au

même sujet pour qu'elle ne puisse faire doute. On revit, à la lecture de son opuscule, les mois d'attente et d'anxiété qui suivirent le vote de la loi de séparation, alors qu'on ignorait si Rome accepterait les associations cultuelles et qu'on se demandait, une fois le *non possumus* prononcé par le Saint-Siège, quelle attitude prendrait le gouvernement français. M. l'abbé Barbier fait ressortir la sagesse de la décision pontificale et montre combien il eût été contraire à la constitution de l'Église de tolérer la subordination du clergé à des assemblées de laïques. Au surplus, cette combinaison n'avait été imaginée qu'en vue de semer la division parmi les catholiques et de terminer par un coup décisif la guerre que poursuit contre eux, depuis 1879, c'est-à-dire depuis qu'il est au pouvoir, le parti républicain.

H. Rubat du Mérac.

La Conjuration juive contre le monde chrétien, par Copin-Albancelli. Lyon et Paris, Vitte, 1909, in-16 de 534 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce volume est le complément des études si intéressantes et si utiles de M. Copin-Albancelli sur la franc-maçonnerie. Dans une première brochure, il avait indiqué pourquoi il avait quitté la franc-maçonnerie quand il avait soupçonné qu'elle était une société internationale ayant la prétention de diriger la politique française dans des intérêts étrangers. Dans son précédent volume, il nous a exposé l'organisation si ingénieuse et si perfide de cette association, composée de sociétés superposées et dont chacune est secrète pour les sociétés inférieures. Aujourd'hui, il cherche à se rendre compte de la nature du pouvoir caché qui la dirige dans l'ombre, de son origine et de son but.

Il nous montre ce pouvoir occulte ne donnant aucun ordre à découvert, mais agissant par des influences soigneusement couvertes, chaque agent ne sachant précisément que ce qu'il est nécessaire de savoir pour l'acte à accomplir au moment choisi, les gens qui ne sont pas suffisamment disposés restant dans les bas grades ou quittant la franc-maçonnerie; ou par des associations secondaires suscitées pour répondre à des nécessités transitoires; partout la direction supérieure provoquant les événements qui doivent mener à son but, sans jamais que personne puisse connaître ce but.

L'auteur conclut qu'une organisation si compliquée et si parfaitement adaptée aux desseins ténébreux du pouvoir occulte, ne peut être que l'œuvre d'une association très expérimentée dans la pratique des sociétés secrètes et ayant un but constant poursuivi de générations en générations. Il ne voit que le peuple juif, partout répandu comme la franc-maçonnerie, qui réponde à ces conditions. Il se croit d'ailleurs

assuré que ce peuple a, depuis des siècles, un gouvernement secret. Il en voit la preuve dans l'existence jusqu'à l'an 1005 de princes de la captivité, et dans une consultation qui aurait été demandée au xve siècle par les juifs de Provence au grand sanhédrin de Constantinople.

Nous avouerons que ces preuves ne nous paraissent pas absolument décisives. De tout temps, il y a eu en Europe des sociétés secrètes de magie, de sorcellerie ou d'hérétiques, dont la filiation paraît pouvoir être établie jusqu'aux écoles gnostiques et aux religions orientales. Il n'est donc pas absolument nécessaire de faire intervenir les juifs à l'origine de la franc-maçonnerie. Quant à la consultation à Constantinople, elle repose sur deux pièces publiées au xviie siècle et trouvées dans un monastère de Provence et aux archives de Simancas. On n'explique pas comment des pièces d'une nature aussi secrète sont venues entre les mains chrétiennes.

Néanmoins la conclusion de M. Copin-Albancelli nous paraît bonne. Nous croyons certain que les juifs ont eu, à un moment donné, une part considérable dans la formation de la franc-maçonnerie. La meilleure preuve, bien que l'auteur y insiste très peu, nous paraît ce rituel tout farci de termes et d'idées hébraïques, que le vulgaire considère comme grotesque et qui au fond a une signification très sérieuse. Le rétablissement du temple de Salomon, n'est-ce pas le symbole transparent du rétablissement de l'empire juif? Les juifs ont d'ailleurs aujourd'hui une influence avouée et prépondérante dans la franc-maçonnerie. On sait qu'ils ont toujours rêvé la domination universelle et nous croyons bien avec M. Copin-Albancelli que ce but est celui de la franc-maçonnerie.

L'auteur fait une œuvre méritoire en nous montrant ainsi le but où l'on nous conduit et l'abîme vers lequel on nous pousse. Malheureusement ses livres sont trop volumineux et trop élevés pour atteindre les masses électorales. Il faudrait en tirer des faits biens choisis et de considérations frappantes dont on formerait des petites brochures pouvant pénétrer partout. Nous sommes aujourd'hui au régime du suffrage universel, c'est-à dire conduits par des ignorants qui nous mènent sans savoir où. Il faut, par quelques traits saillants, éveiller en eux le sentiment du danger ou périr tous ensemble. D. V.

Politique franco-allemande, par Lucien Coquet. Paris, Alcan, 1908, in-12 de xix-226 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le but de cet ouvrage est de préconiser un rapprochement franco-allemand sur le terrain commercial par la conclusion d'un traité de commerce et, sur le terrain colonial, par la conclusion d'un traité d'arbitrage. Qu'il y ait de bonnes raisons à faire valoir en ce sens, ce n'est pas contestable, et M. Coquet les expose fort bien, en ayant soin d'appuyer sa démonstration par de nombreuses pièces justificatives

qui permettent, même au lecteur peu familiarisé avec les questions si ardues des tarifs douaniers, de se faire sur beaucoup de points une impression raisonnée. Il est juste de signaler comme une partie très intéressante de cet ouvrage l'exposé contenu dans les chapitres II, III, et IV de l'état des relations douanières entre les deux pays en fonction du traité de Francfort et du nouveau tarif allemand. L'auteur relève avec le plus grand soin tous les symptômes favorables au rapprochement, depuis les déclarations de diverses chambres de commerce de France et d'Allemagne jusqu'à la convention du 8 avril 1907 pour la protection des œuvres littéraires et artistiques. La seconde partie du livre est consacrée à la politique coloniale franco-allemande. L'auteur est un admirateur des hommes d'État de la République : de Gambetta, de Jules Ferry, de Paul Bert, pour ne parler que des morts. Il exalte les efforts de MM. Lucien Hubert et Étienne et leurs visites en Allemagne pour arriver au rapprochement désiré par lui. Il croit qu'en détournant ses yeux de l'Europe et en créant son nouvel empire colonial, la France a satisfait à sa destinée, et il s'en faut de peu qu'il n'y trouve la marque d'une glorieuse suprématie dans le monde... et de la bonne volonté de l'Allemagne de ne s'y point opposer !

Les amis du *Polybiblion* ne liront pas ces pages sans une profonde tristesse. Eux, pour qui la France ne date pas d'hier, n'oublient pas que cet empire colonial n'a été offert à la République que pour détourner l'attention de la France de la plaie du Rhin et de ses intérêts en Europe, que sa fragilité est telle que nous ne sommes pas en mesure d'en assurer la défense, et qu'il suffit que sur un point, comme au Maroc, la politique coloniale de la France se combine avec ses intérêts traditionnels et européens, pour que l'hostilité allemande se manifeste avec sa venimeuse virulence. Ce n'est point, certes, qu'il n'y eût rien à faire en dehors de l'Europe et qu'il fallût laisser procéder, sans y prendre part, aux répartitions de territoires qui se sont faites depuis trente ans. Mais avoir payé ce que nous avons acquis par l'abandon de notre situation en Orient et en Europe, c'est trop cher, surtout si l'on songe que le sort de toutes nos colonies, que l'Allemagne ne cesse de guetter comme une proie d'avenir, dépend d'une bataille sur le Rhin.

La vérité, la triste et lugubre vérité, c'est que, depuis quarante ans, la France, malgré d'apparentes victoires, malgré d'apparents succès diplomatiques, ne s'est pas relevée. Elle reste au second plan sous la dépendance tantôt de l'Allemagne et tantôt de l'Angleterre. Elle ne peut avoir aucune action libre et ne peut agir (hormis pour se détruire elle-même) sans la permission de quelqu'un. Faut-il admirer le courage des hommes d'État de la République, qui prennent leur parti de cette situation et veulent s'en accommoder le moins mal possible ?

Je ne sais. Mais, en tout cas, ce n'est pas à nous qu'il faut demander ce courage, car nous ne l'avons pas.

Nous ne comprenons le respect et l'amour de la patrie que dans la poursuite constante d'un double but, qui se confond : lui rendre sa place en Europe, c'est-à-dire la première, et son territoire entier, c'est-à-dire l'Alsace et la Lorraine. Tout autre but nous paraît misérable, et inconciliable avec le respect même qu'on doit à une patrie comme la nôtre. N'est-ce point s'en écarter que d'organiser des visites pacifiques et des banquets, que de conclure des traités et combiner des ententes? Il est permis, tout au moins, de poser la question sans pour cela mettre en doute le patriotisme de personne. Mais quelle réponse attendre des hommes qui représentent un régime dont les fondateurs n'ont réussi à conquérir le pouvoir, en 1877, qu'en se mettant sous la protection allemande, et qui ont cru relever la patrie en suivant les conseils de son plus implacable ennemi : le prince de Bismarck?

EUGÈNE GODEFROY.

La Hongrie rurale, sociale et politique, par le comte JOSEPH DE MAILÁTH. Paris, Alcan, 1909, in-8 de VIII-356 p. — Prix : 5 fr.

L'ouvrage du comte J. de Mailáth : *La Hongrie rurale, sociale et politique*, paraissant presque en même temps que celui de M. René Gonnard : *La Hongrie au* XXe *siècle. Étude économique et sociale*, montre que la question économique est bien d'actualité. Elle est traitée à des points de vue différents, car si M. René Gonnard a visité la Hongrie et en a rapporté des impressions presque toujours exactes et des notes précises, le comte de Mailáth, lui, est Hongrois, et écrit sur un sujet où il est passé maître. Grand propriétaire terrien, il vit presque toute l'année à la campagne, tantôt dans son domaine de Perbenyik, dans le comitat de Zemplén, tantôt dans sa propriété familiale de Slavonie. Il administre lui-même ses domaines, et, membre de la Chambre haute, il prend part aux discussions de toutes les questions relatives à l'agriculture, au mouvement social et économique.

Parlant plusieurs langues, le comte de Mailáth se tient au courant de tout ce qui se publie en Europe sur les questions qui lui semblent, à bon droit, vitales pour l'avenir de son pays; il suit les discussions qui ont lieu dans les congrès agricoles, et les essais qu'il tente sur ses domaines, avant d'en conseiller l'application générale, sont le fruit de réflexions et de comparaisons approfondies.

Son livre présente l'histoire agricole de la Hongrie et en même temps l'histoire de l'aristocratie qui, au pays des Magyars, tient à peu près la même place qu'en Angleterre la noblesse britannique. « Cette aristocratie, dit M. René Henry, qui a écrit une intéressante Préface pour cet ouvrage, est précisément l'épine dorsale et le système nerveux

de la Hongrie; il est bon que ce soit un des siens qui s'adresse à nous. » D'autant plus, pourrions-nous ajouter, qu'il connaît à fond son pays et ses habitants. Il vit au milieu des paysans, il a étudié leur caractère, et il conclut : « Ce qui caractérise le paysan hongrois, c'est son amour exalté, sans bornes de la terre. Cette passion s'explique sans même qu'il soit nécessaire de faire intervenir les tendances héréditaires : la culture de la terre est la plus indépendante de toutes les occupations. Le paysan hongrois n'en connaît point et ne veut point en connaître d'autre. Il est fier que la fertilité des plaines dépende de ses bras et que ce soit lui qui produise le pain pour le pays tout entier. » Cette vie indépendante a développé dans l'âme du paysan une certaine fierté, et c'est ainsi qu'on l'entend souvent dire : « Je ne crains que Dieu... Je ne reçois d'ordre de personne. »

L'auteur de *la Hongrie rurale* explique comment cet état d'âme a facilité la propagation des doctrines socialistes. Quelques mauvaises récoltes privèrent le paysan de l'Alföld du pain blanc qu'il juge indispensable à son existence; aussi, quand, vers 1890, les socialistes vinrent répandre leurs doctrines, les paysans les crurent volontiers; de plus, les paysans ne connaissant guère comme texte imprimé que la Bible qui, pour eux, est sacrée, ils considérèrent les journaux et les brochures distribuées par les socialistes comme aussi authentiques. « S'il est permis, disaient-ils, de les imprimer, de les vendre et de les répandre, c'est qu'assurément ils contiennent la vérité. » Cette naïve illusion devait être bientôt détruite, mais non sans avoir fait un mal immense dont une des conséquences fut l'émigration, désastreuse pour un pays dont la population est loin d'être dense. Le gouvernement fait de louables efforts pour enrayer cet exode et pour faciliter le rapatriement des émigrés.

Après avoir traité en des chapitres spéciaux la question des associations, des sociétés coopératives de consommation, de l'assurance ouvrière en cas de maladie ou d'accidents, l'auteur rappelle ce que fut le comte Alexandre Károlyi, un disciple hongrois de Le Play; puis il expose son propre programme agraire, basé sur de solides études et des comparaisons judicieuses entre ce qui se passe dans les différents États de l'Europe, et il conclut que « le triomphe de l'agrarisme rétablira, entre toutes les branches de production, l'harmonie détruite sous le règne du capital. »

La seconde partie de l'ouvrage du comte de Mailáth est d'un intérêt plus vif pour les lecteurs français, car l'auteur y aborde les questions politiques, et, après avoir retracé à grands traits l'histoire de la Hongrie, il traite avec quelques développements les événements qui se sont produits dans le domaine politique depuis le commencement du XXe siècle. Tout d'abord l'auteur proteste, et à juste titre, contre

les interprétations inexactes de la politique magyare; si les lecteurs étrangers, notamment les Français, interprètent de façon erronée ce qui se passe en Hongrie, c'est qu'ils sont mal renseignés: la plupart du temps les journalistes puisent leurs renseignements à des sources pangermanistes, puis aussi la Hongrie n'est pas toujours heureuse dans le choix de ceux qu'elle charge de faire connaître ses actes à l'étranger; elle a souvent de maladroits amis, et le bon La Fontaine déplorait déjà cette sorte de relations.

Aussi serait-il fort intéressant, pour ceux qui ont à traiter des questions de nationalités en Hongrie, de se documenter dans l'ouvrage du comte de Mailáth: ils y apprendraient de quelle façon la Croatie fut réunie à la Hongrie, au XIe siècle, par le roi saint Ladislas; ils verraient qu'au commencement du XIXe siècle, la question des nationalités n'existait pour ainsi dire pas et que l'agitation panslaviste commença en 1812, à l'époque où le tsar Alexandre Ier, par son ordonnance adressée à l'amiral Csisakov, disait: « Il est nécessaire que vous employiez tous les moyens pour enthousiasmer les peuples slaves, afin de les faire servir à nos projets. »

Ce mouvement fut favorisé par l'Autriche qui, fidèle à sa devise : *Divide et impera*, encouragea par des promesses les idées séparatistes des Slaves, auxquels se joignirent bientôt les Croates et les Roumains. La charte octroyée par l'Autriche, le 4 mars 1849, donna en partie satisfaction aux nationalités. Mais dès que les Hongrois, vaincus par les Russes, durent renoncer à la lutte pour l'indépendance, l'Autriche reprit aux nationalités les priviléges qu'elle leur avait accordés. La germanisation et l'absolutisme régnèrent partout : il n'y eut pas de droits pour quelques-uns, mais l'oppression pour tous. Les nationalités s'étaient trompées lorsqu'elles avaient compté sur la reconnaissance de l'Autriche pour laquelle elles avaient trahi la Hongrie, qui, en 1848, avait partagé avec elles les libertés conquises.

Lorsqu'à cette époque la noblesse hongroise renonça volontairement à ses droits, elle ne fit aucune différence entre les Magyars et les autres nationalités; « il n'y a jamais eu, au point de vue des droits civils, aucune différence entre le noble hongrois et le noble de nationalité étrangère, entre le citoyen hongrois de langue magyare et le citoyen hongrois parlant une langue étrangère. Par conséquent, les nationalités combattent pour des droits qu'elles n'ont jamais eus, qui ne sont basés sur aucune loi, qui sont en opposition directe avec le principe d'une nation hongroise unique, car elles veulent séparer de l'État hongrois les parties qu'elles habitent et qu'elles regardent comme étrangères sur le territoire de l'État national hongrois, unifié depuis des siècles. »

Après une lecture attentive de la partie politique de l'ouvrage

du comte de Mailàth, on se rendra compte de la partialité avec laquelle on a trop souvent jugé de la question des nationalités en Hongrie, et on conviendra que, loin de mériter les reproches que les écrivains insuffisamment renseignés lui adressent, la Hongrie a droit à l'admiration pour l'équité et la tolérance dont elle fait preuve à l'égard des peuples qui font partie de la Couronne de Saint Étienne. En établissant ces faits, le grand économiste hongrois aura rendu à son pays un incontestable service. É. Horn.

Jean De Bry (1760-1835). Le Congrès de Rastatt. Une Préfecture sous le premier Empire, par Léonce Pingaud. Paris, Plon-Nourrit, 1909, in-8 de vii-401 p., avec portrait. — Prix : 7 fr. 50.

Toujours la même tige avec une autre fleur.

L'on connaît cette image suggestive du panthéonisé qui, aux origines, signant aristocratiquement « vicomte Hugo », finit en démagogue. Elle peut s'appliquer à Jean De Bry. En effet, sur une tige d'ambitieux, on vit s'épanouir tour à tour des fleurs de girondin jacobinisé, de thermidorien, de fructidorien, de brumairien, enfin de bonapartiste enfiévré. Et, dans cette flore variée, les lis eussent eux-mêmes figuré, éclatants, si la Restauration n'eût finalement invité ce clown politique à aller exécuter ses pirouettes sous un ciel autre que celui de France.

Ce serait naïveté pure, il me semble, que s'indigner de la conduite si parfaitement opportuniste — le mot n'était pas encore inventé — de Jean De Bry. Son cas est celui de quantité de ses contemporains dont bon nombre ont trouvé place dans le fameux *Dictionnaire des girouettes*, paru en 1815. Naturellement Jean De Bry s'y trouve portraituré, en huit lignes brèves.

Né à Vervins en 1760, d'un « marchand d'étoffes qui avait obtenu, moyennant finances, les titres de conseiller du Roi et de lieutenant de maire breveté », il n'eût pas été fâché de pouvoir établir qu'il descendait d'une famille illustre, les Derby d'Angleterre. Ces prétentions nobiliaires ne l'empêchèrent point, toutefois, d'emboîter résolument le pas à la Révolution dès qu'elle se mit en marche. D'échelon en échelon, il arriva à se faire nommer, par ses concitoyens, député à l'Assemblée législative, puis à la Convention nationale.

En quelques mots, notons simplement, pour cette période, son rôle dans le procès de Louis XVI. Sur ce point, M. Léonce Pingaud s'exprime ainsi : « Le cas de Jean De Bry est intéressant à étudier, après celui de tant d'autres; c'est celui d'un homme qui tint à dire son mot à toutes les phases du procès et qui, partisan au début d'une mesure de clémence, se trouva amené à voter la mort, sans appel au peuple et sans sursis » (p. 18). C'est ainsi qu'il devint régicide.

Franchissons l'époque de la Terreur et, sans insister sur la mission

de De Bry dans le Midi, soulignons le fait que ce représentant avait très efficacement protégé le général de brigade Bonaparte en le recommandant au gouvernement quelques jours avant le 13 vendémiaire. Déjà il avait eu l'occasion d'être utile à Joséphine de Beauharnais. De sorte que le futur couple impérial avait alors contracté à l'égard de De Bry une dette de reconnaissance qui devait être payée assez maigrement plus tard.

L'homme politique nous ayant été présenté dans les deux premiers chapitres composant la première partie de l'ouvrage, M. L. Pingaud consacre la deuxième partie (chapitres III et IV) au congrès de Rastatt de 1799 et à la relation de l'assassinat des ministres français, Bonnier et Roberjot. De Bry n'échappa au massacre que par une sorte de miracle. Les détails rassemblés ici sur cette affaire, qui passionna la France et l'Europe, sont extrêmement attachants et précis; l'auteur rappelle les différentes versions de cette tragédie qu'il considère, très justement, à mon avis, comme un attentat commis par l'Autriche. Que les victimes fussent peu intéressantes par elles-mêmes, cela n'est pas douteux : leur caractère diplomatique reconnu eût dû, malgré tout, les protéger. Le plus singulier, dans ce drame, c'est que l'on ne tarda pas à accuser le « mau-tué », — comme on devait l'appeler ironiquement à Besançon — d'avoir fait lui-même perpétrer l'assassinat. Et le comble, c'est que Napoléon, du fond de sa tombe (*Mémoires sur la captivité de Sainte-Hélène*, publiés en 1825) avait paru émettre des doutes sur l'innocence de son protecteur d'antan. Ne serait-ce point à cela qu'il convient d'attribuer la faveur restreinte accordée au personnage sous l'Empire? M. Pingaud n'envisage pas cette question; mais cette supposition n'est-elle pas assez naturelle?

La troisième partie du volume (chapitres V à VIII) est relative à « l'Administration ». Fort d'une promesse du Premier Consul, qui devait lui donner un témoignage d'estime « sous la forme d'une fonction publique honorable et suffisamment importante », De Bry en réclama bientôt la réalisation : le 29 avril 1801, deux ans après son aventure tragique de Rastatt, il fut nommé préfet du Doubs, mais il ne se rendit à Besançon que le 15 juillet suivant.

Tout de suite, il remplit les fonctions de sa charge avec une conviction et un zèle qui ne devaient pas se démentir un seul instant. Spécialement il s'efforça, lorsqu'il eut à appliquer le concordat dans son département, de concilier les deux clergés, réfractaire et assermenté; et, en vérité, ce ne fut pas chose banale que de voir ce révolutionnaire de fraîche date s'évertuer à pacifier les esprits, qu'il avait si bien contribué à exciter, et agir presque toujours en parfait accord avec l'archevêque Lecoz. Page 186, M. L. Pingaud caractérise très joliment l'archevêque et le préfet : « On a dit de Lecoz qu'à certains

jours il s'était conduit en policier plutôt qu'en ministre du Seigneur. Par contre, il arriva à De Bry de s'exprimer en Père de l'Église. »

Pour ramener l'ordre dans la maison de détention de Bellevaux, le préfet n'hésita pas à faire appel à des religieuses, qu'il sut défendre à l'occasion, même en haut lieu. Comme on le voit, le vieil homme se dépouillait assez vite pour faire place à une sorte d'apôtre du bien.

Je ne saurais entrer dans les détails de l'administration de Jean De Bry pendant son long séjour à Besançon (1801-1813). Il suffira de constater impartialement qu'il sut se montrer, à peu près en toutes circonstances, prudent, conciliant, habile, sans rien abdiquer toutefois de son autorité. Ce fut, en somme, un préfet modèle, très dévoué à Napoléon, qui le créa baron, mais le laissa indéfiniment au poste qu'il lui avait octroyé quand il n'était encore que Premier Consul.

De Bry était un lettré; il s'intéressa beaucoup à l'Académie de Besançon ressuscitée et se lia d'amitié avec Charles Nodier, qui lui resta fidèle dans le malheur. A noter aussi ses rapports avec divers prisonniers d'État, parmi lesquels le plus important et le plus célèbre fut le général comte de Bourmont, détenu à la citadelle dont il finit par s'évader.

Passons sur les années glorieuses de l'Empire, pendant lesquelles le préfet accomplit son devoir, tout son devoir. Mais quand sonna l'heure de la grande débâcle napoléonienne, notre caméléon s'empressa, par une lettre fort plate, adressée au lieutenant-général du royaume, de faire acte « d'obéissance et de fidélité sans bornes à S. M. Louis XVIII », implorant en même temps l'oubli et le pardon, criant son « plus profond repentir » pour sa conduite de 1793 : « Dieu me garde, disait-il, d'atténuer ce qui ne peut l'être ! J'avais vingt-huit ans quand je fus égaré par la fièvre qui égara la France. »

Vaine supplique ! Il dut céder sa préfecture au comte de Scey. Cependant la Restauration lui accorda, malgré sa tare de « votant », une pension de 6000 francs, plus une indemnité de 15 000 francs et admit son fils Fleurus comme lieutenant à la suite du régiment des chasseurs du Roi. On conviendra que cette manière de traiter un régicide ne manquait point de générosité; mais cela n'empêcha pas De Bry, quand Napoléon revint de l'île d'Elbe, d'accepter la préfecture de Strasbourg ni son fils de se rallier à l'Empereur. Double défection qui fut punie par la seconde Restauration. L'ancien conventionnel se trouvait à Mons, en Belgique, où il était allé voir sa fille aînée malade, lorsqu'il fut avisé de l'exil qui le frappait. Cette mesure de juste rigueur ne fut pas accueillie par lui avec résignation; elle garda son effet jusqu'à 1830, époque à laquelle il rentra en France pour mourir quelques années après (6 janvier 1834).

Dans son livre plein de faits, de mouvement et de vie, qui ouvre

plus d'une vue sur l'histoire générale de notre pays en ces temps si troublés, M. Léonce Pingaud apprécie avec beaucoup de justesse le rôle de son héros soit comme conventionnel soit comme diplomate de circonstance. Il en est de même en ce qui concerne le préfet; mais peut-être plusieurs estimeront-ils qu'il se montre bien miséricordieux pour le fonctionnaire tombé : générosité d'âme que je n'aurai pas le courage de lui reprocher.

La curieuse figure qui vient d'être mise si remarquablement en lumière, d'après de nombreux documents authentiques consultés dans les archives publiques ou empruntés à des collections privées, ne saurait, à mon avis, inspirer ni haute estime ni réelle sympathie. Et cependant Jean De Bry était certainement l'un des moins mauvais parmi ses pareils; il eût été un peu dur de lui refuser toute pitié dans l'infortune, même méritée. D'autant mieux qu'au contact des hommes et des événements, le conventionnel d'autrefois s'était largement assagi : le diable, devenu vieux, s'était fait ermite. E.-A. CHAPUIS.

Bibliografia generale di Roma, a cura di EMILIO CALVI. I. *Bibliografia di Roma nel medio evo* (476-1499). Supplemento I, con Appendice sulle catacombe e sulle chiese di Roma. Roma, Loescher, 1908, in-8 de XXXIV-162 p. — Prix : 15 fr.

Deux ans à peine après l'achèvement du tome Ier de sa Bibliographie de Rome (cf. *Polybiblion*, t. CIX, p. 534), voici que M. Emilio Calvi nous apporte un supplément à son travail, qui contient à la fois l'indication d'ouvrages postérieurs à son livre et d'autres qui lui avaient échappé.

Peut-être eût-il mieux fait de remettre à plus tard la publication de ce supplément, — après l'achèvement de sa bibliographie dont il nous annonce qu'il poursuit activement l'établissement et dont il nous fait espérer à brève échéance le t. II consacré au XVIe siècle. Cela lui aurait permis de nous le présenter plus complet et aurait évité à ses lecteurs le désagrément d'avoir à multiplier leurs recherches dans plusieurs volumes. Il aurait pu aussi préciser davantage ses indications et éviter quelques erreurs : par ex. les nos 159 et 342 de sa bibliographie sont le même ouvrage, dont il donne ici le sous-titre et là le titre.

Mais ce qui a sans doute décidé M. Calvi à nous donner ce nouveau volume est le désir de nous présenter la bibliographie des catacombes et des églises romaines, et de combler ainsi une lacune de son ouvrage, lacune volontaire d'ailleurs, expressément reconnue par lui à la page XV de sa Préface et qu'il avait justifiée en annonçant la préparation d'un travail analogue par « un appassionato cultore di cose romane.»

Cet appendice à la *Bibliografia di Roma* comprend à lui seul 2620

articles, à peu près autant que le travail principal. Les divisions, fort simples, de cette bibliographie sont les suivantes : I. Sources bibliographiques; II. Œuvres générales d'archéologie chrétienne et d'hagiographie; III. Bibliographie des catacombes et des cimetières chrétiens en général; IV. en particulier; V. Bibliographie des églises en général; VI. en particulier. M. Calvi reconnaît modestement que son travail n'est pas définitif et n'embrasse pas tout ce qui a été écrit sur les catacombes ou sur les églises de Rome. Il n'en rendra pas moins de précieux services aux amis et aux curieux des choses romaines.

Il a sagement renoncé au système de numérotation des articles qu'il avait suivi dans sa *Bibliographie*; au lieu de recommencer la numérotation pour chaque chapitre de son livre, il a adopté un seul ordre de numéros, ce qui a l'avantage de faciliter les recherches et les renvois; ses tables donnent ainsi le n° précis d'un article et ne vous obligent pas à parcourir toute une page.

On pourrait conseiller à M. Calvi une autre amélioration pour la suite de son travail; sous chaque rubrique de son livre les ouvrages sont classés suivant l'ordre alphabétique des auteurs; il vaudrait mieux les grouper par matière et pour chaque matière chronologiquement : par exemple tous les articles relatifs à un même pontife auraient intérêt à être réunis et leur classement, d'après les dates de publication, rendrait service au chercheur.

Nous espérons pouvoir signaler bientôt à nos lecteurs la suite de cette œuvre méritoire. E.-G. Ledos.

Les Ex libris de médecins et de pharmaciens, *ouvrage complété par des listes internationales des ex-libris et devises des membres de ces corporations, suivi d'une étude sur les marques personnelles macabres*, par Henry-André. Paris, chez l'auteur, 3, faubourg Saint-Jacques, 1908, in-8 de 164 p., avec 107 reproductions d'ex-libris. — Prix : 10 fr.

M. Henry-André a justement reconnu que, pour étudier les ex-libris d'une façon scientifique, il convenait de les grouper de manière à rendre les comparaisons faciles. Il a pensé que des séries devaient être constituées d'après la profession des bibliophiles, et il s'est attaché à faire connaître l'une de ces séries.

Sous l'ancien régime, les ex-libris médicaux sont presque tous héraldiques. Leur décoration est formée par le blason familial, trop souvent agrémenté de couronnes usurpées. A peine y voit-on apparaître çà et là quelque attribut de profession, discrètement relégué dans un coin. A la Révolution, il faut bien renoncer aux emblèmes proscrits par les lois. On ne sait trop, d'abord, que mettre à la place des armoiries supprimées : les uns essaient de scènes antiques, d'autres se contentent de sèches étiquettes portant un nom ou de

simples initiales. Durant le XIXe siècle presque entier, ces étiquettes persistent, partageant la vogue avec des pastiches de l'art ancien auxquels le romantisme donne un succès durable.

Vers 1875, apparaissent des « marques vraiment modernes, prenant le caractère d'armoiries intellectuelles de leur possesseur ». Elles évoquent le pays natal, des goûts littéraires ou scientifiques, des spécialités médicales; elles jouent sur le nom, ou bien elles donnent l'interprétation d'une devise; souvent elles ont un caractère complexe. On trouve, sur la même estampe, des livres, des instruments de chirurgie, des squelettes entiers ou des têtes de mort, les emblèmes d'Esculape, l'encrier et la plume du savant, avec un coin de paysage et quelque figure « parlante ».

M. Henry-André veut que les « armoiries intellectuelles » comportent une devise, un écusson et un cimier. La devise serait personnelle et non familiale. L'écusson, représenté par le sujet principal de la vignette reproduirait et interpréterait en figure la devise. Le cimier consisterait en un attribut de la corporation. Les analogies entre cette composition et celles des armoiries héraldiques sont moins étroites que ne paraît le croire M. Henry-André. Quoi qu'il en soit, on ne peut qu'approuver les conclusions de l'auteur et souhaiter avec lui plus de simplicité dans la décoration des ex-libris. MAX PRINET.

BULLETIN

La Caridad sacerdotal, ó Lecciones de teologia pastoral, por P. AQUILEO DESURMONT. Versión de la 3a edición francesa por el P. JOSÉ PARDO. T. I. Barcelona, Luis Gili, 1908, in-12 de x-633 p. — Prix : 4 fr.

Ce volume, le second de la collection *Religion y Cultura*, est déjà bien connu en France et y a fait beaucoup de bien. Nous ne doutons pas qu'il ait un égal succès à l'étranger : c'est ce à quoi contribuera très certainement la traduction exacte et élégante du R. P. José Pardo, frère en religion du regretté P. Desurmont. Il est écrit pour les prêtres et semble être le commentaire des paroles que l'évêque leur dit, au jour de leur ordination : *Accipe vestem sacerdotalem, per quam caritas intelligitur.* Simple et digne, clair et pénétrant, ce livre est inspiré par les préceptes et les exemples des saints, mais surtout de saint Alphonse de Liguori. Les âmes sacerdotales y trouveront leur profit, en même temps qu'un réconfort précieux dans les temps de lutte et de conflits que nous traversons. G. BERNARD.

De la Condition du prêtre dans l'église après les lois de séparation, par F. DE VALLAVIEILLE. Paris, Lecoffre, Gabalda, 1908, gr. in-8 de 77 p. — Prix : 1 fr. 50.

Le culte, tel qu'il s'exerce aujourd'hui en France, n'a pas de statut légal, puisque les associations cultuelles n'ont pas été constituées et qu'aucun des moyens suggérés pour les remplacer n'a été mis en pratique. On peut donc se demander quelle est la condition du curé dans sa paroisse, s'il y agit en

vertu d'une simple tolérance, ou s'il trouve dans les lois existantes une protection pour ses droits, une règle de ses devoirs. L'auteur constate que la loi attribue à l'État, aux départements ou aux communes la propriété des édifices cultuels, mais il explique la nature et l'étendue de la servitude d'usage établie au profit des fidèles et des ministres du culte. Seul le prêtre orthodoxe a droit à l'usage de l'église et les conséquences sont pour lui tout d'abord la faculté exclusive d'y exercer son ministère, de se servir du mobilier cultuel, de réglementer les cérémonies, etc. Le prêtre desservant l'église a naturellement des obligations. M. de Vallavieille examine en détail les questions dettes, réparations, impôts, assurances, etc. Cet utile opuscule sera d'un grand secours aux curés qui ont, plus que jamais, besoin d'une notion claire de leurs droits, fondés sur un commentaire autorisé des lois et des textes. G. P.

Pensées de F. de Lamennais (*1819-1826*), avec une Introduction et des notes par Christian Maréchal. Paris, Bloud, 1909, in-12 de 62 p. (Collection *Science et Religion.*) — Prix : 0 fr. 60.

M. Maréchal est connu par ses belles études sur Lamennais et certains de ses disciples littéraires, tels que Lamartine et Victor Hugo. Les Pensées qui font l'objet de cette publication sont celles du Lamennais croyant et orthodoxe. Dans son Introduction, M. Maréchal écrit ces lignes « Dans la doctrine comme dans les faits, Lamennais a tout pressenti : son œuvre est un monde où palpitent et s'éveillent, pêle-mêle et s'ignorant parfois elles-mêmes, les pensées bonnes ou mauvaises dont nous vivons ou qui nous déchirent. » Le don d'intuition, qu'il eut à un merveilleux degré, fit, en effet, de l'illustre solitaire de la Chênaie une sorte de voyant. Quand on relit, par exemple, sa vaste correspondance, on est étonné de sa perspicacité géniale.

D'abondantes notes, qui ont pour but de bien préciser les pensées de Lamennais en les rapprochant de celles des Bonald, des Maistre et autres penseurs non moins célèbres ou plus célèbres encore, tels que Montaigne et Pascal, achèvent de rendre ces pages fort intéressantes et très suggestives.

A. Roussel.

Manipulations de zoologie et de botanique. *Classe de philosophie et de mathématiques, préparation aux écoles*, par H. Monnier et M. Kollmann. Paris, H. Paulin, 1909, in-16 de 80 p. avec 18 grav. — Prix 1 fr. 50.

Des séances de travaux pratiques doivent compléter l'enseignement des sciences naturelles dans les lycées. Complément souvent difficile à rendre utile par suite de l'installation matérielle, insuffisante la plupart du temps. Les auteurs de ce petit opuscule ont tracé le plan de quinze manipulations pour lesquelles peu d'instruments spéciaux seront nécessaires, et les autres les plus usuels sont décrits et représentés avec soin. En suivant les indications données, il sera aisé d'arriver aux résultats que réclament les programmes. G. de S.

Classification paléthnologique, par A. de Mortillet. Paris, Schleicher, 1908, petit in-16 de 9 p., avec 12 pl. contenant 117 fig. — Prix : 2 fr. 50.

Dans ce petit album fort bien compris et dessiné, le fils du grand vulgarisateur et paléthnologue que fut Gabriel de Mortillet a su réunir les formes typiques de chaque époque et les pièces les plus célèbres qui nous

en sont parvenues. Nul guide meilleur à donner aux débutants. On peut cependant formuler une critique de détail. Le passé nous est révélé par les monuments et les textes, et les stations sont la seule base de notre étude là où ces derniers font défaut : aussi leur étude est-elle le domaine propre de la préhistoire; mais pourquoi des noms de stations pour les temps historiques? Après le marnien, la Gaule nouvelle est décrite par César, on est dans l'histoire, des noms de localité ne correspondent plus à rien de caractéristique. F. DE VILLENOISY.

Las Caracolas, cuentos aragoneses por JUAN BLASY UBIDE. Zaragoza, Gasca, 1909, in-16 de 149 p. — Prix : 2 fr.

Ce charmant volume est un recueil de onze petites nouvelles d'un honnête réalisme et d'une morale parfaite, se rapprochant du genre picaresque et écrites dans un style sobre, simple, correct. Nous signalerons en particulier les récits intitulés : *Vengeance d'un pêcheur à la ligne* et *l'Escopette du curé*, vrais modèles du genre, pleins de verve et de naturel. G. BERNARD.

Seize lettres de Dom Mabillon, publiées par Dom PAUL DENIS. Ligugé, imp. Aubin, 1909, in-8 de 44 p.

Les Bénédictins de Saint-Germain-des-Prés et la Cour de Rome en 1733, par le même. Ligugé, imp. Aubin, 1908, in-8 de 47 p. (Extrait de la *Revue Mabillon*.)

Quelques lettres de Dom Louvard, prisonnier à la Bastille, par le même. Ligugé, imp. Aubin, 1909, in-8 de 30 p.

En entreprenant la publication des lettres inédites des grands bénédictins du XVIIIe siècle, D. Denis rendra service aux érudits. D. Mabillon se montre dans sa correspondance l'homme d'étude, absorbé par ses recherches savantes et qu'aucune découverte ne laisse indifférent; d'excellentes notes mettent le lecteur à même de comprendre les allusions rapides aux événements contemporains et à connaître les correspondants du savant moine.

— Les deux autres brochures se rapportent à l'histoire du jansénisme en France. Dans la première, nous voyons comment le cardinal de Bissy, abbé commendataire de Saint-Germain-des-Prés, réussit à ramener la paix parmi les religieux de l'abbaye et à les faire se désister de l'appel au futur concile qu'ils avaient interjeté de la bulle *Unigenitus*. A partir de cette date, dit l'auteur, le jansénisme militant cessa d'être (à Saint-Germain-des-Prés) une cause permanente de dissolution.

— Le Père Louvard était au contraire un appelant obstiné, et le mauvais esprit qu'il semait partout où il résidait amena son incarcération à la Bastille en 1728; il y resta six ans. Sa correspondance ne le fait pas voir sous un bon jour : il se plaint, et en cela il n'a pas tout à fait tort, du régime de la prison, réclame sans cesse quelques adoucissements, et, quand il les a obtenus, en demande encore d'autres. Mais, sur la question de doctrine, il est inébranlable et ne cède rien. On le mit en liberté en 1734, et on lui assigna pour résidence le prieuré de Rebais d'où il s'échappa pour aller mourir à Utrecht. D. P. Denis constate que les *Nouvelles ecclésiastiques* ont créé de toutes pièces autour de ce religieux une légende mensongère que B. Hauréau a contribué à accréditer, et il rectifie, en publiant les pièces authentiques, quelques-unes des erreurs qui travestissent l'histoire de ce personnage d'ailleurs peu intéressant, même dans la persécution. P.

La Crise intime de l'Église de France. *Les Prêtres démocrates. Le Sillon. Les Hypercritiques*, par EMMANUEL BARBIER. Paris, Lethielleux, s.d., in-12 de 123 p. — Prix : 0 fr. 60.

Que penserait-on d'un soldat qui, au cours de la bataille, tirerait sur ses propres compagnons d'armes, sous prétexte qu'ils ne suivent pas la même tactique que lui? L'ennemi de M. Barbier, ce n'est pas le franc-maçon, le blocard, mais le catholique, le prêtre surtout qui n'a pas adopté toutes ses rancunes, qui n'a pas épousé toutes ses querelles, et dont l'orthodoxie n'est pas identique à celle qu'a définie M. Barbier. Si l'Église jouissait de la paix, ces tournois ne seraient qu'oiseux, mais quelle faute à l'heure présente !

P. PISANI.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — Nous avons appris avec le plus vif regret que M. le chanoine Augustin LÉMANN, prélat de la maison de Sa Sainteté et professeur d'Écriture sainte et d'hébreu à la Faculté de théologie de Lyon, est mort dernièrement dans cette ville, à l'âge de 73 ans, quittant ainsi pour la première fois son frère, Mgr Joseph Lémann, à la destinée duquel la sienne fut si étroitement unie qu'il ne semblait pas que ces deux frères jumeaux dussent jamais être séparés. Nés à Dijon le 18 février 1836, de parents israélites, Achille et Édouard Lémann, qui devaient prendre plus tard, à leur baptême, les noms d'Augustin et de Joseph, perdirent leur mère ce même jour et leur père peu de temps après. Ils furent alors envoyés à Lyon et confiés à des oncles, également israélites. Invinciblement attirés vers le christianisme, à la suite de circonstances providentielles, ils abjurèrent le judaïsme le 27 avril 1854 et cela en dépit des obstacles et d'un véritable guet-apens que dressa devant eux leur famille exaspérée. Bien plus, poussés par la vocation sacerdotale, ils entrèrent au séminaire de Saint-Sulpice, et en 1860 ils furent ordonnés prêtres par Mgr de Bonald. Après avoir été pendant quelque temps vicaire dans la nouvelle paroisse lyonnaise de l'Annonciation, l'abbé Augustin Lémann se consacra entièrement à la prédication, pour laquelle il avait une aptitude spéciale. Un peu plus tard, en 1878, lorsque fut fondée la Faculté canonique de théologie à l'Université catholique de Lyon, il y fut appelé pour occuper la chaire d'hébreu et d'Écriture sainte. Connaissant à fond la langue qu'il enseignait et très versé dans les saintes Écritures, il vit les élèves assister avec autant d'empressement à ses cours que les fidèles en mettaient auparavant à écouter ses sermons. Les ouvrages qu'il a trouvé le temps de publier, en dehors de ses occupations professionnelles, sont fort estimés. Parmi eux, nous citerons : *Aux Israélites et aux chrétiens. La Question du Messie et le concile du Vatican* (Paris, 1869, in-8), avec l'abbé Joseph Lémann; — *Jeanne d'Arc et Charles VII. Panégyrique prononcé dans la cathédrale d'Orléans, le 8 mai* 1874 (Orléans, 1875, in-8); — *Valeur de l'assemblée qui prononça la peine de mort contre Jésus-Christ* (Paris, 1877, in-8); — *Le Sceptre de la tribu de Judas entre les mains de Jésus-Christ, ou le Messie venu* (Lyon, 1880, in-8); — *Les Étapes d'une nation qui meurt, d'après Isaïe* (Paris, 1883, in-8); — *Dieu a fait la France guérissable* (Paris, 1884, in-8); — *Une très ancienne Prophétie sur la prospérité passée et la décadence actuelle des États chrétiens* (Paris, 1885, in-8); — *Les Psaumes des pèlerinages avec réflexions* (Paris, 1886, in-18); — *Dénouement de la persécution* (Paris, 1886, in-8); — *L'Antéchrist de l'Ancien Testament; la Paganisation de l'enseignement; les prêtres à la palestre* (Paris,

1890, in-8); — *L'Apostasie dans l'enseignement public (enseignement primaire)* (Lyon, 1891, in-8): — *La Police autour de la personne de Jésus-Christ* (Paris, 1895, in-12): — *Jésus-Christ sur le trône de David* (Lyon, 1896, in-16).

— La disparition de M. de Goeje, l'illustre arabisant hollandais mort au milieu de mai, à 73 ans, laissera longtemps un grand vide dans le monde des orientalistes. Né en 1836, Michel-Jean DE GOEJE étudia la langue arabe à l'Université de Leyde, sous la direction de Juynboll et de Dozy, à partir de 1856. Quelques années plus tard, il se rendit à Oxford pour perfectionner ses connaissances en philologie arabe au milieu de la splendide collection de manuscrits orientaux conservés dans la Bibliothèque Bodléienne. A la mort de Dozy, en 1883, il lui succéda comme professeur d'arabe à l'Université de Leyde et il conserva ce poste jusqu'à ces dernières années, lorsque sa mauvaise santé le contraignit à prendre sa retraite. Doué d'une puissance de travail extraordinaire, Jean de Goeje avait exploré le champ immense de la langue et de la littérature arabe, et il l'a rendu accessible à beaucoup d'autres par les nombreuses et admirables publications que seul il était capable d'entreprendre et de mener à terme. Outre sa monumentale édition de Tabarî, qu'il a fait paraître avec le concours d'autres éminents orientalistes (1879-1901), il a donné, entre autres ouvrages, tous d'une importance capitale : *Belâdhurî's history of the early Moslem conquests* (1863-1868); — *Fragmenta Historicorum Arabicorum* (1869-1871, 2 vol. in-8); — *Bibliotheca Geographorum Arabicorum* (1870-1894, 8 vol. in-8); — le *Diwan* de Muslim ben Walîd (1875); — des biographies de poètes arabes par Ibn Qutaïba (1904); — *Mémoires d'histoire et de géographie orientales*. Son dernier ouvrage, paru en 1907, forme le cinquième volume du « Gibb Memorial » et contient une nouvelle édition des voyages d'Ibn Jubaye, que son ami Wright, professeur à Cambridge, avait publié pour la première fois. M. de Goeje avait, en outre, composé, avec le concours d'autres savants hollandais, le catalogue des manuscrits orientaux de la bilbiothèque de l'Université de Leyde.

— On annonce encore la mort de MM. : Ludovic BASCHET, ancien éditeur parisien, fondateur de la librairie artistique, où se publia le *Paris illustré*, la *Revue illustrée*, etc., mort au milieu de juin, à 75 ans; — BASSET, dit Louis Bannières, qui rédigeait la critique théâtrale dans la *Gazette du Palais*, mort en juin, à l'âge de 50 ans; — Lucien-Napoléon BONAPARTE-WYSE, ancien officier de marine, qui, le premier, eut l'idée de percer l'isthme de Panama, en suivit toutes les péripéties et publia une brochure intitulée : *Le Rapt de Panama* (1904), mort près de Toulon, le 15 juin, à l'âge de 66 ans; — Léonce DE CASTELNAU DE CURIÈRES, député de l'Aveyron, jurisconsulte et érudit de grand mérite, qui a publié sur l'ancien des études remarquées telles que : *L'Ancien Régime et la Bourgeoisie*; *Les Libertés publiques et l'ancienne Monarchie*; *Les Livres de raison d'une famille noble de l'an* 1200 *jusqu'en* 1789, mort à Paris, le 30 mars dernier, à l'âge de 64 ans; — Henri CHAMBIGE, qui sous le pseudonyme de Marcel Lemi, a écrit des romans et des nouvelles, entre autres *la Débandade*; — CHAMPOISEAU, ministre plénipotentiaire en retraite, membre correspondant de l'Institut, mort à Paris, le 29 juin, à 80 ans, lequel a raconté dans une intéressante brochure comment étant consul à Andrinople, il découvrit dans l'île de Samothrace la fameuse « Victoire de Samothrace », chef-d'œuvre de la statuaire antique, une des gloires du musée du Louvre; — CHATEL, professeur à la Faculté de droit de Rennes, mort subitement en cette ville, à l'âge de 53 ans; — Emmanuel DELBOUSQUET, poète et romancier, auteur de: *Le Chant des races*, *le Mazareilh*, *Margot*, *l'Écarteur*, *Miguette de Cante-Cigale* (Paris, 1908, in-18), mort pré-

maturément à Sos, en Albret, le 24 mai, à l'âge de 36 ans; — l'abbé P.-G. Deydou, curé de la paroisse de Saint-Nicolas de Bordeaux, ancien professeur de rhétorique au petit séminaire de cette ville, mort dernièrement à 72 ans, lequel laisse divers écrits, discours, panégyriques et le volume : *Bernard-Louis Beaulieu, prêtre de la Société des missions étrangères, mort pour la foi en Corée, le 8 mars 1866; vie et correspondance* (Bordeaux, 1894, in-8); — Guillaume Dubufe, artiste peintre de réputation, qui a publié d'intéressantes *Études de critique artistique* dans la *Revue des Deux Mondes* et dans la *Nouvelle Revue*, mort, à l'âge de 66 ans, sur le bateau qui l'emmenait à Buenos-Aires, où il allait organiser une exposition de peinture; — Armand-Napoléon-Théodée Dujardin-Beaumetz, ancien inspecteur général du service sanitaire de l'armée, à qui l'on doit divers mémoires scientifiques, notamment sur l'emploi du rétracteur métallique dans l'amputation de la jambe et de la cuisse, mort à Montpellier, le 8 mai, dans sa 74e année; — Georges Grisier, auteur dramatique, qui a collaboré à divers journaux comme critique théâtral et a écrit un certain nombre de comédies, telles que : *Appartement à louer* (Paris, 1881), avec M. de Lyden; *Au clair de lune* (Paris, 1885), avec H. Blondeau et H. Monréal, mort à Paris le 4 juin, à l'âge de 56 ans; — Joseph Henry, collaborateur du journal *l'Accord social*, mort à Reims, dans le milieu de mai, à l'âge de 31 ans; — Lucien-Joseph-Edouard Hillemacher, compositeur de musique, qui, en collaboration avec son frère Paul-Joseph-Wilhelm, avait donné des œuvres scéniques parmi lesquelles nous rappellerons seulement : *Le Chevalier de Saint-Mégrin*, *Orsola*, *Circé*, représentée à l'Opéra-Comique, etc., mort à Paris le 2 juin, à l'âge de 49 ans; — l'abbé Huguenot, curé de Brion, secrétaire général de la Société académique du Centre, érudit très estimé, mort en mai, à Brion; — Olivier Joubin, bibliothécaire en chef de la ville d'Angers, mort en cette ville, à l'âge de 80 ans, à la fin d'avril; — G.-C. Langer, qui partageait avec Mme Langer le pseudonyme littéraire de Georges Regnal ainsi que la direction de *Simple Revue*, qu'il avait fondée, mort en mai; — l'abbé Remi-Joseph Ledoux, ancien curé d'Iré-le-Sec (Meuse), qui a publié divers ouvrages dont un sur la Sainte Vierge, mort à Devant-le-Pont-Visé (Belgique), le 6 juin; — le Dr Saint-Yves Ménard, membre de l'Académie de médecine, président de l'Association nationale des vétérinaires, professeur d'hygiène à l'École centrale, auteur de : *Contribution à l'étude de la croissance chez l'homme et les animaux (physiologie et hygiène comparées)*, thèse pour le doctorat (Paris, 1885, in-8), mort à Paris, au commencement de juin, à 62 ans; — Adolphe Maton, professeur de chant, compositeur apprécié, mort en mai; — Claude Motteroz, l'un des plus grands imprimeurs parisiens, dont les éditions luxueuses ont été fort appréciées, mort à Paris, le 9 juin; — l'abbé Renard, directeur au séminaire de Saint-Sulpice, mort en mai, à l'âge de 38 ans; — Salières, directeur du journal *le Populaire* de Nantes, mort à la fin de juin; — Paulin Teste, conservateur adjoint à la Bibliothèque nationale, à qui l'on doit notamment le *Catalogue des manuscrits russes et slavons de la Bibliothèque nationale*; le *Répertoire du « Cabinet historique »* et le *Répertoire de la « Gazette dee beaux-arts »*, mort à Paris, dans le courant de mai, à l'âge de 52 ans; — Georges-Alfred Vaissier, conservateur du musée archéologique de Besançon, qui a publié deux études sur la vigne et les vignerons en Franche-Comté, dans les *Mémoires de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Besançon*, de nombreux travaux et notices d'archéologie franc-comtoise dans les *Mémoires de la Société d'émulation du Doubs*, entre autres : *Les Poteries estampillées dans l'ancienne Séquanie* (1881); *Essai d'interprétation des sculptures de l'arc antique de Porte-Noire à Besançon* (1897); *Porte-Noire et ses*

commentateurs (1902), mort à Besançon, le 25 mai, dans sa 76e année; — Paul Ziegler, journaliste français, correspondant du *Figaro* et du *Temps* à Rome, mort en cette ville, au milieu de juin, à 55 ans.

— A l'étranger, on annonce la mort de MM. : George Webb Appleton, journaliste et nouvelliste anglais, correspondant du *New York Times* à Paris et à Rome, et dont le dernier roman *Dr. Dale's Dilemma* doit être publié sous peu, mort le 12 juin; — Theodor Barth, homme politique, économiste et écrivain allemand, mort dernièrement à Baden-Baden, à 59 ans, lequel a remarquablement défendu la théorie du libre-échange dans le journal *la Nation* et a publié, entre autres volumes : *Gegen den Staatssocialismus*, *Amerikanisches Wirthschaftsleben* et *Politische Portraets* ; — Braekevelt, professeur au petit séminaire de Roulers, mort le 31 mai, dans sa 42e année; — Dr. Maria Aristides Brezina, géologue allemand, directeur du musée de Ruhestand, mort à la fin de mai; — Antonio Caccianiga, écrivain italien, auteur de nombreux ouvrages, parmi lesquels les suivants ont été traduits en français : *Le Baiser de la comtesse Savine* (1877); *Les Délices du far niente, scènes de la vie vénitienne au siècle passé* (1881); *Le Bocage de Saint-Alipio* (1883); *La Vie champêtre, études morales et économiques* (1883), mort à Masareda, près Trévise, le 22 avril, dans sa 87e année; — Bartholomæus von Carneri, homme politique et philosophe allemand, qui fut un ardent défenseur des théories de Darwin et laisse, entre autres ouvrages : *Sittlichkeit und Darwinismus. Drei Bücher Ethik* (Vienne, 1871, in-8); *Gefühl, Bewusstsein, Wille. Eine psychologische Studie* (Vienne, 1876, in-8); *Der Mensch als Selbstzweck. Eine positive Kritik des Unbewussten* (Vienne, 1877, in-8); *Grundlegung der Ethik* (Vienne, 1881, in-8), mort le 18 mai, à Marbourg (Steiermark), à 88 ans; — Jacob Corbin, auteur dramatique, mort dernièrement à New York; — le chevalier de Corswarem, qui a publié un certain nombre d'ouvrages de jurisprudence, notamment : *Les Électeurs et la revision annuelle des listes électorales* et *Explication raisonnée des titres Ier et III du nouveau Code électoral*, mort à Hasselt (Belgique), au milieu de juin, dans sa 60e année; — Dr. Karl Elbl, professeur de théologie à Prague, mort en cette ville, à la fin de mai; — G. R. Elsmie, ancien juge de la Cour suprême du Punjab, dans l'Hindoustan, mort à la fin de mai, lequel a publié : *Epitome of Cabul Correspondence* (1864); *Notes on Peshava Crime* (1884); *Lumsden of the Guides* (1899); *Field-Marshal Sir Donald Stewart* (1903) et *Thirty-five Years in the Punjab* (1908); — Dr. Theodor-Wilhelm Engelmann, médecin allemand de réputation, mort à Berlin, le 18 mai, à 81 ans, qui fut professeur de physiologie successivement à Utrecht et à Berlin et dont les travaux sur l'anatomie musculaire et nerveuse font autorité, par exemple : *Über den Ursprung der Muskelkraft* (Leipzig, 1893, in-8); *Gedächtnisrede auf Hermann von Helmholtz* (Leipzig, 1854, in-8); *Die Erscheinungsweise der Sauer-stoffausscheidung chromophyllhaltiger Zellen im Licht bei Anwendung der Bacterienmethode* (Amsterdam, 1894, in-8); — Arthur Fitger, artiste peintre et écrivain, mort en juin, à Berlin, à l'âge de 68 ans; — Jean-Jacques Gourd, professeur de philosophie à Genève, mort en cette ville le 26 mai; — E. J. Gregory, peintre et dessinateur anglais, président de la Société des aquarellistes de Londres, qui a fourni de nombreuses illustrations au *Graphic*, mort le 22 juin; — Dr. Edward Evarett Hale, chapelain du Sénat des États-Unis d'Amérique, journaliste et écrivain, mort dernièrement, à 87 ans, lequel collabora longtemps au *Boston Daily Advertiser* de Boston, que dirigeait son père, fonda le *Lend-a-Hand Record* pour soutenir le « Chautauqua movement » et publia divers ouvrages, tels que : *Franklin in France* (1886); *J. Russell*

Lowell and his Friends (1899); *Ralph Waldo Emerson* et *Memories of a Hundred Years* (1902), ainsi qu'un volume de documents tirés des archives d'État relatifs à l'histoire de la première colonie fondée par Raleigh (1860); — St. John Emile Clavering HANKIN, auteur dramatique anglais, mort accidentellement à Llandrindod Wells, au milieu de juin, à 39 ans, lequel avait composé et fait jouer, non sans succès, les cinq pièces suivantes : *The two Mr. Wetherbys*, *The Return of the Prodigal*, *The Cassilis Engagement*, *The Charity that began at Home* et *The Last of the De Mullins*; — Johanna HERBERT, femme de lettres allemande, morte à Dresde, à la fin de mai, à 86 ans, laquelle a publié un grand nombre de romans et nouvelles sous le pseudonyme de Egon Fels, notamment : *Adriana* (Iéna, 1887, in-8); *Der Glückstern* (Iéna, 1888, in-8); *Die Millionenbraut* (Iéna, 1889, in-8), etc.; — A. HERZOG, ancien directeur de l'École polytechnique fédérale de Zurich, mort en cette ville, le 14 juin, à 57 ans; — Dr. Ludwig HOFFER VON SULMTHAL, professeur de médecine interne à l'Université autrichienne de Gratz, mort en cette ville, à la fin de mai, à 59 ans; — le colonel danois Fritz HOLST, auteur dramatique, mort dernièrement à Copenhague, à 75 ans; — Dr. Otto HUNZIKER, professeur de pédagogie à Zurich, mort en cette ville, à la fin de mai; — Eugène LANDOY, rédacteur en chef du *Matin* belge, mort le 23 juin, à l'âge de 52 ans; — Dr. Georg VON LAUBMANN, directeur de la Bibliothèque d'État de Munich (Bavière), mort en cette ville le 5 juin, à 66 ans; — Auguste LESIMPLE, musicologue allemand, qui laisse, entre autres ouvrages : *Bilder aus der Musikwelt. Studien und Erlebnisse* (Cologne, 1891, in-8) et *Aus dem Reiche der Frau Musika. Von Mozart zu Mozart* (Leipzig, 1893, in-8), mort dernièrement à Cologne; — Dr. Heinrich LIMPRICHT, professeur de chimie à Greifswald, mort en cette ville, le 13 mai, à 82 ans; — Dr. Karl LOHMEYER, professeur d'histoire à l'Université de Kœnigsberg (Prusse), mort dernièrement à 77 ans, lequel a publié des ouvrages fort estimés en Allemagne, notamment : *Geschichte von Ost und West Preussen* et *Herzog Albrecht von Preussen*; — Giuseppe MARTUCCI, pianiste et compositeur italien de talent, mort dernièrement, à 53 ans; — George MEREDITH, romancier et poète anglais, auteur de nombreux ouvrages, parmi lesquels nous citerons : *The Egoist* (1859); *The Ordeal of Richard Feverel* (1859); *Rhoda Fleming* (1865); *The Adventures of Harry Richmond* (1871); *The Tragic Comedians* (1881); *Diana of the Crossways* (1885); *Ballads and Poems of Tragic Life* (1887); *A reading of Life* (1901), mort à Boxhill, près de Dorking (Surrey), le 18 mai; — Dr. O. MERTINS, professeur au gymnase de Breslau (Silésie), auteur d'ouvrages d'histoire et d'archéologie relatifs à la Silésie, mort à Breslau, le 15 mai; — Dr. Richard MUTHER, professeur à l'Université de Breslau, à qui l'on doit plusieurs ouvrages relatifs à l'histoire de l'art, mort à Woelfelsgrund, le 29 juin; — Dr. Wilhelm MÜLLER, professeur d'anatomie pathologique à l'Université allemande d'Iéna, mort en cette ville, le 19 juin, à 77 ans; — Georg VON NEUMAYER, météorologiste allemand de grande réputation, mort le 25 mai, à Kirchheimbolanden, à 83 ans, lequel, après être allé fonder en 1857 l'Observatoire de Melbourne en Australie, fut nommé en 1872 directeur du département hydrographique de l'amirauté allemande, puis, en 1876, directeur de l'observatoire météorologique du port de Hambourg et a publié entre autres ouvrages : *Magnetical, Meteorological and Nautical Observations* (Melbourne), *Magnetic and Meteorological Observations made in Melbourne in* 1857-1864 (Melbourne), *Anleitung zu wissenschaftlichen Beobachtungen auf Reisen* et *Die Beobachtungen der deutschen Stationen im System der internationalen Polarforschung*; — Dr. Adolf PINNER, professeur de chimie à l'Université

de Berlin et à l'École vétérinaire supérieure de cette ville, mort le 21 mai, à 67 ans; — Charles Burnham PORTER, professeur de chirurgie à l'Université amécicaine de Harvard, mort le 21 mai, à Boston, à 70 ans; — Dr. Heinrich VON RANKE, médecin allemand, professeur de thérapeutique pour les maladies des enfants, mort le 13 mai, à Munich, à 79 ans; — T. Mellard READE, géologue anglais de grande réputation, mort à Blundellsands, près de Liverpool, le 26 mai, à 77 ans, lequel, avait obtenu en 1896 de la Société géologique de Londres la médaille Murchison pour ses importants travaux, tels que : *The Origin of Mountain Ranges*; *The Evolution of Earth-Structure*; *Chemical Denudation in relation to geological Time*, etc.; — Ferdinand VON REGNICEK, dessinateur allemand, connu surtout grâce aux nombreuses illustrations satiriques qu'il a données à la revue *Simplicissimus*, mort au milieu de mai, à Munich, à 40 ans; — Dr. J.-D.-E. SCHMELZ, directeur du musée royal d'ethnographie de Leyde, mort en cette ville, à la fin de mai; — Joseph SCHRATTENHOLZ, musicologue allemand, mort à Berlin, à la fin de mai, à 62 ans; — Andrew F. TAIT, libraire anglais de la vieille école, qui avait une remarquable connaissance des livres anciens, mort dernièrement à Londres, à 64 ans; — Auguste TONNAR, poète populaire, mort à Eupen, à la fin de mai; — Dr. Martins WALDECK, écrivain allemand, mort le 10 mai, à Berlin, à 68 ans, auquel on doit, entre autres ouvrages : *Lehrbuch der katholischen Religion auf Grundlage des in den Dioecesen Breslau, Fulda, Hildesheim, Köln, Limburg, Münster, Paderborn und Trier eingef. Katechismus nach den neuesten Ausgaben derselben* (Freiburg im Brisgau, 1897, in-8°, plusieurs fois réimprimé; — Franz ZOTTMANN, professeur à l'Académie de musique et d'art dramatique de Vienne, mort en cette ville, à la fin de mai, à 52 ans.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — Le 4 juin, M. Merlin donne des détails sur les recherches faites au large de la côte tunisienne pour retrouver les œuvres d'art dont était chargé un vaisseau naufragé dans le cours du ve siècle. — M. Gauckler parle d'une statue trouvée dans les fouilles du Janicule et qu'il croit être celle d'une déesse identifiée par les Romains avec la *Fortuna primigenia*. — M. Cordier entretient l'Académie de la correspondance d'Alexandre de Humboldt avec Arago et qui a été donnée à la bibliothèque de l'Institut par les héritiers de ce dernier. — M. Homolle lit une lettre de M. Letourneau, chargé d'une mission scientifique ayant pour but l'exploration archéologique de l'église de Salonique. — M. P. Viollet donne un résumé de son travail sur Jacques de Molay. — M. Paul Girard lit un mémoire sur le mythe de Pandore tel qu'il est exposé dans le poème d'Hésiode : *Les Travaux et les Jours*.— MM. Salomon Reinach, Maurice Croiset, Paul Viollet échangent leurs observations à ce sujet. — Le 11 juin, M. Cagnat donne de nouveaux détails sur les fouilles de Tunisie : on a retrouvé des marbres antiques et des inscriptions. — M. Philippe Berger présente le rapport de M. F. Scheurer sur les fouilles ayant pour objet le cimetière mérovingien de Bourogne (Haut-Rhin). — Le 18 juin, M. Antoine Thomas indique l'origine liturgique de certains mots appartenant aux patois locaux. — Le 25 juin, M. Philippe Berger signale une inscription découverte à Carthage par le P. Dom Delattre et dont les caractères, très fins, sont tracés sur une base de colonne. — Le P. Lagrange expose dans une lettre les résultats d'une campagne de fouilles qu'ont dirigée dans l'Arabie septentrionale les PP. Janssen et Savignac et qui ont abouti à la découverte d'un petit temple et d'inscriptions remontant au IIe siècle de notre ère. — M. de Mély donne son opinion sur l'attribution à Jean Bourdichon d'un livre d'heures ayant appartenu à Anne de Bretagne,

et qu'il croit avoir été exécuté par un inconnu appelé selon lui de Merseau, dont il croit lire la signature. — MM. de Lasteyrie et le comte Durrieu exposent une opinion différente. — M. Salomon Reinach approuve ces derniers et cite à l'appui de ses observations des inscriptions dépourvues de sens qui existent sur les vases grecs.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Le 5 juin, M. Levasseur entretient l'Académie du prix des denrées alimentaires en France de 1880 à 1908, d'après une enquête faite dans les lycées, sous les auspices du ministre de l'instruction publique. — Le 19, M. Gabriel-Louis Jaray, dans une communication à l'Académie, explique les problèmes posés par la question politique et gouvernementale en Autriche-Hongrie. — Le 26, M. Monod lit un travail sur les troubles du Collège de France en 1844.

Prix. — L'Académie française, dans sa séance du 13 mai, a décerné les prix suivants :

Prix du budget (4 000 fr.) : 1° 2 000 fr. à M. Maurice Couaillac; 2° 1 500 fr. à M. le lieutenant Rollin; 3° 500 fr. à M. Marcel Toussaint.

Prix Toirac (4 000 fr.), à M. André Rivoire : *Le Bon Roi Dagobert.*

Prix Archon-Despérouses (2 500 fr.) : 1° 1 500 fr. à M. Abel Bonnard; 2° 500 fr. à M. Jean Balde; 3° 500 fr., à Mlle Jeanne Neis.

Prix François-Coppée (1 000 fr.), à M. Gustave Zidler.

Prix Saintour (3 000 fr.) : 1° 1 500 fr. à M. Théodore Rosset; 2° 1 500 fr. à MM. Verrier et Onillon.

Prix Langlois (1 200 fr.) : 1° 800 fr. à M. Legouis; 2° 400 fr. à M. Georges Duval.

Concours Montyon (18 500 fr.) : 1° 7 prix de 1 000 fr. à chacun des ouvrages suivants : *Vieille Allemagne*, par M. Ferdinand Bac; *L'Immolé*, par M. Émile Baumann; *Les « Pagès »*, par M. Énée Bouloc; *Lamennais, sa vie et ses doctrines*, par M. l'abbé Charles Boutard; *L'Afrique occidentale française*, par M. Georges Deherme; *Byron et le Romantisme français*, par M. Edmond Estève; *Sainte-Hélène, les derniers jours de l'Empereur*, par Paul Frémeaux. — 2° 23 prix de 500 fr. à chacun des ouvrages suivants : *Les Catacombes de Rome*, par M. Maurice Besnier; *Ceux de chez nous*, par M. Louis Boulé; *Les Généraux morts pour la patrie*, par M. Noël Charavay; *Les Microbes*, par M. P.-G. Charpentier; *L'Ombre de Guillemette*, par M. Choppin d'Arnouville; *La Pierre de touche*, par le capitaine Georges Couderc de Fonlongue; *Le Prix du sang*, par M. André Daverne; *Fénelon et la Doctrine de l'amour pur*, par M. Albert Delplanque; *L'Affaire Nell*, par M. Louis Estang; *L'Alsace-Lorraine de nos jours*, par M. Florent-Matter; *L'Idéal moderne*, par M. Paul Gaultier; 1870-1871 : *la Guerre en province; campagnes de la Loire et du Mans*, par M. Ernest Gay; *Le Pays berrichon*, par M. Hugues Lapaire; *Trois Familiers du grand Condé*, par MM. Jean Lemoine et André Lichtenberger; *Preux d'Armor*, par le commandant de Malleray; *Au Japon, promenades aux sanctuaires de l'art*, par M. Gaston Migeon; *Le Cadet*, par M. C. Nisson; *Terres de soleil et de sommeil*, par M. Ernest Psichari; *Le Problème du devenir et la Notion de la matière dans la philosophie grecque*, par M. Albert Rivaud; *La France à Madagascar*, par M. Pierre Suau; *Les Défenseurs, histoires lorraines*, par M. Jean Tanet; *Patatras*, par M. Maurice Vaucaire; *Camille Frison, ouvrière de la couture*, par M. André Vernières.

Prix Juteau-Duvigneaux (2.500 fr.) : 1° 1 500 fr. R. au P. Mortier : *Histoire des maîtres généraux de l'ordre des Frères Prêcheurs*; — 2° 2 prix de 500 fr. à chacun des ouvrages suivants : *Saint Jean Chrysostome et la Femme chrétienne au quatrième siècle de l'Église grecque*, par Mme Henriette Dacier; *Le Jansénisme*, par M. l'abbé J. Paquier.

Prix Sobrier-Arnould (2 000 fr.) : 2 prix de 1 000 fr. chacun : 1° à M. Eugène Guénin : *Dupleix*; 2° à M. Jean Lionnet : *Chez les Français du Canada*.

Prix Furtado (1 000 fr.) : A M. Georges Rivollet : *La Dentelle de Thermidor*.

Prix Fabien (3 200 fr.) : 1° 2 prix de 900 fr. chacun, à M. Maurice Bellom : *La Mission sociale des élèves des écoles techniques à l'étranger et en France*, et *l'Enseignement économique et social dans les écoles techniques à l'étranger et en France*; à M. René Lavollée : *Les Fléaux nationaux*; — 2° 2 prix de 700 fr. chacun : à Mme J.-P. Bazous : *Le Devoir social des patrons et les Obligations morales des ouvriers et employés*; à M. A. Weber : *A travers la mutualité*.

Prix Charles Blanc (2 400 fr.) : 1° 900 fr. à M. Gustave Clausse : *Les Sforza et les arts en Milanais* (1450-1530); — 2° 500 fr. à chacun des ouvrages suivants : *La Peinture, des origines au seizième siècle*, par M. Louis Hourticq; *Les Anciens Artistes peintres et décorateurs mulhousiens jusqu'au dix-neuvième siècle*, par M. Ernest Meininger; *Textes choisis de Léonard de Vinci*, par M. Péladan.

Prix de Joest (2 000 fr.), au commandant Lenfant : *La Découverte des grandes sources du centre de l'Afrique*.

Prix de Jouy (1 400 fr.), à M. Benjamin Vallotton : *La Famille Profit*.

Prix Jules Favre (1 000 fr.), à Mme Reynès-Monlaur : *Jérusalem*.

— L'Académie des inscriptions et belles-lettres a décerné, le 3 mai, les prix suivants :

Fondation Brunet : 1 500 fr. à M. Philippe Renouard : *Bibliographie des impressions et œuvres de Josse Badius*; 500 fr. à M. A. Briquet : *Filigranes, dictionnaire historique des marques du papier*; 500 fr. à M. L. Nardin : *Jacques Foillet, imprimeur libraire et papetier* (1554-1619); 500 fr. à M. Henri Stein : *Bibliographie générale des cartulaires français*.

Elle a attribué sur les fonds du prix Honoré Chavée : 1 000 fr. à M. l'abbé Rousselot : *Principes de phonétique expérimentale*; 800 fr. à M. Ernouf : *Les Éléments dialectaux du vocabulaire latin*.

Elle a décerné le prix Stanislas Julien (1 500 fr.) à M. Aurel Stein : *Ancient Khotan*.

Le 21 mai, elle a décerné le premier prix Gobert à M. Delachenal : *Histoire de Charles V*. — Le 2e prix est attribué à M. Caillet : *Histoire des rapports de la commune de Lyon avec Charles VII et Louis XI*.

Le prix Saintour est ainsi réparti : 1 500 fr. à M. l'abbé A. Roussel : traduction du *Ramayana*; 500 fr. au Dr Antonin Jaussan : *Coutumes des Arabes au pays de Moab*; 500 fr. à M. A. Macler : *Catalogue des manuscrits arméniens et géorgiens*; 500 fr. à M. F. Martin : *Le Lion d'Enoch*, traduit sur le texte éthiopien.

Le prix extraordinaire Bordin est ainsi réparti : 1 000 fr. à M. Ed. Doutte : *Magie et Religion dans l'Afrique du nord*; 500 fr. à M. le général de Beylié : *La Kalaa des Beni-Hammad*; 500 fr. à M. de Genouillac : *Matériaux pour servir à l'histoire de la société sumérienne*; 500 fr. à M. Clément Huart : *Les calligraphes et les miniaturistes de l'Orient musulman*; 500 fr. à M. Lafuma : traduction du *Zohar*.

Le 28 mai, le prix Gabriel-Auguste Prost est attribué à M. Dorvaux : *Anciens Pouillés du diocèse de Metz*.

Index. — Un décret de la Sacrée Congrégation de l'Index condamne les ouvrages suivants : *Histoire du dogme de la papauté*, par Joseph Turmel : *Histoire du dogme du péché originel*, par le même; *L'Eschatologie à la fin du* IVe *siècle*, par le même; *La Sainte Vierge dans l'histoire*, par Guillaume Herzog; *Batailles d'aujourd'hui*, par R. Murri.

Qui êtes-vous? Annuaire des contemporains français et étrangers 1909-1910. — Nous avons accueilli sympathiquement le premier *Annuaire des contemporains* intitulé de façon originale : *Qui êtes-vous?* (Cf. *Polybiblion* d'avril 1908, t. CXII, p. 369-370). Or, nous recevons l'édition 1909-1910 de cette très utile publication (Paris, Delagrave, in-18 de VIII-550 p. sur 2 colonnes. — Prix : 6 fr. 50). Nous espérions que cet annuaire allait acquérir, avec la présente édition, une importance plus considérable. A qui la faute si cette importance n'est que relative? Aux intéressés évidemment qui n'ont pas réclamé leur inscription. D'autre part, l'envoi d'un questionnaire à remplir est-il toujours suffisant pour atteindre le but visé? Certaines portes doivent être forcées : le mieux, dans ce cas trop fréquent, ne serait-il pas d'essayer des démarches particulières auprès de certaines célébrités ou notoriétés dont l'omission est criante? — Quoi qu'il en soit, le volume de l'an dernier, qui comprenait uniquement des personnalités françaises, est passé aujourd'hui, pour ces seules personnalités, de 492 à 511 pages. Assurément il y a progrès, mais il n'est pas assez visible. Les pages suivantes (512-550) sont consacrées à un certain nombre d'étrangers. Il y a là des indications intéressantes; simple début : nous comptons, pour l'édition future, sur un nombre beaucoup plus considérable de notices. Et, en ce qui concerne la France, nous engageons tous les écrivains, artistes, hommes politiques marquants, etc., qui lisent le *Polybiblion*, à ne pas se heurter à de vaines considérations de modestie : une notice se composant de simples renseignements sans aucune appréciation sur les œuvres peut se donner sans inconvénient, d'autant mieux qu'elle est de nature à être utile au grand public et plus encore au monde des lettres, des sciences, des arts, de la politique, etc. — Les personnages morts depuis l'an dernier ont-ils tous été retranchés de l'édition 1909-1910 de *Qui êtes-vous?* Pas absolument. Ainsi nous signalerons à l'éditeur la notice concernant le peintre *Ziem*, mort il y a plusieurs années, laquelle devra être supprimée. Il en devra être de même de *Sandoz* (*Charles*), décédé le 20 décembre 1908. Autre remarque : l'*Avertissement* dit que les noms commençant par *La* et *Le* sont classés à la lettre L, ce qui est correct. Mais alors, pourquoi avoir placé trois *La Sizeranne* à la lettre S? Cette irrégularité pourra facilement être rectifiée dans l'édition future. De même *Stéphen Liégeard* ne doit pas être placé à S, mais bien à L : Stéphen n'étant qu'un prénom. Ces quelques observations, — il est à peine besoin de le déclarer, — n'enlèvent rien à la grande utilité du recueil, qui s'adresse particulièrement aux travailleurs de tous pays.

Paris. — En mars dernier (t. CXV, p. 278-279), nous avons signalé à nos lecteurs la très intéressante entreprise de la librairie Didier : *La Littérature par l'image*, qui consiste en une série de cartes postales illustrées. A cette date, trois « pochettes », de chacune 12 sujets, avaient déjà paru. Depuis, quatre nouvelles séries ou « pochettes » ont été publiées : N° 4. *Corneille en images*; n° 5. *Racine en images*; n°s 6 et 7. *Voltaire en images*. Portraits, scènes, autographes, reproductions diverses de dessins ou de tableaux se succèdent très agréablement. Et nous constatons avec plaisir que l'exécution artistique a gagné d'une manière sensible. Comme pour les trois premières séries, les quatre nouvelles sont accompagnées de notices succinctes qui expliquent les gravures représentées. — Prix de la pochette : 1 fr. — Abonnement annuel pour 12 pochettes renfermant 144 cartes : 8 fr.

— M. Jean Lemoine a fait paraître : *L'Affaire Montespan. Réponse à MM. Sardou et Funck-Brentano* (Paris, H. Leclercq, 1908, in-8 de 34 p.). Ces quelques pages ne sont guère qu'un article de journal en réponse à deux autres articles publiés dans *la Liberté*. M. J. Lemoine s'est fait,

comme l'on sait, l'apologiste de Mme de Montespan (Voir *Polybiblion* de juin 1908, t. CXII, p. 517) et il attaque à ce propos le lieutenant de police La Reynie, qu'il accuse de pure naïveté, et Louvois, qu'il représente comme injuste et passionné. M. Sardou tient à son drame et M. Funck-Brentano aime les crimes historiques : ils inclinent tous les deux à croire que le « drame des poisons » était véritable et que Louis XIV l'a étouffé dans l'intérêt de son ancienne favorite. M. J. Lemoine donne de bonnes raisons pour détruire la légende; il s'appuie sur le procès faussement fait au maréchal de Luxembourg et aussi sur le témoignage rétracté par la Pilastre. La discussion pourrait se prolonger longtemps si l'auteur n'annonçait sur la question une étude complète et « définitive ». Attendons-la !

— Les deux plaquettes de M. Armand Bourgeois : *Nouvelle Étude historique sur Louis XVII* (Paris, Daragon, 1907, in-8 de 8 p. — Prix : 1 fr.) et *Mes Dernières Découvertes sur Louis XVII et sa sœur* (Paris, Daragon, 1909, in-8 de 24 p. — Prix : 2 fr.) contiennent quelques menus détails concernant les derniers mois du séjour de Louis XVII au Temple et la résidence de Madame Royale à Vienne, au lendemain de sa mise en liberté. Ils ont la prétention d'être inédits et ne le sont pas tous, tel que le récit de sa visite aux deux orphelins par le conventionnel Harmand. Inédits ou non, on ne voit pas qu'ils puissent fournir aucun argument nouveau en faveur de la thèse naundorffiste, qui est celle de l'auteur.

— La maison D. A. Longuet, de Paris, entreprend une intéressante collection de « Notices historiques et archéologiques sur les grands monuments ». L'an dernier, elle nous donnait un travail de MM. Paul Vitry et Gaston Brière sur *l'Église abbatiale de Saint-Denis et ses tombeaux*. Ce volume, bien accueilli, est suivi de près par un autre sur *la Cathédrale Notre-Dame de Paris* (1909, in-18 de VIII-168 p., avec plan et 18 pl. hors texte). Ce nouveau volume, auquel M. Paul Vitry a mis une courte introduction, est dû à M. Marcel Aubert, qui a récemment donné à l'École des chartes une thèse remarquée sur la cathédrale de Senlis et qui prépare sur Notre-Dame de Paris une vaste monographie analogue à celle que M. Georges Durand a consacrée à la cathédrale d'Amiens. L'ouvrage de M. Marcel Aubert comporte une notice historique (p. 1-54) et une description archéologique (p. 55-158), que suivent un index alphabétique des noms des artistes cités et une liste des planches. Rédigé d'après les sources et d'après une étude très personnelle, très attentive du monument, s'attachant avant tout à fournir des renseignements sûrs et précis, écrit avec une élégante sobriété, orné de gravures excellentes et parfaitement nettes malgré le format réduit du volume, le livre de M. Marcel Aubert est assurément le meilleur guide que puisse consulter le visiteur désireux de bien voir et de bien connaître l'admirable monument qui est une des gloires de Paris.

— M. Paul Marmottan, qui a réuni depuis plusieurs années d'importantes contributions à l'histoire de Neuilly, de Saint-James et de Bagatelle, vient d'y joindre une fort érudite et intéressante *Causerie sur le mobilier de l'ancien château de Neuilly* (Paris, Chéronnet, 1909, in-8 de 40 p., avec 5 pl.). On sait, grâce à M. Frédéric Masson, de quel luxe Murat et Caroline avaient fait preuve dans l'installation de leur hôtel parisien; ils n'avaient pas été moins fastueux dans l'aménagement de leur demeure estivale de Neuilly. A défaut d'inventaires et d'états de lieux détaillés, qui nous manquent pour l'instant, mais dont on peut espérer la découverte dans quelque carton des Archives nationales, la copieuse et substantielle étude de M. Marmottan, enrichie de photogravures reproduisant des sculptures et des meubles, ressuscite la jolie habitation qui devait être pillée et incendiée par les

émeutiers de 1848. Avec autant de patience que de goût, l'auteur s'attache à rassembler et à classer les charmantes épaves d'un mobilier pour la plus grande partie détruit; il nous fait connaître, par des lettres inédites, comment ce mobilier fut complété lorsque Pauline devint à son tour propriétaire du château. Peut-être des descriptions si précises aideront-elles à retrouver encore quelques restes d'un si bel ensemble; elles ajoutent à nos regrets en nous faisant constater, une fois de plus, avec quelle fureur aveugle le vandalisme français s'est acharné, à tant de reprises, sur les plus précieux trésors de la nation.

— M. Georges Demeny, connu par ses études sur la physiologie des mouvements, a été amené à créer le premier cinématographe, pour analyser les mouvements de l'homme et des animaux. Il était donc très qualifié pour exposer avec exactitude *les Origines du cinématographe* (Paris, H. Paulin, s. d., in-8 de 64 p., avec fig.—Prix : 1 fr.), ce qu'il a fait, le 1er février 1909, à la Ligue française de l'enseignement, dans une conférence qui forme la matière de la présente brochure, ornée de nombreuses figures démonstratives. Cette conférence est très bien faite et fort instructive — la conclusion morale (?) pourrait seule être critiquée — mais il est regrettable que l'auteur ait cru devoir la faire suivre d'extraits de lettres personnelles et mettre ainsi le public au courant de ses querelles avec son ancien maître, collaborateur et ami, M. Marey.

Anjou. — M. l'abbé F. Uzureau vient d'ajouter deux nouvelles plaquettes à ses publications locales. L'une porte pour titre : *Les Conseillers d'arrondissement en Maine-et-Loire* (1800-1909) (Angers, imp. Germain et Grassin, in-8 de 52 p. Extrait des *Mémoires de la Société nationale d'agriculture, sciences et arts d'Angers*, 1908) et l'autre : *Les Élections du clergé dans la sénéchaussée de Saumur* (1789) (Angers, même imprimerie, in-8 de 33 p.). L'auteur est infatigable d'ailleurs; il ne se contente pas de publier tout ce qu'il trouve, tout ce qu'il peut, sur sa province, dans *l'Anjou historique*, et dans diverses revues de ce genre; il n'a pas craint, — et de cela il mérite d'être loué, — de s'adresser même aux journaux politiques quotidiens; c'est ainsi que le *Journal de Maine-et-Loire* publie, depuis quelque temps, sous la signature de M. Uzureau, nombre de notes et notules rappelant les hommes et les choses d'Anjou : ceux qui ont le culte des traditions ne peuvent que le féliciter d'une telle initiative et formuler le vœu qu'elle trouve des imitateurs dans chacun de nos départements.

Bourgogne. — La Société éduenne a mis dernièrement en distribution le tome XXXVIe de la nouvelle série de ses *Mémoires* (Autun, imp. Dejussieu, 1908, in-8 de xxiv-392 p., avec 5 pl.). L'éloge de cette active société n'est plus à faire; d'ailleurs la simple mention des travaux qui composent ce beau volume en diront assez l'importance et l'intérêt : *Chaseu*, par M. Eugène Fyot, excellente monographie d'un château qui a compté au nombre de ses possesseurs le chancelier bourguignon Nicolas Rolin et le fameux Bussy-Rabutin (p. 1-50, avec 2 pl.); — *Issy l'Évêque, seigneurie et paroisse*, par M. Georges Valat, autre monographie également intéressante (p. 51-110, avec 1 pl.); — *Note sur la communauté d'habitants de Nolay, d'après une charte de* 1244, par M. A. de Charmasse (p. 111-119); — *Les Députés de Saône-et-Loire aux Assemblées de la Révolution*, 1789-1799, par M. Paul Montarlot (suite) (p. 121-221). Ces cent pages sont relatives au Conseil des Cinq-Cents et au Conseil des Anciens. Les parties précédentes de cette étude considérable ont paru dans les tomes XXX à XXXV des *Mémoires de la Société éduenne*; — *Le Prieuré du Val-Saint-Benoît*, par M. Paul Muguet (suite) (p. 223-265). Cette monographie, dont une première partie a été insérée dans

le tome XXXV des *Mémoires de la Société éduenne*, n'est pas encore terminée; — *Le Jeu du Fort chez les Romains*, par M. Joseph Déchelette (p. 267-275, avec 1 pl.); — *Note sur un hypocauste trouvé dans une maison gallo-romaine du faubourg Saint-Jean, à Autun*, par M. René Gadant (p. 277-282, avec 1 pl.); — *Les Spectacles républicains à Autun pendant la Révolution*, par M. Charles Boëll (p. 283-303); — *Les Familles de dix à douze enfants à Autun au dix-huitième siècle*, par M. A. de Charmasse (p. 305-316). Les dernières pages du volume sont occupées par de courts *Mélanges d'histoire et d'archéologie, de numismatique et de bibliographie*, signés de simples initiales (p. 317-337) et par deux relations anonymes : *A travers les rues de l'histoire de Semur-en-Auxois. Excursion faite par la Société éduenne le 8 juin 1908* (p. 339-348) et *Promenade aux ruines de Chandiou. Excursion du 15 septembre 1908* (p. 349-353).

Bretagne. — L'étude de M. J. Renault sur *le Barde breton Théodore Botrel* (Paris, Savaète, gr. in-8 de 55 p., avec portraits) a été couronnée au 30e concours breton-normand de « la Pomme » avec cette restriction qu' « un peu plus de discrétion dans l'éloge ne ferait que le rendre plus sûr ». L'auteur déclare qu'il n'a pas cru devoir écouter ce conseil, et il plaide si habilement sa cause, ou plutôt celle de Botrel, que plus d'un lecteur et surtout plus d'un auditeur du *barde* lui donnera raison. L'idéal de ce dernier, suivant M. Renault, c'est de chanter le peuple au peuple. De là, dans les pièces, même les mieux venues, ces négligences volontaires qui dénotent la préoccupation constante du chansonnier : celle de se faire comprendre de tous, même des plus illettrés. L'auteur de ce travail cite ce que nous appellerions les chansons-types de Botrel, celles qui permettent d'approcher de plus près le chantre de la religion, de la patrie, de la famille, des laboureurs et des marins. L'œuvre déjà considérable du barde se recommande surtout par sa valeur moralisatrice. Il a prouvé que l'on peut charmer les masses et captiver leur attention, en faisant appel aux nobles instincts de l'homme, loin de flatter ses vices et de célébrer ses turpitudes. L'ouvrier qui se plaît aux chansons de Botrel se sent meilleur : c'est le plus bel éloge que l'on en puisse faire.

Comté de Foix. — M. E.-A. Martel a inauguré en 1907, par une investigation sommaire, l'exploration méthodique des Pyrénées souterraines, et il a commencé en 1908, avec l'aide de nombreux collaborateurs, l'étude spéléologique de la section occidentale de la grande chaîne qui sépare la péninsule ibérique du reste de l'Europe. Si aucun des résultats obtenus au cours de la campagne de 1908 n'a encore été publié, voici qu'un mémoire inséré dans *Spelunca* permet de connaître quelques-unes des conclusions auxquelles, dès 1907, M. E.-A. Martel est arrivé sur un point particulier. Consacré aux cavernes de Tarascon-sur-Ariège, c'est-à-dire aux grottes de Niaux, — dont la topographie et les dessins préhistoriques ont été si bien étudiés par le feu commandant Molard, — de Lombrive et de Sabart, cet important mémoire en fait connaître l'évolution et la synthèse, et montre la « solidarité hydraulique » de ces trois grandes cavernes. Aux intéressantes indications fournies par ce groupe de grottes, le groupe des trois grottes de Bédeillac-Soudour situé à l'ouest de Tarascon-sur-Ariège, ajoute des renseignements analogues et fournit en quelque sorte la contre-épreuve des observations déjà faites à Lombrive, Niaux et Sabart. Aussi M. Martel a-t-il bien fait d'exposer minutieusement le résultat de ses constatations nouvelles, qui lui permettent de crier casse-cou, une fois de plus, à des généralisateurs hâtifs; naguère c'était aux préhistoriens, aujourd'hui c'est aux géologues, à propos des théories glaciaires, qu'il donne un salutaire avertissement (*Cavernes de To-*

ras-en-sur-Ariège, par E.-A. Martel. *Spelunca. Bulletin et Mémoires de la Société de spéléologie*, n° 54, décembre 1908, in-8 de 47 p., avec 28 plans et fig.).

Franche-Comté. — La Société d'émulation de Montbéliard publie chaque année un volume de *Mémoires* dont la collection est très appréciée, car elle renferme des travaux de réelle importance non seulement pour l'histoire particulière de ce petit pays, qui eut avant la Révolution une existence propre, mais aussi pour l'histoire générale. Le XXXVe volume de ces *Mémoires* a récemment paru (Montbéliard, Imprimerie montbéliardaise, 1908, in-8 de xx-324 p., avec 12 planches, une carte et 2 fac-similés d'autographes). Cinq études, d'importance matérielle très différente, ont trouvé place dans ce volume, savoir : *Notice biographique sur M. Clément Duvernoy*, par M. Albert Roux (p. 3-9, avec portrait); — *La Guerre de* 1870-71 *aux environs de Montbéliard. Combats, rencontres, escarmouches et anecdotes*, par M. le capitaine V. Huber (p. 13-91, avec 8 planches et une carte). Bonne et intéressante contribution à l'histoire de l'Année terrible, que l'auteur a divisée ainsi : I. De la Déclaration de guerre à l'investissement de Belfort. II. De l'Investissement de Belfort à la concentration de l'armée de l'Est. III. Du 1er janvier 1871 à la retraite de l'armée de l'Est. IV. Du 19 janvier à la fin de la guerre : — *Notice sur Charles Contejean*, 1824-1907, par M. Emmanuel Fallot (p. 95-105, avec portrait), mentionnée ici même en avril dernier (t. CXV, p. 376-377); — *L'Apparition de l'homme dans le pays de Montbéliard*, par M. le pasteur B. Mériot (p. 109-143), travail dans lequel l'auteur, en trois chapitres, nous parle tour à tour des cavernes et des abris sous roches explorés jusqu'à ce jour, des silex taillés et de la faune quaternaire, enfin de l'homme primitif dans le pays de Montbéliard; — *Autour d'un prêt hypothécaire. Voltaire créancier du Wurtemberg. Correspondance inédite* publiée avec un commentaire par M. Frédéric Rossel (p. 147-322, avec 2 planches et 2 fac-similés d'autographes). Dans une Préface de 5 pages qu'il a écrite pour cette suggestive publication, M. Henry Roujon, de l'Institut, résume très spirituellement l'histoire du prêt de 620,000 livres consenti par Voltaire au duc Charles-Eugène de Wurtemberg. « Le duc, observe M. Roujon, mit vingt-cinq ans à s'acquitter, ce qui permit à Voltaire de toucher 1 360 000 francs de rentes viagères. » Puis, dans son Introduction, M. F. Rossel s'exprime ainsi : « Inédites pour la plupart, les pièces qui vont suivre sont intéressantes pour ceux qui sont curieux de la vie intime de Voltaire. Ses moyens d'existence, ses besoins d'argent, la gêne momentanée où il se trouva souvent, même après son opulente installation à Ferney, ressortent clairement de cette série de lettres. Elles montrent au jour un Voltaire financier remarquablement avisé, ce qui se rencontre souvent; et, chose infiniment plus rare, financier doué de bienveillance et de longanimité envers ses débiteurs. » Les pièces en question, empruntées aux Archives nationales (fond Montbéliard), à la collection personnelle de M. Rossel, aux archives de Stuttgart et à celles de Colmar, sont au nombre de 221.

— L'*Annuaire du Doubs, de la Franche-Comté et du territoire de Belfort pour* 1909 (Besançon, imp. Jacquin, in-8 de 466 p.) publie (p. 432-455) divers documents relatifs à la période révolutionnaire en Franche-Comté, tous émanant de représentants régicides : 1° quatre arrêtés concernant les salines et signés d'Alexandre Besson (1794 et 1795); 2° deux autres (1794), portant la double signature du dit Besson et de Jacques Pelletier; 3° enfin huit arrêtés de Jean-Marie Calès se rapportant pour la plupart à la manufacture d'horlogerie de Besançon (1795).

Lorraine. — La Société des lettres, sciences et arts de Bar-le-Duc publie un *Bulletin mensuel*, paginé en chiffres romains. C'est une simple revue régionale composée d'une poussière d'articles, intéressants d'ailleurs pour le pays qu'il fait ainsi mieux connaître et aimer. Nous recevons les 12 numéros de l'année 1908 (Bar-le-Duc, imp. Contant-Laguerre, in-8 de cxx p., avec 2 pl. Nous n'avons rien à dire de plus; mais nous devons regretter l'absence d'une table.

Angleterre. — Le Conseil du Catalogue international de la littérature scientifique, composé de savants de tous les pays, voire même du Japon, vient de faire paraître la sixième année de ses travaux représentant les manuscrits reçus du mois de novembre 1906 au mois de novembre 1907 : *International Catalogue of Scientific Literature. Sixth annual issue. M. Botany* (London, Harrison; Paris, Gauthier-Villars, 1908, 2 vol. in-8 de viii-330 et 843 p.). Il a paru seulement en septembre 1908. Ces travaux sont la suite de la publication connue sous le nom de *Catalogue of Scientific Papers* de la *Société royale* de Londres où se trouve le siège de l'association scientifique internationale, mais qui a des bureaux dans les principaux pays du monde. Le bureau français est dirigé par M. le Dr J. Deniker, conservateur de la Bibliothèque du Museum d'histoire naturelle. Les deux volumes actuels contiennent les fiches et les index de tout ce qui a paru sur la botanique en anglais, en allemand, en français et en italien. Le Catalogue des auteurs et celui des matières sont à part. L'ordre suivi est celui décidé par la convention internationale de 1905. Les divisions primaires adoptées correspondent aux branches reconnues de la science botanique, y compris la botanique fossile. Les grandes divisions comprises dans les divisions du système décimal allant de 0000 Philosophie à 9900 Distribution géographique, sont les suivantes : Catalogue des auteurs (p. 17 à p. 330.); Catalogue des matières (p. 1 à 790) subdivisé comme suit : Philosophie Histoire, Biographie, etc., de nos 1 à 999; Morphologie, Anatomie, Embryologie et Cytologie, de 1000 à 2999; Physiologie, de 3000 à 3999 ; Pathologie de 4000 à 4399; Évolution 4400 à 4999. Taxonomie de 5000 à 7999; Distribution géographique 8000 à 9999. Le tout est complété par une liste des journaux scientifiques avec leurs titres abrégés tels qu'ils sont cités dans le texte. Cette liste remplit les pages 791 à 832, puis vient un index de la classification topographique.

Belgique. — D'un haut intérêt pour l'histoire de l'enluminure des livres au xve siècle est le beau volume que le P. J. Van den Gheyn, S. J., vient de publier sous le titre : *Cronicques et conquestes de Charlemaine, reproduction des* 105 *miniatures de Jean Le Tavernier d'Audenarde* (1460) (Bruxelles, Vromant, 1909, in-4 de 24 p. et 105 pl.). C'est sur les ordres de Philippe le Bon, duc de Bourgogne, que le maître enlumineur illustra ce beau manuscrit en 3 volumes, actuellement conservé à Bruxelles.

Espagne. — Sous les auspices et par les soins de la députation provinciale de Barcelone, il a été fondé en 1907 dans cette ville un Institut d'études catalanes, composé de huit membres et de deux secrétaires rédacteurs. Ces huit membres se répartissent en quatre sections : histoire; archéologie; littérature; droit. Dans le cadre des publications de l'Institut rentrent : les publications documentaires; les éditions de textes littéraires inédits ou publiés défectueusement; enfin des travaux de critique. L'Institut a pour président M. Antoni Rubió y Lluch et pour secrétaire M. Joseph Pijoan. Dès la première année de son existence, l'Institut a manifesté son activité par les publications suivantes : 1er fascicule d'un inventaire des *Peintures murales catalanes*; premier volume d'un travail de D. Joaquim Botet y Sisô :

Les Monedes catalanes; un volume de *Documents pera l'historia de la cultura catalana migeval*, rassemblés par D. Antoni Rubió y Lluch; premier tome d'une histoire de *l'Arquitectura románica a Catalunya*, par MM. J. Puig y Cadafalch, D. Antoni de Falguera et D. J. Godoy. En même temps une publication périodique (*Institut d'estudis catalans. Anuari*) renferme des travaux de moindre haleine. Celui de 1907, qui vient de paraître (Barcelona, palau de la diputacio, in-4, 534 p., pl. et fig.) nous offre, avec les documents relatifs à l'établissement de l'Institut, les travaux suivants : I. *Section archéologique*. J. Gudiol, *El necrologi de l'iglesia de Roda*. inscriptions funéraires qui tapissent les murailles du cloître et qui remontent en partie au XIIIe siècle; J. A. Brutails, *Les Influences de l'art oriental et les Goths dans le midi de la France*; R. Caselles, *Origens del renaixement barcelonì*. étude sur Viladomat; P. Paris, *Quelques vases ibériques inédits*; A. Muñoz, *I paliotti dipinti di musé di Vich e di Barcelona*); J. Puig y Cadafalch, *Les Iglesies romàniques ab cobertes de fusta de las valls de Bohi y d'Aran*, églises de la première moitié du XIIe siècle.— II. *Section historique* : J. Calmette, *Les Historiens du Roussillon*; E. Gonzales Hurtebise, *Inventario de los bienes muebles de Alfonso V de Aragón como infant y como rey* (1412-1424) ; J. Miret y Sanz, *Nota de geografía histórica*, à propos de la délimitation de frontière faite en 1300 entre la France et la Catalogne; A. Giménez Soler, *Episodios de la historia de las relaciones entre la corona de Aragón y Túnez*, au XIVe siècle; A. Rubió y Lluch, *Atenes en temps dels Catalans*, de 1377 à 1388. — III. *Section juridique*. G. M. de Brocá, *De les investigacions respecte del dret de Catalunya y de la reintegració de ses fonts*; *Ordinacions fetes en cort per tota Catalunya* (XIIIe siècle); *Traça de classificació dels usatges y idea de la potestat* (XVe siècle); J. Gudiol, *Traducció dels usatges les mes antigues constitucions de Catalunya y les costumes de Pere Albert* (XIIIe siècle); G. M. de Brocá, *Costums juridycos a la rattla d'Aragó*; — IV. *Section littéraire*. E. Moliné y Brasé, *La Letra de reyals costums del Petrarca*; P. Fabra, *Sobre diferents problems pendents en l'actual català literari*; J. Pijoan, *Un nou viatge a Terra Santa en català* (1323); J. Rubió, R. d'Alos, F. Martorell, *Inventaris inèdits de l'ordre del Temple a Catalunya*; F. Pedrell, *Dos músichs cinchcentistes catalans, cantors d'Auzias March*; J. Massó y Torrents, *Riambau de Vaqueres en els cançoners catalans*.

— Sous le titre de *Pensamientos de una creyente* (Barcelona, Subirana, 1909, petit in-16 de 133 p. — Prix : 1 fr.), D. Luis Gispert nous offre une élégante traduction de l'opuscule français de Mme Célina Renard (Maria Jenna), qui contient des pensées courtes, mais pleines de foi autant qu'exquises dans leur forme, sur la joie, la tristesse, le calme, l'évangile et la conduite de la vie. La brochure espagnole est éditée avec soin et porte l'approbation de l'ordinaire.

Indo-Chine. — M. Cl. Madrolle a fait de l'île de Hai-Nan son étude spéciale; après en avoir reconnu les côtes en 1896, il a, en 1907, exécuté deux expéditions dans l'intérieur de cette terre aussi considérable que la Corse, la Sardaigne et les Baléares réunies. Il a d'abord visité, au nord-est, le pays de Voun-sio et les volcans éteints de la chaîne des Dzong, des « puys », dirions-nous en français; il a ensuite pénétré chez les aborigènes du massif central et reconnu les cîmes les plus élevées de la contrée, ces « Cinq-Doigts » dont deux sommets atteignent 2 000 mètres. On trouvera un intéressant résumé de cette exploration dans une récente conférence de M. Cl. Madrolle sur *Hai-nan, le pays et ses habitants* (Paris, Comité de l'Asie française, in-8 de 26 p., avec une carte. Extrait du *Bulletin du Comité de l'Asie française*).

Congo. — Voici longtemps que l'avenir du Congo français, de cette colonie qu'on a parfois appelée « l'enfant de douleur » de la métropole, préoccupe tous ceux qui ont souci du développement de notre empire d'outre-mer. Gardons-nous d'en désespérer, dit, dans une remarquable conférence sur *le Congo français au point de vue économique* (Melun, imp. administrative, 1909, in-8 de 30 p.), un de ceux qui le connaissent le mieux pour l'avoir, depuis quinze ans, parcouru un peu dans tous les sens, et pour en avoir revu différentes régions à plusieurs années de distance, M. l'administrateur G. Bruel; l'histoire explique presque toutes les fautes et les erreurs commises; elle seule permet de comprendre la situation actuelle et la nécessité où l'on est de disséminer les efforts et de continuer à tout entreprendre avec des moyens insuffisants, au lieu de sérier les questions. D'autre part, les chiffres du commerce spécial prouvent que les efforts tentés jusqu'à ce jour n'ont pas été vains; si le progrès n'est pas plus accentué, quelles en sont les causes? L'absence de coordination et aussi l'absence de persévérance dans les efforts tentés, l'absence d'outillage économique, à en croire M. Bruel; le jour où des vues d'ensemble seront appliquées avec continuité, où le Congo français sera doté d'un outillage économique complet et harmonique, il sera définitivement sorti de l'ornière dans laquelle il se traîne depuis sa naissance, et prendra un remarquable essor.

Maroc. — De 1904 à 1907, le commandant A.-H. Dyé a dirigé les travaux de la mission maritime du Maroc à qui on doit l'étude hydrographique et économique des principaux ports du Maghreb-el-Aksa; il y a recueilli sur place une foule de matériaux scientifiques dont les belles cartes publiées sous les auspices du Comité du Maroc présentent la coordination, et d'abondants matériaux économiques dont la synthèse systématique a été présentée par le commandant Dyé lui-même à la Société de géographie commerciale de Paris, dans une étude sur *les Ports du Maroc, leur commerce avec la France* (Coulommiers, imp. Paul Brodard, 1909, in-8 de 78 p., avec carte et grav.). Par des considérations et des faits de toute nature, le savant marin y a pleinement démontré que l'activité commerciale française doit surtout se faire sentir à l'ouest du Maroc, dans tous les ports de l'Atlantique, environnés des meilleures régions agricoles. Là se doivent concentrer tous nos efforts de pénétration économique, car là existe un sol souvent fertile, et que, faute de sécurité, le paysan marocain n'a pas encore pu mettre en valeur.

— Nous devons déjà à M. Ch. René-Leclerc, délégué général du Comité du Maroc à Tanger, une excellente notice sur *le Commerce et l'industrie à Fez*; voici maintenant qu'en quelques pages, il résume les renseignements essentiels relatifs au régime économique de cette capitale du Maroc septentrional, peuplée de 70 à 80 000 habitants, et où le commerce français (qui y est en voie d'indéniable accroissement) pourrait encore réaliser de nouveaux progrès. Non content de décrire le présent de Fez, M. René-Leclerc indique dans quel sens cette grande ville marocaine devra se développer dans l'avenir et quelles ressources il lui faudra utiliser pour se transformer véritablement. Ainsi, et par d'utiles et précieux *Conseils aux commerçants* se trouve complétée cette courte et substantielle notice sur Fez (*Fez. Notice économique*. Paris, imp. Levé, 1909, in-8 de 27 p. Extrait du *Mois colonial et maritime*).

Publications nouvelles. — *L'Existence historique de Jésus et le Rationalisme contemporain*, par L.-C. Fillion (in-12, Bloud). — *L'Église apostolique. Actes d'apôtres. Epîtres. Apocalypse*, trad. et commentaire par l'abbé Verdunoy (in-12, Lecoffre, Gabalda). — *Le Principe des développements théologiques*, par H. N. Oxenham (in-12, Bloud); — *Le Christianisme pro-*

gressif, essai sur le christianisme et la conscience moderne, par E. Giran (in-12, E. Nourry). — *Le Modernisme, sa position vis-à-vis de la science, sa condamnation par le Pape Pie X*, par le cardinal Mercier (in-12, Bloud). — *Éléments d'apologétique. II. Jésus et l'Église*, par J.-L. de la Paquerie. 2e éd. (in-12, Bloud). — *L'Apologétique de Brunetière*, par H. Guyot (in-12, E. Nourry). — *Le Cœur de Jésus dans ses paroles. Élévations*, par M. Baron (in-16, Beauchesne). — *Retraite de réparation pour les âmes vouées au Sacré-Cœur pour le temps présent, d'après un plan nouveau*, par le R. P. A. Prévost (petit in-18, Paris et Tournai, Casterman). — *Traité du devoir de conduire les enfants à Jésus-Christ*, par Gerson; trad. par A. Saubin (in-12, Bloud). — *Paroles de prêtre et de Français*, par l'abbé Vié (in-16, Beauchesne). — *Bouddhisme. Opinions sur l'histoire de la dogmatique*. par L. de la Vallée Poussin (in-12. Beauchesne). — *La Doctrine de l'Islam*, par le baron Carra de Vaux (in-12, Beauchesne). — *Œuvres complètes* du comte L. Tolstoï. T. XX. *Critique de théologie dogmatique*, 1879-1881 (in-16, Stock). — *Guillaume du Breuil. Stilus curie parlamenti*, nouvelle édition critique, publiée avec une Introduction et des notes, par F. Aubert (in-8, A. Picard et fils). — *Étude historique sur l'idée de sentences indéterminées*, par G. de Lacoste (in-8, Rousseau). — La Bruyère. *Des Ouvrages de l'esprit avec commentaires et notes*, par O. Caron (in-12, Paris, 5, rue Bayard). — *Pensées, reproduction de l'édition originale avec la notice historique du frère de Joubert*, par Joubert; Introduction et notes par V. Giraud (in-12, Bloud). — *Vie de Sénèque*, par R. Waltz (in-8, Perrin). — *Leibniz, historien. Essai sur l'activité et la méthode historiques de Leibniz*, par L. Davillé (in-8, Alcan). — *Le Socialisme et la Sociologie réformiste*, par A. Fouillée (in-8, Alcan). — *La Monarchie et la Classe ouvrière*, par G. Valois (in-16, Nouvelle Librairie nationale). — *Les Bases du pacifisme. Le Pacifisme réformiste et le pacifisme « révolutionnaire »* par A. H. Fried; trad. de l'allemand et Avant-propos par J. Lagorgette (in-8, Pedone). — *L'Exercice illégal de la médecine et les Articles de réclame médico-pharmaceutique à tournure scientifique*, par G. de Lacoste (in-8, Rousseau). — *Rééducation physique et psychique*, par le Dr H. Lavrand (in-16, Bloud). — *De l'Illusion. Son Mécanisme psycho-social*, par le prestidigitateur Alber (in-16, Bloud). — *Électricité agricole*, par A. Petit (in-18, Baillière). — *La Théorie des courants alternatifs*, par A. Russell. T. Ier; trad. de l'anglais par G. Séligmann-Lui (gr. in-8, Gauthier-Villars). — *Lectures de mécanique. La Mécanique enseignée par les auteurs originaux*, par E. Jouguet. 2e partie. *L'Organisation de la mécanique* (gr. in-8, Gauthier-Villars). — *Cours de géométrie descriptive à l'usage des candidats à l'École des beaux-arts*, par E. Vallois (in-8, Gauthier-Villars). — *La Marine. Le Haut Commandement, ses fautes, sa réforme*, par L.-M.-V. et E. Liron (in-12, Chapelot). — *Les Maîtres de la musique. Wagner*, par H. Lichtenberger (in-8, Alcan). — *Portraits et souvenirs*, par C. Saint-Saëns (in-18, Calmann-Lévy). — *Profils d'artistes. Rosina Stoltz, de l'Académie de musique (Victoire Noël)*, 1815-1903, par G. Bord (in-18, Daragon). — *Les Trucs du théâtre, du cirque et de la foire*, par M. de Nansouty (petit in-8, Colin). — *Traité de stylistique française*, par C. Bally. Vol. II (in-8 cartonné, C. Klincksieck). — *La Romance à Madame*, par G. Ferrières (in-12, Lemerre). — *Les Deux Jeunesses*, par E. Rochard (in-12, Lemerre). — *Les Beaux Jours*, par J. Chenevière (in-12, Lemerre). — *Les Argonautiques d'Apollonius le Rhodien*; trad. vers par vers, par le comte U. de Séguier (in-8, Félanitz, Majorque, imp. B. Reus). — *De l'Hélicon au Calvaire*, par le comte U. de Séguier (in-8, Félanitx, Majorque, imp. B. Reus). — *Les Printemps*, par J. Gasquet (in-16, Perrin). — *Décors et chants*, par E. Koeberlé (petit-in-8, Mercure de France). — *Œuvres poétiques*

choisies d'Honoré d'Urfé, précédées d'une Introduction, par G. Michaut (petit-in-18, Sansot). — *A l'Ombre des marbres*, par J. Nayral (in-18, Gastein-Serge). — *La Légende de l'homme*, par N. Couytigne (in-12, Edition du Beffroi). — *Le Mariage de Mademoiselle Gimel, dactylographe*, par R. Bazin (in-18, Calmann-Lévy). — *Sur les deux rives*, par L. de Tinseau (in-18, Calmann-Lévy). — *Le Vaisseau de plomb*, par G. Lechartier (in-16, Plon-Nourrit). — *Mon Prince charmant*, par A. Noël (in-16, Plon-Nourrit). — *Le Miroir aux alouettes*, par J. de Mestral Combremont (in-16, Plon-Nourrit). — *Un étrange Divorce*, par le comte A. de Saint-Aulaire (in-16, Perrin). — *Trois Sœurs*, par E. d'Esterre Keeling; trad. de l'anglais par F. O'Noll (in-16, Hachette). — *Roselyne*, par M. Maryan (in-18, Henri Gautier). — *L'Ame de Pilate*, par J. de Comlomb (in-18, Henri Gautier). — *La Bague d'opale*, par M. Maryan (in-18, Firmin-Didot). — *Mes Pannes*, par H. d'Agrain (in-16, Poisson). — *Le Roman sournois*, par P. Lièvre (in-32, Stock). — *Les Aventures du cardinal de Richelieu et de la duchesse d'Elbeuf*, par le baron A. de Maricourt (in-18, Sansot). — *Les Fêtes du cœur*, par G. Gasztowtt (in-18, Gastein-Serge). — *Les Caquets du docteur*, par O. Béliard (in-16 allongé, Tasselt. — *L'Argent et l'Amour. Pour si peu*, par J. France (in-18, Nancy, Éditions de « France-Semeuse »). — *L'Académie de Mérival-les-Chaumes*, par J. Voisin (petit in-8, Moulins, Crépin-Leblond). — *Roland et Marie Phlipon. Lettres d'amour* (1777 *à* 1780), publiées avec Introduction, commentaire explicatif et notes par C. Perroud (in-8, A. Picard et fils). — *Le Théâtre français des origines à nos jours. Extraits et analyses, notices biographiques*, par F. d'Armade (in-8, Delagrave). — *Idées et doctrines littéraires du* XVIIIe *siècle*, par F. Vial et L. Denise (in-12, Delagrave). — *De Gottsched à Lessing, étude sur les commencements du théâtre moderne en Allemagne* (1724-1760), par G. Belouin (in-8, Hachette). — *Anthologie de la littérature allemande des origines au* XXe *siècle*, par L. Roustan (petit in-16, Delagrave). — *Dante, essai sur son caractère et son génie*, par M. Paléologue (in-16, Plon-Nourrit). — *Histoire et géographie. Atlas général Vidal-Lablache*, édition 1909 (gr. in-4 relié toile, Colin). — *En Espagne. « Du* 30 *à l'heure », d'Irun à Algésiras*, par la comtesse de la Morinière de la Rochecantin (in-16, Plon-Nourrit). — *Le Touriste français en Espagne et dans les pays de langue espagnole. Grammaire. Vie pratique*, par J. Laborde (in-12 cartonné, Delagrave). — *Au Pays de l'or noir. Para, Amazonas, Mattô Grosso*, par P. Walle (in-8, Guilmoto). — *Nos Fils et nos filles en voyage*, par A.-L. Leroy (in-8, Vuibert et Nony). — *Histoire des conciles, d'après les documents originaux*, par C. J. Hefele; trad. sur la 2e édition allemande par Dom H. Leclercq. T. III, 1re partie (gr. in-8, Letouzey et Ané). — *La Question des missions. Les Doléances d'un vieux missionnaire sur les tribulations d'un vieux chanoine*, par le R. P. Damerval (in-8, Paris et Tournai, Casterman). — *La Vie et la légende de saint Gwennolé*, texte publié par P. Allier (in-12, Bloud). — *La Mission de saint Benoit, CCCCLXXX-DXXXXIII*, par le cardinal Newman (in-12, Bloud). — *Une Ame d'apôtre. Le Père Victor Delpech, de la Compagnie de Jésus, missionnaire au Maduré* (1835-1887), par le P. P. Suau, (in-16, Tournai et Paris, Casterman). — *La Chronique de Morigny* (1095-1152), publiée par L. Mirot (in-8, A. Picard et fils. — *Le Dix-huitième Siècle*, par C. Stryienski (in-8, Hachette). — *La Conspiration révolutionnaire de* 1789. *Les Complices. Les Victimes*, par G. Bord (in-8, Paris, Bibliothèque d'histoire moderne). — *Études révolutionnaires*, par J. Guillaume, 2e série, (in-12, Stock). — *Recueil de pièces et documents officiels relatifs à la Légion d'honneur comprenant la distribution des croix au camp de Boulogne, la pierre Napoléon et la colonne de la Grande Armée, précédé d'une notice*

historique, par A. Lefebvre (gr. in-8, Champion). — *L'Empire libéral. Études, récits, souvenirs*, par É. Ollivier (in-18, Garnier). — *Histoire religieuse de la Révolution française*, par P. de la Gorce. T. Ier (in-8, Plon-Nourrit). — *Histoire du catholicisme libéral en France*, 1828-1908, par G. Weill (in-16, Alcan). — *La Société française au temps de Philippe-Auguste*, par A. Luchaire (in-8, Hachette). — *La Société française du* XVIe *siècle au* XXe *siècle*, par V. du Bled. 7e série. XVIIIe *siècle* (in-16, Perrin). — *La Bruyère critique des conditions et des institutions sociales*, par M. Lange (in-8, Hachette). — *Le Congo français. La Question internationale du Congo*, par F. Challaye (in-8, Alcan). — *Le Château de Lauzun en Agenais. Description et histoire*, par P. Lauzun (in-8, Agen, Maison d'édition et imprimerie moderne). — *L'Église de France après la persécution religieuse*, 1907-1908, par P. Barbier (in-12, Lethielleux). — *Où mène l'école sans Dieu*, par F. Gibon (in-12, Téqui). — *La Crise de l'école laïque. L'École et la famille*, par D. Gurnaud (in-16, Perrin). — *Une Année de politique extérieure*, par R. Moulin et S. de Chessin (in-16, Plon-Nourrit). — *Souvenirs de la dernière guerre carliste* (1872-1876), par le général Kirkpatrick de Closeburn (in-8, A. Picard et fils). — *Documentos inéditos ó muy raros para la historia de México*, publicados por G. Garcia. T. XXIII. *El Sitio de Puebla en* 1863, *segun los archivos de D. Ignacio Comonfort y de D. Juan Antonio de la Fuente* (petit in-8, México-Vda. de C. Bouret). — *Madame du Barry, d'après les documents authentiques*, par C. Saint-André (in-8, Émile-Paul). — *Belles du vieux temps*, par le vicomte de Reiset (petit in-8, Émile-Paul). — *Journaliste, sans-culotte et thermidorien. Le Fils de Fréron* (1754-1802), *d'après des documents inédits*, par R. Arnaud (in-16, Perrin). — *Notes intimes d'un gentilhomme, recueillies par sa fille*, par la comtesse M. de Couronnel (in-16, Bloud). — *Albert Hetsch, médecin, Allemand et protestant, devenu Français, catholique et prêtre*. Introduction du cardinal Perraud (2 vol. in-16, Beauchesne). — *Constance Teichmann*, par M.-E. Belpaire (in-8, Louvain, Bibliothèque choisie; Tours, Cattier). — *Gallia typographica, ou Répertoire biographique et chronologique de tous les imprimeurs de France, depuis les origines de l'imprimerie jusqu'à la Révolution*, par G. Lepreux. T. I. *Flandre-Artois, Picardie* (gr. in-8, Champion). — *Library of Congress. List of works relating to the supreme Court of the United States*, by H. H. B. Meyer (in-8, Washington, Government Printing Office). — *An English Bibliography on the near Eastern Question*, 1481-1906, by V. M. Yovanovitch (gr. in-4, Belgrade, Tzviyanovitch.

VISENOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

Imprimerie polyglotte Fr. SIMON, Rennes.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

OUVRAGES D'ENSEIGNEMENT RELIGIEUX ET DE PIÉTÉ

ENSEIGNEMENT. — PRÉDICATION. — 1. *Œuvres choisies oratoires et pastorales* de Mgr TOUCHET, évêque d'Orléans. T. V. Paris, Lethielleux; Orléans, Marron, 1905, in-12 de IV-457 p., 3 fr. 50.— 2. *Exposition de la morale catholique*. VI. *Le Vice et le péché*. II. *Leurs effets, leurs formes, leurs remèdes. Conférences et retraite* (*Carême de* 1908), par E. JANVIER. Paris, Lethielleux, s. d., petit in-8 de 433 p., 4 fr. — 3. *Les Fêtes de l'Église. Élévations sur les hymnes*, par J.-D. FOLGHERA. Paris, Téqui, 1909, in-18 de 154 p., 1 fr. 50. — 4. *Vers les cîmes. Exhortations à un jeune homme chrétien*, par l'abbé CHABOT. Paris, Beauchesne, 1909, in-12 de IV-360 p., 3 fr. — 5. *Du Connu à l'inconnu. Simple catéchisme*, par l'auteur du *Catéchisme expliqué sans maître*. Paris, Lethielleux, s. d., in-38 de 92 p., 0 fr. 30.

JÉSUS. MARIE. JOSEPH. — 6. *Sur les pas de Jésus*. 1re série. *Bethléem-Nazareth*, par le P. F. MOUREAU. Paris, Haton, s. d., in-12 de 212 p., 1 fr. 50. — 7. *L'Évangile du Sacré-Cœur. Les Mystères d'amour du cœur de Jésus*, par l'abbé JEAN VAUDON. 2e éd. Paris, Poussielgue, 1909, in-12 de VIII-387 p., 3 fr. 50. — 8. *Marie et le Symbolisme des pierres précieuses*, par l'abbé EM. VALÈRE. Paris, Oudin, 1909, in-12 de XXXVI-290 p., 3 fr. 50. — 9. *La Vierge Marie dans l'Évangile, lectures pour le mois de Marie, le mois du Rosaire et les fêtes de la Sainte Vierge*, par Y. D'ISNÉ. Paris, Lethielleux, s. d., in-32 de 134 p., 0 fr. 50.— 10. *Voici votre Mère. Entretiens sur la Très Sainte Vierge*, par l'abbé J. MILLOT. Paris, Lethielleux, s. d., in-32 de 328 p., 1 fr. 50. — 11. *Joseph d'après l'Évangile*, par l'abbé MAX CARON. Paris, Haton, 1909, in-12 de 336 p., 2 fr.

EUCHARISTIE. — ÉVANGILE. — 12. *Allons à l'Eucharistie*, par A. DRIVE. Avignon, Aubanel frères, s. d., in-32 de 32 p.— 13. *Petite Retraite de première communion avec nombreuses histoires édifiantes*, par l'abbé DE MARTRIN-DONOS. Paris, Haton, 1909, in-32 de 71 p., 0 fr. 20.— 14. *La Communion des enfants*, par le R. P. MAZURE. Paris et Lille, Desclée, de Brouwer, petit in-18 de 80 p., 0 fr. 25. — 15. *Les Miracles de Notre-Seigneur Jésus-Christ exposés et médités, avec un appendice sur les miracles en général*, par CH. LACOUTURE. Paris, Beauchesne, 1908, in-12 de VIII-279 p., 1 fr. 50. — 16. *Lettres sur l'épître de saint Paul aux Hébreux*, par Mgr G. LAPERRINE D'HAUTPOUL. Paris, Lecoffre, Gabalda, 1909, in-12 de 256 p., 2 fr. 50. — 17. *Les Jeunes Filles de l'Évangile (Notes d'une retraite de jeunes filles)*, par Mgr HENRI BOLO. Paris, Haton, s. d., in-18 de 346 p., 2 fr. 50.

SPIRITUALITÉ. — 18. *Retraite spirituelle*, par J. GUIBERT. Paris, Poussielgue, 1909, in-12 de IV-407 p., 3 fr. 50. — 19. *La Montée du Calvaire*, par P.-LOUIS PERROY. Nouvelle édit. Paris, Lethielleux, s. d., in-12 de 334 p., 3 fr. 50.— 20. *La Pratique de l'amour de Dieu. Aux hommes du monde* (*Carême* 1909), par l'abbé DE GIBERGUES. Paris, Poussielgue, s. d., in-12 de 267 p., 3 fr.— 21. *Le Grand Devoir de la prière enseigné aux enfants du catéchisme*, par l'abbé J. MILLOT. Paris, Lethielleux, s. d., in-32 de X-278 p., 1 fr. 50. — 22. *L'Espérance. Conférences pour les hommes*, par P. GIRODON. Paris, Plon-Nourrit, s. d., in-16 de 209 p., 2 fr. — 23. *La Ferveur. Aux dames et aux jeunes filles*, par l'abbé DE GIBERGUES. Paris, Poussielgue, 1909, in-12 de 174 p., 1 fr. 50. — 24. *Les Larmes consolées*, par le P. CH. LAURENT. Paris, Haton, s. d., in-12 de VIII-359 p., 2 fr. 50.

DÉVOTIONS. — PIÉTÉ. — 25. *La Passion de Jésus-Christ. Courtes méditations pour chaque jour du Carême*, par le R. P. RICHARD F. CLARKE; trad. de l'anglais par J. REYMOND. Avignon, Aubanel frères, s. d., in-32 de VIII-96 p. — 26. *Cor Jesu. Historique, doctrine, pratique de la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus*, par l'abbé LUCIEN POUX. Paris, Maison de la Bonne Presse, s. d., in-32 de XV-164 p., 0 fr. 50. — 27. *Les Merveilles de Massabielle à Lourdes. Apparitions, Miracles. Pèlerinages*

Paris, Maison de la Bonne Presse, s. d., in-32 de 202 p., 0 fr. 50. — 28. *Mes en honor del patriarca san José, patròn de la Iglesia*, por el José Torras y Bages, obispo de Vich. Versión castillana. Barcelona, Subirana, 1909, petit in-16 de 190 p., avec une grav., 1 fr.

Enseignement. — Prédication. — 1 à 5. — Mgr l'évêque d'Orléans continue la publication de ses *Œuvres choisies oratoires et pastorales*; il en est au tome cinquième, qui comprend des mémoires, des allocutions, des lettres qui rappellent les principaux événements écoulés pendant les années 1902 et 1903 : droit de pétition des évêques; suppression des traitements ecclésiastiques; discours sur la crise sardinière en Bretagne; les souffrances de l'Église; le Sacré-Cœur et les saints français; les exécutions du 24 mars 1903; Léon XIII; Pie X; formation des clercs; vocation religieuse, œuvres sociales; l'Eucharistie; cause de Jeanne d'Arc; histoire sommaire et promulgation de l'héroïcité de ses vertus. Il y a là des documents de tout premier ordre pour l'histoire religieuse contemporaine; il y a des pages d'une éloquence vraie, naturelle, soutenue, qui frappe, émeut, élève et excite; il y a de remarquables morceaux de littérature sous forme de descriptions, de tableaux, pleins de couleur et de vie. Mgr l'évêque d'Orléans sent très vivement et il s'exprime avec la même force; il prouve une fois de plus que le style, c'est l'homme; lui surtout a un style personnel qui est bien lui-même et ce qu'il dit est si bien sa pensée, sa conviction qu'elle va droit à l'esprit et pénètre jusqu'au plus intime du cœur. Une expression très moderne rendra mieux encore le sens de notre critique : ces œuvres oratoires et pastorales sont des œuvres vraiment vécues.

— Dans ses conférences de Notre-Dame pour le Carême de 1908, M. le chanoine Janvier continue son *Exposition de la morale catholique* en montrant les effets du vice et du péché, leurs formes et leurs remèdes. C'était certes bien urgent de rappeler à nos contemporains, au milieu d'une société où le péché et le vice semblent avoir pris hardiment position, que l'homme n'est point fait pour être l'esclave et la victime de ses passions, qu'il doit résister à leurs suggestions pour rester fidèle à la loi de Dieu, et que s'il a le malheur de céder à la tentation, Dieu lui a préparé des moyens de relèvement et de réhabilitation. Les ravages du péché soit dans l'ordre de la vie publique, de la vie morale et de la vie sociale, soit dans l'ordre de la vie surnaturelle et de la vie éternelle font l'objet des six principales conférences. Les instructions de la retraite pascale, pendant la Semaine sainte, traitent de la différence du péché mortel et du péché véniel, des péchés de la chair et de l'esprit, du péché du cœur, des lèvres, des œuvres, du remède au péché : la confession; de l'expiation du péché; passion de N.-S. J.-C.; de la réparation des ruines accumulées par le péché. Ces conférences et ces instructions sont précédées d'une exposition d'ensemble qui

met bien en relief la pensée et le plan de l'orateur; elles sont suivies d'un résumé clair, précis, court, qui fait mieux ressortir le développement et l'enchaînement des principales pensées; nous ne saurions trop les recommander aux lecteurs. Ce VIe volume des conférences est la suite logique des volumes précédents : il a eu, comme ses aînés, l'honneur privilégié d'être loué par le Saint-Père, qui a voulu envoyer à l'orateur de Notre-Dame ses félicitations et ses encouragements : il ne saurait être rien de plus flatteur pour un auteur, ni rien de plus avantageux pour son livre.

— Pour nous faire connaître *les Fêtes de l'Église*, le R. P. Folghera se sert ingénieusement des hymnes du Bréviaire. Il juge avec raison, que « dégager des hymnes la pensée chrétienne et théologique qu'elles contiennent, exposer brièvement cette pensée en ses diverses parties, commenter chacune d'elles à l'aide d'une hymne ou de quelques strophes, c'est aboutir à un ensemble d'élévations, de méditations, où l'idée éclaire la poésie, où la poésie colore et échauffe l'idée, où la piété profite également de cette clarté, de ce coloris, de cette chaleur. » Ce qui fait de son livre une *Année liturgique en miniature*: il est divisé en trente-sept chapitres, consacrés chacun à une fête, mais aussi court que substantiel. Ce sont des méditations où l'on ne dort pas : l'attention y est tenue bien éveillée par des considérations et des applications qui mettent l'âme dans les dispositions pieuses en harmonie avec la fête.

— Elles sont très courtes aussi les *Exhortations à un jeune homme chrétien*, par M. l'abbé Chabot. C'est que, pour monter *Vers les cîmes* il ne faut pas se sentir accablé par un lourd fardeau; l'élan suppose une allure dégagée, une démarche alerte. Dans sa Préface — plus courte encore — l'auteur prévient son jeune homme qu'il veut le conduire, l'entraîner vers les cîmes, aux régions pures et sereines; il l'avertit de ne pas s'effrayer : « les chemins montants ne sont rudes qu'en apparence et pour qui les voit de loin. On y marche aisément, pourvu qu'on ait l'élan et qu'on sache où est le but. » Et voici son programme, ou plutôt son itinéraire. Il prend l'abord «l'élan»: c'est la première partie où il dit ce que c'est qu'être jeune, vivre, agir, progresser et ce qu'est l'enthousiasme. Puis il s'élève vers le bonheur, vers le bien, vers la lumière, vers la vie, vers Dieu, et il expose, en cours de route, ce qu'il faut entendre par le bonheur, par le devoir, par la foi, par la vie en Jésus-Christ, par l'attraction divine. Il termine par cette exhortation, qui résume très fidèlement son livre : « Aussi, dit-il, pour arriver à Dieu, c'est-à-dire au bonheur adéquat, au bien absolu, à la complète lumière, à la pleine vie, faut-il que tu le cherches avec toutes tes facultés donnant tout leur effort, avec tous tes élans, avec toute ton âme. »

— *Du Connu à l'inconnu* est le titre d'un petit catéchisme qui procède ingénieusement par demandes et réponses, avec logique, brièveté, précision. Comme le dit très justement l'auteur : « Passant systématiquement du connu à l'inconnu, et amenant les vérités de foi à se présenter comme d'elles-mêmes par un enchaînement logique et naturel, on les fait accepter sans méfiance et elles s'assimilent aisément. » Il n'est pas possible qu'un enseignement ainsi conçu et pratiqué ne paraisse pas aimable et qu'il ne se grave pas plus facilement dans la mémoire.

Jésus. Marie. Joseph.— 6 à 11. — *Sur les pas de Jésus*, nous voici parcourant avec le divin Enfant les collines et les vallées qui séparent Bethléem de Nazareth, « chevauchée d'un charme exquis et vraiment divin, » que l'auteur, le P. F. Moureau, a eu le bonheur d'accomplir et qu'il a essayé de faire revivre pour la consolation de tous ceux qui se plaisent à marcher en esprit « sur les pas de Jésus ». C'est d'abord le site de Bethléem qui nous est fidèlement décrit ; c'est aussi son histoire qui nous est racontée avec l'idylle de Ruth et tout ce qui a trait au mystère de la naissance du Fils de Dieu : la cité de David, le grotte de la Nativité; la messe de minuit. Puis se succèdent rapidement des chapitres très courts, mais très intéressants sur l'Annonciation et la Visitation, l'adoration des bergers et des mages, la fuite en Égypte et le retour en Galilée, l'épisode du temple, etc. Dans la seconde partie, c'est l'histoire de Nazareth et le souvenir de tout ce qui s'y rattache : le Mont-Carmel, les premières années, la personnalité de Jésus, Jésus et la nature, Jésus et l'humanité, la parenté de Jésus, l'épreuve, les adieux à Nazareth, les noces de Cana. L'auteur décrit et parle, encore sous l'influence des douces et fortes émotions qu'il a éprouvées en parcourant tous ces lieux bénis qui ont été sanctifiés par la présence du divin Sauveur; et, à le lire, il nous semble voir Jésus et le suivre, « le rencontrer et le voir apparaître au détour du sentier désert ».

— *L'Évangile du Sacré-Cœur*, par M. l'abbé Vaudon, nous révèle les mystères d'amour que le Sacré-Cœur de Jésus renferme pour nous. L'auteur développe lui-même, dans une table analytique, l'enchaînement logique des considérations qu'il a écrites : pour lui, le centre même de la création c'est le cœur de Jésus qui assume une double tâche : réconcilier ensemble l'amour et la justice mis en opposition par le péché; transfuser dans l'homme son propre sang. Mais le Rédempteur ne travaille pas seul à cet ouvrage; il a bien voulu y associer Marie, sa mère, et saint Joseph, son père nourricier. Il y associe l'Église, qui, dépositaire de la divine Eucharistie, continue par la sainte Messe l'œuvre de la rédemption, à laquelle, par la communion, nous devons tous prendre notre part personnelle. L'œuvre se consomme dans le

Ciel, où Jésus-Christ nous est représenté, par saint Jean dans l'Apocalypse, comme la victime éternelle du grand sacrifice : Agneau divin immolé pour nous. Telle est la marche, tel le développement de l'ouvrage de M. l'abbé Vaudon. Aussi bien, il n'est pas un inconnu pour nos lecteurs, auxquels nous l'avons déjà présenté, il y a quelques années; ils ont pu en apprécier la réelle valeur, appréciation bien confirmée par son succès, puisqu'il en est à sa deuxième édition. Le P. Longhaye, dans une étude critique, écrivait ces lignes où nous trouvons exactement l'expression même de notre jugement: « On sera toujours neuf, on sera beau, utile, toutes les fois que l'on fera bien connaître Jésus-Christ, le grand inconnu; toutes les fois que l'on prêchera le Sacré-Cœur d'une manière sensée, pratique et haute par le fait même. Autant d'éloges acquis de plein droit au R. P. Vaudon. »

— Il est neuf aussi, M. l'abbé Valère, dans son livre : *Marie et le Symbolisme des pierres précieuses*. Non pas qu'il ait tout à fait innové, mais il a eu l'heureuse pensée de grouper des considérations qu'il a trouvées çà et là éparses dans les commentateurs autorisés de nos Livres saints et d'en faire un ensemble harmonieux qui rend hommage à la grandeur suréminente de l'auguste Mère de Dieu. Voici en quels termes il justifie son but et son plan : « Dans le concert de louanges de la création en l'honneur de Marie, dit M. Valère, les pierres précieuses ont une voix plus éloquente que la voix des fleurs ou celle des étoiles. Elles symbolisent les privilèges, les vertus, la puissance de Celle que Dieu nous a donnée pour mère. » Et ce n'est pas seulement parmi nos écrivains ecclésiastiques, docteurs ou exégètes, que nous trouvons ces rapprochements ingénieux entre les pierres précieuses et les qualités ou les vertus de personnages notables. Les anciens n'ont pas ignoré cet art de la comparaison, et parmi eux M. Valère cite surtout Pline l'Ancien et le sénateur romain Boèce. Le premier, qui vivait au Ier siècle, à la cour de Tibère, a fait de son *Histoire naturelle* une sorte de compilation avec commentaires de tout ce que l'antiquité avait pensé et écrit du symbolisme des pierres précieuses. Le second vivait au Ve siècle et était chrétien; il intercala, dans un ouvrage considérable sur les arts et le naturalisme, un traité : *De Gemmis*, dans lequel il examine les croyances de son temps sur le symbolisme des pierres précieuses. Tout en suivant l'exemple de ses illustres devanciers, M. Valère, s'il ne dit pas des choses tout à fait nouvelles, inédites, sait leur donner une forme nouvelle qui constitue son originalité. *Non nova sed nove.* Après une savante Introduction, l'auteur traite de chacune des vingt-deux pierres précieuses dont les rares qualités sont un vrai symbole de quelque vertu ou de quelque attribut de la Vierge Marie. C'est un traité très intéressant et aussi très utile pour la prédication.

— *La Vierge Marie dans l'Évangile*, par Mme Y. d'Isné, nous retrace, sous la forme de considérations pieuses pour les mois de mai et d'octobre, la vie de la Très Sainte Vierge telle que nous la font connaître les saints évangélistes. C'est la méthode ordinairement suivie pour ces opuscules, mais l'auteur l'a parfaitement adaptée à son genre et il a fait de son livre un ouvrage qui « excite dans les âmes une dévotion plus filiale et plus pratique à la Mère de Dieu... Une doctrine très sûre y soutient une piété très éclairée et très simple. Voilà un Mois de Marie idéal. » Ce petit livre, pénétré de vie pieuse, sera goûté de ses lecteurs.

— Celui de M. l'abbé J. Millot : *Voici votre Mère*, complète le précédent. Il ne rappelle pas seulement la vie de la T. S. Vierge; il étudie aussi le culte que nous devons lui rendre, ou les caractères que doit avoir notre dévotion pour Marie. Ce que ce livre offre encore de particulier, c'est l'exemple, ou plutôt ce sont les exemples ou histoires qui suivent la méditation et l'on sait qu'il n'y a rien de plus intéressant et de plus utile que l'exemple. *Exempla trahunt.* On tend, il est vrai, à considérer cette méthode comme démodée, peut-être même comme peu digne de lecteurs sérieux. C'est un tort. Il y a d'abord des lecteurs même sérieux qui ne dédaignent pas de lire les traits édifiants. Ensuite, il faut tenir bon compte de la masse du peuple, à qui les exemples ou les histoires rendent encore plus sensible l'exposition de la doctrine. Nous nous tromperions fort si le livre de M. l'abbé Millot n'obtenait pas le plus flatteur accueil.

— L'approbation récemment donnée par le Saint-Siège à la récitation des litanies de saint Joseph a rappelé l'attention sur le vénérable patriarche de Nazareth. C'est dire que le nouveau livre de M. l'abbé Max Caron est très opportun et vient à son heure : *Joseph d'après l'Évangile.* Et comment connaître bien S. Joseph, si ce n'est en méditant les passages, hélas ! bien trop rares de l'Évangile où il est question du chaste époux de la Mère de Dieu? C'est ce qu'a voulu faire le vénéré supérieur du grand séminaire de Versailles. Il entendit, au jour de son expulsion, une communauté de religieuses réciter les litanies de saint Joseph, et la pensée lui vint d'appeler à son aide le protecteur si puissant qu'est le Père nourricier du Fils de Dieu. Et de là est venu ce livre tout imprégné, pour ainsi dire, de ses larmes, mais aussi et surtout confident affectueux de toutes ses angoisses aussi bien que de ses plus solides espérances. Combien d'âmes ne seront-elles pas encouragées, par ces pages émues et vécues, à redoubler de confiance envers saint Joseph qui partagea si courageusement les épreuves de la Sainte Famille, surtout les douleurs d'un long exil en Égypte ! Combien de cœurs ne seront-ils pas réconfortés par l'espoir d'une protection plus paternelle, méritée par une prière plus fervente

et, mieux encore, par une plus complète imitation des vertus de ce grand saint !

Eucharistie. — Évangile. — 12 à 17. — Une poussée puissante et providentielle conduit un plus grand nombre d'âmes à la sainte Table; M. l'abbé A. Drive veut contribuer encore à en accroître la force en criant à tous : *Allons à l'Eucharistie* ! Allons à ce Dieu qu'ont aimé et reçu tant de nobles cœurs; à ce Dieu qui est vie et amour; l'Eucharistie sera le salut de la société. » Puisse cet appel être entendu par la foule des fidèles et surtout être docilement accueilli !

— Ne craignons pas d'exhorter même les enfants à répondre mieux encore aux secrets désirs de Notre-Seigneur et aux solennelles exhortations de l'Église. Par sa *Petite Retraite de première communion*, M. l'abbé de Martrin-Donos s'applique à leur faire bien comprendre les précieux avantages que nos chers petits peuvent retirer de la réception de la divine Eucharistie, et il est sûr de réussir à les convaincre par les nombreuses histoires édifiantes qui viennent si à propos donner la force du témoignage et de l'expérience aux considérations les plus élevées. Nous félicitons l'auteur de son heureuse initiative et lui souhaitons le plus grand succès.

— L'opuscule du R. P. Mazure sur *la Communion des enfants* ne s'adresse pas directement à ceux-ci; elle a seulement pour but de prouver cette thèse, d'ailleurs si orthodoxe, de l'utilité de la communion fréquente pour les enfants, même de la pratique de la communion quotidienne. Évidemment il y a ici à user d'une grande prudence et d'un sérieux discernement pour ne pas s'exposer à ce que l'usage d'un si grand bien devienne un abus et que ce qui doit donner la vie ne se change pas, par la routine, en un principe de mort. Mais il faut bien admettre qu'il y a, auprès des enfants, à essayer une pratique de laquelle, bien surveillée et graduellement dosée, on peut attendre les plus précieux bienfaits.

— L'Eucharistie est, après la Résurrection, le plus grand miracle opéré par Jésus-Christ, qui revit ainsi à travers les siècles, pour être tous les jours avec nous. Il est facile de le constater, en rappelant, pour les méditer, tous *les Miracles de Notre-Seigneur Jésus-Christ* tels que nous les expose le R. P. Lacouture. Nous en comptons trente-huit, et combien d'autres nous sont restés inconnus parce que l'Esprit-Saint n'a pas voulu qu'ils fussent révélés? Aussi bien, ce nombre suffit-il, et au-delà, pour témoigner, aux yeux de tout homme de bonne foi, en faveur de la divinité de Jésus. Il suffit pour intéresser et accroître notre piété. Ceux de nos lecteurs qui voudront, à l'aide de ce petit livre, d'ailleurs très soigné, méditer les miracles du Sauveur, essayer d'en comprendre la signification, d'en apprécier l'enseignement, ne pourront trouver que douce satisfaction et sérieux profit à cette

lecture méditée. « Puisse ce présage se réaliser, dirons-nous avec l'auteur, et ce petit ouvrage contribuer ainsi à faire mieux connaître et servir plus fidèlement le meilleur des Maîtres ! »

— Heureux qui sait se nourrir de cette substance divine qu'est l'Écriture sainte ! Elle est bien aussi le pain que Dieu a donné à l'homme et qui possède toutes les délices. Mgr Laperrine d'Hautpoul veut, pour sa part, contribuer à l'amour et à l'étude des saintes lettres, et, nous offrant son ouvrage sur *l'Épître de saint Paul aux Hébreux*, il ne pouvait mieux réussir à nous la faire goûter qu'en dédiant son travail « aux catholiques persécutés ». On saisit aussitôt le but de l'érudit auteur et on se sent incité à prendre son livre pour y puiser les consolations et les espérances que cette dédicace nous promet. On n'est certes point trompé dans son attente; et après chacune des vingt-cinq lettres dont se compose cet ouvrage, on éprouve comme un réel allègement, comme un puissant réconfort. « C'est à des persécutés, dit l'auteur, que saint Paul s'adressait (dans cette épître). » Dès lors, comment n'y trouverions-nous pas notre profit, nous qui sommes dans une position analogue? Les attaques contre la vérité et les prépotences vis-à-vis les faibles ne varient guère de forme, quelle que soit l'époque où elles se produisent... Soyez donc conviés à la lire, vous tous qui souffrez pour la justice et vous aussi qui endurez quelque épreuve d'où qu'elle vienne. » Rendons-nous à cette invitation si pressante; ne refusons pas la main charitable qui cherche à nous relever. Nous ne tarderons pas à témoigner à ce véritable ami notre fraternelle gratitude.

— C'est encore un grave et utile enseignement que Mgr Bolo nous donne dans son étude sur *les Jeunes Filles de l'Évangile*. « Les histoires évangéliques de jeunes filles, nous dit-il, sont conçues et exposées de telle sorte que, dans leur ensemble, elles offrent le traité le plus complet, le plus pratique et le plus touchant de la perfection chrétienne, à cet âge où la femme ressemble le plus à l'ange. » Sept chapitres se partagent les considérations que le travail de la méditation a suggérées à l'auteur pour les appliquer aux jeunes filles faisant retraite : la fille de Jaïre; la fille d'Hérodiade; la fille de la Chananéenne; vierges sages et vierges folles; Marthe; les filles de Jérusalem; la Reine. Ses enseignements se dégagent peu à peu, logiquement, avec une adaptation très opportune, de telle sorte que cette retraite montre bien à la jeune fille quelles sont les dispositions réclamées de Dieu pour que la grâce opère dans son cœur soit pour prévenir tous les dangers de perdre la pureté de l'âme, ou pour les éviter, soit pour corriger ses défauts, ou acquérir les vertus qu'elle doit pratiquer, soit enfin, s'il y a eu mort de l'âme par le péché, pour ressusciter, à la voix de Dieu, à une nouvelle vie que devra protéger et conserver une plus

généreuse persévérance. Nous ne sommes point étonné des fruits spirituels que dut produire une retraite de jeunes filles consacrée au développement de ces divers épisodes de nos Livres saints et qui, au témoignage de l'auteur, « fut particulièrement consolant. »

Spiritualité. — 18 à 24. — *La Retraite spirituelle*, de M. J.Guibert, supérieur de séminaire, s'adresse au clergé; elle n'est pas la reproduction exacte des allocutions et des conférences prêchées à ses confrères par le docte et pieux auteur; elle est rédigée sous forme de méditations dépourvues de tout artifice oratoire, de telle sorte que, « conduite avec méthode, elle peut servir de guide aux retraitants solitaires et fournir des indications très utiles aux prédicateurs de retraite ». Cette retraite spirituelle se propose de nous faire obtenir ou réaliser quatre buts : nous faire connaître et prendre conscience de notre état moral; nous conquérir sur le péché; nous travailler pour développer en nous le chrétien et l'homme; nous dépenser par la pratique du zèle apostolique. La triple tâche de se connaître, de se conquérir et de se travailler appartient à tous, prêtres, religieux ou laïques; la tâche de se dépenser est le propre des personnes vouées à l'apostolat et principalement des prêtres. Ces méditations sont marquées au sceau d'une sérieuse et longue expérience, d'une doctrine très sûre, d'un ardent amour de Notre-Seigneur et des âmes : nous remercions l'auteur d'avoir cédé aux instances de Mgr l'archevêque de Paris qui, à la suite d'une retraite prêchée à Paris en 1907, eut la bonne inspiration de le presser de publier ses instructions. — Nous avons dit que M. Guibert avait préféré rédiger sa retraite sous forme de méditations renfermant le code complet qui doit régler la vie du prêtre et du simple chrétien. Une table des matières donne un résumé succinct et exact de chaque méditation qui peut servir très efficacement à en retenir la pensée principale et à former ce que les auteurs mystiques appellent « le bouquet spirituel. »

— *La Montée du Calvaire*, par M. P.-Louis Perroy, est le récit médité et commenté du drame de la passion et de la mort du divin Sauveur. Ce livre ne date pas d'hier; il remonte à quelques années et c'est une nouvelle édition que nous offre l'auteur. N'est-ce pas un témoignage non suspect de sa valeur? Le fond du récit est évidemment le même que dans d'autres nombreux ouvrages; la disposition et les commentaires constituent son originalité, qui est de très bon aloi. Dans la première partie l'auteur appelle notre attention sur les instruments de supplice ; les liens, le voile, la robe, les fouets, la couronne, la croix, etc. La deuxième partie est consacrée à étudier les tortures du cœur : l'agonie, le baiser et l'abandon, Pierre, Judas, Pilate, Jérusalem, etc. Enfin dans la troisième partie nous assistons aux grandes scènes du Calvaire : les moqueries, les traits

du visage de Notre-Seigneur, les paroles suprêmes, le grand silence, Marie; les derniers cris. Et l'auteur, ayant achevé son œuvre, ajoute simplement ces quelques lignes, si simples mais si éloquentes : « Ici finit la montée du Calvaire. Le grand œuvre de la rédemption est accompli : le Christ a réconcilié le ciel avec la terre. O mes frères du monde entier, venez, accourez tous pleins d'espérance sur ce sommet ensanglanté : maintenant vous pouvez vous sauver... si vous voulez. »

— De cette contemplation à *la Pratique de l'amour de Dieu*, il ne saurait y avoir loin : ceci est même la conséquence de cela. Mais cette *Pratique*, en quoi consiste-t-elle? Tel est l'enseignement qu'a voulu donner aux hommes M. l'abbé de Gibergues dans ses conférences du Carême de 1909. Il aborde son sujet dès la première page par la définition et les formes de l'amour divin; il s'arrête à signaler l'obstacle à cet amour qui est l'égoïsme, mais il signale ensuite, comme disposition à la pratique de l'amour divin, le renoncement à soi-même. Alors nous sont indiqués les moyens efficaces d'aimer Dieu : appliquer courageusement à Dieu son esprit, son cœur, sa volonté, s'aider de la communion fréquente et de l'assiduité à la prière. Notre modèle en cette œuvre, comme en toute autre, est Notre-Seigneur Jésus-Christ; il l'est surtout, notre modèle, en même temps que notre soutien, dans la divine Eucharistie. C'est du fond de ses tabernacles que notre hôte divin nous adresse ces paroles qui sont une invitation pressante à l'imitation de l'auguste victime dont l'Eucharistie rappelle si bien l'immolation par l'amour : Regardez et faites selon l'exemple qui vous a été montré sur la montagne?

— Nous revenons avec M. l'abbé Millot sur *le Grand Devoir de la prière* dont nous parlait tout à l'heure, avec moins de développement, M. l'abbé de Gibergues. Avec le livre de M. le vicaire général d'Oran nous nous trouvons en face d'un vrai traité sur cette matière. Sous quatre divisions principales, l'auteur nous dit d'abord la nature et la puissance de la prière : Qu'est-ce que la prière? Prière vocale et mentale; prière du cœur, puissance de la prière, chaque question bien clairement exposée et développée, surtout efficacement confirmée par une histoire ou un exemple; ce sera ainsi dans toute la suite de l'ouvrage : cette méthode a de si grands avantages! Nous lisons maintenant les pages consacrées à rappeler la nécessité et le précepte de la prière, ensuite les conditions de la prière : état de grâce, attention, humilité, confiance, persévérance; enfin quand et où il faut prier, souvent, mais surtout le matin et le soir, dans la tentation, dans la souffrance, à l'église, en commun, etc. Le livre se termine par une longue série de prières : la messe, les vêpres, prières les plus diverses, toutes excellentes, à réciter suivant les besoins et les circonstances. C'est un délicieux petit manuel qui est très bien adapté sans doute

aux enfants du catéchisme pour lesquels il est fait, mais aussi à tous les fidèles, avides de bien remplir, pour la gloire de Dieu et leur propre utilité, ce grand devoir de la prière.

— Dans ses conférences pour les hommes faites en la paroisse de Saint-Pierre de Chaillot, M. l'abbé Girodon traite de *l'Espérance.* C'est un si grand bien, un si puissant réconfort, que cette vertu divine ! Heureux qui possède l'Espérance ! La 1re conférence nous fixe sur l'objet même de cette vertu, sur notre récompense qui est Dieu, le but de notre vie. La 2e et la 3e traitent du bonheur individuel et social; dans les suivantes, de la 4e à la 8e, l'auteur expose la doctrine catholique sur l'immortalité de l'âme, l'espérance chrétienne, l'enfer, le purgatoire, le ciel; la 9e et dernière nous enseigne comment nous devons considérer les événements de la vie présente pour les faire tourner à assurer la réalisation de notre espérance. « Acceptons, dit l'auteur, les joies que la Providence nous donne en ce monde et acceptons aussi les tristesses. Il y a des unes et des autres dans notre vie purement humaine; il y a aussi des unes et des autres dans notre vie chrétienne et surnaturelle. Et joies et tristesses, ne l'oublions jamais, nous sont envoyées par notre Père pour que... nous nous élevions sans cesse vers Lui...» N'est-ce pas, ajouterons-nous, le meilleur moyen de soutenir notre Espérance, cette pensée que tout ici-bas nous est ménagé pour faciliter et assurer ce que Dieu nous a permis d'espérer?

— *La Ferveur* ! Mais tout ce que nous venons d'étudier nous y conduit : la montée du Calvaire, la pratique de l'amour de Dieu, le grand devoir de la prière, etc. M. l'abbé de Gibergues juge avec raison que nous avons encore besoin de quelques considérations plus spéciales pour nous faire envisager directement cette disposition de l'âme pieuse qui s'appelle « la ferveur ». Il s'empresse de nous révéler ce suprême désir de Jésus et sa confidence s'adresse surtout aux dames et aux jeunes filles. Viennent ensuite « une étude délicate et approfondie de la ferveur, de ses motifs et de ses avantages; une critique très fine des fausses ferveurs; une analyse toute pratique de la conduite à tenir dans la consolation et dans la sécheresse, enfin de précieux conseils sur la direction ». Nous venons de donner le résumé de ce petit volume qu'il est impossible de lire sans se sentir porté à aimer la ferveur et à l'acquérir.

— Nous ne saurions plus favorablement présenter à nos lecteurs le nouveau livre du P. Ch. Laurent : *Les Larmes consolées*, qu'en citant ces quelques mots de la lettre d'approbation écrite à l'auteur par son supérieur général : « C'est assurément une grande et précieuse science que celle de savoir bien souffrir. Les lecteurs attentifs de ces pages, où vous rappelez, en un style aussi doctrinal qu'élégant, l'histoire et la mission de la douleur, acquerront sans nul doute cette science, et ils

sauront surnaturaliser et sanctifier, christianiser en un mot leurs souffrances. » Il n'y a rien d'exagéré dans ce jugement ou dans cette appréciation. Il suffit, pour s'en convaincre, de parcourir, même rapidement pour en avoir un simple aperçu, les divers chapitres de ce livre toujours si opportun parce qu'il y aura toujours des larmes à consoler : La douleur; l'universelle souffrance; les origines de la douleur; la faute originelle; le divin ministère de la douleur et ses apostolats, ses consolations et ses joies. Et alors, puisque la douleur est la loi inévitable de notre destinée sur la terre, faudrait-il au moins être bien pénétré de la doctrine de l'auteur et nous efforcer de tirer de la souffrance tous les avantages qu'elle contient, aux yeux de la foi. Une seule disposition de notre âme renferme toutes les conditions pour jouir de tous les bienfaits de la douleur, celle de l'envisager comme l'expression de la volonté de Dieu, la supporter avec docilité et la lui offrir généreusement. Ce que traduisait si bien une âme pieuse, familiarisée avec la douleur, quand elle écrivait à une de ses amies : « La souffrance, quand elle est bien acceptée et bien offerte à Dieu, est la meilleure de toutes les prières. » C'est cette conclusion que tirera tout lecteur du livre du Père Laurent.

Dévotion. — Piété. — 25 à 28. — Nous n'aurons pas à trop insister sur les petits opuscules qu'il nous reste à présenter à nos lecteurs : ils se recommandent assez eux-mêmes par le sujet qu'ils traitent. *La Passion de Jésus-Christ* est une série de courtes méditations disposées pour chaque jour du Carême; on ne s'y ennuiera certes pas, car elles sont, en effet, très courtes et aussi très attachantes. L'examinateur écrit à l'auteur que « les âmes pieuses le bénissent d'avoir eu l'heureuse inspiration de traduire et de vulgariser ainsi la Passion de Jésus-Christ par le R. P. Richard Clarke »; il ajoute que, si l'opuscule est petit par la forme, il est très grand par sa piété.

— Souffrir et mourir pour nous : tel a été le sacrifice que le divin Cœur de Jésus lui a inspiré. Et le lecteur se plaira à parcourir, en les méditant, les quelques pages que vient de publier sur *l'Historique, la doctrine et la pratique de la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus*, M. l'abbé Lucien Poux. Ces intéressantes considérations sont suivies de pensées pieuses sur la convenance et la portée des actes de consécration et d'hommage au Sacré-Cœur. Le livre se clôt sur un formulaire de prières adaptées à cette dévotion. *Cor Jesu* mérite la plus sérieuse recommandation.

— Maintenant, c'est la Mère du divin Rédempteur, Marie, qui nous réapparaît avec *les Merveilles de Massabielle à Lourdes*, récit des *Apparitions*, des *Miracles*, des *Pèlerinages*, disposé en trente-deux chapitres pour les mois de mai et d'octobre. Tout le monde ne peut avoir et lire les gros volumes si documentés sur Lourdes, publiés par le Dr Boissarie

et M. l'abbé Bertrin. L'opuscule que nous annonçons est à la portée des plus modestes bourses et il suffira à propager dans le peuple *les Merveilles de Massabielle.*

— Voici enfin saint Joseph, qui complète la Sainte Famille; il en est même le chef, maintenant encore qu'elle est au Ciel. C'est dire la puissance d'intercession dont il jouit et dont il peut nous faire profiter. Le Mois de saint Joseph, de D. José Torras y Bages, aidera beaucoup à propager la piété et la dévotion envers le saint patriarche de Nazareth; mais, pour que la France pût en profiter, il devrait être traduit de l'espagnol : c'est cette bonne fortune que nous lui souhaitons et nous ne croyons pas pouvoir faire un meilleur éloge de l'opuscule dont il s'agit : *Mes en honor del patriarca san José.* Qu'un bon traducteur ne se fasse pas trop attendre ! F. Chapot.

POÉSIE — THÉATRE

Poésie. — 1. *Les Muses françaises, anthologie des femmes poètes*, par Alph. Séché. T. III (xxe *siècle)*, Paris, Louis Michaud, s. d., in-12 de 384 p., 3 fr. 50. — 2. *Les Poètes du terroir, du* xve *au* xxe *siècle*, par Ad. Van Bever. T. Ier. Paris, Delagrave, s. d., in-12 de xv-375, avec cartes des anciens pays de France, 3 fr. 50. — 3. *L'Anthologie du félibrige, morceaux choisis des grands poètes de la Renaissance méridionale au* xixe *siècle*, par Armand Praviel et J.-R. de Brousse. Paris, Nouvelle Librairie nationale, 1909, in-18 de xvi-342 p., 3 fr. 50. — 4. *La Poésie de Jean Aicard. Portrait littéraire et choix de poèmes*, par J. Calvet. Paris, Hatier, s. d., in-12 de 315 p., avec portrait, 3 fr. 50. — 5. *Le Sablier*, par Paul Galland. Paris, Sansot, 1909, in-12 de 180 p., 3 fr. 50. — 6. *L'Amphore*, par Jean Segrestaa. Paris, Perrin, 1909, in-16 de 203 p., 3 fr. 50. — 7. *Clochettes et bourdons*, par Robert Huchard. Paris, Perrin, s. d., in-16 de 346 p., 3 fr. 50. — 8. *Par ces longues nuits d'hiver*, par Raoul Gaubert-Saint-Martial. Paris, édition de « l'Abbaye », 1908, petit in-8 de 115 p., 3 fr. 50. — 9. *Chants d'adolescence*, par Alphonse Morand. Paris, Société générale d'éditions, s. d., in-18 de 142 p., 2 fr. — 10. *Les Argonautiques d'Apollonius le Rhodien*, traduites pour la première fois en vers français (et vers pour vers), par le comte Ulysse de Séguier. Félanitx (Majorque), Bartolomé Reuss, 1906, in-8 de xxxii-191 p. — 11. *De l'Hélicon au Calvaire*, par le même. Même éditeur, 1908, in-8 de vii-273 p. — 12. *Le Livre des chats*, par Alfred Ruffin. Paris, Lemerre, 1908, in-18 de 117 p., 3 fr. — 13. *Le Mage sans étoile* (1902-1908), par Raphaël Arvor. Paris, Messein, 1908, in-18 de 170 p., 3 fr. 50. — 14. *Rêves épars*, sonnets, par Edmond Maguier (œuvres posthumes). Paris, Lemerre, 1909, in-18 de 385 p., 3 fr. — 15. *L'Écho des heures*, par la comtesse de Salorges. Paris, Lemerre, 1909, in-12 de 166 p., 3 fr. — 16. *Moisson d'étoiles*, par Thérèse-Pierre de Libertat. Paris, Lemerre, 1909, in-12 de 91 p., 3 fr. — 17. *Les Ailes de cire*, par Marcel Paÿs. Paris, Messein, 1909, in-18 de 151 p., 3 fr. 50. — 18. *Nuit d'Égypte, esquisses*, par Jean de Bère. Paris, Perrin, 1909, in-16 de 146 p., 3 fr. — 19. *La Pâque des Roses*, par Touny-Lérys. Paris, Mercure de France, 1909, in-18 de 220 p., 3 fr. 50. — 20. *Le Vent dans les arbres*, par A. de Bary. Paris, Stock, 1909, in-18 de 251 p., 3 fr. 50. — 21. *Crépuscules d'amour*, par Georges Batault. Paris, Bibliothèque de l'Occident, 1909, in-16 de 64 p.

Poésie. — 1. — Le tome deuxième des *Muses françaises, anthologie des femmes poètes*, vient de suivre le premier, dont nous avons déjà parlé. Cette fois, M. Alphonse Séché a groupé les « muses » du xxe siècle. C'est dire que toutes sont vivantes, sauf deux qui viennent

de mourir avant la publication. Quarante-quatre noms figurent ici. Combien de ces noms tomberont sans tarder dans le plus vengeur des oublis ! — La lecture de ce volume est affligeante, et une vérité qui saute aux yeux, lorsqu'on le ferme, c'est que la sélection des femmes poètes est, dans notre société, une sélection à rebours. Presque toutes s'affirment comme libres penseuses et libres viveuses. A plusieurs reprises, dans ses notices biographiques, M. Séché constate que ses poétesses ont perdu toute « fausse pudeur ». Comment donc s'exprimeraient-elles si elles avaient perdu la vraie ? Nous demandons pardon à des personnes comme Mme Edmond Rostand ou Mme Goyau de ces critiques « globales » qui ne les atteignent nullement, non plus que quelques autres. Pour ce qui est du talent, il y en a un peu partout, dilué, émietté. De génie, point. Le lecteur patient peut faire la cueillette des jolies strophes, des vers heureux, et aussi des passages qui, à force de vouloir être tragiquement inspirés, produisent un effet de comique irrésistible.

N'achevons pas cette exécution nécessaire sans quelques citations variées.

De Mme la baronne de Baye :

> Et je ferme les yeux pour te voir mieux encor.

De Mlle Marthe Dupuy :

> La robe la plus belle est celle que je porte.

Est-ce assez féminin ? — De Mlle Claudine Funck-Brentano :

> Sois belle, ô mon amie, pour que je souffre davantage !

Un sentiment si remarquable vaut bien un vers de quatorze pieds. — De Mlle Marie Huot (*Litanies des bêtes*) :

> Chères bêtes, mangez et buvez dans mon cœur.

De Mlle Hélène Vacaresco :

> Les jasmins sont jaloux de la lune aux doigts bleus.

2. — Les décentralisateurs, les régionalistes salueront avec plaisir le premier volume d'une publication importante : *Les Poètes du terroir, du* XVe *au* XXe *siècle*. Ce sont des textes choisis accompagnés de notices biographiques, de bibliographies et de cartes des anciens « pays » de France. L'auteur de la publication est M. Ad. Van Bever. Ce tome premier est consacré aux poètes d'Alsace, d'Anjou, d'Auvergne, de Béarn, de Berry, de Bourbonnais, de Bourgogne, de Bretagne et de Champagne. Les provinces, comme on le voit, sont rangées par ordre alphabétique. Notons que le patois, lorsqu'il y a lieu, est accompagné de la traduction française, ce qui facilite la lecture. Parmi les noms connus, nous voyons figurer ceux de Joachim du Bellay, de Baïf,

de Delille, de Pierre de Nolhac, d'Émile Deschamps, de Théodore de Banville, de Bonaventure Despériers, de Lamartine, de Gabriel Vicaire, de Chateaubriand, de Brizeux, de Turquéty, d'Élisa Mercœur, de La Villemarqué, de Passerat, du P. Le Moyne, de La Fontaine, d'Hégésippe Moreau. Bien entendu, lorsqu'on cite les poètes illustres, il s'agit toujours de morceaux se rapportant au terroir et imprégnés de couleur locale. Dans la Préface de M. Van Bever, l'on peut relever des idées vagues ou contestables. Il s'y trouve aussi des observations fort justes, notamment celle-ci : « En fait, il n'y a pas de chanson originaire d'un lieu unique, jaillie spontanément du sol, mais des thèmes généraux sur lesquels l'imagination du peuple a brodé d'infinies variations, et qui se sont localisées (c'est le mot) en passant par telle ou telle contrée.» Comme travail de recherche et d'assemblage, l'œuvre patiente de M. Van Bever s'impose à l'attention des littérateurs.

3. — *L'Anthologie du félibrige*, publiée par MM. Armand Praviel et J.-R. de Brousse, est une œuvre de vulgarisation des plus utiles pour ceux qui veulent être au courant du mouvement littéraire accompli depuis un demi-siècle dans le midi de la France. Ce sont des morceaux choisis des meilleurs poètes provençaux, languedociens, gascons, limousins, etc. Comme bien l'on pense, Mistral, Roumanille et Aubanel sont en bonne place; mais ils ont vingt compagnons, sans compter deux compagnes. La traduction est en regard du texte. Il y a des notices biographiques et de sommaires indications bibliographiques. Une Introduction résume la création du félibrige et précise le but des auteurs du recueil, qui est de grouper des chefs-d'œuvre vraiment littéraires, postérieurs à la Renaissance de la langue d'oc, et exempts des formes « patoisantes » où tombaient les poètes antérieurs. C'est pourquoi le recueil ne contient rien de Jasmin.

4. — M. Jean Aicard, après les honneurs de la Coupole, connaît ceux de l'anthologie. Sous ce titre : *La Poésie de Jean Aicard, portrait littéraire et choix de poèmes*, M. J. Calvet vient de réunir des extraits de ses diverses œuvres en vers, précédés d'un éloge en prose. Tout en louant les qualités réelles du poète, il nous semble exagérer quelque peu son importance. On ne peut soutenir que M. Jean Aicard soit « profondément populaire », ni qu'on le considère en Provence comme « l'âme chantante du pays ». M. Calvet insiste sur l' « idéalisme » de M. Jean Aicard. Certes, ce n'est pas pour rien que la grande ombre de Lamartine se projeta sur son enfance; mais cet idéalisme se traduit trop souvent par des déclamations sociales et humanitaires. Il y a en M. Jean Aicard un Berquin rajeuni, mais un Berquin démocrate, soucieux de se mettre bien avec l'opinion de la majorité. Il poursuit le Christ de sa sympathie et de son admiration, mais il ne croit pas. Sa religion n'est qu'une religiosité nébuleuse qui éteint tout dogme et se

résout en une phraséologie sentimentale. Dans ses vers, M. Jean Aicard reste généralement noble, et, quand il parle des enfants, il a des trouvailles gracieuses, qui ont fait du reste une bonne part de son succès. Il a dit de charmantes choses sur les cigales. Le recueil de M. Calvet contient le *Chant des explorateurs*, qui est un beau morceau lyrique, assez peu connu. Il s'y trouve également quelques pièces inédites, mais qui n'ont rien de saillant. Tel qu'il est, ce recueil est intéressant par sa nature même. Toutes les publications poétiques de M. Jean Aicard y sont représentées par des pièces généralement entières. Une bibliographie instructive y est annexée.

5.— En quittant *le Sablier*, de M. Paul Galland, nous sommes tentés de déclarer qu'il contient du sable d'or. Voilà un recueil sérieux, et d'un vrai poète qui, s'il n'est pas parfait, a plus de qualités que de défauts. Son exemple prouve que le bon sens et la mesure ne nuiront pas toujours à l'inspiration et aux belles envolées :

Le clinquant, en ce siècle, a tué le bon goût,

dit le poète. Pas chez lui, toutefois. M. Galland excelle aux tableautins pittoresques; ses scènes rustiques sont vraies. Nous suivons l'auteur avec plaisir à l'auberge de campagne, où il s'attable devant

Une omelette d'or parfumée au cerfeuil.

Dans l'expression de l'amour, le poète reste chaste, et sa poésie ne fait qu'y gagner en émotion. Dans certains passages il touche au splendide. On peut toutefois reprocher à certains de ses sonnets et de ses pièces courtes, de ne pas offrir des « chutes » assez frappantes. Nous voudrions citer bien des choses. Bornons-nous à un sonnet sur *le Calfat* :

Grave et minutieux, de la proue à la poupe,
Il a sondé les flancs du navire blessé;
Et, noires de goudron, ses mains ont enfoncé,
Dans les joints qui bâillaient, les fils de blonde étoupe.

Il a soigné le brick et guéri la chaloupe,
Mis un baume de poix à l'étambot gercé,
Et, dans la nuit tombante, il regagne, lassé,
Son très pauvre logis où mitonne la soupe.

— Vois, comme une leçon vivante du Devoir,
Passer l'humble calfat dans la gloire du soir,
Avec ses lourds souliers et sa cote salie.

Il va sa route simple aujourd'hui comme hier,
Ignorant que sa tâche ingénûment remplie
Garde la Vie et l'Or des fureurs de la mer.

Que M. Paul Galland se défie de son admiration pour certains de ses confrères. Il vaut mieux qu'eux.

6. — De *l'Amphore* coulent des vers antiques, en lesquels se complaît M. Jean Segrestaa. Bien des pièces du recueil — les sonnets princi-

palement — rappellent, avec quelque chose de moins serré et de moins nerveux, la manière de l'auteur des *Trophées*. M. Segrestaa est un fidèle de la rime riche. Son vers est souvent plein, « nombreux », sonore, artistement ciselé. Il cultive la couleur locale et accumule les détails techniques. M. Segrestaa sort de l'antique pour nous parler du Vénézuéla, ou du pays basque. Parfois il pince la corde sentimentale. Mais alors, sauf exceptions, il est moins intéressant, plus vague, plus abstrait, et nous aimons mieux ses variations sur la Sicile de Théocrite, dût-il nous abreuver de « l'onde Aganippide ». Écoutons avec recueillement ce beau vers :

L'Angélus du soir tinte au cœur des cloches lentes.

M. Segrestaa est un virtuose un peu froid, mais estimable.

7. — Comme il convient à un poète qui intitule son recueil *Clochettes et bourdons*, M. Robert Huchard sait faire rendre à son vers des notes diverses. Il a de l'habileté et de l'humour, de l'élan oratoire et lyrique, de l'haleine didactique et de la fantaisie. Il affronte les longues « périodes » et sa phrase retombe heureusement. Certaines de ses strophes rivalisent, pour l'harmonieux balancement, avec celles de Lamartine, quoique le poète soit plutôt hugolâtre. Malheureusement, M. Huchard ignore un art, celui d'être court, et, quand il se met à être long, il profite de l'occasion pour tomber dans le vague, dans le solennel, dans le prudhommesque, dans la philosophie sociale à l'usage des vieux Français ou des Jeunes-Turcs. Son petit essai dramatique, *Un Conseil*, est faible malgré quelques jolis vers. Le genre pittoresque est, en somme, celui qui lui convient le mieux. Admirez ce coin de tableau champêtre.

La main droite appuyée au manche d'un rateau,
Une femme un instant abandonnant des gerbes,
Posait ses doigts ombreux sur de grands yeux superbes.

Mais nous devons dire que M. Huchard laisse percer par moments des dispositions antireligieuses dont on ne peut le féliciter.

8. — M. Raoul Gaubert-Saint-Martial, qui est Vendéen, écrit à un ami :

Prenons la plume ainsi qu'un chouan sa carabine
Et travaillons ensemble à quelque œuvre divine.

C'est que l'auteur a une haute idée de la fonction de poète. Il rêve, *Par ces longues nuits d'hiver*, d'une « destinée haute comme une tour ». Légèrement misanthrope, il aime la province, le vieux logis, la solitude fière et indépendante. Il avoue avoir fait des fredaines, et il semble parfois qu'il s'en repent, bien qu'à d'autres moments on ait l'impression toute contraire. Voici du reste son idée sur l'amour :

Qu'est-ce aimer? être seul un soir, se sentir triste,
Savoir qu'on est un très mystérieux artiste,

Marquis du Soir, duc de Là-Bas, c'est être doux
Après que l'Angélus a sonné ses neuf coups.

Il chante son intérieur :

Et la soupe qui vous attend, le soir qui tombe,
La modeste pomme de terre et le naïf
Œuf à la coque et la pipe qui rend pensif.

On devine l'étoffe d'un néo-catholique et d'un néo-royaliste frotté d'occultisme et de décadentisme.

9. — On respire, en lisant les *Chants d'adolescence* de M. Alphonse Morand, une atmosphère de pureté et de fraîcheur. L'auteur, qui est prêtre, nous traduit l'écho de ses souvenirs d'enfance et mêle à de gracieuses images d'édifiants élans de ferveur.

Voici deux strophes de la pièce intitulée : *Ite* :

L'heure est grave. Je sais qu'à l'amour qui le presse
Souvent le prêtre entend répondre le dédain,
Et je sais qu'en marchant, il faut, parfois, qu'il blesse
Son pied en se heurtant aux pierres du chemin.

Mais que font le mépris, la haine et le martyre,
Si dans le sang du Christ a germé notre foi,
Si l'Esprit souffle encor dont le puissant délire
Fit les premiers semeurs de la nouvelle loi?

M. l'abbé Morand a une versification correcte et un style clair. On lui souhaiterait cependant je ne sais quoi de plus original.

10. — M. le comte Ulysse de Séguier, mort récemment, était un intrépide. Il a fait une traduction en vers (et vers pour vers) des *Argonautiques d'Apollonius le Rhodien*, avec une Préface érudite et des notes. Il y a là un travail énorme, et, à ce point de vue, digne d'admiration. Dirons-nous maintenant que la traduction est un chef-d'œuvre? Nous craignons fort que telle ne soit pas l'opinion du lecteur. Les difficultés de la versification, combinées avec l'enthousiasme de l'humaniste, ont porté l'auteur à multiplier les néologismes forgés d'après le latin et le grec : dives, ancilles, amphipoles, nitide, roscide, périte, gémibonde. Il est question de « lances amphistomes », de « l'ost Terrigène », de « présents scéniens ». Il faut savoir le grec pour comprendre ce français. M. de Séguier s'écrie, à la fin de son patient labeur :

O chevaliers divins, aidez-moi : que mon *carme*
Ait d'année en année un invincible charme.

Le « carme », c'est le « chant » (de *carmen*); mais ce langage, constant dans le volume, engendre la fatigue et le malaise.

11. — Même style, même profusion de néologismes dans un autre volume du même auteur : *De l'Hélicon au Calvaire*. Sous ce titre sont réunies les traductions de la *Théogonie*, d'Hésiode; du *Rapt d'Hélène*,

de Coluthus; de la *Prise de Troie*, de Triphiodore; des *Perses*, d'Eschyle, et du *Christ patient*, drame en cinq actes, attribué à saint Grégoire de Nazianze. Nous ne pouvons que répéter, comme critique, ce que nous avons dit plus haut. L'auteur, pour emprunter un de ses vocables, s'y montre «barbarophone»: c'est, d'ailleurs, pour mieux suivre pas à pas ses auteurs grecs. Sa langue fait penser, tantôt aux odes pindariques de Ronsard, tantôt au *Jardin des racines grecques*. On nous parle de Jupiter Altitonant, du scutifère Mars, de Vénus spumigère, de balles brise-remparts, de « nuit postrème », de «somme irréveillable», etc. En ce qui concerne *le Christ patient*, c'est moins un drame qu'une accumulation de dialogues-sermons. Comme document, c'est une œuvre curieuse à connaître.

12. — On exagérerait peut-être en traitant *le Livre des chats* de chef-d'œuvre. Mais le recueil de M. Alfred Ruffin est spirituel, amusant et, comme il est court, par dessus le marché, on le lit d'une traite avec plaisir. Sauf un ou deux traits de mauvais goût qu'on voudrait retrancher, l'œuvre est tout à fait gentille. L'auteur nous décrit son chat, et les chats des autres, avec ce curieux amour que le même animal inspira d'ailleurs à tant d'autres poètes. Et cela fait une série de gracieux tableautins.

Le chat, ami du foyer, lui semble un bon patriote :

> Le chat aurait sans l'homme inventé la patrie.

Le chat est pour l'écrivain un agréable compagnon :

> Quand sans gêne, sautant par dessus mon épaule,
> Tu viens sur mon bureau flairer mon encrier,
> Ou que, près de ma main, se courbant comme un saule,
> Ta tête aux longs sourcils ombrage mon papier.
>
> Combien de fois, à bout de veilles fatigantes,
> J'ai senti naître en moi le rire qui guérit
> A l'aspect étonnant de tes barbes piquantes
> Sortant de ton museau comme des traits d'esprit!

Le volume de M. Ruffin, par son caractère gai, repose utilement d'autres productions poétiques, et nous lui savons gré de la distraction qu'il nous a fournie.

13. — M. Raphaël Arvor (un pseudonyme sans doute) nous explique dans sa Préface que c'est lui qui est *le Mage sans étoile*. Son livre est d'un rêveur, d'un Breton, d'un apprenti décadent (heureusement inexpérimenté), mais en somme d'un vrai poète. Il y a, selon les passages, une sincérité douloureuse, ou une préciosité laborieuse, ou un pittoresque d'assez bon aloi. Le poète a ses heures de doute et de négation :

> Ma foi bleue est allée au pays des idylles.

Mais le recueil ne s'en ferme pas moins sur un élan vers Dieu :

> Je vous offre du moins mon désir de mieux faire.

En quelques vers se dessinent facilement les qualités et les défauts du poète :

Soir bleu d'octobre. Au loin semble pleurer la lune,
Les roses de l'enclos meurent, l'autre après l'une,
Et, seuls, assis parmi le calme essentiel,
Nous buvons la douceur qui tombe en nous du ciel...

Si l'auteur recouvrait la foi et se débarrassait de ses admirations décadentes, il pourrait faire quelque chose de bien.

14. — On a recueilli, sous le titre de *Rêves épars*, de nombreux sonnets posthumes de M. Edmond Maguier. Les impressions du poète sont ardentes, sincères, souvent nobles et fières. Il a de l'idéalisme toujours et de la religion quelquefois. C'est un ardent patriote. La famille et l'amitié ont une bonne part dans ses vers. Il est dommage que la passion affolée et désordonnée s'y taille aussi la sienne.

Citons une bonne partie du sonnet sur « le drapeau » :

La mode est à présent d'être insensible à tout;
Si parfois on se trouble encor, c'est par mégarde.
On est plein de dédain pour ce que l'on regarde,
Car toute émotion semble de mauvais goût.

Je le sais, et pourtant quand le tambour résonne,
Quand chante le clairon, en moi vibre et frissonne
Quelque chose de grand, de sincère et de beau...

Je crois vraiment sentir — que le sceptique en rie ! —
O saint lambeau d'étoffe, ô symbole, ô drapeau,
Palpiter dans tes plis l'âme de la patrie !

Dans ce genre de pièces, M. Maguier est mieux inspiré que dans ses pastiches de l'antiquité païenne ou que dans ses pièces de circonstance, généralement faibles.

15. — En écoutant *l'Écho des heures* de Mme la comtesse de Salorges, on croit entendre effectivement un écho, celui des élégies de Lamartine, dont l'harmonie douce et caressante revit parfois en des vers heureux, en des fins de strophes cadencées. Mais c'est un « écho » affaibli, et l'on pourrait signaler des incorrections grammaticales qui nuisent à la clarté.

Nous reproduirons un sonnet *A la lune*, tout en observant que l'auteur cultive plus volontiers d'autres genres, qui exigent moins de contrainte.

Belle amie au front calme, au mystique sourire,
Visage de mystère aux vagues traits humains,
Blanche hostie élevée en d'invisibles mains,
Tout être en ta splendeur te contemple et t'admire.

J'aime en les sombres eaux que ton disque se mire
Ou que ton globe énorme, aux ors teints de carmins,
A l'horizon se lève. Et j'aime en les chemins
Ta lueur sous la feuille où tremble un frais zéphire.

Ce qui fait ta douceur et ta sérénité
Planant des champs déserts à la vaste cité,
C'est d'être le rayon de l'astre qui t'éclaire.

Flambeau des longues nuits, gardienne du sommeil,
Comme à toi pour le cœur la joie et la lumière
Sont de porter en toi le reflet d'un soleil.

Le deuxième quatrain est faible; le dixième vers est une cheville; le dernier contient évidemment une erreur. Il faudrait « en soi » et non « en toi », puisqu'il s'agit du cœur comparé à la lune. Dans l'ensemble, l'idée est belle. Du reste, la poésie de Mme la comtesse de Salorges est assez comparable, elle sussi, à un clair de lune.

16. — C'est à Sully-Prudhomme, comme à son maître, que Mme Thérèse-Pierre de Libertat dédie sa *Moisson d'étoiles*. Et c'est une moissonneuse expérimentée. Son vers bien frappé, et même savamment martelé, arrive parfois à la grandeur tragique. C'est que Mme de Libertat est une énergique, une concentrée, stoïcienne à contre-cœur peut-être, mais stoïcienne quand même. Elle use avec ingéniosité de la répétition à la fin des strophes, et peut-être aussi en abuse. D'autre part, la grandeur dégénère çà et là en emphase. La note mâle et fière rend un son d'orgueil :

J'ai dit à mon orgueil : « Hausse-toi chaque jour
Vers le rayonnement d'un astre inaccessible;
Et, lorsque les douleurs me choisiront pour cible,
Pose un masque d'airain sur mon front triste et lourd.

Vers la fin du volume apparaissent quelques pièces chrétiennes. Sont-elles absolument dénuées de dilettantisme? Nous ne demandons pas mieux que de le croire.

Roy Jésus, c'est vous seul que je voudrais charmer;
Au milieu des humains je passe, dédaigneuse;
Vous si grand, pardonnez si je suis orgueilleuse;
Vous si beau, pardonnez si j'ose vous aimer.

17. — En intitulant son recueil : *Les Ailes de cire*, M. Marcel Paÿs a-t-il voulu avouer qu'il est quelque peu étourdi, comme le pauvre Icare? En fait, il y a beaucoup de jeunesse dans ce volume, et le poète s'y montre sous les traits d'un libertin :

Marton, Margot, Suzon, Thérèse,
Mon cœur est un vaste univers,
Entrez et mettez-vous à l'aise...

Mais il y a des pièces pittoresques, amusantes, corsées d'un grain d'impertinence qui ne déplaît pas toujours. M. Marcel Paÿs a souvent la trivialité d'un gavroche; il enchâsse le mot trivial en des vers qui sont quelquefois bien tournés.

Extrayons une strophe de la pièce sur *le Bon Ivrogne* :

Il marche en louvoyant, le vent est dans ses voiles.
Avec les becs de gaz il veut fraterniser,
Il rit aux arbres noirs, à la lune, aux étoiles,
Au nuage qui passe il envoie un baiser.

L'auteur sait écrire, non sans esprit, et il pourra, en appropriant la sphère de son vol à ses « ailes de cire », conquérir une honorable notoriété.

18. — M. Jean de Bère sait tourner les vers. Il sait peut-être moins y introduire des pensées intéressantes et claires. Son recueil, intitulé : *Nuit d'Égypte, esquisses*, contient d'abord un minuscule drame où la déesse Isis (très à la mode) se venge d'un amoureux qui a trahi le serment de ne plus aimer, puis une courte série de poésies généralement élégiaques, où l'on trouve de temps en temps des vers harmonieux. Il y a, chez M. Jean de Bère, un effort vers le grandiose, vers le tragique. Cette solennité s'allie parfois avec un soupçon de pédantisme. Voici la fin d'un sonnet sur les Titans :

Tout à coup, Zeus parut avec un grondement!
Alors, dans les éclairs déchirants et la foudre
Tous roulèrent frappés en vaste éboulement.

Et Sélène éclaira, dans des gouffres profonds,
Des Titans écrasés parmi les blocs en poudre,
Qui dans leurs soubresauts faisaient bouger les monts.

On voit, par ce seul exemple, que M. de Bère en use librement avec la versification traditionnelle (*éboulement* voisin de *profonds*).

19. — *La Pâque des Roses*, de M. Touny-Lérys, s'intitule ainsi parce que c'est le titre de la première subdivision du recueil, et aussi sans doute parce que le poète aime à parler des roses, fleur très poétique assurément, mais dont il ne faudrait pas abuser. L'auteur est un tendre, un sentimental, parfois un extatique. Il dit lui-même à ses vers :

Vers, ô mes vers! miroirs de joie ou de souffrance.

M. Touny-Lérys est lié avec les décadents ou symbolistes à la mode, assez pour gâter son style. Il fait rimer *vrille* et *immobile*, *pas* et *quelquefois*, *mêle* et *abeille*, *rose* et *robe*, *Tarn* et *parc*. Malgré tout, il est touchant aux bons endroits et rencontre, sans la chercher, la facture classique :

Tout est bien fait; il faut des larmes aux sourires,
Il faut de la rosée aux fleurs qui vont s'ouvrir;
Et des bouches crispées et des cœurs en délire,
Il faut des mots d'espoirs pour ceux qui vont mourir.

En morale, il est pour l'imprévoyance et pour la prodigalité sentimentale.

Il ne faut rien promettre, amie, oh! rien promettre;
Il faut donner son cœur comme on donne son pain.

Il avoue également ne pas croire, et, comme il aime sa mère disparue, il se forge une immortalité d'abstraction qui doit être peu consolatrice.

20. — *Le Vent dans les arbres*, chez Mme A. de Bary, souffle de diverses façons, mais surtout d'une façon monotone. Durant toute une

partie du volume, l'auteur nous fatigue avec la tristesse que lui cause « l'aimé ». Elle abuse de l'adjectif « jeune », de l'adjectif « bleuté » et des fleurs en général. Nous préférons, à ces élégies languissantes, certains efforts vers le pittoresque. Le vent, dont Mme de Bary s'occupe à plusieurs reprises, donne son titre au volume. Extrayons quelques vers parmi ceux qui lui sont consacrés :

Le vent se hâte et fuit et court par la colline;
Il appelle, il se plaint, il grimpe sur l'échine
Des montagnes; il hurle; il parsème de pleurs
Les prés et la forêt; il porte les langueurs
Des nuages pesants qu'il poursuit; il les chasse
A coups de fouet et fait mouvoir la brume lasse
Qu'il disperse et déchire en lambeaux pâles, mous.
Le vent rôdeur a l'âme inquiète des fous.

Mme de Bary a de l'observation et de la valeur comme poète descriptif; mais nous la dissuadons fortement de persévérer dans le genre élégiaque.

21. — Les *Crépuscules d'amour* ne se diffusent pas, chez M. Georges Batault, dans une atmosphère bien saine. Une subtilité langoureuse, qui dégénère à l'occasion en perversité maladive, règne à travers ces rimes semi-décadentes où « triste » accompagne volontiers « améthyste », où le soir nous est décrit comme « un grand oiseau bleu », où l'on nous parle de « la nuit qui s'affine » et qui « imprécise les contours ».

On serait étonné de ne pas rencontrer la note impressionniste :

La lune tremble et joue au front des arbres bleus,

Le trait suivant souligne la beauté d'une femme :

Ses yeux fouettés de cils s'emplissent d'infini.

C'est peut-être à cette belle que l'auteur tient un discours pathétique dont voici la péroraison :

Ah ! mon amie, ah ! mentez-moi, chère ! mentez !

Mais nous, qui ne voulons pas mentir, nous dirons que ce « vague à l'âme », combiné avec le maniérisme de la forme, est moralement et littérairement fâcheux. GABRIEL D'AZAMBUJA.

(A suivre.)

ART, HISTOIRE ET SCIENCES MILITAIRES

1. *Le Premier Ministre constitutionnel de la guerre. La Tour du Pin. Les Origines de l'armée nouvelle sous la Constituante*, par le lieutenant LUCIEN DE CHILLY. Paris, Perrin, 1909, in-8 de II-377 p., 5 fr. — 2. *Les Armées du Rhin au début du Directoire. Sambre-et-Meuse, Rhin-et-Moselle*, par le capitaine H. BOURDEAU. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., gr. in-8 de 384 p., 7 fr. 50.—3. *Histoire de la guerre de Vendée*(1793-1815), par JOSEPH CLEMANCEAU, publiée par les soins de l'abbé F. UZUREAU. Paris, Nouvelle Librairie nationale, 1909, gr. in-8 de XXXV-377 p.,

5 fr. — 4. *Les États-majors de Napoléon. Le Lieutenant-général comte Belliard, chef d'état-major de Murat*, par le général DERRÉCAGAIX. Paris, Chapelot, 1909, in-8 de 666 p., 12 fr. — 5. *Correspondance inédite de l'empereur* ALEXANDRE *et de* BERNADOTTE *pendant l'année* 1812, publiée par X. Paris, Chapelot, 1909, in-8 de XXXVI-70 p., 2 fr. 50. — *Mémoires* du général GRIOIS (1792-1822), publiés par son petit-neveu, avec Introduction et notes par ARTHUR CHUQUET. Tome Ier. Paris, Plon-Nourrit, 1909, in-8 de XXXVIII-430 p., avec portrait, 7 fr. 50. — 7. *Souvenirs d'un officier fribourgeois* (1798-1848), par H. DE SCHALLER. Genève, Jullien, s. d., in-8 de 230 p., 3 fr. — 8. *Soldats de Napoléon. Journal de route du capitaine* ROBINAUX, 1803-1832, publié par GUSTAVE SCHLUMBERGER. Paris, Plon-Nourrit, 1908, in-16 de X-334 p., avec fac-similé d'écriture, 3 fr. 50. — 9. *Soldats de Napoléon. Lettres du commandant* COUDREUX *à son frère, 1804-1815*, publiées par GUSTAVE SCHLUMBERGER. Paris, Plon-Nourrit, 1908, in-16 de XVIII-295 p., 3 fr. 50. — 10. *Un Voyage d'études militaires du duc d'Orléans*, 1809-1908. *Avec une lettre de Mgr le duc d'Orléans*, par le général DONOP. Paris, Nouvelle Librairie nationale, 1909, in-12 de IV-324 p., 3 fr. 50. — 11. *Sous les Aigles autrichiennes. Souvenirs du chevalier* DE GRUEBER; publiés par son neveu le baron VON ST...; trad. de l'allemand avec une Préface et des notes par le capitaine DE MALEYSSIE-MELUN. Paris, Perrin, 1909, in-16 de XII-302 p., 3 fr. 50. — 12. *La Guerre nationale de* 1812. Trad. du russe par le capitaine CAZALAS. T. V. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., gr. in-8 de 448 p., 10 fr. — 13. *Le Maréchal Canrobert. Souvenirs d'un siècle*, par GERMAIN BAPST. T. IV. Paris, Plon-Nourrit, 1909, in-8 de II-437 p., avec cartes, 7 fr. 50. — 14. *Trois Héros. Bataille de Beaumont-en-Argonne et passage de vive force du pont de Mouzon, les* 30 *et* 31 *août* 1870. *Mme Ballavoine. Maréchal-des-logis Collignon. Colonel Demange*, par le général FR. CANONGE. Paris, Garnier, 1908, in-18 de XVI-236 p., 3 fr. 50. — 15. *La Défense nationale dans le Nord, en 1870-1871*, par le commandant CAMILLE LÉVI. T. II. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 742 p., 7 fr. 50. — 16. *Le* 17e *Corps à Loigny, d'après des documents inédits et les récits des combattants*, par le commandant H. DE SONIS. Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1909, in-8 de XXI-472 p., avec 8 croquis et une carte, 6 fr. — 17. *La Guerre en province* (1870-1871). *Campagnes de la Loire et du Mans*, par ERNEST GAY. Paris, Ducrocq, s. d., in-8 de VIII-264 p., 4 fr.

1. — Le ministère du comte de La Tour du Pin, le premier de nos ministres de la guerre qui ait paru à ce titre dans une assemblée délibérante française, a duré un peu plus d'un an : du 4 août 1789 au 16 novembre 1790. Cette période de quinze mois est caractérisée par deux ordres de faits : la désorganisation de l'armée royale sous le choc des idées révolutionnaires, l'adoption par l'Assemblée constituante de lois et de principes dont plusieurs ont servi de base à la législation militaire du dix-neuvième siècle. M. le lieutenant de Chilly a pensé avec raison qu'il y avait là un sujet d'études intéressant, d'autant plus digne d'être traité que la matière est presque neuve. Effectivement, entraînés par l'importance, la prépondérance des événements politiques, les historiens ont laissé, la plupart, de côté les controverses qu'amena au sein de l'Assemblée, la discussion de la question militaire, encore que leur importance méritât d'être traitée avec plus d'attention. L'ouvrage de M. de Chilly : *Le Premier Ministre constitutionnel de la guerre. La Tour du Pin* comble donc à cet égard une véritable lacune. Le volume est à lire ou à consulter par quiconque s'occupe de l'histoire de la Révolution.

2. — M. le capitaine Bourdeau, qui nous donne aujourd'hui un

volume sur *les Armées du Rhin au début du Directoire*, prépare, paraît-il, une histoire de la campagne de 1796 et il n'a pas voulu entamer ce dernier sujet sans bien connaître les troupes dont la valeur allait révéler au monde le génie militaire de Bonaparte. Dans un volume paru il y a quelques années, *Bonaparte en Italie*, M. l'intendant de réserve Bouvier avait déjà étudié cette question intéressante de l'état moral de nos armées, au moment où le Premier Consul allait se mettre à leur tête; mais il n'avait pas tout dit et l'ouvrage du capitaine Bourdeau vient compléter en plus d'un point des considérations que le précédent écrivain n'avait fait qu'ébaucher. Effectivement, il est de toute importance pour bien connaître l'histoire militaire et même l'histoire politique du premier Empire, de déterminer de quelle façon, par quelle gradation, les armées de la Révolution, levées pour défendre le territoire national, arrivèrent à être, dans les mains d'un général ambitieux, uniquement un instrument de conquête, instrument merveilleux au point de vue du savoir, du mérite professionnels, mais déplorable à tant d'autres points de vue. Le volume de M. Bourdeau contribuera utilement à fixer nos idées à cet égard : c'est donc un livre utile, par conséquent digne d'être recommandé.

3. — *Les Armées du Rhin au début du Directoire* nous parlent d'hommes combattant au delà de nos frontières; avec *l'Histoire de la guerre de Vendée* nous rentrons sur le territoire national pour y assister à d'autres luttes, plus vives, plus sanglantes souvent que celles combattues par nos armées à l'étranger. Cette relation nouvelle des événements militaires de Bretagne et de Vendée sous la Révolution est, en réalité, vieille de près d'un siècle, puisque son auteur, Clemanceau, était juge au tribunal de Beaupréau, en 1793, lors de son premier contact avec l'armée « catholique et royale », comme elle s'intitulait, nous dit-il. Et les appéciations de l'écrivain sur les événements qu'il rapporte sont d'autant plus dignes de foi, qu'appartenant lui-même au nouveau régime, au parti des *Bleus*, comme on appelait alors les républicains, on ne peut le taxer de trop de mansuétude en faveur des soldats de d'Elbée, de La Rochejaquelein ou de Charette. Au point de vue des faits qu'il rapporte, Clemanceau ne nous dit rien que l'on ne sache depuis longtemps et la valeur historique de l'œuvre est tout au plus celle d'un bon résumé. Mais, il n'en va pas de même au point de vue des détails fournis sur l'état moral des troupes vendéennes, leur discipline, les relations de chefs à soldats, leur façon de combattre, de vivre, de camper, etc., etc. Sous ce rapport, le livre a toute la valeur d'un témoignage vécu, c'est-à-dire qu'il est plein de couleur, de vie, et sans doute de vérité.

4. — Après ses deux volumes sur le maréchal Berthier, M. le général Derrécagaix nous donne la vie d'un autre chef d'état-major des armées

du premier Empire, celle du *Lieutenant-général comte Belliard.* Au temps de Napoléon, les officiers d'état-major, même les plus en vue, étaient considérés comme des rouages de second ordre, qui ne pouvaient aspirer à la gloire réservée aux commandants de troupes. Qu'était effectivement Berthier, à côté de l'Empereur, quelle que fut sa valeur, son intelligence, son aptitude merveilleuse au travail? Forcément réduit à demeurer un enregistreur d'ordres, il eut le mérite d'accepter cette situation secondaire, s'en contentant, et mourant, peut-être, de ne l'avoir point conservée. Le comte Belliard, dont l'historien du prince de Neufchâtel raconte aujourd'hui la vie, fut, tout de même, une personnalité qui méritait d'être étudiée et qui serait mieux connue si, au lieu de se borner à être un chef d'état-major de premier mérite, il avait exercé son talent à la tête d'un corps d'armée. Les premières lettres de Belliard à Bonaparte, son amitié avec Joubert dans son expédition au Tyrol, et, plus tard, avec Desaix dans la conquête de la Haute-Égypte, sa désignation comme chef d'état-major de Murat, ses courses en Europe en tête de la cavalerie napoléonienne, les difficultés de son commandement à Madrid, ses lettres à Berthier, ses observations sur les actes de Napoléon en Espagne, la colère de ce dernier, les entretiens de Belliard avec l'Empereur, au début de la campagne de Russie et de la deuxième campagne de Saxe, la mission de réorganiser les débris de la Grande Armée après Leipzig, enfin sa rencontre avec Napoléon après la prise de Paris sont autant de faits intéressants sur lesquels on est généralement peu renseigné. Plus tard, la nomination de Belliard comme major-général du duc de Berry, ses disputes avec ce prince, sa mission à Naples au moment des dernières luttes de Murat, son envoi à Vienne par le roi Louis-Philippe et la part si importante qu'il prit à la création du royaume de Belgique donnent au récit de cette belle existence un charme particulier. Les érudits, si nombreux aujourd'hui, qui se passionnent pour l'épopée impériale, trouveront dans le nouveau volume du général Derrécagaix quantité de détails qui les instruiront et les intéresseront à la fois. Cette nouvelle contribution de l'éminent écrivain à l'histoire du premier Empire a tout le mérite des deux volumes consacrés précédemment au maréchal Berthier.

5. — Le rôle joué par Bernadotte, en 1813 et 1814, a été diversement apprécié par les historiens, mais ce n'est pas le lieu de formuler, à cet égard, une opinion. Nous n'avons à nous occuper ici du prince de Pontecorvo que pour signaler sa conduite politique, en 1812, à une époque où il était déjà prince-royal de Suède. *La Correspondance inédite de l'empereur Alexandre et de Bernadotte pendant l'année* 1812 nous montre que, dès cette dernière année, il avait pris à cœur son rôle de souverain suédois et que, sans se préoccuper de ses origines françaises, il s'était

jeté résolument du côté de nos ennemis, ou plutôt du côté des ennemis de Napoléon. C'est une distinction qu'il est juste de faire si l'on ne veut pas juger trop sévèrement ce Gascon madré, qui rêva, dit-on, en 1814, de troquer sa couronne par trop septentrionale pour celle qu'avaient portée Henri IV et Louis XIV. Les conseils militaires donnés par le prince royal au Czar sont marqués au bon coin et dénotent chez leur auteur du bon sens et une science militaire réfléchie. On les lira avec une curiosité soutenue.

6. — C'est encore de la période révolutionnaire et impériale que nous entretiennent les *Mémoires du général Griois*, dont le premier volume vient de paraître à la librairie Plon-Nourrit. L'ouvrage entier embrassera la période de 1792 à 1822, date de la mort de l'auteur; mais le tome Ier, que nous avons sous les yeux, ne dépasse pas la date de 1811, et encore à cette époque, l'auteur n'a eu qu'une fois (en 1800) l'occasion de servir sous les ordres directs de Bonaparte. Griois débute, en 1792, à l'École d'artillerie de Châlons et, appelé, en 1793, à l'armée des Pyrénées orientales, donne sa démission, en 1797, reprend du service, en 1800, et fait, cette même année, la campagne d'Italie. Nous le voyons ensuite envoyé d'abord à Brest, puis à Grenoble, à l'île d'Elbe, à Plaisance, à Naples, à Vérone, et c'est de là qu'il part pour participer à la campagne de Russie. Griois est un conteur agréable de même qu'il est un soldat intrépide, cela va sans dire. Il aime, comme Thiébault, à nous dire ses bonnes fortunes, mais il ne nous fatigue pas de ces conquêtes galantes, comme le fait, dans ses cinq volumes, le fils du lecteur de Frédéric II. Au reste, on est surpris de trouver dans les Souvenirs d'un officier mêlé à des événements de guerre de longue durée aussi peu de détails militaires. L'ouvrage n'en est pas moins intéressant, et la plupart des lecteurs de Griois, surtout de ses lectrices — il en aura certainement beaucoup — ne s'en plaidront pas. Ce nouveau volume de Mémoires napoléoniens fera bonne figure dans l'importante collection du même genre éditée par la maison Plon-Nourrit. Ils fourmillent de pages captivantes et constituent une excellente contribution à la vulgarisation de la période impériale.

7. — Beaucoup moins léger, tout au moins d'un ton plus grave, apparaissent les *Souvenirs d'un officier fribourgeois* (1798-1848). Cet officier fribourgeois n'est autre que le général suisse de Schaller qui, après avoir pris part aux luttes intestines qui déchirèrent sa patrie au moment de la Révolution, entra, en 1806, comme sous-lieutenant dans un des régiments suisses (le 4e) que de nouvelles capitulations mettaient au service de la France. Schaller tint tout d'abord garnison dans diverses villes de l'Ouest, combattit en Espagne, en 1810, passa ensuite en Allemagne, fit, en 1812, la campagne de Russie et en revint blessé au point de ne pouvoir prendre part aux campagnes de 1813 et

1814. Après la chute de Napoléon, le général de Schaller se retira dans son pays où il rendit jusqu'à sa mort, survenue en 1863, des services qui y furent tort appréciés. Ses *Souvenirs*, remplis de très précieux détails sur les campagnes du premier Empire, méritent d'être lus.

8 et 9. — Sous le titre : *Soldats de Napoléon*, M. Gustave Schlumberger, l'érudit bien connu, vient de nous offrir deux intéressants volumes de Mémoires : le *Journal de route du capitaine Robinaux* (1803-1832) et les *Lettres du commandant Coudreux à son frère* (1804-1815). Aucun point de ressemblance entre ces deux braves, sinon d'avoir servi le même maître et pris part aux mêmes triomphes, aux mêmes misères. Robinaux est un paysan dégrossi, qui a une certaine teinture de lettres et qui se plaît à faire preuve de son savoir. De là, quelques amusants quiproquos — comme celui, par exemple, où il nous parle de la « bataille de Pharsale livrée par Brutus et Cassius dans les plaines de Marathon. » — Mais son *Journal* n'en est pas moins précieux, autant par les renseignements militaires qu'il fournit sur les engagements auxquels il prit part que par les détails curieux sur la vie en campagne, l'intérieur des corps de troupe, les mœurs du soldat, dont son travail est rempli. — Les *Lettres du commandant Coudreux* dénotent un autre homme : milieu social plus élevé, éducation plus soignée, instruction variée et même brillante. Coudreux, né à Tours, en 1783, entra dans les vélites de la garde en 1803, puis à Fontainebleau, et en sortit, en 1806, comme sous-lieutenant au 15e d'infanterie légère. En 1809, il était capitaine et décoré, mais son avancement devait se borner à cette double épaulette d'officier subalterne. Blessé et fait prisonnier en Russie, il ne rentra en France qu'en 1814 et il n'était encore que chef de bataillon quand il mourut subitement, en 1821, à trente-huit ans. — Les lettres du commandant Coudreux à son frère embrassent une période de dix ans (1804-1815), période bien remplie, comme on sait, puisqu'elle contient l'α et l'ω de l'épopée napoléonienne. Elles sont remplies de détails intéressants, moins sur les événements de guerre que sur la vie aux armées sous le premier Empire. C'est par là que les *Lettres du commandant Coudreux* peuvent être rapprochées du *Journal de route du capitaine Robinaux* et que ces deux volumes se complètent l'un l'autre.

10. — Le marquis de Valfons parle quelque part avec faveur d'un « comte d'Onepp », lieutenant-général hessois, qui « aimait la France où il avait voyagé ». Ce comte d'Onepp est, croyons-nous, le grand-père ou l'arrière-grand-père du général Donop (dont la famille, s'est depuis le commencement du siècle dernier, définitivement fixée dans notre pays), qui commandait naguère brillamment le 10e ou 11e corps, et que M. le duc d'Orléans a choisi comme mentor militaire, quand il a voulu, l'année dernière, étudier sur place la campagne de 1809. Parmi

nos généraux le plus en vue, personne n'était mieux en mesure d'expliquer au Prince, non seulement les faits, mais leurs causes, leurs résultats, leurs enseignements. Le *Voyage d'études militaires du duc d'Orléans*, volume dans lequel le général Donop a réuni les souvenirs de ce déplacement en Autriche, est effectivement un tableau très vivant, très vécu de la campagne d'Essling et de Wagram, et ce tableau, tout en étant écrit *ad usum Delphini*, n'en demeure pas moins un traité d'art militaire où fourmillent les considérations les plus élevées, les plus judicieuses. Il y a cependant un reproche que nous nous permettrons de faire à l'éminent écrivain : sa sévérité outrée vis-à-vis du maréchal Berthier. En disant que le prince de Neufchâtel « ne fut jamais qu'un lieutenant incapable », le général Donop nous paraît avoir dépassé la mesure des critiques permises. Nous le renvoyons, à cet égard, au livre du général Derrécagaix sur le major-général de Napoléon.

11. — Les *Souvenirs du chevalier de Grueber* nous parlent, eux aussi, des campagnes napoléoniennes, mais nous les apercevons ici au rebours du sens, où, nous autres Français, nous les considérons d'ordinaire; nous les contemplons du côté ennemi, du côté autrichien. Effectivement, le chevalier de Grueber, bavarois d'origine, s'engagea, en 1800, au régiment des cuirassiers du duc Albert de Saxe-Teschen et fit dans ce corps le plus grande partie de sa carrière militaire. Il quitta l'armée à la suite d'incidents dramatiques qui rendirent fort malheureuse la fin d'une existence extrêmement mouvementée et dont le récit, même très sommaire, serait hors de place ici. Quoi qu'il en soit à cet égard, nous assistons, avec Grueber, dans le camp autrichien, à toutes les campagnes de l'Empire, et ces campagnes, ainsi envisagées, nous apparaissent avec des revers de médaille qui ne laissent pas que de surprendre un Français. La campagne de France, en particulier, est tellement défigurée que, si on ne la connaissait pas, on se figurerait que Napoléon y fut toujours battu. Heureusement pour eux, les Allemands apprennent l'histoire du premier Empire dans des ouvrages plus véridiques que celui de Grueber. Le capitaine de Maleyssie-Melun, qui a traduit ces Mémoires, les a éclairés de notes judicieuses. Pourquoi cependant, parle-t-il, à propos de Dupont, l'héroïque soldat de Hasslach, de « la mansuétude de Napoléon (?) » Quand on a lu, à propos de la façon dont fut traitée cette victime des rancunes napoléoniennes, les livres du colonel Clerc et du colonel Titeux, on se demande comment de telles accusations peuvent encore trouver place sous la plume d'un écrivain sérieux. Mettre sur le même pied Dupont et Bazaine est une singulière façon d'apprécier les hommes.

12. — Avec *la Guerre nationale de* 1812, dont le cinquième volume vient de paraître, nous terminons ce que nous avons à dire des ouvrages concernant le Révolution et le premier Empire. Nous

avons rendu compte des précédents volumes de cette publication importante, faite à Pétersbourg par les soins de l'état-major général russe. Ce tome cinquième met sous nos yeux les documents relatifs à la préparation russe, en 1811, notamment le fameux état d'emplacement des troupes françaises communiqué au colonel Tchernychev par Michel, l'employé au ministère de la guerre français qui fut fusillé pour ce fait. Au moment où la Russie va célébrer le centenaire de la campagne de 1812, la publication de *la Guerre nationale* sera accueillie avec faveur par les érudits.

13. — C'est d'un autre Empire, du second, que nous entretient *le Maréchal Canrobert* dans les *Souvenirs d'un siècle*, dont M. Germain Bapst a entrepris la publication. Cinq années se sont écoulées depuis l'apparition du troisième volume, mais enfin le tome quatrième vient de voir le jour et nous nous empressons de le signaler aux lecteurs du *Polybiblion*. Ce quatrième volume nous parle de la guerre de 1866, de l'Exposition universelle de 1867, de la préparation à une lutte avec l'Allemagne, qu'on sentait imminente, enfin de la campagne de 1870-71, tout au moins de ses débuts. Encore que l'éditeur ne montre pas toujours sur ce dernier sujet l'impartialité sereine qui est la première qualité de l'historien, l'ouvrage n'en garde pas moins la valeur que lui avaient conquise les premiers volumes. Il demeure, pour l'histoire du second Empire, une source précieuse de renseignements sinon tous inédits, du moins peu connus.

14. — Également intéressant est le volume consacré par le général Canonge à trois épisodes de la *Bataille de Beaumont-en-Argonne* (30 août 1870), dont les héros, aujourd'hui oubliés, jouiront désormais d'un regain de vie, grâce aux laborieuses recherches de l'éminent écrivain : le colonel Demange, dont la belle conduite sur le champ de bataille sauva son régiment de la panique et qui tomba là, frappé d'une blessure dont il ne se releva pas ; Mme Bellavoine qui vint avertir en vain le commandant du 5e corps français que les Prussiens commençaient à envahir le village de Beaumont et qu'on renvoya brutalement comme une hallucinée ; enfin, le maréchal-des-logis Edmond Collignon, du 5e cuirassiers, qui, lors de la charge de son régiment, ne voulut pas obéir à la sonnerie de ralliement et fut tué dans un corps à corps avec un capitaine allemand. Le récit de ces trois actes glorieux constitue le fond du volume récent du général Canonge, intitulé : *Trois Héros*, volume que l'écrivain a dédié comme exemple à son fils Michel, lieutenant au 2e régiment de tirailleurs algériens. On sait que l'enfant s'est inspiré vaillamment de ces nobles conseils de son père et qu'à Casablanca il a montré qu'il savait les suivre, au péril de sa propre vie. Grièvement blessé sur le champ de bataille, Michel Canonge a fourni à son tour un exemple de courage héroïque : c'est un quatrième héros dont le général peut être particulièrement fier.

15. — M. le commandant Lévi poursuit les études sur *la Défense nationale dans le Nord*, à laquelle il a consacré déjà un premier volume. Le tome second, qui vient de paraître, nous parle de *Pont-Noyelle*, c'est-à-dire des opérations du 3 au 26 décembre 1870. Un souci rigoureux de l'exactitude historique, une méthode d'exposition claire et précise, enfin le soin constant de faire ressortir des événements les enseignements qu'ils comportent, tels sont les traits caractéristiques de cet ouvrage. Le travail du commandant Lévi s'adresse particulièrement aux officiers qui cherchent dans l'étude des guerres passées des enseignements pour l'avenir. Cependant les simples curieux ou les érudits qui désirent être fixés sur les dessous de la guerre de 1870 feront également bien de lire cette œuvre de mérite.

16. — Bien que la journée de Loigny (2 décembre 1870) ait été l'objet de publications de tous genres, les détails en sont encore peu connus, souvent dénaturés. Ni les relations françaises, ni les ouvrages historiques allemands, notamment la *Bataille de Loigny*, du major Kunz; le *Volkskrieg an der Loire*, du capitaine Hœnig, ni surtout la *Relation* du grand état-major de Berlin n'ont fait encore la lumière sur cette sanglante journée. C'est donc une idée judicieuse qu'a eue M. le commandant de Sonis de reprendre sur de nouvelles bases un récit qui, hier encore, demeurait en réalité tout entier à écrire. Possesseur d'un certain nombre de documents rédigés au lendemain de la guerre, — c'est-à-dire avant toute polémique, et présentant une réelle valeur en raison de la personnalité de leurs auteurs — l'écrivain a ajouté à ces sources quantité de souvenirs personnels recueillis depuis auprès de témoins dûment qualifiés pour parler des événements de Loigny. Grâce à cette enquête, M. de Sonis a pu nous donner une œuvre qui nous semble définitive, au moins pour la part prise par le 17e *Corps à Loigny*.

17. — *La Guerre en province. Campagnes de la Loire et du Mans* est, de même que le précédent travail, une œuvre consacrée à la dernière partie des opérations militaires pendant l'Année terrible. M. Ernest Gay, l'auteur de cette étude, est un ancien combattant de 1870 : son récit a donc la valeur d'un document vécu. Des livres de ce genre, en vulgarisant les détails de la dernière guerre franco-allemande, en montrant les dangers de l'improvisation, la nécessité de la réflexion et de la méthode, font, à ce point de vue, la plus utile des propagandes. C'est, suivant l'expression à la mode, une « leçon de choses ». Et cette leçon nous dit qu'un pays ne doit jamais renoncer aux préparatifs incessants sans lesquels il n'y a pas de défense assurée, qu'il doit ériger le devoir militaire au premier rang des devoirs civiques, qu'enfin, la paix armée demeure la condition indispensable de l'indépendance des nations.

COMTE DE SÉRIGNAN.

(A suivre.)

HISTOIRE COLONIALE ET COLONISATION

1. *La France au dehors*, par Jules Delafosse. Paris, Plon-Nourrit, 1908, in-18 de VIII-313 p., 3 fr. 50. — 2. *La plus grande France. Bilan de la France coloniale*, par Henri Vast. Paris, Garnier, 1909, in-8 de 559 p., avec 10 cartes hors texte, 5 fr. — 3. *Une Algérie nouvelle. Quelques principes de colonisation pratique sur le propos du Maroc oriental et de Port-Say*, par Jean Hess. Paris, Stock, 1909, in-18 de 299 p., 3 fr. 50. — 4. *Une Compagnie française dans l'empire du Maroc au XVIIe siècle*, par E. Rouard de Card. Paris, Pedone, 1908, in-8 de 73 p. — 5. *L' Éveil d'un monde. L'Œuvre de la France en Afrique occidentale*, par Lucien Hubert. Paris, Alcan, 1909, in-16 de 251 p., 3 fr. 50. — 6. *L'Afrique occidentale française. Les Grandes Voies commerciales, les produits d'exportation*, par Pierre Duchesne-Fournet. Paris, Société de géographie commerciale de Paris, 1909, in-8 de 80 p., avec carte et grav. — 7. *Journal d'un spahi au Soudan* (1897-1899), par le lieutenant Gaston Lautour, publié par Jacques Hérissay. Paris, Perrin, 1909, in-18 de X-351 p., avec carte et portrait, 3 fr. 50. — 8. *Le Congo français. La Question internationale du Congo*, par Félicien Challaye. Paris, Alcan, 1909, in-8 de II-313 p., 5 fr. — 9. *Les Escales françaises sur la route de l'Inde*, 1638-1731, par Paul Kaeppelin. Paris, Challamel, 1908, in-8 de 114 p., 2 fr. 50. — 10. *La France dans l'Océan Indien. L'Afrique orientale française*, par Eugène Gallois. Dépôt : Paris, 6, rue de Mézières, s. d., in-12 de 232 p., avec cartes et illustrations. — 11. *L'Ile de France contemporaine*, par Hervé de Rauville. Paris, Nouvelle Librairie nationale, s. d., in-18 de XXXIV-364 p., avec portraits, 3 fr. 50. — 12. *La France à Madagascar, histoire politique et religieuse d'une colonisation*, par Pierre Suau. Paris, Perrin, 1909, in-8 de XII-422 p., avec 12 planches, 5 fr. — 13. *France c Angleterre. Cent années de rivalité coloniale*, par Jean Darcy. *L'Affaire de Madagascar*. Paris, Perrin, 1908, in-8 de VIII-161 p., 4 fr. — 14. *La Colombie britannique. Étude sur la colonisation au Canada*, par Albert Métin. Paris, Colin, 1908, in-8 de 431 p., avec 20 cartes et cartons et 33 phototypies hors texte, 12 fr.

1. — Des différents ouvrages relatifs à l'histoire coloniale et à la colonisation, dont il nous faut parler aujourd'hui, le plus général est incontestablement celui que M. Jules Delafosse a publié sous le titre de : *La France au dehors*. Livre de politique extérieure, dira-t-on; livre au premier chef d'histoire et de politique coloniales, répondrons-nous, car tous les sujets traités dans ce volume — question d'Égypte, question d'Orient, question coloniale proprement dite, question du Maroc, question des alliances, — tous les événements rappelés ou mentionnés par M. Delafosse, tous les problèmes étudiés par lui se rapportent en réalité à une seule et même question générale : celle de l'influence de la France dans le monde; et qui contestera le rapport étroit existant entre cette question et la question coloniale, au sens le plus large du mot? Voilà pourquoi nous sommes en droit de parler ici de *la France au dehors*, non seulement parce que les chapitres intitulés : Comment nous avons perdu l'Égypte, — la Colonisation en Asie et l'expédition du Tonkin, — la Question du Maroc, traitent directement de questions coloniales, mais aussi parce que des études sur la rupture avec le Saint-Siège, sur les massacres arméniens, etc., envisagent, de manière plus ou moins directe, des questions de protectorat dont tout Français soucieux de l'influence de sa patrie a le devoir de se préoccuper. Ce devoir, personne ne pourra reprocher à M. Dela-

fosse de ne l'avoir pas rempli à la tribune du Parlement; mais peut-être ne s'est-il pas, pour le faire, suffisamment dégagé de l'esprit de parti, ce qui l'a empêché parfois de se faire écouter de tous comme il eût dû l'être. Du moins, est-ce l'impression que nous avons éprouvée en lisant *la France au dehors* avec toute l'attention que ce livre mérite; on y trouve d'excellentes idées, et des notions très justes au point de vue colonial, mais on y trouve encore des constatations pessimistes, telles que celle-ci : les colonies de la France, « sporadiques, situées un peu partout, aussi distantes les unes des autres que distantes de la métropole, constituent, par leur éparpillement, *une prime à la dépossession* » (p. 86). Ce sont là des vérités que le parti colonial ne peut contester, mais qu'il n'aime pas à entendre. Et allez donc faire admettre, d'autre part, à un républicain, que « dans la République, la politique extérieure est une improvisation continue », la mobilité parlementaire faisant « qu'elle n'a ni principe, ni suite, ni fixité » (p. 33), ou bien encore que « la diplomatie républicaine a presque toujours manqué de prévoyance, de méthode et de décision, et que l'amoindrissement que la puissance française a subi de ce chef n'est imputable qu'à l'incohérence et à la mollesse de son action » (p. III-IV).

2. — Peut-être d'ailleurs, dans certains cas, M. Delafosse, ne serait-ce que pour stimuler l'attention, force-t-il sa pensée et va-t-il au delà. Quand, par exemple, il déclare que nos colonies sont « indéfendables », « nous échapperont fatalement », et « nous échapperont après que nous les aurons outillées, aménagées, pourvues de tous les avantages nécessaires à leur exploitation », il fait, sans aucun doute, exception pour le bloc de l'Afrique septentrionale et occidentale; pourquoi ne pas le dire formellement? De ce côté, en effet, les reproches que l'on a pu faire à nos possessions d'Extrême-Orient et d'Océanie tombent d'eux-mêmes; et ce ne sont vraiment pas des colonies « en l'air » que l'Algérie-Tunisie et l'Afrique occidentale française. D'autre part, notre domination s'y fortifie chaque jour, comme le démontre M. Henri Vast, dans un très intéressant volume auquel il a donné le titre de : *La plus grande France*. Cette esquisse d'ensemble des possessions françaises d'outre-mer, ce « bilan de la France coloniale », selon l'expression même du sous-titre, trouvera incontestablement un excellent accueil auprès de tous ceux qui se préoccupent de l'avenir du pays et du maintien de son influence; à un moment où, pour justifier (ou plutôt pour excuser, pour dissimuler sous de spécieuses apparences de raisonnement) l'abandon du protectorat des missions d'Orient, on allègue que la situation de la France dans la Méditerranée occidentale l'entraîne à se désintéresser des pays plus orientaux pour concentrer toute son attention sur les pays de

l'Atlas, à un moment où tant d'efforts sont tentés de tous les côtés pour la mise en valeur de nos différentes possessions, on éprouve un impérieux besoin de connaître les résultats obtenus, et de savoir si vraiment la France n'aura pas travaillé en pure perte. Voilà précisément ce que M. Henri Vast expose dans *la plus grande France*, qui est une synthèse extrêmement consciencieuse des travaux les plus récents, des monographies de toute nature publiés par les explorateurs, les administrateurs et les savants. Peut-être cette synthèse est-elle un peu trop optimiste; peut-être eût-il convenu d'énoncer sur différents points quelques réserves, au lieu de se complaire dans l'admiration de l'œuvre déjà accomplie; bien des fautes ont été commises, en effet, et influent encore sur le développement de telle ou telle de nos possessions, et nulle part, pour ainsi dire, la période des tâtonnements n'est absolument terminée. Cela, mais cela seul, M. Vast ne l'a pas, à notre avis, mis suffisamment en lumière dans cet excellent volume, accompagné de cartes suffisantes, qu'est *la plus grande France*, et cependant de telles réserves eussent permis à l'auteur de dire avec plus d'autorité encore cette phrase que nous faisons nôtre : « Il ne faut pas croire à la faillite de l'œuvre civilisatrice de la France. »

3. — De cette œuvre, que la France poursuit avec une inlassable persévérance dans les différentes parties de son empire colonial, M. Jean Hess a raconté, dans *Une Algérie nouvelle*, un épisode encore fort mal connu. Dès l'année 1886, un officier de marine, qui est en même temps un explorateur de mérite, M. Louis Say, avait entrepris de fonder un établissement à l'est de l'embouchure de la Moulouïa, au Cap de l'Eau, c'est-à-dire en territoire marocain; il fut chassé, non pas par les Marocains, mais par... le gouvernement français, de ce point stratégique que, tout récemment, nous avons songé à occuper trop tard, alors que les Espagnols en avaient déjà pris possession. Sans se laisser décourager, M. Louis Say a recommencé son œuvre, à partir de 1900, à l'embouchure de l'Oued Kiss, c'est-à-dire en territoire français, au débouché maritime naturel du Maroc oriental : il y a fondé un port français, Port-Say, qu'il s'efforce de développer avec une continuité de vues, avec une persévérance dignes d'admiration, et qui a déjà pris une certaine importance, en dépit du mauvais vouloir et des obstacles de l'Ad-mi-nis-tra-tion. Mais à lui seul, M. Louis Say ne peut pas tout faire; pour mettre en valeur et exploiter les 200 000 hectares de bonnes terres qui constituent la plaine des Anglads, dont Port-Say est le débouché, il faut des capitaux, il faut des colons; comment, sans capitaux ni colons, fonder dans le Maroc oriental « une *Algérie nouvelle* », c'est-à-dire, selon les expressions mêmes de M. Jean Hess, « une terre de colonisation où l'expérience acquise dans l'ancienne Algérie sera mise à profit pour une action plus logique et plus

pratique, dès le début » (p. 8)? Voilà pourquoi M. Jean Hess a écrit ce livre très vivant, dont certains chapitres sentent fortement le pamphlet, — l'histoire de l'initiative individuelle en matière coloniale; et voilà aussi pourquoi il l'a intitulé : *Une Algérie nouvelle.*

4. — Ce n'est pas d'aujourd'hui que la France a songé à exploiter le Maroc septentrional; M. E. Rouard de Card en a fourni récemment la preuve pour un point de la côte marocaine situé à l'ouest de la Moulouïa, dans une bonne étude sur *Une Compagnie française dans l'empire du Maroc au* XVIIe *siècle.* Déjà MM. Boutin et Masson, — pour ne parler que des plus récents historiens des rapports de la France avec la Barbarie, — avaient fourni d'utiles renseignements sur cette compagnie commerciale, fondée en 1664 par les Marseillais Michel et Roland Fréjus, dans le but de créer des débouchés à l'industrie française sur la côte septentrionale du Maroc, en arrière des îlots d'Alhucemas ou Albouzème; M. E. Rouard de Card a entrepris d'en retracer « l'historique complet » d'après les documents authentiques. A-t-il rempli tout son programme, et fait toute la lumière sur la courte histoire de cette Compagnie d'Albouzème, dont, dès l'année 1670, le privilège fut transféré à la Compagnie du Levant? On éprouve, en lisant l'étude du savant professeur de droit de Toulouse, l'impression que le sujet n'est pas épuisé, et qu'il reste encore, après lui, à glaner dans les archives. Du moins, les cadres sont-ils tracés désormais, et les documents capitaux relatifs à la création de la Compagnie des frères Fréjus, à sa constitution et à la subrogation de son privilège se trouvent-ils désormais publiés. Aussi convient-il de faire bon accueil à une monographie qui vient, sur ce point particulier, préciser les données précédemment acquises; dans toute bibliothèque un peu complète d'histoire coloniale française, il convient de réserver une petite place au nouveau travail de M. Rouard de Card.

5. — Non moins que le Maroc soit oriental soit occidental, l'Afrique occidentale française sollicite d'une manière continue l'attention des hommes d'État, des voyageurs et des économistes. Les hommes d'État y suivent avec attention et même avec complaisance l'œuvre coloniale tout à fait remarquable entreprise par la France depuis quelques années, œuvre dont les plus lointaines origines datent de près de deux siècles, c'est-à-dire du moment où André Brüe donna aux comptoirs français du Sénégal leur premier développement et envoya jusqu'en plein Bambouk des explorateurs et des prospecteurs français. M. Lucien Hubert n'a pas, dans son étude sur *l'Éveil d'un monde*, remonté aussi loin; il n'a même pas étudié l'œuvre si intéressante de Faidherbe; c'est seulement de l'épanouissement actuel de l'Afrique occidentale française, de son évolution contemporaine, sous la vigoureuse impulsion de M. le gouverneur général Roume, qu'il a voulu

esquisser le tableau. Il y a fort bien réussi; son livre est un brillant résumé de la situation administrative, financière, économique et sociale de l'Afrique occidentale française à l'heure actuelle, un panégyrique enthousiaste et parfois éloquent d'une œuvre coloniale dont nous avons le droit d'être fiers, car elle est la meilleure réponse qu'on puisse faire actuellement à ceux qui s'aviseraient de prétendre encore que les Français ne savent pas (ou ne savent plus) coloniser.

6. — Peut-être, toutefois, M. Lucien Hubert s'est-il trop laissé séduire par les documents qu'il a consultés, par le spectacle qu'il a eu sous les yeux, et n'a-t-il pas toujours pénétré jusqu'au fond des choses. Quelle est la valeur exacte de la grande colonie, ou plutôt de cet ensemble de colonies qu'est l'Afrique occidentale française? Quels produits peut-on en exporter? Quels résultats sa mise en valeur donnera-t-elle un jour? Sur ces questions de si haute importance a été instituée, ici officiellement, là spontanément, une vaste enquête qui n'est pas encore terminée. M. Pierre Duchesne-Fournet, le frère du regretté explorateur de l'Abyssinie, a collaboré à cette enquête; à la suite d'un voyage dans nos colonies de l'Afrique occidentale, il a publié sur le réseau très peu dense des grandes voies commerciales du pays, laissant encore entre ses mailles des régions fort étendues, et sur les produits d'exportation de la contrée, une étude très intéressante et très sincère, dans laquelle il ne ménage ni les réserves, ni même les critiques. On est heureux, à côté de l'optimisme officiel, de pouvoir consulter des travaux aussi indépendants et aussi précis, où la situation exacte du pays, — « pauvre et peu peuplé, qui ne pourra en conséquence évoluer rapidement », — est exposée sans aucun parti-pris d'enthousiasme ni de dénigrement. C'est pourquoi il convenait de signaler ici l'intéressante étude de M. Pierre Duchesne-Fournet sur *l'Afrique occidentale française.*

7. — Parmi les meilleurs agents de la colonisation française, il est de stricte justice (encore qu'on l'oublie trop souvent aujourd'hui) de compter les missionnaires, et, à côté d'eux, les soldats; les uns et les autres collaborent avec une ardeur vraiment infatigable à la même œuvre de civilisation et d'extension de l'influence de notre patrie. A ceux qui en demanderaient des preuves, il convient de signaler un ouvrage posthume, hélas! un journal qui n'était nullement destiné à la publicité, celui que tint, durant son séjour au Soudan, ce malheureux lieutenant Gaston Lautour, assassiné (il est impossible d'employer un autre mot) le 18 avril 1906, par les grévistes de Lens, dans des circonstances qu'on n'a pas oubliées. Le *Journal d'un spahi au Soudan*, rédigé par lui de 1897 à 1899 et publié par M. Jacques Hérissey, en faisant mieux connaître cette belle figure, la rend plus belle encore. Ce soldat chrétien, profondément attaché à ses devoirs, qui est mort en servant

sa patrie (car n'est-ce pas encore servir son pays que de défendre la société contre ceux qui veulent la détruire?) avait débuté par la faire aimer et apprécier des noirs avec lesquels, au Soudan, il s'était pendant deux ans trouvé en contact; il leur avait présenté un type de Français ferme dans sa foi, affable, gai, vraiment bon, soucieux de contribuer de toutes manières à leur instruction, à leur bonheur et à leur bien-être... Tel apparaît le lieutenant Lautour dans ce livre, rempli de pages charmantes, de jolies descriptions, de scènes de genre lestement troussées; tel il fut aussi (l'exquise Préface du marquis Costa de Beauregard le donne à entendre) pour ses dragons, qui l'aimaient, et qui l'ont pleuré.

8. — Si, au lieu d'être envoyé dans les pays s'étendant entre Sénégal et Niger, le lieutenant Lautour avait été employé au Congo français, il eût sans doute assisté à bien des spectacles qui eussent fait saigner son cœur de chrétien et de Français, et son journal eût contenu bien des renseignements susceptibles de faire comprendre comment des Européens civilisés ont pu arriver à commettre les horreurs rapportées par M. Félicien Challaye dans son ouvrage sur *le Congo français*. Membre de la mission Brazza, ayant accompagné, durant toute la durée de son dernier voyage dans le pays donné par lui à la France, l'illustre explorateur sur l'œuvre duquel on s'efforce aujourd'hui de faire le silence, M. Challaye a vu avec un très grand soin le Congo français; il en a observé les habitants, il en a comparé les agents européens à ceux de ce Congo belge, qui était alors l'État indépendant du Congo; il a collaboré pour sa part à cette enquête dont avait été chargé Savorgnan de Brazza et des résultats de laquelle on attend toujours la publication. C'est donc un témoin et un témoin bien informé, dont on consultera les dépositions avec profit; ces dépositions sont, dans *le Congo français*, groupées sous trois chefs distincts. Dans une première partie, traitant du pays et de ses habitants, M. Challaye s'est borné à réimprimer les lettres qu'il avait adressées, durant le cours de son voyage, au journal *le Temps*, lettres très vivantes, très pittoresques, d'où l'observation n'exclut nullement l'esprit, lettres dans lesquelles Savorgnan de Brazza apparaît tel qu'il fut toujours, avec les qualités de générosité, de désintéressement, de bonté et d'humanité qui l'ont fait tellement aimer et qui ont, jusqu'à son dernier moment, inspiré toute sa conduite. — Fort de ses études sur les lieux mêmes, M. Challaye discute ensuite, dans une deuxième partie, les grands problèmes généraux qui se posent au sujet du Congo français, s'efforçant d'abord de définir la vie mentale, sentimentale et sociale des indigènes, puis tâchant de déterminer la valeur du régime des Compagnies concessionnaires, travaillant enfin à indiquer le rôle joué par l'administration française à l'égard des noirs. Ces

questions difficiles et complexes entre toutes, M. Challaye a su les traiter avec une remarquable légèreté de touche et avec une modération à laquelle il convient de rendre hommage. — Il s'est, dans la troisième partie de son ouvrage, où il traite de la question internationale du Congo, montré moins réservé et plus tranchant; il n'a pas craint d'y montrer complètement quelle opposition soulève, en Europe et en Amérique, le régime économique et politique établi dans le centre africain, d'y indiquer les réformes qui s'imposent dans l'intérêt des indigènes, au nom de l'humanité et de la justice. Ainsi M. Challaye a écrit un bon livre, un document auquel on aimera (comme à l'excellent travail de M. Cattier sur le Congo belge) à se reporter, — en même temps qu'il a fait une bonne action.

9. — Dès le XVIIe siècle, la France s'est préoccupée de s'établir dans les mers de l'Extrême-Orient; et comme il fallait à ce moment, pour pénétrer dans l'Océan Indien, doubler le cap de Bonne-Espérance, des hommes d'État ont voulu ménager aux vaisseaux de commerce des étapes sur la route des pays dont ils allaient chercher les richesses au sud de l'Asie ou en Malaisie. Voilà pourquoi, entre 1638 et 1731, les Français ont songé à s'établir ou ont essayé de fonder des comptoirs à la baie de Saldanka et au Cap même, à l'extrémité méridionale de l'Afrique, à Madagascar, à Bourbon, à l'île de France, dans les parages africains de la mer des Indes. Mais ni le gouvernement royal ni la Compagnie des Indes orientales ne portèrent une attention soutenue à cette question essentielle, que seul Colbert envisagea avec suite et clairvoyance; néanmoins, c'est bien après lui que l'occupation de l'île Maurice, abandonnée par les Hollandais, fut décidée et enfin effectuée; alors seulement la France posséda, sur la route des Indes, l'étape absolument nécessaire à ses marins. Telle est, succinctement résumée, l'histoire que, d'après les sources imprimées et manuscrites, M. Paul Kaeppelin a racontée dans son travail sur *les Escales françaises sur la route de l'Inde*; les amateurs d'histoire coloniale y trouveront une bonne esquisse des origines de l'occupation de Madagascar et des Mascareignes par la France.

10. — Avec cette étude de M. Paul Kaeppelin contraste le volume que vient de consacrer M. Eugène Gallois à *la France dans l'Océan Indien*; ce n'est pas, comme on pourrait être tenté de le croire, une étude historique, mais une étude géographique. Ce que l'auteur a entendu faire, en effet, c'est un exposé de la situation présente de la France dans la partie orientale de la mer des Indes, exposé pour lequel il s'est documenté sur place, au cours d'un récent voyage à Djibouti, aux Comores, à Madagascar et à l'île de la Réunion. Les points de vue politique et économique, voilà donc ceux qui, durant cette excursion, comme durant les précédentes, ont surtout retenu l'attention de

M.Gallois; on trouvera, dans ces deux ordres d'idées, de nombreux renseignements dans *la France dans l'Océan Indien*. Sans doute l'aimable globe-trotter n'a pas tout visité; il a délaissé, par exemple, la partie méridionale de Madagascar, et les centres de Fort-Dauphin et de Tuléar; si, de ce côté, notre curiosité est déçue, elle trouve, par contre, ample satisfaction dans les pages consacrées à l'île Maurice, l'ancienne île de France, si française aujourd'hui encore! Comme tous ceux qui ont eu le bonheur de visiter la terre de Paul et de Virginie, M. Gallois en a conservé un délicieux souvenir.

11. — Si telle est la séduction qu'exerce l'île de France sur des visiteurs, quel amour ne doit-elle pas inspirer à ceux qui y sont nés? Ils aiment leur patrie, en effet; ils l'aiment d'un profond amour, d'un amour qu'une absence, si longue soit-elle, ne fait qu'accroître encore. C'est ce dont on se rendra compte en lisant le livre si vivant, si intéressant, consacré par M. Hervé de Rauville à *l'Ile de France contemporaine*. C'est un ouvrage d'histoire, celui-là, un exposé de l'histoire de l'île de France sous la domination britannique, empreint du plus pur et du plus ardent patriotisme, non seulement mauritien, mais aussi français. Comme le dit très bien l'auteur, en effet, au début de son Avant-propos, « les *pays de France* ne sont pas tous en France. On les trouve en bien d'autres endroits : partout où le Français de la vieille France a passé, il a laissé sa marque indélébile, ineffaçable »; l'histoire si dramatique de la lutte des créoles français contre la domination anglaise, cette histoire que raconte *l'Ile de France contemporaine*, et la manière même dont cette histoire est contée, en fournissent des preuves multiples et vraiment touchantes. Il n'est pas jusqu'aux pages où M. Hervé de Rauville attaque la République et la Démocratie (p. 137; cf. p. 264, etc.) et appelle de tous ses vœux le retour du « Roi, pivot de l'harmonie française » (p. 345) où l'on ne puisse trouver la trace de l'affection inspirée aux créoles de Maurice par leur ancienne métropole, l'empreinte dont les vieux colons de l'île de France ont si profondément marqué leurs descendants.

12. — A l'île de France, le voyageur peut se croire reporté à un siècle en arrière; à Madagascar, le spectacle qu'il a sous les yeux est celui d'une colonie toute nouvelle, dont l'essor est momentanément paralysé, en dépit du labeur opiniâtre, de l'activité, de l'ingéniosité déployés naguère par l'admirable colonisateur qu'est le général Galliéni. Veut-on se rendre un compte exact de l'intensité de cet effort et des résultats obtenus par l'ancien gouverneur général de Madagascar, qu'on lise le très intéressant volume récemment publié par M. Pierre Suau sur *la France à Madagascar* au XIXe siècle, « l'histoire la plus complète qui ait paru jusqu'ici » sur la grande île, au témoignage d'un bon juge, M. Le Myre de Vilers. Bien que, par suite de l'impossibilité

où il s'est trouvé de consulter différents documents essentiels, il n'ait pas pu déterminer avec une entière précision les directions données à la politique française à Madagascar depuis 1885, l'auteur de ce livre n'en a pas moins émis, sur cette période qui est celle de l'intervention française entre 1885 et 1895, puis la période d'occupation et de colonisation depuis la prise de Tananarive par le général Duchesne, des vues très exactes et des appréciations parfaitement justifiées; mais c'est surtout sur la période de luttes entre missionnaires de la London Missionary Society et jésuites que M. Pierre Suau fournit de précieux renseignements et des indications précises. A cet égard, son livre constitue un véritable document, qu'il convient de verser au dossier patriotique, déjà si abondamment fourni, des missionnaires, ces obscurs et inlassables serviteurs de la France. De 1861 à 1884, les Pères furent à peu près les uniques défenseurs des intérêts français; par la dignité de leur existence, par leur esprit de sacrifice, joint à une discipline sévère qui assurait la continuité des efforts, ils surent en imposer aux Malgaches et se faire respecter. Personne ne peut contester que nous leur devons la possession de Madagascar. » Personne plus que M. Le Myre de Vilers n'a autorité pour s'exprimer ainsi; n'a-t-il pas, en arrivant dans l'île, en 1886, pu se rendre un compte exact de l'œuvre accomplie par les missionnaires? De cette œuvre vraiment admirable, les chapitres IV à VI de l'ouvrage de M. Pierre Suau contiennent le meilleur résumé qui ait été publié; par là, et par les indications discrètes, mais très précises, éparses dans la dernière partie du volume, se justifie pleinement le sous-titre donné à son livre par l'auteur de *la France à Madagascar*; c'est bien ici l'*histoire politique et religieuse d'une colonisation.*

13. — De ces documents qui ont fait défaut à M. Pierre Suau, et dont l'absence rend moins solide la contexture des derniers chapitres de son ouvrage, M. Jean Darcy a connu quelques-uns, en particulier la correspondance inédite de M. Le Myre de Vilers; ainsi a-t-il pu écrire sur *l'Affaire de Madagascar* des pages aussi précises et aussi intéressantes, aussi neuves parfois, que celles dont naguère, lors de la publication du premier volume de *Cent années de rivalité coloniale*, nous avions pris plaisir à faire ressortir les rares mérites (Cf. *Polybiblion* de juillet 1904, t. CI, p. 44-45). C'est seulement un des côtés du vaste sujet traité dans l'ensemble par M. Suau qu'a étudié M. Jean Darcy; il l'a fait avec le soin, la conscience et aussi la finesse et la perspicacité dont ses premières études d'histoire coloniale avaient déjà fourni tant de preuves. Rien de plus dramatique, de plus émouvant que le duel engagé entre Anglais et Français à Madagascar, avec ses alternatives et ses péripéties; rien de plus remarquable que cette action persévérante et habile de l'Angleterre, plus soucieuse d'écarter la

France de la grande île malgache que de s'y établir elle-même. Tout cela, M. Jean Darcy l'a mis en pleine lumière dans une étude où, avec la plus grande impartialité, il a montré la lourde responsabilité qui pèse sur chacun des différents gouvernements qu'a eus la France au siècle dernier; aucun d'eux, déclare-t-il, « ne sut comprendre ni accomplir franchement sa tâche, et je ne crois pas qu'aucune autre nation ait à son actif, en matière coloniale, une aussi copieuse série de fautes, de maladresses et d'inconséquences ». En lisant *l'Affaire de Madagascar*, on se rendra compte de l'exactitude de ce jugement; on comprendra d'autre part, en fermant le livre, pourquoi l'Angleterre a pendant si longtemps lutté contre nous dans cette partie de l'Océan Indien comme dans toutes les régions du continent noir, et quelle adresse elle a déployée dans la lutte; on déplorera enfin qu'une mort prématurée soit venue frapper M. Jean Darcy au milieu de ses travaux et n'ait pas permis au jeune écrivain de remplir son dessein ni de retracer l'histoire, sur les différents points du globe, de l'éternelle rivalité de la France et de l'Angleterre. Mais, encore qu'inachevée, l'œuvre de M. Jean Darcy restera, car elle est vraiment bonne, et faite de main d'ouvrier.

16. — C'est de la France seule (peut-être l'a-t-on remarqué) qu'il a été jusqu'ici question dans cet article; il serait vraiment regrettable que, satisfaits d'étudier ce qui se passe dans leurs colonies, nos auteurs se désintéressassent de l'œuvre coloniale de nos voisins, d'autant plus que cette œuvre est souvent excellente, et susceptible de nous fournir d'utiles enseignements. Aussi ne peut-on que se féliciter de voir M. Albert Métin, un des plus anciens boursiers de voyage autour du monde de l'Université de Paris, consacrer un gros volume à une *Étude sur la colonisation au Canada* et rechercher comment procèdent les Anglais dans la Colombie britannique, c'est-à-dire dans la partie la plus occidentale du Dominion, dans celle dont l'Océan Pacifique baigne les rivages. Là, contrairement à ce qui se passe dans nos colonies, la mise en valeur précède l'étude scientifique du pays; là (ce qui semble d'abord parfaitement inadmissible), « la géographie figure comme la suivante de l'économie ». Et cependant telle est bien la stricte vérité; le livre de M. Métin en fournit la démonstration absolue. Après avoir, dans les deux premières parties de *la Colombie britannique*, fait connaître les conditions géographiques de la province (terrains et relief, climat, eaux, végétation), l'auteur montre comment le territoire a été colonisé et peuplé; puis il passe en revue les richesses du pays : pêche et chasse, bois, agriculture, mines (or, charbon et coke); il détermine enfin, dans la sixième partie de son ouvrage, les différentes régions économiques de la Colombie britannique : les îles, la côte, la zone du chemin de fer Canadien Pacifique et ses dépendances, les zones

minérales des Kootenay et de la frontière, les champs d'or du Caribou. L'aire à développer (c'est-à-dire, au centre de la province, parcourue naguère par Mackenzie et les premiers fondateurs de forts), le nord de la contrée, voilà les sujets des deux derniers chapitres de cet ouvrage plein de faits et de renseignements de toute nature, où M. Métin a parfaitement montré pourquoi les employés de la Puissance et de la Province étudient simplement les zones d'attrait : mines à exploiter, régions à cultiver, et abandonnent aux particuliers science pure ou tourisme; où il a très bien expliqué comment le développement du pays se fait surtout par des spéculateurs; c'est à eux, dit très justement notre auteur (p. 392), plus qu'au budget provincial qu'on doit les endiguements, les drainages, les irrigations. Il conviendrait, si l'espace ne nous était étroitement limité, de s'arrêter longuement sur *la Colombie britannique* de M. Métin; écrit à l'aide des documents les plus sûrs, après deux voyages au Canada, ce livre qu'illustrent de nombreuses cartes et de fort belles phototypies, qu'accompagne une copieuse bibliographie, contient un exposé très clair et très complet, très scientifique aussi, de l'œuvre coloniale accomplie à l'extrémité occidentale du Dominion, dans un pays qui n'est devenu province autonome qu'en 1865; bien qu'il semble difficile de transporter dans nos possessions d'outre-mer les méthodes qui y sont exposées, les coloniaux feront bien de le lire, et même de le méditer.

HENRI FROIDEVAUX.

THÉOLOGIE

L'Immacolata Concezione di Maria Vergine e la Chiesa greca ortodossa dissidente, da Mons. NICCOLO MARINI. Roma, Salviucci, 1908, in-8 de VI-172 p.

Le haut clergé de l'Église grecque dissidente prétend que l'Église latine a eu le très grand tort d'imposer à ses fidèles des dogmes nouveaux, entre autres celui de la Conception immaculée de la Vierge Marie. Aveuglé par son animosité contre les Pontifes romains, il ne veut pas reconnaître que si ce dogme n'a jamais été défini explicitement par les anciens conciles, il est implicitement contenu dans les louanges et les épithètes qui accompagnent invariablement le nom de Marie dans tous les écrits des Grecs. C'est par milliers qu'on trouve, dans les œuvres des Pères, des hymnographes et des liturgistes de l'Orient, des expressions telles que les suivantes, appliquées à la Mère du Sauveur : « la toute sainte », « la création nouvelle », « la merveille de la nature », « la vierge incompréhensible », « la médiatrice de la grâce », « la fille de Dieu », « l'apologie du genre humain », etc., etc. Comment expliquer autrement que par une

croyance intime à la conception immaculée de la Sainte Vierge une pareille terminologie, qui n'a jamais pu et ne pourra jamais être employée pour une autre créature humaine? Si les Latins ont été les premiers à préciser avec netteté le privilège incomparable de Marie, ils ont été de beaucoup surpassés par les Grecs, à imagination plus vive et plus poétique, dans l'invention de cette multitude de termes laudatifs, qui n'ont leur raison d'être que si celle qui en est l'objet a été exempte de la tache originelle. Et de plus, très nombreux sont les passages des écrits que nous ont laissés les Pères grecs, dans lesquels se trouvent contenus une affirmation plus ou moins directe de l'immaculée conception. Ce sont tous ces textes et toutes ces poétiques louanges que l'auteur met sous nos yeux et commente savamment pour en démontrer toute la valeur. Il prouve ainsi, une fois de plus, sur cette question de la conception immaculée, comme on peut le faire sur tant d'autres, que ce ne sont pas les Latins qui ont inventé un dogme inadmissible, mais que, tout au contraire, ce sont les membres de l'Église grecque officielle qui innovent inconsidérément en cette matière, puisqu'ils renient aujourd'hui une croyance qu'affirmaient, implicitement si l'on veut, mais très clairement néanmoins, tous leurs prédécesseurs avant la consommation du schisme.

LÉON CLUGNET.

Le Célèbre Miracle de saint Janvier à Naples et à Pouzzoles examiné au double point de vue historique et scientifique, *avec une Introduction sur le miracle en général*, par LÉON CAVÈNE. Paris, Beauchesne, 1909, in-8 de VII-356 p. — Prix : 5 fr.

Cet ouvrage, consacré à la défense du fameux miracle de saint Janvier, se lit avec un sympathique intérêt. Il est écrit avec verve et sincérité. L'auteur, qui est un laïque, fait d'abord l'historique de ce miracle, en treize chapitres (p. 1–211) (il a lieu depuis 1387 au moins), et l'étudie ensuite scientifiquement (p. 211-343). Il prend à partie les différents auteurs, soit des temps passés, soit des temps modernes, qui l'ont contesté. Sa correspondance avec M. Aulard, professeur à la Sorbonne, avec le député allemand Ladenburg, le député italien Gaudenzi, l'ingénieur Giaccio, le spirite Luigi di Pace, ne manque pas de piquant. Il montre les préjugés et les entêtements de ces hommes qui, sans avoir jamais voulu vérifier par eux-mêmes la réalité de la liquéfaction du sang miraculeux, crient à la supercherie ou supposent des explications sans rapport avec les circonstances du fait. Il leur oppose triomphalement, et, semble-t-il bien, avec raison, les expériences scientifiques de M. Sperindeo et du P. Silva, qui, non contents de constater dans la fiole une augmentation croissante du volume du sang, (toute addition de matière étrangère étant d'ailleurs prouvée impossible), ont

de plus, avec des balances de précision, enregistré des augmentations de poids et de masse proportionnelles. Ce résultat, obtenu par l'emploi des méthodes chères à la science, est vraiment singulier, et bien qu'il atteste une intervention miraculeuse, doit donner à réfléchir aux savants de bonne foi, qui peuvent le vérifier pour leur propre compte.

Ce volume est honoré d'une lettre d'approbation de S. G. Mgr de Cabrières, évêque de Montpellier. A. Clerval.

SCIENCES ET ARTS

Les Conditions du bonheur, par Paul Souriau. Paris, Colin, 1908, in-18 de 348 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le livre de M. Paul Souriau, qui a l'ambition d'enseigner à ses contemporains les conditions du bonheur, se divise en trois parties :

La première est consacrée aux conditions personnelles du bonheur; elle en analyse les éléments, nous fait voir comment on peut en faire l'évaluation, soit pour autrui, soit pour soi-même, en expose les conditions physiologiques et psychologiques, nous montre ensuite ce qu'est le bonheur normal, et, en finissant, fait un tableau de la vie intérieure, où les heures de joie alternent avec les heures grises et les heures sombres, et où l'effort personnel a son rôle marqué pour assurer contre les surprises et les épreuves de la vie les réactions nécessaires.

La deuxième partie traite de la vie de famille. Elle nous dit ce qu'est la famille, comment elle se forme par le mariage, et quelles dispositions on y doit apporter pour avoir chance d'y trouver le bonheur comme époux d'abord, puis comme parents, et quelle part revient aux enfants dans le bonheur de la famille. On trouve là de très bonnes choses et des tendances élevées : l'auteur a tort pourtant de croire que le divorce puisse être jamais justifié, même par la faute ou l'indignité d'un des époux : si l'état des mœurs a pu ou peut encore l'expliquer, il faut y voir un signe de barbarie ou de décadence. Pour cette raison seule, sans compter quelques autres, je trouve, contrairement à l'auteur, l'idéal de la famille chrétienne d'autrefois bien supérieur à l'idéal abaissé de la famille d'aujourd'hui.

La troisième partie, c'est l'étude des conditions sociales du bonheur, conditions économiques, conditions tenant aux progrès de la civilisation, conditions de moralité. Et l'auteur se demande en finissant quelle influence la religion peut exercer sur le bonheur. Il traite la question avec modération et avec respect et ne disconvient pas que la religion puisse exercer une influence morale et heureuse; mais il estime que la libre pensée peut produire d'aussi bons résultats et que ni la moralité ni le bonheur ne sont exposés à souffrir de l'absence de croyances

religieuses. C'est dire assez que l'auteur ne donne aux croyances religieuses ni la valeur objective ni l'influence pratique qu'elles possèdent à nos yeux. Ce n'est, à son avis, qu'une solution estimable du problème de la vie et une règle respectable, mais, d'ailleurs, conventionnelle de l'action. J'ai donc, à ce sujet, de graves réserves à formuler. L'auteur est d'ailleurs un homme de talent, et son volume, plein de fines analyses et d'honnêtes conseils, se lit avec intérêt. C'est un livre optimiste, où la foi au progrès, à la civilisation, à la démocratie, induit l'auteur en un certain nombre d'illusions : la philosophie chrétienne du bonheur nous paraît à la fois plus vraie et plus sûre.

ÉDOUARD PONTAL.

Lettres sur les études ecclésiastiques, par Mgr MIGNOT. Paris, Lecoffre, Gabalda, 1909, in 12 de XVII-325 p. — Prix : 3 fr. 50.

Les cinq lettres que renferme ce volume roulent sur les *Études littéraires et scientifiques*, *la philosophie*, *l'apologétique contemporaine*, *l'histoire*, *l'apologétique* et *la critique biblique* et sont suivies d'un discours sur la *Méthode de la théologie*. L'énoncé seul de ces sujets en démontre l'importance et l'actualité. Elles ferment un véritable manuel de critique à l'usage des ecclésiastiques qui se livrent aux sciences sacrées. Elles se recommandent, non seulement par la haute notoriété de leur éminent auteur, dont personne n'ignore la compétence dans ce domaine, mais encore par la largeur et la sûreté des principes, la chaleur et la clarté du style. En les lisant, on apprend tout à la fois les grandes libertés et les salutaires réserves dont doit s'inspirer quiconque étudie les matières où se rencontrent la science et la foi. On y apprend aussi les dispositions morales, les préparations techniques, les méthodes appropriées qui conviennent à l'historien, à l'exégète, à l'apologiste. Elles résument, en un mot, tout ce que renferment de bon les traités de critique et seraient très utiles, non seulement aux ecclésiastiques, mais à tous les travailleurs de bonne foi.

A. CLERVAL.

Le Cheval de demi-sang. Races françaises, par ALFRED GALLIER. Paris, Laveur, s. d., in-18 de VI-332 p. (Collection *l'Agriculture au XXe siècle.*) — Prix : 2 fr.

Le Porc. Races, élevage, maladies, par H.-L.-A. BLANCHON. Paris, Laveur, s. d., in-18 de 224 p. (Même collection.) — Prix : 2 fr.

Ces deux volumes se recommandent vraiment aux lecteurs spéciaux par leurs qualités d'exposition, claires et méthodiques. Le premier ust écrit avec la compétence d'un homme qui a fait sa carrière dans en des centres principaux d'élevage, et il ne pense pas que nos diverses races de demi-sang et de trait léger soient en décadence et

doivent périr par un envahissement même plus considérable de la traction mécanique. On en aura toujours besoin, mais il faut perfectionner toujours. L'auteur se montre partisan convaincu de l'anglo-normand, et après avoir décrit le pays privilégié dont cette race fait la gloire et la richesse, il examine ce qu'il fournit, les pratiques de l'élevage tel qu'il y est fait. Il passe en revue ses diverses phases, les différents besoins auxquels il doit satisfaire, examine les résultats obtenus, y consacre le premier chapitre de son livre, le plus développé de l'ouvrage. Les mêmes méthode et disposition président aux chapitres suivants. Le second est consacré au demi-sang vendéen, charentais et breton; le troisième, aux productions du centre; le dernier enfin, au demi-sang du Midi. Dans chacune de ces parties, on trouve spécialement développées les ressources que chaque pays présente et permet de perfectionner, les institutions qui s'en occupent, les haras, et les courses qui s'y font périodiquement. Mais il faut particulièrement mentionner le résumé qui termine chacune d'elles. En quelques pages, il forme un aperçu complet et utile sur les ressources de chaque région, ce que l'amateur y trouvera, les achats qu'il aura à faire, le commerce habituellement pratiqué et les foires régulièrement tenues.

— *Le Porc*, rédigé par M. Blanchon, ancien élève de l'École nationale d'agriculture de Montpellier, est un ouvrage méthodiquement présenté, réellement bien fait. Il décrit d'abord ce qui caractérise les diverses races qui se partagent notre pays, les avantages qu'elles présentent, comme aussi les défauts qu'on y peut rencontrer. Il s'occupe donc de l'exploitation des richesses alimentaires qu'elles fournissent et du choix à en faire pour le milieu où l'on se trouve. On lira avec profit la partie qui expose ce que doit être le porc parfait, et les pages qui suivent consacrées aux moyens zootechniques qui concourront au perfectionnement de ses élèves. Combien trop souvent est laissé à la routine, au pur hasard même, un élevage qui, bien conduit, pourrait être productif ! Les leçons d'une expérience consommée, d'observations nombreuses, seront suivies avec fruit en ce qui concerne l'alimentation et l'engraissement de ces animaux. L'ouvrage se termine par des conseils d'hygiène et des avis sur les maladies qui peuvent les atteindre. G. DE S.

Études nouvelles sur l'astronomie, par CH. ANDRÉ et P. PUISEUX. **Les Planètes et leur origine**, par CH. ANDRÉ. Paris, Gauthier-Villars, 1909, gr. in-8 de 285 p., avec 3 pl. et 94 fig.— Prix : 10 fr.

En rendant compte, en septembre 1908 (*Polybiblion*, t. CXXIII, p. 242-243) du premier volume de ces *Études nouvelles*, lequel avait

pour objet *la Terre et la Lune*, nous pressentions des « Études » analogues concernant les autres astres dont se compose notre système planétaire. C'est cette seconde série que nous donne aujourd'hui M. Ch. André, directeur de l'Observatoire de Lyon.

Nos connaissances comme nos idées sur le cortège de planètes et de satellites dont, en plus de notre petit système terrestre-lunaire, se compose le cortège du Soleil, sont bien différentes, comme elles sont plus étendues, de ce qu'elles étaient à la fin du XVIIIe et au commencement du XIXe siècle. La mise à jour et à point de ce que sont devenues ces idées et ces connaissances à l'aurore du XXe siècle, tel est le but que s'est proposé M. Ch. André. — Après une Introduction exposant les lois de Kepler, la loi de Bode et les données très générales du système planétaire, l'auteur divise son sujet en trois parties d'inégale importance: les planètes, les satellites, la formation du système planétaire.

Dans la première, chaque planète est l'objet d'un exposé descriptif, historique et critique, résumant tous les travaux dont elle a été l'objet par les divers astronomes. Pour Vénus et Mercure, dont la durée du mouvement de rotation a été fort discutée, l'auteur conclut, pour ces deux planètes, comme pour Mars, à une durée voisine de 24 heures. Quant à cette dernière planète, M. Ch. André, s'appuyant sur des expériences de M. Lumière, conclut à l'inexistence des fameux canaux dont l'apparence proviendrait de jeux de lumière, tandis qu'ils n'auraient aucune réalité objective. — L'étude approfondie de l'anneau, ou plutôt des anneaux d'astéroïdes, dont le nombre s'accroît sans cesse, débordant même les orbites de Mars et de Jupiter, modifie sensiblement l'idée qu'on s'était faite de cette région de l'espace. — Comme conclusion à toutes les observations ayant Jupiter pour objet, l'auteur se demande si les taches brillantes qu'on y remarque ne seraient pas « comme les noyaux de satellites qui n'auraient pas pu se séparer de la planète ». Saturne, avec ses anneaux, n'est pas la moins intéressante de cette série de monographies planétaires. Dans les deux dernières, qui ont pour objet Uranus et Neptune, on ne lira pas, sans un particulier intérêt, l'historique de leur découverte, surtout de Neptune. Mais où l'éminent directeur de l'Observatoire de Lyon rencontrera peut-être des contradicteurs, c'est dans l'affirmation de la non-existence de planètes extraneptuniennes : on assure, en effet, que le professeur W. H. Pickering, de l'Observatoire de Harvard College, annonce la découverte probable, dans le cours de 1909, d'une planète appartenant à notre système solaire et se mouvant au-delà de l'orbite de Neptune.

Passons rapidement sur les vingt-cinq satellites, Lune non comprise, répartis entre les cinq planètes extérieures : deux pour Mars, assez ré-

comment découvertes; huit pour Jupiter, dont trois toutes récentes, dues à la photographie; onze pour Saturne, la dernière découverte photographiquement aussi; quatre pour Uranus et une pour Neptune. Un court chapitre est affecté à la recherche de leurs masses et de celles des planètes.

Dans sa troisième partie, l'auteur se livre à un examen critique des théories émises sur la formation du système planétaire, par Laplace, Roche, G. H. Darwin (ne pas confondre avec Charles Darwin), Faye, Stratton, et termine en présentant ce qui lui paraît être, « à la lumière de cet ensemble de travaux », l'idée, assez approchée de la vérité, que l'on peut se faire aujourd'hui du système. — Il est surprenant que l'auteur n'ait accordé aucune attention aux travaux non moins dignes d'intérêt, sur la même question, du colonel du Ligondès et de M. l'abbé Moreux. C. DE KIRWAN.

Le Bilan de notre marine, par J.-L. DE LANESSAN. Paris, Alcan, 1909, in-8 de VIII-384 p. — Prix : 3 fr. 50.

La marine est aujourd'hui à l'ordre du jour; elle s'impose à l'attention de tous, plutôt, hélas! par ses accidents, ses catastrophes, sa mauvaise organisation, que par ses prouesses. Chacun attaque la marine, souvent sans indulgence ni justice, plus souvent encore sans aucune compétence. Aussi, l'ouvrage de M. de Lanessan vient-il bien à son heure. Écrit par un ancien ministre, il est aussi juste et impartial que peut l'être une apologie, un plaidoyer *pro domo*. Cette réserve faite, ces pages, présentées sous une forme aussi littéraire que le comporte un tel sujet, sont très intéressantes, très documentées et mettent parfaitement en lumière non seulement les vices de l'organisation actuelle de la marine, mais encore, ce qui est mieux, les remèdes vraiment rationnels qu'il paraît opportun et nécessaire d'apporter, dans le plus bref délai, à la situation présente. Il est juste enfin de faire remarquer que l'auteur, contrairement aux mœurs lamentables qui tendent à s'établir, a évité soigneusement de provoquer le moindre scandale et s'est toujours exprimé avec la plus grande modération.

M. de Lanessan étudie successivement nos bâtiments de combat, le prix de notre flotte, l'artillerie navale, les approvisionnements, l'outillage des ports, le personnel de la flotte, les arsenaux, les constructions navales et enfin l'administration centrale de la marine. Dans ces divers chapitres, toute la marine est passée en revue, ses rouages multiples sont démontés, et, à côté de l'exposé de l'état actuel et de ses imperfections, se trouve l'indication du remède le meilleur. Cet ouvrage, très bien fait, est donc d'un puissant intérêt et indispensable à consulter pour éclairer les discussions qui, aujourd'hui, remplissent la presse. On regrette seulement d'y rencontrer quelques erreurs techniques

grossières (par exemple, p. 174, sur le métal des coiffes) et aussi des appréciations sur le personnel, imbues d'un véritable parti-pris et que l'on déplore de trouver chez un écrivain par ailleurs aussi éclairé. On voit bien, par exemple, que M. de Lanessan n'a jamais fréquenté, à bord, le personnel des machines, pour affirmer que les officiers mécaniciens sont, de tous nos officiers, les plus respectés par leurs subordonnés (p. 244). L'affirmation contraire serait ici l'expression de la vérité; il suffit d'avoir navigué pour en être convaincu. Ces critiques n'enlèvent du reste que bien peu de chose à la valeur de cet ouvrage qui, nous le répétons, mérite d'être lu, consulté et médité.

J. C. T.

LITTÉRATURE

Lettres de jeunesse d'Eugène Fromentin. Biographie et notes par Pierre Blanchon [Jacques-André Mérys]. Paris, Plon-Nourrit, 1909, in-16 de IV-367 p. — Prix : 3 fr. 50.

Eugène Fromentin, le peintre de l'Orient, et aussi l'écrivain de premier mérite à qui les lettres françaises doivent ce livre magistral : *les Maîtres d'autrefois*, mania avec un bonheur égal le pinceau et la plume. Dans ses *Souvenirs*, Maxime du Camp hésite à dire de quel côté il ferait pencher le meilleur éloge; les « Lettres de jeunesse » lui eussent apporté un élément de plus en faveur de l'écrivain. M. Blanchon les encadre d'un commentaire un peu vague, un peu trop contenu et sobre comme le morne paysage du pays d'Aunis où l'adolescence de Fromentin se déroule, de 1820 à 1840. Il les range, en homme bien informé mais sagement discret, sous quatre rubriques successives: Jeunes Années (1820-1840); La Voie cherchée (1840-1843); Initiation à la peinture (1843-1846); l'Orient révélé (1846-1849). Il passe donc en revue la maison paternelle, les camarades de collège (La Rochelle), les amis (à Paris); l'École de droit et les ateliers où se forme notre débutant; il explique, avec une réserve dont je le loue, la passion malheureuse et coupable dont Fromentin a fait la trame de ce roman de *Dominique*, si tragique précisément par la sincérité « vécue » de son héros.

Cette correspondance, diverse, fut adressée à Paul Bataillard pour la majeure partie, à Émile Beltrémieulx, à Armand du Mesnil. Eugène Fromentin s'y livre tout entier, il y révèle une nature assez malheureuse, assez pessimiste, très impressionnable, très attachante, dominé par le sentiment artistique plus que par les événements contemporains. Il lutte contre les hésitations de son père, à qui le « métier de peintre » ne dit rien de bon, d'autant mieux que, médecin austère, il a toujours considéré, pour lui-même, ses médiocres pin-

ceaux comme un simple divertissement. Le hasard fit qu'au mois de mars 1846, Eugène Fromentin suivit, comme en courant, un ami en Algérie ; l'impression artistique qu'il ressentit de cette terre du soleil fut profonde, décisive ; les lettres où il la décrit offrent un charme particulier (p. 165-181). Un second voyage, plus important (septembre 1847-mai 1848), à Alger, à Blidah, à Constantine, à Biskra, au seuil du Sahara même, achève la conquête, décide la vocation, détermine le genre et ferme la bouche aux objections. On regrette seulement de voir s'arrêter cette correspondance, tant elle prend d'agrément; et c'est le meilleur éloge qu'on puisse sans doute faire de ce récit sincère où se dévoile une belle âme.

Le «littérateur» marquera plus d'un passage à noter par son charme : sur le sentiment du repos (p. 122), les souvenirs (p. 126), l'automne (p. 157); la Provence (p. 167); le « voyageur » retiendra des descriptions vivantes de l'Orient, petits tableaux de plume qui rappellent la facture du pinceau même de Fromentin, tel le portrait du vieux brodeur Maure (p. 241), du bivouac dans le désert (p. 313); « l'historien » fera une moisson moins ample, car Fromentin passe à côté des événements contemporains (sauf peut-être l'année 1848), sans leur jeter autre chose qu'un coup d'œil hâtif; il suit son rêve d'artiste; et c'est ce qui constitue son attrait, sa force, sa beauté. G.

Dans le jardin de Sainte-Beuve. *Essais*, par Georges Grappe. Paris, Stock, 1909, in-12 de 324 p. — Prix : 3 fr. 50.

Il faut sans doute ou avoir beaucoup de jeunesse ou se sentir beaucoup d'autorité pour publier un volume d'articles critiques où des auteurs aussi peu nouveaux que *Victor Hugo*, *Dumas père*, *George Sand*, *Edgard Quinet*, *Balzac*, *Mérimée*, et *Sainte-Beuve*, sont racontés, analysés, jugés tout entiers en vingt ou vingt-cinq pages. Je conjecture, ici, que M. G. Grappe n'est pas très loin encore de sa jeunesse, et j'augure qu'il a beaucoup des qualités nécessaires pour conquérir l'autorité. Si, en effet, il n'a point cherché et n'apporte point de faits inédits, il a beaucoup lu, il est, comme on dit, bien informé, et il sait, avec précision et mesure, tirer des biographies de ses personnages les traits essentiels pour caractériser leur figure et leur œuvre. Si ses idées et ses jugements offrent peu d'imprévu — et, d'ailleurs, à ne pas s'attarder aux menus détails et fouiller dans les petits coins encore secrets, il ne peut guère en être autrement devant des maîtres que des maîtres ont déjà expliqués, — ils se présentent pourtant avec un accent très personnel : il y a là déjà l'assurance, *l'imperatoria brevitas* d'un professeur. Ces sept études, substantielles et complètes autant que le permet leur raccourci, d'ailleurs écrites avec vivacité, finesse, esprit

et bonne humeur, feraient dans une histoire de la littérature ou dans une grande encyclopédie autant d'excellents chapitres.

Pas tout à fait autant... Car si l'*Alexandre Dumas*, le *Balzac*, et le *George Sand* donneraient à presque tous l'impression d'un à peu près de justice impartiale, nul doute que beaucoup crieraient au scandale à voir bâtonner de si bon cœur et avec tant de malice la folie romantique, et le charlatanisme de Hugo, si bien nommé par Veuillot « Jocrisse à Pathmos », l'idéologie germanico-protestante et phraseuse de Quinet. Par contre, moi qui, étant de ma génération, suis sans idolâtrie et goûte fort l'exécution de ces vieilles barbes, je me plaindrais d'une admiration sans réserve pour ce libertin de Mérimée; et je n'accepte pas qu'on fasse de *Port-Royal* un chef-d'œuvre, un modèle, ni qu'on vante l'honnêteté, et le loyalisme, et la loyauté de ce vieux renard de Sainte-Beuve, qui me paraît bien avoir eu l'intelligence la plus merveilleusement souple et pénétrante, mais qui fut un polisson dans ses mœurs, un matois, un sournois, un perfide en ses feuilletons, et dont la critique, dangereuse à qui n'est pas en défiance et ne sait pas lire entre les lignes et les nuances, se sent trop des misères de son cœur...

Ce m'est une raison de plus de ne pas *m'emballer* sur le long prologue, où M. Grappe se met lui-même en conversation avec Sainte-Beuve, dans la maisonnette et le jardin de la rue Montparnasse, pour provoquer et recueillir toute sorte de propos, désabusés, sceptiques et renaniens, sur la vie, l'amour, la politique, la religion, les lettres, la critique... Outre que je n'aime pas ce *flirt* avec les idées, cette coquetterie chatoyante, minaudière, précieuse, sans franchise, je trouve « vieux-jeu » ce jeu d'esprit renouvelé de M. Barrès... et usé par M. Lajeunesse.

GABRIEL AUDIAT.

De tout un peu, par A. MÉZIÈRES. Paris, Hachette, 1909, in-16 de 326 p. — Prix : 3 fr. 50.

Voici un bien charmant volume dans sa variété savante et aimable. L'auteur y cause, dans cette langue de bonne compagnie qu'on ne sait plus guère parler et qu'on sait encore moins écrire, des sujets les plus divers et les plus intéressants : I. Au temps passé. La Création des Facultés de Nancy. La Sorbonne en 1860. On trouve dans ce chapitre de très jolis crayons : tels ceux de Villemain (p. 25) et de Victor Leclerc (p. 30-31). II. Un Coin de la société parisienne sous le second Empire, élégant et fin tableau de genre où se détachent des figures vivement perçues et rendues, celle entre autres de l'éditeur Charpentier (p. 55-56). III. Dante. IV. Le Frère de Pétrarque. V. Jean des Bandes Noires. VI. Lorenzaccio. VII. Le Mystère de la vie du Tasse. Dans ces belles études M. Mézières, sans cesser d'être un délicieux causeur, se retrouve

dans la chaire de Sorbonne qu'il a si dignement occupée et nous fait pénétrer dans la séduisante et redoutable complexité d'âmes et d'intelligences italiennes. Peut-être y montre-t-il pour le Tasse, au détriment d'Alphonse d'Este, un peu de partialité. Son érudition souple et forte se manifeste avec le même agrément solide dans les trois études suivantes : VIII. Le Théâtre espagnol. IX. Lessing. X. Edgard Poë. — C'est toujours le causeur merveilleux, uni non plus au professeur, mais à l'homme politique et au *parlementaire* avisé (plût au Ciel que nous en eussions seulement de tels que lui !), qui nous fait les honneurs, dans le dernier chapitre, de l'âme et des sentiments d'une souveraine : XI. La Reine Victoria d'après sa correspondance inédite. — Sans être toujours sur tous les points, en ces causeries également agréables et instructives, quoique si diverses, de l'avis de M. Mézières, ses auditeurs, ses lecteurs le quittent enchantés de sa parole, de sa plume si spirituelle et si naturelle, fâchés seulement de le quitter et le priant très fort de ne pas tarder à revenir. M. S.

Les Femmes d'esprit en France, *histoire littéraire et sociale*, par le comte J. du Plessis. Paris, Nouvelle Librairie nationale, s. d., in-18 de 290 p. — Prix : 3 fr. 50.

J'ai lu avec grand plaisir, et non sans profit, le livre que M. le comte J. du Plessis vient de consacrer aux *Femmes d'esprit en France*. Ce n'est pas l'œuvre d'un pédant; c'est plutôt la causerie d'un homme du monde, très spirituel, qui a beaucoup lu, beaucoup retenu, et qui en cause agréablement, comme on causait autrefois, à l'époque où il existait encore des salons où l'on savait causer. Peut-être en reste-t-il encore, mais hélas ! ce n'est plus là que se vit et se fait l'histoire littéraire de la France. On y a le plus souvent d'autres sujets de conversations. Heureusement, de temps en temps, quelques bons livres y suppléent. Tels les livres du vicomte de Broc, du marquis de Charnacé, dont j'ai eu le plaisir de parler à cette place, tel le nouveau volume de M. le comte du Plessis. Ainsi que l'indique le sous-titre, ce n'est pas seulement une histoire littéraire, c'est en même temps une histoire sociale, et c'est la France d'autrefois et celle d'hier qu'on sent palpiter et vivre en ces cercles tantôt sérieux, tantôt frivoles, toujours aimables, où se sont en quelque sorte parlés tant de livres avant que de grands génies leur aient donné la forme définitive en des chefs-d'œuvre immortels. De-ci de-là surgissent quelques portraits, finement brossés, où se fixent l'esprit, le sourire, les passions des femmes qui ont mis plus profondément leur empreinte sur les œuvres du génie français.

L'auteur est parfois assez sévère, et nous l'en louons, pour les femmes dont l'influence a été malheureuse, et il souhaite en finissant

que les femmes chrétiennes et françaises « ne laissent pas la royauté intellectuelle et sociale échoir, pour le malheur du XXe siècle, aux femmes qui n'aiment pas le Christ ».

Nous nous associons à ce vœu, et, pour en faciliter la réalisation, nous souhaitons le succès du livre. ÉDOUARD PONTAL.

HISTOIRE

La Bienheureuse Mère Barat (1779-1865), par GEOFFROY DE GRANDMAISON. Paris, Lecoffre, Gabalda, 1909, in-12 de VIII-206 p. (Collection *Les Saints*). — Prix : 2 fr.

La collection *Les Saints* a été bien conçue et elle est bien dirigée. Mais on peut dire aussi qu'elle a eu de la chance. En voici une preuve. La fondatrice de la congrégation du Sacré-Cœur, le Bienheureuse Mère Barat, pouvait en tout cas donner lieu à une biographie occupant dans la série une place honorable. Mais notre collaborateur et ami M. Geoffroy de Grandmaison, qui s'en est chargé, a fait mieux et dépassé de beaucoup la moyenne en ce genre. Ce petit volume, nous inclinons à le croire, est de tous ses excellents écrits le plus achevé. Le sujet était beau, mais non sans difficulté, parce qu'il semblait qu'une certaine monotonie y fût inhérente et inévitable. La Mère Barat a pratiqué les vertus chrétiennes à un degré suréminent; elle a fondé un nombre extraordinaire de maisons d'éducation, qu'elle a dirigées et visitées. Voilà sa vie. Au premier abord, cela se rapporte plus à la littérature d'enseignement religieux et de pieuse édification, à l'hagiographie au sens étroit, qu'à l'histoire. M. de Grandmaison a su discerner et mettre en relief les éléments historiques qui de fait se trouvaient dans cette noble existence, et, sans négliger l'enseignement et l'édification qui en résultent, il en a fait un tableau d'histoire, d'où rejaillit de la lumière sur plusieurs des aspects de la fin du dix-huitième et de la première moitié du dix-neuvième siècle. Madame Barat, grâce au peintre, se montre, en ce portrait, ressemblante et vivante dans un milieu vrai et vivant. On y saisit ce qu'elle a été, c'est-à-dire non seulement une élue de Dieu pour la gloire céleste, mais une des forces catholiques et sociales suscitées par la Providence pour reconstruire l'édifice jeté bas par la convulsion de 1789. Le talent littéraire de l'auteur, déployé ici avec un art solide et un éclat contenu, se manifeste sous son vrai et meilleur jour. Comme nous nous sommes à l'occasion permis de marquer en quoi nous différions d'avis avec notre très distingué collaborateur, nous ne serons pas suspect de complaisance en disant que ce nouvel ouvrage est de valeur significative et porte plus haut son rang comme historien et comme écrivain. Nous l'avons lu deux fois, la seconde tout d'un trait. Aucune personne de goût ne le lira sans plaisir, aucune âme chrétienne sans fruit. M. S.

Étude sur les relations de la commune de Lyon avec Charles VII et Louis XI (1417-1483), par Louis Caillet. Lyon, Rey; Paris, A. Picard et fils, 1909, gr. in-8 de xlv-720 p. — Prix : 10 fr.

Ce gros mémoire fait partie des *Annales de l'Université de Lyon* (Nouvelle série: II, Droit, Lettres. Fascicule 21). Il dénote une somme de travail extrêmement considérable, l'auteur ayant dépouillé avec un soin minutieux les archives de Lyon comme celles de Paris, n'ayant, d'ailleurs, négligé ni les chroniques ni les livres. Mais il dénote aussi une certaine inexpérience, explicable, du reste, si l'on sait que nous sommes ici en présence de l'œuvre d'un débutant. Je suis donc tout prêt à excuser chez M. Caillet certaines longueurs et certaines redites. En revanche, il me semble que je suis en droit de lui reprocher de n'avoir pas revu d'assez près les épreuves de son livre, et d'avoir senti le besoin d'expliquer, dans un petit « Lexique des termes anciens difficiles et obscurs » (p. xliii-xlv), un certain nombre de termes qui ne sont vraiment ni difficiles ni obscurs, comme *bailler* que l'auteur juge utile de traduire par *donner* ou *larron* qu'il traduit pour nous par *voleur*. Encore, si les traductions étaient toujours justes! Mais que dire de *chapon* traduit par *poulet* ou de *conil* traduit par *pigeon?* M. Caillet me permettra encore, avant d'en arriver à louer sincèrement la belle ordonnance de son livre et toutes les grandes qualités qu'il manifeste, de lui reprocher de n'avoir pas fait l'économie de la plus grande partie de son Avant-propos. Sans doute il a très bien fait d'y marquer sa reconnaissance aux maîtres qui l'ont encouragé, assisté, soutenu; et s'il s'en était tenu là, il n'y aurait qu'à le louer. Mais quelle nécessité de nous faire, en outre, dans cet Avant-propos, toute une autobiographie pour le moins prématurée? Je répète qu'en dépit de ces critiques, que je devais faire, le livre de M. Caillet est très important. Il n'éclaire pas seulement les rapports de nos rois Charles VII et Louis XI avec leur bonne ville de Lyon, il apporte une contribution précieuse à l'histoire du xve siècle. J'ajoute qu'il est complété par une très forte série de Pièces justificatives (il n'y en a pas moins de trois cent trente, occupant plus de la moitié du volume), qui seront certainement consultées toujours avec grand profit par les historiens de Charles VII, de Louis XI et de leur temps.

Armand d'Herbomez.

Notes historiques. Châtillon-sur-Loing (Loiret), sa seigneurie et ses anciennes institutions religieuses, par Eugène Tonnellier. 2e éd. Paris, Champion, 1908, gr. in-8 de 256 p. — Prix : 5 fr.

La petite ville de Châtillon-sur-Loing, qui est aujourd'hui un chef-lieu de canton du département du Loiret, arrondissement de Mon-

targis, joua un certain rôle dans l'histoire de France, surtout à l'époque des guerres de religion. Dans son ouvrage, M. Eugène Tonnellier a voulu moins donner une monographie complète de cette localité que mettre en lumière les points les plus saillants de son passé.

La situation de Châtillon dut certainement attirer l'attention des Romains par sa position éminemment favorable pour une défense; mais c'est seulement depuis les XIe et XIIe siècles, que l'excellence de sa position stratégique semble définitivement consacrée par la forteresse qui y fut élevée et dont une remarquable tour subsiste encore. Au XIIe siècle, Châtillon-sur-Loing dépendait du comté de Sancerre, qui relevait lui-même du comté de Champagne. Dans les siècles suivants jusqu'à la fin du XIVe siècle, la seigneurie de Châtillon appartint successivement, après les maisons de Champagne et de Sancerre, aux maisons de Melun et de Braque. C'est seulement au milieu du XVe siècle que les Coligny en devinrent seigneurs. M. Tonnellier s'étend longuement sur leur rôle pendant les guerres de religion et donne d'excellents renseignements sur l'histoire de Châtillon aux XVIe et XVIIe siècles. De la fin du XVIIe siècle jusqu'à la Révolution, les Montmorency-Luxembourg en furent les seigneurs. Après ces notes sur les familles seigneuriales, l'auteur consacre trois chapitres aux anciennes institutions religieuses, soit à l'hôtel-Dieu, à la maladrerie, au monastère des bénédictines de l'Adoration perpétuelle du Saint-Sacrement, et à l'église collégiale. Vingt-six pièces justificatives terminent ce volume qui forme un excellent appoint à l'histoire de cette ville. JULES VIARD.

La Révolution à Saint-Menoux, par ERNEST DELAIGUE. Moulins, Crépin-Leblond, 1908, petit in-8 de 312 p. — Prix : 6 fr.

M. Ernest Delaigue a eu la très heureuse pensée d'écrire l'histoire de la commune dont il est maire, pendant la Révolution. Il l'a fait à l'aide des archives locales et des archives départementales, à l'aide aussi des souvenirs qu'il a pu recueillir dans le pays, et il a composé ainsi une monographie très documentée, très attachante et très instructive. Ce qui s'est passé à Saint-Menoux, en effet, pendant cette époque troublée, s'est passé presque partout en France. D'abord un vif enthousiasme pour les idées nouvelles, dans toutes les classes à peu près, un désir ardent de réformes, le ferme espoir d'un avenir idéal. Le chevalier de Jersaillon, qui fut le premier maire et qui devait émigrer, n'était pas moins confiant dans l'âge d'or futur que le curé Fallier qui devait apostasier. Puis la désillusion arrive; la constitution civile du clergé, la suppression des ordres religieux, la confiscation des biens des bénédictines de Saint-Menoux, puis l'expulsion des religieuses, un peu plus tard même l'emprisonnement de l'abbesse,

Mme de Sainte-Hermine, la création puis la dépréciation effroyable des assignats, conséquence de ces deux grandes fautes, de ces deux grands crimes politiques et économiques, la vente des biens nationaux et l'établissement du maximum, tout cela refroidit singulièrement l'enthousiasme primitif. Les modérés font place aux violents, les feuillants aux girondins, les girondins aux jacobins ; la tyrannie s'installe sous le nom de liberté et la guillotine fonctionne à Moulins avec Fouché. La loi des suspects, qui règne dans les villes, sévit jusque dans les campagnes, qui, sans participer aux agitations de la rue et aux luttes politiques, en subissent néanmoins le contre-coup. Au lieu de tyrans de haut vol, on trouve là de petits tyranneaux : c'est la seule différence, mais l'oppression n'est pas moins insupportable et la misère est extrême. Il faut lire dans le beau livre de M. Delaigue les deux chapitres sur *les Subsistances*, et sur *les Impôts et le papier monnaie*, pour voir quelle était la lamentable situation des populations rurales pendant les années du règne de Robespierre et de ses successeurs, qui ne valaient guère mieux.

« L'an III s'achevait tristement. Il semblait que l'on ne pût se relever des ravages causés par la loi du maximum. La privation d'objets de première nécessité, à cause des prix fantastiques et de leur pénurie, s'était cruellement fait sentir depuis de longs mois : le sel, la chandelle, le savon, si essentiels dans les plus humbles ménages, faisaient défaut. A un moment donné, l'agriculture avait manqué de son outillage le plus indispensable et on avait envisagé avec angoisse le cas où la continuation des travaux agricoles deviendrait impossible. Pour augmenter le désarroi, on assistait à la chute des assignats... Il semblait que le pays éprouvât les effets d'une longue maladie où s'étaient usés tous ses rouages vitaux. »

Le tableau est complet et nous voudrions que l'exemple de M. Delaigue fût suivi, qu'on publiât beaucoup de monographies comme celle de Saint-Menoux : ce serait instructif. Les générations actuelles y verraient quelle est la prospérité dont ont joui leurs pères pendant les jours si vantés de la Révolution. MAX. DE LA ROCHETERIE.

Guerres de religion dans le sud-ouest de la France et principalement dans le Querey, *d'après les papiers des seigneurs de Saint-Sulpice, de 1561 à 1590.* Documents transcrits, classés et annotés par EDMOND CABIÉ. Paris, Champion, s. d., in-4 de XLIII-939 p. — Prix : 10 fr.

Les papiers analysés dans ce gros recueil sont ceux de Jean de Saint-Sulpice, l'un des personnages les plus connus du XVIe siècle, comme guerrier, diplomate, administrateur, un fidèle serviteur du trône, un familier de tous les hommes de guerre et de tous les diplo-

mates de l'époque. Ces documents vont de 1561 à 1590, embrassant la période entière des guerres de religion. Le nombre des articles de la table indique l'importance des pièces se rapportant à des événements que l'éditeur rappelle sommairement. Peut-être pourrait-on souhaiter une annotation plus complète; car beaucoup de noms sont plutôt cités qu'identifiés. Mais il faut remercier M. Cabié de s'être imposé un si grand travail et d'avoir mis à la disposition de tous des correspondances inédites qu'il était impossible de soupçonner : ces correspondances émanent de Charles IX, la duchesse de Savoie, Henri III, le roi et la reine de Navarre, Catherine de Médicis, le duc d'Anjou, etc.

— Nous apprenons que l'auteur de si importants travaux sur sa province, poursuivis avec autant de compétence que de modestie, vient d'être enlevé à ses amis, et nous ne pouvons que joindre tous nos regrets aux leurs. B. P.

Pour l'Idée chrétienne. Pages de bonne foi, par Eugène Franon. Paris, Beauchesne, 1908, in-16 de viii-334 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ces pages méritaient d'être recueillies et conservées. Elles ont paru dans le *Bulletin paroissial* de Tournus, vieille petite ville de Bourgogne, à peu près mois par mois, de mai 1900 à novembre 1907, c'est-à-dire de l'ouverture de notre dernière Exposition internationale à l'encyclique sur le modernisme. Pages d'histoire, fixant l'impression vive et juste des grandes épreuves subies par l'Église de France, et pages de discussion serrée, précise, judicieuse, sur les questions les plus actuelles qui s'imposent à l'apologiste de la foi catholique. L'auteur, très bien informé, très soucieux de ne pas se contenter de vagues et douteuses assertions, fait preuve d'un esprit ferme et large, n'a de goût à combattre que les adversaires de l'idée chrétienne, utilisant le concours de tous ses défenseurs, depuis M. Marc Sangnier jusqu'à MM. Jacques Piou et Jules Lemaître. Il reproche à M. Paul Bourget d'avoir, dans *l'Étape*, opposé comme incompatibles christianisme et démocratie. Mais il formule ce reproche sans aigreur. En somme, ce livre atteindra bien le noble but que s'est proposé l'auteur : éclairer et réconforter les âmes de foi anxieuse et imprécise.

Baron J. Angot des Rotours.

Les Disciplines de la France, par Paul Adam. Paris, Vuibert et Nony, 1908, in-18 de xvi-220 p.— Prix : 3 fr. 50.

Sous ce titre de fantaisie, le lecteur trouvera réunies treize dissertations traitant des sujets variés d'histoire, d'économie politique et de morale. M. Paul Adam se rattache corps et âme à l'idéal roman-

tique, dont les jeunes générations s'écartent si volontiers, comme il le note avec chagrin dans sa Préface. Il a les qualités aimables de son école favorite : une sensibilité aiguë, une imagination brillante, un style très personnel. Mais il en a aussi les défauts : l'à peu près dans les idées, un air assez déplaisant de supériorité, le mépris du passé, dont il parle sur un ton parfaitement inconvenant, enfin une certaine conception messianique de l'avenir. S'il s'aventure à préciser ses rêves de rénovation sociale, il propose d'offrir aux fonctionnaires, pendant la durée de leurs vacances, l'hospitalité des châteaux historiques inoccupés et de conférer les titres de duc ou de comte aux ouvriers victimes d'accidents du travail. Que voilà donc de belles réformes ! H. Rubat du Mérac.

Geschichte des deutschen Volkes und seiner Kultur im Mittelalter. von Heinrich Gerdes. III^er Band. *Geschichte der Hohenstaufen und ihrer Zeit.* Leipzig, Duncker und Humblot, 1908, in-8 de xii-720 p. — Prix : 18 fr. 75.

Avec ce troisième volume, M. Heinrich Gerdes mène à terme la tâche qu'il s'était imposée il y a une trentaine d'années : celle de nous donner un tableau d'ensemble de l'histoire de la civilisation germanique, de la vie intime, intellectuelle et morale du peuple allemand dans le moyen âge jusqu'au grand interrègne, dans sa connexité avec l'histoire politique. Le tome Ier de cette histoire a paru en 1891 (Cf. *Polybiblion*, t. LXII, p. 452), le tome II en 1898 (*ibid.*, t. LXXXVI, p. 348) et il n'a pas fallu moins de dix années à M. Gerdes pour rassembler et mettre en œuvre les matériaux de son tome III.

C'est qu'il avait à traiter ici du siècle des Hohenstaufen, cette grande période sur laquelle les noms surtout de Frédéric Ier Barberousse et de Frédéric II jettent un éclat particulier. Ici les sources originales se multiplient, sont plus abondantes, et les travaux même des modernes sont assez nombreux.

Nous avons déjà dit, à l'occasion des deux premiers volumes de cet ouvrage, que le patriotisme et le protestantisme de l'auteur imprégnaient trop fortement ses jugements et ses opinions. Il n'en va pas autrement ici, et il est toujours prêt à rompre une lance pour l'Empereur contre le Pape. C'est que, dans la lutte qui s'établit entre les Hohenstaufen, désireux d'assurer l'hérédité du trône impérial dans leur famille, et le Pontife romain, soucieux de maintenir le principe de la libre élection, il lui semble que l'hérédité seule était capable de donner à l'empire germanique cette force et cette cohésion qui lui ont toujours manqué. Mais les vastes projets des princes germaniques, leur ambition de dominer réellement sur l'empire du monde, le gaspillage de leurs forces dans les expéditions d'outre-monts ont plus nui qu'ils n'ont servi au développement politique de l'Allemagne.

Quant à sa prospérité économique et intellectuelle, elle s'est assurément développée dans le siècle des Hohenstaufen; là, comme ailleurs, les croisades y ont largement contribué. L'état des mœurs ne s'en est pas amélioré; et M. Gerdes ne fait pas difficulté d'affirmer que dans l'ensemble la moralité a été inférieure dans ces temps à celle de l'époque précédente; il conteste seulement, non à tort, semble-t-il, que la corruption ait été générale.

Certains points de sa seconde partie auraient gagné à être plus développés; il dit un mot, par exemple, des poursuites contre les hérétiques; il n'explique guère ce qu'étaient ces hérésies et l'importance qu'elles pouvaient avoir non seulement au point de vue religieux, mais même au point de vue politique. Ce qu'il dit de l'éducation féminine est aussi bien maigre,et il eût pu trouver aisément les éléments d'un tableau plus précis.

L'ouvrage de M. Gerdes n'en est pas moins fort intéressant et d'une lecture agréable et instructive. E.-G. L.

Les Roumains, par James Caterly. Tome Ier. Paris,Calmann-Lévy, 1908, gr. in-8 de IV-307 p. et planches. — Prix : 7 fr. 50.

Les Roumains, on le sait, sont répandus en Valachie, Moldavie, Bessarabie, Bukovine, Transylvanie et dans le banat de Temesvar (Hongrie) : dans ces derniers pays soumis à une domination étrangère, ils constituent la majeure partie de la population. Ces pays furent habités jadis par les Gètes et les Daces, et conquis par Trajan, qui, en souvenir de ses victoires, érigea à Rome la célèbre colonne qui porte son nom. De cette époque à aujourd'hui, ces pays subirent bien des maîtres d'origine différente, et longtemps la culture slovène et byzantine sut y fleurir. La fondation de la Moldavie ne date que de 1348 : son nom est emprunté à la Moldava, affluent du Pruth, qui naît en Bukovine. Les moines grecs y apparurent après la prise de Constantinople; la civilisation grecque s'y implanta au point qu'il y eut ensuite réaction, à plusieurs reprises, jusqu'au jour où la Porte y installa de fidèles hospodars, qui y laissèrent, par leurs vexations fiscales et leur rapacité, un odieux et douloureux souvenir. Opprimé, misérable, le peuple indigène dut son salut à l'intervention de l'Europe pour qui les intérêts des principautés furent une des phases de la question d'Orient. Et le XIXe siècle amena pour les Roumains des circonstances vraiment critiques où naissaient des ambitions contraires et où s'épanouissaient des rivalités menaçantes, jusqu'au jour où un prince étranger, de la famille des Hohenzollern, fut élu prince héréditaire (20 avril 1866).

Tels sont, narrés en quelques mots, les événements dont M. Caterly

nous offre le récit mouvementé. En réalité, l'auteur, désireux surtout d'étudier l'histoire du XIXe siècle, ne nous instruit des périodes antérieures qu'à titre d'introduction. L'occupation russe, les règnes de Ghika et de Bibesco, la révolution de 1848, le congrès de Paris, le gouvernement du prince Stirbey, défilent successivement sous nos yeux; M. Caterly résume les événements dont les principautés danubiennes furent le théâtre pendant un demi-siècle en s'efforçant d'être indépendant. Ses lecteurs, qui n'ont pas le privilège de lire à livre ouvert la langue roumaine, et qui auraient peut-être quelque peine à rencontrer un récit impartial de ces temps où la Roumanie n'était pas encore élevée à l'état de royaume, reconnaîtront volontiers l'effort imposé en leur faveur, et non en vain, souhaitons-le. H. S.

Histoire de la colonie française de Moscou depuis les origines jusqu'à 1812, par F. TASTEVIN. Paris, Champion, 1908, in-18 de 191 p. — Prix : 3 fr. 50.

De tous les établissements formés par les Français en Russie, un seul mérite une monographie, car il est antérieur à Pierre le Grand et s'est perpétué jusqu'à nos jours dans des conditions particulières. Un des membres de cette colonie a recueilli sur place les éléments de son histoire dans un volume dont il est à la fois l'auteur et l'éditeur. Cette histoire date de 1627; des Français, d'abord mêlés dans la Sloboda allemande aux autres étrangers, possèdent depuis 1685 un centre paroissial qui s'est déplacé et renouvelé un siècle plus tard, lors de l'édification de l'église Saint-Louis. Parmi eux les commerçants, sous la protection d'un consul installé en 1760, forment le groupe principal et stable, renforcé par les précepteurs de passage dans les familles aristocratiques et, à partir de la Révolution, par les émigrés de diverses catégories.

M. Tastevin, qui connaît aussi bien la topographie que la bibliographie de son sujet, a relevé les traces d'un grand nombre de Franco-Moscovites, tant autour de lui que dans le livre de M. Pingaud sur *les Français en Russie*. Il transporte successivement son lecteur à l'église, au quartier du Pont des Maréchaux, à l'Université, dans le monde des professeurs et même des acteurs, propagateurs, à leur manière, de la culture française. Un dernier chapitre, particulièrement intéressant, fait connaître les rapports de ces *déracinés* avec la société et le gouvernement russes jusques et y compris 1812. Dans ce petit volume composé en Russie, mais imprimé en France, figurent des noms originaires de la plupart de nos provinces; il constitue une collection de documents précis qui n'avaient pas encore été réunis et condensés d'une façon aussi complète. Un copieux index termine l'ouvrage.

Page 31, M. Tastevin émet l'hypothèse que les premiers prêtres de

l'église Saint-Louis étaient peut-être « des jésuites venus de Saint-Pétersbourg » Cette hypothèse pèche par la base, car les jésuites, conservés par Catherine II dans ses provinces polonaises, n'obtinrent l'accès de la capitale que sous le règne de Paul Ier. Je ne crois pas d'ailleurs que les noms cités par lui se rencontrent dans les publications des jésuites français sur leurs confrères de Russie. P. M.

L'Escadre Rodjestvensky. Sur le chemin du sacrifice, *carnet de notes du capitaine de frégate* W. Sémenoff, présenté par le commandant de Balincourt (*octobre* 1904-*mai* 1905). *L'Expiation.* 2e partie. Paris, Challamel, 1908, in-16 carré de 397 p., avec 2 cartes. — Prix : 3 fr. 50.

Le drame, si tragique et si douloureux, est terminé : nous en connaissons les trois actes, « l'Escadre de Port-Arthur »; « Sur le chemin du sacrifice »; « L'Agonie d'un cuirassé ». Dans le premier, nous avons assisté aux opérations maritimes qui ont marqué les six premiers mois du siège de Port-Arthur; dans le troisième, nous avons été les témoins angoissés de la bataille de Tsoushima, bataille unique dans l'histoire de l'humanité, tant par le déploiement des forces en présence que par l'immensité des pertes des vaincus. Enfin, aujourd'hui, le commandant de Balincourt, en nous faisant connaître les pages encore inédites du carnet de notes du capitaine de frégate Sémenoff, nous permet de suivre la longue odyssée de l'escadre commandée par l'amiral Rodjestvensky, depuis son départ de Libau, le 13 octobre 1904, jusqu'à son entrée dans le détroit de Corée, le 25 mai 1905.

Ce que fut ce voyage, cette interminable voie douloureuse, on ne saurait l'imaginer, si le commandant Sémenoff, historiographe incomparable, n'avait été là pour nous le raconter. L'escadre est peuplée de volontaires; tous, au départ de Russie, sont pleins d'enthousiasme et de confiance; ils ne doutent pas de pouvoir ramener le succès sous les plis du drapeau de S. Georges; ils vont joyeusement au combat, à la mort, mais aussi à la gloire, à la victoire. Mais à peine l'ancre est-elle levée que la réalité apparaît; peu à peu, l'enthousiasme se ralentit, la confiance s'affaiblit. Chaque jour se voient plus nettement les conséquences des fautes antérieures : rien n'a été prévu, tout est à faire; cette belle escadre si nombreuse, cette armada, n'est qu'une façade; elle est vouée d'avance à l'insuccès par l'incurie des stratèges en chambre qui ont tout ordonné de leur fauteuil de Saint-Pétersbourg et, infatués de leur science théorique, n'ont même pas su profiter des leçons des combats sous Port-Arthur. Puis, c'est l'affaire de Hull, si nettement mise au point par le commandant Sémenoff, les ennemis suscités dans chaque relâche soit par la mauvaise volonté des amis de l'Angleterre, soit par la timidité, encore plus néfaste peut-être, des

alliés de la Russie. Enfin, c'est le long séjour à Madagascar, anémiant les corps, atrophiant les volontés, les fatigues des charbonnages en mer, les ennuis de traversées interminables, l'attente de Nébogatoff que l'on sait amener non un secours actif, mais un boulet à traîner. Comment s'étonner après cela que, la veille du combat, la foi dans le succès ait disparu, et, cependant, tous ces hommes avaient des âmes de héros; aussi le lendemain, au premier coup de canon, se sont-ils réveillés prêts à étonner le monde par leur bravoure, qui pouvait être vaincue, mais non diminuée.

C'est avec une tristesse poignante et sans cesse grandissante, qu'on suit chaque jour, pas à pas, cette puissante escadre sur la route de l'expiation. Et, en apprenant ce qu'il advint aux Russes, quelles furent les causes de leur défaite, on fait involontairement un retour sur soi-même : on se demande si la marine française aurait été capable d'un tel effort, d'une tâche aussi gigantesque que celle qui consistait à mener, sans perdre un seul navire, une semblable escadre de la Baltique dans la mer du Japon, et on n'ose répondre par l'affirmative. Hélas ! les fautes de nos alliés ont trop souvent été aussi les nôtres, et si on pouvait espérer savoir profiter de l'expérience d'autrui, on devrait, pour cela seulement, en mettant à part le puissant intérêt historique et psychologique de ces pages, être reconnaissant au commandant de Balincourt d'avoir fait connaître au public français le si remarquable carnet de notes du capitaine de frégate Sémenoff. J. C. T.

Figures byzantines, par Charles Diehl. IIe série. Paris, Colin, 1908, viii-355 p. — Prix : 3 fr. 50.

Les nombreux lecteurs de M. Diehl se rappellent sans doute l'admirable galerie de portraits féminins parue en 1906 sous le titre de : *Figures byzantines*. C'était les femmes d'avant les croisades qui revivaient sous nos yeux, femmes prises un peu dans tous les mondes et à toutes les civilisations qui, du ve siècle au xiie, se déroulèrent dans l'empire romain d'autrefois. Aujourd'hui, le même savant nous donne une seconde série de portraits d'hommes et de femmes ayant vécu du xiie siècle à la fin du xve siècle. Inutile de souligner le puissant intérêt qui s'attache à ces pages dans lesquelles M. Diehl nous fait assister au choc des Occidentaux et des Orientaux et à leurs démêlés comme à leurs alliances pendant presque trois siècles. Avec Anne Comnène et Irène Doukas, nous sommes à la première rencontre des deux civilisations. C'est le début des croisades, c'est l'heure où Alexis Comnène espère beaucoup de l'Occident, où, l'Occident, plein d'enthousiasme, place dans l'empereur byzantin la moitié de sa confiance. Puis c'est l'histoire d'un illustre et triste personnage de la

famille impériale, Andronic Comnène, qui apparaît. M. Diehl l'appelle un Don Juan byzantin, et il a raison. S'il est grand capitaine, il est encore plus grand fanfaron de vice. Sa vie est un scandale perpétuel, et l'histoire de ses exploits, malgré la touche délicate avec lequelle M. Diehl les a racontés, n'est pas peut-être à mettre entre toutes les mains. Car, en réalité, cette société est très corrompue et les princesses occidentales, que les nécessités politiques marieront sur le Bosphore, en seront beaucoup plus les victimes que les sanctificatrices : telle cette pauvre sœur de Philippe-Auguste, Agnès de France. Et c'est aussi ce qu'a voulu montrer M. Diehl. Malgré les apparences, l'Occident n'a pas pénétré l'Orient : il n'a pas insufflé à ce vieux corps la vie nouvelle d'un sang plus jeune, comme le firent les Barbares au ve siècle, pas plus, du reste, que l'Orient n'a profondément pénétré l'Occident, même après le long séjour des croisés dans l'empire, même malgré les mariages qui amenèrent en Occident quelques princesses orientales. Les deux sociétés n'avaient point de terrain commun sur lequel elles pussent se rencontrer, non pas même la religion, « l'unité » qui seule, sous la houlette de Pierre, aurait pu, peut-être, fondre ces éléments divers et en faire surgir un grand peuple et un puissant empire.

A. V.

La Rénovation de l'empire ottoman, par Paul Imbert. Paris, Perrin, 1909, in-16 de xvi-311 p., avec 2 cartes. — Prix : 3 fr. 50.

Esprit sage et prudent, l'auteur, qui a de l'Orient une connaissance approfondie, cherche à déterminer les causes intimes de la révolution dont les péripéties sont venues surprendre l'Europe en lui montrant que l' « homme malade » sortait de la torpeur où l'avait maintenu la diplomatie des grandes puissances qui veillaient à son chevet. Dans ce volume, le lecteur trouvera une étude claire et impartiale des grandes questions ottomanes : l'affaire de Bagdad, qui met aux prises les convoitises internationales; la ligne de Damas à la Mecque, par laquelle Constantinople n'est plus qu'à trois jours des villes saintes de l'Islam; le protectorat français d'Orient, d'où dépendent tant de problèmes de politique intérieure et étrangère; l'histoire du Tanzimat et des réformes, qui retrace les étapes franchies depuis un siècle pour passer de l'absolutisme aux institutions libérales d'aujourd'hui ou de demain; les relations de la Porte avec les puissances sous le dernier règne, alors que l'ingérence étrangère était la rançon du despotisme hamidien; enfin les débuts de la Turquie constitutionnelle, les conflits diplomatiques récents et les efforts de réorganisation entrepris par les hommes d'État qui ont en main les destinées de leur pays. Ce livre instructif et bien écrit sera consulté avec profit par tous ceux qui cherchent à voir clair dans les imbroglios de la question d'Orient. P. Pisani.

Études sur les mœurs religieuses et sociales de l'Extrême-Orient, par Sir Alfred C. Lyall; trad. de l'anglais. T. II. 1re et 2e parties. Paris, Fontemoing, 1908, 2 vol. in-8 de xxxix-360 et de 485 p. — Prix : 24 fr.

Ces deux importants volumes forment les XVIe et XVIIe tomes de la « Bibliothèque de l'histoire du droit et des institutions ». Un autre volume du même ouvrage, paru précédemment, est le 3e tome de la même collection. Dans une Préface qui fait suite à celle de l'auteur, le traducteur, qui a voulu garder l'anonyme, raille fort spirituellement ces « jeunes savants » qui étudient le problème religieux en ayant soin de proclamer bien haut leur « exemption de préjugés », et ne réussissent le plus souvent qu'à se rendre ridicules, leur suffisance n'ayant d'égale que leur insuffisance.

Trois parties composent le premier volume. La première comprend trois lettres du brahmane Vamadeo Shastri, lequel n'est autre que Sir Lyall lui-même, ou plutôt trois études très documentées et fort intéressantes sur le progrès moral et matériel de l'Inde, le brahmanisme et les fondements de la croyance, et sur la situation théologique de l'Inde. L'auteur fait preuve d'une rare sagacité dans l'étude de l'âme hindoue, qu'il put d'ailleurs interroger pendant son long séjour dans l'Inde. Il place sur les lèvres de son brahmane ces paroles qui résument éloquemment les aspirations de ce peuple essentiellement religieux : « Nous n'inclinons pas plus que les Églises chrétiennes à trouver notre consolation dans les limites de l'expérience sensuelle; car accepter de pareilles conclusions serait confesser son ignorance spirituelle, esclavage déshonorant auquel nous nous efforçons toujours de nous soustraire. » Et plus loin, à propos de ce qu'il appelle la « synthèse du christianisme orthodoxe », Vamadeo, après avoir reconnu que « le positivisme moderne ne peut offrir à ses fidèles aucune espèce d'avenir », ajoute : « J'accorde que ce système de théologie autoritaire (le catholicisme) est très raisonnable : il a pour articles cardinaux la croyance ferme et indubitable à un Dieu personnel, à la résurrection et à l'immortalité de l'âme; et, comme grand ressort pour agir, il prône la doctrine des conséquences morales. » Voilà qui n'est pas pour plaire aux jeunes étourneaux, « dégagés de préjugés », dont il est question plus haut.

La seconde partie traite des rapports entre l'Église et l'État en Chine. La nature de ces rapports est parfaitement caractérisée dans ces lignes : « L'État s'interpose, autant que possible, entre le peuple et ses dieux; l'Empereur prétend être leur « chargé d'affaires » accrédité, le principal agent et l'intercesseur de son pays auprès des Puissances suprêmes. » A ce propos, le traducteur rappelle qu'en Europe, naguère encore, sinon même aujourd'hui, « les princes n'oubliaient point de se poser en lieutenants de la divinité, témoin les catéchismes

politiques de Napoléon Ier,... de Ferdinand VII d'Espagne,... de François Ier d'Autriche ». Il aurait pu ajouter le Kaiser et le Czar actuels, qui se réclament à tout moment de Dieu dont ils se donnent pour les *sergents*, comme eût dit notre grand saint Louis. Il conclut : « La démocratie française, par son anticléricalisme et surtout par les principes dont elle l'appuie, travaille donc, avec son habituelle inconsidération, à perdre l'empire qu'elle rêve d'obtenir sur les consciences, dont elle ambitionne en secret précisément la soumission jusque dans le for intérieur où la loi ne peut atteindre. » On ne saurait mieux dire; mais c'est ce que ne voudra jamais comprendre notre gouvernement athée.

Dans la troisième partie, l'auteur étudie la Religion naturelle dans l'Inde; et il en arrive à cette conviction qu' « aucune race humaine n'a jamais accepté, ce semble, que la mort fût le terme définitif de la personnalité du défunt ». Les pages consacrées à cette question sont particulièrement suggestives.

Dans le second volume, M. Lyall traite divers problèmes, fort intéressants, avec toute l'ampleur désirable. Il s'en prend, pour commencer, au fameux *Rameau d'or* de Frazer; ce système de l'évolution qui devait être la clef de tous les mystères, clef qui se trouve ne pouvoir ouvrir aucune serrure. Après avoir démontré combien ce système est peu scientifique, l'auteur continue : « Le *Rameau d'or* est d'ailleurs si amusant, souvent même si instructif (il explique dans quel sens) que j'hésite à pousser trop loin la critique. » Il la pousse cependant, non pas trop loin, sans doute, mais jusqu'au bout, et ce pauvre rameau d'or, au sortir de ses mains, n'est plus qu'une brindille desséchée, fragile comme verre. Cette réfutation magistrale forme le sujet du quatrième chapitre qui se trouve être le premier du volume. Les chapitres suivants traitent de l'Origine et de l'Interprétation des religions primitives, de l'Histoire et de la Fable; de la Domination européenne et de la Situation politique en Asie. Le huitième et dernier, intitulé : *Race et Religion*, termine ce beau travail, fruit de patientes et laborieuses recherches, qui témoigne de la haute valeur intellectuelle et morale de son auteur. A. Roussel.

Un Aventurier gascon. Le Vrai Baron de Batz. *Rectifications historiques d'après des documents inédits*, par Ch. de Batz-Trenquelléon. Bordeaux, Feret; Paris, Mulo, 1908, gr. in-8 de v-61 p. — Prix : 2 fr.

Dans le *Polybiblion* de septembre 1908 (t. CXIV, p. 256), je parlais d'un livre récent sur *la Vie et les conspirations de Jean Baron de Batz*; et j'estimais cette « figure un peu légendaire ». Je trouvais « peu solide » le lien qui rattacherait ce personnage au compagnon d'Henri IV et à d'Artagnan, « un peu louche » la façon dont ce gentilhomme

« se mêle aux tripotages d'affaires », enfin « un peu mystérieux » son rôle de député aux États généraux. Je ne saurais regretter mes réserves, aujourd'hui que M. le baron de Batz-Trenquelléon apporte toute une série de preuves documentaires afin de réfuter, et qui réfutent les prétentions de ce personnage énigmatique, afin d'éclairer, et qui éclairent le rôle infiniment moins chevaleresque, courageux et loyaliste de ce Jean d'Armanthieu « prétendu baron de Batz, en 1776. »

Nous n'entrerons pas ici dans des discussions de famille; il est au moins singulier que ce soient des membres très authentiques de la maison de Batz qui aient aidé à rattacher à leur tronc cet aventurier que la légende en effet a fait célèbre; M. Charles de Batz, baron de Tranquelléon, représentant de la branche aînée, proteste et apporte les raisons de sa protestation.

L'histoire doit enregistrer ce témoignage parce qu'il sert à élucider le côté mystérieux d'un chapitre de la Révolution. Il s'agit donc ici de familles « homonymes »; on trouvera dans ces courtes pages la preuve des « faux » que les généalogistes du Roi, Chérin en tête, ne voulurent jamais sanctionner ni accepter; des détails sur les agissements financiers et politiques du « baron de Batz », qui tendent à le montrer rien moins que dévoué au Roi, au contraire en relations d'affaires lucratives avec ses ennemis, et qui donnent à penser qu'il n'a jamais tenté de sauver Louis XVI conduit à l'échafaud, ni fait autre chose que de compromettre Marie-Antoinette à la Conciergerie. Les faits précis de sa mort, en 1822, qui ressemble fort à un suicide, jettent jusqu'à la fin une ombre fâcheuse et un renom malsonnant sur sa personnalité. C'est donc une rectification qui garde toute sa gravité, et c'est pourquoi il conviendra désormais de placer cette importante brochure à côté des livres de M. Lenotre et du baron de Batz. Il devient même douteux que l'ouvrage de ce dernier (*La Vie et les conspirations de Jean de Batz*) puisse être continué. G. DE G.

Un Missionnaire de 93. Marc-Antoine Baudot, par A. TRIMOULIER. Paris, Dorbon aîné, 1908, in-8 de XVII-157 p.— Prix : 3 fr. 50.

Baudot, conventionnel obscur, doit sa notoriété à Quinet, qui l'a connu et a inséré quelques fragments de lui dans son livre *la Révolution*. M. Trimoulier, dans son étude biographique, a voulu le peindre sous trois aspects, comme homme politique, comme « missionnaire », comme écrivain.

La vie publique de Baudot a été courte. Elle tient tout entière, sauf sa « lieutenance de police » en Bretagne pendant les Cent-Jours, dans les trois années d'existence de la Convention. A l'Assemblée, il parla et agit peu; mais sa mission en Alsace, accomplie de concert avec Lacoste, fait pendant et contraste avec celle, bien plus connue, de

Saint-Just et Lebas. M. Trimoulier lui applique sérieusement la qualification donnée ironiquement par Fabry, un royaliste qu'il connaît bien (p. 32), aux terroristes de toute nuance. Seulement il expose, sans même recourir aux publications si connues de M. Chuquet, son rôle patriotique et se tait absolument sur son rôle « apostolique ». Il paraît avoir ignoré le *Recueil de pièces authentiques* publié à Strasbourg, qui lui aurait fourni des renseignements nombreux et précis sur la part prise par son héros aux délibérations de la Société propagandiste de Strasbourg. Il n'a donc pas su le montrer prêchant la « régénération guillotinière » des Juifs, imposant aux particuliers, malgré un décret de la Convention, l'échange de leur numéraire contre des assignats, etc. A défaut du recueil cité plus haut, les documents conservés aux Archives nationales lui eussent révélé d'autres détails semblables. Peut-être y eût-il trouvé le rapport où Baudot est qualifié propriétaire de 20 000 livres de rente et d'un magnifique château (d'Estrée); ce qui eût dispensé son biographe de vanter sa « noble pauvreté ». Si seulement il eût feuilleté la notice très substantielle et très complète publiée récemment par M. Montarlot dans les *Mémoires de la Société éduenne* (d'Autun), il n'eût pas donné prise à la critique par ses trop nombreuses lacunes et omissions.

D'une façon générale, M. Trimoulier s'est très imparfaitement documenté. L'indispensable *Moniteur*, quelques histoires très anciennes de la Révolution (Mignet, Thiers, etc.), les recueils publiés par M. Aulard, les *Notes historiques* de Baudot imprimées par les soins de Mme Quinet (je ne parle pas des *Considérations sur la France*, par Joseph de Maistre !) lui ont suffi pour mettre sur pied sa biographie. Que n'a-t-il au moins essayé, à propos de ces *Notes* incohérentes, mais pleines de saveur pour qui veut apprécier la mentalité jacobine, un travail à la fois critique et synthétique ! Mais il s'est borné, de son propre aveu, à faire « besogne de copiste » (p. 149). L. P.

La Mort de Pichegru. Biville. Paris. Le Temple, 1804, par Frédéric Barbey. Paris, Perrin, 1909, in-16 de II-277 p., avec 5 plans du Temple et 7 gravures hors texte. — Prix : 3 fr. 50.

La mort de Pichegru, il y a là un mystère qui a séduit déjà bien des écrivains et qui vient de tenter encore le très distingué historien de Mme Atkyns, M. Frédéric Barbey. Il l'a abordé dans un élégant volume plein d'érudition et d'intérêt. Pichegru vivait en Angleterre, depuis un certain temps déjà, en relations avec les princes, lorsqu'il s'aboucha avec Georges Cadoudal, et, pressé par le comte d'Artois, séduit d'ailleurs par de faux rapports qui lui annonçaient qu'il y avait à Paris beaucoup de généraux mécontents de Bonaparte, il se décida à rentrer en France pour essayer de le renverser. Le

11 janvier 1804, il s'embarqua sur un petit bateau, resta cinq jours sans pouvoir aborder à cause de l'état de la mer, puis enfin, le 16, débarqua sur la falaise de Biville, et, après avoir erré quelques jours encore, arriva le 23 janvier à Paris. Il n'y resta pas longtemps tranquille. Dès le 28 janvier, un chouan menacé d'être fusillé, Querelle, avait dénoncé le complot de Cadoudal. Quelques jours après, un autre conjuré, Bouvet de Lozier, révélait la présence de Pichegru dans la capitale. Toute la police fut sur pied. Les portes de Paris furent fermées, des perquisitions furent faites de tous côtés; on saisit un certain nombre de conspirateurs, et, pour les forcer à parler, on employa les procédés les plus cruels; on ressuscita même la torture. Pichegru, traqué de toutes parts, changeant sans cesse d'asile, et ne sachant plus où se réfugier, — car on n'osait pas le recevoir, dans la crainte de se compromettre, — tomba dans le piège que lui tendit un mouchard nommé Leblanc ou Blanc. Ce misérable, feignant d'être tout dévoué au général, lui offrit de le recevoir dans son appartement de la rue de Chabannais, et, dès qu'il y fut, s'empressa d'aller prévenir la police. Les agents accoururent, enfoncèrent la porte, se jetèrent sur Pichegru, qui tenta vainement de se défendre, le maltraitèrent odieusement, le ligotèrent et le conduisirent au Temple. C'était le 28 février. Le général fut incarcéré dans un cachot du rez-de-chaussée, où il ne voyait personne que le conseiller Réal qui venait l'interroger, ou le porte-clefs Popon et les deux gendarmes qui le gardaient et le surveillaient lorsqu'il se promenait dans un étroit préau. Pour se distraire, il avait demandé qu'on lui achetât les œuvres de Sénèque.

Un matin, le 6 avril, Popon, entrant chez le prisonnier à sept heures pour allumer son feu, comme d'habitude, le trouva immobile. Effrayé, il alla prévenir le concierge; puis tous deux coururent chez le juge Thuriot qui envoya le commissaire de police Dusser, et celui-ci constata que le général était étranglé au moyen d'un petit morceau de bois, de quarante-cinq centimètres environ, passé dans sa cravate et qui avait servi à la tordre. Les médecins conclurent au suicide. C'est aussi la conclusion de M. Barbey.

Un dernier point reste à éclaircir, et la question a été très nettement posée par M. Daudet dans ses *Récits des temps révolutionnaires* : Comment un homme, affaibli par l'effort même qu'il a fait pour se détruire, a-t-il pu imprimer et maintenir à un morceau de bois une impulsion assez prolongée pour se donner la mort?

Une très curieuse caricature du temps, que M. Barbey a eu l'heureuse idée de reproduire avec des portraits de Pichegru et des plans du Temple inédits, représente la scène; mais elle a été saisie par la police sous l'inculpation de lèse-Majesté.

MAX. DE LA ROCHETERIE.

Le Comte Joseph de Maistre et sa famille. *Études et portraits politiques et littéraires*, par M. de Lescure. Nouvelle édition. Paris, Téqui, 1908, in-12 de 442 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce volume n'est qu'une nouvelle édition, ou plutôt un nouveau tirage d'un livre déjà ancien, publié avant les beaux ouvrages de M. François Descostes, qui ont, sinon renouvelé, du moins complété dans une large mesure la biographie de Joseph de Maistre. Mais comme il dit en somme l'essentiel sur de Maistre, et qu'il nous fait fort bien connaître les divers côtés de cette si attachante physionomie, le magistrat, l'homme d'État, l'écrivain, l'homme, le père, le philosophe, le grand chrétien, il reste encore fort intéressant à lire. La correspondance de famille de Joseph de Maistre y est surtout longuement analysée et citée, et le chapitre où sont rassemblées ses plus belles lettres à ses filles peut passer pour un admirable traité de pédagogie chrétienne. Il est impossible de montrer à la fois plus d'esprit, plus de bon sens que ce père qui, de loin, séparé des siens par les événements et comme exilé de sa famille, s'applique avec un soin si jaloux à assurer par ses conseils la bonne formation intellectuelle et morale de ses filles. Pour ce chapitre seul, le livre mériterait d'être lu et relu, puisqu'il nous épargne la peine de faire un choix dans cette correspondance immortelle, qui suffirait à mettre Joseph de Maistre à la première place des grands écrivains français. On y trouve comme la substance et le meilleur de ce grand esprit et de ce grand cœur.

Les autres chapitres d'ailleurs sont aussi pleins d'intérêt, et résument parfaitement et la vie et les œuvres de Joseph de Maistre. M. de Lescure, écrivain consciencieux, s'est tiré de sa tâche de biographe et d'analyste avec un vrai talent. Son livre ne saurait remplacer, bien entendu, les œuvres de Joseph de Maistre, mais il incitera à faire plus ample connaissance avec elles et il aidera à en tirer un meilleur profit.

Je crains que les épreuves n'en aient pas été corrigées avec assez de soin, car j'ai relevé au passage quelques fautes qui rendent certaines phrases incompréhensibles. C'est peu de chose sans doute, mais assez pourtant pour gêner un lecteur peu expérimenté dans la lecture de ce livre excellent. Édouard Pontal.

Le Roman de Lamartine, par Léon Séché. Paris, Fayard, s. d., in-16 de 202 p., avec grav. et fac-similé d'écriture — Prix cartonné : 1 fr. 35.

Nous en sommes à la littérature à bon marché. Pour la collection *Les Livres nouveaux*, M. Léon Séché, ayant entremêlé aux pages de *Raphaël*, qui lui semblaient le plus près de la vérité (et je pense, moi, qu'il y a encore dans celles-ci bien du romantisme), les parties de la correspondance avec Vignet et Virieu et Mlle de Canonge se référant

à l'élégiaque idylle d'Aix-les Bains, les renseignements sur Mme Charles fournis par la plaquette de M. Anatole France, les lettres brûlantes d'Elvire publiées par M. Doumic, et les quelques documents sur Julie Bouchaud des Hérettes (Mme Charles), trouvés par lui-même, dont il avait fait état dans sa compilation sur *Lamartine de* 1816 à 1830, ayant grapillé en même temps quelques médiocres images d'Aix-les-Bains, de Servolex, du Grand Lemps, des Charmettes, de Milly, etc..., s'est trouvé avoir composé facilement et à peu de frais le *Roman de Lamartine*. Il n'y a rien en tout cela de neuf et le travail n'est pas plus *distingué* que le papier du volume. Mais aussi cela ne coûte que vingt-sept sous; et dans *vulgarisation* il y a *vulgaire*...

Si je blâme, d'ailleurs, M. Séché de faire beaucoup trop ses livres avec ceux des autres, et d'avoir, en l'espèce, pour corser son « roman », semblé prendre au sérieux et pris à son compte les invraisemblables épisodes dont Lamartine avait dramatisé le sien — telle, la fantastique aventure du naufrage sur le lac du Bourget, et la nuit à Hautecombe et les promenades sentimentales à Meudon, etc., etc., — je lui donne, une fois de plus, mon suffrage pour maintenir contre de redoutables contradicteurs sa thèse : que l'amour de l'auteur du *Crucifix* pour la malade et mourante Mme Charles fut très ardent, assez fou, et par conséquent *coupable*, mais que, pour une raison ou pour une autre, raison morale ou raison de santé, il demeura *pur*. Les quelques textes un peu équivoques qu'on a jusqu'ici allégués de l'autre côté de la barre peuvent tous s'interpréter en ce sens. Ils ne sauraient donc prévaloir contre les affirmations très nettes que Lamartine, en sa vieillesse, a plusieurs fois répétées (et j'en connais au moins une qui a échappé à M. Séché) et contre le caractère élevé, fier et pieux du culte dont il entoura la mémoire d'Elvire. GABRIEL AUDIAT.

Le Comte W. de Mérode (1816-1905), par AL. ESTIGNARD. Besançon, Jacquin; Paris, Champion, 1909, in-8 de 258 p., avec 2 portraits et 2 planches. — Prix : 6 fr.

Divers écrivains et artistes franc-comtois de marque ont fait l'objet d'études intéressantes de la part de M. Alexandre Estignard. En leur temps, il en a été question ici même. Aujourd'hui, il nous donne sur le comte Werner de Mérode un livre de réelle valeur.

Issu d'un père dont la famille est illustre entre les plus illustres de la Belgique et d'une mère franc-comtoise, fille du marquis de Grammont, le comte Werner de Mérode naquit, le 13 janvier 1816, au château de Villersexel, devenu célèbre depuis la bataille qui se livra en ce lieu pendant l'Année terrible.

M. Estignard jette d'abord un coup d'œil sur la famille de Mérode, dont il esquisse le rôle prépondérant dans le mouvement national qui,

en 1830, affranchit la Belgique de la domination des Pays-Bas. Puis, aussi brièvement, il résume les jeunes années de son héros, qui entre dans la vie publique à l'âge de trente ans, c'est-à-dire en 1846. A cette date, le canton de Maîche, dans le Doubs, le désigne pour son représentant au conseil général du département, où il devait siéger près d'un demi-siècle, et l'arrondissement de Montbéliard l'envoie à la Chambre des députés.

Survient la révolution de 1848. Lorsque la fugitive Assemblée constituante eut fait place à l'Assemblée législative (1849), le comte de Mérode, élu dans le Nord, se signala par son attitude résolument catholique. Aux élections de 1852 (Corps législatif), il fut réélu, à une énorme majorité, dans le même département, comme candidat indépendant; mais, le 27 février 1853, il donna sa démission de député par une lettre au président Billault, où il déclarait considérer « comme de sa dignité de ne plus siéger dans une Assemblée à laquelle on refuse tous pouvoirs, » protestant en outre contre la spoliation dont les princes d'Orléans venaient d'être victimes.

Candidat de l'opposition, en 1863, il échoua dans le département du Doubs, et de nouveau en 1869, par suite des plus détestables machinations.

Bientôt la guerre éclate entre la France, la Prusse et les États allemands confédérés. L'auteur résume en quelques pages la situation de la Franche-Comté à cette époque néfaste et le rôle joué à Besançon par le comte de Mérode. Devenu membre de l'Assemblée nationale en 1871, puis sénateur du Doubs en 1876, M. de Mérode ne fut pas réélu en 1885 parce que — l'auteur indique comment — « la partie se jouait avec des cartes bisautées ». Pendant toute la durée de ses mandats, le comte de Mérode ne cessa pas un seul instant de défendre l'Église et de flageller les excès ou les turpitudes sans nombre du régime anticatholique que la France subissait déjà.

« En mai 1889, raconte M. Estignard, le département du Doubs fut appelé à élire un sénateur. Tous les modérés, tous les indépendants se réunirent sur le nom du comte de Mérode. Son passé, sa haute situation, son patriotisme, l'intérêt et le dévouement qu'il avait toujours témoignés aux campagnes, en faisaient un candidat hors ligne devant lequel devaient s'incliner respectueusement ceux-là mêmes qui auraient eu la pensée de faire valoir leurs droits. » Or, les électeurs, pas fiers, en vérité, lui préférèrent « un ancien thuriféraire du régime impérial, ancien gratte-papier à la préfecture du Doubs sous l'Empire, adversaire ardent des catholiques ». Mais, quoique exclu des Assemblées législatives, M. de Mérode était trop bon Français, trop combatif par tempérament, pour se désintéresser de nos luttes politiques; il le prouva par de nombreux articles qu'il publia alors, tous marqués au coin du bon sens

et de la clairvoyance. Ses fâcheuses prévisions nous apparaissent aujourd'hui comme de véritables prophéties.

Et maintenant, voici en quels termes M. A. Estignard caractérise l'éminente personnalité dont il s'est fait le biographe très informé : « En toute occasion, dans l'assemblée départementale comme dans les Chambres, le comte de Mérode s'est élevé contre l'arbitraire, a pris la défense des persécutés, des humbles religieux, des malheureux habitants des campagnes, des hommes de désintéressement et d'intégrité qui ont honoré la magistrature, et ont noblement refusé d'abaisser leur conscience aux caprices de l'injustice et de l'iniquité triomphante. Quand l'erreur, sous mille formes diverses, s'est produite de toutes parts et au grand jour, il n'a pas hésité à affirmer le droit et la vérité, et à opposer à l'audace du mal la probité et l'honneur ».

Assurément, nous sommes là en présence d'une biographie, et d'une biographie excellente; mais il y a plus, sinon mieux : ce volume, qui affecte parfois des allures d'impitoyable réquisitoire contre les choses et contre certains hommes, offre aussi une vue d'ensemble, en raccourci, pourrais-je dire, et donc nette et précise, sur la période de notre histoire qui va de 1848 à 1909, laquelle manque de réconfort. C'est une raison pour que je m'associe de tout cœur à cette pensée, à cette affirmation consolante qui termine l'ouvrage documenté de M. A. Estignard : « Malgré les anarchies contemporaines, malgré les persécutions, la tyrannie et l'arbitraire, la patrie à laquelle il (le comte de Mérode) a donné tout son dévouement, la vertu dont il a fait la règle de sa conduite, la liberté et la religion qu'il a toujours défendues, sont immortelles. »

E.-A. Chapuis.

Souvenirs, 1825-1907, par la princesse de Sayn-Wittgenstein. Paris, Lethielleux, s. d. (1909), petit in-8 de 182 p. — Prix : 3 fr. 50.

Dans une causerie aimable, avec le ton charmant et détaché d'une très grande dame qu'elle est, la princesse de Sayn recueille quelques souvenirs de sa longue vie, retrace quelques portraits des personnages dans l'intimité desquels elle a vécu. C'est d'abord à la Cour de Russie, en la dernière année du règne de l'empereur Alexandre Ier; de Pétersbourg, elle passe à Berlin où elle nous montre les princes et princesses, surtout Frédéric-Guillaume IV; puis elle arrive à Paris, éternellement le centre des élégances et de l'agitation : c'est pour assister à la révolution de février. Du cercle intime de ses relations personnelles, la princesse nous fait gracieusement les honneurs : l'élite intellectuelle et l'élite morale : Montalembert, Mgr Dupanloup, tout le faubourg Saint-Germain. L'admiration sans réserve qu'elle porte à l'évêque d'Orléans la rend même injuste pour ceux qui ne partagent pas sa manière de voir : ainsi elle trace sur Louis Veuillot,

sans à-propos, une page aussi inutile qu'injuste et inexacte. Elle se plaisait à offrir à ses amis une hospitalité pleine d'une délicatesse extrême, soit au château de Sayn, soit à la villa délicieuse (et bien nommée) de *Monabri* sur le lac de Genève. C'est là qu'elle recevait chaque année Mme Craven, Pauline de la Ferronnays, — et, sur cette femme d'une si rare culture et d'un esprit si séduisant, la princesse écrit des lignes pleines d'émotion. Elle s'émeut également au souvenir des malheurs de la guerre de 1870, pendant laquelle elle prodigua des secours à nos blessés. Toutes ces réminiscences sont un peu futigitives, toujours aimables, et paraissent trop courtes au lecteur, qui y trouve l'attrait d'une élégante conversation. G.

Économie de l'histoire. Théorie de l'évolution, par G. de Molinari. Paris, Alcan, 1908, in-16 de 259 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. de Molinari est l'un des chefs et des vétérans de l'école dite *classique* ou *libérale* en économie politique. On ne peut qu'admirer la vigueur de son talent et la fécondité de sa verte vieillesse. Le livre que nous avons sous les yeux: *Économie de l'histoire. Théorie de l'évolution*, est un essai d'application de la science économique à la science historique et à la science politique, d'où résulterait une philosophie explicative du passé, directrice du présent et de l'avenir. Il est ainsi divisé Chapitre I. Les Lois naturelles. Le gouvernement des espèces inférieures. II. Temps primitifs. III. L'Agriculture. La fondation des États. IV. Progrès déterminés par la fondation des États. V. L'Esclavage. Le servage. La sujétion. VI. La Concurrence politique et ses effets. Féodalité et Unité. Progrès du matériel de guerre. VII. Le Monopole. La concurrence productive ou économique. VIII. Conséquences de l'unification de l'État. IX. La Révolution française. X. Le Nouveau Régime, les constitutions. XI. La Grande Industrie. XII. La Crise. XIII. Risques de décadence et chances de progrès. — Fidèle à l'esprit dominateur de Turgot, l'un de ses maîtres de prédilection, M. de Molinari a dans la science qu'il cultive une telle foi qu'il en fait la reine et l'institutrice de toutes les autres, qu'il plie, bon gré, mal gré, sans toujours en bien posséder les données exactes, aux conclusions déduites de ses études spéciales. Théologie, philosophie, histoire religieuse, sociale, politique, voire histoire naturelle, il faut que tout s'explique par l'*échange*, le *monopole* et la *concurrence*. Cette préoccupation le conduit à des assertions extraordinaires et, nous regrettons de le constater, tout à fait *hétérodoxes*. C'est ainsi que M. de Molinari est *polygéniste* (p. 29); qu'il déclare « morales » à une certaine époque, parce qu'alors elles étaient « utiles », des coutumes telles que « l'immolation des vieillards et l'infanticide » (p. 44); qu'il justifie pour la même raison l'esclavage (p. 62); qu'il rapproche le baptême chrétien de la

coutume spartiate de plonger les nouveau-nés dans l'Eurotas (p. 72); qu'il présente un tableau historiquement faux de l'invasion germanique du cinquième siècle (p. 116) et en déduit, par suite, des vues erronées sur l'ensemble de notre histoire. Toujours obsédé par la fixité d'une thèse poussée à bout, il en vient à de prodigieuses erreurs de fait : à écrire, par exemple, que l'Église, « après avoir refusé de sanctionner le second mariage de Philippe-Auguste, *sanctionna* les adultères de Louis XIV » (p. 158). Absorbé par ses études économiques, M. de Molinari n'a évidemment jamais lu ni Bourdaloue, ni Mme de Sévigné sur tel sermon de Bourdaloue, prononcé en face de Louis XIV. — Par contre, là où les théories économiques du savant auteur sont en réalité d'accord soit avec les faits, soit avec les données certaines ou probables des autres sciences, son livre renferme des explications, des remarques, des vues ingénieuses et, comme l'on dit, suggestives. Telles sont ses observations sur la nécessité sociale du sentiment religieux (p. 80), sur la substitution du servage à l'esclavage (p. 91), sur Rome et l'empire romain (p. 111 et suiv.), sur le régime féodal (p. 117), sur les armes de guerre et les armées (p. 120 et suiv.), sur les foires (p. 136-137), sur la crise révolutionnaire (p. 170-171), sur l'armée de l'ancien régime (p. 172), transformée par cette crise en « atelier national » (p. 173), attendu que la guerre était devenue « la plus productive des industries » (p. 174), sur l'œuvre de Napoléon (p. 175), etc. — Le livre de M. de Molinari est l'œuvre d'un esprit vigoureux, égaré par des partis pris de spécialiste et des notions erronées ou incomplètes sur les sciences autres que la sienne. C'est un mélange de bon et de mauvais, de vrai et de faux. Il n'est pas à recommander, mais il n'est pas à négliger non plus.

M. S.

CORRESPONDANCE

Nous recevons de M. l'abbé Emmanuel Barbier la lettre ci-après que nous insérons, bien qu'elle excède les proportions fixées par la loi :

Le 7 août 1909.

Monsieur,

Le *Polybiblion* (T. CXVI, juillet 1909, p. 78) a inséré, sous la plume de M. le chanoine Pisani, professeur à l'Institut catholique de Paris, le compte rendu suivant :

« **La Crise intime de l'Église de France.** *Les Prêtres démocrates*, « *Le Sillon. Les Hypercritiques*, par Emmanuel Barbier. Paris, Lethiel- « leux, s. d., in-12 de 123 p. — Prix : 0 fr. 60.

« Que penserait-on d'un soldat qui, au cours de la bataille, tirerait sur « ses propres compagnons d'armes, sous prétexte qu'ils ne suivent pas la « même tactique que lui? L'ennemi de M. Barbier, ce n'est pas le franc- « maçon, le blocard, mais le catholique, le prêtre surtout, qui n'a pas

« adopté toutes ses rancunes, qui n'a pas épousé toutes ses querelles, et « dont l'orthodoxie n'est pas identique à celle qu'a définie M. Barbier. Si « l'Église jouissait de la paix, ces tournois ne seraient qu'oiseux, mais « quelle faute à l'heure présente ! P. PISANI. »

Or, cette brochure n'est pas de moi, mais de M. l'abbé *Paul* Barbier, curé de Beaugency (Loiret).

Loin même d'avoir quelque ressemblance avec mes ouvrages, elle n'est autre chose qu'un chaleureux plaidoyer en faveur des prêtres démocrates du *Sillon* et des hypercritiques. La conclusion de cette troisième partie est celle-ci : il n'est donc pas vrai que les hypercritiques fassent courir un danger à la foi.

Il est donc clair, tout d'abord, que M. le chanoine Pisani n'a pas ouvert une page du livre dont il a fait ce compte rendu. C'est regrettable pour son honnêteté.

Mais c'est bien de moi qu'il a voulu parler. Avec quel heureux à-propos il l'a fait, et il en pourra juger lui-même, vos lecteurs aussi ; je n'aurai pas la cruauté d'y insister.

Négligeant ce détail, et laissant de côté toute question personnelle pour ne retenir que le fond, je me permettrai de dire qu'un tel jugement, dans la bouche d'un professeur de nos Instituts catholiques et d'un homme aussi instruit que M. le chanoine Pisani, est vraiment étrange, contraire à tout ce que nous apprend l'histoire de l'Église, et, pour tout dire, frappé au coin du libéralisme moderniste. Je me tiens à la disposition de M. Pisani pour le démontrer.

La brochure qu'il commet la méprise de m'attribuer peut d'ailleurs nous servir ici d'exemple. C'est moi, qui, le premier, en ai dénoncé les témérités, d'abord par une lettre publique dans la presse, puis dans mon ouvrage : *Les Démocrates chrétiens et le Modernisme*. M. Pisani n'a sans doute pas plus lu mes livres que ceux de mon homonyme ; c'est ce qui explique la confusion qu'il a faite. Il me semble que l'encyclique *Pascendi* a donné assez hautement raison à ma protestation contre les conclusions de celui-ci au sujet de l'hypercritisme, de même que le Decret du Saint-Office contre MM. les abbés Naudet et Dabry, et les désaveux infligés au *Sillon* par le Pape et les Évêques, confirment ce que j'ai écrit sur les prêtres démocrates et le *Sillon*. C'est qu'il y a des règles d'*orthodoxie*, un sens de l'*orthodoxie*, qui guident sûrement le critique catholique, lorsqu'il a soin d'y chercher tout son appui. Il ne les « définit » pas de sa propre autorité, il les applique. M. Pisani en néglige-t-il l'existence ? Ou bien, s'est-il mis, par la connaissance de mes ouvrages, en mesure de montrer que je m'en écarte et de détruire l'accord, jusqu'ici bien apparent, entre mes critiques et les décisions du Saint-Siège ?

Si non, que veut-il dire qui soit digne de lui et conforme à l'esprit de l'Église ?

Aussi ne puis-je vous cacher, Monsieur le Directeur, que même en faisant abstraction d'une attaque personnelle aussi vive et aussi pitoyablement justifiée, j'ai éprouvé un sentiment pénible en voyant de telles idées énoncées dans une revue comme le *Polybiblion*, que nous aimions à considérer comme animée du véritable esprit catholique.

Confiant dans votre équité et dans votre courtoisie, mais également appuyé sur le droit le plus incontestable, je me permets de vous demander l'insertion intégrale de ma lettre dans votre plus prochain numéro.

Recevez, Monsieur le Directeur, l'expression de mes sentiments respectueux et distingués. L'abbé EMMANUEL BARBIER.

M. l'abbé Pisani, à qui nous avons communiqué la lettre ci-dessus, nous adresse la réponse suivante :

Le 10 août 1909.

Cher Monsieur,

La lettre que vous me communiquez relève une erreur toute matérielle, mais infiniment regrettable; il convient de la réparer en priant M. l'abbé Barbier (Emmanuel) de recevoir nos excuses. Le voici donc hors de cause.

Mais est-ce à dire que je doive modifier quelque chose des conclusions d'ordre tout général que m'avait inspirées la lecture du livre en question? N'avons-nous pas le droit, et même le devoir, de déplorer l'émiettement des forces catholiques? Qu'en des temps moins tourmentés il y ait parmi nous des querelles d'école, et même des rivalités de personnes, on peut soutenir que cela a pu avoir une influence utile sur la maturation de certaines idées. Mais aujourd'hui n'avons-nous pas mieux à faire que de nous passionner pour des controverses byzantines, alors que nous devrions serrer les rangs autour de nos evêques, groupés eux-mêmes sous la main du Pape? C'est d'eux que nous devons recevoir la direction, et nous renverserions les rôles si nous allions leur donner des conseils qu'ils ne nous demandent pas, parce que, mieux que nous, ils savent ce qu'ils ont à faire. C'est ce que je me suis toujours efforcé de recommander, sans que la Congrégation de l'Index ait eu besoin de me remettre dans mon chemin.

Recevez l'expression de mes sentiments très dévoués.

P. Pisani.

BULLETIN

La Question des missions. Les Doléances d'un vieux missionnaire sur les Tribulations d'un vieux chanoine, par le R. P. Damerval, S. J. Paris et Tournai, Casterman, 1909, in-8 de 86 p. — Prix : 1 fr.

Après les articles du P. Brou et du P. de la Servière, voici l'œuvre posthume d'un missionnaire de Chine, mort à Pékin l'an dernier, qui, à son tour, élevait la voix et formulait une protestation attristée contre les critiques lancées, un peu à la légère, disons-le, contre les méthodes d'apostolat pratiquées en Extrême-Orient. Très digne et très modérée de ton, cette réfutation va, semble-t-il, clore définitivement un pénible débat. — Quoi! le chanoine Joly va renoncer à la lutte? Il ne publiera plus ces volumes pétillants de verve où il défendait et renouvelait ses critiques? Non, le chanoine Joly ne répondra pas, car il est mort le 7 juillet dernier, mort à 62 ans, ce qui est la fleur de l'âge pour un chanoine. C'était un homme de foi, d'esprit et de cœur, habituellement modeste jusqu'au scrupule, redoutant les honneurs et les responsabilités; bien qu'il ne fût pas riche, tant s'en faut, il donnait généreusement, même pour la Propagation de la Foi; c'était un ami sûr et un prêtre édifiant, qui ne m'avait pas gardé longtemps rancune de certaine boutade dont les lecteurs du *Polybiblion* ont peut-être conservé le souvenir. Bref, c'était un saint homme; seulement il avait un gros défaut (ne doit-on pas la vérité aux morts?) : il était un peu entêté et tenait ferme à ses idées, notamment à propos de l'évangélisation des Orientaux.

P. Pisani.

Les Croyances populaires. 1re série. VII. **La Survie des ombres,** par ÉLIE RECLUS. Paris, Giard et Brière, 1908, in-8 de XXVIII-279 p. — PRIX : 5 fr.

Ce volume forme la première série des *Croyances populaires* et se compose de leçons sur l'histoire des religions, professées à l'Université nouvelle de Bruxelles. Il se rattache aux études économiques et sociales publiées avec le concours du Collège libre des sciences sociales. M. Maurice Vernes, directeur de l'École pratique des hautes études, section des sciences religieuses, en a écrit l'Avant-propos.

La lecture de ce livre est stupéfiante. On se demande comment un homme qui passait pour sérieux a pu écrire de pareilles inepties, comment une Université, si « nouvelle » qu'elle soit, a voulu les patronner et un directeur d'études les publier. Vaste amas d'insanités séniles, ramassées dans tous les coins, j'allais dire à toutes les bornes, ces pages donnent l'impression d'un Voltaire en sous-ordre qui, à l'instar de son modèle et suivant une expression de celui-ci, « un pied dans la tombe, de l'autre ferait des gambades. » On peut s'amuser un instant à ce radotage, mais on regrette qu'il se présente sous le couvert d'un nom justement respecté, que rien ni personne n'obligeait à ridiculiser. L'auteur est le frère d'Élisée et d'Onésime Reclus, les éminents géographes que l'on sait. La science n'a rien à voir absolument dans ce ramas d'élucubrations où l'ineptie le dispute à l'impiété. De pareils livres portent avec eux leur châtiment.

A. ROUSSEL.

Les Idées morales de Chateaubriand, par MAURICE SOURIAU. Paris, Bloud, 1909, in-12 de 94 p. (Collection *Science et Religion.*) — Prix : 0 fr. 60.

Les Idées morales de Lamartine, par JEAN DES COGNETS. Même librairie, 1909, in-12 de 63 p. (Même collection.) — Prix : 0 fr. 60.

NICOLE. **Le Prisme. Des Défauts des gens de bien, etc.** Introduction par HENRI BRÉMOND. Même librairie, 1909, in-12 de 70 p. (Même collection). — Prix : 0 fr. 60.

Si j'ai réuni ces trois petits livres dans un seul article, c'est qu'ils appartiennent tous les trois à la même collection, celle qui a commencé sous le titre *Science et Religion*, et qui se subdivise aujourd'hui, à raison de l'extension qu'elle a prise, en diverses séries, dont les séries *Philosophes et Penseurs* et *Chefs-d'œuvre de la littérature religieuse* ne sont pas les moins intéressantes.

Ai-je besoin de dire que le volume sur Chateaubriand est très bien fait : le nom de l'auteur en est un sûr garant. Ce n'est pas, d'ailleurs, le simple exposé des *Idées morales de Chateaubriand*, mais vraiment une analyse complète de ses œuvres, sauf pourtant de ses œuvres historiques, dont il n'est à peu près pas question ici. Mais le reste, c'est-à-dire les œuvres où s'expriment le mieux les idées morales de Chateaubriand, sont analysées de façon intéressante et judicieuse. C'est en somme une charmante histoire de Chateaubriand, et qui, bien qu'elle nous le montre par l'envers, — ce qui est le droit et même le devoir de l'historien, — ne nous en fait que mieux comprendre « les vraies beautés de son œuvre et la vraie grandeur de sa vie ».

— Bien fait aussi, mais conçu sur un plan moins vaste, le livre de M. Jean des Cognets sur *Lamartine*. La vie de Lamartine n'y est pas racontée; l'auteur se borne à extraire de ses œuvres ce qu'il pense de *Dieu*, du *Problème du mal*, de la *Souffrance*, de la *Prière*, de la *Charité*, du *Pardon des injures*,

du *Devoir social*, de l'*Amour de la vie*, de la *Confiance dans la mort* et de l'*Espoir de la vie éternelle*, et il en conclut que la morale de Lamartine est incomplète, tout juste chrétienne mais non pas catholique, et en somme que, dénuée d'obligation et de sanction, elle reste assez imprécise. Pourtant elle est de nature à élever les âmes par-dessus les soucis matériels, jusqu'aux désirs éternels et jusqu'à Dieu. Nous croyons que c'est assez exact, mais que Lamartine a été plus chrétien dans sa vie que dans la plupart de ses œuvres, et que c'est là peut-être qu'on verrait mieux les idées morales qui ont orienté sa destinée et marqué surtout ses derniers jours. L'auteur ne l'a pas du reste tout à fait oublié, puisque c'est à la longue agonie de Lamartine qu'il demande la leçon d'énergie morale qu'il n'a pas trouvée dans ses œuvres.

— Le volume sur *Nicole* comprend d'abord une Introduction de M. Henri Brémond, agréable et pénétrante, mais exagérant un peu, je crois, le mérite de Nicole. Après l'Introduction, viennent des extraits de Nicole, groupés sous ces titres : *Le Prisme*; *Des Défauts des gens de bien*; *Des Moyens de profiter des mauvais sermons*; *Pensées sur divers sujets de morale*; *Lettres choisies*. Ces titres sont, bien entendu, sauf le dernier, empruntés à Nicole lui-même et indiquent l'origine des extraits. Il faut remercier M. Henri Brémond de mettre à notre disposition ce choix judicieux de morceaux, les œuvres de Nicole n'étant pas à la portée de tous. Mme de Sévigné adorait Nicole : c'est une bonne recommandation. ÉDOUARD PONTAL.

L'Évolution du mariage, par PAUL ABRAM. Paris, Sansot, 1908, in-16 de xx-225 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le Tout-Israël des nouvelles couches évolue dans ces pages où s'étale avec impudence le programme de la société domestique rêvée par les pionniers de l'immoralité officielle. M. Naquet, M. Blum, M. Crémieu, apportent tour à tour à la thèse de M. Abram l'autorité de leur témoignage et de leur mentalité bien traditionnellement française. Pour lui, « l'irritante question du mariage » mérite une solution d'autant plus radicale et urgente, que cette institution surannée est demeurée empreinte de « concepts autocratiques et religieux ». Notre système matrimonial est une démarque du mariage chrétien, une persévérance attardée du droit canonique qu'il importe de transformer au plus tôt. Après un aperçu historique du mariage dans l'antiquité et le christianisme, agrémenté d'une anthologie des auteurs qui en ont fait les plus virulentes satires, l'auteur indique d'abord dans le divorce le moyen de pousser à la liberté des unions, puis décrit avec un zèle d'apôtre enthousiaste les phases de la campagne actuelle où se rencontre M. Paul Bourget, champion de la morale traditionnelle, en face des frères Margueritte, de Mlle Ellen Key et de M. Paul Adam. Il termine par l'exposé de son système, en préconisant la destruction de l'idée du lien conjugal créé par la civilisation chrétienne, et la réduction du mariage civil au rôle de simple contrat privé. En effet, si l'union libre est aux yeux de M. Abram « un beau rêve au point de vue philosophique », il consent pourtant à ne pas la trouver compatible avec une société comme la nôtre. — Cet ouvrage, qui décèle un manque de maturité et une absence de tact évidents, constitue néanmoins un document significatif pour l'étude de la formidable dépression morale accusée par notre société contemporaine, et fournit de tristes indications sur l'origine et les procédés de diffusion de la corruption générale que nous déplorons. G. PÉRIES.

Vers mnémotechniques. 500 *dates historiques, avec légendes, anecdotes et récits*, par D.-Ch. Cellier. Paris, Dujarric, s. d., in-18 de xi-342 p.

Cette façon d'apprendre l'histoire n'est pas neuve : elle consiste à donner aux lettres de l'alphabet la valeur d'un chiffre, et puis à résumer les principaux événements de l'histoire en un vers dont les trois dernières *consonnes sonnantes* correspondent aux chiffres mêmes formant la date de l'événement. Quand la date comprend plus de trois chiffres, on ajoute un 1 devant.

Voici pour la mort de Victor Hugo :

Le vers d'Hugo toujours comme un flot d'o*r* re*l*uit.

Les trois consonnes sonnantes sont *r*, *r*, *l*, qui correspondent aux chiffres 8, 8, 5, et cela veut dire que Victor Hugo est mort en 1885.

Pour Gambetta :

Gambetta voit soudain son essor a*rr*êté.

Et cela veut dire qu'il est mort en 1882.

Le dernier événement notable de la série, c'est la présidence de M. Loubet:

Le septième, Loubet du pouvoir prend souci.

Et nous savons ainsi qu'il fut élu président de la République en 1899.

Et ainsi de suite, de la mort de Salomon à l'avènement de M. Loubet, nous avons 500 applications du procédé. Ajoutons que l'énoncé de l'événement est suivi d'une courte notice qui le commente et l'explique, suppléant ainsi à l'insuffisance du vers.

L'esprit de ces notices est parfois assez mauvais ; v. g. la notice sur Jeanne d'Arc. L'auteur ne fait pas mention dans ses dates du baptême de Clovis, nous laissant croire ainsi que, pour lui, la France chrétienne n'existe pas. C'est une grave lacune.

Le procédé de l'auteur est-il pratique, même au simple point de vue mnémotechnique? Je laisse aux professionnels le soin d'en décider. Mais il me semble bien puéril. Je l'ai vu pratiquer au temps lointain de ma jeunesse, et j'avoue que je n'en ai pas gardé bon souvenir. En tête du livre, l'auteur a placé sa photographie : ainsi les enfants qui auront usé de son procédé, et qui, plus heureux que moi, en auront apprécié les bienfaits, pourront se faire une image de l'auteur à qui doit aller leur reconnaissance.

Édouard Pontal.

Mis Canciones, obras poéticas, por el R. P. Restituto del Valle Ruiz. Barcelona, Gustavo Gili, 1908, petit in-8 de 190 p., avec portrait. — Prix : 3 fr.

Il nous suffirait, pour apprécier ce recueil de poésies, de résumer la belle Préface du P. Zacarías Martínez Nuñez. Mais la lecture attentive des vingt-cinq pièces dont se compose ce charmant volume, fait naître en nous une impression plus personnelle, dont nous devons rendre compte au lecteur et à l'auteur. Le R. P. Restituto del Valle Ruiz ne saurait être comparé aux grands poètes classiques de l'Espagne : il n'a pas leur grande envolée, leur sublime inspiration, leur génie et leur souffle grandiose; c'est un parfait versificateur, avec beaucoup de délicatesse et beaucoup de sentiment. S'il n'est pas poète, au sens propre du mot, il est artiste, et il l'est d'une façon aussi exquise que correcte. S'il ne s'élève pas aux sublimes hauteurs des lyriques du xvie siècle, il se montre du moins le disciple fidèle des Luis de Léon et des Herrera par le goût et par la pureté du style. Et c'est là une grande qualité, à une époque où tant d'autres versificateurs, désertant les traditions de leur pays, cherchent à imiter maladroitement nos romantiques français, pour ne pas dire nos décadents, ou bien mettent

leur idéal dans la prétendue finesse de quelque pointe d'esprit vulgaire. Le R. P. Restituto del Valle a encore ce mérite de se maintenir constamment à la même hauteur; on signalerait difficilement dans tout son recueil un seul vers prosaïque. Et s'il nous était permis de faire un choix parmi ses poésies, nous mettrions volontiers au premier rang celle qui a pour titre : *La Golondrina* (l'hirondelle), divisée en deux chants : *Le Retour* et *la Chanson de l'hirondelle.* Quelle variété de mètre, quelle délicatesse de pensée et d'expression, quelle onction et quelle émotion chrétienne dans cette pièce digne des meilleurs poètes castillans ! En vérité, le P. Restituto fait honneur à l'ordre augustinien, auquel il appartient, et son petit livre laisse une douce impression dans le cœur et dans l'âme. G. BERNARD.

La Question sociale au XVIIIe siècle, par ANDRÉ LECOCQ. Paris, Bloud, 1909, in-12 de 126 p. (Collection *Science et Religion.*) — Prix : 1 fr. 20.

Ce petit volume contient d'abondantes informations sur une matière bien complexe et confuse. Elle ne paraît pas aussi élucidée que l'on souhaiterait, faute de conclusions saillantes. Mais celles-ci n'étaient pas aisées à dégager. Ce qui frappe à la lecture de ce curieux opuscule, c'est le désordre des idées qui se manifestent au XVIIIe siècle sur la question sociale. L'idée de prendre pour base du droit la nature des choses, telle que Dieu l'a faite, les conditions qui s'imposent au développement de l'humanité, aurait pu être relevée chez Montesquieu et ne nous est guère présentée que chez les physiocrates; encore la mêlent-ils d'idées fausses et préconçues. Mais que de chimères chez les romanciers et géographes qui, mettant à la mode les sauvages et l'état de nature, sont les précurseurs directs des grands socialistes du siècle, Morelly, Rousseau et Mably ! Quels âpres révolutionnaires sont le curé champenois Meslier et le marquis d'Argenson, sans parler, à la veille de la Révolution, de Leroy de Barincourt, de Gosselin, de Maréchal et de Babœuf ! Seulement, entre les écrivains d'une époque, il faut distinguer ceux qui ne sont que des enfants perdus et des francs-tireurs de ceux qui représentent un courant d'idées largement répandues. On devra donc lire, avec une attention particulière, les chapitres consacrés à J.-J. Rousseau et aux Encyclopédistes. Peut-être notre auteur peint-il un peu sombre l'état des campagnes sous l'ancien régime : M. l'abbé Bernier a montré dans son *Essai sur le tiers état rural en Basse-Normandie* que tout n'était pas si noir. Et il faut se rappeler que nombre d'écrivains d'alors ont dénigré la France avec une injustice passionnée qui révoltait Turgot. Pour la prochaine édition, que ne manquera pas d'avoir cette instructive étude, nous demanderons à M. André Lecocq de dater les principales œuvres qu'il relève et qui jalonnent cette histoire des idées ayant servi de préface à la Révolution de 1789. BARON J. ANGOT DES ROTOURS.

Le Comité de salut public, par MARCEL NAVARRE. Paris, Bloud, 1909, in-12 de 64 p. (Collection *Science et Religion.*) — Prix : 0 fr. 60.

Le comité de salut public avait été fondé par les girondins, sous le nom de comité de défense générale. Mais il ne tarda pas à changer de nom et de composition et ses fondateurs figurèrent parmi ses premières victimes. Danton et Robespierre remplacèrent Isnard et Vergniaud. Ce que fut ce comité, la réputation qu'il a laissée le dit assez, et M. Marcel Navarre le résume en quelques pages singulièrement instructives : un abominable in-

strument de tyrannie. Robespierre et Saint-Just furent ses oracles; Fouquier, Tinville et Samson, ses instruments. A la frontière, il fut d'une énergie farouche, et, sous l'impulsion de Carnot, suscita des armées, et prit en leur faveur des mesures utiles; mais il désorganisa la discipline et mit les généraux en coupe réglée. A l'intérieur, il établit le régime des suspects et en dressa la liste, qui serait grotesque si elle n'était odieuse. Sont suspects non seulement les royalistes, les aristocrates, les prêtres contrerévolutionnaires, les ci-devant nobles, les feuillants, les modérés, les partisans de La Fayette, mais ceux qui s'apitoient sur le sort du peuple, ceux qui plaignent les fermiers et les marchands, les boutiquiers, les gros commerçants, les rentiers, les hommes d'affaires; ceux qui, n'ayant rien fait contre la liberté, n'ont rien fait pour elle; ceux qui ont eu l'imprudence de conserver des objets ornés de fleurs de lys ou *paraissant* ornés de fleurs de lys. A Lyon il commanda les incendies et les massacres et décida la destruction de la ville.

« Les services que tu as rendus, écrit-il à Fouché dans ce style emphatique et déclamatoire, qui est le style et comme la marque de l'époque, sont les garants de ceux que tu rendras encore. Tu ranimeras à Ville Affranchie le flambeau de l'esprit public qui pâlit. Secondée par des collègues dont l'âme est trempée d'énergie, la tienne y versera tous les feux de la liberté. Achève la Révolution, termine la guerre de l'aristocratie et que les ruines qu'elle veut relever, retombent sur elle et l'écrasent! »

Fouché était digne de comprendre ce langage et d'exécuter ces décrets. Et si des représentants, qui ne prêchaient guère pourtant le modérantisme, comme Ysabeau et Tallien, laissaient condamner des accusés à une simple amende, le comité les reprenait vertement: « On ne satisfait point à prix d'or, leur écrivait-il, une République offensée. » C'était le régime de la liberté et de la fraternité. M. DE LA ROCHETERIE.

Les Événements d'Orient et le Congrès de Berlin de 1878, par le comte ADOLPHE DU CHASTEL. Tournai, Casterman, 1908, in-8 de 63 p. — Prix : 1 fr.

La présente brochure reproduit deux lettres que l'auteur, alors diplomate, écrivait pendant le Congrès de Berlin. Les événements sont analysés avec netteté: les prévisions se sont pour la plupart réalisées; cependant on a eu depuis le magistral traité du baron d'Avril qui est autrement complet et les souvenirs du comte de Mouy qui donnent la chronique quotidienne du Congrès avec plus de détails. La seconde partie, avec les portraits humoristiques des diplomates présents à Berlin, se lit avec plaisir. P.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — Un savant distingué, M. Henri de Parville, est mort à Paris, le 12 juillet, à 71 ans. Né à Évreux, le 27 janvier 1838, M. François Henri PEUDEFER DE PARVILLE fit d'excellentes études littéraires et scientifiques au lycée Bonaparte, à Paris, puis suivit les cours de l'École supérieure des mines et devint ingénieur civil. Orienté dès le début de sa carrière vers les recherches scientifiques, il eut l'avantage, grâce à sa remarquable formation littéraire, de pouvoir les exposer dans un style attrayant et d'une grande clarté. Aussi débuta-t-il avec un véritable succès comme rédacteur scientifique dans divers périodiques, tels que le *Constitutionnel*, le *Moniteur*, le *Journal officiel*, le *Journal des Débats*, le *Correspondant*, etc. Depuis lors,

il n'a cessé de se livrer aux travaux de vulgarisation si appréciés de nos jours. Parmi les nombreux volumes qu'il a publiés et qui, pour la plupart, sont composés de la réunion de certains articles de journaux, nous citerons : *Causeries scientifiques*; *découvertes et inventions. Progrès de la science et de l'industrie* (Paris, 1861-96, 31 vol. in-12); — *Un Habitant de la planète Mars* (Paris, 1865, in-12); — *Exposition universelle de* 1867. *Itinéraire dans Paris, précédé de promenades à l'Exposition* (Paris, 1867, in-18); — *L'Electricité et ses applications. Exposition de Paris* (Paris, 1882, in-12). M. de Parville a donné, en outre, une édition refondue de *la Clef de la science, explication des phénomènes de tous les jours*, par Brewer et Moigno (Paris, 1889, gr. in-8). Enfin, depuis la mort de M. Gaston Tissandier, il dirigeait la revue *la Nature*.

— Le docteur Henry Cazalis, plus connu sous son pseudonyme de Jean Lahor, est mort au commencement de juillet, à Genève, à l'âge de 69 ans. Né en 1840, à Cormeilles-en-Parisis (Seine-et-Oise), cet écrivain et poète distingué était, avec Léon Dierx, le dernier survivant de l'école parnassienne. Outre ses recueils de vers, dont plusieurs jouissent d'une réputation méritée et dont certaines pièces pourront avantageusement figurer dans les anthologies, il a consacré divers travaux aux questions sociales et aux doctrines bouddhiques dont il s'était fait l'apôtre depuis quelques années. Parmi ses œuvres, nous mentionnerons les suivantes : *Le Cantique des cantiques. Traduction en vers d'après la version de M. Reuss* (Paris, 1885, in-12); — *Poésies complètes. L'Illusion* (Paris, 1888, in-12), ouvrage couronné par l'Académie française et plusieurs fois réimprimé; — *Histoire de la littérature hindoue. Les Grands Poèmes religieux et philosophiques* (Paris 1888, in-12); — *La Gloire du néant* (*Sous le ciel du nord*; *En Orient*; *L'Illusion*; *Cosmos*) (Paris, 1896, in-12); — *Les Quatrains d'Al Ghazali* (Paris, 1896, in-12); — *William Morris et le Mouvement nouveau de l'art décoratif* (Paris, 1897, in-16); — *L'Art nouveau* (Paris, 1902, in-16); — *L'Art pour le peuple à défaut d'art par le peuple* (Paris, 1902, in-8); — *Les Habitations à bon marché et un Art nouveau pour le peuple* (Paris, 1904, in-8); — *Le Bréviaire d'un panthéiste et le Pessimisme héroïque* (Paris, 1906, in-12); — *L'Alimentation à bon marché, saine et rationnelle* (Paris, 1907, in-12), avec M. Lucien Graux.

— M. Gaston Méry, conseiller municipal de Paris, écrivain et journaliste très en vue, est mort le 15 juillet, à 43 ans. Né à Sens, le 20 avril 1866, il fut d'abord répétiteur à l'École Monge puis en sortit pour entrer à l'Assistance publique en qualité de commis rédacteur, après avoir été reçu licencié en droit en 1889. Le 20 avril 1892, il abandonnait cette situation pour s'attacher au journal *la Libre Parole* qu'Édouard Drumont venait de fonder. Élu conseiller municipal du faubourg Montmartre, il fut réélu en 1904 et 1908. On sait avec quelle ardeur il a lutté particulièrement contre la persécution antireligieuse. En dehors des articles hebdomadaires qu'il donnait à *la Libre Parole*, dont il était devenu le secrétaire général, et de sa collaboration à l'*Écho du merveilleux*, revue qu'il avait fondée en 1897, M. Gaston Méry a publié de nombreuses brochures de polémique, notamment : *L'École où l'on s'amuse, roman parisien* (Paris, 1890, in-12); — *Jean Révolte*, roman de lutte (Paris, 1902, in-12); — *Un Complot maçonnique. La Vérité sur Diana Vaughan* (Paris, 1896, in-8); — *La Voyante de la rue du Paradis et les Apparitions de Tilly-sur-Seulles* (Paris, 1896, 9 fasc. in-8); — *Loubet-la-Honte* (Paris, 1899, in-16).

— M. Eugène Rolland, ancien libraire parisien et folkloriste distingué, mort à Paris le 24 juillet, à l'âge de 63 ans, était né à Metz, le 21 mars 1846. Nombre de bibliophiles de Paris et de la province se rappellent les ser-

vices qu'il leur a rendus grâce à son admirable connaissance des livres rares et difficiles à trouver. Très érudit lui-même, il s'est consacré spécialement à l'étude des traditions populaires et a publié toute une série d'ouvrages dont certains offrent un réel intérêt. Parmi eux, nous citerons : *Faune populaire de la France. Noms vulgaires, dictons, proverbes, contes et superstitions* (Paris, 1876-1883, 6 vol. in-8); — *Devinettes ou énigmes populaires de la France, suivies de la réimpression d'un recueil de 77 indovinelli, publié à Trévise en* 1628. *Avec une préface de Gaston Paris* (Paris, 1877, in-12); — *Rimes et jeux de l'enfance* (Paris, 1883, in-16); — *Recueil de chansons populaires* (Paris, 1883-1890, 6 volumes in-8); — *Flore populaire, ou Histoire naturelle des plantes dans leurs rapports avec la linguistique et le folklore* (Paris, 1896-1906, 6 vol. in-8). M. Eugène Rolland avait en outre fondé et publié, de concert avec M. H. Gaidoz, la revue folkloriste bien connue : *Mélusine, recueil de mythologie, littérature populaire, traditions et usages*, dont le premier numéro parut en 1878.

— M. Frédéric de Martens, l'éminent professeur de droit international à l'Université et de droit constitutionnel à l'École impériale de droit de Saint-Pétersbourg, membre permanent du Conseil du ministère des Affaires étrangères de Russie, est mort en juin, au cours d'un voyage en Livonie, à l'âge de 64 ans. Il était né en 1845 à Pernau (Provinces baltiques) d'une famille d'origine suédoise. M. de Martens, qui a joué un rôle important aux conférences de la Croix-Rouge en 1887, au Congrès de Bruxelles de 1889 pour le droit commercial et maritime, à la Conférence antiesclavagiste de Bruxelles, et, plus récemment, dans les deux Conférences de la Haye pour la paix et l'arbitrage, laisse un certain nombre d'ouvrages relatifs à la science du droit des gens, qui font autorité dans le mode des diplomates, entre autres les suivants : *Étude historique sur la politique russe dans la question d'Orient* (Gand, 1877, in-8); — *Le Conflit entre la Russie et la Chine, ses origines, son développement et sa portée universelle. Étude politique* (Bruxelles, 1881, in-8); — *Traité de droit international, traduit du russe par Alfred Léo* (Paris, 1883-1887, 3 vol. in-8); — *Recueil des traités et conventions conclus par la Russie avec les puissances étrangères, publié d'ordre du ministère des affaires étrangères* (Saint-Pétersbourg-Paris, 1874-1895, 12 vol. gr. in-8).

— On annonce encore la mort de MM. : Georges Arth, professeur à la Faculté des sciences de Nancy, directeur, depuis 1899, de l'Institut chimique de cette ville, mort au milieu de juillet, à 56 ans; — le P. Henri de Bigault, de la Compagnie de Jésus, ancien professeur à l'École de la rue des Postes, mort au commencement de juillet, à 74 ans; — Adrien Boudet, professeur honoraire à la Faculté de médecine de Lyon, mort à Coligny (Ain), au commencement de juillet, à 79 ans; — Irénée Carré, inspecteur général honoraire de l'instruction publique, ancien professeur de philosophie à Douai, mort au commencement de juillet, à Sormonne (Ardennes), à 80 ans, lequel est l'auteur non seulement de petits *Vocabulaires* utilisés dans l'enseignement primaire, au perfectionnement duquel il s'était spécialement consacré, mais encore de divers ouvrages tels que : *Essai de pédagogie pratique (souvenirs de dix ans d'inspection), précédé d'un cours de psychologie et de morale* (Charleville, 1881; Paris, 1882, in-12); *L'Année préparatoire de rédaction et d'allocution à l'usage du cours moyen des écoles primaires et des cours préparatoires des lycées et des collèges* (Paris, 1885, in-12), etc.; — le chanoine Gustave Cliquennois, professeur aux Facultés catholiques de Lille, philologue d'une grande science, qui venait de publier un excellent ouvrage : *Le Grec et le latin, notions élémentaires de grammaire*

comparée; *phonétique et morphologie* (Paris, 1909, in-8), mort au milieu de juillet à Loos-lez-Lille, à 65 ans; — François-Guillaume DUMAS, fondateur et directeur de divers journaux illustrés, le premier qui ait eu l'idée d'adapter au goût français le procédé anglais de l'illustration des périodiques et surtout des impressions en couleurs, éditeur, pendant plusieurs années, du Catalogue illustré du Salon, auteur de l'intéressant Catalogue de la grande Exposition de 1889, mort dans le courant de juillet; — le Dr Roger DUMAS, poète de talent, dont l'*Hélène* fut représentée l'année dernière à Orange avec un grand succès, mort au milieu de juillet; — Henry FAYS, président honoraire de la Société archéologique de Touraine, mort à Tours, au milieu de juillet; — le chanoine Léon-Irénée JOLY, du chapitre de Notre-Dame de Paris, ancien directeur de l'École Sainte-Geneviève de la rue des Postes, après l'expulsion des PP. jésuites, et supérieur du petit séminaire de Saint-Nicolas-du-Chardonnet, auteur de : *Le Christianisme et l'Extrême-Orient* (Paris, 1907, 2 vol. in-12); *Le Problème des missions. Tribulations d'un vieux chanoine* (Paris, 1908, in-12) et *Quinze ans à la rue des Postes* (1880-1895). *Souvenirs* (Paris, 1908, in-12), mort le 7 juillet, à l'âge de 62 ans; — Ulysse JOUVET, directeur du *Courrier du Puy-de-Dôme*, mort au commencement de juillet, à l'âge de 76 ans; — Paul LAROCHE, directeur du *Courrier du Pas-de-Calais*, mort au milieu de juillet, à 77 ans; — Mlle Henriette MOLL, collaboratrice du *Conseiller de la famille*, qui a publié, sous le pseudonyme de Biela Ocîna, un certain nombre de nouvelles dans le journal *le Temps*, morte en juin, à Mulhouse; — Victor RETAUX, ancien éditeur, qui laisse un nom bien connu et fort apprécié dans la librairie catholique, mort au milieu de juillet, à Clamart, à 70 ans; — Louis TRANNIN qui fut le premier directeur de l'École supérieure de commerce de Lille, mort à Mers-les-Bains, à la fin de juillet, à 62 ans.

— A l'étranger on annonce la mort de MM. : Karl BAUMANN, archéologue allemand, directeur du musée des antiques de Mannheim, mort dans cette ville, le 14 juin, à 62 ans; — le marquis DE BAVIERA, du corps des Gardes-Nobles du Vatican, filleul de Pie IX, membre de toutes les associations catholiques de Rome, lequel fonda en 1861 et dirigea, tant que ses forces le lui permirent, l'*Osservatore romano*, mort à Rome, vers la fin de juillet, à 81 ans; — Jakob BETTELHEIM, romancier et auteur dramatique allemand, auteur de *Elena. Roman aus der Bukarester Gesellschaft* (Dresde, 1898, in-8), *Der Retter. Komödie in 1 Akt.* (Berlin, 1898, in-8), etc., mort le 13 juillet, à Berlin, à 68 ans; — Mademoiselle Rosa Nouchette CAREY, femme de lettres anglaise, morte le 19 juillet, à laquelle on doit toute une série d'excellentes nouvelles pour jeunes filles qui commença en 1868 par la publication de *Nellie's Memories*; — Dr. Theodor DANTSCHER VON KOLLESBERG, professeur de droit civil à l'Université autrichienne d'Innsbrück, mort en cette ville, le 21 juillet, à 65 ans; — John Hanno DEILER, ancien professeur de langue et de littérature allemandes, mort dernièrement à la Nouvelle-Orléans, à 60 ans ; — Dr. Samuel Martin DEUTSCH, professeur d'histoire de l'Église à Berlin, mort dernièrement en cette ville, à 78 ans, lequel laisse quelques volumes, notamment : *Drei Aktenstücke zur Geschichte des Donatismus. Neu herausgegeben und erklaert* (Berlin, 1875, in-4) et *Die Synode von Sens 1141 und die verurteilung Abälards. Eine Kirchengeschichtliche Untersuchung* (Berlin, 1880, in-8); — Wilhelm DITTMER, peintre allemand, qui a publié un grand ouvrage illustré sur les Maoris de la Nouvelle-Zélande, mort dernièrement à Hambourg, à 93 ans; — George DUNLOP, journaliste anglais, rédacteur en chef et co-propriétaire du journal *The Kilmarnock Standard*, mort le 26 juin; —

Charles Duvivier, professeur honoraire à l'Université libre de Bruxelles, membre de l'Académie royale de Belgique, mort en juin; — Dr. Sigmund Faendel, professeur de langues sémitiques à l'Université de Breslau (Silésie), mort dernièrement en cette ville, à 54 ans; — Dr. Oskar Froelich, privat-docent d'électrométallurgie pratique et d'électrochimie à l'École technique supérieure de Berlin, mort en cette dernière ville, le 6 juillet, à 66 ans; — Henriette Gotthelf, femme de lettres allemande, auteur de nouvelles et de traductions, morte dernièrement à Paris, à 53 ans; — Mgr Joseph Guerber, supérieur du couvent de la Toussaint, de Strasbourg, ancien supérieur du petit séminaire de Zillisheim, qui, pendant plus de soixante ans, a collaboré à divers périodiques alsaciens et français et a publié un certain nombre de monographies et de récits historiques alsaciens, mort dernièrement à Strasbourg, à 90 ans; — Dr Ernest von Halle, professeur de sciences politiques à Berlin, mort en cette ville le 28 juin, auquel on doit de nombreux ouvrages, entre autres : *Reisebriefe aus Westindien und Venezuela. Skizzen während eines 10wöchentlichen Tour mit dem Schnelldampfer « Columbia »* (Hambourg, 1856, in-8); *Zur Geschichte des Maklerwesens in Hamburg* (Hambourg, 1897, in-8); *Die Bedeutung des Seeverkehrs für Deutschland* (Berlin, 1858, in-8); — Dr. Hans Hoffmann, poète et nouvelliste allemand, secrétaire général de la « Schillerstiftung », qui laisse quelques volumes, tels que : *Pablo de Sarasate. Schwank in 1 Akt* (Barmen, 1879, in-8), et *Unter blauem Himmel. Novellen* (Berlin, 1881, in-8), mort le 11 juillet, à Weimar, à 61 ans;— Dr. Antonios N. Jannarakis (appelé parfois Jannaris), professeur grec, auteur d'un *Deutsch-neugriechiches Handwoerterbuch* et d'un manuel de la conversation en grec moderne, mort dernièrement en Grèce; — Gustav Karpelès, mort à Bad-Nauheim, le 20 juillet, à 61 ans, qui, en dehors des très nombreux articles fournis par lui à divers périodiques, particulièrement à l'*Allgemeine Zeitung des Judentums*, dont il était le directeur, a publié entre autres ouvrages : *Heinrich Heine und seine Zeitgenossen* (Berlin, 1888, in-8); *Friedrich Spielhagen. Ein literarischer Essay* (Leipzig, 1889, in-8); *Die Zionsharfe Eine Anthologie der neuhebräischen Dichtungen in deutschen Uebertragungen* (Leipzig, 1889, in-8); *Goethe in Posen. Ein Beitrag zur allgemeinen Literaturgeschichte* (Berlin, 1890, in-8); — Frédéric de Laet, rédacteur en chef du *Journal d'Anvers*, mort en cette ville, dans le courant de juin; — le baron Detler von Liliencron, ancien officier de l'armée allemande, mort le 22 juillet, à Alt-Nahstedt, près de Hambourg, à 66 ans, lequel, après la guerre de 1870, entra dans l'administration allemande, puis donna sa démission afin de se consacrer entièrement à la littérature et à la publication de romans et de pièces de théâtre, tels que : *Breide Hummelsbüttel. Roman* (Leipzig, 1887, in-8); *Die Merowinger. Ein Trauerspiel in 5 Akten* (Leipzig, 1888, in-8); *Der Mäcen. Erzählungen* (Leipzig, 1889, in-8); *Der Haidegänger und andere Gedichte* (Leipzig, 1890, in-8); — Louis Loeb, peintre et lithographe américain de réputation, qui a collaboré à l'illustration du *Harper's Magazine*, mort dans le courant de juillet, à 43 ans; — Dr. Gustav Christian Lott, professeur de gynécologie à l'Université de Vienne, mort en cette ville, le 16 juillet, à 67 ans; — Joachim Maehl, poète et nouvelliste allemand, auteur de divers volumes écrits en bas-allemand, par exemple : *Stückchen ut de Mus'kist* (Altona, 1868, in-8), et *Reineke Voss. Ut Frier Hand* (Stuttgard, 1878, in-8), mort dernièrement à Segeberg, dans le Holstein, à 82 ans; — Louis Marchetti, dessinateur italien fixé en France, mort dernièrement à Mériel (Seine-et-Oise), lequel est l'auteur des illustrations de divers ouvrages de luxe parus ces dernières années; — Vittore Raffaël

Matteucci, météorologiste et géologue italien, directeur de l'Observatoire du Vésuve, mort dernièrement à Naples; — Mlle Johanna Mestorf, ancienne directrice du Musée des antiquités nationales du Schleswig-Holstein, morte à Kiel, le 20 juillet, à 81 ans; — Simon Newcomb, astronome, mathématicien et économiste américain, mort le 11 juillet, à Washington, à 74 ans; Dr Johs. Pfannenstiel, professeur de gynécologie à Kiel (Allemagne), mort en cette ville, le 2 juillet, à 47 ans; — la baronne José Schneider von Arno, femme de lettres autrichienne, auteur de : *Novellen* (Stuttgart, 1894, in-8); *Gastein* (Vienne, 1901, in-8); *Mosaik. Was ich empfinde, wie ich denke, was mich begeistert, was ich vortrage. Gedichte und Reime* (Vienne, 1902, in-8), etc., morte dernièrement à Vienne, à 56 ans; — Arthur Schroeder, professeur d'architecture à l'École technique supérieure de Hanovre, mort dernièrement en cette ville, à 64 ans; — Dr. Siegmund Schlossmann, professeur de droit romain à l'Université allemande de Kiel, mort en cette ville, le 2 juillet, à 65 ans; — Clement Laurence Smith, professeur de langue latine à l'Université Harvard de Cambridge (Massachusetts), mort en cette ville, le 1er juillet, à 66 ans; — le P. Sodiro, de la Compagnie de Jésus, originaire de Vicence, botaniste distingué, très estimé dans le monde scientifique, mort dernièrement à Quito, dans la maison-mère des missions équatoriennes des PP. jésuites; — Dr. August Specht, ancien ébéniste allemand, qui, sur le conseil de Gustav Freytag, ayant étudié la philosophie, devint le directeur du *Menschentum*, organe de la libre pensée, et publia, outre un certain nombre de drames, des ouvrages de philosophie tels que : *Populäre Entwickelungsgeschichte der Welt* (Gotha, 1889, in-8); *Gehirn und Seele im Lichte der neuesten Forschungen* (Gotha, 1888, in-8); *Afrikanische Sitten und Gebräuche* (Leipzig, 1891, in-8); *Theologie und Wissenschaft oder alte und neue Weltanschauung* (Gotha, 1893, in-8), mort à Gotha, le 23 juin, à 64 ans; — Féodor Féodorovitch Sokolov, professeur de droit romain et de droit grec à l'Université de Saint-Pétersbourg, mort en cette ville, le 14 juin, à 68 ans; — l'abbé George Tyrrell, ancien membre de la Compagnie de Jésus, le protagoniste des modernistes, qui s'est attiré une triste célébrité par les publications d'ouvrages et d'articles dont la plupart furent condamnés à Rome, mort au milieu de juillet, à Storrington; — Casimiro Varese, littérateur et ancien haut fonctionnaire italien, mort dernièrement à Vicence, sa ville natale, à 90 ans, lequel, en dehors de quelques essais littéraires et quelques biographies, telles que *Enrico Heine negli scritti e nella vita* (1894) et *Hamerling, vita e scritti*, a publié toute une série de traductions de poètes allemands, parmi lesquelles nous citerons : *Bürger* : *Ballate*; *Gœthe* : *Torquato Tasso*; *Grillparzer* : *Saffo*; *Klopstock* : *La Morte di Adamo*; *Lessing* : *Natano il saggio*; *Heine* : *Il Libro dei canti*; — James E. Vincent, écrivain et journaliste anglais, mort le 18 juillet, auquel on doit une *History of Football*, ainsi qu'un excellent volume, *Berkshire*, dans la collection des *Highways and Byways*, et qui fut correspondant du *Times* et directeur du *National Observer*; — Dr. Wilhelm Zopf, professeur de botanique à Munster en Wesphalie, mort en cette ville, le 24 juin, à 62 ans.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Le 3 juillet, M. Fagniez analyse deux travaux de M. Boissonnade, l'un sur les efforts tentés par Colbert pour engager les corps administratifs du Poitou à souscrire des actions de la Compagnie des Indes, l'autre sur les moyens employés par le même ministre pour parer à la crise économique qui s'était déclarée vers 1630, après une période de prospérité commerciale et industrielle. — Le 10, M. Imbart de la Tour lit une notice sur la vie et les œuvres de son prédécesseur, M. Luchaire, érudit et historien, qui a su

éclairer les siècles pendant lesquels vécurent les premiers Capétiens. — Le 17, M. Anatole Leroy-Beaulieu analyse l'ouvrage de M. Xénopol sur les Roumains. M. Levasseur lit une notice rédigée par M. Limantour, associé étranger, sur la vie et les œuvres de M. Carlos Calvo, auquel il succède.

Lectures faites a l'académie des inscriptions et belles-lettres. — Le 2 juillet, M. Héron de Villefosse commente une inscription en 21 vers latins remontant au Ier siècle de notre ère et trouvée en Tunisie.—M. S. Reinach parle de la découverte par le commandant Espérandieu, à Alise, d'un buste de déesse en bronze. — M. Luc de Vos lit un mémoire sur l'élection de Julien l'Apostat à l'Empire et sur une ratification, qu'il prétend être intervenue, de cette élection faite par les troupes. — M. Haussoulier explique l'organisation de l'instruction primaire à Milet au XIe siècle après l'exécution de la fondation d'Eudémos. — Le 10, M. L. de Vos achève la lecture de son mémoire ayant trait à Julien l'Apostat. — M. Th. Reinach conteste l'intervention du Sénat des Parisii et du concile des Gaules. MM. Cagnat, Bouché-Leclerq et Viollet échangent à ce sujet leurs observations. — Le comte Durrieu entretient l'Académie des représentations de chiens ayant appartenu au duc Jean de Berry, et qui indiquent, lorsqu'on les retrouve dans un manuscrit, que celui-ci a appartenu et provient de la bibliothèque de ce prince capétien, frère du roi Charles V. — MM. S. Reinach et le comte de Lasteyrie ajoutent quelques observations. — Le 16, M. Gauckler entretient l'Académie des trois temples superposés, dédiés sur le Janicule à Jupiter Heliopolitanus, construits sur des formules orientales pour un culte syrien et qui viennent d'être dégagés des décombres. MM. Dieulafoy, Pottier, Gauckler et Collignon échangent leurs idées sur ce sujet.

Prix. — Les 11 et 19 juin 1909, l'Académie des sciences morales et politiques a décerné les prix suivants :

Prix Stassart : 1 000 fr. à M. Raoul de Felice; — 1 000 fr. à M. H. Clément; — mentions honorables à MM. A. Roguenant et Louis Warlez.

Prix Audiffred : 1 000 fr. à M. A. Arcin : *La Guinée française, races, religions, coutumes productions, commerce*; — 1 000 fr. à M. Bloch : *L'Assistance et l'Etat en France à la veille de la Révolution;* — 1 000 fr. à M. Henri Marie : *L'Abbaye de Lérins, histoire et monuments*; — 1 000 fr. à M. Alfred Rébelliau : *Bossuet, histoire du protestantisme, compagnie secrète du Saint-Sacrement et les affaires religieuses, la science, la littérature et les arts de* 1683 à 1717. — 1 000 fr. à M. Félix Thomas : *L'Education dans les familles, les péchés des pères;* — 1 000 fr. à M. Maurice Rolland : *L'Education patriotique du soldat*; — 1 000 fr. à M. Camille Vallaux: *La Basse-Bretagne, étude de géographie humaine*; — 500 fr. à M. Jules Delvaille : *La Vie sociale et l'Education*; — 500 fr. à M. Édouard Dolléans : *Robert Owen* (1771-1858); — 500 fr. à M. Henri Malo : *Les Corsaires*; — 500 fr. à M. Charles Normand : *La Bourgeoisie française au dix-septième siècle*; — 500 fr. à M. André Tardieu : *La France et ses alliances, la lutte pour l'équilibre*; — 500 fr. à M. L. Thénard : *Le Conventionnel Goujon.*

Prix Kœnigswarter (1 500 fr.). — Partagé également entre M. L. Beauchet : *Histoire de la propriété foncière en Suède et la loi d'Upland*, et M. Pierre Royer : *Les Anciens Fors de Béarn.*

Paris. — Dans son opuscule intitulé : *Le Verbe français raisonné* (Paris, Amat, 1909, in-8 de 16 p.), M. Louis Tesson expose « une méthode tout à fait nouvelle pour apprendre et pour enseigner les verbes français ». Il est convaincu que son procédé simplifie beaucoup cette étude aride. Nous laissons

la chose au jugement des spécialistes, mais nous ne sommes pas très convaincu.

— Le *Traité de la prononciation normale du latin*, de M. l'abbé J.-M. Meunier (Paris, Poussielgue, 1909, in-16 de v-41 p.) est d'un homme vraiment docte et compétent, et au courant des derniers progrès de la linguistique. Il se recommande aux trop rares amis des études classiques, aux philologues, aux professeurs. Quant à l'application des notions qu'il expose, l'auteur fera prudemment en réduisant de beaucoup ses exigences. S'il obtient seulement des écoliers l'observation exacte de l'accent tonique et, dans une certaine mesure, de la quantité, ce sera très beau déjà. Pour le reste, il pourrait bien y avoir dans sa doctrine et ses espérances un peu d'utopie.

— Nous recevons de la librairie Welter, 4, rue Bernard-Palissy, un prospectus relatif à la revue de folk-lore *Mélusine*, dont cette maison vient d'acquérir la collection. Ce prospectus forme un résumé de l'histoire contemporaine des études de folk-lore en France, et il est accompagné, en manière de spécimen, d'un joli choix de gravures publiées dans *Mélusine*. On y annonce que *Mélusine* va reparaître après un nouveau sommeil de sept ans, et que le tome XI est en préparation.

— Nous signalerons ici trois opuscules sur Jeanne d'Arc, dont la gloire croissante excite l'émulation des écrivains et des orateurs : *Petit Précis de la Vie de Jeanne d'Arc, précédé d'une réponse aux assertions des contempteurs de l'héroïne*, par M. Maurice Beauchamp (Paris, librairie Sainte-Geneviève, et au siège de l'A. C. J. F., 76, rue des Saint-Pères, in-12 de 88 p. — Prix : 0 fr. 50). Cet écrit de propagande, illustré de plusieurs figures, est, dans un excellent esprit, celui de l'Association catholique de la jeunesse française. L'auteur est sévère pour Michelet jusqu'à l'injustice, en le rangeant dans la même catégorie que MM. Thalamas et Anatole France. Ceux-ci sont des détracteurs de l'héroïque vierge; Michelet en fut un admirateur sincère et zélé, quoique incomplet. On trouvera (p. 13) un curieux relevé d'opinions *maçonniques*. — *Jeanne d'Arc et la France*, par le R. P. Léopold de Chérancé (Tours, Cattier, s. d., in-32 illustré de 31 p. — Prix : 0 fr. 10). « Rendre populaire le nom de Jeanne d'Arc, exciter la confiance en sa mission rédemptrice : voilà ce que vous avez voulu et ce que réalise la publication de votre belle conférence », écrit à l'auteur Mgr Rumeau, évêque d'Angers. — *Jeanne d'Arc et la Révolution*, par M. l'abbé de la Taille (Tours, Cattier, s. d., in-8 de 31 p.), est un panégyrique de la Bienheureuse, prononcé, le 24 juin 1909, dans la cathédrale de Tours. « Jeanne d'Arc, dit l'orateur, revient parmi nous, pour y faire ce qu'elle a fait jadis parmi nos pères : elle a mis un terme à la guerre de Cent ans, duel fatidique entre la France et l'Angleterre; elle vient mettre un terme, si nous le voulons, à cet autre duel, séculaire aussi, entre l'âme de la France et l'esprit de la Révolution. »

— Sur les 54 pages que compte sa brochure : *La Vie de F. Chopin dans son œuvre; sa liaison avec George Sand* (Paris, Société des auteurs-éditeurs, 1909, in-18. — Prix : 1 fr.), M. Édouard Ganche en emploie quinze, ce qui est beaucoup, à résumer les diverses théories d'esthétique musicale avant de conclure que l'œuvre d'un musicien est le miroir de sa vie. Il fait de ce principe une application particulière à Frédéric Chopin dont il retrace très brièvement l'existence tourmentée, mélancolique et maladive, spécialement, comme l'indique le sous-titre, dans la période que remplit sa liaison avec George Sand. Il nous dit à quels moments de la vie sentimentale de Chopin on doit rapporter les plus émouvantes de ses œuvres : il accepte même assez facilement telle légende racontée par Listz. Tout cela est assez

connu : l'auteur a jugé qu'il n'était pas sans intérêt de l'exposer sommairement. Il cite en terminant les curieux fragments du journal intime de Chopin, poignantes confessions d'un agonisant, étrange document sur la plus romantique âme d'artiste qui se soit jamais rencontrée.

— A mentionner une brochurette de M. Firmin Bacconnier : *A. B. C. du royalisme social, cours familier de corporatisme* (Paris, aux bureaux de *l'Accord social*, 1909, petit in-16 de 32 p. — Prix : 0 fr. 10).

Angoumois. — Il nous est vraiment agréable de signaler aux érudits les deux derniers volumes des *Bulletin et Mémoires* publiés par la Société archéologique et historique de la Charente. Le premier de ces volumes se rapporte à l'année 1906-1907 (7e série, tome VII. Angoulême, E. Constant, 1907, in-8 de cviii-405 p., avec de nombreuses fig. et 1 pl.). Outre les mémoires proprement dits, chacun des volumes que nous avons sous les yeux renferme un certain nombre de travaux assez courts ou de pièces intéressantes, placés en « annexes » à la suite des procès-verbaux de la société et qui présentent, à divers points de vue, un trop réel intérêt pour être passés sous silence. Donc, pour le tome VII de la 7e série de cette publication, nous citerons les *Annexes* suivantes : 25 *janvier* 1713. *Protestation des curés de la grande Champagne contre le fisc*, publiée par M. Paul Legrand (p. xxxi-xxxiii); — *Le Triomphe de l'amour conjugal, plaidoyer français dédié à MM. les avocats de la ville d'Angoulême par les rhétoriciens du collège de la Compagnie de Jésus, sujet tiré de l'histoire romaine*, publié par M. A. Favraud (p. xxxiii-xxxiv); — *Quelques Légendes*, par M. J. de la Martinière (p. xxxv-xxxix); — *Une Fibule en forme d'oiseau*, par G. Chauvet (p. xlv-xlix, avec une fig.); — *Une Forge du premier âge du fer*, par M. A. Favraud (p. xlix-liii); — *L'Ancienneté de l'homme. Résumé d'un article de M. de Lapparent dans le « Correspondant » du* 25 *novembre* 1906, par M. A. Mazière (p. lvii-lxiii); — *Documents pour servir à l'étude du quaternaire dans les Pyrénées*, par le même (p. lxxiii-lxxv); — *Grotte de la papeterie, commune de Puymoyen* (*Charente*), par M. G. Chauvet (p. lxxxii-lxxxvii, avec 2 fig.); — *Fouilles de la Quina du docteur Henri Martin*, par le même (p. xcviii-cvi, avec 4 fig.). — Les mémoires que renferment ce même tome VII sont les suivants, dont l'importance est telle qu'ils pourraient former, le premier surtout, la matière de volumes à part : *Saint Cybard, étude critique de textes*, par M. J. de la Martinière (p. 1-292, avec 1 planche). La table des matières nous donne les divisions principales ci-après : L'Acte d'affranchissement. — La Vie et les Miracles : témoignages du vie au xiie siècle. — La Réclusion. — Les Interpolations angoumoisines de l'Histoire d'Adhémar de Chabannes : livres I-II. — Saint Cybard, d'après l'histoire et la légende. — Annexes. — Le deuxième et dernier mémoire a pour titre : *Inventaire archéologique d'Angoulême*, par MM. J. George et P. Mourier (p. 293-398, illustré de 97 fig.). Les auteurs ont passé en revue tout ce qu'ils ont pu retrouver à Angoulême en fait de ferronnerie, menuiserie, maçonnerie, architecture civile et architecture militaire) et ils ont éclairé leur étude de vignettes intéressantes et artistiques. — Le tome VIII de la même 7e série des *Bulletin et Mémoires* de la même société (année 1907-1908. Angoulême, E. Constantin, 1908, in-8 de cxxx-298 p., avec planches et vignettes), débute comme le précédent, par un certain nombre d'annexes : *La Grande Peur dans le Confolentais* (1789), par M. Léonide Babaud-Lacroze (p. xxxiv-xliii); — *Érection de la baronnie de Bourg-Charente en marquisat, décembre* 1765. *Avis favorable donné par les habitants*, 15 *juin* 1766, par M. Paul Legrand (p. xliii-xlv); — *Réclamation des bouilleurs de cru en la Champagne de Cognac*, 1765-1758, par le même (p. xlvi-xlviii); — *La Cité lacustre*

de la Font-Brisson, commune des Gours (Charente), par M. A. Favraud (p. XLIX-LIV, avec 34 fig. en 4 groupes); — *Rôle de la montre de Philippe Horric. La Rochebeaucourt, 15 novembre 1549*, publié par M. S.-C. Gigon (p. LX-LXI); — *Note sur le souterrain-refuge de Chez-Rassac, commune d'Yviers, canton de Chalais (Charente)*, par M. Hilaire Lafitte (p. LXVI-LXX); — *L'Affranchissement des serfs et les Origines de la petite propriété. Un Arrêt du président Nesmond, prononcé le mardy 7 avril 1610. Du Droit de questalie ou servitude*, par M. D. Touzaud (p. LXX-LXXXV); — 27 *mars* 1731. *Quittance d'honoraires donnée par le prédicateur du carême à Saint-Maxime de Confolens*, publiée par M. E. Biais (p. CXI); — *Liberté, égalité, justice. Les Administrateurs et le procureur général-syndic du département de la Charente, à leurs concitoyens* (8 messidor an III), document publié par M. G. Chauvet (p. CXI); — *Une Lettre de J.-L. Guez de Balzac, texte primitif et texte définitif*, (4 septembre 1622), publiée par M. A. Terracher (p. CXXII-CXXVI). — Passant aux mémoires insérés dans ce tome VIII, nous dirons que, pour être de moindre envergure que ceux du tome VII, ils offrent un intérêt égal. On en compte neuf : *André Thevet d'Angoulême, géographe et historien, introducteur du tabac en France* (1504-1592), par M. Daniel Touzaud (p. 1-47, avec portrait hors texte). « Jean Nicot, dit l'auteur, a été l'Améric Vespuce de ce Christophe Colomb au petit pied qui fut notre compatriote [angoumoisin] : André Thevet. C'est André Thevet et non Jean Nicot qui a introduit le tabac en France. Mais les légendes ont la vie dure et les erreurs historiques sont tenaces. » Voilà, certes, quelque chose qui sera nouveau pour bien des gens; — *Station moustérienne du Petit-Puymoyen*, par M. A. Favraud et les lieutenants Bellon et Foureur (p. 49-58, avec 5 fig.) ; — *Les Cahiers de doléances d'Esse et d'Hiesse*, par M. Léonide Babaud-Lacroze et P. Boissonnade (p. 59-64); — *Le Théâtre gallo-romain des Bouchauds (Charente)*, par le R. P. Camille de la Croix (p. 65-172, avec un atlas cartonné in-folio, de 14 planches). Découvert en 1865, le théâtre dont il s'agit n'a commencé à être déblayé qu'en 1870 par la Société archéologique de la Charente. « Malheureusement, observe l'auteur, à partir de cette époque, des difficultés sans nombre et de tout genre l'empêchèrent, à diverses reprises et jusqu'en 1901, de mener à bien sa louable entreprise... Je crois donc utile, avant de donner la description de ce théâtre qui, grâce à la générosité de son nouveau propriétaire, vient d'être entièrement déblayé et remis dans un ordre fort satisfaisant, de faire brièvement connaître : d'abord la localité dans laquelle se trouve cette antiquité; puis ce qu'était M. Gontier qui entreprit le premier l'étude, et la marche qu'il suivit pour en assurer le résultat; ensuite les difficultés qui pendant de longues années rendirent impossible l'achèvement de cette étude; enfin les circonstances grâce auxquelles le déblaiement du théâtre et sa mise en ordre purent être accomplis pendant les années comprises entre 1901 et 1906. » Ces préliminaires ont formé le chapitre premier de ce remarquable travail, à la suite duquel viennent les divisions suivantes : Chapitre II : Déblaiement général du théâtre et réfection des murs. — Chapitre III. Description du théâtre après son déblaiement et sa réfection.— Chapitre IV. Le Théâtre des Bouchauds aurait-il fait partie d'une ville aujourd'hui disparue? A cette question, le R. P. de la Croix répond par l'affirmative, en émettant l'opinion que « cette ville gallo-romaine aurait été Germanicomagus, dont la carte des voies romaines de Peutinger fixe l'emplacement sur la voie de Limoges à Saintes »; —*Un Paquet de vieilles lettres* (1652-1658; 1683-1693), publiées avec des notes par A. et H.-R. du V... (p. 173-218). L'auteur de ces lettres qui « font revivre la vie domestique et intime des ancêtres » est « Charles

de Goret, écuyer, sieur de Grosbost... né sous Henry IV, appartenant à une des familles de Champagne-Mouton les plus en vue »;—*François Jamen, notaire à Cognac* (1551-1553), par M. l'abbé P. Legrand (p. 219-230); — *L'Assiette de la taille à la Valette et à Gurat. Doléances des communautés d'habitants* (1669-1673), par M. l'abbé A. Mazière (p. 231-289);— *Le Château de Saveille en Angoumois*, par M. Daniel Touzaud (p. 241-254, avec une pl. et une vignette); — *Étude bibliographique sur l' « Engoulesme » d'Élie Vinet, Poitiers*, 1567, par M. Ernest Labadie (p. 257-289, avec une planche).

Bretagne. — La Société d'émulation des Côtes-du-Nord nous envoie le tome XVLI (1908) de ses *Bulletins et Mémoires* (Saint-Brieuc, imp. F. Guyon, 1909, gr. in-8 de xiv-293 p., avec vignettes et planches). Ce volume renferme six mémoires, tous de la plus grande utilité pour l'histoire bretonne, savoir : *Documents pour servir à l'histoire de la paroisse d'Évran (Côtes-du-Nord)*, par M. le vicomte H. Frotier de la Messelière (p. 1-160). « Nous avons réuni dans le présent recueil, dit l'auteur dans son Avertissement, les notes généalogiques par nous extraites des anciens registres paroissiaux de l'état civil d'Évran, autrefois de l'évêché de Saint-Malo, baronnie de Bécherel, aujourd'hui du diocèse de Saint-Brieuc et chef-lieu de canton de l'arrondissement de Dinan, département des Côtes-du-Nord. Ces registres, dont le plus ancien date de 1540, sont en général assez bien conservés et, à partir du commencement du xviie siècle, il y a très peu de lacunes. » Ces notes intéressantes sont illustrées d'un certain nombre de vignettes et la publication se termine par la description des « armoiries des familles possessionnées ou alliées dans la paroisse d'Évran »; — *Le Château de Kerazan et la Famille de Tréanna Trémaria*, par M. l'abbé Peyron (p. 161-205); — *Les Botterel de la Villegeffroy*, par M. le vicomte Hervé du Halgouët (p. 206-229, avec un tableau généalogique); — *Notice généalogique et biographique sur le général de Courson de la Villevalio, décédé à Fontainebleau le 25 janvier* 1847, par M. C. Berthelot du Chesnay (p. 230-236, avec portrait); — *L'Enceinte féodale de la Haye-aux-Lions, en Saint-Glen*, par le même (p. 237-240, avec un plan); — *La Révolution en Bretagne, notes et documents. Le Deist de Botidoux a-t-il trahi les députés girondins proscrits?* (fragment d'un ouvrage en préparation : *Les Députés girondins proscrits en Bretagne*), par M. P. Hémon (p. 241-289, avec portrait).

Champagne. — En 1908, la Société française d'émulation agricole ouvrit un concours national sur l'abandon des campagnes, ses causes, ses inconvénients et les remèdes à y apporter. M. Arsène Thévenot prit part à ce concours, mais ne traita pas complètement le sujet proposé, et fit porter tout son effort sur un sujet d'actualité aussi grave que le précédent : la dépopulation de la France, ses causes, ses effets et ses remèdes. A un moment où la question préoccupe très justement l'opinion publique, on lira avec intérêt le travail de M. Thévenot qui insiste avec raison sur la proscription de la religion catholique par le gouvernement républicain, mais ne montre pas avec assez de force comment la religion est le principal et presque l'unique remède au mal dont souffre notre pays (*La Dépopulation de la France, ses causes, ses effets et ses remèdes*. Arcis-sur-Aube, Gradassi-Royer, s. d., in-16 de 47 p. — Prix : 0 fr. 50).

Franche-Comté. — On a beaucoup écrit, en France et en Allemagne notamment, sur P.-J. Proudhon. A son tour, l'un de ses compatriotes, M. Édouard Droz, professeur à la Faculté des lettres de l'Université de Besançon, publie un volume sur le fameux démolisseur : *P.-J. Proudhon* (1809-1865) (Paris, Librairie des « Pages libres », 1909, in-18 de 284 p. — Prix : 3 fr. 50).

Dans une étude préliminaire intitulée : *Le Centenaire de Proudhon*, l'auteur passe en revue un certain nombre de livres sur le personnage, puis il examine « la fortune du proudhonisme auprès des organisations ouvrières françaises », laquelle, entre parenthèses, nous paraît très discutable au temps présent. « Revenir à Proudhon, conclut M. É. Droz, ce serait pour le socialisme, revenir à la santé et marcher au succès. » — Serait-on bien venu de dire cela à la C. G. T.?— La majeure partie du volume, consacrée là a biographie de Pierre-Joseph Proudhon et à la brève analyse de ses œuvres principales, se termine par une bibliographie utile à consulter. M. Droz critique fort (p. 23-25) l'ouvrage magistral de M. Arthur Desjardins : *P.-J. Proudhon, sa vie, ses œuvres, sa doctrine*, paru chez l'éditeur Perrin, en 1896. Il accuse le distingué écrivain de n'avoir étudié Proudhon que pour le réfuter ; « ce conservateur, observe-t-il, avait choisi Proudhon comme son héros afin d'en faire sa victime. » Admettons ; mais lui, M. É. Droz, n'a-t-il pas choisi le même héros pour s'en constituer l'apologiste, à quelques bénignes critiques près? Ajoutons, à propos du caractère de Proudhon, qu'en ce qui concerne la conduite de ce pensionnaire Suard à l'égard de l'Académie de Besançon, M. Droz nous a paru assez partial ou insuffisamment informé. En fait, le débutant révolutionnaire s'est montré aussi répréhensible, nous pourrions dire aussi ingrat et odieux que les membres de cette compagnie lui ont témoigné de miséricorde. Un peu plus de fermeté et de sévérité de la part de ces derniers eût été légitime et désirable.

— Et très opportunément, voici que nous parvient une brochure de M. Maurice Lambert, président actuel de l'Académie de Besançon : *Proudhon et l'Académie de Besançon* (Besançon, imp. Jacquin, 1909, in-8 de 52 p. Extrait des *Mémoires* de cette Académie). A vue des documents conservés dans les archives de la compagnie, l'auteur expose les circonstances dans lesquelles Proudhon obtint, en 1838, la pension triennale de 1 500 francs, fondée par Mme Suard et dont l'attribution était réservée à l'Académie de Besançon. Il montre ensuite les écarts d'écrivain du titulaire et souligne, comme il convient, l'audace, ou l'inconscience, dont il fit preuve en dédianr à l'Académie bisontine, de tout ttemps très conservatrice, son volume : *Qu'est-ce que la propriété??* Non seulement ce singulier hommage ne fut point agréé, mais on agita un instant la question de savoir s'il ne conviendrait pas de lui retirer la pension dont il se rendait si pen digne. Proudhon, alors, essaya de se justifier dans un long factum adressé à l'Académie, où il finissait par déclarer que « rien, jamais, ne saurait altérer les liens de vénération et d'amour qui m'attachent à cette illustre compagnie. » La pension lui fut maintenue. Mais cette mesure d'excessive bienveillance n'empêcha nullement Proudhon, rappelant la délibération académique ayant repoussé l'hommage de son livre subversif, d'écrire, un an plus tard, cette impardonnable grossièreté : « Après cet arrêt burlesque, que ses auteurs ont cru rendre énergique, en lui donnant la forme d'un démenti, je n'ai plus qu'à prier le lecteur de ne pas mesurer l'intelligence de mes compatriotes à celle de notre Académie. » On le voit, P.-J. Proudhon, qui d'ailleurs se démentait à tout propos, pratiquait remarquablement l'indépendance du cœur. Quant à l'Académie bisontine de 1838-1840, on la trouvera sans doute trop conciliante et il n'est pas téméraire de penser que celle de nos jours le serait moins : en vérité, la charite n'oblige pas de fournir ainsi des armes, sous forme d'espèces sonnantes et trébuchantes, aux pires adversaires de l'ordre social.

— A l'occasion de la *Distribution des prix du collège Pasteur, à Arbois, le* 31 *juillet* 1909, M. René Vallery-Radot, qui présidait cette cérémonie, a prononcé une allocution pleine de cœur et d'esprit, qu'il a eu l'excellente idée de faire imprimer (Arbois, imp. Chapeau, petit in-8 de 8 p.).

Pages d'inspiration bien locale, où le souvenir de l'illustre Pasteur est évoqué avec autant de charme que d'à-propos.

Normandie. — Sous ce titre : *Albert Sorel à la Société libre de l'Eure, souvenirs* (Évreux, Hérissey, 1909, in-8 de 63 p.), M. Louis Passy a rassemblé divers discours prononcés par lui et l'analyse critique, parue dans *le Temps*, d'une étude de M. A. Sorel sur le marquis de Blosseville. Telle est la composition de la plaquette que nous offre la *Société libre de l'Eure*. Toutes ces pièces ne sont pas inédites, il s'en faut; mais on aura plaisir à les retrouver ici. Certaines témoignent même d'une haute élévation de la pensée. Telles sont, par exemple, les réflexions de M. A. Sorel sur l'histoire en formation continuelle, et l'érudition, son auxiliaire indispensable.

— M. J. Touquette-Macé, qui a écrit : *Les Ursulines d'Avranches. Sur les chemins de l'exil* (Coutances, imp. Notre-Dame, 1908, in-8 de 40 p.) n'est pas un professionnel de la plume. Il résume ce que lui a inspiré l'exode de religieuses chassées de France et conduites par lui sur les routes de l'exil. La lecture des pages émues qu'il nous livre donnent l'impression d'une parfaite santé morale, d'un complet équilibre du bon sens et de la sensibilité poétique. Remercions l'auteur de cette brochurette de nous avoir conservé le souvenir de son charitable voyage.

Belgique. — La science et la jurisprudence occupent à elles seules le tome X de la VIe série des *Mémoires et publications de la Société des arts et des lettres du Hainaut* (Mons, imp. Dequesne-Masquillier, 1909, in-8 de xxii-10-297 p.). Deux mémoires: le premier, de M. Lucien Godeau, a pour titre : *Sur la congruence* (2, 1) *de coniques* (10 p.). Quant au deuxième et dernier : *La Stipulation pour autrui. Structure juridique. Bénéficiaires déterminés, indéterminés et futurs. Applications modernes. Droit comparé*, par M. Jean Sosset (297 p.), c'est un important travail divisé en trois livres, comportant eux-mêmes divers titres et de nombreux chapitres et sections. Nous nous bonnerons simplement à noter ici les intitulés de ces trois livres : I. La Structure juridique de la stipulation pour autrui. II. Situation des bénéficiaires déterminés, indéterminés et futurs. III. Les Principales Applications de la stipulation pour autrui. Ouvrage qui intéressera autant les jurisconsultes de la France que ceux de la Belgique.

Espagne. — Depuis qu'il a pris la direction de l'Académie d'infanterie de Tolède, M. le colonel Hilario Gonzalez s'est donné pour tâche d'en réorganiser et d'en développer la bibliothèque. Il s'est appliqué particulièrement à donner aux ouvrages de technique, de géographie et d'histoire militaires la place prépondérante qui leur revient dans un établissement de ce genre. Et il n'a pas reculé devant le labeur un peu ingrat de dresser le catalogue de cette collection. Les sept mille et quelques ouvrages qui composent la bibliothèque et qui forment plus de 12 500 volumes — sans compter les doubles, — ont été répartis en dix sections, dont la plus considérable, consacrée aux ouvrages de science militaire (3 093 ouvrages) est elle-même subdivisée en dix sous-sections. Le catalogue est un catalogue semi-méthodique : les ouvrages y sont classés par section et sous-section, mais dans chaque division, ils sont rangés suivant l'ordre alphabétique des noms d'auteurs. Un index alphabétique des mêmes auteurs termine le volume. Il était bien superflu d'y créer une rubrique *Anónimos* et une autre *Varios* pour les ouvrages rédigés par plusieurs auteurs. Il est étonnant que le colonel Gonzalez, qui, sans doute, a fait faire ce travail par un aide, ait laissé terminer cet index d'auteurs par la mention ridicule : *Zweiter Band 3. Heft*. Et puisque nous en sommes aux critiques, nous regretterons l'incorrection trop fréquente dans les noms ou les mots étrangers : P. 170, *Bepetir-Gewehre*, pour *Repetir*; p. 248, *reflexiones* pour *réflexions*; p. 249, *l'escuadron*

pour *l'escadron*; p. 541, *Barbelon* pour *Babelon*; p. 543, *Castailhac* pour *Cartailhac*, etc. Mais nous préférons insister sur l'effort vraiment louable que nous révèle le catalogue pour tenir la bibliothèque au courant de la production non seulement nationale, mais étrangère. La France, notamment, est bien représentée dans cette bibliothèque: parmi les 16 revues étrangères auxquelles elle est abonnée, dix sont françaises. Ce n'est pas qu'il n'y ait point de lacunes; il y en a de graves : ni Chuquet, ni Sorel, ni Taine, ni Vandal ne figurent dans le catalogue; et des ouvrages qui intéressent plus directement l'Espagne, comme ceux de M. Geoffroy de Grandmaison, font également défaut; l'on est surpris de ne pas rencontrer un ouvrage de référence aussi utile que la *Bibliotheca historico-militaris*, de Pohler. Mais il ne faut pas oublier que M. le colonel Gonzalez ne dispose que de ressources restreintes, et l'on peut juger par l'appendice consacrée aux nouvelles acquisitions des efforts tentés par lui pour combler les lacunes.

ÉTATS-UNIS. — Nous recevons le volume XXXIII de la *Smithsonian Institution United States national Museum. Proceedings of the United States National Museum*. Washington, Government printing Office, 1908, in-8 de 750 p., avec 65 pl. et de nombreuses fig. dans le texte). Ce volume ne renferme pas moins de 37 mémoires originaux dus à divers naturalistes américains et décrivant les collections du Museum d'histoire naturelle de Washington. Parmi les plus intéressants, citons les descriptions de nouvelles espèces de fossiles des terrains palæozoïques supérieurs de la Chine, par M. G. H. Girty; les nouvelles tineides américaines, par Lord Walsingham (32 espèces): les collections des poissons des Philippines, dont sept espèces nouvelles, par le major E. A. Mearns. Les copépodes parasites de la famille des caligidae, par M. C. B. Wilson, etc... La Smithsonian a aussi publié à part les parties 1, 2 et 3 du vol. XII des *Contributions from the United States national Herbarium*, qui contiennent : Part. 1. Le Catalogue de la bibliothèque de botanique de John Donnel Smith, dressé par Mme Alice Cary Atwood (94 pages). — Part. 2. Les Lecythidaceae de Costa Rica (6 p. et 8 planches), par M. H. Pittier de Fabrega. Tonduzia (un nouveau genre d'apocynacées, de l'Amérique centrale), par le même auteur (2 p. avec 1 pl. et 2 fig.). Une collection de plantes des environs de la Guaira (Venezuela), par M. J. R. Johnston (7 p.).—Part. 3. Types des graminées américaines..., par M. A. S. Hitchcock (50 p.). — Enfin le *Bulletin* de la même institution, qui contient une série de travaux plus ou moins longs relatifs à la description des collections du Museum, est complété, pour cette année 1908, par le nº 61 formé d'un mémoire de M. Alexander Ruthven sur les serpents-jarretière, leurs variations et relations génétiques, travail fort complet de 198 p., avec 3 pages de table-index, illustré de 82 figures, cartes, diagrammes, etc. dans le texte et 1 planche hors texte. Il semble bien que c'est ce qu'il y a de plus complet sur ce sujet des garter-snakes (Tamnophies, etc.).

— *Smithsonian Institution. United States national Museum Contributions from the United States national Herbarium*. Vol. XII. Part. 4. *The mexican and central american species of Sapium*, by Henry Pittier, in-8 de 11 p., avec 8 planches similigravure et 4 fig. dans le texte. M. Henry Pittier décrit 8 espèces de sapium de l'Amérique centrale, à savoir : *Sapium pleiostachys*, *S. anadenum*; *S. mexicanum*; *S. thelocarpum*; *S. pedicellatum*; *S. Pittieri*; *S. pachystachys*, et *S. oligoneurum*.

PUBLICATIONS NOUVELLES. — *La Sainte Liturgie*, par Dom A. Gréa (in-12, Maison de la Bonne Presse). — *Commentaire sur l'Évangile selon saint Matthieu*, par A. Gratry (2 vol. in-18, Téqui). — *De l'Église et de sa divine constitution*, par Dom A. Gréa (2 vol. in-12, Maison de la Bonne

Presse). — *Souvenir des catéchismes. Pieuses Catéchèses d'évangile*, par l'abbé P. Baudot (petit in-18, Paris et Lille, Desclée, de Brouwer). — *Le Christianisme de l'avenir, ou la Théologie nouvelle*, par R. R. J. Campbell; trad. de l'anglais par J. Arnavon (in-12, Émile Nourry). — *L'Art d'assurer son salut*, par le T. R. P. A. Desurmont (in-16, Librairie de la Sainte-Famille). — *Le Credo et la Providence*, par le T. R. P. A. Desurmont (in-16, Librairie de la Sainte-Famille). — *La Vie vraiment chrétienne*, par le T. R. P. A. Desurmont (in-16, Librairie de la Sainte-Famille). — *Le Monde et l'Évangile*, par le T. R. P. A. Desurmont (in-16, Librairie de la Sainte-Famille). — *La Fidélité à Jésus-Christ*, par le T. R. P. A. Desurmont (in-16, Librairie de la Sainte-Famille). — *Dévotions. Sacré-Cœur. N.-D. du Perpétuel-Secours. Saint Joseph*, par le T. R. P. A. Desurmont (in-16, Librairie de la Sainte-Famille). — *Le Chrétien intime. T. IV. Le Culte du Cœur de Marie* (*Salve Regina... Vita nostra*). *Élévations*, par l'abbé C. Sauvé (in-8, Amat). — *Retraite religieuse du Chemin de la croix*, par G. Billot (in-18, Téqui). — *Les Apparitions de Notre-Dame de Lourdes et la Société contemporaine*, par l'abbé P. Bordedebat (in-18, Téqui). — *En face de la mort, courtes méditations pour la retraite du mois*, par le R. P. Lescœur (in-18, Téqui). — *L'Inquiétude religieuse*, par H. Bremond. 2e série (in-16, Perrin). — *Religions orientales*, 1re série. *La Religion védique*, par A. Roussel (in-12, Téqui). — *Étude théorique et pratique sur la nullité et la caducité des libéralités adressées aux établissements publics et particulièrement aux anciens établissements ecclésiastiques*, par P. Ravier du Magny (in-12, Éditions de la « Revue d'organisation et de défense religieuse »). — *Précis de psychologie*, par W. James; trad. par E. Baudin et G. Bertier (in-8, Marcel Rivière). — *Leçons de morale*, par É. Boirac (in-8, Alcan). — *Métaphysique et esthétique*, par A. Schopenhauer; trad. par A. Dietrich (in-16, Alcan). — *La Science de la vie*. Deuxième Partie. *Le Devoir*. Pages recueillies dans les papiers ou rédigées d'après les cours de l'abbé Guinand. T. III. *Gouvernement des sociétés : justice* (in-12, Lyon, Rey). — *Psychologie des mystiques chrétiens. Les Faits : le Poème de la conscience, Dante et les mystiques*, par J. Pachen (in-16, Perrin). — *Où mène l'école sans Dieu*, par F. Gibon, avec une lettre d'Introduction de Mgr Baudrillart (in-12, Téqui). — *Mères et fils*, par F. Gache (in-16, Toulouse, Privat; Paris, Didier). — *Pour la vie familiale, conférences faites à l'Ecole des mères*, par E. Boutroux, E. Cheysson, G. Compayré, Darlu, A. Lichtenberger, P. Malapert, A. Moll-Weiss, F. Passy, C. Wagner (in-12, Toulouse, Privat; Paris, Didier). — *Les Accidents du travail, étude critique des améliorations à apporter au régime du risque professionnel en France*, par le Dr A. Marie et R. Decante (in-18, Giard et Brière). — *Bovidés bretons*, par H. Vidlou (in-12, Amat). — *Les Systèmes logiques et la Logistique. Etude sur l'enseignement et les enseignements des mathématiques modernes*, par C. Lucas de Pesloüan (in-8, Marcel Rivière). — *Initiation à la mécanique*, par C.-É. Guillaume (in-16, Hachette). — *La Navigation aérienne par ballons dirigeables*, par le commandant Bouttieaux (gr. in-8, Delagrave). — *Aviation. Études expérimentales sur les zooptères*, par P. Amans (gr. in-8, Vivien). — *Le Trait léger. L'Artillerie, le commerce*, par le capitaine Charpy (in-8, Laveur). — *Le Néo-latinisme*, par J.-L. Dartois (in-12, Société de auteurs-éditeurs). — *Táin bó cúalnge. Enlèvement du taureau divin et des vaches de Cooley, la plus ancienne épopée de l'Europe occidentale*; trad. par H. d'Arbois de Jubainville. 2e livr. publiée avec la collaboration de E. Bibart (in-8, Champion). — *Le Reflet des heures*, par H. de Surany (in-18, Lemerre). — *De la vie au mystère*, par J. Larroche (in-18, Lemerre). — *Œuvres choisies de Marceline Desbordes-Valmore, études et notices*, par F. Loliée, (in-18, Delagarde). — *Avant la rampe. Premiers*

Battements de cœur. La Signature, intermède. L'Ame broyée, par C. de Bussy (in-18, Stock). — *La Lumière invisible, scènes et récits de la vie mystique*, par R. H. Benson; trad. de l'anglais par T. de Wyzewa (in-16, Perrin). — *Pereat Rochus et autres nouvelles*, par A. Fogazzaro; trad. de l'italien (in-16, Perrin). — *La Folle Passion*, par M.-A. de Bovet (in-18, Lemerre). — *Les Vacances de Suzette pour* 1909 (petit in-8, Henri Gautier). — *Le Journal d'un potache*, par J. Vézère (gr. in-8, Maison de la Bonne Presse). — *Le Château de Pontinès*, par V. Mag (in-12, Maison de la Bonne Presse). — *De-ci, de-là, légendes, fantaisies*, par Berthem-Bontoux (in-12, Avignon, Aubanel frères). — *Nouveaux Essais choisis de critique et de morale*, par T. Carlyle; trad. de l'anglais avec une Introduction par E. Barthélemy (in-16, Mercure de France). — *Charles Dickens*, par G. K. Chesterton; trad. par A. Laurent et L. Martin-Dupont (in-18, Delagrave). — *La France et ses colonies*. Classe de première, par H. Busson, J. Fèvre et H. Hauser (in-12 cartonné, Alcan). — *Géographie rapide* (*Europe*), par O. Reclus (petit in-8, Larousse). — *Le Tour de l'Espagne en automobile, étude de tourisme*, par P. Marye (in-16, Plon-Nourrit). — *Le Passage du Nord-Ouest*, par le capitaine R. Amundsen; trad. par C. Rabot (in-8, Hachette). — *Dans les marches tibétaines. Autour du Dokerla, novembre* 1906-*janvier* 1908, par J. Bacot (in-16, Plon-Nourrit). — *Asie et Insulinde. Afrique*. Classe de cinquième, par H. Busson, J. Fèvre et H. Hauser (in-12 cartonné, Alcan). — *L'Empire du Soleil. Pérou et Bolivie*, par le baron et la baronne Conrad de Meyendorff (gr. in-8, Hachette). — *Étude critique sur les relations d'Érasme et de Luther*, par A. Meyer (in-8, Alcan). — *Les Sources de l'histoire de France.* XVIe *siècle* (1494-1610), par H. Hauser. II. *François Ier et Henri II* (1515-1559) (in-8, A. Picard et fils). — *Jeanne d'Arc, heroine and healer, documentary evidences*, by C. Rœssler (in-8, London, Dulau; Williams and Norgate; Paris, A. Picard et fils). — *La Jeanne d'Arc de M. Anatole France*, par A. Lang in-16, Perrin). — *Dix ans d'émigration* (1791-1801). *Souvenirs de François de Cézac, hussard de Berchény, volontaire à l'armée de Condé*, publiés par le baron A. de Maricourt (in-8, Émile-Paul). — *La Crise de l'histoire révolutionnaire. Taine et M. Aulard*, par A. Cochin (in-8, Champion). — *La Cathédrale de Verdun. Étude historique et archéologique*, par l'abbé C. Aimond (gr. in-8, Nancy, Royer). — *Livre rouge du chapitre métropolitain de Sainte-Marie d'Auch*, publié pour la Société historique de Gascogne, par l'abbé J. Duffour. 2e partie (in-8, Paris, Champion; Auch, Cocharaux). — *Quelques questions d'actualité*, par le général H. Langlois (in-12, Berger-Levrault). — *Les Honnestes Dames allemandes*, par J. et F. Régamey (in-18, Albin Michel). — *Miscellanea di storia italiana*. Terza serie. T. XIII (*R. Deputazione sovra gli studi di storia patria per le antiche provincie e la Lombardia*) (gr. in-8, Torino, Bocca). — *La Question polonaise*, par R. Dmowski; trad. du polonais par V. Gasztowtt (in-18, Colin). — *Prusse et Pologne. Enquête internationale* organisée par H. Sienkiewicz (in-8, Agence polonaise de presse). — *Dans les cachots de Nicolas II*, par G. Guerchouni (in-12, Dujarric). — *La Situation du catholicisme à Genève*, 1815-1907, par W. Martin (in-16, Paris, Alcan; Lausanne, Payot). — *Les Mavroyéni. Histoire d'Orient* (*de* 1700 *à nos jours*), par T. Blancard (2 vol. in-8, Leroux). — *Voix canadiennes. Vers l'abîme*, par A. Savaète. T. II (in-8, Savaète). — *Causeries franco-canadiennes. Premier Entretien*, par A. Savaète (in-8, Savaète). — *La Vie du livre, derniers feuillets d'un bibliophile*, par F. Fertiault (in-18, Lemerre). — *International Catalogue of scientific literature. Seventh annual issue. J. Geography* (in-8, London, Harrison; Paris, Gauthier-Villars). VISENOT.

Imp. FR. SIMON, Rennes. *Le Gérant* : CHAPUIS.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PUBLICATIONS RÉCENTES SUR L'ÉCRITURE SAINTE ET LA LITTÉRATURE ORIENTALE.

1. *Der alttestamentliche Kanon der Antiochenischen Schule.* Gekrönte Preisschrift von Dr Ludwig Dennefeld (*Biblische Studien*, t. XIV, fasc. 4). Freiburg im Breisgau, Herder, 1909, in-8 de vi-93 p., 3 fr. 25. — 2. *La Vraie Science des Écritures, ou les Erreurs de la scolastique et l'enseignement officiel sur le vrai sens de la Bible*, par X. Annonay, Bonnard, 1909, in-12 de xvii-129 p., 1 fr. 50. — 3. *Petite Bible illustrée des écoles*, par J. Ecker. Édition française par Un Père de la Compagnie de Jésus. Paris, Bloud, s. d. (1909), in-12 de 276 p., avec de nombr. vignettes et 2 cartes, relié toile, 2 fr. — 4. *Cours supérieur d'instruction religieuse. Israël, Jésus-Christ, l'Église catholique*, par J. Labourt. Paris, Lecoffre, Gabalda, 1909, in-12 de vii-315 p., 3 fr. — 5. *Der Verfasser der Eliu-Reden* (*Job Kap.* 32-37). *Eine kritische Untersuchung* von Dr Wenzel Posselt (*Biblische Studien*, t. XIV, fasc. 3). Freiburg im Breisgau, Herder, 1909, in-8 de xi-111 p., 3 fr. 75. — 6. *Le Cantique des cantiques. Commentaire philologique et exégétique*, par P. Joüon. Paris, Beauchesne, 1909, petit in-8 de viii-335 p., 5 fr. — 7. *L'Existence historique de Jésus et le Rationalisme contemporain*, par L.-Cl. Fielion (Collection *Science et Religion*). Paris, Bloud, 1909, in-12 de 63 p., 0 fr. 60. — 8. *Jésus historique*, par C. Piepenbring. Paris, E. Nourry, 1909, in-12 de 195 p., 2 fr. 50. — 9. *Jésus de Nazareth. Notes historiques et critiques*, par Étienne Giran. 2e édition, Paris, E. Nourry, 1909, in-12 de 205 p., avec une carte, 2 fr. 50. — 10. *L'Église apostolique. Actes d'Apôtres. Épîtres. Apocalypse.* Traduction et commentaire, par l'abbé Verdunoy. Paris, Lecoffre, Gabalda, 1909, in-12 de vii-551 p., avec 2 cartes, 3 fr. 50. — 11. *Die Wiederkunft Christi nach paulinischen Briefen*, von Dr Fritz Tillmann (*Biblische Studien*, t. XIV, fasc. 1 et 2). Freiburg im Breisgau, Herder, 1909, in-8 de viii-205 p., 7 fr. — 12. *Ascension d'Isaïe.* Traduction de la version éthiopienne, avec les principales variantes des versions grecque, latines et slave. Introduction et notes par Eugène Tisserant (*Documents pour l'étude de la Bible*). Paris, Letouzey et Ané, 1909, in-8 de 252 p., 4 fr. — 13. *Le Pays de l'Évangile*, par E.-N. Gaussens. Paris, Oudin, 1909, in-12 de viii-406 p., 3 fr. 50.

1. — Nous manquions d'une monographie sur le canon de l'Ancien Testament dans l'école exégétique d'Antioche. M. Dennefeld nous la donne, solide et claire, en un mémoire couronné : *Der alttestamentliche Kanon der Antiochenischen Schule.* Dans l'Introduction, il résume l'histoire de ce canon au ive siècle en dehors de cette école. A cette date, qui inaugure une nouvelle période, paraissent ailleurs des listes ou catalogues incomplets, desquels sont exclus les livres bibliques dits aujourd'hui deutérocanoniques et parfois le livre d'Esther. Cette exclusion s'explique par l'influence des Juifs contemporains à Alexandrie, à Jérusalem et dans d'autres milieux chrétiens. Par défiance pour les ouvrages apocryphes, qui s'étaient multipliés aux iie et iiie siècles, les docteurs de l'Église soumirent à un nouvel examen le canon des Livres saints, et prirent comme critérium le sentiment des Juifs de leur temps. L'école d'Antioche ne subit pas cette influence, et ses

docteurs ne dressèrent aucun catalogue des Livres saints de l'Ancien Testament. Leur attitude fut par suite constamment favorable aux deutérocanoniques. M. Dennefeld a recueilli avec beaucoup de soin et d'exactitude tous les renseignements que leurs écrits conservés fournissent sur tous les livres de l'ancienne alliance. Le fondateur de cette école, saint Lucien, ses disciples immédiats, les lucianistes, et les autres anciens docteurs ont laissé peu d'indices de leur pensée à ce sujet. Les grands Antiochiens, Diodore de Tarse, saint Jean Chrysostome, Polychronius, Théodoret, témoignent nettement de l'attitude de leur école. Ils placent sur le même rang d'écrits inspirés les protocanoniques et les deutérocanoniques de l'Ancien Testament, y compris le IIIe des Macchabées et le IIIe d'Esdras. Seul, Théodore de Mopsueste s'écarte du sentiment commun de son école; mais on a tort de le citer avec les adversaires des deutérocanoniques, puisqu'il excluait du canon plusieurs livres protocanoniques : Job, le Cantique, les Paralipomènes, Esdras et Néhémie, Esther, et reconnaissait la canonicité de l'Ecclésiastique et de Baruch. Il est un isolé, qui a été justement condamné par le Ve concile œcuménique de Constantinople. Son frère, Polychronius, n'adopta pas ses opinions. Notons que M. Dennefeld tient pour authentique la plus courte édition de la *Synopsis sacrae Scripturae*, attribuée à saint Chrysostome. Dans une section finale, il étudie le sentiment des derniers Antiochiens, disciples de saint Chrysostome : saint Isidore de Péluse, saint Nil, Marc l'Ermite, Proclus de Constantinople, Cassien, Victor d'Antioche, ou de Théodore de Mopsueste et de Théodoret : Adrien, Cosmas Indicopleustes et Nestorius. Ceux-ci abandonnent résolument leur maître et admettent les deutérocanoniques. L'école d'Antioche a donc toujours reconnu la canonicité de tous les livres de l'Ancien Testament. A corriger, page 17, Cereani par Ceriani.

2. — Les lecteurs qui voudraient percer l'anonymat de X, auteur de *la Vraie Science des Écritures, ou les Erreurs de la scolastique et l'enseignement officiel sur le vrai sens de la Bible*, n'auraient qu'à se reporter à un an en arrière dans cette revue (t. CXIII, p. 199-200). Ils y trouveront le nom de cet auteur et l'exposé de ses théories, pour ne pas dire de ses rêveries. Je ne veux pas perdre mon encre à analyser de nouveau le fatras d'idées saugrenues, qu'il reproduit avec un inlassable courage. Je maintiens mes critiques de l'année dernière. L'anonyme essaie bien d'y répondre, en y joignant quelques injures à mon adresse. Ses injures m'honorent, puisqu'elles me confondent avec tous les théologiens et les exégètes scolastiques. Si je me trompe avec eux sur l'objet propre de la révélation et de l'inspiration, je suis en bonne compagnie; et si leur doctrine sur ces points et d'autres est en opposition avec l'enseignement officiel de l'Église aux conciles de Trente et du Vatican et par

l'organe de Léon XIII dans l'encyclique *Providentissimus Deus*, je ne comprends pas que les trois derniers Souverains Pontifes, Pie IX, Léon XIII et Pie X, pour ne parler que d'eux, aient tant loué et recommandé la philosophie et la théologie scolastiques, et que Léon XIII ait même vanté l'exégèse des scolastiques. Ces Papes manqueraient-ils donc si gravement à leur mission de gardiens de la véritable doctrine? Il est vrai qu'ils ignoraient et que Pie X ignore encore les idées nouvelles d'un prêtre du diocèse de Grenoble, idées qui doivent révolutionner la théologie. Mais les révolutionnaires, fussent-ils chanoines, ne réussissent pas en ces matières, parce qu'ils vont contre le sentiment commun des docteurs, dont on ne peut s'écarter pas plus que du bon sens dans les choses de son ressort. La singularité est souvent, surtout en théologie, un signe d'erreur. Loin de redouter la sienne, X s'en enorgueillit : il se complaît à être seul contre tous. Un peu de modestie siérait même aux révolutionnaires. Sur l'*imprimatur*, dont le refus barre le chemin à la vérité en marche, X a les mêmes idées que M. Loisy. Le refus d'*imprimatur* cependant est une garantie contre les excès, qu'ils viennent d'extrême droite ou d'extrême gauche. X a cru pouvoir passer outre, grâce à l'anonymat transparent, dont il se couvre. Il fut un temps où, dans l'Église, tous les livres anonymes étaient suspects. Pour suivre l'esprit de la loi ecclésiastique, qui exige l'*imprimatur*, X a voulu publier « un travail solide et inattaquable au point de vue doctrinal » (p. x), en se décernant ainsi lui-même le *Nihil obstat*. La solidité du travail dépend d'une interprétation très particulière des documents conciliaires et pontificaux. Or, j'ai rarement rencontré un esprit aussi faux pour ramener à un sentiment personnel les décisions officielles, qui lui sont diamétralement opposées. D'autre part, ce solide travail est attaquable, au point de vue doctrinal, au moins sur une doctrine de grave importance. Quel que soit le sens précis de la parole de Mgr Simor au concile du Vatican sur la nature de l'inspiration (parole rapportée sans aucune référence aux Actes authentiques, ce qui est peu scientifique), il résulte du texte même de la constitution *Dei Filius* que les Pères du Vatican ont condamné deux explications de théologiens allemands sur ce sujet. La seconde, que renouvelle le chanoine de Grenoble, ramène l'inspiration au contenu de la révélation sans aucune erreur dans les Livres saints, et elle est déclarée insuffisante. Aussi Léon XIII et Pie X ont-ils condamné les adversaires de l'inerrance absolue, non pas de la révélation, comme il est dit (p. 102), mais de l'Écriture, et un article des nouvelles lois de l'Index, établies en 1900 par la constitution *Officiorum*, frappe tout écrit qui nie l'inerrance de l'Écriture, donc les livres de M. Crozat et de X. Il est inutile dès lors, et vraiment ils n'en valent pas la peine, de les déférer à la Sacrée Congrégation de l'Index. Notons, en terminant, que l'imprimerie de

Montligeon, qui est une œuvre catholique, pourrait réserver ses presses à l'impression d'écrits plus orthodoxes que ceux de X.

3. — Le docteur Ecker, professeur au grand séminaire de Trèves, s'est dévoué à la diffusion de l'Écriture sainte parmi les classes populaires en Allemagne. Après sa *Bible des familles*, il a publié, en 1906, une *Bible des écoles*, qui a été adoptée déjà comme livre d'enseignement dans beaucoup d'écoles primaires. Un religieux de la Compagnie de Jésus a traduit en français la seconde édition allemande, un peu abrégée, sous le titre : *Petite Bible illustrée des écoles*. Ce n'est pas un recueil d'extraits, ni un abrégé décharné des Livres saints. C'est l'exposé d'ensemble de toute l'histoire sainte, le plus souvent possible dans le langage même des écrivains sacrés. Le choix de ce qui est traduit textuellement et de ce qui n'est que résumé est fait avec tact. L'auteur a cité, comme spécimen, quelques passages des livres prophétiques et doctrinaux. On peut regretter leur rareté. Après un verset d'Osée et un autre d'Amos, on trouve au long l'histoire de Jonas. Job est placé avant Moïse. Une sentence appropriée suit chaque paragraphe. Dans le Nouveau Testament, le texte des évangiles des dimanches et fêtes est reproduit en entier avec l'indication du jour de sa lecture. Une table, à la fin du volume, permet de le retrouver. On pourrait, au point de vue critique, discuter l'ordre suivi pour la vie de Notre-Seigneur, surtout pour le ministère public. Toutefois, l'ensemble est bon pour le but pratique, qui est poursuivi. Les extraits des Épîtres sont trop courts. L'histoire ultérieure de Marie et des apôtres contient quelques détails légendaires. Dans la table chronologique (p. 272) Adam est placé « avant l'an 4000 ». Le vocabulaire des noms propres indique leur signification étymologique. Quelques fautes d'impression seraient à corriger. L'illustration, qui est abondante, est bien réussie. Les vues de localités bibliques et les cartes finales aideront à comprendre le texte. En résumé, la *Petite Bible des écoles* est un excellent manuel pour les classes élémentaires, où il aura du succès.

4. — Les matières exposées dans l'ouvrage précédent font partie du programme que M. Labourt, aumônier au Collège Stanislas, a suivi dans son *Cours supérieur d'instruction religieuse*. Elles sont comprises dans le sous-titre : *Israël, Jésus-Christ*, et complétées par *l'Église catholique*. Elles ne sont pas traitées dans le même esprit et selon la même méthode, et cela s'imposait en raison des élèves auxquels le Cours est destiné, et du but que se proposait l'auteur. Rédigé pour les élèves des classes supérieures des collèges secondaires ou des cours de jeunes filles ou pour les grands catéchismes de persévérance, ce *Cours supérieur* devait exposer l'histoire biblique et la vie de Notre-Seigneur autrement qu'une Bible, illustrée ou non, qu'une Histoire sainte des écoles primaires. Ici, on procède par anecdotes et nom et

sur le même plan et presque sans perspective tous les personnages mentionnés et tous les faits merveilleux de la Bible. Là, on a envisagé à dessein l'histoire du peuple de Dieu et la vie de Jésus-Christ au point de vue synthétique, en présentant un tableau succinct et exact de la vie religieuse et politique des Israélites depuis l'origine de leur nationalité, c'est-à-dire depuis Abraham, et en montrant l'intervention surnaturelle de Dieu dans les grandes lignes de cette histoire plutôt que dans les événements particuliers. De même, M. Labourt a replacé Jésus-Christ dans son milieu politique et religieux, et l'a fait voir agissant, enseignant, mourant et ressuscitant en Fils de Dieu. Enfin, dans la troisième partie, il établit le caractère divin de l'Église dans son origine, sa mission, son enseignement et son action à travers le monde. Ainsi, il a considéré la religion révélée comme un fait plutôt que comme une doctrine, et il envisage son Cours supérieur comme un supplément aux Cours primaires et moyens, où le dogme, la morale, la liturgie, l'histoire sainte et l'histoire de l'Église ont déjà été expliqués. D'autre part, il a compris son Cours de religion comme devant servir d'antidote aux manuels d'histoire religieuse, dans lesquels l'histoire d'Israël et le christianisme sont exposés dans un sens tout à fait rationaliste. C'est donc délibérément que le plan suivi ne répond pas à celui des précédents ouvrages d'instruction religieuse, destinés à l'enseignement des collèges. Enfin, ce cours est un livre de l élève, qui est extrêmement concis et qui a besoin d'être expliqué, commenté et développé par le maître. Celui-ci comblera, s'il le juge à propos, certaines lacunes, et éclaircira les passages trop condensés. Ainsi compris, le Cours de M. Labourt se justifie aisément. S'il n'échappe pas, surtout dans la disposition des matériaux, à quelques défauts, qui seront corrigés dans une prochaine édition, il ne donne prise à aucune critique sérieuse au point de vue de l'orthodoxie. Des personnes, figées dans l'immobilité, lui reprocheront peut-être sa « nouveauté », ou lui feront un procès de tendance; les esprits sages et pondérés demanderont seulement quelques améliorations, que l'auteur ne refusera pas de faire. Se frayant une voie nouvelle, il a pu laisser, dans un premier essai, quelque sujet à la critique; mais le genre est à recommander comme *Cours supérieur* d'instruction religieuse.

5. — Dans un fascicule des *Biblische Studien*, M. Posselt a traité un problème littéraire concernant l'originalité des discours d'Eliu, *Der Verfasser der Eliu-Reden*. La plupart des exégètes protestants nient qu'ils aient primitivement fait partie du livre de Job; selon eux, ils auraient été ajoutés plus tard. L'auteur expose et discute les arguments, tirés du fond et de la forme littéraire en preuve de la non-authenticité. Dans l'Introduction, il rapporte la composition du livre entier au commencement de la captivité des Juifs à Babylone. Dans

la première partie, il indique les particularités littéraires de ces discours et les traces qu'ils présenteraient d'une rédaction postérieure. Mais leur rapport avec le reste du livre, et surtout avec le but de l'auteur, qui est la solution du problème de la souffrance pour un juste tel que Job, lui fait conclure que ces discours sont nécessaires à la trame du livre, puisque, en leur absence, le problème débattu entre Job et ses amis resterait sans solution. Cet exposé amène M. Posselt à dire son sentiment sur le plan du poème, sur sa marche, et en particulier sur l'idée que Job se faisait des rétributions d'outre-tombe. Il pense qu'il les ignorait d'abord, mais que, par l'effet du malheur et avec le sentiment profond de son innocence, sa foi religieuse est allée en progressant et s'est élevée jusqu'à l'espérance de la résurrection. Dans la seconde partie, il étudie à fond les caractères de la langue et du style des discours en question. Comme dans la première partie, il expose longuement les arguments pour et contre. Sa conclusion est que, quoique toutes les objections contre l'unité d'auteur ne soient pas complètement résolues, elles ne sont pas cependant suffisantes pour diminuer la fermeté de la solution donnée dans la première partie. Cette dissertation semble épuiser le sujet. Son auteur a lu tous les ouvrages allemands et discuté les nombreuses objections des critiques. Il ne cite aucun travail français: les études de Le Hir, Lesêtre et Loisy lui sont inconnues. Elles lui auraient fourni de bons arguments.

6. — Le P. Joüon vient de publier un *Commentaire philologique et exégétique* sur *le Cantique des cantiques*, un des livres les plus courts et les plus obscurs de la Bible. La conclusion de son étude est que ce poème, « au sens littéral, chante l'amour mutuel de Jéhovah et d'Israël et retrace à grands traits l'histoire religieuse de la nation élue, depuis la première alliance, lors de la sortie d'Égypte, jusqu'à l'ère messianique » (p. III). L'ancienne tradition juive lui a fourni cette donnée fondamentale, qu'il s'est ingénié à développer et à justifier par des raisons d'ordre historique et littéraire. Dans l'Introduction, l'auteur ébauche l'interprétation qu'il adopte et discute les différents systèmes d'interprétation, qu'il ramène à trois grandes catégories : l'explication allégorique, l'explication naturaliste et l'explication mixte, qui superpose au sens apparent et grammatical un sens plus élevé (spirituel ou typique). Sa critique se porte d'abord sur cette dernière. L'ordre adopté ne me semble pas naturel : il eût mieux valu répéter en première ligne l'interprétation naturaliste, qui ne voit dans le poème qu'un épithalame et qui ne se concilie guère avec la canonicité du livre, puis l'explication mixte, enfin les diverses interprétations allégoriques. Le P. Joüon expose ensuite les caractères (religieux et saint, national, littéraires) du Cantique, son symbolisme, la question d'authenticité, le texte et les versions. Il lui « paraît problable que

le poème a été composé ou à la fin de l'exil ou peu de temps après le retour : l'auteur a pu l'écrire aussi bien en Babylonie qu'en Palestine » (p. 92). Il ne s'agit donc plus d'attribution salomonienne. La personne de l'auteur est inconnue, et on ne peut la juger que d'après son œuvre. Le texte hébreu nous est parvenu dans un état de conservation assez satisfaisant. Le nombre des passages certainement corrompus est minime, ainsi que celui des passages critiquement douteux. Le P. Joüon n'a constaté ni glose ni transposition certaine, et il se défie avec raison des hypothèses métriques qui exigent de nombreuses transpositions et la suppression de prétendues gloses ajoutées au texte. Dans les notes bibliographiques, il a suivi l'ordre alphabétique des noms des commentateurs (pourquoi dire *Clericus*, et pas Jean Leclerc?) Il eût mieux valu les grouper par système d'interprétation, en rangeant les partisans de chaque système dans l'ordre chronologique. La traduction française est donnée d'un seul trait, p. 111-123. Elle est répétée, morceaux par morceaux, dans le commentaire. Je n'y vois qu'avantages pour le lecteur, et aucun inconvénient. Le commentaire est à la fois philologique et exégétique, comme le sous-titre l'indique. La partie philologique est traitée avec toute l'étendue qui convient à un commentaire scientifique. Elle a de réels mérites, et elle sera utilement consultée, même par ceux qui n'admettraient pas l'interprétation adoptée. Quant à celle-ci, elle ne me semble pas prouvée, malgré les louables efforts de l'auteur. Le principe de l'allégorie de l'amour mutuel de Jéhovah et d'Israël est fondé. Mais s'applique-t-il au Cantique, et dans quelle mesure? Son application n'apparaît pas dès le début du poème, et il faut lire plusieurs lignes avant de rencontrer une première allusion. Elle diffère de celle qu'ont faite les prophètes antérieurs, si on adopte la date proposée par le P. Joüon. Cette diversité s'expliquerait mieux, si le poème était le plus ancien. Plus récent, comment son auteur a-t-il modifié la tradition? Serait-ce que les poètes prennent aisément des licences? Enfin, la progression aperçue dans le poème et l'application à l'histoire successive d'Israël ne sont pas suffisamment prouvées. Les rares allusions, trouvées dans le choix des images, etc., ne sont pas transparentes : on ne les aperçoit que si on veut, à tout prix, justifier un système d'interprétation qu'on a dans l'esprit. Bref, le P. Joüon n'a pas réussi, à mon avis, à expliquer définitivement l'énigme du Cantique. L'effort qu'il a fait est louable; il ne sera pas stérile, car il aidera certainement à mieux comprendre beaucoup de particularités d'un texte fort obscur.

7. — Dans une brochure, qui fait partie de la collection *Science et Religion*, M. Fillion a étudié *l'Existence historique de Jésus et le Rationalisme contemporain*. Très rares sont, parmi les rationalistes les plus avancés, ceux qui ont osé nier ou mettre en doute l'existence

historique de Jésus. Il s'en est trouvé cependant en Allemagne, en Angleterre, en Amérique et même en France. M. Fillion les nomme (Charles-François Dupuis, Bruno Bauer et quelques autres à sa suite, Albert Kalthoff, W. B. Smith et P. Jensens), et il expose leurs principaux arguments. Il est regrettable qu'il n'ait rien dit des trois récents volumes de Heullard sur *le Mensonge historique*; peut-être n'avaient-ils pas encore paru, quand il a rédigé son étude. M. Fillion rapporte ensuite des preuves irréfutables de l'existence personnelle de Jésus-Christ. Il les trouve dans les témoignages des écrivains païens (Pline le Jeune Tacite, Suétone), des écrivains juifs contemporains et des chrétiens. Il fait ressortir leur signification, explique le silence de Philon, écarte les interpolations des textes de Josèphe, et, pour les témoignages chrétiens, examine, en dehors des livres du Nouveau Testament, ce que prouvent les *agrapha*, les Pères apostoliques, les Évangiles apocryphes et les peintures des catacombes, enfin l'existence du christianisme comme preuve de l'existence de son fondateur. La conclusion est donc que le système d'après lequel Jésus n'aurait jamais existé et ne serait qu'un personnage allégorique ou qu'un mythe juif, babylonien, chrétien ou composite, non seulement n'a pas le moindre appui dans l'histoire, mais est une « monstruosité » en face de la vraie science.

8. — La librairie Nourry, qui s'est fait une spécialité de publications modernistes ou modernisantes, semble abandonner sa série d'ouvrages pseudonymes et la continuer par des écrits, composés par des protestants de Strasbourg ou d'Amsterdam. En voici, au moins, deux de ce nouveau genre, sur le même sujet. Dans *Jésus historique*, M. Piepenbring se propose et de réagir contre le scepticisme de certaines publications récentes, telles que celles de M. Guignebert, et de rectifier certaines opinions actuelles et notamment plusieurs conclusions de M. Loisy sur la personne de Jésus, tout en acceptant la plupart des résultats critiques et historiques de son commentaire des Évangiles synoptiques. En effet, il corrige diverses appréciations de l'abbé Loisy par des considérations empruntées à Harnack. Son écrit comprend deux parties. Dans la première, il étudie les sources : les Logia, qu'il tient pour la plus ancienne source évangélique et dont il détermine le contenu à peu près comme Harnack; le Proto-Marc ou une des sources de notre second Évangile, qui est presque le document historique que M. Loisy met à la base de cet écrit; d'autres élements primitifs, reproduits par saint Matthieu et saint Luc. Dans la seconde partie, il extrait de ses sources ce que la tradition primitive rapportait, selon lui, de Jésus historique. Il rejette comme fausse l'esquisse que M. Loisy a tracée de la carrière de Jésus, parce que l'eschatologie absorbe ou à peu près toute cette conception du ministère du Sauveur. Pour lui, comme pour Harnack, l'eschatologie n'est qu'un élément secondaire.

et la paternité divine constitue l'essence du christianisme. C'est dans ce sens qu'il examine successivement les deux périodes du ministère de Jésus, distinguées par la déclaration messianique. Au sujet de la première, il s'écarte de M. Loisy tant pour la durée, les premiers succès et surtout les caractéristiques de la prédication, qui était morale et de plus en plus universaliste. Le messianisme n'apparaît que dans la seconde période; mais, loin d'être exclusivement eschatologique, comme on le prétend, il a été essentiellement religieux et moral. Sous ce rapport, M. Piepenbring comprend l'Évangile mieux que M. Loisy. Mais il demeure dans la note du protestantisme libéral, et ne reconnaît dans le Maître divin qu'un homme supérieur, que personne n'a dépassé ni en piété ni en vertu. La tradition des Évangiles nous le présente comme le Fils de Dieu, non seulement dans les parties qu'on juge secondaires, mais encore dans les passages tout à fait primitifs. M. Piepenbring est demeuré à mi-chemin dans l'étude de Jésus historique.

9. — Dans *Jésus de Nazareth*, M. Étienne Giran a réuni des *Notes historiques et critiques* en vue de former un manuel scolaire de critique et d'histoire concernant Notre-Seigneur. Il emprunte ces idées aux protestants libéraux et aux critiques les plus avancés, et il les présente comme les idées d'un libre croyant. Son érudition paraît être de seconde main. Le nom de Wellhausen, orthographié toujours Welhausen, et des inexactitudes touchant les opinions de ce critique trahissent qu'il n'a vu ses ouvrages que de très loin. Son exposé sur la situation politique et religieuse de la Palestine à l'époque de Jésus n'a d'original que quelques attaques indirectes, et d'ailleurs inexactes, contre la doctrine ou les institutions catholiques. Sous ce titre : *Les Sources de la vie de Jésus*, il ne donne qu'un résumé amorphe de la critique évangélique; sur les sources proprement dites, il tient le Proto-Marc pour antérieur aux Logia, et il n'a pas sur leur contenu les mêmes opinions que M. Piepenbring. C'est là un indice évident que la critique littéraire des Évangiles est loin d'avoir dit son dernier mot. M. Giran rejette comme légendaires les récits que l'on appelle l'Évangile de l'enfance et il leur substitue comme historique la reconstitution archéologique qu'en a faite M. Edmond Stapfer. La tentation de Jésus n'a rien d'historique, mais elle est symbolique et elle symbolise tous les combats que Jésus a soutenus contre Satan durant toute sa vie. A propos du ministère en Galilée, qui a duré trois années, l'auteur présente des considérations philosophiques comme données historiques, et il fait de Jésus, prêchant la paternité divine, un docteur protestant. Le royaume des cieux, que Jésus annonce, est tout intérieur. Jésus s'est cru le Messie, et il a prévu sa mort. A Jérusalem, où il n'est venu qu'une fois, il comptait des amis, sans qu'on nous apprenne de quand datait leur

amitié. Les doutes émis sur la non-existence de Judas ne sont pas fondés, et la trahison est une réalité. Jésus a été enseveli par Joseph d'Arimathie. Si le tombeau a été trouvé vide, c'est que les chefs juifs, qui avaient fait clouer Jésus sur la croix, avaient enlevé de nuit le cadavre. Les apparitions de Jésus ont été le résultat naturel d'extases individuelles ou collectives; les disciples ont vu des yeux de la foi Jésus vivant, et ils ont senti en eux sa présence. Il n'y a pas eu de résurrection; mais l'âme de Jésus est restée vivante, et la foi en la résurrection n'est que la foi à l'immortalité. On le voit, M. Giran est un éclectique ; il choisit ses opinions librement parmi celles qui sont en vogue chez les protestants libéraux. Il est partisan de « la foi libre ». Pourquoi rédiger un manuel? Sinon pour indiquer les opinions entre lesquelles les croyants de son espèce feront leur libre choix. Ce livre a beaucoup moins de valeur que le précédent. Il justifie un essai catholique, du même genre, mais pas du même esprit, tel que celui de M. Labourt, signalé plus haut.

10. — Après *l'Évangile*, et comme suite à cet ouvrage, M. Verdunoy donne au public *l'Église apostolique*, ou la traduction et le commentaire des Actes des Apôtres, des Épîtres et de l'Apocalypse. Ce n'est donc pas une histoire de l'Église apostolique, mais une version commentée des écrits apostoliques. Après une courte Introduction générale, relatant les faits historiques et exposant la situation de l'Église chrétienne, au point de vue de la vie religieuse et de l'apostolat, l'auteur aborde successivement les livres du Nouveau Testament. La méthode est uniforme : Introduction ou notions préliminaires, traduction du texte divisé en morceaux et commentaire succinct de chaque morceau, La traduction est faite sur le grec. Les Épîtres de saint Paul sont rangées par ordre chronologique. L'auteur met la lettre aux Galates la première, vers 53. Cette date ne s'impose pas, et, à mon avis, l'Épître aux Galates a précédé de peu celle aux Romains, dont elle traite sommairement la doctrine comme si elle en était une ébauche. L'Épître de Jude est traduite parallèlement à la seconde de Pierre. M. Verdunoy est bien au courant du sujet, sans le dominer toutefois et en être parfaitement maître. Il dépend trop visiblement des ouvrages qu'il a consultés. Son exposition est très personnelle pour la forme, qui est châtiée, sinon pour le fond. Il adopte des hypothèses qui ne sont pas nécessaires, qui surchargent plutôt inutilement la solution des problèmes et que les meilleurs exégètes laissent de côté. Ainsi, il suppose une seconde lettre aux Corinthiens perdue. Certaines conclusions manquent de fermeté. Tantôt il affirme nettement que saint Luc est l'auteur des *Wirstücke*, tantôt il énonce quelque doute à ce propos. Telle affirmation est trop catégorique; celle-ci, par exemple, que l'Épître aux Hébreux n'est plus attribuée à saint Paul (p. 128). Du

reste, la question de l'auteur de cette lettre est traitée d'une façon incomplète tant au point de vue de la tradition ecclésiastique qu'au point de vue de la critique, et les rapports du contenu de cette Épître avec la doctrine de saint Paul sont insuffisamment exposés (p. 378-383), Il est loin d'être certain que cette lettre a été adressée à une Église italienne, purement judéo-chrétienne (p. 384-385). On pourrait relever un certain nombre d'inexactitudes ou d'impropriétés de termes : « Jacques force Paul à se purifier solennellement dans le Temple » (p. 10). Le texte ne contient pas un ordre, mais un simple conseil (p. 98-99). Le cas d'Apollo ne prouve pas, comme il est dit (p. 90), que pour le catéchuménat à cette époque on réservait l'explication du baptême au moment même de l'initiation. Cette discipline est bien postérieure. L'argument que saint Paul tire des pains azymes, I Cor., v, 7, 8, ne prouve rien en faveur de la date johannique de la dernière cène, car, à l'encontre de ce qui est dit (p. 177, note), l'usage exclusif des azymes ne commençait que le 15 nisan, compris à la façon juive, après l'immolation de l'agneau qui terminait la journée du 14. Il est faux que saint Denys d'Alexandrie ait attribué l'Apocalypse au *presbytre* Jean, qu'il ne connaît pas (p. 482); il la rapporte à un autre Jean, distinct de l'évangéliste. Dans la préface (p. v), la Pentecôte est placée 40 jours après la Passion; le prodige n'est pas assez clairement décrit comme glossolalie, et les apôtres (à savoir saint Pierre) ne proclamaient pas seulement la *survie* de leur Maître, mais sa résurrection. La phrase entière est donc inexacte et imprécise. L'exposé de la doctrine de saint Paul, fait p. 122 sq., est théorique et n'indique pas la marche suivie par l'esprit de l'apôtre. Est-il juste de dire que saint Paul emprunte aux Septante le fond de son vocabulaire théologique (p. 127)? On sait aujourd'hui que beaucoup de termes, réputés jadis des hébraïsmes, étaient usités dans le langage vulgaire du temps; saint Paul les a employés pour exprimer des vérités nouvelles. Suffit-il de dire qu'en écrivant aux Romains, l'apôtre « expose le résultat de ses réflexions personnelles en même temps qu'un résumé de l'histoire extérieure de l'Église » (p. 235)? Les réflexions personnelles de Paul ont au moins porté sur l'enseignement de Jésus, qu'elles ont expliqué, approfondi et appliqué à la situation des destinataires de sa lettre. Malgré ces inexactitudes de détail, l'ouvrage de M. Verdunoy peut être recommandé et fera du bien, en répandant dans le public le texte inspiré des écrits apostoliques.

11. — La proximité, sinon l'imminence, de la parousie, qui, selon M. Verdunoy, est acceptée dans la communauté chrétienne pendant tout le Ier siècle (p. 5), fait l'objet, au moins pour les Épîtres de saint Paul, dans les *Biblische Studien*, d'une savante monographie, qui a pour auteur le jeune docteur, M. Tillmann : *Die Wiederkunft Christi*

nach den paulinischen Briefen. Le chapitre Ier donne un aperçu général de l'enseignement de saint Paul sur ce point : l'apôtre a toujours admis la proximité du retour de Jésus. Le chapitre II sur la distinction du temps présent et du temps futur rentre encore dans les préliminaires. Le fond est abordé dans les autres chapitres. Le IIIe et le IVe traitent de la date de la parousie. L'auteur explique longuement les passages les plus importants, dans lesquels saint Paul parle de la seconde venue de Jésus. Il exagère souvent le sens de son interprétation, et il voit une confirmation de son sentiment dans des détails du texte, qui supporteraient aisément une explication différente et atténueraient la pensée qu'on attribue à l'apôtre. Il serait trop long de relater ici tous les points sur lesquels porteraient de notables nuances d'interprétation. La conclusion de l'auteur (p. 117-118) est que saint Paul a espéré que la génération qui vivait de son temps verrait le Seigneur. Nulle part il n'a dit qu'il pourrait y avoir d'autres générations avant la parousie. Toutefois, il n'a jamais affirmé que ce retour aurait lieu avant sa mort; il ne pouvait pas le dire avec certitude. Cependant, à l'époque où il écrivait la Ire Épitre aux Thessaloniciens et la Ire aux Corinthiens, il ne voyait aucune impossibilité à se trouver encore au nombre des vivants, qui ne mourraient pas à la venue du Seigneur. Ce vague espoir a diminué au moment où il rédige la IIe lettre aux Corinthiens, et l'apôtre croit qu'il sera mort peut-être, quand le Seigneur viendra. Mais il a désiré en être témoin de son vivant, et il n'a jamais douté de la proximité du retour. Ces conclusions sont un peu différentes de celles de M. Verdunoy (p. 125-126, 386). L'accord est loin d'exister entre les exégètes en ces matières délicates et difficiles, et il faut être prudent et circonspect dans ses affirmations. Le chapitre V est consacré aux signes précurseurs du retour, c'est-à-dire aux événements qui doivent se produire avant la réalisation prochaine du retour. Ce sont l'entrée des païens dans le royaume ou l'Église, la conversion d'Israël, l'apostasie et l'avènement de l'Antechrist. Les deux premiers précèderont le dernier; mais l'apostasie est déjà commencée et ira toujours croissant. Ils se concilient avec la proximité du retour. Dans le chapitre VI, l'auteur expose comment s'accomplira le retour : Jésus descendra du ciel sur terre avec les anges et les saints pour juger le monde, et il traite du juge, des justiciables, de l'objet du jugement et du moyen, par le feu. Les rapports de la parousie avec la résurrection des morts sont signalés au chapitre VII. L'auteur n'admet pas qu'il y ait entre les deux événements un intervalle, dans lequel aurait lieu la punition des coupables, ni que saint Paul parle exclusivement de la résurrection des bons et se tait sur celle des méchants pour la mort éternelle, ni que les ressuscités aient déjà revêtu un corps céleste, dont ils se dépouilleront pour reprendre leur corps ressuscité.

On le voit, cette étude porte sur des questions difficiles. L'auteur les discute longuement et solidement. Il projette beaucoup de lumière sur des chapitres qui sont des plus obscurs des Épîtres de saint Paul. Son interprétation n'est pas définitive; elle appelle des correctifs; mais sur les points même où elle est le plus contestable, elle attire l'attention sur des difficultés qu'un examen superficiel n'aurait pas fait voir, elle provoque la discussion et elle rapproche de la solution. La monographie de M. Tillmann mérite donc d'être méditée; elle fera avancer la question de la proximité de la parousie, question si angoissante pour beaucoup d'âmes, si agaçante quand elle est résolue trop lestement, et exagérée à plaisir, même par certains exégètes catholiques.

12. — La collection des *Documents pour l'étude de la Bible*, publiée sous la direction de M. l'abbé François Martin, s'est enrichie d'un volume sur l'*Ascension d'Isaïe*, dû à la plume de M. Tisserant, professeur d'assyrien à l'Apollinaire, à Rome. L'ouvrage comprend une traduction de la version éthiopienne, par laquelle cet écrit nous est parvenu en son entier, avec les principales variantes des versions grecque, latines et slave, qui en ont conservé quelques fragments. Cet apocryphe, d'origine juive et chrétienne, remonte à la fin du Ier siècle de notre ère. Il est donc important pour les notions qu'il contient sur Dieu, le Fils de Dieu, le Saint-Esprit, les sept cieux, les anges et les démons, l'Église chrétienne et le martyre de saint Pierre à Rome. Ces doctrines sont exposées au début de l'Introduction, après une courte analyse du livre. Vient ensuite l'histoire du livre, de ses versions et l'étude du problème littéraire, c'est-à-dire de la composition et de la date de cette Ascension. Ici, M. Tisserant a exposé les vues diverses de ses devanciers pour se rallier dans l'ensemble à celles de Charles. Les rapports de l'apocryphe avec les littératures juive et chrétienne et avec les traditions orientales sont signalés avec soin. Observons qu'au point de vue chronologique le Talmud de Jérusalem aurait dû être placé avant celui de Babylone, et que Commodien est plutôt du Ve siècle que du IIIe. Une bibliographie complète termine cette solide Introduction. Comme dans les volumes précédents de la collection, la traduction est accompagnée d'un double étage de notes : le premier indiquant les variantes des manuscrits, le second des notes explicatives de tous les passages obscurs ou intéressants. Ajoutons que les fragments latins sont reproduits parallèlement à la version française de l'éthiopien et que la légende grecque d'Isaïe, dépendante de l'Ascension, est traduite en appendice. Une table alphabétique des matières permet de se reporter au texte. Le travail fait honneur à son jeune auteur et au maître qui l'a dirigé. Le public en tirera de réels profits pour l'histoire des doctrines, et aura à sa disposition un écrit important, peu connu en France, quoiqu'il ait été partiellement

traduit dans le *Dictionnaire des apocryphes*, de Migne. Les personnes qui compareront les deux publications constateront avec bonheur les progrès réalisés parmi nous pour l'étude et l'édition des apocryphes de l'Ancien Testament.

13. — *Le Pays de l'Évangile* est le récit d'un pèlerinage que M. Gaussens, curé de Notre-Dame de Bordeaux, a fait en Terre Sainte. La première partie répond seule au titre et nous transporte de plain pied à Jérusalem, puis en Judée et en Galilée. Le journal du pèlerin est bien écrit; néanmoins, il laisse constamment l'impression du déjà vu. Comme toutes les relations analogues, on y trouve des descriptions pittoresques, des renseignements empruntés aux Guides, des impressions de piété et de détails de soifs, plus ou moins bien satisfaites, car il fait chaud voyager en Orient. Le reste du volume : Voyage interméditerranéen, Constantinople, Égypte, raconte les étapes du voyage en Terre Sainte, à l'aller et au retour, en sorte que le lecteur se trouve à Marseille, pour le départ, après avoir terminé le voyage de la Palestine. Cette partie a été plus neuve pour moi, encore que tous les détails personnels m'aient laissé fort indifférent. Ce récit a paru d'abord dans *la Voix de Saint-Romain*, bulletin paroissial de Blaye. Il a dû intéresser vivement les anciens paroissiens de M. Gaussens; il aurait pu se contenter de ce succès et ne pas en solliciter un autre, qui probablement sera beaucoup moindre. E. MANGENOT.

POÉSIE — THÉATRE

(*Suite.*)

22. *Heures vécues*, par RÉNO. Paris, Messein, 1909, in-18 de 47 p., 1 fr. 50. — 23. *Les Beaux Jours*, par JACQUES CHENEVIÈRE. Paris, Lemerre, 1909, in-18 de 129 p., 3 fr. — 24. *Lecture et recitation*, par MAURICE BOUCHOR (cours supérieur et moyen des écoles primaires). Paris, Cornély, 1909, in-12 cartonné de XIV 96 p., 1 fr. — 25. *Le Voile des choses*, par PAUL-LOUIS AUBERT. Paris, Lemerre, 1909. in-18 de 119 p., 3 fr. — 26. *L'Ame inquiète*, par JACQUES NOIR. Paris, Édition du Beffroi, 1909, in-12 de 133 p., 3 fr. 50. — 27. *Les Synthèses*, poèmes philosophiques, par J. BRU D'ESQUILLE. Paris, Lemerre, 1909, in-18 de 157 p., 3 fr. — 28. *Le Chapelet d'ambre*, par CHATIR BEY. Paris, Messein, 1909, in-18 de 179 p., 3 fr. 50. — 29. *Le Luth d'amour*, par YVON STHEL. Paris, Daragon, in-18 de 142 p., 2 fr. — — 30. *Trois années* (1905-1908), par FRANCIS ÉON. Alençon, Édition du Divan, 1909, in-12 de 113 p. — 31. *Les Soirs*, par LITON CHEVALET. Paris, Perrin, 1909, in-16 de 206 p., 3 fr. 50. — 32. *Les Deux Jeunesses*, par ÉMILE ROCHARD. Paris, Lemerre, 1909, in-18 de XX-228 p., 3 fr. — 33. *La Légende de l'homme*, par NELSON COUYTIGNE. Paris, Édition du Beffroi, 1909, in-12 de 34 p., 1 fr. — 34. *Nouveaux Rondels païens*, par FERDINAND LOVIO. Paris, Messein, 1908, in-18 de 396 p., 3 fr. 50. — 35. *Aux Jeunes-Turcs*, par ROBERT HUCHARD. Paris, Perrin, s. d., in-16 de 10 p., 1 fr. — 36. *La Guerre*, par le même. Même éditeur, s. d., in-18 de 28 p., 1 fr. — 37. *Les Jardins de Bade, ballades des bords du Rhin*, par GEORGES PHILIPPE. Paris, Édition du Beffroi, 1909, in-12 de 108 p. — 38. *Vingt Poèmes en prose*, par MARCEL DE MALHERBE. Paris, Lemerre, 1909, in-8 de 144 p. 3 fr.

THÉATRE. — 1. *Études dramatiques*. Tome IV. *Le Déluge*, par ADOLPHE MÔNY. Paris, Plon-Nourrit, 1909, in-16 de 206 p., 3 fr. 50. — 2. *Œuvres inédites* de P.-J.

DE BÉRANGER. Préface et notes par L. Henry-Lecomte. Paris, Daragon, 1909, in-8 de 238 p., avec portrait, 8 fr. — 3. *Mérovée*, drame historique en 5 actes en vers, par BLANCHE SCHNITZLER. Paris, Lemerre, 1909, in-8 de 110 p., 2 fr. 50. — 4. *Au soleil du rêve*, par GASTON SORBETS. Paris, Lemerre, 1909, in-18 de 148 p. 3 fr. — 5. *Théâtre contre la guerre. Scènes de guerre de tous les temps*, par PAUL LACOMBE. Paris, Messein, 1908, in-4 de 151 p., 2 fr. — 6. *Jeanne d'Arc libératrice*, tragédie en 3 actes, par Mgr HENRI DEBOUT. Paris, Téqui, 1909, in-12 de 68 p., 1 fr. — 7. *Dialogues des vivants*, par JEAN DE LA GRÈZE. Paris, Lemerre, 1909, in-18 de 309 p., 3 fr. 50. — 8. *Théâtre de la Révolution*, par ROMAIN ROLLAND. Paris, Hachette, 1909, in-16 de VIII-359 p., 3 fr. 50.

22. — M. Réno est disciple de Musset. L'alexandrin des *Heures vécues* imite, dans une certaine mesure, l'élan et l'abandon de celui des *Nuits*. L'amour chanté par le poète est de ceux que réprouve la « froide morale ».

Pour se faire une idée de l'inspiration de M. Réno, il n'est pas mauvais de citer des débuts de pièces comme celui-ci :

Vous tous qui m'entourez, intrépides buveurs,
Suspendez un moment ces joyeuses ripailles
Et joignez-vous à moi pour entonner des chœurs
En l'honneur du bon vin et des vieilles futailles.

Musset aussi aimait le bon vin. On voit que l'élève est fidèle au maître de point en point; mais l'on n'égale pas toujours ceux que l'on imite, et, d'autre part, il serait louable, en imitant, de ne s'attacher qu'aux bons côtés.

23. — En un langage souple et gracieux, de forme souvent classique et d'inspiration parfois romantique, M. Jacques Chenevière chante *les Beaux Jours*, et spécialement, dans lesdits beaux jours, les jeunes personnes en robe blanche qui déambulent sur les terrasses et sous les marronniers. Il montre le soleil

Buvant des grains d'argent dans le creux d'une fleur.

Cet autre vers pourrait servir de *leit motiv* au volume :

Que le jour est charmant sur les robes d'été.

Plusieurs pièces rappellent, comme genre, l' « épître » poétique. Voici une jolie fin de rêverie sur l'eau

Midi... La sueur perle et coule sur les fronts,
Des gouttes de cristal tombent des avirons.
Et je pense, en voyant la terre si prochaine,
Que tout à l'heure, assis près des roses, rentré
Dans le jardin paisible et frais, j'écouterai
Bourdonner la chaleur et rire la fontaine.

La langue de M. Chenevière, comparée à celle des poètes contemporains, est remarquablement pure.

24. — M. Maurice Bouchor travaille pour les petits. Dans *Lecture et récitation*, il leur offre un peu de vers, avec beaucoup de prose autour. Les vers sont insignifiants. La prose témoigne d'un effort pour se

mettre à la portée de l'enfant, mais cet effort lui-même est parfois comique et puéril. L'auteur nous conte dans sa Préface qu'il avait, en une édition précédente, laissé percer plus de spiritualisme et de patriotisme, mais que, dans cette édition nouvelle, il a sabré ça : il faut se mettre au goût du jour. Sur l'ensemble plane quelque chose de prudhommesque. Mais M. Prudhomme a rajeuni et tient sa phraséologie au courant.

25. — Dans *le Voile des choses*, M. Paul-Louis Aubert chante principalement l'Amour (avec un A majuscule), et, après l'avoir longuement exalté, finit, à la dernière pièce, par le traiter de « pernicieux Tyran » (avec un T non moins majuscule). Il y a dans ces vers de la facilité, de la médiocrité, une certaine grâce mignarde, des expressions à la mode (lune bleue, silence bleu), du paganisme, et surtout une mélancolie d'un genre rebattu qui ne touche pas le moins du monde.

26. — M. Jacques Noir, dans *l'Ame inquiète*, pousse l'inquiétude jusqu'à la bizarrerie. Ce sont des vers fantasques, souvent irréguliers, parfois vraiment lyriques, œuvre d'un « jeune » passionné, qui abhorre les « bourgeois » et les « mufles » et qui dit carrément dans sa Préface : « L'auteur n'est pas un modeste. » Il dit encore :

> Mon âme est celle d'un cloporte,
> Et je vais, mes mille pattes recroquevillées sur la vie,
> Guettant le soleil à travers les nuages gris
> Et réveillant mes illusions ensevelies.
> Et mes illusions ne sont pas si mortes,
> Elles font bourdonner ma tête qui n'est plus bien forte;..

Et plus loin :

> Mon pauvre cerveau déménage.

Pauvre garçon ! Mais alors il faut vous soigner. Du reste, il y a encore de l'espoir chez vous, car il y a de l'étoffe.

27. — M. Brû d'Esquille est grave, grave; et cette gravité est triste, triste. Cet homme qui a perdu la foi est obsédé par l'idée religieuse. Il éprouve, dans *les Synthèses*, le besoin de parler sans cesse de la religion pour nous dire qu'il n'en faut pas. De là des tartines philosophiques où il est question de la justice, de la liberté, de la solidarité, de l'évolution, du devenir, de l'Inquisition, des Borgia et autres matières non moins originales. M. Brû d'Esquille, lui, met tout cela en vers émaillés d'abstraction. Il en veut aux prêtres en général et au Pape en particulier. On croirait parfois lire du Condorcet versifié. Il n'admet pas l'immortalité de l'âme :

> Volontaire émigré de la foi routinière,
> J'entendrai sans frayeur sonner l'heure dernière
> Et je m'endormirai, tranquille désormais,
> Dans la nuit qui commence et ne finit jamais.

On conçoit qu'un poète semblable ne soit pas gai, malgré quelques sonnets gracieux qu'il adresse à sa fille.

28. — *Le Chapelet d'ambre* est un recueil plutôt faible, composé en partie de sonnets où l'auteur, Chatir-Bey, rime des déclarations d'amour à différentes personnes, désignées par des initiales, sans avoir l'air de se douter de ce qu'il y a de bizarre et de naïvement cynique dans ce procédé. Ce monsieur aime vraiment trop de dames pour que nous nous intéressions à ses amours, et, du reste, les vers, pleins d'incorrections prosodiques et grammaticales, ne rachètent pas le fond. Suivent des *Méditations assyriennes* où l'on ne comprend goutte, sinon qu'elles n'ont rien d'assyrien. L'ensemble est jeune, maladroit, avec une certaine ingénuité dans la ferveur volage, et quelque chose de transi qui désarme, tout en ennuyant.

29. — Dans *le Luth d'amour*, Mme Yvon Sthel, faisant parler une certaine « Dolorès », poursuit d'un amour exalté, inquiet, idolâtrique, un quidam qui n'a pas l'air d'y répondre beaucoup. Le style est riche en incorrections, en obscurités et en impropriétés de termes. Détail comique : le volume paraît avec une « Lettre-Préface » de François Coppée, qui félicite l'auteur d'aborder le genre de la fable. Or, il n'y a qu'une fable dans le recueil. C'est la première pièce, la seule évidemment que le pauvre Coppée ait lue. Mais il lui était si doux de faire plaisir !

30. — Le recueil de M. Francis Éon intitulé : *Trois années* (1905-1908), débute ainsi :

> Ne t'en va pas, ô ma douleur, je t'en supplie.
> Comme je serais seul si tu allais mourir !

La subtilité du sentiment donne tout de suite la note, et l'hiatus est également révélateur. En fait, M. Éon est un décadent modéré, qui travaille à ne pas être naturel, mais qui, malgré les nuages dont il s'enveloppe, reste souvent assez clair. L'alambiqué, sous sa plume, touche parfois au joli :

> Afin de penser mieux, elle baissait la lampe.

Malgré tout, le rythme est généralement correct, et c'est quelque chose.

31. — Que peut-on faire dans *les Soirs*, sinon d'y rêver? M. Liton Chevalet y rêve donc; mais c'est une rêverie flottante et banale, bien que l'auteur vise au tragique et au pénétrant. Si l'on nous passe l'expression, le volume est d'une tristesse laborieuse. Les jolis vers sont rares. En voici un :

> A quoi bon regarder les larmes du printemps?

Souvent l'affectation les gâte :

> Oh ! que je souffre !... oh ! que c'est doux !...
> Il faut Tout supporter... et n'approfondir Rien !...
> J'ai déjà trop souffert, et je n'ai plus de cœur.

La succession et l'entrelacement des rimes choquent parfois l'oreille.

Les images sont incolores ou usées. On ne peut nier un certain déploiement de lyrisme, mais l'idée, souvent insignifiante, n'est pas à la hauteur du ton.

32. — M. Emile Rochard, qui dirigea plusieurs théâtres, fait aussi des vers anacréontiques. *Les Deux Jeunesses* sont l'œuvre d'un libertin persévérant, qui d'ailleurs, au point de vue de la versification, demeure conservateur. Le poète est toujours gai, mais d'une gaieté systématique et parfois grimaçante. Notons comme exception la strophe suivante, empruntée à une pièce où il compare au cœur de sa mère celui des autres femmes :

A l'heure du péril, pour calmer les tourmentes,
Aucun n'a le vrai talisman :
Il faudrait tous les cœurs de toutes les amantes
Pour faire un seul cœur de maman.

33. — *La Légende de l'homme*, de M. Nelson Couytigne, est une « vision », ou plus exactement un discours obscur et déclamatoire sur les épreuves et l'avenir de l'humanité, symbolisé — une fois de plus — par une sorte de Prométhée qui triomphe de son vautour. Quelques alexandrins, çà et là, sont bien frappés.

34. — Des *Nouveaux Rondels païens*, de M. Ferdinand Lovio, rien à dire sinon qu'ils ne volent pas leur titre, avec cette réserve que l'auteur, d'ailleurs plat et monotone, est bien moins décent que la plupart des poètes païens.

35. — M. Robert Huchard, en une mince plaquette, adresse *Aux Jeunes-Turcs* des félicitations solennelles dans lesquelles, évoquant avec enthousiasme le souvenir de Robespierre, il appelle de ses vœux la chute de tous les rois. *Jeune*-Turc, peut-être, mais très *vieux* jeu.

36. — Autre plaquette du même auteur, sur *la Guerre*. C'est une rêverie devant l'Arc de triomphe de l'Étoile, et une évocation des héros sculptés par Rude. Il y a de la pompe, et aussi du vague. L'auteur termine en prédisant « l'envahissement splendide d'une aurore ».

37. — M. Georges Philippe est un jeune esthète récemment décédé, qui a laissé des impressions en prose, et aussi des admirateurs qui ont fait éditer les dites impressions. C'est donc en vertu d'une vague analogie que nous classons dans les œuvres poétiques : *Les Jardins de Bade*, suivis des *Ballades des bords du Rhin*, de *la Petite Ville allemande*, des *Cygnes d'Alsace* et de *Fragments*. La seule raison valable de cette classification, c'est que l'auteur n'écrit pas comme tout le monde. Il aime les expressions comme « vallée de silence, nom de caresse, yeux de délicate sottise ». Il appelle les cigognes des « cygnes d'Alsace » et les compare à des « gouvernantes anglaises ». On voit d'ici le genre. Cueillons dans cette prose « artiste » un alexandrin perpétré par mégarde, et qui a du cachet. Il s'agit de bûcherons allemands qui

Parlaient un patois dur dans leur barbe d'apôtre.

38. — Les *Vingt Poèmes en prose* de M. Marcel de Malherbe sont édités avec luxe. Du romantisme éperdu, de l'amphigouri, du marivaudage, et une sensualité vainement déguisée en culte transi de la beauté. Satan vient même faire un petit discours plutôt obscur, d'où il semble résulter que l'archange déchu est le patron des grands génies méconnus. Pas neuf. Les cyprès sont comparés à de « sataniques cierges ». Un alcyon dit à l'auteur, à propos d'une sirène : « J'eus toutes les peines à ne pas me noyer à ses pieds. » Çà, oui, c'est gentil. Terminons sur cette profonde pensée, élucubrée dans un cimetière : « Peut-être à force de périr, ô beautés, finirez-vous par lui donner une âme, à la nature ! » Nous recommandons aux philosophes cette conception inattendue de l'immortalité.

Théâtre. — 1. — M. Adolphe Môny publie le tome IV de ses *Études dramatiques*, et le drame qu'il nous offre cette fois, *le Déluge*, est vraiment digne d'attention. Le drame biblique se déroule avec simplicité et grandeur. Pour corser l'action, l'auteur nous représente Japheth amoureux de la belle Magdala, fille du roi Magog. Ce dernier, avec son entourage, incarne le genre humain corrompu, et nous suivons pas à pas, en une série de tableaux émouvants, mais peu faciles à réaliser sur le théâtre, la fuite des populations éperdues devant le fléau. Magdala est sauvée à la cime du pic d'Armon, au moment où le déluge va l'engloutir, et devient la femme de Japheth. — Le style est clair, naturel; l'action, sauf en quelques passages, est assez rapide. Les « beaux morceaux » manquent; mais l'ensemble est soutenu et honorable. La pièce se lit avec intérêt. Mais comment la jouer?

2. — Qui pense encore aujourd'hui au chansonnier Béranger? M. L.-Henry Lecomte, dépositaire des manuscrits du poète, y songe, lui, puisqu'il publie, à l'usage des amateurs, les *Œuvres inédites* de P. J. de Béranger. Cet ouvrage comprend : 1° une comédie en vers : *Le Paresseux*; 2° un livret d'opéra-comique : *La Vieille Femme et le Jeune Mari*; 3° un à-propos intitulé : *Les Amis de Molière*. Pauvre Béranger ! cette exhumation ne le rajeunira pas. Cet homme, si révolutionnaire en politique, et si réactionnaire en littérature, est encore plus vieillot dans ses œuvres comiques que dans ses chansons. L'à-propos est absolument nul. La comédie du *Paresseux* présente çà et là quelques jolis traits, faible écho des imitateurs de Molière. En un mot, la publication de ces *Œuvres inédites* ne peut avoir qu'un intérêt documentaire.

3. — Le *Mérovée* sur lequel Mme Blanche Schnitzler a rimé un drame historique en cinq actes, est le fils de Chilpéric Ier. Épris de Brunehaut captive, le jeune homme l'épouse, mais se trouve séparé d'elle par les vicissitudes de cette époque, et, finalement, trahi par un seigneur, il se fait tuer par un leude fidèle. Ce drame n'est pas méprisable, bien qu'il contienne des longueurs, des gaucheries et des négligences de

style. Une foule de passages sont pleins de mouvement et de couleur. On peut admirer les vigoureuses tirades de Brunehaut devant les leudes austrasiens. Les scènes d'amour sont plutôt faibles, et intéressent moins que les dialogues belliqueux où les paroles s'entrecroisent comme les épées. Le lecteur peut faire çà et là une cueillette de beaux vers. Par sa « manière » énergique, Mme Blanche Schnitzler fait preuve d'un talent viril.

4. — M. Gaston Sorbets est un emballé, qui d'ailleurs, *Au Soleil du rêve*, n'abandonne pas la facture classique. L'abstraction, avec lui, devient délirante. Son recueil, qui contient, au commencement et à la fin, des pièces lyriques, a pour centre et pour cœur une scène dialoguée, représentant des soldats postés dans une clairière, où Vercingétorix, Charlemagne, saint Louis, Jeanne d'Arc, Henri IV, Turenne, Hoche et un anonyme de 1870 viennent successivement les exhorter à jeter leurs armes, parce que les hommes sont frères. Convertis par les prédications pacifistes de ces illustres militaires, ils crient à l'ennemi : « Ennemi, nous t'aimons ! » mais un officier vient les morigéner comme il faut. Hélas ! ce n'était qu'un rêve ! Et il faut encore se faire trouer la peau !

Il faut donc ramasser cet instrument infâme,

dit l'un d'eux en reprenant son fusil. Ce dialogue n'a d'autre valeur que d'être un triste signe des temps.

5. — Sous le titre de : *Théâtre contre la guerre. Scènes de guerre de tous les temps*, M. Paul Lacombe réunit quatre pièces en prose où, en ardent pacifiste, il s'attache à mettre en relief tous les maux et toutes les douleurs causées par la guerre. La première, *Vercingétorix*, n'est pas sans mérite. La quatrième : *C'est la guerre* (Sleswig-Holstein, 1864) a aussi quelque intérêt dramatique. La seconde : *Le Sac de Béziers*, et la troisième : *Une Famille sous Napoléon Ier*, sont encombrées de dissertations qui alourdissent. Partout, d'ailleurs, l'intention « prédicatrice » de l'auteur nuit à l'intérêt. Dans *le Sac de Béziers*, on a l'ennui de retrouver de vieux clichés sur les Albigeois. Dans *C'est la guerre*, l'auteur met en scène un prêtre qui, mû d'ailleurs par un noble mobile, trahit le secret de la confession, ce qui jette une note fausse. Dans l'ensemble règne une atmosphère légèrement prudhommesque.

6. — Mgr Henri Debout nous offre une tragédie en prose, en trois actes : *Jeanne d'Arc libératrice*, « afin, dit-il, de donner aux directeurs d'Œuvres catholiques le moyen de représenter à peu de frais une Jeanne d'Arc qui soit vraiment celle de l'histoire. » Le sujet est une évasion manquée de la Pucelle, à Arras. Un gentilhomme écossais mène le complot. Un espion anglais le surveille ; un jeune Français, trompé sur le compte de Jeanne, fait tout avorter malgré ses remords tardifs. La pièce se recommande par l'unité d'action, et même de lieu. Le passé

et l'avenir de l'héroïne y sont rappelés grâce à certains artifices. Enfantine par son but, la pièce, nous l'avouons, l'est un peu dans sa facture; mais il y a de touchants caractères, et nous applaudissons aux intentions édifiantes qui ont inspiré l'auteur.

7. — On ferme avec écœurement les *Dialogues des vivants*, de M. Jean de la Grèze. Possible que ces gens-là « vivent »; mais, à coup sûr, ils vivent mal. A travers leurs répliques « rosses » et leur psychologie faisandée, on voit surtout le monde par le côté de ses malpropretés et de ses tares. Çà et là quelques observations ingénieuses se détachent du texte, où d'ailleurs on sent toujours l'auteur derrière la prose de ses personnages. Les femmes surtout y parlent un langage peu naturel, peut-être parce qu'elles sont toutes — ou à peu près toutes — des névrosées et des détraquées.

8. — Singulier esprit que celui qui anime le *Théâtre de la Révolution*, de M. Romain Rolland. L'auteur prétend travailler à la gloire des grands révolutionnaires, et il les peint, en définitive, sous de tristes et hideuses couleurs. *Le 14 Juillet*, c'est surtout des dialogues de rues, des évocations de remous de foule. *Danton* est la mise en scène, peu intéressante, de la chute du trop fameux tribun. *Les Loups* sont une pièce plus vivante et d'intérêt mieux corsé, où les officiers de l'armée de Mayence sont représentés comme des bêtes féroces acharnées les unes contre les autres. La prose de M. Rolland est énergique, triviale, et même grossière. Elle roule par-ci par-là des paillettes de pensée; mais que de phraséologie inutile et que de longueurs, surtout dans les deux premières pièces !

GABRIEL D'AZAMBUJA.

GÉOGRAPHIE — VOYAGES

. *Atlas général* VIDAL-LABLACHE. 420 cartes et cartons. Index alphabétique de 46 000 noms. Paris, Colin, 1909, gr. in-4 de 48 p. sur 7 colonnes, relié toile, 30 fr. — 2. *International Catalogue of Scientific Literature*. Seventh annual Issue. J. *Geography*. Londres, Harrison et fils; Paris, Gauthier-Villars, 1909, in-8 de VIII-336 p., 20 fr.— 3. *Revue de géographie annuelle*, publiée sous la direction de CHARLES VÉLAIN. Tome II, année 1908. Paris, Delagrave, s. d. (1909], gr. in-8 de 731 p., avec nombr. cartes, planches et fig., 15 fr. — 4. *Géographie rapide* (*Europe*), par ONÉSIME RECLUS. Paris, Larousse, s. d. [1909], petit in-8 de 131 p., avec une carte et 16 grav., 1 fr. 20. — 5. *Nos Fils et nos filles en voyage*, par A.-L. LEROY. Paris, Vuibert et Nony, s. d. [1909], in-8 de XV-263 p., avec 116 grav., 4 fr. — 6. *La France et ses colonies au début du* XXe *siècle*, par M. FALLEX et A. MAIREY. Paris, Delagrave, s. d. [1909], petit in-8 de VI-660 p., avec 152 cartes et grav., 5 fr. — 7. *Régions et pays de France*, par JOSEPH FÈVRE et HENRI HAUSER. Paris, Alcan, 1909, in-8 de II-516 p., avec 147 cartes et grav., 7 fr. — 8. *Le Morvan. Étude de géographie humaine*, par le capitaine JACQUES LEVAINVILLE. Paris, Colin, 1909, gr. in-8 de 305 p., avec cartes, planches et fig., 10 fr. — 9. *Impressions de Corse*, par ED. SPALIKOWSKI. Paris, Maloine, 1909, in-12 de 108 p., 2 fr. 50. — 10. *Les Ibères. Étude d'histoire, d'archéologie et de linguistique*, par ÉDOUARD PHILIPON. Paris, Champion, 1909, in-12 de XXIV-344 p., 5 fr.— 11. *Le Tour de l'Espagne en automobile. Étude de tourisme*, par PIERRE MARGE. Paris, Plon-Nourrit, 1909, in-16 de 301 p., avec grav., 3 fr. 50. — 12. *Missions au Sahara*, par E-F. GAUTIER et R. CHUDEAU. Tome II. *Sahara*

soudanais, par R. Chudeau. Paris, Colin, 1909, gr. in-8 de IV-326 p., avec cartes, planches et fig., 15 fr. — 13. *Au Pays de la reine Candace*, par Jean d'Allemagne. Paris, Bloud, 1909, in-16 de 46 p., avec gravures. — 14. *Dans les Marches tibétaines. Autour du Dokerla* (*novembre* 1906-*janvier* 1908), par Jacques Bacot. Paris, Plon-Nourrit, 1909, in-16 de III-218 p., avec carte et grav., 3 fr. 50. — 15. *Les Régions Moï du Sud indo-chinois. Le Plateau du Darlac*, par Henri Maitre. Paris, Plon-Nourrit, 1909, in-16 de 835 p., avec portrait et carte, 4 fr. — 16. *L'Empire du Soleil. Pérou et Bolivie*, par le baron et la baronne Conrad de Meyendorff. Paris, Hachette, 1909, gr. in-8 de LVI-318-XIII p., avec 12 planches en couleurs, 121 grav. et une carte, 15 fr. — 17. *Bulletin commémoratif de l'Exposition nationale de* 1908, par la Direction générale de statistique. [Rio de Janeiro,] Imprimerie de la statistique, 1908, in-8 de XLII-239 p., avec cartes, planches, diagrammes. — 18. *Au Pays de l'or noir. Para, Amazonas, Matto Grosso*, par Paul Walle. Paris, Guilmoto, 1909, in-8 de 244 p., avec 3 cartes et 60 grav., 4 fr. 50. — 19. *Les Petites Antilles. Étude sur leur évolution économique*, par P. Chemin-Dupontès. Paris, Guilmoto, s. d. [1909], in-8 de VIII-362 p., avec cartes et diagramme, 7 fr. 50. — 20. *Le Passage du Nord-Ouest*, par le capitaine Roald Amundsen; trad. par Charles Rabot. Paris, Hachette, 1909, in-8 de 229 p., avec 86 grav. et 2 cartes, 12 fr.

1. — En signalant, il y a quelques mois, une nouvelle édition, revue et mise à jour, de l'*Atlas général Vidal-Lablache*, nous ne nous attendions pas à devoir y revenir si rapidement. Il n'est cependant que stricte justice de le faire, puisque l'édition de 1909 que les éditeurs ont récemment adressée au *Polybiblion* marque encore un nouveau progrès sur le tirage dont nous avions rendu compte. Au point de vue matériel d'abord, voici une amélioration heureuse : un supplément de 3 500 noms a été ajouté à l'Index alphabétique, et permet de trouver très facilement les localités nouvelles inscrites pour la première fois sur les différentes cartes de l'Atlas (nous n'avons pas dit, en mars dernier, que ces cartes avaient été gravées à nouveau) ou qu'on avait autrefois omis d'y relever. — Puis, au point de vue géographique, on peut constater que l'édition de 1900 présente un tableau fidèle et un inventaire exact des connaissances actuelles. C'est ce dont fait la preuve en particulier la planche 130[d], consacrée à la géologie de l'Amérique du nord; non seulement les contours des terres arctiques nouvellement découvertes y figurent (sans couleurs géologiques, naturellement), mais les différents terrains qui ont été reconnus dans l'Alaska et dans l'Amérique centrale y figurent pour la première fois. Ailleurs (carte physique de l'Asie, pl. 116) est donné, pour la première fois également, un tracé des fonds de l'Océan Indien jusqu'au 20° de latitude sud. Dans les cartons relatifs à l'exploration de l'Asie et de l'Afrique (pl. 118 et 124) sont mentionnés les voyages les plus récents, ceux de Sven Hedin, de Kozlov et de Pelliot en Asie, ceux de Villatte et du lieutenant Niéger en Afrique, tandis que le réseau de l'Ouest est teinté de la même couleur que le réseau de l'État sur la carte des chemins de fer français (pl. 72). — Ainsi se trouve soigneusement tenu à jour l'*Atlas général Vidal-Lablache*, dont différentes cartes ont maintenant, pour cause de clarté et de lisibilité plus grandes, certains traits ren-

forcés; le tracé de plusieurs voies ferrées (en particulier celle du Hedjaz, aux pl. 85 et 120, celles de Russie à la pl. 115, celle d'Andevorante à Tananarive à la pl. 125[b]; cf. les Transpacifiques de la pl. 127) a été très accentué. De même, à la planche 130, des teintes nouvelles ont différencié la ville de Rio de Janeiro et les campagnes avoisinantes, et, à la planche 116, la coupe du continent asiatique à travers le 87° longitude orientale de Paris a été complétée. Le progrès de l'édition de 1909 sur l'édition précédente est donc indéniable. Sans doute, il convient de réaliser encore ici et là certaines améliorations de pur détail; il serait bon, par exemple, de tracer sur la planche 90 les lignes de chemin de fer aboutissant à Morez (qui n'est pas nommé pl. 72) et à Saint-Claude, de mettre d'accord les planches 86, où le chemin de fer Sud-Oranais s'arrête à Aïn-Sefra (à noter que la ligne du Simplon n'y est pas tracée), et 84, où il s'arrête à Beni-Ounif, avec les cartes où il est prolongé jusqu'à Colomb-Béchar (pl. 78, 81[a], 125[c]), de faire aboutir partout à Diré-Daoua, et non à Gildessa (cf. les pl. 125[d] et 108, carton 1) la voie ferrée partie de Djibouti... Mais ce sont là, répétons-le, des améliorations de pur détail, très faciles à réaliser, et qu'il n'est pas besoin d'attendre pour reconnaître une fois de plus la grande valeur géographique et pédagogique de l'*Atlas général Vidal-Lablache.*

2. — L'*International Catalogue of Scientific Literature*, dont le septième volume consacré à la géographie (*J. Geography*) a paru au mois de mars dernier, est encore loin de nous fournir pareille satisfaction. Sans doute les progrès que nous avions pris plaisir à constater l'année dernière dans la réalisation des fiches françaises ont persisté, mais ils ne se sont pas accentués ; aussi nous faut-il signaler encore dans ce nouveau fascicule de regrettables fautes d'impression portant, ici sur des noms propres de lieu (*Ilferouane* pour *Iferouane*, p. 52; *Moudier Ahnet* pour *Mouidir Ahnet*, p. 69), là sur des noms propres d'hommes (*Lapperrine* pour *Laperrine*, p. 69; *de Pauliny* pour *de Paulmy*, p. 59 et 187), ailleurs sur des termes géographiques (*oven* pour *aven*, p. 69 et 247) ou sur des articles qui transforment un nom de localité en nom de pays (« *Du* Zinder au Tchad », au lieu de « *De* Zinder ... », p. 52 et 216). Ce sont là des incorrections regrettables dans une bibliographie; plus fâcheuse encore est la lacune que nous avons constatée aux pages 123 et 206, où l'adaptation française de l'ouvrage du Dr Otto Nordenskjöld sur la Terre de Feu est présentée comme un ouvrage original de M. Charles Rabot, et où la traduction russe de cette adaption ne fait aucune mention du nom du voyageur suédois ! Notons encore que ce volume de bibliographie, qui doit contenir principalement la bibliographie de 1907 (« the literature indexed is mainly that of 1907 », disent les « Instructions » de la p. VIII), cite à peine

quelques ouvrages, — par exemple la 3e édition des *Leçons de géographie physique* du regretté A. de Lapparent — et n'analyse aucun périodique français daté de 1907, tandis qu'il répertorie des ouvrages ou des articles remontant à 1901 ou 1902 qui n'avaient pu être insérés dans les tomes précédents ! Dans de telles conditions, l'utilité de la publication *annuelle* de l'*International Catalogue of Scientific Literature*, ou du moins de sa partie géographique — si défectueuse, — ne nous apparaît que très vaguement.

3. — La *Revue de géographie*, sous sa forme nouvelle c'est-à-dire sous la forme d'un volume annuel constitué par la réunion d'articles lus et acceptés, — peut-être même parfois commandés, — a récemment distribué son tome II, daté de 1908. Peu nombreux, mais d'un intérêt considérable sont les mémoires contenus dans ce gros volume. S'imposant avant tout autre à l'attention, le travail du capitaine G. Perrier, un des membres de la Mission géodésique de l'Équateur, sur *la Figure de la terre* mérite d'être signalé ici pour sa parfaite lucidité tout autant que pour son érudition; sur les grandes opérations géodésiques anciennes et contemporaines, terminées ou en cours, sur l'ancienne mesure de l'arc méridien de Quito (celle de Godin, Bouguer et La Condamine au XVIIIe siècle) et sur la nouvelle mesure du même arc récemment effectuée par le Service géographique de l'armée, il semble vraiment impossible de fournir un exposé d'ensemble plus complet et plus précis tout à la fois. — Pour être d'une importance moins considérable, l'*Étude analytique du relief de la Corse*, signée de M. J. Deprat, n'est pas moins digne d'attention; on y voit mise en pleine évidence l'importance prépondérante du rôle pris dans le relief de cette île montagneuse par les groupes très différenciés de roches éruptives que sont les granulites et les gabbros, et très habilement précisées les circonstances qui ont présidé au creusement de la côte abrupte occidentale et à la régularisation de la côte si plate du nord-est; pour être très brèves, les indications relatives à la géographie humaine que contiennent les dernières pages de ce mémoire n'en sont pas moins dignes d'attention, elles aussi. — Les travaux de MM. Perrier et Deprat sont les seules études originales contenues dans ce volume; mais on trouvera dans la seconde partie des articles qui, pour être moins étendus, n'en ont pas moins leur utilité, articles de mise au point d'une question (telles sont les notes de M. A. Berget sur les méthodes et les instruments du géographe voyageur, — et de MM. Zimmermann sur la colonisation européenne depuis un demi-siècle), ou encore articles résumant les observations d'un voyageur ou d'un géographe sur un pays déterminé. Bien plus que les notes de M. F. Guibeaud sur le Pérou, le substantiel travail de M. P. Girardin sur la glaciation quaternaire dans le massif des sources de l'Arc et

de l'Isère mérite, dans cet ordre d'idées, une mention particulière; c'est une nouvelle pierre d'attente à ce travail d'ensemble que M. Girardin, à la suite de ses consciencieuses et persévérantes recherches, doit être maintenant en mesure de nous donner bientôt. De nombreuses illustrations, des tableaux, des planches hors texte, des cartes (parmi lesquelles une « carte géologique schématique de la Corse (pl. II) ajoutent à l'attrait de ce beau volume, d'une si bonne tenue scientifique avec ses bibliographies, ses légendes explicatives des figures, etc. Nous ne lui reprocherons qu'une chose : son titre. Ce n'est pas une « revue », ce sont des « archives » de géographie qu'en 1908 comme en 1907 nous a données là M. Vélain.

4. — M. Onésime Reclus excelle à peindre en quelques traits un pays tout entier, et à en donner une description exacte et pittoresque à la fois, se gravant profondément dans l'esprit du lecteur. Ces qualités lui ont permis de réaliser un véritable tour de force : en cent pages, il est parvenu à donner une idée précise de l'Europe, de ses différents aspects, de ses climats variés, de ses peuples multiples, de ses langues. Les sceptiques mettront en doute la possibilité du fait; qu'ils lisent, pour s'en convaincre, le premier volume de la petite *Géographie rapide* publiée par le savant auteur dans la « Bibliothèque Larousse ». Force leur sera bien de se rendre à l'évidence; et, tout en souhaitant de voir M. O. Reclus reprendre et développer un jour quelques chapitres de ce livre joliment illustré, — le chapitre sur la France en particulier, — il leur faudra reconnaître qu'il est impossible, en si peu de pages, de condenser autant de faits et de les présenter avec plus d'agrément.

5. — Beaucoup plus volumineux, bien que décrivant beaucoup moins de pays, est le livre intitulé : *Nos Fils et nos filles en voyage*. M. A.-L. Leroy, l'un des fondateurs des caravanes scolaires du Club alpin français, débute par y rappeler comment Adam exécuta seul, dans le Paradis terrestre, la « première excursion... scolaire » (p. 6) et par y évoquer le souvenir de plusieurs de ses collègues du Club alpin, tels que le P. dominicain Barral, d'Arcueil; puis il y montre comment, sous la conduite de chefs expérimentés, les jeunes Français et les jeunes Françaises sont capables de voyager, quel entrain et quelle endurance ils déploient, quel bénéfice physique et intellectuel ils tirent de leurs excursions proches ou lointaines, au Bois de Boulogne ou dans la vallée de Chevreuse comme dans le Jura vaudois ou en Algérie et en Tunisie. De fort belles photographies illustrent ce joli volume, écrit d'une façon alerte et souriante, où se coudoient les descriptions géographiques, les réminiscences historiques et aussi quelques aimables poésies. Peut-être conviendrait-il d'en discuter différents passages (en particulier la note des p. 179-180 sur le Transsaharien; le passage qui fait de Jeanne d'Arc et de Camulogène « deux

Parisiens » à la p. 217, est également peu net) et d'y relever quelques légères fautes d'impression (*Magolin* pour *Macolin*, à la p. 53); mieux vaut reconnaître sans détour quel plaisir nous avons pris, en suivant *Nos Fils et nos filles en voyage*, à évoquer nos propres souvenirs d'excursion aux alentours de Paris, comme dans le Jura et en Algérie.

6. — Poursuivant la série de ses excellents précis de géographie, M. Maurice Fallex, qui tantôt seul, tantôt en collaboration avec M. A. Hentjen ou M. A. Mairey, a déjà tracé tant de si bons « états géographiques » des différentes parties du monde au début du XXe siècle, publie aujourd'hui un travail du même genre sur la France et ses colonies. On retrouvera dans ce nouvel ouvrage les qualités de méthode, d'exposition et de style qui rendent si attrayants et si instructifs tout à la fois les précédents volumes de la même collection (Cf. *Polybiblion*, mars 1908, t. CXII, p. 215-216 et 218), et on prendra plaisir à voir, une fois encore, en lisant *la France et ses colonies au début du* XXe *siècle*, comment la synthèse géographique, par ses études de rapports et d'enchaînements, découvre des horizons nouveaux et donne aux faits toute leur signification et toute leur portée. Peut-être même, pour quelques lecteurs, le plaisir sera-t-il plus vif que précédemment, et la démonstration plus complète; quelque lucide que fût l'exposé des faits, parfois, dans les volumes relatifs à des pays étrangers et souvent exotiques, on pourrait ne pas saisir immédiatement les étroits rapports existant entre la terre et l'homme... Quand il s'agit de la France, il n'en va plus de même, et chacun comprend immédiatement l'importance de ces rapports, que d'ailleurs MM. Fallex et Mairey ont eu le mérite d'exposer avec une clarté et un art remarquables. — Leur volume débute par une étude de la France dans son ensemble, qui est l'introduction nécessaire de la seconde partie, consacrée à la géographie régionale. Dans cette étude très développée (elle occupe la moitié du volume, de la p. 91 à la p. 420), les deux auteurs ont déployé beaucoup de souplesse, insistant toujours comme il convenait sur les caractères physiques, différenciant de manière très heureuse les onze grandes régions naturelles entre lesquelles ils partagent la France, mais faisant passer parfois, pour des raisons locales, l'étude économique d'une région avant son étude politique, sachant en un mot dominer leur sujet et ne pas se conformer servilement, malgré la géographie elle-même, à un plan trop invariable et trop rigoureux. La géographie administrative et économique de la France, tel est le sujet de la troisième partie, à laquelle fait suite une étude rapide de la France d'outre-mer (p. 507-635). — Telle est l'économie générale de l'ouvrage, où, malgré tout le soin apporté à la rédaction de chaque ligne par les auteurs, on peut trouver parfois à critiquer légèrement. Nous regrettons surtout que MM. Fallex et Mairey n'aient pas mis en pleine lumière, après M. Paul

Girardin, l'existence de la « Savoie massive », c'est-à-dire de ce pays d'une altitude moyenne considérable, et qui n'a d'analogue en Suisse que dans les Grisons, que constituent la haute Maurienne en amont de Modane et la haute Tarentaise en amont de Bourg-Saint-Maurice (Cf. *les Glaciers de Savoie*, dans le *Bulletin de la Société neuchâteloise de géographie*, 1905, p. 17-48, et *la Glaciation quaternaire et actuelle en fonction du socle dans la « Savoie massive »*; id., 1908, p. 96-119). Peut-être aussi, dans les bibliographies qui accompagnent les différents chapitres de leur livre, eussent-ils pu mentionner, ici les deux articles de M. Paul Girardin dont nous venons de rappeler les titres,— là le remarquable article de M. Marcellin Boule sur le Massif central, publié dans le *Dictionnaire* de Joanne, — ailleurs les volumes sur *Madagascar* et *la Tunisie au début du* XXe *siècle*. Mais ce ne sont là que de futiles querelles. Au total, le texte du nouveau volume de MM. Fallex et Mairey est, dans l'ensemble, tout à fait bon, et d'excellents croquis, rigoureusement explicatifs du texte, des illustrations vraiment typiques, commentées avec une sobriété qui n'exclut nullement l'exactitude, des bibliographies sommaires, mais contenant à peu près tout l'essentiel, un précieux index des noms géographiques (cet index n'existe pas dans les volumes antérieurs) achèvent de faire de *la France et ses colonies au début du* XXe *siècle* un volume presque parfait.

7. — A ceux qui, après avoir lu le très intéressant volume de MM. Fallex et Mairey, voudraient approfondir l'étude de la France métropolitaine, et en bien comprendre l'extrême variété, il convient de recommander, comme intermédiaire entre les travaux d'ensemble et les monographies de pur détail, le livre que MM. J. Fèvre et H. Hauser viennent de publier sous le titre de : *Régions et pays de France*. « Nous n'avons pu nous résoudre à disséminer l'étude régionale dans la poussière des pays », ont déclaré très franchement MM. Fallex et Mairey (p. 92), qui entendent faire toujours œuvre d'enseignement; c'est un autre but que poursuivent MM. Fèvre et Hauser, dont le dessein est de montrer, par des études sur les « régions » et les « pays » de notre patrie, l' « harmonieuse et vivante variété de la France » et « les mystérieuses correspondances qui existent entre le sol et les hommes ». C'est donc le rôle de lectures « géographiques » que jouera, en quelque sorte, à côté de *la France et ses colonies au début du* XXe *siècle*, cet ouvrage sur les *Régions et pays de France*. Ses deux auteurs n'ont nullement prétendu y faire œuvre originale; eux-mêmes ont grand soin de le déclarer au début de leur Avant-propos; « ce qu'ils souhaitent, c'est de faire passer dans le grand public les idées neuves et fécondes qui ont, depuis environ un quart de siècle, révolutionné la géographie de notre pays ». Ce but est excellent, et on ne saurait qu'applaudir à

la manière dont il a été réalisé si on ne constatait que, parfois, les auteurs n'ont pas été au courant, autant qu'il eût convenu, de certains travaux contemporains; la bibliographie des *Annales de géographie* aurait dû cependant leur éviter de regrettables lacunes, car elle mentionne des travaux de première importance que n'ont pas utilisés MM. Fèvre et Hauser, en particulier différentes publications remarquables établies à l'occasion de ces sessions annuelles de l'Afas, qui ont contribué pour une large part à l'étude intelligente du sol de la France. Pas plus que MM. Fallex et Mairey, les auteurs de *Régions et pays de France* n'ont, d'autre part, tiré parti des études de M. Paul Girardin, — à qui ils se sont bornés à emprunter deux ou trois intéressantes photographies, — ni de précieuses monographies régionales. Par là leur ouvrage perd en valeur et en précision; il n'est plus, dans de telles conditions, cet « inventaire » résumé des connaissances actuellement acquises sur les régions et sur les pays de la France que nous avions un moment espéré trouver en lui. Du moins demeure-t-il toujours un livre intéressant et instructif, où sont groupées systématiquement, avec beaucoup de clarté et d'agrément, sans aucune sécheresse, de nombreuses notions nouvelles, où des gravures bien choisies et des cartes vraiment démonstratives éclairent ou, pour mieux dire, « illustrent » parfaitement le texte. Aussi, tout en souhaitant vivement que MM. J. Fèvre et H. Hauser revoient de très près leur ouvrage et comblent soigneusement les lacunes que nous y avons constatées et celles qu'ils n'auront pas de peine à y découvrir, saluons-nous avec plaisir la publication de *Régions et pays de France*.

8. — Dès maintenant, voici un nouveau livre qui s'impose à l'attention des deux collaborateurs; c'est une « étude de géographie humaine » sur le Morvan, dont l'auteur, le capitaine J. Levainville, a déjà publié dans les *Annales de géographie* de bons travaux de détail. Le consciencieux observateur livre aujourd'hui à l'examen des géographes un ouvrage considérable, une monographie destinée à prendre place à côté de celles que, à bien des reprises différentes, nous avons déjà eu occasion de signaler ici. Fruit de lectures nombreuses, de multiples expéditions sur les lieux mêmes et d'études répétées faites sur place, *le Morvan* de M. Levainville se recommande à l'attention par d'incontestables qualités d'observation; son auteur a le sens de la géographie et sait parfaitement mettre en lumière l'influence que la nature exerce sur l'homme; il a aussi de très réelles qualités d'ordre et de classement. Voilà ce dont on se rendra compte très vite en lisant le volume, parfaitement illustré, de M. Levainville; après trois chapitres de géographie physique destinés à « situer » le Morvan et à définir cette personnalité géographique, cette région naturelle, cette terre infertile et ingrate, ce mauvais pays, l'auteur, pour montrer de quelle manière

l'homme a dû « violenter la terre pour la rendre féconde », passe successivement en revue les différentes manifestations de l'activité humaine : l'utilisation des rivières, l'exploitation des bois, les formes culturales, l'exploitation du sol et les relations économiques; il termine en étudiant les manifestations qui révèlent au géographe l'action de la nature sur l'homme : les conditions de l'habitat, les agglomérations, les variations de densité de la population et les mouvements humains (émigration, immigration). Mais, demanderez-vous sans doute, cet homme qui peine sur les pentes du Morvan, ce rural qu'est demeuré essentiellement le Morvandeau, qui est-ce? Voilà précisément le point faible de l'excellent travail de M. Levainville; des deux facteurs qui doivent sans cesse réagir l'un sur l'autre dans une étude de géographie humaine, l'auteur a débuté par n'en définir qu'un seul. Sans doute, le chapitre complémentaire que nous attendons de lui, il nous le donnera quelque jour; mais nous ne pouvons pas ne pas déplorer son absence dans ce *Morvan* que nous eussions autrement eu plaisir à louer sans restriction.

9. — Avec l'étude scientifique de M. J. Deprat, dont nous parlions tout à l'heure, contrastent complètement les *Impressions de Corse* du Dr. Ed. Spalikowski. Ici, rien que de simples notes touristiques, mais des notes prises par un observateur sympathique et attentif, par un admirateur des beautés naturelles de la Corse, par un loyal ami des insulaires. Toutefois, quelque soucieux que puisse être M. Spalikowski de mettre en pleine lumière les qualités des Corses, il ne saurait céler leurs défauts, et il proclame hautement que « le plus grand fléau » du pays est la politique, que « sociologiquement parlant, l'insulaire est en retard d'un siècle », que « le Corse meurt sur ses trésors, faute d'énergie pour les mettre en valeur ». Voilà pourquoi l' « île d'Azur », ce coin de terre « merveilleux », qui serait susceptible de devenir « le plus riche département de France », demeure encore en friche et reste inexplorée; mais le Dr Spalikowski, si beinveillant soit-il pour les habitants du pays, ne veut pas voir se continuer une telle stagnation; il estime qu'il faut tirer industriellement parti des richesses naturelles de la Corse et exploiter scientifiquement ce sol admirable et presque inculte. Économiquement parlant, rien de mieux pensé; mais que deviendra alors la Corse? M. Spalikowski le déclare sans ambages : le jour où le progrès l'aura conquise, « la Corse, la vraie Corse, sera morte ». Telle est bien la vérité, en effet, et c'est pourquoi les amateurs de pittoresque doivent, tandis qu'il en est temps encore, se hâter de refaire, sous la conduite du prince Roland Bonaparte, une excursion en Corse; comme le Dr Spalikowski, ils y trouveront agrément, sinon profit.

10. — Au sujet du peuplement de la France méridionale se posent

différentes questions très délicates et qui attendent encore leur solution. Telle est la question ibérique. D'où viennent les Ibères? Que peut-on dire exactement de leur histoire? Quelle était leur langue? leur civilisation? Quelles sont les populations en descendant? Convient-il d'y rattacher les Basques? Voilà autant de problèmes des plus difficiles, mais dont la difficulté n'a nullement rebuté, et a peut-être même séduit M. Édouard Philipon, comme en témoigne son tout récent volume sur *les Ibères*. On lira avec le plus grand profit cette étude d'histoire, d'archéologie et de linguistique, très prudemment conduite et très habilement exécutée, qui est tout à la fois un excellent inventaire des connaissances acquises et un essai de solution des problèmes demeurés en suspens. Après avoir constaté que, vers le VIIe siècle avant l'ère chrétienne, l'Espagne était habitée en Bétique et dans une partie de la Tarraconaise par les Libyo-Tartesses, en Asturie et dans une partie de la Galice et de la Celtibérie par les Ibères, M. Philipon, qui voit dans les Libyo-Tartesses des Indo-Européens et dans les Ibères « des populations appartenant à la branche dite européenne de la grande famille arienne » (ch. I-III), montre comment ces peuples sont entrés en contact avec les envahisseurs et les conquérants qui, dans l'antiquité, ont entrepris de soumettre l'Espagne : Celtes, Phéniciens, Carthaginois, Grecs et Romains (ch. IV-V); puis il en étudie avec le plus grand soin la langue, l'organisation politique et sociale, la civilisation sous tous ses aspects. A la rédaction de cet ouvrage plein de faits, aussi précieux pour le géographe et l'ethnologue que pour l'historien et l'archéologue, M. Philipon a apporté toute son érudition et tous ses soins; ainsi est-il parvenu à écrire un livre vraiment intéressant, à l'utilité duquel on rendra toujours hommage, même si, avec M. d'Arbois de Jubainville, on en conteste différents points. Ce n'est pas ici le lieu de le faire; mais il convient au contraire d'y exprimer le regret que nous ont causé l'absence de quelques cartes et l'absence d'un très court chapitre groupant systématiquement les conclusions auxquelles est arrivé M. Philipon. Ainsi eût été facilitée la lecture de l'ouvrage, ainsi l'auteur eût mis plus en valeur ses théories personnelles, basées sur l'examen des textes originaux et vraiment séduisantes en plus d'un point.

11. — Si M. Pierre Marge avait pu lire le travail de M. Philipon sur les Ibères, nul doute que, dans *le Tour de l'Espagne en automobile*, il n'eût fait à ce peuple une place d'honneur, à côté des Romains et des Arabes. Bien que, en effet, ce livre soit toujours, comme l'indique le sous-titre, une « étude de tourisme », on y trouve également autre chose, et M. Marge, très sensible au bon établissement d'une route, ne l'est pas moins à la beauté des paysages, au pittoresque des costumes, au charme des nuits étoilées, à la séduction des œuvres d'art ou des

jolis minois. Aussi son volume, écrit d'une plume alerte, sans prétentions, se lit-il très vite et avec un grand plaisir; il est agrémenté de réminiscences historiques, de récits empruntés à la «Chronique du Cid», de traits d'humour dont voici un exemple savoureux : à l'une des étapes de son voyage, M. Marge et ses compagnons firent la connaissance d'un hôtel dont la simplicité leur était « patriarcale, parce que, dit l'auteur à la p. 10, ce qui y fut mis à notre disposition, chambres et nourriture, était dans un état de perfectionnement qu'on ne pourrait retrouver qu'en remontant jusqu'aux anciens peuples pasteurs. » Cela veut-il dire que les automobilistes dont M. Marge était le conducteur aient eu d'ordinaire à se plaindre des hôtels qu'ils ont pratiqués? Nullement. En règle générale, l'Espagne est, à cet égard, comme le Portugal, un pays calomnié. Il est, d'ailleurs, si peu connu ! M. Marge ne nous en fournit-il pas lui-même la preuve quand il nous parle des « alcarazas » comme d'un véritable découverte faite par lui (p. 28)? Du moins, par son exemple et par son livre, contribuera-t-il à le faire mieux connaître, et inspirera-t-il à d'autres voyageurs le désir de voir l'Espagne avec toute l'attention et tout le temps nécessaires pour bien voir... Ce sera certainement pour lui la meilleure récompense de ses fatigues et de ses peines.

12. — Par delà ces régions méditerranéennes auxquelles appartiennent les pays de l'Atlas, comme ceux de la péninsule ibérique, s'étendent les contrées sahariennes, qui séparent du Soudan l'Afrique Mineure. Scientifiquement peu explorées pendant longtemps, ces vastes espaces ont été, depuis quelques années, étudiés de telle sorte qu'il commence à devenir vraiment possible d'en dresser une carte et d'en donner une description systématique. Sans doute, les cartes ont encore un caractère provisoire, et les descriptions ne peuvent pas être d'une rigoureuse précision; du moins, dans les deux cas, les grandes lignes sont-elles valables. C'est ce dont on a pu se rendre compte naguère en lisant le tome I des *Missions au Sahara* par E.-F. Gautier et R. Chudeau », celui que M. Gautier avait consacré au *Sahara algérien;* c'est également ce qui se dégage avec évidence du beau volume de M. Chudeau intitulé : *Sahara soudanais.* — Ici encore, comme dans le livre de M. Gautier, auquel il fait exactement pendant, aucun récit anecdotique, mais un exposé systématique des résultats des voyages faits et des études de toute nature menées à bonne fin, une synthèse des connaissances acquises, un relevé minutieux des problèmes à résoudre. Si soigneusement établie soit-elle, aucune relation n'est susceptible de rendre les mêmes services qu'un « inventaire » de ce genre, appelant l'attention des futurs explorateurs sur certains points déterminés, les invitant à contrôler sans cesse les idées énoncées, les hypothèses faites, les observations déjà recueillies, provoquant

l'étude et la critique... C'est le meilleur moyen de faire progresser la science. Honneur à MM. Gautier et Chudeau pour l'avoir si bien compris! — Il ne suffit pas toutefois d'indiquer l'esprit général d'une œuvre comme celle des deux excellents voyageurs; il convient également d'en exposer au moins les grandes lignes, et c'est ce que nous voulons faire maintenant. Les deux premiers chapitres du *Sahara soudanais* montrent comment, des frontières de ce Sahara algérien, qu'a plus spécialement parcouru M. Gautier, jusqu'au Niger et au Tchad, se succèdent les régions qui font partie de la pénéplaine centrale du Sahara et celles dont l'ensemble constitue les hautes plaines du Soudan, les terrains de parcours des pasteurs touareg et la lisière septentrionale des pays habités par des cultivateurs de race noire. A ces monographies de pays très dissemblables, les uns d'une stérilité désolante, d'autres (isolés par les précédents) presque habitables, d'autres encore, plus méridionaux, reproduisant à peu près les conditions géologiques du Sahara algérien et constituant la zone sahélienne, véritable transition (au point de vue humain) entre le Sahara et le Soudan, succèdent des chapitres plus généraux, où M. Chudeau, débordant son cadre primitif, porte ses investigations sur l'ensemble même du Sahara et en expose successivement la météorologie (ch. III) et la géographie botanique et zoologique (ch. IV). L'étude de l'hydrographie ancienne du Sahara soudanais, de ses dunes fossiles et de ses phénomènes de dessèchement (ch. V et VI), ainsi que celle de différentes questions techniques, de celle de la latérite en particulier, permettent ensuite à M. Chudeau d'affirmer l'improbabilité d'un empiètement progressif du Sahara sur le Soudan. Enfin le chapitre consacré au commerce contient des données précises desquelles se dégage avec force cette conclusion que l'utilité économique d'un chemin de fer transsaharien aboutissant aux États haoussas ou bornouans « paraît bien douteuse ». — Telle est, succinctement esquissée, l'ordonnance du livre de M. Chudeau; si l'on se rappelle ce que, ici même, nous avons dit du *Sahara algérien* de M. Gautier (*Polybiblion*, septembre 1908, t. CXIII p. 234-235), on comprendra comment ces deux ouvrages n'en font qu'un en réalité, tant ils se complètent, se compénètrent, se corroborent l'un l'autre. C'est la même tenue scientifique, la même manière d'étudier les questions, le même souci d'exactitude; ainsi se trouve constitué un nouvel inventaire de nos connaissances sur le Sahara occidental. Admirablement illustré, cet ouvrage, près de vingt ans après *le Sahara* de M. Schirmer, va devenir le vade-mecum des explorateurs et des géographes, et constituer sans aucun doute le point de départ de nouveaux progrès dans la connaissance des régions sahariennes.

13. — C'est à l'autre extrémité de l'Afrique septentrionale que s'est

rendu M. Jean d'Allemagne pour aller *Au Pays de la reine Candace.* De Suez, il a gagné Port-Soudan, et, par la nouvelle ligne qui met ce point en communication avec Khartoum, il a, au retour de la Palestine, pénétré en plein cœur de la Nubie, jusqu'au confluent du Nil bleu et du Nil blanc; mais ce que M. Jean d'Allemagne a cherché dans les contrées désertiques et dans les savanes qu'il a traversées et visitées, ce n'est nullement le spectacle pittoresque des heurts de civilisation dont, à Port-Soudan, à Atbara, ailleurs encore, il lui a été donné de jouir; ça été la résurrection du passé historique de la contrée. Aussi a-t-il été visiter les ruines de Méroé et a-t-il pris plaisir, en examinant ses trois groupes de pyramides, à évoquer le souvenir de ce que fut jadis le vieux pays de Koush, après s'être affranchi de la domination égyptienne et avant de tomber sous le joug de Rome... Le bref tableau qu'il a tracé du passé de la Nubie nous fait regretter que M. Jean d'Allemagne ait cru devoir être si sobre de détails sur l'état actuel de la contrée.

14. — Des plaines désertiques et des steppes du Soudan égyptien aux marches tibétaines du sud-est, il y a loin; nous devons cependant franchir d'un seul bond cette énorme distance pour suivre M. Jacques Bacot autour du Dokerla. Tel est le nom d'un massif montagneux du Tibet oriental qui dresse jusqu'à 6 000 mètres, entre Salouen et Mekong, ses hautes cîmes couronnées de glaciers; chaque année, de juin à novembre, de nombreux pèlerins viennent de toutes les parties orientales du Tibet, et de Lhassa même, faire en une vingtaine de jours le tour de cette montagne vénérée. Comme eux, mais dans un sens inverse du leur, c'est-à-dire en gardant toujours à sa gauche (et non pas à sa droite) le massif sacré, M. Bacot a contourné le Dokerla, mais avec d'autres préoccupations que les Tibétains, c'est-à-dire en s'efforçant de bien voir le pays qu'il traversait et surtout d'en comprendre les habitants. La tâche n'était guère facile; mais M. Bacot doué de très réelles qualités de voyageur et d'observateur (les deux choses sont loin d'aller toujours ensemble) a parfaitement réussi, là comme dans les autres parties des marches tibétaines visitées par lui, depuis Talifou jusqu'à Yerkalo et Batang. Du pays lui-même, M. Bacot a rapporté une impression assez favorable : « c'est, écrit-il très joliment (p. 11), le Tibet des maisons, opposé à celui des plateaux ou des tentes. On pourrait dire aussi le Tibet fleuri, car au-dessus des gorges désolées, au-dessus encore des grandes forêts de cèdres, dans les nuées, les montagnes sont des massifs fabuleux d'orchidées, de lis et de rhododendrons ». Quant aux habitants, Mossos, Lissous, Loutzés et Tibétains surtout (Cf. les p. 191-215 du volume), M. Bacot les a observés avec un esprit dépourvu de toute prévention, en se montrant respectueux de leurs usages et de leurs préjugés. C'était là, pour le voyageur, une excel-

lente recommandation; M. Bacot en a trouvé une autre dans sa nationalité. « Sur tout le Mékong tibétain et habité où sont établis nos missionnaires, déclare-t-il, à la p. 49, la seule qualité de Français est une garantie de bienvenue... Les missionnaires font connaître et aimer la France dans des pays que la France ignore. Ils n'ont d'autres ennemis qu'une minorité de lamas orthodoxes qui, craignant pour leur puissance temporelle, la défendent par la terreur. » Nombre de ces pionniers de la foi, et en même temps de la France, de la civilisation et de la science, les Soulié, les Dubernard, d'autres encore, ont récemment trouvé la mort au cours des tragiques événements dont M. Bacot a naguère fait l'histoire devant le Comité de l'Asie française (Cf. les p. 161-189 de *Dans les Marches tibétaines*); remercions-les, eux et leurs successeurs, de leur dévouement à la foi et à la France, et remercions en même temps le méritant et modeste voyageur (et non pas simplement touriste) qu'est M. Bacot de leur avoir rendu pleine et entière justice; il a ainsi accru la très réelle valeur documentaire de son excellent petit volume : *Dans les Marches tibétaines*, où il a oublié de parler des précieux manuscrits mossos qu'il a rapportés en France.

15. — Non loin des côtes de cette Mer de Chine où aboutissent les grands fleuves sortis du Tibet, le Yang-tsé-Kiang, le Mékong, se dressent au centre de l'Indo-Chine française les plateaux moï, et, en particulier, le plateau du Darlac. C'est à ces régions, qui comptent parmi les plus sauvages et les moins connues de notre belle colonie d'Extrême-Orient, que M. Henri Maître, le distingué directeur actuel de l'École française fondée à Hanoï par M. Doumer, vient de consacrer un volume plein d'observations personnelles et plein de faits. Ce livre, intitulé : *Les Régions Moï du Sud indo-chinois*, se divise en deux parties, dont la première est une précieuse étude sur les populations moï, sur leur classification, leurs mœurs et leurs coutumes, leurs légendes et leurs traditions. Dans la seconde partie du volume, d'un caractère tout différent, à l'étude systématique fait place le récit de voyage; M. Maître raconte les différentes excursions et reconnaissances que, de 1905 à 1908, tantôt seul, tantôt avec quelques compagnons, tels que le marquis de Barthélemy et le comte de Houdetot, il a exécutées de tous les côtés autour du plateau du Darlac. Dans ces récits de voyage, très vivants et très pittoresques, M. Maître a su enchâsser avec beaucoup d'habileté une foule de renseignements géographiques (Cf. aux p. 181-183 le passage relatif au plateau du Lang-Biang) et ethnographiques, des traditions, des légendes, des poésies populaires, des souvenirs historiques, et bien rares sont les passages manquant vraiment de netteté (tel est le passage des p. 314-315 relatif aux trous circulaires creusés dans les rochers gréseux du Draé Chep; nous

croyons que ce sont des marmites creusées par les eaux et dues à la tactique des tourbillons). Ainsi M. Maître a su faire de ses *Régions Moï du Sud indo-chinois* une des relations de voyage les plus intéressantes et les plus instructives que nous possédions sur l'Indo-Chine française.

16. — C'est des pays de l'Extrême-Orient, dit-on parfois, que sont venus les anciens peuples colonisateurs du Nouveau Monde, ceux qui, avant l'arrivée des Européens, avaient su imprimer aux civilisations aztèque et inca un éclat extraordinaire; le baron et la baronne Conrad de Meyendorff le rappellent dans l'Avant-propos du beau volume qu'ils viennent de consacrer au passé et au présent des pays qui constituaient autrefois l'empire des Incas, au Pérou et à la Bolivie, et font en même temps remarquer que la théorie rattachant les Qquechua aux Chinois est très répandue au Pérou. Mais, bien plus qu'à ces insolubles questions d'origine, les deux voyageurs se sont attachés à la civilisation pré-européenne des peuples dont ils visitaient le pays; et, non contents d'étudier en artistes les paysages si variés et parfois si beaux qu'il leur était donné de contempler, de se montrer attentifs aux scènes de mœurs, de s'efforcer de comprendre à la fois les pays qu'ils visitaient et les hommes dont ils étaient les hôtes, le baron et la baronne de Meyendorff ont voulu, par un examen attentif des ruines encore subsistantes et par une comparaison perpétuelle de ces monuments avec les textes relatifs à la civilisation des Incas, reconstituer en quelque manière le tableau de cette civilisation. De là le titre de l'ouvrage : *L'Empire du Soleil*; de là nombre de chapitres au caractère bien plutôt historique, et surtout archéologique, que géographique. Nous en plaindrons-nous? Pas le moins du monde, car M. et Mme Conrad de Meyendorff sont vraiment au courant des questions dont ils parlent, et en dissertent d'une manière fort agréable; peut-être, parfois, acceptent-ils un peu trop facilement les idées de Ch. Wiéner, mais ils font montre le plus souvent de prudence et d'esprit critique. Aussi convient-il de recommander leur volume, non seulement à cause de ses fort belles et très intéressantes gravures, mais aussi à cause du texte lui-même, qui contient tout à la fois une bonne description de la Bolivie et du Pérou actuels et un très instructif exposé de ce que fut, avant sa destruction complète par les Espagnols, le brillant empire des Incas.

17. — Il est impossible de trouver deux ouvrages plus dissemblables que *l'Empire du Soleil* et le *Bulletin commémoratif de l'Exposition nationale de* 1908. Là, ce sont des impressions de voyage, des descriptions alertes du temps présent, de suggestifs souvenirs du passé; ici, ce ne sont guère que des séries de tableaux statistiques, des colonnes de chiffres dont seules des cartes, des planches de botanique,

des figures graphiques viennent rompre la froide monotonie... On aurait tort toutefois de ne pas consulter ces chiffres; en les examinant, on ne tarde pas à se rendre compte que le *Bulletin commémoratif de l'Exposition nationale de* 1908 est mieux, en dépit de son titre, qu'une publication de circonstance. Ce que la Direction générale de statistique du Brésil a, en effet, sous cette appellation singulière, entrepris de constituer, a été un recueil d'informations inédites ou déjà connues permettant de se faire une idée exacte de l'état actuel de cette république fédérative, et, si l'on peut ainsi parler, de sa vie démographique, économique et sociale. Une pareille tâche était d'autant plus complexe et délicate qu'il fallait faire entrevoir en même temps l'essor pris par le Brésil depuis sa séparation d'avec le Portugal; la Direction générale de statistique a su s'en acquitter à son honneur. Elle a établi un recueil bien compris et systématiquement ordonné de tableaux relatifs au territoire, à la population, au mouvement économique et au mouvement social du Brésil, et a accompagné ces tableaux de cartes, de diagrammes, de dessins très ingénieux qui en traduisent d'une manière singulièrement expressive les données essentielles... Non moins que l'économiste ou le sociologue, le géographe applaudira à cette publication; que d'informations difficiles à se procurer sont, en effet, réunies dans la première partie du *Bulletin commémoratif* ! A côté des données relatives à la superficie des différents États, voici des séries de chiffres relatifs à l'altitude, au climat (il est fâcheux que les moyennes données soient « annuelles », et non pas « saisonnières »), aux richesses minéralogiques, botaniques et zoologiques du Brésil; puis, dans les trois autres parties du volume, voici des indications statistiques concernant les mouvements de la population brésilienne, l'immigration, la situation économique, les éléments du commerce, la vie sociale... Une Introduction préliminaire assez développée (une quarantaine de pages) synthétise les séries de chiffres groupés dans les différents tableaux de chaque partie, formule les conclusions qui se dégagent de leur examen et esquisse un tableau d'ensemble de la situation actuelle du Brésil. Sans doute cet aperçu est quelque peu « en l'air » et manque de cette base indispensable qu'est l'étude du sol même; mais c'est au géographe à combler une lacune qu'il n'a pas le droit de reprocher à une Direction générale de statistique. Celle-ci lui a mis en main, en les accompagnant de précieux commentaires et de fort belles planches, les matériaux d'une indiscutable valeur qu'elle pouvait lui fournir; à lui maintenant d'en tirer parti !

18. — Dans cette tâche, le nouveau livre de M. Paul Walle : *Au Pays de l'or noir*, lui sera d'un précieux concours. Comme il existe une « houille blanche », de même il existe un « or noir »; *ouro preto*, tel est, en

effet, le nom sous lequel les seringueiros et les caucheros de l'Amazonie désignent le caoutchouc, dont les États brésiliens de Para et d'Amazonas sont actuellement les principaux pays producteurs. Mais, si importante que soit en Amazonie l'industrie du caoutchouc,— à qui seule il convient d'attribuer le merveilleux développement économique de la région, — ce n'est pas l'unique ressource dont dispose cette contrée, soit dans les États de Para et d'Amazonas, soit dans celui de Matto Grosso, où l'exploitation du caoutchouc est encore rudimentaire. Comme le dit fort bien M. Paul Walle, « aucun pays du monde n'est aussi favorisé que la vallée amazonique pour l'extraordinaire valeur des produits naturels », et si toute autre industrie s'est jusqu'à présent effacée devant le caoutchouc, un jour viendra sans doute où la mise en valeur de l'Amazonie amènera ses habitants à exploiter les autres ressources de la région ; déjà l'élevage est pratiqué sur une grande échelle dans certaines parties de l'État de Para, dans l'île de Marajo, en particulier ; ailleurs, les cultures de la noix de Brésil, du cacao, du tabac, du manioc (sans parler de l'exploitation des bois de toute nature) sont susceptibles de prendre une extension considérable ; mais le caoutchouc, « qui fait vivre et qui enrichit celui qui le récolte comme l'exportateur qui le vend », n'en demeure pas moins l'industrie par excellence de l'Amazonie. N'est-ce pas en quantité innombrable qu'on y rencontre à l'état sauvage l'arbre à gomme, l'*hevea* ou *syphonia elastica*, la « seringueira » des indigènes, l' « arbre seringue » de François Fresneau ? Aussi M. Paul Walle n'a-t-il pas hésité à s'arrêter longuement sur les différentes espèces des arbres à caoutchouc de l'Amazonie, sur les procédés d'extraction et d'élaboration des différentes sortes de gomme, sur l'existence indépendante, mais pénible, des chercheurs de caoutchouc (ch. VI à IX). D'instructives comparaisons entre le caoutchouc amazonien et le caoutchouc asiatique (ch. X) complètent cette étude, très documentée et basée sur l'expérience personnelle de l'auteur, qu'encadrent des chapitres sur les trois grands états brésiliens de l'Amazonie, sur le climat de la contrée, sur ses possibilités économiques et sur les causes de l'infériorité du commerce français dans ces régions.

19. — Comme M. Paul Walle, M. P. Chemin-Dupontès s'est surtout proposé, dans son ouvrage sur *les Petites Antilles*, de traiter le point de vue économique. Non pas que la géographie physique, la géographie politique, l'histoire de la colonisation européenne aient été négligées par lui ; mais c'est incontestablement du côté économique que l'auteur a fait porter son principal effort, et quoi de plus naturel de la part d'un spécialiste, de celui qui est chargé de la statistique à l'Office colonial ? Nous ne pouvons pas, toutefois, ne pas adresser à M. Chemin-Dupontès quelques reproches analogues à ceux que nous avons faits

naguère à M. Daniel Bellet à propos de son livre sur *les Grandes Antilles:* pourquoi n'avoir pas indiqué la situation de la « Microantilie » sur une des lignes de fracture les mieux caractérisées du globe, et n'avoir pas montré la différence de stabilité sismique existant entre le talus atlantique et la pente caraïbe de l'étroite plate-forme supportant les terres émergées? pourquoi n'avoir fait qu'une mention insignifiante des anciens habitants de ces îles, des Caraïbes, et n'avoir pas soufflé mot de leur civilisation? Ces malheureux indigènes ont été exécutés par M. Chemin-Dupontès comme ils l'ont été jadis par les colons européens, si bien qu'à peine soupçonne-t-on dans *les Petites Antilles* qu'ils ont « vécu »? Pourquoi avoir glissé si rapidement sur les querelles des Anglais et des Français à Saint-Christophe (p. 20)? Pourquoi enfin n'avoir pas tenté de faire un peu de géographie humaine? Que, dans ces critiques et dans ces regrets, M. Chemin-Dupontès trouve simplement l'expression de notre désir de le voir produire un ouvrage de tous points excellent! Sans doute, comme étude sur l'évolution économique des Petites Antilles, si l'on se place sous un angle déterminé, ce livre est à peu près parfait; les colonies françaises y tiennent la place prépondérante qu'elles ont dans nos préoccupations, et on trouve sur elles, dans l'ouvrage de M. Chemin-Dupontès, des faits intéressants, exacts et précis, des chiffres récents, groupés dans une série de chapitres très nourris (ch. VI-XI), qu'accompagne (à la p. 265) un excellent diagramme du commerce des Antilles françaises de 1882 à 1907; sans doute aussi, au point de vue social, M. Chemin-Dupontès, qui n'a pas osé qualifier (à la p. 192) d' « erreur humanitaire » la manière dont fut effectuée l'émancipation des esclaves, nous paraît avoir raison en signalant dans la participation des habitants des Antilles françaises à nos querelles politiques et aux élections législatives une des grandes causes de leur décadence. Ainsi l'ouvrage de M. Chemin-Dupontès se présente de manière très satisfaisante... Toutefois, l'auteur n'y a pas tout dit; il n'a pas montré, en particulier, combien est délétère la conception que les habitants de la Martinique et de la Guadeloupe se font du rôle de la métropole envers eux; mais cela, lui, fonctionnaire du ministère des colonies, pouvait-il le signaler? ... Tel qu'il est, en dépit de ses lacunes, ce livre sur *les Petites Antilles* n'en offre pas moins un très vif intérêt; il contient, en effet, un bon exposé de ce que l'on peut appeler la « question des Antilles françaises » et il montre comment les Anglais sont parvenus, à force d'études et de sacrifices, à rendre la prospérité à leurs colonies. Puisse cet enseignement être compris de nos gouvernants et adapté par eux aux besoins de nos vieilles colonies du Nouveau Monde!

20. — Dans la phalange des explorateurs arctiques scandinaves, le capitaine Roald Amundsen occupa une place éminente; en effet,

n'a-t-il pas eu la gloire d'effectuer de 1903 à 1906 la traversée du passage nord-ouest sur la *Gjöa*, un petit navire d'environ cinquante tonnes, dont l'équipage se composait simplement de sept hommes, lui-même compris? Ce que, au milieu du XIXe siècle, lors de la recherche de Franklin et de ses compagnons, Mac Clure n'avait pu parvenir à faire, le navigateur norvégien l'a réalisé très facilement, et quelques mois lui eussent incontestablement suffi pour passer de l'Océan Atlantique jusqu'au Pacifique s'il n'avait tenu à rendre son expédition fructueuse pour la science et à recueillir en cours de route une véritable moisson d'observations précises. Voilà pourquoi le capitaine Amundsen s'est arrêté à la Terre du roi Guillaume dès le mois de septembre 1903, et y est demeuré jusqu'au 13 août 1905, effectuant au Port Gjöa, dans le voisinage du pôle magnétique boréal, en compagnie de Gustav Juel Wiik, une longue et importante série d'observations magnétiques, tandis que ses autres compagnons s'occupaient d'études géologiques, météorologiques et ethnographiques, ou encore, tels le lieutenant danois Godfred Hansen et le météorologiste Peter Ristvedt, exploraient dans l'est du canal de Mac Clintock la Côte du roi Haakon VII. Mais ce n'est pas seulement durant un long séjour au sud-ouest de la Terre du roi Guillaume que les explorateurs de la *Gjöa* ont fait des études géographiques et scientifiques d'un très vif intérêt; en achevant la navigation du Passage Nord-Ouest, puis, durant le nouvel hivernage que les glaces les obligèrent de faire un peu à l'est de l'embouchure du Mackenzie, à King Point, ils ont continué leurs observations de toute nature et ont ajouté à la reconnaissance du lieutenant Hansen vers le nord-est du Port Gjöa une expédition vers le sud, à travers l'Alaska septentrional, jusqu'au Youkon et à Eagle City. Tel est, succinctement résumé, le voyage tout à fait remarquable dont on trouvera le récit anecdotique dans *le Passage du Nord-Ouest*; le capitaine Amundsen n'y a donné que de très brefs renseignements sur ses études scientifiques, — trop brefs à notre gré; mais il songeait au grand public, — et y a relaté d'une manière très attachante l'histoire de son beau voyage. A lire son récit, il semblerait, comme le dit très justement M. Rabot dans sa Préface, que les vaillants explorateurs de la *Gjöa* étaient autant de « naturalistes tranquillement installés dans un laboratoire, et poursuivant leurs recherches avec la certitude du lendemain ». Il n'en a cependant pas été ainsi, le lecteur s'en apercevra très vite s'il veut bien s'en donner la peine et comprendre tout ce que la vie de l'explorateur arctique comporte de privations et de dangers de toute sorte; il s'en apercevra aussi en lisant le passage où le capitaine Amundsen raconte la mort de son compagnon et collaborateur Wiik (p. 183). Rien de plus simple et de plus bref que cette oraison funèbre; mais on y sent une douleur qui, pour être contenue, n'en est pas moins pro-

fonde. La joie du retour se devine, elle aussi, un peu plus loin, dans les dernières lignes du récit, contenue et profonde à la fois. En vérité, Roald Amundsen est bien, comme Otto Sverdrup et comme Fritjof Nansen, éminemment représentatif de la race norvégienne; on s'en rendra compte en lisant l'attachante relation, si bien traduite par M. Charles Rabot et si agréablement illustrée, qu'est *le Passage du Nord-Ouest.* HENRI FROIDEVAUX.

ART, HISTOIRE ET SCIENCES MILITAIRES

(*Suite.*)

18. *Historique des troupes coloniales. Campagne du Mexique*, par le capitaine VALLIER. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-18 de 284 p., 3 fr. 50. — 19. *La Intervencion francesa en México segun el archivo del mariscal Bazaine.* Textos español y francés. Partes sexta y septima (*Documentos ineditos* publicados por GENARO GARCIA). México, Viuda C. Bouret, 1909, petit in-8 de 266 et 268 p., 10 fr. — 20. *El Sitio de Puebla en 1863, segun los archivos del general D. Ignacio Comonfort y de D. Juan A. de la Fuente* (*Documentos ineditos* publicados por GENARO GARCIA). México, Viuda C. Bouret, 1909, petit in-8, de 263 p., 5 fr. — 21. *Enseignements tactiques de la guerre russo-japonaise*, par le commandant NIESSEL. 3e éd. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 186 p., 3 fr. — 22. *Histoire abrégée de la guerre russo-japonaise. Le Combat d'infanterie d'après les enseignements de la guerre*, par le lieutenant ESCALLE. Auxerre, Lanier, 1908, in-8 de 232 p., 3 fr. — 23. *Comptes rendus publiés par le Rouskii Invalid de conférences sur la guerre russo-japonaise faites à l'Académie Nicolas.* 8e fasc. *Bataille de Moukden.* Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 448 p., 10 fr. — 24. *Au Maroc avec le général d'Amade*, par REGINALD RANKIN; trad. de l'anglais. Paris, Plon-Nourrit, 1909, in-16, IV-306 p., avec 18 grav. hors texte, un portrait et 4 cartes, 3 fr. 50. — 25. *Le Combat des Rfakha, près Casablanca*, 29 *février* 1908. *Extraits d'un carnet de route*, par le capitaine PAUL AZAN. Paris, Chapelot, 1909, in-8 de 94 p., 2 fr. — 26. *Impressions de campagne et de manœuvres*, 1907-1908. *Campagne de Casablanca*; *manœuvres impériales*; *manœuvres du Centre*, par RÉGINALD KANN. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 136 p., 3 fr. — 27. *Événements d'Orient*, par le général MAHMOUD MOUKTAR PACHA. Paris, Chapelot, 1909, in-16 de 210 p., 3 fr. 50. — 28. *Enseignements de deux guerres récentes*, par le général LANGLOIS. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., gr. in-8 de 246 p., 5 fr. — 29. *La Guerre et les traités. Étude du droit international et d'histoire diplomatique*, par le lieutenant ROBERT JACOMET. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., gr. in-8 de VI-188 p., 5 fr. — 30. *La Discipline moderne*, par le capitaine PAUL SIMON. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 88 p., 1 fr. 50. — 31. *Étude sur la psychologie de la troupe et du commandement*, par le commandant GAUCHER. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 110 p., 2 fr. — 32. *Notre armée à l'œuvre. Aux grandes manœuvres de* 1908, par PIERRE BAUDIN. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-16 de 184 p., 3 fr. — 33. *La Nation armée. Leçons professées à l'École des hautes études sociales*, par le général BAZAINE-HAYTER, E. BOURGEOIS, C. BOUGLÉ, le capitaine BOURGUET, E. BOUTROUX, CROISET, G. DEMENY, G. LANSON, L. PINEAU, le capitaine POTEZ, F. RAUH. Paris, Alcan, 1909, in-8 de II-278 p., cartonné, 6 fr. — — 34. *Sur l'autel de la patrie. Nos drapeaux pendant l'Année terrible* (1870-1871), par le commandant A. RICHARD. Paris, Chapelot, s. d., in-4 de XVI-208 p., avec frontispice de Detaille, 10 fr. — 35. *L'Armée et ses cadres*, par A. MESSIMY. Paris, Chapelot, 1909, in-16 de 196 p., 2 fr. 50. — 36. *Pour la race. Notre soldat*; *sa caserne*, par le Dr LACHAUD. Paris, Charles-Lavauzelle, 1909, in-8, de 382 p., 5 fr. — 37. *Précis d'hygiène militaire à l'usage des candidats à l'École de guerre*, par le Dr MONÉRY. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-16 de 216 p., cartonné, 3 fr. — 38. *Le Service des renseignements militaires en temps de paix et en temps de guerre*, par le lieutenant colonel ROLLIN. Paris, Nouvelle Librairie nationale, s. d., in-18 de 139 p., 2 fr. —

39. *L'Organisation de l'infanterie et de l'artillerie.* Paris, Chapelot, 1909, in-8 de 188 p., 3 fr. — 40. *Cours élémentaire de tir de campagne*, par le capitaine Tréguier. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 288 p., 5 fr. — 41. *L'Infanterie au combat*, par le lieutenant-colonel Thomas de Colligny. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 276 p., 4 fr. — 42. *La Manœuvre de Lorlanges, exécutée par le* 13e *corps, le* 12 *septembre* 1908, par le général Percin. Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1909, in-8 de 68 p., avec 5 croquis, une planche et une carte, 1 fr. 50. — 43. *Dictionnaire militaire. Encyclopédie des sciences militaires* rédigée par un Comité d'officiers de toutes armes. 24e livraison. *Théorie - Train d'artillerie.* Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1908, gr. in-8, p. 2945 à 3072, 3 fr. — 44. *Le Campagne di guerra in Piemonte* (1703-1708) *e l'Assedio di Torino* (1706). T. IV et VIII. Torino, Bocca, 1908 et 1909, 2 vol. gr. in-8 de LV-529 et 533 p.

18. — La campagne du Mexique sous le second Empire n'a pas eu chez nous un grand nombre d'historiens et, sauf l'ouvrage du général Niox, peu de livres ont été écrits sur la matière. On lira donc avec intérêt le travail de M. le capitaine Vallier qui, dans son *Historique des troupes coloniales. Campagne du Mexique*, aborde une matière sinon nouvelle, tout au moins mal connue en France. Encore que le sujet abordé par l'écrivain ne vise qu'une portion des combattants engagés dans cette lutte lointaine, il a été nécessaire à M. Vallier d'envisager, la plupart du temps, la guerre mexicaine dans son ensemble, et c'est par ce côté que son livre intéressera le plus grand nombre.

19 et 20. — Nous avons eu déjà à signaler la publication remarquable entreprise par l'éminent M. Genaro Garcia, directeur du *Museo nacional* de Mexico, — un établissement analogue à notre Collège de France, — publication qui n'est autre que celle de la partie des archives du maréchal Bazaine ayant trait à la guerre du Mexique. Les documents publiés dans les volumes VI et VII, qui viennent de paraître (*La Intervencion francesa en México*), nous parlent du voyage fait par l'empereur Maximilien à l'intérieur du pays en 1864, de la promotion de Bazaine au maréchalat, de la soumission au gouvernement nouveau de divers généraux mexicains, notamment celle du général Cortina, etc. Ils nous signalent également que nos officiers ne surent pas toujours garder, là-bas, la modération qu'il eût été habile de montrer vis-à-vis d'un peuple fier que trop de brutalité révoltait au lieu de convaincre. — *El Sitio de Puebla en* 1863, rédigé d'après les archives du général Comonfort (qui commandait alors l'armée libérale du Centre) et d'après les papiers du ministre des affaires étrangères D. Juan A. de la Fuente, complète heureusement le tableau du Mexique lors de l'intervention française, fourni par les archives de Bazaine. Il nous suffira de signaler ces documents à nos lecteurs : leur importance n'a pas besoin d'être soulignée.

21. — Avec les *Enseignements tactiques découlant de la guerre russo-japonaise* nous entrons dans une autre époque. En constatant que l'ouvrage en est à sa troisième édition, nous n'avons pas à nous appesantir sur ses mérites. M. le commandant Niessel, l'auteur de cette

étude, conclut que plus que jamais la victoire appartient aux obstinés, à ceux qui poursuivent par l'offensive un but positif, à ceux qui réellement veulent vaincre. Pour cela, il faut que le commandement ne soit pas atteint de sensiblerie humanitaire, qu'il ne redoute pas les pertes, si cruelles qu'elles soient, qu'il demeure, ainsi que tous les exécutants, résolu à mener l'offensive à fond, sans rien ménager, avec la volonté déterminée, inébranlable d'engager, au besoin, jusqu'au dernier homme.

22. — *L'Histoire abrégée de la guerre russo-japonaise*, de M. C. Escalle, lieutenant au 4e d'infanterie, est à la fois une œuvre historique et un petit traité de tactique, l'écrivain nous exposant d'abord les faits et tirant des événements les enseignements tactiques et moraux qu'ils comportent. Comme l'indique exactement le titre, la partie historique a été traitée de façon à présenter, sous un petit nombre de pages, l'ensemble des événements. Cependant cette synthèse n'est pas tellement condensée qu'elle ne soit qu'un aride sommaire, une nomenclature de combats ou de batailles, c'est un récit qui se lit facilement et qui laisse, bien nettes dans l'esprit du lecteur, les dates principales qu'il convient de connaître, les faits principaux dont il est utile de conserver la mémoire. M. Escalle estime que les conclusions émanant de la guerre russo-japonaise n'ont fait ressortir aucun principe nouveau en tactique, qu'elles confirment les grands principes immanents de la guerre, tels qu'on les connaissait jusqu'ici, que, comme le disait l'écrivain que nous citons plus haut, la guerre ne s'improvise pas, encore moins les armées, que « la préparation du temps de paix a une influence décisive sur les premières batailles d'une campagne, l'avance acquise se manifestant la plupart du temps pendant tout le reste de la campagne ». En somme, travail consciencieux qui mérite d'être vulgarisé et qui pourrait être utilement donné en prix dans quantité d'établissements d'instruction, car de jolies gravures donnent au volume un caractère artistique appréciable.

23. — Écrites sur le même sujet, mais d'une portée beaucoup plus élevée, sont les *Conférences sur la guerre russo-japonaise*, faites à Pétersbourg, à l'Académie Nicolas, aux officiers d'état-major russes, par des officiers généraux ayant la plupart assisté aux événements militaires qu'ils racontent. Nous avons signalé à diverses reprises ces conférences et nous avons à présenter aux lecteurs du *Polybiblion* le 8e fascicule de cette publication, consacré à la *Bataille de Moukden*. Comme nous le disions naguère, la plupart des conférenciers ne ménagent pas leurs compatriotes et s'efforcent, en mettant le fer sur la plaie, de guérir radicalement le mal qu'a causé à nos alliés leur récente défaite. « Nous autres, dit l'un d'eux, nous n'étions pas préparés à la guerre; nous ne croyions pas à sa possibilité; nous ne souhaitions pas

de nous y préparer. Nous étions engourdis par les divagations de l'écrivain autrichien, Mme Berthe Suttner, par la lecture des élucubrations de l'Israélite Bloch, tendant à démontrer par des formules mathématiques que, dans la situation actuelle des États, la guerre était impossible. En vain des hommes comme l'amiral Makharoff répétaient-ils sans se lasser : « Songeons à la guerre ». Nous préparions notre jeunesse à tout sauf au service militaire ». — Cette citation typique montre l'esprit et le genre de ces conférences. Elles sont extrêmement intéressantes à lire, ayant de plus le mérite de nous faire pénétrer plus avant dans le cœur d'une armée qu'il nous importe de connaître intimement.

24. — M. Reginald Rankin, un des correspondants que les Anglais avaient envoyé au Maroc pour être tenus au courant des événements de Casablanca, a publié récemment, à Londres, les impressions recueillies au cours de son déplacement près de notre corps expéditionnaire, et ce sont ces impressions que nous livre aujourd'hui la maison Plon-Nourrit en un volume intitulé : *Au Maroc avec le général d'Amade.* Bien accueilli par nos officiers, M. Rankin ne dit rien qui ne soit en leur faveur : il consigne cependant dans son ouvrage quelques appréciations qui montrent chez lui un souci de dire la vérité, sans se préoccuper d'être agréable, même à ses amis. Diverses observations frappèrent nos compatriotes, dont quelques-unes sont bonnes à retenir. C'est ainsi qu'à propos de l'armement de notre infanterie, M. Rankin trouve que le Lebel est une arme excellente, mais « que le système de répétition ne vaut rien » (p. 39). De même, il assure que notre baïonnette est beaucoup trop longue, partant très faible ; elle plie invariablement à l'usage (?) ». En ce qui concerne les officiers français, il y a, dit M. Rankin, deux points qui frappent immédiatement un Anglais : d'abord, il sont beaucoup moins jeunes que nos officiers du grade correspondant ; ensuite la discipline subsiste, même en dehors du service, à un degré qui nous paraît inutile. Ainsi deux lieutenants sont sortis en même temps de Saint-Cyr : lorsque l'un d'eux est promu, l'autre en lui demandant du pain, se croit obligé d'ajouter : « Mon capitaine ». M. Rankin, comme on le voit, prend souvent pour la règle ce qui n'est que l'exception. Ceci nous rappelle Lady Montagu qui, n'ayant en sa vie passé que vingt-quatre heures en France, à Boulogne ou à Calais, et y ayant été accueillie, à l'auberge ou elle était descendue, sans les égards qu'elle s'estimait dus, écrivait dans ses Mémoires : « Tous les aubergistes de France sont hargneux et mal élevés. » Par ailleurs, M. Rankin est mieux avisé et son livre, qui est un journal de marche au petit pied, met sous nos yeux un intéressant tableau des opérations du général d'Amade. Il mérite, pour ce motif, la faveur du public.

25. — C'est encore du Maroc que nous parle un autre témoin ocu-

laire de notre récente campagne devant Casablanca : le capitaine Paul Azan. M. Azan a extrait d'un *Carnet de route*, tenu au cours de l'expédition, ses notes relatives au *Combat des Rfakha* (29 *février* 1908), cette journée qui fut, on s'en souvient, fatale à notre cavalerie, et il les publie par anticipation pour ne pas retarder l'hommage rendu à la mémoire de ses camarades morts au champ d'honneur. Brochure écrite avec humour, couleur, et souvent avec une émotion communicative.

26. — M. Réginald Kann est, comme M. Rankin, un correspondant de journal, du journal *le Temps*, si nous ne nous trompons; il a été, lui aussi, au Maroc et il nous donne, de même que son confrère anglais, ses impressions sur ce qu'il a vu pendant *la Campagne de Casablanca*. Observations et renseignements sont pris sur le vif. L'écrivain a grossi son volume de deux annexes consacrées, l'une aux dernières grandes manœuvres exécutées en Allemagne et en France. Intéressantes en elles-mêmes, on est un peu étonné de les voir figurer à une place où l'on ne les attendait pas. On les lira quand même avec profit.

27. — Le livre publié par le général Mahmoud Moukhtar Pacha sur les *Événements d'Orient* n'est, en réalité, qu'une biographie du maréchal Moukthar Pacha, le récit de ses expéditions militaires, expédition de Kosan, de l'Yémen, de l'Herzégovine, guerre turco-russe de 1877, campagne d'Anatolie, etc., etc. Çà et là, quelques aperçus politiques sur l'Égypte, la question crétoise, le rapprochement turco-allemand complètent l'histoire de la vie du maréchal, dont la carrière militaire rappelle, dit son biographe, « celle des grands généraux du premier Empire » (?).

28. — Les *Enseignements de deux guerres récentes*, que cherche à mettre en lumière M. le général Langlois, sont ceux qu'ont fournis la campagne turco-russe de 1877 et la guerre anglo-boer de 1904. Mais la première de ses luttes date déjà de trente-deux ans, elle n'a mis en présence que des adversaires insuffisamment préparés au point de vue tactique aussi bien qu'au point de vue stratégique et les enseignements qu'on pourait tirer de ces exemples ne sont pas de ceux dont l'autorité s'impose. Il en est de même pour la campagne des Anglais au Transvaal qui, toute récente qu'elle soit, est bien pauvre au point de vue didactique. Que sont d'ailleurs ces deux campagnes à côté de la guerre russo-japonaise, où, au contraire, les enseignements fourmillent, sautent aux yeux? Ne serait-ce pas plutôt de ce côté que devrait se porter l'attention des professeurs de science militaire, s'ils veulent faire œuvre utile et pratique?

29. — Avec *la Guerre et les traités*, de M. le lieutenant Robert Jacomet, nous passons à une autre branche des sciences militaires : au droit

de la guerre et à l'histoire diplomatique. Le fond même du livre de M. Jacomet est l'étude de ce point délicat de droit international : *De quelle façon et jusqu'à quel point certaines clauses de traités conclus en temps de paix doivent-elles être maintenues et déclarées valables pendant la guerre?* Question capitale à une époque comme la nôtre, où les frontières s'abaissent de plus en plus, où les nations tendent à se pénétrer chaque jour davantage, où les particuliers augmentent, développent leurs relations commerciales, industrielles et autres, sans se préoccuper des questions de nationalité. L'on sait même que sous ce dernier rapport, les gouvernements font souvent comme les particuliers, et les nombreux emprunts d'États russe, espagnol, portugais, italien, etc., souscrits presque totalement par des nations autres que l'emprunteur sont là pour attester un *modus vivendi* international qui tend chaque jour à devenir plus commun. La guerre a-t-elle le droit de briser les obligations nées de ces échanges, consenties en temps de paix, en dehors de toute préoccupation politique? Jusqu'à quel point d'autres conventions internationales, comme celles concernant la propriété littéraire, l'union ouvrière, l'union pour le transport des marchandises en chemin de fer peuvent-elle être modifiées par l'état de guerre surgissant à l'improviste entre deux nations hier amies et qui, après une bourrasque plus ou moins longue, reprendront un jour ou l'autre leurs relations de confraternité? C'est ce sujet épineux qui a attiré l'attention de M. le lieutenant et docteur en droit Jacomet et c'est à la solution de ce problème complexe qu'il a consacré la science d'un véritable juriste. Sans doute, de nombreux spécialistes l'avaient abordée avant lui; mais aucun, que nous sachions, n'avait fait de ce point de droit international une étude spéciale aussi lumineuse et aussi profondément creusée. On comprendra qu'il nous soit impossible, dans les quelques lignes dont nous disposons ici, de parler avec le moindre détail d'un travail, dont chaque chapitre comporterait un long commentaire; qu'il nous suffise de le signaler comme une œuvre sérieuse, qui trouvera nécessairement sa place parmi nos meilleurs traités de littérature juridique.

30. — D'un tout autre genre que le précédent volume sont les trois conférences publiées sous le titre : *La Discipline moderne*, par M. le capitaine Paul Simon. Signalons seulement leur titre : *Puissance militaire et Démocratie*; *l'Éducation militaire et l'Éducation de la démocratie*; *la Discipline moderne et l'Éducation des troupes*. L'écrivain émet, au cours de ses développements, quantité d'aphorismes qui nous ont paru fort contestables; nous laisserons nos lecteurs juger de leur valeur.

31. — Beaucoup plus intéressante nous a paru l'*Étude* du commandant Gaucher *sur la psychologie de la troupe et du commandement*, c'est-à-dire sur la façon dont un chef pourra entraîner la foule spéciale que

constitue le soldat en troupe, comment il imposera son ascendant, sa volonté aux masses qu'il aura à diriger, depuis la plus petite unité jusqu'à la plus considérable. Un vieil axiome militaire dit qu' « une troupe manœuvre comme elle est commandée ». Rien n'est plus vrai. Il importe donc que l'officier apprenne à bien commander, qu'il connaisse notamment les lois psychologiques auxquelles obéissent les foules et sans la connaissance desquelles il demeurera inapte à les faire agir. Travail neuf, où abondent des idées originales.

32. — Dans *Notre Armée à l'œuvre*, M. Pierre Baudin, ancien ministre du commerce, qui s'est fait récemment une spécialité des questions militaires, étudie les dernières grandes manœuvres de 1908 et résume les réflexions que lui ont inspiré, au cours des opérations, d'abord l'état des troupes, ensuite les procédés du commandement, enfin la façon d'entendre et de diriger les grandes manœuvres. Encore qu'écrit par un profane, ce livre est plein d'intérêt et d'enseignements. Nombre d'officiers en feront leur profit et, comme dit Dumanet, « chacun en prendra pour son grade ».

33. — Sous le titre : *La Nation armée*, — un titre qui a le tort de faire double emploi avec le traité du général von der Goltz, — la librairie Alcan publie un certain nombre de conférences professées à l'École des hautes études sociales. Ces conférences, dues à des écrivains ayant la plupart une notoriété reconnue, ont été divisées en trois groupes portant chacun une enseigne particulière : 1. L'École et le Patriotisme ; 2. L'Armée et la Nation ; 3. Questions diverses. Comme on s'en doute, un tel livre n'a pas une unité de doctrine irréprochable, et ces conférences, reliées sous une même couverture, diffèrent assez souvent l'une de l'autre et comme facture et comme esprit. Il nous est cependant agréable de dire que la plupart d'entre elles sont intéressantes et qu'en dépit de théories souvent imprudentes, elles nous ont semblé dignes d'êtres lues.

34. — D'ailleurs, quelle conférence, quelle leçon *ex cathedrã* vaut pour l'enseignement du patriotisme, pour le culte du dévouement à la patrie, l'exemple de ce qu'ont fait à cet égard nos aînés, de d'Assas au général Margueritte, et, tout près de nous, ces braves tombés naguère à Casablanca pour l'honneur du drapeau ? C'est en conformité d'une telle pensée que M. le commandant A. Richard à songé à résumer les actes de dévouement sublime dont la défense de nos drapeaux a été la cause et le mobile en 1870-71 et qu'il a consigné ces actes dans un superbe volume très artistiquement illustré : *Sur l'autel de la patrie. Nos drapeaux pendant l'Année terrible* (1870-1871). Une Préface de M. Henry Houssaye, un admirable frontispice de Detaille font de ce bon livre un très beau livre, où l'on ne sait ce qu'il faut davantage admirer, le fond ou la forme.

35. — *L'Armée et ses cadres*, de M. le député Messimy, est la reproduction des trois propositions de loi formulées par l'auteur sur : 1° le recrutement des officiers; 2° l'avancement des officiers de l'armée active; 3° les retraites proportionnelles des officiers de l'armée active. Travail qu'il n'est guère possible d'analyser, qui doit être lu en entier si l'on veut en suivre et en comprendre le sens et l'ordonnance.

36. — Dans son travail intitulé : *Pour la race*, M. le docteur Lachaud, député de la Corrèze, cherche à démontrer que la diminution de notre natalité, celles des qualités de notre race a sa cause principale dans la mauvaise hygiène de nos casernes. Le mal n'est pas sans remède, nous dit-il, mais il faut se hâter. Nous avons lu avec soin *Pour la race*, et diverses allégations de l'honorable écrivain nous ont paru un peu risquées. Quoiqu'il en soit, il est possible qu'il y ait en France quelque chose à faire pour l'amélioration des casernements. Mais est-ce bien dans ces défectuosités actuelles que résident les causes de démoralisation signalées par M. Lachaud? Nous croyons qu'elles sont ailleurs : la question n'est pas une question de briques ou de moellons; elle est plus élevée. C'est à modifier l'esprit de notre jeunesse qu'il faut tendre tout autant qu'à développer ses muscles. Le problème est là, qu'on n'en doute point.

37. — Entre temps, rien n'empêche de surveiller rigoureusement l'hygiène de nos soldats; tout le monde y gagnera, et, dans cet ordre d'idées, le *Précis d'hygiène militaire*, de M. le docteur Monéry, rendra de bons services. Écrit à l'usage de nos candidats à l'École de guerre, ce petit manuel pourra être consulté utilement non pas seulement par les officiers auxquels il est destiné, mais par tous ceux qui, sans se présenter à l'École de guerre, font, dans les régiments, le service des corps de troupe. Nous verrions volontiers ce volume consulté par nos instituteurs de campagne : ils y trouveraient quantité de conseils judicieux dont ils profiteraient autant que leurs élèves.

38. — *Le Service des renseignements militaires en temps de paix et en temps de guerre*, de M. le lieutenant-colonel Rollin, nous donne sur le fonctionnement de l'espionnage militaire, en paix ou en guerre, des détails peu connus. Quoique traitée sommairement, la question est cependant suffisamment développée et demeure autre chose qu'un résumé aride, qu'une nomenclature. Nous y voyons figurer quelques agents célèbres de renseignements, notamment le fameux Schulmeister, dont M. Paul Muller, le laborieux érudit, nous racontait naguère la vie mouvementée. En somme, intéressante plaquette.

39.— Le *Journal des sciences militaires* a eu l'idée de consulter le public militaire sur la situation actuelle de notre armée au point de vue organique et tactique, et ce sont les résultats de cette enquête qu'il publie aujourd'hui en volume, sous le titre : *L'Organisation de l'infan-*

terie et de l'artillerie. Il est assez consolant de constater que la plupart, que la grande majorité de ces collaborateurs isolés concluent aux mêmes modifications, aux mêmes améliorations. Il faut que le mal soit bien notoire pour être signalé avec cette uniformité : les pouvoirs publics se décideront-ils à tenir compte de cette consultation d'hommes compétents? Nous le souhaitons sans trop y compter.

40. — Le canon de 75, susceptible d'un rendement remarquable quand il est manié avec habileté, peut n'être qu'une arme inefficace entre les mains de qui n'a pas étudié à l'avance les multiples problèmes qui se poseraient au cours du combat. C'est pour remédier à cet inconvénient que M. le capitaine Tréguier a écrit son *Cours élémentaire de tir de campagne*, ouvrage dans lequel il réunit toutes les questions qu'un artilleur doit connaître et dont un certain nombre ne sont pas traitées par le règlement, telles que le tir *masqué*, le tir sur zone repérée, le tir à grande distance, le tir de nuit, etc. Ce cours de tir répond à un véritable besoin de l'artillerie, mais, grâce à sa grande netteté, il rendra des services aux officiers de toutes les armes, même à quiconque, sans appartenir à l'armée, voudra se rendre compte des méthodes de combat de l'artillerie contemporaine.

41. — *L'Infanterie au combat*, de M. le lieutenant-colonel Thomas de Colligny, en est à sa deuxième édition. Nous nous bornons à signaler cette publication en renvoyant le lecteur à ce que nous en disions naguère.

42. — Le général Percin n'ayant jamais vu, — depuis plus de trente ans qu'il assiste à des manœuvres d'automne, — un corps d'armée pourvu de toute son artillerie, décida certain jour de se rendre compte, par une expérience personnelle, des difficultés que présenterait l'emploi de vingt-trois batteries sur un front de cinq kilomètres, et il prescrivit, le 12 septembre dernier, un mouvement où le nombre de pièces que nous venons d'indiquer était déployé côte à côte sur les hauteurs de Lorlanges (Haute-Loire). C'est le résultat de cette manœuvre et ses enseignements qu'il publie aujourd'hui dans une brochure intitulée : *La Manœuvre de Lorlanges.* Elle touche surtout les artilleurs.

43. — Le *Dictionnaire militaire* entrepris, il y a de longues années déjà, par la maison Berger-Levrault s'achemine tout doucement vers son terme, et la 24e livraison, l'avant-dernière, a récemment paru, nous donnant les mots allant de *Théorie* à *Train d'artillerie.* Nous avons dit, à diverses reprises, tout le bien que nous pensions de cette publication. Le récent fascicule n'est pas inférieur à ses aînés. Signalons parmi les mots traités avec le plus d'ampleur ceux de *Tir* (104 colonnes), *Tirailleurs*, *Mouvement tournant*, *Train*, etc., etc.

44. — Nous terminerons cette revue bibliographique par quelques mots sur un livre qui nous arrive d'Italie au dernier moment et que,

la matière traitée nous aurait invité à classer plus haut, s'il nous était parvenu à temps. Nous voulons parler des *Campagne di Guerra in Piemonte* (1703-1708) *e l'Assedio di Torino* (1706), publication officielle de la Commission d'histoire nationale italienne, dont nous avons présenté déjà deux volumes aux lecteurs du *Polybiblion*. Nous avons dit précédemment que cet ouvrage étant une série de documents n'ayant entre eux souvent aucune liaison, les volumes en sont publiés au fur et à mesure qu'ils sont prêts, comme le seraient, en réalité, des volumes à part, c'est-à-dire le 4e avant le premier, s'il y a lieu, et le 10e avant le 6e. C'est ainsi que nous recevons aujourd'hui les tomes IV et VIII, de la même façon que nous avons reçu précédemment le 1er et le 10e. Quoi qu'il en soit, nous pouvons assurer que les documents insérés dans ces deux nouveaux volumes sont d'un intérêt capital aussi bien pour l'histoire du Piémont que pour celle de la France au XVIIIe siècle; nous pourrions ajouter pour celle de la plupart des nations du continent, car il n'en est guère qui n'aient pris une part plus ou moins active, plus ou moins souterraine, à cette longue et sanglante guerre de la succession d'Espagne. Citons parmi les pièces les plus remarquables (tome IV) : les négociations diplomatiques de la Cour de Turin avec le Cabinet de Vienne (tome VIII) : une notice biographique sur le maréchal Rehbinder; le journal inédit du siège de Turin, de Mario Zucchi; les lettres de Carlo Roero, comte de Guarene (1704-1707) etc., etc. Nous n'insistons pas sur la valeur historique de ces précieux documents : il nous suffit de les signaler aux érudits qui en sentiront l'inappréciable importance.

COMTE DE SÉRIGNAN.

THÉOLOGIE

Les Modernistes, par le P. MAUMUS. Paris, Beauchesne, 1909, in-16 de XV-269 p. — Prix : 2 fr. 50.

Cet ouvrage est spécialement dirigé contre les théories de M. Loisy. D'après ces théories, très clairement exposées et très fortement combattues par le savant dominicain, le christianisme n'aurait pas été fondé par J.-C. qui n'aurait pas eu l'idée d'établir une nouvelle religion; mais l'enthousiasme religieux qu'il a communiqué à ses disciples les aurait amenés peu à peu à créer tout l'organisme de la société chrétienne. De même, J.-C. n'aurait jamais laissé entendre qu'il était fils de Dieu par nature et Dieu lui-même. Il n'a jamais prétendu être autre chose que le Messie; c'est saint Paul qui, pour faire admettre la religion nouvelle chez les Grecs, que l'idée d'un messie juif eût fort peu intéressé, en a fait un Dieu et lui a appliqué les idées platoniciennes sur le λογος.

Le P. Maumus montre combien ces théories de M. Loisy font

violence aux textes évangéliques, qu'elles n'expliquent en aucune façon le prodigieux succès de la religion chrétienne et qu'elles détruisent le christianisme dans son fondement. M. Loisy prétend rétablir la paix entre l'Église et la société contemporaine; il emploie un moyen radical, c'est de supprimer l'Église. C'est en effet la supprimer que de la réduire à n'être qu'une société d'illuminés créant par leur imagination surchauffée toute une théologie qui n'aurait aucun fondement dans l'histoire. D. V.

La Magie dans l'Inde antique, par Victor Henry. Paris, E. Nourry, 1909, in-12 de xxxix-286 p. — Prix : 3 fr. 50.

J'ai annoncé aux lecteurs du *Polybiblion* (t. C, p. 44) l'apparition de ce livre. Je lui en présente aujourd'hui la seconde édition, en tout conforme à la première, de sorte que je ne puis dire de celle-là que ce que je disais de celle-ci, savoir qu'elle témoigne de l'érudition de son auteur, mort depuis. Les renseignements dont abondent ces pages sur les croyances et superstitions de l'Inde antique, lesquelles sont aussi, en majeure partie, celles de l'Inde contemporaine, V. Henry les puisa aux sources mêmes, je veux dire dans les documents védiques, l'Atharva-Véda surtout. Les réserves que je crus devoir faire alors sur le prétendu conflit de la religion et de la science, je les maintiens, par la bonne raison que je persiste à penser qu'il ne saurait y avoir d'antinomie entre la connaissance de l'auteur et celle de son œuvre, pas plus qu'il n'y en a entre le Créateur et la création, entre Dieu et la nature.

J'observe que cet ouvrage, avant tout de vulgarisation, passe de la collection : *Les Religions des peuples civilisés*, dans celle intitulée : *Bibliothèque de critique religieuse*, l'une et l'autre fort peu cléricales, en dépit de leur titre; du moins, le présent ouvrage sera-t-il l'un des plus inoffensifs de ceux qui en font ou en doivent faire partie.

A. Roussel.

SCIENCES ET ARTS

De la Méthode dans les sciences, par divers. Paris, Alcan, 1909, in-16 de III-411 p. — Prix : 3 fr. 50.

Quelles sont les méthodes suivies dans les principales sciences; quels sont les principaux problèmes dont se préoccupe, au point de vue philosophique surtout, le monde savant : voilà des questions passionnantes, auxquelles il n'est pas possible de donner de réponse ferme. Mais lorsque, comme M. F. Thomas, on a su grouper une élite de savants, en publiant leurs idées personnelles on produit un livre dont la lecture est indispensable à quiconque s'intéresse

au mouvement scientifique. Certes, souvent, les idées exposées ne plairont pas aux lecteurs ordinaires du *Polybiblion*; ce n'est pas une raison pour vouloir les ignorer, bien au contraire. Les vues générales sur : la Science, sont exposées par M. Émile Picard (Sorbonne); les Mathématiques pures, par M. J. Tannery (Sorbonne); la Physique, que nous recommandons tout particulièrement, par M. H. Bouasse (Toulouse); la Chimie, par M. A. Job (Toulouse); la Morphologie, par M. A. Giard (Sorbonne); la Physiologie, par M. F. Le Dantec (Sorbonne) ; les Sciences médicales, par M. P. Delbet (Faculté de médecine de Paris); la Psychologie, par M. Th. Ribot (Collège de France); la Sociologie et les Sciences sociales, par M. E. Durkheim (Sorbonne); la Morale, qui ne nous semble qu'un chapitre vague de la Sociologie, par M. L. Lévy-Bruhl (Sorbonne); l'Histoire, par M. G. Monod (Collège de France); la Mécanique, par M. P. Painlevé (Sorbonne). Cet ouvrage s'adresse théoriquement aux élèves des classes supérieures de l'enseignement secondaire; dans sa généralité, il nous paraît convenir à des esprits plus mûrs. Aux professeurs de nos collèges de l'étudier et de communiquer ce qu'ils jugeront bon à leurs élèves; mais, en plus, encore une fois, tous les esprits cultivés doivent le lire.

F. Chailan.

Dieu et l'Agnosticisme contemporain, par Georges Michelet. Paris, Lecoffre, Gabalda, 1909, in-12 de xx-416 p. — Prix : 3 fr. 50.

Beau et bon livre. On ne saurait mieux, ce me semble, en donner l'idée que ne le fait Mgr Germain, archevêque de Toulouse, dans la lettre courte, mais pleine, qu'il adresse à l'auteur : « Votre ouvrage est très important et très actuel. Il suit de près le mouvement de la pensée contemporaine, en indique les directions et les formes diverses. C'est une contribution très intéressante à la philosophie de la religion; la doctrine est sûre, l'érudition riche et exacte, la dialectique pénétrante, le style lucide et savoureux. Ces pages éclaireront les intelligences et feront du bien aux âmes. » Dans une Introduction de belle venue, l'auteur montre comment au fond de toute sociologie il y a une philosophie de la vie, et comment une philosophie de la vie suppose résolues la question de Dieu et la question du devoir. C'est à l'idée de Dieu qu'il s'attache présentement, et il refait, pour la génération présente, quelque chose comme le livre de Caro sur *l'Idée de Dieu et ses nouveaux critiques*. Il étudie particulièrement trois systèmes : la théorie sociologique (Durkheim), le pragmatisme (William James), l'immanence religieuse. Ce sont les plus récents; ils sont, de plus, « éminemment représentatifs des diverses influences dont l'ensemble constitue la mentalité contemporaine ». Poussant plus loin son analyse, M. Michelet montre à la

base de tous ces systèmes les tendances agnostiques et immanentistes signalées par l'encyclique *Pascendi* comme caractéristiques du modernisme.

Mais l'auteur ne se contente pas d'exposer les systèmes et de les réfuter. Dans une seconde partie, qu'il intitule : *Dieu et le Spiritualisme chrétien*, il nous donne deux belles études, l'une sur l'origine psychologique de la religion, l'autre sur la valeur de la connaissance religieuse en face des objections de la critique philosophique, scientifique, religieuse. Il y a là des analyses intéressantes sur l'éveil de l'être religieux, sur le passage de la connaissance spontanée de Dieu à la connaissance consciente et réfléchie, avec les solutions intellectualistes de l'École. Intéressante également et utile la critique des positions de Bergson, de Poincaré, de A. Sabatier, et des objections soulevées contre la valeur de la connaissance religieuse au nom de la « philosophie nouvelle », du « contingentisme », du subjectivisme religieux. Avec beaucoup de finesse, M. Michelet fait le départ du vrai et du faux dans tous ces systèmes, et dégage les « vérités à retenir », lesquelles sont, en définitive, celles que nous tenions déjà de par la foi, comme de par la philosophie du bon sens et la scolastique. C'est une première constatation, bien faite pour fortifier et rassurer les croyants. Une autre constatation, bienfaisante aussi, c'est que le spiritualisme chrétien est seul aujourd'hui à maintenir comme il faut la religion, la morale, la personnalité. J.-V. Bainvel.

L'Art de placer et de gérer sa fortune, par Paul Leroy-Beaulieu. Nouvelle édition entièrement refondue. Paris, Delagrave, s. d. (1908), in-18 de 391 p. — Prix : 3 fr. 50.

Les éloges que nous donnions de cet ouvrage, lors de sa première édition (*Polybiblion*, décembre 1907, t. CX, p. 524-525), ont été confirmés par son éclatant succès. Il atteint son trentième mille dans cette nouvelle édition revue et augmentée. Les conseils donnés en ces pages judicieuses sont toujours opportuns : étude des avantages et des inconvénients des diverses sortes de placements ; prudente division des placements et des risques ; défiance des emballements contagieux, de la routine paresseuse et des recherches de trop brusques plus-values ; nécessité de laisser dans son budget quelque chose pour l'épargne. Quant aux additions que complètent les différents chapitres elles les mettent au courant des faits nouveaux survenus depuis 1906. Tout un chapitre nouveau est consacré à la fiscalité en préparation dans notre pays, aux ententes fiscales internationales dirigées contre les dépôts de titres à l'étranger. En appendice, on trouve des exemplaires point du tout forcés, point de tout imaginaires, de ces prospectus charlatanesques qui ne cessent d'exploiter la naïveté et les convoitises des gogos. Baron J. Angot des Rotours.

Espèces et variétés, leur naissance par mutation, par Hugo de Vries; trad. de l'anglais par L. Blaringhem. Paris, Alcan, 1909, in-8 de VIII-548 p. — Prix, cartonné toile : 12 fr.

Le titre de cet ouvrage est incomplet en ce qu'il n'avertit pas que les espèces et variétés dont il s'occupe appartiennent exclusivement au règne végétal. Les allusions faites de loin en loin, et incidemment aux espèces et variétés du règne animal, ne suffisent pas à justifier la trop grande généralité du titre. Critique après tout secondaire, car il suffit d'ouvrir le livre au hasard pour constater que c'est seulement le règne végétal qui en est l'objet.

Bien que s'appuyant sur la théorie darwinienne, et lui attribuant une autorité peut-être excessive, l'auteur est loin toutefois de la suivre servilement. Ainsi, contrairement à l'opinion de l'école qui admet la formation de types nouveaux par transformations lentes, M. Hugo de Vries n'attribue à celles-ci, sous le nom de *fluctuations*, qu'un rôle très secondaire, et se montre partisan de la théorie de la *mutation*, c'est-à-dire de la formation de formes nouvelles dérivant des formes anciennes par sauts brusques. C'était l'opinion soutenue naguère, bien que notre auteur n'en parle point, par le regretté Charles Naudin, directeur du Jardin botanique d'Antibes.

Ajoutons que, dans les limites où elle se meut, la théorie de M. Hugo de Vries ne peut donner prise à aucune objection d'ordre philosophique ou exégétique. Elle ne préjuge rien sur les causes et l'origine premières; elle se tient exclusivement sur le terrain de l'observation théorique et pratique, au double point de vue de l'horticulture et de l'agriculture. Les vingt-huit conférences dont la réunion compose ce compact volume y forment naturellement autant de chapitres groupés en six divisions, Introduction comprise. Celle-ci donne un exposé qui, tout en étant à l'extrême éloge de Darwin, ne signale pas moins les modifications qu'a dû subir sa théorie et les erreurs auxquelles ses successeurs se sont laissé entraîner.

La description de ce que l'auteur appelle les *espèces élémentaires* ou *sous-espèces*, de ce qui constitue à ses yeux leur valeur réelle tant à travers champs que dans les cultures, et leur sélection artificielle, occupe les trois conférences suivantes. Une troisième division, en six conférences, est consacrée aux *variétés régressives*, aux cas d'atavisme, de vicinisme (faux atavisme), d'hybridité, de métissage, aux caractères latents. Il y a aussi, quatrième division, les *variétés instables*, concernant très principalement les plantes cultivées dans un but ornemental ou utilitaire, bien qu'elles se rencontrent aussi à l'état sauvage, les monstruosités, et les adaptations doubles ou à deux destinations différentes. — Les *mutations* forment, en neuf conférences, la division la plus importante de l'ouvrage : l'auteur

y examine, avec d'amples détails, les cas de production brusque de formes nouvelles, soit qu'elle ait lieu naturellement, soit qu'elle ait été provoquée par pollinisation artificielle ou autrement, à titre d'expérience ou dans un but cultural. — Enfin, la sixième et dernière division est consacrée aux *fluctuations*, qui sont les modifications lentes et graduelles supportées par une suite plus ou moins longue de générations soit spontanées, soit dirigées par l'homme, et qui ne constituent que des améliorations peu constantes, étant incapables, d'ailleurs, suivant M. Hugo de Vries, de créer des types nouveaux.

Cet ouvrage révèle chez son auteur une observation nombreuse, approfondie, une expérience fréquente et de précieuses données pour l'agronomie horticole et culturale. C. DE KIRWAN.

Le Problème de la marine marchande, par LOUIS FRAISSAINGEA. Paris, Larose et Tenin, 1909, in-18 de 120 p. — Prix : 2 fr.50.

Cette excellente brochure, parfaitement documentée, est la mise au point d'une série de conférences faites, au nom de l'Université de Toulouse, à MM. les officiers de la garnison et dont la *Nouvelle Revue* du 1er novembre 1908 a déjà donné les idées essentielles. Nous y avons trouvé fort bien exposée toute la question des primes à la navigation et à la construction. Les professeurs de géographie commerciale y trouveront des indications des plus utiles sur les plus grands ports du monde, puisées aux meilleures sources. Hong Kong y est indiqué comme le plus important de tous, avec ses 19 204 830 tonnes de marchandises; c'est là un point souvent oublié dans les manuels modernes, qui ne parlent que de Londres, d'Anvers et de New York.

L'auteur nous explique la nécessité de subventionner les flottes commerciales et de réduire le nombre des ports qui absorbent inutilement les fonds qu'il faudrait accorder plus largement à quatre ou cinq grands ports seulement, sans se laisser distraire par des considérations d'ordre purement politique.

D'abondantes notes marginales éclairent le texte et contiennent d'utiles citations d'autorités incontestables sur la matière : telles que MM. Charles Roux, le vicomte d'Avenel, etc.

En résumé, cette brochure devrait faire partie du bagage classique des élèves qui, dans nos lycées ou dans nos écoles libres, se préparent à la carrière industrielle. A.-A. FAUVEL

LITTÉRATURE

Handbuch des Alt-Irischen. *Grammatik. Texte und Wœrterbuch*, von RUDOLF THURNEYSEN. I. Teil : *Grammatik*. Heidelberg, C. Winter, 1900, in-8 de XVI-582 p. — Prix : 18 fr. 75.

Les ouvrages sur les langues celtiques se multiplient, et les maîtres

qui l'enseignent font profiter leurs collègues et confrères du fruit de leur enseignement. Le « Manuel du vieil-irlandais » que publie aujourd'hui M. Thurneysen est, en effet, sorti d'un cours fait depuis de longues années déjà à l'Université de Fribourg en Brisgau : de jeunes philologues d'Irlande y sont même venus plus d'une fois étudier, sous cette direction, les formes anciennes de leur langue nationale.

C'est ici une œuvre non seulement approfondie, mais aussi, pénétrante dans les détails et même dans les minuties. Un débutant s'y retrouverait malaisément, au moins sans avoir cette forte discipline grammaticale qui se rencontre plus en Allemagne que chez nous. On le voit dès le début, car les cent cinquante premières pages sont consacrées à la phonétique. La morphologie n'est pas moins détaillée, et un index de cinquante pages sur trois colonnes rend les recherches faciles. Ce n'est pas ici une œuvre abrégée et facile, comme la Grammaire irlandaise que M. Windisch a publiée en 1879, et qui a rendu tant de services en suscitant et en guidant toute une génération de celtistes : c'est une œuvre touffue et parfois compliquée où celui qui est déjà un peu initié aura une notion large et complète du mécanisme grammatical de l'ancienne langue de l'Irlande aux VIIIe et IXe siècles. Des comparaisons sobres, mais nettes et précises, avec les autres langues celtiques éclairent les questions traitées, et surtout la citation des formes gauloises quand nos inscriptions en fournissent les éléments.

Il convient de signaler deux chapitres qui, non seulement augmentent la valeur pédagogique de cette grammaire, mais serviront de fil d'Ariane aux philologues de la grammaire comparée : l'un sur le développement régulier des sons indo-européens en irlandais, et l'autre sur la forme et la flexion des mots empruntés par l'ancien irlandais.

Pourquoi faut-il que nous ayons à regretter la forme trop savante que les philologues allemands donnent, par tradition, à leurs livres? Il faut souvent être déjà initié pour s'y instruire et, par exemple, pour comprendre leurs abréviations : ainsi, quoiqu'il y ait au début du volume une liste des abréviations, M. Thurneysen a oublié d'expliquer UB : il faut deviner que cela se lit *Unbelegt*, c'est-à-dire cas d'un substantif ou temps d'un verbe qui ne se trouve pas dans les textes anciens. Et pourquoi écrire *ackusativ* (par c+k), et cela quand on ne prononce qu'une consonne simple? Si Quintilien revenait au monde, il blâmerait certainement cette façon d'écrire les mots latins, lui qui critiquait *chommoda* pour *commoda*.

Cette grammaire forme la première partie du « Manuel de l'ancien irlandais »; la seconde sera une chrestomathie formée de textes anciens et accompagnée d'un glossaire : faite avec l'acribie dont M. Thurneysen a déjà donné tant de preuves, elle rendra les plus

grands services pour l'enseignement dans les Universités et pour l'étude personnelle de ceux qui sont leurs propres maîtres.

H. Gaidoz.

The Oxford English Dictionary, a new English Dictionary on historical principles, edited by Sir James A. M. Murray. *Movement-Myz* (Vol. VI), by Henry Bradley. Oxford, Clarendon Press; London, Frowde, 1908, gr. in-4 paginé 729-820. — Prix : 3 fr. 15.

Ce fascicule du *New English Dictionary* termine le tome VI de ce grand ouvrage, édité par MM. Bradley et Craigie et publié en partie aux frais de la corporation des orfèvres (*Worshipful Association of Goldsmiths*). Dans la portion finale de la lettre M qu'il contient, il renferme 3 777 articles et 1 072 citations (il y en a respectivement 1 819 et 619 dans la partie correspondante du *Century Dictionary*, déjà fort complet). Ce n'est d'ailleurs pas par ces comparaisons de chiffres, si instructives qu'elles soient, que peut se mesurer l'immense supériorité de ce dictionnaire, sur tous ceux qui l'ont précédé, mais bien par l'abondance, la sûreté, le choix judicieux, le classement des renseignements; l'étymologie y est traitée de la façon la plus scientifique, l'histoire de chaque mot retracée, les définitions données avec une clarté parfaite et appuyée d'exemples empruntés à toutes les périodes de la langue. Pour l'étude d'aucun idiome nous ne disposons d'un pareil instrument de travail; à la gloire d'aucun idiome pareil monument n'a jamais été élevé; il se construit régulièrement, pierre à pierre, depuis bien des années, et chaque pierre est aussi solide et aussi bien taillée que la précédente. Puisse une œuvre semblable s'édifier un jour chez nous, pour la plus entière connaissance et le plus grand honneur de notre langue française !

A. Barbeau.

La Langue française d'aujourd'hui. Évolution. Problèmes actuels, par Albert Dauzat. Paris, Colin, 1908, in-18 de 275 p. — Prix : 3 fr. 50.

La Versification française. Les Genres poétiques, par Joseph Vincent. Paris, H. Paulin, 1908, in-18 de 95 p. — Prix : 1 fr. 20.

De la Poésie scientifique, par René Ghil. Paris, Gastein-Serge, 1909, in-8 de 65 p., avec portraits. — Prix : 1 fr.

Trente Noëls poitevins du XVe au XVIIIe siècle, publiés par Henri Lemaitre et Henri Clouzot. Airs notés par Aymé Kunc. Niort, Clouzot; Paris, Leclerc, 1908, in-8 de xxxviii-170 p. — Prix : 5 fr.

Notice sur la Bible des sept états du monde de Geufroy de Paris, par Paul Meyer. Paris, C. Klincksieck, 1908, in-4 de 72 p. — Prix 3 fr.

L'étude de M. Albert Dauzat sur *la Langue française d'aujourd'hui. Évolution. Problèmes actuels* est un livre fort intéressant, auquel les connaissances techniques de l'auteur donnent une valeur sérieuse,

son talent et sa verve d'exposition de l'intérêt et de l'agrément. Mais c'est l'œuvre d'un spécialiste, disciple ardent d'une école, pénétré jusqu'à l'excès de l'importance de la philologie romane et de l'histoire de la langue, qui confond à tort la *linguistique* avec la *grammaire*, et fait, ce semble, trop bon marché de l'esthétique rationnelle du langage. C'est une erreur de croire que tout ce qui s'explique se justifie. Les « anciens grammairiens » avaient le tort (bien involontaire) d'ignorer la génération exacte et les métamorphoses graduées des divers éléments de notre idiome; mais ils avaient raison de penser qu'on peut discuter, et, par suite, au moins dans une certaine mesure, corriger et améliorer l'usage, surtout dans la langue écrite. A cet égard, leurs travaux, malgré leurs excès et leurs erreurs, n'ont pas été inutiles. Leur œuvre serait à reprendre avec l'aide, mais non sous le joug absolu, de la linguistique. La « méthode linguistique » et « l'enseignement du français par la grammaire historique », tels que les propose M. Dauzat, ne nous paraissent acceptables que dans une mesure beaucoup plus restreinte qu'il ne le voudrait. Nous croyons, d'autre part, que l'élément *visuel* tient, depuis la diffusion de la lecture et de l'écriture, et tiendra désormais une place plus grande qu'il ne le pense dans la conception et la pratique de la langue et surtout du style. Nous n'avons pas d'objection absolue contre la réforme orthographique, dont notre auteur est un tenant convaincu et d'ailleurs modéré, mais il nous paraît qu'il se grossit les inconvénients de l'état présent des choses. Nous avons goûté son remarquable exposé des récentes expériences de la « phonétique expérimentale », bien qu'il s'en exagère manifestement les applications pratiques. Les pages consacrées à la « formation des néologismes », au « déplacement des frontières linguistiques » du français, à la « disparition des patois » et à « l'étude des parlers populaires », sont nourries de faits et par conséquent fort instructives. Mais nous ne saurions souscrire à certaines manifestations des sentiments personnels de l'auteur, produites à l'occasion des sujets traités. Selon nous, par exemple, la langue française a, Dieu merci ! en Belgique, de meilleurs titres de gloire que celui d'y être, selon l'expression de M. Dauzat, « le drapeau du libéralisme » (p. 187), car ce *libéralisme* s'est manifesté chez nos voisins, quand il y a été le maître, comme une tyrannie sectaire. Ces petits éclats de voix sont d'ailleurs une exception dans le livre dont il s'agit, qui montre en somme chez son auteur un mérite réel et de bonnes intentions pour le présent et l'avenir de notre langue. C'est un ouvrage à lire et à discuter.

— L'opuscule de M. Joseph Vincent : *La Versification française. Les Genres poétiques*, a plus de mérite qu'il n'est gros. La première partie surtout est remarquable. L'auteur est bien informé, judicieux, d'un sens délicat, et son exposé se lit avec grand plaisir. Les citations ont

été choisies avec goût, mais pas toujours peut-être avec une sévérité suffisante pour un ouvrage qui se présente comme scolaire (Cf. p. 62). Les contemporains y tiennent d'ailleurs trop de place et les classiques pas assez. La théorie est juste en général, bien qu'une notion capitale, celle de l'accent *secondaire*, tonique ou rythmique, échappe à M. Vincent comme à presque tous ses émules. Nous différons d'avis avec lui sur divers points, et certains exemples donnés, par exemple pour l'*hiatus* (p. 35, 36) ou l'*enjambement* (p, 42), nous paraissent contestables. La seconde partie : *Les Genres poétiques*, est beaucoup plus faible que la première. Elle est incomplète et sensiblement écourtée. Mais la vocation de M. Joseph Vincent pour ces études est évidente. Nous souhaitons qu'il continue de la cultiver et le fasse de façon plus ample.

— Rien n'est plus lucide (ce n'est pas sa moindre qualité) que le petit livre dont nous venons de parler. Rien ne l'est moins que l'ouvrage un peu plus étendu qui a pour titre : *De la Poésie scientifique* et pour auteur : M. René Ghil. Celui-ci met une sorte de point d'honneur à n'être pas compris du commun des hommes et sa prose a quelque chose d'apocalyptique. Partisan décidé de l'axiome connu : « Ce qui n'est pas clair, n'est pas français », et ayant d'ailleurs peu de temps à perdre, nous avons dû renoncer à extraire la pensée de M. Ghil du jargon brumeux où il s'enorgueillit de la cacher. Tout ce que nous pouvons faire à son égard est de reproduire les titres des diverses parties de son manifeste, car cet écrit semble bien être le manifeste d'une école nouvelle en poésie. Les voici donc : « Quelques mots d'actualité poétique. — Origines de la poésie moderne. — Le Symbolisme et ses écoles. — De la Poésie scientifique. I. De l'Intuition et de la science en poésie. — II. L'Instrumentation verbale. Le Rythme évoluant. — III. La Métaphysique et la Philosophie. — IV. La Philosophie et l'Éthique. Morale sociale. — V. L'Œuvre. » On aura une idée du style de l'auteur par cette phrase typique dont nous respectons la ponctuation et les majuscules : « Le vrai don poétique, le don qui a été, quand les poètes des Livres sacrés sous les créations théogoniques enclosaient ce qui était conscient en eux de la nature des Choses, le don qu'une conception renovée de la Poésie rendra, nous l'espérons, unique demain, — c'est, il me semble, celui de pénétrer intuitivement de douleur et de volupté immense, le plus du mystère de notre Moi et du Tout, à la fois. Et, acquise, en quelque point de contact que ce soit, cette certitude qui naît de leur identification, — le Poète, alors, de chacun de ces points comme centres vibratoires, s'évertuera de pensée à susciter et harmoniser en la série évolutive, des rapports nouveaux de l'Univers. Et constamment, il pourra et devra suggérer sa présence innombrable et ses lois, et signifier émotivement toute

chose particulière en rapport, donc, avec la Signification totale. » (p. 40-41). — Est-ce clair?

— Une œuvre autrement utile dans la netteté de sa méthode correcte et sans prétention, c'est la publication de *Trente Noëls poitevins du* XVe *au* XVIIIe *siècle*, dont nous sommes redevables à MM. Henri Lemaître et Henri Clouzot, et qui nous offre de bons échantillons de la poésie populaire ou demi-populaire de nos provinces. Nous avons remarqué dans leur Introduction précise et claire des renseignements ou indications curieuses sur les danses des bergers, les danses de Noël, la *localisation* des chants inspirés par le récit évangélique, les mœurs et usages poitevins. Ils ont extrait des textes réunis par eux et ils ont classé en bon ordre les faits de linguistique que ceux-ci leur présentetaient. Ils ont éclairci ces textes par des notes sobres et par un glossaire. Ils ont joint quelques « airs », notés en musique par M. Aymé Kunc. Nous leur devons ici un éloge particulier pour le soin qu'ils ont pris de communiquer au lecteur la « bibliographie » de leur sujet. Ils se sont montrés en tout cela de vrais érudits et des hommes de goût.

— La *Notice sur la Bible des sept états du Monde de Geufroi de Paris*, tirée à part des *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque nationale et autres bibliothèques* (t. XXXIX) est l'une de ces dissertations d'histoire littéraire du moyen âge où excelle M. Paul Meyer, et dont son érudition aussi exacte qu'abondante, sa critique si fine et si perspicace font en leur genre de petits chefs-d'œuvre. On regrette d'autant plus que son dilettantisme se complaise trop souvent en des investigations où, selon son propre aveu, « la recherche est plus intéressante que le sujet auquel elle s'applique » (p. 7). L'éminent érudit nous permettra aussi de contester sa compétence hors de son domaine et de refuser de souscrire à son appréciation sur le caractère et l'ancienneté de la doctrine du Purgatoire. Il la qualifie bizarrement de « conception rationaliste » (p. 59) et ajoute qu'elle « ne s'est fixée qu'à une époque assez tardive, vers le XIIe siècle ». En réalité, cette doctrine, dans ses points essentiels, est à la fois rationnelle et traditionnelle et a été de tout temps tenue par l'Église (Cf. Hurter, *Theologiae dogmaticae compendium*, tractatus X, caput IV, n° 918 seq.). M. S.

Les Maîtres de la chaire en France. Massillon. Sa Prédication sous Louis XIV et sous Louis XV, par l'abbé L. Pauthe. Paris, Lecoffre, Gabalda, 1908, in-8 de xv-463 p. — Prix : 6 fr.

Poursuivant ses consciencieux travaux sur *les Maîtres de la chaire en France*, M. le chanoine Pauthe étudie Massillon, de même qu'il a étudié précédemment Bossuet, Fénelon, Bourdaloue. Parmi les ques-

tions traitées dans ce nouvel ouvrage avec le plus de justesse et d'ampleur, signalons : les rapports de l'Oratoire et du jansénisme (p. 73-102); les conférences de saint Magloire (p. 128-147); les carêmes de Versailles, en 1701 et 1704 (p. 195-243); les oraisons funèbres de Massillon (p. 252-269); les caractères moraux et littéraires du *Petit-Carême* (p. 269-292); le sacre du futur cardinal Dubois (p. 328-339); le gallicanisme de Massillon (p. 377-382); l'évêque de Clermont protecteur et bienfaiteur de son peuple (p. 383-410).

Il est permis de regretter que les références bibliographiques soient gravement incomplètes : M. Pauthe n'indique ni le lieu de publication, ni la date, ni le format des ouvrages qu'il énumère; bien plus, il ne mentionne pas les éditions ou les répertoires contenant les textes et documents auxquels il renvoie son lecteur (p. 443-446). Signalons, en outre, quelques inexactitudes. Par exemple, M. Pauthe attribue à saint Paul un aphorisme célèbre de saint Augustin (p. 91). L'auteur estime que les *Réflexions morales* (de Quesnel) étaient plus dangereuses que l'*Augustinus* lui-même, puisqu'elles contenaient *cent et une propositions* censurées et condamnées, tandis que l'ouvrage de Jansénius n'en comptait que *cinq* » (p. 93). C'est mettre en balance des valeurs qui ne sont pas du même ordre : les cinq propositions de Jansénius forment autant d'*hérésies* proprement dites; alors que la plupart des cent-une propositions de Quesnel sont des *phrases équivoques et tendancieuses*, condamnées dans la mesure même où elles insinuent et favorisent la doctrine de Jansénius. M. Pauthe paraît croire que c'est le Régent qui a dit : « *Après nous, le déluge* ! » (p. 291); tandis qu'en réalité, c'est Louis XV (non pas toutefois en propres termes). L'auteur applique le nom d'*Institut* aux Académies de l'ancienne France (p. 324 et 325), bien que l'*Institut* ait été créé seulement par la loi du 3 brumaire an IV (25 octobre 1795). Le nom de *Séez* (département actuel de l'Orne) est substitué par M. Pauthe au nom de *Senez* (département actuel des Basses-Alpes) : et, comme l'erreur est constante, on peut redouter qu'elle ne soit pas exclusivement typographique (p. 338, 347, 364, 366, 368, 371, 374, 381, 417, 446).

Le récit et les commentaires semblent parfois prolixes, et le ton général du volume est un peu trop solennel et sentencieux. Néanmoins, ce sera une lecture instructive et attachante; car M. Pauthe fait connaître la personne et l'œuvre oratoire de Massillon avec une compétence très avertie, non moins qu'avec un enthousiasme bien légitime envers l'illustre oratorien qui, selon le mot de Lacordaire, fut, pour l'impiété au XVIIIe siècle, « comme un reproche doux et ingénieux ».

YVES DE LA BRIÈRE.

Études d'histoire romantique. Le Cénacle de la Muse française, 1823-1827 (*Documents inédits*), par Léon Séché. Paris, Mercure de France, 1909, in-18 de xv-409 p.— Prix : 3 fr. 50.

Quand a commencé réellement le mouvement romantique? Ce n'est pas la moindre des controverses auxquelles son étude historique a donné lieu depuis quelque temps. M. Léon Séché, d'accord avec Sainte-Beuve pour adopter, comme point de départ de ce mouvement, la période de 1819 à 1824, a exposé dans son ouvrage récent le premier rapprochement important des jeunes esprits qu'un même élan, non concerté d'abord, avait portés à renouveler l'inspiration et les formes poétiques usées du XVIIIe siècle. La revue *la Muse française* eut, en 1823, sept fondateurs, comme la Pléiade de 1550 avait été formée de sept étoiles : Soumet et Émile Deschamps avaient pris l'initiative; Victor Hugo et Vigny étaient à leurs côtés; Lamartine, bienveillant, restait isolé dans la gloire sans conteste qu'il avait atteinte du premier coup; Chateaubriand, alors ministre, soutenait et protégeait la revue nouvelle. Celle-ci publia, sous le titre de *Nos Doctrines*, une sorte de manifeste fort modéré, rédigé par Guiraud; et ce programme de l'école naissante fut l'occasion du *Discours sur* ou plutôt *contre* le romantisme, prononcé le 24 avril 1824, dans la séance annuelle des quatre Académies, par Auger, secrétaire perpétuel de l'Académie française.

La Muse française, après avoir rassemblé de nombreux collaborateurs, disparut assez vite, au moment même où Chateaubriand fut chassé du ministère; mais le groupe qui s'était formé autour d'elle subsista. On s'était réuni, préalablement à la fondation de *la Muse*, chez le vieux fonctionnaire de l'Administration des domaines, père d'Émile et Antony Deschamps; on se retrouva de préférence par la suite à l'Arsenal, dans cet aimable salon de Charles Nodier, où un livre antérieur de M. Michel Salomon nous avait fait pénétrer, et que M. Séché décrit avec de nouveaux détails (p. 223-303).

L'esprit du « Cénacle », ainsi constitué et continué, se modifia un peu en 1827, sous l'influence d'un nouveau venu, Sainte-Beuve, et d'un événement, la publication de *Cromwell* par Victor Hugo; mais jusqu'alors le groupe des premiers romantiques est demeuré parfaitement fidèle à la tradition, en religion et en politique, et idéaliste avant tout par son inspiration poétique et sentimentale. L'ouvrage de M. Séché met en évidence cette vérité qu'ont semblé contester les auteurs d'études récentes hostiles au romantisme jusqu'en ses origines.

Les grands romantiques se sont laissé emporter, surtout depuis 1830, extrêmement loin de leur point de départ : le culte en eux-mêmes de la passion, et la recherche de ses émotions, comme aussi le trouble répandu dans les esprits par la révolution de Juillet, ont fait d'eux,

à des degrés divers, des adversaires du vieil organisme social et politique. Ils ont oublié dans cette évolution les compagnons de jeunesse, ou, comme disait plus tard Émile Deschamps, les « compagnons d'armes » qui avaient stimulé et soutenu leurs premières inspirations. Ceux-ci, pour la plupart, ne les ont pas suivis dans leur déviation, mais n'en ont pas moins été auparavant les collaborateurs indirects des œuvres plus importantes et plus durables composées à côté d'eux. On ne saurait donc négliger cet entourage, surtout si l'on envisage avec raison l'histoire de la littérature comme celle des mœurs et de la société. Et il n'est pas indifférent que M. Léon Séché nous ait donné d'intéressants détails sur Soumet, plus connu aujourd'hui comme poète de *la Pauvre Fille* que par ses succès au théâtre; sur Guiraud, qui n'a pas écrit uniquement *les Petits Savoyards*; sur Michel Pichat, Pichald en littérature, et pour Antony Deschamps,

Cygne du Paradis qui traversa le monde,

auteur de la tragédie de *Léonidas*, représentée avec acclamations en 1825 (Talma disait qu'elle avait sauvé le Théâtre Français); enfin, sur les personnages féminins du groupe, Mmes Desbordes-Valmore, Tastu, de Girardin qui ont exprimé la sensibilité de leur sexe avec une harmonie si pénétrante.

Dans l'histoire, la période de 1819 à 1824 est un moment fugitif où, à part un petit nombre d'hommes de parti, on put croire la France sortie des agitations qui commençaient à ébranler le reste de l'Europe; l'indignation contre l'assassinat du duc de Berry, l'attendrissement à la naissance de son fils semblèrent sceller la réconciliation de la France et des Bourbons, de la liberté et de la monarchie, de la tradition et de la pensée moderne émancipée. Les premiers romantiques eurent foi en cette réconciliation. On leur a reproché leur prédilection pour les littératures et les institutions étrangères, comme si, dans le contact guerrier, puis pacifique, repris entre la France et l'Europe, ils n'avaient pas eux-mêmes affermi leurs motifs de revenir aux sources nationales d'inspiration. « Nous avons abandonné l'héritage qui nous est propre pour les riantes créations de la Grèce », disait Ballanche. « ... Ce n'est pas ainsi que les Allemands ont agi envers leurs pays, ajoutait l'éditeur des poésies de Chénier, Latouche; écoutez dans leurs chants l'accent de la patrie, et songez à la vôtre. » En obéissant à ces sentiments, les premiers romantiques se sont détournés de l'antiquité artificiellement comprise; ils ont, après Chateaubriand et à son exemple, ramené le goût public vers nos monuments du moyen âge et de la Renaissance, vers les œuvres du génie français antérieures à la grande époque classique, même vers les beautés du sol natal.

Ce que l'on peut surtout louer en eux, avec la certitude de ne céder

à aucune prévention, c'est la hauteur des aspirations intellectuelles dans la simplicité de la vie, et la cordialité dans l'émulation féconde de la confraternité littéraire. Le XVIIIe siècle n'avait pas connu de pareilles mœurs chez les gens de lettres, et le XIXe, après 1830, ne les a plus connues; mais le tableau que Sainte-Beuve a tracé avec émotion dans la pièce des *Poésies* de Joseph Delorme intitulée *le Cénacle* a été vrai; les travaux de M. Séché nous le confirment en complètant ce tableau. CH. DE LOMÉNIE.

El Doctor D. Manuel Milá y Fontanals; semblanza literaria, por MARCELINO MENÉNDEZ Y PELAYO. Barcelona, Gustavo Gili, 1908, in-12 de 80 p. — Prix : 1 fr.

Obras catalanes d'en MANUEL MILÁ Y FONTANALS. Barcelona, Gustavo Gili, 1908, in-12 de 378 p. — Prix : 4 fr.

Quand le docte et érudit M. Menéndez y Pelayo fait l'éloge d'un écrivain, on peut s'en rapporter sans réserve à son jugement autorisé. Le portrait littéraire qu'il trace du docteur Milá y Fontanals peut servir amplement d'Introduction aux œuvres de cet illustre professeur, qu'il nous fait connaître sous leur véritable jour. Personne, d'ailleurs, n'était mieux placé que M. Menéndez pour parler de l'illustre professeur barcelonais, sous lequel le critique et littérateur madrilène a fait ses premières armes. Milá y Fontanals a contribué puissamment à remettre en honneur dans son pays et à l'étranger, l'étude du moyen âge, des chansons de gestes, des traditions séculaires qui sont le fond du folk-lore, de la formation et du développement des littératures néo-latines. La bibliographie qui se trouve à la fin des *Œuvres catalanes* de ce fécond écrivain en est une preuve éloquente. Beaucoup de questions relatives aux grammaires romanes ont été définitivement tranchées par lui, et les éclaircissements qu'il a apportés sur nombre de points restent comme des jalons précieux sur la route qui mène à la solution d'autres problèmes.

— M. Milá y Fontanals n'est pas seulement un professeur et un critique; il est aussi poète, et, dans son catalan sonore et harmonieux, il a chanté *la Vierge de Montserrat*, *la Mort de Galinde*, *Pie IX*, etc.; mais il est à remarquer que, poète sur ses vieux jours, il a surtout excellé dans l'imitation de la poésie populaire, avec des réminiscences très marquées des romances anciens et des chants héroïques français et étrangers. Parmi les poésies catalanes de Milá, il en est trois qui sont de vrais joyaux littéraires : celle qui a pour titre *Arnaldo de Beseya* est un magistral romance plein d'un symbolisme fantastique et religieux tout à la fois; la *Complanta d'en Guillén* est une mélodie d'une grande suavité et d'une tendresse extrême, qui chante les fiançailles du chaste amour et de la mort; la *Cansó del Pros Bernart*, la plus remarquable de toutes les compositions de Milá, et, au dire

de M. Menéndez y Pelayo, de toutes les chansons épiques du Parnasse espagnol moderne, renferme des passages qui égalent et dépassent les plus belles inspirations de Victor Hugo dans sa *Légende des siècles*.

M. Milá y Fontanals, malgré tout, fut essentiellement un savant et un critique : son génie poétique naquit de son étude approfondie et de son admiration sincère des anciens poèmes catalans et castillans, dédaignés ou méconnus avant lui. Qu'on lise son *Prologue* aux *Chants mystiques* et aux *Idylles* de Verdaguer, son article nécrologique sur Balaguer, son étude sur la *Chronique dite de Turpin*, son *Essai historique et critique sur les anciens poètes catalans*; et l'on restera convaincu que Milá est l'un des premiers et des plus érudits littérateurs du XIXe siècle, et que l'hommage que lui a rendu, d'une voix si autorisée, l'éminent académicien. M. Menéndez y Pelayo, est comme le tribut de reconnaissance de toute l'Espagne savante déposé sur la tombe de celui qui a si dignement honoré les lettres et son pays.

G. Bernard.

HISTOIRE

La Revanche de la banquise. Un Été de dérive dans la mer de Kara (juin-septembre 1907), par le duc Philippe d'Orléans. Paris, Plon-Nourrit, 1909, gr. in-4 de 288+39 p., avec 10 héliogravures, 130 illustr. en phototypie et six cartes. — Prix : 30 fr.

Il y a trois ans, le duc d'Orléans a raconté, dans un livre dont les lecteurs du *Polybiblion* (décembre 1906, t. CVII, p. 484-485) n'ont pas perdu le souvenir, comment il a navigué à travers la banquise, du Spitzberg au cap Philippe, et ajouté une nouvelle nomenclature française à celle qu'au temps de son aïeul, le roi Louis-Philippe, les marins de la *Lilloise* avaient donnée à une partie plus méridionale de la côte du Groënland oriental. Dans un superbe volume, récemment publié, il expose comment, au cours d'un nouveau voyage entrepris par lui dans les mers arctiques qui s'étendent au nord de l'Europe et de l'Asie occidentale, le vaillant navire sur lequel il avait pris pour la seconde fois passage, l'illustre *Belgica*, s'est trouvé arrêté par les glaces; durant les mois d'été de l'année 1907, de juin à septembre, ce bâtiment, qui avait naguère si fructueusement exploré les mers antarctiques et qui s'était ensuite si bien comporté dans les eaux du Groënland, a vainement tenté de faire une campagne nouvelle d'exploration sur les côtes de la Nouvelle-Zemble. A peine entré dans la mer de Kara, il a été emprisonné dans les glaces, et ne s'en est dégagé que fort tard, au moment où il n'était plus possible de faire œuvre géographique nouvelle. Ainsi le duc d'Orléans n'a pas pu accomplir la tâche que, primitivement, le Dr Charcot avait projeté de réaliser

dans une partie encore fort mal connue des mers arctiques; ç'a vraiment été, selon l'expression du royal explorateur, *la Revanche de la banquise.*

Est-ce à dire que de ce nouveau voyage arctique du duc d'Orléans, les résultats sont nuls? Pas le moins du monde. La présence à bord de la *Belgica* du commandant A. de Gerlache et du naturaliste Stappers a permis au prince de publier, à la suite de son intéressant journal de bord, de précieux appendices scientifiques : des tableaux météorologiques établis par le commandant de Gerlache, des notes biologiques dues à M. Stappers, une étude sur la florule des neiges et des glaces de la mer de Kara signée du professeur Meunier. Ce sont là des garants de l'intérêt que présentera la publication exclusivement scientifique annoncée par le duc d'Orléans dans la *Revanche de la banquise*, qui contient encore une courte étude sur la pêche dans la Mer Blanche et un excellent historique des voyages précédemment accomplis dans la mer de Kara. Le prince en a présenté un tableau d'ensemble dans lequel il a insisté, de manière spéciale, sur les expéditions que leur champ d'action ou les difficultés rencontrées de la part des glaces rendaient les plus analogues à la sienne. Des planches superbes, parfois d'un très grand intérêt géographique ou glaciologique, exécutées d'après les photographies prises par le prince et par le Dr Récamier, de très belles cartes (parmi lesquelles celle du Matotchkin Char dressée à l'échelle du 160 000e par le commandant A. de Gerlache, mérite une mention particulière) accompagnent cette magnifique publication dans laquelle il convient de voir une preuve nouvelle de la sollicitude éclairée apportée par le duc d'Orléans, selon les traditions de sa famille, à la géographie et aux sciences naturelles.

HENRI FROIDEVAUX.

Correspondance du comte DE LA FOREST, **ambassadeur de France en Espagne (1808-1813)**, publiée pour la Société d'histoire contemporaine par GEOFFROY DE GRANDMAISON. T. III. *Octobre* 1909-*juin* 1910. Paris, A. Picard et fils, 1909, in-8 de 492 p. — Prix : 8 fr.

Le troisième volume de cette importante publication embrasse une période de neuf mois et va jusqu'au milieu de l'année 1810. M. Geoffroy de Grandmaison a divisé la correspondance de notre ambassadeur en trois titres généraux : 1° le Duc de Dalmatie, major général; 2° l'Expédition d'Andalousie; 3° le Retour de Joseph à Madrid. Les grandes qualités par lesquelles se signalent les volumes précédents se retrouvent dans celui-ci, et nous ne nous attarderons pas à les faire ressortir de nouveau. Résumons seulement les événements historiques que les lettres du comte de la Forest nous font suivre, pour ainsi dire pas à pas, en disant que l'ambassadeur français fait sentir très clairement la

crise qui se prépare, l'énervement du peuple espagnol et les préoccupations du roi Joseph en face des décrets impériaux qui contrarient ses propres intentions, en un mot, le conflit imminent qui va éclater entre les deux frères et qui peut avoir de si redoutables conséquences. En effet, tandis que Napoléon organise les provinces espagnoles voisines de la France en six gouvernements militaires confiés exclusivement à des généraux français, le roi Joseph, à qui n'a été réservé que le commandement direct d'une seule armée, riposte en établissant dans le royaume trente-huit préfectures et en partageant, à son tour, l'Espagne en quinze divisions militaires. D'ailleurs, la Péninsule est perpétuellement en ferment de révolte, et elle cherche à secouer le joug qu'on veut lui imposer des deux côtés des Pyrénées. Le tableau est saisissant de vérité, et l'on croirait assister en témoin oculaire à tout ce qui se passe et à tout ce qui se trame. G. Bernard.

Histoire de l'abbaye royale et de l'ordre des chanoines réguliers de Saint-Victor de Paris. Deuxième période (*1500-1791*), par Fourier Bonnard. T. II. Tremblay-sur-Mauldre (Seine-et-Oise), chez l'auteur, s. d., 1908, in-8 de viii-327 p., avec un plan. — Prix : 10 fr.

La deuxième période de l'histoire de la grande abbaye parisienne est beaucoup moins importante que la première. Les chanoines victorins ont perdu une situation qu'ils ne retrouveront plus; néanmoins, comme ces temps sont plus à la portée de l'historien, les renseignements abondent sur les hommes et sur les choses. L'auteur se trouve mieux à l'aise. Les phases qui remplissent ces trois siècles sont pleines d'intérêt: c'est d'abord une tentative de réforme intérieure, au commencement du xvie siècle; elle échoue, comme il advint dans de nombreux monastères. Le dernier abbé régulier, Jean Bordier, fait très bonne figure; vient ensuite la commende et le gouvernement de l'abbaye par des prieurs vicaires. L'humanisme fut en honneur parmi les chanoines victorins. Deux chapitres, pleins de traits curieux, sont consacrés aux rapports de l'abbaye avec la Ligue et la Cour d'Henri IV. Le cardinal de la Rochefoucauld voulut entraîner cette maison dans la réforme, d'où sortit la florissante Congrégation de France : ce fut peine perdue. Les victorins tinrent à rester eux-mêmes et ils continuèrent une décadence, qui se prolongea jusqu'au moment de la Révolution. Simon Gourdan tenta une réaction durant les dernières années du xviie siècle; il ne réussit pas. M. Bonnard qualifie exactement l'homme et sa mission dans un chapitre intitulé : *Un Saint venu trop tard.* Cinquante ans plus tôt, Gourdan aurait pu sauver la situation. Le jansénisme entra de bonne heure à Saint-Victor. L'auteur fait au victorin Santeul la part qu'il mérite, un chapitre

tout entier, où il apparaît au milieu de ses amis et de ses contemporains : c'est tout de même une curieuse figure. Les pages où il est question de la bibliothèque de l'abbaye et du bibliothécaire Mulot, sans ramener le lecteur au temps du grand labeur théologique, le distraient du spectacle douloureux qu'offre cette maison, qui est en pleine décadence. Les querelles déchaînées par les projets réformateurs de la Commission des réguliers attristent plus encore. Les victorins eurent en face de la Révolution les illusions de leurs contemporains. L'auteur nous fait assister à la fin pénible de cette institution, qui restait après tout une de nos gloires nationales.

Le volume se lit, comme le précédent, avec plaisir. M. Bonnard n'a rien laissé perdre de l'œuvre des chanoines réguliers; c'est pour lui un trésor de famille et il l'exploite avec amour. D'autres abbayes vont probablement solliciter son attention.

Voici une liste des documents qu'il donne en appendice : Abbés commendataires; Prieurs vicaires; Prieurs triennaux; Chanoines dont le nom présente quelque intérêt; Fortune de l'abbaye, les prieurés, avec une notice et la liste des prieurs connus; Inventaire du trésor des reliques au XIVe siècle; Localités où l'abbaye avait des possessions.

J. Besse.

Diaire de Joseph Guillaudeau, **sieur** de Baupréau **(1584-1615). Véritables faits et gestes du seigneur Benjamin Priolrau** *(Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis*, t. XXXVIII). Paris, A. Picard et fils; Saintes, J. Prévost, 1908, in-8 de 507 p., avec plans et planches. — Prix : 15 fr.

C'est un curieux document que ce « Diaire » de l'avocat rochelais Joseph Guillaudeau, tiré de la bibliothèque Marsh, de Dublin, et publié par M. Meschinet de Richemond dans un des beaux volumes de la précieuse collection des *Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis*. Et que peut-il y avoir qui promette un plus alléchant apport à l'histoire locale et à l'histoire générale tout ensemble, qu'une relation, comme dit l'en-tête du manuscrit, *de tout ce qui se serait fait en chacune desdites années, rédigé par escript et recueilli par moi Me Joseph Guillaudeau, advocat au siège présidial de cette ville de La Rochelle*, quand lesdites années sont l'époque héroïque de La Rochelle et de ses luttes contre Louis XIII et Richelieu?

Remarquons cependant tout de suite que ce n'est pas là proprement un au jour le jour. Outre que pour les premières années c'est trop évident, Guillaudeau étant né en 1571, plus tard même, à la façon dont il met sous leur date exacte des événements lointains: naissances et morts dans la famille royale par exemple, exécution de Léonora Concini, bataille de Lutzen et mort de Gustave-Adolphe, etc., à la façon dont, en inscrivant un mariage rochelais, il donne en même

temps les accouchements qui ont suivi, et, en introduisant un personnage, note par avance l'année quelquefois très éloignée de sa mort, aux quelques dates enfin laissées en blanc, on voit tout de suite qu'il a « recueilli » et « escript » les faits après coup et en se servant de notes dont nous ne pouvons savoir dans quelle mesure elles étaient de lui, ni comment elles avaient été prises. D'ailleurs il ne se présente jamais comme témoin oculaire, encore qu'il ait dû souvent l'être; il ne révèle non plus rien d'intime ni de secret, quoiqu'il ait été membre du conseil d'amirauté pendant le siège de 1627; son récit est aussi impersonnel que possible et il n'y insère que des choses *publiques* : crimes, incendies, grêles et coups de vent, entrées et sorties de grands personnages, processions, enterrements, nominations de pairs, de maires, de procureurs et faits — innombrables — d'état civil : voilà pour l'histoire intérieure; — combats de terre et de mer autour de La Rochelle, députations vers l'étranger, vers les Pays-Bas et l'Angleterre pour demander aide en vue de la guerre civile, qui alternent, régulièrement, avec des députations « vers Sa Majesté pour la supplier très humblement et très affectueusement de nous donner la paix », documents officiels ou demi-officiels concernant la paix, lettres de Rohan, du roi d'Angleterre, articles secrets accordés par le roi de France à ceux de la religion réformée : voilà pour l'histoire extérieure; — et je ne pense pas qu'il y ait rien là de bien nouveau, mais on y peut trouver de quoi confirmer, préciser, ou rectifier certains points de détail. Et çà et là les notes s'étendant en récits assez longs, touchant, par exemple, les divisions entre les bourgeois non originaires et le corps de ville, les émeutes, les batailles navales, l'entrée d'Anne d'Autriche en 1632, on y peut saisir, avec quelques couleurs de la vie rochelaise de ce temps-là, quelques traits de la bonne âme huguenote de Guillaudeau.

Mais, c'est un autre avis au lecteur que je dois donner, ce Journal est plein de trous. Non seulement Guillaudeau, appliqué à noter les seuls faits matériels comme pour un aide-mémoire, n'essaie de rien expliquer, ni pourquoi la guerre commence, ni pourquoi elle finit, vous jetant brusquement la note d'une bataille tout après un mariage ou la plantation d'un mai vert, et une déclaration de paix humblement demandée et joyeusement reçue, qui tombe d'autant plus inopinément qu'il n'avait jusqu'alors presque enregistré que des victoires admirables et des merveilles opérées par Dieu en faveur des réformés; non seulement il ne nous dit rien de ce qui se passe dans les conseils de guerre et dans les délibérations des échevins, des syndics, des anciens du temple ou des assemblées protestantes (c'est ainsi qu'une ligne à peine nous révèle la tenue de la fameuse Assemblée générale de 1621, d'où sortit la proclamation de la République et l'organisation des

églises réformées de France et de Béarn); non seulement il est également muet sur l'état des esprits et les mouvements de l'opinion, mais je n'arrive pas à comprendre pourquoi, lui, qui inscrit en sa chronique un feu de cheminée, un flagrant délit d'adultère, ou l'échouement d'une baleine, pendant tout le fameux siège de 1627-1628 n'a mentionné, en dehors d'un tarif du prix de vivres, terminé à brûle-pourpoint par cette phrase étonnante : « et cette grande chèreté est cause qu'en ce mois il est mort en cette ville plus de dix-huit mille personnes », aucun des faits de misère, de courage, de folie obsidionale qui ont dû s'y passer. Tout ne doit pas être pourtant légende dans ce qu'on en raconte ! Et ces dix-huit mille morts (!), soixante par jour (!), ne se sont pas enterrés en un mois sans horreur ! Et ce Jean Guitton, qui ne tient ici pas plus de place que les autres maires, une ligne pour annoncer sa nomination, et une note en marge pour dire qu'il ne fut maire que sept mois environ, est-ce que ses prouesses ne méritaient pas d'être consignées? ou bien serait-ce que sa légende n'était pas pas encore née?... D'autres en ont trop dit : et il est vrai — je prends ces faits ici même — que les assiégés, moins héros qu'ils ne se sont vantés d'avoir été, furent excités à la résistance par les lettres du roi d'Angleterre, disant: « Tenez bon jusqu'au dernier jour, car je suis résolu que toute ma flotte périra plutôt que vous ne soyez secourus »; je suis frappé de voir que, aussitôt les Anglais arrivés (28 septembre) et partis (23 octobre), la ville se rendait le 28 octobre. Il est vrai encore, *teste* Guillaudeau, que « par la grâce de Dieu » les coups de canon de l'ennemi faisaient d'ordinaire peu de mal », que « par sa grande puissance, providence et clémance » les entreprises de l'armée royale contre la ville échouaient presque toujours, que la digue de Richelieu, la « palissade », fut plusieurs fois rompue par des coups de mer et laissa passer des patasches « chargées de blé et autres commodités » ou « pour plus de 400 écus de bois de la rupture »... Mais Guillaudeau, lui, en dit trop peu; et ce silence étrange donne bien à penser...

Sa sincérité cependant est pour moi évidente. Elle m'est garantie par sa candeur à n'enregistrer, tels les Chinois dans la guerre du Tonkin, que des écrasements des troupes ou des flottes royales, que des prouesses, à un contre dix, des soldats ou des navires des réformés, que des batailles où, pour cent ou deux cents morts du côté de l'ennemi, il y a à peine quelques blessés du côté des Rochelais; par cette amusante et si humaine partialité, qui lui fait appeler vaillance, quand c'est Soubise qui met à Sablanceaux la troupe de Toiras « en piteuse et effroyable déroute » ou qui brûle les vaisseaux ennemis avec leur équipage dedans, et cruauté, quand ce sont ses coreligionnaires qui « écoppent »; par cette pieuse crédulité enfin, qui lui fait rapporter froidement des choses énormes, comme cette léthargie miraculeuse dont

sont frappés une nuit quinze mille hommes de l'armée royale, au moment où ils marchaient à l'escalade de la ville.

Le document est donc bizarre, incohérent et trouble; mais il est intéressant et instructif à sa manière. Il le serait davantage encore si l'éditeur, pour ménager notre temps — et nos bibliothèques — avait coupé ou imprimé en appendice et sous le plus petit volume possible tout ce qui n'est que nomenclature d'état civil, et s'il avait, lui qui était si bien outillé pour cela, fait lui-même avec quelque esprit critique le commentaire de ce texte naïf, marqué les lacunes, confronté les dires de Guillaudeau avec ceux de la partie adverse, expliqué ce qui est obscur, et souligné ce qu'il y a de nouveau dans ce singulier almanach.

— Le volume, déjà gros, contient en outre une très piquante vie du seigneur Benjamin Prioleau, qu'un coup de fortune étrange, mais de ceux qui n'arrivent pourtant qu'aux chercheurs qui les méritent, a fait découvrir à M. Eugène Réveillaud dans les papiers de Conrart déposés à l'Arsenal. On ne connaissait jusqu'ici que par ses propres mensonges, puisque c'est lui-même qui avait écrit ou dicté la biographie où Bayle et tous les lexicographes ont puisé, cet énigmatique personnage, qui fut secrétaire du duc de Rohan dans la Valteline, secrétaire du duc de Longueville à Munster, agent secret de Mazarin et historiographe « pensionné » de son gouvernement. Un mot de Chapelain avait jadis annoncé, « pour désabuser le monde » de ses impostures, « un abrégé de sa vie, véritable et divertissant», fait par « un gentilhomme dont il avait été autrefois le précepteur, et qui le connaissait *intus et in cute* ». Cet abrégé, nous l'avons là, il n'y a point de doute, écrit par un des fils d'Aubery du Maurier qui fut ambassadeur de France en Hollande sous Louis XIII; et voilà déshabillé ce Mascarille, qui disait descendre de l'illustre famille des Prioli de Venise, et qui, fils d'un petit pasteur protestant de Saint-Jean-d'Angély, vivant d'expédients et de coquineries, précepteur des trois fils du Maurier, faisant à leurs dépens des voyages dans toute l'Europe, étudiant la médecine à Padoue, et se faufilant comme médecin chez le duc de Rohan, changeant de nom et de religion quand il le fallait, pillant et perdant l'argent avec une égale facilité, fait un joli type d'aventurier et de maître fourbe.

Le récit est amusant à lire, bien annoté; il a tous les caractères de la véracité : c'est un petit gibier, mais qui valait le coup.

GABRIEL AUDIAT.

L'Évolution d'un village frontière de Provence. Saint-Jeannet (Alpes-Maritimes), par J.-E. MALAUSSÈNE. Paris, A. Picard et fils, 1909, gr. in-8 de XII-429 p., avec planches. — Prix : 6 fr.

Après quelques considérations « générales » et un trop bref aperçu

historique, M. Malaussène étudie l'histoire et les institutions de Saint Jeannet d'après la division suivante : organisation municipale, administration municipale, impôts et finances, services publics, régime féodal, Révolution, affaires ecclésiastiques, événements militaires. Ce plan, à propos duquel on pourrait d'ailleurs formuler quelques observations, a le grand défaut de nuire à l'exposé de *l'évolution* du village de Saint-Jeannet qu'on prétend nous présenter. En fait, l'ouvrage traite surtout du XVIIe et du XVIIIe siècle, et ne consacre que quelques pages à la période antérieure à 1492. Il eût été cependant intéressant d'étudier les origines de la seigneurie de Saint-Jeannet, la condition des habitants groupés autour du château, de montrer quand et comment la communauté des habitants s'est dégagée de l'autorité seigneuriale, d'indiquer enfin par quelle série d'usurpations ou de concessions se sont établies les fonctions si importantes des syndics. On eût montré ainsi l'évolution des institutions municipales de Saint-Jeannet, mieux que par des notions sommaires éparpillées dans des chapitres différents.

Cette critique contre la méthode adoptée par l'auteur ne doit pas nous empêcher de dire avec quelle bonne volonté et quelle application il a travaillé à remplir la tâche qu'il s'était fixée. Il nous a donné ainsi une monographie fort convenable et qui sera consultée avec fruit par les érudits qui s'intéressent à l'histoire des institutions municipales et à l'histoire sociale. Le chapitre X, qui traite des événements militaires survenus à Saint-Jeannet du XVIe siècle à la Révolution, fournira également quelques détails utiles à l'histoire des opérations de guerre fort importantes auxquelles ce village a été mêlé à cause de son voisinage de la frontière.

J. GIRARD.

L'Action française et l'Idée chrétienne, *étude critique*, par A. LUGAN. Paris, Bloud, 1909, in-16 de 238 p. — Prix : 3 fr.

Ce volume est une attaque à fond contre l'Action française. M. Lugan, citant de nombreux passages des membres les plus en vue de cette ligue, montre que, bien qu'ils se disent catholiques pour la plupart, leurs idées sont celles de Comte et des positivistes. Ils séparent l'Église de Jésus-Christ, son fondateur, qui n'aurait pas conçu l'Église telle qu'elle est aujourd'hui, mais celle-ci aurait amélioré sa doctrine et l'aurait rendue particulièrement adaptée au tempérament français. C'est pourquoi ils soutiennent que la France doit rester catholique et monarchique, ces deux institutions étant les conditions indispensables de son existence comme France. Ils entendent arriver à ce but par tous les moyens, même violents et illégaux, le succès justifiant tout et le droit n'étant au fond que la force qui réussit.

Nous n'appartenons pas à l'Action française et nous n'avons aucune envie d'y entrer. Toutefois, nous pensons qu'il ne faut pas attacher une trop grande importance à des incartades de journalistes qui n'ont aucune compétence religieuse ou même philosophique; nous connaissons des membres de l'Action qui sont, eux, vraiment catholiques, et nous croyons qu'ils sont le grand nombre. Dans leur ardeur pour l'idée monarchique, ils ont pu accepter le concours de gens qui ne sont pas catholiques ou ne le sont que superficiellement, mais alors ils devraient empêcher le journal qui représente leur ligue de traiter les matières de morale et de religion. C'est la recommandation expresse de Pie X aussi bien que de Léon XIII : ne point mêler la question religieuse à la question de forme du gouvernement. On voit combien elle est sage. D. V.

Figures de Femmes. Marie Jenna intime, par Mlle Marie Pesnel [Myriam]. Paris, Librairie des Saints-Pères, 1908, in-12 de 158 p., avec portrait. — Prix : 2 fr.

Marie Jenna, de son nom Cécile Renard, naquit à Bourbonne-les-Bains, en 1834; elle y mourut pendant l'hiver de 1887. Entre ces deux dates, assez rapprochées, elle y vécut au milieu d'une famille respectée, s'occupant des siens, se dévouant aux pauvres, se délassant par la lecture des poètes, poète elle-même et le manifestant en des vers tout pleins de délicatesse et de foi. Ils franchirent, discrètement, le cercle de son intimité et lui valurent sinon la grande célébrité littéraire, du moins la reconnaissance profonde et l'admiration émue des âmes à qui elle parlait de Dieu, de la nature et de la patrie. La presse catholique loua avec raison ces poésies délicates venues d'un cœur sincère, tracées par une plume alerte, et chantant avec une douceur remplie de charme les belles choses de la religion. Les *Élévations* de Marie Jenna renferment des morceaux qui justifient tous les compliments que leur adressèrent V. de Laprade, Mgr Mermillod, Mistral et Aubanel; ils valurent à l'auteur des amis dévoués, dignes d'elle par la pureté et la noblesse de leurs communs sentiments. Ces petits livres de poésie chrétienne et française devraient être entre les mains de toutes les jeunes filles, car ils apprennent à croire, à se dévouer, à aimer la vérité; voilà du bon, de l'excellent « féminisme », c'est-à-dire l'exemple d'une noble femme qui emploie ses qualités intellectuelles à dire simplement des choses élevées sans sortir de son rôle, de sa sphère, de son sexe, et sans que cette réserve enlève rien à son talent, tout au contraire. — Marie Jenna goûtait le *Récit d'une sœur*, elle possédait avec Eugénie de Guérin des affinités profondes; elle est de la famille de ces âmes d'élite, l'honneur des femmes du XIXe siècle.

Son seul malheur est de n'être point assez connue. Tout ce qui mettra en lumière son « œuvre » discrète doit donc être encouragé. A bon droit on lui a réservé une place dans cette galerie des « Figures de femmes ». Mlle Pesnel a donné des citations abondantes, — elle a eu raison, — se contentant de relier morceaux à morceaux, comme on rattache sans doute par un léger fil les pièces d'un ouvrage; ses réflexions cependant ne sortent guère de la banalité et on regrette de ne pas rencontrer une étude vraiment plus « intime », plus neuve, des livres de Marie Jenna. C'eût été rendre un service véritable à des lecteurs qui s'estimeront trop mal renseignés et qui garderont l'envie de l'être davantage; une bibliographie exacte des travaux de ce délicat poète eût été à sa place; une note précise des commentaires qu'ils ont inspirés également. Le relief fait défaut, et c'est dommage. G.

Quelques figures de femmes aimantes ou malheureuses, par Teodor de Wyzewa. Paris, Perrin, 1908, petit in-8 de 418 p., avec portraits. — Prix : 5 fr.

Elle est très attachante cette galerie de figures mélancoliques, choisies du XVIe au XIXe siècle, à travers la grande et la petite histoire. Elles sont présentées avec finesse et charme par un artiste et un érudit d'une érudition européenne. Il y a des figures de reines, — la cinquième femme du cruel Henri VIII, et la seule qui fut belle, cette Catherine Howard, pour laquelle les écrivains protestants paraissent avoir été bien injustes, parce qu'elle fut sincèrement catholique, — Marie Stuart, sur laquelle pèsent aussi bien des calomnies, — Marie de Modène, cette séduisante et admirable femme de Jacques II, dont Bourdaloue disait : « Je ne connais personne d'aussi saint, » — Caroline-Mathilde, reine de Danemark, reine de larmes, comme dit son biographe anglais, la victime de l'infâme Struensée, — la reine d'Étrurie, Marie de Modène, qui eut tant à souffrir de l'épopée napoléonienne. — Il y a des figures de grandes aventurières comme Christine de Northumberland, une célébrité italienne du XVIIe siècle, et des figures de femmes mêlées à l'histoire littéraire par elles-mêmes ou par des grands hommes dont elles furent rapprochées. — Telles la femme de Carlyle, la femme de Robert Browning, l'amie inconnue dont la correspondance excita l'imagination de Chateaubriand, la jeune fille romantique qui sollicita vainement des consolations du dogmatique et très orgueilleux Emmanuel Kant, etc. On trouvera dans ce volume de quoi rêver à toute une série de drames et de romans historiques, qui sont bâtis sur des données vraies.

Baron J. Angot des Rotours.

Les Demoiselles de Saint-Cyr (1686-1793), par Fleury Vindry. Paris, Champion, 1908, in-8 de 459 p. — Prix : 25 fr.

Le titre que M. Vindry a donné à son livre laisserait croire qu'il y est traité de la vie commune des jeunes filles élevées à Saint-Cyr, aussi bien que de la vie personnelle de chacune d'elles.

Mais l'auteur a pensé, sans doute, que l'institution de Madame de Maintenon était suffisamment connue dans ses traits généraux, et il s'est borné à dresser une liste, aussi exacte que possible, des demoiselles qui ont été admises dans la maison de Saint-Louis. De la destinée de chaque élève, il rapporte les faits essentiels : sa naissance, son séjour à Saint-Cyr, son mariage ou son entrée en religion, plus rarement sa mort. En fait, il lui aurait été impossible d'aller beaucoup plus loin, et de détailler la biographie de quelque trois mille personnes, vouées, presque toutes, à l'obscurité par la modestie de leur fortune. Il a fallu, pour mettre en vue quelques-unes, sur la scène de l'histoire, les brutalités de la Révolution qui en a fait des victimes et parfois aussi des héroïnes : Mlle de Béjarry suivit, avec ses sœurs, la campagne des Vendéens au delà de la Loire; Mlle du Houx, devenue Mme d'Elbée, partagea les épreuves et le sort malheureux de son mari, le généralissime de de l'armée royale.

La plupart des élèves de Saint-Cyr qui ont acquis quelque réputation, la doivent à des mérites paisibles et à des talents aimables. La correspondance de certaines d'entre elles leur a valu une sorte de renommée littéraire. On a dit de Marie-Jeanne Thébaut de Boisgnorel, en religion sœur Saint-Louis, supérieure des augustines du faubourg Saint-Marcel, à Paris, qu'elle écrivait « comme une Sévigné. » Mlle d'Osmond, demoiselle de compagnie de Mme de Maintenon, et Mlle d'Aumale-Murtin ont laissé des lettres qu'a publiées M. Asselin. La plus célèbre de ces agréables épistolières est Mlle d'Aumale-Mareuil, auteur des *Mémoires* édités par MM. le comte d'Haussonville et Hanotaux. Adélaïde de Bizemont a composé des pièces de vers et des comédies que sa famille conserve manuscrites. Mlle de Bombelles-Orangis a créé la fameuse romance du *Pauvre Jacques*.

Les preuves exigées des candidates n'étaient pas fort rigoureuses : aussi n'y avait-il pas que de grands noms à Saint-Cyr, mais il y en a eu de glorieux. On trouve, dans la liste établie par M. Vindry, des Boufflers, des Chabannes, des Choiseul, des Foix-Candale, des Gouffier-Bonnivet, des La Rochefoucault, des Maillé, des Montesquiou, des Musset, des Sabran, une Clermont-Tonnerre, une Fabert, une d'Harcourt, la nièce du chevalier d'Assas, la sœur de Davout, une sœur de Napoléon (la future grande-duchesse de Toscane), deux tantes de l'impératrice Joséphine, etc.

Pour dresser le catalogue qu'il nous présente, M. Vindry s'est aidé

des travaux de Lavallée, de M. Taphanel et de M. le comte de Riocourt qui ont donné des listes de saint-cyriennes. Il a étudié les papiers provenant de l'ancienne maison de Saint-Louis déposés aux archives de Seine-et-Oise, les collections du Cabinet des titres à la Bibliothèque nationale, une foule de généalogies et de nobiliaires imprimés, des monographies de couvents. Enfin, il a fait et fait faire des recherches dans les archives de l'état civil des communes et dans les chartriers de nombreuses familles. Il lui a fallu, nous dit-il, trois ans pour achever son travail; ce sont trois ans bien employés.

M. Vindry a catalogué les saint-cyriennes selon l'ordre alphabétique de leurs noms de famille. Il s'est cru dispensé, par là-même, de donner à son livre une table onomastique. C'est fâcheux. Bien des noms risquent d'échapper ainsi aux investigations des chercheurs: noms de lieu, noms de famille aussi (ceux des mères et ceux des maris des demoiselles de Saint-Cyr). MAX PRINET.

La Condésa de Buréta, Doña Maria Consolación de Azlor y Villavicencio y el Regente Don Pedro María Ric y Monserrat. *Episodios y documentos de los sitios de Zaragoza*, por D. MARIANO DE PANO Y RUATA. Zaragoza, Mariano Escar, 1908, in-8 de 554 p., avec portrait. — Prix : 8 fr.

A propos du centenaire de l'invasion de l'Espagne par Napoléon, toute une floraison de livres a vu le jour de l'autre côté des Pyrénées. Les glorieux épisodes des deux sièges de Saragosse devaient avoir, des premiers, leur commémoration; la figure de la fameuse comtesse de Bureta était digne d'être rappelée et célébrée; son portrait en costume mi-féminin, mi-guerrier ouvre le volume que lui consacre Don Mariano de Pano et nous montre le prestance énergique plus qu'aristocratique de cette vaillante personne. On devine tout de suite un caractère que dévoilent et exposent nettement les lettres échangées entre Doña Maria Consolación et son époux, Don Pedro Ric, baron de Valdedivos, personnage important lui aussi, courageux, bien espagnol. Comme le dit l'auteur, tous deux incarnent à leur façon « la légende merveilleuse du siège de Saragosse, le poème admirable de l'indépendance de l'Aragon ». Il accompagne de portraits, d'autographes, son étude où il a mis en œuvre, avec un certain nombre d'historiens espagnols et même français, les archives où il a eu la bonne fortune et le talent de puiser. La mine la plus riche qu'il a su exploiter lui a été fournie par le chef actuel de la maison de Ric : Don Francisco de Otal. Tout un paquet de documents lui a donc été confié, et il les a dépouillés avec soin avec patriotisme, avec enthousiasme.

Nous avons la correspondance particulière de Don Pedro Maria Ric, celle de Doña Maria Azlor; des papiers de la junte suprême d'Aragon; une correspondance militaire; des imprimés.

L'auteur peut reprendre ainsi les origines familiales de la comtesse de Bureta, son premier mariage, son veuvage, sa seconde union avec Perdo Ric, grave et loyal magistrat, et leur « lune de miel » au moment des jours les plus tragiques de l'investissement de Saragosse. La figure de Palafox, leur cousin, et celle du général anglais Doyle, leur ami, traversent cette histoire et l'animent par instant d'un reflet belliqueux. Le lecteur retrouvera dans ces pages les détails précisés des deux sièges, l'héroïsme des Aragonais, l'ardeur de la comtesse, la tranquille fermeté de son mari devenu président de l'Audience et repoussant jusqu'au bout la capitulation, même lorsque toute défense militaire est devenue impossible. L'auteur a raison de célébrer le courage de ses compatriotes; il aurait bien fait de souligner également la vaillance des soldats français; la justification des vaincus c'est d'avoir été conquis par des vainqueurs dignes de ce nom.

Ce livre est plus qu'une biographie (s'il n'était que cela, il donnerait lieu à une juste critique : de n'avoir pas conduit jusqu'à la fin de sa vie l'histoire de la comtesse de Bureta), c'est un document important, désormais nécessaire à consulter pour mieux connaître cette page de la guerre de l'Indépendance. Don Mariano de Pano est très au courant de cette époque et il en rapporte les circonstances, avec un grand agrément, un talent littéraire simple et soutenu.

GEOFFROY DE GRANDMAISON.

Bibliothèques. *Essai sur le développement des bibliothèques publiques et de la librairie dans les deux mondes*, par EUGÈNE MOREL. Paris, Mercure de France, 1909, 2 vol. in-8 de XIII-390 et 475 p. — Prix : 15 fr.

Commencé il y a une dizaine d'années, ce livre, qui ne voulait être d'abord que quelques chapitres sur la Bibliothèque nationale, s'est transformé dans la pensée de son auteur et est devenu le gros ouvrage que nous annonçons sur les bibliothèques. Des morceaux en ont paru à diverses époques et c'est peut-être ce qui explique, bien qu'ils aient été remaniés pour prendre place dans le volume, pourquoi l'on trouve dans les idées de M. Morel quelques flottements, quelques divergences qui vont presque jusqu'à la contradiction.

L'ouvrage est divisé en trois livres : I. Les Bibliothèques (1. Le Public et la Bibliothèque nationale; 2. Paris; 3. La Science dans les bibliothèques; 4. La Province; 5. Les Populaires; 6. L'État, le budget de l'État et les envois de l'État; 7. L'Effort allemand; 8. Trois Nationales : Washington, le British Museum, la Bibliothèque nationale; 9. Chartistes contre gens de lettres; 10. Géographie des bibliothèques). II. La Bibliothèque libre (1. Free public Library; 2. La Bibliothèque Carnegie à Édimbourg; 3. La Guerre des livres en Angleterre; 4. En Amérique; 5. Dans la nouvelle Allemagne; 6. Le Règne des périodiques; 7. Com-

ment créer en France des bibliothèques libres). III. Devant l'invasion des livres, systèmes, classement, catalogue, métier (1. Le Grand Cimetière des livres; 2. Le Dépôt légal; 3. Bâtisse et mécanique; 4. Conservation; 5. Catalogues; 6. Classement; 7. Essai de classement réaliste; 8. Le Catalogue de la Bibliothèque nationale; 9. Bibliothèque sans livres; 10. Le Choix en bibliographie; 11. De l'Administration; 12. Du Fonctionnaire en général, du métier de bibliothécaire en particulier; 13. Du vol et des moyens de l'encourager; 14. Ce qu'il faut mettre dans une bibliothèque.

Dans ces deux gros volumes, M. Morel a rassemblé une masse assez considérable de faits et remué beaucoup d'idées. Lui-même nous met en garde contre ses statistiques et nous prévient que les chiffres qu'il donne sont souvent faux, la documentation exacte n'étant pas facile, et les chiffres d'il y a quelques années ou même quelques mois n'étant plus vrais aujourd'hui. On aurait mauvaise grâce à le chicaner sur ce point; tout au plus pouvons-nous regretter qu'il se montre si sceptique pour la France et si peu pour l'étranger. Peut-être aussi son information a-t-elle été trop rapide pour être sûre. Il se moque quelque part des lecteurs qui lisent Schopenhauer en une séance; pense-t-il qu'une visite à un établissement de lecture lui suffise pour le connaître et en parler avec compétence?

Il n'est pas possible d'analyser ici ces deux volumes ni d'en discuter toutes les idées; j'aurais trop de réserves à faire.

Mais je dois trop à l'École des chartes et m'honore trop d'en être sorti pour ne pas protester contre l'attaque violente, passionnée que M. Morel dirige contre elle; le seul nom de chartiste semble produire sur lui l'effet de la loque rouge sur le taureau. Je sais bien qu'il déclare quelque part que les plus chartistes des chartistes, dans le sens défavorable qu'il attache à ce terme, ne sont pas toujours des élèves de l'École des chartes. Alors pourquoi ce discrédit jeté sur une école? L'esprit chartiste n'est et ne peut être que l'esprit que l'enseignement et la tradition de l'École tendent à inspirer à ses élèves et dont ils profitent dans une mesure plus ou moins large; c'est un esprit de précision scientifique et de critique sévère, dont l'historien et l'archéologue ne sont pas seuls à profiter. Opposer les savants aux chartistes est une pure plaisanterie : d'être sortis de l'École des chartes, cela n'a pas empêché M. Maupas de s'acquérir un nom dans les sciences naturelles, ni M. Jules Soury de poursuivre sur le *Cerveau* les recherches les plus savantes et les plus appréciées. Quant à la prétention des chartistes, — qui paraît si exorbitante à M. Morel, — de réclamer quelques garanties de ceux qui veulent devenir bibliothécaires, elle n'a rien que de légitime : assurément on peut avoir passé l'examen de bibliothécaire et être cependant un mauvais bibliothécaire, de même qu'on peut avoi-

été reçu au concours d'agrégation ou subi brillamment les épreuves des examens médicaux et être un piètre professeur ou un déplorable médecin. Un examen ne pourra jamais prouver qu'une chose : c'est que vous possédez le minimum des connaissances exigibles pour remplir une fonction. Mais c'est du moins cela.

M. Morel se laisse aller à sa passion, et cela l'entraîne à des inexactitudes dans ses assertions, à des injustices dans ses appréciations. Mais cette passion même donne à son ouvrage une certaine vie qui en rend la lecture presque amusante parfois. Et cela même peut servir la cause qu'il défend et dont le triomphe semble être l'objet essentiel qu'il se soit proposé en écrivant ce livre.

Il voudrait provoquer la création en France de bibliothèques «libres» (le mot « populaires » dont on se sert en France lui répugne), à l'instar de ce qui existe ailleurs, en Grande-Bretagne notamment et aux États-Unis. Il estime à juste titre que la Bibliothèque nationale ne saurait remplir ce rôle et qu'il y a injustice à le lui demander, comme on n'est que trop porté à le faire.

Sans partager l'optimisme de M. Morel, qui répète volontiers l'adage fameux : qu'ouvrir une bibliothèque c'est fermer une prison, je suis d'accord avec lui pour penser qu'il serait grand temps pour la France de suivre l'exemple de sa voisine; qu'il est honteux à une ville comme Paris de ne mettre à la disposition de ses habitants aucune bibliothèque capable de satisfaire leurs besoins courants et que la création de salles de lecture et de prêt bien outillées et d'un accès facile est une nécessité qui s'impose.

Ce n'est pas le seul point d'ailleurs sur lequel je partage — en gros du moins, — les idées exposées ici par M. Morel; je l'ai vu avec plaisir, par exemple, insister sur l'utilité des catalogues méthodiques.

Son livre est de ceux que l'on a intérêt à lire; et nous lui souhaitons des lecteurs, tout en leur recommandant une certaine méfiance vis-à-vis des assertions comme des appréciations de l'auteur.

Peut-être M. Morel eût-il mieux servi la cause qui lui est chère, en dégageant son livre de polémiques trop vives et trop amères et en le réduisant à de plus modestes proportions. Sa masse comme son prix éloigneront bien des lecteurs. E.-G. Ledos.

BULLETIN

L'Église et la Pensée (*Esquisse d'une théorie nouvelle*), par Joseph Serre. 2e édition. Paris et Lyon, Vitte, 1908, in-16 de xii-132 p. — Prix : 1 fr. 50.

M. Serre a été fatigué d'entendre accuser l'Église d'être d'un esprit étroit, repoussant tous les progrès. Pour la justifier, il a entrepris de montrer qu'elle

sait accepter tout ce qu'il y a de bon dans toutes les religions et philosophies. A ses yeux, toute vérité est une affirmation et l'Église accepte toutes les affirmations d'où qu'elles viennent et ne repousse que les négations. L'intention de M. Serre est évidemment bonne, mais sa thèse, telle qu'il la présente, a paru à plusieurs par trop paradoxale. Ce qu'il eût pu dire, c'est que chaque religion ou philosophie particulière développe une tendance de la nature humaine aux dépens des autres, tandis que la vérité catholique embrasse dans une synthèse supérieure tout ce que les religions et philosophies adverses ont de vrai et de bon. La forme paradoxale peut piquer la curiosité du lecteur, mais si elle est trop forte, elle l'éloigne plutôt.

D. V.

Positivisme et Anarchie, par le comte Paul Cottin. Paris, Alcan, 1908, in-12 de 79 p. — Prix : 2 fr.

Ce petit volume contient un exposé fort clair de la doctrine positiviste, d'après Aug. Comte, Littré et Taine. Cette doctrine est le matérialisme, sa méthode est de ne vouloir connaître dans l'homme que la sensation, la conséquence est l'anarchie sociale : car, s'il n'y a ni Dieu ni âme, il n'y a nulle loi, nul devoir, nul droit ; par suite, l'autorité, dont le principal rôle est de maintenir le respect de nos droits, n'a plus sa raison d'être. Ces conséquences ne sont pas admises par les auteurs de la doctrine positiviste, mais leurs disciples les acceptent et la foule les fait entrer dans la pratique.

M. Cottin dit fort bien que l'erreur positiviste dérive d'une observation incomplète ; la sensation n'est pas tout dans l'homme, il y a aussi des faits d'activité qui impliquent l'âme et des vérités éternelles qui impliquent Dieu.

Brochure courte, mais claire, très utile à lire pour les gens du monde qui veulent se rendre compte des choses sans avoir besoin de s'engager dans des théories abstraites.

D. V.

Pour et contre le baccalauréat. *Compte rendu et conclusions de l'enquête de la « Revue universitaire »*, par Paul Crouzet. Paris, Colin, 1907, in-8 de 95 p. — Prix : 1 fr. 50.

La *Revue universitaire* a fait une enquête relativement au baccalauréat. Faut-il le supprimer? Faut-il le maintenir? Et, dans ce dernier cas, comment pourrait-on l'améliorer? Elle a reçu la réponse d'un assez grand nombre d'universitaires, de quelques associations universitaires, et d'un petit nombre de membres de l'enseignement libre et de pères de famille, et elle a confié à un distingué professeur de l'enseignement officiel, M. Paul Crouzet, le soin de résumer cette enquête et d'en formuler les conclusions. Ai-je besoin de dire que ce résumé est fort bien fait, précis, spirituel, suffisamment impartial, et qu'on y trouve un certain nombre d'idées qui naturellement ne sauraient être les nôtres ni celles, croyons-nous, des amis sincères de la liberté. Nous y notons un certain nombre d'intéressants aveux sur la mauvaise organisation des examens du baccalauréat, et diverses manifestations de cette vanité, tout à fait dénuée de naïveté, qui porte les professeurs officiels à se croire et à se dire très supérieurs à leurs concurrents de l'enseignement libre. Les résultats des examens eux-mêmes devraient suffire à les préserver de ces jugements sommaires où s'expriment de petites passions qui ne leur font pas honneur.

Impossible de résumer toutes les opinions formulées ou citées par M. Crouzet. Je n'en veux retenir que deux : l'une de M. Koch, de l'enseignement

libre, qui n'hésite pas à dénoncer dans le projet de suppression du baccalauréat « l'intention d'arriver au monopole par des voies obliques, en évitant la grosse difficulté d'une discussion ouverte »; l'autre, d'un pontife universitaire, qui écrit, sans rire, « que la liberté d'enseignement est une des formes de la liberté de conscience, et que le gouvernement a prouvé qu'il entend respecter cette liberté ». Parfaitement, cela est signé de M. Lavisse, de l'Académie française, directeur de l'École normale supérieure.

Venons aux conclusions générales : la plus sérieuse nous paraît avoir été exprimée sous une forme humoristique par M. Desdevises du Dézert, s'inspirant d'une boutade de Murat : « Fichez-les en sciences, fichez-les en lettres, ils ne ficheront rien. »

Celles du rapporteur, qui ne fait d'ailleurs que résumer les résultats de l'enquête, sont, sinon plus sérieuses, du moins plus graves : 1° Un examen éliminatoire à la fin du la 3e pour empêcher les mauvais élèves d'entrer dans le 2e cycle. L'idée est, je crois, de M. Scalla, directeur du Caousou, et elle est très bonne.

2° Les élèves éliminés iraient à l'enseignement professionnel.

3° Ces éliminés seraient remplacés par les meilleurs élèves de l'enseignement primaire supérieur, recrutés par voie de concours. C'est une idée démocratique qui paraît chère au cœur de M. Crouzet. Nous y voyons plus d'inconvénients que d'avantages.

4° Les meilleurs élèves des lycées devraient pouvoir être, jusqu'à concurrence de 30 °/₀, déclarés bacheliers de droit sans examen. Nouvelle manifestation de la vanité universitaire.

5° Enfin, et ceci vaut mieux, « le baccalauréat devrait être amélioré par toutes les modifications de détail (anonymat des copies, double note, augmentation de l'importance du livret scolaire sous certaines garanties de détail, compétence des examinateurs, etc.), capables de réaliser pour tous les candidats, libres ou autres, les meilleures conditions de justice humaine. » Sous réserve *des garanties de détail*, dont nous nous méfions un peu, nous ne pouvons qu'approuver cette conclusion.

En somme, travail intéressant et bien fait, et dont, sans en approuver toutes les idées, nous conseillons la lecture. ÉDOUARD PONTAL.

Les Sciences physiques et naturelles dans le livre de Job, par RENÉ DELOCHE. Nîmes, Chastanier, 1909, in-8 de 80 p. (Extrait des *Mémoires de l'Académie de Nîmes*).

Dans cet opuscule, l'auteur a réuni tous les passages, traduits d'après la Vulgate, du Livre de Job, où il est fait allusion aux phénomènes ressortissant au domaine des sciences physiques et naturelles. Astronomie; en physique du globe, mers et eaux d'une part, phénomènes continentaux d'autre part; en météorologie, phénomènes généraux, simoun et siroco; minéralogie; botanique; zoologie des animaux domestiques, zoologie des bêtes sauvages, Béémoth, Léviathan; telles sont les principales divisions du travail de M. l'inspecteur général des ponts et chaussées Deloche. Dans chacune sont commentés et interprétés les versets qui s'y rapportent. Cette interprétation n'a, dans les intentions de l'auteur, rien d'exégétique; elle se borne uniquement à rechercher quelle peut être la traduction, en langage scientifique contemporain, des termes imagés du poème de Job. Du moment que toute pensée d'exégèse est bannie de ce travail, on ne saisit pas très clairement quel but s'est proposé l'auteur. Cependant, la sélection

et le classement de tous les textes du Livre pouvant être rapportés respectivement aux diverses sciences physiques et naturelles, les discussions critiques qui les accompagnent offriront aux chercheurs et aux exégètes un travail préalable précieux pour des études ultérieures et plus approfondies sur le même sujet. C. DE KIRWAN.

Aphorismes, boutades et propos subversifs d'un ennemi du peuple et des lois, par MARC STÉPHANE. 3e et 4e séries. Neuilly, Cabinet du Pamphlétaire, 1907-1908, 2 vol. in-18 de 86 et 81 p. — Prix : 2 fr.

L'auteur de ces brochures singulières, dont nous avons déjà présenté les deux premières séries à nos lecteurs, se plaint quelque part que les périodiques auxquels il les envoie ne daignent même pas les annoncer. Il ne peut vraiment s'en prendre qu'à lui, ces livres exaspérés, violents, grossiers, étant faits pour déplaire à tout le monde. Les deux nouvelles séries nous semblent pires encore que les deux premières. On y trouve sans doute quelques bonnes vérités, quelques-unes finement dites, mais noyées dans un flot d'ordures et même d'obscénités qui rendent ces brochures insupportables et illisibles aux honnêtes gens, à qui il ne peut être agréable de se commettre en pareille compagnie. Elles nous apportent un terrible témoignage contre la société d'aujourd'hui telle que la Révolution l'a faite; mais l'exagération et la grossièreté de la forme enlèvent à ce témoignage la meilleure part de son autorité. L'auteur s'y montre l'ennemi de tout le monde; mais les hommes du jour, ceux-là mêmes qui nous gouvernent, paraissent avoir tout spécialement le don de l'irriter, probablement parce qu'ils sont les vainqueurs. Cette attitude nous inspirerait quelque sympathie pour l'homme, qui a beaucoup souffert sans doute, et qui, à ce titre, mérite au moins de la pitié; mais tout de même ses rancœurs, justifiées peut-être, pourraient s'exprimer sous une autre forme : celle qu'il a malheureusement adoptée ne relève pas de la critique littéraire.

ÉDOUARD PONTAL.

De la Restitution du plan au moyen de la téléphotographie en ballon, par L. PEZET. Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1906, in-8 de 80 p., avec 37 fig. — Prix : 2 fr.

Le distingué officier du génie qu'était le capitaine Pezet, ravi trop tôt par la mort à la science, a groupé, dans une brochure qui nous arrive tardivement, les méthodes connues il y a deux ans, permettant, au moyen de photographies, ou mieux, de téléphotographies, prises d'un ballon dont la position dans l'espace est relevée simultanément par deux observateurs, de dresser le plan du terrain dont l'image a été fixée sur la plaque. Cette « restitution » du plan est une des applications les plus intéressantes, les plus fécondes et les plus pratiques qui aient été faites de la photographie. Les méthodes et les procédés en sont exposés avec netteté et d'une façon très complète dans la brochure que nous avons sous les yeux; la théorie, puis la pratique, sont passées successivement en revue, et enfin, des exemples de relevés par la téléphotographie sont donnés comme conclusion. Ces exemples montrent les erreurs auxquelles peuvent conduire les méthodes employées, erreurs qui ne se produiraient plus aujourd'hui, car, depuis l'époque où cette étude a été écrite, on obtient des résultats bien supérieurs, beaucoup plus précis, grâce en particulier aux procédés du capitaine du génie Saconney, dont les travaux, quoique antérieurs à 1906, paraissent avoir été ignorés du capitaine Pezet. J. C. T.

Une Anglaise convertie, par le P. H. D'ARRAS. Paris, Beauchesne, 1909, in-18 de v-212 p. — Prix : 2 fr.

Quel charmant et pénétrant récit que celui où nous apparaît l'action mystérieuse de la grâce sur Miss Lechmere ! Ame droite et sincère, elle découvre le catholicisme au travers des griefs accumulés contre lui dans des ouvrages de perfide controverse. Malgré l'opposition des siens, en dépit de goûts mondains bien excusables à son âge et dans son milieu, elle accepte les humiliations et les luttes les plus amères, pour répondre à l'appel divin. L'histoire de sa conversion est écrite de la main même de la noble femme. Après cette autobiographie, vient une deuxième partie composée de notes, de souvenirs, et d'une correspondance, mise en ordre par le P. d'Arras, fils de la pieuse convertie, où nous la voyons, épouse et mère, marchant dans la voie royale de la croix, goûtant, au milieu d'inévitables épreuves, des consolations spirituelles, et parvenant enfin à ce « home » du ciel qui était si véritablement la demeure où toutes ses affections l'appelaient depuis longtemps. — Certes, c'est bien là, conformément au titre de la série inaugurée par la maison Beauchesne, une « Apologétique vivante » ! Après avoir parcouru de telles pages, on se sent prêt à devenir meilleur, à correspondre plus franchement à la grâce, à estimer davantage, à sa réelle valeur, le souverain bienfait de la vérité. G. P.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — M. Georges Picot, l'éminent historien, membre de l'Institut, est mort presque subitement, à Allevard-les-Bains (Isère), le 16 août, à 71 ans. Sa fin si brusque a vivement ému tous ceux qu'il avait longtemps aidés par la plume, la parole et l'action à soutenir le bon combat. M. Georges-Marie-René PICOT naquit à Paris le 24 décembre 1838. Après de brillantes études au lycée Bonaparte, puis à la Faculté de droit de Paris, il fit plusieurs voyages en Angleterre pour y examiner l'organisation de la détention préventive et, en 1865, il entra dans la magistrature comme juge suppléant au tribunal de la Seine. Encouragé dans la voie des études historiques par un prix que lui valut un mémoire présenté en 1872 au concours ouvert par l'Académie des sciences morales et politiques sur l'histoire des États généraux, il écrivit son principal ouvrage : *Histoire des États généraux et leur influence sur le gouvernement de la France de* 1355 *à* 1614 (Paris, 1872, 4 vol. in-8 ; 2e édit., 1888, 5 vol. in-12), qui obtint deux fois de suite, en 1873 et en 1874, le grand prix Gobert à l'Académie française. Quand M. Dufaure forma son ministère, le 14 décembre 1877, il appela auprès de lui M. Georges Picot, qui était gendre de M. de Montalivet, et il le chargea, au ministère de la justice, de la direction des affaires criminelles et des grâces. L'avènement de M. Grévy à la présidence le décida à démissionner et, restant désormais en dehors de toute fonction publique, il se consacra entièrement à ses travaux d'histoire et aux œuvres de bienfaisance et de préservation. Il devint un des rédacteurs les plus zélés du *Parlement*, le nouvel organe du centre-gauche, et il contribua en 1869 à la fondation de la Société de législation. A deux reprises il tenta de rentrer dans la vie politique, mais chaque fois il échoua, d'abord aux élections municipales de Paris du 4 mai 1884, ensuite aux élections législatives de 1885. En dehors de l'ouvrage mentionné plus haut et d'un certain nombre de *Discours*, *Rapports*, *Conférences*, etc. M. Georges Picot a publié de nombreux volumes parmi lesquels nous citerons les suivants :

Notes sur l'organisation des tribunaux de police à Londres (Paris, 1862, in-8); — *Recherches sur la mise en liberté sous caution* (Paris, 1863, in-8); — *Loi sur les flagrants délits. Commentaire* (Paris, 1863, in-8); — *Observations sur le projet de loi relatif à la mise en liberté provisoire* (Paris, 1865, in-8); — *Les Fortifications de Paris, Vauban et le gouvernement parlementaire* (Paris, 1870, in-8); — *Les Élections aux États généraux dans les provinces de* 1302 *à* 1614 (Paris, 1874, in-8); — *Les Jugements par défaut en matière correctionnelle à propos du nouveau code autrichien* (Paris, 1874, in-8); — *Le Parlement de Paris sous Charles VIII. Les Débuts du règne : le procès criminel d'Olivier le Dain* (Paris, 1876-1877, in-8); — *La Réforme judiciaire en France* (Paris, 1881, in-12); — *Études d'histoire parlementaire. M. Dufaure, sa vie et ses discours* (Paris, 1883, in-12); — *La Magistrature et la Démocratie; une épuration radicale* (Paris, 1884, in-8); — *Le Devoir social et les logements d'ouvriers* (Paris, 1885, in-12); — *Le Centenaire de l'assemblée de Vizille* (21 juillet 1788) (Paris, 1889, in-12); — *La Pacification religieuse et les suspensions de traitement*, 1832-1892 (Paris, 1892, in-12); — *Lutte contre le socialisme révolutionnaire* (Paris, 1895, in-16); — *Jules Simon. Notice historique lue en séance publique de l'Institut de France le* 5 *décembre* 1896 (Paris, 1897, in-16); — *M. le duc d'Aumale. Notice historique lue en séance publique le* 27 *novembre* 1897 *à l'Institut de France* (Paris, 1898, in-16); — *Barthélemy Saint-Hilaire. Notice historique lue en séance publique le* 3 *décembre* 1898 *à l'Institut de France* (Paris, 1899, in-16); — *Fragments et souvenirs de M. de Montalivet*, 1810-1848 (Paris, 1899, 2 vol. in-8), etc. M. Georges Picot a donné en outre de nombreux articles à la *Revue critique de législation*, au *Bulletin du comité des travaux historiques*, à la *Revue des Deux Mondes*, au *Journal des Débats*, etc. Élu membre de l'Académie des sciences morales et politiques, le 6 juillet 1878, en remplacement de M. Thiers, il en était devenu le secrétaire perpétuel, en 1896, à la mort de Jules Simon.

— M. Adeline, l'artiste et littérateur normand bien connu, est mort à Rouen, le 24 août, à 64 ans. Né dans cette même ville le 28 avril 1845, M. Jules Adeline se destina tout d'abord à l'architecture et acquit une habileté dont témoignent divers monuments exécutés sous sa direction. Mais initié, vers 1871, par Henry Somm, à l'art de l'eau-forte, il s'adonna dès lors spécialement au dessin et à la gravure et il ne tarda pas à utiliser ce nouveau talent pour illustrer toute une série de publications historiques et archéologiques dont il est l'auteur et qui, pour la plupart, sont relatives à sa ville natale. Parmi ces dernières nous citerons : *De Rouen à la Bouille. Itinéraire anecdotique, historique et pittoresque* (Rouen, 1876, in-32); — *Les Environs de Rouen* (Paris, 1876, in-16); — *Voyage de la Bouille par terre et par mer. Nouvelle historique* (Rouen, 1877, in-8); — *Rouen qui s'en va. Vingt eaux-fortes précédées d'une notice illustrée* (Rouen, 1877, in-4); — *L.-H. Brevière, dessinateur et graveur, renovateur de la gravure sur bois en France*, 1797-1869. *Notes sur la vie et les œuvres d'un artiste normand* (Rouen, 1877, in-4); — *Les Quais de Rouen autrefois et aujourd'hui* (Rouen, 1879, in-fol.); — *Les Sculptures grotesques et symboliques* (Rouen et environs) (Rouen, 1879, in-12); — *Hippolyte Bellangé et son œuvre* (Paris, 1880, in-8); — *Le Cortège historique organisé en* 1880 *par le Comité des fêtes de bienfaisance de Rouen. Entrée du roi Henri* II *à Rouen, en* 1550 (Rouen, 1880, in-4); — *Le Musée d'antiquités et le musée céramique de Rouen* (Rouen, 1883, in-4); — *Lexique des termes d'art* (Paris, 1884, in-8); — *La Peinture à l'eau : aquarelle, lavis, gouache, miniature* (Paris, 1888, gr. in-8); — *Rouen au* XVIe *siècle d'après le manuscrit de Jacques-le-Lieur* (1525). 22 *eaux-fortes avec planches explicati-*

ces, introduction, index et notice explicative (Rouen, 1894, in-8); — *Les Arts de reproduction vulgarisés* (Paris, 1893, gr. in-8); — *Rouen au* XVIIe *siècle. Album in-folio formé par le Plan de Gomboust* (Rouen, 1893, in-fol.); — *L'Illustration photographique* (Rouen, 1895, in-16); — *La Légende du violon de faïence* (Rouen, 1895, in-8); — *Revue de l'Exposition de Rouen en* 1896. 315 *illustrations avec texte* (Rouen, 1897, gr. in-4), avec divers collaborateurs.

— Le 18 août est mort à Bryntysilio, dans le pays de Galles, à 93 ans, Sir Theodore MARTIN, un des derniers survivants du groupe des écrivains qui ont illustré la « Victorian era ». Né en 1816 à Édimbourg, il fit ses études à la « High School » et à l'Université de cette ville, occupa une charge d'avoué jusqu'en 1845, puis alla s'établir à Londres. Fin lettré et très érudit, intimement lié avec les principaux auteurs de l'époque, Dickens, Thackeray, Browning, etc., il publia de nombreuses traductions de classiques étrangers, tels que Catulle, Horace, Goethe, etc. et composa, avec W. E. Aytoun, la meilleure de ses œuvres poétiques : *The Bon Gaultier Ballads*, admirable série de parodies, dont quelques-unes sont devenues populaires. Comme biographie il a écrit des vies de lord Lyndhurst et de son ami Aytoun, ainsi que de Helena Faucit, actrice bien connue qu'il avait épousée en 1851. Mais son œuvre principale est sans contredit celle qui a pour titre *Life of the Prince Consort* (Londres, 1874-1880, 5 vol. in-8) qui lui obtint la faveur de la reine Victoria et son titre de noblesse. Dernièrement, en 1908, il avait fait paraître : *Queen Victoria as I knew Her.*

— On annonce encore la mort de MM. : Henri-Roger DE BEAUVOIR, fondateur de l'*Annuaire-Album de l'armée française*, que l'Académie française a deux fois couronné, mort à Paris, le 19 août; — Pierre BOURGOIN, précepteur français des enfants du prince de Furstemberg, mort accidentellement, au milieu d'août; — Charles DEMANGE, jeune littérateur nancéien, mort à Nancy dans le courant d'août; — le baron Gustave Gozdawa GOTSKOWSKI, directeur-fondateur du *Nouveau Monde*, mort à Paris, au milieu d'août, à 70 ans; — M. Paul GUICHARD, membre de l'Académie de Besançon, qui, outre un volume de vers, a publié de nombreuses poésies dans les *Mémoires* de cette compagnie, mort le 29 juillet, à l'âge de 77 ans; — Arthur LESIGNE, professeur agrégé au lycée de Cherbourg, mort à Gaffosses, près de Coutances, au milieu d'août, à 49 ans; — A. MOINE, publiciste et journaliste parisien, qui avait collaboré à l'*Événement* et au *Gaulois*, mort à la fin d'août, à 66 ans; — E. MONTAUT, artiste qui s'était fait remarquer par des estampes et des affiches relatives à l'automobile et à l'aviation, mort à la fin d'août; — Gaston PERRIER, secrétaire de la rédaction de l'*Écho d'Oran*, mort au commencement d'août; — Léon RIFFARD, mort à la fin de juillet, à 81 ans, lequel a publié, outre des adaptations du théâtre grec, l'ouvrage suivant : *Contes et apologues* (*poésies*) (Paris, 1885 et 1888, in-12); — Eugène TAVERNIER, membre de l'Académie de Besançon, rédacteur à divers journaux de Franche-Comté, en dernier lieu à *la Dépêche* et aux *Gaudes*, de Besançon, qui a publié *la Vie littéraire en province. Une Vocation* (Besançon, 1892, in-16) et *la Presse bisontine et la Révolution de Juillet*, discours de réception à l'Académie de Besançon (1908), mort en cette ville le 4 août, à l'âge de 46 ans.

— A l'étranger on annonce la mort de MM. : l'abbé Jules AMPE, aumônier des Dames de la Sainte-Famille à Thielt, en Belgique, ancien professeur de rhétorique et ancien principal du collège épiscopal de Furnes, mort à Thielt, le 13 août, à 52 ans; — Alexander ANDERSON, ancien ouvrier carrier et employé de chemin de fer, devenu secrétaire de la « Philosophical Insti-

tution » d'Édimbourg, puis sous-bibliothécaire de la bibliothèque de l'Université de la même ville, mort au commencement de juillet à 64 ans, lequel a publié, sous le pseudonyme de Surfaceman, quelques volumes de poésies, notamment : *Songes of Labour and other Poems* (1873); *The Two Angels and other Poems* (1875) et, un peu plus tard : *Songs of the Rail*; — Richard Boddaert, ancien médecin en chef de l'hôpital civil de Gand, professeur émérite à l'Université de cette ville, mort le 8 août, à 77 ans; — Emil Bohn, musicologue allemand, mort le 5 juillet, à Breslau (Silésie), à 71 ans, auquel on doit, entre autres ouvrages : *Festschrift zur Feier des 25 jährigen Bestehens des Breslauer Orchester-Vereins* (Breslau, 1887, in-8), *Die musikalischen Handschriften der* xvi *und* xvii *Jahrhunderten in der Stadtbibliothek zu Breslau. Ein Beitrag zur Geschichte der Musik* xvi *in und* xvii *Jahrhunderten* (Breslau, 1890, in-8); — Oscar Bystrœm, le doyen des musiciens et compositeurs suédois, mort dernièrement à 88 ans, lequel laisse des opérettes, des compositions orchestrales et vocales, des morceaux de musique de chambre et surtout plusieurs volumes estimés, sur les chants d'église en Suède pendant le moyen âge; — Albert Dollfus, publiciste à Lugano en Suisse, fondateur-directeur du *Courrier du Tessin*, mort accidentellement à Houlgate, à la fin d'août; — Dr. Karl Friedheim, ancien professeur de chimie inorganique à l'Université de Berne, mort au commencement d'août à Bœningen sur le lac de Brienz, à 51 ans; — l'abbé Nicolas Gauthy, aumônier des religieuses carmélites d'Amay en Belgique, ancien professeur au collège de Saint-Trond, mort à Amay le 17 août, à 61 ans; — le chanoine Guillaume, ancien doyen de Beauraing, prêtre très érudit, polémiste ardent, orateur et écrivain distingué, qui s'était particulièrement adonné à la réforme des éditions des auteurs classiques à l'usage des étudiants et avait publié, avec l'aide de plusieurs collaborateurs d'élite, une *Collection de classiques grecs et latins comparés*, mort le 10 août à Neffe, près de Dinant (Belgique); — Dr. Ludwig Gumplowicz, ancien professeur de droit civil à l'Université de Grätz, mort en cette ville, le 13 août, à 72 ans; — Dr. Karl Habermann, professeur de construction de machines pour l'exploitation des mines, mort le 20 août, à Teplitz-Schœnau (Saxe); — Dr. Adoff Hausrath, ancien professeur d'histoire de l'Église à l'Université de Heidelberg, mort en cette ville, le 2 août, à 73 ans, lequel a publié, outre un certain nombre de romans parus sous le pseudonyme de George Taylor, divers ouvrages, tels que : *Arnold von Brescia* (Leipzig, 1891, in-8); *Peter Abälard. Ein Lebensbild* (Leipzig, 1893, in-8); *Martin Luthers Romfahrt, Nach einem gleichzeitigen Pilgerbuche erläutert* (Berlin, 1894, in-8); — Dr. Ernst Heitz, ancien professeur d'économie politique à l'École d'agriculture de Hohenheim, mort le 30 août, dans une station estivale des bords du lac de Constance, à 70 ans; — Sidney Richard John, journaliste et celtisant anglais d'avenir, mort prématurément à 29 ans, au commencement d'août, lequel a donné de nombreux et très intéressants articles sur la poésie galloise aux journaux *The Tribune* et *The Daily News*, à la *Celtic Review*, à la *Celtica*, bulletin de la « Celtic Association », dont il était le secrétaire, et au journal *The London Celt*, dont il était l'un des fondateurs; — Adolf Kamphausen, professeur de théologie protestante à l'Université de Bonn, mort en cette ville, le 13 août, à 80 ans, lequel, étant secrétaire de Bunsen à Heidelberg, aida considérablement ce savant dans son œuvre littéraire et a publié lui-même divers ouvrages, par exemple : *Die Chronologie der hebräischen Könige. Eine Geschichtlige Untersuchung* (Bonn, 1883, in-8); *Das Buch Daniel und die neuere Geschichtsforschung. Ein Vortrag mit Anmerkungen* (Leipzig, 1893, in-8);

Die berichtigte Lutherbibel. Rektoratsrede mit Anmerkungen (Berlin, 1894, in-8); — Dr. Viktor Felix Kremser, directeur de l'une des sections de l'Institut météorologique de Berlin, mort en cette ville, le 30 août, à 51 ans; — Dr. Franz Meschede, professeur émérite de psychiâtrie à l'Université de Kœnigsberg, mort le 30 août, à Munster en Westphalie, à 77 ans; — Francis de Monge, vicomte de Franeau, ancien professeur de droit à l'Université de Louvain, mort le 26 juillet, au château de Wallay, à Ohey (Belgique), lequel s'était attiré une réputation méritée par la netteté et la profondeur de son enseignement ainsi que la haute valeur de ses divers ouvrages sur le droit romain, le droit d'association, le droit d'enseignement, etc.; — Sigismund Noskovski, compositeur de musique polonais, inventeur d'un système de notation à l'usage des aveugles, directeur de l'École musicale de Varsovie, mort dernièrement en cette ville, à 63 ans; — Dr. Charles Kirkby Robinson, « master », puis « fellow » du Collège de Sainte-Catherine, à Cambridge, mort le 14 juillet, à 83 ans; — Dr. Alfons von Rosthorn, professeur de gynécologie à l'Université de Vienne, mort en cette ville, le 9 août, à 52 ans; — Dr. Karl Sachs, philologue et lexicographe allemand connu, auquel on doit, entre autres ouvrages, l'excellent *Dictionnaire encyclopédique français-allemand et allemand-français* (Berlin, 1885, 2 vol. in-8), mort à Berlin, le 1er août, à 81 ans; — W. F. Stanley, savant anglais connu pour ses nombreuses inventions, fondateur des « Stanley Technical Trade Schools », mort dernièrement à 82 ans, lequel a publié sur diverses questions scientifiques, ainsi que sur certains problèmes sociaux, des ouvrages estimés, tels que : *Surveying*; *Drawing Instruments*; *Fluids*; *The Nebula Theory*; *Utopia*, etc.; — Dr. August Emil Vogl, baron de Fernheim, professeur de pharmacologie à l'Université de Vienne, mort à Bozen, à la fin de juillet, à 76 ans; — Stéfan Wassilievitch Smolenski, écrivain russe, auteur d'ouvrages sur l'histoire de la musique, mort à Kazan, au commencement d'août, à 61 ans; — le R. P. Wiaux, du collège du Sacré-Cœur de Charleroi, qui fut successivement professeur aux collèges Saint-Stanislas de Mons et de Saint-Michel à Bruxelles, mort le 11 août, à Thiméon (Hainaut), à 58 ans; — l'abbé J. H. Wynen, qui s'est fait connaître par divers ouvrages de mérite pour l'enseignement catholique, mort à Eysden (Hollande) à la fin d'août.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Le 3 août, M. S. Reinach explique un texte du prêtre gaulois Vicentius, qui démontre que l'arc de triomphe d'Orange fut élevé par le père de Tibère en l'honneur des victoires de J. César sur les Marseillais et les Albigues. — M. H. Cordier dépose un rapport de M. Veuillet sur son exploration de la grotte de Marsabougou, dans le Haut Niger. — M. E. Naville lit la fin du mémoire du P. Schell sur *la Découverte de la loi sous Josias.* — Le 6, M. Espérandieu rend compte des fouilles qu'il a entreprises sur le mont Auxois et de la découverte récente de fragments importants d'une statue de Déméter ou d'Hygie. — Le P. Schell présente une série de communications sur la langue des inscriptions de Suze.— Le 13, M. Chavannes donne l'explication d'inscriptions indo-chinoises rapportées par le capitaine d'Olonne. — M. Cagnat démontre par des inscriptions découvertes par le commandant Donau l'existence de la tribu berbère appelée par Ptolémée *Nygbeni* et, par les textes de M. Donau, *Nybenii.* — Le 21, M. Caron lit un rapport sur les fouilles qu'il a dirigées en Tunisie et notamment sur la découverte, dans un des thermes, de nombreux ustensiles et d'objets d'art. — M. R. Cagnat lit un travail de M. Basset sur les inscriptions lybiques de Kabylie. — M. Homolle lit un mémoire

de M. Joubert sur *l'Éphébie dans l'Égypte gréco-romaine.* — Le 29, M. R. Cagnat montre et explique la photographie d'un vase antique trouvé en Tunisie. — M. Homolle lit une lettre de M. Adamantion qui explique l'organisation du service des monuments médiévaux en Grèce.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques.— Le 14 août, M. Chuquet lit un travail sur les extravagances de Junot, après la bataille de Valentina. — Le 21, M. R. Stourm lit un éloge de M. Georges Picot, récemment décédé. — Le 28, M. Esmein lit une étude sur les projets de réforme de la Chambre des Lords en Angleterre.

Congrès. — Sous la présidence de S. G. Mgr Marty, évêque de Montauban, et de M. le sénateur de Lamarzelle, le trente-troisième congrès des jurisconsultes catholiques, organisé par la *Revue catholique des institutions et du droit*, se tiendra à Montauban les 27 et 28 octobre prochain. Le sujet à l'ordre du jour sera « la Révolution sociale par l'impôt ». — Une circulaire signée de M. de Lamarzelle et de M. Joseph-Lucien Brun, secrétaire, expose comme suit les motifs de ce congrès : « Des lois récentes déjà votées et tendant à la dépossession d'une minorité par la majorité maîtresse du pouvoir, des lois plus graves encore actuellement soumises à un parlement exclusivement préoccupé de ses intérêts électoraux et plus soucieux de flatter la masse des électeurs que de veiller aux intérêts primordiaux du pays, ont vivement ému tous ceux qui ont à cœur notre avenir économique et la paix sociale. Les jurisconsultes catholiques étudieront attentivement ces projets, leurs causes et leurs conséquences, leur principe et leur application pratique. Mais bien au-dessus des intérêts matériels des particuliers directement et immédiatement menacés, doivent être placés les intérêts moraux du pays. La législation actuelle a pour but presque avoué, et pour résultat certain d'augmenter encore l'omnipotence de l'État, qui depuis plus d'un siècle pèse chaque jour plus lourdement sur l'indépendance légitime des Français soi-disant affranchis par une Révolution qui, au nom d'une liberté théorique et imaginaire, a ruiné nos libertés traditionnelles et engendré le despotisme, nouveau en France, dont nous avons vu varier les formes, mais dont nous n'avons pu secouer le joug. Cette omnipotence de l'État telle que la rêvent ceux qui se sont emparés du pouvoir est un retour aux principes et à l'état social de l'antique cité païenne. Cette omnipotence de l'État-dieu, si contraire à l'esprit du christianisme seul propagateur et unique sauvegarde de la vraie liberté dans le monde, a été sans cesse combattue par notre Revue et nos congrès, depuis leur fondation. Elle l'a été notamment lorsque nous avons revendiqué la liberté de l'enseignement dont on voulait anéantir les derniers restes pour porter un nouveau coup à l'Église, et lorsque, montrant la supériorité de la charité chrétienne sur la bienfaisance officielle, nous avons revendiqué pour l'Église la plénitude de la liberté dans l'exercice de la charité. Elle le sera encore par nous sans relâche. C'est elle que nous dénoncerons dans notre prochain congrès; c'est contre elle que nous mettrons en garde tous ceux qui aspirent à restaurer les libertés françaises sur les ruines de la tyrannie révolutionnaire. » — Ne pouvant reproduire ici, faute de place, le programme dans son intégralité, nous nous bornerons à en indiquer les grandes lignes : I. Socialisme (son fondement; origine du socialisme). — II. But poursuivi par le législateur socialiste (1. Monopolisation aux mains de l'État de toutes les sources de richesses, des fortunes et des moyens de production; 2. Destruction de l'idée de famille et de l'autorité paternelle; 3. Destruction des fondations pieuses et des œuvres ecclésiastiques; les biens d'Église). — III. Moyens de réalisation (Moyens directs; moyens détournés. Impôts par-

ticulièrement proposés et grossissant toujours; impôts sur le revenu; questions actuelles). — IV. Le Socialisme et les Impôts nouveaux à l'étranger. — Ce simple résumé montre assez le très grand intérêt qu'offrira le congrès en question. Les cartes d'entrée doivent être demandées à M. Félix Barat, administrateur délégué de la *Revue catholique des institutions et du droit*, avenue de l'Archevêché, 2, à Lyon, qui les délivrera moyennant l'envoi préalable d'un mandat-poste de 5 francs. Ces cartes contiennent tous les renseignements pratiques que peuvent désirer les congressistes.

Mélanges Chatelain. — M. Émile Chatelain achève la trentième année du cours de paléographie dont il a été chargé à l'École des hautes études. Amis et élèves en profitent pour lui témoigner, par la publication d'un volume de *Mélanges*, leur attachement ou leur estime. A la tête du Comité se trouve M. Léopold Delisle; les secrétaires qui reçoivent les souscriptions (20 fr.) sont MM. Marcel Lecour et Jean Bonnerot, 47, boul^d Saint-Michel, à Paris. Parmi les articles promis aux *Mélanges* (ce volume fera un in-4 d'environ 500 p., avec de nombreuses planches), nous relevons les suivants : *La Bibliothèque de Philodème*, par M. D. Comparetti; *Un Évangéliaire carolingien provenant de Schuttern*, par M. L. Dorez; *Ingobert, un grand artiste franc du* IXe *siècle*, par M. le comte P. Durrieu; *Les Franciscains et la Décadence des archives et de la bibliothèque des Papes au début du* XIIIe *siècle*, par le P. Ehrle; *Une Lacune des Captifs de Plaute*, par M. L. Havet; *De l'Illustration de quelques manuscrits de Valère Maxime au moyen âge*, par M. H. Martin; *Lettres inédites de Mabillon à Ciampini*, par M. P. de Nolhac; *Dagobert Ier, roi des Francs et le Val Bregaglia*, par M. F. Novati; *Un Nouveau Fragment de la version grecque du Vieux Testament par Aquila*, par M. C. Wessely.

Paris. — Nous avons annoncé en son temps l'ouvrage considérable dans lequel notre collaborateur M. P. Lacombe avait dressé la *Bibliographie des travaux de M. Léopold Delisle* (1902, in-8). De proportions beaucoup plus modestes naturellement est le travail dans lequel M. Hildenfinger a donné le catalogue des ouvrages de l'illustre savant conservés à la Bibliothèque nationale. Ce n'est qu'un simple fascicule de 74 colonnes in-8 intitulé : *Bibliothèque nationale. Catalogue des ouvrages de M. L. Delisle conservés au département des imprimés* (Extrait du t. XXXVII du *Catalogue général*. Paris, Imp. nationale, 1909). N'entrant point — le plan de la publication dont il est tiré ne le permettait pas — dans le détail des articles de revue dont il n'existe pas de tirage à part, ce catalogue est incomparablement moins complet que la *Bibliographie* de M. P. Lacombe; il la complète cependant, par cela même que, paraissant quelques années après, il enregistre des publications postérieures à 1902. L'ordre suivi n'est pas l'ordre chronologique adopté par M. Lacombe. Ici les publications sont cataloguées par ordre alphabétique; mais l'on a groupé sous des rubriques spéciales les rapports, catalogues, etc., relatifs à la Bibliothèque nationale que M. Delisle a administrée pendant si longtemps de la plus féconde manière.

— Vient de paraître la 22e année de l'*Annuaire du Conseil héraldique de France* (Paris, 15, rue Lacépède, 1909, in-18 de 368 p.). Outre quelques poésies charmantes signées : Pimodan, comte de Colleville, F. de Salles et L. de Villiers de l'Isle-Adam (p. 299-304), ce volume renferme les publications ou études ci-après : *Inventaire sommaire des archives des généalogistes de l'ordre souverain de Saint-Jean de Jérusalem (Malte) pour les trois Langues de France*, par M. G. du Boscq de Beaumont (p. 61-173); — *Entrevue de François Ier et de Charles-Quint à Aiguesmortes en* 1538, par M. Lionel d'Albinousse (p. 174-186); — *Notes complémentaires sur les Trésiguidy,*

par M. le baron Gaëtan de Wismes (p. 187-192); — *Documents sur les Clouet, peintres du Roi, de 1522 à 1572 et sur plusieurs peintres de leur époque, avec une Introduction et des notes*, par M. Théodore Courtaux (p. 193-233); — *Maison de Portal, notes généalogiques*, par M. E. Portal (p. 234-251); — *Une Vieille Famille bourbonnaise. Le Livre de raison des Bodin de Verneuil* (1550-1749). *Leur généalogie*, par M. Francis Perot (p. 252-284); — *Une Lettre inédite de Marguerite de Lorraine, duchesse d'Alençon*, par M. le vicomte du Motey (p. 285-288); — *Les Marquis de Grimaldi-Regusse*, par M. le comte de Colleville (p. 289-298); — *Rapport adressé par le comte de Colleville, délégué du patriarcat latin de Jérusalem, à S. G. Monseigneur l'archevêque de Paris, pour demander le rétablissement de l'ancienne tradition qui conférait aux membres de l'ordre illustre du Saint-Sépulcre l'honneur de monter la garde devant les saintes Reliques pendant la Semaine sainte* (p. 305-319).

— A signaler: *Réflexions d'une artiste sur les dessins de la caverne d'Altamira*, par Lotus Péralté (Paris, Sansot, 1909, in-8 de 23 p. — Prix: 0 fr. 60). Avec cette intuition qui révèle parfois aux femmes ce que l'appareil scientifique masque souvent aux hommes, l'auteur signale tout ce que ces étonnantes peintures préhistoriques suppose chez leurs auteurs de culture accumulée. Elle penche à voir en eux les survivants d'une humanité ayant vécu sur la mystérieuse Atlantide. Le plateau télégraphique nous en conserve les contours entre l'Europe et le Canada, et il a disparu sous l'eau à une époque où l'homme vivait peut-être déjà sur les deux continents; cette thèse n'est donc pas scientifiquement inacceptable.

Anjou. — Les curieux recherchent parmi les récits des anciens voyageurs celui de Le Gouz de la Boullaie, né vers 1710 près de Baugé et mort de la fièvre chaude à Ispahan, vers 1669. Cet ouvrage, qui eut deux éditions in-4, la première à Paris (Clousier, 1653), la seconde à Troyes, en 1657, porte pour titre : *Voyages et observations du sieur de la Boullaye le Gouz, gentilhomme angevin, où sont décrites les religions, gouvernements et situations des Estats et royaumes d'Italie, Grèce, Natolie, Syrie, Perse, Palestine...* Un membre de l'École française de Rome, M. Claude Cochin, vient de découvrir en la Bibliothèque Corsini, le manuscrit original illustré (coté 360) de cet ouvrage, probablement l'exemplaire de dédicace offert par l'auteur à son protecteur, le cardinal Capponi.

— La *Revue de l'Anjou* publie d'intéressantes notes sur l'exploitation des mines de charbon, dans cette province, depuis le XIVe siècle, par M. Olivier Couffon.

Bourgogne. — Dans le *Correspondant* du 25 juillet dernier, M. René Vallery-Radot raconte de manière vraiment charmante, d'après une correspondance échangée entre le duc d'Aumale et Cuvillier-Fleury, son ancien précepteur, comment fut écrite l' « *Alesia* » *du duc d'Aumale* (p. 209-222). On sait qu'en 1855, l'architecte bisontin Delacroix, *Commentaires* de César en main, crut pouvoir identifier le fameux oppidum gaulois d'Alesia avec le village d'Alaise, dans le Doubs. Le travail qu'il publia à cette époque sur la question fit, dans le monde de l'érudition, l'effet d'un coup de tonnerre dans le ciel bleu. Jamais peut-être l'on ne vit pareille bataille historico-archéologique. Bourguignons, Comtois, d'autres aussi qui, par leurs origines, étaient étrangers à ces deux « nationalités », se jetèrent dans l'arène, pour les uns ou pour les autres, selon leurs convictions. C'est ainsi que Quicherat, de l'École des chartes, dont les opinions en matière historique exerçaient une grande influence, prit parti pour l'Alaise du Doubs contre l'Alise de

Bourgogne, réputée, jusqu'à la « découverte » de Delacroix, comme étant cette funèbre Alesia qui vit sombrer la fortune militaire des Gaulois. Intervinrent alors M. Eugène de Lanneau et Cuvillier-Fleury qui eurent l'idée de consulter le duc d'Aumale sur le problème à l'ordre du jour. C'était en 1857. Non sans quelques hésitations, le royal exilé, très absorbé par son *Histoire des Condés*, se décida enfin à étudier la question, et, le 1er mai 1858, la *Revue des Deux Mondes* publia l'œuvre du duc d'Aumale sur Alesia, que Michel Lévy édita ensuite en volume. La thèse de l'auteur fut favorable à Alise de Bourgogne. Mais cela ne termina pas la lutte; elle continua de plus belle, au contraire, jusqu'à l'espèce de sentence rendue par Napoléon III contre Alaise du Doubs. Peu à peu, le silence se fit et les combattants rentrèrent sous leurs tentes, sauf quelques rares Comtois qui sans doute voulaient justifier leur vieille devise : « Comtois, rends-toi; nenni, ma foi ! » — Aujourd'hui Alise-Sainte-Reine est plus que jamais considérée comme l'Alesia de César et de Vercingétorix, à telles enseignes, que la station des Laumes (chemin de fer de Paris-Lyon-Méditerranée) s'appelle « Les Laumes-Alesia.» Ce n'est pas que toutes revendications aient cessé; mais actuellement elles s'élèvent pour Izernore dans l'Ain et pour Aluze en Saône-et-Loire, ce qui ne nous paraît pas sérieux. M. R. Vallery-Radot croit qu' « il ne reste plus que quelques Franc-Comtois isolés » pour soutenir la cause d'Alaise. Apparemment, il est dans le vrai; en réalité il semble bien en être différemment. Ainsi, d'une part, M. Noël Amaudru (un Comtois irréductible) a provoqué récemment la formation d'une société pour « rechercher la véritable Alesia » (Cf. *Polybiblion* de février 1909, t. CXV, p. 184), et, d'autre part, la Société d'émulation du Doubs, qui lança jadis le premier trait contre Alise, a institué une commission spéciale dont l'objet est de reprendre, sans idées préconçues, les fouilles à Alaise (Cf. *Polybiblion* de mars dernier, t. CXV, p. 276-277). La Société veut essayer de résoudre le problème archéologique posé pour cette localité, lequel n'a peut-être aucun rapport avec le conquérant des Gaules. On entrevoit même des choses préhistoriques... Mais si, cependant... N'ajoutons rien; attendons !

Dauphiné. — La Commission française des glaciers, dont la courte existence a naguère été marquée par la publication d'excellents travaux, avait fait paraître, en 1905, une excellente monographie de deux glaciers du massif du Pelvoux, le Glacier Noir et le Glacier Blanc (*Étude sur le Glacier Noir et le Glacier Blanc dans le massif du Pelvoux*, par MM. Charles Jacob et Georges Flusin. Grenoble, Allier, s. d., in-8). Le ministère de l'agriculture, dont le Comité d'études scientifiques a recueilli l'héritage de la Commission française des glaciers, publie maintenant, sur quelques glaciers des Pyrénées centrales, les deux glaciers orientaux du Pic Long, un intéressant travail de MM. D. Eydoux et L. Maury. La carte au 5000e que les deux missionnaires du ministère de l'agriculture ont dressée de ces glaciers, leur étude de ces appareils glaciaires et du régime hydraulique de la haute vallée de la Neste de Couplan et de la vallée de Calhaouas complètent heureusement les consciencieuses descriptions que M. Émile Belloc a données, il y a quelques années, d'une partie de la même région (*Les Glaciers orientaux du Pic Long, Pyrénées centrales*. Paris, Masson, s. d., in-8 de 18 p., avec carte, fig. et tableaux. Extrait de *la Géographie*, no du 15 juillet 1909).

Franche-Comté. — M. E. Fournier est vraiment infatigable. Il en est à sa dixième campagne de *Recherches spéléologiques dans la chaîne du Jura*, de laquelle il expose les résultats dans le no 56 (juillet 1909 des *Bulletin et Mémoires de la Société de spéléologie* (Paris, au siège de la Société, 1909, in-8

de 32 p., avec 10 fig.). « La campagne de 1907-1908, dit l'auteur, professeur de géologie et de minéralogie à la Faculté de sciences de Besançon, a été surtout consacrée à l'exploration souterraine des plateaux, dans les environs de Salins, Arbois et Poligny et aussi à l'étude de quelques parties de la Haute Chaîne et des plateaux occidentaux. De plus, grâce à l'initiative du syndicat des usiniers du Doubs, nous avons pu reprendre en détail, en collaboration avec M. le professeur Schardt, de Neufchâtel, l'étude de la question des pertes qui se produisent dans la partie supérieure des bassins du Doubs... Enfin, une série d'études hydrologiques a été poursuivie dans diverses communes de Franche-Comté. » Au point de vue de l'actualité, la plus importante des explorations de M. Fournier, au cours de cette campagne, est certainement celle du gouffre du Mont-Grevé, qui « revêtait un intérêt particulier de ce fait que ce gouffre, s'ouvre à une distance relativement faible du point où le tunnel projeté de la Faucille passerait à la plus grande profondeur. Or, déclare le professeur de Besançon, les adversaires du projet ont prétendu, à maintes reprises, sans autre raison d'ailleurs que leur désir d'en empêcher la réalisation, que le tunnel rencontrerait des *nappes* d'eau immenses ou de véritables lacs souterrains qui, dans leur hypothèse, d'ailleurs contraires à toutes les observations sérieuses, devaient alimenter les grandes résurgences du Flumen, de la Versoix, de la Bienne, etc., etc. Ici, comme partout, l'observation a démontré que la circulation dans les calcaires s'effectuait par des fissures souvent étroites, que les avens ne sont que des points d'absorption, les uns anciens, gouffres secs, les autres actuels, goules et entonnoirs. S'il existe, comme nous l'avons constaté des centaines de fois, des rivières souterraines assez importantes, par contre il n'y a nulle part, ni lacs un peu volumineux, *ni nappe d'imprégnation continue*, et par conséquent... l'exécution de ce travail ne présente, de ce fait, aucunes difficultés spéciales. La théorie du *Jura éponge* ne fait que dénoter chez ses promoteurs l'ignorance la plus absolue de la structure géologique et du régime hydrologique de la région, et il serait absolument déplorable qu'elle fût un instant prise au sérieux par les membres de la Commission internationale chargée de discuter la question. »

— En 1898, M. Camille Cellard, ayant été chargé de procéder à la restauration de l'église abbatiale d'Acey (Jura), qui n'a pu être que partielle en raison de circonstances particulières, a vu son attention spécialement attirée sur le pavage primitif de cet édifice. Des notes inédites, groupées sur Acey par l'architecte Ducat, ont mis M. Cellard sur la voie. De ces notes, il résultait que le pavage en question « était formé de briques en terre cuite émaillée », mais qu'en 1656 des dalles lui avaient été substituées. L'auteur s'occupa aussitôt de rechercher si quelques spécimens du pavage en brique existaient encore. Ses investigations ingénieuses ayant été couronnées de succès, il a eu l'excellente idée de donner la description des pièces de ce pavage dans une brochure intitulée : *Ancien Carrelage de l'église abbatiale d'Acey. Essai de reconstitution* (Besançon, imp. Cariage, 1909, in-8 de 19 p., avec 3 planches). Il ne s'en est pas tenu là : il a voulu aussi savoir quel pouvait être le fabricant de ces curieuses pièces, ornementées de dessins, qu'il attribue au XIIe ou au XIIIe siècle. Ce fabricant a bien signé ses briques : « S. Rous fit ce pavement »; mais d'où venait-il; où prenait-il ses matériaux; où travaillait-il? De déduction en déduction, M. Cellard en arrive à penser que Rous était probablement Bourguignon et qu'il semble avoir exécuté ses briques à la tuilerie d'Acey, avec de la terre prise sur place.

— Le père de Victor Considérant, — ce bizarre officier qui donna sa démission, alors que la carrière militaire lui souriait, pour devenir le propaga-

teur des théories de l'utopiste Fourier, — méritait assurément de tenter la plume de M. Georges Gazier. On lira donc avec curiosité la biographie qu'il nous donne de ce personnage spirituel, frondeur et d'humeur plutôt aigre : *Jean-Baptiste Considérant, de Salins*, 1771-1827 (Besançon, imp. Dodivers, 1909, in-8 de 24 p. Extrait des *Mémoires de la Société d'émulation du Doubs*). Né le 25 novembre 1771, à Salins, Jean-Baptiste Considérant y est mort le 27 avril 1827. Bibliothécaire de Salins et professeur au collège de cette ville, il appartenait, par ses opinions, au parti dit des libéraux. « Les colères de Considérant contre le clergé d'alors, observe M. Gazier, surtout contre les jésuites, tiennent un peu à des considérations personnelles. » Nous voilà fixés. Il ne faut donc pas s'étonner si, un beau jour, on voulut s'en débarrasser et l'envoyer professer à Sarlat, situation qu'il refusa. M. Gazier s'est servi de la correspondance échangée entre Considérant et son ami Thelmier, inspecteur des postes, dont les opinions politiques étaient opposées aux siennes. De 1815 jusqu'à la veille de sa mort, il écrivit à ce fonctionnaire des lettres qui le dévoilent tout entier. Et cette physionomie, parfaitement oubliée en Franche-Comté, où elle ne brilla d'ailleurs qu'à l'heure de sa disparition, c'est-à-dire de façon très éphémère, est loin de nous être sympathique. Il était utile cependant de la faire revivre, car elle nous fait « comprendre l'état d'esprit d'un universitaire sous la première Restauration, et comme cet universitaire est le père et le premier maître de Victor Considérant, cet état d'esprit est doublement intéressant à étudier. »

— Parlez-nous des poètes originaux. Ils ne sont pas légion; en voici un cependant : M. Alfred Marquiset. Le petit recueil qu'il a formé sous le titre : *Besançonnettes* (Besançon, imp. Cariage, 1909, in-12 de 46 p.) est pétri d'esprit et de bonne humeur, avec pas mal de sel comtois. Vous ne trouverez point là de ces mièvreries, niaiseries et banalités, fonds ordinaire de tant de rimeurs visant à l'auréole du poète. C'est la réunion d'un certain nombre de pièces très amusantes dont la ville de Besançon et diverses personnalités du cru, pas nommées, mais désignées, font les frais. Ces vers nous rappellent, avec un peu plus de malice, la manière de Viancin, en son vivant secrétaire en chef de la mairie et membre de l'Académie bisontine. Citons un peu. Dans *Péril public*, l'auteur parle de la maladie du sommeil qui s'abattit un jour sur la cité :

La maladie est éphémère,
Mais pour en arrêter le cours,
Allez supplier votre maire
De ne plus faire de discours.

Ceci n'est que railleur. Mais voici du plus sévère. Le poète s'en prend au même personnage (*Derniers Souvenirs du peuple*) à qui il impute la jolie déclaration suivante :

Les miens désirant paraître
Me firent dès mon début,
Sans payer aucun tribut,
Élever par un brave prêtre.
C'est celui que j'expulsai
L'an dernier de son église;
Mais j'en fus récompensé
Par une aimable surprise,
En tenant des manitous
La croix d'honneur qui m'est chère.
— Quel beau jour pour vous, grand maire,
Quel beau jour pour vous !

Les Bisontins, nés malins, qui liront ce petit volume, ne s'ennuieront pas.

Limousin. — Nous avons sous les yeux les deux fascicules formant la 23e année (2e série) du *Bibliophile limousin* (Limoges, imp. Ducourtieux et Gout, 1908, in-8 de 96 p.). Nous y trouvons d'abord la suite du *Catalogue analytique de manuscrits d'une bibliothèque limousine* (1re *partie*), *Auteurs limousins. Ouvrages relatifs au Limousin*, par M. G. C.-S. (c'est-à-dire M. Gustave Clément-Simon). Ce fragment débute par Bonnelie (François) (1804-1869) et finit par Dubois (Jean-Baptiste (1635-1756) (p. 1-17 et 33-52). Cette intéressante publication sera-t-elle poursuivie? L'auteur est mort le 1er février dernier. M. Paul Ducourtieux lui a consacré cinq pages de biographie (p. 92-96) que méritait bien ce consciencieux érudit, perte réelle pour sa province. — Nous citerons ensuite une courte étude de M. Paul Ducourtieux : *A propos de l'étymologie du nom de Pissevache donné à l'une des portes du château de Limoges* (p. 52-55). Nous rappellerons enfin que le recueil contient, comme toujours, le dépouillement bibliographique des journaux et des revues du Limousin, de plusieurs recueils périodiques ayant publié des articles intéressant cette province et de nombreux comptes rendus analytiques et critiques d'ouvrages concernant le Limousin ou écrits sur des sujets variés par des enfants du pays. C'est en vain que, sans nous lasser, nous donnons ce périodique en exemple aux autres provinces de France : notre voix reste sans écho. Pourquoi? La réponse ne nous embarrasse guère : les entreprises du genre sont coûteuses et ne rapportent à ceux qui les poursuivent que de l'honneur. Pour s'y dévouer, il faut aimer la petite patrie infiniment.

Lorraine. — Dans notre livraison de juillet dernier (p. 91), nous avons noté, le prenant pour une petite revue locale, le *Bulletin mensuel de la Société des lettres, sciences et arts de Bar-le-Duc*. Or, ce Bulletin n'est qu'une simple partie (la première) du volume que publie annuellement cette société et nous avait été ainsi envoyé par suite d'une erreur. Nous recevons aujourd'hui le volume complet qui a pour titre : *Mémoires de la Société des lettres, sciences et arts de Bar-le-Duc* (tome VI de la IVe série. Bar-le-Duc, 1908, in-8 de cxx-233 p., avec 8 planches). Sept mémoires, d'un réel intérêt pour l'histoire de la région, et dont quatre pourront être utilement consultés pour l'histoire générale de la Révolution, ont trouvé place dans ce volume, savoir : *Un Maire de Bar-le-Duc sous la Restauration. M. Charles-François Bouillard* (1817-1824 — 1828-1832), par M. G. Vigo (p. 3-38, avec portrait); — *La Fête constitutionnelle du* 10 *août* 1793 *à Bar-sur-Ornin* (*Bar-le-Duc*), par M. Léon Thevenin (p. 39-57);— *Inscriptions de l'ancien décanat de Juvigny*, par M. l'abbé Nicolas (p. 59-102); — *Les Volontaires de la Meuse et la Loi du* 3 *février* 1793, par M. le capitaine Porcher (p. 103-145); — *La Vente des biens nationaux à Lisle-en-Barrois*, par M. Alphonse Schmitt (p. 147-160); — *Quelques Portraits du musée de Bar-le-Duc*, par M. H. Dannreuther (p. 161-175, avec 6 planches). Un tirage à part de cette étude, qui nous est parvenu, sera prochainement examiné ici; — *Les Cahiers de doléances de Verdun en* 1789, par M. P. d'Arbois de Jubainville (p. 177-211).

Belgique. — L'Académie royale de Belgique se compose de trois classes, celles des sciences, des lettres, et des arts. Il avait déjà été publié, en annexe à l'*Annuaire* de cette Académie, quatre séries de notices biographiques et bibliographiques sur ses membres. Par les soins du très distingué secrétaire perpétuel de l'Académie, M. le chevalier Edmond Marchal, une cinquième série vient de paraître. Elle ne concerne que les membres, les correspondants et les associés habitant la Belgique. C'est dire qu'on y chercherait vainement, par exemple, la bibliographie des Ulysse Chevalier, des Paul Meyer, des d'Arbois de Jubainville et autres associés français de l'Académie

de Belgique. En revanche on y trouve, à la suite d'une biographie très courte, la bibliographie très complète de chacun des membres belges actuels de l'Académie. L'ouvrage a pour titre : *Notices biographiques et bibliographiques concernant les membres, les correspondants et les associés*, 1907-1909. 5e édition (Bruxelles, Hayez, 1909, petit in-8 de VIII-1124 p.). On remarquera que l'impression en a été commencée en 1907. Il en résulte qu'on y trouve la bibliographie de savants comme MM. Léon Vanderkindere et Édouard Fétis, aujourd'hui décédés. Par suite d'une modification adoptée au cours de l'impression de l'ouvrage, qui ne devait d'abord comprendre que l'énumération des travaux publiés par les académiciens belges depuis 1896, date de la précédente édition des *Notices*, le maniement du gros volume qui vient de voir le jour n'est pas toujours facile, puisqu'il faut y chercher en deux endroits différents la bibliographie d'un certain nombre d'académiciens. Tel qu'il est ce volume n'en rendra pas moins de bons services, les notices bibliographiques qu'il contient ayant été établies avec beaucoup de soin. Il est indispensable d'ajouter que les notices « bibliographiques » consacrées aux peintres, sculpteurs, musiciens, graveurs, architectes, qui composent la classe des beaux-arts de l'Académie, énumèrent en général les œuvres produites par ces artistes.

— Dans une brochure intitulée : *Le Mariage tel qu'il fut et tel qu'il est* (Mons, Imprimerie générale, 1907, in-16 de 60 p.), M. Élie Reclus prétend justifier le parti adopté dans sa famille, qui est, comme on le sait, de renoncer au mariage légal et de se contenter de l'union libre. Ce système a tout au moins un avantage incontestable : c'est de faciliter le divorce. S'il peut avoir aussi quelques inconvénients, spécialement pour les enfants, que la loi tiendra pour illégitimes, et que le monde appellera des « bâtards », M. Reclus ne doute pas que ces restes de vieux préjugés ne soient destinés à bientôt disparaître. La brochure comprend l'allocution que M. Élisée Reclus père adressa à ses enfants le jour où... ils ne se marièrent pas, et une lettre du même à son ami M. Naquet, qui l'avait félicité « d'avoir substitué la consécration paternelle à la consécration sociale ». M. Élisée Reclus réclame contre cette formule et dit : « J'ai tout simplement pris note de la volonté de mes deux filles lorsqu'il leur a convenu de s'unir librement. »

Espagne. — Il a déjà été question ici des travaux accomplis dans le Haut-Aragon par M. Lucien Briet; voici qu'un nouveau mémoire de ce consciencieux observateur nous apporte une nouvelle contribution à l'étude de cette région encore si mal connue des Pyrénées espagnoles. Non content d'y décrire les grottes de Bastaras, ou plutôt les deux grottes de Chavés et de Solencio, situées à proximité du hameau de Bastaras, au pied de la Sierra de Guara, non content aussi d'y expliquer le fonctionnement de la cueva de Solencio, M. Lucien Briet y étudie d'une manière tout à fait intéressante l'aspect des sierras du Haut-Aragon, et y discute la question de la dessiccation progressive de notre planète. C'est dire que, non moins que les spéléologues, les géographes trouveront leur profit à la lecture de ce mémoire, (*Les Grottes de Bastaras, Haut-Aragon (Espagne)*. *Spelunca. Bulletins et Mémoires de la Société de spéléologie*, n° 55, mars 1909, in-8 de 23 p., avec 3 plans et 5 grav.).

Italie. — Mgr Domenico Taccone Gallucci a publié (Roma, Società tipog. editrice romana, 1909, in-8 de 72 p.) une *Monografia del cardinale Guglielmo Sirleto* (1514-1585), bibliothécaire de la Vaticane et l'un des plus savants théologiens du XVIe siècle. Sous une forme un peu compacte et d'une lecture difficile, la courte étude de Mgr Taccone Gallucci contient une grande

quantité de renseignements compilés dans les meilleurs auteurs et puisés parfois aux manuscrits mêmes. D'abondantes informations bibliographiques sur la bibliothèque, les œuvres, les lettres et les manuscrits de Sirlet complètent cette notice, qui pourrait aisément devenir le canevas d'une œuvre moins aride, plus littéraire et plus psychologique.

— M. Angelo Coppola a lu, le 7 juin 1908, à la Société sicilienne d'histoire nationale de Palerme, une notice nécrologique sur l'architecte Giuseppe Patricolo, mort en 1905, à 71 ans. Le biographe a remis en lumière les mérites de ce technicien distingué qui fut antiquaire et archéologue : on connaît de lui les restaurations de l'église des *Chiodari* à Palerme, et de celles de San Cataldo à la Martorana et de Santa Maria di Delia près Castelvetrano, des mosaïques de Monreale; il a construit un grand nombre d'édifices modernes à Palerme, le Teatro comunale de Castelvetrano; dans la Commission des antiquités et beaux-arts de Sicile il a joué un rôle utile. Il méritait que le souvenir de tant de services rendus à ses compatriotes fût fixé avec précision par l'un d'eux. A la suite de la notice de M. Coppola ont été imprimés les discours prononcés aux funérailles de Patricolo par Ant. Salinas, Minutella et Francesco Valenti (*Della vita e delle opere del prof. Giuseppe Patricolo. Commemorazione.* Palermo, tip. Virzi, 1908, gr. in-8 de 37 p., avec un portrait.).

États-Unis. — L'*Annual report of the board of regents of the Smithsonian Institution...* for *the yeard ending June* 30. 1907 (Washington, Government printing Office, 1908, in-8 de LVII-726 p.) contient : 1° le compte rendu des travaux de la Société pour les sessions du 4 décembre 1906, des 23 janvier et 6 mars 1907; 2° le rapport du comité exécutif donnant l'état financier de l'institution pour l'année finissant le 30 juin 1907; 3° le rapport annuel du secrétaire donnant un compte rendu des opérations et de la situation de l'institution avec la statistique des échanges etc... pour la même année; 4° enfin une annexe (General Appendix) qui commençant à la page 95 et allant jusqu'à la page 709, renferme 29 articles des plus intéressants, par différents auteurs tant Américains qu'étrangers, et dans ce dernier cas traduits en anglais, sur toutes les questions scientifiques étudiées en ces dernières années. La plupart sont illustrés de photogravures. Citons parmi ces travaux celui de M. Ch. A. Parsons sur les turbines à vapeur; un article de M. A. Turpain sur les développements de la composition mécanique en imprimerie; un travail sur le bronze dans l'Amérique du sud avant l'arrivée des Européens, par feu M. A. de Mortillet; les Jardins zoologiques en Angleterre, en Belgique et en Hollande par M. G. Loisel; Marcellin Berthelot, par M. Camille Matignon. Il serait impossible d'analyser ici tous ces travaux qui ne sont d'ailleurs que des réimpressions de mémoires parus ailleurs; nous renvoyons donc au volume du Smithsonian Institution les lecteurs désireux d'approfondir cette étude.

Publications nouvelles. — *Die Menschenopfer der alten Hebräer und der benachbarten Völker. Ein beitrag zur Alttestamentlichen Religionsgeschichte*, von P. Dr. E. Mader (*Biblische Studien*) (in-8, Freiburg im Breisgau, Herder). — *Der Vorirenäische Opferbegriff*, von Dr. F. Wieland (in-8, München, Lentner). — *Manuel des catéchistes volontaires. Explication raisonnée, historique, du dogme et de la morale catholique*, par le P. D. Lodiel (in-12, Maison de la Bonne Presse). — Thomae A. Kempis *De Imitatione Christi.* Libri quatuor. Textum edidit H. Gerlach (petit in-16, Friburgi Brisgoviae, Herder). — *L'Œuvre de Lourdes*, par le Dr. Boissarie (in-8, Téqui). — *Le Régime administratif et juridique de la pêche fluviale*, par M. Raux (in-18

cartonné, Amat). — *Nouvelle Méthode de prévision du temps*, par G. Guilbert (gr. in-8, Gauthier-Villars). — *La Cité intérieure*, par A.-R. Schneeberger (in-12, L' « Édition »). — *L'Idole fragile, poèmes*, par J.-F.-L. Merlet (in-18, Société de l'édition libre). — *Je meurs où je m'attache*, par G. Deledda; trad. de l'italien par A. Lécuyer (in-16, Hachette). — *Le Dernier Duc de Bretagne*, par P.-Y. Sébillot (in-16, Union internationale d'éditions). — *La Chevauchée des reîtres*, par C. Lesbruyères (in-12, Maison de la Bonne Presse). — *Jeunes Gloires*, par R. Gaël (in-12, Maison de la Bonne Presse). — *Lettres familières de Jérôme Aléandre* (1510-1540), par J. Pasquier (in-8, A. Picard et fils). — *Histoire du concile du Vatican depuis sa première annonce jusqu'à sa prorogation, d'après les documents authentiques*, par le P. T. Granderath, édité par le P.-C. Hirch, T. II. 1re partie. *L'Ouverture du concile et les premiers débats* (in-8, Bruxelles, Dewit). — *Les Premières Pages du pontificat du pape Pie IX*, par le P. R. Ballerini (in-8, Rome, Bretschneider). — *Der einheimische Klerus in den Heidenländern*, von A. Huonder (in-8, Freiburg im Breisgau, Herder).— *Mœurs intimes du passé*, par le Dr Cabanès. 2e série. *La Vie aux bains* (in-16, Albin Michel). — *La Bretagne et les pays celtiques. La Révolution dans le département des Côtes-du-Nord* (*études et documents*), par L. Dubreuil (in-16, Champion). — *États d'âme et d'esprit. L'Ignorance actuelle en matière religieuse*, par P. Barbier (in-12, Lethielleux). — *Lettres et papiers du chancelier comte de Nesselrode*, 1760-1850. Extraits de ses archives publiés et annotés avec une Introduction par le comte A. de Nesselrode. T. VII. *1828-1839* (in-8, Lahure). — *La Intervencion francesa en México segun el archivo del mariscal Bazaine*. Septima parte (textos español y frances) (*Documentos inéditos ó muy raros para la história de México*, publicados por G. Garcia. T. XXIV) (in-8, México, Viuda C. Bouret).

Le Gérant : Chapuis.

Imprimerie polyglotte Fr. Simon, Rennes.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

ROMANS, CONTES ET NOUVELLES

ROMANS FANTAISISTES. — 1. *Le Livre de la mort. A l'hôpital, à l'amphithéâtre, au cimetière*, par ÉDOUARD GANCHE. Paris, Société des auteurs-éditeurs, 1909, in-16 carré de 252 p., 3 fr. 50. — 2. *Paysages passionnés*, par GABRIEL FAURE. Paris, Sansot, 1909, in-18 carré de 48 p., 3 fr. — 3. *Le Roman sournois*, par PIERRE LIÈVRE. Paris, Stock, 1909, in-32 de 127 p., 1 fr.

ROMANS ROMANESQUES. — 4. *Mon Prince Charmant*, par ALEXIS NOËL. Paris, Plon-Nourrit, 1909, in-16 de 352 p., 3 fr. 50. — 5. *Simone la Romanesque*, par LUCIEN TROTIGNON. Paris, Perrin, 1909, in-16 de 291 p., 3 fr. 50. — 6. *Lequel l'aimait?* par MARY FLORAN. Paris, Calmann-Lévy, 1909, in-18 de 392 p., 3 fr. 50. — 7. *Le Jardin délaissé*, suivi de *Ce qui ne ressuscite pas*, par JEAN GALLOTTI. Paris, Plon-Nourrit, 1909, in-16 de 274 p., 3 fr. 50. — 8. *L'Ève*, par EUGÈNE JOLICLERC. Paris, Lemerre, 1908, in-16 de 351 p., 3 fr. 50. — 9. *Trois Sœurs*, par ELSA D'ESTERRE KEELING; trad. de l'anglais par FLORENCE O'NOLL. Paris, Hachette, 1909, in-16 de 284 p., 1 fr. — 10. *Une Vie d'artiste*, par ADOLPHE SCHMITTHENNER; trad. de l'allemand par H. HEINECKE. Paris, Hachette, 1909, in-16 de 236 p., 1 fr.

ROMANS PSYCHOLOGIQUES. — 11. *La Double Confession*, par CHARLES LE GOFFIC. Paris, Nouvelle Librairie nationale, 1909, in-16 de XIII-262 p., 3 fr. 50. — 12. *La Voie du mal*, par GRAZIA DELEDDA; trad. de l'italien par G. HÉRELLE. Paris, Calmann-Lévy, 1909, in-18 de 413 p., 3 fr. 50. — 13. *Le Miroir aux alouettes*, par J. DE MESTRAL-COMBREMONT. Paris, Plon-Nourrit, 1909, in-16 de 384 p., 3 fr. 50. — 14. *La Voix de l'oiseau*, par HENRY MORANE. Paris, Plon-Nourrit, 1909, in-16 de 324 p., 3 fr. 50. — 15. *Les Anxiétés de Thérèse Lesieure*, par ÉTIENNE BRICON. Paris, Plon-Nourrit, 1909, in-16 de 295 p., 3 fr. 50.

ROMANS HISTORIQUES. — 16. *Ames juives*, par STÉPHEN COUBÉ. Paris, Lethielleux, 1909, in-12 de XLVII-389 p., 3 fr. 50. — 17. *La Course à l'abîme*, par ERNEST DAUDET. Paris, Roger et Chernoviz, 1909, in-16 de 296 p., 3 fr. 50. — 18. *Les Aventures du cardinal de Richelieu et de la duchesse d'Elbeuf*, récit anonyme extrait des archives du château d'Acy, publié par le baron A. DE MARICOURT. Paris, Sansot, 1909, in-18 de 244 p., 3 fr. 50.

ROMANS DE MŒURS. — 19. *Chez les Moumenin, récits algériens*, par ANTONIN MULÉ. Paris, Dujarric, 1906, in-12 de 315 p., 3 fr. 50. — 20. *Les Metteurs en scène*, par EDITH WHARTON. Paris, Plon-Nourrit, 1909, in-16 de 354 p., 3 fr. 50. — 21. *Un Étrange Divorce*, par le comte A. DE SAINT-AULAIRE. Paris, Perrin, 1909, in-16 de 292 p., 3 fr. 50. — 22. *Sur les deux rives*, par LÉON DE TINSEAU. Paris, Calmann-Lévy, 1909, in-18 de 405 p., 3 fr. 50. — 23. *Les Caquets du docteur*, par OCTAVE BÉLIARD. Paris, Tassel, 1909, in-16 allongé de 110 p., avec illustr., 2 fr. 50. — 24. *Mes Pannes*, par HENRY D'AGRAIN. Paris, Poisson, 1909, in-18 de 275 p., 3 fr. — 25. *Pereat Rochus et autres nouvelles*, par ANTONIO FOGAZZARO; trad. de l'italien. Paris, Perrin, 1909, in-16 de 345 p., 3 fr. 50. — 26. *Le Mariage de Mademoiselle Gimel, dactylographe*, par RENÉ BAZIN. Paris, Calmann-Lévy, 1909, in-18 de 367 p., 3 fr. 50. — 27. *L'Expiatrice*, par CHARLES NICOULLAUD. Paris, Perrin, 1909, in-16 de 419 p., 3 fr. 50. — 28. *La Mésangère*, par MYRIAM THÉLEM. Paris, Plon-Nourrit, s. d., in-16 de XIX-342 p., 3 fr. 50. — 29. *Le Vaisseau de plomb*, par G. LECHARTIER. Paris, Plon-Nourrit, 1909, in-18 de 339 p., 3 fr. 50.

ROMANS FANTAISISTES. — 1. — *Le Livre de la mort* est une fantaisie de carabin, sans gaieté, inutile de vous le dire, mais sans esprit et même sans style, il est bon de l'apprendre à l'auteur. Une « Prière à la Mort », qui sert de Préface, contient ce petit bout de phrase : « O

Mort... force *mortifère* de la Nature ! » C'est un rien, mais qui suffit à vous renseigner sur la « force » de l'écrivain. Il n'a fallu rien moins que la conscience de mon devoir pour me faire achever la lecture de la première des « nouvelles » distribuées dans les quatre parties de cette « œuvre » : *A l'hôpital, à l'amphithéâtre, à la morgue, au cimetière*; elle raconte le cas d'un préparateur anatomique, lequel *prépare* le corps de sa maîtresse, en fait un beau *squelette*, et l'installe chez lui, à la place que l'aimable personne occupait de son vivant; il en devient fou, naturellement. Il est dangereux de batifoler avec la Mort. Avis aux lecteurs — et à l'auteur — de ces fantaisies macabres !

2. — Dans les *Paysages passionnés* on a voulu montrer qu'il peut y avoir des rapports entre un paysage et nos sentiments, à ce point « qu'un paysage voluptueux peut exalter les sensualités *diverses* (?) d'êtres ardents et passionnés. » Soit ! ne chicanons pas l'expression, qui vise à être profonde, et concédons l'idée, qui est banale. Oui, un paysage peut être « un état d'âme », — une projection du moi sur le non-moi, comme dit l'autre, — et il peut aussi créer un état d'âme, inspirer et conseiller la joie, la tristesse, la volupté. L'année dernière, une nietzschéenne nous assurait que le mont Cervin conseillait la moralité et même qu'il l'imposait de force, tel un garde champêtre sévère ! M. G. Faure nous assure ici que les coteaux de Mitylène, les rivages de la Bretagne, le lac de Côme, les jardins de Bellagio sont au contraire des entremetteurs, conseillers de « sensualités diverses », et complices de sentiments « passionnés ». Et il le prouve par des monologues et des dialogues qui ne sont pas assez passionnés; ses descriptions psycho-géographiques sont sages et même appliquées; c'est du Bædeker léché. — Pourquoi ai-je classé ce petit livre sous la rubrique *romans fantaisistes*? J'ai eu tort, puisque, vérification faite, il n'y a pas de fantaisie, sauf peut-être dans le titre.

3. — Tandis que dans *le Roman sournois* il y en a partout. Le format en est mignon, l'impression exquise, les épigraphes, en tête de chaque chapitre, des mieux choisies (de saint François de Sales et de Montesquieu, de l'*Imitation*, de la Bible, de Corneille), les chapitres nombreux (XIV) mais courts, l'écriture pas banale et même bizarre, et enfin le sujet un peu « loufoque » : un jeune homme « chipe » à un ami sa maîtresse, qu'il se laisse « chiper » à son tour par un autre ami, sans s'être aperçu, dans l'intervalle, qu'il était aimé et qu'il aimait. Quel dommage seulement que cette jolie drôlerie soit si ennuyeuse !

Romans romanesques. — 4. — *Mon Prince Charmant* est charmant, — à moitié, c'est-à-dire à partir de la seconde moitié. — La première paraît longue et mal composée; un long épisode, notamment, relatif à la guerre de 1870, y tient une place qu'on ne s'explique pas tout de suite; ce n'est qu'au dénouement que la pensée de l'auteur

se révèle; c'est un peu tard, et c'est dommage, car ce dénouement est intéressant. Donc, il y avait une fois une jeune fille romanesque; elle écrivait même des romans, en attendant d'en vivre un. Elle envoyait à une Revue célèbre l'histoire d'un « Monsieur Merle » qui avait fait payer cher aux Prussiens un acte de brutalité, pendant la « Grande Guerre »; et comme la Revue n'insère pas cette « copie », elle l'insère dans son Journal intime, pêle-mêle avec les pages où elle nous raconte son enfance, son adolescence, ses discussions avec sa nourrice, sa mère, son frère, ses amours avec son cousin Claude, son départ pour l'Allemagne, son installation dans la famille Muller, où elle va vivre *au pair*, jusqu'à ce qu'elle ait achevé d'apprendre l'allemand. Et c'est ici que son Journal commence à être amusant. — Dans cette paisible ville d'Allemagne, gouvernée par un prince qui a deux fils, la petite Française a beaucoup de succès; elle tourne la tête du prince héritier, qui lui offre de l'épouser. Et elle ne dit pas non, elle va même dire oui (pauvre cousin Claude !) lorsque, au cours d'un dîner solennel, qui est presque le dîner des fiançailles, le prince régnant raconte un des ses exploits de 1870 : il avait joué un bon tour à un certain Monsieur Merle,... « qui vous le rendit bien, Monseigneur ! » s'écrie la pétulante Française, se ressouvenant tout à coup de son pays et de son cousin. — Tout le livre est fait pour cette dernière scène, qui est fort jolie, et tout à fait digne d'une Colette Baudoche ,— une Colette moins humaine et plus artificielle que l'autre.

5. — *Simone la Romanesque* rêvait, elle aussi, d'un Prince Charmant, et elle attendait. Ce fut un marchand de nouveautés qui arriva, un peu tard d'ailleurs, après un avocat, qui, lui, pouvait passer pour un prince, un prince de la parole, mais non pour un « gentleman », attendu qu'après avoir profité des faiblesses de Simone, il la laissa seule, avec son déshonneur. Ce fut alors que l'autre se présenta, et s'offrit à tout réparer. Il répara et très bien; ce calicot était un « stoppeur » sans doute !

6. — *Lequel l'aimait?* Celui qui refusa de l'épouser, parce qu'elle était pauvre? Ou celui qui l'épousa, quoiqu'il fût riche, et qui, ne se sentant pas aimé, tenta de se suicider pour lui rendre la liberté? La question n'est pas de celles qui peuvent fatiguer les méninges, et le livre est de ceux qui peuvent être lus avec plaisir par des lecteurs ingénus. Il est du reste un des mieux « troussés » qui soient sortis de la plume infatigable de l'aimable conteuse qui signe Mary Floran.

7. — Dans *le Jardin délaissé* il y avait une belle fleur qui se flétrit parce que le printemps lui refusa « sa goutte de rosée » et son « rayon de soleil ». Il y avait aussi une jeune fille qui fut bien triste et pleura longtemps, parce qu'un jeune homme, l'ami de son frère, dédaigna le don de son cœur, qu'elle lui avait fait secrètement. Les âmes

sensibles compatiront à son chagrin, très ingénûment raconté. — Elles resteront peut-être plus indifférentes aux malheurs du héros de *Ce qui ne ressuscite pas*, la seconde nouvelle de ce même volume. C'était un chimiste de génie; il administra un remède de sa composition à sa femme adorée; elle en mourut. Comme il avait découvert le secret de la vie, il ne désespéra pas de ressusciter la morte; il essaya, et ce fut lui qui mourut de ses essais, non sans être, au préalable, devenu fou.

8. — *L'Ève* est un gros feuilleton, cuisiné par un marmiton inexpérimenté, qui a voulu imiter les « chefs » avant d'avoir fini son apprentissage. — Gilberte fut une femme fatale, que l'amour rendit criminelle. Elle n'aimait pas son mari, M. X; elle aimait son beau-frère, M. Y; à peine veuve de X, elle prit un amant, M. Z. Pourquoi? Pour avoir un enfant, qu'on attribuerait au mari défunt et qui serait un motif décisif pour Y d'*épouser* sa belle-sœur. Ce calcul profond réussit. Gilberte fut épousée par Y, et elle eut un second fils, et elle fut heureuse durant dix, quinze, vingt ans. Mais la Justice immanente l'attendait à un tournant. Quand le fils aîné, le fils de Z fut majeur, il tomba amoureux, et de qui? De la fille de Z! Vous comprendrez les affres qui dès lors torturèrent l'âme de Gilberte, si vous voulez bien vous souvenir que les femmes adultères du théâtre et du roman éprouvent pour les unions incestueuses une horreur invincible, — témoignage suprême de la délicatesse... primitive! de leur âme. Plutôt la mort qu'un pareil mariage, plutôt la honte! Et Gilberte avoua tout à son mari, tout! L'aveu fut entendu par le fils de Z, qui par hasard écoutait aux portes. Que fit-il? Il dit à son jeune frère : « Abel, viens canoter avec moi! » Et Caïn tua encore une fois Abel, pour se venger d'Ève! Et lui, il resta six mois entre la vie et la mort; et quand il fut près de trépasser, il écrivit une belle lettre à Ève, pour lui demander pardon; et Ève tomba à genoux, et dit : Pardon! — Et si les lecteurs pardonnent à l'auteur, ils auront bon caractère.

9. — L'humour de l'auteur des *Trois Sœurs*, qui doit être infiniment agréable en anglais, devient, dans la traduction française, obscurité et incohérence. Il est très difficile d'y suivre l'histoire de ces trois filles pauvres qui s'efforcent de gagner leur pain par le travail, par les leçons de français, de peinture et de musique et dont l'une même consent à s'expatrier en Russie et y meurt. Ce qu'on en comprend est d'ailleurs intéressant; le récit du voyage en Russie offre notamment quelques détails touchants.

10. — *Une Vie d'artiste* est d'une lecture plus facile, quoique ce soit encore une traduction et de l'allemand! On y voit comment le petit ouvrier Georges devint un sculpteur glorieux, grâce d'abord à la bienveillance de son premier « patron, » entrepreneur de monuments funéraires, et ensuite aux exigences et aux sévérités de son second maître,

un professeur du Conservatoire. Il eut « la chance de rencontrer un maître difficile ». Il en eut d'autres : il fut aimé de Louise, il fut aimé de Gertrude, il fut aimé de Marie; il quitta Louise, qui pleura, oublia et se maria; il quitta Gertrude, qui mourut, après lui avoir inspiré un chef-d'œuvre; il épousa Marie, qui était la fille de son second maître et qui lui donna conscience de sa valeur d'artiste et de ses devoirs d'homme. Ce fut d'ailleurs et en outre un très bon fils :

« Il aimait bien sa pauvre mère ! »

Romans psychologiques. — 11. — *La Double Confession* avait déjà paru en 1894, et avait obtenu les suffrages du « bon » Sarcey. Elle a dû en obtenir d'autres depuis lors, puisque voici qu'on la réimprime — ou du moins qu'on la réédite. C'est un joli pastiche du style rococo, en honneur vers 1820. L'auteur nous assure, dans une Préface des plus consciencieuses, — où sont notés, pour que nul n'en ignore, tous les détails relatifs à la conception, à la naissance et au baptême, double et triple de son œuvre, — que ce pastiche n'est pas un pastiche, tout en étant un pastiche, attendu qu'il est né, non d'une imitation littéraire voulue et consciente, mais d'un phénomène d'inconsciente régression psychologique, lequel, un jour, vers 1893, fit rétrograder son esprit, son imagination et sa plume jusqu'à l'année 1820 ! Phénomène bien connu des médecins, paraît-il, et « qu'ils appellent un dédoublement de la personnalité », grâce auquel un jeune homme peut être, pendant quelque temps, son propre grand-père ! C'est entendu ! Acte lui est donné de ses explications un peu longues, mais intéressantes, oh ! combien ! Et nous voilà à l'aise pour déclarer que le même auteur peut être un petit-fils très spirituel et un grand-père un peu fatigant. *La Double Confession* est une curiosité peut-être, mais comme ces fauteuils, roides et meurtrissants, où l'on est si mal assis, quoiqu'ils aient le mérite d'être « de l'époque », cette histoire d'adultère, en style pudique, poudré et filandreux, n'a d'autre mérite que d'être ou de paraître « de l'époque ». L'auteur craint en outre qu'elle ne soit d'un mauvais exemple et que certaines théories de ses deux principaux personnages ne rappellent celles de Naquet et des frères Margueritte. Qu'il se rassure ! Ses personnages ne sont pas assez amusants pour être dangereux.

12. — *La Voie du mal* est une forte étude des conséquences logiques d'une première faute ou d'une première faiblesse. Cette voie du mal ne semble pas d'abord s'écarter beaucoup de la voie du bien; c'est à peine si l'épaisseur d'une aiguille les sépare; mais au bout de quelques mètres, on en est déjà loin. C'est ce qu'apprirent à leurs dépens Pietro et Maria, lui le domestique, elle la fille d'un cultivateur aisé de Sardaigne. Il osa aimer et le dire; elle consentit à entendre et même à écouter, ce qui ne l'empêcha pas de se marier avec un riche propriétaire. Mais si elle ou-

bliait, lui se souvenait, et, dans son âme de primitif, robuste et violent, les regrets se tournèrent vite en colère et en projets sinistres. Les mauvais conseils et les mauvais exemples aidant, il devint progressivement un contrebandier, un voleur, un assassin; il tua l'homme à qui Maria l'avait sacrifié, et il réussit à lui succéder; Maria devint sa femme, tout en soupçonnant le crime dont il était coupable; un jour même elle en eut la preuve, et alors commença pour elle et pour lui l'expiation; « pareils aux condamnés, marchant deux par deux, enchaînés l'un à l'autre, ils étaient rivés à la même chaîne, en route pour la mort... » Ce drame est situé dans le même « milieu sarde » dont Mme Grazia Deledda ne croit pas pouvoir épuiser la valeur esthétique et documentaire, et il est écrit avec ce souci du détail réaliste et avec cette puissance d'évocation qui ont fait le succès de la romancière italienne.

13. — La beauté de la femme est *le Miroir aux alouettes* auquel se laissent prendre les hommes, y compris ceux qui n'ont pas une cervelle d'oiseau. C'est ce qui explique que Berthe fût devenue la femme de Daniel; elle était belle, il fut bête, quoiqu'il fût un intellectuel et un penseur. Elle le rendit très malheureux. Elle ne concevait pas de bonheur plus grand que d'aller passer de longues heures au Louvre ou au Bon Marché, de ranger ses armoires, de compter son linge, et de se porter bien. Quant aux travaux de son mari, quant à ses ambitions d'écrivain et de philosophe, elle ne s'y intéressait pas — elle ne comprenait pas. — Or, il se rencontra une autre femme, jeune comme elle et aussi jolie, qui consola l'homme incompris, « qui le comprit et qui le prit ». Elle était même sur le point de prendre la place de Berthe, lorsqu'elle comprit subsidiairement qu'elle allait commettre une vilenie; et comme elle était aussi courageuse qu'intelligente, elle s'échappa très loin, jusqu'en Amérique, laissant son grand homme seul, avec ses devoirs de mari et de père. Ces devoirs, finira-t-il par les comprendre, lui? Ce n'est pas sûr, les hommes incompris — comme les femmes incomprises d'ailleurs, — ayant souvent de la peine à comprendre. — Sous un titre pessimiste et schopenhauerien, ce roman n'est qu'une anecdote, longuement mais gentiment développée. Si elle ne prouve pas que la « femme est un piège » et l'homme une linotte, elle prouve que l'auteur est un agréable conteur.

14. — Si je n'ai pas catalogué *la Voix de l'oiseau* sous la rubrique nº II, c'est par respect et par sympathie pour le talent de l'auteur, et par respect pour quelques-unes des théories qu'il a mêlées à son conte. Elles sont très nobles, sinon très persuasives : je les respecte, sans oser les adopter. Elles sont relatives à la valeur éducatrice et civilisatrice de la musique. *Silvestres homines docuit Orpheus*; c'est Orphée qui a été le premier maître de l'homme des bois; c'est Orphée, aidé par quelques ténors et quelques soprani, qui sera le dernier maître

de l'homme d'Amérique, celui qui achèvera son éducation et lui donnera ce qu'il n'a pas encore et ce qui lui manque, malgré ses dollars, ses biceps et sa volonté, à savoir... à savoir quoi? Les Européens qui reprochent aux Américains de n'être pas des Latins, et les Américains qui avouent, avec une humilité touchante, qu'il ne sont pas des Européens, le savent sans doute. Et moi aussi : les Européens sont vieux et les Américains sont jeunes ! C'est à cela, «sauf erreur ou omission», que se réduit la différence des uns aux autres, et il n'y a peut-être pas là de quoi justifier les reproches des uns, ni l'humilité des autres. Mais, dans tous les cas, la musique serait-elle capable de faire disparaître cette différence? Pourrait-elle avancer d'un jour le « vieillissement » des verdeurs américaines? — De plusieurs années et même de plusieurs siècles, répondent les personnages de *la Voix de l'oiseau*, et notamment un brasseur d'affaires, qui est le plus grand *bluffeur* du pays du *bluff*, et un milliardaire, qui est un primaire et un *gogo*. Et je me permets de croire qu'ils ne sont pas les truchements fidèles de l'auteur et que, çà et là, ils dépassent sa pensée. Mais si leurs théories sociales et musicopédagogiques sont contestables, « l'histoire » où ils figurent est des plus amusantes, malgré (je me hâte d'indiquer toutes mes réserves) quelques longueurs dans le développement de l'action et quelques « trous » dans la trame du récit. Et cette histoire est celle des amours d'une cantatrice américaine, « une étoile » de l'Opéra de Paris, qui est une honnête femme, avec un jeune Français, qui est un homme de bonne volonté. Pour rester une honnête femme, la cantatrice résilie son engagement et revient en Amérique, résolue d'y braver la pauvreté et d'y gagner sa vie en donnant des leçons de chant. Pour prouver sa bonne volonté, le bon jeune homme relève de ses ruines l'usine paternelle et s'occupe d'améliorer le sort et l'âme de ses ouvriers; il espère mériter ainsi d'être rappelé près de la fugitive. Il l'est en effet, et la trouve plus fêtée, plus applaudie, plus triomphante qu'à Paris, et plus aimante. Dès son arrivée, son premier concert lui a été payé vingt mille dollars par un roi de l'Acier ou du Porc, qui veut travailler à « l'épanouissement de l'Ame américaine par la Musique », et qui, en attendant, assure le mariage des deux « amants vertueux », comme on disait du temps de Richardson. Le cinquième acte de cette féerie se termine par une catastrophe : le tremblement de terre de San Francisco ! L'amant arrache l'amante à la mort, mais il succombe lui-même. En vain elle le cherche à travers la ville ensevelie; en vain sa voix magique fait entendre le Chant de l'oiseau, qui avait été associé à tous les événements importants de leur intimité; rien ne lui répond, que le crépitement de l'incendie, l'écroulement des murailles, le grondement des flots en courroux. Ce dernier tableau ferait très bien à l'Opéra-Comique. — Je crois avoir déjà dit, et je suis heureux de répéter que

cette œuvre intéressante est cependant inférieure au talent qu'elle révèle, et qu'elle permet d'en espérer d'autres qui nous donneront le plaisir, trop rare, d'admirer sans réserve.

15. — *Les Anxiétés de Thérèse Lesieure* ont été beaucoup louées par un de nos confrères, qui y a trouvé toute sorte de « mérites » et d'« attraits », et spécialement le mérite d'une psychologie exacte et fine à la fois, et l'attrait d'un esprit «naturel, spontané, jamais cherché, jailli de source ». Ce confrère, qui est chargé dans un journal grave de l'emploi d'homme aimable et souriant, et qui écrit des phrases doucereuses et même sucrées (dont il a l'air de savourer lui-même chaque mot, comme on suce un sucre d'orge), recommande à notre admiration la page 266 où est exposée une théorie sur « les quatre manières de prendre l'heure qui vient », lesquelles quatre manières sont : 1° d'en souffrir, parce qu'elle est douloureuse; 2° de n'en jouir pas, dans l'attente de la suivante; 3° de n'en jouir pas, dans la crainte de la voir finir; 4° d'en jouir, sans penser à rien, — et sans couper les cheveux en quatre ! Je me permets de recommander, à mon tour, à ce confiseur de lettres la phrase suivante, qui se trouve page 291, sur Beethoven : « Vous êtes-vous attardé quelquefois à regarder vivre cet homme prodigieux de qui le nom solennel, *aux neuf lettres prédestinées, semble une auréole faite du rayonnement de ses neuf symphonies?* » Je connais un autre confrère (mon plus proche ami, sinon le meilleur), à qui ce genre d'esprit si « naturel » et ce style « jailli de source » donnent des accès de rage ! Il y a des esprits mal faits ! Il n'a pas compati, inutile de vous le dire, aux *anxiétés* de la dame qui a trouvé un tel historiographe. Cette dame s'ennuyait; elle avait un amant, qui ne l'amusait pas plus que son mari. Elle résolut de se confesser, non parce qu'elle avait la contrition de ses fautes, mais pour en avoir un peu de joie. Raconter ses fautes c'est en effet en mieux jouir, quelquefois : cela dépend du confesseur. Celui que choisit Thérèse n'était pas un *curé*, c'était un romancier, un psychologue patenté, nommé Jean Dalbret, lequel, précisément, souffre des mêmes misères que sa pénitente et lui semble tout désigné pour y compatir et y remédier, car, si elle a un amant, qui la fait bailler, lui il a une maîtresse qui lui fait horreur. Il répond donc à la confession de Thérèse par sa propre confession; elle répond à ses bons conseils par des conseils excellents, si bons, si excellents, qu'il en résulte d'abord un rendez-vous. Et il en résulte, en outre, que, dans ce rendez-vous, les deux conseilleurs, contrairement à leurs espérances peut-être ou à leurs craintes, continuent à se donner des conseils excellents et bons ! Ils s'en remercient à la hâte et se séparent satisfaits, du moins en apparence. Et c'est ainsi que les anxiétés de Thérèse Lesieure prirent fin ! — L'auteur voudra bien me permettre de juger ce marivaudage suspect avec moins d'indulgence

que le critique sirupeux, cité tout à l'heure. Non pas qu'il n'y fasse pas preuve de talent (*il*, c'est l'auteur, pas le critique); mais c'est précisément parce qu'il a du talent qu'il mérite qu'on lui dise et, au besoin, qu'on lui répète la vérité; il est capable d'en profiter. Il a trop lu et trop admiré les *Lettres à Françoise*; il a exagéré les défauts de son modèle (la préciosité dans le style, et les sous-entendus libertins dans la prédication morale), sans en « attraper les grâces »; les pudibonderies polissonnes de ses homélies prennent ici quelque chose de particulièrement désobligeant, et telle de ses phrases qu'il croit être du Marcel Prévost de bonne marque, est du pur Mascarille. — Et quant à sa psychologie, dont je le soupçonne d'être particulièrement fier, elle est aussi peu naturelle que son style. Deux pécheurs endurcis, comme Thérèse et Jean, n'arrivent pas à la conversion par la voie qu'il leur a fait prendre. Thérèse, qui raisonne beaucoup sur son cas, attribue sa rentrée dans le devoir à « la discipline de l'esprit » et aux « idées coordonnées » que lui a rendues Jean (p. 283). C'est de la psychologie à la Philaminte. Des idées coordonnées peuvent parfaitement coexister avec des actes désordonnés, et la discipline de l'esprit n'est pas nécessairement celle de la volonté, l'homme n'étant pas une mécanique logique, à ce qu'affirment du moins les vrais psychologues. « Je fais le mal que je hais et je fuis le bien que j'aime. » C'est un psychologue, et un vrai, qui a dit cela, voici longtemps. Thérèse et Jean auraient pu le répéter, si l'auteur n'avait pas été aussi préoccupé de leur faire dire des choses plus nouvelles et moins connues. Ils savaient parfaitement, avant de l'avoir appris l'un de l'autre, que leur « péché » était contraire à l'ordre logique; s'ils y renoncent, c'est, on le voit trop, parce qu'il a cessé de leur plaire. Je les attends à la première « bonne occasion » qui se présentera. A moins que, d'ici là, ils n'aient appris l'un et l'autre quelle est la véritable règle des mœurs, et surtout qu'ils n'aient essayé de la mettre en pratique, sérieusement, sévèrement et sans toutes ces batifoleries et folâtreries complaisantes avec le vice. Et j'attends aussi M. E. Bricon à son prochain roman, qui sera meilleur que celui-ci.

Romans historiques. — 16. — *Ames juives* est un roman évangélique en quatre-vingt-quatre chapitres; il est précédé d'une *Préface*, de quarante-sept pages. L'auteur y explique son dessein, ses idées sur les romans « christologiques » et proteste de la droiture de ses intentions, qui sont, paraît-il, sans perfidie (?). Mais cette petite esthétique et cette petite apologie ne tiennent que trois pages dans cette Introduction; les quarante-cinq autres sont occupées par un résumé de l'histoire du peuple juif, une série de vues, — de « regards », dirait M. de Vogüé, — sur son rôle dans le monde, ancien et moderne, l'étendue et les limites de son génie, les services qu'il a rendus à l'humanité, et

les crimes qu'il a commis contre elle, ces derniers étant du reste la conséquence de son crime contre la divinité,... etc., etc., etc. — Cette pièce d'éloquence, très soignée, sous ses allures familières et négligées, aura beaucoup de succès dans on devine quels milieux littéraires et autres. Si quelques phrases étranges — (une, entre autres, sur le crachat que les Juifs ne cessent pas, depuis la scène du prétoire, de jeter à la face du Christ, et sur les éléments qu'une analyse consciencieuse peut découvrir dans ledit crachat); — si d'autres phrases, sans épithète, étonnent quelques lecteurs, c'est qu'ils oublieront quels privilèges et quelles habitudes comporte une certaine rhétorique. Quant au roman, divisé en petits chapitres (à l'imitation de ceux de l'Évangile), il est à la fois un résumé, une paraphrase et un appendice de la vie publique de Notre-Seigneur. Si quelques épisodes en sont supprimés, d'autres, en revanche, y sont comme redoublés. C'est ainsi que « la Multiplication des pains », est précédée de la Multiplication des pièces de monnaie ! Pour inspirer l'amour de la pauvreté et ajouter l'exemple à ses paroles, Jésus ordonne à Judas, qui tient l'emploi d'économe, de lui apporter la bourse commune « et le Rabbi prend la bourse, et y puise à pleines mains », et il en jette le contenu à la foule, et la bourse se remplit à mesure qu'il la vide, et la foule ramasse cette manne inattendue, ... et peut-être laisse-t-elle perdre la leçon qu'a voulu donner le Maître ! — Ah ! qu'il est périlleux d'essayer d'ajouter à l'Évangile ! — D'autres additions sembleront peut-être plus heureuses : l'amour de Johanna et de son fiancé, Jean, le futur évangéliste, amour virginal, si l'on peut dire, précédant et préparant l'amour divin, qui va envahir et remplir les deux âmes; — les machinations d'un banquier juif, grand brasseur d'affaires, qui a rêvé d'augmenter sa fortune en s'associant avec Jésus et en lui faisant épouser sa pupille, et qui emploie à ses plus basses besognes son commis, l'Iscariote; — les consultations diaboliques données par une pythonisse, avec les invocations à Belzébuth; — les monologues et dialogues d'Anne et de Caïphe, destinés à nous montrer les dessous de l'âme juive, etc., etc., etc., tout cela, psychologie, histoire, géographie, archéologie, théologie et prédication, amalgamées à des doses diverses et non sans quelque habileté parfois, intéressera et édifiera peut-être. Si je n'en réponds pas absolument, c'est sans doute que je n'en suis pas sûr, mais c'est aussi parce que je n'ai pas qualité pour répondre de quoi que ce soit, en pareille matière. J'ai déjà eu l'occasion de le dire, et tous les efforts que je viens de faire n'ont probablement pas réussi à vous le cacher : le roman évangélique, en général, m'inspire de la défiance ! Pour quels motifs? Peut-être tout simplement parce que j'ai l'esprit mal fait ou « des yeux mal conformés », comme dit M. l'abbé Coubé dans sa *Préface*, en parlant de ceux qui ne parta-

gent pas sa confiance. Quoi qu'il en soit, je sais et je confesse que j'apporte dans l'examen de « cette espèce » de romans des préjugés défavorables, qui doivent gêner la liberté de mon jugement et diminuer mon admiration. — Et si j'accumule les *je*, les *moi* lorsqu'il y a lieu, ce n'est pas, vous le voyez, par outrecuidance; c'est au contraire par modestie, par confusion, presque par contrition. Je n'admire pas les *Ames juives?* C'est ma faute! c'est ma faute! c'est ma très grande faute! Et le Père, qui voit bien que je confesse cette faute et que je ne m'en vante pas, ne me refusera sans doute pas l'absolution. Et il me permettra d'ajouter que si j'ai méconnu son œuvre, je rends à ses « intentions » (voir *Préface*) le plus profond et le plus respectueux hommage!

17. — *La Course à l'abîme* est un des nombreux épisodes de l'histoire de la Terreur; les héros, Robert de Dalassène et Lucie, comtesse d'Entremont, furent les victimes, lui, des « idées nouvelles », elle, de l'amour. Robert, séduit par les doctrines libérales, fut entraîné, moitié par conviction, moitié par rancune, contre ses anciens amis, jusqu'à partager les pires erreurs révolutionnaires et jusqu'à se faire l'instrument des terroristes, à qui d'ailleurs il devint vite suspect. Lucie, mariée malgré elle à un vieux mari, avait rejoint Robert, son premier fiancé, et attendait pour l'épouser que son divorce fût prononcé. Et c'est ainsi que de défaillance en défaillance, cet ancien aristocrate était devenu un conventionnel féroce, et cette chrétienne une « concubinaire ». La guillotine sépara les deux amants, non sans avoir laissé à Robert le temps de se repentir et de se réconcilier avec sa famille. Quant à Lucie, *veuve* de Robert, en attendant de l'être de son mari, elle traîna une existence de remords et de larmes. Et toute cette aventure est racontée par M. E. Daudet avec l'érudition abondante et sûre que vous lui connaissez, et dans ce style improvisé, sans couleur et sans saveur que l'on regrette de trouver dans quelques-uns de ses travaux; pourquoi ce désintéressement artistique de la part d'un écrivain de cette valeur?

18. — *Les Aventures du cardinal de Richelieu et de la duchesse d'Elbeuf*, restées jusqu'ici inédites, et dont un manuscrit était déjà catalogué à la Bibliothèque nationale, avant la récente découverte d'un autre manuscrit dans les archives du château d'Acy, appartiennent à la littérature pamphlétaire du XVIIe siècle. Quelques détails de la rédaction, et même le caractère général du style, visiblement imité de *la Princesse de Clèves*, autorisent l'éditeur, M. de Maricourt, à en placer la composition vers l'an 1680; mais les sentiments et les passions qui l'animent, ou plutôt — car l'animation lui manque — qui l'inspirent, appartiennent à une époque antérieure. On y retrouvera toutes les calomnies, tous les commérages que les ennemis du cardinal colpor-

taient alors dans les milieux hostiles à sa politique (jusque dans la « chambre bleue d'Arthemice »), et qui remplissent tant de *Mémoires*, notamment les *Historiettes* de Tallemant des Réaux; la révolte des princes y est attribuée à une rivalité amoureuse du cardinal et du comte de Soissons. — Ce roman, qui ne se cache pas d'être une fiction, pour le cadre et la suite des faits, n'en vise pas moins à se donner comme un écho de l'histoire; et peut-être qu'en cherchant bien, on pourrait en extraire quelques parcelles de vérité; mais les résultats ne vaudraient pas ce qu'ils coûteraient. En réalité, la valeur documentaire en est faible; il nous apprend que Richelieu avait encore des ennemis à la fin du XVIIe siècle, et il nous apprend encore que Mme de la Fayette eut vite des imitateurs; il est un témoin des haines politiques et des modes littéraires du temps; or, de ces témoins-là, nous en avons plus que nous n'en voudrions. Quant à la valeur dramatique et littéraire de cette composition, elle est tout à fait négligeable. C'est une curiosité, qui pourra intéresser les érudits; les autres trouveront qu'il est difficile de pousser plus loin l'art d'être ennuyeux. M. de Maricourt n'en mérite pas moins nos remerciements pour la peine qu'il a prise de l'éditer, et de nous la présenter dans une Introduction sobre et fine.

Romans de mœurs. — 19. — Acquittons d'abord une vieille dette et réparons un oubli, déjà ancien, en accordant au recueil de nouvelles algériennes, intitulé : *Chez les Moumenin*, la mention qui lui est due. Disons d'abord avec l'auteur, que « *Moumenin* (prononcez *Moumenine*) ou *vrais croyants* — est le qualificatif dont les Arabes, qui se croient le peuple élu, usent couramment pour se différencier de ceux qui reçurent les Écritures avant eux, c'est-à-dire les Juifs et les chrétiens ». Et l'on peut juger, par cette seule citation, de la conscience avec laquelle ont été faites, ou du moins rédigées les sept études qui composent ce volume. L'écrivain n'a pas la plume légère, mais il a l'esprit sérieux, et si ses écrits manquent d'agrément, ils ont sans doute une valeur documentaire, qu'apprécieront les compétents. J'ai remarqué, comme plus particulièrement dramatique, le second récit : *Khrili, le gardien des vignes.*

20. — Mme Wharton ne se borne pas à peindre les mœurs de ses compatriotes. Le héros des *Metteurs en scène* est un Français, et même un Parisien. Il est vrai qu'il est le *compère* d'une Américaine avec laquelle il exploite une sorte d'agence matrimoniale pour les aristocrates pauvres de ce côté-ci de l'Atlantique et les héritières de l'autre côté. Il inspire un violent amour à une de ces héritières qu'il avait fiancée à un prince, devient son fiancé, la voit mourir, la veille du mariage, et se décide à épouser la mère ! — Le volume contient sept autres nouvelles, plus américaines pour les personnages, mais d'un

réalisme aussi amer. La seconde et la troisième sont un réquisitoire contre le divorce, où l'on retrouve la force dramatique et la finesse psychologique qui ont placé si haut, dans l'estime des lettrés des deux continents, l'auteur de *Chez les heureux du monde.*

21. — Et, à propos de divorce, n'oublions pas de mentionner cet *Étrange Divorce*, qui a cela d'étrange de n'être pas un divorce, attendu que si Robert quitte Denise, il ne demande pas et ne demandera jamais (il est chrétien !) la rupture du lien conjugal. Et pourquoi Robert a-t-il quitté Denise? Parce qu'il ne pouvait « aimer d'affection (1), d'attachement (2), de tendresse (3), de dévouement (4), d'amour complet (5) » une femme qui lui ressemblait si peu ! Il était chrétien, mais peut-être n'était-il pas assez viril. Dans tous les cas, ils formaient un ménage mal assorti. Ils s'en aperçurent vite dès leur voyage de noces en Espagne, — lequel voyage occupe plus de la moitié du volume. Les jeunes filles qui liront ce roman (je le leur permets) y repasseront utilement leur géographie; ni Foncin, ni Æ leker ne sont des guides plus complets que M. de Saint-Aulaire, plus abondants en renseignements sur la population, l'industrie, le climat, les palais, etc., des principales villes de la péninsule, et j'affirme qu'ils sont moins aimables. Ah ! le charmant compagnon de route ! Un peu verbeux, par exemple ! et employant volontiers cinq mots là où un seul pourrait suffire ! « Il n'y aura jamais de contact (1), de sympathie (2), d'entente (3), d'union possible (4) entre ces deux âmes... Quelle sympathie (1), quelle harmonie parfaite (2), quelle entente (3), quelle étroite union (4) de pensées (1), de goûts (2), d'aspirations (3),... etc. » Mais, en voyage, j'aime assez les compagnons verbeux : ils dispensent de parler et même d'écouter ! Toutefois, je puis assurer M. de Saint-Aulaire que si jamais je le rencontre en wagon, je l'écouterai de toutes mes oreilles et de tout mon cœur. « C'est un si brave homme ! »

22. — Autre roman géographique, *Sur les deux rives*, lesquelles ne sont autres que la rive droite et la rive gauche de ... l'Atlantique. L'action s'y passe en France d'abord, où nous assistons à la « liquidation » volontaire d'une famille pauvre, mais honnête; au Canada ensuite, où nous voyons ladite famille lutter contre l'adversité; en France de nouveau, où nous applaudissons au chauvinisme du fils aîné, qui est rentré dans son pays pour y faire son service militaire; au Canada derechef, où ledit jeune homme est récompensé de toutes ses vertus par son mariage avec une belle et riche Canadienne. Mais cette « action », qui aurait pu être fort intéressante, avec ces éléments partie réalistes, partie romanesques, est un peu flottante et vague au milieu des descriptions (quelques-unes, comme celle du Saint-Laurent, très belles), des renseignements géographiques, industriels, politiques, commerciaux qui remplissent le volume. Le cadre, mal attaché au tableau, tient trop

de place, et semble avoir occupé le principal du travail et de l'attention de l'artiste. Il est à craindre que l'attention du lecteur ne s'en détache au contraire ou du moins ne reste un peu distraite. Et ce serait infiniment regrettable, car l'artiste qu'est M. de Linseau, même quand il fait de la géographie, est toujours « spirituel, aimable, délicieux, etc., » comme je l'ai déjà dit dans plus de vingt articles. Il n'y a pas, à cette heure, un seul romancier, je dis pas un, qui avec si peu d'efforts, avec des contes si visiblement improvisés et si peu de prétention au grand art, soit d'aussi bonne et d'aussi agréable compagnie.

23. — Quant aux *Caquets du docteur*, ils ont précisément pour caractère principal de n'être pas de bonne compagnie. Sans doute ils visent plus à faire rire qu'à intéresser, et la fantaisie y a plus de place que l'observation, une fantaisie de carabin, qui rappelle les « histoires » de la salle de garde; de là le ton, un peu débraillé, de ce docteur. Tout de même on peut l'écouter avec profit, souvent avec plaisir. Il nous renseigne sur les mœurs de la profession, une des plus redoutables qui existent... pour ceux qui ne l'exercent pas, vous entendez bien? Ah! les méfaits de ces anciens buveurs de bocks, joueurs de manille et piliers de café, qui s'abattent sur les petites villes pour y vivre de nos misères et de nos douleurs, y deviennent pédants, tranchants, susceptibles, et y diffament leurs clients, quand ils ne sont pas arrivés à les guérir ou à les tuer! Et comme il faut être reconnaissant à ces « docteurs » de village, qui n'ayant pas les moyens de devenir des savants et des maîtres, se défient d'eux-mêmes, n'abusent pas du pouvoir que nous leur donnons sur nous, n'attentent pas plus à la bourse qu'à la vie de leurs clients, et se contentent d'être de « braves gens »! Le docteur de ces *Caquets* est-il un brave homme? Il est bavard, il est indiscret, il n'a pas de tenue, il doit être un peu ivrogne... « au demeurant le meilleur fils du monde », ou du moins pas des pires!

24. — L'automobiliste de *Mes Pannes* est un automobiliste passionné, un automobiliste intrépide, un automobiliste admirable, complet, parfait; mais il n'est qu'automobiliste et ne veut être qu'automobiliste. Les ressorts de sa machine, les secrets de ses bougies, de ses cylindres, de son moteur, de son essence, de l'allumage, des caoutchoucs, il les connaît et à fond; le reste, le cœur humain, par exemple, ou les secrets du style, il « s'en bat encore l'œil! comme il dit lui-même. » Et il a raison! Savoir tenir la plume ne sert à rien quand il s'agit de faire du 60 à l'heure! Il vaut mieux savoir tenir son volant, et il a l'air de le savoir à merveille. Si, un jour, il m'invite à me « convoyer » dans son auto, j'accepterai sans crainte, et même avec plaisir. Car je dois ajouter que cet excellent chauffeur doit être un excellent compagnon, d'humeur très gaie et d'une gaieté communicative.

25.— Le recueil, traduit de l'italien, intitulé : *Pereat Rochus* contient neuf morceaux, de différente valeur, ou du moins d'une valeur qui ne sera pas également appréciée de ce côté-ci des monts. Je signale ceux qui me paraissent, plus que les autres, accessibles au goût français : le premier d'abord (qui donne son titre au volume), et qui est l'histoire d'un pauvre curé qui se laisse voler et dépouiller de tout, y compris sa soutane, et ne dénonce pas le voleur, lequel était venu d'avance se confesser à lui de son exploit ; *Pereat mundus* et *pereat Rochus* (il s'appelle Don Rocco) plutôt que de trahir le secret de la confession ! Ce Rocco-là est sans doute un saint, mais il est aussi un benêt, et son historien ne dit d'ailleurs pas le contraire ; il parle de son héros avec une admiration ironique, si je puis dire.— Le ton de la seconde nouvelle, *Fidele*, est tout différent, bien que le sujet, ici encore, prête à l'ironie : on y voit un père, compositeur médiocre, mais professeur admirable et passionné, maudire sa fille, son élève, dont il avait fait une artiste merveilleuse, parce que, au lieu de la vocation du théâtre, elle a eu celle du mariage et de la vie bourgeoise. — *Eden Anto* nous offre encore le spectacle d'un maniaque ou du moins d'un anormal. C'est un vieil érudit, possesseur d'un livre rarissime, et qui préfère le détruire et se suicider plutôt que de le laisser tomber entre les mains crochues d'un juif, dont il est d'ailleurs le débiteur ! — Quant au poème de *Miranda* qui termine le volume, il est possible que la mélancolique « idylle qu'il raconte puisse plaire toujours », comme disent les traducteurs, malgré leur impuissance, qu'ils avouent, à reproduire dans leur prose — d'ailleurs très limpide — « le charme et le rythme des vers ».

26. — Nous venons tard pour parler du *Mariage de Mademoiselle Gimel, dactylographe*, qui est depuis plus de trois mois entre toutes les mains. C'est l'histoire d'une employée de commerce, qu'un lieutenant rencontre et bientôt va retrouver dans une crémerie, qui raconte honnêtement son aventure à sa mère, et à qui sa mère dit : « Je ne suis pas ta mère ! Tu es une pupille de l'Assistance, une enfant trouvée. Tu ne peux pas être la femme d'un officier français. » Et l'officier pense de même, et il va trouver son colonel pour lui remettre sa démission. Et son colonel, qui est un brave homme et un finaud, lui dit : « Mon ami, retirez ce papier. Je vais tout arranger ! » Et il met ses gants de cérémonie, et il va annoncer partout le prochain mariage du lieutenant avec une jeune fille exquise, qu'il connaît bien, qui... que... dont... dont il fait croire, sans le dire expressément, qu'il est le père ! Et tous les officiers du régiment, qu'on nous donne comme incapables de bien accueillir la fille adoptive de braves gens, font fête à la fille naturelle du colonel ! Bizarre ! — M. Bazin, qui est habitué à recevoir ici les justes hommages dus à son talent, nous pardonnera de lui dire tout haut, ce que ses lecteurs, et les plus fidèles, ont dû se dire tout bas :

« Notre auteur a été souvent mieux inspiré ! » Mais si la « fable » est ici contestable, la peinture des mœurs ne l'est pas, et l'observateur sagace, le moraliste pénétrant qu'est d'ordinaire M. Bazin se retrouve dans le portrait de cette ouvrière parisienne, à qui la vie hors du nid familial, dans les ateliers, dans la rue, au restaurant, enlève toutes « les saintes ignorances, » sans rien lui faire perdre de sa vertu, petite âme vaillante et sereine qui se fortifie et s'affine dans le même milieu où tant d'autres se perdent ! — La fantaisie du *Petit Cinq* plus franche, moins mêlée de sentimentalité, a paru un peu vive à quelques critiques timorés, d'esprit délicat d'ailleurs. Évidemment, ce n'est pas du Berquin, mais c'est du Bazin. De pareilles histoires se content tous les jours et peuvent se conter, parmi les plus honnêtes gens, y compris les honnêtes filles, celles, bien entendu, qui ont cette honnêteté de ne pas feindre d'ignorer ce qu'elles savent parfaitement et ont le droit de savoir. On y trouve un type, très amusant et très bien « attrapé », de vieux beau, gêneur et raseur.— Du Berquin, si vous l'aimez, vous en aurez dans *Aux Petites Sœurs*, histoire d'une jeune fille qui trouve, sur le chemin de l'hôpital qu'elle suit chaque jour pour aller voir ses père et mère, un gentil petit mari. Le récit est longuement développé, avec une application qui n'est pas trop visible, sauf dans les résultats, lesquels en sont parfois exquis; quelques-uns même sont de tout premier ordre. Les pages relatives aux rapports des Petites Sœurs avec leurs « bons petits vieux », ont, avec leur discrétion fine, et leur *humour* contenu, une véritable puissance de pathétique. « Vous voulez dire qu'elles font pleurer? — Oui, Mademoiselle ! » — Deux autres nouvelles, de moindre importance, complètent ce recueil.

27. — *L'Expiatrice* est un roman chrétien, qui ressemble à un pamphlet contre le christianisme. L'auteur va protester et déclarer que le christianisme qu'il attaque n'est pas celui du Christ, que c'est celui de quelques dévotes imbéciles et de quelques directeurs malins, lequel ne mérite pas plus de ménagements que celui de Tartuffe et de Mme Pernelle. Et il aurait peut-être raison de protester, si le christianisme qu'il n'attaque pas, celui qu'il oppose implicitement au christianisme des malins et des « poires », celui qui se dégage de ses sympathies comme de ses antipathies, était le christianisme du Christ; j'ai peur qu'il ne soit simplement celui de M. Ch. Nicoullaud. Ma peur ne prouve évidemment rien, et je ne la donne pas pour un argument; peut-être signifie-t-elle seulement qu'en matière de théologie, et de théologie mystique surtout, les profanes et les incompétents (dont je suis et M. Ch. Nicoullaud de même) n'ont le choix qu'entre la timidité ou la témérité. Je suis un timide sans doute; mais M. Nicoullaud ne l'est pas; vous allez voir. Le vicomte de la Roche-Creusay est mort en duel; sa veuve décide de consacrer sa vie au rachat de son âme.

Mais cette âme peut-elle être rachetée? Séparée du corps par un acte coupable, un péché mortel, n'est-elle pas déjà en enfer, d'où aucune prière, aucune expiation ne pourra plus l'arracher? C'est ce que la vicomtesse Louise de la Roche-Creusay va demander à son directeur, le Père Dagobert, un jésuite. Mais quel jésuite! Ignorant, vaniteux, menteur, gourmand et même un peu voleur! Il n'en est pas moins, il n'en est que plus recherché par les dévotes du faubourg Saint-Germain : c'est un « Père à femmes », comme s'exprime élégamment l'auteur. Il est vrai, s'empresse-t-il d'ajouter, qu'il est une exception dans la Compagnie, et donc qu'il n'y a pas lieu de se scandaliser. Mais il est vrai aussi que la Compagnie le tolère et même qu'elle profite de lui, ce qui ne laisse pas d'être troublant, ou plutôt de le paraître. Car, rassurez-vous, dit encore M. Nicoullaud : « Ce n'est pas la faute des Révérends Pères si le malheur des temps les oblige à employer quelquefois des instruments aussi déplorables. Ils en souffrent amèrement! Le *Fiat* qu'ils prononcent à ce sujet est plus pénible que tous les autres, mais aussi leur vaut-il davantage de la part de celui qui sait faire sortir le bien du mal » (p. 38). Ce n'est pas Tartuffe qui débite ce joli couplet, les yeux levés au ciel, un trémolo dans la voix; c'est M. Ch. Nicoullaud lui-même. Donc ce singulier Père Dagobert, jésuite unique de son espèce, mais si profitable tout de même à son espèce, est embarrassé par la question de sa pénitente. Il est obligé d'aller consulter une lumière de son ordre, un de ces savants, simples, modestes qui portent toute la tradition et toute la littérature théologique dans leur cerveau, et ce savant, ce sage s'étonne que son confrère ignore le fait suivant, rapporté dans tant de livres et de tant d'autorité, et qui ne remonte qu'au XVIIe siècle : l'apparition simultanée à deux religieuses, l'une visitandine, l'autre dominicaine, de l'âme d'un prince, tué en duel, mais échappé à l'enfer par un acte de contrition de la dernière seconde, et qui venait demander aux saintes femmes de hâter par leurs prières sa sortie du Purgatoire! Le savant jésuite prend même la peine d'écrire sur ce sujet un petit mémoire qu'il remet à son ignorant confrère, lequel le recopie de sa main et l'envoie, comme étant de lui, à sa pénitente anxieuse. Pleinement rassurée sur l'efficacité possible de ses expiations, celle-ci se met donc à expier, de tout son cœur, de toutes ses forces, de toute sa bourse; elle prie, elle communie, elle fait des retraites, elle s'affilie à des œuvres, dont quelques-unes ont pour premier résultat, sinon de soulager l'âme du défunt, du moins de soulager le corps du Père Dagobert, et de lui assurer, malgré la persécution et la dispersion des congrégations, un bon gîte et un bon cuisinier. Elle prie tant, elle se mortifie tant, elle expie tant, que... l'envie lui vient de se marier! Et même avec un homme qui n'est pas noble et qui n'est pas riche! Épouvanté à l'idée de ce que ce mariage va lui faire perdre...

pour ses œuvres, le P. Dagobert s'y oppose. Il ordonne de nouvelles mortifications et une retraite de trente jours, qui fut très dure, mais qui opéra. Et qu'est-ce qu'elle opéra? Une vision! L'âme du mari apparaît à sa veuve, la suppliant de renoncer à un second mariage si elle ne veut pas la laisser brûler en Purgatoire jusqu'au Jugement dernier! Et pour lui laisser un souvenir et une preuve de sa visite, l'ombre lui serre le bras et brûle la manche de sa chemise! Miracle! s'écrie la veuve. Illusion! Hystérie! déclare le P. Dagobert. Sur quoi la veuve change de confesseur, en trouve un, qui ne met pas en doute la réalité de sa vision, et la dirige si bien et dans les voies d'une vie surnaturelle si éminente, qu'elle y mérite un second miracle : Un jour qu'elle se présentait à la Sainte Table, « le corps sacré de Jésus quitta les doigts consacrés du prêtre pour traverser l'espace et se poser lui-même entre les lèvres ouvertes de Louise ». — Encore une fois, il ne m'appartient pas de décider si les idées de M. Ch. Nicoullaud sur les confesseurs, les communions, les visions, les apparitions, etc., sont ou ne sont pas orthodoxes; mais j'ai le devoir de lui dire que sa conception du « roman chrétien » est tout à fait... erronée; je me sers d'un mot très doux. Quant à son œuvre, il est difficile de l'apprécier en termes aussi aimables. Si je dis qu'elle est encore plus ennuyeuse qu'incongrue, qu'elle est écrite en style de sacristain aigri, qui n'aurait pas de style, qu'elle est remplie de commérages et de potins, comme il en traîne toujours dans les balayures des églises et des maisons d'œuvre, je paraîtrai sévère. Et pourtant Dieu seul, qui connaît le fond des cœurs, sait tout ce qui reste encore dans le mien de *bile* contre cette « œuvre »!

28. — Allons nous rafraîchir l'âme avec *la Mésangère*, qui n'est pas un roman d'ailleurs, mais un livre vécu. On y voit des chrétiennes agir, se dévouer, souffrir; mais on n'y entend pas leurs confessions, ni leurs confesseurs, et on n'y voit pas ce que j'ai si souvent appelé les *pudenda* de l'âme. La délicatesse morale semble en être le mérite principal et le charme, délicatesse qui se manifeste, çà et là, mais rarement, par quelque préciosité dans le style. — C'est le journal d'une directrice de *garderie* enfantine. Elle avait accepté provisoirement ces fonctions; elle s'y attache peu à peu par le bien qu'elle y fait; elle y est retenue par les petites mains de ses élèves. Et quelles mains! Pas très propres. La première chose qu'elle doit leur apprendre, c'est de se laver, de se peigner, de se brosser, et même de s'habiller, car, quoique coquettes déjà, elles ne savent pas s'habiller convenablement. Elles ne savent pas davantage travailler, ni prier; la jeune directrice et son adjointe, qui n'a pas plus d'âge qu'elle mais qui a autant de vaillance et de piété, leur enseignent le travail, la prière, la propreté, la pudeur; elles leur enseignent aussi le respect pour leurs père et mère, si peu respectables qu'ils soient parfois. Et, chose merveilleuse, quoique très

logique, quelques-uns de ces parents indignes s'essaient à mériter le respect qu'ils reçoivent de leurs enfants. Les vertus qu'on enseigne et qu'on pratique à la petite école pénètrent dans les familles; *la Mésangère* dégage autour d'elle une influence purifiante; elle est comme un *radiateur* d'hygiène morale et physique. Et c'est toute l'histoire ! Et ce n'est pas une seule histoire; c'est celle de Claire, de Clairette, de Denise, de Rose, de Marie, de Berthe, des élèves et des deux maîtresses. Et toute cette poussière de détails se condense en une « monographie », comme on disait jadis, qui a son « unité collective », comme on dit aujourd'hui. Les faits y ont une précision réaliste; rien n'y est écrit « de chic »; c'est « de la vie » observée directement et notée simplement, non sans finesse, mais sans préoccupation de l'effet à produire, pas même de l'édification. Et cet effet, à la fois esthétique et moral, n'en est que plus profond. On se sait bon gré d'avoir lu ce livre et d'en avoir été ému; il est de ceux qui donnent aux lecteurs l'impression — ou l'illusion — qu'ils sont devenus meilleurs. Ce n'est pas l'impression que donnent ordinairement les livres réalistes; ce n'est pas celle que laisse *la Maternelle*, de M. Léon Frapié, dont le sujet est pourtant le même, mais dont l'inspiration est si différente. Comment la première, toute pénétrée de sympathie, de charité et d'esprit chrétien, peut être génératrice de dévouement, et comment la seconde est plutôt décourageante par l'amertume de son accent et l' « inconsistance de sa doctrine », c'est ce que nous dit admirablement M. Étienne Lamy dans la Préface qu'il a mise en tête de *la Mésangère* et où l'on retrouve toute son éloquence, — un peu tendue et abstraite, — mais si vigoureuse.

29. — Ce *Vaisseau de plomb* est un peu lourd; il risque de plonger au sortir du port. C'est que les matières qu'il porte ne sont pas de celles dont on charge d'habitude un roman: thèses de philosophie et de théologie, dissertations sur l'objectivité, le subjectivisme, le kantisme, l'immanence et la transcendance, etc., etc., etc., avec, à l'appui, et comme supplément de lest, des textes latins et grecs ! En même temps et à côté, ont été embarquées des théories sur l'avenir de la Belgique, de l'Église belge et même de l'Église catholique, sur les œuvres sociales et religieuses, etc., etc., etc. Quelle cargaison ! Tout le talent de l'auteur — talent infiniment estimable) — a été insuffisant à la rendre transportable. Et cependant l'étude psychologique, à propos et autour de laquelle ont été accumulés tous ces poids lourds, mériterait de surnager. Elle a pour sujet la double crise subie par un jeune prêtre, « la crise de la lumière » et « la crise du feu », comme disait le Père Gratry. A l'occasion de ses succès scolaires, les doctrines modernistes se sont infiltrées dans son esprit; et, comme conséquence ordinaire des erreurs de l'esprit, les défaillances du cœur ont suivi. Le mal-

heureux arrive au bord de la chute : il va se révolter contre l'autorité ecclésiastique, il va manquer à ses vœux; un acte de charité, qui met sa vie en péril, affranchit brusquement son âme et la sauve. L'auteur conclut : « Aimer, c'est voir »; ce qui peut s'expliquer. Mais faut-il accepter cette explication : « Aimer, c'est la *seule faculté* de connaître avec certitude. » (p. 336)? Il me semble que dans cette formule l'idée n'est pas plus sûre que la langue; (à mon confrère, M. Maisonneuve, de nous le dire). — Dans tous les cas, si M. Lechartier a voulu dire que la Charité est la meilleure préparation à la Foi, en ce sens qu'aimer, c'est mériter de voir, et si cette leçon se dégage bien nettement de son œuvre, il n'aura pas perdu sa peine, « qu'on sent qui a été grande », comme aurait dit Brunetière.

CHARLES ARNAUD.

SCIENCES BIOLOGIQUES

1. *Les Indiscrétions de l'histoire*, par le Dr CABANÈS. 6e série. Paris, Albin Michel, s. d., in-16 carré de XXV-408 p., avec 23 grav. hors texte, 3 fr. 50. — 2. *La Rançon du progrès*, par P. BAUDIN et le Dr NASS. Paris, Juven, s.d., in-12 de XV-275 p., 3 fr. 50. — 3. *Essai sur la psychologie de la main*, par N. VASCHIDE. Paris, Rivière, 1909, in-8 de V-504 p., avec 37 planches, 12 fr. — 4. *De l'Illusion, son mécanisme psychosocial*, par le prestidigitateur ALBER. Paris, 1909, Bloud, 1909, in-16 de III-119 p., 1 fr. 50. — 5. *Rééducation physique et psychique*, par le Dr H. LAVRAND. Paris, Bloud, 1909, in-16 de IV-122 p., 1 fr. 50.— 6. *L'Évolution psychique de l'enfant*, par le Dr H. BOUQUET. Paris, Bloud, 1909, in-16 de IV-101 p., 1 fr. 50. — 7. *Travail et Folie, influences professionnelles sur l'étiologie psychopathique*, par les Drs A. MARIE et R. MARTIAL. Paris, Bloud, 1909, in-12 de XI-110 p., 1 fr. 50.— 8. *Le Hachisch, essai sur la psychologie des paradis éphémères*, par le Dr RAYMOND MEUNIER. 3e éd. Paris, Bloud, 1909, in-16 de 219 p., avec 3 pl., 3 fr. — 9. *International Catalogue of Scientific Literature*. Sixth annual issue. R. *Bacteriology*. London, Harrisson; Paris, Gauthier-Villars, 1909, in-8 de VIII-1040 p., 25 fr. 20. — 10. *International Catalogue of Scientific Literature*. Sixth annual issue. L. *General Biology*. London, Harrisson; Paris, Gauthier-Villars, 1909, in-8 de VIII-154 p., 12 fr. 60.

1. — Les études médico-historiques entreprises par le Dr Cabanès sous le titre : *Les Indiscrétions de l'histoire*, viennent de s'enrichir d'une nouvelle série, la sixième. Bien des écrivains ont pressenti tout le parti que l'histoire peut tirer des connaissances médicales ou de celles qui ont trait à l'anthropologie et à la biologie. Dès 1824, Augustin Thierry écrivait : « Les nouvelles recherches physiologiques, d'accord avec un examen plus approfondi des grands événements qui ont changé l'état social des diverses nations, prouvent que la constitution physique et morale des peuples dépend bien plus de leur descendance et de la race primitive à laquelle ils appartiennent que de l'influence du climat sous lequel le hasard les a placés. » Plus tard, Duruy écrivait au regretté Dr Corlieu : « On nous rendrait service, à nous autres historiens, si l'on soumettait toutes les morts tragiques des personnages importants à une sérieuse étude médicale. » Et il ajoutait : « La phy-

siologie devient le fond de la médecine, et la pathologie celui d'une partie de l'histoire. On a fait une part trop large au poison et au merveilleux dans toutes les morts royales ou princières. Il y a une loi de pathologie générale devant laquelle doivent s'incliner princes ou vilains. Cette loi, c'est l'hérédité morbide, plus sûre dans les coups qu'elle porte que l'hérédité dynastique dans les couronnes qu'elle décerne... » Sans contester d'une manière générale ces assertions, le Dr Cabanès reconnaît pourtant que le problème de l'hérédité n'est pas complètement résolu et qu'il s'en faut que son rôle dans l'histoire, en tant que loi physiologique et pathologique, soit nettement déterminé. Mais, comme l'on convient que les recherches historiques poursuivies à l'aide des connaissances médicales ne peuvent que contribuer à résoudre le problème de l'hérédité, le Dr Cabanès se flatte qu'il n'aura pas fait une œuvre vaine s'il peut, par ses études nouvelles, en hâter la solution. C'est dans cet esprit qu'il montre comment Louis XI, jugé par l'histoire, peut être — expliqué — par la médecine. Peut-être pourrait-on lui reprocher, à ce sujet, de n'avoir pas suffisamment cherché à définir en quoi consistait la lèpre, dont un chroniqueur a prétendu que ce roi était atteint. Puis il aborde le problème de la mort de Luther : chapitre très documenté également. Mais il a certainement tort, dans une note, d'attribuer au chef du protestantisme une constitution débile. S'il faut en croire les innombrables portraits qu'a laissés de lui Lucas Cranach, et dont on trouve des exemplaires dans presque tous les musées d'Allemagne, le célèbre hérésiarque était grand et fort et paraissait jouir d'une santé plantureuse. Il est regrettable que le Dr Cabanès n'ait pas produit cette peinture qui est d'ailleurs d'un art parfait. Le chapitre consacré aux sources médicales d'inspiration de Molière est des plus instructifs et il intéressera autant le public lettré que les médecins eux-mêmes. Dans le suivant : une consultation de S. Simon, on voit se dérouler les turpitudes, pourrait-on dire, d'une des cours les plus fameuses de l'Europe du dix-septième siècle. Le reste de l'ouvrage concerne des personnages illustres des XVIIIe et XIXe siècles : Voltaire et la façon dont il se soignait; J.-J. Rousseau, sa mort naturelle et point volontaire; Napoléon et Pichegru; Napoléon et son état de santé à Waterloo; Louis XVIII et sa conduite à l'égard du beau sexe; Mlle Savalette de Lange. On pourrait çà et là contester telle assertion de l'auteur, et lui reprocher de ne pas pousser ses investigations plus à fond, notamment en ce qui concerne la relation de l'autopsie de Louis XVIII ; mais cette nouvelle série n'en sera pas moins bien accueillie, malgré ces quelques très légers défauts, par le public lettré et curieux des choses de l'histoire et de la médecine.

2. — On convient de dire que notre époque est par excellence celle du progrès, qu'il s'agisse de politique ou de science. Mais, au fond,

tout n'est-il que gain dans ses victoires plus ou moins retentissantes? Il suffit pourtant de regarder les choses avec un tant soit peu d'attention pour se convaincre que la médaille a bien aussi son revers, et que le progrès ne se fait qu'au prix d'une rançon le plus souvent très lourde. C'est la thèse que le Dr Nass, et M. Pierre Baudin, ancien ministre, ont entrepris de développer dans leur très intéressant travail : *La Rançon du progrès*. En ce qui concerne la politique, on sait tout le développement acquis au point de vue de la liberté individuelle : « Mais déjà, disent les auteurs, on aperçoit la rançon dont ce progrès politique se paye. Elle est dans la logomachie facile, dans ces formules purement conventionnelles qui dominent une époque, et dont la liberté ni l'instruction n'arrivent à triompher. » Les conquêtes du droit d'association, du droit syndical sont chèrement payées par les abus mêmes du syndicalisme : le machinisme asservit la main d'œuvre, dépeuple les campagnes, tandis que, d'autre part, l'anarchie et l'antipatriotisme puisent leur source dans une conception absurde de l'idée de liberté. Le progrès scientifique procure à l'humanité des conquêtes plus stables et plus franches que le progrès politique. Toutefois ces conquêtes ne se font pas sans entraîner des dommages parfois considérables et même, à certains égards, de véritables désastres et la décadence sociale. Car, il faut le dire, les maladies, l'alcoolisme, la tuberculose, la prostitution, le paupérisme et la criminalité suivent une marche parallèle à celle du progrès, et toujours croissante. Les auteurs pourtant se refusent à déclarer que le progrès soit un vilain mot : et, tout en ayant foi dans l'avenir, ils tiennent à mettre leurs concitoyens en garde contre un optimisme qui conduirait aux pires désillusions. Pourtant l'impression qui se dégage de la lecture de l'ouvrage est plutôt une impression de tristesse, et l'on ne peut qu'y regretter l'absence de tout idéal supérieur, sinon religieux.

3. — L'*Essai sur la psychologie de la main*, de M. Vaschide, forme le sixième volume de la « Bibliothèque de philosophie expérimentale », fondée par le professeur Peillaube. C'est une véritable monographie de l'organe de la préhension et du toucher, monographie où l'on trouve un peu de tout : science, psychologie, métapsychique, esthétique, physiologie et médecine. L'auteur, frappé naguère par une mort prématurée, avait laissé son travail inachevé; mais tous les documents en ont été recueillis et coordonnés. Chacun des divers chapitres forme un tout complet. Les premiers sont consacrés à l'étude de la chiromancie qui prétend, par l'inspection des lignes de la main, pénétrer les replis les plus cachés du caractère, retrouver les événements passés jusqu'aux plus insignifiants et prévoir même les événements futurs. Ce ne sont là qu'enfantillages, histoires pour rire, et dignes des baraques de foire. Cependant, il convient de reconnaître qu'il y a à

chaque main une individualité bien nette et qui n'échappera point à la perspicacité d'un chacun. De même qu'il n'y a pas deux feuilles absolument semblables dans une forêt, de même n'y a-t-il pas, parmi toutes les mains humaines, deux exemplaires absolument identiques. Mains audacieuses et mains timides, mains sensuelles et mains mystiques, mains d'action et mains de rêve, toutes ces variétés existent; car il n'est pas douteux que la forme de la pensée n'exerce son influence sur la forme du corps. L'âme se reflète dans l'aspect extérieur de notre être, dans la physionomie, les traits du visage et la configuration des mains. On connaît l'importance de la main chez les peintres et les sculpteurs : le canon artistique de la main et la main dans les œuvres d'art forment deux chapitres, peut-être les plus curieux et les plus intéressants de l'ouvrage. D'autres sont consacrés à l'anatomophysiologie, à la psycho-physiologie de la main, aux empreintes digitales, aux différentes manifestations pathologiques qui peuvent se localiser dans cet organe; la poignée de main et le geste n'ont pas été oubliés. L'auteur est amené à parler du rôle psycho-social de la main, et n'a pas de peine à établir que cette main, par sa forme et ses mouvements, est une véritable caractéristique de l'humanité, et qu'elle établit une différence entre l'homme et les autres êtres. C'est presque une profanation que d'avoir appelé quadrumanes les représentants de l'espèce simiesque : car, en réalité, ils n'ont pas de mains. Du moins, l'organe pourvu de doigts qu'ils portent aux extrémités de leurs quatre membres n'a que de lointaines ressemblances avec la main humaine. Le pouce opposable aux autres doigts fait de la main humaine un instrument d'une telle perfection que, par là même, il y a, entre l'homme et l'animal, ce dernier fût-il le singe le plus parfait, une différence essentielle. L'habileté de la main, d'ailleurs, n'est qu'une habileté cérébrale, et la dextérité manuelle n'est qu'un phénomène intellectuel. Telles sont les différentes thèses établies avec force érudition et originalité dans l'œuvre de M. Vaschide, œuvre qui a sa place marquée dans la bibliothèque non seulement des médecins, mais de tout homme instruit.

4. — On a dit, avec raison, que l'homme a toujours été, est et sera toujours avide du merveilleux, d'où qu'il lui vienne et sous toutes les formes. La lecture de l'opuscule de M. Alber : *De l'Illusion, son mécanisme psycho-social*, montre, avec la plus parfaite évidence, qu'il en est bien ainsi, soit que l'être humain recherche et se crée la sensation illusoire, soit qu'on la lui présente et qu'il l'éprouve. Ce n'est point pourtant un recueil banal, ni une description de toutes les illusions connues, comme il en existe de par ailleurs. Le but de l'auteur, beaucoup plus élevé, a été d'étudier l'illusion au point de vue psychologique, d'essayer d'en dégager les causes, ainsi que les effets et d'en déduire

l'explication basée sur des faits précis et contrôlés par une longue expérience. La prestidigitation, d'ailleurs, dispose d'un tel arsenal de tromperies et de moyens destinés à créer l'illusion, qu'il serait difficile de les étudier et de les expliquer en totalité. Aussi M. Alber s'est-il restreint aux plus typiques, n'hésitant pas à donner tous les détails qui peuvent aider à la compréhension d'une illusion et de sa psychologie. Telle a été la force de l'illusion que, depuis la plus haute antiquité, les illusionnistes ont toujours conquis les masses. Les Robert Houdin de nos jours n'ont pas eu moins de succès que les magiciens de l'ancienne Égypte. C'est que l'homme a soif d'illusions, il en vit, il lui arrive souvent même d'en mourir, tellement cette passion le domine. Grâce à M. Alber, il sera facile de dévoiler les simulateurs et les charlatans; mais cela n'empêchera vraisemblablement pas la foule d'être toujours aussi avide d'illusions trompeuses.

5. — L'opuscule de Dr Lavrand : *Rééducation physique et psychique*, établit de la façon la plus évidente tout le parti que la thérapeutique, à un très bref délai, pourra tirer des progrès des sciences psychologiques, et d'une connaissance théorique un peu plus avisée des divers mécanismes neuro-musculaires et sensitivo-sensoriels. La physiologie pathologique des affections du système nerveux a été beaucoup étudiée ces derniers temps, et l'on saisit mieux, aujourd'hui, la correspondance entre les lésions et leurs symptômes. On comprend mieux dès lors que les fonctions de relation auxquelles préside le système nerveux puissent être développées, perfectionnées par l'éducation. Nous savons, de plus, qu'une fonction supprimée par une lésion peut parfois être suppléée dans son voisinage; nous avons appris surtout qu'une fonction très amoindrie, empêchée à la suite d'une altération destructive incomplète, peut être rétablie plus ou moins entièrement par une rééducation mettant en jeu les éléments anatomiques survivants, leur faisant même amplifier les services qu'ils nous rendent à l'état normal. Il serait facile de montrer par des exemples que la rééducation fonctionnelle, tout comme l'éducation, n'est pas une chimère, qu'elle constitue non seulement un moyen, mais une méthode de plus en plus scientifique, susceptible de rendre des services considérables à une foule de malheureux. C'est que le trouble fonctionnel dépasse toujours et souvent de beaucoup la lésion organique. Aussi le psychisme et le physiologisme (physique ou matériel), s'entremêlant de la façon la plus intime dans tous nos actes, la rééducation efficace devra toujours être à la fois physique et psychique à des degrés divers.

6. — *L'Évolution psychique de l'enfant*, du Dr H. Bouquet, appartient, comme les deux ouvrages précédents, à la « Bibliothèque de psychologie expérimentale et de métapsychie ». Il est hors de doute que la psychologie de l'enfant est d'une étude infiniment plus ardue que celle de

l'homme fait. Chez celui-ci, elle se basait presque exclusivement jadis sur les phénomènes d'auto-observation; en dépit de l'introduction de nouvelles méthodes expérimentales de recherches, la méthode introspective d'autrefois continue à jouer un rôle d'une importance fondamentale. La psychologie expérimentale n'a pas manqué d'être appliquée à l'enfant, chez qui les documents dus à la conscience manquent totalement, ou tout au moins ont laissé des traces tellement fugaces qu'on ne saurait les utiliser. L'expérimentation a donc, en l'espèce, un champ d'action très limité; mais, pour restreint qu'il soit, on peut arriver à éclaircir certains points de cette obscure étude. La psychologie infantile offre d'ailleurs, en dépit de son obscurité, un intérêt puissant à celui qui s'attache à l'étude de l'évolution d'une intelligence. On peut considérer deux périodes dans cette évolution : l'une, celle des premières années, la seule que retiendra l'auteur, presque exclusivement constituée par les acquisitions personnelles et endogènes propres à l'individu; l'autre, au contraire, caractérisée par l'introduction d'un élément nouveau dans la vie psychique de l'enfant, l'éducation et l'instruction.

7. — Le problème des rapports qui peuvent exister entre le travail et la folie est des plus difficiles, et à la fois des plus graves. Le Dr A. Marie et M. Martial ont entrepris de l'aborder, sans toutefois prétendre l'élucider, dans leur brochure : *Travail et Folie, influences professionnelles sur l'étiologie psychopathique.* Ils essaient surtout d'y déterminer la part que prend le travail manuel ou intellectuel dans l'ensemble étiologique dont relèvent les psychoses, et, d'un autre côté, la proportion des travailleurs atteints de psychose comparée à la totalité des travailleurs. Même ainsi restreinte, leur étude présentera forcément des brèches, des points inachevés, la statistique officielle française étant par trop muette à certains égards, et enlevant ainsi de précieux éléments de comparaison. C'est surtout un travail documentaire, mais aussi, en même temps, un travail de discussion et de raisonnement scientifiques; car l'étiologie de certaines psychopathies ne va pas sans provoquer l'examen de diverses opinions, déjà reçues ou à présenter, au sujet de l'étiologie sésanique.

8. — De toutes les substances toxiques susceptibles de procurer aux hommes l'illusion du bonheur, le hachich est celle à propos de laquelle ont circulé et circulent encore, du moins en Orient, les plus alléchantes légendes. M. R. Meunier y consacre une assez longue étude : *Le Hachich, essai sur la psychologie des paradis éphémères.* Aucun point de vue n'a été négligé. L'auteur commence par exposer ce qu'est le hachich, quels sont les pays où son usage est courant, et quel est l'état actuel de nos connaissances sur son chimisme encore peu connu. Puis vient l'étude psychologique des gens adonnés au hachich, et

celle de l'ivresse hachischique et, plus loin, de la folie occasionnée par l'abus de ce poison. L'auteur établit que le chanvre indien produit une ivresse assez persistante qui se compose surtout d'une phase d'excitation accompagnée de délire, avec intervalles lucides, et d'une phase de dépression. L'intoxication aiguë, souvent répétée, détermine un hachischisme chronique qui peut conduire à la folie et à la démence. D'après lui, il ne semble pas que, pendant l'ivresse hachischique, la lucidité de l'intelligence soit augmentée, comme certains amateurs l'affirment, mais que l'émotivité seule est exaltée. Un index bibliographique copieux, mais incomplet, toutefois, de quelques articles importants, termine l'ouvrage.

9, 10. — L'*International Catalogue of Scientific Literature* vient de s'enrichir pour la biologie générale et la bactériologie, d'un nouveau fascicule (le sixième). Nous avons déjà exposé précédemment l'économie de ce catalogue, dont l'importance n'échappera à personne, et qui est indispensable à tous ceux qui ont des recherches à effectuer dans une des branches quelconques de la science. Les deux nouveaux fascicules comprennent la littérature de l'année 1906, avec un supplément pour les années précédentes, 1901 à 1905.

Dr L. DE SAINTE-MARIE.

OUVRAGES SUR L'ANCIENNE LITTÉRATURE FRANÇAISE

1. *Les Légendes épiques. Recherches sur la formation des chansons de geste*, par JOSEPH BÉDIER. I. *Le Cycle de Guillaume d'Orange*. Paris, Champion, 1908, in-8 de 431 p., 8 fr. — 2. *Études sur l'ancien poème français du Voyage de Charlemagne en Orient*, par JULES COULET. Montpellier, Coulet et fils, 1907, gr. in-8 de 466 p., 15 fr. — 3. *Étude sur l'office de Girone en l'honneur de saint Charlemagne*, par le même. Montpellier, même librairie, 1907, gr. in-8 de 167 p. — 4. *La Femme et l'Amour au* XIIe *siècle, d'après les poèmes de Chrétien de Troyes*, par MYRRHA BORODINE. Paris, A. Picard et fils, 1909, in-8 de VI-285 p., 5 fr. — 5. *Les Troubadours, leurs vies, leurs œuvres, leur influence*, par JOSEPH ANGLADE. Paris, Colin, 1908, in-16 de VIII-328 p., 3 fr. 50. — 6. *Les Origines de la littérature française. Jehan Bodel, avec des commentaires sur le « Congé » de Baude Fastoul*, par ÉMILE LANGLADE. Paris, F.-R. de Rudeval, 1909, gr. in-8 de 267 p., 6 fr. — 7. *Aucassin et Nicolette*. Texte critique, accompagné de paradigmes et d'un lexique, par HERMANN SUCHIER. 7e édition, avec une table contenant la notation musicale. Traduction française par ALBERT COUNSON. Paderborn, Schœningh; Paris, Gamber, 1909, in-8 de XI-135 p., 3 fr. 25.

1. — Ce n'est rien de moins qu'une théorie nouvelle sur la formation des chansons de geste, en contradiction avec celle qui jusqu'à ce jour était admise par tous les hommes compétents, que nous expose ou plutôt nous insinue M. Joseph Bédier, professeur au Collège de France, dans ses *Légendes épiques*. Il en fait, dans ce premier volume, le seul qui soit encore passé sous nos yeux, une application particulière au *cycle de Guillaume d'Orange*. Une note imprimée, jointe au volume, et à laquelle, cela est évident, l'auteur n'est pas étranger, précise la thèse

en ces termes : « Il n'est point prouvé, comme on le croit communément, que les romans de chevalerie du XIIe et du XIIIe siècles dérivent, par une tradition littéraire ininterrompue, de « cantilènes » ou de « chants lyrico-épiques », plus vieux de plusieurs centaines d'années; que Roland, par exemple, ait été célébré, dès le lendemain de sa mort, en 778, par des aèdes, dont les chants, sans cesse amplifiés et remaniés à travers les âges, auraient fini par aboutir, vers l'an 1100, au poème qui nous est parvenu. — Ce n'est pas nécessairement dans une hypothétique épopée contemporaine de Charlemagne qu'il faut chercher les origines des romans du XIIe et du XIIIe siècles; c'est, à l'ordinaire, dans les sentiments et dans les idées, dans les goûts et dans les intérêts des hommes du XIIe et du XIIIe siècles. Les chansons de geste, colportées par des jongleurs nomades, étaient surtout destinées à ces publics forains que des exhibitions de reliques et des marchés attiraient autour des principaux sanctuaires. A peu d'exceptions près, les légendes épiques du moyen âge se rattachent chacune à une certaine abbaye, qui était alors but de pèlerinage ou étape de pèlerinage, ou qui se dressait sur l'emplacement ou sur le chemin d'une foire illustre. C'est là, aux abords de ces divers sanctuaires, que les légendes épiques se sont formées, par l'effort combiné de moines et de jongleurs, pareillement intéressés à attirer et à retenir, à édifier et à récréer un même public de marchands et de pèlerins. » — Nous avons lu le volume dont il s'agit un peu tard, peut-être, mais avec le plus vif intérêt et beaucoup de fruit, ce qui ne nous a surpris en aucune manière, étant donné le double talent d'érudit et d'écrivain de M. Bédier. Toutefois sa thèse, jusqu'ici du moins, ne nous a pas convaincu, et nous aurions, si c'était le lieu et si nous en avions le loisir, de sérieuses objections de fait et de raisonnement à y opposer. Sa dialectique nous a paru plus habile que décisive et son argumentation ressemble parfois plus qu'il ne faudrait à un plaidoyer d'avocat subtil. Toutefois, ce à quoi nous résistons jusqu'à nouvel ordre, c'est à sa conclusion générale, trop absolue et trop exclusive, car d'ailleurs nous adhérons volontiers à cette observation partielle : « Une étude des épopées françaises est incomplète, si elle n'est pas pour une bonne part une étude des routes et des *croisées* de l'ancienne France, de ses marchés, de ses pèlerinages, des lieux où les hommes se rencontraient et s'arrêtaient, et où, de leur contact, naquirent tant de formes nouvelles de la vie matérielle, de la pensée et de la poésie. » Le volume de M. Bédier, abstraction faite de la conclusion que l'auteur s'efforce d'en tirer, est d'ailleurs une contribution de très grand mérite à l'étude spéciale des poèmes dont se compose le cycle de Guillaume d'Orange, de leur généalogie, de leurs rapports, de leurs caractères. On y trouve une critique malicieuse, mais souvent juste et pénétrante, des applications excessives

de la théorie qu'attaque l'auteur, et nombre de remarques d'histoire et de littérature ingénieuses et perspicaces. Nous y avons goûté de belles et vivantes analyses des chansons de geste, qui nous ont rappelé, avec plus d'élégance et de finesse, le sentiment, l'ardeur communicative qu'apportait Léon Gautier à de telles études. L'ouvrage de M. Bédier y marquera fortement, utilement sa trace. Aussi, toutes réserves faites, est-ce avec une vraie sympathie que nous transcrivons ici la fin de la note précitée : « Cet ouvrage formera trois volumes, quatre plus probablement : de Guillaume d'Orange à Girard de Roussillon, de Charlemagne à Raoul de Cambrai et à Roland, on y considérera tour à tour les principaux héros des romans de chevalerie et toutes les grandes légendes épiques du moyen âge français, c'est-à-dire toutes celles des chansons de geste qui ne sont pas des fictions récentes, purement imaginaires, toutes celles qui ont quelque fondement historique ou quelque ancienneté. »

2. — Le remarquable travail de M. Jules Coulet : *Études sur l'ancien poème français du Voyage de Charlemagne en Orient*, viendrait, on ne peut le nier, par les observations qu'il renferme et les conclusions où il aboutit, à l'appui de la théorie nouvelle soutenue par M. Joseph Bédier. Nous reconnaissons et signalons bien volontiers le mérite de cet ouvrage; nous saluons chez son auteur de très belles qualités d'érudit et de critique. On y apprend beaucoup soit pour le fond, soit pour les détails, soit pour la méthode. M. Coulet se montre parfaitement au courant de tous les travaux relatifs à son sujet et discute les opinions de ses devanciers avec autant de vigueur et de courtoisie que de compétence. Les siennes seront discutées à leur tour et quelquefois sans doute rejetées, non sans raison. Pour notre part, il ne nous paraît guère possible d'admettre l'importance capitale attribuée par l'auteur sur l'origine et la destinée de la légende du voyage de Charlemagne à Jérusalem et à Constantinople, à la chronique de Benoît de Saint-André. De plus, il ne nous semble guère douteux que les modifications apportées par ce chroniqueur au texte d'Eginhard qu'il a copié, ne sont pas, comme le veut M. Coulet, une invention personnelle du compilateur, mais une application à l'auteur qu'il transformait en l'interpolant, d'une légende préexistante, et dont les termes mêmes du récit de Benoît nous paraissent conserver la marque. Cela étant, la thèse de M. Coulet pécherait un peu par la base. De plus, son édifice critique résulte d'un puissant échafaudage de raisonnements, mais aussi de conjectures, dont plusieurs ne sont peut-être pas aussi bien établies qu'il le suppose. Si quelques-uns des résultats de ses études peuvent être admis, on ne peut accepter sans réserve ni toutes ses conclusions, ni toutes ses assertions. Par exemple, « l'hostilité et le mépris des clercs à l'usage des faiseurs de chansons (de geste) au moyen âge »

ne nous paraît pas du tout, comme à M. Coulet, du moins sous cette forme absolue, « un fait incontestable » (p. 386-387). Si le poème du *Voyage de Charlemagne* n'est peut-être pas, à proprement parler, une chanson de geste, il est permis de penser que la définition nouvelle qu'en propose l'érudit professeur de Montpellier : « poème moral du XIIe siècle » (p. 454), lui convient moins bien encore. Quoi qu'il en soit, le livre dont il s'agit est de ceux qui accroissent dans des proportions notables la connaissance et l'intelligence de nos origines littéraires et qui, en regard de l'infatigable labeur de l'érudition allemande, soutiennent l'honneur de la science française.

3. — Un autre ouvrage du même savant : *Étude sur l'office de Girone en l'honneur de saint Charlemagne*, moins étendu, est peut-être supérieur à l'autre. On y trouve sur le culte rendu à Charlemagne des notions aussi exactes qu'intéressantes, et une discussion très bien conduite sur les rapports et la généalogie de divers textes liturgiques ou légendaires, ainsi que sur le lien plus ou moins étroit qui les rattache à notre épopée chevaleresque. Nous y avons relevé une observation très juste, dont l'auteur lui-même a trop négligé de tenir compte dans son autre livre en examinant la chronique de Benoît de Saint-André, et dont il est bon de se souvenir dans l'examen des écrits historiques ou légendaires du moyen âge. « La part de l'imagination et de l'invention pure est assez faible, même dans les chroniques les plus suspectes. Si elles accueillent pêle-mêle les informations et si elles les utilisent sans critique, leurs histoires les moins vraisemblables s'appuient toujours sur quelque témoignage, et leurs erreurs les plus manifestes reposent sur une autorité. Leur ambition est toujours de faire de l'histoire et c'est ce qui garde leurs auteurs d'imaginer ou d'inventer de toutes pièces ce qu'ils racontent » (p. 125). On ne peut mieux dire.

4. — Dès le XIIe siècle et surtout dans la seconde moitié vint s'ajouter à l'épopée nationale, d'origine proprement française, une autre poésie épique, chevaleresque elle aussi, mais issue, selon des voies et transformations diverses, de la mythologie, de l'histoire, de la légende des Celtes de Grande-Bretagne. Adoptée et adaptée par nos poètes, elle gagna la faveur de la société aristocratique, dont elle refléta certains goûts et certaines tendances, et servit de cadre à de curieuses peintures de mœurs et à des études raffinées de sentiments. C'est à ce genre que se rapporte le très intéressant ouvrage de Mme Myrrha Borodine : *La Femme et l'Amour au XIIe siècle, d'après les poèmes de Chrétien de Troyes.* « Étudier les caractères de femmes dans l'œuvre de Chrétien de Troyes, nous dit l'auteur, tel est l'unique objet de ce travail qui n'est donc rien qu'un essai de psychologie sentimentale appliquée au roman courtois du XIIe siècle. » Avec une parfaite connaissance des travaux de l'érudition sur le sujet qu'elle avait choisi et une rare

distinction de critique et d'exposition, Mme Myrrha Borodine a mis dans un jour lumineux et plein de nuances le beau talent de Chrétien, qui, grâce à elle, ne nous semble pas sans analogie, toutes proportions gardées et malgré l'immense infériorité du style, avec celui de Racine. Elle nous a développé, en l'embellissant un peu, avec une délicatesse élevée de pensée et de sentiment, sinon avec une pleine conformité à l'orthodoxie morale, la psychologie raffinée de ce trouvère. Sans pouvoir approuver toujours sa façon de voir, nous remercions avec elle ses anciens maîtres de l'Université de Saint-Pétersbourg d'avoir dirigé ses pas vers la philologie romane et, pour ainsi dire, fait don de son talent aux études relatives à nos origines littéraires.

5. — Parmi les influences qui ont agi sur l'esprit de Chrétien de Troyes, Mme Myrrha Borodine n'a pas négligé de signaler « les chansons des troubadours avec leur rêve idéaliste et sensuel en même temps ». M. Joseph Anglade s'est proposé pour objet de mettre à la portée du grand public cette poésie lyrique de la France méridionale, d'abord en un cours professé à l'Université de Nancy pendant le semestre d'hiver de 1907-1908, puis dans un agréable volume : *Les Troubadours, leurs vies, leurs œuvres, leur influence.* L'auteur est bien au fait de son sujet et il l'expose avec élégance. Mais il n'a pu en éviter la monotonie. L'*amour courtois*, tel que l'ont conçu et chanté les troubadours, est une abstraction de quintessence qui a perdu de jour en jour davantage contact avec la réalité, où ces poètes n'ont pas su, comme Chrétien de Troyes, la retremper par une observation personnelle. M. Jules Anglade s'est attardé avec eux dans cette banalité vaporeuse. De plus, se croyant obligé de ne faire connaître leurs chansons que par des traductions, il s'est privé de leur principal attrait, qui consiste dans leur versification brillante et souple. Son livre n'en serait pas moins à louer, même à recommander comme instructif aux personnes du monde, si l'on ne regrettait d'y rencontrer çà et là une pointe — oh ! très légère — d'hostilité contre l'Église.

6. — C'est un beau sujet qu'a choisi M. Émile Langlade dans son *Jehan Bodel* et qui, traité à fond, contribuerait fort à éclairer, comme le veut l'auteur, « les origines de la littérature française ». Ce poète de la fin du XIIe et du commencement du XIIIe siècle a cultivé en effet avec une remarquable souplesse de talent plusieurs des genres en faveur à son époque, et nous a notamment laissé dans son *Jeu de saint Nicolas* l'un des plus anciens et plus curieux monuments du théâtre en langue française. Mais si M. Langlade nous apporte d'intéressantes lumières, fruit de recherches originales ou d'une érudition bien renseignée, sur la biographie de Jean Bodel et le milieu bourgeois d'Arras, où il a vécu, son information, en ce qui concerne les traditions, les sources et les caractères littéraires auxquels se rapportent les œuvres du trou-

vère artésien, est tout à fait arriérée, et manifeste une regrettable ignorance des travaux accomplis et des résultats acquis depuis cinquante ans. Le seul chapitre que l'on puisse considérer comme vraiment utile est le premier : « Arras au XIIIe siècle. Trouvères et bourgeois. » Mais il n'est pas à négliger.

7. — C'est à une époque voisine, peut-être contemporaine de celle où fleurit Bodel, qu'a été composée l'une des œuvres, non pas les plus morales, mais les plus gracieuses, et aussi les plus célèbres de notre ancienne littérature, la nouvelle en prose et en vers ou, selon l'expression même de l'auteur anonyme, la *chante-fable d'Aucassin et Nicolette*. Un *romaniste* très distingué d'Allemagne, M. Hermann Suchier, professeur à l'Université de Halle, s'est, parmi nombre d'autres travaux, attaché d'une façon particulière à l'établissement et au commentaire critique, paléographique et philologique de ce texte, dont il n'a pas publié moins de sept éditions. Les plus récentes ont été mises à la portée des personnes qui, sans savoir l'allemand, s'intéressent chez nous à de telles études, par M. Albert Counson. La septième édition (française), que nous avons sous les yeux, comprend : 1° la Préface de M. Suchier, qui ne laisse pas de nous surprendre en découvrant et signalant avec gravité, chez l'auteur de cette fantaisie légère, presque libertine, « une hauteur d'esprit rare pour l'époque ». Cette préface est accompagnée d'indications bibliographiques. 2° le texte de la *chante-fable*, pour lequel le docte éditeur a mis à profit les recensions faites de son travail en Allemagne et en France. Oserons-nous, quoique indigne, lui soumettre une correction? Il nous semble que, section 10, ligne 31, le mot « prenderoit » conviendrait mieux au sens que « penderoit ». 3° Une « Interprétation des abréviations » du manuscrit. 4° Des « Notes » et rapprochements linguistiques et littéraires, 5° Une étude sur le « Dialecte fourni par le manuscrit », celui du copiste, puis sur le « Dialecte primitif », celui de l'auteur. 6° Une étude grammaticale intitulée : « Paradigmes » et comprenant le relevé des formes de la « Déclinaison » et de la « Conjugaison ». 7° Un « Lexique ». 8° Un facsimilé de quatre passages du manuscrit. 9° Une « Notation musicale moderne », destinée à nous donner l'idée de l'effet des parties chantées. — On voit de quelle attention, de quels soins sont l'objet chez nos voisins les monuments de notre littérature du moyen âge.

M. S.

HAGIOGRAPHIE ET BIOGRAPHIE ECCLÉSIASTIQUE

1. *La Mission de saint Benoît*, par le cardinal NEWMAN. Paris, Bloud, s. d. (1909), in-12 de 64 p. (Collection *Science et Religion*), 0 fr. 60. — 2. *La Vie et la légende de saint Gwennolé*, publiée par PIERRE ALLIER. Paris, Bloud, s. d. (1909), in-12 de 64 p. (même collection), 0 fr. 60. — 3. *Vie du Vénérable Jean Eudes, instituteur de la Con-*

grégation de Jésus et de Marie et de l'ordre de Notre-Dame-de-Charité, auteur du culte liturgique des Sacrés-Cœurs, par le P. D. Boulay. T. IV. 1666-1680. Paris, Haton, 1908, gr. in-8 de 590-111-26 p., 6 fr. — 4. *La Vénérable Anne-Marie Javouhey. Sa vie, ses travaux, ses épreuves* (1779-1851), par le chanoine L. Chaumont. Paris, Poussielgue, 1909, in-8 de xii-189 p., avec grav., 2 fr. 25. — 5. *Albert Hetsch, médecin, Allemand et protestant, devenu Français, catholique et prêtre*, par X. Paris, Beauchesne, 1909, 2 vol. in-8 de xxiv-320 et 348 p., 10 fr. — 6. *Constance Teichmann*, par M. E. Belpaire. Tours, Cattier, s. d. (1909), in-8 de 289 p., 3 fr. 50. — 7. *Une Ame d'apôtre. Le P. Victor Delpech, missionnaire au Maduré* (1835-1887), par le P. Pierre Suau. Nouvelle édit. Paris, Casterman, 1909, in-16 de iii-307 p., avec 40 grav., 3 fr.

1. — Le magnifique essai hagiographique que le maître d'Oxford intitula : *La Mission de saint Benoît* avait sa place marquée dans la collection : « Science et Religion ». Ce n'est pas à proprement parler une biographie, mais une véritable apologétique sur le rôle des moines au moyen âge, sa grandeur, son utilité. Sur ce sujet, on n'a sans doute rien écrit de plus profond et en même temps de plus achevé au point de vue littéraire. On trouve dans cette plaquette le véritable Newman dans tout l'épanouissement de ses dons prestigieux.

2. — Le saint abbé *Gwennolé* fut, comme saint Benoît, un moine défricheur et le fondateur de la patrie armoricaine au double point de vue temporel et spirituel. Émigré de la Grande-Bretagne au vie siècle, de tous les saints bretons il n'est pas seulement le plus saint et le plus Breton, mais celui dont on connaît le mieux l'existence, grâce au précieux Cartulaire de l'abbaye de Landévennec qu'il avait fondée. Ce fut, au ixe siècle de la dite abbaye, un abbé de Landévennec, Wrdisten, qui l'établit en s'inspirant de la tradition locale et des « Antiqua scripta patrum venerabilium ». Ce Wrdisten rédigea aussi la vie de cet éminent « père des Moines », ami du roi Gradlon et de Corentin, premier évêque de Kemper. C'est un panégyrique naïf, respirant un vif enthousiasme du disciple pour son père spirituel. Ce texte antique sert de base au récit de M. Pierre Allier. Il a d'ailleurs puisé à d'autres sources pour compléter la figure du plus populaire des saints bretons. Ce volume a été écrit avec le critique respect des traditions et la fleur de leur très particulière poésie.

3. — Un fécond défricheur d'âmes, tel fut le *Vénérable Jean Eudes* dont voici le 4e vol., le dernier de l'important ouvrage. L'auteur y aborde la dernière et capitale période de l'apôtre. C'est l'époque où l'arbre privilégié de la Providence donne ses merveilleux fruits de salut et permet les plus invraisemblables espérances en œuvres apostoliques dans une société attaquée d'une part par le faux christianisme janséniste et, de l'autre, par la corruption, fille du philosophisme. Ces œuvres si vitales sont tellement nombreuses que leur seule énumération ne peut entrer dans le cadre nécessairement réduit d'un compte rendu. Cette partie de l'existence du grand serviteur de Dieu est caractérisée par la gran-

deur, l'épanouissement et l'opportunité de ses œuvres de sainteté, de ses travaux d'apostolat, l'éminence de ses vertus intimes et sociales. Aussi de son vivant est-il déjà vénéré comme un saint par les familles agenouillées sur son passage. Le R. P. Boulay fait également entrer dans ce dernier volume les faits miraculeux obtenus par son puissant intermédiaire. Au premier chapitre est résumé l'état des fondations du Vénérable en 1866 et est esquissée sa mâle et céleste figure, telle qu'elle brillait aux yeux de ses contemporains. Voilà pour le passé. Au regard de l'avenir y sont groupés, dans un tableau panoramique saisissant, les derniers événements de cette vie surnaturelle à son couchant, tous empreints du « sceau de la chancellerie du ciel : le triomphe de la Croix ». Cette dernière partie, comme les précédentes du reste, est remarquable par sa documentation étendue, sa critique stricte, et la marche majestueuse du style, d'une beauté toute classique. Elle couronne dignement l'œuvre conduite avec grand labeur et succès et la termine utilement par un Épilogue de longue haleine (p. 538-582), qui contient l'histoire abrégée des trois sociétés religieuses fondées par le P. Eudes : les Prêtres de la Congrégation de Jésus et de Marie; les Religieuses de Notre-Dame-de -Charité; les Associés du Cœur admirable de la Mère de Dieu. — Un Appendice, ayant pour objet : le Propre de la Congrégation de Jésus et de Marie, l'Impression des Constitutions de Notre-Dame-de-Charité, une Lettre de M. de Maupas à Clément X, le Récit du P. de Bonnefond à Lorette, les Brefs de Clément X relatifs aux Confréries des SS.- Cœurs,... les Lettres des Pères de l'Observatoire contre le P. Eudes,... les langue, syntaxe, style et composition du P. Eudes,... le Décret de la S. Congrégation des Rites sur les miracles du P. Eudes, l'influence du P. Eudes sur la dévotion aux SS.-Cœurs et le Vœu de Louis XVI, etc.,— une Table des *Errata*,— des pages à remplacer, enfin une Table alphabétique générale d'une parfaite commodité pour les chercheurs.

4. — L'humble et frêle femme que fut la *Vénérable Anne-Marie Javouhey* nous semble encore plus prodigieuse que le P. Eudes, dans ses œuvres d'expansion chrétienne. Fondatrice d'une congrégation qui compte aujourd'hui, dans toutes les parties du monde, 4 000 religieuses vouées aux travaux des Missions, aux soins des malades, à l'instruction et à l'éducation; colonisatrice sans peur se consacrant infatigablement en Afrique et en Amérique à l'affranchissement des noirs, les soignant avec la bonté d'une mère, les administrant avec une sagesse qui lui valut les éloges de tous les gouvernements; femme d'indomptable énergie mais toujours religieuse simple et aimable; supérieure aux plus grandes épreuves, soutenue qu'elle était par l'ardeur de sa foi, son amour pour le prochain, son abnégation entière et l'intuition de l'utilité et la durée de son œuvre, la vénérable Anne-Marie

Javouhey a mérité par la sainteté de sa vie les premiers honneurs de l'Église et sa cause de Béatification s'instruit actuellement en cour de Rome. C'est une des figures les plus attachantes du XIXe siècle; elle est une des plus glorieuses illustrations de cette terre de Bourgogne qui vit naître saint Bernard. L'auteur a raconté cette belle vie, en laissant parler les faits d'eux-mêmes, en évitant le fréquent écueil, en pareille matière, des longueurs ou de la sécheresse.

5. — L'apostolat des idées fut principalement le domaine où s'exerça le labeur opiniâtre et fertile d'*Albert Hetsch*. Né dans l'hérésie, élevé dans le panthéisme, préparé par des talents de premier ordre à exercer une sérieuse influence sur ses contemporains et à servir puissamment le drapeau dont il se déclarait le défenseur, objet d'une providentielle et touchante prédestination, il devint successivement déiste, chrétien, catholique, prêtre et fut un saint. Mais il y a dans ces pages autre chose qu'un édifiant récit; elles renferment encore une démonstration expérimentale de ce que doit être la philosophie de la vie pratique, quand elle est bien entendue; elles présentent une vigoureuse apologie de la foi catholique. Cette biographie anonyme remarquable éclaire en même temps celle de Mgr Dupanloup d'un rayon nouveau. Le grand prélat avait une particulière estime pour l'abbé Hetsch. Il lui confia la direction du séminaire de la Chapelle-Saint-Mesmin, où il obtint bientôt d'éclatants succès. L'auteur a crayonné artistement ces deux figures qui sont d'une scrupuleuse vérité. L'odyssée intellectuelle et morale parcourue par Hetsch avant de devenir le disciple et le prêtre de J.-C. est très exactement décrite : le médecin wurtembergeois, l'admirateur passionné de Wieland et de Gœthe, l'étudiant hégélien de Tubingue, auditeur de Strauss et de Baur, célèbres et ingénieux démolisseurs des dogmes de la religion révélée aussi bien que des principes du spiritualisme et de la philosophie naturelle. Ensuite l'auteur expose, dans des pages d'une claire philosophie, cette idée de l'*Unité* où Albert Hetsch espère trouver les thèses les plus subversives de l'hégélianisme et qui devint le fil conducteur de toute son orientation ferme et lumineuse d'esprit et d'âme vers la société religieuse : l'Église catholique pour qui l'unité est le drapeau de ses glorieuses et pacifiques conquêtes à tous les points de l'horizon, le critérium infaillible qui la distingue de toutes les associations religieuses enfantées par l'hérésie ou par le schisme, la loi fondamentale de sa constitution, le lien de sa hiérarchie, le secret de sa fécondité qui l'adapte aux besoins de toutes les civilisations. Et Hetsch n'a trouvé satisfaction à son besoin impérieux d'unité que le jour où il fit descendre sur l'autel le Dieu de l'Eucharistie. Voilà pourquoi cette vie de Hetsch est à la fois la démonstration expérimentale de ce que doit être la philosophie pratique de la vie et une saisissante apologie de la religion. Ce qu'il a fait pour cette

cause sacrée dans l'ordre de la pensée et dans l'ordre de l'action; avec quelle persévérance, dans le dernier tiers de sa vie, il a poursuivi la réalisation de l'idéal qu'il avait longtemps soupçonné, mais auquel, après l'avoir découvert, il sacrifia tout : affections humaines, considérations terrestres, se livrant ensuite à l'étude de la philosophie chrétienne, de la littérature, des sciences naturelles, de l'esthétique religieuse, voilà ce que ce livre raconte avec autant d'agrément pour l'esprit que de sérieux profit pour l'âme. Mais ce fut surtout dans l'ordre de l'action qu'il se révèla le fidèle disciple de J.-C. Il vécut dans une sorte de communion habituelle de pensée avec l'évêque d'Orléans et il trouva la consécration de sa thèse de l'unité dans les décisions du dernier concile du Vatican. Ce volume sera lu, avec de particuliers avantages, par les prêtres décidés, autant que le comporte la faiblesse humaine, à répondre à leur vocation sublime.

6. — *Constance Teichmann* ne fut pas une religieuse, mais une laïque qui voua sa vie au service de Dieu, sans quitter sa famille. La principale mission qu'elle se donna fut de soigner les malades, infirmière volontaire dans un hôpital d'enfants; auprès des cholériques pendant les épidémies et des blessés durant la guerre de 1870, elle connut et adoucit les plus hideuses souffrances. Énergique, inlassable, optimiste toujours, elle savait soutenir et consoler même dans les affres de la mort et elle était une exquise mystique. Dans son journal où, littéralement, elle causait avec Jésus, la familiarité ingénue de sa piété trouvait des pensées et des impressions délicieuses. Très humaine, en même temps que très sainte, elle aimait ardemment les arts et surtout la musique. Aussi, dans ses prières, se faisait-elle auprès de Dieu l'avocate de tous les grands compositeurs contemporains, notamment des désillusionnés.

7. — Ce n'est point dans le sein aimable de la famille mais aux missions lointaines que *le P. Victor Delpech* exerça son zèle pour les âmes. L'essentiel pour lui était moins de s'agiter que d'attirer les grâces qui convertissent sur ceux qu'il évangélisait. Cette histoire n'est donc pas seulement le récit pittoresque d'un apostolat très intéressant : il indique ce qui est l'âme de tout apostolat. Ce livre est épuisé depuis cinq ans et il a été souvent redemandé; l'éditeur l'a réimprimé sans l'augmenter de beaucoup d'additions. Certains prêtres en ont fait leur livre de chevet : dans la souffrance, dans le tumulte de l'action intensive, ils lui demandent apaisement, force et lumière, union toujours plus intime avec Dieu. Outre ses qualités d'édification, les lecteurs seront saisis par son charme littéraire et retiendront comme bouquet spirituel cette grande et rare pensée sur le P. Delpech : « Ce qui le fatigue le plus, disait avec raison l'un de ses compagnons, ce n'est pas le travail qu'il fait, c'est celui qu'il ne fait pas et que son zèle voudrait pourtant réaliser. »

LOUIS ROBERT.

OUVRAGES SUR NAPOLÉON ET SON TEMPS

1. *L'Épopée du sacre*, 1804-1805, par Georges d'Esparbès et Hector Fleischmann. Préface de Henry Houssaye. Paris, Méricant, s. d., in-18 de 324 p., avec des estampes gravures, autographes et documents de l'époque, 3 fr. 50. — 2. *Napoléon et la Pologne* (1806-1807), *d'après les documents des Archives nationales et les archives du ministère des affaires étrangères*, par Marcel Handelsman. Paris, Alcan, 1909, in-8 de iv-280 p., 5 fr. — 3. *Napoléon au printemps de* 1807. *Un Tableau historique*, par le burgrave Hannibal zu Dohna; trad. de l'allemand par Georges Douare. Paris, Champion, 1908, in-8 de 119 p., 2 fr. 50. — 4. *Autour de Bonaparte. Journal du comte* P.-L. Rœderer, *ministre et conseiller d'État. Notes intimes et politiques d'un familier des Tuileries*. Introduction et notes par Maurice Vitrac. Paris, Daragon, 1909, in-8 de xiii-356 p., avec portrait, 15 fr. — 5. *Lettres et documents pour servir à l'histoire de Joachim Murat*, 1767-1815, publiés par S. A. le prince Murat, avec une Introduction et des notes par Paul Le Brethon. II. *Armée d'observation du Midi* (suite). *République cisalpine. République italienne*. 1801-1803. Paris, Plon-Nourrit, 1909, in-8 de 500 p., avec portraits et fac-similés, 7 fr. 50. — 6. *Joachim Murat, roi de Naples. La Dernière Année de règne* (*mai 1814-mai 1815*), par le commandant M.-H. Weil. T. I. *Les Préliminaires du congrès de Vienne* (*mai-novembre* 1814). T. II. *Le Congrès de Vienne* (1er *novembre* 1814-27 *février* 1815). *Les Ménagements de l'Autriche. Les Négociations secrètes. Le Revirement de la politique autrichienne*. Paris, Fontemoing, 1909, 2 vol. in-8 de lx-614 et 684 p., 24 fr. — 7. *Paris sous Napoléon. Assistance et bienfaisance. Approvisionnement*, par L. de Lanzac de Laborie. Paris, Plon-Nourrit, 1908, petit in-8 de 360 p., 5 fr. — 8. *Bibliographie du temps de Napoléon, contenant l'histoire des États-Unis*, par Frédéric M. Kircheisen. T. I. Paris, Champion; Genève, Kircheisen; London, Sampson Low, Marston and Cº, 1908, gr. in-8 de xliv-412 p., 15 fr. — 9. *Les Bonaparte littérateurs. Essai bibliographique*, par Gustave Davois. Paris, l'Édition bibliographique, 1909, in-8 de 72 p., 3 fr.

1. — C'est avec tristesse que nous notons dans le livre de MM. Georges d'Esparbès et Hector Fleischmann : *L'Épopée du sacre*, un fâcheux emploi du labeur et du talent. Les auteurs ont entrepris de grouper autour de ce fait extraordinaire, même dans l'extraordinaire épopée de Napoléon, une multitude de détails précis, même techniques, et un bon nombre de réflexions et de remarques philosophiques et historiques, d'où, selon eux, résulterait un tableau vrai et frappant de l'Empereur et de son œuvre. Mais, faute de méthode scientifique et de bon goût littéraire, ils n'ont abouti qu'à une œuvre hybride, qui tient de l'histoire et du poème, mais où l'histoire est représentée par un puéril étalage d'érudition indigeste, une accumulation de faits et de chiffres incohérents, souvent inutiles, et la poésie par une prose à la fois incorrecte et affectée, haute en couleur, en fausse couleur, qui se rattache à cette façon d'écrire que ses inventeurs ont qualifiée naguère du nom d'« écriture artiste » et que nous appelons, nous, un jargon barbare et ridicule. Voici un léger échantillon de ce style insupportable : « Dans l'ivresse de toutes ces gloires guerrières, il faut remarquer Napoléon, mieux que dans l'apparat du Louvre au jour du sacre. Là il apparaît comme le chef de la démocratie, il symbolise la République délivrée de ses erreurs, consciente enfin de son rôle dans l'Europe ennemie. Par Napoléon le peuple participe à la gloire de son propre

triomphe, et les morts couchés dans les ravins de l'Autriche, dans les moissons mûres de Wagram, sur les rocs de la Péninsule, dans les neiges moscovites, mêlent à la poussière des terres étrangères des cendres jacobines affranchies et libres » (p. 64). Comme l'indique la pensée exprimée avec cette enflure, les auteurs appartiennent à ce qu'on pourrait appeler le « bonapartisme de gauche » ou le « jacobinisme napoléonien ». Ils approuvent, ou peu s'en faut, le meurtre du duc d'Enghien (p. 26, 273). Ils nous font même part, toujours dans le même style horriblement pompeux, de leurs sympathies pour Robespierre. « En brumaire, écrivent-ils (p. 277), Bonaparte a étranglé la République. Cela est devenu un lieu commun, le thème convenu de toutes les politiques réactionnaires. Il est en effet hors de doute que la République acheva son destin ce jour-là et qu'elle s'éteignit tandis que fuyaient ses représentants. Mais quelle République Bonaparte a-t-il étranglé le 18 brumaire? Est-ce *celle-là* (*sic*) de 93, qui tint tête à la coalition étrangère, à la banqueroute, à la famine, à la Vendée, à la terreur royaliste des stupides et féroces chouans? Cette République-là, une autre s'était chargée de lui dresser son acte de décès au 9 thermidor : la République des cyniques et des crapules, des triomphants de la journée où avec la mort de Maximilien de Robespierre s'éteignit la dernière grande voix de l'éloquence française et jacobine. Sous le grand nom d'une grande chose abolie et morte, opéraient les agioteurs menacés; la veille de la chute de l'incorruptible, les fripons de tout acabit et les canailles enfin délivrées de la terreur de la vertu à l'ordre du jour. La France mise à l'encan dispersait ses lambeaux dans tous les trafics louches du Directoire, et l'énorme clameur populaire s'éleva : « Bonaparte, délivre-nous de ces avocats ! » C'est la République de ces gens-là qu'il étrangla.» — D'une façon générale, les vues et réflexions contenues dans cet ouvrage ne sont rien moins que neuves. Ce sont des redites, des lieux communs de parti. Tout ce qui se rapporte aux choses religieuses est compris et traité à la manière de Voltaire, moins l'esprit. Pie VII est dépeint et jugé avec peu d'exactitude et de convenance. Les auteurs, quoique non dépourvus d'aptitude aux lettres historiques, sont manifestement dans une voie fausse, pour le fond et pour la forme. Le mieux qu'on puisse leur souhaiter, c'est d'en sortir au plus tôt. Ils ont sollicité et obtenu de M. Henry Houssaye une préface indulgente, contestable sur certains points, mais dont le style élégant et simple fait contraste avec le leur. L'illustration du volume est assez intéressante, bien qu'elle pèche, elle aussi, par le défaut de méthode et d'application au texte.

2. — On respire quand on passe d'un ouvrage fatigant, peu utile et peu lisible, à un exposé instructif et judicieux comme celui de M. Handelsman: *Napoléon et la Pologne* (1806-1807), qui jette une assez

vive lumière sur le caractère de l'Empereur et sa politique étrangère. On peut ne pas adhérer à tous les jugements de l'auteur; on peut surtout regretter son inexpérience dans le maniement écrit de la langue française, qui rend quelquefois un peu obscure l'expression de sa pensée. Mais on sort de son livre mieux informé, plus instruit. La question des rapports de Napoléon avec la Pologne n'avait pas encore été étudiée avec cette érudition et ce soin consciencieux. Comme le dit M. Handelsman, « dans toutes les histoires de Napoléon, d'Alexandre, de la Prusse et de la Pologne, du commencement du XIXe siècle, il est question de ce problème, mais toujours incidemment, et les ouvrages consacrés spécialement à ce sujet ne sont pas nombreux. Il n'y a, pour ainsi dire, qu'une seule brochure de 25 pages de M. Rüther... Récemment, plusieurs auteurs se sont occupés de la période de 1806-1807, et ont contribué à éclairer cette époque. C'est d'abord M. Loret qui l'envisage au point de vue de la politique autrichienne, en s'appuyant principalement sur les sources puisées aux archives de Vienne et de Dresde. M. Konic vient ensuite avec son ouvrage sur l'organisation du gouvernement provisoire à Varsovie, d'après les archives de Varsovie. C'est enfin M. Schottmüller, qui publie les rapports des agents prussiens où l'on trouve la description de l'insurrection en Pologne en 1806-1807. La préface de ce volume est plutôt une œuvre de propagande nationaliste antipolonaise qu'une étude véritablement scientifique. L'auteur y est d'ailleurs plus d'une fois en contradiction flagrante avec les sources sur lesquelles il s'appuie, ou même qu'il publie. Mais son ouvrage est écrit d'après les documents inconnus puisés aux archives de Berlin et de Posen. Toutes ces études renferment beaucoup de matériaux nouveaux qui nous ont permis d'aborder l'étude de notre problème avec plus de documents que notre unique prédécesseur. Nous nous sommes appliqué d'autre part à compléter les études citées plus haut en puisant principalement dans les archives françaises. Nous avons essayé d'esquisser non seulement les rapports de Napoléon avec la Pologne, mais aussi ceux de la Pologne avec l'Empereur. Sans chercher à nous attarder aux détails de l'organisation administrative et militaire, nous nous sommes efforcé de tracer un tableau politique de la Pologne qui doit servir de fond à l'action de Napoléon, figurer l'objet de ses rapports et de sa politique et faire ressortir les causes et le cours d'une révolution nationale. Le récit commence avec la Révolution (polonaise) et prend fin avec celle-ci, c'est-à-dire avec l'organisation d'un nouvel État, issue de l'action combinée de l'Empereur et de cette révolution. Dans ce sens, c'est le premier essai, bien imparfait sans doute, d'une définition scientifique des rapports de Napoléon et de la Pologne. » Mais non, pas si imparfait. M. Handelsman est trop modeste. Son étude est un très bon travail, puisé aux sources origi-

nales et conforme aux saines méthodes. Il a joint à son exposé des *annexes* ou pièces justificatives ainsi réparties : I. Mémoires. II. Rapports III. Documents divers; et une *Bibliographie*, partagée de cette façon : A. Journaux, périodiques, brochures contemporaines. — B. Recueils des documents. — C. Mémoires. — D. Livres et articles. — M. Handelsman a droit aux remerciements de tous les amis de l'histoire.

3. — Le séjour de Napoléon au château de Finckenstein, où il s'installa le 1er avril 1807, a été noté par M. Handelsman (p. 91) comme « le temps où son génie se développa le plus » et où il déploya la plus étonnante énergie. Ce séjour et cette période, courte mais si active et si laborieuse, de la vie de l'Empereur, ont fourni le sujet d'une remarquable étude à M. le burgrave Hannibal zu Dohna, général-major dans l'armée allemande, et membre de la famille à laquelle appartient Finckenstein : *Napoléon au printemps de* 1807. *Un Tableau historique*, dont M. Georges Douare a eu tout à fait raison d'entreprendre et de publier une traduction française. Le côté local et spécial du sujet nous a valu (p. 13 et suiv.) une curieuse et précise description de cette résidence. Mais l'intérêt du travail de M. le burgrave zu Dohna est plus général. L'auteur a visé, non sans succès, à nous donner une idée, une impression d'ensemble du génie et du caractère de Napoléon et aussi, d'une façon plus particulière, de l'évolution qui, après Eylau, s'accomplit à la fois, selon lui, dans sa carrière militaire et dans sa destinée politique. On devra, croyons-nous, ne pas négliger de tenir compte de ses observations, opposées à l'opinion courante, sur le fonctionnement réel de la conscription en France, sur le recrutement et la constitution de la grande armée avant et après 1807 (p. 50 et suiv., 74 et suiv.). Au reste, l'admiration de M. le burgrave zu Dohna pour l'intelligence de l'Empereur va jusqu'à l'excès. « On doit convenir, écrit-il (p. 112), que, par son étendue, le génie de cet homme extraordinaire est sans exemple. Génie universel, il s'occupe, selon que le besoin s'en fait sentir, de détails dont ses ministres compétents sont gravement embarrassés et qui, par leur abondance et la précision de la forme dont il les revêt, nous paraissent à la fois incompréhensibles et intangibles. Un tel phénomène nous oblige à reconnaître en Napoléon un « surhomme » qu'il faut distinguer des autres hommes, non pas graduellement, mais d'une façon absolue par la constitution même de sa nature. » En revanche, le jugement de M. le burgrave zu Dohna sur le caractère moral de l'Empereur est d'une sévérité extrême. Ce génie qu'il admire tant, il le qualifie de « diabolique ». L'influence de Taine est sensible dans cette étude, mais elle n'en a pas moins son cachet et son mérite propres. Elle sera lue avec intérêt par tous ceux qui ont à cœur d'examiner de près la physionomie, encore si discutée, de Napoléon.

4. — Parmi les documents déjà mis en œuvre pour l'étude de cette personnalité hors ligne, l'un des plus sûrs et des plus intéressants, ce sont les notes du conseiller d'État Rœderer sur ses entretiens avec le Premier Consul, puis avec l'Empereur. Aussi faut-il savoir gré à M. Maurice Vitrac de les avoir mises à la portée d'un plus grand nombre par sa publication intitulée : *Journal du comte P.-L. Rœderer, ministre et conseiller d'État. Notes intimes et politiques d'un familier des Tuileries.* « Le titre de *Journal*, nous dit-il, ne convient qu'à demi aux pages qui suivent. C'est moins et c'est mieux qu'un *Journal*, ce sont des notes, prises par Rœderer au jour le jour,... griffonnées chaque soir sans préoccupation de publicité,... des fragments de dialogues, comme sténographiés, où, sur tous les sujets, philosophie, littérature, finances, gouvernement, se retrouve l'écho de conversations particulières avec Bonaparte. » Cet écho donne l'impression vivante de la pensée et de la parole de ce génie exceptionnel, ardent et souple, toujours en mouvement, d'une vigueur simple et d'une complexité singulière, à la fois spontané et réfléchi. Toutefois, il a lui-même un jour très bien remis au point par avance l'exagération qui voudrait établir, comme nous l'avons vu tout à l'heure chez M. le burgrave zu Dohna, une différence spécifique entre la nature humaine et la sienne propre. « Je travaille toujours, disait-il à Rœderer dans leur entretien du 6 mars 1809 (p. 250), je médite beaucoup. Si je parais toujours prêt à répondre à tout, à faire face à tout, c'est qu'avant de rien entreprendre, j'ai longtemps médité, j'ai prévu ce qui pourrait arriver. Ce n'est pas un génie qui me révèle tout à coup, en secret, ce que j'ai à dire ou à faire dans une circonstance inattendue pour les autres; c'est ma réflexion, c'est la méditation. Je travaille toujours : en dînant, au théâtre; la nuit, je me réveille pour travailler. » On nous permettra de renvoyer à ce propos à l'essai de définition du génie de Napoléon présenté par nous, selon les données de la philosophie chrétienne, dans l'étude intitulée : *Napoléon, son caractère, son génie, son rôle historique* (Paris, Perrin, 1894, in-12, p. 33 et suiv.). — Dans le *Journal* de Rœderer on trouvera en outre d'utiles matériaux pour l'histoire politique, législative et administrative de l'époque napoléonienne, et surtout du Consulat. On y trouvera aussi d'instructives notions sur le règne de Joseph Bonaparte en Espagne, sur le caractère de ce prince et ses démêlés avec son terrible et tout-puissant cadet.

5. — Plus encore que Joseph peut-être, Joachim Murat a été intimement mêlé à la vie et à l'œuvre de Napoléon. Nous avons signalé l'an dernier (*Polybiblion*, octobre 1908, t. CXIII, p. 310) la grande et libérale publication entreprise par S. A. le prince Murat et confiée par lui aux soins diligents de M. Paul Le Brethon : *Lettres et documents pour servir à l'histoire de Joachim Murat.* Nous sommes heureux d'en

constater aujourd'hui la marche régulière et de noter l'apparition du second volume qui comprend les pièces 610 à 1168 et s'étend du 2 juillet 1801 au 24 décembre 1803 (Armée d'observation du Midi. — République cisalpine. — République italienne). Voilà un vrai trésor ouvert aux historiens.

6. — Les derniers temps de la vie et de la carrière de Murat n'ont pas été moins singuliers, moins accidentés que tout le reste. On y voit sa destinée, après un brusque tournant, se précipiter vers une catastrophe. Sa rupture avec Napoléon, son alliance et sa coopération avec l'Autriche ont naguère fait l'objet d'un important ouvrage de M. le commandant Weil : *Le Prince Eugène et Murat* (1813-1814). L'auteur nous explique en ces termes comment il a été amené à entreprendre le nouveau livre dont il nous donne aujourd'hui les deux premiers volumes : *Joachim Murat, roi de Naples. La Dernière Année de règne* (*mai* 1814-*mai* 1815), et quelle méthode il a suivie dans ses recherches et dans sa composition : « Je venais à peine, nous dit-il, de publier en 1902 les cinq volumes que j'avais consacrés au prince Eugène et à Murat, lorsque plusieurs de mes amis d'Italie, quelques-uns de ceux qui avaient eu la bonté de s'intéresser à mes recherches, m'engagèrent à me remettre à l'œuvre et à combler une autre lacune. Il ne s'agissait de rien (de) moins que de reconstituer l'histoire des derniers mois d'existence de ce royaume français de Naples que, dans son ardeur de néophyte désireux de se faire pardonner ses erreurs passées et encore bien récentes, Talleyrand considérait maintenant comme « une de ces créations singulières, éphémères de la fortune de Napoléon et qui devaient tomber avec lui ». — J'avais eu la même idée que mes aimables et savants correspondants; mais, je l'avoue en toute franchise, ce fut dans l'espoir de pouvoir leur répondre que le sujet me semblait épuisé et la question définitivement tranchée, que je me mis à consulter, en même temps que les principaux ouvrages consacrés à l'étude du Congrès de Vienne, certaines pièces ayant plus particulièrement trait aux affaires d'Italie. Malheureusement pour moi, presque dès les premières investigations auxquelles je me livrai aux archives de Vienne, de Naples, de Turin et de Londres, il me fallut me rendre à l'évidence, constater qu'il restait en effet bien des points obscurs à élucider et qu'au prix de quelques efforts, il serait peut-être possible d'arriver à « surprendre l'insaisissable vérité ». — Plus que jamais fidèle à la méthode que j'avais suivie lorsqu'il s'était agi pour moi de reconstituer à l'aide de la correspondance et des rapports des généraux et des hommes d'État français et italiens, autrichiens, anglais et napolitains, l'histoire des derniers moments de la domination française dans la Haute-Italie, j'ai cette fois encore eu recours aux mêmes procédés, mais en apportant d'autant plus de soins à mes recherches que le sujet que je me

proposais de traiter était particulièrement délicat et épineux, que la sélection à faire entre tant de documents de valeur et d'importance bien inégales exigeait un redoublement d'attention et augmentait sensiblement les difficultés de ma tâche. Cette tâche était même plus ardue encore que je ne me l'étais représentée au premier abord. Je n'ai pas tardé, en effet, à reconnaître qu'il me faudrait aller chercher les principaux éléments des convictions que j'espère faire partager à mes lecteurs, bien moins dans les protocoles des conférences et les procès-verbaux des séances du Congrès, dans les négociations conduites au grand jour ou les notes échangées soit entre les cabinets, soit entre les plénipotentiaires, que dans les correspondances latérales et confidentielles, les conciliabules secrets, les missions dont on s'efforçait de dissimuler le caractère et la portée, dans des documents, dont je me suis attaché à contrôler l'exactitude et l'authenticité avec d'autant de plus de sévérité, que la plupart et surtout les plus importants d'entre eux avaient échappé aux investigations de ceux qui avaient exploré avant moi les cartons du *Record Office*, du *K. u. K. Haus, Hof und Staats-Archiv* et du *R. Archivio di Stato* de Turin. — Uniquement préoccupé de la découverte de la vérité, du souci de rester impartial, ne voulant être ni l'apologiste ni le détracteur d'aucun des personnages dont je me proposais de scruter les actes et les opinions, le rôle et les visées, me croyant sur une bonne piste, convaincu qu'afin d'arriver au but auquel je tendais, il importait de fouiller les dessous de la scène qui se jouait au Congrès, d'essayer de pénétrer dans les coulisses des cours et des chancelleries, seul moyen de découvrir et de dévoiler la politique tortueuse des cabinets de Vienne, de Paris et de Londres, les menées occultes de Louis XVIII et de Metternich, de Blacas et de Bombelles, de Talleyrand et de Castlereagh, j'ai tenu, je ne saurais trop insister sur ce point, à ne m'appuyer que sur des pièces d'une authenticité absolument incontestable. C'est pour cette même raison aussi que je n'ai pas hésité à reproduire le texte même de documents trop importants pour qu'on pût se contenter soit de les analyser, soit de n'en publier que des fragments. J'ajouterai même que, pour plus de sûreté et désireux d'assumer toute la responsabilité, afin d'éviter toute erreur, j'ai toujours copié de ma main toutes les pièces que j'ai cru devoir citer. — Qu'on ne me juge pas trop sévèrement si j'ai fait fausse route; mais j'espère cependant que mes peines et mes efforts n'auront pas été absolument inutiles, que la découverte et la publication de certaines dépêches et correspondances, de rapports et de pièces ignorées révèleront à mes lecteurs une suite de faits qui leur permettront de porter en pleine connaissance de cause un jugement impartial sur un homme auquel on peut assurément reprocher bien des erreurs, bien des fautes, mais dont la conduite pendant la

dernière année de son règne a généralement été appréciée avec une excessive sévérité. » — On pourra sans doute, sur tel ou tel point, différer d'avis avec M. le commandant Weil; on pourra aussi trouver sa composition un peu touffue, son exposé un peu prolixe, son style un peu négligé. Mais il n'est personne qui ne doive rendre hommage à l'ampleur vaillante et laborieuse de son investigation, à la riche moisson de faits, de textes, de remarques apportée par lui, non seulement à l'histoire de Murat et de sa fin de règne, mais, plus généralement, à l'histoire politique et diplomatique de l'Europe pendant les années 1814 et 1815. Le second volume s'arrête au 27 février de cette dernière année. Nous devons ici une mention particulière à la *Bibliographie* placée en tête du premier.

7. — Selon nous, ce n'est pas un faible avantage que ce double mérite du livre de M. de Lanzac de Laborie : *Paris sous Napoléon*, savoir, la marche régulière de cette longue entreprise, sans fléchissement de sa valeur, et l'impression d'art que, sans nul effort de l'auteur, sans nulle prétention, la lecture nous en laisse, à cause de l'excellent classement et du lumineux exposé d'une matière en soi si complexe. Le volume dont il s'agit aujourd'hui a pour titre spécial : *Assistance et bienfaisance. Approvisionnement.* Il comprend les sujets suivants : Chapitre I. L'Administration hospitalière en général. II. Les Hôpitaux. III. Les Hospices. IV. Secours aux indigents. V. Philanthropie et charité privée. VI. La Question du pain. La Boulangerie. L'Approvisionnement en grains et farines et les disettes. VII. L'Approvisionnement en viande. VIII. Halles et marchés. — M. de Lanzac de Laborie a très habilement su réunir et fondre l'intérêt de son travail pour l'histoire administrative et parisienne, et celui qu'il offre pour une meilleure connaissance de l'Empereur, de son règne et de son temps. « De l'histoire économique, nous dit-il, j'ai essayé de ne point séparer l'histoire politique et sociale : j'ai tenté surtout de faire ressortir la constante application de Napoléon à ménager sa popularité auprès des Parisiens. Si je ne m'abuse, les interventions constantes du souverain sont un des éléments d'intérêt de cet exposé. » Certains traits de son génie et de son caractère apparaissent ici en effet avec une instructive netteté, par exemple la mégalomanie chimérique qui se mêlait aisément à la puissante précision de ses conceptions administratives, et les illusions à demi volontaires qui troublaient parfois son jugement lucide et ferme. — Un curieux épisode est le colloque direct qui s'engagea entre lui et les marchands de la Halle aux vins, au cours d'une visite à cheval qu'il y fit, le 8 février 1811 (p. 348, 349). — Dans l'ordre administratif, certaines questions, redevenues actuelles, sont éclairées d'une vive lueur par les exposés simples et clairs de M. de Lanzac de Laborie. Telle est cette page que nos hommes d'État ou prétendus

tels devraient bien lire et relire : « Dès le début du Consulat, dans les classes populaires comme dans les milieux officiels, un mouvement d'opinion presque unanime réclamait le rétablissement des religieuses hospitalières. Les protestations indignées ou ironiques de quelques jacobins impénitents ne mettaient que mieux en évidence l'intensité du vœu général. Avant la promulgation et même la conclusion du Concordat, le conseiller d'État Lacuée, qui n'était rien moins que dévot, dans le rapport où il parlait sans sympathie des prêtres parisiens, terminait ainsi l'énumération de ses desiderata relatifs aux hospices : « Rétablir, multiplier les Sœurs de la Charité. — Tourner vers cet état les orphelines et petites filles abandonnées. » Cette dernière conception sentait à la vérité son ancien militaire, habitué à voir les enfants trouvés s'engager dans l'armée et convaincu qu'une congrégation de femmes peut se recruter comme un régiment. Mais Lacuée ne se contentait pas de consigner dans un rapport confidentiel son opinion favorable aux religieuses hospitalières; après avoir personnellement inspecté les maisons d'assistance, il ne négligeait point d'aborder cette question dans la harangue très étudiée qu'il adressait au conseil des hospices. Établissant d'abord la supériorité des femmes comme infirmières : « Vous avez reconnu sans doute, poursuivait-il, que ces femmes doivent être célibataires, afin qu'elles soient tout entières à leurs fonctions, et qu'elles les remplissent avec plus d'abandon. Ah ! si vous pouviez en trouver qui se crussent solidaires de la conduite de leurs compagnes et qui fussent animées par des motifs surnaturels, je deviendrais volontiers le garant de vos succès. » Un peu plus tard, le janséniste Camus, l'un des auteurs de la Constitution civile du clergé et le fauteur des lois de proscription des congrégations, se prononçait dans le même sens, également par des considérations d'expérience et d'intérêt pratique. « On regrette dans les hôpitaux le service des femmes attachées à des communautés, qui se dévouaient au soulagement des indigents. Les infirmiers donnent lieu à des plaintes : il est extrêmement difficile d'arrêter les concussions qu'ils exercent impitoyablement sur les malades » (p. 24, 25).

8. — Comme Napoléon lui-même, M. Frédéric M. Kircheisen a le goût des entreprises gigantesques. Sa *Bibliographie du temps de Napoléon, comprenant l'histoire des États-Unis*, dont nous avons sous les yeux le premier volume, publié en même temps à Paris, à Genève et à Londres, n'est qu'un extrait d'une collection manuscrite beaucoup plus étendue et comprenant environ 200 000 titres. Cet extrait, « sélection critique », nous dit l'auteur, « embrassera environ 8 000 ouvrages et articles de revues des plus importants et des plus sérieux ». L'un et l'autre répertoire ne sont, dans sa pensée, qu'un prélude à une composition historique ainsi définie : « une exposition générale et critique

de l'époque napoléonienne, basée sur toutes les sources existantes et avec une appréciation absolument désintéressée, non seulement de son prototype, mais aussi des événements qui l'élevèrent et qui amenèrent ensuite sa chute. » Les titres d'ouvrages admis dans le volume que nous avons sous les yeux y sont répartis dans l'ordre suivant : I. *Histoire générale*. II. *Histoire des États*. 1. France. 2. Belgique. 3. Hollande. 4. Italie. 5. Allemagne. 6. Suisse. 7. Grande Bretagne et Irlande. 8. Pologne. 9. Russie. 10. Espagne. 11. Portugal. 12. États du Nord. 13. États du Balkan. 14. États-Unis. III. *Guerres*. Notons que sous cette rubrique sont compris les écrits relatifs au *Blocus continental* et au *Congrès de Vienne*. Nous relèverons quelques-unes des indications données par l'auteur sur sa méthode. Les titres, sauf exceptions, sont classés dans l'ordre systématique et chronologique avec préférence en cas de doute pour l'ordre systématique. Le format est indiqué ainsi que le nombre des pages, le lieu, l'année de l'apparition, le nom de l'éditeur et le prix de l'ouvrage. « Chaque ouvrage contenu dans cette bibliographie, ajoute M. Kircheisen, est cité avec toutes ses éditions et traductions, connues de moi, sauf les éditions abrégées, les éditions populaires ou les éditions à l'usage des classes. Si l'édition ou la traduction suivantes ont paru sous le même titre, je ne les ai pas citées de nouveau littéralement, mais seulement dans le cas contraire. A-t-on ajouté un nouveau frontispice à un livre pour le rajeunir, j'ai mis le véritable millésime entre parenthèses carrées. Tous les écrits publiés à l'occasion d'un ouvrage, les comptes rendus, les répliques, etc., se trouvent à la suite de l'ouvrage lui-même. Cependant je ne pouvais citer que les comptes rendus, etc. les plus importants et les plus étendus des trente dernières années, tandis que j'ai cru (devoir) faire une exception pour les mémoires, correspondances et biographies. Beaucoup d'ouvrages parurent en partie ou entièrement avant leur publication en forme de livres dans des revues. Il m'était quelquefois très difficile de découvrir tous ces extraits, et si je me suis parfois trompé, je demanderai un peu d'indulgence. » — Nous avons été à bon droit surpris de ne trouver aucune mention du *Polybiblion* dans l'indication des sources bibliographiques auxquelles l'auteur a puisé.

9. — M. Gustave Davois qui a, lui aussi, en préparation une œuvre de grande haleine : *Bibliographie napoléonienne française*, offre au public, sans doute comme échantillon, un opuscule intitulé : *Les Bonaparte littérateurs. Essai bibliographique*, qui contient de plus des notes biographiques et des citations de documents. La méthode en laisse à désirer. Nous l'avons pourtant feuilleté avec intérêt. Mais nous y avons relevé un gros lapsus. Ce n'est pas en 1815, « à la suite du désastre de Waterloo » (p. 6), mais dès 1814 que le roi de Rome avait dû quitter les Tuileries, puis la France, en compagnie de sa mère Marie-Louise.

M. S.

THÉOLOGIE

De Minusprobabilismo, auctore Ludovico Wouters. Editio altera. Paris, Lecoffre, Gabalda, 1908, in-8 de 154 p. — Prix : 2 fr. 50.

L'on se bat toujours dans les écoles de théologie pour ou contre le probabilisme. C'est de lui qu'il s'agit dans cet opuscule, où il est visé et attaqué, sous le nom de *minusprobabilisme*, par un des plus savants théologiens disciples de saint Liguori, lequel tient fortement à l'exemple, assure-t-il, du grand docteur, pour *l'équiprobabilisme* contre les probabilistes, qui se réclament surtout des jésuites; il soutient deux thèses : 1° qu'il n'est pas permis de suivre une opinion bénigne, quand on la juge moins probable; 2° que, dans le cas de doute strict sur la persistance de la loi, on doit suivre l'opinion favorable à la loi. Il emprunte ses arguments à l'autorité de l'Église et de saint Alphonse, au sens commun, à l'idée du bien moral, au caractère relâché et douteux du probabilisme. Après les arguments, il résout les nombreuses objections à la manière scolastique. C'est là une bonne dissertation professionnelle. L'une des assertions les plus frappantes est que l'Église ne s'est pas prononcée pour le probabilisme et pourrait encore le réprouver.

A. Clerval.

Le Besoin et le devoir religieux, par Maurice Serol. Paris, Beauchesne, 1908, in-16 de 216 p. — Prix : 2 fr. 50.

Trois voies, nous dit l'auteur, sont ouvertes à l'homme pour parvenir à cette conclusion qu'il a le devoir religieux : 1° la voie métaphysique; 2° la voie morale; 3° la voie psychologique. C'est dans cette dernière voie que l'auteur nous engage à sa suite. Étudiant les tendances humaines, il y découvre qu'elles échouent dans leurs vraies aspirations, si elles ne cherchent pas plus loin que la vie naturelle. Exposant les diverses méthodes de salut, il conclut que la religion est l'unique solution, et la solution nécessaire du problème de nos tendances. De là le besoin de croire; de là le devoir de croire; et comme la raison et l'expérience ne suffisent pas à établir la croyance nécessaire et désirée, de là le devoir d'accepter une autorité doctrinale, qui se manifestera à l'intérieur de l'âme par une expression mentale, au dehors par une expression extérieure, corporelle, et un culte public. Travail consciencieux, logique, concluant, digne d'un philosophe et d'un chrétien.

A. C.

SCIENCES ET ARTS

Les Idées et les formes (Antiquité orientale), par PÉLADAN. Paris, Mercure de France, 1908, in-12 de 357 p. — Prix : 3 fr. 50.

C'est une entreprise hardie que de condenser en 300 pages les faits principaux et les grandes théories de l'esthétique orientale, surtout si l'on dilate le sens du mot « oriental » jusqu'à lui faire inclure l'Égypte, la Kaldée (*sic*), l'Assyrie, la Chine, la Phénicie, la Judée, l'Arabie, l'Inde, la Perse, les Aryas d'Asie Mineure. M. Péladan n'a pas hésité devant cette gageure. Il faut le complimenter de sa hardiesse. « Ce manuel, écrit-il, réunit dans un volume ordinaire des notions certaines, c'est-à-dire acceptées à peu près unanimement sur l'histoire des idées et des formes. Ce ne sont que des aperçus, mais ils forment un index de l'évolution humaine. » Que le lecteur ne prenne pas cette description trop à la lettre ! Les mixtures les plus pittoresques et les plus compliquées des anciens apothicaires peuvent seules donner une idée à peu près exacte de ce chaotique ouvrage. La proportion de gnosticisme « magique » est trop considérable. On en aurait bien toléré un peu (*quantum satis ad gratam aciditatem*, dirait le *Codex*), mais M. Péladan abuse. Ses traductions de la Bible, par exemple, sont tout à fait hors de saison; le burlesque n'en est pas toujours agréable. Voici l'histoire de Kaïn et d'Habel : « Alors l'entité Kaïnique projeta sa norme vers son parallèle Habel; c'était pendant une élaboration énormonique où tous deux agissaient ensemble : le principe Kaïnique exultant sa substance, absorba le principe Habélique, son parallèle. Ihoah dit au principe Kaïnique : « Où est le principe Habélique, ton parallèle? » Et Kaïn dit: « Le sais-je; suis-je son gardien? » etc... Ne trouvez-vous pas ce passage... énormonique?

Défalcation faite de ces rêveries, le reste est-il d'une érudition de bon aloi? Pour les parties qui sont de ma compétence, j'ai relevé beaucoup d'inexactitudes, d'à peu près, de fautes de transcription ou d'orthographe qui rendent ces chapitres malaisément utilisables. Mais quand M. Péladan veut bien rester lui-même, c'est-à-dire critique d'art, il émet des jugements excellents et rencontre des formules nettement et élégamment frappées, celles-ci par exemple : « Il y a autant de métaphysique transcendantale dans un marbre que dans un traité d'Aristote, seulement ceux qui lisent sont légion auprès du petit nombre de ceux qui voient. » A propos de la Phénicie : « Le rite religieux représente toujours le plus haut état des consciences : ici il consacre la négation du sentiment paternel et de la loi naturelle. Le Phénicien est immonde comme type, et pour tout son ensemble c'est un frère de l'Israélite. Il faut admirer à quel point la différence de religion peut séparer deux branches d'une même race. » Il affirme, malheureusement

par des néologismes barbares, que la théorie de « l'art pour l'art » est surannée : « Aujourd'hui, *l'art pour l'art*, qui n'est pas une doctrine, mais un fait conséquentiel de l'état social, équivaut à une théorie de parler pour ne rien dire et en propos individuels et inintéressants. » En somme, livre curieux et étrange dont on retiendra l'Introduction, et quelques pages glanées ici et là par des lecteurs appliqués et patients.

J. Labourt.

Beiträge zur Geschichte der Philosophie des Mittelalters. Münster, Aschendorff. 5 vol. in-8 :

Band III. Heft 2. **Witelo, ein Philosoph und Naturforscher des XIII Jahrhunderts,** von Clemens Baeumker. xxii-686 p. — Prix : 27 fr. 50.

Band VI. Heft 2. **Nicolaus von Autrécourt, sein Leben, seine Philosophie, seine Schriften,** von Dr. Joseph Lappe. 31+48 p. — Prix : 3 fr. 50.

Band VI. Heft 3. **Geschichte der Gottesbeweise im Mittelalter bis zum Ausgang der Hochscholastik,** von Dr. Georg Grunwald. x-164 p. — Prix : 6 fr. 90.

Band VII. Heft 1. **Der angebliche exzessive Realismus des Duns Scotus,** von Dr. Parthenius Minges O. F. M. ix-108 p. — Prix : 4 fr. 70.

Band VIII. Heft 1-2. **Quellenbeiträge und Untersuchungen zur Geschichte der Gottesbeweise im dreizehnten Jahrhundert mit besonderer Berücksichtigung des Arguments im Proslogium des Hl. Anselm,** von P. Augustinus Daniels O. S. B. xii-167 p. — Prix : 6 fr. 90.

Ces cinq volumes s'ajoutent à la collection déjà si importante, dirigée par MM. Baeumker et von Hertling, de travaux sur l'histoire de la philosophie du moyen âge. Les textes publiés, ordinairement inédits, n'appartiennent pas sans doute, pour la plupart, aux auteurs classiques de la scolastique. Ils n'en sont pas moins très utiles à connaître. On y voit bien plus clairement l'état du milieu où travaillaient les grands docteurs, les questions qui étaient posées de leur temps et les opinions dont ils devaient tenir compte. Nul doute que ces grands travaux de l'érudition allemande n'amènent un jour une interprétation plus saine et plus claire de bien des passages qui nous embarrassent.

— Le premier volume concernant Witelo est l'œuvre de M. Baeumker lui-même. La publication en a été très retardée par une grave maladie de l'auteur. Les ouvrages de Witelo ont cela d'intéressant qu'il était à la fois philosophe et physicien, peut-être plus physicien encore que philosophe. Le traité qui lui a attiré le plus de réputation, intitulé : *Perspective*, est un véritable traité d'optique. On y rencontre des vues qu'un moderne ne désavouerait pas. Il était dédié à Guillaume de Mœrbeke, le traducteur d'Aristote et d'un grand nombre d'écrits grecs et arabes. En tant que philosophe, Witelo se servait des travaux

d'Aristote comme tous ses contemporains, mais son inspiration était plutôt platonicienne; il avait élaboré un ouvrage qu'il se proposait d'intituler *De Ordine entium*. Cet ouvrage est perdu à moins que le traité *De Intelligentiis*, qu'on lui attribue communément, n'en soit un fragment.

M. Baeumker réédite ce traité et les principales parties de la *Perspective*. Cette édition, critiquée avec soin, porte l'indication de nombreuses variantes recueillies dans les bibliothèques du Vatican, de Paris et de Berlin. Elle est accompagnée des renseignements qu'il a été possible de recueillir sur la vie assez mal connue de l'auteur. Il était Polonais, né, croit-on, en Silésie, vers 1220 ou 1230. Vers 1260, il se rendit en Italie pour étudier à l'Université de Padoue. C'est là qu'il fit la connaissance de Guillaume de Mœrbeke. Sur le reste de sa vie on n'a aucune donnée certaine. Quelques-uns croient qu'il serait mort chez les prémontrés à Valenciennes. Son grand ouvrage : *Perspective*, a paru vers 1270.

M. Baeumker fait suivre cette publication de dissertations très approfondies sur les diverses questions philosophiques examinées dans le *De Intelligentiis*. Il en recherche les antécédents dans la première scolastique, et indique la manière dont ces questions ont été envisagées par les grands scolastiques. C'est un travail qui fait le plus grand honneur à l'érudition et à la pénétration de l'auteur; mais les lecteurs français le trouveront peut-être un peu trop massif.

— Le second volume, dont l'auteur est le Dr. Lappe, concerne un penseur français du XIVe siècle, Nicolas d'Autrécourt. Nicolas était du diocèse de Verdun, il étudia à Paris de 1320 à 1327 et parvint aux honneurs de la maîtrise. M. Lappe analyse sa philosophie et publie plusieurs de ses écrits qu'il a retrouvés, notamment une lettre adressée par Nicolas à Egidius (Gilles de Rome) qui lui reprochait d'enseigner des doctrines dangereuses. Nicolas se défendit avec une subtilité rare; nos modernes sceptiques sont en retard sur lui pour l'ingéniosité des arguments. Il n'admettait d'autre certitude que celle du principe de contradiction. Finalement, il fut condamné par une sentence du légat du Pape rendue dans une réunion de docteurs tenue à Avignon, en 1346.

— Le troisième volume, dû au Dr. G. Grunwald, est un exposé historique des preuves de l'existence de Dieu au moyen âge. L'auteur analyse les différentes preuves données par les Pères et les Docteurs depuis saint Augustin jusqu'à saint Thomas d'Aquin. Ces preuves ont pour fondement l'amour du vrai, du bien et du beau (saint Augustin), l'idée du parfait (saint Anselme), la nécessité d'un créateur de l'âme humaine (Hugues de Saint-Victor), l'idée de l'être pur (saint Bonaventure), l'idée de cause (saint Thomas), etc. M. Grunwald ne

pousse pas plus loin son étude, car, dit-il, les scolastiques postérieurs n'ont mis en avant aucune preuve vraiment nouvelle.

— Le docteur Parthenius Minges est l'auteur du quatrième volume annoncé plus haut. Stöckl, dans son histoire de la philosophie, avait accusé Scot de réalisme excessif. Le P. Minges, qui est franciscain, entreprend de défendre le grand docteur de son ordre. Il s'attache à justifier contre saint Thomas d'Aquin la thèse scotiste de la matière première, matière commune à tous les êtres créés qui serait une réalité positive et que Dieu pourrait faire exister seule. Puis il entre dans la question des universaux et cite un grand nombre de textes, où Duns Scot se montrerait réaliste très modéré.

Assurément dans beaucoup de ces textes on trouve la négation de la réalité objective des universaux comme universaux, mais d'autres nous paraissent laisser des doutes. Cela tient peut-être à la manière de raisonner de Duns Scot. A force de multiplier les distinctions et les explications, on finit par obscurcir les questions au lieu de les éclaircir.

— Dans le cinquième volume, le P. Augustin Daniels donne une suite d'auteurs scolastiques qui se sont prononcés sur les preuves de l'existence de Dieu et notamment sur celle donnée par saint Anselme dans le Proslogium. Sur quinze docteurs cités, il en compte deux contraires à l'argument de saint Anselme, à savoir saint Thomas d'Aquin et Richard Middleton; trois indécis : Albert le Grand, Henri de Gand et Pierre de Tarentaise. Les dix autres seraient favorables. C'est, croyons-nous, y mettre beaucoup de bonne volonté. Le plus grand nombre de ces dix admettent la thèse de saint Anselme avec certaine réserve et s'en servent plutôt pour prouver que Dieu est l'être par essence que pour prouver son existence de fait. D. V.

Aux classes dirigeantes. Ce que les pauvres pensent des riches. par Fernand Nicolaÿ. Paris, Perrin, 1909, in-16 de 307 p. — Prix : 3 fr. 50.

On ne peut adresser de plus bel éloge au volume récent de M. Nicolaÿ que de lui trouver quelque rapport avec les *Sophismes économiques*, de Frédéric Bastiat. Les aperçus économiques sont moins approfondis chez M. Nicolaÿ; mais, comme chez Bastiat, un style limpide, des exemples familiers bien choisis sont mis par lui au service d'un bon sens à la portée de tous. M. Nicolaÿ emploie avec beaucoup de verve la forme du dialogue entre un avocat qui est lui-même, et un ou plusieurs représentants des diverses variétés d'ouvriers que lui a fait connaître sa longue expérience de conférencier. A la fin, il intervient même un journaliste.

Comme il l'a indiqué dans le titre de son ouvrage, M. Nicolaÿ

s'adresse surtout *aux classes dirigeantes*. C'est ce qui explique que, tout en se montrant économiste compétent, il ait écrit cependant plutôt en moraliste chrétien qu'en économiste. A coup sûr, le plus grand nombre de ses dialogues ou chapitres contiennent de bonnes réfutations des sophismes en cours parmi les ouvriers qui subissent les influences socialistes; les titres de ces chapitres : *Si la grève devenait générale*, *Ce que le socialisme ferait de l'ouvrier*, *Les Retraites ouvrières qui les paiera? A quoi servent les riches*, etc., indiquent suffisamment l'intérêt des questions traitées; il y a un chapitre : *Pourquoi l'État entrave-t-il la bienfaisance*, qui nous a paru à ce point de vue particulièrement bien présenté. Mais M. Nicolaÿ, c'est l'originalité de son travail, fait surtout dégager *ce que les pauvres pensent des bourgeois*, afin d'enseigner aux bourgeois comment, sans nécessité de se faire socialistes, leurs arguments, et peut-être encore plus leurs exemples, peuvent arriver à vaincre la méfiance des classes ouvrières. La conclusion : c'est qu'ils doivent s'inspirer de la morale chrétienne. Ce n'est pas une solution neuve, mais c'est une solution éternelle.

CH. DE LOMÉNIE.

LITTÉRATURE

L'Année linguistique, publiée sous les auspices de la Société de philologie. T. III. *1905-1907*. Paris, C. Klincksieck, 1908, petit in-8 de 396 p. — Prix : 6 fr.

Nous avons déjà parlé deux fois (*Polybiblion*, août 1903, t. XCVIII, p. 153-154, et septembre 1905, t. CIV, p. 241-242) de l'originalité de cette publication et reconnu son mérite. Le tome III n'est pas au-dessous des précédents, mais il présente une telle variété de matières qu'il sera difficile à un lecteur, même érudit, de l'apprécier dans toutes ses parties. Nous ne pouvons donc qu'en donner un simple sommaire.

Nous pouvons pourtant signaler comme ayant un intérêt général et accessible à toute personne lettrée une fine étude de M. Ernault, *Français parlé et français écrit*, où il étudie, surtout à propos du Dictionnaire de l'Académie française, un certain nombre de mots, leur origine, leur sens et leur orthographe : — une vieille pétition pour la défense de nos langues provinciales que M. de Charencey republie, trop modestement sous mon nom seul (à la table), car il en est l'auteur autant que moi; — un admirable plaidoyer pour « la cause des nationalités assujetties », par le baron Yrjö-Koskinen; — une sorte de concordance de « deux fables à travers les âges », par M. Decourdemanche (une de ces deux fables est celle du Cerf se voyant dans l'eau, La Fontaine, VI, 8).

Les autres études de ce volume ne peuvent guère être appréciées

que des spécialistes, mais elles touchent parfois à de grands problèmes d'histoire, de linguistique et d'ethnographie, problèmes qui malheureusement, faute de documents, empiètent sur la préhistoire des peuples : ainsi par M. le baron Carra de Vaux l'historique de la question étrusque, question dont il s'est particulièrement occupé et où il défend (faute de mieux) l'hypothèse d'une origine tatare; ainsi encore le rapport très complet et très au courant de M. l'abbé Bourdain sur les travaux des linguistes qui essaient de rattacher les langues indo-germaniques aux langues sémitiques et même aux langues chamitiques... et autres.

Nous mentionnons pour terminer, non pas qu'ils aient moins de mérite, mais parce qu'ils offrent moins d'intérêt général, un rapport de M. Witsch sur les langues slaves occidentales au XXe siècle, celui de M. Vinson sur les études dravidiennnes et particulièrement les études tamoules de 1900 à 1906, et des notices de M. de Charencey sur le basque et sur des langues de l'Amérique centrale. H. Gaidoz.

Chants d'avant l'aube, par Algernon Charles Swinburne ; trad. par Gabriel Mourey. Paris, Stock, 1909, in-12 de VI-344 p. — Prix : 3 fr. 50.

C'est en 1871 que parurent les *Songs before Sunrise* (*Chants de l'aube* plutôt que *d'avant l'aube*), soulevant en Angleterre à la fois le scandale par leur inspiration révolutionnaire et impie et l'admiration par leurs mérites poétiques, éloquence passionnée, splendeur des images, richesse de la langue, harmonie et sonorité du rythme. De ces dernières qualités, une transcription en prose étrangère ne peut naturellement garder que peu de chose, et, remarquable avant tout par la forme, Swinburne perd encore plus à la traduction que certains autres poètes; son éclat s'éteint à demi, sa puissance oratoire et son abondance risquent de paraître rhétorique et prolixité. Quant aux poèmes eux-mêmes, ce sont des hymnes enthousiastes à la révolution, à l'émancipation, à la liberté, des péans en l'honneur de l'unité italienne, des invectives furieuses contre la tyrannie, la monarchie, la religion, des blasphèmes et des sarcasmes à l'adresse du Dieu chrétien et de tout Dieu personnel. Le recueil est congrûment dédié à Mazzini; tout y est d'une ferveur et d'une exaltation étranges. Malgré quelques anglicismes (tels que la bizarre locution *un qui, une qui*) et quelques phrases lourdes ou obscures (la dernière de la page 89 est à peu près inintelligible), la traduction de M. Mourey est facile autant qu'exacte, double mérite qu'ont rarement les versions de poètes étrangers.

A. Barbeau.

Un Coin de littérature sous le second Empire. Sainte-Beuve et Champfleury. Lettres de Champfleury à sa mère, à son frère et à divers, par Jules Troubat. Paris, Mercure de France, 1908, in-18 de 336 p. — Prix : 3 fr. 50.

Quatre parties dans ce petit recueil, dont le titre : « Un Coin de littérature sous le second Empire » n'est pas chronologiquement très exact, puisqu'il commence avant et finit après le règne de Napoléon III; quatre parts faites dans les papiers de Champfleury, de ses vrais noms et prénoms : Jules-François-Félix Husson-Fleury, né à Laon, le 17 septembre 1821, mort en 1889. — 1° Lettres de Champfleury à sa mère (p. 27 à 186); 2° Sainte-Beuve et Champfleury (p. 187 à 278); 3° Lettres de Champfleury à son frère (p. 279); 4° Lettres à divers (p. 293 à 327).

Tous ces documents, sur des sujets très modestes, en un style négligé, le plus souvent vulgaire, parfois incorrect (par exemple cette locution à la fin des lettres : « Bonjour à mon père, bonjour à ma tante, bonjour à tous », etc.), tous ces documents n'offrent pas grande importance; ils témoignent cependant du labeur d'un littérateur venu sans argent à Paris et faisant son chemin avec indépendance et sincérité. Champfleury est considéré comme un des précurseurs de l'école réaliste, contre-partie des romantiques; il semble, malgré lui, avoir tout bonnement été un bourgeois bruyant, ayant gardé l'empreinte indélébile de cette petite bourgeoisie provinciale qu'il a dépeinte avec succès, précisément parce qu'il n'y était pas étranger. Il ne possédait guère d'idéal plus élevé que la maxime « l'art pour l'art » et sa vision assez nette et précise des choses ne le sortait pas d'un terre à terre étroit, vulgaire et « bohême ».

M. Troubat, qui fut l'intermédiaire habituel de Champfleury et de Sainte-Beuve, était plus propre que personne à éditer, avec des notes indicatrices, ces correspondances; il connaît bien l'époque, les gens et les choses; comme tout cela lui rappelle sa propre existence, il y prend un intérêt qu'il parvient parfois à faire partager au lecteur. Mais ce sont là, malgré tout, fumées bien légères qu'emporte le vent, sans qu'elles aient laissé tomber sur le sol une goutte de rosée.

G. A.

Trente cinq ans d'épiscopat, par Mgr de Cabrières. Paris, Plon-Nourrit, 1909, in-8 de xvi-424 p. — Prix : 7 fr. 50.

Les vingt-quatre dernières pages du volume sont remplies par la bibliographie complète des écrits du vénérable évêque de Montpellier; elle comprend environ trois cent soixante-dix articles dont la série chronologique commence en 1854 pour se prolonger pendant plus d'un demi-siècle, semblable à un beau fleuve dont le cours tranquille

et régulier s'élargit à mesure qu'il traverse en les fertilisant des campagnes verdoyantes.

Dans cette masse énorme de publications de genres divers, la pieuse sollicitude de M. le chanoine Granier a choisi une quarantaine d'extraits judicieusement classés sous les rubriques suivantes : *Notes personnelles. — Œuvres pastorales. — Pages historiques et sociales. — Panégyriques. — Éloges funèbres. — Pages littéraires. — Pensées diverses.*

Ce beau monument oratoire est présenté au public dans une longue Préface de M. Paul Bourget, qui donne aux œuvres de son illustre ami le commentaire d'émotion et d'éloges qu'elles méritaient.

P. Pisani.

La Chanson des Nibelunge, traduite du moyen haut-allemand par J. Firmery. Paris, Colin, 1909, in-18 de 310 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Firmery, inspecteur général des langues vivantes, vient de nous donner la traduction de la chanson des Nibelunge, et non Nibelungen, comme le fait observer l'auteur avec raison. Le besoin s'en faisait sentir ; car ni Mme Moreau de la Moltière, qui publia en 1839 une traduction du vieux poème allemand sur une traduction en allemand moderne, ni même M. de Laveleye, dont le travail est plus sérieux, n'ont réussi à donner une idée exacte de l'original. L'autorité de M. Firmery, dans toutes les questions qui concernent l'ancien et le moyen haut-allemand, est universellement reconnue non seulement chez nous, mais encore en Allemagne. Tout le monde sait que, dans l'enseignement des langues vivantes, il ne veut pas que l'on se limite à la connaissance du terme usuel et courant ; il se plaît au contraire à remonter dans le passé, à rechercher l'origine d'un mot et à poursuivre son histoire, depuis sa première apparition jusqu'à sa forme actuelle, et à travers ses multiples transformations. Personne n'était donc mieux placé que lui pour nous donner une traduction adéquate du vieux poème.

Il nous dit dans sa Préface les raisons qui l'ont déterminé à donner la préférence au texte établi par Lachmann. Non pas qu'il se fasse illusion sur la valeur absolue de cette édition, ou qu'il méconnaisse le bien-fondé des critiques élevées contre elle. On sait que Lachmann, frappé de la différence de la langue et de la versification dans certains passages du poème, a été amené à considérer bon nombre de strophes comme interposées. Il ne les a pas supprimées, mais, à l'exemple d'Aristarque et des critiques alexandrins, qui marquaient d'une astérisque les passages des poèmes homériques qui leur paraissaient ajoutés après coup, il s'est contenté de faire imprimer en italiques les strophes douteuses. M. Firmery va plus loin, et pour rendre au vieux poème son aspect primitif, autant qu'il est permis de le deviner sous les re-

peints de tant de siècles, il supprime, à part quelques quatrains, toute cette superfétation, œuvre des ménétriers ambulants et mendiants, qui chantaient à travers l'Allemagne les exploits de Siegfried et la vengeance de Krimhilde. Je connais des lecteurs qui trouveront ce procédé un peu radical. Il faut se souvenir, en effet, que le même fait littéraire s'est produit chez nous avec nos poèmes du moyen âge : cependant, les romanistes les plus éminents, comme Léon Gautier, n'ont pas hésité à maintenir dans leur texte des laisses évidemment introduites postérieurement dans le poème par nos trouvères et nos jongleurs, et je ne sache pas que la critique les en ait blâmés.

Si l'idéal d'une bonne traduction est de rendre non seulement le sens, mais encore le mouvement et la couleur de l'original, on peut dire que la traduction de M. Firmery n'est pas loin de réaliser cet idéal. On félicite souvent Voss d'avoir conservé dans sa traduction des poèmes homériques la tournure du vers et le rythme du vieux poète ionien, mais combien son langage du XVIIIe siècle est loin du mouvement et de la couleur des épopées grecques ! M. Firmery a réussi à donner à sa traduction la naïveté et la couleur de l'original. Tout en parlant la langue d'aujourd'hui, il sait y faire entrer habilement des expressions et des tournures d'autrefois, empruntées au parler roman, contemporain de la Chanson des Nibelunge. Il poursuit l'expression simple et naïve, il ne recule même pas devant quelque tournure lourde de l'original, au risque de paraître gauche à nos stylistes modernes, et tout cela pour conserver à son œuvre cette fraîcheur et ce charme de la poésie naissante : on peut dire vraiment que cette traduction donne l'impression vivante d'une œuvre originale.

Il nous reste à remercier M. Firmery d'avoir mis en tête de sa traduction une étude courte, mais substantielle, sur l'origine et la constitution du poème. Grâce à Dieu, depuis que la Tétralogie de Wagner est remise à la mode, nous sommes familiarisés en France avec Wotan et Loki, Albérich et Hagen, Siegfried et Brunhilde, autant que l'étaient nos ancêtres du XVIIe siècle avec la mythologie des Grecs et des Romains; nous connaissons le Walhalla aussi bien que l'Olympe. Cependant, il suffit de lire l'étude que Richard Muth et Nagl ont faite des Nibelunge, pour s'apercevoir combien est touffue et embroussaillée cette forêt de légendes, et combien il est difficile de s'y retrouver, sans un guide sûr. Le poème a-t-il une base historique? Les Burgondes de Worms sont-ils les mêmes que ceux qui viennent s'établir chez nous en Burgondie? Siegfried n'est-il pas le souvenir éclatant de Sigisbert, le roi d'Australie? Ne retrouve-t-on pas dans Brunhilde et Krimhilde la trace de Brunehaut et de Frédégonde? en un mot, quelle est la part de l'histoire dans les Nibelunge? D'un autre côté, quelle est la part des croyances religieuses et mythologiques dans la constitution du poème?

Comment le personnage de Siegfried se rattache-t-il aux légendes de l'Edda, et quelle est sa parenté avec Sigurd ou Sigmund de la légende noroise? Comment le héros aux yeux étincelants est-il devenu chez Wagner le symbole de la jeunesse et du printemps, et sa lutte contre les Nibelunge, l'image de la lutte de la lumière contre les ténèbres? Comment la Walkyre Brunhilde est-elle devenue la Brunhilde de Gunter, l'ennemie mortelle de Siegfried, après avoir été sa fiancée immortelle? Ce sont là autant de problèmes ardus et difficiles à résoudre. La magistrale exposition que M. Firmery fait de toutes ces légendes en tête de son livre, plus que toutes les élucubrations des mythologues allemands, jette de la lumière dans ces ténèbres, et nous guide à travers les fourrés de cette forêt mystérieuse. L. Mensch.

HISTOIRE

Au temps des Pharaons, par A. Moret. Paris, Colin, 1908, in-18 de 284 p., avec 16 planches et une carte. — Prix : 4 fr.

M. Moret, conservateur-adjoint du musée Guimet, directeur-adjoint d'égyptologie à l'École des hautes études, est admirablement qualifié pour introduire les profanes à la connaissance de l'ancienne Égypte. Il a réuni à leur usage six articles ou plutôt six conférences dont voici les titres : I. La Restauration des temples égyptiens. II. Diplomatie pharaonique. III. L'Égypte avant les Pyramides. IV. Autour des Pyramides. V. Le Livre des Morts. VI. La Magie dans l'Égypte ancienne. M. Moret nous initie aux grands travaux qui, sous la haute direction du service des antiquités, préservent d'une ruine totale les gigantesques monuments pharaoniques. Ensuite, dépouillant d'une main experte la correspondance de Tell-el Amarna, il dévoile les secrets des diplomates d'Aménophis IV : on sait que ces tablettes sont une source d'informations infiniment précieuses pour l'histoire de l'Asie antérieure et de la Palestine vers le xve siècle avant notre ère, c'est-à-dire deux siècles avant l'exode des Hébreux. La préhistoire des pharaons, celle des « dynasties divines » est clairement exposée dans le chapitre IIIe. La construction et l'aménagement des Pyramides, l'exégèse du *Livre des Morts* — rituel funéraire destiné à enseigner au défunt le bon chemin du paradis, malgré les ennemis et leurs embûches, malgré la redoutable épreuve du jugement dernier,— enfin la science occulte des magiciens forment l'objet des derniers chapitres. La transcription de plusieurs noms propres, surtout les allusions aux *totems* préhistoriques et la théorie sur les rapports de la magie et de la religion qu'on devine entre les lignes, appelleraient quelques réserves. L'ensemble est excellent, bien écrit et agréable à lire. J. Labourt.

Innocent III. Les Royautés vassales du Saint-Siège, par Achille Luchaire. Paris, Hachette 1908, in-16 de 279 p. — Prix : 3 fr. 50.

Innocent III. Le Concile de Latran et la Réforme de l'Église, par le même. Paris, Hachette, 1908, in-16 de x-291 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le titre du premier de ce deux ouvrages n'est pas à prendre tout à fait à la lettre, puisqu'il y est question, entre autres, des rapports entre Innocent III et Philippe-Auguste, lesquels se résument en trois points : l'affaire d'Ingeburge, où le Roi brave le Pape en même temps que la morale; les contestations sur la juridiction ecclésiastique; et l'affaire d'Angleterre, où Philippe et son fils sont tour à tour les exécuteurs intéressés et les adversaires de la politique pontificale. Mais la couronne de France est presque la seule alors dont le maître puisse prétendre ne relever que de Dieu. Partout ailleurs, dans la péninsule ibérique, en Hongrie et dans les États slaves, en Angleterre, on assiste à l'établissement ou à l'exercice de cette souveraineté universelle que l'Église revendique et dont elle ne s'est jamais autant rapprochée. Tout y pousse; pas de faits plus différents dans leur origine, plus semblables dans leurs résultats, que l'acte de Pierre d'Aragon, venant, d'un mouvement spontané, recevoir sa couronne à Rome des mains d'Innocent III, et l'acte de Jean sans Terre, se livrant, pour sauver son trône, à la tutelle du Saint-Siège, si longtemps bravé et toujours détesté. — Il faut d'ailleurs ajouter que la suzeraineté du Saint-Siège, le plus souvent, restait théorique, tant ses vassaux se piquaient peu de docilité.

— Le dernier volume de M. Luchaire est consacré au concile de Latran, qui fut comme le couronnement et le résumé du règne d'Innocent III; toutes les grandes affaires politiques et religieuses qui l'avaient occupé y eurent leur épilogue. Après avoir résumé les canons qui y furent votés pour la réforme de l'Église, M. Luchaire en prend texte pour étudier les rapports du Pape avec le clergé. Il précise le point exact qu'avait atteint la centralisation ecclésiastique au début du XIIIe siècle, et fait comprendre comment un homme dont il constate, à bien des reprises, le respect pour le droit et la tradition (les deux choses se confondaient alors), a tellement contribué pourtant à précipiter le mouvement qui entraînait l'Église. La conclusion qui se dégage, c'est que les Églises nationales, deux siècles plus tard, ont été bien mal fondées, en un sens, à protester contre une centralisation qu'avaient rendue inévitable les torts mêmes des autorités et des corps ecclésiastiques locaux. Il est vrai que la Papauté aurait eu une position plus forte, si elle n'avait, de son côté (et cela se voit dès le temps d'Innocent III), apporté bien des exceptions, dictées par l'intérêt du mo-

ment, aux principes mêmes qu'elle invoquait. Dans l'ensemble, le tableau que trace M. Luchaire de la société ecclésiastique est assez pessimiste; trop peut-être; car il en a emprunté les éléments à ces procès, à ces abus, dont le récit remplit la correspondance pontificale; il a glissé davantage sur les côtés plus brillants, et notamment sur ces fondations d'ordres nouveaux, qui viennent alors attester la vitalité et la puissance d'adaptation de l'Église. E. Jordan.

La Vente des biens nationaux pendant la Révolution, *avec étude spéciale des ventes dans les départements de la Gironde et du Cher*, par Marcel Marion. Paris, Champion, 1908, gr. in-8 de xviii-448 p. — Prix : 10 fr.

Qu'a été la vente des biens nationaux? Dans quelles conditions a-t-elle été opérée, et quels résultats a-t-elle produits? C'est une grosse question que se posent les historiens et les économistes, et qu'il n'est pas facile de résoudre; car il faudrait savoir tout ce qui s'est passé à ce sujet dans la France entière, depuis la Flandre jusqu'à la Guyenne, depuis la Bretagne jusqu'à la Provence. Un très distingué professeur de l'Université de Bordeaux M. Marion, l'a tenté cependant, en se bornant à deux départements assez éloignés l'un de l'autre et de tempérament très différent, la Gironde et le Cher. Mais, même réduit à ces proportions, c'est déjà un travail de bénédictin; car il y a des milliers et des milliers de dossiers à étudier, à classer, à comparer. M. Marion l'a fait avec une abondance de détails, un scrupule d'historien, un souci d'impartialité tout à fait remarquables.

Il y a eu deux sortes de biens nationaux : les biens du clergé, les biens des émigrés et des condamnés Sous quelque euphémisme qu'on ait cherché à la déguiser — mise à la disposition de la nation — la confiscation des biens du clergé n'en a pas moins été une spoliation, la propriété collective n'est pas moins respectable que la propriété individuelle. Sans doute, une meilleure répartition de ces biens s'imposait; mais cette répartition, l'Église ne s'y opposait pas : elle la souhaitait plutôt, et il eût été facile de l'opérer d'accord avec elle. Et s'il ne s'était agi que de payer les dettes de l'État, pourquoi n'a-t-on pas accepté la proposition de Mgr de Boisgelin, qui offrait de contracter dans ce but un emprunt de 400 millions gagé sur les biens de l'Église de France et garanti par elle? Mais les meneurs voulaient surtout dépouiller le clergé de sa fortune territoriale et le réduire de l'état de propriétaire à celui de salarié. Il faut convenir, toutefois, que cette mesure ne souleva pas dans le pays la répulsion qu'on aurait pu attendre M. Marion se trompe, croyons-nous, quand il conclut de quelques expressions de la correspondance de Marie-Antoinette avec Fersen que la Reine l'approuvait : cette correspondance est écrite en un style

de convention destiné précisément à égarer ceux qui l'intercepteraient et il ne faut pas la prendre à la lettre. Mais, en dehors de la Reine, beaucoup s'apprêtaient à profiter de la vente, et non seulement les juifs, récemment autorisés à posséder et dont on avait escompté la cupidité, mais des hommes de toutes les opinions, de futurs émigrés, de futurs chefs royalistes, et même des curés qui, plus d'une fois, rachetèrent leur presbytère. Malgré tout, la conséquence qu'avait prédite l'archevêque d'Aix se produisit. Cette immense quantité de biens à vendre, jetée tout d'un coup sur le marché, augmentée encore, aggravée par la multiplication et l'avilissement des assignats qu'on créa sans compter, quand il fallut y joindre les biens des émigrés, amena une effroyable dépréciation de la valeur des propriétés, soit comme prix de vente, soit comme prix de location : les biens se vendaient le quart de leur valeur s'ils étaient petits, le sixième s'ils étaient grands : c'est un témoin non suspect qui le constatait dès l'an V. M. Marion en donne des exemples frappants : un château vendu 81 000 francs, payé 1 761 francs; une ferme, louée en 1792 4 347 francs, en 1794 : cent francs ! Les témoignages surabondent. Tous ces biens, mis sous séquestre, se détérioraient; les bâtiments tombaient en ruines, les terres restaient en friche; les bois étaient saccagés. Qu'on lise notamment les chapitres VI, VIII et IX du livre de M. Marion : on verra la situation lamentable de l'agriculture et la misère des campagnes pendant cette triste période de la Convention et du Directoire. On verra aussi, notamment au chapitre X, les abus, les fraudes, les inscriptions fausses sur la liste des émigrés de gens dont un jacobin quelconque convoite les biens, les scandales de toute sorte dont retentissent les Assemblées et que révèlent les archives.

Ces ventes des biens nationaux amenèrent-elles au moins ce développement de la petite propriété dont on leur fait souvent honneur? La chose est douteuse. Les biens du clergé furent généralement achetés par des bourgeois, par des marchands, plutôt que par des paysans. Si quelques petits propriétaires furent acquéreurs, c'étaient des terres voisines des leurs, ils agrandissaient leurs propriétés, ils n'en fondaient pas une nouvelle. Il y en eut pourtant quelques-uns; et si «beaucoup, dit M. Marion, passèrent, pour ainsi dire, de 1 à 2 et à 3, quelques-uns ont trouvé moyen de passer de 0 à 1 ». Mais le grand développement de la petite propriété, dont le début avait marqué déjà la fin de l'ancien régime, s'est surtout accentué au courant du XIXe siècle, sous l'influence de conditions économiques nouvelles.

Dans un substantiel et instructif résumé, M. Marion constate l'avortement des espérances fondées sur la vente des biens nationaux, qui devait « débarasser l'État de sa dette » et qui l'a conduit à la

« banqueroute ». Il constate aussi, comme nous l'avons dit, l'avilissement des propriétés, qui en a été la suite inévitable et qui n'a pu être conjuré que par le Concordat, d'une part, de l'autre par l'indemnité d'un million accordée aux émigrés, et il termine par des paroles significatives : « Si, après tant de bouleversements... un droit, en somme presque périmé, a su obtenir cette réparation solennelle et ce tardif dédommagement que fut la loi de 1825, qu'il a fallu lui accorder aussi bien dans l'intérêt des nouveaux propriétaires que dans celui des anciens, aucune preuve plus positive n'a pu être donnée aux populations du caractère toujours précaire des spoliations légales. »

On ne saurait mieux dire.

Ajoutons que l'Académie des sciences morales et politiques a décerné à la belle étude de M. Marion le prix Rossi. C'était justice.

MAX. DE LA ROCHETERIE.

Derniers Mélanges. Pages d'histoire contemporaine (1873-1877). par LOUIS VEUILLOT. Préface et notes par François Veuillot. Tome II (*Années* 1874-1875) et tome III (1876-15 *avril* 1877). Paris, Lethielleux, s. d. (1909), 2 vol. in-8 de 626 et 474 p. — Prix : 12 fr.

J'ai déjà présenté à nos lecteurs le tome I des *Derniers Mélanges*, de Louis Veuillot (*Polybiblion*, juin 1908, t. CXII, p. 519-521) ; il m'est très agréable de leur présenter et de leur recommander aujourd'hui les tomes II et III du même recueil, qu'un quatrième volume achèvera prochainement. Les tomes II et III des *Derniers Mélanges* embrassent la période comprise entre le 5 janvier 1874 et le 9 avril 1877. L'intérêt en est très grand au point de vue historique comme au point de vue littéraire. Au point de vue littéraire, je n'ai pas besoin d'insister, Louis Veuillot étant monté, de par une admiration posthume qui n'a eu que le tort de se faire trop attendre, au tout premier rang des grands écrivains français; au point de vue historique, ce recueil est vraiment une histoire, et d'une période bien faite pour nous passionner, surtout racontée par quelqu'un qui l'a si puissamment vécue et qui reste pour nous l'un des grands héros de ces déjà lointaines batailles. *Pages d'histoire contemporaine*, l'éditeur a bien fait de donner ce sous-titre aux *Derniers Mélanges*, et de les accompagner de notes pour en combler les inévitables lacunes. Je lui ferai pourtant un petit reproche à ce sujet : ces notes sont souvent trop brèves et surtout elles ne sont pas assez nombreuses. Bien des événements de cette époque sont aujourd'hui si complètement oubliés que, faute d'éclaircissements, maints articles risquent de n'être pas bien compris des lecteurs trop jeunes pour pouvoir éclairer ces obscurités à la lueur de leurs souvenirs.

Notons, sans y insister, les principaux événements qui font la matière de ces deux volumes.

L'année 1874 est à peu près remplie par l'histoire des derniers ministères catholiques libéraux, qui détenaient alors le pouvoir et en firent, on peut bien le dire, sinon un mauvais, du moins un insuffisant usage. Car, d'avoir suspendu deux fois *l'Univers* et une fois *l'Union* pour cause d'ultramontanisme et de royalisme, cela ne leur sera pas, je crois, un très grand titre de gloire. Nous avions fondé sur eux de meilleures espérances.

En 1875, c'est la République définitive, remplaçant le Septennat, qui en avait été la naturelle préparation. C'est l'année du ministère Buffet, pour lequel il peut sembler, à distance, que Louis Veuillot fut peut-être un peu sévère, si l'on ne se rappelait à quels hommes frayait la voie, de façon d'ailleurs tout à fait inconsciente, ce premier ministère républicain. Nous signalons, en cette année 1875, comme caractéristique de l'époque, la polémique savoureuse et si amusante, un peu attristante aussi, avec le *Figaro* au sujet de sa clientèle ecclésiastique.

L'année 1876, c'est la fin de l'Assemblée nationale et le début du nouveau régime, après la défaite du parti conservateur aux élections de février. Gambetta remonte à l'horizon, qui se fait de jour en jour plus gros de menaces pour l'avenir.

L'année 1877 ne va pas, dans le tome III, au delà du 15 avril et les articles sont assez peu nombreux pour qu'on devine que le grand athlète, lassé de la lutte, ne peut plus y prendre la part active d'autrefois.

En dehors des articles de polémique ou de politique, qui, naturellement, remplissent une bonne part de ces deux volumes, je veux tout particulièrement signaler aux lecteurs une série d'articles qui offrent un intérêt et un charme tout particuliers. Ce sont les articles nécrologiques. Consacrés tantôt à d'humbles amis, tantôt à de grands ou de saints personnages à qui Louis Veuillot offrait son souvenir ou son hommage d'adieu, ils sont émus, éloquents, de nature à toucher toutes les âmes. Ce sont les pages où l'auteur a mis le plus de son âme et de son cœur. Je note, à titre d'exemple, les nécrologies de M. Guizot, de Raymond Brucker, du comte Lafond, de Garcia Moreno, de Mgr Cousseau, de l'abbé de Cazalès, de Laurentie, de Mlle Élisabeth de Saint-Bonnet, du docteur Edme Gagniard. Je note aussi, à part les articles littéraires, si brillants, et d'un goût si sûr, quelques-uns à peu près inédits, car ils n'avaient paru que dans le supplément mensuel de *l'Univers*, qui doit être assez difficile à trouver, et parmi eux une critique de *la Chanson des Gueux*, de Richepin, qui ne fait pas vraiment trop mal juger du futur académicien; d'autres, bien curieux à relire, tel celui sur Alexandre Dumas fils, préfacier de *Manon Lescaut* et de

l'*Imitation de Jésus-Christ*, et celui sur Chateaubriand, où l'on peut voir une réparation méritée du jugement vraiment un peu sévère inséré jadis dans *Çà et là*. Je remarque en passant que l'article sur Dumas fils détourna l'éditeur de l'*Imitation de Jésus-Christ* illustrée de la faire préfacier par l'auteur de *la Dame aux camélias*, et c'est Louis Veuillot qui hérita de la tâche; l'éditeur des *Derniers Mélanges* ne nous donnera-t-il pas le plaisir de relire cette Préface, que le prix d'une édition luxueuse et difficile à trouver aujourd'hui ne met pas à la portée de beaucoup de lecteurs? Je suis très loin d'avoir indiqué tout ce qu'on trouve d'intéressant dans ces deux volumes. J'en ai dit assez pour inspirer le désir ou tout au moins la curiosité de les lire. Même ceux qui, sur plus d'une question, ne partageraient pas les idées de Louis Veuillot, y rencontreront un assez grand nombre de très belles pages dignes d'êtres admirées et goûtées de tous, pour trouver dans la lecture des *Derniers Mélanges* un très grand plaisir, et comme lettrés et comme chrétiens. ÉDOUARD PONTAL.

Le Pèlerinage de Port-Royal, par ANDRÉ HALLAYS. Paris, Perrin, 1909, in-8 de 360 p., avec 31 grav. — Prix : 5 fr.

Père et fille. Philippe de Champagne et Sœur Catherine de Sainte-Suzanne à Port-Royal, par CH. GAILLY DE TAURINES. Paris, Hachette, 1909, in-16 de 260 p., avec 8 planches. — Prix : 3 fr. 50.

Richement pourvu de documents jansénistes par l'obligeance de M. Augustin Gazier, M. André Hallays promène aimablement ses lecteurs à travers les ruines de Port-Royal, à travers les souvenirs et les tombes des religieuses et des solitaires. — Bien des pages du volume sont charmantes et savoureuses. Par exemple, celles qui sont consacrées au timide et pacifique Nicole (p. 39, 40, 218-233). De même, l'enthousiaste pèlerinage qu'en 1697 font à Port-Royal-des-Champs six demoiselles jansénistes de Paris (p. 95-126). De même, les folies, le repentir et la destinée posthume du prince de Conti : le corps de ce frère du Grand Condé repose aujourd'hui à Port-Royal, après avoir quelque temps séjourné dans une des caisses de Mgr Fuzet (p. 142-157). De même encore, les crédules ferveurs et les généreuses fondations de M. Louis Silvy, un janséniste du règne de Louis-Philippe, dont quelques familles parisiennes gardent fidèlement l'originale mémoire (p. 137, 138, 193-197, 201-204).

M. Hallays parle beaucoup de l'illustre ami de Port-Royal que fut le peintre Philippe de Champagne (p. 51-76, 293-3-8). C'est également de Philippe de Champagne, de sa fille, religieuse à Port-Royal, — et de plusieurs autres contemporains des solitaires, — que nous entretient M. Ch. Gailly de Taurines (documenté, lui aussi, par M. Gazier). Bien

que la plupart des scènes rapportées par M. Gailly de Taurines soient familières à quiconque a étudié de près l'histoire religieuse du XVIIe siècle, c'est plaisir que de les retrouver sous sa plume, tant le récit est agréable : parfois triste et grave, presque toujours alerte et malicieux. Mentionnons particulièrement : la silhouette des Arnauld (p. 25-34), l'existence des solitaires à Port-Royal-des-Champs (p. 40-48), l'origine et l'apparition des *Provinciales* (p. 49-59), l'entrée de Louis XIV et de Marie-Thérèse à Paris, le 16 août 1660 (p. 82-96), la guérison miraculeuse de Catherine de Champagne, devenue « sœur Catherine de Sainte-Suzanne » (p. 141-151), les combats tragi-comiques entre l'archevêque de Paris, Hardouin de Péréfixe, et les religieuses de Port-Royal pour la signature du *Formulaire* (p. 152-190), la lettre (partiellement inédite) où sœur Catherine de Sainte-Suzanne raconte à son père un incident aigu de cette *fronde monastique* (p. 192-196), et enfin la discussion entre Philippe de Champagne et Lebrun, à l'Académie de peinture, pour savoir s'il est convenable de placer des *chameaux* dans une toile représentant la scène de Rébecca et d'Éliézer (p. 244-248.)

Bref, les deux volumes de M. Hallays et de M. Gailly de Taurines sont d'un charme très français, disons même très parisien. Pourquoi devons-nous à la vérité historique de signaler combien peu équitable et peu exacte est la physionomie qu'ils donnent, l'un et l'autre, au XVIIe siècle religieux? Non pas certes que les deux spirituels écrivains soient suspects du moindre parti pris janséniste : il est probable que pareille inculpation les amuserait beaucoup; et, au reste, ni l'un ni l'autre ne se prive, le cas échéant, de faire sentir quelque innocente égratignure aux héros et aux héroïnes de Port-Royal. Mais, sous l'influence de documents presque tous jansénistes, sous l'influence du docte maître de Sorbonne qui a été leur informateur principal, M. Hallays et M. Gailly de Taurines communiquent à leurs lecteurs l'impression, plus ou moins nette, que généralement, au XVIIe siècle, la grandeur morale et chrétienne fut le monopole des amis de Port-Royal; et que le parti adverse, en d'autres termes, le parti du Saint-Siège, prit le monopole des procédés fâcheux et des jalousies méprisables. M. Hallays, prévoyant ce reproche de partialité, nous déclare que son volume « ne prétend point à établir la vérité historique des faits », mais simplement à « montrer quelques nuances du génie de Port-Royal » (p. 14) : n'est-ce pas oublier que le lecteur du monde n'a guère coutume d'abstraire ainsi chaque aspect de la question, et qu'inévitablement, au contraire, il regardera l'impression dominante du récit comme bien conforme à la physionomie générale de l'époque?

Le fond de la querelle entre l'Église enseignante et les jansénistes portait sur un grave problème de doctrine : c'est, avant tout, d'après leurs principes distinctifs que doivent être appréciés les deux parties, et

non pas d'après leurs procédés de polémique, où les torts furent quelque peu réciproques. Au sujet des principes, nous ne ferons pas à M. Hallays et à M. Gailly de Taurines la mauvaise plaisanterie de leur demander s'ils ont lu l'*Augustinus*. Mais nous pouvons leur garantir que leur propre récit aurait un tout autre aspect s'ils avaient connu en détail l'idée que se faisait Jansénius du dogme de la Rédemption par le Christ, et l'interprétation qu'il donnait à la théologie de saint Augustin. Ce n'est vraiment pas pour une petite question de clocher qu'ont lutté les adversaires de Port-Royal. — D'autre part, n'exagérerait-on pas la *supériorité* morale et pénitente du parti janséniste? Il serait vraiment facile d'énumérer en grand nombre, au XVIIe siècle, les écrivains ascétiques, les saints et austères personnages, les ecclésiastiques et laïques passionnément adonnés au zèle et à la charité, qui comptaient parmi les adversaires décidés de Jansénius et de Port-Royal. — Enfin, dans la *vertu* des solitaires et des religieuses, le caractère spécifiquement « janséniste » paraît bien être l'absence de miséricorde et d'onction, la raideur hautaine, l'outrance implacable, dont le livre de M. Hallays fournit lui-même plus d'un échantillon (p. 175-179, 315-345); raideur et outrance qui rendraient la religion singulièrement décourageante et antipathique, si elles émanaient vraiment de l'Évangile du Christ et non pas des doctrines de Port-Royal. C'est pourquoi nous craignons que les aimables et spirituels volumes de M. Hallays et de M. Gailly de Taurines servent mal la science historique, en continuant (pour leur part) à propager dans le public cette « légende » qu'est *l'idylle janséniste*.

YVES DE LA BRIÈRE.

Figures de moines, par ERNEST DIMNET. Paris, Perrin, 1909, in-16 de 253 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce volume est formé d'un recueil d'articles qui se lisent avec plaisir. L'auteur sait communiquer l'intérêt que lui inspirent ses sujets. Il ne faut pas lui demander la documentation exacte et précise de l'historien; nous avons affaire à un homme de lettres dont l'œuvre est avant tout littéraire. On y découvre ses impressions. M. Dimnet a beaucoup connu les bénédictins anglais de Douai; les pages qu'il consacre à leur monastère-collège font revivre l'intérieur de cette maison dans les dernières années de son existence. Le lecteur trouve à la suite une description de l'abbaye roussillonaise du Canigou, abandonnée depuis la Révolution. Le Journal manuscrit de Dom Maur Levache, procureur de l'abbaye de Liessies, lui a fourni les traits d'un intéressant tableau de ce monastère en l'année 1720. Le chapitre où il est question des moines de Shakespeare montre la place qu'ils occupent dans l'œuvre du grand dramaturge anglais. Ajoutez à cela une visite à la Trappe et quelques lettres de moines ayant survécu à la Révolu-

tion, et vous avez une idée des figures sympathiques dont ce volume contient le portrait. J. Besse.

Prêtres victimes de la Révolution dans le diocèse de Cambrai (1792-1799), par l'abbé J. Dehaut. Cambrai, Masson, 1909, in-8 de IX-680 p., avec 1 carte.

Le clergé du diocèse de Cambrai va solliciter l'introduction de la cause de béatification de ceux de ses membres qui tombèrent martyrs des fureurs antireligieuses de la Révolution. Ce diocèse a vu périr quarante-sept de ses prêtres depuis M. Saladin, curé de la Madeleine de Lille, massacré pendant une émeute militaire, en avril 1792, mais à raison de son caractère de prêtre insermenté, jusqu'à M. Heuvel, qui, après avoir émigré, était venu reprendre son ministère dans la Flandre Maritime, et fut fusillé à Douai, en janvier 1799.

C'est à Cambrai que, pendant la Terreur, cinq victimes furent immolées par l'atroce Joseph Le Bon; c'est à Valenciennes que, sous le proconsulat de J.-B. Lacoste, eut lieu une véritable hécatombe : entre le 14 octobre et le 14 novembre 1794, c'est-à-dire postérieurement au 9 thermidor, trente-sept ecclésiastiques furent traduits devant la commission militaire, sous la qualification de complices des émigrés et furent condamnés à mort. Chanoines, curés, vicaires, professeurs religieux chartreux, cisterciens ou franciscains, ces prêtres avaient tous refusé le serment, sauf un, qui fut poursuivi, précisément parce qu'il avait regretté ses erreurs et essayé de les réparer.

Le présent volume est consacré à l'histoire des quarante-sept serviteurs de Dieu, et c'est, à proprement parler, un mémoire introductif préparé pour le postulateur de leur cause. Les événements qui se déroulent depuis la réunion des États généraux jusqu'au 18 brumaire, ne sont racontés que dans la mesure où les martyrs y ont été mêlés. Obligé de suivre chacun de ses héros à travers les péripéties de leur existence, l'auteur a fait un livre qui, si on le considérait comme une histoire de la Révolution dans le département du Nord, pourrait paraître un peu décousu. Mais, je le répète, cet ouvrage, composé dans un but très spécial, répond à ce qu'on en attendait, et ce qui eût été un défaut ailleurs est ici une qualité. La documentation est fort solidement établie et les pièces étudiées avec pénétration. Obéissant à un respectable souci d'impartialité, M. Dehaut s'est défendu de suivre les règles à peu près traditionnelles de cette littérature qui vise à être édifiante et qui nuit, plus qu'elle ne profite, aux causes qu'elle prétend servir. La parole est maintenant à la Cour de Rome. Puissions-nous avant longtemps saluer les nouveaux bienheureux ! Leur biographe recevra ce jour-là la récompense qu'il a si bien méritée. P. Pisani.

Traditionalisme et Démocratie, par D. Parodi. Paris, Colin, 1909, in-16 de 325 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Parodi a cherché avec bonne foi à étudier les deux grands courants qui, suivant lui, déterminent aujourd'hui, en France surtout, la classification des écoles de philosophie sociale et des partis : courant d'esprit traditionaliste et courant d'esprit rationaliste, politique du fait et politique de l'idée. Une Introduction de 29 pages expose comment les « anciens partis » ont subi l'influence du mouvement des intelligences à la fin du XIXe siècle, surtout le prestige de Renan, de Taine apportant un immense secours à l'enseignement d'Auguste Comte, et d'écrivains plus récents très nourris de la pensée de ces grands devanciers : comment ils ont été amenés ainsi à adopter une philosophie du fait et de l'action qui se prête « à la négation de l'idée, de sa valeur et de son efficace ». Au contraire, dans le camp opposé, on s'est efforcé de reprendre appui sur la science, « dont la méthode est essentiellement libre examen et exercice de la raison », et de justifier par cette méthode la confiance dans la possibilité pour l'homme de « modeler plus ou moins la société d'après un idéal », de « mettre au moins dans la société un peu plus d'ordre et de justice ».

Comme conséquence de cet exposé, l'ouvrage est divisé en deux parties. L'auteur étudie d'abord le traditionalisme contemporain, successivement chez MM. Brunetière, Bourget, Barrès, dans les écrits des hommes qui sont l'âme de *l'Action française*, dans les critiques dont un livre récent de M. Lasserre a accablé le romantisme. Celles de M. Parodi contre les traditionalistes ont un mérite qui est en raison inverse de son sentiment plus ou moins prononcé d'éloignement pour les écrivains qu'il étudie. Ferdinand Brunetière, auquel il rend justice avec un respect sujet à peu de dissonances, lui a inspiré des analyses d'idées assez fines : citons notamment (p. 62-66) un intéressant passage sur la part que la raison a encore dans l'acte de foi digne de ce nom. Les chapitres sur M. Barrès et sur *l'Action française* se rapprochent davantage de la polémique politique.

La seconde partie de l'ouvrage est une démonstration doctrinale de la nécessité pratique des principes d'égalité et de liberté proclamés en 1789, en raison même de leur *rationalité*. Il faut poursuivre leur application de plus en plus complète, « pour que la société puisse, en toute légitimité, nous être proposée comme une fin en soi, capable de se vouloir elle-même et de tendre raisonnablement, à chaque moment, à persévérer dans son être », et « pour que tout être conscient et raisonnable, en tant que co-associé, soit par nature une sorte de fin sociale ou partie de la fin ». C'est ainsi que le positivisme, chez les sociologues qui font autorité pour M. Parodi, M. Durkheim, M. Lévy-

Brühl, M. Bouglé, emprunte aujourd'hui à Kant ses formes métaphysiques, mais non pas son sentiment inspirateur. M. Parodi veut bien ne pas répudier pour l'homme la faculté d' « entrevoir des fins plus hautes encore et transcendantes », mais « ces hautes destinées métaphysiques doivent s'harmoniser, en les dépassant, avec les exigences de nos idées les plus humaines ». La plupart des rationalistes actuels dénient ouvertement à la raison la puissance de s'élever aux idées absolues de la morale et de Dieu. Leurs prédécesseurs de 1789 ne découronnaient pas ainsi la raison. Pour se réclamer d'elle, il ne faut pas l'amoindrir, comme le fait M. Parodi lui-même. D'autre part, pour rendre sa force à la tradition, il ne faut pas faire abstraction de ce qui lui a permis de vivre, c'est-à-dire de la foi dans un idéal suprasensible. La classification des tendances intellectuelles contemporaines adoptée par M. Parodi ne repose que sur la politique, plus illogique que jamais aujourd'hui; et le tableau que nous offre son ouvrage est celui des inconséquences auxquelles peut conduire, à droite et à gauche, l'adaptation du positivisme, qui leurre notre époque, aux formules des partis. CH. DE L.

En face du Soleil levant, par AVESNES. Paris, Plon-Nourrit, 1909, in-16 de XII-297 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Avesnes est, croyons-nous, le pseudonyme d'un jeune officier de marine qui a déjà publié le *Journal de bord d'un aspirant* et les *Contes pour lire au crépuscule*. Ce nouveau volume, dont une partie a paru dans le *Correspondant* et qui est dédié à M. E. Lamy, contient quatre études, à savoir : Les Idées de Jean-Jacques Rousseau en Chine. — Le Traditionalisme japonais.—En Indo-Chine.—Le Conflit américain-japonais et l'Opinion publique américaine. Dans ces études, l'auteur a cherché à constater l'état d'esprit des pays qu'il visitait, en se servant pour la Chine du journal réformiste avancé le *Nan-Fan-Pao* « où l'on voit bouillir tous les ferments, toutes les colères, tous les désirs, toutes les illusions et toutes les haines qui agitent sourdement le grand empire auquel la mort récente de la vieille impératrice a fait perdre une tête qu'il ne retrouvera probablement pas de sitôt ». Il s'est également servi de la presse pour l'Amérique. Quant au Japon, son étude est surtout basée sur les principaux livres de cet Anglais né aux îles Ioniennes, marié à une Japonaise, le cosmopolite Lafcadio Hearn, dont les travaux fort intéressants ont été traduits en français. M. Avesnes, qui a bien vu et bien observé partout où il est passé, nous trace un tableau assez triste et peu encourageant de notre grande colonie d'Indo-Chine, peuplée de fonctionnaires trop souvent incapables et dénuée de colons sérieux. Nous avons été heureux de trouver dans ces pages une appréciation aussi juste que méritée de la valeur de nos missionnaires.

M. Avesnes a eu le courage de le reconnaître et de le dire hautement. On voit par là qu'il préfère ne pas courtiser nos gouvernants en imitant de trop nombreux auteurs qui, afin de mieux vendre leurs livres, écrasent tout ce qui est catholique pour flatter le pouvoir.

A.-A. Fauvel.

Un Cadet de Gascogne au XVIe siècle. Blaise de Monluc, par Paul Courteault. Paris, A. Picard et fils, 1909, in-12 de 308 p. — Prix : 3 fr. 50.

L'année dernière, M. P. Courteault présentait à la Sorbonne une thèse de doctorat ès lettres intitulée : *Blaise de Monluc, historien.* C'était un gros volume de critique très solide sur les sources auxquelles Monluc avait puisé en écrivant ses *Commentaires*, sur la foi qu'il fallait attacher à son témoignage, sur les points de vue divers et les passions successives avec lesquelles il avait composé ses écrits. L'Académie française avait récompensé ce gros travail par le second prix Gobert. Aujourd'hui le même auteur publie une autre biographie du même personnage en un joli petit volume, analogue aux notices que nous donne la maison Hachette pour les grands écrivains français, sauf pourtant qu'il n'y a point d'« image de Monluc ». On comprend que nul mieux que M. Courteault n'aurait pu écrire cette vie, dont il avait pénétré longuement tous les secrets. Il l'a fait d'une façon très attachante, très personnelle et par quelques côtés très nouvelle, son « héros » n'ayant rien de caché pour lui.

Il faudrait suivre pas à pas les phases de la vie de Monluc pour analyser cette histoire écrite sans notes, sans références, sans discussions; mais on doit se souvenir sans cesse que c'est là le résumé brillant d'une longue série d'études et qu'on peut chercher « les preuves » ailleurs.

M. Courteault écrit dans un français très pur; avec lui, la belle littérature ne perd jamais ses droits.

G. Baguenault de Puchesse.

Duchesse de Dino, puis duchesse de Talleyrand et de Sagan. **Chronique de 1831 à 1862**, publiée, avec des annotations et un Index biographique, par la princesse Radziwill, née Castellane. Tome I. *1831-1835.* Tome II. *1836-1840.* Paris, Plon-Nourrit, 1909, 2 vol. in-8 de 461 et 544 p., avec portrait. — Prix : 15 fr.

Nous avons eu l'occasion de présenter déjà la duchesse de Dino aux lecteurs du *Polybiblion* (décembre 1908, t. CXIII, p. 537-538), quand Mme la comtesse Jean de Castellane a fait publier les *Souvenirs* de son arrière-grand'mère, en confiant ce soin à M. Étienne Lamy. C'était un livre fort agréable, ouvert par une préface charmante. Par malheur, il s'arrêtait trop tôt, au mariage de la princesse Dorothée de Courlande

avec le comte Edmond de Périgord (avril 1809), et ne nous donnait que le récit des années de jeunesse de la très ardente enfant de seize ans, qui devenait la nièce de Talleyrand et qui, dans le monde, allait bientôt s'appeler la duchesse de Dino.

Les regrets que l'on éprouvait de voir si vite tarie la source de réminiscences curieuses s'atténuent aujourd'hui. La propre petite-fille de Madame de Dino, la princesse Radziwill, née Castellane, a bien voulu sortir de ses tiroirs, où elle les laissait dormir respectueusement, attendant l'heure propice, les cahiers de sa grand'mère. Cette *Chronique* des événements contemporains va de 1831 à 1862; c'est donc une lacune qui restera entre 1809 et la révolution de 1830. Elle forme un tout, mais avec des éléments bien distincts : 1° le propre Journal de Madame de Dino pendant l'ambassade du prince de Talleyrand à Londres (septembre 1831-août 1834); 2° des extraits de sa correspondance avec M. de Bacourt, grâce auxquels, mis à leur date, se constitue en effet une « Chronique » journalière et très vivante de l'existence de la duchesse, de ses relations, des choses de son temps. Cela éclaire, il semble, d'un jour assez intéressant le procédé de composition des fameux *Mémoires* de M. de Talleyrand, qui furent confiés à ces deux mêmes personnes : Madame de Dino et M. de Bacourt.

Cette *Chronique* offre un grand charme de lecture, celle qui tient la plume la maniant à merveille. Femme du monde de la plus haute distinction, en relation par sa naissance et sa situation sociale avec les personnages souverains et l'aristocratie de l'Europe, intelligente, fine et discrète, Madame de Dino a beaucoup vu, beaucoup connu, et raconte avec une malicieuse délicatesse, un sens exquis des convenances, un jugement droit le plus souvent et désintéressé. On ne saurait analyser les pages d'un semblable récit, où il y a à deviner autant qu'à retenir; il suffit de fournir quelques indications, de noter un certain nombre de passages.

M. de Talleyrand est naturellement le personnage le plus en vue et le plus fréquemment en scène. Parmi les traits qui le caractérisent le plus fortement se trouvent son « désir incroyable de se battre en duel » après qu'il a défroqué (I. 65); sa vie en Amérique (I. 135), et surtout son attitude à la mort de sa femme (I. 379). Tous les efforts de Madame de Dino pour l'amener à quitter les affaires avant la sénilité et à se rapprocher de Dieu avant de mourir offrent le plus vif intérêt (I. 220, 249. II. 226, 429). On trouvera ici la lettre du 10 mai 1839 sur les derniers instants du prince (elle a paru dans *le Temps* du 30 avril 1908); on verra le dévouement de Mgr de Quelen pour cette conversion délicate (I. 328); le rôle de l'abbé Dupanloup (II. 139) qui « pourrait bien être ambitieux ».

Madame de Dino est attachante à suivre pour elle-même : son goût

pour son château de Rochecotte, sa tentation d'acheter l'hôtel Carnavalet (II. 47); ses visites chez ses amis : Royer Collard; les Noailles (à Maintenon); le duc Adrien de Laval (à Montigny); la duchesse Mattieu de Montmorency (à Bonnétable). Son curieux voyage, en 1840, dans ses possessions allemandes, en Silésie. La mort et les obsèques à Berlin du roi de Prusse. — Elle marque la physionomie de Louis-Philippe de vingt traits bien caractéristiques : son facile abandon de l'hérédité de la pairie, son goût royal des traditions de famille et sa dédaigneuse volonté de ne jamais vouloir porter la « décoration de Juillet » (I. 315). Parmi les portraits à retenir, ceux de Guizot et de Madame de Lieven (tome II); de Thiers et de sa jeune femme; le jugement de Royer Collard sur ces deux hommes d'État (II. 426); Berryer, dont « il ne restera que le nom » (II. 438); l'aristocrate duc de Laval; l'insolent Dupin chassé par Louis-Philippe de son cabinet (I. 74); l'intrigant Montrond mis à la porte de Valençay (I. 251), Mgr Affre commun et violent (II. 76[illegible]). La duchesse de Dino ne se laisse pas impressionner par l'éclat tapageur des hommes de lettres, et elle a tracé au pied levé des croquis tout à fait piquants de certaines visites, par elle reçues, de George Sand et sa « compagnie » (I. 247), puis de Balzac (II. 109). Une description des châteaux de l'Angleterre et de son aristocratie, auprès de qui la princesse de Courlande se sent à l'aise et en communion de mœurs; la peinture de la féodale demeure : Warwick Castle (I. 39); et les squares de Londres (I. 75); un récit très nouveau et personnel, et par cela même digne d'attention, du retour des cendres de l'Empereur, en 1840 (II. 440), seront lus avec agrément.

Certaines erreurs ont pu se glisser çà et là; ainsi (et cependant Madame de Dino eut dû être bien informée) le domaine de Valençay ne fut pas acheté par Talleyrand à la fin du XVIIIe siècle (I. 26), mais, d'après l'invitation et les facilités pécuniaires du Premier Consul. Charles IX ne tira pas sur les huguenots du haut du balcon du Louvre, moins encore « par la fenêtre de la chapelle » ! (I. 355).

Il n'y a pas de notes pour ainsi dire au bas des pages; mais un Index biographique très complet à la fin de chaque volume donne des renseignements précis sur toute personne citée. Il complète bien l'utilité d'une publication qui sera à la fois une lecture des plus agréables et une source abondante pour l'histoire.

GEOFFROY DE GRANDMAISON.

En marge du « Temps », par HENRI ROUJON. Paris, Hachette, 1908, in-16 de 268 p. — Prix : 3 fr. 50.

Il ne faut être injuste envers personne, même envers ceux avec qui on n'a presque aucune idée commune; aussi me garderai-je bien

de nier que M. Henry Roujon ait de l'esprit : il en a, non pas du meilleur sans doute, ni du plus rare, et il l'a prodigué dans les chroniquettes écrites « en marge » du journal *le Temps*, et dont il a bien raison, plus peut-être qu'il ne croit, de dire, lui-même, « qu'elles forment sinon un livre, du moins un volume. » Au jour le jour, et au hasard des événements ou des livres qui passent, il y parle de tout, sur ce ton de perpétuelle ironie, héritée de Voltaire, d'About, et qui ne laisse pas de fatiguer assez vite et de paraître parfois bien vieillotte. L'auteur l'a écrit quelque part : « Rien ne se démode autant que l'ironie », mais il ne s'en est pas assez souvenu, et il arrive que cette ironie porte souvent tout à fait à faux. Savourez ce mot sur le Dauphin, fils de Louis XV : « Bien qu'il eût un faible pour les jésuites, il aurait dit une belle parole : Ne persécutons pas. » En vérité, ne semble-t-il pas à M. Roujon lui-même, qui n'a pas trop à se plaindre de la vie, que les jésuites ont été beaucoup plus souvent persécutés que persécuteurs, et qu'en tout cas le moment est assez mal choisi pour les piquer d'une aussi lourde ironie. Sur un pareil sujet, n'eût-il pas été, je ne dis pas plus juste (il n'y a pas de justice en politique, et ce ne sont pas les jésuites qui l'ont dit), mais de meilleur goût de garder le silence.

Ce n'est pas la seule occasion où nous estimons que M. Roujon aurait beaucoup mieux fait de se taire, par exemple sur Mme de Maintenon et sur Marie Stuart, qu'il me paraît assez mal connaître, ce qui lui interdisait le droit de les juger. Il est, au contraire, d'autres personnages, parfois bien peu estimables, envers qui il se montre très bienveillant, sans doute en manière de compensation. J'y vois une autre forme d'injustice. Comme il y a bien une cinquantaine de sujets traités dans ce volume, qui n'est pas un livre, je ne puis les énumérer ici. E. S.

Les Grands Hommes de l'Église au XIXe siècle. Windthorst, par J. Lespinasse-Fonsegrive. Paris, Librairie des Saints-Pères, s. d., in-12 de 214 p., avec portrait. — Prix : 2 fr.

« Il fallait le connaître personnellement, dit le député libéral Otto Arendt, pour avoir une idée du charme personnel de cet homme de génie. » Le grand homme a disparu, mais le livre de M. J. Lespinasse-Fonsegrive nous le fait connaître à fond, si bien que nous pouvons avoir quand même une idée exacte du caractère et de l'œuvre de l'adversaire souvent heureux de Bismarck. Et c'est une vie attachante et d'où découlent de grands enseignements que celle de Windthorst.

Petit de taille, laid de figure, « caricature vivante détachée de quelque toile de Callot », dit Mgr Kannengieser, il fut grand de caractère, et, parmi les hommes marquants de l'Église au XIXe siècle, il est une

des plus belles figures. Il voit le jour à Hanovre, en 1812, en pays protestant. Son enfance se passe à Kaldenhof, chez ses parents : c'est là qu'il reçoit sa première éducation catholique. Il fait son droit à Göttingen et à Heidelberg, de 1830 à 1833.

De Windthorst comme de beaucoup de ses contemporains, de Bismarck entre autres, on peut dire qu'il s'est développé avec l'Allemagne. Il a rêvé pour le Hanovre, son pays natal, la gloire d'incarner une Allemagne idéale, toujours plus grande, qui comprendrait tout le pays du Belt au Danube. C'est cette idée de « Grande Allemagne » qui inspire ses discours dès 1848, lui vaut ses premiers succès politiques et le fait nommer président de la deuxième chambre hanovrienne. C'est alors, à propos de l'alliance des trois rois, en 1849, qu'il expose ses idées sur la patrie allemande. Il voudrait voir les États allemands, y compris l'Autriche, unis moins par un lien légal et étroit que par une idée religieuse. C'est aussi la conception de tous les grands Allemands, qui sont pour la plupart catholiques. Aussi luttent-ils de toutes leurs forces contre la suprématie de la Prusse, monarchie protestante. Windthorst devient l'âme du parti Grossdeutsch.

Mais tous ces beaux rêves de Grande Allemagne se dissipent à Sadowa. C'est là qu'est joué le sort du Hanovre et de l'Allemagne religieuse. La Prusse a remporté la victoire, la « petite protestante » a battu « la grande catholique ». Pourtant il y a encore Guelfes et Gibelins, et il ne faut rien moins que la guerre étrangère, la guerre contre la France, pour calmer les vieilles querelles et faire accepter l'idée de la Grande Allemagne sous une autre forme.

Déçu dans ses rêves, Windthorst mit alors toutes ses forces au service de l'idée catholique, et ce fut le Kulturkampf qui lui permit de donner la mesure de toutes ses qualités.

Jusque-là, il avait fait son éducation politique aux parlements de Hanovre et de l'Allemagne du nord, et comme ministre. Aussi, lorsque la guerre fut déclarée entre le chancelier et l'Église, la « petite Excellence » était armée pour la lutte. Il la soutint brillamment et avec succès.

Le 3 octobre 1866, la Prusse avait officiellement pris possession du Hanovre : Windthorst était devenu Prussien. Libéral et patriote comme il l'était, il n'hésite pas à solliciter des mandats pour le Reichstag et le Landtag prussien. Il est élu dans trois circonscriptions hanovriennes et le voilà député. C'est alors qu'il fonde avec douze de ses amis le « Bundes-Staatlich-Konstitutionel'enverein ». Ce petit groupe deviendra le grand parti du Centre. Windthorst en fut nommé président. A partir de ce moment, il va se mesurer avec Bismarck. Le chancelier de fer voulait mettre « l'Empereur universel »

au-dessus du Pape; il voulait faire plier Rome devant Berlin ; mais il allait trouver à qui parler. « Ce n'est pas un spectacle banal que de voir se dresser devant Bismarck, qui voulait fonder une Église nationale, la silhouette du docteur Windthorst, qui, comme un gnome des vieux contes germains, démolit tout l'édifice que le géant essayait d'édifier. »

Mais il ne faudrait pas croire que ce duel politique entre le chancelier et la petite Excellence absorba toute l'activité de Windthorst. Travailleur acharné et infatigable, il s'occupe encore de la question sociale, de l'organisation des catholiques en Allemagne. Il fonde le Volksverein, il préside des congrès de catholiques, il travaille jusqu'au dernier moment, puisqu'il est encore dans l'arène lorsque la mort vient le prendre à quatre-vingts ans, le 14 mars 1891. « On peut, dit en terminant J. Lespinasse-Fonsegrive, on peut discuter les idées de Windthorst et ne pas approuver ses vues, il n'en reste pas moins un exemple d'habileté politique consommée, de talent oratoire, de travail acharné et d'inlassable énergie. » A. Clerval.

CORRESPONDANCE

Notre collaborateur M. Armand d'Herbomez nous envoie la lettre suivante:

Paris, le 15 septembre 1909.

Cher Monsieur,

J'ai rendu compte, dans la livraison du mois d'août dernier du *Polybiblion* (p. 150), d'un livre de M. L. Caillet intitulé: *Étude sur les relations de la commune de Lyon avec Charles VII et Louis XI* (1417-1483). J'ai présenté quelques critiques. M. Caillet m'écrit qu'il en est que je n'eusse pas faites si j'avais connu certain « Supplément à l'Erratum » que l'auteur m'envoie. Cela va de soi. Je ne demande donc pas mieux de déclarer que M. L. Caillet a fait son petit *Mea culpa* et que, de la sorte, il a rendu son importante *Étude* encore plus digne du second prix Gobert que l'Académie des inscriptions et belles-lettres lui a décerné cette année.

Veuillez agréer, etc. Armand d'Herbomez.

M. le chanoine Crozat nous écrit :

Chanas, 2 octobre 1909.

Monsieur le Directeur du *Polybiblion*,

L'article que M. Mangenot vous a fourni sur mon opuscule : *La Vraie Science des Écritures*, et que vous venez de publier dans le dernier numéro de votre Revue, appelle une réponse : la voici. Vous vou-

drez bien la donner dans votre prochain numéro et m'en adresser une justification.

M. Mangenot se plaint que je n'ai pas répondu à ses critiques antérieures avec courtoisie. Si je suis coupable de quelque injure envers sa personne, il m'a bien dispensé de lui faire amende honorable; car il s'est payé de ses mains avec usure. Mais je le remercie de m'avoir rappelé à la modestie et de me fournir l'occasion de la pratiquer.

Quelle est donc l'injure qui a fait monter si haut le ton du docte Professeur? J'ai dit en effet qu'il est inexplicable qu'un homme ayant porté toute sa vie le harnais de la théologie puisse ignorer ou oublier *la distinction des deux ordres de connaissances* que reconnaît l'Église.

Si c'est une injure, j'en suis désolé, car je suis obligé de la renouveler.

M. Mangenot me nomme les Papes qui ont condamné les adversaires de l'inerrance absolue des *Écritures*. Je lui réponds que les Papes n'ont fait en cela que leur devoir, car il est bien certain qu'il n'y a pas *dans le texte des Écritures*, une seule erreur *contre la révélation*, puisque suivant Léon XIII les écrivains sacrés ont été, lorsqu'ils l'ont composé, assistés d'*une façon absolument efficace* par la vertu surnaturelle du Saint-Esprit et qu'ils ont écrit dans *une infaillible vérité* tout ce que Dieu leur a commandé d'écrire, sans rien en omettre ni y ajouter de plus (Enc. *Proc. Deus* nº 24). Mais où M. Mangenot a-t-il vu que le Saint-Esprit avait aussi *assisté* les écrivains sacrés pour les *préserver contre les erreurs de physique ou d'histoire* et que *toutes les idées d'ordre naturel* dans lesquelles ils ont rendu la parole de Dieu ont toutes été déclarées par l'Église comme exemptes d'erreur? Je le défie bien de le dire. Par contre, je vais lui indiquer les textes où il apprendra que l'Église *ne s'en occupe pas* et qu'elle en abandonne le jugement aux hommes. D'abord, c'est le décret du concile de Trente, renouvelé et expliqué par le concile du Vatican, lequel déclare « qu'il appartient à l'Église d'interpréter souverainement les Écritures et que le vrai sens de celles-ci est celui que l'Église leur a donné et qu'elle leur donne *quand il s'agit des choses de la foi ou des mœurs qui constituent l'édifice de la doctrine chrétienne* ». Et pour les choses qui n'appartiennent ni à la foi ni aux mœurs et qui n'entrent en aucune manière dans l'édifice de la doctrine chrétienne, qu'en pense, qu'en dit l'Église? L'Église n'en dit pas un mot dans le décret cité, *laissant clairement entendre* par là qu'elle ne s'en occupe pas et qu'elle en abandonne le jugement à la raison individuelle.

En effet, le concile du Vatican, ayant précisé sa doctrine sur ce point, a déclaré que l'Église reconnaît *la souveraineté de la raison sur le terrain des choses scientifiques, pourvu qu'elle ne sorte pas des limites de son domaine.*

Par conséquent l'Église, pouvoir surnaturel, ne peut pas dire ni

n'a jamais dit que les *choses naturelles, dont elle ne s'occupe pas, qui sont du domaine de la raison, sont toutes infailliblement vraies.* Donc on peut dire sans aller contre l'enseignement de l'Église qu'il y a des erreurs humaines.

2° M. Mangenot me reproche encore de combattre la scolastique dont Léon XIII et Pie X ont tant loué la méthode et la doctrine. Confusion nouvelle. Il y a scolastique et scolastique; celle qu'ont tant recommandée les Papes, n'est pas la scolastique moderne des XVIe et XVIIe siècles. C'est précisément pour prémunir l'enseignement catholique contre l'obscurité, le vague, la fausseté et le néant des principes que la scolastique moderne a introduit par sa méthode dans l'étude de la philosophie et de la théologie que les Souverains Pontifes ont si fortement insisté pour ramener les esprits à la méthode scolastique d'Albert le Grand et de saint Thomas, pour ne nommer que ces deux Maîtres. Je ne fais donc que mettre en pratique les recommandations apostoliques quand, armé de la simple logique, je m'efforce de montrer les erreurs dans lesquelles la scolastique moderne a, par manque de logique, jeté et maintenu la théologie et l'exégèse au mépris des enseignements de l'Église.

3° M. Mangenot me dit encore que je suis seul entre tous les théologiens. Je le lui accorde, pouvu qu'il dise *théologiens modernes.* Les théologiens modernes, pour la plupart, ont en effet créé leur théologie, non d'après les actes de l'autorité ecclésiastique, mais d'après l'enseignement de l'exégèse dans l'École. Or aux théologiens modernes, sur le point qui nous occupe, j'oppose la théologie que je prétends tirer des conciles de Trente et du Vatican, de saint Thomas et de son École, des Pères de l'Église des quatre premiers siècles et enfin des Apôtres. Je leur abandonne la théologie et l'exégèse des écrivains qui ont suivi Appollinaire, l'évêque de Laodicée. C'est en effet cet évêque hérétique qui a été le père des méthodes théologiques et exégétiques qui ont produit un abaissement et une déviation si funestes dans l'enseignement de la parole de Dieu. On en reparlera un jour ailleurs.

En résumé, M. Mangenot ne m'attaque et ne défend l'exégèse dont il est un représentant que par des arguments d'autorité *qu'il entend mal* et *qui ne portent pas.* Quant à montrer que mes principes sont faux et que mes conclusions ne riment pas avec la logique, il ne l'essaye même pas. Il ne reste plus que ses gros mots pour m'accabler, écraser mon petit livre et faire rentrer encore une fois la vérité dans les profondeurs ténébreuses de son puits. Je préviens le docte professeur que ce n'est pas assez pour réaliser ses noirs desseins.

Le public en effet ne manquera pas de dire que le livre doit être solide par la force de la vérité qu'il établit et par celle des principes sur lesquels il la fonde, *puisque l'on n'ose pas l'attaquer de front, l'analyser*

au fond et le réfuter directement. Dès lors qu'on ne l'attaque que de loin, par des arguments extrinsèques, c'est un signe qu'on lui rend involontairement hommage.

J'ai l'honneur, Monsieur le Directeur du *Polybiblion*, de vous présenter mes plus respectueux hommages.

Votre humble serviteur,
J.-B. Crozat, ch. h.

A cette longue épître, M. E. Mangenot répond dans les termes ci-après :

Je maintiens toutes mes observations sur les deux livres de M. le chanoine Crozat, tant celles de l'année dernière, qui visaient le fond du système, que les plus récentes, qui lui opposaient des arguments d'autorité, bien interprétés et l'atteignant tout droit. C'est un grave préjugé contre une théorie, nouvelle, isolée et singulière en tous points, qu'elle soit, au sujet de l'inerrance biblique, en désaccord, non pas avec la scolastique (!) moderne du XVIe et du XVIIe siècles, mais avec l'enseignement du concile du Vatican et des Souverains Pontifes Léon XIII et Pie X. Le ton vif de ma dernière recension tendait à écarter définitivement, si c'était possible, les erreurs de M. Crozat, qu'il renouvelle ici même avec une obstination digne d'une meilleure cause. Les lecteurs jugeront de son orthodoxie, et ils estimeront à leur juste valeur les insinuations d'ignorance qu'il me prête en des matières que j'enseigne depuis plus de vingt-cinq ans. E. Mangenot.

BULLETIN

Actes de S. S. Pie X. *Encycliques, motu proprio, brefs, allocutions, etc.* Texte latin et traduction française en regard, précédés d'une notice biographique, suivis d'une Table générale alphabétique. T. III. Paris, Maison de la Bonne Presse, s. d., in-12 de 352 p. — Prix : 1 fr.

La Maison de la Bonne Presse vient de publier le tome III des Actes de S. S. Pie X, suivi de la Table générale alphabétique des trois premiers volumes. On trouvera particulièrement dans ce volume le texte français officiel de la lettre du Saint-Père sur la Séparation, l'encyclique « Pascendi » sur les erreurs des modernistes, le *motu proprio* renfermant les sentences contre les modernistes, et, dans les actes des Congrégations romaines, le décret *Lamentabili*, avec les instructions adressées aux Ordinaires, les décrets de la S. Congrégation du concile sur l'acquittement des messes, sur la nouvelle législation du mariage. Parmi les actes de la S. Pénitencerie, citons les rescrits concernant la spoliation des biens des religieux. C'est dire combien, au milieu de tant d'autres documents importants, ce volume en renferme qui doivent être d'un usage très fréquent pour tout ecclésiastique ou chrétien désireux de s'appuyer sur les prescriptions de l'autorité souveraine. Le bon marché exceptionnel et la perfection typographique de cette précieuse collection des actes pontificaux sont un double mérite que nous ne nous lassons pas de signaler. G. P.

Kants Prolegomena in sprachlichen Bearbeitung, von EMIL KÜHN. Gotha, Thiennemann, 1908, petit in-8 de VI-156 p. — Prix : 3 fr.

Les *Prolégomènes* de Kant sont beaucoup moins connus que la *Critique de la raison pure* et la *Critique de la raison pratique*. Cet ouvrage est cependant d'une grande importance pour saisir exactement la pensée intime du philosophe de Kœnigsberg et juger comment, dans son système, une certaine métaphysique est possible. Mais les *Prolégomènes* sont assez difficiles à comprendre. M. Kühn a donc entrepris d'en faire une espèce de traduction, non en en donnant une édition dans une autre langue, mais en les reproduisant dans un allemand plus moderne et plus accessible à la foule des lecteurs.

Selon le mot de l'auteur, chaque lecteur doit se faire d'abord une traduction à soi avant de se rendre maître de l'original. La pensée est juste; mais comment le lecteur qui publie sa traduction peut-il assurer qu'il n'a pas modifié par ses vues propres le système qu'il reproduit? D. V.

Les Premiers Pas dans l'entomologie. Nos Scarabées, par PAUL MARYLLIS. Paris, Laveur, s. d., in-4 de 79 p., avec 4 planches en chromolithographie et de nombreuses figures dans le texte. — Prix, cartonné toile : 3 fr. 50.

Nos Scarabées forment, par une série de causeries, un ouvrage vraiment réussi pour charmer et instruire « les chers petits lecteurs et amis » de l'auteur. C'est dire qu'il est assez élémentaire et d'une forme enjouée pour ne pas fatiguer leur intelligence naissante et assez exact pour qu'ils puissent en tirer une certaine somme de connaissances utiles. La chasse aux insectes exige un petit outillage, quelques instruments spéciaux et des soins particuliers. L'auteur y initie sa jeune clientèle. Il indique fort bien comment on commence et on range une collection, dans quel ordre. Les quatre planches coloriées qui terminent ce petit livre et en forment un véritable album seront à ce point de vue éminemment utiles.

G. DE S.

Memento d'un jardinier-amateur, par LÉON CHEVREAU. Paris, Librairie agricole de la Maison rustique, 1908, in-12 cartonné de 86 p. — Prix : 1 fr. 50.

Le sous-titre indique bien le but de l'ouvrage : « Relevé mensuel des travaux effectués dans les jardins et les serres au cours de 50 ans de pratique. » Une si longue pratique met de bien près notre amateur au rang des professionnels et c'est un recueil des plus intéressants qu'il offre ici au public. Une première partie comprend des indications diverses dont la généralité même les rend utiles à toute époque de l'année. Dans la deuxième sont classés les travaux qu'il importe de faire à un moment plus spécial ou à une époque déterminée. C'est un relevé bien fait, et très utile, des travaux de chaque mois et qu'un véritable amateur risquerait parfois de faire à contre-temps, si on ne lui rafraîchissait la mémoire au moment propice. Une idée fort heureuse a été de laisser le verso de chaque page à la disposition du lecteur pour lui permettre d'y transcrire ses notes et ses observations personnelles, puis d'enrichir ainsi chaque année ce petit volume d'indications nouvelles plus spécialement appropriées à la situation de chacun.

G. DE S.

En cheminant ? par André Besson. Nouvelle édition. Lille, Société de Saint-Augustin, 1909, in-32 de 124 p. — Prix : 1 fr.

Ce petit livre, très coquet d'aspect, est bien court, et contient tout juste dix petits morceaux, qu'on peut lire en une heure, mais qui méritent d'être médités beaucoup plus longtemps. L'auteur y fait preuve d'un talent très frais, très poétique, très élevé, où l'émotion voisine avec les vues profondes de l'âme chrétienne. Ce sont parfois des récits, des histoires, mais, le plus souvent, de simples petits faits, ou même une impression, un souvenir, prolongés en méditations, en élévations, d'où l'auteur fait ressortir de chrétiennes et fortifiantes leçons. Un premier cheveu blanc, les feuilles mortes, une tache inaperçue, une visite au cimetière, les âmes entrevues à travers le mystère des yeux, un suicide de collégien, les intimités de la maison paternelle, sujets mélancoliques, attristants, douloureux, si le talent et la foi de l'auteur ne les illuminait de belles clartés chrétiennes. Deux récits seulement ont un petit air de satire : *la Peur d'être jobard* et *Bayard* et *Gavroche*; mais la satire est tout à fait dénuée de méchanceté et vise, comme tout le reste, à nous faire réfléchir sur nous-mêmes et à nous rendre meilleurs. Sous des formes variées, ce petit livre est donc avant tout un livre de foi ardente, qui nous fait entendre les appels de l'Éternelle Voix. M. André Besson n'ambitionne d'autre rôle que celui de héraut du Christ : une fois de plus il a bien rempli sa mission *en cheminant*. Je recommande très chaudement ce charmant petit livre, dont j'aurai résumé l'inspiration en disant qu'il fait partie de la collection « Vive Dieu ! » et que vraiment il en est digne.

Édouard Pontal.

La Tribuna roja, par Bernardo Morales San Martin. Valencia, A. Aguilar, 1909, in-16 de 199 p. — Prix : 1 fr.

La nouvelle espagnole qui porte ce titre n'est nullement un de ces romans-feuilletons, dont le seul souci est de multiplier les épisodes dramatiques, « sensationnels », pour employer l'expression du jour. En lisant la *Tribuna roja*, j'ai pensé plus d'une fois à P. Bourget et à *Cruelle énigme*, car il y a beaucoup d'analogie entre les deux ouvrages, bien que les situations des héros ou des héroïnes de l'un et de l'autre drame soient quelque peu différentes. Milagro est une pauvre jeune fille égarée, qui s'est laissé entraîner par les idées de nos modernes libres penseurs, et séduire par un jeune étudiant de semblable mentalité. Mais l'étudiant est devenu médecin : il est allé s'installer à plusieurs lieues de Valence; il se dégage peu à peu des serments (humains) qu'il a faits à la jeune femme, tout en cherchant encore à l'abuser sur ses véritables sentiments, jusqu'à ce que celle-ci, complètement désillusionnée, vienne tomber, repentante et convertie, aux pieds de la Vierge des « *desamparados* », avec son petit enfant abandonné. On retrouve, dans cette nouvelle, toutes les qualités de l'écrivain que nous avons signalées en d'autres occasions : une profonde connaissance du cœur humain, un admirable talent de peintre, un style agréable et souple, et le sens chrétien dans les idées comme dans la trame de l'histoire.

G. Bernard.

Les Assemblées du clergé et le Protestantisme, par I. Bourlon. Paris, Bloud, 1909, in-12 de 126 p. — Prix : 1 fr. 20.

M. Bourlon étudie la conduite des assemblées du clergé de France envers les protestants. Il divise fort judicieusement cette histoire en cinq périodes : 1° De 1560 à l'Édit de Nantes; 2° De l'édit de Nantes à la prise

de la Rochelle; 3° De l'Édit de grâce à la mort de Mazarin; 4° De la mort de Mazarin à la Révocation de l'édit de Nantes; 5° De la Révocation de l'édit de Nantes à la Révolution. Un chapitre particulier est consacré au régime légal des *mariages protestants*, et un autre, fécond en détails savoureux, à la *caisse des ministres convertis*. Ce travail est réellement instructif et utile, car l'auteur a su tirer bon parti du document capital, qui est le texte même des *procès-verbaux*, des *cahiers* et des *remontrances* de toutes les assemblées générales du clergé : magnifique recueil publié à la fin du règne de Louis XV. M. Bourlon s'est délibérément abstenu d'élargir son cadre en discutant avec détail les problèmes qu'il rencontre au passage, ou en résumant la volumineuse littérature consacrée à chacun d'entre eux : on doit reconnaître que c'est là une preuve de sagesse. Toutefois la clarté même du récit et la commodité du lecteur auraient exigé, croyons-nous, de temps à autre, un peu plus d'allusions documentaires et bibliographiques. Par exemple, il est perpétuellement question des édits, déclarations et arrêts concernant le protestantisme : pourquoi donc ne pas renvoyer au recueil publié, en 1885, par M. Léon Pilatte? On parle, à mainte reprise, des *synodes nationaux* tenus par les Églises protestantes : pourquoi ne pas mentionner leur *histoire*, écrite par M. G. de Félice? A propos de l'attitude si ondoyante de Mazarin envers les huguenots, pourquoi ne pas recourir à M. Augustin Cochin : *Les Églises calvinistes du Midi*; *le cardinal Mazarin et Cromwell*? (Cf. tome 76 de la *Revue des questions historiques*, année 1904, p. 109-156). A propos de l'énergique et tenace intervention des assemblées du clergé, en 1656 et 1660, contre les protestants (p. 49-62), pourquoi ne rien dire de la Compagnie du Saint-Sacrement, aujourd'hui bien connue, qui prépara et dirigea très savamment la campagne? A propos de la consultation *écrite* de l'Épiscopat français en 1698 (p. 90), pourquoi taire le volume de M. Jean Lemoine : *Mémoires des évêques de France sur la conduite à tenir à l'égard des réformés*? — Ajoutons que le jugement de l'auteur paraît un peu trop sévère pour l'édit de Louis XVI accordant l'état civil aux protestants (p. 108); et que le dernier mot de la brochure paraît un peu trop indulgent pour les principes de la Révolution (p. 125). Enfin, il est regrettable que ce travail, digne d'estime, ne s'achève par aucune conclusion d'ensemble : les textes et les faits réunis par M. Bourlon fourniraient cependant tous les matériaux d'un jugement impartial et mesuré sur la conduite de l'ancien clergé de France envers le « petit troupeau qui broutait [pas toujours *en paix*] les mauvaises herbes ».

YVES DE LA BRIÈRE.

Autour d'un problème. Réfutation du livre de M. Joseph Turquan sur Louis XVII, par OTTO FRIEDRICHS. Paris, Daragon, 1909, in-18 de 300 p. — Prix : 3 fr.

Nous avons rendu compte l'année dernière du livre dans lequel M. Joseph Turquan a émis une nouvelle hypothèse sur la mort de Louis XVII. Cette version, nous en avons fait la remarque, avait l'avantage d'aplanir les difficultés que soulève le récit officiel de la mort du jeune prince et de répondre, dans ce qu'elles ont de sérieux, aux objections des partisans de la survivance. Elle a fort déplu aux naundorffistes, et l'un d'eux, M. Otto Friedrichs, s'est appliqué à lui opposer une réfutation en règle. Il appuie avec force sur le caractère conjectural de la thèse qu'il combat. Très au courant de son sujet, il élève contre elle, sur quantité de détails, maintes critiques, dont on ne saurait contester le poids, mais à la valeur desquelles n'ajoute rien le ton dépourvu de courtoisie qu'il a cru devoir adopter.

H. RUBAT DU MÉRAC.

Les Papiers des Assemblées de la Révolution aux Archives nationales. Inventaire de la série C (*Constituante, Législative, Convention*), par ALEXANDRE TUETEY. Paris, Cornély, 1908, in-8 de XVII-299 p. — Prix : 4 fr.

Cet inventaire sommaire peut être feuilleté avec profit par les chercheurs désireux de ne pas perdre trop de temps en consultant les inventaires analytiques des Archives. Il est suivi d'une table des matières, qui comprend près du tiers du volume. Outre les registres (en secondes minutes) des procès-verbaux des trois principales assemblées révolutionnaires, on signale ici 386 dossiers (lettres, motions, rapports, etc.), sur lesquels on donne seulement des indications très générales. Ces indications sont un peu plus précises en ce qui concerne les correspondances des représentants en mission et des chefs d'armée sous le règne de la Convention. Ici aussi figurent les pièces du procès de Louis XVI et les affaires jugées par le premier tribunal révolutionnaire, les papiers relatifs à Lafayette et à Dumouriez en 1792. En somme, bon répertoire, mais dont l'impression n'était point nécessaire; il eût suffi de le mettre, dans la salle publique des Archives, en fiches, à la disposition des travailleurs. L. P.

Une Prison sous la Terreur. Le Couvent des bénédictines anglaises du Champ-de-l'Alouette, par l'abbé JEAN GASTON. Paris, Champion, 1909, in-8 de 24 p., avec 2 vues inédites. — Prix : 1 fr.

M. l'abbé J. Gaston continue avec succès ses recherches sur les établissements religieux de l'ancien faubourg Saint-Marceau. Il a découvert rue des Tanneries les restes du cloître des bénédictines anglaises; deux vues qu'il en publie remontent à 1862 et 1909. Après un historique de cette communauté, qui menait au XVIIe siècle une vie pauvre et édifiante, l'auteur nous raconte les destinées du couvent. Transformé en prison, en novembre 1793, il reçut des prisonniers de marque; les sœurs ne furent pas expulsées, mais constituées prisonnières dans leur propre maison. Elles purent ensuite retourner en Angleterre. Outre les sources ordinaires, M. l'abbé Gaston a eu à sa disposition un curieux historique manuscrit conservé par les bénédictines de Colwich (Staffs) et dont la publication va être prochainement achevée dans *The Ampleforth Journal*, par le R. P. Parker. Je suis heureux de signaler cette excellente contribution à l'ancienne histoire religieuse de Paris. P. PISANI.

Documents sur l'histoire de la Révolution en Savoie. *Procès-verbaux de l'assemblée générale des Allobroges. Procès-verbaux de la Commission provisoire d'administration des Allobroges,* par FRANÇOIS VERMALE et S.-C. BLANCHOZ. T. I. Paris, Alcan, 1908, in-8 de 245 p. — Prix : 3 fr. 50.

Cette publication, dédiée par ses auteurs au Conseil général de la Savoie, a un caractère semi-officiel. Elle doit comprendre, en plusieurs volumes, les délibérations des diverses assemblées qui administrèrent le département du Mont-Blanc jusqu'au moment où la Révolution parut définitivement organisée sous le régime de la constitution de l'an III. Ce premier volume contient : 1° les procès-verbaux des quatorze séances de l'assemblée dite des Allobroges, qui vota l'annexion à la France, imprimés dès 1792; 2° les procès-verbaux inédits de la commission provisoire d'administration des Allobroges qui siégea ensuite, du 29 octobre au 16 novembre 1792. Cet ensemble de pièces forme comme une Introduction à l'histoire de la Savoie

française. Il est précédé de trois proclamations du temps qui caractérisent pour nous l'invasion et la Révolution accomplies. Les éditeurs ont fait précéder le tout d'une Introduction de quelques pages, terminée par une citation de Michelet, et ils ont joint au corps de l'ouvrage, avec une sobriété digne d'éloges, des notes instructives. L. P.

L'Action sociale de François d'Assise, *d'après des documents peu connus*, par HILAIRE DE BARENTON. Paris, bureaux de l' « Action franciscaine », s. d., in-8 de 53 p. — Prix : 1 fr.

Que l'esprit franciscain ait contribué dans l'Italie médiévale à adoucir les luttes politiques et à alléger le poids si lourd des institutions sociales, nous nous garderons de le nier. Il y a là une influence très certaine, mais qu'il est difficile de déterminer exactement et de distinguer des autres causes qui ont également agi. Il nous semble que le R. P. Hilaire de Barenton a trop simplifié les choses; d'une part, ne se rendant pas compte qu'on trouverait des faits semblables dans l'histoire de toutes les villes italiennes, il a exagéré l'originalité de la « merveilleuse transformation » qui se serait passée à Assise dans la première partie du XIIIe siècle; d'autre part, il l'attribue entièrement à saint François, qu'il affirme, sans preuves suffisantes, avoir été, de 1205 à 1210, « le véritable chef de sa cité », « la grande et on peut dire l'unique autorité dans Assise ». E. JORDAN.

Causeries franco-canadiennes. *Premier Entretien*, par ARTHUR SAVAÈTE. Paris, Savaète, s. d. (1908), in-8 de 122 p. — Prix : 2 fr.

Dans cet entretien, qui semble devoir être suivi de plusieurs autres, le directeur de la *Revue du Monde catholique* continue, sous une forme différente, l'œuvre qu'il avait commencée avec *Vers l'abîme*. Il y aborde quelques-unes des questions les plus importantes de la politique actuelle, y discute la personnalité du « Premier » Canadien, de Sir Wilfrid Laurier, et y montre que les fêtes de juillet 1908 n'ont pas tant été la commémoration du troisième centenaire de la fondation de Québec par Samuel de Champlain que l'apothéose de la victoire remportée par Wolfe sur Montcalm dans les plaines d'Abraham en 1759. Mais ne va-t-il pas trop loin quand, à propos de ces fêtes, il écrit que, dans l'armée de Wolfe, « chaque régiment avait sa loge particulière dont les *tenues* avaient lieu chaque mois, même en campagne » (p. 116)? Nous aimerions savoir sur quels textes est fondée cette assertion. A signaler, comme la plus importante des questions traitées dans ce premier entretien, celle des biens des jésuites, si mal connue d'ordinaire, sur laquelle ce fascicule des *Causeries franco-canadiennes* fournit une intéressante série de documents authentiques et, sinon inédits, du moins totalement ignorés. H. F.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — Une personnalité des plus célèbres du monde religieux de la France, le R. P. Du Lac, est mort à Paris, à la fin d'août, à 74 ans. Stanislas DU LAC DE FUGÈRE était né le 21 novembre 1835. Entré de bonne heure dans la Compagnie de Jésus, il succéda, comme directeur de l'École de la rue des Postes, au P. Ducoudray, tué par la Commune. Après les décrets d'expulsion, il alla diriger le collège installé par les jésuites à Cantorbery, en Angleterre. Rentré en France, il continua indirectement son

rôle d'éducateur et s'occupa tout spécialement d'œuvres et d'apostolat populaires. Par ses actes, par ses épreuves, par sa vie entière, par les calomnies et la persécution dont il a été l'objet, le P. Du Lac représente à merveille l'ordre auquel il dut sa formation. Directeur d'âmes incomparable, orateur distingué, il fut, de plus, un écrivain de talent, comme le prouvent les ouvrages suivants, écrits dans les rares intervalles de liberté que lui laissait son ministère : *France* (Paris, 1888, in-12); — *Henri VIII et les Monastères anglais*, traduit de l'anglais de Dom Gasquet (Paris, 1894, 2 vol. in-8), avec J. Lugné Philipon; — *Le Bazar de la Charité, discours* (Paris, 1897, in-8); — *Quatre Conférences blanches (couturières et modistes)* (Rouen, 1897, in-16); — *Jésuites* (Paris, 1901, in-8).

— M. Jean-Paul Laffitte, écrivain et orateur politique connu, est mort à Lion-sur-Mer (Calvados), au commencement de septembre, à 70 ans. Républicain libéral et parlementaire, il s'était fait remarquer par la vivacité avec laquelle il avait combattu par la plume le mouvement du 16 mai. Il laisse un certain nombre d'ouvrages sur la politique intérieure de la France, entre autres : *Notice sur Barthélemy Laffemas, contrôleur général du commerce sous Henri IV* (Paris, 1877, in-8); — *La Parole* (Paris, 1885, in-12); — *Le Paradoxe de l'égalité* (Paris, 1887, in-12), ouvrage couronné par l'Académie française; — *Le Suffrage universel et le Régime parlementaire* (Paris, 1888, in-12); — *Lettres d'un parlementaire* (Paris, 1894, in-12); — *Le Parti modéré. Ce qu'il est. Ce qu'il devrait être* (Paris, 1896, in-16); — *La Réforme électorale. La Représentation proportionnelle* (Paris, 1897, in-12). M. Laffitte a donné en outre des articles à la deuxième édition du *Dictionnaire des professions* d'Édouard Charton, son beau-père, et il collaborait en outre à quelques périodiques, tels que le *Journal des économistes* et le *Magasin pittoresque*, dont il fut l'un des directeurs.

— Le baron Dominico Carutti di Cantogno, historien et ancien diplomate italien, ancien secrétaire général aux Affaires étrangères dans le ministère Cavour, ancien ministre à La Haye, sénateur du royaume, directeur de la Bibliothèque royale de Turin, est mort dans cette dernière ville, au milieu d'août, à 88 ans. Il était né à Cumiana, le 26 novembre 1821. Membre de la Crusca et des Académies des sciences de Turin et de Rome, M. Carutti di Cantogno a publié vers 1840 quelques poésies et nouvelles, notamment : *Delfina Dolzi*, *Massimo* et une tragédie, *Velinda*. Mais c'est surtout comme historien qu'il s'est fait connaître, grâce à de nombreux ouvrages, dont plusieurs ont obtenu un légitime succès, par exemple : *Le Feste torinesi per la riforme del 30 ottobre, descrizione* (Turin, 1847); — *Il Piemonte como potenza italiana nel sistema politico d'Europa* (Turin, 1849); — *Dei Principii del governo libero* (Turin, 1852, et Florence, 1861); — *Storia del regno di Vittorio Carlo Emanuele III* (Turin, 1859); — *Della neutralità della Savoia nel* 1703 (Turin, 1862); — *Le Corte di Torino e i trattati del* 1815 (Turin, 1871); — *Le Repubbliche italiane e i principati italiani nel secolo* XV (Turin, 1873); — *Storia della diplomazia della casa di Savoia* (Turin, 1875-1880), 4 vol.); — *Di un nostro maggiore ossia di Cassiano Dal Pozzo il Giovine* (Turin, 1876); — *Di Giov. Eckio e della fondazione dell' Accademia dei Lincei* (1877); — *Il Conte Sclopis* (1878); — *Il Conte Umberto Biancamano e il re Ardoino* (Turin, 1878); — *Della Contessa Adelaide, del re Ardoino e delle origini* (Turin, 1882); — *La Croce bianca di Savoia, memoria* (Turin, 1882); — *Breve Storia dell'Accademia dei Lincei* (Turin, 1883); — *Degli ultimi tempi e dell' ultima opera degli antichi Lincei* (Turin, 1888); — *La Gioventù del gran principe Eugenio* (Turin, 1885); — *Storia della Casa di Savoia durante la Rivoluzione e l'impero francese* (Turin, 1892);

— *La Crociata valdese del 1488 e la Maschera di ferro* (Turin, 1894); — *Il 1º Re di Casa Savoia, storia di Vittorio Amedeo II* (1897); — *Storia della città di Pinerolo* (1897); — *Bibliografia Carlo Albertina pel 50º anniversario della morte del re magnanimo* (1859). M. Carutti di Cantogno a donné, en outre, de nombreux articles et mémoires à divers périodiques, tels que : les Actes des Académies de Rome et de Turin, les *Miscellanea di storia italiana*, les *Curiosità e Ricerche di storia subalpina*, les actes de la *Regia Deputazione di Storia patria*, etc.

— On annonce encore la mort de MM. : Charles Abd-Allah, professeur au Conservatoire de Nantes, mort dernièrement en cette ville. — Mme la marquise d'Auray de Saint-Pois, écrivain distingué, qui, après avoir fait paraître : *Allons au ciel, manuel de l'âme pieuse* (Paris, 1879, in-12), a publié sous le pseudonyme de « Auteur de *Allons au ciel* », un certain nombre d'ouvrages de piété, remarquables par l'élévation des pensées, morte au commencement de septembre; — Jean-Baptiste Baudau, rédacteur en chef de l'*Autunois*, mort à Autun, le 1er septembre; — Arnold Boscowitz, journaliste et écrivain de mérite, mort à Paris, au milieu de septembre, à 82 ans, lequel a collaboré activement au *Temps*, à la *République française*, à la *Paix*, à la *Revue germanique*, etc., et a publié : *Les Volcans et les tremblements de terre* (Paris, 1866, in-4; nouvelles éditions en 1885 et 1888, in-8), ouvrage couronné par l'Académie française, et l'*Ame de la plante* (Paris, 1867 in-18), livre d'une originalité toute spéciale, souvent imité depuis et qui a inspiré à Charles Darwin son ouvrage sur les plantes carnivores; — Louis Bouveault, professeur adjoint de chimie organique à la Sorbonne, ancien président de la Société chimique de France, examinateur d'entrée à l'École polytechnique, auquel on doit entre autres publications : *Sur les nitrites cétoniques et leurs dérivés* (Blois, 1890, in-4), thèse présentée à la Faculté des sciences de Paris, mort dernièrement à Paris; — le comte de Catelin, qui a publié de nombreux travaux sur les traditions et les légendes provençales, entre autres *les Miettes de l'histoire de Provence*, mort en septembre, au château de Parade, près d'Aix, à l'âge de 89 ans; — Auguste Choisy, qui fut pendant de longues années professeur à l'École polytechnique et à l'École des ponts-et-chaussées, dont les travaux sur l'architecture sont des plus estimés, mort en septembre; — Cossart, professeur de physique expérimentale à la Faculté des sciences de Bordeaux, mort en cette ville, à la fin d'août, à l'âge de 60 ans; — Louis Decori, artiste et auteur dramatique, auteur d'un drame : *Jean Chouan*, joué à la Gaîté, et, en collaboration avec Foutanes, d'un autre drame intitulé : *La Fille du garde-chasse*, représenté à l'Ambigu, mort à La Varenne-Saint-Hilaire, le 12 août, dans sa 51e année; — Charles Fournier, dit Jean Dolent, homme de lettres et critique d'art, mort en septembre; — Fraissinet, secrétaire de l'Observatoire de Paris, mort à Mandailles (Cantal), dans le courant de septembre, à l'âge de 63 ans; — Henri Gaguel, chargé de cours à la Faculté des sciences de Bordeaux, mort en cette ville, dans le courant de septembre; — Gustave Guérard de la Quesnerie, professeur honoraire au lycée Saint-Louis et à l'École coloniale, mort dernièrement au Grand-Saconnex, près de Genève; — Paul Guiraud, romancier et auteur dramatique, mort au milieu de septembre, à Roquedur (Gard), lequel éditait la *Chronique mondaine* à Nîmes et a publié entre autres romans et pièces de théâtre : *Jacques Gendrey, comédie en trois actes* (Paris, 1882, in-12); *Comment on devient duchesse* (Paris, 1887, in-12); *Le Caporal Grandrigny, 6e marsouins* (Paris, 1888, in-12); *La Conversion de Gaston Ferney, roman spirite* (Paris, 1897, in-12); *Les Hommes publics, Pom-Prune, roman con-*

temporain (Paris, 1905, in-16); — Jean LASSALLE, professeur de chant au Conservatoire national de musique, mort à Paris, en septembre, à l'âge de 62 ans; — Léonce LAVIGNE, rédacteur au *Figaro*, qui avait appartenu pendant longtemps à l'agence parisienne du *Nouvelliste de Lyon*, mort en septembre; — LÉONARD, professeur de mathématiques au lycée d'Évreux (Eure), mort au commencement de septembre, à 45 ans; — Eugène-Pierre LÉAUTEY, publiciste, mort en septembre, au château de Kerhuel; — Jules LION, auteur de quelques publications d'histoire et d'archéologie relatives aux provinces de Picardie et d'Artois, notamment : *Vieil Hesdin* (Saint-Omer, 1887, in-12), mort à la fin d'août, à Hesdin; — Edmond MÉLAN, pianiste et compositeur, président de la commission musicale du Cercle de l'Union artistique, mort dernièrement à Hermance (Suise); — le Dr Adolphe MÔNY, à qui l'on doit divers ouvrages, entre autres : *Études dramatiques* (Paris, 1903-1909, 4 vol. in-16) et *Notes d'ambulance, août 1870-février 1871* (Paris, 1907, in-16), mort en septembre, au château de Sarre, près Montmarault (Allier); — Eugène PERTUISET, le chasseur de lions bien connu, mort au commencement de septembre, à 78 ans, lequel a décrit ses prouesses cynégétiques dans un volume illustré par lui-même : *Les Aventures d'un chasseur de lions* (Paris, 1878, in-12) et a publié également *Le Trésor des Incas à la Terre de feu, aventures et voyages dans l'Amérique du Sud, avec documents justificatifs* (Paris, 1877, in-12); — Ernest PINARD, mort au commencement de septembre, à Bourg-en-Bresse (Ain), à 87 ans, lequel a joué un rôle important sous le second Empire comme magistrat et homme politique, et auquel on doit quelques ouvrages, tels que : *Les Calomniateurs, 1870-1876* (Paris, 1876, in-8); *Œuvres judiciaires; réquisitoires, conclusions, discours juridiques, plaidoyers* (Paris, 1883, 2 vol. in-8); *Erreurs judiciaires* (Paris, 1884, in-8); — Remy SAINT-LOUP, sous-directeur du laboratoire de cytologie à l'École pratique des Hautes-Études du Collège de France, mort dernièrement à Lausanne (Suisse), à 48 ans; — Mme Mathilde SALOMON, directrice du collège Sévigné, membre du Conseil supérieur de l'instruction publique, morte à Paris, au milieu de septembre; — l'abbé Alexis THEAS, vicaire général du diocèse de Tarbes, qui a publié : *Notre-Dame de Médoux, aujourd'hui Notre-Dame d'Asté* (Paris, 1887, in-8; 2e édit., Tarbes, 1888, in-8), mort dans le courant de septembre; — Albert TOURNIER, député de l'Ariège, ancien bibliothécaire du ministère de l'instruction publique, qui a collaboré à la *République française*, au *Figaro*, à *l'Événement* et à diverses revues, mort le 4 septembre, à Ussat-les-Bains (Ariège), à l'âge de 54 ans; — George VOGT, directeur de la section technique de la manufacture nationale de Sèvres, mort au commencement d'août, lequel a publié quelques ouvrages sur l'art de la céramique, notamment : *La Porcelaine* (Paris, 1893, in-8), dans la « Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts ».

— A l'étranger, on annonce la mort de MM. : Otto Henry BACHER, dessinateur américain de grand talent, membre de l'Académie nationale américaine, lequel a fourni d'excellentes illustrations à diverses publications, mort dernièrement, à 53 ans; — Dr. Anton BARTAL, ancien privat-docent de philologie classique hongrois, directeur du gymnase supérieur de Budapest, mort dernièrement en cette ville, à 80 ans; — Wilhelm BERNHARDT, professeur allemand, mort dernièrement à 60 ans, à Burlington (État de Vermont, États-Unis); — Wladislav BOGUSLAWSKI, écrivain et traducteur polonais, mort dernièrement, à Varsovie, à 71 ans; — Edward M. BORRAJO, bibliothécaire de la Corporation et directeur du « Guildhall Museum » de la Cité de Londres, mort le 4 septembre, à Melbourne (Aus-

tralie); — Valentino CERRUTI, physicien italien, professeur honoraire de mécanique rationnelle à l'Université de Rome, directeur de l'École supérieure d'application pour les ingénieurs, sénateur du royaume d'Italie, mort dernièrement à 59 ans, lequel a publié les importants ouvrages suivants : *Sistemi elastici articolati* (Rome, 1873); *Sulle vibrazioni dei corpi elastici isotropi* (Rome, 1880); *Intorno all' equilibrio dei corpi elastici isotropi* (Rome, 1882); *Sulle deformazioni di involucro sferico isotropo per dati spostamenti di punti delle due superficie limiti* (Rome, 1892; — le baron DE CHESTRET DE HANEFFE, écrivain belge connu, membre de l'Académie de Belgique, auteur d'ouvrages estimés, entre autres d'une *Numismatique liégeoise* et d'une *Histoire de la maison de Lamarck*, mort dernièrement à Liège, à 75 ans; — Mgr CORTEN, directeur des établissements d'enseignement à Rolduc (Prusse rhénane), mort subitement à Maestricht, à la fin d'août, à 64 ans; — John DAVIDSON, poète lyrique et auteur dramatique anglais, mort au commencement de septembre, à Mousehole, à 52 ans; — William Clyde FITCH, l'éminent dramaturge américain, mort dernièrement en France, à Châlons-sur-Marne, à 44 ans; — Dr. Max HEINZE, professeur de philosophie à l'Université de Leipzig, mort en cette ville, le 17 septembre, à 74 ans; — Dr. Louis KATZ, médecin allemand, professeur de thérapeutique pour les maladies des oreilles à l'Université de Berlin, mort à Méran, au cours d'un voyage, le 15 septembre, à 62 ans; — Rose LITTEN, femme de lettres allemande, morte le 26 août, à Masserberg (Thuringe), à 53 ans, laquelle a publié diverses nouvelles, entre autres : *Frauenverein in Krähwinkel und andere Humoresken* (Berlin, 1897, in-8); *Hanna. Eine Tagebuchnovelle für junge Mädchen* (Berlin, 1898, in-8); *Schatten* (Berlin, 1898, in-8); — Dr. Hermann LOSSEN, professeur de chirurgie à l'Université allemande de Heidelberg, mort en cette ville, le 27 août, à 67 ans; — Dr. Adalbert MERX, professeur d'exégèse de l'Ancien Testament à l'Université allemande de Heidelberg, mort en cette ville, le 4 août, à 71 ans, lequel a publié : *Idee und Grundlinien einer allgemeinen Geschichte der Mystik* (Heidelberg, 1893, in-8); *Die Ideen von Staat und staatsmann im Zusammenhange mit der geschichtlichen Entwicklung der Menscheit* (Heidelberg, 1892, in-8); *Documents de paléographie hébraïque et arabe* (Leiden, 1894, gr. in-4), etc.; — le capitaine DU NORD, écrivain militaire autrichien, d'origine française, mort dernièrement en Styrie; — Dr. Leopold PERL, privat-docent de médecine, à Berlin, mort en cette ville, le 26 août, à 65 ans; — le R. P. Charles POPPE, savant théologien, chargé de la direction de l'Œuvre de Saint-François-Xavier du diocèse de Gand, pour laquelle il rédigeait une petite revue très estimée, le *Xaverius' Bode*, mort à Gand, le 24 septembre; — Dr. Albert ROEMER, écrivain allemand, éditeur de la *Korrespondenz für Kunst und Wissenschaft*, mort le 6 septembre, à Berlin, à 50 ans, auquel on doit, entre autres ouvrages : *Fritz Reuter in seinem Leben und Schaffen. Mit Erinnerungen persönlichen Freude des Dichters und anderen Ueberlieferungen* (Berlin, 1896, in-8); *Psychiatrie und Seelsorge. Ein Wegweiser zur Erkennung und Beseitigungen der Nervenschäden unserer Zeit* (Berlin, 1899, in-8); — l'abbé Remi ROSSEEL, ancien professeur au petit séminaire de Saint-Nicolas, dans le diocèse de Gand, mort à Beveren-Waes, le 27 août, à 29 ans; — Dr. Heinrich Max RUNGE, médecin allemand, professeur de gynécologie et d'accouchement à l'Université de Gœttingue, mort en cette ville, le 27 juillet, à 60 ans, lequel a publié un certain nombre d'ouvrages estimés, tels que : *Lehrbuch der Geburtshülfe* (Berlin, 1891, in-8) et *Die Krankheiten der ersten Lebenstage* (Stuttgart, 1893, in-8); — Jean STECHER, professeur belge qui, pendant près de 40 ans, avait enseigné les littératures

française et belge à l'Université de Liège et avait publié une *Histoire de la littérature flamande*, couronnée par l'Académie royale de Belgique, mort à Liège, au commencement de septembre, à 90 ans; — Hugo Steinitz, éditeur allemand, mort à Berlin, le 11 septembre, à 57 ans; — Richard Taendler, éditeur allemand, mort à Helgoland, le 14 septembre, à 41 ans; — Mme Olga Nikolaievna Tchoumina, femme de lettres russe, morte dernièrement; — Georg Wellner, ingénieur allemand, ancien professeur de construction de machines à l'École technique supérieure de Brunn, mort en cette ville, le 8 septembre, à 63 ans.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Le 3 septembre, M. P. Viollet lit un mémoire sur la création par François Ier de la charge de colonel général de l'infanterie. — M. M. Croiset lit une étude sur la légende d'Ulysse. — Le 10, M. Croiset termine l'étude commencée dans la dernière séance. M. M. Thomas propose une correction à la lecture d'un manuscrit de la Bibliothèque nationale au sujet du titre d'un discours composé par Alain Chartier pour l'empereur Sigismond. — M. H. Cordier donne lecture d'un travail concernant les musulmans en Chine. — Le 17, M. Clermont-Ganneau explique la dédicace en sabéen et en araméen d'un autel découvert à Délos. — M. E. Pottier lit une lettre de M. Thureau-Dangin fils sur l'âge des inscriptions cunéiformes cappadociennes. — M. P. Fournier lit un mémoire sur la compétence des tribunaux ecclésiastiques. — M. Delaporte parle d'un sceau provenant de Tello. — Le 29, M. Jean Clédat expose son opinion sur l'identité d'un lieu situé dans l'isthme de Suez avec le Mont Caesios, où s'élevait un temple de Jupiter. — M. le comte de Lasteyrie parle de l'architecture à coupoles en France.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Le 4 septembre, M. H. Welschinger lit une lettre ayant trait au traité conclu entre l'empereur d'Autriche et Joachim Murat en 1814 et révélant les suites fâcheuses de ce traité pour le dernier des contractants. — Le 18, M. E. Levasseur extrait de son Histoire du commerce de la France le chapitre qui a trait à la crise monétaire du seizième siècle.

Mélanges Wilmotte. — Encore un volume de mélanges! Récemment, nous annoncions celui qui se prépare en l'honneur de M. Chatelain. En voici un autre, sur le point de paraître, destiné à commémorer le 25e anniversaire de la fondation à l'Université de Liège, par M. Maurice Wilmotte, du premier enseignement en Belgique des langues romanes. 43 savants, élèves ou amis du professeur de Liège, ont collaboré aux *Mélanges Wilmotte*. Ce sont MM. G. Abel, *Le Labeur des de Goncourt*; F. Baldensperger, *Lettres inédites de Littré et de son père à A. W. Schlegel*; Bédier, *Un Fragment du chansonnier inédit du* XVe *siècle*; J. Bonnard, *Monologue de la reine d'Égypte dans le poème biblique de Malkaraume*; E. Bourciez, *Le Démonstratif dans la Petite Gascacherie*; A. Bovy, *Comment la littérature française classique et la littérature moderne peuvent s'éclairer mutuellement*; G. Charlier, *L' « Escoufie » et « Guillaume de Dole »*; L. Clédat, *L'Expression « quitte à »*; G. Cohen, *La Scène des pèlerins d'Emmaüs*; L. Constans, *Un Précurseur des félibres, Claude Peyrot, prieur de Pradinas*; Mme Horion-Delchef, *Les Œuvres de Mme de Graffigny*; *les « Lettres péruviennes »*; *l'Exotisme dans la littérature*; G. Dottin, *Quelques faits de sémantique dans les parlers du Bas-Maine*; L. Gauchat, *Les Noms gallo-romains de l'écureuil*; E. Gérard-Gailly, *Hélène Gillet*; *une exécution capitale au* XVIIe *siècle*; A. Horning, *Weltgeschichtliche aus den Vogesen*; A. Jeanroy, *Les Chansons pieuses du Ms. fr.* 12483

de la Bibliothèque nationale; G. Lanson, *Le Tableau de la France de Michelet, note sur le texte de* 1833; A. Lefranc, *A propos des « Femmes savantes »*; Leite de Vasconcellos, *Minçalhas gallegas*; Marignan, *Quelques ivoires représentant la crucifixion et les miniatures du sacramentaire de Metz*; Menedez Pidal, *Romance del nacimiento de Sancho Abarca*; Meyer-Lübke, *Die Aussprache des altprovenzalischen u*; G. Monod, *Michelet et les Flandres, voyage de* 1837; Fr. Novati, *La Canzone popolare in Francia ed in Italia nel più alto medio evo*; L. Paschal, *Les Modes de la sensibilité chez les écrivains*; E. Picot, *Une Querelle aux Palinods de Dieppe au* XVe *siècle*; J. Pierson, *Pamphlets bas-latins du* VIIe *siècle*; M. Prou, *Notes sur le latin des monnaies mérovingiennes*; P. Rajna, *S. Mommoleno e il linguaggio romanzo*; G. Raynaud, *Deux nouvelles Rédactions françaises de la légende des Danseurs maudits*; E Roy; *Notes sur les deux poètes Jean et Mathurin Régnier*; Salverda de Grave, *Recherches sur les sources du Roman de Thèbes*; H. Schneegans, *Notice sur un calendrier français du* XIIIe *siècle*; M. Sourian, *Les Lettres de Ducis à Népomucène Lemercier*; Stengel, *Huons aus Auvergne Keuschheitsprobe, Episode aus des francoenezianischen Chanson de geste von Huon d'Auvergne*; Stimming, *Neufranzösisches « tolle »*; Suchier et Guesnon, *Deux Trouvères artésiens, Baude Fastoul et Jacques le Vinier*; Thomas, *La Genèse de la philosophie et le symbolisme dans « la Vie est un songe » de Calderon*; E. Ulrix, *Les Chansons inédites de Guillaume le Vinier d'Arras*; Van Hamel, *L'Ame littéraire de la France*; J. Vising, *La Stylistique est-elle possible?*; C. Wahlund, *Bibliographie der französischen Strassburger Eide vom J.* 842; miss Jessy L. Weston, *A hitherto unconsidered aspect of the Round Table.* En plus des exemplaires réservés aux souscripteurs (10 francs, Secrétaire du Comité, M. G. Cohen, 3, rue Severo, Paris, XIVe), quelques exemplaires des *Mélanges Wilmotte* seront mis en vente (Paris, Champion) au prix de 20 ou 25 francs.

Paris. — A la librairie Letouzey et Ané, 76 *bis*, rue des Saints-Pères, Paris, VIIe arr., paraîtra, à partir de janvier 1910, tous les deux mois, un périodique qui aura pour titre : *Revue d'histoire de l'Église de France*. Chaque livraison, de format in-8, comptera 112 pages. Nous détachons du prospectus annonçant la prochaine publication les lignes suivantes, qui en résument la physionomie : « Nous avons tenu à nous limiter à la seule histoire de l'Église de France parce qu'il nous a paru que là le champ était suffisamment vaste et insuffisamment exploré, parce qu'il importe aussi aux heures de trouble que nous traversons de fortifier nos courages au souvenir mieux connu des luttes et des triomphes de ceux qui nous ont précédés. C'est donc de l'histoire de l'Église de France seule que s'occupera notre Revue. Faisant appel à toutes les collaborations, pourvu qu'elles soient strictement scientifiques, la *Revue d'histoire de l'Église de France* publiera des articles concernant l'histoire ecclésiastique générale de la France et l'histoire locale des diocèses, des monographies sur les évêques, les abbés, les personnages qui ont joué un rôle important au cours des siècles, comme des études sur les évêchés, les abbayes, les chapitres, les ordres religieux anciens et modernes, les grands mouvements d'idées qui peuvent faire connaître plus complètement le passé de notre Église. En outre, pour faciliter l'étude de l'histoire la plus contemporaine sur laquelle il n'est souvent pas très aisé de se documenter, nous publierons dans chaque numéro une « Chronique » où nous noterons, sans commentaires, les faits du jour concernant l'histoire religieuse de l'heure présente. Nous consacrerons enfin une dernière partie de notre Revue au dépouillement critique et raisonné des revues et des livres nouveaux, indiquant avec le plus grand soin tous les articles — mais ceux-là seulement — qui peuvent intéresser

l'histoire religieuse de la France et la valeur des publications (Prix de l'abonnement annuel : France, 15 francs. — Étranger, 17 francs). — Nous souhaitons grand succès et longue carrière au futur périodique, qui comblera une lacune et arrive à son heure.

— Une nouvelle intéressante : la *Revue Mame*, si appréciée des familles, va se transformer avantageusement. D'abord, à partir du 1er octobre, présent mois, elle s'intitulera : *Revue française*. Mais il y a beaucoup mieux qu'un simple changement de titre : désireux de donner à leur publication une importance plus grande, d'augmenter son format, le nombre de ses pages et la variété de son texte et de ses illustrations, déjà si abondantes, les directeurs de la Revue, encouragés par le succès, ont décidé d'accorder 32 pages au lieu de 20 à chaque livraison, qui comprendra en moyenne de 15 à 20 clichés en simili-gravure. Le texte se composera de nombreux articles d'actualités, signés des meilleurs écrivains contemporains; de contes littéraires pour enfants; de romans choisis avec le plus grand soin et qui pourront être lus par tout le monde; d'une suite d'études sur tous nos académiciens, par M. Robert Havard de la Montagne; d'une chronique du livre, par M. H. Chantavoine; de causeries artistiques, par M. H. Bidou; d'une chronique musicale, de M. Marcel Bertrand; d'une chronique scientifique hebdomadaire de M. Francis Marre; d'une causerie sur le théâtre; d'une chronique médicale, etc. Le prix de l'abonnement, malgré toutes ces améliorations, sera à peine augmenté : 9 fr. 50, au lieu de 8 francs. (Siège de la *Revue française* : Paris, 17, rue Cassette, VIe arr.).

— L'opuscule de M. Édouard-L. de Kerdaniel: *André de La Vigne, orateur et poète* (1457-1527) (Paris, Daragon, 1909, in-12 de 34 p.) nous apporte des indications utiles, biographiques et bibliographiques, sur un écrivain aujourd'hui peu connu et peu fréquenté, sauf de quelques érudits. Il est regrettable que l'auteur ne se soit pas étendu davantage sur le *Mystère de Saint-Martin*, représenté à Seurre, en Bourgogne, au mois d'octobre 1496. M. de Kerdaniel paraît ignorer que le texte de cette pièce est encore aujourd'hui conservé à la Bibliothèque nationale (fonds français 24332), et qu'elle a été l'objet d'une notice par Petit de Julleville (*Les Mystères*, t. II, p. 47). Il aurait trouvé dans le même ouvrage (T. I, p. 328-329) des détails intéressants sur l'auteur dont il s'occupait.

— En dehors de la sœur de Balzac, Mme Surville, nous ne voyons guère que Mme Geneviève Ruxton qui se soit occupée sérieusement du créateur de *la Comédie humaine*. Et il faut reconnaître que cette dernière s'est remarquablement tirée d'affaire, car le sujet était épineux. *La « Dilecta » de Balzac. Balzac et Madame de Berny* (1820-1836), tel est le titre de l'étude que Mme Geneviève Ruxton a publiée dans la *Revue hebdomadaire* des 3, 10, 17 et 24 juillet 1909. « Les recherches qui nous ont amenée à tenter cette esquisse du caractère et de l'influence de Mme de Berny sur Balzac, explique l'auteur dans une note mise au bas de la première page de son travail, ont été faites au moment où MM. Hanotaux et Vicaire rassemblaient les documents de leur *Balzac imprimeur*; notre étude nous amenait aux mêmes conclusions que celles de leur beau livre. Nous publions aujourd'hui cette étude parce que l'existence tourmentée de Balzac est un sujet si vaste, si passionnant, que nos commentaires peuvent trouver place peut-être encore en marge de cette grande vie; et ces quelques documents nouveaux que nous apportons viendront ainsi se joindre à ceux qu'ont recueillis et publiés MM. Hanotaux et Vicaire ». — Donc, Mme Ruxton a mis principalement à contribution, dans le cas présent, non seulement certaines œuvres du maître, mais aussi sa *Correspondance*, ses *Lettres à l'Étrangère*, et, de façon

NOUVELLE LIBRAIRIE NATIONALE

85, rue de Rennes, PARIS-VIe Arrt

LES IDÉES CLAIRES

COLLECTION SYNTHÉTIQUE

FONDÉE PAR NOËL AYMÈS

La collection des « *IDÉES CLAIRES* » s'offre au public non comme un répertoire universel des connaissances humaines, mais comme une série de livres aimables et véritablement *amis* qui envisageront les périodes historiques, les grandes dates, les grands problèmes sur lesquels il est bon d'avoir opinion solide et renseignements précis.

Sans vouloir en aucune façon faire le procès de l'enseignement secondaire actuel, il est bien certain que le baccalauréat, sanction de dix ans d'études, n'implique que des connaissances littéraires, sociales, économiques, assez vagues ; et la vie moderne, qui exige qu'on se spécialise, écarte chaque jour davantage les esprits cultivés des notions d'ensemble — fondées sur une documentation sérieuse — sans lesquelles cependant une intelligence ne saurait être complète et avertie.

Chaque volume de la collection tendra donc à donner une *IDÉE CLAIRE*, légitimée par le raisonnement et les faits, du sujet traité. Synthétique, il s'efforcera de grouper dans un minimum de place, sans être indigeste, tout ce qu'un esprit distingué — ce que le XVIIe siècle appelait l' « honnête homme » — peut et doit connaître sur tel point défini ; rédigé sans préoccupation de politique ni de parti, il inspirera la confiance, condition du succès.

Les livres des « *IDÉES CLAIRES* » ne seront ainsi ni une Encyclopédie morcelant les questions selon la tyrannie de l'ordre alphabétique, ni une liste de manuels ou trop particuliers (manuel d'électricité, etc.) ou trop généraux (manuels pédagogiques répondant aux programmes universitaires). Ils tiendront le milieu entre les ouvrages élémentaires insuffisants à qui aime savoir et les travaux de pure érudition qui exigent pour être pratiqués avec fruit, souvent une initiation, toujours du temps.

Ajoutons que, dans l'esprit du fondateur, cette collection, écrite par des Français, suivant les traditions françaises, s'adresse aux fils de France. Et nous entendons par là non seulement ceux qui, nés sur notre vieux sol, y sont demeurés, mais aussi ceux qui, de race, d'origine ou culture françaises, ont gardé à l'étranger la connaissance, le goût de notre langue et de notre esprit. Canada, Belgique, Espagne, Angleterre, Autriche, Levant, Orient, Extrême-Orient, Amérique du Nord ou du Sud, combien d'autres pays encore où des familles françaises existent qui aimeront à respirer et à répandre le parfum de France !

Nous pouvons donc déjà annoncer une première série de volumes dont les sujets mêmes montreront l'unité d'esprit qui anime la collection, et la variété qu'on a voulu y apporter. « **Trente Années du grand siècle : la France de Louis XIII** » a été choisi comme œuvre de début, parce qu'aucune période de notre Histoire ne pouvait mieux faire voir nos intentions. Un roi trop peu connu et un ministre, Richelieu, qui intéresse, quelque opinion que l'on professe ; un conflit européen : les suites de la Réforme et de la guerre de Trente ans ; la naissance du Classicisme : un Corneille ; la naissance du Rationalisme : un Descartes ; une étude de mœurs pénétrant dans toutes les classes : Clergé, Noblesse, Bourgeoisie et Peuple ; un jeu d'institutions : Administration, Parlements, fondé sur le passé et expliquant l'avenir : étude synthétique s'il en fut, et variée à la fois.

Indiquant notre souci de traiter les problèmes qui restent toujours actuels pour les Français, le second volume racontera

l'Allemagne, **De Gœthe à Bismarck** ; un autre, dans le même esprit, dira la genèse des Etats-Unis, **De Washington à l'Impérialisme** d'un Roosevelt. Entre temps, nous donnerons ce qu'il convient de retenir de la Grèce antique, nous rassemblerons les idées et les faits qui gravitent autour de cette date, si importante chez nous : **1830**; nous chercherons à préciser le rôle et l'influence de la science au XIXe siècle ; dans le XVIIIe, nous pénétrerons — avec des documents pour la plupart inédits — dans cette société dont on parle beaucoup plus qu'on ne la connaît ; variant toujours, nous exposerons les chimères, les défaillances, les gloires de **Notre Passé colonial**.

Chacun de ces livres formera un tout ; chacun se reliera par l'esprit à ses voisins ; et le premier ensemble, vagabondant à dessein à travers les temps, indiquera, nous le souhaitons, la souplesse de la matière, l'utilité de l'œuvre, et la conception large autant qu'impartiale qui l'a inspirée.

Chaque ouvrage formera un volume in-18 de 300 à 400 pages.
Prix. . . . . **3** fr. **50**

Pour paraître en octobre 1909

La France de Louis XIII, par Noel Aymès.

Pour paraître en janvier 1910 :

De Gœthe à Bismarck, par Louis Cons.

Pour paraître en mai 1910 :

La Grèce antique, par Noel Aymès.

Pour paraître en octobre 1910.

1830, par Louis Riballier.

Poitiers. — Société française d'Imprimerie

assez accessoire, divers ouvrages d'écrivains tels que le Dr Véron, George Sand, Champfleury, Léon Daudet, etc. L'auteur, du reste, a tenu plus que son titre n'indique : si, en effet, elle s'occupe d'abord de Mme de Berny, elle ne néglige pas, pour autant, Mme Hanska, ces deux femmes s'étant, à un moment donné, trouvées mêlées, en quelque sorte simultanément, à la vie de Balzac. Et si l'influence de la première a été heureuse pour le développement du génie du romancier, il s'en faut que le rôle de la grande dame polonaise fût aussi avantageux. On suit avec un intérêt soutenu l'étude à la fois biographique, littéraire et psychologique de Mme Ruxton, mais on demeure quelque peu surpris de ne pas rencontrer, sous une plume féminine, le moindre mot de blâme pour la conduite de Balzac et de ses deux maîtresses mariées et mères de famille. Au contraire, elle poétise ces graves écarts de morale. — Ne passons pas sous silence un détail particulièrement intéressant : on sait que la *Revue hebdomadaire* donne en tête de chacun de ses numéros une série d'illustrations dans un supplément : *L'Instantané*. Or, on trouvera dans les quatre livraisons précitées des 3, 10, 17 et 24 juillet, toute une iconographie balzacienne : 13 portraits du maître à diverses époques, y compris 2 plâtres et 2 statues, 6 vues de maisons habitées par Balzac, un fac-similé de signature, 2 vues de Villeparisis où a résidé Mme de Berny et un portrait de Mme de Berny et de Mme Hanska.

— Et puisque nous parlons d'iconographie balzacienne, il convient de signaler également celle publiée dernièrement par la librairie H. Didier dans sa collection *la Littérature par l'image*, dont il a été question plusieurs fois ici même. *Balzac en images* forme la « pochette nº 8 » (Prix : 1 fr.). Sous forme de cartes postales, elle renferme 12 pièces qui reproduisent admirablement 6 portraits du romancier, dont 2 bustes et une statue, 3 caricatures, des vues de trois maisons habitées par Balzac, et une vue du collège de Vendôme où il a fait ses études, une épreuve corrigée, véritable casse-tête pour l'imprimeur, les portraits de Mmes de Berny et Hanska et enfin 12 types ou scènes de *la Comédie humaine*, en 3 cartes. Le tout avec des notices explicatives. — Les iconographies de *l'Instantané* et de la librairie Didier sont loin d'être complètes; il serait désirable qu'une deuxième série du sujet parût quelque jour dans *la Littérature par l'image*.

Franche-Comté. — Le lieutenant Borrey vient de publier une brochure intitulée : *Un Épisode de la campagne de France. Le Blocus de Besançon par les Autrichiens* (1814) (Paris, Charles-Lavauzelle, s. d. [1909], in-8 de 109 p., avec les portraits du général Marulaz et de l'ordonnateur Lyautey, un plan et une petite carte de Besançon et de ses environs. — Prix : 2 fr.). Cette étude, dit l'auteur dans son *Avant-propos*, « forme un des chapitres d'un ouvrage qui aura pour titre : *L'Invasion de la Franche-Comté en* 1814, et paraîtra prochainement ». Dans le même *Avant-propos*, M. Borrey nous avertit que s'il a « supprimé les références que la plupart des historiens donnent au bas de chaque page, c'est pour ne pas en rendre la lecture pénible ». Voilà, à notre avis, un tort grave; et nous pensons que la simple indication générale, en manière de bibliographie sur le sujet, des manuscrits et imprimés consultés ne suffit pas. Il semble, du reste, que l'auteur ait senti lui-même qu'une précision plus grande était parfois nécessaire, car en divers endroits de son étude (notamment p. 42, 77, 83) il fournit des références dans le texte même. Cette imperfection n'empêche pas le présent travail d'offrir le plus réel intérêt; il nous a paru cependant comporter certaines observations que nous réserverons pour l'œuvre complète de M. Borrey, si elle est soumise à notre examen. En attendant, nous appellerons l'attention de l'auteur sur une faute dans deux noms de localités :

Dole du Jura ne prend pas d'accent circonflexe; page 15, il convient de rectifier Étalars en Étalans.

— La biographie de *Sœur Marthe*, que Mme la comtesse R. de Courson a tout dernièrement écrite pour *les Contemporains* (Paris, 5, rue Bayard, s. d.[1909], gr. in-8 de 16 p., avec portrait), n'est pas, à coup sûr, l'une des moins attachantes de cette collection. Anne Biget, si universellement connue sous le nom de « Sœur Marthe » qu'elle a illustré, est née à Thoraise (Doubs), le 27 octobre 1749. Mme de Courson la prend dès son enfance, la suit au couvent des Visitandines de Besançon, nous conte ses faits et gestes pendant la Révolution de 1789 et surtout durant la Terreur. Elle esquisse ensuite son rôle charitable auprès des soldats blessés et des prisonniers de guerre, sans oublier son admirable conduite pendant le blocus de Besançon, en 1814. La bonne Sœur est morte à Besançon le 29 mars 1824. Mme de Courson a été bien inspirée en consacrant à cet ange de charité et de dévouement ces pages d'une sobre éloquence et d'une exactitude parfaite.

— Dans notre précédente livraison (p. 283-284), nous avons mentionné à cette place la notice que M. Georges Gazier a écrite sur Jean-Baptiste Considérant, de Salins, père de ce Victor Considérant qui, déposant ses galons de capitaine du génie, se transforma, pour nous servir de l'expression humoristique d'un de ses compatriotes, en « saint Paul du fouriérisme ». Or, nous recevons de M. le Dr Émile Ledoux une plaquette bien suggestive sur ce singulier apôtre : *Victor Considérant. Trois Lettres inédites. Notes sur sa jeunesse* (Besançon, imp. Dodivers, 1909, in-8 de 16 p.). Les trois lettres en question adressées à un ami de son père, M. Thelmier, sont datées des 31 mai 1828, 21 février 1830 et 14 décembre 1832, alors que Victor Considérant, polytechnicien, élève de l'École de Metz et lieutenant du génie, commençait à se sentir le cerveau troublé par des rêves de réformes humanitaires. L'une d'elles (la dernière en date) fait pressentir la démission de 1836 : « ... il ne me convient pas, écrit-il, d'être militaire et de traîner de garnison en garnison comme un cadavre décrépi *(sic)* pour faire des appels et des revues de linge et de chaussures. Il me faut une vie indépendante et libre, errante ou stationnaire à ma volonté. » M. Ledoux rappelle certaine phrase du livre sur Victor Considérant dû à Mme Coignet, laquelle qualifie ainsi son héros : « C'est un chevalier de l'idéal. » — Allons ! mettons que ce fut un idéologue, un songe-creux, que les caricaturistes de 1848 ont rendu plus célèbre que la plupart de ses élucubrations démodées, — et accordons-lui charitablement la paix éternelle de l'oubli.

— M. G. Canard a tiré à part des *Annales de l'Académie de Mâcon* son travail sur *le Général Tripard* (1816-1879) (Mâcon, imp. Protat, 1908, in-8 de 95 p.), qu'il avait tout d'abord inséré dans ce recueil. Le titre semble annoncer une biographie; or, il s'agit surtout ici du rôle joué par le général Tripard pendant la guerre de 1870-1871 (p. 8 à 88). Les sept premières pages, à vrai dire, résument très sommairement la vie du général depuis sa naissance à Lods (Doubs), le 19 juin 1816, jusqu'à l'Année terrible. Au moment de la déclaration de guerre, Tripard, alors colonel, commandait le 6e régiment de lanciers, à Schlestadt. Tout de suite, il entra en campagne. Pendant plus de sept mois, à peine interrompus par quelques semaines d'hôpital, il fit constamment face à l'ennemi. Entraîné, au début, dans la déroute depuis Wœrth jusqu'à Châlons, il sut échapper à la capitulation de Sedan et devint bientôt, aux avant-postes sur la Loire, l'un des meilleurs artisans de l'organisation de la Défense nationale. « La plupart des lettres et documents qu'il a laissés, dit M. Canard, se rapportent à la campagne de

1870. Ils ont servi à reconstituer son rôle au cours de la campagne. On verra quelle fut sa brillante conduite, comment il devint général de brigade, puis général de division au titre auxiliaire, et par quelle fatalité il fut replacé général de brigade à la revision des grades, sans pouvoir reconquérir jamais la troisième étoile qu'il avait gagnée une première fois sur le champ de bataille de Beaugency. » Mis à la retraite en 1878, il mourut peu de temps après, à Dijon, et fut inhumé à Lods, son pays natal. Cette intéressante brochure mérite d'être spécialement signalée à ceux qui s'occupent de l'histoire de la guerre franco-allemande.

Languedoc. — Le docte et vaillant archiviste du département de l'Hérault, M. Joseph Berthelé, continue à éclairer par ses recherches et ses publications variées le passé de sa province d'adoption. Nous indiquerons ici quelques-uns de ses plus récents travaux : *Montpellier en* 1768 *et en* 1836 *d'après deux manuscrits inédits* (Montpellier, 1909, in-fol. de 188 p. (Extrait des *Archives de la Ville de Montpellier. Inventaires et Documents*, t. IV). La *description* anonyme de 1768, de beaucoup le plus important des deux documents publiés par M. Berthelé, est ainsi divisée : « I. Le Clergé. II. Maisons de charité. III. De la Religion. IV. Juridictions. V. Hôtel de Ville. VI. États généraux de la province. VII. Commissaires. VIII. Intendance. IX. Corps militaire. X. Université. — XI. Arts et sciences. XII. Collèges, écoles et instructions. XIII. Ouvrages de littérature. XIV. Archives, greffes, dépôts des titres. XV. Noblesse. Classes des habitants. XVI. Ordres de chevalerie. XVII. Finances. XVIII. Trésoriers et receveurs par commissions amovibles. XIX. Trésoriers particuliers. XX. Emplois. XXI. Fermes. XXII. Entreprises. XXIII. Inspecteurs. XXIV. Commerce. XXV. Manufactures et fabriques. XXVI. Corps de métiers. XXVII. Édifices publics. XXVIII. Murailles, portes, rues, promenades, places, fontaines. XXIX. Jardins, maisons de campagne, canal, moulins, chemins. XXX. Productions du terroir de la ville et des environs. XXXI. Curiosités naturelles, mines, carrières, eaux, bains. XXXII. Poids et mesures. XXXIII. Loix particulières et privilèges de la ville. XXXIV. Langage. XXXV. Luxe, ameublemens, repas. XXXVI. Jeux et divertissemens. — Réflexions générales qui terminent cette description. » — On voit tout de suite quelle abondante moisson à faire dans ce texte pour l'histoire des institutions et des mœurs de l'ancien régime. — *La Vieille Chronique de Maguelone (Chronicon Magalonense vetus)*, nouvelle édition accompagnée d'observations historiques et d'éclaircissements topographiques (Montpellier, 1908, in-8 de 200 p.). Ce précieux texte est de la seconde moitié du XIIe siècle. On y trouve en particulier les indications les plus intéressantes sur la construction de la célèbre cathédrale, restaurée de nos jours par les soins et grâce à la munificence d'un sympathique antiquaire. — *Un Conflit scolaire au* XIVe *siècle* (Le Vigan, juillet 1909, in-8 de 8 p. Extrait de la *Revue historique du diocèse de Montpellier*). Il s'agit d'une difficulté survenue entre les habitants de Marsillargues et leur curé au sujet du choix d'un maître d'école et qui donna lieu à un mandement du pape Jean XXII, en date du 8 mai 1322. — Les travaux de M. Berthelé sur l'histoire du Languedoc ne l'empêchent pas de continuer ses recherches sur une branche spéciale de l'archéologie où il est passé maître, l'archéologie campanaire, pour laquelle ses études et ses découvertes s'étendent sur un champ beaucoup plus vaste. C'est ce dont témoignent deux notices formant les fascicules III et IV de la série intitulée : *Opuscules campanaires*, savoir : *Les Fontes de cloches à l'intérieur des églises*, à propos d'un four découvert en 1892 dans l'église Saint-Crépin de Château-Thierry (Château-Thierry, août 1908,

in-8 de 30 p. Extrait des *Annales de la Société historique et archéologique de Château-Thierry).—Anciennes cloches municipales de Bordeaux, d'Orléans et d'Amiens. Documents inédits* (Montpellier, juillet 1909, in-8 de 58 p. Extrait du *Bulletin mensuel de l'Académie des sciences et lettres de Montpellier).*

Lorraine. — Dans le travail qu'il consacre à *Quelques portraits du Musée de Bar-le-Duc* (Bar-le-Duc, in-8 de 15 p. et 6 planches. Extrait des *Mémoires de la Société des lettres, sciences et arts de Bar-le-Duc)*, M. H. Dannreuther a surtout retracé l'histoire de ce musée, depuis sa fondation jusqu'à ces dernières années. Les détails qu'il donne sur ses origines sont des plus curieux. Les six portraits étudiés ici, dont quelques-uns vraiment remarquables, sont ceux d'Antoine, duc de Lorraine et de Bar, mort en 1544; d'Antoine de Bourbon, roi de Navarre, père d'Henri IV; de François de Lorraine, duc de Guise, mort en 1563; d'Henri de Lorraine, le Balafré, duc de Guise, mort en 1588; de Nicolas Psaume, évêque et comte de Verdun, mort en 1575, et enfin d'Alexis Piron. De bonnes reproductions photographiques de ces six portraits augmentent l'intérêt de la brochure et permettent d'apprécier la valeur des originaux.

Nivernais. — Le premier fascicule du tome XIII de la 3e série (23e volume de la collection) de l'excellent *Bulletin de la Société nivernaise des lettres, sciences et arts* (Nevers, Mazeron, 1909, in-8 de 112 p., avec 3 portraits) est distribué de façon bien tardive. Les trois autres, dans ces conditions, paraîtront difficilement avant la fin de la présente année. Ce fascicule n'en est pas moins remarquable; il est formé des trois publications documentaires suivantes : *Entrée des duc et duchesse de Nevers François de Clèves et Marguerite de Bourbon à Nevers*, 12 *février* 1550 *(n. st.), d'après un document de la bibliothèque Sainte-Geneviève*, par M. Ch. Barbarin (p. 1-38, avec deux portraits de François de Clèves, vers 1535 et 1545, et un autre de Marguerite de Bourbon, vers 1540); — *Les Compagnies d'ordonnance et leurs officiers nivernais au* XVIe *siècle*, par M. René de Lespinasse (p. 39-88); — *L'Arrière-Ban du Nivernais en* 1687 et 1689, par M. Gaston Gauthier (p. 89-112).

Normandie. — La savante esquisse de M. le comte de Charencey : *Guerre privée et combat singulier* (Alençon, 1909, in-8 de 45 p. Extrait du *Bulletin de la Société historique et archéologique de l'Orne)* sera lue avec intérêt par les personnes qui s'intéressent à l'histoire du droit, à celle des institutions et des mœurs. Elle est ainsi divisée. : I. Du Droit de guerre privée. II. Du Duel volontaire. III. Du Duel forcé. IV. Du Harakiri des Japonais. — La vaste érudition de l'auteur lui a permis des rapprochements qui auraient certainement échappé à d'autres.

Provence. — Le 1er octobre 1771, « du très exprès commandement du Roi » le Parlement de Provence siégeant à Aix fut supprimé et ses membres exilés dans leurs terres. Peu après la mort de Louis XV, son successeur rappela les parlements et les réintégra dans leurs charges et prérogatives. Ce fut le 3 janvier 1775 que le marquis de Rochechouart, commandant de la Provence, reçut un courrier de Paris lui annonçant le rétablissement du Parlement. Des lettres de convocation pour le 10 janvier furent immédiatement adressées aux magistrats de l'ancien Parlement. De grandes fêtes eurent lieu à Aix à cette occasion, où toute la Provence semblait s'être donné rendez-vous. C'est le récit de toutes ces démonstrations que M. Jean Audouard nous donne dans son opuscule intitulé : *Le*

Rétablissement du Parlement de Provence (janvier 1775), d'après des documents inédits (Paris, Daragon, 1909, in-8 de 43 p.).

Savoie. — L'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Savoie vient de distribuer le tome XI de la 4e série de ses *Mémoires* (Chambéry, imp. générale savoisienne, 1909, in-8 de 762 p.). Ce fort volume se compose des très intéressants rapports et études ci-après : *Notice sur Benoît-Théophile de Chevron-Villette, archevêque de Tarentaise* (né en 1587, mort à l'âge de 73 ans, après avoir gouverné son diocèse pendant un quart de siècle), par le R. P. Dom B. Mackey (p. 3-72). Cette excellente biographie eût été complétée utilement par un portrait; — *Le Bilan littéraire de l'Académie de Savoie*, par M. Fr. Descotes (p. 77-88); — *Rapport sur le concours de poésie de* 1902 *(fondation Guy)*, par M. Emmanuel Denarié (p. 91-115); — *Rapport sur le concours d'économie rurale de* 1902 *(fondation Caffe)*, par M. le comte Eugène d'Oncieu de la Batie (p. 119-134); — Discours prononcés dans la séance publique du 11 décembre 1903 pour la réception de M. le comte Marc de Seyssel-Cressieu : 1° *Allocution* de M. François Descostes (p. 137-138); 2° *Discours de réception* de M. le comte Marc de Seyssel-Cressieu (p. 139-155); 3° *Réponse* de M. François Descotes (p. 157-173); — *Dom Mabillon en Savoie, notes de voyage* (avril 1685), par M. l'abbé J. Burlet (p. 177-187); — *Les Repas funèbres en Savoie*, par M. le chanoine Léon Bouchage (p. 191-220); — *Una Principessa sabauda sul trono di Bisancio. Giovanna di Savoia, imperatrice Anna Paleologina*, da Dr. Dino Muratore (p. 223-475). Ce travail est le plus important du volume; — *Le Premier Collège de Chambéry*, par MM. A. Perrin et C. Bouvier (p. 479-512), première partie d'une monographie dont la suite paraîtra dans un prochain volume; — *A propos de trois lettres des conventionnels Hérault de Séchelles et Philibert Simond. La Fête civique de Chambéry du* 3 *mars* 1793, par M. d'Arcollières (p. 515-561); — *Mission du Père Monod à Paris en* 1631, *d'après ses lettres*, par le Dr Salvatore Foa (p. 565-648); — *Un Conseil du P. Monod au duc Victor-Amé Ier*, par le même (p. 649-655); — *Réponse de M. François Descotes au discours de réception de M. Claudius Bouvier* (p. 659-665). On ne trouvera pas ici le discours de M. C. Bouvier, par le motif qu'il n'était qu'un fragment d'une vaste étude réservée aux *Mémoires de l'Académie de Savoie* et qui traitera de « Marguerite de France, fille du roi François Ier et sœur du roi Henri II, devenue duchesse de Savoie par son mariage avec Emmanuel-Philibert »; — *Les Premiers Comtes de Savoie.* Deuxième Mémoire. *Le Marquis Odon de Savoie, fils d'Humbert Ier. L'Affaire du Mariage* (1034), par M. Camille Renaux (p. 667-757).

Touraine. — Ce n'est pas une histoire de la commune de Saint-Avertin (Indre-et-Loire, canton et arrondissement de Tours) que veut retracer M. Emmanuel de Beaufond, dans son opuscule intitulé : *Une Paroisse tourangelle. Saint-Avertin.* (Paris, imp. des Orphelins-Apprentis, s. d., in-8 de 32 p.). Il se contente de donner une suite de notes sur le passé de cette paroisse, qui autrefois portait le nom de Vençay. Il a divise son opuscule en trois parties consacrées successivement au sol, au clocher, c'est-à-dire à l'histoire religieuse, et enfin aux logis et coutumes. Nous remarquerons en passant que la famille des Plantin, les fameux imprimeurs d'Anvers, serait originaire de la paroisse de Saint-Avertin.

Espagne. — A différentes reprises déjà, nous avons eu occasion de signaler les monographies de M. Lucien Briet sur les Pyrénées aragonaises; il nous faut encore en annoncer une nouvelle, relative aux gorges du Flumen et au Salto de Roldan. Le Flumen est un torrent du Haut-Aragon, né dans

la Sierra de Monrepos, qui coule d'abord d'ouest en est, puis du nord au sud; et son nom et l'examen de sa vallée supérieure permettent de penser qu'il fut autrefois beaucoup plus important qu'il n'est aujourd'hui. Ce petit cours d'eau traverse, avant de quitter les montagnes, un défilé long de 9 à 10 kilomètres, des gorges qui sont très imposantes au début et à la fin, à la fin surtout, où le Salto de Roldan, situé à 20 kilomètres au nord de Huesca, constitue un gigantesque portail par lequel débouche en plaine le rio Flumen. Sans doute, cette brèche n'est nullement la seule qu'on puisse signaler dans le Haut-Aragon; tous les torrents de ce « pays des gargantas et des barrancos » sortent des montagnes par de semblables pas, par des portails rocheux de même nature, très variés d'aspect; mais le plus saisissant, le plus régulier et le plus caractéristique de tous est le Salto de Roldan. Aussi M. Briet a-t-il très bien fait de lui consacrer une étude spéciale qu'accompagnent de fort belles vues photographiques et une carte itinéraire due à l'érudit lieutenant-colonel F. Prudent (*Les Gorges du Flumen et le Salto de Roldan, Haut-Aragon, Espagne*. Bagnères-de-Bigorre, imp. Bérot, 1909, in-8 de 50 p., avec carte et grav. Extrait du *Bulletin de la Société Ramond*, année 1909).

Italie. — Dans une communication présentée au congrès de la Société italienne pour l'avancement des sciences et insérée dans l'*Ateneo Veneto* (t. XXXII, fasc. 1, 1909), M. G. B. Picotti attire l'attention des historiens sur les *Lettere di Lodovico Foscarini*, diplomate vénitien du xve siècle. Ayant rempli une belle carrière d'administrateur (podestat à Vérone, puis à Brescia) et d'ambassadeur (au congrès de Mantoue, à Rome près Pie II, en France près Louis XI), Foscarini a été témoin des plus grands événements de l'histoire italienne de son temps et en a connu les principaux acteurs. Il comprenait lui-même l'intérêt que pourraient un jour avoir ses lettres, et il en avait fait faire une copie en deux volumes. Un seul est présentement connu, qui contient 312 lettres. Il est conservé à la Bibliothèque impériale de Vienne (n° 441), et malgré les appels de Mario Foscarini, de Quirini, de Tommaso Gar, encore inédit. Ce que M. Picotti dit ici de ces lettres fait vivement désirer qu'il se charge de les publier (tiré à part. Venezia, Istituto di arti grafiche, in-8 de 31 p.).

Brésil. — La célébration du premier centenaire de l'imprimerie au Brésil a fourni à l'infatigable baron de Studart l'occasion de publier une nouvelle contribution à l'histoire de cet État de Céará, qu'il connaît si bien. De même que, naguère, il avait établi une cartographie de cette partie du Brésil, de même, pour commémorer l'anniversaire de l'imprimerie, il a dressé une bibliographie des impressions céaraises. Cette bibliographie comprend, de 1824 à 1908, 951 numéros, dont le baron de Studart a groupé les titres et sur chacun desquels il a réuni tous les éclaircissements qu'il était possible de désirer; elle est disposée dans l'ordre chronologique et comprend surtout des journaux ou des publications de circonstance. Nous regrettons qu'en tête de ces *Annales*, le baron de Studart n'ait pas retracé, en quelques pages, l'histoire dont la bibliographie fournit les éléments; nul ne pouvait le faire mieux que lui *Primeiro Centenario da Imprensa no Brazil. Annaes da Imprensa Cearense. Catalogo*. Rio de Janeiro, Imp. nacional, 1908, in-8 de 101 p. — Separata do volume 1° da Parte II do tomo especial da *Revista do Instituto historico e geographico brazileiro*).

— Ce qu'il n'avait pas fait dans le travail, d'une incontestable utilité, que nous venons de signaler, le baron de Studart l'a exécuté dans son étude sur l'administration de Barba Alardo de Menezes, qui gouverna le

Ceará de juin 1808 à la fin de décembre 1811; il a débuté par en donner un minutieux résumé chronologique, puis en a tracé une esquisse historique présentant un aussi grand intérêt au point de vue du développement économique que de l'évolution politique du Ceará (Cf. les p. 30 et suiv.); nous y avons relevé, entre autres renseignements intéressants, la mention de la venue de deux corsaires dieppois à la fin de novembre 1810. Le baron de Studart a terminé cette courte, mais excellente monographie par un aperçu des progrès de la connaissance du pays réalisés pendant la période qu'il étudiait et par des statistiques de population dont les futurs historiens du Ceará tireront sans doute grand profit (*Administração Barba Alardo. Resumo chronologico; resumo historico.* Ceará-Fortaleza, typ. Minerva, 1908, in-8 de 45 p. Extrahido da *Revista trimensal do Instituto do Ceará*).

États-Unis. — Suivant l'usage, le volume de 1908 des *Proceedings of the United States national Museum* (Vol. XXXIV. Washington, Government printing Office, in-8 cartonné de XIV-777 p., avec 105 planches) est entièrement consacré à des mémoires originaux décrivant les collections diverses du Musée national de Washington. Ces travaux, au nombre de 42, ont trait presque tous (41) à l'histoire naturelle. Un consiste en un catalogue de tous les objets employés dans le culte judaïque avec la reproduction de ces objets en photogravure. Ce procédé a été également employé pour l'illustration des autres articles. De tous ces travaux, celui qui nous a paru le plus intéressant est celui de M. Ch. C. Nutting, professeur de zoologie à l'Université d'Iowa, et qui donne la description des Alcyonaria recueillies par le vapeur Albatros, du Bureau des pêcheries des États-Unis, dans le voisinage des îles Hawaï, en 1902. C'est la première fois que l'on étudie les alcyonaires de cette région et le résultat est d'une richesse surprenante, puisque sur 68 espèces recueillies, il n'y en a pas moins de 39 nouvelles qui sont toutes décrites et figurées pour la plus grande satisfaction des naturalistes. La Smithsonian Institution, chargée du Museum national des États-Unis, en plus des *Proceedings* et des *Annual Reports*, publie aussi cette année (1909) : les 5e et 6e parties du vol. XII des *Contributions from the United national Herbarium*. La 5e partie consiste en une description des *New or noteworthy plants from Colombia and Central America*, par M. Henry Pittier, pages 171 à 181, illustrée de 2 planches et 9 figures dans le texte. La 6e partie est un *Catalogue of the grasses of Cuba*, par M. A. S. Hitchcock, p. 183 à 257. On y trouve, en plus de la simple nomenclature des espèces décrites, la diagnose des espèces nouvelles, au nombre de 30. Il est regrettable que l'on n'ait pas jugé nécessaire d'y joindre des planches, ce qui eût donné beaucoup plus de valeur à ce travail déjà fort important et intéressant.

Publications nouvelles. — *Épîtres de saint Paul. Leçons d'exégèse*, par C. Toussaint. I. *Lettres aux Thessaloniciens, aux Galates, aux Corinthiens* (petit in-8, Beauchesne). — *Critique et catholique*, par le P. E. Hugueny. I. *Apologétique* (in-12, Letouzey et Ané). — *L'Organisation judiciaire aux États-Unis*, par A. Nerincx (in-8, Giard et Brière). — *Le Sens de l'existence. Excursions d'un optimiste dans la philosophie contemporaine*, par L. Stein; trad. par A. Chazaud des Granges (in-8, Giard et Brière). — *Les Fondements de l'économie politique*, par A. Wagner; trad. par K. L. T. II (in-8, Giard et Brière). — *L'Enseignement de l'histoire naturelle à l'école primaire. L'Étude des êtres*, par Dr E. Dévaud (in-12, Lausanne, Payot; Paris, Alcide Picard). — *Géologie agricole*, par E. Cord (in-18, Baillière). — *Alimentation rationnelle des animaux domestiques*, par R. Gouin (in-18, Baillière). — *Récréations mathématiques et problèmes des temps anciens et modernes*, par W. Rouse

Ball. 3e partie (petit in-8, Hermann). — *Les Cent mille Curiosités d'hier et d'aujourd'hui*, par H. Cordonnier (in-16, Roger et Chernoviz). — *Les Maîtres de l'art. Benozo Gozzoli*, par U. Mengin (in-8, Plon-Nourrit). — *Poésies complètes*, par A. Guillaume (in-18, Dijon, imp. Darantière). — *Un Pardon. L'Oasis. Le Message. Cendres*, par P. Renaudin (in-16, Plon-Nourrit). — *Le Confluent*, par E. Deverin (in-12, Union internationale d'éditions). — *La Fille du Corsaire*, par J. Drault (in-16, Roger et Chernoviz). — *Le Perroquet du cantinier*, par J. Drault (in-16, Roger et Chernoviz). — *Au bord du lac*, par M. Auvray (in-16, Roger et Chervoviz). — *Chassés du Nid*, par Chéron de la Bruyère (in-16, Roger et Chernoviz). — *Mon premier Voyage*, par F. de Nocé (in-16, Roger et Chernoviz). — *Mirage et réalité*, par F. de Nocé (in-16, Roger et Chernoviz). — *Trait d'union*, par M. Levray (in-16, Roger et Chernoviz). — *Le Roc maudit*, par M. Levray (in-16, Roger et Chernoviz). — *Muguette*, par J. Barbet de Vaux (in-16, Roger et Chernoviz). — *Le Général Dur à Cuire*, par L. des Ages (in-16, Roger et Chernoviz). — *La Villa aux Cerises*, par L. des Ages (in-16, Roger et Chernoviz). — *Le Var supérieur. Étude de géographie physique*, par J. Sion (in-8, Colin). — *La Vie privée du peuple juif à l'époque de Jésus-Christ*, par le R. P. M.-B. Schwalm (in-18, Lecoffre, Gabalda). — *Vie de saint François de Sales, évêque et prince de Genève, docteur de l'Église*, par M. Hamon. Nouvelle édition entièrement revisée par Gonthier et Letourneau (2 vol. in-8, Lecoffre, Gabalda). — *Les Entrevues des princes à Frohsdorf*, 1873 et 1883. *La Vérité et la légende*, par J. du Bourg (in-16, Perrin). — *Les Universités catholiques de France et de l'étranger*, par Mgr Baudrillart (in-12, Poussielgue). — *Mémoires du général Griois* (1792-1822), publiés par son petit-neveu, avec Introduction et notes par A. Chuquet. T. II (in-8, Plon-Nourrit). — *L'Hôtel des Invalides*, par le général Niox (in-18, Delagrave). — *La Conquête socialiste du pouvoir politique*, par C. Vérecque (in-18, Giard et Brière). — *Marie Stuart* (1542-1587), par Lady Blennerhassett (in-16, Plon-Nourrit). — *Après Tsoushima. Le Prix du sang, carnet de notes* du capitaine de frégate Sémenoff, présenté par le commandant de Balincourt (in-16, Challamel). — *Robespierre et les Femmes*, par H. Fleischmann (in-8, Albin Michel). — *La Splendeur catholique. Du Judaïsme à l'Église*, par P. Lœwengard (in-16, Perrin). — *Hommes et choses de mon temps*, par le marquis de Castellane (in-16, Plon-Nourrit). VISENOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

Imprimerie polyglotte FR. SIMON, Rennes.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

JURISPRUDENCE

HISTOIRE DU DROIT. — 1. *Études sur la formation historique de la Capitis deminutio*. I. *Ancienneté respective des cas et des sources de la Capitis deminutio*, par F. DESSERTEAUX. Paris, Champion, 1909, in-8 de 387 p., 6 fr. — 2. *Guillaume du Breuil. Stilus Curie Parlamenti*, nouvelle édition critique, publiée avec une Introduction et des notes par FÉLIX AUBERT. Paris, A. Picard et fils, 1909, in-8 de LXXX-259 p., 7 fr. 50. — 3. *Travailleurs de France. Servitude et liberté au* XIIe *siècle et au* XXe, par A. DUBOURGUIER. Paris, Lecoffre, Gabalda, 1909, in-8 de XII-135 p., 3 fr.

DROIT PUBLIC. — 4. *La Représentation des indigènes musulmans dans les conseils de l'Algérie*, par E. ROUARD DE CARD. Paris, Pedone, 1909, gr. in-8 de 53 p., 2 fr. — 5. *L'Organisation judiciaire aux États-Unis*, par ALF. NÉRINCX. Paris, Giard et Brière, 1909, in-8 de XI-427 p., 10 fr.

DROIT PÉNAL. — 6. *Étude historique sur l'idée de sentences indéterminées*, par GEORGES DE LACOSTE. Paris, Rousseau, 1909, in-8 de XVI-106 p., 2 fr. — 7. *Étude critique du casier judiciaire en France et dans les pays étrangers*, par G. RICHAUD. Paris, Fontemoing, 1909, in-8 de 149 p., 5 fr. — 8. *L'Exercice illégal de la médecine et les Articles de réclame médico-pharmaceutique à tournure scientifique*, par GEORGES DE LACOSTE. Paris, Rousseau, 1909, in-8 de XIII-52 p., 1 fr. 50.

FÉMINISME. — 9. *La Femme et son pouvoir*, par Mme ANNA LAMPÉRIÈRE. Paris, Giard et Brière, 1909, in-12 de 308 p., 2 fr 50. — 10. *La Femme dans la société*, par LÉON LEGAVRE. Mons et Paris, édition de la *Société nouvelle*, 1907, in-16 de 534 p., 3 fr. 50. — 11. *Un Chapitre du féminisme. L'Intellectuelle*, par WIELAND MAYR. La Chaux-de-Fonds (Suisse), Baillod, 1909, in-12 de 50 p., 0 fr. 75.

OUVRAGES DIVERS. — 12. *Éléments et notions pratiques de droit*, par HENRI MICHEL. Paris, Colin, 1909, in-18 de VII-704 p., cartonné, 6 fr. — 13. *La Loi du* 17 *mars* 1909 *et la loi du* 1er *avril* 1909. *De la Vente et du nantissement des fonds de commerce*, par CONSTANTIN MARÉCHAL. Paris, Pichon et Durand-Auzias, 1909, in-8 de 100 p., 3 fr. — 14. *Petit Dictionnaire de droit rural et usuel*, par LÉON LESAGE. Paris, Librairie agricole de la Maison rustique, 1909, in-12 de VI-139 p., 2 fr. — 15. *Connaissances pratiques sur le droit rural et le cadastre mises à la portée de tous les cultivateurs, fermiers, métayers, etc.*, par V. CAYASSE et J.-M. RABATÉ. 3e éd. Paris, Giard et Brière, 1909, in-18 de 157 p., 1 fr. 50. — 16. *Étude théorique et pratique sur la nullité et la caducité des libéralités adressées aux établissements publics et particulièrement aux anciens établissements ecclésiastiques*, par P. RAVIER DU MAGNY. Paris, éditions de la « Revue d'organisation et de défense religieuse », 1909, in-12 de 120 p., 1 fr.

HISTOIRE DU DROIT. — 1. — M. Desserteaux, professeur à la Faculté de droit de Dijon, au début de ses *Études sur la formation historique de la Capitis deminutio*, définit parfaitement l'œuvre de restitution du droit romain que poursuit l'école historique moderne. « On est, dit-il, en présence d'un tableau qui, à diverses époques, a été surchargé de retouches; le travail, délicat entre tous, auquel on doit se livrer désormais, consiste à isoler chacune de ces retouches, à déterminer son âge et à faire ainsi apparaître les grandes lignes du tableau primitif. » Tel est bien le procédé qu'emploie dans ses études le savant professeur. Les grandes lignes de son sujet se trouvent dans les Institutes de Gaius : la *capitis deminutio* y est indiquée comme étant de trois sortes : *maxima*, *media* et *minima*, suivant qu'elle consiste dans

la perte de la liberté ou de la cité ou de la famille. Quelle est l'origine de cette théorie? C'est là une question sur laquelle les romanistes ne sont pas d'accord. Pour la résoudre, M. Desserteaux étudie successivement tous les textes qui s'y rapportent, en remontant des plus récents aux plus anciens. Il parvient ainsi à reconnaître qu'à l'époque de Cicéron aucune distinction n'était encore faite entre la perte de la liberté et la perte de la cité; l'une n'allait pas sans l'autre: pour les vieux Romains, tout ce qui n'était pas citoyen était esclave ou barbare. Ce n'est que plus tard, vers les débuts de l'Empire, que la qualité d'homme libre fut envisagée comme une condition juridique différente du droit de cité. Certaines peines, établies alors, eurent pour effet de priver du titre de citoyen sans retirer la liberté. Ainsi prit naissance la *media capitis deminutio*. Quant à la *maxima* et à la *minima*, elles sont beaucoup plus anciennes. La première remonte au moins à Servius Tullius, qui institua le cens; elle caractérisait l'état de celui qui était rayé du cens et tombait en servitude. La seconde désignait plus spécialement l'état du fils de famille qui était « mancipé » par son père, et il est probable que la mancipation, qui devint un moyen d'émanciper les descendants et de les donner en adoption, servait surtout dans les premiers temps à la vente des enfants; encore au temps de Gaius, l'enfant *in mancipio* est assimilé à l'esclave sous plusieurs rapports. Mais, dans le dernier état du droit, la *capitis deminutio minima* ne constitue plus que le passage d'une famille dans une autre. Sans entrer plus avant dans l'examen de cette question, que M. Desserteaux étudie à fond et avec une rare finesse, nous devons signaler certains passages de son ouvrage plus particulièrement intéressants, non seulement pour les jurisconsultes, mais aussi pour les historiens et les littérateurs. On y trouve notamment une explication claire et précise de la fameuse définition des *gentiles*, donnée par Cicéron dans ses *Topiques* et qui a soulevé tant de controverses. M. Desserteaux paraît aussi avoir découvert le vrai sens de certains passages difficiles du *Pro Caecina*. Il s'est également appliqué à déterminer exactement ce que les Romains entendaient par *caput* : ce mot, dit-il, dont le sens primordial est *tête*, a désigné, d'une part, l'être humain, en tant qu'individu, et d'autre part, l'être humain en tant que sujet de droits, c'est-à-dire la personnalité juridique. Dans un appendice, M. Desserteaux cherche à dégager les différents sens du mot *mancipium*, qui désigne tantôt l'esclave, considéré comme marchandise, tantôt la mancipation, tantôt le pouvoir conféré sur une personne et peut-être anciennement le droit de propriété. Après l'étude analytique qu'il vient de faire de la *capitis deminutio*, en prenant les textes un à un et en remontant du connu à l'inconnu, du droit classique à l'ancien droit, le savant professeur de Dijon se propose de reprendre le même

sujet dans un second travail où il exposera l'évolution historique de la *capitis deminutio*.

2. — L'importance qu'avait autrefois la procédure devant les anciens Parlements ne permet pas de la séparer de leur histoire : de là l'intérêt que peut offrir aujourd'hui une nouvelle édition du *Stilus Curie Parlamenti* de Guillaume du Breuil. Cette nouvelle édition, due à M. F. Aubert, vient de paraître dans la « Collection de textes pour servir à l'étude et à l'enseignement de l'histoire ». Guillaume du Breuil fut un des plus fameux avocats de la première moitié du XIVe siècle. Son *Stilus* fut composé vers 1330. C'était un résumé des règles et des usages suivis au Parlement de Paris pour les ajournements, pour les appels, pour les enquêtes, pour les preuves, même pour le duel judiciaire, qui, supprimé par saint Louis, avait été rétabli par Philippe le Bel en matière criminelle. L'ouvrage de du Breuil se répandit rapidement : les membres du Parlement, les avocats, les procureurs et les greffiers voulurent l'avoir dans leurs bibliothèques. De là vient qu'il en est resté de nombreux manuscrits. Il fut imprimé pour la première fois vers 1488. D'autres éditions en furent publiées au XVIe siècle, les dernières par Dumoulin, en 1551 et 1558. Indépendamment même des notes qu'y avait ajoutées Dumoulin, le texte de du Breuil avait subi de nombreuses corrections et additions, à mesure que la jurisprudence se modifiait. M. Félix Aubert s'est efforcé de se rapprocher le plus possible du texte original. Dans ce but, après avoir vu et comparé tous les manuscrits actuellement connus, il a pris pour base celui qui lui a paru présenter le moins de retouches, un manuscrit de la fin du XIVe siècle, déjà signalé par MM. Viollet et Guilhiermoz à la Bibliothèque nationale. Puis, au bas de chaque page, il a établi une double série de notes : la première série donne les principales variantes des autres manuscrits; la seconde série, placée au-dessous de la première, contient, sous une forme brève, un certain nombre d'explications et d'observations destinées à rendre le *Stilus* plus intelligible et à en faire ressortir l'intérêt historique. Il est permis toutefois de regretter que M. Aubert n'ait pas joint au texte latin de du Breuil une traduction française, qu'il aurait pu emprunter à un ancien manuscrit ou composer lui-même. A tout le moins, un dictionnaire des mots techniques employés par du Breuil aurait été fort utile, car le latin du vieux praticien n'est pas toujours limpide pour ceux qui n'ont pas fait une étude spéciale de la langue judiciaire du moyen âge.

3. — Faut-il parler ici de l'ouvrage de M. Dubourguier, *Travailleurs de France. Servitude et liberté au* XIIe *siècle et au* XXe ? C'est moins un livre d'histoire qu'un livre de polémique ou d'apologétique, comme dit l'auteur. Mais l'apologétique, comme l'histoire d'ailleurs, doit reposer sur des preuves plus que sur des phrases. Or, c'est surtout de

phrases qu'est faite celle de M. Dubourguier. Sa thèse consiste à représenter le régime municipal des villes du moyen âge comme un idéal de gouvernement, inspiré par l'Évangile. En fait de preuves, il se contente de citer quelques articles des chartes de Vervins, de Beaumont-en-Champagne et d'Amiens. C'est insuffisant, même pour un livre de vulgarisation. Dans un tel sujet, il conviendrait d'apporter moins d'affirmations, plus de documents et plus de circonspection. Quand l'auteur soutient que l'Église a favorisé le mouvement communal au XIIe siècle, il s'expose à se voir objecter qu'en beaucoup de villes ce mouvement s'est fait contre les évêques, seigneurs féodaux. Faudrait-il donc distinguer entre le haut et le bas clergé? Mais lequel représenterait réellement l'Église? En réalité, c'est une erreur d'attribuer à ce mouvement un caractère religieux. Il est né de circonstances politiques et économiques. Il a abouti sans doute à doter les villes d'institutions dont M. Dubourguier vante avec raison le libéralisme et l'esprit foncièrement chrétien. Mais de même qu'il y a des esprits exclusifs qui ne veulent voir de liberté en France qu'à partir de 1789, il en est d'autres, et M. Dubourguier est un peu de ceux-là, qui sont trop portés à voir tout en beau avant 1789.

Droit public. — 4. — En présence de l'insuffisance de la natalité française et de la diminution progressive des contingents annuels, le gouvernement songe sérieusement, dit-on, à étendre le principe du service obligatoire aux indigènes d'Algérie. Le jour où on leur imposera cette lourde charge, les Arabes seront bien près d'être assimilés aux Français : il sera difficile de ne pas leur reconnaître tous les droits civiques. C'est en vue de cette éventualité que M. Rouard de Card, professeur de droit à l'Université de Toulouse, vient de publier une étude sur la *Représentation des indigènes musulmans dans les conseils de l'Algérie*. Actuellement les indigènes ont déjà des représentants dans tous les conseils élus de la colonie. Sous certaines conditions que la loi détermine, ils peuvent participer à l'élection des conseils municipaux, et ces conseils peuvent comprendre deux musulmans pour une population musulmane de 100 à 1000 habitants, puis un conseiller de plus par chaque excédent de 1 000 habitants. Dans les trois conseils généraux de l'Algérie, six conseillers sont élus par les membres musulmans des conseils municipaux. Il existe aussi une délégation financière des indigènes, à côté des délégations des colons et des non-colons. Enfin, le Conseil supérieur de l'Algérie comprend sept représentants spéciaux des indigènes, dont quatre élus par les membres de la délégation financière et trois nommés par le gouverneur général. Après avoir exposé la situation actuelle, M. Rouard de Card recherche comment les indigènes musulmans pourraient être plus largement représentés. A la condition d'exiger des garanties sérieuses pour

l'inscription sur les listes électorales, il estime que tous les indigènes inscrits sur ces listes devraient être admis à élire eux-mêmes les membres musulmans des conseils généraux, des délégations financières et du Conseil supérieur. Si la solution proposée par le savant professeur reste sujette à controverse, son étude a tout au moins le mérite de poser la question avec clarté et précision.

5. — De toutes les institutions américaines celles qui concernent l'administration de la justice sont peut-être les moins connues en France, et l'ouvrage de M. Alfred Nerincy, *l'Organisation judiciaire aux États-Unis*, répond à un *desideratum* que l'Académie des sciences morales et politiques avait elle-même signalé dans le programme de ses concours. L'auteur, professeur de droit à l'Université de Louvain et qui a obtenu le prix Odilon Barrot en 1904, a, pour la préparation de cet ouvrage, fait une enquête personnelle en Amérique. Il ne se borne pas à exposer la structure générale des tribunaux américains; il a voulu de plus en montrer le fonctionnement. Pour cela, il a pris soin de rechercher quelle est la valeur professionnelle de la magistrature et du barreau aux États-Unis, comment le droit y est compris et enseigné; il s'est appliqué aussi à déterminer l'influence qu'exercent sur l'administration de la justice certains éléments ou usages américains, tels que le jury, l'élection des juges, l'état coutumier du droit, le mode de confection des lois écrites, la lutte des partis politiques. La dualité du gouvernement et de la législation dans cette grande république fédérative, composée de quarante-six États, appelait nécessairement l'établissement de deux ordres de juridictions : les cours fédérales et les tribunaux particuliers de chaque État. M. Nerincx étudie, dans une première partie, l'organisation judiciaire fédérale, laquelle comprend la cour suprême, les cours de circuit instituées en 1891 pour suppléer la cour suprême, puis les cours d'appel et les cours de district. La cour suprême des États-Unis a mérité d'être appelée le vivant organe de la constitution américaine. Elle est, sans aucun doute, un des éléments les plus saillants et les mieux compris de cette constitution. Son rôle le plus élevé, comme on le sait, est de faire respecter les principes constitutionnels par les Parlements des États particuliers et par le Congrès lui-même. Si elle n'a guère eu à infirmer, depuis un siècle, qu'une vingtaine de lois votées par le Congrès, en revanche on ne compte plus les lois d'État qu'elle a dû casser pour inconstitutionnalité. Il ne faut pas oublier toutefois qu'elle ne participe pas au pouvoir législatif, mais ne statue que sur les litiges d'intérêt privé qui lui sont soumis. Sa compétence s'étendait, d'après la constitution, non seulement aux contestations soulevées par l'application des lois fédérales, mais encore à tous les procès entre États ou entre citoyens d'États différents. Comme son rôle était encombré

une partie de ses attributions a été remise aux cours d'appel de circuit, composées, en principe, d'un juge de la cour suprême et de deux juges pris dans les cours fédérales. Quant aux cours fédérales de circuit ou de district, dont l'institution remonte à 1789, elles constituent les tribunaux d'appel et de première instance pour les affaires de la compétence fédérale. Les magistrats y siègent, soit seuls, soit avec l'assistance d'un jury. Tout en réservant la seconde partie de son livre aux juridictions d'État, M. Nerincx n'a pas jugé utile d'exposer l'organisation, souvent très compliquée, de la justice de chaque État. Il s'est contenté de faire connaître les principaux organes de judicature et de dégager les caractères communs que l'on retrouve, avec certaines altérations, dans la diversité des systèmes : la hiérarchie des juridictions, le recrutement de la magistrature, le fonctionnement du jury, l'importance accordée à la jurisprudence, le coût de la justice, ses lenteurs, ses incertitudes et les abus qui en résultent. M. Nerincx critique plus qu'il ne loue l'administration de la justice américaine. Il considère l'organisation judiciaire fédérale comme satisfaisante, mais les juridictions d'État lui paraissent justement mériter les défiances qu'elles inspirent aux justiciables. Leurs défectuosités tiennent surtout, suivant lui, à l'abaissement intellectuel et moral du barreau, à l'abus du jury en matière civile et au manque d'indépendance de la magistrature. De ces vices principaux résultent les autres griefs qu'on pourrait encore énumérer : la grande difficulté, l'impossibilité, même pour les pauvres, de se faire rendre justice, la faiblesse de l'action répressive, l'abus des exceptions et des moyens dilatoires, la multiplicité des appels. En comparant les institutions judiciaires des États-Unis à celles du continent européen, c'est à celles-ci que M. Nerincx n'hésite pas à donner la préférence. Il se demande cependant, en terminant, s'il n'y aurait rien dans les choses de la justice américaine que les Européens auraient avantage à emprunter, et il ne trouve à recommander qu'un détail de procédure, commun d'ailleurs aux États-Unis et à l'Angleterre : l'emploi très étendu de l'instruction orale à l'audience, aussi bien en matière civile qu'en matière criminelle. Il y a toutefois une supériorité incontestable de la justice américaine sur celle des États d'Europe, que M. Nerincx n'a pas manqué de signaler et qu'il eût peut-être bien fait de rappeler dans la conclusion de son livre : c'est le droit qu'ont tous les tribunaux des États-Unis de contrôler la légalité, aussi bien que la constitutionnalité, de tous les actes du gouvernement, sans en excepter même ceux du Président de la Confédération. Ce principe, à lui seul, autorise le citoyen américain à se dire qu'il trouve plus de garanties dans les tribunaux de son pays, pour sa liberté et ses droits, que tous ou presque tous les nationaux des autres pays civilisés.

Droit pénal. — 6. — C'est une idée fort intéressante et qui probablement, comme on l'a dit, fera le tour du monde que celle dont M. Georges de Lacoste a recherché la genèse et suivi l'évolution : l'idée des *Sentences indéterminées*. On se ferait peut-être mieux comprendre en disant « l'indétermination des peines ». Il y a longtemps qu'on a proclamé que la répression pénale a un double objet : l'intimidation et l'amendement du coupable. Le droit romain lui-même, comme en témoigne un texte du jurisconsulte Paul, avait déjà pensé à faire tourner la peine à l'amélioration du délinquant. Le droit canonique ensuite s'est grandement préoccupé des moyens d'obtenir la conversion et la réhabilitation de l'homme tombé; dans ce but, les juridictions ecclésiastiques prononçaient des sentences qui condamnaient le coupable à rester en prison jusqu'à ce qu'il se fût repenti et eût fait pénitence. C'est dans les couvents du moyen âge qu'on peut trouver la première application du régime inauguré, il y a quelque trente ans, aux États-Unis, dans le fameux *Reformatory* d'Elmira. Mais, pour s'en tenir aux temps modernes, l'honneur d'avoir les premiers recommandé ce système pénitentiaire appartient à quelques Français : le duc de la Rochefoucauld-Liancourt, celui-là même qui annonça à Louis XVI le commencement de la Révolution, puis M. Charles Lucas, le docteur Prosper Despine. Aux Américains revient le mérite d'avoir fait passer la théorie dans les faits. A la suite d'une ardente propagande due à MM. Brockway, Wines, Hoyt, Dwight, une loi de l'État de New York, en 1877, donna aux juges le droit d'envoyer dans le *Reformatory* tout individu du sexe masculin, âgé de seize à trente ans, qui se serait rendu coupable d'un crime ou d'un délit grave, et qui, n'ayant pas encore été condamné, serait reconnu susceptible d'amendement. Le temps de la détention, sans être complètement indéterminé, est seulement limité par le maximum de durée de la peine afférente au crime ou délit commis; mais le conseil d'administration de l'établissement a la faculté d'accorder au condamné sa libération conditionnelle ou même définitive. La fondation d'Elmira a été imitée en d'autres endroits, et plusieurs États de l'Union ont adopté le principe des sentences indéterminées pour leurs pénitenciers. M. de Lacoste assure que ce système a donné jusqu'ici d'excellents résultats, que les condamnés qui y sont soumis s'amendent dans la proportion de 70 à 90 pour 100. Le principe n'en reste pas moins très contesté; il a fait l'objet de vives discussions dans les congrès pénitentiaires de ces dernières années. L'ouvrage de M. de Lacoste contient le résumé de ces controverses, ainsi que la bibliographie des livres et des articles de revue sur la matière.

7. — Sous le titre d'*Étude critique du casier judiciaire en France et dans les pays étrangers*, M. Richaud, conseiller à la cour de Bourges,

publie un intéressant mémoire auquel l'Académie des sciences morales et politiques a décerné le prix Bordin. Le casier judiciaire existe en France depuis bientôt soixante ans. Institué d'abord par une simple circulaire ministérielle, il a été réglementé en 1899 par une loi qui, en raison de ses graves défectuosités, a dû être refaite l'année suivante. Si jamais institution eut sa raison d'être, c'est bien celle-là : il est évident, en effet, que le juge, pour doser la peine, a besoin de connaître les antécédents judiciaires du prévenu qui comparaît devant lui. Il n'est pas moins évident que, sous un régime où certaines condamnations emportent la privation du droit de vote, il faut bien qu'il y ait un moyen de distinguer les citoyens qui ont encouru cette incapacité. Le casier judiciaire a pourtant des ennemis : on l'accuse d'être un renouvellement de la peine de la « marque », que la Révolution avait abolie; on prétend qu'il est un obstacle au relèvement du coupable. M. Richaud, dans son livre, écarte sans peine ces objections, qui n'ont pas été toutefois sans influence sur les lois de 1899 et de 1908. La principale question qui se pose en cette matière est de savoir si le casier judiciaire doit rester secret pour tous autres que les magistrats ou si tout citoyen doit pouvoir en obtenir des extraits comme pour les actes de l'état civil. Le système de la publicité avait été admis à l'origine, mais le législateur de 1899 lui a substitué celui de la clandestinité. La nouvelle loi ne permet de délivrer une copie du casier judiciaire qu'à la personne même qu'il concerne. Cette copie est désignée sous le nom de « bulletin n° 3 », — le bulletin n° 2 étant réservé aux magistrats, — et la loi même en exclut les condamnations légères, en général toutes celles de moins d'un an d'emprisonnement, lorsque le titulaire du casier n'a pas été de nouveau condamné. De plus, au bout d'un certain délai, qui varie entre deux ans et quinze ans, les condamnations uniques, même pour crimes, ne doivent plus figurer au bulletin n° 3. La loi de 1899 a ainsi institué une sorte de réhabilitation de droit, qu'une autre loi de 1908 a étendue aux faillis. M. Richaud, en analysant ces dispositions, un peu compliquées, a soin d'en montrer les avantages et les inconvénients. Il expose ensuite les divers systèmes de casiers judiciaires usités dans les pays étrangers, les procédés par lesquels se fait l'échange international des antécédents judiciaires des malfaiteurs. Il indique enfin les améliorations qui, suivant lui, pourraient être encore apportées au casier judiciaire; il voudrait notamment qu'on y ajoutât un signalement anthropométrique ou une empreinte digitale pour assurer l'identification du condamné.

8. — Pourquoi les charlatans d'autrefois ont-ils disparu? Parce que, sans parler de ceux qui sont entrés dans la politique, ils ont tous maintenant à leur portée un moyen bien plus puissant et bien plus efficace

que leurs fanfares et leurs boniments d'antan pour exploiter la crédulité de leurs contemporains : c'est l'article réclame, publié dans les journaux. Ce genre de charlatanisme commençait déjà il y a un siècle, car en 1803 Bonaparte, qui songeait à tout, prit soin d'avertir les journaux qu'ils devaient s'abstenir d'annoncer des médicaments et des compositions dont l'efficacité n'était nullement garantie. Mais, aujourd'hui que Bonaparte n'est plus, quel est le journal qui se prive de telles annonces? Toute la presse en est remplie. Et plus dangereux encore que la simple annonce est l'article réclame, d'allure scientifique, signé d'un docteur en médecine, qui commence par la description d'une certaine maladie, dont il détaille tous les symptômes, et se termine par l'indication du spécifique qui seul peut en procurer la guérison. On s'est demandé si un tel article, lorsque le prétendu docteur qui l'a signé n'existe pas, constitue le délit d'exercice illégal de la médecine. M. Georges de Lacoste, dans une brochure consacrée à cette question, soutient l'affirmative, et son opinion est approuvée par M. Georges Rocher, président de la Société de médecine légale de France. Quelle que soit la force des arguments invoqués par ces jurisconsultes, il faut bien reconnaître que la question reste douteuse, et il serait à souhaiter que la loi de 1892, qui régit l'exercice de la profession médicale, fût complétée par une disposition additionnelle sur l'abus des réclames médicales ou pharmaceutiques.

Féminisme. — 9. — Dans son livre : *La Femme et son pouvoir*, Mme Anna Lampérière se sépare presque sur tous les points du féminisme. Les féministes réclament une éducation identique pour les deux sexes; Mme Lampérière réprouve ce système. « On a agi de la sorte, dit-elle, avec l'enseignement secondaire des jeunes filles, qui est non pas une adaptation, mais une imitation de l'enseignement masculin, faisant des simili-hommes et non pas des femmes. » Les féministes veulent que la femme soit indépendante dans le mariage et que les biens des époux restent séparés; Mme Lampérière leur répond : « Si une femme aime son mari, elle sera révoltée de faire des réserves d'argent envers lui; ils se confient réciproquement leur propre vie et celle de leurs enfants futurs, et ils ne se confieraient pas leur bourse ! ... Pour le meilleur et pour le pire, l'union de ces deux êtres doit être absolue : ce sont les risques du mariage. » Les féministes prétendent qu'aucun emploi, dans tous les domaines de l'activité humaine, ne doit être interdit aux femmes; Mme Lampérière soutient que, le rôle social de la femme étant tout différent de celui de l'homme, on n'a que trop jusqu'ici imposé aux femmes des fonctions qui les détournent de leur véritable vocation, et que nombre de métiers qu'on appelle des métiers de femme pourraient être mieux occupés par des hommes. Les féministes enfin demandent pour les femmes le droit électoral;

Mme Lampérière voit là un piège dont elle conseille aux femmes de se garer. Le droit de vote, dit-elle, leur donnera moins d'influence qu'elles n'en auraient si elles savaient agir dans la famille comme il convient à leur sexe et préparer à la fois les hommes et les femmes de la génération prochaine. « Toute tendance qui veut identifier les conditions de vie entre les deux sexes et porte la femme à se dresser en concurrente de l'homme, est une tendance antisociale, donc contraire à l'intérêt réel de tous les individus, femmes ou hommes. » A l'encontre d'un tel système, Mme Lampérière dresse en quelque sorte le programme des devoirs que les femmes ont à remplir et des connaissances qui leur sont nécessaires. Elle considère, dans une première partie, la femme dans sa situation normale, c'est-à-dire la femme mariée, et dans une seconde partie la femme dans sa situation anormale ou la femme isolée. La femme mariée a un triple rôle, à l'égard de son mari, de ses enfants et de la société. La femme qui reste isolée, volontairement ou non, n'a pas une moindre tâche : à elle de suppléer les mères pour la culture des enfants, de remplacer la famille pour les cas anormaux, de travailler au bien général, au point de vue matériel et moral. Ce programme est celui d'un enseignement supérieur féminin que Mme Lampérière voudrait organiser et en vue duquel elle a fondé la société « le Progrès féminin ». Aucune part n'y est faite à l'idée religieuse; Mme Lampérière s'efforce d'édifier tout son système d'éducation sur les théories biologistes et solidaristes. L'éducation des couvents lui paraît « imprégnée d'un esprit tout à fait différent de la science pratique et des faits exacts ». C'est pourtant, en définitive, à un idéal tout semblable à celui des couvents — elle le reconnaît elle-même — que tendrait son enseignement. « Le couvent n'est autre chose, comme elle le dit fort bien, qu'une réunion de femmes échangeant des services, les unes par leur dot, les autres par leur travail, d'autres encore par leur savoir-faire; de telle sorte que la dépense est aussi restreinte que possible, l'organisation répartie entre chacune des femmes, et le bénéfice pour la congrégation multiplié dans une proportion considérable. » Voilà exactement ce que Mme Lampérière voudrait réaliser dans la société. C'est fort bien, mais pourquoi néglige-t-elle le ferment religieux qui seul jusqu'ici a suscité un pareil modèle de progrès social? Et pourquoi les femmes qui sont élevées avec cet exemple sous les yeux, auraient-elles une éducation moins sérieuse et moins pratique que celles à qui l'union et la coopération ne sont enseignées que d'une manière toute théorique?

10. — Si l'auteur de *la Femme et son pouvoir* ignore la religion, celui de *la Femme dans la société* se plaît à la dénigrer et à l'outrager. Il prétend se garder de toute exagération et veut « rechercher, avec la plus grande attention, dit-il, la solution de l'important problème

social du féminisme ». Il commence par refaire l'histoire à sa façon. Pour lui, l'homme est issu du singe, et dès les origines de l'humanité les forts ont dominé sur les faibles. La croyance en Dieu n'a servi qu'à justifier et à fortifier l'esclavage. Ce fut le règne du droit divin, qui pesa sur la femme plus lourdement encore que sur les hommes. Ce régime, qui fut celui de toute l'antiquité, s'est perpétué pendant le moyen âge et jusqu'aux temps modernes. « La Révolution française, ivre de liberté, marque une tache blanche (rouge serait ici plus exact) dans l'histoire de l'exploitation des faibles. Mais la bourgeoisie, la féodalité, vola la Révolution au peuple. Elle s'empara de la terre, désormais vénale. Le peuple, les faibles, les femmes sont à vendre, et il faut que le peuple, les faibles et les femmes se vendent, à peine de mourir de faim, et la bourgeoisie a soin qu'ils se vendent le meilleur marché possible. » Ainsi, c'est bien entendu, et M. Léon Legavre emploie plus de cinq cents pages à le démontrer : jusqu'à nos jours, les femmes n'ont pas cessé d'être opprimées; le simulacre de respect dont on les entoure n'est que de l'hypocrisie. Le mariage, la vertu, l'honneur, le droit ne sont que des mots; l'or seul compte pour quelque chose. Avec lui, il ne reste plus que « la force brutale, appelée souveraineté du peuple ou démocratie, c'est-à-dire le règne de l'absurde et le despotisme des imbéciles ». Au bas de l'échelle sociale sont les femmes, et c'est en fin de compte sur les femmes pauvres que retombe toute l'horreur de l'oppression universelle. Voilà qui est encore entendu, et puisque l'homme descend du singe, il ne vaut assurément pas mieux que son ancêtre, car les singes ne sauraient être plus cruels que lui envers leurs femelles. Et néanmoins M. Legavre n'hésite pas à nous annoncer, à la fin de son livre, que tout cela va changer bientôt, que le socialisme, qui n'est autre chose que la science, « cette législatrice devant laquelle tous s'inclinent », va établir l'ordre dans l'humanité; que chacun comprendra alors que son devoir, identique à son intérêt, sera de se dévouer à ses semblables, et enfin que « la terre sera cet Eden que les poètes chantent dans leurs vers et qui jamais encore ne fut réalisé dans le passé ». M. Legavre ne croit pas en Dieu, mais n'en est pas moins un homme de grande foi !

11. — En attendant l'Eden qu'on nous promet, le féminisme restera peut-être encore longtemps un sujet de conférences. Et, comme le sujet est vaste, on peut pour une fois n'en traiter qu'un chapitre : c'est ce qu'a fait, à Saint-Imier, M. Wieland Mayr, licencié en théologie et rédacteur au *National suisse*. Dans sa conférence sur *l'Intellectuelle*, son but, dit-il, a été de prouver que la femme est faite aussi bien que l'homme pour la vie de l'esprit et qu'il n'est pas juste de lui en interdire l'accès. Ceci est, sans contredit, du bon féminisme, mais ce n'est que du féminisme théorique. Le difficile surtout est d'en venir

à la pratique. Ainsi, l'admission des femmes dans les commissions scolaires a été, paraît-il, un grave événement dans la petite république neuchâteloise. Certains ont voulu voir là « le commencement du règne du jupon ». M. Mayr constate que cette nouveauté n'a pas eu de mauvais effets. Il ajoute même qu'en ce qui le concerne il ne voit pas pourquoi on refuserait à une institutrice, à une employée, à une ouvrière, à toute femme indépendante, les droits politiques qu'on accorde à des hommes qui sont intellectuellement et moralement indignes. Mais, suivant lui, étendre cette mesure à la femme mariée serait compromettre l'unité et l'harmonie de la famille. Les vieilles filles, dans son système, seraient donc des privilégiées...

Ouvrages divers. — 12. — Rien n'est difficile à faire comme un bon manuel élémentaire. Si l'on veut tout expliquer, l'ouvrage devient trop volumineux; si l'on est trop bref, on ne sera plus compris; si l'on n'expose que les principes, le livre sera sans utilité; si l'on entre dans les détails, il ne sera plus un manuel. M. Henri Michel nous paraît avoir échappé assez heureusement à ces divers écueils. Dans ses *Éléments et notions pratiques de droit*, il est parvenu à résumer, en moins de 700 pages in-18, dans une première partie, toute notre organisation politique, administrative et judiciaire, et dans une seconde partie, tout le droit civil. C'est, dit-il, dans l'exercice de ses fonctions de substitut près le tribunal de la Seine qu'ayant pu constater à quel point les notions juridiques les plus simples sont généralement ignorées, il a eu l'idée de composer un ouvrage ayant pour but de rendre le droit accessible à tous. Cette même idée est venue à beaucoup d'autres, mais sa réalisation laisse toujours plus ou moins à désirer, parce que la tâche qui consiste à mettre la science à la portée de tous, c'est-à-dire même des ignorants, est quelque peu chimérique. L'ouvrage de M. Henri Michel a toutefois le mérite de joindre des renseignements précis et vraiment pratiques aux notions générales que contiennent tous les manuels du même genre. Ainsi, l'on peut y trouver, dans un appendice, les tarifs des notaires. L'utilité pratique en serait encore augmentée si l'auteur y avait ajouté des formules d'actes; il n'en donne qu'une, celle du bail; c'est insuffisant. Au risque de grossir encore le volume, nous croyons qu'il devrait insérer en note, sous l'explication des divers contrats, les formules généralement adoptées pour leur rédaction.

13. — Dans son petit volume consacré à *la Loi du* 17 *mars* 1909 sur la vente et le nantissement des fonds de commerce M. Constantin Maréchal montre peu d'admiration pour ce nouveau chef-d'œuvre de nos législateurs. « La nouvelle loi, dit-il, est tellement diffuse, tellement difficile à étudier et à comprendre, les formalités édictées par elle sont tellement compliquées et délicates que le commerçant le plus avisé, vendeur, acquéreur ou créancier, est exposé à commettre des erreurs

irréparables; que l'homme d'affaires le plus délié et le plus rompu à la pratique est lui-même surpris, et qu'une étude approfondie de cette loi, dans ses applications multiples, permettra seule de se reconnaître dans cet arsenal de dispositions juridiques, judiciaires et fiscales trop souvent draconiennes. » Reconnaissons-le pourtant : cette loi a son utilité. Elle assure la conservation du privilège du vendeur d'un fonds de commerce, même en cas de faillite. Elle prescrit la publication des cessions de fonds de commerce dans l'intérêt des créanciers et organise la publicité des nantissements. M. Maréchal résume assez clairement le mécanisme de cette loi, qui d'abord ne devait entrer en vigueur que six mois après sa promulgation, mais qu'une loi subséquente, du 1er avril, a rendue applicable immédiatement, même avant que le règlement d'administration publique nécessaire pour en permettre l'application eût paru !

14. — Les manuels juridiques à l'usage des cultivateurs ne manquent pas, et il y en a de fort bien faits, mais combien peu de cultivateurs les lisent ! Pour trouver promptement un renseignement, la solution d'une difficulté, c'est encore le dictionnaire qui est le plus commode, et M. Léon Lesage a fait œuvre utile en composant, à l'usage des propriétaires et fermiers, son *Petit dictionnaire de droit rural et usuel*. Imprimé en petits caractères, sur deux colonnes, ce répertoire est suffisamment développé, malgré son faible format et son prix modique. Il contient sur toutes les matières qui intéressent les cultivateurs l'indication sommaire du dernier état de la législation et de la jurisprudence. Les mots adoptés pour le classement alphabétique sont généralement bien choisis. Cependant quelques-uns nous ont paru critiquables. Ainsi, le cultivateur qui voudra savoir quels animaux sont insaisissables n'aura probablement pas l'idée d'aller chercher ce renseignement sous le mot *Bestiaux insaisissables*; cette question devrait plutôt être traitée sous le mot *Saisie*. De même, c'est sous le mot *Bornes*, et non pas sous celui de *Suppression de bornes*, que devraient se trouver les règles relatives au déplacement des bornes. De telles défectuosités ont leur importance, surtout dans un ouvrage qui s'adresse à des personnes généralement peu lettrées; l'auteur fera bien d'y remédier, dans une nouvelle édition, au moins par des renvois d'un mot à un autre.

15. — C'est également l'ordre alphabétique qu'ont adopté MM. V. Cayasse et J.-N. Rabaté dans leur petit volume intitulé : *Connaissances pratiques sur le droit rural et usuel*. Ce manuel est moins développé et moins complet que celui de M. Lesage; mais il contient des renseignements fort utiles sur l'organisation du cadastre et la manière de le consulter pour vérifier les cotes foncières. Sous ce rapport il peut rendre de vrais services aux cultivateurs intelligents. Il a atteint, d'ailleurs, rapidement sa troisième édition, que les auteurs annoncent

comme entièrement refondue et complétée. Et néanmoins, bien que datée de 1909, cette troisième édition est encore un peu en retard. Exemples : à l'article *Bouilleurs de cru*, les auteurs reproduisent la réglementation des lois de 1903 et de 1905 comme si elle avait conservé toute son application. A l'article *Patente*, ils ne paraissent pas connaître la loi du 15 juillet 1880. En matière de *Warrants agricoles*, ils ignorent aussi la loi du 30 avril 1906. Il leur restera donc bien encore quelque chose à faire quand viendra la quatrième édition.

16. — Tandis que s'accomplit l'œuvre d'iniquité et de spoliation contre l'Église de France, un jurisconsulte de la Faculté catholique de droit de Lyon, M. Ravier du Magny, démontre qu'il serait encore possible d'arracher quelques bribes du patrimoine sacré aux spoliateurs. Parmi les donations faites aux fabriques et aux autres établissements du culte, il peut y en avoir, il y en a certainement qui étaient entachées de quelque irrégularité. M. Ravier du Magny soutient, — et plusieurs jugements et arrêts l'ont déjà reconnu, — que l'action en nullité dont la cause est antérieure à la loi de séparation peut encore être exercée par les héritiers des donateurs, même par les héritiers collatéraux et par les légataires universels, nonobstant les déchéances édictées par la loi du 13 avril 1908. Comme l'a fort bien dit un jugement du tribunal de Saint-Étienne, « la loi commune doit être préférée à la loi d'exception en tout ce que celle-ci n'a pas formellement prévu ». La brochure de M. Ravier du Magny sur *la Nullité et la caducité des libéralités adressées aux établissements publics* se recommande donc d'elle-même à toutes les personnes qu'intéresse la liquidation des biens des établissements ecclésiastiques.

MAURICE LAMBERT.

PHILOSOPHIE

LOGIQUE ET MÉTAPHYSIQUE. — 1. *Éléments de logique formelle*, par G.-H. LUQUET. Paris, Alcan, 1909, in-8 de XI-58 p., 1 fr. 50. — 2. *Essais sur la connaissance*, par GEORGE FONSEGRIVE. Paris, Lecoffre, Gabalda, 1909, in-12 de VII-273 p., 3 fr. 50. — 3. *Le Rationalisme comme hypothèse méthodologique*, par FRANCIS MAUGÉ. Paris, Alcan, 1909, gr. in-8 de XII-611 p., 10 fr. — 4. *L'Être et le Connaître*, par H. ESPINASSET. Paris, Leroux, 1909, in-8 de IV-491 p., 7 fr. 50. — 5. *Le Subjectivisme*, par HAN RYNER. Paris, Gastein-Serge, s. d., in-8 carré de 47 p., avec portrait, 1 fr. — 6. *Théories fondamentales de l'acte et de la puissance ou du mouvement; le devenir, sa causalité, sa finalité*, par Mgr ALBERT FARGES. 7e édition entièrement refondue. Paris, Berche et Tralin, 1909, gr. in-8 de 443 p., 6 fr. 50. — 7. *Études sur l'humanisme*, par F. C. S. SCHILLER; trad. de l'anglais par S. JANKÉLÉVITCH. Paris, Alcan, 1909, in-8 de IX-623 p., 10 fr.

MORALE ET PHILOSOPHIE RELIGIEUSE. — 8. *Le Fondement psychologique de la morale*, par ANDRÉ JOUSSAIN. Paris, Alcan, 1909, in-16 de VIII-141 p., 2 fr. 50. — 9. *Le Problème de l'éducation, essai de solution par la critique des doctrines pédagogiques*, par L. DUGAS. Paris, Alcan, 1909, in-8 de III-344 p., 5 fr. — 10. *Les Principes de l'évolution sociale*, par DICRAN ASLANIAN. 2e éd. Paris, Alcan, 1909, in-8 de XXIV-

296 p., 5 fr. — 11. *De la Croyance en Dieu*, par Clodius Piat. 2e éd. Paris, Alcan, 1909, in-16 de x-298 p., 3 fr. 50.

Histoire et Critique. — 12. *Le Cycle mystique. La Divinité, origine et fin des existences individuelles dans la philosophie antésocratique*, par Auguste Diès. Paris, Alcan, 1909, in-8 de a-c-iv-115 p., 4 fr. — 13. *La Définition de l'être et la nature des idées dans le Sophiste de Platon*, par Auguste Diès. Paris, Alcan, 1909, in-8 de a-c-vii-140 p., 4 fr. — 14. *Les Éléments cartésiens de la doctrine spinoziste sur les rapports de la pensée et de son objet*, par Albert Léon. Paris, Alcan, 1907, gr. in-8 de 294 p., 6 fr. — 15. *La Philosophie générale de John Locke*, par H. Ollion. Paris, Alcan, 1909, in-8 de 482 p., 7 fr. 50. — 16. *La Philosophie religieuse de Schleiermacher*, par Edmond Cramaussel. Paris, Alcan, 1909, in-8 de 288 p., 5 fr. — 17. *Auguste Comte et son œuvre. Le Positivisme*, par Georges Deherme. Paris, Giard et Brière, 1909, in-18 de 128 p., avec 2 portraits, 2 fr. 50. — 18. *Les Théories individualistes dans la philosophie chinoise. Yang-Tchou*, par Alexandra David. Paris, Giard et Brière, 1909, in-18 de 150 p. 2 fr. — 19. *Notes sur la philosophie japonaise*, par Alexandra David. Paris, édition de la « Société nouvelle », 1908, in-8 de 41 p., 1 fr. — 20. *Chez un philosophe. Deux interviews*, par Camille Fondet. Paris, Giard et Brière, 1909, in-18 de vi-314 p., 3 fr.

Logique et Métaphysique. — 1. — M. Luquet avait naguère essayé de « mettre du Bergson à la portée des étudiants au baccalauréat ». Il réalise, aujourd'hui, une tentative moins audacieuse, dans ses *Éléments de logique formelle*. En moins de soixante pages, il résume les règles de l'art de penser. La théorie du syllogisme y est exposée avec soin et quelques vues nouvelles des logiciens réformateurs ou révolutionnaires, indiquées et appréciées. Nous ne reprocherions à cet opuscule très dense que sa densité elle-même qui confine à l'obscurité.

2. — *L'Inconnaissable dans la philosophie moderne*, *Généralisation et Indication*, *le Kantisme et la Pensée contemporaine*, *Certitude et Vérité*, ces diverses études sont rassemblées par M. George Fonsegrive, sous le titre général d'*Essais sur la connaissance*. On en peut conclure que, malgré le scepticisme, le positivisme et le criticisme, « il y a quelque part dans l'ombre et l'infini silence une force qui agit et une tendresse qui veille »; — que la généralisation et l'induction ne sont pas des opérations mentales dont la forme soit différente; — que le kantisme, malgré les éléments de vérité qu'il renferme, décline, s'éteint, meurt; — que nous sommes capables de connaître avec certitude des vérités scientifiques, morales, métaphysiques et religieuses. Personne ne doute que, sur tous ces sujets, l'auteur de l'*Essai sur le libre arbitre* n'exprime des réflexions personnelles et suggestives dignes de l'attention de tous ceux qui pensent; c'est un esprit ouvert, pénétrant et vif qui imprime sa marque à tout ce qu'il touche. Mais on a pu lui reprocher d'avoir tenté une conciliation difficile, sinon impossible, entre des systèmes dont les principes sont contradictoires. Certaines de ses formules étonnent les scolastiques; celle-ci, par exemple : « Le réel, sans l'esprit, n'est que la possibilité d'être connu; l'esprit, sans le réel, n'est que la possibilité de connaître » (p. 137). Les idéalistes, d'autre

part, ne souscriront pas à cette affirmation : « Personne, à cette heure, n'est subjectiviste, c'est Auguste Comte qui a triomphé de Kant » (p. 126). Mais tous reconnaîtront la vigueur de pensée et le talent de ce philosophe chrétien.

3. — *Le Rationalisme comme hypothèse méthodologique* est une importante thèse de doctorat, par laquelle l'auteur, M. Francis Maugé, essaie d'expliquer la science. Elle comprend deux parties : I. L'Expérience, sa légitimité, sa valeur, son organisation par la méthode, ses diverses applications à la mécanique, à la physique, à la chimie, à la psychologie, à la sociologie; II. La Systématisation scientifique opérée à l'aide de la déduction synthétique spécialement étudiée comme un instrument efficace de construction dans les sciences qui ont pour objet les phénomènes biologiques et psychiques. L'auteur part de la tendance affective orientée vers une fin : la satisfaction des besoins de notre nature, dirigée par un idéal d'exactitude, d'unité, de cohérence, érige en moyens les données expérimentales. La valeur de la connaissance dépend de son efficacité à satisfaire les aspirations profondes de notre être. C'est une intuition abstraite qui choisit, parmi les objets concrets, ceux qui sont aptes à réaliser ce dessein. La raison intellectualise ces produits transformés de notre vie affective, établit les corrélations réelles et constantes entre les termes individuels abstraits, introduit parmi eux le concept de causalité, les ordonne et les féconde par la déduction. M. Maugé espère éviter ainsi l'empirisme qui, par lui-même, est stérile, et l'idéalisme qui construit *a priori* son système injustifié; d'un état affectif et subjectif il veut aboutir ainsi à une réalité objective. — Son œuvre décèle une pensée forte, originale, parfois profonde; mais en rejetant le criterium de l'évidence, il fait reposer tout l'édifice intellectuel sur une croyance aveugle, et sa méthode n'autorise pas l'application des principes rationnels aux données de l'expérience. Le positivisme et le criticisme ne sont réfutés ni atteints par son « hypothèse ».

4. — Peut-on enfermer toute la philosophie dans une formule, comme le parfum d'un champ de roses dans un flacon d'essence? Quelques philosophes l'ont cru, et peut-être M. Espinasset ne les contredirait-il pas, s'étant lui-même efforcé de la résumer dans son livre : *L'Être et le Connaître*. On y trouve une épistéorologie et une ontologie, une théodicée et une esthétique, une théorie de l'univers et de la science, de l'espace et du temps. Or, tout cela n'est pas livresque, classiquement disposé, mais vécu, un peu confus, désordonné, tumultueux, très inégal. Du reste, l'auteur, qui a beaucoup lu et songé, émaille de citations et enrichit de considérations nombreuses les divers objets de ses spéculations philosophiques. Ses idées sont élevées, son allure décidée et résolue; il a le goût de la méditation et il est doué pour y

réussir. Cependant, on est un peu surpris, en lisant, à la première page de son Introduction : « Les réponses (des métaphysiciens de tous les siècles, de tous les pays et de toutes les écoles) ont toujours paru si obscures, si embrouillées comme à plaisir, si opposées entre elles, si insignifiantes en somme, qu'ils n'ont jamais récolté auprès des gens tant soit peu sensés que doute sinon mépris. » *Philosopher* soi-même lorsqu'on est animé de sentiments aussi dédaigneux, cela suppose une belle confiance en soi... peut-être excessive.

5. — Rabelais a dit : « Le rire est le propre de l'homme », et ailleurs : « Je ne dis boire simplement et absolument car aussi bien boivent les bêtes : je dis boire vin bon et frais. » Est-ce *rire* ou *boire* en quoi consiste le secret de la vie? C'est-à-dire, devons-nous opter pour la sagesse, qui est liberté, ou pour la science où règne le déterminisme? En tous cas, ces deux aspirations humaines nous engagent en des systèmes destinés à définir l'attitude de l'homme en face de l'univers et qui ont « la beauté émouvante d'un baiser entre le sujet et l'objet ». Il ne faut pas se mettre en peine des insolubles antinomies qui résident au fond des choses? Y a-t-il seulement des choses? En tout cas, il faut « se connaître et se réaliser de plus en plus » en se défiant des prêtres, des juges, des docteurs, des orateurs, et aussi des philosophes et des logiciens. » — Vous trouverez cet enseignement dans la brochure de M. Han Ryner : *Le Subjectivisme*, d'un romantisme effréné, d'une verve débridée et d'un scepticisme insensé.

6. — S'il existe un fait privilégié, assez universel pour s'appliquer à tous les phénomènes, révélateur de la cause qui le produit, et par conséquent de la substance dont cette cause est la force active, révélateur de la fin qui est sa raison d'être, et donc de l'être spirituel, puisqu'une intelligence peut seule connaître et assigner une raison d'être, c'est assurément le mouvement. Mgr Farges définit avec raison le mouvement : le passage de la puissance à l'acte, y cherche l'explication du devenir, et considère cette théorie comme le fondement de la métaphysique. Son ouvrage, intitulé : *Théorie fondamentale de l'acte et de la puissance ou du mouvement; le devenir, sa causalité, sa finalité*, se divise en trois parties : le mouvement, sa cause efficiente, sa cause finale. Toutes les questions si importantes et si intéressantes qui se rapportent à la causalité y sont abordées et traitées de manière claire et complète. Aucune objection n'est omise, négligée ou laissée sans réponse. Aux savants et aux philosophes, l'auteur emprunte leurs théories et montre que tout ce qu'il y a en elles de solide et de vrai confirme la doctrine d'Aristote et de saint Thomas en ses parties essentielles. Depuis la première édition de cet ouvrage, Bergson et Le Roy ont entrepris de ramener la réalité au devenir, la substance à la durée, l'existence à l'évolution; malgré leur remarquable talent, leurs pres-

tigieuses métaphores, leur souplesse et leur subtilité, ils n'ont abouti — Mgr Albert Farges le démontre à merveille — qu'à la contradiction et à l'incohérence. Aussi ce livre est vraiment nouveau et décisif. Il est nécessaire à ceux qui veulent étudier sérieusement la métaphysique et se convaincre que la philosophie scolastique est solidement fondée, admirablement liée, victorieusement justifiée, parfaitement adaptée aux données scientifiques. Ils ne sauraient trouver un guide plus clairvoyant et mieux informé que l'éminent auteur des *Études philosophiques*.

7. — Un professeur de l'Université d'Oxford, M. Schiller, a conçu l'ambition de transformer le pragmatisme, qui se borne à une théorie de la connaissance, en conception universelle des choses. Les *Études sur l'humanisme* (c'est le nom de son système) sont un commentaire et une défense des thèses par lesquelles il prétend le justifier. Le vrai, le bien, le beau dépendent du caractère finaliste de notre nature, car toute vie mentale est intentionnelle. La logique intellectualiste est fausse parce qu'elle est abstraite; sa fonction découle de la psychologie, et la pensée elle-même dépend essentiellement de processus psychologiques tels que l'intérêt, l'intention, l'émotion et la satisfaction. La vérité est une construction dont notre esprit est l'architecte et l'ouvrier; l'idéal qu'il réalise est en harmonie avec les aspirations de notre nature dont il dérive; il est relatif et changeant comme toute réalité; l'absolu n'est qu'un postulat; il s'est insinué pour la vicier dans la vie religieuse et morale et il obscurcit par une théologie intellectualiste le caractère pragmatique du christianisme. L'humanisme réunit en lui le vrai idéalisme et le vrai réalisme; il nous permet seul d'échapper au scepticisme, parce qu'il prend la place d'une métaphysique sans valeur objective et juge toutes les affirmations d'après leurs applications et leurs conséquences, seuls critériums de leur vérité. Laissons Platon et ses idées éternelles et revenons à Protagoras d'après lequel l'homme est l'unique mesure de toutes choses. En ce livre destructif de toute pensée, on peut glaner quantité de remarques judicieuses et savoureuses, à côté et en dehors du système développé ingénieusement par M. Schiller. Les vingt dissertations qui le composent furent recueillies et publiées, il y a trois ans, et viennent d'être fidèlement traduites en notre langue par le Dr S. Jankélévitch.

Morale et Philosophie religieuse. — 8. — M. André Joussain a écrit un petit volume d'une plume alerte et facile, intitulé : *Le Fondement psychologique de la morale*. Il est destiné à nous montrer comment nous prenons conscience de la distinction du bien et du mal, d'où naît le sentiment de l'obligation, comment se forment les notions de devoir et de droit, d'où provient la sanction intérieure de la loi

morale. L'auteur a dû être impatienté, comme tant d'autres, des prétentions des sociologues, de leurs explications collectivistes et matérialistes si insuffisantes et superficielles. On trouvera dans son livre quantité d'arguments qui les atteignent et les désarment. Néanmoins, il ne résout pas le problème parce qu'il faut dépasser la psychologie et s'élever jusqu'à la métaphysique pour fonder une morale certaine et absolue.

9. — La pédagogie est une science puisqu'elle est un ensemble de notions déduites de principes, un art puisqu'elle formule des règles pratiques destinées à rendre efficace la tâche de l'éducation. On peut envisager l'éducation négative qui se borne à favoriser la nature, à profiter des penchants, à mettre en valeur les aptitudes, et l'éducation positive qui prétend inspirer des sentiments, suggérer des idées, transformer des âmes. Parce que le corps, l'intelligence, la volonté sont perfectibles, l'éducation est physique, intellectuelle ou morale. Enfin, elle est formelle en tant qu'elle développe et perfectionne les facultés, matérielle en tant qu'elle les enrichit. A ces divers points de vue, M. L. Dugas a consacré des conférences qui sont devenues un livre : *Le Problème de l'éducation*. Si le croyant ne peut souscrire à toutes les assertions de l'auteur, cet ouvrage mérite pourtant d'être lu avec attention et sympathie pour la netteté des solutions, l'indépendance d'esprit et de caractère, le sens critique avisé et affiné, dont il témoigne.

10. — *Les Principes de l'évolution sociale*, par M. Dicran Aslanian, comprend une méthode, une analyse, une synthèse des faits sociologiques. Les faits s'orientent et évoluent vers le progrès, sont conditionnés par l'instinct et ordonnés par l'intelligence; ils subissent l'influence de l'imitation, se groupent et s'améliorent par la solidarité, s'organisent en hiérarchies et interagissent sous la pression des liens sociaux : commerce, race, autorité, religion. L'un des facteurs les plus efficaces de la *spécificité* des divers groupes est le train de vie, qui consiste dans la manière de réaliser l'existence et les rapports sociaux. Les lois suivant lesquelles se développent et se combinent les phénomènes sont la direction : « Le mouvement évolutionniste prend son origine dans la zone chaude et se propage vers les zones froides, » — l'accélération, par l'*inventivité* qui accroît les moyens et les ressources, — les aberrations, ou changements transitoires de direction, faces diverses du principe de progrès qu'implique l'évolution. Pour la favoriser, il importe de multiplier les exercices corporels, les expériences variées de l'individu et d'établir dans la collectivité la décentralisation et le libre échange. M. Aslanian sait observer, classer, réfléchir et se tient à distance raisonnable de la banalité et du paradoxe. Mais toute sociologie demeure vaine qui ne définit pas d'abord la

destinée humaine et ne demande pas cette définition à la métaphysique, à la morale et à la religion.

11. — M. l'abbé Piat nous donne une seconde édition de son excellent livre : *De la Croyance en Dieu*, où il montrait comment on peut trouver, par la pensée et par l'action, le principe et la fin de tous les êtres. Certaines preuves avaient semblé trop condensées ou seulement indiquées; il les a éclaircies et développées. Surtout, il a répondu aux objections nouvelles que les récents ouvrages de Bergson, d'Hamelin ou de Hoffding avaient opposées à la théologie naturelle. Ni l'élan vital, ni la synthèse des relations idéales, ni les jugements de valeur, ne remplacent, n'expliquent la religion précise, concrète et vivante. Tout ce qu'écrit M. Piat est marqué par l'empreinte de sa pensée très personnelle, et exprimé dans un style adapté aux questions qu'il traite; on peut discuter sur certains points de détail; il n'est point permis de les négliger.

Histoire et Critique. — 12. — M. A. Diès a soutenu, pour obtenir le grade de docteur ès lettres, deux thèses, qui se rapportent à la critique et à l'interprétation de la philosophie grecque. La première, *le Cycle mystique. La Divinité, origine et fin des existences individuelles dans la philosophie antésocratique*, est une contribution à l'histoire de la religion grecque avant Socrate. Celle-ci est considérée, non dans sa forme classique où tout est ordonné, mesuré et construit d'après le type et le canon de l'espèce humaine, mais dans la forme mystique, plus confuse mais plus profonde, et considérant la divinité comme la source et la fin des existences individuelles. Le culte de Dionysios et l'orphisme subsistent, par leurs vestiges et leurs survivances, dans la religion que professent les héros d'Homère et les personnages de Sophocle; ces croyances et ces rites ont pénétré dans certains systèmes tels que ceux de Pythagore et de ses disciples, et se révèlent plus ou moins transformés chez Thalès, Héraclite, Parménide ou Leucippe, avec la réfraction inévitable qu'ils subissent à travers les doctrines des Ioniens, des Éléates et des atomistes. Empédocle d'Agrigente, prophète et philosophe, concilie des tendances opposées, mêle des éléments hétérogènes et satisfait à des aspirations diverses. l'hylozoïsme et le monisme servent de *substratum* à ces conceptions mystiques. — Ce savant chapitre de l'histoire philosophique des religions se lit avec profit, intérêt et agrément; il est écrit d'une manière très littéraire.

13. — La deuxième thèse : *La Définition de l'être et la nature des idées dans le Sophiste de Platon* est plus technique et s'adresse à des spécialistes. La théorie des idées est-elle transformée dans le Sophiste? Est-il vrai, comme on l'a prétendu, que les types immuables des êtres y deviennent des forces, des activités, des esprits? Les concepts de

Platon (si le Sophiste est son œuvre) sont-ils modifiés jusqu'à sembler méconnaissables? Le progrès de sa pensée va-t-il justifier un changement de doctrine? Tel n'est pas l'avis de M. Diès; il estime qu'il y a évolution, non révolution : si les aspects ne sont plus identiques, le fond demeure le même. Le procédé dialectique imaginé pour expliquer le mouvement et le repos, le non être et la pluralité des genres, suffit pour rendre intelligible ce nouveau langage. Une étude attentive et minutieuse des textes, un commentaire pénétrant, une discussion serrée, une érudition de bon aloi sont les qualités indéniables de ce travail. L'auteur cite les philosophes et les historiens dont il a consulté les œuvres; quelques omissions étonnent, surtout celle des livres de M. C. Huit, si informé de tout ce qui concerne le platonisme.

14. — Le mot de Leibniz : « Le spinozisme est un cartésianisme immodéré » a fait fortune parmi les historiens de la philosophie. Est-il exact, et à quel degré? La question peut être envisagée au point de vue historique et au point de vue logique. Le philosophe de La Haye habitait une contrée où le cartésianisme était en honneur et en vogue : on peut le ranger, à certains égards, comme un disciple de l'auteur des *Méditations*. Mais sa doctrine est-elle proprement cartésienne? Telle est la question posée par M. Albert Léon dans son ouvrage intitulé : *Les Éléments cartésiens de la doctrine spinoziste sur les rapports de la pensée et de son objet*. Pour la résoudre, il rappelle et confronte les thèses des deux philosophes. Méthode, épistémologie, ontologie et définition de la substance, existence et nature de Dieu, matière et étendue, unité de la personne humaine... Les idées de Descartes se retrouvent souvent dans l'*Éthique*, le *De emendatione intellectus*, les lettres de Spinoza. Néanmoins, Descartes avait en horreur le panthéisme; Spinoza le fait sortir de la définition mal interprétée de la substance; l'étendue, essence de la matière, la proscription des causes finales, l'*apriorisme*, un certain idéalisme, sont des traits communs. N'oublions pas que Spinoza subit l'attrait d'Aristote, a fréquenté chez les kabbalistes, est hanté par Giordano Bruno. Mais son génie est géométrique comme celui du grand analyste français. M. A. Léon a étudié ce problème consciencieusement, sérieusement, en usant de tous les moyens qui en peuvent fournir la solution. Il semble qu'il eût gagné à raccourcir son volume et, surtout, ses phrases.

15. — Plus encore que Gassendi et Condillac, le philosophe anglais auquel nous devons l'*Essai sur l'entendement humain* est considéré comme le maître du sensualisme. Joseph de Maistre, V. Cousin, Rémusat et bien d'autres ne témoignent, à cet égard, d'aucune hésitation. Ce jugement n'est-il pas trop sommaire, ne peut-il pas être revisé? M. Ollion a pensé qu'il était trop absolu et a repris les pièces du pro-

cès dans sa thèse de doctorat : *La Philosophie générale de John Locke.* La première partie est destinée à énumérer les origines de la pensée de Locke, à déterminer ce qu'il doit à Bacon, à Hobbes, à Descartes, et à nous apprendre comment il se prépara à composer son ouvrage. La deuxième est une analyse critique de l'Essai : théorie et valeur de l'expérience, idées simples et idées complexes, rôle de l'abstraction, conscience de la volonté et de la liberté, nature, langage, connaissance, vérité, erreur. Dans la troisième sont résumées les réponses faites par Locke aux objections de ses adversaires. Or, loin de tout réduire à la sensation, le philosophe anglais (d'après M. Ollion) reconnaît le pouvoir de l'esprit, fait une part à l'innéité, exalte l'activité mentale qui détermine certaines conditions de l'existence, établit des relations nécessaires, imprime, d'une certaine manière, leurs lois aux choses. Médiocrement dogmatiste, point sceptique, non proprement sensualiste, il serait plutôt un précurseur de Berkeley et surtout un criticiste à la façon de Kant qu'il annonce et fait pressentir. M. Ollion n'a rien négligé pour nous convaincre : étude minutieuse, interprétation clairvoyante ou spécieuse des textes, recherche laborieuse des influences subies, détails biographiques intéressants. Il nous semble que certaines affirmations de Locke, contraires au sensualisme, expriment seulement son embarras à ordonner ses pensées à l'aide des seules données sensibles. Il a discerné très nettement les caractères de la sensation, sa nécessité pour produire et fonder la connaissance humaine; mais quand il a dû et voulu la dépasser, il n'a pas trouvé en sa métaphysique les secours qui lui auraient permis l'accès du monde invisible. De là ses tâtonnements et ses incohérences. Après cela, il est très possible et même assez plausible qu'on rencontre dans ses œuvres des « anticipations » de la *Critique de la raison pure.*

16. — A ceux qui demanderaient quels sont les précurseurs du modernisme, nous croyons qu'il faudrait répondre : Kant et Schleiermacher; en tout cas, ils sont les pères du protestantisme libéral. Mais si le premier est trop connu quoique souvent mal compris, le second est presque ignoré en France. Nous devrions donc remercier M. Cramaussel, si son livre : *La Philosophie religieuse de Schleiermacher*, n'était presque un perpétuel panégyrique. Les seize chapitres qui le composent sont ainsi divisés : Formation philosophique et religieuse (I à III). Apologie de la religion (IV à VII). Organisation religieuse (VIII et IX). Élaboration scientifique de la doctrine (X à XV). Évolution ultérieure de la pensée (XVI). A. Ritschl a très bien dit que la religion de Schleiermacher est « un mélange d'éléments payens, panthéistes et chrétiens ». L'auteur des *Discours sur la religion* a voulu se dégager de l'intellectualisme de Kant et du sentimentalisme de Jacobi, mais il est plus proche de celui-ci que de celui-là. Il essaie

de formuler le sentiment de l'infini, qui est l'élément essentiel de sa philosophie religieuse, mais ses définitions sont imprécises et fuyantes, sa dogmatique se réduit à un symbolisme ondoyant et stérile aboutissant au subjectivisme. La révélation est en nous et vient de nous; le Christ est un être purement humain; sa valeur idéale est indépendante de son existence historique; son Église est une association naturelle et progressive. Dieu lui-même semble se réduire à une projection de notre désir. Tout cela est enveloppé dans un piétisme qui attire et séduit les âmes sensibles et leur offre une foi qui est le produit spontané des consciences. Rien n'est moins chrétien que ce moralisme inconsistant au parfum religieux. M. Cramaussel n'a pu, malgré son talent, nous donner une idée précise de cette doctrine qui s'écoule et fuit comme l'eau dans la main qui la presse; mais il l'a étudiée sous tous ses aspects et l'exprime avec le sincère et louable souci de sauvegarder la pensée et la vie religieuse.

17. — Il y a des philosophes qu'on eût aimé rencontrer dans la vie, peut-être au risque d'être déçu; je n'éprouve pas cette impression à propos d'Auguste Comte, qui est pour M. Deherme l'objet d'un culte spécial. Son opuscule : *Auguste Comte et son œuvre. Le Positivisme*, est orné des deux portraits du philosophe et de son « ange gardien », Clotilde de Vaux. Le fondateur de la politique positive est, à la fois, « Aristote et saint Paul », sa vie sainte « est écrite avec une pieuse vénération », et « son œuvre salvatrice » glorifiée. M. Deherme malmène les tièdes, tels que Pierre Laffitte et flétrit, les hérétiques et les apostats, comme Littré. Il cite, avec joie, les témoignages des critiques favorables à « l'immortel héros ». (Même en se le représentant avec l'épée du polytechnicien au côté, A. Comte ne nous apparaît guère dans l'attitude héroïque !) Son disciple le loue d'avoir travaillé pour l'émancipation des femmes et des prolétaires, d'avoir tenu en médiocre estime les lettrés, pédants et théoriciens de tout acabit. Puis il expose la doctrine comtiste et escompte l'alliance du catholicisme contre l'anarchie sociale. Au demeurant, ce livre est instructif et curieux.

18. — Mme Alexandra David nous initie à la philosophie de Yang-Tchou, qui vivait vers le temps de Socrate, mais ne partageait guère les idées du philosophe grec. Les tendances doctrinales du penseur chinois sont résumées par le titre de cet opuscule : *Les Théories individualistes dans la philosophie chinoise.* Tandis que Mehti prônait l'altruisme et la solidarité, Yang-Tchou préconisait l'anarchie et le culte du moi. « On ne peut trouver, dans la vie, une heure de parfait abandon sans inquiétude ni soucis. » Il faut pourtant cueillir toute la joie possible; il est vain de la chercher dans la gloire, qui procède de l'opinion d'autrui; on ne peut la savourer que dans la satisfaction des désirs, variables et mobiles comme les tempéraments et les ca-

ractères. On doit vivre intégralement sa vie, suivant les aspirations sensibles et intellectuelles que l'on éprouve, car le renoncement est une folie et un suicide partiel. « Je ne devrais pas m'arracher un cheveu, quand même ce léger sacrifice serait salutaire à l'humanité; car rien n'est, pour moi, au-dessus de moi. » Mme Alexandra David s'efforce d'interpréter en un sens favorable les maximes odieuses de cet *amoraliste* oriental.

19. — Elle complète cette monographie en ses *Notes sur la philosophie japonaise* où elle signale un double courant de pensée. Vers le troisième siècle de notre ère, les Coréens importèrent au Japon les enseignements pratiques de Koung-tse, qui se sont perpétués dans les écoles confucéistes jusqu'à nos jours. Mais au sixième siècle, le bouddhisme envahit les îles nippones, où il est très florissant. L'auteur cite quelques noms plus ou moins célèbres, indique l'orientation des systèmes transplantés de la Chine et de l'Inde chez ce peuple essentiellement imitateur. Tout cela pourrait offrir quelque utilité ou quelque intérêt, si ce n'était si confus.

20. — Un journaliste, Gaston Rozy, est parvenu à forcer la porte du comte de Falanges, lequel, après des malheurs domestiques, s'est confiné dans une solitude impénétrable et s'y livre à des réflexions qu'il croit philosophiques. Vous pensez bien qu'il a abjuré le préjugé nobiliaire; il se fait appeler Jean Jarcot. Le reporter parvient à lui soutirer deux interviews, qui nous informent sur l'état d'esprit du farouche solitaire et que M. Camille Fondet publie sous ce titre : *Chez un philosophe*. Que ce « philosophe » soit matérialiste et athée, c'est son affaire, et cela n'est point original. Ce qui nous frappe davantage, c'est la *force* des arguments par lesquels il étaie ses négations. Voici un spécimen de sa manière de raisonner : « Si par Dieu on entend l'infini et l'éternité, je dis que l'infini, comme l'éternité, ne représentant qu'une succession de temps ou d'espace, ne sont ni une force ni une volonté » (p. 143). Voilà, j'espère, qui est *envoyé*... ! Ni Pascal, ni Leibniz n'avaient prévu cette objection, choisie, il est vrai, parmi les plus troublantes de ce livre. M. Fondet nous apprend que son héros a voulu être enterré civilement, et il trouve sans doute naturel, qu'ayant pensé et vécu comme une bête, il ait tenu à être enfoui comme un chien; mais il ne saurait s'imaginer combien cela nous est égal.

L. Maisonneuve.

SCIENCES PHYSIQUES ET CHIMIQUES
SCIENCES MATHÉMATIQUES

Physique. — 1. *Les Découvertes modernes en physique*, par O. Manville. 2e édition. Paris, Hermann, 1909, in-8 de II-463 p. et 65 fig., 8 fr. — 2. *Traité de physique*, par O.-D. Chwolson; trad. sur les éditions russe et allemande, par E. Davaux;

édition revue et considérablement augmentée par l'auteur, suivie de *Notes sur la physique théorique*, par E. et F. Cosserat. Paris, Hermann, 1907-1909, gr. in-8. T. II, 3e fasc. paginé 433 à 640, avec 159 fig., 9 fr. T. II, 4e fasc. paginé 641 à 1188, avec 182 fig., 17 fr. — 3. *Les Oscillations électromagnétiques et la Télégraphie sans fil*, par J. Zenneck; trad. de l'allemand par P. Blanchin, G. Guérard et E. Picot. Paris, Gauthier-Villars, 1908, 2 vol. gr. in-8 de xii-506 p., avec 419 fig. et de 489 p., avec 380 fig., 34 fr. — 4. *International Catalogue of scientific literature. Sixth annual issue. C. Physics.* London, Harrison; Paris, Gauthier-Villars, 1908, in-8 de viii-568 p., 30 francs. — 5. *La Grammaire des électriciens enseignée aux débutants par expériences et mesures*, par É. Gossart. T. I. *Le Courant continu.* Paris, Vuibert et Nony, 1909, in-8 de x-444 p., avec 154 fig., 6 fr.

Chimie. — 6. *Traité complet d'analyse chimique appliquée aux essais industriels*, par J. Post et B. Neumann. 2e éd. française par L. Gautier. Paris, Hermann, 1909. T. I. fasc. 3, gr. in-8 paginé de 561 à 862, avec 44 fig., 8 fr. 50.— 7. *La Synthèse des pierres précieuses*, par Jacques Boyer. Paris, Gauthier-Villars, 1909, in-8 de 31 p., avec 6 planches, 2 fr. 50.

Mathématiques. — 8. *Théorie des corps déformables*, par E. et F. Cosserat. Paris, Hermann, 1909, gr. in-8 de vi-226 p., 6 fr.— 9. *Éléments de la théorie des probabilités*, par Émile Borel. Paris, Hermann, 1909, gr. in-8 de vii-191 p., 6 fr. — 10. *Initiation à la mécanique*, par Ch.-Ed. Guillaume. Paris, Hachette, 1909, in-16 de xiv-214 p., 2 fr.

Histoire. — 11. *Études sur Léonard de Vinci. Ceux qu'il a lus et ceux qui l'ont lu*, par Pierre Duhem. Paris, Hermann, 1906-1909, 2 vol. gr. in-8 de vii-355 p. et iv-474 p., 27 fr.

Physique. — 1. — Cette seconde édition des *Découvertes modernes en physique* est presque entièrement un livre nouveau. 463 pages au lieu de 186 suffisent à le prouver. Nous craignions (Cf. *Polybiblion*, t. CXIII, nov. 1908, p. 422-423) que le titre de l'ouvrage fît croire à un simple livre de vulgarisation et non pas à l'exposé d'une vaste enquête sur les travaux les plus récents des physiciens les plus réputés. La première partie intitulée : *Électricité et matière*, expose les expériences fondamentales et l'évolution des idées, qui ont conduit les physiciens à la notion d'électron et par suite à l'hypothèse de la constitution électrique de la matière. La seconde partie passe successivement en revue la théorie de la conductibilité électrique à travers les liquides et les gaz ionisés, puis à travers les milieux gazeux non ionisés; la théorie des métaux est complétée par des comparaisons entre la conductibilité calorique et la conductibilité électrique; enfin le chapitre intitulé : *La Matière et l'éther* fait connaître les bases de la théorie électro-magnétique de la lumière. L'auteur, dans chaque cas, se contente d'exposer les expériences et les hypothèses conformément aux idées propres des savants qui en sont les auteurs. Il met les faits sous une forme claire et précise, laissant à chacun la propre responsabilité de ses travaux. Tous les phénomènes dans lesquels l'électricité joue un rôle effectif; tous ceux qui peuvent s'expliquer par les hypothèses faites sur la constitution électrique de la matière sont tour à tour passés en revue. M. Manville laisse seulement de côté les problèmes qui n'ont été qu'effleurés par les savants s'en occupant directement, et lorsque ceux-ci, en plus, émettent personnellement des doutes sur

leurs propres hypothèses. Le travail de M. Manville est indispensable à connaître avant de se lancer dans une étude quelconque sur la théorie intime des phénomènes physiques.

2. — Le troisième fascicule de l'important *Traité de physique* de M. Chwolson est consacré à la *Photométrie*, aux *Instruments d'optique* et à l'*Interférence de la lumière*. Nous avons eu assez souvent l'occasion de signaler la valeur de cet ouvrage pour ne pas insister longuement à nouveau. Pour les instruments d'optique, les grands perfectionnements apportés par l'industrie allemande sont mis en évidence. A propos de l'interférence, l'auteur s'étend longuement sur leur application à la mesure de diverses quantités. Deux chapitres de ce fascicule sont consacrés l'un à l'optique physiologique, l'autre aux phénomènes optiques dans l'atmosphère. — Le quatrième fascicule se compose de deux parties d'à peu près égale étendue. La première traite de la *Diffraction*, de la *Double réfraction* et de la *Polarisation de la lumière*. L'étude mathématique de ces divers phénomènes est poussée assez loin, tout en restant dans les limites qui conviennent à une première étude sérieuse et approfondie des résultats acquis de la physique. Toutefois quelques paragraphes ajoutés par le traducteur permettent au lecteur de s'orienter sur des voies qui ne sont pas encore déblayées. Pour bien juger le travail de M. Chwolson, il ne faut pas oublier qu'il s'adresse avant tout aux étudiants et qu'il a cherché à faire un ouvrage didactique tant au double point de vue théorique et expérimental. La seconde partie est un long mémoire sur la *Théorie des corps déformables*; nous n'en disons rien ici, parce qu'un tirage à part nous a permis d'en faire le compte rendu dans la partie mathématique du présent article. — Beaucoup de personnes se préoccupent de l'état de publication du *Traité de physique* de M. Chwolson. Actuellement les deux premiers tomes sont entièrement publiés. (Le premier fascicule du tome III vient de paraître.) Grâce à la méthode heureuse suivie par l'auteur, ce sont des traités complets qu'il est utile de se procurer sans s'inquiéter de la publication des autres volumes. Rappelons que le tome I, en dehors des instruments de mesure et de l'acoustique, est consacré à l'étude des trois états de la matière : solide, liquide, gaz; le tome II s'occupe de l'énergie rayonnante.

3. — Les traducteurs des *Oscillations électromagnétiques et la Télégraphie sans fil* ont cru devoir conserver la forme même des leçons du professeur Zenneck; cela n'a pas d'importance. Par contre ils ont presque partout maintenu la terminologie allemande qui est assez différente de la nôtre. Il faut donc, en étudiant cet ouvrage, bien se pénétrer de la valeur des mots; il suffit d'un peu d'attention, car tous les termes spéciaux sont clairement définis. Un tableau placé au commencement de chaque volume indique la notation

adoptée. Le professeur Zenneck, dans son enseignement de l'Université de Strasbourg, se propose de former des ingénieurs érudits, connaissant à fond les divers phénomènes électriques, qui se produisent dans les machines et dans les conducteurs. Pour chacun d'entre eux, l'auteur étudie les circonstances de sa production, il établit et démontre les lois qui le régissent. Pour la partie mathématique, l'auteur, à cause du public auquel il s'adresse, rejette presque complètement l'emploi du calcul différentiel et intégral. Lorsqu'il ne peut établir rigoureusement une formule, il montre par des expériences nombreuses et variées la nécessité des termes que renferme la formule. Si, dans une question capitale, l'emploi des intégrales donne des éclaircissements que rien ne peut remplacer, l'explication est donnée dans une note placée à la fin de chaque tome. Le premier volume est consacré aux oscillations industrielles, c'est-à-dire aux courants de faible fréquence. M. Zenneck s'occupe de leur production, de leur transport, de leur transformation ainsi que de leur conversion en travail mécanique. De plus, on trouve également l'étude des courants de haute fréquence. Le second volume pourrait presque être considéré comme un ouvrage complètement séparé du premier. Il traite spécialement des oscillations électriques, dont les oscillations de Hertz sont le prototype. Il étudie leur production, leur propagation dans les conducteurs (point sur lequel il y a tant à faire), leur propagation dans l'air et leur réception. C'est donc toute la télégraphie sans fil, théorique et pratique, qui est exposée. L'ensemble de cet ouvrage est excellent; nous regrettons seulement que les traducteurs n'aient pas complété ces remarquables leçons par un exposé des tout derniers progrès de la télégraphie sans fil. Ils pouvaient le faire sans trahir les secrets de la défense nationale, car nous avons vu des dispositifs non décrits employés dans les marines italienne et autrichienne.

4. — Pour la sixième fois nous avons le plaisir de signaler l'apparition du volume de l'*International Catalogue of scientific literature* consacré à la *Physique*. Il contient les renseignements recueillis par la Commission chargée de sa rédaction entre mai 1906 et octobre 1907. Les titres des mémoires publiés en d'autres langues que l'anglais, l'allemand, le français et l'italien sont relativement plus nombreux que dans les volumes précédents; ils sont suivis de leur traduction en l'une des quatre langues citées. Ajoutons un renseignement précieux que nous avions oublié de relever précédemment : pour un supplément de 1 shilling 6 par volume, on obtient un exemplaire tiré sur le recto seul des pages, ce qui permet de transformer économiquement le volume en fiches.

5. — Les principes fondamentaux de l'électrotechnique ont été enseignés pendant de nombreuses années par M. Gossart à l'Univer-

sité de Bordeaux. Dans des conférences s'adressant au public, mais à un public désirant sincèrement s'instruire, ce savant professeur s'est efforcé de préciser les premières notions sans lesquelles il n'est pas d'étude sérieuse de l'électricité possible. Un bon enseignement primaire supérieur ou secondaire suffit pour comprendre les leçons de M. Gossart. Il les a publiées telles qu'il les a enseignées, c'est-à-dire sous la forme de conférences isolées. Chacune d'elle traite en entier d'un sujet. Mais leur ensemble est coordonné d'après un plan logique mûrement étudié. La grande préoccupation de l'auteur est de bien faire comprendre à son auditoire la nature des lois et des phénomènes qu'il expose; aussi joint-il constamment la théorie et l'expérience. Pour les phénomènes qu'il reproduit au cours de ces conférences, il emploie toujours des appareils simples et il emprunte son électricité au circuit urbain. Nous insistons particulièrement sur ce point, car si nous ne pensons pas que l'ouvrage de M. Gossart puisse remplacer en totalité un traité didactique, nous estimons par contre qu'il peut rendre de très grands services de deux espèces. Premièrement aux conférenciers; si l'on totalisait le chiffre annuel de conférences données, en France seulement, sur l'électrotechnique, on arriverait à un chiffre colossal; en général, elles sont faites par des personnes possédant leur sujet, mais toutes ne sont pas douées du talent spécial qui fait le bon conférencier : à celles-ci nous conseillons de s'inspirer largement du livre dont nous parlons; elles ne peuvent trouver de meilleur modèle. Deuxièmement, nous voudrions voir ce livre dans toutes les bibliothèques accessibles aux ouvriers désirant étudier l'électricité: la manière dont il est rédigé en rend la lecture facile, il peut servir à compléter un enseignement oral trop concis ou bien encore il peut servir de premier livre véritablement scientifique.

Chimie. — 6.— Depuis quelques années, le nombre des dérivés du fer employés industriellement a augmenté d'une façon considérable; leur préparation est particulièrement délicate, car s'il suffit de quantité très faible d'un métal particulier pour produire un acier spécial, des traces d'autres métaux ou de métalloïdes suffisent pour détruire les qualités qu'on voulait obtenir. L'analyse des minerais, des combustibles et des fondants employés doit donc être faite de la façon la plus minutieuse. M. Ledeburg, dans les 120 pages consacrées au fer du *Traité complet d'analyse chimique*, nous fait connaître les méthodes d'analyses les plus précises qui ont reçu la consécration d'un emploi constant dans la métallurgie. Il nous décrit les appareils employés, les soins qui doivent présider au choix des échantillons et à la marche des expériences, les quantités de réactifs qu'il faut utiliser et toutes les conditions accessoires pour la bonne réussite des analyses.

Mais il n'oublie pas que certaines fontes et certains aciers peuvent être préparés avec moins de soins; pour les analyses préalables et finales relatives à ces corps, il indique les bonnes méthodes, plus grossières et plus rapides que les précédentes, mais dont l'utilité est toujours incontestable dans chaque cas particulier. M. Neumann expose ensuite les méthodes d'analyses pour les métaux autres que le fer : cuivre, plomb, argent, or, zinc, cadmium, nickel, cobalt, étain, bismuth, antimoine, arsenic, mercure, aluminium, platine, tungstène, vanadium, molybdène. Tous les procédés d'analyse d'un caractère réellement pratique pour la métallurgie de ces différents métaux sont exposés avec la plus parfaite clarté. En suivant scrupuleusement les modes opératoires indiqués, l'expérimentateur est sûr d'arriver à la plus grande précision possible dans chaque cas particulier. Les divers alliages de ces métaux sont également étudiés, l'analyse des sels est remise à un prochain fascicule de cet ouvrage qui s'impose tant pour la formation que pour le perfectionnement des chimistes industriels.

7. — Pour le rubis, *la Synthèse des pierres précieuses* a été réalisée; on produit une pierre ayant une réelle valeur commerciale. Pour le saphir, la pierre reproduite n'est pas comparable à la pierre naturelle. Pour l'opale, l'émeraude et le diamant, les produits ne sont encore que des curiosités coûteuses de laboratoire. Tels sont les faits que nous fait connaître d'une manière claire M. Boyer; mais pourquoi croit-il que l'industrie n'égalera jamais la nature dans la génération des gemmes? En matière de science, il faut toujours réserver l'avenir.

Mathématiques. —8. — Nous classons sous la rubrique « Mathématiques » la *Théorie des corps déformables*, quoique ce volume ne soit que la reproduction d'un appendice au *Traité de physique* de M. Chwolson, et cela pour deux raisons. D'abord son étude n'est permise qu'aux personnes ayant une forte éducation mathématique. Non seulement il faut bien posséder la mécanique rationnelle, mais encore il faut être familiarisé avec la théorie générale des surfaces, telle que l'a si magistralement exposée M. Darboux. Nous dirons même que la théorie des corps déformables est la suite naturelle des leçons de M. Darboux. Ensuite, les auteurs n'ont donné dans ce volume que l'exposé mathématique par leur théorie, se réservant de publier plus tard l'application à la physique. Une ligne déformable est une courbe dont les équations contiennent un paramètre variable, à chaque point de cette ligne correspond des éléments géométriques caractéristiques pour les déplacements desquels on peut étudier les éléments statiques et dynamiques, d'où une suite de problèmes qu'ont étudiés à fond les auteurs. Il en est de même pour les surfaces déformables. Pour le milieu déformable (dont ce livre fait prévoir l'importance

en physique), les auteurs ont généralisé les notions déjà établies dans la théorie de l'élasticité. Cet ouvrage se fait remarquer par sa grande clarté, il contient beaucoup de notions nouvelles et par suite de définitions de mots. MM. Cosserat se sont tout particulièrement attachés à préciser le sens des mots dont ils se servent, à employer des notations judicieusement choisies, à présenter leurs calculs sous des formes toujours symétriques; ils ont ainsi rendu facile, dans la mesure du possible, l'étude de leur important travail.

9. — La physique, la biologie, les sciences économiques sont la source de nombreux problèmes dont la solution repose sur le calcul des probabilités. Il faut être mathématicien pour aborder de telles questions, dira-t-on. Oui, certes. Mais on peut aller assez loin avec un bagage assez léger. Comme études préalables il suffit, sauf en quelques points très particuliers, de posséder le programme des matières du certificat de mathématiques générales tel qu'il est enseigné dans toutes nos Universités. Ensuite le meilleur guide est constitué par les *Éléments de la théorie des probabilités* de M. Borel. L'auteur a tenu à être simple et pratique. Il sépare nettement les probabilités de faits et les probabilités de causes. Il subdivise les premières en deux classes : les probabilités discontinues et les probabilités continues. Pour les premières, il prend pour type le jeu de pile ou face, qui fait bien comprendre la nature de ces probabilités, puis il expose tous les problèmes qui s'y rattachent. Nous signalons en particulier son chapitre sur les lois des grands nombres, qui devrait être lu par tous les physiciens. Pour la seconde classe, il s'agit de savoir quelle place probable occupe un nombre inconnu entre deux limites connues, les raisonnements deviennent plus délicats, mais l'auteur s'en tire toujours à son plus grand honneur. Pour la probabilité des causes, M. Borel ne dissimule pas la grande incertitude régnant sur les résultats; il nous montre que presque toujours on est obligé d'introduire des hypothèses qui malheureusement sont trop souvent faites à la légère par les chercheurs. M. Borel a éliminé tout ce qui se rapporte à la science amusante; il a tenu à faire un livre sérieux d'initiation. Il y a parfaitement réussi.

10. — Le quatrième volume de la « Collection des initiations scientifiques » est consacré à l'*Initiation à la mécanique*. Ce livre ne nous paraît point répondre au but que poursuit le fondateur de cette collection : donner de saines notions scientifiques à des enfants de quatre à douze ans. Il faut supprimer la fin de cette proposition. Cette restriction faite, nous n'avons que des éloges et de très grands éloges à faire à l'auteur de ce petit livre. Nous sommes particulièrement bien placé pour savoir que les jeunes gens sortant de l'enseignement secondaire, s'ils ont retenu quelques vagues formules de mécanique,

ne savent absolument rien en mécanique. Les notions de mouvement, force, vitesse, accélération, travail, sont pour eux de pures entités mathématiques. M. Ch.-Ed. Guillaume, au contraire, a cherché à faire comprendre le sens intime de ces mots. Par des explications simples, par l'exposé de faits expérimentaux judicieusement choisis, il spécifie la portée de chaque mot. De même pour les lois élémentaires de la mécanique, dont nous avons à constater les effets à chaque instant de la vie courante, M. Guillaume précise leur vraie nature, il redresse de nombreuses erreurs courantes en prenant des exemples que chacun peut vérifier par soi-même. Le livre de M. Guillaume est donc bien un livre d'initiation, il amène l'esprit à posséder de bonnes et saines idées sur les éléments de la mécanique et, si nous ne le croyons pas utile aux petits, nous le jugeons indispensable aux grands.

Histoire. — 11. — Nous avons eu un plaisir réel à lire les deux volumes d'*Études sur Léonard de Vinci*. C'est une magnifique contribution à l'étude et à l'évolution des idées mathématiques pendant une longue période de temps. L'ouvrage porte en sous-titre : *Ceux qu'il a lus, ceux qui l'ont lu*. Pour être complet, il aurait fallu ajouter : Ce que savait Léonard. Ces deux volumes sont la réunion d'articles séparés mais conçus sous la direction d'une méthode constante et régulière, qui est la suivante : M. Duhem nous fait connaître ce qu'a dit Léonard sur un point important de la science (il ne s'agit pas toujours de mathématiques, Léonard était un esprit encyclopédique); si la forme du texte permet des interprétations il nous fait connaître les diverses formes sous lesquelles elles se sont produites, il les analyse, les discute et donne sa propre opinion, mais sans jamais prétendre à l'infaillibilité. Ce premier travail fait, M. Duhem recherche quels sont les savants antérieurs s'étant occupés de la même question, ou d'une question tellement connexe que l'on peut la considérer comme le germe de l'idée de Léonard; souvent M. Duhem est obligé de remonter fort loin, mais il ne se rebute pas, et toutes les fois qu'un savant paraît avoir eu une influence très probable sur Léonard il nous fait connaître, avec une courte biographie, les travaux de ce savant se rapportant à la question étudiée. Le passé ayant été ainsi fouillé à fond, c'est le tour de l'avenir. Des diverses études faites par M. Duhem il résulte que l'influence de Léonard a été considérable et que l'on peut effectivement faire remonter à lui la création de plusieurs branches de la science dont il a posé les principes fondamentaux. M. Duhem a essayé également de faire le jour sur les questions de plagiat si fréquentes au temps de Léonard; la question est souvent très délicate à juger, aussi l'auteur est-il toujours resté dans les limites d'une sage prudence, tout en ne cachant rien de ses convictions.

É. Chailan.

OUVRAGES POUR LA JEUNESSE

ROMANS, CONTES ET NOUVELLES. — 1. *La Bague d'opale*, par M. MARYAN. Paris, Firmin-Didot, s. d., in-18 de 349 p., 2 fr 50. — 2. *Roselyne*, par M. MARYAN. Paris, Henri Gautier, s. d., in-18 de 305 p., 3 fr. — 3. *La Route choisie*, par MARC DEBROL. Paris, Lethielleux, s. d., in-12 de 251 p., 2 fr. 50. — 4. *L'Ame de Pilate*, par JEANNE DE COULOMB. Paris, Henri Gautier, s. d., in-18 de 319 p., 3 fr. — 5. *O Jeunesse !* par MATHILDE AIGUEPERSE et ROGER DOMBRE. Paris, Henri Gautier, s. d., in-18 de 319 p., 3 fr. — 6. *Le Mari de la veuve*, par B. DE BUXY. Paris, Henri Gautier, s. d., in-16 de 325 p., 3 fr. — 7. *Les Féodaux*, par YVES LE FEBVRE. Paris, Stock, 1909, in-12 de 357 p., 3 fr. 50. — 8. *Le Cottage fleuri*, par LUCIE DES AGES. Paris, Haton, s. d., in-12 de 245 p., 2 fr. — 9. *A tour de bras, histoires du temps présent*, par JEAN DES TOURELLES. Paris, Lethielleux, s. d., in-12 de 190 p., 1 fr. 50. — 10. *Petite José*, par PIERRE PERRAULT. Paris, Henri Gautier, s. d., in-18 de 316 p., 3 fr. — 11. *La Famille Ellis*, par MICHEL AUVRAY. Paris, Haton, s. d., in-8 de 216 p., 2 fr. 50. — 12. *Fidèle à Dieu*, par F. DE NOCÉ. Paris, Haton, s. d., in-12 de 288 p., 3 fr. — 13. *Face au devoir*, par EDMOND COZ. Paris, Maison de la Bonne Bresse, s. d., in-12 de 302 p., 0 fr. 75. — 14. *De-ci, de-là, légendes et fantaisies*, par BERTHEM-BONTOUX. Avignon, Aubanel, s. d., in-12 de x-223 p., 3 fr. — 15. *Le Journal d'un potache*, par JEAN VÉZÈRE. Paris, Maison de la Bonne Presse, s. d., gr. in-8 de 123 p. à 2 colonnes, illustr. de Damblans, 1 fr. — 16. *Les Vacances de Suzette pour 1909*. Paris, Henri Gautier, 1909, petit in-8 de 192 p., illustré, 1 fr. — 17. *Le Château de Pontinès*, par V. MAG. Paris, Maison de la Bonne Presse, s. d., in-12 de VI-252, p., 0 fr. 75. — 18. *La Chevauchée des reîtres*, par CHARLES LESBRUYÈRES. Paris, Maison de la Bonne Presse, s. d., in-12 de 341 p., 0 fr. 75. — 19. *Jeunes Gloires*, par RENÉ GAËLL. Paris, Maison de la Bonne Bresse, s. d., in-12 de 400 p., 0 fr. 75. — 20. *Au bord du lac*, par MICHEL AUVRAY. Paris, Roger et Chernoviz, 1910, in-16 carré de 219 p., illustr. de Gravelle, 2 fr. — 21. *Chassés du nid*, par CHÉRON DE LA BRUYÈRE. Paris, Roger et Chernoviz, 1910, in-16 carré de 286 p., illustr. de Gravelle, 2 fr. — 22. *La Villa aux cerises*, par LUCIE DES AGES. Paris, Roger et Chernoviz, 1910, in-16 carré de 238 p., illustr. de Gravelle, 2 fr.— 23. *Mon premier Voyage*, par F. DE NOCÉ. Paris, Roger et Chernoviz, 1910, in-16 carré de 268 p., illustr. et photograv., 2 fr. — 24. *La Fille du corsaire*, roman d'aventures maritimes, par JEAN DRAULT. Paris, Roger et Chenoviz, 1909, in-16 carré de 288 p., illustr. de Gravelle, 2 fr. — 25. *Mirage et réalité*, par F. DE NOCÉ. Paris, Roger et Chernoviz, 1909, in-16 carré de 272 p., illustr. de Gravelle, 2 fr. — 26. *Trait d'union*, par MARGUERITE LEVRAY. Paris, Roger et Chernoviz, 1910, in-16, carré de 294 p., illustr. de Gravelle, 2 fr. — 27. *Le Roc-Maudit*, par MARGUERITE LEVRAY. Paris, Roger et Chernoviz, 1910, in-16 carré de 285 p., illustr. de Gravelle, 2 fr. — 28. *Les Cent mille Curiosités d'hier et d'aujourd'hui*, par HENRI CORDONNIER. Paris, Roger et Chernoviz, 1910, in-16 carré de 287 p., 2 fr. — 29. *Muguette*, par JEAN BARBET DE VAUX. Paris, Roger et Chernoviz, 1910, in-16 carré de 287 p., illustr. et photograv., 2 fr. — 30. *Le Général Dur à cuire*, par LUCIE DES AGES. Paris, Roger et Chernoviz, 1910, in-16 carré de 234 p., illustr. de Gravelle, 2 fr. — 31. *Le Perroquet du cantinier*, par JEAN DRAULT. Paris, Roger et Chernoviz, 1910, in-16 carré de 287 p., illustr. de Gravelle, 2 fr. — 32. *Le Dernier Duc de Bretagne*, par PAUL-YVES SÉBILLOT. Paris, Union internationale d'éditions, 1909, in-16 de VIII-204 p., 1 fr. 50.

PIÈCES DE THÉATRE. — 1. *Bernadette et Lourdes*, drame historique en un prologue, cinq actes et dix tableaux, par l'abbé JOSEPH OGER. Paris, Haton, 1909, in-8 de 90 p., 1 fr. 50. — 2. *Lourdes et Bernadette*, drame historique en un prologue, cinq actes et dix tableaux, par le même. Paris, Haton, 1909, in-8 de VI-94 p., 1 fr. 50. — 3. *La Bienheureuse Jeanne d'Arc*, drame historique en quatre actes et douze tableaux, par le même. Paris, Haton, 1909, in-8 de 67 p., 1 fr. 50.— 4. *Jeanne d'Arc*, drame en cinq actes pour jeunes filles, par JEHAN GRECH. Paris, Haton, s. d., in-18 de 1 fr. — 5. *Le Cœur de Jeanne d'Arc*, drame historique en trois actes et apothéose, pour jeunes filles, par le même. Paris, Haton, s. d., in-18 de 71 p., 1 fr. — 6. *Une Fille de Fra Diavolo*, petit opéra comique en trois actes avec prologue, par le même. Paris, Haton, s. d., in-16 de 81 p., 1 fr. — 7. *Le Jongleur de Lavardin*, saynète en vers, par SIMON DAVAUGOUR. Paris, Haton, s. d., in-12 de 44 p., 1 fr. — 8. *Le Bar-*

bier de Pézenas, saynète en vers, par le même. Paris, Haton, s. d., in-12 de 24 p., 1 fr. — 9. *Les Bretons de Duguesclin*, épisode dramatique en vers, par le même. Paris, Haton, s. d., in-12 de 23 p., 1 fr. — 10. *Une Séance du Conseil d'Empire sous Pierre le Grand*, scène dramatique en vers, par le même. Paris, Haton, s. d., in-12 de 22 p., 1 fr. — 11. *La Villa du Doux-Repos*, comédie en un acte, par Ch. Le Roy-Villars. Paris, Haton, s. d., in-18 de 81 p., 1 fr. — 12. *La Cage aux œufs d'or*, comédie en trois actes, par le même. Paris, Haton, s. d., in-12 de 106 p., 1 fr. — 13. *La Dernière Farce de Marfailloux*, comédie en trois actes, par le même. Paris, Haton, s. d., in-12 de 105 p., 1 fr. — 14. *L'Accident de la rue Saint-Ferréol*, comédie en un acte, par Erin de Saint-Yrieix. Paris, Haton, s. d., in-12 de 55 p., 1 fr. — 15. *Le Quart d'heure de Rabelais*, comédie bouffe en deux actes et trois tableaux, avec chœurs et couplets, par J. Reginald. Paris, Haton, 1909, in-8 de 32 p., 1 fr. — 16. *J'étouffe! j'étouffe!* monologue comique, par Pancrace. Paris, Haton, s. d., in-12 de 7 p., 0 fr. 50. — 17. *Chez l'ami Printemps*, monologue en vers, par Eugène Palazzi. Paris, Haton, s. d., in-12 de 7 p., 0 fr. 50. — 18. *Julien l'Apostat*, drame chrétien en trois actes et en vers, par l'abbé Ducousso. Paris, Haton, 1908, in-12 de 59 p., 1 fr. — 19. *Ripoche*, drame vendéen en un acte, par l'abbé de Martrin-Donos. Paris, Haton, 1909, in-12 de 24 p., 0 fr. 50.

Romans, contes et nouvelles. — 1. — *La Bague d'opale* est un des plus jolis ouvrages de l'auteur aimé du public qu'est Mme Maryan. Guyonne Lehard est la fille d'un officier de marine et d'une mère créole, bonne, jolie et langoureuse, qui, après la mort de son mari, s'appuie sur la personnalité plus vigoureuse de sa fille unique. Les deux femmes habitent à Paris un modeste appartement et Guyonne travaille avec courage pour ajouter au très petit revenu qui les fait vivre. Une nouvelle inattendue vient bouleverser leur monotone existence : Horace Thouvelier, richissime banquier, a laissé à Guyonne un manoir en Bretagne et une ferme; mais Mme Lehard, qui a connu autrefois Thouvelier, qu'elle déteste et qu'elle craint, voit ce legs avec répugnance, et Guyonne, influencée par sa mère, hésite à l'accepter. Elle se décide cependant à le faire sur les représentations de l'amiral Faury, vieil ami de son père, qui, au nom de la raison, combat les impressions irraisonnées de Mme Lehard. En arrivant dans son nouveau domaine, la jeune fille est enchantée : le vieux manoir, où portraits et meubles d'autrefois sont restés à leur place, le pays pittoresque, la joie d'être chez elle, tout la ravit. Puis, peu à peu, elle se rend compte qu'une influence hostile, mystérieuse, mais tenace, la poursuit : les voisins la fuient, le curé se dérobe à ses avances. Évidemment un secret plane sur le manoir. L'amiral Faury, appelé par ses amies, perce le mystère : pendant la Révolution, Brutus Thouvelier a commis un crime dont l'innocente Guyonne est victime : héritière du manoir, elle hérite aussi de la malédiction qui s'attache à ceux qui l'ont enlevé aux propriétaires légitimes. Laissons à nos lecteurs le plaisir de découvrir comment tout finit par s'arranger au prix de souffrances et de sacrifices. Guyonne abandonne Ploharnel à la dernière de la famille, jadis frustrée par les Thouvelier, mais, après un temps d'épreuve, elle y revient, mariée à Pol de Tréhas, le nouveau maître du domaine, devenu l'unique descendant des anciens seigneurs. Elle porte au doigt

« la bague d'opale », talisman de la famille, qui donne son nom à ce joli volume. Inutile d'ajouter que les sentiments y sont parfaits; la légère teinte de mystère, qui enveloppe le récit, n'est pas sans y ajouter du charme.

2. — *Roselyne* est veuve sans avoir été mariée; à dix-huit ans, elle épouse le baron d'Herbelin, qui meurt en wagon, quelques heures après la cérémonie. Roselyne s'est mariée sans amour, pour sauver de la ruine son grand-père, M. Demoyne, un vieux savant qu'elle adore; mais cet acte, dont il ignore le mobile, la fait juger sévèrement par son cousin, Stane de Pontchâtel, vraiment trop peu bienveillant pour sa petite cousine. Il finit cependant par lui pardonner et par l'épouser, après avoir rendu à la famille d'Herbelin la grosse fortune du premier mari de Roselyne. L'élément le plus attachant de ce roman, ce sont moins les malentendus assez ordinaires de Stane et de Roselyne que les descriptions vraiment charmantes du manoir breton de Kerlosquen, vieille maison de famille, simple et rustique, mais illuminée de foi, d'affection et de dévouement. Un vieux prêtre et deux vieilles filles y gardent le nid familial, largement ouvert à tous, et y continuent les saines traditions des aïeux.

3. — La morale de *la Route choisie*, dont les lecteurs du *Correspondant* ont eu la primeur, peut se résumer dans la phrase qui termine le livre : « Les routes faciles ne sont pas toujours les meilleures, celles qui mènent au vrai bonheur. » Jeanne Martel, jolie et fine Parisienne, avec des instincts plus élevés que ceux de son frivole entourage, finit par apprendre cette vérité, au prix de quelques souffrances. Elle aime son cousin, M. de Croisé, riche, oisif, plus brillant que solide et qui ne l'aime pas, tandis qu'à côté d'elle Pierre Darras, garçon travailleur, dont la modestie dissimule la réelle valeur, a pour elle une profonde affection. La déception qu'éprouve Jeanne du côté de son cousin imprime à son âme faible et légère une orientation nouvelle ; insensiblement, la jolie Parisienne s'éprend de Darras et accepte la vie utile et austère qu'il lui offre. L'auteur a sur la vie, son but, sa vraie valeur, des idées très justes; son style est alerte et facile, il indique avec agrément, sans trop appuyer, la note morale de ce volume qui, selon les termes consacrés, « peut être mis entre toutes les mains ».

4. — Dans *l'Ame de Pilate*, Mme de Coulomb met en scène un homme comme il y en a beaucoup, — car les Pilates sont de tous les temps, — lequel, par faiblesse, plutôt encore que par perversité, trahit sa conscience. Guillaume Vitalis, sous-préfet de la République, garde au fond du cœur l'empreinte des traditions de foi et d'honneur que lui ont léguées une lignée d'ascendants catholiques. De là, ses défaillances, ses regrets, ses remords, quand sa femme incroyante et ambitieuse et

ses amis politiques font de lui un « blocard ». Ce faible finit pourtant par se ressaisir; mais alors, sa carrière se brise, sa femme se sépare de lui et il rentre meurtri, mais repentant, au vieux foyer de famille, avec sa fille Nicole, petite âme charmante que l'acte de son père va soustraire aux influences malsaines qui, jusque-là, ne l'ont pas entamée. Comme on le voit, les idées de l'auteur sont excellentes; elle écrit avec facilité, et ses jolies descriptions de la nature en Auvergne, province si attachante malgré sa rudesse, ont un air « vécu ».

5. — *O Jeunesse!* est un roman par correspondance; les héros en sont Pierre d'Horvéal et sa sœur Odette. Le premier refuse de faire un mariage sans amour et s'insurge contre ses tantes, très entichées de préjugés nobiliaires; la seconde donne son cœur et promet sa main à un ami d'enfance, gentilhomme campagnard sans particule, mais possédant toutes les qualités d'un homme noble, fort et chrétien. Les lettres d'Odette surtout sont jolies et amusantes et, malgré la donnée très simple du récit, l'intérêt se soutient, grâce au charme prime-sautier de cette correspondance entre le frère et la sœur. Tout finit pour le plus grand honneur des intéressés, et les tantes, bonnes personnes au fond, finiront par accepter le fait accompli avec résignation, sinon avec enthousiasme.

6. — Le volume intitulé : *Le Mari de la veuve*, fait suite à la *Veuve de quinze ans*, que nous avons analysé il y a quelques mois. Jean-Jacques Coronat est affilié aux sectes anarchistes et ses parents, honnêtes paysans de la Bresse, ne savent que très vaguement quelle est sa coupable et dangereuse carrière. Sa femme Calician n'est guère mieux renseignée. Ce Jean-Jacques, fanatique à froid, très déplaisant du reste, est tué en cherchant à faire sauter le dôme de Saint-Pierre; mais l'identité du coupable n'est pas découverte et sa famille qui, seule, connaît le secret, s'engage à le garder toujours. De là pour Calician, libre sans être libérée, l'obligation de rester veuve, sans pouvoir reconstituer sa vie. Heureusement pour elle, la loi a prévu le cas, et, après les délais voulus, elle épouse le frère de son mari, Didier Coronat. Ce volume, comme les autres livres de Mme de Buxy, est inspiré par des sentiments religieux; la conception du roman est originale et les descriptions de la nature ont une note poétique, mais l'ensemble manque un peu de clarté.

7. — L'auteur des *Féodaux* a pris pour personnages principaux de son récit le vieux comte d'Aujou, Foulques Nerra, et son fils rebelle Geoffroy-Martel. Autour de ces deux guerriers, il a groupé une armée de féodaux du XIe siècle, natures frustes et féroces, plus superstitieuses que vraiment religieuses, affamées de luttes armées. Son récit a du mouvement et de la couleur locale; au milieu de ces batailleurs, se détache la pure figure d'une jeune fille, Richilde de Montrichard

et le contraste ne manque pas de pittoresque. Pourquoi faut-il que dans deux ou trois passages, très courts du reste, des expressions trop réalistes déparent un volume, bien écrit, destiné à la jeunesse?

8. — *Le Cottage fleuri* nous transporte dans un milieu moins mouvementé. C'est un récit simple, avec une note religieuse accentuée. La question sociale, si fort discutée de nos jours, y est traitée de telle façon qu'elle est accessible même aux enfants, à qui ce volume s'adresse. L'auteur, sans se répandre en lamentations stériles sur le malheur des temps, prêche aux jeunes lecteurs, sous une forme fictive, le mérite de l'effort intelligent et dévoué, qui rend le présent meilleur et qui, par conséquent, prépare l'avenir.

9. — C'est aussi le but que se propose l'auteur si connu de *A tour de bras*, M. Jean des Tourelles; seulement sa plume alerte est plus mordante et plus incisive. Il flagelle sans pitié les lâchetés, les trahisons et les tyrannies, renverse les sots préjugés qui courent les rues et fait œuvre d'apôtre, sous une forme familière.

10. — *Petite José* est un livre pour les enfants; histoire d'une petite fille élevée par sa tante, dont la vie modeste est très belle d'abnégation et de vaillance. Ce volume révèle chez l'auteur des sentiments excellents, une note religieuse juste et un amour éclairé pour les enfants, dont il a pénétré les petites âmes à la fois naïves et subtiles; mais l'intérêt reste plutôt médiocre.

11. — Nous en dirons autant de *la Famille Ellis*, histoire d'un capitaine, qui, ayant refusé, au moment des inventaires, de marcher contre un couvent, voit sa carrière brisée et sa famille réduite à la gêne. Il se retire à la campagne, où il trouve un modeste emploi; ses deux enfants, Marc et Sabine, sont recueillis par des parents riches, et tous, chacun dans sa sphère, répondent aux espérances fondées sur eux; à la fin, nous voyons le capitaine en possession d'une position meilleure, qui ramène l'aisance à son foyer. La note générale est chrétienne, mais le style, assez ordinaire, manque de mouvement et de couleur.

12. — En restant *Fidèle à Dieu*, Hélène Méricourt embrasse une vie de martyre. Élevée dans un village des montagnes entre son curé et son père infirme, elle épouse un savant, Gilbert Thevenot, qui s'est épris de sa jolie figure et de son caractère très doux. Mais, rentré dans son milieu mondain et incroyant, Gilbert néglige sa femme, qui est admirable de dévoûment et de patience, bien que par trop sermonneuse. Hélène, humiliée par son mari, tyrannisée par sa belle-mère, perd son fils unique, sa seule joie, et meurt toute jeune, plus encore de chagrin que de maladie. Gilbert, peu sympathique mais repentant, se fait prêtre et missionnaire. Encore un volume où les sentiments sont plus parfaits que le style.

13. — Dans *Face au devoir*, une famille ruinée est obligée de se retirer à la campagne, et ce changement de vie devient, dans la suite, un bonheur, tant pour les intéressés que pour leurs pauvres voisins dont Aliette de Viremont est la providence. Inspirés par elle, son père et son frère font aussi *Face au devoir* et cessent d'être des inutiles. Tel est le fond du récit, sur lequel se greffent des épisodes secondaires; le tout est écrit dans un style ordinaire, et l'agencement général est assez confus.

14. — *De-ci, de-là*, est un recueil d'histoires très courtes, écrites en un style aisé et qui conviennent aux enfants. L'auteur des *Paillettes d'or* a écrit la Préface du volume et l'évêque de Gap loue M. Berthem-Bontoux d'avoir cherché à « élever les âmes de la jeunesse ».

15. — *Le Journal d'un potache* est l'histoire, contée avec naturel et vérité, des tristesses, des faiblesses, des efforts, des difficultés, des aspirations d'un collégien. Le style de l'auteur est alerte, vivant, plein de bonne humeur; son livre convient aux garçons de douze à treize ans, qui y trouveront une note à la fois sérieuse et gaie; il touche, sans pesanteur, aux questions actuelles, et les traite comme il convient quand on s'adresse à un public jeune qu'il faut instruire, sans l'ennuyer.

16. — *Les Vacances de Suzette* conviendront aux toutes petites filles, qui y trouveront des contes, des comédies, des travaux de couture, un peu de science même, le tout approprié à des lectrices de sept ou huit ans.

17. — *Le Château de Pontinès* s'adresse à des lecteurs plus âgés; c'est un récit mouvementé, où sont réunis tous les éléments qui peuvent captiver l'intérêt des enfants : brigands mystérieux, souterrains, surprises, combats, aventures dramatiques, etc., le tout dans un esprit excellent et se terminant, le mieux du monde, par trois mariages.

18. — *La Chevauchée des reîtres*, de la même série, nous transporte au XVIe siècle, au temps des Guise. La vaillante figure du Balafré traverse le récit, au cours duquel les ligueurs et les « reîtres » se livrent de rudes combats; aussi l'intérêt se soutient-il jusqu'à la dernière page.

19. — *Jeunes Gloires* comprend trois récits : *le Messager du Tsar*, *Fleurs de sang* et *Quand même*. Comme les deux volumes précédents, celui-ci est destiné aux enfants : ce sont des histoires de guerre qu'inspire un vif sentiment religieux et patriotique. Excellent petit volume à propager dans tous les milieux.

20. — *Au bord du lac* nous raconte l'histoire de la comtesse de Fonteroche et de ses enfants qui, ruinés par les imprudences du chef de famille, habilement exploités par une créancière sans pitié, sont obli-

gés de vendre leur beau domaine, au bord du lac Léman. Ils se retirent dans le Jura, où ils vivent pauvrement, mais avec une dignité et un courage qui sont récompensés, même en ce monde. Mme Valmer, la créancière qui a acquis injustement leur château familial, perd son fils unique André, blessé mortellement dans un combat en Algérie, assisté et consolé par le jeune Lionel de Fonteroche. Sa mère, frappée au cœur, lui survit à peine, et lègue le château *Au bord du lac* à ses anciens propriétaires. Ce roman, écrit dans un style simple, est plein d'excellents sentiments; il convient aux enfants.

21. — Les mêmes remarques s'appliquent à *Chassés du nid*, de la même série. Dans la famille de Sélanne, il y a, nous dit-on, des tourterelles et des corbeaux. Les tourterelles: Hélène de Sélanne et sa mère, sont *Chassées du nid* par les corbeaux, qui sont M. de Sélanne, joueur incorrigible, sa fille Alberte, égoïste et tyrannique, et Mme Terrien, une sœur qui sème la discorde dans l'intérieur de son frère. Hélène, l'héroïne du récit, traverse avec un tranquille courage des épreuves cruelles, dont la plus dure n'est peut-être pas la pauvreté qui l'oblige à se faire maîtresse d'école : cette tourterelle n'a rien de langoureux, et c'est grâce à elle, en grande partie, que son père meurt repentant, que sa sœur s'amende et que le foyer de famille, un instant détruit, peut se reconstituer sur de nouvelles bases.

22. — *La Villa aux cerises* appartient à un avocat. M. Tellier, veuf sans enfants, déjà âgé, qui recueille les sept orphelins de son beau-frère, au grand scandale de sa vieille servante Annie. La bonne femme finit cependant par s'attendrir et partager l'affection de son maître pour les orphelins, dont le volume qui nous occupe raconte les destinées diverses, les efforts, les fautes, les vertus et les succès. Somme toute, la charité de M. Tellier est bien placée et ses protégés lui font honneur. Comme les ouvrages qui précèdent, celui-ci est écrit pour les enfants de dix à douze ans.

23. — *Mon premier Voyage*, toujours de la même série, s'adresse à des lecteurs un peu plus âgés. C'est le récit d'un voyage en Orient; les observations y sont justes, les descriptions intéressantes. La jeune fille qui raconte ses pérégrinations à travers la Palestine et l'Arabie le fait avec une simplicité qui n'est pas sans charme et, en sa compagnie, les petites Françaises retenues au foyer apprendront à connaître l'Orient, avec ses traditions, ses légendes et sa poésie.

24. — Le volume de M. Jean Drault, *la Fille du corsaire*, est d'allure plus mouvementée. La fille du corsaire y joue cependant un rôle plus effacé que le corsaire lui-même, nouveau Robinson Crusoë, échoué dans l'île Maurice, qui, à cette époque lointaine (il s'agit du seizième siècle), était encore inhabitée. Les aventures de Jacques Antheaume et celles de son jeune compagnon le pilote dieppois

Abel Capron, sont racontées dans le style alerte et pittoresque dont M. Jean Drault est coutumier; elles auront un succès assuré auprès des petits lecteurs auxquels elles sont destinées.

25. — *Mirage et réalité* nous transporte dans un milieu du vingtième siècle, où Denise Chaumont, jeune institutrice d'origine obscure mais dévorée d'ambition, est séduite par le « mirage » des succès mondains, auxquels elle est peu habituée. Le « mirage » ne lui apporte, en fin de compte, que désillusion et tristesse. Heureusement pour elle, la « réalité » de la vie lui apparaît alors sous la forme d'une jeune femme intelligente et charitable, dont le charme fait accepter à Denise les austères leçons et qui, avec un tact infini, la remet dans sa vraie sphère de travail et de dévoûment. Récit moral, dans une note simple, d'un intérêt médiocre.

26. — Les aventures du petit Marc de Botteler sont plus dramatiques : fils d'un franc-tireur alsacien tué pendant la guerre, l'enfant, que sa mère croit mort avec son père, est volé par des saltimbanques. Avant de devenir le *Trait d'union* qui rapproche les membres divisés de sa famille, le pauvre Marc passe par de rudes épreuves et l'affection touchante que lui montre le clown Barnabé est le seul point lumineux de sa douloureuse enfance. Plus tard, recueilli par le général de Glèves et élevé par ses soins, Marc a l'occasion de rendre à son bienfaiteur un service signalé; en même temps, il retrouve sa mère qu'il a si longtemps cherchée en vain. Celle-ci n'est autre que la fille cadette du général, reniée par lui jadis, sous un prétexte futile, ce qui, avouons-le, paraît bien invraisemblable, étant donné le caractère élevé et les sentiments chrétiens du vieux soldat. Marc, l'heureux « trait d'union » de cette famille longtemps divisée, est un caractère sympathique; son histoire est racontée dans un style facile, avec une note religieuse très nette.

27. — *Le Roc-Maudit* doit son nom aux légendes tragiques qui flottent autour du vieux château en ruines des seigneurs de Miossac; et le propriétaire du Château neuf, Christian Lamarelle, semble avoir hérité de la malédiction qui pèse sur le lieu, dont le testament de son oncle l'a rendu possesseur. Sa sœur, la petite Huguette, arrivant à seize ans de son lointain couvent, s'étonne du mystère qui enveloppe cet homme impénétrable que ses voisins regardent avec répulsion. Quand elle découvre quelle est la cause de cet ostracisme, Huguette, âme pure, généreuse et aimante, se consacre tout entière au salut du frère qu'elle a appris à aimer, et réussit à le remettre dans la voie droite. Christian, âme noble un instant dévoyée, devient missionnaire, et Huguette, dépouillée de sa fortune par l'acte réparateur qu'elle a provoqué, retrouve le bonheur et la paix. Malgré quelques invraisemblances, ce récit n'est pas sans intérêt et la pointe de mystère qui

s'y trouve en augmentera le charme aux yeux des jeunes lecteurs.

28. — *Les Deux mille Curiosités d'hier et d'aujourd'hui* forment un de ces recueils que les grandes personnes, aussi bien que les enfants, ouvrent d'une main peut-être distraite, mais qui finit par les intéresser. Il s'y trouve de tout un peu : des légendes, des faits historiques peu connus, des incidents grotesques, des histoires de collectionneurs, des traits piquants, des statistiques curieuses, etc., etc.; et ce recueil si varié peut être mis dans toutes les mains.

29. — Encore une histoire d'enfant recueilli par des saltimbanques; mais *Muguette* n'a pas été volée à ses parents; elle a été, au contraire, charitablement adoptée par le dompteur Marius Bizon et sa femme Rosine, qui ont eu pitié de la petite abandonnée. Élevée par ces braves gens, Muguette devient à son tour une « dompteuse », dont la célébrité se répand à travers toutes les foires du pays de Provence. Son instruction religieuse est entreprise par Mlle Daurigny, directrice d'une école foraine, figure sympathique, pour laquelle la célèbre Mlle Bonnefon a évidemment servi de modèle. En somme, quand Muguette est retrouvée par son vrai père, elle est, malgré sa vie étrange, une charmante petite fille, affectueuse et bonne, pieuse et dévouée, qui a appris à s'occuper des autres. Cette histoire est contée avec agrément, les descriptions de la Provence sont jolies et le sentiment religieux anime l'auteur.

30. — *Le Général Dur-à-cuire* est la terreur de ses voisins, grands et petits; son caractère intraitable s'est encore aigri depuis sa séparation d'avec son fils unique Gérard, avec lequel il a rompu toutes relations parce que Gérard est devenu peintre au lieu d'être soldat et qu'il a épousé une jeune fille d'origine allemande. L'influence d'André, son petit-fils, d'abord repoussé par le général, mais qui fait ensuite sa conquête, pénètre la rude écorce du vieux soldat et, à la dernière page, *le Général Dur-à-cuire* n'existe plus : il s'est transformé en un grand-père modèle qui convie à un goûter monstre les enfants du village, dont il a été l'épouvantail.

31. — *Le Perroquet du cantinier*, comme les trois autres petites nouvelles du même volume, est écrit dans la note comique, dont M. Jean Drault a le secret et qui divertira les petits lecteurs.

32. — Autre est la tendance du *Dernier Duc de Bretagne*, écrit pour des lecteurs plus âgés. C'est le tableau de la lutte entre la Bretagne indépendante et la France, sa puissante voisine, sous François II, dont la fille Anne apporta en dot au roi Charles VIII son beau duché. Aux récits de guerre se mêlent les aventures d'Yves de Kergoat et de sa fiancée Jane de Lesmeur, aventures dramatiques dont les jeunes lecteurs, entraînés par l'intérêt, ne critiqueront pas les invraisemblances. A la fin du volume, un vieux barde évoque, dans une vision prophétique, aux yeux du dernier duc, la prochaine réunion

de la Bretagne à la France; François II meurt d'épouvante. Comme le dit M. Le Goffic dans sa préface, « c'est le livre d'un débutant très bien doué pour le roman d'aventures ».

Pièces de théâtre. — 1. — M. l'abbé Joseph Oger, dont nous avons signalé, il y a quelques mois, les *Scènes évangéliques*, nous donne, sous le titre de *Bernadette et Lourdes*, un drame historique, avec un prologue, cinq actes et dix tableaux, pour les théâtres de jeunes filles. L'auteur a cherché à garder aux personnages leur vraie couleur et leur vrai caractère; il explique, dans une note très claire, comment le drame peut être joué dans les œuvres catholiques et donne, à ce sujet, des indications pratiques, qui seront utiles aux directrices des patronages et des écoles chrétiennes.

2. — Les mêmes remarques s'appliquent au drame historique *Lourdes et Bernadette*, par le même auteur, sauf qu'ici, la pièce étant destinée aux œuvres de jeunes gens, M. l'abbé Oger l'a arrangée de façon à remplacer les rôles de femmes par des rôles d'hommes ou d'adolescents. Dans les deux pièces, il y a des chœurs qui tiennent une place considérable dans l'ensemble du drame.

3. — *La Bienheureuse Jeanne d'Arc*, du même auteur, est, comme ses pièces sur Lourdes, toute d'actualité. C'est un drame en quatre actes et douze tableaux, avec des personnages nombreux, puisque toute la vie de l'héroïne s'y déroule, depuis Domremy jusqu'à Rouen. La pièce est précédée d'une lettre de Mgr Rumeau, évêque d'Angers, qui loue cette œuvre de patriotisme et de foi, propre à entretenir dans la jeunesse « l'amour du devoir ». Dans une note, l'auteur donne pour ce drame, comme pour les précédents, des indications nettes et pratiques, qui concernent la mise en scène, les rôles, la musique, les décors de la pièce.

4. — *Jeanne d'Arc* a aussi inspiré M. Jean Grech, dont le drame en cinq actes convient aux œuvres de jeunes gens. Il y a une trentaine de rôles, sans compter les personnages muets.

5. — *Le Cœur de Jeanne d'Arc*, par le même, est écrit pour les patronages de jeunes filles. Le drame, destiné aux jeunes gens, est plus strictement historique : c'est, en somme, la vie de Jeanne qui se poursuit sous les yeux du spectateur; celui-ci, plus allégorique, comprend trois actes : Domremy, Orléans, Beaurevoir et se termine par une apothéose. Cette apothéose est elle-même divisée en trois tableaux correspondant à trois dates célèbres : le 30 mai 1431, jour du martyre de Jeanne; le 7 juillet 1456, jour de sa réhabilitation par le procès de Paris-Rouen; le 18 avril 1909, jour de sa béatification par Pie X. Une partition musicale, avec accompagnement de piano par M. Jos. Blanchon, est le complément nécessaire de cette pièce, où le caractère simple et fort de l'héroïne est bien mis en lumière.

6. — *Une Fille de Fra Diavolo*, par le même, est un petit opéra-comique, gai, facile à jouer. Deux reines en sont les héroïnes : Marie-Caroline, reine de Naples, proscrite par Napoléon, et Diavola, reine des brigands de Calabre, qui consacre au service des Bourbons l'influence dont elle jouit dans le pays. Il y a trois actes et une douzaine de rôles, tous des rôles de femmes. Cette pièce, qui est accompagnée de musique, convient aux œuvres de jeunes filles.

7. — *Le Jongleur de Lavardin* est une saynète en vers, dont les sept personnages sont tous masculins ; elle vise le œuvres de patronages et quelques-uns des vers sont d'une gracieuse allure.

8. — Nous en dirons autant du *Barbier de Pézenas*, qui a six rôles pouvant être joués par de jeunes garçons. L'illustre Molière passe à Pézenas, et le barbier du lieu, maître Gely, lui décrit d'une si plaisante façon les habitants du pays, que Molière, fort amusé de ses bavardages, lui donna en le quittant cette assurance : « On parlera de vous dans ma biographie ».

9. — *Les Bretons de Duguesclin* ont une note plus grave : plusieurs des rudes compagnons du héros breton, pris par le mal du pays, songent à abandonner une guerre interminable et à rentrer secrètement dans leurs foyers. Le jeune barde Yannec réveille par ses chants leur ardeur guerrière, et quand Duguesclin fait appel à leur dévoûment ils sont « capables, s'il le faut, de mourir dans une heure ». Un souffle poétique et patriotique a inspiré l'auteur de cet épisode dramatique qui compte quelques jolis vers. Les sept rôles sont tous des rôles d'hommes.

10. — *Une Séance du Conseil d'Empire*, du même auteur, est une scène dramatique en vers, qui nous transporte en Russie, au moment où le tsar Pierre le Grand se prépare à venir en France. Son Conseil, d'abord hostile à ce projet, s'y range ensuite avec un empressement, qui vient de la terreur qu'inspire le terrible autocrate. Les six rôles sont des rôles d'hommes.

11. — *La Villa du Doux-Repos*, est une comédie en un acte, dont les dix rôles sont des rôles de femmes. La pièce, destinée aux jeunes filles, est d'allure gaie ; la colonelle de Pontgibard, qui en est l'héroïne, ne trouve pas à la villa, au nom prometteur, le repos rêvé, mais, en revanche, elle finit par s'amuser franchement des divers incidents qui y rendent son séjour très mouvementé.

12. — *La Cage aux œufs d'or* est, comme la pièce précédente, une comédie gaie, destinée aux jeunes filles. Elle a trois actes et comprend huit rôles, tous des rôles de femmes.

13. — *La Dernière Farce de Marfailloux*, comédie en trois actes, est au contraire écrite pour les jeunes gens. C'est, en somme, à peu près la même donnée que la pièce précédente : l'histoire burlesque

d'un héritage. Le vieil Auvergnat dont les parents pauvres se disputent la succession, leur laisse à défaut de l'argent qu'ils convoitent, « le droit de marcher le front haut dans la rue », en acquittant leurs dettes, ce qui n'est pas sans leur causer une vive déception.

14. — *L'Accident de la rue Saint-Ferréol*, comédie en un acte pour jeunes filles, comprend six rôles de fillettes et une partition musicale, par M. Jos. Blanchon. Petite pièce qui se passe dans le Midi, et dont le principal mérite est sa couleur locale; sans grande portée, elle conviendrait surtout aux enfants.

15. — *Le Quart d'heure de Rabelais*, comédie bouffe en deux actes et trois tableaux, avec chœurs et couplets, comprend sept rôles, dont un de femme peut être facilement transformé pour un homme, la pièce étant destinée aux œuvres de jeunes gens. Le héros est un Rabelais légendaire, qui, acculé pour payer son hôtelier et, désirant par-dessus tout se transporter à Paris sans bourse délier, y arrive en jouant le rôle d'un dangereux conspirateur, qui veut attenter aux jours du roi François Ier. Le stratagème réussit : Rabelais voyage pour rien, obtient une entrevue avec le Roi, qui paie ses dettes et le comble de bontés.

16. — *J'étouffe! j'étouffe!* est un monologue comique, en prose, très court.

17. — *Chez l'Ami Printemps*, monologue en vers, dont l'auteur a, nous dit-il, pour but de « tenter de combattre le monologue immoral par le monologue moral ».

18. — *Julien l'Apostat*, drame chrétien en trois actes et en vers, a été publié pour la première fois en 1890; il a obtenu assez de succès pour mériter une nouvelle édition; les six rôles sont tous des rôles d'hommes, et la pièce, destinée surtout aux œuvres catholiques de jeunesse, a une allure dramatique justifiant les lettres élogieuses qui l'accompagnent.

19. — *Ripoche*, drame vendéen en un acte, est fondé sur une anecdote historique : l'humble héros de la pièce a vécu, et il est mort en prononçant les paroles qui lui sont attribuées. Ce genre de pièce basée sur des faits réels, est utile pour faire connaître à la jeunesse chrétienne des actes héroïques, plus admirables souvent que les faits et gestes de héros imaginaires. COMTESSE DE COURSON.

THÉOLOGIE

Triduum eucharistique et Instructions sur la communion quotidienne, d'après les décrets de Sa Sainteté Pie X, par le P. JULES LINTELO. 2e éd. Tournai et Paris, Casterman, 1909, in-8 de 180 p. — Prix : 1 fr.

Après trois ans. La Pratique du décret sur la commu-

nion quotidienne dans les maisons d'éducation, par le P. Jules Lintelo. Tournai et Paris, Casterman, 1909, in-8 de 47 p. — Prix : 0 fr. 40.

Le P. Lintelo s'est fait, surtout depuis le décret du 20 décembre 1905, l'infatigable propagateur, par la parole et par la plume, de la communion quotidienne. La première de ces deux brochures donne l'ensemble des documents et instructions utiles à cet effet. On y trouve tout d'abord : le décret du 20 décembre 1905, sur la communion quotidienne ; la lettre de la Congrégation des indulgences à l'Épiscopat, 10 avril 1907, pour l'institution d'un triduum eucharistique annuel dans les cathédrales et même, autant que possible, dans les églises de paroisses; l'Instruction aux prêtres associés de la Ligue eucharistique; un appel aux prêtres pour qu'ils entrent dans la voie tracée par Rome; diverses industries et une instruction sur ces documents et sur les moyens de les faire valoir. Suivent des sujets d'instructions pour le triduum eucharistique, tous ordonnés à promouvoir la communion quotidienne, et à écarter les obstacles. Une troisième partie rappelle les principaux moyens à employer dans les paroisses, dans les patronages, dans les maisons d'éducation. Je veux signaler en particulier les pages sur l'abstention systématique d'un jour par semaine. L'auteur n'a pas de peine à montrer que c'est là un préjugé, et que les raisons que l'on en donne ne plaident pas pour cette abstention systématique.

— Dans sa deuxième brochure, le P. Lintelo cite quelques faits, répond aux craintes et aux préjugés, indique quelques conditions de progrès.

En appendice, un appel aux jeunes gens, propagé par la Ligue de la communion quotidienne de Toulouse. On y lit que la chasteté « n'est possible qu'avec la communion quotidienne ». Il y a bien un semblant de correctif, et le ton est oratoire (avec l'accent méridional). Mais il reste que c'est exagéré. Il faut remarquer aussi que le décret parle de communion « fréquente ou quotidienne ». C'est pour simplifier, sans doute, qu'on dit « quotidienne » tout court; et la simplification est bien dans le sens du décret. Encore est-il qu'il serait bon d'avertir, ne fût-ce que pour ôter un prétexte au reproche d'exagération.

J.-V. Bainvel.

SCIENCES ET ARTS

L'Idée de Dieu dans les sciences contemporaines. I. Le Firmament, l'Atome, le Monde végétal, par le Dr Louis Murret et le Dr Paul Murret. Paris, Téqui, 1909, petit in-8 de LVII-464 p. — Prix : 3 fr. 50.

L'Église et le Progrès du monde, par Charles Stanton Devas; traduit de l'anglais par le P. J.-D. Folghera. Paris, Lecoffre, Gabalda, 1909, in-12 de III-311 p. — Prix : 3 fr. 50.

Curiosités historiques. Histoire sanglante de l'huma-

nité, par Fernand Nicolaÿ. Paris, Téqui, 1909, in-12 de 312 p. — Prix : 2 fr.

Pour qui sait lire le livre de la nature, en discerner les innombrables merveilles et remonter à travers la chaîne des causes secondes jusqu'à leur Cause première, tout, à chaque ligne, proclame la souveraine sagesse de son Créateur et Ordonnateur. Mais encore, de ce livre largement ouvert à tous, faut-il savoir faire la lecture, en discerner et en comprendre les innombrables caractères, en saisir le sens et la portée infinie. C'est cette lecture que font pour nous les docteurs L. et P. Murret, en publiant *l'Idée de Dieu dans les sciences contemporaines.* Il vient d'en paraître un premier volume, qui étudie : « Le Firmament, l'Atome, le Monde végétal ». En deux autres, qui nous sont annoncés, on envisagera : « Le Monde animal et l'Organisme humain », et enfin « les Harmonies générales, physiques et biologiques ». Au premier, qui a seul paru jusqu'ici, nous n'avons à décerner que des éloges. Honoré d'une Préface — posthume, hélas ! — du regretté Albert de Lapparent, il justifie pleinement tout ce qu'annonce ce flatteur préambule.

La première partie, le « Livre premier », envisage « l'idée de Dieu » dans l'*Astronomie*, et trace, en un magnifique tableau, le splendide résumé de tout ce que la science des astres a accumulé jusqu'à ce jour de découvertes et de faits merveilleux corroborés par des calculs de la plus rigoureuse exactitude. A propos du fameux problème des trois corps, « problème des plus ardus, presque insoluble » quand il s'agit de « déterminer en vue d'une disposition toujours harmonieuse les résultats de leurs actions réciproques », il est fait remarquer que, quand, au lieu de trois corps, il y en a quatre, « c'est fini », la science, l'analyse mathématique la plus transcendante, est impuissante à résoudre le problème. Or, le nombre des corps et systèmes de corps se soutenant dans l'espace en un harmonieux équilibre est immense, presqu'infini : quelle intelligence assez puissante intégrera jamais l'équation de leurs multiples mouvements? — Ce détail n'est qu'un exemple pris entre mille. A chaque pas ressort avec évidence cette finalité des harmonies de l'univers que seul peut nier un parti pris systématique et préconçu.

Le Livre II : *Physique et chimie moléculaires*, prend pour objectif l'atome, et nous émerveille autant dans les insondables profondeurs de l'infiniment petit, que tout à l'heure il nous avait comme anéantis devant les magnificences de l'infiniment grand. L'imagination ne recule-t-elle pas comme effrayée à l'aspect de ce monde, de cet univers contenu dans l'atome, dont les composants, proportionnellement à leurs masses, se meuvent à une distance du noyau central, comparativement semblable à celle des planètes autour du soleil ! Et cet atome

est tellement petit à nos sens grossiers et imparfaits qu'il échappe même à nos instruments optiques les plus grossissants et ne peut être atteint que par le calcul. Comme au Livre Ier, nous sommes tenus à nous borner ici non pas même à une analyse écourtée, mais à un pauvre exemple choisi au hasard.

Nous ferons de même au Livre III, *la Botanique*, où la merveilleuse finalité divine n'éclate pas moins dans la richesse de la flore terrestre que dans l'histologie des différentes parties de la plante : feuille, racine, tige, fleurs et mystères de leur fécondation, graine, etc. Ce livre III est, comme on le voit, un véritable traité de physiologie végétale, mais envisagé, comme les précédents, au point de vue philosophique en même temps que scientifique.

Il faudrait disposer de beaucoup plus de place que n'en peut accorder le *Polybiblion* pour analyser et apprécier complètement et dans le détail ce volume, précédé d'une Introduction étendue et qui est une vraie théodicée fondée sur le tableau de la nature, en même temps qu'une réfutation des vaines et décevantes doctrines du matérialisme.

— Écrit à un point de vue analogue à celui du précédent ouvrage, bien que très différent et avant tout historique, le volume qui porte pour titre : *L'Église et le Progrès du monde* pourrait être intitulé aussi exactement : « Introduction à une philosophie chrétienne de l'histoire. » Il comprend deux parties de très inégale étendue, dont la première, sous cette rubrique : *La Civilisation*, est comme la préface de la seconde : *Le Christianisme.*

Trois grandes écoles philosophiques proposent une solution à la grande énigme sociale et se partagent le monde : Panthéisme, Matérialisme et Théisme. Inanité des solutions données par les deux premières, supériorité du Théisme, lequel ne va pas toutefois sans rencontrer des difficultés. Paganisme, Judaïsme, Christianisme : après ce dernier, les « Post-Chrétiens » sont représentés par l'Islamisme, le Philosophisme, la poussée révolutionnaire. Difficultés encore se rencontrent de toute part. Or, ces difficultés, le catholicisme, et le catholicisme seul, prétend les résoudre. Tel est, très sommairement indiqué, le sens de la « Première Partie ».

Le Christianisme intégral, autrement dit le Catholicisme, prête aux attaques des adversaires par diverses antinomies qu'il s'agit d'expliquer. C'est le sujet de la « Seconde Partie ». L'auteur en compte dix : 1re l'Église se montrant tout ensemble opposée et favorable à la civilisation intellectuelle; 2e Opposée et favorable à la civilisation matérielle; 3e Religion de souffrance et de bonheur, morale faite d'austérité et de joie; 4e l'Église antagoniste et soutien de l'État, sa rivale ou son alliée; 5e Égalité spirituelle et inégalité matérielle; 6e Scandales et saintetés; 7e Favorable et opposée à la liberté reli-

gieuse et à la liberté de conscience; 8e l'Église une, et la chrétienté divisée; 9e l'Église toujours identique à elle-même et toujours changeante; 10e enfin, toujours vaincue et toujours victorieuse.

A chacune de ces antinomies est consacré un chapitre explicatif et démonstratif. L'auteur, qui est Anglais, appuie ses exposés et ses considérations sur des auteurs anglais, principalement sur le cardinal Newmann, sur le P. Faber et le P. Tyrrel; et toutes les questions, sous l'inspiration d'aussi illustres maîtres, sont traitées avec une grande hauteur de vues, une force de raisonnement d'autant plus inébranlable qu'elle est invariablement servie par une impeccable modération dans l'expression; de telle sorte que, quelle que soit la rigueur, voire la sévérité, quand il y a lieu, de certains jugements, on n'y rencontre jamais rien d'offensant pour les personnes.

Dans les questions de *l'Église et de l'État* (4e antinomie) et de la *Liberté de conscience* (7e antinomie) notamment, l'auteur présente sous leur vrai jour ces sujets si controversés, souvent même obscurcis par une mentalité lentement imprégnée des polémiques et de certains préjugés ayant cours depuis un siècle et demi. La vérité pure est clairement indiquée, et les tempéraments pratiques nécessités par les temps, les lieux, les mœurs, ne sont pas repoussés.— Aux dix chapitres consacrés à la solution des dix antinomies, succède un chapitre onzième ayant pour objet le miracle. Après avoir examiné la négation de possibilité et la négation de fait touchant le miracle, l'auteur, pour ne pas s'écarter de la méthode scientifique qu'il a toujours suivie, ouvre une large parenthèse dans laquelle il envisage la doctrine catholique du surnaturel et du miracle, à titre de pure hypothèse (une sorte de doute méthodique à la Descartes); après quoi il nous montre comment cette « hypothèse » explique tous les faits constatés et observés, d'une manière claire, simple et qui écarte toute difficulté. Fermant ensuite sa parenthèse, M. Stanton Devas montre sans peine la réalité objective et concrète de ce qu'il avait, à titre provisoire, traité comme hypothèse.

Suit, pour finir, un épilogue avec cet exergue : *Lux inter umbras et imagines*, où l'auteur se défend modestement — beaucoup trop modestement, à nos yeux — d'avoir fait un ouvrage complet, estimant que bien des points y restent encore obscurs, mais qu'en fixant toujours, comme on fixe un visage aimé, le vrai portrait de l'Église, « cette amie toujours fidèle de l'humanité, cette mère commune de nous tous », on la connaîtra de plus en plus, et l'on ne peut la vraiment connaître sans l'aimer.

Ajoutons, et ceci est à l'adresse du traducteur, que le style de l'ouvrage, traduit en notre langue, toujours sobre, clair et mesuré en rend la lecture agréable et facile.

—Le même esprit large, élevé, vraiment chrétien, se retrouve encore en un sujet bien différent et sans rapport avec les précédents. Mais si documentée, si remplie de traits curieux, de faits étranges rapportés à tous les temps et à tous les pays que soit *l'Histoire sanglante de l'humanité*, il est à conseiller aux personnes dont la fibre nerveuse est délicate d'en sauter le chapitre où sont donnés le récit et la description des supplices, principalement en Orient. Ce volume a, en effet, pour objet l'histoire et la description de tous les moyens inventés par l'homme pour donner la mort à l'homme. Analysons-le rapidement. Il débute par une dissertation sur *la peine de mort* appliquée aux assassins, où sont victorieusement réfutés les motifs de vaine sensiblerie qui, par une pitié mal placée pour les pires scélérats, compromet la sécurité des hommes paisibles et des honnêtes gens. Suit un coup d'œil historique sur la pratique du meurtre et tout ce qui s'y rattache dans l'antiquité, au moyen âge et jusqu'à nous. Toutes les formes du suicide et de l'infanticide, de l'anthropophagie et les théories fausses par lesquelles on a tenté de justifier ces criminelles pratiques; l'extrême variété et parfois l'extrême cruauté des supplices capitaux aux diverses époques; les sacrifices humains dans l'antiquité et presque jusqu'à nos jours, sous la forme des *sutties* de veuves indiennes se faisant périr par le feu auprès du corps de leur mari; enfin l'homicide à la guerre ayant toujours pour compagnon, chez le soldat, l'abnégation, le dévouement et souvent l'héroïsme; tels sont les sujets infiniment variés traités par l'auteur, accompagnés constamment de références, de citations d'écrivains de toutes les époques, fréquemment agrémentés d'anecdotes, et jugés à l'aide de réflexions toujours sensées, toujours exemptes des éloquentes exagérations de Joseph de Maistre sur le rôle divin de la guerre, et du *pacifisme* (avant la lettre) d'Émile de Girardin, il y a quelques cinquante ou soixante ans. Mal en soi, mais mal nécessaire, la guerre devient légitime et noble quand elle a pour objet la défense du pays attaqué ou menacé.

Écrit d'un bout à l'autre dans un excellent esprit, ce livre sera utile aux érudits, aux criminalistes, aux historiens, et intéressera d'ailleurs le grand public lui-même. C. DE KIRWAN.

Traité de géologie, par ÉMILE HAUG. I. *Les Phénomènes géologiques*. Paris, Colin, 1907, in-8 de 546 p., avec 195 fig. et cartes dans le texte et 71 planches hors texte. — Prix : 12 fr. 50.

Après la publication du magistral *Traité de géologie* du regretté A. de Lapparent, si soigneusement tenu à jour, revisé et complété par son auteur jusque dans les derniers temps de sa vie, il semblait qu'un savant français dût renoncer à entreprendre de rédiger un nouvel ouvrage du même genre. De fait, l'œuvre du maître était si re-

marquable que, pendant de longues années, elle est demeurée sans rivale; et peut-être le serait-elle encore si M. Émile Haug, professeur de géologie à la Sorbonne, n'avait été amené par son enseignement à composer un nouveau *Traité de géologie*, dont le premier volume a paru en 1907. — Dans cet ouvrage, le point de vue auquel s'est, de préférence à tout autre, placé l'auteur est (M. Haug le déclare formellement à la page 5) le point de vue historique; son but est de retracer l'histoire des transformations successives qu'a subies le globe terrestre au cours de son évolution. Mais est-il possible de remplir ce programme sans débuter par étudier les phénomènes d'ordre géologique qui se produisent actuellement sur le globe terrestre comme ils s'y sont produits aux époques antérieures? Évidemment non. Voilà pourquoi M. Haug a consacré le premier volume de son *Traité* aux « Phénomènes géologiques ». — Ces différents phénomènes, multiples et complexes, se manifestant généralement dans un ordre déterminé, de manière à former le « cycle des phénomènes géologiques » (Chap. I), c'est à cet ordre même qu'il convient de recourir pour en entreprendre l'examen, et c'est bien ainsi que procède M. Haug. Écartant systématiquement comme déjà connues toutes les notions générales empruntées à l'astronomie et à la géodésie, il débute par mettre en pleine lumière les traits particulièrement saillants de la morphologie du globe terrestre et par définir les milieux physiques terrestres et marins, ainsi que les conditions de l'existence sur les continents et dans les océans (Chap. II à VIII); et il a grand soin d'insister surtout, sinon exclusivement, au cours de ces chapitres de notions préliminaires, sur les traits susceptibles d'avoir une application géologique directe. Avec les phénomènes de lithogénèse, qui constituent la première phase du cycle des phénomènes géologiques, M. Haug pénètre ensuite au cœur même de son sujet, et aborde vraiment l'examen des différentes manifestations dont les milieux continentaux et océaniques sont le théâtre. Il montre d'abord comment se forment et se transforment les sédiments (et il en profite pour traiter dans un chapitre spécial, le chapitre X, la question de la formation de la houille), puis comment ils se distribuent et constituent les « faciès ». Comme, dans la nature, a phase orogénésique succède à la phase de lithogénèse, de même, dans son *Traité de géologie*, M. Haug consacre aux phénomènes d'orogénèse des pages très claires et très précises parmi lesquelles on remarquera particulièrement celles qui se rapportent aux phénomènes volcaniques et aux tremblements de terre (Chap. XVII-XXII); il termine par l'étude de la dernière phase du cycle, cette phase de glyptogénèse au cours de laquelle ces mêmes agents dynamiques externes qui, naguère, ont préparé les matériaux de la sédimentation, modifient

la forme des reliefs, la sculptent, la modèlent et la transforment sans cesse. A ces différents agents : eaux souterraines, agents atmosphériques, eaux courantes, glaciers, vagues du littoral, sont affectés des chapitres spéciaux, qui occupent à peu près un tiers du volume (Chap. XXIII-XXVII) et dont la conclusion se trouve dans les dernières pages du livre. M. Haug y montre comment, par suite du déplacement des lignes de rivage, la pénéplaine formée sur l'emplacement d'une chaîne de montagnes par l'action prolongée de toutes les forces destructives des reliefs peut être envahie par les eaux, et devenir par conséquent le théâtre d'un nouveau cycle de phénomènes géologiques; il y expose comment et dans quelles conditions se sont produits à la surface du sol les mouvements orogéniques et épirogéniques, mais il reconnaît que la part revenant dans ces mouvements aux divers agents physiques « nous échappe encore en grande partie. Ce n'est que par des approximations successives que nous arriverons à nous rapprocher de la vérité ». — Sur ces paroles s'arrête M. Haug, dont le volume constitue l'exposé le plus complet et le plus précis, le plus utile aux géographes comme aux géologues, que nous possédions actuellement du cycle des phénomènes géologiques. Exposé très simple, à peu près totalement dégagé de notes infrapaginales, et dont l'appareil bibliographique est rejeté à la fin de de chaque chapitre, ce qui permet au lecteur de suivre d'un bout à l'autre, sans interruption d'aucune sorte, les développements et les explications de l'auteur; exposé dans lequel les qualités professorales de M. Haug brillent de tout leur éclat. Il semble impossible, en vérité, de mieux faire comprendre la continuité et l'enchaînement des différents phénomènes, de mieux mettre en relief les faits essentiels. J'ajoute que la forme en est très agréable et la langue toujours très claire; si l'auteur n'hésite pas à employer les termes techniques, du moins débute-t-il toujours par en expliquer soigneusement le sens. Enfin une multitude de figures, de cartes et 71 planches de superbes reproductions photographiques constituant un véritable album géographico-géologique accompagnent le texte de M. Haug et fournissent les « pièces justificatives », en quelque sorte, de son exposé. Ainsi se trouve constitué un ouvrage remarquable, très bien fait et vraiment utile, sur lequel il convenait d'insister quelque peu. Nous l'avons fait tardivement, sans aucun doute; mais est-il jamais trop tard pour parler d'un excellent livre et pour en signaler les mérites de toute nature? Aussi n'avons-nous pas hésité à nous arrêter avec quelque détail sur le tome Ier du *Traité de géologie* de M. Émile Haug.

HENRI FROIDEVAUX.

LITTÉRATURE

DANTE ALIGHIERI. **La Divine Comédie**, traduite et commentée par A. MÉLIOT. Paris, Garnier, 1908, in-8 de 614 p., avec 2 portraits. — Prix : 7 fr. 50.

Cette nouvelle traduction de *la Divine Comédie*, venue après tant d'autres, est consciencieuse et généralement fidèle; elle témoigne d'un réel effort pour saisir et rendre en termes concis la pensée du poète; mais l'auteur ne serre pas toujours le texte d'assez près, et il aurait pu, dans bien des cas, conserver dans sa prose quelque chose de plus du rythme de l'original; ce que, suivant en cela le conseil donné jadis par Sainte-Beuve, il s'est appliqué à faire pour le fameux début du chant III de *l'Enfer*, il ne semble pas avoir suffisamment cherché à le réaliser ailleurs.

Mais ce qui, à nos yeux, fait le principal intérêt de cette publication, c'est moins la traduction elle-même de *la Divine Comédie*, que l'important commentaire qui l'accompagne et qui constitue chez nous une nouveauté. Assurément, quelques-unes des traductions françaises qui ont précédé celle-ci ne sont pas entièrement dépourvues de notes; rares et courtes dans *la Divine Comédie* de Brizeux, elles sont plus fréquentes dans *l'Enfer* de Littré; on trouve aussi des notices explicatives en tête de chaque chant, dans la traduction de M. de Margerie; mais c'est ici la première fois que l'on offre au public français un commentaire développé du grand poème de Dante. Il faut distinguer dans celui-ci deux sortes de notes : les unes, plus nombreuses et plus brèves, sont placées au bas des pages; les autres, généralement plus développées, sont rejetées à la fin de chaque chant; ces dernières sont réservées aux discussions d'une certaine étendue et aux éclaircissements que l'auteur a jugés moins nécessaires au lecteur pour l'intelligence du texte; on y relève çà et là quelques réflexions superflues qui pourraient être retranchées sans dommage; mais, en somme, ce commentaire, suffisamment complet, sans être touffu, comme quelques autres, est d'assez justes proportions; il a, entre autres mérites, celui de la clarté.

Traduction et commentaire sont précédés d'une *Introduction* sur « Dante, sa vie et ses œuvres », où il y aurait bien à reprendre. Ainsi (p. 24), l'auteur donne comme « certain » le séjour de Dante à Paris (en 1295; le poète aurait même eu Giotto comme compagnon de route; cf. p. 5); rien, au contraire, n'est plus incertain; et, dans le premier chapitre de son grand ouvrage sur *Dante e la Francia*, M. A. Farinelli, après bien d'autres, mais avec plus de force que d'autres, a montré combien peu de créance il fallait accorder aux témoignages relatifs à ce prétendu voyage. D'autres parties de cette *Introduction*, comme les deux pages consacrées aux portraits de Dante, sont bien insuffisantes.

En revanche, on saura gré à l'auteur d'avoir (p. 47-53) essayé de fixer l' « horaire de *la Divine Comédie* »; malheureusement, M. Méliot ne paraît pas avoir eu connaissance du travail capital de M. Edward Moore sur la question, travail publié d'abord en anglais, sous le titre : *Time-references in the D. C.*, puis, après revision, traduit en italien sous ce nouveau titre : *Gli accenni al tempo nella D. C.*; je n'insisterai pas sur les points où les deux auteurs sont en désaccord; mais il est une erreur singulière de M. Méliot, que je ne puis passer sous silence, parce qu'elle trouble toute sa chronologie; elle porte sur la date de Pâques; en l'an 1300, cette fête tombait non le 27 mars, comme il semble le croire et comme il l'imprime, mais bien le 10 avril.

M. Méliot, qui a négligé, comme d'ailleurs tant d'autres traducteurs, d'avertir quelle édition avait servi de base à son travail (serait-ce celle de Padoue, 1822, qu'il vante tout particulièrement?), a donné, à la fin de son volume, une « Bibliothèque sommaire des sources à consulter »; c'est là, de beaucoup, la partie la plus faible de tout le livre. On est vraiment surpris de n'y rencontrer, à deux ou trois exceptions près, la mention d'aucun ouvrage ayant moins de 30 ou 35 ans de date; pas une des innombrables publications dantesques parues en Italie (si ce n'est un récent volume de M. Ricci), en Allemagne ou en Angleterre, pendant le dernier quart du XIXe siècle, et depuis, ne figure dans cette maigre liste; pas même certaines éditions, copieusement commentées et très répandues, qu'il semble que l'auteur eût dû avoir constamment sous la main, comme celles de Scartazzini ou de M. Casini. Il y a là une étrange lacune.

Le livre n'est donc pas sans défaut; il rendra néanmoins des services; et la tentative de M. Méliot, nouvelle chez nous, ne peut qu'être approuvée.

L. Auvray.

Histoire élémentaire de la littérature française, par Eugène Lintilhac. Paris, E. André fils, 1909, in-12 de 488 p. — Prix : 3 fr. 50.

Études critiques sur la tradition littéraire de la France, par Maurice Wilmotte. Paris, Champion, 1909, in-16 de XIV-323 p. — Prix : 3 fr. 50.

Études sur la littérature française, par René Doumic. 6e série. Paris, Perrin, 1909, in-16 de 359 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Eugène Lintilhac avait publié naguère un *Précis historique et critique de la littérature française* en deux volumes. Dans son *Histoire élémentaire de la littérature française*, il reprend ce sujet pour un public plus étendu. Voici comment il a partagé cette ample matière : Introduction. Formation de la langue française. Langue d'oc et langue d'oïl. — La Poésie du Midi. — Les Troubadours. Chapitre I. Les Trouvères. — Chansons de geste. Les Trois Cycles. II. Les Fabliaux. — Le

Roman de Renard. III. Le Roman de la Rose et la Poésie allégorique. — Poésie lyrique du Nord des origines au xve siècle. IV. Poésie dramatique : Les Mystères. V. Suite de la Poésie dramatique : Moralités, Monologues et Sermons joyeux, Sotties, Farces. — Les Acteurs et la mise en scène au moyen âge. VI. La Prose. — Les quatre grands Chroniqueurs : Villehardouin, Joinville, Froissart, Commynes. VII. xve siècle : Aperçu rapide. — xvie siècle : La Renaissance, la Réforme. VIII. La Poésie française pendant la première moitié du xvie siècle : Clément Marot et son école. IX. Ronsard et la Pléiade. X. Le Théâtre : Commencement de la Tragédie et de la Comédie. XI. La Prose; sa richesse en tous les genres. Érudits, Philosophes, Théologiens, Politiques, Historiens, Conteurs. XII. Rabelais. — Montaigne. XIII. Les Auteurs de Mémoires. — La Satyre Ménippée. XIV. Fin de l'école de Ronsard : D'Aubigné, Régnier, Malherbe. XV. La Littérature sous Louis XIII, Richelieu et Mazarin : l'Hôtel de Rambouillet; l'Académie française. XVI. La Tragédie au xviie siècle. XVII. La Comédie au xviie siècle. XVIII. La Poésie didactique; la Satire; la Fable. XIX. Les Moralistes. XX. L'Éloquence de la chaire. XXI. Les Lettres. — Les Mémoires. XXII. Montesquieu. — Buffon. XXIII. Voltaire. XXIV. Jean-Jacques Rousseau. XXV. Le Théâtre et la Poésie au xviiie siècle. XXVI. Caractère général du xviiie siècle : les Philosophes et les Savants. XXVII. La Littérature pendant la Révolution et l'Empire. XXVIII. Le Mouvement littéraire au xixe siècle. — La Poésie. XXIX. Le Mouvement littéraire au xixe siècle. — La Prose. — On remarque dans cet ouvrage une érudition abondante, surabondante même et un peu tourbillonnante, mais c'est un tourbillon plein de verve et qui entraîne. L'auteur fait oublier ou pardonner les *lapsus*, inséparables de sa course hâtive, par le grand nombre de traits vifs et ingénieux, souvent justes et pénétrants, qu'il jette dans l'esprit du lecteur. Son ardeur littéraire est passionnée, convaincue; son goût généralement sain. Nous sommes heureux de louer en particulier la réserve morale qu'il s'impose et ses efforts, sinon d'impartialité, au moins de prudence doctrinale. Toutefois, à ce dernier égard, il y a entre l'histoire littéraire et l'histoire religieuse, philosophique et politique des contacts inévitables. M. Lintilhac a sincèrement cherché à éviter le plus possible que ces contacts ne devinssent des heurts et il a même mis dans cette recherche un certain courage. Nous ne pouvons cependant sur tel et tel des points où ces rencontres se produisent, par exemple sur la Renaissance, la Réforme, le Jansénisme, le mouvement dit *philosophique* du xviiie siècle, la Révolution, etc. etc. ne pas noter ici des dissidences graves entre lui et nous. Mais ne devons-nous pas le féliciter d'avoir plutôt tendance, par le temps qui

court, à les atténuer qu'à les creuser dans ses livres de littérature? N'est-ce pas, hélas ! devenu un vrai mérite aujourd'hui de ne pas sacrifier, même comme écrivain, Bossuet à Voltaire? Comment ne saurions-nous pas gré à M. Lintilhac de cette « conclusion » sur le grand évêque : « Aucun écrivain ne fut plus parfait, aucun génie ne fut mieux discipliné, ni mieux employé, et — ajoutons-le, puisqu'on l'a appelé, de l'autre côté du Rhin, « la superstition de la France » — il n'est aucune gloire dont nous devions être plus fiers » (p. 303)? Comment, d'autre part, pourrions-nous ne pas donner notre assentiment à ce joli crayon du Béarnais : « D'Ossat et Jeannin sont des écrivains inférieurs à leur roi. Tout historien de la prose françoise, au XVIe siècle, doit faire une place d'honneur à cette ample correspondance de Henri IV, d'un style tour à tour si sémillant ou si incisif, toujours si alerte, où tout est en action, où les mots galants et les mots d'ordre se croisent et pétillent avec un entrain tout gascon ou une brièveté toute royale. Ces *Lettres missives* de Henri IV lui font une biographie dont aucun historien ne saurait égaler l'intérêt et la couleur » (p. 172)? — Ce sont là choses sur lesquelles il est utile que les Français de toutes les opinions s'honorent de ne pas différer d'avis.

— Les *Études critiques sur la tradition littéraire en France*, par M. Maurice Wilmotte, ne sont pas un ouvrage spécial, *ex professo*, mais un recueil d'articles divers antérieurement publiés par l'auteur et où il a découvert, au moment où il les réunissait en un volume, un certain nombre d'idées ou d'observations relatives de plus ou moins près à cette tradition. Cela lui a permis d'écrire un *Avant-propos* quasi-didactique, lequel ne s'ajuste peut-être pas bien exactement à la série des morceaux qui le suivent, et dont voici l'énumération : I. La Naissance du drame liturgique. II. Les Origines de la chanson populaire. III. L'Élément comique dans le théâtre religieux. IV. Le Sentiment descriptif au moyen âge. V. François Villon. VI. La Tradition didactique du moyen âge chez Joachim du Bellay. VII. La Critique littéraire au XVIIIe siècle. VIII. Jean-Jacques Rousseau et les Origines du romantisme. IX. Eugène Fromentin et les Réalistes. X. L'Esthétique des symbolistes. — Les meilleures de ces études sont celles où l'érudition spéciale de M. Wilmotte trouve le mieux l'occasion de se manifester, c'est-à-dire les articles relatifs à la littérature du moyen âge et en particulier aux origines du théâtre à cette époque. Elles ont attiré déjà et elles méritent de retenir l'attention des érudits, bien que sur tel ou tel point elles puissent donner lieu à contestation. Elles renferment un bon nombre d'observations exactes et de vues ingénieuses et l'on y remarque, avec une science de bon aloi, un sens littéraire avisé, aiguisé, mais un peu trop raffiné et pointilleux.

Ce même sens littéraire est le principal mérite des études relatives à la littérature moderne et contemporaine et s'y manifeste avec une souplesse et parfois une vigueur de pensée notables, mais aussi avec une pointe de bizarrerie et de paradoxe. Nous sommes obligé de remarquer aussi que (notamment dans l'article sur Jean-Jacques Rousseau) sous le littérateur et le critique perce l'écrivain de parti, le polémiste *libéral*, au sens belge du mot, qui est loin d'être le meilleur. Nous regrettons enfin que le distingué professeur de Liège, dont le style montre de réelles aptitudes et qualités d'écrivain, soit trop souvent tombé lui-même dans les défauts que précisément il reproche avec raison à l'un des auteurs qu'il contredit (p. 293, note 9). On croirait vraiment qu'il s'est efforcé par instants de s'approprier ce fâcheux jargon appelé par ses tenants « l'écriture artiste ». Il nous dira, par exemple, que tel critique en renom « baisa la Renommée sur sa bouche d'or » et qu'il « tenta d'écrire l'histoire d'un art, où il est surtout besoin d'érudition et de *réflexivité* » (p. 201). — Boileau, selon lui, « *éjacule* ses discrets oracles » (p. 203) et pendant ce temps, ajoute-t-il, « la critique littéraire est sur toutes ces jolies lèvres de femmes, *arrondies pour le baiser*; elle *tonitrue* dans les bivouacs,... elle est *distillée goutte à goutte* dans les salons, où la perruque de Boileau apparaîtrait *broussaillèuse*, etc. » Il est question (p. 210) d'une « *exhumation*, dont les *éléments* sont épars dans les notices », et (p. 213) de « *cases vides*, où l'*infiltration* des idées littéraires se fait par la voie la plus naturelle ». L'auteur perçoit (p. 217) « *l'écho grondant* de ce que les agitations du passé ont de *tonique* ou de *délétère* pour notre vie morale ». Il nous parle d'une « formation lente et *maturifiée* » (p. 226). Il se torture en un mot pour gâter son talent à force de vouloir le mettre en relief et en lumière. Mais M. Wilmotte a certainement à sa disposition de meilleurs moyens de se distinguer (on le sait par ses travaux et ce volume même le prouve) que de se mettre ainsi à la remorque des *esthètes*, des *décadents* et des *symbolistes*. Le cas même que nous faisons de son mérite nous engage à lui crier Hola ! sur ce point.

— Nous ne saurions proposer au docte professeur de Liège un meilleur antidote au poison littéraire dont il s'est imbu chez de prétendus *artistes* que l'excellente langue dans laquelle sont écrites les *Études sur la littérature française* dont M. René Doumic vient de nous donner une sixième série. Voici les sujets traités : I. Les Lettres de saint François de Sales. II. Gui Patin. III. Le *Racine* de M. Jules Lemaître. IV. Les Plagiats des classiques. V. Fontenelle. VI. Le Véritable Bernardin de Saint-Pierre. VII. L'Avènement de Bonaparte. VIII. Une Histoire de 1815. IX. Elvire à Aix-les-Bains. X. Les Derniers Jours et la mort d'Elvire. XI. Pathologie du romantisme. XII. Le Roman personnel. XIII. Romans de femmes. XIV. La Littérature de voyages.

XV. La *Jeanne d'Arc* de M. Anatole France. XVI. Un nouvel Historien de Rome. *Appendice*. Le séjour d'Elvire à Aix-les-Bains. — Mettons à part l'article sur la *Jeanne d'Arc* de l'académicien dont M. Doumic est devenu maintenant le confrère. Nous ne saurions souscrire à l'indulgence fleurie dont il a tempéré un jugement sévère au fond. Notons aussi quelque complaisance, d'ailleurs mieux fondée, dans l'appréciation des livres de M. Henry Houssaye sur les Cent Jours. Regrettons enfin que les articles, intéressants du reste, sur l'Elvire de Lamartine, n'aient pas été réservés pour un autre recueil où ils eussent été, selon nous, mieux à leur place qu'en celui-ci, d'autant plus qu'il ne serait pas tout à fait injuste de leur appliquer certaines remarques de la « Pathologie du romantisme ». — Cela dit et ces restrictions faites, il ne nous reste plus guère qu'à louer, dans son ensemble, pour le fond et pour la forme, un livre que nous avons lu et que l'on lira avec charme et avec fruit. M. S.

Idées et doctrines littéraires du XVIIIe siècle (*extraits des préfaces, traités et autres écrits théoriques*), par FRANCISQUE VIAL et LOUIS DENISE. Paris, Delagrave, 1909, in-18 de VIII-430 p. — Prix : 4 fr.

Cet ouvrage fait suite à un autre sur le XVIIe siècle que nous avons annoncé ici même en son temps (*Polybiblion*, avril 1906, t. CVI, p. 339), et lui-même sera suivi d'un troisième relatif au XIXe siècle.

La première partie du nouveau volume se rattache directement à la conclusion du précédent en nous donnant la suite de la *Querelle des anciens et des modernes* : Mme Dacier, La Motte, Fénelon, l'Encyclopédie, Voltaire, Condorcet et quelques autres fournissent les extraits qui remplissent cette première partie. La deuxième partie traite de *l'Esprit au* XVIIIe *siècle et l'Idéal classique*. Trois autres parties étudient tour à tour les différents genres : III. *Le Théâtre*; IV. *Les Genres poétiques* (épopée, ode, églogue, poésie didactique ou descriptive); V. *Les Genres en prose* (histoire, roman, éloquence).

Comme l'observent les auteurs, « le dessein, le plan, la disposition générale sont les mêmes pour ce volume que pour le précédent », et sur ce point nous ne pouvons que renvoyer nos lecteurs à ce que nous en avons dit, il y a trois ans. « La seule différence est que nous avons donné, dans ce second recueil, des extraits beaucoup plus étendus que dans le premier. Ce qui nous y a déterminé (*sic*), c'est sans doute le souci de satisfaire quelques-uns de nos collègues... mais c'est aussi et surtout que les théoriciens littéraires du XVIIIe siècle sont plus nombreux et en général beaucoup plus verbeux que ceux du XVIIe siècle. »

Un autre passage de la Préface qu'il importe de signaler ici, c'est celui dans lequel les auteurs expliquent pourquoi « quelques-uns des

plus grands noms du XVIIIe siècle », quelques écrivains, « si importants pour l'histoire des idées » sont ou passés sous silence ou à peine mentionnés dans leur livre. C'est ainsi que Montesquieu ne figure que pour la boutade des *Lettres persanes* contre les poètes. « Les grandes œuvres du XVIIIe siècle, observent-ils, sont nées pour ainsi dire en dehors des genres classés et catalogués et n'ont pas soulevé de discussion d'ordre proprement littéraire. » Et c'est précisément le XVIIIe siècle littéraire seul que les auteurs se sont proposé de mettre en pleine lumière.

Aussi MM. Vial et Denise n'ont-ils pas hésité à faire dans leur recueil une place, même assez large, à des écrivains qui sont loin parfois d'appartenir au premier ou au second ordre, mais qui, par des ouvrages de critique littéraire, ont contribué à lancer des idées dans la circulation, ou qui, sans offrir peut-être rien de bien original, représentent du moins l'opinion courante de leurs contemporains : c'est ainsi que les Trublet, les Fréron, les Batteux figurent dans ce recueil. Loin de nous en plaindre, nous pensons que MM. Vial et Denise auraient pu étendre davantage ce système. Une page pour La Harpe (son nom ne figure même pas à la table) pourra sembler peu de chose, si l'on songe au succès obtenu par son Cours de littérature, et à l'influence qu'il a exercée jusqu'au milieu du XIXe siècle.

A un point de vue différent, puisque les auteurs n'ont pas hésité à reproduire des vers de La Faye ou de Racine le fils, pourquoi n'ont-ils pas fait la même faveur aux vers aimables et aisés de Chaulieu « contre la corruption du style et le mauvais goût des poètes du temps » (1713), dans lesquels Houdart de la Motte, Fontenelle et leurs théories sont joliment égratignés. Chaulieu a été assez lu et assez goûté de ses contemporains pour que son influence n'ait pas été nulle et pour que sa manière de penser ne nous soit pas indifférente.

Une lacune plus grave est l'exclusion, dans les chapitres consacrés aux genres, de toute mention relative à la fable. Je conviens que la fable n'a pas eu au XVIIIe siècle ce représentant unique et inimitable que le XVIIIe siècle nous offre avec le bonhomme La Fontaine. Cependant le genre a été cultivé non sans succès; il a même eu son originalité; et l'on ne peut prétendre qu'aucune idée, aucune doctrine n'ait été émise à son sujet; il suffit de relire la préface de Florian, sans compter tel passage de La Motte ou de Marmontel.

Comme dans le volume sur le XVIIe siècle, nous avons retrouvé dans celui sur le XVIIIe quelques doubles emplois : une phrase de Voltaire (p. 194 et 202), une de La Motte (p. 175 et 286), etc., et, ce qui est fâcheux, c'est que l'encadrement n'est pas toujours le même; MM. Vial et Denise ne marquent pas régulièrement par des points suspensifs les passages qu'ils suppriment dans un texte.

J'ai presque honte de relever encore deux fautes d'impression : page 90, note, Hugo de *Wries*, pour *Vries*, et page 179, note, les grands *maux* pour *mots*.

En terminant, il ne me reste qu'à exprimer le vœu de voir MM. Vial et Denise poursuivre et achever l'œuvre intéressante et originale qu'ils ont entreprise, et l'espoir que la dernière partie de leur recueil se fera moins attendre que la seconde. E.-G. Ledos.

HISTOIRE

Histoire des conciles, *d'après les documents originaux*, par Charles-Joseph Hefele. Nouvelle traduction française faite sur la 2e édition allemande, corrigée et augmentée de notes critiques et bibliographiques par Dom H. Leclercq. Paris, Letouzey et Ané, in-8. Tome II, 2e partie (1908), p. 649 à 1400; tome III, 1re partie (1909), p. VII et 1 à 600. — Prix : 15 fr.

La traduction de l'histoire des conciles d'Hefele continue d'avancer avec la plus louable rapidité. Nous avons à signaler simultanément deux demi-tomes. Peut-être, pour le dire en passant, y a-t-il, du point de vue de la commodité, quelque inconvénient à ces tomes énormes paraissant en deux parties, qu'on ne peut faire relier ensemble sous peine d'avoir un volume impossible à manier. On doit alors se résigner à la gêne de n'avoir de tables que dans un volume sur deux. — La deuxième partie du tome II comprend le siècle qui s'est écoulé depuis la réunion du concile de Chalcédoine jusqu'au début de l'affaire des trois chapitres. Le morceau de résistance est naturellement le concile de Chalcédoine (à signaler, p. 84, une note intéressante où Dom Leclercq, revenant sur une question déjà abordée par lui dans l'Introduction, étudie les conditions dans lesquelles eut lieu la convocation du concile). Outre l'annotation courante, dans laquelle Dom Leclercq a déversé, oserons-nous dire, avec un peu de hâte parfois et d'excès, le fruit de ses vastes lectures, neuf dissertations étendues sont données en appendice (*La Législation conciliaire relative aux chorévêques*; — *Notes pour l'histoire du droit d'appel*; — *Le Canon* 3e *du concile de* 381; *ses origines*; *ses conséquences schismatiques*; — *La Collection canonique nestorienne*; — *Notes sur le concile d'Hippone de* 427; — *Les Fragments coptes du concile d'Éphèse et le synodicon cassinense*; — *La Législation conciliaire relative au célibat*; — *Le Concile romain de* 498 *et l'intervention du Pape dans l'élection de son successeur*; — *La Collection canonique du diacre Théodose*. — L'autre demi-tome embrasse la deuxième moitié du VIe et le VIIe siècles. Indépendamment des conciles mérovingiens, spécialement intéressants pour notre pays, les deux grandes questions alors traitées sont l'affaire des trois chapitres et la querelle du monothélisme. L'ouvrage d'Hefele ainsi remis au point s'affirme

de plus en plus comme un très précieux et même indispensable instrument de travail. J.

L'Empire libéral. Études, récits, souvenirs, par Émile Ollivier. T. XIV. *La Guerre*. Paris, Garnier, 1909, in-18 de 640 p. — Prix : 3 fr. 50.

L'immense travail historique et littéraire que s'est imposé M. Émile Ollivier aboutit à ce volume, le XIVe de *l'Empire libéral*, où l'auteur commence la narration de la guerre de 1870, ou pour mieux dire des événements qui ont amené la déclaration de guerre. Ces 640 pages sont le récit du seul mois de juillet; c'est déjà dire l'ampleur des développements et la précision des détails. M. Ollivier, plaidant sa propre cause, déploie toutes les ressources de sa dialectique; et jamais « avocat » n'a mis une chaleur plus persuasive à multiplier les arguments de son discours. Le président du dernier Conseil des ministres de Napoléon III ne peut se défendre sans attaquer autrui, ni prouver la sagesse de sa conduite sans souligner l'injustice de ses détracteurs; il le fait avec une simplicité, une sorte de candeur personnelle qui désarmerait la critique, avec une dignité plus pompeuse qu'acrimonieuse; mais on sent la flamme toujours vive d'une passion que le temps n'a pas refroidie. Il entend prouver qu'il a voulu la paix, sauf au prix de l'honneur de la France, que la Prusse a machiné la guerre avec perfidie et que, Français et Allemands ont acclamé la pensée des hostilités en poussant ainsi diplomates et politiques vers la rupture. M. Ollivier se donne le malin plaisir de nous faire entendre les cris belliqueux de ceux qui l'accusaient de timidité en 1870 et qui depuis lui ont constamment et violemment reproché sa témérité imprévoyante.

Le récit se déroule en entraînant le lecteur émotionné, séduit, là même où il ne serait pas convaincu. Il voit éclater le « guet-apens Hohenzollern », destiné à conduire un prince allemand sur le trône d'Espagne; il frémit de l'agitation produite en France et en Europe; il écoute la déclaration ministérielle de protestation formulée par le cabinet des Tuileries, dans le but d'empêcher l'élection du prince Léopold (6 juillet); il apprécie nos efforts à Madrid et à Berlin, où les « complices » se dérobent; la mission de notre ambassadeur Benedetti à Ems auprès du roi Guillaume; la démarche secrète d'un agent de l'ambassadeur espagnol Olozaga à Sigmaringen (c'est là un des épisodes les plus intéressants des révélations de M. Émile Ollivier ; p. 206, 227); le succès de cette tentative à la satisfaction du cabinet des Tuileries; la fameuse « demande de garanties » (12 juillet) dont la responsabilité serait imputable à l'Empereur et au duc de Gramont, ministre des affaires étrangères, et qu'auraient désapprouvée M. Émile

Ollivier et Benedetti, tout en acceptant le premier de s'y rallier, le second de la transmettre. Nous pouvons apprécier la colère, le découragement de M. de Bismarck à la nouvelle de l'apaisement, son zèle à raviver la querelle, sa perfidie à dénaturer les procédés de son maître, en composant la « dépêche d'Ems » (13 juillet) qui, par son envoi à toutes les chancelleries européennes, devenait un « soufflet » à la France.

M. Ém. Ollivier expose longuement (p. 391 à 515) comment, en réponse à ce « soufflet », l'Empereur et tous les ministres sans exception décident la guerre; la déclaration en est saluée avec acclamations par le Corps législatif. L'historien, qui est surtout ici l'ancien homme d'État, analyse mot à mot, pour le réfuter, le discours que Thiers prononça en cette séance tumultueuse du 15 juillet, et dont l'opinion publique lui fit tant d'honneur au jour des désastres; il aime à mettre en lumière la responsabilité belliqueuse de Rouher, président du Sénat, par un discours plus compromettant que la déclaration ministérielle; il ne manque pas de souligner l'ardeur guerrière de la France entière en ces jours de surexcitation. — Il resterait à démontrer que si beaucoup de gens furent en effet enthousiastes de la guerre, le président du Conseil (qui affirme avoir été le moins enthousiaste de tous et le plus partisan de la paix) ne garde pas cependant le poids de la responsabilité qui incombe à un chef du pouvoir.

Une série d' « Éclaircissements » complète ce très curieux volume (un peu trop didactique par endroits); à signaler le n° 3 : « l'Empereur et le maréchal Le Bœuf, » — le n° 12, le mot d'Émile Ollivier : « le cœur léger »; — le n° 13, le mot de l'Impératrice : « C'est ma guerre. »

G. DE G.

Histoire de la France contemporaine (1871-1900). IV. **La République parlementaire,** par GABRIEL HANOTAUX. Paris, Société d'édition contemporaine, 1908, gr. in-8 de VIII-783 p., avec portraits et cartes. — Prix : 7 fr. 50.

M. Gabriel Hanotaux a le beau courage de ses opinions. A un moment où précisément la République *parlementaire* n'obtient pas le respect universel des Français, il retrace les origines, la formation et l'organisation de cette forme gouvernementale, avec la sympathie la plus vive pour ses fondateurs. Sa gratitude pour beaucoup d'entre eux ne craint pas d'aller jusqu'à l'enthousiasme; il parle des choses, en témoin sans doute, mais en témoin toujours ému par les souvenirs de sa jeunesse; il avoue, avec la meilleure grâce du monde, que c'est « le péril de ces histoires trop promptes ». Qu'il ne s'excuse point; le lecteur fera vite le départ entre l'impartialité et la camaraderie; et il restera un livre très vivant que d'autres témoins, également véridiques

et sincères, écriront d'une toute autre manière, sur les mêmes événements, quand ils rapporteront leurs propres souvenirs; M. Hanotaux aura donné sa note dans un concert assez discordant sans doute; il l'aura fait avec la double autorité d'un personnage mêlé aux affaires et d'un érudit très averti des méthodes historiques.

Impartial absolument, il lui était impossible de l'être : il fut l'ami, le disciple, le protégé de Gambetta, et le quatrième volume commence avec le « 16 mai », c'est-à-dire à l'époque la plus chaude, la plus virulente, la plus mouvementée de la vie du célèbre tribun. En utilisant page par page les souvenirs les plus intimes de l'existence de Gambetta, l'historien manifeste une grande loyauté, en donnant à la critique des éléments pour apprécier le caractère de son « héros » dans ses défaillances. Ceux qui croient que tout se tient dans la carrière d'un homme d'État : l'âme, le cœur et l'esprit, sauront mieux formuler leur jugement et peut-être, même après ce plaidoyer, n'auront-ils pas à retrancher beaucoup de leurs anciennes sévérités.

Comme la Préface, la Conclusion de M. Hanotaux est fort optimiste; peut-être même paraîtra-t-elle un peu oratoire; mais c'est accorder la forme au sujet, et on ne pouvait mieux parler du Parlement où l'on se paye assez facilement de grands mots, heureux encore, et c'est le cas ici, lorsque ces mots abritent des idées.

Dix chapitres composent ce tome IV : le Seize-Mai; la Question d'Orient (un des meilleurs passages du livre et des plus étudiés); les Élections du 14 octobre 1877; le Second Cabinet Dufaure et le parti libéral; la Guerre russo-turque et le Congrès de Berlin; la Démission du maréchal de Mac-Mahon; la Présidence de Jules Grévy; le Cabinet Waddington-Ferry, l'article 7; le Premier Ministère Freycinet, les décrets; le Premier Ministère Jules Ferry, les lois scolaires, la campagne de Tunisie; le Ministère Gambetta.

On le voit, tout cela sent encore la poudre; et il faut toute la courtoisie diplomatique de M. Hanotaux pour ne pas irriter ni froisser les sentiments les plus légitimes des honnêtes gens qui estiment que de ces jours-là date la grande poussée antireligieuse dont la France subit encore le contre-coup néfaste. Justement, sur ces questions, M. Hanotaux fait montre d'une impartialité sincère et un peu distante, encore que bien des détails sur les gens et les choses d'Église lui soient évidemment moins familiers que sur les mœurs des « parlementaires ». — Livre à lire, à consulter, à méditer, moins pour l'histoire même que pour le talent si intéressant de l'historien. G. G.

Histoire religieuse de la Révolution française, par PIERRE DE LA GORCE. T. Ier. Paris, Plon-Nourrit, 1909, in-8 de VI-515 p. — Prix : 7 fr. 50.

En 1872, j'inaugurais presque ma collaboration au *Polybiblion*, en y rendant compte de la remarquable *Histoire de la Constitution civile*, du regretté M. Ludovic Sciout. Trente-sept ans plus tard, j'ai à y parler de la non moins remarquable *Histoire religieuse de la Révolution française*, de M. Pierre de la Gorce. C'est que le sujet n'a pas vieilli, et il est aujourd'hui plus actuel que jamais. L'auteur se défend d'avoir voulu chercher des rapprochements avec les temps présents; ces rapprochements, il le remarque d'ailleurs lui-même, ce sont ses lecteurs qui les feront; car ils éclatent à chaque page. Au commencement du XXe siècle, comme à la fin du XVIIIe, c'est la même haine de l'Église, la même audace de ses ennemis, la même marche tortueuse et perfide, favorisée par l'inconsciente complicité d'une foule de braves gens, pour aboutir à la même destruction, et, nous voulons l'espérer, au même relèvement.

Quatre périodes, suivant M. de la Gorce, se partagent ces douze années de l'histoire religieuse de la France. C'est d'abord le dépouillement, puis la persécution légale, puis la persécution sanglante et enfin la restauration du culte. C'est à la première de ces périodes qu'est consacré ce premier volume. L'auteur débute par un tableau très complet et très vivant — comme il sait les tracer — de l'état religieux de la France en 1789 : le haut et le bas clergé, les évêques et les chanoines, les moines et les curés. Dans cette organisation séculaire, il y avait assurément des réformes à faire, des abus à corriger, une meilleure répartition de la richesse à établir, certaines abbayes en décadence à supprimer, la situation des curés de campagne à relever. Mais ces réformes, elles avaient été déjà commencées et il eût été facile de les réaliser par l'accord de l'autorité religieuse et de l'autorité civile. Le tort de l'Assemblée constituante, poussée par quelques meneurs que suivaient une foule d'abusés, ce fut de vouloir légiférer sur la question religieuse, réglementer l'Église catholique en dehors du Chef de l'Église et contre lui. Elle ne comprit pas qu'elle allait créer des divisions, surexciter des haines et que, de toutes les divisions et de toutes les haines, les plus profondes sont les divisions religieuses; elle déchaînait, sans le savoir, la guerre civile. De même, quand sur la proposition de Talleyrand, et pour combler le déficit, elle déclara que les biens du clergé étaient à la disposition de la nation, elle ne sentit pas que cette première spoliation en entraînerait bien d'autres, que ses successeurs tireraient les conséquences logiques du principe ainsi imprudemment posé et, en outre, qu'en jetant sur le marché d'un seul coup une pareille masse de biens, elle en avilirait le prix et que la création des assignats,

qui en serait la suite, conduirait le pays à la banqueroute. La guerre civile et la banqueroute, ce furent les deux filles légitimes de la Constitution civile du clergé. Nous ne les voyons pas dans ce volume, mais nous en voyons les prodromes. Dans une série de chapitres remarquablement condensés et documentés, dans une suite de tableaux vivants et tracés de main de maître, où nous sommes témoins de l'acharnement des adversaires, de la faiblesse des défenseurs, des douloureuses hésitations du pauvre Louis XVI, M. de la Gorce nous montre les progrès du dépouillement de l'Église; il nous mène, comme il le dit lui-même, *du privilège à la persécution*. Et il le fait avec une rare impartialité, ne dissimulant ni le mal ni les fautes, reconnaissant le bien partout où il se trouve, chez les adversaires comme chez les amis, mais montrant les suites normales des fautes et faisant éclater ainsi, d'une façon lumineuse, les grandes leçons de l'histoire.

MAX. DE LA ROCHETERIE.

La Diplomatie secrète au XVIIIe siècle. Ses débuts. I. Le Secret du Régent et la Politique de l'abbé Dubois (triple et quadruple alliances) (1716-1718), par ÉMILE BOURGEOIS. Paris, Colin, s. d., gr. in-8 de XXXVI-384 p. — Prix : 10 fr.

On se souvient du grand succès qu'obtint, à son apparition, l'étude du duc de Broglie sur *le Secret du Roi*; c'était toute une révélation. Cette diplomatie secrète se poursuivant concurremment avec la diplomatie officielle, la rectifiant, la contrariant souvent, ce roi qui se cachait de ses ministres, quel étrange et nouveau spectacle ! Pas si étrange et pas si nouveau cependant : s'il faut en croire M. Émile Bourgeois, le XVIIIe siècle aurait été l'époque privilégiée, classique en quelque sorte, de cette diplomatie en partie double. Avant le secret du Roi, il y aurait eu le secret du Régent et le secret du Cardinal. Et l'agent, l'inventeur de cette politique étrange, ce cardinal, étrange aussi, ne serait autre que le cardinal Dubois. L'auteur ne partage pas à son égard les préjugés répandus sur Dubois par Mouffle d'Angerville; Dubois n'était pas d'aussi basse extraction qu'on l'a dit et n'avait pas gagné la confiance de son élève par des complaisances coupables. Fils d'un médecin de Brive, d'une honnête famille bourgeoise, boursier du collège, lecteur, puis précepteur de Philippe d'Orléans, il avait pris sur son élève l'influence que tout esprit ferme et tenace a toujours sur un caractère faible et irrésolu. Ambitieux pour lui-même, il le fut aussi pour le prince dont il avait fait l'éducation. Or, à la mort de Louis XIV, il n'y avait entre le trône de France et le duc d'Orléans qu'un enfant de quelques années, d'une santé débile et malingre, à condition toutefois que la renonciation à la couronne de France, signée par Philippe V et stipulée dans le traité d'Utrecht, fût observée. C'est à faire maintenir et ci-

menter par l'Europe entière cette renonciation que Dubois consacra tous ses efforts. Contre un retour possible des Bourbons d'Espagne, il chercha des appuis chez les puissances avec lesquelles le Grand Roi avait été en guerre incessante, les Anglais et les Hollandais surtout. Tandis que la diplomatie officielle, dirigée par le maréchal d'Huxelles, appuyée par les anciens serviteurs de Louis XIV, les Tallard, les Villeroy, les Villars, les Noailles, s'efforçait de continuer les anciennes traditions françaises, la diplomatie secrète formait de nouveaux liens et nouait de nouvelles alliances. Souple, intrigant, retors, peu scrupuleux sur les moyens, achetant les gens quand il ne pouvait les convaincre, Dubois s'était entouré d'une foule d'agents qui allaient en Angleterre, en Hollande, en Prusse, en Autriche, en Italie, en Espagne même, soutenir sa politique et préparer le succès de ses manœuvres. Il en avait surtout à Paris et à Versailles, pour combattre le parti de la vieille Cour et confirmer dans ses desseins Philippe d'Orléans, toujours hésitant. Et, tandis que l'abbé courait en Angleterre, en Hollande, en Hanovre. — car il n'épargnait pas sa peine — intriguer avec Stanhope et Basnage, à Versailles, les Nocé, les Nancré, les Chavigny, un moment même les Torcy et les Law, soutenaient sa politique et fixaient les résolutions du Régent.

Nous ne pouvons pas entrer ici dans le détail. Il a fallu les longues études et les recherches approfondies de M. Bourgeois pour pénétrer les fils singulièrement embrouillés de ces intrigues qui se croisent dans tous les sens et dans tous les lieux, de Londres à Amsterdam, de Paris à Stockholm, de Vienne à Madrid et à Parme et qui aboutissent à la triple et à la quadruple alliances. Quand le volume s'achève, la diplomatie secrète a défait l'œuvre de Louis XIV, elle a abandonné nos anciens alliés, comme la Suède, chassé le Prétendant, fils de Jacques II, sacrifié notre marine et nos ports à l'Angleterre, notre commerce à la Hollande, relevé les Pyrénées et à peu près rompu avec Philippe V; mais le Régent est reconnu comme futur roi de France, au cas où Louis XV viendrait à mourir et Dubois est secrétaire d'État des affaires étrangères.

Quant au livre lui-même, le regretté M. Albert Sorel, dans son rapport à l'Académie des sciences morales et politiques, a écrit : « C'est par l'étendue des recherches, le développement des vues de l'auteur, la nouveauté des documents produits, un véritable ouvrage d'histoire. »

Après un tel éloge, sorti d'une telle plume, que pourrions-nous ajouter?

MAX. DE LA ROCHETERIE.

Dictionnaire topographique du département du Pas-de-Calais, *comprenant les noms de lieu anciens et modernes*, par le comte DE LOISNE. Paris, Leroux, 1907, in-4 de LXXXIV-499 p. — Prix : 20 fr.

Ce nouveau dictionnaire, qui forme le vingt-cinquième volume de la très utile collection des Dictionnaires topographiques des départements, ne sera pas moins bien accueilli que ses devanciers par les érudits s'intéressant à notre histoire nationale. M. le comte de Loisne, auteur d'un certain nombre de travaux sur le département du Pas-de-Calais, était bien désigné pour en publier le Dictionnaire topographique. Comme tous ceux qui ont paru précédemment, il se divise en trois parties : une Introduction historique suivie de la liste des principales sources manuscrites ou imprimées de l'ouvrage ; le Dictionnaire proprement dit, et, à la fin du volume, une table alphabétique des formes anciennes.

Dans l'Introduction, M. de Loisne s'est attaché à retracer l'histoire du département du Pas-de-Calais, depuis la période gauloise et gallo-romaine jusqu'à nos jours. Il fait connaître, pour les époques les plus reculées, les peuplades qui l'habitaient, les voies de communication que les Romains y tracèrent, puis, pendant la période franque, les *civitates* et les *pagi* dont on constate l'existence sur l'étendue de son territoire. Pour la période féodale, M. de Loisne établit une bonne liste des comtés avec leurs châtellenies ; le reste de l'Introduction est consacré à l'histoire de la réunion à la Couronne des différentes parties qui formèrent ensuite le département du Pas-de-Calais, aux listes des circonscriptions judiciaires et ecclésiastiques, et enfin, pour la période moderne, à l'histoire de la formation du département et aux listes des circonscriptions administratives établies en 1790, en 1800 et 1801. Cette simple énumération fera ressortir tout de suite quelles ressources cette publication pourra offrir aux historiens de nos provinces septentrionales.

J. VIARD.

Saint Gildas de Ruis et la Société bretonne au VIe siècle (493-570), par J. FONSSAGRIVES. Paris, Poussielgue, 1908, in-12 de 420 p., avec 6 grav. et 2 cartes. — Prix : 3 fr. 50.

M. le chanoine Fonssagrives, si hautement et si justement estimé pour ses œuvres d'apostolat, a senti le vif attrait, présent et passé, de notre Bretagne, à laquelle le rattachent des liens de famille et d'amitié. De là, et aussi de son zèle chrétien, procède l'étude qu'il a entreprise sur *Saint Gildas et la Société bretonne au* VIe *siècle*. La matière recueillie par ses recherches y est ainsi répartie : Livre I. Chapitre I. Le Pays où naquit saint Gildas. Situation politique et religieuse de la Grande-Bretagne. La Famille. Le Premier Appel de Dieu. II. Saint Gildas à l'école du monastère. Le Maître. Les Disciples. Curieuses

Légendes. Le Règlement de vie. Les Études. III. Voyage d'études en Gaule. Prédications. Missions dans la Grande-Bretagne. IV. Missions en Irlande. Mort de Hueil. Le *De Excidio*. Pèlerinage à Rome. Enseignement à Llancarvan. L'Exode. — Livre II. Chapitre I. L'Émigration bretonne en Armorique. L'Ile de Houat. Fondation de l'abbaye de Ruis (538-540). II. Le Monastère de Ruis, ou la Vie cénobitique en Armorique au sixième siècle, d'après M. A. de la Borderie et les œuvres de saint Gildas. Retour à Ruis (548-550). IV. Saint Gildas et les rois bretons en Armorique. Légendes et miracles. Fondations monastiques. V. Missions en Irlande. Retour en Armorique. Mort de saint Gildas. — *Pièces annexes*. I. Bio-bibliographie. II. Date de la naissance de saint Gildas. III. Date de la mort de saint Gildas. Réponse de M. de la Borderie aux principales objections. IV. Le Saint-Gildas actuel. — Dans la pensée de M. Fonssagrives, ce livre devait être tout ensemble une œuvre d'érudition et d'édification, et il a en effet ce double caractère. Nous serions heureux d'en louer la méthode, mais elle diffère trop de celle que nous tenons de nos maîtres et que nous sommes accoutumé à pratiquer. Le *fidéisme* naïvement intrépide qui s'y manifeste nous paraît plus respectable qu'imitable et offre, nous le craignons, de fâcheuses prises au *rationalisme* contemporain. Les procédés critiques de l'auteur, très différents de ceux des bollandistes, sont pourtant, il est juste de le dire, en progrès notable sur ceux de son devancier ecclésiastique, feu M. l'abbé Luco, de Vannes, un bon travailleur, mais dont la crédulité était sans limites. Les nombreuses indications bibliographiques jointes à son texte sont très louables et le seraient plus encore, si la rédaction en était plus claire et moins semée de fautes d'impression. En somme, selon nous, l'étude historique consacrée à saint Gildas par M. le chanoine Fonssagrives est le produit d'un zèle ardent, d'un vaillant et sérieux labeur et d'une grande inexpérience. M. S.

Un Nouveau Chapitre de l'histoire de la Révolution en Dauphiné. Le Fédéralisme dans l'Isère et François de Nantes, juin-juillet 1793, par A. Prudhomme. Grenoble, Allier, 1907, in-8 de 241 p., avec portrait.

Le Dauphiné, qui avait pris l'initiative du mouvement libéral à la fin de l'ancien régime, avait continué à être libéral et modéré après le 10 août et la chute de la Royauté : on conçoit donc quelle fut l'émotion à Grenoble lorsqu'on y apprit les événements du 31 mai et du 2 juin. Trois commissaires de la Convention, Dubois-Crancé, Albitte et Gauthier venaient d'y arriver pour organiser la défense sur la frontière de Savoie. Dès que les premiers bruits de l'envahissement de la Convention par la Commune et de l'arrestation des girondins

y parvinrent, le Directoire du département fit demander des éclaircissements aux représentants. Ceux-ci nièrent; mais bientôt des lettres des députés de l'Isère confirmèrent la nouvelle de l'attentat. Le conseil s'assembla, et, après une vive discussion, décida que toutes les communes du département seraient convoquées le 16 juin pour nommer des députés chargés de prendre les mesures de sûreté exigées par les circonstances. L'immense majorité des communes rurales partageait l'opinion du Directoire; seuls le district de la Tour-du-Pin, et à Grenoble la Société populaire, étaient dissidents. Le 20 juin, l'Assemblée se réunit. Les débats furent longs et animés; on tonna contre la Commune de Paris, contre les violateurs de la Convention, et, tout en protestant contre le soupçon de fédéralisme, on résolut de se mettre en relation avec la ville de Lyon et les départements voisins pour une défense commune. Mais tandis qu'on parlait, les représentants agissaient. Sous l'énergique direction de Dubois-Crancé, ils convoquaient des troupes, passaient des revues, faisaient saisir les correspondances, et, sous prétexte qu'ils avaient découvert dans ces lettres la preuve d'un complot, révoquaient un certain nombre d'administrateurs de la ville et du département. François de Nantes, chargé par l'Assemblée de rédiger une proclamation au peuple, au lieu de pousser à la résistance, ne chercha qu'à jeter le trouble et l'hésitation en faisant entrevoir la probabilité de la guerre civile et en déclarant que l'insurrection du 2 juin avait été une insurrection heureuse. Ainsi désavoués par leur orateur, les chefs de l'Assemblée s'abandonnaient eux-mêmes, et Dubois-Crancé n'eut qu'à paraître pour transformer la retraite en déroute. L'Assemblée départementale fut dissoute et tout rentra dans le silence.

La velléité de résistance à la tyrannie avait duré un mois. Une fois de plus, l'audace avait eu raison de la justice et la force avait primé le droit.

MAX. DE LA ROCHETERIE.

Les Tournaisiens et le Roi de Bourges, par MAURICE HOUTART, Tournai, Casterman, 1908, in-8 de XVI-604 p.

C'est une belle page de l'histoire de France que les luttes soutenues par la ville de Tournai pour rester fidèle au roi de Bourges. Entourée par les États bourguignons dont elle tirait sa subsistance et sa richesse, sollicitée par ses intérêts matériels d'entrer dans la dépendance de Philippe le Bon, Tournai resta inébranlablement attachée à Charles VII; elle fut une des premières à saluer son avènement; autant que sa situation le lui permit, elle l'assista de ses secours; et quand les patriciens furent sur le point de pactiser avec le duc de Bourgogne, le populaire se révolta, s'empara du gouvernement municipal et maintint fermement le principe de la loyauté au souverain naturel. M. Hou-

tart a fait revivre avec beaucoup d'intensité cette période troublée; connaissant à fond, grâce à ses recherches dans les archives communales et dans les chroniques locales, la société tournaisienne du XIVe siècle, il a pu reconstituer, jusque dans ses moindres détails, l'histoire de la ville de Tournai, de sa municipalité, de ses métiers, les luttes de classes; les événements se seraient passés de nos jours qu'il serait impossible de les connaître mieux. Bien composé, d'une lecture agréable, ce livre se recommande à tous ceux qui désireront connaître cet épisode trop ignoré de notre histoire nationale.

HENRI LEMAITRE.

Rouleau mortuaire du B. Vital, abbé de Savigni, *contenant 207 titres écrits en 1122-1125 dans différentes églises de France et d'Angleterre*. Édition phototypique avec Introduction par LÉOPOLD DELISLE. Paris, Champion, 1909, in-fol. de IX-47 p. et 49 pl. — Prix : 40 fr.

On désigne, sous le nom de rouleaux mortuaires, deux classes de documents qui ont ceci de commun qu'ils ont pour objet de notifier le décès de certains personnages et qu'ils affectent la forme de *volumina*, qui se déroulent sous les yeux des lecteurs. Ils se différencient, en ce que les uns, que l'on a qualifiés de perpétuels, ne sont guère que des nécrologes ou obituaires, destinés à perpétuer dans un couvent les noms des défunts pour lesquels on est astreint de prier; tandis que les autres sont des encycliques — on leur a parfois donné ce nom — des lettres de faire part, destinées à communiquer aux maisons qui ont des liens de confraternité et de prières avec un monastère ou un chapitre le décès de personnages pour lesquels on sollicite les suffrages et à recevoir en échange la mention des défunts de ces maisons alliées. Cette seconde classe se subdivise elle-même en rouleaux annuels et en rouleaux individuels, selon le nom que leur a jadis assigné M. Léopold Delisle : les premiers notifient les décès survenus dans le cours de l'année; les seconds, ceux de personnages pour lesquels on n'a pas cru devoir attendre un aussi long délai.

M. Delisle est celui qui nous a le mieux fait connaître ces documents, d'abord dans un mémoire qui a été son premier essai dans l'érudition et qui, du premier coup, s'est annoncé comme une œuvre de maître : *Des Monuments paléographiques concernant l'usage de prier pour les morts* (Bibliothèque de l'École des chartes, 1846-1847), puis dans un recueil publié, une vingtaine d'années plus tard (1866), sous les auspices de la Société de l'histoire de France.

Les rouleaux des morts offrent un intérêt multiple : historique, car ils nous révèlent des noms de personnages, des dates de décès, et d'autres particularités analogues qui échapperaient autrement à notre connaissance; — littéraire, parce que plusieurs au moins d'entre eux nous conservent les essais poétiques des membres les plus distingués

des divers monastères, qui s'exerçaient à chanter les louanges du défunt ; — paléographique enfin, parce que les encycliques du moins nous offrent des spécimens variés de l'écriture à une même époque, mais sur des points parfois fort éloignés. Malheureusement le nombre des rouleaux conservés en original, et par conséquent utilisables à ce dernier point de vue, n'est pas fort nombreux.

L'un des plus célèbres et des mieux conservés est le rouleau du B. Vital, fondateur et premier abbé de l'abbaye de Savigni, dans la Manche, mort en 1122.

Conservé à Mortain au commencement du XIXe siècle, il y avait piqué la curiosité toujours en éveil d'un érudit normand, M. de Gerville, qui fut l'initiateur de M. Delisle dans les travaux d'érudition. Quand son jeune ami quitta sa province pour venir étudier sur les bancs de l'École des chartes, M. de Gerville lui recommanda instamment d'aller examiner aux Archives nationales, où il avait été transporté, le précieux manuscrit. C'est l'examen qu'il fit de ce monument, et le désir de le rapprocher des documents du même genre dont on pouvait avoir connaissance, qui conduisirent M. Delisle à écrire l'article de la *Bibliothèque de l'École des chartes* dont nous avons ci-dessus parlé. Et quand il donna son recueil à la Société de l'histoire de France, il publia intégralement le rouleau du bienheureux Vital.

Il avait ainsi satisfait la curiosité historique et littéraire. Il a voulu aujourd'hui rendre un nouveau service aux études paléographiques, qui lui doivent déjà tant, en publiant une admirable reproduction phototypique du précieux rouleau. Il facilite ainsi l'étude de l'écriture au XIIe siècle, en mettant à notre disposition ces spécimens variés écrits dans le cours des années 1122-1123 par les moines les plus distingués des couvents et chapitres les plus célèbres de France et d'Angleterre, à cette époque. Il suffit de rappeler que le rouleau du B. Vital nous a conservé — la démonstration de M. Delisle n'a pas rencontré de contradicteur, — un autographe et sans doute le seul autographe subsistant de la fameuse Héloïse.

On saura gré à l'illustre savant d'avoir reproduit, en tête de ce volume, son mémoire de 1846; il y a joint un supplément à la bibliographie des rouleaux mortuaires qui accompagnait son recueil de 1866. Cette liste comprend 25 articles qui s'échelonnent du Xe au XVIe siècle.

Enfin, dans un Avant-propos, M. Delisle nous donne sur ses relations avec M. de Gerville, sur les services rendus par ce savant, sur la façon dont il fut amené lui-même à connaître et à publier le rouleau du bienheureux Vital, des pages instructives qui forment un fragment de chapitre de l'histoire de l'érudition française au milieu du XIXe siècle.

E.-G. L.

Almanachs illustrés du XVIIIe siècle, par le vicomte DE SAVIGNY DE MONCORPS. Avant-Propos de Georges Vicaire. Paris, Leclerc, 1909, in-8 de VIII-285 p., avec des héliogravures hors texte et de nombreuses phototypies dans le texte. — Prix : 30 fr.

Le titre qui précède n'est pas complet, car non seulement le volume de M. le vicomte de Savigny de Moncorps renferme la description, souvent très détaillée, d'après l'ordre chronologique, de 148 almanachs du XVIIIe siècle (1733 à 1792), mais encore celle de 26 autres almanachs de modes publiés de 1814 à 1830.

Dans une excellente étude intitulée : *Coup d'œil sur les almanachs illustrés* (p. 1-26), l'auteur observe que les almanachs illustrés du XIIIe siècle ont déjà attiré l'attention des bibliographes. Il rappelle, à ce propos, l'ouvrage plus général de M. Victor Champier sur les *Anciens Almanachs illustrés* (1886) et le guide de Cohen dont la cinquième édition a été revue et considérablement augmentée, en 1887, par le baron Roger Portalis.

Ces publications « peignent bien l'époque à laquelle ils appartiennent, dit M. de Savigny de Montcorps : certains d'entre eux nous renseignent sur les choses du jour : expositions, plaisirs de chaque saison, prix des denrées, prix des caricatures, les découvertes de l'année, filage de l'huile pour les bateaux en cas de grosse mer, aérostation, fusil à répétition [Un colonel norvégien avait inventé, vers 1776, une arme à feu avec laquelle on pouvait tirer de dix à vingt coups dans une minute !], salon de Curtius, baquet de Mesmer, machine à engraisser les volailles, recettes nombreuses, etc., etc. [Pour chacune de ces choses si diverses, on trouve des références précises au bas de pages]; ils nous racontent de piquantes anecdotes en nous donnant les couplets à la mode, les ariettes et les vaudevilles les plus en vogue. D'autres... nous montrent leurs délicieuses gravures [dues parfois à de grands maîtres], des scènes prises sur le vif, avec tout un petit monde sémillant et gracieux, et nous donnent l'idée de ce qu'étaient alors les grands Boulevards, les Champs-Élysées, l'assemblée à Longchamps, le Palais-Royal, la foire Saint-Germain, la fête de Sceaux, la sortie de l'Opéra, le Louvre, etc..., les intérieurs de boutiques, les représentations théâtrales, les mœurs champêtres, etc. D'autres encore nous fournissent de précieux détails sur les modes et costumes, les coiffures, les fêtes célébrées à Paris à l'occasion de l'heureux accouchement de la Reine, en 1782; celui intitulé *le Bijou de la Reine*, 1778, contient, très finement gravés, les portraits de la famille royale; tous nous révèlent le caractère de l'époque, et, à ce titre, nous sont des documents utiles pour connaître mieux encore la fin du XVIIIe siècle. »

Nombre de ces almanachs étaient luxueusement habillés de maroquin rouge ou vert, ornés d'attributs variés, ou bien recouverts de soie peinte à la gouache, brochée de soie et d'or; certains même étaient

enrichis de médaillons contenant des miniatures et protégés par des étuis de maroquin doublé de tabis vert ou bleu. — On faisait bien les choses en ce temps-là.

On comprend donc qu'il se soit rencontré des amateurs avisés et avertis comme M. de Savigny de Moncorps pour recueillir ce genre de publications que beaucoup, sans y regarder de plus près, ont dédaigné à priori et à tort; car sans compter le plaisir des yeux, qui est déjà bien quelque chose, on découvre dans ces petits volumes, destinés, en apparence, à ne pas survivre à l'actualité, quantité d'indications de nature à éclairer l'histoire des mœurs et même celle des sciences et des arts.

L'auteur est à la fois un homme de goût, un artiste et un érudit : le court *Avant-Propos* de M. Georges Vicaire le déclare en bons termes. Si d'ailleurs il était resté muet sur ces points, l'œuvre seule serait là pour nous fixer. Au surplus, voici comment M. Vicaire présente le livre de M. de Savigny de Moncorps :

« En ce volume coquet, orné de ravissantes images, le passionné bibliophile a minutieusement décrit les principaux livrets de son admirable collection; très simplement, mais avec un art parfait, il en a fait ressortir les grâces et le charme. Rien de ce qui pouvait éveiller la curiosité de l'amateur n'a échappé à ses sagaces investigations et sa plume alerte a su mettre en valeur les moindres détails de ces petits almanachs frivoles et légers.

« Si les calendriers qu'a vu naître le siècle de toutes les élégances forment la plus importante partie de l'ouvrage du vicomte de Savigny de Moncorps, il ne faut pas omettre de citer le très curieux chapitre relatif aux almanachs de modes émis dans les premières années du dernier siècle, de 1814 à 1830. Là encore, l'auteur a fait preuve d'un goût éclairé et traité le sujet avec une impeccable maîtrise. Toutes les divisions du livre mériteraient, d'ailleurs, une mention, mais à quoi bon déflorer, par avance, une étude qui sera, demain, le guide indispensable de tous les collectionneurs d'almanachs? »

A ces lignes, rien à ajouter que ce simple détail : les images, pour la plupart, ont été exécutées sur papier spécial et collées à la place qu'elles doivent occuper dans le texte; ce sont des reproductions phototypiques remarquables; on peut dire qu'elles sont documentaires.

Une table des almanachs classés par ordre alphabétique termine cet intéressant et superbe livre dont le seul tort — ce n'en sera pas un pour ses possesseurs, — est de n'avoir été tiré qu'à 125 exemplaires.

E.-A. Chapuis.

BULLETIN

Aimez-les. Lettres entre directrices de patronage, par FRANÇOISE HENRY. Paris, Lethielleux, s. d., in-12 de 236 p. — Prix : 2 fr. 50.

Ce petit livre s'adresse spécialement aux dames et aux jeunes filles qui s'occupent d'œuvres de jeunesse; mais il intéressera tout le monde, car il est en même temps instructif, édifiant et charmant. Une directrice de patronage, déjà expérimentée dans la conduite des œuvres, écrit à une jeune amie pour l'encourager d'abord à entrer dans cette voie, puis pour lui marquer, au fur et à mesure que les circonstances le demandent, les règles pratiques pour assurer la prospérité et la bonne direction des patronages. L'ouvrage, en forme de lettres, n'a d'ailleurs rien de technique ni de pédant, et n'est pas, au moins dans la forme, un manuel de pédagogie. C'est l'épanchement de deux âmes chrétiennes, désireuses de faire le bien, et se racontant leur vie de chrétienne, où les déboires se mêlent naturellement aux consolations et aux joies du bien accompli. Ces deux jeunes filles, d'ailleurs, appartenant au meilleur monde, mais en ayant abjuré les habitudes frivoles pour se consacrer uniquement à la pratique du bien, ont l'œil ouvert sur la société qui les entoure, et se font la confidence de leurs observations et de leurs expériences, et de cet échange de confidences sort un livre vécu, qui est vraiment d'un grand intérêt. Il n'y a pas là sans doute d'histoires d'amour, bien que l'amour chrétien n'en soit pas absent, mais il y en a beaucoup d'autres dont la lecture sera plus charmante et plus profitable. C'est donc à la fois un livre très intéressant et un excellent livre. Je ne saurais assez le recommander à nos lectrices, et même à nos lecteurs, qui, pour peu qu'ils s'intéressent aux choses chrétiennes, trouveront à le lire un réel plaisir.

ÉDOUARD PONTAL.

Les Hallucinations télépathiques, par N. VASCHIDE. Paris, Bloud, 1908, in-16 de x-98 p. — Prix : 1 fr. 50.

Le Spiritisme dans ses rapports avec la folie, par le Dr MARCEL VIOLLET. Paris, Bloud, 1908, in-16 de IV-121 p. — Prix : 1 fr. 50.

Ces deux volumes font partie de la *Bibliothèque de psychologie expérimentale* dirigée par M. R. Meunier.

— On sait qu'il s'est créé en Angleterre une société pour l'étude des hallucinations télépathiques, c'est-à-dire de sensations correspondant à l'état généralement douloureux où se trouve au loin une personne aimée. Cette société a publié un gros volume d'observations qui semblent confirmer la réalité du phénomène. Tel n'est pas l'avis de M. Vaschide. Il a entrepris un examen attentif d'un grand nombre de cas qu'il a pu étudier à fond. Il en conclut que ces hallucinations se produisent indépendamment du fait réel auquel on les rapporte, que les coïncidences signalées sont rares et purement fortuites et qu'elles s'expliquent suffisamment par la situation mentale des personnes chez lesquelles les phénomènes se sont manifestés. Il croit que la commission anglaise a accepté trop facilement les affirmations de personnes qui lui étaient inconnues et dont elle n'avait pu examiner l'état pathologique.

— Le docteur Viollet ne cherche pas à définir la nature et les causes du spiritisme. Il se borne à exposer les faits et à montrer, par des exemples, que les natures faibles et imaginatives sont très exposées, en se donnant aux pratiques spiritistes, à être atteintes par la folie. Les unes sont directement conduites à la perte de la raison et leur folie reproduit les rêveries

spirites; d'autres, dont la raison est altérée par d'autres causes, prennent dans leur folie une teinte spirite. La conclusion à retenir est que les séances de spiritisme, sans parler des condamnations de l'Église, sont un vrai danger pour les gens à l'esprit peu équilibré qui y assistent. Les mediums ne font pas exception. Ils ont un grain de folie comme les autres et se laissent aller à des fraudes, tout en croyant sincèrement, avance le Dr Viollet, que ces actes frauduleux sont des manifestations des esprits eux-mêmes. D. V.

L'Internelle Consolation. Sainte Thérèse. Pascal. Saint Benoît Labre. Le Curé d'Ars, par J. Barbey d'Aurevilly. Paris, Bloud, 1909, in-12 de 67 p. — Prix : 0 fr. 60.

L'idée est certes excellente; et qu'on pense ce qu'on voudra de Barbey d'Aurevilly et de son œuvre prise dans son ensemble, il n'est pas douteux que beaucoup de ses pages peuvent briller avec éclat parmi les plus belles choses de la littérature catholique. Seulement je trouve qu'on lui a fait la part trop mince. D'autres volumes de la même collection des *Chefs-d'œuvre de la littérature religieuse*, ont 200 pages, tandis que celui-ci n'en a que 67. Et alors, cela me donne le droit de regretter qu'avec les six morceaux qu'on nous donne, et qui sont tous de la vieillesse de Barbey (d'ailleurs le *Pascal* est très caractéristique, le *Saint Benoit Labre* et le *Curé d'Ars* tout à fait beaux), on ne nous ait pas choisi, parmi tant de chapitres plus substantiels et d'une poétique plus sobre, les maîtresses pages qu'il a écrites sur la Papauté, les Jésuites, sur Joseph de Maistre, Blanc-Saint-Bonnet, Hello, Gratry, etc., et à propos de la Réforme, de l'anglicanisme, du rationalisme, du renanisme, à propos de tout, tant d'admirables formules qu'il a trouvées pour exalter tous les dogmes, tous les sacrements, toutes les institutions de l'Église romaine. Car il y a tout un *Génie du christianisme* épars dans ses volumes, et plus beau encore peut-être, certainement plus ému et plus émouvant que celui de Chateaubriand. Gabriel Audiat.

Le Dernier Fils de Louis XVI, par A. Morel de Saint-Didier. Paris, Daragon, 1909, in-8 de 80 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Morel de Saint-Didier était un brave homme, de qui Naundorff parvint à se faire reconnaître, dans les premières années de la monarchie de Juillet, pour le fils de Louis XVI. Il se rendit à Prague, en 1833, pour s'efforcer de faire passer sa conviction dans l'esprit de la duchesse d'Angoulême. Reçu par l'auguste princesse avec la bienveillante courtoisie que méritait son honorabilité, il eut le mauvais goût de revenir à la charge l'année suivante, et se fit donner congé. Il édita, en 1836, le récit de ses démarches et de sa déconvenue, encadré de réflexions morales et politiques d'une portée médiocre. C'est cette brochure, qu'après trois quarts de siècle presque révolus, le groupe remuant des partisans de la « survivance » a cru devoir remettre sous les yeux du public. Elle trouvera sans doute les lecteurs modernes aussi incrédules que leurs grands-parents.

H. Rubat du Mérac.

Lamennais à La Chênaie, supérieur général de la congrégation de Saint-Pierre, 1822-1833. — Le Père, l'Apôtre, le Moraliste, par Ad. Roussel. Paris, Téqui, 1909, in-18 de xi-301 p. — Prix : 2 fr.

M. l'abbé Roussel n'a voulu peindre l'abbé de La Mennais que dans son rôle de « Supérieur général de la congrégation de Saint-Pierre », charge qu'il occupa de 1828 à 1833, pendant toute la durée de cette société religieuse

qu'il avait fondée dans le diocèse de Rennes pour « régénérer l'enseignement de toutes les sciences » et à qui son zèle ambitieux voulait « ouvrir une mission européenne ». C'est une simple esquisse, moins un résumé historique qu'une publication de documents afférents à cette époque. M. Roussel, dans son Introduction, rappelle les jeunes gens d'élite groupés autour du maître orthodoxe; mais on peut dire qu'il n'apporte sur La Mennais et ses disciples rien de nouveau, puisqu'il avait déjà publié lui-même ces pièces dans ses précédents ouvrages.

Il veut montrer en La Mennais : un père, un apôtre, un moraliste. Sous ces trois rubriques il classe un peu arbitrairement des fragments d'inégal intérêt : des Entretiens sur la vie spirituelle (au nombre de 16); une Retraite prêchée à La Chênaie en 1832, où l'on relève des pages admirables; des Pensées sur la vieillesse, un peu banales : des Réflexions sur les Évangiles, d'assez mince valeur. Ce petit volume n'est donc pas sans charme, mais il n'offre point de particularité saillante. G.

CHRONIQUE

Nécrologie. — Le très distingué poète et littérateur Emmanuel des Essarts, ancien doyen de la Faculté des lettres de Clermont-Ferrand, est mort, au milieu d'octobre, dans son domaine de Lempdes (Haute-Loire), à l'âge de 70 ans. Fils d'Alfred des Essarts, le romancier dont le souvenir n'est pas effacé, M. Emmanuel-Adolphe Langlois des Essarts naquit à Paris, le 5 février 1839. Après avoir fait de brillantes études au lycée Henri IV, il entra à l'École normale en 1858 et fut reçu agrégé des lettres en 1861. On l'envoya alors enseigner la rhétorique successivement dans les lycées de Moulins, Orléans, Nîmes et Nancy. En 1871, il obtenait le diplôme de docteur ès lettres et était nommé aussitôt après professeur de littérature française à la Faculté de Dijon. En 1874, il passait à la Faculté des lettres de Clermont-Ferrand pour y occuper une chaire semblable et, peu de temps après, il devenait doyen de cette Faculté, fonction qu'il conserva jusqu'en 1907, année où il prit sa retraite. Professeur, M. Emmanuel des Essarts a fait pendant plus de vingt ans des cours sur la littérature française qui charmaient un auditoire d'élite. Poète de valeur, il fut le disciple et l'ami de Victor Hugo, de Théophile Gautier, de Leconte de Lisle, etc. On a de cet auteur, outre les articles qu'il a donnés à diverses revues et quelques petites pièces qu'il a fait jouer à l'Odéon et à la Comédie française, un certain nombre d'ouvrages dont nous citerons les suivants : *Poésies parisiennes* (Paris, 1862, in-12) : — *Les Élévations* (Paris, 1864, in-12 et nouvelle édition revue et corrigée en 1875, in-18); — *Les Voyages de l'esprit* (Paris, 1865, in-12), réunion d'articles critiques; — *Du Type d'Hercule dans la littérature grecque, depuis les origines jusqu'au siècle des Antonins*, thèse pour le doctorat ès-lettres (Paris, 1871, in-8); — *De Veterum Poetarum tum Graeciae tum Romae apud Miltonem imitatione*, thèse pour le doctorat (Paris, 1871, in-8); — *Origines de la poésie lyrique en France au seizième siècle* (Paris, 1873, in-8); — *Les Prédécesseurs de Milton* (Paris, 1875, in-8); — *Du Génie de Chateaubriand* (Paris, 1876, in-8); — *Éloge de la folie d'Érasme composé en forme de déclamation, traduction nouvelle avec une préface, une étude sur Érasme et son époque, etc.* (Paris, 1877, in-8); — *Poèmes de la Révolution*, 1789-1796 (Paris, 1879, in-12); — *Portraits de maîtres* (Paris, 1888, in-12).

— On annonce la mort à Mantes (Seine-et-Oise), à l'âge de 73 ans, de

M. Charles Diguet, le romancier connu, ancien secrétaire d'Alexandre Dumas. Né au Havre, le 3 juin 1836, M. Charles Diguet était venu à Paris en 1861. Presque aussitôt il se fit une place dans le monde des lettres, grâce à un premier volume de vers qu'accompagnait une lettre de Lamartine, et il écrivit dès lors dans plusieurs des journaux littéraires de l'époque, tels que *le Nain jaune*, *le Gaulois*, *la Vogue parisienne*, *le Boulevard*, *la Cloche*, *le D'Artagnan*, *l'Artiste*, etc. M. Charles Diguet a écrit un grand nombre d'ouvrages dans des genres très différents, des romans surtout, des poésies, des études et fantaisies littéraires, un vaudeville et enfin divers volumes sur la chasse. Nous citerons les suivants seulement : *Arithmétique élémentaire, suivie d'un grand nombre d'exercices à l'usage des élèves de quatrième* (Paris, 1859, in-8); — *Rimes de printemps, avec une lettre de A. de Lamartine* (Paris, 1861, in-8); — *Un Cœur de créole. Viola* (Paris, 1863, in-18); — *Une Chaîne de fleurs* (Paris, 1865, in-18); — *Tablettes d'un chasseur* (Paris, 1868, in-12); — *L'Épopée prussienne* (Paris, 1871, in-12); — *Histoire galante de Henri IV* (Paris, 1875, in-12); — *Statuettes parisiennes* (Paris, 1875, in-12); — *Trois femmes martyres* (Paris, 1879, in-12); — *Moi et l'autre* (Paris, 1880, in-12); — *Refrains des belles années* (Paris, 1883, in-12); — *La Vision de saint Hubert* (Paris, 1884, in-12); — *Karita* (Paris, 1885, in-12); — *Béatrice Cenci* (Paris, 1884, in-12); — *Chasses de mer et de grèves* (Paris, 1886, in-12); — *Contes du Moulin-Joli* (Paris, 1886, in-12); — *La Chasse au gabion* (Paris, 1887, in-12); — *Guide du chasseur* (Paris, 1887, in-12); — *La Vie rustique* (Paris, 1888, in-12); — *La Chasse au marais* (Paris, 1889, in-12); — *L'Année cynégétique, calendrier du chasseur* (Paris, 1889, in-12); — *Mes Aventures de chasse* (Paris, 1892, in-12); — *Tête-rouge. Retour au clocher* (Paris, 1884, in-16); — *La Vierge aux cheveux d'or* (Paris, 1895, in-12); — *Les Trois Sabots de Lucette* (Paris, 1897, in-12); — *La Chasse en France* (Paris, 1896, gr. in-8); — *Nos amis... les bêtes* (Paris, 1896, in-8); — *Récits de chasse* (Paris, 1900, in-8); — *Histoire d'une roulotte* (Paris, 1901, in-8).

— Le R. P. Frédéric de Curley, de la Compagnie de Jésus, mort dernièrement à Avignon, le 15 octobre, à 72 ans, était un moraliste, un historien et un archéologue remarquable. Les nombreux ouvrages dont il est l'auteur le prouvent abondamment. Voici ceux qui nous sont connus : *Armée pontificale. Marie-Louis-Edme-Pie Guérin, de la Compagnie de Jésus. Les Volontaires français de* 1860 *à* 1871 (Paris, 1872, in-12); — *Les Congrégations de la très sainte Vierge à Avignon, de* 1752 *à* 1880 (Avignon, 1880, in-8); — *Marie-Francoise de Saumaise. Étude nouvelle sur les révélations de Paray-le-Monial* (Bruges, 1884, in-12); — *Le Tombeau de saint Régis à la Louvesc* (Lyon, 1886, in-12); — *Le Mariage et les États* (Paris, 1887, in-12); — *Celui qui est. Essai* (Paris, 1891, in-8); — *Saint Jean-Francois Régis, prêtre de la Compagnie de Jésus* (Paris, 1893, in-12); — *Les Origines* (Avignon, 1902, in-12).

— M. Charles-Antoine Dolent, romancier et critique d'art, plus connu sous son pseudonyme de Jean Dolent, est mort à Paris, à la fin de septembre, à 74 ans. Il était né dans cette ville le 5 juin 1835. Rédacteur en chef du *Gaulois* en 1869, et collaborateur de divers autres périodiques, tels que le *Temps*, la *Revue contemporaine*, etc., auxquels il donnait des articles de critique sur le Salon, M. Dolent a publié un certain nombre d'ouvrages sur des questions d'art, ainsi que des romans, entre autres : *Une Volée de merles* (Paris, 1862, in-12, 2e édition en 1863); — *Le Roman de la chair* (Paris, 1866, in-16); — *Avant le déluge* (Paris, 1871, in-32); — *L'Insoumis* (Paris, 1871, in-12); — *Petit Manuel d'art à l'usage des ignorants. La Peinture, la*

sculpture (Paris, 1874, in-12); — *Le Livre d'art des femmes. Peinture, sculpture* (Paris, 1877, in-12); — *Amoureux d'art* (Paris, 1888, in-12); — *Monstres* (Paris, 1896, in-12); — *Maître de sa joie* (Paris, 1902, in-12).

— M. Plumandon, le distingué directeur de la station météorologique de Rabanesse (Puy-de-Dôme), est mort à Clermont-Ferrand, au milieu d'octobre, à 61 ans. Après avoir appartenu pendant un certain temps à l'enseignement primaire, il fut nommé, grâce à ses aptitudes spéciales et à la suite d'importants travaux, aide-météorologiste à l'Observatoire du Puy-de-Dôme, et un peu plus tard il devint directeur de la station météorologique de la plaine, à Rabanesse. M. Plumandon a fait connaître les résultats des recherches auxquelles il s'est livré pendant sa longue carrière scientifique dans d'importants ouvrages tels que : *Le Baromètre appliqué à la prévision du temps dans la France centrale* (Paris, 1882, in-12); — *Formation des principaux hydrométéores; brouillard, pluie, bruine, givre, neige, grésil. Nouvelle théorie de la grêle* (Paris, 1885, in-12); — *Les Courants de l'Océan d'après les mémoires américains de W. Ferrel* (Paris, 1887, in-12); — *Les Mouvements généraux de l'atmosphère* (Paris, 1887, in-12); — *Traité pratique de prévision du temps* (Paris, 1895, in-16); — *Les Poussières atmosphériques, leur circulation dans l'atmosphère et leur influence sur la santé* (Paris, 1897, in-12).

— On annonce encore la mort de MM. : Jules Arbelot, ancien censeur du petit lycée de Talence, à Bordeaux, mort à Domme, vers le milieu d'octobre, à l'âge de 84 ans; — Henri Boland, membre du Comité des sites et monuments et du Touring-Club de France, mort dernièrement à Paris, à 55 ans, lequel, s'était fait connaître par d'innombrables conférences sur les beautés pittoresques de notre pays, par la part qu'il a prise à la rédaction des *Guides-Joanne* et par la publication de quelques volumes, tels que : *Zigzags en France* (Paris, 1895, in-12) et *les Iles de la Manche* (Paris, 1904, in-12); — Léon Bonnafy, publiciste, mort en octobre, à l'âge de 29 ans; — le chanoine Deschamps, ancien professeur et supérieur du collège libre de Belvès, mort curé-archiprêtre de Ribérac, en octobre, à l'âge de 85 ans; — l'abbé Dubourdieu, directeur du collège de Tivoli à Bordeaux, mort en cette ville, vers le milieu d'octobre; — Hippolyte Dubois, artiste peintre, directeur de l'École des beaux-arts d'Alger, mort en octobre, à Samoins (Haute-Savoie); — Élie Fourès, poète cigalier et félibre, auteur d'un poème, *Ondeline* (Paris, 1872, in-12), d'une nouvelle inédite, *le Premier Amour de Lord Byron* (Paris, 1885, in-32) et d'une *Histoire complète des troubadours*, qui reste inachevée, mort à Meudon, au commencement d'octobre, à 63 ans; — François-Anatole Gruyer, conservateur du Musée Condé à Chantilly, lequel, s'étant occupé d'abord de travaux agronomiques, a publié entre autres ouvrages importants : *Les Fresques de Raphaël au Vatican* (2 vol., 1857 et 1858); *Les Vierges de Raphaël et l'Iconographie de la Vierge* (1868); *Les Quarante Fouquet du Musée Condé* (1876); *La Jeunesse du roi Louis-Philippe, d'après les portraits et les tableaux conservés au Musée Condé* (Paris, 1909, in-8 carré) et a collaboré à la *Gazette des beaux-arts*, la *Revue des Deux Mondes*, etc., mort à la fin d'octobre, à l'âge de 84 ans; — Lemot, dessinateur caricaturiste, élève d'André Gill, qui a fourni de nombreuses illustrations à divers périodiques, particulièrement au journal *la Croix*, mort à la fin de septembre, à Asnières; — Millot, bibliothécaire de la ville de Chalon-sur-Saône, mort en cette ville, à la fin d'octobre, à l'âge de 86 ans; — Paul Pelot, fondateur de *la Croix de Belfort*, mort en cette ville, le 1er octobre, à l'âge de 62 ans; — Jean-Baptiste Reygasse, un des anciens collaborateurs de l'*Univers*, mort dernièrement à Toulouse, à 78 ans; —

Leon Ringuier père, directeur de *l'Écho soissonnais*, mort au commencement d'octobre; — Jules Romain, sous-bibliothécaire de la ville d'Amiens, mort dernièrement en cette ville; — Ernest Rupin, archéologue, botaniste et dessinateur de grande valeur, créateur et conservateur du musée de Brive, mort dernièrement à Brive, lequel laisse plusieurs ouvrages très appréciés dans le monde des érudits, entre autres : *Sigillographie du Bas-Limousin* (Paris, 1886, in-4), avec Philippe de Bosredon; *L'Œuvre de Limoges* (Paris, 1890-92, 2 vol. in-4); *Catalogue des mousses, hépatiques et lichens de la Corrèze* (Paris, 1895, in-8); *L'Abbaye et les cloîtres de Moissac* (Paris, 1897, in-4); *Noëls du Bas-Limousin, avec musique notée* (Paris, 1898, in-8); *Roc-Amadour. Étude historique et archéologique* (Paris, 1904, in-4); *La Légende de saint Amadour, à propos d'un Mois de Marie historique sur Roc-Amadour* (Paris, 1909, in-8); — Max Sacerdot, directeur du *Courrier républicain*, mort à Paris, à la fin d'octobre; — le baron Fernand de Schickler, président de la Société protestante pour l'encouragement de l'instruction primaire, de la Société biblique et de la Société du protestantisme français, mort au commencement d'octobre; — Mgr Pierre-Paul Servonnet, archevêque de Bourges, prélat d'une haute distinction intellectuelle, auteur de lettres pastorales remarquables, entre autres de celles qu'il a consacrée à la bienheureuse Jeanne d'Arc et de celle qu'il a écrite sur la Foi au lendemain de la publication de l'encyclique *Pascendi*, mort à Bourges, le 18 octobre, à 79 ans; — le R. P. Albert Tesnière, de la Congrégation du Très-Saint-Sacrement, connu par ses prédications et ses ouvrages sur la sainte Eucharistie, mort à Paris, le 27 octobre, à 62 ans; — Verdalle, principal du collège de Mauriac (Cantal), mort en octobre; — Lucien Wiener, érudit lotharingiste, conservateur honoraire du Musée lorrain, qui avait consacré sa vie aux études archéologiques et historiques sur la Lorraine, mort en octobre, à Nancy, à 81 ans.

— A l'étranger on annonce la mort de MM. : le frère Achille, ancien directeur de l'École normale de Carlsbourg (Belgique), fondateur de la revue *l'École catholique*, auteur de divers ouvrages estimés, mort le 11 octobre, à Grand-Bigard, à 74 ans; — Dr. Heinrich Bassermann, professeur de théologie à l'Université allemande de Heidelberg, mort le 30 août, à Samadan, dans la Haute-Engadine, à 60 ans, auquel on doit de nombreux ouvrages, entre autres : *Geschichte der evangelischen Gottesdienstordnung in badischen Landen, zugleich ein Beitrag zum liturgischen Studium* (Stuttgart, 1891, in-8); *Katechismus für die evangelische-protestantische Kirche im Grossherzogthum Baden, zum Gebrauch der Lehrer und Eitern erklärt* (Fribourg en Brisgau, 1897, in-8); — Beltjens, auteur d'ouvrages de jurisprudence, entre autres de Commentaires du code civil très appréciés en Belgique et en France, mort à Bruxelles, au commencement d'octobre, à l'âge de 74 ans; — S. Exc. Nicolas de Bernardaky, conseiller d'État russe, qui a publié : *A la découverte de la Russie* et *le Prince Kosamokoff*, ainsi que diverses pièces réunies sous le titre : *Théâtre de famille*, mort à Paris, le 30 septembre, à l'âge de 72 ans; — Hugh Blackburn, professeur de mathématiques à l'Université de Glasgow (Écosse), auteur d'un traité de trigonométrie et éditeur, avec Lord Kelvin, d'une édition des *Principia* de Newton, mort à Glasgow, le 16 octobre; — Dr. Otto von Bollinger, recteur de l'Université et directeur de l'Institut pathologique de Munich, mort en cette ville le 16 août, à 67 ans, auquel on doit, entre autres ouvrages fort estimés : *Zur Aetiologie der Tuberkulose* (Munich, 1883, in-8); *Atlas und Grundriss der pathologischen Anatomie* (Munich, 1891, in-8), etc., ainsi que de nombreux articles insérés dans les revues médicales; — Sir Francis

Brady, fondateur de l'Académie royale de musique de Dublin, compositeur distingué et éditeur, avec le Dr. Esposito, d'un certain nombre de mélodies irlandaises, mort dernièrement à Dublin, à 85 ans; — Dr. Wilhelm Bücking, écrivain allemand, auteur de travaux d'histoire locale, tels que : *Wegweiser durch die Strassen und durch die Geschichte der Stadt Marburg und deren nächste Umgebung* (Marbourg, 1891, in-8); *Die Kirche der heiligen Elisabeth in Marburg* (Marbourg, 1897, in-8); etc., mort à Marbourg, dans la Hesse, le 2 septembre, à 91 ans; — Noël Cauwe-d'Hont, rédacteur en chef du journal catholique belge *De Eecloonaar*, mort le 24 octobre, à Waerschoot; — Alfredo di Collalto, poète italien, mort dernièrement à Rome, à 47 ans; — Dr. Heinrich Degenkolb, ancien professeur de droit civil à l'Université de Leipzig, mort le 2 septembre, à Thusis, en Suisse, à 77 ans; — Richard Engelmann, archéologue autrichien de réputation, mort dernièrement à Gratz (Styrie), à 65 ans, lequel a publié, entre autres ouvrages : *Beiträge zum Euripides*. 1. *Alkmene* (Berlin, 1882, in-4); *Bilderatlas zum Homer* (Leipzig), 1889, in-4); *Archäologische Studien zu den Tragikern* (Berlin, 1900, in-8); — Dr. Fritz Erk, directeur de la station centrale météorologique de Munich, mort en cette ville, à 59 ans; — Heinrich Fechner, pédagogue allemand, mort à Berlin, le 1er septembre, à 65 ans; — Pierre François, ancien professeur du collège épiscopal d'Eecloo (Belgique), éditeur du journal *Recht voor Allen*, mort le 10 octobre, à 49 ans; — Dr. Karl Gottsche, directeur du musée de minéralogie et de géologie de Hambourg et professeur à l'Institut colonial de cette ville, mort à 54 ans; — Dr. Karl Hiltz, professeur de politique internationale à l'Université de Berne, membre du Conseil national et chef du département de justice militaire de Suisse, membre du tribunal international d'arbitrage de La Haye, mort dernièrement à Montreux, à 77 ans, lequel était l'éditeur du *Politisches Jarhrbuch der schweizerischen Eidgenossenschaft* et l'auteur de divers ouvrages de droit national et de droit international, tels que : *Über Statuten von Actiengesellschaften nach dem neuen Obligationenrecht* (Berne, 1882, in-8); *Die Neutralität der Schweiz in ihrer heutigen Auffassung* (Berne, 1889, in-8); — le baron Hurmazachi, membre de l'Académie roumaine, mort dernièrement à Cernanca, à 83 ans; — le lieutenant-colonel d'infanterie espagnole Don José Ibañez-Marin, directeur, depuis 1891, de la *Revista técnica de infanteria y caballeria*, dans laquelle il a publié un grand nombre d'études militaires, auteur d'un important ouvrage sur la campagne de Prusse en 1806, d'une excellente bibliographie sur la guerre de l'Indépendance espagnole et de notes intéressantes sur le centenaire de la bataille de Baylen, mort le 23 juillet, dans un combat aux environs de Melilla, à l'âge de 48 ans; — Joseph Jacob, musicien et compositeur belge de talent, professeur au Conservatoire royal de Gand, auteur d'un concerto, de jolies pièces pour hautbois et de deux ballets, *Lilia* et la *Légende de la Perle*, mort en octobre, à 54 ans; — Josef Joesten, historien allemand, auteur de : *Zur Geschichte des Schlosses Windeck* (Elberfeld, 1893, in-8); *Geschichte der Familie Joesten und deren Familienstiftungen* (Bonn, 1902, in-8); *Kulturbilder aus dem Rheinland. Beiträge zur Geschichte der geistlichen und sozialen Bewegungen* (Bonn, 1902, in-8), etc., mort dernièrement à Bonn, à 60 ans; — Dr. Alfred Christlieb Kalischer, littérateur et musicologue allemand, mort le 9 octobre, à Berlin, à 67 ans, lequel a publié de nombreux ouvrages, particulièrement sur Beethoven, entre autres : *Heinrich Heine's Verhältnis zur Religion* (Dresde, 1889, in-8); *Gotthold Ephraim Lessing als Musik-Aesthetiker* (Dresde, 1890, in-8); *Die « Unsterbliche Geliebte » Beethovens, Giuletta Guicciardi oder Therese Brunswick ?* (Dresde, 1891, in-8); *Spartacus, eine soziale*

Tragödie in 5 Aufzügen (Berlin, 1899, in-8); — Sir Arthur MITCHELL, qui a réussi à faire introduire de grandes réformes dans les maisons de fous par son ouvrage : *The Insane in private Dwellings*, et qui a publié quelques autres volumes intéressants, tels que : *The Past in the Present*: *What is Civilisation?* (1880); *A list of Travels in Scotland*, 1296-1900; *About Dreaming, Laughing and Blushing* (1905); — Mathias OERIBAUER, écrivain autrichien, mort à Vienne, à 71 ans, auquel on doit, entre autres volumes : *Führer für Trient-Arco und Umgebung, sowie die ubrigen Curorte Wälschtirols* (Reichenberg, 1884, in-8); — ORIANI, écrivain italien de mérite, à qui l'on doit diverses œuvres historiques et dramatiques, mort à Bologne, le 21 octobre; — Edward PEACOCK, directeur gérant du *Morning Post* et secrétaire honoraire du célèbre club littéraire et artistique le « Savage Club », mort à Londres, le 24 octobre; — le général allemand VON PELET-NARBONNE, dont les articles ont été souvent remarqués en France, mort à Berlin, le 12 octobre à l'âge de 70 ans; — Carl PILZ, pédadogue allemand, directeur du périodique *Cornelia*, mort le 4 septembre, à Leipzig, à 89 ans; — PITONVILLE, professeur de l'Athénée de Chimay, en Belgique, mort accidentellement, au commencement d'octobre, à Boutonville; — Eugen REY, ornithologiste allemand, mort à Leipzig, le 30 août, à 71 ans; — ROLAND, professeur de l'Athénée de Chimay, mort accidentellement au commencement d'octobre, à Boutonville; — Leo SACHSE, professeur de gymnase allemand, qui a publié, sous le pseudonyme de Arno Gals, divers ouvrages de poésie, entre autres : *Zaubermärchen und Wundergeschichten* (Iéna, 1888, in-8) et *Waldesrand und Meeresstrand. Gedichte* (Iéna, 1888, in-8), mort à Iéna, le 1er septembre, à 65 ans; — Artur VON SCALA, ancien directeur du Musée des beaux-arts de Vienne, mort dernièrement à Lanna, près de Méran, à 66 ans; — Georg SCHERER, écrivain et poète allemand, auteur de nombreux ouvrages, tels que : *Illustrirtes deutsches Kinderbuch. Alte und alte Lieder, Märchen, Fabeln, Sprüche und Räthsel* (Leipzig, 1873-1877, 2 vol. in-4), *Die schönsten deutschen Volkslieder. Illustrirte Prachtausgabe* (Leipzig, 1875, in-4), mort le 21 septembre, à Munich, à 82 ans; — Lina SCHNEIDER, femme de lettres allemande, morte dernièrement à Cologne, à 79 ans, auteur de : *An den blauen Wassern des Liwasees. Eine Erzählung aus baltischen Vergangenheit* (Mannheim, 1897, in-8), etc; — Nicolas SPINELLI, compositeur italien de talent, auteur de l'opéra *Labilia* et de plusieurs autres œuvres dont la plus populaire, *A Basso Porto*, a été jouée sur toutes les scènes lyriques de l'Italie, mort à Rome, à 44 ans; — Philippe STEIN, écrivain allemand, mort à Berlin, à 56 ans, lequel a publié : *Auswahl von Gesängen für den gemischten Chor der Gymnasien, Real- und höheren Bürgerschulen. Nebst einem Anhang von Turnliedern für den allgemeinen Gesang* (Cologne, 1887, in-8), etc; — Koloman DE THALY, homme politique hongrois, auteur d'une excellente histoire du prince François Rakoczy II et de son époque, mort le 3 octobre, à Zablat, à 70 ans; — l'abbé VAN DER ELST, écrivain et journaliste belge, qui a donné au *Journal de Bruxelles*, pendant une dizaine d'années, sous des pseudonymes divers, un grand nombre de chroniques très appréciées, et dont l'ouvrage *le Bréviaire d'un jeune homme du siècle*, sorte de vademecum du dilettantisme contemporain, a obtenu un vrai succès, mort dernièrement à Molenbeck, à 40 ans.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES. — Le 2 octobre, M. Boutroux analyse l'ouvrage de William James sur la psychologie à propos de la traduction de ce livre par M. Baudin. — Le 16, M. Gabriel Monod lit, extrait de son travail sur la politique des jésuites,

un chapitre dans lequel il nie l'existence de constitutions secrètes à côté des règles ostensibles de l'ordre.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Le 4 octobre, M. Merlin rend compte des découvertes sous-marines faites près de la côte tunisienne : un chargement de navire portant des colonnes, des chapiteaux et des objets d'art remontant au IIe siècle. — M. S. Reinach croit que ce chargement appartenait à un marchand de l'époque de Sylla. — M. Haussoulier signale l'importance des inscriptions comprises dans cette découverte, dont l'une a trait à l'établissement du culte d'Ammon à Athènes. — Le 8, M. Clermont-Ganneau explique une inscription hébraïque du IIIe siècle après J.-C. trouvée en Galilée, à Sepphora. — M. Maspero rend compte des travaux entrepris en Égypte pour défendre les fouilles contre les inondations du Nil et les résultats des recherches dans les monuments anciens. — M. de Lasteyrie achève la lecture de son mémoire sur l'architecture à coupoles en France. — Le 15, M. Girard donne lecture d'une notice sur la vie et les œuvres de M. Barbier de Meynard, son prédécesseur. — M. Collignon parle de statues funéraires grecques représentant des serviteurs du défunt. — MM. S. Reinach, Pottier et Perrot ajoutent quelques observations. — Le 22, le P. Scheil lit une notice sur M. Hartwig Derenbourg, et ses travaux comme arabisant. — M. Clermont-Ganneau entretient l'Académie d'une série de mesures de capacité découverte à Jérusalem par le P. Germer-Durand. — M. Homolle donne lecture d'un travail tendant à démontrer que c'est le trésor de Cnide que l'on a découvert récemment à Delphes et qui contenait la plus grande quantité d'objets d'art précieux. — Le 29, M. Philippe Berger décrit une estampille ancienne apposée sur une urne funéraire trouvée à Carthage par le P. Delattre, et qui contient le symbole de la déesse Tanit et celui de Baal Ammon.

Congrès national eucharistique de Faverney. — En mars 1908 (*Polybiblion*, t. CXII, p. 273-275), nous avons annoncé le Congrès national eucharistique qui s'est tenu à Faverney (Haute-Saône) du 20 au 24 mai 1908, et nous avons parlé du volume publié à cette occasion, dans lequel les organisateurs avaient réuni dix-neuf documents relatifs au miracle du 25 mai 1608. Comme nous l'avions prévu, la première édition de ce recueil a été vite épuisée (quelques jours ont suffi !). Une deuxième n'a pas tardé à suivre. Le titre est resté le même : *Le Miracle des saintes hosties conservées dans les flammes, à Faverney, en* 1608. *Notes et documents publiés à l'occasion du* IIIe *centenaire du miracle* (Besançon, imp. Jacquin, 1908, gr. in-8, avec 11 planches et fac-similés. Se vend au Secrétariat général du Congrès eucharistique, 14, rue Charles-Nodier, à Besançon, au prix de 3 fr. 50). Mais, cette fois, au lieu de XI-206 p., le nouveau volume en compte XIV-226. Non seulement on trouvera ici la pièce (anonyme) que nous avions regretté de ne pas voir dans la première édition et que M. Jules Gauthier a attribuée à Jean Boyvin, président du Parlement de Dole, intitulée : *Recit miraculeux de deux sainctes Hosties, lesquelles ont esté conservees entieres au milieu du feu. Ensemble onze miracles qui se sont faicts en mesme temps à l'endroit desdites sainctes Hosties, en l'Eglise de l'Abbaye de nostre Dame de Faverney pres de Dole, de l'ordre de sainct Benoist.* A Paris, chez Claude Vymont... M. DC. XXVII (p. 189-195), mais encore cinq autres documents ou notes, savoir : *Extrait de la relation fidèle du miracle du saint Sacrement arriué à Fauerney en* 1608, par J. Boyvin (p. 196-205), texte reproduit d'après l'édition d'A. Guenard (Besançon, 1839). Ces deux récits, réunis sous la rubrique XVIII. *Témoignage de Jean Boyvin*, sont précédés d'une notice sur ce personnage ; —

X. *Histoire miracvleuse dv S. Sacrement de l'avtel qui est demeuré en l'air sans estre soustenu de rien, l'Autel sur lequel il reposoit ayant esté bruslé sans que le Ciboire fut offensé des flammes. Ce fust le iour de Pentecoste dernier, en l'Abbaye et Monastere nostre Dame Fauuerne, de l'ordre de saint Benoist, en Bourgogne. Tiré des memoires et attestations que le grand Prieur, Religieux de diuers couuents, officiers du dit lieu, en ont enuoyé à Monseigneur le Reuerendissime Archevesque de Besançon.* A Lyon, par Jean Poyet. M. DC. VIII (p. 147-151); — XIII. *Extrait de la Chronologie de Jacques Gaultier*, 1609 (p. 159-160, avec notice sur ce P. jésuite, né à Annonay en 1562); — XIX. *Extrait du « Candelabrum mysticum » de Jacques Marchant*, 1638 (p. 206-208, avec notice sur l'auteur, professeur de théologie dans les abbayes de Floreffe et de Lobbes (Belgique), puis curé de Couvin, sa ville natale); — XXI. *Extrait du sermon* 80e *du Père Lejeune : De la Présence réelle de corps de J.-C. en l'Eucharistie* (p. 212-214, avec notice sur ce célèbre oratorien, fils d'un conseiller au Parlement de Franche-Comté, né en 1592). Ce volume semble maintenant complet et définitif. — Mais ce n'est pas tout. Nous nous attendions bien, dès l'origine, à voir paraître, après la clôture du Congrès, un autre volume qui renfermerait les divers travaux ou études inspirés par cette grande solennité catholique. Nous n'avons pas été déçus; nous sommes heureux, même, de déclarer que nos espérances sont dépassées. En effet, le *Compte rendu des travaux du Congrès eucharistique de Faverney*, 20-24 *mai* 1908. *Troisième Centenaire du miracle* (Besançon, Secrétariat du Congrès, 14, rue Charles-Nodier, s. d. [1909], gr. in-8 de XLVI-594 p., avec de nombreuses illustrations dans le texte et hors texte. — Prix : 7 fr. 50) se présente avec toutes les garanties du plein succès. Imprimé avec le soin dont la maison Jacquin est coutumière, ce fort volume s'ouvre par un remarquable *Avant-propos* sans signature, mais qui, à n'en pas douter, a été rédigé par le dévoué secrétaire général du Congrès, M. le chanoine Mourot. Il est impossible de faire, en si peu de pages (30 exactement) un tableau plus animé de ces cinq jours de fêtes et d'études; il se lit avec un intérêt toujours croissant. Nous voudrions pouvoir l'analyser ici; mais l'espace nous est compté et il ne nous reste plus que la place indispensable pour mentionner les nombreux travaux, discours et allocutions qui composent ce beau recueil, largement et brillamment illustré de vues et de portraits : Documents préliminaires : *Instruction pastorale de Mgr l'archevêque de Besançon à l'occasion du Congrès national eucharistique* (p. 3-17); — *Supplique au Saint-Père* et *Rescrit pontifical accordant des indulgences à l'occasion du Congrès* (p. 18-19). — Ouverture du Congrès : *La Portée doctrinale du miracle de Faverney*, par le R. P. Janvier (p. 23-40). — Études et travaux. 1re section. Le Miracle de Faverney. Première séance, jeudi 21 mai : *Allocution d'ouverture*, par Mgr Fulbert Petit, archevêque de Besançon et *Télégramme au Pape* (p. 43-46); — *L'Abbaye de Faverney en* 1608, par M. Guiraud (p. 47-58); — *Le Miracle de Faverney, récit composé avec les procès-verbaux d'enquête et les dépositions des témoins*, par M. le chanoine Panier (p. 59-81); — *Lieu précis où s'est accompli le miracle, identification de ce lieu par l'étude comparée des divers témoignages*, par M. l'abbé Éberlé (p. 82-107); — *La Constatation des faits*, par M. l'abbé Joignerey (avec un Appendice bibliographique et iconographique) (p. 108-127); — *Notice sur le curé Aubry, de Menoux* (l'un des premiers témoins du miracle), par M. l'abbé Munier (p. 128-130). Deuxième séance, vendredi 22 mai : *Réponse du cardinal secrétaire d'État au télégramme adressé au Pape* (p. 131); — *Étude critique des documents*, par M. l'abbé Brune (p. 132-141); — *Étude juridique*

du procès de l'Ordinaire, par M. l'abbé Mauvais (p. 142-154); — *Le Miracle de Faverney, ses raisons, sa réalité, étude théologique*, par M. l'abbé Tuaillon (p. 155-168); — *Les Erreurs protestantes réfutées par le miracle de Faverney*, par M. l'abbé Perrod (p. 169-179). — Troisième séance, samedi 23 mai : *L'Influence protestante avant et après le miracle*, par M. l'abbé Tournier (p. 181-191); — *Influence positive du miracle sur la population catholique de la région*, par M. l'abbé Camuset (p. 192-203); — *La Translation, le culte et la disparition à Dole d'une des deux Saintes Hosties miraculeuses de Faverney*, par M. le chevalier Pidoux (p. 204-219); — *La Sainte Hostie de Faverney; sa conservation, son culte jusqu'à nos jours*, par M. l'abbé Lachassine (p. 220-234). — 2e Section. Section sacerdotale. Première séance, jeudi 21 mai : *Culture des vocations ecclésiastiques*, par M. le chanoine Boillot (p. 235-247); — *Le Chant liturgique*, par M. l'abbé Henri Humbrecht (p. 248-259); — *Sur la dévotion au Cœur eucharistique de Jésus*, par le R. P. Masquelier (p. 260-264); — *L'Assistance à la messe en semaine*, par M. le chanoine Guichard (p. 265-275). — Deuxième séance, vendredi 22 mai : *La Communion fréquente et quotidienne*, par M. le chanoine Trépy (p. 278-289); — *Rapport complémentaire* [sur ce sujet], par le R. P. Louis Bailie (p. 290-293); — *La Communion pascale; causes ordinaires qui en éloignent*, par M. le chanoine Louvot (p. 294-299); — *Les Congrès eucharistiques diocésains et cantonaux*, par M. l'abbé Jacquot (p. 300-311). — 3e Section. Section des dames. Première séance, jeudi 21 mai : *Allocution de Mgr Dubillard, archevêque de Chambéry* (p. 313-314); — *La Femme et le Soin de l'Église*, par Mme de Bussières (p. 315-323); — *La Femme et le Denier du clergé*, par Mlle Guéniot (p. 324-334); — *La Femme et la Vie chrétienne*, par M. le chanoine Bouhélier (p. 335-342). — 2e séance, vendredi 22 mai : *La Femme et le Rôle de la mère dans l'éducation de l'enfance*, par M. l'abbé Penotet (p. 344-358); — *La Femme et les Œuvres*, par Mlle Laroche (p. 359-366); — *L'Œuvre des catéchistes volontaires au diocèse du Puy*, par Mlle Reynaud (p. 367-376); — *Rapport sur l'œuvre des catéchistes dans le diocèse de Besançon* (anonyme) (p. 377-380); — *Les Dames adoratrices de Montmartre, œuvre d'Union de prières avec Montmartre* (anonyme) (p. 381-384). — 4e Section. Section de jeunesse. Première séance, samedi 23 mai : *Les Divers Groupes de jeunesse*, par M. Georges Mairot (p. 385-395); — *Les Œuvres militaires*, par M. l'abbé Pattinger (p. 396-398); — *Les Œuvres d'apostolat*, par M. Joseph Jacques (p. 399-409); — *L'Apostolat par la presse*, par M. l'abbé Garnier (p. 410-418); — *Les Cercles d'études*, par M. l'abbé Simonnin (p. 419-427). — 2e séance, dimanche 24 mai : *Allocution de Mgr Dubois, évêque de Verdun* (p. 429); — *Formation intellectuelle, morale et ascétique de la jeunesse*, par M. l'abbé Bidoz (p. 430-436); — *La Jeunesse auxiliaire du clergé, dans le culte et dans ses œuvres*, par M. l'abbé Moine (p. 437-444); — *L'Eucharistie est un foyer de charité, d'apostolat et d'œuvres sociales*, par M. l'abbé Marmier (p. 445-453). — Discours solennels. Première journée, jeudi 21 mai : *L'Eucharistie et la Lutte pour l'Église*, par M. l'avocat Séjourné (p. 457-469); — *Les Leçons de l'Eucharistie*, par Mgr Delamaire, coadjuteur de Cambrai (p. 470-480). — 2e journée, vendredi 22 mai : *L'Eucharistie, remède social*, par M. Prüm (p. 481-501); — *L'Eucharistie, remède moral*, par Mgr Sevin, évêque de Châlons-sur-Marne (p. 502-523). — 3e journée, samedi 23 mai : *Les Conséquences sociales de l'Eucharistie*, par M. le sénateur Jenouvrier (p. 524-543). — Clôture du Congrès : *Vœux émis par le Congrès national eucharistique* (p. 544-548); — *Rapport final sur les travaux et les conclusions des quatre sections*, par M. le chanoine Laurent (p. 549-557); — *L'Eucharistie : les Périls du peuple à l'heure présente et la Puissance divine de régéné-*

ration et de salut de l'Église catholique, par Mgr Turinaz, évêque de Nancy (p. 559-575); — *Discours de clôture*, par Mgr Fulbert Petit, archevêque de Besançon (p. 577-587).

Archéologie préhistorique. — M. Paul Cogels a réuni en un fort volume de tirage à part sous ce titre : *Céraunies et pierres de foudre, histoire et bibliographie* (Anvers, 1907, in-8 de 406 p.) une série d'études publiées dans le *Bulletin de l'Académie royale d'archéologie de Belgique*. Appelé à l'honneur de présider cette Académie, M. Cogels, qui est naturaliste par ses études personnelles, a voulu payer cet honneur par un volume qui pût intéresser ses confrères, et nous pensons qu'il y a réussi, car ce volume instruira également ses confrères d'archéologie en tout pays. M. Cogels a choisi un sujet qui forme un point de contact entre les sciences naturelles et l'archéologie, en traitant de ce que le peuple appelle encore « pierres de tonnerre », croyant ce que croyaient les anciens naturalistes, c'est-à-dire que c'est la forme matérielle de la foudre tombée du ciel sur la terre, — ce que les archéologues reconnaissent aujourd'hui être des haches de pierre remontant à l'époque préhistorique. Cet ouvrage n'est pas un traité didactique sur le sujet : M. Cogels a fait une œuvre plus modeste et peut-être plus utile aux travailleurs : il a passé en revue tous les auteurs qui, depuis Pline et Suétone jusqu'aux premiers temps du XIXe siècle, ont, en savants ou en curieux ou en archéologues, parlé des pierres de foudre; il rapporte leurs témoignages, discute leurs jugements d'après les connaissances de leur époque et il montre ainsi comment l'opinion scientifique est sortie peu à peu des erreurs et de l'ignorance des anciens temps. C'est une sorte de revue cinématographique extrêmement intéressante pour les curieux d'archéologie et un recueil très précieux de matériaux. — Le volume se termine par un index de plus de quarante pages à deux colonnes qui rend les recherches très faciles. On regrette seulement une table des matières qui permette de voir d'un coup d'œil la suite chronologique; mais nous ne présentons cette observation que comme une vétille.

Almanachs pour 1910. — L'*Almanach du Bon Français* que publie la Société bibliographique, vient d'atteindre l'âge de majorité : il compte vingt et un ans d'existence. Nombre de nos lecteurs le connaissent depuis ses origines; à ceux-là il n'est donc plus utile de rappeler ses tendances et son but; mais pour tous, il est nécessaire d'esquisser la physionomie de la publication et à cet effet nous donnons ci-après la liste des principaux articles que l'on y trouve : *Une Grande Fête nationale. La Béatification de Jeanne d'Arc* (2 grav.). — *Les Navires monstres de l'Antiquité.* — *Le Marché aux crapauds.* — *Le Cataclysme italien* (1 grav.) — *Travailleur et Bourgeois.* — *La Peine de mort.* — *Le Chapelet de l'Apprenti.* — *Les Massacres d'Arménie* (1 grav.). — *Une Merveilleuse Guérison du Cinquantenaire à Lourdes.* — *Dictons populaires sur le temps* (suite). Depuis 1905, cette publication était interrompue. Elle a repris dans l'*Almanach* de 1910 avec les mois de Juillet et d'Août. — *Tremblement de terre dans le midi de la France* (1 grav.). — *L'Association Valentin Haüy pour le bien des aveugles.* — *Une Belle Conversion.* — *La Résurrection de Saint-Pierre de la Martinique.* — *De France en Angleterre à travers l'espace. Blériot et son monoplan* (1 grav.) — *A propos de Danton.* — *Suicides d'enfants.* — *Celles que l'on chasse* (religieuses décorées). — *Les Origines de la France.* — *Les Dix Commandements de l'hygiène.* — *Les Espagnols au Maroc. L'Insurrection de Barcelone* (1 grav.). — *Les Tribunaux révolutionnaires.* — *L'Exécution des otages en* 1871. — *Les Progrès de l'Antimilitarisme.* — *Un Vaillant Patriote.* — De format petit in-12,

l'*Almanach du Bon Français* compte 72 p., comme ses devanciers. — Prix : l'exemplaire, 0 fr. 15; franco, 0 fr. 20; la douzaine, 1 fr. 60; franco, 2 fr.; le cent, 12 fr., franco, 13 fr. 50; le mille, port en sus, 100 fr. (Adresser les demandes au siège de la Société bibliographique, 5, rue Saint-Simon, Paris, VIIe.)

L'Almanach Hachette, petite encyclopédie de la vie pratique (in-12 de 432-96 p., avec 10 cartes et plans et 1000 grav. et portraits. — Prix : 1 fr. broché et 2 fr. cartonné), diffère grandement de ses aînés; il est, en outre, en plusieurs de ses parties, imprimé en plus gros caractères, ce qui ne rend la lecture plus aisée. Les nombreux articles, entièrement inédits et rédigés par des spécialistes, traitent des connaissances les plus variées réparties en dix-huit grandes divisions. Nous avons remarqué, entre autres : *La Vie dans l'Univers. — Le Soleil et les tremblements de terre. — La Route des airs conquise. — La Télégraphie sans fil. — Les Monde dans deux cents ans. — Typhus et fièvre typhoïde. — Le Rein, baromètre de la santé. — L'Affaire du courrier de Lyon* (1796). — *La Comète de Halley revient. — Libérateurs de peuples. — Histoire de l'année. — La Renaissance des canaux. — L'Accroissement des cités monstres. — Les Chefs-d'œuvre de la littérature allemande. — Les Merveilles du Louvre vues en six heures. — Les Ornements sacerdotaux. — L'Écriture révèle les maladies. — La Situation financière de la France. — L'Art de défendre son argent. — Les Commandements du rentier. — Le Drainage, source de richesse. — Pour créer un élevage de volaille. — Sports, jeux. — Ce que tout Français doit savoir de la loi militaire.*

L'Almanach de la Bienheureuse Jeanne d'Arc (Paris, Œuvre des Orphelins-apprentis d'Auteuil, in-8 de 128 p., avec de nombreuses gravures. — Prix : 1 fr.) est fort beau. La première partie de cet almanach résume la vie de notre héroïne nationale; la seconde a trait aux fêtes de la béatification à Rome et en France. L'illustration est abondante et très soignée. A noter enfin un cantique à la Bienheureuse et un chant à Jeanne d'Arc, l'un et l'autre avec musique. — A la même imprimerie, on trouvera l'*Almanach de l'Ami des enfants ou Almanach de la première communion et de la persévérance* (petit in-12 de 63 p. avec grav. — Prix : 0 fr. 30). — Mentionnons aussi l'*Almanach des patronages* (11e année, gr. in-8 de 72 p. illustré 0 fr. 50) lequel, ayant bénéficié de six approbations épiscopales, a en outre été récompensé par la Société nationale d'encouragement au bien. — l'*Almanach de la France illustrée* (34e année, in-8 de 106 p.) qui, par ses récits intéressants, édifiants ou patriotiques et ses jolies gravures, mérite nos suffrages.

Voici les cinq almanachs édités par la Société de Saint-Vincent de Paul et que l'on trouve soit au bureau de cette société, 6, rue de Furstenberg, à Paris, et chez Desclée et de Brouwer, à Paris et à Lille : *Le Coin du feu* (in-16 de 64 p., illustré, 0 fr. 25); *Le Soldat* (in-16 de 64 p., illustré, 0 fr. 25); *Almanach du laboureur et du vigneron* (in-16 de 112 p. avec grav., 0 fr. 20); *Almanach de l'Atelier* (in-16 de 112 p., avec grav., 0 fr. 20); *Petit Almanach de l'écolier* (in-32 de 61 p., avec grav., 0 fr. 05).

Et pour terminer cette première présentation d'almanachs, nous mentionnerons le *Petit Almanach français* (Paris, Librairie du *Panache*, 47, rue Bonaparte (in-16 de 160 p., avec de nombreuses gravures, 0 fr. 50). Almanach de combat où l'énergie le dispute à l'esprit.

Paris. — Réunissant des articles parus dans l'excellente *Revue Henri IV*, M. le comte Baguenault de Puchesse publie une brochure intitulée : *Henri IV avant son avènement*, 1553-1589 (La Flèche, Besnier. 1909, in-8 de 68 p.).

La jeunesse du Béarnais est divisée par l'auteur en trois périodes. Première période : Jusqu'à l'évasion de la Cour, en 1576. Deuxième période : Jusqu'à la mort du duc d'Anjou, en 1584. Troisième période : Jusqu'au meurtre de Henri III, en 1589. Un appendice énumère environ cent « lettres de Henri IV avant son avènement, qui ne figurent pas dans la collection des *Lettres missives* de M. Berger de Xivrey ni dans le Supplément de M. Gachet ». C'est avec une rigueur très scientifique, mais aussi avec une aisance pleine d'esprit que notre très distingué collaborateur décrit l'enfance de Henri IV, puis sa carrière de chef du parti protestant, puis son rôle comme héritier de la couronne.

— Les jeunes lecteurs et jeunes lectrices auront plaisir et profit à connaître le volume de M. A. Parmentier : *La Cour du Roi-Soleil* (Paris, Armand Colin, 1909, petit in-8 de 144 p. avec 80 gravures. — Prix : 1 fr. 50). Composé d'après les documents les plus sûrs et d'après les historiens les plus dignes de foi, ce livre donne, croyons-nous, une idée suffisamment exacte et impartiale des hommes et des choses de la Cour, au temps de Louis XIV. Toutefois, si M. Parmentier avait utilisé davantage les travaux de M. de Nolhac, il n'aurait pas dit que la construction de Versailles « absorba plus d'un demi-milliard de notre monnaie » (p. 36) : c'est là une grosse exagération.

— Bien qu'il porte la date de 1906, le t. II des *Mémoires du comte de Souvigny, lieutenant général des armées du Roi*, publié par M. le baron Ludovic de Contenson pour la Société de l'histoire de France, n'a paru qu'en 1908 (Paris, Laurens, in-8 de 360 p.) et le t. III vient de paraître (ibid., 1909, in-8 de XXVII-388 p.). Le t. II à lui seul achevait à peu près la publication des *Mémoires*, comprenant les années 1639 à 1659, tandis que le t. III ne nous donne que l'année 1660. Mais il est rempli par un appendice considérable, dans lequel on trouvera : 1° l'Avant-propos des *Mémoires*; 2° une généalogie de la famille Gangnières, dont Souvigny était originaire; 3° sous des rubriques diverses, un riche ensemble de pièces justificatives. On y trouvera également l'Introduction, destinée à être jointe au premier volume, dans laquelle M. le baron Ludovic de Contenson nous donne sur l'auteur des *Mémoires* des renseignements complémentaires et fait excellemment ressortir que le principal intérêt de cette œuvre consiste dans les traits de mœurs qu'elle nous présente; la vie même de Souvigny, parti d'une humble position, pour s'élever successivement aux hauts grades de la hiérarchie militaire et en même temps à la noblesse, et s'adaptant avec facilité à sa nouvelle situation, est particulièrement instructive. L'annotation de M. de Contenson est toujours précise. On regrettera que la table qui complète le 3e volume ne s'applique pas aux pièces justificatives.

— Le chevalier d'Assas a-t-il vraiment été le héros dont le dévouement à Clostercamp a sauvé l'armée française et assuré la victoire à nos troupes, ou bien a-t-il simplement bénéficié d'une légende dont Voltaire s'est fait l'interprète? La question a déjà fait l'objet de plus d'une discussion. Sans la résoudre peut-être — il n'y prétend pas d'ailleurs, — M. G. Brunet jette dans le débat une pièce demeurée à peu près inaperçue jusqu'ici et discute excellemment les textes et les arguments fournis de part et d'autre. Ce texte, c'est la seule relation qui subsiste d'un témoin oculaire, le chevalier de Laborie, à l'époque lieutenant aux chasseurs d'Auvergne, et qui fut l'informateur de Voltaire. Le malheur, c'est qu'il n'est pas facile de déterminer le degré de confiance que l'on peut accorder à ce témoignage; et c'est pour cela que ces *Recherches nouvelles sur la mort du chevalier d'Assas* (*Revue des questions historiques*, octobre 1909) laissent subsister un doute. Elles

n'en sont pas moins le meilleur travail critique qui ait paru sur ce sujet.

— Tout le monde ne peut posséder et lire les trois importants volumes qui forment le livre écrit par M. de Marcey sur *Charles Chesnelong, son histoire et celle de son temps* (1820-1899), que le *Polybiblion* a présenté à ses lecteurs dans sa livraison de juillet 1908 (t. CXIII, p. 64-65). Du moins en auront-ils une large idée en lisant dans la *Revue des sciences ecclésiastiques et la Science catholique* l'étude que notre très distingué collaborateur M. C. de Kirwan a consacrée à l'ouvrage de M. de Marcey sous le titre : *Charles Chesnelong, son rôle sous le second Empire et les régimes qui ont suivi* (tirage à part. Arras et Paris, Sueur-Charruey, 1909, in-8 de 40 p.). Cette étude est ainsi divisée : I. Le Député au Corps législatif. — II. Chesnelong à l'Assemblée nationale. La Chute de Thiers. — III. La Fusion et la Campagne monarchique. — IV. 1873-1876. — V. Chesnelong sénateur. « L'auteur, observe M. de Kirwan en manière de conclusion, a voulu avant tout faire ressortir le caractère, la figure, l'âme du grand homme de bien dont il a tracé la vie publique... et quiconque s'intéresse aux choses, aux hommes, aux événements de la seconde moitié du siècle qui vient de se clore doit avoir dans sa bibliothèque les trois volumes dont se compose le *Charles Chesnelong*.»

— Les séries de *la Littérature par l'image*, collection éditée par la librairie Didier (Paris, 4 et 6, rue de la Sorbonne), au prix de 1 fr. la série, ou « pochette », se poursuivent rapidement. En voici deux nouvelles. La première (pochette n° 9) se rapporte à *Chateaubriand*. Les douze cartes qui la composent nous montrent le château de Combourg où fut élevé l'auteur du *Génie du christianisme*; viennent ensuite deux portraits de Chateaubriand à des époques très différentes de sa vie; d'autres sont des reproductions de gravures illustrant les œuvres les plus marquantes de l'écrivain; à noter enfin un portrait de Mme Récamier, son amie fidèle, et le fameux tombeau, au bord de la mer qu'il surplombe, à Saint-Malo. — Si intéressante que soit cette pochette n° 9, la suivante (10), consacrée à *Montaigne*, l'est davantage, à notre avis. D'abord la reproduction d'une jolie composition de Marillier offrant une sorte de « Tableau historique de la vie et de l'œuvre de Montaigne », puis deux beaux portraits, des plans et vues du château et de la tour de Montaigne, un portrait de Mlle de Gournay, un fac-similé de lettre autographe, la reproduction du frontispice et d'une page des *Essais* (exemplaire de Bordeaux), et, pour terminer, une gravure représentant les derniers moments de Montaigne. — L'ensemble de la collection *la Littérature par l'image* compte, à ce jour, 120 cartes vraiment artistiques, toutes pourvues de notices explicatives.

— Signalons l'opuscule tout d'actualité que M. François Veuillot vient de faire paraître : *L'Union des catholiques et les Élections* (Paris, Lelhielleux; et administration du journal *l'Univers*, 1909, in-12 de 16 p. — Prix : 0 fr. 25).

— Nous recevons une brochure intitulée : *Almanach des noms de baptême* (Paris, Daragon, 1909, in-18 carré de 62 p. — Prix : 1 fr. 50). « Nous ignorons, déclare l'auteur anonyme dans sa courte *Préface*, les noms du plus grand nombre des saints et des bienheureux : nous ne pouvons donc ni recourir à eux ni placer sous leur patronage les enfants qui entrent dans la vie, et que l'on veut nommer au baptême... Pour éclairer la recherche des pères et des parrains, nous offrons ici une nomenclature comprenant plus de 4500 noms de saints et bienheureux, tant anciens que modernes. » Ces noms sont disposés par mois et par jour, du 1er janvier au 31 décembre.

— Notre collaborateur M. É. Chailan publie un opuscule scientifique clair et pratique qui s'adresse à tous, mais plus particulièrement aux personnes n'ayant « aucune connaissance antérieure sur la mécanique et la

physique. » Titre : *Système C. G. S. Mesures industrielles* (Paris, Poussielgue, 1909, petit in-16 de 30 p., avec fig. — Prix : 0 fr. 30). La *Préface* placée en tête de l'opuscule explique le but visé par l'auteur; nous en extrayons les lignes suivantes : « Le système C. G. S. (traduisez ces initiales par le *centimètre*, le *gramme*, la *seconde*) est l'ensemble des mesures usitées en mécanique et en électricité qui ont été déterminées après une entente internationale. Il est universellement adopté... Les nouvelles unités introduites ne sont pas seulement théoriques, c'est-à-dire se prêtant universellement à des calculs faciles; elles sont encore pratiques. Comme il a été fait pour le mètre et le kilogramme, on a construit des étalons qui les représentent d'une manière effective et permettent de graduer des instruments pratiques de mesure. L'emploi constant du système C. G. S. a introduit, dans le langage courant, l'usage de termes techniques dont il importe de connaître la valeur exacte. Nous ne faisons pas l'exposé complet du système C. G. S.; nous le limitons au strict nécessaire. Nous y avons joint les autres mesures industrielles encore en usage. »

Berry. — Une vieille maison de Bourges porte une inscription : « Icy se donne le gris », qui a déjà fait couler beaucoup d'encre et prêté matière aux interprétations les plus diverses et les plus fantaisistes parfois. Dans d'autres endroits (Dun-sur-Auron, Saint-Colombe, par exemple) on a relevé des inscriptions analogues; et à Paris même, il y avait jadis, sur la place Notre-Dame, une statue appelée Pierre le Jeûneur, M. Legris ou le vendeur de gris. MM. E. Turpin et P. Gauchery reprennent la question, et, dans de curieuses *Remarques sur l'inscription « Icy se donne le gris »* (Extrait du 23e volume des *Mémoires de la Société historique, littéraire et scientifique du Cher*. Bourges, typ. Sire, 1909, in-8 de 18 p., avec 1 fig. et 2 pl.), ils la tranchent définitivement, semble-t-il. On disait : « on vend du gris » pour « il fait grand froid. » La situation des inscriptions dans des passages étroits où le vent souffle avec violence, celle de la statue dans un endroit également exposé à la violence du vent, justifient pleinement cette explication.

Bourgogne. — M. Julien Feuvrier a extrait de la *Revue préhistorique de l'est de la France* le travail qu'il y a inséré sous le titre : *L'Enceinte du Grand-Canton, au territoire de Flagey (Côte-d'Or) (forêt communale de Labergement-lez-Auxonne)* (Dijon, imp. Jobard, 1909, in-8 de 8 p. avec 3 fig.). L'auteur nous fait part des fouilles effectuées sous sa direction dans l'enceinte en question, lesquelles, d'ailleurs, n'ont pas donné l'importants résultats. Les enceintes de ce type, observe M. Feuvrier, existent nombreuses; elles ne sont pas caractéristiques d'une époque. Il finit cependant par proposer cette solution : « Nous croyons, sauf meilleur avis, qu'il faut la faire remonter à l'époque de la Tène, où nos ancêtres, dans les pays de plaine, établissaient volontiers près des marais et au bord des cours d'eau leurs chétives habitations. »

Champagne. — A tous les points de vue, le volume des *Annales de la Société historique et archéologique de Château-Thierry* qui vient d'être mis en distribution mérite l'attention (Année 1908. Château-Thierry, Imp. moderne, 1909, gr. in-8 de x-340 p., avec de nombreux plans, planches et grav. dans le texte). Là ont été insérés les mémoires dont voici les titres, avec les noms des auteurs : *Un Chapitre de l'histoire de Château-Thierry. Notre-Dame du Bourg*, par M. Maurice Henriet (p. 3-85, avec 2 pl.); — *Note sur deux vases gallo-romains trouvés à Nogent-l'Artaud*, par M. Médéric Frémont (p. 88-93); — *Lomet et Ramond*, par M. Lucien Briet (p. 94-114, avec 2 portraits et une vue dans le texte); — *L'Église de Fère-en-Tardenois*, par

M. l'abbé N. Guyot (p. 115-125); — *Les Seigneurs de Verdilly et de Trugny aux* XVIe et XVIIe siècles, par M. J. Henriet (p. 126-129);— *Comptes rendus de divers mémoires archéologiques*, par M. Guidonnet de Vallier (p. 130-136); — *Quelques particularités bibliographiques sur l'œuvre de La Fontaine*, par M. E. Deraine (p. 137-150); — *Pots de pharmacie et pièces de dressoir*, par M. Frédéric Henriet (p. 151-160); — *La Campagne de* 1814 *dans la Brie champenoise*, par M. E. Deraine (p. 161-178); — *Le Passage de Lannes de Montebello à Château-Thierry, en* 1810, par M. l'abbé N. Guyot (p. 179-181); — *Les Guerres de religion et la Ligue en Champagne. François d'Alençon, duc de Château-Thierry*, par M. E. Deraine (p. 182-210); — *Excursion archéologique du* 8 *juin* 1908, par M. G. Pommier (p. 211-224); — *Simple Écho du Congrès des Sociétés savantes*, par M. Minouflet (p. 225-234); — *Bouresches*, par M. l'abbé N. Guyot (p. 235-236); — *Nos vieux Murs. Le Château de Thierry (essai de reconstitution)*, par M. G. Pommier (p. 239-287, avec 5 plans, 5 planches et 7 vignettes). La publication de cette intéressante étude n'est pas complète; la suite sera donnée dans un prochain volume; — *Épigraphie de l'Aisne. Inscriptions diverses du canton de Fère-en-Tardenois*, par M. L.-B. Riomet (p. 289-332); — *Le Portrait de Jean de La Fontaine, du Musée de Reims*, par M. Frédéric Henriet (p. 336-337, avec une reproduction de ce portrait).

Franche-Comté. — Au congrès de l'Association franc-comtoise qui s'est tenu à Salins en août 1908, M. Julien Feuvrier a fait une communication insérée depuis dans les *Mémoires de la Société d'émulation du Jura*, sur *l'Attaque de Salins dans la nuit du* 3 *au* 4 *mars* 1595 (tirage à part. Dole, Ledun, 1909, in-8 de 8 p., avec un fac-similé d'autographe de Louis Gollut). Ce fait d'armes, glorieux pour les Salinois puisqu'il aboutit à la déroute des aventuriers lorrains de d'Aussonville et de Loupy, qui avaient essayé de surprendre la place, a déjà été conté par plusieurs écrivains comtois; mais M. Feuvrier a voulu compléter ces divers récits. Pour cela, il a mis à contribution une Histoire de Salins restée manuscrite, conservée à la Bibliothèque de cette ville et composée par l'abbé Robin à l'aide de documents extraits des archives municipales en 1846, c'est-à-dire à une époque où le registre du conseil des échevins pour 1595, aujourd'hui disparu, se trouvait encore aux dites archives. M. Feuvrier a donc pu donner quelques détails inédits sur cette affaire : ce n'est pas tout à fait une version officielle puisque le registre échevinal n'existe plus, mais il ne s'en faut guère.

— A Buthiers, M. le marquis de Scey de Brun possède des archives « qui constituent un fonds des plus précieux, et nul ne devra se hasarder à écrire l'histoire du comté de Bourgogne dans la première moitié du XVIIe siècle sans en prendre connaissance. » Tel est l'avis de M. Émile Longin. Or, dans ces archives figurent les papiers d'Antoine Brun, procureur général au Parlement de Dole et négociateur du traité de Munster, parmi lesquels M. Émile Longin a trouvé « une relation de la seconde campagne du duc de Longueville au bailliage d'Aval... elle n'embrasse que deux mois de la guerre de Dix ans [juin et juillet 1638], mais ces deux mois ont eu pour la province [de Franche-Comté] les conséquences les plus graves... » Et M. Longin a eu l'excellente idée de publier ce document dans les *Mémoires de la Société d'émulation du Jura* et d'en faire un tirage à part intitulé : *Campagne du duc de Longueville au bailliage d'Aval* (1836) (Lons-le-Saunier, imp. Declume, 1909, in-8 de 27 p.). On remarquera dans cette relation certains faits ignorés tels que « la chasse donnée avec des chiens par l'armée française aux paysans retirés dans les bois ». On voit par ce détail que les chiens militaires ne sont pas précisément une conception de notre temps.

— Si M. Julien Feuvrier a contribué pour sa part à éclaircir certaines périodes de l'histoire de la Franche-Comté, il n'a pas non plus négligé un autre ordre d'études : le préhistorique. Dans sa brochure : *Les Stations palustres dans la région de Dole* (Dole, Ledun, 1909, in-8 de 8 p. Extrait du *Quatrième Congrès préhistorique de France*, session de Chambéry, 1908), il raconte les fouilles et décrit les trouvailles qu'il a faites en ces derniers temps dans cette région, puis il en arrive à conclure que « la partie située entre les rivières de la Saône et du Doubs, ainsi que le plateau de Bresse, a été occupée par l'homme dès la période néolithique. Les habitants, en petits groupes disséminés, vivaient autour des marais sur lesquels ils avaient établi leurs demeures et sur des îlots. »

— Encore de la préhistoire. L'opuscule de M. Armand Viré : *Station larnaudienne de Baume-les-Messieurs* (Jura) (Le Mans, imp. Monnoyer, 1909, in-8 de 11 p. Extrait du *Bulletin de la Société préhistorique de France*) donne la description, appuyée de figures, d'objets variés (hache en bronze, bracelets, anneaux, épingles, fibules et débris de poterie) découverts par lui en 1895 et 1896 sur le territoire de Baume-les-Messieurs. Une note suivante parle d'une « petite forteresse préhistorique » dont les fondations, parfois élevées de 1 mètre 50, existent encore au nord de la localité. Les deux dernières pages sont consacrées à un objet en granit ayant la forme d'une poulie de l'époque du bronze, trouvé également à Baume, sur lequel les archéologues consultés n'ont pu se mettre d'accord sous le rapport de son utilisation.

— L'origine des moulins à bras se perd dans la nuit des temps. Et cependant, malgré la création des moulins à eau qui fonctionnèrent à Rome dès le IVe siècle de notre ère, les moulins à bras et à chevaux ne disparurent pas tout à fait. En Franche-Comté, notamment, l'on se servit concurremment des trois espèces de moulins. Et cela s'explique. Province frontière convoitée par de puissants voisins, elle était fréquemment envahie : alors, les moulins à eau étant occupés ou détruits par l'ennemi, force était bien d'avoir recours, pour la mouture des grains, aux moulins à bras et à chevaux, que l'on utilisait dans les enceintes fortifiées. M. Feuvrier nous donne la description d'une de ces machines dans son travail intitulé : *Les Derniers Moulins à bras et à chevaux en Franche-Comté* (Besançon, imp. Jacquin, 1909, in-8 de 7 p., avec 1 fig. Extrait du *Bulletin trimestriel de l'Académie de Besançon*). Les musées de Besançon et de Dole conservent plusieurs de ces moulins; il en existe un aussi au château du Pin, dans le Jura, qui date du XVIIe siècle. C'est à cette époque, du reste, que la Franche-Comté fut réunie à la France, et comme, par suite, la sécurité lui fut assurée, les moulins à bras et à chevaux ne trouvèrent plus d'emploi.

— Parmi les missionnaires d'Indo-Chine récemment béatifiés, il en est un qui appartient au département du Jura. Il fallait donc s'attendre à ce que M. le chanoine E. Chamouton, directeur au séminaire de Lons-le-Saunier, qui n'est pas un inconnu pour nos lecteurs, écrivît la biographie du *Bienheureux Pierre-François Néron, martyr* (Lons-le-Saunier, Gey et Guy, 1909, in-18 de II-72 p., avec portrait). Né à Bornay, près Lons-le-Saunier, le 21 septembre 1818, Pierre-François Néron ne sembla pas tout d'abord vouloir s'engager dans la bonne voie; mais, vers l'âge de dix-sept ans, sa conversion était si complète que, quatre ans pus tard, il entrait au petit séminaire de Nozeroy. De là, en 1843, il prenait le chemin du petit séminaire de Notre-Dame de Vaux, pour passer ensuite au grand séminaire de Lons-le-Saunier, qu'il ne devait quitter que pour être admis aux Missions étrangères, à Paris. En 1848, il partait pour l'Extrême-Orient. Il faut lire ce petit

volume pour se rendre compte du zèle, du dévouement et du courage dont Pierre-François Néron donna l'exemple, sans défaillance, dans ces lointaines contrées. Là, on peut le dire, sa vie fut une perpétuelle immolation, car il n'avait en vue que la gloire de Dieu et de son Église. Il désirait le martyre; ses vœux furent accomplis le 3 novembre 1860. Trahi par un mauvais chrétien indigène, qui se disait son ami, il fut arrêté, enfermé dans une cage, accablé de mauvais traitements et enfin jugé et exécuté : il eut la tête tranchée.

Languedoc. — Vient de paraître le tome XXXI de la VIIe série des *Mémoires de l'Académie de Nîmes* (Année 1908. Nîmes, imp. Chastanier, gr. in-8 de LXXXIV-396 p.). Il renferme les travaux suivants : *La Mer et les Lois de l'évolution*, par le Dr Barral (p. V-XL); — *Lou Vieil et li tres jouin Garçoun* (*dialecte nîmois*), œuvre posthume de Jan de la Tourmagno (pseudonyme de M. Jean Gaidan) (p. XLVII-LXX); — *M. Gaston Boissier, causeur*, par M. l'abbé Delfour (p. LXXV-LXXXIV); — *Les Chartes et les transactions des seigneurs de Vauvert et de ses habitants*, par M. Prosper Falgairolle (p. 1-99); — *La Fortune de M. de Trouillas, inventaire en langue d'oc de* 1486, publié par M. Édouard Bondurand (p. 101-111); — *Ballade hippique du* XVe *siècle*, par M. Ed. Bondurand (p. 113-115); — *L'Église fortifiée de Langlade au* XVe *siècle*, par le même (p. 117-124); — *Examen médical d'un homme suspect de lèpre* (1440), publié par le même (p. 125-131); — *La Lutte contre la tuberculose par la mutualité et la coopération*, par M. Henri Roux (p. 133-169); — *Les Sciences physiques et naturelles dans le livre de Job*, par M. René Deloche (p. 171-248); — *Les Musées archéologiques de Nîmes. Recherches et acquisitions*, par M. Félix Mazauric (p. 249-296); — *Les Anciennes Juridictions de Nîmes, vingt ans avant la Révolution, d'après les Mémoires inédits de Louis-Étienne Ricard, lieutenant principal au présidial de cette ville*, par M. le comte E. de Balincourt (p. 297-316); — *La Mévente du vin à Tarascon-sur-Rhône et la Charte de la reine Jeanne Ire* (1376), par M. Marcellin Clavel (p. 317-326); — *Le Rôle des Phéniciens dans l'histoire de la civilisation, d'après les livres homériques*, par M. Jules Poinso (p. 327-338); — *La Viticulture et les applications de l'alcool dénaturé aux usages industriels en général et à l'automobilisme en particulier*, par M. Gérard Lavergne (p. 339-366).

Bulgarie. — C'est une conférence de vulgarisation que le colonel D. Joaquín de la Llave y Garcia a prononcée sur la Bulgarie, le 24 novembre 1908, devant la Société de géographie de Madrid; les géographes la liront toutefois avec intérêt. Sans doute, ils n'y trouveront pas l'abondance de détails précis et les renseignements de toute nature que M. L. de Launay a réunis dans le volume, si plein de faits, qu'il a naguère publié sur ce pays; mais le tableau économique de la Bulgarie tracé par D. Joaquín de la Llave y García est complet, bien ordonné et accompagné de quelques chiffres bons à retenir. Encadré entre des notions historiques succinctes, une esquisse ethnographique et quelques indications sur l'essor intellectuel et social de la Bulgarie et la question de la Macédoine, ce tableau constitue le centre d'une intéressante conférence que nous avons plaisir à signaler ici (*Bulgaria*. Conferencia... por D. Joaquín de la Llave y Garcia. Madrid, Imprenta del Patronato de Huerfanos de Administración militar, 1909, in-8 de 36 p.).

Italie. — M. Vittorio Cian est un des meilleurs représentants de l'histoire littéraire en Italie et un des professeurs brillants dont s'enorgueillissent les Universités italiennes; ses cours de l'Université de Pise ont groupé autour de sa chaire d'assez nombreux élèves, dont plus d'un déjà lui fait honneur

par ses travaux. Vingt et un d'entre eux viennent de lui offrir un de ces volumes de mélanges assez à la mode de nos jours : *A Vittorio Cian i suoi scolari dell'Università di Pisa*, 1900-1908 (Pisa, tip. F. Mariotti, 1909, in-8 de VIII-291 p., avec portrait). Voici, par ordre alphabétique d'auteurs, la liste de ces mémoires : 1. J. Baroni, *Un economista poeta nel* 700 (il s'agit de G. M. Ortes); 2. V. Biagi, *L'Ode, la Chiesa di Polenta di Giosuè Carducci*; 3. L. Cambini, *Le Origini dell'Indicatore livornese*; 4. L. Campana, *Instruzione di Mons. Gio. de la Casa al card. Scipione Rebida, legato a Carlo V e Filippo II, per indurli alla pace con Enrico II, scritta in nome do papa Paolo IV*; 5. P. Carli, *Giuseppe Giusti romanziere?* 8. G. Cenzatti, *Un tardo fidenziano* (Fr. Testa); 7, G. Chiarini, *Il caso obliquo senza preposizione nell'antico francese*; 8. M. Chiocci, *La Galleria dantesca di Filippo Bigioli*; 9. E. Clerici, *Dalla « Vita di un uomo oscuro »*; 10. G. Dolci, *Intorno alla « Fede » di L. B. Alberti*; 11. G. Fatini, *Quattro poesie inedite di Ludovico Ariosto*; 12. L. di Francia, *La IV novella del « Decameron » e le sue fonti*; 13. P. Guerrini, *Silenzi epici* (*Aiace, Didone, Paolo*); 14. G. Lazzeri, *Il testamento di Agnolo Torini*; 15. A. Mondolfi, *Il tardo venir di Casella alla piaggia del Purgatorio*; 16. A. Niccolai, *Un altro studioso di Dante fra gli storici del* 500 (F. de Nerli); 17. A. Pellizzari, *Un sonetto di F. Petrarca e uno di L. Camoens*; 18. U. Scoti-Bertinelli, *Il carneval del* 1495 *a Firenze*; 19. M. Sterzi, *Attorno ad un' operetta del march. Scipioni Maffei messa all'indice*; 20. E. Tacchi Mochi, *L'Imitazione petrarchessa nelle liriche d'amore di Torquato Tasso*; 21. F. Viglione, *Una nota all'influsso di A. Pope sulla letteratura italiana.*

Portugal. — Le 20 juin dernier, Sa Majesté Manuel II, roi du Portugal, venait présider effectivement une assemblée solennelle de l'Académie royale des sciences de Lisbonne. C'est pour commémorer cet événement que M. Cardozo de Bethencourt nous donne un aperçu sommaire sur la bibliothèque de cette grande institution scientifique : *A Bibliotheca da Academia real das sciencias de Lisboa, noticia summaria*, avec préface de M. Christovam Ayres (Lisboa, typ. da Academia, 1909, in-8 de 31 p.). La bibliothèque a une double origine : elle a été formée d'une part par l'ancien fonds de l'Académie, qui ne date que du XVIIIe siècle, et de l'autre par les livres de l'ancien couvent de Notre-Dame de Jésus, des franscicains du tiers ordre de la Pénitence. Elle contient 116 000 volumes (sans compter 112 incunables) et 1600 manuscrits. On peut regretter que, dans cette brève notice, M. Cardozo de Bethencourt ne nous fournisse pas des indications plus précises sur les achats « relativement peu nombreux » mais dont le nombre cependant « va augmentant » depuis 1907, faits pour le compte de l'Académie. Il serait souhaitable que de cette brochure de circonstance sortît un travail plus complet, qui permît de se rendre mieux compte des ressources que la Bibliothèque offre à ses lecteurs et de l'usage qui en est fait.

Suisse. — Sous ce titre : *Pascal et les Pascalins, d'après des documents contemporains* (Fribourg en Suisse, imprimerie de l'Œuvre de Saint-Paul, in-8 de 84 p. Extrait de la *Revue de Fribourg*), M. Eugène Griselle, toujours infatigable à la recherche des textes relatifs à l'histoire religieuse et à l'histoire littéraire du XVIIe siècle, a publié, avec un abondant et docte commentaire, des extraits du manuscrit 4333 des Nouvelles acquisitions françaises à la Bibliothèque nationale, dont il avait déjà tiré des renseignements sur Bourdaloue, Bossuet et d'autres orateurs du temps. M. Monmerqué, possesseur autrefois de ce recueil, en avait défini ainsi le contenu : « Espèce d'*Ana* très curieux... Ce sont des remarques tirées de la conversation de gens instruits qui se réunissaient en conférence. »

Brésil. — La seconde partie de la *Revista trimensal do Instituto do Ceará* pour l'année 1908, formant les numéros des 3e et 4e trimestres, présente pour les botanistes un grand intérêt : ils y étudieront la continuation du catalogue des plantes vasculaires récoltées en septembre-octobre 1897 dans l'État de Ceará par M. J. Huber. Pour les historiens, l'intérêt est moindre; il est toutefois réel. L'étude du baron de Studart sur l'administration de Barba Alardo, dont nous avons déjà parlé, se trouve en effet dans ce fascicule, et elle ne s'y trouve pas seule. Sous ce titre : « Encore un centenaire », le même érudit a donné à la *Revista* cette Introduction au Catalogue des impressions cearenses publié dans la *Revista do Instituto historico e geographico brazileiro*, que nous réclamions naguère ici même; pourquoi n'a-t-il pas eu l'idée de joindre cet article à son répertoire? A signaler encore différents documents historiques relatifs à Ceará, reproduits d'après les originaux par le Dr Alfredo de Carvalho, le baron de Vasconcellos et le baron de Studart. Ainsi se trouve complété un fascicule varié et digne de ses aînés (Fortaleza, typ. Minerva, 1908, in-8 de 222-II p.).

États-Unis. — En 1849, dans les *Proceedings of the American Association for the advancement of sciences*, feu G. Troost avait donné une liste de 85 espèces de crinoïdes de Tennessee; la description de ces espèces était faite, avec celle de quelques formes nouvelles, dans un mémoire manuscrit que Troost remettait l'année suivante au professeur Hall, pour être publié. Malheureusement, pour des causes diverses, la publication ayant été indéfiniment ajournée, les espèces citées par Troost ne pouvaient avoir aucune valeur scientifique. Le Dr Elvira Wood comble cette lacune dans le *Bulletin* no 64 *of the Smithsonian Institution. United States national Museum*. Cet ouvrage intitulé : *A critical summary of Troost's unpublished manuscript on the crinoids of Tennessee* (Washington, Government printing office, 1909, in-8 de 115 p., avec 15 pl.) nous fournit les diagnoses originales de toutes les espèces établies par Troost et les complète ou les rectifie par les observations que suggèrent les découvertes nouvelles et les descriptions régulièrement faites par des auteurs plus récents. Une trentaine seulement des espèces publiées dans la liste de 1849 ont pu être conservées; mais le Dr Wood y ajoute six autres espèces qui ne figuraient que dans le manuscrit inédit : Periechocrinus dubius, Barycrinus pentasphericus, Ensocrinus bipartitus, Dimerocrinus Rœmeri, Siderocrinus ornatus, Melonites granulatus. L'ouvrage du Dr Wood présente ainsi un intérêt tant scientifique qu'historique incontestable.

Publications nouvelles. — *Die Geschichte der Kirchweihe, vom 1.-7. Jahrundert*, von Dr. D. Stiefenhofer (in-8, München, Lentner). — *Dieu, lectures théologiques*, par L. Berthé (in-8, Bloud). — *Catéchisme des tout petits, préparation dogmatique et morale à la première communion*, par l'abbé Malinjoud (in-12, Lecoffre, Gabalda). — *Die Laienbeicht im Mittelalter. Ein Beitrag zu ihrer Geschichte*, von Dr. G. Gromer (in-8, München, Lentner). — *La Valeur sociale de l'Évangile*, par L. Garriguet (in-16, Bloud). — *Supplementum editioni quintae Summulae theologiae moralis Joseph card. d'Annibale, conplectens praecipua ex actis et decretis novissimis S. Sedis*, curante D. Mannajoli (in-8, Romae, Desclée et Socii). — *Conférences apologétiques données aux Facultés catholiques de Lyon*, par M.M. Bourchany, Périer, Tixeront (in-12, Lecoffre, Gabalda). — *Les Apologistes français au* XIXe *siècle*, par le R. P. At (in-8, Savaète). — *Les Apologistes espagnols au* XIXe *siècle. Jean Donoso Cortès*, par le R. P. At (in-8, Savaète). — *Épiphanie. Lectures évangéliques pour le temps de l'Épiphanie*, par l'abbé A. Dard (in-12,

Lecoffre, Gabalda). — *La Communion fréquente et quotidienne, d'après les enseignements et les prescriptions de N. S. Père le Pape Pie X. Commentaire canonico-moral sur le décret « Sacra Tridentina Synodus »*, par le R. P. J.-B. Ferrerès; trad. de l'espagnol par Un ancien directeur de séminaire (in-8, Maison de la Bonne Presse). — *La Dame des nations dans l'Europe catholique*, par l'abbé J. Lémann (2 vol. in-12, Lecoffre, Gabalda). — *La Piedad ilustrada. Directorio espiritual compuesto para las personas instruídas*, por el P. R. R. Amado (petit in-16, Madrid, Razón y Fe). — *He perdido la fe! Conferencias sobre la incredulidad*, por el P. R. R. Amado (in-18, Madrid, « Razón y Fe »). — *La Femme et sa mission, retraite aux dames*, par M.-M. Sicard (gr. in-8, Savaète). — *Deux Années de méditations à l'usage de la jeunesse*, par P. Girodon. 3e éd. (in-12, Lecoffre, Gabalda). — *La Vie réparatrice. Ses principes et sa pratique*, par L. de Bretagne (in-12, Paris, Lille, Bruges, Rome, Desclée, de Brouwer). — *Les Enfants que l'on pleure. Consolations pour ceux qui restent*, par l'abbé J. Brugerette (in-12, Lethielleux). — *Nos Morts, au purgatoire, au ciel*, par l'abbé J.-A. Chollet (in-12, Lethielleux). — *Le Glas. Souvenir des morts*, par l'abbé E. Thiriet (in-12, Lethielleux). — *L'Octave des morts et Nouvel Avent, ou le Purgatoire et l'Éternelle Destinée*, par M.-M. Sicard (in-8, Savaète). — *Los Esponsales y el matrimonio según la novisima disciplina. Comentario canonico-moral sobre el decreto « Ne Temere »*, por el R. P. J. B. Ferreres (in-8, Madrid » Razón y Fe »). — *La Théorie de la personnalité morale et son application au droit français*, par L. Michoud. T. II. (in-8, Pichon et Durand-Auzias). — *La Propriété artistique et littéraire. Répertoire alphabétique rédigé d'après la législation, les traités, les usages et la jurisprudence des divers pays*, par L. Poinsard (gr. in-8, carré, Pichon et Durand-Auzias). — *Le Gouvernement de l'Angleterre*, par A. Lawrence Lowell; traduction française par A. Nerincx. T. I. (in-8, Giard et Brière). — *Leçons de philosophie et plans de dissertations à l'usage des candidats au baccalauréat ès-lettres*, par l'abbé J.-B. Domecq. II. *Logique. Morale. Métaphysique* (in-8 cartonné toile, Tours, Cattier). — *Leçons de philosophie scientifique et de philosophie morale, avec plans de dissertations à l'usage des classes de mathématiques A. et B.*, par J.-B. Domecq (in-8 cartonné toile, Tours, Cattier). — *Pragmatisme, modernisme, protestantisme*, par A. Leclère (in-16, Bloud). — *Problèmes de psychologie affective*, par T. Ribot (in-16, Alcan). — *Les Sentiments esthétiques*, par C. Lalo (in-8, Alcan). — *Le Miroir de la vie, essais sur l'évolution esthétique*, par R. de la Sizeranne (in-16, Hachette). — *La Conduite de la vie*, par R. W. Emerson (in-18, Colin). — *Notes sur Auguste Comte*, par un de ses disciples (in-8, Grès). — *Les Pensées de Marc-Aurèle*; trad. par A.-P. Lemercier (in-16, Alcan). — *L'Éducation morale et ses conditions*, par L. Désers (in-12, Lethielleux). — *A travers les choses et les hommes. Pour apprendre à vivre*, par C. Wagner (in-16, Hachette). — *La Trouée féministe*, par T. Joran (in-8, Savaète). — *Le Modernisme sociologique, décadence ou régénération*, par l'abbé J. Fontaine (in-8, Lethielleux). — *La Psychologie sociale de Gabriel Tarde*, par A. Matagrin (in-8, Alcan). — *Éléments de science sociale, ou Religion physique, sexuelle ou naturelle*, par G. Drysdade (in-8, Librairie du Malthusien). — *L'Idéal de la paix perpétuelle et la Question sociale*, par L. Stein; édition française par Chazaud des Granges (in-18, Limoges, imp. Jouannem). — *Réformes, Révolution*, par J. Grave (in-18, Stock). — *Syndicats et services publics*, par M. Leroy (in-18, Colin). — *Les Végétaux, leur rôle dans la vie quotidienne*, par D. Bois et G. Gadeceau (petit in-8, Roger). — *Comisión de higiene de la infancia. Memoria de las colonias escolares*, organizadas por el Excmo. Ayuntamiento de Barcelona en los anos 1906, 1907, y 1908 (gr

in-8, Barcelona, imp. Henrich). — *Traité de physique*, par O. D. Chwolson; trad. sur les éditions russe et allemande, par E. Davaux. Edition revue et considérablement augmentée par l'auteur, suivie de *Notes sur la physique théorique*, par E. et F. Cosserat. T. III. 1er fasc. *Thermométrie. Capacité calorifique. Thermochimie. Conductibilité calorifique* (gr. in-8, Hermann). — *Les Sciences physiques et naturelles vulgarisées et les principaux produits industriels. Leçons de choses*, par J. Leday (in-12 cartonné, de Gigord). — *L'Énergie*, par le prof. Dr. W. Ostwald; trad. de l'allemand par E. Philippi (in-16, Alcan). — *L'Industrie du beurre en France et à l'étranger*, par A. Rolet (2 vol. petit in-18, Laveur). — *Traité pratique de géologie*, par J. Geikie; trad. et adapté de l'ouvrage anglais « *Structural and Field Geology* », par P. Lemoine (gr. in-8, Hermann). — *La Géologie générale*, par S. Meunier (in-8, Alcan). — *Le Sidérolithique suisse, contribution à la connaissance des phénomènes d'altération superficielle des sédiments*, par le Dr. E. Fleury (in-8, Fribourg, Suisse, imp. Fragnière). — *Pour l'éducation du soldat*, par E. Lesueur (in-8, Berger-Levrault). — *La Course à pied, piste, route cross-country*, par L. Maertens (in-12, Laveur). — *Les Maîtres de l'art. Peter Vischer et la Sculpture franconienne du* XIVe *au* XVIe *siècle*, par L. Réau (in-8 carré, Plon-Nourrit). — *Toscane et Ombrie, Pise, Florence, Pérouse, Assise, Sienne*, par G. Grandgeorge (in-16, Plon-Nourrit). — *La Religion de la musique*, par C. Mauclair (in-12, Fischbacher). — *Le Trésor de la famille. Encyclopédie des connaissances utiles dans la vie pratique*, par J.-P. Houzé (in-18 cartonné, Laveur). — *Gramática de la lengua griega*, compuesta por los profesores del colegio de Ntra. Sra de Veruela de la Compañia de Jesús (petit in-8, Madrid, « Razón y Fe »). — *Le Latin de saint Avit, évêque de Vienne* (450?-526?), par H. Goelzer, avec la collaboration de A. Mey (gr. in-8, Alcan). — *Contes limousins, recueillis dans l'arrondissement de Rochechouart. Texte patois et texte français*, par D. Roche (in-18, Nouvelle Librairie nationale). — *Le Livre de Job*, par E. Pinçon (in-18, Lemerre). — *Poèmes tristes*, par E. Payen (in-18, Lemerre). — *La Mer et la forêt. Les Mirages. Chérubin*, par C. Epry (in-18, Lemerre). — *L'Essor éternel*, par H. Allorge (in-16, Plon-Nourrit). — *Les Horizons du rêve*, par C.-H. Boudhors (in-16, Plon-Nourrit). — *Poèmes*, par S. Tavera (in-8, Sansot). — *Les Jardins d'Éros*, par F. Burthe (in-12 carré, Boivin). — *La Croisée des chemins*, par H. Bordeaux (in-8, Plon-Nourrit). — *Aimer quand même*, par J. de La Brète (in-16, Plon-Nourrit). — *Marthe Brienz*, par E. Arnal (in-16, Plon-Nourrit). — *Sous les Déodars*, par R. Kipling; trad. d'A. Savine (in-18, Stock). — *Nouveaux Mystères et aventures*, par A. Conan Doyle; trad. d'A. Savine (in-18, Stock). — *Révoltée*, par Mme H. Delas (in-16, Librairie des Saints-Pères). — *Une Bonne Affaire*, par M. du Campfranc (in-18, Abbeville, Paillart). — *Suzel et sa marraine. Lettres*, par M. Aigueperse (in-18, Abbeville, Paillart.) — *Le Prêtre et l'ami. Lettres inédites de Lamennais à la baronne Cottu* (1818-1854), *publiées avec une Introduction et des notes*, par le comte d'Haussonville (in-8, Perrin). — *L'Éphèbe de Pergame*, par Pétrone, suivi de : *Les Amours*, de Lucien; traduction, notes, Avant-propos de J. Redni (in-12, Édition française). — *L'Académie française sous l'ancien régime*, par G. Boissier (in-16, Hachette). — *L'Enclos de George Sand*, par J. Ageorges. (in-16, Grasset). — *Paul Verlaine, poète catholique*, par A. de Bersaucourt (in-12, Falque). — *Au service des idées et des lettres*, par E. Lamb (in-16, Bloud). — *Leçons d'histoire romaine. République et Empire*, par A. Bouché-Leclercq (in-16, Hachette). — *Denys d'Alexandrie, sa vie, son temps, ses œuvres*, par J. Burel (in-16, Bloud). — *Histoire générale de l'Église*, par F. Mourret. T. III. *L'Église et le Monde barbare* (in-8, Bloud). — *L'Avenir du*

christianisme. 1re *partie. Le Passé chrétien.* IV. *Histoire de l'Église du* IIIe *au* XIe *siècle. Le Christianisme et l'Empire*, par A. Dufourcq (in-16, Bloud). — *Histoire des Papes depuis la fin du moyen âge, ouvrage écrit d'après un grand nombre de documents inédits extraits des archives secrètes du Vatican et autres*, par le Dr. L. Pastor; trad. de l'allemand par A. Poizat. T. VII et VIII (2 vol. in-8, Plon-Nourrit). — *Les Saints. Saint Sidoine Apollinaire* (431-489). par A. Allard (in-12, Lecoffre, Gabalda). — *Miniatures franciscaines. Fleurs de la vie des saints*, par Iolanda; trad. de l'italien (in-8, Tours, Cattier). — *Dom Guéranger, abbé de Solesmes*, par Un Moine bénédictin de la congrégation de France. T. Ier (in-8, Plon-Nourrit, Oudin). — *Trente Années du grand siècle. La France de Louis XIII*, par N. Aymès (in-16 , Nouvelle Librairie nationale). — *Mémoires du cardinal de Richelieu*, publiés d'après les manuscrits originaux pour la Société de l'histoire de France, sous les auspices de l'Académie française. T. II.(in-8, Laurens). — *Mémoires de Saint-Hilaire*, publiés pour la Société de l'histoire de France, par L. Lecestre. T. III. 1697-1704 (in-8, Laurens). — *Recueil des actes du Comité de salut public avec la Correspondance officielle des représentants en mission et le Registre du Conseil exécutif provisoire*, publié par F.-A. Aulard. T. XIX. 21 *décembre* 1794-31 *janvier* 1795 (1er nivôse an III-12 pluviôse an III) (gr. in-8, Leroux). — *Un Complot de police sous le Consulat. La Conspiration de Ceracchi et Aréna* (*vendémiaire an IX*), par G. Hue (in-16, Hachette). — *Le Duc d'Angoulême* (1775-1844). par le vicomte de Guichen (in-8, Émile-Paul). — *L'Église de Paris et la Révolution*, par P. Pisani. II (1792-1796) (in-12, A. Picard et fils). — *La Grande Misère et les Voleurs au* XVIIIe *siècle. Marion du Faouët et ses « associés »* 1740-1770, *d'après des documents inédits*, par J. Lorédan (petit in-8, Perrin). — *Bureaux et bureaucrates. Mémoires d'un employé des P. T. T.*, par A. Cim (in-18, Flammarion).— *Napoléon et l'Europe. La Politique extérieure du Premier Consul*, 1800-1803, par E. Driault (in-8, Alcan). — *Souvenirs et causeries d'un diplomate*, par le comte C. de Moüy (in-8, Plon-Nourrit). — *Histoire de l'abbaye royale et de l'ordre des chanoines réguliers de Saint-Victor de Paris*, 2e *période* (1500-1791), par F. Bonnard. T. II. (gr. in-8, Savaète). — *Paris sous les premiers Capétiens* (987-1223). *Étude de topographie historique*, par L. Halphen (in-8, avec un album in-folio, cartonné, Leroux). — *Livre d'or de la ville de Soultz en Haute-Alsace*, par A. Gasser. Fasc. I (gr. in-8, Soultz, Schreyer; Gray, Roux). — *Le Parlement de Bretagne*, 1554-1790, par F. Saulnier (2 vol. gr. in-4, Rennes Plihon et Hommay).— *Le Conseil général de la Haute-Loire. Le Directoire et l'administration départementale de* 1790 *à* 1800, par C. Godard (in-8, Champion). — *Les Madones comtadines*, par A. Godard (in-16, Perrin). — *Pour l'Expansion économique de la France. Dix-neuf mois au ministère du commerce et de l'industrie*, par J. Cruppi (in-18, Stock). — *Contre la Proportionnelle*, par J.-L. Breton (in-16, Cornély). — *Modernisme et Modernistes en Italie, en Allemagne, en Angleterre et en France*, par Mgr Delmont (in-12, Letheilleux). — *Études de critique et d'histoire religieuse*, par E. Vacandard. 2e série (in-12, Lecoffre, Gabalda). — *La Reine Victoria. Pages choisies de sa correspondance*, 1837-1861. Traduction française avec une Introduction et des notes, par J. Bardoux (in-8 carré, Hachette). — *Les Néerlandais en Bourgogne*, par A. Germain (in-12, Bruxelles, Van Oest). — *La Hollande politique. Un Parti catholique en pays protestant*, par P. Verschave (in-16, Perrin). — *La France et Rome de* 1788 *à* 1797. *Regeste des dépêches du cardinal secrétaire d'État tirées du fonds des « Vescovi » des archives secrètes du Vatican*, par G. Bourgin (in-8, Fontemoing). — *Les Américains*, par N. M. Butler; trad. de l'anglais par Mme E. Boutroux (in-16, Cornély). — *Voix*

canadiennes. Vers l'abîme, par A. Savaète. T. III (in-8, Savaète). — *Historia de Nuevo Leon con noticias sobre Coahuila, Tejas y Nuevo México*, por el capitan A. de Leon, un autor anonimo y el general F. S. de Zamora (*Documentos inéditos ó muy raros para la historia de México*, publicados por G. Garcia) (in-8, México, Viuda C. Bouret). — *Le plaisant Abbé de Boisrobert, fondateur de l'Académie française*, 1592-1662. *Documents inédits*, par E. Magne (in-18, Mercure de France). — *Le Libertinage devant le Parlement de Paris. Le Procès du poète Théophile de Viau* (11 *juillet* 1623-1er *septembre* 1625). *Publication intégrale des pièces inédites des Archives nationales*, par F. Lachèvre (2 vol. in-8, Champion). — *Un Ami de Port-Royal. Messire Pierre-Jean-François de Percin de Montgaillard, évêque de Saint-Pons* (1633-1665-1713), par J. Sahuc (in-8, Lechevalier). — *La Princesse Louise de Bourbon-Condé, fondatrice du monastère du Temple*, par le R. P. Dom J. Rabory. 2e éd. (gr. in-8, Savaète). — *Un Drame passionnel à la fin du* XVIIIe *siècle. Le Crime du marquis d'Entrecasteaux, président à mortier au Parlement de Provence* (1784), *d'après les archives du Parlement de Provence et des documents inédits*, par J. Audouard (in-8, Daragon). — *Lettres et documents pour servir à l'histoire de Joachim Murat*, 1767-1815, publiés par S. A. le prince Murat, avec une Introduction et notes par P. Le Brethon. III. *Gouvernement de Paris*, 1804-1805 (in-8, Plon-Nourrit). — *Joseph de Maistre, Blanc de Saint-Bonnet, Lacordaire, Gratry, Caro*, par J. Barbey d'Aurevilly (in-16, Bloud). — *Savants du jour. Henri Poincaré. Biographie. Bibliographie analytique des écrits*, par E. Lebon (gr. in-8, Gauthier-Villars). — *Leona Vicario, heroina insurgente*, por G. Garcia (in-8, Mexico, Museo nacional de arqueologia, historia y etnologia). — *Die Papstgräber und die Cäciliengruft in der Katakombe des Hl. Kallistus*, von J. Wilpert. I. *Ergänzungsheft zu de Rossis Roma Sotterranea* (gr. in-4, Freiburg im Breisgau, Herder). — *Pages d'histoire et de guerre*, par le marquis Costa de Beauregard (in-16, Plon-Nourrit). VISENOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

Imprimerie polyglotte Fr. SIMON, Rennes.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

RÉCENTES PUBLICATIONS ILLUSTRÉES

I. — 1. *Vittore Carpaccio, la vie et l'œuvre du peintre*, par GUSTAVE LUDWIG et POMPEO MOLMENTI; trad. par H.-L. DE PERERA. Paris, Hachette, 1910, gr. in-8 de XII-319 p., illustré de 26 planches en photographie et de 229 grav. tirées hors texte. Broché, 40 fr.; relié, 50 fr. — 2. *Raphaël. L'Œuvre du maître*. Paris, Hachette, 1909, gr. in-8 carré de XXXIII-246 p., illustré de 275 grav. Relié toile pleine, fers spéciaux, 10 fr. — 3. *Au Cœur de l'Antarctique, expédition du « Nimrod » au Pôle sud*, par E. H. SHACKLETON; trad. et adaptation par CHARLES RABOT. Paris, Hachette, 1910, gr. in-8 de XII-472 p., illustré de 12 planches en couleurs, 272 grav. et une carte en couleurs. Broché, 25 fr.; relié, 30 et 32 fr. — 4. *L'Égypte d'hier et d'aujourd'hui*, par WALTER TYNDALE. Paris, Hachette, 1910, in-8 carré de 255 p., illustré de 44 planches en couleurs, d'après les aquarelles de l'auteur. Broché, 20 fr.; cartonné toile, 25 fr. — 5. *Histoire de France illustrée*. T. I. *Des Origines à 1610*. Paris, Larousse, s. d. (1910), gr. in-4 de 412 p. à 2 colonnes, illustré de 980 reproductions photographiques. 24 planches, 5 cartes en couleurs et 39 cartes en noir. Broché, 27 fr.; relié demi-chagrin, fers spéciaux, 33 fr. — 6. *Mon Vieux Besançon, histoire pittoresque et intime d'une ville*, par GASTON COINDRE. Besançon, Paul Jacquin, 1906-1908, 2 vol. gr. in-8 paginés XVI-508 et 509-1052, illustrés d'un grand nombre de gravures par l'auteur. Broché, en 4 fascicules, 24 fr. — 7. *Le Vieux Salins, promenades et causeries*, par GASTON COINDRE. Besançon, Jacquin, in-8 carré de IX-393 p., illustré de nombreuses gravures par l'auteur. Broché, 8 fr. — 8. *La Ville au Bois dormant. De Saïgon à Ang-Kor en automobile*, par le duc DE MONTPENSIER. Paris, Plon-Nourrit, 1900, gr. in-8 de 252 p., avec 80 illustr. dans le texte et hors texte, d'après des photographies de l'auteur, et 2 cartes. Broché, 15 fr.; relié, 22 fr. — 9. *Visions de route. Promenade autour du monde avec S. A. I. le grand-duc Boris de Russie*, par IVAN DE SCHAECK. Paris, Plon-Nourrit, 1910, in-8 de V-361 p., avec 100 grav. dans le texte et hors texte et une carte. Broché, 10 fr.; relié, 13 fr. — 10. *La Hollande illustrée*, ouvrage publié sous la direction de MAXIME PETIT, avec la collaboration de VAN KEYMEULEN, ZABOROWSKI, LOUIS BRESSON, BOOT, LE CORNU, DEKKING, PINCHAUD, VAN T'VELD, ADRIEN MELLION. Paris, Larousse, s. d. (1910), gr. in-4 de 196 p. sur 2 colonnes, avec 349 reproductions photographies, 35 cartes et plans en noir, 4 cartes et 2 planches en couleurs. Broché, 12 fr.; relié, 17 fr. — 11. *Paris souterrain*, par ÉMILE GÉRARDS. Paris, Garnier, s. d. (1910), gr. in-8 de 667 p., illustré de 19 planches en couleurs, de 87 plans, coupes et dessins en noir, de 2 vues stéréoscopiques des catacombes et de plus de 500 fig. dans le texte. Broché, 12 fr.; relié toile, tr. dorées, plaques spéciales, 16 fr. — 12. *Les Merveilles de la science*, par LOUIS FIGUIER. Nouvelle édition revue, corrigée et mise à jour par MAX DE NANSOUTY. II. *Électricité*. Paris, Boivin, s. d. (1910), gr. in-8 de 748 p. à 2 colonnes avec 800 grav. Broché, 13 fr. 50; relié toile, fers spéciaux, 15 fr. — 13. *Les Naufragés du « Jonathan »*, par JULES VERNE. Paris, Hetzel, s. d. (1910), gr. in-8 de 476 p., illustré de 59 dessins de George Roux et de 12 grandes chromolithographies. Broché, 9 fr.; relié toile, fers spéciaux or et couleurs, tr. dorées, 12 fr. Édition in-16, 2 vol. de 343 et 348 p., illustrés. Brochés, 6 fr. — 14. *Les Peintres anciens et modernes, leur vie, leur œuvre*, par E. BÉNÉZIT. Paris, Roger et Chernoviz, s. d. (1910), gr. in-4 de 327 p., orné de 280 portraits et reproductions de tableaux. Broché, 12 fr. — 15. *Sur les chemins de Compostelle, souvenirs historiques, anecdotiques et légendaires*, par CAMILLE DAUX. Tours, Mame, s. d. (1910), in-folio de 315 p., avec 75 grav., cartes routières, plans et musique. Relié percaline, tr. dorées, 9 fr. — 16. *Ma Tante Giron*, par RENÉ BAZIN. Tours, Mame, s. d. (1910), petit in-folio de 248 p., illustr. de G. Dutriac. Reliure bradel fantaisie, 12 fr. — 17. *La Course au radium*, par PAUL D'IVOY. Paris, Boivin, s. d. (1910), gr. in-8 de 460 p., illustré de 82 grav. dans le texte, de 10 grandes compositions hors texte et de 8 compositions tirées

en couleurs, d'après les dessins de Bombled. Broché, 10 fr.; relié toile, tr. dorées, plaque spéciale or et couleurs, 12 fr. — 18. *Les Mangeurs de sable*, par Henri Leturque. Paris, Boivin, s. d. (1910), gr. in-8 de 283 p., illustré par Charousset et Clérice. Relié toile, tr. dorées, plaque spéciale or et couleurs, 8 fr. — 19. *Au pied de l'Acropole. Damaris l'Athénienne*, par Henri Guerlin. Tours, Mame, s. d. (1910), in-4 de 285 p., illustr. de G. Dutriac. Relié percaline, tr. dorées, 7 fr. — 20. *Tiarko, le chevrier de Napoléon*, par Jules Chancel. Paris, Delagrave, s. d. (1910), gr. in-8 de 304 p., illustrations de L. de la Nézière. Relié toile, fers spéciaux or et couleurs, tr. dorées, 8 fr. — 21. *La Perle de sang*, par Emilio Salgari; trad. par J. Fargeau. Paris, Delagrave, s. d. (1910), gr. in-8 de 304 p., illustrations de A. della Valle. Relié toile, fers spéciaux, tr. dorées, 8 fr. — 22. *La Peur de vivre*, par Henry Bordeaux. Paris, Roger et Chernoviz, 1910, gr. in-4 de 301 p., illustr. de R. Vallet. Broché, 8 fr. — 23. *Contes choisis* de Paul Bourget. Paris, Roger et Chernoviz, 1910, gr. in-4 de 303 p., illustr. de A. et G. Chanteau. Broché, 8 fr. — 24. *Pages choisies* d'Ernest Daudet. Paris, Roger et Chernoviz, 1910, gr. in-4 de 304 p., illustr. de A. et G. Chanteau. Broché, 8 fr. — 25. *Romans et contes de tous les pays. En France et en Amérique*, par Th. Bentzon. Paris, Hetzel, s. d. (1910), gr. in-8 de 112-95-96-92 p., avec 100 illustrations par George Roux, H. Meyer, P. Philippoteaux et J. Geoffroy. Broché, 7 fr.; cartonné toile, tr. dorées, 10 fr.— 26. *La Terre qui tremble*, par Stanislas Meunier. Paris, Delagrave, s. d., 1909, gr. in-8 de 240 p., avec 72 figures et photographies. Broché, 6 fr.; relié toile, fers spéciaux, 8 fr. — 27. *En vacances. Plaisirs et curiosités de la montagne*, par A. Dauzat. *Pêche et chasse au bord de la mer*, par Loudemer. Paris, Hetzel, s. d. (1910), gr. in-8 de 216-128 p., avec 105 dessins et vues photographiques. Broché, 5 fr. 60; cartonné toile, tr. dorées, 8 fr. — 28. *Le Roman du Renard*, adaptation pour la Jeunesse, avec Introduction par L. Tarsot. Paris, Laurens, s. d. (1910), in-4 de IV-120 p., illustrations de A. Vimar. Broché, 6 fr.; relié plaque en couleurs, 9 fr. — 29. *La Lionne de Clisson*, par Pierre Maël. Paris, Roger et Chernoviz, 1910, in-4 de 304 p. Broché, 6 fr. — 30. *Médor Médorovitch, aventures d'un terre-neuve*, par Krougloff; trad. du russe par Léon Golschmann. Paris, Delagrave, s. d., gr. in-18 de 239 p., illustrations de L. Tzeytline. Relié toile, fers spéciaux, or et couleurs, tr. dorées, 6 fr. — 31. *Où le grain tombe...*, par Georges de Lys. Tours, Mame, s. d. (1910), in-4 de 219 p., illustr. de G. Dutriac. Relié percaline, tr. dorées, 5 fr. — 32. *Le Ballon fantôme*, par Jacques des Gachons. Tours, Mame, s. d. (1910), in-4 carré de 143 p., illustr. de A. Robida. Relié percaline, plaque spéciale, tr. dorées, 5 fr. — 33. *L'Enfant de la falaise*, par Mme Augusta Latouche. Paris, Delagrave, s. d. (1910), gr. in-8 de 240 p., illustrations de R. de la Nézière. Relié toile, fers spéciaux, or et couleurs, tr. dorées, 5 fr. — 34. *La Découverte du docteur Faldras*, par O. de Traynel. Paris, Boivin, s. d. (1910), in-16 de 344 p., illustré par José Roy. Cartonné toile, genre amateur, tête dorée, 5 fr. — 35. *Élisabeth Faldras*, par O. de Traynel. Paris, Boivin, s. d. (1910), in-16 de 377 p., illustré par Géo Dupuis. Cartonné toile, genre amateur, tête dorée, 5 fr.—36. *Maître Juponnet, cambrioleur*, par Chemilly et Paul de Maurelly. Paris, Delagrave, s. d. (1910), gr. in-8 de de 240 p., avec 130 illustrations de Gambey. Relié toile, fers spéciaux, or et couleurs, tr. dorées, 5 fr. — 37. *Le Renard de la mer* ((1804-1805), par Georges-Gustave Toudouze. Paris, Hachette, 1910, gr. in-8 de 285 p., illustré de 48 grav. par H. Vogel. Broché, 3 fr.; cartonné percaline, tr. dorées, 4 fr. 60. — 38. *Exploits héroïques de nos soldats au Maroc*, par H. Cordonnier. Paris, Roger et Chenoviz, 1909, gr. in-8 de 311 p., illustrations et photogr., 4 fr. 50. — 39. *Musée de Poupées*, par Mlle Marie Kœnig. Paris, Hachette, 1909, gr. in-8 de x-331 p., illustré de 58 grav. Broché, 2 fr. 60; cartonné, tr. dorées, 5 fr. — 40. *Le Célèbre Galafat*, par Hugues Lapaire. Paris, Boivin, s. d. (1910), in-4 de 144 p., illustré de 67 dessins par Louis Bailly. Relié toile, tr. dorées, plaque en couleurs, 4 fr. 25. — 41. *Jean-qui-lit et Snobinet*, par Jean Métivet. Paris, Laurens, s. d. (1910), in-8 carré de 115 p., illustré de 4 planches en couleurs et de nombr. grav. en noir par l'auteur. Broché, 2 fr. 50; relié, plaque en couleurs, 3 fr. 50. — 42. *Le Cadeau du cousin Lawrence*, par E. Hohler, adaptation par O'Neves. Paris, Hetzel, s. d. (1910), in-16 de 128 p., illustré par George Roux et H. S. Cartonné, 2 fr. 25.

II. — Périodiques illustrés.—1. *Le Tour du monde. Journal des voyages et des voyageurs. Année* 1909. Paris, Hachette, gr. in-4 de 624-XIV-421 p., avec de nombr. illustrations. Broché, 25 fr. — 2. *Journal de la jeunesse. Nouveau Recueil hebdomadaire illustré. Année* 1909. Paris, Hachette, 2 vol. in-4 de chacun 416 p. Brochés, 20 fr.; reliés, 26 fr. — 3. *Journal des demoiselles et Petit Courrier des dames.* 89e année. Paris, 14, rue Drouot, 1909, 2 vol. in-4 de 480-96 p., avec grav. et planches. Paris, 16 fr.; province, 19 fr.; Union postale, 22 fr. — 4. *Mon Journal*, 1908-1909, *recueil hebdomadaire*, illustré de grav. en couleurs et en noir pour les enfants de 8 à 12 ans. Paris, Hachette, 1909, gr. in-8 de 787 p. Broché, 8 fr.; cart., 10 fr. — 5. *L'Ouvrier, journal bi-hebdomadaire illustré.* 48e année. Paris, Henri Gautier, 1908-1909, in-4 de 835 p., avec grav. Broché, 6 fr.; cart. toile, 7 fr. 50. — 6. *Les Veillées des Chaumières, journal bi-hebdomadaire illustré.* 32e année. Paris, Henri Gautier, 1908-1909, in-4 de 836 p., avec de nombr. grav. Broché, 6 fr.; cartonné toile 7 fr. 50. — 7. *La Semaine de Suzette.* 4e année, 2e semestre, et 5e année, 1er semestre. Paris, Henri Gautier (1er août 1908-30 juillet 1909), 2 vol. in-4 de chacun 418 p., avec de très nombreuses grav. en noir et en couleurs. Abonnement annuel : France, Algérie, Belgique, 6 fr.; autres pays, 8 fr. Chaque vol. cartonné, 3 fr. 50. — 8. *La Semaine de Chapuzot*, par Jean Drault. Paris, Henri Gautier, 1909. Chaque samedi, un fascicule in-16 de 16 pages, illustré. Abonnement annuel : France, Belgique et Algérie, 5 fr.; pays étrangers et colonies, 6 fr.

III. — Albums. — 1. *François Ier (le Roi chevalier)*, par G. Toudouze. Paris, Boivin, s. d. (1910), album gr. in-4 de 82 p., illustré de 40 aquarelles par A. Robida. Relié toile, tr. dorées, plaque spéciale, or et couleurs, 15 fr. — 2. *Dites-nous votre fable*, texte par Alfred Theulot, illustré de 12 aquarelles et de 24 dessins en noir par Benjamin Rabier. Paris, Boivin, s. d. (1910), album in-4 non paginé. Cartonné, couverture chromo, 3 fr. — 3. *Noël au pays des animaux*, par J. Jacquin. Paris, Hachette, s. d. (1910), album in-4 oblong non paginé, nombr. grav. en noir et 8 planches en couleurs par G.-H. Thompson. Cartonné, couverture en couleurs, 5 fr. — 4. *Le Capitaine des Cranequiniers*, par J. Rosnil. Paris, Garnier, s. d. (1910), album in-4 de 66 p., illustré de nombr. grav. en couleurs par O'Galop. Cartonnage bradel, 6 fr.; relié toile, plaque spéciale, tr. dorées, 8 fr. — 5. *Scènes de la vie privée des animaux*, par Benjamin Rabier. Paris, Garnier, s. d. (1909), album in-4 oblong de 50 planches en couleurs. Relié toile, plaque spéciale, tr. dorées, 7 fr. 50. — 6. *Robinson malgré lui*, par Alphonse Crozière. Paris, Garnier, s. d. (1910), album in-4 de 40 p., illustrations en couleurs de Valvérande. Cartonnage bradel, 4 fr.— 7. *Les Mésaventures de Jean le Fripon*, par F. Nuñez. Paris, Garnier, s. d. (1910), album in-4 de 24 p., illustrations en couleurs. Cartonnage bradel, 2 fr. 50. — 8. *Les Héros comiques*, texte et préface de Émile Faguet. Paris, Laurens, s. d. (1910), album in-4 de 69 p., illustré de 27 planches en couleurs par Job. Cartonné, 5 fr. — 9. *La Merveilleuse Aventure d'Archibald*, par Harry Rountree et S.-H. Hamer; trad. de l'anglais par Perlette. Tours, Mame, s. d. (1910), album in-4 de 76 p. illustré de 4 planches en couleurs et de nombreuses grav. Cartonné, couverture chromo, 4 fr. — 10. *Pierrot, Pippo et Cie*, texte de Léon Magon, illustrations dans le texte et planches en couleurs de A. Vimar. Tours, Mame, s. d. (1910), album in-4 de 51 p. Cartonné, couverture chromo, 4 fr. — 11. *Un, deux, trois, quatre*, Tours, Mame, s. d. (1910), album in-4 non paginé, illustré de 15 planches en chromolithographie. Cartonné, couverture chromo, 4 fr. — 12. *Contes de fées.* Tours, Mame, s. d. (1910), album in-4 de 78 p., illustré de 16 planches en couleurs et de 50 dessins. Cartonné, couverture chromo, 3 fr. — 13. *La Guerre des fées*, par G. Le Cordier. Paris, Delagrave, s. d. (1910), album in-4 oblong de 29 p. et 96 illustrations en couleurs de J. Pinchon. Cartonnage artistique en couleurs, 3 fr. 90. — 14. *Les Exploits de Cracambole, fantaisie héroï-comique*, par G. Le Cordier. Paris, Delagrave, s. d. (1910), album in-4 oblong de 29 p., nombr. dessins en couleurs de R. Giffey. Cartonnage artistique en couleurs, 3 fr. 90. — 15. *L'Age de l'école, proverbes, fables et dictons en action*, dessins de J. Geoffroy. Paris, Hetzel, s. d. (1910), album gr. in-8 de 44 p. Bradel, 2 fr.; cartonné, 4 fr. — 16. *Jésus et nos petits enfants*, poésies, par Mme Marthe Rochenor. Tours, Cattier, s. d. (1910), album honoré, de la bénédiction de S. S. Pie X, in-4 de 48 p., illustrations de Nitram. Cartonné, 2 fr.

IV. — Nouvelle Collection pour la jeunesse, publiée par la maison Hachette, 1910. Vol. in-8 jésus, à 3 fr., brochés; reliés, 6 fr. — 1. *Le Dernier des Castel-Magnac*, par H. DE CHARLIEU, illustré de 48 grav. par Ed. Zier, 263 p. — 2. *Poucette*, par PIERRE MAËL, illustré de 48 grav. par Dutriac, 287 p.

V. — Bibliothèque rose illustrée, publiée par la maison Hachette, 1909. Volumes in-16 à 2 fr. 25 brochés et 3 fr. 50 reliés. — 1. *Petite Nièce*, par Mme CHÉRON DE LA BRUYÈRE, illustré de 38 vignettes par Dutriac, 277 p. — 2. *Une Enfant terrible*, par Mme CHARLOTTE CHABRIER-RIEDER, illustré de 63 vignettes par Dutriac, 269 p. — 3. *Une Seconde Mère*, par Mme la comtesse C. D'ARJUZON, illustré de 46 vignettes par Zier, 263 p.

VI. — Bibliothèque du « Petit Français », publiée par la maison A. Colin, 1909-1910. Vol. in-18 jésus. Brochés, 2 fr.; reliés toile tr. dorées, 3 fr. — 1. *Le Patron Nicklaus*, par A. ROBIDA, illustré par l'auteur, 272 p. — 2. *Les Expédients de Farandole*, par PIERRE PERRAULT, illustré par Henri Pille, 255 p.

VII. — La Petite Bibliothèque, publiée par la maison A. Colin, 1908-1909. Vol. petit in-8. Brochés 1 fr. 50; cartonnés toile, 2 fr. 10. — 1. *La Cour du Roi Soleil*, par A. PARMENTIER, illustré de 60 grav., III-145 p. — 2. *Les Trucs du théâtre, du cirque et de la foire*, par MAX DE NANSOUTY, illustré de 59 grav., 159 p. — 3. *Pourquoi et comment visiter nos musées*, par CHARLES MORICE, illustré de 40 grav., dont 10 hors texte et 2 plans, VIII-156 p. — 4. *Gros et petits Poissons (récits de pêches)*, par ÉMILE MAISON, illustré de 41 grav., IV-149 p.

I. — 1. — C'est toujours à l'histoire de l'art que nous devons les livres d'étrennes les plus attachants, les plus magnifiques et les plus durables. La librairie Hachette tient à honneur de garder ici, comme dans le domaine de la littérature et des voyages, le tout premier rang. Le volume qu'elle nous donne sur *Vittore Carpaccio, sa vie, son œuvre, son temps*, prendra place à côté de ceux qu'elle a édités en ces dernières années sur Rembrandt, sur Rubens, sur Pinturicchio; si le charmant artiste vénitien qui nous est présenté par MM. Ludwig et Molmenti n'a pas la célébrité universelle d'un Giorgione ou d'un Titien, depuis longtemps il est apprécié à sa valeur par les délicats. M. Pompeo Molmenti, l'auteur d'un admirable travail sur *la Vie privée à Venise*, en même temps que d'une très érudite et jolie petite *Histoire de la peinture vénitienne*, a manifestement toutes les qualités requises pour nous faire connaître Carpaccio. S'il s'est adjoint pour collaborateur le savant critique allemand Gustave Ludwig, c'est que, obligé par la maladie de quitter Londres où il professait la médecine, réfugié à Venise où il s'adonna aux études d'art, Ludwig s'était pris d'une véritable passion pour le délicieux Carpaccio; à force de menues recherches dans les archives et de comparaisons patientes, il était parvenu à débrouiller assez clairement la question des origines de l'artiste et de ses relations avec ses contemporains. Des goûts communs l'unirent bientôt à M. Molmenti par une vive et profonde amitié, que la mort vint dénouer cruellement; et l'ami demeuré seul crut de son devoir de mener jusqu'à l'achèvement la tâche depuis longtemps entreprise. Cette tâche, dont une préface d'un sentiment très élevé et touchant nous explique les phases successives, la voici sous nos yeux; c'est un somptueux volume aussi parfait de typographie que d'illustration, où non seulement l'art de Carpaccio et sa vie nous sont

racontés dans les moindres détails, mais cet art et cette vie nous deviennent familiers par une connaissance incomparable des événements et du milieu. La Venise des vingt-cinq dernières années du xve siècle, des vingt-cinq premières années du xvie, revit devant nous dans son élégance, dans sa richesse et dans sa félicité. « La société tout entière au milieu de laquelle vivait Carpaccio, » écrivent MM. Ludwig et Molmenti, « concourait à faire de lui un artiste; » le spectacle de fêtes sans cesse renouvelées, ces palais chatoyants, ces canaux illuminés de la douce clarté du ciel vénitien, ces foules joyeuses aux costumes étincelants, tout semblait préparé pour exalter sa peinture. « Il fut véritablement, avec ses pinceaux, le chroniqueur le plus autorisé d'un peuple à l'apogée de sa gloire, et tel de ses tableaux est une merveilleuse illustration des splendides cérémonies dont le souvenir nous est conservé, beaucoup moins vif et moins éloquent, dans les vieux documents des archives. » Les admirables photographies dont abonde ce livre nous font pénétrer, avec ce texte si instructif et varié, au sein des nombreuses confréries ou *écoles* qui remplissaient alors Venise, et dont plusieurs ont sollicité le travail de Carpaccio; c'est ainsi que, sur la commande de la puissante famille des Lorédan, patronne de la confrérie de Sainte-Ursule, l'artiste composa cette série exquise de panneaux qui racontent pour notre joie la pure et ravissante légende de la sainte et de ses compagnes. C'est avec la même perfection de fantaisie ingénue et de pieuse gravité que ce conteur aussi gracieux qu'un Benozzo Gozzoli ou qu'un Memling représente les épisodes de la lutte de saint Georges contre le dragon, et le mobilier de la cellule où médite saint Jérôme. Une des plus heureuses trouvailles de MM. Ludwig et Molmenti nous paraît être l'identification de bon nombre des portraits répartis au travers de ces compositions religieuses; les protecteurs et les amis du peintre reprennent enfin pour nous une figure et un nom, au milieu de ces églises, de ces palais, de ces canaux toujours pareils à ceux où ils vécurent, où ils passèrent. Quelle chose attrayante et parfaite que l'histoire de l'art telle qu'on nous la présente aujourd'hui, avec tant de fleurs épanouies pour dissimuler les épines de l'érudition!

2. — Dans la *Nouvelle Collection des classiques de l'art*, où ont déjà paru deux volumes contenant tout Albert Dürer et tout Michel-Ange, la librairie Hachette nous donne aujourd'hui *Raphaël, l'œuvre du maître* en 275 reproductions. Une notice sommaire, mais où rien d'essentiel n'a été négligé, et qu'illustrent d'excellents facsimilés de dessins et d'estampes, précède ce recueil de photogravures d'une scrupuleuse fidélité. Tout Raphaël est là, c'est-à-dire tout ce qui fut considéré durant tant d'années comme la perfection suprême de l'art, l'expression définitive de la piété, de la science, de la beauté. Sans doute n'est-on plus aussi

exclusif et affirmatif désormais; toutefois, s'il est à nos yeux d'autres divinités non moins radieuses dans l'Olympe de l'art, Raphaël n'en garde pas moins et gardera toujours le prestige de sa jeunesse étincelante et miraculeusement féconde. Un recueil comme celui-ci est d'un merveilleux enseignement. D'année en année, d'image en image, on voit se développer et mûrir le génie des nobles ordonnances et des harmonieux équilibres; on suit dans ses Madones le progrès incessant du sentiment humain et chrétien tout ensemble; et dans ses grandes fresques on conçoit une splendeur de composition qu'aucun artiste n'a égalée depuis. Il y a peu de lectures qui soient remplies de leçons aussi hautes et aussi pénétrantes. Scientifiquement, ce beau recueil est au courant des plus récentes découvertes. Les œuvres douteuses ou tenues en ces derniers temps pour inauthentiques sont reproduites et classées à la fin, et tout un commentaire de précieuses notes fait escorte aux belles images. Voilà un luxe bien entendu, mis à la portée des intelligences avides et des bourses modestes; et nous sommes assurés qu'un succès toujours croissant encouragera l'active librairie Hachette à développer rapidement, pour notre instruction et notre joie, la collection des *Classiques de l'art.*

3. — Le monde géographique parisien a fait, au milieu du mois dernier, une chaleureuse réception au lieutenant E. H. Shackleton, le vaillant marin anglais qui s'est, durant l'été austral 1908-1909, avancé si près du Pôle sud qu'on a pu croire un instant à la possibilité de la conquête du Pôle austral avant celle du Pôle boréal de notre planète. Il n'en a rien été, et Cook, ou Peary, ou tous les deux, sont arrivés au 90e degré de latitude septentrionale avant qu'ait été découvert le point mathématique qu'est le Pôle sud; mais cela ne nous doit nullement faire méconnaître les mérites de celui qui, au cours d'un raid admirable, a poussé jusqu'à la latitude méridionale de 88°23', arrivant ainsi jusqu'à 179 kilomètres du Pôle, c'est-à-dire à une distance analogue à celle qui sépare Vendôme de Paris. Si digne d'attention que soit ce résultat, ce n'est pas le seul qu'ait obtenu l'expédition antarctique dirigée par le lieutenant Shackleton; une autre des escouades parties du *Nimrod* (tel était le nom du navire de l'explorateur) est parvenue au Pôle magnétique austral et en a fixé avec précision les coordonnées actuelles. Et quelle admirable moisson d'observations géographiques et scientifiques de toute nature! La découverte de plusieurs reliefs élevés entre le 82° et le 86° de latitude méridionale, celle d'un énorme plateau glacé haut de 3 300 mètres au point extrême atteint par l'« escouade du sud » et se prolongeant à perte de vue de ce point jusque vers le pôle, une exploration plus précise des côtes et des montagnes occidentales de la Terre Victoria, une minutieuse étude du volcan Érebus, la découverte d'une

côte nouvelle dans l'ouest du cap Nord de la Terre Victoria,... et combien d'autres! Comme l'expédition du *Discovery*, dont faisait naguère partie, sous les ordres du capitaine Scott, le lieutenant Shackleton, l'expédition du *Nimrod* a été extrêmement féconde, et les spécialistes trouveront profit à en étudier minutieusement, le jour où ils seront publiés, tous les résultats. — Ce n'est pas là ce qu'on trouvera dans *Au Cœur de l'Antarctique*; ce très beau et très gros volume contient simplement l' « histoire du voyage » du *Nimrod* et des travaux des membres de l'expédition Shackleton pendant tout le temps (janvier 1908 à mars 1909), qu'ils ont passé dans l'Antarctique. Quelle admirable leçon d'énergie et que de renseignements précieux les géographes trouveront à en extraire! Le lieutenant Shackleton ne s'est pas interdit, en effet, d'indiquer à quelles conclusions ses compagnons et lui-même étaient arrivés sur certains points déterminés (v., par exemple, le chap. XII, consacré aux « résultats scientifiques de l'ascension de l'Erebus » et les dernières pages du chap. XXV); il n'a pas craint de tracer le programme d'explorations nouvelles, il n'a pas hésité à signaler les points sur lesquels il n'avait pu obtenir aucune certitude, en particulier l'existence d'une haute terre glacée sous le 163e méridien. Pour toutes ces raisons, et aussi pour ses précieux appendices scientifiques et pour son admirable « illustration », la relation modeste et cependant dramatique du lieutenant Shackleton, — si bien traduite et adaptée de l'anglais par M. Charles Rabot, — mérite l'accueil le plus favorable, et de la part de tous; les spécialistes y trouveront les renseignements géographiques et scientifiques les plus nouveaux et les plus sûrs, tandis que les simples curieux y verront quels services les automobiles peuvent rendre pour l'exploration des régions antarctiques; ils y verront surtout comment, à force de volonté, d'opiniâtreté et d'ingéniosité, aucun obstacle n'est insurmontable.

4. — A diverses reprises, pour éprouver sous son beau ciel, devant ses monuments et en présence de spectacles éminemment pittoresques des jouissances artistiques profondes et intenses, et aussi pour faire de la peinture, M. Walter Tyndale s'est rendu en Égypte. Il en a observé les aspects anciens et les transformations; il en a noté, dans des aquarelles fort réussies, les monuments et les sites les plus intéressants et les plus beaux. Des amis bien inspirés lui ont-ils conseillé de publier ses aquarelles en les accompagnant d'un commentaire explicatif? Lui-même a-t-il eu l'idée de les encadrer dans des impressions de voyage? Peu importe, si le livre est intéressant. Et, de fait, *l'Égypte d'hier et d'aujourd'hui* est un ouvrage d'un très réel intérêt, et non moins agréable à lire qu'à regarder. Quarante-quatre planches en couleurs, exécutées d'après les aquarelles de M. Walter

Tyndale, trouvent leur commentaire dans un texte plein de vie et d'humour, où l'auteur, évoquant le souvenir de ses pérégrinations à travers les rues du Caire et les campagnes de l'Égypte, sème à pleine main les anecdotes, la description de spectacles auxquels il a assisté, des renseignements précis sur les transformations des cités et des monuments, des mœurs et des costumes, sur certaines restaurations malheureuses et sur d'autres plus... intelligentes, sur l'époque où il a exécuté ses aquarelles. Par là s'explique et se justifie le titre du volume; c'est bien l'Égypte d'hier et celle d'aujourd'hui que décrivent ses récits et que représentent ses peintures. Récits et aquarelles peuvent être divisés en deux groupes; la première moitié du volume a trait au Caire et à l'art arabe (chap. II à IX, planches 2 à 20), tandis que la seconde partie (planches 21 à 42, chap. XII à XIX) se rapporte aux monuments de l'ancienne Égypte, aux pyramides, aux temples imposants et admirables de Thèbes, de Karnak et de Dendera. Ainsi se trouve constitué un livre très attrayant, plein de renseignements de toute nature, où est soigneusement noté, par la plume et par le pinceau, le souvenir d'un moment capital et décisif de l'histoire de l'Égypte, du moment où la terre des Pharaons passe définitivement et complètement de la civilisation musulmane à la civilisation européenne.

5. — L'*Histoire de France illustrée*, dont la librairie Larousse met en vente le tome 1er, semble devoir combler une véritable lacune. Nous n'avions pas encore une Histoire de France populaire, s'adressant au grand public, qui lui donnât, avec la suite des faits, des notions suffisamment exactes sur l'évolution des mœurs, des institutions, de l'art et de la littérature et qui parlât à ses yeux par une illustration bien choisie. L'ouvrage de Bordier et Charton, qui est peut-être celui qui se rapproche le plus de la publication que nous annonçons ici, est aujourd'hui bien vieilli et l'illustration ne répond ni par l'abondance ni par le choix aux besoins des générations présentes. L'*Histoire de France illustrée*, au contraire, satisfera les plus exigeants. Sans entrer dans de grands développements, en s'efforçant au contraire de demeurer toujours concis, l'auteur du texte a voulu donner à ses lecteurs la substance des meilleurs travaux publiés sur notre histoire; il a voulu leur présenter un tableau complet de ce qu'il en faut connaître. Toujours clair et simple pour demeurer accessible à la grande masse, il ne dédaigne pas de semer son récit d'anecdotes, de traits qui en rendent la lecture plus facile et qui aident le lecteur à mieux saisir la physionomie d'une époque. Il n'y est pas moins aidé par l'illustration, d'un choix excellent, d'une abondance extraordinaire, d'une exécution parfaite. Plus de quarante cartes et plans, dont cinq sont en couleurs, retracent l'aspect politique du pays des origines

au XVIe siècle, permettent de suivre les guerres et les grandes batailles (plans des batailles de Bouvines, de Crécy, de Poitiers, de Marignan, de Pavie, d'Arques, d'Ivry, etc.); une carte nous fait connaître la répartition des mégalithes et des cavernes préhistoriques sur notre territoire; deux plans nous montrent Paris sous Philippe-Auguste et au XIVe siècle. Les figures sont pour la plus grande partie empruntées aux documents contemporains : vues d'édifices, statues, médailles, sceaux, pierre tombales, portraits, etc., viennent joindre leur témoignage à ceux des monuments écrits. A côté de cette illustration purement documentaire, on a fait une place, fort légitime, aux œuvres des artistes, œuvres d'imagination sans doute, mais qui montrent la conception que les maîtres de l'art français se sont faite de tel ou tel événement et qui ont leur intérêt pour l'histoire de la pensée française. Bien des lecteurs goûteront tout particulièrement les grandes planches en couleurs, dans lesquelles M. Hoffbauer, l'auteur bien connu de *Paris à travers les âges*, a voulu reconstituer, par une série de petits tableaux, *la Vie en France* à travers les âges. A côté de ces planches, où, par l'imagination, un artiste érudit s'est efforcé d'interpréter les documents et d'évoquer des tranches de la vie de nos pères, d'autres planches, en noir ou en couleurs, retracent l'histoire du mobilier et celle du costume. On voit que rien n'a été épargné pour rendre ce volume aussi agréable qu'instructif, aussi aimable à regarder qu'intéressant à lire. Si nous ajoutons que le texte a été tenu, sans pédanterie et sans affectation, assez bien au courant des travaux de l'érudition contemporaine; que la bibliographie jointe à chaque chapitre indique généralement les principales sources et les meilleurs livres en langue française à consulter pour qui veut approfondir davantage telle ou telle partie de l'histoire; qu'il ne s'est que fort peu glissé, dans ces quatre cents pages, de grosses erreurs; que l'auteur a observé une sage prudence dans l'exposé des faits controversés; qu'il ne s'est pas départi d'une modération fort recommandable; qu'il a évité ce qui pouvait froisser les croyances religieuses, nos lecteurs comprendront que ce volume est vraiment un modèle de bonne et intelligente vulgarisation, digne de figurer sur les rayons de nos bibliothèques ou sur la table de nos salons et qu'il est un des beaux cadeaux que l'on puisse faire en ces temps d'étrennes. Nous espérons que l'année prochaine nous fournira l'occasion de dire autant de bien du second volume.

6. — Depuis des années, M. Gaston Coindre, un écrivain original doublé d'un artiste de talent vraiment supérieur, est attelé à une œuvre de patriotisme local où il a mis tout son cœur. Nous voulons parler de *Mon Vieux Besançon* dont notre *Chronique*, à diverses reprises, a parlé de façon succincte, au fur et à mesure de l'apparition

des fascicules (véritables volumes par l'importance). Un prospectus superbe, signé des initiales C. B. et accompagnant le premier fascicule, a remarquablement présenté aux amateurs cet ouvrage de haut luxe. Nous allons en extraire les passages les plus saillants : « Parvenu à la grande notoriété, M. Coindre aurait pu, très légitimement, rechercher les travaux productifs, aspirer à l'honneur et à l'argent... C'est le moment qu'il a choisi pour se consacrer à l'œuvre qu'il portait depuis longtemps dans l'âme : de raconter son cher Besançon, d'illustrer, à chaque pas, son récit de planches qui sont des chefs-d'œuvre d'une sincérité d'interprétation qui laisse à peine soupçonner l'art consommé. C'est précisément la caractéristique du talent actuel de l'artiste, d'exprimer, dans un réalisme raffiné, la sûreté de son goût et son sentiment profond. Le plan de M. Coindre n'a rien de compliqué : il se contente de parcourir chaque rue, ne laissant passer aucun souvenir, qu'il remonte à trois siècles ou qu'il soit d'hier, sans le noter. Il nous montre dans toute leur gravité ces hôtels du XVe au XVIIIe siècle, de grande allure, décorés avec la plus saine originalité; ces rez-de-chaussée qui seraient bardés de fer comme des soupiraux de prison, si les grilles n'étaient des morceaux de l'art le plus ingénieux. Nous descendons avec lui les ruelles antiques qui plongent, en pentes abruptes, dans les bas-fonds; il nous fait suivre les *traiges* [passages], pénétrer dans certaines cours, vrais taudis du moyen âge, dont la moisissure séculaire est relevée de détails charmants, galeries de bois ciselés, niches votives, débris auxquels le crayon donne leur valeur... Places, monuments, églises, il nous les montre comme Saint-Pierre, par exemple, sous leur physionomie la plus ancienne. Il n'y a pas un jardin d'hôtel, un cul-de-sac ignoré, un intérieur inaccessible qu'il n'ait, pour ainsi dire, *interviewé*, et auquel il n'ait arraché un détail d'histoire ou d'art... Enfin ce sont non seulement les pierres que nous raconte notre auteur, c'est le Bisontin lui-même : dans son pèlerinage, il n'y a guère de maisons dont il ne reconstitue l'histoire familiale, où il n'évoque une légende, une figure curieuse, une notoriété si marquante qu'elle ait été, ou si humblement drôle qu'elle soit restée, et avec le tact le plus discret. » — Ces quelques lignes donnent une idée suffisante d'un livre admirablement édité, illustré avec un goût et une finesse rares, qui a le droit de figurer au premier rang des cadeaux d'étrennes : par son allure littéraire très éloignée de la banalité contemporaine, il séduira tous les amateurs de choses provinciales. Il peut, à notre avis, servir de modèle dans le genre à tous les « régionalistes », comme l'on dit aujourd'hui, qui rêvent d'écrire sur leur ville natale une œuvre vivante et suggestive. — *Mon Vieux Besançon* n'est pas encore achevé. Nous appelons de tous nos vœux l'apparition du troisième et dernier volume.

7. — Paul Jacquin, le maître imprimeur comtois trop tôt disparu, et M. Gaston Coindre doivent être rangés parmi les fervents de la petite patrie. A l'instigation du premier, le second, interrompant son labeur sur *Mon Vieux Besançon*, lança un beau jour *le Vieux Salins, promenades et souvenirs*. L'ouvrage était sinon fait, du moins ébauché depuis longtemps. Aussi, lorsque l'éditeur vint frapper à la porte de l'auteur, celui-ci n'eut plus qu'à le revoir, à le compléter. Tout ce qui a été dit plus haut sur la façon dont a été compris et conduit *Mon Vieux Besançon* pourrait se redire du *Vieux Salins* : il n'y a pas lieu de se répéter. Il convient toutefois de faire remarquer que ce volume est complété par trois tables : Table des chapitres, — Table analytique, — Table des noms cités, qui, pour *Mon Vieux Besançon*, ne seront publiées qu'avec le dernier tome. Nous signalerons spécialement ce bel ouvrage sur Salins non seulement aux régionalistes, qui se garderont bien de le négliger, mais aussi aux personnes qui, tous les ans, vont prendre les eaux dans la pittoresque cité du Jura. Nul guide ne saurait tenir lieu de ces pages attachantes, illustrées de gravures documentaires et de vues admirables.

8. — De jour en jour, les automobilistes réalisent de nouveaux exploits. Nous en avons vu naguère plusieurs conduire leurs puissantes machines de Pékin à Paris; en voici aujourd'hui qui couvrent de bien moindres distances, sans aucun doute, mais qui surmontent une foule d'obstacles de toute nature entre Saïgon et les admirables ruines d'Angkor. Pas de routes à travers la forêt vierge, pas de pont pour franchir les arroyos et les rivières, mais par contre des marais, des rizières, en attendant la transformation du pays en un lac immense, par suite des inondations périodiques : voilà dans quelles conditions le duc de Montpensier et ses compagnons n'ont pas craint d'entreprendre, sur une bonne 24/30 H. P. Lorraine Diétrich, d'un poids total de 3 700 kilogrammes, la conquête de *la Ville au Bois dormant*. A Saïgon, personne ne pouvait croire qu'un tel exploit fût possible; « tous nos amis sont unanimes, écrit le duc de Montpensier (p. 29), à déclarer que nous n'arriverons jamais; ils ne nous cachent point l'agréable espérance de nous voir revenir au bout de quelques jours... » En dépit des pronostics sinistres, les audacieux voyageurs ont rempli leur programme; ils ont conduit leur machine jusqu'au milieu des ruines de la plus ancienne, de la plus merveilleuse des civilisations asiatiques, et ils l'ont ensuite ramenée à leur point de départ. Comment? par quelle suite d'initiatives hardies, d'actes de volonté et d'énergie? au prix de quelles peines? au milieu de quels dangers et de quelles péripéties de toute nature? voilà précisément ce que le duc de Montpensier raconte dans un livre plein de verve et d'entrain, très amusant et très intéressant tout à la fois, où l'on a plaisir à rencontrer tant de

crânerie unie à tant d'esprit. Ne cherchez pas, par contre, dans *la Ville au Bois dormant*, de descriptions des ruines du groupe d'Angkor (le duc de Montpensier s'en est abstenu, et y a substitué une collection d'admirables photographies); c'est ici « un simple cahier de route », mais combien instructif et combien vivant! Mieux qu'une relation sévère et grave, ce superbe volume, si bien imprimé et si bien illustré, vous donnera une impression exacte de la partie basse de l'Indo-Chine française, du pays qui sépare Angkor de Saïgon.

9. — En 1901-1902, le chevalier Ivan de Schaeck a accompagné le grand-duc Boris de Russie dans une promenade faite par lui autour du monde dans l'hémisphère boréal; de ce voyage en Égypte, dans l'Inde, dans l'Indo-Chine, au Japon et aux États-Unis, il a rapporté des *Visions de route* qui viennent de paraître en un fort joli volume accompagné de nombreuses gravures. Faut-il l'avouer? La lecture de ce volume nous a déçu: abstraction faite de la description de quelques fêtes superbes offertes au grand-duc Boris, nous n'y avons rien trouvé de neuf ni de digne d'attention, les impressions de voyage de M. Ivan de Schaeck ne se distinguant ni par l'imprévu ni par la fantaisie, même à propos de l'Égypte, sur qui ont été fondues les notes recueillies par l'auteur en 1902 et, postérieurement, en 1907. Les préoccupations gastronomiques y nuisent à des préoccupations d'un ordre plus relevé; et combien vagues et imprécises des descriptions comme celle du Musée de Gizeh; le célèbre Cheik-el-Beled n'y est même pas nommé! Est-ce à dire qu'il faille faire fi du volume de M. Ivan de Schaeck? Loin de nous cette pensée; malheureusement son préfacier a évoqué, à propos des *Visions de route*, *la Promenade autour du monde* du baron de Hubner! A présenter ce livre de manière un peu plus modeste, à nous le dépeindre tel qu'il est, comme un récit sans prétention aucune, comme un carnet de route très modeste, mais très exact et très sincère, M. Édouard de Morsier n'eût pas couru le risque de nous décevoir et, par suite, de nous indisposer contre la *Promenade autour du monde*, si bien illustrée, racontée par M. Ivan de Schaeck.

10. — L'admirable pays que la Hollande! et comme, après l'avoir visité, on aspire à y retourner; et comme, en attendant qu'on puisse le faire, on aime à en évoquer le souvenir! Rien ne sera plus facile désormais, grâce à *la Hollande illustrée*, un très beau volume que la librairie Larousse vient de faire paraître dans la collection où avaient déjà été publiés les livres de M. Jousset sur l'Allemagne, l'Italie et l'Espagne. A la différence des précédents, cet ouvrage est dû à plusieurs collaborateurs, les uns Hollandais, d'autres Français, — dont — comme il est d'usage en pareille occurrence — chacun a traité ce qu'il connaissait de mieux. L'avouerons-nous toutefois? Ce qui, dans ce livre, nous séduit le plus, ce sont les magnifiques gravures qui accom-

pagnent le texte; par elles se trouve constitué un superbe album de la Hollande envisagée sous tous ses aspects : physique, monumental, artistique, pittoresque. Les colonies elles-mêmes n'ont pas été oubliées; on a eu soin de leur réserver quelques pages, — un peu trop brèves, à notre avis, — à la fin de l'ouvrage, de telle sorte qu'on peut, en lisant *la Hollande illustrée* et en en regardant les gravures, voyager jusque sous les tropiques, et se faire une idée d'ensemble de ce qu'est le royaume des Pays-Bas, dans ses possessions d'outre-mer comme dans la métropole. Naturellement, c'est pour connaître celle-là surtout qu'on recourra au volume que nous annonçons; on aura raison de le faire, car, bien qu'il passe trop vite sur des points tels que Dordrecht, il n'en est pas qui, à notre connaissance, donnent une idée plus exacte ni plus complète du sol et des beautés des Pays-Bas.

11. — Une Préface de M. Paul Weiss, ingénieur en chef des mines, et un Avant-propos de l'auteur résument à merveille le livre à la fois curieux et instructif que M. Émile Gérards, sous-inspecteur des travaux de Paris, vient de publier sous le titre de *Paris souterrain*. « Paris, ville de plaisir et de lumière! s'écrie M. Paul Weiss. Qui soupçonnerait, en voyant les boulevards fourmillant de monde, en entendant le tumulte incessant de ses rues, que, sous le pavé que nous foulons tous les jours, existe un vaste monde souterrain, dont l'immensité surprend tous ceux qui y pénètrent? Sous les rues s'enfoncent des labyrinthes de galeries, s'allongent des kilomètres de voies ferrées et s'entrecroisent des dédales de canalisations; sous les maisons, dans tous les quartiers du sud, s'étendent des vides dangereux, laissés par l'exploitation des anciennes carrières, dont la consolidation nécessite d'importants et délicats travaux. Cette révélation, M. Gérards nous l'apporte... Il étudie successivement, dans un style clair et précis, la formation géologique du sol de Paris et le régime de ses eaux souterraines; il décrit l'histoire des catacombes et nous montre comment on est parvenu à rendre inoffensifs les espaces vides abandonnés par les anciens carriers; il nous emmène dans les égouts et les voies ferrées souterraines et nous fait toucher du doigt les prodiges réalisés par les ingénieurs de la ville. L'œuvre de la nature et celle de l'homme sont décrites magistralement. » L'auteur, ensuite, s'explique à son tour, en ces termes : « Dans *Paris souterrain*, nous avons voulu passer en revue et étudier, tant au point de vue scientifique qu'au point de vue historique et descriptif, toutes les curiosités que recèlent les profondeurs de la capitale. Quelques-unes de ces curiosités avaient fait, de la part d'auteurs divers, l'objet de monographies ou de descriptions plus ou moins complètes et sans lien entre elles. Nous avons combiné, en les rattachant à nos propres observations, tous ces éléments épars. Parmi nos recherches personnelles, nous croyons devoir

signaler les cartes géologiques qui accompagnent le Livre Ier et les documents historiques et techniques de la partie relative aux carrières. Nous espérons qu'ils font dépasser à notre humble ouvrage les limites de la simple vulgarisation scientifique. Ayant dessein d'intéresser le grand public aussi bien que les hommes de science, nous nous sommes attaché à donner à ce livre la forme la plus attrayante. De nombreuses gravures accompagnent le texte; les termes techniques et spéciaux sont expliqués aussi souvent qu'il a semblé utile de le faire... » Il ne nous reste plus qu'à indiquer les grandes divisions de ce très intéressant ouvrage, afin de le mieux faire comprendre encore : Livre Ier. Formation et composition du sol de Paris. 1re partie. Généralités. 2e partie. Le Sol de Paris aux différents âges de la Terre. — Livre II. Les Eaux souterraines. 1re partie. Les Nappes souterraines. 2e partie. Les Eaux canalisées. — Livre III. Carrières et Catacombes. 1re partie. Les Anciennes Carrières de Paris. 2e partie. Les Catacombes. — Livre IV. Les Égouts de la Bièvre. — Livre V. La Faune et la Flore souterraines de Paris. — Livre VI. Les Voies ferrées souterraines: 1re partie. Lignes appartenant aux grands réseaux. 2e partie. Le Métropolitain municipal. 3e partie. Chemin de fer électrique Nord-Sud de Paris (ancien tramway Berlier). — Livre VII. Souterrains divers. L'ouvrage se termine par un copieux Index alphabétique et une table des cartes, plans et coupes, ce qui rend les recherches très faciles.

12. — Nombreux sont les pères de famille qui se souviennent d'avoir lu *les Merveilles de la science*, de Louis Figuier. Ils avaient puisé dans cette lecture des connaissances scientifiques sérieuses, présentées sous une forme simple et attrayante. La science évoluant sans cesse, il faut constamment renouveler les ouvrages qui la font connaître. M. Max de Nansouty continue dignement l'œuvre de son prédécesseur. Le nouveau volume, consacré à *l'Électricité*, porte conjointement les noms de l'ancien et du nouvel auteur. Et c'est justice. M. de Nansouty a conservé de l'ancien ouvrage les notions historiques et scientifiques qui restent la base de la science électrique. Mais il a rédigé à nouveau toutes les parties qui se sont perfectionnées; de plus, il a exposé les nombreuses questions nouvelles qui ont surgi dans les applications de la science électrique. Ce livre est puissamment documenté. La production industrielle de l'électricité, ses applications à la mécanique, à l'éclairage, à l'industrie chimique sont successivement étudiées, Les divers téléphones, les appareils de télégraphie avec fil, sans fil, sous-marine, qui ont donné lieu à une exploitation réellement pratique, n'ont plus de mystère après la lecture de ce livre. Le texte, simple et précis, est accompagné de nombreuses illustrations : que ce soient des reproductions photographiques ou des schémas, le choix est toujours excellent. Si élémentaire que voulût rester l'auteur, il ne pouvait

s'empêcher de faire un peu de théorie : cela est indispensable, non seulement pour se rendre compte des phénomènes, mais encore pour bien comprendre la signification des termes techniques qui sont, aujourd'hui, d'un usage courant. La principale qualité de cet ouvrage consiste pour nous en ces faits : M. de Nansouty, tout en faisant connaître les principales applications de l'électricité, n'a cherché à expliquer que ce qui était simple; il n'a pas eu recours à de mauvais subterfuges pour chercher à éclaircir des questions sortant du domaine élémentaire. La lecture de ce remarquable livre apprend beaucoup de choses utiles; il ne permet pas la naissance d'idées fausses : c'est donc un volume de vulgarisation parfait.

13. — Voici du Jules Verne posthume, assez différent, pour le fond, du Jules Verne d'autrefois. Nous avons bien, dans *les Naufragés du « Jonathan »*, des aventures extraordinaires, comme d'habitude; mais le récit se « corse » de l'exposé d'une thèse : l'absurdité du collectivisme, source de désordres, d'abus et d'esclavage sous l'apparence de la liberté. L'auteur nous présente d'abord un personnage mystérieux, qui vit isolé, en compagnie de deux Indiens, le père et le fils, dans une île de la Magellanie, entre l'Atlantique et le Pacifique, à l'extrême-sud de l'Amérique. Ce genre de solitaire répond au nom de « Kaw-djer », qui, dans la langue du pays, signifie « l'ami, le bienfaiteur, le sauveur ». De fait, ce Kaw-djer, Européen en rupture de civilisation, et qui a pour devise : « Ni Dieu, ni maître », comme tout bon révolutionnaire « intégral », est un véritable « altruiste ». Quand il consent à voir les humains de cette latitude, pauvres spécimens sous le rapport de l'intelligence, c'est pour leur rendre service, surtout pour les soigner et les guérir quand ils sont malades. Cet homme est universel : médecin, marin, ingénieur, savant en tous genres. D'où vient-il? Qui est-il? Nul ne le sait. Un jour, avec ses deux Indiens, il vole au secours d'un navire en perdition (le *Jonathan*) et le sauve, au péril de sa vie, ainsi que les douze cents passagers qu'il renferme, épaves de tous les peuples, en route pour fonder une colonie en Afrique, sur les territoires portugais. L'île Hoste, où abordent ces émigrants, appartient au Chili qui, désirant la voir se coloniser, offre aux naufragés, en même temps que des secours en nature, une indépendance absolue. L'affaire conclue, la partie raisonnable des nouveaux occupants parle de nommer un chef; mais le Kaw-djer, parfait anarchiste, refuse ce poste. Un avocat de France, le socialiste Ferdinand Beauval, sous prétexte de liberté, se pose en manière de dictateur, soutenu par les paresseux qui veulent vivre aux dépens des vrais travailleurs. Il a, dans cette circonstance, pour rival malheureux, un Américain nommé Dorick, apôtre du communisme pur. Vient le jour où tout va de mal en pis dans cette anarchie. Et la misère et le crime s'étalent si amplement que le Kaw-

djer se décide enfin à renier (oh ! temporairement) ses faux principes. Il accepte de devenir le chef de la colonie. Tout aussitôt il se révèle homme de gouvernement dans la plus complète acception du terme, et, sous son impulsion, ses administrés, graduellement, en arrivent à un état voisin de la prospérité. Le clan Beauval se soumet; Beauval, du reste, devient juge au tribunal institué par le gouverneur; mais le parti Dorick ourdit un attentat, heureusement déjoué. Tout à coup une nouvelle terrifiante circule : les Patagons, venus des territoires avoisinant l'Argentine, ont envahi l'île Hoste. Le Kaw-djer, aussi bon général qu'excellent médecin et parfait gouverneur, repousse victorieusement la horde dévastatrice. Cinq ans après, tout marchait à souhait dans l'île Hoste lorsqu'une découverte fatale vint apporter le désordre partout : l'île renfermait des mines d'or ! De tous les coins du globe affluent aussitôt les déclassés et les criminels. Si bien que les premiers colons, menacés dans leurs biens et dans leurs vies, sont obligés, sur l'ordre même du Kaw-djer anarchiste devenu dictateur élu, de massacrer leurs adversaires. Dégoûté du pouvoir et même d'une humanité qu'il avait rêvée tout autre, — c'est-à-dire pleine de vertu et de bonté, parce que libre, « sans Dieu ni maître », — ayant au préalable réglé toutes choses, il abdique entre les mains d'un jeune homme qui a été son élève et sera son continuateur dans le gouvernement de la colonie. Puis il se retire dans un îlot désert à la pointe duquel il a fait précédemment construire un phare destiné à guider les navires en ces parages dangereux, et que, seul habitant de l'îlot, il fera fonctionner. Et maintenant, si vous désirez savoir ce qu'avait été autrefois cet homme étrange, sachez qu'il appartenait à une famille régnant sur l'un des grands empires d'Europe; ne demandons pas plus d'éclaircissements : des exemples récents prouvent qu'il y a des détraqués partout. Dans tous les cas, ce Kaw-djer, imbu de préjugés faux en dépit d'une éducation et d'une intelligence supérieures, assiste à la faillite d'une tentative de mise en pratique des théories collectivistes, faillite à laquelle il contribue activement, quoique malgré lui et poussé par l'inéluctable nécessité. Conclusion : nul corps n'est viable sans une tête; nulle société ne peut durer sans justes lois.

14. — L'idée était assez heureuse d'étudier sommairement en un seul volume *les Peintres anciens et modernes, leur vie, leur œuvre*, et d'illustrer ce volume de portraits des artistes et de gravures reproduisant leurs principales compositions. M. Bénézit a rédigé pour les éditeurs Roger et Chernoviz un texte autant que possible anecdotique, et qui se lit agréablement, en suivant l'ordre chronologique, et mettant bout à bout les biographies des peintres. Malheureusement ce texte est gâté par d'assez singulières erreurs ou omissions. On y apprend, par exemple, que la *Cène* de Léonard de Vinci n'existe plus; il nous

semblait, au contraire, que les journaux avaient annoncé tout récemment que la restauration venait d'en être terminée avec succès. Il n'est peut-être pas moins étrange de consacrer dix pages aux petites anecdotes sur Michel-Ange, et d'oublier de nous dire ce qu'il a représenté à la voûte de la chapelle Sixtine. En revanche il était inutile, dans un ouvrage destiné à des enfants, de nous apprendre que le moine Filippo Lippi avait séduit une religieuse, mais que dans le couvent on ne lui en garda point rancune. Empressons-nous d'ajouter toutefois que sur l'art français, qui occupe la plus grande partie du travail, les informations semblent exactes, et que la revue de nos peintres même vivants ne manque pas d'un certain intérêt. Les éditeurs ont donné à ce livre un format si énorme et si encombrant que l'on se demande vraiment en quel rayon de bibliothèque il sera possible de le caser.

15. — Avec Jérusalem et Rome, Compostelle a naguère constitué la trinité des « pèlerinages majeurs », de ceux qui avaient le double privilège d'être le plus connus et d'attirer le plus de visiteurs. Cette popularité, Compostelle la devait à son saint, saint Jacques le Majeur, qui, comme le dit fort bien M. Camille Daux, était « pour l'Espagne la personnification de la lutte impitoyable contre les infidèles et de la glorieuse conquête de la patrie sur les Maures », et n'avait pas tardé à le devenir également pour les provinces françaises méridionales qui avaient eu, elles aussi, à combattre les Maures infidèles. De là se répandit par toute la France la réputation de saint Jacques de Compostelle, et, de toutes les parties de la France, pendant des siècles, une foule de voyageurs appartenant à toutes les classes de la société entreprirent d'aller prier au sanctuaire de Compostelle. Ils constituèrent des associations, celles des « confrayres-pellerins, à honneur de Dieu, de la sacrée Vierge Marie et du glorieux apostre Santiago de Compostella »; ils provoquèrent la fondation, le long des chemins plus spécialement fréquentés par eux, d'oratoires et d'hôpitaux; ils jouèrent, pour tout dire, un rôle dans la société du moyen âge et des premiers siècles des temps modernes. De ce rôle, M. l'abbé Daux ne dit qu'un mot dans le livre qu'il vient de publier et qu'il a intitulé : *Sur les chemins de Compostelle*; ce qui l'intéresse surtout, c'est l'étude des chemins suivis par les pèlerins, c'est leur vie durant tout le cours de leur pieux voyage, c'est la visite et la description de la ville même de Compostelle et de son sanctuaire. A l'aide de ce curieux *guide*, véritablement officiel, dont la rédaction est attribuée au pape Calixte II, — de ces *livrets*, *recueils* et *chansons* dont se munissaient les pèlerins (comme aujourd'hui touristes et voyageurs se servent de « guides » et d' « indicateurs »), M. Daux a écrit un ouvrage très intéressant et très curieux, très pittoresque et très instructif, conte-

nant une foule de renseignements précis, au point de vue géographique aussi bien qu'au point de vue historique, dont un seul détail nous a surpris. La carte de la page 47 porte que les premières étapes, pour les pèlerins partis de Paris ou des contrées plus septentrionales, sont Orléans, *Blois* et Tours; or, la grande route de Paris en Espagne passait autrefois non par Blois (où nous ne connaissons ni église, ni chapelle dédiée à saint Jacques), mais par Vendôme, dont une chapelle, — la chapelle du lycée Ronsard, — est précisément placée sous le vocable de l'apôtre vénéré à Compostelle. Que M. l'abbé Daux fasse quelques recherches de ce côté; et, si nous avons raison (comme nous le pensons en nous appuyant sur une inscription qui, il y a une vingtaine d'années encore, existait à Vendôme, — sur l'existence de chapelles dédiées à saint Jacques dans la vallée du Loir, par exemple Saint-Jacques-des-Guérets, au pied de la butte de Troo), qu'il rectifie sa carte dans une seconde édition. Cette seconde édition, nous la souhaitons de tout cœur, et nous la souhaitons prompte, au beau volume, très nouveau et très bien illustré, qu'est *Sur les routes de Compostelle.*

16. — Nous ne saurions être trop reconnaissants à la maison Mame de nous donner cette année une aussi belle édition de *Ma Tante Giron*, de M. René Bazin! Les illustrations de Dutriac sont de tous points charmantes et la reliure artistique en toile pleine est semblable à celle qui, l'an dernier, revêtait si agréablement *la Sarcelle bleue*, du même auteur. *Ma Tante Giron* ne date pas d'hier, mais qu'importe! Le sujet n'est-il pas émouvant, délicieux? Nous pourrions sans doute renvoyer nos lecteurs au compte rendu qu'en a fait autrefois notre collaborateur Firmin Boissin (*Polybiblion* d'avril 1886, t. XLVI, p. 313-314); mais cela est ancien déjà et tous nos lecteurs actuels ne possèdent pas ce volume déjà lointain de la collection de la Revue. Or donc, il nous a paru plus simple d'emprunter à ce compte rendu ses passages les plus saillants, qui feront bien connaître l'ouvrage à ceux qui l'ignorent : « Il s'agit pour la brave tante, écrivait alors notre regretté confrère (et elle s'y emploie de son mieux), de faire cesser, par un bon mariage, le dépit amoureux qui existe, sans oser se produire, entre Jacques de Lucé et Marthe de Seigny. Ce n'est rien, comme vous voyez. Mais que le cadre est donc joli! que les accessoires sont donc attrayants! M. René Bazin nous initie aux mœurs et aux superstitions des habitants du pays de Craon. Cette région a un caractère très original et nettement marqué. A voir l'ajonc qui pousse sur ses talus, la bruyère assez commune dans ses bois, ses pommiers et ses sarrazins en fleurs, on dirait : c'est la Bretagne. A voir ses hommes, grands, robustes, aux yeux songeurs, on pourrait croire : c'est la Vendée. Ni l'une ni l'autre. C'est le Craonnais. La grande propriété y

domine, les traditions s'y maintiennent, la famille s'y conserve. Indépendant et fier, l'habitant ne reconnaît que l'autorité paternelle et l'autorité sacerdotale. Sous la Révolution, il fut le premier levé, mais aussi le plus irrégulier des soldats de la chouannerie. Parmi les types dessinés par M. René Bazin, deux surtout, en dehors de la tante Giron, se détachent avec un singulier relief : c'est le curé de Marans, l'abbé Courtois, et le taupier Sébastien Luneau. Héros d'aventures invraisemblables, que l'on rencontrait dans les chemins sans rabat ni chapeau, l'abbé Courtois jouait de la guimbarde, après dîner, et fumait la pipe comme un sapeur : ce qui ne l'empêchait pas d'être un saint. Quant à Luneau, son métier de taupier en faisait un personnage redouté, sinon redoutable... Et pourtant Sébastien Luneau était l'être le plus inoffensif du monde. Encore un que la Tante Giron et le curé Courtois ramenèrent dans le droit chemin. A mentionner enfin, dans le roman de M. Bazin, des exploits cynégétiques et des dîners pantagruéliques d'une franche et piquante saveur. » Pourquoi ajouterions-nous quoi que ce soit à cette jolie esquisse de ce joli roman?

17. — Prenez du Conan Doyle, puis, en quantité égale, du Jules Verne et du meilleur, de celui de *Michel Strogoff*, du *Tour du monde en quatre-vingts jours*, du *Pays des fourrures*. Assaisonnez avec un peu de télégraphie sans fil et d'aréoplane; ajoutez quelques grains de radium, confiez le tout au maître cuisinier, cher aux enfants, qu'est M. Paul d'Ivoi, puis goûtez; et nous vous promettons, petits et grands, que vous irez, sans prendre le temps de respirer, jusqu'au bout du régal qui vous aura été servi sous le nom de : *La Course au radium*, et dans lequel de fort belles gravures remplacent les truffes. Faire allusion, en parlant d'un roman moderne, aux merveilleux conteurs qui ont nom Conan Doyle et Jules Verne, c'est vraiment faire le meilleur éloge possible d'un ouvrage destiné à amuser les enfants et même à distraire les grandes personnes. Quant à résumer ici la raison d'être de ce « voyage excentrique » et les multiples péripéties qui en ont marqué les étapes, pour aboutir à un et même deux mariages, c'est inutile. N'imitons pas les enfants qui, avant de lire un ouvrage, le feuillettent rapidement et en dévorent les dernières pages : ce serait leur donner le mauvais exemple et vous priver d'un plaisir, celui de suivre nos héros dans leur course échevelée autour du monde. Un regret en terminant : ce bel ouvrage, si bien présenté par l'éditeur, vraiment amusant, est absolument nul tant au point de vue de la morale qu'à celui de la religion. N'est-il vraiment plus possible d'élever l'âme de nos enfants en les distrayant? Il est vrai que le vice est puni, la vertu récompensée et que le mariage a lieu à l'église, mais c'est tout et, nous semble-t-il, c'est peu.

18. — Vous êtes un jeune garçon et vous avez de huit à douze ans.

La nuit, des aventures extraordinaires hantent vos rêves et, au réveil, vous êtes navré de vous retrouver dans la vie plate et uniforme de notre existence civilisée, de constater que les jaguars sont remplacés par des chats, les carabines à longue portée et à balles explosibles par le fusil « Eurèka », sans aucun danger, que votre oncle vous a donné l'année dernière. Les voyages et les dangers vous attirent, le sifflement des balles vous semble devoir être la plus enivrante des musiques, vous serez décidément marin ou explorateur, et, quand votre maman vous dit de manger rapidement votre soupe, vous songez qu'une tablette de pemmican ou qu'une galette de terre comestible ferait bien mieux votre affaire. Si tel est votre tempérament, si vos camarades, dans leurs jeux, ne vous qualifient pas de « poule mouillée », lisez *les Mangeurs de sable* et vous y trouverez un plaisir extrême, car, nous n'en doutons pas, plus les aventures sont terrifiantes, moins elles sont vraisemblables, et plus leur récit vous séduit. Avec Clovis, Jacques, César, Marguerite, Pastek, et bientôt avec Clair-de-Lune, vous serez entraîné en Corée, en Chine et dans le Thibet. Avec ces compagnons intrépides et invulnérables, vous franchirez la Grande Muraille, le désert de Gobi et l'Himalaya et, avec eux, dans notre belle Provence, vous assisterez avec joie à deux mariages. Si tout cela ne vous suffit pas, si de plus vous n'êtes pas charmé par les nombreuses gravures qui illustrent le volume, c'est que, vraiment, vous êtes difficiles et nous ne savons plus ce qu'il vous faut; — à moins, cependant, que vos camarades ne se soient pas encore aperçus que vous n'étiez qu'une « poule mouillée », destinée, si nous osons ainsi nous exprimer, à devenir « rond de cuir », fonctionnaire du gouvernement, ce dont nous vous plaindrions infiniment.

19. — Dans un beau volume : *Au pied de l'Acropole. Damaris l'Athénienne*, M. Henri Guerlin continue à exploiter une mine féconde dont il a déjà tiré *la Petite Patricienne*, épisode des premiers temps du christianisme. Son nouveau récit, qui nous transporte à Athènes et à Éphèse, est écrit avec le même esprit chrétien, le même souci historique et constitue une page instructive autant que pittoresque. Damaris, jeune Grecque, merveilleusement belle, est convertie par les prédications de saint Paul à la foi du Christ. Cette sœur cadette de Fabiola et de Callista, a une âme héroïque; elle supporte sans se plaindre les privations et les périls qu'entraîne sa conversion, mais un sacrifice plus complet lui est demandé. A la prière de son fiancé Apollonidas, Damaris pose pour sa statue chez le jeune sculpteur, dont elle rêve de convertir l'âme sincère; mais, malgré elle, cette statue, œuvre d'art incomparable, est enlevée par ses concitoyens et honorée sous le nom de la grande déesse, Artémis d'Éphèse. Le culte idolâtrique rendu à son image révolte le sens chrétien de Damaris,

et la nuit, armée d'un marteau, elle brise sa statue. Dès lors, sa mort est certaine; condamnée par le peuple en délire, la jeune fille est attachée au socle vide : elle y expire quelques heures après, bénie par Paul de Tarse et réconfortée par l'acte de foi de son fiancé, conquis au Christ par son martyre. Les illustrations qui accompagnent ce récit en font un beau livre d'étrennes, dans lequel une forme attrayante et dramatique s'unit à une donnée élevée. Rien de plus intéressant, en effet, même au point de vue simplement historique, que cette lutte du christianisme naissant, pauvre et austère, avec le paganisme de Grèce et de Rome, dont la corruption se pare d'élégance artistique.

20. — L'histoire de Louis Cormas, *le Moucheron de Bonaparte*, avait, aux étrennes dernières, captivé plus d'un enfant; celle de *Tiarko, le chevrier de Napoléon*, n'intéressera pas moins les jeunes lecteurs. Ce Tiarko n'est qu'un petit bohémien, mais il a la chance d'avoir pour père adoptif le roi des Romanichels, le vieux Bodog, dont la puissance occulte le guide et le protège; même après sa mort, Bodog rendra encore service à l'enfant, dont il a rêvé de faire un Français et un brillant officier de l'Empereur. Tel n'est pas tout à fait le destin de Tiarko; il débute très bien, ce petit, après avoir été recueilli par notre vieille connaissance le capitaine Cormas et par sa charmante femme; aidé par Bodog, il rend à Napoléon, et à son nouveau maître en même temps, des services éminents; sans lui, Austerlitz eût été impossible..... Mais, une fois enfermé comme boursier de l'Empereur lui-même à Louis-le-Grand, Tiarko se dessèche d'ennui; il lui faut la vie libre, le grand air, les combats, et finalement il s'échappe du lycée. D'aventures en aventures, il arrive à devenir, grâce à la maréchale Lefèvre, le chevrier du petit roi de Rome, puis son écuyer; bonapartiste intrépide, il suit Napoléon II à Schœnbrunn après la chute de l'Empire, et là, de concert avec le colonel Cormas, qui n'hésite pas à mettre en péril sa propre vie et celle de son fils unique, il essaie d'enlever Napoléon II à sa captivité dorée ! Il faut lire, dans le volume de M. Jules Chancel, à la suite de quelles dramatiques péripéties cette audacieuse entreprise, qui avait d'abord semblé devoir réussir, a piteusement échoué et pourquoi le Roi de Rome est demeuré le duc de Reichstadt. C'est du roman, mais du roman intéressant toujours, amusant et même parfois émouvant; il n'y a, comme au livre antérieur de M. Jules Chancel, qu'un reproche à lui adresser, l'absence totale, systématique et regrettable, du sentiment religieux.

21. — L'intarissable conteur italien Salgari, que l'éditeur Delagrave s'est donné à tâche de faire connaître aux jeunes Français, conduit cette année ses lecteurs dans les îles éparses du golfe de Bengale et dans l'île de Ceylan. L'action se passe d'abord dans un pénitencier des îles Andaman, puis se continue dans les îles Nicobar, pour s'achever

à Ceylan, après s'être déroulée en grande partie sur l'Océan. Il s'agit de retrouver *la Perle de sang*, merveilleuse de couleur, étonnante de grosseur, qui ornait le front d'une colossale statue de Bouddha. La perle a été dérobée et celui qui la rendra aux prêtres de la pagode d'Annarodgbur recevra en récompense la main de la plus charmante des jeunes Cingalaises consacrées au dieu. Un tel don vaut bien de courir mille dangers pour retrouver la perle afin de l'abandonner entre les mains des prêtres de Bouddha. L'auteur, en racontant cette histoire, a-t-il voulu montrer que la possession de la femme aimée vaut mieux que tous les trésors de la terre? Si telle a été son intention, on ne pourra que l'en féliciter, car il va ainsi contre les enseignements néfastes de notre société corrompue, pour laquelle l'or est tout. Si, au contraire, il a simplement voulu plaire à nos enfants, il a pleinement réussi, car son récit captivera au plus haut point ses jeunes lecteurs.

22. — Notre très regretté ami et collaborateur Charles Arnaud, qui vient de mourir subitement, a parlé il y a un peu plus de sept ans (*Polybiblion* d'octobre 1902, t. XCV, p. 301-302) du livre de M. Henry Bordeaux intitulé : *La Peur de vivre*, dont la librairie Roger et Chernoviz vient de donner une édition illustrée dans un format un peu trop majestueux. Empruntons à M. Arnaud les passages suivants de son article, où, après avoir applaudi à l'honnêteté du romancier, à ses idées élevées, à son sens artistique très délicat, il n'hésite pas à critiquer le sujet traité : « L'auteur reproche à Mlle Alice d'avoir eu peur de la vie, parce qu'elle a eu peur de désobéir à ses parents et d'épouser, malgré eux, le lieutenant Marcel. Le courage de vivre comporte-t-il donc l'obligation de se révolter contre l'autorité paternelle? Il comporte sans doute l'obligation de n'avoir pas peur de la pauvreté; mais si la pauvreté de Marcel effraie les parents, elle n'effraie pas Alice, et c'est vraiment et uniquement de ses parents qu'Alice a peur. D'autre part, l'auteur fait un héros de ce lieutenant, qui, ne pouvant supporter le refus d'Alice, ne pense plus qu'à mourir et y réussit, glorieusement d'ailleurs, en se faisant tuer dans un combat contre des peuplades de l'Afrique. Est-ce que le courage de vivre ne comporte pas la discipline de la sensibilité, la subordination du cœur à la raison, et la force de supporter des chagrins d'amour? » — Distingué et faux : telle est la double épithète, laudative et sévère à la fois, employée par M. Ch. Arnaud pour caractériser finalement ce roman; et il ne nous paraît pas que le fait d'une revision de l'auteur en vue de mettre son œuvre à la portée de la jeunesse infirme le jugement de notre collaborateur.

23. — Bien imprimé sur beau papier, illustré avec goût, tel nous apparaît le grand volume formé de *Contes choisis* de M. Paul Bourget. Les illustrations de MM. A. et G. Chanteau, très réussies, ajoutent un at-

trait de plus à ces contes charmants du maître écrivain. Nous eussions aimé à trouver là une sorte de Préface ou d'Avant-propos qui eût en quelque sorte servi de lien à ces jolies choses. Comme nous ne pouvons qu'en regretter l'absence, nous nous bornerons à reproduire les titres brefs des treize contes que l'on trouve ici : *Aline.* — *Le Fils.* — *Le Talisman.* — *Résurrection.* — *Le Frère de M. Viple.* — *L'Adoration des Mages.* — *L'Ami d'enfance.* — *Bob Milner.* — *Un Chef.* — *Le Nègre.* — *Autre joueur.* — *La Parole donnée.* — *Lucie.*

24. — M. Ernest Daudet a fait précéder ses *Pages choisies*, éditées chez Roger et Chernoviz, d'une Introduction un peu trop mélancoliques, nous semble-t-il. En dépit de tout, nous ne croyons pas que les générations de l'avenir, si mauvais que s'annonce cet avenir, se désintéresseront des bons ouvrages retraçant l'histoire de la patrie franraise : l'antipatriotisme est une maladie qui fera son temps et disparaîtra, comme la lèpre. Mais si nous ne voyons point les choses aussi noires que M. Daudet, cela ne signifie nullement que l'idée d'où est né son recueil ne soit bonne, voire excellente. « Il m'a semblé, dit-il, que le plus sûr moyen de me garantir contre un oubli que mes travaux d'histoire notamment ne méritent pas, c'était de choisir dans la totalité de mes œuvres quelques extraits propres à en révéler l'existence à ceux qui, dans l'avenir, les ignoreraient, à leur apprendre en quel esprit elles furent écrites et peut-être même à leur inspirer le désir de lire celles auxquelles ces citations ont été empruntées. » Et c'est ainsi que les jeunes lecteurs — et même ceux qui ne le sont plus, jeunes, pourront se délecter dans treize récits historiques extraits d'ouvrages de M. E. Daudet (indiqués au bas de chaque première page) allant de 1792 à la mort du duc d'Aumale (1897). Viennent ensuite neuf courts extraits de romans, cinq « Esquisses et paysages » et quatre nouvelles. L'ensemble, bien illustré, plaira.

25. — On connaît le talent de Mme Bentzon. Les quatre nouvelles, réunies en un volume, sous le titre d'ensemble : *Romans et contes de tous les pays. En France et en Amérique*, révèlent, une fois de plus, sous une forme très simple, son esprit distingué, son style correct, mesuré, facile et élégant, qui sait si bien adapter des récits étrangers au goût français. La première de ces nouvelles : *Geneviève Delmas* est la pathétique histoire d'une jeune fille laide, qui, après avoir semé le bonheur autour d'elle, finit par le rencontrer elle-même. *Pierre Casse-Cou*, écrit pour les enfants, est adapté d'un roman anglais : *Misunderstrod*, qui, il y a plus de trente ans, obtint un vif succès en Angleterre. Certains traits du récit restent les mêmes, mais Pierre Casse-Cou, le petit héros du conte, et son entourage sont devenus bien Français. *Yette* est l'histoire d'une créole, enfant terrible, qui finit, par suite d'efforts persistants, par devenir une jeune fille accomplie;

mais ses progrès dans la bonne voie sont semés d'incidents variés et amusants, car Mme Bentzon, même quand elle donne des leçons de morale, n'est jamais ennuyeuse. *La Rose blanche* est d'allure plus mouvementée; le récit a pour théâtre la Lousiane pendant la terrible guerre de sécession; il donne un tableau pris sur le vif des mœurs et coutumes des planteurs et de leurs serviteurs : certains types de vieilles négresses sont amusants et la note émue s'y mêle à la note gaie. Enfin le dernier conte du volume : *Baby Sylvester*, adapté de Bret Barte, est l'histoire très courte, joliment contée, d'un ours gris. On le voit, ce recueil ne manque pas de variété; il mérite, étant donné le talent de l'auteur et la diversité des sujets, d'avoir une place d'honneur parmi les livres d'étrennes. Mme Bentzon donne à tout ce qu'elle touche une note bien personnelle, émouvante, pittoresque ou amusante, selon les circonstances,

26. — Le volume que le savant professeur de géologie au Muséum d'histoire naturelle, M. Stanislas Meunier, a écrit pour la librairie Delagrave, sur *la Terre qui tremble* est, entre tous, un livre d'actualité; livre d'étrennes austère, assurément, mais qui satisfera les jeunes curiosités en leur apportant toute l'instruction désirable. L'auteur a voulu éviter l'exposé didactique trop aride, ou du moins il l'a renouvelé, en lui donnant la forme plus animée du roman. Le point de départ de son travail est naturellement l'effroyable catastrophe de Messine, qu'il nous décrit de façon aussi émouvante que précise, et qui lui est un prétexte à passer en revue les tremblements de terre les plus récents, ceux de Nice et de la Provence, de la Grèce et de la Turquie, de la Jamaïque, de San Francisco, du Japon. Une seconde partie est consacrée à l'histoire, et une troisième et dernière à la science séismologique, aux observations et aux prévisions, non moins qu'aux précautions à prendre. Les jeunes lecteurs de M. Stanislas Meunier tireront un profit durable de ce beau livre, de prix modéré, dont l'illustration toute documentaire représente, d'après photographies, les ravages causés par les convulsions terrestres.

27. — L'éditeur Hetzel a réuni dans un même volume sous le titre principal commun : *En vacances*, deux ouvrages distincts qui se complètent l'un par l'autre. L'idée est on ne peut plus heureuse. Dans *Plaisirs et curiosités de la montagne*, M. A. Dauzat nous initie à ses magnificences, à ses attirances : « Il est évident, dit-il dans son *Introduction*, — où il expose les distractions que la montagne peut offrir et les leçons que donne sa connaissance, — que la mer convient mieux à certaines natures, soit au physique, soit au moral. La montagne ne permet pas, comme la plage, les ébats en sécurité des tout petits; elle est contraire à diverses dispositions organiques, aux cardiaques, aux asthmatiques; elle rebute ceux qui sont dans l'impossibilité de fournir un effort de marche. Et la plage, telle qu'elle se présente au-

jourd'hui dans les stations à la mode, est aussi plus agréable pour les paresseux des muscles, qui passent leur après-midi à deviser sous un parasol en regardant la mer, sinon en lui tournant le dos. » Ceci est bien un peu ironique. Continuons. Si les médecins ont découvert « toutes sortes de vertus curatives aux bains de mer et à l'air salin », nul ne saurait nier que « l'air des montagnes est un calmant et un fortifiant de premier ordre, généralement excellent contre les neurasthénies que parfois la mer irrite. La montagne est surtout une grande école d'énergie, de patience, de prudence : elle constitue une merveilleuse leçon de choses pour former la jeunesse. Les Anglais et les Allemands l'ont bien compris. » Aux lecteurs de choisir. Donc, M. Dauzat nous promène dans les Alpes suisses, françaises et italiennes. Après quelques conseils à « ceux qui partent », il décrit les villes d'eaux et les centres d'excursions, il nous apprend comment on doit faire une ascension; il signale les beaux paysages et les curiosités naturelles des régions qu'il visite; il nous renseigne sur les sports et distractions auxquels il convient de se livrer de préférence et donne des détails curieux sur les mœurs et les coutumes des pays qu'il traverse, ainsi que sur les fêtes auxquelles on peut prendre part ou qu'on peut voir en simples spectateurs. En un mot, il ne nous laisse rien ignorer de ce qui peut être utile ou agréable aux excursionnistes. — A son tour, l'écrivain qui signe Loudemer (un pseudonyme symbolique vraisemblablement) nous conduit *Au bord de la mer*. « Sitôt arrivé à la mer, affirme-t-il, le principal souci de chacun est de s'équiper pour la pêche. » Et, dans cette conviction, il ajoute : « C'est mon expérience que je vais mettre à la portée de mes lecteurs en leur facilitant la découverte de ces secrets (les secrets des pêcheurs) et en leur donnant le moyen d'en profiter avantageusement. Je traiterai donc successivement des différentes pêches que l'on peut faire à la mer, tant sur le rivage qu'en bateau. » Et aussitôt Loudemer passe en revue la pêche aux coquillages, aux crustacés, aux poissons. Il renseigne aussi sur les amorces, les pêcheries « en bois et en filet », sans oublier d'utiles indications sur la pêche en pleine mer ou pêche de grand fond. Ne croyez pas qu'il s'en tienne là : il vous sert encore de guide pour la chasse aux oiseaux d'eau : le canard, la bernache, le cormoran et les grèbes. Voilà, certes, un volume qui s'adresse à beaucoup de personnes à qui il rendra des services certains. Bien imprimé sur beau papier, il est gracieusement et copieusement illustré et relié avec autant de simplicité que de goût.

28. — *Le Roman du Renard*, adaptation pour la jeunesse du *Roman de Renart*, est un pendant très réussi aux *Fabliaux et contes du moyen âge*, que nous avons annoncés, l'an dernier, à pareille époque. L'adaptateur, M. L. Tarsot, s'adressant à l'une de ses nièces, s'exprime ainsi dans l'*Introduction* placée en tête du volume : « Ce qui te frappera

certainement à la lecture, c'est la vie intense qui anime tous les personnages de cette étrange épopée... Dans le *Roman du Renard*, les animaux sont conçus à la manière de ceux que les fables t'ont rendus familiers. Chacun d'eux est le type représentatif d'une classe de la société ou d'une fonction sociale; par exemple : Noble, le lion, le roi par excellence; ou bien encore il est devenu le symbole d'un caractère moral comme, chez Molière, Harpagon, Tartuffe ou M. Jourdain ; Belin, c'est la sottise naïve avec une nuance de fatuité; Brun, la brute stupide, la dupe prédestinée à toutes les avanies. Isengrin, le balourd imprudent et cependant cauteleux dont Renard se moque et se sert à son gré... Il ne faut pas t'attendre à trouver de la moralité dans *le Roman du Renard*. N'y cherche qu'un amusement, sans plus, et j'espère que tu le rencontreras. Je ne tenterai même pas de te dire que l'excuse de Renard, c'est qu'il fait triompher la ruse, c'est-à-dire l'esprit aux dépens de la force. La ruse de Renard ne me semble pas plus recommandable que la force de Brun et d'Isengrin, et lorsqu'à la fin du poème, je vois l'ingénieuse fourberie de Renard avoir raison de la vigueur d'Isengrin, je m'en amuse assurément, mais je ne serais pas autrement choqué si cette canaille de Renard recevait le châtiment de ses méfaits. Et je suis persuadé que tu penseras comme moi. » Illustré de nombreuses et jolies gravures de A. Vimar, dont plusieurs en couleurs, ce livre amusera les petits et même les grands.

29. — Le beau volume de M. Pierre Maël que nous allons examiner renferme deux nouvelles, fondées l'une et l'autre sur l'histoire de la Bretagne. La première : *La Lionne de Clisson*, qui donne son nom au livre, a pour héroïne Jeanne de Belleville, dame de Clisson, qui après la mort de son mari, défend contre ses ennemis les droits de son fils Olivier. Jeanne vivait à l'époque belliqueuse où les comtes de Blois et de Montfort se disputaient la Bretagne; ses aventures, par mer et par terre, son mariage forcé, pour sauver l'héritage de ses enfants, avec un Anglais, lord Bantley, sa vaillance, ses malheurs et la gloire naissante de son fils Olivier sont racontés dans un style plein d'entrain.— Plus poignante cependant et plus intéressante, peut-être, parce qu'elle est plus près de nous, est la seconde nouvelle : *Yannik le Rouge*. C'est un épisode très dramatique de la descente des émigrés sur la plage de Quiberon; les rudes Chouans de Bretagne et les Bleus, férocement cruels, revivent dans ces pages, dont l'horreur est atténuée par l'héroïsme du jeune prêtre Gildas, type admirable du pardon chrétien. Comme tous les épisodes de cette époque, où les grands crimes sont rachetés par d'admirables vertus, celui-ci offre un intérêt que n'ont pas, le plus souvent, les romans ordinaires.

30. — Les enfants, et ils sont nombreux, qui aiment les chiens, liront avec intérêt l'histoire de *Médor Médorovitch*, c'est-à-dire les

Aventures d'un terre-neuve russe qui fut véritablement l'ami de ses jeunes maîtres, Maroussia et Volodia Gromof. A leurs bons soins, Médor répond par un attachement de chien fidèle; de plus, intelligent et courageux, il se rend célèbre par ses prouesses dans l'entourage de ses propriétaires, et son histoire est plus mouvementée, et, à coup sûr, plus morale que celle de bien des humains. Elle se déroule tout entière en Russie : ce fait ajoute à l'intérêt très réel des aventures de Médor, celui qui s'attache toujours à un milieu nouveau et différent du nôtre. Excellent livre d'étrennes à donner aux enfants de huit à dix ans. Les illustrations et la reliure sont, comme le texte, très réussies.

31. — *Où le grain tombe...* Le « bon grain », semé par l'officier Hubert de Sénonches dans l'âme plus faible que perverse du soldat Benoît Chevru, semble tout d'abord porter d'excellents fruits. Benoît, engagé dans un bataillon d'Afrique, pour une faute de jeunesse, se montre accessible à l'influence de son lieutenant; fier de sa confiance, il y répond par un dévoûment absolu. Blessé, médaillé, mis à l'ordre du jour, le soldat Chevru rentre réhabilité dans ses foyers, et, grâce à l'influence de son chef, il y fait un excellent mariage. Mais Benoît est un faible et, malgré la protection toujours aussi cordiale de son ancien lieutenant devenu capitaine, il se laisse gagner par les fausses théories des « frères et amis », qui, sous prétexte d'humanité, prônent la révolte et le meurtre. L'auteur, sous une forme fictive, touche aux problèmes sociaux qui, à l'heure présente, troublent si profondément les esprits. M. Crespières, chef d'usine, père de la jeune femme d'Hubert de Sénonches, est tout particulièrement visé par les mécontents du pays, et une grève éclate. Chevru, employé de l'usine, y prend part et se trouve en face de son ancien chef, envoyé avec son régiment pour défendre le manufacturier menacé. Les mensonges et les inepties dont se servent les meneurs de grève pour entraîner les masses ont fait leur œuvre : Chevru oublie les bienfaits dont il a été comblé; mais, au moment où le capitaine de Sénonches, qui est venu seul pour parlementer avec les rebelles, va tomber sous les coups, son âme de soldat se réveille et il se jette au-devant de l'officier. Les fusils partent, le capitaine est sauvé, tandis que Denise, la femme de Chevru, victime innocente, reçoit une balle en pleine poitrine. — « J'ai payé ta dette », dit-elle à son mari, que cette dure leçon ramènera, espérons-le, à des idées plus saines. L'auteur écrit, comme on le sait, avec facilité, ses théories sociales sont justes et ses sentiments excellents; les questions auxquelles il touche, brûlantes par le temps qui court, donnent à son livre une sorte d'actualité.

32. — *Le Ballon fantôme* a aussi son actualité à une époque où l'aviation semble devoir entrer dans les habitudes de la vie. Henry Jackson,

jeune milliardaire américain, fait construire un ballon monstre dans lequel il s'embarque avec de nombreux sacs, qui, au lieu de sable, renferment des pièces d'or : il y en a pour douze milliards, que le jeune patron du ballon compte répandre sur le monde. Parmi les passagers se trouve sa cousine Élisabeth, qui devient sa femme, et le nain Davids, son collègue. Le ballon poursuit à travers l'Europe sa course fantastique : nos aéronautes sont aussi des philosophes, et l'agitation, les folles entreprises des hommes, au-dessus desquels ils planent, leur inspirent l'horreur des centres civilisés. Leurs expériences, au contact des humains, leur font souhaiter de trouver une île déserte, où ils puissent vivre en paix. Ils finissent par aborder dans cette île fortunée, au milieu du Pacifique ; mais, pendant qu'enchantés de leur nouveau domaine, ils le parcourent en tous sens, le nain Davids part avec le ballon, qui, errant à travers les espaces, devient dès lors *le Ballon fantôme*. Quant au ménage Jackson, il ne s'alarme pas pour si peu et se réjouit sincèrement de vivre désormais « loin des hommes vils et agités ». Comme on le voit, la donnée du volume est toute de fantaisie ; il est écrit avec verve et joliment illustré ; certaines vignettes, surtout des cathédrales de France, sont poétiques : « Au pays où fleurirent toutes ces saintes et merveilleuses maisons, la foi ne saurait mourir », dit l'auteur qui est un croyant, doublé d'un philosophe.

33. — *L'Enfant de la falaise*, autrement dit Miette Molé, a grandi, comme une plante sauvage, dans une espèce de grotte, située dans les falaises, près de Dieppe. Malgré les influences malsaines qui ont entouré son enfance, la petite fille abandonnée est une nature exquise : les vices de sa mère, ivrognesse incorrigible, et de son frère, fainéant et voleur, semblent, au contraire, l'avoir plus fortement orientée vers tout ce qui est bon et bien. L'intérêt que lui témoigne la famille d'un riche armateur, M. Lenoir, marque dans la vie de la pauvrette un tournant heureux en l'affermissant dans la bonne voie, mais sans l'arracher cependant à sa vie misérable. Miette, habillée en mousse, remplit tous les devoirs de son état avec courage et, au cours de sa carrière aventureuse, elle est dédommagée de ses peines puisqu'elle peut rendre un signalé service à ses bienfaiteurs, M. et Mme Lenoir, et leur payer ainsi sa dette de reconnaissance. L'auteur, comme sa petite héroïne, aime la mer, dont elle décrit avec un sens très juste les mille aspects, terribles ou séduisants ; les mœurs des rudes marins et les épisodes de leur vie journalière sont racontés par elle d'une façon vivante et pittoresque. Miette est sympathique et touchante, presque trop parfaite quand on songe à l'absence de tout sentiment religieux dans sa vie. A part cette réserve, le volume est bien écrit, mouvementé, fait pour plaire aux jeunes lecteurs à qui il sera donné comme livre d'étrennes.

34. — En l'an 1922, le docteur Faldras, savant français, communique à l'Académie de médecine la sensationnelle découverte d'un sérum destiné à prolonger la vie, en renouvelant l'organisme du corps humain. Il en inocule sa fille unique Élisabeth, en présence d'une nombreuse assemblée qui passe de la stupeur à un enthousiasme délirant. D'après lui, la moyenne de la vie humaine sera désormais, au minimum, de deux siècles et demi. L'on juge de la profonde émotion causée par cette trouvaille; de tous les points de l'Europe et ensuite de tous les pays du monde, des foules avides de ce merveilleux sérum accourent à Paris; elles viennent en automobile, en aéroplanes, à pied, et le gouvernement est obligé de prendre des mesures sévères pour protéger le docteur contre cette formidable invasion. Au milieu de l'enthousiasme dont il est l'objet, Faldras s'aperçoit un jour que la formule du « sérum de vie » lui a été volée, malgré les multiples précautions qu'il a prises pour protéger sa découverte. Il a des raisons de soupçonner de ce larcin un Allemand, qui, sous le nom de Meyer, a pénétré dans l'intimité du savant et a forcé le coffre-fort, où se trouvait la précieuse formule. Alors s'organise une chasse à l'homme, dont le héros est le reporter américain Madison, digne émule de Sherlock Holmes, de légendaire mémoire. Chargé par le docteur de recouvrer à tout prix la formule, Madison déploie dans l'accomplissement de sa mission une activité qui tient du prodige. Il traque le voleur en Allemagne, le poursuit à travers la France, le retrouve enfin en Amérique et lui arrache, avec la vie, la cassette renfermant le fameux secret. Les aventures comiques ou tragiques de Madison, ses inventions ingénieuses et hardies, sont racontées avec entrain. Il est certain que *la Découverte du docteur Faldras* fourmille d'invraisemblances, mais elles ne choquent guère, tant l'animation et la verve du conteur donnent de l'intérêt à son récit, d'une jolie fantaisie, amusant et parfaitement moral. Ajoutons que le volume, bien relié, bien illustré, est, en tous points, un livre d'étrennes agréable à recevoir par des enfants de douze à quatorze ans.

35. — *Élisabeth Faldras* fait suite à *la Découverte du docteur Faldras.* Le sérum de vie a fait son œuvre : l'inventeur, âgé de plus de deux cents ans, est solide comme un roc; sa fille Élisabeth a cent quatre-vingts ans; elle est entourée d'une foule de descendants, dont le dernier a trois mois. L'infatigable Madison, inoculé lui aussi par le sérum, est toujours là, aussi alerte que par le passé; la France compte deux cent millions d'habitants, les villes ont décuplé et il n'y a plus dans le pays de terrains incultes. Malgré cette apparente prospérité, le savant a parfois des doutes sur le résultat final de son œuvre et, par moments, il est terrifié de la responsabilité qui lui incombe. Une formidable invasion de la race jaune qui, affamée, se précipite sur

l'Europe, justifie ses craintes. La lutte s'engage autant dans les airs que sur la terre, et Madison y joue un rôle important, car les siècles qui ont passé sur sa tête n'ont pas refroidi l'activité, ni diminué l'esprit inventif de cet étonnant personnage, dont les aventures parmi les Jaunes sont des plus dramatiques. Non moins fantastiques sont celles du Marseillais Cardanne, l'ami de Faldras, qui porte, au milieu des pires dangers, la bonne humeur du pays du soleil. Quant au savant Faldras, il reste fort inquiet des dangers qu'amène la surpopulation, résultat du sérum de vie, et, de concert avec sa fille Élisabeth, il cherche un aliment nouveau, extrait chimique, qui, sous un volume insignifiant, suffira pour entretenir l'existence. Élisabeth présente au monde cette nouvelle découverte, qui détruit tout danger de famine. Mais si le sérum prolonge l'existence humaine, il vient cependant un moment où les organes usés refusent de travailler davantage. A près de trois cents ans, Faldras et son vieil ami Cardanne en font l'expérience : ils meurent doucement et s'en vont, d'une façon un peu païenne, il faut l'avouer, vers une autre vie qu'ils espèrent encore plus durable et plus belle que celle-ci. Comme le précédent volume, celui-ci est écrit d'un style alerte, l'intérêt n'y languit pas, les aventures y sont dramatiques et, si la note chrétienne en est absente, il n'y a cependant rien dans ce fantastique récit qui blesse soit le sentiment religieux, soit la morale. On peut donc le donner sans inconvénient, comme l'on donne les récits de Jules Verne, desquels il se rapproche par certains côtés.

36. — Ce n'est ni un drame ni une comédie, que nous offrent MM. Chemilly et Maurelly, mais c'est vraiment l'un et l'autre, un éclat de rire dramatique, si l'on peut s'exprimer ainsi. *Maître Juponnet, cambrioleur*, c'est peut-être la plus amusante et spirituelle fantaisie qui ait, cette année, été inventée pour la plus grande joie des lecteurs, grands et petits. Raconter cette folle histoire est impossible, car son charme est fait de mille détails. Il faut lire comment Maître Juponnet, avocat au Conseil d'État (et à la Cour de cassation), le plus pacifique et honorable des avocats, le meilleur des gendres, des époux et des pères, est devenu, le plus naturellement du monde, le cambrioleur Chipolata, chef d'une audacieuse bande d'apaches. Il semble, en lisant cet amusant volume, qu'une pareille aventure puisse nous arriver chaque jour, à nous-même, attendre demain. Il nous suffirait pour cela d'aller, sans notre famille, et déguisé en apache, à un bal masqué, puis, d'en sortir sans pardessus et d'être rencontré par Sigismond Galantine et Léon La Saucisse, postés au coin d'une rue — et à quel coin de rue, à Paris, n'y a-t-il pas deux apaches? — Mais nous devons nous arrêter là, pour laisser au lecteur le soin de méditer cette aventure, et nous demander si, à la place de Maître Juponnet,

nous aurions fait preuve de plus de sang-froid et de résolution. Les enfants ne se poseront pas la question; ils ne songeront qu'à se passionner pour les exploits du héros, qu'à frémir avec lui, bien heureux de voir leurs transes se terminer par un éclat de rire.

37. — Le récit de M. Toudouze intitulé : *Le Renard de la mer* se déroule pendant les années 1804 et 1805, au moment où Napoléon Ier projetait la conquête de l'Angleterre; un mince ruban d'argent séparait le conquérant de cette île qui bravait sa puissance, et parmi ceux dont il réclame alors le dévoûment pour franchir le détroit sont *le Renard de la mer*, Jacques Touquet, l'officier d'artillerie Jean Delsort et l'officier de marine Pierre de Kergrist. Entre ces trois hommes unis dans un dévoûment commun à leur chef, se déroule un drame intime, dont les péripéties se mêlent au bruit des batailles sur terre et sur mer. Le père de Jean Delsort a jadis envoyé à la guillotine la mère de Renée, la fille adoptive du vieux corsaire, Jacques Touquet; celui-ci s'appelle, en réalité, Jacques d'Ymercourt, il est le frère aîné du père de Renée, François d'Ymercourt, réfugié en Angleterre pendant la Révolution. Pierre de Kergrist, officier d'avenir, est le fiancé de Renée, dont il ignore, du reste, la noble origine. Comme on le sait, Napoléon ne réussit pas à traverser la Manche, et la victoire de la flotte anglaise à Trafalgar porta à la marine française un coup terrible; mais les personnages du volume de M. Toudouze n'en dépensèrent pas moins leur courage, à travers mille dangers, au service de leur patrie. Comme tout bon roman, celui-ci se termine par un mariage; Pierre de Kergrist, revenu des pontons anglais où il était prisonnier, épouse Renée, et le « Renard de la mer », entre sa fille adoptive, heureusement mariée, et le frère qu'il a retrouvé, se console de ses déboires patriotiques. M. Toudouze écrit avec facilité, et son amour de la France éclate à chaque ligne de ce récit, où un fond d'histoire véritable est agrémenté d'incidents fictifs. Le volume convient parfaitement aux jeunes garçons, qui n'y trouveront que de bons exemples de courage et de patriotisme.

38. — Bien qu'on travaille de façon systématique à tuer en France, chez les générations nouvelles, la foi, le culte de la patrie et, en manière de conséquence, le courage chrétien, foi, patriotisme et courage subsistent toujours chez nos enfants et chez nos jeunes soldats. En faut-il des preuves irrécusables? On les trouvera dans le beau livre de M. H. Cordonnier intitulé : *Exploits héroïques de nos soldats au Maroc*. Cette histoire anecdotique de la toute récente guerre du Maroc raconte très simplement, mais de façon vraiment attachante et émouvante, de quelle manière se sont comportés ceux qui ont eu l'honneur de servir au Maroc, comment ils ont lutté et comment ils sont morts; elle expose comment, chacun de son côté, aumôniers et infirmières

bénévoles ont travaillé de leur mieux à adoucir les souffrances des blessés et à faciliter aux mourants, — lorsque la chose était possible, — le passage à une autre vie. Que de sacrifices exécutés simplement, saintement ! Que d'actes de foi aussi dans cet ouvrage duquel, dès qu'on en a commencé la lecture, on ne peut plus se détacher ! M. Cordonnier y a très habilement groupé et fondu ensemble les notions géographiques et historiques, les épisodes militaires et les enseignements chrétiens qui se dégagent de tout ce qu'il raconte (voyez en particulier, aux pages 125-131, l'épisode intitulé « Dialogue tragique parmi les morts »); ainsi a-t-il composé un volume très intéressant, faisant aimer la religion et la patrie, — un livre qu'il faut lire et qu'il faut propager.

39. — Le *Musée de Poupées* a été inspiré par la curieuse collection formée par Mlle Marie Kœnig avec le concours des institutrices et des élèves des écoles de France. Les poupées, habillées en costumes paysans, sont presque un document historique, étant donné la tendance de plus en plus marquée qu'ont les paysannes de France à abandonner leurs costumes pittoresques pour adopter les modes banales des villes. La collection de Mlle Kœnig, commencée il y a environ dix ans, a été plusieurs fois exposée; elle a motivé de nombreux articles de journaux et a recueilli partout un réel succès. Ce volume la fera connaître à ceux qui ne peuvent pas la visiter; les illustrations qui l'agrémentent sont accompagnées d'un texte explicatif, où des anecdotes amusantes alternent avec des récits historiques et des descriptions géographiques, le tout écrit avec simplicité et agrément, dans un excellent esprit. Quelques poupées étrangères, ajoutées aux poupées françaises, fournissent à l'auteur l'occasion de donner à ses petits lecteurs d'utiles notions sur les pays lointains, dont ses personnages sont originaires. En somme, le *Musée des Poupées* est un joli livre d'étrennes pour les enfants de dix à douze ans, qu'il instruira en les amusant. Nombre de grandes personnes y trouveront également plaisir et même profit.

40. — César Galafat ne tarde pas à prendre sur les paysans, ses concitoyens, un ascendant extraordinaire. Ces âmes simples l'investissent de dons, surnaturels, et Galafat devient vite un héros dans son pays de « Ville perdue ». Il a moins de prestige à Paris, où il fait une excursion malheureuse, et d'où il revient, sombre et déçu; mais il n'en garde pas moins son prestige aux yeux des braves gens qui ne peuvent admettre la déchéance de leur idole et pour qui, jusqu'au bout, Galafat reste un être surhumain, *le Célèbre Galafat*. Cette fantaisie est parfois amusante; mais plus séduisantes encore sont les jolies illustrations qui font de ce volume un charmant livre d'étrennes pour les petits enfants.

41. — Avec beaucoup d'esprit, M. Lucien Métivet a écrit *Jean-qui-lit*

et Snobinet. Et il lui a fallu un réel talent d'artiste pour illustrer cette fantaisie qui renferme une leçon en partie double. Jean-qui-lit et Snobinet sont deux amis intimes. Le premier (son nom l'indique assez) est un garçon studieux, qui emploie tout son temps à apprendre : il n'est bien qu'en compagnie de ses livres. Snobinet (voilà un nom symbolique, n'est-ce pas?), au contraire, ne pense qu'à soigner sa personne et néglige autant l'étude que son ami Jean se désintéresse de sa toilette. Assurément, l'un et l'autre ont tort. Mais Snobinet a encore plus tort que Jean. Quoique très attachés l'un à l'autre, ils se font mutuellement leur procès : en toute circonstance, Snobinet reproche à Jean son débraillé et Jean ne se prive pas de prouver à Snobinet qu'il n'est qu'un ignorant. Tant et si bien qu'un beau jour ils se décident tous deux à se corriger : Jean s'habillera avec plus d'élégance et Snobinet travaillera sérieusement. Le sujet est peu compliqué, comme on le voit; mais il vaut surtout par les détails, qui sont parfois désopilants.

42.— *Le Cadeau du cousin Lawrence* au petit Peter Moberley est vraiment un cadeau royal. Devenue veuve, la mère de Peter a vendu, pour faire face à une situation difficile, l'ancienne demeure de Moberley. Elle n'a pas osé apprendre à son fils qu'il n'est plus le maître du château, et, par suite de circonstances imprévues, le petit garçon y arrive, comme si de rien n'était, passer la fête de Noël. Le cousin Lawrence, riche à millions, mais célibataire, isolé, timide, qui a passé sa vie aux colonies, se garde bien de détromper l'enfant; sa présence à Moberley lui apporte un rayon de joie et Peter fait innocemment à son cousin les honneurs d'une maison qui est à ce dernier. En fin de compte, le cousin Lawrence s'attache profondément au petit garçon; sa candeur et son cœur affectueux l'ont si bien touché, qu'il lui fait, comme cadeau de Noël, don du vieux château, où, de temps immémorial, a toujours régné un Sir Peter Moberley. Le récit est joli, raconté avec simplicité et finesse, et le caractère de l'enfant rappelle, par certains côtés, *le Petit Lord Fauntleroy*, dont le succès fut si vif, il y a quelques années, des deux côtés du détroit.

II. — 1.— Fidèle à ses vieilles traditions d'intérêt, de pittoresque et de variété, le *Tour du monde* s'est efforcé, en 1909 comme au cours des années antérieures, de promener ses lecteurs dans toutes les parties du globe, et de leur faire visiter les pays les plus divers. Il y a parfaitement réussi; qu'on en juge ! La relation du capitaine Roald Amundsen de l'Atlantique au Pacifique contient une description complète des côtes septentrionales du Nouveau Monde et de terres arctiques situées plus au nord encore; par la visite du district argentifère mexicain de Temascaltepec en compagnie de M. Albert Bordeaux, et des villes mortes de l'Amérique centrale étudiées récemment par

le comte Maurice de Périgny, on se trouve peu à peu amené jusqu'à l'Argentine moderne, dont M. François Crastre esquisse successivement, avec beaucoup de verve, les principaux aspects.— Sur la route océanique qui conduit des rivages occidentaux de l'Amérique aux pays de l'Extrême-Orient à travers l'Océan Pacifique, M. Pierre de Myrica fait faire une agréable escale à la Nouvelle-Calédonie et aux Nouvelles-Hébrides aux voyageurs en chambre qui peuvent ensuite parcourir, en compagnie de M. Emile Labarte, quelques-unes des provinces du fond de la Chine et pénétrer, sous la conduite de M. Paul Labbé, chez les Lamas de Sibérie. — Par les villes gréco-romaines de l'Asie Mineure : Smyrne, Éphèse et d'autres encore, nous voici en Europe; autour et au travers du Péloponèse, dans les cités dévastées du Phare de Messine, à Naples et en Campanie, à Lausanne et enfin à Beaune de Bourgogne, des cicérones instruits et diserts, maniant avec une égale habileté la plume et l'appareil photographique, servent de guides aux lecteurs du *Tour du Monde*. — Reste le continent noir, dont à eux seuls, naguère, les explorateurs semblaient disposés à occuper les colonnes du journal; n'y aurait-il rien sur lui? Sans y occuper autant de place qu'autrefois, les « Africains » remplissent encore, du récit de leurs reconnaissances, de leurs excursions et même de leurs exploits cynégétiques, bien des pages du *Tour du monde*; tantôt Mme Chantre raconte ses pérégrinations sur les routes de la Tunisie, et le comte J. de Beaucorps son excursion sur le Nil Blanc de Khartoum à Gondokoro; tantôt le baron de Langsdorf décrit une chasse à l'éléphant en Ouganda; ailleurs un des membres de la mission Tilho, M. Roserot de Melin, nous entraîne à sa suite dans la région du Tchad... — Mieux que de longues phrases, une telle énumération prouve combien de sujets attrayants sont traités, — et illustrés de superbes gravures, — dans le volume de 1909 du *Tour du monde*, dont la première partie demeure toujours digne de sa réputation et de son passé. — Quant à la seconde partie, « A travers le monde », c'est une mine vraiment inépuisable de renseignements de toute nature : courtes relations de voyages, études géographiques, aperçus historiques et statistiques, portraits d'explorateurs, notes d'actualité, comptes rendus bibliographiques s'unissent pour en faire un demi volume aussi attrayant et plus varié encore que *le Tour du monde* proprement dit; on y trouvera aussi de piquantes figures amusantes et parlantes (celles des pages 333 et 373 sur la course au Pôle nord et les explorateurs en marche vers le Pôle sud, par exemple). Ainsi le *Tour du monde*, tout en se maintenant dans son cadre, trouve moyen de se renouveler, de progresser, pour la plus grande satisfaction de ses lecteurs.

2. — Au premier rang des périodiques illustrés figure, depuis ses ori-

gines, le *Journal de la jeunesse*. La variété est considérable, les gravures admirables et l'esprit du recueil parfait sous tous les rapports : on peut donc lui ouvrir toutes grandes les portes du foyer le plus sévère. De nombreux travaux touchant à l'histoire, aux voyages, aux beaux-arts, aux sciences, rendent cette lecture instructive. Citons, un peu au hasard : *Animaux bizarres*, par M. P. Vincent; *Transatlantiques de 1885 et de 1908*, et *Ce que valent les aéroplanes modernes*, par M. Daniel Bellet; *La Femme en Chine* et *la Femme persane*, par M. L. Viator; *Les Merveilles de la télégraphie sans fil*, par M. Gabriel Renaudot; *Numance, ses environs, ses ruines*, par M. Augé de Lassus; *Les Étapes de l'art monumental en France* et *Saint Louis et les cathédrales*, par M. Anthyme Saint-Paul; *Le Tir contre les ballons*, par M. L. Picard; *L'Industrie des ballons*, par M. Daniel Bellet; *Galeries d'aventuriers* et *Claude des Armoises*, par M. Jules de Glouvet; *La Catastrophe de Messine*, par M. Ét. Leroux; *Soldats de Chine* et *la Disparition du Grand Lac salé*, par M. L. Viator; *Les Dames de la Croix-Rouge*, par M. Ed. Renoir; *La Conquête du Pôle sud*, par M. H. Norval. Nous pourrions ainsi continuer et remplir cinq ou six pages du *Polybiblion*; il faut donc nous borner et conseiller aux amateurs de se rendre compte par eux-mêmes. Cependant, nous devons signaler encore les romans étendus qui figurent dans les tomes LXXIII et LXXIV formant l'année 1909 du *Journal de la jeunesse*; les voici : *Le Renard de la mer*, par M. G.-G. Toudouze; *Le Dernier des Castel-Magnac*, par M. H. de Charlieu; *Poucette*, par M. Pierre Maël; *L'Oncle Million*, par Mme Julie Borrius; *Tarigagasse*, par M. Marc Le Goupils, et *Une Petite Fille mal élevée*, par Mme Charlotte Chabrier-Rieder. Les trois premiers de ces ouvrages ont fait l'objet de volumes spéciaux et nous en donnons l'analyse ici et aujourd'hui même.

3. — A un point de vue que nous qualifierons de technique, qu'est donc le *Journal des demoiselles et Petit Courrier des dames*? — Une revue des choses de la mode. Tous les quinze jours Mme Marguerite de Bets publie un *Courrier de la mode* appuyé d'un *Courrier de l'aiguille*, signé Josette, et illustré. Ajoutez à cela de nombreuses planches en couleurs reproduisant les costumes les plus nouveaux et donnant des patrons de toutes sortes, en papier et même en étoffe. Les intéressées sont donc renseignées de première main et sans aucun retard. C'est quelque chose; c'est même l'essentiel. Mais ce périodique sait joindre l'agréable à l'utile : de temps à autre, l'on trouve encartés dans ses livraisons, un morceau de musique, un monologue pour jeune fille, une reproduction de tableau ou de gravure, etc. Arrive enfin la revue littéraire qui ne se compose pas seulement de romans choisis avec un soin scrupuleux, mais aussi d'études historiques attrayantes. On en jugera par l'aperçu qui suit. Romans : *Pour la vie*, par M. A. Mouans; *Mariob*,

par M. L. de Kérany; *L'Ombre du passé*, par Mme Marie Thiéry; *Anne et ses amis*, par Mme Rhoda-Broughton, adapté de l'anglais par M. A. Chevalier. — Études diverses : *Jules Breton, peintre et poète*, par M. C. Lecigne; *Madame de Lamartine*, par Mme Myriam; *Une Femme politique. La Princesse des Ursins*, par M. Jehan; *Tartufe, sa portée morale et religieuse*, par M. A. Çalvet; *Une Vénitienne célèbre au dix-septième siècle, Éléna Cornaro Piscopia*, par M. A. Chevalier; *En Bulgarie*, par M. C. Nisson; *Les Cent Portraits de femmes, école anglaise*, par M. Berthem Bontoux; *Les Cent Portraits de femmes, école française*, par le même; *Causerie sur la duchesse de Bourgogne*, par M. Jehan; *Les Deux Pôles. Un Conquérant du Pôle nord, le commandant R. E. Peary; Vers le Pôle sud, le lieutenant Shackleton*, par M. A. Braps; *Alfred de Vigny*, par M. C. Lecigne. Il ne faut pas négliger non plus de noter la *Revue musicale* que fait une fois par mois Mme Louise de Claves, ni la *Causerie* mensuelle de Mme Stellina sur des sujets d'actualité, ni une *Chronique* (mensuelle également) signée de différents écrivains, par conséquent très variée de ton et de sujets, enfin de nombreuses poésies jetées çà et là dans toutes les livraisons. Pour terminer, nous sommes heureux de souligner non seulement la portée morale de cet ensemble, mais aussi et surtout son inspiration chrétienne sans nulle hésitation.

4. — Beaucoup de gaîté et d'entrain, des éclats de patriotisme, des leçons de saine morale à tout bout de page, si l'on peut dire, des récits variés offrant un réel intérêt et instruisant même assez souvent, tel est le bilan du volume 1908-1909 de *Mon Journal*. Quant à la pensée religieuse, elle est trop négligée, et c'est dommage, car, n'était cette lacune, ce très gracieux périodique, qui mérite d'être noté parmi les bons, passerait d'emblée dans la catégorie des excellents. Notre attention a été surtout attirée par trois romans qui, avec des qualités diverses, captiveront les lecteurs, savoir : *La Troupe sans rivale*, par M. A. Bailly; *Toto, premier policier de France*, par M. Henri de Gorsse; et *Un Petit Comédien sous Louis XV*, par M. Jules Chancel. Du cœur et du dévouement dans les deux premiers; de la finesse et de l'esprit dans le troisième. A côté, mais au-dessous de ces trois morceaux principaux, l'on peut citer la fantaisie comico-morale, de M. Aristide Fabre : *Le Testament de l'oncle Jean*; les contes prestigieux de M. Jérôme Doucet sur les six dernières *Filles de la reine Mab*; *La Dette*, épisode romanesque de nos campagnes contre la Chine, par M. Henry Hardy; *Le Chien de Mandrin*, par M. A. de Gériolles (récit de la capture du célèbre brigand dauphinois); *Othon le colporteur*, par M. Jean Marbel; *Le Miracle des sabres*, une bonne histoire d'usurier et de soldats, où figure le calife Haroun-al-Raschid, par MM. A. Ceugney et L. Tupet; *La Vocation de Turenne*, par M. Jan Rosmer

(épisode de la vie de Turenne enfant); *Un Héros en jupon*, par M. Éric Ardol (scène de gaîté et d'héroïsme durant le siège de Sébastopol); *Les Prisonniers de Galopin*, récit du temps où le duc d'Enghien préparait sa victoire de Rocroy, par M. Jan Rosmer. Il convient, d'autre part, de ne point laisser dans l'ombre les articles de M. Paul Maryllis sur des questions d'histoire naturelle, de même que certaines notices anonymes ou signées d'initiales, telles que : *Joyeux Sports*; *Animaux de salons*; *l'Envers d'une féerie* (au théâtre du Châtelet). A noter enfin, sans vouloir pour cela épuiser la nomenclature de tout ce qui est digne d'être cité, la série intitulée : *Nos Découpages* (avec planches en couleurs). Comme d'habitude, l'illustration en couleurs et en noir de *Mon Journal* est parfaite.

5. — Saluons nos bons amis de la librairie Henri Gautier. Aux origines, ils se présentaient seulement deux à nos bureaux, puis trois; les voici quatre, cette année. — Place à l'aîné, d'abord. Il s'appelle : *L'Ouvrier*. Avec ses quarante-huit ans, il reste toujours jeune, amusant, gai, instructif. De physionomie invariable, il nous montre d'abord ses quatorze grands romans qui ont fait, au cours de l'année 1908-1909, la joie des jeunes gens, des jeunes filles et de leurs parents. Mentionnons les titres, sans commentaires, car les noms de la plupart des auteurs disent assez ce que sont les œuvres : *L'Ame de Pilate*, par Mme Jeanne de Coulomb; *La Fille du Corsaire*, par M. G. du Tremblay (autrement dit Jean Drault); *La Force cachée*, par M. Jean Thiéry; *La Glissade*, par M. H. du Plessac; *Le Graniteur du Planois*, par M. Pierre Fiey; *Larmes fécondes*, par M. Francis Charmery; *Marguerite des Marguerite*, par Mme B. de Buxy; *Le Parapluie de M. Aubert*, par M. Pierre du Château; *Le Parchemin mystérieux*, par M. Roger des Fourniels; *La République dans la Lune*, par M. Charles Solo; *Sylvia*, par M. N. Ardin; *Le Trésor*, par M. Mavil; *Trophée de bataille*, par M. Gaspard de Weede; *Les Vingt Ans de Josie*, par M. Pierre du Château. Parmi les nouvelles, variétés et articles de polémique, nous citerons : *A la messe de minuit*, par M. J. des Tourelles; *L'Argent maudit*, par M. Marcel Rosny; *Le Billet bleu*, par M. Georges du Lys; *Çà et là*, série d'articles intéressants, par M. H. du Plessac, et une autre série : *Autour de la persécution*, par le belliqueux M. Jean Drault. Tenons-nous en à cet aperçu : il faut laisser aux nouveaux abonnés de cet excellent périodique le plaisir de découvrir ce dont nous ne disons rien et qui mériterait d'être noté.

6. — Plus jeune, quoique ayant depuis longtemps doublé le cap de la majorité, le deuxième périodique Gautier, bien connu, intitulé : *Les Veillées des Chaumières*, est une sorte de dédoublement de *l'Ouvrier*: à peine quelques différences dans les détails. Et d'abord, douze romans, savoir : *Les Belles-Sœurs*, par Mme Berthe de Puybusque;

Dans l'ornière, par M. André Bruyère; *Les Épreuves de Jacques Mérins*; par M. Michel Auvray; *La Fiancée*, par M. Jean Barancy; *Fierté de race*, par M. François du Clos; *L'Heure qui passe*, par M. J. de Guénin, *La Jolie Fille de Marken*; *La Maîtresse de piano*, par Mme Florence O'Noll; *Nadette*, par Mme Marie Thierry; *Petite José*, par Mme Pierre Perrault; *La Roche-aux-Algues*, par M. L. de Kérany; *Roselyne*, par Mme M. Maryan. Et nous passons ensuite aux contes, nouvelles, variétés, articles de polémique, etc., etc., jetés à profusion à travers le volume, que nous engageons parents et enfants à lire et quelquefois à méditer : il y a là des choses attachantes pour tous les âges et pour tous les goûts.— L'illustration et le cartonnage de ces deux périodiques sont en tout semblables, cette année, aux années précédentes. Les collections offrent donc, sur les rayons d'une bibliothèque, un aspect parfaitement harmonique.

7.— En marche vers sa sixième année, *la Semaine de Suzette* est à la fois amusante et instructive. Pour vos fillettes, le plus attirant se trouvera d'abord dans les *Historiettes illustrées* (en couleurs) qui sont ici fort nombreuses. Puis, lorsque les jeunes lectrices se seront suffisamment diverties avec ces fantaisies presque toutes désopilantes mais comportant toujours une bonne leçon, elles iront tout droit aux Romans et aux Nouvelles, choisies avec un soin scrupuleux, qui remplissent la plus importante partie de chaque livraison. Après quoi elles passeront à la multitude de variétés qui complètent ce périodique prestigieux, illustré d'une invraisemblable quantité d'images en noir et en couleurs. Nous avons sous les yeux les deux derniers volumes parus de la *Semaine de Suzette* (4e année, 2e semestre et 5e année, 1er semestre). Rien à dire de particulier sur les *Historiettes illustrées*; elles sont trop (trop est une manière de dire, car ce n'est pas l'avis de certaines fillettes de notre connaissance). Mais parmi les nombreux récits, plus ou moins importants, auxquels on a fait une place dans les deux volumes en question, nous mentionnerons : *La Fleurette du Temple*, par M. Jules Chancel; *Histoire d'une petite fée*, par M. Jullien; *Noël sous la Terreur*, par M. Jean Vinot-Préfontaine; *La Tâche d'Annie Mayne*, par M. F. O. Noël; *Épreuves de famille*, par Mme Raphaëlle Willems; *Jeannine*, par Mme Anne de la Contamine; *Mon oncle Range-Tout*, par Mme Pierre Perrault; *La Princesse endormie*, par Mme Charlotte Mayval; enfin, pour couper court : *Un Voyage en diligence*, par M. Pierre du Château. Nous avertissons les parents qu'ils n'échapperont, pas plus que leurs chéries, au charme de ce périodique enfantin : ils le liront aussi.

— Pour la première fois nous signalons à nos lecteurs *la Semaine de Chapuzot*, dont M. Jean Drault, ce délicieux ironiste, est l'unique rédacteur. Chaque semaine paraît un fascicule de seize pages, illustré

de gravures qui, seules, appelleraient le rire, si la prose de M. Jean Drault ne le provoquaient pas de façon irrésistible. Voilà bien la lecture qui convient aux neurasthéniques : Messieurs les médecins, examinez ce remède ! Voulez-vous avoir quelque idée — un peu vague, toutefois — de ce périodique spécial? Lisez ces titres : *Le Testament de Bécasseau*; *Le Casque de Bécasseau*; *Bécasseau et les Camelots du Roi*; *Bécasseau pontonnier*; *Le Nom de Bécasseau est dans le journal*; *Bécasseau et le chien empaillé*; *Bécasseau et ses mots cabalistiques*; *Bécasseau candidat cantinier*; *Le Docteur Bécasseau*; *Bécasseau a hérité de Chauchard*; *Un Viager sur la tête de Bécasseau*; *Bécasseau met de la poison en bouteille*; *Bécasseau retrouve la mitrailleuse*; *Bécasseau aviateur*. N'allons pas plus loin : il y a, comme cela, 52 numéros par an : éclat de rire à répétition.

III. — 1. — Dans la collection d'albums que nous vaut la présente fin d'année, celui qui, sans discussion possible, détient, comme l'on dit couramment, le « record », c'est *François Ier* (*le Roi chevalier*). M. G.-Gustave Toudouze, en un style quelque peu maniéré, mais en somme assez bien adapté au sujet, résume la vie si mouvementée du rival de Charles-Quint. Le passage des Alpes par l'armée française, la victoire de Marignan, les négociations pour la paix, l'élection du roi d'Espagne comme empereur d'Allemagne, l'entrevue du camp du Drap d'or entre François Ier et le roi Henri VIII d'Angleterre, la lutte sur nos frontières du Nord et de l'Est, la trahison de Bourbon, la mort de Bayard, la bataille de Pavie, où le roi de France fut fait prisonnier, bref, le règne entier de François Ier est ici très agréablement raconté. Mais ce qui fait surtout la valeur de cet album, ce sont les splendides, les merveilleuses images en couleurs de M. A. Robida. On connaît trop bien le genre de ce maître de l'illustration pour être surpris de la façon vraiment magistrale dont il a interprété les grandes scènes (et même quelques petites) de la vie du « Roi chevalier ». Elles sont si belles, si riches, ces images, que l'on est parfois tenté de disloquer l'album pour en encadrer les pièces principales ! Le plan de la première couverture représente, en couleurs et en or, le roi François en pied, dans une attitude, à la fois gracieuse et superbe, dominant deux ravissantes figures de femmes, deux autres de lansquenets et enfin trois curieuses physionomies de savants et d'artistes. La librairie Boivin s'est surpassée.

2. — Le deuxième album de la même librairie Boivin est beaucoup plus modeste : *Dites-nous votre fable*. Sans viser le moins du monde à éclipser les chefs-d'œuvre de la Fontaine ou même de Florian, les douze fables que M. Alfred Theulot a réunies sous ce titre offrent d'autant plus d'intérêt qu'elles comportent toutes une « moralité. » Si nous avions un choix à faire, nous nous déciderions pour *Chien*

et Chat et pour *le Renard, le Cerf et le Loup*. Chaque fable est accompagnée d'une planche en couleurs, très amusante, et de deux vignettes.

3. — La librairie Hachette poursuit avec succès une série d'albums dont les animaux font les frais. Nous en sommes au cinquième, intitulé : *Noël au pays des animaux*. Les planches hors texte sont très soignées : le dessin est remarquable et le coloriage parfait; quant aux gravures en noir elles sont des plus vivantes. On voit là d'abord comment les familles Lion et Lourson s'en vont au bois quérir la bûche de Noël : elle est de taille, cette bûche; mais ces « gens »-là sont forts. On assiste ensuite à une leçon de danse professée par M. Lourson. Puis, dans Acclimatationville, on admire une scène représentant des chanteurs des rues. Oh ! ces chanteurs ! Arrive l'arbre de Noël, joie des enfants Latrompe et Lourson, des petits Lion, de la famille Hippo, etc. On retrouve toutes les grandes personnes de ces diverses familles, auxquelles s'est joint M. Croco, rassemblées autour d'une table où un plum-pudding forme la pièce de résistance; puis on passe à des jeux variés, après quoi l'on se quitte heureux et content : Au revoir ! A l'année prochaine.

4. — Quatre albums illustrés à profusion d'images en couleurs nous sont envoyés par la librairie Garnier. Le premier se présente sous le titre : *Le Capitaine des cranequiniers*. Ces braves soldats du temps de Charles VII, alors que celui-ci n'était encore que le roi de Bourges, étaient ainsi appelés par ce qu'ils « combattaient armés de fortes arbalètes tendues au moyen d'un cric. » Maintenant que vous voilà fixés sur ces guerriers, apprenez, chers lecteurs, que leur capitaine, le vaillant Castelbarrac, était un Gascon authentique. Or donc, certain jour qu'un peu éloigné des débris de sa glorieuse compagnie, il se demande si ses cheveux grisonnants et ses rhumatismes ne lui donnent pas des droits certains à la retraite, il se trouve tout à coup environné par un parti d'Anglais qui le somme de se rendre. Le rusé Gascon parlemente. Puis il raconte à ses ennemis une histoire de sa façon, qui les met en joyeuse humeur, à ce point qu'il trouve moyen de les désarmer tous et de les faire prisonniers. Nous vous faisons grâce des autres exploits de notre héros qui n'allait pas tarder, au surplus, de se voir bien et dûment éclipsé par Jeanne, la bonne Lorraine, laquelle commençait alors sa mission de libération du territoire national.

5. — Album Garnier n° 2 : *Scènes de la vie privée des animaux*, par M. Benjamin Rabier. Il se compose de cinquante planches en couleurs reproduisant de nombreuses scènes, toutes comiques, où tour à tour jouent un rôle l'ours, le lapin, la souris, le chien, le furet et l'abeille, le corbeau et le renard, le brochet, le pélican, le singe et le lion, le chat, etc., etc. Toute une ménagerie y passe. Un texte toujours bref (et quelquefois pas de texte du tout) accompagne ces scènes qui provoqueront chez nos enfants un fou rire.

6. — Le *Robinson malgré lui*, avec lequel M. Alphonse Crozière nous fait faire connaissance (3e album Garnier), n'est autre qu'un petit garçon que sa mauvaise tête porte à l'école buissonnière. Il va rôder sur les bords de la Seine et s'acoquine avec deux vauriens qui lui jouent un tour pendable. Abandonné dans une barque, il suit le cours du fleuve, au milieu d'un orage, et finit par aborder dans une île déserte — parfaitement ! — où il y a des anthropophages (échappés du Jardin d'acclimatation) qui s'apprêtent à faire rôtir... l'un de ses professeurs. Notre galopin trouve moyen de délivrer la victime désignée et de s'enfuir avec elle, en canot. Reconnaissant, le sauvé promet tous les prix de l'école à son sauveur, lequel est d'ailleurs l'un de ses plus mauvais élèves. La promesse est tenue à la grande joie de toute l'école, qui se moque de l'ignare. Et crac ! Le lauréat à bon marché s'éveille : il avait rêvé. Il réfléchit alors; puis il se promet de bien travailler à l'avenir. Amen !

7. — Ce n'est pas beau d'être à la fois menteur et gourmand. *Les Mésaventures de Jean le Fripon* sont amenées par ces deux défauts d'un petit bonhomme qui ne veut pas aller passer ses vacances à la campagne pendant que ses parents voyageront sans lui. Il ne semble pas que Jean, en dépit de ses déboires mérités, se trouve en voie d'amélioration : ce sera sans doute pour plus tard, quand d'autres fâcheuses histoires l'auront mis un peu plus mal en point. Tel est le sujet du quatrième et dernier album de la librairie Garnier.

8. — Un seul album chez l'éditeur Laurens. Titre : *Les Héros comiques*. Mais il est très artistique. Et puis, savez-vous que M. Émile Faguet, de l'Académie française, n'a pas dédaigné de placer en tête un joli Avant-propos sur *la Gaîté française*. Il y a plus : les héros comiques étant au nombre de trois : le roi Dagobert, Malbrough et Cadet Rousselle, M. Faguet a consacré à chacune des chansons burlesques, que l'on trouve ici tout au long et qui, parmi le peuple, ont immortalisé les personnages sus-désignés, trois savoureuses notices historiques et littéraires. Les images en couleurs, exécutées par Job, sont absolument charmantes.

9. — Comme la librairie Garnier, la maison Mame nous a gratifiés de quatre albums. Voici *la Merveilleuse Aventure d'Archibald*, une traduction de l'anglais. Beaucoup de dessins en noir et quatre planches en couleurs. Un jour, certain canard répondant au nom de Coincoin le Cadet invita le petit Archibald a assister, au fond d'une grotte, à une assemblée d'animaux. Très curieux, Archibald accepta l'invitation. A son arrivée, il fut proclamé président. On lui apprit ensuite que la réunion avait pour but de permettre à certains de ses membres de raconter ses aventures, après quoi la meilleure histoire obtiendrait un prix que le président fournirait et décernerait. Tour à tour prirent

la parole : le Loris paresseux, le Calao, le Lièvre russe, le Raccoon, le Chinchilla et Coincoin le Cadet, l'Ours, le Chevrotin, enfin le Rat Robert, Montmorency (un petit Pluvier à collier), l'Alligator et le Pingouin. Vous pouvez croire qu'il s'en conta de fameuses ! Vint l'heure où le prix devait être décerné. Archibald décida que chacun de ceux ayant pris part au concours voterait « pour l'histoire qu'il jugerait la meilleure; il n'y aurait qu'un tour de scrutin; si ce moyen ne réussissait pas, le prix serait retiré. » Applaudissements; vote. Or, qu'arriva-t-il? Chacun avait voté... pour soi-même. Alors Archibald se leva et dit : « Mesdames et Messieurs, comme je l'ai déjà annoncé, le prix sera retiré. Je vous souhaite le bonsoir ». *E finita la commedia !*

10. — Rien de plus amusant que *Pierrot, Pippo et C*[1e] (2e album Mame). En compagnie de ses deux amis, le chien Pippo et le chat Minou, Pierrot, fils du maire de Saint-Honoré-les-Pins, entreprend une partie de campagne. Ayant rencontré Jeannot-Lapin, un artiste, la bande, ainsi accrue, ne tarde pas à se joindre au ménage Papillon, des artistes aussi, accompagnés d'un ours, d'un singe et d'un chameau, également artistes. Il faut alors entendre ce Papillon et sa digne moitié ! Tout le monde parle, d'ailleurs : le chien Pippo donne des conseils, le chat Minou allonge des coups de griffes, Jeannot-Lapin accomplit de beaux exploits. La bande, au grand complet, arrive enfin à Saint-Honoré-les-Pins et y donne une représentation mirifique, où les talents acrobatiques de Pierrot sont applaudis par les administrés de son père. Mais voilà que, soudain, Pierrot reçoit « une claque retentissante. » C'était son père, qui, accompagné de son précepteur et indigné de le voir dormir à poings fermés sur ses devoirs d'écolier, venait de l'éveiller de cette énergique façon. Ce n'était qu'un songe ! Cette amusette, toute pétillante d'esprit, est illustrée avec une véritable maëstria par Vimar, le meilleur « animalier » du temps présent.

11. — Le troisième album Mame « pour les enfants sages » s'offre avec ce titre : *Un, deux, trois, quatre.* C'est une suite d'images en couleurs avec un texte au verso qui explique les jeux auxquels se livrent petits garçons et petites filles, avec de courtes et utiles leçons de morale.

12. — Le meilleur marché des albums Mame : *Contes de fées*, n'est certes pas celui qui plaira le moins. L'illustration, en couleurs et en noir, est de tous points charmante. Ont été réunis dans cet agréable album : *Cendrillon*, — *La Belle et la Bête*, — *Jacques et les Fèves*, — *Richard et son Chat*, — *Blanche-Neige et Rose-Rouge*, — *Le Petit Poucet*, — *Le Petit Chaperon-Rouge* (où l'on verra avec plaisir que le dit Petit Chaperon Rouge, que l'on a cru jadis dévoré par le loup, est, au contraire, sauvé par son papa, qui tue la vilaine bête), — *La Belle au bois dormant* et enfin *le Chat botté.*

13. — Pour *la Guerre des fées*, M. G. Le Cordier a écrit un texte fort drôle qui explique les illustrations en couleurs de M. R. Pinchon, lesquelles sont d'un comique extravagant, enchevêtré parfois dans le dramatique et le fantastique. Les nombreuses scènes qui défilent sous les yeux des amateurs jeunes et vieux nous montrent la lutte point banale du tout qui éclate et se poursuit entre les fées de jadis, les enchanteurs, demi-dieux, monstres fabuleux, etc., et ces fées d'aujourd'hui qui s'appellent la vapeur et l'électricité et tout ce qu'elles ont créé : les chemins de fer, les ballons, les sous-marins, etc. Nul ne s'ennuira en parcourant ce premier album de la maison Delagrave.

14. — On s'amusera beaucoup, également, avec *les Exploits de Cracambole*, que M. G. Le Cordier nous raconte en un style désopilant et M. Giffey en des images burlesques quoique artistiques. M. Le Cordier fait dire à son héros : « Je suis Cracambole, le grand, l'illustre, l'incomparable général Cracambole. J'ai vu la Révolution, l'Empire et le Tropique du Cancer et gagné presque toutes les victoires de Napoléon. Condamné à la chambre par un rhume de cerveau, j'en profite pour écrire mes Mémoires. En avant la musique ! » N'allons pas plus loin. Si donc vous désirez connaître l'histoire du général Cracambole, qui, sans doute par erreur, n'a pas son nom inscrit sur l'Arc de triomphe de l'Étoile, prenez ce deuxième album Delagrave. Vous en aurez pour votre argent.

15. — *L'Age de l'école* est un album qui fait partie de la collection que la maison Hetzel intitule : *Bibliothèque de Mademoiselle Lili et de son cousin Lucien*. Ensemble fort joli de proverbes, de fables et de dictons mis en action au moyen de scènes admirablement rendues par les dessins de M. J. Geoffroy, un artiste, qui connaît bien l'enfance. Les images qui composent cet album sont réparties logiquement sous les divisions suivantes : *Avant l'école*; *Après la classe*; *A la maison*; *Jour de congé; École buissonnière*; *Loin de l'école*; *En vacances*. Toutes comportent une petite leçon de morale pratique.

16. — De la librairie Cattier, de Tours, nous arrive un album peu luxueux comme illustrations (il n'est orné que d'humbles vignettes), mais qui se compose d'une série de charmantes, d'excellentes poésies dues à Mme Marthe Rochenor. Il est intitulé : *Jésus et nos petits enfants*. Une lettre d'approbation de Mgr l'archevêque de Tours et un billet aimable du regretté François Coppée précèdent ce recueil qui, béni en outre par S. S. Pie X, se présente de la sorte sous la triple égide du Pape, d'un prélat et d'un maître de la poésie contemporaine, alors que l'auteur elle-même l'offre comme il suit, s'adressant aux enfants :

> ... Dans les sentiers fleuris où l'on cueille les roses
> J'ai trouvé, devinez, précieux talisman,

Un livre renfermant les plus touchantes choses,
Des contes des récits qui font couler les pleurs;
Ce livre, le voilà je vous en fais hommage,
Les feuillets en sont d'or et parsemés de fleurs
Et le nom de Jésus gravé sur chaque page.

« Si le bon Dieu bénit ce remarquable travail dans la mesure de nos religieux désirs, dit Mgr l'archevêque de Tours, vous n'aurez qu'à vous louer du succès qu'il obtiendra. » Nous faisons le même vœu.

IV. — 1. — Le comte Jean du Chandoris est un forçat innocent. Une terrible erreur judiciaire l'a fait condamner au bagne pour avoir voulu assassiner son oncle, le *Dernier des Castel-Magnac*. Une circonstance fortuite lui permet de s'échapper du bagne, mais il ne tarderait pas à retomber aux mains de la police, si la Providence ne mettait sur sa route l'agent Romain Bélair, son compatriote, qui, lors de son procès, a cru à son innocence. Bélair est de l'école de Sherlock Holmes : fin, dévoué, hardi, doué de cette divination subtile qui fait les grands policiers. L'histoire de ses recherches est agréablement contée; non moins mouvementées sont les aventures du comte de Chandoris, qui déjoue avec peine les menées de la police lancée à ses trousses. Jusqu'à la dernière page du volume, l'identité du vrai coupable reste un mystère, mais enfin tout s'explique et le jeune lecteur assiste à la réhabilitation du comte Jean et au triomphe de l'incomparable policier Romain Bélair. L'auteur écrit dans un style alerte, avec aisance, et l'intérêt de son récit ne fléchit pas. Ce roman aura certainement du succès auprès de la jeunesse à laquelle il est destiné.

2. — *Poucette*, ou plutôt Gisèle Bûcheron, pour lui donner son vrai nom, est la fille cadette d'un ménage qui se trouve à peu près ruiné par suite de la guerre de Cuba. Bien qu'elle ait des frères et des sœurs plus âgés qu'elle, Poucette est la plus raisonnable de la bande, et, dans les malheurs qui fondent sur les siens, c'est elle, avec une institutrice dévouée, Mlle Bardois, qui met un peu d'ordre dans la nouvelle installation de ses parents. Malheureusement Gisèle n'est encore qu'une très petite fille et, un peu grisée par l'admiration qu'elle inspire, elle se lance dans une entreprise audacieuse qui terrifie ses parents et lui attire quelques désagréments, lesquels auront pour effet d'assagir Poucette, sans briser son caractère généreux et tout d'élan. A cet épisode qui fait le fond du récit, s'ajoutent d'autres incidents dont les frères et les sœurs de Gisèle sont les héros et qui ne manqueront pas d'intéresser les petits lecteurs de huit à dix ans. Le nom de son auteur, M. Pierre Maël, est assez connu pour qu'il soit inutile d'ajouter que les sentiments en sont irréprochables, les idées justes et le style facile.

V. — 1. — *Petite Nièce* est l'histoire de Léa Darbeille, petite orpheline qui, de l'île de Ceylan, où elle a été élevée, est amenée à Paris, pour

y vivre dans le solennel hôtel de son grand-oncle, le vieux savant M. Desmanies. L'arrivée de Léa, accompagnée d'un fidèle serviteur cingalais et d'un éléphant, cause une sorte de stupeur dans la tranquille habitation et les allures de la fillette, volontaire et indisciplinée, épouvantent son grand-oncle. La douceur, un peu plaintive, de Mme Desmanies, ravie d'avoir une fille à elle, finit cependant par gagner le cœur de l'enfant, et l'influence d'une voisine aidant, l'indomptable Léa se transforme en une jeune fille modèle. Mais la transformation n'est pas l'œuvre d'un jour et les frasques de Léa continueront, à travers le volume, à faire la joie des petits lecteurs, auxquels la conteuse agréable qu'est Mme Chéron de la Bruyère donne d'utiles leçons sous une forme familière.

2. — La pauvre Christine, qui mérite d'être appelée : *Une Enfant terrible*, puisqu'elle manque à tous les usages de la vie civilisée, est pourtant bien attachante. Fille unique d'un officier de marine, élevée, entre son père et sa vieille bonne, dans une atmosphère de tendresse indulgente, elle se trouve, à la mort de son père, transportée chez sa tante Mme Grandier, sèche et déplaisante personne, qui froisse à chaque instant la petite fille dont on lui à imposé la garde. « Ne pas déranger, ne pas faire de bruit », telle est toute la morale de Mme Grandier : à ce prix, son fils Alexandre est « bien élevé »; mais, sous l'influence de Christine, le docile petit garçon se démoralise et se fait le complice de l'entreprenante « enfant terrible ». L'histoire de celle-ci, vraiment amusante, est contée avec verve, non sans une pointe d'émotion; elle révèle une connaissance vraie de la mentalité des enfants, et aussi des grandes personnes. Autour de Christine évolue tout un monde dont l'auteur esquisse d'une plume alerte les originalités et les défauts; en somme, joli volume, où il y a plus d'idées, une psychologie plus fine, et plus d'esprit que dans la plupart des livres pour les petits enfants.

3. — Jacques et Gina de Brides, privés de leur mère, sont élevés, tant bien que mal, par leur père et leur vieille bonne. La première partie du livre nous raconte, dans un style aisé et mouvementé, leurs plaisirs, leurs voyages, leurs escapades. Puis apparaît *Une Seconde Mère*, qui donne son nom au volume. Celle-ci est une jeune fille charmante, Solange de Saint-Rambert, qui connaît déjà les enfants; mais cela n'empêche pas les pauvres petits, en apprenant le mariage de leur père, de se sauver de la maison pour échapper aux mauvais traitements que les sots propos des domestiques leur ont annoncés. A leur âge on ne va pas loin; effrayés et confus, ils sont ramenés au château par leurs parents et, au bout de peu de temps, la bonté et le dévoûment de leur « seconde mère » les ont à jamais conquis. Joli livre qui nous rappelle la manière heureuse de Mme de Ségur.

VI. — 1. — Depuis longtemps déjà, *le Patron Nicklaus* passe sa vie sur le Danube, dont il connaît les moindres détours; au moment où commence le récit, il part de Linz pour Budapesth avec un radeau de belle taille, chargé de plus de quarante mille florins de bois. Quelques cabanes en planches, établies sur l'immense train flottant, servent de logement au capitaine, à ses hommes, à la jolie Frida, sa fille et à ses deux servantes : Kunégonde et Pétronilla. En cours de route, le patron Nicklaus embarque quatre passagers : le premier, Michel, pauvre, mais travailleur, fait à tous les habitants du radeau la meilleure impression; il en est différemment des autres, individus à la mine suspecte, qui finissent par forcer la caisse du patron pour en extraire quatre cents florins, avec lesquels ils s'enfuient; mais poursuivis par Michel, les trois sacripants sont obligés de restituer le bien volé. Ce Michel, qui rend au vieux Nicklaus un tel service, se trouve être un de ses neveux, que sa famille croyait mort, et c'est à cet honnête garçon que le patron confiera désormais son radeau, en lui donnant la main de sa cousine Frida. Telle est la trame du récit auquel les descriptions des rives du Danube ajoutent un charme réel. Le beau fleuve poursuit son cours entre les châteaux et les abbayes, les rochers et les forêts, et ces aspects divers évoquent des légendes, qui enchantent ou effraient tour à tour. Des incidents amusants viennent aussi de temps, en temps, rompre la monotonie du voyage, qui, malgré ses péripéties dramatiques, finit le plus heureusement du monde. Joli livre d'étrennes, fort bien illustré par l'auteur lui-même, M. Robida, et qui a l'avantage de promener en pays étranger les petits lecteurs français; ils y feront connaissance, tout en se distrayant, avec une contrée aussi riche en souvenirs qu'en aspects imposants et pittoresques.

2. — C'est une bien fantastique aventure que celle de Farandole, jeune Français de seize ans qui, après la mort de son père à Venise, entreprend de regagner la Bourgogne, son pays d'origine. Les chemins de fer n'existaient pas alors, les routes étaient peu sûres, et, pour comble de malheur, Farandole, presque au départ, se laisse dépouiller de sa petite fortune. D'un esprit ingénieux et d'un caractère hardi, le jeune homme ne se décourage pas pour si peu; il poursuit son chemin, accompagné d'un prince oriental, qu'il délivre de prison et qu'il protège contre ses ennemis. Ce couple étrange passe par des aventures peu banales, sur terre et sur mer, avant de gagner la Bourgogne. Là, Farandole retrouve une famille, et rencontre dans le duc de Bourgogne un protecteur, autant pour lui-même que pour le prince Naïva, dont il s'est constitué le gardien. Il ne faut pas chercher la vraisemblance dans *les Expédients de Farandole*, mais regarder plutôt ce volume comme un conte de fées, rempli de péripéties dramatiques,

d'aventures extraordinaires, de coïncidences heureuses, racontées dans un style facile et agrémentées d'amusantes illustrations. Les petits lecteurs de huit à dix ans aimeront le héros, si plein de bonne humeur au milieu du danger.

VII. — 1. — Dans un court *Avant-propos*, M. Parmentier présente ainsi son gracieux volume : *La Cour du Roi Soleil* : « ... L'histoire de la cour est facile à reconstituer, car les témoignages écrits et figurés sont nombreux et de bonne qualité; la littérature et l'art se réunissent pour fournir à l'auteur et au lecteur mille moyens de pénétrer dans l'intimité de Louis XIV et de ses contemporains. A l'aide des anecdotes nombreuses que l'on peut recueillir dans les Mémoires et dans les correspondances de ce temps, en joignant aux textes une riche illustration choisie exclusivement dans les estampes de l'époque, on a essayé de tracer ici un tableau rapide mais précis de la vie de cour au grand siècle. » Déjà nous avons parlé de ce livre dans notre précédente livraison (p. 469) et si nous devons rappeler que l'auteur a exagéré en évaluant à « plus d'un demi-milliard de notre monnaie » la construction de Versailles, nous n'hésitons pas, cela dit, à reconnaître que la *Cour du Roi Soleil* plaira à la jeunesse, qui en tirera profit.

2. — En un temps passionné, comme le nôtre l'est, pour le théâtre, pour les *sports* et pour la science appliquée et vulgarisée, on peut sûrement croire qu'un bon accueil sera fait au volume de M. Max de Nansouty : *Les Trucs du théâtre, du cirque et de la foire*. Un exposé clair et vif, mais précis, technique, appuyé d'utiles gravures, met ses lecteurs dans le secret des machines et procédés qui concourent à satisfaire la curiosité et à charmer les loisirs de tant de personnes de tout âge et de toute condition, et leur fait voir, pour ainsi dire, « le dessous des cartes ». Après un chapitre préliminaire : « La Scène, les dessous, les cintres, les décors », l'auteur passe en revue les sujets suivants : I. Petits Trucs et grands trucs. II. L'Emploi des miroirs. III. Les Illusions. IV. Trucs de physique. V. Grands Mécanismes. VI. Grande Acrobatie. VII. Pantomimes. VIII. L'Art de se grimer et de se travestir. IX. Le Costume des gymnastes et des acrobates. X. Les Jeux japonais. XI. Les Automates. XII. Cinématographie. XIII. Jouets et petits trucs. — Ce petit livre sera goûté et il nous paraît mériter de l'être.

3. — Le petit livre de M. Charles Morice : *Pourquoi et Comment visiter nos musées*, est de ceux qui, dans leur format restreint, contiennent infiniment plus que certains prétentieux in-quartos. Dérouté parmi les amas de merveilles que lui présentent les musées, le visiteur sent la nécessité de principes nets et d'une direction logique qui débrouille le chaos; cette direction, ces principes lui sont offerts par un critique

d'art qui est en même temps un poète. M. Charles Morice a vécu dans l'intimité d'un grand artiste, Eugène Carrière, dont la conversation fut admirablement réfléchie et féconde; on en retrouvera le souvenir dans ses pages si fines et délicates. Son livre sera pour les jeunes gens une excellente préface à leurs promenades au Louvre et au Luxembourg; et, ce qui permet d'en faire d'économiques mais agréables étrennes, c'est une illustration aussi bien exécutée que choisie, telle qu'on était en droit de l'attendre de la librairie Armand Colin.

4. — En décembre 1907 (t. CX, p. 519), nous avons présenté *Poil et Plume*, de M. Émile Maison. Voici un pendant à cet ouvrage : *Gros et petits Poissons (récits de pêche)*, qui se recommande par les mêmes qualités. L'auteur, qui a débuté jeune dans la « carrière », connaît admirablement son sujet. Il a pêché sous toutes les latitudes; soit à la ligne, soit au moyen d'engins variés, il a accompli plus d'un exploit dans les rivières de France, d'Écosse, de Chine, du Canada, etc. Mais là ne s'est pas borné sa « maîtrise »; il a aussi pêché dans bien des mers, et soit qu'il donne des renseignements précis pour arriver à des résultats avantageux, soit qu'il conte des histoires et des anecdotes il reste toujours intéressant. Livre d'étrennes qui sera fort apprécié des jeunes gens et qui, à n'en pas douter, charmera tous les âges. VISENOT.

N. B. — Dans notre prochaine livraison nous analyserons les ouvrages suivants qui nous arrivent trop tard pour qu'il en soit question actuellement : *Le Palais des beaux-arts de la ville de Paris (Petit Palais)*, par HENRY LAPAUZE. Paris, Lucien Laveur, 1910, in-4 de VIII-312 p., avec 246 illustrations dont 28 hors texte. Broché, 30 fr.; reliure amateur, 40 fr. — *Vers Jérusalem*, par HENRI GUERLIN. Tours, Mame, s. d. (1910), petit in-folio de 252 p., illustré de 150 photographies de l'auteur et de nombreux croquis à la plume. Broché, 9 fr.; reliure bradel fantaisie, 12 fr. — *La Défense de Paris. Armées du Nord, des Vosges et de l'Est. Siège de Paris*, par JULES MAZÉ. Tours, Mame, s. d. (1910), petit in-folio de 318 p., orné de 63 grav. Broché, couvertures en couleurs, 7 fr.; reliure percaline, plaque or et couleurs, tr. dorées, 9 fr. — *L'Angleterre, depuis son origine jusqu'à nos jours*, par E. DE MOUSSAC. Tours, Mame, s. d. (1910), in-4 de 398 p., orné de 75 grav. Broché, couverture chromo, 5 fr. 75; relié percaline, plaque spéciale, tr. dorées, 8 fr. 50. — *La Bienheureuse Jeanne d'Arc*, par l'abbé E. VAUCELLE. Tours, Mame, s.d. (1910), in-4 de 322 p., orné de 40 grav. Broché, couverture chromo, 3 fr. 20; reliure percaline, plaque spéciale, tr. dorées, 5 fr.

THÉOLOGIE

Hymnes et proses inédites de Claude Santeul, publiées par le chanoine Ulysse Chevalier. Paris, A. Picard et fils, 1909, in-8 de xx-375 p. (*Bibliothèque liturgique*, t. XII.) — Prix : 10 fr.

Le nom de Santeul n'évoque guère à notre souvenir que la figure du fameux Victorin aussi célèbre par ses vers latins que par ses excentricités, de cet « enfant en cheveux gris » qui a servi de type au Théodas de La Bruyère et que Boileau ne pouvait entendre déclamer ses hymnes sans penser voir « un diable » que Dieu force à louer ses saints. Et cependant Jean Santeul ne fut pas le seul poète de sa famille. Sans parler de son neveu, l'échevin de Paris, Claude Santeul, dont on publia en 1722 un recueil d'hymnes, il avait un frère aîné, appelé aussi Claude, esprit beaucoup plus rassis que lui, et qui, tout en restant simple clerc tonsuré et se dérobant par modestie aux honneurs de la prêtrise, demeura longtemps pensionnaire au séminaire de Saint-Magloire, d'où il reçut le surnom de Maglorien comme Jean de Victorin. Claude aussi faisait des vers latins, et son talent était apprécié de ses contemporains; c'est à lui que l'archevêque de Paris François de Harlay demanda de composer l'hymnologie de son nouveau bréviaire; et si le travail fut accompli par Jean et non par lui, c'est que lui-même fit agréer son frère pour le remplacer, voulant le détourner par là de la poésie profane; d'ailleurs quelques hymnes de Claude furent insérées également dans la nouvelle liturgie. En outre, il en a laissé en manuscrit un nombre considérable qui font précisément l'objet de la publication que nous annonçons ici. Un des recueils qui les a conservées dit que la plupart étaient chantées dans diverses églises; M. le chanoine Chevalier, qui a vu et dépouillé un nombre si considérable de livres liturgiques, assure qu'elles ne figurent dans aucun.

Tandis que rien ne nous permet d'apprécier les qualités qui avaient valu à Claude Santeul les surnoms de Santeul en prose, Santeul le philosophe, ni les raisons qui faisaient recourir à sa doctrine et à son jugement des savants aussi consommés que les bénédictins, des esprits aussi critiques que Jean de Launoi, ce vaste recueil, bien mieux que les quelques hymnes imprimées dans l'ancien Bréviaire de Paris, permettront d'apprécier la souplesse de son talent et cette onction et cette simplicité que vantait chez lui Dom Guéranger. Ce n'est pas que toutes les pièces en soient également dignes de louange : quelques-unes sont demeurées inachevées, Claude étant mort avant d'avoir pu mettre la dernière main à son recueil. Quelques pièces ont dû être remaniées; c'est ainsi — je suis surpris que le savant éditeur n'en ait pas fait la remarque, — que l'hymne 298 à saint Éloi a fourni dans les hymnes traduites par Charles Perrault, avec de légères modifications,

les 2 premières strophes de l'hymne 471 (str. 5-6 de l'hymne 298) et les strophes 3-4 de l'hymne 472 (str. 3-4 de 298). Claude Santeul n'hésitait pas d'ailleurs à reproduire d'une hymne à l'autre telle tournure, tel hémistiche, tel membre de phrase qui sans doute lui avait plu davantage. Entre quelques exemples que j'en ai relevés, je n'en allèguerai ici qu'un seul : dans l'hymne 2 (p. 1) il dit à N. S. : Tot expetite saeculis Terrisque tot; dans l'hymne 106 (p. 63), il applique la même expression à sainte Anne : Tot expetita saeculis [Terrisque tot.

Dans son intéressante Introduction, M. le chanoine Chevalier insiste sur l'austérité du Maglorien, qui le faisait s'indigner contre l'emploi de la mythologie païenne dans les vers chrétiens; il est curieux de remarquer qu'il n'a pu se défaire complètement lui-même de souvenirs mythologiques si chers à son siècle : l'Érèbe, le Styx, l'Averne, l'Orcus, l'Olympe reviennent assez souvent sous sa plume.

La publication faite avec tout le soin qu'on peut attendre d'un aussi excellent érudit que M. le chanoine Chevalier n'est pas seulement intéressante au point de vue liturgique, c'est un document précieux pour l'histoire de la poésie latine au XVIIe siècle. E.-G. LEDOS.

SCIENCES ET ARTS

El Sistema cientifico Luliano. Ars Magna, exposición y critica' por D. SALVADOR BOVÉ. Barcelona, typographia católica, 1907, in-8 de LXVIII-596 p. — Prix : 10 fr.

Raymond Lulle était Espagnol et Catalan : il est donc assez naturel qu'un prêtre de cette contrée se soit enthousiasmé des œuvres de ce philosophe, qui n'a pas conquis une influence durable sur la philosophie classique du moyen âge, mais qui n'en a pas moins été un esprit d'une grande puissance et d'une immense érudition. M. Salvador Bové n'est pas le seul, du reste, qui s'intéresse à tirer de l'oubli le système du grand Catalan. Ils sont une pléiade s'occupant de faire une nouvelle édition des œuvres de Raymond Lulle, comme d'autres essaient de restaurer Duns Scot, l'adversaire du thomisme. Le présent volume, si fort qu'il soit, n'est qu'une Introduction à l'édition préparée.

Raymond Lulle s'inspirait à la fois d'Aristote et de saint Augustin; il avait la subtilité d'argumentation du premier et les tendances mystiques du second. Il conciliait ces deux tendances par son système de l'ascension de l'esprit vers la vérité, où il suivait plutôt la logique d'Aristote et sa descente de la vérité première conquise aux vérités particulières, où il s'inspirait plutôt de Platon et de saint Augustin. Cette seconde partie est sa grande originalité. M. Bové ne veut pas qu'il ait rien emprunté aux Arabes. Cela peut être vrai de sa philosophie; mais dans la vaste encyclopédie de Raymond Lulle qui a traité

de toutes les sciences, il nous paraît bien difficile qu'il n'ait pas emprunté souvent aux Arabes, beaucoup plus avancés que nous à cette époque dans les sciences physiques et médicales. Il savait tout ce que l'on savait de son temps; pourquoi n'eût-il pas pris son bien où il le trouvait? D. V.

Chimie agricole, chimie végétale, par Gustave André. Paris, Baillière, 1909, in-18 de xii-560 p. — Prix : 5 fr.

La science chimique a, depuis un certain nombre d'années, fait des progrès de géant, et tous les jours elle progresse de plus en plus dans ses découvertes. Elle scrute, analyse, se rend compte de tout dans la nature et, peu à peu, explique tous les phénomènes qu'elle constate. Elle reconnaît bien que sur quelques points il reste encore des mystères à percer; mais ses découvertes sont déjà fort avancées, si on les compare à ce que nous savions il y a peu de temps encore.

Les premiers chapitres traitent de la matière végétale, de ses éléments divers, des principes de la formation et du développement des plantes et de ses diverses parties. Composition de chacune d'elles, rôle de la respiration, comment elles s'assimilent les substances que l'air et le sol mettent à leur disposition, forment autant de chapitres importants et complets, dans lesquels on suit tous les phénomènes de leur croissance et de leur vie. Ajoutons que, bien que l'auteur ait voulu écrire un « ouvrage essentiellement élémentaire », il sera surtout utile à ceux qui auront déjà franchi les débuts de la science et sont désireux de pénétrer, sous un guide indiscutable, fort avant dans les difficultés qu'elle présente. On y trouvera exposé avec compétence tout ce que l'esprit humain a pu reconnaître dans l'application des lois de la nature et les divers résultats qu'elles entraînent dans leurs combinaisons infinies.

G. de S.

La Marine. Le Haut Commandement, ses fautes, sa réforme, par L.-M. V. et E. Liron. Paris, Chapelot, 1909, in-12 de iv-144 p. — Prix : 2 fr. 50.

Cet intéressant volume, pour lequel M. C. Humbert, député, a écrit une brève et substantielle préface, a paru il y a déjà quelques mois, et, cependant, il est toujours vrai, toujours d'actualité. Le ministre a changé, les Directions également; mais, hélas ! les fautes n'ont pas disparu, les errements néfastes ont à peine été modifiés, l'espoir un instant caressé s'est évanoui et on se demande avec anxiété comment une si grande bonne volonté, une telle compétence produisent si peu, quel sort a été jeté sur la marine française pour l'empêcher de sortir de la « souille » vaseuse où elle est échouée. L'ou-

vrage que nous avons sous les yeux pose bien la question, montre les fautes commises, une partie de ces fautes seulement, mais il est plus bref lorsqu'il s'agit d'indiquer le remède. Et, en effet, si les auteurs consacrent 97 pages à exposer les fautes, 34 à en rechercher les origines, 13 suffisent pour indiquer le remède : c'est vraiment peu. Cependant, malgré cette répartition des chapitres, inégale mais bien compréhensible, car si la critique est aisée, l'art est difficile,cette étude sur la marine vaut d'être lue et méditée. C'est une collaboration des plus utiles à la recherche du problème naval qui hante actuellement tant de bons esprits. Les fautes, principalement celles qui sont imputables à la direction de l'artillerie, sont bien exposées, quoique sans vues d'ensemble suffisantes, avec une recherche trop grande des détails, des petits faits. Le chapitre consacré à l'étude de l'origine des fautes est moins intéressant parce que, dès les premières pages, on découvre sans peine un parti pris aussi injuste que regrettable qui oblitère forcément le jugement des écrivains. Que penser de l'impartialité d'officiers qui parlent de l'action dans la marine de la Société secrète(?) de saint Vincent de Paul ! Les auteurs ont vraiment raison de mettre à la base des réformes la transformation des écoles et de leur recrutement, puisque les écoles actuelles ont contribué à la formation d'une telle mentalité d'officiers ! J. C. T.

LITTÉRATURE

Programme et méthodes de la linguistique théorique. Psychologie du langage, par Ch.-Albert Sechehaye. Paris, Champion, 1908, in-8 de xix-267 p. — Prix : 7 fr. 50.

Cet ouvrage est fort abstrait; il contient beaucoup de philosophie, et il dépasse souvent les limites de ce qu'on appelle d'ordinaire la linguistique. Il est ordonné d'après une certaine doctrine de « l'emboîtement » des sciences, ou des parties des sciences, les unes dans les autres, qui est plus philosophique et plus complexe qu'une simple classification.

M. Sechehaye se rattache à Wundt, l'auteur de la *Psychologie du langage* parue en 1900; mais il pense que son œuvre est incomplète, et il lui reproche de n'avoir pas compris l'importance du problème grammatical. Quant à lui, il distingue l'étude du langage en tant qu'elle dépend de la psychologie collective ou de la psychologie individuelle, le langage avant la grammaire et le langage organisé; il étudie la genèse du symbole et son évolution; surtout il paraît préoccupé des relations de la sémantique et de la syntaxe; les lignes que j'extrais ici (p. 242) résument ses idées sur ce sujet : « Le phénomène sémantique existe souvent seul; dans bien des cas cependant il est un acheminement, une préparation à un phénomène d'évolution

syntactique. Toutefois l'évolution syntactique, quand elle se produit, implique toujours un nouveau phénomène sémantique; mais il faut remarquer que, dans ce fait complexe, le facteur sémantique est le facteur déterminant, car c'est lui qui a la priorité psychologique. »

Je crois que les linguistes adonnés à l'étude technique des langues trouveront ce livre bien théorique et peu utile; mais, à le considérer au point de vue philosophique, il est sans nul doute méritoire, profondément pensé, et il peut plaire à quelques esprits.

BARON CARRA DE VAUX.

Pages françaises, par PAUL DÉROULÈDE, précédées d'un *Essai* par JÉROME et JEAN THARAUD. 5e édit. Paris, Bloud, 1909, in-16 de LX-404 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Paul Déroulède est une figure bien populaire. Même ses adversaires, qui trouvent de la chimère dans l'économie de ses conceptions politiques, s'accordent à reconnaître qu'il représente avec beaucoup d'allure, de sincérité et de générosité chevaleresque certaines des plus estimables qualités de l'âme française : la bravoure, entre autres, et le patriotisme. Sa carrière, que MM. Jérôme et Jean Tharaud nous retracent en historiens psychologues de l'école de Barrès, est, sous de multiples incidents, d'une parfaite unité. Son œuvre, dont les meilleures pages sont réunies dans ces morceaux choisis, est d'une inspiration simple, forte, saine, très bien adaptée à l'âme populaire, qu'elle vise. On retrouvera ici *le Clairon*, *le Turco*, *le Bon Gîte* et autres morceaux célèbres des *Chants du soldat*, des *Marches et sonneries* des *Refrains militaires* et des *Chants du paysan*; des scènes de *l'Hetman*, de *la Moabite*, de *Messire Du Guesclin*, de *la Mort de Hoche*; des discours prononcés par le président de la Ligue des patriotes; des récits tirés des *Feuilles de route* (1870-1871), tantôt amusants, tantôt poignants, toujours animés; au total, des rythmes naïfs et prime-sautiers, des paroles éloquentes et patriotiques. L. C.

HISTOIRE

Les Sources de l'histoire de France depuis les origines jusqu'en 1815. Deuxième partie. **Le XVIe siècle (1491-1610)**, par H. HAUSER. II. *François Ier et Henri II (1515-1559)*. *Manuels de bibliographie historique*. III. Paris, A. Picard et fils, 1909, in-8 de XV-201 et 6 p. — Prix : 5 fr.

En annonçant ici (*Polybiblion* de février 1907, t. CIX, p. 169-170) le premier volume de l'ouvrage consacré par M. Henri Hauser aux sources de l'histoire de France pendant le XVIe siècle, nous avons déjà indiqué les difficultés de l'entreprise et le bonheur avec lequel M. Hauser s'en était tiré.

Avec les règnes de François Ier et de Henri II, dont s'occupe le présent volume, les difficultés ne diminuent point. Comme l'observait, dès 1891, M. Lemonnier, François Ier est très célèbre et mal connu; Henri II, ajoute M. Hauser, est « presque inconnu et peut-être méconnu ». Il semblerait qu'une époque aussi considérable que ce siècle de la Renaissance et de la Réforme aurait dû attirer davantage l'attention des travailleurs : on s'en est occupé assurément et, dans ces dernières années, on s'est davantage soucié de mieux connaître cette époque; mais l'on est loin encore d'avoir déblayé le terrain; l'outillage même dont on dispose est assez imparfait, et, à maintes reprises, dans ce volume que nous avons sous les yeux, M. Hauser est obligé de formuler le même reproche, d'exprimer le même regret : nous n'avons pas encore d'édition critique.

A côté des sources narratives, M. Hauser a dû faire dans son répertoire une place plus large aux recueils de documents et l'on ne peut guère le lui reprocher. Une source dont il a dû tenir largement compte, bien que là un choix s'imposât, ce sont les œuvres des publicistes. La publicistique, même officielle ou officieuse, se multiplie singulièrement au XVIe siècle et il est impossible de la négliger à qui veut se faire une idée exacte des choses.

La tâche de M. Hauser était ardue et compliquée; l'on pourra dans le détail le chicaner sur tel ou tel point; il ne paraît pas qu'il ait rien omis d'essentiel. L'on ne saurait avoir trop de reconnaissance à un érudit, dont le temps est déjà pris en partie par des obligations professionnelles, de se livrer à un labeur aussi considérable et assez ingrat pour le plus grand profit des travailleurs. E.-G. Ledos.

Recueil des actes du Comité de salut public, avec la Correspondance officielle des représentants en mission et le Registre du Conseil exécutif provisoire, publié par F.-A. Aulard. T. XVIII. *7 novembre 1794 (17 brumaire an III)-20 décembre 1794 (30 frimaire an III)*. Paris, Leroux, 1908, in-8 de XXXI-850 p. — Prix : 14 fr. 50.

Dans l'Avertissement placé en tête de ce volume, M. Aulard répond aux objections qui lui ont été faites sur la publication des tomes précédents. Il explique les raisons qui l'ont déterminé à ne donner parfois que des analyses au lieu des documents complets; il annonce la préparation d'une Table générale alphabétique et analytique.

Le tome dix-huitième de ce recueil se recommande plus par la correspondance des représentants en mission que par les actes du Comité de salut public; ce dernier, depuis le 7 fructidor an II, s'occupe surtout d'affaires militaires. A signaler cependant, à la date du 11 novembre 1794 (p. 69), la fermeture du club des jacobins, prononcée par les comités réunis.

Les représentants en mission, ou bien nous renseignent sur les opérations des armées de la République aux Pyrénées-Orientales, aux armées du Rhin et de la Moselle, du Nord et de Sambre-et-Meuse, des côtes de Brest et de Cherbourg, ou bien nous informent de l'état d'esprit des populations dans différents départements.

Dans ces deux derniers mois de 1794, deux faits retiennent particulièrement l'attention : d'abord l'empressement et le zèle des représentants à épurer, dans les départements, les sociétés populaires, à détruire l'influence des comités révolutionnaires, à chanter les louanges de la Convention nationale; ensuite, les mesures prises ou à prendre pour terminer la guerre de Vendée. On trouve (p. 452-458) un long rapport des représentants députés à la Convention par les départements de l'Ouest, qui expose la nécessité de conquérir ces départements par la persuasion plutôt que par les armes; pages 535-540, on lit la proclamation des représentants du peuple délégués près de l'armée de l'Ouest.

Des notes courtes et précises éclaircissent la lecture de ces documents si abondants et si curieux. G. P.

Paris sous les premiers Capétiens (987-1223). *Étude de topographie historique*, par Louis Halphen. Paris, Leroux, 1909, in-8 de 123 p., avec 16 fig. dont 4 hors-texte, et un atlas in-folio de 11 planches, cartonné. — Prix : 9 fr. 50.

Il y a lieu de signaler l'apparition du premier volume d'une *Bibliothèque d'histoire de Paris* publiée par les soins de l'Administration municipale. Cette nouvelle série est tout à fait distincte de la collection in-quarto, dite *Collection verte*, qui est publiée, aussi, par le service des Travaux historiques de la ville de Paris, mais sous le contrôle d'une Commission spéciale instituée en 1866 par le baron Haussmann, et qui fonctionne actuellement sous la présidence de M. Léopold Delisle; elle doit comprendre, paraît-il, les ouvrages qui, par leur nature ou une moindre importance *matérielle*, ne rentrent pas dans le programme de son ainée.

C'est M. Louis Halphen qui a inauguré cette nouvelle collection par une étude très serrée et très consciencieuse du peu que l'on sait sur l'ancienne topographie parisienne dans la période qui s'étend du xe au xiiie siècle. Reprenant les travaux anciens, tels que ceux de Géraud, de Bonnardot, de Vacquer, d'Hochereau ou de Bournon (pour ne citer que des morts), les soumettant à une critique très sévère, rectifiant les uns, complétant les autres, et y joignant le résultat de ses recherches personnelles, qui est considérable, M. Louis Halphen apporte une très importante contribution à l'histoire du Paris de Philippe-Auguste. Ce mince volume, qui contient beaucoup plus que

sa modeste apparence ne le promet, se termine par une *Nomenclature des rues, lieux-dits et monuments* à cette époque reculée; les travailleurs apprécieront toute la valeur et l'utilité de cette liste, que de nouvelles trouvailles pourront peut-être augmenter, mais qui, du moins, a le mérite d'avoir été exclusivement dressée au moyen de documents contemporains. L'atlas de grand format qui accompagne le texte (inconvénient *bibliothéconomique* et bibliographique auquel il eût été difficile d'obvier) renferme d'intéressantes restitutions topographiques tracées par différents érudits, et complète très heureusement la savante dissertation à laquelle il est joint. PAUL LACOMBE.

Histoire de la paroisse Saint-Ambroise de Popincourt, par A. MARCEL et J. GARIN. Paris, Lecoffre, Gabalda, 1909, in-16 de v-592 p., avec de nombreux plans, portraits et vues. — Prix : 3 fr. 50.

Voici un livre comme il serait désirable qu'il en fût écrit un sur chacune des paroisses de Paris. Les auteurs se sont partagé le travail : dans les 115 premières pages, M. A. Marcel raconte l'histoire civile et municipale du quartier Saint-Ambroise; puis, il passe la main à M. l'abbé Garin qui raconte avec une grande richesse de détails les destinées de cette chapelle des Annonciades, érigée en église paroissiale par la constitution civile, fermée et transformée en brasserie sous la Terreur, rouverte au culte en 1800 et devenue le centre d'une des paroisses les plus populeuses de Paris.

Un ancien curé de Saint-Ambroise, l'abbé Gaudreau, depuis archiprêtre de Notre-Dame, avait fait jadis une étude monographique de son église, mais c'était pour son successeur une difficulté de plus, car les inexactitudes fourmillent dans le petit volume de M. Gaudreau; il s'agissait bien plus de rectifier que d'utiliser, besogne ingrate dont M. l'abbé Garin s'est tiré en faisant preuve d'un esprit critique très droit et très prudent.

Ses notices sur les divers curés de la paroisse sont des modèles de précision et d'exactitude; les quelques épisodes historiques sont traités avec une méthode très sûre. Le passage de l'abbé d'Hulst à Saint-Ambroise fournit la matière d'un chapitre singulièrement émouvant et les événements contemporains, comme la journée des inventaires en 1906, les deux expulsions des Pères rédemptoristes, les procès-verbaux pour « délit de messe », sont racontés avec beaucoup de chaleur.

En général, la documentation est fort solide; j'aurais demandé que les pièces officielles fussent citées d'après d'autres sources que des compilations de seconde ou de troisième main; mais les citations sont exactes, et c'est le principal.

La première partie, écrite par M. Marcel, est traitée avec une indiscutable compétence; le défaut de cette collaboration est que les deux

auteurs s'ils se complètent souvent, se répètent parfois; heureusement ils ne se contredisent pas !

Je répète qu'il est à souhaiter qu'un aussi bon exemple soit suivi et que bientôt nous ayons sur les églises de Paris autre chose que des notices superficielles ou des monographies vieillies et qui, lorsqu'elles n'avaient pas encore vieilli, étaient déjà un répertoire d'erreurs.

P. Pisani.

BULLETIN

Aux Jeunes du XXe siècle. Un Paquet de lettres religieuses et philosophiques, par l'abbé E. Dessiaux. Paris, Téqui, 1909, in-18 de xvi-165 p. — Prix : 1 fr.

Ces lettres, écrites avec entrain, s'adressent spécialement aux jeunes étudiants. Ils y trouveront de bonnes indications, pour assurer, au moment où ils sont livrés à eux-mêmes, loin du collège et de la famille, la conduite chrétienne de leur vie. Ces lettres, où ne se trouve aucune trace de pédantisme, traitent successivement des romans, du théâtre, des arts; puis du cœur, de l'imagination, de la volonté, de la vie surnaturelle et de la chasteté, des tentations, des passions, en un mot des moyens de bien gouverner sa vie. Après les questions d'ordre général, et qui sont toujours actuelles, car l'humanité ne change guère à ce point de vue, viennent les questions contemporaines, les objections contre la religion, le Pape, les deux France, le monopole de l'enseignement, la persécution, le patriotisme, le sacrifice, les rêves et réalités de la vie. Entre temps le digne curé raconte ses vacances, et de ces jolis récits bien enlevés, il sait toujours faire sortir de bonnes leçons chrétiennes. Et la dernière lettre est consacrée au mariage et à ses devoirs, c'est-à-dire à ce qui est l'aboutissement naturel de l'éducation d'un jeune homme chrétien, quand Dieu ne l'appelle pas à une vocation plus haute. Ces sujets notés suffisent à indiquer l'intérêt et le caractère pratique du livre. Peut-être, en certains points, le moraliste apparaîtra-t-il un peu sévère. Mais il sait en donner de si bonnes raisons et il s'appuie sur de si hautes autorités qu'on ne saurait guère lui en faire le reproche. Tous ces conseils dictés par le bon sens, l'expérience et la conscience sacerdotale, et assaisonnés de verve et d'esprit, méritent d'être médités et suivis. Ils sont appelés à charmer beaucoup de lecteurs et à faire du bien à beaucoup d'âmes.

Édouard Pontal.

Les Sciences physiques et naturelles vulgarisées et les principaux produits industriels. *Leçons de choses*, par J. Leday. Paris, de Gigord, s. d., in-12 cartonné de viii-392 p., avec gravures. — Prix : 2 fr.

C'est une véritable petite encyclopédie que ce volume, très sommaire mais très complète. Destiné aux cours moyen et supérieur de l'enseignement primaire, il rendra des services à tout le monde. On y trouve, sur toutes choses, des notions non seulement élémentaires mais encore mises au point des dernières découvertes et des dernières réalisations de la science.

Le manuel débute par la chimie, dont les données générales sont réparties en sept leçons. Parmi les dix-neuf leçons consacrées à la physique, figurent l'électricité avec la définition et l'explication des unités qu'elle emploie, jusqu'à la télégraphie et au téléphone, sans oublier la navigation aérienne,

ballons dirigeables et aéroplanes et les exploits de Louis Blériot. Des notions d'ensemble sur la minéralogie, la physique du globe et la paléontologie suivent, faisant l'objet de quatre leçons. Il en est consacré sept à la physiologie et au fonctionnement de l'organisme humain, auxquels succèdent six autres sur l'hygiène, l'alimentation, les abus de l'alcoolisme, établissent une transition naturelle aux leçons sur l'usage des boissons froides ou chaudes, naturelles et fabriquées.

L'histoire naturelle, partie zoologique et partie botanique, occupe deux divisions (VIIe et VIIIe) en dix-huit leçons. Les treize qui suivent et forment la IXe et dernière division, sont consacrées aux principaux produits industriels : sucre, draps, soies, cuirs, céramique, etc.

Rédigé de manière à être à la portée même des jeunes enfants, — car chaque fois que se présente non seulement un terme technique, mais également un mot moins familier bien qu'usuel, l'explication en est toujours donnée, — ce manuel, nous l'avons dit, peut être utile à tout esprit cultivé non spécialiste dans l'une quelconque des spécialités qui y sont abordées. Ce sera un *memento* en ce qui concerne les choses anciennement sues, et un renseignement pour les choses de découverte ou de réalisation récente.

De nombreuses figures insérées dans le texte donnent, chaque fois qu'il est nécessaire, un complément d'explication visuelle aux explications descriptives.

Enfin l'esprit général est véritablement scientifique sous une forme accessible à tous. L'auteur ne s'écarte jamais de son sujet en des digressions étrangères à la science. Et quand il s'agit du rang de l'homme dans la série animale, M. Leday fait avec raison remarquer qu'il la domine par son intelligence, le corps humain n'étant que l'exécuteur et non le moteur de la volonté qui le dirige.

En résumé : ouvrage éminemment recommandable et utile.

C. DE KIRWAN.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — L'Université de France vient de perdre un de ses membres les plus distingués. M. Henri Weil, le savant helléniste, membre de l'Institut et doyen des professeurs de l'enseignement supérieur, est mort à Paris, le 6 novembre à 91 ans. M. Henri WEIL était né en Allemagne, à Francfort-sur-le-Mein, le 26 août 1818. Après avoir suivi les cours de l'Université de Heidelberg, où il se prit de passion pour la langue grecque, il vint à Paris, fréquenta la Faculté des lettres et fut reçu docteur en 1845. Il se fit alors naturaliser Français, et obtint la chaire de littérature ancienne à la Faculté des lettres de Besançon, dont il devint le doyen en 1873. Le 7 mars 1876, il fut nommé maître de conférences à l'École normale supérieure et directeur adjoint de l'École pratique des hautes études. Il a été admis à la retraite en août 1891. D'abord correspondant de l'Académie des inscriptions depuis le 28 décembre 1866, il avait été élu membre de cette compagnie le 17 février 1882, en remplacement de Dulaurier. M. Henri Weil laisse des éditions critiques d'auteurs grecs, qui font autorité, ainsi que des ouvrages de grammaire et de métrique. Voici les titres de ces publications : *De Tragoediarum graecarum cum rebus publicis conjunctione* (Paris, 1845, in-8), thèse pour le doctorat; — *De l'ordre des mots dans les langues anciennes comparées aux langues modernes* (Paris, 1845, in-8), réimprimé en 1869; — *Théorie générale de l'accentuation latine suivie de*

recherches sur les inscriptions accentuées et d'un examen des vues de M. Bopp sur l'histoire de l'accent (Paris, 1855, in-8), avec M. L. Benloew; — *De la composition symétrique du dialogue dans les tragédies d'Eschyle* (Paris, 1860, in-8); — *La Règle des trois acteurs dans les tragédies de Sénèque* (Paris, 1865, in-8); — *Un Papyrus inédit de la bibliothèque de M. Ambroise Firmin-Didot. Nouveaux fragments d'Euripide et d'autres poètes grecs* (Paris, 1879, in-8); — *Le Discours de la couronne de Démosthène. Texte grec accompagné d'une notice, d'analyses et de notes* (Paris, 1877, in-16); — *Les Olynthiennes de Démosthène. Texte grec accompagné d'analyses et de notes* (Paris, 1876, in-16); — *Les Plaidoyers politiques de Démosthène. Texte grec publié d'après les travaux les plus récents de la philologie, avec un commentaire critique et explicatif* (Paris, 1877, in-8); — *Les Perses d'Eschyle. Texte grec annoté* (Paris, 1884, in-18); — *Un nouvel Hymne à Apollon. La Musique du nouvel hymne de Delphes* (Paris, 1895, in-8), avec M. Th. Reinach; — *Etudes sur le drame antique* (Paris, 1897, in-12).

— M. Ernest Prarond, littérateur, journaliste et historien de valeur, mort dernièrement à Abbeville (Somme), à 89 ans, était né dans cette même ville, le 14 mai 1821. Après avoir terminé ses études dans sa ville natale, il se consacra entièrement à la poésie et aux travaux d'érudition, sans renoncer toutefois à remplir des fonctions publiques. Il fut, en effet, plusieurs fois maire d'Abbeville et fit partie du conseil général de la Somme. Il était membre de la Société des antiquaires de Picardie et correspondant du ministère de l'instruction publique. M. Ernest Prarond a publié de nombreuses poésies et études littéraires dont nous citerons seulement les suivantes : *Vers* (Paris, 1843, in-18); — *Fables* (Paris, 1847, in-12); — *Contes* (Paris, 1849, in-12); — *Fables politiques* (Paris, 1849, in-18); — *Les Voyages d'Arlequin* (Paris, 1850, in-18); — *De quelques écrivains nouveaux* (Paris, 1852, in-18); — *Impressions et pensées* (Paris, 1854, in-18); — *Paroles sans musique* (Paris, 1855, in-12); — *Dix mois de révolution, silves politiques* (Paris, 1864, in-18); — *Les Poètes historiens, Ronsard et d'Aubigné* (Paris, 1873, in-8); — *A la chute du jour, vers anciens et nouveaux*, 1847-1876 (Paris, 1876, in-8); — *Du Louvre au Panthéon, poésies* (Paris, 1881, in-18); — *Le Théâtre sous le chêne* (Paris, 1883, in-18); — *Le Jardin des racines noires* (Paris, 1886, in-18); — *La Voie sacrée, vers* (Paris, 1887, in-18); — *Le Monde aimé, poésies* (Paris, 1892, in-18), etc. Voici maintenant une liste, qui est loin d'être complète, des importants ouvrages d'archéologie et d'histoire locale ou générale que l'on doit à M. Prarond : *Les Chasses de la Somme* (Paris, 1858, gr. in-8); — *Histoire de cinq villes et de trois cents villages* (Paris, 1860-1868, 4 vol. in-8); — *Notices historiques, topographiques et archéologiques sur l'arrondissement d'Abbeville* (Abbeville, 1854-1856, 2 vol. in-12); — *Le Canton de Rue, histoire de seize communes* (Paris, 1860, in-8); — *Les Annales modernes d'Abbeville* (Paris, 1862, in-8); — *Quelques faits de l'histoire d'Abbeville tirés des registres de l'échevinage, suivant les notes de la main de M. Traulle* (Paris, 1867, in-12); — *De quelques lieux du Ponthieu qui ne font pas partie de l'arrondissement d'Abbeville* (Paris, 1868, in-8); — *De Montréal à Jérusalem* (Paris, 1869, in-12); — *La Ligue à Abbeville*, 1576-1594 (Paris, 1870-1874, 3 vol. in-8); — *La Topographie historique et archéologique d'Abbeville* (Paris, 1871-1884, 3 vol. in-8); — *Journal d'un provincial pendant la guerre* 1870-1871 (Paris, 1875, in-8); — *Quatre années de la Révolution à Abbeville*, 1790-1793 (Paris, 1878, gr. in-8); — *L'Eglise du Saint-Sépulcre d'Abbeville* (Paris, 1873, in-8); — *Abbeville à table et les convivialités de l'échevinage, études gourmandes et morales* (Paris, 1878,

2 vol. gr. in-8); — *Les Grandes Ecoles et le collège d'Abbeville* (Paris, 1888, in-18); — *Abbeville avant la guerre de Cent ans* (Paris, 1891, in-8), etc. M. Prarond a réédité, en outre, divers ouvrages latins d'auteurs abbevillois, entre autres l'important travail de Valerand de la Varenne : *De Gestis Joannae virginis, Franciae egregiae bellatricis* (Paris, 1889, in-18). Enfin, M. Prarond a fourni une active collaboration à divers périodiques locaux, tels que le *Journal d'Abbeville*, le *Pilote de la Somme*, etc.

— M. Francis Thomé, le compositeur dont beaucoup d'œuvres sont populaires, est mort à Paris, le 17 novembre, à 59 ans. Né à Port-Louis (Ile Maurice), le 18 octobre 1850, François-Luc-Joseph, dit Francis Thomé, vint très jeune en France et entra en 1866 au Conservatoire de Paris, où il fut l'élève de Marmontel pour le piano et de Duprato pour l'harmonie. Il obtint un second prix d'harmonie en 1869 et un premier prix de fugue en 1870. Ses œuvres sont nombreuses et appartiennent à divers genres. Outre un grand nombre d'opérettes exécutées dans les salons, telles que : *Sous la feuillée, Simple Aveu, les Noces d'Arlequin*, etc., M. Thomé a composé des ballets et des pantomimes, qui se font remarquer par leur vivacité et leur élégance, par exemple : *La Folie parisienne, Djelma, Barbe-Bleuette, Madame Pygmalion, le Papillon, Une Soirée chez le sous-préfet, le Prince Désir, la Bulle d'amour, la Petite Bohémienne, Endymion et Phoebé*, etc. Doué d'un talent spécial pour l'adaptation musicale, il acheva de consacrer sa réputation en écrivant la musique de diverses pièces, notamment : *Roméo et Juliette, l'Infidèle, les Noces corinthiennes, le Petit Chaperon rouge, la Passion, Quo Vadis, la Belle-au-Bois-dormant*, etc. Mais ce qu'il y a de plus connu dans son œuvre, ce sont ses commentaires musicaux de certains poèmes comme *Lucie, la Fiancée du Timbalier, le Triomphe, le Lac*, etc. Ancien vice-président du Cercle de la critique, M. Francis Thomé a collaboré, comme critique musical, à divers journaux, tels que *le Constitutionnel, le Pays, la Souveraineté*, etc.

— M. Cesare Lombroso, l'illustre médecin et anthropologiste italien, professeur de médecine légale et de clinique des maladies nerveuses et mentales à l'Université de Turin, est mort dans cette ville, le 19 octobre, à 73 ans. Né à Venise en novembre 1836, de parents israélites, il fit ses études médicales à l'Université de Turin, fut reçu docteur et s'engagea, comme médecin, dans l'armée pendant la guerre de 1859. Nommé professeur des maladies mentales à l'Université de Pavie, puis directeur de l'établissement des aliénés de Pesaro, il fut rappelé ensuite à l'Université de Turin en qualité de professeur de médecine légale et de psychiatrie. M. Lombroso s'est acquis une réputation mondiale par ses recherches expérimentales et sa doctrine hardie sur les aliénés et sur les criminels. C'est lui qui a inventé le criminel-né et qui a fait de la médecine légale une science philosophique et presque de l'algèbre. Toutefois ses théories absolues sur les relations entre l'organisation physique et la criminalité ont été fort discutées et vivement combattues. Parmi ses innombrables écrits, dont plusieurs ont été traduits à l'étranger, nous nous contenterons de citer les suivants : *Sulla pazzia di Cardano* (1855) ; — *Influenza della civiltà sulla pazzia e della pazzia sulla civiltà* (1856); — *Richerche sul cretinismo in Lombardia* (1859); — *Frammenti medico-psicologici* (1860); — *La Medicina legale delle alienazioni mentali studiata col metodo esperimentale* (1865); — *Algometria elettrica nell'uomo sano ed alienato* (1867); — *L'Igiene degli operai dei contadini e dei soldati*, (1869); — *Studi clinici ed esperimenti sulla natura, causa e terapia della pellagra ;* — *Sulla eziologia della pellagia* (1873) ; — *La Poesia ed*

il crimine (1876); — *L'Uomo delinquente in rapporto alla antropologia, alla medicina legale ed alle discipline carcerarie* (1876); — *Sull' incremento del delitto in Italia e sui mezzi per arrestarlo* (1879); — *L'Amore nei pazzi* (1881);— *L'Amore nel suicidio e nel delitto* (1881); — *Omicidio e furto per amore pazzesco* (1883); — *Sull' alcoolismo acuto e cronico e sui mezzi per prevenirlo* (1882); — *Il Delirio di persecuzione nell' amore muto dei monomaniaci casti* (1883); — *Il Brigante Gasparone, studio* (1882); — *Delitti di libidine* (1883-1886); — *Tre tribuni studiati da un alienista* (1887); — *Studi sull' ipnotismo con ricerche oftalmoscopiche dei professori Raymond, Bianchi e Sommer* (1887); — *Troppo presto : appunti al nuovo progetto di codice penale* (1888); — *Le nuove conquiste della psichiatria* (1887); — *Palimpsesti del carcere : raccolta unicamente destinata agli uomini di scienza* (1891); — *Dell' influenza dell' orografia nelle stature* (1892); — *Fossa occipitale mediana delle razze umane* (1892); — *Microcefalia e cretinismo* (1892; — *Le Piaghe d'Italia* (1893); — *Le Più recenti scoperte di antropologia criminale* (1893); — *L'Antisemitismo e le scienze moderne* (1894);— *L'Uomo di genio in rapporto alla psichiatria, alla storia ed all' estetica* (1894); — *La Pazzia nei tempi antichi e moderni* (1895); — *Grafologia* (1895); — *Perchè fu grande Venezia* (1898); — *La Funzione sociale del delitto* (1899); — *Lezioni di medicina legale, raccolte da Virgilio Rossi* (1900). Dans sa jeunesse, M. Cesare Lombroso avait écrit un certain nombre de poésies, de romans, de tragédies et d'études de philologie et d'archéologie.

— Le 26 septembre dernier, la Hongrie a perdu l'un de ses plus éminents historiens, Kálmán de Thaly, qui avait consacré tous ses travaux à l'époque de François Rákóczy, dont la figure l'enthousiasma dès sa jeunesse. Il rechercha les cendres du prince de Transylvanie, et quand, avec Mgr Fraknói, il les eut découvertes dans la chapelle des lazaristes, à Constantinople, il employa son influence politique à en obtenir le rapatriement, qui eut lieu en 1906. Il naquit à Csep, le 3 janvier 1839. Il commença ses études dans la maison paternelle et les acheva à l'Université de Pest. En 1861, il collabora au *Pesti Napló*, et, en 1864, il fut nommé professeur au lycée protestant. En 1869, il entra au ministère où il s'occupa de l'organisation des Honvéds et de la réforme de la langue militaire jusqu'en 1875, époque à partir de laquelle il se consacra tout entier à l'histoire. Il avait débuté par des poésies patriotiques dont nous ne citerons que les principales : *Ames errantes* (1855); — *Ne touchez pas au Magyar* (1857); — *Forêts vibrantes* (1859); — *Le Cor de Kárpát* (1860, 2 vol.); — *Le Cor des Siculás* (1861); — *Aurore de liberté* (1861). — Les publications historiques de Kálmán de Thaly sont les suivantes : *Fejéregyház à O'-Buda, comme sépulture d'Arpád* (1860); — *Épis historiques* (1862); — *Jean Bottyan* (1864); — *Chants héroïques anciens* (1864, 2 vol.); — *Rákóczi, correspondance, décrets, diarium, ordres du jour, etc.* (1866-1868, 2 vol.); — *Journal de Thököly* (1868); — *Mémoires de François Rákóczi II*, traduits en hongrois (1868);— *Correspondance du comte Bercsényi avec Alexandre Károlyi* (1868); — *La Bataille de Nagyszombat* (1869); — *Contributions à l'histoire littéraire de l'époque de Rákóczi et de Thököly* (1870, 2 vol.); — *Archivum Rákóczianum* (1872-1889, 10 vol.); — *Journal historique* (1875); — *Correspondance du comte Bercsényi avec François Rákóczi* (1877-1879, 3 vol.); — *Campagne sur la rive au-delà du Danube en* 1707 (1880); — *Ladislas Ocskay* (1880); — *Jeunesse du prince François Rákóczi* (1881); — *Etudes sur les arts et la littérature à l'époque de Rákóczi* (1885); — *La Famille du comte Bercsényi* (1885-1892, 3 vol.); — *Souvenirs de François Rákóczi en Turquie et découverte de ses cendres* (1893); — *Mariage de Bercsényi* (1894); — *Correspondance*

d'Emeric Thököly 1896); — *Les Sept Monuments commémoratifs du millénaire* (1898); —*Livre de camp du comte Antoine Esterhàzy* (1900); — *Le Monde des Kouroucz* (1903); — *Lettres de Turquie et notes de César de Saussure sur François Rákóczi II* (1909). Kálmán de Thaly a donné de nombreux articles à des revues historiques. Élu membre du Parlement en 1878, il représenta, à partir de 1881 jusqu'à sa mort, la ville de Debreczen. Ce fut lui qui proposa au Parlement l'érection des monuments commémoratifs du Millénaire et qui organisa l'Exposition historique. Il avait été le fondateur de la Société historique hongroise. En 1864, il avait été élu membre de l'Académie hongroise; il était président de la Section d'histoire. Il a légué ses manuscrits, sa bibliothèque et sa fortune à l'Académie et au Musée national de Hongrie.

— Le 27 octobre est mort à Pannonhalma Mgr Fehér, supérieur général des bénédictins hongrois, né le 10 février 1842, à Visk. Il entra en 1858 dans l'ordre des bénédictins et fut chargé, en 1866, de l'enseignement de la physique; en 1874, il était nommé directeur du lycée d'Esztergom. Fréquemment chargé de missions, il parcourut presque toute l'Europe pour y étudier les questions d'enseignement et publia : *L'Organisation secondaire en Bavière* (1883); — *Les Écoles secondaires en Serbie* (1889); — *La Question de l'enseignement en Bulgarie* (1889). Ses ouvrages d'enseignement : *L'Enseignement de la chimie*; *Histoire naturelle*; *L'Enseignement des mathématiques*, etc., sont fort appréciés. Mgr Fehér avait été élu supérieur général de son ordre en 1892; peu après il fut appelé à l'Académie hongroise. Il était membre de la Chambre haute de Hongrie.

— On annonce encore la mort de MM. : le Dr Jean Binot, chef de laboratoire à l'Institut Pasteur, membre du Conseil supérieur d'hygiène de France, mort dernièrement à Paris; — Charles Bordes, le distingué compositeur de musique, directeur des chanteurs de Saint-Gervais, fondateur avec M. Vincent d'Indy de la *Schola Cantorum*, qui avait restauré en France la polyphonie palestrinienne et avait complété par avance, conformément aux vues du Souverain Pontife, l'œuvre des bénédictins ayant pour but de rétablir dans sa pureté le chant grégorien, mort subitement à Toulon, le 9 novembre; — le Dr Pierre Boyer, médecin et archéologue distingué, mort dernièrement à Mende (Lozère); — le baron Louis Cavrois de Saternault, membre fondateur de l'Université catholique de Lille, mort dernièrement à Arras; — Casimir Challet, ancien ministre plénipotentiaire de l'Amérique centrale, qui s'était fait connaître dans le monde archéologique par les fouilles importantes qu'il avait dirigées en Crète et par les dons précieux qu'il avait faits au Musée du Louvre, mort au commencement de novembre; — Lucien Degron, un des collaborateurs du journal l'*Univers*, mort dernièrement à Rots (Calvados), à 75 ans; — le R. P. Delpech, supérieur honoraire du séminaire des missions étrangères de Paris, ancien professeur au collège général de Palo-Penang dans la presqu'île malaise, mort dernièrement à 82 ans; — Charles Demange, jeune poète de talent, qui a publié *le Livre de désir* (Paris, 1909, in-16) et l'un des fondateurs de la belle et intéressante revue *les Marches de l'Est*, mort dernièrement à l'âge de 25 ans; — Gabriel Demante, le distingué jurisconsulte, ancien professeur à la Faculté de droit de Paris, mort dernièrement à Castelnaudary (Aude), à 88 ans, auquel on doit divers ouvrages de jurisprudence, notamment : *Principes de l'enregistrement en forme de commentaire de la loi du 22 frimaire an VII* (Paris, 1857, in-8), plusieurs fois réimprimé; *Étude historique sur les gens de condition mainmortable en France au* XVIIIe *siècle. Appréciation sur ce chef des lois abolitives du régime féodal*

(Paris, 1894, gr. in-8); — Léonce Faure, professeur à l'Institut agronomique, mort dernièrement à Paris; — C.-P. Fieffé, ancien conservateur du musée céramique de Nevers, conservateur du musée de Cherbourg, mort dans le courant d'octobre, à 70 ans, lequel a publié : *Les Faïences patriotiques nivernaises avec une Introduction par Champfleury* (Paris, 1885, in-4), avec A. Bouveault, et *les Faïences patronymiques. Caractéristiques des saints dans la céramique nivernaise* (Clamecy, 1901, gr. in-8); — le R. P. Joseph Hoppenot, prédicateur fort connu et écrivain distingué, mort à Nancy, le 11 novembre, à 53 ans, lequel a publié un certain nombre d'ouvrages estimés, tels que *le Crucifix*; *la Sainte Vierge*; *la Sainte Messe*, et tout récemment un *Petit Catéchisme du mariage*, qui devrait se trouver dans toutes les familles; — Eugène Jacquemin, directeur honoraire de l'École supérieure de pharmacie de Nancy, mort dernièrement à Malzéville, à 82 ans; — Léon Janet, député du Doubs, président de la Société de géologie de France, mort à Paris, le 28 octobre, à l'âge de 48 ans; — Alfred Josset, compositeur de musique, ancien chef de musique de l'École des frères de Saint-Nicolas, directeur-fondateur de l'Institut musical des frères de Saint-Jean-de-Dieu, mort dernièrement; — Augustin Joubert, professeur honoraire de l'Université, mort dernièrement à La Turcade, près de Périgueux, à 82 ans; — Krug-Basse, conseiller honoraire à la cour de Nancy, auteur, de plusieurs ouvrages historiques estimés, tels que : *L'Alsace avant* 1789, *ou Etat de ses institutions provinciales et locales, de son régime ecclésiastique, féodal et économique, de ses mœurs et de ses coutumes sous l'ancienne administration française* (Paris, 1877, in-8), mort à Nancy, au commencement de novembre; — Pierre-Maurice Le Comte du Colombier, membre de la Société de botanique de France et de la Société des sciences, belles-lettres et arts d'Orléans, mort dernièrement à 79 ans; — Loutil, membre du Conseil supérieur de l'instruction publique, président de la Société des chefs d'institutions secondaires, mort dernièrement; — le Dr. Octave Mayet, ancien médecin des hôpitaux de Lyon, ancien professeur de pathologie générale à la Faculté de médecine de la même ville, auteur de nombreux mémoires estimés sur diverses grandes questions, telles que la pathologie générale et d'une thèse pour le doctorat intitulée : *Traité de diagnostic médical et de séméiologie* (Paris, 1896-98, 2 vol. in-8), mort au commencement de novembre; — Léon Morand, ancien élève de l'École normale supérieure, professeur de première préparatoire au lycée Louis-le-Grand, mort subitement à Paris, le 16 novembre; — Henry de Morgan, numismate et archéologue distingué, mort dernièrement au château d'Orbiénas (Rhône), à 56 ans, lequel s'était fait connaître par ses remarquables recherches sur les temps préhistoriques ainsi que par ses travaux sur les antiquités cypriotes et celles de la Haute-Égypte; — Ernest-Louis Nicolle, industriel lillois, ancien lieutenant de vaisseau, président de la Société de géographie de Lille, mort à Lille, au commencement de novembre, à 79 ans; — Petit-collet, sous-directeur de l'École nationale des eaux et forêts, mort dernièrement à Gustal, à 63 ans; — Alfred Le Petit, artiste caricaturiste, qui a collaboré au *Charivari*, à *l'Eclipse*, au *Grelot*, à *la Charge*, mort dernièrement, à 68 ans, lequel s'était attiré des poursuites judiciaires à cause de violentes campagnes menées par lui, à l'aide de charges satiriques, d'abord contre l'Empire et plus tard en faveur du général Boulanger; — Edme Piot, ancien ouvrier terrassier, puis entrepreneur de la ville de Paris, devenu sénateur de la Côte-d'Or, mort à Paris, le 2 novembre, à 81 ans, lequel s'était fait l'ardent apôtre de la repopulation en France et a publié sur ce sujet un grand nombre de tracts, mémoires, brochures et volumes,

entre autres : *La Question de la dépopulation en France. Le mal, ses causes, ses remèdes* (Paris, 1900, in-16) et *la Dépopulation. Enquête personnelle sur la dépopulation en France. Documents, discours et rapports* (Paris, 1902, in-16); — TERTEREAU, professeur de mathématiques au lycée Janson-de Sailly, où il dirigeait depuis 1884 la classe préparatoire à l'Institut agronomique, mort subitement à Paris, dans le cours de novembre; — Mlle Renée VIVIEN, femme de lettres, morte dernièrement, laquelle avait publié, sous la forme masculine de son nom, René Vivien, quelques romans et des poésies qui rappellent la manière de Baudelaire, tels que : *Cendres et poussières* (Paris, 1903, in-18); *Du vert au violet* (Paris, 1903, in-18); *Études et préludes. Poésies* (Paris, 1904, in-18); *La Vénus des aveugles, poésie* (Paris, 1904, in-18); *Une Femme m'apparut* (Paris, 1904, in-18). — Ernest ZAY, numismate érudit, mort à Paris le 14 novembre, à 80 ans, lequel avait passé quarante ans à réunir une collection de pièces et de monnaies des colonies qu'il a donnée à l'État, et dont l'ouvrage suivant fait autorité dans le monde de la numismatique : *Histoire monétaire des colonies françaises, d'après les documents officiels* (Paris, 1892, in-8).

— A l'étranger on annonce la mort de MM. Paul BUSCHMANN, doyen des imprimeurs anversois, qui, dans son art, s'est acquis une réputation d'artiste, mort à Anvers vers la fin de novembre, à l'âge de 63 ans; — Julius CAMPE, éditeur hambourgeois, qui appartenait à une famille renommée d'éditeurs et de littérateurs, mort à Hambourg, le 13 novembre, à 64 ans; — l'abbé Omer COPPIN, chanoine de l'église cathédrale de Namur (Belgique), l'auteur d'ouvrages de piété et de divers opuscules concernant l'œuvre de l'Union sacerdotale dont il avait la direction, mort à Namur, au commencement de novembre; — le P. François DE HERT, de la Compagnie de Jésus, ancien préfet du collège d'Alost (Belgique), mort dernièrement à Ratnapura, dans la mission de Ceylan, à 52 ans, lequel est l'auteur de quelques ouvrages sur les volcans et les tremblements de terre et de divers mémoires insérés dans la *Revue des questions scientifiques* et dans le *Bulletin de la Société de géographie d'Anvers*; — William HODGSON, journaliste écossais, rédacteur en chef et propriétaire du *Fifeshire Journal*, ancien rédacteur du *Glasgow Bulletin* est du *Caledonian Mercury*, mort dans le courant de novembre; — Dr. I. HUBER DE FRAUENFELD, éditeur suisse, mort le 16 novembre, à Zurich, à 81 ans; — Miss Sophie JEWETT, femme de lettres américaine, professeur de littérature anglaise dans le collège Wellesley (Massachusetts), auteur de *The Pilgrim and other Poems* (1896), *Notes to Tennyson's Holy Grail* 1901), *God's Troubadour, The Pearl*, etc., morte dernièrement; — William LAFFAN, le propriétaire bien connu du journal *The Sun*, de New York, mort dernièrement à Lawrence (Long-Island); — Henry-Charles LEA, éditeur et historien américain, mort dernièrement à Philadelphie (États-Unis), à 84 ans, lequel laisse des ouvrages importants à cause de leur documentation, quoique écrits d'un point de vue protestant, tels que : *Superstition and Force* 1866); *Studies in Church History* (1867); *A History of the Inquisition of the Middle Ages* (1888); *Chapters from the Religious History of Spain* (1896); *A History of Auricular Confession and Indulgences in the Latin Church* (1896); *The Moriscoes of Spain, their Conversion and Expulsion* (1901); — le Dr. LENS, ancien supérieur du petit séminaire d'Hoogstraeten, mort à Liège, en novembre; — Dr. Alois MONTI médecin autrichien, professeur de thérapeutique pour les maladies des enfants, mort à Vienne, le 30 octobre, à 70 ans, auquel on doit divers ouvrages estimés, tels que *Reconvalescenthäuser, Specialanstalten und Ambulatorien in Oesterreich* (Vienne, 1901, in-8), de nombreux fasci-

cules sous le titre général de *Kinderheilkunde in Einzeldarstellungen* etc.; — Mgr Jean-Baptiste Paaps, ancien aumônier du régiment des zouaves pontificaux, ancien curé de Lubbeck-lez-Louvain, qui avait publié pendant un certain temps les *Annales des missions de l'Afrique équatoriale*, mort au milieu d'octobre, à Lubbeck, à 69 ans; — Dr. Paul Riedel, astronome allemand, mort en novembre, à 59 ans; — Dr. Robert von Schneider, directeur de l'Institut archéologique d'Autriche et conservateur de la section des antiquités au Musée historique de Vienne, mort en cette ville, à la fin d'octobre, à 55 ans, lequel a publié : *Die Erzstatue vom Helenenberg* (Vienne, 1893, in-8); *Album auserles. Gegenstände der Antiken-Sammlung des Allerh. Kaiserhauses* (Vienne, 1895, in-fol.), etc.; — Ludwig Theodor Schytte, compositeur danois, auteur de nombreuses pièces pour piano, d'un concerto, du chant bien connu : *Die Verlassene*, etc., mort dernièrement à Berlin; — Léopold Sonnemann, l'éminent journaliste et homme politique allemand, fondateur de la *Gazette de Francfort*, lequel fut un des chefs du parti démocratique de l'Allemagne, combattit avec acharnement la politique de Bismarck et protesta énergiquement contre l'annexion de l'Alsace-Lorraine, mort à Francfort-sur-le-Mein, le 2 novembre, à 78 ans; — Dr. George W. Sprott, le doyen des ministres protestants de North Berwick (Écosse), président de la Société d'ecclésiologie d'Écosse, mort le 26 octobre, à Édimbourg, à 80 ans, lequel a publié sur diverses questions de liturgie des ouvrages qui font autorité en Écosse, notamment : *Knox's Liturgy* (Édimbourg, 1868, 2e édition en 1901); *Scottish Liturgies of the Reign of James VI* (Édimbourg 1871); *The Worship and Offices of the Church of Scotland* (1882); *The Worship of the Church during the Covenanting Period* (1893); *The Doctrine of Schism in the Church of Scotland* (1902); — David Thomson, horticulteur écossais, mort dernièrement à Eskbank, près d'Édimbourg, à 86 ans, lequel a publié un volume : *Handy Book of the Flower Garden*, et a dirigé pendant un certain temps la revue *The Gardener*; — l'abbé Verbist, ancien supérieur au petit séminaire de Hoogstraeten, mort à Malines, le 4 novembre, à 61 ans; — C. Verdeyen, ancien inspecteur principal de l'enseignement primaire en Belgique, mort à Gand, à 58 ans; — John Wilson, journaliste anglais, ancien correspondant du *Daily Mail* de Glasgow et rédacteur au *Manchester Guardian*, l'un des fondateurs de l'*Edinburgh Evening News*, mort dernièrement à 50 ans.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Le 8 novembre, M. Léopold Delisle indique quels sont les signes paléographiques qui permettent de distinguer les mss. visigoths, espagnols de mss. italiens du type de Nonantola. — M. Édouard Naville lit un mémoire sur la découverte de la Loi sous Josias. — MM. Philippe Berger, Théodore Reinach et Bouché-Leclercq présentent à ce sujet leurs observations. — Le 16, M. Senart parle d'une inscription relative au roi indo-grec Antialkidas et d'un flacon en cristal de roche contenant des reliques de Buddha découvertes par le service archéologique français de l'Indo-Chine. — M. H. Cordier décrit les dernières découvertes faites en Indo-Chine par le général de Beylié, notamment d'un temple du IXe siècle. — Le R. P. Marie Joseph Viaud rend compte des fouilles qu'il a pratiquées à Nazareth, dans le couvent des franciscains dont il est le supérieur. — MM. de Lasteyrie et Clermont-Ganneau ajoutent quelques observations. — Le 19 novembre, M. Senart lit une lettre de M. le commandant de Lacoste au sujet des découvertes faites par lui à Karakoroum et à Karabelcassoun. — M. Maurice Croiset lit son mémoire sur l'évolution des poèmes homériques. — M. Capitan rend

compte des découvertes faites par lui près de Sarlat, de concert avec M. Peyronny, instituteur. — Le R. P. Scheil fait part de la découverte d'une inscription en assyrien classique rapportant les événements qui se sont passés pendant le règne d'un roi d'Assyrie du VIIIe siècle avant Jésus-Christ. M. Nolet, au nom de M. Albert Dufourcq, parle d'un texte nouveau du décret gélasien (VIe siècle de notre ère).

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Le 17 novembre 1909, M. Ed. Bonnal, archiviste de l'état-major de l'armée, donne lecture d'un travail sur Hippolyte Passy, oncle de M. Frédéric Passy, qui fut, avant d'être député, ministre et pair de France, officier dans les armées de Napoléon Ier. — Le 20, M. André Sayous lit un travail sur le tarif américain du 5 août 1909, plus protectionniste que fiscal, et qui compromet gravement nos intérêts commerciaux. — Le 21, M. Bellom lit un mémoire sur les rapports de l'art avec l'économie politique.

Almanachs pour 1910. — Voici notre deuxième et dernière liste. — En tête, nous plaçons naturellement l'*Almanach du Bon Français*, déjà annoncé, avec tous les détails utiles dans notre livraison précédente (p. 467-468). Et après avoir engagé nos amis à se le procurer et à le distribuer autour d'eux, nous enregistrons les deux suivants, édités par la Maison de la Bonne Presse : *Almanach du Pèlerin* (gr. in-8 de 128 p., 0 fr. 50). C'est indiscutablement l'un des plus riches au point de vue de l'illustration (nombreuses gravures en couleurs et en noir); inutile d'ajouter que c'est aussi l'un des plus intéressants qui existent comme lectures variées, patriotiques et religieuses; — *Mon Almanach* (16e année, in-12 de 96 p., illustré, 0 fr. 15); — Viennent ensuite quatorze almanachs que nous envoie la Société Saint-Augustin (Lille et Paris, Desclée et de Brouwer) : *Almanach catholique de France* (31e année, in-4 de 80 p., avec des gravures soignées, dont une en couleurs, 0 fr. 50); — *Almanach du Sacré-Cœur* (12e année, in-4 de 88 p., abondamment illustré, 0 fr. 50); — *Almanach de Notre-Dame de Lourdes* (in-4 de 68 p., illustré avec une couverture en couleurs d'un bel effet, 0 fr. 50); — *Almanach des Missions*, qui se publie sous le patronage de l'Œuvre de la Propagation de la foi et se vend au profit des Missions (in-4 de 64 p., avec de nombreuses gravures dont une hors texte en couleurs représente « la Bienheureuse Jeanne d'Arc dans la gloire », 0 fr. 50); — *Almanach illustré des familles* (in-4 de 79 p., avec de nombreuses grav. en noir et une en couleurs hors texte); — *Almanach de la jeune fille chrétienne* (in-4 de 80 p., illustré, 0 fr. 50); — *Almanach de la sainte Famille* (in-8 de 78 p., illustré, 0 fr. 30); — *Almanach de saint Antoine de Padoue* (in-16 de 95 p., illustré, 0 fr. 25); — *Almanach pour tous* (in-8 de 64 p., illustré, 0 fr. 25); — *Almanach des enfants de Marie* (in-8 de 78 p., illustré, 0 fr. 30); — *Almanach de la Propagation de la foi* (in-16 de 63 p., illustré, 22e année, 0 fr. 20); — *Almanach du nouveau siècle* (in-8 de 64 p., illustré, 0 fr. 20); — *Petit Almanach des enfants* (in-16 de 64 p., illustré, 0 fr. 20); — *Almanach du Rosaire* (in-16 de 94 p., illustré, 0 fr. 25).

Pour finir nous n'avons plus qu'à signaler les almanachs de la librairie Pierron, à Nancy : *Les Almanachs réunis* (petit in-4, illustré, 0 fr. 50); *Le Grand Almanach de la famille* (28e année, gr. in-8, avec grav., 0 fr. 50); *Almanach Jeanne d'Arc* (24e année, petit in-4, avec grav., 0 fr. 25); *Almanach du travailleur* (24e année, petit in-4, avec grav., 0 fr. 25); *Almanach des veillées d'hiver* (24e année, petit in-4, avec grav., 0 fr. 25); *Almanach récréatif* (24e année, petit in-4, avec grav., 0 fr. 25); *Almanach du foyer* (24e année, petit in-4, avec grav., 0 fr. 25); *Almanach du cultivateur et du*

vigneron, petit in-4, avec grav., 0 fr. 25); *Almanach Sans-Pareil* (20e année, petit in-4, avec grav., 0 fr. 15).

— A la dernière heure, assez à temps encore pour le comprendre dans cette nomenclature, nous recevons l'excellent *Almanach franciscain*, qui paraît à la librairie Poussielgue (de Gigord, successeur), gr. in-8 de 80 p., richement illustré. — Prix : 0 fr. 50).

Paris. — Le 6e déjeuner des rédacteurs du *Polybiblion* a eu lieu le 14 novembre dernier au Restaurant des Sociétés savantes, 8, rue Danton.

— La librairie Desclée et de Brouwer vient de mettre en vente un *Petit Guide du visiteur à Notre-Dame de Paris*, par M. Charles Sarazin (Paris, s. d., in-12 de 80 p. — Prix : 0 fr. 75) dont ne manqueront pas de se munir tous ceux qui viennent admirer la merveilleuse basilique. M. Charles Sarazin, sans prétention à une érudition qui ne serait pas de mise dans un manuel de ce genre, a su, dans cette petite notice, résumer un historique du monument; il a su aussi en signaler les curiosités les plus intéressantes.

— C'est encore un guide à l'usage des visiteurs que le général Niox vient de publier : *L'Hôtel des Invalides* (Paris, Delagrave, s. d., in-18 de 190 p., avec 45 grav. — Prix : 2 fr. 50) et l'on ne saurait trop louer la façon dont l'auteur nous fait les honneurs du splendide monument que Louis XIV éleva à la gloire de l'armée et de la France. Les vrais patriotes n'en auront, il est vrai, que plus de regrets à la pensée que cette belle institution va disparaître, mais le petit volume du général Niox apportera une compensation à leur tristesse, en leur donnant l'occasion de lire les pages vibrantes consacrées au courage militaire français et au véritable amour que chacun de nous doit avoir pour son pays.

— Parmi les asiles momentanés où Rabelais, dans son existence mouvementée, trouva l'hospitalité secourable qu'il réclamait de la faveur de ses protecteurs, aucun ne lui a arraché un témoignage aussi vif de gratitude que *Saint-Maur, paradis de salubrité, aménité... et délices*. C'est le titre de la courte histoire du séjour de l'illustre écrivain dans ce château, que M. Henri Clouzot a retracée dans le tome VII (1909) de la *Revue des études rabelaisiennes*. L'auteur a fait exécuter un tirage à part de son intéressant travail qui se présente ainsi sous la forme d'une luxueuse brochure (Paris, Champion, 1909, in-8, 26 p. et 4 planches); elle sera fort recherchée par les amateurs de l'histoire littéraire du XVIe siècle.

— Le R. P. H. Watrigant, S. J., poursuit son utile *Bibliographie des récentes publications sur les exercices spirituels et les retraites*. Le nouveau fascicule qui forme le no 24 de la *Collection de la bibliothèque des exercices de saint Ignace, études et documents* (Paris, Lethielleux, 1909, in-8 de 48 p.) comprend les livres ou articles publiés de 1907 à 1909 et ceux de la période antérieure (1904-1907) qui avaient échappé aux recherches du P. Watrigant dans sa bibliographie précédente. Les ouvrages sont classés par langues (allemande, anglaise, espagnole, flamande, néerlandaise, française, hindoue, hongroise, italienne, latine, polonaise et portugaise). Ce consciencieux travail nous indique non seulement les ouvrages ou articles directement relatifs aux exercices ou aux retraites, mais, dans la mesure où l'auteur a pu en avoir connaissance, ceux même où il est traité de matières à titre occasionnel.

Franche-Comté. — De 1894 à 1908, les ex-libris franc-comtois ont fait l'objet de diverses études signées de MM. Jules Gauthier et de Lurion, A. Maire et J.-B. Mercier. Après une publication d'essai, pourrait-on dire, dans *l'Investigateur illustré* de Dijon, où ce dernier érudit avait signalé

une nouvelle série de 49 ex-libris inédits, le voici, aujourd'hui, qui fait paraître un important recueil intitulé : *Ex-libris franc-comtois* (Dijon, chez l'auteur, 3, rue de la Préfecture, 1909, in-8 de XVI-175 p., avec 72 reproductions. Tiré à 150 exemplaires numérotés. — Prix : 10 fr.). Une courte, mais substantielle Préface de M. Léon Quantin présente le volume de M. Mercier et pose la question du cadre à donner aux travaux du genre. Il nous a paru que M. Quantin l'a judicieusement résolue en admettant, à côté des originaires de la province, les personnes y ayant acquis une sorte de naturalisation, en raison des fonctions publiques qu'elles y ont remplies. Celles-ci donc pourront figurer ailleurs parce qu'elles se rattachent par la naissance à d'autres provinces, mais cela ne signifie nullement, à notre avis, que leurs ex-libris soient déplacés ici. « Délaissant le fer à dorer, observe le préfacier, M. J.-B. Mercier ne retient que l'ex-libris proprement dit, gravé sur cuivre, sur bois ou sur pierre, et l'étiquette imprimée en typographie ou en lithographie. Il a coordonné tout ce qui a été déjà publié, et, par de patientes recherches, a pu ajouter plus de 130 nouvelles pièces. » Les mesures indiquées de chaque ex-libris « sont celles, dit M. Mercier dans son *Avertissement*, de la composition elle-même et non celles de l'empreinte laissée par la planche. A ce propos, je dois dire que nos devanciers, MM. Jules Gauthier et Roger de Lurion ont donné, la plupart du temps, les dimensions des pièces d'après la trace laissée par le foulage du cuivre. Aussi, n'ayant pu mesurer tous les ex-libris par eux décrits,... j'ai dû consigner telles quelles leurs indications.... J'avoue que je me suis attaché principalement aux ex-libris anciens, plus intéressants et recherchés que les modernes. Je dois aussi m'excuser de l'obligation dans laquelle je me suis parfois trouvé de copier textuellement les descriptions de MM. Gauthier, de Lurion et Maire, lorsqu'il s'agissait d'ex-libris que je n'avais pu rencontrer. » Ayant ainsi opéré, M. J.-B. Mercier est arrivé à donner la description de 674 pièces, ce qui est, pour la seule province de Franche-Comté, un fort joli chiffre; mais nous sommes persuadé qu'il en découvrira encore, ce qui, sans nul doute, nous vaudra plus tard un Supplément, déjà commencé d'ailleurs au cours de l'impression du présent volume, où il occupe les pages 157 à 162, avec 21 pièces. Pour terminer, une ample table alphabétique et une page de « Chiffres et devises des ex-libris anonymes ». A l'heure des étrennes, en voici une qui charmera les vrais bibliophiles de France et de Navarre.

VISENOT.

TABLE MÉTHODIQUE
DES OUVRAGES ANALYSÉS

THÉOLOGIE

Écriture sainte. Exégèse. Der alttestamentliche Kanon der Antiochenischen Schule, Gekrönte Preisschrift von *Dr Ludwig Dennefeld* 193
La Vraie Science des Écritures, ou les Erreurs de la scolastique et l'enseignement officiel sur le vrai sens de la Bible (*X.*)... 194
Petite Bible illustrée des écoles (*Z. Ecker*). Édition française par *Un Père de la Compagnie de Jésus* 196
Cours supérieur d'instruction religieuse. Israël, Jésus-Christ, l'Église catholique (*J. Labourt*) 196
Der Verfasser der Eliu-Reden (Job Kap. 32-37). Eine kritische Untersuchung von *Dr Wenzel Posselt* 197
Le Cantique des cantiques. Commentaire philologique et exégétique (*P. Joüon*) 198
L'Existence historique de Jésus et le Rationalisme contemporain (*L.-Cl. Fillion*) 199
Jésus historique (*C. Piepenbring*) 200
Jésus de Nazareth. Notes historiques et critiques (*Etienne Giran*). 201
L'Église apostolique. Actes d'Apôtres. Épîtres. Apocalypse. Traduction et commentaire par *l'abbé Verdunoy* 202
Die Wiederkunft Christi nach paulinischen Briefen (*Dr Fritz Tillmann*) 203
Ascension d'Isaie. Traduction de la version éthiopienne, avec les principales variantes des versions grecque, latines et slave.. Introduction et notes par *Eugène Tisserant* 205
Le Pays de l'Évangile (*E.-N. Gaussens*) 206

Liturgie. Les Fêtes de l'Église. Élévations sur les hymnes (*J.-D. Folghera*). 99
Hymnes et prosés inédites de *Claude Santeul*, publiées par le *chanoine Ulysse Chevalier* 529

Théologie dogmatique. Tractatus de vera religione (*Joannes Muncunill*) 43
La Foi et l'acte de foi (*J.-V. Bainvel*) 45
Du Connu à l'inconnu. Simple catéchisme (*l'auteur du Catéchisme expliqué sans maître*) 100
La Notion du lieu théologique (*le P. A. Gardeil*) 44
De Minusprobabilismo (*Ludovico Wouters*) 334
Actes de *S. S. Pie X.* Encycliques, motu proprio, brefs, allocutions, etc. Texte latin et trad. française en regard, précédés d'une notice biographique, suivis d'une Table générale alphabétique. T. III 364
L'Immacolata Concezione di Maria Vergine e la Chiesa greca ortodossa dissidente (*Mons. Niccolo Marini*) 138
Les Modernistes (*le P. Maumus*) 241

Théologie morale. Sermons. La Caridad sacerdotal ó Lecciones de teologia pastoral (*P. Aquileo Desurmont*). Versión de la 3a edición francesa por *el P. José Pardo*. T. I. 75

Les Miracles de Notre-Seigneur Jésus-Christ exposés et médités, avec un appendice sur les miracles en général (*Ch. Lacouture*). 103
Le Besoin et le devoir religieux (*Maurice Serol*) 334
Après trois ans. La Pratique du décret sur la communion quotidienne dans les maisons d'éducation (*le P. Jules Lintelo*) ... 428
Triduum eucharistique et Instructions sur la communion quotidienne d'après les décrets de Sa Sainteté Pie X (*le P. Jules Lintelo*) 428
Œuvres choisies oratoires et pastorales de *Mgr Touchet* 98
Exposition de la morale catholique. VI. Le Vice et le péché. II. Leurs effets, leurs formes, leurs remèdes. Conférences et retraite (Carême de 1908) (*E. Janvier*). 98
Pratique de l'amour de Dieu. Aux hommes du monde (Carême du 1909) (*l'abbé de Gibergues*) 106
L'Espérance. Conférences pour les hommes (*P. Girodon*). 107

Ascétisme et Piété. Sur les pas de Jésus. 1re série. Bethléem-Nazareth (*le P. F. Moureau*) 100
La Passion de Jésus-Christ. Courtes méditations pour chaque jour de Carême (*le R. P. Richard F. Clarke*); trad. de l'anglais par *J. Reymond* 108
L'Évangile du Sacré-Cœur. Les Mystères d'amour du cœur de Jésus (*l'abbé Jean Vaudon*) 100
Cor Jesu. Historique, doctrine, pratique de la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus (*l'abbé Lucien Poux*) 108
Marie et le Symbolisme des pierres précieuses (*l'abbé Em. Valère*). 101
La Vierge Marie dans l'Évangile, lectures pour le mois de Marie, le mois du Rosaire et les fêtes de la Sainte Vierge (*Y. d'Ysné*) . 102
Voici votre Mère. Entretiens sur la Très Sainte Vierge (*l'abbé J. Millot*) 102
Les Merveilles de Massabielle à Lourdes. Apparitions, Miracles, Pèlerinages 108
Joseph d'après l'Évangile (*l'abbé Max Caron*)..... 102
Mes en honor del patriarca san José, patron de la Iglesia (*José Torras y Bages*)..... 109
Vers les cîmes. Exhortations à un jeune homme chrétien (*l'abbé Chabot*) 99
Allons à l'Eucharistie (*A. Drive*)..... 103
Petite Retraite de première communion avec nombreuses histoires édifiantes (*l'abbé de Martrin-Donos*)..... 103
La Communion des enfants (*le R. P. Mazure*)..... 103
Les Jeunes Filles de l'Évangile (Notes d'une retraite de jeunes filles)(*Mgr Henri Bolo*)..... 104
Lettres sur l'épître de saint Paul aux Hébreux (*Mgr G. Laperrine d'Hautpoul*)..... 104
Retraite spirituelle (*J. Guibert*)..... 105
La Montée du Calvaire (*P.-Louis Perroy*) 105
Le Grand Devoir de la prière enseigné aux enfants du catéchisme (*l'abbé J. Millot*)..... 106
La Ferveur. Aux dames et aux jeunes filles (*l'abbé de Gibergues*).. 107
Les Larmes consolées (*le P. Ch. Laurent*)..... 107

Mélanges. Le Célèbre Miracle de saint Janvier à Naples et à Pouzzolles examiné au double point de vue historique et scientifique, avec une Introduction sur le miracle en général (*Léon Cavène*).. 139
L'Église et la Pensée (Esquisse d'une théorie nouvelle) (*Joseph Serre*)..... 270

Hétérodoxie. Les Croyances populaires. 1re série. VII. La Survie des ombres (*Elie Reclus*)..... 173

Mythologie. La Magie dans l'Inde antique (*Victor Henry*)..... 242

JURISPRUDENCE

Histoire du droit. Études sur la formation historique de la Capitis deminutio. I. Ancienneté respective des cas et des sources de la Capitis deminutio (*F. Desserteaux*) 385
Guillaume du Breuil. Stilus Curie Parlamenti, nouvelle édition critique, publiée avec une Introduction et des notes par *Félix Aubert* 387
Travailleurs de France. Servitude et liberté au XIIe siècle et au XXe (*A. Dubourguier*) 387

Droit international. La Guerre et les traités. Étude du droit international et d'histoire diplomatique (*le lieutenant Robert Jacomet*) 236
La Représentation des indigènes musulmans dans les conseils de l'Algérie (*E. Rouard de Card*) 388
L'Organisation judiciaire aux États-Unis (*Alf. Nerincx*) 389

Droit commercial. La loi du 17 mars 1909 et la loi du 1er avril 1909. De la Vente et du nantissement des fonds de commerce (*Constantin Maréchal*) 396

Droit rural. Petit Dictionnaire de droit rural et usuel (*Léon Lesage*) 397
Connaissances pratiques sur le droit rural et le cadastre mises à la portée de tous les cultivateurs, fermiers, métayers, etc. (*V. Cayasse* et *J.-M. Rabaté*) 397

Droit pénal. Étude historique sur l'idée de sentences indéterminées (*Georges de Lacoste*) 391
Étude critique du casier judiciaire en France et dans les pays étrangers (*G. Richaud*) 391
L'Exercice illégal de la médecine et les Articles de réclame médico-pharmaceutique à tournure scientifique (*Georges de Lacoste*) 392

Lois d'exception. De la Condition du prêtre dans l'église après les lois de séparation (*F. de Vallavieille*) 75
Étude théorique et pratique sur la nullité et la caducité des libéralités adressées aux établissements publics et particulièrement aux anciens établissements ecclésiastiques (*P. Ravier du Magny*) 398

Mélanges. Éléments et notions pratiques de droit (*Henri Michel*) .. 396

SCIENCES ET ARTS

Philosophie. Généralités. Mélanges. De la Croyance en Dieu (*Clodius Piat*) 404
Dieu et l'Agnosticisme contemporain (*Georges Michelet*) 243
L'Idée de Dieu dans les sciences contemporaines. I. Le Firmament, l'Atome, le Monde végétal (*le Dr Louis Murret* et *le Dr Paul Murret*) 429
Éléments de logique formelle (*G.-H. Luquet*) 399
Essais sur la connaissance (*George Fonsegrive*) 399
Le Rationalisme comme hypothèse méthodologique (*Francis Maugé*) 400
L'Être et le Connaître (*H. Espinasset*) 400
Le Subjectivisme (*Han Ryner*) 401
Kants Prolegomena in sprachlicher Bearbeitung (*Emil Kühn*) .. 365
Théories fondamentales de l'acte et de la puissance ou du mouvement; le devenir, sa causalité, sa finalité (*Mgr Albert Farges*) 401

Études sur l'humanisme (*F. C. S. Schiller*); trad. de l'anglais par *S. Jankélévitch* 402
Positivisme et anarchie (*le comte Paul Cottin*) 271
Chez un philosophe. Deux interviews (*Camille Fondet*) 408

Morale. Erreurs sociales et maladies morales (*le Dr Ch. Fressinger*). 46
Les Conditions du bonheur (*Paul Souriau*) 140
Le Fondement psychologique de la morale (*André Joussain*) 402
Aux Jeunes du XXe siècle. Un Paquet de lettres religieuses et philosophiques (*l'abbé E. Dessiaux*) 537
L'Évolution du mariage (*Paul Abram*) 174
Nicole. Le Prisme. Des défauts des gens de bien, etc. Introduction par *Henri Brémond* 174
Pensées de *F. de Lamennais* (1819-1826), avec une Introduction et des notes par *Christian Maréchal* 76
Les Idées morales de Chateaubriand (*Maurice Souriau*) 173
Les Idées morales de Lamartine (*Jean des Cognets*) 173
Aphorismes, boutades et propos subversifs d'un ennemi du peuple et des lois (*Marc Stéphane*). 3e et 4e séries 273

Histoire de la philosophie. Le Cycle mystique. La Divinité, origine et fin des existences individuelles dans la philosophie antésocratique (*Auguste Diès*) 404
La Définition de l'être et la nature des idées dans le « Sophiste » de Platon (*Auguste Diès*) 404
L'Église et le Progrès du monde (*Charles Stanton Devas*); trad. de l'anglais par le *P. J.-D. Folghera* 430
Beiträge zur Geschichte der Philosophie des Mittelalters : Band III. Heft 2. Witelo ein Philosoph und Naturforscher des XIII Jahrhunderts (*Clémens Baeumker*) 336
Band VI. Heft 2. Nicolaus von Autrécourt, sein Leben, seine Philosophie, seine Schriften (*Dr Joseph Lappe*) 337
Band VI. Heft 2. Geschichte der Gottesbeweise im Mittelalter bis zum Ausgang der Hochscholastik (*Dr Georg Grünwald*) 337
Band VII. Heft 1. Der angebliche exzessive Realismus des Duns Scotus (*Dr Parthenius Minges*) 338
Band VIII. Heft 1-2. Quellenbeiträge und Untersuchungen zur Geschichte der Gottesbeweise im dreizehnten Jahrhundert mit besonderer Berücksichtigung des Arguments im Proslogium des Hl. Anselm (*P. Augustinus Daniels*) 338
El Sistema cientifico Luliano. Ars Magna, exposición y critica (*D. Salvador Bové*) 530
Les Éléments cartésiens de la doctrine spinoziste sur les rapports de la pensée et de son objet (*Albert Léon*) 405
La Philosophie générale de John Locke (*H. Ollion*) 405
La Philosophie religieuse de Schleiermacher (*Edmond Cramaussel*) 406
Auguste Comte et son œuvre. Le Positivisme (*Georges Deherme*) 407
Agnostiques français. Positivisme et anarchie. Auguste Comte, Littré, Taine (*le comte Paul Cottin*) 32
Les Théories individualistes dans la philosophie chinoise. Yang-Tchou (*Alexandra David*) 407
Notes sur la philosophie japonaise (*Alexandra David*) 408

Éducation. Enseignement. Notre Œuvre d'éducatrices (*Une Religieuse des Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie*) 45
Le Problème de l'éducation, essai de solution par la critique des doctrines pédagogiques (*L. Dugas*) 403
Aimez-les. Lettres entre directrices de patronage (*Françoise Henry*) 456

Lettres sur les études ecclésiastiques (*Mgr Mignot*) 141
Pour et contre le baccalauréat. Compte rendu et conclusions de l'enquête de la « Revue universitaire » (*Paul Crouzet*) 271

Féminisme. La Femme et son pouvoir (*Mme Anna Lampérière*) 393
La Femme dans la société (*Léon Legavre*) 394
Un Chapitre du féminisme. L'Intellectuelle (*Wieland Mayr*) 395

Sciences politiques, économiques et sociales. Cours d'économie politique (*Charles Gide*) 20
Manuel d'économie politique (*Vilfredo Pareto*); trad. de l'italien par *Alfred Bonnet* 21
Principes d'économie politique (*Alfred Marshall*); trad. par *Sauvaire-Jourdan* et *J. Savinien-Bouissy*. T. II 21
L'Art de placer et de gérer sa fortune (*Paul Leroy-Beaulieu*) 244
Histoire économique depuis l'antiquité jusqu'à nos jours (*Louis André*) 27
La France économique et sociale à la veille de la Révolution (*Maxime Kovalewski*) I. Les Campagnes 28
Il Sesso dal punto di vista statistico (*Corrado Gini*) 22
Les Trusts et les syndicats de producteurs (*J. Chastin*) 23
Le Marché financier américain et sa récente crise monétaire (*Hermann Schumacher*); trad. de l'allemand par *Jean Lescure* 23
La Revision douanière (*Albin Huart*) 24
Régime du travail (*L. Garriguet*) 24
Le Chômage (*Ph. de Las Cases*) 24
Beneficiary features of American trade-unions (*James B. Kennedy*) 25
Le Problème des retraites ouvrières (*G. Olphe-Galliard*) 25
Le Droit de grève (*Ch. Gide, H. Barthélemy P. Bureau, A. Keufer, C. Perreau, Ch. Picquenard, A.-E. Sayous, F. Fagnot* et *Vandervelde*) 26
Histoire des corporations de métiers depuis leurs origines jusqu'à leur suppression en 1791, suivie d'une Étude sur l'Évolution de l'idée corporative de 1791 à nos jours et sur le mouvement syndical contemporain (*Etienne Martin Saint-Léon*) 29
La Question sociale au XVIIIe siècle (*André Lecocq*) 176
Une Étude sur l'apprentissage d'après des documents toulousains. Essais de philosophie sociale (*Joseph de Bonne*) 29
Les Principes de l'évolution sociale (*Dicran Aslanian*) 403
La Vie sociale, la vie économique, programme d'études (*la Fédération régionale des groupes du Sud-Est*) 30
Le Travail sociologique. La Méthode (*Pierre Méline*) 31
Aux classes dirigeantes. Ce que les pauvres pensent des riches (*Fernand Nicolaïy*) 338
Les Fléaux nationaux. Dépopulation, pornographie, alcoolisme, affaissement moral (*Renée Lavollée*) 33
La Vie ouvrière, observations vécues (*Jacques Valdour*) 33
Verità, scorribande d'uno spregiudicato a traverso l'essere e il parere della vita sociale (*Lo Forte Rendi*) 34
Vers la lumière et la beauté, essai d'esthétique sociale (*Emile Pierret*) 34
Le Socialisme conservateur ou municipal (*André Mater*) 35
Cosmopolitisme (*Sigurd Tornudd*) 36
Le Socialisme à l'étranger. Angleterre, Allemagne, Autriche, Italie, Espagne, Hongrie, Russie, Japon, États-Unis (*J. Bandoux, G. Gidel, Kinzo-Goraï, G. Isambert, G. Louis-Jaray, A. Marvaud, Da Motta de San Miguel, P. Quentin Bauchart, M. Revon, A. Tardieu*) 36
Syndicalisme révolutionnaire et Syndicalisme réformiste (*Félicien Challaye*) 37

Pourquoi nous sommes socialistes (*Jules Noël*) 37

Sciences naturelles. Les Sciences physiques et naturelles dans le livre de Job (*René Deloche*) 272
Mutation et traumatismes, étude sur l'évolution des formes végétales (*L. Blaringhem*) 48
Espèces et variétés, leur naissance par mutation (*Hugo de Vries*); trad. de l'anglais par *L. Blaringhem* 245
Manipulations de zoologie et de botanique. Classe de philosophie et de mathématiques, préparation aux écoles (*H. Monnier* et *M. Kollmann*) 76
Les Premiers Pas dans l'entomologie. Nos Scarabées (*Paul Marylis*) 365

Ethnologie. Classification palethnologique (*A. de Mortillet*) 76

Médecine. Histoire. Généralités. Les Indiscrétions de l'histoire (*le Dr Cabanès*). 6e série 308
La Rançon du progrès (*P. Baudin* et *le Dr Nass*) 309

Hygiène. Précis d'hygiène militaire à l'usage des candidats à l'École de guerre (*le Dr Monéry*) 239

Pathologie et Thérapeutique. Rééducation physique et psychique (*le Dr H. Lavrand*) 312

Sciences psychiques. Essai sur la psychologie de la main (*N. Vaschide*) 310
De l'Illusion, son mécanisme psycho-social (*le prestidigitateur Alber*) 311
L'Évolution psychique de l'enfant (*le Dr H. Bouquet*) 312
Travail et folie, influences professionnelles sur l'étiologie psychopatique (*les Drs A. Marie* et *R. Martial*) 313
Le Spiritisme dans ses rapports avec la folie (*le Dr Marcel Viollet*) 456
Le Hachich, essai sur la psychologie des paradis éphémères (*le Dr Raymond Meunier*) 313
Les Hallucinations télépathiques (*N. Vaschide*) 456
Les Synesthésies (*Henry Laures*) 47

Sciences physiques et chimiques. Les Découvertes modernes en physique (*O. Manville*) 409
Traité de physique (*O. D. Chwolson*); trad. sur les éditions russe et allemande, par *E. Davaux*; édition revue et considérablement augmentée par l'auteur, suivie de Notes sur la physique théorique (*E.* et *F. Cosserat*) T. II, 3e fasc. et T. II, 4e fasc. 410
Les Oscillations électromagnétiques et la Télégraphie sans fil (*J. Zenneck*); trad. de l'allemand par *P. Blanchin, G. Guérard* et *E. Picot* 410
La Grammaire des électriciens enseignée aux débutants par expériences et mesures (*E. Gossart*). T. I. Le Courant continu. 411
Les Merveilles de la Science. II. Électricité (*Louis Figuier* et *Max de Nansouty*) 494
Traité complet d'analyse chimique appliquée aux essais industriels (*J. Post* et *B. Neumann*). 2e éd. française par *L. Gautier* .. 412
La Synthèse des pierres précieuses (*Jacques Boyer*) 413

Zootechnie. Le Cheval de demi-sang. Races françaises (*Alfred Gallier*) 141
Le Porc. Races, élevage, maladies (*H.-L.-A. Blanchon*) 142

Agriculture. Horticulture. Chimie agricole, chimie végétale (*Gustave André*) 531
Memento d'un jardinier-amateur (*Léon Chevreau*) 365

Sciences mathématiques. Théorie des corps déformables (*E. et F. Cosserat*) 413
Éléments de la théorie des probabilités (*Emile Borel*) 414
Initiation à la mécanique (*Ch.-Ed. Guillaume*) 414

Astronomie. Études nouvelles sur l'astronomie (*Ch. André* et *P. Puisieux*). Les Planètes et leur origine (*Ch. André*) 142

Géologie. Traité de géologie (*Emile Haug*). I. Les Phénomènes géologiques 432

Aéronautique. Dans les airs. Aérostation, aviation, études aérostatiques (*G. de la Landelle*) 38
Les Aéronautes et les colombophiles du siège de Paris (*François Mallet*) 38
Histoire de l'aviation. Avions et aviateurs d'hier, d'aujourd'hui et de demain (*Turgan*) 39
L'Aviation, ses débuts, son développement (*F. Ferber*) 39
L'Homme s'envole. Le Passé, le présent et l'avenir de l'aviation (*le capitaine Sazerac de Forge*) 40
État actuel et avenir de l'aviation (*Rodolphe Soreau*) 40
Aviation. Comment l'oiseau vole, comment l'homme volera (*Wilhelm Kress*); trad. par *R. Chcoreau* 41
Comparaison entre certaines théories relatives aux automobiles et aux machines à voler. Cent ans d'études (*J.-J. Bourcart*) 41
L'Aéroplane des frères Wright 41
Aéronef dirigeable plus lourd que l'air (hélicoptère). Influence du vent sur la marche de l'aéronef (*Alfred Micciollo*) 42
Les Hélicoptères Paul Cornu 42
De la Nécessité urgente de créer un laboratoire d'essais aérodynamiques, destiné à fournir aux amateurs des éléments nécessaires à la construction des aéroplanes et de la manière d'organiser ce laboratoire (*S. Drzewiecki*) 42
Des Hélices aériennes. Théorie générale des propulseurs hélicoïdaux et Méthode de calcul de ces propulseurs pour l'air (*S. Drzewiecki*) 43

Sciences militaires. Enseignements tactiques de la guerre russo-japonaise (*le commandant Niessel*) 233
Histoire abrégée de la guerre russo-japonaise. Le Combat d'infanterie d'après les enseignements de la guerre (*le lieutenant Escalle*) 234
Enseignements de deux guerres récentes (*le général Langlois*) 236
La Discipline moderne (*le capitaine Paul Simon*) 237
Étude sur la psychologie de la troupe et du commandement (*le commandant Gaucher*) 237
Notre armée à l'œuvre. Aux grandes manœuvres de 1908 (*Pierre Baudin*) 238
La Nation armée. Leçons professées à l'École des hautes études sociales (*le général Bazaine-Hayter, E. Bourgeois, C. Bouglé, le capitaine Bourguet, E. Boutroux, Croiset, G. Demenÿ, G. Lanson, L. Pineau, le capitaine Potez, F. Rauh*) 238
L'Armée et ses cadres (*A. Messimy*) 239
Pour la race. Notre soldat; sa caserne (*le Dr Lachaud*) 239
Le Service des renseignements militaires en temps de paix et en temps de guerre (*le lieutenant-colonel Rollin*) 239
L'Infanterie au combat (*le lieutenant-colonel Thomas de Colligny*). 240
L'Organisation de l'infanterie et de l'artillerie 239
Cours élémentaire de tir de campagne (*le capitaine Tréguier*) 240
La Manœuvre de Lorlanges, exécutée par le 13e corps, le 12 septembre 1908 (*le général Percin*) 240

Dictionnaire militaire. Encyclopédie des sciences militaires (*Un Comité d'officiers de toutes armes*). 24e livraison. Théorie-Train d'artillerie. 240

Marine. Le Bilan de notre marine (*J.-L. de Lanessan*)..... 144
La Marine. Le Haut Commandement, ses fautes, sa réforme (*L.-M. V.* et *E. Liron*)..... 531
Torpilles et projectiles automobiles (*H. Noalhat*) 49
Le Problème de la marine marchande (*Louis Fraissaingea*)..... 246

Sports. Gros et petits Poissons (récits de pêches) (*Emile Maison*)... 528

Beaux-Arts. Biographies d'artistes. Raphaël. L'Œuvre du maître 485
Vittore Carpaccio, la vie et l'œuvre du peintre (*Gustave Ludwig* et *Pompeo Molmenti*; trad. par *H.-L. de Perera*)..... 484
Les Peintres anciens et modernes, leur vie, leur œuvre (*E. Bénézit*)..... 496
Pourquoi et comment visiter nos musées (*Charles Morice*)..... 527

Arts industriels. De la Restitution du plan au moyen de la téléphotographie en ballon (*L. Pezet*) 273

Mélanges. De la Méthode dans les sciences (*auteurs divers*)..... 242
Les Idées et les formes (Antiquité orientale) (*Péladan*)..... 335
Études sur Léonard de Vinci. Ceux qu'il a lus et ceux qui l'ont lu (*Pierre Duhem*)..... 415
Les Sciences physiques et naturelles vulgarisées et les principaux produits industriels. Leçons de choses (*J. Leday*)..... 537
Les Trucs du théâtre, du cirque et de la foire (*Max de Nansouty*) 527

LITTÉRATURE

Encyclopédies. Linguistique. Philologie. Handbuch des Alt-Irischen. Grammatik. Texte und Wœrterbuch (*Rudolf Thurneysen*). I. Teil : Grammatik..... 246
The Oxford English Dictionary, a new English Dictionary on historical principles (*James A. M. Murray*). Movement-Myz (Vol. VI) (*Henry Bradley*)..... 248
Programme et méthodes de la linguistique théorique. Psychologie du langage (*Ch. Albert Sechehaye*)..... 532
La Parole humaine. Études de philologie nouvelle d'après une langue d'Amérique (*A. Berloin*)..... 49
La Langue française d'aujourd'hui. Évolution. Problèmes actuels (*Albert Dauzat*) 248
L'Année linguistique, publiée sous les auspices de la *Société de philologie*. T. III. 1905-1907. 339

Folk-lore. Trente Noëls poitevins du xve au xviiie siècle, publiés par *Henri Lemaître* et *Henri Clouzot*. Airs notés par *Aymé Kunc*..... 251

Éloquence. Les Maîtres de la chaire en France. Massillon. Sa Prédication sous Louis XIV et sous Louis XV (*l'abbé L. Pauthe*) 251
Trente-cinq ans d'épiscopat (*Mgr de Cabrières*) 341

Poésie. Aucassin et Nicolette. Texte critique, accompagné de paradigmes et d'un lexique (*Hermann Suchier*), avec une table contenant la notation musicale. Trad. française par *Albert Counson*. 319
Les Muses françaises, anthologie des femmes poètes (*Alph. Séché*). T. III (xxe siècle)..... 109
Les Poètes du terroir, du xve au xxe siècle (*Ad. Van Bever*). T. Ier. 110
L'Anthologie du félibrige, morceaux choisis des grands poètes de la Renaissance méridionale au xixe siècle (*Armand Praviel* et *J.-R. de Brousse*) 111

La Poésie de Jean Aicard. Portrait littéraire et choix de poèmes (*J. Calvet*) 111
Le Sablier (*Paul Galland*) 112
L'Amphore (*Jean Segrestaa*) 112
Clochettes et bourdons (*Robert Huchard*) 113
Par ces longues nuits d'hiver (*Raoul Gaubert-Saint-Martial*) 113
Chants d'adolescence (*Alphonse Morand*) 114
Les Argonautiques d'Apollonius le Rhodien, trad. en vers français (et vers pour vers) (*le comte Ulysse de Séguier*) 114
De l'Hélicon au Calvaire (*le même*) 114
Le Livre des chats (*Alfred Ruffin*) 115
Le Mage sans étoile (1902-1908) (*Raphaël Arvor*) 115
Rêves épars (*Edmond Maguier*) 116
L'Écho des heures (*la comtesse de Salorges*) 116
Moisson d'étoiles (*Thérèse-Pierre de Libertat*) 117
Les Ailes de cire (*Marcel Pays*) 117
Nuit d'Égypte, esquisses (*Jean de Bère*) 118
La Pâque des Roses (*Touny-Lérys*) 118
Le Vent dans les arbres (*A. de Bary*) 118
Crépuscules d'amour (*Georges Batault*) 119
Heures vécues (*Réno*) 207
Les Beaux Jours (*Jacques Chenevière*) 207
Lecture et récitation (*Maurice Bouchor*) 207
Le Voile des choses (*Paul-Louis Aubert*) 208
L'Ame inquiète (*Jacques Noir*) 208
Les Synthèses, poèmes philosophiques (*J. Bru d'Esquille*) 208
Le Chapelet d'ambre (*Chatir Bey*) 209
Le Luth d'amour (*Yvon Sthel*) 209
Trois années (1905-1908) (*Francis Eon*) 209
Les Soirs (*Liton Chevalet*) 209
Les Deux Jeunesses (*Emile Rochard*) 210
La Légende de l'homme (*Nelson Couytigne*) 210
Nouveaux Rondels païens (*Ferdinand Lovio*) 210
Aux Jeunes Turcs (*Robert Huchard*) 210
La Guerre (*le même*) 210
Les Jardins de Bade, ballades des bords du Rhin (*Georges Philippe*) 210
Vingt Poèmes en prose (*Marcel de Malherbe*) 211
Chants d'avant l'aube (*Algernon Charles Swinburne*); trad. par *Gabriel Mourey* 340
La Chanson des Nibelunge, traduite du moyen haut-allemand par *J. Firmery* 342
Mis Canciones, obras poéticas (*el R. P. Restituto del Valle Ruiz*). 175
Dante Alighieri. La Divine Comédie, traduite et commentée par *A. Méliot* 435

Théâtre. Études dramatiques. T. IV. Le Déluge (*Adolphe Môny*) .. 211
Œuvres inédites de *P.-J. de Béranger* 211
Mérovée, drame historique en 5 actes en vers (*Blanche Schnitzler*) 211
Au Soleil du rêve (*Gaston Sorbets*) 212
Théâtre contre la guerre. Scènes de guerre de tous les temps (*Paul Lacombe*) 212
Jeanne d'Arc libératrice, tragédie en 3 actes (*Mgr Henri Debout*). 212
Dialogues des vivants (*Jean de la Grèze*) 213
Théâtre de la Révolution (*Romain Rolland*) 213
Bernadette et Lourdes, drame historique en un prologue, cinq actes et dix tableaux (*l'abbé Joseph Oger*) 425
Lourdes et Bernadette, drame historique en un prologue, cinq actes et dix tableaux (*le même*) 425
La Bienheureuse Jeanne d'Arc, drame historique en quatre actes

et douze tableaux (*le même*) 425
Jeanne d'Arc, drame en cinq actes pour jeunes filles (*Jehan Grech*) 425
Le Cœur de Jeanne d'Arc, drame historique en trois actes et apothéose pour jeunes filles (*le même*) 425
Une Fille de Fra Diavolo, petit opéra comique en trois actes avec prologue (*le même*) 426
Le Jongleur de Lavardin, saynète en vers (*Simon Davaugour*) 426
Le Barbier de Pézenas, saynète en vers (*le même*) 426
Les Bretons de Duguesclin, épisode dramatique en vers (*le même*) 426
Une Séance du Conseil d'Empire sous Pierre le Grand, scène dramatique en vers (*le même*) 426
La Villa du Doux-Repos, comédie en un acte (*Ch. Le Roy-Villars*) 426
La Cage aux œufs d'or, comédie en trois actes (*le même*) 426
La Dernière Farce de Marfailloux, comédie en trois actes (*le même*) 426
L'Accident de la rue Saint-Ferréol, comédie en un acte (*Erin de Saint-Yrieix*) 427
Le Quart d'heure de Rabelais, comédie bouffe en deux actes et trois tableaux, avec chœurs et couplets (*J. Reginald*) 427
J'étouffe ! J'étouffe ! monologue comique (*Pancrace*)) 427
Chez l'ami Printemps, monologue en vers (*Eugène Palazzi*) 427
Julien l'Apostat, drame chrétien en trois actes et en vers (*l'abbé Ducousso*) 427
Ripoche, drame vendéen en un acte (*l'abbé de Martrin-Donos*) ... 427

Romans contes et nouvelles. Mémoires d'une 50 H.-P. (*Paul Arosa*) 5
Inferna (*Cléa Lucius*) 6
Immortelle Pologne ! (*Gabriel Dauchot*) 6
Le Drame du Korosko (*Conan Doyle*); trad. de l'anglais par *Henry Evic* 7
Vers plus de joie, roman de l'année 1995 (*André Godard*) 8
Le Prix de la vie (*Henri Davignon*) 8
Une Leçon de vie (*Laurent Evrard*) 9
Leur Victime (*Jules-Philippe Heuzey*) 9
Au bord de l'idylle (*Prosper Dor*) 10
L'Otage (*Henry Buteau*) 10
Sœurette (*Paul Lacour*) 11
L'Été de Guillemette (*Henri Ardel*) 11
Le Reste est silence... (*Edmond Jaloux*) 12
Les Défenseurs (histoires lorraines) (*Jean Tanet*) 12
La Déroute (G. *Erastoff*); trad. de *Marie Redgar* et *Iann Karmor* ... 13
Les Demoiselles de la poste (*Paul Bonhomme*) 13
Sœur Marie-Odile (*Charles d'Ollone*) 14
Bourgeoises artistes (*Henriette Bezançon*) 14
Les Deux Routes (*Paul Tany*) 15
Le Roi des milliards (*Henry Gréville*) 16
L'Armoire au linge blanc (*Armand Delmas*) 16
Les Pays de France. Passions celtes (*Charles Le Goffic*) 17
Trois Troupiers (*Rudyard Kipling*); trad. de *Albert Savine*) 17
La Lanterne magique (*Paul Margueritte*) 18
Colette Baudoche, histoire d'une jeune fille de Metz (*Maurice Barrès*) 18
Le Livre de la mort. A l'hôpital, à l'amphithéâtre, au cimetière (*Edouard Ganche*) 289
Paysages passionnés (*Gabriel Faure*) 290
Le Roman sournois (*Pierre Lièvre*) 290
Mon Prince Charmant (*Alexis Noël*) 290
Simone la Romanesque (*Lucien Trotignon*) 291
Lequel l'aimait (*Mary Floran*) 291

Le Jardin délaissé, suivi de Ce qui ne ressuscite pas (*Jean Gallotti*). 291
L'Ève (*Eugène Joliclerc*) 292
Trois Sœurs (*Elsa d'Esterre Keeling*); trad. de l'anglais par *Florence O'Noll* 292
Une Vie d'artiste (*Adolphe Schmitthenner*); trad. de l'allemand par *H. Heinecke* 292
La Double Confession (*Charles Le Goffic*) 293
La Voie du mal (*Grazia Deledda*); trad. de l'italien par *G. Hérelle*. 293
Le Miroir aux alouettes (*J. de Mestral-Combremont*) 294
La Voix de l'oiseau (*Henry Morane*) 294
Les Anxiétés de Thérèse Lesieure (*Etienne Bricon*) 296
Ames juives (*Stéphen Coubé*) 297
La Course à l'abîme (*Ernest Daudet*) 299
Les Aventures du cardinal de Richelieu et de la duchesse d'Elbeuf, récit anonyme extrait des archives du château d'Acy (*le baron A. de Maricourt*) 299
Chez les Moumenin, récits algériens (*Antonin Mulé*) 300
Les Metteurs en scène (*Edith Wharton*) 300
Un Étrange Divorce (*le comte A. de Saint-Aulaire*) 301
Sur les deux rives (*Léon de Tinseau*) 301
Les Caquets du docteur (*Octave Béliard*) 302
Mes Pannes (*Henry d'Agrain*) 302
Pereat Rochus et autres nouvelles (*Antonio Fogazzaro*); trad. de l'italien 303
Le Mariage de Mademoiselle Gimel, dactylographe (*René Bazin*) .. 303
L'Expiatrice (*Charles Nicullaud*) 304
La Mésangère (*Myriam Thélem*) 306
Le Vaisseau de plomb (*G. Lechartier*) 307
Ma Tante Giron (*René Bazin*) 498
La Peur de vivre (*Henry Bordeaux*) 502
Contes choisis (*Paul Bourget*) 502
Las Caracolas, cuentos aragoneses (*Juan Blasy Ubide*) 77
La Tribuna roja (*Bernardo Morales San Martin*) 366

Ouvrages pour la jeunesse. La Bague d'opale (*M. Maryan*) .. 417
Roselyne (*M. Maryan*) 418
La Route choisie (*Marc Debrol*) 418
L'Ame de Pilate (*Jeanne de Coulomb*) 418
O Jeunesse ! (*Mathilde Aigueperse* et *Roger Dombre*) 419
Le Mari de la veuve (*B. de Buxy*) 419
Les Féodaux (*Yves Le Febvre*) 419
Le Cottage fleuri (*Lucie des Ages*) 420
A tour de bras, histoires du temps présent (*Jean des Tourelles*) ... 420
Petite José (*Pierre Perrault*) 420
La Famille Ellis (*Michel Auvray*) 420
Fidèle à Dieu (*F. de Nocé*) 420
Face au devoir (*Edmond Coz*) 421
De-ci, de-là, légendes et fantaisies (*Berthem-Bontoux* 421
Le Journal d'un potache (*Jean Vézère*) 421
Les Vacances de Suzette pour 1909 421
Le Château de Pontinès (*V. Mag*) 421
La Chevauchée des reîtres (*Charles Lesbruyères*) 421
Jeunes Gloires (*René Gaël*) 421
Au bord du lac (*Michel Auvray*) 421
Chassés du nid (*Chéron de la Bruyère*) 422
La Villa aux cerises (*Lucie des Ages*) 422
Mon premier voyage (*F. de Nocé*) 422
La Fille du corsaire, roman d'aventures maritimes (*Jean Drault*). 422
Mirage et réalité (*F. de Nocé*) 423

Trait d'union (*Marguerite Leeray*) 423
Le Roc-Maudit (*Marguerite Leeray*) 423
Les Cent mille curiosités d'hier et d'aujourd'hui (*Henri Cordonnier*) 424
Muguette (*Jean Barbet de Vaux*) 424
Le Général Dur à cuire (*Lucie des Ages*) 424
Le Perroquet du cantinier (*Jean Drault*) 424
Le Dernier Duc de Bretagne (*Paul-Yves Sébillot*) 424
Les Naufragés du « Jonathan » (*Jules Verne*) 495
La Course au radium (*Paul d'Ivoy*) 499
Les Mangeurs de sable (*Henri Leturque*) 499
Au pied de l'Acropole. Damaris l'Athénienne (*Henri Guerlin*) 500
Tiarko, le chevrier de Napoléon (*Jules Chancel*) 501
La Perle de sang (*Emilio Salgari*); trad. par *J. Fargeau* 502
Romans et contes de tous les pays. En France et en Amérique (*Th. Bentzon*) 503
La Terre qui tremble (*Stanislas Meunier*) 504
Le Roman du Renard, adaptation pour la jeunesse (*L. Tarsot* et *A. Vimar*) 505
La Lionne de Clisson (*Pierre Maël*) 506
Médor Médorovitch, aventures d'un terre-neuve (*Krougloff*); trad. du russe par *Léon Golschmann* 506
Où le grain tombe... (*Georges de Lys*) 506
Le Ballon fantôme (*Jacques des Gachons*) 507
L'Enfant de la falaise (*Mme Augusta Latouche*) 508
La Découverte du docteur Faldras (*O. de Traynel*) 509
Élisabeth Faldras (*O. de Traynel*) 509
Maître Juponnet, cambrioleur (*Chemilly* et *Paul de Maurelly*) 510
Le Dernier des Castel-Magnac (*H. de Charlieu*) 524
Poucette (*Pierre Maël*) 524
Le Renard de la mer (1804-1805) (*Georges-Gustave Toudouze*) 511
Musée de Poupées (*Mlle Marie Kœnig*) 512
Petite Nièce (*Mme Chéron de la Bruyère*) 524
Une Enfant terrible (*Mme Charlotte Chabrier-Rieder*) 524
Une Seconde Mère (*Mme la comtesse C. d'Arjuzon*) 524
Le Célèbre Galafat (*Hugues Lapaire*) 512
Jean-qui-lit et Snobinet (*Jean Métivet*) 512
Le Patron Niklaus (*A. Robida*) 525
Les Expédients de Farandole (*Pierre Perrault*) 525
Le Cadeau du cousin Lawrence (*E. Hohler*); adaptation par *O'Neves* 513
En cheminant? (*André Besson*) 366

Périodiques illustrés. Journal de la jeunesse 514
Journal des demoiselles et Petit Courrier des dames 515
Mon Journal 516
L'Ouvrier 517
Les Veillées des Chaumières 517
La Semaine de Suzette 518
La Semaine de Chapuzot 518

Albums. François Ier (le Roi chevalier) (*G. Toudouze* et *A. Robida*). 519
Dites-nous votre fable (*Alfred Theulot* et *Benjamin Rabier*) 519
Noël au pays des animaux (*J. Jacquin* et *G.-H. Thompson*) 520
Le Capitaine des Cranequiniers (*J. Rosnil* et *O'Galop*) 520
Scènes de la vie privée des animaux (*Benjamin Rabier*) 520
Le Robinson malgré lui (*Alphonse Crozière* et *Valvérande*) 521
Les Mésaventures de Jean le Fripon (*F. Nuñez*) 521
Les Héros comiques (*Emile Faguet* et *Job*) 521

La Merveilleuse Aventure d'Archibald (*Harry Rountree* et *S. H. Hamer*); trad. de l'anglais par *Perlette* 521
Pierrot, Pippo et Cie (*Léon Magon* et *A. Vimar*) 522
Une, deux, trois, quatre 522
Contes de fées 522
La Guerre des fées (*G. Le Cordier* et *J. Pinchon*) 523
Les Exploits de Cracambole, fantaisie héroï-comique (*G. Le Cordier* et *R. Giffey*) 523
L'Age de l'école, proverbes, fables et dictons en action (*J. Geoffroy*) 523
Jésus et nos petits enfants, poésies (*Marthe Rochenor*) 523

Épistoliers. Lettres de jeunesse d'*Eugène Fromentin*. Biographie et notes (*Pierre Blanchon* [*Jacques-André Mérys*]) 145
Un Coin de littérature sous le second Empire. Sainte-Beuve et Champfleury. Lettres de Champfleury à sa mère, à son frère et à divers (*Jules Troubat*) 341

Polygraphes. Pages choisies des grands écrivains (*Emerson*); trad. et Introduction par *M. Dugard* 52
Pages choisies (*Ernest Daudet*) 503
Pages françaises (*Paul Déroulède*), précédées d'un Essai par *Jérôme* et *Jean Tharaud* 533

Littérature française. De la Poésie scientifique (*René Ghil*) .. 250
La Versification française. Les Genres poétiques (*Joseph Vincent*). 249
Les Légendes épiques. Recherches sur la formation des chansons de geste (*Joseph Bédier*). I. Le Cycle de Guillaume d'Orange... 314
Études sur l'ancien poème français du Voyage de Charlemagne en Orient (*Jules Coulet*) 316
Etude sur l'office de Girone en l'honneur de saint Charlemagne (*le même*) 317
La Femme et l'Amour au XIIe siècle, d'après les poèmes de Chrétien de Troyes (*Myrrha Borodine*) 317
Les Troubadours, leurs vies, leurs œuvres, leur influence (*Joseph Anglade*) 318
Les Origines de la littérature française. Jehan Bodel, avec des commentaires sur le « Congé » de Baude Fastoul (*Emile Langlade*) 318
Le Théâtre contemporain (1869-1870) (*J. Barbey d'Aurevilly*). T. III. 52
Notice sur la Bible des sept états du monde de Geufroy de Paris (*Paul Meyer*) 251
Histoire élémentaire de la littérature française (*Eugène Lintilhac*). 436
Études critiques sur la tradition littéraire de la France (*Maurice Wilmotte*) 438
Études sur la littérature française (*René Doumic*). 6e série 439
Idées et doctrines littéraires du XVIIIe siècle (extraits des préfaces, traités et autres écrits théoriques) (*Francisque Vial* et *Louise Denise*) 440
Études d'histoire romantique. Le Cénacle de la Muse française 1823-1827 (Documents inédits) (*Léon Séché*) 253
Dans le jardin de Sainte-Beuve. Essais (*Georges Grappe*) 146
H. Taine (*Charles Picard*) 55
Barbey d'Aurevilly (De sa naissance à 1909) (*Fernand Clerget*) .. 55
Les Femmes d'esprit en France, histoire littéraire et sociale (*le comte J. du Plessis*) 148

Littératures étrangères. El Doctor D. Manuel Milá y Fontanals; semblanza literaria (*Marcelino Menéndez y Pelayo*) 255
Obras catalanes (*Manuel Milá y Fontanals*) 255

Mélanges. Vers mnémotechniques. 500 dates historiques, avec légendes, anecdotes et récits (*D.-Ch. Cellier*) 175
Le XVIIe Siècle par les textes. Morceaux choisis (*Georges Pelissier*) 51
De tout un peu (*A. Mézières*) 147

HISTOIRE

Géographie et Voyages. Atlas général *Vidal-Lablache* 214
Revue de géographie annuelle, publiée sous la direction de *Charles Vélain*. T. II, année 1908 216
Géographie rapide (Europe) (*Onésime Reclus*) 217
Le Tour du monde, journal des voyages et des voyageurs 513
Visions de route. Promenade autour du monde avec S. A. I. le grand-duc Boris de Russie (*Ivan de Schæck*) 492
Nos fils et nos filles en voyage (*A.-L. Leroy*) 217
La France et ses colonies au début du XXe siècle (*M. Fallex* et *A. Mairey*) 218
Régions et pays de France (*Joseph Fèvre* et *Henri Hauser*) 219
Le Morvan. Étude de géographie humaine (*le capitaine Jacques Levainville*) 220
Impressions de Corse (*Ed. Spalikowski*) 221
La Revanche de la banquise. Un Été de dérive dans la mer de Kara (juin-septembre 1907) (*le duc Philippe d'Orléans*) 256
Le Passage du Nord-Ouest (*le capitaine Roald Amundsen*); trad. par *Charles Rabot* 230
La Hollande illustrée (*Maxime Petit, Van Keymeulen, Zaborowski, Louis Bresson, Boot, Le Cornu, Dekking, Pinchaud, Van T'Veld, Adrien Mellion*) 492
Les Ibères. Étude d'histoire, d'archéologie et de linguistique (*Edouard Philipon*) 221
Le Tour de l'Espagne en automobile. Étude de tourisme (*Pierre Marge*) 222
Sur les chemins de Compostelle, souvenirs historiques, anecdotiques et légendaires (*Camille Daux*) 497
En Vacances. Plaisirs et curiosités de la montagne (*A. Dauzat*). Pêche et chasse au bord de la mer (*Loudemer*) 504
Missions au Sahara (*E.-F. Gautier* et *R. Chudeau*). T. II. Sahara soudanais (*R. Chudeau*) 223
Au Pays de la reine Candace (*Jean d'Allemagne*) 224
L'Égypte d'hier et d'aujourd'hui (*Walter Tyndale*) 487
Dans les Marches tibétaines. Autour du Dokerla (novembre 1906-janvier 1908) (*Jacques Bacot*) 225
La Ville au Bois dormant. De Saïgon à Ang-Kor en automobile (*le duc de Montpensier*) 491
Les Régions Moï du Sud indo-chinois. Le Plateau du Darlac (*Henri Maître*) 226
Bulletin commémoratif de l'Exposition nationale de 1908 (*la Direction générale de statistique*) 227
L'Empire du Soleil. Pérou et Bolivie (*le baron* et *la baronne Conrad de Meyendorff*) 227
Au pays de l'or noir. Para, Amazonas, Matto (Grosso *Paul Walle*) 228
Les Petites Antilles. Étude sur leur évolution économique. (*P. Chemin-Dupontès*) 229
Au Cœur de l'Antarctique, expédition du « Nimrod » au Pôle sud (*E.-H. Shackleton*); trad. et adaptation par *Charles Rabot* 486

Histoire ancienne. Au temps des Pharaons (*A. Moret*) 344

Histoire générale. Correspondance inédite de *l'empereur Alexandre* et de *Bernadotte* pendant l'année 1812. publiée par *X*. 122
Histoire de l'Église. Manuel d'histoire ecclésiastique, adaptation de la seconde édition hollandaise du *R. P. Albers*, par le *R. P. Hedde* 56
Histoire des conciles, d'après les documents originaux (*Charles-Joseph Hefele*). Nouvelle traduction française faite sur la 2e édition allemande, corrigée et augmentée de notes critiques et bibliographiques par *Dom H. Leclercq*. T. II, 2e partie et t. III, 1re partie 442
Innocent III. Les Royautés vassales du Saint-Siège (*Achille Luchaire*) 345
Innocent III. Le Concile de Latran et la Réforme de l'Église (*le même*) 345

Histoire des ordres religieux. Le Pèlerinage de Port-Royal (*André Hallays*) 350
Père et fille. Philippe de Champagne et Sœur Catherine de Sainte-Suzanne à Port-Royal (*Ch. Gailly de Taurines*) 350
Seize lettres de Dom Mabillon, publiées par *Dom Paul Denis* 77
Les Bénédictins de Saint-Germain-des-Prés et la Cour de Rome en 1735 (*le même*) 77
Quelques lettres de Dom Louvard, prisonnier à la Bastille (*le même*) 77
Une Prison sous la Terreur. Le Couvent des bénédictines anglaises du Champ-de-l'Alouette (*l'abbé Jean Gaston*) 368
Figures de moines (*Ernest Dimnet*) 352

Histoire des Missions.. La Question des missions. Les Doléances d'un vieux missionnaire sur les Tribulations d'un vieux chanoine (*le R. P. Damerval*) 172

Hagiographie. **Biographie ecclésiastique**. La Mission de saint Benoît (*le cardinal Newman*) 320
La Vie et la légende de saint Gwennolé, publiées par *Pierre Allier* 320
L'Action sociale de François d'Assise, d'après des documents peu connus (*Hilaire de Barenton*) 369
Vie du Vénérable Jean Eudes, instituteur de la Congrégation de Jésus et de Marie et de l'ordre de Notre-Dame-de-Charité, auteur du culte liturgique des Sacrés-Cœurs (*le P. D. Boulay*). T. IV. 1666-1680 320
La Vénérable Anne-Marie Javouhey. Sa vie, ses travaux, ses épreuves (1779-1851) (*le chanoine L. Chaumont*) 321
La Bienheureuse Mère Barat (1779-1865) (*Geoffroy de Grandmaison*) 149
Lamennais à la Chênaie, supérieur général de la congrégation de Saint-Pierre, 1822-1833. Le Père, l'Apôtre, le Moraliste (*Ad. Roussel*) 457
Une Ame d'apôtre. Le P. Victor Delpech, missionnaire au Maduré (1835-1887 (*le P. Pierre Suau*) 323
L'Internelle Consolation. Sainte Thérèse. Pascal. Saint Benoît Labre. Le Curé d'Ars (*J. Barbey d'Aurevilly*) 457

Histoire du moyen âge. Figures byzantines (*Charles Diehl*). IIe série 158

Histoire de France. Les Sources de l'histoire de France depuis les origines jusqu'en 1815. Deuxième partie. Le XVIe siècle (1494-1610) (*H. Hauser*). II. François Ier et Henri II (1515-1559) 533
Histoire de France illustrée. T. I. Des origines à 1610 488

Mémoriaux du Conseil de 1661, publiés pour la Société de l'histoire de France par *Jean de Boislisle*. Introduction..... 59
La Cour du Roi Soleil (*A. Parmentier*)..... 527
Crépuscule d'ancien régime (*le vicomte de Guichen*)..... 60
Les Papiers des Assemblées de la Révolution aux Archives nationales. Inventaires de la série C (Constituante, Législative, Convention) (*Alexandre Tuetey*)..... 368
Le Comité de salut public (*Marcel Navarre*)..... 176
Recueil des actes du Comité de salut public, avec la Correspondance officielle des représentants en mission et le Registre du Conseil exécutif provisoire, publié par *F.-A. Aulard*. T. XVIII. 7 novembre 1794 (17 brumaire an III)-20 décembre 1794 (30 frimaire an III)..... 534
Études révolutionnaires (*James Guillaume*) 2e série..... 442
La Vente des biens nationaux pendant la Révolution, avec étude spéciale des ventes dans les départements de la Gironde et du Cher (*Marcel Marion*)..... 343
Le Dernier Fils de Louis XVI (*A. Morel de Saint-Didier*)..... 457
Autour d'un problème. Réfutation du livre de M. Joseph Turquan sur Louis XVII (*Otto Friedrichs*)..... 367
L'Épopée du sacre, 1804-1805 (*Georges d'Esparbès* et *Hector Fleischmann*)..... 324
Napoléon et la Pologne (1806-1807) (*Marcel Handelsman*)..... 325
Napoléon au printemps de 1807. Un Tableau historique (*le burgrave Hannibal zu Dohna*); trad. de l'allemand par *Georges Douarc*..... 327
Autour de Bonaparte. Journal du *comte P.-L. Rœderer*, ministre et conseiller d'État. Notes intimes et politiques d'un familier des Tuileries. Introduction et notes par *Maurice Vitrac*..... 328
L'Empire libéral. Études, récits, souvenirs (*Emile Ollivier*). T. XIV. La Guerre..... 443
Histoire de la France contemporaine (1871-1900). IV. La République parlementaire (*Gabriel Hanotaux*)..... 444

Histoire religieuse. Histoire de l'Inquisition en France (*Th. de Cauzons*). T. Ier. Les Origines de l'Inquisition..... 57
Les Assemblées du clergé et le Protestantisme (*L. Bourlon*)..... 366
Histoire religieuse de la Révolution française (*Pierre de la Gorce*). T. Ier..... 446
L'Église de France et la Séparation. La Lutte du Sacerdoce et de la République française (*Paul Barbier*)..... 63
La Crise intime de l'Eglise de France. Les Prêtres démocrates. Le Sillon. Les Hypercritiques (*Paul Barbier*)..... 78
Pour l'Idée chrétienne. Pages de bonne foi (*Eugène Franon*).... 153

Histoire des institutions et des mœurs. Curiosités historiques. Histoire sanglante de l'humanité (*Fernand Nicolaï*)..... 432
L'Assistance et l'État en France à la veille de la Révolution (Généralités de Paris, Rouen, Alençon, Orléans, Châlons, Soissons, Amiens) (1764-1790) (*Camille Bloch*)..... 61

Histoire diplomatique et militaire. La Diplomatie secrète au XVIIIe siècle. Ses débuts. I. Le Secret du Régent et la Politique de l'abbé Dubois (triple et quadruple alliances) (1716-1718) (*Emile Bourgeois*)..... 447
Correspondance du *comte de la Forest*, ambassadeur de France en Espagne (1808-1813), publiée pour la Société d'histoire contemporaine par *Geoffroy de Grandmaison*. T. III. Octobre 1909-juin 1910..... 257
Lettres et documents pour servir à l'histoire de Joachim Murat,

1767-1815, publiés par *S. A. le prince Murat*, avec une Introduction et des notes par *Paul Le Brethon*. II. Armée d'observation du Midi (suite). République cisalpine. République italienne, 1801-1803 328
Le Premier Ministre constitutionnel de la guerre. La Tour du Pin. Les Origines de l'armée nouvelle sous la Constituante (*le lieutenant Lucien de Chilly*) 120
Les Armées du Rhin au début du Directoire. Sambre-et-Meuse, Rhin-et-Moselle (*le capitaine H. Bourdeau*) 120
Histoire de la guerre de Vendée (1793-1815) (*Joseph Clemanceau*), publiée par les soins de *l'abbé F. Uzureau* 121
Les États-Majors de Napoléon. Le Lieutenant-général comte Belliard, chef d'état-major de Murat (*le général Derrécagaix*) .. 121
Mémoires du *général Griois* (1792-1822), publiés par son petit-neveu, avec Introduction et notes par *Arthur Chuquet*. Tome Ier 123
Souvenirs d'un officier fribourgeois (1798-1848) (*H. de Schaller*). 123
Soldats de Napoléon. Journal de route du *capitaine Robinaux*, 1803-1832, publié par *Gustave Schlumberger* 124
Soldats de Napoléon. Lettres du *commandant Coudreux* à son frère, 1804-1815, publiées par *Gustave Schlumberger* 124
Un Voyage d'études militaires du duc d'Orléans, 1809-1908. Avec une lettre de Mgr le duc d'Orléans (*le général Donop*) 124
Le Maréchal Canrobert. Souvenirs d'un siècle (*Germain Bapst*). T. IV 126
Trois Héros. Bataille de Beaumont-en-Argonne et passage de vive force du pont de Mouzon, les 30 et 31 août 1870. Mme Ballavoine. Maréchal-des-logis Collignon. Colonel Demange (*le général Fr. Canonge*) 126
La Défense nationale dans le Nord, en 1870-1871 (*le commandant Camille Lévi*). T. II 127
Le 17e Corps à Loigny, d'après des documents inédits et les récits des combattants (*le commandant H. de Sonis*) 127
La Guerre en province (1870-1871). Campagnes de la Loire et du Mans (*Ernest Gay*) 127
Sur l'autel de la patrie. Nos drapeaux pendant l'Année terrible (1870-1871) (*le commandant A. Richard*) 238
Historique des troupes coloniales. Campagne du Mexique (*le capitaine Vallier*) 233
Au Maroc avec le général d'Amade (*Reginald Rankin*); trad. de l'anglais 235
Le Combat des Rfakha, près Casablanca, 29 février 1908. Extraits d'un carnet de route (*le capitaine Paul Azan*) 235
Impressions de campagne et de manœuvres, 1907-1908. Campagne de Casablanca; manœuvres impériales; manœuvres du Centre (*Réginald Kann*) 236
Exploits héroïques de nos soldats au Maroc (*H. Cordonnier*) 511

Histoire maritime et coloniale. La France au dehors (*Jules Delafosse*) 128
La plus grande France. Bilan de la France coloniale (*Henri Vast*). 129
Une Algérie nouvelle. Quelques principes de colonisation pratique sur le propos du Maroc oriental et de Port-Say (*Jean Hess*) 130
Une Compagnie française dans l'empire du Maroc au XVIIe siècle (*E. Rouard de Card*) 131
L'Éveil d'un monde. L'Œuvre de la France en Afrique occidentale (*Lucien Hubert*) 131
L'Afrique occidentale française. Les Grandes Voies commerciales, les produits d'exportation (*Pierre Duchesne-Fournet*) 132
Journal d'un spahi au Soudan (1897-1899) (*le lieutenant Gaston Lautour*), publié par *Jacques Hérissay* 132

Le Congo français. La Question internationale du Congo (*Félicien Challaye*) 133
Les Escales françaises sur la route de l'Inde, 1638-1731 (*Paul Kaeppelin*) 134
La France dans l'Océan Indien. L'Afrique orientale française (*Eugène Gallois*) 134
L'Ile de France contemporaine (*Hervé de Rauville*) 135
La France à Madagascar, histoire politique et religieuse d'une colonisation (*Pierre Suau*) 135
France et Angleterre. Cent années de rivalité coloniale (*Jean Darcy*). L'Affaire de Madagascar 136

Histoire monastique. Histoire de l'abbaye royale et de l'ordre des chanoines réguliers de Saint-Victor de Paris. Deuxième période (1500-1791) (*Fourier Bonnard*). T. II 258

Histoire provinciale et locale. Paris sous les premiers Capétiens, étude de topographie historique (*Louis Halphen*). 535
Paris sous Napoléon. Assistance et bienfaisance. Approvisionnement (*L. de Lanzac de Laborie*) 331
Paris souterrain (*Emile Gérards*) 493
Histoire de la paroisse Saint-Ambroise de Popincourt (*A. Marcel* et *J. Garin*) 536
Dictionnaire de topographie du département du Pas-de-Calais, comprenant les noms de lieu anciens et modernes (*le comte de Loisne*) 449
Prêtres victimes de la Révolution dans le diocèse de Cambrai (1792-1799) (*l'abbé J. Dehaut*) 353
Saint Gildas de Ruis et la société bretonne au VIe siècle (493-570) (*J. Fonssagrives*) 449
Mon Vieux Besançon, histoire pittoresque et intime d'une ville (*Gaston Coindre*) 489
Le Vieux Salins, promenades et causeries (*Gaston Coindre*) 491
Étude sur les relations de la commune de Lyon avec Charles VII et Louis XI (1417-1483) (*Louis Caillet*) 150
Un nouveau Chapitre de l'histoire de la Révolution en Dauphiné. Le Fédéralisme dans l'Isère et François de Nantes, juin-juillet 1793 (*A. Prudhomme*) 450
Documents sur l'histoire de la Révolution en Savoie. Procès-verbaux de l'assemblée des Allobroges. Procès-verbaux de la Commission provisoire d'administration des Allobroges (*François Vermale* et *S.-C. Blanchoz*). T. I 368
Notes historiques. Châtillon-sur-Loing (Loiret), sa seigneurie et ses anciennes institutions religieuses (*Eugène Tonnellier*) 150
Dictionnaire topographique du département de la Haute-Loire, comprenant les noms de lieu anciens et modernes (*Augustin Chassaing*), complété et publié par *Antoine Jacotin* 62
La Révolution à Saint-Menoux (*Ernest Delaigue*) 151
Diaire de *Joseph Guillaudeau, sieur de Beaupréau* (1584-1645). Véritables faits et gestes du seigneur Benjamin Prioleau 259
Guerres de religion dans le sud-ouest de la France et principalement dans le Quercy, d'après les papiers des seigneurs de Saint-Sulpice, de 1561 à 1590. Documents transcrits, classés et annotés par *Edmond Cabié* 152
L'Empire du Soleil. Scènes et portraits félibréens (*Armand Praviel*) 63
L'Évolution d'un village frontière de Provence. Saint-Jeannet (Alpes-Maritimes) (*J.-E. Malaussène*) 262

Questions du jour. Politique franco-allemande (*Lucine Coquet*). 65
L'Action française et l'Idée chrétienne, étude critique (*A. Lugan*). 263
Traditionnalisme et démocratie (*D. Parodi*) 354

La Conjuration juive contre le monde chrétien (*Copin-Albancelli*). 64

Histoire étrangère. Geschichte des deutschen Volkes und seiner Kultur im Mittelalter (*Heinrich Gerdes*). III^er Band. Geschichte der Hohenstaufen und ihrer Zeit 154
Sous les aigles autrichiennes. Souvenirs du *chevalier de Grueber*, publiés par son neveu *le baron von St...*; trad. de l'allemand avec une préface et des notes par le *capitaine de Maleyssie-Melun*.... 125
Les Tournaisiens et le Roi de Bourges (*Maurice Houtart*)..... 451
La Hongrie rurale, sociale et politique (*le comte Joseph de Mailath*)..... 67
Le Campagne di guerra in Piemonte (1703-1708) e l'Assedio di Torino (1706). T IV et VIII 240
Joachim Murat, roi de Naples. La Dernière Année de règne (mai 1814-mai 1815) (*le commandant M.-H. Weil*). T. I. Les Préliminaires du Congrès de Vienne (mai-novembre 1814). T. II. Le Congrès de Vienne (1er novembre 1814-27 février 1815). Les Ménagements de l'Autriche. Les Négociations secrètes. Le Revirement de la politique autrichienne..... 329
Les Roumains (*James Caterly*). Tome Ier..... 155
La Guerre nationale de 1812; trad. du russe par *le capitaine Cazalas*). T. V..... 125
Comptes rendus publiés par le Rouskii Invalid de conférences sur la guerre russo-japonaise faites à l'Académie Nicolas. 8e fasc. Bataille de Moukden 234
L'Escadre Rodjestvensky. Sur le chemin du sacrifice, carnet de notes du *capitaine de frégate W. Sémenoff*, présenté par *le commandant de Balincourt* (octobre 1904-mai 1905). L'Expiation. 2e partie..... 157
Histoire de la colonie française de Moscou depuis les origines jusqu'à 1812 (*F. Tastevin*)..... 156
Événements d'Orient (*le général Mahmoud Mouktar Pacha*).... 236
Les Événements d'Orient et le Congrès de Berlin de 1878 (*le comte Adolphe du Chastel*)..... 177
La Rénovation de l'empire ottoman (*Paul Imbert*)..... 159
Études sur les mœurs religieuses et sociales de l'Extrême-Orient (*Alfred C. Lyall*); trad. de l'anglais. T. II. 1re et 2e parties..... 160
En face du Soleil levant (*Avesnes*)..... 355
La Colombie britannique. Étude sur la colonisation au Canada (*Albert Métin*)..... 137
Causeries franco-canadiennes. Premier Entretien (*Arthur Savaète*)..... 369
La Intervención francesa en México segun el archivo del mariscal Bazaine. Textos español y francés. Partes sexta y septima (Documentos ineditos publicados por *Genaro Garcia*)..... 233
El Sitio de Puebla en 1863, segun los archivos del general D. Ignacio Comonfort y de D. Juan A. de la Fuente (Documentos ineditos publicados por *Genaro Garcia*)..... 233

Biographie française. Un Cadet de Gascogne au XVIe siècle. Blaise de Montluc (*Paul Courteault*)..... 356
Un Aventurier gascon. Le Vrai Baron de Batz. Rectifications historiques d'après des documents inédits (*Ch. de Batz-Trenqu lléon*)..... 161
Un Missionnaire de 93. Marc-Antoine Baudot (*A. Trimoulier*)... 162
La Mort de Pichegru. Biville. Paris. Le Temple, 1804 (*Frédéric Barbey*)..... 163
Jean De Bry (1760-1835). Le Congrès de Rastatt. Une Préfecture sous le Premier Empire (*Léonce Pingaud*)..... 70
Le Comte Joseph de Maistre et sa famille. Études et portraits politiques et littéraires (*M. de Lescure*)..... 165

Le Roman de Lamartine (*Léon Séché*) 165
Le Comte W. de Mérode (1816-1905) (*Al. Estignard*) 166
Duchesse de Dino, puis *duchesse de Talleyrand et de Sagan*. Chronique de 1831 à 1862, publiée avec des annotations et un Index biographique, par *la princesse Radziwill, née Castellane*. T. I. 1831-1835. T. II. 1836-1840 356
Figures de femmes. Marie Jenna intime (*Mlle Marie Pesnel* [*Myriam*]) 264
Albert Hetsch, médecin, Allemand et protestant, devenu Français, catholique et prêtre (*X*) 322
Quelques figures de femmes aimantes ou malheureuses (*Teodor de Wyzewa*) 265
Les Demoiselles de Saint-Cyr (1866-1793) (*Fleury Vindry*) 266
En marge du « Temps » (*Henri Roujon*) 358

Biographie étrangère. Les Grands Hommes de l'Église au XIXe siècle. Windthorst (*J. Lespinasse-Fonsegrive*) 359
Souvenirs, 1825-1907 (*la princesse de Sayn-Wittgenstein*) 168
Une Anglaise convertie (*le P. H. d'Arras*) 274
Constance Teichmann (*M.-E. Belpaire*) 323
La Condésa de Buréta, Doña Maria Consolación de Azlor y Villavicencio y el Regente Don Pedro Maria Ric y Monserrat. Episodios y documentos de los sitios de Zaragoza (*Mariano de Pano y Ruata*) 267

Paléographie. Rouleau mortuaire du B. Vital, abbé de Savigni, contenant 207 titres écrits en 1122-1123 dans différentes églises de France et d'Angleterre. Édition phototypique avec Introduction (*Léopold Delisle*) 452

Mélanges. Économie de l'histoire. Théorie de l'évolution (*G. de Molinari*) 169
Derniers Mélanges. Pages d'histoire contemporaine (1873-1877) (*Louis Veuillot*). Préface et notes par *François Veuillot*. T. II (Années 1874-1875) et t. III (1876-15 avril 1877) 348
Les Disciplines de la France (*Paul Adam*) 153

Bibliographie. Bibliothèques. Ex-libris. Almanachs illustrés du XVIIIe siècle (*le vicomte de Savigny de Moncorps*) 454
Bibliographie du temps de Napoléon, contenant l'histoire des États-Unis (*Frédéric M. Kircheisen*). T. I. 332
Les Bonaparte littérateurs. Essai bibliographique (*Gustave Davois*) 333
International Catalogue of Scientific Literature. Sixth annual issue. L. General Biology 314
International Catalogue of Scientific Literature. Sixth annual issue. R. Bacteriology 314
International Catalogue of Scientific Literature. Sixth annual issue. C. Physics 411
International Catalogue of Scientific Literature. Seventh annual issue. J. Geography 215
Library of Congress. List of works relating to government regulation of insurance, compiled under the direction of *Appleton Prentiss Clark Griffin* 27
Library of Congress. Select list of references on workingmen's insurance, compiled under the direction of *Appleton Prentiss Clark Griffin* 27
Bibliografia generale di Roma (*Emilio Calvi*). I. Bibliografia di Roma nel medio evo (476-1499). Supplemento I, con Appendice sulle catacombe e sulle chiese di Roma 73
Bibliothèques. Essai sur le développement des bibliothèques

publiques et de la librairie dans les deux mondes (*Eugène Morel*) 268
Les Ex-libris de médecins et de pharmaciens, ouvrage complété par des listes internationales des ex-libris et devises des membres de ces corporations, suivi d'une étude sur les marques personnelles macabres (*Henry-André*) 74

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS D'AUTEURS

Abram (Paul) 174
Adam (Paul) 153
Ages (Lucie des) 420, 422, 424
Agrain (Henry d') 302
Aigueperse (Mathilde) 419
Alber (le prestidigitateur) ... 311
Albers (le R. P.) 56
Alexandre (l'empereur) 122
Allemagne (Jean d') 224
Allier (Pierre) 320
Amundsen (le capitaine Roald) 230
André (Ch.) 142
André (Gustave) 531
Andbé (Louis) 27
Anglade (Joseph) 318
Ardel (Henri) 11
Arjuzon (la comtesse C. d') .. 524
Arosa (Paul) 5
Arras (le P. H. d') 274
Arvor (Raphaël) 115
Aubert (Félix) 387
Aubert (Paul-Louis) 208
Aulard (F.-A.) 534
Aurevilly (J. Barbey d'). 52, 457
Auvray (Michel) 420, 421
Avesnes 355
Azan (le capitaine Paul) 235

Bacot (Jacques) 225
Baeumker (Clemens) 336
Bages (José Torras y) 109
Bainvel (J.-V.) 45
Balincourt (le commandant de) 157
Bapst (Germain) 126
Barbet de Vaux (Jean) 424
Barbey (Frédéric) 163
Barbey d'Aurevilly (J.). 52, 457
Barbier (Paul) 63, 78
Bardoux (J.) 36
Barenton (le P. Hilaire de). 369
Barrès (Maurice) 18
Bary (A. de) 118
Batault (Georges) 119
Batz-Trenquelléon (Ch. de). 161
Baudin (Pierre) 238, 309
Baupréau (Joseph Guillaudeau, sieur de) 259
Bazaine-Hayter (le général). 238
Bazin (René) 303, 498
Bédier (Joseph) 314
Béliard (Octave) 302
Belpaire (M.-E.) 323
Bénézit (E.) 496
Bentzon (Th.) 503
Béranger (P.-J. de) 211
Bère (Jean de) 118
Berloin (A.) 49
Bernadotte 122
Berthélemy (H.) 26
Berthem-Bontoux 421
Besson (André) 366
Bezançon (Henriette) 14
Blanchin (P.) 410
Blanchon (H.-L.-A.) 142
Blanchon (Pierre) 145
Blanchoz (S.-C.) 368
Blaringhem (L.) 48, 245
Blas y Ubide (Juan) 77
Bloch (Camille) 69
Boislisle (Jean de) 51
Bolo (Mgr Henri) 104
Bonhomme (Paul) 13
Bonnard (Fournier) 258
Bonne (Joseph de) 29
Bonnet (Alfred) 21
Boot 492
Bordeaux (Henry) 502
Borel (Emile) 414
Borodine (Myrrha) 317
Bouasse (H.) 243
Bouchor (Maurice) 207

Bouglé (C.) 238
Boulay (le P. D.) 320
Bouquet (le Dr H..) 312
Bourcart (J.-J.) 41
Bourdeau (le capitaine H.) ... 120
Bourgeois (É.) 238
Bourgeois (Emile) 447
Bourget (Paul) 502
Bourguet (le capitaine) 238
Bourlon (I.) 366
Boutroux (E.) 238
Bouyssy (J. Savinien) 21
Bové (Salvator) 530
Boyer (Jacques) 413
Bradley (Henry) 248
Brémond (Henri) 174
Bresson (Louis) 492
Bricon (Etienne) 296
Brousse (J.-R. de) 111
Bru d'Esquille (J.) 208
Bureau (P.) 26
Buteau (Henry) 10
Buxy (B. de) 419

Cabanès (le Dr) 308
Cabié (Edmond) 152
Cabrières (Mgr de) 341
Caillet (Louis) 150
Calvet (J.) 111
Calvi (Emilio) 73
Canonge (le général Fr.) 126
Card (E. Rouard de) ... 131, 388
Caron (l'abbé Max) 102
Caterly (James) 155
Cauzons (Th. de) 57
Cavène (Léon) 139
Cayasse (V.) 397
Cazalas (le capitaine) 125
Cellier (D.-Ch.) 175
Chabot (l'abbé) 99
Chabrier-Rieder (Mme Charlotte) 524
Challaye (Félicien) 37, 133
Champfleury 341
Chancel (Jules) 501
Charlieu (H. de) 524
Chassaing (Augustin) 62
Chastel (le comte Alphonse du) 177
Chastin (J.) 23
Chatir Bey 209
Chaumont (le chanoine L.) ... 321
Chemilly 510
Chemin-Dupontès (P.) 229
Chenevière (Jacques) 207
Chéron de la Bruyère ... 422, 524
Chevalet (Liton) 209
Chevalier (Ulysse) 529
Chevreau (Léon) 365
Chevreau (R.) 41
Chilly (le lieutenant Lucien de) 120
Chudeau (R.) 223
Chuquet (Arthur) 123
Chwolson (O. D.) 410
Clarke (le R. P. Richard) 108
Clemenceau (Joseph) 121
Clerget (Fernand) 55
Clouzot (Henri) 251
Cognets (Jean des) 173
Coindre (Gaston) 489, 491
Colligny (le lieutenant-colonel Thomas de) 240
Copin-Albancelli 64
Coquet (Lucien) 65
Cordonnier (H.) 424, 511
Cosserat (E.) 410, 413
Cosserat (F.) 410, 413
Cottin (le comte Paul) ... 32, 271
Coubé (Stéphen) 297
Coudreux (le commandant) . 124
Coulet (Jules) 316, 317
Coulomb (Jeanne de) 418
Counson (Albert) 319
Courteault (Paul) 356
Couytigne (Nelson) 210
Coz (Edmond) 421
Cramaussel (Edmond) 406
Croiset 238
Crouzet (Paul) 271
Crozière (Alphonse) 521

Damerval (le R. P.) 172
Daniels (le P. Augustin) 338
Dante Alighieri 435
Darcy (Jean) 136
Dauchot (Gabriel) 6
Daudet (Ernest) 299, 503
Daux (Camille) 497
Dauzat (A.) 248, 504
Davaugour (Simon) 426
Davaux (E.) 410
David (Alexandra) 407, 408
Davignon (Henri) 8
Davois (Gustave) 333
Debout (Mgr Henri) 212
Debrol (Marc) 418
Dehaut (l'abbé J.) 353
Deherme (Georges) 32
Dekking 492
Delafosse (Jules) 128
Delaigue (Ernest) 151
Delbet (P.) 243
Deledda (Grazia) 293
Delisle (Léopold) 452
Delmas (Armand) 16
Deloche (René) 272
Demeny (G.) 238
Denis (Dom Paul) 77
Denise (Louis) 440

Dennefeld (Dr Ludwig)..... 193
Déroulède (Paul)..... 533
Derrécagaix (le général).... 121
Desserteaux (F.)..... 385
Dessiaux (l'abbé E.)..... 537
Desurmont (P. A.)..... 75
Devas (Charles Stanton).... 430
Dicran Aslanian..... 403
Diehl (Charles)..... 158
Diès (Auguste)..... 404
Dimnet (Ernest)..... 352
Dino (la duchesse de)..... 356
Dohna (le burgrave Hannibal zu)..... 327
Dombre (Roger)..... 419
Donop (le général)..... 124
Dor (Prosper)..... 10
Douare (Georges)..... 327
Doumic (René)..... 439
Doyle (Conan)..... 7
Drault (Jean)..... 422, 424
Drive (A.)..... 103
Drzewiecki (S.)..... 42, 43
Dubourguier (A.)..... 387
Duchesne-Fournet (Pierre). 132
Ducousso (l'abbé)..... 427
Dugard (M.)..... 52
Dugas (L.)..... 403
Duhem (Pierre)..... 415
Durkheim (E.)..... 243

Ecker (J.)..... 196
Emerson..... 52
Éon (Francis)..... 209
Erastoff (G.)..... 13
Érin de Saint-Yrieix..... 427
Escalle (le lieutenant)..... 234
Esparbès (Georges d')..... 324
Espinasset (H.)..... 400
Esquille (J. Bru d')..... 208
Estignard (Al.)..... 166
Evic (Henry)..... 7
Évrard (Laurent)..... 9

Fagnot (E.)..... 26
Faguet (Émile)..... 521
Fallex (M.)..... 218
Fargeau (J.)..... 502
Farges (Mgr Albert)..... 401
Faure (Gabriel)..... 290
Ferber (F.)..... 39
Fèvre (Joseph)..... 219
Figuier (Louis)..... 494
Fillion (L.-Cl.)..... 199
Firmery (J.)..... 342
Fleischmann (Hector)..... 324
Floran (Mary)..... 291
Fogazzaro (Antonio)..... 303
Folghera (le P. J.-D.)... 99, 430
Fondet (Camille)..... 408
Fonsegrive (George)..... 399
Fonssagrives (J.)..... 449
Fontanals (Manuel Milá y). 255
Forge (le capitaine Sazerac de)..... 40
Fraissaingea (Louis)..... 246
Franon (Eugène))..... 153
Fressinger (le Dr Ch.)..... 46
Friedrichs (Otto)..... 367
Fromentin (Eugène)..... 145

Gachons (Jacques des)..... 507
Gaëll (René)..... 421
Gailly de Taurines (Ch.)..... 350
Galland (Paul)..... 112
Gallier (Alfred)..... 141
Gallois (Eugène)..... 134
Gallotti (Jean)..... 291
Ganche (Edouard)..... 289
Garcia (Genaro)..... 233
Gardeil (le P. A.)..... 44
Garin (J.)..... 536
Garriguet (L.)..... 24
Gaston (l'abbé Jean)..... 368
Gaubert-Saint-Martial (Raoul)..... 113
Gaucher (le commandant)... 237
Gaussens (E.-N.)..... 206
Gautier (E.-F.)..... 223
Gautier (L.)..... 412
Gay (Ernest)..... 127
Geoffroy (J.)..... 523
Geoffroy de Grandmaison..... 149, 257
Gérards (Émile)..... 493
Gerdes (Heinrich)..... 154
Ghil (René)..... 250
Giard (A.)..... 243
Gibergues (l'abbé de)... 106, 107
Gide (Charles)..... 20, 26
Gidel (G.)..... 36
Giffey (R.)..... 523
Gini (Corrado)..... 22
Giran (Etienne)..... 201
Girodon (P.)..... 107
Godard (André)..... 8
Golschmann (Léon)..... 506
Gossart (É.)..... 411
Grandmaison (Geoffroy de) 149, 257
Grappe (Georges)..... 146
Grech (Jehan)..... 425, 426
Gréville (Henry)..... 16
Griffin (Appleton Prentiss Clark)..... 27
Griois (le général)..... 123
Grunwald (Dr Georg)..... 337
Grueber (le chevalier de).... 125
Guérard (G.)..... 410
Guerlin (Henri)..... 500
Guibert (J.)..... 105

Guichen (le vicomte de)..... 60
Guillaudeau (Joseph, sieur de Beaupréau)..... 259
Guillaume (Ch.-Ed.)..... 414

Hallays (André)..... 350
Halphen (Louis)..... 535
Hamer (S. H.)..... 521
Handelsman (Marcel)..... 325
Hanotaux (Gabriel)..... 444
Haug (Émile)..... 432
Hauser (Henri)..... 219, 533
Hautpoul (Mgr G. Laperrine d')..... 104
Hedde (le R. P.)..... 56
Hefele (Charles-Joseph)..... 442
Heinecke (H.)..... 292
Henry (Françoise)..... 456
Henry (Victor)..... 242
Henry-André..... 74
Hérelle (G.)..... 293
Hérissay (Jacques)..... 132
Hervé de Rauville..... 135
Hess (Jean)..... 130
Heuzey (Jules-Philippe)..... 9
Hilaire de Barenton (le P.). 369
Hohler (E.)..... 513
Houtart (Maurice)..... 451
Huart (Albin)..... 24
Hubert (Lucien)..... 131
Huchard (Robert)..... 113, 210

Imbert (Paul)..... 159
Isambert (G.)..... 36
Isné (Y. d')..... 102
Ivoy (Paul d')..... 499

Jacomet (le lieutenant Robert)..... 236
Jacotin (Antoine)..... 62
Jacquin (J.)..... 520
Jaloux (Edmond)..... 12
Jankélévitch (S.)..... 402
Janvier (E.)..... 98
Jérôme..... 533
Job (A.)..... 243, 521
Joliclerc (Eugène)..... 292
Joüon (P.)..... 198
Joussain (André)..... 402

Kaeppelin (Paul)..... 134
Kann (Réginald)..... 236
Karmor (Iann)..... 13
Keeling (Elsa d'Esterre)... 292
Kennedy (James B.)..... 25
Keufer (A.)..... 26
Kinzo-Goraï..... 36
Kipling (Ruydard)..... 17
Kircheisen (Frédéric M.).... 332
Kœnig (Mlle Marie)..... 512
Kollmann (M.)..... 76
Kovalewski (Maxime)..... 28
Kress (Wilhelm)..... 41
Krougloff..... 506
Kühn (Emil)..... 365
Kunc (Aymé)..... 251

Laborie (L. de Lanzac de).. 331
Labourt (J.)..... 196
La Bruyère (Mme Chéron de)..... 442, 524
Lachaud (le Dr)..... 239
Lacombe (Paul)..... 212
Lacoste (Georges de)... 391, 392
Lacour (Paul)..... 11
Lacouture (Ch.)..... 103
La Forest (le comte de)..... 257
Lagavre (Léon)..... 394
La Gorce (Pierre de)..... 446
La Grèze (Jean de)..... 213
La Landelle (G. de)..... 38
Lamennais (F. de)..... 76
Lampérière (Mme Anna)..... 393
Lanessan (J.-L. de)..... 144
Langlade (Émile)..... 318
Langlois (le général)..... 236
Lanzac de Laborie (L. de).. 331
Lanson (G.)..... 238
Lapaire (Hugues)..... 512
Laperrine d'Hautpoul (Mgr G.)..... 104
Lappe (Dr Joseph)..... 337
Las Cases (Ph. de)..... 24
Latouche (Mme Augusta)..... 508
Laurent (le P. Ch.)..... 107
Laures (Henry)..... 47
Lautour (le lieutenant Gaston). 132
Lavoilée (René)..... 33
Lavrand (le Dr H.)..... 312
Le Brethon (Paul)..... 328
Lechartier (G.)..... 307
Leclercq (Dom H.)..... 442
Lecocq (André)..... 176
Le Cordier (G.)..... 523
Le Cornu..... 492
Le Dantec (F.)..... 243
Leday (J.)..... 537
Le Febvre (Yves)..... 419
Le Goffic (Charles)..... 17, 293
Lemaitre (Henri)..... 251
Léon (Albert)..... 405
Leroy (A.-L.)..... 217
Leroy-Beaulieu (Paul)..... 244
Le Roy-Villars (Ch.)..... 426
Lesage (Léon)..... 397
Lesbruyères (Charles)..... 421
Lescure (Jean)..... 23
Lescure (M. de)..... 165
Lespinasse-Fonsegrive (J.). 359
Leturque (Henri)..... 499
Levainville (le capitaine Jacques)..... 220

Lévi (le commandant Camille) 127
Lévy-Bruhl (L.) 243
Levray (Marguerite) 423
Libertat (Thérèse-Pierre de). 117
Lièvre (Pierre) 290
Lintelo (le P. Jules) 428
Lintilhac (Eugène) 436
Liron (E.) 531
Lo Forte Rendi 34
Loisne (le comte de) 449
Loudemer 504
Louis-Jaray (G.) 36
Lovio (Ferdinand) 210
Luchaire (Achille) 345
Lucius (Cléâ) 6
Ludwig (Gustave) 484
Lugan (A.) 263
Luquet (G.-H.) 399
Lyall (Alfred C.) 160
Lys (Georges de) 507

Maël (Pierre) 506, 524
Mag (V.) 421
Magny (P. Ravier du) 398
Magon (Léon) 522
Maguier (Edmond) 116
Mahmoud Mouktar Pacha (le général) 236
Mailáth (le comte Joseph) 67
Mairey (A.) 218
Maison (Émile) 528
Maitre (Henri) 226
Malaussène (J.-E.) 262
Maleyssie-Melun (le capitaine de) 125
Malherbe (Marcel de) 211
Mallet (François) 38
Manville (O.) 409
Marcel (A.) 536
Maréchal (Christian) 76
Maréchal (Constantin) 396
Marge (Pierre) 222
Margueritte (Paul) 18
Maricourt (le baron A. de) 299
Marie (le Dr A.) 313
Marini (Mons. Niccolo) 138
Marion (Marcel) 346
Marshall (Alfred) 21
Martial (le Dr R.) 313
Martin Saint-Léon (Etienne) 29
Martrin-Donos (l'abbé de) 103, 427
Marvand (A.) 36
Maryan (M.) 417, 418
Maryllis (Paul) 365
Mater (André) 35
Maugé (Francis) 400
Maumus (le P.) 241
Maurelly (Paul de) 510
Mayr (Wieland) 393
Mazure (le R. P.) 103
Méline (Pierre) 31
Méliot (A.) 435
Mellion (Adrien) 492
Menéndez y Pelayo (Marcelino) 255
Mérys (Jacques-André) 145
Messimy (A.) 239
Mestral-Combremont (J. de) 294
Métin (Albert) 137
Métivet (Jean) 512
Meunier (le Dr Raymond) 313
Meunier (Stanislas) 504
Meyendorff (le baron et la baronne Conrad de) 227
Meyer (Paul) 251
Mézières (A.) 147
Micciolo (Alfred) 42
Michel (Henri) 396
Michelet (Georges) 243
Mignot (Mgr) 141
Milá y Fontanals (Manuel). 255
Millot (l'abbé J.) 102, 106
Minges (Dr Parthenius) 338
Molinari (G. de) 169
Molmenti (Pompeo) 484
Moncorps (le vicomte de Savigny de) 454
Monéry (le Dr) 239
Monnier (H.) 76
Monod (G.) 243
Môny (Adolphe) 211
Montpensier (le duc de) 491
Morand (Alphonse) 114
Morane (Henry) 294
Morel (Eugène) 268
Morel de Saint-Didier (A.). 457
Moret (A.) 344
Morice (Charles) 527
Mortillet (A. de) 76
Motta de San Miguel (da) 36
Moureau (le P. F.) 100
Mourey (Gabriel) 340
Mulé (Antonin) 300
Muncunill (Joanne) 43
Murat (S. A. le prince) 328
Murray (James A. M.) 248
Murret (le Dr Louis) 429
Myriam (Mlle Marie Pesnel). 264

Nansouty (Max de) 494, 527
Nass (le Dr) 309
Navarre (Marcel) 176
Nerincx (Alf.) 388
Neumann (B.) 412
Newman (le cardinal) 320
Nicolaï (Fernand) 338, 432
Nicole 174
Nicoullaud (Charles) 304
Niessel (le commandant) 233
Noalhat (H.) 49

Nocé (F. de) 420, 422, 423
Noël (Alexis) 290
Noël (Jules) 37
Noir (Jacques) 208
Nuñez (F.) 521

O'Galop 520
Oger (l'abbé Joseph) 425
Ollion (H.) 405
Ollivier (Émile) 443
Ollone (Charles d') 14
Olphe-Galliard (G.) 25
O'Neves 513
O'Noll (Florence) 292
Orléans (le duc Philippe d'). 256

Painlevé (P.) 243
Palazzi (Eugène) 427
Pancrace 427
Pano y Ruata (Mariano de). 267
Pardo (le P. José) 75
Pareto (Vilfredo) 21
Parmentier (A.) 527
Parodi (D.) 354
Pauthe (l'abbé L.) 251
Paÿs (Marcel) 117
Péladan 335
Pelayo (Marcelino Menéndez y) 255
Pellissier (Georges) 51
Percin (le général) 240
Perera (H. L. de) 484
Perlette 521
Perrault (Pierre) 420, 525
Perreau (C.) 26
Perroy (P.-Louis) 105
Pesnel (Mlle Marie [Myriam]. 264
Petit (Maxime) 492
Pezet (L.) 273
Philipon (Edouard) 221
Philippe (Georges) 210
Piat (Clodius) 404
Picard (Charles) 55
Picard (Emile) 243
Picot (E.) 410
Picquenard (Ch.) 26
Pie X (S. S.) 364
Piepenbring (C.) 200
Pierret (Emile) 34
Pinchaud 492
Pinchon (J.) 523
Pineau (L.) 238
Pingaud (Léonce) 70
Plessis (le comte J. du) 148
Posselt (Dr Wenzel) 197
Post (J.) 412
Potez (le capitaine) 238
Poux (l'abbé Lucien) 108
Praviel (Armand) 63, 111
Prudhomme (A.) 450
Puiseux (P.) 142

Quentin-Bauchart (P.) 36

Rabaté (J.-M.) 397
Rabier (Benjamin) 519, 520
Rabot (Charles) 230, 486
Radziwill, née Castellane (la princesse) 356
Rankin (Reginald) 235
Rauh (F.) 238
Rauville (Hervé de) 135
Ravier du Magny (P.) 398
Reclus (Élie) 173
Reclus (Onésime) 217
Redgar (Marie) 13
Reginald (J.) 427
Réno 207
Restituto del Valle Ruiz (el R. P.) 175
Revon (M.) 36
Reymond (J.) 108
Ribot (Th.) 243
Richard (le commandant A.). 238
Richaud (G.) 391
Riner (Han) 401
Robida (A.) 519, 525
Robinaux (le capitaine) 124
Rochard (Emile) 210
Rochenor (Marthe) 523
Rœderer (le comte P.-L.) 328
Rolland (Romain) 213
Rollin (le lieutenant-colonel). 239
Rosnil (J.) 520
Rouard de Card (E.) 131, 388
Roujon (Henri) 358
Rountree (Harry) 521
Roussel (Ad.) 457
Ruata (Mariano de Pano y). 267
Ruffin (Alfred) 115
Saint-Aulaire (le comte A. de) 301

Saint-Didier (A. Morel de). 457
Saint-Yrieix (Érin de) 427
Salgari (Emilio) 502
Salorges (la comtesse de) 116
San-Martin (Bernardo-Moralès) 366
San Miguel (da Motta) 36
Santeul (Claude) 529
Sauvaire-Jourdan 21
Savaète (Arthur) 369
Savigny de Moncorps (le vicomte de) 454
Savine (Albert) 17
Sayn-Wittgenstein (la princesse de) 168
Sayous (A.-E.) 26

Sazerac de Forge (le capitaine) 40
Schæck (Ivan de) 492
Schaller (H. de) 123
Schiller (F. C. S.) 402
Schlumberger (Gustave) 124
Schmitthenner (Adolphe) 292
Schnitzler (Blanche) 211
Schuhmacher (Hermann) 23
Sébillot (Paul-Yves) 424
Séché (Léon) 109, 165, 253
Sechehaye (Ch.-Albert) 532
Segrestaa (Jean) 112
Séguier (le comte Ulysse de) 114
Sémenoff (le capitaine de frégate W.) 157
Serol (Maurice) 334
Serre (Joseph) 270
Shackleton (E. H.) 486
Simon (le capitaine Paul) 237
Sonis (le commandant H. de) 127
Sorbets (Gaston) 212
Soreau (Rodolphe) 40
Souriau (Maurice) 173
Souriau (Paul) 140
Spalikowski (Ed.) 221
Stéphane (Marc) 273
Sthel (Yvon) 209
Suau (Pierre) 135, 323
Suchier (Hermann) 319
Swinburne (Algermon Charles) 340

Talleyrand et de Sagan (duchesse de) 356
Tanet (Jean) 12
Tannery (J.) 243
Tany (Paul) 15
Tardieu (A.) 36
Tarsot (L.) 505
Tastevin (F.) 156
Taurines (Ch. Gailly de) 350
Tharaud (Jean) 533
Thélem (Myriam) 304
Theulot (Alfred) 519
Thomas (F.) 242
Thompson (G.-H.) 520
Thurneysen (Rudolf) 246
Tillmann (Dr Fritz) 203
Tinseau (Léon de) 301
Tisserant (Eugène) 205
Tonnelier (Eugène) 150
Tornudd (Sigurd) 36
Torras y Bages (José) 109
Touchet (Mgr) 98
Toudouze (Georges-Gustave) 511, 519
Touny-Lérys 118
Tourelles (Jean des) 420
Traynel (O. de) 509
Tréguier (le capitaine) 240
Trimoulier (A.) 162
Trotignon (Lucien) 291
Troubat (Jules) 341
Tuetey (Alexandre) 368
Turgan 39
Tyndale (Walter) 487

Ubide (Juan Blas y) 77
Uzureau (l'abbé F.) 121

Valdour (Jacques) 33
Valère (l'abbé Em.) 101
Vallavieille (F. de) 75
Valle Ruiz (el R. P. Restituto) 175
Vallier (le capitaine) 233
Valvérande 521
Van Bever (Ad.) 110
Vandervelde 26
Van Keymeulen 492
Van T'Veld 492
Vaschide (N.) 310, 456
Vast (Henri) 129
Vaudon (l'abbé Jean) 100
Vaux (Jean Barbet de) 424
Vélain (Charles) 216
Verdunoy (l'abbé) 202
Vermale (François) 368
Verne (Jules) 495
Veuillot (François) 348
Veuillot (Louis) 348
Vézère (Jean) 421
Vial (Francisque) 440
Vidal-Lablache 214
Vimar (A.) 505-522
Vincent (Joseph) 249
Vindry (Fleury) 266
Viollet (le Dr Marcel) 456
Vitrac (Maurice) 328
Vries (Hugo de) 245

Walle (Paul) 228
Weil (le commandant M.-H.) 329
Wharton (Edith) 300
Wilmotte (Maurice) 438
Wouters (Ludovic) 334
Wyzewa (Teodor de) 265

Zaborowski 492
Zennec (J.) 410

TABLE DE LA CHRONIQUE

Nécrologie : Adeline (Jules), 275. — Cazalis (le Dr Henry), 178. — Carutti di Cantogno, 370. — Curley (le R. P. Frédéric de), 459. — Diguet (Charles), 458. — Dolent (Charles-Antoine), 459. — Du Lac de Fugère (le R. P. Stanislas), 369. — Essarts (Emmanuel-Adolphe Langlois des), 458. — Fehér (Mgr), 541. — Goeje (Michel-Jean de), 79. — Laffitte (Jean-Paul), 370. — Lémann (le chanoine Augustin), 78. — Lombroso (Cesare), 540. — Martens (Frédéric de), 179. — Martin (Théodore), 276. — Méry (Gaston), 178. — Parville (Henri Peudefer de), 177. — Picot (Georges-Marie-René), 274. — Plumandon, 460. — Prarond (Ernest), 539. — Rolland (Eugène), 178. — Thaly (Kálmán de), 541. — Thomé (François-Luc-Joseph, dit Francis), 540. — Weil (Henri), 538.

Lectures faites à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, 83, 183, 278, 374, 464, 545.

Lectures faites à l'Académie des sciences morales et politiques, 84, 182, 279, 374, 463, 546.

Prix, 84, 183.

Congrès, 279, 464.

Correspondance, 170, 361.

Mélanges : Index, 85. — Qui êtes-vous? Annuaire des contemporains français et étrangers, 1909-1910, 86. — Mélanges Chatelain, 280. — Mélanges Wilmotte, 374. — Archéologie préhistorique, 467. — Almanachs pour 1910, 467. 546.

Nouvelles : Paris, 86, 183, 280, 375, 468, 547. — Angoumois, 185. — Anjou, 88, 281. — Berry, 471. — Bourgogne, 88, 281, 471. — Bretagne, 89, 187. — Champagne, 187, 471. — Comté de Foix, 89. — Dauphiné, 282. — Franche-Comté, 90, 187, 282, 377, 472, 547. — Languedoc, 379, 474. — Limousin, 285. — Lorraine, 91, 285, 380. — Nivernais, 380. — Normandie, 189, 380. — Provence, 380. — Savoie, 381. — Touraine, 381. — Angleterre, 91. — Belgique, 91, 189, 285. — Bulgarie, 474. — Espagne, 91, 189, 268, 381, — Italie, 286, 382, 474, — Portugal, 475. — Suisse, 475. — Indo-Chine, 92. — Congo, 93. — Maroc, 93. — Brésil, 382, 476. — États-Unis, 190, 287, 383, 476.

Publications nouvelles, 93, 190, 287, 383, 476.

ERRATA

Page 348, ligne 4, *au lieu de* : million, *lisez* : milliard.
Page 371, ligne 34, *au lieu de* : Cossart, *lisez* : Gossart.

Le Gérant : CHAPUIS.

Imprimerie polyglotte Fr. Simon, Rennes.

Z
1007
P73
t. 115-
116

Polybiblion; revue bibliographique universelle

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY